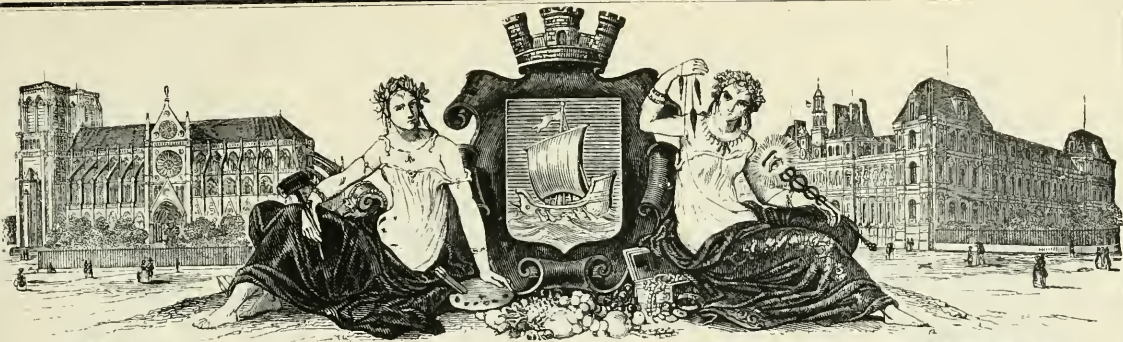


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa





L'ILLUSTRATION

TOME IV

ORNÉ DE 300 VIGNETTES.

Septembre, Octobre, Novembre, Décembre

1844

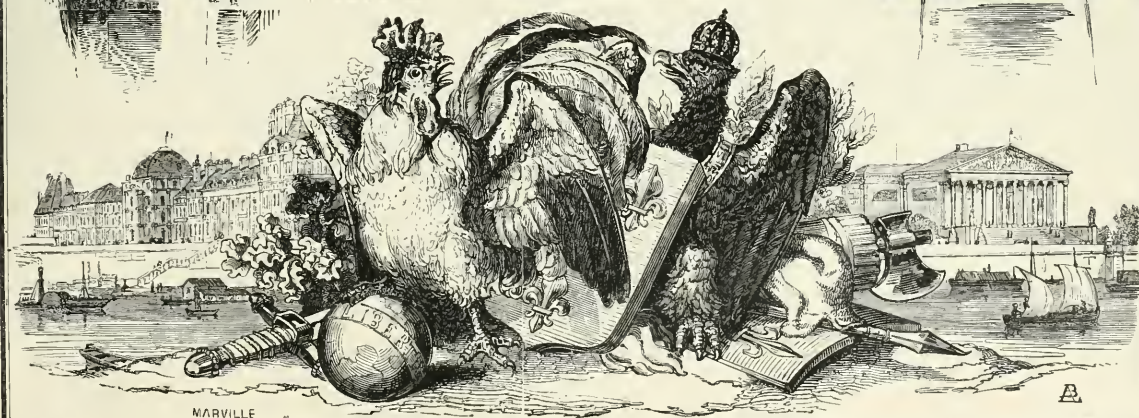
Janvier, Février

1845

PARIS

J.-J. DUBOCHET, ÉDITEUR

60, RUE RICHELIEU



UNIVERSITY OF TORONTO

1950

1951

1952

1953

1954

1955

1956

1957

1958

1959

1960

1961

1962

1963

1964

1965

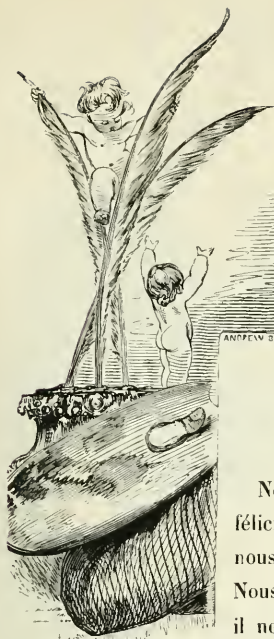
1966

1967

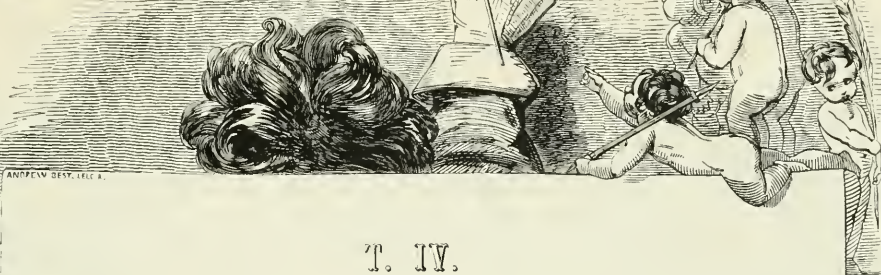
1968

1969

1970



PREFACE



T. IV.

Nous voici parvenus à la troisième année de notre existence ; nous n'avons qu'à nous féliciter des résultats de notre entreprise. Mais le succès matériel ne nous suffirait pas, si nous pouvions douter du succès qui tient à l'estime et à l'approbation de nos abonnés. Nous avons de bonnes raisons de croire qu'ils sont aussi contents que nous-mêmes, et il ne tiendrait qu'à nous d'en apporter des témoignages irrécusables, autres que ceux qui reposent sur la liste nombreuse des souscripteurs.

L'intérêt de ce recueil n'est pas seulement l'intérêt frivole et passager de la curiosité, qui se satisfait au jour le jour, pour ainsi dire, en retrouvant chaque semaine représentés, à la plume et au crayon, les événements de la politique, de la science, de la littérature, des arts, de l'industrie et de la mode. Toutes ces représentations, au moment même où les souvenirs sont récents, n'ont pas l'importance qu'elles acquièrent en s'éloignant de leur date. Si on parcourt la collection de *l'Illustration*, on sera surpris du nombre infini de faits intéressants, curieux ou caractéristiques que la succession des jours et le changement de la scène font sortir de la mémoire, ou qui ne s'y retrouvent plus que dépouillés des circonstances accessoires qui en font le charme ou l'intérêt. Or, *l'Illustration* a surtout pour mérite de fixer le caractère de chaque fait et de lui conserver sa couleur originale.

On a quelquefois demandé à *l'Illustration* d'être d'un parti dans les luttes de la politique. *l'Illustration* se gardera bien de répondre à cette provocation. Hors les questions qui intéressent directement l'humanité, la morale et le sentiment national commun à tous les partis, elle veut continuer le rôle de rapporteur, qui est le seul qui ne puisse blesser aucune croyance et qui soit propre à servir toutes celles qui veulent être éclairées. *l'Illustration* n'est pas une tribune politique ; son unique ambition, sous ce rapport, serait de réfléchir, comme dans un miroir fidèle, les hommes et les choses de son temps, dans l'intérêt de ses lecteurs actuels et pour l'instruction de ceux qui prendront la peine de parcourir plus tard ses pages écrites sans autre passion que la passion de la vérité.

Nous resterons donc ce que nous sommes ; il paraît que nous avons assez bien rencontré le sentiment universel, les exceptions ne servent qu'à nous en convaincre de plus en plus.

L'année, qui vient de commencer, verra pourtant s'agrandir le cadre de *l'Illustration*. Il était naturel, en commençant, de donner, de préférence, les divers aspects sous lesquels la vie parisienne se présente à la curiosité du monde. Le sujet n'est pas près d'être épuisé ; mais nous pouvons, dès aujourd'hui, le ménager plus que nous n'avons fait jusqu'ici, en y mêlant, en plus grand nombre, des tableaux empruntés aux diverses parties de la France et aux pays dans lesquels ce recueil a été adopté avec la même faveur que dans son propre pays.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
Prix de chaque No, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N° 80. VOL. IV. — SAMEDI 7 SEPTEMBRE 1844.
Bureaux, rue Richelieu, 60.

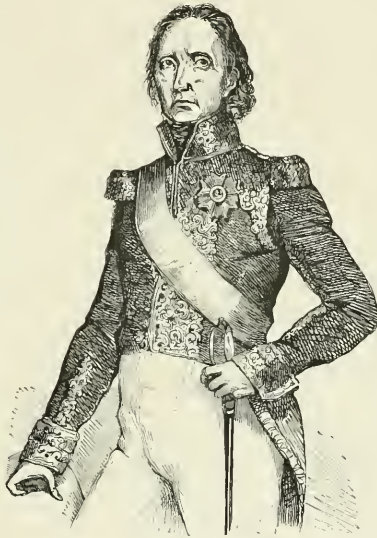
Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 32 f.
— l'Étranger. — 40 f. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. *Portrait du maréchal Soult; le château de Soult-Berg, à Saint-Amand. — Courses de Chevaux et de Voitures, à Rouen. — Les Bains de Trouville. Pêches de Crestet et d'Équilles; Maison et Atelier de M. Mozin, à Trouville; Bains de Mer de Trouville. — Séance annuelle de l'Académie française. Le père Girard, cordelier de Fribourg. — Maroc, Bataille d'Isly; Bombardement de Mogador. Plan et Bataille d'Isly; Portrait du colonel Morris; Vue de Tanger; Vue de Mogador; Bombardement de Mogador. — Les Scellés. Nouvelle par mademoiselle Félicie Servier. (Suite et fin.) — Quelques Chasses en Russie, par M. Louis Vardot. (Suite et fin.) Quatre Gravures. — Publications illustrées. Le Diable à Paris, Tableau complet de Paris et des Mœurs de ses habitants. Douze Gravures. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Menuard de Wilbach. Notice et Portrait. — Modes. Deux Gravures. — nébus.*

Histoire de la Semaine.

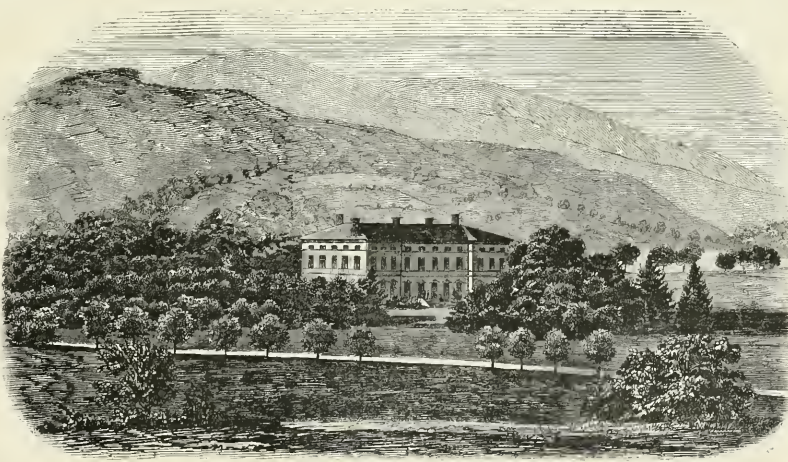
Les conseils des ministres se sont succédé depuis que le cabinet s'est retrouvé presque au complet par le retour de la plupart des Excellences que le tourisme nous avait enlevés. M. le maréchal président du conseil continue seul à demeurer toujours éloigné de Paris. Son château de Saint-Amand, qu'il a appelé Soult-Berg, par le mariage de son propre nom et du nom de famille de madame la maréchale, est sans doute un séjour qu'il affectionne; après une carrière aussi longue et aussi glorieusement remplie, on aime à se reporter aux impressions du lieu qui vous a servi de point de départ pour aller, avec la victoire, visiter presque toutes les capitales de l'Europe; le maréchal y retrouve une sœur, mademoiselle Soult, son aimée, qui, avec orgueil, a suivi de la pensée toute la destinée de son frère, mais qui n'a jamais consenti à quitter la mise de son temps et à s'éloigner de leur berceau commun. Là, il a, dans une modeste église, fait ériger un monument funéraire destiné à recevoir les restes mortuaires des membres de la famille. On comprend tout ce qu'il y a là pour le maréchal de souvenirs doux, de pieuses émotions. Mais est-ce bien là tout ce qui le retient éloigné du centre des affaires? Les journaux du gouvernement le disent; des sceptiques ne le veulent croire. Ils prétendent, au contraire, que M. le président du conseil se croit plus en position, étant à distance, de résister à des entraînements de faiblesse, à des tendances de concessions irréfléchies. Déjà, pour l'affaire de l'école polytechnique, qui n'a pas, au milieu des complications européennes, attiré toute l'attention qu'on lui eût accordée en tout autre temps, M. le maréchal a fait décider que l'ordonnance de licencie-



(M. le Maréchal Soult, duc de Dalmaïe.)

ment serait mise à néant; que tous les élèves, sans exception rentreraient à l'école, et qu'une commission serait nommée pour proposer au règlement de cette institution les modifications qu'il pourra lui sembler nécessaire d'y apporter. Cette volonté, à laquelle on a dû se soumettre, fera regretter à ses auteurs le coup d'Etat qui a été inutilement frappé, et à M. l'amiral Mackay le pénible exercice du court intermédiaire dont il a été chargé. Ce qu'il a fait pour un acte administratif, M. le maréchal le continue, dit-on, pour une grande résolution politique. On lui aurait écrit pour lui demander d'acquiescer au désaveu de MM. Bruat et d'Aubigny, ou, tout au moins, au blâme de ce dernier. M. le président du conseil aurait répondu qu'il ne consentirait jamais à la première mesure; mais que, quant à la seconde, s'il était vrai, comme on le lui affirmait, que M. Bruat eût blâmé publiquement M. d'Aubigny, il ne voyait nul inconvénient à s'associer à ce blâme dans une dépêche où l'on s'en référerait à l'opinion émise par M. Bruat. Le ton et les précautions de cette réponse, non plus que la distance de Paris à Saint-Amand, n'ont permis d'espérer obtenir davantage. S'esi-on scrupuleusement conformé à ces conditions dans la dépêche expédiée à Londres, et dont le cabinet de sir Robert Peel, convoqué à cet effet, a dû prendre connaissance mardi dernier? C'est ce que nous ignorons encore, et ce qu'un avenir prochain nous apprendra, en même temps que la réponse de l'Angleterre.

Le ton des journaux de cette nation s'est sensiblement modifié. Ce retour aux convenances a-t-il été spontané, ou bien a-t-il été provoqué par des observations parties de ce côté du détroit sur la difficulté que cette polémique apporterait à la concession des satisfactions demandées à notre ministère? Nous ne savons; c'est seulement un fait que nous constatons. Le ton est changé; toutefois les procédés sont toujours à peu près les mêmes. Nous voyons que l'Angleterre adresse des cadeaux considérables au bey de Tunis. Nous lisons aussi dans le *Morning Herald*: « Les Français se sont emparés de Tuggart, et ont expédié à une province, celle de Souf, indépendante encore, l'ordre de se soumettre. — Le peuple de Souf, qui a 10,000 hommes sur pied, a écrit au pacha de Tripoli pour demander sa protection, en offrant de se soumettre à l'autorité du sultan. Le pacha a répondu qu'il veut bien envoyer un gouverneur et une administration turque à Souf, et il déclare que ce pays est une dépendance de Tripoli. Cette offre dépasse, comme on le voit, les souhaits du peuple de Souf. » Cette nouvelle mérite sans doute confirmation, mais sa mise en circulation prouve déjà qu'on voudrait bien nous voir, nous susciter un besoin, une querelle de frontières à l'est comme à l'ouest de l'Algérie. Le royaume de Tripoli est séparé de notre frontière par celui de Tunis.



(Le château de Soult-Berg, à Saint-Amand.)

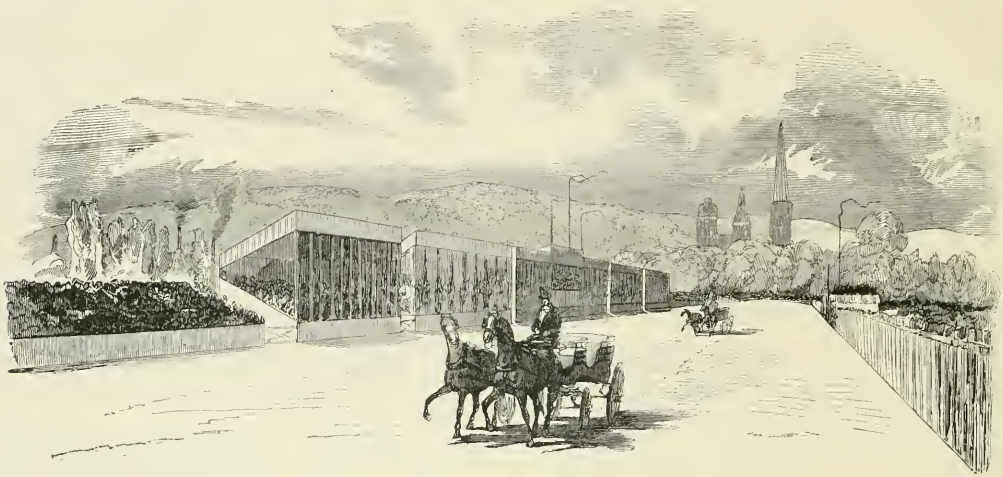
gement et d'entrée par cheval, ont déterminé l'engagement de seize chevaux. Neuf seulement sont entrés. *Error*, à M. le prince de Beauveau, a été vainqueur. Le héros du jour a été le jockey qui montait ce vainqueur. C'est un enfant de quinze

ans, *Georges Rainor*, qui paraît en avoir huit ou neuf. Avant la course, il avait été renversé avec son cheval, qu'il entraînait, mais il était remonté aussitôt.

Clover, à M. le comte de Cazot, a facilement gagné sur

Mustapha, à M. A. Aumont, une coupe en vermeil de la valeur de 1,000 fr., offerte par M. Mackensie, entrepreneur des travaux du chemin de Rouen.

Une poule de chevaux de chasse de 500 francs de mise et



Courses de Voitures à Rouen.)

de 100 francs d'entrée avait réuni sept parieurs. Un seul a retiré son courreur. *Héllespont*, à M. Steph. Drake, a vaincu ses rivaux.

Callonian, au même, l'a emporté dans une course où six haies étaient à franchir en un tour et demi d'hippodrome.

La course finie, un spectacle animé s'est offert. Le bateau à vapeur *l'Elbeucien* avait eu la bonne idée de venir stationner devant l'hippodrome. Il s'est immédiatement garni de douze cents spectateurs environ, et ce beau steamer, chargé de cette foule imposante, est rentré à Rouen à toute vitesse,

dépassant de beaucoup les équipages et les cavaliers nombreux qui suivaient la rive du fleuve.

Rouen était tout en fête. Une foire sur le quai de Saint-Sever, un ballon lancé à Solteville, enfin un beau feu d'artifice ont varié et complété les plaisirs de ces deux journées.

Les Bains de mer de Trouville.

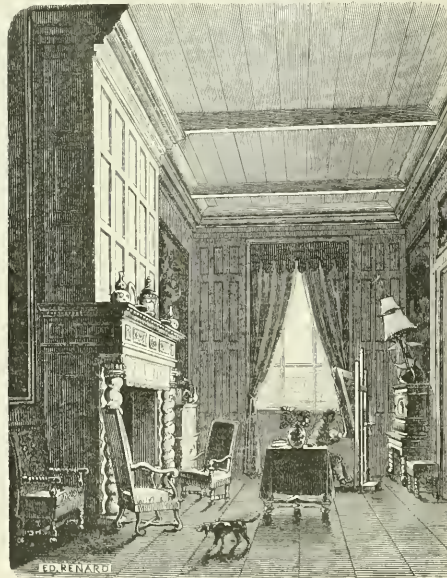
En face du Havre, à quelques lieues d'Honfleur, on voyait, il y a dix ans, un village habité par des pêcheurs, et qui portait le nom de Trouville-sur-Mer. Alors les peintres de marine, *Isabey* et *Mozi*, s'y rencontraient souvent et y faisaient

leurs plus charmantes études. Nulle part les barques de pêcheurs n'étaient plus pittoresques, et l'ensemble des chaumières qui forment Trouville avait un aspect vraiment extraordinaire, soit à cause de la position du village, soit à

cause de leur architecture tout à fait primitive. La population de Trouville, presque entièrement composée de pêcheurs, était fort religieuse. Les barques de pêche étaient toujours rentrées le dimanche matin au plus tard, et, pen-



(Pêcheuse de Crevettes.)



(Intérieur de l'atelier de M. Mozi, à Trouville.)



(Pêcheuse d'Équilles.)

dant ce jour solennel, les marins encombraient la petite église située à l'extrémité du village. On ne voyait partout que bonnes ménagères, coiffées du prosaïque bonnet de coton, raccommodant ou lavant les filets de leurs maris. Les murailles étaient tapissées de vieilles voiles qui séchaient au soleil, et, à la porte des maisons, des mannes pleines de soles, de limandes et de raies saissaient les passants au nez par l'odent marine qui s'en exhalait.

Tel était Trouville il y a dix ans.

Aujourd'hui les bains de mer de Trouville sont à la mode. Les Parisiens et beaucoup d'habitants de Londres y viennent

planter leur tente; les premiers y prennent des vacances, les seconds y font des économies, et les économes anglaises approchent beaucoup de la dissipation française.

Un jour, peut-être, Trouville sera aussi peuplée que ses devanciers; voyez-le avant que cette époque ne soit venue. Le pittoresque s'en va, et, lorsqu'on le rencontre, il ne fait pas le laisser échapper. Eh bien! Trouville est encore pittoresque, et sa population mêlée lui donne une physionomie toute particulière.

Tantôt, à la marée basse, on se promène sur la plage et l'on suit les pêcheurs d'équilles. L'équille est un petit pois-

son qui ressemble à l'anguille et qui se trouve dans le sable. Le pêcheur a en main une espèce de bêche appelée *touchet*; il soulève le sable, et l'équille se débat; c'est alors qu'il faut la saisir, chose difficile et que les femmes principalement font avec une incroyable dextérité. Les pêcheurs à l'équille vont tantôt partout le terrain, et ramassent quelquefois pour 5 ou 4 francs d'un poisson agréable à l'œil et délicieux au goût.

Tantôt une *crevette* marche à mi-jambe dans l'eau, tenant en ses mains un filet disposé entre deux perches; elle tâtisse le sable et ramène sur le galet ces excellentes cre-

veltes qui produisent un si bon effet au commencement d'un dîner.

Voilà l'animation de Trouville sans baigneurs, de Trouville abandonné à lui-même. Les baigneurs venus, le mouvement augmente dans des proportions extraordinaires.

Déjà on compte parmi les habitations les plus remarquables, celle de M. le comte d'Hautpoul, qui ressemble assez bien à un château; celle de M. le marquis de Rouzan, située sur la plage, et d'où la vue s'étend sur la pleine mer; celle de M. Mozin, le peintre de marine, qui a la forme d'un vieux manoir. M. Mozin a un délicieux atelier, ayant vue sur la mer, et meublé d'une façon tout à fait originale. Certes, il travaille toujours d'après nature; l'Océan est là devant ses yeux, calme ou courroucé, et il n'a qu'à tirer le rideau pour avoir son modèle.

Nulle part la plage n'est aussi belle qu'à Trouville; le sable en est doux et fin, c'est un parquet que la mer prend soin de balayer tous les jours; les dames peuvent s'y baigner pieds nus sans crainte de blesser leurs jolis pieds. Au reste, il n'y a pas de véritable établissement de bains, tel que Frascati au Havre. Les choses ont lieu beaucoup plus simplement: une trentaine de petites cabanes de coutil rayé sont rangées sur le bord de la mer; les baigneurs-jurés sont là tout près, avec

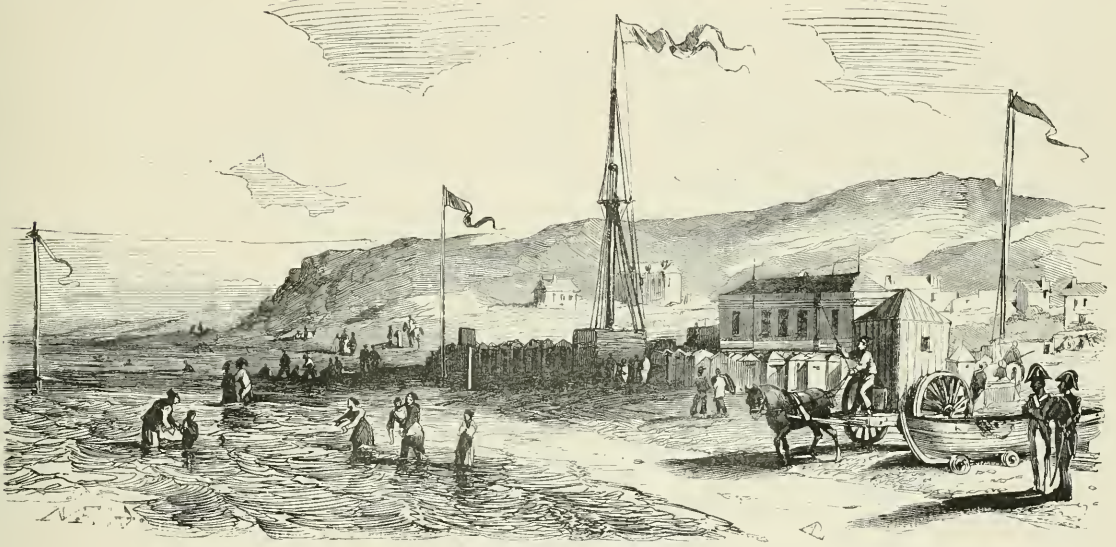


(Maison de M. Mozin, à Trouville.)

leurs vareuses rouges et leurs chapeaux cirés, sur lesquels on lit: *baigneurs-jurés, guides à la mer*. Les femmes de cabinet entretiennent d'eau des seaux de sapin pour laver les pieds des baigneuses au sortir de la mer. Ces dames ont leur préféré parmi les baigneurs; l'une a confiance en Pierre, l'autre a confiance en Paul. N'est-ce pas toujours ainsi? Elles appellent leur préféré, qui leur fait *prendre la lame*, en les mettant dans l'eau la tête la première, ou bien en leur administrant un grossier baptême, c'est-à-dire prosaïquement, en versant sur leur tête un seau d'eau de mer, le tout selon les prescriptions du docteur de ces dames.

Je ne veux pas m'étendre sur les passe-temps particuliers aux bains de Trouville; il faut laisser aux baigneurs le plaisir de la surprise. Si le médecin leur a ordonné un changement de vie, nulle part ils ne le trouveront plus complet; les bains, et plus encore l'exercice qu'elles prendront, leur seront salutaires.

Parmi les personnes qui vivent actuellement à Trouville, nous citerons les fils du général Foy; M. de Gisors, architecte de la chambre des pairs; Brascastat, l'excellent peintre d'animaux; le duc de Béthune; M. Olier, référendaire à la cour des comptes; trois ex-notaires de Paris; une foule de banquiers et d'agents de change.



Vue des bains de mer de Trouville.

Séance annuelle de l'Académie française.

L'Académie française est investie de nos jours d'une double fonction: elle a reçu de son fondateur la mission de maintenir l'intégrité de la langue française, et de M. de Monthyon la tâche non moins délicate de veiller sur la morale publique et de récompenser les actes et les ouvrages qui donnent les meilleurs exemples et les meilleurs préceptes de vertu. De là viennent d'abord ces prix d'éloquence et de poésie institués l'un par Balzac, l'autre par Pelisson et qui ont créé deux genres nouveaux dans le domaine littéraire. Pendant longtemps l'illustre assemblée n'a pas eu d'autre souci que de juger les périodes cadencées et les vers plus ou moins harmonieux qui disputaient les palmes académiques; mais sa tâche s'est agrandie au dernier siècle. Un conseiller au parlement de Paris, M. de Monthyon, eut l'idée de faire servir la popularité de l'Académie à l'amélioration des mœurs, et quelques années avant la révolution, il fonda un prix annuel destiné à l'ouvrage le plus utile aux mœurs. La première fois ce prix fut disputé par deux femmes: madame de Genlis, auteur d'*Adèle et Théodore*, et madame d'Épinay; ce fut celle-ci qui l'emporta. Franckel, Grimm et quelques autres durent beaucoup rire en voyant couronner la vertu de madame d'Épinay; mais le succès de madame de Genlis n'aurait pas été moins gai. Avouons que ce concours de morale s'ouvrait sous de singuliers auspices. La révolution interrompit la rivalité de ces rosières peu édifiantes; mais en 1824 la fondation de M. de Monthyon reparut complétée, affermie et magnifiée, grâce à la donation de cette immense fortune qui a enrichi l'Institut et les hôpitaux. Le partage des encouragements, des récompenses fournies par ce fonds impérial, est chaque année une grosse affaire et une brillante solennité.

Ce n'est pas tout; Balzac, Pelisson et M. de Monthyon ont engendré le baron Gobert, qui a établi, par l'appât d'un



(Le baron Girard, secrétaire de l'Académie.)

rente de dix mille francs, un concours permanent entre les historiens éloquentes. Toutefois, sur ce point, la lutte n'est pas vive devant l'Académie française. Son premier choix long-

temps ajourné parait définitif. M. Augustin Thierry a conquis et il garde cette précieuse dotation en pleine sécurité, les compétiteurs, s'il y en a, reculent dans l'ombre à la vue de la *Conquête des Normands* et des *Récits mérovingiens*. A côté de M. Thierry, l'historien de Richelieu et de Mazarin, M. Bazin, se fortifie chaque année contre ses rivaux, forcés de hisser pavillon, de sorte que, selon l'expression de M. Villemain, la double couronne historique devient inamovible. Le baron Gobert, qui provoquait un combat acharné, doit pester dans sa tombe; mais son autre légataire, l'Académie des inscriptions, le console sans doute par la succession rapide de ses lauréats, car chez nos savants c'est presque une fantasmagorie; là, au moins, les vainqueurs ne sont pas exposés à se croire reiters.

A côté de ces riches récompenses, il y a encore un modeste prix qui fait peu de bruit et qui peut faire beaucoup de bien. L'Académie en dispose tous les deux ans. C'est la plus humaine, la plus sociale de ces fondations. Le comte Maillé-Latour-Landry, en souvenir sans doute de Malliâtre, de Gilbert, d'Hégésippe Moreau, et voulant prévenir ces désespérés homicides, a constitué une petite liste civile de quinze cents francs au profit du talent en lutte avec la misère. C'est tantôt un artiste, tantôt un poète que le secours va surprendre et ramener. Il faut bénir cet homme de bien qui a pensé que le pain et le loisir d'une année peuvent sauver une âme et donner l'essor à une intelligence. Cette fois le prix a été partagé entre M. Dupont, qui a publié un recueil de poésies, et M. Pierre Lachaubaudie, auteur de *Fables populaires*, piquantes et morales.

La séance du 29 août, qui préoccupait vivement les esprits, n'a pas trompé l'attente de la brillante assemblée qu'elle avait attirée. M. Villemain devait prendre la parole

l'empereur, ses drapeaux et son parasol, signe du commandement.

Le croquis que nous publions ci-dessous représente l'ordre général de marche et de combat que M. le maréchal Bugéaud a adopté contre les troupes marocaines, dont la plus grande force est en cavalerie; c'est de cette manière qu'il a combattu le 5 juillet et le 14 août. Les dispositions de cet ordre de combat, reproduites par la plupart des journaux, avaient été arrêtées dès le 11 août; mais, le 14, elles ont reçu, sur les lieux mêmes, des changements, d'après lesquels nous avons rectifié notre croquis, le seul qui soit rigoureusement exact. Ainsi, à l'avant-garde, nous avons assigné à M. le lieutenant général de La Moitié la place qu'il occupait aux côtés du maréchal-gouverneur, et dont il n'avait pas été fait mention; nous avons rétabli, à l'aile gauche, le 11^e régiment de ligne, et, plus bas, le 1^{er} régiment de chasseurs d'Afrique, qui suivait les spahis; au centre,

deux compagnies du 58^e, marchant après le bataillon du 55^e; à l'aile droite, dans l'ordre inverse à celui qui figurait le plan original, d'abord le 2^e, ensuite le 1^{er} régiment de chasseurs d'Afrique. A la vue de la disposition de nos troupes, dans un ordre qui rappelle la phalange ou le coin des anciens, nos lecteurs sauront la place qu'occupaient nos braves régiments; ils comprendront que l'armée entière formait un grand carré, dont l'avant-garde était un des angles; et que l'ennemi, de quelque côté qu'il dirigeait son attaque, venait nécessairement se heurter sur un angle. Tous les corps, dont les noms sont inscrits sur le plan, étaient également formés en carrés. La largeur totale du grand carré était de 700 mètres. Grâce à cette heureuse ordonnance, grâce surtout à l'habileté, à la discipline, à la valeur de nos intrépides soldats, un petit corps, formé de 8,500 hommes d'infanterie, de 1,400 chevaux réguliers, de 400 irréguliers et de 16 bouches à feu, a réussi à mettre complètement en

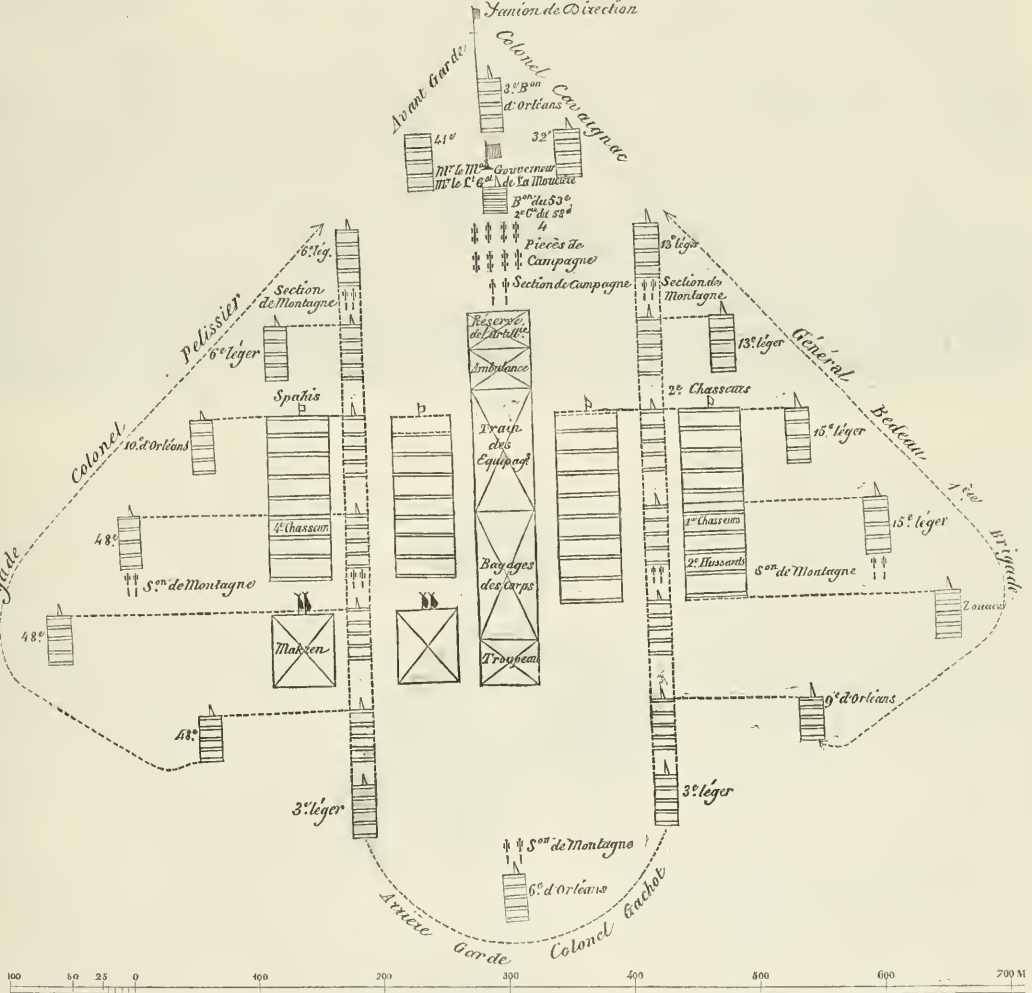
déroute une armée nombreuse, qui comptait dans ses rangs 25 à 50,000 chevaux et 10,000 fantassins, appuyés par 11 bouches à feu.

Pour ne rien ôter à la bataille d'Isli de son caractère ni de son importance, nous laisserons parler ici M. le maréchal Bugéaud lui-même, en reproduisant les principaux détails de son rapport officiel.

« Nous descendîmes sur les gûes au simple pas accéléré et au son des instruments. De nombreux cavaliers défendaient le passage; ils furent repoussés par mes troupes d'infanterie, avec quelques pertes des deux côtés, et j'atteignis bientôt le plateau immédiatement inférieur à la butte la plus élevée ou se trouvait le fils de l'empereur. J'y dirigeai le feu de mes quatre pièces de campagne, et à l'instant le plus grand trouble s'y manifesta. Dans ce moment, des masses énormes de cavalerie sortirent des deux côtés de derrière les collines, et assaillirent à la fois mes deux flancs et ma queue. J'eus besoin de toute la solidité de mon infanterie; pas un homme ne se montra faible. Nos traillieurs, qui

ORDRE GÉNÉRAL DE COMBAT DU CORPS D'OPÉRATION DE LA FRONTIÈRE DU MAROC, A LA BATAILLE D'ISLI.

NOTA. Le tracé sans trait de force indique la position des bataillons de ligne et de la cavalerie dans l'ordre habituel de marche. — L'échelle est de 4 millimètres pour 4 mètres.



n'étaient qu'à cinquante pas des carrés, attendirent de pied ferme ces multitudes, sans faire un pas en arrière; ils avaient ordre de se coucher par terre, si la charge arrivait jusqu'à eux, afin de ne pas gêner le feu des carrés. Sur la ligne des angles morts des bataillons, l'artillerie vomissait la mitraille. Les masses ennemies furent arrêtées, et se mirent à tourbillonner. J'accélérai leur retraite, et j'augmentai leur désordre, en retournant sur elles mes quatre pièces de campagne qui marchaient en tête du système. Bientôt que je vis que les efforts de l'ennemi sur mes flancs étaient brisés, je continuai ma marche en avant. La grande butte fut enlevée, et la conversion sur les camps s'opéra.

« La cavalerie de l'ennemi se trouvant divisée par ses propres mouvements et par ma marche, qui la coupait en deux, je crus le moment venu de faire sortir la mienne sur le point capital, qui, selon moi, était le camp que je supposais défendu par l'infanterie et l'artillerie. Je donnai l'ordre au colonel Tartas d'échelonner ses dix-neuf escadrons par la gauche, de manière à ce que son dernier échelon fût appuyé à la rive droite de l'Isli.

« Le colonel Jusuf commandant le premier échelon, qui se composait de six escadrons de spahis, soutenus de trépassés en arrière par trois escadrons du 4^e chasseurs. Ayant sabré bon nombre de cavaliers, le colonel Jusuf abdiqua et inuena camp, après avoir reçu plusieurs décharges de l'artillerie. Il le trouva rempli

de cavaliers et de fantassins qui disputèrent le terrain pied à pied. La réserve des trois escadrons du 1^{er} chasseurs arriva; une nouvelle impulsion fut donnée; l'artillerie fut prise et le camp fut enlevé. Il était couvert de cadavres d'hommes et de chevaux. Toute l'artillerie, toutes les provisions de guerre et de bouche, les tentes du fils de l'empereur, les tentes de tous les chefs, les boutiques de nombreux marchands qui accompagnaient l'armée, tout, en un mot, resta en notre pouvoir. Mais ce bel épisode de la campagne nous avait coûté cher: quatre officiers de spahis (MM. les lieutenants Damotte et Ditter, et les sous-lieutenants Rozetti et Bon-Chakar), et une quinzaine de spahis et de chasseurs y avaient perdu la vie; plusieurs autres étaient blessés.

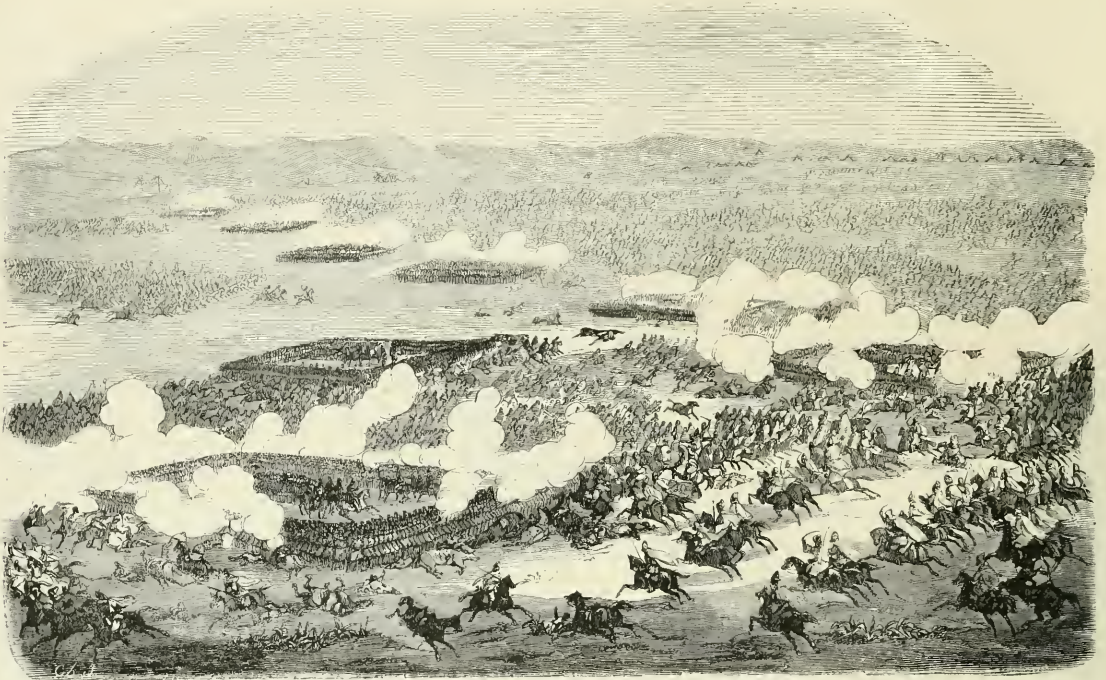
« Pendant ce temps, le colonel Morris, qui commandait les 2^e et 7^e escadrons, voyant une grosse masse de cavalerie qui se précipitait de nouveau sur nous à droite, passa l'Isli pour briser cette charge, en attaquant l'ennemi par son flanc droit. L'attaque contre notre infanterie eut pour résultat de nous faire; mais alors le colonel Morris eut à soutenir le combat le plus inégal. En vain se retirait, sans s'exposer à une défaite, il résolut de combattre énergiquement, jusqu'à ce qu'il lui arrivât du secours. Cette lutte dura plus d'une demi-heure; ses six escadrons furent successivement engagés et à plusieurs reprises. Nos chasseurs firent des prodiges de valeur: trois cents cavaliers, Berbères on Abid-Bekhari, tombèrent sous leurs coups. Enfin le général

Bédouin, commandant l'aile droite, ayant vu l'immense danger que courait le 2^e chasseurs, détacha le bataillon de zouaves, un bataillon du 15^e léger et le 9^e bataillon de chasseurs d'Orléans, pour attaquer l'ennemi du côté des montagnes; ce mouvement détermina sa retraite. Le colonel Morris reprit alors l'offensive sur lui, et eut deux charges heureuses dans la gorge par où il se retirait. Cet épisode est un des plus vigoureux de la journée: 550 chasseurs du 2^e combattirent 6,000 cavaliers ennemis. Chaque chasseur rapporta un trophée de cet engagement, celui-ci un drapeau, celui-là un cheval, celui-ci une armure, tel autre un harnachement.

« A midi, je fis cesser la poursuite, et je ramenaî tous les troupes dans le camp du sultan. Le colonel Jusuf m'avait fait réserver la tente du fils de l'empereur; on y avait réuni les drapeaux pris sur l'ennemi, au nombre de 18, les 11 pièces d'artillerie, le parasol de commandement du fils de l'empereur, et une foule d'autres trophées de la journée.

« Les Marocains ont laissé sur le champ de bataille au moins 800 morts, presque tous de cavalerie; l'infanterie, qui était peu nombreuse, nous échappa en très-grande partie à la faveur des ravins. Cette armée a péri en outre tout son matériel; elle a dû avoir de 1,500 à 2,000 blessés.

« Notre perte a été de 4 officiers tués, 10 autres blessés; de 25 sous-officiers ou soldats tués, et 86 blessés.



(Bataille d'Isli.)

« La bataille d'Isli est, dans l'opinion de toute l'armée, la consécration de notre compagne de l'Algérie : elle ne peut manquer aussi d'accélérer de beaucoup la conclusion de nos différends avec l'empire de Maroc.

« Je ne saurais trop louer la conduite de toutes les armes dans cette action, qui prouve une fois de plus la puissance de l'organisation et de la tactique sur les masses qui n'ont que l'avantage du nombre. Sur toutes les faces de la grande losange formée de carrés par bataillon, l'infanterie a montré un sang-froid imperturbable; les bataillons des quatre angles ont été tour à tour assaillis par 5 ou 4,000 chevaux à la fois, et rien n'a été craint au seul instant; l'artillerie sortait en avant des carrés, pour lancer la mitraille de plus près; la cavalerie, quand le moment a été venu, est sortie avec une impétuosité irrésistible, et a renversé tout ce qui se trouvait devant elle. »

Le jour même où était publié à Paris le rapport sur la bataille d'Isli, daté du bivouac près de Kouddiat-Abel-el-Rahman, le 17 août, le gouvernement faisait publier deux rapports de M. le prince de Joinville, datés du bâtiment à vapeur le *Pluton*, l'un le 10 août, sur le bombardement de Tanger, l'autre de Mogador, le 17 août.

Le premier ne renferme aucun fait nouveau. Le prince explique que ses instructions lui prescrivant de détruire seulement les fortifications extérieures, un débarquement aurait pu facilement atteindre ce but, mais qu'il a préféré agir avec le canon, et mettre les batteries hors de service, respectant le quartier des consuls, où à peine cinq à six boulets sont allés s'égarer.

Des correspondances particulières ont fait connaître dans les plus grands détails combien la conduite des équipages français a été admirable. Le *Suffren* n'a fait usage que de ses batteries de tribord, et a tiré 1650 boulets; il a reçu 40 boulets dans sa carène; car les Tangériens ont surtout dirigé leur feu sur le vaisseau amiral, où le prince de Joinville, debout à son poste de combat, en grand uniforme, avec sa



Le colonel Morris.)

plaque de la Légion d'honneur sur la poitrine, leur servait de point de mire. 70 bouches à feu, sur les 200 qui défendaient Tanger, ont fait un feu nourri et bien dirigé. Les deux ou trois cents hommes qui les servaient ne les ont abandonnés qu'à la dernière extrémité. Beaucoup d'entre eux ont été tués et blessés par les éclats des embrasures; car il n'en est pas resté une seule armée; toutes les murailles, toutes les batteries ont été démantelées, tant nos canons étaient parfaitement pointés!

Le deuxième rapport de M. le prince de Joinville rend compte des opérations de la flotte devant Mogador, où elle est arrivée le 11 août. Mogador est situé à cent vingt lieues de Tanger environ; c'est le premier port commercial du Maroc. La ville est défendue par de nombreuses batteries bien armées. L'île qui forme le port, et qui domine complètement la ville, est également protégée par quatre batteries, un réduit avec mosque au centre, et une garnison composée des meilleures troupes de l'empereur. Des canonniers renégats, que l'on suppose Espagnols, armaient les batteries et les servaient avec une précision peu ordinaire chez les Maures.

Le 15 août, à trois heures de l'après-midi, le *Suffren*, le *Jemmapes*, le *Triton* commencent leur feu sur les batteries de la marine, qui, au bout d'une heure, sont délabrées et abandonnées par leurs canonniers. Le *Belle-Poule* mouille dans la passe même du port, dont elle écrase le feu, pendant que le *Cassard*, l'*Aryus* et le *Volage* donnent dans le port et écrasent les trois batteries de l'île. Peu après, le *Pluton*, le *Gascendi* et le *Phare* viennent opérer une descente sur l'île. Les troupes et les matelots de débarquement qu'ils mettent à terre s'emparent de la plage, puis de la batterie du centre de l'île, où 750 hommes, Maures et Kabyles, bien embusqués derrière des murailles et des rochers, se sont défendus avec le courage du désespoir. Un grand nombre a été tué; 140



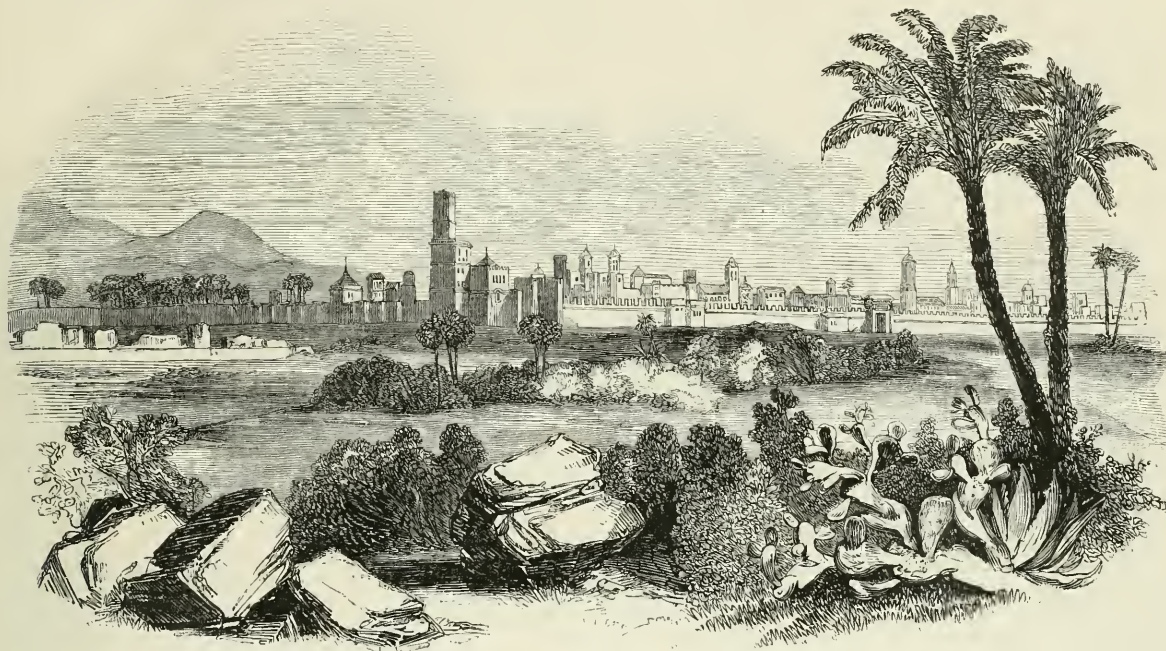
(Vue de Tanger.)

d'entre eux, renfermés dans une mosquée, ont fini par se rendre. Les pertes de la flotte, dans cette journée, s'élevèrent à 14 tués, dont un lieutenant d'artillerie, M. Pottier, et à 61 blessés.

Le 16, au matin, au moment où le prince faisait enclouer et démanteler les batteries de l'île, l'ordre lui est apporté

par le bateau à vapeur *le Véloce* d'occuper temporairement l'île de Mogador, en attendant les réparations exigées de l'empereur. L'île ainsi gardée, il ne restait plus qu'à détruire les batteries de la ville qui regardent la rade : notre canon les avait déjà bien endommagées ; il fallait les mettre complètement hors de service. Sous les feux croisés de trois ba-

teaux à vapeur et de deux bricks, *le Cassard*, *le Pluton*, *le Pandour*, *l'Asmodée* et *le Rubis*, 500 hommes sont jetés, le même jour, 16, sur le débarcadère du port ; ils s'en emparent sans la moindre résistance ; 120 canons sont en notre pouvoir. La plupart étaient des pièces en bronze magnifiques, moitié espagnoles, moitié anglaises ; l'une d'elles était un

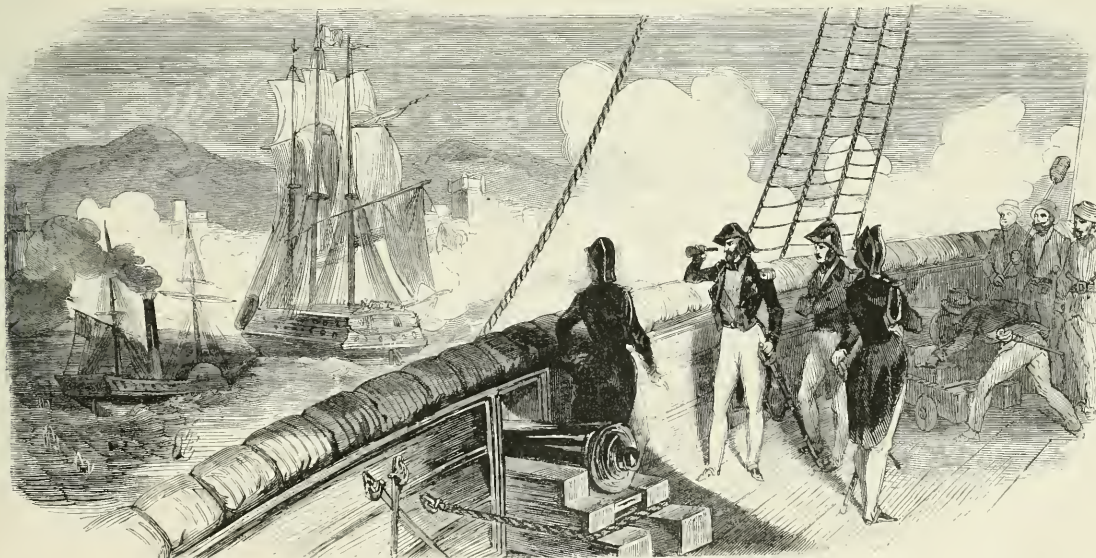


(Vue de Mogador.)

chef-d'œuvre de l'art : son affût, également en métal, représentait un lion en pleine course ; les quatre pattes de l'animal formaient les quatre roues ; sa tête portait la pièce. Quelques canons seulement ont été emportés ; les autres ont été encloués et jetés à la mer. Les magasins à poudre ont été noyés, les barques emmenées ou défoncées, et les pavillons marocains emportés.

Nos soldats ont trouvé à la marine d'immenses magasins appartenant à l'empereur, remplis de diverses marchandises : cuirs, fruits, etc. Le soir, ils sont revenus à bord, sans avoir voulu occuper la ville, dans l'intérieur de laquelle ils auraient pu facilement pénétrer, mais où leur présence n'eût été qu'une promenade sans but, et sans autre résultat qu'un inutile pillage.

La mesure de l'occupation de l'île a été complétée par la déclaration du blocus du port de Mogador. Une garnison de 500 hommes a été installée dans l'île. Pour en simplifier l'administration, le prince l'a traitée comme un vaisseau au mouillage. On y a donc laissé tout ce qui se trouve sur un vaisseau, comme approvisionnements de bouche et de défense.



Bombardement de Mogador par les Français, le 15 août 1814.)

Parmi les 140 prisonniers faits à la prise de l'île, se trouvaient 55 blessés. Le prince résolut de les rendre spontanément. M. le docteur Warnier a été chargé de les faire embarquer et de les ramener à terre ; il s'est acquitté avec dévouement de cette belle mission. Cet acte d'humanité si digne de notre caractère national n'est pas resté stérile. Le vice-consul d'Angleterre à Mogador, M. Wilshire, avait, à plusieurs reprises, sollicité du gouverneur l'autorisation de

se retirer, lui et ses nationaux. Cette autorisation lui avait été toujours refusée, parce que les chefs de ces familles, y compris le vice-consul, sont redevables envers l'empereur de sommes considérables, qui ne s'élevaient pas à moins de 5 millions. Les bâtiments anglais *le Vesuvius* et *le Warspite* arrivés le 15 août devant Mogador, n'avaient pas davantage réussi à embarquer leurs compatriotes. Mais ce que n'ont pu obtenir les réclamations pressantes de l'Angleterre, la France

l'a obtenu par le noble exemple de sa générosité. En échange de nos 53 prisonniers rendus à la liberté, le gouverneur de la ville a fait rendre à l'amiral français le consul anglais, sa femme et son secrétaire.

Les drapeaux, au nombre de six, conquis à Mogador ont été déposés, le 2 septembre, à l'hôtel royal des Invalides. Nous les publierons incessamment, avec les autres insignes pris à la bataille d'Isli.

Le même guignon me poursuivait sans relâche. Au moment de partir, au moment de charger les malles sur la voiture, j'avais accepté la dernière tentative qui me fut offerte. C'était une chasse préparée pour le duc régnant de... par les veneurs de la couronne, qui la conduisirent avec autant de promptitude que de bon ordre. Les places des chasseurs étaient marquées d'avance dans l'enceinte par des pieux qui portaient leurs numéros. Aux premiers cris des traqueurs, l'ours fut tué à ma barbe; et à ma barbe bien glacée, car il faisait un froid de 28° Réaumur. Exposé au nord, le thermomètre est descendu jusqu'à 52° pendant ce bienheureux hiver, le plus rude qu'on ait vu depuis vingt ans, et duquel on disait qu'il avait été mordu par un chien enragé. L'air nous coupait la figure comme avec des lames de rasoir; les chairs même des yeux se contractaient de glace, les paupières se collaient; l'on était tantôt borgne, tantôt aveugle, et nous devions charitablement nous regarder les uns les autres au visage afin de nous avertir au besoin des dégâts de la gangrène blanche. Il avait fallu courir toute la nuit pour gagner le rendez-vous, à cent verstes environ de Saint-Petersbourg; il fallut toute l'autre nuit pour revenir, et la journée ne fut pas trop longue pour faire deux fois aussi le voyage de la tanière, qui était à quinze verstes plus loin, au fin fond d'une forêt de sapins, quinzaine, impénétrable, où quatre mois d'hiver avaient amoncelé quatre pieds de neige. Nous passâmes vingt-huit heures en traîneau, et la chasse dura trois minutes. N'était-ce point le cas de répéter, à l'extrémité froide de l'Europe, mon proverbe fait à l'extrémité chaude :

Гдега, каза я amorez,
Por un placer mil dolores?

Mais j'avais éprouvé cependant un plus amer désappointement que celui-là et que tous les autres. Un ours nous était indiqué près du village de Tchervino, à trente-cinq verstes de Pomeranie. En quittant, avant le point du jour, la grande chaussée de Moscou, à cette station de poste, le chemin devint si difficile à reconnaître que, malgré l'habileté singulière des cochers du pays et l'instinct plus sûr encore de leurs chevaux, nous fîmes plusieurs fois égarés, errant sur la neige à l'aventure; et je puis dire aussi sous la neige, car elle tombait à gros flocons et, tout en cachant les traces du petit chemin vicinal, nous enterrait sous une couche épaisse. Enfin, il y avait douze mortelles heures que nous courions en traîneau découvert, quand, au matin, nous aperçûmes les dômes verdoyants de l'église de Tchervino. Nous touchâmes à la forge du maréchal ferrant, que, par crainte d'incendie dans ces villages de bois si souvent consumés, on met toujours assez loin des habitations. En ce moment nous vîmes venir à notre rencontre un petit traîneau qui portait le pope et sa femme. (On sait que les prêtres de l'église grecque sont tous pères de famille, et que le sacrement de l'ordination n'est donné qu'après celui du mariage.) Le pope était facile à reconnaître de fort loin, non-seulement à son haut bonnet de fourrure et de velours vert, mais à sa barbe de mouzick et aux longs cheveux qui lui tombaient sur les épaules. En l'apercevant, mes compagnons de chasse, et jusqu'aux cochers de nos traîneaux, entrèrent dans une colère épouvantable; ils grincèrent des dents: « Notre chasse est perdue! » crièrent-ils d'une commune voix. Je ne comprenais pas pourquoi la rencontre d'un pope devait nous empêcher de rencontrer un ours. Mais on m'apprit que c'était du plus man-



(Chasses russes. — Les traqueurs partant pour la chasse à l'oiseau.)

vais angure, ou plutôt d'un pronostic si certain, si infallible, qu'un pareil cas la plupart des chasseurs rebrousse chemin. A moins pourtant qu'ils ne fassent rebrousse chemin au



(Paysan d'Yaroslavl et son chien à la chasse de l'ours.)

malencontreux serviteur de Dieu; ce qui arrive fort bien dans les provinces éloignées, où les seigneurs de la terre ne se gênent nullement avec les ministres du ciel; et je crois à

cet indice, comme à cent autres, qu'on n'a guère plus de révérence pour les prêtres en Russie qu'on n'en avait naguère pour les moines en Espagne.

Nous eûmes toutefois le courage de passer outre et de rendre au pope l'humble salut qu'il nous fit. Et même mes compagnons, esprits forts s'il en fut, négligèrent de cracher trois fois par-dessus l'épaule gauche pour conjurer le malin. Mais ils furent cruellement punis d'avoir écouté les conseils de l'orgueilleuse raison. A quelques pas plus loin, notre traîneau versa, ayant heurté une grosse pierre cachée sous la neige, la seule pierre qu'il y eût dans toute la province; et quand nous arrivâmes au village, étonnés de ne pas voir nos traqueurs déjà formés en ordre de bataille, nous trouvâmes notre guide assis devant sa porte, la tête dans les mains, le visage long d'une aune, qui nous apprit, en poussant de gros soupirs, que d'autres paysans, ses rivaux jaloux, étaient venus chasser l'ours de l'enceinte où il l'avait enfermé, pour le mener dans un autre canton et le vendre à d'autres amateurs.

Ils y trouvaient double profit à faire, leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

Notre chasse était perdue, en effet. Il fallut revenir comme nous étions allés, honteux, furieux, regrettant nos peines et notre argent. Pendant le long trajet du retour, engourdi dans le traîneau sous une couverture de neige, comme un ours dans sa tanière, et non moins ours par la tournure de l'esprit que par la situation du corps, je me mis à faire de profondes réflexions sur les vices de l'économie politique; et le flambeau de l'expérience personnelle m'éclairant de sa plus vive lumière, je maudis de grand cœur, sous cette forme nouvelle, les prétendus bienfaits de la concurrence.

L'ours qu'on nous avait si méchamment soufflé fut dénoncé, la semaine suivante, à un gentleman anglais, M. H....., qui habite depuis quelques années la Russie, uniquement parce qu'ennuyé de voir le renard à travers les haies, il est venu chercher des espèces de gibier qui ne se trouvent pas dans les trois royaumes. M. H..... est célèbre par son adresse, sa persévérance et son courage. S'y prenant mieux que nous, il marcha droit à la tanière, accompagné seulement d'un guide, qui portait son arsenal. L'ours, dont on avait si souvent troublé le sommeil, était de fort mauvaise humeur. Il accepta la bataille et s'élança intrépidement sur l'ennemi qui venait l'attaquer. M. H..... le frappa d'abord de ses deux balles : à chaque coup, l'ours fléchissait, poussant un grognement sourd et reprenait sa course. M. H..... saisit sa seconde carabine et lui passa deux autres balles à travers le corps. Mais, quoique percé à jour comme un crible, et perdant son sang par toutes ces fontaines, l'ours avançait toujours. M. H..... le recut avec une de ces piques ou longs époux ferrés, comme on en voit dans les tableaux de Sneyders et de Rubens, dont l'extrémité s'appuie contre terre. Se jetant sur la pointe, tête baissée, l'ours brisa le manche en éclats. Il fallut donc lutter corps à corps, et ce fut à coups de poignard que M. H..... acheva de tuer cette terrible bête, qui semblait avoir, comme on dit, l'âme chevillée dans la poitrine. Lui-même, après ce rude combat, épuisé de lassitude et de saisissement sans doute, resta quelques moments évanoui. Cependant M. H..... ne trouva plus dans la chasse à l'ours d'autres fortes émotions; il l'appelle un jeu d'enfant. Aussi, le printemps venu, va-t-il se rendre aux Grandes Indes pour y chasser le tigre, monté sur un éléphant.



(Chasse à l'ours écarne par des traqueurs.)



(Petit traîneau portant un pope et sa femme.)

Quant à moi, hélas! chasseur moins blâsé, je regrette au contraire de n'avoir pas eu un seul de ces bouheurs que prennent en dédain les H....., les S....., tous les grands fieurs d'ours, anglais ou russes. Si jamais ma carabine n'a fait feu sur ces redoutables bêtes, j'ai du moins la conscience de n'avoir négligé aucune occasion de me trouver en face

d'elles. Mais je n'ai pas encore jeté le manche après la coignée, n'ayant pas dit à la Russie le dernier adieu. Si j'y passe un second hiver, Dieu me prêtant vie, je compte bien ouvrir une seconde campagne. J'en ai le fait, jusqu'à Novgorod, jusqu'à Moscou, jusqu'au diable, pour insister enfin sur mes états de service la plus noble victoire d'un

chasseur européen, pour faire tout au rebours des deux compagnons de la table :

Vendre la peau de l'ours, et l'avoir mis par terre.

Illustrations du Diable à Paris.

REVUE COMIQUE PAR BERTALL.

UNE JOURNÉE A L'ÉCOLE DE NATATION.



Le Prebêché.

Les Bais en plein air.



Entrée en matière.



Solo de dame.



La pulka à la chaumière.



Par un futur membre de l'Institut.

PUBLICATIONS ILLUSTRÉES.

Le Diable à Paris.

PARIS ET LES PARISIENS. — TABLEAU COMPLET DE PARIS ET DES MŒURS DE SES HABITANTS.

Nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs une série de vignettes empruntées à une publication qui obtient un succès considérable et mérité. Nous parlerons dans un prochain numéro des livraisons parues de ce charmant livre, dont nous avions des premiers prédit le succès, et qui réalise tous les jours les promesses de ses débuts (1).

LES GENS DE PARIS.

— GAVARNI. —

ORAISONS FUNÈBRES. — I.



— Es v'ia du guignon ! la femme à Salanhoud qui perd son héritage le même jour que son chien !

— Pauv' femme !... un si beau caniche !

SOUVENIRS DE PARIS.

PROMENADES SUR LES BOULEVARDS.



Vue perspective des boulevards Saint-Denis et Saint-Martin. — Portes Saint-Denis et Saint-Martin.

(1) TEXTE par MM. de Balzac, Léon Gozlan, George Sand, Alfred de Musset, P.-J. Stahl, Cornélius, Aug. Barbier, Alexandre Dumas, Frédéric Soulié, Eugène Sue, Théophile Gautier, Jules Sandeau, Charles Nodier, Alphonse Karr, Arsène Houssaye, Henri Heine, Berlioz, G. Hequet, Briffault, J. Janin, Paul de Musset, Wey, Armand Marrast, L. Peisse, H. Rolle, Gornisz, Edgar Quinet, A. Aubert, etc., etc.

ILLUSTRATIONS : vignettes tirées à part, avec légendes, par Gavarni; vignettes dans le texte et par séries, par Bertall; vues et principaux aspects de Paris, par François, Champin, Bertrand, d'Aubigny. — Chez Hetzel, rue Richelieu, 76. — 28 livraisons sont en vente.

Illustrations du Diable à Paris.

REVUE COMIQUE PAR BERTALL.

UNE JOURNÉE A L'ÉCOLE DE NATATION.



Désoustraction paternelle.

Le Monde élégant. — Les Bais.



Le Départ. — Exercice que l'on commence à proscrire comme trop gracieux.



Polka sentimentale. — Le cavalier.



Dévoue aux demoiselles qui abusent peu.



Valse de M. le marquis de X...

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

EN VENTE le tome II du JUIF ERRANT, in-8, par M. EUGÈNE SUE.

Chez PAULIN, Éditeur, rue Richelieu, 60. — L'Édition illustrée par M. GAVARNI sera annoncée plus tard.

SUITE DE LA LIBRAIRIE PAULIN.

MANUEL D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE MODERNE; par M. RENOUVER. 1 vol. 5 fr. 50

DISCOURS SUR L'ÉTUDE DE LA PHILOSOPHIE NATURELLE, ou Exposé de l'histoire, des procédés et des progrès des sciences naturelles; par sir JONAS F.-W. HEESCHLI, traduit de l'anglais. 1 vol. 5 fr. 50

LES MUSÉES D'ITALIE, guide et mémoire de l'artiste et du voyageur; par LOUIS VIARDOT. 1 vol. 5 fr. 50

LES MUSÉES D'ESPAGNE, D'ANGLETERRE ET DE BELGIQUE; par LOUIS VIARDOT, pour faire suite aux musées d'Italie, par le même. 1 vol. 5 fr. 50

LES MUSÉES DE L'ALLEMAGNE ET DE LA RUSSIE, par LOUIS VIARDOT, pour faire suite aux précédents. (Sous presse.) 1 vol.

LE LIVRE DES PROVERBES FRANÇAIS, leur origine, leur acceptation, anecdotes relatives à leur application, etc.; par ROBERT DE LANCY, précédé d'un Essai sur la Philosophie de Sancho Pança; par FERG. DENIS. 2 vol. 7 fr.

HISTOIRE DE LA TOUR D'AUVERGNE, le premier grenadier de France, rédigée d'après sa correspondance, ses papiers de famille et les documents les plus authentiques; par M. BÉROT de KERSENS. 1 vol. 5 fr. 50

JÉRÔME PATRUOT LA RECHERCHE D'UNE POSITION SOCIALE; par LOUIS REYBAUD. 4^e édition. 1 vol. in-18. 5 fr. 50

GÉNIE DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, ou Esquisse des progrès de l'esprit humain depuis 1800 jusqu'à nos jours; par ENOUDAR ALLEZ. 1 vol. 5 fr. 50

DES ÉLÉMENTS DE L'ÉTAT, ou Cinq questions concernant la religion, la philosophie, la morale, l'art et la politique; par E.-A. SEGRETAIN. 2 vol. 7 fr.

NAPOLEON APOCRYPHE, 1812-1872, Histoire de la conquête du monde et de la monarchie universelle; par LOUIS GEOFFROY. 1 vol. 5 fr. 50

CHEFS-D'OEUVRE POÉTIQUES DES DAMES FRANÇAISES, depuis le treizième siècle jusqu'au dix-neuvième. 1 volume. 5 fr. 50

ÉDUCATION PROGRESSIVE, ou Étude du Cours de la Vie; par madame NECKER DE SAUSSURE. 2 vol. in-18. 7 fr.

LES CONSTITUTIONS DES JÉSUITES, ou Les Déclarations; texte latin d'après l'édition de Prague. Traduction nouvelle. 1 volume. 5 fr. 50

LE HACHYCH. 1 vol. in-18. 5 fr.

Le volume, dont le titre ne saurait donner une idée, est une thèse politique, une utopie, si l'on veut, rive dans l'écrit d'exaltation et d'élite par la langue que les Orientaux appellent *Hyloph*. L'auteur est un des hommes les plus éminents de ce temps-ci, par la science, par l'esprit et par le cœur.

ŒUVRES COMPLÈTES D'HOMEËRE, traduction nouvelle par P. Guet; suivie d'un Essai d'Encyclopédie homérique. 2 vol. in-18, Jésus. 7 fr.

A LA LIBRAIRIE DUBOCHET, RUE RICHELIEU, 60.

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSSEL, ou ENCYCLOPÉDIE DE LA JEUNESSE, ouvrage également utile aux Jeunes Gens, aux Mères de Famille, à toutes les personnes qui s'occupent d'Éducation, et aux Gens du Monde; par MM. ANDRIEU DE BRACQUE, docteur en médecine, L. BAUDOT, ancien professeur au collège Stanislas, et une société de Savants et de Littérateurs. Un seul volume, format du *Million de Faits*, imprimé en caractères très-lisibles, contenant la matière de six volumes ordinaires et enrichi de 400 petites gravures servant d'explication au texte. — Prix broché: 10fr.; élégamment cartonné à l'anglaise, 11 fr. 50.

DICTIONNAIRE PORTATIVE UNIVERSELLE, contenant 6,000 noms de plus que les biographies les plus considérables, suivie d'une Table chronologique et alphabétique ou se trouvent répartis, en 54 classes, les noms mentionnés dans l'ouvrage; par MM. L. LALANNE, L. REMIER, FR. BERNARD, C. LAUMIER, S. CHOLLER, J. MONGIN, E. JANIN, A. DELOYE, C. FRIESS. — 1 vol. de 1,000 pages. Prix, 12 fr. broché. Cartonné à l'anglaise, 15 fr. 50.

SOUS PRESSE.

PATRIA. — LA FRANCE ANCIENNE ET MODERNE, ou Collection encyclopédique de tous les faits relatifs à l'histoire intellectuelle et physique de la France et de ses colonies; par les auteurs du *Million de Faits*. — Un très-fort volume format in-8 anglais d'environ 2600 colonnes, orné de figures sur bois et de cartes colorées.

Géographie physique, physique du sol, météorologie, géologie, flore, faune, anthropologie, agriculture, industrie, travaux publics et voies de communication, commerce extérieur et intérieur, finances, état militaire, et maritime; population, climatologie médicale; philologie, paléographie, numismatique et blason; histoire ancienne et modernes; histoire des beaux-arts; répertoirs des collections scientifiques et artistiques; instruction publique et privée; législation et organisation sociale; religions.

CITÉ-SQUARE TRÉVISE. — Élevée rue Richier sur les jarrais et dépendances de l'ancien hôtel du maréchal Maison, parvenue à quelques pas des boulevards, au centre des hôtels de nos principales maisons de banque et du haut commerce, cette magnifique cité établit une communication directe entre le nouveau et riche quartier de la Boule-Rouge et le faubourg Poissonnière.

Elle se compose de quatorze propriétés et hôtels bâtis dans le style le plus élégant. Un square vaste et aéré, dont le centre est occupé par un jardin et une fontaine jaillissante, procure aux appartements de cette cité la vie la plus agréable. Quoique bâtie dans le quartier le plus fréquenté et par conséquent le plus bruyant de Paris, la Cité-Trévise offre, au milieu du bruit des affaires et des plaisirs, une retraite agréable aux personnes amies du calme et de la tranquillité. Des concierges en livrée et des gardiens de nuit sont chargés de l'entretien et de la surveillance. Tout, en un mot, a été ordonné et prévu pour faire de cette nouvelle cité l'une des plus confortables et des plus agréables habitations de la capitale.

LE THÉÂTRE DES LATINS, avec la traduction en français, faisant partie de la Collection des auteurs latins publiée en 25 volumes grand in-8, sous la direction de M. Nisard, Dubochet. 1 grand vol. in-8. 15 fr.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.

HOTEL ANDERSON, 161, Fleet-Street, à Londres, établi depuis cent ans, Francis Glenow, successeur de Harding, s'empresse d'informer MM. les voyageurs qu'il vient de joindre au susdit hôtel plusieurs chambres particulières. Le service des diners, qui dure depuis midi jusqu'à sept heures, comprend tous les mets de la saison. Tous de première qualité. Prix du dîner, 1 shilling et au-dessus. Dèjournés à la fourchette, 1 shilling 5 den. Logement, 10 shillings 6 den. par semaine. On y est admis à toute heure de la nuit.

RUE TARANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MÉLISSE DES CARNES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, propriétaire actuel et depuis 1789, seul successeur des ci-devant Carnes de la rue de la Harpe, possesseurs de ce secret depuis 1650.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. BOYER la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Ecrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'au n. 14, répété 14 fois sur la devanture, M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.



BLANCHE, parfum, passage Choiseul, 48. — Ce savon blanchit la peau, l'adoucit d'une manière remarquable, et il fait disparaître les dermatoses. Chaque pain sortant de chez Blanche porte son nom en gros caractères sur l'étiquette afin d'éviter la contrefaçon. — 2 fr. le pain; 5 fr. les 5.

CRÈME D'HERBÉ pour prévenir et effacer les rides. — 5 fr. le pot.

GEORGE AND VULTURE HOTEL, CORNHILL, LONDON. — Cet hôtel est situé près de la Douane, de la Banque, de la Bourse, du palais du lord Maire, des chemins de fer de Douvres et de Brighton, de la station des omnibus pour toutes les directions de la ville et des environs, et au milieu de toutes les grandes maisons de commerce et de banque.

Cet hôtel est très-honorablement connu depuis un grand nombre d'années; il est particulièrement commode pour les étrangers, attendu qu'on y parle toutes les langues. Les prix sont modérés; l'on y dîne à carte. Le célèbre club aux Echecs, de Londres, y tient ses réunions.

Changeement de Domicile: LES BUREAUX DE L'ILLUSTRATION la Librairie J.-J. DUBOCHET et C^o et la Librairie PAULIN SONT ÉTABLIS RUE RICHELIEU, N^o 60 DANS LES GALERIES de l'ancienne Librairie BOSSAGNE.

A LA LIBRAIRIE PAULIN, RUE RICHELIEU, 60.

COURS COMPLET DE MÉTÉOROLOGIE; par L.-F. KLEMTZ, professeur à l'Université de Halle, traduit et annoté par Ch. MARTIN, docteur en sciences et professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; ouvrage complété de tous les travaux des météorologistes français, suivi d'un appendice contenant la reproduction graphique des tableaux numériques, par L. LALANNE, ingénieur des Ponts et Chaussées. 4 vol. in-12, format du *Million de Faits*, avec 10 gravures sur acier, 115 tableaux numériques, etc. 8 fr.

ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE de la Suisse, du Jura français, de Baden-Baden et de la forêt Noire, de la Chartreuse de Grenoble et des Eaux d'Aix, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamouny, du grand Saint-Bernard et du Mont-Rose; avec une carte routière imprimée sur toile, les armes de la confédération suisse et des vingt-deux cantons, et deux grands vues de la chaîne du Mont-Blanc et des Alpes bernoises; par ADOLPHE JOUANNE. 1 vol. in-18 contenant la matière de cinq volumes in-8 ordinaires. Prix, broché, 10 fr. 50; relié, 12 fr.

MANUEL DE L'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE chez tous les peuples, et particulièrement de l'architecture en France au moyen âge, avec 200 gravures dans le texte, 2 volumes. 10 fr. 50

DUFFON. — HISTOIRE DE SES TRAVAUX ET DE SES IDÉES, par M. FLORENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française, professeur de physiologie comparée au musée d'histoire naturelle, etc. 1 vol. in-18. 5 fr. 50

GEORGES CUVIER; Analyse raisonnée de ses travaux, précédée de son éloge historique, par M. FLORENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. 1 vol. 5 fr. 50

EXAMEN DE LA PHRÉNÉOLOGIE; par M. FLORENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. 4 vol. 2 fr.

RÉSUMÉ ANALYTIQUE des observations de Frédéric Cuvier sur l'instinct et l'intelligence des animaux; par M. FLORENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. 1 vol. 5 fr.

VOLCMES A 5 F. 50.

MŒURS, INSTINCTS ET SINGULARITÉ de la vie des animaux mariniens; le P. LESSON, correspondant de l'Institut (Académie des sciences). 1 vol. 5 fr. 1

HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES DÉCOUVERTES MARITIMES ET CONTINENTALES, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1814; par W. DESBOROUGH COOLEY, traduit de l'anglais par AN. JOUANNE et OLD NICK complète par les expéditions et voyages, jusques y compris la dernière expédition de M. Du Ront d'Urville; par M. D'AVEZAC. 5 vol. in-18 format anglais, 5 fr. 50 c. le vol. L'ouvrage complet. 10 fr. 5

MANUEL DE POLITIQUE, ouvrage dédié à l'Académie des Sciences morales et politiques; par V. GUICHARD. 1 vol. 5 fr. 1

MANUEL D'HISTOIRE ANCIENNE, depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ; par le docteur OTT. 1 volume. 5 fr. 50

MANUEL D'HISTOIRE MODERNE, depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours; par le docteur OTT. 1 vol. 5 fr. 50

Magasin RUE DE BELLEFONDS, 32. FERS CREUX LAMINÉS. DÉPÔT 32, BOULEVARD BONNE-NOUVELLE. A PARIS. MEUBLES de toutes espèces pour appartements et jardins; LITS de luxe; TABLETTES ordinaires pour Hospices, Collèges, Institutions, Prisons; CHAISES; BANCS; TARBES; JARDINIÈRES; FAUTEUILS; GRILLES de toutes dimensions; BALCONS; BALUSTRADES; RAMPES d'escalier; FENÊTRES; ÉCHELLES; RATELIERS, etc., etc. Même Établissement et Fonderie à Besançon.

Renaud de Wilback.



Nous avons déjà entretenu plusieurs fois nos lecteurs de cet enfant remarquable, qui est devenu célèbre pour ainsi dire au sortir du berceau, et sur lequel les suffrages de l'Institut et l'éclat des palmes académiques viennent de fixer de nouveau l'attention publique. Renaud de Wilback est né à Montpellier, le 5 juin 1829. Il était aveugle de naissance; mais, fort heureusement, la cause de sa cécité était la cataracte, accident auquel la science remédie facilement aujourd'hui. Des l'âge de quatre ans, il subit une opération qui réussit parfaitement pour un

œil. Un peu plus tard, on fut obligé de la renouveler pour l'autre. Aujourd'hui Renaud de Wilback voit très-bien des deux yeux, et l'on n'a plus rien à craindre pour lui de ce côté-là.

Dès sa plus tendre enfance, et avant même qu'il sût complètement se servir du sens qu'on lui avait rendu, l'instinct musical s'était manifesté en lui à des signes qu'on ne pouvait méconnaître. Il avait cinq ans à peine, et l'on ne doutait déjà plus de sa vocation. Il ne savait pas encore écrire la musique, et déjà il composait, et l'on écrivait sous sa dictée des mélodies naïves et pleines de charme; et, chose plus merveilleuse encore! guidé uniquement par ce sentiment délicat qui est l'indice d'une organisation d'élite, il trouvait déjà des accords pour accompagner ces chants échos naturellement de sa jeune imagination.

Depuis lors il s'est incessamment développé. Une éducation sévère a fortifié son âme. Des études variées ont étendu son esprit, et, la nature aidant, ont fait de lui un homme, à un âge où les autres hommes ne sont encore que des enfants.

Il y a deux ans, il a fait exécuter une messe de sa composition, laquelle a été accueillie avec une grande faveur. L'hiver dernier, huit cents auditeurs d'élite ont applaudi avec enthousiasme divers fragments d'un opéra en deux actes, intitulé *l'Égyptienne*, auquel il venait de mettre la dernière main.

Des succès si brillants et si dangereux, il faut le dire, pour un jeune esprit, ne l'ont heureusement pas dévoré de ces études pénibles, mais nécessaires, et sans lesquelles il ne saurait y avoir de compositeur complet. Placé sous la direction de M. Halévy, il suivait pas à pas la route tracée par les maîtres de la science, qui l'ont enfin déclaré digne de figurer dans la double lice ouverte au Conservatoire et à l'Institut. On l'a vu concourir successivement, cette année, pour le prix d'orgue et pour le grand prix de composition musicale.

Il a obtenu le premier prix d'orgue et le deuxième premier prix de composition.

Nous aurons bientôt, sans doute, l'occasion de parler de nouveau de ce jeune homme extraordinaire qui a tant d'avenir et qui promet à la France un compositeur de plus. Nous ne la laisserons point échapper.

Modes.

Il est impossible de s'occuper actuellement des costumes d'hommes et pourtant c'est un costume irréprochable d'homme que nous avons sous les yeux; mais, malgré ce nom célèbre dans la



fashion de notre époque, nous regrettons qu'on ne rende pas aux vêtements des hommes l'élegance pittoresque que la révolution de 95 leur a fait perdre; et même, pour trouver réunies la tri-

chesse, l'élégance et la commodité, c'est plus haut, c'est au règne de Louis XIII qu'il faudrait remonter. Un graveur célèbre de ce temps, Abraham Bosse, a publié une suite fort intéressante de gravures sous le titre de *la Noblesse à l'Église*, qui, comparée à nos gravures modernes, fait trouver ces dernières mesquines et ridicules. Van Dyck ensuite a immortalisé les habits des nobles anglais de la cour de Charles I^{er}, et de lui peut-être date l'imitation générale des modes anglaises pour les hommes. C'est dans les œuvres de ces maîtres que nos tailleurs et surtout nos chapeliers devraient aller chercher des modèles ou des inspirations. Pourquoi ne feraient-ils pas ce qui a été fait pour les modes des femmes? Nos plus jolis costumes, depuis la chute des manches à gigot et des tailles courtes, n'ont-ils pas été inspirés par ce que la peinture nous a légué de gracieux portraits?

Mais, de toutes les hauteurs dont se compose le vêtement des hommes de notre temps, le chapeau rond en tuya de poêle ou le chapeau à trois cornes est la plus disgracieuse. Quelques efforts pour changer cette forme furent tentés du temps de l'Empire: les grands dignitaires, les sénateurs, les législateurs, les conseillers d'État et les officiers de la maison de l'Empereur et des princes portaient, les jours d'apparat, le chapeau à la Henri IV; mais cet essai malheureux ne changea rien, les chapeaux ronds continuèrent à régner sans partage. Le petit chapeau à trois cornes, illustré par Napoléon, passera de toute manière à la postérité, enlé en bronze, en marbre ou en gravure; il restera toujours comme un souvenir glorieux, mais non comme un modèle de grâce et de bon goût.

La statue que les dames anglaises ont fait élever au duc de Wellington n'est pas surmontée du vilain petit chapeau que nous savons être formellement habituel du grand vainqueur; les admiratrices du brillant Arthur ont adopté le costume antique, pensant avec raison que le front d'un héros était mieux paré d'une guirlande de laurier que d'un ignoble chapeau à deux cornes.

L'année dernière, à Baden, un seigneur français, car il y en a encore, aussi distingué par l'élégance de ses manières que par la délicatesse de son goût, a fait accepter le feutre gris à larges bords et à ferme lisse. Si le même chapeau se pouvait porter à Paris, noir, bordé d'un galon de soie et entouré d'un cordon terminant par des glands, un pas immense serait fait vers les coiffures artistiques, coiffure tout à fait en harmonie avec les longues barbes.

Nous retrouvons encore l'horrible petit chapeau rond dans le costume de cheval adopté par les femmes. De temps en temps, au fort de l'été, on essaie bien d'une casquette à peu près aussi laide; mais ce n'est qu'une tentative, et nous revenons bien vite au chapeau.

Quelques femmes élégantes viennent cependant d'essayer un changement complet de costume, à propos des chasses. Le journal *les Modes Parisiennes* en a donné le dessin. Dans cette



charmante toilette de chasse, le chapeau est en feutre gris à larges bords, la veste à busques longues et fendues des côtes, les manches à revers, comme au temps de Louis XIV. Si la mode persiste dans cette nouvelle voie de costume, l'illustration ne manquera pas de faire part de cette heureuse nouvelle.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Pour être admis aux fêtes des gens haut placés, il faut avoir fait décroître ses bords.



On s'adresse chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Libraire-éditeur, commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Imériale; Gostinoy-Dvor, 22. — F. BELLIZARD et C^o, éditeurs de la *Revue étrangère*, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

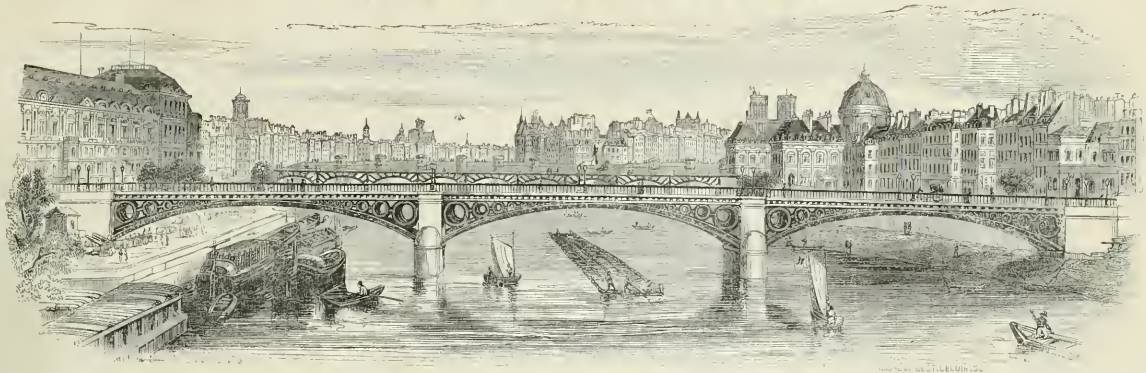
A ALGER, chez PHILIPPE, libraire; — chez BASTIDE, libraire.

JACQUES DUROCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE ET C^o, rue Danielle, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
 Prix de chaque No, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N° 81. VOL. IV. — SAMEDI 14 SEPTEMBRE 1844.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 32 f.
 — l'Etranger. — 40 f. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. Dépôt à l'Hôtel des Invalides des Drapeaux pris à Mogador. — **Chevaux.** Académie royale de musique : Obello. — **Théâtres.** Théâtre-Français : l'Herminette. — **Courrier de Paris.** En vau-deville sur la frontière du Maroc. **Quatre Gravures.** — Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre. Roman par M. A. Aubert. Chap. XI et XII. **Cinq Gravures.** — **Travaux publiés.** Sur quelques nouveaux systèmes de ponts. (1er article.) **Sept Gravures.** — **Les Classes.** Cartes de Cham. **Dix-Neuf Gravures.** — **Une Promenade au Maroc.** par M. Drummond-Hay. (1er article.) — **Les Evénements commémoratifs de Paris en 1844.** — **Le Baiser du Retour.** Paroles de M. Bressier. Musique de M. L. Clapisson. — **Revue des Arts.** — **Courtes de Chevaux.** Mézières en Bretonne; Rouen. — **Notes de Voyage.** Malte; Lavallée. — **Bibliographie.** — **Annouces.** — **Cité Trévis.** Une Gravure. — **Observations Météorologiques** du mois d'Août. — **Rébus.**

Histoire de la Semaine.

La solennité militaire de la remise à l'Hôtel des Invalides des drapeaux pris par l'escadre de M. le prince de Joinville, solennité dont nous avons rendu compte dans notre dernier bulletin, et dont les artistes de l'Illustration ont voulu à leur tour consacrer le souvenir, n'est pas, nous l'avons déjà dit, la dernière à laquelle pourrions donner lieu l'avènement des Marocains et les instigations auxquelles ils prêtent force. Le 25 du mois dernier, au moment où les trois vaisseaux de la flotte et la frégate la *Belle-Poule* se disposaient à s'éloigner de la côte de Mogador pour revenir à Cadix, les Marocains ont commencé à canonner l'île que nos troupes occupent. Sur-le-champ l'amiral fit embosser la frégate à vapeur le *Greenland*, trois corvettes et deux bricks, qui répondirent par le feu le plus nourri aux batteries dirigées sur l'île. Cette canonnade a duré de cinq heures à six heures et demie du soir. Dès que le feu de l'ennemi a été éteint, un nouveau débarquement a eu lieu. M. le lieutenant de vaisseau Touchard, chef d'état-major de l'escadre, est allé, avec 160 hommes, planter des échelles au pied de la tour d'où l'ennemi avait tiré sur nous. On y est monté sans aucune opposition, et on a encloué les canons qui, depuis l'affaire du 16, avaient été remis en batterie. Du haut de

cette tour on plongeait dans la ville, qui semblait déserte et horriblement dévastée. « Cette opération, dit le prince dans son rapport, a eu l'avantage de montrer à la garnison de l'île qu'avec ses seules forces et les ressources de la station locale on tient la ville complètement à merci. » Nous aurions plus de confiance encore si, au lieu de s'efforcer de dominer la ville, on l'avait occupée. Deux phrases d'un dernier rapport de M. le prince de Joinville au ministre de la marine, donnent à penser qu'il partage bien un peu cette conviction sur les inconvénients de la réduction des places sans occupation. Il dit à M. de Mackay : « Vous savez dans quel but j'ai attaqué Tanger. D'après vos ordres, je ne devais pas l'occuper; mon but était atteint du moment que, par le silence de ses batteries, cette ville se reconnaissait vaincue. » Et en terminant, il appelle l'attention du ministre sur « tous ceux qui, au seul nom de la France, ont accepté avec abnégation le rude devoir de faire garnison sur l'îlot de Mogador. »

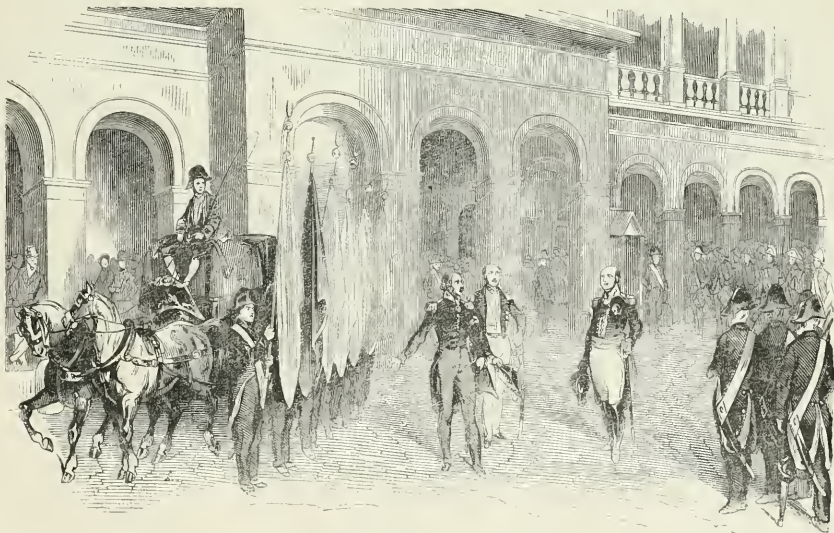
Malheureusement, le tonnerre d'artillerie que la frégate à vapeur le *Greenland* a fait entendre dans cette affaire, était pour ce beau navire comme le chant du cygne. Le 24, lendemain de ce bombardement mortel, il quitta les eaux de Mogador. Le 26, avec le jour, le temps parut un peu brumeux; à cinq heures, la brume devint plus intense; à dix heures,

côte du *Greenland*; ils vinrent en grand nombre, et commencent sur ce malheureux bâtiment une fusillade qui ne cessa qu'à la nuit. L'équipage fut admirable de dévouement; et, au milieu des halles ennemies, les ordres du commandant furent exécutés comme si on eût fait une manœuvre d'exercice. La mâture fut coupée, les ancres de bois furent jetées à la mer, ainsi que deux canons. Deux seulement furent employés à tirer sur les Bédouins, qui serraient le bâtiment de deux côtés. La *Yvette*, corvette à vapeur, entendit ces coups, vint s'embosser près du *Greenland*, et, par un tir bien entendu, elle fit évacuer aux Bédouins la plage, d'où ils incommodaient le plus le bâtiment. Les coups de canon furent aussi entendus par le *Pluton*, autre corvette à vapeur, à bord de laquelle était le prince de Joinville, qui accourut aussitôt sur le lieu du désastre. Sans calculer le danger, le prince a voulu lui-même juger de ses propres yeux de l'état du *Greenland*, et, ayant reconnu l'inutilité de toute tentative pour le relever, il ordonna de faire évacuer l'équipage. Cette opération se fit sans confusion, et le capitaine, avant de quitter pour toujours ce beau bâtiment, a dû y mettre le feu de ses propres mains, pour que cette coque ne tombât pas, comme un trophée, aux mains des Bédouins. Le *Greenland* avait été construit au port de Rochefort; sa machine sortait des ateliers de M. Hallette; elle avait coûté 820,000 fr. On

évalue à 5 millions une frégate à vapeur, appareil, coque et armement compris; c'est donc à ce chiffre qu'il faut porter la perte que vient de faire notre marine. Le *Greenland* était un des quatre bâtiments transatlantiques que l'on avait pris le parti d'utiliser dans la Méditerranée au service militaire. Outre la perte matérielle, on a à déplorer la mort d'un marin, qui a reçu une balle à la tête; treize autres personnes ont été plus ou moins grièvement blessées.

M. le prince de Joinville est prochainement attendu à Toulon. Le conseil municipal de cette ville a voté 20,000 fr. pour la réception qu'elle compte faire au jeune amiral. Les victimes de la campagne meurtrière dont le premier acte vient de se terminer n'ont point été oubliées. Une somme de 300 fr. est réservée pour chaque veuve de marins toulonnais qui ont été tués dans les attaques de Tanger et de Mogador.

Le différend de l'Angleterre et de la France à l'occasion de l'affaire de Taiti est terminé par un arrangement qui paraît avoir satisfait, de l'autre côté du détroit, les adversaires



(Dépôt à l'Hôtel des Invalides des drapeaux pris à Mogador.)

à considérer et à juger comme achevée une œuvre pour laquelle, dans la pensée et dans le plan de ceux qui l'ont conçue, il y a beaucoup encore à faire. Espérons qu'on arrivera à faire comprendre à cette majorité du conseil, qui passe sa vie les besticles braquées sur les chiffres du produit des barrières et qui voudrait administrer Paris comme on peut administrer Landernau, que pour donner lieu à des recettes municipales importantes, Paris a besoin d'être considéré par les étrangers comme la capitale des arts et de la civilisation. Cela coûte sans doute, mais, tout compte fait, et la gloire même portée pour mémoire, cela rapporte plus encore.

Le roi s'éloigne de Paris pour séjourner quelques semaines au château d'En et y faire tous les préparatifs de sa visite en Angleterre. Le voyage n'est plus douteux aujourd'hui et les dernières incertitudes ont été levées par l'expédition de Paris à Brighton d'un char à bancs offert par le roi Louis-Philippe à la reine Victoria. Cette princesse avait manifesté l'an dernier, dans sa visite à En, l'intention de faire faire une vaste voiture comme celle dont se sert la famille royale dans ses promenades sur les côtes de la Normandie. Le roi a pris bonne note de ce désir, a fait



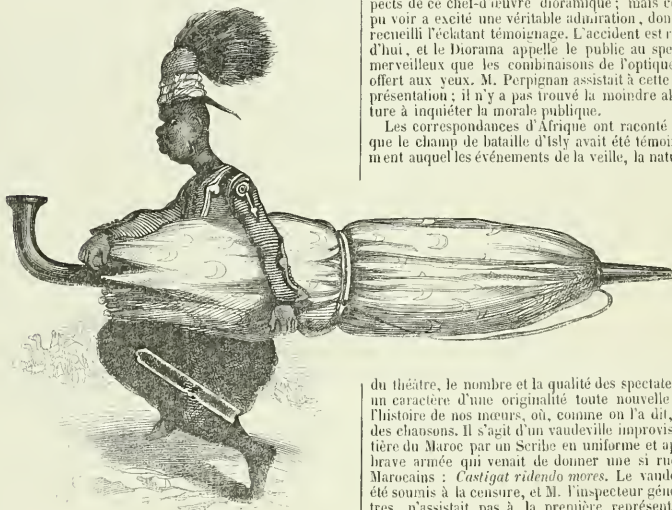
(Scène dixième.)

exécuter un chef-d'œuvre de

luge. Un accident arrivé le matin n'a pas permis aux spectateurs, accourus avec empressement, de jouir de tous les aspects de ce chef-d'œuvre dramatique; mais ce qu'on en a pu voir a excité une véritable admiration, dont M. Bonton a recueilli l'éclatant témoignage. L'accident est réparé aujourd'hui, et le Diorama appelle le public au spectacle le plus merveilleux que les combinaisons de l'optique aient jamais offert aux yeux. M. Perpignan assistait à cette première représentation; il n'y a pas trouvé la moindre allusion de nature à inquiéter la morale publique.

Les correspondances d'Afrique ont raconté cette semaine que le champ de bataille d'Isly avait été témoin d'un événement auquel les événements de la veille, la nature et l'aspect

de coq, ornement connu de son chapeau.
« Quelques épisodes burlesques de cette pièce ont fait naître



(Scène dernière.)

carrosserie, dont le prix est de 63,000 fr., et vient de se faire précéder auprès de sa royale hôtesse par une voiture immense, capable de contenir la famille que cette princesse paraît destinée à réunir autour d'elle et de son époux, prince consciencieux, qui ne considère point les fonctions auxquelles il a été appelé comme une sinécure.

La bataille d'Isly, le bombardement de Tanger et de Meador, font tort au siège de Metz, qui a connu tout depuis une semaine, sans le commandement de M. le duc de Nemours. A peine parle-t-on dans le public des exploits de cette campagne, où la ville de Metz doit capituler à heure fixe, suivant un programme arrêté d'avance. On dit pourtant que Metz ne capitulera pas, et qu'il a été reconnu en conseil d'état-major qu'il serait d'un mauvais exemple que cette place se rendit, même pour rire. Nous verrons bien si la nouvelle est vraie. En attendant, l'Illustration reçoit de Metz des dessins qui montrent les principaux épisodes de la défense et de l'attaque, sans préférence ni acception de parti, notre estime et notre affection étant acquises aux assiégés comme aux assiégeants.

M. Bonton avait convié mardi la presse parisienne et les artistes ses confrères à un magnifique spectacle. Il inaugurerait un Diorama un nouveau tableau de sa composition: le De-

du théâtre, le nombre et la qualité des spectateurs donnaient un caractère d'une originalité toute nouvelle, même dans l'histoire de nos mœurs, où, comme on l'a dit, tout finit par des chansons. Il s'agit d'un vaudeville improvisé sur la frontière du Maroc par un Serbe en uniforme et applaudi par la brave armée qui venait de donner une si rude leçon aux Marocains; *C'estigat ridendo moros*. Le vaudeville n'a pas été soumis à la censure, et M. l'inspecteur général des théâtres, n'assistait pas à la première représentation. Un de nos amis, qui n'y assistait pas plus que M. Perpignan, a pourtant cru pouvoir nous donner l'analyse de la pièce, ce qui nous a semblé téméraire, mais assez conforme à ce qui se passe dans les journaux les mieux informés. Nous racontions d'après lui, nous obligeant à accueillir toutes les rectifications

des rires inimitables et provoqué des applaudissements comme on n'en voit que dans un parterre de soldats victorieux. Un des fils du second mariage d'Algérie faisant une brochette de Marocains, un autre revenant de la chasse avec une carrossière bourrée de ce gibier d'une espèce nouvelle, avaient donné lieu à une explosion de gaieté folle; mais le *fin* de la soirée a été facteur qui remplissait le rôle de gardien du paradis. Quand, après le dénouement de la pièce, le malheureux cherche à s'enfuir, emportant avec lui l'énorme riflard de son maître, on crut que la salle allait s'érouler. Heureusement la représentation avait lieu en plein air.»

Tel est, en substance, le compte rendu de notre ami. Il ajoute que l'on avait dessiné sur le rideau un rébus qui exerçait, durant les entr'actes, la pénétration de ceux des spectateurs qui sont abonnés à l'Illustration.

Voquez le rébus ci-joint.

Laissons parler maintenant le journal d'Alger, qui donne aussi des nouvelles de cette matinée dramatique:

«Durant la représentation, le café, le thé, pris sur l'entree, circulaient à pleines gamelles, et les spectateurs étaient mollement étendus sur les tapis de la maison de l'empereur, fumaient dans les pipes du fils d'Abd-er-Rha-



(Rébus.)

man lui-même et de ses officiers. Le succès de la pièce et des acteurs a été complet. Un grenadier, qui se tordait de rire en voyant la mine piteuse de Maroc, jeta dans son

enthousiasme, sa pipe et son tabac à fumer aux pieds de l'acteur, qui les ramassa lestement, et remercia, par un gracieux salut, son généreux admirateur. »

Cet acteur a reçu des propositions magnifiques de M. Dornement, pour l'époque où il aura terminé son engagement dans la troupe de M. le maréchal Bugeaud.

Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre.

RÉCIT PHILOSOPHIQUE, SENTIMENTAL ET PITTORESQUE.

(Voir t. III, p. 249, 265, 509, 575 et 589.)

CHAPITRE XI.

MADAME PINCHON ET SA FILLE CADETE.

Madame Pinchon était veuve d'un fabricant de papier qui lui avait laissé en mourant de belles terres au soleil, une grosse somme ronde, plus la papeterie d'où lui était venu tout ce bien-là. Madame Pinchon appartenait donc à la roture, car si le papier noirci ennoblit force gens, le papier blanc n'a point la même vertu ; elle était bourgeoise, petite bourgeoise, — irréparablement dans une ville où séjourne un roi rogné avec son entourage d'ex-grands d'Espagne ; — et pourtant, comme nous l'avons dit, tous les gens du bel air se pressaient dans les salons Pinchon, et les illustres rejetaux des noms les mieux sonnants du Berry dérogeaient jusqu'à venir danser chez la papetière, fille, femme et veuve de papetiers.

Madame Pinchon avait été, dans son printemps, la beauté fameuse du pays ; l'on se souvenait encore des extravagances amoureuses dont elle avait été cause, et qui ne l'avaient point empêchée de préférer à tous ses poursuivants, nobles et riches, son cousin, le pauvre et modeste Pinchon.... L'excellent homme ! mais il était de ceux dont on ne fait point l'raison funèbre, parce qu'elle serait trop courte à faire : « Il fut bon ! » Sa veuve conservait encore, au déclin de son âge, les marques de cette grande beauté qui l'avait rendue célèbre, et l'extrême douceur qu'on avait toujours vue empreinte sur ses traits, augmentant avec l'âge, donnait à sa physionomie une grâce touchante qui valait bien celle de la jeunesse. D'ailleurs, — je tiens cela d'un des anciens soupriants de madame Pinchon, qui s'était résigné à n'être que son meilleur



(Madame Pinchon avait été, dans son printemps, la beauté fameuse du pays.)



(C'est la chambre de madame, dit la vieille femme ; entrez, messieurs.)

fonde ; ses tresses blondes, enroulées autour de ses tempes, semblaient elles-mêmes respirer cette mollesse de toute sa figure, et quand Mathilde parlait, sa voix était comme soupirée à force de douceur. Respirer était presque une occupation pour la belle indolente, une occupation de la pensée et du corps ; toute émotion vive, tout dérangement, lui causaient une douleur véritable, et l'équilibre admirable de son être se trouvait rompu par un bruit strident de la rue ou par un cri soudain. Elle se laissait soigner comme une mourante, adorant sa mère pour tous ces petits soins, pour toutes ces minutieuses attentions, sans lesquelles certainement elle n'aurait pu vivre. Un tapis placé sous ses pieds, un coussin sous sa tête, un rideau tiré devant elle pour la garder du soleil, lui semblaient de véritables bienfaits, et, un jour, ses yeux se remplirent de larmes parce que son excellente mère, qui voulait ouvrir la fenêtre, avait d'abord songé à couvrir d'un foulard la blonde chevelure de sa bien-aimée Mathilde.

Or le sieur Othon Robinard de la Villejeunesse, ce terrible sonneur de trompe, ce fauteur d'Alcide, ce casseur d'armoiries, ce destructeur de géants, avait imaginé précisément de s'en venir chercher sa graine de Luzerne auprès de Mathilde Pinchon. Le pauvre homme ! — Madame Pinchon avertit le soupriant du caractère silencieux et de l'humeur pacifique qu'il lui fallait montrer dans son amoureuse poursuite ; en sorte que ce gros et grand garçon, dont la turbulence était la vie même, assis sur un fauteuil, demeurait immobile et les poings serrés devant la belle Mathilde. Celle-ci brodait nonchalamment, sans prendre la peine de tourner la tête vers le beau gentilhomme, qui n'osait commettre un geste, de peur du bruit qui s'ensuivrait. — A ce moment, Oscar et l'abbé firent leur



(Mathilde brodait nonchalamment, sans prendre la peine de tourner la tête vers le beau gentilhomme, qui n'osait commettre un geste de peur du bruit qui s'ensuivrait.)



(L'abbé, qui de sa vie ne s'était hasardé à monter à cheval, reprit tout peusé et tout piteux le chemin de la papeterie.)

leur ami, — quand la belle veuve venait à sourire, ses yeux et sa bouche n'avaient plus que vingt ans.

Madame Pinchon avait vécu à Paris pendant une partie de sa jeunesse, et ce long séjour dans la capitale lui donna aux yeux de la province une sorte de suzeraineté que personne jamais ne songea à décliner. Néanmoins le mérite singulier de madame Pinchon était d'avoir oublié sa vie parisienne, et porté seulement dans sa nouvelle existence la facilité d'humeur et la tolérance d'esprit que Paris seul sait donner... aux femmes surtout. D'où il advenait que la papetière, au milieu de ce petit monde tracassier, de cette société aigrelette, où chacun semble prendre à tâche de rendre plus difficile et de gêner de tout son pouvoir la vie privée de son voisin, il advenait, dis-je, que madame Pinchon, au contraire, s'accommodait des plus maussades, adoucissait les plus amers, amollissait les plus durs, et toujours avait dans la bouche de ces bonnes paroles conciliantes qui semblent comme des liens aimables entre les gens et les choses du monde les plus contraires. Chez elle donc, il était permis d'avoir de l'esprit sans méchanceté ; chez elle on riait sans faire pleurer personne ; elle elle les mots n'avaient à peu près qu'un sens, les intérêts et les égarements se reposaient de leurs luttes inessantes, les jalousies, les envies, les haines se désarmaient pour toute une soirée ; et l'on voyait souvent dans ses salons deux jolies femmes assises l'une à côté de l'autre!!!

Au bout d'un an, l'influence de madame Pinchon était immense dans Bourges, et si bien établie que quand elle eut la généreuse idée de faire décorer, au bout de son jardin, un petit pavillon pour les fumeurs, madame la maire, qui jusque-là répétait à tout venant qu'elle ne donnerait jamais sa



(La châtelaine et son hôte galopèrent ainsi un assez long temps sans mot dire.

fille à un homme capable de fumer, prétendit n'avoir jamais dit cela, et se moqua tout haut de la béguélerie des dames encore hostiles à la fumée de tabac.

Mathilde Pinchon, la seconde fille de la riche papetière, avait la même grâce touchante et la même douceur de physionomie que l'on trouvait sur la figure de sa mère ; mais ses yeux n'avaient point cette vivacité, sa bouche, point ces fins sourires qui embellissaient encore les rides de madame Pinchon ; une humide langueur amortissait le feu des prunelles, et dans le pli de sa lèvre reposait une nonchalance, une paresse pro-

entrée dans le salon ; madame Pinchon se leva pour les recevoir ; Mathilde se contenta de se dresser un peu sur le canapé où elle était assise mollement ; et M. Othon, quittant avec précipitation son fauteuil pour aller au-devant de ses compagnons de voyage, tourna si brusquement sur ses talons qu'il accrocha avec le coude et renversa un des vases de la cheminée. Le fracas fut horrible. Mathilde en ressentit une secousse nerveuse et poussa un grand cri. Le pauvre Othon faisait une triste figure ; mais madame Pinchon se mit à rire, par bonté, et tout le monde se rassit sans plus y penser.

Madame Pinchon avait remis à un autre jour sa grande soirée, et il n'y avait alors dans son salon que quelques intimes : Oscar et le vieil abbé la remercierait donc bien vivement d'avoir daigné les admettre dans son cercle privé. La bonne dame aimait toujours la vue d'un Parisien, peut-être parce que cette vue lui rappelait le Paris de ses jeunes ans, mais plutôt parce qu'elle se sentait libre de pouvoir montrer, en sa personne, à des gens de la capitale, la province telle qu'ils ne se la sont jamais figurée, c'est-à-dire aimable, spirituelle, élégante, en un mot presque parisienne. — On parla de choses et d'autres. Oscar, interrogé sur l'effet que lui avait d'abord produit la ville de Bourges, ne lui point l'impression de tristesse et la naïveté mélancolique qu'il avait ressenties. Là-dessus, madame Pinchon se mit à le tailler docement, lui et tous les Parisiens qui sont, vis-à-vis de la province, dans cet état d'horripilation que nous avons dépeint plus haut.

« Voyez-vous bien, monsieur, disait-elle d'une voix enjouée, à tout prendre, j'aime encore mon petit trou de Berry mieux que votre grande ville. Là-bas, vous vivez trop vite, vous n'avez pas le loisir de compter les moments de votre

existence; ici, notre temps est à nous, et nous savourons notre vie. Là-bas, vous n'êtes tous que des cerceaux, votre pensée a une activité dévorante et retombe sur vous de tout son poids; nous autres, au contraire, nous sommes des faibles d'esprit; mais c'est tout profit pour le cœur: le cœur, voilà notre secret, je ne dirai pas pour embellir notre laide existence de province, mais pour en remplir le vide immense, plus douloureux que tout le reste. Si donc vous autres, messieurs de Paris, vous vous en venez mourir de chagrin dans nos petites villes, c'est que précisément, comme je vous disais, vous n'êtes que des cerceaux; et, notez-le, en province les cerceaux n'ont rien à faire, n'est-ce pas? Un Allemand disait avec esprit: «Paris s'inquiète de ce que pensent les provinciaux à peu près comme la tête de ce que pensent les juives...»

Ami, et sur ce ton, elle continua pendant une heure l'épologue aimable et douce de la province. Oscar et l'abbé goûtaient un tel plaisir à l'entendre parler, qu'ils ne songeaient point à prendre la défense des Parisiens attaqués. M. Ohon, toujours immobile et crispé par amour, s'immuait profondément, et songeait au bonheur qu'il aurait de s'éponoumer tout à l'heure dans sa troupe de classe.

La soirée s'avavançait. Oscar, qui de temps en temps regardait du côté de la porte avec l'espérance de voir entrer la belle amazone sontraine, commença à craindre qu'elle ne vint point, et, d'une voix polie, il demanda à madame Pinchon la permission d'aller le lendemain visiter sa belle papeterie, qui était l'honneur de la province. A ces mots, le front de la bonne dame se couvrit d'un nuage, et ce fut avec une contrainte visible qu'elle accorda cette permission. L'indolente Mathilde aussi, elle, fronçait les sourcils: — ce qui redoubla la secrète curiosité dont Oscar se sentait possédé depuis la veille au soir.

« Eh bien! ma fille, demanda madame Pinchon quand tout le monde se fut retiré, comment trouves-tu M. de la Villejoyeuse? »

Mathilde fit un geste de dégoût. « Ses bottes craquent sur le plancher! » dit-elle d'une voix languissante.

CHAPITRE XII.

LA PAPETERIE. — MADAME DES VILLIERS ET SA FORTERESSE.

La papeterie se trouvait établie sur un cours d'eau qui baignait le pied de la colline au milieu des bois, à douze lieues de Bourges. M. l'abbé voulait visiter en détail cette belle manufacture; mais Oscar avait bien autre chose en tête, et il entraîna son précepteur sur la hauteur où était bâtie la forteresse de madame des Villiers, la fille aînée de madame Pinchon, l'amazone que nous avons rencontrée dans la crypte de Bourges. Cette forteresse, vieille tour octogone dit seizième siècle, noire et déjà ruinée par le sommet, couronnait la colline. On y arrivait par une pente assez douce, apaisée pour le pas des chevaux. La tour n'avait point de porte, mais une embrasure voûtée pratiquée au bas du mur y donnait seule entrée. Avant de pénétrer dans ce formidable donjon, nos deux voyageurs remarquaient avec étonnement, au second étage de la tour, de jolies persiennes vertes fraîchement peintes, et qui juraient d'une façon singulière avec le reste du monument. La vieille femme qui leur servait de guide leur dit que ces persiennes avaient été mises

à la fenêtre de mademoiselle Mathilde, qui venait quelquefois visiter sa sœur, mais ne pouvait supporter le soleil, dont les rayons brûlaient sans obstacle toutes les autres chambres de la tour.

« Oh! ajoutait la vieille, madame aime sa sœur mieux encore que sa fameuse tour, qu'elle ne donnerait pas pour tous les palais du monde. Si vous voyez le joli petit bijou de chambre parquetée et tapissée qu'elle a fait faire à cette belle demoiselle... Mais on n'y entre point, et madame en garde toujours la clef. »

Au centre de la tour se trouvait un puits circulaire dont les murs s'élevaient jusqu'au dernier étage. A l'enlour de ce puits tournait un immense escalier en spirale, éclairé par des fenêtres pratiquées dans les murs intérieurs du puits, et qui venait enfin aboutir à la plate-forme. Toutes les chambres, construites carrément dans les huit côtés de la tour octogone, comme nous avons dit, s'ouvraient sur cet escalier. Au rez-de-chaussée, à droite et à gauche de la voûte d'entrée, se voyaient de vastes écuries où logeaient les magnifiques chevaux et la grande meute de la châtelaine.

Nos deux voyageurs gravissaient le gigantesque escalier, et à chaque instant leur étonnement redoublait. Ils arrivèrent enfin au dernier étage: une chambre dont la porte était ouverte en grand attira leurs regards. « C'est la chambre de madame, dit la vieille femme; vous pouvez entrer, messieurs. » Figurez-vous une vaste salle délabrée, sans tapisserie, des murs décolorés, n'ayant pour tout ornement que des armes, une trompe, des cravaches et des sifflets de chasse; à gauche, une sorte de lit de camp en désordre, sur lequel un gros lévrier dormait sans façon, et, au-dessus de ce lit, le portrait de Mathilde fiché dans le mur avec un clou. C'était là l'appartement de très-haute et très-puissante dame la châtelaine des Villiers.

Pendant que nos visiteurs considéraient avec surprise cet étrange aménagement, la bonne femme, qui s'était mise à la fenêtre, s'écria: « Voici madame qui revient. » Sur le plan incliné de la colline, madame des Villiers, couverte du même habit qu'elle avait deux jours avant dans l'église souterraine, s'avavançait au galop de son cheval. Oscar la vit entrer comme un trait sous la sombre voûte qui formait la porte de la tour, et aussitôt d'énormes aboiements se firent entendre au bas de l'escalier: c'était la meute tout entière qui saluait à sa manière le retour de sa maîtresse. Oscar et son précepteur s'empressèrent de descendre au-devant de la châtelaine; ils la trouvèrent occupée à caresser ses chevaux et chiens, et à peine les regarda-t-elle. Apparemment elle ne les reconnaissait point, ne les ayant vus qu'un instant dans les ténèbres, ou plutôt les ayant regardés sans les voir. « Mathilde est bien? » dit-elle. Ce furent là les seuls mots qu'elle adressa à ses hôtes, qui se recommandaient humblement de madame Pinchon. L'abbé perdit confiance, et Oscar, ne sachant sur quel ton le prendre, eut d'aventure la bonne idée de se mettre à parler cheval. Il avait sur ce sujet quelques idées élégantes, et bien lui en prit; car aussitôt la châtelaine le jugea conaisseur, et lui proposa une promenade hippique, en lui donnant une poignée de main. Oscar s'excessait, disant que madame devait être fatiguée de sa première course; mais madame baissa les épaules, et déjà était en selle. Oscar vit bien que ce n'était point le moment des tergiversations; il s'élança de son côté sur le bel azeau qu'il avait admiré l'autre soir à la porte de l'église, et, suivant madame des Villiers, il se précipita tête baissée sur le versant rapide de la colline. M. l'abbé levait les mains au ciel avec terreur, croyant que son disciple avait soudain perdu la tête; et le petit Van, qui comprenait le danger, hurlait à fendre le cœur.

Heureusement l'azeau était accoutumé à ce cliem et à ce train, et son cavalier arriva sans encombre dans la plaine. L'abbé, qui de sa vie ne s'était hasardé à monter sur un cheval, reprit tout pensif et tout piteux le chemin de la papeterie.

La châtelaine et son hôte galopèrent ainsi pendant un assez long temps sans mot dire; et Oscar remarquait, tout égaré, que l'amazone avait les cheveux blancs comme sa sœur, ce qui était un nouveau contre-sens avec le caractère de sa figure et celui de ses habitudes. Enfin, le chemin s'ouvra et les deux voyageurs se séparèrent. La châtelaine trouva clos soudainement par une haie vive très-élevée. Madame des Villiers voulut la franchir d'un bond; elle donna d'éperon à son cheval, mais elle ne put lui faire sauter cette terrible haie. Elle recula, reprit son élan, même échec; deux et trois fois elle renouvela sa tentative sans plus de succès; elle labourait à coups d'éperon les flanes de son cheval, et avait dans les yeux des pleurs de rage. Oscar froidement la regardait.

« Madame, lui dit-il, permettez-moi de vous faire observer que vous vous y prenez mal. »

L'amazone jeta sur lui un terrible regard; puis, sautant bas de son cheval,

« Essayez! fit-elle d'une voix stridente, essayez! »

Oscar mit pied à terre, prit par la bride le cheval rebelle le flatta de la main et de la voix, le fit trotter doucement au près de la haie, puis, le montant avec légèreté, il lui donna du champ; et, sans avoir besoin que d'un petit coup de cravache, il lui fit lestement franchir la haie.

« C'est bien! dit l'amazone avec un regard glacial; vous êtes habile et hardi! »

A cet instant, une sorte de rustique s'approcha de la dam et lui parla bas.

« Vivat! s'écria madame des Villiers en frappant ses deux poignets l'un contre l'autre. Monsieur, voulez-vous venir avec moi? »

Cette demande était adressée à Oscar.

« Très-volontiers, madame; je suis tout à vos ordres. »

Le rustique faisait une figure longue.

« Monsieur est de mes amis, dit la châtelaine; marchons. »

Les deux chevaux furent laissés dans une ferme voisine et, précédés par leur guide, madame des Villiers et Oscar s'enfoncèrent dans des taillis épais. La nuit commença à tomber, et l'obscurité fut bientôt complète. Alors l'amazone prit cavalièrement le bras d'Oscar et lui dit:

« Savez-vous où nous allons ainsi? »

« Où vous voudrez, madame. »

Un coup de sifflet se fit entendre, et le guide y répondit par un cri particulier, qui était un signal.

« Nous allons chez des voleurs! reprit la châtelaine. »

« Cela est piquant, dit Oscar du ton le plus dégagé du monde. »

« Chez deux brigands de grande route! »

« Je n'ai jamais aimé ce eux-là. »

« Croiriez-vous que depuis un an ils tiennent le département, malgré toutes les escouades de la gendarmerie? »

« C'est admirable, d'honneur! »

« J'ai voulu les voir. »

« Parlez! cela en vaut la peine. »

Un second coup de sifflet se fit entendre, et le guide, laissant nos deux personnages au plus creux d'un ramis boisé où l'on ne voyait pas à deux pieds devant soi, leur cria de l'autre et qu'il allait revenir.

ALBERT AUBERT.

(La suite à un prochain numéro.)

Travaux Publics. — Sur quelques nouveaux systèmes de Ponts.

(PREMIER ARTICLE.)

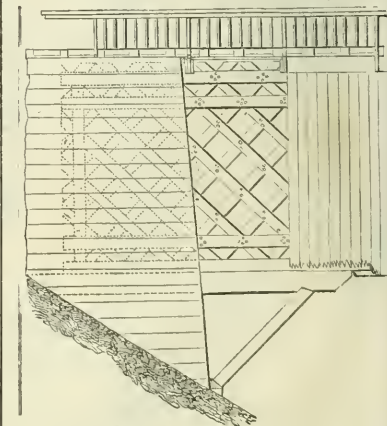
Le développement que les travaux relatifs à l'ouverture de nouvelles voies de communication ont pris depuis vingt-cinq ans est un des traits les plus saillants de l'époque de paix qui a succédé aux guerres sanglantes de la révolution et de l'empire. — En France, en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, ces travaux ont été exécutés sous des formes et d'après des conceptions souvent très-variées; et cette dissimilitude n'a rien qui doive surprendre, entre des ouvrages qui ont une même destination, mais qui sont soumis à des conditions essentiellement différentes, quant à la nature, à la valeur, à la durée des matières mises en œuvre, quant à l'état social et aux ressources des contrées où ils ont été exécutés, etc. On conçoit, par exemple, que dans l'Amérique du Nord, où il s'agissait d'ouvrir des chemins à locomotives à travers des pays encore couverts de riches forêts, mais où les capitaux sont rares, on ait tout sacrifié au désir de jour promptement et à la nécessité de restreindre autant que possible les frais de construction première. De là ces ponts en charpente à grandes portées, dont la légèreté et la économie semblent ne pouvoir guère être dépassés par aucune autre construction du même genre. En Angleterre, où le fer et la fonte sont produits en grandes quantités, à vil prix, et où le bois est rare, les constructions métalliques sont employées concurremment avec la brique et la pierre. En France et en Allemagne, la diversité des conditions topographiques, géologiques et industrielles a fait em-

ployer avec succès les matériaux les plus variés, les systèmes les plus différents. Le fer et la fonte tendent chaque jour à prendre une part plus importante dans les travaux de ces deux pays; cependant l'Allemagne nous offre encore des exemples récents de constructions en charpente à très-grande portée, et il serait à désirer que certains systèmes de charpente pure ou de charpente allée au fer fussent plus généralement connus en France. — Nous sommes convaincus qu'on en pourrait user avantageusement dans plus d'une circonstance pour ce motif, autant que pour l'intérêt qui s'attache toujours à toute œuvre utile et d'une conception neuve, nous avons pensé qu'une courte description de quelques systèmes de ponts encore peu connus ou tout nouvellement proposés offrirait quelque intérêt à nos lecteurs.

Parlons d'abord des ponts américains sur lesquels les livres intéressants de M. le major Poussin et de M. Michel Chevalier nous ont donné les premières notions exactes. Parmi ces ponts, les plus singuliers, sans contredit, sont ceux qui ont été établis dans le système de M. Hill Town, de New-Haven, architecte à New-York. Qu'on se figure un treillage ordinaire composé d'échelles croisées et maintenu par deux traverses horizontales, l'une en haut, l'autre en bas du treillage; puis, sur deux poutres treillagées de ce genre, qu'on pose un plancher horizontal, voilà le pont de M. Town réduit à sa plus simple expression.

Notre figure 1^{re} représente l'élevation du pont que M. Ro-

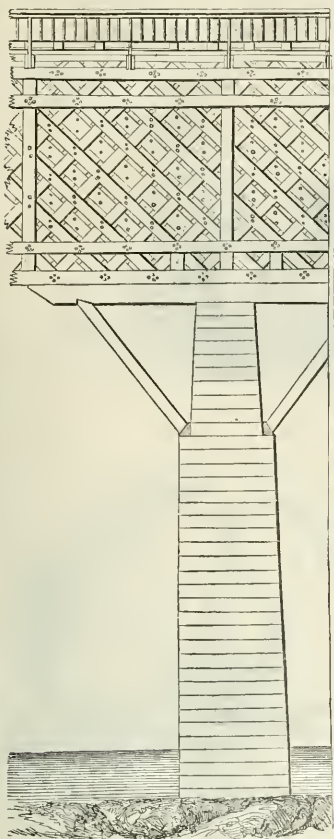
binson, l'un des plus habiles ingénieurs de l'Amérique du Nord, a construit sur le chemin de fer de Mount-Carbon à



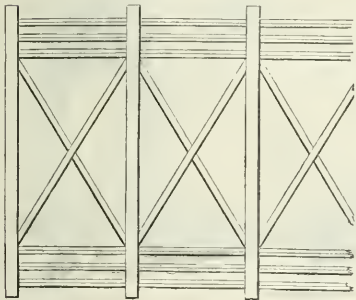
(Fig. 3. — Charpente sur une des Guées.)



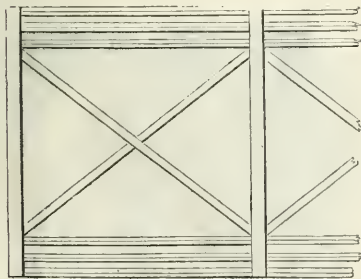
(Fig. 4. — Pont des écluses de Ptack, suivant le système de M. Town.)



(Fig. 2. — Pile et Charpente qui la surmonte.)



(Fig. 5. — Plan de la Charpente à la partie supérieure des treillis.)



(Fig. 6. — Plan de la Charpente à la partie inférieure des treillis.)

Philadelphie, chemin qui traverse le Schuylkill à près de 19 mètres au-dessus des basses eaux de cette rivière.

Il y a cinq travées, dont la plus grande atteint presque 42 mètres et les plus petites 38 mètres de longueur; la lou-

gueur totale est de 205 mètres entre les culées.

Le mode d'assemblage des fermes en treillis, caché sur la figure 1 par les bordages qui recouvrent le pont, devient apparent sur les figures 2 et 5. On voit sur la figure 2 que le treillis est double pour chacune des faces extrêmes du pont, et que les centres des losanges de l'un des deux treillis correspondent aux angles de croisement des losanges de l'autre. La hauteur de ces treillis est de 5^m 47; le nombre des losanges est de 4 dans la hauteur. La largeur des pièces est de 0^m 234, leur épaisseur de 0^m 076. Les cordons horizontaux dans lesquels sont chevillées les extrémités des treillis ont 0^m 503 de largeur. Ils sont doubles en haut comme en bas du treillis.

Les figures 5 et 6, qui donnent le plan de la charpente à la partie supérieure et à la partie inférieure des treillis, sur la largeur du pont, complètent les indications précédentes. Les pièces croisées marquées sur ces figures sont les contrevents qui relient entre elles les deux faces de tête.

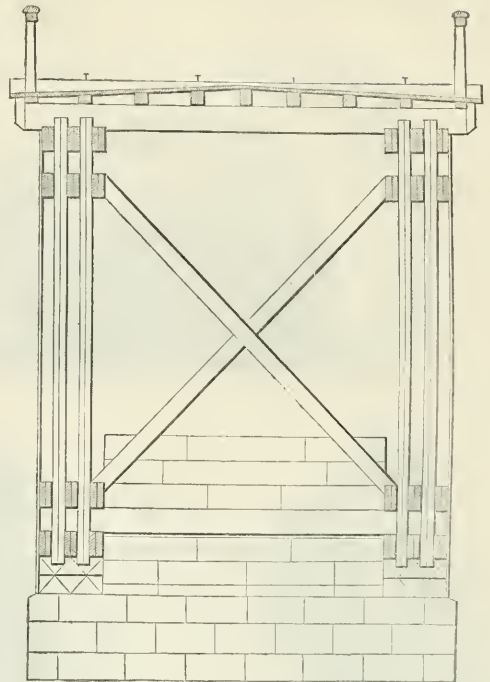
Le pont des écluses de Peacock n'a coûté que 186 000 fr., dont 74 000 fr. seulement de charpente et de peinture, et 112 000 francs de maçonnerie. Il n'y a pas de fer, si ce n'est quelques clous et quelques chevilletes.

La quantité de bois employée n'est que de 4 mètres cubes et $\frac{1}{2}$ environ par mètre courant. Le beau pont d'Asnières, sur le chemin de fer de Saint-Germain, supposé réduit à la largeur de deux voies, c'est-à-dire diminué d'un tiers de son volume réel, renfermerait encore 5 mètres cubes $\frac{1}{2}$ de bois et 82 kilogrammes $\frac{1}{2}$ de fer par mètre courant.

Or, malgré cette économie notable dans l'emploi des matières premières, les ponts dans le système de M. Town ont rendu les meilleurs services en Amérique. Ils sont dotés d'une grande inflexibilité, et, lorsqu'ils sont bien construits, les locomotives peuvent y conserver leur plus grande vitesse sans inconvénient. Ces diverses considérations sont de nature à attirer l'attention des ingénieurs chargés d'exécuter de grands travaux en France, lorsque des circonstances particulières leur permettent d'employer le bois à un prix modéré et qu'ils auront à franchir des portées considérables.

Du reste, on a déjà fait, du système de M. Town, quelques applications parmi lesquelles nous citons deux ponts provisoires établis en 1842 par M. Garella, ingénieur des ponts et chaussées, l'un sur le Rhône, à Lyon, l'autre sur l'Azergue, à Lozanne (Rhône). Ces essais ont parfaitement réussi.

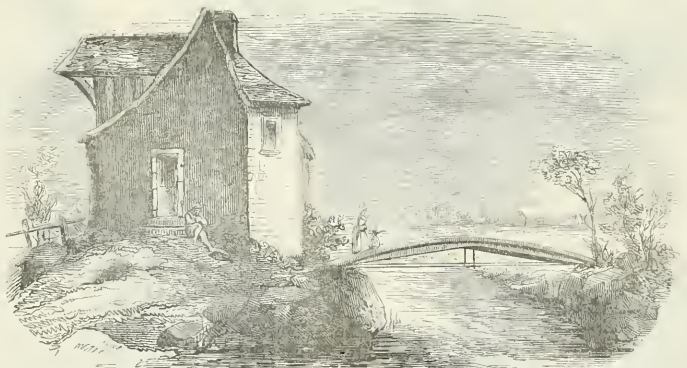
Voici, dans un genre très-différent, un système encore plus simple et plus économique pour franchir d'assez grands intervalles. On a depuis longtemps employé des *poutres armées*, qui sont composées de plusieurs pièces de charpente et consolidées par des tirants en fer assésant dans le sens de la longueur. On connaît aussi l'usage des tirants horizontaux dans les fermes destinées à la couverture des édifices. Mais



(Fig. 4. — Coupe en travers du pont à treillis.)

tous les assemblages de ce genre ont paru à M. Arnoux, inventeur de la passerelle représentée dans notre figure 7, trop compliqués et trop coûteux pour le but qu'il se proposait. Une longue planche courbée et maintenue à ses deux extrémités par un tirant de fer, voilà, dans sa plus simple expression, le nouveau système de pont. Or, il est facile de se procurer partout et à peu de frais une longue planche ou un long madrier dont l'épaisseur variera de 4 à 6, 8, 10 ou 12 centimètres, suivant la portée de 5, 10, 15, 20, 25 mètres, et suivant les poids auxquels il faudra qu'elle résiste. Un tirant composé de tiges en fer forgé, ou même d'un faisceau de fils parallèles, peut s'obtenir aussi facilement. Les plus malhabiles ouvriers de village sauraient donc installer en quelques instants la passerelle sous-tendue de M. Arnoux, à un besoin sera, et où tout autre système de pont aurait été trop coûteux et trop long à établir.

La figure 7 reproduit le modèle qui a figuré à la dernière



(Fig. 7. — Passerelle sous-tendue de M. Arnoux.)

exposition des produits de l'industrie, et qui a été exécuté par M. Mort, habile charpentier. Ce modèle, qui sert aujourd'hui à réunir deux bâtiments au-dessus d'une cour dans les ateliers des messageries générales, a près de 20 mètres de portée. Il est composé de 5 madriers de 55 centimètres de largeur et de 10 d'épaisseur. Les 2 tirants qui correspondent aux 2 madriers extrêmes sont boulonnés dans des semelles horizontales où sont engagés les bouts des 5 madriers; ils ont 5 centimètres de diamètre. Pour augmenter la rigidité du système, on a assemblé au-dessous de chacun des 2 madriers extrêmes deux autres madriers de 10 centimètres d'épaisseur, qui se contrebutent par une de leurs extrémités, et qui sont

engagés par l'autre dans les semelles horizontales dont nous avons parlé.

Ce modèle a été soumis momentanément à une épreuve de plus de 500 kilogrammes par mètre carré, et il ne s'y est manifesté qu'une flexion très-faible. On y a fait marcher au pas, sans qu'il y eût oscillation bien prononcée, autant d'hommes qu'on pouvait en faire tenir sur le tablier. On voit tout ce que l'emploi d'un pareil système pourrait offrir d'avantageux dans nos campagnes, sur nos chemins ruraux et vicinaux, dans l'exécution des ouvrages qui exigent des ponts de service, et même à la guerre, pour le passage des cours d'eau.

Les Chasses. caricatures par Cham.



(Du bon effet de la loi sur la Chasse.)



(Importunité. — Votre permission de chasse? sans vous d-ranger.)



(Le Repas champêtre.)



(Succès éclatant des Fusils perfectionnés.)



(Le coup de Fusil après la pluie. — Un lièvre passe, vous tirez. Au lieu de plomb, vous lui envoyez un remède.)



(Une Maladresse. — Dommages-intérêts pour incapacité de travail pendant plus de vingt jours.)



(Un Chasseur qui a une trépanaise tenue.)



(Je crois que mon chien est enragé.)



(Chassent e.g.r.)

Les Chasses, caricatures par Cham.



(Ne faites pas aux autres ce que vous n'aimez pas qu'on vous fit.)



(Ce qui s'appelle un beau coup de fusil.)



(Cours de Géologie. — Marche dans les terres labourées.)



(Chasseur suspendu de ses fonctions.)



(Chasseur sortant des bousaillies.)



(De l'inconvénient de chasser quand on touche.)



(Abus de confiance.)



(De quel côté avez-vous vu passer mon chien ?)



Moralité. — Le v.eux Chasseur.)



Un Chien qui n'a pas de nez.

veillance des dépenses. — Ces soins sont confiés à l'administration de la préfecture de la Seine, qui trouve un concours aussi éclairé qu'actif et désintéressé dans messieurs les maires

des divers arrondissements et les comités institués par la loi du 28 juin 1855. — C'est à l'action combinée de ces comités, avec l'intervention du conseil municipal et l'activité de l'ad-

ministration, que sont dus les remarquables développements qu'a pris l'instruction populaire, et les progrès qu'elle doit encore atteindre avant peu.

PAROLES DE M. BRESSIER.

LE BAISER DU RETOUR.

MUSIQUE DE M. L. CLAPISSON.

CHANT. *Allegro agitato.*

Dolce expres.

Lorsque les flots poussés par les o - ra - - -

PIANO. *fz* *P* *fz* *P* *fz*

ges Venaient bon - - - - - dir sur ces tristes ri - va - - - ges Tremblante hé-las je tombais à ge-

fz *P* *fz* *F* *fz* *P*

noux Et je pri - ais le ciel pour mon é - poux Mais que les

fz *P* *cres.* *f* *rit.* *colla voce.* *a tempo.* *p* *animato poco a poco.*

ritenuto. *a tempo e animato poco a poco.*

vents mu - gis - sent sur ma tête J'aime à pré - - - sent le bruit de la lem-

Cres. *ccu* *do* *f*

pè - - - - te Te voi - - - - la près de moi

con appassionato. *sempre. ff* *sempre. ff*

Agitato.

Quel bonheur oh mon Dieu Quel bonheur oh mon Dieu Le bai - - ser du re-

pp *Acceleratamente.* *ff* *più ritenuto.*

lour vaut cent bai - sers d'a-dieu.

Rall. *Colla voce.* *pp*

2^e COUPLÉ.

Si les ca - nons a - près u - ne vic - toi - - - - re Re - ten - tis - saient pour pro - cla - mer la gloi - - -
 re Moi je pleu - rais je gé - mis - sais tout bas En mau - dis - sant la gloi - - - - re des com - bats De tes lau -
 riers mau - te - nant je suis vaine Et je bé - nis la paix qui te ra - mè - - - - ne. Te voi - là près de moi
più ritenuto. *rall.*

Quel bon-heur oh mon Dieu Quel bonheur oh mon Dieu Le bai - ser du re - tour Vaut cent bai - - - - sers d'a - dieu.

3^e COUPLÉ.

C'est bien as - - sez de cha-grins et d'a - lar - - - - mes As tu ré - - - vé ce mo-ment plein de char - - -
 me Tu me pro - uis en t'é - loig - nant de moi De me gar - der ton a - - - - mour et ta foi Mon cœur me
tristemente. *più ritenuto.* *rall.*

dit que le tien fut fi - - dele Mais ne pars plus l'ab - - - - sence est trop cru - - - - le. Te voi - là près de moi
 Quel bon-heur oh mon Dieu Quel bonheur oh mon Dieu Le bai - ser du re - tour Vaut cent bai - - - - sers d'a - dieu
 Précédés d'É. DEVERGÈS.

Revue des Arts.

Nous parlions, dans notre dernière Revue, de la place devenue vacante à l'Institut par la mort de M. Alexandre Tardieu; nous manifestions le désir de voir les graveurs en médailles en nombre légal, d'après le règlement constitutif de cette belle institution. Il s'élève à cet égard de grandes contestations; en attendant, les graveurs au burin se mettent sur les rangs, et parmi eux on cite M. Urban Massard, auteur d'*Hippocrate refusant les présents d'Artaxerce*, d'après Girodet; de *L'enlèvement des Sabines*, d'après David; de *Saint Paul prêchant à Ephèse*, d'après Lesueur; de *la Danse des Muses*, d'après Jules Bonain; d'*Homère*, d'après Gérard; des *Funérailles d'Atala*, d'après Girodet; de *Sainte Cécile*, d'après Raphaël, et du *Portrait en pied de Louis XVIII*,

d'après Gérard. Toutes ces estampes ont un mérite réel et sont très-recherchées par les collectionneurs. Cependant, il nous semble que M. Forster a, pour le moins, autant de droits que M. Urban Massard. Personne n'a oublié sa magnifique page de *Charles-Quint et François I^{er} visitent les tombeaux de Saint-Denis*, d'après le baron Gros; *Enée racontant à Dido les malheurs de Troie*, d'après Gérard; la *Vierge d'Orléans* et *Sainte Cécile*, d'après Paul Delaroche. Enfin, M. Henriqué Dupont peut se présenter avec des chances de succès. Son *Stratford* a mis le sceau à sa réputation.

A propos de gravure en médailles, nous ne manquerons pas de citer ici celle que M. Borrel vient d'achever tout ré-

emment. Elle rappelle le dernier glorieux fait d'armes de nos soldats en Afrique, elle est frappée en mémoire de la bataille d'Isly. Sur la face de la médaille est le portrait du roi, avec cette inscription : *Louis-Philippe I^{er}, roi des Français*. Sur le revers, on lit, au milieu d'une couronne de lauriers, ces mots : *Bataille d'Isly; victoire remportée par l'armée française sur les Marocains, le 14 août 1844. Le maréchal Bugeaud, commandant en chef. Nil doute qu'il sera frappé une autre médaille pour rappeler le combat de Tanger et la Prise de Mogador* par M. le prince de Joinville. Nous ne la comissions pas encore. M. Dupont a gravé une médaille pour perpétuer le souvenir de l'érection de la statue de Duquesne, qui va être inaugurée à Dieppe.

Bulletin bibliographique.

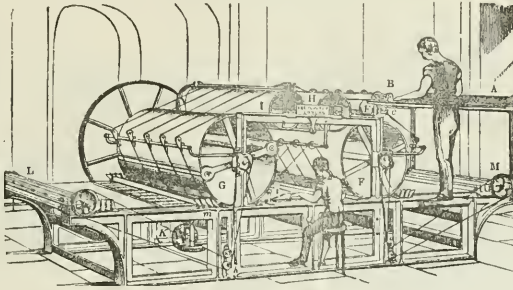
Dictionnaire des Arts et Manufactures, illustré de 2,000 gravures sur bois; publié en 75 livraisons. — Chez Mathias, quai Malaquais, 15.

Nos lecteurs se rappellent le compte rendu que nous leur avons fait de l'exposition de l'industrie en 1844; nous avons cherché, dans le rapide examen des produits divers, auquel nous avons dû nous borner, à leur faire connaître les éléments de chaque industrie, son origine, ses progrès, en un mot son histoire industrielle, et nous avons mieux aimé donner à tous une connaissance sommaire des fabrications de notre pays, que d'examiner en détail les produits exposés. Cependant notre cadre nous interdisait les développements techniques dans lesquels nous aurions pu entrer. Ce que nous n'avons pas fait, la publication que nous annonçons aujourd'hui nos lecteurs est destinée à le faire. Cet ouvrage, dont les sept premières livraisons ont déjà paru, promet d'être un des recueils industriels les plus complets. Il doit être utile non-seulement aux producteurs, mais à toute personne intelligente qui désire saisir ensemble de l'immense travail industriel qui a jeté sur toute la France ses profondes racines. Les économistes, les publicistes connaissent le résultat de l'active production qui est le cachet de notre siècle; mais ce qu'ils ne savent pas assez, c'est comment la branche la plus

obscurie influe et réagit sur la prospérité générale. Ils trouveront dans le *Dictionnaire des Arts et Manufactures* la trace et la raison de cette influence et de cette réaction; ils apprendront comment chaque industrie particulière, si minime qu'elle soit, converge vers une industrie plus puissante à laquelle elle fournit des armes, et comment le faisceau de toutes ces industries développe et entretient la prospérité de l'Etat.

Une grande partie des articles de ce nouveau dictionnaire est tirée du *Dictionnaire des Arts, Manufactures and Mines*, du docteur Ure. Mais chaque article est revu, complété et mis au niveau de la science et de la fabrication actuelle en France par des savants, des ingénieurs et des fabricants. On sait quels admi-

teurs qui concourent à cette publication donnent toute garantie qu'elle sera pour la théorie et la pratique à la hauteur de l'industrie. Parmi eux, nous citerons M. Payen, toujours infatigable pour tout ce qui peut aider la propagation des sciences chimiques appliquées; M. Ebelman, que des travaux sur l'emploi des gaz perdus dans les hauts fourneaux ont classé au rang des premiers métallurgistes; M. Debetle, jeune ingénieur des mines, qui depuis s'est fait un nom dans la chimie, M. de Laboulaye, qui a appliqué ses connaissances scientifiques à l'étude de la question des alliages de métaux, etc., etc. Nous pourrions dire avec certitude, après avoir parcouru les premières livraisons, que cet ouvrage se place au premier rang de toutes les publications industrielles parues jusqu'à ce jour. Ce n'est d'ailleurs pas aux lecteurs de *L'Illustration* qu'il est besoin de dire qu'il est possible de représenter au moyen de la gravure sur bois les appareils les plus compliqués et combien ce mode de représentation facilite l'intelligence du texte. Nous donnons comme spécimen la presse mécanique sur laquelle se fait le tirage de *L'Illustration*.



(Presse mécanique servant à imprimer *L'Illustration*.)

rables progrès la science industrielle a faits en France et quelle admirable clarté ont répandue sur elle les savantes théories des Poncelet, des Dumas, des Thenard. Les noms de quelques-uns de

Grands et petits hommes, couple de plume, par le prince de La Tour du Lay. In-18. — Paris, P.-H. Krabbe, éditeur, 55, rue Saint-André-des-Arts.

Ce petit volume est un recueil d'épigrammes. L'auteur, qui se cache sous un pseudonyme, assure qu'il ne s'est pas épargné lui-même; mais comme nous avons découvert son véritable nom, nous devons dire que l'épigramme qu'il met à l'adresse de ce nom n'est pas méchante. C'est d'ailleurs un moyen assez ingénieux de révéler ce nom au public, parmi ceux des grands et des petits hommes auxquels s'attaque le prince de La Tour du Lay. Et comme les grands et les petits se trouvent mêlés et confondus dans le recueil, il ne tient qu'à vous de mettre au nombre des grands hommes le personnage inconnu qui se cache sous le nom d'emprunt mis en tête de ce petit volume. Quant à nous, notre choix est fait. On peut être un grand homme et ne pas écrire correctement; il n'en est pas de même pour être un versificateur passable, et il faut même, pour être auteur d'épigrammes, joindre un peu d'esprit à l'art de parler et d'écrire correctement. — Allons, prince, vengez-vous; *L'Illustration* prononce vos coups de plume, et le courage n'est pas grand, car on n'en meurt pas.

Les annonces de *L'ILLUSTRATION* coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le journal.

Traité pratique de PHOTOGRAPHIE, exposé complet des procédés relatifs au DAGUÉRYTYPE, comprenant la préparation de toutes les substances accélératrices, l'emploi des verres continuateurs, les règles à observer pour la bonne exécution des portraits photographiques, la reproduction des épreuves par l'électroplastique, les recettes pour opérer sur papier, la gravure chimique, le colorier, etc., — suivi de la description approfondie de la nouvelle Méthode pour travailler au bain d'argent; par M. A. GAUDIN, calculateur du bureau des longitudes.

1 vol. in-8, prix : 5 fr. — Chez J.-J. DUBOCHET ET C^e, rue Richelieu, 60.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES. — Appareils. — Appuie-tête. — Argentage des plaques. — Argentage du cuivre. — Bayard; son papier photographique. — Boltes à sècher. — Boltes à brome. — Taches de brome. — Buees de brome. — Buees. — Chambre obscure; théorie de l'exposition. — Charbon pour boltes. — Chloro-bromure d'iode. — Chlorure d'iode divers. — Colorier. — Composition. — Coton; ses défauts. — Daguerre; son papier. — Son nouveau procédé. — Décalque des épreuves. — Donne; son procédé de gravures. — Eau bromée. — Eaux dans les paysages. — Eclairage des portraits. — Electroplastique. — Encadrement. — Esprit de vin argentifère pour polir. — Polissage

à l'essence. — Finage au bain d'argent, au chlorure de cuivre, au chlorure d'or, à l'hyposulfite. — Fizeau; son procédé à l'eau bromée. — Son procédé pour fixer au chlorure d'or. — Fonds. — Appareil Gaudin. — Gélis et Fordos; leur sel d'or pour fixer. — Gravure chimique des épreuves. — Historique. — Polissage à l'huile. — Hyposulfite; sa dissolution. — Lavage à l'hyposulfite. — Taches d'hyposulfite. — Lodoage. — Taches d'iode. — Indure de brome. — Lassagne; son papier photographique. — Lettre de M. Daguerre à M. Arago. — Matières à polir. — Mise au mercure. — Buees de mercure. — Taches de mercure. — Moser; ses nuances. — Nepece; sa lettre. — Noir de fumée pour polir. — Notes.

— Nuages. — Observations. — Papier gommé. — Papiers photographiques. — Planchettes. — Choix des plaques. — Polissage. — Portraits. — Taches de poussière. — Résumé. — Rouge à polir. — Taches de salive. — Taches de soufre. — Substances accélératrices. — Substances photographiques; leur action sur l'économie animale. — Reproduction de tableaux. — Taches. — Tablot; son papier photographique. — Tampons. — Théorie. — Végétation. — Verres bleus. — Verres de couleur; leur usage. — Verignon; son papier photographique. — Vernis. — Remarques sur les vêtements. — Vues, etc., etc.

La semaine prochaine le tome III du **JUIF ERRANT** in-8, par M. EUGÈNE SUE, chez Paulin, éditeur, rue Richelieu, 60.

L'édition illustrée par M. GAVARNI sera annoncée plus tard.

En vente : **JÉRÔME PATUROT** à la recherche d'une position sociale. — Quatrième édition.

1 volume in-18, 5 francs 50 centimes.

Changeement de Domicile :

LES SOUSCRIPTIONS DE

L'ILLUSTRATION

la Librairie J.-J. DUBOCHET et C^e
et la Librairie PAULIN

SONT ÉTABLIES

RUE RICHELIEU, N^o 60

DANS LES GALERIES
de l'ancienne Librairie BOSSAUGE.

LIBRAIRIE J.-J. DUBOCHET. — SOUS PRESSE.

LE THÉÂTRE DES LATINS, avec la traduction en français, faisant partie de la Collection des auteurs latins publiée en 25 volumes grand in-8, sous la direction de M. NISARD, Dubochet. 1 grand vol. in-8. 45 fr.

A PARIS, CHEZ TOUTS LES LIBRAIRES.

DÉPÔT CHEZ M. BOURG, QUAI DE LA MEGISSE, 28.

MOTIFS DÉTERMINANTS D'EMBRASSER LA FOI CATHOLIQUE, fondés sur l'efficacité de sa doctrine dans l'intérêt individuel et social, et sur des preuves multiples, applicables par la raison de la divinité de son origine; dédiés aux gens du monde et à la jeunesse intelligente et studieuse; par M. AGAR DENIS. 2 vol. in-18. Prix : 7 fr., et 8 fr. 50 c^t par la poste.

A LONDRES.

CATHEDRAL HOTEL ST-PAUL'S CHURCH YARD, 48. — W. B. SUX PRÉSENT M. LES voyageurs qui trouveront dans cet hôtel des chambres particulières richement meublées et décorées, à des prix très-moindres. Salon de société, café, journaux anglais et étrangers. Dîners à 1 s. 6 d. et 2 s. Vins et liqueurs de première qualité; punch très-renommé. Bains à toute heure.

BREVETS DANS LA GRANDE-BRETAGNE ET L'IRLANDE.

LES INVENTEURS sont informés que toute espèce de renseignements au sujet des brevets et des garanties offertes aux inventions nouvelles dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, peuvent être obtenus gratis par lettres affranchies, adressées à ALEX. FAIRBairn, Office for Patents of Invention, 44, Lincoln Inn Fields, Londres.

RUB TARANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MÉLISSE DES CARNES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, propriétaire actuel et depuis 1789, seul successeur des ci-devant Carnes dechassées de la rue de Vaugirard, possesseurs de ce secret depuis 1650.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. BOYER la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'appétite, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissant la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de ses fils qui s'adresse qu'au n. 14, rue de la Harpe, sur la devanture, M. BOYER étant ou instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

SAVON DE GUIMAUVE

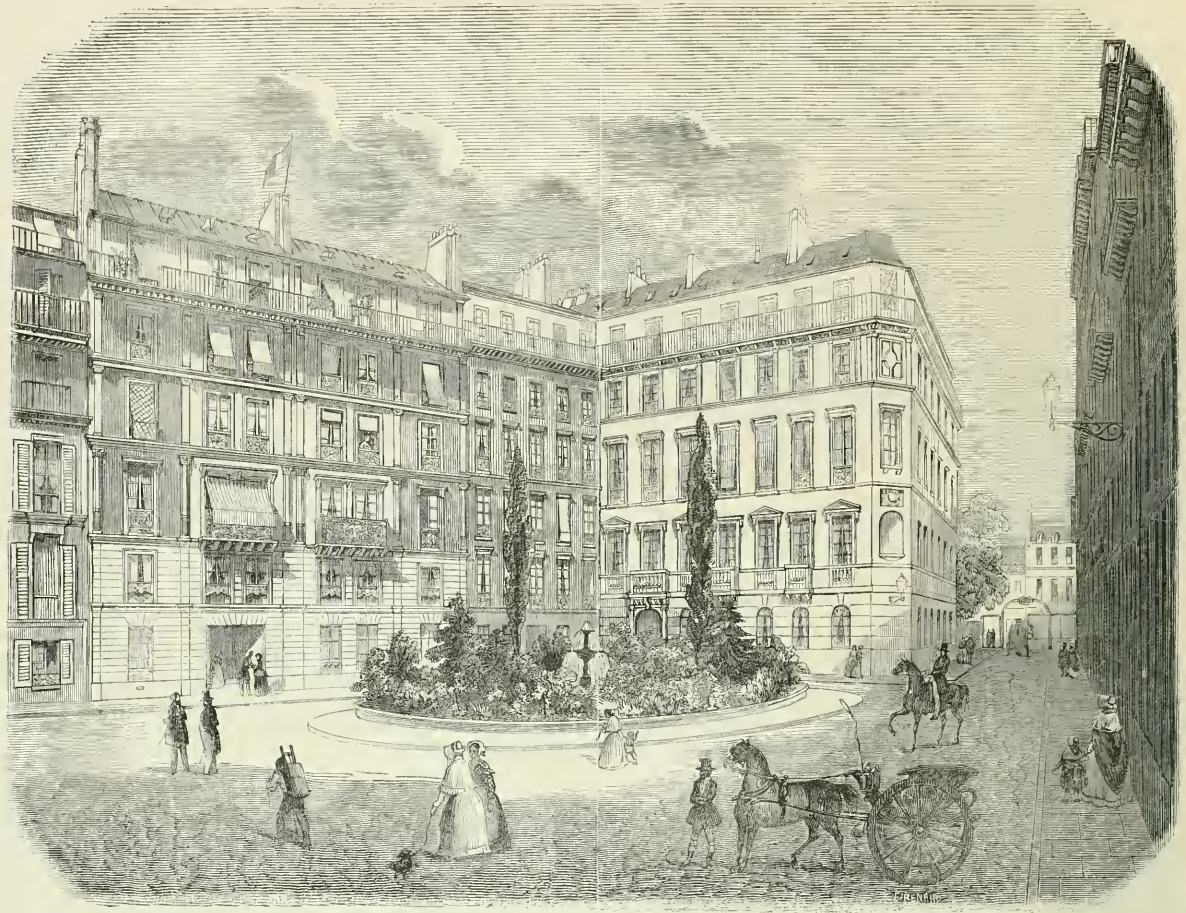
BLANCHE, parfumeur, passage Choiseul, 48. — Ce savon blanchit la peau, l'adoucit d'une manière remarquable, et en fait disparaître les défectuosités. Chaque pain sortant de chez Blanche porte son nom en gros caractères sur l'étiquette afin d'éviter la contrefaçon. — 2 fr. le pain; 5 fr. les 5.

CRÈME D'HÉPÉ pour prévenir et effacer les rides. — 5 fr. le pot.

GEORGE AND VULTURE HOTEL, CORNHILL, LONDON. — Cet hôtel est situé près de la Banque, de la Banque, de la Bourse, du palais du Lord Maire, des chemins de fer de Douvres et de Brighton, de la station des omnibus pour toutes les directions de la ville et des environs, et au milieu de toutes les grandes maisons de commerce et de banque.

Cet hôtel est très-honorablement connu depuis nombre d'années; il est particulièrement commode pour les étrangers, attendu qu'on y parle toutes les langues. Les prix sont modérés; l'on y dîne à la carte. Le crêchier club aux Eches, de Londres, y tient ses réunions.

Cité Trévis.



Nous avons déjà signalé le goût que nos jeunes architectes apportent maintenant à l'ornementation extérieure des maisons d'habitation ; quelques-unes de ces constructions nouvelles ont été exécutées avec un tel soin de détail que nous nous réservons de les mettre prochainement sous les yeux de nos lecteurs.

Mais tout en demandant des éloges à cette tendance artistique, nous avons souvent manifesté nos regrets d'y voir consacrer des sommes considérables sans avantage pour le bien-être des habitants qui demandent avant tout du calme, de l'air et du soleil.

Aussi l'illustration doit-elle des encouragements aux efforts tentés depuis quelques années pour naturaliser à Paris les squares, qui donnent à la ville de Londres un caractère si particulier, et créer au milieu du tumulte des quartiers les plus bruyants de fraîches oasis et de tranquilles théâtres.

Déjà la cité d'Antin et la cité d'Orléans ont démontré les avantages offerts par ces élégantes retraites qui, en assurant le calme nécessaire au travail, n'éloignent cependant pas les hommes d'étude du centre où s'agitent leurs intérêts.

C'est donc avec satisfaction que nous signalons au public l'ouverture d'un de ces nouveaux squares, qui, sous le nom de Cité Trévis, vient de s'élever rue Richer, sur les jardins de l'ancien hôtel du maréchal Maison.

Placée près des boulevards, au centre du haut commerce et de la Banque, cette nouvelle cité, dont les hôtels et les maisons d'habitation entourent un parterre émaillé de fleurs, du milieu desquelles s'élève une fontaine jaillissante, offre la retraite la plus agréable au milieu du bruit des affaires et des plaisirs.

Le dessin que nous en donnons suffira à faire comprendre que tout a été ordonné et prévu, dans ces constructions, pour faire de la Cité Trévis l'une des plus coquettes et des plus confortables habitations de Paris.

Observations Météorologiques

FAITES A L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

AOUT. — 1844.

Jours du mois.	Températures extrêmes de la journée.		Températures moyennes calculées.	État du ciel à midi.	Vents à midi.
	Minimum.	Maximum.			
1	17,55,91	11,90	14,96	Nuageux. Pluie.	O.
2	17,56,50	10,0	11,5	Très-nuageux.	O.
3	17,49,58	15,0	22,5	Couvert.	O. S. O.
4	17,51,36	11,4	21,0	Couvert.	O. fort
5	17,51,05	12,1	25,8	Couvert.	E. S. E.
6	17,51,19	15,0	22,9	Couvert.	O.
7	17,52,81	11,9	21,5	Nuageux. gouttes d'eau.	O. O. fort.
8	17,52,79	11,0	20,1	Très-nuageux.	O. S. O.
9	17,52,22	10,1	20,0	Nuageux.	S. S. O.
10	17,47,36	15,0	16,8	Couvert. pluie.	S. O.
11	17,51,26	12,0	20,1	Nuageux.	N. O.
12	17,48,72	15,0	20,9	Couvert. éclaircies.	S. O. fort.
13	17,51,91	15,4	20,0	Couvert.	S. O.
14	17,51,82	10,5	18,5	Pluie.	S. fort.
15	17,47,78	12,5	17,1	Forte averse.	O.
16	17,57,49	12,8	18,0	Couvert.	O.
17	17,56,10	10,1	20,0	Couvert.	S. O.
18	17,59,99	10,8	19,1	Nuageux.	N. O.
19	17,61,01	8,9	18,5	Beau. Nuages.	N. O.
20	17,56,58	12,0	22,5	Couvert.	O. N. O.
21	17,51,93	15,0	22,9	Couvert.	O.
22	17,51,48	10,1	20,6	Nuageux.	N. O.
23	17,51,51	12,0	17,0	Couvert. pluie.	E. N. E.
24	17,51,11	9,2	11,6	Couvert. pluie.	O. S. O.
25	17,56,23	8,5	12,9	Nuageux.	N. O.
26	17,59,71	10,2	16,5	Couvert.	N. O.
27	17,60,07	11,1	17,2	Couvert.	O. N. O.
28	17,60,41	9,0	18,0	Couvert.	N. N. E.
29	17,59,68	9,0	20,1	Beau ciel.	E.
30	17,59,21	10,5	19,5	Couvert.	E.
31	17,61,12	10,0	21,9	Serein.	N. E.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Pierre qui roule n'amasse pas de mousse.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Imériale; Gostinof-Dvor, 22. — F. BELLAZARD et C^e, éditeurs de la Revue étrangère, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez PHILIPPE, libraire; — chez BASTIDE, libraire.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACAMPRÉ et C^e, rue Damiéte, 2.



L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N^o 82. VOL. IV. — SAMEDI 21 SEPTEMBRE 1844.
Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dep. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 32 f.
— L'Étranger. — 10 f. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Maroc. Traité de paix signé à Tanger. Portrait de l'empereur Abd-el-Rahman, par M. Eugène Delacroix. — Histoire de la Semaine. Salle des États de Hongrie à Presbourg; suite des Magnats. — Perte du Groenland. Une Gravure, par M. Boret-Patio. — Théâtres. Mademoiselle Desvée dans ses trois rôles des Trois péchés du Diable. — Courrier de Paris. — Approvisionnement de la ville de Paris. — Les Promenades de Paris. (1^{er} article.) Les Tuileries. Huit Gravures. — Esquisses de Mœurs hongroises, par L. V. (1^{re} partie.) Pal Dobuziy. — Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre, Roman par M. A. Aubert. Chapitre XIII. *Cinq Gravures, par Bertall.* — Études de Femmes, par Gaurni. (2^e série.) Quatre Gravures. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Le retour de la Fête de Saint-Cloud. Caricature. — Allégorie du mois de septembre. La Balance. — Correspondance. — Rébus.

Maroc.

TRAITÉ DE PAIX SIGNÉ À TANGER. — L'EMPEREUR MULEY-ABD-EL-RAHMAN.

Une dépêche télégraphique, adressée de Tanger, le 10 septembre, par M. le prince de Joinville à M. le ministre de la marine, et par MM. le duc de Glucksberg et de Nion à M. le ministre des affaires étrangères, est parvenue à Paris, le 15, apportant les nouvelles suivantes :

« Le gouvernement marocain a demandé la paix. L'es-cadre est venue aujourd'hui à Tanger. Le gouverneur de la ville s'est rendu à bord pour renouveler sa demande. Nos conditions ont été signifiées et acceptées, et le traité signé. Dans la journée, le consul général a été réinstallé, et son pavillon salué par la place. L'ordre de cesser toute hostilité et d'évacuer l'île de Mogador partira ce soir. »

Ainsi, aux termes de cette dépêche, notre guerre avec le Maroc est terminée; ainsi, les bombardements de Tanger et de Mogador, et surtout la victoire d'Isli, auraient promptement amené cet important résultat. Quant aux conditions de la paix, l'illustration a déjà fait connaître (t. III, p. 541) celles qui avaient été signifiées avant ces graves événements, et qui ne paraissent pas avoir été modifiées après: dissolution des contingents des tribus; éloignement des troupes impériales de la frontière marocaine; punition des chefs qui nous ont attaqués; expulsion ou internat d'Ab-el-Kader. La bataille d'Isli avait déjà réalisé les deux premières conditions. La publication du traité signé à Tanger nous apprendra quelles satisfactions ont été données à la France sur la troisième et la quatrième. Dès à présent, il semble peu douteux qu'aucune indemnité n'a été exigée pour les sacrifices nécessités par les opérations de notre armée et de notre flotte, excès de générosité chevaleresque, à laquelle les Marocains ne seront guère sensibles, parce qu'ils ne sauraient la comprendre.

Tout important qu'elle est cependant, la question des frais de la guerre est assurément secondaire dans une affaire de cette nature. La principale, l'unique même, est celle qui concerne Abd-el-Kader. S'il est définitivement mis hors d'état d'inquiéter l'Algérie, soit par son extradition, soit du moins par son expulsion du Maroc (car l'internat est un mot vide de sens dans un semblable pays, et lui laisserait son entière liberté d'action), notre lutte avec cet empire n'aura certainement pas été stérile. Si, au contraire, la présence de l'ex-émir continue à être tolérée dans le voisinage de nos possessions algériennes, ou si la promesse de son expulsion n'est pas immédiatement suivie d'effet, il est à craindre que la paix conclue à Tanger ne soit qu'une simple trêve et que les hostilités ne recommencent bientôt; non que nous refusions tout à fait de croire aux dispositions pacifiques de Mu-



AB.

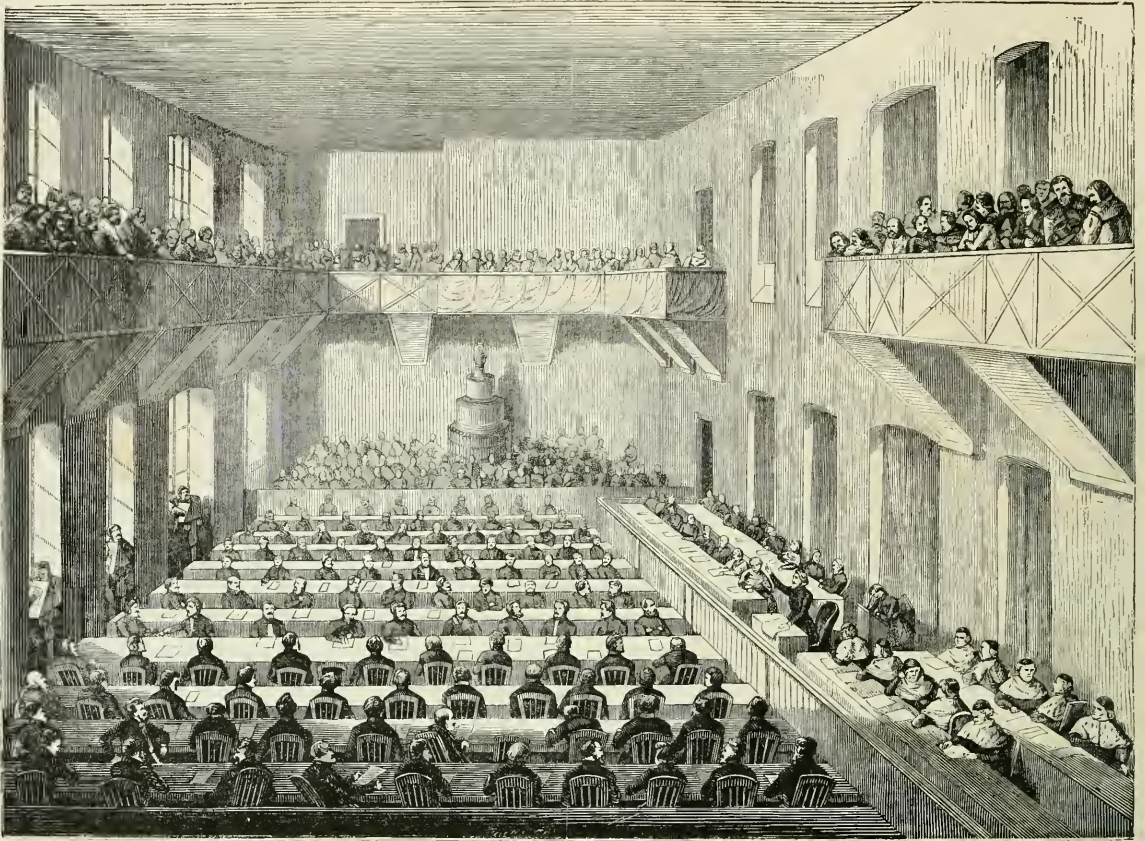
E. D.

(L'empereur Muley-Abd-el-Rahman, par M. Eugène Delacroix.)

ley-Abd-el-Rahman mais nous doutons fort qu'il ait la puissance de contenir et de maîtriser le fanatisme des populations placées sous sa domination, tant qu'Abd-el-Kader, présent au milieu d'elles, leur prêchera la guerre sainte.

Ces derniers mois n'ont-ils pas d'ailleurs fourni de nombreux exemples de l'indiscipline de ces populations? Les excès et les ravages commis par elles à Tanger et à Mogador n'en sont-ils pas les vivants témoignages? Et la déroute de l'armée impériale à Isli n'a-t-elle pas exposé les fuyards aux avanies et aux pillages des tribus qui lui ont eu à traverser après leur défaite?

L'empereur Muley-Abd-el-Rahman ben es Sultan-Muley-Hocham est, en ligne droite et masculine, le trente-sixième descendant de Fatma et d'Ali, fille et gendre de Mahomet. Petit-fils de Muley-Mohammed, né vers 1778, d'une des quatre femmes légitimes de son père, il est âgé d'environ cinquante-six ans et a quatre fils légitimes: Sidi-Mohammed, Khalifah de l'empire et gouverneur de Fes; Muley-Almed, gouverneur de Rbat; Abdallah et Acer, qui commencent à monter à cheval. Parmi ses femmes légitimes, la sultane favorite, la maîtresse du palais, Lalla-Fatma, est une fille de son prédécesseur Muley-Sliman. Ses frères sont morts: l'un d'eux, qui était muet et très-brave, a été tué en 1838 chez les Berberes, qu'il était venu imposer.



(Salle des États de Hongrie à Presbourg.)

garni, une pension bourgeoise, un bureau de placement pour les deux sexes et pour toute espèce d'emploi, un bureau de placement pour les apprentis, etc., ne sauraient sans danger être dispensés de la surveillance de l'administration; qu'il est urgent de mettre un frein à ce débordement d'inconvénances et d'illegalités;

» Délibère: M. le préfet est invité à s'assurer si les divers établissements charitables qui sollicitent des subventions de la ville de Paris ont rempli les formalités exigées par la loi du 24 mai 1825, et notamment son art. 5;

« M. le préfet est invité à faire rechercher les moyens d'exercer une surveillance devenue indispensable sur les établissements qui, en raison de leur nature, échapperaient aujourd'hui aux moyens de surveillance prescrits par les lois et règlements relatifs aux établissements universitaires, industriels ou religieux, notamment l'établissement des sœurs Ursulines, rue Chanoinesse, et la maison de Notre-Dame-Anxifratrice, rue du Faubourg-Saint-Jacques.»

La Gazette de France dit que le Juf errant a empêché le conseil municipal de dormir et que cette délibération n'est qu'une contrefaçon du roman de M. Eugène Sue. Pour être véridique, nous devons dire que la contrefaçon nous paraît appelée à l'immense succès de l'Original.

Les Anglais ont perdu un brick, le *Porama*, sur suite de l'abordage d'un bateau à vapeur, le *Trom-Duke*, venant de Dublin. Le brick a coulé sous voiles; onze personnes ont péri;

quatre ont été sauvées. Quelques instants ont suffi pour accomplir ce désastre.

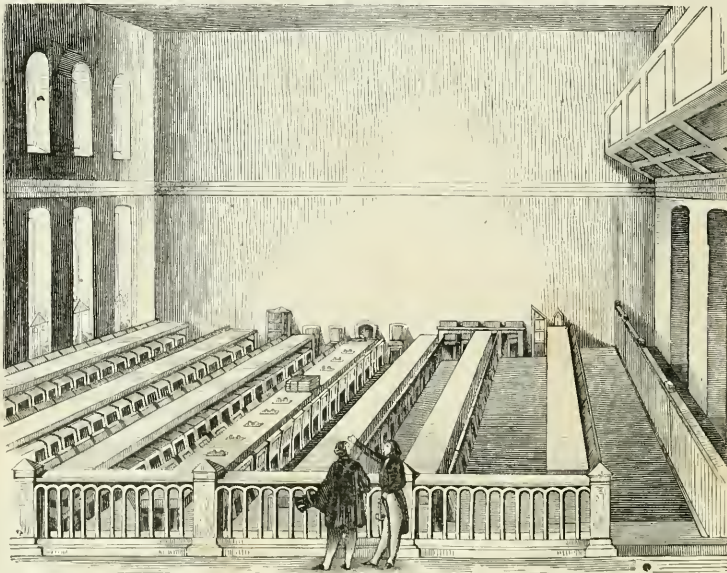
C'est lui qui nous a apporté si promptement la nouvelle du désastre de la *Pointe-à-Pître*. Ses aménagements sont fort beaux; il a été remis entièrement à neuf. L'amiral La Susse, chargé de tout disposer à Cherbourg pour ce voyage, a fait jeter à l'eau pour plusieurs milliers de francs d'ébénisterie, s'il n'a pas jugé digne du service auquel on destinait le navire. Le mobilier qui doit le garnir est arrivé à Cherbourg, par le *Calabri*, qui était venu le rendre au Havre.

Dieppe a fixé définitivement au 22 de ce mois la fête pour l'inauguration de la statue de Duquesne. — Celle de Dumont-d'Urville doit être mise le même jour sur son piédestal à Condé-sur-Noireau, s'il n'y a pas en ajournement. — A Valence, on se prépare à ériger la statue de Championnet; — A Caen, celle de Laplace.

L'Académie des beaux-arts a nommé à la place vacante dans son sein, par la mort de M. Tardieu, graveur. La majorité était de 15 voix. Au quatrième tour de scrutin M. Forsier l'a réuni. M. Henriquel Dupont a obtenu 11 suffrages.

Le roi a commandé à M. Horace Vernet trois tableaux qui reproduiront l'attaque de Tanger, la prise de Mogador et la bataille d'Isli.

L'*Almanach royal* pour 1844 vient de paraître. Les journaux en ont extrait deux articles. L'un est relatif à M. Briat, qui y est inscrit; le BRUAT, officier de la Légion d'honneur, deuxième inscrit des capitaines de vaisseau de deuxième classe, gouverneur des îles Marquises et COMMISSAIRE DU ROI près la reine des îles de la Société. L'autre fait revivre une



(Salle des Magnats)

Le bâtiment à vapeur le *Gomer*, sur lequel le roi doit s'embarquer, le 8 de ce mois, au Tréport pour l'Angleterre, est un de nos navires transatlantiques et le plus éprouvé de nous.

formule aristocratique; M. le Premier, pour la satisfaction personnelle de M. Ségurier (Antoine-Marie-Mathieu), grand-officier de la Légion d'honneur; PREMIER; pair, conseiller d'Etat, etc.

On a cette semaine annoncé la mort de — M. Camille Périer, pair de France, un des frères de Casimir Périer; — M. le

lieutenant-général marquis de Faudos, commandant la 11^e division militaire, beau-frère du feu duc de Rovigo; — M. Charles Durooir, professeur d'histoire au collège Louis-le-Grand, auteur de plusieurs ouvrages et d'un nombre considérable d'articles de la *Biographie universelle* des frères Michaud; — de M. le baron Vincent Camuccini, célèbre peintre napoléonien, directeur de l'Académie des Deux-Siciles, à Rome, membre correspondant de l'Institut de France, mort le 1^{er} septembre, dans la capitale des États Romains, — et de M. Antonio Parisetti, un des membres les plus distingués de l'émigration italienne, ancien compagnon de captivité de Sylvio Pellico, mort à Paris à quarante-deux ans.

l'aine partie de l'équipage y laissait la défense moins active. Le Groenland avait à bord trois forçats qu'il conduisit du bague de Rochefort à celui de Toulon. En cet instant suprême, tout secours devait être accepté. Le commandant fait briser les fers de ces trois hommes, et il n'a pas à s'en repentir. La conduite de ces malheureux est admirable; sous le feu le plus meurtrier, à eux seuls ils charient un caïon de l'arrière à l'avant du navire, le mettent en batterie, et, artilleurs improvisés, ils font des prodiges de bravoure et se réhabilitent sous le baptême de feu.

Mais toute résistance était vaine. A la tombée de la nuit, le *Pluton*, monté par le prince de Joinville, et le *Cuvier* arrivent sur le lieu du sinistre. L'anral se rend aussitôt à bord du *Groenland*, et s'assure par lui-même de sa situation désespérée. Sur ses ordres, les embarcations des trois navires, protégées par la nuit, viennent enlever le reste de l'équipage. Le commandant et un matelot demeurent seuls à bord; une triste mission leur est confiée; ils mettent le feu à la *chaise de soufre* qui doit incendier la frégate. Quelques heures après, les flammes avaient envahi ce magnifique bâtiment, et ne laissaient pas même ses débris au pouvoir d'un ennemi qui n'eût pas manqué de les porter en triomphe dans l'intérieur du Maroc, comme les trophées d'une victoire imaginaire!

Perte de la frégate à vapeur le Groenland,

Sur les côtes du Maroc.



L'illustration a publié dernièrement (tom. IV p. 17) quelques détails sur les circonstances qui ont précédé le sinistre du *Groenland*, ainsi que sur le dommage matériel causé à notre marine par la perte de cette belle frégate à vapeur. Nous complétons aujourd'hui ces détails par d'autres parvenus depuis sur les derniers moments du navire naufragé, et en partie empruntés au journal *l'Algérie*, l'un des mieux informés de tous les mouvements de la flotte dans la Méditerranée.

Une demi-heure après l'échouage du *Groenland*, une quinzaine d'Arabes parurent sur la falaise et commencèrent la fusillade; de moment en moment leur nombre grossissait, et bientôt un rassemblement de plus de deux mille hommes, venus d'El-Araïch et des tribus voisines, fit un feu nourri qui rendit les abords du pont presque impraticables. Les deux mâts de l'avant, scés par l'ordre du commandant, s'étaient renversés du côté de la plage et offraient un pont aux assaillants. Des Arabes, poussant des cris sinistres, grimpaient sur l'avant du navire par le beaupré, qui touchait à terre. D'autres, embusqués derrière les rochers, sous le canon même du bateau à vapeur la *Lodette*, entretenaient une fusillade, bien dirigée qui blessa sept matelots français dans les canots.

Il importait de garantir le *Groenland* contre l'invasion des Arabes. Le transbordement

Théâtres.

VARIÉTÉS : *Une Chaîne à rompre*. — VAUDEVILLE : *Turlurette, les Deux Perles*. — GYMNASÉ-DRAMATIQUE : *les Trois Péchés du Diable*. — PORTE-SAINT-MARTIN : *Culypso ne pouvait se consoler*, etc.

Il y a quelque chose de neuf dans *Une Chaîne à rompre*, et ce vaudeville diffère en cela de presque tous les vaudevilles que ce temps-ci fait éclore.

Vous voilà bien intrigué. — Du neuf, bon Dieu! et dans un vaudeville, encore! qu'est-ce donc?

Ce n'est pas M. Saint-Flour, assurément. M. Saint-Flour est mari de madame Saint-Flour; cela est tout simple. Il est vieux, et sa femme est jeune; cela se voit souvent. Il est gros, il est gras, il est bête; cet assemblage de qualités n'est pas sans exemple. Sa femme le déteste, et le lui prouverait avec plaisir, si elle en trouvait l'occasion; rien n'est moins surprenant. Saint-Flour le sait, et il est jaloux; rien n'est plus ordinaire. Il confie sa crainte et ses soupçons à son cousin Achille, jeune guerrier de la plus belle venue, et maître d'armes dans je ne sais quel régiment, lequel, en secret, a conçu depuis longtemps l'espoir de consoler madame Saint-Flour des déconvenues de son mariage; c'est toujours ainsi que les choses se passent dans les comédies avec ou sans couplets.

Patience, lecteur, je ne suis pas comme l'Intime; chez moi le premier n'est jamais le plus beau.

Achille dans est chargé de surveiller madame Saint-Flour, et s'en acquitte avec un zèle des plus incommodes. Madame y échappe cependant, et ne tarde pas à attirer chez elle M. de Valaiseau, soi-disant gentilhomme dont l'élégance, la chevelure et les intentions sont également équivoques. Vous devinez bien ce que cherche avant tout madame Saint-Flour; un homme ferme sur ses jarrets, qui puisse tenir tête au maître d'armes, et qui, de manière ou d'autre, la débarrasse de cet agrès importun; un homme, enfin, qui rompe sa chaîne. Il peut s'attendre à être largement récompensé. — Monsieur, avez-vous du cœur? — Si j'ai du cœur, madame?... dit le Valaiseau en se redressant sur ses haunches. — A la bonne heure! mon cousin va trouver enfin à qui parler. —



Théâtre du Gymnase : *Les trois Péchés du Diable*. — Mademoiselle Desirée, rôles de Niobe, Sacrum et de l'officier.)

Qu'est-ce que votre cousin, madame? — Un fat, un insolent. Le voici, je vous livre votre victime.

Hélas! c'est Valaiseau qui est victime. Au premier mot de son ennemi il pâlit, il légéne, et ses jambes flageolent. — Que demandez-vous? — Moi?... je venais... — Réclamez mon ministère, dit madame Saint-Flour, qui comprend qu'il faut lui venir en aide. — Ah! c'est diffé-

rent. Que monsieur passe à l'atelier.

Quel est donc cet atelier? et en quoi consiste ce ministère? — Ah! madame, n'en riez pas. Il vous arrivera bientôt, peut-être, de découvrir un mince filet d'argent au milieu de ce large bandeau d'obène qui encadre votre front d'ivoire, et vous connaîtrez alors l'utilité des fonctions de madame Saint-Flour.

Valaiseau revient bientôt de l'atelier. L'opération a parfaitement réussi. Ses cheveux ne sont plus rouges. Ils sont bleus. Avais-je tort en commençant? N'est-ce pas là une idée tout à fait nouvelle? Connaissiez-vous un poète comique qui ait jamais imaginé des cheveux bleus?

Si jamais la couleur de vos cheveux vient à vous déplaire, et que la fantaisie vous prenne de donner sur ce point un démenti à la nature, tâchez du moins de ne pas vous adresser à madame Saint-Flour. Elle est sujette à des distractions trop dangereuses, et à des cousins trop compromettants.

— Mademoiselle Turlurette a bien aussi ses inconvénients. Demandez plutôt à ce grand jockey, si entreprenant et si maigre, à qui elle octroie les coups de cravache avec tant de libéralité. Demandez à ce magistrat municipal de je ne sais quel canton de l'Ariège, qui tente de corrompre sa vertu. Corrompre la vertu de Turlurette, et avec des billets de banque, encore! Y pensez-vous, monsieur le maître?

Turlurette est une fille de bien, à la fois honnête et avisée. Elle prend les billets de banque, et garde sa vertu. Puis elle donne le tout à celui qu'elle aime. Fille de bien finit toujours par là. Or, il arrive que l'heureux fripon qu'elle préfère est justement le neveu du magistrat qu'elle a dénoncé. La soustraction se convertit donc en donation, et rien ne sort de la famille. Au contraire! Mais admirez un peu, je vous prie, l'immoralité de ce parler de Vandeville, qui s'est permis de siffler un aussi vertueux dénoûment!

du ciel sont ouvertes; vous entendez, vous voyez tomber les torrents de pluie. — Et ne croyez pas qu'il s'agisse d'une pluie de comédie; la pluie tombe, le pluie raye le ciel, et le vent la fait bouillonner, et la rafale la balait et la fonce dans tous les sens. — Cependant les eaux s'élèvent rapidement et sans relâche; de tous les rebords, de toutes les corniches de la ville, de tous les toits, descendent des cascades écumantes, qui s'en vont grossir l'abîme. — Il y a un effet de ciel et d'eau impossible à décrire. — On voit les hommes, frappés de terreur, fuir çà et là, se réfugier sur les monuments les plus élevés, et gravir la cime des plus hautes montagnes.

Des ténèbres plus épaisses encore succèdent à cette scène d'épouvante; les vents se déclinent, et les eaux bouillonnent avec une nouvelle violence. — Un calme profond succède à cette agonie du monde. L'obscurité se dissipe peu à peu, l'on aperçoit une immensité d'eau; la mer regne, sans bornes, par-dessus le monde englouti. A l'horizon, l'arche flottant sur les flots.

Ce magnifique tableau a malheureusement été gâté par un accident: on a tant bien que mal réparé la toile; mais les traces du dégat subsistent toujours, et, pour qu'elles ne soient pas sensibles à l'œil du spectateur, on est obligé de donner extrêmement peu de lumière à ce troisième aspect. Ce qui rend la scène un peu confuse. C'est un véritable malheur irréparable, et que la beauté des trois autres tableaux doit faire regretter plus vivement encore.

Le quatrième tableau nous semble un chef-d'œuvre, non-seulement dioramaïque, mais encore de peinture et de dessin. Tous les artistes voudront voir cette admirable toile. — Les eaux, qui avaient submergé la surface de la terre, se retirent insensiblement, et laissent enfin tout à fait découverte; les monts et les vallées reparaissent à nos yeux, l'aspect de la terre, celui de la verdure, offrent un contraste saisissant avec les scènes qui ont précédé. L'arc-en-ciel, ce signe de la clémence divine, brille dans la nue; et, sur le sommet de la plus haute montagne, la famille de Noé, agenouillée, les bras tendus, rend grâce à Dieu de sa miraculeuse délivrance. Le premier rayon de soleil éclaire la fumée du sacrifice.

A coup sûr, il n'y a point, dans tout Paris, de spectacle comparable à celui-là, et qui nous laisse une pareille impression. Nous engageons vivement tous nos lecteurs parisiens à faire le voyage du Château-d'Eau, pour se procurer la vue et l'émotion les plus diviniennes que l'on puisse imaginer.

Approvisionnement de la ville de Paris.

L'établissement d'une enceinte fortifiée autour de la capitale a rappelé l'attention sur une question fort importante, celle de l'approvisionnement de Paris. La nécessité d'une réserve qui assure pour un temps assez long la subsistance de la population parisienne, a été signalée lors de la discussion de la loi des fortifications, et elle est aujourd'hui universellement reconnue.

Aussi, d'une part, l'administration municipale, de l'autre, le commerce des céréales, sur lequel repose au grande partie l'exécution de la mesure, se sont-ils vivement préoccupés des difficultés qu'elle rencontre.

Depuis la révolution, le gouvernement a presque toujours reconnu la nécessité d'établir à Paris un système de réserve qui pût parer aux éventualités les plus pressantes d'une disette accidentelle; et l'administration a fait presque sans interruption depuis cette époque des tentatives plus ou moins heureuses pour arriver à ce résultat.

Malgré ces essais divers, la ville de Paris se trouve aujourd'hui sans réserve organisée administrativement. Cette situation n'a pas paru pouvoir durer. En effet, les nombreuses et dures expériences que nous venons de rappeler ont appris ce qui en coûte à être pris au dépourvu par une mauvaise récolte. Et en outre, la situation nouvelle créée à Paris par les fortifications ne permet pas de laisser la capitale sans subsistances en réserve. Cette seule circonstance annulerait entièrement l'avantage que l'on espère retirer de l'enceinte bastionnée. Paris fortifié, mais dépourvu de vivres, devrait céder aussitôt à la disette, de même que Paris ouvert capitulait devant la force.

Dès ce moment, la question se présente sous un double point de vue: 1° réserve contre l'éventualité d'une mauvaise récolte; 2° approvisionnement contre l'éventualité d'une interruption momentanée des arrivages.

On a, dans l'un et l'autre hypothèse, proposé successivement plusieurs systèmes. Lors de la suppression de la dernière réserve ainsi organisée, on eut le projet de lui substituer une réserve en argent. Par une délibération du 23 janvier 1811, le conseil municipal avait pensé qu'un fonds annuel de 250,000 fr., avec intérêts cumulés, et qui serait employé en achats de blés lors d'une mauvaise récolte, suffirait pour faire face aux nécessités du moment. Il ne parait pas qu'on ait donné suite à cette mesure, qui d'ailleurs paraissait insuffisante. La somme mise en réserve serait beaucoup trop faible. Il est reconnu que la production moyenne de la France est supérieure à la consommation; mais il y a des alternatives inévitables de récoltes bonnes, médiocres et mauvaises. Ainsi l'expérience montre que, sur six années, on doit attendre une mauvaise, deux médiocres et trois bonnes. Une bonne récolte peut présenter un excédant équivalent à trois mois de consommation; une mauvaise peut présenter un déficit analogue. Par conséquent, si l'on n'a rien réservé de l'excédant antérieur, la nécessité devient pressante, la rareté des grains fait hausser considérablement les prix, et l'importation est indispensable.

Il est à remarquer que les années de disette furent presque toujours précédées d'années abondantes pendant lesquelles le grain était tombé à vil prix. En 1708, la récolte fut considérable; on exporta les blés à l'étranger, qui les acheta au prix

de 8 fr. le setier. Tout le monde connaît l'épouvantable famine de 1709, et l'on racheta alors à 50 fr. le setier les blés qu'on avait sentés l'année précédente. En 1759, on vendit au dehors pour 20 millions de grains, et en 1740, on fut obligé de racheter exactement la même quantité, qu'on paya 40 millions. En 1815 et 1816, on abusa de la même facilité d'exportation. En 1817, le Trésor, forcé à des rachats énormes, perdit 20 millions, malgré les recettes qu'il opéra. En ce qui concerne la ville de Paris, les dépenses occasionnées par ces disettes successives, réparties en moyenne, donnent par année une dépense de 1,500,000 fr. à peu près, et suivant les calculs positifs de l'ingénieur statisticien M. Louis Millot, 11. 42 c. par habitant.

On voit donc combien la somme prévue de 250,000 fr. serait insuffisante; et d'ailleurs une réserve en argent ne paraît jamais sur les populations l'effet moral qui résulte d'une réserve en grains. Dans la disette, l'effroi qui s'empare du peuple augmente encore le renchérissement des subsistances. La crainte de manquer de nourriture conduit chaque habitant à se créer dès le début une petite réserve personnelle qui arrête le cours normal du commerce, et produit aussitôt une hausse excessive. La vue d'une réserve rassurerait les populations, et leur démontrerait la sécurité nécessaire au développement des mesures administratives.

Une des grandes difficultés à surmonter, et la cause de la dépense excessive des réserves, ont toujours consisté dans la conservation des grains emmagasinés. Plusieurs moyens ont été successivement tentés; on a essayé les procédés de Duland; ceux de Dartigues, les machines plus ou moins compliquées de MM. Cadet de Vaux et Terrasse des Billons, les silos de MM. Dejean, Ternaux et Daru, le grenier mobile de M. Vallery, etc.

C'est sur l'emploi de ce dernier appareil que M. Thomas avait fondé la proposition qu'il avait faite en 1841 d'établir une réserve de six millions de quintaux métriques de grains, moyennant une subvention de l'Etat. Cette proposition, à laquelle, jusqu'à ce jour, il n'a pas été donné suite, est la dernière tentative dont nous ayons connaissance pour établir une réserve générale contre l'éventualité des mauvaises récoltes.

La seconde hypothèse relative à l'approvisionnement particulier de Paris, dans le cas d'interruption momentanée des arrivages, a été l'objet d'une étude assidue et de plusieurs mesures prises par l'administration municipale. Voici quels sont les besoins, et quelles sont les ressources dont on peut disposer pour y subvenir.

On peut compter qu'un Parisien consomme annuellement:

Table with 2 columns: Item (En froment, En métail, En seigle, En orge) and Quantity (2,25 hectolitres, 0,14, 0,55, 0,08). Total: 2,82 hectolitres, pesant 185 kil.

186 kil. de grain donnent environ 155 kil. de farine; 155 kil. de farine donnent environ 105 kil. de pain, ou 580 livres, c'est-à-dire un peu plus d'une livre par jour.

Or, si l'on compte 155 kil. de farine par habitant, la population totale de Paris, qu'il faut évaluer à 1 million d'habitants, exigera, par an, 155,000,000 kil. ou par jour 425,000 kil. ou en sacs, en comptant le sac à 155 kil. poids net, par jour, 2,400 sacs.

Cette évaluation serait même peut-être un peu faible pour la consommation totale parisienne. Nous n'avons calculé que sur le nombre des habitants, et pour le pain. Il faudrait y comprendre les animaux, et en outre la farine employée aux pâtisseries, aux usages de cuisine, etc., en outre de la consommation d'un demi-kil. de pain par jour.

En effet, si on fait le relevé des sacs de farine employés journellement dans Paris, on trouve que les boulangers intra-muros en emploient 2,000 sacs. Les boulangers de la banlieue viennent vendre sur les marchés le produit de 206 sacs. Les pâtisseries, vermicelliers, etc., en consomment 500.

Au total 2,706 sacs.

Il faudrait donc compter comme minimum, comme le besoin strictement nécessaire si l'il faudrait satisfaire à tout prix, au moins 2,500 sacs de farine par jour.

Or, dans l'état actuel, quelles sont les ressources que la ville de Paris possède journellement dans ses murs, en supposant les arrivages brusquement interrompus?

1° Les farines que le mouvement du commerce amène à la halle au blé, et qui s'élèvent en moyenne à 13,000 sacs.

2° Le nombre de sacs de farine que, d'après les règlements qui constituent la boulangerie parisienne, les boulangers sont obligés de déposer au grenier d'abondance sous le titre de dépôt de garantie. Ce dépôt s'élève environ à 12,000 sacs.

3° Enfin l'approvisionnement que les boulangers sont obligés d'avoir en réserve dans leurs magasins à farine, aux termes de l'ordonnance royale de 1818. Cet approvisionnement, d'après le nombre et la classification actuelle des boulangers, doit s'élever à environ 66,000 sacs.

Au total 95,000 sacs.

Puisque la consommation journalière est de 2,500 sacs, et il y aurait donc au moins trente-sept jours de subsistance assurés par les seules ressources que la capitale possède dans son sein. Ce serait plus que suffisant pour rassurer contre les éventualités d'une interruption momentanée des arrivages.

On ne peut supposer un blocus hermétique de plus de trente-sept jours.

Mais il est de notoriété publique que cet approvisionnement, et que les règlements administratifs, est chimérique, et que les ordonnances sont éludées. La réserve en magasin n'existe pas; les boulangers n'ont guère dans leurs chambres à farine que la quantité nécessaire pour la mouture quotidienne; en sorte que, tant en comptant le dépôt légal de garantie et les farines entosées-à la halle, Paris n'a guère que quinze jours de consommation. Cette avance est insuffisante.

Toutefois, il suffirait, on le voit, pour remédier au danger de la situation, de rendre réelle une obligation devenue fictive, et d'exécuter les prescriptions de la loi, en forçant les boulangers à réaliser l'approvisionnement de réserve dont ils se sont dispensés, et qui n'est cependant que la condition du monopole dont ils jouissent.

L'administration municipale conçut cette idée en 1856. On ne pouvait espérer atteindre ce but en employant, pour contraindre les boulangers à tenir au complet l'approvisionnement légal, les rigueurs judiciaires et administratives, les visites, les enquêtes, etc., etc., moyens odieux, vexatoires, et qui eussent d'ailleurs été en grande partie sans résultats. L'administration municipale prit un parti plus facile et plus sûr, elle décida que les trois cinquièmes de l'approvisionnement exigé par l'ordonnance de 1818, au lieu d'être laissés dans les magasins privés des boulangers, seraient déposés dans des magasins publics, à la disposition des propriétaires, mais sous la surveillance de l'autorité; les deux autres cinquièmes resteraient auprès du four pour la fabrication quotidienne. Une indemnité de surveillance et de déplacement par chaque sac déposé aux greniers d'abondance fut allouée aux boulangers. Telles furent les dispositions prescrites par l'ordonnance royale du 19 juillet 1856, qui n'étaient d'ailleurs évidemment que l'exécution des dispositions antérieures régissant la boulangerie, et qui ne semblaient pas devoir soulever la moindre opposition.

Cependant tout le corps des boulangers s'insurgea. Il se garda bien d'articuler le motif de cette opposition, c'est-à-dire le refus de réaliser la réserve en farines, qui leur était imposée en compensation des avantages du monopole; mais il engagea une très-vive polémique sur des griefs déjà débattus et qui n'étaient pas réglés, sur la vente permise aux boulangers forains, sur la question de tolérance du poids et du rendement, etc.; en sorte que la véritable question se perdit sous ces discussions incidentes, et l'ordonnance de 1856 resta sept années sans exécution.

La construction des fortifications a rappelé l'attention du conseil municipal sur cet objet, et il a réclamé l'exécution d'une ordonnance royale restée ainsi sans effet. Des mesures ont été prises, et enfin l'emmagasinement de la réserve à pu être commencé. Aujourd'hui la boulangerie de la banlieue a sollicité auprès de M. le ministre du commerce d'être admise à participer à cette mesure de la réserve; ce qui augmenterait les ressources pour l'approvisionnement.

Mais ici une nouvelle difficulté s'est présentée. D'après la classification actuelle de la boulangerie, l'approvisionnement de réserve doit s'élever à plus de 66,000 sacs. Les trois cinquièmes formeront 63,000 sacs. En y joignant le dépôt de garantie de 12,000 sacs, c'est en tout 75,000 sacs au moins qu'il faudrait placer au grenier d'abondance. Or ces bâtiments, dont la construction a été interrompue en 1815, n'offrent que les dimensions suivantes:

SURFACE TOTALE PROPRES A RECEVOIR LES FARINES.

Table with 2 columns: Location (Rez-de-chaussée, Entresol, Premier étage) and Area (6,565m. 57, 6,650 63, 7,122 95). Total: 20,098 95.

Un mètre carré pouvant contenir trois sacs vingt-cinq centimètres environ, la surface totale pourrait contenir 63,000 sacs. Il faut nécessairement de l'espace pour les passages et pour les manœuvres des sacs. La surface entière serait donc à peine suffisante pour les 57,000 sacs qu'il faudrait y emmagasiner.

Mais la ville de Paris a établi dans les greniers d'abondance, déjà depuis plusieurs années, une annexe de la halle au blé qui est fort utile au commerce, et qu'il serait excessivement fâcheux de supprimer. Son existence enlève une grande partie de l'espace que réclamerait la réserve, et qu'on ne peut lui donner.

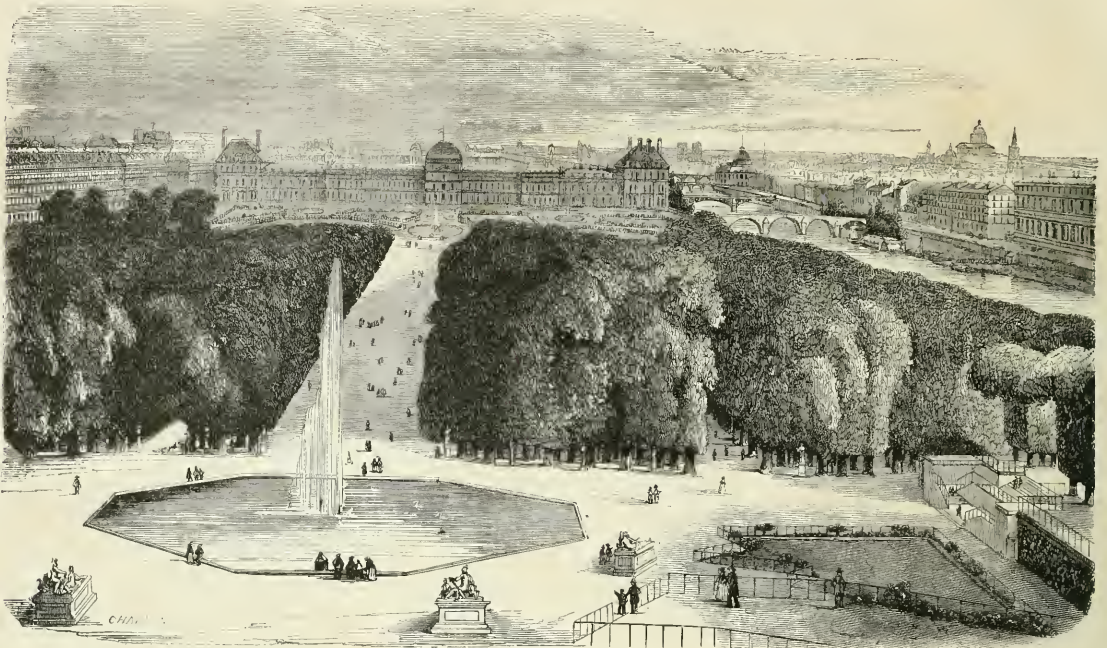
Tel est l'état de la question aujourd'hui. L'administration de la police avait imaginé, pour franchir la question, de superposer les sacs et de les entasser jusqu'au plafond; mesure dangereuse par la fermentation qui peut se développer dans les farines ainsi accumulées, nuisible en tout cas pour leur conservation, impraticable pour la manutention et le renouvellement des dépôts, et qui eût fait peser sur l'administration la plus grave responsabilité. La boulangerie se récria, non sans raison, contre les dispositions ordonnées par la préfecture de police. Alors on proposa d'établir de faux planchers, mesure qui eût causé une dépense considérable et produit un résultat peu avantageux.

Il paraît aujourd'hui que le seul moyen de sortir de la difficulté et d'organiser la réserve serait d'agrandir les greniers actuels, en continuant les projets interrompus par l'invasion des étrangers.



LES PROMENADES DE PARIS.

PREMIER ARTICLE. — LES TUILERIES.



(Vue des Tuileries à vol d'oiseau.)

Quand on regarde Paris d'une des hauteurs qui le dominent, de Montmartre, de Belleville, du sommet des tours Notre-Dame ou du Panthéon, l'œil cherche en vain parmi les

à leur usage, et dont ils ne se lassent pas de reculer la formidable enceinte. On voit bien ça et là, parmi les noirs bataillons de tuyaux qui se dressent sur les toits, poudrer le panache vert d'un marronnier ou d'un lillet. Mais, hélas ! ces infatigués végétaux ne verseraient pas assez d'ombre au milieu d'une vaste funérilère. Eh ! quoi, dit-on alors, ces Parisiens sont-ils donc condamnés au supplice de Tantale ? ne verront-ils jamais que les arbres suspendus aux murailles du Louvre, et devront-ils leur leur ardeurs champêtres avec cette abondante verdure que leur prodigue, chaque année, la palette des paysagistes ?

Rassurez-vous, malins provinciaux, envieux étrangers ! Paris a trop d'esprit et trop de goût, Paris est à la fois trop oisif et trop voluptueux pour ne s'être pas ménagé dans son enceinte, au centre comme aux extrémités, quelques céramiques embaumées où il pût venir débaucher, en plein air, les grands intérêts qui lui sont confiés. Il s'est réservé, en différents lieux, de frais enclos, où il a réuni toutes les merveilles des champs, les arbres les plus majestueux, les gazons les plus verts, les fleurs les plus riches en couleurs et en parfums.

Aujourd'hui, l'Illustration ne visitera qu'un seul de ces jardins, celui qu'une coquette du hasard a nommé du même nom que la promenade favorite des Athéniens, les Tuileries.

Avant de suivre, ou plutôt avant de guider la foule qui se presse à toutes les heures du jour devant les grilles ouvertes des Tuileries ; avant de la conduire aux lieux qu'elle affectionne pour en exprimer la physionomie, nous demanderons la permission d'emprunter à l'histoire quelques-uns des principaux souvenirs qui se rattachent à ce jardin si cher aux élégances parisiennes.

Personne n'ignore que sur un terrain appelé, au quatorzième siècle, la Sablonnière, et au quinzième siècle, les Tuileries, à cause des fours à tuiles qui s'y trouvaient, Nicolas de Neuville, secrétaire des finances, possédait, vers 1518, une petite maison, entre cour et jardin, hors des murs de Paris ; que cette modeste villa fut achetée, à cette époque, par François I^{er}, pour sa mère, Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême ; que cette princesse, après quelques mois de séjour, abandonna sa nouvelle résidence à un maître d'hôtel, Jean Ferréol, qui éleva bourgeoisement je ne sais quelle couvée d'enfants sur la terre volcanique où les rois subirent de si étranges destins.

Chacun sait qu'en 1564, Catherine de Médicis, cette reine qui eut, sous le ciel éminent de la France, les passions de l'Asie, trouvant le Louvre trop petit pour elle et son redoutable fils, Charles IX, songea aux Tuileries, et y fit bâtir, sur les plans de Philibert Delorme et de Jean Bullan, le gros pavillon de l'Horloge avec les bâtiments latéraux qui le joignent et les deux petits pavillons qui viennent à la suite.

C'était, en ce temps-là, un élégant château bien digne d'abriter une fille des Médicis. La pensée des hommes de génie qui l'avaient élevé y respirait dans sa grâce et dans toute sa



(Promenade des Amoureux.)



(L'allée des Orangers.)

innombrables détours de la cité géante, un libre espace pour les promeneurs. De toutes parts on ne voit que pierre, marbre et bronze.

C'est une carrière monstrueuse que les hommes ont percée

charmante simplicité. Plus tard vinrent des princes jaloux d'agrandir l'œuvre. Une nuée d'architectes, ayant à leur tête Leveau et d'Orbay, et à leur suite M. Fontaine, vint s'abattre sur l'idée de Philibert Delorme. Alors on vit croître toutes



(Jeux des Enfants.)

ces verrees de pierres, tous ces membres parasites qui rendirent le château des Tuileries à la fois énorme et difforme;

théologiens de 1795 une allée pour y semer des pommes de terre, et une autre pour y célébrer la fête de l'Être-Suprême. En revanche, il fut, en 1796 et pendant les années suivantes, entièrement restauré; on répara les escaliers qui conduisent aux deux terrasses; on reconstruisit les bassins; on planta dans les lieux où l'ombrage manquait, et, pour encadrer le tableau, on substitua au mur d'enceinte les belles grilles qui l'enferment aujourd'hui. Napoléon, dans un de ces féconds loisirs que lui laissait sa guerre avec le monde, acheva l'œuvre incomplète, en comprenant dans le jardin les espaces angulaires situés aux extrémités occidentales, en faisant élever les murs qui les soutiennent, puis, enfin, en couvrant d'arbres le sol exhaussé au niveau des terrasses.

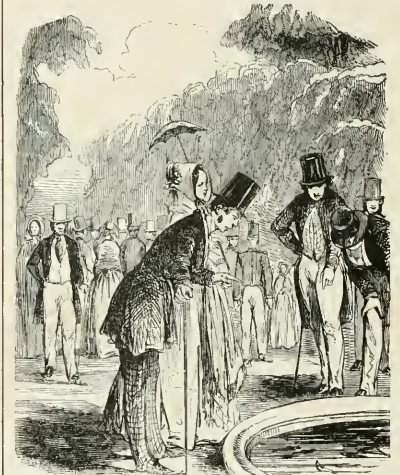
La restauration n'ajouta rien à l'enceinte des Tuileries; le gouvernement de Juillet en retrancha une réserve qui l's'appropriâ.

Aujourd'hui les Tuileries n'offrent guère l'aspect d'un véritable jardin. On n'y trouve ni les accidents pittoresques du Jardin des Plantes, ni les riantes perspectives du Luxembourg, ni les vastes pelouses ombragées du parc de Monceaux. Ce n'est, à vrai dire, qu'une immense promenade sablée et plantée. Ce n'est que cela, et cependant ne trouvez-vous pas que c'est le plus beau lieu de la terre?

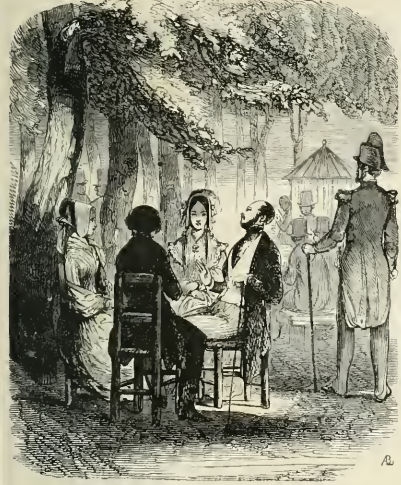
D'abord, pour le rêveur est-il sous le ciel un morceau de terre plus historique et plus solennel que celui dont le Louvre et l'Arc de Triomphe marquent les frontières? Est-il, dans aucune capitale de royaume ou d'empire, une perspective comparable à celle que découvre l'œil du fond de ces allées, aujourd'hui pleines de rires d'enfants?

Quel poème égalera jamais ce spectacle? Là-hà, au Levant, le Louvre, avec tous ses souvenirs d'amour, de gloire et de massacre; vieux donjon où gémissent les prisonniers d'Etat; noble palais hanté par les ombres de Henri II et de Diane de Poitiers; imposantes murailles illustrées par les grands sculpteurs; balcon sinistre où la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois pousse un roi de France, armé comme les assassins; majestueuses galeries, le Livre d'Or des peintres; plus près, les carroussels de Louis XIV et les revues de Napoléon; sous nos yeux, ce fatal château des Tuileries, qui n'a jamais su défendre ses hôtes, quel que soit leur nom, Louis XVI, Ro-

mélancolique enfant qui fut Louis XIII poursuivant les oiseaux d'arbre en arbre, où le fils de Catherine de Médicis péchait



(Les Poissons rouges.)



(Conversation sous les arbres.)

on vit sortir de terre les deux pavillons d'angles qui se dressent sur la rue de Rivoli et sur le quai du pont Royal; on vit s'allonger comme les deux bras du géant tendus vers le Louvre les constructions qui, au nord et au midi, enfermeront un jour la prodigieuse enceinte du Carrousel.

Nous ne nous appesantirons pas outre mesure sur l'histoire de ce palais, qui pourrait, aussi bien que celui de Fontainebleau, être appelé un rendez-vous de châteaux, puisque tous les souverains, en y comprenant S. M. très-redoutable la Convention, y mirent la main suivant le goût du temps et le génie des hommes. Nous renverrons ceux de nos lecteurs qui demanderaient de plus amples détails aux nombreux ouvrages spéciaux et aux écrivains compétents.

Comme le château dont il dépend, le jardin des Tuileries a subi d'étranges vicissitudes; après avoir été un vaste terrain clos de murailles sordides où l'enlèvement, dans un vague pêle-mêle, des bosquets, un étang, une immense volière, une ménagerie et une garenne, il devint, en 1663, grâce à Le Nôtre, un noble parc et les belles dames en robes trainantes se promenaient majestueusement au milieu des buis et des ifs taillés par des savants ciseaux. Puis, pendant la longue éclipse de la royauté, il perdit ses parures surannées, ses ajustements du dix-septième siècle, et prêta aux agriculteurs et aux



(La Petite-Provence.)

hespierre, Napoléon ou Charles X; monument du destin aux sévères enseignements. Autour de nous, ce frais jardin où le

à la ligne dans les étangs; ou jônèrent tour à tour, sous le regard enivré de leurs glorieuses mères, cet ange qui eut un condorionnier pour bourreau, ce demi-dieu qui paquit toi de Rome et qui mourut colonel autrichien, ce prince dont la voix du canon, à quelques années d'intervalle, saluait l'avènement à la vie et le départ pour l'exil. Enfants qui riez et qui jouez avec une insouciance si heureuse, tendrez fleurs que vos mères verront mûrir, donnez une larme à ceux de votre âge que le ciel fait naître sous le toit de ce palais, plaignez-les, car ce dôme superbe distille des ombres funestes.

Et de l'autre côté des Tuileries, quand on a dépassé la grille qui s'ouvre au même endroit où nos pères passèrent sur un pont tournant, ce pont qu'un grand homme, un czar — ils aimèrent alors la France — visitait tous les jours avec un bel enfant appelé Louis XV, comme le poème continue, comme la tragédie se renoue avec plus de fureur! D'abord cette place qui a été tour à tour nommée du nom de Louis XV, qui y fut roi; du nom de Louis XVI, qui y fut martyr; du nom de la Révolution, qui y fut bourreau; du nom enfin que nous lui donnons aujourd'hui comme une prudente concession aux principes opposés qui semblent avoir choisi ce terrain pour champ de bataille. Au milieu, l'aiguille mystérieuse qui, après avoir vu rouler le Nil et passer à ses pieds les pharaons aux yeux brûlés, les hippopotames, les crocodiles, as-

« Moi, s'écria un vigoureux bandit à cheveux roux, qui avait le cou d'un taureau et tenait les poings fermés en parlant, moi, je n'ai point une histoire aussi composée que celle du capitaine. Je suis de Quimper, en Bretagne, et j'attrapai mes vingt et un ans quand arriva la révolution de Juillet; le pretet voulait que je misse un fusil sur mon dos pour le compte du gouvernement; mais mon oncle me donna sa canadière en me disant que ce gouvernement-là n'était pas le bon, et qu'il y avait du côté de Vannes de braves gens cachés derrière les haies avec des prêtres et des seigneurs. J'allai donc par là, et, ma foi, je me servis fagementement de la canadière de mon oncle, nous couchions dans les fossés, dans les blés, dans les foins; nous mangions quand nous pouvions, à droite, à gauche, à la grâce de Dieu, tapant d'une main et volant de l'autre; si bien que quand il fallut en finir, à cause que la troupe nous avait donné notre compte, le pli était pris, et je ne pouvais plus cacher dans mon lit ni rester à piocher la terre, comme un sans cœur. Et, toujours avec ma canadière, me coulant le long des haies, je m'en suis venu, de fil en aiguille, jusqu'ici, où je me trouve bien. Voilà! »

Ainsi conta le jeune chouan; Oscar crut voir dans l'ombre les épaules de sa châtelaine se lever avec dégoût. Mais déjà un troisième voleur, vêtu d'une souquenille noire toute râpée, et porteur d'une mine discrète, venait de prendre la parole; sa voix était fluide et mignarde; il nazillait un peu en parlant, et mouillait ses yeux. « Je me nomme Isidore de mon petit nom, et je sais bien que je suis le fils de quelqu'un; mais je n'ai jamais connu ni mon père ni ma mère, ce qui ne prouve point que je sois orphelin. Elevé chez les prêtres, par charité, je dus à ma figure ronde et à mes cheveux bou-

En conséquence, je me mis à grappiller discrètement un sou par-ci, un franc par-là, égratignant la pension des vieux militaires, écorchant les gratifications des employés, raclant toute sonnaie, rognant toute pièce, gagnant encore sur le dernier de la veuve, trouvant partout mon centime pour franc, et embrouillant de telle sorte mes livres de compte, que le diable n'y aurait pas vu plus clair que dans un bœufier. — Il y eut bien d'ailleurs de misérables réclamations; mais elles étaient étouffées tout d'abord par la voix puissante de

mes précautions pour cela. La veuve me fait fête, tant à cause de notre vieille connaissance que de l'argent que je lui apportais; elle me donne le reçu, compte les espèces, les remet dans le sac, et veut que je reste à souper. Je feins d'accepter son invitation, et me mets à la fenêtre, au-dessous de laquelle tournait la roue du moulin. Malheureusement elle ne tournait pas à cette heure; mais n'importe, il y avait là la rivière, dix pieds d'eau et un courant d'enfer. La meunière s'en vient près de moi, sans penser à rien, les deux mains plantées dans les poches de son tablier. Grac! je lui passe un bras derrière le dos et je la lance par-dessus le balcon de la fenêtre, avec une force que savent seuls donner les grandes occasions. Mais, voyez mon malheur! le jupon de cette pécore ne s'accroche-t-il pas aux dents de la roue! Voilà la vieille suspendue entre le ciel et l'eau, et criant comme une damnée: « Au secours! au secours! Que faire? Diable! j'étais perdu. Me sauver? Me jeter à l'eau?... Je distinguais très-bien dans l'ombre la dame accrochée, à cause de son jupon blanc. Je cours donc comme un fou dans la chambre, cherchant un projectile quelconque pour le lancer sur la tête de vieille et l'empêcher de crier ainsi. Le sac d'argent était là; cinq mille francs! cinq mille francs! que d'argent! Mais là-bas elle criait toujours. Je prends le sac, je vise le point blanc. Bon! j'ai touché: deux trons dans l'eau, d'abord le sac, puis la veuve que j'avais décrochée du coup; et je me suis sauvé avec les billets. C'est égal, cinq mille francs, c'était cher! »

« Les prêtres me l'avaient bien dit, mais je ne les avais jamais crus, il y a un Dieu. Des marinsiers étaient accourus avec un bateau aux cris de la veuve, et ils approchaient de la roue, quand je fis feu avec le sac. Ces imbéciles,



(On les fit descendre dans un fossé. Au plus creux, ils aperçurent des tuteurs noirs se dresser devant eux.)



(Ma seule occupation était de regarder les affiches.)

clés la petite jaquette blanche et la calotte vermillon des enfants de chœur. La moitié de ma vie se passait à répondre la messe; l'on ne voyait que moi dans la sacristie, l'on n'entendait que ma clochette dans l'église; les dévotes me trouvaient une gentillesse que mes camarades n'avaient point; et je puis dire sans trop d'orgueil que mes joutes étaient fort vermeilles, surtout lorsque j'avais pu avaler, en allant et venant, quelque bon coup de ce petit vin blanc de l'Eucharistie dont je me souviendrais tout que je vivais.

« Déjà l'on me destinait à la cléricature, et mes dispositions évangéliques ne faisaient que croître et embellir, lorsque, courant sur ma douzième année, je commençai à me distraire et à regarder, en servant la messe, voler les mouches, quand elles volaient du côté des belles personnes. Il fut alors décidé que je ferais mieux mon salut dans le siècle que dans l'Eglise, et je fus envoyé au petit séminaire pour apprendre l'orthographe et les chiffres; en retour de cette éducation, je tirais la ruche de la maison et brossais les soutanes; exercice fatigant, mais assez lucratif, à cause des petits sous oubliés dans les poches de ceux qui péchaient par défaut d'ordre. Je sortis de là pour occuper en ville différents emplois de comptabilité, et, comme j'étais assidu aux offices et que je tenais à l'ordinaire les yeux baissés, je me fis facilement le renom d'un saint jeune homme à l'abri des tentations. Le nombre de mes protecteurs s'augmenta si bien, que le jour où j'eus vingt-cinq ans, je fus mis en possession de la place de *peigneur*, un métier ne tenant lieu des meilleures recommandations politiques.

« La première idée que fit naître en moi tout cet argent qui brillait dans ma caisse, fut de m'enfuir avec les écus de l'Etat; mais un moment de réflexion suffit pour m'éclairer sur le péril de cette précipitation, et je songai à tirer de ma place un profit plus lent à la vérité, mais moins dangereux.



(Mes jours étaient fort vermeilles lorsque j'avais pu avaler, en allant et venant, quelque bon coup de ce petit vin blanc de l'Eucharistie.)



(L'homme au chapeau gris se découvrit de nouveau avec civilité pour marquer la fin de son histoire.)



(Oscar et l'Amazone furent menés grand train jusqu'au bourg le plus proche, où on les enferma provisoirement dans une salle de la mairie.)

mes protecteurs, et chacun s'accordait à dire que la piété de mes maîtres ne donnait aucune prise à la calomnie.

« Lassé pourtant de ces petits profits, je voulus m'enrichir d'un coup; je me perdis. J'avais reçu l'ordre de payer une somme de vingt mille francs à une riche veuve, propriétaire d'un gros moulin sur l'eau, et que l'Etat indiquait de me nommés, et m'en devoyon lui agréait. De lui portai donc moi-même, le soir, à son moulin, l'argent que je devais lui donner. La somme était partie en billets, et partie aussi en écus, dans un gros sac.

« Personne ne me vint voir au moulin; j'avais bien pris

voyant donc le corps tomber à l'eau, plongent, et au lieu de retirer le sac, cinq mille francs! retirèrent la meunière. Je ne l'avais touchée qu'à l'épaule. Que voulez-vous? il faisait nuit; je tirais au hasard. Bref, quand elle eut rendu l'eau qu'elle avait buë, et tâté son épaule toute meurtrie, elle commença à dire que c'était moi qui l'avais volée, noyée et assassinée. Il me fallut donc décamper, et tout de suite, sans même avoir le temps de mettre ma caisse dans mes poches... Vous voyez, messieurs, que si jamais je suis pris, mon compte est bon... »

Il y avait encore dans la bande un forçat libéré, un faussaire, un parricide, etc., et tous ces messieurs, animés par les récits précédents, se mirent à conter à la fois leurs belles histoires. La conversation devint bruyante. « Allons-nous-en, dit tout bas l'amazone à Oscar; ils ne soulèvent le cœur. » Mais comme nos deux héros se levaient déjà pour prendre congé de l'honorable compagnie, un coup de sifflet part dans le bois, puis un autre, puis un troisième; et voici tous nos gredins qui se poussent, qui se voient, qui se jettent à quatre pattes, se glissent comme des couleuvres sous la haie, sous les taillis, et en un clin d'œil se fauillent hors de la veuve.

« Qu'est-ce que cela? » dit Oscar. A ces mots, une brigade de gendarmes sautant dans le fossé, lui mettaient le pistolet sur la gorge, et rudement le poussaient en avant. Arrivé au grand chemin, il se trouva réuni à l'amazone, que l'on avait traitée de la même façon, et tous deux (les voleurs s'étaient échappés) furent menés grand train jusqu'au bourg le plus proche, où on les enferma provisoirement dans une salle de la mairie.

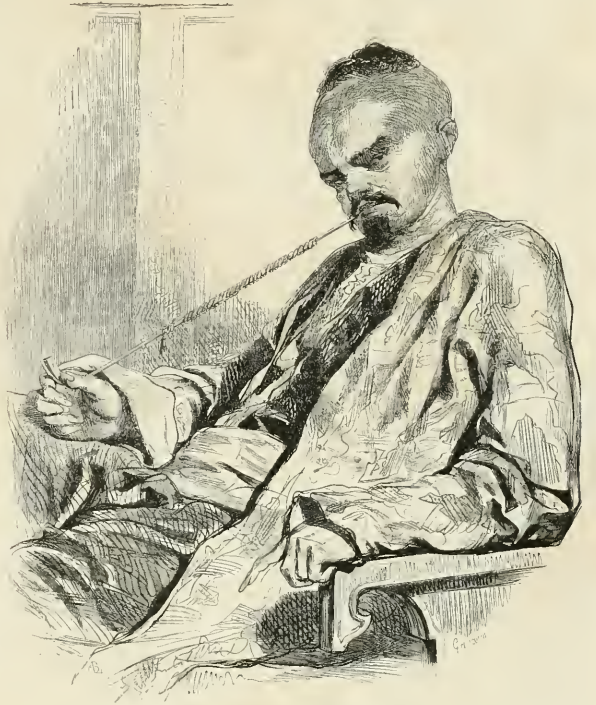
Le jeune Oscar commençait à se repentir amèrement d'avoir servi, par galanterie, la pente aventureuse de la châtelaine, et il pensait avec tristesse au chagrin qu'allait ressentir cet excellent abbé Ponceau...

(La suite à un prochain numéro.) ALBERT AUBERT.

Études de Fumeurs, par Gavarni. — 2^e Série.



(Une Lionne de la Chaussée-d'Antin.)



(Un Chinois fumant l'Opium.)



(Un habitué du boulevard des Italiens.)



(Fumeur de Garrison)

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 99 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

PAULIN, éditeur des Musées d'Italie, 1 vol. in-18; — des Musées d'Espagne, d'Angleterre et de Belgique, 1 vol. in-18. — Rue Richelieu, 60.

En vente : LES MUSÉES D'ALLEMAGNE ET DE RUSSIE, guide et memento de l'Artiste et du Voyageur, par Louis Viardot.

1 vol. in-18 Jésus. — Prix, 5 fr. 50 c.

TABLE DES MATIÈRES. — Préface. — MONTICHI : la Pinacothèque. — Ecole allemande. — Flamande. — Espagnole. — Française. — Ecoles italiennes. — La Glyptothèque. — Salle égyptienne. — des Incunables. — des Égées. — d'Apollon.

bachique. — des Nubiens. — des Héros. — des Romains. — des Sculptures colorées. — des Modernes. — des Fêtes. — VIENNE : le Musée de Zentralkriegsmuseum. — Ecoles allemandes. — Flamandes. — Ecoles italiennes. — Galeries particulières. — DRESDE : la Ga-

lerie. — BERLIN : la Galerie. — SAINT-PETERSBOURG : Galerie de l'Ermitage. — Ecole russe. — allemande. — flamande. — hollandaise. — française. — espagnole. — italienne. — Palais de Tauride. — Galeries particulières.

En vente : JÉROME PATUROT à la recherche d'une position sociale. — Quatrième édition.

4 volume in-18, 5 francs 50 centimes.

La semaine prochaine le tome III du JUIF ERRANT in-8, par M. Eugène Sue, chez Paulin, éditeur, rue Richelieu, 60. L'édition illustrée par M. Gavarni sera annoncée plus tard.

Traité pratique de PHOTOGRAPHIE, exposé complet des procédés relatifs au DAGUERRÉOTYPE, comprenant la préparation de toutes les substances accélératrices, l'emploi des verres continuateurs, les règles à observer pour la bonne exécution des portraits photographiques, la reproduction des épreuves par l'électroplaste, les recettes pour opérer sur papier, la gravure chimique, le coloriage, etc. — suivi de la description approfondie de la nouvelle Méthode pour travailler au bain d'argent; par M. A. GAUBIN, calculateur du bureau des longitudes.

4 vol. in-8, prix : 3 fr. — Chez J.-J. DUBOCHET ET C^e, rue Richelieu, 60.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES. — Appareils. — Appui-tête. — Argentage des plaques. — Argentage du cuivre. — Bayard; son papier photographique. — Boîtes à iode. — Boîtes à brome. — Taches de brome. — Bûches de brome. — Bûches de chlorure d'or. — Chlorure d'or. — Chlorure d'argent. — Chlorure d'hydrogène. — Composition. — Coton; ses défauts. — Daguerré; son papier. — Son nouveau procédé. — Dérivage des épreuves. — Donne; son procédé de gravures. — Eau broucée. — Eau dans les paysages. — Éclairage des portraits. — Electroplaste. — Encadrement. — Esprit de vin argentifère pour polir. — Polissage

à l'essence. — Finage au bain d'argent, au chlorure de cuivre, au chlorure d'or, à l'hyposulfite. — Fixage; son procédé à l'eau broucée. — Son procédé pour fixer au chlorure d'or. — Fonds. — Appareil Gaudin. — Gélis et Fordis; leur sel d'or pour fixer. — Gravure chimique des épreuves. — Historique. — Polissage à l'huile. — Hyposulfite; sa dissolution. — Lavage à l'hyposulfite. — Taches d'hyposulfite. — Iodage. — Taches d'iode. — Iodure de brome. — Lassagne; son papier photographique. — Lettre de M. Daguerré à M. Arago. — Matières à polir. — Mise au mercure. — Bûches de mercure. — Taches de mercure. — Moser; ses nuances. — Niepce; sa lettre. — Noir de fumée pour polir. — Notes.

— Nuages. — Observations. — Papier gommé. — Papiers photographiques. — Plan nettes. — Choix des plaques. — Polissage. — Portraits. — Taches de poussière. — Resumé. — Rouge à polir. — Taches de sève. — Taches de soufre. — Substances accélératrices. — Substances photographiques; leur action sur l'économie animale. — Reproduction de tableaux. — Taches. — Talbot; son papier photographique. — Tampons. — Théorie. — Végétation. — Verres bleus. — Verres de couleur; leur usage. — Verigault; son papier photographique. — Vernis. — Remarques sur les vêtements. — Vues, etc. et c.

Changeement de Domicile : LES BUREAUX DE L'ILLUSTRATION la Librairie J.-J. DUBOCHET et C^e et la Librairie PAULIN SONT ÉTABLIS RUE RICHELIEU, N^o 60 DANS LES GALERIES de l'ancienne Librairie BOSSANGE.

A LA LIBRAIRIE PAULIN, RUE RICHELIEU, 60. COURS COMPLET DE MÉTÉOROLOGIE; par L. F. KARSTZ, professeur à l'Université de Halle, traduit et annoté par Ch. MARTINS, docteur en sciences et professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; ouvrage complet de tous les travaux des météorologistes français, suivi d'un appendice contenant la représentation graphique des tableaux américains, par L. LALANNE, ingénieur des Ponts et Chaussées. 4 vol. in-12, format du Million de faits, avec 10 gravures sur acier, 115 tableaux numériques, etc. 8 fr.

LIBRAIRIE DUBOCHET ET C^e, RUE RICHELIEU, 60. UN MILLION DE FAITS, AIDE-MÉMOIRE UNIVERSEL DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES, par MM. J. AICARD, l'un des collaborateurs de l'Encyclopédie nouvelle; DESPORTES, avocat; PAUL GRAVAYS, aide d'histoire naturelle au Muséum, membre de la Société Philomatique; JUNG, l'un des collaborateurs de l'Encyclopédie nouvelle; LÉON LALANNE, ancien élève de l'École Polytechnique, ingénieur des Ponts et Chaussées; LÉONIE LALANNE, ancienne élève de l'École des Chartes; A. LEDLEUR, docteur en médecine de la Faculté de Paris; Ch. MARTINS, docteur en sciences, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; Ch. VÉDEL, docteur en droit. — Art analytique, Alchimie, Géométrie élémentaire, analytique et descriptive, Calcul infiniésimal, Calcul des probabilités, Mécanique, Astronomie, Météorologie et Physique du Globe, Physique générale, Chimie, Minéralogie et Géologie, Botanique, Anatomie et Physiologie de l'Homme, Hygiène, Zoologie, Arithmétique sociale et statistique, Agriculture, Technologie (arts et métiers), Commerce, Art militaire, Sciences philosophiques, Littérature, Beaux-Arts, Paléographie et Blason, Numismatique, Chronologie, Histoire, Philologie, Géographie, Géométrie, Métaphysique, Éducation, Linguistique. Un fort volume in-12 de 1,600 colonnes, orné de 500 gravures sur bois. L'ouvrage complet, 12 fr.

LIBRAIRIE DUBOCHET ET C^e, RUE RICHELIEU, 60. LE THÉÂTRE DES LATINIS, avec la traduction en français, faisant partie de la Collection des auteurs latins publiée en 25 volumes grand in-8, sous la direction de M. NISARD, 1 grand vol. in-8. 15 fr. RUE TARANNE, 44, A PARIS.

A LA LIBRAIRIE DUBOCHET, RUE RICHELIEU, 60. BIOGRAPHIE PORTATIVE UNIVERSELLE, contenant 6,000 noms de plus que les biographies les plus considérables, suivie d'une Table chronologique et alphabétique où se trouvent répartis, en 54 classes, les noms mentionnés dans l'ouvrage; par MM. L. LALANNE, L. HENRI, Th. BERNARD, C. LAUMIER, S. GRILLER, J. MONGIN, E. JANN, A. DELOYE, C. FRIESS. — 1 vol. de 1,600 pages. Prix, 12 fr., broché. Cartonné à l'anglaise, 15 fr. 50.

ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE de la Suisse, du Jura français, de Baden-Baden et de la forêt Noire, de la Chartreuse de Grenoble et de l'eau d'Azé, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamouny, du grand Saint-Bernard et du Mont-Rose; avec une carte routière imprimée sur toile, les armes de la confédération suisse et des vingt-deux cantons, et deux grandes vues de la chaîne du Mont-Blanc et des Alpes bernoises; par ANTOINE JOUANÉ. 1 vol. in-18 contenant la matière de cinq volumes in-8 ordinaires. Prix, broché, 10 fr. 50; relié, 12 fr.

MANUEL DE L'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE chez tous les peuples, et particulièrement de l'architecture en France au moyen âge, avec 200 gravures dans le texte, 2 volumes. 10 fr. 50.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de Boyer, son successeur des Cédants Carmes dechausses de la rue de Valenciennes, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenanent et depuis 1789. Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs concissent à M. ROYER la propriété exclusive de cette Eau SI PRÉCIEUSE contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissant la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens. Écrire par la poste en enveloppe quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'au N. 44, repère 14 fois sur la devanture, M. ROYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, ou ENCYCLOPÉDIE DE LA JEUNESSE, ouvrage également utile aux Jeunes Gens, aux Mères de Famille, à toutes les personnes qui s'occupent d'Éducation, et aux Gens du Monde; par MM. ASSELINEZ de BÉROUZE, docteur en médecine, L. BARDET, ancien professeur au collège Stanislas, et une société de Savants et de Litterateurs. Un seul volume, format du Million de Faits, imprimé en caractères très-lisibles, contenant la matière de six volumes ordinaires et enrichi de 400 petites gravures servant d'explication au texte. — Prix, broché, 10 fr.; élégamment cartonné à l'anglaise, 11 fr. 50.

DIFFON. — HISTOIRE DE SES TRAVAUX ET DE SES IDÉES, par M. FLOURENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française, professeur de physiologie comparée au Muséum d'histoire naturelle, etc. 1 vol. in-18. 5 fr. 50.

PUBLICATIONS ILLUSTRÉES. HISTOIRE DE L'EMPEREUR NAPOLEON; par HORACE VERNET, gravés sur bois et imprimés dans le texte. Nouvelle et magnifique édition augmentée de gravures colorées représentant les types de tous les corps et les uniformes militaires de la République et de l'Empire; par HIPPOLYTE BELLANGE. 1 vol. grand in-8. 25 fr.

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} Octobre doivent être renouvelés pour éviter l'interruption dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. DUBOCHET, rue Richelieu, N^o 60.

Géographie physique, physique du sol, météorologie, géologie; flore, faune; météorologie, agriculture, industrie, travaux publics et voies de communication, commerce extérieur et intérieur, finances, état militaire, état maritime; population, climatologie médicale; philologie; paléographie, numismatique et blason; histoire ancienne et moderne; histoire des beaux-arts; répertoires des collections scientifiques et artistiques; instruction publique et privée; législation et organisation sociale; religions.

EXAMEN DE LA PHRÉNOLOGIE; par M. FLOURENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. 1 vol. 2 fr. RÉSUMÉ ANALYTIQUE des observations de Frédéric Cuvier sur l'instinct et l'intelligence des animaux; par M. FLOURENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. 1 vol. 5 fr.

SAVON DE GUIMAUVE. BLANCHIE, parfumeur, passage Choiseul, 48. B — Ce savon blanchit la peau, l'adoucit d'une manière remarquable, et en fait disparaître les défauts les plus rebelles. Chaque pain sortant de chez Blanchie porte son nom en gros caractères sur l'étiquette afin d'éviter la contrefaçon. — 2 fr. le pain; 5 fr. les 5. CRÈME D'HÉBÉ pour prévenir et effacer les rides. — 5 fr. le pot.



(Le Retour de la Fête de Saint-Cloud. — Caricature par Seigneurgens.)



(Allégorie du Mois de Septembre. — La Balance.)

Correspondance.

Nous avons reçu de Rouen plusieurs observations sur le compte rendu des courses de cette ville que renfermait notre avant-dernier numéro. On nous signale des erreurs de noms de chevaux qui ont donné lieu, par suite, à une ou deux indications fausses de chevaux vainqueurs. Nous sommes désolés de n'avoir pas toujours exactement attribué et distribué la gloire; mais la faute n'en est ni à nous, ni à celui de nos collaborateurs qui s'était rendu sur les lieux. Les erreurs qu'on nous indique se trouvent

dans le programme des courses, imprimé et distribué par les membres du *Jockey-Club* de Rouen. Une autre fois, ces messieurs reliront mieux leurs épreuves, et nous ne serons plus exposés à rendre à *Riger* ce qui appartient à *Tiger*.

A. M., à Epinal. — Oui, sans doute, monsieur, on publiera cette année l'*Almanach de l'Illustration*, et tous les ans pareillement. Vous faites bien d'approuver cette publication, et de la préférer aux autres du même genre. Ce n'est pas nous qui trou-

verons que votre goût n'est pas excellent, et que l'*Almanach de l'Illustration* n'est pas le meilleur des almanachs.

A. M. C. de R. — Votre explication est celle à laquelle on avait d'abord pensé; on en a trouvée une nouvelle qui nous a paru meilleure; mais reste que vous avez deviné. Vous aurez maintenant la suite des aventures d'Oscar sans interruption.

A. M. F. D., à Stockholm. — Mille remerciements. Nous avons déjà reçu des renseignements suffisants.

Rébus.

EXPLICATION DES DERNIERS RÉBUS.

L'or est une chimère.



STU



N



ON s'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Imperiale; Gostinoï-Dvor. 22. — F. BELLIZARD et C^e, éditeurs de la *Revue étrangère*, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

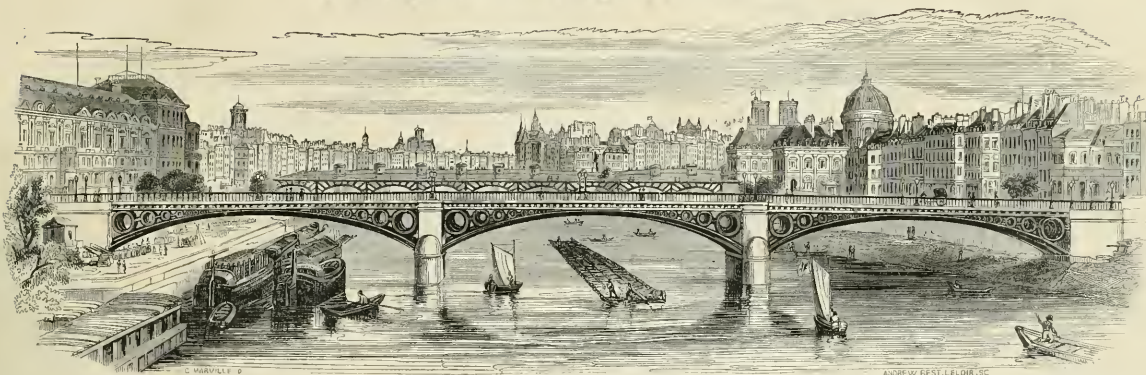
A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, libraires.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPÉ et C^e, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N^o 85. Vol. IV. — SAMEDI 28 SEPTEMBRE 1844.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dep. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 32 f.
 — l'Etranger. — 40 f. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. *Le Gomer descendant la Charente pour se rendre à Cherbourg.* — *Courrier de Paris.* — *Inauguration de la Statue de Duquesne, à Dieppe.* *Cinq Gravures.* — *Voyage au long cours à travers la France et la Navarre.* *Roman* par M. A. Aubert. Chapitre XIV. *Quatre Gravures, par Bertall.* — *Chronique musicale.* — *Corps d'opération de la Moselle.* *Quatre Gravures.* — *Esquisses de Mœurs hongroises, par L. V. (2^e partie).* Les trois Rencontres. *Le bandit hongrois.* — *Agriculture.* Le Guano. — *Les Bains de mer belges.* *Ostende.* *Quatorze Gravures par Richard.* — *Bulletin Bibliographique.* — *Annunces.* — *Amusements des Sciences.* *Deux Gravures.* — *Modes.* *Une Gravure.* — *Rebus.*

Histoire de la Semaine.

Tout dans nos ports est rentré dans le calme et l'immobilité. On a vu cependant, depuis la conclusion des affaires de

Taiti et du Maroc, les feuilles anglaises annoncer, comme nous l'avons dit la semaine dernière, que le gouvernement britannique allait s'occuper d'augmenter tranquillement ses forces navales. Chez nous le télégraphe a porté à Rochefort, à Cherbourg, à Lorient, à Toulon et à Brest, l'ordre de suspendre tous les armements commandés. Des instructions écrites ont été expédiées en même temps par courriers pour que les préfets maritimes se tussent prêts à recevoir les vaisseaux de l'expédition qui vont rentrer. On ne va plus s'occuper maintenant que de l'armement de deux bricks et d'une corvette qui devront remplacer les autres bâtiments et former la station des côtes d'Afrique, sous les ordres de M. Bernoux, capitaine de vaisseau.

Toutefois, pour être historien exact, nous devons dire qu'on déploie une grande activité pour l'escadrière qui doit conduire le roi et sa suite à Portsmouth. *Le Gomer*, sur lequel nous avons déjà donné quelques détails, est sorti le 30 juillet

du port de Rochefort, a descendu la Charente et s'est rendu à Cherbourg, où des artistes travaillent à l'orner de peintures. Son équipage a été formé de 295 matelots, choisis parmi les plus beaux hommes; son artillerie a été complétée à seize bouches à feu; 6 canons obusiers de 80 et 10 canons de 50. La machine de ce steamer est de la force de 450 chevaux; il peut porter son approvisionnement de charbon pour vingt jours, à raison de quarante tonneaux par jour. Il est parfaitement gréé pour naviguer aussi à la voile. — Le voyage est fixé pour la seconde semaine d'octobre, et la nouvelle en a été portée à Portsmouth par la corvette à vapeur *le Caiman*, sur laquelle était le baron de La Roncière-Lenoux, aide de camp du contre-amiral La Suse, chargé de remettre des dépêches et de présider aux mesures à prendre pour l'arrivée du roi. Le jour et l'heure précis du débarquement y étaient à coup sûr indiqués, mais ils étaient ignorés par l'équipage français, et ils ont été tenus secrets par les lords de l'amirauté.



(Le Gomer descendant la Charente pour se rendre à Cherbourg.)

Les correspondances de Naples nous portent à croire que le mois d'octobre sera bien rempli pour notre roi et sa famille. On y annonce comme officiel le très-prochain mariage de M. le duc d'Annamale avec la princesse Caroline, fille du prince de Salerne, oncle du roi des Deux-Siciles. La demande faite par notre ambassadeur, M. de Montebello, a été agréée. La princesse a vingt-deux ans; elle est cousine

germaine de son futur époux. Le mariage sera célébré, dit-on, vers la fin du mois prochain. Une escadrière à vapeur conduira en France la princesse Caroline, qui débarquera au port de Marseille. M. Bedeau, élevé, dit-on, au grade de lieutenant général, va aller remplacer le prince dans le gouvernement de la province de Constantinople.

M. le prince de Joinville ne peut tarder, de son côté, à re-

venir. Nous ne connaissons pas encore le texte du traité qui a été brusquement signé sans nos concours, et dans lequel il est aujourd'hui constant que les frais énormes de la guerre sont laissés à notre charge. Le prince était en négociations pour faire acquiescer par l'empereur ces dépenses, estimées à quarante millions, et le pacha de Tanzer se montrait disposé à accueillir cette juste demande, quand l'intervention de nous

diplomates, ou plutôt de ceux de l'Angleterre, est venue résoudre la question si nous dépens. « Nos lecteurs, dit *Times*, avec assez d'impertinence, apprendront avec plaisir que l'arrangement de l'affaire a été amené par notre gouvernement, qui s'est servi pour cela de M. Bulwer, notre ministre en Espagne. Les feuilles de Paris, dit encore ce journal, sont unanimes dans leurs compliments à l'armée, à la marine française. Elles félicitent la France de la leçon qu'elle a donnée à l'Europe et au monde en châtiant les Maures; elles en espèrent de merveilleux effets sur les nations voisines. Nous n'avons aucune envie de troubler ces expressions de satisfaction. Si les Français sont contents, nous avons TOUTES SORTES DE RAISONS pour l'être aussi. » Nous paierons donc, nous en sommes sûrs; ce dont nous le sommes moins, c'est que le traité donne des garanties pour la mise en lieu sûr d'Abd-el-Kader et la punition des chefs qui nous ont attaqués. *The Morning-Herald* réunit à leur plus simple expression ces deux conditions, faites, dit-on par l'empereur. « Il n'y a pas, dit cette feuille, la moindre raison de craindre qu'on inséque le gouvernement sur l'exécution textuelle du traité. Si l'empereur du Maroc se contente avec le gouverneur général pour qu'Abd-el-Kader ne vienne pas sur son territoire, faire des agressions contre l'Algérie, il aura fait tout ce qu'il peut et tout ce qu'on doit attendre de lui. Quant à son fils, il n'y a pas lieu de croire que son père, en acceptant le traité, s'engage à lui faire subir le moindre châtiement. » Le ton des feuilles anglaises est toujours fort provocant, on le voit, et on le verra plus loin encore au sujet de Taïti et de l'Irlande; mais nous sommes heureux de constater et de reconnaître que le corps de la marine royale anglaise juge comme elle mérite d'être jugée la conduite des auteurs des lettres anonymes insérées dans *Times*. Voici les faits nouveaux qui se sont passés: Lorsque la division de M. le prince Joinville est arrivée en rade de Cadix, les états-majors des divers bâtiments dont elle est composée avaient déjà connaissance des fameuses lettres, et nos officiers, ne pouvant rester sous le coup des grossières indignités qu'elles contenaient, résolurent d'en demander réparation aux officiers de la frégate *Warspite*, qui en sont les auteurs présumés; ils allèrent à cet effet s'inscrire au consulat français. Ils devaient ensuite envoyer par un bâtiment anglais une copie des lettres, qui était attendu à un moment à l'autre, la rentrée de la flotte. Ce bâtiment avait mission de surveiller, rendant sa présence inutile sur les côtes du Maroc. Cependant M. le prince de Joinville avait en vue de l'affaire, et il écrivit au commodore anglais une lettre pleine de dignité pour demander en son nom et au nom des officiers placés sous ses ordres la rétractation des injures contenues dans les lettres du *Times* comme venant d'officiers du *Warspite*. L'amiral anglais a répondu à M. le prince de Joinville qu'il n'y croyait pas qu'il y eût dans la marine anglaise des officiers aussi lâches pour mettre en doute le courage de officiers français, que, du reste, il prenait l'engagement de faire insérer dans *Times* la rétractation demandée. Sur ces entrefaites, arriva la frégate *Warspite*, mais au moment où elle se disposait à mouiller devant Cadix, le commodore anglais lui fit signal de poursuivre sa route vers Gibraltar. C'est de ce port que le capitaine du *Warspite*, M. Wallis, adressa à l'amiral Owen une lettre de désaveu fort honorable pour son auteur. Elle est datée du 5 de ce mois, déclare les lettres en question ignobles et indignes du caractère anglais et promet une enquête, bien qu'il répute un brave capitaine de croiser qu'aucun des officiers du navire qu'il commande puisse en être l'auteur. Il a lui-même demandé l'insertion de sa lettre dans le *Gibraltar-Chronicle*, et s'est rendu devant le conseil de Gibraltar, assisté d'un officier d'artillerie de la garnison anglaise, pour protester officiellement contre ces lettres.

M. le prince de Joinville, qui est devenu très pendant sa campagne de mer, est devenu aussi vice-amiral. Cette promotion a été accueillie avec sympathie par l'opinion publique. Nous devons dire, pour être exacts, qu'il n'en a pas été de même du titre de *duc d'Isli* conféré à M. le maréchal Bugeaud. — A coup sûr, il ne s'est pas trouvé en France un seul cœur que n'ait fait battre le beau fait d'armes du maréchal. On était par conséquent bien disposé à accueillir toute distinction qui pourrait lui servir de témoignage et d'expression de la reconnaissance du pays et de sa sympathique admiration. Mais le choix n'a pas été très heureux.

La garnison de Djidjeli a été surprise par une attaque de Kabyles, qui ont tué un homme du 22^e de ligne, mais ont laissé sur le terrain plusieurs des leurs. Ce résultat sera donc une leçon pour ces insoumis, mais l'attaque elle-même en doit être une pour la police militaire de nos places de l'Algérie.

Le gouvernement a adressé un bulletin fort concis et fort pénible d'opérations militaires, toutes nécessaires à Taïti par suite du soulèvement qu'avaient amené les machinations de Pritchard. Voici le texte des nouvelles données par les organes du ministère; elles portent la date du 24 avril.

« Après avoir vainement cherché à ramener les rebelles qui nous avaient attaqués à Faravani, M. le gouverneur Briaud est allé les combattre à Mohilaha, où ils avaient élevé des retranchements que défendait un millier d'hommes armés, avec trois canons. Le 17, M. le gouverneur Briaud a débarqué avec 441 hommes de toutes armes. Des redoutes ont été élevées à la hauteur de la baie; les rebelles ont eu 102 hommes tués; leur drapeau a été pris et leurs canons encloués. Le lendemain nous avons détruit leurs ouvrages et élevé leurs armes et leurs munitions. De notre côté nous avons à déplorer la perte de deux officiers: M. de Nansouty, enseigne de vaisseau, et M. Seignette, officier d'artillerie. Nous avons en outre 52 hommes blessés. » Il est difficile de se dessiner ce bulletin, tout bien qu'il est, paraîtra à beaucoup d'hommes politiques renfermer la condamnation de l'arrangement consenti par le cabinet français, du blâme de M. d'Albigny et par-dessus tout de la réparation accordée au sieur Pritchard. — Les deux officiers que nous venons de perdre dans cette affaire, ou la présence d'Anglais dans les rangs ennemis nous a fait éprouver une perte consi-

dérable, comparativement à celle que nous a coûtée la bataille d'Isli, si vraiment regrettés dans l'armée. L'un, qui portait un des vœux les plus glorieux de l'empire, était regardé comme un marin plein d'avenir; l'autre, sorti il y a cinq ans seulement de l'école polytechnique, en avait été un des meilleurs élèves. On devait s'attendre à ce que la mort de nos compatriotes nous attirât des railleries de la part des feuilles anglaises; le *Times* y mêle des conseils: « L'acquisition de Taïti est absurde en elle-même. La jeune France s'empare d'un, ou, pour mieux dire, d'une demi-douzaine d'îlots près des antipodes et sans une seule lieue de commerce ou de colonisation dans l'avenir; elle châte violemment si elle s'est assurée la conquête de quelques milliers de sauvages inutilement, par l'envoi d'un régiment d'infanterie plus inutile encore. La seule perspective raisonnable de profit à tirer de cette nouvelle acquisition était donc un débouché de jupons dont, si notre mémoire est fidèle, l'amiral français avait cru découvrir un faire naître le désir parmi l'aristocratie des Marquis. L'occupation des îles Baléares ou même de Madère, nous tournons la comprendre. Mais que peut-on espérer de raisonnable de l'établissement de cinq cents Français en habit bleu et armés de fusils, dans une île insignifiante à six mois de traversée de la France? Quel profit en tireront-ils? Des embarras et des frais, rien de plus. Le vrai courage, la vraie politique, et nous pouvons ajouter en passant, l'honnêteté, seraient d'abandonner totalement l'entreprise, de retirer à la fois les drapeaux français, les troupes françaises et le gouverneur français, d'un théâtre où la victoire et la défaite sont presque également dépourvues d'honneur et de profit. »

On a reçu des nouvelles de la mission française en Chine; elle était le 2 juillet à Singapore.

Les conseils généraux ont clos leur session. Les journaux des départements n'ont pas encore terminé la publication de leurs procès-verbaux. Ces assemblées départementales avaient, outre leurs travaux annuels, à répondre à quelques questions que le ministère leur avait adressées sur le déboisement, les vacations des juges de paix ou la rémunération fixe de ces magistrats, la codification des usages locaux, etc. Plusieurs conseils ont émis des vœux pour la révision de l'article du code de procédure relatif aux annonces judiciaires, pour des garanties à prendre contre une formation arbitraire de la liste électorale et pour la fondation de la loi électorale. Mais une question sur laquelle l'ensemble a été presque complet, c'est celle de l'enseignement.

O'Connell continue à suffire à toute l'éloquence qu'il lui faut dépenser dans les banquets, dans les assemblées, et en réponse aux adresses dont on l'accable de tous côtés. Ses paroles sont empreintes d'une grande modération. Ce ton, que les exaltés ont pris pour un symptôme de frayeur, pour une recule, lui a été évidemment inspiré par les dispositions conciliantes qu'il a reconnues chez des hommes jusque là hostiles à la cause du rappel. Il y a en Irlande des hommes qui voudraient un parlement fédéral; le ministère tory ne l'admet pas plus qu'un parlement irlandais. O'Connell, qui le sait bien, pense qu'il est de bonne tactique de ne pas reprendre l'opinion fédéraliste, qui sera acquise au rappel le jour où elle aura reconnu l'impossibilité de voir réaliser la mesure moyenne qu'elle rêve aujourd'hui.

Des troubles assez graves ont éclaté à Verviers, en Belgique. La lutte était entre les jésuites et la population, soutenue par son administration municipale. La compagnie de Jésus avait dressé ses batteries pour desservir l'église de Saint-Lambert de cette ville et pour s'emparer de la direction de l'hospice de la Providence. Il y a eu clariviers, négociations, proclamations et enfin retraite des bons pères.

M. Maturin de l'Isa « a été nommé, en Espagne, ministre des affaires étrangères. Il a dit assez longuement hésité avant d'accepter cette situation. On ne pense pas que le cabinet recorde d'autres modifications avant la réunion des cortès. — Tous les ministres ont été réélus députés par leurs provinces respectives. L'opinion progressiste s'étant tenue à l'écart, les ministériels n'en ont à lutter que contre les absolutistes, et la victoire ne leur a été décisive sérieusement que dans la Navarre. — Un corps d'armée est envoyé dans cette province, sous les ordres du général Pavla. On dit que les officiers compris dans la convention de Bergara qui servent dans les régiments destinés à en faire partie, seront remplacés.

Le paquebot autrichien a apporté à Trieste des lettres d'Athènes du 8. Le pays était tranquille; mais on n'attendait pas sans quelque anxiété le 15 de ce mois, anniversaire de la dernière révolution. Kaleries allait partir pour Londres.

A Stockholm, le 5, plus de 100 membres des états se sont assemblés; ils désirent encore faire durant cette diète une nouvelle proposition concernant le changement de la représentation du pays. A cet effet, ils se sont constitués en une réunion sous le nom d'Amis de la réforme de la représentation. M. Anokarunto a été nommé président, et à sa proposition un comité de huit membres a été formé. Tous les membres de la diète peuvent adhérer à la réunion. On crovait que le couronnement, plusieurs fois différé, aurait enfin lieu le 23 de ce mois.

Le Mercure de Souabe nous apprend qu'à Presbourg il existe quelque chose qui ressemble aux clients qui accompagnent les orateurs de Rome au Forum. L'usage permet à de jeunes avocats d'assister aux séances de la diète, et de suivre les députés dans leur carrière législative. Or, ces jeunes gens auraient eu avec certains habitants de la ville, à l'occasion et par suite des scènes dont la chambre des magistrats a été le théâtre, des rixes d'une gravité telle qu'il a fallu avoir recours à la force armée pour y mettre un terme. Dix-sept personnes auraient été blessées, et l'une d'elles aurait succombé peu après.

C'est le 5 octobre que s'adjugeront les concessions des chemins de fer d'Orléans à Bordeaux, et d'Orléans à Vierzon. Quatre compagnies se sont mises en mesure pour se disputer le premier. Le second n'a eu d'autre que deux concurrents. Pendant ce temps-là on a adjugé, le 18, à Nîmes,

l'exploitation du chemin de fer de Montpellier à Nîmes. On se rappelle que la le gouvernement a posé les rails, et par conséquent les compagnies n'ont à fournir que le matériel roulant. La durée du bail de la compagnie fermière avait été fixée à douze années. Cinq compagnies ont soumissionné. Le ministère avait fixé pour minimum du ferme la somme de 250,000 fr., représentant l'intérêt à 5 p. 100 du capital employé aux rails. Il a obtenu 151,000 fr. de plus, ce qui porte le ferme annuel à 581,000 fr. Ce résultat sera un argument de plus pour les adversaires du système des compagnies dits financiers.

Des détails d'épouvantables sinistres nous sont parvenus cette semaine. La malheureuse Guadalupe, dont une des deux villes fut, l'an passé, renversée de fond en comble par une effroyable catastrophe, vient de voir l'autre, la Basse-Terre, désolée par un autre fléau. Un incendie qui a éclaté le 26 août, et dont on ne s'est rendu maître définitivement que le 28, a réduit en cendres cinquante-cinq maisons. Le quartier ravagé par le fléau est le plus riche et le plus vivant de la ville. Bâte au pied d'une colline élevée, ou le palais du gouvernement et les habitations des riches se succèdent à chercher un air plus frais et plus pur, la Basse-Terre, comme presque toutes les cités coloniales, étend parallèlement au rivage une ou plusieurs rangées de maisons qui, adossées à la mer, forment la principale rue intérieure. C'est là que se portent naturellement le commerce et toutes les riches industries qu'il fait vivre; c'est là aussi que l'accumulation de la population et des marchandises rend les accidents plus dangereux. On estime à deux millions environ les dommages particuliers causés à la Basse-Terre par ce désastre. Un débarcadère qui venait d'être achevé, atteint par l'incendie, est en partie détruit. — La ville de Glaustal, en Hanovre, a été, dans la nuit du 15 au 16 de ce mois, le théâtre d'un affreux incendie. Le feu, alimenté par un violent vent de sud-ouest, a détruit, dans l'espace de six heures, trois cents édifices. On a à déplorer la mort de plusieurs personnes. — La ville de Saint-Jean-de-Nicaragua a éprouvé une forte secousse de tremblement de terre. Toutes les maisons, dit-on, sont en ruines; les églises et les plantations sont détruites; cependant on ne mentionne pas qu'aucun habitant ait perdu la vie dans la catastrophe. — Toulouse, Bayonne et une grande partie du midi de la France ont été, le 19 de ce mois, comme précédemment par un orage diluvien. Dans beaucoup de localités, la récolte des vignes a été détruite, des pertes considérables ont été causées; des édifices publics, des habitations particulières en grand nombre ont été endommagés.

Un homme qui honore la presse par son caractère et son talent, et qui la comme dans la chambre des députés ne compte que des amis ou des adversaires dont toute l'estime lui est acquise, M. Chambolle, a failli périr, à Versailles, victime d'un accident causé par des chevaux emportés. Il a été grièvement blessé, mais son état s'est amélioré, et cette circonstance cruelle lui aura fourni du moins la preuve de la sympathie dont il est l'objet de la part de toutes les opinions.

Le comte Berlier, membre de la Convention, conseiller d'Etat sous l'empire, l'un des réacteurs de nos codes, vient de mourir à Dijon à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Journal de Paris.

Il pleut, il vente, il grêle, en attendant qu'il neige; le temps est sombre, Paris est triste, tout ressent les affres de Thiver, et voici de massives nouvelles pour achever de vous affliger. Le bruit a couru au Louvre que le reine d'Angleterre avait manifesté le désir d'aller, pour la dessiner, notre Vénus de Milo, la la plus précieuse et peut-être le plus merveilleusement empressé d'offrir à la jeune reine le chef-d'œuvre inimitable de la statuette antique. Ce n'est là qu'un bruit, à la vérité, mais un bruit plein d'armes. Ce marbre magnifique, ces formes sublimes, cette tête divine, tout cela que nous étions accablés d'aimer, d'admirer, tout cela ne tient donc pas essentiellement à Paris, et l'on pourra nous l'oter sans que nous ayons rien à dire, sans que nous puissions nous prétendre vœux, volés dans notre bien le plus cher? — Entendez-vous d'ici le cri qui jetterait Florence si le grand-duc s'avais de faire cadeau à quelque princesse de la Niobe? La reine d'Angleterre a le goût du dessin, nous dit-on; mais quand M. le prince de Joinville, par exemple, serait le plus grand dessinateur du monde, je voudrais bien savoir si l'Angleterre lui vendrait offrir ses bas-reliefs du Parthenon ou toute autre pièce de son cabinet d'antiques?

Les bibliothèques ont été rendues à la nation; pourquoi les musées ne lui appartienent-ils pas également? Il y a une douzaine d'années, la France passait pour avoir la plus belle collection d'antiques qui fut au monde; depuis ce temps, Berlin, Londres, Munich, Turin, se sont enrichis, nous le savons, tandis qu'à nous, nous sommes restés absolument au même point. N'aurait-encore, on a pu saisir sort de France l'admirable collection de vases peints du chevalier Durand, que le musée de Prusse s'est empressé d'acquérir.

Cependant le ministère ne tarit pas de missions données pour la Grèce et l'Égypte; ces missions coûtent fort cher, les frais en sont supportés par l'Etat. On sait donc, nous avons bien le droit de le demander, où sont les produits de toutes ces missions artistiques? où sont aussi les dons gratuits faits par les amateurs zélés qui envoient au Louvre les fruits de leurs explorations? Ou sont-ils? Je vais vous le dire: dans les caves du Louvre. Je dis caves; car on ne peut donner un autre nom aux salles malproches, encombrées, humides, du rez-de-chaussée. C'est là (le rez-de-chaussée qui regarde Saint-Germain-l'Auxerrois) que sont enfouis, ensevelis, engloutis les uns sous les autres tous ces monuments grecs, égyptiens, romains, statues, vases, bas-reliefs, découverts et rapportés depuis plus de douze années! Me croira-t-on quand je dirai qu'il régnait dans cette cave une telle confusion qu'un y marche sur les antiques! Il semble vraiment qu'on les ait vidés la comme on fait d'une hotte dans un grenier, et ils

gisent pêle-mêle, sarcophages, stèles, inscriptions de frise, statues colossales, tout cela venu d'Égypte à grands frais, tout cela d'un prix inestimable, mais dont l'importance des musées a bien l'air de faire cas comme d'un tas de mouellons. — Là se trouvent, gisant à terre, les bas-reliefs d'Assos, si intéressants pour l'histoire et la sculpture; là les superbes fragments venus d'Olympie et de la statue; le pédagogue des Niobides, manquant, comme on sait, au fût; le groupe de Florence, — un chef-d'œuvre en son genre de prix à lui, les statues colossales en grand rose, gris et rouge, des trois égyptiennes; là aussi deux chapelles monolithes et un sarcophage acheté au prix de 50,000 francs, etc., etc.

Maintenant c'est la cour, l'enclos où reposaient les morts de juillet, qui va servir de succursale, de débarras au rez-de-chaussée; c'est là, sous la pluie et la neige, que déjà se conserved l'admirable sarcophage de Thessaalonique, donné et envoyé par M. Gillet. Le roi de Bavière avait offert cent mille francs de ce sarcophage; M. Gillet préféra le donner pour rien à son pays. A tel regret en retour quelque gracieuseté, quel-que remerciement ? pas même un acte de réception ! Lorsque nous vîmes ce précieux monument, on était en train de vider l'eau croupie dont il était rempli ! Il n'y aurait pourtant qu'à replacer la tête des deux statues couchées sur le sarcophage; tout le reste est de la plus belle conservation et paraît sortir des mains de l'ouvrier. Ce sarcophage devrait orner la salle du Tibère ou celle des cariatides, et il serait aisé de lui trouver une place; mais M. Fontaine, l'architecte et maître absolu du Louvre, attend, dit-on, pour le placer, qu'il ait un pendant ! M. Fontaine s' imagine apparemment que l'Thessaalonique a une façade de sarcophages, et il veut avoir la paire. *Provisoirement*, l'envoi de M. Gillet, un des plus beaux morceaux que nous ait laissés l'art romain, va se détériorer au vent et à la pluie; et l'on ne prendra pas même la peine de le couvrir de paile.

Quand on pense qu'il ne faudrait que quelques journées d'ouvriers pour débayer tout cet encombrement, on peut à peine concevoir l'incurie et l'excusable négligence des conservateurs; ou, il y a dans ce rez-de-chaussée quatre belles et grandes salles, qui seraient aisé de nettoyer, et dont on pourrait faire un riche appendice au musée des Antiques... Mais nous nous lamentons ici inutilement, j'en ai peur, et nous nous espérons de voir la liste civile s'intéresser au sort de ces sarcophages, d'inscriptions ou de frises, quand elle menace de donner à l'étranger la Vénus de Milo ! *Mio! Mio! meliora videt!*

Notre piété envers l'art nous a emportés trop loin peut-être, et voici un courrier de Paris qui a bien l'air jusqu'ici d'un courrier du Louvre. Patience, ami lecteur, nous n'en avons pas encore fini avec le vandalisme. L'île d'Amour se meurt, l'île d'Amour est morte ! Il n'y aura plus d'île, il n'y aura plus d'amour. L'implacable maître de Belleville a juré dans son cœur d'effacer du monde cette île *à nommer*, et tout dans ses générations nous ont chargé, dansé, mangé et qui fut laigues de tant de flots du vent... *caractériste*. Si encore le cruel officier municipal faisait croire le lieu de plaisance, s'il se sentait du sein comme fit en-fermer sur les ruines de Milan, il nous resterait un nom le souvenir; le souvenir, dont la douce mélancolie nous consolait de ce que nous avons perdu. Mais non, le cruel, l'île d'Amour s'en va devenir l'île de la mairie ! O sacrifice, pur cent fois que la destruction ! autant vaudrait il de faire de Rome un marguillier et d'Abelard un prévôt des marchands. Là, dans ce cabinet particulier où si joyeuse compagnie entrerait le mardi gras, avec des rires, des chansons et des tostes éclatants, vous allez lire tout à l'heure un gros caractère sur la porte : *Succursale des pompes funèbres*. Là, dans la salle où l'on dansait, nos sans bours, où les agaçantes pierres chassaient-croisé devant les pétillants pierrots, ô amère ironie ! la sera précisément la salle des mariages !

Adieu donc l'arrondissement chimérique et charmant où se publiaient, entre deux quardrilles, les lions éphémères d'Arlequin et de Colombine ! Adieu, papiers, vendanges sont faites; adieu, il faut maintenant que le veau et le schalme cèdent la place à la caisse d'épargne; il faut que l'éclaire de la bergère des Alpes se métamorphose en l'éclair municipal; et le désordre du gardé nationale. Ainsi périssent toutes choses, et toute l'instabilité du monde; ainsi les meilleurs et les plus belles ont toujours le pire destin ! Et cependant je crois entendre d'ici ce maître cruel faire les fameux *très-bien*, *très-bien!* de son trop illustre collègue. Il s'endort dans son sacrilège, il s'y tortille, et vous êtes présents, vous tous, buveurs, danseurs, mangeurs, vous aussi, mesdames, veuves ou filles, de l'île d'Amour, que l'enquête a été ouverte le 20 de ce mois, et qu'avant huit jours, hélas ! tout sera dit.

Vous-voilà vous un autre exemple, plus douloureux encore, s'il est possible, de l'influence prosaïque qui gâte notre pauvre siècle, ne respectant ni les hommes ni les choses ? Vous vous rappelez ce fastueux parol de l'empereur de Maroc Sa Hautesse Resplendissante Abd-el-Rahman dit le Bel ! un dome de soie, avec des ornements en or pur; une lamelle vraiment impériale, en manière de tente, sous laquelle le Marocain et toute sa lignée se promenaient à l'aïse, en narguant les rayons impuissants du soleil ? Et bien ! ce parol, ce dome, cette tente, cette soie et cet or, ce fastueux parol, à l'instar de l'insigne du sultan de Maroc goûtait une fraîcheur éblouissante. Ainsi, nous aurons plus, plus, plus le grand national. Ainsi périssent toutes choses, et toute l'instabilité du monde; ainsi les meilleurs et les plus belles ont toujours le pire destin ! Et cependant je crois entendre d'ici ce maître cruel faire les fameux *très-bien*, *très-bien!* de son trop illustre collègue. Il s'endort dans son sacrilège, il s'y tortille, et vous êtes présents, vous tous, buveurs, danseurs, mangeurs, vous aussi, mesdames, veuves ou filles, de l'île d'Amour, que l'enquête a été ouverte le 20 de ce mois, et qu'avant huit jours, hélas ! tout sera dit.

arrêt sur son trophée. — Vous verrez que ce sera nous qui solderons encore les dettes criardes d'Abd-el-Rahman; et l'on va nous présenter, sous prétexte que nous avons fait la paix, tous les mémoires arriérés du grand Marocain, un drôle qui ne paie pas ses rillards;

A propos de Marocains, rassurez-vous, je ne vous veux point parler de la tournée nouvelle de ducs et pairs, — nous avons eu mercy de leurier un événement *mabouk* au théâtre d'Opéra. Il y avait un nigro sur la scène, l'opéra d'un homme noir, Ohello, lorsque parurent tout à coup, dans une loge de face, deux individus étrangers, qui semblaient sortir du fameux conte de Voltaire, le *Haron à Paris*, un mâle et une femelle, tatoués, peints, les lèvres fendues, les dents à nu et brillantes, avec une cheville de bois dans l'oreille et des lunettes vertes. C'était passablement dégoûtant à voir, mais le mot d'anthropophages ayant circulé dans la salle, le dégoût fit aussitôt place à l'admiration la plus vive, et, pour ma part, je ne pouvais plus détacher mes regards des magnifiques dents que possédait la femelle. Quelques-uns, à la vérité, sceptiques insupportables qui prétendent volontiers que la révolution de juillet a été faite par la police, quelques-uns, dis-je, soutenaient que ces deux bipèdes monstrueux n'étaient qu'une piquante facétie imaginée par M. le directeur de l'Opéra, et commençaient sur le visage de deux infortunés figurants. Mais aujourd'hui, il n'y a plus à en douter : ce sont bien des sauvages, icthyophages, cannibales entre leurs repas et troglodytes après sonner. « D'ailleurs, disent les naturalistes, l'humour des Nakionouk est extrêmement dure; et s'ils se livrent à l'anthropophage, c'est seulement par nécessité ! »

Les deux échantillons de cette intéressante peuplade semblaient se divertir assez peu dans la loge de l'Opéra; la femelle, ornée, comme nous avons dit, de lunettes vertes, gestaitait bien un peu, en signifiant les grands coups d'archet de M. Habeneck; mais le mâle avait l'air de s'ennuyer considérablement. — Ainsi vint autrefois au grand village l'illustre Chactas, vieillard plus prudent que le castor; il admira notre civilisation, puis s'en retourna dans son pays conter à ses compatriotes, en périphrases ingénieuses, les objets surprenants qu'il avait vus : « Un cylindre d'airain, couvert de peau d'onagre; » prosaïquement, un tambour. Et l'interprète à M. de Châteaubriand le récit que le Nakionouk fera sans doute à ses compatriotes de la soirée qu'il a passée au théâtre :

« Le lendemain (1), vers la première veille de la nuit, Ononhio me fit monter sur son traîneau, et nous arrivâmes au portique d'une longue cabane, qu'ombrageaient les flots des peuples. Par d'étroits passages, éclairés à la heure de feu renfermés dans des verres, nous pénétrâmes jusqu'à une petite hutte (*une loge*) tapissée de pourpre, dont une esclave nous ouvrit la porte. A l'instinct je découvris une salle où quatre rangs de cabanes sombres à celle où j'enfrais échant suspendus aux contours de l'édifice; des femmes à grande beauté, des héros à la longue chevelure et chargés de vêtements d'or, brillèrent dans les cabanes à la clarté des lustres. Au-dessous de nous, au fond d'un abîme, d'autres guerriers debout et pressés ondulèrent comme les vagues de la mer. Un bruit confus sortait de la forêt; de temps en temps de voix, des ris plus distincts se faisaient entendre, et quelques fils de l'harmonie, rangés au bas d'un large rideau, exécutaient des airs tristes qu'on n'écoulait pas. Tandis que je contempais ces choses si nouvelles pour moi, un silence tel que celui des perruches dans nos bois part d'un lieu inconnu; le rideau se replie dans les airs, comme le voile de la nuit touché par la main du jour, etc., etc. »

Mais hélas ! retourneront-ils dans leur petit village ces pauvres Nakionouks ? On dit que M. Porte, qui les a amenés, veut en faire don au Jardin des Plantes, où le public pourra les voir, derrière un treillage, quand il fera du soleil. Provisoirement l'Académie des Sciences médite de se livrer à toutes sortes d'expériences morales, intellectuelles et cliniques sur son deux sauvages; déjà un docteur, qui s'occupe d'optique, a essayé de naturaliser les lunettes vertes sur le nez de la femelle, et l'on tremble que M. Orfila ne veuille extraire son ferril d'arsenic de celle pauvre dame. Ah ! chaque, ah ! chasseresse, je vous salue une beau ciel bleu, beaucoup de chevreaux et un manteau de castor !

Les théâtres, — puisque nous sommes sur leur chapitre, — continuent à être frappés d'une stérilité désolante; cela finira bien par devenir une des sept plaies d'Égypte. L'Opéra chante de vieux airs, la comédie récite de vieux vers, les Variétés répète de vieux calembours, et M. Ancelet vient de donner un opéra-comique ! L'Odéon, l'Odéon lui-même, cet infatigable jouteur, ce *cursor* de longue haleine, l'Odéon ne nous a pas encore déçolé la moindre petite pièce en cinq actes et en vers ! A la vérité, on entend bien gronder l'orage derrière son rideau, mais jusqu'à présent nous n'avons pas vu l'effet de ces nuages amoncelés sur son horizon. — Heureusement voici la pluie et le froid; et l'heure va sonner où dramaturges et vaudevillistes vont faire feu de toutes leurs pièces. En attendant, la seule nouvelle dramatique que nous ayons à vous donner, ce n'est pas une première représentation, ce n'est pas une reprise, ce n'est pas même un dédit, c'est la construction d'un nouveau théâtre. Le privilège en a été concédé à MM. Ferdinand Laloue et Victor Francou, les deux illustres *almogaves*, comme vous savez, cirque d'hiver et cirque d'été; le nouvel établissement s'appellera *Hippodrome*, et sera situé immédiatement après la barrière de l'Étoile. Le spectacle se composera de courses à cheval, en char, à pied, de marches triphales, de classes, d'exercices de toutes sortes. Les travaux de bâtisse, qui doivent durer deux mois, commenceront au mois de janvier; on parle de propositions gigantesques, dans le goût des arènes de Nîmes ou de Vérone. Dix à douze mille spectateurs pourront trouver place dans ce vaste théâtre, qui aura 515 pieds de longueur et 200 de largeur. Les représentations auront lieu tous les diman-

(1) *Les Natchez*, liv. 6.

ches et deux autres fois par semaine, au gré des directeurs. Ainsi nous voilà donc en pleine antiquité. L'Odéon nous avait déjà montré le théâtre grec, maintenant nous allons avoir le cirque romain, nous y verrons défilier les villes captives *in arce*, les troupes de prisonniers marocains et l'illustre parol... quand il aura été payé; nous y verrons ces fameuses courses de char qui ensanguinaient si souvent Byzance; déjà l'on prétend que les cochers de face se partagent en *factions verte et bleue*. Mais, par malheur, c'est encore question ni de combats de lions ni de gladiateurs. Ce double déshonneur nous sera refusé jusqu'à nouvel ordre.

J'achève de vider mon sac de nouveauté. — On vient de découvrir, dans l'ancien hôtel de mademoiselle Guimard, rue de la Chaussée-d'Antin, n. 9, une cassette en marqueterie, très-bien conservée, provenant de l'héritage de la célèbre danseuse. Divers bruits circulent sur le contenu de ce coffre mystérieux; les mieux informés savent qu'il contient trente lettres adressées à la Guimard par des écrivains célèbres et par de hauts et puissants personnages du temps; on cite, entre autres, le prince de Soubise et le vainqueur de Fontenoy, ce brave maréchal de Saxe, dont on voudrait faire un académicien et qui écrivait naïvement : *Ms veule me fare de la calemie, sela n'iret come une cage a un chas*. — La Harpe a dit quelque part que l'Académie recevait dans son sein les grands seigneurs à titre d'amateurs des lettres !

Les journaux annoncent que l'on peut visiter, boulevard des Italiens, une magnifique collection des quatre mille fruits des tropiques, imités avec la plus rare perfection. — Enfin, nous lions dans une feuille ultra-catholique : « M. le marquis de Fandos vient de mourir à Bordeaux; » et descendant d'Armand-Guillaume de Barbazan, chambellan du roi Charles VII et général de ses armées, honoré par son maître du beau titre de chevalier sans reproche, qu'on enterra à Saint-Denis, après du roi, comme le comtable Duguesclin, dont il avait eu la valeur. Charles VII lui permit de porter les trois fleurs de lis de France, sans brisure, et lui donna dans ses lettres patentes, le titre de restaurateur du royaume et de la couronne de France. — Vous rappelez-vous du mot philosophique de l'épicer de Gavarni, dans le *Diable à Paris* : « Qu'est-ce que ça me fait ? » Bossuet, qui a si fort tonné, dans ses oraisons, contre les vanités des vanités, n'a rien trouvé qui vaille ce simple mot-là ! — Qu'est-ce que ça me fait ? »

P. S. Nous recevons d'un de nos lecteurs un avis charitable, où l'on relève une erreur qui nous est échappée dans notre dernier *Courrier de Paris*. Trompés par une notice biographique que nous avions sans les yeux, nous avions placé à Franconville le château de madame d'Hoste. Notre correspondant nous rappelle courtoisement que ce château n'était point à Franconville, mais à Sannois, — tout près de là, d'ailleurs. Nous nous empresseons de rectifier notre erreur.

Inauguration de la statue de Du Quesne à Dieppe.

Dieppe vit naître en 1610 un enfant appelé à devenir la plus grande gloire peut-être de la marine française. La fin du règne de Louis XIII, la régence d'Anne d'Autriche, les plus belles années du règne de Louis XIV, brillèrent de l'éclat qu'il répandit sur elles les beaux faits d'armes du héros dieppois. Du Quesne vint tout à tour les lottes espagnole, danoise, anglaise et hollandaise; Du Quesne porta la gloire du pavillon français à une hauteur qu'elle n'avait jamais atteinte et qu'elle ne devait pas de longtemps dépasser. Il ne fut pas néanmoins élevé à la dignité militaire à laquelle son courage, ses services, son génie, faisaient un devoir de l'appeler. Ce voudrais bien, monsieur, lui dit Louis XIV, déjà sous l'influence de son confesseur, que vous ne m'empêchiez pas de récompenser les services que vous m'avez rendus comme ils méritent de l'être; mais vous êtes protestant, et vous savez quelles sont mes intentions à l'égard de sa femme, qui lui dit : « Il faut répondre ! Out, sire, je suis protestant; mais mes services sont catholiques. » Le même fatalisme qui empêcha d'aller tout envers le héros vivant ne permit pas davantage de se montrer respectueux envers ses restes. Son fils aîné fit porter son cœur dans la terre d'Aubonne de l'État de Berne, et lui fit ériger là un tombeau qu'on murmurait rendu ingrat par de détestables influences envers celui qui lui avait assuré l'empire de la mer, eût sa conscience intéressée à ne pas lui faire élever.

Dieppe a voulu réparer autant qu'il était en elle deux siècles d'injustice. Elle a voulu que la statue du plus noble de ses enfants s'élevât dans son enceinte pour recevoir des hommages tardifs sans doute, mais dont l'enthousiasme et l'éclat pussent effacer le souvenir d'un coupable abandon. Tout Paris a pu voir exposé au milieu de la cour du Louvre la statue de Du Quesne, composition énergique et inspirée qui place à un rang si distingué parmi nos premiers sculpteurs son auteur, M. Dantan aîné. Par une alliance immense appuyée sur les murs de Dieppe le 14 du mois dernier, l'administration municipale de cette ville prévint ses habitants que le roi, la reine et la famille royale honneraient de leur présence cette solennité, dont elle indiquait en même temps le projet de programme. Mais par suite d'un contre-ordre interprété de façons diverses, le roi, la reine et leur famille ont été remplacés par M. le préfet de la Seine-Inférieure. Le compte à été grand, le changement a été trouvé malheureux. On a pensé qu'il fallait plus que M. Dupont-Delort pour réparer dignement les torts de Louis XIV. Mais comme toutes les fêtes populaires, celle-ci, malgré tout, ne pouvait manquer d'être imposante, et le compte que nous en recevons prouvera qu'elle l'a été.

Le dimanche 22, premier jour de cette solennité, dès le matin la ville entière était sur pied; les habitants des envi-

rons, des citoyens, des étrangers accourus de toutes parts se dirigeaient vers la plage, où les autorités et les corporations convoquées pour former le cortège devaient se réunir. Au lever du soleil, des salves d'artillerie avaient été tirées sur terre et sur mer; la générale avait été battue dans toutes les rues de la ville; les édifices publics, les bâtiments du port et de la rade, et un grand nombre d'habitations particulières avaient été pavés. Les gardes nationales de Dieppe et de l'arrondissement étaient sous les armes, et l'on voyait en mer l'escadre du contre-amiral La Susse, qui avait reçu peu de jours auparavant l'ordre de quitter momentanément le Tréport, où il retournera prendre le roi pour le conduire à Fortsmoulin, et de venir concourir à la fête dieppoise.

A midi le cortège s'est mis en marche pour se rendre de la plage, en face de l'hôtel de ville, à la place d'Armes, où la statue est érigée. Il se composait d'un peloton de gendarmerie à cheval, — d'un peloton de cavalerie de la garde nationale, — d'un peloton d'infanterie de cette même garde, musique en tête, — d'un peloton de marins de l'Etat, de gardes d'honneur de la statue, revêtus du costume de la marine royale de l'époque de Du Quesne avec bannière, — de pêcheurs dieppois en costume du temps avec bannière, — de patrons de barques, — de novices et mousses avec un

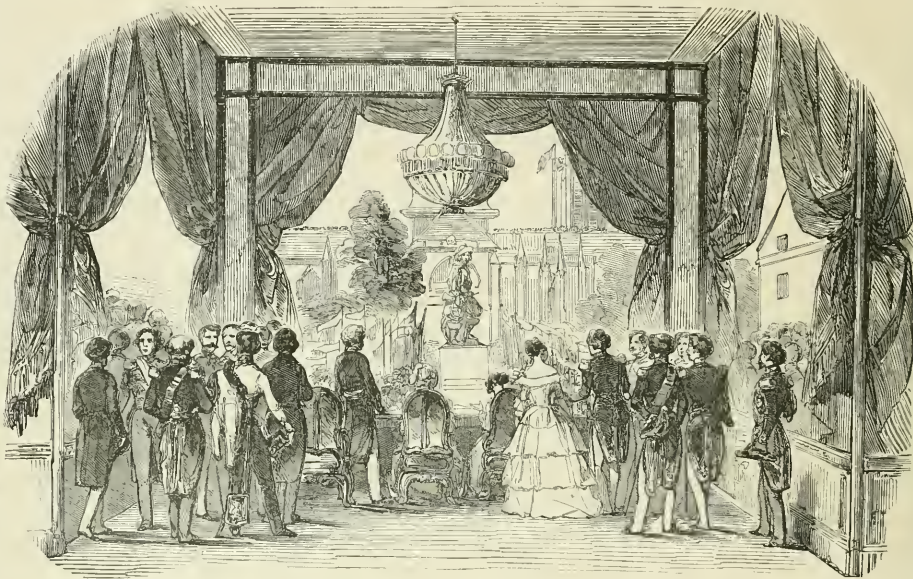


(Armes de la ville de Dieppe.)

les batteries de terre et de mer. Les différents corps de musique ont fait entendre des fanfares. La société musicale a exécuté une cantate. Ensuite il y a eu défilé général, salves nouvelles au coucher du soleil, illuminations brillantes en verres de couleur à la nuit, et enfin a été tiré un feu d'artifice qui, si le temps l'eût permis, aurait plus fidèlement représenté le bombardement d'Alger, en 1682, par Du Quesne, dont cette expédition brillante termina les exploits, comme sa reproduction et l'apothéose de l'immortel héros ont terminé cette première journée.

Le lendemain lundi 25, à onze heures et demie du matin, des salves tirées sur mer et sur terre ont annoncé la continuation de la fête. A midi, conformément aux traditions historiques de Dieppe, un navire pavé et portant à ses mâts et à ses vergues les prix destinés aux vainqueurs dans les jeux annoncés, est parti de l'hôtel de ville, a parcouru la ville en passant devant la statue, monté par des mousses et faisait des salves, et s'est rendu successivement aux lieux désignés pour les jeux et exercices, qui se composaient d'une cible au canon avec but flottant sur la rade, tirée par les artilleurs de la garde nationale et de la place, de courses à pied avec bannières, et de mâts perpendiculaires sur la plage et horizontaux sur l'eau. — Le soir, dès sept heures, des orchestres placés sur la plage ont donné le signal de danses publiques; une représentation gratuite a été donnée au théâtre, où des places avaient été réservées pour des députations du cortège; enfin, un bal a été offert par la municipalité à de nombreux invités, dans les salles de l'hôtel de ville.

Le mardi 24, l'escadre qui était venue du Tréport, et à laquelle s'étaient joints, par ordre, le cotre de l'Etat le *Rigoleur*, qui fait le service du port du Havre, et plusieurs autres bâtiments légers, a fait les principaux frais des plaisirs de la journée. L'administration municipale avait demandé que l'on reproduisît le simulacre de combat naval qui fut donné dans la rade de Dieppe par Du Quesne, le 2 août 1647, en présence de Louis XIV et d'Anne d'Autriche, et dont l'histoire a conservé la description. Notre marine a eu là, elle aussi, son camp et ses manœuvres de Metz, et si le bulletin



Inauguration de la statue de Du Quesne, à Dieppe, le dimanche 22 septembre 1844.



Matelots dieppois. — Costume de l'époque.



Marins de la marine royale du temps de Du Quesne.



Matelots polletais. — Costume de l'époque.

d'Isli a électrisé les troupes que commande M. le duc de Nemours le retentissement des batteries flottantes de l'Anger et du Mogador semblait résonner encore aux oreilles des

équipages sous les ordres de l'amiral La Susse, et venir se joindre à l'admiration qu'inspire à bord de nos vaisseaux le grand nom de Du Quesne, pour augmenter leur élan et porter

au comble leur enthousiasme. Dieppe conservera longtemps le souvenir de ces trois journées, qui ont dignement acquitté la dette de la France entière.

Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre.

RÉCIT PHILOSOPHIQUE, SENTIMENTAL ET PITTORESQUE.

Voir tome III, pages 249, 265, 509, 573, 589, et tome IV, page 21 et 45.

CHAPITRE XIV.

LA PRISON. — HISTOIRE D'UN ÉTUDIANT DE PARIS.

Lorsqu'ils furent enfermés dans la prison et couchés sur la paille municipale qui leur servait de lit, nos deux héros, agités par des sentiments opposés, ne songèrent guère au sommeil, et, sans se rien dire, ils rêvaient l'un et l'autre à l'étrange position où la fortune venait de les jeter. Oscar se trouvait simplement penaud, et plus il creusait sa situation, plus aussi il sentait s'augmenter sa déconvenue; la châtelaine, au contraire, dont l'héroïsme n'avait pu être abaissé par les récits de ces ignobles détraqueurs, tout à fait indignes du beau nom de brigands, songeait avec orgueil que la guerre était déclarée désormais entre elle et la société, et, avec une exaltation de courage, elle acceptait de grand cœur cette lutte magnifique qu'elle avait toujours désirée.

L'insomnie de nos deux personnages était troublée d'ailleurs par de profonds gémissements qui sortaient de temps en temps du fond de la chambre; il y avait là sur un matelas un prisonnier blessé ou malade, et, assis à son chevet, un ami qui le veillait. Oscar trouvait bien sinistres ces gémissements arrachés à la douleur, mais sa compagne les accompagnait très-pittoresquement avec ses idées poétiques sur les cachots, les geôliers, les victimes et les chaînes de fer. — Au matin, on vint enlever le mourant pour le transporter à l'hospice de la ville voisine; la jeunesse, la belle figure, la pâleur

broyants éclats de rire, partis de la chambre voisine, virent me tirer de ma chambre; j'entendis une femme se débattre le long de la cloison, et se plaindre qu'on la chatoillait; en même temps une voix de Stentor entonnait je ne sais quel refrain gaillard composé de notes énergiques et stridents à faire trembler les vitres, et le plancher s'ébranlait sous une danse vigoureusement exécutée. — L'occasion était trop belle pour que je la laissasse échapper; je sautai à bas de mon lit, m'enveloppai de ma houppelande, et, tout tremblant de mon entreprise, j'allai cogner chez mes joyeux voisins.

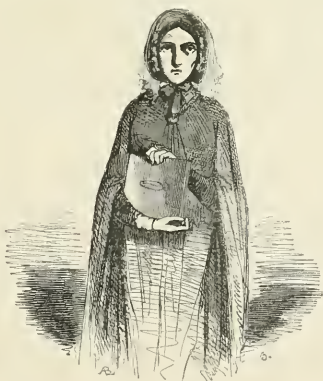
« Entrez ! » lit la voix de Stentor.



Sans cesse passaient et repassaient devant mes yeux charmés les riantes figures de Gavarni, ses couples d'amants, ses étudiants qui marchent les mains croisées et pressés sur le bras de leur ouïe du jour.



J'ai là, d'ailleurs, une bouteille de kirchen de mon pays sur lequel je désirerais tout un noir vêtu venant.



(C'est une grande fille habituellement vêtue de brun, pâle et sèche.)

« Hardiment j'entrebâillai la porte, et, avançant la tête, je saisis la compagnie de l'air le moins gauche qu'il me fut possible.

« Messieurs et dame, disais-je, l'honneur que j'ai d'être votre voisin m'interdit tout à fait de dormir, et puisqu'il faut que je sois éveillé, je voudrais bien l'être en votre aimable compagnie, si vous le permettez... J'ai là, d'ailleurs, une bouteille de kirchen de mon pays sur lequel je désirerais tout connaître votre sentiment.

« Le Stentor consulta les visages de l'assemblée, et comme ils étaient favorables à ma motion, il me cria une seconde fois d'entrer, me qualifiant de jeune inconnu, et me recommandant, sur toute chose, de ne point chatoillier mademoi-

selle Nini, « possesse de son état, et vierge entre ses repas, tous les jours de dix à quatre, dans l'atelier de M. Paul Delaroché. »

« La fraternisation, grâce à mon excellent cordial de la forêt Noire, fut vite faite, et, muni d'une énorme pipe qui me donna un maintien, je me mis à regarder mes hôtes de tous mes yeux, bien persuadé d'avance que j'allais trouver mon plaisir et mon profit dans ce spectacle si nouveau pour moi.

« Je n'entreprendrai point de vous donner ici la description d'un rout d'étudiants, et je laisse volontiers à votre imagination le soin de combiner ensemble les pipes allumées, les verres emplis, les figures éclairées par la flamme bleueâtre du punch, les bouches qui rient et qui chantent... de manière à former un tableau qui soit on ne peut plus flamand. Seulement il faudra, comme détails particuliers, placer sur votre toile, d'abord ce grand jeune homme blond, debout devant la glace, se débattant en silence, et gesticulant des bras d'une façon peu biblique, comme s'il se faisait vis-à-vis à lui-même dans un en-avant-deux; puis notre ami le Stentor, étendu sur le canapé tout de son long, et contant ainsi de sa plus belle voix, sans se soucier que personne prêt l'oreille à son récit :

« Quand j'étais à l'isthme de Panama, il m'arriva, sur ma foi, une aventure fort piquante... Figurez-vous que les indigènes de ce pays ont reçu de la nature une poche de ventre, semblable à celle du kangourou ou sarigue, et que l'on pourrait aussi comparer à la poche que les douaniers ont sur le devant de leur tablier... »

« Ici le conteur étirna fortement.

« Le Stentor m'assait ainsi aux richesses de sa voix formidable les ressources d'un esprit fertile et factieux; plus tard, j'appris que sa drôlerie consistait : primo, à feindre d'avoir parcouru tous les pays du monde et d'en avoir rapporté des détails de mœurs exorbitants, quoiqu'il fût au su de chacun qu'il n'avait jamais voyagé que de Paris à Meaux, sa patrie, et de Meaux à Paris, sa résidence; secundo, à semer ses récits pittoresques de forts éternuements, on ne peut pas plus naturels; tertio, à mêler le mot de douanier dans



(Nous nous assimes sur un banc et il me conta ce qui suit.)

toutes les phrases auxquelles il voulait donner du piquant.

« Pendant que les uns buvaient, et que les autres fumaient et que le Stentor habillait dans le vide, j'entendis une voix qui s'écriait :

« Eh! le Cimbre, est-ce que tu dors? »

« Je regardai dans le fond de la chambre, et j'aperçus le Cimbre assis sur le lit, les deux pieds sur la couverture, et les mains jointes devant ses genoux, serrés l'un contre l'autre. C'était un jeune homme barbu, de vingt-cinq ans à peu près, l'air froid, la levre dédaigneuse ou emmyve; auprès de lui était mademoiselle Nini, qui appuyait sa tête somnolente sur l'oreiller. Le Cimbre paraissait s'occuper de toute autre chose que de ce qui se faisait ou se disait dans la chambre; ses yeux fixes ne regardaient rien, et sa pipe, établie à demeure dans le coin de sa bouche, était éteinte depuis un temps, sans qu'il s'en fut encore aperçu.

« Comme j'examinais avec attention ledit Cimbre (il s'appelait Louis Lambert, et ses amis, à cause de sa mine quelque peu larouche, avaient naturellement altéré son nom en celui de Cimbre), quelqu'un ouvrit la fenêtre pour renouveler l'atmosphère de la chambre, et, tout à coup, nous entendîmes distinctement les sons d'un piano, qui semblaient sortir d'un des étages inférieurs.

« Tiens, s'écria la petite Nini, il paraît que la Louise n'est pas encore couchée. »

« Le Cimbre avait somnolamment pâli, ses mains tremblaient, son oeil brillait d'un feu sombre; repoussant durement la posette, qui venait d'appuyer une de ses mains sur son épaule, il s'éleva du lit où il était assis, saisit un cor de chasse accroché au-dessus de la cheminée, et se mit à en sonner de toutes ses forces par la fenêtre ouverte.

« Gare le commissaire ! » s'écriait l'assemblée.

« Mais le Cimbre sonnait avec fureur, sonnait envers et contre tous, sonnait sans regarder à gauche, jusqu'à ce qu'enfin, épuisé, il jeta l'instrument, et vint se précipiter sur le lit, cachant sa tête dans l'oreiller.

« Or ça-t-il donc? » demanda mademoiselle Nini.

« Mais le Stentor, toujours étendu sur le canapé, contait ainsi dans le désert :

« Quand j'étais en Bavière... notez que les Bavares sen-



(Mademoiselle Nini appuyait sa tête somnolente sur l'épaule du beau brun.)

du prisonnier, les larmes et le désespoir de son ami, qui était forcé de lui dire adieu, tout contribuait à exciter vivement la curiosité de la châtelaine; et, malgré sa douleur, l'ami du malade, vivement sollicité, ne se refusa point à la satisfaire. Il s'assit sur la paille du cachot, et commença en ces termes :

« Vous ne connaissez guère, j'imagine, ce qu'on nomme le quartier latin de Paris, et pour vous bien faire comprendre l'histoire de mon ami, je dois vous tracer un tableau fidèle de ce monde dans lequel il a vécu et souffert. Permettez-moi donc de prendre mon récit d'un peu haut.

« J'avais, il m'en souvient, élu mon premier domicile dans l'un des hôtels renommés de ce fameux quartier latin; tout frais arrivé de ma triste ville, où il n'y avait point de jeunes gens, je me faisais une fête intérieure de vivre désormais dans ce brillant quartier, que mon imagination mythologique me représentait comme le temple éternel de la Jeunesse. Seul, au fond de ma sombre alcôve, sous les rideaux fanés d'un hôtel garni, j'éprouvais une émotion de vive gaieté que je ne connaissais point encore, et, oubliant déjà les sempiternels cheveux gris de ma province, je sentais ma propre jeunesse s'accroître, pour ainsi dire, de toute celle de ce monde de vingt ans où je me trouvais jeté. La nuit s'avancait; mais je demeurais les yeux clairement ouverts dans les ténèbres de ma chambre, composant en mon cœur je ne sais quel dithyrambe sur la jeune saison de l'homme en général, et en particulier sur cette race toute printanière que l'on nomme les étudiants. Sans cesse passaient et repassaient devant mes yeux charmés les riantes figures de Gavarni, ses sveltes corsages et ses montaches cavalières, ses couples d'amants, si gracieux et si crânes à la fois, ses étudiants qui marchent les mains croisées et pressées sur le bras de l'heureux du jour, ses hardis lumeurs, les bras fièrement enfoncés dans leurs poches jusqu'aux coudes et portant le nez en l'air avec l'arrogance du fameux César de Bazan; tout cela uni à des tentures de quadrilles et de valses que je m'imaginai entendre résonner dans mon oreille, tout cela enveloppé d'une nuée blanche de tabac, que je respirais avidement, comme un parfum de liberté, de jeunesse, de gaieté, de plaisir et de fraîches amours.

« Tout à coup, comme je rêvais ainsi les yeux ouverts, de

lent le bonheur d'une heure, ni plus ni moins qu'un donanier... »
 « Ici il éternua.

« Le jour commençait à poindre; la réunion se sépara. Couché sur son lit, le Cimbre ne rennait pas, et, quand je lui souhaitai le bonsoir, il sembla ne point m'entendre.

« Il est malade, me dit la petite Nini; je vas lui faire un ergot ».
 Je sortis là-dessus, fort en peine de deviner le mot de cette phrase en musique qui avait été jouée devant moi, et soupçonnant l'existence d'un mystérieux chagrin dans cette chambre tout à l'heure remplie de bruits joyeux et de rires éclatants.

« Je m'attachai dès lors à gagner l'amitié de mon voisin; passant chez lui la plus grande partie de mes journées, ou plutôt de mes nuits, je lui parlais, avec cette ouverture de la première jeunesse, de mes vœux d'enfance si maussades et si tristes, de la joie que j'éprouvais enfin en touchant au seuil de la vie, et en naissant au monde parisien, dont le charme lointain attristait toutes les existences de province; je lui disais aussi mes espérances, mes projets, que sais-je encore! tout ce que j'avais en tête. Le Cimbre était peu accoutumé à entendre un semblable langage; il ne me répondait rien; mais je lisais dans ses yeux une attention bienveillante, souvent même un intérêt marqué. — La petite Nini ne trouvant rien, m'avait significativement surnommé Ninofoise; et le Stentor ne pouvait me regarder sans éternuer.

« Un jour, enfin, que je m'étais animé en parlant d'avenir, le Cimbre me serra la main, et son front me sembla s'assombrir encore; puis, après un moment de silence, — « Pourquoi restez-vous dans ce quartier? me dit-il; vous n'êtes point pour étudier le droit ni la médecine... Qui diable vous retient donc ici? A votre place, je n'y serais pas demeuré vingt-quatre heures, je vous le jure... Est-ce que vous ne vous emmenez pas horriblement dans notre joyeux monde? ou trouvez-vous si récréatifs le tabac, la bière de Strasbourg et le jeu de dominos, que vous n'espérez rencontrer rien de mieux ailleurs? »
 — Vous vous emmenez donc? lui demandai-je tout surpris.

« Cela vous étonne, n'est-ce pas? J'ai en effet la réputation de m'amuser comme pas un du quartier; je suis le Vestris de la Chambrerie, je possède l'art du tapage mieux que les anciens bouzings, je bois d'une façon qui ferait envie au forrier de Babelais, et je suis l'amant de la créature la plus lâchement dépravée du droit et de la médecine. Eh bien! envie de tous, je veux être damné si, depuis cinq ans que je fonde le Code, je ne m'enlève pas à la mort... comme un donanier! dirait mon ami Cochlut (le Stentor). Voyez-vous, un fond de tout cela, est une affreuse monotonie, une maussablonie uniforme: l'estaminet, du matin au soir, jour et nuit; voilà notre vie, toute notre vie. Ma chambre infime, estaminet! et mon lit, encore, estaminet! L'estaminet! Ma parole d'honneur! il faut être un Allemand de l'Allemagne pour avoir inventé une pareille existence... N'avez-vous jamais éprouvé la stupeur où nous laisse le dernier moment de l'épage? Après de grands cris, le silence ne vous est-il pas d'un poids affreux? Eh bien, cette stupeur et ce lourd silence, c'est le fond de notre vie, souvent bruyante, mais plus souvent morte et plate. Ennuï dans nos éternels plaisirs, ennui dans notre désordre, ennui dans cet aride travail que nous entreprenons entre deux baillements, dans ces livres qui que nous jetons au feu le lendemain de nos exámenes! Ennuï, toujours et partout... à moins que l'on ne souffre! »

« Je le vis pâlir en prononçant ce dernier mot; et, par un mouvement d'amitié compatissante, je lui pris la main.

« Allons au Luxembourg, me dit-il d'une voix brusque et dure, je vous contai cela; aussi bien ai-je besoin de Coulant mon chagrin à quelqu'un; et je crois que vous ne comprendrez mieux que mon ami Cochlut. »
 « Nous nous élançâmes dans une des allées solitaires du jardin, faite en herceau et terminée par une blanche maison. L'air était pluvieux et froid, et la promenade presque déserte. Mon compagnon marchait si rapidement, que j'avais peine à le suivre; et il ne parlait point encore, plongé dans ses pœmbles souvenirs; enfin il rompit brusquement le silence.

« J'aime, me dit-il; je vous croyais clairvoyant assez pour vous en apercevoir.
 — Et vous n'êtes point aimé? lui demandai-je d'une voix que je m'efforçais de rendre ferme.
 « Il hésita un instant, et avec un effort visible.
 « Non! fit-il; non, je ne le suis point, je ne le serai point! »

« Il y eut encore un moment de silence.
 « Pourquoi désespérer? — Je ne le serai point, je ne le serai jamais! » reprit-il soudainement.

« Nous nous assîmes sur un banc, et, sans plus s'interrompre, il me conta ce qui suit:
 « Mademoiselle Louise, la Louise, comme vous l'avez entendu appeler l'autre nuit, est la nièce de notre maîtresse d'hôtel; elle habite sous le même toit que nous, on plutôt elle y habite... mais sans doute vous ne l'aurez point aperçue le soir de votre arrivée, et le lendemain même elle est partie. — C'est une grande fille, habilement vêtue de brun; pâle et sèche, elle n'a de beaux dans toute sa personne que ses grands yeux noirs et profonds, qui parfois jettent sur sa figure mate je ne sais quelles lueurs brillantes mais sévères. Elle est élève du Conservatoire, et marque déjà, sinon un talent supérieur, au moins une vocation que les plus grands musiciens lui envierient. Silencieuse et modeste, elle se tenait à l'écart, presque toujours enfermée dans sa petite chambre, et vivant dans l'unique compagnie de son piano; tout le monde, à l'hôtel, la respectait; et son air était si sérieusement et si simplement honnête, qu'il n'entraîna dans la tête d'aucun de nos libertins oisifs de lui adresser la plus

petite galanterie. — C'est là, je crois, la plus belle louange qu'on puisse donner à une femme.

« J'arrivais dans l'hôtel lènant par le bras cette insignis Nini, et précédé par ma réputation accomplie de casseur d'assiettes et de colporteur de pipes; je devais donc m'attendre à ce que mon entrée fit événement dans ma nouvelle résidence. La maîtresse d'hôtel, qui connaissait mon fameux renom, me reçut toute troublante, s'émouant déjà de voir sa maison mise à fon et à fang; sa mère, assise à côté d'elle, lisait dans un cahier de musique; et, quoique le garçon m'eût annoncé à haute voix sur le seuil même du salon, elle ne leva pas même les yeux de sa lecture, et ne prit nullement garde à moi. — Je la jetais laide, et ne m'étouai plus du sincère respect que mes camarades faisaient unanimement profession de lui porter.

« Le soir du même jour, je rentrais du bal public, harassé et empué, plus que de coutume, de m'être si fort diverté; j'ouvris la fenêtre de ma chambre, et, surpris que je sois précisément l'opposé d'un élégiaque, je fus surquis de voir le ciel si beau. A ce moment, j'entendis, comme l'autre nuit, les sons du piano, accompagnés d'une voix grave et sonore, qui me pénétra tout de suite, et me causa je ne sais quel trouble. — J'appelai le garçon, et je sus que c'était le piano et la voix de mademoiselle Louise que je venais d'entendre.

« J'allais me remettre à la fenêtre pour écouter encore cette belle musique, si bien d'accord avec l'heure de la nuit et le beau ciel qu'il faisait, lorsque mademoiselle Nini, se désolant, entonna, de sa voix traînante et enrouée, le refrain d'une sale chanson, qui me jeta en une colère inexplicable, et dont, le lendemain, j'eus grand-peine à me rendre compte. »

(La suite à un prochain numéro.) ALBERT AUBERT.

Chronique musicale.

OPÉRA-COMIQUE: *La Sainte-Cécile*, opéra-comique en trois actes, paroles de MM. ANCELOT et ALEXIS DE COMBEROUSSÉ, musique de M. MONTFORT.

— Sainte Cécile! Quel titre pour un opéra-comique! M. Crosnier veut-il se faire entrepreneur d'oratorios?

— Lecteur timoré, n'allez pas crier trop vite à la profanation. Êtes-vous assez peu expérimenté d'ailleurs pour ignorer qu'on ne doit jamais accepter les titres qui vous bénédictent d'inventeur? Rien n'est moins édifiant, je l'avoue, que l'histoire que je vais vous raconter; mais, par compensation, rien n'est plus étranger à la sainte protectrice des musiciens; et si MM. Ancelot et de Comberousse ont attenté quelques fois à vos convenances, au bon sens et au bon goût, on ne peut les accuser du moins d'avoir attenté à la gloire de sainte Cécile.

Il s'agit tout simplement d'un peintre et d'un tableau. Le tableau représentait sainte Cécile, et voilà le seul prétexte qu'il eût l'Opéra-Comique, pour faire, avec son affiche, concurrence au calendrier. Cela dit une fois, il n'est plus question de sainte Cécile. Donc, passons outre, et laissons le tableau pour nous occuper du peintre.

Ce peintre s'appelle Vanloo. — Comme! dites-vous. — C'est celui-là même dont vous avez tant entendu parler, et qui jouit, pendant quinze ou vingt ans, d'une gloire si éclatante; c'est le successeur de Boucher, c'est le rival de Vien, c'est le fils de Vanloo l'ancien, Vanloo le superbe. Chargé de peindre une sainte Cécile dans la chapelle d'un couvent, il a avisé, dans je ne sais quel recon de ce couvent, une jeune pensionnaire dont les traits élégants et délicats, la riche chevelure blonde, les yeux bleus, au regard à la fois vif et profond, et le fin sourire, ont fait sur son imagination une impression ineffaçable; si bien qu'il n'a su donner à la sainte un autre visage que celui de la pensionnaire...

— Comme! C'est l'historien d'Eustache Lesueur, apercevant mademoiselle de Lafayette dans le couvent de Picpus; j'ai vu cela tout au long dans *Une maîtresse de Louis XIII*, roman de M. Saintime, qui m'a beaucoup amusé.

— Je vous en félicite; mais si vous m'interrompez toujours...

— Je ne vous interromprai plus. Continuez.

— Comme Lesueur, Vanloo est devenu amoureux de son modèle. Non content de ce grand portrait qu'il laissait au couvent, il en a fait un autre, un petit, qu'il porte habilement dans la poche de côté de son frac, et qui ne l'a pas quitté un seul instant pendant son voyage d'Italie.

— Comme! comme! j'ai vu cela cent fois pour le moins.

— Eh bien! quand vous le lirez une fois de plus, où est le mal? Voilà Vanloo de retour, et il n'est pas homme à traverser le Languedoc sans aller rendre ses devoirs à M. le duc de Gesvres, qui fut son protecteur et qui gouverne cette belle province au nom du roi. Or, M. le duc, qu'il avait laissé garçon ou veuf, s'est marié pendant son absence; et qui a-t-il épousé? justement cette petite pensionnaire dont Vanloo a le portrait dans sa poche et le souvenir dans son cœur.

Vanloo, amoureux de la femme de son bienfaiteur, n'est pas capable de compromettre son bonheur domestique et de tendre des pièges à sa vertu. Il s'élèvera en conséquence, mais sans trahir le secret de son cœur; sur ce point sa résolution est bien prise. Mais, si l'homme propose, Dieu dispose; je veux dire que Dieu fait tomber entre ses mains un billet dont la lecture change toutes ses dispositions.

Il faut savoir que M. de Gesvres a pour voisins de campagne la duchesse de Frouac, la comtesse de Guinès, la marquise d'Esparbelles. Vous savez ce que c'était que ce duc de Frouac, fils du maréchal de Richelieu; il avait hérité de tous les vices de son père; mais il n'avait pas l'avisit, les agréments et le courage qui firent pardonner tout de Médicis un conquérant de Port-Mahon. Quant à madame d'Esparbelles, les mémoires du duc de Lauzun vous la feront connaître; et, si vous manquez de renseignements précis à l'endroit de madame de Guinès, il vous suffira sans doute de savoir qu'elle

était amie intime de madame d'Esparbelles et de M. de Frouac. Qui se ressemble s'assemble. Et je puis vous dire d'ailleurs quel est le complot qui réunit aujourd'hui ces trois honnêtes personnages, et dont Vanloo a surpris le secret.

Madame de Gesvres est mariée depuis plus de six mois; elle a été présentée à la cour; elle a passé tout un hiver à Versailles, et pourtant elle n'a pas encore d'amant! Vous comprenez combien cela doit paraître désolant à madame de Guinès et à madame d'Esparbelles. Elle partage exclusivement ses affections entre son serti, son arrouget et son mari! Cela n'est-il pas bien humiliant pour M. de Frouac, qui se trouve là? — Venez-vous, monsieur de Frouac, et venez-vous par la même occasion, où vous êtes perdu de réputation à tout jamais. » Ainsi parlent ces deux femmes de bien; et le duc, qui tient à sa réputation, se dévoue à l'entreprendre, et leur promet merveilles. A la vérité, il n'aime pas madame de Gesvres le moins de monde; mais il faut bien appartenir à vivre à cette petite fille.

Cela n'est pas facile pourtant. Elle lui tient obstinément rigueur, et, ce qui est bien pis encore, elle se moque de lui. D'ailleurs M. de Gesvres ne la quitte guère, et, en pareil cas, la présence d'un mari est toujours plus ou moins incommode.

— Allons, mesdames, je ne saurais tout faire; il faut que vous m'aidez un peu. Chargez-vous d'écartier le mari, pour que je puisse pénétrer jusqu'à la femme. Que diable! un sourire agaçant, une œillade provoquante, un mot encourageant, vous coûtez assez de courage pour braver tous les dangers d'un col ferme et d'un front intrépidé.

Le laisser-aller de cette composition étonne un moment madame la comtesse et madame la marquise, qui font d'abord les précieuses; — Ce ne sera pas moi... — Et moi... — Que madame se charge de l'opérer. — Madame en bien plus sûr que moi d'y réussir. — Tenez, mesdames, dit tout à coup le duc, il y a un moyen bien simple de vider le différend: tirez à la courte-paille.

Le moyen est agréé, et c'est M. de Gesvres lui-même qui présente la paille à ces dames, sans savoir de quel il s'agit.

— Eh bien, lecteur incommode, vous ne me coupez plus, cette fois, la parole, pour me crier: Comme! comme!

— C'est vrai. Entendez-vous, cependant: rien n'est plus commun que ces duels plus impudents que leurs laquais, et ces grandes dames plus effrontées que des femmes de mauvoise vie. Voilà quinze ans que nos théâtres, grands et petits, sont encombrés de ces odures; mais j'avoue que la courte-paille est un engagement auquel on n'avait pas encore songé. Cela est ingénieux, vraiment, et du goût le plus délicat.

Voyons elle qui pourra de ceci réussir.

— La longue paille étoit à madame d'Esparbelles, qui, sans faire plus de façons, se met à l'œuvre immédiatement. D'où il suit que, le soir venu, et chacun rentré chez soi, M. de Gesvres prend le chemin du château de madame d'Esparbelles, et M. de Frouac s'installe sur l'escalade dans l'appartement de madame de Gesvres. Le petit arrivés, il prend toutes les précautions convenables, on larron expérimenté. Il coupe les cordons des sonnettes, il ferme les portes à double tour, et jette les clefs par la fenêtre, le tout en présence de la duchesse, à qui il déclare froidement que la dernière heure a sonné pour sa vertu. Ne voilà-t-il pas un anant bien tendre, et un procédé bien délicat? Heureusement Vanloo ne s'est point couché. Vanloo aime sincèrement la duchesse, Vanloo a juré de la défendre, et de sauver l'honneur du duc son bienfaiteur. Vanloo donc ramasse les clefs, et vient fort à propos troubler le dangereux tête-à-tête. Vanloo déclare positivement à M. de Frouac qu'il ne le quittera pas tant que son ombre, tant que M. de Gesvres ne sera pas revenu. Il fait mieux encore. Pour passer le temps, et charmer l'ennui de cette surveillance qu'il s'est imposée, il fait, en un tour de main, le portrait de Frouac, qui ne s'en doute pas le moins du monde. Il ne lui faut pour cela que le temps de chanter deux couplets d'une barcarole. Voilà un habile homme, et un peintre expéditif!

Quel est ce bruit? C'est M. de Gesvres qui arrive enfin. C'est madame d'Esparbelles et madame de Guinès qui viennent savoir si Frouac a tenu sa promesse, et constater sa délante sur son triomphe. Sa délante est accomplie, mais, s'il pouvait donner un fait à démentir, et quoique battu, paraître vainqueur! Il s'échappe en effet, il s'élanche dans la chambre de la duchesse, et va s'établir impudemment à la fenêtre, jusqu'à ce qu'il ait été vu par les deux femmes et par le mari.

Voilà M. de Gesvres bien en colère. — M. de Frouac chez vous, madame, et à cette heure? — me direz-vous ce qu'il y fait?... Sortez, monsieur!... Frouac se présente d'un air fanfaron, le nez au vent, et marchant sur la pointe du pied; il élude la question d'un bon badin, il rit, il persille, il triomphe, lorsque Vanloo se présente à son tour. Vanloo a deviné son projet, et l'a su déjouer. Il s'est introduit aussi dans l'appartement de la duchesse, et en sort après Frouac. — Ce que M. le duc faisait ici? dit-il. C'est bien simple. Il posait pour son portrait. Voyez plutôt.

Ainsi Vanloo saute tout à la fois l'honneur de monsieur et la réputation de madame, et fait de plus une excellente affaire, car le portrait est d'une ressemblance parfaite, et M. de Frouac ne pourra guère se dispenser de le payer.

Tout cela forme, comme on a pu le voir, un spectacle inféressant et moral, très-propre à développer l'esprit et le cœur des jeunes filles, et à compléter leur éducation. M. Montfort a fait de son mieux.

Pour chanter des feux de sa musique
 Ces lieux communs de morale lubricque.

Mais il n'y a point réussi, et ne pouvait y réussir. Le livret de la *Sainte-Cécile* n'est pas seulement indécrot, il est froid et ennuyeux, et les *feux de la musique* de M. Montfort ont le sort d'un lion embrasé qu'on plongerait dans une mare.

M. Montfort est un homme d'un talent incontestable. Sa

mélodie, si elle n'est pas très-originaire, est du moins facile et gracieuse. Il a de l'élegance et du goût. Son harmonie est souvent distinguée. Son instrumentation n'est pas très-brillante ; mais elle est claire, simple, jamais lourde, jamais trop bruyante ; ce sont là des qualités heureuses, et dont nous le félicitions. Mais il faut qu'il joigne désormais un talent sans lequel un musicien dramatique se perd infailliblement : C'est celui de choisir ses poèmes.

L'ouverture de la *Sainte-Généviève* est courte, et écrite sans prétention, mais très-arabable à entendre. Les deux pensées mélodiques qui en font les frais sont jolies l'une et l'autre, et la première surtout est fort piquante. Le premier acte renferme un air, un duo, un quatuor et un final, qui n'ont rien de bien saillant, quoi qu'on y retrouve le second motif de l'ouverture. Ce motif est plutôt instrumentale que vocal. Il y a un deuxième acte deux duos, chantés, l'un par Vanloo et la duchesse, l'autre par Vanloo et Fronsac. Ils sont fort bien faits, le premier surtout ; les idées en sont heureuses, le style élégant, et l'expression convenable. C'est la seule scène de tout l'ouvrage où il y ait, sinon de la passion, au moins quelque chose qui y ressemble, et il faut juger, par le parti qu'il en a tiré l'auteur, de ce qu'il s'aurait fait, si la fortune lui offrait enfin un livret un peu plus musical. On a applaudi, au commencement du troisième acte, un air dont le début est assez ordinaire, mais dont l'*allegro* offre un rythme très-décidé, et de brillantes vocalises. On dirait une cavatine italienne. La barcarolle que chante Vanloo en faisant le portrait de Fronsac a paru généralement le morceau le mieux trouvé de la partition. La *Infolie* en est originale et naturelle tout à la fois ; elle a de la couleur et beaucoup de grâce. En résumé, M. Monfort a montré dans cet ouvrage plus de talent qu'il n'en faudra pour soutenir le succès d'une bonne pièce, quand on voudra bien lui en confier une. Puisse-t-il ne pas attendre trop longtemps !

« Voici d'ailleurs une nouvelle qui ne peut manquer de lui donner bon espoir, ainsi qu'à tous ses confrères les compositeurs de musique. M. le directeur des beaux-arts vient de soumettre à la commission des théâtres royaux une demande de privilège pour un troisième théâtre lyrique français. La demande est faite par M. Moricr, professeur de déclamation lyrique au Conservatoire, et qui a déjà donné des preuves irréversibles de sa capacité. M. le directeur des beaux-arts a, dit-on, accueilli cette demande avec beaucoup de faveur. Il est trop éclairé pour n'avoir pas compris depuis-longtemps à combien d'artistes, dans l'état présent des choses, la carrière de la composition musicale est inaccessible, et à quel point elle est pénible et ingrate pour ceux-là même qui réussissent à s'y faire jour.

Toutes les considérations que je pourrais faire valoir en faveur de l'établissement du troisième théâtre sont résumées dans une pétition adressée à M. le ministre de l'intérieur par des compositeurs qui ont eu le grand prix de l'Institut. On y remarque les passages suivants, qui ne contiennent que des faits incontestables :

« Les jeunes compositeurs, monsieur le ministre, n'ont point de scène pour faire paraître leurs ouvrages devant le public ; l'Opéra est renfermé dans quelques exceptions ; l'importance et la durée des pièces qui y sont représentées empêchent rigoureusement l'administration de faire des essais et d'admettre de nouveaux compositeurs.

« L'Opéra-Comique ne peut remplir les conditions qui lui sont imposées, et qui seraient si utiles à l'art musical ; il ne peut jouer qu'un faible nombre de pièces nouvelles, et est en outre obligé de reprendre l'ancien répertoire, afin de conserver les œuvres consacrées de nos anciens maîtres.

« Le gouvernement dépense des sommes importantes pour former et entretenir des compositeurs au Conservatoire ; il envoie les premiers prix à Rome, et ces premiers prix, à leur retour, voient presque toujours se briser devant eux l'avenir qui leur était promis, par l'impossibilité où ils se trouvent placés de tirer parti de leurs études.

« La création d'un troisième théâtre lyrique obvierrait à tous les inconvénients, aplairait toutes les difficultés, et serait même éminemment utile aux deux autres par les sujets qu'il ne pourrait manquer de former. »

Cette pièce est signée : Ad. Adam, H. Berlioz, Panzeron, Amb. Thomas, etc. M. Leclercq, qui, assurément, n'a aucun intérêt personnel engagé dans la question, n'en fait pas moins cause commune avec ses confrères ; il a apostillé ainsi qu'il suit la pétition :

« Je me joins aux soussignés pour supplier monsieur le ministre de vouloir bien prendre en considération la situation fâcheuse où se trouvent les jeunes compositeurs que des obstacles de toutes sortes arrêtent au début de la carrière, et pour lesquels la création d'un troisième théâtre lyrique serait réellement un bienfait de monsieur le ministre. »

— Ces cris de détresse, que nous sentons plus de vingt ans les compositeurs, seront-ils enfin entendus ?

Corps d'opérations de la Moselle.

Le simulacre de siège qui s'exécute cette année, à Metz, sous les ordres immédiats de M. le duc de Nemours, avait été projeté dès l'année dernière, et ses opérations commencèrent, lors que maladie de M. le duc de Montpensier, appelé à y jouer un des principaux rôles, obligea de les interrompre et de les ajourner. Ces opérations, essentiellement utiles pour l'instruction de notre armée, n'offrent aucun inconvénient sous le point de vue des enseignements que l'étranger voudrait en tirer ; car elles mettront au contraire dans tout leur jour les immenses améliorations que les fortifications de la place de Metz ont reçues depuis 1814.

Le corps d'opérations de la Moselle est composé de la manière suivante :

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL. — Commandant en chef, S. A. R.

Mgr. le duc de Nemours ; chef d'état-major général, M. le général Apudick ; commandant de l'artillerie, M. le général Bouteiller ; commandant du génie, M. Bergère, colonel ; intendant militaire, M. Roux ; commandant la force publique et le quartier général, M. Drestreim, lieutenant-colonel de gendarmes.

CORPS ASSÉGEANT. — Commandant, M. le lieutenant général Achar, ayant sous ses ordres la division d'observation et les troupes employées au siège.

Division d'observation. — 1^{re} brigade, M. le général Levasseur, 4^e bataillon de chasseurs d'Orléans, 51^e de ligne, 57^e de ligne.

2^e brigade. — M. le général Guillabert : 7^e léger, 52^e de ligne.

3^e brigade. — M. le général Boyer : 11^e de chasseurs, 7^e de lanciers, 11^e de dragons.

Deux batteries montées, une du 5^e régiment d'artillerie et une du 6^e.

Troupes employées au siège — Commandant la brigade d'infanterie, M. le général Duhot. — Commandant l'artillerie, M. le général Pon. — Commandant les troupes d'artillerie, M. Hubert, colonel. — Commandant l'attaque de droite, M. Moocart, chef d'escadron. — Commandant l'attaque de gauche, M. le duc de Montpensier, chef d'escadron. — Directeur du parc, M. Eblée, chef d'escadron. — Commandant le génie, M. Lendy, lieutenant-colonel. — Commandant l'attaque de droite, M. Fontaine, chef de bataillon. — Commandant l'attaque de gauche, M. Brier, chef de bataillon. — Major de tranchée, M. de Laveaux-Coupet, chef d'escadron.

Brigade d'infanterie. — 1^{er} bataillon de chasseurs d'Orléans, 1^{er} léger, 18^e léger, 42^e de ligne (un bataillon), 68^e de ligne.

Artillerie. — 4 batteries du 5^e régiment d'artillerie, 4 batteries du 15^e, 1^{re} compagnie de pontonniers du 15^e d'artillerie.

Génie. — Six compagnies du 2^e régiment du génie.

DÉFENSE DE LA PLACE. — Commandant, M. le général Lasborde. — Commandant l'artillerie, M. Hennocque, colonel. — Commandant le génie, M. Vincenot, lieutenant-colonel.

Infanterie. — Les deux légions de la garde nationale, dépôt du 1^{er} bataillon de chasseurs d'Orléans, deux bataillons du 42^e de ligne, 5^e bataillon du 60^e de ligne.

Artillerie. — Officiers de l'école d'application, détachement des 5^e et 15^e d'artillerie, 1^{re} et 6^e compagnies d'ouvriers d'artillerie, école de pyrotechnie.

Génie. — Officiers de l'école d'application, 1^{re} compagnie de sapeurs, 1^{re} compagnie d'ouvriers.

DIVISION DE SECOURS. — Commandant, M. le lieutenant général d'Hondelet.

1^{re} brigade. — M. le général Mangin : 7^e bataillon de chasseurs d'Orléans, 5^e de ligne, 75^e de ligne.

2^e brigade. — M. le général Thiéry : 20^e de ligne, 53^e de ligne, 59^e de ligne.

3^e brigade. — M. le général Regnaud de Saint-Jean-d'Angély : 1^{er} de hussards, 5^e de lanciers, 10^e de dragons.

Deux batteries montées, une du 8^e régiment d'artillerie, et une du 9^e.

Brigade de renfort. — M. le général de Résigny : 4^e de dragons, 9^e de dragons.

Une batterie à cheval du 5^e régiment d'artillerie.

Les troupes employées au siège occupent un camp près de la Grange-aux-Dames, sur le bord de la Moselle, et le fort Moselle, qui est considéré comme un cantonnement. Le parc de siège, composé de 96 bouches à feu, est placé au camp de la Grange-aux-Dames.

La division d'observation est campée entre Orny et Pontoy, et occupe quelques villages en arrière de cette position.

La division de secours est campée à cheval sur la route de Château-Salins, en arrière de Sully et au pied de la côte de Delme ; sa cavalerie occupe, en outre, quelques villages, et s'étend sur la gauche jusqu'à Nomeny.

Le corps entier d'opérations se compose d'environ 50,000 hommes d'infanterie et de 6,000 de cavalerie.

Des cartes, exécutées au dépôt général de la guerre, à l'échelle de vingt-millèmes, ont été données à beaucoup d'officiers pour l'intelligence des mouvements. — La vitesse du pas accéléré de l'infanterie est fixée à 100 à la minute, au lieu de 100, d'après des observations faites dans les réunions de troupes qui ont précédé celle-ci.

L'administration militaire a pourvu avec soin à tous les besoins qu'on peut prévoir. La solde de route est accordée pendant toute la durée des manœuvres. Les hommes reçoivent chaque jour treize grammes de riz, et, tous les deux jours, un quart de litre de vin. La viande et le pain de soupe ont été assurés. Au bivouac, la ration de chauffage est de 1 kilogramme 800 grammes. Des langars-écuries pour 60 chevaux délicats ou malades, et une baraque pour le service des fourrages, sont établis à chaque camp de cavalerie. Un équipage de pont d'un nouveau modèle, dit Birago, est attaché au corps d'opérations, et des épreuves comparatives sont faites entre ce système et l'ancien. On met également en expérience un mode de correspondance au moyen des sons des clairons inventé par M. Sodin.

Des lanternes de couleurs différentes, écarlate et bleu de ciel, distribués en grand nombre, distinguent les deux corps. La couleur écarlate désigne le corps asséant, le bleu de ciel la division de secours et la défense ; la couleur jonquille est réservée aux neutres.

Pour éviter les collisions, un certain nombre d'officiers sont chargés de se porter sur tous les points où les troupes peuvent se rencontrer : ils ont le titre de juges du camp et prononcent quelle est la troupe qui doit le céder à l'autre, ils laissent opérer les mouvements et n'interviennent que pour éviter l'action. Leurs décisions sont souveraines. Chaque juge est accompagné d'un cavalier portant une trompette garnie d'un tablier jaune : un refrain particulier est affecté aux sonneries que les juges font exécuter, et on doit obéir instantanément à ces sonneries. Les troupes, d'ailleurs, ne

doivent pas s'approcher de plus de trois cents pas ; la distance entre les troupes est au moins de deux cents pas.

Tous les mouvements de troupes sont combinés et exécutés d'après les grands principes qui font loi dans l'art de la guerre. Des hypothèses sérieuses d'attaque sont établies ; des problèmes de tactique et de stratégie sont posés, et l'on s'applique à les résoudre comme des cas réels. Le simulacre de l'attaque d'une place et celui de la défense, un corps voyant au secours de la place, un corps s'opposant à l'arrivée des secours, telles sont les principales données. Viennent ensuite, dans les détails, toutes les ressources de l'art de la guerre pour l'attaque et la défense : parallèles, tranchées, sapeurs, batteries de fonte nature, attaque de vive force d'une lunette, passages de fossés secs et de fossés pleins d'eau, chemin brèche et assaut. Des mines et contre-mines ajoutent à l'intérêt des opérations exécutées dans l'île Chambière.

Le service dans les camps est organisé comme il le serait à la guerre. Ainsi, au point du jour, on envoie des reconnaissances dans toutes les directions. Dans la journée, on exécute les marches et fortes reconnaissances qu'a prescrites le général en chef, et qui sont calquées de telle sorte que tous les officiers y soient successivement employés.

Le camp de la Grange-aux-Dames a été occupé vers les derniers jours d'août par toutes les troupes appelées à y séjourner. Les tentes, les rues, les cuisines, les puits, une ville de 4,000 habitants, enfin, s'est élevée comme par enchantement sur ses terrains auparavant déserts. Arrive par longues files de voitures, le parc de siège, avec ses pièces de 24 et de 16, ses mortiers, ses obusiers, ses chariots de toute nature, est disposé avec une symétrie parfaite. Des gabions, des saucissons (espèce de figets dont on se sert pour maintenir les terres dans les constructions des batteries) sont déposés auprès du parc. Une rangée de caissons chargés de poudre ajoute à l'aspect sévère du camp.

Voici des détails spéciaux sur le front des fortifications de Metz, où sont dirigées les attaques du corps d'opérations de la Moselle :

Les ouvrages formant le front de Chambière ont été construits par Vauban, selon le premier tracé de ce grand ingénieur. C'est un front bastionné à orillons, avec demi-lune en avant et un chemin couvert avec traverses, qui embrasse le tout. On peut amener dans ses fossés l'eau de la Moselle supérieure.

Le front de Chambière s'étend entre les deux bras de la Moselle inférieure, et il avait rendu cette partie de l'enceinte de la place de Metz relativement beaucoup plus forte que le reste du corps de place, à cause de la saillie que prenait sur ce front les ouvrages de la vieille enceinte, qui forment encore aujourd'hui l'arsenal d'artillerie, le long du bras navigable de la Moselle.

Sous Louis XIV, la hauteur de Belle-Croix n'était occupée par aucun ouvrage de fortifications, et il n'y avait également aucune défense sur la rive gauche de la Moselle, depuis la Wadesine jusqu'à la basse Moselle, vers la route de Thionville.

C'est Louis XV qui a fait construire les deux doubles couronnes de Moselle et de Belle-Croix, la première pour couvrir les Ponts-des-Morts et de Tifflory, la deuxième pour être à l'assise de la facilité qu'avait eue Charles-Quint de canonner à la hauteur de Belle-Croix, la ville de Metz, qui se présente en amphithéâtre aux coups de cette hauteur. Les deux doubles couronnes ont été construites par le célèbre Cormontaigne ; celle de la Moselle, de 1728 à 1751, et celle de Belle-Croix, de 1751 à 1745. Ces deux magnifiques ouvrages mettent le front de Chambière dans un renfort tellement prononcé, qu'il serait impossible de faire l'attaque de celle-ci sans avoir pris l'un des deux forts, et même très-difficile de faire cette attaque sans les avoir pris tous deux. On sait les motifs qui ont fait passer sur cette circonstance ; on a choisi pour l'instruction des troupes un front qui fut convenable en lui-même à ce but, abstraction faite de ses relations avec les autres forts.

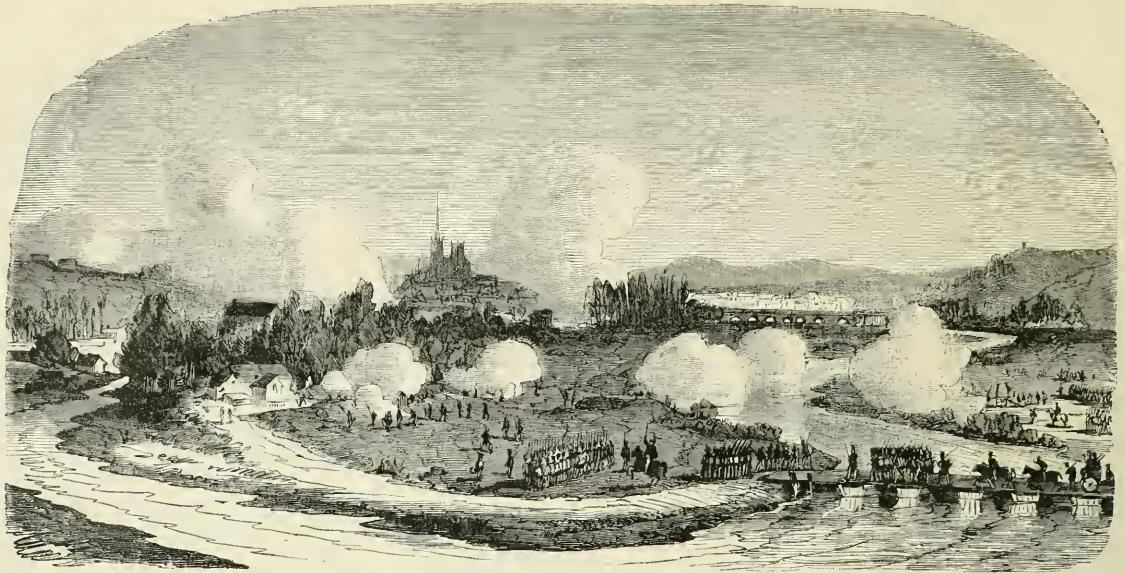
Depuis Louis XV, on a encore augmenté la force du front de Chambière par plusieurs travaux ; en 1792, on a construit la lunette de Chambière (n° 195), qui l'on appelle aussi lunette Verte, et en 1815 la lunette Mollis, qui est en face du village de Villeroy.

Cette partie de l'enceinte a surtout été considérablement améliorée depuis 1857 par la construction des beaux ouvrages de Pantifroy, par la restauration de la vieille enceinte, du cavalier à l'arsenal, de la pièce n° 47 qui flanque la gauche du fort Belle-Croix, par celle du bastion n° 87 (bastion de gauche du retranchement de Guise) et par la construction de l'écluse de fuite de la Seille.

En 1840, un grand blockhaus à l'épreuve de la bombe a été établi dans le terre-plein de la lunette Mollis. Des travaux spéciaux ont enfin été exécutés en dernier lieu pour mettre en parfait état de défense tous les ouvrages de fortification qui ont action, soit directement ou indirectement, sur le terre-plein des attaques et pour l'armement de ces mêmes ouvrages par l'artillerie. Tous les ouvrages armés d'artillerie ont été, en outre, munis de petits magasins à poudre, blindés à l'épreuve de la bombe, et en quantité suffisante pour recevoir l'approvisionnement journalier des batteries.

Les plus considérables du mois d'août ayant fait déborder les eaux de la Moselle, l'île Chambière, étant par lequel devait commencer l'attaque de Metz, a été entièrement submergée. Les opérations ont eu conséquence été retardées jusqu'au 28 août, jour fixe par le général en chef pour l'investissement de la place, l'attaque et la défense par l'île Chambière.

Cette première journée a été en quelque sorte une fête pour Metz : toute la population est accourue pour voir ce grand appareil militaire. A six heures du matin, on battit le rappel de la garde nationale, qui est lentement montée sur les remparts, et à pris position devant les canons. La garnison, appuyée par deux batteries de campagne, s'était postée dès l'aube du jour sur les principales routes ; cinq colonnes, con-



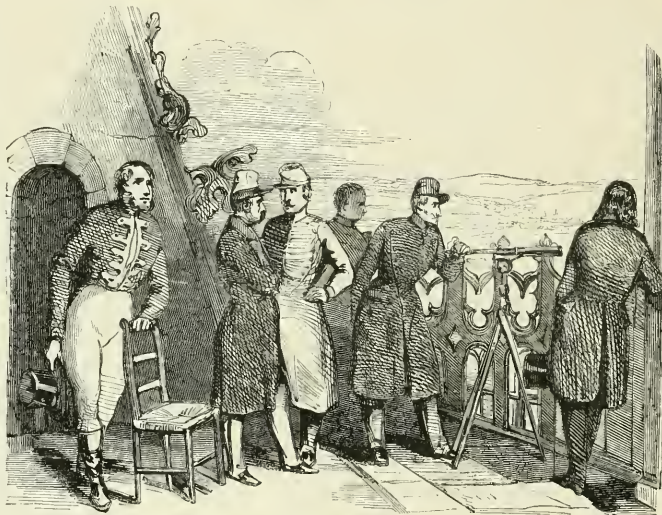
(Suite de Metz. — Attaque et prise de l'île Chambrière, le 30 août 1854.)

entrées à sept heures du matin, se sont avancées ensemble vers la place, forçant la garnison à se replier successivement. Les villages, les maisons, les haies, les fossés étaient autant d'obstacles dont profitaient les bataillons attaqués, et leur retraite a été protégée par le feu de deux bataillons et d'une batterie de la garde nationale. Pendant ce grand mouvement, et lorsque la colonne venant de Verdun a pu passer Moulins, un pont de chevaux, d'après le système Birago, jeté sur la Moselle, auprès de ce village, a permis de mettre en communication les corps qui opéraient sur les deux rives du fleuve.

Le 29 août, les troupes des corps d'attaque et d'observation se sont établies en grande partie dans les camps.

La deuxième journée des opérations a offert, le 30 août, plus d'intérêt que la première: il s'agissait de représenter une des actions de vigueur qui ont lieu dans les sièges réels, la prise de vive force d'un ouvrage en terre.

L'île Chambrière se termine, à l'extrémité la plus éloignée de Metz, par une pointe garnie d'oseraies. Sur la rive gauche de la Moselle, du côté du camp, le terrain est entièrement plat, mais un rideau d'arbres met le camp à l'abri des vues de la place. Sur la rive droite, au contraire, le terrain s'élève brusquement; des coteaux escarpés et garnis de vignes bordent la rivière. Le 30 août, à trois heures, un coup de canon donne le signal de

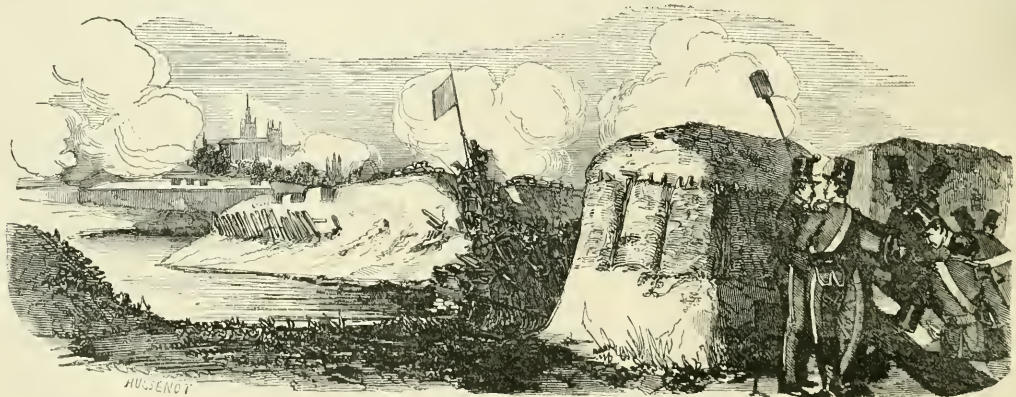


(Des officiers supérieurs placés sur la tour neuve de la cathédrale de Metz examinent les terrains situés dans la direction de l'île Chambrière et de la Grange-aux-Dames, emplacement du camp.)

l'attaque de l'île Chambrière. Pont jeté sur la Saïlle pour cette attaque, sous la protection des feux croisés de l'artillerie établie sur les deux rives; combat opiniâtre autour de la Cour-aux-Gelins et du cimetière; prise de la lunette Miollis; garnison relouée dans la place; ces diverses opérations ont été accomplies avec autant de précision que de vivacité. L'ordre y a constamment présidé; aucun accident n'est venu attrister cette fête militaire. Le temps était magnifique. La population entière de la ville s'était portée sur les coteaux voisins et dominait toute la scène; les tours de la cathédrale, les toits du Palais-de-Justice et des divers monuments étaient encombrés de spectateurs.

Pendant un instant de repos donné aux troupes, le courrier de Paris apporte les nouvelles de la bataille d'Isly et du bombardement de Mogador. Les succès de notre armée de terre et de notre marine sont salués par d'universelles acclamations; assaillants et assaillés reprennent avec enthousiasme leurs manœuvres inachevées, comme le meilleur moyen de se mettre en état de suivre l'exemple de leurs frères d'Afrique.

Le 2 septembre, une reconnaissance de trois bataillons, huit escadrons et une batterie a été dirigée vers le camp de Sully. Le but de cette reconnaissance était de forcer le commandant de la division de secours à montrer ses troupes. La journée du 5 a été consacrée à une démonstration faite vers la gauche du



(Siège de Metz. — Attaque et prise du fort ou lunette Chambrière, le 8 septembre 1854.)

la gauche du camp de Pontoy, par la division de secours, dans le but de masquer la marche d'un bataillon se dirigeant de Pont-à-Mousson sur le camp de Sully.

Les opérations du siège de Metz se poursuivent d'après

tous les principes de l'art. Les travaux de l'assiégeant s'exécutent de nuit, comme à la guerre. L'assiégé fait des sorties, et il a le droit de renverser les travaux, lorsque les assiégeants ne sont pas en force suffisante sur le lieu de l'expédition.

L'état-major rédige le journal des travaux et des incidents, comme pour un siège sérieux, et l'on ne fait chaque nuit que ce qu'on pourrait réellement exécuter dans un véritable siège. Du 50 août au 22 septembre, l'attaque continue et per-



Camp de la Moselle. — Journée du 25 août — Pont jete sur la Moselle près Moulin-lez-Metz, et passage de la brigade de cavalerie commandée par le general Boyer, en présence de Mgr le duc de Nemours.

fectionne ses travaux, tandis que la défense les contrarie par des feux très-vifs et des sorties.

M. le duc de Nemours a passé en revue, le 9, les corps d'observation et de secours. Malgré une forte pluie, qui avait un peu terni dès le commencement le brillant de la tenue,

ces troupes offraient l'aspect le plus imposant. Il y avait vingt mille hommes sous les armes et plus de trois mille chevaux, y compris ceux de l'artillerie.

Le duc Bernard de Saxe-Weimar et son fils sont arrivés à Metz pour assister aux opérations du coup de la Moselle.

Des officiers prussiens, autrichiens, hadois et espagnols à cheval ont constamment suivi tous les mouvements. Un officier anglais les suit également, et il est l'objet, de la part de la population, d'une curiosité qui, dit un journal de Metz, ne paraît avoir rien de cordial.

Esquisses de mœurs hongroises.

(2^e article. — Voir page 12.)

N^o 2.

LES TROIS RENCONTRES.

§ I.

« J'étais en garnison, ou, comme on dit dans l'armée autrichienne, stationné dans le comitat d'Abbayvar, au nord de la Hongrie. Là, chaque officier habite une maison entière, avec ses écuries et son petit jardin. Souvent un escadron est distribué dans quatre ou cinq villages, et comme les villages sont d'habitude à deux ou trois lieues l'un de l'autre, le régiment se trouve dispersé sur une étendue d'une trentaine de lieues. Ajoutez à cela que les voies de communication, surtout à cette époque, étaient en fort mauvais état, et vous comprendrez que notre vie ressemblait assez à celle que mènent les anachorètes des colonies militaires. Chacun de nous avait son petit ménage; mais nous avions à faire une journée de route pour nous réunir trois ou quatre chez quelque gentilhomme campagnard, où le temps se passait à fumer, à jouer le tarok, et à discuter sur les élections ou les intérêts politiques du comitat, qui effaçait pour nous ceux de la France et de l'Angleterre.

La chasse, les chevaux, le service, des intrigues d'amour qui occupaient beaucoup, car les rendez-vous se donnaient à cinquante lieues de distance, remplissaient cette vie, qui nous éloignait singu-



Maburak, le Szégen-Légény hongrois.)

lièrement de celle du beau monde. Pour moi, dans mes courses à travers les plaines et les forêts, j'avais eu bientôt fait connaissance intime avec tous les voleurs de chevaux et de bestiaux, tous les hardis coquins qui, dans les steppes, entre la Theiss et le Danube, dans les bois de la Bodrokoz ou des Karpathes, préférent aux bienfaits de la civilisation sédentaire les chances d'une vie errante et aventureuse.

Néanmoins, pendant un congé qu'on me laissa passer à Vienne, je rencontrai une femme près de laquelle il me fallut convenir qu'une jolie main blanche aux doigts minces, un pied mignon bien chaussé, une taille fine et svelte, des cheveux blonds parfumés, une haleine pure, étaient des charmes préférables aux attraits rustiques de mes beautés aux hanches rouges, aux tresses de cheveux d'ébene grassées de fard, aux bras musculeux rougis par le soleil, aux appas d'un calibres à vaincre les Vénus de la Cafrerie. Netty (ainsi se nommait ma Vénus civilisée) était courtisée par un grand seigneur qui avait plus de pouvoir au conseil aulique que sur le cœur de la belle. Je reçus un beau jour l'ordre de quitter la capitale dans les vingt-quatre heures. Il fallut partir. J'eus à peine le temps d'envoyer par écrit un adieu déclarant.

Au bout de huit jours, quand j'arrivais dans mon cantonnement luitain, et qu'assis sous le gros tilleul qui ombrageait ma porte, je fumais une pipe avec le cadnagy (lieutenant des heidiques, je

« Pardieu, madame, lui dit-il, de vous avoir effrayée cette nuit, et vous, monsieur, essiez-vous être plus hautait et plus violent, je vous le pardonnerez encore, car madame est si belle que, pour son service, vous pourriez bien brûler la cervelle à tout une compagnie de pauvres artisans comme nous. Adieu, monsieur, ne me trahissez pas, et vous, madame, quand je serai pendu, priez pour le repos de mon âme. »

Il piqua des deux, et disparut bientôt dans le bruyellier.

§ II.

L'année suivante, je passais par T... non loin de Kaschan, dans le comitat de ce nom, pays aussi pittoresque, aussi original que les highlands d'Ecosse, où l'on finit entendre encore les cris de guerre des *malcontents* révoltés contre l'Autriche, les Tekely, les Hakozzy, les Krutzky, pays auquel il ne manque qu'un barde national, un Walter Scott, pour en publier la gloire, pour en révéler l'intérêt romantique. C'était un jour de forez ; une foule de gens, dans les costumes les plus étranges, en *banda*, en *guba*, en *halina* (manteaux des diverses races), des femmes aux cheveux tressés, aux jupes courtes, aux grandes bottes rouges montées sur des talons ferrés, des béliers-échevillés, laives de tein et de regard, se pressaient belé-nu sur la place. Et même les écroulés de bussards, surpris de l'on tourade de menétrieurs boléniens, avaient quitté le cabaret pour suivre l'impulsion générale.

En entrant dans l'auberge, j'aperçus, assis à la grande table, une de mes anciennes connaissances, M. Kupetz-Laszko, qui était alors décoré du titre de *secrutaris commissarius* pour le district de T..., chargé qu'équivait à celle qui a longtemps exercée M. Yidooz dans la police de Paris. Il avait été brigadier dans le régiment de Ferdinand-hussards, où j'avais également servi. C'était un homme antérieur, entreprenant, de formes athlétiques ; et les devoirs fort pénibles de son emploi lui étaient chers précisément par les aventures périlleuses auxquelles ils le tenaient exposé. Son costume était à moitié celui d'un gentilhomme campagnard, à moitié celui d'un marchand de bœufs. Il portait, sur un pantalon collant à la bussarde, des bottes serrées appelées *ischna*, avec leurs éperons larges et résonnants ; un gilet rouge, attaché par de gros boutons d'argent, enveloppait son spacieux abdomen, et une veste bleue, ornée de brandebourgs, couvrait ses épaules, larges comme celles du torse antique. Une petite cravate noire était roulée autour de son cou gras et luisant. Il avait laissée sur la table sa bache d'âne (*czakan*), sa carteline double et ses prosollets d'arcin. Le chapeau gris et la *banda* étaient suspendus à un crochets sur sa tête, et devant lui se dressaient deux carafes de vin à moitié vides. Il se leva dès qu'il me vit, et quand il eut d'abord, de ses deux larges mains brunes, caressé et retreussé sa longue monnaie cirée, de façon à se donner l'air d'un chat-tigre, il me tendit la droite respectueusement. J'étais ravi de trouver une figure de connaissance. Après les compliments d'usage, — « D'où venez-vous, Kupetz ? lui dis-je.

- De la classe, répondit-il.
- Comment, de la classe ? ce n'est pas la saison.
- Oh ! de ma classe, à moi, qui est de toute l'année, de la classe aux voleurs.
- Eh bien, a-t-elle été heureuse ?
- Très-heureuse, ma foi ; nous avons fait une fameuse capture, qui m'a coûté bien des sucrés, et m'a rapporté plus de horions que Sainte-Marie des Neiges n'a de plus à sa robe. C'est un certain Haburak que nous avons pris ; il était déserteur, et le plus déterminé coquin que j'aie jamais connu.

Un jour que j'étais à sa poursuite, et que je ne me reposais un moment dans un *teheh* (cabaret isolé), près de Miskowz, figurez-vous, mon capitaine, qu'il m'a sa s'œuvrue, jusque dans l'auberge. Mes héridiques m'y prièrent pour un violet d'œcurie, et il leur proposa de couvrir les chevaux à l'abreuvoir. Le vis moi-même monter sur le mené, à poil, et prendre dans chaque main la bride d'une des autres montures ; mais à peine à l'abreuvoir, crac, il donne du talon, et décampe avec les trois bêtes ; avant que les autres héridiques soient à cheval, le tonbillon de poussière qu'il levait avait disparu dans les landes, et jeus la honte de revenir à pied. Jamais, que je sache, il n'a assassiné personne avec préméditation ; mais il a récemment assassiné un riche meunier du pays, parce que celui-ci avait appelé du nom de son métier une fille dont Haburak a fait sa concubine ; et quand on a voulu faire conduire cette fille par deux héridiques dans la maison de détention, il est venu les attaquer en route, et à délivré sa maîtresse après avoir blessé si grièvement l'un des deux héridiques, qu'il en est mort le lendemain. Il y a trois mois que je suis à sa piste. Une fois, je suis parvenu à l'atteindre dans la plaine ; j'étais seul ; je lui criai de se rendre. Il jeta, en effet, son *czakan* et son fusil, puis il lui tourner son cheval de son côté. Mais, tout à coup, et moi d'abord, il me lance son *arkan* (boute de crin autour corps, m'enroule, me terrasse, et, pendant des heures, il communique à qui faire faire une course en traineau sur le nez. Heureusement que le poids de ma petite personne rompit le lien. Mais je restai sur la place, inuécrit et sans connaissance. Enfin, hier soir, nous l'avons vu et surpris chez sa maîtresse ; c'est moi qui l'ai tiré du lit. Ce soir il couchera en plein air, car voilà qu'on lui prépare son gîte entre la terre et le ciel.

Je vis effectivement, au bout de la grande rue du bourg, se dresser une potence, première enseigne de la civilisation quand elle pénètre dans un pays sauvage. La foule se pressait autour ; c'était une fête populaire. Et comment le peuple n'irait-il pas à un spectacle gratis ! Il n'en a dans ce pays que de deux espèces, et dans deux occasions, quand on pend un malfaiteur, et quand le roi dîne en public : ce qui veut dire aux spectateurs qu'ils partageront le sort du premier, si leur prend envie de partager le repas du second. Je suivis la foule sans trop savoir pourquoi ; j'étais sans doute avisé d'une émotion. C'est ce que donnent les trilles d'une cantatrice, les entrecuils d'une danseuse et le rôle du malfaiteur qui

monte au gibet. L'opéra aux riches, la grève aux pauvres. À peine arrivé près du théâtre où allait se jouer le drame qui attirait tout le monde, je vis paraître le héros de la pièce. Il était accompagné d'un frêre, et entouré d'une triple troupe de héridiques armés jusqu'aux dents. Le magistrat chargé de prononcer la sentence, et le bourreau tout de l'exécuteur, étaient aussi sur la place, tous deux impassibles comme la loi. Le condamné, toutefois, n'était pas moins qu'eux. A voir sa démarche aisée et sémillante, on eût dit qu'il venait faire le délassement de la farce. Il promenait ses regards sur toute la foule, et j'aperçus un moment son visage ; c'était bien mon Hiburak. Le prêtre l'exhortait au repentir, à l'aveu de ses crimes, à la pensée d'une autre vie. « Mon père, lui dit-il en souriant, vous ne savez pas mieux que moi comment se font les affaires de là-haut ; mais moi je s'aurai plus tôt que vous, et viendrais vous en donner des nouvelles. » Quand on lui mit la corde au cou, « Cordes ferme, dit-il, car on ne joue bien du violon qu'avec des cordes tendues, et je voudrais, ajouta-t-il en faisant sonner ses éperons, avoir une bonne musique pour ma dernière mazourke. » Il avait conservé sa pipe de terre rouge entre ses dents.

Tout à coup des cris aigus se firent entendre, la foule se fonda, et mêlée, les coups de crosse que distribuèrent les héridiques, une femme s'élança jusqu'au pied de l'échafaud. C'était une grande fille brune et forte, dont les cheveux noirs volaient au vent. Elle alla se jeter aux pieds du magistrat sans pouvoir proférer un mot, mais sanglotant et se roulant dans la poussière. Haburak à ce bruit tourna la tête, et l'aperçut, et il s'arracha des mains du bourreau par un effort soudain. Mais on le reprit sur-le-champ, et on lui la forte ment les deux bras derrière le dos. « Pauvre Anna, pauvre Anna ! s'écriait-il avec l'accent du désespoir, Pourquoi es-tu venue me voir mourir ? Mon Dieu, mon Dieu ! que deviendras-tu ? J'ai déserté, j'ai volé, j'ai tué, tout cela pour l'amour de toi. J'ai vendu mon âme au diable pour le nourrir et te payer. De moins tu étais heureuse, et tu m'as payé ton bonheur par bien des nuits d'amour. A présent que je vais être suspendu là-haut par le cou, qui t'habillera quand tu seras nue, qui te chauffera quand tu auras froid, qui te nourrira quand tu auras faim ? Qui t'aimera vertout, toi la femme d'un voleur et d'un pendu ? Alors il faudra vendre ton corps pour six sous. Mais, Dieu merci, les corbeaux auront mangé mes yeux et ma cervelle ; je ne verrai plus la misère, je ne me souviendrai plus de toi. »

Tout son courage, tout son orgueil, l'avaient abandonné. Il se jeta à genoux devant l'un, devant l'autre, et demandait grâce en suppliant. Le magistrat, relevant la fille avec douceur, dit au condamné : « Haburak, je ne puis vous laisser la vie ; mais pour vous tranquilliser, pour vous consoler à vos derniers moments, je vous promets d'avoir soin de cette pauvre fille. Amenez votre bon courage. — Vrai, vrai, mon père, dit Haburak, vous avez soin d'elle ? puis-je y compter ? — Je vous le jure sur mon honneur. — Que Dieu vous le rende à votre dernière heure ! s'écria-t-il avec exaltation. Adieu, Anna, ma bonne fille, adieu ; et toi, papa bourreau, fais maintenant ton office ; qu'on accorde les vivons, je suis prêt à danser. »

Un instant après, la foule rentra dans le bourg, entourant la pauvre Anna, qui on emportait évanouie chez le magistrat bienl'usant qui la prenait à son service.

§ III.

Deux ans plus tard, en traversant T..., je repassai sur le lieu de l'exécution, Haburak y était encore ; mais, comme il l'avait dit, les corbeaux avaient mangé ses yeux et sa cervelle. C'était un squelette desséché ; et tous les jours Anna passait sous le gibet pour aller puiser de l'eau à la fontaine.

Agriculture. — Le guano.

Il a été, depuis quelque temps, tellement question du guano, et les spéculations commerciales qui ont pour but la recherche et la vente de ce produit, ont si récemment une telle importance, que nous croyons qu'il ne sera pas sans intérêt de faire connaître son histoire, les résultats de son emploi en agriculture et les opérations auxquelles il a donné naissance.

Il existe sur les côtes du Pérou, du Chili et de la Colombie, et aussi sur la côte d'Afrique, de petites îles où viennent se peser, dormir et souvent mourir des myriades d'oiseaux de mer, qui semblent appartenir à la race des pingouins. Leurs excréments, et peut-être aussi leurs corps décomposés et accumulés sur ces îlots depuis un temps immémorial, se sont élevés peu à peu, et forment aujourd'hui de véritables collines d'une apparence sablonneuse, jaunâtre, que l'on se sent tenté de prendre, au premier abord, pour du sable très-fin, si l'on s'exhale de ces montagnes une forte odeur d'ammomaque, qui révèle aux plus ignorants l'existence d'une matière animale. C'est à cette substance que les Péruviens ont donné le nom de *guano* ou *huano*, ce qui, du reste, revient au même par suite de l'aspiration du *g* dans la langue espagnole.

Or, ce guano est, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, le plus riche et le plus actif des engrais. Longtemps négligé par les conquérants européens, qui avaient mieux enfoncé des trésors immenses et acaécrit des races entières à la poursuite des mines d'or de l'Amérique, il est aujourd'hui recherché avec empressement dans les ports d'Europe, parce qu'il n'a pas tardé à être reconnu comme un des éléments les plus actifs de la fécondité du sol. Aussi les Anglais, qui, avec leur admirable instinct commercial, n'avaient pas tardé à deviner tout le parti que la spéculation pourrait tirer de ce nouveau produit, essayèrent-ils, mais en vain, d'obtenir du gouvernement péruvien le monopole des îles à guano. Le Pérou le fait transporter et vendre en Europe pour son compte par une compagnie privilégiée en vertu d'un acte législatif, qui se compose d'une maison anglaise et de deux maisons fran-

çaises, et qui a déposé, comme garantie de sa gestion, un cautionnement de 2 millions 500,000 fr. : les capitaux de cette nature n'ont été faits que pour faire porter du guano partout où on a besoin de l'espérer un placement avantageux. C'est donc le moment, avons-nous pensé, de faire connaître son existence, sa valeur et les bénéfices qu'on peut retirer de son emploi.

Dès 1841, MM. Chevreul et Payen, qui avaient soumis cet engrais pulvérulent à l'analyse chimique, avaient annoncé qu'il devait avoir une grande puissance. Bientôt les résultats de la pratique et des expériences faites par ordre du ministre de l'agriculture et du commerce sur plusieurs points de la France, vinrent justifier les prévisions de la théorie. Ainsi, dans la Corrèze, M. Lecteur Thouin a constaté que 10 hectolitres (1 mètre cube) de guano par hectare avaient produit sur des céréales plus d'effet que 500 hectolitres (50 mètres cubes) de fumier mélange d'étable et d'œcurie, et que le rendement avait été surtout considérable en paille. Le guano possède, en outre, des propriétés très-hygro-métriques, c'est-à-dire qu'il attire fortement l'humidité de l'air, et qu'aucun autre engrais ne le remplace dans les terres sablonneuses et dans les années sèches ; il est extrêmement favorable à la végétation du trèfle blanc, et les prairies aigres notamment en retirent d'immenses avantages, car, plus que tout autre matière, il détruit l'une des plus nuisibles herbes des pâturages, connue sous le nom de queue de cheval. Aux Bergeries de Rambouillet, leur habile directeur, M. Bourgeois, a comparé les effets du guano avec ceux produits par la colombine, la pulnée, la pondrette de Montfaucon et le fumier sur des blés, des pois d'hiver, des puits d'hiver et des prairies artificielles à l'automne, et au printemps sur de l'avoine. La proportion employée était de 25 hectolitres à l'hectare pour les engrais pulvérulents. La végétation pour les parties fumées avec le guano fut tellement active que, quoique mangés plusieurs fois, les blés et les fourrages repoussèrent avec une nouvelle vigueur, et qu'au moment de la maturité ils versèrent et on les trouva pourris au pied.

D'autres expériences, recueillies par M. le comte Conrad de Gourcy, constatèrent encore la supériorité du guano sur le salpêtre, le nitrate de soude, le tourteau de colza et l'eau ammoniacale venant d'un gazomètre. M. Dudgeon, habile agronome écossais, eut avec cet engrais d'admirables récoltes de racines ; enfin, près de Bayonne, on a mis 1,600 k. de guano à l'hectare sur un pré non irrigable, qui a produit trois coupes magnifiques ; dans les mêmes circonstances, 5,200 kilogrammes de fiente de vachelle n'ont produit que deux coupes, et chacune d'elles ne valait guère mieux que moitié des précédentes.

Nous pourrions multiplier les exemples, mais cela nous entraînerait trop loin ; nous préférons donner ici le tableau comparatif de la quantité d'engrais nécessaire à la fumure d'un hectare. On verra par ce rapprochement que le guano est celui de tous qui doit s'employer en moindre quantité, et qu'à cet avantage il ajoute encore celui d'un transport plus économique et plus facile que celui du fumier d'œcurie :

Désignation des engrais.	Quantité en kilogrammes nécessaire par hectare.
Fumier d'étable	44,000 kil.
Fumier de ville	40,000
Vidanges liquides	8,000
Vidanges solides	4,800
Résidus d'os broyés	4,000
Poudrette	2,500
Os concassés	2,400
Noir de raffinerie	2,200
Noir animalisé	2,000
Tourteaux	2,000
Colombine	1,800
Os en rognures	1,200
Chiffons de laine	1,200
Stuc	1,000
Sang en poudre	750
Chair en poudre	650
GUANO	600

Afin d'encourager l'importation de ce précieux engrais et de donner en même temps un nouvel aliment à notre marine marchande, le ministre du commerce, par une ordonnance en date du 5 septembre 1844, vient d'autoriser l'entrée du guano au droit de 10 centimes pour 100 kilogram, par navire français, et de 2 fr. par navire étranger.

Il existe encore du guano sur la côte d'Afrique, à l'île d'Ichabou, à 20° 15' 51" de lat. méridionale et à 50 kilomètres environ d'Angra-Pequina. C'est un îlot ou plutôt un rocher stérile à peine grand comme la Cité de Paris, où les atterrissages sont difficiles à cause des courants qui l'entourent. Le banc de guano auquel cette île doit sa récente célébrité peut avoir environ 11 à 12 mètres de profondeur sur 400 de long et 200 de large ; il représente ainsi au moins 1 million de mètres cubes. Le banc, au dire de quelques navigateurs, serait formé non-seulement de ces excréments et des corps des pingouins et autres animaux de mer, mais aussi de la décomposition d'une innombrable quantité de poissons. Comme le guano du Pérou est beaucoup plus cher à cause de la longueur du trajet et du prix des transports, les navires européens exploitent de préférence l'île d'Ichabou. On y compte en ce moment plus de 80 navires anglais. Quant à nous, jusqu'à présent, nous n'avons suivi que de loin nos rivaux. Un petit nombre de navires français, parmi lesquels on en compte 6 du Havre, 2 de Saint-Malo et quelques autres de Nantes, sont seuls partis pour cette destination. Heureusement, d'autres expéditions se préparent. Poussent-elles de nombreuses, mais qu'on sache bien cependant qu'elles ne peuvent être lucratives qu'à la seule condition d'être faites avec rapidité, car bientôt l'activité des Anglais et le nombre de leurs navires auront dépouillé cette île de tous ses produits.

Un navire français, le *Jupiter*, vient déjà d'entrer au port de Marseille avec un chargement de 400 tonneaux.

Les Bains de mer belges,

CARICATURES PAR RICHARD.



(Douanier belge.)



(Officers belges pêchant à la ligne.)



(Gendarme belge.)

Ostende me plaît. Les routes de terre, d'eau et de fer qui y conduisent sont les plus monotones et les plus ennuyeuses de toutes les routes passées, présentes et futures; c'est une petite ville dans toute l'acception du mot; ses rues, tirées au cordeau, se terminent à leurs extrémités par les talus des fortifications; la poitrine y trouve à peine assez d'air pour respirer; les yeux y cherchent vainement un horizon; les pieds y sont sans cesse transpercés par les pointes de cailloux pointus qu'on y appelle des pavés. Il est vrai que si un faux pas vous fait tomber, un lit d'herbe et de mousse est

Seulement, une espèce de restaurateur, établi sur une espèce de jetée, vend fort cher aux badauds, qui ont la faiblesse de croire à ce mythe, des espèces d'écaillés mouillées recouvertes de je ne sais quelle espèce de drogue noireâtre et gluante, dont un estomac délicat, bien élevé, ne peut pas tolérer plus d'une minute l'incommode visite.

Malgré tous ces avantages réunis, Ostende me plaît, et je me suis bien gardé de suivre le conseil du *Guide des Voya-*



(Sergent de ville d'Ostende.)



(Le duc de Wellington en porcelaine.)



(Lions indigènes.)

tout prêt à vous recevoir! ses maisons, construites à la même époque, sur le même modèle, portent toutes les traces d'une affreuse jaunisse; elle n'a pas d'église gothique; de tableaux dignes d'être vus, elle n'en est privée; ses animaux domestiques affligent sans cesse, par leurs défauts, l'ome, la vue et l'odorat; ses habitants, — les abominés à *l'Illustration* exceptés, — sont laids, avides, bêtes et méchants; — enfin, le croiriez-vous? — ses huttes n'existent qu'à Paris, à Bruxelles ou à Londres. Dans ses odieux remparts, cette sublime invention des gastronomes français, belges ou anglais, est même aussi complètement inconnue que le nom de l'auteur de cet article peut l'être dans les cinq parties de l'univers...



(Pendant le bain.)



(Après le bain.)



(Avant le bain.)

geurs, de Murray, « ce qu'on a de mieux à faire, en arrivant à Ostende, c'est d'en partir au plus vite. » J'y suis resté, — plusieurs jours même, — et je le déclare tout haut : Ostende me plaît.

Où aurais-je rencontré ailleurs, dites-moi, des types aussi caractéristiques et aussi agréables que ceux dont moi-même et mon ami Richard, — ce digne récréatif vivant, — vous offre ici une image fidèle ? Il faudrait être complètement privé du sentiment du grotesque et du laid, pour ne pas prendre plaisir à contempler avec admiration les étonnantes fantaisies que la nature et l'homme se passaient à Ostende, au mois d'août de l'an de grâce 1844.

Allez donc à Ostende, vous tous que ces spectacles amusent ! A votre arrivée n'y verrez-vous pas comme moi les représentants de l'autorité publique veillant à la sûreté de l'Etat, ou se livrant à des délassements permis.

D'abord, le douanier qui débarrassera vos effets, et le *genlarme* qui lira votre passe-port, tandis que leurs officiers s'annuleront à pêcher à la ligne dans les fusées. Cette première scène a bien quelque chose d'aristocratique. A Ostende, comme partout, le pauvre est obligé de travailler, tandis que le riche reste oisif... Mais le convoi du chemin de fer a vomi à la porte de la ville un nombre considérable de voyageurs. Si nous nous arrêtons



Les Anglais à Janc.

pour rédiger des dissertations morales et philosophiques, nous ne trouverons plus à l'Hotel des Bains le lit dont nous avons besoin.

Les chemins de fer sont, en général, très-inutiles. Sous ce rapport, celui d'Ostende ne le cède en rien à ses indignes collègues. Il s'engage à vous transporter à Ostende, et il s'arrête à la station d'où les victimes de ses fallacieuses promesses peuvent, s'ils ont de bons yeux, apercevoir, à l'horizon lointain, la pointe la plus élevée du plus haut clocher de la ville. Heureusement il y a toujours, au débarcadere, des sergents de ville prêts à conduire au bureau de police les voyageurs égarés.

Qu'il est doux, n'est-ce pas, de se promener solitairement dans ces rues jannes, désertes, gazouillées, pavées de clous ! Tout y est à louer, si vous en croyez les écriteaux pendus au-dessus de toutes les portes ; les habitants sont si hospitaliers du 1^{er} juillet au 15 septembre, qu'ils s'entassent dans leurs greniers pour abandonner aux étrangers, à des prix aussi élevés que les perchoirs où ils se relogent, les étages inférieurs de leurs maisons : chacun veut faire sa *petite saison*, c'est le mot consacré. Aposés derrière les vitres de leurs fenêtres, ils guettent leur proie avec la patience d'un animal affamé qui ne veut pas manquer son coup. Quelquefois seulement, un lion se



(Le jeune Anglais.)



Un coup de vent sur la jetée.



(Les Anglais d'un âge mûr.)

hasarde à sortir de sa tanière et à se rendre à son club, situé sur la place d'Armes, qualifié par les membres de *société privée*. Quand deux lions se rencontrent, ils s'arrêtent pour causer — des profits ou des pertes de la *petite saison*. — Telles sont les mœurs des indigènes.

Les magasins de la grande Rue méritent une visite. Cet horloger annonce des montres *brequées* ; cet épicer vend du véritable chocolat. Ici vous pourrez acheter des Napoléons en porcelaine, chapeau blanc, habit jaune, redingote violette et doublée de rose. Là, j'ai même surtout à me repaître de la vue du duc de Wellington, tel que vous le représente le dessin ci-joint, qui rend toute description inutile.

Mais c'est sur la jetée, c'est sur la plage qu'il faut aller pour passer des moments agréables. C'est sur la jetée, c'est sur la plage que les fils et les filles de la verte Albion, exportés par le bateau à vapeur, étaient aux regards ravis des promeneurs leurs grâces naturelles, leurs étoffes rayées et leurs *caoutchoucs* perfectionnés. Accourez, messieurs et mesdames, la vue n'en coûte rien. — Quelquefois, il est vrai, un léger coup de vent mettra un peu de désordre dans votre toilette, mais ce mal est facile à réparer ; et les gros bonheurs dont vous



Les vieux Anglais.

jouirez vous feront bien vite oublier ces petites misères d'un courant d'air un peu vil.

A peine arrivez-vous sur la jetée, vous êtes assailli par une bande d'hommes et de femmes en guenilles qui sollicitent l'honneur de vous jeter à l'eau, en vous remettant des cartes ainsi conçues : *voitures l'Union* portant les n. 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100. J.-F. MAIRE et comp., A. De-roock, baigneur, G. Hazeman, baigneuse de S. M. la reine, Joséphine Maire, Jeanne Bernard et Lucie Derueck, baigneuses, ont l'honneur de prévenir le public qu'ils tiennent sur la plage, à l'entrée du port d'Ostende, plusieurs tentes closes à la disposition des baigneurs, dont trois à deux chambres, qui y trouveront chacun une personne de son sexe pour le servir. Prix des bains : un bain avec robe ou caleçon et deux essuie-mains 70 centimes. Pour deux personnes 1 fr., pour trois personnes 1 fr. 50 cent. Abonnement : 6 francs pour douze bains. Les entrepreneurs se recommandent à la bienveillance du public, qu'ils s'efforceront de servir avec zèle et exactitude.

Si vous laissez tenter par ces offres séduisantes, vous ressemblerez bientôt, croyez-moi, à ces baigneurs et bai-

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

EN VENTE le tome III du JUIF ERRANT in-8, par M. EUGÈNE SUE, chez Paulin, éditeur, rue Richelieu, 60.
L'édition illustrée par M. GAVARNI sera annoncée incessamment.

En vente : JÉRÔME PATUROT à la recherche d'une position sociale. — Quatrième édition.

1 volume in-18, 5 francs 50 centimes.

PAULIN, éditeur des *Musées d'Italie*, 1 vol. in-18; — des *Musées d'Espagne, d'Angleterre et de Belgique*, 1 vol. in-18. — Rue Richelieu, 60.

En vente : LES MUSÉES D'ALLEMAGNE ET DE RUSSIE, guide et mémento de l'Artiste et du Voyageur, par Louis Viardot.

1 vol. in-18 Jésus. — Prix, 5 fr. 50 c.

TABLE DES MATIÈRES. — Préface. — MEXIC : la *Pianca-tèque*. — Ecole allemande. — flamande. — espagnole. — française. — Ecoles italiennes. — *La Glyptothèque*. — Salle égyptienne. — des Incunables. — des Égynètes. — d'Apollon. —

bachique. — des Nubiides. — des Héros. — des Romains. — des Sculptures colorées. — des Modernes. — des Fées. — VIENNE : le *Musée du Beethoven*. — Ecoles allemandes. — flamandes. — Ecoles italiennes. — *Galerics particulières*. — DRESDE : la *Gal-*

lerie. — BERLIN : la *Galerie*. — SAINT-PETERSBOURG : *Galerie de l'Ermitage*. — Ecole russe. — allemande. — flamande. — hollandaise. — française. — espagnole. — italienne. — *Palais de l'Yvriide*. — *Galerics particulières*.

Traité pratique de PHOTOGRAPHIE, exposé complet des procédés relatifs au DAGUERRETYPE, comprenant la préparation de toutes les substances accélératrices, l'emploi des verres continuatours, les règles à observer pour la bonne exécution des portraits photographiques, la reproduction des épreuves par l'électroplaste, les recettes pour opérer sur papier, la gravure chimique, le coloris, etc., — suivi de la description approfondie de la nouvelle Méthode pour travailler au bain d'argent; par M. A. GAUDIN, calculateur du bureau des longitudes.

1 vol. in-8, prix : 5 fr. — Chez J.-J. DUBOCHET ET C^o, rue Richelieu, 60.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES. — Appareils. — Appréhété. — Argentage des plaques. — Argentage du cuivre. — Bayard; son papier photographique. — Boîtes à iode. — Boîtes à brome. — Taches de brome. — Bûches de iode. — Bûches. — Clauibre obscur; durée de l'exposition. — Charbon pour polir. — Chloro-bromure d'iode. — Chlorure d'iode divers. — Coloriage. — Composition. — Sols. — Daguette; son papier. — Son nouveau procédé. — Decalque des épreuves. — Donne; son procédé de gravures. — Eau bromée. — Eau dans les paysages. — Eclairage des portraits. — Electroplaste. — Encadrement. — Esprit de vin argenté pour polir. — Polissage

à l'essence. — Finage au bain d'argent, au chlorure de cuivre, au chlorure d'or, à l'hyposulfite. — Figeant; son procédé à l'eau bromée. — Son procédé pour fixer au chlorure d'or. — Fonds. — Appareil Gaudin. — Gels et Fordos; leur sel d'or pour fixer. — Gravure chimique des épreuves. — Historique. — Polissage à l'huile. — Hyposulfite; sa dissolution. — Lavage à l'hyposulfite. — Taches d'hyposulfite. — Iodage. — Taches d'iode. — Iodure de brome. — Lavisage; son papier photographique. — Lettre de M. Daguette à M. Arago. — Matières à polir. — Mise au mercure. — Bûches de mercure. — Taches de mercure. — Moser; ses images. — Niepce; sa lettre. — Noir de fumée pour polir. — Notes.

— Nuages. — Observations. — Papier gommé. — Papiers photographiques. — Planchettes. — Choix des plaques. — Polissage. — Portraits. — Taches de poussière. — Resine. — Rouge à polir. — Taches de salive. — Taches de soufre. — Substances accélératrices. — Substances photographiques; leur action sur l'économie animale. — Reproduction de tableaux. — Taches. — Talbot; son papier photographique. — Tampons. — Théorie. — Vegetation. — Verres bleus. — Verres de couleur; leur usage. — Verroging; son papier photographique. — Vernis. — Remarques sur les vêtements. — Vues, etc., etc.

Changeament de Domicile :

LES BUREAUX DE
L'ILLUSTRATION
la Librairie J.-J. DUBOCHET et C^o
et la Librairie PAULIN
SONT ÉTABLIS
RUE RICHELIEU, N^o 60
DANS LES GALERIES
de l'ancienne Librairie BOSSAUGE.

A LA LIBRAIRIE DUBOCHET,
RUE RICHELIEU, 60.
BIOGRAPHIE PORTATIVE UNIVERSELLE
contenant 6,000 noms de plus que les biographies les plus considérables, suivie d'une Table chronologique et alphabétique ou se trouvent repartis, en 54 classes, les noms mentionnés dans l'ouvrage; par MM. L. LALANNE, L. RENIER, TH. BERNARD, A. LAUMIER, S. CHOLLER, J. MONGIN, E. JANIN, A. DELOYE, C. FRESS. — 1 vol. de 1,000 pages. Prix, 12 fr., broché. Cartonné à l'anglaise, 15 fr. 50.

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, OU ENCYCLOPÉDIE DE LA JEUNESSE, ouvrage également utile aux jeunes gens, aux Mères de Famille, à toutes les personnes qui s'occupent d'Éducation, et aux Jeunes du Monde; par MM. ANDRÉUX DE BRICQUE, docteur en médecine, L. BACDET, ancien professeur au collège Stanislas, et une société de Savants et de Littérateurs. Un seul volume, format du *Milieu de Paris*, imprimé en caractères très-lisibles, contenant la matière de six volumes ordinaires et enrichi de 400 petites gravures servant d'explication au texte. — Prix broché : 10 fr.; élégamment cartonné à l'anglaise, 11 fr. 50.

UN MILLION DE FAITS, AIDE-MÉMOIRE UNIVERSEL DES SCIENCES, DES ARTS ET DES LETTRES, par MM. J. AICARD, l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie nouvelle*; DESPORTES, avocat; PAUL GERVAIS, aide d'histoire naturelle au Muséum, membre de la Société Philomatique; JUNG, l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie nouvelle*; LEON LALANNE, ancien élève de l'École Polytechnique, ingénieur des Ponts et Chaussées; LYDVICE LALANNE, ancien élève de l'École des Chartes; A. LEBLANC, docteur en médecine de la Faculté de Paris; CH. MARTINS, docteur en sciences, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; CH. VERGE, docteur en droit. — Arithmétique, Algèbre, Géométrie élémentaire, analytique et descriptive, Calcul infinitésimal, Calcul des probabilités, Mécanique, Astronomie, Métronomie et Physique du Globe, Physique générale, Chimie, Minéralogie et Géologie, Botanique, Anatomie et Physiologie de l'Homme, Hygiène, Zoologie, Arithmétique sociale et statistique, Agriculture, Technologie (Arts et métiers), Commerce, Art militaire, Sciences philosophiques, Littérature, Beaux-Arts, Paléographie et Blason, Numismatique, Chronologie et Histoire, Philologie, Géographie, Biographie, Mythologie, Éducation, Législation. Un fort volume in-12 de 1,600 colonnes, orné de 500 gravures sur bois. L'ouvrage complet, 12 fr.

A PARIS, CHEZ TOUTS LES LIBRAIRES.
DEPOT CHEZ M. BOUÛ, QUAI DE LA MÉGISSE, 28.
MOTIFS DÉTERMINANTS D'ÉMBRASSER LA FOI CATHOLIQUE, fondés sur l'efficacité de sa doctrine dans l'intérêt humanitaire et social, et sur des preuves multiples, applicables par la raison de la divinité de son origine; dédiés aux gens du monde à la jeunesse intelligente et studieuse; par M. AGAR DERIS. 2 vol. in-18. Prix : 7 fr., et 8 fr. 50 c. par la poste.

LIBRAIRIE DUBOCHET ET C^o,
RUE RICHELIEU, 60.
PUBLICATIONS ILLUSTRÉES.

HISTOIRE DE L'EMPEREUR NAPOLÉON; par LAURENT (de l'Ardeche), avec 500 dessins, par HORACE VERNET, gravés sur bois et imprimés dans le texte. Nouvelle et magnifique édition augmentée de gravures colorées représentant les types de tous les corps et les uniformes militaires de la République et de l'Empire; par HIPPOLYTE BELANGE. 1 vol. grand in-8. 25 fr.

SAVON DE GUIMAUVE

BLANCHE, parfumée, passage Choiseul, 18. — Ce savon blanchit la peau. l'adoucit d'une manière remarquable, et en fait disparaître les défauts. Chaque pain sort de chez Blanche porte son nom en gros caractères sur l'étiquette afin d'éviter la contrefaçon. — 2 fr. le pain; 5 fr. les 5.

CRÈME D'HÉBÉ pour prévenir et effacer les rides. — 5 fr. le pot.

BREVETS DANS LA GRANDE-BRETAGNE ET L'IRLANDE.

LES INVENTEURS sont informés que toute l'espèce de renseignements au sujet des brevets et des garanties offertes aux inventions nouvelles dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, peuvent être obtenus gratis par lettres affichées, adressées à ALEX. PEARCE, Office for Patents of Invention, 14, Lincoln's Inn Fields, Londres.

A LONDRES.
CATHEDRAL HOTEL ST.-PAUL'S CHURCH YARD, 48. — W. B. SILK prévient MM. les voyageurs qu'ils trouveront dans cet hôtel des chambres particulières très-bien meublées et décorées, à des prix très-modérés. Salon de société, café, journaux anglais et étrangers. Dinners à 1 s. 6 d. et 2 s. Vins et liqueurs de première qualité; punch très-renommé. Bains à tout heure.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, son successeur des ci-devant Carmes déchaussés de la rue de Valenciennes, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenan et depuis 1780.
Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consécutif à M. Boyer la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissant la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.
Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de ses amis se faire adresser à M. Boyer 14 fois sur la devanture, M. Boyer étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

A LA LIBRAIRIE PAULIN,
RUE RICHELIEU, 60.
COURS COMPLET DE MÉTÉOROLOGIE; par HALLÉ, traduit et annoté par CH. MARTINS, docteur en sciences et professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; ouvrage complet de tous les travaux des météorologistes français, suivi d'un appendice contenant la représentation graphique des tableaux numériques, par L. LALANNE, ingénieur des Ponts et Chaussées. 4 vol. in-12, format du *Milieu de faits*, avec 10 gravures sur acier, 415 tableaux numériques, etc. 8 fr.

ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE de la Suisse, du Jura français, de Baden-Baden et de la forêt Noire; de la Chartreuse de Grenoble et des Eaux d'Aix, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamouny, du grand Saint-Bernard et du Mont-Rose; avec une carte routière imprimée sur toile, les armes de la confédération suisse et des vingt-deux cantons, et deux grandes vues de la chaîne du Mont-Blanc et des Alpes bernoises; par ADOLPHE JOANNE. 1 vol. in-18 contenant la matière de cinq volumes in-8 ordinaires. Prix, broché, 10 fr. 50; relié, 12 fr.

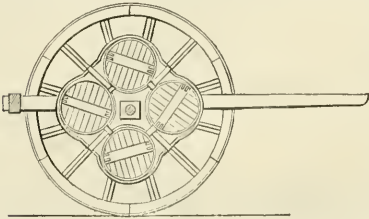
MANUEL DE L'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE chez tous les peuples, et particulièrement de l'architecture en France au moyen âge, avec 200 gravures dans le texte, 2 volumes. 10 fr. 50

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1^{er} Octobre doivent être renouvelés pour éviter l'interception dans l'exvoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de M. DUBOCHET, rue Richelieu, N^o 60.

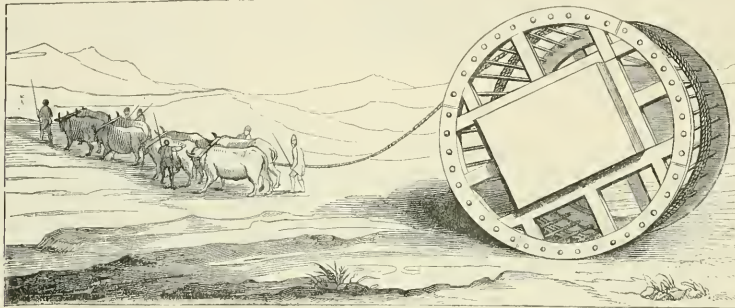
Amusements des Sciences.

SOLUTION DES QUESTIONS PROPOSÉES DANS LE SOIXANTE ET ONZIÈME NUMÉRO.

I. Notre première figure donne une idée de la solution que M. de Thiville a proposée, vers 1820, du problème de la locomotion avec une roue unique. Cette roue n'est, à proprement parler, qu'une espèce de rouleau ou de cylindre dans l'intérieur duquel sont armées symétriquement autour de l'axe et ont essieu les objets qu'il s'agit de transporter. Un véhicule de ce genre a le



grand avantage d'amortir considérablement le frottement de l'essieu dans ses boîtes; mais il présente des inconvénients majeurs, tels que la difficulté d'un armement parfait, l'augmentation du frottement de roulement à la surface des chauxsnes, les glis-



a statue ne tombât et ne fût brisée, on fit marcher avec Paeonius pour tailler dans la carrière une autre base. Elle était longue de douze pieds, large de huit et épaisse de six. Paeonius s'étant piqué de l'honneur de la faire apporter, il ne s'y prit pas comme Mégasthènes; il fit lui-même en quelque chose la matière dont il s'était servi, mais ce fut par un autre genre de machine. Il fit deux roues environ de quinze pieds, et encloua les bouts de la pierre dans les roues; ensuite il fit passer des fuseaux de bois de la grosseur de deux poignées d'une roue à l'autre, ou sorte qu'étant disposés en rond et distants l'un de l'autre seulement d'un pied, ils entraînaient le premier. Au bout de l'un des fuseaux on attachait un câble qu'il fit tirer par des bœufs qui, en devant le câble, faisaient tourner les roues; mais la difficulté était de faire marcher cette machine par un chemin droit, car elle se détournait toujours à droite ou à gauche; ce qui faisait qu'il fallait retourner. Cela fut cause que Paeonius fut si longtemps à tourner et à retourner la machine, qu'il ne put fournir à la dépense qui était nécessaire pour cela.

Perrault, auquel nous empruntons cette traduction, fait observer avec raison que Paeonius aurait renché en employant deux câbles au lieu d'un seul, et que sa machine pouvait mieux fonctionner que celle de Mégasthènes, si elle avait été bien dirigée. C'est sans doute fondé, à croire que le système de véhicules, tel que l'entendait M. de Thiville, pourrait être utile dans certains cas, et notamment lorsqu'il s'agit de transporter de très-lourds fardeaux par de mauvais chemins.

II. Les objets nous paraissent d'autant plus grands que nous les jugeons plus éloignés. Par exemple si un homme, placé à cent mètres de distance de nous, venait tout à coup, par une illusion d'optique que produirait une cause quelconque, à nous sembler séparé de nous par une distance de cinquante mètres seulement, nous le croirions assurément environ deux fois aussi grand qu'il est.

Or, les points de la voûte céleste qui sont voisins de l'horizon nous paraissent plus éloignés que ceux qui sont au zénith, parce que les objets placés tout autour de nous sont comme des terrasses de comparaison qui nous font mieux juger du grand éloignement des images, et des différents points de la voûte apparente du ciel, dans la partie la plus basse de cette voûte. C'est par cette raison que cette voûte ne nous semble pas parfaitement sphérique, mais bien surbaissée à sa partie supérieure. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que la lune et le soleil, à l'horizon, tout en ayant le même diamètre apparent qu'au zénith, ou même un diamètre apparent un peu plus faible, nous semblent plus grands, puisque nous les jugeons involontairement plus éloignés.

C'est par la même raison que des objets isolés, qui se détachent sur un horizon nu, paraissent plus grands qu'ils ne sont réellement. Tout le monde a pu remarquer cet effet, qui est très-sensible lorsque du pied d'un des grands escaliers de Versailles on jette les yeux sur les personnes dont les silhouettes se dessinent sur le ciel au sommet de l'échelle.

NOUVELLES QUESTIONS A RÉSOLUË.

I. Une boterie formée est ainsi disposée. Le banquier jette huit petites boules dans une espèce d'entonnoir, il en laisse glisser sur un plan incliné pour s'arrêter ensuite dans six petits récipients d'égale dimension, qui portent les numéros 1, 2, 3, 4, 5, 6. On compte chacune de ces huit boules pour le chiffre déterminé par la petite cellule où elle se place; en sorte que si toutes les boules entrent dans la case 1, le nombre gagnant est 6; que si toutes entrent dans la case 2, le nombre gagnant est 6; que si, au 48, etc., on demande quelles sont les chances de tous les joueurs, depuis celui qui a pris le numéro 6 jusqu'à celui qui a

sements dans les changements de direction, etc. — Aussi, malgré l'approbation que la société d'Encouragement donna aux véhicules de M. de Thiville, le mode de roulage proposé n'a pris aucun développement en France. Nous ne pensons pas qu'il soit encore aujourd'hui employé, même pour les tonnes à eau, malgré le traité que le préfet de police avait conclu avec l'inventeur pour la construction de celles qui seraient nécessaires aux incendies. On reconnaît, dans ce traité, « que des expériences répétées ont prouvé que l'emploi des tonnes construites d'après le principe de M. de Thiville deviendra une amélioration importante pour le service des incendies, en ce que le même nombre d'hommes pourra transporter un bien plus grand volume d'eau, sans avoir à craindre les accidents trop fréquents occasionnés par les tonneaux du modèle en usage. »

Du reste, ce principe n'était pas neuf. M. de Thiville annonce lui-même que des appareils du genre des siens sont employés aux États-Unis d'Amérique. Mais il aurait pu ajouter que l'homme de l'invention première n'appartient pas davantage aux Américains, et qu'on trouve une description très-claire de machines à peu près semblables dans le 3^e livre de Vitruve. Césion, au rapport de l'architecte romain, transporta à Ephèse les fûts des colonnes qui devaient servir au fameux temple de Diane, en faisant rouler chacun d'eux comme une roue et en tirant à l'aide d'un câble unique dont l'axe longitudinal coïncidait avec celui du fût. Mégasthènes, fils de Césion, fit une autre machine du même genre pour amener les architraves. Les deux bords de ces pierres étaient fixés aux nœuds de deux roues qui portaient sur le sol, et auxquelles le mouvement de progression était imprimé par des bœufs qui agissaient sur un cadre semblable à celui de Césion.

Enfin un troisième appareil, dont nous donnons aussi la figure, fut imaginé du temps même de Vitruve par Paeonius. « Dans le temple d'Apollon, la base de la statue colossale de ce Dieu s'étant trouvée rompue et gâtée par le temps, dans la crainte que

près le numéro 48. (Cette question, dont nous comptons donner prochainement la solution détaillée, nous a été transmise par un de nos abonnés, M. L. de Grey-sur-Serre.)

II. Quelle est la cause du rapprochement apparent des allées parallèles? de la déviation apparente des eaux de la mer pour un observateur qui domine le rivage?

Modes.



Encore quelques jours, et septembre aura emporté avec lui tout ce qui est soleil, verdure, robes d'été et chapeaux de paille. Déjà le vent commence à soulever les feuilles qui jaunissent; c'est le premier signal de l'hiver. Hâtons-nous de profiter de ces derniers beaux jours, prenons la capote de paille avec deux simples velours, la robe de chambre, l'ombrelle, et partons. — Ne

nous occupons pas de l'avenir; on s'en occupera pour nous. A retour, nous verrons les magasins garnis de belles étoffes d'hiver, de manteaux, de mantelets, de robes grises de passementerie et variées à l'infini. Alexandre aura des salons coquettement parés des plus gracieux étoffes.

Les étoffes connues pour la prochaine saison sont les damas à très-larges bords de satin ou à grands fleurs, couleur sur couleur; les robes Poupardin à fleurs sur fond noir, blanc, bleu, jaune, vert, rose et lilas; les velours grisés et unis, et, pour demi-toilette, les popelines écossaises et les jekins satins.

On a fait en avance sur la froide saison des redingotes en cachemire uni, gris, violet et vert foncé, garnies sur le côté de cinq velours diminuant de largeur, le premier ayant onze centimètres, et le dernier trois. Le corsage, montant, demi-ouvert, est bordé de trois velours, ainsi que les revers des manches. Les robes de soie à pattes décomposées en corsage et à la jupe, sont très-délicates; c'est une nouveauté de fort bon goût. Sous ces pattes bordées d'un liséré en pareil on d'une petite passementerie, on pose une large bande de gros de Naples blanc; et à l'on voit rendre cette toilette plus simple, on met une bande de satin de même couleur que la robe; mais le corsage doit toujours laisser voir un fichu de mousseline broché, à très-petit col.

On peut perdre un grand succès aux passementeries par ce qui se fait déjà en ce genre: garnitures en tablier, garnitures de crêpe, tout est en passementerie. Souvent aussi on mêle cet ornement avec les velours, et cela fait parfaitement. Du reste, les ornements en tablier ou sur les crêpes sont presque une mode imposée par l'hiver. Avant les robes légères sont jolies, élégantes et agréables avec les grands volants et par un bon temps, autant elles seraient embarrassantes à porter pendant les jours brumeux de la mauvaise saison; à promenade à pied serait impossible, car on serait trop obligé de s'occuper de sa robe. Or, le premier principe d'élégance est de ne jamais s'occuper de sa toilette en public; il faut, non pas y être indifférente, ce serait demander l'impossible, mais le paraître.

Les manches courtes du bas, soit demi-langues, soit à revers, ont triomphé des préjugés que rencontre toujours une nouveauté, et surtout une mode de manches. Si on veut se rappeler l'opposition qui accueillait les manches justes, on ne sera pas retenu de celle qu'on a faite à nos manches ouvertes. Il est vrai que la transition d'alors était plus heurtée que celle d'aujourd'hui; nous quittons les horribles manches à gigot, de peu poétique mémoire, pour prendre les manches collantes! C'était une véritable révolution! — Toujours est-il que notre nouvelle mode est charmante. Ces flûts de mousseline et de dentelle qui viennent tomber sur la main donnent une grande fraîcheur à la toilette; et puis nous n'avons pas abandonné les manches plates et fermées du bas; elles nous restent, et apportent plus de variété à nos modes.

Rébus.

EXPLICATION DU DEUXIÈME RÉBUS.

Si les Anglais s'intéressent aux Marocains, c'est par haine de la France.



ET IER

LE EINT



CC TTTTTT

1000



On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.
A SAINT-PETERSBURG, chez J. ISAKOFF, libraire-éditeur, Commissionnaire officiel de toutes les Bibliothèques des régiments de la Garde impériale; GOSTINOFF-DYOR, 22, — F. BELLIZARD et C^o, éditeurs de la Revue étrangère, au pont de Polievka, maison de l'Eglise hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBES, libraires.

JACQUES DUBOUCIET.

Tire à la presse mécanique de LACHAMPE et C^o, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N^o 84. Vol. IV. — SAMEDI 5 OCTOBRE 1844.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dep. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 32 f.
 — l'Etranger. — 10 f. — 20 f. — 40 f.

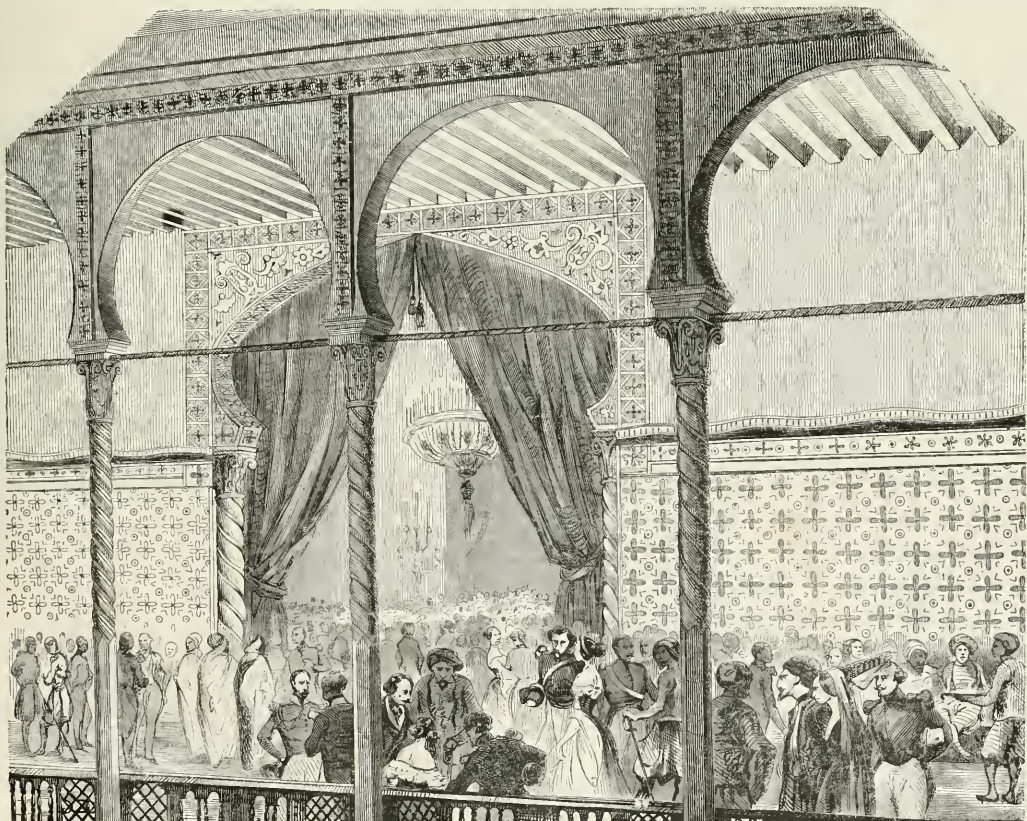
SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine.
 Histoire de la Semaine. **Grand Bal donné dans le Collège d'Alger en l'honneur du maréchal Bugeaud.** — Courrier de Paris. **Les Artistes du Théâtre-Italien traversant la Manche.** — Ascension au Mont Blanc, par MM. Martins, Gravais et Lepiteur. **Donze Gravures d'après les dessins de M. Lepiteur: Maison de Jacques Balmat; Vue de la Pointe du Glacier des Bossons au mois d'août 1844; La Pierre-Ponce; La Fierredes-Echelles; Cascade du Pilon; Vue générale des Rochers des Grands-Mulets; Vue extérieure de la Tente de la Vre et à la 5e Ascension; Vue intérieure de la Tente; les Sévres; le Grand Plateau; le Village de l'Annuaire et le Mont Blanc.** — **Travaux publics.** Sur quelques systèmes nouveaux de Ponts. **Quatre Gravures.** — **Maroc.** Arrivée à Paris des Drapeaux marocains, de la Tente et du Parasol du fils aîné de l'empereur. **Vue générale de la Tente; Vues extérieure et intérieure; Instruments de musique. Giberie, Sabre, Chapraou, Drapeaux et Parasol du fils de l'empereur.** — **Bulletin Bibliographique.** — **Annonces.** — De la Révélation de la Pointe-à-Pître. **Vue de la Pointe-à-Pître telle qu'elle est actuellement; système de constructions nouvelles.** — **Rébus.**

Histoire de la Semaine.

On danse à Alger; à Paris, on fait genre pour une exhibition, et ces plaisirs, c'est le traité avec le Maroc qui nous les a faits, ce traité que nous fétons, comme la divinité, sans l'avoir vu. Un autre vous dira et vous montrera quelques pages plus loin les trophées plus ou moins curieux qu'on vient d'étaler à la curiosité parisienne; nous avons, nous, à vous raconter et à vous faire voir la fête qui a été donnée à Alger au maréchal gouverneur à son retour de sa glorieuse expédition. C'est le 16 du mois dernier que lui a été offert un banquet, et pour que les nombreux convives qui s'étaient fait inscrire pussent tous y figurer, la table avait été dressée sur la place même. Une décoration en

fer forgé, disposée au milieu de cette place, encadrait les drapeaux conquis à l'Isi; entre ces trophées, on lisait sur des médaillons les principales victoires des armées de terre et de mer en Afrique. Une immense table en fer à cheval, comprenant plus de cinq cents couverts, s'étendait sur trois côtés; elle était surmontée de guirlandes de verdure d'où pendaient des lanternes, lesquelles, avec les ifs placés de distance en distance, jetaient une vive lumière sur la scène et l'ampoulet. Rien n'y a marqué: les tosts moins encore que tout le reste. Ils ont tous été inspirés par de nobles sentiments. Mais quelques-uns étaient accompagnés de développements oratoires que les dames, qui attendaient le commencement du bal, trouvaient un peu longs. A huit heures du soir les convives se sont rendus à la fête dansante. La cour du Collège, bâtiment qui servait autrefois de caserne aux janis-



(Grand Bal donné dans le Collège d'Alger en l'honneur du maréchal Bugeaud.)

sieurs, était devenue cette espèce de palais de fées. Cette gracieuse architecture mauresque, enlaidie par des décorations simples mais pleines de goût, inondée de l'éclat des lumières, réalisait les brillantes descriptions des contes orientaux. La variété et la richesse des costumes augmentaient encore le charme du coup d'œil qu'offrait cette fête, qui s'est prolongée jusqu'à trois heures du matin.

Les courriers qui ont succédé à celui qui nous a apporté le récit de ces plaisirs nous ont appris d'abord que quelque agitation s'était manifestée, puis qu'une attaque avait été dirigée sur un point contre des tribus amies et contraires. — Une lettre d'Alger du 20 septembre, citée par le *Touchebaud*, disait que l'on remarquait avec étonnement des achats de capsules faits par les Arabes, ce qui donne à penser qu'ils ont des fusils à percussion, mais l'issue le soin de deviner d'où et de qui ils leur viennent. Depuis lors, le *Pharamond*, arrivé le 26 à Marseille et parti d'Alger le 24, a apporté la nouvelle que nos troupes ont été vivement attaquées à Dellys, point de la côte récemment occupé par nos troupes, à peu près à égale distance d'Alger et de Bougie. M. le maréchal avait invité les principaux chefs des tribus des environs et des tribus nouvellement soumises, à venir à Alger assister, le 22, à une grande revue; mais s'y étaient venus rendus avec empressement; mais la revue n'était pas terminée quand M. le maréchal a été informé que des tribus insoumises, profitant de l'absence des chefs qui s'étaient rendus à son invitation, s'étaient parvenues sur Dellys, qu'elles ont vivement attaqué, s'étant abrités d'une partie des habitants de la tribu et les ont pillés. Cette fâcheuse nouvelle était à peine arrivée que M. le maréchal gouverneur faisait partir deux bateaux à vapeur chargés de troupes pour Bougie, afin d'aller réprimer les auteurs de cette nouvelle levée de banquiers. Le lendemain, des compagnons du génie et de l'artillerie et tout ce qui est nécessaire à une expédition ont aussi été embarqués pour ce point. Deux des chefs venus à Alger seraient, dit-on, partis immédiatement en promettant au maréchal Bougeard de lui ramener, pieds et poings liés, les auteurs des auteurs de cette tentative. — Bien entendu il s'est trouvé à Alger des nationalistes pour assurer que cette attaque avait été dirigée par Abd-el-Kader lui-même. Malheureusement il est peu probable que l'empereur du Maroc rende prochainement impossible le retour de pareils bruits. M. le prince de Joinville avait, dans un projet de traité discuté entre lui et le pacha de Tanger, très-libéralement inséré Abd-el-Rahman à nos côtés contre l'indolent ennemi. Il avait stipulé le remboursement par l'empereur des frais de guerre faits en France. Le remboursement qui devait s'effectuer dans trois mois par douzième et qui ne pouvait être interrompu que par la renuise en nos mains d'Abd-el-Kader, laquelle aurait valu quittance à notre débiteur des termes encore à échoir. A ce traité équitable et habile a été substitué brusquement celui de MM. de Glucksberg et de Nyon, inspirés, disent les journaux anglais, par M. Bulwer, traité par lequel l'empereur nous impose, dit-on, l'obligation d'user de ménagements et d'égards envers Abd-el-Kader, s'il tombe entre nos mains, faisant ainsi d'un généralisé qui eût été, à coup sûr, très-spontanément dans la pensée de tout le monde en France, une stipulation formelle qui nous enlève jusqu'à la bonne grâce de la générosité.

En signalant, d'après des lettres de Tunis, l'émigration de tribus tunisiennes sur le territoire de l'Algérie, pour y chercher un gouvernement plus humain, la *Gazette du Midi* fait remarquer que c'est là un fait grave, car, dit-elle avec raison, si le désir du bien être l'emporte sur le fanatisme musulman, le règne de la barbarie sera bientôt fini en Afrique. Voici l'extrait d'une des lettres citées par ce journal « Le tyranisme de l'insubordination de Béja est arrêté par ces jours-ci fait trancher la tête. Les hostilités sont à peu près terminées; la tyrannie l'emporte encore une fois. Mais l'émigration venge les populations opprimées; tous ceux qui avaient pris les armes ont quitté la région, se dirigeant en masse sur Bone. C'est un gouvernement français à bien recevoir ces nouveaux anxieuses, qui certainement attireront d'autres. A notre sens, ces tribus qui viennent à nous sans être appelées et qui protestent si hautement en faveur de nos lois, de notre système, de notre civilisation, doivent puissamment contribuer à la soumission franche et entière des tribus algériennes. Qu'on sache donc profiter une fois pour toutes de cette situation que le temps et nos armes nous ont faite, et en finir, ni moins pour les tribus de l'est, avec ces incendies, ces incursions qui ne convenaient qu'à des temps et à de ces peuples barbares. »

L'accueil que M. le maréchal Bugeaud a tenu à Alger, la marine du port de Toulon, la population tout entière de cette ville s'approprient à la faire à M. le prince de Joinville. Le 26, à onze heures du matin, on a signalé un vaisseau et un bâtiment à vapeur, et l'on a supposé que ces navires nous ramenaient le jeune aïeul. Après avoir attendu ces navires sans rien saisir pendant les deux heures qui se sont écoulées à cet effet, on a appris que celle n'était pas la nôtre. Les troupes sont rentrées dans les brèves casernes, et le préfet maritime a annulé tous les ordres précédemment donnés au sujet de la prochaine arrivée du prince. Débarqué qu'il avait, il est arrivé aux Tuileries pendant qu'on l'attendait à Toulon.

Le *Journal officiel des Deux-Siècles* a confirmé la nouvelle que nous avons donnée du mariage de M. le duc d'Aniane avec la princesse Marie-Caroline-Auguste de Salerne. La future est née le 26 avril 1822; le prince est né le 16 janvier de la même année; les deux époux sont donc à peu près du même âge. La mère de la princesse est sœur de l'empereur d'Autriche, qui, suivant l'usage de sa maison, contribuera à la princesse, outre la dot qu'elle recevra de son père, 200,000 florins (500,000 francs).

Nous avons dit dans notre dernier numéro la partie sérieuse des opérations de Moré. Voici un petit incident qui s'est vu, dans les derniers jours, exciter l'attention des spectateurs. C'était à l'assaut de la batterie. Les officiers anglais dont *The Illustration* a parlé à la fin de son article, poussés par le désir de se signaler ou plutôt par ce besoin instinctif qu'éprouvent nos voisins de tout voir, de tout toucher de près, voulut

monter à l'assaut à son tour. La brèche était malaisée, le terrain glissant, et, de ces premiers pas, le téméraire menaçait de rouler dans les profondeurs peu limpides des fossés. Les gamins de crier alors: « Le Suisse! le suisse de la cathédrale va faire le plongeon! » en faisant allusion à l'uni-forme écarlate, aux épulettes à grains d'épinard de l'Anglais. Celui-ci tint bon cependant, mais il allait tomber victime de sa constance, lorsqu'un bras robuste s'avança hors de l'une des embrasures démantelées, et introduisit l'ennemi dans la place.

Le roi Louis-Philippe est, selon les journaux anglais, attendu le 7 à Portsmouth, et à Windsor le 8 ou le 9 au plus tard. Ils citent, parmi les personnages invités aux fêtes qui seront données à Windsor, le duc de Wellington, le marquis d'Exeter, le comte de Delaware, le comte de Jersey, le comte de Liverpool, lord Ernest Bruce, le duc de Buccleuch, sir Robert et lady Peel, et tous les grands dignitaires de l'État. En attendant l'arrivée de son royal hôte, le reine Victoria a continué de mener un château de Biar, en Gascogne, une existence dérangée de toute équivoque, dont elle paraît se bien trouver. La table royale est servie à l'écossaise; cette circonstance et l'éclat d'une quantité considérable de bijoux ont gagné tous les cœurs à Sa Majesté, selon ce que nous apprend *The Herald*. La reine se fait éveiller tous les matins sur son lit, au son du pibroch, puis sous ses croisées. Ses habitants de Newtonton ont imité l'exemple de Sa Majesté et ont engagé à leur service un fils pour éveiller tout le voisinage.

L'affaire des lettres publiées par le *Times* contre les officiers de notre escadre est entrée dans une phase nouvelle. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une affaire de sacristie, car la preuve est acquise que c'est le plume du chapelain de la frégate qui a charitablement distillé tout ce fiel; il est même expulsé du navire et renvoyé en Angleterre. Néanmoins l'état-major de la frégate anglaise est consigné à bord tant que le pavillon français flottera sur rade. Les officiers du *Warspite* ont péniblement expié la solidarité de cette faute. Nous avons dit, il y a huit jours, la démarche honorable que M. Wallis, commandant de la frégate, avait faite auprès de notre commandant de Gibraltar, pour désavouer toute participation à ces infâmes diatribes. M. Béro, notre colonel, n'eût pu de temps après sa visite au commandant Wallis. Lorsque M. Béro quitta le bord, la frégate anglaise le salua de sept coups de canon. Le vaisseau français *l'Inflexible* ne rendit pas, suivant l'usage, ce salut au pavillon anglais. Déjà, lorsque ce vaisseau était arrivé en rade de Gibraltar, son commandant avait fait sa visite à tous les commandants des navires mouillés dans le port, excepté à celui du *Warspite*. La garnison anglaise de Gibraltar a vivement ressenti ce double affront, injustement mérité. Les officiers du *Warspite* était consignés, il fut résolu qu'une députation choisie parmi le corps des officiers anglais se rendrait à bord de *l'Inflexible* pour y présenter les excuses de l'état-major de la frégate. La députation était choisie, l'heure de la visite était convenue, lorsque *l'Inflexible* reçut l'ordre de se rendre à Tanger, et mit immédiatement à la voile. Espérons que la découverte faite depuis lors du véritable auteur de cette correspondance dissipa toute rancune à bord de notre escadre. Quant au *Times*, il serait désolé que l'irritation fil place à d'autres sentiments. « L'importance, dit-il, que l'on a attachée à ces lettres ne s'explique point sans cette hypothèse, que les critiques qu'elles contiennent étaient non-seulement vraies, mais tenues pour vraies; et, par conséquent, que si le défaut d'habileté navale du prince de Joinville, et non la critique des officiers du *Warspite*, qui a causé tout ce mouvement. Nous espérons que l'on ne ramènera point la bassesse ni l'injustice d'infliger un châtiement public à des hommes dont le seul crime serait d'avoir dit la vérité. Ce serait un encouragement donné au parti de la guerre en France. » Le prince de Joinville, du reste, publié un ordre du jour dans lequel il défend aux bâtiments de l'escadre, française de toucher désormais à Gibraltar. Pritchard, on le voit, a des émules.

Le mauvais vouloir des feuilles anglaises contre la France se retrouve encore dans l'article suivant du *Malta-Times*: « L'apparition d'une flotte française à Tunis a produit, à ce qui il paraît, quelque inquiétude à Constantinople, parce que cette flotte surveille les mouvements de l'escadre turque qui est sur les côtes de la Syrie. Nous remarquons en effet que depuis la sortie de la flotte anglaise de la Méditerranée, la flotte française est allée de port en port pour tâcher de faire montre de ses forces. Nous espérons que c'est à un mois au plus nous envoie l'escadre britannique à la conquête de ces vantards marins d'au delà de l'Angleterre n'a pas besoin de boulevards ni de tours le long des côtes, et qu'elle domine toujours les mers. »

Deux événements ont absorbé l'attention de Londres. On a eu à procéder à l'élection du lord-maire. Il y avait compétition entre les aïeux Thomas Wood et Gibbs. C'est ce dernier, marchand de poisson dans la Cité, qui l'a emporté. Mais l'événement par excellence, c'est le singulier exercice auquel s'est livré le clown Barry du théâtre d'Asley. Il avait annoncé son intention de faire sur la Tamise le trajet du pont de Vauxhall à celui de Westminster dans un bateau traîné par des oies. La foule que l'étrange et du spectacle avait attiré était immense. A trois heures et demie, Barry, en costume de clown, est arrivé suivi de plusieurs amis au pont de Vauxhall, et les préparatifs, ayant été achevés, il est entré dans son bateau, et avec toute assurance a commencé son voyage. Le courant lui étant favorable, il s'est avancé librement, et il a pu diriger la marche des oies avec facilité. Barry a débarqué au pont de Westminster et se qui se passe en Irlande explique bien la transformation qu'O'Connell semble faire subir à son langage et à sa tactique. Le conseil municipal de Dublin a été saisi par le docteur Mansell, protestant et ennemi du rappel, de la proposition d'une adresse à la reine pour la réunion du parlement en Irlande tous les trois ans. O'Connell n'a pas eu de peine à

faire écarter cette proposition, mais il l'a fait avec beaucoup de ménagements; c'était un progrès trop remarquable pour ne pas l'encourager par des égards que d'entendre un homme éminent du parti orangiste dire devant O'Connell lui-même: « Gardons, si vous le voulez, nos diverses croyances religieuses; mais du moins unissons-nous pour briser et rompre le lien qui trop longtemps nous a retenus et attachés à la queue des whigs anglais ou des Tories anglais; et nous, Irlandais, volons tous pour la vieille Irlande. » De semblables adversaires sont de véritables alliés. O'Connell se sent bien et il travaille incessamment au rapprochement d'il entrevoit la possibilité. Dans une de ses dernières allocutions il a dit: « Au banquet de jeudi dernier, le docteur Gray a prononcé un discours dont je ne puis laisser passer inaperçus certains passages. Le docteur Gray a parlé en termes très-durs de l'Angleterre. Il a recommandé la haine contre le peuple anglais. Le proteste contre un pareil langage. Je suis toujours assez disposé à blâmer les crimes du peuple anglais; mais lorsqu'on emploie des expressions aussi générales, je ne puis garder le silence. On ne peut certainement les employer que par l'entraînement du moment. Pour moi, je désavoue toute participation à de pareilles expressions, et l'association n'en est nullement responsable. »

Tandis qu'O'Connell et la société du rappel voulaient chaque jour croître leur influence et s'améliorer la situation financière de l'association, la société conservatrice créée à Dublin par les orangistes dans un but tout opposé a été forcée de se déclarer en faillite. C'est mardi qu'elle s'est réunie pour la dernière fois à Dublin. Elle a, par l'organe de M. Baker, été forcée de faire le triste tableau de sa situation. La malheureuse apathie des membres, a dit le rapporteur, aboutit à une banqueroute et à de grosses dettes pour la société.

On a reçu de Malé, à la date du 23 septembre, le sommaire des nouvelles apportées de Bombay par le bateau à vapeur le *Liverpool*. Elles allaient jusqu'au 27 août. Des détachements envoyés dans le Shikrapore ont été forcés de rétrograder, sur suite du manque d'eau et de la trop grande chaleur. On prépare une expédition, dans le Caboul, contre le roi de Bokhara. C'est Ukar-Khan qui doit le commander. Le Penjab est dans un état de fermentation toujours croissante. Lord Ellenborough, ex-gouverneur des Indes, était attendu dans la journée.

En Espagne, on se prépare à réformer la constitution. On voudrait substituer à son sénat électif une pairie viagère comme la nôtre, et faire nommer la chambre des représentants intégralement pour cinq ans. — On dit avoir découvert une conspiration à Malaga. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a eu exécution de dispositions prises de concert par les autorités supérieures, civiles et militaires de la province de Barcelone, on a conduit à la citadelle de cette ville les administrateurs des postes et des douanes, le juge de première instance, le maître des pilotes et d'autres personnes de Malaga et de Barcelone même, qui s'étaient rendus dans cette ville. On assure que la conspiration devait éclater à Malaga et sur d'autres points. Les personnes arrêtées appartenaient toutes au parti de la junte centrale. — Les journaux officiels ont été chargés de démentir les bruits fautiveux répandus sur la santé du roi.

La Grèce est toujours le théâtre des hutes des partis et des diplomates. Le roi Othon a ouvert, en personne, la session des chambres le 19. — *Le Sud* publie une lettre d'Athènes où il lit: « Les incendies se multiplient dans le pays, et il y a de Négreon vient d'être complètement ravagé par ce feu qui l'on ne peut combattre, faute de police et de forces nécessaires. Ce sont les paysans eux-mêmes qui mettent ainsi le feu partout où il y a des bois. Leur idée est que, les Européens aimant la verdure et les deux onguents des forêts, ils quitteront sûrement le pays dès qu'il sera complètement dépeuplé de ces précieux avantages. »

Il y avait en Bagdad, dans les premiers jours d'août, quelques manifestations tumultueuses à la porte du consul de France, qu'on accusait à tort d'avoir frappé un musulman. Mais ces manifestations se sont apaisées d'elles-mêmes, et les musulmans les plus estimés de la ville n'ont cessé, dit le *Journal de Constantinople*, de se présenter au consulat de France, pour témoigner au consul général l'intérêt et l'indignation que leur cause cette affaire.

Les feuilles allemandes publient la lettre suivante de Constantinople 7 septembre: « Un bâtiment chargé de munitions pour la Circassie, capturé par les Russes, a été conduit à Sébastopol. Le cabinet de Saint-Petersbourg a présenté une note énergétique à la Porte, qui a nié toute participation. Tous les individus pris sont déportés en Sibérie. On sait que cette expédition avait été faite par le frère du ministre des finances, Elendi-Mustechar (conseiller de l'arsenal), et que ce transport est sorti s'éloignant près de l'arsenal, sans se faire inscrire, suivant l'usage, au bureau des passe-ports. — On assure que le sultan est attaqué d'une espèce d'épilepsie. »

En Prusse un ministère nouveau vient d'être créé; puissait-il être une sincère? C'est le *ministère des griefs*, qui s'occupe spécialement des plaintes que les citoyens auraient à porter contre les fonctionnaires ecclésiastiques, administratifs et judiciaires.

Il y a actuellement à Trieste des envoyés de tous les Etats italiens; la question d'un *zollverein* italien a été agitée; elle doit être bientôt officiellement discutée. Plusieurs Etats italiens, surtout le royaume de Naples, l'Espagne, se sont montrés favorables à l'union douanière avec la Lombardie et l'Illyrie. Des négociations sont également entamées sur la navigation du Pô, ainsi que sur d'autres relations de commerce avec la Sardaigne, Naples et Modène. Le baron Kulueck a dirigé ces négociations, tandis que M. de Metternich s'est occupé des affaires politiques de l'Italie.

Par ordonnance royale du mois dernier, l'érection de plusieurs monuments publics a été approuvée. Dunderque est autorisé à élever une statue à Jean Bar; — Bar-le-Duc, un

monument à la mémoire du docteur Champion, ancien chirurgien en chef de l'hospice civil de cette ville, homme connu non-seulement comme praticien habile, mais encore par ses bienfaits, sa charité inépuisable; — Beauvais, une fontaine surmontée de la statue de Jeanne Hachette. — D'un autre côté, l'administration municipale de Reims est en instance pour obtenir l'autorisation d'ériger une statue à Colbert, sur l'une des principales places de la ville. — Une statue en bronze, œuvre d'un artiste italien, a été inaugurée à la mémoire de Bertholot, qui était né à Talloire, sur les bords du lac et à trois lieues d'Anney. Une foule considérable, dans laquelle on remarquait beaucoup d'étrangers, a assisté à cette brillante cérémonie; plusieurs discours ont été prononcés en l'honneur du célèbre chimiste.

L'incendie de la ville de Clusthal, en Hanovre, que nous avons mentionné il y a huit jours, serait rendu plus déplorable encore par la cause que lui assigne un des journaux de Berlin, le *Vozette de Hanois*. Suivant cette feuille, les habitants des montagnes ont l'habitude de célébrer leur fête des arquebusers en traversant les rues en corps et tirant force coups. Les rues de Clusthal sont très larges; la toiture des maisons est en bois; en conséquence, l'autorité supérieure avait cru devoir adopter des mesures de précaution contre tout accident possible. Quelques arquebusers, ayant enfreint les ordres de l'autorité, avaient été mis en prison. Leurs amis enfoncèrent les portes de la prison et les mirent en liberté. Le lendemain, la police leur défendit toute promenade dans les rues; mais cette défense ne produisit aucun effet, et les tentatives faites pour disperser les arquebusers n'amenèrent aucun résultat. Un jeune assesseur voulut haranguer la foule, mais il fut si violent dans ses paroles, que le tonneau ne fit qu'augmenter. On l'arracha de son cheval, et il fut maltraité. La foule irritée brisa les vitres des maisons des employés des mines. Une instruction fut ordonnée. On présime que le feu a été mis aux maisons par esprit de vengeance.

Une déplorable catastrophe est arrivée dans la petite ville de Rou, province de Valladolid, le 19 septembre. Une course de chevaux devait avoir lieu; un millier de personnes environ s'étaient placées sur un grand échafaudage construit sur un 180 au milieu du marché. Tout à coup cet échafaudage s'ébranla sous les poids, et une scène de désolation interrompit la course commencée. Trois personnes ont été tuées, cent autres blessées, dont huit mortellement, et plus de cent contusionnées plus ou moins grièvement.

Nous avons dit quelques mots dernièrement d'une exploration faite dans la haute Sénégambie. Des lettres récentes du Sénégal annoncent que les suites en ont été fatales à un officier du service de santé de notre marine, M. Iluart, qui est mort d'une maladie de foie contractée pendant le voyage. — La Chambredans pairs a perdu M. le comte Duchâtel, père de M. le ministre de l'intérieur, mort à l'âge de quatre-vingt-treize ans. — M. Demarst, ancien député de l'Aisne au conseil des Cinq-Cents, a également terminé une carrière bien remplie. — Les finances ont perdu M. Bullaut, un des plus anciens receveurs généraux; — Farnée, le général Mourier, le dernier survivant des officiers généraux que le département de la Haute-Vienne ait fournis à nos vingt-cinq ans de lutttes contre l'Empire. — Le général est mort à Vienne, le général du génie Brasseur de Keldorff, du service de l'Australie, qui avait été le camarade d'études de Napoléon à l'école de Braine; — à Gœttingue, le célèbre professeur de droit romain et conseiller intime de justice, Gustave Hugo, correspondant de notre Institut, décédé à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

Courrier de Paris.

Je commencerai d'abord par remercier le très-aimable possesseur qui a bien voulu m'emprunter à ma place, à trois ou quatre reprises, faire claquer son fouet et piquer des dents, tandis que moi, cher lecteur, ton courrier ordinaire et non extraordinaire, j'étais alié, sans plus de façon, m'élançant au soleil, pour un mois, sur l'herbe fleurie. Mon cheval, qui a trotté toute l'année à ton service, avait besoin de reprendre haleine et de se mettre au vert; donc, je lui ai ôté le collier et la bride, j'ai renché l'épéron de ma botte et m'en suis allé cravacher au clair, puis tous deux, Panama et moi, moi et l'animal, nous nous sommes roulés dans l'herbe de compagnie, et nous avons désalé notre soif à l'eau pure des fontaines, comme l'Arabe et son consier, sans insupportables compagnons fidèles, partagent les mêmes plaisirs et les mêmes fatigues, le même oreiller et les mêmes repas. Qu'importe qu'on ait deux pieds de plus ou de moins, qu'on soit quadrupède ou bipède?

Mais nous voici revêtu, l'un portant l'autre, moi sur le cheval et le cheval sous moi. Je l'avouerais, une seule chose aurait pu me surprendre énormément à mon retour; c'eût été de ne plus trouver Paris où j'avais laissé; il n'en est rien heureusement; Paris, en effet, est un de ces objets peu portatifs que vous pouvez abandonner en partant, avec la certitude qu'aucun larron ne vous les volera et ne les mettra dans sa poche; oui, partez en toute sécurité, troupez l'honneur Parisien qui pouvez, comme votre serviteur qui vous envoie ce moment, dérober aux douze mois de l'année trois ou quatre semaines de repos, de paresse adorable, d'air parfumé et de verdure. Partez! Paris, votre cher, votre Jean Paris, ne s'en va-t-il pas; je ne vous consolerais pas la même sécurité, il s'agissait de quitter, pour lui laisser seulement, votre femme, ou votre maîtresse, ou même votre ami; amour, fidélité, amitié, membres fragiles qu'un souffle brise en un clin d'œil, tressors périssables qu'une minute vous enlève, absent ou présent!

Ainsi, j'ai retrouvé Paris, et je dois le dire sans vouloir humilier les bois, les champs et la nature que je quittais, je l'ai retrouvé charmant, séduisant, magnifique; savez-vous

pourquoi? C'est que je suis rentré à Paris par un ciel resplendissant d'azur; la ville était inondée de soleil; les quais étincelaient; les boulevards, cette belle et immense ceinture qui prend Paris par la taille et lui donne ce grand air et cette belle allure qui le parent et le distinguent, les boulevards, éclatants de lumière, semblaient préparés pour un beau jour de fête, et partout, éclairés par ce soleil et cet azur, le mouvement, l'activité, la vie, une foule innumérable et diaprée de mille visages et de mille couleurs; kaléidoscope colossal!

Mais si vous venez à revoir Paris avec plaisir, gardez-vous d'y faire votre entrée par la pluie et le temps maussade; il y a de quoi tourner bride à l'instant même et rebrousser chemin, pour aller vivre je ne sais où, loin de ces horribles pavés souillés de ruisseaux et de boue, loin de ces grandes maisons noires, semblables à des catafalques symétriquement alignés, loin de cette inimmuable armée de sombres parapluies qui pleurent par tous leurs yeux, loin de ces nuées d'humains croûtés jusqu'à l'échine, loin de ce ciel terne et gris qui vous dérobe le jour, comme un vaste linceul étendu au-dessus de votre tête. Quelle métamorphose! Tout à l'heure Paris était une ville adorable et superbe, maintenant c'est la pluie laide, la pluie sale, la plus détestable chose qu'un honnête homme puisse mettre le pied.

Chemin faisant, toutefois, et tandis que le commis de la barrière se perchait sur l'impériale de la diligence pour vérifier, en temps et lieu, si mes compagnons de voyage ou moi, nous n'étions point, par hasard, d'honnêtes contrebandiers cachant une futaie de vin de Bourgogne ou un ballot de toile de Hollande, dans le gousset de notre montre ou dans le trou de notre oreille; tout en passant, dis-je, le long du quai d'Amsterlitz, pour arriver au bureau des messagers, je me suis à reconnaître et à admirer avec quel soin, avec quelle persévérance, par quels travaux sans relâche, Paris, d'année en année, augmentait son élégance, sa splendeur et sa beauté. On ne trouverait pas de coquette raffinée et débauchée qui s'y entendit mieux que cet énorme Paris, géant poitrin de son siècle, et de ce bras.

Il y a eu un Paris, — et ce Paris n'est pas si loin dans le passé que vous et moi nous n'avons pu le voir; — il y a eu un Paris qui commençait par donner la plus mauvaise idée de lui-même à l'étranger au provincial qui entrant par telle ou telle de ses barrières; je citerai particulièrement la barrière de Clarenton, qui sert d'issue à la route de la Brie, de la Champagne, de la Bourgogne et de la Franche-Comté.

« Bon Dieu! où me conduisez-vous? Quoi! ces horribles maisons! ces ignobles cabarets! ces tristes rues qui s'abritent sous le noir de rues de Clarenton, de Clarenton et de la Grande-Pinte, quoi! en vérité c'est là Paris! » et le voyageur n'en revenait pas, et il déclarait qu'on avait abusé de son innocence, et que le position s'était trompé de pays et de route! Il fallait qu'il arrivât jusqu'à la place de la Bastille, à travers ce long et noir amas d'habitations sans-aénales, pour commencer à croire qu'en effet il était peut-être à Paris. Mais la première impression avait de la peine à s'effacer; et j'ai vu de très-honnêtes gens, pourvus de très-bons yeux et de suffisamment d'intelligence et d'esprit, aller et pendant des années sur cet affreux spectacle produit sur eux par la Grande-Pinte, que Paris était un cloaque et les Tuileries un égout; je ne sais pas même si, à l'heure qu'il est, ils ne sont pas encore malades et atteints de cette peste.

Eh bien! les curieux qui viennent maintenant à Paris par le côté dont nous parlons, ne sont plus exposés à ce déshabillage et à ce désespoir de leurs précurseurs; Paris a enfin compris qu'il était imprudent de se laisser ainsi juger sur l'écorce, et que mieux valait se faire valoir au premier coup d'œil; cela est puissamment raisonnable; combien de gens de valeur et de mérite se sont ruinés en effet dans l'opinion d'autrui, pour n'avoir pas pris soin de peindre leur monde par les yeux d'abord.

Paris a donc senti la nécessité de faire honneur à ses avenues; il ne s'agit plus maintenant de la rue de Charonne et de la Grande-Pinte pour les voyageurs venus d'outre-mer; il est venu l'autre jour; la chaise de poste et les diligences évitent Clarenton et sa fastidieuse montagne; et, prenant, pour entrer à Paris, la vaste gauche de la Seine, ils débouchent des premiers pas, aux yeux du voyageur ravi, un vaste et curieux panorama, qui lui donne, Dieu merci, non plus l'idée d'une mystification, mais le spectacle d'une véritable cité de ville superbe et capitale.

À droite, la Seine, qui vient de mêler et d'unir ses flots à la Marne, suit son cours empressé dans les quais immenses; d'un côté, elle baigne Ericson aux maisons tantes et riches entrepôts; de l'autre, elle côtoie les magnificences du Jardin des Plantes, qui charme d'abord la vue par l'aspect de son vaste manteau de verdure. Arrivé à ce point de la route, Paris tout entier se révèle aux regards étonnés; ses ponts audacieux, sa vieille cathédrale, son hôtel de ville, monument nouveau et fier de sa jeunesse; faites quelques pas encore au galop des chevaux qu'on s'annote, et, au bruit du fouet qui célèbre votre entrée à triple carillon, vous arrivez à cette partie de la ville où Paris ne cache plus rien de ses secrets et de ses beautés: voici le Louvre, la Monnaie; les Tuileries, qui montrent au loin leur noir palais et les cimex de leurs arbres séculaires; et dans les profondeurs où la Seine s'achemine à l'horizon, le glorieux dôme des Invalides, et les jardins d'Ardenet, les verts coteaux de Monton et de Médan, qui s'étendent au loin au-dessus de la ville que nous fait Paris, une hospitalité magnifique qu'il offre, du premier coup d'œil, à nous autres voyageurs de la Franche-Comté et de la Bourgogne, qu'il traitait si mal naguère lorsqu'il nous recevait dans ses mesures, dans ses boues fétides et dans ses latrines; nous voyons maintenant Paris du côté de sa magnificence; et si nous voulons connaître ses lambeaux, ses plâtes et ses soutières, il nous laisse du moins la faculté d'aller les chercher quand bon nous semble; attention délicate!

Cependant, la lourde diligence est entrée à grand bruit sous les voûtes sonores qui se servent d'abri après le voyage; elle a

fait halte; les chevaux fumants s'arrêtent tout à coup, et dégagez des liens qui les attachent à ce moule roulant, ils vont se ranger le long des murailles d'un pas lent, l'œil triste et la tête baissée; qui croirait que ces mornes quadrupèdes sont les mêmes qui tout à l'heure dévorèrent l'espace! On les prendrait maintenant pour d'honnêtes rossinants, capables tout au plus de porter au marché des Innocents des cargaisons de choux et des carottes. Les chevaux de poste sont comme les vieux soldats, ils ont besoin du champ de bataille pour se redresser et montrer ce qu'ils sont et ce qu'ils valent.

Les chiens jappent, les hommes crient, les voitures roulent, les cochers vous apostrophent. « Voilà monsieur! voilà, madame! On va, on vient, on se heurte; bruit, tumulte, confusion, tour de Babel! Nous sommes bien à Paris. On patte des champs! O silence des bois! O imperceptible gazouillage des ruisseaux! O Tybre mollement étendu sous la voûte d'un horizon où êtes-vous! Quelles vous êtes-vous?

Tu n'as rien de mieux à faire, pauvre déshabillé des bagnes de la dilIGENCE, que de te jeter au fond de la première citadine qui passe ou du premier faceva vent, toi, la malice, ton fusil de chasse, ton chien, ton carton à chapeau, ton sac de nuit, et d'aller tous ensemble, homme, chosse et animal, vous abriter et vous dérober le plus vite possible, sous le toit parisien qui vous sert de demeure.

Si l'y a quelque chose, en effet, de désagréable à voir au monde, c'est un humain et surtout un Parisien qui a passé une nuit dans une diligence! Il est pâle, il est jaune, poudré, érotté, mal peigné, malingre, abattu, chancelant, hêlé, la levre bleue, l'œil mort. Il bouche se contractant sous l'effort d'un bâillement effroyable; son portier ne le reconnaît plus et le prend pour un larron qui veut s'introduire furtivement dans la maison, avec l'intention de quelque vol au bonjour; sa femme de ménage, s'il est garçon, lui jette la porte au nez en lui criant: « Averti! passez votre chemin, vilain! » son épouse légitime, si elle a l'agrément d'avoir contracté à la mairie, lui dit: « Combien pas; vous ne prenez pour moi que l'été! Vous êtes venus sans nous, donc l'humanité de l'absence, humaine aux confusions qui, les sonnettes et les calots procureront au père de famille, les charmes p-tis se mettent à pleurer et s'écrient avec cet accent aigu si doux au cœur d'un bon père: « Non, ce n'est pas papa! ce n'est pas papa! papa est encore plus laid! »

Mais puisqu'en effet nous voici revenus à Paris, qu'y a-t-il de nouveau à Paris? Eh! mon Dieu, pas grand chose; je regarde les hommes, ils s'obstinent à marcher sur deux pieds, comme avant mon départ; je regarde les femmes, elles continuent à tortiller des lanches, comme dit Figaro; les oiseaux flètent, les larvons volent, les marchands sourient, les honnêtes gens paient pour les jeux, les mais pour les gens d'esprit; il y a des usuriers et des prodigues, des avares qui accumulent le superflu et des pauvres qui manquent du nécessaire; des palais et des mansardes, des boîtes vernies et des pieds sans semelles, des visages riant et des mines désespérées, de beaux regards et des regards franches, le travail à côté de la paresse, la sottise couvoyant le génie, l'équipage armé de la charrète, et le dandy le chiffonnier; Paris est toujours Paris. Et comment Paris en un sens serait-il changé? lui qui ne change pas en dix ans; j'entends changer de mœurs et de maximes.

Il ne varie pas même ses récréations et ses plaisirs, choses si variables! On lui a fait une si grande réputation de sultan blasé, qu'on le croirait incapable de recommencer le même exercice deux jours de suite, et de se divertir dans le même endroit et de la même façon. Quelle erreur! Paris est un grand dévotant, il est vrai, mais qui mange longtemps au même râtelier, revêt cent fois les mêmes pièces, chante les mêmes airs, danse les mêmes danses, valse la même valse, joue le même jeu, bâille dans la même salle, s'endort dans la même loge, boit dans le même verre, râchète la même plainte ou le même éloge sur la même politique; il y a quinze ans que la révolution de Juillet est accomplie, et à ce sujet, les journaux publient tous les matins le même article depuis quinze ans; ils en dites-vous? Paris est-il en effet si volage, et ne prend-on pas pour de la variété le bruit qu'il fait et le mouvement qu'il se donne dans la même ornière? Si du général vous allez au particulier et de la vie publique au plus étroit du boulevard et du salon, quelle monoté, mon Dieu! Toujours les mêmes discours, les mêmes médisances, les mêmes trahisons, les mêmes bons mots, les mêmes vices, les mêmes sottises, les mêmes grimaces; on se plaint que la vie est trop courte pour tout ce qu'on a à faire et à dire. Pourquoi donc toutes ces petites Parisiennes de houbair et ces jolis Parisiens de salon descendent et font-ils toujours la même chose toute leur vie? Ne disent-ils pas en conclure au contraire que leur vie est trop longue, et qu'ils ne savent en vérité à quoi l'employer?

Cependant, dites-vous, voici le Théâtre-Italien qui fait sa réouverture? Belle nouvelle, vraiment, et rare nouveauté; mais il y a trente ans que Paris est livré à cette roulade; à cette cavatine, à ce duo, à ce chœur, à ce point d'orgue; mais il sait tous ces gens-là par cœur! Quoi qu'il en soit, ils reviennent; et à l'heure même où j'écris ces lignes le chef d'orchestre a fait sa ritournelle et donné le signal; Lablache, Ronconi, Grisi et le reste, ont mis leur gosier en mouvement, et les ballets de banque y vont pomponner par centaines, et les larvons ne voudront plus abandonner cette moisson limbrée et arrabée par M. Garat, que les assiers de ténor, de soprano, de baryton et de basse. Le laboureur suant, hâletant, courbé sur sa charrue, l'artisan pauvre par le labeur, n'y récoltent pas autant dans les cours de leur plus longue et plus rude vie, que tous ces gargonilleux de notes n'en moissonnent en une seconde.

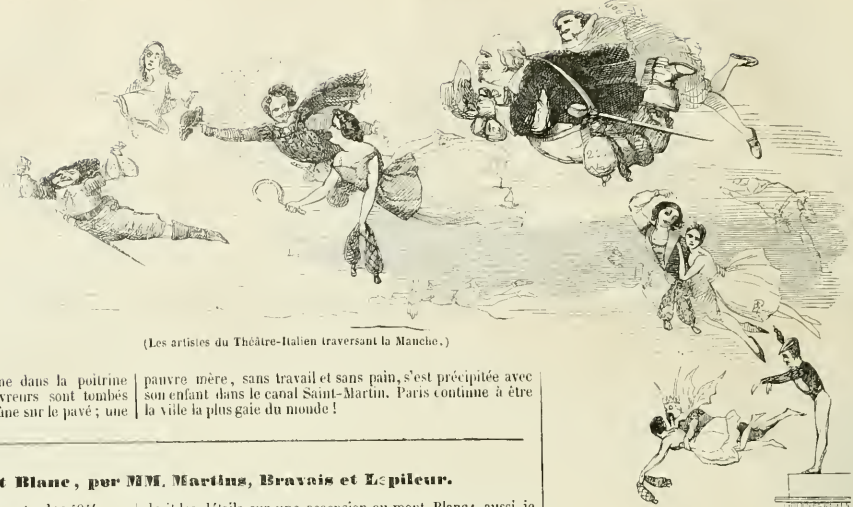
Les heureux virtuoses arrivent de Londres à travers le détroit, ou plutôt à travers les voûtes éthérées, comme l'*Illustration* vous le démontre dans l'allégorie que vous avez sous les yeux; ils arrivent, non pas comme moi tout à l'heure en simple voyageur obscur et harassé, le teint pâle et la bourse vide, mais gras et fleuris, mais chargés de couronnes et

surchargés de banknotes.

Paris n'en continue pas moins à s'amuser, comme les exemples suivants l'attestent : sept femmes de l'hôpital Saint-Louis ont maugé d'être brûlées toutes vivantes dans un bain de vapeur; un charretier a retiré de la Seine un cadavre qui a été reconnu pour être celui de M. Clément, régisseur du théâtre de Versailles; un nommé Tarterin a été écrasé hier sous les roues d'une voiture; un soldat s'est pendu à un arbre du bois de Vincennes; un incendie a éclaté rue de l'Orillon et a dévoré une maison entière; deux ouvriers se sont pris de querelle dans la rue Blanche: l'un, dans sa fureur, a mordu et arraché l'oreille de l'autre; effrayé des suites de sa

propre violence, il s'est porté à lui-même dans la poitrine plusieurs coups de couteau. Trois couvreurs sont tombés d'un échafaudage, et se sont brisé le crâne sur le pavé; une

(Les artistes du Théâtre-Italien traversant la Manche.)



pauvre mère, sans travail et sans pain, s'est précipitée avec son enfant dans le canal Saint-Martin. Paris continue à être la Ville la plus gaie du monde!

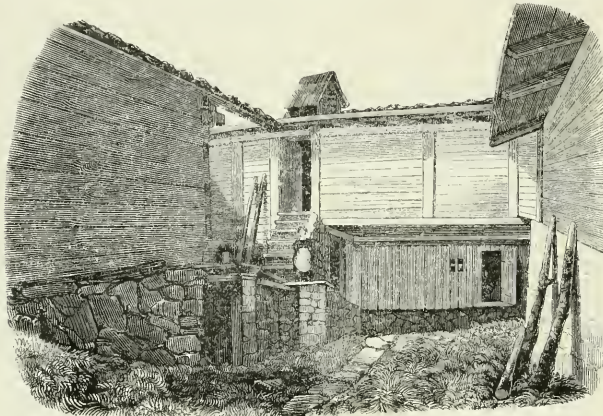
Ascension au mont Blanc, par MM. Martins, Bravais et Lepileur.

Chamonix, 6 septembre 1844.

Mon cher Joanne,

C'est à l'auteur de l'itinéraire en Suisse que reviennent de

droit les détails sur une ascension au mont Blanc; aussi je m'empresse de vous envoyer ceux que j'ai pu recueillir sur le voyage scientifique de nos compatriotes. Depuis près de six semaines, il n'est question dans la vallée que du voyage des

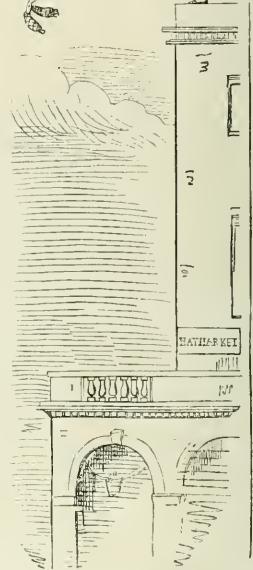


(Maison de Jacques Balmat.)

trois Français. Les Anglais, qui abondent toujours ici, n'entendent parler, de Genève à Chamonix, que des trois Fran-

çais, et ce mot, qui sonne mal à leurs oreilles, surtout en ce moment, augmente encore l'air sérieux et tant soit peu morose

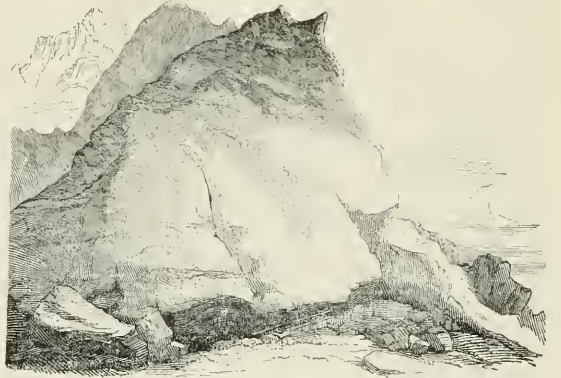
du touriste britannique. Enfin les journaux impriment toutes les nouvelles qu'ils peuvent avoir sur les tentatives plus ou



(Vue de la Voûte du Glacier des Bossons, au mois d'août 1844.)



(La Pierre-Pointue.)



(La Pierre-de-l'Échelle.)

moins heureuses de nos voyageurs, et il ne manque absolument à la publicité de l'entreprise qu'un numéro de *l'Illustration*. Vous allez pouvoir combler cette lacune.

MM. Bravais et Martins s'étaient déjà, depuis plusieurs années, occupés d'observations scientifiques dans les Alpes. Ayant reçu du gouvernement, au printemps dernier, une mission spéciale pour continuer leurs travaux dans ces contrées, ils pensèrent à répéter sur le mont Blanc une partie des expériences déjà faites par eux au Faulhorn, en y ajoutant d'autres recherches qu'il pouvait être intéressant de faire sur cette montagne inexplorée depuis de Saussure au point de vue scientifique. Les questions à étudier se présentaient en foule, et ces messieurs, jugeant utile de s'adjoindre un collaborateur, proposèrent à un de leurs amis, M. le docteur Lepileur, de prendre part à l'expédition. Cette offre fut acceptée avec empressement, et dès lors on s'occupa en commun des préparatifs de toutes sortes, de l'achat des instruments, des vêtements nécessaires, d'une tente, en un mot de tout le matériel, tandis que, par des travaux préliminaires, on procédait à l'étude des phénomènes qui devaient se présenter à l'observation.

Partis de Paris le 16 juillet, ces messieurs arrivèrent à Chamounix le 28, après s'être arrêtés quelques jours à Genève pour comparer leurs instruments à ceux de l'observatoire de cette ville.

Le début de leur voyage n'avait pas été heureux. En traversant pendant la nuit un valon du Jura, la diligence faillit verser sur une route en réparation, et les voyageurs, penchés sur le bord d'un ravin de quatre à cinq mètres avec la voiture qui portait leur fortune, eurent pendant quelques instants que leur ascension se terminerait aux environs de Saint-Laurent ou de Champagnole. Heureusement la voiture se releva, grâce aux efforts de chacun, et cet incident n'eut de suites fâcheuses pour personne, excepté pour un avocat italien, voyageur du coupé, qui, devenu fou de frayeur, passa le reste de la nuit à voir autour de lui des précipices et à vouloir sauter par la portière pour les éviter.

De Genève à Chamounix tout alla bien d'abord : la douane sarde avait reçu des instructions spéciales ; une lettre de M. l'ambassadeur de Sardaigne, destinée à faire reconnaître ces messieurs, fit sur les préposés d'Annessa l'effet d'un talisman, et ce fut seulement pour sauver le principe qu'ils ouvrirent la boîte d'une boussole, dont la vue sembla leur inspirer beaucoup d'intérêt.

C'est une belle chose que la douane, puisqu'avec un mot de bonne recommandation, on peut passer comme si elle n'était pas ; mais par malheur il n'est pas de recommandation qui puisse rendre facile aux voitures la route de Sallanches à Chamounix.

Figurez-vous, mon cher ami, une de ces longues charrettes

à quatre roues que dans ce pays on nomme pompeusement un char. Ce char, encombré de caisses, de ballots, d'effets



(Cascade du Peterin.)

de toutes sortes, est attelé d'une ou deux haridelles qu'il menace d'entraîner en arrière sur la pente qu'elles gravissent, qu'il pousse à la descente en leur tombant sur la croupe. Autour du char manœuvrent de leur mieux quatre ou cinq individus portant des baronnettes, des bâtons de montagnes, poussant à la roue, retenant la voiture dans les descentes rapides, tremblant sans cesse de voir cette caisse écrasée par cette ancre, ou l'essieu se rompre au passage d'un torrent, et tout le voyage tomber dans l'eau. Ce fut ainsi que l'expédition arriva à Servoz, et le lendemain à Chamounix.

Je ne vous dirai rien des difficultés que ces messieurs rencontrèrent dans les préparatifs de leur ascension. Il ne leur fallait pas moins de trente-cinq hommes pour porter leurs instruments, leur tente, leurs vivres et les vêtements destinés à les préserver du froid et des intempéries dans les régions élevées. Ils se choisirent de plus trois guides parmi les plus habiles et les plus robustes de la vallée.

Enfin tout s'arrangea ; le départ fut fixé au 31 juillet, et, le 50 au soir, on divisa par lots d'un poids égal, autant que possible, les objets à transporter. Chaque porteur devait être chargé d'environ douze kilogrammes, et de ses vivres pour trois jours. Quelques lots excédaient la limite fixée ; ainsi la tente pesait quinze kilogrammes. Pour prévenir toute difficulté à cet égard, les lots furent tirés au sort, et cette façon de procéder reçut l'approbation générale, parce qu'elle excluait tout soupçon de préférence.

Le 31 juillet, à quatre heures du matin, guides et porteurs étaient réunis dans la cour de l'hôtel de Londres.

C'était un spectacle curieux de voir tous ces hommes différents de taille et de costume disposer chacun à sa manière, dans des sacs, dans des hottes ou sur des crochets, les objets qu'ils devaient transporter dans ces régions glaciales où le soleil brillait déjà de tout son éclat, tandis que le jour commençait à peine dans la vallée.

On fit la distribution des vivres ; chaque homme reçut sa ration de pain, de viande, de fromage, de fruits secs et de sucre, enfin, à sept heures et demie, on se mit en marche.

Le plus beau temps semblait devoir favoriser le voyage ; toutefois le vent de sud-ouest régnait sur les cimes, et le baromètre baissait un peu depuis quelques heures ; mais ces signes de mauvais augure ne pouvaient faire place à ceux d'un temps plus certain, et d'ailleurs on était alors trop avancé pour reculer.

La caravane se composait de trente-cinq porteurs et de trois guides, Jean Mugnier, Michel Coultet et Gédéon Balmat. Deux jeunes gens de la vallée s'étaient joints à leurs camarades, et montaient avec eux par partie de plaisir. C'étaient donc quarante-trois personnes qui allaient à la fois tenter d'escalader le mont Blanc, et jamais colonne si nombreuse n'était partie de Chamounix.



Les Scraux. — La Caravane montant sur les glaciers.)

supports en bois de sapin de 3 centimètres d'équarrissage vibraient sans cesse comme une corde de violon, et quand le mugissement du vent annonçait une rafale, on portait instinctivement la main aux supports, tout la rupture pouvait anéantir bien des malheureux. D'autres hautains furent ajoutés à ceux qu'on avait déjà placés; puis on fit fondre de la neige, et quand on eut de l'eau chaude, on la versa sur les piquets. De cette manière, la neige dans laquelle ils étaient enfoncés fut fondue, puis se congela bientôt en une masse au milieu de laquelle le piquet se trouvait comme soudé; enfin, toutes les précautions possibles furent prises pour assurer la solidité de cette tente alors si précieuse.

La journée s'avantait, et la tourmente augmentait toujours de violence. Il était impossible de faire hors de la tente d'autres observations que celle du baromètre et du thermomètre; sous la tente, l'espace ne permettait pas d'observer d'autres instruments. On se désolait en pensant à tant de peines inutiles, on se demandait ce qui resterait à faire si les supports se brisaient, si la tente était emportée; que de ces catastrophes pouvait arriver d'un instant à l'autre, et l'on convenait tranquillement des mesures à prendre dans cette extrémité; ce qui semblait le plus grave, c'était le cas où un pareil accident arriverait pendant la nuit, qui déjà était poise. Toutes ces hypothèses, toutes ces discussions sur la meilleure manière de se tirer, finissaient toujours par ces mots : « Bah ! elle résistera. » Ce qui rassurait surtout ces messieurs, c'était de voir que parmi leurs guides, pas un ne perdait courage. Sans doute, la comme à la mer, le sang-froid et la tranquillité des chefs de l'expédition soutenaient le moral de l'équipage, mais c'était vraiment un équipage d'élite.

Il avait été choisi par Mugnier, à qui son habileté bien connue et sa réputation aussi bonne que méritée avaient valu la confiance de ces messieurs et le rang de premier guide de l'expédition. Habitué dès l'enfance à courir les montagnes pour y chercher des cristaux, il a le pied sûr et l'agilité du chamois. Toujours calme, même dans les moments les plus critiques, possédé de l'amour de son métier et sans cesse à la recherche de quelque passage nouveau, il semble destiné à cette sorte de l'hermine de ces guides justement célèbres dont les ouvrages de Filinistre de Sanssure ont immortalisé les noms.

Tandis que le vent douait l'assaut à la tente, il abondait en ressources pour tous les malheureux qu'on pouvait prévoir et protestait en riant que rien de tout cela ne lui ferait perdre l'appétit.

Gédéon Balmat, dont la tête fortement accentuée aurait pu servir de modèle à Salvator, et Michel Goutiel, avec son sourire fin et son expression de bonne humeur, tous deux excellents guides, tous deux attentifs, prudents et robustes, étaient dignes de figurer à côté de leur camarade.

Mais celui qui se distinguait surtout par sa gaieté tranquille et inaltérable, par son talent d'être toujours prêt à tout, toujours content, toujours parfaitement heureux, c'était Auguste Simond. Il a 27 ans, près de 6 pieds de haut, et une force herculéenne; outre son métier de tailleur, il fait aussi quelquefois celui de chercheur de cristaux, et c'est ainsi qu'il a acquis la connaissance et l'habitude des glaciers. Cet homme, disait M. Bravais, ferait un excellent matelot, sans sonner, toujours de bonne humeur, et paraissant d'autant plus à l'aise que le temps devient plus mauvais. L'autre porteur, Jean Cahat, était le digne compagnon de ces braves gens.

On vit au thermomètre pendant la nuit la moindre amélioration; aussitôt après le coucher du soleil le vent augmenta plutôt qu'il ne diminua de force, et le thermomètre s'abaissa sensiblement. Cependant on avait alors plus de confiance dans la solidité de la tente, sa résistance à tant de rudes épreuves était un gage pour l'avenir, d'ailleurs la fatigue et le sommeil rendaient chacun assez indifférent aux éventualités sinistres.

Le fatal feu allumé, les canseries des guides continuèrent encore quelque temps, puis bientôt le sommeil s'empara de tous. La plupart d'entre eux étaient dans une position très-générale, Balmat fut obligé de rester assis presque toute la nuit la tête appuyée contre l'un des supports. Quand une rafale plus violente que les autres venait ébranler la tente, on entendait quelques exclamations, quelques mots inarticulés, puis tout se taisait. Le froid, vif au dehors, était supportable à l'abri du vent; d'ailleurs la réunion d'un certain nombre d'individus dans un espace étroit en échauffait l'air et l'autre même vivait rapidement s'il n'eût été fréquemment renouvelé. L'un des observateurs sortait souvent de la tente pour noter le baromètre, puis le thermomètre placés au dehors. Le mercure du thermomètre continua à descendre, la veille entre trois et quatre heures il marquait -5° , on observa successivement à -7° , à -8° , et enfin à trois heures quarante-cinq minutes du matin, le 1^{er} août, il était à -15° . Sous la tente il oscillait entre $+2^{\circ}$ et $+5^{\circ}$; mais du moment que la porte restait ouverte quelques instants on le voyait descendre à 0° . Cependant personne ne souffrait du froid, les guides étaient munis de bonnes couvertures et de sacs en peau de mouton. Quant aux voyageurs, enveloppés dans des paquets de peau de chèvre, ils pouvaient braver le vent et le froid. Une pelisse de peau de chèvre doublée de peau de mouton était destinée à celui d'entre eux qui occupait l'extrémité de la tente, et qui pour avoir un espace suffisant était obligé de rebouter avec son corps et de tenir ainsi tendue cette toile revêtue de glace et que la neige surchargeait incessamment. Grâce aux vêtements dont on s'était muni, personne ne souffrit du froid, et cependant quand on changeait de position le poil de la pelisse s'arrachait et restait attaché par la glace à la peau de la tente.

Pendant la nuit, le vent diminua de violence, mais la neige continua de tomber. Le jour n'apporta aucun changement favorable, et quand ces messieurs sortirent pour observer le temps, ils reconnurent que cinquante centimètres de neige étaient tombés depuis la veille sur le grand plateau. Le vent dit que la tente avait été placée dans un creux, on s'attendait à la trouver comblée et à voir la toile céder au poids de la neige, surtout du côté du vent; ce fut tout le contraire; chaque

rafale balayait la tente, puis se réfléchissant et tourbillonnant à sa base elle repétait la neige au delà du fossé dont elle modelait bizarrement les parois. Le même phénomène se produisit dans les crevasses des glaciers lors des chutes de neige nouvelle, et même, pendant l'hiver, on peut l'observer dans les fossés et le long des berges qui bordent nos routes.

La toile, couverte de givre, que faisait fondre à la surface la chaleur de l'intérieur, était rude et fortement tendue.

Un vent très-fort du sud-ouest continuait à chasser horizontalement le grésil et soulevait en tourbillons la neige du grand plateau; le thermomètre marquait -8° , et le baromètre se tenait aussi bas que la veille au plus fort de la tourmente.

Se voyant dans l'impossibilité de faire aucune observation, sans espérer que le temps pût s'améliorer, ces messieurs durent se résoudre à regagner la vallée. Les préparatifs de départ se firent promptement; on rangea sous la tente les divers objets qu'elle contenait et qui jusque-là y étaient restés en désordre, on y abrita tout ce qui se trouvait dehors. Quand tout fut prêt on boucla la porte, et comme la toile et les courroies gelées ne permettaient pas de la fermer hermétiquement, on entassa de la neige au devant.

Il n'aurait pas été prudent de traverser le glacier sans s'attacher les uns aux autres, on devait s'attendre à trouver des crevasses cachées sous la neige nouvelle, qui d'ailleurs rendait plus scabreux certains passages. Il fallut au grand regret de tous prendre pour cet usage même des cordes qui servaient de haubans. C'était une garantie de moins pour la conservation de tant d'objets, dernier espoir des voyageurs, mais on ne pouvait hésiter. Chargée des instruments les plus précieux, la petite troupe se mit en marche non plus joyeuse comme la veille en partant des Grands-Mulets, mais triste et désolée; au moment où elle quitta la tente, le brouillard se déchira tout à coup, et le mont Blanc se montra dans toute sa splendeur; on découvrait un cinquième admirable dont le soleil faisait étinceler les neiges, mais nos voyageurs avaient trop d'expérience pour se laisser séduire à ces apparences de beau temps.

De la cime du mont Blanc partait une fumée légère qui se dirigeait vers le nord-est. C'était la neige que le vent du sud-ouest, toujours furieux sur les hautes terres, chassait à travers les airs; des monts Maaldis, du Drompaire, du des neiges, du Gonté, de semblables aigrettes de neige se dessinaient sur le ciel. La violence du vent sur les cimes rendait inappréhensible toute ascension, et quand le vent se serait calmé on aurait pu, sans une imprudence comble, s'égarer sur des neiges nouvelles et risquer de voir, comme en 1820, dans des circonstances pareilles, la caravane emportée par une avalanche.

On prit donc la route des Grands-Mulets; il était sept heures et le thermomètre marquait encore à l'air libre -7° . La descente ne présenta pas de difficultés sérieuses; en une heure et demie la troupe avait atteint la cabane de Sanssure, qu'elle trouva presque remplie de neige; l'accès des rochers était devenu plus difficile à cause de la neige qui les entourait et cachait des intervalles où le pied s'enfonçait. Après quelques instants de repos aux Grands-Mulets, le glacier des Bossons fut traversé rapidement, et l'on gagna la Pierre-de-

Eclaire. La neige, tombée bien plus bas encore, rendait fort pénible le sentier qui conduit à la Pierre-Pointue, quelques chutes furent courues des risques aux baromètres et à ceux qui les portaient; cependant, instruments et observateurs, arrivèrent heureusement quelques heures après à Chamounix.

On avait eu des inquiétudes sur leur compte, pendant la nuit surtout; car la tempête avait régné aussi dans la vallée, le thermomètre était descendu à $+5^{\circ}$, température extraordinaire dans cette saison, et la neige était tombée jusqu'à environ 500 mètres du précure bien au-dessous de la limite supérieure des sapins.

Les bruits les plus sinistres avaient couru dans les vallées voisines, et l'on avait pu jusqu'à dire à Sallanches que vingt personnes avaient péri dans l'ascension. Les touristes abondaient à Chamounix, tous les jours on se portait en masse à la Fegère, d'où l'on pouvait voir la tente à l'aide d'une lunette d'approche. Ces messieurs, depuis leur retour, s'occupaient dans la vallée de recherches scientifiques; l'étude des moraines et des traces laissées par d'anciens glaciers, le jaugeage de l'Arve, sa température, observée chaque jour par M. Canille Bravais, enfin quelques excursions sur les glaciers remplissaient leurs journées. Le temps paraissait se remettre, et le 6 août on se décida à tenter une seconde fois l'ascension. Le baromètre était plus élevé de 5 millimètres que lors du premier départ; cependant le vent du sud-ouest régnait toujours dans les hautes terres; quelques doutes, quelque hésitation se glissaient bien dans l'esprit de chacun, mais personne n'osait parler de délai, car on craignait de perdre ainsi la seule occasion qui pût se présenter de longtemp.

Le 7 août, ces messieurs quittèrent Chamounix à sept heures et demie du matin avec deux guides et cinq porteurs; les deux guides étaient Mugnier et M. Coullat; Balmat avait été engagé dès le 5 août pour plusieurs semaines par un voyageur. Les porteurs étaient A. Simond, J. Cahat, A. Frasse-raid, Alexandre Coullat, frère du guide, et Dévouassous; ces trois derniers avaient pris part comme les autres à la première ascension.

La montée fut moins facile que la première fois à cause des neiges nouvelles et encore molles dans lesquelles on enfonçait. Le guide qui traçait la trace se fatiguait promptement, surtout pendant les trois dernières heures. Enfin, on atteignit le grand plateau à six heures et demie. Ce fut avec joie que chacun revêtit la tente; on y arrivait comme chez soi, comme dans une maison connue, on pouvait compter sur sa solidité, enfin c'était une vieille connaissance, une campagne d'infortune que l'on retrouvait.

Obligés de renoncer au projet de la transporter à la cime, à cause de son poids et surtout de l'impossibilité d'arracher

les piquets, ces messieurs avaient fait faire à Chamounix une autre tentée beaucoup plus petite et pouvant recevoir seulement deux hommes. À l'aide de cette tente, un des observateurs avec un guide aurait pu passer à la cime un mois une nuit; mais le mauvais temps vint encore cette fois contrarier leurs projets et se jouer de leur persévérance.

À peine avait-on mis en ordre sous la tente les objets qu'on y avait laissés et ceux qu'on y rapportait, à peine avait-on dressé la petite tente dans le voisinage de la grande et rangé sous cet abri des vivres et quelques instruments, que la neige commença à tomber comme la première fois, tandis qu'un vent de sud-ouest, trop com de nos voyageurs et qui toute la journée les avait tenus dans l'inquiétude, balayait le grand plateau et venait ébranler leur refuge.

Bientôt le tonnerre gronda, enfin un orage violent se déchâna sur le grand plateau; les détonations de la foudre n'étaient pas très-fortes, on s'attendait à des éclats retentissants qui ne se présentèrent pas, mais le bruit suivait de très-près l'éclair, et en comptant les secondes d'intervalle on reconnut que l'explosion électrique devait avoir lieu à 1.000 mètres au plus de distance. Un paratonnerre construit au moyen d'un bâton de montagne et d'une petite chaîne fut installé près de la tente.

Cette nuit se passa comme la première, on avait de plus à courir les dangers de la foudre, mais d'autre part les rafales étaient peut-être un peu moins violentes. Le thermomètre ne descendit pas au-dessous de -6° .

Le 8 août, dans la matinée, l'orage, qui avait duré sans discontinuer toute la nuit, parut se calmer un moment, puis reprit avec plus de force; la neige était si abondante que de dix à onze heures il en tomba 55 centimètres sur le grand plateau.

Désespérés du malheur qui les poursuivait avec tant d'acharnement, ces messieurs ne savaient à quoi se résoudre, et c'était avec un profond découragement qu'ils s'occupaient des opérations que le temps ne rendait pas impossibles. On fit avec tout l'expérience de l'équilibre de l'eau, on recueillit aussi quelques observations de météorologie et de physiologie. A dix heures du matin trois des porteurs dont on n'avait plus besoin furent renvoyés à Chamounix, et l'on ne garda avec les deux guides que Simond et Cahat.

Quant à la journée s'avantait, et pendant que l'appareil à chaudière fonctionnait encore, Mugnier, après avoir interrogé le temps et consulté ses camarades, déclara à ces messieurs qu'il croyait urgent de descendre. La neige continuait à tomber, leur dit-il, déjà nous ne pouvons plus compter, pour nous guider, sur les traces des hommes partis ce matin. Les séracs qui surplombent en plusieurs endroits la route que nous devons suivre sont chargés d'une couche de neige qui va sans cesse augmentant d'épaisseur et dont le poids peut d'un moment à l'autre entraîner la chute des blocs de glace qu'elle surmonte. (Il était tombé depuis la veille plus de 60 centimètres de neige.) Plus nous attendrons, plus le danger augmentera, car on ne peut espérer que le temps s'améliore. Descendre demain serait impossible, et l'on ne trouverait à aucun prix à Chamounix, des hommes qui voudraient risquer leur vie pour venir nous porter secours; si donc nous ne descendons pas aujourd'hui, nous pouvons rester ici plusieurs jours assésés par le mauvais temps et sans qu'il soit possible de prévoir comment nous en sortirons.

En présence d'une pareille alternative, que pouvait-on faire? L'homme qui s'exprimait ainsi était digne de toute confiance; son opinion était partagée par tous ses camarades, et d'ailleurs, ces messieurs commençaient trop bien les montagnes, pour ne pas penser comme lui. On était sur le grand plateau; tout près de la s'ouvre la crevasse d'un bras malheureux d'entre englobés par la faute d'un homme qui ne voulait pas écouter les conseils de ses guides; pouvait-on penser à encourir une responsabilité pareille?

Quel que l'expérience de l'équilibre de l'eau fut terminée, on se prépara au départ. Les deux ou trois premiers hommes seulement furent attachés, car on manquait de corde; le brouillard était si épais, qu'on pouvait à peine distinguer un homme à vingt pas; le vent chassait avec force une neige épaisse et en petits flocons, qui glaçait le visage et les mains. Il semblait impossible qu'on pût retrouver sa route par un pareil temps, mais les guides connaissaient trop bien le glacier pour s'égarer un instant. Un heure et demie après, la caravane, qu'enveloppait toujours le brouillard, se trouvait en face d'un rocher qui, par sa position, ne pouvait être que celui des Grands-Mulets, mais qui semblait aussi grand et aussi reculé que l'aiguille du Midi. Tout à coup, la brume venant à se dissiper, on se trouva à 30 mètres au plus de la cabane de Sanssure, bien reconnaissable alors, et près de laquelle on prit quelques instants de repos.

À trois heures du soir, voyageurs et guides reentraînèrent sains et saufs à Chamounix.

Forcés de renoncer pour quelque temps à gravir le mont Blanc, ces messieurs voulurent au moins en faire le tour, et ce fut dans cette intention qu'ils partirent de Chamounix le 10 août, avec Mugnier et Cahat. Ce voyage fut pour eux fertile en faits scientifiques du plus haut intérêt, et ils revinrent au prieuré le 13, échauffés de leur tournee. Toutefois, le vent du S.-O. les avait poursuivis constamment et leur avait interdit le passage du col du Géant, en couvrant d'une neige épaisse les rochers qui de Cornavert conduisent au sommet du col.

Décidés à persévérer dans leur entreprise, et sentant cependant la nécessité de se fixer une limite, ils résolurent d'attendre à Chamounix jusqu'au 21 août, et si, alors le temps n'était pas favorable pour tenter l'ascension, de remonter encore une fois au grand plateau pour y chercher leurs instruments et leur tente; ils ne quitter la vallée qu'après ce qu'on pourrait appeler une carapate pendant leurs suivants, ce qu'ils avaient déjà souffert depuis trois semaines, serait impossible. Ils se désolèrent de cette perspective donnée, bien malgré eux, à une entreprise dans laquelle il fallait

maintenant réussir à tout prix, sous peine d'encourir le ridicule, ou tout au moins cette condescendance ironique de tant de gens heureux de voir échouer les autres dans leurs projets. Peu de personnes savent ce que c'est qu'une course de glaciers, bien peu se font une idée d'un voyage au mont Blanc, et d'ailleurs chez nous, comme partout, celui qui échoue a toujours tort.

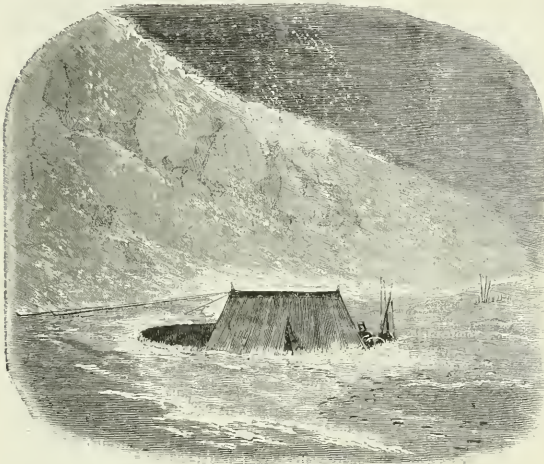
Le terme fatal approchait, et, pour faire divers à leurs tristes pensées, nos observateurs, après avoir étudié à fond la vallée de Chamounix, étaient allés chercher de nouveaux sujets d'étude à Saint-Gervais, sur la Forclaz et dans les environs de Salanches. Le 25 août, le baromètre commençait à remonter, il était temps; le 26, les trois voyageurs étaient de retour à Chamounix, décidés à monter le 27 au matin. Mais dans la nuit le baro-



(Vue générale des rochers des Grands-Mulets.)

mètre fléchit un peu. Ne voulant rien tenter au hasard, on décida qu'il fallait attendre encore. Dans la journée, le mercure remonta, le vent était depuis deux jours au N., inclinant à l'E. Tout présageait le beau temps, et l'espérance de réussir enfin commençait à remplacer le découragement.

Pour gagner du temps et rendre la montée plus facile, on fixa l'heure du départ à minuit. Le 27 août, à onze heures et demie, Mugnier vint réveiller ces messieurs; et à minuit un quart, le 28, ils passèrent sur le pont de l'Arve, avec leurs deux guides et cinq porteurs, comme la seconde fois; seulement deux des anciens porteurs, absents de Chamounix, avaient dû être remplacés par Ambroise Couliet et un autre dont j'ai oublié le nom. La pleine lune favorisait leur marche, Jupiter s'élevait dans tout son éclat au-dessus des ai-



(Vue de la Tente à la première Ascension.)



(Vue de la Tente à la troisième Ascension.)

guilles, la brise descendante de la vallée et le peu de scintillement des étoiles annonçaient le beau temps. On marchait avec confiance, et chacun se croyait cette fois sûr du succès. L'étroit défilé qui s'étend du bas du glacier des Bossons à la Pierre-de-l'Échelle, et que l'on traverse au-dessus de la Pierre-Pointue, présentait au clair de lune un aspect effrayant; c'était grand et sauvage plus que toutes les créations possibles de l'imagination. Ces rochers immenses, ce noir précipice, surmontés par le chaos du glacier, par ces blocs entassés qui, de temps en temps, roulent avec fracas, et vont se perdre au fond de l'abîme, tout cela, grandi encore par la lumière fantastique de la lune, semblait destiné à servir de cadre à quelque scène de Freyschutz ou de Faust.

Au point du jour on était à la Pierre-de-l'Échelle; chacun de ces lieux trop connus, le chalet de la Para, la Pierre-Pointue, la Pierre-de-l'Échelle, qu'on avait vus déjà deux fois dans une si triste disposition d'esprit, semblaient alors se parler de toutes leurs bontés pour faire bon accueil à ceux qui revenaient. Le panorama de la Pierre-de-l'Échelle était éclairé par la lumière douce de l'aurore; les monts Vergi et la chaîne des



(Intérieur de la Tente.)

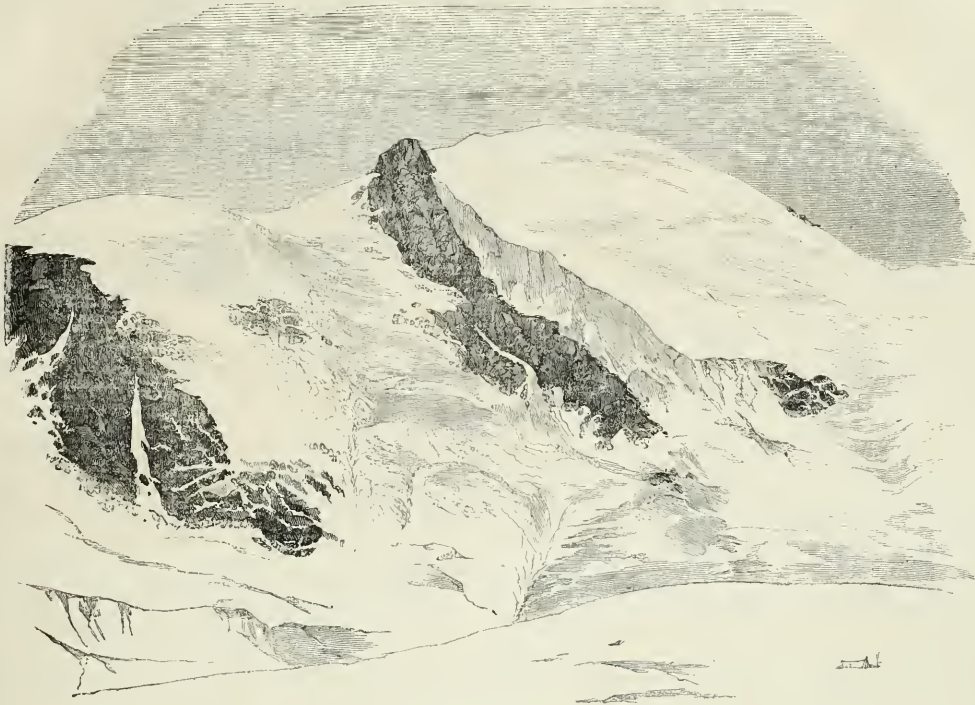
Fiz étaient couverts d'un léger voile de vapeurs transparentes, à travers lesquelles on distinguait les grands détails des montagnes. De longs nuages légers et minces comme des filets s'étendaient à l'horizon vers le N.-E., mais ils n'étaient pas de nature à inspirer de l'inquiétude.

À quatre heures quarante minutes, on entra sur le glacier, qui fut traversé, comme la seconde fois, avec assez de peine, à cause des neiges nouvelles. Le lever du soleil fut magnifique, et les phénomènes qu'il présenta furent étudiés avec soin. Un peu plus haut que les Grands-Mulets, arqués on n'observa pas, un des porteurs, celui dont j'ai oublié le nom, se sentit défaillir; Mugnier prit son sac pour le soulager, mais le pauvre garçon ne put continuer même sans fatigue; il était mort à fait pris de ce mal de montagne si analogue au mal de mer. On fut obligé de le renvoyer à Chamounix; dès qu'il eut commencé à descendre, ses forces revinrent, et il arriva chez lui, quelques heures après, en parfaite santé. Cependant il fallut partager entre Mugnier et Michel Couliet le charge de ce porteur; heureusement ces deux braves amis ne manquaient ni de courage ni de force, et toute la troupe arriva sans autre incident remarquable au grand plateau. Il était onze heures au moment où ceux qui marchaient

les premiers aperçurent la tente; ils poussèrent des cris de joie, et se hâtèrent de s'en approcher pour s'assurer de l'état où elle était. En effet, on n'était pas sans quelque inquiétude sur

les dégradations qu'elle avait pu subir dans le cours de trois semaines, et par un temps si souvent mauvais. Du Breven, où ces messieurs étaient montés quelques jours auparavant pour

l'examiner avec une longue-vue, elle semblait ensevelie sous la neige du côté du S.-O., tandis que le côté N.-E. en était tout à fait dégarni. Enfin on la revoyait, et elle avait résisté.



(Vue générale du Grand Plateau.)

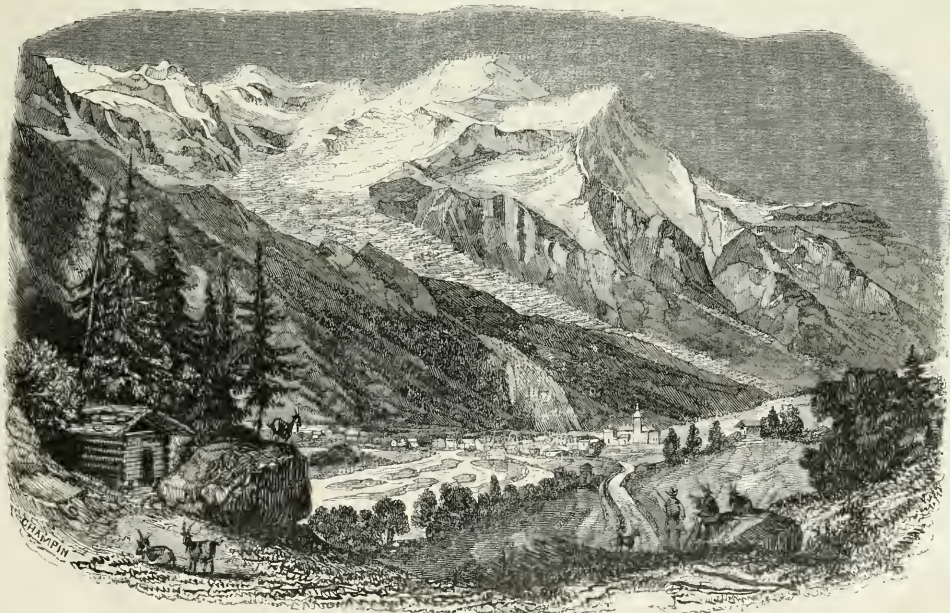
Seulement la neige s'élevait autour d'elle jusqu'à 1^m, 20 de hauteur au N.-E., et encore plus haut vers le S.-O. Le fossé creusé par le vent existait toujours du côté où il avait soufflé constamment depuis un mois; mais au N.-E. la neige

pesait sur la toile, qu'elle avait tirillée par-dessus la traverse, et sur laquelle elle dessinait de gros plis.

Au reste, rien de brisé, rien de déchiré. Quand on eut enlevé la neige qui en obstruait les abords, elle se redressa

et se tendit aussi régulière et aussi coquette que le premier jour, seulement le soleil et le beau temps la faisaient paraître beaucoup plus jolie aux yeux de ses habitants.

A midi, les observations commencèrent, pour ne plus être



(Vue de Chamounix et du Mont Blanc.)

interrompues pendant le cours du voyage. Chacun de ces messieurs s'occupait de sa part de travail, et quelquefois deux d'entre eux se réunissaient pour les études qui devaient être faites en commun.

Les effets de la rarefaction de l'air furent, cette fois encore,

les mêmes que lors des deux premières tentatives. L'exercice musculaire n'amenait pas très-rapidement l'essoufflement; on pouvait, par exemple, travailler assez longtemps avec la pelle à déblayer la tente, et quand au bout de cinq à six minutes on laissait ce travail à d'autres, c'était plutôt par ennui que par fatigue.

Pendant la journée avait été rude pour tout le monde: on avait peu dormi la nuit précédente, et chacun ressentait plus ou moins l'influence de ces prédispositions, dont les effets se confondaient avec ceux de la rarefaction. Cette dernière cause agissait cependant d'une manière évidente sur l'état

de l'estomac; l'appétit était toujours moins fort chez tout le monde; deux des porteurs, presque malades de fatigue, restaient couchés sur la neige en plein soleil, sans pouvoir se rendre utiles. A. Simonet, ce géant, fut sur le point de tomber en syncope pendant qu'on observait son poids; il était debout, et il fallut qu'il se conclut, sans peine de perdre connaissance. Ces messieurs étaient aussi, à divers degrés, impressionnés d'une manière anormale, et ils formaient de temps en temps une sensation semblable à celle qui précède la défaillance ou un peu de nausée; c'était quelque chose d'instinctif que la pensée, l'instant d'avant et l'instant d'après ne s'en ressentait absolument rien.

Le grand plateau se montrait enfin dans toute sa beauté. Le ciel, sans nuage, avait une teinte d'outre-mer foncé, sur laquelle se détachaient les cimes admirables qui forment le cirque et dont le mont Blanc occupe le fond. Une brève légende de N.-E. avait remplacé l'horrible vent de S.-O., et l'on ne voyait plus ces traînées de neige emportées par les rafales. Le mont Blanc, disaient les guides, avait fini de fumer sa pipe, il était maintenant de bonne humeur.

Le côté du N. est le seul, au grand plateau, où la vue ne soit pas bornée par la chaîne du mont Blanc. Le dôme du Gouté, à l'O., et le mont Blanc du Tacul, à l'E., forment le cadre dans lequel se développe un des plus beaux tableaux du monde. A ses pieds on découvre, au delà des pentes et des abîmes des glaciers, la vallée de Chamounix avec l'Arve, qui la sillonne de ses eaux verdâtres et chargées de sable; à l'N.-E., à l'O., s'étendent les montagnes qui dominent Sioula, la Cheville, la dent de Morcle, le massif admirable de la dent du Midi, la tour Salrière, le Buet et au-dessus la chaîne des aiguilles Rouges et le Breven. Les rochers des Fiz, superbe muraille repliée à angle droit sur elle-même comme l'enceinte d'une immense forteresse; les aiguilles de Varons, la chaîne des monts Vergi, du milieu desquels s'élève au-dessus de la montagne des Fouris une pyramide gigantesque, qui, de toute la chaîne, s'abaisse la dernière au-dessous du Jura, quand on monte des Grands-Mulets, et que de Saussure indique comme l'aitoude du Reposoir; enfin le môle et le lac de Genève; à l'horizon, le Jura, et au-dessus deux bandes légères comme de la vapeur; ce sont les Vosges et les montagnes de la forêt Noire, puis une longue bande bleue sans ondulations, qui s'étend du N. E. à l'O., la France.

Voilà ce qu'on voit du grand plateau.

Cette journée se termina par un admirable coucher de soleil; malheureusement l'horizon n'était pas assez étendu en largeur pour qu'on pût en voir l'ensemble. La nuit fut aussi fort peu agréable. Cependant elle a eu pour nous l'avantage d'être plus courte d'au moins deux heures et beaucoup moins pénible à parcourir. Cette dernière passe au-dessus des rochers Rouges, qu'elle laisse à droite, les contourne à l'E. et vient rejoindre l'ancienne route au-dessous des Petits-Mulets.

Mugnier fit suivre à la caravane la route de Saussure, et l'on s'éleva doucement en reprenant haleine tous les trois ou quatre cents pas. Après une heure environ de montée, la conversation, jusqu'alors générale, languit un peu; la neige molle laissait enfoncer la jambe jusqu'au mollet, et le guide, qui marchait le premier, avait beaucoup de peine à frayer la route. Cependant on put encore marcher pendant assez longtemps sans être obligé de faire des haltes plus fréquentes. Mais une demi-heure environ avant d'atteindre le col qui sépare les rochers Rouges des Petits-Mulets, il devint impossible de faire plus de cent pas sans reprendre haleine. La pente était toujours excessivement raide et présentait sur quelques points une inclinaison de 1/2.

Arrivé au col, deux des porteurs Rouges, la caravane fut assaillie par un vent de N.-O. assez fort, et qui bientôt devint très-violent; ce vent glaçait le visage et coupait la respiration, même quand on lui tournait le dos.

Mugnier, craignant de ne voir enlever son chapeau de paille, bien léger pour un pareil climat, l'avait assujéti sur sa tête avec une ficelle; mais le vent triompha de cette précaution insuffisante, et tomba à coup un vit le chapeau de ce brave guide de rouler sur la neige avec une vitesse effrayante. Il le regarda philosophiquement s'en aller, et lui faisant de la main un geste d'adieu, « bon voyage, lui cria-t-il, j'irai te réclamer quelque jour à Cornayeur; » puis enfonçant sur ses oreilles un bonnet de laine, « Nous autres, dit-il, prenons par ici; » quelques minutes après on était aux rochers des Petits-Mulets. Celui de ces rochers sur lequel on passe est à environ cent mètres de la cime; au S.-O. de celui-ci, s'en trouve un autre un peu plus élevé mais d'un accès fort difficile parce que la pente escarpée qui l'enlève est toute de glace. Les Petits-Mulets sont d'une belle montagne, et la fondre qui les frappe quelquefois disperse leurs éclats sur la neige; cependant on n'y remarque pas de bulles vitreuses comme sur les roches de la cime au-dessus de Cornayeur et du dôme du Gouté.

Au-dessus des Petits-Mulets chacun déploya toutes ses forces pour franchir aussi rapidement que possible la dernière montée. On touchait enfin au but désiré, on allait franchir les pieds de Mont-Blanc qui depuis tant de jours semblaient arranger tous les efforts. A cinquante mètres environ du sommet, M. Bravais voulut voir combien de pas il pourrait faire en allant aussi vite que possible, se mit à monter rapidement. Il fut obligé de s'arrêter au trente-deuxième pas; il sentait qu'il aurait pu en faire encore deux ou trois peut-être, mais qu'alors un de plus lui aurait été complètement impossible. Ses deux compagnons pouvaient en ce moment faire quarante à cinquante pas sans s'arrêter, mais en montant avec lenteur et d'un pas mesuré. Au reste chacun ressentait là, comme plus bas, les effets de la raréfaction de l'air à des degrés différents et toujours dans la même proportion relative; seulement il était assez intéressant se présenter chez l'un des observateurs. Une fatigue des jambes très-intense et accompagnée de douleurs qu'il ressentait en montant la cote à six cents mètres environ du sommet, se dissipa un peu plus haut, et pendant les vingt dernières minutes il n'éprouva absolument aucun malaise, sauf un peu d'effortement tous les cinquante pas.

Enfin à une heure quarante-cinq minutes, on atteignit la cime. Le vent froid et violent qui tourmentait la caravane pendant la dernière montée cessa tout à coup de se faire sentir, et le chaleur du soleil était si forte sur le versant méridional, qu'on éprouvait quelque chose d'analogue à ce qu'on ressent en hiver quand on passe de l'air extérieur dans un appartement chauffé.

Chacun s'empressa de jeter un coup d'œil sur l'immense horizon qu'on découvrait.

Les Alpes bernoises avaient leurs sommets cachés dans les nuages, le Cervin ne se laissa voir qu'un instant, les cimes du mont Rose étaient aussi voilées ainsi que les belles plaines de la Lombardie et du Piémont. Dans la direction de la mer, l'horizon était également couvert de vapeurs. Les vallées d'Aoste et de Gormayeur apparaissaient comme un paradis terrestre au-delà de l'immense coupole de neige; la belle pyramide de Rema, le Ruizitors et le groupe de montagnes qui les entourent fermaient au S. l'horizon au-dessus duquel s'élevait pourtant, comme un cône de vapeurs bleues, le mont Viso. L'allée blanche et le col de la Seigne touchaient à la cime, la vallée qui conduit au Petit-Saint-Bernard, les montagnes de la Tarentaise, l'Isère, le Pelvaux, allaient rejoindre les montagnes habitées du Dauphiné, dont les plans successifs, revêtus de vapeurs, semblaient superposés. Du côté de Lyon, ce hôte si commun dans les Alpes par le beau temps, couvrait l'horizon d'un voile qui ne permettait de rien distinguer nettement. Genève était aussi couverte par cette vapeur, et le lac apparaissait comme à travers une gaze. Les plaines de la Bourgogne et toute la vue du grand plateau se déployaient de l'O. à l'E., et la dent du Midi s'élevait à l'horizon de manière à déborder ses droits même en présence du mont Blanc.

Il fallut s'arracher à la contemplation de cet admirable panorama pour s'occuper des instruments, car le temps s'écoulait trop vite; pendant que chacun s'occupait de ses observations particulières on se livrait à quelques instants de repos, les guides allant chercher sur la cime qui domine l'allée blanche de Cornayeur, des échantillons de roches fondroyées.

Quelques heures s'écoulerent bien rapidement pendant lesquelles les observateurs s'accordèrent à peine le temps nécessaire pour examiner avec soin la vallée de Chamounix, qui paraissait plongée dans l'ombre, et plus près d'eux les aiguilles de la chaîne du mont Blanc, le beau cirque au milieu duquel est situé le jardin et les glaciers qu'on traverse pour passer le col du Géant. Ce fameux col, quoique l'objet de leurs vœux, leur paraissait alors quelque chose de très-petit et de fort peu important. On devint si dédaigneux quand on s'éleva.

Cependant on avait déjà fait l'expérience de l'ébullition de l'eau; l'intensité et l'inclinaison magnétiques avaient été observées, ainsi que le poids et les phénomènes physiologiques qui se présentaient; le baromètre, noté d'heure en heure, se tenait à 424 mm.; et le thermomètre, au moment de l'arrivée, marquait à l'ombre — 7° et s'abaissait insensiblement. M. Bravais s'occupa alors de relever, au moyen du théodolite, les angles de position des montagnes principales de l'E. à l'O.

Pendant que ces travaux divers s'exécutaient, le soleil s'était rapproché de l'horizon, et la température baissait rapidement. On avait porté à la cime des fusées et des artilles préparés pour faire des signaux quand la nuit serait venue; mais les guides ne se souciaient pas de descendre au clair de lune, et l'on s'avait par expérience que dans cet air rare, la lumière directe est la seule qui permette de distinguer nettement les objets. Ainsi quand on voit lire ou écrire au soleil, rien de plus facile, tant que les rayons frappent le papier; mais si on se met à l'ombre, il devient alors très-difficile et pour quelques personnes même presque impossible d'y voir. De même en marchant au clair de lune, quand on se porte à l'ombre, il est impossible de savoir où l'on met le pied. On ne pouvait songer à passer la nuit sur la cime, car le malaise subit du porteur, forcé la veille de redescendre, avait mis dans l'impossibilité de faire porter au sommet la petite tente et les vêtements nécessaires; les porteurs n'avaient pas voulu se charger de plus de 8 à 10 kilog. pour monter à la cime, et d'ailleurs les piquets de la petite tente avaient été brisés en voulant les arracher de la neige. Il fallait attendre jusqu'à neuf heures et demi, si l'on voulait faire les signaux à l'heure convenue, puis descendre au grand plateau. Lyon et Genève étaient couverts de vapeur, le froid devenait intense, et l'on ne crut pas devoir courir les risques auxquels exposait un séjour prolongé sur la cime, avec si peu de chances que les signaux pussent être vus et être vus. On se précipita donc au départ, quand tout à coup, au moment où l'on allait descendre la pente qui descend vers Chamounix, un spectacle admirable

s'offrit aux regards. L'ombre du mont Blanc se projetait sur les montagnes du côté de l'E. Cette ombre montait comme un cône immense, et était jointe au vit se à s'insérer sur le ciel. Les côtés du cône étaient bordés d'une bande rose, et vers sa base, les ombres des montagnes de second ordre venaient successivement s'ajouter à l'ombre principale, en s'allongeant comme elle à mesure que le soleil se rapprochait de l'horizon. Toute la troupe s'arrêta d'un commun accord, et pendant un quart d'heure tous restèrent immobiles, admirant ce tableau sublime que jamais on n'avait contemplé du haut du mont Blanc.

Enfin il fallut descendre; on s'y résigna, non sans regretter de ne pouvoir observer le crépuscule sur un aussi vaste horizon. Ces messieurs quittèrent la cime du mont Blanc à six heures cinquante minutes; le thermomètre marquait alors — 12° à l'air libre; à la surface de la neige, il marquait — 17,6.

La descente se fit aisément, et l'on arriva promptement à l'avallanche du grand plateau; là il fallut s'arrêter quelques instants; un de ces messieurs souffrait de palpitations violentes et ne respirait qu'avec une extrême difficulté; on était sur le lit même de l'avalanche, au milieu des blocs de glace; cependant Mugnier accorda dans la tente pour reprendre haleine, et au bout de ce temps, on continua d'avancer. Presque tout le monde ressentit encore dans cette circonstance un malaise semblable; le grand plateau ne fut traversé qu'avec peine; il est vrai que cette fatigue pouvait bien tenir à la nécessité de suivre la trace du matin, sur laquelle on ne pouvait marcher que difficilement ou d'en frayer une nouvelle, ce qui n'était guères moins pénible. En cinquante-cinq minutes on était revenu du sommet à la tente. Chacun prit de son mieux un repos bien nécessaire; cependant les observations furent continuées toute la nuit, excepté de minuit à quatre heures; pendant cet intervalle, M. Camille Bravais, qui faisait à Chamounix les observations correspondantes, cessait aussi d'observer chaque nuit.

Le lendemain le travail continua, et MM. Martins et Lepileur achevèrent la série d'observations physiologiques. A deux heures, M. Lepileur quitta le grand plateau avec Michel Cottet et deux porteurs chargés d'une partie du matériel et de quelques instruments qui ne devaient plus servir. MM. Bravais et Martins restèrent pour achever les travaux qui les concernent plus spécialement. Le soir, ces deux messieurs allèrent observer le crépuscule sur la partie orientale du dôme du Gouté, et M. Bravais acheva d'y relever les angles de position des montagnes de l'O. à l'E. Quand ils redescendirent au grand plateau, le thermomètre marquait — 15°.

Pour la première fois la tente n'était pas encombrée de monde, et l'on pouvait s'y coucher à l'aise; mais un froid vil s'y faisait sentir, et le thermomètre y descendit à — 5°. La nuit fut froide aussi dans la vallée.

Le lendemain à deux heures, des porteurs chargés de vivres frais arrivèrent à la tente. Rien ne pouvait être plus agréable à la colonie du grand plateau, car le peu de vivres qu'on avait montés le 28 avaient promptement disparu, malgré toute l'économie possible, et depuis le 29 au soir, on n'avait pour toute ressource que le pain, la viande et le vin, reste des vivres de la première ascension, et gèles à fond depuis un mois; encore n'y avait-il qu'une petite partie de ces provisions qui fut mangeable à la rigueur.

La journée du samedi, la nuit suivante et la matinée du dimanche furent employées à terminer la série d'observations barométriques et thermométriques, ainsi que celles du psychromètre, de l'actinomètre et du pyréliomètre; on continua aussi d'étudier les phénomènes relatifs à la formation des glaciers, aux propriétés physiques de la neige et aux modifications qu'elle subit sous l'influence des agents extérieurs.

Enfin, le dimanche à dix heures, les instruments furent emballés, les pelisses roulées, puis on s'occupa de démonter la tente; mais elle était si solide qu'on eut de la peine à y réussir. Quand on voulut arracher les piquets, ils cassèrent, et l'on fut obligé de couper les cordes qui se bouclaient autour. Les supports et la traverse furent laissés en place, avec les planches qui couvraient la neige à l'intérieur; puis la caravane, qui s'était augmentée de deux autres hommes de renfort, quitta le grand plateau, rapportant ses instruments et tout son bagage dans le meilleur état de conservation, et, ce qui valait mieux encore, sans qu'aucun de ceux qui dans ces courses aventureuses avaient affronté la tourmente ou le soleil ardent des glaciers, eût éprouvé le moindre accident, la moindre indisposition dont il restât des traces.

Voilà, mon cher lecteur, les détails que vous m'avez demandés sur cette expédition. Peut-être les trouverez-vous bien longs, mais quand on a assisté d'assez près aux différents scènes que j'ai essayé de vous décrire et qu'on les a, comme moi, entendus raconter par ceux mêmes qui y jouaient un rôle, il est bien difficile de n'être pas prolixe, et l'on regrette toujours quelque détail intéressant qui n'a pu trouver place dans le récit.

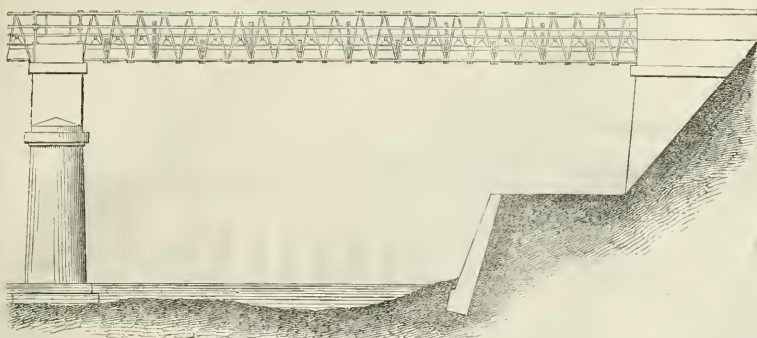
Travaux publics.

SUR QUELQUES SYSTÈMES NOUVEAUX DE PONTS.

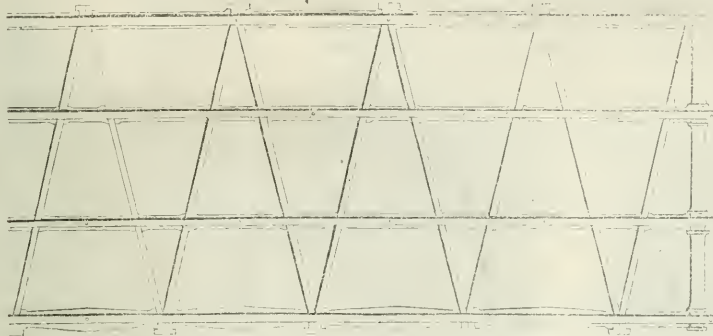
(2^e article. — Voir l. IV, p. 22.)

Il était assez naturel d'appliquer au ler une combinaison analogue à celle dont M. Town a fait un usage si remarquable pour la construction des ponts en bois; c'est ce qui a été réalisé en France par M. Neville, autant, du moins, que l'a permis la différence des matières.

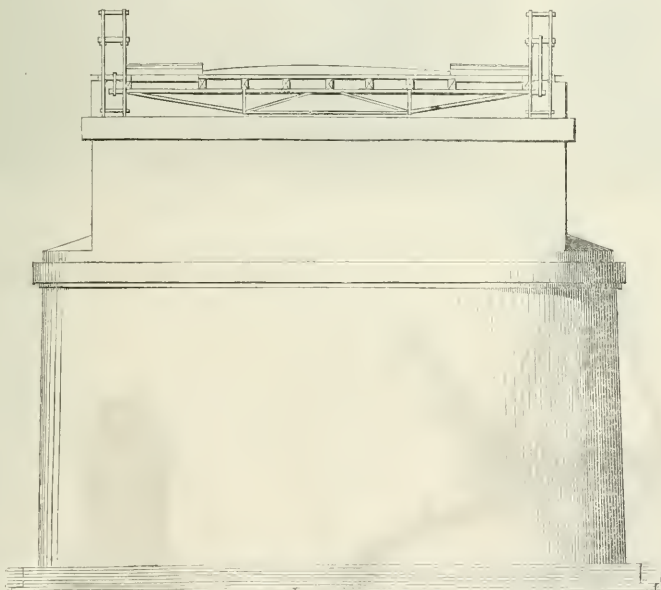
Notre lig. 1^{re} donne une idée suffisamment approchée de l'ensemble du système de cet ingénieur. On voit une travée de 22 mètres de portée, soutenue par deux fermes parfaitement horizontales, qui sont encastrées dans les piles et les cu-



(Fig. 1. — Pont en fer forgé et en fonte, suivant le système Neville. — Élévation d'une travée.)



(Fig. 2. — Détail d'assemblage des pièces d'une Ferme du système Neville.)



(Fig. 5. — Coupe en travers d'un pont avec deux Fermes doubles, suivant le système Neville.)



(Fig. 4. — Plan d'une Ferme double, suivant le système Neville.)

lées en maçonnerie, sans exercer de poussée sensible sur ces appuis.

La fig. 2 fait comprendre en quoi consistent la composition et le mode d'assemblage de chacune des fermes de la travée.

On voit une série de jambes inclinées, en fer forgé, qui viennent butter deux à deux l'une contre l'autre à leurs parties inférieure et supérieure. Des traverses en fonte interposées entre les points d'assemblage, maintiennent ces points con-

stantment à la même distance l'un de l'autre. Deux autres cours de traverses intermédiaires sont placés entre les deux lignes extrêmes. Pour prévenir les déboîtements latéraux, de simples bandes en fer forgé sont clouées extérieurement aux traverses de fonte, sur ces traverses elles-mêmes. On voit donc qu'un seul des compartiments de la figure ne peut se déformer sans réagir sur les compartiments voisins, et ainsi de suite, de proche en proche. De là l'extrême rigidité des fermes de M. Neville. De plus, le fer et la fonte y sont employés avec discernement, suivant un mode avantageux; le fer y résiste à la flexion et la fonte à la compression.

La fig. 5 est la coupe en travers d'un pont de 8 mètres de largeur intérieure tel que l'avait d'abord projeté M. Neville. Deux fermes doubles placées aux extrémités supportaient à elles seules tout le pont. Des fermettes transversales en fer forgé et fonte auraient reçu les longrines, sur lesquelles aurait été placé le tablier.

On voit le plan d'une de ces deux fermes sur la fig. 4, qui est à une échelle triple de la fig. 5.

Le pont de M. Neville a déjà été exécuté sur un assez grand nombre de points. Le chemin de Paris à Rouen en présente deux ou trois. L'élargissement d'un pont sur lequel la route de Batignolles à Saint-Denis traverse le canal du même nom, a eu lieu à l'aide de fermes disposées suivant le même système. Enfin, le grand pont de Besons sur la Seine est actuellement reconstruit par le même ingénieur, moyennant un forfait de deux cent cinquante mille francs, accepté par le ministre des travaux publics. Seulement M. Neville, ayant égard aux conseils qui lui ont été donnés par les ingénieurs du gouvernement, a apporté à son premier projet quelques modifications heureuses. Ainsi, au lieu de deux fermes doubles placées aux têtes du pont, il en emploie cinq équidistantes et simples, reliées latéralement entre elles par des croix de saint André et par des tirants en fer forgé. Le tablier du pont se trouve alors placé à la partie supérieure de ces fermes dont aucune ne sert plus de garde-corps. Aux fermettes transversales en fer forgé sont substituées de simples poutrelles en bois, sur lesquelles on cloue les longrines de support du plancher. Le toit est recouvert d'un pavage en bois suivant le système Delille, avec deux trottoirs latéraux en asphalte.

Le pont de Besons se composera de 7 travées semblables, dont l'ouverture varie de 20 à 21 mètres. La hauteur libre du passage au dessus des plus basses eaux sera de 9 mètres 50 centimètres. Les travaux de démolition de la vieille charpente ont commencé le 5 juillet dernier, le pont sera livré à la circulation dans les premiers jours de novembre.

Les épreuves subies par le nouveau système sont de nature à ne laisser aucun doute sur sa parfaite solidité tant qu'il ne s'agit que de résister à des efforts verticaux. Ainsi, déjà un modèle de 22 mètres 50 centimètres d'ouverture, n'ayant que les deux fermes doubles aux têtes, avait supporté pendant des semaines entières, l'énorme charge de 500 kil. par mètre carré, sans que la flexion au milieu eût excédé 51 millimètres. On sait que l'épreuve des ponts suspendus consiste en une charge qui n'est que de 200 kilog. par mètre carré pendant 5 jours seulement. Les travées déjà préparées pour le pont de Besons ont encore mieux résisté sous la charge d'épreuve ordinaire d'un pont suspendu, elles n'ont fléchi que de 18 millimètres et demi en leur milieu; un choc produit par la chute d'un poids de 4,500 kilog. tombant de 75 centimètres de hauteur, n'y a déterminé qu'une flexion d'un millimètre, et n'y a rien dérangé.

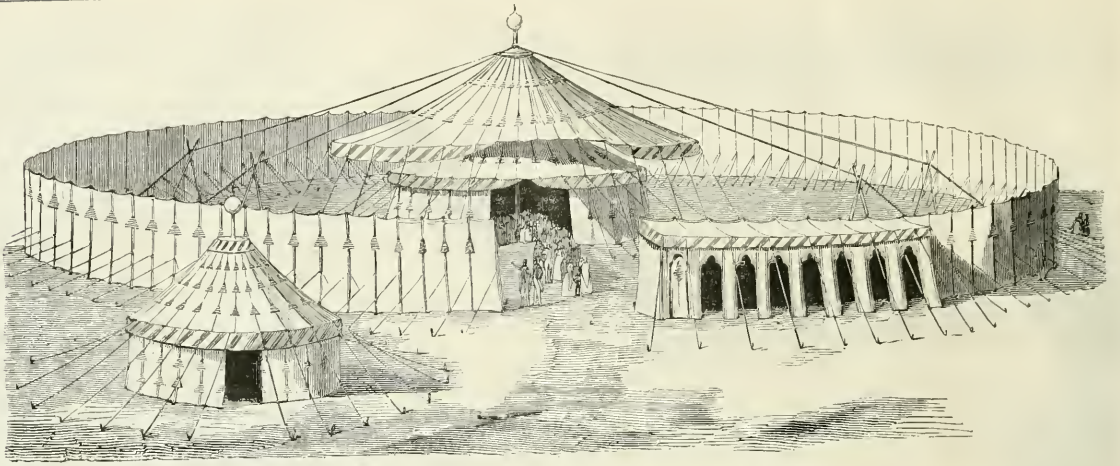
Voilà de quoi rassurer les esprits les plus timides, au moins pour le moment présent. Une expérience prolongée peut seule faire reconnaître quel sera l'effet des dilatations et des contractions alternatives dues aux variations de température, et que l'on doit craindre des modifications moléculaires que les métaux éprouvent quand ils sont soumis à des vibrations répétées. — Quand il s'agit de travées dont la portée ne doit pas dépasser 20 à 25 mètres, il y a lieu de croire que le système de M. Neville est l'un des plus économiques que l'on puisse adopter pour un pont métallique; mais pour des portées considérables, le système de voussiers en fonte dont M. Polonceau nous a donné un spécimen si remarquable au pont du Carrousel, nous semblerait préférable. — Ajoutons que l'application des voussiers de M. Polonceau au pont de Besons aurait probablement coûté au moins 50,000 fr. de plus que le marché qu'exécute actuellement M. Neville.

On a vu figurer à la dernière exposition de l'industrie un très-joli modèle d'une travée suivant le système de cet ingénieur, auquel une médaille d'argent a été décernée par le jury central.

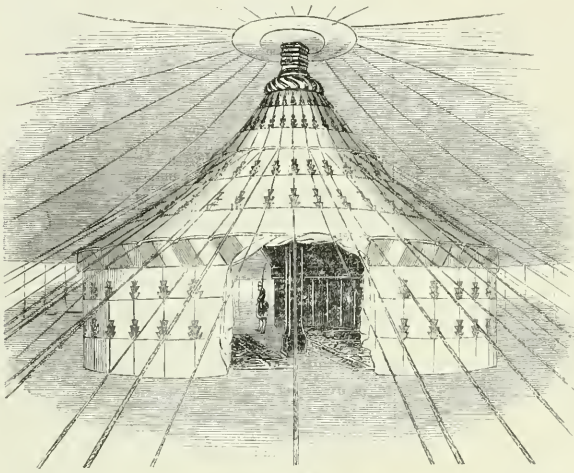
Maroc.

ARRIVÉE A PARIS DES DRAPEAUX MAROCAINS, DE LA TENTE ET DU PARASOL DU FILS AÎNÉ DE L'EMPEREUR, SIDIMOHAMMED.

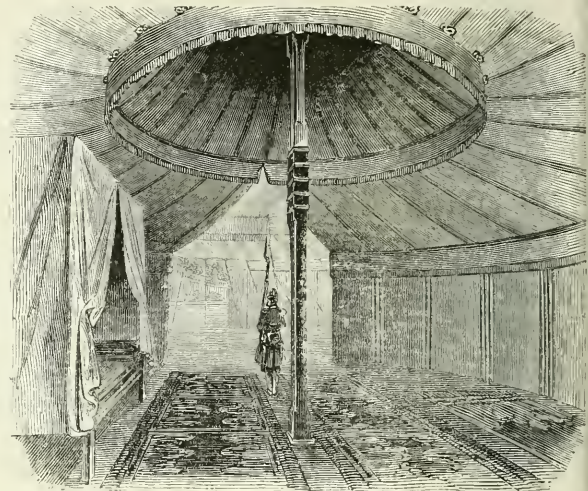
M. le colonel Eynard, aide de camp de M. le maréchal Bugeaud, a été chargé d'apporter à Paris les trophées pris sur les Marocains à la bataille d'Isli. Cet officier supérieur a pris lui-même une part active à ce glorieux fait d'armes, ainsi qu'à toutes les opérations militaires accomplies en Algérie depuis 1841. M. le colonel Eynard était parti au mois d'avril dernier à la tête d'une colonne d'expédition pour opérer dans le Sud-Ouest, pendant que le gouverneur général opérait dans l'Est chez les Kabyles, et pour couper au besoin toute communication entre Abd-el-Kader et les tribus du Tell. Depuis trois mois et demi, M. le colonel Eynard parcourait donc le limite du Tell dans toutes les directions, rassurant nos allies, reconstruisant les tribus désorganisées, paraisant nos intrigués d'Abd-el-Kader, arrêtant ses tentatives d'incursions, enfin, maintenant partout la tranquillité, quand les événements l'ont appelé sur la frontière du Maroc. Il a opéré sa jonction avec M. le maré-



(Disposition générale de la tente du fils de l'empereur du Maroc, prise à la bataille d'Isli.)



(Vue extérieure de la tente.)

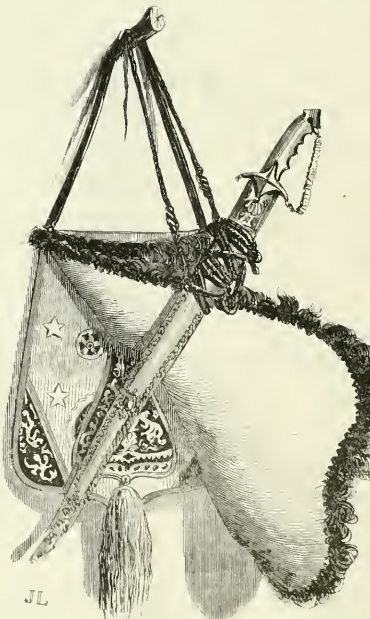


(Vue intérieure de la tente.)

chal gouverneur général le 11 août, c'est-à-dire trois jours avant l'heureuse bataille d'Isli, sa colonne ayant parcouru



(Instrument de musique, poignard et bonnet.)



JL

(Giberne et sabre.)

de l'empereur, est depuis quelques jours exposée à la curiosité publique. Arrivée à Paris, le 27 septembre, elle a été,



(Chapeau de chef arabe.)

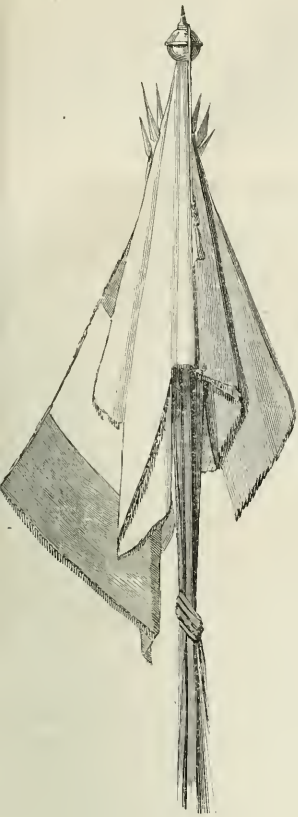
plus de 530 lieues, sans rencontrer de populations sérieusement hostiles.

La tente de Sidi-Mohammed-ben-Abd-el-Rahman fils aîné

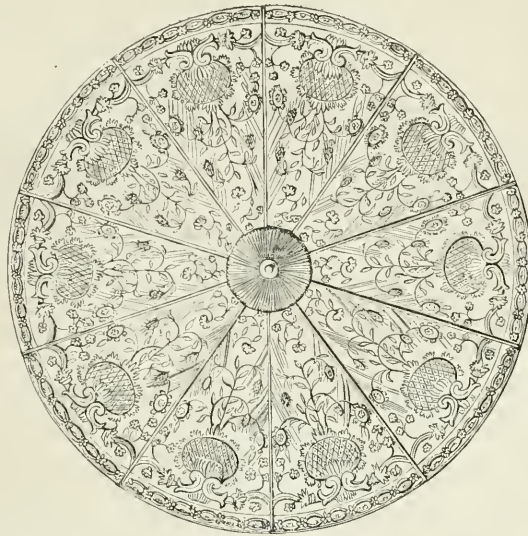
dés le lendemain, dressée sur l'emplacement du grand bassin des Tuileries, du côté de la place de la Concorde. Une cinquantaine d'ouvriers ont été occupés à jeter un plancher vo-

lit de son ancien maître, et elle a traversé la France en poste; son volume formait 148 ballots.

La tente impériale, en toile d'un blanc sale, avec ornements arabesques de toile bleue appliqués de distance en distance sur les coutures extérieures, a la forme



(Groupe de Drap aux.)



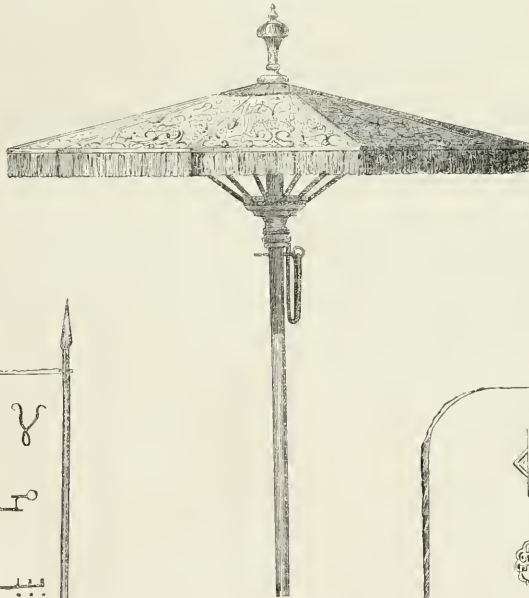
(Plan du Parasol.)

ronde d'un pavillon ou marabout. Elle est doublée à l'intérieur en drap rouge. Au-dessus de la première tente, s'en élève une seconde beaucoup plus grande et ainsi superposée pour garantir celle de dessous des rayons du soleil. Un espace libre, ménagé entre les deux, au moyen de planches carrées placées l'une



(Groupe de Drapeaux.)

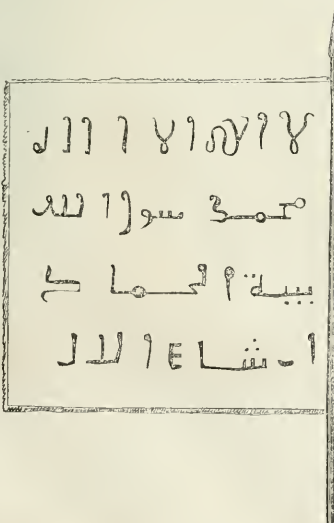
lant sur le bassin. Les travaux ont été exécutés, sous la direction de M. Fontaine, architecte du roi, par les tapisseries de la liste civile et les machinistes de l'Opéra. La tente est toute une maison complète qui se démonte à au Maroc, tapis, lit, sofa, rien n'y manquait; il fallut quarante mulets pour la transporter. Aux Tuileries, elle renferme seulement le



(Profil du Parasol.)

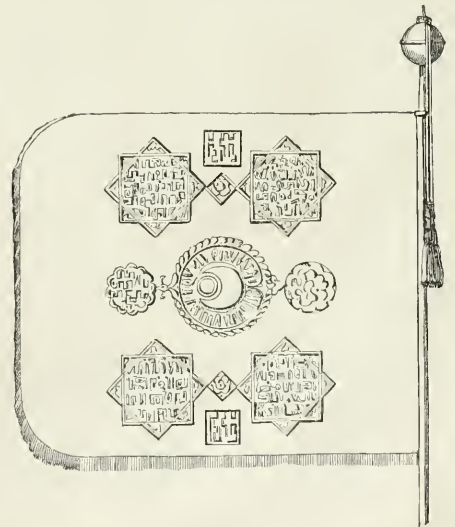
commodité du transport; la brisure est en forme de sillons, et les morceaux se tiennent au moyen de boulons et de cercles en fer.

A l'entrée de la tente servant d'habitation, et sur l'un des côtés, en avant d'une espèce de couloir qui y donne accès, étaient pratiqués une demi-douzaine d'arceaux, ou plutôt de niches, dans les-



(Detail des Drapeaux.)

au-dessus de l'autre et peintes en bleu, rouge et jaune, permet à l'air de circuler, et entretient la fraîcheur dans la tente inférieure. Les deux tentes sont surmontées d'une boule en cuivre doré assez grosse, qu'on apercevait de toutes les parties du camp. La poutre qui les supporte est peinte en bleu, et les arêtes en rouge. Elle peut se briser en deux parties pour la



(Detail des Drapeaux.)

quelles se tenaient assis ou couchés les chaouchs, véritables gardes de la porte.

À l'entour de la tente et à la distance de quelques mètres, régnait une espèce de mur de deux mètres de hauteur, également en toile blanche. Cette espèce de corridor empêchait que du dehors on vit ou entendit rien de ce qui se passait dans la partie centrale. L'intérieur de la tente était garni de tapis à dessins, de gros coussins rouges en maroquin rouge et de coussins longs en drap de même couleur. En face du rideau devant porté, doublé également de drap rouge, était le lit du prince, à colonnes. Protégé par une moustiquaire (*hamoussa*) d'ancienne à dessins grossiers, il avait deux matelas, un bleu et un rouge. C'est une couche genre espagnol, d'une grande simplicité. Rien n'avait été oublié dans ce palais d'étoffe: entre le mur et la tente imperiale se trouvaient deux petites tentes; l'une, destinée à deux officiers ou secrétaires du prince; l'autre, en étoffe jaune et verte, était un de ces cabinets indispensables que les indigènes appellent *chehkan* et *kehl*. Les cuisines étaient à une vingtaine de pas de distance, et également enveloppées d'un mur de toile.

La longueur du diamètre des deux tentes est de 14 mètres. — Le diamètre de celle intérieure n'est que de 7 mètres; la hauteur jusqu'à la boule est d'environ 6 mètres 50 centimètres; et celle de la petite tente, de 3 mètres: car elle n'arrive pas jusqu'au faite de la grande. Les murs sont droits; ils ont 1 mètre 50 centimètres d'élevation, de terre à la naissance du dôme, qui est coupé au milieu par une bande circulaire à petites franges. Cette tenture, de 55 centimètres de largeur, a en quelque sorte la forme d'un baldaquin tombant perpendiculairement. Elle est rouge à l'intérieur, comme la tente, et verte en dehors. — La grande tente est également à murs droits de 2 mètres d'élevation à la naissance de la margearde, et faite, comme ceux de la petite tente, avec des toiles entre lesquelles des jalons de bois ont été passés de mètre en mètre dans des coiffures, de manière à être pas vers. Ces jalons se fichent dans la terre et sont retenus solidement par des cordes qui s'attachent à des poteaux enfoncés dans le sol; seulement quatre poteaux, brant également, soutiennent en équilibre les bandes de cot jalons, sur la collisse, ou rempant des jalons uniformes, de 15 centimètres, en cuir, à deux trous, pour laisser passer les cordes d'appui, retenues elles-mêmes par des tampons de cuir, auxquels se rattachent les cordes de la petite tente, manière ingénieuse de lier le tout ensemble et de procurer ainsi une grande solidité à cet édifice en toile. Les cordes de l'intérieur sont de couleurs mélangées vertes, jaunes et rouges.

Lorsque la tente du fils de l'empereur fut apportée à Alger, on s'est adressé, pour la tendre, à des Marocains qui, au nombre de vingt environ, sont employés comme gens de peine dans le magasin des fourrages. Ces hommes ont répondu qu'ils savaient bien dresser le *goutou* d'un pauvre diable comme eux, mais qu'ils n'entendaient rien à la manière dont on arrange un *outak*, ou tente impériale; et lorsque, à force de bras et de tâtonnements, des agents du service du campement sont parvenus à tendre cet immense pavillon de coton doublé de drap, ces mêmes Marocains ont refusé obstinément d'aller voir un troisième qui leur rappelle la plus sagillante mâle que leurs compatriotes aient éprouvée depuis l'existence, qui commandait l'armée marocaine à la bataille d'Isli, est un homme remarquable à plus d'un titre, qui a exercé jusqu'à présent, dans les Etats de son père, une grande influence. Il est âgé de vingt-six ans; quoique fils d'un nuadaï, il est très-blanc. Son père l'aime beaucoup, et il a en lui une confiance excessive, que Muley-Mohammed avait, du reste, constamment justifiée. C'est un jeune homme instruit, d'une sagesse et d'une bonté très-grandes. Il a eu pour précepteur un rencaït sicilien, qui lui a appris l'arithmétique, la géométrie, la géographie et l'histoire. Il a constamment fait preuve d'une dignité excessive dans ses rapports avec les négociants chrétiens, et il a toujours repoussé ces présents onéreux auxquels l'avidité de son père les assujettissait. Depuis plusieurs années, il a été successivement gouverneur de Fos ou de Maroc, suivant que son père résidait dans l'une ou dans l'autre de ces villes impériales, c'est-à-dire qu'il gouvernait toujours la ville que son père l'habitait pas. Chaque fois qu'il venait prendre le gouvernement de Maroc, Muley-Mohammed descendait jusqu'à Mogador; il y vérifiait les détails de l'administration des douanes, réglait minutieusement avec les négociants commandités par son père, et maintenait au rétablissement sévèrement l'ordre financier. De tels antécédents avaient fait de lui un administrateur plutôt qu'un général habile. Sa défaite à Isli lui aura sans doute fait du tort parmi ses nombreux partisans, qui attendaient impatientement le moment où il monterait sur le trône, et qui espéraient beaucoup de son administration.

Le parol (et *Dalala*), insigne du commandement, qui était planté devant l'entrée de la tente impériale, a été vicieusement enlevé au milieu de la cavalerie noire, groupée à l'entour pour le défendre. Ce parol ressemble aux grands parapluies de nos halles; il est rond et supporté par une forte hampe en bois de sapin, de la grosseur au moins de celle d'un drapeau, et de 2 mètres 58 centimètres de longueur. On avait prétendu que le parol pris à Isli était celui-là même dont les journaux de Paris ont parlé il y a trois ou quatre ans, et qui a été exposé, quelques jours après, dans la salle de la Mairie, par les grands représentants d'affaires avec l'empereur, avant que l'offrit en présent. Mais cette origine n'est rien moins qu'autentique; à l'inspection du travail, elle semblait plutôt espagnol-qui-français; et à en juger par l'état du parol, qui est déchiré d'un bout ses parties, vieux, usé, il doit être plus que septuagenaire. Malgré son âge, il conserve encore de brillants vestiges de sa jeunesse. Le dessus est en soie amarante ou avec broderies en argent doré, entremêlés de grenats d'un rouge foncé. Ces broderies sont admirables d'élegance et de correction; elles figurent des arabes-

ques et des fleurs d'une légèreté et d'une hardiesse de dessin remarquables. L'intérieur est doublé en soie verte, à fleurs brochées en or; une crêpe d'or, haute d'environ 54 centimètres et semée de douze torsades entre chaque rayon, en orne le tour, comme nos dais d'église. Les branches, au nombre de dix, sont en bois argenté: une clef en fer argenté, destinée à être placée dans un œillet pour les arrêter, est suspendue à une grosse torsade en soie amarante et verte. Les rayons ont 72 centimètres, ou 3 mètres 52 centimètres de circonférence. Le parol est surmonté d'une boule d'argent doré, de 19 centimètres de hauteur, semblable à la pomme d'une canne de tambour-major, et dont le pied est aussi entouré d'une frange d'or. Les noix, dans lesquelles s'enclenchaient les branches, sont également en argent doré. Il faut un homme vigoureux pour le porter à cheval: son poids est de 6 kilogrammes 750 grammes. A la revue des trophées, le 29 septembre, c'est à un cuirassier qu'avait été remis ce trophée. L'emploi de porteur du parol impérial est, du reste, un poste important dans la maison du sultan marocain. Celui qui l'occupait est tonné, le visage coupé en deux par un coup de sabre et la poitrine traversée par une balle.

Quelques journaux anglais ont plaisanté sur ce que le bulletin de la bataille d'Isli avait signalé la prise du parol du général marocain. Pour apprécier la valeur de ce trophée, il est bon de savoir que le parol du sultan est le signe du commandement; qu'il est toujours à côté du général en chef, et que, par cela même, sa prise est beaucoup plus importante que celle d'un drapeau. Celui qui a été pris à la bataille d'Isli avait appartenu à Muley-Simam, prédesseur de Muley-Abd-el-Rahman: il était précieusement gardé, parce qu'il avait été illustré par un prince renommé: c'était l'orfamme de l'empire du Maroc.

Les drapeaux apportés à Paris par M. le colonel Eynard sont au nombre de vingt-trois, dont dix-huit ont été pris à la bataille d'Isli, et cinq sur Abd-el-Kader. Cinq ont été pris de deux ou trois couleurs: vert-rouge, jaune, rouge cramoisi. Sur l'un, la bande rouge du milieu, placée horizontalement, porte une main ouverte en étoffe de coton blanche. Les dix-huit drapeaux marocains sont de différentes grandeurs, plus ou moins riches, rouges, bleus, barbelés ou à ramages, comme nos foulards d'aujourd'hui et nos indiennes d'autrefois. La plupart sont d'une étoffe grossière, en coton, en fil ou en laine. Plusieurs ont des franges comme nos tapis de pied. Quelques-uns ne peuvent être considérés que comme des guidons, désignant les différents contingents des tribus Kabyles; leur dimension ne dépasse pas celle de nos mouchoirs de poche, et leurs tranches se terminent par un fer de lance. D'autres, cependant, ont la forme et la grandeur de nos étendards; ils sont en drap de soie, d'une étoffe épaisse et solide. Un étendard blanc, en étoffe de damas de soie, a au centre un croissant rouge; un autre, de damas broché vert, est parsemé de taches de sang.

La pièce la plus importante peut-être de ces trophées est celle qui fait le moule d'effrit à la fin, ou le petit guidon de 88 centimètres carrés, en damas blanc et d'un côté, en indienne au milieu de l'autre. C'est le drapeau saint (*serdjik*). Sur la face blanche se trouvent tracés, également en laine rouge et en caractères d'un décimètre de hauteur, ces mots, qui sont sacramentaux pour tout vrai croyant: — *Allah éllo Allah Mohammed raoud Allah benou el Djoud en cha Allah*. Ce qui signifie littéralement: *Dieu que Dieu que Dieu; Mahomet est le prophète de Dieu; ou Djoud* (Triomphe le djihad, la guerre sainte), *si Dieu le veut*. C'est un appel auquel tout musulman ne peut rester sourd, si, à la force de porter les armes.

Le *sandjak* (noblesse étandard) est en étoffe de soie amarante, très-épaisse, à gros grains, comme dans la commerce sous le nom de gros de Tours ou de velours d'Afrique. Les nombreuses inscriptions qui le décoraient sont lissées en caractères d'or dans l'étoffe elle-même. Celle du centre porte ces mots dans l'intérieur d'un croissant en or: *Au nom de Dieu éloquent et miséricordieux*. A l'entour du croissant, on lit ces mots sans liaison: « Nous Lavons donné une victoire évidente, ainsi que Dieu le pardonne ce que tu dis! D'élobo-toi à la lutte. O toi qui domnes la victoire! O perditionnement ologone: A la protection de Dieu dispense d'apporter cruasac sur cuirassé et preserve de tout accident. Celui qui prie le prophète de Dieu, la victoire est à lui. S'il renouit le lion dans son autre, le lion se d'ourne. » Enbas, dans un encadrement également ologone: « Louange à Dieu! Mohammed est le seigneur des croyants. L'homme agit à la fuite se trouve des deux côtés. L'ennemi étranger a fui dans l'Est. Qui peut résister à celui qui est avec toi, o la meilleure des créatures? Dieu te parle contre le mal! An 1247. » (L'année 1247 de l'égérie correspond à l'année 1851 de notre ère). Ces deux inscriptions sont répétées de manière à former le carré, mais sur les deux points obliques opposés; la première en bas, la deuxième en haut; elles sont séparées, sur la partie du drapeau la plus voisine de la hampe, par un cercle formé d'arabesques en or, et, sur la partie opposée, par un cercle semblable, renfermant l'inscription suivante: « Le serviteur de Dieu, le commandant des croyants, Moulay-Abd-el-Rhaman, A Dieu la victoire et l'éternité. Oû est la prière à Dieu. »

Les drapeaux et les guidons ont été attachés à des bâtons neufs, le parol a seul conservé son manche africain.

Après la revue du 29 septembre, ils ont été déposés, avec le parol, à l'hôtel des Invalides.

Au nombre des objets curieux trouvés à Isli dans le camp marocain, M. le colonel Eynard possédait un *Bukhari* (voir l'*Illustration*, t. III, p. 559) et un livre de prières ayant appartenu à l'empereur lui-même, avec un morceau d'étoffe du tombeau de Mahomet à La Mecque; un instrument de musique; une paire de souliers avec gêtres munant jusqu'à la jarrettière; un *captan* (robe) en drap rouge, fendu à partir du creux de l'estomac jusqu'en ce; et vêtement, aux larges

manches est très-ample et descend jusqu'au mollet; une giberne garnie de plumes d'antruche, avec broderies; un poinçon assez semblable à un couteau de chasse; un sabre dans le style indien, avec fourreau d'argent orné d'inscriptions arabes; un claquep de chef arabe, entièrement couvert de plumes d'antruche blanches; un *chaclia* (bonnet rouge de Tunis), d'une forme conique, avec une houpe en soie bleue. Les curieux se sont portés en foule, depuis dinanache, aux Tuileries, pour visiter la tente marocaine.

Bulletin bibliographique.

Les Musées d'Allemagne et de Russie, guide et mémento de l'artiste et du voyageur, faisant suite aux *Musées d'Italie*, 4 vol.; aux *Musées d'Espagne*, d'Angleterre et de Belgique, 4 vol.; par LOUIS VIARDOT, 1 vol. in-18, Jésus, de 500 pages. Prix, 5 fr. 50. — Paris, Paulin, éditeur, rue Richelieu, 60.

Il y a deux années, au retour d'un voyage en Italie, M. Louis Viardot conçut le projet d'écrire une *Histoire des Ecoles italiennes*; mais lorsqu'il milieu des graves préoccupations de cette époque, il se vit en face d'un ouvrage de si longue haleine, qui exigeait plusieurs années d'études, de recherches patientes, de voyages peut-être, et, en tout cas, de parfaite liberté d'esprit, il perdit courage, et il ajourna à d'autres temps l'essai de cette vaste entreprise. L'idée lui vint alors d'utiliser au moins les souvenirs de sa récente excursion, pour tracer une revue des principaux musées d'Italie. C'était, comme il l'a dit lui-même dans sa préface, s'acquiescer à son lot par un détour, et commencer l'étude des écoles, sans toutefois s'écarter sans faire un travail utile à ceux qui visitent l'Italie; à ceux qui en sont revenus, à ceux même qui se résignent à n'y aller jamais.

Les Musées d'Italie obtinrent le succès dont ils étaient dignes; en moins d'une année, la première édition fut épuisée. M. Louis Viardot avait non-seulement rempli une place vide, c'est-à-dire suppléé en l'illustration des études et de l'histoire des écoles existantes; mais son goût pur et exercé, son erudition modeste, son style élégant et clair, lui valurent des triomphes plus solides et plus durables: son livre occupa une place distinguée dans les bibliothèques de toutes les personnes qui s'intéressent aux beaux-arts. L'Italie avait été souvent visitée et décrite; jamais cependant aucun voyageur, pas même M. Vafari, n'avait songé, avant M. Louis Viardot, à consacrer un ouvrage spécial à une description exacte, complète, méthodique et critique de toutes les admirables merveilles que ses plus grands peintres ont entassées dans ses musées, dans ses couvents, dans ses églises et dans ses palais.

En 1845, M. Louis Viardot fit pour l'Espagne, l'Angleterre et la Belgique ce qu'il avait fait en 1842 pour les principaux musées de l'Italie. Il passa successivement en revue et il ajouta à leur juste valeur toutes les richesses artistiques possédées par les musées de Madrid et l'Alhambra, la *National Gallery* de Londres, la galerie de Hampton-Court, l'abbaye de Westminster, les musées de Brindley, de Birmingham, de Londres et de Paris. A tous les merites de son aïeul, ce second volume réunissait encore un autre de plus; il était presque entièrement nouveau. L'Espagne, par exemple, n'avait jamais été, comme l'Italie, le lit ordinaire des voyageurs, et, depuis quelques années, une curiosité bien légitime conduisit à assez nombreux visiteurs dans les provinces, dans les églises, dans les villages presque ignorés; d'une autre part, ses musées sont tout récemment, même celui de Madrid, le plus riche du monde, et mille publications n'avaient encore révélé l'existence des trésors que cachait depuis trois siècles, les résidences et les monastères de fondation royale.

Aujourd'hui M. Louis Viardot donne une troisième partie à son travail. Le volume de 500 pages qu'il vient de publier à la librairie Paulin renferme, avec les analyses des célèbres galeries de Munich, Vienne, Dresde et Berlin, celle de la galerie de Saint-Petersbourg, moins visible des étrangers, à cause de l'isolement, mais non moins digne d'être connue.

Après un tel tour de main, M. Louis Viardot a la fin de ce troisième volume, d'une tâche ingrate et difficile, je dois dire le volume de montrer une juste indulgence pour la richesse et l'ardente toujours croissante du travail que j'échève enfin. Parlant sans cesse, trois volumes durant, des mêmes classes et des mêmes hommes, je ne pouvais reporter à tous les chapitres les observations générales sur quelques parties de l'art; on les détails bibliographiques sur quelques artistes, qui auraient jeté de la variété et de l'intérêt dans un chapitre pris isolément; plus j'avancis, plus j'étais privé de ressources accessoires et redit à mon seul sujet, en finissant il ne me restait à tracer qu'une simple nomenclature. Lorsque j'ai entrepris à la revue et à d'autres ouvrages, les musées de l'Europe, je ne pouvais guère à l'intérieur critiquer de l'Allemagne qui, devant l'*Esce Homo* de Rembrandt, se demandait *Car Deus homo?* et se jetait résolument dans une profonde dissertation sur les incarnations de Dieu au sein de Plémar, mais dans un moment d'un de ces moments olympiques; je n'ai pas même tenté de bien m'en garder. Toutefois, au point de vue de l'érudition et de l'exactitude, quel nouveau service l'esthétique. Mes prétentions sont beaucoup plus modestes. J'ai seulement voulu montrer aux voyageurs la porte des musées, leur annoncer, comme fait l'abbé des spectateurs, ce qu'ils trouveront dans la salle de la galerie, ce qu'ils ont à voir, et leur faire prendre à ceux qui ne voyagent point — heureux si on leur trouve ne semble pas plus difficile à lire que les *livrets* des galeries, qu'il peut remplacer d'habitude, qu'il corrige quelquefois, et sur lesquels il a de moins un incontestable avantage, celui de les réunir tous.

M. Louis Viardot est beaucoup trop modeste, en vérité. Ses trois volumes des *Musées* sont non-seulement utiles à consulter, mais aussi agréables à lire. M. Louis Viardot possède de nombreuses qualités rarement réunies: sa science égale son goût, son style n'est pas moins remarquable que son bon sens. Ses *Musées* accompliront encore, s'il est possible, à la revue et à d'autres ouvrages, les musées de l'Europe, et on lui en avait faite si justement son *Histoire des Arabes*, ses *Études sur l'Espagne*, sa traduction de *Du Quichotte*, et ses *Notes sur les principaux peintres de l'Espagne*. Nous ne leur adressons, quant à nous, qu'un seul reproche, celui d'être encore intitulés sous le nom de l'auteur, nous en avons assez, nous avons d'ailleurs vu que M. Louis Viardot préfère omlter le nom de son éditeur et signale lui-même, ajoutant la Hollande au second volume, et Turin et Gènes au premier.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 50 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

Traité pratique de PHOTOGRAPHIE, exposé complet des procédés relatifs au DAGUERRÉOTYPE, comprenant la préparation de toutes les substances accélératrices, l'emploi des verres continuants, les règles à observer pour la bonne exécution des portraits photographiques, la reproduction des épreuves par l'électroplaste, les recettes pour opérer sur papier, la gravure chimique, le coloris, etc., — suivi de la description approfondie de la nouvelle Méthode pour travailler au bain d'argent; par M. A. GAUDIN, calculateur au bureau des longitudes.

1 vol. in-8, prix : 5 fr. — Chez J.-J. DUBOCHET ET C^e, rue Richelieu, 60.

TABLe GÉNÉRALE DES MATIÈRES. — Appareils. — Appuie-tête. — Argentage des plaques. — Argentage du cuivre. — Boyard; son papier photographique. — Boîtes à sécher. — Boîtes. — Broune. — Taches de broune. — Buees. — Buees. — Chambre obscure; durée de l'exposition. — Charbon pour polir. — Chloro-bromure d'iode. — Chlorure d'iode divers. — Coloriage. — Composition. — Coton; ses défauts. — Daguerre; son papier. — Son nouveau procédé. — Décalque des épreuves. — Bonne; son procédé de gravures. — Eau broune. — Eau dans les paysages. — Éclairage des portraits. — Electroplaste. — Encadrement. — Esprit de vin argenteuse pour polir. — Polissage

à l'essence. — Étiage au bain d'argent, au chlorure de cuivre, au chlorure d'or, à l'hyposulfite. — Fizan; son procédé à l'eau broune. — Son procédé pour fixer au chlorure d'or. — Fonds. — Appareil Gaudin. — Gélis et Forles; leur set d'or pour fixer. — Gravure chimique des épreuves. — Historique. — Polissage à l'huile. — Hyposulfite; sa dissolution. — Lavage à l'hyposulfite. — Taches d'hyposulfite. — Litage. — Taches d'iode. — Iodure de broune. — Lissage; son papier photographique. — Lettre de M. Daguerre à M. Arago. — Maltres à noir. — Miso au mercure. — Buees de mercure. — Taches de mercure. — Maser; ses images. — Niepce; sa lettre. — Noir de fumée pour polir. — Notes.

— Niages. — Observations. — Papier gommé. — Papiers photographiques. — Planchettes. — Choix des plaques. — Polissage. — Portraits. — Taches de pommelle. — Résumé. — Ronçe à polir. — Taches de saive. — Taches de soufre. — Substances accélératrices. — Substances photographiques; leur action sur l'économie animale. — Reproduction de tableaux. — Taches. — Talbot; son papier photographique. — Tampons. — Théorie. — Végétation. — Verres bleus. — Verres de couleur; leur usage. — Verignon; son papier photographique. — Vernis. — Remarques sur les vêtements. — Vues, etc., etc.

EN VENTE le tome III du JUIF ERRANT in-8, par M. EUGÈNE SUE, chez Paulin, éditeur, rue Richelieu, 60. L'édition illustrée par M. GAVARNI sera annoncée incessamment.

En vente : JÉRÔME PATUROT à la recherche d'une position sociale. — Quatrième édition.

1 volume in-18, 5 francs 50 centimes.

PAULIN, éditeur des Musées d'Italie, 4 vol. in-18; — des Musées d'Espagne, d'Angleterre et de Belgique, 1 vol. in-18. — Rue Richelieu, 60.

En vente : LES MUSÉES D'ALLEMAGNE ET DE RUSSIE, guide et memento de l'Artiste et du Voyageur, par Louis Viardot.

1 vol. in-18 Jésus. — Prix, 5 fr. 80 c.

TABLe DES MATIÈRES. — Préface. — MEXIQUE : la Pinaco-thèque. — Ecole allemande. — Flamande. — Espagnole. — Française. — Ecoles italiennes. — L'Égypte. — Salle égyptienne. — des Incanables. — des Égées. — d'Apollon. —

bachique. — des Nihilides. — des Héros. — des Romains. — des Sculptures colorées. — des Modernes. — des Fèles. — VIENNE : la *Messa di Verdi*. — Ecoles allemandes. — Flamandes. — Ecoles italiennes. — Galeries particulières. — Danse : la Ga-

lerie. — BERLIN : la Galerie. — SAINT-PETERSBURG : Galerie de l'Ermitage. — ENDE FUSSE. — allemande. — flamande. — hollandaise. — française. — espagnole. — italienne. — Palais de Landseer. — Galeries particulières.

LIBRAIRIE DUBOCHET ET C^e, RUE RICHELIEU, 60.

COLLECTION DES AUTEURS LATINS, avec la traduction en français; publiée sous la direction de M. Nisard, maître de conférences à l'école Normale. 25 vol. in-8 Jésus, de 45 à 55 feuillets. — Les auteurs s'engagent à ne pas dépasser ce nombre de 25 volumes.

La Collection comprendra les auteurs suivants, ainsi répartis dans leur classification définitive :

POÈTES.
Phaë, Tércnce, Sénèque le Tragique, 1 vol. — Lucrèce, Virgile, Valerius Flaccus, 1 vol. — Ovide, 1 vol. — Horace, Juvénal, Perses, Sulpicia, Phèdre, Catulle, Tibulle, Propertius, Gallus, Maxime, Publius Syrus, 1 vol. — Stace, Martial, Lucilius Junior, Bellinus, Numanianus, Gratius Faliscus, Nemesianus et Calpurnius, 1 vol. — Lucain, Silius Italicus, Claudius, 1 vol.

PROSAIQUES.
Cicéron, 5 vol. — Tacite, 1 vol. — Tite-Live, 2 vol. — Socrate le Philosophe, 1 vol. — Coelestius Nepos, Quinte-Curce, Justin, V. Maxime et Julius Obsequens, 1 vol. — Quintilien, Pline le Jeune, 1 vol. — Pétrone, Apulée, Aulu-Gelle, 1 vol. — Caton, Varron, Columelle, Palladius, 1 vol. — Pline l'Ancien, 2 vol. — Suetone, Historia Augusta, Estrope, 1 vol. — Ammien Marcellin, Jornandès, 1 vol. — Salluste, J. César, V. Paternus, Fléris, 1 vol. — Choix de Prosaïques et de Poètes de la latinité chrétienne, 1 vol.

VINGT-CINQ VOLUMES contenant la matière de DEUX CENTS VOLUMES des autres éditions.

EN VENTE :
SALLUSTE, J. CÉSAR, VELLEIUS PATERCULUS ET FLORUS, 1 vol. 12 fr. »
LUCAIN, SILIUS ITALICUS ET CLAUDIEN, 1 vol. 12 fr. 50
SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE, 1 vol. 15 fr. »
OVIDE, 1 vol. 15 fr. »
TITE-LIVE, 2 vol. 50 fr. »
HORACE, etc., etc. 1 vol. 15 fr. »
TACITE, 1 vol. 12 fr. »
CICÉRON, 5 vol. 60 fr. »
CORNELIUS NEPOS, QUINTE-CURCE, JUSTIN, VALERE MAXIME, etc. 1 vol. 15 fr. »
STACE, MARTIAL, LUCILIUS JUNIOR, RUTILIUS NUMANTI- NUS, etc. 1 vol. 15 fr. »

SEITE DES AUTEURS LATINS :

PÉTRONE, APULÉE, AULU-GELLE. 1 vol. 15 fr. »
QUINTILIEN, PLINE LE JEUNE. 1 vol. 15 fr. »
LUCRÈCE, VIRGILE, VALERIUS FLACCUS. 1 vol. 15 fr. »
Le prix de chaque volume varie de 12 à 15 fr., selon le nombre des feuillets.
Pour les personnes qui souscrivent d'avance à la Collection complète, le prix de l'abonnement est de 500 fr., ou 12 fr. le volume.
Les souscripteurs remarqueront que notre Collection renferme la matière de 200 volumes environ des autres éditions, et que le prix est 500 francs égale à peine ce qui coûterait la reliure de ces autres éditions.
La souscription à la Collection complète s'effectue en adressant aux éditeurs la somme de 500 fr., soit en argent, soit en billets payables à Paris en 1854, sans convention particulière entre les éditeurs et les souscripteurs.
Tous les deux ou trois mois il est publié un volume.

DIAGRAMME PORTATIVE UNIVERSELLE. D contenant 6,000 noms de plus que les biographies les plus considérables, suivie d'une Table chronologique et alphabétique qui se trouvent répartis, en 54 classes, les noms mentionnés dans l'ouvrage; par MM. L. LALANNE, L. REMER, CH. BERNARD, C. LAUMIER, S. LIOU-LEE, J. MONGIN, E. JAVIN, A. DELOVE, C. FRIESS. — 1 vol. de 1,400 pages. Prix, 12 fr., broché; Cartonné à l'Anglaise, 15 fr. 50.

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, ou ENCYCLOPÉDIE DE LA JEUNESSE, ouvrage également utile aux JEUNES GENS, aux MÈRES de Famille, à toutes les personnes qui s'occupent d'Éducation, et aux GENS du Monde; par M. ANDRÉ-DE BROUET, docteur en médecine, L. BACOT, ancien professeur au collège Stanislas, et une société de savants et de Littérateurs. Un seul volume, format du *Million de Fais*, imprimé en caractères très-lisibles, contenant la matière de six volumes ordinaires et enrichi de 400 petites gravures servant d'explication à son texte. — Prix broché : 10 fr., élégamment cartonné à l'Anglaise, 15 fr. 50.

Sous presse :
PATRIA. — LA FRANCE ANCIENNE ET MODERNE, ou Collection encyclopédique de tous les faits relatifs à l'histoire intellectuelle et physique de la France et de ses colonies. — Par les auteurs du *Million de Fais*. — Un très-grand volume format in-8 anglais d'environ 2500 colonnes, orné de figures sur bois et de cartes colorées.

A LA LIBRAIRIE PAULIN, RUE RICHELIEU, 60.

COURS COMPLET DE MÉTÉOROLOGIE; par L.-F. KABETZ, professeur à l'Université de Halle, traduit et annoté par CH. MARTIN, docteur en sciences et professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; ouvrage complet de tous les travaux des météorologistes français, suivi d'un appendice contenant la représentation graphique des tableaux numériques, par L. LALANNE, ingénieur des Ponts et Chaussées, 1 vol. in-12, format du *Million de Fais*, avec 10 gravures sur acier, 115 tableaux numériques, etc. 8 fr.

LIBRAIRIE DESCRIPTIVE ET HISTORIQUE de la Suisse, du Jura français, de Baden-Baden et de la forêt Noire, de la Chartreuse de Grenoble et des Eaux d'Ax, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamouny, du grand Saint-Bernard et du Mont-Rose; avec une carte routière imprimée sur toile, les armes de la confédération suisse et des vingt-deux cantons, et deux grandes vues de la chaîne du Mont-Blanc et des Alpes bernoises; par ABOLIEU JOANNE, 1 vol. in-18 contenant la matière de cinq volumes in-8 ordinaires. Prix, broché, 10 fr. 50, relié, 12 fr.

MANUEL DE L'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE TURQUE chez tous les peuples, et particulièrement de l'architecture en France au moyen âge, avec 200 gravures dans le texte, 2 volumes. 10 fr. 50.

DUBOIN — HISTOIRE DE SES TRAVAUX DÉT ET DE SES IDÉES, par M. FLOUREN, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française, professeur de physiologie comparée au musée d'histoire naturelle, etc. 1 vol. in-18. 5 fr. 50.

SAVON DE GUIMAUVE
BLANCHE, parfumeur, passage Choiseul, 48. — Ce savon blanchit la peau, l'adoucit d'une manière remarquable, et en fait disparaître les taches et les boutons. Chaque pain sortant de chez Blanche porte son nom en gros caractères sur l'étiquette afin d'éviter la contrefaçon. — 2 fr. le pain; 5 fr. les 5.
— CRÈME D'HIVER pour prévenir et effacer les rides. — 5 fr. le pot.

RUE TARANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MELIÈSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de Boyer, seul successeur des ci-devant Carmes déchaussés de la rue de Valenciennes, possesseurs de ce secret depuis 1630 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefaçonners consacrent à M. Boyer la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'Épilepsie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissant la supériorité sur celles vendues par les pharmaciciens.

Lettre par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'à n. 14, répété 14 fois sur la devanture, M. Boyer étant en instance contre de nouveaux contrefaçonners, ses voisins.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.

HOTEL ANDERSON, 161, Fleet-Street, à Londres, établi depuis cent ans. Francis Clowry, successeur de Harding, s'empresse d'informer MM. les voyageurs qu'il vient de joindre au susdit hôtel plusieurs chambres particulières. Le service des diners, qui dure depuis moi jusqu'à sept heures, comprend tous les mets de la saison. Vins de première qualité. Prix du diner, 1 shilling et au-dessus. Déjeuners à la fourchette, 1 shilling 5 den. Logement, 10 shillings 6 den. par semaine. On y est admis à toute heure de la nuit.

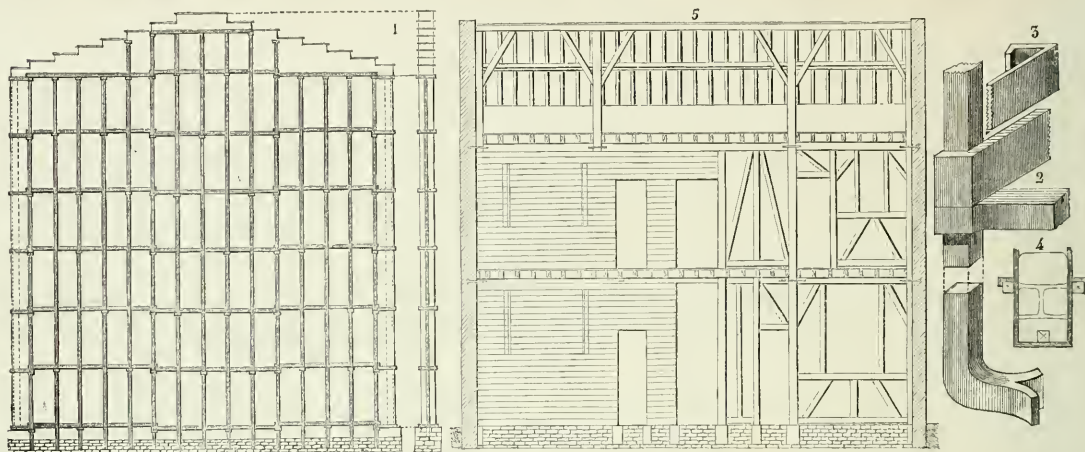
Changement de Domicile :

LES BUREAUX DE
L'ILLUSTRATION
la Librairie J.-J. DUBOCHET ET C^e
et la Librairie PAULIN
sont établis
RUE RICHELIEU, N^o 60
DANS LES GALERIES
de l'ancienne Librairie BOSSANGE.

De la Réédification de la Pointe-à-Pitre.



(Fig. 1. — Vue de la Pointe-à-Pitre, telle qu'elle est actuellement.)



(Système de construction en bois et en fer pour la Pointe-à-Pitre. — Fig. 2, Assemblage des montants. — Fig. 3, Agrafes des traversines. — Fig. 4, Tête de Mur. — Fig. 5, Coupe de Maison.)

Lorsque nous arriva des tropiques cette effrayante nouvelle : « La Pointe-à-Pitre n'est plus, un tremblement de terre l'a renversée en soixante-dix secondes ; » tous les cœurs furent émus, toutes les bourses s'ouvrirent, l'élan sympathique fut spontané et général ; mais depuis, tant de faits nouveaux sont venus détourner l'attention publique de ce désastre, qu'une grande partie des personnes qui se sont le plus intéressées à cette grande infortune s'étonnera d'appréhender que la Pointe-à-Pitre ne soit pas encore réédifiée.

Cette réédification est encore bien éloignée, si nous nous en rapportons à une brochure publiée sur la situation actuelle de cette colonie, par M. A. Petit, architecte, qui, quelque temps après la catastrophe, fut autorisé par le ministre de la marine à se rendre à la Guadeloupe pour mettre son zèle et ses lumières au service de nos malheureux frères sans abri, étudier les causes d'une destruction si complète et les moyens d'en préserver les constructions nouvelles.

Ea effet, les fonds provenant de la souscription, et répartis avec une justice admirable par M. l'amiral-gouverneur Gourbeyre, ont à peine suffi d'abord à nourrir, vêtir et abriter, dans des bâtiments provisoires élevés sur les quais, une population dénuée de tout, puis à effectuer d'énormes déblaiements aujourd'hui encore inachevés, et à venir en aide aux négociants menacés d'une ruine complète.

Lorsque M. Petit, accompagné de M. Place, secrétaire de la mission de France pour Haïti, fut parcourir cette ruine immense, il comprit tout d'abord que l'obstacle le plus grand à la réédification de la Pointe-à-Pitre était le découragement et la stérilité de ses habitants.

A cette première cause s'ajoutent encore l'incertitude de l'avenir de la colonie menacé par la concurrence du sucre indigène, l'intermittence des affaires, la rareté des ouvriers, leur inhabileté et leurs exigences, et enfin la recherche d'un mode de reconstruction de nature à résister aux écoulements et à l'incendie.

Pour répondre à toutes les nécessités de cette situation, M. Petit a présenté un plan simple, clair et de facile exécution, qui a reçu déjà l'approbation du gouvernement de la colonie, non juge en cette matière.

Les bases de ce plan ont :

- 1° Un emprunt ;
- 2° L'enrôlement et l'organisation des ouvriers ;
- 3° Un mode sûr de réédification.

La nécessité de l'emprunt et de l'organisation des travailleurs sera facilement comprise, et nous renvoyons au mémoire de M. Petit ceux qui sont curieux de connaître les moyens qu'il indique pour réaliser ses vues sur ce projet.

Nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs les détails du mode ingénieux de réédification que l'étude des faits et des lieux a suggéré à M. Petit.

Ce qui a frappé d'abord l'attention de l'architecte dans le désastre, c'est l'écroulement de toutes les maisons en pierre, et la conservation de toutes celles des maisons en bois qui n'ont pas été atteintes par les flammes.

La conséquence à tirer de ce double fait était l'abandon des constructions en pierre et l'adoption de constructions en bois, malgré l'aliment que ces dernières offrent à l'incendie.

De là le problème à résoudre : Trouver un mode de reconstruction capable, 1° De résister aux mouvements d'oscillation et de trépidation du sol ;

2° D'opposer une barrière à la propagation du feu.

Voici comment M. Petit paraît avoir résolu ce problème. Les maisons construites en bois seront enclouées entre deux pignons de maçonnerie ; ces pignons seront eux-mêmes emboîtés dans une armature en fer (fig. 1) composée de montants (fig. 2) et traverses (fig. 5) fortement agrafés, et reliés de manière à ne former de chaque mur qu'un seul bloc (fig. 4), qu'une seule pierre, pour ainsi dire, obéissant au mouvement du sol sans se briser.

La disposition calculée et combinée de l'armature, en maintenant les murs en tous sens, et en empêchant leur chute, offrira à l'incendie des obstacles qui permettront toujours aux maisons de résister en temps utile.

Ces constructions, en prenant pour base un terrain de 12 mètres sur 10 mètres, ne dépasseront pas le prix de 186 fr. 25 c. le mètre carré, soit 22,000 fr. environ par chaque maison prête à recevoir de huit à dix habitants (fig. 3).

Les expériences faites ont paru assez concluantes pour que le projet fut adopté par le conseil colonial et le gouvernement ; M. Petit vient de partir pour le mettre à exécution.

En présence du nouveau désastre qui vient encore d'affliger la Guadeloupe, nous faisons des vœux pour l'accomplissement en tous points de cette œuvre grande et utile, à laquelle doivent s'intéresser tous les hommes qui désirent la conservation d'une colonie ancienne, opulente et indispensable à notre commerce dans les Antilles et les Amériques, et de la plus haute importance pour notre marine militaire.

Il ne faut pas, en effet, oublier que, de 1792 à 1815, durant les époques si désastreuses de nos guerres maritimes, quand la Martinique et plusieurs de nos autres possessions

coloniales subissaient l'occupation anglaise, la Guadeloupe offrit toujours dans son port un asile sûr à nos vaisseaux, et ne vit jamais flotter sur ses édifices que le drapeau de la mère patrie.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Du sort de différents poëtes : Maître Adam était menuisier, le Tasse usense, Homère affligé de cécité, Milton aussi, et Reboul est boulanger.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.
 A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISAKOFF, libraire-éditeur, commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; GOSTINOF-DVOR, 22. — F. BELLIZARD et C^e, éditeurs de la *Bevue étrangère*, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.
 A ALGER, chez BASTIDE et CHÉZ DEBOS, libraires.

JACQUES DUBOCHET.

Tire à la presse mécanique de LACRAMPE et C^e, rue Damiette, 2

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N^o 85. Vol. IV. — SAMEDI 12 OCTOBRE 1844.
Bureaux, rue Richelieu, 60.

At. pour les Dep. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 32 f.
— l'Etranger. — 10 f. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Voyage du Roi en Angleterre. Embarquement de S. M. Louis-Philippe, le 7 octobre, à Tréport. — Album offert à la Reine d'Angleterre. — Chronique Musicale. — Un Diner de Paris. — Histoire de la semaine. Epaves au sereno de l'Angleterre, dans les Indes; Portrait de Sir Harcourt, gouverneur général de l'Inde, et Vue de son Palais; Mademoiselle Dupont, rôle de Dorine dans *Touffé*; Représentation donnée par mademoiselle Dupont au profit de l'École de Méry-sur-Seine. — Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre; par A. Aubert, Capitaine XVI. (Suite.) Une Gravure; par Bertall. — Un Promenade au Maroc; par M. Drummond-Hay, 3^e et dernier article. — A Propos des Vendanges. Dix-huit caricatures par Chou. — Chronique de fer atmosphérique. Quatre Gravures. — Météorologie. Mois de Septembre. — Revue des Arts. Concours pour les grands prix de Rome; Envois de Rome; Docteurs; Reliure nouvelle. Vue de la ville d'Henrich, tableau du déluge; 1^{er} prix de Sculpture; 4^{es} et 2^e prix de Peinture; Reliure de M. Gruel. — Bulletin Bibliographique. — Annonces. — Modes. Deux Gravures. — Problème d'Échecs. — Correspondance. — Rébus.

Voyage du roi en Angleterre.

Un ordre de l'amiral La Susse signifié à l'escadre qu'il commande est venu mettre un terme aux doutes que quelques esprits conservaient encore sur le voyage du roi à Windsor. Le *Gomer*, steamer, yacht du roi, dont nous avons donné le dessin; l'*Élan* et le *Cannan*, steamers de 220 chevaux chacun; le *Fulton* de 160, et la Reine-Amélie, yacht à voiles, ont quitté Cherbourg le 5 octobre pour se rendre à Tréport.

Sa Majesté s'y est embarquée lundi 7. La foule se pressait sur la place. Le lendemain matin, elle débarquait à Portsmouth, où l'attendaient un concours de curieux non moins grand. Elle a été reçue par le prince Albert, le duc de Wellington, gouverneur des Cinq-Ports, et par une partie des lords de l'amirauté, ayant en tête le comte d'Addington, premier lord de

ce département. Le roi a pris le chemin de fer, qu'il a rapidement parcouru jusqu'à la station de Farnborough. Là, l'attendaient, magnifiquement attelées, les voitures de la reine Victoria. Sa Majesté Louis-Philippe est monté avec le prince dans une d'elles, et vers deux heures, il descendait dans la résidence royale, accueilli par une réception dont nous rendrons compte la semaine prochaine, en retraçant l'histoire complète de ce voyage et de ce séjour par un bulletin complet et par des dessins que nous attendons du chargé d'affaires de l'illustration à Windsor.

Dès aujourd'hui notre diplomate nous a mis à même de reproduire la scène de l'embarquement. A Windsor, le roi occupe les appartements du côté du nord du château, qui se composent des pièces dites le cabinet du roi, la salle du conseil du roi, le salon du roi, le cabinet de la reine et le salon de la reine. La première pièce est connue aussi sous le nom de salle de Rubens, parce que tous les ta-



Embarquement de S. M. Louis-Philippe à Tréport, le 7 octobre.

bleaux qui la tapissent sont de ce maître. Claude le Lorrain et le Poussin font les frais de l'ornementation de la seconde. Une toile admirable de Quentin Metsu se fait remarquer au milieu de quarante tableaux précieux qui décorent la troisième. La pièce suivante se recommande moins par les objets d'art; mais comme souvenirs princiers elle a reçu la visite du roi de Prusse lors du baptême du prince de Gêles et la visite du czar au mois de juin dernier. Enfin la dernière a pris le nom de Zaphirelli, dont les tableaux l'ornent presque exclusivement. — S. M. s'est fait accompagner dans



son voyage par plusieurs artistes entre lesquels on cite MM. Inracc Vernet et Pingret. ...

Le Caïman avait embarqué huit chevaux des écuries du roi, parmi lesquels s'en trouvaient deux qu'Ald-el-Kader avait envoyés à Sa Majesté après le traité de la Kalna. Louis-Philippe s'en sert dans le forêt de Windsor, qui parcourt également le char à bancs offert par lui à la reine Victoria, ...

Album offert à la reine d'Angleterre.

Le roi des Français a fait exécuter, pour l'offrir à la reine Victoria, un album magnifique, en souvenir du voyage à Eu de la reine d'Angleterre. ...

La dimension de l'album est extraordinaire: 0,75 centimètres sur 0,55. L'épaisseur a 0,08 centimètres. ...

L'album contient trente-cinq feuillets. Voici leur ordre de classement avec le nom des auteurs :

- 1. Le titre en belles lettres d'or ornées, par M. Henri Delacroix; — 2, la table générale, expliquant les dessins et les noms des auteurs, avec indication des heures; le tout en lettres d'or également ornées et d'une parfaite exécution, par M. Henri Delacroix; — 5, les armes de la reine Victoria richement peintes, avec les émaux et les métaux héraldiques, par M. Henri Delacroix; — 4, la reine Victoria arrive et vue du Tréport dans son yacht royal, par M. François Barry; — 5, le roi des Français part du Tréport pour se rendre à bord du yacht royal, par M. Morel Fatio; — 6, la reine Victoria reçoit le roi des Français à bord du yacht royal, par M. Eugène Isabey; — 7, la reine des Français reçoit la reine Victoria au Tréport, par M. Eugène Lami; — 8, Présentation à la reine Victoria au Tréport, par M. Eugène Lami; — 9, arrivée à un château d'Eu, par M. Eugène Lami; — 10, la reine Victoria est saluée par la garde nationale et les troupes dans les cours du château d'Eu, par M. Karl Girardet; — 11, appartements de la reine Victoria et du prince Albert au château d'Eu: salon de la reine, par M. Adrien Dauzats; — 12, id. chambre de la reine, par M. Adrien Dauzats; — 15, id. cabinet de la reine, par M. Adrien Dauzats; — 14, id. chambre de S. A. R. le prince Albert, par M. Nolan; — 15, présentation à la reine Victoria dans la galerie de Guise, par M. Eugène Lami; — 16, pavillon de Montpensier dans le parc du château, par MM. Siméon Fort et François Winterhalter; — 17, chambre de la reine des Français, par MM. Siméon Fort et François Winterhalter; — 18, chambre de S. A. R. madame Adélaïde, par MM. Renoux et François Winterhalter; — 19, promenade au Monhouin et au Tréport, par M. Siméon Fort; — 20, retour par le parc, par M. Siméon Fort; — 21, salon de famille, par M. Eugène Lami; — 22, déjeuner au mont d'Orléans, forêt d'Eu, par M. Siméon Fort; — 25, sortie de la forêt, retour au château, par M. Marillat; — 24, concert dans la galerie de Guise, par M. Eugène Lami; — 25, S. A. R. le prince Albert conduit à la revue du 17^e régiment de carabiniers par LL. AA. RR. le prince de Joinville, les ducs d'Aniane et de Montpensier, par M. Hippolyte Bellange; — 26, galerie du rez-de-chaussée au château d'Eu, par M. Tony Johannot; — 27, chapelle du château d'Eu, par M. Renoux; — 28, église de Saint-Laurent à Eu, par M. Dauzats; — 29, crypte de l'église de Saint-Laurent, tombeaux des comtes d'Eu, par M. Hippolyte Bellange; — 50, relais-poste d'Arbres des princes, forêt d'Eu, par M. Siméon Fort; — 51, déjeuner sous la tente de Sainte-Catherine, forêt d'Eu, par M. Siméon Fort; — 52, escalier du château, par MM. Camille Roqueplan et Eugène Lami; — 55, salle à manger du château, par M. Nolan; — 54, la reine Victoria sort du Tréport dans le canot du roi des Français pour se rendre à bord de son yacht royal, par M. Eugène Isabey; — 55, arrivée à bord du yacht royal, chambre de la reine, par M. François Winterhalter.

La reliure sort de ateliers de Guain; elle est d'une pureté de travail admirable, en peau de maroquin, carmin brillant, à gros grains; une multitude de filets de toute largeur, disposés avec goût et élégance, d'après des dessins lat ad hoc, ressemblent à des lames d'or incrustées plutôt qu'imprimées, et forment trois encadrements distincts et parfaitement délimités; au centre se trouvent imprimés en or et en lettres d'argent les armoiries de la reine d'Angleterre, gravées tout différemment des dessins de M. Henri Delacroix. ...

Il faudrait nommer tous les artistes, s'il fallait rendre à

chacun sa part d'éloges pour son travail spécial. Néanmoins, il faut citer les dessins de MM. Bellange, Eugène Lami, Isabey, Roqueplan, Siméon Fort, Marillat, en première ligne. L'Angleterre trouvera sans doute, par ce précieux recueil, que la France tient le sceptre aussi pour la peinture et le dessin comme elle le tient pour tant d'autres sciences. ...

D'autres présents plus ou moins précieux sont offerts par le roi à la reine d'Angleterre; on remarque des porcelaines de Sevres, des cristaux, des bijoux; une voiture, un fusil exécuté par Caron, armurier de Paris, et offert au prince de Galles; ce fusil, exposé cette année, a été décrit et gravé dans le n° 70 de L'Illustration.

Pour compléter la liste de ces présents royaux par un plaisir que l'on trouvera, nous l'espérons, de bon goût à la cour de Windsor, on envoie un bâton de sucre de pomme de Ronen d'un grand colosse.

Chronique Musicale.

REOUVERTURE DU THÉÂTRE ITALIEN. — LINDA DI CHAMOUNI. — DÉBIT DE M. TAGLIAFICO ET DE MADAME MANARA. — SÉANCE SOLENNELLE DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS. — LES DEUX CANTATES COURONNÉES.

Vraiment, ce n'est pas un mal que cette intermittence du théâtre italien. L'habitude déprécie les meilleures choses. Par trop l'onir la sensibilité s'émousse; et il faut du repos après le plaisir comme après le travail. ...

Nous avons en la satisfaction de constater que le dilettantisme parisien n'a rien perdu de son ardeur. Tout s'est passé cette année comme de coutume. La salle était pleine, le jour de l'ouverture, et chaque amateur était à son poste avant le lever du rideau. ...

Grâce au ciel, il s'est contenté d'une seule, et, dès la troisième représentation, le chef d'œuvre de Bellini, Norma, avait remplacé cette malencontreuse partition, si vide et si décolorée, et qu'on pardonnait difficilement à M. Donizetti, si l'on pouvait oublier qu'il l'a fait aussi Lucia di Lammermoor.

Ainsi l'on a déjà vu mesdames Grisi, Persiani et Brambilla, MM. Fornasari et Mario. On ne tardera pas sans doute à voir aussi MM. Ronconi et Lablache. Quant à M. Salvini, il n'y faut pas compter. Son engagement est résilié; il est parti pour la Russie. La Russie possède aujourd'hui madame Viardot-Garcia, mademoiselle Nissen, Rubini, Tamburini et Salvini. ...

Salvi n'a été remplacé ici par personne, et M. Mario supplétera à lui seul tout le poids du répertoire. Il a pris sans doute l'engagement de n'être jamais malade; autrement M. Vatel contraindrait de terribles chances, et pourrait tomber en d'étranges embarras. ...

À côté de ces vétérans du théâtre italien, deux artistes nouveaux, deux conscrits ont reçu le baptême dramatique. Ce sont M. Tagliafico et madame Manara.

Madame Manara fut longtemps Française et professeur de piano. Depuis son mariage elle est Italienne; ainsi l'a décidé le code civil (art. 19). Devant cette autorité souveraine du code civil, qui pourrait contester à madame Manara le droit d'abandonner la scène italienne? ...

M. Tagliafico est jeune. Il a beaucoup plus à acquiescer encore que madame Manara, mais il a pour lui le temps, qui est un puissant auxiliaire. Nous n'avons garde de le juger. M. Vatel veut faire des élèves; c'est une bonne action, et toute bonne action doit avoir sa récompense. ...

Les élèves du Conservatoire ont fait grand honneur, samedi dernier, à cette école illustre, et c'est la première de l'Europe, quoi que puissent dire ses détracteurs. ...

L'œuvre du jeune Renaud de Willack ateste une science merveilleuse: si l'on pense à l'âge de cet enfant. Il a plus de vivacité d'imagination chez M. Masset, et c'est probablement cet avantage qui lui a fait décerner le premier grand prix. ...

Un dîner de Paris.

Qui ne connaît Gargantua, type des grands mangeurs et des grands buveurs? Sa renommée et son nom bizarre sont encore populaires. Il semble que le peuple, qui souvent mange peu, se complaise dans ces récits de festins gigantesques que le dédommagement de ceux qu'il voudrait faire, et qu'il ne fait pas.

Mais n'en déplaise au vénérable curé de Meudon, et à sa véridique histoire, le menu qu'il nous donne pour le souper de son héros nous paraît une veltte, et passera inaperçu dans cet immense repas que dévore chaque jour cet autre Gargantua couché sur les deux rives de la Seine, et qui se nomme Paris. ...

Supposons qu'un soir, lorsque les Parisiens ont fini leur journée, que les uns ont tout mangé, tandis que les autres n'ont peut-être pas mangé du tout, notre Gargantua, assez satisfait en somme de son ordinaire, demande, en prenant son cure-dents, à son exact et sage maître d'hôtel, l'administration municipale, à quel lui revient son dîner, — en un mot, qu'il demande son addition. — L'administration s'incline, et lui présente respectueusement la modeste carte ci-dessous:

Table with 3 columns: Item, Quantity, and Cost. Includes categories like Pain, Vin, Bière, Cidre, etc., and various meats and vegetables.

An total..... 1,268,500

Voilà donc le repas quotidien de Paris! Près de 1,500,000 fr. par jour! et près d'un demi-milliard par an. — Se suppose qu'à la vue de ce chiffre formidable, qui s'embrasse pas cependant tout ce qu'il a dévoré, le Gargantua se frotte la tête et se demande s'il est possible de consommer et de dépenser autant, pour que la majeure partie de ses habitants fasse après tout si maigre chère? ...

Aussi, bien que le total soit monstrueux, cependant il est relatif à des chiffres en dessous de la vérité. Il est pris dans les relevés officiels des déclarations faites pour la perception des droits, et nécessairement ces déclarations sont toujours trop faibles. ...

En ce qui concerne le pain, nous avons donné dans notre numéro du 21 septembre dernier, un aperçu général sur lequel nous ne reviendrons pas aujourd'hui. La consommation du vin et des liqueurs fermentées a donné en 1845, d'après les relevés de l'octroi, les totaux suivants:

Table with 2 columns: Item and Quantity. Lists wine and liquors in barrels and bottles.

Environ 1 hectolitre 20 litres par habitant.

Ce total est évidemment trop faible. Sans parler de la fraude,

la falsification élève considérablement la consommation. En 1789, d'après les évaluations de Lavoisier, elle montait à 685,295 hect. pour 600,000 habitants seulement. En 1800 la consommation fut de 1,015,211 hect; en 1804 elle fut de 1,118,994, et en 1817 elle était tombée à 417,000 hect. En 1825 elle remonta à 1,016,445; en 1851 elle retombait à 776,781. — Or, bien que la population soit considérablement augmentée, le chiffre de la consommation, en 1845, est inférieur à celui de 1804; la falsification intervient pour combler la différence.

Après le vin, occupons-nous de l'eau. Elle s'est vendue aux fontaines marchandes, en 1845, 4,748,881 hectol. d'eau de Seine. Mais cette quantité présente une singulière circonstance. Les mois où l'on en consomme le plus sont : janvier, mois des gelées, et mars, époque des pluies et giboulées! Ceux où l'on en consomme le moins, sont juin, juillet, août, les mois des chaleurs ! explique qui voudra cette bizarre anomalie.

Reste la viande. Paris a dévoré, en 1845, 74,106 bœufs, 17,445 vaches, 72,028 veaux, 447,452 moutons, 80,950 porcs. — Plus, 5,019,716 kilog. de viande dépêchée; 1,701,156 kilog. d'abats et issues; 1,169,820 kil. de charcuterie; 555,672 kil. de pâtes, terrines, écrivains, etc.

Mais il ne faut pas croire que la consommation soit uniforme. Le mois le plus fustelé pour les espèces bovine, ovine, etc., c'est janvier, mois des fêtes de famille et des festins des rois. Ensuite, qui l'eût dit ? C'est le mois de carême, c'est mars qui consomme le plus ; que nous tenons nos bons ajeux qui fermaient impitoyablement les yeux des bouchers pendant cette triste saison ! Celui qui consomme le moins c'est septembre, mois des vacances et des absences ; puis, juillet et août, mois des chaleurs. En voici la comparaison :

Janvier.....	7,165 bœufs,	1,629 vaches,	5,069 veaux,	42,895 mout.	Mars.....	6,945	1,445	6,480	58,422
Septemb.	5,256	1,415	6,912	56,224	Juillet et août				

Voici en outre le total des menus comestibles qui a dévorés le Gargantua parisien en 1845. D'abord, 1,621,687 fr. 15 c. d'huîtres; 5,919,776 fr. 11 c. de beurre; 6,219,177 fr. 11 c. d'œufs; 8,914,945 fr. 35 c. de volaille; 5,827,750 fr. 75 c. de poisson de mer; 694,965 fr. 70 c. de poisson d'eau douce, etc. Et enfin, 1,419,398 fr... de fromage!

Histoire de la Semaine.

La semaine a été marquée par un de ces actes anarchois dont nous sommes disposés à applaudir les auteurs bien placés de tous les partis, une amnistie. Le ministre de M. Molé avait présenté à la signature du roi une ordonnance qui n'excluait que les condamnés politiques qui s'étaient soustraits par la fuite à l'action de la justice ; du reste, la mesure était générale. Le ministre actuel, à cette exception d'une catégorie, a substitué des exceptions individuelles ; parmi les prisonniers continués dans un même procès et pour une même affaire, le gendarme s'ouvre pour quelques-uns, demeure fermé sur quelques autres. Espérons que l'on reconnaîtra bientôt que la mesure est incomplète, et que l'on ne s'arrêtera pas dans une voie où il ne faut jamais être devancé par l'opinion publique. Attendre pour une telle résolution que l'opinion se soit prononcée, c'est en perdre en partie le mérite; c'est renoncer à la plus honorable initiative. Quelque occasion se présentera prochainement, espérons-le, de compléter ce qui vient d'être commencé, et la clemence royale la saisira.

Ce sont les victoires de nos armées de terre et de mer qui ont fourni l'occasion qui vient d'être mise à profit. Pour nos braves soldats, c'est déjà une première et douce récompense, que d'avoir, par leurs succès, ouvert la porte des prisons à des hommes que leurs passions politiques ont pu exposer aux coups de la loi, mais qui, sans nul doute, au jour du danger commun, ne connaîtraient plus qu'un drapeau, le drapeau national, et qu'un ennemi, l'étranger. Des promotions de grades, des nominations dans l'ordre de la Légion d'honneur sont venues acquiescer également en partie à cette reconnaissance publique. Les noms de Bédouin et de Cavaignac se sont trouvés en tête de la liste d'admission, et le public, dont la sympathie est acquise à ces noms, a applaudi à ces récompenses comme il avait applaudi aux faits d'armes qui les ont d'avance si bien justifiés.

L'attaque déstabilisatrice soumise contre nos alliés et nos troupes de Dellys ne parait pas devoir amener une collision bien grave. Au moment où les renforts d'Alger sont arrivés, ils ont appris que les camps de Ben-Salem et de Ben-Akmed, qui menaçaient la ville, s'étaient dispersés devant les Goums et le Makhzen qui avaient marché aussitôt à la nouvelle de l'insurrection. Le 25 septembre un engagement a eu lieu entre les Goums et Ben-Salem. Le khal des Hadjoutes, notre allié, a été tué, et Ben-Salem a perdu beaucoup de monde. — L'abdégation, l'infaillible activité de nos troupes, ne sauraient être mieux louées qu'elles ne l'ont été dans une proclamation adressée la veille de la bataille d'Isli par Muley-Mohammed à ses troupes. Après leur avoir reproché leur feu de ferveur à leur combat dans le nom de Dieu, « Voyez, ajouta-t-il, voyez les chrétiens (c'est Dieu le confonde!) ils couchent toute l'année sur la terre dure, à peine abrités par de mauvaises tentes ; ils veillent nuit et jour, ils ne craignent ni le froid ni le chaud, ils boivent l'eau la plus mauvaise, ils n'ont pour nourriture que ce qu'ils tirent à grand-peine d'un trou, et cependant ils ne combattent pas comme vous pour la religion, ils ne sont pas soutenus par l'espérance des récompenses célestes qui sont l'appanage des seuls et vrais musulmans ! » Ce fils de l'empereur attendait des renforts d'infanterie auxquels la détermination bien entendue du maréchal Bugeaud n'a pas permis d'arriver à temps pour prendre part à la bataille. Ces contingents berbères avaient été convoqués pour le 15 août ; afin de les attirer au combat, on leur avait promis le pillage des

chrétiens, la prise de Tlemcen, celle d'Oran, d'Alger, de Constantine et même de Tunis! Les Kabyles s'étaient donc mis en marche au nombre de 10,000 hommes environ dans toutes les directions, alléchés par l'appât du butin. Quand ils rencontrèrent l'armée marocaine fixant en désordre, ils se dirent que puisqu'on ne pouvait piller le chrétien vainqueur, il fallait au moins piller le musulman vaincu; d'ailleurs leurs fusils étaient chargés, et les Kabyles ont pour principe que quand le fusil est chargé, il faut le tirer, qu'il importe sur qui. Ils tirèrent donc sur les Marocains et les tuèrent sans pitié, ni plus ni moins que s'ils eussent été juifs ou chrétiens. On s'occupa d'abord à l'Oued-Nonn, tout le Maroc est en révolte. Les habitants des villes, le parti conservateur du Maroc, se rallient bien autour de l'empereur; mais les classes inférieures, les habitants des campagnes, la population berbère, sont dans un état d'irritation dont il est impossible de prévoir le terme et les résultats.

Des troubles que les feuilles de Malte et d'autres journaux anglais présentent comme graves, ce à quoi ne faut peut-être pas ajouter foi sans examen, auraient, si les en croire, éclaté dans la régence de Tunis. Un chef révolutionnaire, parent de l'ancien bey de Constantine, auquel il devait succéder dans le commandement de cette province, a été décapité dernièrement. Il avait, dit-on, soulevé la montagne. Ahmed-Bey avait envoyé beaucoup de troupes contre les insurgés pour les punir, mais elles ne pouvaient, disent les mêmes journaux, y parvenir, parce que les montagnards se réfugiaient avec leurs familles dans les possessions françaises, non pas toutefois sans opposer préalablement à la résistance telle que, dans une seule affaire, trois cents soldats du bey arabes eurent tués.

On avait été frappé, à la lecture de la dépêche si concise que le gouvernement a publiée sur l'engagement de nos troupes d'occupation avec les Taliens, de ce fait que, tandis que nous avions compté cinquante-deux blessés, nos talibans en ont deux hommes tués et précisément deux officiers. Des lettres publiées cette semaine sont venues remplir tristement les lacunes de la dépêche. A en croire deux correspondants du Times, nos pertes auraient été énormes. Ce qui paraît trop vrai, c'est qu'elles ont été beaucoup plus cruelles que la première communication du ministère à ses journaux ne l'avait dit. Le Journal des Débats a donné d'après une lettre de Valparaiso, du 1^{er} juin, les détails suivants sur le combat du 18 avril : « Les Taliens, réunis à douze milles de la ville occupée par nos troupes, y avaient construit des redoutes armées de sept canons, et défendues par la partie la plus brave de la population ; cinq cents Français débarquèrent en face de ces ouvrages, qui ont résisté trois grandes heures à l'assaut le plus acharné. Enfin les matelots, exaspérés par la chute d'une cinquantaine des leurs, de deux officiers tués et de deux élèves laissés pour tels, s'élançèrent à l'arme blanche avec une fureur irrésistible. L'un compta dans les redoutes, lorsque furent pressés, cent soixante-quatre cadavres de Taliens et deux Anglais déserteurs qui s'étaient joints à eux. Les naturels sont dispersés et altérés par une défaite aussi complète. Notre perte a été de cinquante-deux hommes tués et restés sur le coup. L'un des élèves (Colandre) a reçu une balle dans le bras, l'autre (Debris) a la canisse cassée et deux balles dans les chairs du bras et la poitrine. » Une autre lettre, qui confirme les mêmes détails, ajoute que les plans de re-tranchement élevés par les rebelles avaient été fournis par des officiers anglais, et que le rapport de M. le commandant Bruat, rey par le ministère, fait officiellement mention de cette circonstance.

Le silence gardé par l'administration en présence de la vive et naturelle anxiété des familles de nos marins de l'Océan Pacifique doit, au dire de plusieurs journaux, s'expliquer par l'embarras qu'on aurait éprouvé à faire bonne mine à la reine d'Angleterre après les légitimes griefs que ces événements donnent à la France contre son gouvernement. Nous déplorons ce silence peu explicable ; quant à son interprétation, nous laissons le choix à nos lecteurs de l'adopter ou d'y en substituer une autre. Quoiqu'il en soit, le roi, qui est entré dans sa soixante-douzième année le 6 de ce mois, s'est, comme nous l'avons dit plus haut, embarqué le 7 au Tréport pour Portsmouth. Nous n'avons rien à ajouter aux détails qui ont été donnés sur l'embarquement et sur les préparatifs de la réception de l'autre côté du détroit, mais nous devons dire qu'il a été annoncé par plusieurs feuilles que le roi avait pu voir aux éventualités de son absence en investissant, par une ordonnance qui ne serait promulguée que si besoin était, M. le duc de Nemours de la lieutenance générale du royaume. On a débattu la constitutionnalité ou l'inconstitutionnalité de cette mesure. Il est peut-être fallu attendre qu'elle soit, pour dire ce qu'elle est.

Le nouveau gouverneur général des Indes, sir Henry Hardinge, est arrivé le 25 juillet à Calcutta, à bord de l'*Himalayan*. Débarqué à huit heures, il a immédiatement prêté serment devant le grand conseil et pris possession du palais du gouvernement. Lord Ellenborough, qui n'a quitté Calcutta que le 1^{er} août, a pu ainsi assister à l'installation du haut fonctionnaire qui vient lui succéder dans cette quasi-royauté, dans ce palais princier et dans ce traitement de près d'un million ! Les amis du gouvernement d'icelle avaient essayé de lui donner quelque témoignage pécuniaire d'estime et de respect, mais ils avaient complètement échoué. Tous leurs efforts n'avaient abouti qu'à un dîner offert par deux cents officiers de l'armée et à une souscription de 1,500 livres sterling (37,500 francs) pour lui offrir en cadeau une pièce d'orfèvrerie. Le chiffre des souscripteurs ne se comptait pas. Le même journal ajoute que de modestes employés ont quitté l'Inde pour aller avec eux des témoignages bien autrement magnifiques de la sympathie publique. — Peu gâtés par son prédécesseur, les administrés de lord Hardinge lui savaient déjà été, après quinze jours seulement de séjour dans son gouvernement, de n'avoir cherché aucune occasion de leur déplaire.

Lord Ellenborough, qui passait pour avoir un besoin immo-déré de faire parler de lui, n'avait pas été deux semaines à Calcutta sans s'y être rendu la fable de tout le monde. Lord Hardinge, militaire distingué, qui a largement payé sa dette à son pays sur les champs de bataille et qui a fait preuve de capacité administrative au ministère de la guerre, à la tête d'un tel on a été le prendre pour l'étrier gouverneur général, lord Hardinge devra travailler, avant tout, à mettre un terme aux révoltes qui sont toujours à l'ordre du jour parmi les tribus. Sir lord Ellenborough qui réclame toute l'énergie qu'on lui attribue à lord Hardinge et tout l'esprit de suite qu'on lui connaît. — Les dernières nouvelles de la Chine sont du 18 juin. Le 10 juin, le bateau à vapeur *Prosperine* avait quitté Hong-Kong se rendant au Boyne; il avait à bord sir H. Pottinger et M. Davis, nouveau gouverneur de Hong-Kong, qui doivent prendre des arrangements avec le commissaire impérial Keying. Ce dernier a tenu de la manière la plus cordiale sir H. Pottinger, qu'il a embrassé affectueusement, et M. Davis lui a été présenté. Le nouveau gouverneur a conversé facilement avec le commissaire chinois, sans avoir besoin d'interprète. Un repas a eu lieu, des toasts ont été portés à la reine, à l'empereur, à sir Henry, à M. Davis. Le lendemain, sir H. Pottinger et sa suite sont repartis pour Hong-Kong. L'arrivée d'un vaisseau de guerre français à Shanghai a produit une grande sensation. La stagnation des affaires commerciales, au dire des journaux anglais, tient à l'opinion accréditée des populations du nord que les escadres française et américaine viennent les attaquer. L'alarme est si grande que beaucoup de familles riches ont déjà quitté Chusan et de Ningpo. Beaucoup d'habitants font passer en des endroits plus sûrs ce qu'ils ont de plus précieux.

Au mois de mai dernier, le bruit a été répandu à Ispahan que le roi de Perse venait de mourir à Teheran. Le jour de la mise en circulation de cette nouvelle, toute la ville ainsi que les villages environnants ont été jectés pendant plusieurs heures dans un état de soulèvement partagé par tous les habitants. Plus de commerce, et les bazars étaient fermés. Vers la fin du jour, le gouverneur de la place, Mohammed, réussit, après beaucoup de difficultés, à rétablir l'ordre, et envoya un courrier à Teheran pour s'assurer de la vérité de la nouvelle. Le courrier, à son retour, annonça que le bruit était tout à fait faux. Quand le roi pu connaître les auteurs de sa mort supposée, il leur a imposé une amende de 14,000 toman, prix des draps mortuaires, ornements, etc., etc., employés aux funérailles des princes du sang. Ensuite Sa Majesté a convoqué les ministres en séance extraordinaire, ainsi que ses parents et amis, a monté les marches de son trône, a fait un long discours, et a fini par abdiquer en faveur de son fils, sur la tête duquel il a placé lui-même la couronne de Perse.

Le Journal du Commerce de New-York ne laisse aucun doute sur une nouvelle invasion de l'Angleterre. « Le gouvernement anglais, dit-il, a définitivement pris possession du royaume de Mosquito, sur le continent américain. Le pavillon anglais a été arboré le 6 juillet à Blexfield, résidence de la diplomatie anglaise, et il a été salué par l'artillerie et les heurts du peuple. M. Walker, autrefois secrétaire colonial et premier juge des Honduras, est un des commissaires nommés par ordonnance du défunt roi pour gouverner le royaume durant la minorité du jeune roi. La partie du nord du pays est confiée à l'amiral Lowrie, naturel ; la partie du centre à M. James S. Bell, Ecossais; le sud au capitaine Shepard, Anglais. On ira sans peut prendre le roi à Belize, pour le couronner en présence du gouverneur des établissements anglais et des chefs du royaume. La Grande-Bretagne attache une grande importance à cette partie du continent américain. Elle est saine, fertile, et l'on y trouve les ports les plus larges du monde. Celui de Cheriqui Lagoon peut contenir mille vaisseaux de ligne à l'ancre. Mosquito contient dix neuf grandes rivières, dont la plupart sont navigables à cent milles de la mer. Le port Saint-Jean-de-Nicaragua fait partie de ce pays. Mosquito fournira aux Anglais des provisions abondantes et une sûre retraite, un dock pour leur flotte des Indes. Dans le cas d'une guerre entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, cette possession pourrait faire beaucoup de tort aux Américains. M. Bell, le commandant en chef, qui porte aussi la titre de shérif, a publié une proclamation qui régularise le commerce avec ce royaume à partir du 51 août 1845, particulièrement pour la pêche de la tortue sur la côte. L'importance de ce territoire s'accroît encore par l'achèvement du canal de Panama à l'isthme de Darien. »

Pendant que le gouvernement hésite ici à faire appel aux souscriptions individuelles pour remplir l'emprunt dont il a besoin, la conversion du 5 pour cent hollandais marche, à La Haye, par ce moyen, avec un sacré degré d'attention. En tout il y avait à convertir pour une somme de 400 000 000 florins. Sur cette somme il a été remboursé pour 56 060 900 fl. D'un autre côté, il a été converti en 4 pour cent pour 150 928 600 fl. ; en tout pour 186 989 500 fl. De sorte qu'il restait encore à convertir ou à rembourser pour 215 261 700 fl.

Déjà, on le sait, un arrêté royal a déterminé qu'une nouvelle série de 25 000 000 de florins sera appelée par la voie du sort au remboursement ou à la conversion. En somme, la conversion est déjà opérée pour près de moitié, et nul doute que le gouvernement hollandais, avec les moyens dont il dispose, ne réussisse également pour l'autre moitié. L'opinion générale est qu'à moins d'un événement extraordinaire, on peut dès à présent considérer l'opération comme achevée.

— On lit dans la *Gazette de Cologne*, sous la rubrique de Berlin, 26 septembre : « Hier le jugement rendu contre Tschsché par le tribunal de première instance lui a été signifié. Tschsché est condamné à la peine de mort. Il a entendu la lecture de cette condamnation avec le même calme qu'il a montré jusqu'à ce jour dans sa prison. Il a dit qu'il n'avait pas besoin d'entendre le préambule et les explications, attendu qu'il était juriconsulte, et il a chargé son avocat de le défendre en seconde instance, disant qu'il savait bien que, s'il voulait renoncer à la faculté d'interjeter appel, l'appel aurait lieu d'office. Il est faux que Tschsché ait dit qu'il renvoyait le roi à la lecture du chapitre 22 de Jérémie. Le journal qui a imaginé cette nouvelle s'est moqué de ses lecteurs, mais il a atteint son but, car tout le monde a ouvert la Bible pour voir ce que contenait le chapitre 22 de Jérémie. Il n'est pas vrai non plus que le condamné doive être conduit au lieu de l'exécution en chemise, et que le poing doive lui être coupé. » D'un autre côté, la *Nouvelle Gazette de Hambourg* annonce que Tschsché sera transféré dans une colonie pénitentiaire, et que le gouvernement anglais a consenti à se charger de ce criminel.



(Gipayses des présidences de Bombay, Madras et Bengale.)

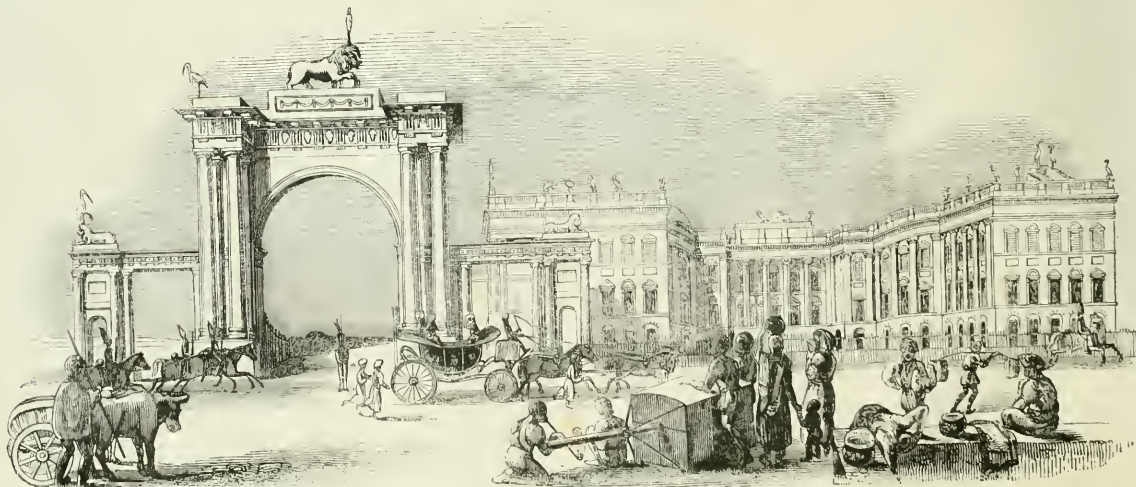
En attendant que le courrier de Stockholm nous apporte des détails et des dessins du couronnement, qui doit avoir en lieu le 28 du mois dernier, il nous fournit des renseignements sur le projet de réforme de la constitution qu'a formé la commission dont nous avons précédemment parlé. Il a été accueilli de la manière la plus favorable; les opinions ne se sont divisées que relativement à l'organisation des chambres. On a, en conséquence, décidé qu'une nouvelle discussion aurait lieu. Voici les dispositions du projet concernant les droits électoraux : « Pour être électeur, il faut avoir vingt-cinq ans (au lieu de vingt et un, comme dans l'ancien projet), 5,000 rixdalers en biens fonds donnent une voix, et 10,000 rixdalers dix voix. Les ouvriers auront une voix sur



Sir Haridge, nouveau gouverneur général de l'Inde.

600 rixdalers de revenus, et sur 20,000 rixdalers, dix voix au lieu de six. Les élections se feront d'une manière indirecte. On nommera d'abord les électeurs, et ceux-ci, ayant tous un droit égal, nommeront les représentants. Les membres de la chambre des Anciens seront nommés par la première. Elle se composera de 75 membres, qui pourront siéger pendant cinq sessions. Pour être membre de cette chambre, il faut avoir trente-cinq ans. La première chambre se composera de 150 membres. Les électeurs sont éligibles. » Les états ont décidé qu'à l'avenir la diète serait convoquée tous les trois ans, au lieu de l'être tous les cinq ans. La noblesse a adopté ce changement à une majorité de 106 voix contre 70, et le clergé à une majorité de 24 voix contre 21. Les bourgeois et les paysans ont voté la proposition à l'unanimité.

Stockholm a vu mourir un courtisan d'une espèce bien rare, le comte Magnus de Brahe. Intimement lié avec le roi Charles-Jean, il n'a pu lui survivre et a succombé à sa douleur à l'âge de 54 ans. En 1810, le défunt roi de Suède, alors prince royal, trouva Brahe lieutenant dans les gardes à cheval, en fit son aide de camp, l'investit de toute sa confiance, l'eut à ses côtés durant la guerre, l'avait depuis successivement élevé aux plus hautes dignités de l'armée et de la cour, et pendant trente-quatre ans il avait déposé ses pensées les plus intimes dans le sein de ce fidèle ami. Durant les quarante-deux jours de la maladie qui, le 8 mars, termina la vie du roi, Brahe n'avait pas quitté son chevet, et avait vécu d'eau coupée de lait. On l'exhortait sans cesse à se nourrir, mais le chagrin lui en ôta la faculté. Après la mort du roi, il trouva néanmoins, dans son sentiment du devoir, la force de vaquer à toutes ses nombreuses et importantes fonctions. Dès lors ce favori, qui avait eu ses ennemis, ne parut plus en public qu'entouré de témoignages de sympathie et d'admiration. Depuis les obsèques, il languissait, et ne sortait que pour aller journellement passer plusieurs heures dans le caveau de la tombe royale. Le 20 juillet, jour de l'ouverture de la diète, il put encore officier comme grand maréchal de la cour, mais cet effort fut le dernier, et le 16 septembre il s'est éteint sans agonie. Né avec une grande fortune, il est mort presque sans patrimoine. Le roi a témoigné à sa famille les plus touchants regrets, et a assisté avec ses deux fils à ses obsèques. Il a de plus prescrit un deuil de huit jours à la division militaire que commandait le dé-



Palais du gouvernement général de l'Inde, à Calcutta.

font un deuil de quinze jours à l'école militaire qu'il dirigeait. « L'histoire, dit la *Gazette Officielle* de Stockholm, a conservé la mémoire d'un autre Bralé (l'un des aïeux du général), lequel n'a pu survivre à son souverain. Ainsi expira de douleur, le 5 mars 1655, quatre mois après la mort du grand Gustave-Adolphe, son garde des sceaux, Magnus Bralé. »

On écrit de Turin : « Le traité de commerce conclu entre la France et notre gouvernement, quoiqu'il ait été ratifié, pourrait bien ne pas être exécuté. Notre cour s'est plainte d'abord de ce que l'on avait diminué de deux années la durée du traité; maintenant elle fait valoir un nouveau grief. Aux termes du traité du mois d'août 1812, les fruits importés de la Sardaigne en France doivent obtenir, une notable diminution de droits de douanes. La principauté de Monaco, qui importe pour 200,000 fr. par an d'oranges et de citrons en France, a proposé au cabinet des Tuileries d'admettre dans ses ports les navires français francs de tous droits de tonnage et autres, sous la condition qu'elle jouirait des mêmes avantages que la Sardaigne. Cette proposition a été agréée par le gouvernement français. Notre cabinet prétend que cet arrangement est préjudiciable aux intérêts du commerce du Piémont. Des notes ont été échangées entre les deux cabinets, et le notre menace de considérer le traité comme non avenu si le traité fait avec Monaco n'est pas rompu. »

On vient d'inaugurer, le 28 du mois dernier, le monument que les habitants de Rolle, dans le canton de Vaud, ont fait ériger en l'honneur du général La Harpe, qui était né à Rolle en 1734. Les gouvernements de divers cantons de la Suisse, et notamment ceux de Vaud, de Genève, d'Argovie, de Zurich, de Berne et de Lucerne, se sont fait représenter, par des députations, à cette solennité, qui a été tout à fait digne du grand citoyen à la mémoire duquel elle était consacrée.

Une fête moins solennelle, mais dont l'idée a été inspirée par des sentiments également nobles, a eu lieu dimanche dernier à Morsang-sur-Seine. Cette commune a une caisse municipale dont la situation ne lui eût permis de longtemps de faire face aux frais d'installation d'une école; mais elle a le bonheur de posséder parmi ses administrés cette sobrette spirituelle que nous avons applaudie à la Comédie-Française, mademoiselle Dupont, qui a pris une retraite si prématurée. Cette artiste, dont le cœur a autant de généro-



Mademoiselle Dupont, rôle de Dorine, dans *le Tartuffe*, d'après la statquette de M. Guérard (lis.)

sité que son talent a de franchise, a immédiatement organisé, au profit de l'école municipale, une représentation à laquelle ont voulu s'associer ses anciens camarades. *Le Roman d'une heure*, une scène du *Marriage de Raison*, une scène d'*Iphigénie en Aulide*, un acte du *Tartuffe*, joués par l'ordonnatrice de la fête, par mademoiselle Rachel, par mademoiselle Anais, par mademoiselle Jenny Vertpré, un air de *L'ambassadeur* chanté par madame Damoreau, une fantaisie sur l'air de la *Lucia* exécutée par Artot, ont attiré la foule parisienne, enlevé les applaudissements, et rempli la caisse. Morsang-sur-Seine bénira longtemps ces généreux artistes.

Le brick de guerre *l'Euryale*, qui vient d'entrer à Port-Louis (Morbihan) venant de Santo-Domingo, a perdu son capitaine dans la traversée. Il se serait jeté on serait tombé à la mer, pendant une nuit, sans qu'on s'en fût aperçu. — La *Gazette officielle* de Suède rend compte d'épouvantables sinistres causés par des inondations qui ont entraîné des villages entiers. Environ cinq cents personnes ont péri dans ces désastres. — Le 12 mai il y a eu un tremblement de terre à Ispahan, qui a détruit plusieurs beaux édifices, parmi lesquels la célèbre mosquée de Ismaïh s'est en grande partie abîmée. Le choc a été si violent, qu'on l'a ressenti à Julpha, à douze milles de distance. — Un événement désastreux est arrivé à sept milles de Durham, dans la mine de charbon d'Ilanwell. Quatre-vingt-quinze personnes ont péri par l'explosion du gaz; il n'est sorti de la fosse que quatre ouvriers vivants, lesquels ne doivent leur salut qu'à l'interposition de quelques wagons qui les ont préservés du choc direct de l'explosion. — Un train de marchandises a été ébranlé en plein jour, sur le chemin de fer de Rouen, un accident qui aurait pu avoir les suites les plus fâcheuses. Cinq wagons remplis, les uns de ballots de coton filé et en rame, les autres de café se sont subitement enflammés et ont dû être abandonnés sur la voie, où ils ont été entièrement consumés. On a pu les détacher à temps du reste du convoi, qui a continué sa route. Ce sinistre est attribué à des étincelles du coke alimentant la locomotive.

M. Lenain, membre de la convention nationale et conseiller à la cour de cassation, jusqu'en 1814, est mort âgé de quatre-vingt-sept ans. — M. Paul Baudet, député d'une des précédentes législatures, est mort à l'âge de quarante-cinq ans dans le département de Tarn-et-Garonne, qu'il avait représenté. — Le général Sézanville, ancien aide de camp du maréchal Bessières, a également terminé sa carrière.



(Représentation théâtrale donnée par mademoiselle Dupont au profit de l'école de Morsang-sur-Seine.)

Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre.

RECIT PHILOSOPHIQUE, SENTIMENTAL ET PITTORESQUE.
(Voir tome III, pages 249, 265, 509, 525, 583, et tome IV, pages 21 et 53.)

CHAPITRE XIV.

LA PRISON. — HISTOIRE D'UN ÉTUDIANT DE PARIS.

(SUITE.)

« Huit jours se passent sans que j'eusse occasion de rencontrer mademoiselle Louise; enfin elle descendit au salon comme j'y étais, et, poussé par je ne sais quel secret instinct qui nous mène toujours à notre mal, je pris la liberté d'adresser à la jeune musicienne quelques compliments sur sa voix, « que j'avais en l'avantage d'entendre... sans qu'elle s'en doutât. » Elle me remercia froidement, et, deux minutes après, je la vis remonter à sa chambre. — Chose étrange! lorsqu'elle leva sur moi ses deux grands yeux noirs graves et profonds, je crus ressentir la même émotion de tristesse sérieuse que j'avais éprouvée déjà en écoutant sa musique nocturne, et pour la première fois, auprès d'une femme, le par-



La tante de Louise.

fum de l'honnêteté pénétra mes sens et mon cœur de liberté.
« Mais tout de suite j'appelai à moi le mépris que j'avais

dés longtemps, comme il convenait à un homme consommé dans les choses de la vie, voué à toutes les femmes en général, et aux femmes que l'on dit honnêtes en particulier.
« — Bête, va! me dis-je avec dédain; et je me retournai vers mon ami Cochut, qui contait ainsi à la vénérable tante:
« — Oui, madame, quand j'étais en Norvège... je vous apprendrai d'abord que les dames norwégiennes ont les cheveux froids comme la glace, et que leurs amants ne s'avisent jamais de toucher à leurs belles boucles, de peur d'attraper aux doigts des engelures... de douaniers...
« Ici il éternua.
« Cette sottise bouffonnerie me troubla; je ne sais pourquoi les cheveux noirs de mademoiselle Louise, luisant sur ses tempes, me semblaient être glacés comme ceux des Norwégiennes de mon ami Cochut, et je crois qu'à ce moment, l'essè-je pu, j'aurais craint de les toucher de la main. — Cette femme me causait un étonnement dont j'étais dépité; Lovelace émérite, j'avais la superbe de penser que je savais le dernier mot de la femme.
« C'est un accès de vanité et de sottise mêlées qui prend d'ordinaire chaque jeune homme après sa première bonne fortune.
« Cependant, à examiner de plus près le sentiment que la grande demoiselle faisait naître en moi, je reconnus que si j'avais vers elle un attrait de curiosité, je ne sais quel instinct de peur me repoussait; ses yeux me plaisaient et en même

temps me causaient une sorte de crainte; ce qui me révolta contre elle et contre moi-même.

« Voici une hométiété, me dis-je, que je veux mettre à l'épreuve.

« J'avais pour principe qu'une déclaration a d'autant plus d'effet qu'elle est plus brusque, d'autant plus de chances de réussite qu'elle est plus impétive; je montai donc dans ma chambre, et d'un trait j'écrivis une longue lettre de sentiment, bien banale, bien fade, mais dont le sens ne laissait pas d'être très-explicite sous les périphrases doucereuses du style; puis, sans la relire, je la pliai et la plaçai dans un cahier de musique que mademoiselle Louise avait oublié au salon.

« Je confesse qu'après ce beau coup, je me trouvais sot, et que je me posai avec ennui ce fâcheux dilemme: de deux choses l'une, elle répondra ou elle ne répondra pas. Si elle répond, me voici engagé dans une liaison funèbre et larvovante, à en juger par la mine sévère de la demoiselle; si elle ne répond pas, ma dignité se trouve compromise auprès d'une femme sèche! — J'eus la tentation d'aller reprendre ma lettre, mais je ne voulus pas, à mes propres yeux, me déshonorer, et je résistai à mon envie.

« Le soir même, mon garçon vint de la part de mademoiselle Louise une bonne lettre, dont le style était admirable; j'en avais pas prévu ce tiers-parlé, et si j'avais redouté une réponse écrite, j'étais bien autrement embarrassé par la réponse verbale dont je ne voyais menaçé. Je compris alors, par ce qui se passait au dedans de moi, que j'avais mal fait en écrivant cette lettre.

« — Que va-t-elle me dire? Quelle mine vais-je avoir en entrant chez elle?

« J'étais déjà tout près de sa porte que je me posais encore ces deux questions, insolubles avant l'événement.

« Mademoiselle Louise était debout, adossée contre la cheminée, les yeux tournés vers la porte; sa tante, assise vis-à-vis d'elle, ne pouvait me voir entrer, et je ne fis aperçu d'abord que par la nièce, qui, d'un regard, me retint sur le seuil.

« — Ma chère enfant, lui disait la vieille dame, pourquoi refuser notre voisin? Il n'a dit plusieurs fois qu'il t'aimait beaucoup; c'est un marchand, il a une bonne boutique, et il sera écrit dans le contrat que ton mari ne laisse toute la journée pour faire de la musique à ton aise.

« — Ma tante, répondit mademoiselle Louise d'une voix simple et très-douce, que je ne lui connaissais point encore, vous savez tous mes secrets mieux que moi, je ne vous ai point caché que j'aimais...

« — Tu vas encore me parler de ton musicien?

« — Oui, ma tante, toujours de lui, car c'est lui que j'aime; il n'a rien, mais je lui ai promis d'attendre qu'il soit riche; ma parole est donnée et je ne la reprendrai pas, car plus je vais, plus je suis heureuse de l'avoir engagé.

« Elle me regardait fixement en disant ces mots, et j'éprouvais un vil sentiment de dépit, pour n'avoir pas su prévoir ce diable de musicien, l'amañt indispensable d'une élève du Conservatoire. Cette contrainte ne m'empêchait pas d'ailleurs de songer à la leçon amiable que je recevais sur le seuil de la porte; j'allais me retirer sans bruit, comme j'étais venu, mais le regard de mademoiselle Louise me sembla si dur et si hautain, qu'au lieu de reculer je fis deux pas en avant. Pourquoi?

« Je n'en sais rien. Et j'attendais-je encore, après la découverte que je venais de faire de l'heureux musicien? Je ne puis le dire. Louise me bravait, et je restais pour la braver à moi tout.

« Fais bien tes réflexions, reprenait la tante, penses-y bien; c'est un bon parti, les bons partis sont rares...

« — Oh! fit avec un insupportable dédain mademoiselle Louise, moins rares que vous ne pensez, ma chère tante, et si je voulais...

« — Qui? que dis-tu?

« — M. Imbert, votre locataire, n'est-il point d'une famille riche? son père n'est-il point préfet quelque part?

« — Si fait... eh bien?

« — Eh bien! — mademoiselle Louise me tenait sous son regard en disant ces mots, et sa voix avait repris sa sévérité habituelle. — Eh bien! ce matin, il m'a écrit une lettre fort entortillée, où j'ai compris... elle appuyait fièrement sur ce mot... où j'ai compris qu'il me demandait ma main.

« — Grand Dieu! est-ce possible? s'écria la bonne tante.

« En toute autre occasion j'eusse éclaté de rire, mais ici ce fut, sous ce regard qui me dominait, comme un coup que je venais de recevoir, c'comme un soufflet rendu pour une injustice, et je fis, malgré moi, un pas en arrière.

« — Très-possible, ma chère tante, très-possible.

« Elle me regardait encore, comme pour me défier de la démentir.

« — Et que lui as-tu répondu?

« Elle sourit, et d'une voix douce: — J'ai aimé mieux mon musicien, ô gué! mon pauvre musicien, que tous les préfets du monde.

« Ce disant, elle touchait sur son piano l'air du bon roi Henri.

« — Mais il est très-bien, ce jeune homme, très-comme il faut... s'écria la vieille tante, atterrée du désintéressement de sa nièce.

« Au premier mot de mon apologie, je m'effus comme un furieux, et repoussai après moi la porte avec violence, sans songer que je doublais ainsi le ridicule du personnage muet que je venais de jouer. Hérité chez moi, je ne me tenais pas de colère, et, marchant à grands pas dans ma chambre, je traduais ma fureur par de violents coups de pied donnés dans mes chaises et mes meubles.

« — Être ainsi nommé par une petite fille! si on le savait! quelle affreuse mystification! Pourquoi ne lui ai-je pas ri au nez, à cette bêtevue!

« Je demeurai ainsi furieux et mortifié pendant plusieurs jours, et je ne pouvais sans rougir me rappeler la façon dont j'avais été joué. Jus qu'abrs, mon amour-propre se trouvait

donc sans en souffrir; mais ayant, par hasard, aperçu mademoiselle Louise qui sortait de l'hôtel toute seule son soufflé sous le bras, je sentis en moi comme une pointe douloureuse, à la pensée qu'elle allait voir son musicien, ô gué; et intérieurement je donnais à cet inconnu tous les beaux noms que lui décrivait la vieille tante, jusqu'à ce que me vint cette réflexion que ce pauvre hère avait cependant sur moi cet avantage certain d'être aimé de mademoiselle Louise. — Je ne voulais assurément pas lui faire l'honneur d'être jalousé de lui; mais je songeais, non sans amertume, qu'avec toute ma richesse je ne pouvais obtenir ce qu'il avait su gagner malgré sa pauvreté.

« Nous autres jeunes gens, nous nous ridoisons toujours contre l'idée absolue de l'impossible, que plus tard, sans doute, nous accepterions avec un esprit tout résigné. Mademoiselle Louise se présentait à moi comme une vivante impossibilité; il m'était impossible d'être aimé d'elle; je ne pouvais devenir son amant, puisqu'elle en aimait un autre, et, avant même que je le lui eusse proposée, elle refusait une offre de mariage.

« Or, l'état de notre société est tel que toute fille pauvre semble nous appartenir de droit à nous autres bourgeois; ou nous la désirons, ou bien, si elle résiste et qu'elle nous aime, nous la courons, nous n'avons qu'à parler de mariage, et tout sera dit. — Mais cette demoiselle Louise, je ne serai rien pour elle, ni amant, ni même époux! rien, quand j'aurais tout l'or et toute la puissance du monde, jamais rien! Cette idée m'effrayait et m'atterrait en même temps, et quand j'essayais de l'approfondir, j'éprouvais un ennui singulier. Ni amant, ni époux, rien, jamais rien pour elle!

« Je sortais de l'estaminet à une heure du matin: j'avais bu, fumé et joué plus que d'habitude; de façon que, mettant le pied dans la rue, je me sentis trébucher; les vapeurs unies du tabac et du vin allaumaient mon cerveau, et les émotions du jour avaient encore doublé mon ivresse. Comme j'approchais, chancelant et la tête brûlante, de notre hôtel, il me sembla entendre les sons affaiblis du piano, et la pensée de mademoiselle Louise se révéilla chez moi avec une soudaineté et une violence incroyables. J'en traitai, de notre hôtel, il me sembla entendre les sons affaiblis du piano, et la pensée de mademoiselle Louise se révéilla chez moi avec une soudaineté et une violence incroyables. J'en traitai, de notre hôtel, il me sembla entendre les sons affaiblis du piano, et la pensée de mademoiselle Louise se révéilla chez moi avec une soudaineté et une violence incroyables.

« En fait, tout très-sombre; mais les sons du piano me servaient à me guider, et je fis bientôt sous le feu de la Lune, je l'entendis alors chanter, et les accents métalliques de sa voix, dont elle ne pouvait corriger toute la rudesse, me causaient une émotion poignante en même temps qu'ils augmentaient la fièvre de mon cerveau. — Je n'étais point maître de moi; je montai chez elle, et, sans frapper, je pouvais vivement sa porte. — Au fond de tout cela, il y avait bien encore un calcul demi-lucide, un calcul tout à fait dans mes habitudes galantes; elle chante, me disais-je, et moi je suis ivre; l'enthousiasme de l'ivresse annulerait mes paroles, et celui de sa musique déchaufferait son cœur bounéte; donc, je vais lui faire une déclaration fervente à deux genoux.

« Elle était assise à son piano, le visage éclairé par la lumière blanche de sa lampe, les cheveux dénoués sur son cou, les yeux levés, les doigts abaissés tous ensemble sur les touches. — Oh! je n'oublierais jamais ce sérieux aspect! — Elle se leva, plus pâle que je ne puis le dire, et moi, je me précipitai à ses genoux. — Je parlais avec rapidité, de peur que, de ses lèvres sévères, sur moi ne tombât un mot qui m'eût gué; je parlais sans prendre haleine, disant tout ce que me suggérait mon esprit aviné; de fins phrases banales de sentiment, de fidélité, de tendresse que je savais par cœur; puis un milieu de toutes ces sottises, quelques paroles convenues, mais et que je trouvais je ne sais où; sur l'émotion profonde qu'elle m'avait faite des que je l'avais vue, sur le sentiment tout à fait inconnu que je lui devais, sur la honte que me causait ma vie passée, maintenant que j'aimais, que j'aimais tout haut et sérieusement, etc., etc. — Elle m'écoutait sans mot dire, me regardant avec une tristesse qui me gagnait malgré moi, et me m'interrompant par aucun geste, par aucun signe. Epuisé, je m'arrêtai, attendant à bout de voix plutôt que de paroles, et avec anxiété j'attendais sa réponse. Mon visage, déjà enflammé par l'ivresse, semblait annoncer une grande exaltation d'esprit, et l'abondance insensée de mes paroles pouvait ressembler peut-être au langage de la passion. Louise y fut troublée apparemment; car, au lieu de me commander de sortir, elle me dit de me relever et de m'asseoir; puis elle ajouta d'une voix sérieuse:

« — Vous m'avez parlé avec feu; je vais vous parler raison. — Vous me dites que vous m'aimez; je ne vous crois pas. — Ne m'interrompez pas par d'inutiles protestations: je ne vous crois pas; ou, si vous m'aimez, je ne crois pas que vous m'aimez comme je veux l'être...

« — Par ce que vous m'avez dit.

« — Oui, par là! Je n'en repète rien d'une voix plus haute. Mais vous, vous me juretez Dieu, je ne vous crois pas, vous que j'appréhende les femmes assez pour avoir choisi votre malresse parmi les plus infâmes, vous qui vous méprisez assez vous-même pour avoir accepté qu'une telle femme fit de vous son amant. Vous me dites que, honteux du tapage et du désordre, vous renoncez à votre passé; mais votre passé renonce-t-il aussi facilement à vous? Avez-vous enlevé leurs vieilles empreintes de trivialité et de dépravation à votre esprit où vous voulez plaquer la pensée sérieuse de l'amour, à votre cœur où vous voulez mettre le sentiment le plus pur et le plus beau? Celui qui m'aime, monsieur, est jeune, non point pour mener votre vie, mais pour ouvrir son âme à toutes les nobles idées, à toutes les généreuses passions, et son amour pour moi, c'est sa jeunesse elle-même, la jeunesse de son esprit enthousiaste, la jeunesse de son cœur d'artiste; lui, je le crois quand il me dit qu'il m'aime, parce que je le vois toujours meilleur et plus fort que cette triste vie que je m'offre à lui une telle amie, enfant. Mais vous, monsieur, vous et les vôtres, êtes-vous certains de n'avoir que vingt-

cing ans? Vous vous efforcez de simuler la jeunesse par le tapage, si cher aux écoliers; mais vous savez bien que vous êtes vieux, vieux comme votre père qui est en province, vieux comme l'ennui, vieux comme la débauche; et vous vous préparez dignement à la vie bourgeoise par l'oisiveté et les mauvaises mœurs, ces deux sources éternelles de légoïsme. Allez, allez, ne parlez plus d'amour, vous ne savez point ce que c'est. Dieu merci! vous ne le saurez jamais.

« En prononçant ces mots, elle se retourna vers son piano, et, d'une main inspirée, elle touchait sur le clavier la *Stellienne* de Pergolèse, ce chant d'amour qui ressemble à un cantique, cette pieuse et grave allégresse du cœur, qui n'a point sa pareille dans toute la musique du monde. — L'enthousiasme, comme je l'avais prévu, gagnait la musicienne; mais il ne rencontrait point le mien, je veux dire celui de l'ivresse; et les étranges paroles de Louise, que j'avais écoutées bouche bée, stupéfait, au lieu de dissiper les fumees de mon cerveau, semblaient au contraire les épaissir; de façon que je me sentais enfin chanceler sur la chaise même où j'étais assis. — Je fis un effort et me levai; le son du piano me laissait mal, je ne sais pourquoi je m'imaginai, dans le trouble de mon esprit, que c'était l'amant de Louise qui frappait les touches du clavier; je voulais faire un pas en avant, mais je trébuchai à deux reprises, et si visiblement que Louise s'en aperçut. Elle leva la lampe et me regarda; moi, de mes yeux hébétés, je laiais de lui sourire.

« — Vous êtes ivre! s'écria-t-elle.

« Et, en même temps, un fou rira la prit, sans doute au souvenir de la leçon de morale qu'elle venait gracieusement de faire à un ivrogne. Elle n'en en se tordant les mains, elle riait sans pouvoir s'arrêter, chantant, au milieu de ses éclats, comme la Charlotte de M. Scribe :

Un fauteuil! ou l'expirer!
Un fauteuil! ou l'expirer!

Enfin, à force de rire, elle se laissa tomber dans le fauteuil qu'elle implorait... J'étais immobile au milieu de la pièce, et je la regardais rire de la même façon que je la regardais parler tout à l'heure.

« — Bonsai, monsieur Imbert, me dit-elle d'une voix tendue et d'un air poli: bonne nuit, je ne vous retenir pas.

« Et la-dessus, elle se remua à rire, je sortis pesamment, et, lorsque je fus dans l'obscurité des corridors, la tête acheva de me tourner; j'éprouvai une défaillance de tout le corps, que je n'avais jamais ressentie dans l'ivresse, et je me laissai tomber par terre.

« Je n'oserais pas de vous peindre la honte que je sentis le lendemain; je crois que je ne m'en relèverai jamais à mes propres yeux. J'écrivis à Louise une longue lettre d'excuse sans un mot d'amour. — Ma lettre resta sans réponse.

« Je quittai l'estaminet et le bal, je me renfermai chez moi et j'ouvris mes livres. Cette réforme, je vous jure, m'était suggérée plutôt par mon amour-propre humilié que par l'espérance de trouver grâce aux yeux de Louise. Mais la loi et le silence que je lis tous à coup autour de moi ne me valaient rien, je le reconnais bien vite, et, penché sur mes livres, abandonné à moi-même, je sentais chaque jour mon cœur s'attendrir davantage à la pensée de celle qui ne m'aimait point. Puis, à mesure que cette tendresse secrète me gagnait malgré moi, j'éprouvais aussi, chose étrange, des besoins incomus naître dans mon esprit, des besoins dont je m'efforçais vainement de trouver la satisfaction dans les livres que j'étais sous mes yeux; et souvent, après avoir étudié le Code durant des heures, l'émotion sourde et épanouir encore mon cœur éblouissant, ma tête me semblait s'apaisir encore par l'effet de la triste tristesse que je venais de donner à ma mémoire. Alors je me rappelle douloureusement les paroles de Louise, et je me persuadais, avec désespoir, qu'elle avait eu raison de m'écrire sur mon cœur à cause de moi esprit.

« La vieille tante continuait à me protéger indirectement, et plus d'une fois elle avait essayé de me ménager avec sa nièce des entretiens dont je n'avais point voulu profiter, parce que je rougissais de honte à la seule pensée d'affronter le regard de Louise. Un jour, je descendais de ma chambre et passais, tête basse, devant la porte ouverte du salon; je m'entendis appeler par mon nom et j'en traitai. Louise mettait son chapeau pour sortir, et la vieille dame me pria de vouloir bien, à sa place, donner le bras à sa nièce jusqu'au Conservatoire. Je rugis et je parlai à cette invitation, et je balbutiais, sans regarder Louise, je ne sais quelle excuse polie; mais la tante, croyant que je bristais d'envie d'accepter, me pressa si vivement, qu'il ne me resta plus d'autre délate que celle-ci :

« — J'aurais peur d'être importun à mademoiselle.

« — Nullement, me dit Louise d'un ton de voix très-simple.

« Elle me prit le bras et nous sortimes. »

(La suite à un prochain numéro.) ALBERT AUBERT.

Une Promenade au Maroc.

PAR M. DRUMOND-HAY.

(Cinquième et dernier article. — Voir tome III, p. 594, 410, 422, et tome IV, p. 26.)

« Le vieux caleb avait vendu un kaid de Tanger le secret de son ancien élève; mais Ali, informé de cette trahison, eut le temps de mettre la belle Rahmana en lieu de sûreté et de prendre la fuite. Quant les cavaliers du sultan eurent enfin trouvé la cabane cachée dans les bois d'Épines, elle était vidée... Bientôt après, des vols audacieux furent commis à main armée

dans la forêt de Mancora. Ali aux six doigts y avait transporté son domicile. Malgré les ordres et les promesses du sultan, les soldats envoyés à sa poursuite par tous les kàids et tous les cheiks de l'empire ne purent l'atteindre. En dépit de leurs sages précautions, tous les voyageurs riches lui payaient des tributs considérables. Si rapides étaient ses mouvements, quo, dans l'opinion de la multitude, il avait reçu des génies le don de pouvoir se trouver en même temps en dix endroits différents. Les pauvres le précédaient, car il ne leur faisait jamais de mal, et souvenait même il leur donnait une partie de l'argent qu'il prouvait à ceux qui en avaient trop, pour le partager, disait-il, à ceux qui n'en avaient pas assez.

« Je ne vous raconterai pas, nazâren, tous les exploits d'Ali; je vous dirai seulement, puisque vous paraissiez vous intéresser à son sort, comment, après avoir échappé à de nombreuses embuscades, il vint se lever lui-même aux mains de ses ennemis, et comment il périt victime de son imprudence.

« Il vivait en si bonne intelligence avec les paysans des *dars* voisins de sa retraite, qu'ils lui fournissaient tous les jours les provisions dont il avait besoin, et que souvent même ils l'invitaient aux fêtes des mariages, sûrs d'avance de le voir accourir avec un présent pour les nouveaux époux.

« Or, un jour, le cheik Bîtyî, du village de ..., fit annoncer par le créier public que son fils aîné, Jilaly, allait épouser Fatma, la fille du kàid Etsify. Cette nouvelle réjouit fort Ali aux six doigts, qui aimait beaucoup les noces et qui était fou de *somet*.

« — Qu'est-ce donc qu'un *somet*? demanda-t-il au vieil Arabe.

« — Excusez-moi, nazâren, me répondit-il, si je me suis servi d'une expression vulgaire que vous ne pouvez pas comprendre; un *somet* est une liqueur enivrante fabriquée avec du jus de raisin bouilli, et distribuée à profusion à leurs hôtes, par les montagnards, dans toutes les fêtes.

« Ali, continuait-il, était fou de *somet*. Bien que Bahmana dût bientôt devenir méchant, la quitta pour se rendre à la noce de Jilaly et de Fatma. Il lui laissait des provisions qu'il croyait suffisantes, et il lui promit, en parlant, de ne pas être absent plus de trois jours. Il avait choisi parmi les dévouées d'un riche Israélite une magnifique pièce de brocart et des bijoux d'or massifs. Le cheik Bîtyî était assis devant la porte de sa demeure lorsqu'il arriva. Son cadeau de noces offert et accepté, Ali s'empressa d'entrer dans la maison de son nouvel hôte, et il lui but une telle quantité de *somet*, qu'il lui fit tomber sans connaissance sur le sol.

« — Quelle somme a-t-on promise à celui qui livrera mort ou vif et irrogue au sultan? demanda alors à ses compagnons le vieux Kador, qui n'avait qu'un œil, et qui, pendant la soirée, avait ramolé plus d'une fois le verre d'Ali. — N'est-ce pas le lot de la fille d'un pacha? Devons-nous débaucher plus longtemps aux ordres de notre souverain? Adhérons-nous toujours dans nos fêtes un homme dont la main est teinte du sang de ses semblables? N'a-t-il pas tué d'un coup de fusil le frère de l'oncle de ma femme, le kàid Moktar? Devons-nous accepter en présent le produit de ses vœux, et devenir ainsi ses complices? Que d'autres lassent ce qu'ils voudront; quant à moi, — et en prononçant ces paroles il tira son cimeterre, — je ne veux pas être plus longtemps traître à mon sultan.

« Echauffés par le vin et animés par cette sortie, quelques-uns des assistants applaudirent à la résolution du vieux Kador: « Mais, dirent-ils, ne le tisons pas, sa mort porterait malheur aux nouveaux époux! Emparons-nous de lui et livrons-le enchaîné au prince des croyants. »

« Cependant, connaissant tous la force et l'adresse d'Ali, ils décidèrent que deux d'entre eux se tiendraient constamment prêts à lui tirer deux coups de fusil s'il leur opposait la moindre résistance. En effet, quand Ali commença à recouvrer l'usage de sa raison, il se vit forcé de céder à la force, et il se laissa arracher les pieds et les mains sans prononcer une parole, sans faire un mouvement.

« Cela fait, les paysans firent un conseil. Il fut résolu que trois hommes armés garderaient le prisonnier pendant la nuit. Le vieux Kador s'opposa à cette mesure. « Fous que vous êtes! s'écria-t-il, ne savez-vous donc pas à qui vous avez affaire? C'est Ali aux six doigts. Si vous m'en croyez, vous le mettez dans l'impossibilité absolue de se sauver »

« Nous ne voulons pas le tuer, dirent plusieurs voix. — Vous ne le tuez pas, continua le borgne. Contentez-vous de lui arracher la peau de la plante des pieds. S'il parvient à rompre ses liens, du moins il n'ira pas loin. »

« Cette barbare proposition fut aussitôt, le croirez-vous! adoptée et exécutée. Vainement le malleuxer Ali supplia-t-il ses bourreaux de lui épargner d'aussi atroces douleurs; vainement leur rappela-t-il les services qu'il leur avait rendus et leur promit-il une récompense plus forte que celle offerte par le sultan; vainement les menaça-t-il de sa vengeance, ils eurent la cruauté de lui arracher la peau de la plante des pieds.

« Bien vite fut la douleur qu'éprouva Ali, mais il l'oublia bientôt pour ne plus songer qu'à sa vengeance.

« La nuit était venue. Épuisés de fatigue, les trois hommes chargés de la garde du prisonnier s'endormirent; le vieux Kador lui-même, voyant son ennemi évanoui, se laissa vaincre par son sommeil. Tout reposait autour de lui, quand Ali, reprenant connaissance, chercha dans sa tête le moyen de punir l'atroce perfidie des hôtés du cheik Bîtyî, et de recouvrer à lui libéré.

« Ali fit d'abord des efforts inutiles pour rompre les cordes qui liaient ses mains. Elles étaient trop fortes et trop solidement attachées. S'étant rappelé alors qu'un milieu de la hutte se trouvait un bloc de pierre crût sur lequel on avait placé les son éli, il se traîna sans bruit près de cette espèce de table, et il eut la patience de frotter contre ses angles aigus les cordes qui liaient ses mains, jusqu'à ce qu'elles fussent coupées... Ses mains libres, il leva habilement un cimeterre à

l'un de ses gardes endormis, coupa les cordes qui liaient ses pieds, déclina son turban, puis, rampant sur ses genoux vers la lampe, il trépana dans l'huile ces morceaux de linges et pansa son pied mutilé. Le vieux Kador. La cause de tous ses maux, continuait à ronfler bruyamment. Ali s'approchant de lui, lui enfouga tout à coup son poing de fer dans la bouche, tandis que de l'autre main il lui plongeait son cimeterre dans le cou.

« Assés de sang! — se dit-il à lui-même, en essayant son arme ensanglantée.... Prenant alors quelques tranches de pain, car, lors d'être de marcher, il lui faudrait plusieurs jours pour regagner sa retraite, il sortit en rampant de la maison du cheik.

« Tout était tranquille au dehors. — Les chiens eux-mêmes dormaient à côté de leurs maîtres. Ali traversa le village comme un serpent, et se dirigea vers la rivière qui coulait à un demi-mille de l'habitation du cheik, en descendant rapidement à la mer. « Si Dieu m'accorde la faveur de me laisser atteindre l'eau, se dit-il, je reverrai encore ma femme!... Hélas! hélas! que va devenir Bahmana. Je ne serai pas de retour au jour promis dans la forêt du Sahel. »

« A peine les premières teintes de l'aube eurent-elles éclairé l'horizon, un tumulte effroyable éclata dans le village. Les aboiements des chiens se mêlaient aux cris et aux imprécations des hommes. A ce bruit, Ali sentit son cœur défailir....

Durait-ce pas environ le séparément encore de la rivière... Deux auit-il le temps de franchir cette distance avant d'être atteint par ses ennemis?... Que ne pouvait-il courir?... Dans le premier moment d'émotion, il essaya de se lever sur ses pieds, mais la douleur qu'il éprouva fut telle qu'il retomba presque sans connaissance à la même place... La nécessité lui rendit des forces. Arrivé sur le bord de la rivière, il se laissa glisser dans l'eau, et nageant sur le dos, il s'abandonna au courant. Dans cette position, il vit, à la fleur des torches qu'ils portaient, ses ennemis accourir; les uns étaient à pied, les autres étaient à cheval, tous avaient des armes.

« — Il ne peut pas être bien loin, dit à ses compagnons celui qui marchait en tête de la troupe, car voici les traces de ses genoux; heureusement l'usage de ses pieds lui est interdit: sinon le diable lui-même ne l'atteindrait jamais.

« — Les toultes de sang qu'il perd me gûdent plus sûrement, s'écria le fils du vieux Kador, qui, irrué de la mort de son père, avait juré de tuer Ali de sa propre main, bien qu'il eût épargné sa vie pendant son sommeil.

« — C'est d'ici, ajouta une autre voix, qu'il s'est laissé tomber dans la rivière. Les six doigts de ses mains ont fait sur le sol humide une empreinte facile à reconnaître. Je jurerais qu'il est caché dans ces lauriers-roses. Ici, Zeitoun; cherche, cherche....

« Ils descendirent tous jusqu'au bord de l'eau, et examinèrent avec attention d'autres empreintes.

« — Il a traversé la rivière! s'écrièrent en même temps plusieurs voix.

« A ces mots, hommes, chiens et chevaux s'élançèrent dans l'eau et passèrent à la nage sur la rive opposée. Mais on eut beau chercher, on n'y trouva aucune trace du passage du fugitif.

« — Il a subi le châtiement de ses crimes, s'écria une voix: il s'est noyé en essayant de traverser la rivière. Dieu ait pitié de son âme!

« Convaincu qu'Ali avait trouvé la mort dans les eaux, ils retournèrent tous au village.

« Cependant Ali descendait toujours en nageant sur le dos. N'entendant plus rien, il s'arrêta sur le rivage, et se tint caché pendant toute la journée dans des touilles de roseaux, à demi mort de douleur, de fatigue et d'épuisement. Heureusement il put passer ses blessures avec une herbe appelée *Isberil* qui croissait en abondance en ce lieu solitaire. Le soir venu, il reprit son pénible voyage; mais ses mains et ses genoux, sur lesquels il rampait, furent bientôt aussi écorchés que ses pieds.... De distance en distance, il était obligé de s'étendre sur le dos pour laisser son sang se coaguler sur ses plaies.... Que vous dirai-je de nazâren? cinq jours s'écoulèrent ainsi. Sous le pain, qu'il avait eu la précaution de prendre au départ, il fit mort de faim.... Enfin, le matin du sixième jour, il eut la satisfaction d'apercevoir sa demeure: un calme de mort régnait tout autour. Tourné par les plus tristes pressentiments, il appela sa femme d'une voix tremblante; il ne l'obtint pas de réponse. Hélas! où était donc la jeune femme qui accourait toujours au-devant de son époux avec des larmes de joie dans les yeux?

« — Bahmana, Bahmana! s'écria-t-il une seconde fois.

« L'écho seul répéta Bahmana. Rassemblant le peu de forces qui lui restaient, Ali s'élança dans sa cabane.... Ses craintes n'étaient que trop fondées. En entr'ouvrant la porte, il aperçut deux cadavres: celui de sa femme adorée et celui de son malheureux enfant. Pendant son absence, Bahmana était accablée; elle avait épuisé toutes ses provisions: incapable de s'en procurer d'autres, elle était morte de faim avec le pauvre petit être auquel elle venait de donner la vie....

« — La malédiction est descendue sur moi, ô Dieu! s'écria Ali, et je l'aurais méritée! Mais, pourquoi ne m'as-tu pas permis de revoir une femme vivante, et d'implorer son pardon, et mon enfant aussi!... Hélas! hélas!

« Ali passa la nuit à se plaindre de sa destinée, à maudire son intempérance, à maudire de ses larmes les dépouilles mortelles de sa femme et de son enfant. Le lendemain matin, il fabriqua un cercueil avec l'écorce du tronc d'un jeune liège, et il fit le vœu d'enterrer les deux cadavres près de la tombe du saint son patron, dans le bois de Sahel, dès que ses pieds lui permettraient de marcher.

« Trois semaines après, en effet, ses blessures étant guéries, il chargea ce cercueil sur ses épaules, et il se rendit près du sanctuaire, où il ensevelit les restes de la femme qu'il avait si tendrement aimée; puis, ce devoir accompli, il jura, devant cette tombe à peine fermée, de renoncer à la vie de voleur, et de visiter tous les jours, jusqu'à sa mort, la

dernière demeure de sa chère Bahmana. Ses amis, le croyant mort, ne lui apportaient plus de provisions; comme son serment l'obligeait à ne commettre désormais aucune violence pour s'en procurer, il ne vivait que des racines et des glands de la forêt, ou, étendu le long d'une route, la figure soigneusement enveloppée, il sollicitait, pour l'amour de Dieu, quelques morceaux de pain des passants.

« Bientôt le bruit se répandit qu'un homme qui ressemblait beaucoup à Bahman s'était vu très souvent assis près du sanctuaire du bois du Sahel. — Le sultan fit donner l'ordre au kàid de El-Araich de s'informner de la vérité de ces rumeurs, et de s'emparer d'Ali, s'il était encore vivant, et de violer même le sanctuaire, dans le cas où il y chercherait un refuge.

« C'était un vendredi: Ali avait pris une branche de myrte et il était assis sur la tombe de sa femme, lui parlant, sous la mode des Maures, comme si elle pouvait encore l'entendre. Plongé dans ses pensées, il n'aperçut pas une troupe de soldats qui, sortie du bois, s'avancait vers lui. Quand il vit, il comprit qu'il était perdu. Il n'avait pas d'armes, car il ne les portait jamais avec lui sur le sol sacré; il avait attaché sa jument à un arbre éloigné; bien que cicatrisées, les blessures de ses pieds ne lui permettaient pas de fuir. D'ailleurs, la vie lui devenait à charge; s'avancant à pas lents vers le sépulchre sacré, il y entra.

« Les soldats entourèrent le sanctuaire. Selon leurs instructions, ils ne devaient employer la violence qui si Ali essayait de s'échapper. Mais qu'il d'entre eux oserait s'approcher du saint bandit aux six doigts pour l'arrêter? Après une longue discussion, trois des plus braves se décidèrent à tenter l'entreprise. Tremblants de peur et d'émotion, ils s'avancèrent pas à pas vers l'angle du bâtiment où il se tenait assis, immobile, la tête appuyée sur ses genoux.... Tout à coup il se releva, et saisissant une énorme pierre, il la lança de toutes ses forces contre le premier assaillant. Cet homme tomba blessé à mort, et ses compagnons prirent la fuite; mais avant qu'il eût dépassé le seuil du sanctuaire, l'un d'eux tomba aussi pour ne plus se relever, sous une autre pierre qu'Ali lui avait jetée dans le dos.

« — Maintenant, s'écria Ali aux six doigts en s'approchant de la porte, aucun de vous ne mettra la main sur moi dans l'intérieur de ce sanctuaire, près duquel ma femme est ensevelie; mais je suis las d'exister, car tout ce qui me faisait aimer la vie git là dans ce tombeau.... Ne craignez rien, abaissez vos armes; je me livre à vous sans combat, vous pouvez m'arrêter et me conduire prisonnier où il vous plaira.

« Tout en prononçant ces paroles, il se laissait garrotter par le kàid de la troupe.

« — Aj, aj, Mésoda (viens ici, Mésoda), dit-il en atteignant la fissure du bois. — A ces mots accourut au galop une manigolonne jument noire, selée et bridée, qu'il avait autrefois enlevée, au péril de sa vie, au fameux cheik Hamon. Les soldats tentèrent de s'en emparer; mais elle s'enfuit en leur lançant des ruades menaçantes.

« — Laissez-la venir à moi, dit Ali. — Ils s'écartèrent un peu et elle s'approcha de son maître. Ali lui ôta sa bride, lui bœsa le front, et lui donna un léger coup avec sa main, il se pencha, et dit: « *Aval! aval!* » La jument, qui parut deviner sa pensée, partit au galop et disparut dans le bois. « Va! ajouta-t-il, ô ma bien-aimée Mésoda! va! Accusé autre homme ne te possédera jusqu'à ta mort! Ainsi ton maître fut toujours resté libre, s'il n'eût pas perdu sa compagnie. »

« On conduisit Ali à El-Araich. A son entrée dans cette ville, toute la population se pressait sur son passage: les uns l'accablaient de malédictions; d'autres, au contraire, le bénissaient comme un bienfacteur. On lui mit des fers aux pieds, aux mains et au cou. Ainsi enchaîné, il comparut devant le gouverneur, qui le fit jeter dans un cachot, en attendant que le sultan eût prononcé sur son sort.

« Arrêé rendu par le prince des croyants condamnait Ali à perdre la main droite et le pied droit.... Ce bâtiment subi, il devait être remis en liberté pour se livrer aux travaux des bandits qui seraient tentés un jour de suivre son exemple.

« L'exécution de cette terrible sentence eut lieu sur la place du marché, au milieu d'une foule immense accourue de villages à la ronde. Quand le condamné fut monté sur l'échafaud, le bourreau envoya chercher un serurier pour détacher ses fers, qui avaient été rivés.

« — Ce n'est pas la peine, » s'écria Ali, et écartant violemment ses bras, il fit tomber ses menottes à ses pieds.

« Le bourreau s'empara alors de sa main droite.

« — Pourquoi tremblez-vous? loi dit Ali; donnez-moi votre hache et j'exécuterai moi-même la sentence. Ne craignez pas que je fasse usage de cette arme contre vous-même, mon sort est irrévocablement fixé; je l'ai'avais voulu, je serai libre depuis longtemps.

« Saisissant, en effet, la hache de la main gauche, il se coupa le poignet droit d'un seul coup, et il plongea son moignon sanglant dans la poix bouillante pour arrêter l'écoulement du sang. Son visage ne tradit aucune émotion. Le bourreau lui coupa ensuite le pied droit et on lui rendit sa liberté. Deux jours après, Ali Boufrali, le champion vainqueur du Bokhar, le bandit aux six doigts, fut trouvé mort sur la tombe de Bahmana. Quelques personnes charitables l'ensevelirent auprès de sa femme et de son enfant.

« Dieu ait pitié des âmes de ces infortunés! s'écria le vieil Arabe en terminant ainsi l'histoire d'Ali Boufrali, le vainqueur du Bokhar, le bandit aux six doigts.

Note du Directeur. — Nous croyons devoir suspendre ici la publication de cette traduction abrégée du voyage de M. Drummond-Hay, que nous avons continué pour terminer l'histoire du fameux bandit aux six doigts. L'ouvrage que nous traduisons a été écrit par M. Delbecq, à Paris, la semaine dernière, en un volume in-8 à la librairie Arthurs Bertrand, sous ce titre: *le Maroc et ses tribus nomades*. Nous renverrons donc à cette publication ceux de nos lecteurs qui désireaient connaître la fin et les résultats de l'excursion du fils du consul de Tanger.

A propos des Vendanges, Caricatures par Cham.



(Ce qu'il y a dans une bouteille de vin)



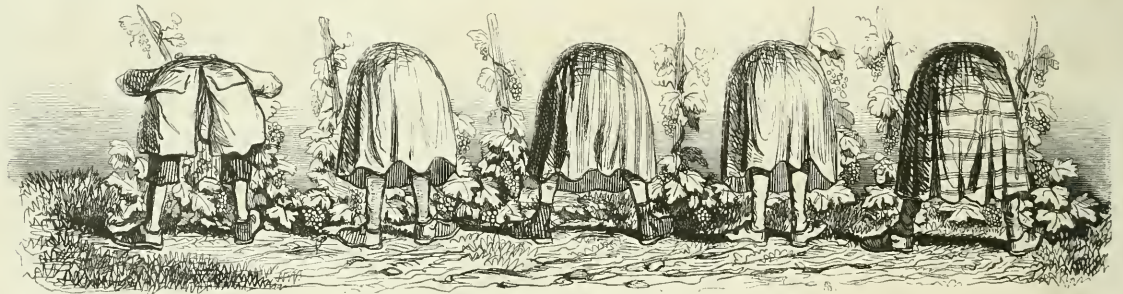
(Effets du raisin vert.)



Le vin turlopinant le père de Cham, sa première victime.)



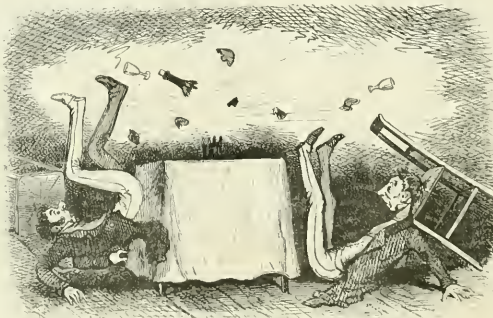
(Effets du raisin noir.)



(Portraits de vendangeurs et de vendangeuses.)



(Une bouteille de vin vieux.)



(Du vin trop fort)



(Du vin trop faible.)

A propos des Vendanges, Caricatures par Cham.



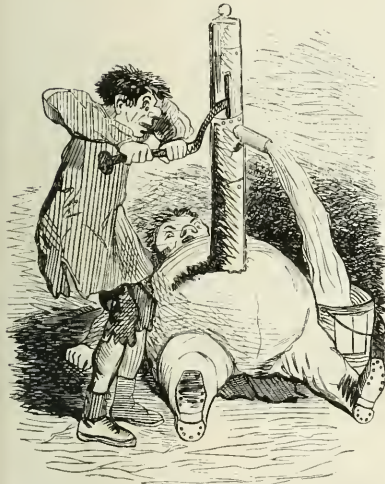
(Effets du vin sur le physique.)



(Le père Mathews donnant un grand exemple.)



(Effets du vin sur le moral.)



(Un ivrogne corrigé et mis de la doctrine du p. r. Mathews.)



(Du vin qui travaille.)



(Du vin mousseux.)



(Du vin généreux.)



(Une vieille légende trouvée dans un cabaret.)



(Vision d'un ivrogne en plein midi.)



(Moralité. — Combustion spontanée.)

Chemins de fer atmosphériques.

CHEMIN IRLANDAIS. — SYSTÈME DE M. HALLETTE, D'AMIENS. — SYSTÈME DE M. CHAMEROY. — VOIES ROTATIVES, TUYAUX EN TOLE ET BITUMES DU MÊME.

Le vote de la chambre des députés accordant une somme considérable pour l'essai d'un chemin de fer atmosphérique, a constaté combien ce nouveau mode de locomotion préoccupe aujourd'hui les esprits les plus graves.

On sait sur quels principes repose la construction du chemin irlandais, l'Illustration en a entretenu ses lecteurs au temps de sa nouveauté. Le vide est obtenu dans un tuyau de grande dimension qui règne sur toute la longueur de la voie. Un piston pressé par l'air atmosphérique est entraîné du côté

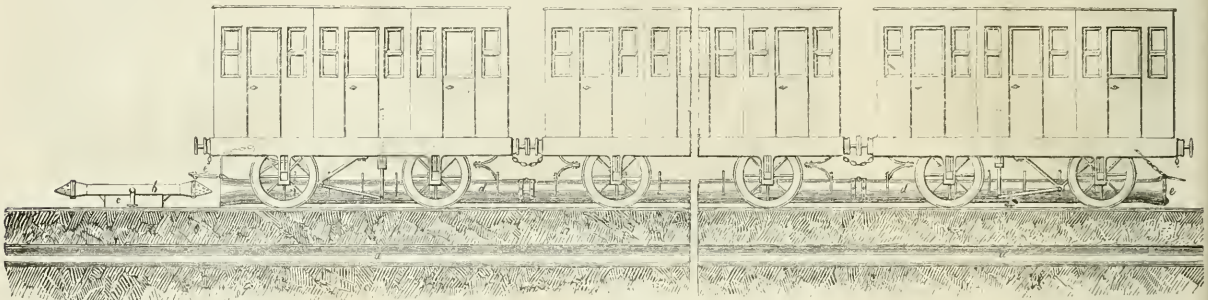
où le vide se fait. Ce piston est relié au convoi par une tige et l'entraîne ainsi dans sa course. La tige pénètre à travers le tuyau au moyen d'une section longitudinale, fermée par une soupape à clapet qui s'ouvre et se referme instantanément au moment du passage. À ce système, malgré l'essai en grand qui en a été fait, une foule de critiques ont été adressées ; presque toutes reposent sur la nature de la soupape.

En effet, est-il possible que la fermeture soit assez exacte pour empêcher l'introduction de l'air extérieur sur une longue ligne ? Quelle surveillance à exercer ! Sans parler de la malveillance qui introduirait un coin dans la soupape, ne se peut-il pas qu'une pierre, un corps quelconque, entraîné par le vent, ne vienne faire précisément l'office de ce coin, et, laissant pénétrer l'air extérieur, détruire ainsi toute la force motrice ? Déjà M. Hallette, d'Amiens, a répondu du façon la plus victorieuse à ces objections, en substituant à la soupape irlandaise un système tout à fait nouveau et fort ingénieux.

De chaque côté de la section longitudinale, il pratique deux renflements, dans lesquels il introduit deux tuyaux en caoutchouc, recouverts de manchons en cuir gras ; ces deux tuyaux sont remplis d'air à une pression supérieure à la pression atmosphérique, soit une atmosphère plus un vingtième. On comprend alors que, pressés l'un contre l'autre lorsque le vide est fait dans le tuyau, l'air extérieur ne trouve aucune issue pour y pénétrer, puisqu'il faudrait qu'il vainquît un obstacle produit par un air soumis à une pression supérieure à la sienne.

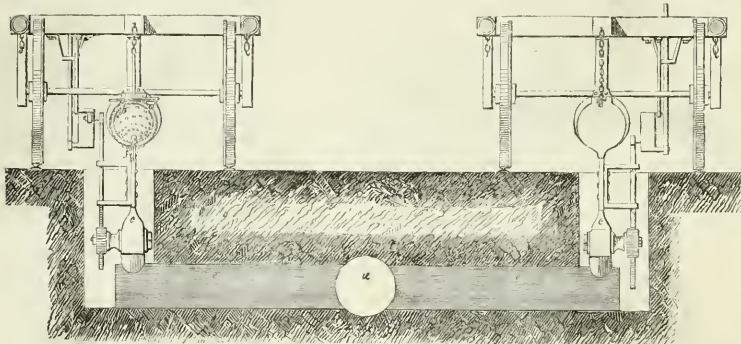
Lorsque le piston se meut dans l'intérieur du tube, sa tige, dont la section transversale est celle d'une lentille, s'ouvre un passage entre ces deux tuyaux comme entre les deux lèvres d'une immense bouche, et, par le fait même de la pression causée par l'air dont ils sont remplis, cette ouverture se ferme aussitôt après.

A ce perfectionnement principal, M. Hallette en a joint une

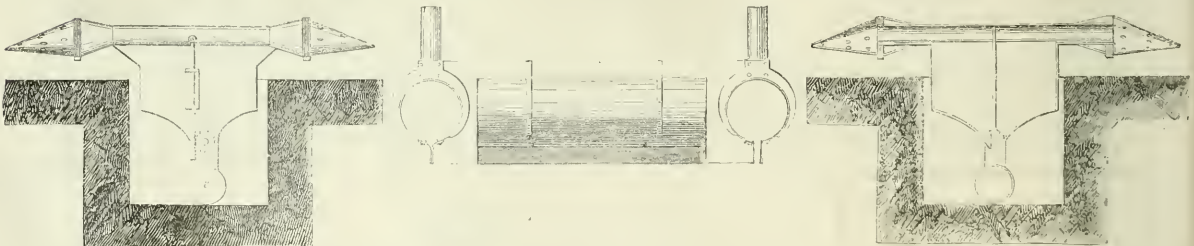


(Système de chemin de fer atmosphérique de M. Chameroy. — Fig. 1.)

(Légende des figures 1, 2, 3 et 4 : — a, conduite ; — b, tube aspirateur ; — c, tube remorqueur ; — e, tuyaux plats ; — e, soupapes du tube remorqueur pour l'entrée et la sortie du tube aspirateur ; f, soupape longitudinale du tube remorqueur pour le passage du manchou.)



(Fig. 2 — Coupe transversale.)



(Fig. 3 et 4. — Coupe et élévation du tube aspirateur et de son robinet.)

foule d'autres qui, bien que ne portant que sur des détails, sont la conséquence du premier, et font de son chemin un système assez neut pour qu'il lui soit donné à juste titre le nom de système français. Nous en donnerons l'explication complète et la comparaison avec le système irlandais dans un autre article, lorsqu'un rédacteur de l'Illustration aura été voir à Arras l'essai construit par M. Hallette, et pour lequel ce générique industriel n'a pas craint de dépenser plus de trente mille francs.

Nous nous bornons aujourd'hui à constater l'absurdité, pour ne pas dire plus, de tenter en France, en face de pareils perfectionnements, des essais déjà faits et expérimentés en Irlande sous les yeux mêmes d'ingénieurs français envoyés par le gouvernement à cet effet. Nous avons hâte d'arriver à la description d'un chemin atmosphérique construits sur des bases entièrement nouvelles, et qui semble ne présenter aucun des graves inconvénients auxquels, dans le système irlandais comme dans le système français, il ne paraît pas possible de remédier.

Peut-on se servir de la pression de l'air dans des conditions autres que celles déjà expérimentées ? Le piston et la tige, le tube fendu longitudinalement, sont-ils des éléments indispensables de ce nouveau mode de locomotion ? Nos lecteurs jugeront si M. Chameroy a eu raison de tenter l'application du même principe par des moyens d'un genre tout

différent ; nous tâcherons d'être aussi clair que possible, et peut-être, dans une matière aussi délicate, bien des points obscurs ou qui paraîtront d'une vérité contestable deviendront plutôt nous être imputés qu'à l'inventeur.

Nous allons d'abord décrire la route telle que l'organise M. Chameroy, puis le convoi des wagons, et enfin nous mettrons le système en mouvement.

Entre les deux voies, un tuyau, enfoncé de 50 à 60 centimètres au-dessous du sol, règne sur toute la longueur de la route (fig. 1, 2, a) ; ce tuyau a un diamètre de 10 à 50 centimètres, plus ou moins, suivant la puissance à donner au moteur. C'est la conduite. De cent en cent mètres environ, sont placés, mais au-dessus du sol, à 0,55 centimètres environ d'élévation, au milieu de chaque voie des rails, d'autres pièces, que nous appellerons pistons fixes, ou niereux, tubes aspirateurs (fig. 1, 2, 3, 4, b). Ces tubes ont à 4 mètres de longueur, un diamètre de 0,55 environ ; mais aux deux extrémités ils sont munis d'un renflement garni d'une enveloppe de cuir gras qui leur permet d'entrer à frottement dans un

autre tube de 0,40 de diamètre, dont nous nous occuperons tout à l'heure ; ils communiquent avec la conduite par des tuyaux plats de 0,60 mètres de large sur 0,05 d'épaisseur (fig. 1, 2, 3, 4, c). Au milieu du tube aspirateur est un robinet fort ingénieux et fort simple, qui peut à volonté fermer toute communication avec l'air extérieur, ou bien en établir une, soit à l'avant, soit à l'arrière. Ces deux extrémités du tube aspirateur sont terminées par deux cônes dont l'axe est un peu incliné vers le sol. Tous deux sont percés de trous comme une pomme d'arrosoir, pour donner un libre passage à l'air.

Comment maintenant organiser la voiture ? Sous l'essai d'une manière non rigide, un long tube qui prend le nom de remorqueur ; ce tube a 0,40 centimètres de diamètre, et les bourellets du tube aspirateur le remplissent exactement ; l'entrée en est favorisée par un évasement ou augmentation de diamètre de 0,10 (fig. 1) (1). Sa longueur est telle que jamais il ne puisse quitter un tube aspirateur, sans auparavant s'être engagé sur le suivant ; elle sera par conséquent de

110 mètres pour l'exemple en question. Cependant, suivant M. Chameroy, cette condition ne serait pas nécessaire ; la vitesse acquise permettrait avec un tube remorqueur de 100 mètres, par exemple, d'espacer sans inconvénient les pistons fixes de 500 mètres, ce qui serait d'une grande économie sur un long parcours.

Ce tube remorqueur est fermé des deux extrémités par deux soupapes (fig. 1, e), qu'une manœuvre facile fait ouvrir au gré du conducteur du convoi. Sur toute sa longueur, et inférieurement, règne une ouverture fermée par une soupape composée de deux bandes de cuir pressées l'une contre l'autre par un ressort longitudinal ; cette soupape, toujours enduite de graisse, libre passage, en s'ouvrant, au tuyau plat vertical qui établit, comme on sait, la communication du tube aspirateur avec la conduite. Faisons maintenant marcher le système.

Le vide est fait dans la conduite par les moyens ordinaires ; mais le robinet inférieur est fermé, et aucune communication n'est établie avec l'air extérieur ; on fait avancer le convoi

la soupape de l'avant du tube renorceur est ouverte, celle de l'arrière est fermée; le tube aspirateur est engagé dans le tube renorceur. Quand on a marché deux mètres, au moyen d'une tige à la disposition du conducteur du convoi, on ouvre à la main le premier robinet du premier tube aspirateur, mais de manière à établir la communication du vide de la conduite par son arrière avec la partie fermée du tube renorceur. Aussitôt l'air atmosphérique vient presser sur la soupape postérieure, et le convoi est poussé en avant.

Après une course de 100 mètres, un second tubelaspira-treur vient s'engager dans le tube renorceur, dont l'arrière est armé d'une pièce d'appui qui ferme le robinet du premier, lequel se dégage en soulevant la soupape postérieure au moyen du cône qui le termine et qui vient frotter sur un galet placé à cet effet. Dès que le piston fixe ou tube aspira-teur est dépassé, la soupape se reforme d'elle-même. On pour-rait croire que la pression atmosphérique s'opposerait à cette dernière manœuvre; nous-mêmes avons des doutes fort sé-rieux sur son succès; l'expérience nous a prouvé notre er-reur; la soupape s'ouvre sous la pression du cône, sans so-courir à l'accoup; peut-être l'air précédemment entré dans le tube renorceur vient-il se comprimer à son extrémité et former ainsi un coussin élastique, véritable cause de la facilité du soulèvement de cette soupape.

Les phénomènes qui viennent d'avoir lieu avec le premier tube aspirateur se renouvellent dans le même ordre avec le second, puis le troisième, et ainsi de suite; seulement on n'ouvre plus à la main les robinets des tubes aspirateurs. Une fois la marche commencée, une pièce d'appui antérieure les ouvre d'elle-même comme on a vu la pièce d'appui postérieure les fermer.

Voilà pour la marche directe : l'arrêt, la marche rétro-gradée ou ralentie se font avec la même facilité dans cet ingénieux système.

Que le conducteur du convoi veuille s'arrêter, par une man-œuvre facile qui est toujours à sa disposition, il empêche l'action de la pièce d'appui antérieure; le convoi passe alors sur le tube aspirateur sans prendre de nouvelles forces, et il ne reste plus qu'à vaincre la vitesse précédemment acquise, ce qui se fait au moyen des entravages ordinaires. Mais il se peut que sans vouloir arrêter, on veuille seulement diminuer la célérité de la marche, que la pente du terrain par exemple utilisant le poids du convoi, il soit inutile de prendre du vide à la conduite pour faire agir la pression atmosphérique, cette même manœuvre permet au conducteur de graduer l'ouver-ture du robinet suivant les besoins de la traction.

Si au contraire il s'agit de rétrograder au moyen d'une seule chaîne, la soupape de l'avant du tube renorceur se ferme, celle de l'arrière s'ouvre, et le conducteur, comme au départ, ouvre à la main le robinet du piston fixe; mais cette fois de telle manière que sa communication avec la conduite, au lieu d'être établie à sa partie postérieure, l'est au contraire à sa partie antérieure. Les phénomènes qui faisaient marcher tout à l'heure le convoi en avant, se manifestant maintenant dans un ordre complètement inverse, le convoi recule.

Toutes ces idées ne sont déjà plus à l'état purement spécula-tif. Sans attacher plus d'importance qu'il ne faut à ces es-sais en petit qui, du plupart du temps, ressemblent chez les inventeurs comme de véritables joujoux, nous avons vu chez M. Chameroy un chemin de fer où toutes les manœuvres que nous avons indiquées s'exécutent facilement; les dimen-sions de cet essai sont suffisantes pour prouver jusqu'à l'évidence la possibilité des résultats annoncés.

Si nous résumons les divers avantages que présente cette nouvelle voie atmosphérique, nous trouvons :

Une seule conduite faisant le service pour un chemin de fer à deux voies; cette conduite est enfouie dans le sol et à l'abri de la malveillance.

La force motrice, mise en réservoir dans la conduite, n'est dépensée que selon le besoin de la traction. La pièce d'appui qui fait mouvoir les robinets des embranchements, permet de les ouvrir plus ou moins, selon que le convoi est plus ou moins chargé; on augmente la dépense lorsqu'il faut monter une rampe, on la supprime presque entièrement à la descente.

La conduite est formée de tuyaux cylindriques sans ouver-ture; on n'a point à craindre les rentrées d'air; comme elle est placée dans le sol, elle ne présentera pas d'entraves pour les passages de niveau, ce vice, jusqu'ici sans remède, est des chemins de fer atmosphériques; son entretien intérieur est comme extérieurement est nul.

On peut rétrograder.

Des convois de wagons pourraient être lancés successivement sur la même voie et, par cette raison, il sera facile d'envoyer un wagon de secours au besoin.

Il n'y a point d'interruption dans la marche des convois, le réservoir de la force motrice étant toujours entretenu dis-ponible par les machines fixes.

A mesure que la force motrice se dépensera par la marche des convois, les machines pneumatiques la recroduiront en épousant constamment les rentrées d'air. Ces deux dernières propositions paraîtront sans réplique, lorsqu'on saura que pendant le laps de temps qu'il faut au convoi pour parcourir 2,000 mètres, on peut amasser la quantité de force motrice nécessaire pour une course double, soit 4,000 mètres.

Quant à la question de dépense, elle présente, d'après les calculs de M. Chameroy, des avantages aussi marqués.

Les frais d'établissement d'un chemin atmosphérique sont de deux sortes : la voie proprement dite, ensuite les appareils locomoteurs. Le chemin atmosphérique remuant facilement des pentes, plus rapides même que celles des routes ordi-naires, n'exige aucun de ces travaux gigantesques indépen-damment aux autres chemins de fer, tels que viaducs et tunnels; il présente sous ce rapport une économie qui n'est pas évaluée à moins de 0,60 pour cent. Mais il perd cet avantage quant aux appareils locomoteurs. Si par un chemin de fer ordinaire on estime à 88 fr. par mètre de parcours la dépense totale de traction, il faut compter 108 fr. pour un chemin de fer atmosphérique anglais, et bien plus encore, si l'on

adopte le perfectionnement de M. Hallette. M. Chameroy pré-tend que 47 fr. suffiraient à un chemin tel que le sien; on com-prend de suite l'énorme économie d'un pareil système.

Il est vrai que pour obtenir un pareil chiffre, M. Chameroy supprime l'emploi de la fonte pour sa conduite et la construit en tuyaux de tôle et bitume. Cette espèce de tuyaux, dont l'usage se généralise tous les jours, est en effet ici parfaitement convenable. Aucun doute ne restera dans l'esprit de nos lec-teurs, quand nous leur en aurons décrit la fabrication.

Qu'on se figure une tôle étamée avec soin, d'une épaisseur de m à deux millimètres, suivant le diamètre à donner au tuyau auquel elle est destinée. Cette tôle se roule comme un tuyau de poêle; rivée par des clous, étamée comme elle, le joint, par un surcroît de précaution, est soudé avec soin. L'une des extrémités subit un évasement dans lequel on pratique un pas de vis intérieur formant cône, l'autre extrémité reçoit au contraire un pas de vis extérieur, de sorte que, lorsqu'on met ces tuyaux en place, on les assemble bout à bout en les vissant l'un après l'autre. Ce pas de vis et cet écrou sont cou-lés sur le tuyau même et y adhèrent au moyen de l'étamage, dont on augmente l'épaisseur à cet effet; ils sont en un alliage dur, inoxydable, dont la composition se rapproche assez de celui des caractères d'imprimerie.

Quand le tuyau est ainsi préparé, il est recouvert extérieu-rement et intérieurement d'une couche de bitume et de sable et, telle est l'habileté du constructeur, que non-seule-ment le diamètre de chaque tuyau est identiquement le même, mais leur poids ne varie pas d'un demi-kilogramme; quant à sa surface intérieure, elle est aussi lisse que si elle avait re-çu le plus beau vernis. Le tuyau arrivé à ce terme ne présente à l'air aucune partie oxydable, son inaltérabilité est parfaite, et son sommet alors à une pression de quinze atmosphères, et s'il résiste, il est livré au commerce. Malgré la simplicité de toutes ces opérations, on aurait tort de croire que la pratique en soit une chose facile. Il n'en est pas une qui ne se fasse au moyen d'un outil tout spécial et breveté soit d'in-vention et de perfectionnement; si l'on en supprimait un seul, la qualité des produits s'en ressentirait bien vite.

Telle est celle au contraire de ceux dont il est question ici, que déjà la ville de Paris ne voit plus d'autres tuyaux pour ses conduites, conduites d'eau, et que les diffé-rentes compagnies de gaz les emploient à l'exci. Depuis cinq ans plus de soixante-dix mille mètres, près de vingt lieues en ont été posés dans les rues de Paris; une telle vo-gue obtenue sans une réclame, sans une annonce de journal en dit plus que tous les éloges, mais s'explique facilement quand on sait que sur une aussi immense longueur, de puis leur pose, pas un accident n'est survenu. Dans les mêmes conditions, la fonte présente une moyenne de sept à huit ruptures, et l'on sait les affreux maux qui en résultent quelquefois, surtout quand il s'agit de conduite de gaz.

Du reste l'appréciation d'un pareil résultat est toute natu-relle. Dans un sol aussi meuble que celui de Paris, sans cesse soumis à des pressions variables, des tassements subits ont lieu à chaque instant; la fonte, matière rigide, sans élasti-cité aucune, rompt sous un effort auquel elle ne peut céder autrement; le tuyau en tôle et bitume au contraire, composé de matières essentiellement flexibles, ploie sous la pression, quelque brusque qu'elle arrive, se faisse même au besoin, mais ne rompt jamais.

Lors donc que nous avons annoncé que ces tuyaux pou-vaient, dans la conduite du chemin de fer atmosphérique, remplacer la fonte sans inconvénient, nous étions au-dessous de la vérité; c'est avec avantage qu'il eût fallu dire.

Quant à l'économie, elle est patente, les tuyaux en tôle et bitume coûtent extrêmement pour cent moins cher que ceux en fonte, et qu'on n'oublie pas que la conduite dont il s'agit doit régner sur toute la longueur de la voie. Maintenant un mot sur les chemins à voies relatives du même inventeur, et leur combinaison avec le nouveau système.

Outre ces grandes lignes, une des merveilles de notre siècle, il existe une multitude de petits chemins de fer qui servent aux industriels qui ont de lourds fardeaux à transpor-ter du lieu de leur fabrication on de leur extraction. Tels sont les mineurs, les maîtres de forges, les carriers aux en-viron de Paris.

C'est surtout à eux que s'adresse cette autre invention de M. Chameroy. Rien de plus simple encore. Renversez le problème, mettez des roues à la route et des rails à la voiture; que sur des têtes de piquets peu élevés au-des-sus du sol à égale distance l'un de l'autre et reliés deux à deux, tournent sur un axe transversal des roues d'un dia-mètre de 0,10 par exemple; que sur ces roues glissent deux rails creux portant la voiture, wagon ou tombereau, n'est-il pas évident qu'on n'aura à vaincre, pour la traction, que la même résistance que celle qui se présente dans les cas ordi-naires, c'est-à-dire lorsque les rails portent les roues? Les avantages que présentent ce système sont nombreux, et tous portent sur l'économie de la construction.

Au lieu d'aplanir le terrain, il suffit de niveler les têtes de piquets qui portent les roulettes.

Au lieu de rails ayant la longueur du chemin, on a des roues dont les circonférences développées font à peine le quart de cette longueur.

On passe sans aucuns travaux d'art sur des ruisseaux même des petites rivières. Il n'y a donc rien d'étonnant dans la pré-tention de l'inventeur à faire pour 5 fr. ce qui en coûte 10 dans les cas ordinaires.

10 francs le franc courant est le prix qu'ont coûté les petits chemins de fer construits pour les terrassements des fortifications de Paris.

La traction, dans ces chemins d'exploitation, se fait ordi-nairement avec un cheval. Ne serait-il donc pas possible de combler le défaut de l'emploi de fer atmosphérique par des chemins à voies relatives? Les deux rails situés sur le chemin des voitures porteraient suspendu entre eux le tube renorceur; et les tubes aspirateurs fonctionneraient aussi facilement au

milieu des roues que dans le cas des voies à rails fixes. Mais alors quelle économie immense!

Plus de terrassements, plus de travaux d'art, le terrain lui-même sur lequel passe le chemin peut être livré à la culture; la locomotion semble arriver à ce point à la dernière limite du bon marché.

De si précieux résultats ont séduit un propriétaire de houillères. A quatre-vingt lieues de Paris, un chemin d'ex-ploitation de quatre lieues de long va être construit sur ces données. On y combinera les voies relatives avec la pression atmosphérique exercée de la manière dont nous l'avons dé-crite. Nous ne craignons pas d'assurer à l'audacieux indus-triel une complète réussite.

Un dernier mot semble nécessaire pour indiquer toutes les diverses faces sous lesquelles on peut envisager ce nouveau système de traction.

Nous voulons parler de l'emploi de l'air comprimé substitué à celui du vide, emploi auquel, avec des modifications purement de détails, se prêtent les appareils décrits. Lorsque le vide est fait dans la partie postérieure du tube renorceur, celui-ci, poussé par la pression atmosphérique, glisse le long du tube aspirateur que nous avons appelé aussi piston fixe.

La force se compose alors de deux éléments : l'air atmo-sphérique, dont le poids est constant, et la surface de la sec-tion sur laquelle il agit, qui est variable. Ce n'est donc qu'en faisant varier cette section qu'on peut arriver à des forces et par conséquent à des vitesses plus ou moins grandes. On voit qu'ainsi présenté, le problème est bientôt limité par la dé-pense nécessaire par une augmentation de diamètre dans les appareils.

Mais si au contraire, au lieu d'enlever l'air atmosphérique de la conduite, on y introduit de l'air comprimé à une ou plusieurs atmosphères, les pistons fixes, au lieu de faire fonction de tubes aspirateurs, deviennent au contraire de véritables propulseurs dont la puissance repose, dans ce cas, sur deux éléments également variables : la pression du gaz dont on se sert, et la surface de section sur laquelle il agit. On pourra donc dans ce cas avoir une puissance indéfinie, faire varier, suivant les règles économiques que l'on aura à suivre, la pres-sion et le diamètre des tuyaux, agir par exemple avec une grande pression et des petits tuyaux. Cette dernière considéra-tion, qui laisse un immense champ aux hypothèses spécula-tives, nous a paru nécessaire pour indiquer toute l'importance d'une invention appelée à faire une révolution complète dans les chemins de fer, qui datent à peine de quelques années et se trouvent déjà menacés dans leur existence actuelle par des perfectionnements qu'avait prévus, à leur origine, le génie de M. Arago, prédiction qui fut si mal accueillie et que nous voyons s'accomplir sous nos yeux.

Observations Météorologiques

FAITES A L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

SEPTEMBRE. — 1844.

Mois	Hauteur de la température réduite à la température de 0°, en millim.	Températures extrêmes de la journée.		Température moyennes calculées.	Etat du ciel à midi.	Vents à midi.
		Minimum.	Maximum.			
		mm.	mm.			
1	4766,90	10,90	22,25	13,94	Beau ciel, légères vap.	E.
2	4762,88	15,23	23,90	19,57	Beau ciel.	E. N. E.
3	4751,90	12,5	21,4	16,4	Beau.	N. E.
4	4732,56	14,8	22,9	18,5	Nuageux, soleil.	N. E.
5	4752,10	15,1	23,0	17,8	Nuageux et vaporoux.	S. E.
6	4735,27	14,2	21,9	18,1	Très-nuageux.	S. S. E.
7	4756,49	15,9	27,1	20,2	Beau.	S. O.
8	4732,41	15,2	27,8	20,7	Nuageux et vaporoux.	S. O.
9	4734,37	14,5	22,5	18,0	Très-nuageux.	S. O. E.
10	4748,13	16,3	22,0	16,6	Nuageux.	S. O.
11	4738,63	15,0	20,9	16,1	Conver., éclaircies.	E.
12	4738,54	12,0	18,2	14,7	Conver., éclaircies.	N. E.
13	4752,94	12,9	19,8	15,4	Couvert, éclaircies.	S. O.
14	4741,53	12,3	21,0	16,0	Nuageux.	S. S. O.
15	4752,70	14,0	21,5	16,5	Beau.	N. E.
16	4757,52	18,3	25,2	20,4	Couvert.	S.
17	4753,19	16,0	22,1	18,8	Eclaircies, pluie.	O.
18	4735,21	14,4	21,9	17,7	Nuageux.	N.
19	4752,88	12,5	17,0	14,0	Couvert.	N. E.
20	4736,80	7,0	16,7	11,2	Nuageux.	E. N. E.
21	4735,34	11,5	17,0	14,5	Très-nuageux.	N. E.
22	4732,92	10,5	14,5	11,7	Couvert.	N. E.
23	4734,26	9,8	10,7	10,2	Pluie fine.	O. N. O.
24	4754,48	9,5	15,9	12,4	Conver.,	O. S. O.
25	4758,82	9,5	15,0	11,9	Conver.,	N. E.
26	4752,18	8,0	17,0	12,5	Couvert, pluie.	E. N. E.
27	4769,67	8,3	19,5	13,5	Beau ciel.	N. N. E.
28	4756,93	10,0	21,0	14,8	Beau ciel.	N. N. E.
29	4765,15	11,0	15,4	13,2	Couvert, pluie.	N. E.
30	4764,36	9,5	15,8	14,1	Très-nuageux.	E. N. E.
Moyenne.	4756,38	12,0	20,1	15,3	Pluie dans la cour, 9 c. 282	
					Pluie sur la terrasse, 7 c. 908	

Revue des Arts.

CONCOURS POUR LES GRANDS PRIX DE ROME. — ENVOIS DE ROME. — DIORAMA. — GÉOMARA. — PLANS HISTORIQUES EN RELIEF. — RELIURE NOUVELLE.

Chaque année, après le concours pour les grands prix de Rome, on se livre, dans le monde artistique, à une foule de conjectures. On annonce que tel ou tel lauréat donne de ma-

quiques espérances : telle est la phrase consacrée. On déclare que « depuis longtemps le concours n'avait pas été aussi brillant, » etc., etc. Ces louanges inconsidérées produisant souvent les résultats les plus déploraux. L'éloge doit être accompagné du conseil, pour devenir profitable.

Commençons d'abord par féliciter M. Aubert sur le succès qu'il a obtenu, sur son premier grand prix de gravure. Il soutient dignement la réputation de son père, l'excellent graveur de paysage. Il n'a que vingt ans. Élève de MM. Achille Martinet et Paul Desbarroche, il ne manque le burin que depuis dix mois à peine. On sait le sujet proposé. C'est le *Jeune femme jouant de la flûte*. Le dessin de M. Aubert est d'une pureté remarquable; sa taille est délicate, fine et bien sentie. Bien certainement, c'est lui qui a le mieux réussi le bras gauche du fanne, vu en raccourci. — Le second grand prix a été décerné à M. Tourny, âgé de 27 ans, élève de M. Prud'homme. Sans doute les jurés du concours ont voulu encourager M. Tourny, qui est tombé malade en loge, car ni son dessin, ni l'ébauche de la gravure, ne nous paraissent mériter une telle faveur.

Nous avons remarqué d'excellentes qualités dans le travail de M. Collier, exposant sous le n° 7, principalement dans

Nous ne nous étendrons pas longuement sur les ouvrages d'architecture. L'Académie a été fort satisfaite du concours en général, et elle a accordé un premier grand prix à M. Desbuissons; un premier second grand prix à M. Ledru; un deuxième second grand prix à M. Laisné. On voit qu'elle n'a pas été sobre de récompenses ni d'encouragements.

C'est avec raison que plusieurs de nos confrères ont dit que, cette année, le sujet du concours de sculpture aurait été bon pour le concours de peinture, et réciproquement. La *Mort de Priam*, sujet donné pour le premier, prête au mouvement, à l'ampleur dans la composition, à la couleur. Les sculpteurs l'ont généralement traité avec talent; M. Lequesne, qui a obtenu le premier grand prix, a fait preuve d'une énergie et d'une vigueur de ciseau remarquables. Ensemble et détails, tout est convenablement compris et rendu; il y a bien là, dans cette horrible scène, la confusion qui est si parfaitement décrite par Virgile, au second chant de son *Énéide*. Les bas-reliefs de MM. Moreau et Girard ne manquent pas non plus de certaines qualités; celui du premier a représenté une scène touchante plutôt qu'un affreux combat; celui du second a généralement d'excellentes parties, mais les nus sont faiblement traités, le caractère manque dans les figures. L'un des concurrents, M. Galland, avait composé un bas-relief qui a été blâmé par les employés, et qui, ainsi mutilé, aplati, réduit en lambeaux, méritait encore d'être distingué parmi les autres, à cause de la façon large et poétique dont la figure de Priam avait été comprise. Il porte le n° 5. L'A-

cadémie a décidé qu'il lui serait décerné une médaille de bronze, à titre d'encouragement. Quant à M. Thomas,

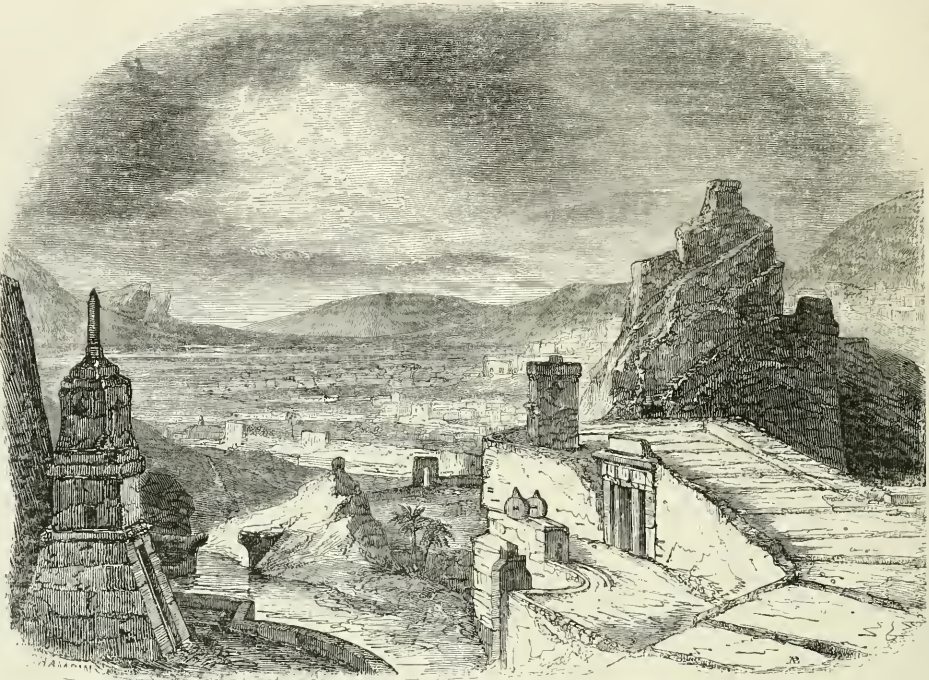
Cincinnatus recevant les députés du sénat, ne pouvait leur inspirer une composition grande et mouvementée. MM. Benouville, Duveau et Barrias, concurrents sous les nos 2, et 53, nous semblaient avoir composé des toiles remarquables. M. Benouville, principalement, possède une couleur brillante, une habileté de pinceau qu'on trouve rarement chez les élèves de l'École des Beaux-Arts; son dessin n'a pas une pureté et une netteté irréprochable, mais il n'a pas non plus de défauts essentiels. M. Duveau est celui qui a le mieux composé son tableau, selon nous. Le cadre est plein, tous les personnages vivent et occupent la scène; on comprend facilement leurs différents rôles, d'après l'expression que le peintre a donnée aux figures. Si la couleur eût été plus chaude, nul doute que M. Duveau n'eût obtenu d'emblée le premier grand prix. M. Barrias a été heureux; l'Académie lui a décerné le premier grand prix. Le second est échu en partage à M. Lenepveu, dont le tableau, assez bien dessiné, pêche sous le rapport de la composition.

L'exposition des envois de Rome intéresse sous tous les rapports les gens qui s'occupent d'art et de l'avenir de nos

jeunes artistes. C'est là que l'on commence à voir s'ils tiennent les promesses qu'ils ont faites le jour où des prix leur ont été décernés, s'ils travaillent toujours, s'ils vont s'enfermer et grandir leur talent en Italie, ou bien seulement rêver dans les places publiques de Rome et sur les bords du Tibre.

C'est avec peine que nous parlerons des envois de peinture, à cause de leur faiblesse. Peut-être le *Christ de M. Pis*, et le *Sabbat de la chapelle Sixtine de M. Hébert*, auraient défrayé l'exposition; mais ces deux artistes sont tombés malades soudainement, et leurs principales œuvres n'ont pu être envoyées. M. Brisset a peint un *Narcisse se mirant dans l'eau*, où la grâce mythologique ne se rencontre guère; nous ne pouvons accepter les coquets détails de sa toile comme compensation au manque d'étude qu'on remarque dans l'ensemble, et à ce que nous appellerons le papillotage de la lumière et de la couleur. M. Brisset, pensionnaire de troisième année, n'est pas en progrès. Nous nous rappelons ses précédents envois, et son *Narcisse* ne les vaut certainement pas. Que dire du *Pâtre*, de M. Biennoury? Ce que nous préférons dans sa toile, c'est le chien, couché aux pieds de son maître, et qui est assez délicatement dessiné et peint. Le même reproche doit être adressé à M. Leboy pour son *Saul*. Sous prétexte de sévérité et de gravité biblique, M. Leboy nous représente un colosse, ou à peu près, dont le regard ferait trembler l'univers. Il y a un talent véritable de couleur dans cette œuvre, mais, en général, il y a exagération de formes; on peut mettre

le *Saul* de M. Leboy et le *Pâtre* de M. Biennoury sur la même ligne. Un paysage de M. Lanoue, *Vue prise à Capri*, renferme d'excellentes parties, et serait fort beau si l'on y trouvait plus d'air et plus de lumière.



Vue de la ville d'Bénéoch. — Le tableau du Déluge, par M. Bouton (Diorama.)



(Premier prix de sculpture remporté par M. Lequesne.)

me inexpérience que l'âge de son auteur explique facilement.

Le sujet de la *Mort de Priam* eût convenu aux peintres, ainsi que nous venons de le dire; celui qu'on leur a donné,



Premier prix de peinture. — Tableau de M. Barrias.



Second prix de peinture. — Tableau de M. Lepeveu.

Quant aux envois de sculpture, on a lieu d'être plus satisfait; certaines œuvres, même, méritent d'être distinguées.

La sculpture a les honneurs de cette petite exposition, et cela de l'avis unanime. En premier lieu, citons le délicieux groupe en marbre l'Amour et Psyché, de M. Cavellier, copie de l'antique, reproduction heureuse d'un chef-d'œuvre. La pose de l'Amour est d'une volupté extraordinaire, celle de Psyché une grâce enchanteresse. Que M. Cavellier continue à travailler comme il l'a fait dans cette première année, et nous compterons bientôt un bon sculpteur de plus. Après lui, par ordre de mérite, vient M. Gruyère, pensionnaire de troisième année, dont le Chactas ne nous plaît que médiocrement, soit pour la trivialité de sa pose, soit pour la laideur des traits du héros sauvage. Le petit groupe du dernier des Machabées, par M. Gruyère, est fort bien composé, et le bras gauche de la mère était plus court, cet ouvrage atteindrait la perfection. Les envois de M. Diebolt sont nombreux; à défaut de la qualité, il nous donne la quantité. Son Sophocle n'a point d'expression, et nous n'y voyons qu'une pâle et incomplète copie d'un admirable modèle. Sa Famille chrétienne pêche aussi par l'expression. Sa Tête de femme, en plâtre, est son meilleur ouvrage; elle a de la vie, de la physionomie, un caractère bien appréciable. Le Combat, de M. Wanthier, est un essai qui se rapproche beaucoup du bas-relief, et où l'auteur s'est attaché à reproduire autant que possible la forme antique, de même que M. Godde, dans son Briséis, s'est attaché à en reproduire les détails. Ces deux envois sont également remarquables; le second, surtout, dénote chez son auteur des études aussi profondes que consciencieuses.

Somme toute, et en n'oubliant pas de mentionner le buste de l'Autonomie, d'après l'antique, par M. Vilain, MM. les sculpteurs pensionnaires se sont distingués.

Les architectes ont envoyé beaucoup d'études et beaucoup de dessins des antiquités romaines, mais point de travaux complets. Les gravures ont plus de mérite que gravé; leur envoi n'est pas considérable, et ne mérite guère l'attention, si ce n'est le portrait d'Andrea del Sarte, par M. Saint-Eve. Cette gravure, la seule qui ait frappé nos regards, — vise à l'effet; il y manque de la netteté et de la finesse, mais, en revanche, la tête d'Andrea est bien comprise.

Nous avons déjà, dans deux de nos précédents numéros, engagé tous nos abonnés de Paris à aller admirer au Diorama le beau, ou plutôt les beaux tableaux représentant les différentes phases du Déluge; aujourd'hui, nous sommes assez heureux pour leur montrer la première scène de ce grand drame. C'est la ville d'Henoch: le temps commence à se couvrir de nuages sombres et menaçants, mais les habitants ne se doutent pas encore des terribles résultats de l'orage qui va éclater. Ce tableau, dont l'exécution est aussi remarquable que la composition, fut le plus grand honneur à M. Bouton. La foule partage entièrement notre opinion, car depuis le jour où le Déluge a été

exposé pour la première fois, elle assiège les portes et remplit la vaste enceinte du Diorama.

au sommet, sur un palier arrondi, vous vous trouvez placé, comme par enchantement, au centre du monde, du globe terrestre (Géorama). Le globe a près de 50 mètres de circonférence. D'un coup d'œil, vous embrassez les quatre parties du monde, vous contemplez les mers glaciales, bleues et blanches; les oasis et les forêts vertes, les volcans représentés par des points rouges et hummeux. En un instant, vous êtes transporté du détroit de Bering à la Nouvelle-Zélande, ou du Labrador aux îles de l'Océanie.

Des cours ont été établis au Géorama des Champs-Élysées. Cela devait être, car cette exhibition est à la fois une chose de science et un objet d'art.

Du Géorama de M. Guerin aux Plans historiques en relief de M. Foutley, la distance est peu éloignée. En remontant l'avenue des Champs-Élysées jusqu'à la rue de Marbeuf, on se trouve devant une maison assez peu apparente, faisant l'encoignure de la rue et de la chaussée. C'est là la seconde curiosité d'art dont nous parlions tout à l'heure.

On nous avait vanté l'Exposition des Plans historiques en relief de M. Foutley. Nous lui avons rendu visite, et, avouons-le, nous avons été agréablement surpris. Il est difficile, en effet, de se figurer ce que sont les Plans historiques en relief. Jamais, jusqu'alors, on n'avait poussé aussi loin la patience. Un des plans, représentant la grande revue du roi et la distribution des drapeaux à la garde nationale au Champ-de-Mars, le 20 août 1850, comprend quarante-cinq mille petits bonhommes, comme tiraient les enfants, des militaires manœuvrants et des spectateurs.

Nous ne terminerons pas cette revue sans parler de la magnifique reliure de missel que vient de faire exécuter la maison Gruel, rue Royale-Saint-Honoré. Le dessinateur de ce petit chef-d'œuvre est M. Rossignoux. La reliure, toute en bois sculpté, représente Jésus-Christ descendu de la croix. Le travail est d'une finesse et d'une délicatesse extrêmes. Les deux fermoirs sont sculptés dans le genre rosace; sur le dos du missel, aussi sculpté, on remarque le mot missale et le chiffre du Christ. Le livre est très-solennellement noué sur charnières en cuivre. Jamais on n'avait poussé si loin l'art de la reliure.

Une autre reliure a encore attiré nos regards dans la visite que nous avons faite à la maison Gruel. C'est un livre d'heures, exécuté pour la reine d'Espagne, Marie-Christine. Le fond de la reliure est en velours bleu d'azur, avec des ornements d'or et de perles fines. Le livre est entouré d'un voile de dentelle semé de lis d'or.

Rien de plus frais, de plus gracieux que les reliures de la maison Gruel; nous citerons encore un livre d'heures ayant d'un côté un bas-relief représentant le Crucifixion, de l'autre côté la Résurrection, en bronze fondu et exécuté d'après les vieux Albert Dürer. Les ouvriers qui ont accompli ces ouvrages sont de véritables artistes. C'est un honneur mérité que nous sommes heureux de pouvoir leur rendre.



Reliure de Missel exécutée par M. Gruel.

Le Géorama de M. Ch.-A. Guerin, situé aux Champs-Élysées, dans le carré Ledoyen, mérite aussi une visite. Vous montez un escalier léger et à vis, et quand vous êtes parvenu

Bulletin bibliographique.

Evénements de 1814. — Bataille de Paris. — Lettres du roi Joseph à l'empereur, et de l'empereur au roi Joseph, précédées et suivies de notes historiques, par un officier attaché à l'état-major du roi Joseph. — Paris, Pautin, 1814, in-8°.

Nous n'avons pas encore entrepris nos lecteurs d'un ouvrage dont la publication a commencé : V'histoire des deux Restaurations, par M. Ach. de Vaulabelle. Nous attendons, pour parler de ce livre, sur lequel s'est déjà portée l'attention publique, que l'auteur soit entre plus avancé dans son sujet. Son premier ouvrage nous a montré un écrivain sérieux et expérimenté, dans les négociations, les efforts et les nuances diplomatiques, depuis la mort de Louis XVI jusqu'à l'empire, et conduit le lecteur jusqu'à l'abdication de Fontainebleau. Le second, qui est annoncé pour le mois prochain, devra comprendre la première restauration. Nous nous limiterons alors à l'examen de ces deux premiers tomes, qui formeront le tiers de ce travail.

Le premier volume de M. de Vaulabelle avait déjà paru, le National lui avait déjà consacré un premier article, quand le mot du frère aîné de Napoléon fut annoncé. Le National, poursuivait son examen de l'histoire des Deux Restaurations, donna alors les pages de ce livre consacrées à la capitulation de Paris, et au rôle que joua le roi Joseph dans les événements qui précèdent et suivent la chute de Napoléon. Les récits étaient sévères. Là durent ce malheur. Les auteurs, qui se voyaient dans un volage, ne demandent sans doute à être corrigés, nous en avons transcrit le titre en tête de cet article pour lui donner plus de poids et de vérité. Un avant-propos annonce que c'est une réponse à M. de Vaulabelle; toutefois, il ne faut pas oublier que les assertions de celui-ci reposent, pour la plupart, sur des accusations anonymes qu'on avait déjà portées le jour de Rovigo et d'autres acteurs de ces événements dans leurs Mémoires.

M. de Vaulabelle dit qu'on n'a pas usé de tous les moyens d'armement qu'on pouvait avoir. M. de Rovigo dit, dans ses Mémoires, L. VII, p. 11 : « Il y avait plus d'un mois que la garde nationale demandait avec instance qu'on lui délivrât des fusils, au lieu de ces pièces ridicules avec lesquelles on pouvait en grande partie se procurer non obtenu. J'en eus écrit à l'empereur, qui n'avait pas répondu; à Vous me faites une demande ridicule; l'arsenal est plein de fusils, il lui faut les utiliser.»

M. de Vaulabelle dit qu'on n'a pas tiré parti des troupes qu'on pouvait rassembler. M. de Rovigo avait dit avant lui, L. VII, p. 109 et 170 de ses Mémoires : « L'empereur arriva à Orléans, et demanda sans cesse que l'on eût rassemble plus de soldats que nous n'en avions. Je faisais de bien tristes réflexions en voyant la ville d'Orléans pleine de troupes; nous en avions à moitié encore bien davantage à Blois, où s'étaient successivement retirées les dépôts qui étaient à Versailles et à Chartres, et ainsi que la colonne des troupes de la garde impériale qui accompagnait l'empereur, elle avait repris les dispositions qu'elle avait eues pendant la guerre. Comment tout cela n'avait-il pas été employé aux corps des maréchaux Mortier et Marmont qui défendaient Paris? On ne peut en donner une autre raison, si ce n'est qu'on ne l'avait pas voulu. Ces divers détachements s'élevaient à plus de vingt mille hommes.»

M. de Vaulabelle a déclaré que le roi Joseph eût, contrairement à la majorité du conseil, fait partir l'avis que l'empereur et le roi de Rome devaient quitter Paris, en attendant un ordre de l'empereur, ordre antérieur, dont il n'aurait pas la discussion. M. Meneval avait dit avant M. de Vaulabelle : « L'empereur s'est plait, depuis, que son ordre ait été trop généralement interprété. Il a dit que l'exécution de cet ordre n'était subordonnée aux circonstances, qui avaient changé de puis l'Empire. Toutefois il avait été donné. Il n'est point douteux que la présence de l'impératrice à Paris aurait pu donner à coupables manœuvres, et donner à l'empereur le temps d'arriver au secours de la capitale en prévenant l'ennemi; et le conseil privé l'aurait senti. La regente et son conseil le comprennent.»

M. de Vaulabelle s'est plaint que la garde nationale ait été abandonnée à elle-même. Avant lui encore les fédérés avaient été abandonnés à eux-mêmes. Avant lui encore les fédérés avaient été abandonnés à eux-mêmes. Avant lui encore les fédérés avaient été abandonnés à eux-mêmes. Avant lui encore les fédérés avaient été abandonnés à eux-mêmes. Avant lui encore les fédérés avaient été abandonnés à eux-mêmes. Avant lui encore les fédérés avaient été abandonnés à eux-mêmes.

La publication que nous annonçons a pour but de démontrer que ces accusations sont sans fondement; elle se compose d'une correspondance de Joseph-Napoléon avec l'empereur, jour par jour, souvent heure par heure, depuis le 11 février 1814 jusqu'au jour fatal, le 20 mars. Quelque jugement que l'on porte, après avoir lu ces importants documents, sur la possibilité ou l'impossibilité de combiner les événements déplorable, désastres, qui sont venus ceindre la France, on se sera du moins senti touché par la noblesse des sentiments que le roi Joseph y exprime, par ses conseils à Murat, pour l'arrêter sur le bord de l'abîme.

Dictionnaire Latin-Français; par MM. L. Quicherat et A. Daveluy. — Librairie de L. Haehette, rue Pierre-Sarrasin, 12.

Les premiers dictionnaires classiques avaient été conçus dans une vue étroite et mesquine; on se proposait uniquement de vous faire trouver, à côté l'un de l'autre, les mots équivalents ou correspondants de la langue que vous saviez; de cette façon, un dictionnaire latin semblait à être, en somme, qu'un dictionnaire français retourné, principalement utile pour les scolaires qui sont encore dans les écoles, et pour ceux qui, dans les collèges, se consacrent à un certain perfectionnement de la langue latine à la française, et se soucient de la première que par rapport à la seconde, et tourment de toute façon les mots de celle-là pour les ajuster, tant bien que mal, aux expressions de celle-ci. Aujourd'hui, les bons dictionnaires, considérés comme les archives des langues, sont devenus de plus en plus utiles, et plus utiles encore. Un dictionnaire latin doit être désormais fait au point de vue de la lan-

gue latine; ce n'est plus une sorte de traduction des lexiques français, mais un véritable recensement de l'idôme latin tout entier, pris à ses sources mêmes, et, pour ainsi parler, un inventaire complet dressé de tous les mots, de tous les tours d'une langue déjà morte.

Le travail de MM. L. Quicherat et Daveluy a-t-il été doublé ? Il l'est en fait, car l'on aperçoit la langue latine des lexiques ordinaires et des recueils tout ce qui y avait été introduit de mots forgés à plaisir ou empruntés à la plus basse latinité. « On ne saurait croire, dit le préface, combien de mots donnés par les dictionnaires classiques nous avons dû rejeter, pour nous renfermer strictement dans notre cadre. D'abord nous avons fait disparaître toutes les traductions littérales (et ce sont les philologues modernes, tels que Polybe, Hippocrate, Galien, Dioscoride, Badoe, Erasme, Scaliger, Casanbon, Calpait, etc. Ensuite nous avons retranché les auteurs du septième, du huitième et même du onzième siècle, auxquels Forcellini ou ses nombreux éditeurs ont fait de fréquentes emprunts, tels que Béde, Sisidat, Adhelme, Alcuin, Jean de Salsbourg, etc. » — Il n'en restait plus, nous aussi les grands lexiques sur lesquels s'étaient fondés tous les dictionnaires usuels. MM. Quicherat et Daveluy nous annoncent que leur livre, rédigé, sur un nouveau plan, contient plus de mille cinq cents mots que on ne trouve dans aucun lexique public jusqu'à ce jour. — Les attributions de mots, sont, à peu d'exception près, empruntées à des auteurs de la 14^e décennie; mais il suffit que ces auteurs soient admis par les lexicographes. Les certains ecclésiastiques et les grammairiens ont fourni une grande partie de ces additions.

« Mais le mérite principal du nouveau dictionnaire, au moins sous le rapport de l'utilité, est la méthode de classification adoptée par les auteurs. La description des genres, articles, noms, sont classés, et sont assurément la chose qui est le plus utile; de plus, c'est aussi la partie de notre travail à laquelle nous attachons le plus de prix. L'admirable ouvrage de Forcellini, complet et amélioré à certains égards dans plusieurs éditions successives, a perdu néanmoins sous le rapport de l'ordre. On n'a pas en soin de coordonner l'ordre du texte primitif, l'ordre de l'écriture, des articles importants ne sont pas venus, au hasard. La classification de Freund, quoique plus satisfaisante, ne présente pas assez de subdivisions pour la clarté, et si elle suffit aux besoins de la langue allemande, elle ne répond pas aux besoins de la nôtre. MM. Daveluy et Quicherat ont emprunté à M. Alexandre, le savant auteur du Dictionnaire Grec-Français, l'idée de resumer et de classer, au commencement des grands articles, les différents sens d'un mot, en renvoyant par de simples exemples qui les confirment. Ceux qui se servent des lexiques savent combien de services cette classification, si simple en apparence, a déjà rendus à l'étude de la langue grecque, et si elle ne faut point douter qu'elle ne porte les mêmes fruits pour le latin.

« Les grands dictionnaires ne traduisent pas les exemples qu'ils citent. Ce système, qui est commode et qui abrège beaucoup, ne pouvait convenir à un ouvrage destiné aux classes, à un dictionnaire qui voulait être mis dans les mains des écoliers comme dans celles des maîtres. Seulement, tandis que les anciens lexiques usuels n'étaient proprement qu'une version de la nomenclature française, et, à l'inverse, le français n'est que la traduction, l'interprète et le littérateur, des mots latins correspondants. Nous traduisons toujours, disent les auteurs, souvent même de plusieurs manières, soit que notre langue fournisse deux locutions également avancées, soit qu'une explication littérale devienne nécessaire après un équivalent qui s'éloigne un peu du texte. Nous avons donc une attention sérieuse à cette partie de notre travail; nous nous sommes aidés, au besoin, des meilleurs traductions... »

Le Dictionnaire Latin-Français, fruit de vingt années de travail, sera mis, à côté, par les savants, au premier rang des ouvrages lexicographiques; on peut dire qu'un pareil recueil revêtu, non-seulement à ceux qui étudient la langue latine, mais à la langue latine elle-même, définitivement vivante dans son pays. Nos rappeurs, M. L. Guichard, l'un des auteurs, a déjà établi sa réputation de latiniste et d'érudit, excellent Thésaurus, le seul emploi de souvenirs dans les classes. La part qu'il a prise dans le nouveau lexique ajoutera encore à cette grande réputation; et nous ne doutons point que la seule autorité de son nom et de celui de son savant collaborateur ne suffise à attirer l'attention de nos classes, et à leur offrir des dictionnaires définitifs, incomplets, fanfreluches d'éducation que les écoles apprennent de bon heur à maîtriser, et dont les maîtres reçoivent justement la récompense.

Catiline romantique; par C.-E. GUICHARD. — Paris, 1844. Fillet, éditeur, Maison-Dorée.

Pourquoi l'ouvrage de M. Guichard n'a pas été jugé à propos de nous l'apprendre, et nous n'avons pas pu le devenir. Malgré l'absence affective de son titre, cet ouvrage mérite les éloges et les encouragements de la critique; c'est une tentative incomplète sans doute, mais souvent heureuse, et toujours noble, dans un genre d'opinion beaucoup trop négligé depuis longtemps.

Romantisme ou classique. Catiline donne son nom à l'œuvre de M. Guichard jure que l'œuvre principale. L'auteur a cherché à rendre son œuvre un véritable tableau, une œuvre de faits et de paroles, dialogue, mais non destinée au théâtre, cette conjuration fameuse que Salluste a peinte avec tant d'art, et que tout récemment encore M. Prosper Mérimée a essayé d'expliquer et s'est proposé de nous montrer les Romains de cette époque, esclaves, hommes, chevaliers et sénateurs, marchant sur leurs pieds, tels qu'ils étaient réellement. Il a cherché à reproduire leur langage, et ce but, il l'a atteint en partie. L'art littéraire est si rarement cultivé, qu'échoue tout à fait, un certain à le droit d'être fier de son travail quand il donne à ses contemporains un exemple aussi utile et aussi honorable.

Analysé Catiline romantique, ce serait raconter l'histoire entière de la conspiration de Catiline. Le premier acte commença à Rome, dans une rue, où des citoyens se demandent s'ils doivent présenter Ciceron au Catilina pour le consulat; le cinquième se termine en Estrurie, sur le champ de bataille où meurt Catiline. Entre les deux scènes, le lecteur assiste à tous les épisodes importants de la conspiration, à la nomination de Ciceron à la conjuration de Catiline et des événements qui suivent, à leur projection par Fillette, la source du sentent l'élégance et l'habileté du chevalier du triomphe de l'auteur du patriotisme, la trahison des Allobroges, la fuite de Catiline, l'arrestation et l'exécution de Lentulus et de Cethegus. Aussi, pour l'événement, trop généralement se pressent-ils dans cette étroite enceinte de cinq actes. Au lieu de tableaux et de

portraits, M. Guichard ne nous montre que des esquisses à peine ébauchées, mais traces pourtant d'une main nette et vigoureuse...

Pour donner une idée de la manière de M. Guichard, nous citerons les fragments suivants de la seconde scène du cinquième acte. Catiline dort enveloppé dans un manteau de guerre. Fulvius entre en soulevant un coin de la tente.

FULVIVUS. — Ses sens n'ont pas encore secoué le linceul de plomb de la fatigue. (Trois spectres sanglants se présentent devant Catiline, se penchent sur son lit et lui montrent la terre.)

CATILINA, endormi. — Loïn de moi, ombres sanglantes... Quoi! le fer n'avait-il pas ouvert à l'âme une assez large voie?... (Les spectres disparaissent. Il se lève en sursaut.) Qui va là?

FULVIVUS, s'approchant. — C'est moi, général.

CATILINA. — Ah! Fulvius, c'est ce maudit frère qui m'a trahi... J'ai doré en disciple d'Épicure.

FULVIVUS. — Cette pluie écarte qui précède le jour permet à peine de voir dans la plaine.

CATILINA. — N'y a-t-il aucune nouvelle de Rome?

FULVIVUS. — Aucune encore.

CATILINA, absorbé par l'impression de son rêve. — Je les ai bien reconnus, avec leurs plaies encore sanglantes, mon frère, mon fils, Marcus, Marcus... Pourquoi leur doigt montrait-ils la terre? Ahn, crois-tu aux pressages qui nous viennent par les songes?

FULVIVUS. — L'imagination, dans ses jeux bizarres, est incompréhensible, et c'est souvent de chercher la signification, parce que durant le sommeil elle a créé de vaines fantômes et animé nos desirs ou nos craintes.

CATILINA. — Eh bien! moi, plus je m'examine, sondant le mystère de la nature, plus je tombe dans de étranges perplexités. Ou est la limite de l'âme humaine? La terre et le ciel sont sa proie. Voici la barrière que le raisonnement, ce vicierail glace qui détruit tout, ne saurait franchir. Ou s'arrêtera dans son vol cette pensée alerte comme la flamme, et s'échappera, fugitive? Quel esprit, ne d'une combinaison de la matière, saura jamais le secret de cette énigme? Si nous sommes des êtres finis, des choses limitées entre le berceau et la tombe, à quoi bon cette vie promise aux esprits de la mort, semblable à un rêve porté sur les ailes de la nuit qui dissipe le premier rayon du jour? Quoi! ces desirs insatiables, ces passions de feu, cette sagesse anéantie avec effort, cette imagination un ressort infini, un instant de cette existence! N'est-ce qu'un hasard, se gager aux dieux par les hauteurs de la pensée, par la vertu ou la volonté, et puis, se confondre avec les vils éléments!... Miserable destinée!... Le dernier lot de l'homme, c'est le néant!... le néant logique des sens bornés et horreur de l'esprit infini!

FULVIVUS. — Pourquoi se préoccuper de ces problèmes sans solution?

CATILINA. — Tu n'as donc jamais pensé dans les heures d'oubli?

FULVIVUS. — L'ennui, je l'endors avec le vin.

CATILINA. — Tu n'as donc jamais appelé de tes vœux ardents les mortels d'agrandir une félicité sans durée, de rendre éternelle cette volupté d'un instant qui brille à nos yeux plus fugitive que l'éclair?

FULVIVUS. — Le bonheur... je l'ai connu.

CATILINA. — Tu l'as connu parfait, durable, sans nuages?

FULVIVUS. — Oui, tel que tu le dis.

CATILINA. — Tu l'as connu brute, ou tu tiens; car tel est la misère de l'homme perfectionne par la civilisation; les plaisirs bornés des sens le dégoûtent, et ceux de l'âme l'élèvent à une grandeur qui fait son tourment. Qu'est-ce que la gloire? appas des yeux! le sort que le souffle du vent emmène d'un soir! Combien de temps la folie du sang peut-elle aller à l'esprit et résister fatal? Finit! Oui, pour celui qui ne repose pas sa pensée dans les croyances des hommes, l'âme qui est une éternité et l'imagination un fleau.

FULVIVUS. — Et si je crois aux dieux?...

CATILINA. — Ne meis pas! Un cerveau privé d'idées ne s'est jamais élevé jusque-là, ou la croyance n'est qu'une fleur fugitive, que l'effort éphémère des factes dans la raison. Dis-moi, si tu crois aux dieux, à travers de ces rêves, de la justice et du monde? verrait-on la force brutale érigée en loi suprême? Non, non; ne me dis pas cela; car s'il était des dieux, ils voudraient récompenser et punir, et alors, quelle affreuse destinée serait la mienne!

(Un héraut apporte à Catiline la tête de Lentulus, et lui annonce la mort de ses amis. Pour autre réponse, il fait renverser les croix, afin que le prêt soit égal pour tous.)

FULVIVUS. — Trois légions viennent de passer à Fontainebleau.

CATILINA. — Nous combattrons avec la peste.

FULVIVUS. — Aux premiers sons de la trompette, tous les Étrusques ont fui comme des moutons.

CATILINA. — Ils m'ont mieux été tendus qu'épargnés. Où sont nos jeunes patriciens?

FULVIVUS. — Aux premiers rangs.

CATILINA, à Mallius. — Que du moins on dise de nous: Ils sont morts en héros; et que notre trophée glorieux efface les souffrances de notre vie.

MALLIUS. — Tu as refusé d'attaquer quand je te le disais. A présent, tu veux livrer la bataille avec une poignée de bandits indisciplinés, et lorsque nous sommes pris entre deux armées ennemies.

CATILINA. — Que prétends-tu faire?

MALLIUS. — Gagner les montagnes, essayer la retraite sur la gauche.

CATILINA. — Fuir?

MALLIUS. — Puisque tout change de vaincre est perdue...

CATILINA. — Ah! lâche résolution! Eh! que ferions-nous de ces jours vus à la vengeance des lois? Comment! la vie, dans la splendeur de la prospérité, nous a traversés vingt fois! les et mécontents d'elle, et aujourd'hui, avec l'esclavage et la honte pour tout espoir, nous cherchons à vivre pour conserver un seul instant de la vie, à travers de ces rêves, de la justice et des trompettes! Entendez-vous ce signal? Rejoignez-vous, vous qui aimez ces jeux vains, où, sur la terre jonchée d'une moisson humaine, un étincelle de sanglants lauriers. (Il prend son épée et son casque.) Annonçai, qui lui présente des perils dignes de son courage, vous allez voir si Catiline eût été lui-même digne de l'empire.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

GRANDES CHASSES DE HOMBOURG

(Près de Francfort-sur-le-Mein.)

Le CASINO DE HOMBOURG est le seul établissement des bords du Rhin ouvert toute l'année. Le grand nombre de voyageurs d'été qui y ont fait relever des logements, et le luxe des préparatifs de l'administration, annoncent une saison d'hiver plus brillante que jamais.

Les étrangers reçoivent des permis pour les **GRANDES CHASSES** qui ont lieu deux fois la semaine dans **20,000 HECTARES**, TANT EN PLAINES QU'EN FORÊTS, dans lesquelles abondent le gros et le petit gibier.

BALS, CONCERTS, FÊTES DE TOUS GENRES.

ROULETTE et **TRENTE-ET-QUARANTE**, depuis onze heures du matin jusqu'à onze du soir.

Salons pour les **JEUX DE COMMERCE.**

SALLE DE CONCERT, SALON DE CONVERSATION.

CASINO, décoré par les principaux artistes d'Italie.

CABINET DE LECTURE, avec les Journaux, Revues et Publications périodiques de l'Europe (LECTURES GRATIS).

CAFÉ RESTAURANT, TABLE D'HÔTE à LA FRANÇAISE, tous les jours à 5 heures.

La **VILLE DE HOMBOURG** est remplie de **NOMBREUX HOTELS** et d'**APPARTEMENTS MEUBLÉS** avec le **LUXE** et le **CONFORTABLE** de LONDRES et de PARIS, à des **PRIX TRÈS MODÉRÉS.**

Près de 100,000 Voyageurs ont visité Hombourg cette année.

Toutes les heures, des **VOITURES** partent de **FRANCFORT** pour **HOMBOURG**, et vice versa. Le trajet entre ces deux villes se fait en **UNE HEURE UN QUART**. — On se rend de **PARIS A HOMBOURG** en **42 HEURES**, par **MAYENCE** et **FRANCFORT**. — **DEUX HEURES UN QUART** suffisent pour aller de **HOMBOURG** à **MAYENCE**.

PRIX FIXE.

MARIO, TAILLEUR,
RUE VIVIENNE, 13.

A FRANKLIN. — Grâce à son atelier à l'anglaise, la maison Franklin peut, au besoin, livrer en vingt-quatre heures un habillement complet, dont la modicité du prix (40 fr. comptant au lieu de 180) n'exclut en rien la perfection.

A LONDRES.

CATHEDRAL HOTEL ST-PAUL'S CHURCH YARD, 48. — W. B. SUR prévient MM. les voyageurs qu'ils trouveront dans cet hôtel des chambres particulières fraîchement meublées et décorées, à des prix très-modérés. Salon de société, café, journaux anglais et étrangers. Diners à 1 s. 6 d. et 2 s. Vins et liqueurs de première qualité; punch très-renommé. Bains à toute heure.

A PARIS, CHEZ TOUS LES LIBRAIRES.

DEPOT CHEZ M. BOURG, QUAI DE LA MEGISSERIE, 28.

MOTIFS DÉTERMINANTS D'EMBRASSER LA FOI CATHOLIQUE, fondés sur l'efficacité de sa doctrine dans l'intérêt humanitaire et social, et sur des preuves multiples, appréciables par la raison de la divinité de son origine; dédiés aux gens du monde et à la jeunesse intelligente et studieuse; par M. AGAR de BRS. 2 vol. in-18. Prix: 7 fr., et 8 fr. 50 c. par la poste.

SAVON DE GUIMAUVE

BLANCHE, parfumeur, passage Choiseul, 48. — Ce savon blanchit la peau, l'adoucit d'une manière remarquable, et en fait disparaître les taches inévitables. Chaque pain sortant de chez Blanche porte son nom en gros caractères sur l'étiquette afin d'éviter la contrefaçon. — 2 fr. le pain; 5 fr. les 5.

CRÈME D'HÉBÉ pour prévenir et effacer les rides. — 5 fr. le pot.

RUE TABANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, seul successeur des ci-devant Carmes dechassés de la rue de Valenciennes, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. Boyer la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissant la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Ecrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'au n. 14, repeu 14 fois sur la devanure, M. Boyer étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

BREVETS DANS LA GRANDE-BRETAGNE ET L'IRLANDE.

LES INVENTEURS sont informés que toute espèce de renseignements au sujet des brevets et des garanties offertes aux inventions nouvelles dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, peuvent être obtenus **gratis** par lettres affranchies, adressées à ALEX. PRINCE, Office for Patents of Invention, 14, Lincoln's Inn Fields, Londres.

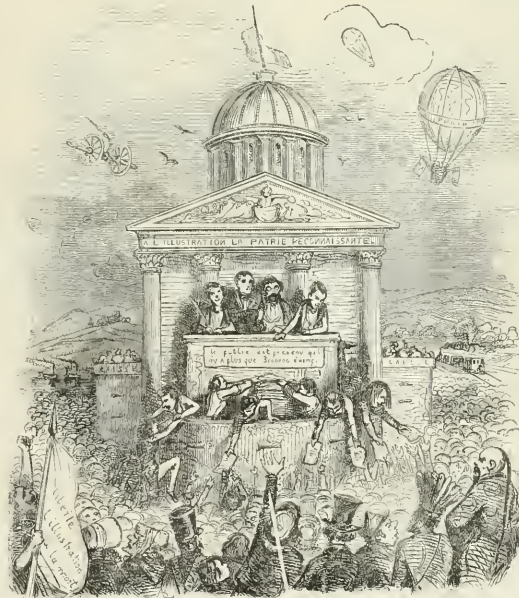
2^e ANNÉE

ALMANACH

1845

DE

L'ILLUSTRATION



La réunion de quatre ou cinq années de L'ALMANACH DE L'ILLUSTRATION devant former un très-beau volume in-4, il a été fait un nouveau tirage de l'année 1844. — Les personnes qui prendront à la fois les deux années ne les payeront que 4 fr. au lieu de 1 fr. 20 c.

52 PAGES

Illustrés

BELLES ET GRANDES

GRAVURES

500 COPIES

50

CENTIMES

PARIS

J.-J. DUBOCHET ET C^e, ÉDITEURS,
RUE RICHELIEU, 60.

PAGNERRE, ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

Modes.



Les modes nous viennent de partout, excepté de Paris : elles viennent des eaux et des bains de mer ; elles viennent des châteaux on l'on est tout au plaisir de la chasse, et de Metz tout au plaisir de la guerre.

potte de crêpe d'Alexandrie et l'ombrelle marquée, se trouvent en compagnie d'un costume Hunanais par, et au milieu d'un groupe de militaires.

Les modes parisiennes, en un mot, sont aussi variées que les uniformes de l'armée; ce qui produit un mélange à la fois bizarre et brillant.

Mais dans ce Paris, abandonné pour la chasse, les eaux et les opérations nectives d'un siège, on s'occupe du retour, on invente, on crée chaque jour des nouveautés d'automne. Et l'abord le paletot de soie légèrement ornée, à grand collet, à manches, et serré à la taille par une cordelière. Puis les pardessus en satin, en velours, bordés de dentelle noire ou de passementerie; et les premières toilettes du soir composées en vue de l'ouverture du Théâtre-Italien.

A ces réunions de la fashion parisienne, les vieux bijoux se retrouvent très-nombreux, à l'on en juge par l'empressement et les recherches dont ils sont l'objet en ce moment. Du reste, c'est une mode charmante. Les vieux bijoux vont bien avec toutes les toilettes; une épingle émail bleu à fleurs et entourage de maracassite peut se porter en grand négligé. Voulez-vous la mettre le soir sur une robe blanche, elle sera délicieuse. Les corques de perles ornées aussi de maracassite, peuvent rivaliser d'élegance avec les brillants. Les montres ainsi entourées avec chapeleine, les bagues, les petites épingles pour cravates d'hommes, les bracelets, surtout la maracassite est à sa place. Mais ce qui annonce, plus que tout ce qu'on pourrait dire, la vogue de ces bijoux, c'est le nombre toujours croissant des maisons qui en font le commerce; maintenant, tout bijoutier en renom est muni assorti de ces charmantes antiquités qu'un marchand de curiosités lui-même. On peut dire que cette mode a été apportée comme complément indispensable à nos robes à tailles longues et à pointes.

Les ameublements ont de même subi cette loi de l'harmonie : sous l'Empire, on portait des costumes grecs; les appartements d'alors étaient une imitation du Grec et du Romain. Plus tard, sous la Restauration, les tailles s'allongèrent un peu, mais toutes soumises aux manches à gigot, aux robes courtes, aux colliers à la girafe; les meubles n'avaient pas d'élegance et n'avaient aucun caractère.

Après la révolution de Juillet, le costume fut en voie de progrès, l'influence des arts se fit sentir dans les modes; les femmes cherchèrent dans les costumes anciens des idées pour le costume moderne; elles empruntèrent, dans les miracles créés par le renaissance, dans les gracieuses fantaisies du siècle de Louis XV, dans tous les temps, à tous les siècles. L'ameublement suivit tout naturellement la même route, et nous eûmes des salles à manger moyen âge, des salons dorés imités du grand siècle de Louis XIV, des chambres à coucher et des boudoirs Pompadour. Puis, pour n'être pas toujours imitatrice, notre époque a créé ses bons et confortables meubles pittoresques, au main et l'œil cherchent vainement la trace d'un corps solide, ces meubles et donc fantaisies, dont la vue seule inspire l'amour du coin du feu et du feu allumé.



Vous croyez peut-être que dans cette ville les femmes ont adopté uniquement l'amazone à basque fermée par de gros boutons en passementerie ouvrage, costume sévère et de circonstance? Non pas, vraiment! L'amazone s'y trouve bien, en effet, le matin, un jour de froid on de course à cheval, mais viennent un rayon de soleil, et la robe de soie, l'écharpe algérienne, la ca-

Correspondance.

A. M. M., à Chillon-sur-Saône. — Il n'était pas neuf il y a vingt ans.

A. M. E. de B., à Blois. — C'est un beau talent; mais les Pyramides d'Egypte en ont donné un bien plus bel exemple.

A. M. H., à Lazarets. — Vos communications nous seront agréables; mais remarquez, monsieur, que l'Illustration a peine à suffire aux faits et aux événements contemporains.

A. un anonyme. — Vous êtes obligant et sévère à la fois; nous vous savons gre de vos compliments et de vos conseils. Nous tiendrons grand compte de rensei. Nous n'y avons jamais donné lieu avec intention. Convenez que ceux auxquels vous vous intéressez, sont moins réservés que nous; ceci est un rapide rochement et point une excuse.

A. M. B., à Ylliefrancho. — L'auteur de nos comptes rendus

de l'exposition étant absent de Paris, nous ne pouvons vous satisfaire.

A. M. J. D., à Gand. — Nous avons reçu, monsieur, votre lettre et l'article qui l'accompagne. La mode-lie ne nous permet pas de publier cet article; mais elle nous remerciera de vous remercier pour la bonne opinion que vous avez de notre entreprise, et pour les encouragements que vous donnez à nos efforts.

A. M. M., à Genève. — En y réfléchissant, monsieur, vous jugerez que la chose est impossible. Ce n'est pas seulement par volume ou par semaine, mais par mois qu'il faudrait compléter chaque matière, car les abonnements datent du commencement de chaque mois et, par conséquent, ils doivent souvent enjauber d'un volume sur le volume suivant.

Échecs.

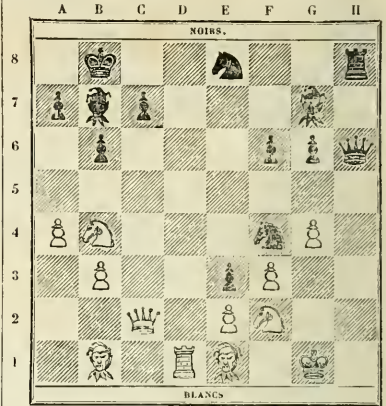
SOLUTION DU PROBLÈME N° 12, CONTENU DANS LA 79^e LIVRAISON.

Le Pion fait deux pas = et le Cavalier blanc De la Tour de son Roi prend le sixième rang = Le Noir s'est encuré du coin de la Tour elle; = Pour qu'il n'en sorte plus, le Cavalier fidèle, Devant le Pion noir, sur sa ligne se meut; = L'Adversaire à son tour, hélas! fait ce qu'il peut. = L'Événier blanc retourne à sa dernière place, = Et quand, simple soldat, le Pion se déplace, = Le même Cavalier, redoutable, hardi, Au cinquième du Fou de son prince a bondi; = Pour échapper alors, le Noir n'a qu'une case, Il y court, mais en vain! = Ce Cavalier l'écrase, = Et par ce coup savant dont ce chef est témoin Il dit au Roi des noirs: tu n'iras pas plus loin!

JULES DEPHILLY.

N° 15.

LES BLANCS FONT MAT EN NEUF COUPS.



(La solution à un prochain numéro.)

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Qui ne sait compter aux maux qu'il a souffertis.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostiaï-Dvor, 22. — F. BELLARD et Co, éditeurs de la Revue étrangère, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, libraires.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE et Co, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



C. MARVILLE D.

APPREUVE L. E. LOR. SC.

Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N^o 86. VOL. IV. — SAMEDI 19 OCTOBRE 1844.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dep. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 33 f.
 — l'Étranger. — 40 f. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Voyage du Roi en Angleterre. Insignes de l'ordre de la Jarretière; Réception du roi Louis-Philippe par la reine Victoria. — Courrier de Paris. — Histoire de la senaute. Vue du Palais Royal de Stockholm; Couronnement du roi Oscar 1^{er}; Portraits du Roi et de la Reine de Suède. — Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre; Roman par A. Aubert, Chapitre XIV. (Suite.) Une Gravure; par Bertall. — Commerce et Industrie du Lait à Paris. Une Gravure. — La Tour et le Parc du château de Windsor. — Chronique Musicale. — Les Taillemans; Nouvelle par F. d'Olivet. (3^e partie.) — Mon Voyage à Windsor. Deux Vues du château de Windsor. — Les Fumeurs. (5^e série.) Quatre Gravures par Gavarni. — Bulletin Bibliographique. — Annonces. — Allégorie du Mois d'Octobre. Une Gravure. — Jeu d'Échecs. Deux Gravures. — Correspondance. — Rébus.

Voyage du roi en Angleterre.

Nous avons, dans notre premier et rapide bulletin, conduit le roi et sa suite jusqu'au perron du château de Windsor.

Insignes de l'ordre de la Jarretière.



(Jarretière.)



(Collier.)



(Médaille)



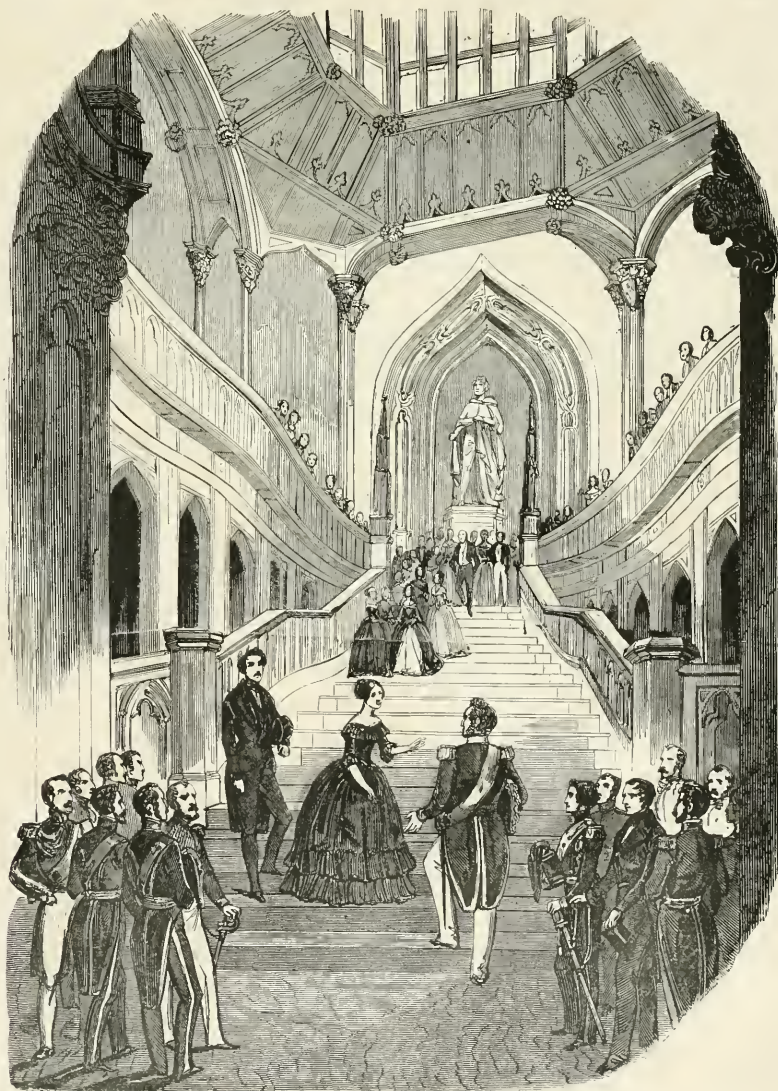
(Robe.)



(Toque.)



(Chapéron.)



Réception du roi Louis-Philippe par la reine Victoria au bas du grand escalier de Windsor, le mardi 8 octobre 1844.

Nous avons aujourd'hui à rendre compte de l'accueil qui a été fait à l'auguste visiteur, des fêtes et des cérémonies qui se sont succédé pendant son séjour, de sa séparation de la reine et enfin de son retour. Mais n'attendons pas un instant de plus pour adresser nos remerciements au personnage de la suite du roi dont le crayon et les notes nous ont mis à même de reproduire les scènes principales et les détails les plus intéressants de cette royale visite.

Le mardi 8, à deux heures dix minutes, le roi Louis-Philippe arriva dans un château royal. Dès que les canons placés dans le parc eurent annoncé l'approche des voitures, la reine Victoria, accompagnée de ses dames d'honneur, de la comtesse de Welling, et de son fils, le comte de Arberthorpe, le comte de Liverpool, sir Robert Peel, d'autres grands fonctionnaires et grands dignitaires, la plupart portant l'uniforme de Windsor; la duchesse de Kent était également présente; elle était en grand deuil ainsi bien que la reine et que toutes les dames de la cour. La reine s'avança tête nue jusqu'à la portière de la voiture pour souhaiter la bienvenue à son hôte, qui descendit rapidement suivi du duc de Montpensier, de MM. Guizot et de Mackay et des autres personnes que nous aurons occasion de nommer plus loin. Toutes celles-ci portaient le costume de cour français. Le roi se serré avec effusion la main que lui offrait la reine d'Angleterre, puis s'embrassa Sa Majesté. Le roi et la reine sont alors retournés dans le grand vestibule, où Louis-Philippe a salué les personnages présents, puis les deux souverains ont monté le grand escalier en causant familièrement, suivis de la duchesse de Kent, du duc de Montpensier et de toute la cour.

Arrivé au haut de l'escalier, le cortège, après avoir passé par la salle d'attente, s'est arrêté dans le grand salon du roi, dont nous avons déjà donné la description. Plusieurs présentations y ont été faites au monarque voyageur, et la reine Victoria s'est retirée dans ses appartements particuliers. Une demi-heure après, LL. MM. se sont réunies au goûter, où n'ont été admis que le duc de Montpensier, le prince Albert et la duchesse de Kent. Après ce repas, le roi, la reine et le prince Albert se sont promènes quelque temps sur la terrasse du château, puis le roi, conduit par le mari de la reine, a visité cette magnifique résidence.

Le dîner a eu lieu à sept heures du soir. Il y avait vingt-quatre couverts. Le roi était placé entre la reine et la duchesse de Kent. La reine portait les insignes de la Jarretière; S. M. Louis-Philippe, le grand croix de la Légion d'honneur. — Au dessert, et avant que, suivant l'usage anglais, la reine se retirât avec les dames, lord Liverpool, grand maître de la maison, s'est levé et a porté la suite du roi. — Après le dîner il a été fait hommage de l'albion que nous avons décrit dans notre précédent numéro, et pendant qu'on l'examinait avec curiosité, un archevêque, qui avait déjà joué pendant le dîner, a exécuté de nouveau des airs que les journaux anglais appellent nos airs nationaux, ce qui ne veut pas dire *l'anglais* et *la Parisienne*, mais des airs empruntés à *Deserteur*, à *Richard Cœur-de-Lion*, à *l'Iphigénie en Aulide*. Les enfants royaux d'Angleterre ont été présentés à Louis-Philippe, qui a remis au prince de Galles un fusil qui n'est pas celui dont nous avons parlé il y a huit jours, mais un fusil d'un mètre de hauteur, à un seul coup, incrusté d'acier, d'argent et d'or, pièce remarquable, exécutée en treize jours seulement, par M. Caron.

Le mercredi 9, le roi a déjeuné dans ses appartements, et immédiatement après a reçu la visite de la reine et du prince Albert. Les troupes stationnées dans les casernes sont entrées dans le parc pour manœuvrer et être passées en revue. Elles ont fait l'exercice à feu. Des personnes de la suite du roi y ont seules assisté; pendant ce temps, Louis-Philippe a examiné les objets d'art qui ornent et embellissent le palais. Après le goûter, on a visité les jardins, puis on s'est rendu à la chapelle Saint-George, où LL. MM. ont été reçues par le doyen et le chapitre, et les salles de réception ont été ornées d'un portrait en pied d'Edouard III, fondateur de l'ordre de la Jarretière. Sa longue épée de combat, qui est suspendue à son portrait, a excité la curiosité du roi, qui a voulu prendre dans ses mains cette arme très-lourde et de près de sept pieds de long. L'orgue jouait pendant ce temps-là un *Te Deum*, composé par le prince Albert. — Le duc de Montpensier était parti dès le matin, par le chemin de fer de Great-Western, pour aller faire une pointe à Londres et visiter quelques-uns des monuments de cette capitale. Le prince était de retour pour le dîner.

A sept heures la table était dressée dans la salle Saint-George, dont les murs sont ornés de bonniers et des insignes des chevaliers de l'ordre de la Jarretière depuis l'institution. Le service était de vaisselle d'or. A chaque bout de la salle on avait élevé de grands buffets contenant un choix des morceaux les plus précieux d'orfèvrerie du trésor de la reine, tous remarquables par leur exécution, leur antiquité ou leur intérêt historique. A la table royale se sont assis les plus grands noms et les plus hauts fonctionnaires de l'Angleterre. Quant à la France elle y était représentée par M. Guizot, l'amiral de Mackay, le comte de Jarnac, le général Athalin, le général de Ruzinsky, le colonel Dumay, le comte de Chabannes, le colonel Thierry, le baron Fay, le capitaine Pellion, le capitaine Page, M. Fonquier, M. Pasquier, M. Herbert, M. Hemeny. — La musique d'insulaires écossais de la garde a exécuté des marches pendant le repas, mais tout le succès a été pour le communisme montagnard de la reine qui a fait plusieurs fois le tour de la sa le en jouant, sur son rustique instrument, des airs plus tri-ques en France. La discordance des sons et l'air consciencieux de l'exécution ont eu, malgré l'étiquette, un succès de feu rare. — La soirée de cette journée a été remplie par un concert donné par la musique particulière de la reine, renforcée des premiers exécutants de Londres.

La journée du jeudi a été remplie par des excursions et des promenades dans la magnifique forêt qui entoure le cha-

teau et dans les environs, notamment à Twickenham, où le roi a longtemps résidé, et où il est maintenant la demeure du comte de Mornington, frère aîné du duc de Wellington. Parties avant onze heures, LL. MM. se sont rendus au palais qui à six heures du soir. Le clair-à-bancs exploré par Louis-Philippe à la reine a servi pour la première fois dans cette journée. — Le duc et la duchesse de Cambridge et le duc et la duchesse de Mecklenbourg-Strelitz, leurs gendres et filles, étaient venus grossir la cour de la reine. — Un luxe non moins grand que celui de la reine a présidé au dîner de ce jour, et Beethoven, Grétry, Meyerbeer, Amber et Mendelssohn-Bartholdy ont fait les frais du concert qui a clos la soirée.

La journée du vendredi a été fort remplie. Dès le matin le roi a reçu dans son cabinet une députation de la corporation municipale de Windsor conduite par le maire, qui, genou en terre, a présenté à Louis-Philippe une adresse dont le greffier de la ville venait de donner lecture. Le roi l'a remise à M. Guizot et y a répondu en anglais, en protestant que, sans aucune vue d'agrandissement, son but était le maintien de la paix entre les deux pays. — Après le départ de la municipalité de Windsor on s'est promené en voitures découvertes, puis on est retourné pour la cérémonie de l'investiture de la Jarretière. Avant deux heures les chevaliers, convoqués à la ville, étaient arrivés au château. A deux heures et demie ils étaient réunis dans la salle des gardes, et on les revêtit de leurs magnifiques manteaux de velours pourpre avec les camails en velours cramoisi. Le prélat et le chancelier de l'ordre, l'évêque de Winchester et l'évêque d'Oxford, portaient des manteaux de velours pourpre et l'insigne de l'ordre; l'archevêque, le roi d'armes et l'huissier de la verge noire portaient leurs manteaux de satin cramoisi; le roi d'armes, portant son sceptre, l'épée d'Etat était portée par l'huissier de la verge noire.

Les Altesse Royales et la suite des deux Majestés étaient réunies en grand costume dans la salle du trône. A trois heures la reine a fait son entrée dans la salle en manteau de velours bleu, le front orné d'une éblouissante couronne de diamants, et ayant au bras un bracelet avec la devise : *Honni soit qui mal y pense*. S. M. a été conduite à un siège d'honneur placé à l'extrémité de la table. Les chevaliers de l'ordre ont été alors introduits par le roi d'armes, et, précédés par lui, sont allés prendre leurs places autour de la table, par ordre de présence et d'ancienneté. Le prélat de l'ordre était à la droite de la reine, le chancelier à sa gauche, l'archevêque et l'huissier de la verge noire au bout de la table. L'entrée des chevaliers en grand costume a présenté un spectacle magnifique. Le marquis de Westminster (lord Grosvenor) portait un diamant célèbre qui vaut, dit-on, 15,000 guinées (près de 400,000 fr.) et à son épée, un autre diamant massif, il avait 20,000 gros carats, pesant trente-six carats, et évalué à 20,000 liv. st., ou 500,000 fr. Le duc de Wellington avait l'épée qui autrefois appartenait à Napoléon, et que sa signature doit à l'amitié de sir Hudson Lowe.

Le chancelier a donné lecture, par ordre de S. M., d'un nouveau statut qui dispense de l'exécution des statuts existants, autant qu'ils s'opposeraient à la présente élection; et décret étonnant que S. M. Louis-Philippe, roi des Français, soit proclamé chevalier du très-noble ordre de la Jarretière, nonobstant tous statuts, règlements, règles et usages à ce contraires. Alors le prince Albert et le duc de Cambridge, les deux premiers chevaliers de l'ordre, et qui servaient de parrains au roi des Français, sont allés chercher S. M. dans ses appartements et l'ont amenée à la salle du chapitre. Ils étaient précédés par le premier roi d'armes, portant les insignes de l'ordre sur un coussin de velours cramoisi, et par l'huissier de la verge noire. Le roi, à son entrée dans la salle du chapitre, a été reçu par la reine et les chevaliers debout, puis on l'a fait assseoir sur un siège d'honneur à la droite de la reine. La reine a alors annoncé au roi des Français qu'il était déclaré élu chevalier du très-noble ordre de la Jarretière. Le roi d'armes, à présent la jarretière à la souveraine, et S. M. assise au prince Albert, et le duc de Cambridge, a agité la jarretière à la jambe gauche du roi, pendant que le chancelier donnait lecture de l'induction d'usage, conçue en termes qui demandent à être reprochés : « En l'honneur de Dieu tout-puissant et en mémoire du bienheureux martyr saint George, attaché à la jambe, pour sa gloire, cette très-noble jarretière; porte-la comme le symbole de cet ordre très-illustre, qui ne doit être jamais oublié ni abandonné, afin que par là tu puisses être adonné d'être courageux, et qu'ayant entrepris une juste guerre dans laquelle seule tu seras engagé, tu puisses demeurer ferme, combattre vaillamment, et vaincre couragement et honneurment. »

Le ruban de l'ordre a été présenté de la même manière, et la reine, avec les mêmes assistants, l'a placé sur l'épaule gauche du roi, pendant que le chancelier prononçait les paroles suivantes :

« Porte ce ruban autour de ton cou orné de l'image du bienheureux martyr et soldat béat du Christ, saint George. Marchant sur ses traces, passes-tu sortir triomphant de toutes épreuves, honneurs et malheurs; en sorte qu'ayant vaincu hardiment les ennemis du corps et de l'âme, tu puisses non-seulement tirer de la gloire de cette lutte fugitive, mais encore être couronné de la palme de la victoire éternelle ! »

La reine a donné ensuite l'accolade au roi des Français, et le roi a reçu les félicitations de tous les chevaliers présents, tournant autour de la table devant laquelle ils étaient assis, et échangeant avec eux des poignées de main.

Après la cérémonie, les chevaliers se sont retirés, en commençant par les plus anciens de l'ordre, et chacun, en passant devant LL. MM., leur faisant des saluts prolongés. La reine s'est ensuite levée, et, prenant le bras du roi des Français, a reconduit S. M. jusqu'à ses appartements, suivie par son brillant cortège.

Un banquet de cent convets a bientôt après réuni les che-

valiers et les fonctionnaires de l'ordre, et les personnages invités. Les buffets étaient chargés de vaisselle magnifique; sur l'un d'eux était le célèbre bijou de l'*Huma*. Cet oiseau est en or pur, orné de pierres précieuses, avec des perles dans les yeux et un collier de diamants. Le bec tient un rubis enchâssé dans des perles. La queue, qui est déployée, est ornée de perles et de pierres précieuses. Ce trophée, conquis sur Tipoo-Saïb, et envoyé de l'Inde par le gouverneur général le marquis de Wellesley, ornait autrefois le dais du trône des sultans de Mysore. La coupe nationale, dont le couvercle représente le combat de saint George et du dragon, était aussi sur un des buffets. Les statues des patrons des trois royaumes supportaient la coupe, qui est surmontée de la couronne impériale enchâssée dans des diamants. — Des symphonies se sont fait entendre pendant le repas, et un concert a encore terminé la soirée.

Le roi avait donné audience dans la matinée à diverses personnes venues de Londres pour recevoir ses ordres, notamment à un comte des célèbres argentiers Storr et Mortimer, apportant plusieurs boîtes de joaillerie du plus haut prix. Dans l'une de ces boîtes se trouvait une magnifique plaque de l'ordre de la Jarretière, composée de gros brillants de la plus belle eau, et évaluée 40,000 livres sterling (un million de francs). Un sujet eût pu trouver cela cher. — Chaque récipiendaire est tenu de faire en argent des cadeaux dont le tarif est arrêté, et progressif selon la dignité de l'élu. Pour les trois Arabes, ils montaient ensemble à 204 livres sterling (5,100 fr.) Mais un usage introduit dans le dernier siècle les dispense du paiement en argent monnayé; toutefois, il est consacré qu'ils fassent à l'ordre des présents d'une valeur équivalente. — Le roi est le huitième monarque français qui ait reçu des ordres. François I, Henri II, Charles IX, Henri III, Henri IV, Louis XIII et Charles X le furent également aux souverains d'Angleterre, leurs contemporains, Louis XIV et Napoléon ont été moins bien partagés.

Le samedi, jour auquel avait été fixée une grande revue par le programme arrêté avant l'arrivée du roi, mais modifié par lui, a été retenu par la réception d'une députation du lord-maire, des aldermen et des communes de la Cité de Londres venant exprimer au roi, dans une adresse délibérée en conseil commun, sa reconnaissance de la persévérance avec laquelle ce monarque travaille à l'œuvre de la paix. La réponse du roi et l'assurance qu'il a donnée qu'il continuerait à agir dans le même sens, ont été accueillies avec transport. — A quatre heures, LL. MM. sont allées visiter le collège d'Eton, un des plus anciens et des plus renommés de l'Angleterre.

Le dimanche, le palais est en quelque sorte demeuré dans le calme qui règne partout ce jour-là en Angleterre. Le roi et le duc de Montpensier, avec toute leur suite, ont assisté à la grand-messe dans une chapelle catholique romaine de Clewer. Plusieurs familles protestantes, désirant voir le roi des Français, avaient été demandées des places dans la chapelle royale; on a refusé, on disait que cette messe n'était pas un lieu convenable d'exposition et de spectacle.

Le lundi matin, Louis-Philippe a quitté Windsor pour se rendre à Portsmouth. Il a retrouvé les officiers de son escadre qui avaient assez galement rempli leur temps. Le roi, à son débarquement, avait, par quelques salutes, obtenu beaucoup de succès et mis les habitants en belle humeur. « Le recorder qui lisait l'adresse, rapporte le *Journal des Débats*, était de très-haute taille; selon l'usage, il portait une grande pernique, et sa tête touchait le plafond de la cabine royale. Le roi se mit à rire, et s'exécusa du peu d'élevation de la cabine, il lui dit : « Mille pardons, nous n'avions pas pensé à votre pernique. » L'alderman Elvey sollicita l'honneur de donner une poignée de main au roi, sur quoi S. M. dit : « Je veux vous donner des poignées de main à tous, et je voudrais savoir vos noms. » Le roi causa alors quelques instants avec le maire et avec le recorder, et il donna des poignées de main à tous les membres de la corporation; et comme quelques-uns avaient de la difficulté à ôter leurs gants blancs, il leur dit : « Cela ne fait rien, messieurs, mais, demain soir, vous les reverrez à l'Opéra toutes étalées de cette fraîcheur nouvelle qu'elles sont allées chercher dans les vertes campagnes de la Bretagne ou du Languedoc. Le roman d'été est fini, et voilà celui d'hiver qui commence; les rossignols du bon Dieu se taisent déjà; mais, en revanche, ceux d'Italie ont entonné les premières mesures de leur brillante chanson; aussi la solitude se fait-elle dans les châteaux; c'est un bruit générale, un abandon universel, et, sans la race opiniâtre des chasseurs, chacun s'en retourne à tiro-d'aile vers la grande ville, froide, humide, brumeuse, boueuse et embastillée par dessus le marché ! — Le vau-de-viel rapporte un joli mot, pour lequel il va bair deux actes au moins; l'élegit a trouvé dans les champs un nend de cravate inédit, une coupe moite de gilet; le député revient avec de beaux discours mis au net, ou de belles interruptions, toutes prêtes; le jeune premier de salon, avec cinq ou six *off-faires* sur le cœur, entames, au bord des chairs mousseux; le chanteur de romances avec une extinction de voix; et le gas-

Courrier de Paris.

Le monde élégant et les belles personnes nous arrivent par toutes les portes de Paris; les rues sont pleines des berlines de retour, véritablement croquées, et qui viennent de loin, ou le voit bien; aux portières vous apercevez d'aimables figures, un peu blêmes de la route, les joues pâles, les yeux battus; mais, demain soir, vous les reverrez à l'Opéra toutes étalées de cette fraîcheur nouvelle qu'elles sont allées chercher dans les vertes campagnes de la Bretagne ou du Languedoc. Le roman d'été est fini, et voilà celui d'hiver qui commence; les rossignols du bon Dieu se taisent déjà; mais, en revanche, ceux d'Italie ont entonné les premières mesures de leur brillante chanson; aussi la solitude se fait-elle dans les châteaux; c'est un bruit générale, un abandon universel, et, sans la race opiniâtre des chasseurs, chacun s'en retourne à tiro-d'aile vers la grande ville, froide, humide, brumeuse, boueuse et embastillée par dessus le marché ! — Le vau-de-viel rapporte un joli mot, pour lequel il va bair deux actes au moins; l'élegit a trouvé dans les champs un nend de cravate inédit, une coupe moite de gilet; le député revient avec de beaux discours mis au net, ou de belles interruptions, toutes prêtes; le jeune premier de salon, avec cinq ou six *off-faires* sur le cœur, entames, au bord des chairs mousseux; le chanteur de romances avec une extinction de voix; et le gas-

troume avec une longue indigestion, et le sentimental avec une rose séchée. — Ainsi chaeun nous arrive plus riche que devant, et les malheureux de la fortune ennemie a tenns closés durant les beaux jours dans cet éternel Paris, se voyant aujourd'hui accablés de drûite et de gauche d'inarticulables confidences, indiscrétions, aveux, sans avoir eux-mêmes, hélas! rien à couler, rien à trahir, rien à avouer!

Mais de tous ces heureux revenants, le mi-ux partagé au retour, celui qui nous arrive les mains le plus richement pleines, c'est sans doute le grand poète, le grand orateur, M. de Lamartine. Il a passé son été dans ce riant exil d'Ischia, si cher aux premières années de sa muse lyrique; sur ces bords fortunés qui lui ont inspiré jadis ses vers les plus doux, les plus harmonieux et les plus tendres.

Que j'aime à contempler dans cette ense écartée
La mer qui vient dominer sur la grève argente,
Sans soupir et sans mouvement!
Le soir retient ici son haleine expire,
De crainte de ternir la glace transparente
Ou se noie le firmament.

On nous annonce donc que l'auteur des *Méditations* nous revient d'Italie avec un volume de vers et deux volumes de prose, fruits de ses loisirs dans cette autre *Isola Bella*. Heureuse nouvelle, que nous accueillons bien vite, en priant le ciel qu'elle ne soit pas démentie. Nous nous souvenons encore que M. de Lamartine, avant de conquérir ses lauriers de tribune, a été notre premier poète, le poète de notre jeunesse, celui dont les hymnes se sont le plus chèrement gravés dans notre cœur, et cette promesse de nouveaux chants, inspirés par ces mêmes lieux enchanteurs qui nous ont valu déjà de si belles et si poétiques harmonies, doit ravir d'espérance tous ceux qui ont aimé, qui ont applaudi les premiers vers de M. de Lamartine. Le poète est-il maintenant dégoûté de la prose et de la politique? et revient-il enfin à ses anciens amours? La muse l'avait, ce semble, comblé d'assez beaux faveurs pour ne pas mériter de son favori un tel oubli, un pareil délaissement. Sans doute c'est un noble rôle, un rôle digne d'envie et d'admiration de faire retentir sa parole dans la première tribune du monde, que de se montrer le représentant du sentiment national, du cœur français, de la générosité patriotique parmi ces honorables qui préfèrent à tout autre langage celui des chiffres et des faits, que de faire appel à toutes les passions loyales et magnanimes, tandis que la plupart ne veulent parler qu'aux intérêts égoïstes et aux appétits avarés; oui, tout cela est bien beau, tout cela ajoute un grand lustre au nom de M. de Lamartine; mais pourquoi n'en ai-je ce rien que d'être le plus grand poète de son temps, et cette première couronne ne valait-elle pas au moins la seconde? Espérons donc que M. de Lamartine n'a pas encore dit un éternel adieu à la muse, et que sa vaine poétique, échauffée par ce chaleureux soleil d'Italie, aura produit un nouvel enfant digne de ses aînés, les *Méditations*, les *Harmonies*, *Jochyn!*

Encore un hymne, ô ma lyre!
Un hymne pour le Seigneur,
Un hymne dans mon délire,
Un hymne dans mon bonheur!...

Le Palais a été fort ému, cette semaine, par une affaire criminellement mêlée d'incidents fort romanesques, et qui s'est si rapidement dénouée, que nous n'osons guère vous en parler, *littérairement*, comme nous serions admis à le faire d'après les plaidoyers métaphysiques de MM. les avocats. « Que son, disait M. Biot, que sont toutes les baladines enlaidies de l'anliquité, les Circé, les Armide, les Calypso, à côté de cette magicienne? » Donc cette incomparable sirène, passée maîtresse en fait de perfidies, de ruses et de fraudes, s'appelle Catherine Marcey; c'est une femme de trente-quatre ans, encore belle, et coquettement voilée de dentelle noire; elle porte sur sa physionomie, rendue fort douce par de grands yeux bleus, les caractères de la simplicité et de la candeur la plus parfaite. Auprès d'elle se tient son mari, ancien officier, roide, immobile, une belle tête et une tenue toute militaire. — La foule se presse pour voir ces deux accusés de distinction, et déjà l'on s'intéresse à la belle fascinatrice, qui savait si bien mêler l'amour à l'escroquerie et le rétroquoement.

Voici venir les dupes; il y a là une multitude de pauvres gens, jeunes, moqués, bernés, volés, dépourillés, qui se plaignent sur tous les modes et tous les tons; depuis cet infortuné Gosse qui avait la monnaie de déboursé 15 000 francs pour empêcher M. Marcey de se suicider, jusqu'à cette ouvrière en linges à laquelle madame Catherine ne délaissait pas de emparailler toutes les étonnes de MM. les avocats, fausses et saines, d'un passe-monnaie, émission des trois tiers, de la même carrière de Sistoine, une carrière de marbre vert; banqueroute frauduleuse, escroqueries de toutes sortes, etc.

Le récit de toutes ces infortunes ne laissait pas parfois d'être assez comique; les figures déconfites des dupes et l'histoire des bons tours que la dame avait joués égayaient l'auditoire et l'accusée elle-même. Mais quand le ministère public a pris la parole, la comédie a fait bien vite place au drame; l'avocat général a récapitulé toutes ces sommes mal acquises, tout cet argent volé; d'une part une banqueroute de 700 000 fr., d'autre une escroquerie de 500 000 an détrimen de ce pauvre M. Gossa, si bien dupé par cet adûltere de comédie que les époux Marcey avaient concerté ensemble et à l'aimable. Les avocats ont eu beau faire, ils ne pouvaient détruire dans l'esprit des jurés la conviction de culpabilité donnée par toutes ces dépositions accablantes. Aussi prevoient-on une triste sentence, et un an non que les prés ont quité leur siège pour aller dans une salle de délibérations, une vieille femme, à laquelle la dame Marcey a laissé la charge d'un pauvre enfant dont on ne connaît pas le père, s'est précipitée à genoux sur le passage des jurés, leur montrant le pauvre petit innocent qu'elle tient entre ses bras, et implorant, an nom de cet enfant, la pitié des juges qui vont décider du sort de sa mère.

Bientôt le jury rentre en séance, et prononce le oui fatal,

sans admettre de circonstances atténuantes. Ainsi, l'invention de la carrière de marbre vert et celle du vol au suicide se trouvent punis de huit ans de travaux forcés pour le mari et de cinq pour la femme. C'est là, comme nous vous disions, un bien triste dénoûment pour cette amusante comédie; — espérons que l'on fera grâce au moins aux deux condamnés de l'exposition publique.

Puisque nous sommes au Palais, apprenez, avant d'en sortir, que la querelle ennemie des avocats et de la magistrature est enfin sur le point de se terminer à l'aimable. M. Hébert prononcera lui-même le discours de rentrée qui devait être confié à l'un de nos avocats généraux, et fera entendre des paroles de conciliation. A la suite de ces discours, M. le premier président doit prononcer à son tour une courte allocution dans laquelle il protestera de son affection pour le barreau. M. le bâtonnier de l'ordre des avocats, entouré du conseil tout entier, lui répondra au nom de ses collègues, et les choses reprendront leur cours habituel, au grand contentement, j'irais, des malheureux plaideurs.

Ces plous nous allirmer, disent les journaux quotidiens, que nous n'étions arrêté, et recevra son exécution, à moins d'incidents imprévus. — M. le premier président a, comme on sait, l'honneur quelque peu fantaisique; et il ne faut rien de rien avec lui.

Je mis en vous donnant quelques nouvelles dramatiques. Le théâtre de la rue Richelien dit un peu sur ses deux oreilles, et, pour tromper l'impatience du public, veut de recevoir à grands cris des comédies, venues d'Amiens pour être... françaises. De son côté, l'antiraisable Odéon menace terriblement, toujours, mais sans exécuter grand chose encore. Pourtant, il n'en fait point douter, le moment critique arrive; et quelle débâcle! Bon Dieu! quarante-sept pièces à jouer par autorité de justice! Une valeur de deux cents actes au moins! Lecteur compatissant, plaignez, je vous en prie, plaignez dans votre âme les pauvres feuilletonistes, dont quarante-sept soirs vont être si cruellement empoisonnés par ordre de MM. de la justice! Heureusement le directeur est un homme d'esprit, et l'on assure qu'il jouera trois par trois toutes ces pièces de rigueur afin d'aller plus vite. Pour moi, si j'étais à sa place, je voudrais donner quatre de ces triples représentations par jour, jusqu'à parfaite consommation de tous nos chefs-d'œuvre obligatoires. — En quatre jours, ce serait fini.

Le Vaudeville fait de l'aile, et l'aiguille laborieuse de madame Ancelet ne suffit pas à ravauder la pauvre vilette théâtre qui s'en va tous les jours en loques: après *Les deux Perles*, perles de Montzuma le *Cocquier*, voici venir *Follette*, une petite personne très-risante, très-tourée, une petite folle sur-nommée Follette à cause de cela, comme ce frère du petit Poucet était appelé Rousset, parce qu'il était un peu roux; Follette va épouser M. Beville, mais M. Beville n'aime point les femmes d'esprit, et Follette, se faisant passer pour sa propre sœur jumelle, joue après de son prétendu le rôle d'une idiote, si parfaitement, que Beville se dégoûte des femmes sans esprit; alors Follette repart, vite, spirituelle, charmante, et le jeune Gracien est trop heureux d'épouser tout d'esprit un à tant de Parisien! — disons, pour excuser Beville, que M. Saint-Albin n'a cependant pas donné à sa Follette plus d'esprit que le mariage et la ville de Limoux n'en peuvent comporter.

Les Variétés annoncent une grande pièce en quatre actes, pour Lafont, et, provisoirement nous présentons *L'épicière de Chantilly*. L'épicière s'appelle Gobeineau, et ce serait, je vous prie, un pauvre épicière, si, par malheur, n'existait l'épicière; et d'abord qu'il est trop pour son indécrite chanson sur les bons grand-mères et les épicières pas sursés du tout. Une occasion se présente de faire fortune, et Gobeineau, jetant là le tablier, arrive à Paris sous le nom de Lucien Desnares, que l'on croit tû en duel. Gobeineau se prélassé insolemment dans cette position usurpée, se pare des vêtements du défunt, fait l'outrecuidant, il mais, veut épouser une jeune personne, que sa laideur fait frémir, lorsqu'enfin arrive Lucien; qui a été très-pis; Gobeineau retorque épicière de son haut, et qui, tout est, épouse une épicière; ce qui lui assure, pour l'avenir des enfants doublement épicière. — Hyacinthe-Gobeineau est assez amusant; mais le premier acte ne signifie rien; et l'on s'en passerait facilement, s'il n'était nécessaire pour amener le second.

Maintenant, voici la bonne nouvelle. Tournez vos yeux du côté du Gymnase, un brave théâtre qui ressuscite tous les jours de mieux en mieux; regardez bien; au lieu de madame Ancelet, vous allez voir M. Scribe. Il s'agit de *Babiole et Joblot*; Babiole, charmante fille, charmante tapissière, et Joblot, brave garçon, brave homme, Babiole aime Joblot, mais Joblot n'est plus Joblot; il s'appelle de Saint-Aubin, tout au plus Joblot de Saint-Aubin; il a sauvé une grande dame qui se noyait, s'est follement épris d'elle, et, devant toutes ses égarées pour avoir des habits assortis avec une si belle personne, il fréquente l'Opéra, les salons... que jusqu'alors il s'était contenté de décorer. Joblot, prends garde à toi; jette ton tablier, passe la main dans tes cheveux, cache la pelote pendue à ta boutonnière, voici madame la marquise qui descend dans ta boutique, pour y faire ses emplettes. — Vous ici, M. de Saint-Aubin? — Oui, madame, je me meuble à neuf. — Joblot saisit prestement une paire de gants paillis et un chapeau, laissés sur le comptoir par un client et se pavane avec ses emprunts; mais M. Ernest arrive, l'homme au chapeau sans Marcel, l'oncle de notre tapissier. Joblot n'est point sur un lit de roses, je vous jure, il pète, se tord les mains, roûte, pâlit, et la marquise de rire doucement. — Voyons, M. Joblot, on n'est pas déshonoré pour être tapissier; c'est un bel état; venez donc avec moi au hôtel, j'ai à vous parler en secret. — Ciel! serais-je aimé? aime pour moi-même, et malgré mes meubles?

Au second acte, nous sommes chez la marquise; Joblot arrive étincelant de toilette; il s'apprête à entendre des paroles extrêmement douces pour son cœur, et les premiers mots de la marquise le confondent dans cette agréable erreur; mais hélas! ce n'est pas Joblot qu'on aime, c'est le

comte Ernest, un jeune homme intéressant, qui va partir pour l'Afrique, parce qu'il ne se croit pas aimé, et que, d'ailleurs, son cousin de Lavarenne, vieux fat, aussi laid, aussi sec, aussi ridicule que Klein le peut être, lui a soufflé l'héritage de son oncle Balthazar; la marquise a donc choisi Joblot pour confident, car Joblot connaît monsieur Ernest, et il faut qu'il l'empêche de partir, en lui disant de bonne part; Espérez. Brave Joblot! il prend son tablier sans plus rien dire, embrasse Babiole, amie M. Ernest aux pieds de la jeune dame, et trouve dans je ne sais quel secrétaire un testament en bonne forme de l'oncle Balthazar, qui rend à M. Ernest toute la fortune qu'il croyait avoir perdue.

Mais je ne vous ai donné qu'une bien faible idée de cette charmante pièce en vous la racontant; il vous faudrait voir comme tout cela est mené, tissé, lié! avec quel esprit et quelle habileté! comme le dialogue est vif, naturel, amusant! — surtout au premier acte, un petit chef-d'œuvre en son genre et digne de M. Scribe. — Joignez encore au mérite de la pièce celui des acteurs: Achard-Joblot, avec sa fine bonhomie, sa rondeur, sa gaieté; mademoiselle Desnoir-Babiole, naïve et gracieuse; mademoiselle Fargueil, la marquise, dont le rôle est malheureusement trop court, et, enfin, cet interminable Klein, si risible, dans son bel habit à boutons d'or!

Reste la grande fêerie du Cirque-Olympique: *La Corde de pendu*, trois actes et dix-neuf tableaux, s'il vous plaît; mais *l'Illustration*, qui a aussi, elle, sa magie, ne veut pas laisser passer si vite les merveilles de cette fête du boulevard; aujourd'hui donc, nous vous dirons seulement que c'est admirable, éblouissant, étincelant, et dans huit jours nous vous montrerons et raconterons tout cela dans de si belles gravures et dans un si beau style, que vous n'aurez rien perdu, mais beaucoup gagné pour attendre, je vous le jure.

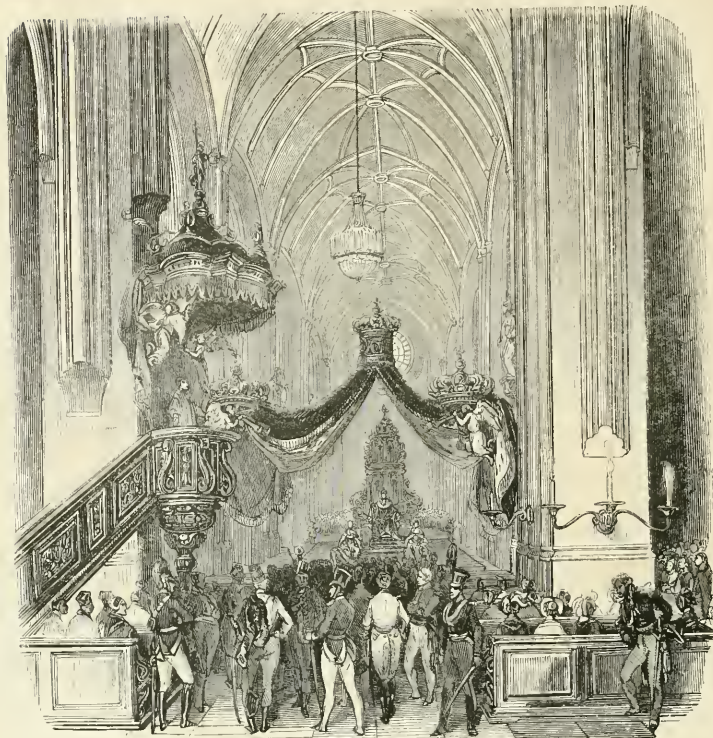
Histoire de la Semaine

Notre ministre dirigeant sera tenté de se dire que la France est toute où il est, car depuis qu'il a passé le détroit, les journaux n'ont en aucun acte de politique intérieure, aucun événement à enregistrer, et tous les regards ont pu se porter sans distraction sur Windsor. — Une nouvelle apportée de Taiti par un officier de la marine anglaise, qui a débarqué dans la Grande-Bretagne présentant comme moment que les passagers de Tripout, semblaient rendre la visite royale plus délicate encore par la vivacité avec laquelle les feuilles anglaises l'ont accueillie. Un bâtiment de guerre anglais, le *Hasard*, allant des îles Sandwich à Sidney, reçut de l'Amiral Thomas, en station dans le premier de ces ports, la mission de toucher à Taiti avec des dépêches: pour le consul anglais en exercice. Le *Morning-Post* ajoute que le capitaine Bell, commandant ce bâtiment, avait reçu de l'Amiral la recommandation spéciale de ne pas reconnaître, dans l'exécution de sa mission, l'autorité française. Le *Hasard* arriva en rade de l'Apéiti le 7 avril. Aussitôt on envoya une chaloupe à terre avec quatre hommes sous le commandement du lieutenant Rose, porteur des dépêches. Or les Français avaient déclaré l'île de Taiti en état de blocus, ce qui était parfaitement connu du *Basile*, ancien bâtiment anglais, dont le devoir était d'en instruire le nouveau venu de sa nation. Au mépris du blocus, le lieutenant Rose se dirige vers la côte, aborde, et se rend chez le consul anglais. A son retour, un canot armé appartenant à la frégate française *Charle* lui inflame l'ordre de se rendre à la maison de l'amiral ou à bord de la frégate. Après hésitation, le lieutenant anglais baisse le pavillon sur la flamme de son embarcation, et remet son épée à l'aspirant commandant le canot. Il est conduit à bord de la *Charle*, où l'on reçoit ses explications; après deux heures et demie d'entretien, son épée lui est rendue et il est congédié. Le capitaine Bruat exprime à l'aspirant son mécontentement de ce qu'il avait accepté l'épée du lieutenant Rose, qui tenait évidemment à jouer le rôle de victime, ce à quoi il ne fallait pas se prêter pour le mieux laisser dans son tort. Voilà la version anglaise; les rapports français manquent; mais nous croyons difficile que cette affaire puisse fournir un prétexte pour prononcer le rappel du capitaine Bruat, rappel dont on a fait courir le bruit et que semblerait pouvoir accréditer le retour annoncé des frégates la *Charte*, l'*Uranie*, la *Reine Blanche* et des corvettes *l'Embuscade* et la *Boussole*, c'est-à-dire de presque toutes nos forces dans cet Océan qui a cessé d'être pacifique. — Un journal publié à Taiti, sous le titre de *l'Opinion Française*, nous a apporté dans son premier numéro du 5 avril, un rapport de M. Bruat sur le combat de la frégate. Ce document officiel fait connaître la résistance opiniâtre des indigènes, dans les rangs desquels se trouvaient, en leur sein, des Anglais, et qui étaient parfaitement armés, en même temps que le courage et l'aideur de nos troupes si peu nombreuses. Notre perte a été de 16 morts, dont les deux officiers dont nous avons déjà dit les noms; nous avons eu en outre 31 blessés. Les pertes de l'ennemi ont été, malgré ses redoutes converties très-habilement pratiquées, beaucoup plus considérables. Son artillerie a été enclouée; son drapac, un grand nombre de tromblons et de fusils, ainsi que beaucoup de munitions ont été pris; cinquante pirogues et trois baleniers retirés dans un étang ont été détruites. — Des nouvelles du 8 mai ont fait savoir depuis que le calme était rétabli, bien que les rassemblements des indigènes n'eussent pas cessé. On craignait pourtant de leur part un incendie général de nos établissements. Aussi les précautions les plus grandes étaient-elles prises contre les actes de nuit.

Faut-il que nous ne nous soyons montrés ambigus en ayant accordé le protectorat de Taiti, le *Morning-Post* nous apprend comment les agents anglais travaillent à étendre le protectorat de la Grande-Bretagne sur les îles de ce même océan. Nous retrouvons encore la *Hasard*, dont nous parlions tout à l'heure: « Le vaisseau de Sa Majesté la *Hasard*, commandant Bell, dit la feuille anglaise, se rendant à Sydney, on l'a arrêté le 25 mai, à touché à l'île des Na-

vigateurs : pendant qu'il y cherchait de l'eau, une réunion de trente chefs à eu lieu à Toftoohah : le roi présidait. Dans cette assemblée, il a été adopté une pétition à la reine d'Angleterre pour la prier d'accorder protection aux chefs et au peuple, et de donner comme gage de sa faveur royale un drapeau symbolique de l'annexion à l'Angleterre. La pétition est parfaitement rédigée, dans des termes très-convenables. Les indigènes redoutaient beaucoup la visite des Français, mais ils étaient décidés à périr plutôt que de leur laisser occuper le sol natal. » Le *Morning Post* ajoute à la suite : « Le bâtiment ayant à bord l'évêque catholique romain français, avec des religieux, parti du Brésil il y a quelques mois pour les îles Sandwich, n'était pas encore arrivé. On disait sans encore avoir vu du bâtiment avait échoué en vue du cap Horn. »

L'adjudication des chemins de fer d'Orléans à Bordeaux et d'Orléans à Vierzon, Châteauroux et Limoges, qui a eu lieu la semaine dernière, a causé beaucoup d'agitation à la Bourse, et elle produira à coup sûr beaucoup d'effet sur les votes des Chambres dans la session prochaine. On n'a point oublié que le ministre, qui s'est obstinément refusé à la confection et à l'exploitation des chemins par l'Etat, qui s'est constitué l'avocat des compagnies financières, avait, dans le projet du chemin de Bordeaux, cherché à établir que pour qu'une compagnie sérieuse pût se former, il fallait lui accorder une jouissance de 46 ans 524 jours. Bon nombre de députés s'é-



(Couronnement du roi de Suède Oscar Ier, dans l'église de Stockholm. le 28 septembre 1844.)

taient réérés, et la Chambre avait cru bien comprendre les intérêts du pays en réduisant le maximum de la durée du privilège à 41 ans et 16 jours. Quatre compagnies se sont présentées; trois seulement ont été admises à soumissionner. L'administration a reproché à la quatrième de présenter pour la souscription anglaise une liste trop collective. Cette objection n'avait pas été faite, dit-on, à une autre compagnie dans le même cas, et cette différence de traitement a donné lieu à des protestations de la part d'un député, M. de Preigne, et d'un pair de France, M. d'Anthouard, représentant les actionnaires de cette compagnie. Quoi qu'il en soit, les soumissions des trois autres compagnies ont été décachées. La compagnie Drouillard, de concert avec un grand nombre d'intéressés du chemin de Paris à Orléans, demandait trente-six ans et un jour. M. de Rothschild, qui l'an dernier refusa de M. Teste le chemin du Nord à trente-cinq ans et sans partage de bénéfices avec l'Etat, M. de Rothschild consentait cette année à prendre le chemin de Bordeaux pour trente et un ans et trois mois. Mais une troisième compagnie, qui a à sa tête un homme consommé dans ces entreprises, M. Mackensie, l'entrepreneur du chemin de Rouen, est venue donner un démenti plus éclatant encore aux chiffres du ministre et de la majorité de la Chambre; elle n'a demandé que vingt-sept ans et deux cent soixante-dix-huit jours; c'est-à-dire qu'elle a consenti un rabais de plus de dix-neuf ans sur les propositions du ministre, et de plus de treize sur celles de



(Vue du Palais Royal de Stockholm.)

la commission. On dit que sa modération a fait naître beaucoup de dépit et de mécomptes qui se traduiront en difficultés. Quant au chemin du Centre, deux compagnies s'en disputaient l'adjudication. L'une comme l'autre avait fait ses justifications, son dépôt de cautionnement; l'une et l'autre avaient été admises. Mais, au moment même de l'enchère,

et en présence de tout le monde, les deux compagnies se concertent, s'entendent; l'une consent à se retirer, en recevant le tiers seulement des titres; l'autre s'annuiera seule, sans concurrence par conséquent, et recevra les deux tiers des actions. Par ce moyen, le chemin a été obtenu moyennant le rabais d'un mois sur le maximum de durée fixé par

la Chambre. Tout cela a paru si simple et si innocemment joué, que le lendemain on l'a imprimé en faisant connaître le rôle et la part de chacun. Mais depuis on s'est avisé qu'il y avait de par le monde un Code pénal qui s'appliquait fort rudement et fort souvent pour coalitions d'ouvriers, et qui condamnait plus sévèrement encore les concertés contre les

enchères et les intérêts de l'Etat. On a pensé aussi qu'il se trouverait à la chambre des députés des orateurs qui ne laisseraient peut-être pas passer ces arrangements sous silence, et l'on dit que le ministre ne veut pas prendre sur lui de soumettre cette seconde adjudication à l'honorable d'une ordonnance royale. — Le chemin d'Amiens à Boulogne a été également adjugé à MM. Blount, Charles Lafitte et compagnie, moyennant une réduction d'un mois sur le maximum de jouissance fixé par la loi à quatre-vingt-dix neuf ans.

Le roi et la reine de Suède ont été couronnés à Stockholm le 28 septembre. Dès le 27, un rescrit royal avait suspendu le deuil du feu roi jusqu'après les fêtes du couronnement. Le 29, quatre hérauts d'armes avaient annoncé solennellement dans les rues que le couronnement aurait lieu le surlendemain. Le 27, le pavé de toutes les rues par lesquelles le cortège devait passer avait été couvert de planchers en bois, qui eux-mêmes furent le lendemain reconvertis de drap bleu. Les étrangers abondaient dans la capitale, et les croisées se louaient à raison de 70 rixdallers (105 fr.) chacune, bien que la physionomie de la foule eût présenté moins d'animation d'après l'avis donné par le roi aux autorités municipales que la coutume de jeter de l'argent au peuple ne serait pas désertée, comme elle l'avait toujours été jusque-là à tous les couronnements. — On n'avait fait venir que deux régiments, mais tous les corps de l'armée étaient représentés par deux officiers. — Le 28 arrivé, la pluie vient modifier le programme du cortège. LL. MM. suédoises se rendirent à l'église en voiture. Elles furent saluées à leur arrivée par de vives acclamations. Après le service divin, la solennité du sacre fut célébrée; cette cérémonie noble et imposante s'acheva au milieu d'un recueillement universel. Ensuite le prince royal et ses frères, les ducs d'Upland et d'Ostrogothie prêtèrent ser-



(Le Roi et la Reine de Suède.)

ment de fidélité au roi. Le ciel s'étant éclairci pendant la cérémonie, LL. MM. retournèrent au château à pied, dans l'ordre prescrit par le cérémonial. Une foule immense s'était assemblée sur leur passage, et les fenêtres, les toits et les tribunes dressées pour cette occasion, étaient remplis de spectateurs qui accueillirent LL. MM. de *hourras* mille fois répétés, et le chemin était couvert de fleurs qui tombaient de toutes les fenêtres.

Il y eut ensuite réception, puis banquet royal de six cents couverts; les ministres en offrirent en même temps de leur côté aux fonctionnaires de leurs départements respectifs. Le soir, Stockholm fut illuminé, et un incendie s'étant manifesté dans un des faubourgs, le roi s'y rendit à cheval et reçut de nouveaux témoignages de sympathie de la population. — Les fêtes se sont prolongées, car le 2 octobre huit cents ouvriers et deux cents matelots de navires norvégiens se trouvant dans le port de Stockholm (ces mille individus, désignés par un tirage au sort) ont été à leur tour réunis dans un banquet monstre. — Le sacre et le couronnement pour le royaume de Norvège se feront à Drontheim dans le courant de novembre ou de décembre prochain.

On écrit de Saint-Lô : « Le port de la Barquette vient d'être enlevé par la mer. Douze hommes ont manqué de périr. On estime la perte à un million. »

M. Frédéric Jacquemont, consul de France à Panama (Nouvelle-Grenade), vient de mourir, à soixante, de la fièvre jaune. Depuis longtemps cette cruelle maladie n'avait pas sévi dans ces parages. Elle y a reparu vers le mois d'août dernier et a emporté, d'un des premiers, le représentant français; M. Frédéric Jacquemont était frère de Victor Jacquemont, si célèbre par ses voyages, et qu'une mort prématurée est venue enlever à son pays. — La cour royale de Paris vient de perdre subitement un de ses conseillers, M. Philippon.

Un voyage au long cours à travers la France et la Navarre.

RÉCIT PHILOSOPHIQUE, SENTIMENTAL ET PITTORESQUE.

(Voir tome III, pages 249, 265, 509, 575, 589, et tome IV, pages 2145, 55 et 85.)

CHAPITRE XIV.

LA PRISON. — HISTOIRE D'UN ÉTUDIANT DE PARIS.

(SUITE.)

« Je gardais le silence, étonné de l'émotion violente que je ressentais, et connaissant, au battement précipité de mon cœur, tout le mal que la solitude m'avait fait; le bras de Louise, appuyé sur le mien, me brûlait, et, à chaque pas que nous faisons, les petits mouvements de ce bras me causaient un frisson. — Une pensée m'effrayait aussi : jusque-là, les femmes que je croyais avoir aimées me déplaissaient toutes à la grande lumière du jour; celle-là même, à qui j'avais sincèrement fait une déclaration dans son appartement me semblait maussade lorsque je la tenais sous mon bras dans la rue, et je n'avais plus pour elle le moindre grain d'amour. La femme, je prends le mot dans son acception idéale, la femme est toujours un être quelque peu chimérique, et les rayons du soleil, les bruits de la rue, les visages des passants, s'accordent mal avec la chimère. — Louise, vêtue d'un petit châle vert, et le teint plus pâle encore sous l'éclat du jour, ne perdait rien à mes yeux, elle était toujours pour moi celle que j'avais vue assise à son piano, les cheveux dénoués sur le cou, la joue brillante, les yeux ardemment levés.

« Louise trouva sans doute pénible le silence que nous gardions tous les deux, peut-être aussi se dacha-t-elle de ma souffrance intérieure, et comme nous marchions lentement,

« — Pressons le pas, je vous prie, me dit-elle.

« — Vous avez hâte d'arriver, mademoiselle? lui répondis-je, pouvant à peine desserrer mes dents.

« Elle sourit, et, honnêtement, elle se défendit de la pensée d'impolitesse que je lui prêtai; puis elle m'avoua, d'un



(Elle, quittant mon bras, Louise court s'asseoir dans une de ces petites niches de verdure adossées à l'enclos.)

ton presque naïf, qu'elle était accoutumée d'aller toujours de son pas grand pas au sortir de la maison, afin de se débarrasser le plus vite possible à cet affreux quartier, où elle languissait tout le reste de sa vie.

« — Alléluia, disait-elle, car je la trouve vulgaire, et la vulgarité, aux yeux de l'artiste, est, vous le savez bien, plus laide que la laideur même. Pourtant il n'est presque penché que de jeunes gens; et la jeunesse, sur le front de l'homme,

semble toujours une marque de noblesse. Quel supplice donc pour des yeux amis de la distinction, quel supplice que de voir toute une jeunesse vulgaire! et quelle affreuse pensée d'avenir pour un cœur généreux, que de songer à l'âge mur, à l'âge bourgeois, à l'âge épais de tous ces jeunes gens déjà frappés de l'empreinte du commun.

« — Nous sommes presque tous des provinciaux en passage, répondis-je humblement.

« Elle hochait la tête.

« — Des provinciaux, dit-elle, moins la tenue : la tenue, c'est le honte de la province que nous voyons se gouverner et se rouler en haine de l'exces contraire. A Paris, les gens bien élevés ne mettent guère leurs mains dans leurs poches; en province, une poche, même exactement fermée, est de mauvais ton; or, vous autres étudiants, vous vivez les mains dans vos poches; que deviendra donc votre faméus désenvolement et votre superbe crânerie lorsque vous retourneriez dans vos salons de province, où il n'y a point de poches? Pensez-y.

« — C'est heureux de l'entendre quitter, pour le ton de la raillerie, cette voix sévère et sérieuse qu'elle avait prise d'abord en nous reprochant notre vulgarité; et je mais pour l'encourager dans ses épigrammes; mais elle reprit en changeant de ton :

« — Vous êtes tous taillés, ou plutôt vous vous tailliez tous vous-mêmes sur je ne sais quel patron commun, débraillé, débanché, qui vous paraît sans doute un idéal, et dont le moindre défaut est qu'il vous donne à tous une physionomie identique, vous ôtant à vous-même pour vous mêler dans le genre.

« — Mademoiselle, lui dis-je, vous avez une raison qui m'étonne et qui m'effraie. Elle haussa les épaules, et nous retombâmes dans le silence. A mesure que nous approchions du Conservatoire, je ressentais une vive impatience, et mes yeux dérogeaient le visage de tous les passants; je trouvais à chaque pas, que le musicien, le musicien qui rouplissait désormais ma pauvre pensée, ne fit venir au-devant de Louise; et, d'ailleurs, n'allait-il pas la voir, causer, et qui pas est, chanter avec elle, tandis que moi, qui l'avais aimée, je resterais à la porte, honteux et désolé.

« Nous n'étions plus qu'à deux pas. — Louise dégagea son bras et me remercia déjà ; j'enfrais avec elle dans la cour, et lui proposai gaillardement d'attendre qu'elle sortît pour la ramener. Elle refusa en me regardant en face, et me dit : Les choses devaient, ce n'est pas à regretter en chœur dans la grande salle du Conservatoire. Hardiment je me coulai de côté, et, trouvant une loge ouverte, je m'y tapais dans un coin. La salle était faiblement éclairée, et la lumière dépassait à peine les bancs de l'orchestre ; mais, pour plus de sûreté, je m'assis à terre dans ma loge, et, la tête dans mes mains, j'attendis que la répétition commençât.

« Je ne saurais vous dire combien de temps je passai dans cette position, ni quelles pensées m'y vinrent assiéger ; je me souviens seulement que j'étais saisi d'une émotion pieuse en songeant an lieu où je me trouvais, à la voix de Louise, qui si souvent avait résonné dans cette salle, à ces mots que j'avais entendus, à cette atmosphère qui me semblait avoir gardé quelque chose de ses chants enthousiastes, à ce silence même, où vibrât encore pour moi comme un écho son timbre nerveux et métallique. — J'étais si profondément perdu dans ces pensées, que je n'entendis point le bruit des flûtes à leur entrée dans la salle, et tout à coup, je fus tiré de ma rêverie par un vigoureux mâtine de l'orchestre, au-dessus de laquelle plus vigoureux encore s'élevait une voix d'homme qui chanta, — je faillis m'évanouir à la première note, — qui chantait cette même *Sicilienne* de Pergolèse. Nul doute ; la voix était celle du musicien inconnu. Je me le persuadai bien vite, et je me levai, cherchant à distinguer le chanteur dans la foule de ses camarades ; mais il n'était entièrement caché ; et je me laissai retomber dans mon coin obscur. — Quand vous vous croirez l'homme du monde le plus malheureux, quand votre cœur se brisera de douleur, quand votre souffrance vous paraîtra la plus forte que jamais un homme ait supportée, rappelez-vous Louis Lambert au fond de la loge obscure, tandis que cette voix inconnue et abhorrée chantait la *Sicilienne*, et peut-être votre peine vous semblera-t-elle encore légère auprès de la sienne. — Comme il devait la chanter le lendemain devant le public, on la lui fit recommencer deux fois de suite !

« De belles et douces voix de femmes succédèrent à cette fatale chanson ; je sentis mon cœur se desserrer, mes yeux se remplir de larmes. Je souffrais encore, mais d'une souffrance plus douce, et tout à coup, je fus tiré de ma rêverie par la voix de Louise, se fit entendre à son tour ; et, après les deux accents de tout à l'heure, elle me sembla dire au lieu de sévère, et froide au lieu de grave. Le maître marqua du mécontentement si haut, que j'entendis, et il accusa de lenteur les progrès de Louise. — Elle n'a pas de talent ! me dis-je avec une affreuse joie ; son musicien ne l'aimera pas longtemps. Puis, par un retour de pensée, je m'attendris aussitôt sur cette pauvre enthousiaste, qui rêvait le génie et ne pourrait peut-être pas même s'élever jusqu'au talent ; qui avait le cœur si riche, l'âme si belle, l'esprit si élevé, et dont la place pourtant était marquée d'avance parmi les plus médiocres ! — L'admirable fille ! elle savait tout cela, je l'apparis plus tard ; elle savait et son impuissance et sa médiocrité, mais elle trouvait dans cette science même de nouvelles forces d'enthousiasme, et, condamnée à ne pouvoir rendre la musique qu'elle sentait, elle voulait la sentir comme ni les voix, ni les instruments de l'homme ne la pourraient jamais rendre.

« Mais je la connaissais mal encore, et m'attendais, après la répétition, à la voir l'autre matin et découragé, je fus bien surpris de lui trouver la même sérénité sérieuse qu'elle avait en de hors de la salle, et j'attendais dans une anxiété déchirante. — Allait-elle sortir seule, ou bien avec celui qu'elle aimait ? A-t-ils je vous en fin ce mystérieux amant ? — Tout mon sang bouillonnait à cette dernière pensée.

« Louise s'rit seule, comme je vous ai dit, seule, les jours légèrement amnés, mais le regard toujours le même, calme et sérieux. Je sentis ma poitrine soulagée du poids énorme qui l'oppressait, et je m'avancai avec empressement. Louise, étouffée de me voir écarter la, me prit le bras, en regrettant que j'eusse poussé la galatéerie au point de faire un pareil pied de grue. Elle ne se doutait point que j'eusse pénétré dans la salle ; et comme elle n'avait guère réussi à la répétition, je me gardai bien de lui avouer que j'y assistais.

« — Four vous récompenser, me dit-elle assistant, nous prendrons par les Tuileries, et je vous montrerai, dans le jardin, un petit coin délicieux que j'aime par-dessus tout Paris, et pour lequel je donnerais volontiers votre manuscrit de Luxembourg, avec le Jardin du Roi et ses vilaines bêtes.

« Chemin faisant elle me contait, avec cette familiarité sérieuse la plus charmante de toutes, les petits coins exquis qu'elle avait ainsi découverts de côté et d'autre, dans le parc de Versailles, dans les bois de Meudon, de Saint-Germain, de Saint-Cloud, et me les peignait tour à tour, en détail, disant les roses de celui-ci, la verdure de celui-là, la fraîcheur de l'un, le silence de l'autre, et se rappelant les heures aimables que, toute seule, elle y avait passées, les beaux aïns que toute seule elle y avait chantés. — Nous arrivâmes ainsi à l'extrémité de la terrasse du bord de l'eau, auprès des bosquets réservés, et, quittant mon bras, Louise courut s'asseoir dans une de ces petites niches de verdure adossées à l'enclos, et comme perdues dans les feuillages.

« — C'est ici, me dit-elle en me faisant signe de prendre place auprès d'elle. N'est-ce pas, que c'est charmant ! Il y a par là des jacinthes cachées comme des violettes, et qui envoient de leurs odeurs. On se croirait presque à la campagne, dans mon petit bon fleur de Trianon.

« Le soir était beau, l'air doux, les Tuileries teintes en rose par les rayons du couchant. Emu déjà, je goûtais avec ravissement le charme de cette heure, et, la tête me dans les feuilles, je fermais à demi les yeux, attendant jusqu'au fond du cœur. Louise était ainsi devenue silencieuse.

« — L'étrange jeune fille, pensais-je, qui ménage un sou-

blable tête-à-tête à un homme qu'elle n'aime point, qu'elle méprise tout-à-fait !

« — Tait bas ! lui adressai cette question :

« — Mademoiselle, à quoi pensez-vous donc, que vous ne dites plus rien ?

« — Je pense à celui qui j'aime, me répondit-elle tout haut.

« Et comme je me levais brusquement :

« — Qu'avez-vous ? me dit-elle d'un ton très-indifférent.

« Je me rassais furtivement, et sans rien répliquer.

« Mais je ne pus longtemps garder le silence, et, me révoltant enfin contre cette implacable fille et son éternel dédain, je lui dis brusquement, d'une voix que la colère faisait trembler :

« — A toutes vos perfections, mademoiselle, vous n'usez pourtant un défaut, celui de marquer du mépris an reste des hommes pour la plus grande gloire d'un seul, que vous amitez, et vous, comme vous de votre dédain, à tous autres personnes, comme vous dites, je le veux bien ; mais votre louange de génie, votre Palestine, dont la jeunesse doit être apparemment si terrible, que ne la mettez-vous un moment à notre place ? Que ne la tirez-vous de son piano pour la faire asséoir, en idée, devant notre Code ? Donnez-lui le même trésor de jeunesse, d'esprit et de cœur, non plus pour faire l'apprentissage glorieux d'un art qui élèvera son nom au-dessus de tous les autres et lui donnera les honneurs du génie, mais pour aspirer au notariat ? Et le Palestine donnera un coup de pied dans sa table de travail et s'en viendra avec nous à l'estaminet. Croyez-vous donc qu'après tout nous n'ayons rien qui batte dans notre poitrine ? Vous imaginez-vous que nous sommes déjà si vieux que nous ne regardons pas un peu devant nous ? Eh bien ! à chaque fois qu'auvdes de l'avenir nous interrogeons la destinée : « Notaires » ! nous répond Fœrce ! parlez, nous en saurons toujours assez pour être notaires !

« — Vous oubliez, me dit sévèrement Louise, vous oubliez que, derrière vous, qui n'avez que l'unique son de boire et de crier, se tient la foule studeuse de vos camarades, la jeunesse véritable, celle qui fait votre force à vous-mêmes, les bagarres, ceux qui craint et que l'on respecte, parce qu'elle ne dit rien et qu'elle se prépare à vivre par le travail et la pensée, celle dont, vous autres, vous avez volé le nom, puisque le mot d'étudiant ne signifie plus étude, mais estaminet ; celle enfin que vous effacez aujourd'hui, que vous dominez même dans son propre quartier, mais qui, en revanche, vous mettra le pied sur la tête, filerez notaires que vous êtes, et deviendra votre maîtresse à l'âge où l'homme est rangé d'après la valeur qu'il a et non plus d'après le bruit qu'il fait !

« — Je n'oublie rien, lui repris-je, mais vous parlez toujours de ceux qui ont ou le talent, ou la volonté, ce qui revient au même. Mes amis et moi nous n'ayons ni l'un ni l'autre, et ce n'est pas notre faute si les temps sont si durs et si pauvres qu'il n'y ait plus d'enthousiasme que chez les enthousiastes de naissance. Nous sommes tous, an sortir des bancs, pris par un terrible accès de malheur ; nous voilà jeunes, et nous nous trouvons en peine de devenir ; nous sommes, dit-on, l'espoir de notre pays, et nous ne savons pas même qu'il espère ? N'est-ce pas que l'Empereur était lui-même la providence des jeunes gens ? Non, non, nous envoyait à l'étranger, et, de son temps, il n'y avait pas besoin d'avoir reçu le feu du ciel pour sentir son cœur chaudement battre dans sa poitrine ! Il ne fallait pas être un artiste pour cesser d'être ce qu'on nomme bourgeois. Moins honnêtes, nous devanciers de la restauration et de juillet ont eu encore les passions politiques et littéraires ; jeunesse était alors synonyme de liberté et de poésie, et les écoles ne désappointaient pas de grands patriotes et de grands artistes. Mais aujourd'hui,...., on dirait que la France a pris en 1850 une telle dose de jeunesse, qu'elle peut maintenant se passer tout à fait de ses jeunes gens et ne veut plus que des enfants ou des hommes, j'allais dire des vieillards.

« — Indigne ! s'écria Louise en se levant ; est-ce donc ainsi que vous aimez votre pays ? et ne le calomniez-vous pas pour excuser le mauvais citoyen que vous lui préparez un votre persone ? Quand nous en serions, monsieur, où vous dites, les nobles cœurs résisteraient encore à l'action fineste de leur époque, et, comme ils n'attendent point leur jeunesse des choses extérieures, comme ils n'ont pas besoin, pour se sentir généraux et chauds, d'un régime militaire, d'une révolution politique ou d'une météore littéraire, ils savent aussi, sans sortir d'eux-mêmes, sans s'élever ni se répandre au dehors, si les temps sont mauvais, garder et entretenir au dedans la précieuse flamme que vous autres vous étiez ne cessamment sous les ténébres de l'égoïsme insouciant et de la brutalité !

« Comme elle parlait ainsi, l'œil brillant et la joue pâle, debout dans notre petit bosquet plein de fraîcheur, de parfums et d'ombre, je sentis en mon cœur un mouvement de tendresse auquel je ne pus résister :

« — Louise, murmurai-je les mains jointes ; Louise, laissez-moi vous aimer ! Votre amour, ce sera l'enthousiasme que le reste de la vie n'a su me donner ! Votre pensée fera renaitre en moi la jeunesse déjà morte ! Désormais je saurai pourquoi je vis ; j'aimerai, je vous aimerai, et vous souffrirez que je vous aime !

« — Non, dit-elle, je ne veux pas le souffrir, parce que ce serait vous promettre un retour, et vous savez bien que j'en aime un autre.

« — Mais cet autre ne peut être jaloux d'un amour qui me demande rien, qui n'espère rien et qui jamais vous ne partagera ? Louise, laissez-moi vous aimer !

« — Ainsi je m'obstinais, et toujours elle refusait froidement, les prières les plus humbles n'obtenaient d'autre réponse que : « Non, non, je ne le veux pas ! » chose étrange ! je n'avais pas besoin de sa permission pour l'aimer, et pourtant elle avait déjà pris sur moi un tel empire, mon cœur la chérissait avec un tel respect, que je voulais à tout prix lui arracher cette permission sans laquelle mon amour me semblait ille-

gitime, indigne et pour ainsi dire profane. — Quand nous fûmes arrivés sur le seuil de l'hôtel, je l'implorai une dernière fois avec larmes ; mais, plus durement encore, elle me refusa : « Non ! »

« Je sentais une colère affreuse gronder dans ma poitrine, je crus que j'allais har Louise plus encore que je ne l'avais aimée ; et, voulant enfin m'arracher d'un seul coup de la servitude odieuse à laquelle ce malheureux amour me réduisait, je repris le chemin de l'estaminet. Mes bons amis me reçurent comme un ressuscité, et tous ensemble, le soir même, nous nous en allâmes au bal, où je me livrai à un tapage féroce, à des cris forcés et à une danse tellement exorbitante que je fus arrêté en compagnie de ma danseuse, la demoiselle Niui. Nous allâmes passer la nuit en prison, et, le lendemain, la tante de Louise fut obligée de venir me réclamer à la préfecture.

« Je n'osai point rentrer à l'hôtel, et j'allai demander asile à l'un de mes amis. — Le jour préparait, ce jour-là, une démonstration politique, et l'on parlait de signer une pétition au ministre en faveur de je ne sais qui. Cette nouvelle me fit tressailler de joie ; je pensai à Louise, et aussitôt je me mis à la tête des meneurs ; j'allai moi-même quêter les signatures dans les cafés, dans les cours, j'organisa la colonne qui devait porter la pétition, et, ayant préparé un discours au ministre, je marchai au premier rang. Le lendemain, mon nom et ma harangue se trouvaient dans les journaux avec de grands éloges, et j'étais érigé en une sorte de coryphée de la jeunesse des écoles.

« J'écrivis à Louise ces quatre mots : « A-t-je bien fait ? » et je les mis dans un des cahiers de musique. Deux heures après, j'y trouvai sa réponse :

« Le plaisir de marcher en colonne dans la rue n'a-t-il été pour rien dans votre action ? et n'avez-vous pas toujours usurpé la place de ceux qui valent mieux que vous, et qui se contentent d'agir en vous laissant le bruit de l'action ? « — J'écrivis cette histoire, déjà trop longue. La sévérité croissante de Louise au lieu de me glacer m'enflammait chaque jour davantage, et plus durement j'étais traité, plus aussi je me sentais attiré vers cette femme étrange, dont la pensée m'obsédait jour et nuit, et me maîtrisait souverainement. Je lui écrivis lettres sur lettres, me répandant en des protestations de toutes sortes, en de magnifiques projets d'avenir que, pour elle seule, je formais, que je lui soumettais, et pour lesquels j'implorais son assentiment. Mais elle ne me répondait plus, et se faisait invisible. Enfin, poussé à bout, je lui écrivis une dernière fois, pour être son mari. — Elle me renvoya toutes mes lettres, avec ces seuls mots : « Je pars demain ! »

« C'était précisément le matin de ce jour où vous files connaissance avec nous. En recevant le billet de Louise, une horrible pensée me bondleva. Elle part, me disais-je, elle part avec celui qu'elle aime. Je courus tout d'un trait chez elle, et, en la voyant, je ne pus que pousser un cri : « Vous parlez, vous parlez avec lui ! » et je tombai sur le carreau de la chambre.

« Quand je revins à moi, elle me tenait la tête, me faisant respirer un baçon d'odeurs ; ses yeux étaient baignés de larmes, et toute sa figure paraissait empreinte d'une grande douleur. — J'embrassais adoucement ses cheveux, la suppliais avec des sanglots, de ne pas partir avec lui, de ne pas m'abandonner. Louise gardait le silence et détournait la tête pour cacher les larmes qu'elle avait dans les yeux.

« — Je pars seule, me dit-elle enfin d'une voix étouffée, seule ; je n'aime personne.

« Je poussai un cri de joie, et, avec transport, je baisai une de ses mains. Elle s'assit en pleurant.

« — Hélas ! lui-elle gémissant, que vais-je devenir maintenant ? Cet amour que je m'étais fait, cet amant que je m'étais rêvé, je viens, par pitié, de vous le sacrifier. A présent, je l'ai renié, je ne croirai plus à lui, je n'aime plus, je ne suis plus aimée ; oui, oui, je partirai seule.

« J'étais ivre de joie, comprenant que mon rival n'avait jamais été qu'un chimère du cerveau poétique de Louise, et cet idéal je croyais presque que j'allais être aimé à la place de cet idéal qu'on venait de m'infliger.

« — Vous m'aimerez, Louise ? disais-je d'une voix suppliante, n'est-ce pas que vous m'aimerez ?

« — A ces mots, je vis son front s'obscurcir, ses sourcils se contracter ; elle se leva, et me lançant un regard froid et méprisant :

« — Jen'aime personne, me dit-elle ; mais je ne vous aime point, je ne vous aimerai point ; je pars. J'ai tué pour vous l'amant de mon cœur, que voulez-vous de plus ? Laissez-moi, j'ai eu pitié de votre douleur, mais vous n'êtes rien pour moi. Allez, laissez-moi, souffrez de votre côté, je suis veuve maintenant, et je souffrirai du mien.

« Plu de deux heures encore je priai, je pleurai, n'obtenant que de dures réponses ; exaspéré enfin, je me levai, lui prodiguai les noms les plus injurieux, je la maudis même et la menaçai de me tuer à ses yeux.

« — Ce serait une lâcheté de plus, me répondit-elle.

« Et, voyant que je ne voulais pas sortir, elle sortit elle-même, me laissant seul dans sa chambre, en proie à mon désespoir et à ma fureur.

« Je rémémus mes amis, et nous commençâmes cette belle nuit d'orgue où vous nous avez connus. — Vous savez le reste ; les sons du piano de Louise me tiraient de la stupidité douloureuse où j'étais plongé, et je me mis à sonner du cor pour insulter une dernière fois celle qui n'avait pas voulu de moi, pour lui proclamer, en même temps, que j'étais joyeux, content, et bien radicalement guéri de ma sottise passion.

« Le lendemain, je sus qu'elle était partie ; et, si les derniers mots de Louise n'avaient pas toujours été présents à ma pensée, je me serais suicidé dans le bosquet des Tuileries. Je n'ai pas voulu qu'à mon triste souvenir s'attachât encore, pour elle, l'idée d'une suprême lâcheté. Et je serai notaire. Je pars dans un mois pour mon affreux pays.

« Comme Louis Imbert prononçait ces derniers mots, sous vains venir droit à nous le stentor Cochot, qui, du plus loin, nous fit le salut militaire, et nous cria :

« — Quand j'étais dans le Laborator, notez que tous les indigènes de ce pays sont donateurs de naissance... »

Il éternua.

« Si nous bavions ? dit Imbert d'une voix sombre.

« Et nous allions boire.

« Mais l'ivresse est une mauvaise conseillère ; et, lorsque Imbert sortit de l'estaminet, il nous quitta sans rien dire, se rendit aux diligences, et partit pour le Berry. — Il retrouvait Louise, dans ce village, chez le vieux parent qui l'avait appelée, et se présenta devant elle comme un furieux, comme un désespéré. Louise fut plus dure, plus glaciale que jamais. Pousé à bout, le malheureux Imbert la frappa d'un coup de couteau, et à ensuite tourna l'arme contre lui-même. Hélas ! j'ai peur que sa blessure ne soit pas mortelle ! — Je suis arrivé trop tard pour recueillir le dernier soupir de Louis ; mais on m'a dit qu'elle avait pardonné en mourant à son meurtrier, et avoué, chose étrange ! qu'elle l'aimait... »

(La suite à un prochain numéro.) ALBERT AUBERT.

Commerce et industrie du lait, à Paris.

Qui ne se souvient d'avoir vu, il y a encore fort peu de temps, dans les rues de Paris, surtout à l'angle des places ou des carrefours, ces laitières assises sur un mauvais labouré ou sur un panier, les pieds dans des sabots, sur une paillasse assez semblable à du foin, entourées d'un cercle de brocs, et vendant leur lait le matin à toutes les ménagères du quartier ? Un beau jour, M. le préfet de police s'aperçut que l'exercice en plein vent de cette industrie n'était pas sans quelques inconvénients pour la circulation des piétons, que rien n'autorisait les laitières à stationner sur les trottoirs, et à intercepter le passage jusqu'à ce qu'elles eussent fini de bavarder tout à leur aise.

Cette mesure du préfet de police indisposa gravement les laitières, qui, dans un moment d'anarchique inspiration, n'hésitèrent même pas à la qualifier de coup d'Etat. Les imprécations de ce corps respectable furent d'autant plus vives, qu'à ce moment le commerce de ces matrones diminuait sensiblement, et qu'elles attribuaient naturellement la décroissance de leurs affaires à l'ordonnance qui les expulsait de la voie publique.

À cette époque, en effet, le commerce du lait devenait à Paris une véritable industrie, exercée en grand, appuyée de capitaux considérables. On voyait alors s'ouvrir dans toutes les rues une quantité de petites boutiques portant en haut pour enseigne le nom de leur propriétaire, qui était presque toujours celui des sieurs Delanos et Delacour, et sur les carreaux desquelles était écrit qu'on y vendait le lait matin et soir ; sérieuse concurrence déjà pour les laitières, qui, dans la matinée, plaient bagage et remontaient dans leur charrette.

Comment toutes ces nombreuses boutiques sont-elles approvisionnées ? comment s'y fait le commerce ? quelle est son importance ? C'est ce que nous allons successivement vous apprendre.

D'abord, le siège principal de cette industrie est au nord de Paris, surtout dans la partie qui s'étend depuis la rivière de l'Oise jusqu'à la limite du département de Seine-et-Oise. Deux fois par jour des hommes, attachés à chacune des laitières centrales, parcourent le pays avec des charrettes, et vont dans les villages ou dans les fermes faire la récolte des laits. Dans les villages qui ne comptent pas de grandes fermes et se composent de petits propriétaires agricoles possesseurs de quelques vaches, une maison est indiquée pour recevoir les laits de tous les abonnés. Dans les fermes, vu leur importance, on s'y rend l'une après l'autre ; mais, dans tous les cas, la tournée est combinée de manière à commencer et à finir exactement à la même heure. Le laitier est ainsi comme une horloge vivante, car il vient tous les jours régulièrement chez vous, plus régulièrement peut-être que le facteur de la poste. Si vous n'êtes pas prêt, tant pis pour vous, on passe outre, et on ne revient qu'à la prochaine tournée. On n'y reste ni plus que le temps exactement nécessaire pour rendre les brocs vides et les délayer contre les pleins. À cet effet, chaque fermier ou fournisseur de lait possède un certain nombre de brocs en de jarres jugsées, et qui portent en relief le nombre de litres qu'ils contiennent, et la marque ou le nom du propriétaire. Ces brocs sont en zinc ou en fer-blanc, d'abord comme plus légers, ensuite comme doués de la propriété de conserver le lait plus frais que les vases en cuivre. Une fois la traite opérée et les brocs remplis, les plus attentifs les mettent à reposer dans de l'eau fraîche en attendant le passage de la charrette. En même temps, à chaque livraison, on marque sur un livret, dont chaque partie garde un double, le nombre de litres fournis chaque jour, matin et soir. C'est d'après le relevé de ces livrets que se font les paiements, qui ont lieu, soit tous les mois, soit tous les quinze jours, au gré des cultivateurs, au siège de l'établissement central.

Les laits se paient généralement sur le pied de 40 c. le litre, bien qu'un peu plus loin, à Evrouville, sur les limites des départements de l'Oise et de Seine-et-Oise, la laitière Hadot ne paie que 0,9 c. Quoi qu'il en soit, que l'on prenne le prix le plus bas ou le plus élevé, on ne peut s'empêcher de remarquer combien il est bon marché, surtout si on se reporte à la valeur de la terre qui est communément dans cette partie, au minimum, de 5,000 à 5,500 l. l'hectare, et au taux des salaires qui va chaque jour en augmentant. La fromagerie de l'Huissière, près Laval, appartenant à M. Charnu, à 53 myria-

mètres de Paris, n'y paie pas ses laits moins de 10 c. le litre.

Une fois la tournée terminée, celui qui l'a faite retourne avec sa charrette à l'établissement central. Si vous avez fait quelquefois la route de Paris à Dieppe ou à Gisors, vous avez pu voir, sur votre gauche en entrant dans le village de Cormeilles-en-Vexin, une grande maison blanche qui se distingue par ses toits rouges des autres maisons de la commune. C'est la laiterie de M. Delanos, qui contient la laitière, la beurrierie et la fromagerie.

Quand les laits sont arrivés à l'établissement, les des débarrasse de leur crème la plus épaisse, qui est convertie en beurre. Ce beurre est ensuite vendu à Paris en détail ou en petits ronds inagés, dans ces petites boutiques dont nous avons parlé. Quant au lait, il est chargé sur des voitures à claire-voie, faites exprès, fort bien suspendues, et amené en poste à Paris deux fois par jour au moyen de relais disposés sur la route et servis par des entrepreneurs spéciaux.

L'un de ces entrepreneurs possède pour le service de ces relais 20 chevaux, dont le prix moyen est de 7 à 800 f. par tête : c'est donc déjà un capital de 15 à 16,000 f. consacré uniquement au transport des laits d'un seul établissement. Ce qui reste à la laiterie est employé à faire des fromages qui se vendent également dans les petites boutiques.

Mais ce n'est pas tout que de transporter cette énorme quantité de lait avec une exactitude assez grande pour répondre à point à tous les besoins d'une ville comme Paris, il faut encore préserver la marchandise des orages, des chaudières, de tous les accidents qui peuvent la faire tourner. Aussi dans certains moments de l'année on est obligé de la faire préalablement bouillir avant de la transporter.

Les laits une fois arrivés à Paris y sont aussitôt distribués dans les laitières ou crémeries qui appartiennent à chaque propriétaire, et elles sont fort nombreuses, car on en trouve dans tous les quartiers, dans presque toutes les rues marchandes de la capitale. Ainsi, M. Delacour, cultivateur à Ennery, en a de soixante-dix à quatre-vingts ; la somme de ses loyers s'élève à 45,000 fr. par an. M. Delanos, plus ancien que lui, en a plus de cent, et paie annuellement près de 70,000 fr. de loyer. Seulement ils ont en l'un et l'autre le bon esprit de ne pas se faire concurrence. Ainsi vous ne verrez jamais une laiterie Delacour à côté d'une laiterie Delanos et réciproquement. Par une sage combinaison, ils se sont entendus pour se diviser et ne jamais se trouver côte à côte.

Mais les loyers ne constituent qu'une partie des frais. Chacune de ces laitières est occupée par une femme à qui il faut donner des gages. Il faut ensuite payer le mobilier, des chaudières, son chauffage, son éclairage, ses impositions, la patente et une foule d'autres petits frais qu'il serait trop long d'énumérer.

On peut déjà se faire une idée de l'importance de cette industrie et des capitaux qu'elle fait circuler. Avec quels produits chaque boutique peut-elle couvrir ses frais ? Nous avons déjà dit qu'on y vendait du lait chaud et froid, de la crème, du beurre, des fromages, surtout des fromages à la crème ; ajoutons-y des œufs qui sont ramassés en même temps que le lait, et payés généralement au moyen d'un marclet à forfait 1 fr. 10 c. le quarteron, soit 0 fr. 425 par œuf ; la casse est aux risques de l'acheteur. De cette manière tout le monde y trouve son compte, et les ménagères ne sont plus exposées à perdre une journée entière pour aller à la ville voisine, le jour du marché vendre quelques œufs. On trouve encore dans ces crémeries, des oranges et de la glace. Quelquefois la personne qui tient la boutique y vend, mais pour son compte, un peu de dentelle dont le débit ne peut pas nuire à l'objet principal du commerce, telle par exemple que la lingerie. Enfin nous avons dit qu'un litre de production, de lait était payé au cultivateur sur le pied de 40 c. le litre. Il faut pour couvrir les frais et donner un léger bénéfice qu'il soit revendu à Paris, en moyenne, sur le pied de 50 c. Toutefois, ce commerce est aujourd'hui si bien entendu, il se fait sur une si grande échelle que chaque année se solde par un bénéfice notable et qui, suivant l'importance des opérations, s'élève quelquefois à 60,000 fr. et plus. Le premier commis d'une de ces laitières a un traitement de 10,000 fr., et dans les bénéfices une modique part qui porte le chiffre de ce qu'il gagne à 15,000 fr. C'est le traitement d'un directeur dans un ministère, ou, si l'on veut, celui de dix agriculteurs.

Le lait arrive aujourd'hui à Paris de bons départements qui avoisinent la capitale. Il existe même une laiterie à la porte de Beaurepas, à 75 kilomètres de la capitale. Il y en a aussi du côté de Dreux et dans les environs de Vernon. Si nous n'avons parlé que des laitières qui exploitent la partie située au nord, c'est parce que ce commerce y est plus ancien et y a pris une plus grande extension. Il arrive aussi du lait par le chemin de fer. Ainsi, la laiterie de Cormeilles-en-Vexin a une succursale qui porte ses laits à Melun, où ils sont pris par le chemin de fer de Rouen. Mais l'on est divisé sur les avantages de ce mode de transport ; on prétend que les surbains du chemin de fer, surtout aux moments d'arrêt ou de départ, agitent le lait au point de l'épaissir et de le convertir en une matière qui n'est ni lait ni beurre.

Cette industrie néanmoins a pris une telle importance qu'elle a influé sur l'agriculture des pays exploités ; elle a notamment contribué à l'augmentation du nombre des vaches, par contre on a diminué celui des moutons. En même temps les fermiers, pour nourrir une plus grande quantité de vaches, se sont vus dans l'obligation de pousser plus en grand à la culture des plantes fourragères et des racines.

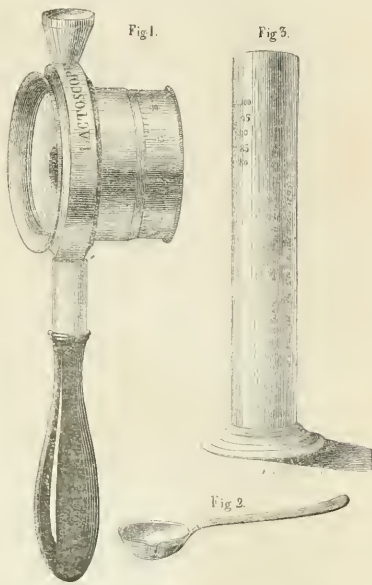
On n'a jamais pu se rendre compte que d'une manière approximative de la consommation quotidienne du lait à Paris, et de sa valeur annuelle. En 1813, M. Huzard l'évaluait à 60,000 mètres par jour, et à 10,350,000 fr. par an. En 1857, M. Lenoir l'estimait à 100,000 mètres, dans lesquels il entraient, disait-il, un quart d'œuf, et le prix de tout le lait vendait annuellement à 8,760,000 fr., somme évidemment trop basse puisqu'elle ne fait ressortir le lait en moyenne qu'à 0 24 c. le litre. On a pu constater seulement que le nombre des vaches

à Paris avait diminué ; il dépasse aujourd'hui à peine 2,000, mais celles de la banlieue ont augmenté.

Cette invasion des laits des départements voisins, ou plutôt cette concurrence qu'ils sont venus faire aux produits des nourrisseurs indigènes ou de la banlieue, a amené un autre résultat, celui de diminuer la falsification. Autrefois, en effet, on faisait du lait avec toute espèce de matière, avec de la cervelle de chien, de la fécula, de la farine, du lait de chaux, de l'eau plâtrée, de la fressure de veau, etc. Aujourd'hui on se contente d'ajouter à la quantité au moyen d'un mélange d'eau. Ainsi il y a déjà progrès, car si on vole l'acheteur, au moins on ne détruit pas sa santé.

Heureusement, comme presque partout, le remède est venu se placer à côté du mal. La physique a inventé le lactomètre, qui permet de reconnaître la quantité d'eau ajoutée. C'est au moyen de cet instrument que le 27^m juin dernier, plus de 80 brocs de lait ont été saisis aux portes de Bruxelles par des agents armés de lactomètres, et qui ont soumis les produits de toutes les laitières à une implacable expertise. Les saisis auraient été encore plus nombreuses si les retardataires, prévenus à temps, n'avaient jugé plus prudent de regagner leur domicile avec leur lait *contrefait* sans affronter la Visite.

Un autre instrument, le lactoscope, dont nous donnons ici le dessin, sert à reconnaître la richesse en crème du lait. Son



(Lactomètre et Lactoscope du docteur Donne.)

application est basée sur les principes suivants. Le lait doit sa couleur blanche et mate aux globules de matière grasse et butyreuse qu'il contient. Plus ces globules sont nombreux, plus le lait est opaque, et plus en même temps il est riche en parties grasses ou en crème. Il donne donc la richesse du lait en indiquant le degré d'opacité auquel répond l'indication de la proportion de crème. L'épaisseur de la couche de lait est indiquée par un cercle divisé, auquel répond un tableau indiquant la proportion de crème pour chaque division. Cet instrument est si sensible, qu'un vingtième d'eau ou d'eau de son ajout au lait suffit pour changer sa transparence.

Pour servir avec avantage de cet instrument, il faut d'abord le mettre à zéro, c'est-à-dire que les lames de verre soient appliquées l'une contre l'autre, et que le zéro de division soit vu à-vis la flèche gravée sur le tube immobile. On verse alors dans le godet le lait que l'on veut examiner, mais en ayant soin de le prendre non à la surface où se réunissent ordinairement la couche de crème, mais dans la masse même du liquide qu'il faut au besoin agiter un peu, afin d'en mêler toutes les parties.

Le godet une fois plein, on écarte les verres l'un de l'autre en tournant le tube oculaire de droite à gauche jusqu'à ce que tout le liquide ait pénétré entre les surfaces des verres, et qu'il soit réuni à la partie inférieure.

On rapproche alors les lames de verre en tournant le tube oculaire en sens inverse, et on regarde à travers jusqu'à ce qu'on commence à distinguer la flamme d'une lumière. On s'arrête, puis on imprime de nouveau un léger mouvement de retour jusqu'à ce qu'on arrive à perdre la flamme de vue. Il ne s'agit plus alors que de lire le chiffre de la division auquel correspond la flèche, et qui indique le degré de richesse ou la proportion de crème.

Terminons par une recette excellente pour la conservation du lait. Nous aimons d'autant mieux à la citer, que c'est un procédé français, peu connu en France, mais qui depuis longtemps est pratiqué en Angleterre. Il suffit de mettre du lait bien frais dans une bouteille, de la boucher exactement, et de la plonger ainsi pendant un quart d'heure dans de l'eau bouillante. Après cette opération, le lait peut être conservé une année entière en bon état.



(Le parc de Windsor.)



(Le château de Windsor.)

Chronique Musicale.

Richard en Palestine, opéra en trois actes, paroles de M. PAUL FOUCHER, musique de M. AD. ADAM.

M. Foucher a déjà fait, il y a deux ans, le Vaisseau fantôme... Richard en Palestine, opéra en trois actes, paroles de M. PAUL FOUCHER, musique de M. AD. ADAM.

M. Foucher a déjà fait, il y a deux ans, le Vaisseau fantôme... Richard en Palestine, opéra en trois actes, paroles de M. PAUL FOUCHER, musique de M. AD. ADAM.

M. Foucher a déjà fait, il y a deux ans, le Vaisseau fantôme... Richard en Palestine, opéra en trois actes, paroles de M. PAUL FOUCHER, musique de M. AD. ADAM.

M. Foucher a déjà fait, il y a deux ans, le Vaisseau fantôme... Richard en Palestine, opéra en trois actes, paroles de M. PAUL FOUCHER, musique de M. AD. ADAM.

M. Foucher a déjà fait, il y a deux ans, le Vaisseau fantôme... Richard en Palestine, opéra en trois actes, paroles de M. PAUL FOUCHER, musique de M. AD. ADAM.

M. Foucher a déjà fait, il y a deux ans, le Vaisseau fantôme... Richard en Palestine, opéra en trois actes, paroles de M. PAUL FOUCHER, musique de M. AD. ADAM.

M. Foucher a déjà fait, il y a deux ans, le Vaisseau fantôme... Richard en Palestine, opéra en trois actes, paroles de M. PAUL FOUCHER, musique de M. AD. ADAM.

M. Foucher a déjà fait, il y a deux ans, le Vaisseau fantôme... Richard en Palestine, opéra en trois actes, paroles de M. PAUL FOUCHER, musique de M. AD. ADAM.

M. Foucher a déjà fait, il y a deux ans, le Vaisseau fantôme... Richard en Palestine, opéra en trois actes, paroles de M. PAUL FOUCHER, musique de M. AD. ADAM.

M. Foucher a déjà fait, il y a deux ans, le Vaisseau fantôme... Richard en Palestine, opéra en trois actes, paroles de M. PAUL FOUCHER, musique de M. AD. ADAM.

M. Foucher a déjà fait, il y a deux ans, le Vaisseau fantôme... Richard en Palestine, opéra en trois actes, paroles de M. PAUL FOUCHER, musique de M. AD. ADAM.

M. Foucher a déjà fait, il y a deux ans, le Vaisseau fantôme... Richard en Palestine, opéra en trois actes, paroles de M. PAUL FOUCHER, musique de M. AD. ADAM.

M. Foucher a déjà fait, il y a deux ans, le Vaisseau fantôme... Richard en Palestine, opéra en trois actes, paroles de M. PAUL FOUCHER, musique de M. AD. ADAM.

M. Foucher a déjà fait, il y a deux ans, le Vaisseau fantôme... Richard en Palestine, opéra en trois actes, paroles de M. PAUL FOUCHER, musique de M. AD. ADAM.

M. Foucher a déjà fait, il y a deux ans, le Vaisseau fantôme... Richard en Palestine, opéra en trois actes, paroles de M. PAUL FOUCHER, musique de M. AD. ADAM.

M. Foucher a déjà fait, il y a deux ans, le Vaisseau fantôme... Richard en Palestine, opéra en trois actes, paroles de M. PAUL FOUCHER, musique de M. AD. ADAM.

M. Foucher a déjà fait, il y a deux ans, le Vaisseau fantôme... Richard en Palestine, opéra en trois actes, paroles de M. PAUL FOUCHER, musique de M. AD. ADAM.

M. Foucher a déjà fait, il y a deux ans, le Vaisseau fantôme... Richard en Palestine, opéra en trois actes, paroles de M. PAUL FOUCHER, musique de M. AD. ADAM.

M. Foucher a déjà fait, il y a deux ans, le Vaisseau fantôme... Richard en Palestine, opéra en trois actes, paroles de M. PAUL FOUCHER, musique de M. AD. ADAM.

ne s'embrouille jamais, et dont le fil se dévide toujours sans s'enchevêtrer. Jamais le plaisir d'écouter la musique de M. Adam n'est devenu une fatigue, même pour les cerveaux les moins vigoureux, et il peut dire, avec toute la sérénité d'une conscience pure, qu'il n'a jamais eu un mal de tête à se reprocher.

Dans Richard en Palestine, M. Adam est aussi clair qu'il l'a jamais été. On y trouve d'ailleurs ses autres qualités habituelles, l'instrumentation habile, l'harmonie correcte, l'art de développer le discours musical, et de lui donner de l'unité, de telle sorte que chaque morceau semble avoir été, pour ainsi dire, taillé en pleine étoile, et qu'on n'y voit point de couture. Malheureusement l'inspiration n'y paraît pas au niveau du savoir-faire. Les motifs saillants y sont rares, et l'on y chercherait en vain ces grands effets qui frappent vivement l'imagination, et transportent d'admiration tout un auditoire. En revanche, les réminiscences y abondent, et même les réminiscences malencontreuses, celles qui ne peuvent se déguiser, et à qui tout le monde dit, en les voyant passer : le connais, beau masque. Il s'y trouve aussi, pourtant, quelques morceaux plus heureux, et qu'on écoute avec un grand plaisir. Tel est le duo du second acte, chanté par Edith et la reine Bérengère; tel est encore le trio qui suit. C'est pour chanter sa partie dans ce trio que Kenneth a déserté son poste, et il n'y a pas un dilettante qui ne lui pardonne son crime de grand cœur, en considération du résultat. Il y a également beaucoup de mérite dans un quintetto qui forme le final du troisième acte. Les cinq voix y sont disposées de main de maître, et leur ensemble produit une fort belle harmonie.

— A propos d'harmonie, que direz-vous, lecteur, de la nouvelle que voici? Le 1er novembre prochain, cinq cents musiciens, chanteurs ou instrumentistes doivent se réunir dans la salle de l'Opéra, sous la direction de M. Hübner, et y exécuteront la Création d'Haydn. C'est, comme on le sait, le chef-d'œuvre de ce grand homme; mais on ne sait guère cela que par oui-dire, en France du moins. J'ai sans chef-d'œuvre ne fut plus inconnu. Il n'a été exécuté à Paris qu'une fois, le 5 novembre au viii. C'est en se rendant à l'Opéra pour l'entendre que Napoléon échappa comme par miracle à l'explosion de la machine infernale. La destruction d'un quartier, les gémissements de cent familles, les cris d'horreur et d'épouvante de la France entière couvrirent la voix du chant sublime, et étouffèrent ses divines harmonies. Aujourd'hui la Création n'a plus rien d'infamé à craindre. M. Berlioz, ce musicien satanique, ne s'en mélera pas.

Les Talismans.

I.

« Attention ! » cria Ludwig, dont la voix puissante, retentissant dans toute l'étendue de la taverne, domina le tumulte de l'assemblée.

« Mes amis, dit-il, avant de nous séparer, notre camarade Frédéric de Neuberg demande la parole pour une communication importante.

A ce nom, un homme assis dans l'ombre au fond de la salle, seul à une petite table, tressaillit et se tourna pour mieux voir le jeune étudiant qu'on annonçait ainsi. Frédéric de Neuberg paraissait fort jeune. Sa taille, haute et souple, était gracieuse et distinguée; sa figure, d'une régularité remarquable, semblait encore embellie par une expression de mélancolie résignée et de douce rêverie, qui contrastait singulièrement avec le bruit des verres et des chants joyeux qui résonnaient autour de lui. Lorsqu'il fut debout, tout le monde se tut.

« Amis et camarades, dit-il d'une voix ferme, j'ai voulu me trouver aujourd'hui au milieu de vous pour vous demander si, pendant les années que j'ai passées à l'Université, quelqu'un a eu quelque reproche à me faire, si je ne me suis pas toujours conduit en noble et loyal étudiant ?

— Toujours ! répétèrent plusieurs voix en chœur. — Moi, j'ai un reproche à lui faire ! s'écria Ludwig de sa voix la plus grave et la plus sonore. — Lequel ?

— Il a mis de l'eau dans son vin en ma présence, et n'a jamais eu qu'un amour à la fois.

Il y eut un éclat de rire général, puis le silence se rétablit. « J'ai peut-être en le toi qu'un me reproche, dit Frédéric en souriant; mais j'espère qu'il n'a pas beaucoup diminué l'estime que vous aviez de moi. Je tenais à l'entendre de votre bouche, afin d'être assuré qu'en quittant l'Université j'emportais le bon souvenir de mes camarades, et ne laissais derrière moi aucune faute, aucune forfaiture, dont j'eusse négligé de donner réparation.

Ces dernières phrases soulevèrent un hurra général et des interpellations multipliées.

« Qu'est-ce que cela?... Des adieux?... Pourquoi donc?... Tu n'en vas?...

— Bêas ! oui; je vais quitter, chers camarades ! Je vais tâcher de vivre ailleurs... parce que je n'ai plus le moyen de vivre ici.

— Comment cela ?

— Cela n'est que trop facile à comprendre. Mon père, le baron de Neuberg, était un brave militaire qui n'avait que sa paie; après sa mort, ma pauvre mère avait sa pension de veuve... et depuis la mort de ma bonne mère — ici la voix de Frédéric trembla légèrement, — moi, repris-il d'un ton ferme... je n'ai plus rien.

Il y eut un moment de silence pénible, et les jeunes gens se regardèrent. Mais si les cœurs étaient bons, les bourses étaient légères; et personne ne parla.

« J'ai cherché l'emploi, reprit Frédéric du même ton. J'avais d'abord pensé que le gouvernement pourrait recevoir et payer les services du fils, puisqu'il avait pris la vie du

père. Je m'étais trompé. Le ministre m'a éconduit en me répondant durement qu'il y avait vingt fois plus de solliciteurs que de places. Je n'ai trouvé nulle part dans la ville à utiliser mes talents et mon travail. — Or, comme je ne veux vivre ni de crédit ni d'industrie, je prends le parti de me retirer. La terre est là, et elle n'a jamais trop de bras. J'espère trouver à employer les miens de manière à vivre, pauvrement sans doute, mais honnêtement aussi. — Par conséquent, mes braves amis, mes bons camarades, je vous fais mes adieux, et je vous souhaite plus de bonheur que n'en a en jusque-là Frédéric de Neuberg !

En achevant ces mots Frédéric se rassit.

« Ma foi, mon cher Frédéric, dit Ludwig au milieu du silence général, si tu avais tout cela que nous te souhaitons, tu n'aurais plus rien à désirer. Malheureusement, nous en sommes tous riches aux souhaits. La bourse des étudiants n'est pas comme celle de Fortunatus : elle est plus souvent vide que pleine... et la mienne dans ce moment est, par bien, comme cette bouteille... parfaitement à sec.

— Mon cher Ludwig, répondit Frédéric avec calme, je n'aurais jamais douté de ta bonne volonté; mais j'étais décidé à n'en pas profiter. Je ne me résoudrais jamais à vivre d'aumônes ni d'emprunts, dussé-je les recevoir de l'amitié. Mon pari est pris, mon paquet est fait... Je pars demain.

— Demain ! répondirent plusieurs voix toutes ensemble. — Demain !... à moins que... Je ne sais. L'homme propose et Dieu dispose. L'avenir ne nous appartient pas.

— Qui sait, en effet ! répliqua l'un des étudiants en riant. Il y a peut-être là un héritage, et se réveiller demain matin, millionnaire !

— Il va trouver la bourse de Fortunatus, dont nous parlions tout à l'heure, ajouta un autre.

— Mes chers amis, le temps des fêtes et des talismans est passé. J'ai lu, je ne sais où, que pour parvenir à la richesse et au bonheur, il se trouvait encore deux : la pureté de conscience, et le courage du travail. Dieu merci, je les possède, et je les posséderai toujours. Ainsi je suis moins inquiet pour mon avenir qu'on pourrait le penser. J'espère, pen, mais je ne crains rien.

— Vivat ! cela ne nous empêchera pas, mon cher Frédéric, de boire encore et une dernière fois, à la santé... Et j'espère que par extraordinaire, et sans déroger à ses habitudes aquatiques, tu nous feras raison. Tu sais que tant qu'il restera une goutte dans la bouteille de la vieille maison Ludwig, un morceau sur son assiette, et une bouillie dans sa pipe, il sera toujours prêt à les partager avec toi. Ainsi, nargue le chagrin, vive la joie, et buvons, avec un gaie refrain, à la santé du voyageur !

— Et disant ces mots, il vida la bouteille dans son verre. Tous l'imitèrent et trinquèrent une dernière fois.

Après ce dernier toast, tous les jeunes étudiants serrèrent tout à tour la main de Frédéric, lui demandèrent de ne pas les oublier, et sortirent les uns après les autres. Lorsque Frédéric se vit seul, cette forme, dont il avait fait preuve jusque-là, sembla l'abandonner. Il s'écroula sur un siège auprès de la table, et, mettant les deux coudes sur ses planches, sa figure dans ses mains, parut méditer profondément.

L'homme qui était resté caché dans un coin de la salle se leva sans bruit, et vint se placer en silence auprès de lui. C'était un homme déjà sur l'âge, grand, maigre, enveloppé dans un large manteau. Ses traits, fortement caractérisés, avaient une expression pleine de noblesse et de fermeté; ses cheveux gris, qui s'échappaient de son large chapeau et l'ornaient jusque sur son cou, les épais sourcils sous lesquels brillait un regard à la fois perçant et doux, ajoutaient encore au remarquable aspect de sa physionomie. Lorsque Frédéric releva la tête, ses yeux rencontrèrent ceux de l'étranger, et il tressaillit involontairement. Il se leva pour sortir.

« Non, restez, Frédéric de Neuberg, dit le vieillard en le retenant par le bras. J'ai à vous parler un moment.

— A moi, monsieur ? Vous me connaissez ?... répondit Frédéric avec surprise.

— Sans doute ! Asseyez-vous. Nous avons encore le temps de causer, puisque vous ne devez partir que demain matin.

Frédéric regarda l'étranger avec un profond étonnement.

« Pourrai-je savoir, monsieur, à qui j'ai l'honneur de parler ?

— A un de vos amis, Frédéric... ou plutôt à quelqu'un qui désire le devenir. Si je vous disais mon nom, vous ne le reconnaîtrez sûrement pas; ainsi peu importe; c'est de vous qu'il s'agit. Vous voulez quitter cette ville ?... Eh bien ! moi, je vous conseille d'y rester.

Le ton affable de l'inconnu, ses manières nobles et distinguées faisaient évidemment une vive impression sur le jeune homme. Aussi, il répondit du même ton et sans hésiter :

« Je vous assure, monsieur, que je n'ai pris ce parti que fort à regret; mais, malheureusement, il ne m'en reste pas d'autre.

— Vous vous êtes peut-être déconçonné trop vite. Avez-vous demandé l'appui de tous vos amis ?

— Mes amis ?... Je n'ai point d'amis que de pauvres étudiants comme moi, et ils auraient besoin d'appui eux-mêmes, loin de pouvoir en donner.

— Eh bien... et moi ?

— Vous, monsieur ?... Pardon, mais... je ne crois pas vous connaître, etc.

— Vous ne fondez toujours ! Je vous connais, moi, et cela me suffit. Dites-moi de quoi vous pouvez avoir besoin.

— Monsieur !... je ne pourrais accepter...

— Écoutez, Frédéric, voilà de l'enfantillage. Je vous offre mon appui, l'argent dont je puis disposer : il me semble que vous n'avez aucun motif pour le refuser; car, en l'acceptant, vous ne vous engagez à rien. Quant à mes motifs, ils sont fort simples : j'ai connu votre famille, je vous connais, vous qui paraissez un homme et brave garçon, je veux vous être utile; c'est un de ces hasards, de ces actes de la Providence dont vous parlez tout à l'heure.

L'étonnement de Frédéric ne faisait qu'augmenter; mais évidemment l'inconnu prenait sur lui de plus en plus d'ascendant, et le jeune homme ne trouva rien à répondre.

« Voyons, dit le vieillard en se rapprochant de lui, il s'agit de bien savoir ce que nous voulons. Si j'en crois cette psychionomie rêveuse, nous avons deux grands chagrins: l'un dans la bourse, l'autre dans le cœur.

— Monsieur!

— Allons, j'ai deviné juste. Vous avez une belle et grande passion, et vous abandonnez ce chaste objet de votre amour parce que vous n'avez plus d'argent. Cela est doublement grave... et cependant un seul moyen suffirait pour remédier aux deux maux à la fois: ce serait d'avoir assez d'argent pour rester ici... Hein?

— Monsieur!

— Eh bien! nous pourrions le trouver. — Mais auparavant, jeune homme, je t'oblige pas que je parle au baron de Nureberg. J'espère donc qu'il peut avoir l'objet de son amour, qu'il est digne de son nom?

— Sans doute, monsieur répliqua Frédéric entièrement subjugué par cet étrange personnage. — Sa naissance, sa beauté, sa fortune, non-seulement le rendraient digne de moi... mais, hélas! je ne suis pas digne d'elle!

— Bon, bon, nous verrons. Cela pourra peut-être s'arranger. Et partage-t-elle le sentiment qu'elle inspire?

— Ah! je n'ose l'espérer! C'est à peine si j'ai pu lui parler encore.

— Comment donc l'avez-vous connue?

— Un hasard, une de ces rencontres ménagées par la Providence, comme vous le disiez, monsieur. L'année dernière, — car il y a déjà plus d'un an que je la vis pour la première fois, — j'étais entré dans le cabinet de baron de Nureberg, et sans but. Il n'y avait absolument personne. J'étais dans la

mal, admirant les splendides reliefs des vitraux sur les dalles, et la religieuse majesté du sanctuaire. Mon cœur se pénétrait des pensées sublimes de l'éternité, et je tombai peu à peu dans une rêverie profonde. Je marchais machinalement sous les travées des transepts, les yeux et l'imagination élevés vers le ciel, lorsqu'après un détour je me trouvai à l'entrée d'une des chapelles latérales. A peine y eus-je fait un pas, que je m'arrêtai, saisi de surprise et d'admiration... Elle était à genoux, priant devant l'autel... Non, je ne pourrais vous

peindre tout ce que j'éprouvai à cette vue. Jamais tant de beauté, de grâce, — de candeur, n'avait frappé mes regards. Elle était à genoux, gracieusement penchée, et ses yeux, ses beaux yeux levés; sa bouche entr'ouverte adressait à la Vierge sa douce prière. Tout ce que l'âme peut exprimer de pureté naïve, de foi, de charité, d'amour, se reflétait sur ces traits célestes, sur cet angelet visage, dans ces regards brillant d'un feu si chaste et si doux... Oh! dès ce moment, je fus frappé au cœur. Je tombai à genoux, et, élevant mon âme à Dieu et à elle, confondant ma prière avec la sienne, je fus vain de m'écrier qu'elle... et de l'aimer toujours... — Deux fois, je l'ai revue seulement, car je la chancelais sans cesse; j'ai pu même lui parler, j'ai entendu le son de sa voix... Je la vais revoir à tout propos, sourdre quelquefois, baisser les yeux toujours. Oh! elle sait que je l'aime; j'en suis sûr! Comment ne l'aurait-elle pas deviné?... Mais c'était un beau songe... et je vais tout perdre à la fois!

En achevant ces mots, Frédéric laissa retomber sa tête sur ses mains. Entraîné par ses souvenirs, il avait parlé avec feu. L'inconnu resta un instant à le considérer en silence avec un attendrissement paternel.

« Eh bien! dit-il, voilà tout.

— Oh! répondit, en reprenant son sang-froid, Frédéric un peu honteux de cette confidence faite si précipitamment à un étranger. Voilà tout! C'était assez pour moi, d'autant plus que tout est fini maintenant!

— Mais non, mais non, mon enfant, dit le vieillard. Je suis content de toi, Frédéric. Des sentiments si purs, si naïfs, me charment... et je vois avec plaisir que je ne me suis pas trompé.

En prononçant ces paroles, il avait posé la main sur celle du jeune homme, et la serrait avec amitié.

« Mais, voyons, arrangeons définitivement nos petites affaires. — Tu sais ton nom, sans doute?

— Monsieur!... son nom ne m'appartient pas, et...

— Allons! vas-tu craindre de la compromettre parce que tu l'as rencontrée une fois à l'église? Parle-moi tu n'es pas le seul, sans doute, mon enfant. Mais tu dois concevoir que, pour se servir, je dois d'abord être certain que cette jeune fille mérite d'entrer dans ta famille. Comment s'appelle-t-elle?

— Constance de Rosenheim, dit-il en rougissant.

— Constance! repartit vivement le vieillard; mais il parut se contenir et serra de nouveau la main de Frédéric. — Tu as fait un bon et beau choix, mon enfant. Seulement, tu avais raison, il est au-dessus de toi... Mais enfin, il ne faut désespérer de rien. Tu n'as pas encore été reçu chez le comte de Rosenheim?

— Non, répondit Frédéric; je ne le connais pas: comment m'aurait-il admis chez lui?

L'inconnu se leva et fit un ou deux tours dans la salle; puis il se rapprocha de Frédéric, qui ne pouvait surmonter son étonnement.

« Hétons-nous, dit-il, l'heure s'avance. Tu parais de t'assimer tout à l'heure; moi, je puis t'en donner.

— Vous?...

— Oui. Tiens! — Il s'approcha d'une des lumières qui brûlaient sur la table, et posa sur un papier l'empreinte d'une bague qu'il portait au doigt. — Prends d'abord ceci. Tu iras le montrer demain à l'aubergiste du Lion-d'Or; cela suffira pour qu'il te donne un logement dans son hôtel. — Ensuite, continua-t-il en lui donnant une seconde empreinte, tu porteras ceci au banquier Mulhberger, et tu lui demanderas 300 florins; il te les donnera sans difficulté.

— Comment, monsieur!...

— Sans doute! Ensuite, — et voici le plus précieux, —

prends ceci. — Il lui mit dans la main une petite médaille bizarrement constituée. Frédéric le regardait avec une surprise croissante. — Tu porteras ceci sur toi; tu te feras annoncer chez le comte de Rosenheim, et il te recevra comme le fils de son meilleur ami.

— Monsieur!... vous plaidez sans doute, et...

La physionomie du vieillard était si grave et si noble, son regard était à la fois si bienveillant et si fier, que Frédéric ne put élever et rester stupéfait, les mains ouvertes, et les yeux sur les traits talmassans. — En ce moment le garçon de la taverne entra.

« Il ne faut plus rien à ces messieurs? dit-il.

— Du tout; nous sortons! répondit le vieillard. Et il fit quelques pas vers la porte.

— Mais, monsieur!... s'écria Frédéric en le suivant.

— Tais-toi... et adieu! nous nous reverrons. Surtout, garde-toi de me suivre, je te le défends!

L'inconnu accompagna cette phrase d'un geste impérieux qui fit reculer Frédéric, et sortit rapidement. Le jeune homme resta immobile, accablé de surprise et ne sachant que penser, tournant et retournant entre ses mains les talmassans que le vieillard lui avait confiés. L'empreinte du cachet portait des signes hiéroglyphiques, et en devise ces trois mots: *Mens conscient recti* (1).

« C'est inconcevable! murmura Frédéric. — Il n'avait pourtant pas l'air de se moquer de moi... — Nous verrons bien! »

(La suite à un prochain numéro.)

Mon Voyage à Windsor.

Malgré tous leurs défauts, j'aime les chemins de fer; ils possèdent des qualités précieuses qui doivent assurer leur existence. Sous certains rapports, par exemple, ils tendent sans cesse à établir parmi les différentes classes de la société européenne l'égalité que les législateurs ont vainement décrétée dans nos Codes. Souverains, nobles, bourgeois et prolétaires, riches ou pauvres, voyageront tous désormais avec la même vitesse. Ainsi, bien que ma bourse, — fort maigre d'ailleurs, — coïncidât ma fortune entière, bien que je n'eusse aucun titre à ajouter à mon modeste nom, le *Great Western railway* m'a mené aussi promptement de Londres à Slough, le dimanche 25 juin 1858, que si j'eusse été Sa riche et puissante Majesté Louis-Philippe I^{er}, roi des Français.

Mon arrivée à ce station n'eût rien d'extraordinaire. Les préparatifs de son couronnement, qui devait avoir lieu le mercredi suivant, occupent trop exclusivement la jeune reine Victoria pour lui permettre de venir à ma rencontre; le prince Albert n'était alors qu'un Colonel à marier; nul vainqueur de Waterloo n'accourait au-devant de moi les bras ouverts; les rares habitants du village que la curiosité avait attirés ne possèdent aucune acclamation à ma vue, à peine même s'ils daignent me regarder; et, comme à moi leur bras me congédient, ne devaient pas me rembourser les frais de mon voyage, je crus prudent de faire l'économie de l'ombilic. J'étais venu seul; seul je me dirigeai, à pied, sur la grande route, dans la poussière, vers le but de mon excursion, le château de Windsor, que j'aperçevais déjà, à un mille environ, au sommet d'une petite colline.

Si vulgaire qu'elle fût, cette arrivée avait ses charmes. L'histoire ne l'entreprendra pas, est, vrai, dans ses annales, mais na mémoire n'en perdra jamais le souvenir. C'était le matin; des groupes de nuages blancs, dont une brise légère changeait incessamment les formes, tempéraient l'éclat et l'aureur d'un beau soleil d'été, bien rare en Angleterre; au tonilic assourissant et à l'atmosphère méphitique de Londres, avaient succédé, comme par enchantement, un calme profond et un air pur. Rien de plus frais que les vertes prairies sur lesquelles mes yeux reposais; rien de plus agréable que les *cottages*; rien de plus cotés se dérobant, par coquetterie, pour attirer plus sûrement mes regards, derrière de délicieux bouquetiers d'arbres. La plus impérieuse de toutes les lois, celle de l'étiquette, ne déterminait pas d'avance l'emploi de ma journée; je ne dépendais que de mon caprice, et je ne voyais plus qu'Anglais. Cela peut désoler de plus un proletaire français qui va visiter le château de Windsor?

A l'extrémité d'une longue rue, je traversai un vieux pont de pierre; une jeune rivière passait dessous, si faible encore qu'elle avait à peine la force de se laisser glisser tout doucement sur son lit de sable et de mousse; de petits poissons, d'une gaie folie, faisaient dans ses eaux limpides leur promenade du matin. Je ne comptais pas de passer temps agréable que de regarder cooler un clair ruisseau, et frémir d'amables gongons. J'envis toujours le calme du ruisseau et l'insouciance des gongons. Mais cette rivière, qui paraissait si tranquille, si obscure, c'était la Tamise; vingt milles plus loin, elle devient à coup le fleuve le plus agité et le plus célèbre de l'Europe; des milliers de vaisseaux, partant pour toutes les parts du monde en arrivant, siloient en tous sens ses eaux boueuses et troubles; jaloux de sa puissance, l'Océan la reflète sans cesse dans son lit sans pouvoir y maintenir, et cette lutte, renouvelée chaque jour, se prolongera jusqu'à la fin des siècles. Enfin, à mesure qu'ils descendent le cours de l'eau, ces charmant gongons sont avalés par d'horribles monstres marins qui le remoncent. Ces contrastes m'inspirèrent, sur les vicissitudes des choses terrestres, des réflexions philosophiques aussi vieilles que tristes, et dont je me garderais bien de traduire ici en français la plus neuve et la plus consolante.

Je n'entrai pas au château de Windsor par la grille et la

(1) Ces trois mots, dont il serait difficile de donner une traduction exacte aussi brève, signifient: Une âme forte par la conscience de sa droiture.

porte d'honneur. Un petit escalier sans nom me conduisit au haut de la colline. Après avoir traversé au hasard je ne sais combien de cours, d'arrière-cours et de passages, je me trouvai, sans m'en douter, transporté sur une vaste terrasse, d'où je découvrais un magnifique paysage. Jams, même en Suisse, plus riches tapis de verdure n'avaient été étalés à mes pieds. Parvenu près de la grille, le maître me faisait à Windsor une réception vraiment royale. Parée de ses plus belles couleurs, enbaumée de ses plus doux parfums, tachetée avec un cut merveilleux par les rayons du soleil et les ombres des nuages, elle m'enchantait tellement, que je résolus de lui consacrer ma journée entière. Jetant donc un regard de mépris sur les merveilles de l'art humain qui se dressaient fièrement devant moi comme pour me forcer à les admirer, je m'enfonçai à grands pas dans le park.

D'abord je m'applaudis de ma résolution. J'étais heureux de me promener en toute liberté sur un épais gazon, à l'ombre de chênes séculaires tels que je n'en avais jamais vus, au milieu de troupeaux de daims et de daines aux regards tendres, aux bonds gracieux, au poil luisant et propre. Tout à coup le chêne de Herne se dressa devant moi. Je le reconnus sans peine à son tronc sec, dépourvu d'écorce, à ses branches noyées privées de feuilles. Vous connaissez tous, je l'espère pour vous, le dévouement de l'un des chefs-d'œuvre comiques de Shakespeare: *Les Joyeux comtes de Windsor*. « Selon une vieille légende, dit madame Fane, Herne, le chasseur, qui fut autrefois garde de la forêt de Windsor, se promena pendant tout l'hiver, à l'heure de minuit, autour d'un chêne avec de grandes et vieilles cornues: là, il fait mourir les arbres, rend malade le bétail, transforme en sang le lait des vaches et secoue une chaîne de la façon la plus hideuse, la plus terrible. Vous avez entendu parler de cet esprit, et vous savez bien que les vieillards superstitieux et à l'esprit faible ont recueilli et nous ont transmis comme une vérité cette légende de Herne le chasseur. » Eh bien, c'est sous ce chêne fumeux que Falstaff vint, déguisé en Herne le chasseur, la tête surmontée de grandes cornes, recevoir, à la fin d'un acte, des joyeux commerçants de Windsor, le juste châtimement de sa lubricité.

Je m'étais assis, et je me récitais à moi-même ces vers si connus des *Merry wives of Windsor*.

Fairies, black, grey, green, and white
You moon-shine revellers, and shades of night...

Fées, noires, grises, vertes et blanches
Qui venez flâner ici au clair de lune ou dans l'ombre de la nuit...

Falstaff me fit songer à Shakespeare, et Shakespeare me rappela Elizabeth. Peu à peu, mes regards et mes pensées se tournèrent vers ce château dont je m'étais éloigné trop vite, et je pris plaisir à évoquer autour de moi, au pied du chêne mort de Herne, dans ces paisibles solitudes de la forêt, les ombres de tous les personnages célèbres qui, depuis plus de huit siècles ont fondé, agrandi, renversé, rebâti, embellie, restauré, illustré le *castle of Windsor*.

Considéré sous le point de vue historique, Windsor l'emporte de beaucoup sur Versailles. Versailles, c'est le règne de Louis XIV et la révolution de 1789, le cour du grand roi et le jeu de Paume; Windsor, c'est l'histoire de l'Angleterre tout entière depuis les temps fabuleux jusqu'à la plus constitutionnelle de toutes les reines passées, présentes et futures.

Écoutez d'abord la tradition. Sur cette colline l'enchanter Merlin avait fondé jadis, pour le roi Arthur et ses chevaliers, un château qui renfermait dans sa salle principale armée de trophées de guerre ou de chasse le fameux Table Ronde. Sur les murs de ce château, les rois saxons érigent plus tard une forteresse qu'ils nomment *Windschora*, parce que le riveau (*shore*) de la Tamise tourne (*winds*) au pied de la montagne qu'elle couronne.

Arrive de Normandie Guillaume le Bâtard; il voit Windsor et désire la posséder! Comment résister aux caprices d'un roi qui vient de fonder une dynastie? Les moines de Westminster, auxquels Edouard le Confesseur l'avait donnée, s'empresent de la céder au conquérant, qui l'agrandit, la reconstruit et en fait son principal rendez-vous de chasse.

Rebâti entièrement par Henri I^{er}, devenu le second château fort du royaume, Windsor servait de refuge au roi Jean, lorsqu'en 1215, les barons révoltés le forcèrent d'en sortir pour venir signer à peu de distance dans la prairie immortelle de Runnymede, la grande charte et la charte des forêts.

Henri III l'avait embellie et agrandi, mais le 15 novembre 1512 y naquit un prince qui était destiné à faire de si grands changements, qu'elle devint désormais distinguée sous son nom de Windsor pour celui de Windsor. En 1549, Edouard III désigna ainsi dans l'histoire sous le nom d'Edouard de Windsor, y avait fondé l'ordre de la Jarretière; en 1576, l'architecte Wykeham comença d'y construire par ses ordres le château qui existe aujourd'hui. Quand la tour de Winchester fut achevée, Wykeham, qui, de secrétaire d'Edouard, était devenu évêque de Winchester et prêtre de la Jarretière, fit graver sur une pierre ces trois mots: *Hoc fecit Wykeham*. (Wykeham a fait ceci.) A cette nouvelle, le roi entra dans une violente colère, car il se regardait comme l'architecte de son château. Il fallut, pour apaiser son orgueil irrité, que le prêtre fit de cette inscription une traduction digne des disciples de Loyola. « Ce n'est pas Wykeham qui a fait ceci, lui dit-il, c'est ceci qui a fait Wykeham. »

A cette époque, un roi de France et un roi d'Écosse se rencontrèrent au château de Windsor. Ils y étaient tous deux prisonniers; le roi Jean d'Yvetot fut vaincu et méditerranéen ensemble sur les hauteurs de la bataille, dans ces mêmes tours où Jacques I^{er} d'Écosse devint plus tard rover durant dix-neuf années au bonheur d'être libre, en composant des vers, et où un autre poète, l'infortuné Surrey fut enfermé si longtemps pour avoir fait gras pendant le caïmage.

Au milieu du quinzième siècle, Edouard IV commença la reconstruction de la chapelle actuelle de Saint-Georges, un

des plus beaux édifices gothiques de l'Angleterre ; Richard Beauchamp, évêque de Salisbury, en fut l'architecte. Henri VII et Henri VIII regurent à Windsor, en 1506 et en 1522, la visite de Philippe, roi de Castille, et de Charles-

Quint, et leur y accordèrent l'investiture de l'ordre de la Jarretière. Marie y tint sa cour après son mariage avec Philippe d'Espagne ; Elisabeth, qui préféra cette résidence à tous ses autres châteaux, fit construire, outre la galerie qui porte

son nom, la terrasse du Nord, sur laquelle elle se promenait tous les jours pendant une heure, quel que fût le temps.

Le fils de Marie-Stuart se plaisait aussi à Windsor. Il y traita magnifiquement Christian IV de Danemark. Les révo-



(Le Château de Windsor vu des bords de la Tamise.)

lutionsnaires y enfermèrent Charles I^{er} avant de le décapiter, et quand Cromwell se fut fait nommer protecteur, il vint s'y établir avec sa famille et ses courtisans.

La république avait dévasté le château de Windsor, la restauration le gêna en essayant de l'embellir. Il perdit alors son caractère original. Charles II et ses maîtresses avaient le moyen âge en horreur. Des appartements rebâti et décorés dans le goût moderne y furent témoins de leurs nombreuses et dégoûtantes orgies.

Guillaume III préféra Hampton-Court à Windsor. La reine Anne s'occupa surtout de l'embellissement du parc ; George I^{er} et George II partagèrent le goût de Guillaume III ; George III n'habita pas le château, mais un bâtiment, *the Queen's Lodge*, séparé, qu'il avait fait construire en face de la terrasse du Sud. Toutefois il entreprit à ses propres frais la restauration de la chapelle de Saint-George.

Les dégâts causés à Windsor par les révolutionnaires et par Charles II n'ont donc été réparés que de nos jours. George IV résolut de retabler, tel qu'il avait existé jadis, le château d'Edouard III. Sir Jeffrey Wyattville se chargea de refaire l'œuvre de William de Wykeham, et cette tâche difficile il l'a accomplie avec un zèle et un talent dignes des plus grands éloges. Les travaux qu'il a fait exécuter depuis 1824 jusqu'à ces dernières années ont coûté la somme énorme de 771,000 liv. st. (19,173,000 fr.). Ils sont suspendus mais non terminés.

C'est dans ce château, riche de tant de souvenirs et ainsi restauré que la reine Victoria a honoré, la semaine dernière, Sa Majesté Louis-Philippe I^{er}, roi des Français, de la brillante réception dont un de mes collaborateurs a fait plus haut le récit.

La sèche récapitulation que je venais d'imposer à ma mé-

moire fit naître dans mon esprit une foule de pensées. « Eh quoi ! me disais-je, tant de luttes pour un pareil résultat : huit siècles se sont écoulés depuis que les Normands ont vaincu les Saxons, depuis que le peuple a été asservi par l'aristocratie, et aujourd'hui encore l'aristocratie force le peuple à lui acheter le pain qu'elle lui vend plus cher qu'il ne le

me dirigeait vers le château. J'étais devenu curieux de visiter ces lieux historiques que les héros fabuleux de la Table Ronde, les monarques saxons, les conquérants normands, la féodalité et la royauté absolue, la république, le protectorat, la restauration, avaient occupés tour à tour, et qu'ils cé-

dient alors, en attendant d'autres hôtes, à une reine constitu-

tionnelle.

Comment raconter cette vi-

site ? Aurais-je la patience de

dresser un catalogue complet

de toutes les cours, tours, ter-

rasses, chambres, galeries, cha-

pelles, portes, fenêtres, peintu-

res, sculptures, boiseries, jar-

retières, dorures, tombes, etc.

que j'eus l'ennui de voir, per-

sonne ne le lirait. Quoi de

plus assommant qu'une pareille

course au clocher dans un

château royal aussi grand que

Windsor, si ce n'est la descrip-

tion qu'en fait au retour la

victime. Après avoir enrichi,

bien malgré moi, par mes lar-

gesses, les laquais de la reine,

je m'en retournai seul, à pied,

comme j'étais venu, enchanté

des bontés et des beautés de

la nature, et emportant un

souvenir plus agréable et plus

durable des vertes prairies, des

jeûnes cottages de la plaine, des

eaux claires et des frétilants

goutons de la rivière, des chê-

nes et des daims du parc, que

de tous ces fastueux collichets

qui sont censés orner les ap-

partements royaux du château,

mais admirant cependant au

haut de la colline qu'elle cou-

ronne cette masse imposante de

constructions féodales et gothi-



Façade orientale du château de Windsor.)

payerait de l'autre côté du détroit. Jusques à quand... grand Dieu!... »

Mais j'avais entrepris le voyage de Windsor pour me distraire de toutes mes préoccupations religieuses, intimes ou politiques. Effrayé des suites possibles de la tirade que je commençais ainsi, je me levai précipitamment, et je

ques dont les enseignements du passé me faisaient vaguement deviner l'avenir. Tandis que le chemin de fer me renportait à Londres, je souhaitai que les révolutions futures eussent le bon goût de conserver soigneusement à la postérité la plus reculée un aussi curieux échantillon de la vieille Angleterre aristocratique et royale.

Études de Fumeurs, par Gavarni. — 3^e Série.



(Femme du peuple, en Angleterre.)



(Hollandais.)



(Le Gamin de Paris.)



(La pipe des Landes.)

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

GRANDES CHASSES DE HOMBOURG

(Près de Francfort-sur-le-Mein.)

Le CASINO DE HOMBOURG est le seul établissement des bords du Rhin ouvert toute l'année. Le grand nombre de voyageurs d'élite qui y ont fait reléguer des logements, et le luxe des préparatifs de l'administration, annoncent une saison d'hiver plus brillante que jamais.

Les étrangers reçoivent des permis pour les **GRANDES CHASSES**, qui ont lieu deux fois la semaine dans **20,000 HECTARES**, TANT EN PLAINES QU'EN FORÊTS, dans lesquelles abondent le gros et le petit gibier.

BALS, CONCERTS, FÊTES DE TOUS GENRES. ROULETTE et TRENTE-ET-QUARANTE, depuis onze heures du matin jusqu'à onze du soir.

Salons pour les **JEUX DE COMMERCE. SALLE DE CONCERT, SALON DE CONVERSATION.**

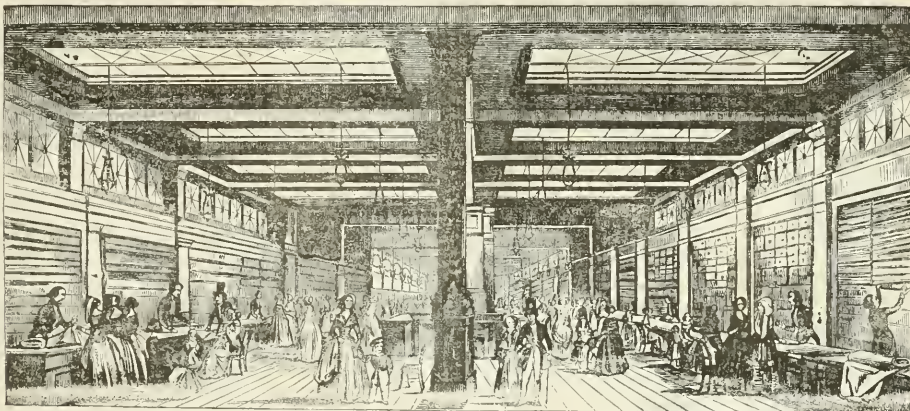
CASINO, décoré par les principaux artistes d'Italie. **CABINET DE LECTURE**, avec les Journaux, Revues et Publications périodiques de l'Europe (LECTURES GRATIS).

CAFÉ RESTAURANT, TABLE D'HÔTE à LA FRANÇAISE, tous les jours à 5 heures.

La **VILLE DE HOMBOURG** est remplie de **NOMBREUX HOTELS** et d'**APPARTEMENTS MEUBLÉS** avec le **LUXE** et le **CONFORTABLE** de LONDRES et de PARIS, à des **PRIX TRÈS MODÉRÉS**.

Près de 100,000 Voyageurs ont visité Hombourg cette année.

Toutes les heures, des **VOITURES** partent de **FRANCFORT** pour **HOMBOURG**, et vice versa. Le trajet entre ces deux villes se fait en **UNE HEURE UN QUART**. — On se rend de **PARIS A HOMBOURG** en **42 HEURES**, par **MAYENCE** et **FRANCFORT**. — **DEUX HEURES UN QUART** suffisent pour aller de **HOMBOURG** à **MAYENCE**.



Au moment où nos dames se disposent à revenir de la campagne et se préoccupent sans doute de leur toilette d'hiver, nous croyons utile d'appeler leur attention sur les établissements dignes de leur préférence.

En fait de toilette, les magasins de nouveautés méritent la première mention; l'habileté de nos fabricants les a merveilleusement secondés cette année, car notre industrie manufacturière a fait des prodiges, excitée qu'elle était par les distinctions obtenues à l'exposition dernière.

Malgré la rivalité si active des autres maisons, la *Ville de Paris*, rue Montmartre, reste la première de toutes; agrandie de quatre nouveaux et élégants salons, elle dépasse toutes ses rivales, leur sert de modèle, et n'est point imitée; ses nouveaux

salons ont été construits au rez-de-chaussée et sur le même plan que les autres galeries; ils sont entièrement consacrés aux riches étoffes de soie; l'aspect en est admirable; éclairés par un jour éclatant, toutes ces belles soirées de Lyon, exposées et drapées avec art, resplendissent d'un éblouissant éclat; cette heureuse et belle clarté frappe tous les yeux et contraste singulièrement avec l'obscurité calculée de tout d'autres magasins.

Le premier de toutes, cette maison a pris l'initiative de vendre aux prix les plus réduits, et à des prix toujours fixes, les objets d'une grande valeur, même les cachemires des Indes; la première elle a donné l'exemple, bravement imité ailleurs, de reprendre les objets qui ne conviendraient pas parfaitement, d'en rembourser même la valeur en espèces, sans aucune perte,

quel que soit le prix de l'objet rendu; le public n'est pas ingrat, il n'oublie pas que les chefs de cette maison sont venus les premiers, et qu'ils ont donné cette impulsion dont il recueille les avantages.

La prééminence de la *Ville de Paris* sera durable; elle repose sur une réputation de loyauté bien acquise et bien justifiée, sur des assortiments d'étoffes qui ne se retrouvent nulle part, ou ne parviennent préalablement jamais à égaler la *Ville de Paris* en étendue, en commodité de distribution; ici, point d'escaliers à gravir, point d'obscurité à craindre; tout y est commode, bien éclairé, confortable, élégant sans faste, sans ornements inutiles; on y est toujours bien servi, avec une politesse remarquable sans affectation, avec empressement sans importunité.

PAULIN, éditeur du *Manuel de Philosophie moderne*, par M. Ch. Renouvier, 1 fort volume in-18, 5 fr. 50 c., rue Richelieu, 60.

MANUEL DE PHILOSOPHIE ANCIENNE

Par M. CH. RENOUVIER, auteur du *Manuel de Philosophie moderne*. — 2 vol. in-18, 7 fr.

LIVRE I^{er}. — Introduction. — Notions préliminaires relatives à l'histoire générale des idées.
LIVRE II. — Des Origines de la philosophie grecque.
LIVRE III. — Première période de la philosophie ancienne. — Formation spontanée de la philosophie.

LIVRE IV. — Conclusion de la première période de la philosophie. — Opposition. — Luttes. — Destruction des anciennes doctrines. — Réforme de la Méthode.
LIVRE V. — Renouveau et fondation réfléchie de la philosophie. — Philosophie au siècle de Platon.

LIVRE VI. — Deuxième période de la philosophie ancienne. — Essais de constitution définitive de la Doctrine. — Eclectisme.
LIVRE VII. — Fin de la philosophie rationnelle.

SAVON DE GUIMAUVE

BLANCHE, parfumeur, passage Choiseul, 48. — Ce savon blanchit la peau, l'adoucit d'une manière remarquable, et en fait disparaître les défauts. Chaque pain sortant de chez Blanche porte son nom en gros caractères sur l'étiquette afin d'éviter la contrefaçon. — 2 fr. le pain; 5 fr. les 5.

CRÈME D'HÉBÉ pour prévenir et effacer les rides. — 3 fr. le pot.

PRIX FIXE.
MARIO, TAILLEUR,
RUE VIVIENNE, 19.

A FRANKLIN. — Grâce à son atelier à l'anglaise, la maison Franklin peut, au besoin, livrer en vingt-quatre heures un habillement complet, dont la modicité du prix (140 fr. comptant au lieu de 180) n'exclut en rien la perfection.

RUE TARANNE, 14, à PARIS.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Mé-

decine, de BOYER, seul successeur des ci-devant Carmes de chausses de la rue de Vaugirard, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. BOYER la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'opoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui se s'adresse au n. 11, repète 14 fois sur la devanture, M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

L'ATELIER, organé spécial de la classe laborieuse, rédigé par des ouvriers exclusivement.

SOMMAIRE DU NUMÉRO D'OCTOBRE. — Introduction à la cinquième année. — De la querelle entre les salaires et les chefs d'industrie. — Mémoire de M. Rougoing en faveur des travailleurs agricoles. — Banquet typographique. — Revue du mois. — Les goguettes, etc.

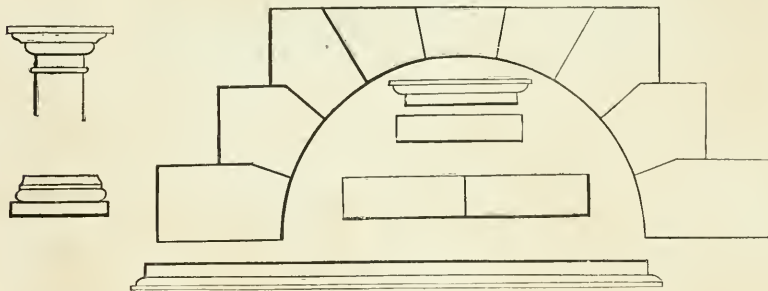
Chaque numéro contient 52 colonnes in-10.

On s'abonne rue Pavée-Saint-Antoine-des-Arts, 11. — Paris : un an, 4 fr.; 6 mois, 2 fr.; 3 mois 1 fr. — Départements : 5 fr.



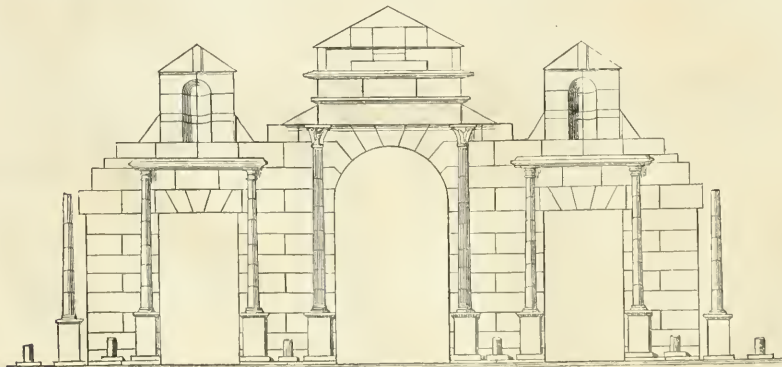
(Allégorie du mois d'Octobre. — Le Scorpion.)

Jeu Bullier.



(Figure 1.)

M. Bullier est l'inventeur d'un jeu nouveau auquel nous donnerons son nom, et qui doit devenir bientôt à la mode. — Pour en faire comprendre tout le mérite, il nous suffira de mettre sous les yeux de nos abonnés quelques-unes des pièces dont il se compose. (Voir fig. 1.) A l'aide de ces morceaux de bois, les enfants, — petits ou



(Figure 2.)

grands, — pourront désormais, l'hiver, au coin du feu, composer sur une table des bâtiments de fantaisie semblables à celui que représente notre dessin (voir fig. 2), construire des édifices existants, imiter des ruines célèbres, etc.; car chaque boîte contient 286 pièces de diverses formes et grandeurs, plus, une Notice imprimée, dans laquelle toutes ces pièces sont reproduites par la gravure sur bois, numérotées et désignées par leurs noms techniques ou vulgaires. — Ce jeu ingénieux est si simple qu'il ne nécessite aucune explication. Il instruit en amusant. — Les parents et les professeurs s'empresseront, nous n'en doutons pas, d'en faire cadeau à leurs enfants et à leurs élèves, et plus d'une fois ils se donneront, comme nous, le plaisir d'élever, de détruire et de réédifier des monuments de leur génie architectural. C'est surtout auprès du jeu Bullier que les hommes d'un âge mûr se montreront de grands enfants.

Correspondance.

A M. A. P., à Paris. — Nous le voudrions comme vous; mais nous ne pouvons valuer la modestie de ces messieurs.

A M. S. F., à Turin. — Avec plaisir, pour la chose qui nous intéresse, et pour vous-même. Cela paraîtra dans un de nos prochains numéros.

A M. K., à Berlin. — Vous pouvez, monsieur, nous envoyer tout ce que vous annoncez; vos communications seront les bien venues.

A M. A. M., à Paris. — Si vous tenez absolument à faire publier cet article, que nous trouvons, pour notre compte, parfaitement absurde, nous vous indiquerons, à votre choix, un journal ou une revue où vous serez très-bien accueilli. Il est vrai que l'article sera publié, mais il ne sera pas lu.

A M. T. B., à Paris. — Nous avons prévenu votre désir. La notice sur l'église Saint-Vincent-de-Paul, avec les gravures de l'Illustration, vient d'être publiée et se vendra dans nos bureaux et à la porte de l'église.

A M. J. A., à Beaugency. — Envoyez, Monsieur, nous jugeons. Il serait bon, en même temps, de nous envoyer des notes.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

Chacun porte sa croix dans le monde, vieille vérité incontestable.



On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Imériale; Gostinnoi-Dvor, 22. — F. BELLIZARD et C^e, éditeurs de la Revue étrangère, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, libraires.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE et C^e, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 5 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N^o 87. VOL. IV. — SAMEDI 26 OCTOBRE 1844.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dep. — 5 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 52 f.
 — l'Étranger. — 10 f. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. Inauguration de l'Église Saint-Vincent-de-Paul. — **Chronique Musicale.** — **Courrier de Paris.** Le premier Feu de la saison; Préparatifs de la Course à Chantilly; Sa Majesté Louis-Philippe et Horace Vernet. — **Théâtres.** Le Hâtel des Géneses-Tiles dans la Corde de Pendu; la Dernière scène de Mousigneur. — **Les Taillemans;** Nouvelle par M. Fabre d'Olivet. (S II.) — **Les Promenades de Paris.** II. Le Luxembourg. Le Luxembourg à vol d'oiseau, par Champin. **Sept Gravures par Bertoli et Dumier.** — **Un Voyage à la Recherche du Guano.** — **Des Allées dans nos Hôpitaux.** Porte de Brest; la Maison des Fous, d'après Kaulbach; le Grand Puits de Bièvre; Cours et Cellules de 1829; Atelier de travail des Aïnés; Ferme Sainte-Anne. — **Bulletin Bibliographique.** — **Annales.** — **Les Petites Misères de la Charité et du Bain aux environs d'Alger;** Curiosités par Cham. — **Inauguration de la statue de Danton d'Orville.** — **Curespoudance.** — **Rébus.**

Histoire de la Semaine.

Point d'événements intérieurs à enregistrer, et, bien probablement, cette disette régnera jusqu'à la réunion des chambres. La session est un temps de surexcitation qui demande qu'on s'y prépare, et le pouvoir comme les partis se reposent, se recueillent, refont leurs forces avant d'entrer dans cette ère de luttes et de combats.

En attendant que l'ouverture des chambres soit l'événement d'une des dernières semaines de décembre, la consécration de Saint-Vincent-de-Paul a été pour Paris la solennité de la semaine qui s'achève. Lundi dernier, dès sept heures du matin, on voyait se presser aux portes de l'église une foule compacte munie de billets qui assignaient ce rendez-vous cruellement matinal, mais qui, pour faire sentir tout leur bonheur aux élus, les prévenaient que les fidèles ne seraient reçus qu'à onze heures. Beaucoup d'élus, malgré leurs billets, ont été traités comme de pauvres diables de fideles, et de sept heures on les a ajournés à onze. Le temps paraît long quand on attend!!! quatre heures!!! sur la place Lafayette, par le vent d'hiver qui soufflait lundi!!! Enfilés les portes ont été ouvertes, et le clergé qui s'était réuni dans le presbytère, puis s'était rendu processionnellement dans le nouveau temple chrétien, conduit par M. l'archevêque de Paris, après avoir procédé à la cérémonie de la consécration, a concouru à la pompe de l'office divin, célébré en présence du préfet de la Seine, du maire de l'arrondissement et d'une foule considérable, pour laquelle s'étaient enfin ouvertes les portes de ce beau monument que nous avons déjà décrit.

S'il ne s'est rien fait cette semaine, il s'est dit du moins que l'ordonnance de réorganisation de l'école polytechnique allait enfin paraître; qu'aucune exclusion ne serait prononcée, et que tous les licenciés, sergents-majors comme élèves non gradés, iraient reprendre la place et les travaux auxquels une ordonnance ad irato les avait enlevés. C'est là une bonne nouvelle, bonne pour les familles, bonne pour le pays, qui d'écarter la rue Vanneau son non pour lui restituer le nom de M. de Malesherbes. Les ennemis du ministère, et il doit lui être difficile d'en dissimuler qu'il en a, les ennemis du ministère



(Inauguration de l'église Saint-Vincent-de-Paul, le lundi 21 octobre 1844.)

no manquement pas de dire qu'on n'a licencié l'école que pour pouvoir la faire changer d'habit, et que la commission de réorganisation avait pu n'être composée que de faillibles.

Parmi les bruits exorbitants, n'oublions pas celui d'un complément d'amnistie générale, dont le mariage prochain de M. le duc d'Anjal avec une princesse de Naples fournirait l'occasion. Ce qui semble confirmer cette nouvelle, c'est qu'on lui avait annoncé en Angleterre, qu'il allait prendre en considération la situation des réfugiés politiques français dans la Grande-Bretagne. L'ajournement de cette mesure particulière a dû avoir eu lieu l'annonce d'une mesure générale qui non-seulement couvrirait nos frontières et nos ports aux fugitifs, mais abaisserait aussi les points-levis de nos citadelles pour le prince Louis-Napoléon, pour les hommes comme le général Montholon, que la magie d'un nom glorieux et cher a pu entraîner, pour ceux aussi que des rêves de liberté ont fait s'exposer aux sévérités de la loi.

Des promotions viennent d'être faites dans la marine. Elles étaient bien acquises à notre armée navale après ses services à Tanger et à Mogador. Mais est-ce par oubli, est-ce par division méthodique, que les services de Taïti n'ont pas reçu leur récompense dans la même ordonnance? On nous demande contre-aires hors tour et hors cadre, pour les bombardements et le débarquement de la côte d'Afrique; il est impossible qu'on songe un instant à ne pas leur rendre compte du dévouement, de la bravoure, de l'énergie des Français qui combattent dans l'Océanie, et qui ont pris part à ce combat de Malahem, dans les sentiers des montagnes, si peu nombreux, plus arrosés lors du champ de bataille que les bords de l'Isère n'ont été dit du sang de ses glorieux vainqueurs. On ne fera pas de duc de Taïti, et nous n'en ferons un reproche à personne; mais on se montrera juste et reconnaissant envers tout le monde. Toute autre conduite pourrait aggraver à M. Pritchard et à sa nation, mais ne saurait avoir l'assentiment du pays.

La magistrature a en aussi ses mutations et son avancement. Des considérations prises en dehors des droits de l'ancienneté passent pour avoir déterminé quelques-unes de ces mesures. Ainsi, un procureur général qui avait eu le malheur, dans son discours d'installation, de confondre à Caen la gloire du lieu, Malherbe, avec M. de Malherbes, dont il avait entrepris l'éloge, et de s'écrier avec enthousiasme: *Enfin Malherbes c'est!* ce procureur général vient de se voir transférer au siège de Bourges. — La Cour royale de Paris s'est recrutée d'un magistrat de province dont le frère s'assit au centre à la chambre des députés, et dont le surnom avait été l'extension du mot Blanc avant M. Bravais, Martin et Le François. — Les listes électorales des départements de la Seine, pour 1854, viennent d'être affichées. Elles présentent un total de 20,501 électeurs censitaires, 2,865 électeurs départementaux, 418 jurés non-électeurs. En 1853, le nombre des électeurs censitaires était de 20,559; c'est une diminution de 58 électeurs. Le nombre des électeurs avait été constamment en s'élevant depuis 1851; on en comptait alors 15,997 seulement. C'est le premier temps d'arrêt qui ait été marqué. Il faut l'attribuer à la nouvelle loi sur les patentes, qui, en affaiblissant ou en allégeant certaines professions libérales, a fait disparaître de la liste bon nombre d'électeurs qui n'étaient pas à coup sûr les moins éclairés.

Notre traité de paix avec l'empereur du Maroc a été publié à Fès au son des tambours et des trompettes, et avec toute la pompe et toutes les formalités que les Arabes emploient en pareille occasion. Des lettres d'Algésiras disent que la population de Fès avait accueilli cette publication avec le plus grande joie, en faisant retentir l'air des cris de: *Vive la France! Vive le Maroc!* Elle paraissait trouver les conditions du traité magnifiques pour l'empire, et sans doute pas chères.

Il est arrivé à Bordeaux des nouvelles du Sénégal annonçant qu'après cinq ans d'hostilités, la paix était conclue avec le roi de Fouta. M. le chef de bataillon Guille est arrivé porteur du traité conclu avec l'Alman, et que les divers chefs, même les plus hostiles, avaient signé. M. Thomas, gouverneur par intérim, prenait en conséquence les mesures nécessaires pour assurer la traite de la gomme. Il paraît que le traité, par sa disposition très-essentielle, épargnera à l'avenir les contestations interminables qui portaient un si grave préjudice aux embarcations destinées à la traite des produits du haut du fleuve. Le bâtiment de guerre protégeant et faisant la police du convoi serait en effet seul chargé de régler et de solder les coutumes à Sildé.

Nous avons déjà eu à rapporter les atroces exécutions auxquelles des sous-lieutenants de Santa-Anna, le général Anquada, a fait procéder à Tabasco, sans aucune forme légale, contre trente-neuf malheureux, parmi lesquels se trouvaient seize Français. Nous avons dit que le représentant de la France à Mexico avait immédiatement cherché à intervenir auprès du gouvernement de cette république en faveur de nos infortunés compatriotes. Une feuille américaine nous a apporté les lettres échangées entre M. Alley de Gyrey et les ministres de Santa-Anna. De ces lettres, il résulte que ces seize Français ont été massacrés sans aucun jugement préalable, comme complices du prétendant Soutinana; qu'ils étaient innocents, et avaient été engagés par Soutinana pour travailler sur des possessions qu'il prétendait avoir, que des individus qui se sont avoués coupables ont déposé de l'innocence de ceux qui expièrent de cette innocence pour n'être point condamnés; qu'on a refusé de recevoir par écrit les témoignages des premiers et la déclaration des derniers, qu'un jeune Français de dix-sept ans, méconnaissant, a fait remettre à notre ministre l'adresse de son père, qu'il a écrit avec de marcher à la mort, en priant la légation de faire savoir à cet infortuné veillard que son fils n'aurait innocent, qu'il avait contracté un engagement avec Soutinana pour aller exercer sa profession sur l'habitation de ce dernier, et qu'on n'avait pas voulu reconnaître son innocence; que tous ces malheureux ont été pris sans armes; que Soutinana seul était armé, qu'il seul coup de feu a été tiré, et

que c'est Soutinana qui l'a tiré. Tels sont, par les termes d'une note adressée, le 24 juillet, par M. Alley de Gyrey, à M. Monasterio, ministre plénipotentiaire de la république mexicaine. En 1853, deux Français avaient été fusillés à Tampico, dans un jugement. L'un d'eux avait été envoyé sur les côtes du Mexique pour châtier les auteurs de ce forfait. Que fera-t-on aujourd'hui qui ne démontre vengeance est réclamée par le sang de seize victimes françaises? — Au reste, l'*Abelle de la Nouvelle-Orléans* annonce qu'un nouveau et sanglant grief est encore venu s'ajouter aux griefs précédents. Un attentat horrible a été commis sur la personne d'un natel français, à Mazatlan, et l'on ajoute, dit la feuille américaine sans donner autrement de détails, que l'affaire a été portée à la connaissance du gouvernement français par l'intermédiaire de son ministre à Mexico. La dépêche, dit-elle enfin, est partie par le dernier paquebot.

Pour donner le temps à sa maison de remettre Windsor en ordre, après la réception du roi des Français, la reine Victoria, avec le prince Albert, est allée reprendre l'île de Wight la vie pastorale, l'existence bucolique qu'ils avaient menée peu auparavant en Ecosse. Ils ne quitteront cette autre scène retirée que pour venir inaugurer la nouvelle Bourse de Londres. — L'éloignement de la reine du siège de son gouvernement n'empêche pas le ministre d'opposer à notre système d'extension de paix. L'Anglais, dit le *National d'Ouest*, vient de s'emparer de la pointe nord de l'île du Prince, sur la côte occidentale d'Afrique, appartenant aux Portugais, sous prétexte d'y établir un dépôt de charbon pour leurs paquebots transatlantiques. L'autorisation d'y établir ce dépôt leur avait été refusée par le précédent gouverneur, qu'ils ont eu le talent de faire remplacer. Son successeur a vivement protesté contre l'usurpation anglaise, mais il a été obligé de céder à la loi du plus fort, en réclamant toutefois de la manière la plus énergique auprès de son gouvernement. Voici quel est le but de l'Angleterre en s'emparant violemment de ce point important, car on pense bien que le dépôt de charbon est, comme toujours, un prétexte. On sait que la France vient d'établir un comptoir au Gabon, point essentiellement militaire pour les navires de l'Etat en cas de guerre. L'île du Prince étant située à l'embouchure du Gabon, le but évident des Anglais est de s'assurer d'un poste d'où ils pourraient bloquer nos navires dans le fleuve s'ils venaient faire collision. Ainsi, outre le fait de la violation d'un territoire ami, existe dans l'Angleterre, est fait une honteuse habitude, sa tentative sur l'île du Prince est dirigée contre nous. — D'un autre côté, le nom de l'île de l'Elaboué commençait à être connu, grâce à la découverte qu'on y a faite de Français comme sous le nom de guano. Cette île néanmoins n'appartenait encore à aucune puissance. Il est arrivé que des navires de nations différentes y ont en outre eu, ce qu'on s'explique facilement, quelques difficultés; aucune autorité n'était là pour les apaiser. L'Angleterre, s'arrogeant la police des mers, est intervenue, et un capitaine de navire anglais vient d'apporter à l'Elaboué un règlement formulé par l'administration anglaise.

Si l'on en croit certains bruits, l'Angleterre aurait moins de succès en Chine, où les avantages qu'elle pensait avoir obtenus seraient mis à néant par une de ces duplicités dont les diplomates anglais croyaient à tort avoir le monopole. Sir Henry Pottinger, abusé par un interprète infidèle, a apposé sa signature à un traité qu'il avait connu que par une traduction trompeuse. On vient d'y découvrir en Angleterre les différences les plus graves et les plus déplérables. Dans la version soumise à Sir Henry Pottinger, non-seulement le sens de plusieurs articles, mais les termes mêmes, des paragraphes tout entiers ont été supprimés, tandis qu'il est resté possible, évidemment écrit, et ont force de loi dans l'original du traité qu'il a signé comme plénipotentiaire. Ces alterations et ces suppressions ont pour effet immédiat de frapper de nullité l'établissement de Hong-Kong et de restreindre non-seulement avant la guerre le commerce de toutes les nations au seul port de Canton.

Une lettre d'O'Connell au comité de l'Association a produit en Angleterre et en Irlande une sensation profonde. Le libérateur y poursuit le système qu'il avait déjà semblé vouloir adopter de s'effacer pour faire place aux nouveaux défenseurs qu'il a conquis à la cause de la nationalité irlandaise. Il témoigne aux protestants la plus entière confiance. On a vu dans ces dispositions et dans ce ton la preuve d'un concert secret entre les whigs et les représentants de l'Irlande pour renverser les tories. On a parlé d'une promesse de constitution fédérale qui serait accordée par un ministère whig en cas de succès.

En Canada, le gouvernement anglais et ses anciens adversaires paraissent avoir fait un bien grand quart de conversion. On sait que le gouvernement, sir Charles Metcalfe, avait été abandonné par son parti, et qu'il s'était vu obligé de se retirer pour se soumettre à l'opinion de ce qu'il prétendait gouverner. La majorité du parlement provincial donna raison aux ministres démissionnaires, tandis que lord Stanley approuvait la conduite du gouvernement. Ce conflit a rendu très-illidèle pendant quelque temps la formation d'un nouveau ministère dans le Canada. Enfin, sir Charles Metcalfe est parvenu à regagner la confiance de quelques députés opposants, et il a composé une administration dans laquelle figure, entre autres membres, un homme dont l'Angleterre avait mis la tête à prix, M. Papineau. Le parlement provincial a été prorogé jusqu'au 22 octobre. Ces revirements s'expliquent ils par des concessions aux personnes, ou par des satisfactions aux principes? — D'après les dernières nouvelles arrivées à Liverpool, à Baltimore il y avait eu des émeutes et des incendies; on avait procédé à des arrestations; la justice instruit. — A l'Havane, des nègres et des blancs viennent encore d'être exécutés par suite de la dernière révolte. — Le gouvernement mexicain se dispose à envoyer six charbonnières et quatre autres navires au Texas. Afin de faire les frais de l'expédition, il a imposé de nouvelles taxes sur tous les objets que l'on consomme. Le Texas, de son côté, invoquera sans doute l'appui des Etats-Unis, et l'Angleterre, en s'emparant du

pays des Mosquitos, aura perdu le droit de s'y opposer.

Il se passe de l'autre côté des Pyrénées un bien curieux spectacle. Le 10 de ce mois, comme nous l'avons déjà raconté, ce fut par sa majorité, le ministère Gommeux est venue faire l'ouverture des cortès. Le ministère modéré, comme il se dit, qui est aux affaires, a mis dans la bouche de la jeune souveraine un discours qui annonce un bouleversement complet de cette constitution pour laquelle l'innocente Isabelle, son ministère et les chambres successives ont juré de combattre et de mourir. Au même moment, le duc de la Victoire, Espartero, publiant, à l'occasion de cette majorité, aujourd'hui incontestable, une déclaration dans laquelle il croit devoir, comme régent, rendre compte au peuple espagnol de sa conduite. Il proteste de ses sentiments pacifiques, à moins, dit-il, que les institutions que la nation a acquises ne viennent à être mises en péril. — Des réfugiés espagnols, parmi lesquels se trouvait Ameller, ont tenté de franchir la frontière et de rentrer en Espagne. Les autorités françaises les ont empêchés d'accomplir ce dessein. — En attendant la complète réalisation de ses vœux politiques, Marie-Cristine a voulu réaliser légalement une union depuis longtemps ébauchée. On a procédé à la publication puis à la célébration de ses fiançailles, de son mariage avec le duc de Bragance, plus connu sous le nom de Almonz. Cette union passait pour avoir déjà été sanctionnée par la religion et bénie par le ciel, qui avait accordé lui-même aux époux.

Les cortès portugaises ont été ouvertes le 5 septembre. Une demande d'enquête sur les actes du cabinet avait d'abord été demandée dans la séance du 1^{er} octobre de la chambre haute, à la suite d'un discours du duc de Palmella, qui avait déclaré au ministère qu'il ne pouvait lui continuer son appui et que cela finirait par une révolte. Les ministres n'avaient obtenu le rejet de cette motion formulée par le comte de Lavradi qu'à une majorité de cinq voix; mais des nouvelles du 7 octobre annoncent que le ministère avait remporté de nouvelles et plus décisives victoires sur l'opposition. — Une ordonnance récente de la reine avait ratifié un traité entre le Portugal et la Belgique pour la suppression réciproque du droit d'aubaine. — On venait d'apprendre à Lisbonne que les troupes portugaises d'Ango avaient éprouvé une défaite assez sérieuse. Trois compagnies ont été faillées en pièces dans une rencontre contre les noirs de Quissina, dans un endroit où l'on tirait à bout portant. Les deux sergents et vingt-cinq hommes sont tombés sous le coup de deux nègres; cinquante autres ont été blessés, quelques-uns mortellement. On n'avait encore rien tenté pour réparer ce désastre, sur lequel les journaux du gouvernement ont gardé un silence absolu.

Les Montévidéens et les Français de Montévidéo, auxquels il est bien impossible de compter sur l'intervention en leur faveur de la France ou de l'Angleterre, espèrent aujourd'hui celle du Brésil. L'empereur arme, dit-on, quelques vaisseaux et fait embarquer des troupes à Rio-Janeiro, pour la Plata.

Au Pérou, le 17 juin, Elias, préfet de la ville de Lima, a assemblé la garde nationale et les troupes de la garnison sur la place du Palais, et leur communiqua les motifs qui lui faisaient penser qu'il fallait abandonner le directeur Vivanco. La multitude applaudit. Il dit qu'avec leur consentement il exercerait le pouvoir suprême jusqu'à la fin de la guerre civile et la réunion du congrès; il protesta de son dévouement au pays et déclara que son seul but était de réconcilier les parties, afin que la nation put librement faire choix d'un homme digne de la gouverner. Cette allocution fut bien reçue des troupes; et Elias fut nommé chef du gouvernement, par acclamation; il publia ensuite un décret qui lui conférait l'autorité suprême, et il annonça qu'il allait envoyer des commissaires aux commandants des forces belligérantes, les généraux Vivanco, Castillo et Rubio Echobuy, pour leur proposer un arrangement. Les chargés d'affaires anglais, français et américains, après en avoir conféré avec leurs collègues du corps diplomatique, dont les compatriotes sont également liés par les mesures arbitraires prises par les parties combattantes, et le blocus déclaré par chacune d'elles sans motifs bien fondés, avaient donné des ordres aux commandants de leurs stations respectives de faire voie au sud et de notifier aux autorités leur détermination de ne pas reconnaître le blocus des ports le long de la côte. Le nouveau gouvernement, en apprenant cette décision, s'est hâté, par un décret, de révoquer les ports d'Arica et d'Iquique, qui étaient bloqués par les forces de Vivanco.

A Athènes les premières séances des chambres ont fait connaître la force relative des partis. On a discuté le règlement de l'Assemblée nationale. Le parti ministériel voulait que l'on vérifiât publiquement les pouvoirs des députés. Cette proposition a été adoptée par une majorité de cent trois voix contre quatre. Le lendemain les ministériels l'emportèrent également par une majorité de cent une voix contre vingt-trois. Ainsi le cabinet Coletti-Maxas a déjà remporté deux victoires parlementaires. A Corinthe, dans un scrutin électoral, le gouvernement a été également vainqueur, car Mastrocordato n'a en que deux voix, comme précédemment à Athènes. — Le général Grivas est arrivé d'Alexandrie; on lui a épargné une ovation aux frais de laquelle on a fait faire une souscription. Il est sorti de quarante à 6 octobre. Dès le 5, le roi et la reine avaient quitté Athènes pour faire, disent les journaux du gouvernement, un voyage d'agrément dans la Roumélie. Leurs Majestés voyagent à cheval. Elles ne devaient être de retour à Athènes que le 17 ou le 18.

On écrit de Constantinople: « Les dernières lettres de la ville de Bagdad rapportent qu'un dimanche matin, lorsque le consul de France en cette résidence se rendit à l'église catholique avec les employés de sa chancellerie, on le saisit tout à coup par les pieds. Les employés se remuèrent et l'un d'eux, en criant, dit que le consul l'un chatois vers l'église, où ils arrivèrent sans encombre. Mais le soir on vint un grand nombre d'individus de la populace, et pénétra brusquement avec eux dans l'église. Les chrétiens qui s'y trouvaient réunis voulurent les faire sortir, les musulmans résistèrent, et il s'en-

agea une rixe violente qui n'a été terminée que par l'intervention de la force armée. Il y a eu des blessés de part et d'autre.

On a des nouvelles d'Alexandrie, du 20 septembre. Le seul fait à signaler est l'ordre donné de réintégrer dans les prisons un certain nombre de malfaiteurs que Mehemet-Ali avait fait mettre en liberté, lorsqu'il résigna un moment le pouvoir, il y a quelques semaines. Il a été reconnu que l'extension trop grande donnée à cet acte de clémence pouvait avoir son danger.

Nous lisons dans une lettre de Tabriz, 12 septembre : « Le comte de S. Arices, envoyé extraordinaire du roi des Français à la cour de Téhéran, paraît avoir complètement échoué dans sa mission. Une lettre du comte adressée aux kazaristes d'Ormia n'en leur laisse que peu d'espoir de succès pour leurs réclamations relatives à l'église d'Ormia, qui, après avoir été en possession des catholiques pendant sept ans, a été donnée aux nestoriens par l'ordre du shah. Les nestoriens ont prétendu qu'ils avaient bâti cette église à leurs frais et qu'ils en avaient été dépouillés par l'ancien gouverneur d'Ormia, et ils ont été jusqu'à menacer de massacrer tous les prêtres de l'église d'Ormia. C'est à la suite de cette manifestation que le shah a ordonné aux kazaristes de quitter la Perse.

Des lettres de Tabasco (Mexique), du 5 août, annoncent qu'un ouragan épouvantable a presque détruit Matamoros; les trois quarts des maisons ont été renversées. Au Brazo et à la Boca del Rio, cinq cents personnes ont péri. Deux maisons seulement sont demeurées intactes. — Un accident qui a fait plusieurs victimes est arrivé sur le chemin de fer de Newcastle en Angleterre. Une locomotive lancée à grande vitesse se ventée se jeter dans un train, puis, abandonnée par l'ingénieur qui la dirigeait, a parcouru la voie sans guide, brisant tout ce qu'elle rencontrait. Une enquête se poursuit. — Le Rhône, en débordant, vient de causer de nouveaux désastres sur ses rives; mais une fatale imprévoyance a bécassé engloutir d'autres victimes en terre dans ses flots. A cet effet, 4 enfants de la Malenité de Lyon, placés en nourrice en Savoie, avaient été déposés dans une petite barque sur le Rhône, à Charnaz, pour être ramenés en France. Mais ces petits malheureux, séparés de leurs nourrices, ont eu une telle frayeur de l'eau qu'ils, poussant des cris et se mettant tous du même côté de la frêle embarcation, ils l'ont fait chavirer. Les deux hommes qui dirigeaient le bateau, et qui n'avaient pas su prévoir le danger, n'ont pu s'échapper eux-mêmes. Le Rhône a englouti dans ses flots les vingt-huit enfants et les deux bateliers. Tous ont péri!

Les feuilles de Franco annoncent que, le 10 octobre, le prince royal de Prusse, visitant une construction à Hal esberg, a fait une chute et s'est cassé les deux os de l'avant-bras droit, à deux pouces au-dessus du poignet.

M. Houzeau-Morion, député de Reims, ni moins distingué à la Chambre qu'instinctif dans le département qui l'avait nommé, vient de mourir.

Chronique musicale.

Le Théâtre-Italien annonce peu de nouveautés pour cet hiver. La source de l'inspiration musicale tarit-elle en Italie? M. Mercadante serait-il épuisé? M. Donizetti aurait-il senti, après tant de fatigues, le besoin d'un peu de repos? Les hommes de talent n'auraient-ils point de successeurs, et M. les entrepreneurs italiens en sont-ils réduits à se dire entre eux, comme l'épouse de Barbe-Bleue : *Ame, mi scur Ame, ne vois-tu rien venir?*

Il est permis de le craindre, et les entrepreneurs ultramontains recueilleraient en ce cas ce qu'ils ont semé. L'art est une plante délicate qui ne peut se développer et fleurir si elle n'est cultivée par des mains généreuses, qui se félicitent et se désolent au souffle empesté de la spéculation mercantile; et jamais la spéculation ne s'est montrée aussi peu éclairée, aussi cupide, aussi effrontée qu'elle l'est aujourd'hui en Italie. L'art italien dépérit, il se meurt, il est déjà mort peut-être, et Rossini s'apprête à mener son deuil. Croira-t-on qu'au même *impressario* ne songe à demander une partition à Rossini? Rossini est passé de mode en Italie. Pauvre Italie!

Chez nous du moins il n'en est pas ainsi. C'est toujours le répertoire du grand maître, c'est *Otello*, c'est *Sémiramide*, c'est le *Barbier de Séville* qui attirent la foule au Théâtre-Vendôme, et qui remplissent la caisse de l'honnête directeur. A la reprise du *Barbier*, qui a eu bien dernièrement, la recette a dépassé onze mille francs. C'est que madame Persanti, c'est que Ronconi et Mario chantent et ne crient jamais. Il y a des chanteurs français qui trouvent que le public a bien mauvais goût.

On croyait que le Théâtre-Italien ouvrirait cette année par *Otello*; on s'y attendait presque. M. Vatel en avait eu d'abord la pensée; puis, après y avoir réfléchi, il s'est écrié, dit-on : « Bah! cela serait de mauvais goût! » Voilà une discréation que l'Académie royale de musique a le droit de trouver quelque peu impertinente.

Richard en Palestine, dont nous avons raconté l'histoire il y a huit jours, ne paraît pas destiné à fournir une longue carrière. M. Adam travaille déjà très-activement à la musique d'un ballet qui doit remplacer cet ouvrage malencontreux. M. Adam est infatigable; c'est le géant de la Fable qui reprend de nouvelles forces chaque fois qu'il touche la terre. Et pourtant il s'effrite d'inventeur M. Adam une minute pour se convaincre que ce n'est pas un géant. Cette fois, M. Adam n'aura pas M. Paul Foucher pour collaborateur. C'est une chance favorable.

Après ce ballet viendra la pièce de résistance de l'Académie royale de musique, celle qui doit défrayer tout l'hiver ou nous entrons. C'est une tragédie lyrique en cinq actes, on serait exposés, au son des flûtes et des hautbois, à un grand renfort de trombones, les infirmités de Marie Stuart. M. Niedermeyer, l'auteur de *Stradella*, est chargé de mettre des accompagnements sous cette lamentable histoire. Madame

Stoltz remplira le rôle de la *belle reine*, et l'on verra débiter à côté d'elle M. Gardoni, ce jeune frère que M. P. L. L. vient d'envoyer à l'Italie. L'Italie ne se doutait pas qu'il possédait un trésor aussi précieux. Nul n'est ténor en son pays, comme dit l'Evangile.

En attendant M. Gardoni, nous avons vu cette semaine les débuts de M. Latour. C'est un fort beau jeune homme, dont la voix est à la fois très-douce et très-sourde. Il ne crie point, rare et précieuse qualité! Il chante sans effort, et ne fatigue jamais ni lui-même, ni ceux qui l'écoutent. Il *phrasé* agréablement, et dit fort bien les passages qui demandent de la douceur et de la grâce. Ceux qui exigent de l'énergie lui sont moins favorables; il manque d'audace et d'accent; mais il y a pas de raison pour qu'il n'acquiesce pas, avec le temps, ce qui lui manque.

L'Opéra-Comique a repris *Le Sirene*, et s'en trouve bien; mais tout de reprendre la *Sirene*, il nous a fait faire connaissance avec un *Monsieur* dont nous ne pouvons nous dispenser de vous dire quelques mots.

C'est un monsieur de la plus belle espèce, un monsieur comme des perdrix. Aussi M. de Varcé essaye-t-il vainement de lutter contre lui et de le supplanter dans le cœur de mademoiselle Cécile de Lamoy. M. de Varcé est conseiller du grenier à sel de son endroit, portant habit de velours noir et perjuré contre assez mal poudrée; il est vieux, il est laid, il a qu'une voix chevrotante et hypothétique; n'est-il pas bien avisé d'engager la lutte avec un monsieur rouge qui est jeune, qui a de jolis yeux noirs, une jolie figure, une jolie voix de ténor, en un mot toutes les qualités qui séduisent les vieilles femmes et les jeunes filles?

Il est vrai que M. de Varcé a sur son rival un avantage, c'est de savoir mentir avec un sang-froid impertinable, un regard intrépide et un front d'airain. Il use largement de cet avantage, et se voit presque au moment d'être réus; mais tout à coup la chance tourne, ses mensonges se découvrent, ses perditions sont déjouées, son compéteur le bat sans pitié, et tel est le malheur de sa position, qu'il est obligé de sourire aux plaisanteries dont il est victime.

Voilà, dites-vous, un bien vieux canevas. J'en conviens; ce n'est pas là un opéra-comique; ce n'est qu'un xaradeville tout pelé, tout ratatiné, qui s'est trompé de route parce qu'il avait oublié ses lunettes, et qui se croyait probablement aux Variétés quand il a frappé à la porte de la salle Favart. M. Crosnier a poliment accueilli le bon vieillard, sans doute par égard pour son âge, et a chargé M. Georges Bousquet de rajuster sa boîte égarée, et de lui faire un habit neuf. M. Bousquet s'est mis à l'œuvre avec ce zèle ardent qui n'appartient qu'à la jeunesse.

M. Bousquet est sorti du Conservatoire, il y a six ans seulement, pour aller en Italie, chargé des lauriers dont l'Institut venait de décorer son front pâle et sa blonde chevelure. Il y a de bonnes qualités dans sa musique, une harmonie correcte, une instrumentation assez habile; il n'y manque que de l'inspiration, malheur qui on ne saurait trop reprocher, et qui est inévitable; il n'y avait rien ni dans les situations, ni dans le dialogue du *Monsieur*, et qui n'inspirent un compositeur.

Courrier de Paris.

Voilà le premier feu de l'année, — je n'en devrais pas en dire davantage, laissant mes lecteurs regarder l'aimable gravure ci-jointe, et se mettre d'abord en frais de mémoire ou d'imagination. Il y a huit jours, *l'Illustration*, séduite par les derniers rayons du soleil d'automne, vous donnait poétiquement comme allégorie du mois d'octobre un beau jeune homme sur un scorpion, le verre en main, le front couronné de ramsin, la poitrine tapissée de pampres verts, et tout d'ailleurs du costume décolleté des Olympiens, pour attester, sans doute, la clémence de la saison. Mais déjà le ciel s'est couvert, un vent froid souffle sur nos villes et nos campagnes, et, faisant la les allégories, qui vont s'enligner du corbeau, nous nous savons bien vite au com du feu, que nous avions délaissé depuis les premières feuilles et les premiers zéphyrs. Alors il s'agit de redresser les chenets, de tirer de la poudre pincettes, pelles et soufflets, de remuer les cendres d'*antan*. Voyez l'aimable famille élargie encore cette année son heureux cercle autour de la cheminée domestique; il faut donner place à une nouvelle bru, à un genre d'hier, que ne connaissons point encore ces bons petits-déjeuners, gémés protecteurs, invisiblement suspendus à la crémaillère; quel plaisir charmant de se tous retrouver ainsi devant l'âtre, qui a rallumé ses flammes, devant le foyer où se consume le bois qui reste encore de l'an passé, souvenir de l'autre hiver, déjà séparé de nous par des mois brillants de fleurs et de verdure, par tous ces jours de soleil, par toutes ces nuits d'étoiles! Nos yeux s'arrêtent sur la flamme renaissante, et notre mémoire mélancolique nous rappelle doucement ces longues veillées, divisées entre le travail et la causerie, ces nuits de décembre, si lugubres au dehors, si chaudes, si paisibles, si riantes au dedans; le feu brille d'une lumière amie; sa lueur nous fait repasser toutes ces heures méridiennes et déjeunées; on ne s'exprime que nous avons menées, les deux pieds sur les chenets, les coudes sur les genoux et la tête dans les mains, en regardant les étincelles du foyer, les langues de flamme expirantes, et les spirales de fumée, non sans penser à notre jeunesse qui s'évanouit, à nos amis qui s'en vont, à nos tendresses qui se fanent, à nos années qui grisonnent avant nos cheveux, à notre esprit qui se ride avant notre front! D'autres y ont fait des rêves plus heureux; d'autres y ont pleuré tout à fait; d'autres s'y sont enlormés d'un léger sommeil, en dégratant. — Et puis toutes les promesses de l'hiver ne se trouvent-elles pas déjà dans cette première flamme? toutes ses joies, tous ses plaisirs; vous entendez d'ici les grelots du bal masqué, l'ouverture de *Lucia*, et les premières mesures de la polka.

De la polka? qu'a-t-elle dit? quel nom ai-je prononcé? quelle ombre ai-je évoquée? La polka se meurt, la polka est morte; elle a en ce jour des belles choses; dans elle a vécu ce que vivent les danses... Plus son étonnante fortune allait croissant, plus aussi elle était près de finir, et tout à coup nous avons vu polker les ours de la Gaïeté, polker les enfans du Cirque-Olympique et polker mesdemoiselles de chez Mabille. La mode nous l'avait donnée, la mode nous l'a ôtée, que son nom soit bête; voici naître d'ailleurs, pour nous consoler, une légitime, une fille, une nièce de cette défunte polka; déjà s'essaye dans l'ombre la jeune *mazurka*, de M. Cellarius, inventeur hrovoté, ne peut plus suffire, à montrer cette nouvelle danse et surtout une certaine *valse-mazurka*, dont *l'Illustration* vous offrira prochainement la musique. Aussi, rassurez-vous, nos danseurs ne vont pas retomber encore en prose un classique qu'elle, et les jambes que la polka a mesés. Un dernier, en un si beau branle trouveront dans la *mazurka* de quel flatter leur sentimentilmanie — La *mazurka* est, non pas à quatre temps comme sa devancière, mais à trois seulement, on y glisse sans cesse, on y frôle à la lettre le parquet, en se tenant par la main, danseur et danseuse, et en faisant l'un vers l'autre de petites valse-faces, comme jadis dans la promenade de la fête polka. — Hâtez-vous donc, cher lecteur, de courir chez le divin Cellarius; quelle joie, quelle songe-y, d'être un des premiers danseurs de la nouvelle gigue! quel cercle autour de vous dans les salons! quel honneur de créer le mot piquant de la saison: je *mazurke*, tu *mazurkes*, etc., et quel plaisir de montrer, à d'aimables personnes comment il faut s'y prendre, pour arriver au point où vous en êtes!... Sans compter que vous vous irez peindre *mazurkant* à la prochaine exposition. — Et puis vous allez exposer, comme l'ai passé pour la polka, de très-pareils et très-aimables maîtresses de la nouvelle danse; mesdemoiselles de l'Opéra se tiennent toujours aux ordres de M. Cellarius; et si vous avez envie de *mazurker*, on vous donnera peut-être la main et vous montrera la *gig-sade*, ou la blonde ou la brune, selon que vous préférez Mimé à Brenda.

Puisque j'en suis sur un chapitre de la mode, il faut que je vous donne tout de suite des nouvelles résumées du *spirit* et des courses; je dis résumées, car je n'ose m'étendre sur un sujet aussi difficile et qui demande des connaissances aussi profondément spéciales. — Il est donc fait savoir au monde étonné que M. d'Ecoville (c'est le nom d'un pur sang, ne vous y trompez pas) a gagné le *prix d'arondissement*, 5,000 fr. — le tour du Champ de Mars en 2 minutes, 21 secondes, — et que l'autre prix, 5,000 fr., a été conquis par *M. Mustapha*, en 2 minutes, 19 secondes $\frac{3}{5}$. — N. B. *Mustapha* battait *Prospero* d'une longueur. Quel malheur, hélas! que je sois si peu initié aux choses et aux mots du turf! — Je le dis à ma honte, — le moindre jockey vous tiendrait là-dessus des propos d'autant plus élégants qu'ils seraient plus incités de termes britanniques; tandis que j'en suis réduit à vous avouer que je ne connais ni M. d'Ecoville, ni *Mastapha*, ni même *Prospero*, et les choses de ce genre, si ce n'est par leurs noms; c'est d'après autrui. Décidément, il faut que *l'Illustration* avise à fonder un article *sport* hebdomadaire, dont elle pourra faire courir dans les grandes occasions l'hippique rédacteur. — Je ne me permettrais donc, à ce sujet chevalin, qu'une seule observation, toute littéraire d'ailleurs; il me s'embble, — je le dis en tremblant, — il me s'embble que ces messieurs du *club* font preuve d'un goût et d'un esprit assez médiocres dans les noms qu'ils appliquent à leurs chevaux; et je ne m'explique pas ce qu'il peut y avoir de piquant à appeler un poulain M. d'Ecoville, Commodore-Napier ou Logomachie. Mais il suffit, — ces messieurs étant les maîtres absolus de la mode, — je scrtais mal venu d'oser aller à l'encontre de leurs caprices ou de leurs inventions; et je les abandonne à leur contentement d'eux-mêmes, pour vous adieu le bulletin des courses du Champs-de-Mars.

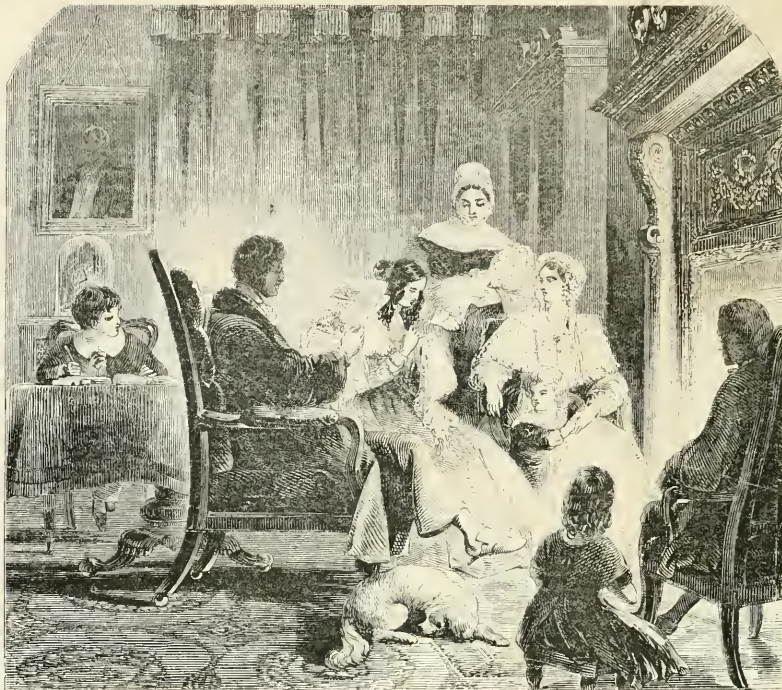
Vendredi dernier, nouvelle lutte entre les purs-sangs; cette fois, il s'agissait du prix principal de 5,000 fr. et du prix royal. C'est encore ce fameux M. d'Ecoville qui a remporté la première victoire, au grand deuil de *Bacarro*, de *Sole*, et de *Passos*. Quant au prix royal, il a été victorieusement conquis par Drummer, qui a battu trois excellents concurrents, ses rivaux, — *Enlia*, dimanche, haute lutte pour le grand prix royal, de 14,000 fr., s'il vous plaît, à gagner en deux épreuves; et le même Drummer, déjà nommé, est deux fois arrivé le premier. Ce grand vainqueur appartient à M. de Rothschild, et c'est lui qui, à cette année, les honneurs du Champ de Mars.

Souffrez à présent que nous laissons là les courses et chevaux pour vous parler quelque peu des arts, beaucoup plus chers à *l'Illustration*. — Il n'est bruit dans le monde artistique que de tableaux convenus, commencés par d'illustres pinceaux, et déjà en possession d'une gloire anticipée; un Decamps, un Eugène Delacroix, un Scheller, un Robert-Fleury, etc., je n'en dirais pas de vous raconter ce qu'on commence à voir sur ces toiles naissantes. Cependant M. Horace Vernet achève son immense tableau, la *Prise de la Smala*, vingt mètres de long, sur sept ou huit de haut; cette toile gigantesque doit couvrir tout un pan de la nouvelle salle du musée de Versailles, destinée spécialement aux victoires de l'Algérie. Voici une petite anecdote inédite, mais authentique, qui augmentera, je l'espère, l'intérêt que déjà vous portez à la nouvelle peinture de M. Horace Vernet.

Il s'agit d'un vieux soldat, d'un progéniteur de l'empire, concrit à Eylau, et valetier d'acteur dans les grandes campagnes qui suivent. Scrombert n'a point pris encore ses valises; il a voulu mener dans les camps sa longue vieillesse; soldat de l'armée d'Afrique, depuis la conquête. Scrombert a pris part à toutes nos belles journées algériennes; maintes fois son nom a figuré avec honneur sur les ordres du jour, et depuis 1851 il était proposé pour la croix. Dernièrement encore, son vieux cœur du duc d'Angoulême, il se fit remarquer à l'action de la Smala, où il assistait en qualité de maréchal-des-logis de gendarmerie. Mais cette fois encore, par

malheur, il fut oublié; les décorations pleuvaient à côté de lui; pas une ne venait s'attacher sur sa poitrine. Il était réservé à un artiste, à un peintre de faire obtenir enfin au vieux soldat cette faveur si bien acquise, si justement méritée. M. Horace Vernet, l'illustre peintre de l'armée, avait été frappé, lors de son séjour en Afrique, de la belle figure et de la tenue militaire de notre greggari; il transporta donc Schomberl sur sa toile. L'art complaisamment au premier plan, et pour compléter son uniforme, lui peignit une croix d'honneur sur la poitrine, où elle paraissait être tout à fait à sa place.

Avant de partir pour l'Angleterre, Louis-Philippe vint à Versailles visiter l'atelier de M. H. Vernet; S. M. complimenter le peintre sur les belles têtes de soldats qui ligèrent ça et là dans les groupes du tableau de la Smala; et, deignant le genéralme d'un premier plan, le roi s'écria: « Pour celui-là, c'est un portrait! — Oui, sire, répondit le brave Vernet; Schomberl est un vieux soldat de l'empire, dont le non figure d'aujourd'hui ans en Afrique; récemment encore il se fit remarquer lors de la prise de la Smala; je croyais qu'il avait obtenu la croix, sollicitée pour lui depuis longtemps; ce matin même, j'ai eu le chagrin d'apprendre que je devais l'effir. — Mais moi, reprit le roi, je vous autorise à l'y conserver. »



(Le premier jeu de la saison.)

M. Horace Vernet, ce semble, a bien conquis ses grades par ses belles peintures militaires, et il doit se connaître en braves soldats aussi bien que messieurs de la guerre — Le poète Lemerle se targuait à moins, jadis, de compétence et d'auronné maritime. On se souvient qu'il avait remporté le prix de poésie à l'Académie, par une ode où se trouvaient ce fameux vers que les contemporains appelaient *le vers du siècle*:

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Un jour, un de ses amis le rencontra dans les bureaux du ministère de la marine. « Que faites-vous donc ici? lui demanda-t-il. — Et non vers? répondit superbement Lemerle. — Soit dit sans aucune allusion maligne au greggari contre M. Horace Vernet, chez qui l'homme est aussi distingué, aussi excellent que l'artiste. »

Il est véhémentement question de ce pauvre troisième théâtre lyrique, dont on parle depuis si longtemps; la décision pour ou contre va être prise dans une des prochaines réunions de la commission des théâtres royaux; espérons. — Voici encore quelques nouvelles intéressantes pour les amis des arts. — Il s'exécute, en ce moment, au palais de la chantre des pairs, des travaux d'importance. Une grande salle sans destination existait au rez-de-chaussée du Luxembourg; M. de Gisors en a fait



(P'ceptifs de la course, à Chantilly.)

une chapelle, et a su en tirer le plus heureux parti en l'appropriant à cette destination nouvelle. De chaque côté de l'autel et au-dessus, M. Abel de Pujol a peint une grande page dont le sujet est tiré de l'Apocalypse. Toutes les peintures de la voûte ont été confiées à M. Vauchelet, qui y a représenté les quatre évangélistes et huit anges tenant chacun un des instruments de la passion. Quatre tableaux de M. Gigoux seront placés dans les arcades qui font face aux croisées. Enfin, un charmant groupe d'anges, sculpté par M. Jaley, fera face à l'autel, et complètera la décoration de cette chapelle, qui promet ainsi d'être fort belle, et dont l'Illustration aura soin de donner les dessins, aussitôt que



Une visite de S. M. Louis Philippe à l'atelier d'Horace Vernet.

le public y aura été admis. Les Tuileries s'embellissent en même temps que le Luxembourg : on restaure d'une manière complète les appartements intérieurs, qui n'avaient reçu que de très-légères réparations après 1850. M. Fontaine (l'architecte auquel l'autre jour nous voulions tant de mal pour l'encombrement des antiques dans le rez-de-châssée du Louvre) a soumis au roi des plans autrefois adoptés par Napoléon, et, sauf quelques petites modifications, Louis-Philippe a agréé ces anciens plans. On dit que rien n'a été négligé pour embellir le palais et donner plus d'éclat aux réunions auxquelles M. le duc de Nemours présidera cet hiver. Le futur régent recevra périodiquement tous les vendredis.

Théâtres



(Cirque-Olympique. — La Corde de Pendu. — Ballet des Grosses-Têtes.)

CIRQUE-OLYMPIQUE: la Corde de Pendu. — VARIÉTÉS: Monseigneur. — VAUDEVILLE: Deux Filles à marier. — ODÉON: le Bachelier de Ségoie.

Procédons par ordre de date, s'il vous plaît, et payons d'abord nos dettes les plus anciennes. Les miracles du Cirque-Olympique ont cet avantage incontestable sur tous les autres miracles du monde qu'on les peut voir plus d'une fois. Les plus fameux thaumaturges n'ont jamais répétés leurs mêmes prodiges, et les fées les plus puissantes ne savent point donner de la solidité à leurs palais d'escaraboules; mais l'enchantement qui règne chez M. Galois à la science de faire merveille qui dure; tons les soirs, à pareille place, à pareille heure, vous pouvez revoir le même enchantement, et si le public ébahi s'avise de crier bis, la magie qui vient de s'éclipser aura la complaisance de se remontrer à vos regards émerveillés. — Ainsi ne sommes-nous point trop en retard pour vous raconter ce que nous avons vu,



(Théâtre des Variétés: dernière scène de Monseigneur. — Monseigneur, M. Lafont; Le comédien, M. Lepetit; M. Martial, M. Percy; L'édouard, madame Bressin; Antoinette, mademoiselle Petron.)

il y a plus de huit jours déjà, ce que nous avons vu, de nos yeux vu, quoique nous ayons bien envie de n'en pas croire nos yeux.

Le tailleur Pieprune veut marier sa filleule Antoinette au sieur Bonaventure, perruquier-barbier, qu'elle déteste, parce qu'il a le malheur d'être laid, et que d'ailleurs elle aime un gentil trompette de mousquetaires. Antoinette invoque son bon ange gardien Ariel, qui lui promet de protéger ses amours. Voici donc la guerre déclarée entre le mandé époux d'une part et le génit, da l'autre: jugez si la lutte est égale!

La main du barbier s'ensorcelle: s'il rase une pratique, il lui coupe une oreille, par mégarde; s'il veut friser deux de ses clients, il empile si bien leurs cheveux que l'on ne peut plus les débrouiller. Mais ce n'est rien encore: les anguilles lui mordent le nez, et s'allongent comme des aunes de boudin; les Savoyards lui curent à l'encre ses bas blancs; et, pour comble, il se trouve métamorphosé en un énorme serin, que

Pon vient s'écarter au travers des barreaux de sa cage verte.

Picqueme, le parrain, n'est pas moins molesté : les établis de sa boutique se mettent à danser, avec les ouvriers qui s'y trouvent assis; les bottes d'asperges et les potirons qu'il vient d'acheter prennent la fuite, à toutes balades; les carpes se changent en requins sous ses bras; le *bras d'or* d'une enseignette lui donne des coups de poing sur la tête; fusillé ensuite par un petit grenadier de plâtre, il se laisse tomber sur une pierre, le long d'un obélisque, qui se transforme soudain en un jeu de bagues; et la pauvre tailleuse, tout moulu, meurtri, criblé, est encore obligé de chevaucher en rond sur un cheval de bois.

Enfin le procureur lui-même qui doit signer le contrat se trouve excessivement incommodé par l'effet d'une médecine que son premier clerc vient d'avaler; il ne peut rester en place, et prétend, à chaque minute, avoir oublié quelque chose dans son cabinet. Joignez à cela les merveilleuses propriétés de son futaie-consultant, qui vous jette tour à tour dans la muraille, le lestement et sans bruit, procureur, parrain et barbier.

Les choses en sont là, lorsque entre dans la boutique de Bonaventure un personnage rouge-feu, nu de cornes et de queue; c'est le diable en chair et en os, le diable en belle humeur, le diable, ennemi mortel du génie Arlet; aussi indique-t-il à Bonaventure un balisain qui saura déjouer toutes les mystifications dont il est victime. Rends-toi à minute, lui dit-il, à Montfaucon, et coupe-s-y de la corde de pendu; voici une voiture qui va t'y mener en deux minutes. — Nous voyons paraître un équipage attelé de six chats.

La scène se représente dans les gîtes de Montfaucon, et éclairés par la lumière livide de la nuit, dans le lointain, on aperçoit les églises de Paris. Bonaventure lutte quelque temps encore contre deux diabolos couverts d'écaillés, qu'Arlet a mis à ses trousses; mais enfin il parvient à couper un bout de cette précieuse corde de pendu, et le premier effet du talisman est de transformer ce paysage sombre et désolé en un brillant palais, entouré de bosquets et de fleurs, habité par d'aimables nymphes, vêtues à l'orientale.

Bonaventure, grâce à son talisman, devient riche à millions; il achète un marquisat et des nègres, qu'il habilie en Turcs jaunes; il se vult splendement, et, pour plaire à la belle Antoinette, il veut mettre sa maison sur un pied vraiment royal; on emporte donc tout à un vieux meuble, mais d'un seul coup les voits qui représsent tous à leur place.

Cependant le monsieur a enlevé la future du barbier, et Picqueme court avec le procureur à la poursuite de sa filleule. Nos deux poursuivants, accablés de fatigue, s'arrêtent pour passer la nuit dans une auberge endormie, où les œufs dansent la polka dans le panier, où les œufs dansent, envoient un claquement de langue de la poche, où la cheminée joue aux quarts, coqs le long des murs de la chambre.

Bonaventure n'est pas beaucoup plus heureux au milieu de ses richesses; les hongies tout allouées jettent des puds de table, et s'enfoncent dans les coins de cheminée; les canapés se métamorphosent en baraquas de polichinelles, les pianos en bagnoles et les buffets en niches à chien.

Le marquis, ne pouvant plus y tenir chez lui, se met en campagne à la recherche de sa fiancée; suivi de ses quatre nègres-tures, il est sur le point de saisir la fugitive; mais le buisson qui sert de refuge à Antoinette, grandit, s'éleve, devient un arbre magnifique dont le tronc se change tout à coup en un petit temple grec; Bonaventure et son courtier prennent une échelle pour atteindre au faite de cet arbre inopiné, qui tout à coup se rabaisse et redonne le buisson; ce voyant, le barbier-marquis veut descendre de son échelle, mais tous les échelons se détachent, et pendant ce temps-là Antoinette s'échappe avec son amant. Fureux contre ses nègres, Bonaventure les découle d'un seul coup; les quatre têtes tombent à terre, et les quatre corps se lancent dans l'air, comme si de rien n'était; là-dessus, leur maître les traite de canailles, et les embroche à la file avec son balais; mais les nègres embrochés dansent de plus belle, et les quatre têtes coupées sortent en polka.

Un infortuné marquis gravit alors une haute montagne, que nous voyons s'enfoncer peu à peu sous ses pieds; il arrive ainsi dans le pays splendide des *Grosses-Têtes*, dont tous les habitants, en raison de leur richesse phrénologique, sont membres-nés de l'Académie. — Il y a fête à la cour des *Grosses-Têtes*, on y célèbre la convalescence du petit prince, sauvé d'un érésypèle par une éruption. Vous apercevez ci-contre l'ordre et la marche de la réjouissance: d'abord des sapeurs à barbes énormes, puis une tête colossale, majestueuse, fringante, celle du tambour-major; toute la garde royale; les courtisans et courtoisiers; et enfin le petit prince, avec sa grosse joue enflée et emmitouflée; il prend place sur le trône auprès de sa royale maman.

Voici venir le Berger Corydon, qui se hâte; Corydon, qui a les notes les plus harmoniques qu'on puisse imaginer, et la bouche en cœur; il commence à jouer des airs endormis; il joue et Zéphire se met à danser; Zéphire agite ses petites ailes frémisantes, et le groussor de sa tête ne semble point alourdir ses pas cadencés; Flore, la timide Flore, baisse, relève et baisse encore ses grands yeux bleus imbibés au nectin de sa physiologie pudiquement cartonnée. Longtemps elle résiste aux entreprises galantes de l'audacieux Zéphire; mais enfin celui-ci parvient à lui déborder la rose chamoisante qu'elle tient à la main; il la triomphe; les yeux de Flore se rouvrent et se ferment si précipitamment qu'on dirait qu'elle va se trouver mal, par poudre.

Cependant que notre interlocuteur de Bonaventure contemple ces merveilleuses cérémonies, Antoinette lui est une seconde fois escamotée par le génie tutélaire.

Nous sommes dans l'Inde; au fond, une grande montagne, le long de laquelle descendent les personnages, grossissant à mesure qu'ils se rapprochent de nous; Bonaventure et Picqueme, toujours mystifiés par leur courtier, viennent les bates se débiter sous eux et les bras des chercheurs leur voler d'apparence, et les bras des chercheurs leur voler d'apparence, et les bras des chercheurs leur voler d'apparence.

est emporté par cet indocile quadrupède, dont chaque pas lui secoue les entrailles à les lui déchirer.

Enjambons maintenant de l'Inde dans la forêt de Sénart, et nous y retrouvons Bonaventure exerçant la puissance de son talisman; le gibier qu'il fusille tombe tout plume, tout embroché, tout roi.

Enfin, sur l'avis de Satan, Arlet est mis en bouteille; mais la bouteille éclate, le génie se salue, fait à tire-d'aile le tour de la salle et revient sur la scène. — Décoration finale, loup, queue de magot, fées, et autres magots, sortilèges, prestiges, etc.; les deux amants sont mis au milieu d'un palais formé par des cales jadis-santes, qui teignent en mille couleurs les feux du Bengale, bleus, verts, jaunes et roses.

A présent, nos lecteurs n'ont plus qu'à aller voir la pièce; car, malgré tous nos efforts, la peinture que nous venons de leur faire n'est que l'ombre insipide et incolore du merveilleux tableau. Jamais on n'avait autant fait pour le plaisir des yeux, et nous devons de grandes actions de grâce au nouveau directeur, M. Gallois, qui n'a rien épargné pour nous donner ce spectacle vraiment enchanté; outre la scène, supérieure à tout ce que nous ayons vu jusqu'ici, la mise en scène est d'une richesse merveilleuse; les décorations multiples offrent un coup d'œil digne du Diorama, et les costumes valent les décors; une foule de figurants, plus jolies les unes que les autres, se disputent les regards; parmi elles, nous avons retrouvé avec plaisir une des charmantes espiègles du cirque d'été, cette jolie petite Anglaise, mademoiselle Fanny Haud, qui se tient comme d'habitude au premier rang des ouvrières, avec toute la grâce et toute la fraîcheur de son nouveau rôle. — N'oublions pas non plus ce brave chanteur, qui joue si bien sa partie, et qui est si parfait chanteur qu'il beaucoup prétendant qu'il était ainsi de la façon des magiciens.

Il y a eu quelque cabale à la première représentation de *La Corde de Pendu*; mais on n'entendra, j'en suis sûr, que des applaudissements aux quatre-vingt-cinq-mes suivantes.

— Savez-vous ce que c'est que M. Jansingeur? un prince du sang, un duc et pair, tout au moins un évêque? Point, demandez à MM. Dumanoir, Anicet et Brisebarre; ils vous apprendront que M. Jansingeur est un bandit, mais un bandit civilisé, élégant, passeur de belles manières et d'un superbe profil de prince circassien; aussi toutes les danseuses de l'Opéra en raffolent, et cependant M. Jansingeur harangue sa bande, faiseurs de montres, monchoirs, tabatières, défriseurs de passants, crocheurs de portes, dévaliseurs de finances et de commissaires! — Le jour baisse, un jeune apprenti joaillier, à la veille de se marier avec celle qu'il aime, est chargé de porter au régent un écrin de cent mille écus destiné à la duchesse de Berry; M. Jansingeur attend le jeune garçon au passage, lui enlève l'écrin, remplace son écrin, et s'en va lui-même à l'écrin, où la danseuse Fideline, convoitée par les gars Turcaret et Lamartelière, n'a de regards que pour le beau Circassien.

Lamartelière ayant demandé un soldat des gardes du corps, pour le poser en sentinelle auprès de son épouse, M. Jansingeur se présente en costume de garde; il a rencontré, grisé le soldat chargé de la mission ténébreuse, et lui a volé la lettre de son colonel; donc il sera enfermé, des que la nuit viendra, dans la chambre aux œufs et se propose d'emporter seulement un millon. Mais arrive le pauvre joaillier dévalisé, fort triste comme on pense; M. Jansingeur retrouve en lui son frère cadet, et, sans se laisser reconnaître, il lui promet de lui faire rendre l'écrin volé. Sur ce, voici le caissier de la bande de M. Jansingeur, qui se fait annoncer chez M. Lamartelière; caissier infidèle qui, après avoir reçu en dépôt le sud-est écriin, vient le vendre au financier pour la somme de 250,000 fr.; et, non content de ce premier crime, ce scélérat dépose encore son chef et maître, M. Jansingeur, que l'on enferme si bien qu'il se salue par la chemise.

M. Jansingeur est à la recherche de son écrin; instruit que Lamartelière l'a volé à l'écrin, il se présente, de nuit et par un feutre, chez la danseuse, et l'enlève, elle y aidant un peu, avec tous ses diamants.

Au quatrième tableau, nous sommes à la guinguette; le frère de M. Jansingeur célèbre son repas de noce, mais le pauvre marié demeure fort triste, à cause qu'il ne voit point revenir son écrin, comme l'inconnu le lui avait promis. Enfin une voiture s'arrête à la porte de l'amburge; M. Jansingeur en descend avec Fideline, et le joaillier, forcé de se contenir, danse de joie en voyant ses diamants aux bras et au cou de la dame; — encore une voiture, c'est Lamartelière à la poursuite de la danseuse et de l'écrin. Une pouce l'autre; — troisième survenant, le caissier infidèle, qui volait ses collègues et que Lamartelière a volé en lui payant son écrin avec des actions dérisoires du Mississippi; filou contre filou, c'est à qui rattraper l'écrin.

Il est temps que M. Jansingeur remette le hola; regardez-le, il s'avance fort paisiblement, et à sa vue, tout le monde crie à la garde. M. Jansingeur prend l'écrin et le donne d'abord à Fideline; à Madame, je vais vous faire arrêter, ces diamants ne sont pas à vous, mais à ce gros financier, qui ne voit en faisant cadeau que sous une condition... à laquelle vous n'avez point satisfait; — à vous donc cet écrin, M. de Lamartelière; mais vous-même ne l'avez-vous point volé à cet homme caissier, payé par vous en chiffons de papier; — reprenez vos diamants, homme caissier; mais pardieu! vous êtes un grand voleur, administrateur infidèle d'une loyale société; allons, rendez-moi écri, et toi, brave joaillier, tiens, va porter ton écriin au régent.

Alors arrive le gnet pour arrêter M. Jansingeur; mais ce sont les gens de la bande costumés en gardes, et notre aimable Cartouche s'échappe avec eux.

Ce vaudeville, vil, spirituel, amusant, à pleinement réussi, malgré ses violences; la scène du drucier acte que nous donnons ici, ricochet de vols et de restitutions, est surtout on ne peut plus plaisante; Lafont-Monsieur a joué ce nouveau rôle avec sa grâce, sa distinction et sa distinction habituelle; le gros financier Lepetier lui servait joyeusement de piston et de repousseur.

Au Vaudeville, Bardou, l'Excellent comédien a fait le succès d'une petite bluette en deux actes. Il s'agit d'une bonne dame qui a deux filles à marier : Athénis, désagréable d'humeur et assez peu s'occupant de toute sa personne, et Rosine, un abrégé de perfection; Athénis ne peut pas réussir à se marier. Sa mère, dépitée de voir sa fille aînée rester demotée, jure que Rosine ne se mariera pas que sa sœur n'ait trouvé un époux. Or, Rosine aime, est aimée et désirerait fort en venir au mariage; donc, pour l'aider à son projet, elle travaille à celui de sa sœur, et déploie tant de gentillesse, d'esprit, de grâce, d'industrie, d'un côté auprès de la rêveuse Athénis, de l'autre, auprès de M. Murinet, vieux célibataire campagnard, qu'elle les amène enfin tous deux, bon gré mal gré, à s'épouser, ce qui lui permet à elle-même d'en faire autant.

J'avais hâte d'en venir au meilleur morceau de la semaine, le hors-œuvre littéraire, et si je l'ai réservé pour la fin, c'est par respect pour le proverbe, « Au dernier des bons, » M. Casimir Bonjour, connu déjà au théâtre par plusieurs ouvrages estimables, tous à domé, l'autre jour, sur la scène de l'Odéon, une nouvelle comédie en cinq actes et en vers, le *Bachelier de Ségoie*. — Deux étudiants de Ségoie, Pédre et Gusman, tous deux pauvres et sans appui, viennent solliciter dans les bureaux du ministère; Gusman est noble, mais d'une indolence mortelle, Pédre a de l'esprit, du savoir, de l'industrie; mais il est né en roture et sous une maussade étoile. Un vieux sarcon de bureau, l'unique protecteur des deux jeunes gens, leur promet de les faire appointer de sa bienveillance par le ministre Mendocce, personnage gonflé de sa gloire en public, mais très-pâle, dans la privé, auprès de La Berliis, favorite de la reine, irréconciliable ennemie du parti français, et travaillant de toutes ses forces à assurer la succession de Charles II à l'archiduc d'Autriche.

Une ruse ingénieuse de Pédre force Mendocce à reconnaître dans Gusman un de ses plus proches cousins et à lui donner un emploi dans ses bureaux. Voilà le nouveau promu fort empêché de sa grandeur; ignorant et paresseux, comment suffire à sa tâche? Par bonheur, Pédre est là, Pédre qui se charge de tout, regardant l'élévation de Gusman comme le fondement de sa propre fortune; le pauvre garçon désire seulement une petite place de commis, afin de pouvoir épouser Emance, jeune orpheline protégée par la belle-sœur de Mendocce.

Pédre a fait pour Gusman un plan de comptabilité, plein de vues neuves et solides; le ministre en attribue l'honneur à Mendocce, et le nomme directeur. Mendocce à son tour reconnaissant Gusman en l'élevant au grade de chef, et Gusman, reconnaissant, obtient la place de surintendant pour le ministre Pédre. Mais la fortune n'aime pas à comp. La Berliis lui a des faveurs travail, d'abord dévoué tout de récompenses; or, Pédre, dans son plan, avait poussé à l'alliance française; en conséquence, le ministre est disgracié, le directeur et sa belle-sœur, Gusan et Emance sont arrêtés comme conspirateurs. Pédre échappe seul par son néant à cette proscription générale, et va offrir ses services à La Berliis, afin de pouvoir travailler plus efficacement à la délivrance de ses amis.

La Berliis lui trouve l'air d'un homme d'esprit, se prend de confiance pour lui, le nomme son secrétaire et lui met ses papiers entre les mains. Pédre se voit assisté de la signature de la favorite, pour faire mettre ses amis en liberté; déjà ils sont sauvés, et Pédre va s'échapper avec eux; mais le paresseux Gusman s'était endormi sur une chaise, et le temps de le tirer de son sommeil, tout est perdu : les prisonniers, arrêtés de nouveau, sont nus au *carcere duro*.

Heureusement Pédre connaît une lettre très-compromettante que La Berliis a en l'imprudance d'écrire à la reine; il se procure cette lettre, l'envoie au roi, et cause ainsi la disgrâce de la favorite. En récompense, Mendocce devient ministre, Gusman directeur, et Pédre qui, tout fait, est enfin élevé à ce poste de simple commis qu'il lui fallait pour épouser Emance.

Les succès n'a pas été d'outre un instant; l'idée ingénieuse et comique sur laquelle est bâtie toute la pièce se développe comme d'elle-même, aisément, sans effort; les deux caractères de Pédre et de Gusman forment l'un avec l'autre un contraste rendu plus piquant encore par la différence et l'inégalité des résultats; une versification élégante, facile, spirituelle, sentent le dialogue, et s'élève même à un très-haut degré d'élégance poétique dans certains morceaux, tels que la description des doucins sur le comitau, au second acte. — Peut-être, d'ailleurs, la construction de la pièce laisse-t-elle à désirer; les ressorts semblent un peu lâches, et, par suite, l'intérêt s'en doit ressentir; ainsi nous voyons les personnages entrer d'un par deux les uns après les autres, sans motif bien précis, et sortir de même sans plus de raison; l'intrigue politique, mêlée à ces jeux de caractère, n'est pas non plus assez fortement accusée, et ne se salue pas de la froideur, enfin la grande scène du troisième acte, où le ministre se dispute la valeur, l'excellent petit rôle de *Bachelier de Ségoie*, — Mais les qualités l'emportent encore de beaucoup sur ces quelques défauts, et le *Bachelier de Ségoie*, nous prédisons à coup sûr, donnera de nombreux succès à l'Odéon, et ajoutera encore aux titres littéraires de M. Casimir Bonjour.

P. S. — Nous réservons la nouvelle pièce du Palais-Royal, *L'Éclaircieur*, le triomphe de Kavel, pour la présenter à nos lecteurs enrichie d'illustrations.

Les Talismans.

NOUVELLE.

(Voir t. IV, p. 106.)

II.

Le lendemain matin Frédéric se trouva dans une étrange perplexité. Il ne croyait certainement pas aux sorciers, et ne pouvait avoir grande confiance dans les talismans qu'on lui

avait remis d'une manière si bizarre. Cependant il était tenté d'en essayer l'efficacité. Dans la situation où il se trouvait, il se serait reproché d'avoir méprisé un moyen d'en sortir, quelque peu vraisemblable qu'il parût.

« Cet homme, se dit-il à lui-même, est sans doute en relation d'affaires avec l'hôtelier du Lion-d'Or, et le cachet qu'il m'a délivré est une sorte de mandat à vue, de bon à payer, que l'amburgeiste connaît et porte à son compte. — Après tout, que puis-je risquer? Je suis décidé à quitter la ville; si je suis dupé d'une mystification, je serai le premier à en rire avec l'hôtelier, et tout sera dit; personne ne le saura. »

Décidé par cette dernière réflexion, il prit son léger paquet, et, au lieu de partir, comme il en avait eu d'abord l'intention, il se dirigea vers l'hôtel du Lion-d'Or. C'était une des auberges les mieux tenues de la ville. — Une fois devant la porte, Frédéric ne put se défendre de quelque hésitation, et il fut sur le point de renoncer à son projet; cependant il reprit sa résolution et entra.

« Que demande monsieur? dit un garçon d'un air qui justifiait assez l'extérieur plus que modeste de Frédéric.

— Je voudrais parler à l'hôte, répondit le jeune homme avec un froncement de sourcil.

— Il est occupé, répartit le garçon en jetant un regard sur le minime paquet de l'étudiant. — Si monsieur veut une chambre...

— Je veux parler à l'hôte, réitéra Frédéric du même ton.

— C'est bien, monsieur, c'est bien! Passez par ici, et attendez un moment. »

Un moment après en effet l'hôte entra dans le petit cabinet où Frédéric s'était assis. C'était un homme grand et sec, chauve, dont les petits yeux étaient singulièrement vifs et perçants. En un regard il eut entièrement parcouru Frédéric de la tête aux pieds, et sa physionomie se rembrunit singulièrement.

« Que désirez-vous, mon cher monsieur? dit-il d'un ton qui acheva d'embarrasser Frédéric.

— Monsieur, dit le jeune homme en cherchant à prendre un peu d'assurance, je viens vous demander un logement.

— Très-bien, monsieur... et...

— Pardieu! je dois vous dire sur-le-champ que je vous suis adressé par un monsieur que vous connaissez sans doute, car il m'a dit de vous remettre ceci. »

Il tira en même temps le cachet de sa poche, et le présenta à l'amburgeiste. Celui-ci le prit avec étonnement, l'examina avec soin, le retourna dans tous les sens. — Puis, levant sur Frédéric un regard étonné :

« Mais... je ne comprends pas, monsieur. Que voulez-vous que je fasse de ceci? »

— Bon! pensa le jeune homme; j'ai été mystifié. Tâchons de sortir honorablement de ce mauvais pas. — Ma foi! je n'en sors rien, dit-il en riant; je vous le donne comme il m'a été remis. »

L'hôte jeta sur Frédéric un regard tellement pénétrant que le jeune homme en fut presque déconcerté; et il répondit :

« Vous comprenez que je le sais; moi, encore moins! Quelle est la personne qui vous a dit de me remettre ceci? »

— Je n'en sais rien, continua Frédéric en riant toujours. Je ne connais ce monsieur en aucune façon... et j'avais pensé de vous le remettre suffisamment. Mais je vous que j'ai été dupé d'une mystification plaisanterie. Dans tous les cas, je vous ai demandé pardon. »

En achevant cette phrase il reprit son paquet. L'hôte l'examina avec soin. Peu à peu il sembla que sa physionomie s'éclaircissait, et il se mit à rire aussi, au grand étonnement de Frédéric.

« Après tout, dit-il en serrant le cachet dans son gousset, c'est assez plaisant, et l'idée est bizarre... Je serais curieux de voir ce que cela deviendra. »

Cette phrase redoubla la surprise de Frédéric, qui regarda l'hôte à son tour.

« Vous me paraissez un honnête jeune homme, et je serais désolé qu'on se fût amusé à vos dépens.

— Bah! pensa Frédéric.

— Peut-être est-ce le commencement d'une aventure dont le dénouement vous serait avantageux, et je serais fâché de l'interrompre.

— Vraiment! murmura Frédéric, continuant ses réflexions sentimentales.

— Dans tous les cas, si c'est une mystification... eh bien! je ne m'enverrai la partager; voilà tout.

— C'est incroyable! » continua Frédéric, ne sachant absolument que penser.

L'hôte soupira, et un garçon parut.

« Conduisez monsieur à la chambre n° 15, qui est vacante, et instruisez-le des usages de la maison. Monsieur dine à table d'hôte. — Pardieu, monsieur, voulez-vous me dire votre nom? »

— Frédéric, baron de Neuberg.

— Il suffit... conduisez M. le baron! » ajouta l'hôte en faisant signe au valet; puis il fit un salut gracieux à Frédéric, et il sortit.

Le jeune étudiant ne recevait pas de sa surprise. Le garçon le conduisit dans une chambre fort commode, déjeunant meublé, et il le mit au fait des usages et des heures de la maison. Frédéric croyait rêver. Aussitôt qu'il fut seul, il se jeta sur un fauteuil, et se mit à réfléchir. — Le résultat de sa méditation fut cette seule exclamation : — C'est incroyable!

Car l'hôte ne connaissait pas l'étranger. Il avait d'abord refusé le cachet comme une plaisanterie, et n'avait cédé que peu à peu à une sorte d'influence occulte dont il ne s'était pas rendu compte à lui-même. Mais comment supposer l'existence d'un talisman semblable? Evidemment, c'était absurde!

Enfin, après avoir fait un ou deux tours dans la chambre, Frédéric s'arrêta au raisonnement suivant : On le talisman était réel, ou il ne l'était pas. Si l'hôte avait subi son pouvoir,

le banquier devait le subir également. Mais s'il échouait sur le banquier, la conséquence naturelle était que l'hôte avait seulement cédé à un mouvement de curiosité singulière. — Il se serait alors fait scrupule d'en profiter plus longtemps, de contracter une dette qu'il ne pourrait payer, et il partirait dès le lendemain. — Par conséquent, il fallait aller sans retard essayer l'influence du talisman sur le banquier.

Il ne se dissimulait pas que cette expérience devenait plus difficile que la première. Il s'agissait de trois cents florins, et d'un homme probablement moins accessible encore que l'hôtelier. Cependant, s'il faut le dire, Frédéric était enhardi par son premier succès, et il se mit en route avec plus de confiance que le premier fois.

Le banquier le reçut d'abord fort bien. C'était un petit homme rond, d'un air gracieux et jovial. Il lui demanda ce qu'il désirait.

« Monsieur, dit Frédéric gravement, je viens toucher chez vous un mandat à vue de trois cents florins. La forme en peut-être assez singulière... mais je pense que vous n'en serez pas surpris. »

Et il lui remit le cachet. La figure du banquier exprima un indicible étonnement; il tourna et retourna le cachet, absolument comme l'amburgeiste.

« Je vous demande pardon, répondit-il enfin en riant; j'en suis excessivement surpris, au contraire. Je n'en ai jamais vu de cette tournure... *Mons conscia reus*, cela est fort beau comme sentence, mais fort peu comme lettre de change... — L'axiome a peut-être cours à l'Université; vous auriez dû présenter ceci au recteur... Pour moi j'en serais fort embarrassé à la Bourse. »

Tout en parlant, le banquier regardait Frédéric, et riait beaucoup. Cette hilarité gagna le jeune homme.

« La personne qui m'a donné ceci, dit enfin Frédéric, m'a cependant assuré que ce cachet valait de l'or en barre. Ma foi, si j'inconnu n'a trompé, que Dieu lui pardonne! Après tout, il ne m'a pas fait grand tort, et vous seul, monsieur, auriez à vous en plaindre; car je vous ai dérangé et fait perdre votre temps... Je vous en demande mille pardons.

— La perte n'est pas grande, mon cher monsieur, dit le banquier avec bonhomie. Je serais beaucoup plus fâché que cette affaire pût vous être désagréable. Vous avez peut-être compté sur cet argent? »

— Ma foi, monsieur, je vous l'avouerai fort ingénument.

— Eh bien, il me semble alors que cela pourrait s'arranger. C'est à M. le baron de Neuberg, n'est-ce pas, que j'ai l'honneur de parler? »

— Oui, monsieur, répondit Frédéric, je sais bien quel peut être le but de cette question.

— Eh bien, je serais flatté, monsieur le baron, que cette circonstance nous permit de mener des relations d'affaires qui pourraient nous être utiles et agréables à tous deux. Votre nom m'est une garantie bien suffisante... D'ailleurs, cette somme est minime... et je n'hésite pas à vous remettre les 500 florins dont il s'agit. »

Frédéric ne répondit rien. Le banquier ouvrit sa caisse, compta les 500 florins, les lui remit avec beaucoup de politesse et de gaieté; puis le reconduisit à la porte de son cabinet en le saluant d'un air aimable.

Frédéric, descendu dans la rue, marchait comme un homme à peine éveillé. Il s'arrêta deux ou trois fois pour tousser et peser l'argent qu'il venait de recevoir, afin de s'assurer qu'il n'était pas dupé d'une illusion. Il ne pouvait s'empêcher de penser à son nom, et à ces phrases, non moins que transformant en faulx de chèvre les écus obtenus par magie.

« Eh bien, murmura-t-il tout en marchant, je pourrais expliquer cette aventure si l'hôte et le banquier eussent immédiatement accepté mes cachets. Mon incertitude avait eu un compte ouvert des ces cachets seraient la monnaie hiéroglyphique; au lieu d'être un magicien, ce ne serait qu'un original. Mais non! ils ne reçoivent avec le plus grand étonnement, paraissent fort disposés l'un à se féliciter, l'autre à se moquer de moi... et puis, peu à peu, tout change; leur humeur s'adoucit; ils subissent ce pouvoir invisible, et ils me donnent en souriant ce que je leur demande! C'est incroyable! incroyable! »

Il avait précipité sa marche sous l'empire de ces réflexions, et se trouvait à la porte de son hôtel. Alors il pensa qu'il avait un troisième talisman à éprouver, et pour lui le plus précieux des trois, celui qui devait lui ouvrir la maison du comte de Rosenheim. Il lui était important de s'y présenter avec un extérieur qui prévint en sa faveur. De puis sa visite chez le banquier, il était très fier. Il en profitait pour se rendre chez un tailleur et un coiffeur, et s'y faire habiller avec une simplicité pleine d'élégance et de goût. Il se regarda sous ce nouveau costume, et se trouva fort bien. Ne pouvant résister davantage à son impatience, il mit la précieuse médaille dans la poche de son gilet, et se dirigea vers l'hôtel du comte.

Son cœur battait avec force lorsqu'il en fut l'entrée. Qu'allait-il faire, bon Dieu! qu'il, il aurait fort dans le pouvoir occulte de cette petite médaille, qu'il ne devait même pas montrer, et il allait s'exposer à être reçu comme un aventurier et un intrigant! Que dira-t-il, si le comte lui demande d'où il vient, ce qu'il veut? — La résolution lui manqua, et il ne put prendre sur lui de franchir le seuil.

« Allons donc! reprit-il cependant; que puis-je risquer? N'ai-je pas déjà réussi deux fois? Et d'ailleurs, quel mal le comte pourrait-il voir dans ma démarche? si le talisman échoue, eh bien, je verrai à payer d'avance et d'esprit, de manière à me présenter tout seul, et faire pardonner ma visite. — En avant! *Andaluz fortuna javal!* » Ce qui, traduit librement, peut signifier, qui ne lassarde rien, n'a rien.

En achevant cette réflexion, il se fit annoncer chez le comte de Rosenheim.

FABRE D'OLIVET.

(La suite à un prochain numéro.)

Les Promenades de Paris.

(30^e article. — Voir I, IV, p. 40.)

LE LUXEMBOURG.

Les amales du Luxembourg débutent comme celles des Tuileries. C'est encore l'histoire d'un nid qui devient une aire. Ce palais, aujourd'hui si vaste qu'il suffit aux états d'un des trois pouvoirs de l'Etat, était, au milieu du seizième siècle, l'hôtel d'un gentilhomme, Robert de Harlay de Saney. Vers 1580, le duc d'Épinay-Luxembourg, convoita cette demeure et l'acheta. Après l'avoir restaurée avec amour, après avoir considérablement agrandi ses dépendances, il se disposait à y vivre de la vie d'un grand seigneur, lorsque Marie de Médicis en voulut faire l'acquisition pour quatre-vingt-dix mille francs. Cette veuve de Henri IV, qui devait peindre des brochantes au Rhin, ne trouva pas que cette résidence fût digne d'abriter sa tête royale. Elle appela son architecte, Jacques de Brosse, comme Catherine de Médicis avait mandé Philibert Delorme, et voulut un château qui lui remit sous les yeux les élégances magnifiques de sa patrie; ce ne savant du palais Pitti, et on éleva le palais du Luxembourg. Voilà comment Paris doit des remerciements à ces infortunées filles de Florence, qui, parmi leurs passions, complétement heureusement celle de la noble architecture.

A qui bon dérouler la liste des princes et des princesses qui possédèrent tour à tour le Luxembourg? Les palais ont, comme les livres, leurs destinées mystérieuses : *Madame sua fata*. Un jour, il eut pour hôtesse cette grande mademoiselle de Montpensier, qui, après avoir eu la chance illustre de s'asseoir sur le trône de France, d'Espagne, d'Angleterre et d'Autriche, finit par donner sa main à un cadet de Gascogne nommé Lauzun; un autre jour il fut habité par une autre fille du sang royal, qui, elle aussi, donna son cœur volage à un simple gentilhomme. En ce temps-là, le Luxembourg fut le théâtre de bien des plaisirs les plus étranges. On y célébra ces patriciennes locales d'aujourd'hui, dont le costume, nous mettrait le cœur local jusque dans le choix du costume. Nous sommes contentes d'effleurer ces scènes tant de fois répétées; nous sommes de ceux qui n'aiment pas à parler des femmes lorsque les historiens indulgents ont trouvé leurs fautes sans excuse.

Ce palais, qui appartenait à Louis XIV avant d'appartenir au régent, ne tarda pas à retomber dans le domaine royal. Louis XVI en devint maître et le donna à son frère, le comte de Provence, qui le quitta une nuit d'été, pour aller attendre à Coblenz le trône constitutionnel que le temps devait lui octroyer en échange d'une charte. Après son départ, la révolution posa son ongle ensanglanté sur cet héritage des rois; elle en prit possession au nom du peuple souverain. Alors commença pour cet asile des voluptés, pour cette (Mithra de la régence, un régime mou et on grilla ces fœnettes où les duchesses épiaient le passage de leurs amants; on verrouilla ces portes qui s'ouvraient si facilement au souffle de l'amour; on répandit les torches et le silence dans ces lieux où retentissent naguères les chansons aux refrains équivoques, où jillissait jusqu'aux plafonds la fumée des joyeux orgies. On chassa les valets et on manda les géomètres.

La carminole de laine noire remplaça les somptueuses livrées. Quand tout fut prêt, on vit venir d'un pas lent et les yeux pensifs les tristes hôtes de ces salons improvisés. — Grands seigneurs, grandes dames, grands artistes, entrez tous! David, dont le pinceau devait un jour illustrer ces murailles, y vint attendre un arrêt de mort à côté de madame de Mouchy, cette héroïque épouse d'un maréchal en cheveux blancs.

Quand la terreur se fut éteinte, comme la foudre, dans la sang de Robespierre, survint le directeur, qui s'installa gaiement sur la chaise des guichetiers. On donna de faire aux appartements; on épousa les dorures, on rouvrit les boudoirs de la duchesse de Berry; puis, insouciant d'un formidable passé, on s'élança légèrement sur la trace de messieurs les rois. Les dîners du vicomte de Barras ne valurent-ils pas les petits soupers de Philippe d'Orléans?

Le César des Gaules, Napoléon, illumina un instant ce séjour de sa radieuse présence. Au retour de ses campagnes d'Italie, il y passa quelques nuits tout occupé par les rêves de la gloire; mais il en sortit bientôt pour aller aux Tuileries.

Le sénat conservateur y tint ses séances jusqu'à ce qu'en 1814 on y établit la chambre des pairs, qui y siège aujourd'hui. C'est ainsi que cette vieille demeure de Marie de Médicis s'est restée des vicissitudes de la monarchie et qu'elle a pu s'appeler tour à tour palais de la reine douairière, palais d'Orléans, maison d'arrêt, palais du consulat, palais du sénat conservateur, et enfin palais de la chambre des pairs, sans être jamais autre chose aux yeux des Parisiens que le palais du Luxembourg.

Nous n'insisterons pas davantage sur ces détails historiques. Nous quittons volontiers la grande hôtellerie de Jacques de Brosse pour descendre au jardin de Louvois. Comme madame de Sviigné, nous aimons mieux le faire que la tuelle, et les bossages de ces murailles nous réjouissent beaucoup moins que les bouillottes et les chaudières.

Avant la révolution et comme en dépit des bachelards de la régence, c'était un lieu bien solitaire et bien mélancolique, que ce jardin du Luxembourg. Placé à l'extrémité du boulevard Saint-Germain, il était environné de cloîtres et d'églises. Jetez les yeux sur un plan de Paris à cette époque, et tout autour d'une maison de plaisir vous verrez se dresser, comme la menace du ciel, une foule de bâtiments tristes et mornes avec de vastes enclos aux dessins symétriques. A l'est, sont les Feuillantines, les Ursulines, les Carmélites, les religieuses de Port-Royal, les filles de la Providence et tant d'au-

tres encore; à l'ouest, sont les filles du Calvaire, les filles du Saint-Sacrement, du Précieux sang, de la Nativité de Jésus. Viennent ensuite, çà et là, les monastères d'hommes : les Carmes, les Chartreux, les Bénédictins, les Feuillants, les Capucins, les frères des écoles chrétiennes et le noviciat des jésuites. Au milieu de ce monde voué à la prière s'élevaient comme des surveillants rigides, les tours de Saint-Sulpice, et le dôme du Val-de-Grâce. Puis, à travers cette architecture de la pénitence, on rencontrait l'architecture n'importe comment, quoique plus brillante, des grands seigneurs, les hôtels de Gondé, de Chaulnes, de Siver nais, de La Trémoille, etc. Que de silence, que d'isolement, quelle sinistre odeur de cloître ! Rien que des chants d'oiseaux, des sons de cloches et le roulement lointain du carrosse qui apporte à Dieu les épaves de l'amour : hier la belle Fontanges qui vient mourir à Port-Royal d'une

rien ne l'arrête. Qu'il aille donc en paix sous les ombrages fleuris, cet enfant du dix-neuvième siècle, sous ces jeunes pavia aux grappes roses qui feront un jour la plus délicate

C'est d'abord un parterre garni de fleurs, d'arbustes et de gazons qui se déroule en face du palais, enfermant dans sa partie centrale un bassin octogone, dont les ondes limpides réfléchissent l'œil des maris qui pullulent sur les bords de la Seine. À droite et à gauche, des talus soutiennent les terrasses ombragées qui, à vrai dire, forment la plus grande partie du jardin. Ces talus, plantés de rosiers, et clos par une double balustrade de fer, vont se relier à la grande ligne de l'Observatoire, flanquée elle-même de deux immenses pépinières. Les abords des terrasses sont ornés d'arbustes charmants qui vous envoient leurs haleines embaumées et une pluie de fleurs au moindre vent. Vous retrouvez là le faux ébénier aux grappes d'or, l'épine-rose au doux arôme,



Les petits enfants.)

allée de la terre, qu'il aille, et que sa pensée lui soit légère ! Mais nous revenons en toute hâte sur nos pas, car nous commençons notre excursion précisément au point où nous

allée de la terre, qu'il aille, et que sa pensée lui soit légère ! Mais nous revenons en toute hâte sur nos pas, car nous commençons notre excursion précisément au point où nous

l'aubépine qui fait souvenir des champs, tout cela fortifié par une arrière-garde de marronniers gigantesques qui, au mois de mai, portent vers les nues, comme des vases parfumés, leurs blanches girandoles.

Le Luxembourg a changé de physionomie. Les clochers se sont évanouis, les moines ont disparu. Au lieu de ces fleches d'églises qui de tous côtés perceaient la nue, de nombreuses pompes à feu projettent vers le ciel des tourbillons de fumée; là comme ailleurs le siècle a fait invasion... Et cependant l'âme y éprouve encore d'involontaires tristesses, un je ne sais quoi de mélancolique et de morne pèse dans l'air que vous y respirez; on se sent meurt pas, comme aux Tuileries, dans une pleine liberté d'esprit; on se croit poursuivi par les fantômes du passé. Le Val-de-Grâce et Saint-Sulpice sont toujours là qui vous regardent d'un air sévère et qui vous parlent sans cesse, du haut des clochers, avec toutes leurs bouches de bronze.

Au reste, les fleurs abondent au Luxembourg; ce ne sont, pendant tout le cours de la belle saison, que reoncoles, tulipes, œillets, marguerites et dahlias. La rose y règne sur tous les points. Cette reine, qu'aucune révolution ne détruira, grâce aux sympathies du peuple, y est partout accueillie avec un intelligent respect. On voit que le grand réformateur, à qui appartient l'usufruit de ces plates-bandes, comprend à merveille ses devoirs de président de société d'horticulture. A ce point de vue, il a bien mérité des Parisiens, et il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'il a beaucoup aimé... les roses.

Mais laissons sur notre gauche coté délaissant parterre, et dirigeons-nous vers la nouvelle orangerie. Nous y chercherons non pas des oranges, ces arbres jaunes, rachitiques et sans grâce que nous poursuivons d'une suite insensée, mais quelque chose de plus curieux mille fois, la démocratie de l'enfance! Ici plus d'oiseaux-mouches aux ailes diaprées, plus de colibris, mais beaucoup de passereaux, de linottes et de chardonnerets. Ici, plus de toques, plus de bérêts, — plus de pourpoints, plus de tuniques, — plus de soie, plus de velours, — la fibrose du soldat laboureur, le tartan du simple montagnard et l'indienne non garantie; aux pantalons des garçons des trous comme au maniveau de Diogène; aux robes des filles des accros comme à la chemise de Frétilton. La galerie est vide d'ombrelles et de marquises, mais elle regorge de pa-

Quoi qu'il en soit, ce jardin est vraiment beau. Rien ne manque au charme de cette enceinte tant de fois racontée. Grâce aux conquêtes faites sur les Chartreux et sur quelques propriétaires du voisinage, l'œil se promène à l'aise dans l'espace de 1107 mètres qui sépare le palais des puits de l'Ob-

servatoire. Nous retournerons aux alentours du palais, où nous tâcherons de voir tout ce qui est digne d'être raconté.

servatoire. Nous retournerons aux alentours du palais, où nous tâcherons de voir tout ce qui est digne d'être raconté.



(Le vieux célibataire.)



(L'étudiant.)



(Les vieux époux.)

servatoire. Sous la république, le promeneur bornait sa course à l'entrée de la belle avenue des marionnettes, que deux gros lions surveillent d'un air rebatiffé; mais aujourd'hui, plus

La figure du jardin du Luxembourg n'a pas autant de régularité que celle du jardin des Tuileries, mais il est cependant facile de la saisir dans son ensemble.

nières et de cabas antiques. Ohé êtes-vous, Corinthiens, aux figures lavées trois fois le jour, aux cheveux tourmentés par les dents de l'écauille ou lissés par une main noyée dans les

dentelles ? On ne rencontre plus ces beaux enfants que nous admirions aux Tuileries, ces fronts hardis, ces fiers regards, ces tailles flexibles, mais déjà hautaines de l'aristocratie. Nous sommes en pleine Bohême, et cependant nous admirons encore. Nous trouvons qu'un visage de cinq ans a son charme quand il est barbouillé ; nous ne haïssons pas des che-

veux blonds en broussaille. Ceux de là-bas étaient plus jolis, ceux d'ici sont plus amusants. Sur la rive droite, le sourire était plus moelleux ; sur la rive gauche, la grimace est plus drôle. Aux Tuileries ; nous trouvions plus de gentillesse ; au Luxembourg, nous remarquons plus de franchise. D'ailleurs nous avons tous vu dans les contes moraux ce qu'il en coûte

pour convertir un ramoneur en enfant comme il faut. — Une éponge, un peigne, quelques hardes, et c'est assez. — Pauvres enfants, si vous êtes aussi rudes, aussi hérissés, c'est que vos mères n'ont pas les loisirs qu'on prête à la femelle de l'ours ; elles n'ont pu vous lécher tout à leur aise.

Tels qu'ils sont, ces espiegles modèles de Charlet vont et



(Vue générale du Luxembourg à voi d'oiseau.)

viennent avec une amable insouciance. Leurs livres ébats font souvenir des poulaillers qui paissent dans les herbes de la Normandie. Rien ne peut contenir leur *furia francese*, ni la présence de l'invalidé mutilé, ni le regard tendrement répressif de la grand'mère qui, assise sur le banc de l'orangerie, tricote, avec d'énormes lunettes sur le nez, un éternel bas

blen. Vous verrez là dans sa fleur naïve le gamin de Paris à qui l'héroïsme deviendra familier. Déjà il est sensible à l'honneur, il porte avec une dignité aisée la croix d'argent que lui a décerné le chef de la mutuelle ou le bon frère de la doctrine. Laissez grandir ce grossier bouton de fleur, et le fruit qui en sortira aura peut-être, dans son originalité sauvage, la sa-

veur qui enivra la foule. Mais n'anticipons pas sur l'avenir. L'heure présente seule nous appartient, prohibons-en comme ces heureux bambins dont nous avons esquissé le profil. Ici on ne se livre guère aux jeux tranquilles des enfants du monde. On néglige souvent le cerceau, la balle et la corde pour les vives jouissances du saute-mouton et du cheval-fondu. Le



(Les trois âges réunis.)



(La bonne d'enfants.)

proverbe inventé par les mères et les conservateurs, « Jeu de mains, jeu de vilain, » subit de fréquentes atteintes. On se tape énormément dans ces lieux consacrés au plaisir, mais notre opinion étant que cela aguerrit le corps et l'esprit, nous ne jeterons aucun blâme sur ce passe-temps. Les écoliers de Lacédémone devaient se battre du matin au soir ; ce jeu faisait partie du programme des études.

Outre cette esplanade ouverte à l'enfance, on trouve encore le long de la grande pépinière de l'ouest une avenue encaissée que les indigènes ont appelée la petite Provence du Luxembourg. Celle-ci joint, comme l'autre, d'un climat favorisé, grâce à la muraille qui l'abrite et au plein midi qui l'échauffe, mais elle n'a que cet heureux trait de ressemblance. Autant la Provence du roi Louis-Philippe est bien peignée, autant celle de

M. le duc Decazes est inculte et sauvage. C'est au point qu'un petit garçon laborieux peut, en un jour de juin, y remplir deux fois sa voitire de pierres, et que, dans certains recueils, l'herbe y pourrait monter en graines. Outre ces agréments bien appréciés par les amateurs de la simple nature, cette étroite enceinte joint d'une admirable perspective. Au lieu de la pelouse grillée qui borne l'Eden des Tuileries, les habitués de

cette promenade ont devant eux une pépinière fertile et savoureuse à l'œil. En effet, le pair intelligent qui préside à ces fêtes ne se contente pas de semer partout des roses; il sait aussi tirer du sol fécond deux moissons abondantes. *Miscuit utile d'ici*, telle devrait être la devise héraldique de M. Decezes. Des planches de fraisiers, où la belle clarnie se mêle aux fleurs sans cesse renaissantes, des quenouilles chargées de poires, des vignes qui rappellent aux petits Hébreux du faubourg les raisins de la terre promise, voilà quels appétissants spectacles nous sont gratuitement offerts dans l'ancien jardin des Chartreux. On peut assister aux myrtes de Pomone, on voit naître la fleur, on voit naître le fruit. Qu'on promène ensuite si les lèvres de ce petit garçon s'éloient de la porte de Tantale. L'essentiel est qu'il s'instruise et qu'il sache comment la nature s'y prend pour façonner une fraise, pour former une pomme ou pour souffler ce ballon de sucre qu'on nomme vulgairement un grain de raisin.

C'est aussi sur les bords verts de la petite Provence que l'on trouve les plus intrépides champions de tous les ordres de choses. Quoique la patrie en vacances ne hasarde guère ses talons jadis rouges sur ce gravier, il y regne le même esprit de langueur, le même besoin de repos que dans la chambre haute. Qu'on étudiant paraisse, il est aussitôt signalé comme un brûlot au milieu d'une flotte marchande. Si vous espérez rencontrer un partisan absolu de M. Guizot, un fanatique de la paix à tout prix, ne le cherchez pas ailleurs; il est là, les jambes étendues au soleil, le corps enveloppé dans un ample palétolet, les mains croisées avec béatitude et le regard profondément arrêté aux portes du paradis, je veux dire sur le grillage en bois qui protège la pépinière.

Mais quel langage hors de propos ! nous parlons de paix, de timides concessions à l'Anglais, et voici que le tambour retentit à nos oreilles, voici que nous entendons resonder, dans l'allée de l'Observatoire, la voix mâle des officiers: «Garde à vous! portez armes, à feu...» O trions-nous au premier étage de la tour de Watford?

«C'est-à-dire un jour! en attendant, nous entrons dans le laboratoire où le chimiste ou nos officiers transforme un conscript en soldat. Hélas! pourquoi n'épargne-t-on pas à l'amour-propre du Français le spectacle de ces laborieuses métamorphoses? Pourquoi ne s'exerce-t-on pas dans l'intérieur des casernes? Pourquoi faut-il que nous montrions à l'étranger, nourri dans l'étude de nos formidables guerres, la figure imberbe de Jean-Jean? Nous savons bien que ces tournures villageoises s'assombrissent et qu'un jour ces mains inhabiles, qui ne savent pas porter armes, feront à merveille le coup de fusil avec les Kabyles de l'Afrique et de l'Europe; mais l'imagination d'un Russe se prêterait-elle à expliquer de la même manière ce pénible apprentissage des héros. Oui, les prodigieuses batailles de la république et de l'empire ont assez prouvé que le soldat français a le privilège de s'improviser en face du canon; nous ne railons donc pas son inexpérience et sa gaucherie, mais nous craignons que la vue de ces écoles en plein vent n'éveille chez les étrangers, et surtout chez les Anglais, si nous le craignons de nos jours, par l'apparence plus que par le fond, de très graves soupçons, montrant à nos yeux, à nos soldats et à nos officiers, nous soldats à la peau brunie, au regard calme et fier, à la levre hérissée, mais encore une fois, cachons-leur Jean-Jean.

Quand nous parlons de la cariche, ce bon naïf et spirituel Jean-Jean, nous n'entendons pas le cochon toujours. Quand il est sous les ordres de Mars, nous réclonons le luiis-clos; mais quand il s'enrole sous le drapeau de Vénus, quand il est coiffé à la crâne, et qu'il a mis, comme le petit caporal, ses mains derrière son dos, qu'il revienne en ces lieux, dont il paraîtra dès lors le plus brillant ornement! Quel serait le sort de ces bonnes aux rubans roses; quelle serait la destinée de ces nourrices à qui leur bonnet caractéristique peut servir de passe-port; que deviendraient, en un mot, le beau sexe du Luxembourg s'il allait imiter Achille et bouder sous sa tente? Non, ces ouvrages toujours lui appartenant. Derrière ces statues mutilées, comme Alys, il y a place pour lui sur ces chaises, à côté de la paysanne. Oh! quelle joie de parler du hameau natal, du maître, de monsieur tout court. Quel joli bonheur que de pouvoir se faire à nos sources fraîches, à nos patois nationaux, et d'échapper, dans cette langue du bercail, de longues causeries sur les alentours de la chaumière et sur les anciennes amours.

Mais quittons l'innocent enfant des villages pour suivre ces enfants de ville, qui, une rose à la boutonnière, et le cigare à la bouche, traversent l'avenue, aillent je ne sais où, à la Chartreuse ou à l'Observatoire, au cours de M. Arago ou aux légons d'un Cellarius de faubourg. Ceux-là ne font pas l'exercice à feu, mais ils portent dans leur cœur la générale flamme de l'honneur. Ils émbuent ou n'émbuent pas le code civil, mais ils le gourdiment avec impatience l'immobilité de notre politique. Passons aux étudiants leurs casquettes excitées, leurs pantalons exagérés, leurs pantalons à plus hyroniens et leurs moussaches, quand ils en ont; passons-leur tous les petits travaux de la jeunesse, puisqu'ils en conservent les grandes qualités.

Les étudiants ne fréquentent pas comme jadis le jardin du Luxembourg. L'été ne s'y promènent-ils plus? Oh! bien cette fleur qui pousse le beau monde sur l'autre bord du fleuve aurait-elle essuyé des ravages parmi eux? Je ne sais, mais si on n'y rencontre plus guère d'étudiants, on y trouve en revanche, les jours de congé, un grand nombre de peçons du voisinage. Les terrasses de l'est et de l'ouest leur sont abandonnées ces jours-là par les rentiers et les fonctionnaires en retraite. Il y a de silencieuses clarnières pour les parties de ballon, de vases éclaircies pour les jeux de barros. Sous les arbres les plus éloignés du centre, vers la rue de Madame et vers la rue d'Enfer, on aperçoit les littérateurs de l'endroit et les vagabonds du quartier. Les premiers arrondissent des phrases tandis que les seconds poursuivent les hânelons.

On rencontre aussi parfois autour des rosarium ménagés dans les massifs d'hortonniers, quelques vieillards en douil-

lette puce qui cheminent d'un pas treublant et le regard pensif. Il y a bien des rides sur ces fronts dépouillés, bien des plus mélancoliques autour de ces lèvres flétries, bien de la tristesse dans ces yeux éteints. Quels sont les rêveurs qui mènent et ramènent ainsi le songe agité de leur vie; quels sont ces solitaires à qui le tapage du siècle éprouve encore plus que le poids du jour, et qui cherchent avec avidité l'isolement et le silence. Pourquoi ces langoureux et ces contemplatifs sans fin? Plaignons ces vivants débris de l'âge orageux qui a enfanté le nôtre. Saluons avec respect ces dépositaires des secrets de l'histoire. Peut-être un jour, inquiets du même avenir, nous préoccupés d'un autre passé, nous viendrons aussi chercher sous ces ombrages les amères jouissances du recueillement et de l'oubli?

La belle horloge de Lepaute nous avertit que l'heure s'écoule et qu'il est temps de prendre congé de nos lecteurs. Jetons un dernier coup d'œil sur le terrain qui sépare les législateurs des astronomes. Suivons cette allée bordée d'orangeurs et de lauriers-roses; laissons derrière nous ce kiosque où la rue de Vaugouard s'élèvent en lisant son journal, cette charmante réserve du grand réfrandaire qui renferme de gracieuses allées, de fraîches pelouses, des cèdres du Liban, une joyeuse volière et d'admirables collections de roses; ne donnons pas grande attention aux équipages att-és de chevaux, les four in hand de l'enfance, qui nous dépassent; allions jusqu'au fond de l'allée de l'Observatoire, mais recueillons-nous à ce terme de notre course, car cette place a été inondée du sang d'un martyr.

Ici les braves des braves, Michel Ney, prince de la Moskowa, duc d'Elchingen, a reçu en pleine poitrine, une décharge de balles françaises. Sa voix, en ce moment suprême cria: «Vive la France!» et son sang couvrit son cœur comme la source où il puisait ce cri et dont nous le but on devant l'attendre. Terrible représaille du meurtre du duc d'Enghien! crimes que la gloire ou l'infortune ne suffisent pas à faire absurde. Quand la postérité lira ces lugubres épisodes, elle se signera avec horreur et pitié en disant: *Laissez passer l'injustice des rois!* Et le blâme ne sera qu'indulgent quand il aura le droit d'être cruel.

Dans cette excursion déjà trop longue peut-être, nous avons omis bien des choses, nous avons oublié surtout la galerie de tableaux. Mais nous sommes si en retard que nous aimons mieux confesser notre tort que de le réparer. D'ailleurs, cette galerie de peintres vivants nous intrigue; il nous semble voir derrière chaque toile un artiste canoisé par le succès qui cherche à nous influencer de son sourire ou de sa menace.

Nous préférons terminer en engageant nos lecteurs à visiter les belles expositions qui ont lieu tous les ans dans le palais du Luxembourg ou dans l'Orangerie. Là, je pense, on n'aura pas envie de critiquer, car les objets exposés sont des fleurs admirables et des fruits délicieux; et l'exposit, c'est Dieu!

Un Voyage à la recherche du Gumbo.

Au moment où un certain nombre de navires français s'apprêtent à quitter nos ports pour aller chercher sur les côtes de l'Afrique ou de l'Amérique des chargements de *gumbo*, nous croyons devoir publier le récit suivant du capitaine Northwood, de la *Margaret*. C'est un véritable service à rendre à notre marine que de lui faire connaître les dangers qui la menacent et de lui fournir ainsi d'avance les moyens de la éviter.

« Je partis de Gravesend le 6 avril 1843, dit le capitaine Northwood, sur la *Margaret*, que commandeais, et le 27 du même mois j'arrivais dans la baie d'Arguin. Le 5 mai nous rencontrâmes la *Jane* de Londres, capitaine Wishart. Le jeudi 9 mai nous aperçûmes l'île d'Arguin, et à onze heures du matin m'étant approché de cette île dans le canot, je découvris à l'horizon deux chaloupes arabes qui nous donnaient la chasse. — A midi, je mis pied à terre, mais j'eus beau chercher, je ne trouvai ni gumbo ni oiseaux. L'autre île, sur laquelle nous débarquâmes ensuite, ne nous offrit également que des rochers et du sable. Pendant cette double reconnaissance les Arabes n'avaient pas cessé de nous poursuivre. M. Smith, mon second, commandait la *Margaret* en mon absence; je lui ordonnai par signaux d'arriver, car je craignais que nos ennemis n'eussent des canons à bord. A cinq heures, tandis que je considérais un village de l'île d'Arguin, je vis, à mon grand effroi, une chaloupe, plus forte que celles qui nous poursuivaient, mettre à la voile et se diriger sur nous; une rencontre devenant donc inévitable, nous nous préparâmes au combat, et dès que les Arabes furent à portée nous échangeâmes une décharge. Mais la mer était si houleuse que nous ne nous fîmes nullement aucun mal. Leurs trirèmes nous tirèrent un matelot nommé John Sims. Jordanais une manœuvre qui pouvait nous sauver, quand un violent coup de vent lui écrivait notre frêle embarcation. Je dus me que le temps de saisir une rame; sans ce secours j'étais perdu, car j'avais deux hublots de drap. La *Margaret*, se trouvant alors à une faible distance, Mes hublots crièrent à M. Smith que c'était un crime de nous abandonner ainsi. Mais je ne pus le blâmer, car les pirates étaient si près de nous qu'il n'avait plus d'autre chance de salut que la fuite. D'abord, ils se mirent à sa poursuite, puis ayant reconnu qu'ils ne pourraient l'atteindre, ils revinrent à l'endroit où nous lutions contre les vagues et contre la mort, jetèrent l'ancre, s'élevèrent au nombre de dix-huit à la mer, et se dirigèrent en nageant vers nous. A ma vue, ils s'écrièrent: *Bona capitaine*. Nous étions déjà tellement fatigués que nous avions à peine la force nécessaire pour nous soutenir sur l'eau. Ils nous aidèrent à gagner la chaloupe et nous hissant à bord l'un après l'autre, ils nous dépouillèrent de tout ce que nous

avions sur nous. Sur sept que nous étions dans la chaloupe, deux seulement étaient morts, un tué d'un coup de feu et l'autre noyé. J'ignore quand et comment on nous conduisit dans l'île, car je m'étais évanoui sur le pont, et je ne repris connaissance qu'à terre sous une tente auprès d'un feu de fagots allumé tout exprès pour nous réchauffer.

« Vendredi, 10 mai. Les Arabes nous ont offert du poisson desséché au soleil et de l'eau fraîche. Mais nous sommes très-souffrants et nous pouvions à peine nous remuer. Comme mes hublots sont encore mouillés, j'ai demandé et obtenu la permission d'aller les sécher au soleil.

« Dimanche, 12 mai. Le capitaine des pirates m'a fait monter avec lui et ses hommes dans sa chaloupe. Il m'a promis de me reconduire à bord de mon bâtiment. Il emmena son fils et un autre petit garçon, et leur montrer mes enfants. En échange de ma liberté, je devais lui donner du tabac, des verroteries, du riz, du sucre, des miroirs, etc. Ils paraissaient tous très-joyeux, et me témoignèrent par signes la satisfaction que ma femme aurait de me revoir. Mais on doublait un promontoire, ils aperçurent deux bâtiments anglais, la *Jane* et la *Margaret*. A cette vue, ils changèrent subitement de direction, et m'accablèrent de coups, en me menaçant de me jeter à la mer. Ils juraient en anglais et en espagnol. Après avoir débarqué sur la première île, ils me frappèrent encore à diverses reprises, me reprochèrent d'avoir voulu les faire égorger, et m'enfermèrent dans une espèce de prison. Une sentinelle veillait à la porte, un fusil chargé. Quant à mes matelots, on n'avait pas l'air de faire attention à eux; ils se promenaient partout librement au gré de leur caprice.

« Lundi, 15. Je ne pus déterminer les Arabes à se rendre à bord de mon bâtiment; mais j'espérais que mon second et le commandant de la *Jane* tenteraient un débarquement pour s'informer de notre sort et nous sauver. « Mardi 16. Les espérances étaient vaines; à quatre heures du soir, le capitaine entra dans ma prison et m'apprit que les navires anglais venaient de s'éloigner. Ils sont partis sans avoir fait la moindre démonstration en notre faveur, sans s'être assurés si nous étions morts ou vivants. Je refusai d'abord de le croire; mais malheureusement on ne m'avait pas trompé. Qu'allions-nous devenir, esclaves de pareils maîtres, si aucun vaisseau européen ne touchait à ces îles pour y chercher du gumbo? — Le capitaine me conduisit vers un ancien fort élevé jadis par les Espagnols pour y enfermer des esclaves, il me pria de l'aider à le reconstruire. Sur ma réponse, que je n'étais pas un architecte, ses gens ont voulu m'égorger; il a été obligé de me prendre par la main pour me sauver la vie.

« 27 mai. Nous avons aperçu une barque qui se dirigeait sur l'île. Un de mes matelots, nommé Samuel, est parvenu, au péril de sa vie, à s'échapper et à gagner cette barque. Le navire auquel elle appartenait doit commettre maintenant notre position.

« 29 mai. Ce navire est un brick, s'approche de terre, sans doute pour nous secourir.

« 30 mai. C'est le *Courier*, capitaine Vaughan; il appartient aux mêmes propriétaires que la *Harriet*, et le commandant M. Gordon, il est venu chercher à l'île d'Arguin un chargement de gumbo. Le capitaine des pirates m'a demandé si c'était un bâtiment de guerre. Je lui ai répondu non, et il a paru très-satisfait. Cependant il est très-inquié de l'absence du matelot Samuel. Le brick a envoyé plusieurs fois une chaloupe à terre; mais aucune communication ne s'est établie pendant la journée. Le soir seulement deux chefs ont eu une entrevue sur le rivage avec le second du *Courier* M. Wilson, qui leur a donné du tabac, et qui leur a promis de leur en apporter le lendemain une forte provision pour ma rançon.

« Samedi 1^{er} juin. M. Wilson était revenu à neuf heures du matin. Il apportait du tabac, du pain et d'autres présents. S'avançant sans crainte sur le rivage, il accourut vers moi (deux soldats armés me gardaient à vue), et après m'avoir serré cordialement la main, il m'apprit qu'il venait de payer ma rançon; mais les chefs arabes déclarèrent en ricanant qu'un capitaine valait davantage. Il fut donc obligé de retourner encore une fois à bord pour y chercher du riz, du sucre, des verroteries, etc. Pendant son absence, je remarquai divers symptômes qui m'alarmèrent. Des hommes armés de fusils se tenaient cachés derrière les buissons. Des statues mystérieuses se faisaient de tous côtés. A onze heures, M. Wilson était de retour. Onze hommes l'accompagnaient dans deux barques. Il débarqua avec quelques matelots. Je lui criai en vain de loin de penser ses embarcations au large; il était trop tard. Plusieurs Arabes s'en emparèrent; les deux soldats chargés de me garder me saisirent violemment par les deux poignets, et au même instant de nombreux coups de fusil partirent de tous côtés autour de moi. M. Wilson, le charpentier et deux matelots tombèrent roides morts. Quatre matelots seulement parvinrent à se sauver à la nage; mais les autres, grièvement blessés, restèrent prisonniers. Les cadavres des morts dépouillés et jetés à la mer, les Arabes me conduisirent au village avec leurs nouveaux esclaves, et ils se partagèrent le butin.

« 2 juin. Le brick est parti à huit heures, et j'ai passé ma journée à passer les blessés.

« 7 juin. On a embarqué pour la Gambie tous les Anglais qui se trouvaient alors dans l'île en état de supporter la fatigue du voyage. Si ce qu'un mois d'été est vrai, dès que nous aurons quitté les côtes d'Afrique, nous mourrons de faim.

« 21 juin. Après une longue et pénible traversée, nous avons aperçu un navire anglais, le brick *Pacificus*, capitaine Isenberger. C'est à ce brave marin que nous devons notre délivrance; sans lui nous étions déportés dans l'intérieur des terres et vendus comme esclaves. Dès qu'il eut en connaissance de notre malheureuse position, il envoya un cot de Trazaers pour le prier d'intervenir en notre faveur. En cas de refus, il le menaçait de la vengeance de l'Angleterre. Le roi de Trazaers, effrayé, s'est empressé de donner des ordres pour que les Arabes qui nous retenaient prisonniers nous conduisissent sur la côte d'Afrique et nous rendissent notre liberté, moyennant une rançon convenue. Les blessés seront amenés également à Portobello, des qu'ils pourront supporter les fati-

tiques de la traversée. Le capitaine Isemonger ne nous a pas seulement arrachés à une affreuse captivité, il nous a comblés des soins les plus délicats. Nous lui en conservons tous une reconnaissance éternelle. Puisse-t-il être récompensé de toutes ses bontés, c'est la prière qu'adressera chaque jour à Dieu jusqu'à sa mort.

J. NORTHWOOD.

Des Aliénés dans nos Hôpitaux,

NOTAMMENT A BIÈTRE ET A LA SALPÊTRIÈRE.

Parmi les maladies inouïables qui sont le triste apanage de l'organisation humaine, la folie est sans contredit celle qui, envisagée de sang-froid, inspire à l'homme le plus de répulsion instinctive et de pitié. Le courage, l'honneur et d'autres sentiments, dont bien peu d'hommes sont incapables, font braver les fléaux les plus terribles et surmonter cette horreur de la mort naturelle à tous les êtres animés; un bachelier attachement à la vie ou l'énergie du stoïcisme peuvent encore soutenir un milieu des souffrances de la maladie, et quand de tout être humain l'organe de la pensée est le seul intact et presque le seul vivant; si le corps a perdu ses forces, si la douleur le torture, du moins les jouissances de l'esprit restent au malade; l'affection de ses amis, de ses proches, peut lui faire oublier ses maux quelques instants, et le philosophe se console assez facilement de ne vivre que par la pensée; mais quand l'intelligence est en ruines, quand le plus noble attribut de l'être raisonnable a fait place au délire, lorsque les sens pervertis font du malheureux aliéné le jouet d'illusions continuelles, que, tombé dans la démence, il reste insensible à tout ce qui l'entoure, enfin que, souvent à charge à lui-même, il devient la terreur ou la désolation des siens, cette mort de l'esprit n'est-elle pas plus redoutable que celle qui nous délivre de tous maux.

En présence d'une pareille infortune, le premier sentiment semble devoir être celui de la commisération. Si la sûreté de la liberté et l'abri du malade veulent qu'on le prive de sa liberté, on l'empêche de nuire aux autres et de se nuire à lui-même, les soins dont on l'entoure, les moyens coercitifs même, doivent être empreints d'un sentiment de pitié bienveillante; et pourtant, il faut l'avouer à la honte de la société, pendant longtemps il n'en a pas été ainsi.

Considérée, dans l'antiquité, comme résultat direct d'une influence divine, l'aliénation mentale fut l'objet, à cette époque et pendant le moyen âge, d'une foule de préjugés. Chez certains peuples sauvages et dans l'Orient, on regardait encore les aliénés comme protégés spécialement, et même inspirés par la divinité; singulière idée que celle de faire honneur à Dieu de révéler dont pas un homme raisonnable ne veut être responsable. Ce préjugé n'a du moins rien de nuisible à des malheureux qu'il entoure au contraire d'un certain respect et de soins pécuniers; mais il n'en a pas été ainsi chez tous les peuples. Les auteurs nous donnent peu de détails sur le traitement de la folie dans une antiquité reculée; on sait seulement qu'il faisait subir aux fous de l'Éthiopie, qui pouvait rassurer quelquefois par son effet purgatif. Arétée est le premier qui présente une description exacte et assez complète de l'aliénation mentale. Celui recommandant de la douceur envers les aliénés, et présent comme un moyen curatif des plus efficaces l'exercice et un travail utile; mais si, par de tels préceptes, ce grand médecin s'est montré digne de lui-même, on ne peut assez regretter l'erreur qui lui a fait préconiser en même temps les moyens violents et les coups comme utiles dans le traitement de la folie. Erreur déplorable en effet, puisque l'ignorance de tant de siècles a pu s'en prévaloir pour justifier les sévices exercés envers des malheureux dignes du respect que tout malade doit inspirer.

Au reste, on ne prétendait guère, au moyen âge et jusqu'au siècle dernier, traiter les aliénés comme des malades. En général, on ne croyait pas à la possibilité de leur guérison, et l'on semblait d'ailleurs ne rien négliger pour rendre les guérisons impossibles.

Aucun hôpital spécial n'était destiné aux aliénés; ceux dont le délire tranquille et le violent n'inspiraient aucun danger étaient placés en liberté et vivaient dans leurs familles ou errants; quant à ceux que leur indolence rendait à charge à leurs proches, ou que l'on considérait comme dangereux, on commençait quelquefois par les soumettre à un traitement qui consistait dans l'emploi de moyens violents plus capables de nuire au malade que d'améliorer son état; puis, après quelques essais de ce genre, on les déclarait incurables, et alors c'était en général dans les prisons qu'on les enfermait; souvent même ils y étaient placés dès le début; là, confondus avec les malfaiteurs dont ils étaient l'horreur et le jonet, et dont le contact était pour eux une humiliation et une cause incessante de ressentiment, enchaînés, couchés sur la paille ou sur la pierre nue, abandonnés au dénûment et à toutes les privations, viciaient fréquemment du désordre de leurs idées, ces infortunés vivaient presque toujours à gémir leur mal, et, la plupart du temps, leur délire prenait le caractère de la fureur; alors on les accablait sous les poils des fers, et le fouet ou le bâton menaçaient leurs membres. Souvent même, sans que rien pût servir de prétexte, ils avaient à supporter la brutalité d'un gardien contre qui personne ne songeait à les protéger. Presque partout en Europe leur sort était le même. Si, dans quelques localités, ils étaient enfermés dans un hôpital et non dans une prison, leur précaution était pour les autres malades une cause d'émotions nuisibles, et, quant à eux, ils n'y gagnaient que d'éviter l'assimilation aux malfaiteurs; du reste, rien n'était changé à leur malheureuse existence, trop heureux ceux dont la mort venait abrégier les maux.

Qui ne connaît cette belle composition allemande repré-

sentant la cour d'une maison de fous? Peut-on n'être pas vivement ému en voyant ces malheureux livrés chacun à son idée dominante, cette pauvreté, cette misère pressant avec tant d'amour, sur son sein, un objet inanimé qui le prend pour son enfant; et qui n'a pas frissonné d'horreur et d'indignation en apercevant au fond de la scène un homme à figure sinistre portant à sa ceinture le fouet du bourreau à côté des clefs du géôlier.

Ce n'est pas la pitié de l'infirmité intelligente que l'on fit sur les traits de cet homme; c'est la brutalité de l'argousin. Cette gravure nous semble donner, sous un point de vue restreint, une assez juste idée de sort des classes pauvres, pendant cette longue suite d'années qui n'a guère fini pour la France qu'à l'époque de notre glorieuse révolution. Le pauvre, s'il devient coupable, paie tribut à des lois draconiques; s'il perd la raison, on le traite comme un forçat on comme un animal dangereux; le pauvre lépreux est enfermé pour sa vie dans un cabot; le pauvre malade est admis par grâce dans un hôpital, et placé dans un lit où souffrir de à trois ou même cinq autres infortunés; l'homme d'armes, le soldat, s'ils sont renversés sur le champ de bataille, y attendent dans les angousses de la douleur que le vainqueur, après l'affaire, s'il est à le temps, fasse ramasser et panser les blessés.

L'ignorance, source des préjugés, venait merveilleusement en aide à des institutions si pleines de philanthropie. On employait dans on érudition les malheureux atteints d'hydrophobie, et de autres folles, qui, dans leurs hallucinations, croyaient voir le diable et lui parler, étaient brûlés comme sorcières.

On n'était pas encore bien loin de ces pratiques barbares, et le sort des aliénés était toujours aussi triste en France, lorsque Tenon publia ses mémoires sur les hôpitaux de Paris (1788). On voit dans ce travail d'un savant consciencieux, qu'alors les aliénés en traitement étaient, comme les autres malades, entassés dans les hôpitaux, et Tenon ne cite en France que trois de ces établissements où l'on traitait la folie: c'étaient l'Hôtel-Dieu de Lyon, l'hôpital général de Rouen et l'Hôtel-Dieu de Paris.

Dans ce dernier hôpital, deux salles étaient consacrées aux aliénés des deux sexes que l'on jugeait susceptibles de guérison. Ces salles étaient encombrées comme toutes celles des hôpitaux d'alors. La salle Saint-Louis contenait 12 fous, couchés dans 10 grands lits et 2 petits lits; la salle Sainte-Genève renfermait 52 folles, couchées dans 6 grands lits et 8 petits lits. Dans les grands lits on mettait 4 malades, dans les petits lits un seul.

En 1788, comme à présent, l'aliénation mentale était plus fréquente chez les femmes que chez les hommes; cependant le service, ou, comme on disait alors, l'emploi des folles, à l'Hôtel-Dieu, était plus restreint que celui des fous. Tenon fait observer que ça n'est du être le contraire, et ajoute: «L'un et l'autre sont insuffisants, moins ceux tous principes. La chaleur y est excessive, les lits y sont surchargés, les fous contrariés, n'ayant ni corridors, ni promenoirs, ni cours à leur disposition. Les hôpitaux ordinaires servent à retirer les malades, ceux où l'on traite la folie font en même temps fonction de retraite. Le premier remède est d'offrir aux fous une certaine liberté, de faire qu'ils puissent se livrer mesurément aux impulsions que la nature leur commande, ce qu'on a très-bien compris aux hôpitaux de Bethléem et Saint-Luke à Londres.»

Quand un aliéné était jugé incurable, on le transférait dans un des asiles destinés aux fous furieux. C'étaient les Petites-Maisons, qui contenaient 44 bêtes pour autant d'aliénés des deux sexes, Biètré, la Salpêtrière et 20 pensions réparties dans différents quartiers de Paris.

Ce fut en 1795 que l'illustre Pinel, dont le nom sera toujours cher à la science et à l'humanité, devint médecin de Biètré. Frappé des résultats déplorable qu'amenaient le régime auquel étaient soumis ses pauvres malades, il éleva la voix en leur faveur, et prouva, après plusieurs années de lutte, à faire triompher la cause de l'humanité. Le 4 prairial an VI (25 mai 1797), les chaînes des aliénés tombèrent, et dans son bel ouvrage sur l'aliénation mentale, Pinel trace ce tableau touchant des effets que produisit sur eux cette délivrance: «40 hommes, que rien ne pouvait dompter, furent mis en liberté, et purent se promener dans les cours, sans autres entraves que le gilet de force. Dès lors on vit cesser leur fureur, ils devinrent dociles et soumis, quand aux mauvais traitements succédèrent la douceur et des soins bienveillants.»

À côté du nom de Pinel nous devons citer ici celui de Pussin, surveillant en chef de Biètré, homme éclairé, et dont Pinel reconnaît avoir reçu lui-même de bons conseils. Il s'employa de tout son pouvoir, et contribua beaucoup à la réforme importante dont nous venons de parler.

Mais cette réforme ne se répandit que bien lentement.

Pinel cite, comme célèbre pour le traitement de la folie, un établissement monastique situé dans le midi de la France, où, de son temps, les coups de mort de l'indigne employé, comme moyen coercitif pour des causes légères.

Dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, imprimé en 1820, on lit: «à côté de la maison d'aliénés de Maréville (Meurthe), les cages ou l'on enferme les fous furieux sont dans des caves, et s'élevaient d'un pied au-dessus du sol, comme des parois en bois plein, parée à claire-voie; elles n'ont que 4 pieds de large sur 6 de profondeur, et sont éclairées par les soupiraux qui donnent du jour et de l'air aux caves. Ces cages, par leur partie supérieure, donnaient dans une cour; on soupirait était fixée une chaîne de 6 pieds de long. On mettait les aliénés destinés à l'aliéné dans une écuille en fer attachée à cette chaîne, et on lui faisait passer son repas à travers la grille comme on donne la piture à une brute. Nous tenons ces détails de M. le docteur Voisin, qui nous aurons plus d'une fois l'occasion de citer dans ces notes, et

qui vit les choses se passer ainsi à Maréville, dans le voyage qu'il y fit avec Esquirol en 1821 (1).

À Biètré et à la Salpêtrière on ne voyait, il est vrai, rien d'aussi affreux, depuis qu'à la demande de Pinel les cachots souterrains avaient été comblés; cependant, le quartier des aliénés, dans ces hôpitaux, avant 1827, et surtout avant 1829, offrait encore un spectacle affreux. De beaux bâtiments, aussi rapprochés que possible les uns des autres, présentant une suite de petites cellules de 2 mètres en fous sans, à porte étroite et basse. Quand cette porte était fermée, le jour et l'air ne pénétraient que par une fenêtre de 60 à 75 centimètres de haut sur 40 à 50 de large. Au-dessus de la fenêtre et de la porte regardait, dans toute la longueur du bâtiment, un auvent destiné à garantir ces ouvertures de la pluie, mais qui empêchait en même temps le soleil d'y pénétrer.

On appelait rue l'espace compris entre deux bâtiments; c'étaient la rue d'Enfer, la rue des Furies, etc.; ces dénominations allaient fort bien avec le reste.

Avant la réforme de 1797, des routes de gardiens, pendant le jour, de soldats, la nuit, maintenaient l'ordre dans ces rues d'une ville qui on pouvait appeler à bon droit *cité dolente*. Tous les moyens étaient bons alors contre les fous; ainsi M. Poulain, surveillant des ateliers à Biètré, et qui, de cette époque, était employé dans l'hospice, se souvient d'avoir vu frer un coup de fusil sur un aliéné qui cherchait à s'évader en franchissant le mur d'enceinte. Le cochon consistait en une ange de bois scellée au mur, et garnie de deux bûches de paille, d'une couverture, et de draps pour les malades tranquilles. Une partie des cellules étaient adossées à des terrasses, et toutes se trouvaient presque au niveau du sol; aussi l'humidité la plus affreuse y régnait constamment, et une mousse verte en recouvrait les murs.

Tel était encore, en 1825, l'asile des aliénés. Ils n'avaient plus à craindre les chaînes et les coups; mais, presque entièrement abandonnés à eux-mêmes dans leur étroite prison, si leurs penchants malfaisants les portaient à détruire leur lit ou leurs vitres, ils restaient nus, couchés sur la dalle ou sur un peu de paille, au milieu de la plus affreuse malpropreté, et leur cellule présentait un aspect qu'il faut renoncer à décrire.

Ce fut dans cet état que vécut pendant vingt ans, à la Salpêtrière, la fameuse Théroigne de Méricourt, dont on peut citer l'exemple comme preuve des modifications profondes que l'aliénation mentale apporte quelquefois à l'impressionnabilité des organes.

Cependant, plusieurs esprits distingués, et à leur tête, Esquirol, le digne continuateur de Pinel, marchèrent rapidement dans la voie du progrès, et s'efforcèrent de rendre les guérisons plus fréquentes en essayant de moyens divers. On savait que dans les pays étrangers et même en France existaient des asiles d'aliénés où l'on faisait suivre aux malades un régime de vie tout différent de celui que l'usage avait consacré généralement chez nous. Pinel avait proclamé le *Percepsus musculaire* et l'*Amplification* au lieu d'*Amplification* comme loi fondamentale de toute l'hygiène d'aliénés: «S'appuyant sur des exemples empruntés au bel établissement de Saragosse et à celui d'Amsterdam, où la culture des champs et le travail étaient employés comme le remède le plus puissant contre la folie; il avait demandé, mais inutilement, pendant les deux années qu'il fut médecin de Biètré, un terrain adjacent au quartier des aliénés pour le leur faire cultiver.»

Voulant juger par lui-même de l'efficacité de ces moyens, Esquirol partit pour la Belgique, et se dirigea vers le village de Ghêel. Ce village, autrefois duquel se groupaient quelques hameaux, est situé au milieu de landes assez étendues, et sa population est d'environ 900 individus. Chaque maison est habitée par une famille d'agriculteurs qui font valoir les champs d'alentour, et chacune de ces familles a pour pensionnaire un aliéné, qu'elle associe à sa vie d'intérieur et à ses travaux. L'origine de ce village remonte à la fin du sixième siècle, et de tout temps les habitants se sont consacrés au soin des aliénés. Ils possèdent, à cet égard, de nos jours d'une expérience qu'ils se transmettent de père en fils. Quatre médecins sont attachés à la colonie, et veillent à ce que le traitement soit convenablement dirigé. Sans doute la superstitious et l'ignorance ont encore part aux moyens que ces paysans routiniers emploient pour ramener leurs pensionnaires. Les fers et les entraves figurent encore dans le mobilier de chaque maison, et le premier homme qu'Esquirol et M. Voisin, qui l'accompagnait, rencontrèrent dans la lande de Ghêel était un aliéné portant aux pieds des fers qui le blessaient, et faisaient même couler son sang; mais, depuis 1858, un règlement très-sage est venu régulariser la position des aliénés dans la colonie, et les protéger contre tout abus de la part de leurs hôtes. D'ailleurs, quelque inspection que l'homme de science puisse trouver dans la méthode suivie à Ghêel, il faut reconnaître que c'est le premier établissement de ce genre qui ait existé, que la on pris naissance les idées les plus fécondes en résultats heureux dans le traitement de l'aliénation mentale, que, malgré tout ce qu'on peut lui reprocher, la colonie de Ghêel est encore un des asiles du monde où l'on observe le plus de guérisons, et qu'enfin nulle part on n'en obtient dans une proportion comparable sans employer les moyens qui font à Ghêel la base du traitement (2).

Quand un aliéné est revenu à la raison, s'il n'a pas de famille qui le réclame, on s'il craint de rentrer dans un

(1) L'asile d'aliénés de Maréville est aujourd'hui l'un des plus beaux de France et l'un de ceux où l'on compte le plus de guérisons.

M. le docteur Archambault, ancien médecin adjoint de Biètré, est chargé du service médical à Maréville.

(2) Voir, sur la colonie d'aliénés de Ghêel, l'article remarquable de M. le docteur Moreau, de Tours, médecin adjoint à Biètré. (*Revue indépendante*, n° 24.)

monde où souvent il se heurterait encore aux causes premières de sa maladie, il peut rester à Ghêel et continuer de prendre part à cette vie active, à ces travaux qui l'ont guéri et ne peuvent que consolider sa guérison.

L'expérience de ce qu'on faisait hors de France parlait trop haut pour que les médecins éclairés qui dirigeaient alors les hôpitaux d'aliénés ne désirassent pas employer, eux aussi, le travail comme moyen thérapeutique. Mais les difficultés étaient nombreuses, et naissaient principalement de la crainte d'accorder à ces malades trop de liberté. D'ailleurs c'était une chose nouvelle, et c'est toujours à grande peine qu'on parvient à remplacer un

usage ancien par une innovation, quelque bonne qu'elle soit.

En 1825, M. Ferrus, nommé récemment médecin de Bicêtre, entreprit une réforme dont personne mieux que lui ne comprenait l'importance, et qui ne pouvait être mise à exécution que par un homme joignant aux connaissances les plus étendues un esprit actif et énergique. On avait reconnu que, quand on pouvait décider un aliéné à travailler quelques heures au manège du grand puits qui seul alors fournissait de l'eau à Bicêtre, il était plus calme la nuit suivante et retrouvait le sommeil. La faible rétribution qui leur était allouée pour ce travail suffisait à le faire désirer par des gens d'une extrême indigence pour la plupart.



(Entrée de Bicêtre.)



(La maison des Fous, d'après Kaulbach.)

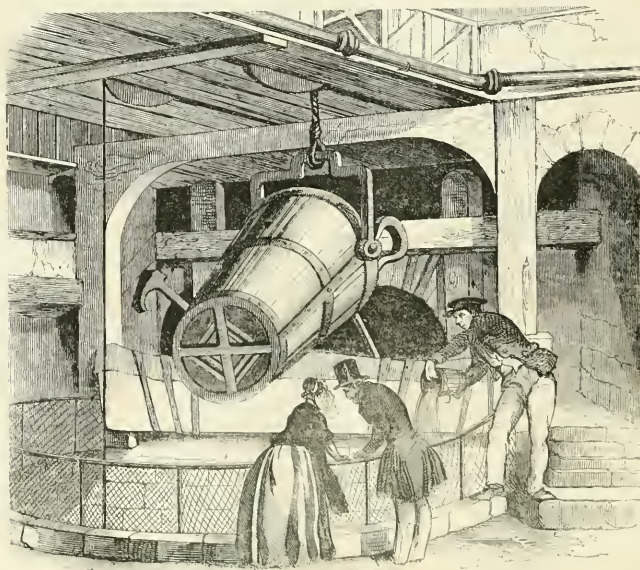
On n'attendait donc que l'occasion de mettre en pratique le grand principe du travail, et l'on cherchait de l'ouvrage aux aliénés, lorsqu'en 1829 l'administration fit commencer les nouvelles constructions de la 5^e division. Des travaux de terrasse très-considérables devaient être exécutés; M. Ferrus proposa d'y employer ses convalescents. Enchantés de se trouver hors de leurs salles et des murs qui les renfermaient, les malades s'empressèrent à l'envi de répondre à l'appel du médecin, et en assez peu de temps ils eurent dévê à eux seuls le terre-plein immense sur lequel repose une partie des bâtiments de la 5^e division. Pendant que les plus robustes travaillaient ainsi leur guérison, tout en épargnant des journées d'ouvriers à l'administration des hospices, d'autres se livraient à un travail moins rude et plus conforme à leurs goûts. Ces derniers cultivaient les fleurs qui ornent dans la belle saison les cours de l'hospice. Souvent aussi le goût du malade lui était adroitement inspiré par le médecin, qui jugeait tel ou tel genre d'occupation plus convenable à tel ou tel individu.

C'est ainsi qu'on éclairait par la physiologie l'empirisme qui dirigeait tout à Ghêel, à

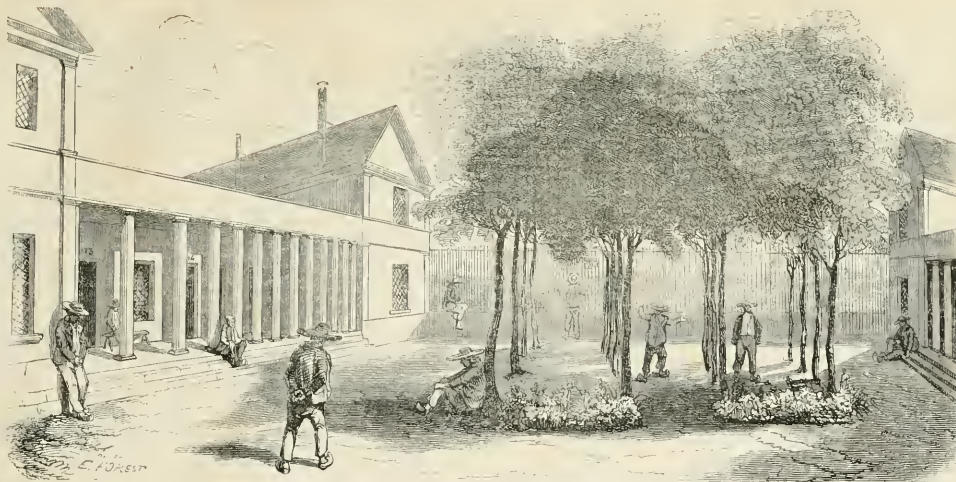
Saragosse, etc., et qu'on dosait l'exercice musculaire comme l'on dose un médicament.

Tout contribuait à améliorer l'état des malades. Les plus gravement atteints, ceux que l'on ne pouvait décider au travail ou que l'on ne jugeait pas prudent d'y envoyer, trouvaient une distraction dans la vue des constructions qui s'élevaient; ils regardaient travailler les ouvriers et paraissaient enchantés de l'idée que ces colonnes, ces galeries, ces bâtiments s'élevaient pour eux et remplaceraient bientôt leurs cellules.

Quand les travaux de terrasse furent terminés à Bicêtre, M. Ferrus obtint de faire labourer à la bêche par ses malades des champs qui avoisinent l'hospice et sont la propriété des hospices. Ainsi se trouva évacuée le ven de Pinel. Cependant, les aliénés étaient devenus des ouvriers si actifs qu'ils manquaient souvent d'ouvrage; d'ailleurs, le nombre de ceux qu'on envoyait au travail croissait chaque jour, et l'administration ne pouvait leur livrer ses terres à cultiver qu'au fur et à mesure de l'expiration des baux. En cherchant avec M. Desportes, administrateur des hôpitaux, s'ils ne trouveraient ni pas, dans le voisinage de Bicêtre, quelque terrain



(Le grand puits, à Bicêtre.)



(Cours et cellules enseraites à Bicêtre en 1820.)

que le conseil pût abandonner aux aliénés, M. Ferrus entendit parler de la ferme Sainte-Anne, et sur les renseignements qu'il obtint à ce sujet, il demanda à l'administration de transformer cette ferme en hôpital pour les aliénés convalescents.

Cette demande fut repoussée d'abord comme devant entraîner trop de dépenses : des sommes considérables avaient été depuis trois ans consacrées à la 5^e division de Bicêtre et à la Salpêtrière; bref, le conseil des hospices ne voulait faire aucune mise de fonds.

Installer un hôpital sans bourse délier, c'était une chose difficile, et cependant le problème fut résolu. Située à trois kilomètres de Bicêtre et près de la barrière de la Sante, la ferme Sainte-Anne était autrefois louée 1,200 francs et avait été exploitée avec plus ou moins de succès par différents locataires. Depuis assez longtemps elle était abandonnée; les terrains qui en dépendaient, bouleversés de toutes parts pour en extraire de la pierre, ne présentaient pas un hectare cultivable. Les bâtiments étaient délabrés, les aménagements intérieurs complètement détruits, les fenêtres et les portes sans châssis ni vantaux; c'était une ruine enfin.

M. Ferrus proposa d'abord de faire niveler le sol par ses malades, et bientôt les terrains de l'enclos d'une contenance d'environ cinq hectares furent rendus à la culture. Dès la première année (1855), cet enclos donna aux hospices un revenu net de 1,900 francs.

Rendu plus hardi par ce résultat, M. Ferrus demanda qu'on logeât ses ouvriers dans les bâtiments de la ferme, et, comme l'administration objectait que ces bâtiments n'étaient pas habitables et qu'il e manquait de fonds pour les réparer, il offrit de les mettre en état de recevoir ses convalescents. On accepta, et, restaurés pour le mieux, nettoyés avec soin, les bâtiments de la ferme Sainte-Anne reçurent leurs nouveaux hôtes qui pouvaient, jusqu'à un certain point, s'y considérer comme chez eux, car tous les travaux de maçonnerie, charpente, menuiserie, serrurerie, couverture, peinture, etc., avaient été exécutés par les aliénés; l'administration n'eut presque pas d'autres frais à faire que la fourniture des outils et des matières premières, et le transport des lits.

M. Ferrus fut soutenu dans ses de-



(Ateliers de travail des aliénés à Bicêtre.)

mandés à cet égard et puissamment appuyés par le conseil des hospices par feu M. Desportes, dont le rapport sur les hôpitaux de Bicêtre et la Salpêtrière, publié en 1835, confirme les faits que nous relatons. Nous devons aussi rendre témoignage à la coopération éclairée qu'apporta dans toutes ces améliorations M. Mallon, directeur de Bicêtre, qui, par une sage administration et la sollicitude qu'il met à améliorer chaque jour le sort de ses pauvres pensionnaires, se montre le digne successeur de Pussin, immortalisé par Pinel. Citons encore M. Béguin, surveillant en chef de Sainte-Anne, qui a tant contribué, par ses soins, son activité et ses connaissances en agriculture, à mettre cet établissement dans l'état prospère où il se trouve aujourd'hui; il est juste que des hommes modestes qui font le bien sans éclat et de qui dépend souvent le succès des mesures les plus importantes, aient part à la reconnaissance publique comme ils ont eu part à ces réformes réclamées au nom de la science et de l'humanité.

Pendant la saison où les travaux champêtres sont interrompus, M. Desportes propose, pour occuper les aliénés, de leur faire blanchir les toiles neuves des hospices. L'administration dépensait chaque année 10,000 francs pour le blanchiment de ses toiles. Une blanderie fut installée dans l'enclos de Sainte-Anne, et les près de l'enclos servirent à étendre les toiles; ce travail facile et propre fut accepté par

les aliénés avec plaisir, et l'administration réalisa bientôt un bénéfice annuel de 10,000 fr. Plus tard, on fit nettoyer aux aliénés les vêtements et les couvertures de Bicêtre; ce genre de travail, assez répugnant par sa malpropreté, ne pouvait être approuvé par le médecin, qui savait bien qu'on doit rendre le remède aussi agréable que possible; mais l'administration passa outre, et le nettoyage des effets de Bicêtre a toujours lieu à Sainte-Anne. Nous verrons plus tard que l'administration ne s'est pas arrêtée là dans la transgression des indications médicales.

Outre les convalescents logés à Sainte-Anne, d'autres malades en traitement ou incurables s'y rendaient chaque jour pour y prendre part aux travaux divers. Cette promenade était accordée comme récompense et surtout comme un moyen sûr d'amener chez les malades agités plus de tranquillité. Eu-



(Ferme Sainte-Anne, cultivée par les fous.)

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

GRANDES CHASSES DE HOMBOURG

(Près de Francfort-sur-le-Mein.)

Le CASINO DE HOMBOURG est le seul établissement des bords du Rhin ouvert toute l'année. Le grand nombre de voyageurs d'élite qui y ont fait relever des logements, et le luxe des préparatifs de l'administration, annoncent une saison d'hiver plus brillante que jamais.

Les étrangers reçoivent des permis pour les **GRANDES CHASSES** qui ont lieu deux fois la semaine dans **20,000 HECTARES**, TANT EN PLAINES QU'EN FORÊTS, dans lesquelles abondent le gros et le petit gibier.

BALS, CONCERTS, FÊTES DE TOUS GENRES.

ROULETTE et TRENTE-ET-QUARANTE, depuis onze heures du matin jusqu'à onze du soir.

Salons pour les **JEUX DE COMMERCE.**

SALLE DE CONCERT, SALON DE CONVERSATION.

Près de 100,000 Voyageurs ont visité Hombourg cette année.

Toutes les heures, des **VOITURES** partent de **FRANCFORT** pour **HOMBOURG**, et vice versa. Le trajet entre ces deux villes se fait en **UNE HEURE UN QUART**. — On se rend de **PARIS A HOMBOURG** en **42 HEURES**, par **MAYENCE** et **FRANCFORT**. — **DEUX HEURES UN QUART** suffisent pour aller de **HOMBOURG** à **MAYENCE**.

En Vente chez **J.-J. DUBOCHET et C^o**, rue Richelieu, 60 : — le 22^e volume de la **COLLECTION DES AUTEURS LATINS**, avec la Traduction en français, Publiée sous la direction de **M. NISARD**, Professeur d'Eloquence latine au Collège de France. — Ce volume contient

MACROBE, VARRON (DE LINGUA LATINA), POMPONIUS MELA,

Texte et Traduction en français. — Prix, 15 fr. 50 c. séparément, et 12 fr. aux Souscripteurs à la Collection complète.

LA COLLECTION CONTIEN, EN 27 VOLUMES :

Auteurs publiés :

Ovide, 1 vol.
Horace, Juvenal, Perse, Sulpicia, Phédre, Catulle, Tibulle, Propertius, Gallus, Maximin, Publilius Syrus, 1 vol.
Lucain, Silius Italicus, Claudien, 4 vol.

Stace, Martial, Manilius, Lucilius Junior, Rutilius, Gratius Falguens, Nemesianus, Calpurnius, 1 vol.
Cicéron, 5 vol.
Tacite, 1 vol.
Tit-Live, 2 vol.
Cornélius Népos, Quinte-Curce, Justin, Val-Maxime, 1 vol.

Salluste, J. César, Vell. Paterecius, Florus, 1 vol.
Sénèque le philosophe, 1 vol.
Petroue, Apulée, Anle-Gelle, 1 vol.
Quintilien, Pline le Jeune, 1 vol.
Lucrèce, Virgile, Valerius Placcus, 4 vol.
Plaute, Terence, Sénèque le tragique, 1 vol.
Caton, Varron, Columelle, Palladius, 1 vol.

Suetone, Historia Augusta, Eutrope, 1 vol.

A publier et sous presse :

Pline l'Ancien, 2 vol.
Ammien-Marcellin, Jornandès, 1 vol.
Vitrave, Crise, 1 vol.
Choix de prosateurs et de poètes de la latinité chrétienne, 1 vol.

LIBRAIRIE DUBOCHET ET C^o,
RUE RICHELIEU, 60.

A LA LIBRAIRIE DUBOCHET,
RUE RICHELIEU, 60.

LIBRAIRIE PAULIN,
RUE RICHELIEU, 60.

PRIN FINE.

MARIO, TAILLEUR,
RUE VIVIENNE, 49.

PRINSEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, OU ENCYCLOPÉDIE DE LA JEUNESSE, ouvrage également utile aux Jeunes Gens, aux Mères de Famille, à toutes les personnes qui s'occupent d'Éducation, et aux Gens du Monde; par M. AMBRIEU DE BRIOUZE, docteur en médecine, L. BAUDET, ancien professeur au collège Stanislas, et une société de Savants et de Littérateurs. Un seul volume, format du *Milieu de Paris*, imprimé en caractères très-lisibles, contenant la matière de six volumes ordinaires et enrichi de 400 petites gravures servant d'explication au texte. — Prix broché : 4 fr. ; élégamment cartonné à l'anglaise, 11 fr. 50.



BLANCHE, savon blanchissant, passage Choiseul, 48. — Ce savon blanchit la peau, l'éclaircit d'une manière remarquable, et en fait disparaître les taches et les défauts. Chaque pain sortant de chez Blanche porte son nom en gros caractères sur l'étiquette afin d'éviter la contrefaçon. — 2 fr. le pain ; 5 fr. les 5.

CRÈME D'HÉBÉ pour prévenir et effacer les rides. — 5 fr. le pot.

LE THÉÂTRE DES LATINS, avec la traduction en français, faisant partie de la Collection des auteurs latins publiée en 25 volumes grand in-8, sous la direction de M. NISARD, 15 fr.

A LONDRES.

CATHEDRAL HOTEL ST-PAULS CHURCH YARD, 48. — W. B. SILEY prévient MM. les voyageurs qu'ils trouveront dans cet hôtel des chambres particulières fraîchement meublées et décorées, à des prix très-moindres. Salon de société, café, jantons anglais et étrangers. Dîners à 1 s. 6 d. et 2 s. Vins et liqueurs de première qualité; punch très-renommé. Bains à toute heure.

BREVETS DANS LA GRANDE-BRETAGNE ET L'IRLANDE.

LES INVENTEURS sont informés que toutes les espèces de renseignements au sujet des brevets et des garanties offertes aux inventions nouvelles dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, peuvent être obtenus gratis par lettres affirmées, adressées à **M. L. BUNCE**, Office for Patents of Invention, 11, Lincoln Inn Fields, Londres.

DUFFON — HISTOIRE DE SES TRAVAUX DÉTÉRIÉS ET DE SES IDÉES, par M. FLOURENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française, professeur de physiologie comparée au Muséum d'histoire naturelle, etc. 1 vol. in-18 5 fr. 50

PALMISTE. — Une nouvelle substance alimentaire, nommée *palmiste*, vient de faire son apparition dans le monde. Produit préparé d'une plante exotique, que l'inventeur ne désigne pas, elle a des qualités qui la rendent fort agréable au goût, et, ce qui vaut encore mieux, très-bonne pour la santé. Son efficacité a été reconnue, après de nombreuses expériences, par des membres éminents de l'Institut, de l'Académie et de la Faculté de médecine. Elle est excellente pour les irritations et inflammations de l'estomac et des intestins, pour les maux de poitrine, pour les personnes faibles ou convalescentes, et surtout pour les enfants en bas âge, si exposés, pendant la dentition, aux coliques et aux diarrhées. L'engagement de sa saveur, la facilité de sa préparation, la certitude de ses bons effets, la modicité de son prix, assurent le succès du Palmiste.

Les principaux dépôts à Paris sont chez **CASAMAZO**, passage du Saumon, 65; — **LANGLEAU**, passage Choiseul, 10 et 12; — **SARRAZIN**, rue Saint-Honoré, 117. — Il existe aussi des dépôts dans les principales villes des départements.

EAU DE MELISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de Boyer, seul successeur des ci-devant Carmes dechaussés de la rue de Vaugirard, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1781.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs conduisent à M. BOYER la propriété exclusive de cette eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Les jugements et arrêts, et la Faculté de médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'à n. 14, repète 14 fois sur la devanture, M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

Commission. Exposition 1844. Exportation.

MOTTET JEUNE,

Rue Sainte-Barbe, 18, et boulevard Bonne-Nouvelle, 27.

PARAVERSE

PARAPLUE ANIFUGE

LE SEUL OU L'ON SOIT EXACTEMENT AU MILIEU.

Seul DÉPOT, autorisé par l'Inventeur, chez M. PEILLON, Palais-Royal, 23, Galerie Montpensier.



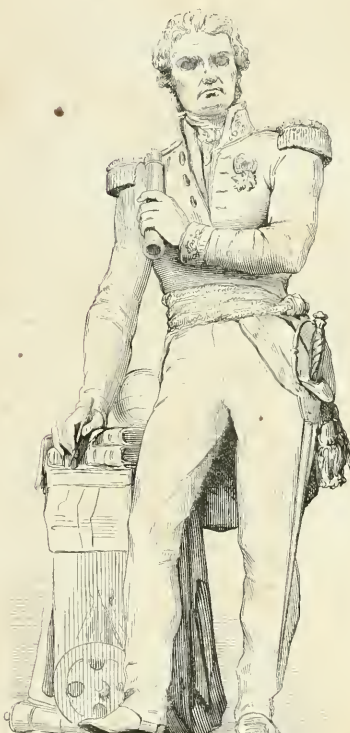


Les petites misères de la Chasse et du Bain, aux environs d'Alger, Caricatures par Cham.

INAUGURATION

DE LA

Statue de Dumont d'Urville.



DUMONT D'URVILLE.

Dumanche, 20 de ce mois, a eu lieu à Condé-sur-Noireau (Calvados) l'inauguration de la statue de l'illustre et infortuné Dumont d'Urville. Cette cérémonie avait été plusieurs fois ajournée, et par suite de ces remises, une *Revue*, qui n'avait pas compté sur la dernière, avait, pour justifier ses prétentions d'être bien informée, donné, il y a quinze jours, une foule de détails sur la fête qui n'avait pas eu lieu. Les autorités locales n'ont pas cru devoir valuer tout à fait leur programme sur le récit imaginaire de ce recueil semi-quotidien.

Cette solennité avait attiré un grand concours de citoyens du canton, du département et des contrées voisines. Des fonctionnaires, des membres de la chambre des députés s'y étaient rendus avec empressement. Elle a eu le caractère que devaient lui conserver et les glorieux souvenirs de la

carrière de celui qui en était l'objet, et la mémoire cruelle de la catastrophe qui l'a prématurément enlevé à la marine, à la science, à son pays.

La statue, due à un artiste auquel nous avons déjà rendu justice, a recueilli dans la patrie de Dumont d'Urville la même unanimité d'éloges que lui avait valu à Paris son exposition publique dans l'atelier du fondeur. Elle nous a paru mériter une place à part dans ce recueil, qui s'associera toujours avec empressement à la reconnaissance des populations envers les hommes qui ont jeté de l'éclat sur leur berceau et servi glorieusement le pays, et nous avons voulu joindre notre faible tribut à celui qu'un ciseau bien inspiré avait payé à l'illustre amiral.

Correspondance.

Nous répondons à la fois à diverses lettres ayant le même objet : les demandes d'abonnement doivent être accompagnées de papier sur Paris à l'ordre de M. Duportet, ou de mandats sur la poste. Il nous est impossible de faire des traites pour des recouvrements qui n'ont pas assez d'importance et dont les frais seraient sans rapport équitable avec chaque somme à recouvrer.

Nous rappelons également que les abonnements commençant du 1^{er} de chaque mois. Les demandes qui datent du 15 ne peuvent être admises qu'à la condition de remonter au 1^{er} du mois courant ou d'attendre le 1^{er} du mois suivant.

A M. M., à Bruxelles. — On ne reçoit que les lettres affranchies.

A M. L. B., à Cette. — Voici la solution du problème n° 12, telle que l'Illustration devait la donner. Elle diffère un peu de celle de M. J. Dep.; mais le résultat étant le même dans l'une et dans l'autre, nous avons cru pouvoir supprimer celle-ci :

SOLUTION. — Aux noirs à jouer : les blancs doivent faire mat en cinq coups.

NOIRS.		BLANCS.	
1. P G 7 — G 5.	4. ♖ G 8 — F 6.		
2. R H 2 — H 1.	2. ♜ F 6 — G 4.		
3. P H 5 — H 2.	5. ♜ G 4 — E 3.		
4. P G 5 — G 4.	4. ♜ E 5 — F 1.		
5. P G 4 — G 5 +.	5. ♜ F 1 — G 5 : Mat.		

Ce coup n'a été donné que comme question à résoudre, c'est-à-dire le mat en cinq coups. C'est donc un titre d'exercice seulement qu'il a été proposé. La solution n'est pas forcée, puisque, contrairement à l'usage, ce sont les noirs qui commencent. En conséquence, le pari doit être annulé.

Vous avez raison de dire que si, au deuxième coup, le roi ne prenait pas la case de sa tour, la partie serait remise; mais alors que deviendrait le problème du mat en cinq coups?

A M. Le Ch. D., à Hamars. — Voici la solution du problème n° 15 :

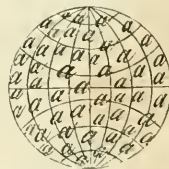
BLANCS.		NOIRS.	
1. ♖ B 4 — C 6 +.	4. ♜ B 7 — C 6 : (2)		
2. ♜ D 1 — D 8 +.	2. ♜ B 8 — B 7.		
5. ♞ C 2 — C 6 +.	5. ♜ B 7 — C 6 :		
4. ♜ B 1 — E 4 +.	4. ♜ C 6 — C 5.		
5. ♜ F 2 — D 5 +.	5. ♜ F 1 — D 5 :		
6. ♜ D 8 — D 5 +.	6. ♜ C 5 — C 6.		
7. ♜ D 5 — D 5 +.	7. ♜ C 6 — C 5.		
8. ♞ B 5 — B 4 +.	8. ♜ C 5 — C 4.		
9. ♜ E 4 — D 5 +.	9. Mat.		

(1) Les noirs sont forcés de jouer le pion de la tour.
(2) Si le roi noir changeait de place, il serait bientôt mat par la tour de la reine.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

Maintenant, c'est partout qu'on voit des femmes sans esprit mener des hommes pleins d'esprit par le nez.



On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Imériale; Gostinof-Dvor, 22 — F. BELLAZARD et C^e, éditeur de la *Revue étrangère*, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez FUSTIDE et chez DEBOS, libraires.

JACQUES DUBOCHET.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N^o 88. VOL. IV. — SAMEDI 2 NOVEMBRE 1844.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dep. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 32 f.
 — l'Etranger. — 40 f. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. *Incendie de Péra; Vue de Dellys (Algérie) — De la Progression du Produit de l'Impôt Indirect. — Courrier de Paris. Vue générale du Père-Lachaise. — Fragment du Voyage d'un Artiste en Espagne. Vue de Bilbao; Maison où est né Ignace de Loyola à Aspetzia; Chaire de l'Eglise du couvent d'Aspetzia où prêchait Ignace de Loyola; Tableau du couvent d'Aspetzia; Vue du Couvent fondé à Aspetzia par Ignace de Loyola. — Chemin de fer atmosphérique. (2^e partie). — Trois Gravures. — La Géométrie Pittoresque, par MM. Letuairre et Cham. Vingt-trois Gravures. — Les Taillemans; Nouvelle par M. Fabre d'Olivet. (Suite.) III et IV. — Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre; Roman par M. A. Aubert. Chapitre XV. Quatre Gravures par Bertall. — Reclamation des Chinois contre un vote des Conseils-Généraux. — Théâtres. Une Scène de l'Etourneau. — Bulletin Bibliographique. — Annonces. — Alégarde du Mois de Novembre. Le Sagittaire. — Le Jus errant. — Correspondance. — Echecs. — Rébus.*

Histoire de la Semaine.

Le jour même où un de nos paquebots de la Méditerranée apportait à Marseille la triste nouvelle d'un incendie immense qui a détruit une partie considérable du quartier de Péra, à Constantinople, dévoré cent cinquante maisons et coûté la vie à plusieurs personnes, ce même jour le bateau à vapeur d'Alger apportait à Toulon, à défaut de rapport officiel, des correspondances pleines de bien cruels détails sur une affaire où la gloire de nos armes n'a rien souffert sans doute, mais où la France a eu à déplorer la mise hors de combat et la mort d'un trop grand nombre de ses plus braves enfants.

Nous avons déjà dit que, par suite d'une attaque des Kabyles des environs de Dellys, des troupes avaient été expédiées par mer contre ces tribus insoumises, qui obéissent à Ben-Salem et à Bel-Kassem. Le général Gouman, arrivé à Dellys, avait parcouru les environs, et s'était avancé à plus de huit lieues, le long de la mer, sur le territoire des Kabyles Flissas-el-Bahar, brûlant et ravageant tout ce qui se trouvait sur son passage. N'ayant pas rencontré de résistance sérieuse, le général revint dans son camp, en avant de Dellys, espérant la soumission des tribus hostiles et s'attendant même à rentrer à Alger. Mais, informé bientôt après que ces mêmes Kabyles, au lieu de traiter de leur soumission, menaçaient continuellement nos alliés et faisaient des excursions pour les piller, le général résolut de les châtier. Il se mit donc de



Incendie de Péra, le 2 octobre 1844.)

nouveau en marche dans cette intention, avec quatre bataillons et deux obusiers de montagne, et parvint aux dernières limites de son expédition première, où il rencontra de nom-

breux rassemblements d'Arabes qui commencèrent à tirer sur la colonne.

Nos troupes arrivèrent le 17 près d'un village incendié lors



(Vue de Dellys, Algérie, province de Constantine.

de notre première marche, et trouvèrent une très-grande quantité de Kabyles embusqués dans des rochers qu'ils avaient fortifiés en amassant des tas considérables de pierres, dans l'intention de les faire rouler sur les assaillants.

Le défilé était étroit et périlleux par sa nature même ; mais ces obstacles n'arrêtèrent pas un instant nos braves soldats, qui s'élançèrent avec intrépidité pour emporter d'assaut et à la baïonnette l'espace de quelques toises formées par les Kabyles. Ceux-ci attendirent de près et de loin, et se défendirent en désespérés, se laissant tuer plutôt que de reculer, et tirant sur nos soldats à bout portant. En peu d'instants nous nous retrouvâmes maîtres de la position. Cependant le nombre des Arabes augmenta de plus en plus, la nuit approchant, les munitions commencent à manquer, et une aide de cette petite armée d'expédition, commandée par le colonel Forey, qui devait tourner l'ennemi, se faisant vaivement attendre depuis six heures, arrêtée qu'elle avait été elle-même par une vive résistance. M. le général Comman se trouva dans la pénible nécessité d'ordonner la retraite. C'est alors que commencèrent nos pertes, car les Kabyles suivirent notre petite troupe pendant quatre heures dans les défilés, et ne cessèrent de tirer et de harceler avec fureur. Arrivés sur un terrain plat, la retraite put s'organiser ; nos soldats ripostèrent alors trois-avantagés, et parvinrent à mettre en fuite cette horde de sauvages. Le soir ils étaient rentrés au camp avec nos blessés et nos morts, qui furent enterrés religieusement.

Nos soldats ont montré dans cette affaire, et comme tous les jours, la plus grande bravoure, et se sont battus corps à corps avec la plus glorieuse persévérance. Dans cette malheureuse journée de dimanche 17, nos pertes ont été d'environ 40 ou 50 hommes tués, et de 170 blessés plus ou moins grièvement, y compris 25 sous-officiers et 17 officiers. Ces pertes sont sans doute bien sensibles, mais le nombre de cadavres laissés sur le champ de bataille par l'ennemi est porté à 600. — Cette nouvelle est parvenue à Alger le 19 au soir. En la recevant, le maréchal a ordonné le départ de quatre bataillons qui arrivent du Maroc, forts ensemble de deux mille hommes, destinés à renforcer les quinze cents qui se trouvent déjà sous les ordres du général Comman. Le maréchal est parti lui-même, et le 25 ou le 24, au plus tard, les hostilités ont dû recommencer.

Si l'on en croit le bruit public et l'assertion formelle de plusieurs journaux, le ministère de la guerre, qui avait déjà manifesté des velléités d'innovations, diversement, mais en général peu favorablement interprétées, pour les conditions d'admission aux écoles qui relèvent de ce département, et qui avait vu la chambre des députés et l'opinion s'en prononcer, par exemple, contre l'exigence d'un diplôme de bachelier ès lettres pour devenir sous-lieutenant, le ministère de la guerre aurait eu la velléité d'appliquer un système nouveau d'admission aux écoles, et notamment à l'école militaire de Saint-Cyr. On sait que la France est partagée en trois zones, chacune classée à deux examinateurs. Les candidats sont cotés par chacun d'eux, et la somme des deux cotes représente le mérite de chaque aspirant. On forme ensuite la liste générale, en tête de laquelle on écrit le nom qui a la plus forte cote, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Voilà ce qui se fait depuis vingt ans, et si l'on s'est quelquefois plaint des hommes, on ne s'est jamais plaint du mode. Il n'est pas parfait, parce que rien ne l'est ; il vaudrait mieux que tous fussent jugés par un seul tribunal ; mais des raisons d'économie pour les familles et de temps pour les examinateurs rendent la chose peu praticable. On assure que cet ordre de nomination a été un moment renversé par une décision prise au ministère de la guerre ; il aurait été rétrogradé qu'un nombre égal de candidats serait pris dans la liste de chaque examinateur, quel que fût le mérite supérieur des élèves examinés ; de telle sorte qu'il eût pu arriver que des jeunes gens auroient dû leur admission au hasard qui les aurait placés dans telle série, à l'exclusion de candidats plus capables classés dans une autre série. Le mode actuel, tel que les bureaux l'ont fait valoir, c'est que les zones sont égales pour le nombre des inscrits. Nous admettons cela volontiers, mais elles ne le sont pas pour la science. A Paris, où les études sont très-fortes, tous les inscrits, à un dixième près, subissent leur examen jusqu'au bout. Dans telle autre ville, au contraire, que l'on a citée, le tiers seulement des inscrits s'est présenté aux dernières épreuves ; il s'ensuit donc que le nombre des inscriptions ne donne nullement le nombre des candidats réels. Mais il le donnerait, que l'admission, d'après la place occupée sur la liste générale, n'en serait pas moins la seule logique, car il est moins honorable d'être le premier sur la liste de Reims, par exemple, avec douze cents points, que d'être le quinzième sur celle de Paris avec quarante cents. Un Champoiseau lui-même le comprendrait : cela n'a pas échappé à M. le ministre de la guerre, qui a su modifier le zèle de ses bureaux.

Des lettres particulières ont appris que l'amiral Du Petit-Thouars, après avoir reçu l'avis officiel de son désaveu, avait immédiatement adressé au ministre des affaires étrangères une justification complète des mesures qu'il a prises à Taïti. Le contre-amiral était alors à Valparaiso, et se disposait à revenir en France. S'il a continué sa route, comme c'était son intention première, il pourrait être de retour dans le courant du mois prochain, à l'ouverture de la session. Toutefois, le ministre lui a, dit-on, adressé des instructions nouvelles et tracé un itinéraire dans lequel un assez grand nombre de courtes se trouvent décriées. Si ces ordres ne se sont pas croisés avec M. Du Petit-Thouars, et si son intention est de les prendre au sérieux, il ne sera alors de retour que dans le courant de l'été, à l'époque où le parlement sera en vacances et où le contre-amiral aura accompli les trois années d'activité dans son grade, ce qui permettra de l'élever, à son arrivée, à celui de vice-amiral.

Les ordonnances d'avancement dans la marine pour l'affaire de Malahena n'ont pas encore paru. Mais la Flotte, feuille spéciale, s'est dite en position de nous apprendre ce que nous lisait le *Moniteur*, c'est que des décorations ve-

nent d'être accordées sur le rapport du commandant Bruat, nommé lui-même, a-t-on dit, commandeur. M. d'Azimby ne l'honorera pas sur la liste. M. Reine aurait été élevé au grade d'officier de la Légion d'honneur. Quant au travail d'avancement, nous le révoquons, personne n'en parle. Serait-ce parce que les Anglais continuent à débahériter sur l'affaire de Taïti, et parce qu'un nouveau meeting de missionnaires vient d'adopter plusieurs résolutions, parmi lesquelles on remarque celle-ci : « Laisser à Taïti le moindre vestige du protectorat français sans un déshonneur pour l'Angleterre. En conséquence, il faut le faire disparaître comme contraire aux droits et aux libertés de la nation. » Serait-ce parce que le *Times* vient d'imprimer que « la guerre est très-bonne pour ceux qui font trafic de couper des gorges, et pour qui le combat est un commerce qui leur procure le logement, le boire et le manger, pour ceux qui jouent leur vie contre des croix et des étoiles, emblèmes trompeurs de la Légion d'honneur. Les Anglais, en général, ne sont point disposés à ces sortes de choses. Elles tiennent trop du tigre et de l'enfer pour convenir à leurs sentiments humains. » Si c'est par déférence pour nos alliés, les généraux copérateurs du Scinde et de l'Afghanistan, qui n'avaient pas nos marins, pour se montrer tout à fait logique et bon voisin, on n'eût pas dû les décevoir davantage.

Les collations de grades dans la Légion d'honneur servent à elles seules à pour dans ce moment tout le rôle politique. M. le contre-amiral de Mages, qui, avant, dit-on, rappelés de son commandement des Antilles parce qu'il n'avait pas fermé l'oreille à la demande faite par une portion de l'île d'Haïti du protectorat de la France, M. le contre-amiral de Mages vient d'être nommé grand officier de la Légion d'honneur. — Une mesure qui a une portée plus grave est l'élevation à cette même dignité, par ordonnance du même jour, 24 octobre, de M. Alley de Cyprey, notre ministre plénipotentiaire près de la république mexicaine. Si cette promotion ne coïncide pas avec un avis de rappel, il faut y voir une approbation complète de la conduite tout envoyée et la préface de mesures qui ne tarderont pas à être prises contre le gouvernement de Santa-Anna pour les faits dont nous avons entretenu nos lecteurs la semaine dernière.

Les ordonnances royales qui homologuent les adjudications des trois chemins de fer dont la concession a été il y a quelque temps mise aux enchères, ont été publiées après un assez long retard. On a cru voir dans l'ajournement de la promulgation de ces ordonnances une preuve de la réserve que l'on aurait été apportée, dit-on, à la signature de l'une d'elles par deux ministres, dont les scrupules n'ont été qu'une sollicitation de la majorité de leurs collègues. Nous ignorons complètement ce qui s'est passé dans l'intérieur du conseil, mais ce que nous savons bien, c'est que quand on voit les feuilles publiques donner, précisément dans le même numéro, le jugement qui condamne les ouvriers de Montpellier pour coalition et l'ordonnance royale qui sanctionne celle des deux compagnies de Vierzon, il ne reste plus qu'à voter la statue de la justice ou à la poursuivre devant la police municipale pour s'être servie, dans sa balance, de faux poids.

Bien que le parlement anglais vienne de nouveau d'être prorogé, les parlements fonctionnent à force en ce moment. Nous avons précédemment annoncé l'ouverture des chambres grecques, portugaises et espagnoles. Les états hollandais et les chambres belges se sont également assemblés, les uns le 21 octobre, les autres le 22. Les discours d'ouverture de ces deux rois peignent assez bien la différence de situation et de ressources de ces deux États, quoiqu'en en faisant qu'un.

La Hollande est très-ohérée, et il lui faut faire d'énergiques efforts pour lutter contre les embarras financiers que lui a créés l'administration du détroit ; mais elle sait trouver de précieuses ressources dans les débouchés qu'elle a entrepris et animés, et ses colonies la mettent à même de parer à ses besoins les plus urgents, aux difficultés les plus graves. — La Belgique, au contraire, voit son budget des recettes et celui des dépenses s'aliguer avec exactitude ; ses chemins de fer promettent d'accroître chaque jour ses revenus, et sa dette a déjà subi une diminution notable. Toutefois, pour que le tableau de cette situation fût complet, et pour se montrer aussi explicite que le roi Guillaume, le roi Léopold eût dû ajouter peut-être que l'industrie belge est languissante, que les débouchés lui manquent, et que la convention récemment conclue avec le Zollverein dénote plutôt un état de détresse qu'elle n'y remédie efficacement.

L'Angleterre est absorbée par les fêtes de l'inauguration de sa Bourse nouvelle. — L'Irlande fait des progrès sourds dans la voie du fédéralisme. On s'attend à la prochaine publication d'un manifeste destiné à servir de déclaration fédérale. O'Connell laisse faire. Toute agitation doit servir ses projets et leur proliférer. La masse des protestants, à peu d'exceptions près, s'est montrée étrangère au hostile plus-tardement encore peut-être par les persécutions ou les mécomptes que les ministres anglais lui feront subir que par ses propres succès. O'Connell semble s'en remettre aujourd'hui aux forces du mot d'accroître le nombre des *repellers*, et il assiste à tout le mouvement qui se prépare en répétant sa phrase consacrée : « Nous aurons l'égalité complète avec l'Angleterre ou nous reconstruirons notre nationalité. » — La rente du grand agitateur a été organisée en faveur de l'apôtre de la tempérance, le révérend père Mathew, que son excessive charité et les engagements qu'elle lui a fait prendre ont jetés dans une grande gêne préliminaire. Les sociétés de tempérance, des ministres anglais, des prêtres catholiques, des membres de la chambre des lords, se sont comprimés de concourir à cette bonne œuvre.

La réforme constitutionnelle, ou plutôt anticonstitutionnelle, proposée par le ministère espagnol et dont le général Narváez est allé dans les bureaux de la chambre des députés demander l'adoption au nom de la France et en faisant voi-

nos armées franchir, en cas de refus, les Pyrénées, cette réforme cause partout une vive agitation. On ne doute pas qu'elle ne soit adoptée en définitive par la majorité, mais elle ne paraît pas devoir être sanctionnée par l'indifférence folklorique. On a déjà parlé de soulèvements en Galice. Nous attendrions que les événements soient connus ; en attendant, voici quels sont les articles qui constituent le coup d'État. Les uns se bornent à enlever à la constitution espagnole la plus grande partie de son caractère démocratique et à la rapprocher de son caractère monarchique ; ainsi le mandat des députés est prolongé de trois à cinq ans, et le sénat électif devient une patrie viagère recrutée par le choix de la reine. Mais les autres amendements sont autrement significatifs encore. La modification du préambule qui présente la constitution comme un acte de la *volonté nationale* ; l'abrogation de l'article qui donnait aux cortès le droit de s'assembler chaque année ; le premier vote de l'impôt contesté à la chambre des députés ; les jugements de la presse et d'autres attributions enlevés au jury ; l'abolition de la garde nationale ; l'arbitraire demandé pour la rédaction des lois relatives aux municipalités, aux députations provinciales, aux gouvernements politiques, aux conseils provinciaux, sont des entreprisures contre-révolutionnaires et périlleuses. Enfin, deux points essentiels sont surtout à remarquer, c'est d'un côté la proclamation d'une religion d'État, les privilèges, les juridictions réservés au clergé, et la création d'un banc des évêques au sénat ; de l'autre, c'est le retrait du droit qu'avaient les cortès de prononcer sur le choix de la personne qu'imposera la reine, droit important et sacrement accordé dans un pays constitutionnel où la loi salique ne régit pas. Il y a là un plan tout arrêté de mariage d'Isabelle avec le fils de don Carlos, et de satisfactions à donner à l'absolutisme politique et au fanatisme religieux. Dieu protège l'Espagne !

Nous avons dit les mesures qu'on avait cherché à prendre en Allemagne pour faire cesser les conflits entre les maîtres et les ouvriers, et servir de charte entre eux. On essayait de réprimer un abus presque général dans le Nord, à ce qu'il paraît, celui de payer les ouvriers en marchandises dont ils ne savent comment se défaire, et qu'ils recèdent aux fabricants qui les emploient moyennant une abusive dépréciation. Le gouverneur général de Moscou, pour parer à la même déception, vient de faire publier dans cette ville l'avis suivant qui reproduit le *Journal de Saint-Petersbourg* : « Le bruit m'est plus d'une fois parvenu que certains fabricants payaient leurs ouvriers en marchandises, au lieu de leur donner l'argent qui leur revenait à titre de salaire. Ces ouvriers n'ayant pas le droit de colporter et vendre ces marchandises, sont obligés de s'en défaire à vil prix et de perdre un temps précieux pour en chercher le preneur. Pour mettre un terme à cet abus, tous les fabricants sont avertis par le présent avis que tous ceux qui, dorénavant, paieront leurs ouvriers en marchandises, les privant ainsi de la rémunération à laquelle ils ont droit, seront poursuivis avec la rigueur des lois. »

Le roi Oscar vient de demander à la diète plein pouvoir pour accéder à la proposition qui lui est faite, par une puissance qui il n'a pas nommée, d'acquiescer de la Suède l'île de Saint-Barthélemy, une des Antilles que la France lui a cédée en 1784. Cette possession coûte à la Suède plus qu'elle ne lui rapporte, a dit le roi. Nous ne croyons sans peine. C'est une île qui ne compte que 5,000 habitants, mais Gustavia, sa capitale, a un port excellent ; elle est voisine des possessions que nous avons conquis, et il ne saurait nous être indifférent, alors même que nous repoussons Saint-Domingue, de voir occuper Saint-Barthélemy par telle puissance ou par telle autre. — Le même monarque, dans un chapitre tenu à Stockholm au commencement d'octobre, vient de nommer chevaliers de l'Étoile-Polaire MM. Arago, Cousin, Gay-Lussac, Victor Hugo, Lamartine, Tocqueville et Horace Vernet. On a vu vraiment des rois plus mal choisis.

A Francfort a eu lieu, le 25 octobre, l'inauguration de la statue de Goethe, par Schwanthaler, au milieu de la population entière de la ville et d'un concours considérable d'étrangers. La ville, on avait représenté au théâtre *Goetz de Berlichingen*. Le matin, tous les regards se portaient sur une plaque de marbre qui ornait désormais la maison où naquit l'immortel poète, et sur laquelle est tracé en lettres d'or : *Le 28 août 1749, est né dans cette maison Jean Volfgang Goethe*. Vers onze heures, un cortège immense s'est dirigé, musique en tête, vers le tribunal construit pour cette cérémonie. Les rues par où il devait passer étaient remplies d'une affluence considérable de montés et de dames, et les toits des maisons étaient encombrés de spectateurs. Dans l'enceinte qui entourait le monument, et qui était décorée de drapeaux, de guirlandes de fleurs, étaient réunis les bourgeois et le sénat de la ville, le corps diplomatique et un grand nombre de dames. Le cortège, arrivé près du monument, exécuta une belle cantate. La toile qui couvrait la statue est tombée au bruit d'innombrables acclamations. Enfin un échevin a remis au burgomestre un acte dans lequel on déclarait offrir à la ville le monument. Ce document avait été porté processionnellement sur un coussin de velours par cinq jeunes enfants.

Un accident nouveau est encore survenu dans une mine des environs de New-Castle-sur-Tyne. Dix-sept ouvriers travaillant dans une fosse de charbon ; l'explosion eut lieu, et les six autres ont été retirés blessés plus ou moins grièvement. — Mais le désastre le plus effrayant et le plus funeste de victimes est l'ouragan, la trombe qui a porté le 22 la dévastation, la ruine et la mort, dans le port et dans la ville de Cette. Des navires entiers ont été découverts, renversés, rasés ; des navires à l'ancre submergés ou chavirés la quille en l'air. Ce qui n'y a de plus déplorable, c'est que plusieurs avaient à bord leur équipage. Il faudra quelque temps pour compter toutes les victimes ; il en faudra beaucoup pour faire oublier à toute une population encore terrifiée ce jour d'épouvante et de mort.

Hâtons-nous du moins d'ajouter que la nouvelle de la

mort sur le Rhône des vingt huit enfants de la Malernité de Lyon, mise en circulation par les journaux de cette ville, vient d'être démentie par eux.

De la progression du produit de l'impôt indirect.

Tous nos lecteurs savent que le budget des recettes se compose d'impôts directs dont le produit est fixe et connu d'avance et d'impôts et revenus indirects dont le produit est variable en raison de la consommation, du mouvement commercial intérieur et extérieur et du nombre des affaires donnant lieu à des droits d'enregistrement, de greffe, d'hypothèques, etc. En temps de paix, dans tous les Etats, le produit des revenus indirects progresse toujours, et c'est la plus-value de cette nature de recettes qui sert chez nous à compenser ou du moins à diminuer d'autant la plus-value malheureuse plus rapide encore des dépenses imprévues, c'est-à-dire des crédits extraordinaires, des crédits supplémentaires et des crédits complémentaires.

Parmi les sources de revenus indirects, il en est dont l'abondance sert nécessairement à démontrer une amélioration de situation intérieure, telle est l'augmentation des droits sur la consommation; d'autres permettent de constater les progrès du commerce. Il n'en est pas toujours de même de l'augmentation des droits de mutation, qui peut au contraire coïncider avec un état de malaise. On vend souvent des immeubles parce que les récoltes ont été mauvaises, parce qu'ils n'ont pas suffi pour mettre le propriétaire à même de remplir ses engagements contractés. L'industrie agricole n'a pas reçu assez d'encouragements chez nous, elle n'est pas assez florissante, pour qu'on puisse voir un signe incontestable de prospérité dans l'augmentation des droits perçus, alors surtout que la somme des biens transférables décroît dans plusieurs localités par les acquisitions importantes qui ont été faites au profit de communautés religieuses, et ont reconstitué ce qu'on appelle la main-morte.

Il ne suffit donc pas pour constater l'état de bien-être d'un pays d'établir que le produit de la contribution indirecte d'une année est plus considérable que celui de l'année précédente; il faut décomposer les éléments de cette augmentation pour savoir les causes qui l'ont produite; il faut aussi, sans s'en tenir au rapport de deux années consécutives entre elles, rechercher si la progression de la dernière a été aussi soutenue, aussi considérable que celle de la précédente par rapport aux années antérieures.

Le ministère des finances vient de publier l'état des revenus indirects pendant les neuf premiers mois de 1845, et la comparaison de ces produits avec ceux de 1845 et de 1842; en y joignant ceux de 1841, on aura ainsi l'ensemble des revenus indirects des neuf premiers mois de chacune des années qui se sont écoulées depuis la crise causée chez nous par la signature du traité du 13 juillet 1840.

La recette totale des impôts et revenus indirects pour les neuf premiers mois de 1844 a été en sommes rondes de 575 millions. Elle avait été de 557 pour les mêmes mois de 1845, de 546 pour 1842, et de 521 millions pour 1841. Ainsi, on le voit, 1842 avait donné 25 millions d'augmentation sur l'exercice précédent; 1845 n'avait pas suivi une progression aussi rapide; la plus-value n'était que de 11 millions; elle a été de 16 millions cette année.

Les droits d'enregistrement, de greffe, d'hypothèques ont concouru à ce résultat par une augmentation sur 1845 de 3,595,000 fr.; — les droits de douanes à l'importation sur marchandises diverses pour 4,216,000 fr.; sur sucres des colonies françaises pour 2,417,000 fr.; sur sucres étrangers pour 519,000 fr.; — Le droit de fabrication sur les sucres indigènes, bien qu'exercé sur une beaucoup moins grande quantité fabriquée, comme l'indique l'augmentation de l'imposition du sucre colonial, a, par suite d'une réfaction considérable de la taxe par quintal, on a voulu arrêter le développement de ce produit, dont encore un excédant de recette de 572,000 fr.; — le produit de la taxe des lettres et du droit sur les envois d'argent, en attendant la réforme postale si désirable, s'est accru de 618,000 fr.; — celui des places dans les malles-postes, qui était, par suite de l'établissement de voies de fer, descendu en 1845 au-dessous du chiffre de 1842, tout en demeurant inférieur à ce dernier de 89,000 fr., a, par l'effet de la création de plusieurs services nouveaux, dépassé le chiffre de l'exercice précédent de 109,000 fr.; — le produit des places dans les paquebots de 125,000 fr.; — la loi sur la chasse n'a pas empêché la vente des poudres de donner une augmentation de 55,000 fr. sur 1845, ce qui, toutefois, laisse subsister dans ce revenu un déficit de 311,000 fr. sur 1842. — Nous terminerons ce relevé de quelques-uns des revenus en progrès par l'augmentation du produit de la vente des tabacs. La plus-value a été de 2,163,000 fr.; ce résultat, pris isolément, semble satisfaisant, mais quand on voit que le progrès de 1845 sur 1842, pour le même laps de temps, avait été de 7,095,000 fr., on trouve là un ralentissement sensible dans un impôt précieux en ce qu'il ne greve que ceux qui veulent bien s'y soumettre et en ce qu'il forme à lui seul près du septième du total des revenus indirects. Ce mécompte doit être regardé comme le résultat d'une mesure mal entendue, d'un calcul analogue à celui du maître de la potie aux œufs d'or. On a cru accélérer de beaucoup l'augmentation du produit en élevant le prix des cigares de première qualité; on l'a ralentie au contraire en laissant renoncer beaucoup de consommateurs à ce mode de fumer pour celui du tabac en livre qui produit infiniment moins au Trésor.

Le chiffre total des augmentations de 1841 sur 1845 est de 18,895,000 fr.; des diminutions de recettes, montant ensemble à 2,159,000 fr., réduisent cet excédant actif à 16,736,000 francs. Les produits décroissants réclament particulièrement l'attention. Il est pénible de voir que notre exportation va en

diminuant chaque année, alors au contraire que l'importation s'accroît. Cela prouve tout à la fois que des traités de commerce sont à faire, et que ceux qui ont été faits jusqu'ici ont été beaucoup moins bien entendus dans l'intérêt de la France que dans ceux des Etats qui ont contracté avec elle.

Les recettes des douanes à l'exportation ont été, en 1844, inférieures de 217,000 fr. à celles de 1842, et de 11,000 fr. à celles de 1845; les produits des droits de navigation ont baissé de 575,000 fr. de l'un à l'autre exercice; les droits sur les boissons ont également subi une dépression de 720,000 fr., qui peut facilement être mise sur le compte des progrès, encore plus préjudiciables pour la santé publique que pour le Trésor, de la sophistication des vins; — des droits divers et recettes à différents titres ont perdu aussi de 111,000 fr.; — enfin la taxe de consommation des sels, perdue dans le rayon des douanes, a subi sur 1845 un déficit de 924,000 fr., ce qui en constitue de 2,817,000 fr. depuis 1842, c'est-à-dire depuis que l'Etat a aliéné les salines. Nous sommes forcé tout à la fois de constater cette rapide décroissance et de rappeler, d'un autre côté, que le conseil général du Bas-Rhin vient de déclarer que jamais le monopole n'a plus excité la population que depuis qu'il est devenu une entreprise particulière. L'administration ne peut consentir à demeurer dans la situation où la place la contradiction de ces résultats et de cette déclaration.

Somme toute, il y a donc en cette année une progression plus marquée sur l'année précédente que n'avait été celle de 1845 sur 1842. Mais en Angleterre et dans l'union douanière, ces mêmes neuf premiers mois de 1845 ont donné des résultats progressifs beaucoup plus marqués que chez nous, et ce qu'il y a de plus digne d'attention, c'est que c'est au produit des douanes qu'elles le doivent, à ce produit que nous voyons décroître en France pour l'exportation. En Angleterre, le département des douanes a donné pour les trois premiers trimestres de cette année, une différence en plus, sur 1845, de 1,725,045 livres sterling (45 millions de francs). La réforme postale, pousse, en le sait, jusqu'à ses conséquences les plus radicales (la taxe d'un penny, dix centimes), la réforme postale s'est vue, cette année encore, sanctionnée par une augmentation de 82,000 livres (4 millions) sur l'an dernier. Enfin, bien que l'Angleterre, qui loin de se poser comme assez riche pour payer sa gloire, s'était arrangé pour pouvoir faire figurer à son budget des recettes de 1845 l'indemnité qu'elle avait exigée de la Chine, bien que l'Angleterre ait vu toute rentrée de ce genre lui faire défaut cette année, elle n'en a pas moins compté dans ces neuf premiers mois une augmentation de recettes de près de 1,400,000 liv. sterl. (53 millions de francs), c'est-à-dire un excédant plus que double du nôtre.

Courrier de Paris.

Les voleurs ne chôment jamais dans cette estimable capitale, et à voir le nombre énorme de flagrants délits, d'arrestations, d'emprisonnements, de jugements et de condamnations qui se pratiquent tous les jours sur l'espèce larvonne, on est tenté de demander que la probité existe encore, et de demander: « Mais où y a-t-il des honnêtes gens? »

La cour d'assises s'est occupée, dans ces derniers jours, de l'affaire dite des quarante-huit voleurs; vous voyez que le métier s'agrandit, et que ces messieurs ne travaillent pas dans l'isolement; ils ne vont plus par un, par deux, par quatre; ils précèdent par cinquante, par centaine; ils s'enregistrent, forment des armées, des tribus, des peuplades; plus on en prend, plus on en jette en prison, plus on en juge, plus on en condamne, et plus on en retrouve; il semble que cette race fatale soit de l'espèce de ces plantes nuisibles qui pullulent davantage à mesure qu'on les arrache.

Il y a un autre progrès effrayant à constater dans le mal, c'est le sang froid cynique avec lequel ces malheureux avouent leur crime, dès le premier mot; ils ne cherchent plus, pour la plupart, à se dérober à l'arrêt de la justice qui les tient sous sa main; ils s'efforcent plus de se réfugier dans les récriminations dans les dénégations, dans les arguments très du malheur, de la misère et du désespoir; non! ils vont au-devant de l'aven qu'on leur demande; ils se défont les uns les autres; ils mettent une certaine vanité effrontée à expliquer minutieusement et compendieusement leurs expéditions criminelles; quelques-uns semblent orner leur récit, le développer avec amour, le caresser avec le soin, avec la tendresse des portes descriptifs. Et remarquez bien que ce n'est pas le repentir qui les pousse à ces aveux, mais bien le sentiment tout contraire; ils se regardent, non plus comme des coupables qui devraient se voiler et s'agenouiller aux pieds de l'autel de la justice, mais comme des spéculateurs qui n'ont pas réussi, comme des hommes d'affaires qui ont eu des malheurs, comme des navigateurs qui ont sombré sur un océan périlleux. Et pourquoi n'avouerait-on pas une infamie et un naufrage? Voilà où nous en sommes! Lacaenre, l'horrible Lacaenre, j'ai établi cette abominable doctrine à la face des juges; il a assumé les victimes qu'il assassinait à une douleur sur laquelle spéculerait un marchand et qu'il inscrirait sur son livre en partie double; il se renuare à l'indes éleveurs grands et petits, depuis le bonnet valet jusqu'au mentir-trouche et sauglant. On puisse si fort au matérialisme et à la pure industrie dans le temps où nous vivons; nous avons des précepteurs politiques et autres qui enseignent si haut que toute chose ici-bas n'est que trafic et marchandise, et que le succès est le fin mot de la morale, qu'en vérité on peut s'effrayer mais non s'étonner, que la société recueille chaque jour davantage le fruit empoisonné de ces doctrines! Il se pourrait faire que les voleurs finissent par avoir, à leur tour, une mercenaire ou feuille de commerce où ils publieraient la cote de leurs entreprises, l'arrage heureux ou la perte leurs bâtiments chargés de crimes!

Cette affaire des quarante-huit voleurs n'offre d'ailleurs aucun de ces épisodes extraordinaires qui éblouissent l'audience

en théâtre et le procès en drame andacieux; il n'y a là, comme dirait Corneille, qu'un tas d'hommes perdus et de filles pareilles à ces hommes, misérables entrepreneurs de rampes subalternes d'autant plus malhonnêtes cependant qu'elles retombent en général sur les classes laborieuses et peu aisées; cette bande ne s'adressait ni aux riches bourgeois ni à Pléiad aristocratique, et, comme ils disent, ils ne *travailaient pas en grand*; leur cupidité ou plutôt leur orgueil se faisait jusque-là; ils se contentaient de beaucoup moins, mais avec des chances de plus pour l'impunité; voyez-les, en fait, recherchant les maisons isolées, se glissant dans les noires et misérables allées abandonnées tout venant, où ne veillent pas l'œil d'un portier attentif; ils profitent de l'heure où l'artisan est à son atelier; ils épient la sortie de l'ouvrier qui va porter en ville le travail de ses veilles; ils saisissent le moment où les familles de petits marchands vont faire leur dimanche hors barrière et abandonnent le logis à la grâce de Dieu; et alors, quand ils sont bien sûrs de ne trouver ni habitants, ni obstacles, ils se glissent dans l'escalier sombre et ténébreux; ils portent aisément des serrures délabrées; ils ouvrent des portes mal closes, et, sans pitié, sans remords, oubliant qu'ils sont sortis eux-mêmes de ces classes populaires qu'ils exploitent et que ce sont leurs frères qu'ils dépouillent; les voilà qui enlèvent à l'artisan ses économies, à l'ouvrier la simple croix d'or, la montre d'argent, la robe et le tartan dont elle se pare, le dimanche, et au petit marchand le fond d'un lit à la garde de son enfant et de ses frères; et que tous ces pauvres gens restent chez eux, ils sont honteux et se désolent; que de rudes journées il faudra pour regagner cette minime pécule! Que d'heures laborieuses pour racheter ce tartan et cette robe modestes, et cette montre si chère, et cette simple croix qu'on portait avec tant d'orgueil! Il y en a qui en meurent de surprise et de saisissement, comme ce pauvre invalide dont la femme, encore tout éplorée, est venue raconter à l'audience, au milieu de l'attendrissement général, la lui malheureuse; le bonhomme éprouva une telle douleur en se voyant dépouillé de son épargne et de quelques objets auxquels il tenait avec cette affection du pauvre pour ces biens, clinquants qui sont pour lui un trésor et font son luxe et sa richesse, le bonhomme, dis-je, fut si vivement frappé qu'il en tomba malade et ne se releva plus.

Le chef de ces quarante-huit voleurs s'appelle Courtot; c'est un jeune homme de vingt-deux ans, vil, éveillé, hardi, prompt à l'attaque et à la riposte et effronté au superlatif; il exerçait une grande autorité sur ses complices; cette influence, Courtot la devait surtout à sa bonne humeur et à sa gaieté; il n'était un des *bonnets* et *amables* danseurs de la barrière; il avait poussé même l'ardeur de la danse jusqu'à devenir inventeur; c'est ainsi qu'il exécutait aux acclamations générales un pas de sa façon qu'il avait appelé *carapata*; l'origine de ce mot *carapata*, l'auteur n'a pas jugé à propos de la donner à la justice, qu'il d'ailleurs ne la lui demandait pas; mais le surnom lui en était resté, et, dans son monde de bandits, on ne le nommait que Courtot-Carapata. O Scipion l'Africain!

Je vous prévins que je n'ai pas du tout l'intention de vous égayer aujourd'hui. Je parlais tout à l'heure de coup-bourres et de coupe-jarrets; je vais vous entretenir de malades, de mourants et de morts. On ne me reprochera pas de vouloir vous séduire et vous charmer en vous montrant Paris de son côté le plus gracieux et le plus aimable.

Paris donc a été très-malade et très-mourant depuis un mois; pour mort, je ne vous dirai pas qu'il l'est, car ce corps immense qui s'en va un peu chaque jour par détails, ne meurt jamais tout entier; je confesserai même que la partie qui vit et se porte bien ne se doute pas que l'autre soit moribonde et se laisse enterrer.

On ne se passe que Paris n'ait en de tout temps très-froid affaire à la médecine et aux médecins. Un de ses pieds, tandis que l'autre court les rues, touche perpétuellement à la tombe; mais ce mois d'octobre a été particulièrement fertile en maux de toute espèce, fatale aux humains, favorable aux apothicaires et à la faculté. J'ai entendu un très-doux et très-bien docteur en médecine faire, d'une voix gracieuse, le dénombrement de ses malades pour le mois dernier, et pour le présent mois. Il se trouvait qu'octobre avait empiété beaucoup sur le mois de septembre, et le dépassait de deux tiers au moins. De peur qu'il ne me prit envie d'en douter, mon aimable Hippocrate, en homme exact et qui ne s'aventure jamais que sur des faits, tira de son habit un adorable petit souvenir musqué et doré sur tranches, où étaient écrites en vein les preuves de cette supériorité pathologique d'octobre sur septembre, additionnées avec un soin rare et d'une main nette, et puis, vérification faite, notre homme, tout excellent qu'il est, remit ses lugubres tablettes dans sa poche, avec un impalpable sourire de satisfaction. On est bien aise que les affaires aillent bien.

Cette recrudescence malarivale et moribonde, il est naturel de l'attribuer aux variations et au changement de la saison. Toute saison qui s'en va et toute saison qui revient prélève une dîme extraordinaire sur notre pauvre vie si fragile; mais cette fois, il y a eu plus que l'impôt accoutumé, et je ne sais qu'on de fatal dans l'air qui a beaucoup accru la mauvaise chance. Tenez, je ne sais pas si moi-même je ne sens pas la fièvre!

Au reste, on conviendra que la petite excursion que je viens de faire à la faculté de médecine et au chevet des malades n'est pas un hors-d'œuvre, mais bien un a-propos des plus incontestables. Ne sommes-nous pas au moment de la fête des morts, au jour de la Toussaint, fête lugubre, vête de noir, et qui se célèbre tristement, enierge funèbre à la main, au bruit des prières lamentables et des *de profundis*? Les cœurs de marbre, les cœurs égoïstes, les cœurs frivoles, les cœurs qui oublient, ne font aucune différence entre cette journée tristement solennelle et la journée du mardi gras; ils ne vont pas et associent, frissonnant leurs charmes, s'effleurant la terre d'un pied lesté et joyeux, sans plus songer qu'elle recèle dans son sein immense quelques-uns

des leurs, un père, une mère, une femme qu'ils ont cru aimer autrefois.

Mais ceux chez qui la reconnaissance, l'amour, l'amitié, survivent, ceux qui gardent pieusement le souvenir des amitiés ensevelies, des gloires et des amours disparus et enveloppés du linceul, ceux-là sentent, dans cette journée pieuse, s'éveiller en eux la mémoire des regrets.

Allez dans les temples saints, vous les voyez qui prient pour l'âme des morts; visitez les champs funéraires, vous trouvez

des mères douloureusement inclinées sur le tombeau de leurs enfants; vous apercevez des couronnes funéraires fraîchement déposées sur le marbre ou sur l'humble terre qui recouvre des restes regrettés. Oui, il y a des morts qui peuvent se réjouir, car ils ont laissé après eux dans les âmes aimantes quelque chose d'eux qui vit encore; tout le monde n'oublie pas, grâce à Dieu, dans ce monde oublieux!

Il y a à Paris un champ d'éternel repos, qu'il est curieux surtout de visiter dans ce jour consacré aux tombeaux; c'est

le plus intéressant et le plus superbe de tous, celui que pour sa triste beauté, sa funèbre étendue, et sa magnificence, on pourrait appeler la capitale des morts. J'ai nommé le cimetière du Père-Lachaise.

Une magnifique verdure, de splendides gazons, d'épais ombrages, l'air abondant, un jour immense, des monuments superbes, rien ne manque à cette vaste nécropole; on sent qu'une fois qu'on est mort, on ne saurait trouver une habitation meilleure, un domicile plus confortable.



[Vue générale du Père-Lachaise.]

Aussi tous les morts illustres semblent-ils se donner rendez-vous dans cette dernière demeure; depuis quelques années surtout, ils s'y disputent les places, comme on fait dans les magnifiques hôtels bien achalandés; la plupart des hommes qui ont brillé dans les arts, dans les lettres, dans la politique, dans la guerre, s'y présentent en rangs de plus en plus nombreux; c'est une grande armée de citoyens célèbres, de guerriers, de poètes, de savants, d'artistes, immobile et muette. Venez d'éveiller pas un écho, sur cette terre qui recouvre tant de morts, sans qu'il vous revienne un nom fameux; il est vrai que l'écho ne saurait répondre par des noms qui ne sont point sonores: l'écho est un son; or, parmi toutes ces

renommées qui peuplent le Père-Lachaise, il y a bien des noms qui ne retiennent pas et se sont contentés de rien être de leur vivant.

Comment oser vous dire maintenant qu'il y a en ce moment à Paris un homme-phénomène d'une force si singulière et d'une peau si rude qu'il brise un caillou entre son ponce et l'index: cela est vrai cependant; et notez bien que ce n'est pas un caillou de mie de pain ou de papier mâché, mais un silex véritable, franc, de bon aloi et pas trellaté du tout. On peut voir ce merveilleux casseur de pierres; il existe en chair et en os. Voilà les avaleurs de sabre défroncés. Quel siècle de progrès! et nous en verrons bien d'autres.

Les bureaux du ministère de la guerre sont tristement préoccupés d'un fait bien regrettable: M. le général Naudet, chef du secrétariat, vient de donner sa démission à la suite d'un conflit administratif où le droit était tout entier de son côté et où sa noble délicatesse se trouvait engagée. Les hommes qui sacrifient une haute position pour de tels motifs et par un tel sentiment sont trop rares aujourd'hui pour qu'on ne leur rende pas honneur. M. le général Naudet laisse d'universels regrets dans l'administration de la guerre, où son affabilité et sa loyauté lui avaient acquis une estime et une affection profonde qui le suivent dans sa retraite.

Bilbao, 2 octobre 1841.

Fragments du voyage d'un Artiste en Espagne.

Mon cher directeur,

Depuis que j'ai quitté Paris, j'ai enrichi mon album d'une nombreuse collection de dessins curieux, mais je n'ai point oublié vos dernières paroles, *L'Illustration* ne demande et n'accepte que des actualités. Jusqu'à ce jour, je n'ai rien vu de nouveau ou d'actuel. Si d'importants événements se préparent à Madrid et dans les provinces, si une révolution est imminente, le calme le plus profond règne en ce moment dans la capitale de la Biscaye, dont je vous montre ici le pont, l'église et la rivière, tels que je les vois de la fenêtre de ma chambre. Mais les quatre dessins que je joins à cette vue de Bilbao ne vous sembleront-ils pas, ainsi qu'à moi, offrir un intérêt d'actualité. — On parle tant des jésuites aujourd'hui en France, en bien comme en mal, qu'amis et ennemis veront peut-être avec plaisir la maison où vint au monde Ignace de Loyola, le couvent qu'il fonda dans sa ville natale, et la chaire où il avait l'habitude de prêcher.

C'est à Aspeytia, en venant de Tolosa à Bilbao, que j'ai visité ces curiosités si peu connues. Ouvrez les dictionnaires géographiques, vous n'y trouverez pas même le nom de cette petite ville. « Aspeytia, dit l'auteur des *Delices de l'Espagne*, située au bord de la *Viale*, est dans une vallée fort agréable; elle a la louange d'avoir de fort belles femmes, et une campagne fort fertile en blé et en millet; mais, ce qui la rend encore plus remarquable, c'est qu'on voit dans son territoire Loyola et Onis, deux terres qui appartenaient au bienheureux saint Ignace. »

Comme je ne veux prendre parti ni pour ni contre Loyola,



(Vue de Bilbao.)

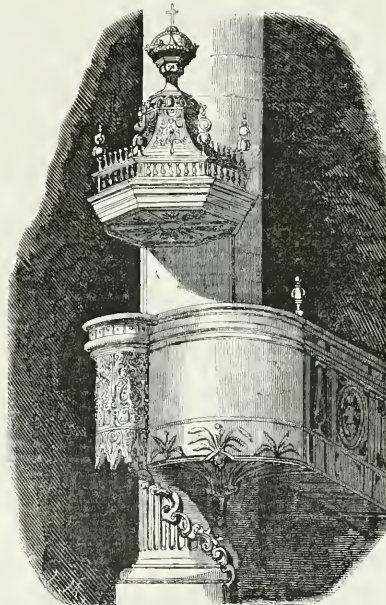
je n'ajoute aucun détail à trois des légendes placées sous mes dessins. La quatrième seule demande une courte explication. Je vous la transmets telle que me l'a donnée le portier-gardienn du couvent d'Aspeytia.

Au milieu de toutes les richesses de mauvais goût de ce couvent, statues, sculptures, peintures, scènes en relief, je remarquai le tableau dont je vous envoie le dessin. Une jeune fille agenouillée prie avec ferveur; deux passants, un homme et une femme, la contemplant d'un air étonné; au fond, à l'extrémité d'un sentier tracé dans les champs, s'élève le clocher du couvent d'Aspeytia.

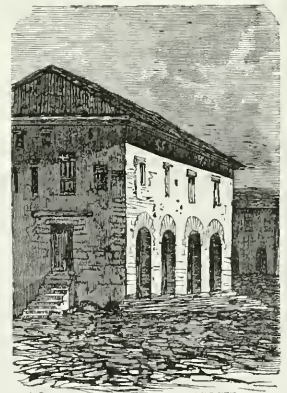
« Que signifie cette scène? demandai-je à mon cicerone.

— Monsieur, me répondit-il, le jour de l'inauguration de ce saint monastère, le grand saint Ignace de Loyola, son patron fondateur, avait fait savoir à tous les fidèles des environs qu'il y prêcherait. Grande fut, comme vous le pensez, l'affluence des curieux. On s'étouffait dans l'intérieur de l'église, et plus de trois mille personnes, qui n'avaient pu y

trouver place, groupées à la porte et sur les marches, écoutaient dans un pieux recueillement, sans pouvoir entendre l'illustre prédicateur. Toutes les maisons des villages voisins étaient abandonnées. — Seul, un riche fermier des environs d'Aycoeta ne voulut pas permettre à sa servante, nommée Jeanne, de l'accompagner. En vain la pauvre fille le supplia, les larmes aux yeux, de l'emmener avec lui, il s'y refusa, craignant, disait-il, que les voleurs ne profitassent de son absence pour le dévaliser. — Il l'enferma même à double tour, car elle manifestait un si vif désir de le suivre, qu'il ne crut pas pouvoir compter sur son obéissance. A son dé-



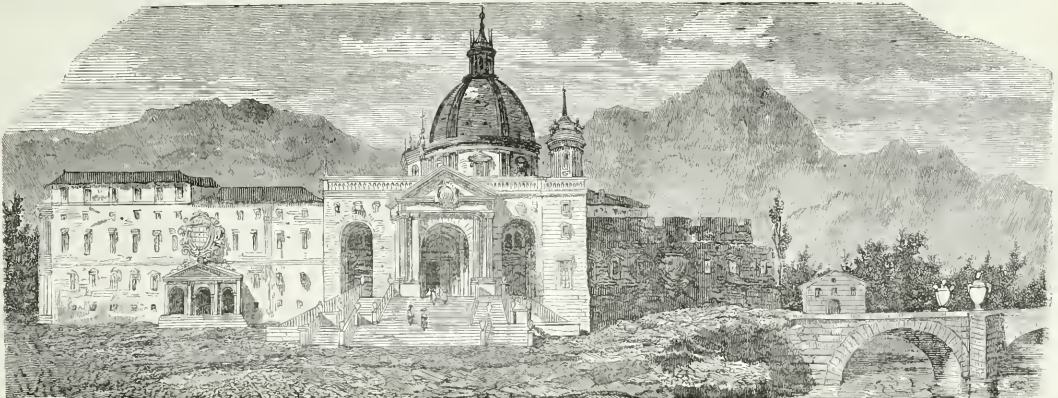
(Chaire dans laquelle prêchait Ignace Loyola.)



(Maison où naquit Ignace Loyola.)



(Tableau du Couvent d'Aspeytia.)



(Couvent fondé par Ignace Loyola à Aspeytia, son pays natal.)

part, la prisonnière s'était agenouillée sur le balcon de sa chambre, les mains jointes et les yeux tournés vers le clocher du couvent qu'on apercevait à l'horizon. A son retour, il la retrouva dans la même position; seulement sa physionomie avait complètement changé; les traces de ses larmes étaient effacées, et tu souris de bonheur errait sur ses lèvres, qui murmuraient encore ma prière.

— Maître, lui dit-elle, en le revoyant, vous avez été bien cruel pour votre pauvre servante, car jamais le grand saint Ignace n'a été plus éloquent! Combien je regretterais de ne pas l'avoir entendu!

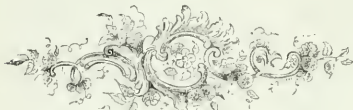
— Tu m'as donc désoché, s'écria le fermier d'un ton irrité; mais comment as-tu pu sortir de cette chambre où je t'avais enfermée? Comment, si tu es descendue au risque de te rompre le cou, y es-tu remontée?

— Maître, ne vous fâchez pas, répliqua la jeune fille d'une voix douce, je ne vous ai point désoché, je n'ai pas quitté la place où vous m'avez vue à genoux à votre départ et où vous me retrouvez à votre arrivée. Mais notre maître commun a été touché de ma douleur; exaucant mon humble prière, il m'a envoyé un de ses anges, qui m'a répété en entier, à mesure qu'il le prononçait dans l'église du couvent d'Aspeytia, le sermon du grand saint Ignace.

— Qu'a dit saint Ignace? demanda le fermier, qui, après s'être assuré que la servante n'était pas sortie, refusait de croire à un pareil miracle. Mais grande fut sa surprise quand il entendit la jeune fille lui répéter phrase par phrase, mot pour mot, le sermon que l'ange avait, en lui récitant, gravé dans sa mémoire. A dater de ce jour, Jeanne quitta le service de ce maître pour entrer à celui de Dieu, et elle mourut à un âge très-avancé en odeur de sainteté.

Telle est l'explication que le portier du couvent d'Aspeytia me donna de ce tableau singulier qui avait attiré ma curiosité.

Demain, je continue mon voyage, je me rends à Madrid par Burgos. Je n'oublierai pas votre recommandation; dis que j'aurai assisté à un combat de taureaux, je vous enverrai des dessins sur les scènes les plus caractéristiques de ce spectacle si souvent décrit mais si rarement illustré. G.



Chemins de fer atmosphériques

(Voir L. IV, p. 90)

SYSTÈME DE M. HALLETTE. — LOCOMOTION ATMOSPÉRIQUE A HAUTE ET BASSE PRESSION DE M. ANDRAUD.

Nous avions hâte de faire connaître le chemin de fer atmosphérique de M. Chameroy. Pendant qu'on gravait nos dessins, M. Arago entretenait l'Académie de cette invention si remarquable et lui donnait de justes éloges; il n'y avait donc pas un moment à perdre si nous voulions que. Les premiers dans le public, nos abonnés pussent lire et apprécier ce nouveau mode de locomotion. Aujourd'hui nous allons revenir sur nos pas, parler de systèmes moins nouveaux, il est vrai, mais dont l'actualité est la même; car d'un côté le gouvernement nomme des ingénieurs pour les expérimenter, d'un autre la priorité de l'invention de l'un d'eux est déjà l'objet de vifs débats qui, peut-être, aboutiront à un procès. Ce ne sont pas des inventions de peu de valeur qu'on se dispute ainsi.

Le système de M. Hallette n'est qu'un perfectionnement à la voie atmosphérique que MM. Clegg et Samuda ont établie en Irlande. Ce perfectionnement, il est vrai, est tellement fondamental qu'il crée, ainsi que nous l'avons dit, un système tout nouveau auquel l'opinion publique a donné le

nom de système français. C'est avec le système irlandais que nous le comparerons sans chercher à établir aucun parallèle avec celui de M. Chameroy, où tout est neuf; principes, moyens d'application; et, dont les avantages nous paraissent tels, que nous préférons de laisser juger en dernier ressort le public, plutôt que de passer pour un esprit prévenu ou tout au moins séduit par le charme qui s'attache naturellement à toute conception ingénieuse et extraordinaire.

Nous conserverons dans notre description les noms que M. Hallette a données aux différentes parties de son chemin. Plusieurs de ces noms auront déjà désigné des choses diverses de forme et d'objet dans le chemin de M. Chameroy. Ce manque de variété dans les termes est inévitable lorsqu'il faut traiter de semblables matières.

Nous faisons cette observation pour épargner au lecteur toute fâcheuse confusion.

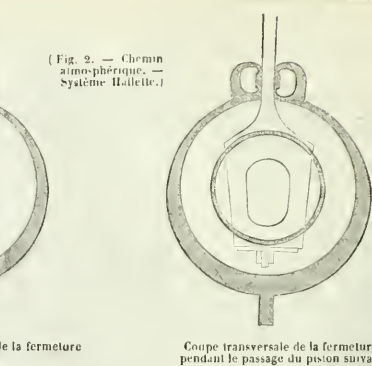
Une fermeture plus simple et plus efficace du tube propulseur est la principale des modifications apportées par M. Hallette au chemin irlandais; toutes les autres ne sont que des conséquences plus ou moins heureuses de celle-ci.

Notre fig. 1 rappellera suffisamment en quoi consiste la soupape du tube irlandais. Cette soupape qui régit tout le long du tube s'ouvre pour donner passage à la tige d'un piston et se referme aussitôt après; un réchaud porté sur le wagon doit entretenir dans un état de fluidité convenable un mélange de suif et de cire destiné à rendre plus complète l'obturation. Outre les vices que nous avons déjà signalés au point de vue de la facilité avec laquelle toute la force motrice peut être détruite par l'introduction d'un coin ou même d'une pierre lancée par le vent, on peut observer l'extrême complication de la soupape, dont dépendent toutes les parties sont tellement importantes qu'on ne saurait en supprimer aucune sans amoindrir ses effets utiles.

Quatre galets intérieurs doivent la soulever en la touchant par une arête de leur circonférence; elle se développe avec une vitesse nécessairement égale à celle du parcours, et qui, dans beaucoup de cas, fera faire aux galets douze cents révolutions par minute. — Le galet extérieur chargé de la fermeture de la soupape étant d'un diamètre moindre en fera encore un plus grand nombre. — La bande de cuir et ses ferrures devront se prêter à un jeu dont la rapidité sera de plus de vingt mètres par seconde. — Quant au chauffage ou réchaud, il est difficile que son bois soit rempli. Sa longueur est de 5 à 6 mètres. Dans une marche de 80 kilomètres à l'heure, ce qui fait plus de 22 mètres par seconde, son contact n'aura lieu que pendant un quart de seconde; c'est bien peu pour agglutiner la composition de suif et de cire.

Le système de M. Hallette est emprunté à la nature au lieu d'être exclusivement mécanique. L'homme a la faculté d'aspirer, de contenir ou de repousser l'air. Les lèvres humides, élastiques, susceptibles de compression partielle, permettent entre elles le jeu d'une tige de fleur, d'un crayon, sans que le mouvement laisse introduire de l'air dans la bouche. C'était là le modèle à suivre, il fallait faire des lèvres à la bouche longitudinale du tube. Voici comment on y est parvenu.

Sur les deux rebords parallèles de la rainure du tube propulseur ont été placés deux autres petits tubes, qui seraient



Coupe transversale du tube et de la fermeture avant ou après.

Coupe transversale de la fermeture pendant le passage du piston suivant.

à peu près tangents s'ils étaient entiers (fig. 2), mais qui sont tronqués dans le sens de la longueur, de manière à former deux espèces de gouttières redressées sur le côté, et dont les ouvertures sont opposées l'une à l'autre. Dans ces gouttières sont intraduits deux boyaux vides, en cuir, en tissus, en matière quelconque imperméable, étanche à l'air et à l'eau, susceptible de contenir l'air même comprimé. Lorsqu'on les emplit de l'un ou de l'autre de ces éléments ou de tous les deux mêlés, les boyaux débordent, se touchent par une partie de leur surface et se compriment naturellement au moyen d'une pression qu'il est toujours facile de mettre en équilibre avec les besoins de la fermeture. Les boyaux agissent alors absolument comme les lèvres; ce sont de véritables lèvres qui permettent sans difficulté le jeu le plus rapide du rayon prolongé ou bras communicateur du piston, sans que l'air puisse en profiter pour entrer dans le tube propulseur.

Il n'y a là ni galets, ni roulettes, ni soupapes ferrées, ni boulons, ni composition fusible, ni réchaud pour la fondre à peu près instantanément. La nouvelle fermeture est d'un entretien presque nul, puisque aucune de ces parties ne fatigue, qu'elles sont toutes faciles à remplacer, à vérifier, à mettre en place, ce qui se fait sans autre instrument que les mains.

L'expérience suivante peut donner une idée de la perfection de cette fermeture. Dans un tube propulseur ainsi organisé, et dont l'extrémité était fermée par un tampon en bois, on a fait le vide. De l'eau fut versée sur les lèvres et le tampon, le vide aspira l'eau au travers de ce dernier et fut sans action sur celle qui coulait entre les deux petits tubes obturateurs.

L'introduction d'une tige ronde entre les deux lèvres produit une rentrée d'air buoyante qui s'échappe rapidement; le passage de la tige du piston, dont la coupe verticale est celle d'une lentille, ne laissera passer aucune quantité d'air (fig. 5). On conçoit que cette herméticité de la fermeture doive

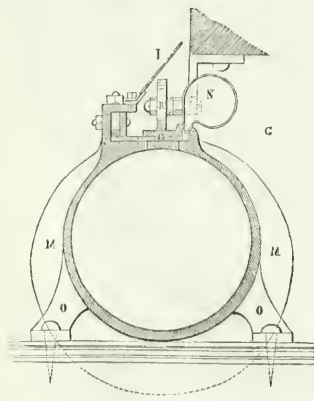


(Fig. 5. — Chemin de fer atmosphérique. — Système Hallette.)

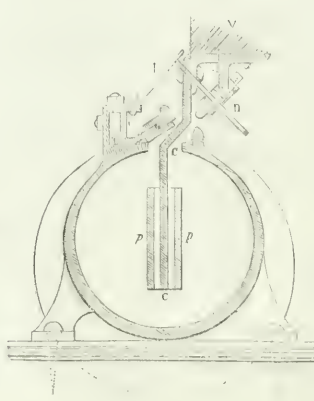
produire une économie très-considérable par la diminution, la suppression presque totale de l'introduction involontaire de l'air, par conséquent par la possibilité de diminuer le nombre des machines fixes en les éloignant davantage. Les rentrées d'air dans le système irlandais ne détraquent pas moins de moitié de la force motrice.

M. Hallette change aussi le diamètre du tube propulseur; il lui donne 0,50. Cette augmentation, qui permet le perfectionnement de sa soupape, sans augmentation de dépense des machines fixes, est fort importante quand on réfléchit à l'observation très-juste de M. Teisserenc; que la force motrice croît comme le carré du rayon du tube, tandis que le frottement du piston n'est proportionnel qu'au simple rayon. Le diamètre du tube anglais est de 0,58; la force motrice produite sera donc plus grande pour le tube de 0,50 dans la proportion de 625 à 580, c'est-à-dire plus de 67 pour 100.

La position du tube entre les rails s'opère aussi d'une manière infiniment supérieure. Au lieu d'être fixé par des boulons sur les billes ou traverses qui portent les rails, et sont ainsi très-fatiguées, le tube propulseur est isolé, indépendant de ces billes et de leur gauchissement; il est fixé sur une ligne de pieux bien alignés, de longueur et de force indiquées par la nature du terrain, et portant à leur tête une fourche ou se loge une lame de champ venne de fonte avec le tube. On cheville, on clavette les tubes lorsque tous les assemblages d'un fragment de ligne sont faits. Rien de plus facile alors que de rectifier le parallélisme du tube, puisqu'il suffit de refouler plus ou moins le sol pour renvoyer les pieux d'un côté ou de l'autre; de frapper un coup sur la tête du pieu pour le faire descendre, ou, pour le relever, de mettre une cale sous la nervure verticale engagée dans le bois. Si l'on pensait que



(Fig. 1. — Chemin de fer atmosphérique. — Système anglais.)



(Coupe transversale de la fermeture pendant le passage du piston.)

(Coupe transversale du tube et de la fermeture avant et après le passage du piston.)

l'effet de la traction du piston renfermé dans le tube pit avoir une action sensible sur les pieux dans le sens longitudinal, ce qui paraît peu probable, on pourrait, en les attachant avec les billes par un petit étrier, faire opérer une réaction sur les rails portant la résistance, qui détruirait totalement l'effet produit sur les pieux par la puissance.

Grâce encore à sa perfection de fermeture et au moyen de vanes et de clapets, M. Hallette a la prétention de divi-

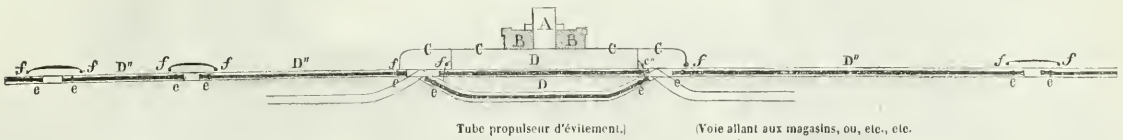
ser en sections son tube propulseur de telle sorte qu'on peut les isoler à volonté, dans le système anglais, après le passage des convois, tous les tubes propulseurs sont remplis d'air; ici, au contraire, la section qui vient d'être immédiatement traversée par le piston est, seule dans ce cas; les convois attendent plus alors le travail des machines, et sur presque toute la longueur de la route, le tube est en état de fonctionner.

Nous l'avouons, nous ne sommes pas aussi persuadé de la possibilité de ce dernier résultat; nous voudrions, pour en être convaincu, en voir l'expérience en grand.

Voici la disposition générale du chemin.

Entre les deux rails de fer, le tube propulseur est placé. Une machine stationnaire avec appareil pneumatique dessert environ 8 kilomètres de parcours (fig. 4).

(Fig. 4. — Chemin atmosphérique — Disposition générale du système Hallette.)



- A Chambre des machines à vapeur et des appareils pneumatiques.
- BB Bâtimens de l'administration, etc.
- CC Tubes aspirateurs aboutissant aux tubes de propulsion D'' de la route.
- C' C' Tubes aspirateurs aboutissant au tube de station D.
- C'' C'' Tubes aspirateurs aboutissant au tube d'évitement D'.
- D Tube propulseur de station.
- D' Tube propulseur d'évitement.
- D'' Tube propulseur de route divisé pour le service et les passages en sections de 2, 5, 4 ou 3 kilomètres, et d'une longueur totale de 8 kilomètres de chaque côté des stations intermédiaires.

Les sections laissent entre elles un intervalle de 20 mètres, elles sont mises en rapport par les aspirateurs placés au-dessous du sol.

ee Clapets d'entrée et de sortie des tubes propulseurs. C'est le piston qui les ouvre pendant sa marche dans l'une et dans l'autre direction; seulement les employés de service aux stations les tiennent fermés, s'ils en ont reçu l'ordre pour empêcher le départ des convois que l'on veut retenir. Ces clapets servent aussi à faire marcher les convois en avant ou en arrière, sur les tubes de station ou même sur la route.

fff Vanes verticales des aspirateurs. Chaque section du tube propulseur en a deux, pour que le vide se fasse toujours en avant du piston, quelle que soit la direction de la marche.

Maintenant voyons comment se fait le service de ce chemin.

Si le convoi ne doit pas s'arrêter, la station est traversée et les hommes de service n'ont rien à faire; mais s'il doit y avoir croisement, c'est-à-dire si l'on doit stationner, le clapet ferme la vane d'aspiration du côté de la sortie du tube de station D, et le conducteur, aidé par la résistance de l'air refoulé en avant du piston et les freins ordinaires, arrête facilement le convoi qui se trouve dans la position suivante: les deux clapets sont fermés, les deux vanes le sont également et par conséquent toute communication entre la section du tube propulseur et l'appareil pneumatique est interrompue.

Pour préparer le départ, il suffit de lever la vane d'aspiration du côté où l'on veut marcher et d'ouvrir le clapet du côté opposé; l'air se raréfie, et aussitôt qu'on lâche les freins le convoi se met en marche avec la vitesse voulue. Le conducteur a dans la main la clef d'un robinet modérateur, devant lui une échelle barométrique; il dispose à l'avance la force qui lui est nécessaire, suivant la charge, l'inclinaison du chemin et la vitesse convenable.

En sortant du tube de station le piston entre dans la première section du tube de route. A chaque passage d'un tube dans un autre, le piston ouvre d'abord le clapet d'entrée, puis fait tomber la vane de l'aspirateur. A la sortie du tube, c'est l'inverse, il commence par la vane et finit par le clapet. Tout cela sans arrêt, sans ralentissement. C'est le proposé, à chaque interruption de tube, qui est chargé de fermer d'abord le clapet que vient d'ouvrir le piston à sa sortie, puis d'ouvrir la vane que le même piston a fait tomber, et enfin de fermer le clapet d'entrée du tube voisin lorsqu'il est averti de le faire afin que toute la ligne soit constamment en état de fonctionner dans l'un et l'autre sens.

Pour les descentes, on voit que l'on suppose facilement la force aspiratrice et que le piston se trouve refouler au contraire un air qui lui fait obstacle. Du reste, quand bien même ces dispositions ne réussiraient pas, il est bon de répéter qu'on ne court aucun risque à descendre des pentes de 10 à 12 millimètres. La résistance de l'air est un frein naturel qui croît avec une telle rapidité qu'elle fait bientôt équilibre à la pesanteur, si bien que les voitures glissent sur une pente de 10 à 12 millimètres, ne tardent pas à acquérir une vitesse uniforme qui, tout compte fait, est encore inférieure à celle qu'on tolère sur les voies horizontales.

Un chemin ainsi organisé et à une seule voie suffirait à la plus grande circulation des chemins de Versailles et de Saint-Germain, les jours de fête, M. Hallette en fait ainsi l'estimation.

Terrassements, sable, traverses, coussinets, rails,	56,000 f.
Stations, bâtimens, etc.	10,000
Tube propulseur, pose, accessoires,	160,000
Machines à vapeur, appareil pneumatique 100,000 fr. l'un pour 8 kilomètres. — Par kilomètre,	12,500
Wagons et voitures,	10,000
Le kilomètre,	228,500 f.

Or, suivant M. Daru, les dix chemins de fer exécutés en France ont coûté en moyenne 455,256 fr., et les trois grandes lignes 560,000 fr. le kilomètre. — Il est difficile de suspecter les évaluations de M. Hallette, puisqu'il se contente, pour son droit d'invention, de dix pour cent de l'économie produite dans la construction par son système sur la somme de 500,000 fr. accordée par la loi du 11 juin.

Ce chemin de fer, comme on le voit, laisse loin derrière lui, sous tous les rapports, celui que MM. Clegg et Samuda ont construit en Irlande, de Kingstown à Dalkey; mais le tube à lèvre est susceptible de bien d'autres applications encore fort précieuses; nous n'en citerons que deux pour exemple. Si au lieu d'un chemin de halage, dans une ville comme Paris, on établissait un tube propulseur sur la berge de la Seine, les machines pneumatiques, unes par la rivière elle-même, y produiraient facilement le vide, et le piston qui s'y mouvrait, remorquerait les bateaux avec une force et une économie que les chevaux et bateaux à vapeur employés jusqu'à présent sont loin d'atteindre.

L'autre application aurait un but doublement utile: établi dans le puits d'une mine, le tube fonctionnerait tout à la fois pour l'ascension du minerai et l'assainissement des travaux par l'aérage. Ce serait une machine incontestablement supérieure à tout ce qui a été inventé en ce genre jusqu'à ce jour.

Passons maintenant à un autre système qui a fait quelque sensation à Paris.

C'est la locomotive du chemin de fer tel qu'il fonctionne en France aujourd'hui, que M. Andraud a cherché à perfec-

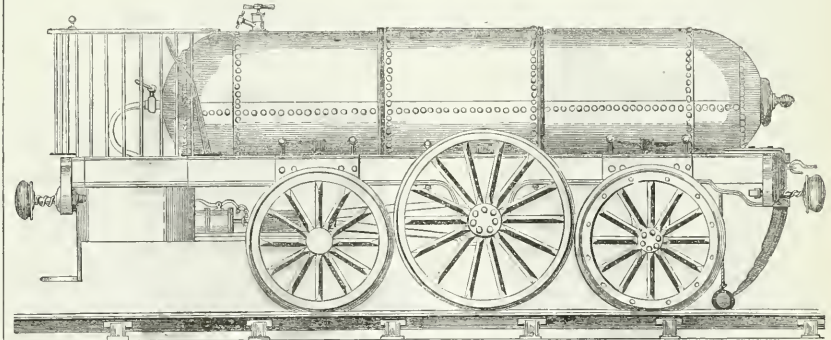
tionner. L'expérience de son système a eu lieu le 21 septembre dernier, au chemin de la rive gauche, avec un certain appareil: des savans, des administrateurs et des curieux en grand nombre y assistaient.

Comme toutes les nouvelles inventions, celle de M. Andraud a rencontré des admirateurs enthousiastes et quelques détracteurs passionnés. Nous nous bornerons à décrire son appareil et à dire quel a été le résultat de cette première expérience.

Au lieu de la vapeur, dont la force élastique fait mouvoir les pistons des cylindres moteurs dans la locomotive ordinaire, M. Andraud emploie l'air comprimé.

Sa locomotive se compose donc d'un grand récipient cylindrique de trois mètres un tiers cubes de capacité (ordinairement il sera de huit à dix mètres cubes). L'air y est introduit après avoir été préalablement comprimé à une vingtaine d'atmosphères, par des pompes qu'une force quelconque, une roue hydraulique, une machine éolienne, peuvent mettre en jeu; la houille se trouve ainsi tout à fait, au moins dans la plupart des cas, n'être plus employée. Pour mettre la locomotive en mouvement, on fait entrer en communication cet air comprimé avec les deux corps de pompes situés à l'arrière de la locomotive, car sa machine est à double effet. La détente de cet air est encore angulée par un appareil fort ingénieux: avant d'entrer dans les corps de pompes, il passe dans un manchon garni de fer chaud, si bien qu'il se dilate considérablement et se trouve agrandi aussi avec abaissement plus de force.

La locomotive d'essai est d'une construction simple (fig. 5);



(Fig. 5. — Chemin atmosphérique. — Locomotive à air comprimé de M. Andraud.)

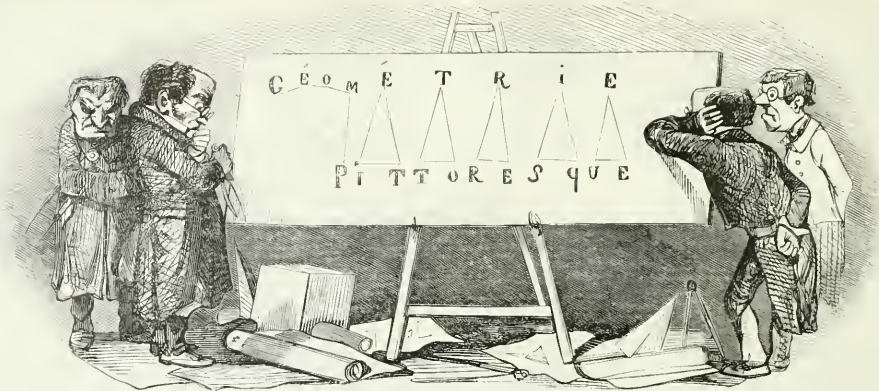
moins volumineuse qu'une locomotive à vapeur, elle pèse 5,000 kilogrammes, n'a point de tender, et pose sur six roues. Toute la manœuvre consiste dans un simple robinet à fermer ou à ouvrir. Elle a parcouru environ 5,400 mètres, allée et retour, avec une vitesse régulière évaluée à sept ou huit lieues à l'heure. Revenue à son point de départ, il restait encore trois atmosphères d'air; on était parti avec une compression de sept et demie seulement. Quant aux dangers d'explosion du récipient, il peut résister à cent atmosphères, et jamais il n'en supportera plus de vingt ou vingt-cinq.

Certes, si les résultats de cette première expérience devaient se confirmer, il ne faudrait pas hésiter à substituer sur toutes les voies déjà construites la locomotive de M. Andraud; on supprimerait ainsi la principale cause de nombreux accidents; le convoi serait débarrassé de ce long tender qui le suit continuellement, et la locomotive, infiniment plus légère, n'emploierait plus une partie notable de sa force à se traîner elle-même.

M. Andraud appelle ce premier système à haute pression; il en a un autre qui l'a nommé à basse pression. Comme aucune expérience sérieuse n'a été tentée encore, nous n'aurions désiré que le mentionner; parler d'une invention avant qu'elle soit arrivée à sa maturité, c'est quelquefois enlever à son créateur la faculté de la rendre digne du grand jour ou de la faire dispa-

raître complètement s'il s'est laissé égarer par son imagination. Mais il a été déjà trop question de celle-ci, pour que nous ne la fassions pas connaître à nos lecteurs. Voici en quoi consiste ce dernier système appelé aussi *laminoin piston*. Un tube en caoutchouc est tendu dans un anneau tout le long du chemin entre les deux rails. Le wagon tend du convoi porte à son avant un laminoin entre les deux rouleaux duquel se trouve légèrement pressé le tube en question. Si maintenant dans ce tube, de l'air comprimé est introduit pour passer entre les deux rouleaux, il leur imprimera un mouvement de rotation, et le convoi sera entraîné à la suite de ce laminoin piston.

On le voit, les inventeurs font assaut d'imagination; de tous côtés il en surgit de nouveaux; on annonce un obturateur qui doit, dit-on, supplanter celui de M. Hallette, comme celui-ci avait voulu faire de la soupape irlandaise; et bien d'autres idées encore plus ou moins ingénieuses, plus ou moins pratiques. De tout ce généreux concours il ne peut sortir qu'avantage et profit pour la chose publique; les économies réalisées dans des questions aussi importantes ne se comptent que par millions. Essayons donc, cependant nous voyons chaque jour adjoindre des chemins de fer selon le vieux système; l'administration ne pourrait-elle pas faire quelques réserves pour les progrès de l'avenir, avenir auquel nous touchons peut-être?



(Point physique.)



(Point de rencontre.)



(Point de centre.)



(Point d'intersection.)



(Ligne courbe; ligne droite.)



(Sphère.)



(Spirale.)



(Ligne brisée)



(Diagonale.)



(Perpendiculaire.)



(Horizontale.)



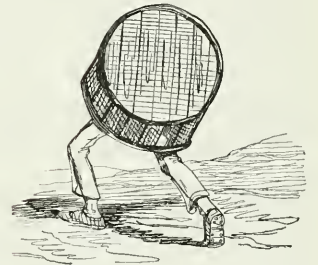
(Oblique.)



(Tangente.)



(Sécante.)



(Cercle.)



(Diamètre.)



(Polygone régulier.)



(Cône.)



(Cuvaison concave.)



(Hélice.)



(Parallèles droites.)



(Parallèles courbes.)

Les Talismans.

NOUVELLE.

(Voir tome IV, pages 106 et 118.)

III.

Le comte de Rosenheim vivait fort retiré; il passait pour un homme morose et chagrin. La mort de sa femme, qui lui avait éprouvé, jointe à des disgrâces politiques qu'il avait éprouvées sa famille, l'avaient fait presque entièrement renoncer au monde et à la cour. Il s'était depuis lors consacré à l'éducation de sa fille Constance, qui pouvait compter dix-sept ou dix-huit ans. La réputation de beauté, de talent, d'esprit et de fortune de la jeune comtesse avait déjà attiré bien des prétendants; mais M. de Rosenheim paraissait peu disposé à être si promptement choix d'un genre. Il adorait sa fille, et devait hésiter à s'en séparer. Il eût voulu sans doute un genre qui consentit à s'enfermer avec lui; et avec les hautes prétentions que lui donnaient son rang et sa fortune, il devenait difficile qu'il fit accepter cette condition.

Ces détails étaient déjà connus de Frédéric; aussi l'on conceit combien son cœur battit en entrant dans le somptueux hôtel du comte.

« Qui annoncerai-je, monsieur? demanda le laquais qui s'avança vers lui dans l'antichambre. »

— Le baron Frédéric de Neuberg. »

Le laquais s'inclina et passa dans une pièce à côté, dont il laissa par mégarde la porte entrouverte, en sorte que Frédéric, en s'approchant, entendit fort distinctement le résultat du message.

« Le baron Frédéric de Neuberg? répondit le comte d'une voix brusque, — je ne connais pas ce monsieur... Qu'est-ce? — Un jeune homme, monsieur le comte, — qui paraît fort bien... »

— Ah!... parbleu, que me veut-il? — Je ne sais, monsieur le comte... il demande à vous voir... s'il ne vous dérange pas, dit-il. — Au diable!... Allons, faites entrer... Tenez, rangez d'abord ceci... »

Ce premier rassura fort peu Frédéric. Il pâlit, et sentit ses genoux fléchir sous lui; mais il était trop tard pour reculer. Il tâcha de se remettre et de faire bonne confiance. Le laquais reparut et, tenant la porte ouverte, lui fit signe d'entrer. Frédéric prit courage et passa dans le cabinet du comte.

M. de Rosenheim était debout, au fond de la pièce et dans l'ombre. Il était grand, mince, un peu voûté, le front décoloré. Ses traits avaient une expression de distinction sévère qui frappa Frédéric, et son regard perçant fixa sur le jeune homme semblait devoir lire jusqu'au fond de sa pensée. Les sourcils du comte légèrement froncés, et sa bouche hautaine, annonçaient assez que cette visite lui était importune, et qu'il souhaitait le premier prétexte pour l'abréger. Il fit un pas vers Frédéric, et s'arrêta. Le jeune homme fit un salut respectueux, et, en se relevant, rencontra de nouveau ce regard interrogateur et froid qui le fit frissonner. Il pâlit et rougit successivement; il porta involontairement la main sur sa main pour s'assurer qu'il ne l'avait pas perdue. Le comte lui répondit par une légère inclination de tête et un geste de la main, sans prononcer une parole. L'embaras de Frédéric redoubla, mais il fallait parler; le comte attendait évidemment qu'il commençât la conversation.

« Je vous demande pardon, monsieur le comte, dit le jeune homme d'une voix qui tremblait malgré lui, si je viens vous importuner de ma visite... Je serais désolé d'abuser de votre bienveillance... et je regretterais infiniment ma hardiesse, si je pouvais croire qu'elle vous détournerait de quelque occupation sans doute plus intéressante pour vous. »

En prononçant cette phrase, Frédéric leva les yeux sur le comte, et il vit avec une joyeuse surprise que ce front sévère et mécontent s'éclaircissait peu à peu, et que ces regards interrogateurs prenaient une expression de plus en plus bienveillante.

« Je serais toujours charmé de vous recevoir, monsieur, répondit le comte avec froideur, mais sans la rudesse que son accueil semblait faire supposer, — et vous ne devez pas penser que votre visite soit importune, lorsque j'en saurai le motif... » Et il s'arrêta avec un geste affable en montrant un fauteuil à Frédéric. Frédéric s'inclina en signe de remerciement, fort embarrassé au fond pour trouver une réponse vraisemblable à cette question.

« Lorsque j'en saurai le motif... » répéta M. de Rosenheim machinalement, et comme s'il eût suivi intérieurement le cours d'une autre pensée, tandis que ses yeux, fixés sur le jeune homme, prenaient une expression de surprise évidente. « Mais, en vérité? reprit-il vivement et en s'interrompant lui-même tout à coup. — Ces traits... Ohi, ce serait une ressemblance frappante!... Ne seriez-vous pas le jeune Frédéric de Neuberg? »

— Bon! pousse le jeune homme, il paraît oublier que je ne suis fait annoncer. Sans doute, monsieur le comte, je suis Frédéric de Neuberg.

— Ah! mon Dieu, quelle ressemblance! En vérité, mon jeune ami, vous êtes tout le portrait de votre charmante mère...

— Son jeune ami! pousse Frédéric, bondissant presque sur le fauteuil où il était assis. — O talisman! — J'ai réellement bien du plaisir à vous voir, continua M. de Rosenheim avec effusion en lui tendant la main. Dites-moi donc, je vous prie, pourquoi vous n'êtes pas venu me visiter plus tôt? »

Quelle confiance que Frédéric put avoir dans son talisman, il ne s'attendait pas le moins du monde à un changement aussi rapide. Si j'ose de son voir de cette manière par le père de Constance lui si vive, qu'il ne put que presser avec respect la main que lui tendait le comte, et balbutier quelques mots que son émotion rendit presque intelligibles.

« Certainement, reprit M. de Rosenheim qui s'aperçut de

son trouble et ne put s'empêcher de sourire: je serais fâché contre vous, et je vous reprocherais durement votre négligence envers vos amis, si je ne voyais maintenant que vous vous en repentez vous-même sincèrement. »

— Sans doute, monsieur le comte, répondit Frédéric d'une voix encore étouffée par la joie. Si j'avais pu espérer un aussi favorable accueil... si j'avais pu supposer la bonté que vous me témoignez, je n'aurais pas tardé si longtemps à venir vous présenter mes hommages, et vous assurer de mon dévouement... mais... »

— Mais, mais, interrompit le comte en souriant avec affabilité, vous avez été détourné par autre chose, vous avez eu sans doute quelques distractions comme tous les jeunes gens, et vous avez oublié vos vieux amis; ce n'est pas bien. Cependant tout est dit; c'est désormais ma vieille querelle, et nous ne la renouvelerons pas. Voyons, que faites-vous maintenant? Vous continuez sans doute vos études à l'Université? »

Cette question mit Frédéric plus à l'aise. Ces récriminations sur le passé étaient un sujet dangereux auquel il ne savait que répondre, tandis que sur un autre terrain la conversation devenait facile. Elle s'engagea vivement, fut longue, très-amable, et soit par le vertu de son talisman, soit par la seule influence de son esprit, de son instruction, de ses manières, Frédéric parut faire beaucoup au comte de Rosenheim.

« Entrez, mon jeune ami, dit-il en se levant et en interrompant une digression morale et philosophique, nous en resterons là pour aujourd'hui sur ce sujet. Je ne veux pas vous congédier, au contraire; et dans tous les cas, si vous sortirez, je pense que ce serait pour revenir bientôt. »

— C'est une preuve de votre indulgence pour moi, dit Frédéric, et vous pouvez être assuré que j'en profiterai pour la mettre à l'épreuve de nouveau.

— Bon! mais en attendant je veux vous présenter à la maîtresse de la maison... C'est bien le moins que Constance vous connaisse, puisque je vous invite à y revenir. » A cette proposition inattendue, Frédéric tressaillit; mais M. de Rosenheim, qui s'était déjà tourné pour ouvrir la porte du salon, ne put s'apercevoir de son trouble; et lorsqu'il lui fit signe d'entrer, le jeune homme était parvenu à maîtriser tant bien que mal son émotion. Constance, assise auprès du balcon, travaillait à un léger ouvrage de broderie.

« Constance, dit M. de Rosenheim en s'approchant, je viens te présenter le fils d'un de mes anciens amis, qui compte se fixer ici, et nous voir de temps en temps... M. le baron Frédéric de Neuberg. »

En achevant cette phrase, le comte se retourna et indiqua de la main Frédéric, qui était resté derrière pour composer son maintien. Constance leva les yeux en souriant pour saluer M. le baron de Neuberg, qu'elle ne s'attendait pas à connaître si bien; mais lorsqu'elle rencontra ceux de Frédéric, elle tressaillit avec force, rougit, pâlit, et fit un pas en arrière. Frédéric, qui était passé entre elle et son père, débraia ce premier mouvement de surprise aux yeux de M. de Rosenheim; et pendant qu'il saluait respectueusement la jeune fille, elle eut le temps de se remettre de son trouble. — Au même moment, la porte du salon s'ouvrit brusquement et un laquais se présenta.

« Monsieur le comte! dit-il, la voiture de M. le baron de Grossenstein entre dans la cour d'honneur. »

— Ah! fit le comte avec un vil mouvement de mauvaise humeur; c'est bien, je vais le recevoir. — Je ne vous dis pas adieu, mon jeune ami, dit-il à Frédéric, car je reviens dans un instant. »

Et il sortit, laissant seuls les deux jeunes gens. Ils étaient fort troublés tous les deux et restaient muets. Déjà leurs regards s'étaient rencontrés plusieurs fois, et chaque fois Constance avait rougi et baissé les yeux. Enfin, Frédéric rompit le premier ce silence, qui aurait pu durer encore longtemps.

« Je n'aurais pas osé espérer, hier encore, mademoiselle, dit-il d'une voix émue, le bonheur d'être admis auprès de vous... et vous me voyez aussi surpris que reconnaissant de l'aimable accueil que m'a fait manifeste votre père. Puis-je croire, mademoiselle, que je serai aussi heureux maintenant... et que vous voudriez bien partager cette bienveillance? — Je ne sais pourquoi vous en doutez, monsieur, répondit Constance, sans lever les yeux; il suffit que vous soyez reçu par mon père pour que je vous reçoive également avec plaisir. »

— Ah! mademoiselle, répliqua Frédéric vivement, certainement la faveur de votre père n'est bien précieuse; mais maintenant, c'est à vous surtout que je m'adresse, et j'attacherais d'autant plus de prix...

— Mais, interrompit Constance avec un sourire malicieux et un léger tremblement dans la voix, il me semble que vous n'avez eu cette idée que bien tard!... Comment, — puisque vous êtes un des amis de notre famille, puisque vous savez que notre maison vous serait ouverte, — comment avez-vous attendu si longtemps pour vous y présenter? »

En achevant cette phrase, elle leva rapidement les yeux et jeta sur Frédéric un regard perçant et fugitif qui le pénétra jusqu'au cœur.

« Pourquoi! ah! bon Dieu, mademoiselle, si j'avais pu! — Si vous aviez pu!... qui donc vous en empêchait, depuis plus d'un an... que... »

Constance s'aperçut tout à coup de son imprudente vivacité; elle s'arrêta et rougit excessivement.

« Cela est vrai, s'écria Frédéric; depuis un an je soupire après l'heureux moment dont je jouis aujourd'hui... et depuis un an... »

La porte du salon s'ouvrit à deux battants, et il se tut.

« Entrez, je vous prie, monsieur le baron, disait M. de Rosenheim; je suis charmé que vous daigniez nous honorer de votre visite. »

— Bon Dieu! dit précipitamment Constance, qui devint tout à coup excessivement pâle; encore cet homme! le détesté! Frédéric, je vous en prie, déliez-vous moi de sa visite... donnez-moi le bras, et descendons au jardin. »

Tout en parlant, elle passa vivement son bras sous celui du jeune homme qui s'était levé et qui, tout ému de cette familiarité inattendue, le pressa légèrement contre son cœur.

Le baron de Grossenstein s'était approché. C'était un homme court et gros, d'une cinquantaine d'années, dont les petits yeux gris mobiles dénotaient beaucoup de vivacité, et dont le regard à la fois faux et froid inspirait une involontaire antipathie.

« Comment! dit-il d'un air aimable à Constance, est-ce que je vous fais fur, ma charmante demoiselle? »

— Moi! monsieur, répondit Constance avec embarras. — Et ne sachant que dire, elle leva les yeux, en adressant à Frédéric un regard qui lui demandait de venir à son secours.

« Je ne pense pas que mademoiselle fuie... mais je l'emmène, dit Frédéric en souriant; elle m'a promis de me faire voir les jardins, et je la prie de tenir sa promesse. »

— Vraiment! repartit le baron d'un ton méprisant et avec un regard provocateur. C'est donc à vous, monsieur, qu'il faut que je m'en prenne? »

— Comme il vous plaira, monsieur le baron! repartit Frédéric avec hauteur.

Constance, effrayée, se pressa instinctivement contre lui. Cette scène n'avait pas échappé à M. de Rosenheim, qui, debout derrière, les examinait tous trois.

« Frédéric! dit-il en s'avancant et en souriant; je ne te connais pas ce goût pour l'horriculture. Eh bien! viens; je vais te faire voir mes tulipes. »

Il saisit la main du jeune homme, et regarda en même temps Constance, qui se rassit et prit sa broderie en silence. Frédéric fit involontairement un mouvement pour se replacer entre elle et le baron; mais le comte l'attira vers lui avec une certaine autorité. Frédéric s'inclina en silence, salua respectueusement Constance, et, passant devant le baron, suivit M. de Rosenheim jusque dans l'antichambre. Là, le comte lui tendit la main.

« A revoir, mon jeune ami, lui dit-il; soyez donc moins rare... et venez dîner avec nous demain. »

Frédéric, confond, pressa la main du comte, balbutia quelques remerciements, et sortit.

Lorsqu'il fut dans la rue, il lui sembla que tout tournait, que les maisons dansaient autour de lui. Il porta ses mains à son front, comme pour s'assurer qu'il avait bien encore toute sa raison, qu'il était bien éveillé, qu'il n'était pas le jouet de quelque illusion fantastique. Ainsi, il était l'ami du comte de Rosenheim, qui lui parlait de sa famille, qui le tutoyait, qui l'invitait à sa table! Constance le nommait Frédéric et s'attachait à son bras. Ah! c'était à en devenir fou d'étonnement et de joie! Il se sentit à court tout palpitant, tout ému, comme pour dissiper dans le mouvement et le bruit cet excès de bonheur et de joie qui l'étouffait. Il ne reutra que le soir à l'hôtel du Lion-d'Or.

Il avait à peine dépassé le seuil qu'un garçon l'arrêta: « Monsieur le baron, dit-il, voici un paquet qu'on vient de remettre pour vous. »

— Merci, » répondit Frédéric. C'était une petite boîte et un billet. Le billet contenait ces mots: »

« Je suis content de toi, Frédéric; tu as rempli mes intentions, et je pense aussi que j'ai rempli les tiennes. »

« Mais il ne suffit pas de jouir du présent, il faut songer à l'avenir. L'avenir, comme tu le disais toi-même, est dans le courage et le travail. »

« La place de conseiller inspecteur des domaines du prince est vacante. Va la demander. Tu l'adresseras directement au ministre dont elle dépend, le baron de Grossenstein... »

« Rentrez! s'écria Frédéric; et notre querelle d'aujourd'hui! »

« S'il fallait différer, j'en envois dans cette boîte le talisman qui le mettrait à la raison... »

Frédéric ouvrit précipitamment la boîte; il y trouva une bague dont le chaton portait les caractères dont il avait eu les empreintes entre les mains.

« Si tu te délassais de cette bague, si tu la perds, tu es perdu. Ne fais jamais que la montrer à Grossenstein. Insiste, menace, dis-lui que tu n'es pas seul, que tu as d'autres ressources encore, et ne sors de son cabinet qu'avec le brevet dans la poche. En quittant le ministre, cours aussitôt au palais, demande le secrétaire intime, montre-lui ton brevet, et déclare-lui que tu présenteras tes remerciements au prince dans sa réception de samedi; prie-le d'avoir la bonté d'en prendre note et d'en prévenir Son Altesse. »

« Il faut que tout cela soit fait demain; après il serait trop tard. Quand tu auras réussi, tu recevras de mes nouvelles. — Compte sur ton ami. »

« Mens conscia recti. »

« Brûle cette lettre. »

Frédéric resta tout étourdi de cette lecture.

IV.

« Qui annoncerai-je à Son Excellence! demanda le secrétaire du ministre. »

— Le baron Frédéric de Neuberg. »

Le secrétaire passa dans l'arrière-cabinet et revint au bout d'un moment.

« Son Excellence est fort occupée... elle ne peut recevoir en ce moment. Si M. le baron veut lui confier le motif de sa visite, j'aurai l'honneur de lui écrire pour l'informer du moment précis où Son Excellence pourra lui donner audience... »

— Je vous demande pardon, interrompit Frédéric d'un ton ferme et poli. Je viens parler à M. le ministre d'affaires de la plus haute importance... qui ne souffrent aucune espèce de retard. J'ai que deux mots à lui dire. Veuillez m'en avertir, s'il vous plaît. Vous lui direz que ces affaires le regardent personnellement. »

Le secrétaire salua, et un moment après, il introduisit Frédéric dans le cabinet du ministre. Lorsque M. de Grossenstein vit le jeune homme, il le reconnut à merveille, et fit un vil mouvement de dépit et de colère. Il s'avança vers lui d'un air hautain :

« Que voulez-vous, monsieur ?
— J'ai à vous parler en particulier, monsieur le baron, répliqua Frédéric avec sang-froid ; et il s'assit négligemment sur un fauteuil placé près du bureau.

— Bernell dit le baron d'une voix agitée par son émotion, je vous appellerai dans un instant. — Eh bien, monsieur, dit-il à Frédéric aussitôt que le secrétaire fut sorti.

— Eh bien, monsieur le baron, j'ai appris que la place de conseiller-inspecteur des domaines était vacante, et je viens vous prier de me présenter à la nomination de Son Altesse. » Le baron fut tellement stupéfait de cette singulière demande, qu'il fit un véritable bond en arrière :

« Monsieur ! dit-il ; est-ce une plaisanterie ? et... »

— Nullement, monsieur le baron, interrompit Frédéric avec le même calme. Je vous demande cette place, et je suis sûr que vous me l'accorderez lorsque je vous aurai montré mes titres pour l'obtenir.

— Vous titres, monsieur ! à votre âge ! et... »

— Les voici ! interrompit de nouveau Frédéric, étant son gant ; et il lui présenta le chaton de la bague. Une révolution effrayante s'opéra dans la physionomie du ministre. Il devint livide ; ses petits yeux hagards semblèrent prêts à lui sortir de la tête en apercevant cette bague qui le fascinait comme une tête de Méduse. Il chancela et tomba sur son fauteuil. Frédéric fut lui-même effrayé de l'effet qu'il avait produit.

« Mais presque aussitôt Grossenstein se releva avec un mouvement terrible. »

« Monsieur ! dit-il d'une voix étouffée, cette bague !... que signifie !... »

— Calmez-vous, monsieur le baron ! répliqua Frédéric avec un sang-froid ironique. Cette bague signifie que je veux la place vacante, et que vous allez me la donner : voilà tout !

« Monsieur !... en vérité... vous abusez singulièrement... je m'attendais si peu... »
Evidemment le baron n'avait plus la tête à lui. Il s'arrêta un moment, et passa la main sur son front. Puis il fixa sur Frédéric ses petits yeux percés remplis d'une telle expression de haine et de menace, que le jeune homme en frémit. Mais Frédéric fit bonne contenance, et lui répondit par un regard d'une ironie méprisante, en s'amusant à faire tourner la bague autour de son doigt.

— Je vous aurai une grande reconnaissance, monsieur le ministre, dit-il avec le même sang-froid, de l'activité que vous voudrez bien mettre à m'expédier le brevet de nomination. J'attends ce petit service de votre bienveillance habituelle.

« Monsieur ! répartit le ministre, en essayant de reprendre son sang-froid, je ne comprends pas au juste ce que vous pouvez présumer de la possession de cette bague, et... »

— Monsieur le baron, je présume que vous me donnerez la place que je demande... et pas autre chose. Je dois, à mon regret, vous prévenir, pour éviter toute espèce de discussion inutile, de lenteurs, de méprises, fausses démarches, etc., etc., que cette bague n'est qu'un léger échantillon de ce que je possède... que je ne suis pas positivement isolé dans le monde... que j'ai des amis puissants... et que je doute pas, d'après ce simple et aisé exposé, que vous serez fatigué de me compter parmi les vôtres. »

Frédéric, pendant cette allocution, qu'il termina par une inclination moqueuse, examina l'effet qu'elle produisit sur le ministre. Celui-ci en parut complètement déconcerté.

« Monsieur, répondit-il après un moment et avec une sorte d'effort, je me plains à croire, en effet, que nous vivons en bonne intelligence... Il paraît même que cela nous sera utile à tous deux. Quant à la place que vous me demandez, vous comprenez qu'il me sera peut-être difficile de faire accepter à Son Altesse un conseiller-inspecteur aussi jeune que vous. Mais enfin vous pouvez être certain que je ferai tout ce que je pourrai. Je compte réussir... et j'espère vous en donner bientôt la preuve. — Ainsi j'aurai incessamment le plaisir de vous revoir. »

Il se leva en prononçant cette phrase. Frédéric resta imperturbablement assis.

« Je vous demande pardon, monsieur le ministre, mais je me suis persuadé que vous seriez assez bon pour me remettre immédiatement le brevet de nomination. »

— Comment, monsieur !

« Mais... oh ! c'est une dernière complaisance que j'attends de vous. Je connais un peu le proverbe populaire... Je vous demande pardon de le citer ici. Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras, et j'ai pris la ferme résolution de ne sortir d'ici que le brevet en poche. »

— Monsieur !
— C'est ainsi, mon cher baron ! répéta Frédéric se renversant dans le fauteuil et croisant les jambes ; je compte sur votre bienveillance... et votre indulgence. »

Il serait difficile de décrire l'exaspération du ministre, et les divers sentiments de haine, de colère et de rage qui se peignirent successivement sur son visage.

« Enfin ! murmura-t-il d'une voix étranglée ; je vois que vous avez bien combiné votre plan, mon jeune ami !... c'est bien ! c'est bien !... vous n'avez pas peut-être réfléchi aux suites, il est vrai ; mais enfin... soit ! Vous profitez aujourd'hui de votre position ; eh bien ! chacun aura son tour probablement. Maintenant, finissons-en ; le plus tôt vaudra le mieux. »

— J'en suis d'avis, » répondit Frédéric avec calme.

Le ministre sonna vigoureusement.

« Bernell !

« Monsieur le baron ! dit le secrétaire paraissant à l'en-

— Faites affoser le sceau sur le brevet de nomination pour la place d'inspecteur des domaines que je vous ai remis hier soir, et vous remplirez les noms en inscrivant M. le baron Frédéric de Neuberg... Faites vite et apportez. »

Bernell rentra un moment après, apportant le brevet. Le baron le signa et le remit avec un geste gracieux à Frédéric.

« Monsieur le baron, dit le jeune homme, vous me voyez pénétré de reconnaissance. Il n'est rien que je ne fasse pour le service de Son Altesse, et vous pourriez l'assurer de tout mon dévouement. Quant à vous, monsieur le baron, je n'ai pas besoin d'ajouter quels sont les sentiments que j'éprouve et je vous prie d'en agréer l'expression. »

— Très-bien, très-bien, monsieur le baron ! Je suis charmé de vous voir dans ces excellentes dispositions, et vous pouvez être également assuré des miennes à votre égard. »

Frédéric salua respectueusement une seconde fois, et fut reconduit jusque sur l'escalier par le secrétaire, qui se confondit en courbettes.

Une fois hors de l'hôtel ministériel, Frédéric n'oublia pas les instructions qu'il avait reçues ; il courut au palais du prince, et fit annoncer à M. le secrétaire intime le baron Frédéric de Neuberg, conseiller inspecteur des domaines.

Le secrétaire intime prit un peu surpris, mais il le reçut très-gracieusement. Frédéric exhiba son brevet, que le secrétaire parcourut, et lui remit aussitôt avec politesse.

« Je me suis empressé, monsieur, dit Frédéric, de venir vous montrer, pour vous présenter à vous personnellement mes hommages respectueux, et pour vous assurer du zèle que je compte apporter dans l'exercice de mes fonctions. La reconnaissance que je dois éprouver d'une semblable faveur peut faire présumer de mes efforts constants pour montrer que j'en suis digne. — Au reste, je suis impatient de déposer aux pieds de Son Altesse le tribut de mes remerciements, et l'assurance de mon dévouement à son service... Je compterais, avec votre agrément, les lui présenter lors de sa prochaine réception de samedi, et je vous prierais de vouloir bien me porter sur la liste des personnes qui auront l'honneur de l'approcher dans cette soirée. »

— Vous pouvez être certain, monsieur le baron, que je n'y manquerai pas. Je vais en prendre note immédiatement ; Son Altesse sera prévenue... et je puis vous assurer d'avance qu'elle sera très-satisfaite de votre empressement. »

Le secrétaire intime paraissait d'ailleurs lui-même très-satisfait des manières et des politesses de Frédéric, et lorsque le jeune homme prit congé, il le reconduisit avec une attention toute particulière qui fit impression sur le nombreux public qui faisait antichambre.

« Prenez l'adresse de M. le baron de Neuberg, conseiller inspecteur ! dit-il à un commis. — Puis, avec un geste amical : Ainsi, monsieur le baron, à samedi ! » — Frédéric salua et sortit.

Pendant ce temps, le baron de Grossenstein, resté seul, avait écrit en toute hâte le petit billet suivant :

« Amalia ! Le diable est ressuscité, le diable est déchaîné ! Nous sommes suspendus sur la gueule de l'enfer ! »

« J'ai besoin de conférer avec vous. Prévenez Ludolph. »

Baron de G. »

Il l'envoya ceci à la margrave de Zoll, favorite du prince.

Puis il fit atteler, et se rendit au palais. A peine était-il entré que le secrétaire intime vint au-devant de lui.

« Eh bien, monsieur le ministre, il paraît que vous avez déjà nommé un conseiller inspecteur ! Je vous en fais compliment. Il est bien jeune... mais après tout, il paraît fort bien. »

— Vous trouvez que dit le baron avec un sourire étrange. Je crois en effet ce jeune homme habile... très-habile ! Je m'aperçois qu'il entend très-bien les affaires... oh, il est adroit, très-adroit... et nous en serons contents ! »

Le baron l'était cependant fort peu de la démarche de Frédéric, car lorsque le secrétaire intime se fut éloigné, il fit entendre un sourd juronnet, avec un geste énergique de désappointement et de colère. Frédéric n'était pas non plus satisfait. Habitué d'un-puis quelque temps à se servir de ce pouvoir magique qui brisait les difficultés devant lui, il ne se dissimulait pas que de toutes les entreprises qu'il avait tentées, celle-ci était de beaucoup la plus périlleuse ; et il en redoutait les suites. La rage du baron lui avait apparu sous des formes fort menaçantes pour qu'il ne pût être persuadé qu'il chercherait à lui nuire de toutes les manières, et à la perdre sans retour.

Ne sachant plus comment parer les coups qu'il s'attendait à recevoir, il résolut de prendre conseil du comte de Rosenheim. Il n'oublia pas qu'il devait d'abord chez lui, et il crut pouvoir profiter de cette circonstance pour s'éclairer de ses avis.

FABRE D'OLIVET.

(La suite à un autre numéro.)

Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre.

RÉGIE PHILOSOPHIQUE, SENTIMENTALE ET PITTORESQUE.

Voir tome III, pages 219, 267, 509, 573, 589, et tome IV, pages 21, 43, 65 et 85, 1.

CHAPITRE XV.

UN MARIAGE EN SOLOGNE. — M. DES VILLIERS FRÈRES.

La nuit s'avançait ; le vent du nord, s'engouffrant dans la haute cheminée, remplissait de fumée l'immense salle, à

peme éclairée par la lumière vacillante d'une lampe suspendue au plafond. M. le marquis et son frère le chevalier, en costume d'officiers de l'ancien régime, les cheveux podrés et relevés sur les tempes, l'épée au côté, le ruban noir au cou, continuaient, sans mot dire, leur sempiternelle partie de cartes. Ils ne cessaient de jouer que pour porter à leurs lèvres leurs verres toujours remplis ; alors ils se saluaient, en inclinant légèrement la tête, buvaient d'un seul trait, et reprenaient aussitôt les cartes. Le jeune Oscar, enfoncé dans une bergère, auprès de l'âtre, sentait ses yeux se fermer malgré lui ; à travers la fumée de la cheminée et les ombres de son demi-sommeil, il apercevait confusément les figures glacées de ses deux hôtes, leur front terre et ridé, leurs joues crouses et jaunies, leur œil morne et fixe, et cette sorte de vision muette avait je ne sais quelle apparence lugubre et fantastique, qui causait à notre héros un vague effroi, augmenté encore par le bruit de vent qu'on entendait gémir au dehors, en faisant grincer horriblement toutes les vieilles girouettes du château.

Enfin, trois heures sonnèrent à l'horloge. Le chevalier tressaillit ; il posa ses cartes sur la table, avala un dernier verre, et se levant, Oscar l'entendit, d'une voix épaisse, adresser cette question étrange à son frère :

« Monsieur, avec qui, je vous prie, ai-je eu l'honneur de jouer, cette nuit ? »

En même temps, Oscar aperçut deux grosses larmes rouler sur les joues froissées du chevalier. Le marquis se leva à son tour, et répondit :

« Avec M. le marquis Emmanuel-Charles-Louis des Villiers. »

Ils se saluèrent courtoisement, et sortirent l'un à droite, l'autre à gauche, ébloués sur leurs jambes, par l'effet du vin qu'ils avaient bu, et ne prenant pas garde à Oscar, leur hôte, toujours enfoncé dans la bergère, au coin de l'âtre.

« Parbleu, se dit celui-ci, voilà deux fiers originaux !... »

Mais, m'allez vous dire, comment se fait-il que le jeune Oscar, laissé par nous dans une prison, se trouve ainsi, tout à coup, transporté dans la grande salle d'un vieux château solonais ?

Lorsque l'histoire de l'étudiant de Paris, que nous avons racontée plus haut, fut achevée, madame des Villiers demeura sombre et pensive ; puis, peu à peu, Oscar vit ses yeux se remplir de larmes ; ses lèvres murmuraient je ne sais quel nom que notre héros n'entendait point, et, avec tous les signes d'une grande douleur, elle se tordait convulsivement les mains. Oscar aurait bien désiré la consoler, mais il ne savait pas quel était le sujet de son chagrin, et il connaissait trop déjà sa compagne d'aventures pour vouloir lui adresser la-dessus la moindre question. Il se tint donc coi, et bientôt les yeux de la châtelaine se séchèrent, son front se dérida, ses mains se calmèrent, puis, par l'effet de la fatigue et des émotions de la nuit, elle s'endormit profondément sur la chaise où elle était assise.

Oscar, se mettant alors à réfléchir sur sa position, fut pris d'un violent désir d'en sortir. Il examina avec soin les murs de la chambre où ils étaient enfermés, et découvrit, dans un coin, une vieille porte assez mal assujétie sur ses gonds, pour qu'on pût facilement la faire ouvrir. Aussitôt il reveilla l'amazone, afin de lui communiquer son plan d'évasion.

« Fuir ? dit madame des Villiers ; fuir, moi ! fuir devant leurs juges et leurs bourreaux ? Jamais ! Qu'ils me traînent au pied de leurs tribunaux, je les y braverai bien, et leur y laisserai paraître toute ma haine et tout mon dédain ! »

Oscar employa tout d'une heure à détourner de cette belle résolution la fièvre amazone ; encore ne put-il la gagner à son projet qu'en lui montrant, qu'en lui exagérant les difficultés et les dangers de l'entreprise. Enfoncer une porte qui même on ne sait où ; fuir en plein jour, fuir ouvertement, glorieusement, traverser tout le bourg, au petit pas, bien entendu, affronter les regards, braver tout,oser tout !

La vieille porte s'ouvrait sur le jardin, par bonheur ; et le jardin donnait sur les champs, au regret de l'amazone, mais à la joie d'Oscar.

« De quel côté allons-nous nous diriger ? demanda le jeune homme à sa compagne. »

— Allons au château de mon mari ; il doit être tout près d'ici, si j'ai bon souvenir. »

« Ces paroles furent dites très-naturellement. Mon mari ! allons chez mon mari ! Oscar n'en revenait pas, même il éprouvait un certain ennuï, n'ayant encore pensé à ce mari que pour le traiter intérieurement de pure chimère, et d'être tout à fait impossible. Quant à madame des Villiers, elle était trempée dans sa tristesse, et, de temps en temps, la vue d'un arbre, d'une haie, d'un étang, la faisait tressaillir doulement, comme si quelque souvenir fatal se fût rattaché, dans son esprit, aux lieux qu'elle traversait. »

Après plusieurs heures de marche, les deux fugitifs arrivèrent enfin à un vieux château flétri de tourelles ; c'était une véritable ruine, sise au milieu d'une plaine marécageuse. L'amazone y entra d'un pas délibéré, et Oscar se mit à la suivre au travers des corridors débrisés. Dans la grande salle se trouvaient M. le marquis et son frère le chevalier, qui jonaient déjà et buvaient, en attendant l'heure du souper. Le marquis parut très-mécontentement surpris de l'arrivée de sa femme ; quant à la personne d'Oscar, il n'y prit pas seulement garde. Après quelques mots rapidement échangés, madame des Villiers sortit de la salle, et les deux frères reprirent leur partie silencieuse. Vous jugez si Oscar se divertissait, solitairement installé dans sa bergère.

A souper, même silence ; madame des Villiers mangeait très-vite ; elle se leva bientôt de table, et se retira. Oscar aurait bien voulu en faire autant, mais la politesse le retint, à son grand dépit ; car une fois la partie de cartes recommencée, il vit bien qu'il fallait passer la nuit sur sa bergère, personne ne songeait à lui, et le château n'ayant pas l'air, d'ailleurs, d'avoir beaucoup de chambres habitables.

Au point du jour il descendit dans l'immense verger, in-

culte, plein d'herbes et de broussailles, qui s'étendait derrière le château. Jugez quel fut son étonnement, lorsqu'il aperçut, au bout d'une allée, sur un banc de gazon, madame des Villiers, en robe blanche, la tête nue, avec une rose dans ses cheveux. Elle était charmante ainsi, et ne ressemblait plus du tout à la farouche amazone de la forteresse. Oscar s'approcha, tout ému de surprise et de plaisir; mais il s'arrêta et n'osa pas faire un pas, en voyant les yeux de madame des Villiers encore tout pleins de larmes et ses mains crispées, comme la veille, dans la prison.

La fille aînée de madame Pinchon avait été mariée de bonne heure au marquis des Villiers; la tête déjà remplie de romans et le cœur de chimères, la jeune fille recevait avant son mariage les lettres d'un jeune homme follement épris d'elle, et elle lui avait ainsi laissé conserver des espérances qui ne devaient point se réaliser. Un jour, M. des Villiers vint proposer brusquement ce commerce romanesque, en se proposant pour mari; la jeune fille pleura abondamment, son cœur se fendait à l'idée de la peine mortelle qu'allait ressentir celui qui l'aimait; mais l'orgueil l'emporta, elle voulut être marquise.

M. des Villiers emmena sa fiancée dans son vieux château, il désirait y célébrer son mariage à la mode solonaise.

Ce fut une grande fête dans le pays, et l'on en parlerait encore, si elle ne s'était si malheureusement terminée.

Les tables de la noce avaient été dressées dans le verger du château, sous un long berceau de treilles; le vin coulait à flots, des viandes énormes étaient servies sans relâche par les domestiques du château, tandis que vingt musiciens, juchés sur des tonneaux, accompagnaient de leurs plus beaux airs le chiquetis inépuisable des verres, des couteaux et des fourchettes. Observateur rigoureux des vieilles coutumes, le marquis avait quitté son grand habit de cour pour revêtir le costume rustique de la Solagne: chapeau à larges bords, veste de bure, avec un gros bouquet de jasmin à la boutonnière. Mais il fallait voir la mariée, comme elle était char-

boire, et chacun feint de trinquer avec lui. Il est ainsi condamné à boire jusqu'à ce qu'il ait touché le verre d'un autre convive, qui le remplace et qui est de même remplacé à son tour.

Le marquis voulut ouvrir la marche; il se banda lui-même les yeux avec son mouchoir, s'avança lestement vers le but, et d'un coup très-habilement donna il mit le pot en mille pièces. Ainsi conquit-il le premier laurier du mariage. Plusieurs invités lui succédèrent, avec des fortunes diverses; la mariée tendait une joue complaisante aux vainqueurs, et les vaincus s'enivraient par punition.

Tout à coup, on vit s'avancer vers le pot, les yeux bandés, un jeune homme vêtu en paysan, mais que l'on ne connaissait point; la mariée devint pâle comme une morte et parut tout près de s'évanouir. Le jeune homme marchait vers le but d'un pas mal assuré, et sa main tremblait si fort qu'on aurait dit qu'elle allait laisser tomber le bâton. Il manqua le pot; on le fit donc asséoir sur le banc de gazon (le banc où Oscar

Inséparables depuis leur enfance, et unis encore par les liens de leur passion commune, les deux frères se séparèrent pourtant pendant quelques années, à l'époque où le chevalier vint à se marier.

Il avait épousé une veuve de qualité, bien faite de sa personne, mais caçant sous ces beaux dehors une laide inclination pour le jeu, ce qui achevait de la rendre irrésistible aux yeux du chevalier. C'était, chez elle, plus qu'une manie, plus qu'une passion, presque une rage, une rage féminine, s'enfend, douceureuse et violente à la fois, mêlée de faiblesse et de fureur. Sur les genoux de sa grand-mère aveugle, toute petite, elle tenait déjà le brelan, et la vieille dame l'embrassait sans cesse à cause de son adresse, de son audace et du bonheur de ses cartes.

Le chevalier la vit, il joua avec elle, il l'aima, et il lui avoua comme elle avait en main un brelan d'as. La dame, regardant avec une aise inexprimable ses trois cartes étalées sur la table, sourit au propos amoureux du chevalier; ses yeux, animés par la joie d'avoir gagné, lançaient les flammes les plus douces. Et puis ses mains étaient si belles, ses doigts si blancs, ses doigts qui tenaient les cartes par derrière, et que le chevalier regardait toujours avec une douce distraction. — Si bien qu'un jour, comme cette belle main *coupaît*, les levres du chevalier vinrent tout à coup s'y poser; la belle main se retira pudiquement, et les cartes étant remuées par ce mouvement, le valet de cœur se retourna! — Vous savez si les joueurs sont superstitieux! cette carte retournée décida du sort du chevalier. Il épousa.

Lorsque les nouveaux mariés entrèrent dans la chambre conjugale, ils y trouvèrent une magnifique table de jeu, ornée de deux flambeaux d'argent; c'était le cadeau que le marquis des Villiers faisait à sa belle-sœur. Ainsi se passa la nuit de noces; les deux époux, en habits nuptiaux, le bouquet au côté, se mirent gravement au jeu, et, mêlant ensemble le languet et la tendresse, ils jouèrent amoureux-ment jusqu'au matin, trouvant dans ce tête-à-tête les



(Monsieur, avec qui ai-je l'honneur de jouer cette nuit?)

ante sous sa vaste coiffe de dentelles! Les belles boucles de ses cheveux blonds tombaient jusque sur son cou, et la finesse de ses traits, la pâleur aristocratique de son teint, le regard languissant de ses grands yeux, formant le contraste le plus piquant et le plus agréable avec le costume de petite fermière, qu'elle et sa sœur Mathilde avaient pris, en ce jour, pour plaire à M. des Villiers.

Au dessert, toutes les chansons du pays furent entonnées en chœur; puis aux refrains succéda, suivant l'usage, la quête pour les nouveaux épousés. La mariée remit son bouquet de noces aux filles d'honneur; celles-ci exécutèrent, au son des agrès violons des ménestriers, diverses danses solonaises, en se passant le bouquet de main en main; puis, se rapprochant successivement de chacun des convives, elles faisaient appel à sa générosité.

Lorsqu'elles eurent achevé le tour de la table, elles vinrent se rasseoir à leur place, et cinq autres jeunes filles se levèrent pour continuer ou recommencer la quête; la première, vêtue de ses plus beaux habits, tenait à la main une quenouille et un fuseau, qu'elle présentait à chacun, en chantant un refrain patois, que nous traduisons :

L'épousée a bien quenouille et fuseau,
Mais de chanvre, hélas! pas un cheveau.
Pourra-t-elle donc filer son troupeau?

La seconde recevait les offrandes dans le gobelet de la mariée; la troisième versait à boire aux convives enétreus; la quatrième essayait avec une serviette la bouche de chaque buveur, que la dernière, la plus jolie des cinq, embrassait en signe de remerciement.

Après la quête, restait encore une importante cérémonie à accomplir; mais par respect pour M. le marquis et pour sa femme personne ne se pressait d'en parler. Ce fut le marié lui-même qui en donna le signal. — Un pot de gris étant placé au bout d'une perche, chacun des convives, armé d'un bâton, et les yeux bandés, s'avance successivement vers ce pot, qu'il doit briser d'un seul coup; lorsque le pot est en débris, le vainqueur a le droit d'embrasser la mariée; s'il ne réussit pas assez vite, on l'assied sur un trône de feuillages, on lui verse à



Quant à madame des Villiers, elle était retombée dans sa tristesse.



(Jugez de son étonnement lorsqu'il aperçut madame des Villiers sur un banc de gazon.)

avait vu madame des Villiers toute en pleurs), on lui versa à boire, et chacun de venir faire semblant de trinquer avec lui. Mais sa main tremblait toujours, et, malgré les lois du jeu, il portait à peine son verre à ses lèvres. A son tour, le marquis s'avancant pour feindre de trinquer avec *l'œil bandé*. Arracher son bandeau, jeter son verre, se lever un couteau à la main, fut pour l'inconnu l'affaire d'une seconde. La mariée, voyant briller la lame, poussa un cri; le marquis fit un bond en arrière, et l'inconnu tournant l'arme contre lui-même se frappa à deux reprises au milieu de la poitrine. Il tomba, baigné dans son sang.

Madame des Villiers, emportée sans connaissance, fut prise d'un délire effrayant qui faillit lui faire perdre la raison et dont elle ne se remit jamais bien; sa tête, déjà exaltée, se ressentit toujours de ce terrible coup, et, pendant longtemps, elle ne put supporter la vue de son mari.

Le marquis était tombé dans un noir éblouissement; l'on croyait même qu'il ne se releverait jamais de sa peine, lorsqu'il arriva au château son frère le chevalier, tout son portrait, et qu'il aimait presque uniquement au monde. Dans leur jeunesse, les deux frères avaient été tous deux les plus grands joueurs de la province; cette passion forcée leur avait coûté le plus net de leur bien, de leur santé, de leur esprit et de leur cœur; elle les avait usés, vieillis, rimés de toutes sortes, si bien qu'à trente ans ils étaient déjà tels que nous vous les avons montrés au commencement du présent chapitre: figure jaune et terne, enfumée, bêtise, ridée par les insouvenances du tripot, et les angoisses du jeu; l'esprit glacé comme le regard, le cœur usé comme la face!



(Lorsque les nouveaux mariés entrèrent dans la chambre conjugale, ils y trouvèrent une magnifique table de jeu.)

charmes réunis des deux passions, qui se partageaient leur cœur pendant avec.

Au bout de quelques années, le chevalier devint veuf, et la perte sa femme lui causa une douleur si amère, qu'un crut qu'il allait renoncer au jeu. Ce fut à cette époque qu'il revint trouver son frère le marquis, plongé lui-même dans un grand chagrin, à cause du délire de sa femme, comme nous l'avons dit plus haut. Les deux frères mêlèrent donc leurs larmes, et ils cherchèrent dans le jeu une consolation furieuse.

Toutes les nuits, quand sonnait trois heures, le chevalier posait ses cartes, se levait et adressait à son frère, avec un serrement de cœur, cette étrange question que sa défunte femme avait, de son vivant, l'habitude de lui adresser à lui-même, en cessant la partie :

« Monsieur, avec qui, je vous prie, ai-je en l'honneur de jouer cette nuit? »

Voilà le secret des deux grosses larmes qu'Oscar avait vues rouler sur les joues creuses du chevalier.

Madame des Villiers, toujours exalté par l'événement sinistre de son mariage, errait dans la campagne, seule et farouche, tandis que son mari s'enfonçait de plus en plus dans le jeu; un jour, elle finit par aller s'établir dans sa forteresse, près de la papeterie. Là les romans achevèrent de troubler sa raison, et son mari l'oubliait peu à peu, jusqu'à ce qu'ils fussent devenus l'un pour l'autre deux étrangers.

Mais elle était charmante, telle que nous l'avons vue assise sur le fatal banc de gazon; Oscar, après avoir hésité pendant quelques instants, vint résolument s'asseoir auprès d'elle, l'interrogeant doucement et presque tendrement sur la cause de son chagrin.

Elle lui prit le bras, en se levant, et l'entraîna dans les allées du verger, sans rien dire, mais pleurant avec abondance! « Ah! lit-elle enfin, avec un sanglot, avez-vous vu ces taches rouges sur l'herbe? C'était son sang! » Elle serra convulsivement la main d'Oscar, et s'enfuit en courant.

ALBERT ALBERT.

(La suite à un prochain numéro.)



(Cette Gravure représente des pétitionnaires émus par la proposition, faite dans le sein de plusieurs conseils généraux, d'établir un impôt sur les Chiens de luxe. Les Chiens de gardes champêtres, les Chiens de bergers et les chiens d'aveugles seraient exceptés de la mesure. — Aux Chiens utiles le fisc reconnaît!)

Théâtres.

Le Béarnais, comédie en trois actes et en vers, de M. FERDINAND DUGUÉ (Théâtre-Français). — **Le Comte d'Égmont**, tragédie de M. SENTRY (Second-Théâtre-Français). — **L'Étourneau**, vaudeville de MM. BAYARD et LAVA (Palais-Royal). — **Un mauvais ménage**, de M. SAINT-HILAIRE (Vaudeville).

On sait que le jeune Henri de Navarre, qui devait être Henri IV, resta près de quatre ans à la cour de Charles IX et de Henri III, surveillé par Catherine de Médicis et par ses agents catholiques, et y menant une vie libre en apparence, mais qui au fond n'était qu'une captivité; la mort de sa mère, mêlée à des soupçons d'empoisonnement, l'assassinat des chefs protestants les plus illustres et la Saint-Barthélemy, donnèrent à Henri des inquiétudes pour sa propre vie; ses amis surtout, alarmés et pleins de soupçons, le pressaient de fuir cette cour perfide et sanguinaire; un premier essai d'évasion fut tenté. Charles IX vivait encore; il échoua; Henri fut arrêté et retenu prisonnier dans le palais; Lamole, Coconas et Tourtray, qui étaient du complot, eurent la tête tranchée.

La seconde tentative eut lieu en 1576. Henri III régna, et celle-ci eut un plein succès: Henri gagna d'abord Alençon, puis La Rochelle, et un peu plus tard le Béarn. « Dieu soit loué! s'écria-t-il en arrivant sur cette terre libératrice, on a fait mourir ma mère à Paris; on y a tué M. l'amiral et tous nos meilleurs serviteurs; on n'avait pas envie de mieux faire



(Théâtre du Palais-Royal. — **L'Étourneau**, acte 2^e — Félix, M. Bayel; Donnois, M. Lemenil; Roquet, M. Grassot; Anita, madame Duvrger; madame Benoit, madame Grassot.)

pour moi, si Dieu ne m'avait gardé; je n'y retourne plus, si on ne m'y traîne!»

Sur cet épisode de la vie de Henri IV, M. Ferdinand Dugué a bâti l'édifice de sa comédie, bien qu'au fond la comédie ne se montre guère dans cette aventure, ornée pour plus grande gaieté, de trahisons, d'empoisonnements et d'assassinats. Aussi est-il bien sûr que l'ouvrage de M. Dugué soit une comédie? L'auteur, il est vrai, fait de grands efforts pour être

plaisant; mais il grimace plutôt la gaieté qu'elle ne lui arrive naturellement; et le sang de la Saint-Barthélemy coule toujours par dessous.

M. Ferdinand Dugué, d'ailleurs, n'a pas pris l'histoire au pied de la lettre; il s'est jeté, à propos d'un fait historique, dans la fantaisie la plus aversive, et sa comédie est plutôt un caprice fantasque qu'autre chose.

Elle commence en effet, marche et se dénoue comme un conte de fées; M. Dugué, en un mot, procède à la façon des drames historiques de M. Hugo et de M. Dumas; il emprunte des noms et un événement réels aux chroniques, et se met à rêver là-dessus. Si le titre n'a pas menti cependant, nous tenons le Béarnais, le bon, le brave, le loyal, l'amoureux, le Gascon Henri, qui fut le père d'une foule de ses sujets, comme l'ont dit la *Henriade* et Voltaire, ou peu s'en faut.

Le voilà donc, cet excellent prince, à la cour de Henri III, au milieu des mignons, des hilés d'honneur, des intrigues, des coups d'épée, des complots et des pièges de toutes sortes. Il est prisonnier à peu près, et prend sa prison en patience. N'a-t-il pas pour se distraire les beaux yeux de madame de Saulve, le jeu, la chasse, et la conversation du rieur Rapin. Autre distraction: il y a une folle de cour; (nous n'avions connu jusque-là que le fou du prince). Cette folle rôde autour de Henri; on l'appelle... Je ne sais plus comment; elle veille sur Henri et remplit le rôle de son ange gardien; c'est le génie du Bien opposé à Pandore, le génie du mal, autre demoiselle de la cour, demoiselle mythologique

dans une même face, ce qui est trop pour la continue. Quelques chiens de chasse offrent aussi cette conformation; elle est le signe d'une grande biovelléité. Les portraits de saint Vincent de Paul ou du bienheureux Phéris nous montrent les types les mieux caractérisés de cette espèce de structures; seulement le nez de Cyrano est moins pâle, moins écharné dans les contours, et plus dros et de cartilages, plus de meplats et de luisants; il est plus héroïque, etc... »

Un de nos collaborateurs, plus instruit que moi, a relevé dans ce Bulletin (voir l'Illustration, p. 536, vol. III) quelques-unes des œuvres dont M. Théophile Gautier avait rempli son article de Scarron. Malgré mon ignorance, je pourrais allonger cette liste déjà si longue. Ainsi, par exemple, je rappellerais à l'auteur des Grotesques, car il ne peut pas l'ignorer, que le pays de Troguir n'est pas en Basse-Normandie, mais en Bretagne. A quoi bon ? Il ne tirait au nez. L'histoire, la chronologie et la géographie sont des sciences positives pour lesquelles ces maîtres ou disciples de la théorie de la fantaisie professe un souverain mépris. Laissons donc M. Théophile Gautier entasser erreurs sur erreurs, méprises sur méprises, si ce passage-là lui semble créatif, et contentons-nous de le prêter, au nom du bon goût et du bon sens français, au nom de l'intelligence humaine, et même au nom de la pudeur publique, d'être désormais un peu moins... grotesque.

Voyage au pôle sud et dans l'Océanie, sur les corvettes l'Astrolabe et la Zélie, exécuté par ordre du roi, pendant les années 1817, 1818, 1819, 1820, sous le commandement de DUMONT D'URVILLE, capitaine de vaisseau. Histoire du voyage, tome VI. — Paris, 1844. Gide.

Tandis que ses concitoyens élevaient une statue dans sa ville natale à l'infortuné Dumont d'Urville, son éditeur, M. Casimir Gide, mettait en vente le tome sixième de l'histoire de son dernier voyage. Bien qu'il n'offre pas tout à fait le même intérêt que le précédent, ce volume contient une masse de documents nouveaux et curieux. Au début, Dumont d'Urville part de vue, le 29 février 1819, les hauts sommets de l'île d'Amboine. A la fin, c'est-à-dire le 8 juin, l'Astrolabe et la Zélie laissent tomber l'ancre devant la ville de Batavia. Ces quatre mois ont été remplis par des séjours à Bandia, au port Essington, à la baie Warrou et à

Makassar, par les reconnaissances de la Nouvelle-Guinée, du cap Walsch, des îles Arron, etc. Dumont d'Urville avait d'abord essayé de traverser les mille reefs qui encourent le détroit de Torres; des vents contraires l'arrêtèrent. La prudence lui faisait un devoir de ne point exposer ses navires à une perte à peu près certaine pour satisfaire à une folle satisfaction personnelle. D'un autre côté, il n'avait point renoncé à son idée de retourner de nouveau tenter la fortune dans les glaces polaires. Or, comme il ne pouvait pénétrer vers le pôle au sud de la Tasmanie que dans le mois de janvier et de février, il employa les neuf mois qui lui restaient à faire des reconnaissances importantes dans le grand archipel de l'Asie.

Au mois de mars, Dumont d'Urville visita Victoria-Town, établissement nouveau fondé par les Anglais, dans la baie d'Essington, et les Anglais, dit-il, se considéraient comme les possesseurs de la Nouvelle-Hollande tout entière. C'est principalement pour marquer cette prise de possession et s'assurer cette vaste terre, qui s'étendait du nord à l'ouest, à l'est et au sud, sur ces rivages si peu féconds... Au nord de la Nouvelle-Hollande, et séparée d'elle par une nappe d'eau peu étendue que les coraux tendent chaque jour à combler rapidement, la Nouvelle-Guinée, un des plus riches pays du monde, étale ses vastes plaines couvertes d'arbres gigantesques et qui attendent encore des mains industrieuses pour produire en abondance toutes les denrées des climats tropicaux. Bien que jusqu'ici les Anglais n'aient fait aucune tentative pour s'emparer de la Nouvelle-Guinée, la persévérance qu'ils ont apportée à fonder des établissements au nord de l'Australie, a donné des craintes sérieuses à la Hollande pour la souveraineté qu'elle réclame sur la Papoua occidentale. Aussi, lorsque les navires de la Grande-Bretagne allaient porter des colons sur l'île Melville d'abord et dans la baie Raffles ensuite, les Hollandais, justement effrayés, virent eux-mêmes à lander des comptoirs sur les îles Aron d'abord, puis s'en firent sur la Nouvelle-Guinée elle-même. Quelque folles que soient ces projets d'envahissement que l'on a pu prêter à l'Angleterre et qui n'ont jamais été avoués par elle, d'autres raisons puissantes ont dû la pousser dans cette voie. Victoria-Town n'est-elle pas près du détroit de Torres? et n'a-t-elle pas pour personne l'Angleterre, ce n'est pas tout à fait l'importance des positions sur les détroits... » Ainsi, surtout on s'imaginait, nos marins signalaient à la France un établissement présent ou futur de l'Angleterre.

L'ascension du volcan de Banda, la description de la pêche du tripping dans la baie Raffles, l'exploration du canal qui sépare l'île

Wakan de Traua, par M. Dumoulin, les promenades de Dumont d'Urville dans les forêts vierges du lac de Dibus, ou les arbres atteignant à une telle hauteur, que le plomb ne porte pas jusqu'à l'oiseau de paradis perché sur leurs branches, les chasses aux cochons sauvages dans l'île Ceram, par M. Dumoulin, et enfin la description des cérémonies d'un mariage chinois à Makassar, par M. Marsot, tels sont les principaux et les plus amusants épisodes de l'histoire de ces quatre mois de voyage. Mais de tels récits ne peuvent pas s'analyser, et leur longueur nous empêche de les reproduire en entier. Nous n'emprunterons à ce volume qu'une seule anecdote telle que la raconte Dumont d'Urville.

Le roi de Goa, — Dumont d'Urville était allé lui rendre une visite avec M. Bousquet, le gouverneur hollandais, qui reside à Makassar (Ile Célèbes). — Le roi de Goa, dit-il, m'adressa plusieurs questions sur l'état de la France, ses lois, son gouvernement, l'étendue de son territoire, et surtout sur sa population. Il parut fort surpris quand il connut le chiffre énorme auquel s'élevait cette dernière, tellement supérieure à celle de la Hollande, qu'il s'écarta habituellement à considérer comme le plus grand empire de la terre. A ce sujet il me fit une question remarquable par sa nouveauté, et qui nous fit beaucoup rire : « Il est donc vrai, me dit-il, comme tu en es convaincu par là assure-tu qu'en France les femmes font toujours trois ou quatre enfants à la fois? En admettant cette croyance, le brave regent, tout éclairé qu'il était, avait pu se le permettre. S'adressant à M. Bousquet, qui voulait bien me servir d'interprète, lui dit : « Mais si ces milliers de Français et habitants de la France, quelle est donc la patrie des dis donc? » Un instant, M. Bousquet, surpris par cette question, ne sut que répondre; je compris bien vite que la fréquence de cette locution (dis donc?) dans notre langue, surtout chez nos maudits journalistes, s'imperceptiblement entre eux, nous avait gratifiés de ce sobriquet parmi les habitants de Célèbes. Nous rîmes encore de bon cœur à cette demande du regent, et nous eûmes la satisfaction d'apprendre de lui que, si avant notre passage il n'avait jamais entendu parler des Français, il connaissait de longue date les orangs des donc (les hommes des donc) »

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 50 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

50 centimes la livraison.

EUGÈNE SUE

Publié en 80 livraisons.

LE JUIF ERRANT ILLUSTRÉ PAR GAVARNI

Chaque livraison de 16 pages grand in-8° sera accompagnée, outre un grand nombre de Dessins dans le texte, d'une grande Gravure imprimée sur feuillet séparé.

L'intérieur de la Couverture des livraisons contiendra, sous le titre de TABLETTES DU JUIF ERRANT :

- 1° Des recherches sur la tradition du Juif errant, avec les anciennes légendes; — 2° la bibliographie des ouvrages dont le Juif errant a formé le sujet; — 3° le recueil des faits contemporains qui offrent de l'analogie avec les récits et les peintures de M. Eugène Sue; — 4° Les attaques contre son livre avec les réponses; — 5° Les apologues; — 6° La correspondance; — 7° des Anecdotes; — 8° de curieux errata des contrefaçons belges, etc.

En Vente : — la première livraison, chez PAULIN, éditeur, rue Richelieu, 60.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ÉGLISE DE SAINT-VINCENT-DE-PAULE

Accompagnée de Gravures tirées du journal L'Illustration.

In-4° de 24 pages avec 8 magnifiques gravures sur bois représentant : 1° une vue extérieure de l'église; — 2° la vue intérieure; — 3° les détails les plus intéressants et les plus curieux de ce monument.

Au Bureau de L'Illustration. — Prix, 50 centimes. — Grand papier, 1 franc.

ALMANACH DE L'ILLUSTRATION POUR 1845

2° ANNÉE.

52 pages d'impression illustrées de belles et grandes gravures sur bois.

60 centimes.

Frontispice. — Dessins allégoriques des douze mois de l'année; 12 belles gravures. — Les signes du zodiaque travestis; 12 petites gravures comiques. — Marche de conscrits. — Avec-cous ou la lune? — Un beau tambour-major. — Hannequin, coq, rôt, etc. — Un danseur très-fort. — Une dame bien portante. — Une

sentinelle perdue. — Les canotiers de la Seine. — Une moissonneuse. — Deux vers des Muses. — Un chasseur content. — Meurtre et l'écléologie. — Passer sur un puits sans payer. — Les adieux sont des hommes. — Des palpitants en chambre. Cinq grandes gravures représentant les faits principaux de l'année historique.

— Quinze grandes gravures illustrant une nouvelle intitulée Le 18 novembre. — Exposition de 1844, avec gravures. — Rebus, etc. — Calendrier. — Éphémérides. — Prédictions certaines pour tous les mois. — Histoire de 1844. — Roman illustré, etc. — Au bureau de L'Illustration, et chez Fagnière, rue de Seine, 14.

LIBRAIRIE DUBOCHET ET C^s, RUE RICHELIEU, 60.

A LA LIBRAIRIE DUBOCHET, RUE RICHELIEU, 60.

BIOGRAPHIE PORTATIVE UNIVERSELLE, qui contient 6,000 noms et plus que les biographies les plus considérables, suivie d'une Table chronologique et alphabétique ou se trouvent répartis, en 54 classes, les noms mentionnés dans l'ouvrage; par MM. L. LALANNE, L. RENIER, TH. BERNARD, C. LAUMIER, S. GODELLER, J. MENDEL, E. JANIN, A. DELIGET, C. FRIESS. Cartonné de 1,400 pages. Prix, 12 fr., broché. — 1 vol. à l'anglaise, 15 fr. 50.

RUE TARANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MELISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, seul successeur des ci-devant Carmes de chausses de la rue de Valenciennes, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1780.

Divers jugements et arrêts (émanés) contre des contrefacteurs consacrant à M. BOYER la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'opoplexie, les palpitations, les maux d'estomac

et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements, et arrêts, et la Faculté de Médecine, ont reconnu la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'à n. 14, répété 14 fois sur la devanture. M. Boyer étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.



BLANCHE, parfumeur, passage Choiseul, 48. — Ce savon blanchit la peau, l'adoucit d'une manière remarquable, et en fait disparaître les décolorations. Chaque pain sortant de chez Blanche porte son nom en gros caractères sur l'étiquette afin d'éviter la contrefaçon. — 2 fr. le pain; 5 fr. les 5.

CRÈME D'HÉRÉ pour prévenir et effacer les rides. — 5 fr. le pot.

AVIS A MM. LES VOYAGEURS.

HOTEL ANDERSON, 164, Fleet-Street, à Londres, établi depuis cent ans. Francis Glenow, successeur de Harding, s'empresse d'informer MM. les voyageurs qu'il vient de peindre au susdit hôtel plusieurs chambres particulières. Le service des diners, qui dure depuis midi jusqu'à sept heures, comprend tous les mets de la saison. Vins de première qualité. Prix du dîner, 1 shilling et au-dessus. Déjeuners à la fourchette, 1 shilling 5 den. Logement, 10 shillings 6 den. par semaine. On y est admis à toute heure de la nuit.

PRIX FIXE.

MARJO, TAILLEUR, RUE VIVIENNE, 19.

FRANKLIN. — Grâce à son atelier à l'anglaise, la maison Franklin peut, au besoin, livrer en vingt-quatre heures un habillement complet, dont le modeste prix (140 fr. comptant au lieu de 180) n'exclut en rien la perfection.

LIBRAIRIE PAULIN, RUE RICHELIEU, 60.

PUFFON. — HISTOIRE DE SES TRAVAUX D'ET DE SES IDÉES, par M. FLOURENS, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie française, professeur de physiologie comparée au musée d'histoire naturelle, etc. 1 vol. in-18. 5 fr. 50



(Allégorie du mois de novembre. — Le Saggiataire.)



Aujourd'hui qu'on annonce une nouvelle édition du *Juif errant* illustré par M. Gavarni, les lecteurs de *L'Illustration* aimeront à trouver ici un objet de comparaison dans la figure de ce

grand voyageur, telle qu'elle apparut en 1774 à un bourgeois de Bruxelles, et telle qu'elle nous a été conservée en tête de la fameuse complainte qui se chante encore dans quelques cabarets.

Correspondance.

Nous sommes depuis quelques jours inondés de *présiés*. C'est un phénomène qui signale l'automne de 1814, et dont les médecins physiologistes sont priés de donner l'explication. Ordinairement les vers de quatorze pieds ne poussent qu'au printemps.

A M. B. de Q. — Nous ne pouvons faire usage de votre dessin; non que nous n'en approuvions de grand cœur l'intention, et que l'exécution n'en soit excellente; mais parce que l'idée est renouvelée d'une facétie de Cicéron, devenue detestable à force d'avoir été traduite en cinquime. — *Cum Lentulum generum suum, exigue stature hominem, longo gladio occinctum vidisset, « Quid, inquit, generum meum ad gladium alligavit? »*

Votre dernier envoi est à la gravure.

A M. F. C., à Merveux. — Notre dernier numéro a répondu. Nous continuerons; nous sommes charmés que vous ayez remarqué ces délicieux tableaux dont l'auteur, encore presque inconnu comme écrivain, veut bien nous promettre pour l'avenir une collaboration plus active.

Échecs.

Un de nos abonnés nous adresse la solution en vers de notre dernier problème d'échecs. Nous avons déjà donné cette solution dans le précédent numéro, ce qui ne nous empêche pas de publier celle-ci.

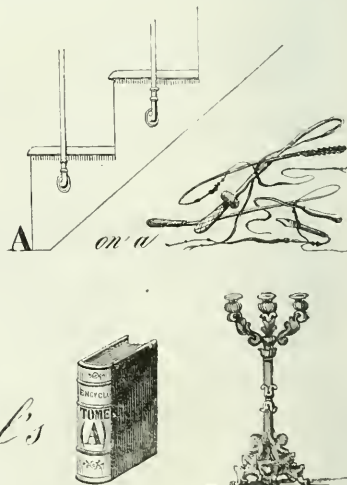
A droite un écuyer fait échec au roi noir; =
 Le roi dit à son fou, sans plus s'en ennuoyer; =
 « A ce chef insolent fais mourir la poussière. » =
 La tour proclame échec, au bout de la carrière; =
 Ce qui force le prince à s'avancer d'un pas; =
 La dame d'Avenel donne au fou le trépas; =
 Et se livre sans peur, alors, à la vengeance
 Du roi noir, qui déjà la frappe de sa lance; =
 Mais voyez qu'un fou blanc le menace à son tour; =
 Afin de l'éviter, le roi fait un delour. =
 Un cavalier masqué renouvelle l'attaque, =
 Et tombe sous les coups d'un cavalier casaque. =
 La tour redonne échec; = le chef recule; = Hélas!
 Cette tour le remet dans le même embarras
 En prenant l'écuyer; = il revient à sa place. =
 Un simple pion blanc le harcèle et le tasse, =
 Pourtant il fait encore un grand pas en avant
 Et songe à s'abriter sous un pavillon blanc;
 C'est son dernier refuge; un fou qui l'amisime,
 Faisant traite sur lui, consume sa ruine. =

D***

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

L'amour-propre déshuit beaucoup d'amis dans le monde.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; GOSTINOL-DVOR, 22. — F. BELLIZARD et C^e, éditeurs de la *Revue étrangère*, au pont de Police, maison de l'Église hollandaise.

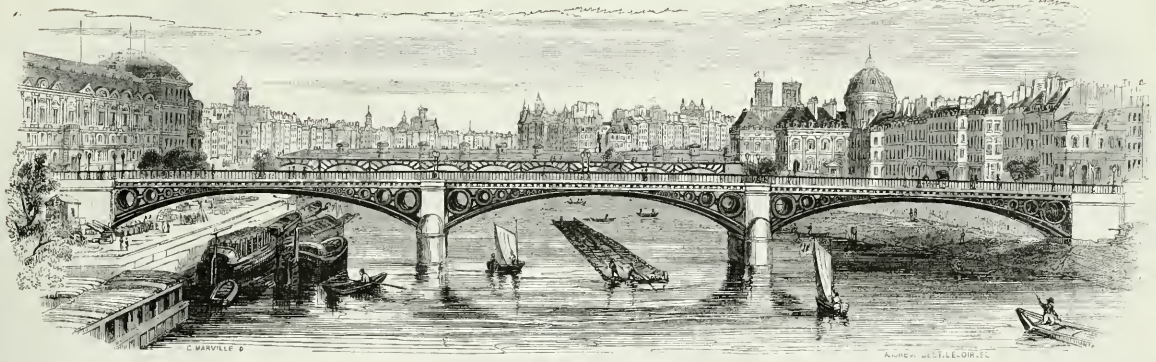
A ALGER, chez BASTIEN et chez DUBOS, libraires.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE ET C^e, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 50 f.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N^o 89. VOL. IV. — SAMEDI 9 NOVEMBRE 1844.
 BUREAUX, rue Elcheilen, 80.

Ab. pour les Dep. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 52 f.
 — l'Etranger. — 10 f. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. — *Façade de la nouvelle Bourse de Londres.* — *Chronique Musicale.* — *Grand Festival.* — *La Création du Monde.* — *Haydn.* — *Portrait de Haydn.* — *Trombe et Ras de marée à Cette.* — *Une Gravure par Morel-Fatio.* — *Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre.* — *Roman.* — *par M. Albert Aubert.* — Chap. XVI et XVII. *Six Gravures par Bertall.* — *Académie des Sciences.* — *Sciences médicales.* — *Courrier de Paris.* — *La Renée.* — *par Grandville.* — *Goliath, Morik, Rose et Blanche.* — *Dagobert.* — *Types du Juif errant.* — *par Gavarni.* — *Théâtres.* — *Les Noces.* — *Emma.* — *les Orphelins d'Avvers.* — *Des Aïeulés dans nos Hôpitaux.* — *(2^e article.)* — *Six Gravures.* — *Bulletin bibliographique.* — *Annonces.* — *Météorologie.* — *Mois d'Octobre.* — *Modes.* — *Une Gravure.* — *Economie Animale.* — *Caricature par Cham.* — *Rebus.*

Histoire de la Semaine.

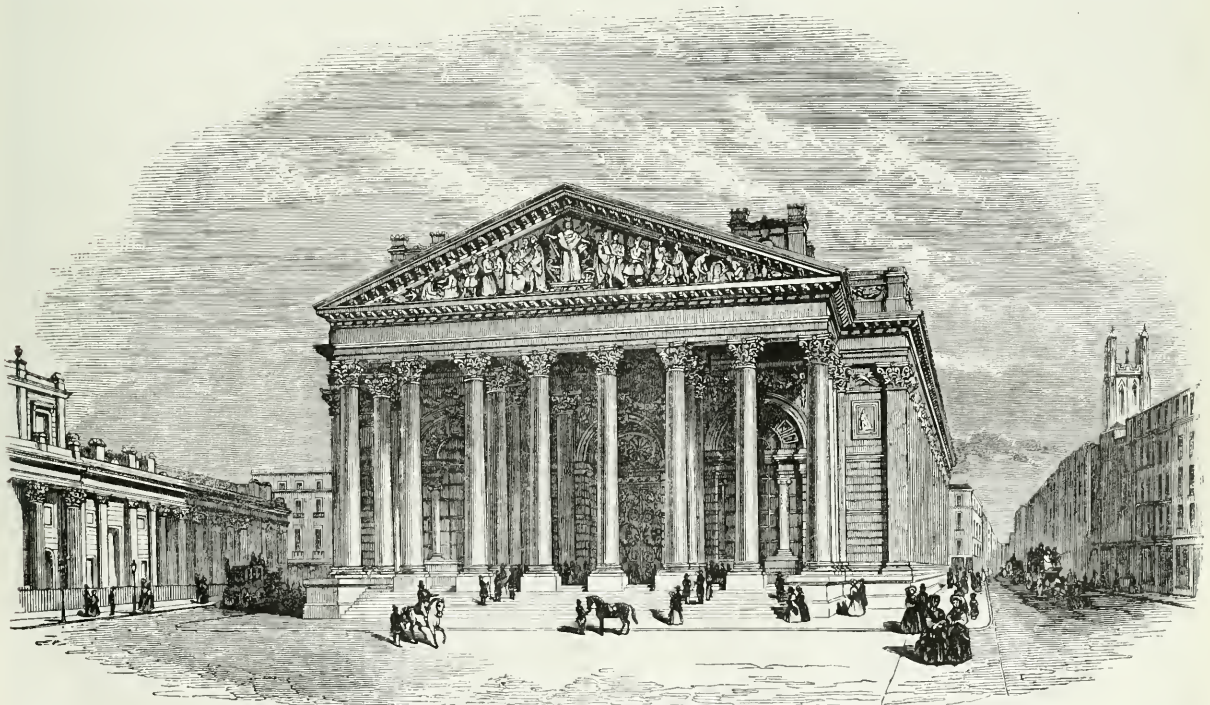
Grandville vous montre plus loin la rentrée sous plusieurs de ses faces. Mais nous ne pourrions bien évidemment vous faire assister à celle du parlement que dans la dernière quin-

zaine de décembre. Si la charte ne permet pas que ce terme soit dépassé, la santé de M. Guizot ne permettrait guère qu'on le devançât. Ses amis, ses collègues, espèrent que d'ici là l'affection du larinx dont il souffre depuis deux mois aura tout à fait cédé, et que le cabinet n'aura plus à craindre de se voir privé du seul jouteur de tribune qu'il ait à opposer aux athlètes de la droite, du centre gauche et de la gauche. Ceux-ci sont presque tous revenus de leurs courses électorales et de leurs pérégrinations, et déjà nos exécutants politiques se donnent le la avant le signal de l'ouverture.

Il est peu probable que les choses se passent au Palais-Bourbon comme elles viennent de se passer au Palais-de-Justice. Ici, on s'est embrassé, et tout a été fini. M. Hébert a été pathétique; M. Ségurier s'est montré sensible; messieurs du barreau ont été émus, et l'on a échangé le baiser de Lamourette. A la Chambre, les colères tonnantes font moins facilement place aux rancunes patelines; ce n'est qu'entre gens du même parti qu'on s'embrasse en se détestant; mais d'un bord à l'autre on se déteste toujours et on se le dit bien haut. Tout annonce qu'on se le dira plus haut que jamais.

La fourmée de pairs qu'on rendue nécessaire les vides faits par la mort dans les rangs de la chambre du Luxembourg, a

causé au ministère bien des tiraillements et des soucis. Elle devait d'abord être de trente à quarante noms, et si l'armée, l'Institut, la magistrature, devaient être appelés à fournir leur contingent, la plus grande part des nouveaux pairs devait être prise sur les bancs de la chambre des députés. Mais on a vu un danger, et on a trouvé de graves difficultés à adopter ce dernier parti. On a craint que les députés ministériels dont le mandat deviendrait ainsi disponible ne fussent remplacés par de nouveaux élus opposants, et l'effet moral en eût été fâcheux pour le ministère sur les députés flottants ou indépendants, comme ils s'appellent, en même temps qu'un déplacement de quelques voix pouvait avoir les conséquences les plus graves dans une assemblée où les boules noires ont plus d'une fois balancé à peu près les boules blanches; voilà le danger. Les difficultés sont venues, comme elles viendront toujours, de la prétention qu'ont une foule de députés muets à faire d'excellents pairs de France. Depuis que, sur le refus de certains aimés, comme MM. Dupin et Sébastiani, on a été obligé de prendre des cadets de talent et de famille, la paire a paru abordable à chacun, et quoique on a passé inaperçu au Palais-Bourbon ses trois législatures, met le marché à la main au ministère pour être appelé à cette autre



(Façade de la nouvelle Bourse de Londres, inaugurée le 28 octobre 1844.)

chambre ou l'on n'a à redouter, pour son existence parlementaire, ni orages, ni revirements électoraux. Le cabinet en a pris son parti : nul député ne sera appelé à la chambre haute. Sans doute, on causera quelques mécontentements, mais, tout bien calculé, on s'épargnera beaucoup d'ennuis. La liste, fort réduite, ne tardera pas, dit-on, à paraître.

Après les impatiences de l'ambition restaient à satisfaire celles de la spéculation. L'emprunt est, dit-on, enfin décidé. On demandait tout ce qui est autorisé à demander, 500 millions, et ce serait au 5 pour cent qu'on émettrait. On ne parle plus de faire appel aux petits capitalistes et d'ouvrir une souscription. Nous le regrettons pour les intérêts du trésor.

L'ordonnance de reorganisation de l'école polytechnique a été publiée. Elle ne lève pas tous les doutes, ne dissipe pas toutes les inquiétudes, car aucun de ses articles, et nul passage du rapport annexé qui l'accompagne, ne font pressentir s'il n'y aura pas d'exclusion parmi les élèves licenciés. Tout ce qu'on sait, à ce sujet, c'est que dans la commission chargée de préparer le travail de cette organisation nouvelle, un membre, parlant de la position des élèves, conseillait d'en expulser un certain nombre, et de consulter, avant de statuer sur le sort de chacun, les rapports de la police. M. Thénard répondit à cette proposition : « Nous ne sommes pas commissaires de police ; nous sommes commissaires du gouvernement. » Ce sentiment prévalut. M. le maréchal Soult ne se montra pas, espérons-le, pour ce côté de la question, moins bien inspiré que M. Thénard. Mais malheureusement il a cédé sur un autre point à l'influence de ses bureaux, et leur a sacrifié l'Académie des sciences. Elle n'a point été, elle, amnistiée ; elle est formellement déchu du droit qu'elle avait toujours exercé jusqu'ici, concurremment avec le conseil de perfectionnement, de présenter des candidats destinés à remplir des fonctions dans l'enseignement de l'école. Le rapport cherche à expliquer tout bien que mal cette mesure ; mais, se flattant peu d'arriver à la faire d'une façon satisfaisante, il s'abandonne au mot de dévouer qu'il retirait à l'Académie le droit de présentation, on lui enlève en réalité peu de chose. Un journal, qui du reste a fait entendre au ministère de science et honorables conseils sur la réadmission de tous les élèves licenciés, sans exception aucune, le *Journal des Débats*, a essayé de veur au secours du rapport pour la justification de la mesure qui frappe l'Académie des sciences. Celle-ci présentait un candidat, dit-il, le conseil de perfectionnement en présentait également un de son côté ; mais quand ils faisaient choix du même, le ministre n'était plus libre, car la nomination se trouvait faite. Désormais le conseil de perfectionnement présentera seul, et il présentera deux candidats. De cette façon le ministre pourra véritablement choisir. — A quoi il a été répondu que quand deux corps différents présentent un même candidat, c'est qu'il a sur tous ses concurrents une supériorité marquée, incontestable, que, par exemple, quand il s'agit de nommer un successeur à M. Rossi pour la chaire d'économie politique au Collège de France, l'Académie des sciences morales et politiques et le Collège désignent, chacun de leur côté, M. Michel Chevallier, et que personne ne songe à trouver que c'était faire au ministre une *position ridicule*, pas même, et pour cause, l'auteur de l'article en question. — L'importance, liée par quelques membres de la commission, ne sera pas néanmoins chicanée.

Il paraît que depuis la création de l'école militaire de Saint-Cyr, le concours entre les candidats n'avait jamais été aussi brillant que cette année. Sur près de 1,200 concurrents, 500 ont été déclarés admissibles par le jury, et le n° 540, par exemple, a obtenu au delà de 1,500 points, c'est-à-dire 200 points de plus que le candidat admis le dernier en 1845. Ce résultat extraordinaire a engagé MM. les examinateurs à émettre le vœu que 500 jeunes gens fussent admis cette année à l'école spéciale.

M. le duc d'Anjoue doit partir pour Naples le 10 au 11 de ce mois. Son mariage sera, suivant le vœu de ses parents, célébré le 25 novembre, jour anniversaire de leur. Le prince de Joinville accompagnera son frère ; et, pour le retour, prendra le commandement d'une escadre à vapeur, et même, dit-on, de notre escadre de Tunis, qui serait rappelée pour former un imposant cortège à la jeune princesse. Elle débarquerait en France vers le 15 décembre. — Aussitôt après, M. le prince de Joinville conduira au Brésil ou en Corse la princesse son épouse, dont la santé est altérée, et à laquelle un changement d'air a été ordonné par les médecins.

Le *Moniteur algérien*, qui, à des choses adressées à l'illustration, veut bien ajouter des conseils dont elle saura profiter, nous avertit, par un court récit des événements dont les environs de Belys ont été le théâtre. Il réunit notre perte à 26 morts et le nombre de nos blessés à 150 dont 20 seulement le seraient grièvement. Les Arabes au contraire auraient compté parmi eux 526 tués et 350 blessés. — Ben-Salem avait demandé à l'un par deux lettres, ou regardait Bel-Kassem comme déshonoré par les pertes que nous lui avions fait subir, et l'on était porté à penser que le maréchal, dans son excursion, aurait plutôt à recevoir des soumissions qu'à vaincre des résistances. Il a débotté néanmoins par un engagement assez sérieux, le 28 octobre, contre 5,000 ou 4,000 Kabyles, et a obtenu un avantage marqué. — Un bruit, vague sans doute, mais très-général, portait à penser qu'Abd-el-Kader avait quitté le Maroc et s'était porté sur la limite de l'Algérie et du désert.

Les journaux anglais continuent le même jeu et leur même ironie : ils nous peignent toujours comme d'incorrigibles conquérants. Il paraît que, d'après notre différend avec le Maroc, nous avons été accusés par l'Espagne à occuper les îles Charys, qui ne sont qu'un rocher entièrement évanouies par nos hommes. Le *Morning Herald* feint à ce sujet une très-grande colère et une mortelle inquiétude. Nous n'empruntons à son article furibond que quelques renseignements qui ne sont pas sans intérêt. « Les îles Charys, au nombre de trois, sont à environ vingt lieues de la forteresse de Melilla, qui appartient à l'Espagne, à un peu plus de trois quarts de lieue de la côte du Maroc, au nord du cap Agna, et près de

Tlemcen et d'Onchba. L'île qui se trouve à l'ouest du groupe est formée de terrains élevés ou croissent d'excellents bois de construction ; la seconde est la moins élevée, et la troisième, qui se trouve à l'est et qui est la plus allongée, est tout à fait basse. Elles sont posées en triangle et forment la plus belle rade de la Méditerranée. La distance d'Oran aux îles Charys est d'environ vingt lieues. La possession de ces îles serait de la plus grande importance pour les Français dans le cas d'une guerre contre le Maroc. Dans l'île de l'est, les différents couchés qui forment le sol sont si convenables pour construire une ville ou des fortifications que ces travaux pourraient être faits sans beaucoup de dépense. De cette position militaire, les Français pourraient commander jusque dans l'intérieur du Maroc, Melilla n'étant qu'à quarante-quatre lieues de Fez. »

Les feuilles de Londres n'en ont pas encore fini avec la fête d'inauguration de la Bourse ou plutôt du *Royal Exchange*, avec le récit des vieux usages qu'on a fait revivre en cette circonstance et des splendeurs qu'on a tout naturellement déployées l'occasion de l'ouverture de ce temple de la Richesse. Le *Standard* dit que les assises à dessert étaient en porcelaine du Japon, fabriquées exprès pour la cérémonie. Parmi les vins figurait un certain Sherry provenant d'une pièce qu'avait goûtée Ferdinand VII lors de sa visite à Xérès en 1824 ; il a été payé 650 livres st. la pièce (environ 16,000 fr.). Le menu était enchâssé sur des plaques richement émaillées bleu et or. On voyait tête la nouvelle Bourse, gravée sur acier, imprimée sur satin blanc. La carte du dîner était au centre d'une guirlande formée par le chiffre de la reine, en or et couleur. La reine a emporté ce bijou, et le prince Albert, qui en avait un tout pareil, sans le chiffre, l'a offert à M. de Sainte-Aulaire, qui l'avait fort admiré. — *L'Illustration*, elle aussi, reproduit ce monument dont le portique est grec, sans beaucoup de pureté, et dont les façades latérales semblent élevées dans les manières corinthiennes de Mansard et de Servandoni. L'aspect principal en est assez grandiose quoiqu'un peu lourd ; le monument est d'ailleurs en quelque sorte enclavé dans une place étroite qui permet à peine de juger de l'effet de l'ensemble. Quant à l'intérieur, le grand escalier seul a un caractère monumental. Mais dans les nombreuses salles, que l'on rencontre successivement, on ne trouve rien de semblable à la salle de la Bourse de Paris, ni celle de Francfort. Les décorations de l'intérieur sont d'une grande richesse.

La marine anglaise, qui a coté il y a un mois un bâtiment espagnol dans les eaux d'Algérie, vient, sous prétexte du droit de visite, de commettre les insultes les plus graves envers un bâtiment portant le pavillon américain. Il est peu probable que la plaisanterie soit aussi bien prise à Washington qu'à Madrid. — Dans le Scinde, quelques engagements ont eu lieu entre les indigènes et les troupes anglaises, qui ont en le dessus. Mais les journaux de Bombay, du 1^{er} octobre, parlent d'une défaite éprouvée par le colonel Wallace, parti pour aller soumettre les Indiens du gouvernement de Kolopour. On annonçait aussi une émeute à Surat, par suite d'une augmentation de droit sur le sel. Il a fallu le réduire pour ramener la tranquillité. — Sir H. Harcourt avait introduit quelques changements dans l'Administration supérieure, et il projetait de grandes réformes administratives et militaires ; toutefois il rencontra des dissidences qui se produisirent d'une façon fort criminelle. Une attaque avait été dirigée contre son aide de camp, mais on le regardait comme étant surtout à son adresse. A Calcutta même, M. Wedg, faisant sa promenade du soir, vit deux hommes qui le regardaient avec beaucoup d'attention ; mais n'attachant qu'une mince importance à cette rencontre, il continua sa promenade. Cependant, à son retour par la même route, il les aperçut de nouveau à la même place. Ils le regardèrent encore cette fois avec une intention marquée. Il était seul et allait passer son chemin, lorsqu'un milieu du crépuscule, un coup de feu l'éclaircit ; il eut toutefois la force de se tenir en selle, et, arrivé à l'hôtel du gouvernement, il découvrit qu'une balle lui avait traversé le chapeau et l'avait légèrement blessé à la tempe. La blessure n'est pas dangereuse. Les assassins ont été arrêtés ; ce sont des artilleurs de Dum-Dum.

Les journaux de la Chine nous apprennent que des troubles ont éclaté de nouveau à Canton. L'an dernier, les Anglais reconstruisent l'enceinte des jardins de la Compagnie, incendiée en 1842. Ils en firent l'entrée par une barrière pour leur usage particulier. C'est là qu'ils avaient coutume de se promener. Le 15 juillet, les Chinois tentèrent de s'introduire par force dans le jardin ; on s'opposa à leur projet. Aussitôt ils se mettaient à lancer des pierres et brisaient la barrière, forçant par là les Anglais à se réfugier dans un hâtelier et à se sauver au consulat. Le lendemain soir, une troupe de Chinois se rendit armée de bâtons et essaya de prendre possession de l'autre jardin. Ayant rencontré de la résistance, elle se mit à attaquer indistinctement tous les étrangers qui se trouvaient à leur portée. Plusieurs Américains s'armèrent aussitôt et classèrent les insurgés de devant les fabriques ; mais comme ceux-ci continuaient à lancer des pierres, on fit feu sur eux, et il y eut un homme de tué et un autre de blessé au bras. Ainsi se passa la soirée. Les consuls anglais et américain se sont adressés aux autorités chinoises, leur demandant une garde suffisante pour protéger les fabriques, et un message a été expédié au vaisseau de guerre américain au Bagen, pour requérir aide et protection. Les nouvelles plus récentes ajoutent que les troubles ne se sont pas renouvelés, et pourtant, soit impatience, soit mauvaise volonté, les autorités de Canton paraissent sans devoir employer des moyens bien énergiques pour apaiser la multitude.

À la suite d'un nombreux meeting tenu à traversed, une pétition au parlement a été adoptée pour demander la suppression des maisons de tolérance. — La même mesure doit recevoir son exécution à Berlin à partir du 1^{er} janvier prochain. O'Connell continue son rôle nouveau de conciliation, qui l'expose aux reproches et aux attaques d'une partie de la jeune Irlande.

Disons tout de suite que nous avons été induits en erreur, comme toutes les feuilles françaises, par une homonymie. C'est M. Denis Papineau, jusqu'à présent tout à fait étranger à la politique, qui les Anglais viennent d'appeler aux affaires, au Canada, sans doute à cause de la popularité de son nom. Le célèbre président Papineau, celui dont la tête fut, en effet, mise à prix, celui qui, pendant vingt-cinq ans, a initié au Canada pour la race française contre la race anglo-saxonne, M. Joseph Papineau, est toujours à Paris.

L'état des négociations entamées par l'Angleterre avec Mehemet-Ali donne toujours lieu à des assertions fort contradictoires. On écrit de Constantinople que le pacha s'en était référé à la Porte, il lui aurait été répondu qu'on s'en rapportait à la Prudence, et qu'on l'autorisait à s'entendre avec les agents britanniques. Selon la *Gazette de Cologne*, les consuls généraux de France et de Russie avaient protesté contre une convention exclusive. D'après la *Gazette universelle allemande*, il n'y aurait pas eu seulement une protestation partielle, des représentants de la France et de la Russie, mais il y aurait eu un concours général, à l'effet d'émettre une proposition d'un autre genre. Voici comment s'exprime une lettre d'Alexandrie du 28 septembre, insérée dans ce journal : « On assure que les diplomates étrangers, à l'exception de celui d'Angleterre, ont conseillé à Mehemet-Ali de construire un canal entre la mer Rouge et la Méditerranée. » Enfin la *Gazette d'Augsbourg* ajoute : « On nous écrit du Caire qu'il a été décidé dans un grand conseil présidé par le vice-roi, qu'à l'avenir chacun aura le droit d'acquiescer des biens fondés en payant une redevance au gouvernement et qu'il sera fait remise aux villages des dettes dont ils sont grevés. Le pacha n'a pas voulu agréer les propositions que les Anglais lui ont faites, de leur accorder un passage par l'Isthme de Suez pour la mer de l'Inde. Il a déclaré qu'il ferait un tarif, et que les Anglais pourraient faire accompagner leurs navires par leurs employés, conducteurs et postillons, mais qu'il ne leur accorderait aucun avantage sur les autres nations. »

Si l'on en croit les journaux ministériels espagnols, les conspirations des adversaires des modérés et leurs complots contre la vie de Narvaiz et de ses autres chefs n'auraient pas tardé à succéder aux complots et aux conspirations de ceux-ci contre la constitution. Narvaiz n'aurait échappé à Madrid que par miracle à un guet-apens ; le baron de Meer aurait à Barcelone couru les mêmes dangers et en le même bonheur. Ce qu'il y a de certain, c'est que de nombreuses arrestations ont eu lieu, et que le général Prim auquel les modérés doivent tant, a été, en compagnie de beaucoup d'autres officiers et personnages plus ou moins connus, arrêté et mis au secret, et qu'il y a passé devant un conseil de guerre. Tout annonce donc que les fusillades par derrière vont recommencer de nouveau dans ce malheureux pays.

Le ministère Coletti a fort à faire pour résister à Athènes aux intrigues anglaises. Il vient de faire paraître un *Moniteur grec*, qui se publie, comme le *Moniteur ottoman*, en langue française. Le second numéro de cette feuille nous apprend qu'une convention postale vient d'être signée par les gouvernements de France et de Grèce. Les ratifications sont arrivées à Athènes.

Les journaux de Hambourg, Lübeck et Brême se plaignent de ce que l'anniversaire de la bataille de Leipsick n'a été cette année dignement célébré par dans ces trois peuples républicains municipaux. En effet, à l'exception de Vienne et du Iluxrore, le dernier anniversaire du 18 octobre a passé presque inaperçu dans les Etats germaniques. Nous en écrit de Hambourg, que nous citons tout à l'heure : « Il vient de se passer un événement inexplicable, même aux yeux de nos ultra-Germains. Pendant l'ambassade de M. de Varennes, il s'absentait lors de l'anniversaire de la bataille de Leipsick. Bien loin de là, M. le marquis de Tallenay vient de donner précisément ce jour-là un dîner à tout le corps diplomatique, et pour couronner l'œuvre, c'est encore pour la première fois qu'il recevait l'ambassade hanovrienne, installée depuis peu. Ce fait inattendu met les Français résidant ici dans une fausse position et froisse cruellement leur susceptibilité nationale. L'hôtel de M. l'ambassadeur est situé près du sillon joné par les débris de la légion alsacienne, et pour comble d'inconvenance, de chez M. l'ambassadeur, les convives entendaient ronfler la musique des Kampfgenossen. Les ambassadeurs de Saxe et de Danemark se sont excusés et n'ont pas paru au dîner. »

L'importance des travaux de la diète hanovrienne est telle qu'il fallu prolonger la session actuelle pour un temps indéfini. L'empereur Ferdinand, roi de Hongrie, n'a pas cru pouvoir se refuser à ce vœu unanime de la population. En Suisse, on ne se contente pas de contrôler nos éditions ; voilà, ce qui est plus grave, qu'on y contrefait nos pièces de cinq francs. Notre ambassadeur a adressé à ce sujet au directeur une lettre où nous trouvons ce passage : « Les pièces dont il s'agit ayant été examinées par les hommes de l'art, il a été reconnu que c'est en conservant leur extérieur, en les creusant et en remplaçant dans leur intérieur, par du cuivre, l'argent qui en a été soustrait, qu'on leur a conservé leur apparence primitive. Il est à remarquer, d'ailleurs, que ce procédé peut être facilement pratiqué au moyen des instruments employés à la fabrication des boîtes de montres. »

Les restes mortels de l'illustre Charles-Marie de Weber viennent d'être rapatriés de Londres, où le célèbre compositeur était mort, à Dresde, où il était né. Ils avaient été accompagnés par son fils, M. Maximilien de Weber, jeune peintre distingué. Les ouvrages du grand artiste ont été célébrés en présence de l'empereur, qui a dressé nombreux de personnes vobres aux sciences, aux lettres et aux arts. Le *Requiem* qui a été exécuté à cette occasion avait été désigné par un tirage au sort, pour lequel on avait mis dans une urne les noms de Jomelli, de Mozart et de Cherubini. C'est ce dernier nom qui est sorti de l'urne, et en conséquence c'est son *Requiem* qui a été exécuté. Après le service funèbre le cercueil a été porté au cimetière catholique de Dresde, où il a été inhumé. Le convoi, qui défilait au milieu de la

fonle, se composait de plus de huit cents personnes.

En même temps qu'en France on s'occupe pour élever une statue à Traitément, nous apprenons qu'on vient de célébrer à Munich le trois-centième anniversaire de l'introduction de la pomme de terre en Europe, par Francis Drake.

Voici comment on explique l'invasion de Péra que nous avons mentionnée et reproduit dans notre dernier numéro : il y avait autrefois un cimetière turc à l'endroit où s'élevaient les maisons que le dernier incendie a détruites. On prétend qu'un saint turc y est enseveli. Les Turcs avaient voulu fort cher ce terrain aux chrétiens. Depuis longtemps la vue des maisons élégantes construites sur cet emplacement avait excité le fanatisme de la population musulmane. Tout récemment, en faisant une fouille, on découvrit une pierre tumulaire longue; aussitôt des femmes de la populace s'attroupèrent et lancèrent des pierres contre les fenêtres des maisons qui proféraient des menaces et des insultes; elles se seraient réalisées, comme on le voit. La première maison incendiée avait été bâtie sur un terrain où s'élevait autrefois une mosquée.

La statue en bronze de Desaix, exécutée par M. Nanteuil, de l'Institut, est arrivée à Clermont-Ferrand, patrie du général, pour être inaugurée sur une des places de cette ville.

Le 51 octobre, une terrible catastrophe est venue effrayer la ville d'Oldham. Une partie d'une toiture considérable de coton s'est écroulée, enterrant sous ses ruines tout ce qu'elle contenait d'ouvriers. La catastrophe est arrivée à trois heures et demie de l'après-midi; cinq heures après on avait retiré douze ou quinze cadavres; on croyait qu'il y avait trente ou quarante personnes ensevelies sous les débris.

Le baron de Scheele, ministre principal de Hanovre, vient de mourir. Il y avait été représenté le plus obtus des idées absolues. — Madame Cabanis, veuve du savant, du philosophe qui a illustré ce nom, sœur du maréchal Grouchy, et belle-sœur de Condorcet, a terminé, à soixante-seize ans, une carrière remplie par la pratique des vertus les plus aimables et les plus élevées.

Chronique musicale.

GRAND FESTIVAL DONNÉ PAR L'ASSOCIATION DES ARTISTES MUSIENS. — LA CRÉATION DU MONDE. — HAYDN.

Grand festival! et pourquoi festival? Que signifie en français cet étrange mot! rien du tout, puisqu'il n'est pas français. Et en anglais que veut-il dire? *fête, jour de fête*. Messieurs de l'association des artistes musiciens nous ont donné un grand jour de fête. J'aimerais autant qu'ils nous eussent donné tout bonnement un grand concert.

Après tout, les mots ne font rien à l'affaire. Concert ou festival, la soirée du 1^{er} novembre a été superbe. Toute cette vaste salle de l'Académie royale de musique avait été louée plusieurs jours à l'avance, et l'on y était vaînement cherché une place vide. L'assemblée était aussi brillante que bombrière. De riches toilettes, de charmants visages atraient de tons cotés les regards, et l'œil béotien ne savait où se fixer. La scène avait changé d'aspect, comme de destination. Une clôture en planches enveloppait le fond et les deux faces latérales. Là s'élevait, sur des gradins, l'immense orchestre, composé de deux cent cinquante instrumentistes. Arbustes arrangés deux cent cinquante choristes, et au centre, sur l'avant-scène, les chanteurs qui s'étaient chargés des rôles. On y a vu figurer tour à tour madame Dorris, madame Danowatz, mademoiselle Dobré, M. M. Dupuz, Roger, Barrothel, Hermann Léon et Lexasser. Debout au milieu de son harmonieuse armée, M. Habeneck en commandait les évolutions et en surveillait de l'œil et de l'oreille tous les mouvements.

C'est dans cet imposant appareil que la *Création* vient d'être exécutée pour la première fois depuis le 5 nivose an 1^{er} (21 décembre 1800), ainsi que nous l'avons déjà dit. La *Création* est un des grands ouvrages qui honorent le plus l'art musical. C'est l'œuvre la plus importante qu'il produise Haydn. Il y consacra deux années, lui qui d'ordinaire écrivait si vite, et, quand ses amis lui reprochaient cette lenteur inaccoutumée, il répondait sans s'émouvoir : *J'y mets beaucoup de temps parce que je veux qu'elle dure beaucoup*. C'est en 1798 qu'il l'écrivit. Il avait alors soixante-six ans et n'avait encore rien perdu ni de son énergie, ni de sa grâce, ni de sa merveilleuse fécondité.

Avant que nous nous occupions de l'œuvre, peut-être ne nous saurait-on pas mauvais gré de raconter en peu de mots les principaux événements de la vie de l'auteur. Joseph Haydn naquit le 51 mars 1752, dans un village autrichien appelé Rohrau. Il était l'aîné de vingt enfants. Sa mère avait été cuisinière chez le comte de Harrach, seigneur du village; mais son père en était un des personnages les plus notables, et y cumulait plusieurs emplois importants. Il était à la fois clerc, juge, sacristain et organiste. De plus, il jouait de la harpe et avait une belle voix de ténor. Il est probable néanmoins que ces divers talents n'étaient pas très-développés, et résultaient moins d'une instruction réelle que de ce goût naturel pour la musique, qui est général en Allemagne, même dans les classes les plus pauvres, car Mathias Haydn ne se trouva pas suffisant pour enseigner à son fils les premiers éléments de l'art. Cet honneur était réservé à un parent de l'organiste-charron, lequel était maître d'école à Hainburg, et s'appelait Frank; et voici comment l'enseignement arrangea la chose.

Les dimanches et les jours de fête, Mathias Haydn et sa femme, se trouvant de loisir, se livraient au passe-temps favori des ouvriers et des paysans autrichiens : ils faisaient de la musique. L'une chantait, l'autre accompagnait avec la

harpe. Quand le futur auteur de la *Création* eut cinq ans, il voulut jouer son rôle dans ces concerts; et à cet effet il se fabriqua lui-même un instrument. Cet instrument n'était rien de plus qu'un morceau de bois qu'il avait ramassé dans l'atelier de son père. Il le tenait de la main gauche comme un violon et le frappait de la main droite avec une baguette qui figurait un archet. Un jour le cousin Frank fut témoin de cet exercice. Il était bon musicien. Surpris de l'exactitude, de la précision avec laquelle le petit bonhomme marquait la mesure et le rythme, il offrit à ses parents de se charger de son éducation, proposition qui fut acceptée sur-le-champ avec reconnaissance.

Haydn passa trois années consécutives auprès de cet instituteur. Il apprît de lui la lecture, l'écriture, un peu de latin, le solfège, les principes du chant, du violon, du clavecin et autres instruments. Bien peu de pédagogues sans doute auraient le courage d'imposer un pareil programme sans doute ardu et fastidieux à un enfant de cet âge. Ce devait être un terrible professeur que ce cousin Frank! Haydn, qui en parlait souvent dans sa vieillesse, disait qu'il en avait reçu plus de faloche que de bons morceaux, *più scappellotti che bocconi*, comme l'a écrit Carpani.

Il était à cette école depuis trois ans, et il en avait huit quand Reuter, artiste habile et maître de chapelle à la cathédrale de Vienne, qui faisait tous les ans une tournée pour recueillir le chœur de son église, vint à Hainburg. Frank lui présenta son petit cousin comme un élève dont on pouvait tout espérer. Reuter le mit sur-le-champ à l'épreuve, et l'enfant déchiffra devant lui un morceau à première vue. Reuter le prit immédiatement avec lui, et l'emmena à Vienne.

Il fut enfant de chœur pendant près de huit années. Dès l'âge de treize ans, il commença à éprouver le besoin d'écrire. Il lit une messe, et la montra à son maître. Reuter se moqua de lui, comme de raison. Il était tout simple qu'Haydn ne sût pas ce qu'il n'avait jamais appris; mais pourquoi Reuter ne lui enseignait-il pas ce qu'il désirait tant savoir? Reuter, sans doute, était comme tant d'autres; il aimait mieux avoir autour de lui des exécutants que des rivaux.

Haydn s'obstina. Mais, pauvre comme il était, à qui demander des leçons d'harmonie et de contrepoint? Ne pouvant payer un maître, il prit le parti de s'en passer, et d'être lui-même son professeur. Une légèreté comme qu'il obtint de son père le mit à même de se procurer les ouvrages théoriques de Fux et de Mattheson. Il lut, il réfléchit, il observa... C'est une chose fort digne de remarque, assurément, que celui de tous les compositeurs, peut-être, qui ait fait les plus heureux emplois des procédés du contrepoint scolastique, n'ait apparteni à aucune école, et n'ait dû son éducation qu'à lui-même.

À seize ans, Haydn perdit enfin sa belle voix d'enfant de chœur, et il lui fallut sortir de la maîtrise; et si les circonstances que rapportent les historiens sont exactes, la brutalité avec laquelle il fut renvoyé fut peu de honneur au vieux Reuter. Cet homme, sans doute, avait apprécié son élève, et avait pour lui les sentiments que le génie inspire presque toujours à la médiocrité. Chassé à sept heures du soir, au mois de novembre, sans argent et presque nu, Haydn passa la nuit dans la rue, et fut heureux, le lendemain, de trouver un asile chez un pauvre porteur, nommé Keller, *grand admirateur de sa belle voix*. Le zèle passionné du peuple allemand pour la musique se manifeste à chaque page dans l'histoire des musiciens allemands. L'artisan dilettante offrit à l'homme de génie persécuté par la fortune, tout ce dont il pouvait disposer : une place à sa table et un coin dans son grenier. C'était le nécessaire, et ce fut bien tôt beaucoup plus que Keller et que Haydn n'avaient pu le prévoir.

Metastase demeurait précisément dans cette maison où Keller avait sa boutique. Metastase avait chez lui une nièce qui lui faisait élever avec son, et qui aimait la musique. Mademoiselle Martinez entendit Haydn et voulut l'avoir pour maître. Ainsi introduit chez le *poète de la cour*, Haydn fut présenté par lui à l'ambassadeur de Venise. Là, il rencontra le vieux Porpora, dont il réussit à gagner la confiance, et dont les savantes conversations complétèrent son instruction musicale.

Un protecteur en amène un autre. Bientôt Haydn fut connu de plusieurs personnages influents qui prirent intérêt à lui. Il avait déjà commencé à écrire, et ses compositions avaient du succès. Un jour il imagina de faire une sérénade pour trois instruments, et de l'allier exécuter sous les fenêtres de Cortz, dit *Bernadone*, acteur célèbre, et, de plus, directeur d'un théâtre. Cortz aimait la musique et s'y connaissait, chose rare chez un directeur. Celle qui entend lui paraît originale; il descend dans la rue, et demande qu'il fait cela?

« C'est moi, dit Haydn.

— Tu? à ton âge?

— Il faut bien commencer par quelque chose.

— Voilà qui est étonnant! Monte.»

Haydn le suit, et Cortz lui donne un livret d'opéra.

Les Haydn sont rares, sans doute; mais on avouera que les Cortz ne sont pas communs.

Cortz ne se borna pas à donner un livret à Haydn; il fit exécuter sa partition, et même il la lui paya! Elle eut du succès, dit-on. Cependant le théâtre n'était pas la véritable vocation d'Haydn. C'est dans la musique instrumentale que devait se développer son génie.

Il y avait à cette époque de grands seigneurs qui aimaient la musique, et qui avaient un orchestre à leurs gages. Cet orchestre faisait partie de leur maison, et ils payaient un maître de chapelle pour le diriger. Ils se donnaient chaque jour à eux-mêmes, et donnaient de temps en temps à leurs amis le plaisir d'entendre un quatuor ou une symphonie, comme M. de Sotenville donne à Citardet le plaisir de courir un lièvre. C'est sans doute à cet usage qu'il faut attribuer la perfection merveilleuse à laquelle est arrivée en Allemagne la musique instrumentale. Il n'y a plus guère aujourd'hui que

les princes souverains qui se haussent à un si noble labeur. Haydn, à vingt-sept ans, entra, en qualité de second maître de chapelle, au service du comte de Motzin, et lit pour lui sa première symphonie. L'année suivante, il entra chez le prince Esterhazy, et voici de quelle manière.

Le prince avait pour chef d'orchestre un musicien de mérite, appelé Friedberg, lequel connaissait Haydn, l'aimait, et avait une profonde admiration pour son génie. Il lui persuada d'écrire une symphonie, et la fit exécuter devant Son Altesse. « Au milieu du premier *allegro*, dit Carpani, le prince interrompit les exécutants, et demanda qui avait fait ce bel ouvrage.

« Voici l'auteur, répondit Friedberg, et il fit avancer Haydn, qui se cachait tout tremblant dans un coin de la salle.

« Comment, dit le prince, c'est ce moricaud? (Et l'histoire que je traduis ajoute, entre deux parenthèses, qu'Haydn n'était pas de la couleur des lys.) Eh bien! moricaud, tu es désormais à mon service. Comment l'appelles tu?

— Joseph Haydn.

« Va donc, et prends immédiatement le costume de maître de chapelle. Que je ne te vois plus dans l'équipage où tu vois! Tu es trop petit. Tu es une triste mine. Il te faut un habit neuf, une perruque bien bouclée, un rabat et des talons rouges; et même je veux qu'ils soient très-hauts, afin que la taille réponde à ton savoir. Va, l'on te donnera tout ce qui te sera nécessaire.

« Tel était, en effet, ajoute Carpani, le costume officiel des maîtres de chapelle à cette époque, où la musique était considérée comme une science, et non comme un métier. Haydn baisa la main du prince et se retira, regrettant un peu, à part lui, l'élégante parure de sa jeunesse, ses beaux cheveux, auxquels il tenait beaucoup. Il fut obligé, dès le lendemain, de se présenter devant Son Altesse, si empêché de l'accoutrement qu'on lui avait imposé, si emprunté, si gauche, qu'on ne pouvait le regarder sans rire.»

« Si un grand seigneur, observe M. Fétis, s'avisait de parler ainsi, de nos jours, à un artiste distingué, celui-ci leverait la tête, et tournerait les talons. » — Je le crois bien. Il n'y a plus, chez nous du moins, de grands seigneurs. Mais si l'on veut bien relire quelques épitres dédicatoires de Corneille, et même quelques lettres de Voltaire au maréchal de Richelieu, les façons du prince Esterhazy ne paraîtront plus, à beaucoup près, si étranges.

Haydn resta plus de trente ans au service de ce prince et de son successeur. Il n'y manquait de rien, mais il était très-peu payé. En 1790, malgré une stricte économie, il n'avait encore que cinq mille francs devant lui. Mais les quatuors et les symphonies qu'il avait écrits pour l'orchestre du prince, gravés et publiés à Vienne, s'étaient répandus rapidement dans toute l'Europe, et lui avaient fait une immense réputation, dont il ne se doutait pas. Toujours avec le prince, soit dans son château d'Esterhazy, soit dans la petite ville d'Eisenstadt, chef-lieu de ses vastes domaines, quelquefois, mais très-rarement, dans son palais de Vienne, l'existence du maître de chapelle s'élevait doucement, calme, régulière, uniforme. Chaque jour il se levait à six heures, et après une toilette minutieuse (il avait à cet égard la même manie que Buffon), il se mettait à l'ouvrage, et composait jusqu'à midi. Cinq heures de travail par jour; jamais plus, mais jamais moins. Or, ces cinq heures employées aussi régulièrement ont fait, au bout de trente années, cinquante-quatre mille sept cent cinquante heures de travail. C'est bien quelque chose, et l'on ne s'en doute pas, après ce calcul, de l'immense quantité de ses productions.

En 1784, Haydn commença enfin à jouir de sa renommée, et à tirer de son travail ce tribut légitime auquel un noble esprit a le droit de prétendre, selon Boileau. Les artistes qui dirigeaient à Paris les concerts de la loge Olympique lui demandèrent six symphonies, qui lui furent payées 5 000 livres. L'année suivante, un chanoine de Cadix lui demanda les *Sept rôles*. Enfin, un musicien de Londres, appelé Salomon, lui proposa la direction de vingt concerts qu'il voulait donner en lui offrant cinquante livres sterling par concert. Il y alla en 1791, puis il y retourna en 1795, et y écrivit douze grandes symphonies qui sont, sans contredit, ses plus belles œuvres. Ayant été avec enthousiasme et comblé d'honneurs, il revint à Eisenstadt avec 66 000 francs d'économies qui lui permirent enfin de demander sa retraite au prince Esterhazy, et de passer le reste de ses jours dans le repos et l'indépendance.

Ce fut alors, c'est-à-dire en 1796, qu'il entreprit la *Création*. « Il était, dit M. Fétis, ami du baron Van Swieten, bibliothécaire de l'empereur, homme instruit, même en musique. Ce libérateur, partisan comme beaucoup d'autres du système de l'imitation de la nature dans les arts, s'était persuadé qu'il restait à créer un genre de musique imitative et descriptive, qui serait le dernier terme du but de cet art. L'idée d'un oratorio ou plutôt d'une cantate dont le sujet était la création du monde, se présenta à lui, il proposa à Haydn de le mettre en musique.... »

La partition d'Haydn est donc une suite de morceaux séparés par des récitatifs, et où sont décrites toutes les merveilles de la création du monde, dans l'ordre, et suivant le programme tracé par la Genèse. Trois anges, Raphaël, Uriel et Gabriel, prennent tour à tour la parole, et racontent à Adam et Eve la création de la lumière, des astres, des eaux, des plantes, des animaux, et enfin de l'homme. De temps en temps un chœur d'anges secondaires intervient, et chante la grandeur et la bonté infinie du Tout-Puissant. A la fin, Adam et Eve se joignent au chœur céleste, et expriment les sentiments de l'homme à la vue des merveilles de la nature.

Haydn débute par une introduction instrumentale destinée à peindre le chaos. C'est une suite de phrases mélodiques qui se heurtent, s'entrelacent, s'interrompent mutuellement, et se noient au milieu d'une foule d'accords inattendus,

et de cadences étranges. Peu à peu ce tumulte s'apaise, l'ordre se rétablit, la pensée du compositeur sort du nuage qu'il enveloppait; la nuit est dissipée, le monde existe, et Raphaël prend enfin la parole :

Dieu tira du néant et le ciel et la terre, etc.

Mon intention n'est pas d'analyser cet ouvrage immense. Un volume y suffirait à peine. La grandeur des idées, la noble simplicité du style, la magnificence de l'harmonie l'ont mis depuis longtemps au nombre des chefs-d'œuvre de l'art. Je ne crois cependant qu'il ait été justement apprécié vendredi dernier, par la masse du public. Quelques parties seulement ont produit leur effet. Le reste n'a été qu'imparfaitement compris. C'est ce qui arrive chaque fois qu'on entend pour la première fois une œuvre musicale d'une grande importance.

L'exécution de l'orchestre et des chœurs a été fort belle. Celle des airs et des récitatifs a laissé beaucoup à désirer. Plusieurs causes ont concouru à ce résultat; la principale est, sans aucun doute, le style de l'ouvrage, qui n'a aucun rapport avec celui qui est en usage aujourd'hui. On s'apercevait à tout moment que les chanteurs parlaient une langue qu'ils ne savaient qu'à moitié.

Faisons néanmoins une exception en faveur de Alle Dobré et de M. Hernau Léon, qui ont dit la partie d'Adam et celle d'Ève avec beaucoup d'éclat et de charme. Quant à madame Damoreau, elle a chanté l'air de la création des oiseaux avec tant de finesse et de grâce, avec un style si élégant et si pur; elle y a déployé, malgré l'affaiblissement de son organe, une telle habileté d'exécution, qu'il faut renoncer à la louer, et se borner à plaindre ceux qui ne l'ont pas entendue. Ah! si Haydn avait été là!



(Portrait de Haydn.)

Mais, Haydn n'est plus depuis longtemps. Il est mort en mai 1809, pendant que Vienne était occupée par l'armée française. Bien qu'il eût soixante-six ans quand il fit la *Création*, il était bien loin encore de s'arrêter dans sa glorieuse carrière. Il fit, en 1800, un second oratorio intitulé *les Saisons*, où l'on put remarquer enlin quelques symptômes d'affaiblissement. Son dernier ouvrage fut une œuvre de trois quatuors. Il ne put achever le troisième, et, à la place du dernier morceau, il écrivit une phrase musicale sur des paroles allemandes, dont voici la traduction :

Mes forces m'ont abandonné : Je suis vieux et faible.

Il passa ses dernières années entouré de toute la considération qui était due à son génie, à la noblesse de son caractère et à la pureté de sa vie.

Son plus beau titre de gloire est d'avoir créé, pour ainsi dire, le genre de la musique instrumentale. Ses sonates, ses quatuors, ses symphonies ont servi de modèle à tout ce qui s'est fait après lui. Mozart, Beethoven et Weber n'ont fait que suivre le chemin qu'il avait frayé. Ils ont tiré les conséquences; il avait posé les prémisses.

On ne peut donc que louer l'association des musiciens d'avoir inauguré les belles séances qu'elle nous promet par un hommage publiquement rendu à ce grand homme. Cela lui a réussi au delà de toute attente. L'ouverture d'*Obéron* et un chœur de Haendel ont terminé avec éclat cette belle soirée et produit un effet beaucoup plus complet que la musique de la *Création*. On avait dû s'y attendre : ces deux morceaux sont connus depuis longtemps, et leur exécution a été admirable.

Trombe et Bas de marée à Cette.



(Vue de Cette pendant la trombe.)

Nous avons mentionné dans notre dernière Histoire de la Semaine l'épouvantable désastre qui est venu, le 22 octobre, à quatre heures de l'après-midi, plonger la population de la

ville de Cette dans la consternation et la douleur. Les détails sur ce déplorable sinistre se sont succédés depuis.

C'est le chantier du gouvernement, situé à l'entrée du port,

qui a subi le premier choc; c'est aussi l'édifice qui a le plus souffert. Dans un espace de temps que l'on évalue à moins de trois minutes, l'intérieur du chantier a été complètement

bouleversé. On aura une idée de la force de l'ouragan, quand on saura que douze piliers construits en pierre dure, destinés à soutenir des arceaux, mais encore isolés les uns des autres et dominant par conséquent très-peu de prise, ont été renversés à la fois. La façade d'un bâtiment destiné aux bureaux des ingénieurs a été abattue en entier du côté du quai. La toiture, en zinc, a été enlevée, et une partie retrouvée de l'autre côté du canal. La foudre était venue ajouter un désastre, en mettant le feu à un lit. On a pu heureusement éviter l'incendie, en jetant dans le canal ce lit qui commençait à brûler.

Une autre maison nouvellement construite, non loin de la station du chemin de fer, a été également renversée. Ces deux édifices seuls sont détruits; mais ceux qui bordent le canal des deux côtés ont souffert des dégâts plus ou moins considérables : presque tous ont eu des toitures enlevées, des fenêtres, des volets détruits et brisés; beaucoup de maisons ont été tellement ébranlées, que, quoique les gros murs soient demeurés debout, les cloisons intérieures sont renversées et les planchers soulevés. Dans une de ces maisons, le boulever-

sement occasionné par l'ouragan a été tel, qu'un lit a été transporté en entier du second étage au troisième après la destruction complète des cloisons et de l'escalier intérieur. La guérite placée au devant de la caserne a été déplacée par le vent et transportée, sans être renversée, à l'extrémité de la rue, en pivotant sur son elle-même comme une topie. Les arbres de la place de la Mairie ont été presque tous déracinés.

Aussitôt après le tourmente, dans les rues, sur les quais, partout on rencontrait de malheureux blessés, les uns ayant la tête ensanglantée, les autres quelques membres mutilés. On compta immédiatement la mort de cinq personnes; deux avaient été noyées dans le canal; deux avaient été écrasées par la chute d'un mur dans le chantier du gouvernement; la dernière avait péri sous une lourde voiture de salinbanques contre laquelle elle avait cherché à se réfugier et que l'ouragan avait renversée sur elle. Mais les plus grands malheurs étaient ceux qui avaient eu lieu dans le port, où presque tous les navires avaient eu à souffrir des avaries plus ou moins considérables, ou plusieurs barques avaient sombré, ou cinq ou

six gros bâtiments de commerce avaient été complètement chavirés, la quille en l'air, ou avaient coulé de telle façon que s'échappait à peine si l'on apercevait sur l'eau l'extrémité de la mâture.

Ces navires, qui avaient à bord plusieurs hommes d'équipage; à combien de malheureux ont-ils servi de tombeau? C'est ce que huit jours après on ne savait pas encore complètement, car nous lisons dans le *Courrier du Midi*, du 29 octobre: « Le nombre des morts connus jusqu'à présent s'élève à quinze, parmi lesquels onze retirés des bateaux submergés; mais il y a lieu de craindre que des recherches ultérieures dans le canal n'amènent la découverte de quelques nouveaux cadavres. On travaille toujours sans relâche à relever et à mettre à flot les navires renversés ou coulés bas. La valeur réelle des pertes n'a pu être encore officiellement appréciée. On suppose qu'elle s'élève à plus d'un million. »

Des avis publiés dans les villes voisines ont appelé les ouvriers maçons, charpentiers, couvreurs et plâtriers à se rendre à Cette, pour aider à la réparation des dégâts.

Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre.

RÉCIT PHILOSOPHIQUE, SENTIMENTAL ET PITTORESQUE.

(Voir tome III, pages 249, 265, 509, 575, 589, et tome IV, pages 21, 43, 55, 85, 101 et 159.)

CHAPITRE XVI.

OU MONSIEUR L'ABBÉ REPREND SON FAMEUX RÉCIT DU COCHE DE NANTES. — TRÈS-VÉRIDIQUE HISTOIRE D'YVON LE CACIQUE ET DE SA BALAFRE.



(M. l'abbé déjeunait tranquillement à la papeterie avec le contre-maître et sa femme.)



Voici ce fameux père André qui attèle ses chevaux.)



En apercevant les premières maisons du bourg, M. Robinard saisit la trompette du conducteur et entonna splendidement l'air du roi Dagobert.)



(L'abbesse, debout derrière lui, remplissait son verre d'un petit vin blanc, réservé pour les jours de jeûse devote.)



(L'abbé Poncaur jette un cri de douleur, et le petit Van se met à japper tristement.)

Cependant que l'aventureux Oscar courait les champs, les prisons et les châteaux, en compagnie de l'amazone, M. l'abbé déjeunait fort tranquillement à la papeterie avec le contre-maître et sa femme, une excellente et dévote personne, passée maîtresse dans l'art de faire le café à la crème. L'abbé croyait que son bien-aimé disciple avait couché à la forteresse, et il l'attendait, sans trop d'anxiété, savourant le délicieux café de madame la contre-maître. — La conversation se mit peu à peu sur les voyages; d'où naturellement naquit pour notre pieux géographe la belle occasion de reprendre son récit, déjà deux fois brusquement interrompu.

« C'était en l'an de grâce 1567... à la tombée de la nuit, le coche de Paris partit de Nantes... Huit personnes se trouvaient entassées dans la pesante voiture, huit personnes de sexe, d'âge et d'état différents. D'abord un soldat breton qui s'en allait en guerre, et portait sur le visage un coup de sabre très-bien affilé, du coin de l'œil droit jusqu'au bout de la

nait un véritable diable pour la féroacité. D'ailleurs, ses principes religieux ne furent jamais bien solides, et, vu l'impétuosité de sa raison, il s'imaginait que le vrai Dieu, appelé par mégarde dieu des victoires dans l'écriture, ne pouvait être que le dieu des plus braves et des plus forts. Ce qui le jeta, comme vous allez voir, dans d'affreuses apostasies.

D'abord il s'en alla aux Indes, en qualité de fusilier; et, comme il s'était égaré dans une grande forêt, il fut fait prisonnier par les cannibales de ce pays-là. Aussitôt pris, on prépara les brochettes pour le faire rôtir et le manger avec des bananes. Par bonheur, le cacique de ces anthropophages, au moment où on allait embrocher l'infortuné, eut l'idée de goûter préalablement la chair du prisonnier. Il mordit donc Yvon, à belles dents, et en un bel endroit, fit une horrible grimace, et déclara que le captif était amer (1)! Je vous

laisse à penser de la fureur des sauvages; ils se mirent à accabler d'injures et de coups leur victime, mais ils lui laissèrent la vie sauve.

Yvon avait regardé avec sa douceur naturelle les broches et les flammes des Indiens; mais la colère le prit contre le cacique qui l'avait mordu; et il jura dans son cœur de tirer au plutôt vengeance de cette morsure. La nuit venue, le prisonnier rompt sa chaîne, pénètre sans bruit dans la tente du cacique, qui dormait, d'un coup de sabre il lui coupe le cou, et tenant par les cheveux cette tête sanglante, pendant deux jours et deux nuits il marche dans la forêt, jusqu'à ce qu'il rencontre des soldats français.

Ce fut alors qu'il se surnomma lui-même le Cacique, et ce sobriquet de guerre lui resta toute sa vie.

(1) Historique.

De retour des Indes, Yvon le Cacique s'enrôla sous le drapeau du chevalier de La Roche, qui s'en allait défendre l'île de Malte contre les Turcs de Soliman. La cité et les forts ayant été attaqués pendant cinq mois avec une belle furie, Yvon se pénétra d'une telle admiration pour la bravoure des janissaires, qu'aussitôt le siège levé, le voilà qui quitte la religion chrétienne et prend le turban.

L'empereur des Turcs se trouvait avoir aussi sur les bras, à cette époque, une guerre terrible avec les Allemands, et tout le Danube était en feu. Yvon le Cacique fit bravement son devoir en sa nouvelle qualité de janissaire; mais, un jour, ayant vu des milliers de Turcs enfoncés par un seul régiment saxon, notre renégat abjura Mahomet et se fit lutherien, plutôt par bravoure que par dévotion.

Il retourna en France, sa patrie; les huguenots y fusaient rage contre les vrais croyants. Yvon le Cacique va trouver M. de Coligny, l'amiral, et lui demande du service... Nous

voici à l'his'oire de sa blessure. Un beau matin, le parpaillot Yvon maraudait dans la campagne de la Beauce, et compagnie de quelques lorécens de sa troupe : les uns s'en vont à droite, les autres s'en vont à gauche ; si bien que notre homme arrive tout seul au pied d'un couvent d'Ursulines, mal fermé et mal gardé. Il y entre tout d'un coup, par surcroît. Mais Yvon, qui s'était tranquillement assis dans le réfectoire, fait savoir à l'abbesse qu'il va mettre le feu au couvent si on ne lui donne pas à manger, et si les sœurs ne descendent pour lui tenir compagnie, pendant qu'il se livrerait à la bombance. Jusque-là tout allait bien ; Yvon le Cacique restait dans son caractère qui était doux, et quoiqu'il eût mis son sabre tout nu, à côté de lui, sur la table, le soudard n'avait pas dit un mot, plus haut que l'autre. Il se contentait de manger comme quatre et de boire comme dix, tandis que les moniales, toutes s'istes d'elfroi, serrées les unes contre les autres, le regardaient en tremblant, et que l'abbesse, debout derrière lui, remplissait son verre d'un petit vin blanc, réservé pour les jours de liesse dévote.

Mais, par malheur, quoique le Cacique fût accoutumé de boire, le vin finissait par faire sur lui le même effet que sur les autres buveurs. Le voilà donc se met à grogneler entre ses dents, et à ronler des yeux atroces autour de lui ; toute la communauté commence à frissonner ; la colère s'empara du Cacique, quoiqu'il n'en ait aucun sujet ; ses jones sallèrent, sa bouche perdit ses nerons effroyables, et un même temps, alliant à la luxure au blasphème, il étend une main attentive vers la supérieure, qui se tenait debout auprès de lui. Les sœurs poussèrent un cri. Mais l'abbesse avait adressé à Dieu une fervente prière, et la vue du sabre nu, posé sur la table, lui avait suggéré l'idée de réciter mentalement l'oraison de Judith. Dieu l'entendit, et il envoya dans le cœur de sa servante un corage si salutaire, qu'au moment où le Cacique fit son geste de luxure, la pieuse femme saisit le sabre du soudard par la poignée et lui en affila le tranchant du coin de l'éclat droit jusqu'au bout de la moustache, en passant par ou sur le nez.

Qui fut penaud ? Je vous le laisse à penser. L'hérétique tomba du coup à la renverse ; on le garrotta sans peine, et il fut descendu dans le souterrain. Là, il eut le temps de faire un retour sur lui-même ; il coléra lit place à la douceur, le repentir entra dans le cœur du coupable, et quand il fut guéri de sa blessure, il abjura son hérésie.

Au moment d'ouïr, on commença mon récit, il s'en allait rejoindre l'armée du roi, commandée par le comte de Montmorency.

Il y avait autres personnes qui se trouvaient avec le Cacique dans l'intérieur du roche, étaient : une comédienne, femme d'vie hasardeuse ; une grosse dame et sa fille, grande demoiselle ; un mine de l'ordre des Carmes ; un cavalier enveloppé dans son manteau ; enfin deux Gascons de la Dordogne.

Ainsi composée, la voiture s'avancait pesamment ; l'on n'était encore qu'à la hauteur d'un village nommé Ondon, qui a une grosse tour, lorsque tout à coup l'essieu creva et se rompit.

Mais à cet endroit admirable du récit, voilà qu'on se move vivement à la porte de la papeterie. C'est madame Pinchon et sa fille cadette qui entrent, le visage renversé et défilé ; un exprès leur avait été envoyé de la gendarmerie pour les prévenir de ce qui était arrivé à madame des Villiers et à son compagnon d'aventure. L'abbé Ponceau jette un cri de douleur, et le petit Van se met à japper tristement.

L'abbé proposait déjà d'aller en toute hâte se jeter aux pieds de la reine, pour sauver les deux prisonniers de l'échafaud. Mais madame Pinchon fut d'avis que l'on prit d'abord la route du bourg où se trouvaient les deux démons. Mathilde était mourante et fatiguée plus encore que d'habitude. Tombé à vos pieds, me le sieur Othon Robinard de la Villejoieuse avait accompagné les deux dames Pinchon, et on parlait de l'enfermer les portes de la prison, après avoir massacré maire, gendarmes et guichetiers.

CHAPITRE XVII.

SUR L'IMPÉRIALE DE LA DILIGENCE. — LE PÈRE ANDRÉ ET MONSIEUR OTHON ROBINARD. — CHANTS DU COQ ET DU CHAKAL.

La diligence passait au pied de la papeterie ; les dames Pinchon se plaçaient dans le coupé. Othon, M. l'abbé et le petit Van se placèrent sur l'impériale. Il y avait tout près de deux relais à faire pour atteindre le bourg en question.

En prenant place sur la banquette, M. Robinard se prit à respirer bruyamment ; sa face se dilatait, son superbe collier de herbe se hérissait de satisfaction. Depuis deux jours, le pauvre homme avait été comme garraté par la présence des deux dames, par celle surtout de la scienceuse Mathilde ; réduit au mutisme et à l'immobilité, notre baronnet s'était vu privé de ce qu'on pouvait appeler son sixième sens, à savoir le vacarme. Donc, séparé pour un moment de ces *beugnales*, et installé en plein air sur la banquette, M. Othon Robinard de la Villejoieuse éprouvait la belle humeur et la plénitude de contentement que doit ressentir une carpe tout à coup renversée à l'eau après avoir séché quelques heures sur une planche.

Il commença par frapper sur le ventre du conducteur, après duquel il se trouvait assis. « Eh eh ! sacrebleu ! comment va cette coupe de santé ? Puis se retournant vers l'abbé, « Laissez faire à monsieur l'abbé, nous allons aller, au premier relais, au trône de corps, aller le père André, un fameux lapin ! n'est-ce pas conducteur ? Le farceur de père André ! En voilà tu, par exemple, qui ne nous laissera pas mourir d'ennui ! »

« Là-dessus, par allégresse, il se mit, de toutes ses notes de têt, à miter le chant du coq. Le lecteur n'a pas oublié que M. Othon était de la plus jolie force sur les cris des animaux. « Korrikoko !

— Prenez garde, dit l'abbé impatient, ces dames vont vous entendre.

— Bon ! elles croiront par bien que c'est un coq. Je m'en f... Korrikoko !... Ah ! l'arceur de père André, nous allons rire, n'est-ce pas conducteur ? Ah ! l'ichtre ! il faudra que je fasse une fable sur le père André ! »

« Le père André, annonce trois lieues d'avance comme une excellente plaisanterie, ne semblait guère atraivaiv à l'abbé Pocheau, quoique M. Othon répétait sur tous les tons que le père André ne les laisserait point mourir d'ennui.

Enfin l'on arrive au bienheureux relais ; voici ce fameux père André, qui attelé ses chevaux à la voiture et monte sur le siège. C'était un vieillard à peu près idénté, l'air plus enrhumé que triste, coiffé d'un vieux feutre gris, avec un nez rouge, refragné et aussi peu divertissant que possible. La pluie tombait très-fort, et le père André commença par tousser.

« Eh ! bonjour, père André, » cria M. Robinard, avec un éclat de rire. En même temps il donnait un grand coup de coudé à l'abbé, afin, sans doute, qu'il se tint attentif aux joyeuses réparties de son père André.

« Hum ! » fit le père André du fond de la gorge, comme un homme excessivement enroué.

M. Othon trépana d'aise, et lança à l'abbé un nouveau coup de coudé admiratif, qui signifiait : « Hein ? »

« Eh ! dites donc, père André, avez-vous vu le loup ! »

« Là-dessus grand éclat de rire de M. Othon, troisième coup de coudé dans les fausses côtes de l'abbé, second hum ! du père André.

« Ainsi, et sur ce ton, avec le même accompagnement, continua cette désopilante conversation ; M. Othon se tortait, le père André s'enrouant de plus en plus, et le digne abbé, labouré par les coudes du baronnet, s'amusaît, soit dit sans coq à l'âme, à s'en tenir les côtes....

Puis, de peur sans doute de la monotonie, de temps en temps, entre deux plaisanteries du calibre de celles que nous venons de citer, et par manière d'intermède, M. Othon se donnait la peine d'imiter le chant du chakal, à tue-tête. A savoir, il se prenait le nez, et poussait un cri guttural, infiniment plus percent qu'agréable. « C'était ce qu'il appelait : *Cri du chakal dans le Robinson suisse !* — Le petit Van aboyait comme un furieux ; mais M. Othon prétendait imperturbablement qu'il aboyait lui-même, quand il voulait, mieux que le petit Van.

Enfin, en apercevant les premières maisons du bourg, M. Robinard saisit le cornet du conducteur, et entonna splendidement l'air du Dogboter. Les vitres du village en tremblaient. « Eh bien ! monsieur l'abbé, j'espère qu'on ne nous a pas laissés mourir d'ennui ! Farceur de père André, va !

« Hum ! » fit une dernière fois le père André, qui détaillait ses chevaux.

Madame Pinchon trouva, comme on peut s'y attendre, nos deux prisonniers enroulés ; le procureur du roi était accouru sur les lieux et verbalisait, mais aussitôt qu'il fut certain qu'il s'agissait de madame des Villiers, il déclara tout son griffonnage trémblé et offrit même, au nom de MM. les gendarmes, ses excuses à madame Pinchon.

Nos quatre personnages prirent donc la route du château où nous avons laissé Oscar et sa compagne d'aventures. — Chemin faisant, M. Othon pour se faire bien venir apparemment de la belle Mathilde, s'avisa de raconter, haut la voix, la violente histoire que l'on va lire.

ALBERT AUBERT.

(La suite à un autre numéro.)

ERRATA Du Voyage en France. — Page 401 : La tenue et le *battois* de la province ; lisez : le *bon ton*. — Page 440 : Fillet son *troupeau*; lisez : *troussac*. — Même page : Qui se partageait leur cœur *point* avec ; lisez : qui se partageaient leur cœur.

Académie des Sciences.

COMPTE RENDU DES TRAVAUX PENDANT LES DEUXIÈME ET TROISIÈME TRIMESTRES DE L'ANNÉE 1844.

Sciences médicales.

Anatomie et physiologie. — Mentionnons d'abord un fort beau travail de M. Deschamps sur l'anatomie et la physiologie de l'œuf contenu dans l'ovaire et du *corpus luteum* chez la femme et chez les mammifères. L'Académie a reçu aussi plusieurs communications intéressantes sur divers points d'anatomie microscopique. M. Pouchet, dans une note accompagnée de figures, et faisant suite à son mémoire sur l'*œculation spontanée et périodique des mammifères*, donne des détails nouveaux et curieux sur les spermatozoaires et notamment sur ceux de l'homme. Il considère ces derniers comme possédant une organisation interne, et a reconnu qu'il existe à leur surface une sorte d'épithélium qui les enveloppe en entier.

— M. Mandl a fait, au sujet de cette note, quelques réclanations sur une question de priorité ; il a aussi présenté un mémoire sur l'épithélium qui recvte la muqueuse intestinale. L'existence de cet épithélium, dontense pendant longtemps et même encore aujourd'hui pour quelques anatomistes, semble être démontrée par les recherches de M. Flourens, M. Mandl, en reprenant les travaux du savant secrétaire a reconnu, comme lui, que l'épithélium des intestins est composé de deux couches dont la plus superficielle est incessamment renouvelée par la couche sous-jacente. Le renouvellement a lieu comme pour l'épiderme, et cette seconde couche d'épithélium n'est autre chose que le réseau de Malpighi. Dans certaines maladies, comme la dysenterie par exemple, ce renouvellement a lieu avec rapidité et les débris membraneux qu'on trouve constamment dans les selles dysentériques ne seraient, suivant

M. Mandl, que des lambeaux d'épithélium, que l'on prendrait à tort pour des fausses membranes.

— M. Flourens a fait hommage à l'Académie, au nom de M. Pappenheim, de plusieurs ouvrages d'anatomie et de physiologie, et notamment d'un mémoire sur la structure de la matrice.

Le même auteur a présenté à l'Académie un travail sur le système fibreux, et les nerfs de ce système qu'il a découverts. Dans un extrait inséré aux comptes rendus des séances, M. Pappenheim trace la marche qu'il a suivie dans ses recherches. Il a soumis à l'examen microscopique toutes les parties du corps de l'homme et de plusieurs vertébrés, qui peuvent renfermer du tissu fibreux, et voici les résultats de ses études.

Il reconnaît deux espèces de prioste. L'une, qu'il nomme *peroste* nu, renferme des nerfs, l'autre, le prioste musculaire, ne lui en a jamais présenté. Il a observé aussi que les artères capillaires sont toujours, sauf quelques rares exceptions, accompagnées de filets nerveux ; les veines ne le sont jamais.

Les nerfs sont toujours au milieu du tissu cellulaire qui leur forme une gaine jusque dans le tissu du prioste.

Suit une liste des organes dans le tissu fibreux desquels l'auteur a reconnu l'existence des nerfs :

On y remarque des tendons, le tissu fibreux de l'œuf et de la plupart des viscères, l'enveloppe péritonéale de la matrice et les replis du péritoine qui constituent ses ligaments et ceux de ses viscéres, la dure-mère et la pie-mère dans presque toute leur étendue, etc.

Les nerfs qui enveloppent les artères dans tous ces organes sont considérés par l'auteur comme formant un système propre, qu'il nomme *système nerveux sanguin*. Ces nerfs, qui unissent intimement le système artériel avec les tissus fibreux des articulations, expliquent, suivant l'auteur, les observations de M. Bouillaud sur la complication de la périéardite avec le rhumatisme articulaire. Les sièges différents du prioste contenant des nerfs et de celui qui en est dépourvu lui fournissent aussi quelques déductions sur la pratique chirurgicale.

— Un autre anatomiste de Breslau, M. Barkow, a présenté un travail dans lequel il donne la description d'un ganglion nouveau trouvé par lui chez l'homme, et qu'il appelle ganglion aryténoïdien. Ce ganglion, qui atteint à peine la dimension de deux millimètres, est formé par un renflement du rameau crico-aryténoïdien du nerf latyné inférieure dans le point où après avoir franchi la marge supérieure du cartilage cricoïde, ce rameau pénètre dans le muscle aryténoïdien.

— M. Burgery a lu un mémoire sur les masses comparatives que présentent dans l'homme et quelques mammifères les différents organes qui composent le système nerveux.

— Dans une lettre à M. Flourens, M. Bouisson rapporte les expériences qu'il a faites pour vérifier si le chyle est coloré par la garance même aux animaux, fait admis par Haller, Hunter, etc., et nié par MM. Magendie et Trevesnan. Les expériences de M. Bouisson prouvent que la garance absorbée par le système veineux ne colore pas directement le chyle, mais que lorsque l'alimentation est assez prolongée pour qu'il y ait diffusion du principe colorant dans l'organisme, la lympe s'en charge comme les autres liquides, et transmet la coloration au chyle en se mélangeant avec lui. La coloration du chyle est donc subordonnée au temps depuis lequel dure l'administration des aliments colorés.

— La question de la gélatine, depuis si longtemps soulevée, a plusieurs fois encore, pendant le semestre, occupé les moments de l'Académie. M. d'Arcey, récemment élevé aux sciences, avait lu à la séance du 25 mars deux lettres dans lesquelles M. Bergsna, d'Utrecht, protestait contre les adversaires de la gélatine employée comme aliment. La commission, qui depuis si longtemps est chargée de décider cette question, craignait, à ce qu'on assure, de blesser un collègue en formulant d'une manière positive ses opinions ; maintenant ce motif n'existe plus, et l'Académie, ainsi que le public, sont impatients d'entendre le rapport si longtemps attendu et dont on n'a domé encore que quelques fragments. Il s'agit de fixer l'opinion, sur la demande de M. Thénard, M. Dutrochet a été adjoint à la commission. De son côté M. Magendie exprimait l'intention de s'en retirer : les choses en étaient là au 1^{er} octobre. Souhaitons avec M. Gay-Lussac que l'Académie des sciences ne laisse pas résoudre par d'autres corps savants une question qu'elle a posée la première.

— Des expériences faites par M. Boussoignault sur l'alimentation des vaches avec des pailles de terre et des balte-raves viennent à l'appui de l'opinion émise par ce savant et par MM. Dumas et Payen sur la provenance de la graisse dans les herbivores. Les vaches nourries exclusivement avec ces substances peu riches en graisse, contiennent, il est vrai, à donner la même quantité de lait, mais elles maigrissent avec une extrême rapidité, et cet amaigrissement peut arriver en peu de temps à compromettre leur existence.

— On doit à MM. L. Bernard et Barré-svil des expériences comparatives sur les propriétés alimentaires ou plutôt sur l'assimilation du sucre, de l'albumine et de la gélatine. Le procédé qu'emploient ces messieurs, et dont l'un d'eux est subsisté qu'on veut étudier et à empêcher la solution, qui se trouve être un chyle artificiel, dans la veine pénétrante d'un animal. Si la substance est assimilable on n'en trouve aucune trace dans les urines observées quelques heures après, on l'y retrouve au contraire si elle ne peut être assimilée. Le sucre et l'albumine soumis à cette épreuve n'ont pu être retrouvés dans les urines, la présence de la gélatine y a été constatée. Cette expérience, qui prouve l'infériorité de la gélatine aux deux autres substances comme aliment, serait encore plus concluante si la quantité de gélatine contenue dans l'urine avait pu être précisée.

— Un mémoire de MM. Laveran et Milon sur le passage de quelques médicaments dans l'économie animale et sur les modifications qu'ils y subissent, établit que nos organes opèrent dans leur action colorante comme les agents d'oxydation les plus énergiques. Certains sels, la salicyne, par exem-

ple, sont modifiés par les forces oxydantes de l'économie comme ils pourraient l'être par la potasse en fusion. On doit aux auteurs une indication thérapeutique importante : d'après leurs observations, le tartrate de soude et de potasse, donné à doses fractionnées, est complètement absorbé, passe dans l'économie et communique une alcalinité très-intense aux urines dans lesquelles on le retrouve à l'état de carbonate. A dose plus forte et administrée en une seule fois, il agit comme un purgatif doux. Le sulfate de soude se comporte de même, si ce n'est qu'il se subit une modification dans ses éléments chimiques.

— M. Gay-Lussac, en examinant au point de vue critique la théorie de M. Magnus sur les phénomènes chimiques de la respiration et les tableaux d'analyses présentés par ce savant à l'appui de son opinion, arrive à conclure que le résultat de ces analyses est tout à fait opposé à celui qui ressort de la théorie, et qu'un nouvel examen des phénomènes chimiques de la respiration est devenu nécessaire. L'illustre chimiste se propose d'entreprendre ce travail en commun avec M. Magendie.

— M. Matteucci a présenté un mémoire sur la mesure de la force nerveuse développée par un courant électrique. Cet habile observateur a reconnu que 5 milligrammes de zinc dissous dans une ribe en 24 heures produisent un courant qui, quoiqu'en quantité fractionnée, donne une quantité de travail bien plus considérable que celle qu'on obtiendrait en brûlant le même poids de zinc ou l'équivalent de charbon dans une machine à vapeur, ou en appliquant le courant à une machine électro-magnétique.

Dans un autre mémoire lu à la séance du 9 septembre, MM. Longel et Matteucci ont rendu compte d'expériences faites par eux dans le but d'étudier le rapport entre le sens du courant électrique et les contractions musculaires dues à ce courant. Ce mémoire s'adresse plutôt aux physiiciens qu'aux physiologistes; cependant deux faits importants en physiologie s'y trouvent consignés :

C'est d'abord l'action différente du courant électrique sur les nerfs sensibles moteurs ou à la fois moteurs et sensitifs, moyen précieux de distinguer les uns des autres, et d'éclaircir une question encore douteuse, celle de l'existence des nerfs mixtes des nerfs origines.

Le second fait, observé chez le chien, est l'insensibilité et l'impuissance de la substance grise à produire des secousses convulsives sous l'influence de l'électricité, et l'impossibilité de modifier, en détruisant cette substance dans une certaine longueur, la sensibilité ou l'excitabilité des faisceaux médullaires.

Cette insensibilité d'une partie de l'encéphale nous conduit à une observation intéressante de lésion du cerveau, sans altération des facultés intellectuelles, chez un enfant de quatre ans et demi. C'est à Mexico que ce fait a été observé par M. le docteur Blaquier, qui l'a communiqué à l'Académie. Une balle de pistolet du calibre de 17 avait complètement traversé la tête d'une tempe à l'autre. Jusqu'à vingt-sixième jour révolu, on n'observa ni fièvre, ni aucune altération des fonctions intellectuelles ou sensitives; les symptômes d'inflammation se développèrent le vingt-septième jour, et la mort arriva le vingt-neuvième. On trouva à l'autopsie les lobes antérieurs du cerveau traversés par un passage de la balle dont le trajet était en suppuré. Ce trajet était séparé du coronal par une épaisseur de 13 à 15 millimètres de substance blanche. Les ventricules n'avaient pas été atteints.

Nous avons vu en 1857, à l'hôpital de la Pitié, un cas dans lequel, à la suite d'une blessure à la région pariétale, le cerveau, profondément contus, supura pendant environ quinze jours, par une surface égale à celle d'une pièce de vingt sous. Cependant la suppuration tarit enfin; la plaie très-profonde se combla en peu de temps, et le malade sortit bien guéri, sans qu'aucune de ses fonctions eût été suspendue au milieu d'accidents aussi graves.

Anthropologie. — On doit à M. Guyon plusieurs mémoires intéressants sur les peuples qui habitent le nord de l'Afrique et sur cette race d'hommes que l'on désigne dans les Pyrénées sous le nom de *Cagots*. L'auteur relève avec raison l'erreur commune qui fait considérer la dénomination de *Cagot* comme synonyme de crétin. On remarque au contraire parmi les *Cagots*, qui semblent être un reste des Goths, des hommes aussi parfaits comme intelligence que sous le rapport physique, et le crémisme, chez les *Cagots*, est dit à l'infirmité des localités habitées par les individus, et à des conditions qui ne sont nullement inhérentes à la race.

A côté de ces recherches viennent se placer celles de M. Martins sur les indigènes brésiliens. L'auteur, en s'occupant principalement des maladies et de la thérapeutique de cette population, donne sur son état actuel et sur son avenir des renseignements curieux. Bien qu'il n'ait pas de maladies qui lui soient propres, qu'il habite un pays salubre, où ni la peste, ni le choléra, ni la fièvre typhoïde ne sont connus, les Brésiliens sont inévitablement destinés à disparaître dans un avenir assez rapproché. La stérilité propre à sa race est augmentée par la syphilis, qu'il doit aux Européens; et la variole, également importée d'Europe dans son pays, en décime les habitants. D'ailleurs, c'est une condition d'existence pour les peuples sauvages que l'éloignement des peuples civilisés. Le contact des Européens leur est mortel et fera bientôt disparaître les Brésiliens et l'Indien rouge du nord de l'Amérique, comme les Caraïbes ont disparu des Antilles.

Médecine. — MM. Guillot et Molsens ont administré avec succès l'iode de potassium contre le tremblement mercuriel et dans les affections saturnines; la dose a été portée graduellement jusqu'à 3 ou 6 grammes par jour, et le traitement complet a été ordonné de 500 à 400 grammes d'iode. Ces messieurs appellent l'attention des praticiens sur ce moyen thérapeutique fort simple, et qu'on doit désirer de voir confirmer par l'expérience générale.

M. Mialhe avait présenté, dans la séance du 9 avril, un travail dans lequel il établissait comme résultant de ses recherches que la cause du diabète était l'absence des alcalis

normaux du sang, dont l'action sur les matières sucrées devait leur faire subir une modification qui n'a pas lieu chez les diabétiques. Au mois de juillet, le même médecin a présenté, en commun avec M. Courou, une observation de diabète datant de dix-huit mois, parvenu au dernier degré d'intensité, et qui, après avoir résisté au chlorure de sodium, a cédé en un mois au bicarbonate de soude et à la magnésie calcinée, combinée avec les bains de vapeur et l'usage de la limonade sur la peau. Le malade n'a pas suivi de régime alimentaire particulier. Cependant le sucre a disparu des urines, et toutes les fonctions qui étaient notablement troublées ou même suspendues ont repris leur communication à l'Académie, doutant que l'on put suspendre ou même diminuer impunément l'usage de ces sels alcalins (le malade prenait alors par jour 12 grammes de bicarbonate de soude). Nous regrettons que depuis lors ils n'aient pas cru devoir rapporter la suite de cette observation intéressante. On est arrivé à atténuer beaucoup, presque à guérir des diabètes par l'opium, par l'abstinence des féculents et le régime azoté, mais on a vu presque toujours, et peut-être même toujours, des récidives survenir quelque temps après. Espérons que le traitement par les alcalis complètera des succès plus durables.

— M. Morel-Lavalée a lu un mémoire sur le développement des fausses membranes à la surface de la vessie sous l'influence des caustiques appliqués à la peau. L'auteur n'a encore observé ce phénomène morbide que chez les hommes.

— M. Gruby, poursuivant ses belles recherches sur les maladies contagieuses du cuir cheveu connues sous le nom général de *teignes*, a communiqué à l'Académie de curieux détails sur *Therpes tonsurans*, qui, comme la plupart des autres affections, consiste dans le développement et l'agglomération de cryptogames d'une espèce particulière, dont le siège est à la racine des cheveux. Le mémoire ne contient aucune indication thérapeutique.

Une autre note du même auteur a pour objet l'histoire d'une affection fort extraordinaire. La malade, femme de trente-trois ans, est atteinte, depuis huit ans, de difficultés dans la déglutition et de vomissements fréquents qui ont lieu sans malaise, et qu'elle peut amener à volonté. M. Gruby l'a reconnue dans des matières vomies des cryptogames dont le développement se fait, chez cette malade, dans l'estomac et à la partie inférieure de l'œsophage. On s'en est assuré en les recueillant au moyen de la sonde œsophagienne. Il semble exister là une affection de la muqueuse analogue à celles qu'on observe sur le cuir cheveu.

— M. Danielsen, médecin de l'hôpital Saint-Georges à Bergen en Norvège, a présenté un mémoire sur *l'éléphantiasis des Grecs*, qui règne endémiquement sur une partie du littoral de la Norvège. Cette maladie n'est autre que la lèpre des anciens, qui, pendant le moyen âge, existait encore en Italie, en France, en Allemagne, et dont on parle souvent dans le monde comme d'une affection disparue de la surface du globe. On la rencontre pourtant dans plusieurs contrées et sous des climats bien différents, comme à Barbades et en Norvège. Lors du voyage de la commission scientifique du Nord, M. le docteur Martins observa, à Bergen et à Drontheim, cette affection, d'autant plus redoutable qu'elle semble inévitablement héréditaire, et que, jusqu'à présent, aucun moyen thérapeutique n'a réussi contre elle.

— Une autre affection plus terrible peut-être, la morve aiguë, a donné lieu à trois communications qui sont arrivées simultanément à l'Académie. Deux ont été recueillies à Reims, la troisième à Alfort; il est inutile d'ajouter que la mort a come toujours suivi de près l'invasion. Le malade qui a succombé à Alfort était un élève de l'école vétérinaire; c'est la troisième fois depuis 1859 qu'un élève de cette école est atteint de la morve, terrible leçon de prudence pour ses condisciples.

— M. Fiard, à qui l'on doit de beaux travaux sur le cow-pox et dont les convictions sur la nécessité de renouveler le vaccin ont presque complètement triomphé après bien des luites, a lu, dans la séance du 27 mai, un mémoire du plus haut intérêt sur de nouvelles expériences faites par lui. Avant recueilli à Sannois, sur une vache appartenant à M. Magendie, le liquide d'une pustule mal caractérisée séjournant au pis et les croûtes encore adhérentes aux cicatrices de deux autres pustules qui, antérieurement, avaient donné lieu à une éruption analogue, chez deux femmes de service; il vaccina plusieurs enfants avec de l'eau dans laquelle il avait délayé une partie des croûtes, avec le liquide provenant de la pustule observée sur la vache, enfin avec ce liquide dans lequel il avait aussi délayé une partie des croûtes. Cinq enfants furent vaccinés avec le pus d'une pustule séjournant à la main d'une des femmes qui avaient contracté par contagion l'éruption dont la vache était affectée. Ces inoculations furent faites au bureau de bienfaisance du troisième arrondissement, et avec toutes les précautions qui pouvaient donner de l'authenticité aux résultats. De 60 piqûres, pratiquées sur 12 enfants, 10 seulement l'avaient été avec le mélange du liquide de la pustule de la vache et d'une portion de croûte qu'on avait délayée. De ces 10 piqûres, 9 ne produisirent aucun effet, le dixième seul donna la pustule vaccinale; ce résultat, bien franchement caractérisé, fournit du vaccin pur et 200 à 400 autres enfants, Ces 50 piqûres donnèrent 50 belles pustules qui ont servi à renouveler le vaccin du bureau de bienfaisance du troisième arrondissement. Déjà ce vaccin avait été renouvelé en 1856. M. Fiard fut remarquer la difficulté bien connue de l'inoculation du virus vaccin de la vache à l'homme, par opposition avec la facilité d'inoculation que présente ce virus, quand une fois il passe de l'homme à l'homme.

Un autre fait non moins digne de remarque, c'est que les deux femmes contaminées par la vache avaient toutes deux en la variole, et que le pus fourni par l'une d'elles ne donna aucun résultat à l'inoculation. Un cas tout semblable s'était présenté à M. Fiard en 1856, lorsque dès cette époque il eut occasion de reconnaître et d'inoculer le cow-pox. N'est-il pas

naturel d'en conclure avec l'auteur du mémoire que le cow-pox peut se transmettre de la vache à l'homme, même variolisé, mais que dans ce cas, malgré l'intensité du développement des pustules et leur forme vaccinale, elles n'ont pas la propriété de produire la vaccine.

M. James a lu un mémoire sur la vaccine, un mémoire dans lequel il propose, pour éviter les inconvénients de l'inoculation du cow-pox, de régénérer le vaccin en le reportant de temps en temps de l'homme à la vache.

Médecine légale. — La polémique se poursuivit entre M. Orfila et MM. Flandin et Danger, sur la localisation des poisons. Toutes ces questions sont renvoyées, à mesure qu'elles paraissent, à la commission de l'arsenic; espérons qu'elle ne nous fera pas attendre son arrêt aussi longtemps que la commission de la gélatine.

Chirurgie. — Dans la séance du 15 avril a été présenté un mémoire de M. Lesauvage, sur les tumeurs charnues du sein, *cancer charné* d'Alibert. L'étiologie de cette maladie est encore peu connue, et sa thérapeutique n'est pas plus avancée que celle des cancers en général.

— M. Tanchou, continuant ses recherches statistiques sur le cancer, est arrivé à cette conclusion bien triste, que la fréquence de cette affreuse maladie va sans cesse augmentant. A Paris, le cancer figure, comme cause de décès, dans la proportion de 2,34 pour 100. Dans les environs, on n'en compte que 1,65 pour 100. Sur 9,118 décès, par suite de cancer, on comptait en France 6,967 femmes et 2,161 hommes.

M. Berthold a présenté une note sur la durée de la grossesse. L'auteur critique assez amèrement le nombre de 280 jours assigné communément comme terme à la durée de la grossesse. Nous ne tenons pas à conserver rigoureusement ce chiffre, et nous aimons autant dire, avec M. Berthold et les autres accoucheurs, que le terme de la grossesse répond au travail préparatoire de la dixième époque menstruelle; mais de ce que très-peu d'accouchements ont lieu juste à 280 jours, il ne suit pas que la durée moyenne de la grossesse ne soit pas de 280 jours. En prenant la moyenne des deux nombres extrêmes de M. Berthold, 275, 291, on a 282, et la moyenne des sept nombres est 284; cela n'est pas bien loin de 280. Quant au moyen proposé pour connaître à l'avance l'époque de l'accouchement, de remonter aux dates des dix époques menstruelles qui ont précédé la grossesse, il est peut-être bon en théorie, mais il n'y a pas une femme sur vingt qui puisse se rappeler ces dates.

— Une note a été envoyée par M. le professeur Ehrmann, de Strasbourg, sur un fort beau cas de larvotomie pratiquée avec succès par un homme de cas de larvotomie pratiquée avec succès par l'un des cordes vocales.

— M. Malgaigne a fait part à l'Académie d'un succès brillant qu'il a obtenu en liant l'artère iliaque externe, pour un anévrisme très-volumineux qui occupait l'aîne gauche; son malade était parfaitement guéri le 5 juin, trois mois et demi après l'opération.

— M. Bizard, professeur à Strasbourg, a enlevé avec succès l'omoplate gauche à un malade à qui il avait fait, en 1841, l'amputation du bras dans l'articule; des tumeurs osseuses ont nécessité ces deux opérations si graves, et dont la dernière comble si peu d'exemples et surtout de succès.

— M. Amussat a lu un mémoire sur une opération d'entérotomie pratiquée sur le colon, à la région lombaire et sans ouvrir le péritoine, dans un cas de tympanite stercorale très-grave.

— Un autre mémoire, dû à M. Maisonneuve, contient l'histoire d'une entérotomie pratiquée avec succès sur l'intestin grêle, à la suite d'une opération de hernie étranglée et pour un étranglement interne. La malade de M. Amussat avait cinquante-deux ans, celle de M. Maisonneuve soixante-quatre.

L'Académie reçoit rarement communication, dans un semestre, de succès aussi beaux et aussi nombreux.

Courrier de Paris.

Aujourd'hui nous avons exposé le sujet, la physiologie et les incidents du procès des quarante-cinq voleurs; mais il nous avait été impossible de donner le dénouement; la cour d'assises, au moment où nous écrivions, n'était pas encore à la fin du cinquième acte, et le jury tenait en suspens la dernière péripétie. Aujourd'hui tout est dit; ce drame romantique de bas étage, moitié héditeux, moitié bouffon, est arrivé à sa conclusion; on sait du reste que si au théâtre les dénouements ne varient guère, à la cour d'assises j'en ressensiblement presque tous. Parlons du théâtre d'abord : dans le drame et la tragédie, ils se pratiquent par un coup de poignard ou une fiole de poison; la comédie, au contraire, se dénoue invariablement par un mariage; et j'ai compris dans cet usage matrimonial un mariage, et j'ai compris dans ce mariage un mariage qui leur ressemble. Quant à la cour d'assises, il est rare qu'elle ne dénoue pas ses tragico-comédies par une condamnation qui mène les acteurs à Brieère, à Melun, à Toulon, ou bien — dénouement bien plus terrible que tous les coups de poignard de la tragédie! — à la barrière Saint-Jacques.

Avec procès des quarante-cinq voleurs la justice ne pouvait donner une issue sanglante; les bancs où viennent s'asseoir tous les jours le vol et le meurtre et les autres crimes, leurs frères ludoles, ces tristes bancs n'avaient reçu cette fois aucun assassin à l'œil farouche, au teint livide, aux lèvres contractées, au bras ensanglanté; ils n'agissaient, comme on l'a vu, de misérables livrés à de honteuses rapines; or excepté un seul d'entre eux qui a été absous à cause de son jeune âge et sur la question de discernement, la justice a condamné les autres, c'est-à-dire quarante-quatre de ces malheureux, les uns au bagne, les autres à la réclusion, ceux-ci à l'emprisonnement Court, leur chef, a cependant échappé à cette condamnation générale. Comment? S'écrie-t-on. C'est

que Courtot avait pris ses précautions pour cela : il s'était précédemment fait condamner à vingtans de travaux forcés, maximum de la peine, qu'il subit en ce moment pour complicité dans une autre entreprise de vols : *non bis idem* ; voilà le genre d'absolution que Courtot a obtenu. Un journal remarque que cette condamnation d'un si grand nombre d'accusés et de tous les accusés, sans exception, est un

fait rare en justice ; dans les associations malfaisantes qui s'élevaient à un tel chiffre de complices, plus d'un d'ordinaire obtient un arrêt d'absolution ; mais ici, outre les preuves suffisantes de conviction que les juges avaient nécessairement recueillies des débats, il est hors de doute que l'effrayant progrès de ces affiliations de malfaiteurs a dû, non pas exagérer leur justice, mais désarmer leur indulgence.

La conduite des condamnés après l'arrêt a mis d'ailleurs un poids de plus dans la balance qui venait de pencher pour la condamnation ; tous, en effet, hommes et femmes, se sont livrés aux emportements les plus hideux, jetant l'insulte à la face des juges, s'exaltant en propos cyniques, et regagnant leur prison par l'escalier tortueux et fatal qui mène au préau de la Conciergerie, en chantant des chansons effrontées dont



(La rentrée, par Grandville.)

les refrains obscènes arrivaient jusqu'aux oreilles des jurés et des magistrats. Un seul condamné, un seul, était resté sur son banc comme accablé sous le poids du crime et du châtiement ; c'était Lenoir le bijoutier, convaincu de recel, Lenoir qui jusque-là avait passé pour honnête homme et à qui les certificats les plus honorables, présentés à l'audience, étaient venus donner de l'espoir jusqu'au dernier moment. Quand l'arrêt l'a frappé, un cri soudain, un cri déclarant a retenti dans la salle ; c'était le cri de désespoir de la femme du condamné. Pour lui, son immobilité, ses yeux hagards, son

effrayante pâleur annonçaient un malheureux profondément troublé au fond de son cœur et de son âme ; Lenoir subira cinq ans de prison ; il ne lui reste plus que le repentir et l'espérance.

Mais détournons nos regards de ces tableaux hideux ou désolants, cherchons des images et des récits qui consolent et attestent que l'humanité n'a pas seulement ce côté sinistre, mais bien deux faces opposées : l'une, où le mal a mis ses traits repoussants et farouches ; l'autre, qui sourit au bien et dégage l'air des miasmes impurs.

Il y a quelques jours, un de nos plus riches banquiers fit venir son porteur, un vieux serviteur éprouvé par un long attachement et une longue fidélité, et lui dit : « Georges ! tu vas porter ceci à la Banque ! » après quoi il lui remit un paquet sous enveloppe et cacheté avec soin ; notre bonhomme partit avec la tranquillité d'un ancien soldat habitué au service et qui le fait sans plus y songer : il va donc, muni du précieux paquet, et gagnant, par la route accoutumée, la Banque de France aux trésors entassés ; Georges y arrive, ou plutôt il est près d'arriver, quand tout à coup, portant précie-



(Goliath, du Juif errant, type par Gavarni.)



(Morok, du Juif errant, type par Gavarni.)

pitamment la main à la poche de son habit, il palit, il chancelle, et enfin, par un soudain effort, s'élançant tout à coup par le même chemin qu'il vient de parcourir, regardant à droite, à gauche, interrogeant les uns, examinant les autres, jetant sur le pavé, dans le ruisseau, au coin des bornes, au détour de chaque rue, un regard inquiet et deliant : on aurait dit qu'il inspectait tous les passants et voulait plonger l'œil dans leurs mains, sous leurs vêtements, dans leurs poches !

« Qu'as-tu donc, Georges, lui demanda le banquier en voyant son agitation et sa pâleur ? — Monsieur ! monsieur ! s'écria celui-ci sans pouvoir d'abord en dire davantage. — Eh bien ! quoi ? — Monsieur ! hélas ! monsieur ! j'ai perdu le paquet ; vous savez le paquet que... qui... ah ! mon Dieu !... »

Georges avait perdu, en effet, 37,000 fr. de billets que contenait l'enveloppe et que son maître envoyait pour solde à la Banque. Vous jugez du désespoir du malheureux serviteur ; une pensée surtout, une pensée affreuse le dévorait jour et nuit : ne pouvait-on pas soupçonner sa probité ?

Le mal était fait ; il ne s'agissait plus que d'employer le remède ordinaire : insertion dans les journaux, affiches placardées sur les murs, RÉCOMPENSE NON NÈTE suivant le style consacré, avertissement au commissaire du quartier, éveil donné à la préfecture de police.

Trois, quatre, huit jours s'écoulèrent ; point de nouvelles des 37,000 fr. ; quel que Courtot les aura trouvés sans doute !



(Rose et Blanche, du Juif errant, dessin de Gavarni.)

Et le pauvre diable qui les avait perdus, de se désoler de plus belle.

Le banquier désespérait et en avait fait son deuil, lorsqu'un matin, un homme demanda à lui parler et fut introduit ; c'était un vieillard, avec toutes les apparences de la pauvreté, mais gardant sous ses vêtements délabrés un air de résignation et de noble gravité ; on sentait que le malheur et non le vice avait passé par là.

Il s'approcha du banquier avec beaucoup de politesse, et tirant de sa poche un paquet sous enveloppe, il le lui remit ; c'était les 37,000 fr. ! « J'ai appris que vous aviez perdu quelque chose, lui dit-il, peut-être est-ce ceci, et je vous le rapporte. — Quoi ! l'enveloppe est intacte, le cachet n'est pas brisé ! — Non, monsieur ; qui brise un cachet peut briser une serrure ! »

Le banquier voulut lui faire accepter une récompense, il la refusa. « Je ne vous demande qu'un lit aux bons pauvres, pour y finir mes jours. » — Son vœu fut bientôt accompli, et il mourut aux bons pauvres, en repos de conscience ; cela ne vaut-il pas encore mieux que d'aller mourir aux bagues ?

Et qui fut heureux ? le vieux Georges, qui faillit mourir de joie comme il était presque mort de chagrin.

Cependant c'en est fait ! les jours fatigués, les jours bucoliques, les jours de liesse et de pèlerinage ont fait leur clôture ; adieu les vacances ! l'heure fatale, l'heure maussade, l'heure nauséabonde, qu'on appelle l'heure de la rentrée vient de sonner ; n'entendez-vous pas le

dernier tintement de son glas? il n'y a plus que quelques bonnes têtes aristocratiques qui tiennent bon, malgré novembre, et enlèvent avec entêtement leur bonnet de coton sur l'oreiller héritaire de leurs vieux châteaux; mais les autres, mais ceux à qui un dieu n'a pas fait ce loisir, ceux à qui le sort n'accorde qu'une mesure stricte, un vrai peçon de vacances, ceux encore qui ne trouvent que de médiocres charmes à la nature inondée de bruyants, de pluie et de boue, ceux-là reviennent, ceux-là accourent à Paris et de bon cœur, ceux-là reviennent, ceux-là reviennent, les classes de poste les font rouler sur la grande route, les bateaux à vapeur en sont encombrés, les diligences et les chemins de fer en regorgent. Il y en a de tout sexe, de toute couleur, de toute condition, de tout âge, de toute paille, de tout plumage. Qui nous aidera à nous reconnaître dans cette foule de Parisiens rentrants? qui suppléera le bec effilé de notre plume dans cette esquisse d'originaux inoubliables? le spirituel crayon de Grandville, L'auteur donc!

Ce gros monsieur, dont le chef est coiffé d'une casquette, sans compter ses autres coiffures, ce vénérable impotent aux lunettes vertes, à la vaste redingote, qui traîne son abdomen énorme sur deux jambes chancelantes et surmontées d'une paire de béquilles pour supplément, qu'est-ce si vous plaît? un ancien chef de division ou un ancien diplomate; peut-être un agent de change ou un député; il revient des Eaux-Bonnes, des eaux d'Englhen, des eaux de Vichy, de toutes les eaux du monde, où il a essayé de rafraîchir ses os, comme dirait Alcide Tousez.

Cette taille svelte et cambrée, cette allure résolue, ce pied levé, cette tête vive et empanachée, c'est son femme. Elle n'a pas besoin de béquilles, celle-là, et joue de la pumelle avec un de ces lions cravatés, pommadés, frisés, créés, qui mugissent à Baden pendant l'hiver, et dans l'état prométeur leur crierie à Baden et autres lieux. Madame a trouvé celui-ci à Spa, ce qui prouve qu'en effet les eaux sont bonnes à quelque chose.

Un artiste barbu, qui retombe sur Paris du haut des Pyrénées avec son bâton ferré, sa boîte à couleurs et sa moustache hérissée, regardé, examiné et compte bien croquer cet effet d'eau et d'amour conjugal.

Plus loin un collégien qui s'est relâché la tête et le ventre chez ses parents.

L'élève en droit et l'élève en médecine, fumant à la seule idée de la prochaine réouverture du Digeste et des cinq Codes.

La Justice, représentée par un avocat éloquent et orné d'un cigare, et par six magistrats plus ou moins irréprochables. Ils retournent assez gaïement au plaider sans fin et au réquisitoire sans mesure; l'un d'eux romme la mercuriale de rentrée et en paraît satisfait.

Les danseurs, les tragiques, les comiques, les témoins, les barbons, les esprits, revenant de Saint-Petersbourg, de Londres ou de Poutank, chargés de bank-notes et de plusieurs millions de couronnes.

Deux avoués qui ont passé le mois d'octobre à égorger les lapins, et les ont quittés hier pour plumer leurs clients; la diversité plait.

Un guitariste qui croit en pieux.

Un poète et un journaliste surchargés d'éloges et de feuilletons sur le bonheur des champs.

O rus, quando te!

Le reste est tout ce que vous voudrez. Toujours est-il que Paris est repeuplé du salon à la mansarde.

— L'Apparition, qui a en lieu cette semaine, de la première livraison du *Journalet* illustré, a fait une grande sensation. La plume énergique et puissante de M. Eugène Sue avait déjà popularisé au loin cette histoire merveilleuse, si saisissante et si dramatique. L'admirable crayon de M. Gavarni complétera cette vogue immense, en ajoutant à toutes les sections touchantes et terribles de l'imagination de l'écrivain, l'attrait de curiosité indéfinissable qui suit partout le talent spirituel et fin de l'ingénieux artiste. C'est bien le cas de dire ici que le poète et le peintre sont frères. M. Gavarni, en effet, s'est merveilleusement associé à la création de M. Eugène Sue; il en a reproduit les types bons et méchants, gracieux et terribles, tortueux et naïfs, avec une force, une expression et un art qui ajouteront encore à la réputation de M. Gavarni, en révélant la côté énergique de son talent qu'il avait jusqu'ici moins particulièrement exploité et mis en lumière. Nous mettons les preuves sous les yeux du lecteur.

Il faut avoir connu que l'année sera bonne, et que les dévotants de livres originaux et d'un intérêt puissant, auront de quoi se satisfaire. Nous avons le roman, nous aurons bientôt l'histoire, l'histoire du Consulat et de l'Empire, c'est-à-dire la plus grande et la plus mémorable qu'on puisse souhaiter, écrite par l'historien et l'homme d'Etat le plus célèbre de ce temps-ci.

Toutefois, nous annonçons aux affamés, qu'ils aient à retourner encore un peu au petit, ou ne leur donnera pas, pour l'année, le Consulat et l'Empire aussitôt qu'on le leur avait fait espérer; leur impatience attendra quelques semaines de plus; et qu'ils se gardent bien de se plaindre; c'est dans leur intérêt même que la publication est quelque peu retardée. Le nombre des souscriptions anticipées et des demandes préalables est si prodigieux, que les éditeurs sont obligés non seulement de trer, pour satisfaire d'abord à cette activité sans exemple, on le peut dire, le premier volume à un chiffre immense d'exemplaires, mais qu'il s'en doit préparer plusieurs de volumes supplémentaires, afin de faire marcher sûrement et rapidement la publication, du jour où elle aura été commencée. La mise en vente de l'ouvrage de M. Thiers n'aura donc lieu que dans le courant du mois de janvier prochain. Le moment sera propice, on en conviendra. L'adresse était votée; il y aura à cet instant très peu de la politique après le grand complot parlementaire, et les esprits se trouveront tout entiers tournés vers la grande nouvelle de l'apparition du livre si impatiemment

attendu. Il est vrai que le canon tonnerait de tous côtés, que le livre ferait encore plus de bruit que lui.

Il ne faut pas cependant que Napoléon me fasse oublier que Mlle Déjazet, la Fréillon du théâtre du Palais-Royal, est engagée et passe au théâtre des Variétés : *Magna parvizi*!

Théâtres.

Les *Nuées*, d'ARISTOPHANE et de M. HIPPOLYTE LUCAS (ODÉON). — *Emma*, comédie-vaudeville, de M. LEON LAYA (GYMNASE). — *Les Orphelines* d'Anvers, drame, de M. BOUCHARDY (AMBIGU-COMIQUE).

Le Second-Théâtre-Français est décidément atteint de la manie des traductions du grec à un certain français, je ne dirai pas au meilleur; cet été, il avait traduit du Sophocle fait bien que mal; et voici que cet automne il nous donne de l'Aristophane traduit, ou plutôt mis en pot-pourri, car M. Hippolyte Lucas, moins scrupuleux que les traducteurs d'*Antigone*, assaisonne les *Nuées* à sa fantaisie; un peu de ce, un peu de cela, de l'Aristophane et de Hippolyte Lucas mêlés ensemble. Toutefois, l'analyse a réussi; le public, qui n'avait pas le texte original sous les yeux, et qui d'ailleurs, l'eût-il eu, n'y aurait absolument rien compris, a très-ingénument accepté l'Aristophane arrangé par M. Lucas pour du plus pur et du plus véritable; et puis il faut reconnaître que M. Hippolyte Lucas a mitonné la chose avec esprit et d'une façon suffisamment agréable.

Voici l'argument des *Nuées*: un vieillard nommé Strepsiade, à un fils dissipateur et furieux amateur de chevaux; cette passion hippique a ruiné le bonhomme, qui est accablé de dettes contractées pour suffire à la maladie chevaline de son fils; le jour des échéances avance, et Strepsiade ne sait à quel Jupiter se vouer pour payer ses créanciers. A force de chercher, il propose à son fils d'aller à l'école des philosophes, personnifiés dans Socrate par Aristophane: les philosophes sont de savants esprits qui vous enseignent, avec un art infini toutes les ressources du faux et du subtil. « Si tu pouvais, dit Strepsiade à Hippide, son fils, apprendre d'eux à gagner la cause par un mauvais raisonnement, tout serait dit; tu plaiderais contre tes créanciers, et le tribunal les condamnerait à ne pas être remboursés.

Hippide refuse; et le pauvre Strepsiade se décide à aller lui-même demander à Socrate la science de raisonner à l'antique. Il arrive en effet, et appelle; l'école s'ouvre, et l'on voit les disciples du philosophe malpropres et rangés en cercle; puis enfin voici Socrate en personne, suspendu en l'air dans une machine, et contemplant les phénomènes célestes; le philosophe, ainsi perché, consent à initier Strepsiade à sa doctrine; il appelle les nuées ses conseillers, et ses sensés divinités; celles-ci lui répondent en véritables filles de l'air, c'est-à-dire dans la poésie la plus éthérée; la leçon commence; Socrate s'engage dans un galimatias double mêlé de physique et de métaphysique, qui aboutit à prouver que Strepsiade peut très-bien se dispenser de payer ses dettes et se moquer de Jupiter par-dessus le marché. Le vieillard n'y entend pas grand-chose, si ce n'est à la conclusion; Socrate, toutefois, le trouve si stupide qu'il le chasse.

Strepsiade vient retrouver son fils, et lui explique les merveilleux raisonnements et les admirables secrets de la doctrine de Socrate à peu près comme M. Jourdain, le bourgeois gentilhomme, transmet à Martine la leçon du maître de philosophie; Molière évidemment a profité de l'Aristophane. Strepsiade fait plus; il prend son fils de force et le conduit à Socrate, afin qu'il s'instruise à son tour. Aussitôt le philosophe fait vent; non plus les nuées, mais le Juste et l'Injuste, et une lutte s'engage entre ces deux éléments irréconciliables: le Juste a beau faire et se défendre éloquentement, l'Injuste est le plus fort, et triomphe de la vérité par le mensonge. Après cette leçon, Strepsiade retrouve son fils parfaitement dressé, et le ramène chez lui; les créanciers viennent; Strepsiade les envoie promener en employant les arguments singuliers et peu scrupuleux qu'il a recueillis tout à l'heure; et, dans sa joie, il donne un repas à ses fils et le régate. Tout à coup, pendant la bombance, une querelle éclate entre le père et le fils, et Hippide bat son père; celui-ci de jeter les hauts cris; mais l'autre, raisonnant à son tour d'après la doctrine philosophique mise en pratique par Strepsiade à l'égard de ses créanciers, soutient avec le plus beau sang-froid du monde qu'il est juste que les fils battent leurs pères. Strepsiade, furieux, brule la maison des philosophes d'où sortent de pareilles maximes: il en voulait bien pour se dispenser de solder ses dettes, mais pour être battu, non pas!

Nous venons de raconter les *Nuées* d'Aristophane, et non pas précisément les *Nuées* de M. Lucas. En effet, à nous, nous dirions, supprimé, affaibli, interposé, ajouté tout à son aise; il est même allé chercher, dans les autres pièces d'Aristophane, des fragments qu'il a importés, si on peut ainsi dire, dans les *Nuées*; une scène du *Plutus*, par exemple, et quelques idées de la *Lystrata*. Supprimer certaines choses, soit! il y a dans les *Nuées*, comme dans toutes les autres comédies du poète, des affronteries, des monstruosité impudiques qu'on ose lire à peine dans le grec, qui, comme le latin, *brave l'honnêteté*. Mais faire disparaître des détails dont la pudicité des étudiants en droit et des grisettes de la rue de la Harpe n'a rien à craindre, des détails nécessaires à l'effet satirique et philosophique de la pièce, des détails qui font sa physionomie, son sens et son caractère, n'est-ce pas abuser par trop des droits d'un traducteur, et M. Hippolyte Lucas ne trouve-t-il pas quelque peu singulière l'idée qu'il a eue de terminer par une espèce d'apologie de Socrate ces *Nuées* où Aristophane a poursuivi l'illustre philosophe d'un trait si implacable et si acéré, qu'on l'a accusé d'avoir fait l'office de bonnet et versé dans la coupe la ciguë... que Socrate ne fut, il est vrai, que vingt-trois ou vingt-quatre ans après la représentation de l'apre comédie?

Il ne faut pas non plus chercher, dans l'imitation de M. Hippolyte Lucas, la variété étincelante, la veine prodigieuse du poète-morlante, âcre, trivial, dégoûtant, folle, sensée, bouillante et sublime, tous les tons, toutes les couleurs, toutes les libertés et toutes les licences qui font d'Aristophane un poète à la fois détestable et divin. Le pastiche de M. Lucas n'est pourtant pas un travail sans mérite, comme figure générale, et surtout comme diction. Le succès n'en a pas été un instant douteux.

Tout ce qu'il y a à dire des acteurs, c'est qu'ils jouent en brailleurs éréintés, au hasard et presque toujours à contre-sens. Quelle rage ont-ils donc de déclamer et de prendre au sérieux tant de plaisanteries qui, après tout, ne font aujourd'hui de mal à personne? On dirait qu'au lieu de se moquer de Socrate, ils le pleurent.

— Emma est une charmante petite fille qui fait sourire à la fois et verser des pleurs; c'est le Gymnase qui recueille depuis huit jours le bénéfice de cet agréable sourire entremêlé de larmes.

Emma a surpris un grand secret un jour, ou plutôt un soir qu'elle se promenait dans les allées sombres du parc de son père, un brave colonel de la vieille armée.

« Je vous aime, disait elle, vous êtes, je vous adore! — Taisez-vous, répliquait une autre voix tremblante, taisez-vous, je ne dois pas vous entendre! »

La première voix était celle de M. de Ferrières, jeune et élégant gentilhomme, admis depuis quelque temps dans l'intimité du colonel; la seconde voix... le dirai-je? était celle de la femme du colonel, la belle-mère d'Emma.

Emma, depuis ce moment, est inquiète et troublée; elle sait que l'honneur de son père est menacé, et c'est là sa préoccupation et sa douleur. Heureusement le mal n'est pas fait, mais encore à faire; on peut donc l'empêcher, et c'est à ce devoir filial qu'Emma se voue tout entière. Elle regarde, elle écoute, elle surveille sa belle-mère et le séducteur. De cette situation naissent des scènes très-variées, très-intéressantes, des situations touchantes et comiques, car il y a un rôle comique à côté d'Emma, celui d'un officier d'artillerie timide, défiant et naïf, qui l'adore sans oser lui dire.

Après ce flux et reflux d'espoir et de crainte, de pleurs et de rire, Emma triomphe, met le séducteur en déroute, sauve sa belle-mère de ses propres méconduites, et l'honneur de son père par dessus le marché.

Le Gymnase a obtenu le vrai véritable succès, grâce à M. Léon Laya, l'auteur de ces trois actes, pleins d'adresse, d'inhabileté et de joies dédies. N'ima est un officier d'artillerie bien divertissant, et je ne sais ce qu'on en dira à Vincennes; mademoiselle Nathalie exerce un peu et fait du mélodramatique dans le rôle de la belle-mère; M. Lugnet est passablement guidé dans celui du séducteur; quant à M. Tisserant, c'est le vrai colonel de l'empire... et du Gymnase. Reste mademoiselle Rose Chéri, jeune, douce, naïve, charmante dans le personnage d'Emma, mais sanglant un peu trop le dialogue, même quand il ne s'agit pas de pleurer.

M. Joseph Bouchardy est un terrible lissard; ses drames sont tous sans exception d'énormes échecs de crimes, d'enlèvements, d'assassinats, de morts, de résurrections, et des plus embrouillés. Essayer de raconter un drame de M. Bouchardy, autant vaudrait entreprendre de compter les grains de sable qui sont dans la mer et les fautes de français qui fourmillent dans les comédies de M. *** ou les feuilletons de M. ***. Les siècles, jusqu'au dernier, n'y suffiraient pas.

Disons donc seulement que M. Bouchardy n'a pas épargné davantage que par le passé les paltons de fils enchevêtrés dans son nouveau drame. Les détails qui pourront...

En quelques mots, il s'agit d'un coquin qui rencontre deux orphelines, et découvre que l'une est la fille de Guillaume de Nassau, fille perdue dans la tumulte des guerres civiles. Que fait notre coquin? Il l'épouse, aim d'être le gendre du prince; pas mal imaginé! Quant aux preuves de la naissance et de la légitimité de la demoiselle, il les a enlevées à l'autre orpheline, qu'il a ensuite jetée à l'eau, pour s'assurer de son silence.

Mais qu'arrive-t-il? La noyée surnage, et en est quitte pour une simple *ophthalmie*, ce qui lui procure l'avantage de se faire passer pour aveugle; sous le bénéfice de cette cécité prétendue, elle surveille le scélérat, déjoue ses trames. Que dis-je? Le monstre apprend que l'orpheline qu'il a épousée par force n'est pas la fille du prince d'Orange, mais que c'est l'autre qu'il a noyée à moitié. Le voici donc qui veut se débarrasser de celle-là par le poison, pour se remarier à celle-ci, et ainsi le polisson va de la première à la seconde, tantôt empoisonnant l'une, tantôt noyant l'autre, et cela, pendant six ans, jusqu'à ce qu'enfin le bandit obtienne sa récompense, c'est-à-dire son château. Le prince d'Orange se reconquiert, que de main de morte; et il se trouve qu'au lieu d'une fille que le prince cherchait, il en récolte deux: les deux orphelines d'Anvers étant jumelles. Le voilà riche!

Certes, cela est beau! et par quel labyrinthe ne faut-il pas passer pour arriver à cet remarquable filial double et triple?

En voilà pour longtemps, car M. Bouchardy n'a pas de petits succès, mais des succès de deux ou trois cents représentations.

Des Aliénés dans nos Hôpitaux.

NOTAMMENT A BICÊTRE ET LA SALPÊTRIÈRE.

(2^e article. — Voir l'IV, p. 425.)

Outre les terrains adjacents à la ferme Sainte-Anne, les hospices firent aussi cultiver, dès 1855, par les aliénés, des pièces de terre qu'ils possèdent à Montrouge, à Ivry, etc. Vers

ette époque, et lorsque l'on commençait à peine à admettre les idées repoussées longtemps comme une utopie, l'administration eut à faire exécuter des travaux de terrassement à la Salpêtrière, l'hôpital Saint-Antoine et aux Orphelins. M. Ferrus reclama ces travaux pour les aliénés, mais alors les objections arrivèrent de toutes parts. Les aliénés allaient bien à sainte-Aune ou à Montrouge, il est vrai, mais pouvait-on proposer de faire traverser une partie de Paris à une bande de ours armés de pelles, de pioches, de bèches? qui oserait prendre cette responsabilité? Qui pouvait répondre des conséquences d'une imprudence pareille? Ces craintes semblaient assez fondées et ne pouvaient manquer de se présenter à l'esprit de gens du monde. Cependant, le médecin de Bicêtre, fort de son expérience et connaissant bien ses malades, наста et fit tant qu'il obtint ce qu'il demandait.

Quelques temps après, une brigade de soixante hommes revêtus de la veste et du pantalon de bure gris et coiffés d'un large chapeau de paille, portant sur leurs épaules des outils nécessaires à leur travail, sortirent un matin de Bicêtre, sous la conduite de trois surveillants dont le costume différait peu de leur, ils prirent tranquillement la route de Paris, gagnèrent le boulevard de l'hôpital par la barrière d'Italie et arrivèrent à la Salpêtrière. Les habitants des quartiers qu'ils traversaient, les regardaient avec étonnement, sachant qu'ils pouvaient être ces ouvriers vêtus uniformément à peu près comme des prisonniers. On faisait sur leur compte naïve supposition, mais il ne vint à l'esprit de personne de prendre pour des fous des gens qui marchaient avec tant d'ordre et si paisiblement. Ce début heureux ne fut pas démenti par l'expérience des jours suivants. Tous les matins les aliénés se rendaient à leur travail, ils ne revenaient à Bicêtre que pour le repas du soir.

Désormais, la question était jugée, et personne ne songeait plus à taxer d'imprudence un essai qui donnait de si beaux résultats. Pas une évasion n'avait eu lieu pendant ces longues promenades, et malgré le petit nombre d'infirmiers qui accompagnaient chaque brigade; enfin, pour donner une idée de l'ordre et de la bonne tenue de ces malades si longtemps suspects, il suffira de citer le fait suivant: M. Ferrus, par mesure de surveillance, allait souvent attendre au passage la brigade qui traversait l'extrême sud-est de Paris. Un jour qu'il marchait à sa rencontre, il est tout surpris, arrivé à un carrefour, de trouver ses soixante aliénés assis sur les bancs où se promenaient en long et en large les voyous et les barbares, si l'on informe d'eux quelques malades, qui lui montrent le cabaret voisin. Les infirmiers s'y arrêtaient de leur mieux, tandis que les fous attendaient tranquillement dans la rue qu'il plût à leurs guides de reprendre leur route. Nous tenons ce fait de M. Ferrus lui-même.

Outre le travail des champs et de la terrasse, les aliénés trouvent dans Bicêtre même des ressources contre l'inactivité. Pour éviter ce grand obstacle à la guérison, cette cause puissante de récidive, M. Mallon avait installé dans l'hospice des ateliers de métiers divers. Autour d'une table assez grande pour suffire à dix ouvriers, étaient disposés des tables séparées entre elles par des barreaux auxquels pendaient, attachés à de petites chaînes, les instruments de chaque profession, ciseaux et fers pour les tailleurs; marbeaux, tranchets, alènes pour les cordonniers. D'autres ouvriers tressaient de la paille, travaillaient des cuirs, fabriquaient des bas.

La plusactive surveillance accompagnait partout ces aliénés, dont quelques-uns pouvaient à bon droit inspirer des craintes. Au reste, les ateliers furent en activité pendant plusieurs années, et pas un accident n'y fut observé. Malheureusement l'affluence des malades et le défaut d'espace pour les recevoir ont obligé, dans ces derniers temps, à transformer en salles d'hôpital les bâtiments où ces ateliers étaient situés, et les malades travaillent dans les couloirs de surveillance ménagés le long des bâtiments élevés en 1829.

Pendant que l'on faisait à Bicêtre ces belles expériences sur le travail des aliénés, les médecins de la Salpêtrière s'efforçaient d'obtenir dans leur hôpital des résultats analogues. Eux aussi avaient vu remplacer les anciennes loges par des constructions nouvelles; on avait enfin accordé aux aliénés de l'air et de l'espace; elles pouvaient se promener dans de vastes cours, et quelques plates-bandes avaient été disposées pour qu'elles pussent y cultiver des fleurs; mais le travail du jardinage, qui plait à quelques hommes, n'est pas approprié aux goûts de la plupart des femmes. Aussi n'ont-elles été obligées, à la Salpêtrière, de renoncer presque complètement à l'emploi de ce moyen. D'autre part, plus conformes au goût des malades ont été mis un usage avec succès. Dès 1851, M. Falret, médecin de la section du traitement à la Salpêtrière, formait une école de quatre-vingts aliénés ou aliénées chroniques choisies sur environ 400 malades, et des succès chaque jour plus encourageants venaient couronner ses efforts; un peu plus tard, il tenta la même chose pour les aliénées à l'état aigu, et réussit la seconde fois comme la première. Il obtint d'abord de quelques-unes de ses malades qu'elles chantaient en chœur des mélodies qui leur étaient connues, ou qu'elles lui récitaient quelques vers, une fable, par exemple, qu'elles avaient apprises, et bientôt il eut atteint le but qu'il se proposait, car les autres malades, entraînés par l'exemple, se prêtèrent en grand nombre à ce qu'on leur offrait comme une distraction, comme un moyen de hâter leur guérison, et de prouver qu'elles étaient assez raisonnables pour sortir de l'hôpital. Quelques années après les premiers essais de ce genre, des trépanations furent organisées dans une salle disposée à cet usage; les premiers frais d'installation de ces écoles avaient été supportés par M. Falret, qui avait fait toutes ces belles expériences sans bruit et sans en rien publier; plus tard, l'administration consentit à fournir des pianos, et une maîtresse de chant fut chargée d'instruire les malades. En même temps, des ouvriers furent installés dans la division des aliénées, et les convalescentes, les incurables tranquilles, purent y venir travailler au linge des hospices. Enfin des romets furent distribués dans les salles; cette dernière mesure eut un grand suc-

cess. Des femmes dont on ne pouvait obtenir d'application à aucun autre travail, et bien moins encore aux exercices de mémoire, consentirent sans trop de peine à filer. La tranquillité, l'ordre des salles et l'état mental des malades y gagnèrent beaucoup. Des aliénés qui, depuis dix ou quinze ans, n'avaient d'autre pensée que celle du suicide, et dont tous les mouvements devaient être surveillés, virent quand la camisole de force enlevait leurs bras, trouver maintenant dans le travail du romet une distraction à leur manie, une occupation de leurs bras et de leurs jambes, qui réagissait sur le moral en déjouant l'attente des idées dominantes vers un but positif, et qui surtout à l'avantage de ne pas laisser les membres dans l'inaction, c'est-à-dire l'état de torpeur à exécuter les suggestions funestes d'un cerveau malade. Les faits de ce genre sont assez nombreux à la Salpêtrière, et nous en avons vu un exemple remarquable dans le service de M. Baillauger.

Aux exercices de mémoire viennent s'ajouter, comme moyen puissant d'agir sur l'esprit des aliénés, des instructions religieuses faites par un aumônier qui sait mettre toute la mesure convenable en traitant des sujets si souvent cause de texte de folie pour une partie de son auditoire, et qui, en se conformant, à cet égard, aux indications qu'il reçoit du médecin, fait servir à la guérison des malades un moyen qui serait dangereux entre les mains d'un homme plus zélé que judicieux.

C'est ainsi que se trouvent réunis à la Salpêtrière les moyens de traitement reconnus aujourd'hui comme les plus efficaces.

Bicêtre, où l'exercice musculaire domine toujours comme moyen de traitement, parce que ce sont des hommes qu'on y traite, n'a cependant rien à envier à la Salpêtrière en fait de moyens médicaux. Une bibliothèque est ouverte aux malades à qui le médecin croit devoir permettre la lecture. Un instituteur, chargé du soin de cette bibliothèque, fait aux aliénés des cours sur les connaissances élémentaires. Trois fois la semaine, les aliénés se réunissent pour chanter en chœur ou réciter des morceaux de littérature. Ces réunions sont présidées par un des médecins de la division, tout le service, élèves, surveillants, infirmiers y assistent et chantent avec les malades que cet exemple encourage. L'orchestre, composé d'aveugles pensionnaires de l'hospice, est dirigé par le maître de musique qui touche un petit orgue. Voulant agir par des moyens plus énergiques sur le cerveau de ces malades, M. Leuret avait fait installer pour eux un théâtre, dont tous les accessoires, costumes, décors, étaient leur ouvrage, et sur lequel ils exécutaient des scènes dramatiques ou même des pièces entières. Les représentations de ce théâtre, où un public assez nombreux était admis, ont été suspendues par ordre de l'autorité, qui avait, dit-on, reçu des plaintes fondées sur ce qu'une pareille curiosité inquiétait les familles, et ne respectait pas assez leurs secrets.

On se contente aujourd'hui des cours de lecture et des réunions musicales. Nous avons assisté dernièrement à une de ces réunions; elles sont remarquables par l'ordre qui y règne, par la possession d'exécution et en général par la beauté des voix. L'uniformité du costume donne à cette assemblée un aspect plus grave, mais moins alléchant que celui des pauvres aliénés de la Salpêtrière. Ce n'a pas été sans une vive émotion que nous avons entendu chanter, avec beaucoup d'ensemble, plusieurs mélodies fort belles. On sait quelle impression produit toujours la voix humaine en chœur et même à l'unisson; d'ailleurs quelque lauréat qu'on soit à la vue des maîtres de l'humanité, il eût été bien difficile de rester froid au spectacle que nous avions sous les yeux et en songeant que ces infortunés, qui oublient en chantant leurs maux réels ou imaginaires, auraient, il y a cinquante ans, croupi dans un cachot.

Une autre innovation fort importante, qui date de 1854, et qui l'on doit à M. Mallon, directeur de Bicêtre, c'est le repas en commun des aliénés. Avant cette époque, chaque malade recevait ses aliments comme dans une salle d'hôpital et en disposait à sa fantaisie. Maintenant des tables de dix à douze couverts sont dressées dans des réfectoires où les aliénés valides se réunissent au son d'une cloche. Les cuelles, timbales et couverts en étain sont d'une propreté admirable et rangés avec une symétrie et un ordre irréprochables. Les malades, surveillés les uns par les autres et prenant ainsi leur repas en commun, sont retenus par ce sentiment de convenance qui n'abandonne presque jamais l'aliéné, et tel fou qui, livré à lui-même, jetterait ses aliments on en gaspillerait une partie, se mange raisonnablement en présence de ses compagnons de table. L'ordre, l'économie, le respect gagnent à cette mesure si simple et si agréable. Une nouvelle pointe; mais ce qu'on a fait de plus important et de plus beau à Bicêtre depuis les grandes améliorations dues à Pinel et à M. Ferrus, c'est l'établissement d'une école pour les idiots, c'est l'application de méthodes ingénieuses pour développer chez ces pauvres enfants une intelligence à l'état d'embryon, et qui, bien que devant rester toujours imparfaite, présente néanmoins un vaste champ d'expériences et de succès au médecin philanthrope.

Du temps de Pinel, les idiots renfermés à Bicêtre n'étaient pas tous confondus avec les fous. Ceux que l'on regardait comme défensifs et qui pouvaient se rendre utiles seivaient dans l'hôpital comme domestiques ou comme simples manœuvres, suivant le degré de leur intelligence. M. Ferrus avait demandé qu'on séparât tout à fait des aliénés ces malheureux considérés longtemps comme au-dessus de toutes les ressources de l'art et pour lesquels on n'avait encore rien tenté. Quelques essais avaient même en leur sens sa direction pour perfectionner ces ébauches d'intelligence. Un infirmier instruit avait été chargé de donner aux idiots les moins arriérés des leçons de lecture et d'écriture.

De son côté, M. Voisin, chargé du service médical des épileptiques et des idiots de l'hospice de la rue de Sèvres, avait, le premier, et dès l'année 1850, fixé l'attention sur la possibilité d'obtenir beaucoup, au moyen d'une éducation spéciale, de cerveaux organisés d'une manière incomplète ou vi-

cieuse. Il avait fondé en 1855 l'établissement orthopédique où l'application sanctionnait ses théories. Désolé de l'abandon où les idiots étaient laissés à Bicêtre, il demanda, quand il prit en 1859 le service de cet hôpital, que l'administration fit, pour cette classe de malades, ce qu'elle avait fait rue de Sèvres pour leurs frères en infortune. Ses vœux ont été exaucés en partie. Le quartier des idiots à Bicêtre est toujours dans de fort mauvaises conditions d'hygiène, mais depuis deux ans ces pauvres enfants reçoivent une éducation spéciale.

Placé entre les mains d'un instituteur habile, M. Séguin, à qui l'on doit une foule d'idées neuves sur ce sujet et une méthode excellente, ils acquièrent les notions élémentaires dont l'absence les met hors d'état de participer à la vie sociale. Nous regrettons que l'espace ne nous permette pas de donner une idée de cette méthode d'éducation corporelle et mentale par laquelle on arrive, avec le temps et surtout avec une patience à toute épreuve, à des résultats vraiment merveilleux. Ceux de nos lecteurs qui voudraient avoir plus de détails sur ce sujet pourront consulter l'excellent mémoire publié par M. Séguin lui-même dans les *Annales d'Hygiène publique et de médecine légale* (tome XXX).

Avant peu d'années la plupart de ces enfants, réduits autrefois à végéter dans un état inférieur à celui de la brute, pourront se rendre utiles et jouir des avantages de la vie sociale en même temps que par leur travail ils indemniseront l'hospice d'une partie des dépenses dont ils sont l'objet. Si les essais infructueux d'Itard pour développer les idées chez un idiot ont été justement qualifiés par M. Leuret de tentative sublime, quelle reconnaissance et quel respect ne doit-on pas à des hommes qui, par une étude de toute la vie, sont arrivés enfin à donner l'intelligence à des cerveaux inertes, à faire penser la matière, à réaliser la fable de Prométhée.

Après avoir constaté les améliorations apportées depuis la fin du dix-huitième siècle au sort des aliénés en France, après avoir rendu hommage à la science et au dévouement des hommes à qui sont dus tant de réformes importantes, nous regrettons de ne pouvoir faire à l'administration des hospices une part aussi large dans les sentiments de gratitude qu'inspirent ces grandes innovations. Il est un vrai qu'elle les a encouragés, qu'elle y a procuré, mais il semble que, par une fatalité inséparable de tous ses actes, elle ne puisse rien faire de complet, et que, dans l'exécution d'une mesure heureuse, quelque faute doive nécessairement en annuler ou du moins en atténuer les résultats.

La cause de ce mal, signalée depuis longtemps, est dans la composition du conseil d'administration. Ce conseil compte dans son sein des magistrats, des notaires, des négociants, des industriels, de riches propriétaires, tous hommes qu'une vie honorable et une haute probité ont appelés à des fonctions si dignes de respect. Aussi le contentieux des hospices, leurs actes, leurs biens, tout cela est conduit, rédigé, administré par des mains intègres et habiles. Mais ce n'est pas seulement au point de vue du capitaliste qu'il faut considérer les hôpitaux; il faut s'occuper un peu plus directement des malades qu'ils renferment; il faut surtout que la sollicitude qu'on leur porte soit éclairée; il faudrait, en un mot, dans le conseil des hospices, non-seulement des administrateurs, mais des hommes de science. Malheureusement ces derniers y sont en minorité; un seul médecin y figure. Sa haute position scientifique le rend digne à tous égards de prendre part aux délibérations du conseil; tout-fois il n'est pas médecin d'hôpital. Il résulte de là que les arrêtés du conseil, dictés par les meilleures intentions et parfaitement conformes aux règles de l'économie, ne sont pas toujours également à l'ordre de l'hygiène, et que fort utiles aux hôpitaux, ils le sont moins aux malades.

Quand on compare les anciens bâtiments de Bicêtre et de la Salpêtrière aux nouveaux, sans doute l'avantage est à ces derniers; cependant, lorsqu'on parcourt le quartier des aliénés valides, on est frappé tout d'abord de l'air de tristesse et de l'aspect insupportable que présente l'extérieur des cellules dans l'un et l'autre hôpital. Le temps a fait tomber la peinture des portes, des volets, le bois reste à nu, ce qui fait ressembler ces fermettes à celles d'une prison mal tenue ou d'une basse-cour. Un peu de badigeon sur les plâtres et de peinture sur les boiseries donnerait un aspect général tout différent et préviendrait l'action rapidement destructive des agents extérieurs. Mais en examinant de près ces cellules, on y remarque des défauts bien plus graves. La fenêtre est garnie d'une grille de fonte qui remplace le chassis vitré, dangereux pour un fou. Malheureusement cette grille a été faite de façon à n'être guère moins dangereuse. Elle présente une série de triangles entrecroisés de manière à former des losanges d'environ 10 centimètres de côté; la partie supérieure de la grille est à 2 mètres à peu près au-dessus du sol, en sorte que rien n'est plus facile à l'aliéné que de se pendre à la grille de sa fenêtre, ce qui arrive de temps en temps. Il suffit de disposer les triangles parallèlement et seulement dans le sens vertical pour obvier à cet inconvénient; mais la dépense était faible, et les médecins ont inutilement réclamé.

À la Salpêtrière, on a construit près des bâtiments de la section du traitement des pavillons destinés à loger chacun un malade valide. C'était une excellente idée; mais malheureusement on a choisi pour cela un terrain si bas, qu'il faut, pour y arriver, descendre une rampe de plus de trois mètres. C'est un emplacement très-favorable pour un jardin maraîcher, mais non pour des constructions d'hôpital. Les pavillons qui s'y élèvent portent le nom de chalets, parce qu'ils ont une forme analogue à celle des maisons dans certaines parties de la Suisse. Ces maisons, en général, sont, comme on sait, des demeures fort mal-saines, et si elles n'influent pas d'une manière plus fâcheuse sur la santé de leurs habitants, c'est qu'ils y séjournent fort peu pendant une grande partie de l'année, et que l'air vil de ces montagnes est la pour obvier à leurs inconvénients; mais à la Salpêtrière le toit qui déborde largement de trois côtés de l'édifice, et le tambour en saillie qui en surmonte la façade, portent ombre

sur les murs et les soustrait à l'action desséchante et salubre du soleil; ces murs sont d'ailleurs revêtus en plâtre à l'extérieur, et bien que ce plâtre soit peint en couleur de briques, il n'est forme pas moins le plus mauvais enduit possible; aussi est-il crevassé et a-t-on été obligé de revêtir l'intérieur des cellules de boiseries. Enfin le plancher de ces cellules n'est élevé que de quatre marches au-dessus du sol, hauteur insuffisante pour les préserver de l'humidité, malgré le joli parquet dont on les a ornées. Nous ne répéterons pas, à propos des portes, ce que nous avons dit de celles des autres cellules.

Dans une autre partie de la division des aliénés s'élevait quatre autres pavillons destinés à contenir chacun quatre malades; mais le mode de construction de la section se voit avec regret dans l'impossibilité de les faire occuper. L'humidité qui règne dans ces bâtiments est telle que, jusqu'à deux mètres de hauteur, les murs sont revêtus de moississures, les planchers pourrissent, et de plus une porte placée malencontreusement donne sur le lit du malade un courant d'air incessant. Ces pavillons ne sont habitables que trois ou quatre mois par an, et même pendant ce temps les malades y contractent des rhumatismes; enfin, pour en finir avec la Salpêtrière, les bâtiments nouveaux de la section du traitement, bien que placés plus haut que le *chalet*, sont cependant en contrebas relativement à une partie du clois de l'asile; ainsi l'humidité y est-elle extrême. Tout y est construit en plâtre et en meulons de qualité médiocre; nulle part on n'a fait usage de ciment hydraulique; aussi les murs sont-ils couverts d'une mousse noire.

Les bâtiments sont réunis par des galeries couvertes et formées d'un toit qui supporte, de chaque côté, des poteaux. Ces galeries, destinées à la promenade pendant les mauvais temps, manquent leur but, car, pour peu que la pluie fouette, elle y entre librement, et de plus d'affreux courants d'air les traversent. Elles ont d'ailleurs l'inconvénient de permettre aux employés de passer cette partie du jardin, de voir dans le quartier des aliénés et d'être vu, ce qui est pour les malades une chose plus nuisible qu'utile.

A Bicêtre, les choses ne sont pas beaucoup mieux entendues. La salle de réception de l'air du vestibule d'une prison; l'aspect de ses voûtes sombres ne peut qu'agir d'une manière fâcheuse sur le moral de l'aliéné. Les vieux bâtiments, avec leurs petites fenêtres ouvertes sur chaque lit, leur plafond très-bas et leur plancher carré, rappellent les mauvais jours des hospices. Les escaliers à cage ouverte permettent aux aliénés de se précipiter; ce qui arrive à quelques-uns d'entre eux. Vainement M. Ferrus et tous ses successeurs ont réclamé pour que des grillages vinssent arrêter les suicides dans les effets de leur délire.

Dans le quartier des enfants épileptiques l'encombrement vicie l'air, le voisinage des enfants gâteux et des idiots contribue encore à ce résultat, et l'odeur infecte qui règne constamment dans ces salles surprend désagréablement l'étranger. On le comprend, la visite à l'hôtel-Dieu ou la Charité. Les prophylactiques n'y font rien.

Quant au quartier dit de *sûreté* où l'on place les aliénés dangereux, il est assez bien installé à certains égards; mais la grille en bois qui ferme d'un côté chaque cellule porte, à

deux mètres de hauteur environ, une traverse qui permet à l'aliéné de se pendre; aussi en dépend-on presque toutes les nuits. De plus la fenêtre de la cellule est garnie de l'inévitable grille à losanges, et souvent les aliénés se pendent à ces grilles presque sous les yeux des infirmiers.

A tous ces reproches de constructions mal faites, de répa-

celui qui vous amène à recommencer sur nouveaux frais à bout de quelques années, surtout quand la santé des administrés doit souffrir autant que leur heure.

Nous avons encore un regret à exprimer sur la marche que suit l'administration, et c'est à propos de la ferme Sainte-Anne. M. Ferrus avait fait voir au conseil des hospices com-

ment, en fournissant seulement les matières premières, il pouvait réparer et entretenir les bâtiments de cette succursale de Bicêtre. Cependant l'aspect de la ferme Sainte-Anne est celui d'une ruine, rien n'est plus délabré, plus désolé; les plâtres tombent de toutes parts, les volets et les châssis des fenêtres paraissent devoir céder au moindre vent, et malgré le triste écriteau qui surmonte la porte, on peut à peine croire que ce soit là un hôpital dépendant d'une administration publique.

En outre, la destination de cette annexe a été changée malgré les protestations des médecins de Bicêtre. Au lieu de servir d'asile aux aliénés convalescents, Sainte-Anne n'admet presque plus que des incurables, qui ne sauraient y trouver les mêmes avantages. Il est vrai que les incurables travaillent en général mieux et plus, et que par eux la ferme rapporte davantage. C'est aussi dans le but d'en tirer un plus grand profit qu'on a établi à Sainte-Anne une porcherie. Quel est le médecin, quel est l'homme du monde qui aurait pu avoir une pareille idée, pour peu qu'il fit un retour sur lui-même. Qu'on se figure ce que peut être le voisinage de plusieurs centaines de porcs, et qu'on juge de l'effet d'un pareil voisinage sur des gens dont le cerveau est encore tout ébranlé, dont les sens sont encore d'une extrême susceptibilité. Il est vrai que la porcherie rapporte annuellement de 20 à 25 mille francs, il est vrai aussi que le chair de ces porcs admirablement engraisés est une ressource précieuse pour varier la nourriture des vieillards de Bicêtre; mais placée sur un autre point des terrains des hôpitaux, la porcherie n'en réussirait pas moins, et d'ailleurs, qu'importe aux pauvres aliénés que la ferme Sainte-Anne donne un revenu annuel de 50,000 francs? C'est d'eux qu'on peut dire : *Sic vos non rubet*. Cet argent, le produit de leur travail, et pourtant il serait bien juste que chaque année une portion sinon la totalité leur en fut consacrée.

Tels sont les faits qui nous ont paru mériter une place étendue dans notre journal; ils touchent à ce que la société a de plus cher, et cependant ils sont si peu connus que, même dans le monde médical, peu de personnes sont renseignées à cet égard. C'est pourtant une question grave et à laquelle il importe de donner de la publicité, puisque c'est là le moyen par excellence d'activer le progrès et de corriger les abus.

Esperons que l'administration, éclairée par ses fautes, suivra désormais une voie meilleure, qu'elle émettra plus volontiers les conseils des médecins d'hôpitaux et que nous verrons désormais ces architectes construire avec de bons matériaux mais par des mortiers hydrauliques et non par du plâtre. Un point essentiel sur lequel doit s'arrêter surtout l'attention des administrateurs, c'est de perfectionner les asiles d'aliénés en général, au point de vue de la subdivision en plusieurs quartiers. On croyait avoir tout fait à cet égard en 1853, et le rapport de M. Desportes en fait foi, parce qu'on avait séparé en trois sections distinctes les aliénés, les épileptiques et les idiots; on a évité ainsi les abus monstrueux



Les chalets de la Salpêtrière pour les folles agitées.)

rations arriérées, l'administration répond qu'elle était bornée par son budget, que chaque année ses recettes sont absorbées par ses dépenses; nous ne comprenons pas que lorsqu'il s'agit de construire, on n'ait pas préféré attendre un an, deux ans s'il le fallait pour pouvoir élever des bâtiments durables et conformes aux lois les plus simples de l'hygiène. Les bâtiments en plâtre de la Salpêtrière et de Bicêtre ressemblent,



(Quartier de sûreté à Bicêtre.)

moins la forme, à ceux des guinguettes qui avoisinent les barrières, et l'on ne peut concevoir qu'une administration qui dépense 12 millions par an, qui agit au nom de la commune et avec son concours, construisse comme un simple particulier tout ce qu'elle doit diriger pour lui et la construit en conséquence. Certes, le plus mauvais calcul en pareille matière est



(Salle de musique à la Salpêtrière.)



(École pour les idiots, à Bicêtre.)

auxquels donnait lieu le mélange de ces divers malades dans les mêmes quartiers; mais il s'en faut bien qu'on ait fait tout ce qu'on peut faire et ce que nous verrons certainement un jour. Tout médecin d'aliénés sait combien il importe, pour réussir dans le traitement, de pouvoir séparer certains malades d'autres dont le délire peut les influencer d'une manière funeste. C'est là peut-être le plus grand avantage de la colonie de Gheel, où chaque aliéné ne se trouve en contact habituel qu'avec la famille dont il est l'hôte.

Sans doute on ne peut penser à remplacer Bicêtre et la Salpêtrière par deux villages comme celui de Gheel; outre les difficultés matérielles, que l'on pourrait surmonter à la grande rigueur, il serait impossible de trouver une population d'infirmiers expérimentés comme les Gheelois; en un mot, ce sont là de ces merveilles qui surgissent d'elles-mêmes et qu'on ne fait pas.

Mais ce que l'administration peut très-bien faire, et ce que nous espérons voir un jour, c'est un hôpital construit spécialement pour les aliénés, et non pas installé dans de vieux bâtiments tout à fait impropres à leur destination nouvelle.

Il existe un grand nombre d'établissements particuliers de cette espèce, et le plus remarquable de tous est sans contredit celui que MM. Voisin et Falret ont fondé à Yandres depuis plus de vingt ans. Là, dans un vaste enclos divisé en prairies, en plantations

diverses, s'élevaient des maisons séparées entre elles et formant comme autant de propriétés particulières. C'est un vé-

changer un malade de quartier pendant la durée du traitement, de manière que l'aspect des objets, des personnes qui l'environnaient à telle ou telle époque de sa maladie, ne viennent pas réagir d'une manière funeste sur les premières lueurs de sa raison qui renaît.

Pour installer un établissement public sur ce modèle, pour tirer tout le parti possible d'un asile de ce genre destiné aux aliénés pauvres, il n'est nullement nécessaire d'entrer dans des détails de luxe indispensables quand les malades sont des gens habitués à l'opulence. Le seul luxe d'un hôpital doit consister dans la solidité, la salubrité, la bonne distribution des bâtiments, la bonne qualité des aliments et la propreté de tout et de tous.

Quelque immense que soit un pareil projet, nous ne désespérons pas de le voir s'accomplir un jour. Il serait glorieux pour notre pays de donner cet exemple au monde. Mais avant d'en arriver là, et sans entreprendre rien d'aussi vaste, l'administration des hospices peut facilement repérer bien des fautes et faire on consolider d'excellentes innovations. C'est le progrès qu'elle veut, et non une marche rétrograde. Qu'elle rende donc Sainte-Anne à sa destination première; que cette annexe de Bicêtre soit de nouveau spécialement consacrée aux aliénés convalescents. Elle a patronné l'établissement d'un asile analogue pour les aliénés de la Salpêtrière, et cet asile, fondé en 1845 par M. Falret, se soutient par des dons parti-



(Les nouveaux cabanons pour les épileptiques, à la Salpêtrière.)

table village. On comprend combien il est facile de caser par ce moyen les aliénés suivant la nature de leur délire, et de

asile analogue pour les aliénés de la Salpêtrière, et cet asile, fondé en 1845 par M. Falret, se soutient par des dons parti-



(Vue générale des bâtiments nouveaux à la Salpêtrière.)

culiers, et ne coûte que bien peu aux hospices. Que le conseil encourage les hommes de cœur à suivre cet exemple, et bientôt sera exaucé le vœu des médecins, qui partout déplo-

rent la nécessité d'exposer la raison encore mal affermie de leurs convalescents aux chocs de la vie publique et aux changements que ce terrible mot de fou leur prépare en tous lieux.

Dans un dernier article, nous parlerons des constructions nouvelles qui s'élevaient à Clarenton, et de la transformation que va subir cet établissement.

Bulletin bibliographique.

La Chine ouverte. Texte par OLD-NICK, gravures par AUGUSTE BORGET. Un magnifique volume in-8, orné de 250 gravures (50 hors texte). — Paris, 1844. Fournier. 45 fr.

Au mois de mai 1851, un jeune médecin anglais, nommé Murphy-Dermot, entretenait une correspondance suivie avec un de ses compatriotes, le docteur Patrick O'Donnell. Ses lettres adressées à Dornmann-Johnse étaient datées de l'hôpital ophthalmique de Quan-tong. D'abord il lui raconta son arrivée en Chine; il lui décrit toutes les merveilles dont il vivait entouré sur cette terre qui ne ressemble à aucune autre. Pendant quelque temps, il ne put sortir du coin de terre où la polifolie japonaise et les fleurs empurées tenaient encore enferme le commerce européen. Le fleuve et la ville de Harpin, situés en face de Quan-tong, la place des Factoreries, fût furent les intéressants sujets de ses premières lettres. Un jour, cependant, le lieutenant général Lam-Chung, ayant été le directeur de l'hôpital ophthalmique de venir faire à son frère As-Say l'opération de la cataracte, M. Murphy-Dermot, chargé de remplacer M. Parker, pénétra enfin dans ces maisons chinoises qu'il sondait sans cesse de ses regards curieux. Déjà il avait fait chez un baniste un dîner de sept heures dont il s'était empressé d'envoyer à son ami Patrick une curieuse description, lorsque quatre porteurs le transporterent dans une cage de bois pour le porter à l'endroit où se tenait son nouveau client à l'extrémité de la vieille ville. Le fiancé de mademoiselle As-Say, M. Tso-Hi, officier de cavalerie au service de Sa Majesté chinoise, le présenta à son futur beau-père, M. Lam-Chung, qui le présenta à la malade, fort agréablement, donc de toutes les perfections requises par les poètes de son pays, sauf les dix doigts au poëtes poëtes. L'opération fut si merveilleuse, que Lam-Chung et sa fille furent si reconnaissants du service que M. Dermot leur avait rendu qu'ils l'accablèrent de présents, firent faire son portrait par le célèbre Lam-Qua, le lieutenant au régiment de la Porignon de Quan-Tong. Non content de ces témoignages de sa gratitude et de son affection, le lieutenant général proposa au docteur Murphy-Dermot de le nommer médecin adjoint à sa personne, moyennant de très-forts appointements. M. Dermot s'empressa de saisir cette occasion de pénétrer dans les mystérieux empire de la Chine, car Lam-Chung venait de recevoir l'ordre de l'empereur de parcourir les côtes sud-est, d'inspecter les ports principaux et de mettre fin à quelques desordres occasionnés par les contrabandiers et les pirates qui ne se rendent pas compte, il est si rassuré la tête, revêtit le costume des étudiants chinois, et prit le nom de Ping-Si.

A dater du jour de son départ, Ping-Si-Dermot avait cessé d'écrire à son ami Patrick, mais il rédigea le journal de son voyage. Il visita successivement Macao, Amoy, Fou-Tchou-Fou, le district du Kou-mou, Ning-Po, Ning-Po, Ning-Po, Ning-Po, Haï. Dans cette dernière ville, il lui arriva une aventure qui faillit avoir un dénouement tragique. Des sectaires fanatiques l'arrêtèrent, et, lui déclarant qu'il n'était qu'un fan-joune, c'est-à-dire un étranger, le menacèrent d'un châtiment terrible. Il parvint à leur échapper, mais, le même jour, Tso-Hi, le gendre naturel de Lam-Chung, fut arrêté par l'un des empereurs, et dirigé sur Nan-King, suspendu de ses fonctions et obligé d'aller se justifier lui-même devant une commission assemblée à Nan-King. Lam-Chung se rendit dans cette ville avec son médecin Ping-Si-Dermot, qui, étudiant qu'il y était arrivé, s'y transforma en bachelier ou siou-tou-tai.

Son séjour à Nan-King fut si prolongé, que M. Dermot continua les études qu'il avait commencées; la langue, la religion, les superstitions, la littérature, l'histoire, les lois, il l'approuvait tout; aussi passa-t-il un brillant examen, et fut-il reçu avec acclamation siou-tou-tai. Tso-Hi, le fiancé de mademoiselle As-Say, n'eût pas tant de bonheur : condamné à mort, on lui coupa la tête. Lam-Chung ne perdit que quelques distinctions pour avoir épousé une fille de l'étranger. Il fut obligé d'aller à l'école, les heures paucines et les robes fourrées de peau de renard, gages de la noblesse impériale. En revanche, on lui permit de se présenter devant le neuvième empereur de l'empire, ainsi nommé parce qu'il habite la neuvième enceinte du palais impérial. Il fut admis, et son nom sera regardé comme une mention à la majesté de son empereur, y reconnaître sa faute et l'indulgence avec laquelle il était traité.

Après le mort de Tso-Hi, aucune influence contraire ne balançant la sienne, M. Dermot devint, non-seulement le secrétaire et le médecin de Lam-Chung, l'intermédiaire de ses relations avec les plus grands personnages, le possesseur de ses plus secrets pensées; mais traita comme un fils légitime, il reçut la commission délicate d'aller à King-Tsching chercher mademoiselle As-Say, qui ne devait pas apprendre par la rumeur publique la frise in fine de l'homme auquel elle était destinée. Il se montra digne de cette marque de confiance, et fut agréablement et respecté de la fille de son protecteur; il mena à Pe-King sans lui avoir fait la plus insignifiante déclaration d'amour. Il eut même son père à lui trouver un autre époux, et à la marier, mais tandis que, ces devoirs remplis, il était l'état social, administrateur et militaire de la Chine, les Anglais s'emparèrent de Hong-Kong. Revenu à Nan-King, il se mit secrètement en rapport avec les chefs de l'expédition britannique, afin de pouvoir, le moment où leur service serait utile, aller à la tête de ses troupes anglaises. Par un hasard heureux, son ami Patrick était sur la flotte; leur correspondance, si longtemps interrompue, se continua. D'abord malgré leurs efforts mutuels, les hostilités recommencèrent un mois de mai 1842, mais elles ne durèrent pas longtemps. Desirec de venir dans les deux peuples, la paix fut signée le 5 août au Nan-King. Le traité eut son effet, et, à l'Angleterre, avec une indemnité de 21,000,000 de dollars, payables en quatre ans, la possession de Hong-Kong, et l'accès libre des cinq grands ports orientaux, Quan-Tong, Amoy, Fou-Chou-Fou, Ning-Po et Shang-Haï, Presse de voir son pays, M. Dermot avait obtenu passage sur l'Eschland, qui rapportait à Londres ces précieux documents, son ami Patrick, et qui débarqua à bord de ce bâtiment. Quand il prit congé de Lam-Chung, comble de présents et de bénédictions, mademoiselle As-Say goûtait les douceurs de la lune de miel, et la Chine était ouverte.

Telle est la ligne ingénieuse inventée par M. Old-Nick pour nous faire connaître la Chine et les Chinois. Son esprit critique français, qui persiste à se chercher sous le pseudonyme anglais, a eu le bon goût très-rare d'être tout à la fois savant et amusant. En faisant ce que n'est pas manque de faire un esprit vulgaire, c'est-à-dire une compilation sèche et méthodique, suivant un ordre de matière tracé d'avance, et s'arrêtant à chaque mot de notes et de citations, il a eu l'air de composer sur mesure une douzaine d'énormes in-8o destinés tout à un usage autant de chicaneries curieuses. Mais, pour ne servir d'une

expression consacrée, toute la France voudra lire et sera heureuse d'avoir la Chine ouverte. Jamais peut-être aucun ouvrage n'avait réuni en un volume, avec tant de savoir et d'intelligence, une si grande masse de faits et d'observations; jamais aussi il ne s'était approprié aussi heureusement et n'avait relevé de toutes les hauteurs de la science et des connaissances acquises par les voyageurs de toutes les époques et de toutes les nations, sur un pays et sur un peuple qu'il n'avait pas eu le bonheur de visiter. Tout ce que l'Europe sait aujourd'hui sur la Chine, tout ce que la Chine sait sur elle-même, M. Old-Nick l'a résumé dans cet ouvrage, aussi profond, aussi complet, aussi instructif, aussi agréable, aussi intéressant, et plus agréable que l'Anacharsis de l'abbé Barthélémy, ou la Rome au siècle d'Auguste de M. Dezobry. — N'avez-vous pas le temps de suivre pas à pas M. Murphy-Dermot dans ses pérégrinations et ses études; êtes-vous, vous, bien à regret, de l'abandonner en route, une fois que vous avez parcouru plus de six cent mille lieues, que la page où vous devez trouver les renseignements dont vous pouvez avoir besoin. L'exécution n'est pas moins remarquable qu'ailleurs que la composition. Dans les Petites Misères de la vie humaine, M. Old-Nick avait quelquefois été trop... spirituel; nous n'avons que des éloges à donner au style net, concis, coloré et pittoresque de la Chine ouverte. Enfin, pour qu'aucun ouvrage ne manquant à cette belle publication, M. Fournier l'a orné de 250 gravures sur bois, dessinées par M. Auguste Borguet, auteur de la Chine et les Chinois, et gravées par les meilleurs artistes de Paris.

L'empereur de la Chine actuelle, le grand Tso-Kouang, devrait lire et méditer la Chine ouverte. M. Lagrange, qui n'est pas moins capable de faire connaître l'Europe à ses concitoyens, que le livre le plus estimé du plus illustre géographe chinois, Hsiao-Kou-Kin-Lou, contient les documents suivants sur l'Angleterre et sur la France : « Yink-keï-le (l'Angleterre) est un royaume tributaire de l'Occident (la Hollande), par ses lois, sa religion, son gouvernement de ces dernières pays; ils sont assez riches. Les hommes ont un grand usage de drap, et ils aiment à boire du vin. Les femmes, avant le mariage, se servent la taille afin de paraître minces; leurs cheveux pendent en boucles sur leur cou; elles portent un vêtement court et des bijoux, mais quand elles sortent, elles ont un surtout large. Elles prennent du tabac dans des boîtes en fil d'or. »

« Les Fa-lan-se, Fo-lan-se ou Fo-kan-le, avaient dans l'origine adopté la religion de Buddha; mais, par la suite, ils l'ont quittée et adoraient à présent le Seigneur du ciel. Ils se rassemblent souvent et vont faire un séjour à Lensong (Espagne); sont très-multiples; mais nous n'en faisons pas mention; ce sont le peuple à cheveux rouges (hông-ang-ang), les Hollandais (hông-keï-le se mettent du côté de ces derniers, et les Fa-lan-se ont fréquemment le dessous. Ces étrangers ou barbares (le jin) portent des bonnets blancs et des chapeaux en laine noire; ils se saluent en ôtant leur chapeau. Leurs vêtements, leurs boissons et leurs manières sont les mêmes que ceux de l'usage dans le grand et le petit Lensong (l'Espagne) et Manille. »

« Espérons donc qu'il se trouvera, avant peu, en Chine, un critique, un dessinateur et un libraire capables de composer, d'illustrer et d'éditer une France ouverte; et puisse un succès aussi grand et aussi légitime que celui de la Chine ouverte récompenser leur utile entreprise!

Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus, composée sur les documents inédits et authentiques, par J. CRÉTEAUX-JOLY, ouvrage orné de portraits et de fac-similés. Tome 1, in-8°. — Paris, 1844. Paul Mellier. 7 fr. 50 c. le vol.

M. Crèteaux-Joly le déclare lui-même un début de son premier chapitre, il entreprend une œuvre difficile, impossible peut-être; il veut raconter l'origine, les développements, les grandes, les sacrifices, les études, les mystérieuses combinaisons, les lites, les vicissitudes de toute sorte, les ambitions, les fautes, les succès, les déceptions, les succès et les défaites de la compagnie de Jésus. Il dira la prodigieuse influence que cette société a exercée sur la religion, par ses saints, par ses apôtres, par ses théologiens, par ses moralistes; sur les rois, par ses directeurs de conscience et sur ses diplomates; sur les peuples, par sa clarté et par ses doctes enseignements; sur la littérature, par ses poètes, par ses historiens, par ses écrivains; sur les arts, par son goût et son style si purs qu'elle a produits dans toutes les langues. Il la montrera à son berceau, militant pour l'Église catholique et pour les monarchies que le protestantisme naissant se demandait déjà mission de détruire. Il pénétrera dans ses collèges, d'où sortent tant de personnages fameux, la gloire ou le malheur de leur patrie. Il la suivra dans ses voyages, sur tous ces espaces immenses où le zèle de la maison du Seigneur entraîna ses Pères. Il étudiera son institut, il approfondira sa politique; enfin il fouillera jusque dans ses abîmes cette Jérusalem, céleste pour de bien, infernale pour les autres, qui a touché à tout ce qui s'est fait de Dieu dans l'univers, qu'on a mêlé à tout qui s'est fait de mal.

A ce programme M. Crèteaux-Joly ajoute les promesses suivantes : « Je ne me laisserai gagner ni par les enthousiasmes que la compagnie de Jésus a suscités autour d'elle, ni par les préjugés ou par les colères que son omnipotence a éternisées. Les jésuites ne m'ont point compté parmi leurs élèves, ils ne me vident jamais de leur école; ils ne m'ont jamais donné de leur main, ni leur admiration, ni leur adversaire; je ne leur dois rien de personnel; je ne m'oppose point pour leur ordre aucune prévention; je ne suis ni à eux, ni avec eux, ni pour eux, ni contre eux. Ils sont à mes yeux ce que Vitellius, Othon et Galba étaient pour César. Je ne les connais ni par l'histoire, ni par le bienfait. Historien, je reste en face de l'histoire, ne m'attachant qu'à l'événement, ne cherchant, à l'aide de faits incontestés et incontestables, qu'à déduire des conséquences logiques, et ne me formant aucune opinion que sur l'examen le plus consciencieux. Ce que j'ai commencé pour l'histoire de la vie civile et pour celle des Traités de 1815, je vais le continuer. Le bien et le mal seront faits, les biens sans admiration, le mal sans acrimonie, et tout sans partialité. »

Ce programme sera-t-il suivi? Ces promesses auront-elles leur effet? Peut-être pourrions-nous, dès à présent, répondre catégoriquement à ces deux questions; mais si nous accusions déjà M. Crèteaux-Joly d'être tout aussi partial pour les jésuites qu'il le prétend être pour ses adversaires, nous aurions le droit de reprocher notre précipitation, et de nous priver d'attendre le jour de le juger, que nous ayons pu examiner consciencieusement toutes les pièces du procès? Quand les deux autres volumes qui doivent compléter son Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus auront paru, nous dirons franchement à M. Crèteaux-Joly ce que nous en pensons. M. Crèteaux-Joly a suivi

Les deux premiers volumes que nous venons de lire, et que nous nous abstentions de juger, conformément à l'histoire des premiers jésuites; Ignace de Loyola, Luynes, Xavier, Borgia, Gonzague, Aquaviva. Peu de romans offrent une lecture plus attachante que celle des pérégrinations et des luttes incessantes de ces favoris de la fortune, de ces héros de la victoire. Nous sommes les divers continents de l'Europe, mais l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, l'Océanie, voient alors la Compagnie de Jésus, pour nous servir des propres expressions de M. Crèteaux-Joly, « toujours sur la brèche, du fond de la solitude jetant un plus fort de la mêlée sans intrépides champions, se servant de toutes les armes qu'un génie peut mouler, éclairant un drapeau pour se précipiter dans un autre, tantôt tète tout à la fois aux esprits les plus éminents et aux penchants les plus barbares, bravant les orages, les faisant taire parfois, triomphant ici, succombant là, mais combattant partout et sans repos, mais vivant au milieu des combats, traversant un esprit dans les tortures, et s'imposant le portait-travail, et le bonheurs de l'Église catholique, apostolique et romaine. »

M. Crèteaux-Joly espère que lorsque son ouvrage sera achevé, « pour les esprits qui réfléchissent, pour ceux qui n'ont pas soif du mensonge et besoin des ténèbres, il se trouvera un livre ou une compilation de l'histoire se substitue aux aphorismes et aux conclusions de son livre et la Compagnie de Jésus est jugée sur des pièces officielles, sur documents inédits, et on oublie les secrets de l'histoire prenant la place de toutes les fables et de toutes les erreurs, de toutes les adulations, ainsi que de toutes les satires. » Dans trois mois seulement nous saurons si ces ambitions espérances doivent être réalisées.

La Revue Indépendante, paraissant le 10 et le 25 de chaque mois. — Rue Richelieu, 65. 50 fr. par an.

La Revue Indépendante continue, avec un succès toujours croissant, la redoutable concurrence qu'elle fait depuis près de trois années à la Revue des Deux-Mondes. La liste de ses abonnés, qu'il s'agit de connaître, nous vient nous-mêmes les noms des plus distingués de l'Europe, dans la politique, la philosophie, la littérature, MM. Michel, Guizot, Carnot, Victor de La Prade, Aicard, Fabre, Anselme Petitin, Louis Blanc, Aug. Blaizé, Pascal Duprat, Charles Cassin, Arthur Guillois, G. Pauthier, Eugène Faure. La réputation de tous ces talents divers assure à la Revue Indépendante la place honorable qu'elle a la dernière prétention d'occuper, le premier rang parmi les grandes revues sérieuses de la France.

Les derniers numéros que nous avons sous les yeux renferment des articles d'un vif intérêt; l'Esquisse d'une histoire de la philosophie chrétienne, par G. Pauthier; Considérations sur l'unité de l'Italie, par Jean Aicard; Aperçu de la Constitution hongroise, par Louis Viardot; Du Texas, par M. Grimboli; de l'Éthiopia en Perse, par Alexandre Guizot; Haïland, par M. Guém; Journal d'un voyage en Espagne, par Edgar Quinet; Edward Canaris, nouvelle par Arthur Guillois; le Baptême de la Coche pour, par Victor de La Prade, etc. Comme on le voit par les titres de ces articles, la Revue Indépendante traite tout à tour des questions philosophiques, religieuses, politiques, sociales, scientifiques et littéraires; elle porte sur tous les pays du globe les lumières de ses savantes et laborieuses investigations. Enfin une Revue scientifique, un Bulletin bibliographique et une Chronique politique terminent et complètent chaque numéro. Quatre livraisons ou deux numéros forment un beau volume. La première livraison du mois de novembre commença la dix-septième volume.

Les Beautés de l'Opéra, 4^e et 5^e livraisons, 4 fr. Dirigées par M. GIRALDIN. — Soudé, 10, rue de Seine.

Les quatrième et cinquième livraisons de cette splendide publication ont été publiées. Elles contiennent une Notice sur les Tragédiens et une Notice sur les Opéra, par M. Paulien Charles. Les portraits de mesdames Dorus et Nalbin, graves sur acier, les nombreuses gravures sur bois intercalées dans le texte, les ornements de couleurs qui l'encadrent, surpassent en luxe et en perfection les merveilleuses livraisons précédentes. Le premier volume (un dix livraisons) paraîtra le 1^{er} décembre. Les opéras et ballets de Norma, de Don Juan, d'Otello, de la Sylphide et de la Juive seront ornes des portraits de Jules Grisi, de Sontag, de Cerito, de Taglioni et de mademoiselle Falcon. Les Beautés de l'Opéra, réunies, formeront un des plus magnifiques volumes que la librairie française aura édités pour les créances de l'année 1845.

Les Fleurs, rêve allégorique, par madame de MAUGIRARD. — Quatrième édition, 1844. Imprimeurs-Unis.

Son goût pour les fleurs a inspiré à madame de Maugirard le dessin de ces employer dans une allégorie morale. Elle a pensé que des emblèmes choisis dans ce que la nature a de plus gracieux, pourraient avoir quelque intérêt. Du reste, elle se justifie de leur avoir prêté du sentiment, des passions, un langage, par beaucoup d'auteurs. Avant elle, la Bible, Phidre, le père Rapin, l'anglais Cowley, M. Constant Dubois, M. de Saint-Marc, etc., ont fait remplir à des fleurs des rôles allégoriques. Chateaubriand lui-même n'a-t-il pas écrit le fragment suivant : « La fleur est la fille du matin, le charme du printemps, la source des parfums, la grâce des vierges, l'amour des poètes; elle passe vite comme l'homme, mais elle redonne un sens à ses feuilles à la terre. On conserve l'essence de ses odeurs; on se plaît à les retrouver au lit; on se rappelle dans nos tribulations nos affections à ses couleurs, l'espérance à sa verdure, l'innocence à sa blancheur, la douleur à ses tentes de roses... » Elle a des usages extérieurs ou elle est l'interprète des sentiments; fleur charmante qui ne cause ni troubles, ni guerres, et qui se garde que l'histoire fugitive des révolutions du cœur, « Le livre des fleurs est de madame de Maugirard obtient en ce moment les honneurs d'une quatrième édition.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

PAULIN, éditeur, rue Richelieu, 60.

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET D'ÉRUDITS.

LA BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, VARIÉTÉS CURIEUSES ET AMUSANTES DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

SE COMPOSERA DE 10 VOLUMES IN-18 DONT VOICI LES TITRES :

1. Curiosités littéraires. — 2. Curiosités bibliographiques. — 3. Curiosités biographiques. — 4. Curiosités historiques. — 5. Curiosités des Origines et des Inventions. — 6. Curiosités des Beaux Arts et de l'Archéologie. — 7. Curiosités militaires. — 8. Curiosités philologiques. — 9. Curiosités des Traditions, Mœurs, Usages, etc. — 10. Curiosités anecdotiques.

En Vente : — Tome 1^{er}. — **CURIOSITÉS LITTÉRAIRES.** — Prix, 3 fr.

60 centimes la livraison.

EUGÈNE SUE

Publié en 80 livraisons.

LE JUIF ERRANT ILLUSTRÉ PAR GAVARNI

En Vente : — la deuxième livraison, chez PAULIN, éditeur, rue Richelieu, 60.

Pour paraître incessamment, rue Richelieu, 60, chez J.-J. DUBOCHET et Co, éditeurs des Voyages en Zigzag, par M. TOPFFER.

NOUVELLES GENEVOISES, PAR R. TOPFFER,

ILLUSTRÉES D'APRÈS LES DESSINS DE L'AUTEUR.

160 Gravures dans le texte et 40 Gravures hors du texte.

1 vol. in-8 grand-raisin. — 12 fr. 50 c.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ÉGLISE DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

Accompagnée de Gravures tirées du journal *L'Illustration*.

In-4° de 24 pages avec 8 magnifiques gravures sur bois représentant : 1° une vue extérieure de l'église; — 2° la vue intérieure; — 3° les détails les plus intéressants et les plus curieux de ce monument.

Au Bureau de *L'Illustration*. — Prix, 50 centimes. — Grand papier, 1 franc.

LIBRAIRIE DUBOCHET ET Co,
RUE RICHELIEU, 60.

LE THÉÂTRE DES LATINS, avec la traduction en français, faisant partie de la Collection des auteurs latins publiée en 25 volumes in-8, sous la direction de M. NISARD, grand vol. in-8. 15 fr.

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, OU ENCYCLOPÉDIE DE LA JEUNESSE, ouvrage également utile aux Jeunes gens, aux Mères de Famille, à toutes les personnes qui s'occupent d'Éducation, et aux Gens du Monde; par MM. ANDRIEU DE BRIOUDE, docteur en médecine, L. BADOET, ancien professeur au collège Stanislas, et une société de Sçavants et de Lettrés. Un seul volume, format du *Milieu de Paris*, imprimé en caractères très-lisibles, contenant la matière de six volumes ordinaires et enrichi de 400 petites gravures servant d'explication au texte. — Prix broché : 0 fr.; élégamment cartonné à l'anglaise, 11 fr. 50.

Sous le titre de : LES VARSOVIENNES et LA CELLARIUS, M. MAXIME ALKAN, l'un de nos pianistes distingués, vient de publier deux cahiers de *Mazurkas* et de *Walse Mazurka*, danses nouvelles que le monde élégant s'apprête à exécuter pour les premiers bals de la saison.

Cette musique se trouve :

Au Cours de M. CELLARIUS, 39, rue Neuve-Vivienne;

Et chez l'Auteur, M. ALKAN, 1 bis, Cité Bergère.

RUE TARANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYEY, seul successeur des ci-devant Carmes dechaussés de la rue de Vaugirard, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des

contrefacteurs consacrant à M. BOYEY la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le *mal de mer*. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissant la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'à n. 14, repete 14 fois sur la devanture, M. BOYEY étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

A LONDRES.

CATHEDRAL HOTEL ST-PAUL'S CHURCH YARD, 48. — W. B. SILK prévient MM. les voyageurs qu'ils trouveront dans cet hôtel des chambres particulières fraîchement meublées et décorées, à des prix très-modérés. Salon de société, café, journaux anglais et étrangers. Dîners à 4 s. 6 d. et 2 s. Vins et liqueurs de première qualité; punch très-renommé. Bains à toute heure.

BREVETS DANS LA GRANDE-BRETAGNE ET L'IRLANDE.

LES INVENTEURS sont informés que toutes les espèces de renseignements au sujet des brevets et des garanties offertes aux inventions nouvelles dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, peuvent être obtenus *gratis* par lettres affirmées, adressées à ALEX. PRINCE, Office for Patents of Invention, 14, Lincoln's Inn Fields, Londres.

PRIX FIXE.

MARIO, TAILLEUR,
RUE VIVienne, 49.

A FRANKLIN. — Grâce à son atelier à l'anglaise, la maison Franklin peut, au besoin, livrer en vingt-quatre heures un habillement complet, dont la modicité du prix (140 fr. comptant au lieu de 180) n'exclut en rien la perfection.

GRANDES CHASSES DE HOMBOURG

(Près de Francfort-sur-le-Mein.)

Le CASINO DE HOMBOURG est le seul établissement des bords du Rhin ouvert toute l'année. Le grand nombre de voyageurs d'élite qui y ont fait retentir des logemens, et le luxe des préparatifs de l'administration, annoncent une saison d'hiver plus brillante que jamais.

Les étrangers reçoivent des permis pour les GRANDES CHASSES qui ont lieu deux fois la semaine dans 20,000 HECTARES, TANT EN PLAINES QU'EN FORÊTS, dans lesquelles abondent le gros et le petit gibier.

BALS, CONCERTS, FÊTES DE TOUS GENRES
ROULETTE et TRENTE-ET-QUARANTE, depuis onze heures du matin jusqu'à onze du soir.

Salons pour les JEUX DE COMMERCE.
SALLE DE CONCERT, SALON DE CONVERSATION.

CASINO, décoré par les principaux artistes d'Italie.
CABINET DE LECTURE, avec les Journaux, Revues et Publications périodiques de l'Europe (LECTURES GRATIS).

CAFÉ RESTAURANT, TABLE D'HÔTE à LA FRANÇAISE, tous les jours à 5 heures.

La VILLE DE HOMBOURG est remplie de NOMBREUX HOTELS et d'APPARTEMENTS MEUBLÉS avec le LUXE et le CONFORTABLE de LONDRES et de PARIS, à des prix très-modérés.

Près de 100,000 Voyageurs ont visité Hombourg cette année.

Toutes les heures, des VOITURES partent de FRANCFORT pour HOMBOURG, et vice versa. Le trajet entre ces deux villes se fait en UNE HEURE UN QUART. — On se rend de PARIS à HOMBOURG en 42 HEURES, par MAYENCE et FRANCFORT. — DEUX HEURES UN QUART suffisent pour aller de HOMBOURG à MAYENCE.

Observations Météorologiques

FAITES A L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

OCTOBRE. — 1844.

Jours du mois.	Température extrêmes de la journée.		Températures moyennes calculées.	État du ciel à midi.	Vents à midi.
	Minimum.	Maximum.			
1	761,49	5,4	4,68	9,4	Beau, léger brouillard.
2	755,75	6,0	44,0	9,6	Couvert.
3	757,23	6,4	18,0	11,6	Couvert.
4	758,52	45,5	18,8	43,9	Éclaircies.
5	753,22	45,0	21,0	48,6	Couvert.
6	758,88	40,8	45,0	41,8	Couvert.
7	765,26	9,4	45,0	41,9	Nuageux.
8	757,72	5,7	41,0	8,5	Très-nuageux.
9	741,54	5,5	48,0	11,1	Très-nuageux.
10	742,21	11,8	41,7	45,1	Couvert.
11	753,01	9,4	47,9	42,5	Très-nuageux.
12	755,77	9,8	45,0	42,1	Couvert.
13	746,76	9,7	41,9	42,0	Couvert.
14	746,79	8,8	45,9	42,0	Couvert, éclaircies.
15	758,27	11,0	45,9	45,5	Très-nuageux, orage.
16	755,08	9,1	41,1	41,5	Très-nuageux, pluie.
17	742,18	7,1	45,9	40,1	Très-nuageux.
18	752,28	5,8	45,0	9,0	Très-nuageux.
19	752,17	4,1	41,8	7,5	Nuageux et vapoureux.
20	747,51	2,0	45,0	6,9	Beau, nuages.
21	746,55	5,2	40,9	7,8	Couvert.
22	756,69	5,0	40,9	7,0	Très-nuageux.
23	752,48	6,9	41,7	10,4	Très-vapoureux.
24	746,64	8,5	46,9	42,5	Nuageux et vapoureux.
25	749,79	8,5	42,1	40,2	Couvert.
26	757,71	8,2	42,0	9,9	Couvert.
27	765,65	7,0	40,4	8,5	Couvert, brouillard.
28	761,28	6,5	41,1	8,8	Couvert.
29	757,46	4,3	40,0	6,8	Couvert.
30	752,79	4,8	40,5	7,5	Couvert.
31	751,27	2,8	45,0	7,4	Brouillard épais.
Moyenne.	751,81	7,2	44,4	10,4	
					Pluie dans la cour, 5 c. 214
					Pluie sur la terrasse, 4 c. 565

Erratum du Tableau météorologique de septembre 1844.

Le 11, la hauteur barométrique doit être de 761mm.54, au lieu de 751mm.54.
Le 15, le maximum de température doit être 21^o.5, au lieu de 20^o.5.

Modes.



Qui pourrait expliquer les caprices de la mode, ses fantaisies et ses dédains, l'empressement avec lequel elle adopte aujourd'hui les vieilleries qu'elle méprisait hier? Pourquoi nous fait-elle trouver ces étoffes, ces meubles, ces bijoux adorables? Parce que... Car, dans ces matières, il n'y a pas de meilleure raison que celle donnée par madame Pinchou.

Donc la mode veut les garnitures en tabliers, on posées de chaque côté de la jupe; pour les toilettes négligées, ce sera la



Economie animale. Caricature par Cham.

passenterie ou le velours dont on se servira. Ainsi, voyez ces deux robes : l'une est à pattes découpées et brodées de passementerie; la robe est en alcyon, espèce de levantine satinée et glacée; le tablier sur lequel pose la garniture est en satin de la même couleur. On peut rendre cette façon plus élégante en employant une couleur claire et en mettant un tablier de satin blanc.

L'autre est une robe de cachemire ornée de bandes de velours qui ont à chaque bout des boutons en passementerie. Un des chapeaux est en velours épingle orné de fleurs et de rubans; le second, pour le matin, est en satin orné de dentelle. L'un et l'autre viennent des magasins d'Alexandrie. Ils ont la grâce exquise que cette habille favorite de la mode sait donner à toutes ses créations; depuis la capote du matin pour aller en emplette, jusqu'à la coquette coiffure qui, le soir, charmera les dilettauti du théâtre Italien.

Les garnitures de robes de soirées se composent encore de rubans, de dentelles et de blanches de soie ou de tulle illusion; ainsi, une robe de lamé à larges raies satinées de couleur rose, lilas, ou jaune vif, est très-joye garnie de dix ou onze bouillons de tulle; ces bouillons doivent être posés sur un tulle et non sur la robe, et attache seulement du haut de la garniture, qui couvre la robe au trois quarts. Les petites manches sont couvertes par des bouillons de tulle. Le corsage drapé, ou avec berthe bouillonnée.

Avec de la dentelle ou de la blonde, on compose des garnitures en tablier, telles qu'un quadrille de rubans garnis de dentelles ou de blanches attachées de chaque côté par trois nœuds de rubans, ou bien des rubans à plis contraires posés devant en demi-cercle, diamant de largeur vers la taille, et terminés de chaque côté par des petits choux de rubans.

L'accessoire indispensable à toutes les toilettes du soir, c'est les adorables vieux bijoux. Pour épingle de fichu ou de corsage, on recherche les plus mignonnes. Les épingle dites broches ne se portent plus; et, en effet, est-il rien de mieux, sur une robe de bal, qu'un bouquet au corsage? Il rend impossible une large plaque de bijou, mais n'exclut pas une petite épingle. Lorsqu'on ne veut pas mettre de bouquet, on attache une suite de trois épingle; c'est un genre plus sérieux; si l'on ajoute encore une boucle en marcasite, cela sera tout à fait bien.

On reprend beaucoup les boucles d'oreilles, mais sans pendants; elles sont de formes rondes ou ovales. En bijoux modernes, on voit l'encorcelle entourée de brillants, l'opale, la turquoise; et anciens bijoux, ce sont les copies de perles entourees de marcasite, et l'émail avec fleurs et entourage de marcasite.

Revenons, par amour des contrastes, aux négligés du matin, à ces bonnets et chaudes robes de flanelles écossaises ou rayées, doublées en soie, et aux robes de cachemires doublées de peluche. On ajoute souvent à ces robes une grande pelétrie; les manches se font très-larges, et quelquefois on les relève au milieu de l'avant-bras par plusieurs plis.

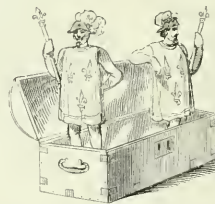
Les bonnets du matin ont toujours la passe un peu tombante sur les joues, et couverte de petites garnitures dans lesquelles on sème des velours très-étroits; on en fait aussi, et ces derniers sont plus nouveaux, dont la passe est garnie de petites riches de tulle mi. Ils sont noués sous le menton par un ruban, mais n'ont pas d'autre ornement.

Les parlessus seraient bien décidément en faveur; ils ne diffèrent des anciennes pelisses à collet que par les manches et la coiffure; ils les maintient à la taille absolument comme pour nos robes de chambre.

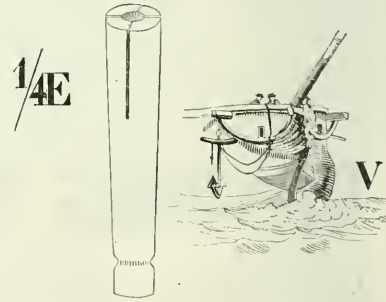
Étude.

EXPLICATION DU DERNIER REBIS :

Après de grandes marches, on a quelquefois l'estomac en délire.



BOULEN



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.
A SAINT-PETERSBURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissaire officiel de toutes les Bibliothèques des régiments de la Garde-Imériale; Gostinoy-Dvor, 22 — F. BELLAZARD et C^o, éditeur de la Revue étrangère au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, Libraires.

Jacques DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE et C^o, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
 Prix de chaque N.°, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N.° 90. Vol. IV. — SAMEDI 16 NOVEMBRE 1844.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dep. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 32 f.
 — l'Étranger. — 10 f. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. *Echange des ratifications du traité de paix entre la France et le Maroc; Coriège funèbre des condamnés à mort à Barcelone. — Courrier de Paris. — Théâtres. Une Scène du Tivvrand de Ségovie. — Si Favais la Fortune! Romance. Paroles et musique de M. Millet. — Entrepôt réel des Sucres indigènes à Paris. Fac de l'Entrept. — Les Talliemans; Nouvelle par M. Fabre d'Olivet. Suite. Chap. V et VI. — Chronique Musicale. — Association Belge philanthropique des Frères d'Armes de l'Empire français. Oeuvres Gravées par Richard. — Les Couilles de l'Opéra. Seize Gravures. — Bulletin Bibliographique. — Annonces. — La Géométrie Pittoresque, par MM. Letaire et Cham. Suite et fin. Dix Gravures. — Rebus.*

Histoire de la Semaine.

Le conseil des ministres a, dit-on, fixé définitivement au lundi 25 décembre la séance d'ouverture de la session. L'ordonnance de convocation doit paraître au commencement de la semaine prochaine.

Quand nos Chambres se réuniront, les Chambres d'Espagne en auront fini avec la constitution de 1857. M. Donoso Cortés a présenté au congrès son rapport sur le projet de réforme. M. Martinez de la Rosa serait bien exigeant s'il n'était content de la commission et du rapporteur. Celui-ci n'a fait que paraphraser et retourner les arguments du ministre, et la commission admet toutes les suppressions de garanties qu'on enlève à la liberté de la presse, l'entorse donnée à l'institution du jury, enfin tous les empiétements que la contre-révolution a cru nécessaires pour assurer son succès. Le projet n'a été amélioré que sur deux points: les lois sur les contributions et le crédit public devront d'abord



Echange des ratifications du traité de paix entre la France et le Maroc, le 26 octobre 1841.



(Coriège funèbre des condamnés à mort à Barcelone.)

être présentés à la chambre des députés et l'exclusion de la descendance de don Carlos du trône d'Espagne comme du lit de la reine y est nettement prononcée. Enfin la reine Christine, si elle n'entend pas renoncer au bénéfice des événements qui pourraient lui permettre de redevenir régente, aura à faire combattre l'amendement proposé par la commission qui porte : « Le père et la mère du roi ne pourront exercer la régence qu'en restant veufs. »

La discussion est ouverte en ce moment sur cette reconstruction. Mais l'attention en est bien détournée par le procès de Prim à Madrid, par les nouvelles d'arrestations et d'exécutions qui arrivent de tous côtés. Le jeune général s'est défendu avec une franchise, une vigueur, une noblesse qui ont produit le plus grand effet sur le service de son caractère. Les juges qui on avait choisis pour lui servir de jurés, ont également fait échouer les machinations de police et de camarilla, à l'aide desquelles on espérait obtenir immédiatement une condamnation à mort qui eût permis, au choix, ou de se débarrasser d'un homme dont on redoutait le couraige et le patriotisme, ou de jouer la magnanimité en ne fusillant pas un innocent. C'est partie remise, car dans la nuit du 4 au 5 la majorité du conseil de guerre s'est prononcée pour qu'il fût procédé immédiatement à une nouvelle instruction de l'affaire, celle qui lui était soumise était si sommaire et si incomplète qu'il eût été impossible de donner à une condamnation l'apparence d'un jugement rendu en connaissance de cause et en conscience.

Mais à Barcelone, où l'on est en présence d'accusés moins importants ou y met moins de scrupule et l'on sait deviner plus lestement la culpabilité. Les correspondances particulières nous apprennent que les prisons de cette ville sont encombrées de détenus politiques, et que chaque jour on en embarque quelques-uns pour les Philippines, Porto-Rico ou l'île de Pinos. Bienheureux sont ceux qui sont libérés, et qui ont pu quitter de Barcelone. La *Ferdal* compte à la date du 51 octobre l'exécution de quatre malheureux, condamnés par un des tribunaux de sang : « Ce matin, » dit cette feuille qui ne craint pas de se rendre solidaire de ces atrocités par les éloges qu'elle donne à leurs auteurs, par les lâches reproches qu'elle adresse à leurs victimes, « ce matin l'aspect de la Rambla était très-imposant au moment du supplice des quatre individus condamnés par le conseil de guerre. L'autorité militaire avait déployé un appareil formidable, et la religion offrait le lugubre spectacle de sa majestueuse participation à cette exécution. Le cortège était ouvert par la *Congrégation du Sang* avec le grand crucifix qu'elle adore; devant elle marchaient les enfants de chœur excitant la commémoration des fidèles en faveur des âmes de ceux que la justice allait frapper. Ensuite les condamnés accompagnés de deux ecclésiastiques, annonciateurs de régiments. Ces ecclésiastiques n'ont pas cessé d'exhorter avec ferveur les condamnés jusqu'au moment de l'exécution. Un fort détachement servait d'escorte, et le cortège était fermé par un piquet notable. Les condamnés marchaient avec résignation et se soulaient à prier avec ferveur. Le monde et les vieillards s'éclaircissaient devant leurs prières; ils étaient absorbés par la contemplation de l'éternité. Oh! si les instigateurs de ces troubles avaient pu être témoins de ce triste spectacle, et voir ces victimes de leurs machinations, certainement ils n'eussent pu demeurer impassibles à cette vue! » Le cortège faisait naître l'émotion la plus terrible. Un ancien annonciateur de l'hôpital militaire, qui venait de le voir passer est allé se précipiter dans un poils d'où il a été retiré expirant. Cet homme devait être fou, dit l'*Imparcial*. Est-ce bien là la conjecture qu'il faut en tirer, et le désespoir et l'horreur ne s'emparent-ils pas, au seul récit de ces monstruosités, de quiconque a conservé un sentiment humain? — Le 4 de ce mois une exécution nouvelle est venue encore ensanglanter la malheureuse capitale de la Catalogne. C'est celle d'Antonio San-Just, pour crime commis, dit la *Ferdal*, à l'occasion de la révolte centraliste de l'an dernier. La force militaire était au grand complet, la cavalerie du Sang en grande tenue. On a donné le plus d'importance possible à cette exécution. L'*Imparcial* fait remarquer qu'Antonio San-Just était fils du malheureux général de ce nom qui tomba à Malaga victime d'une émeute. Son aïeul avait également péri sous les coups des émeutiers. Antonio gardé jusqu'à son dernier moment une admirable sérénité, après avoir fait son testament, écrit à plusieurs personnes, et reçu les secours spirituels.

Détournons nos yeux de l'horrible spectacle qu'offre l'Espagne tout entière et portons-les sur une scène où le pittoresque trouvera peut-être plus sûrement encore son compte que notre amour-propre national : l'échange à Tanger des ratifications du dernier traité signé entre la France et le Maroc. Cette formalité a été accomplie pour le roi des Français par MM. de Nyon et Glücksberg dont deux belles frégates à vapeur, le *Curier* et le *Gussenti*, formaient le cortège assez imposant, et pour l'empereur par le pacha de Larache, qui paraît n'avoir pas fait pour cette cérémonie de très-grands frais de représentation. Le 26 octobre nos plénipotentiaires s'étaient rendus du consulat de France, à la demeure des gouverneurs, entre deux rangs de soldats, aux enfants et aux bannières rouges, drapés dans leurs burnous blancs. La marche était ouverte et fermée par des détachements de troupes marocaines. Arrivés à la Casbah, MM. de Nyon et de Glücksberg y trouvèrent le pacha qui les y attendait dans un costume, dit l'historiographe de cette entrevue, d'une simplicité presque exagérée. « Bon-Selam-Ben-Ali, pacha de Larache et gouverneur de toutes les provinces du nord de l'empire, est, suivant le tonne récit, un vieillard d'une soixantaine d'années; sa figure ne manque pas de caractère et dénote assez bien cette finesse appréhendant de la foi punique qui a été de tout temps un trait caractéristique des négociateurs de la race africaine, et dont il a donné tant de preuves dans les cours des dernières négociations. Il joint de toute la confiance de son souverain, qui lui a confié l'éducation de deux de ses fils, et tout éfait préparé pour son départ à l'instant où les ratifications auraient été échangées, afin qu'il pût assister au ma-

riage de l'un de ses élèves. Un juif qui servait d'interprète était à genoux devant lui, ou, pour mieux dire, prosterné. Dans cette attitude humiliante, sans chausse, puisqu'il avait dû déposer ses babouches à la porte, osant à peine lever les yeux vers le pacha pour lui traduire les paroles des plénipotentiaires, ces malheureux hésitaient parfois entre la fidélité de son rôle d'interprète et la crainte de provoquer la mauvaise humeur du pacha; et, s'il en faut juger par les apparences, il a dû se croire hors d'un grand danger lorsqu'il s'est retrouvé sain et sauf à la fin de la cérémonie. » La copie du traité, portée de la signature du roi des Français, était écrite sur papier chevron et reliée en velours violet. Quant à celle qui avait été signée de l'empereur, et qui avait toute l'apparence d'avoir passé un temps assez long dans les mains des Arabes, elle était déposée sur un vieux coussin de cuir placé à terre. Après l'échange, les plénipotentiaires ont pris congé du pacha dans des termes de simplicité et de cordialité qui avaient été également observés à leur arrivée, et le cortège tout entier est retourné au consulat dans le même ordre et avec le même cérémoniel. — Les Marocains, pour masquer les blessures de leur amour-propre, ont bien vite replatée en terre les entailles que nos boulets ont faites à leurs fortifications. Puisse le traité être plus durable que ce replâtrage!

L'ordonnance du roi qui autorise le ministre des finances à émettre l'emprunt a paru au *Moniteur*. Le 9 du mois prochain, il sera procédé à la vente et adjudication, sur soumissions cachetées, en un seul lot et au plus offrant, de la somme de rentes 5 pour cent qui devra produire, au taux de l'adjudication, un capital de 200 millions. Quant aux 100 millions de surplus mis également en vente par le gouvernement par la loi du 25 juin 1870, le ministre déclare qu'il abandonne ces ressources au trésor qui permet de ne pas les demander au crédit, et il annonce qu'il se réserve pour réduire la portion de la dette flottante qui provient des versements des caisses d'épargne. Cette affectation projetée sera l'objet d'une mesure qui n'opposera aux chambres à la prochaine session. — On a remarqué que le ministre avait morcelé et échelonné les versements de l'emprunt par vingtièmes, et quelques personnes ont cru voir dans ces délais, qui ne paraissent pas de supposer que le trésor ait des besoins bien sérieux et bien pressants, un calcul pour ajourner à un long temps la question de la conversion. Tant que l'adjudicataire aura des vingtièmes à payer et de la rente à recevoir et à classer, on se dira contrairement par la délicatesse de ne pas prendre une mesure qui modifierait la situation de la place. Il serait peut-être imprudent au préteur de ne pas faire entrer dans ses prévisions éventuelles la possibilité du renversement de ce calcul par la chambre actuelle ou par celle qui lui succéderait.

L'affaire de l'école polytechnique est toujours au même point, mais un assez grand nombre de familles et d'élèves ont été cette semaine en proie à des inquiétudes plus vives que celles que peut causer l'incertitude. Un journal s'est procuré et a publié la liste de quarante et un jeunes gens dont l'exclusion avait été proposée, ajoutant qu'elle avait été résolue par dix-sept d'entre eux, et, sur ce nombre, il en désignait quinze. Il paraît constant, en effet, que cette mesure de rigueur excessive avait été adoptée dans les bureaux du ministère; mais, ébréviée avant d'être consommée, elle a pu être combattue à temps par des justifications que les ordonnances constitutives de l'école veulent que les inculpés soient toujours mis à même de fournir, droit dont ils auraient été complètement déstitués sans la révélation inattendue du *Siecle*. Espérons donc encore que cette mesure impolitique sera rapportée *in petto* comme elle a été prise, et que les cours trop longtemps interrompus, les examens ajournés de l'école reprendront sans retard et sans exclusion.

L'Académie des sciences, par suite du décès de M. d'Arcet, a procédé lundi dernier à l'élection d'un membre dans la section de chimie. M. Balard a été proclamé membre de l'Académie. Son concurrent était M. Frémy.

Dans peu de semaines nous allons succéder plus de nouvelles de sinistres, j'ai même récents de plus immenses désastres de nos églises, j'en viens à la fois. — Le *Propagateur des Ardennes* du 8 annonce que la vaste et magnifique fabrique de draps de Neufize a été presque consumée par un incendie. — Des lettres de Perpignan ont appris que le 67^e de ligne qui se rendait de Perpignan à Mâcon, et le 10^e qui, permettant avec lui, allait de Mâcon à Perpignan ont eu à déplorer la mort de plusieurs soldats et d'un officier par suite du débordement du Rhône et de l'interruption des routes.

— Dans la nuit du 4 au 5 novembre, le brick la *Marie*, de Bordeaux, capitaine Ech, jaugeant 88 tonneaux, monté par sept hommes et parti de Sutherland (Angleterre) avec un chargement de houille, à destination de Bordeaux, après avoir cherché un refuge dans l'anse du Cayola, près les Sables-d'Olonne, qu'il croyait sûrs, est venu s'échouer sur les rochers vers onze heures du soir. L'équipage s'était réfugié sur les hunes de misaine, mais le moyen de salut lui fut bientôt enlevé : un coup de mer emporta le mat avec les six malheureux qui s'y étaient placés. Le capitaine, de son côté, s'était retenu sur la hune du grand mat, et s'y fut usant à l'entour à midi, hème à laquelle il fut recueilli par un chaloupe du port des Sables. Le malheureux capitaine avait à son bord son jeune fils âgé de sept ans. Cet enfant lui a été enlevé par les flots. Vainement le capitaine s'était précipité à la mer, vainement il était parvenu deux fois à saisir son fils, une haine plus forte le lui enleva une troisième fois, et il ne le revit plus. — Mais le plus épouvantable désastre est celui dont quelques correspondances n'hésitent pas à considérer des effets comme plus terribles encore que ceux des catastrophes qui, dans ces dernières années, ont pesé sur nos Antilles, et qui vient de sévir sur l'île de Cuba, et plus particulièrement sur la Havane. Dans la matinée du 4 octobre, le vent passa du nord-est à l'est et s'apaisa tout à coup. Mais ce n'était qu'un calme trompeur; car, vers dix heures du soir, l'ouragan se déclara avec violence et ne cessa que le

lendemain vers trois heures de l'après-midi. Alors, on put reconnaître que plus de quatre cents maisons étaient écroulées, que quatre-vingt-deux navires de toutes nations avaient sombré dans le port, et que plus de quarante avaient souffert des avaries plus ou moins considérables. Parmi les bâtiments perdus, on cite trois grands steamers, le *Natchez*, le *Carthage* et le *Bijou*. Le brick du Havre *Arago*, capitaine Devillere, qui revenait du Mexique avec une cargaison pour son port d'armement, a cherché à se réfugier dans le port de la Havane, à l'entrée duquel il s'est entièrement brisé. Le brick de guerre espagnol *Cubano* s'est également perdu. On porte le nombre des victimes à soixante-dix. Durant toute la nuit, il avait été impossible de sonner un repos. D'abord c'était le bruit des portes et des fenêtres qui s'écroutaient; tout cela mêlé aux plaintes des victimes enterrées sous les décombres, aux pleurs, aux cris et aux prières des femmes. Par intervalles, de sinistres éclairs venaient éclairer cette scène de désolation. Au point du jour, une lueur jaunâtre vit encore augmenter l'effroi; le ciel était obscurci par des nuages noirs que le soleil ne pouvait percer, mais il jetait assez de clarté pour éclairer les désastres déjà causés par la tourmente et ceux qui s'accomplissaient encore. La toiture du théâtre Tacon était enlevée; les maisons de la place de Torres à moitié détruites, les chantiers de construction dans un désordre effroyable, le port bouleversé. On tenait soigneusement fermées les maisons qui avaient résisté à l'ouragan, et les habitants de la ville qui avaient été détruits étaient réfugiés dans les églises. Ce n'était pas de la pluie qui tombait, c'étaient des torrents d'eau et les vents étaient tellement furieux, qu'ils faisaient autant de bruit que les plus forts coups de tonnerre. Depuis que les Européens se sont établis dans ces îles, on n'avait jamais vu de vent pareil, quoique tous les ans on ait sous les tropiques des ouragans affreux. Ce n'est que vers le soir qu'on a songé à aller aux provisions. Jusque-là les vivres manquaient dans les maisons, et l'on ne songeait guère à s'en procurer. Pour ajouter à ce sombre tableau, des bandes d'esclaves, profitant de la consternation universelle, traversaient les rues avec des drapeaux; des détachements de cavalerie cependant les ont dissipés promptement. Pas un arbre ne reste debout, dit une lettre du 9 octobre qu'on nous communique, des palmiers de la plus grande hauteur volaient dans l'air, et ce qu'il y a de plus affreux, toute la campagne est dévastée, et une disette inouïe est inévitable. Le riz, le café, les fruits du pays, faisant le pain des pauvres; les bananes, ananas, coces, mangues, etc. sont tous perdus. Des villages entiers ont disparu, des arbres nagéant dans les ruis, transformés en lacs; des milliers de bestiaux ont péri. A Matanzas, Reola, Guanabacoa, Cardenas, la perte n'est pas moindre. A chaque moment, on entend parler d'un nouveau naufrage. Des milliers de caisses de sucre, ballots de tabac et de café, sont perdus. Les pertes enfin sont incalculables; il faudra des années pour que le commerce s'en relève. Une souscription a été ouverte immédiatement. Au bout de quatre jours, elle dépassait cent mille francs. Mais qu'est cette somme en présence de tant d'infortunes? D'après les lettres reçues à Londres, par le courrier des Antilles, les effets de l'ouragan ont été ressentis aux Bermudes, à Porto-Rico, à Saint-Domingue, à la Jamaïque. On n'a pas encore de nouvelles des Antilles françaises, mais il n'est que trop présumable qu'elles se seront plus ou moins ressenties de l'ouragan.

M. le comte de Mosbourg, pair de France, ancien ministre des finances du royaume de Naples, est mort dans sa soixante-quatrième année.

Courrier de Paris.

L'écho qui apporte à Paris les bruits qui se font au dehors ne nous donne que des nouvelles assez peu récréatives; on dirait que les événements et les hommes prennent les nuances sombres du mois de novembre et s'attristent avec le ciel; c'est du côté des Pyrénées surtout que les choses ne nous arrivent pas couleur de rose, et ne sont qu'arrestations, complots, jugements sinistres, fusillades et le reste; les nouvelles du foyer de l'Opéra et du café Tortoni en sont tout émus, ceux du moins à qui le cinq et le trois pour cent ont laissé encore cette espèce de sensibilité; le nom du général Prim est prononcé partout avec intérêt et tristesse, même au milieu des préoccupations que donne l'émission de l'emprunt et la perspective de deux cents millions livrés à la science des hauts et puissants seigneurs de la Banque, et à l'appétit des petits et gros rentiers.

Il faut avoir, en effet, que le spectacle que l'Espagne nous donne depuis dix ans, à bien sa singularité et son droit à l'attention; Paris, qui vit en ce moment et depuis longtemps de sa vie la plus réglée et la plus prosaïque, Paris qui ne s'occupe plus guère que de ranger ses magasins et de faire ses affaires, se prend Paris d'aujourd'hui, n'est peut-être pas fâché que de temps en temps ses voisins d'au delà les monts pyrénéens, lui procurent la représentation de cette existence fantasque, romanesque, turbulente, à un jour le jour, que du ciel nous, et dont Paris semble s'être guéri depuis quatre ou cinq ans.

Avez-vous, en vérité, que Paris n'a pas si grand tort de s'inquiéter et de s'émouvoir tout à la fois de ce roman politique à double et triple tranchant qui compose l'Espagne depuis la mort de Ferdinand VII, et qu'elle ne finit pas; c'est bien autre chose vraiment que nos rouans-fénelons, même les plus formidables; qu'est-ce, en effet, qu'un feuilleton qui vous tient attentif pendant dix-huit mois, vous agite, vous donne le frisson, à côté de cet interminable feuilleton espagnol qui n'a point titre : *Christine, Espartaco, don Carlos?*

Et remarquez que ces bis de la Castille, de la Catalogne et de l'Andalousie ne sont pas malleables comme nos Parisiens, soumis aux influences de l'heure, du moment, de la saison, de l'époque; faciles aux modifications et aux rétamorphoses du tempérament et du caractère; aujourd'hui turbulents et

bravant tout, comme des écoliers en révolte; demain retombant dans la tranquillité la plus profonde et dans la plus complète indifférence : lions tout à l'heure, agneaux à présent. Non ! l'Espagne est immuable dans ses passions, dans ses habitudes et dans ses mœurs; malgré certaines apparences qui glissent à sa surface, elle est aujourd'hui ce qu'elle était au temps de ses sombres rois et de ses héros conteurs d'aventures. Le *Romancero*, Lope de Véga et Calderon sont encore faits à son image; voyez-le tous, en effet, ces acteurs du terrible drame actuel, se jeter à l'aventure dans les entreprises les plus diverses, les plus périlleuses et souvent les plus faibles, courir par noyés et par vaux, sous des déguisements et sous de faux noms, se haïssant avec fureur, s'aimant avec rage, se jetant étourdiement dans les partis les plus contraires, se provoquant, se battant, s'assassinant et se confessant, le tout à l'exemple des personnages que leurs vieux poètes dramatiques montraient sur la scène, il y a deux siècles et demi.

Ne dirait-on pas, à voir les gens se tuer entre eux avec cette facilité, que la vie est une espèce de peloton interminable, qui se déroule sans cesse et dont on risquerait de ne voir jamais le bout si les hommes n'avaient soin de le couper eux-mêmes de leurs propres mains ? Ceux qui pensent ainsi sont dans une grande erreur; mais qu'ils ne semblent pas suffisamment réfléchis sur la durée de la vie par les corbillards qu'ils rencontrent à chaque instant sur leur route et par le *De profundis* qu'ils entendent de tous côtés, nous allons, en guise d'instruction, leur mettre sous les yeux un petit fragment du tableau statistique que M. le préfet de la Seine vient de faire publier; le volume forme un gros in-4° chargé de chiffres et de documents précieux sur la population, sur les naissances, sur les morts annuelles de la ville de Paris, etc. — Le fragment que nous prenons a trait à la mort. On ne nous reprochera pas d'avoir choisi le morceau le moins important et le plus récréatif.

La moyenne des naissances de 1820 à 1829, constate annuellement 27,992 nouveaux-nés; sur ces 27,992 individus des deux sexes, 5,219 ont disparu au bout de la première année : reste 22,775 qui subissent la diminution suivante :

De neuf ans à dix ans, il reste 17,751, soit dix-neuf et vingt, 16,188; entre vingt-six et vingt-sept, 15,806, c'est-à-dire que la moitié est déjà morte.

De treize-nouveau à quarante, 11,082; de quarante à cinquante, 9,111; de cinquante-cent à sixante, 6,858; de soixante-dix-neuf à quatre-vingts, 4,081; de quatre-vingt-dix-neuf à cent, plus personne. — Tuez-vous donc, maintenant !

Pendant la cour, — puisque décidément nous avons une cour, — s'est fort divertie cette semaine. Et pourquoi ne tâcherait-on pas, même quand on est roi ou princesse, de rendre cette vie si fugitive (voir ma statistique) un peu agréable et souriante ? La cour s'est donc donnée des spectacles; elle a fait venir l'Opéra-Comique chez elle, à son domicile royal, et elle s'est administré de l'opéra-comique à force; un peu plus tard le Théâtre-Français viendra et aura son tour de souveraineté. A la bonne heure ! je comprends, jusqu'à un certain point, qu'on recrée sa vie avec Molière, bien que MM. les sociétaires actuels du Théâtre-Français le maltraitent et l'estropient énormément; mais avec l'opéra-comique comme il se pratique et comme il se chante par le temps qui court ! ah ! laissez Dieu !... c'est à trouver que la statistique de là-haut nous grandisse encore vivre trop longtemps !

Un reste, le scandale a régné ces jours-ci dans les grands et les petits théâtres. Il y a eu particulièrement des scènes de famille à l'Opéra-Comique au Vaudeville et dans la confédération nationale, le héros menacé d'un soufflet le prima donna; le père, le tassa à ses fantaisies, et s'est mis à siffler, un beau soir, deux de ses chanteurs préférés, à peu près comme ces sultans fantasques qui combient leur esclave favori de présents et de carresses et qui tout à coup, le lendemain, le font passer aux verges, empaler ou décapiter. Les témoins et les prime donna gagnent 100,000 fr. par an, dit-on; mais avez-vous beaucoup d'hommes gens à leur place, dans ces moments de honnêteté, ne voudraient pas être prima donna ou ténor au même prix, et trouveraient, qu'on honore, ce n'est pas assez payé.

Au Vaudeville, le parterre a sifflé l'acteur Bardon, et la guerre s'est déclarée entre Bardon l'acteur et M. Ancelot le directeur. En ce moment, M. Ancelot plaide avec M. Bardou, et M. Bardou envoie promener M. Ancelot; je ne sais pas ce qu'en dit l'Académie. Ces sifflets du parterre, cette guerre intestine qui met M. Bardou aux prises avec M. Ancelot, qui les a causés ? Ce n'est pas la faute de Rousseau, ce n'est pas la faute de Voltaire, mais bien la faute de madame Doche, qui vient de faire une chute de cheval; de la tout le mal; madame Doche n'a pas joué le soir, à cause de sa chute; elle ne peut pas faire manquer le spectacle, on a couru après M. Bardou, qui n'a pas voulu jouer. Le parterre s'est fâché de ce que madame Doche ne jouait pas, et il a sifflé; M. Ancelot est devenu cramoisi de colère de ce que M. Bardou refusait de jouer, et il a plaidé. Il s'agit de 5,000 francs de dommages-intérêts que M. Bardou trouverait beaucoup plus agréable de prendre. M. Ancelot que de les lui donner. Qui aurait cru que le fatx pas d'un cheval peut causer tant de trouble et de catastrophes ? Vous avouerez aussi que si le bonheur et la quiétude du théâtre du Vaudeville tiennent aux chutes de madame Doche, il court grand risque de n'avoir pas un seul jour de paix et de félicité.

Quant à M. Lireux, directeur du théâtre de l'Odéon, il plaide avec tout le monde, avec ses acteurs, avec ses actrices, avec ses ouvreuses, avec son souffleur, avec son allumeur de chandelles, avec son balayeur, et tout fait présumer qu'il ne tardera pas à phlébotomiser lui-même. Tel est l'état musical et littéraire des théâtres de Paris.

À Joinville, pour compléter cette esquisse d'arts et de belles-lettres, qu'une célèbre actrice qui avait rempli jusqu'ici avec le plus grand succès l'emploi des jeunes princesses tragiques, vient de passer avec un succès non moins grand à l'emploi des reines mortes. Le jeune prince qui en est résulté a été immédia-

tement décoré, sur les fouds baptismaux, de deux noms héroïques qui serviraient à constater aux yeux du monde de quel branche de laurier et de chêne il est issu. On craint malheureusement que le gouvernement français n'en prenne ombra-ge et ne fasse renvoyer le nouveau fait au fort de Ham; Le bruit court également que si Robert Peel a demandé qu'on le transférât à Sainte-Hélène.

Il avait été dit que M. Alphonse de Lamartine, revenant cet hiver à Paris, devait publier un nouveau recueil de poésies. Tous les esprits fins et délicats, toutes les âmes hautes et tendres, toutes les oreilles amies de l'harmonie, se réjouissaient déjà, et se réjouissaient d'autant plus qu'on ajoutait ceci : « M. de Lamartine est allé retrouver sur les bords mélodieux de l'Arno les traces de ses premières inspirations. » Puisque le poète était ainsi remonté à la source féconde d'où est sorti son génie en ses premiers flots si transparents et si purs, quelle douce poésie en devait-on pas attendre ! Eh bien ! voici qu'un maudit journal de Saône-et-Loire, et malheureusement le journal officiel de M. de Lamartine vient détruire d'un mot brutal ces belles espérances : « Le bruit qui a couru, dit-il, de la prochaine publication d'un nouveau recueil de poésies par M. de Lamartine, est un bruit complètement dénué de fondement. Depuis cinq ans, M. de Lamartine a tout à fait renoncé à la poésie. » Tout à fait renoncé à la poésie !... L'ingrat !... Qu'il prenne garde que la prose ne l'en punisse.

Il y a des gens qui en veulent terriblement à la polka et font tout ce qu'ils peuvent pour la déconsidérer et lui faire tort dans l'opinion publique; c'est sans doute à un de ces antipolkers enragés qu'est due la petite anecdote suivante publiée dans les journaux : Un honnête ouvrier, grand amateur de polka et connu pour tel dans les bals de la barrière, chemait sur la grande route, lorsqu'il fit rencontre de deux vaillants héros à cinq sous par jour qui s'en allaient se refaire la *panse* dans leurs foyers; on entre en conversation. L'ouvrier est naturellement affable et le héros jovial; bref, après avoir parlé de la payse, on parla de la polka; quel plus beau sujet de conversation nos illustres voyageurs pouvaient-ils choisir ? L'ouvrier, en sa qualité de polker supérieur, s'échauffa très-fort sur ce texte magnifique; il dit, et l'aut qui y mettait, et les beaux yeux qui il avait séduits par ses polka à mort, et les cœurs de brodeuses, de couturières, de blanchisseuses, de repasseuses qu'il avait conquis par la grâce de la polka; les deux Achilles prirent son langage contrefaçon; leur dialogue consista, et voulant donner la preuve de son talent à l'appui de sa parole, il se mit à danser la polka avec une ardeur sans pareille, — puis tout à coup, au plus beau de sa démonstration, il tomba tout de son long dans la possession de la route. Nos deux soldats d'accourir et de rire aux éclats, croyant à une maladresse du polker forcené... ils approchent et ne relèvent qu'un cadavre. Le pauvre diable était mort... d'un coup de sang ! Que diable la polka allait-elle faire dans cette galère ? qu'aurait fait de pis la queue du chat ?

M. Hetzel continue la charmante publication de son charmant *Diabolo à Paris*. La dernière livraison renferme le récit philosophique des piquantes aventures de Mimi Pinson. Qu'est-ce que Mimi Pinson ? Allez le demander aux gais étudiants et au joyeux bal de la Chaumière.

Mimi Pinson est une blonde.
Une blonde que l'on connaît.
Elle n'a qu'une robe au monde,
Lauderiette,
Et qu'un bonnet.

Mimi Pinson porte une rose
Et une blanche ancolise.
C'est le fleur souvent élevée.
Lauderiette,
C'est la gaieté.

Ainsi : M. Alfred de Musset épuisé d'une fraîche chanson dont nous ne donnons que de deux couplets, d'une chanson qui a des airs de la marseillaise de Béranger, la spirituelle et fine prose dont il orne les aventures de Mimi Pinson; M. Frédéric Béraud, avec la grâce et le goût qu'on lui connaît, a mis la chanson en musique, et bientôt tout le quartier Latin fredonnera Mimi Pinson.

Mimi Pinson peut rester fille
Si Dieu le veut; c'est dans son droit,
Elle a toujours son aiguille,
Lauderiette.

Au bout du doigt.
Pour comprendre sa conquête,
Ce n'est pas tout qu'un beau garçon,
Faut être honnête,
Car il n'est pas toujours sa tête,
Le bonnet de Mimi Pinson.

Nous venons de nommer Béranger; on se rappelle qu'il parle, dans une de ses préfaces, d'un bonhomme Laisney, imprimeur, chez lequel, tout jeune homme, il entra en apprentissage. Laisney vient de mourir à Péronne; c'était un homme d'esprit, tout bonhomme qu'il était, instruit, lettré, aimant des vieux poètes; aussi Béranger a-t-il dit de lui : « N'ayant pas pu m'apprendre à mettre l'orthographe, il m'apprent à aimer la poésie. »

Quel malheur, si Laisney n'avait su que l'orthographe ! La cour d'Assises a fait relâche, depuis quelques jours, de spectacles édifiants; mais on nous promet la prochaine arrivée à Paris, et la mise en jugement du prétendu chevalier Giordani et de son groom, qui ont escroqué si effrontément et si habilement pour 13,000 francs de diamants à M. Spinelli, joaillier, place de la Bourse. Giordani a toutes les allures et le caractère des conteurs d'aventures, des errants chevaliers d'industrie, que Lesage fait figurer dans ses romans; et il est probable qu'au moment du jugement d'il *nobilissimo signor Giordani*, la cour d'Assises ressemblera à un chapitre de *Guzman d'Alfarache*; nous aurons soin d'envoyer la première livraison au lecteur.

Théâtres.

Le Tissierand de Ségovie, drame en trois actes et en vers, de M. HIPPOLYTE LUCAS (THÉÂTRE-FRANÇAIS). — *Un Ange tutélaire*, vaudeville (THÉÂTRE DU VAUDEVILLE). — *Le point de jour* (THÉÂTRE DES VARIÉTÉS).

M. Hippolyte Lucas a emprunté le sujet du *Tissierand de Ségovie* au drame de don Ruiz de Alarcón, auteur espagnol qui écrivit au commencement du dix-septième siècle et vers les derniers temps de Lope de Véga. Don Ruiz de Alarcón n'a pas seulement l'honneur d'avoir prêté son bien à M. Lucas; c'est à lui, bien qu'en réalité Corneille dit le sujet de sa comédie du *Menteur*, qui que le grand homme, par une erreur involontaire, ait adressé, pour cet emprunt, sa reconnaissance à Lope de Véga; la pièce de Ruiz de Alarcón que Corneille a imitée, est intitulée : *La verdad Sospechosa*. Mais revenons au drame de M. Lucas.

Le poète français a modifié, amputé, abrégé beaucoup l'ouvrage du poète espagnol. Sans doute cette espèce d'opération chirurgicale était nécessaire; bien que l'éducation de notre parterre ait été entreprise depuis longtemps par le drame romantique, nous doutons qu'il eût trouvé en lui une dose de patience assez complète pour accepter avec une entière résignation, la pièce originale telle qu'elle est sortie de l'imagination toute espagnole de Ruiz de Alarcón; c'est en effet un chaos d'incidents sans nombre, d'aventures incroyables, d'enlèvements, de combats, de violences, de meurtres, de déguisements, de rencontres imprévues, d'empoisonnements, de plaisanteries bouffonnes et d'inventions horribles, qui aurait évidemment paru excessif aux nourrissons de la *Tour de Nesle* et de *Luceurce Borja* eux-mêmes; d'autant plus que l'expression énergique et la poésie élatante qui revêtent ces inventions singulières et les rendent séduisantes aux yeux et aux oreilles espagnols, n'aurait pas eu le même charme poétique des spectateurs français et surtout affaibli par une traduction.

M. Hippolyte Lucas s'est donc résigné à ne prendre à don Ruiz que l'idée fondamentale de son récit et trois ou quatre scènes capitales; et voici ce qui en est résulté.

Le marquis Pelais et son fils don Julien conspirent contre la vie du roi don Alphonse; deux Maures soldés par eux tentent l'assassinat, mais on les surprend au moment de l'exécution et nos bandits s'enfuient, sans avoir accompli le crime, abandonnant dans leur fuite des lettres qui prouvent le guet-apens, mais sans en désigner les auteurs. Par une ruse infernale, don Julien et le marquis font tomber les soupçons sur Beltran Ramirès, un des seigneurs les plus estimés de la cour, qu'ils jalouent et haïssent; la crédulité du roi vient à l'aide à cette machination; persuadé de la culpabilité du malheureux Ramirès, il le fait décapiter sans autre forme de procès.

Cependant don Fernand Ramirès, fils du supplicié, vaillant héros à la façon du Gid, revient victorieux de la guerre contre les Maures; le voilà qui s'avance vers le roi et cherche avec inquiétude son vieux père, heureux de jouir de la reconnaissance de l'un et de l'autre. Mais le roi, lui faisant un accueil sinistre, lui dit : « Tu demandes ton père, regarde ! » et à travers d'une fenêtre, le malheureux don Fernand reconnaît le cadavre de Beltran Ramirès décapité. Dans la pièce d'Alarcón, le mort est gisant sur le théâtre; M. Lucas y a mis plus d'humanité, et se contente de le laisser dans la coulisse.

Vous jugez de la douleur et de l'indignation de don Fernand; il se vengera ! Cependant don Alphonse a soin de le prévenir qu'il va le faire mettre en prison. Très-probablement le sort de don Ramirès est réservé à don Fernand son fils; on arrête en effet don Fernand; mais peu de temps après, il est délivré secrètement par un ami; le voilà libre, attendant le moment de la vengeance.

Il se retire à Ségovie, où il se cache sous les humbles vêtements d'un tissierand. Tandis qu'il dissimule ainsi son nom et sa naissance sous une apparence de navette, arrive une femme mystérieuse, espèce d'ange tutélaire qui s'intéresse au sort de don Fernand et veille sur lui. Cette Providence est la fille de don Alphonse lui-même, don Théodora, qui s'est éprise de don Fernand et s'est mise à sa recherche; à l'espérance. Elle est volée, mais peu à peu la voile tombe, le tissierand disparaît, et il ne reste plus que le vaillant don Fernand et la tendre Théodora, qui se déclarent leur passion mutuelle et l'expriment en vers fort amoureux et fort élégants qui font à la fois honneur au goût et à la galanterie de M. Hippolyte Lucas.

Ce tête-à-tête sentimental est troublé par l'arrivée subite de don Julien; ce don Julien est un véritable varrien qui en veut à toutes les beautés, femmes ou filles, qu'il rencontre; et c'est ainsi qu'après avoir dénoncé et tué Beltran Ramirès, fait jeter le fils en prison, il a déshonoré la sœur; cette sœur, qui joue un rôle important dans le drame d'Alarcón, a été aussi reléguée dans la coulisse par M. Hippolyte Lucas, qui n'a conservé que le fait de l'attente.

Ce qui attire don Julien dans la boutique du tissierand, c'est la charmante bourgeoise de Théodora, qu'il a entrevue, mais non reconnue; il vient donc insolomment, croyant avoir bon marché d'elle, en sa qualité de gentilhomme; mais il rencontre un obstacle qu'il n'attendait pas, d'Alarcón le prétendu tissierand, qui n'est autre que don Fernand, comme on sait, et les tissierands ses compagnons qui prennent fait et cause pour lui. Don Julien cependant va se faire jour avec son épée; peut-être même est-il pris d'en frapper don Fernand. Que faire ? Théodora a recouru à la ruse ingénieuse que voici : éignant d'avoir été insultée par ce vil tissierand, elle demande à don Julien son épée. « Je le châtierai moi-même en le frappant au visage, dit-elle; cet homme ne mérite pas de mourir de votre main ! » Don Julien à la bonhomie de donner dans le piège; il confie son épée à Théodora, qui tout aussitôt en arme don Fernand; il ne faut pas trop discuter la vrai-

semblance de ce coup de théâtre : l'important pour M. Lucas, c'est qu'il a produit un grand effet.

Désarmé, tenu en respect par sa propre épée, passée aux mains de don Fernand, et par les tisserands ameutés, don Julian est réduit à merci. Don Fernand pourrait le tuer; mais il préfère profiter de l'occasion pour réparer la brèche faite à l'honneur de sa famille par l'attentat accompli par Julian sur sa sœur. L'honneur, vous le savez, est le grand mobile de tout drame espagnol.

Or, don Fernand contraint don Julian à se reconnaître, par un bon acte authentique de cette sœur déshonorée. Puis, quand l'acte est signé, et qu'ainsi l'honneur est sauvé, Fernand provoque don Julian, afin d'en délivrer sa sœur et de la rendre veuve. Cette scène, qui termine le second acte, est aussi d'Alarcon; elle a été très-applaudie dans l'imitation de M. Lucas. La toile tombe au bruit des épées.

Jusqu'ici le drame de M. Lucas faisait sa route au milieu des applaudissements : le troisième acte a quelque peu ralenti le succès; il est assez confus, en effet, et se passe plutôt en agitations stériles qu'en situations véritablement intéressantes.

Don Julian a mis le comble à ses crimes en appelant les Maures à Ségovie. Le roi don Alphonse vient vainement; il est vaincu et luit se placer sur son trône, la couronne au front, pour mourir en roi. Don Julian, à la tête d'un parti de Maures, le menace et se croit sûr de la victoire, quand un homme arrive. Cet homme est don Fernand; il a mis en fuite l'armée ennemie, et vient prouver à don Alphonse, en lui rendant son trône, sa propre innocence et celle de son père injustement et inhumainement frappé. Alphonse répare tout en donnant sa fille à son libérateur. Quant à Julian, j'estime qu'il sera châtié d'importance.

Tel est le drame de M. Hippolyte Lucas, drame auquel on

aurait, si on le voulait bien, beaucoup de querelles à faire, mais auquel trois ou quatre situations dramatiques et le jeu énergique de Ligier ont valu un honorable succès. La pièce est en vers, nous l'avons dit; ces vers méritent ce que Mar-

ce M. Simard est un artiste passablement excentrique; Simard s'imagine qu'une certaine dame Manouillet est excessivement malheureuse en ménage; il se constitue donc son ange tuteur, et s'introduit dans la maison. M. Manouillet n'est pas beau en effet; il n'est pas jeune, il n'est pas aimable, et Simard en tire la conséquence assez naturelle qu'il a assez de chances, lui Simard, pour décider la dame à se laisser faire heureuse. Il y a même un moment où Simard a la conviction que madame Manouillet mord à l'hameçon qu'il lui tend. Mais ce n'est qu'une erreur; cette erreur cependant produit des quiproquo plaisants qui mettent Simard aux prises avec le mari, avec la femme, avec la nièce, avec un grand diable que Simard prend pour son rival dans le cœur de madame Manouillet. A la fin le nœud se dénoue, et Manouillet est obligé de battre en retraite et de renoncer à ses fraudes d'ange tuteur dont madame Manouillet n'a jamais songé à lui payer les appointements. Il y a une idée de comédie au fond de cette aventure; mais les auteurs, MM. Lockroy et Marc-Michel, ont passé à côté de la comédie pour tomber dans la parade. On a ri beaucoup; est-ce assez?

Point du Jour, petit vaudeville champêtre, rappelle un peu le Philire. Point du Jour est le nom d'un berger et pas autre chose. Cet honnête pasteur de brebis a fait un héritage; une coquette de village le convoite et fait mille douceurs à Point du Jour, le caressant et le trouvant mignon; une autre rusée fait croire à la coquette que l'héritage du berger n'est que un lettré; aussitôt celle-ci de tourner le dos à Point du Jour et de le déclarer fort laid. Notre berger tombe de son haut, mais retombe sur la madré dont il fait sa femme, héritage en main, au nez de la coquette. Hyacinthe est très-plaisant dans le rôle de Point du Jour; il a beaucoup diverté son monde. L'auteur est M. Gabriel.



Le Tisserand de Ségovie, acte II. — Fernand Ramerès, Ligier. — Don Julian, Mailart. — Theodora, Mlle Naplaj.

tial disait lui-même des siens : il y en a de mauvais, il y en a de médiocres, il y en a de bons. Heureux le poète dont on peut faire un tel éloge! et où est le poète, en effet, qui n'a sur la conscience que des vers excellents?

—Vandeville. L'Ange tuteur est une bouffonnerie qui a réussi, surtout par Arnal. Cet ange tuteur se nomme Simard.

qu'un lettré : aussitôt celle-ci de tourner le dos à Point du Jour et de le déclarer fort laid. Notre berger tombe de son haut, mais retombe sur la madré dont il fait sa femme, héritage en main, au nez de la coquette. Hyacinthe est très-plaisant dans le rôle de Point du Jour; il a beaucoup diverté son monde. L'auteur est M. Gabriel.

SI J'AVAIS LA FORTUNE

PAROLES ET MUSIQUE DE M. MILLET.

CHANT.

Allegretto.

Si j'a- vais la for- tu - - ne

PIANO.

pp

Je fui-rais ce pays Et la fou - - le impor- tu - - ne Des oi- sifs de Pa- ris J'i - - rais cher- cher l'om-

f *rall.*

bra - ge Des bananiers é - - - pais Et la beauté sau - - va - ge Des loin - tai - nes fo - - - rêts

a Tempo. *P* *F* *F*

P rit. Des lointaines fo - - - rêts *F a Tempo.* Des lointaines fo - - - rêts *P* Mes chagrins et leur nom-bre Seraient vite

PP rit.

ou-bli-és Et fui-raient comme l'om-bre Qui s'étend à mes pieds L'a-zur des cieux con- - so- - le Pour

rit. nous c'est un a - - mi Dont la dou-ce pa - ro - le *f* Vient char-mer notre en - - nui *P rit.* Vient charmer notre en -

f a Tempo. nui Vient charmer notre en - nui Si j'a-vais la for-tu - - ne Je fui-rais ce pa-ys

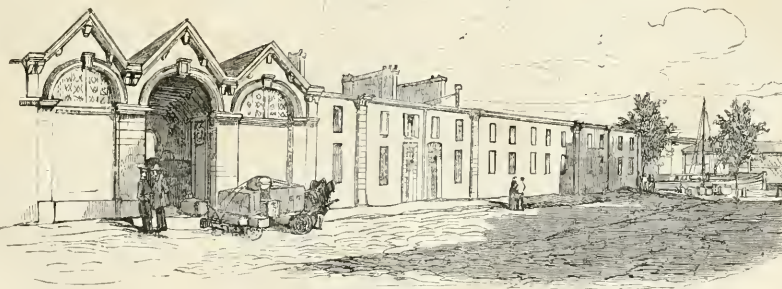
rall. Et la fou - - le im-por-tu - - ne Des oi-sifs de Pa-ris. *rall.*

Procédés de E. DEVEGER.

Entrepôt réel des sucres indigènes à Paris.

Le commerce de Paris va jouir incessamment d'un établissement nouveau dont il sollicite depuis longtemps la création. Sur le canal Saint-Martin, non loin de la Damane et de l'Entrepôt des Mairais, de l'entrepôt des huiles, de celui des sels, vient de s'élever un nouvel entrepôt. C'est l'Entrepôt réel pour les sucres indigènes, situé quai Jemmapes.

Dans le langage des douanes, on donne le nom d'entrepôt au lieu où des marchandises sont déposées jusqu'à ce qu'on les exporte ou qu'on en acquitte les droits. L'entrepôt réel se distingue de l'entrepôt fictif en ce que dans le premier, le négociant ne paie pas les droits sur le déchet que la marchandise a subie en magasin, tandis que dans le second, il les doit sur la totalité du poids à son entrée en magasin, quel que soit le déchet qu'elle ait pu subir. D'après la loi du 8 floréal an XI, les magasins affectés au service d'entrepôt doivent être réunis en un seul corps de bâtiments, et avoir deux clefs.



Vue de l'entrepôt des sucres indigènes, à Paris, quai Jemmapes.

les sucres indigènes. Ils y arriveront principalement des départements de l'Oise, de l'Aisne, de la Somme et des autres départements du nord de la France qui contiennent le plus grand nombre de fabriques de sucre de betteraves. Sous ce rapport, on ne peut que louer le choix de l'emplacement désigné par l'Administration; seulement nous doutons que, dans les premières années du moins, le commerce des sucres indigènes se serve fréquemment de la facilité qu'on lui donne d'y entreposer ses produits. En effet, toute marchandise en entrepôt étant censée à l'étranger, il en résulte qu'elle est passible des droits qui sont en vigueur au moment de sa sortie pour passer à la consommation. Si l'on part de ce principe, et si on se rappelle en même temps que les sucres indigènes doivent payer chaque année une surtaxe de 5 fr. par quintal jusqu'à ce qu'ils aient atteint le chiffre du droit auquel sont soumis les sucres coloniaux, il est évident qu'en ce moment, pour peu que les su-

L'une d'elles reste entre les mains d'un agent de l'Administration, l'autre est remise à celui délégué par le commerce. Les sucres qui doivent entrer dans ce nouvel entrepôt sont

crés entrepris restent quelque temps en magasin, il pourra arriver qu'ils devront par quintal 3 fr. de plus à l'époque de leur sortie qu'à celle de leur entrée. Mais une fois le chiffre de l'impôt égalisé pour les deux sucres, le commerce retirera de cet établissement les avantages qu'il lui procure d'ordinaire. C'est-à-dire de ne disposer de ses marchandises qu'en temps opportun, de n'acquitter les droits qu'au fur et à mesure de la consommation, et partant d'économiser ainsi les intérêts de ses capitaux.

Le nouvel entrepôt des sucres, dont nous parlons ici, a été inauguré et livré au commerce le 11 novembre dernier.

Les Talismans.

NOUVELLE.

(Voir tome IV, pages 106, 118 et 158.)

V.

Le dîner auquel le comte de Rosenheim avait invité Frédéric était tout à fait un dîner de famille et sans façon. La conversation fut très-animée. L'émotion de Frédéric, la situation singulière dans laquelle il se trouvait, lui causaient une sorte d'excitation fébrile qui donnait à son esprit une nouvelle vivacité. Constance l'écoutait avec un plaisir naïf, et le comte paraissait réellement charmé de son jeune convive. De son côté, Frédéric ne comprenait plus la réputation de tristesse et de sévérité qu'on avait faite au comte. Il vit que cette froideur n'était que pour le public, et que dans ses épanchements de famille M. de Rosenheim apportait toute la tendresse, toute la gaieté d'un père indulgent. Cette découverte l'enhardit à lui demander ses conseils. — Aussitôt après le dîner, il le conduisit dans l'embrasure d'une fenêtre et lui lit part de sa nomination.

« Conseiller inspecteur ! s'écria le comte. Eh mais, mon jeune ami, recevez toutes mes félicitations ; c'est une faveur inespérée, à votre âge surtout. La place est fort belle, et l'autant plus importante qu'elle vous met en rapports directs avec Son Altesse. Tout votre avenir est désormais entre vos mains. Je ne vois d'inconvénient que, monsieur le comte, que je suis un peu ébloui de cette faveur si grande. Ma nomination à cette place a été tout à fait inattendue. J'ignore les devoirs qu'elle m'impose ; je tiens à les remplir avec exactitude et je ne sais à qui m'adresser pour les connaître.

« Ceci est une haute importance pour vous, Frédéric. Vos fonctions embrassent la seule partie de l'administration dont le prince s'occupe... Mais vous trouverez sans doute un guide dans les instructions du ministre.

« Malheureusement non. Je dois vous dire que j'ai obtenu cette place malgré l'opposition très-violente de M. de Grossestein.

« Vous m'étonnez ! Le baron fait à peu près tout ce qu'il veut... et si vous l'avez pour ennemi, il vousandra beaucoup de prudence et d'adresse. Grossestein est un homme vicieux, pécuniaire et tout-puissant ici.

« Poste ! dit Frédéric.

« Evidemment bien pour votre conduite à venir. Le prince est bon, mais paresseux et faible. Il est entouré et domine par trois personnes qui n'en font guère qu'une seule : Grossestein, ministre, le chevalier Ludolph, maître de la garde-robe, et Amalia, margrave de Zelt, maîtresse en titre. Ce n'est pas que le prince les aime ; mais il leur a ses habitudes. Lorsqu'il sort de son indolence, il a un esprit juste, des idées élevées, un cœur sensible ; mais ces moments sont rares. Il est enchaîné par sa paresse et ne voit que par les yeux de ceux qui l'absorbent et le dirigent. C'est un grand malheur... Or, si vous êtes en lutte avec Grossestein, vous aurez tout le trio sur les bras... et la lutte sera difficile, je vous en prévient.

« Diable !

« Au reste, soyez sage, prudent... le prince aime les jeunes gens. Il est gai, affable ; tâche de le voir, de lui parler... Cela vous sera facile à cause même de vos fonctions auxquelles il s'intéresse. Vous lui plairez, j'en suis presque sûr, et alors vos ennemis seront forcés de mettre de la mesure dans leurs attaques... Constance ! dit-il à sa fille, qui se rapprochait ; M. de Neuberg vient de m'apprendre une bonne nouvelle qui il nous avait cachée jusqu'ici. Il est nommé conseiller inspecteur des domaines.

« Constance ! répéta Constance en souriant ; à vingt-deux ans ! C'est beau ! Et elle lui fit la révérence. — Au moins, nous aurons un conseiller sans pernicité. »

Le comte se mit à rire de cette saillie, et la conversation, détournée par cette plaisanterie, continua désormais sur ce ton.

« Il me vient une idée, dit enfin le comte. Allons nous promener. Prends ta mante et ton chapeau. Constance, je vais faire atteler. — Vous savez monter à cheval ? demanda-t-il à Frédéric.

« Mais, oui... passablement ! répondit le jeune homme avec une modestie peu sincère.

« Bon ! je vais vous faire seller un cheval, et vous nous accompagnerez à la portière. Je compte que nous rencontrerons la margrave Amalia. Il faudra attirer son attention, vous approcher d'elle et lui faire votre cour, de manière à lui persuader que vous ne demandez pas mieux que de chasser le trio en quatuor... » Surtout, gardez-vous de laisser paraître que nous nous connaissons. Je vous avertis que je suis fort mal en cour. »

Pendant cette conversation, Constance s'était apprêtée pour la promenade, et l'on partit.

« Bien ! vint la margrave, dit le comte ; voyez-vous ce « omptueux équipage ?... c'est elle que Ludolph et un autre. Courrez donc vite, bon chevalier... et, ajouta-t-il en baissant la voix, soyez gai ! »

Frédéric le remercia du geste et s'éloigna au galop. Il se mit à tourner, à voltiger auprès de la voiture, regardant la

margrave avec affection, et faisant tout le manège nécessaire pour se faire remarquer. Amalia de Zelt avait été et était encore belle. C'était une de ces femmes après lesquelles l'âge semble s'arrêter et qui luttent contre lui avec tant d'art et de bonheur qu'elles parviennent à dissimuler sinon à effacer tout à fait les traces de son passage. Eblouissantes de loin, séduisantes de près, on hésite et l'on se demande si les grâces qu'elles possèdent ne valent pas la fraîcheur qu'elles n'ont plus. Amalia n'était plus jeune ; mais personne n'eût pensé qu'elle fut vieille. Elle avait plus de trente ans... en avait-elle quarante ou même davantage ? on l'ignorait et on ne cherchait pas à le savoir.

Telle fut l'impression qu'elle fit sur Frédéric ; et, de son côté, il en fit une très-marquée sur la margrave. La charmante figure du jeune baron, sa taille élégante, l'adresse avec laquelle il manait un cheval plein de feu, suffisaient et au delà pour attirer sur lui le regard de la grande dame.

« Quel est donc ce jeune homme ? demanda-t-elle ; je ne l'ai encore rencontré nulle part.

« Ni moi non plus, dit Ludolph ; cela n'a pas de nom sans doute.

« Mais si, pardon, interrompit la troisième personne, qui n'était autre que le secrétaire intime ; c'est le baron Frédéric de Neuberg, qui vient d'être nommé conseiller inspecteur des domaines.

« Ah ! s'écria la margrave avec un vif mouvement de surprise. Et son orgueil se dirigea de nouveau sur Frédéric. — Quel ! C'est... ce jeune homme ? »

Au reste, en s'approchant de la voiture, Frédéric avait également reconnu le secrétaire intime, et, se souvenant des recommandations du comte de Rosenheim, il tenta un coup hardi. Il poussa son cheval et vint l'arrêter à la portière de l'élégante calèche.

« Monsieur le secrétaire, dit-il d'un ton à la fois respectueux et gai, je viens vous demander de me rendre un signal service, dont je vous conserverai une reconnaissance éternelle.

« Bien volontiers, monsieur le conseiller, si est en mon pouvoir.

« Je brûle du désir de présenter mes hommages à madame la margrave de Zelt... Comme je n'ai pas l'honneur d'être connu d'elle, je vous supplie de me servir d'introduit.

« En même temps il fit un salut plein de grâce à la belle margrave.

« En vérité, monsieur le conseiller, dit le secrétaire en riant, la mission que vous me donnez n'est pas maintenant fort difficile ; madame de Zelt sait déjà votre nom... par conséquent...

« Par conséquent la présentation est toute faite, interrompit la margrave en riant.

« Reste à savoir si elle est favorablement accueillie, répéta Frédéric gaiement, et si je puis espérer que mon hommage sera bien reçu.

« Il paraît que vous en doutez.

« Je le désire trop vivement pour ne pas craindre le contraire.

« A la bonne heure ! la modestie sied bien aux jeunes gens... Mais j'avoue que je ne vous en soupçonnerais pas capable.

« Moi !... Pourquoi donc ?

« Parce que... on vous dit bien antécédents.

« C'est possible... Je ne connais qu'une chose qui pourrait me faire peur.

« Quoi donc ?

« Le courroux d'une belle dame.

« C'est déjà quelque chose... Eh bien ! on pourra essayer de la recette. »

La conversation continua sur ce ton, et elle devint aussi animée que possible. La calèche allait au pas, et Frédéric, maîtrisant son cheval d'une main, s'appuyait de l'autre sur la portière pour se pencher dans la voiture, vers la belle margrave.

Ce manège dura longtemps ; enfin l'on se sépara. La calèche entra au palais, et Frédéric rejoignit au galop la voiture du comte de Rosenheim, qui rentra à son hôtel.

« Eh bien ! beau cavalier, lui dit le comte, il paraît que l'action a été bravement engagée... Je vous voyais de loin ; vous avez fait merveille. Il paraît que vous étiez charmant.

« Vous vous amusez à mes dépens, monsieur le comte, dit Frédéric en riant pas bien.

« Au contraire, je le comble d'éloges... mon ami, je suis vraiment très-satisfait, et je puis te prédire qu'en continuant ainsi tu iras loin en cour. »

Constance restait silencieuse et paraissait triste. Tous les efforts de Frédéric pour solliciter sa gaieté furent inutiles. Elle jeta seulement sur lui un regard mécontent ; et lorsqu'il lui quitta sur le perron de l'hôtel, elle fit au jeune homme une révérence muette.

« Mon Dieu ! monsieur le comte, dit Frédéric d'une voix tremblante en les arrêtant un moment, il me semble que j'ai blessé, que j'ai mécontenté mademoiselle Constance sans le savoir ni le vouloir... Oserai-je m'adresser à vous pour vous prier de lui expliquer ma conduite et la manière dont je vous ai quitté ce soir ? »

« Soyez tranquille, Frédéric, dit le comte en souriant. J'aurai soin de lui dire que vous avez subi mes conseils avec une obéissance dont je vous sais gré. Allons, au revoir ! »

Il lui tendit la main et entra avec sa fille.

Frédéric revint chez lui agité par une foule d'émotions diverses. Il se voyait jeté dans une carrière difficile, pleine d'écueils inconnus contre lesquels il risquait à chaque instant de se briser ; il se voyait l'auteur principal d'un drame mystérieux dont il ignorait les ressorts, et forcé de jouer les scènes dont le dénouement était en quelque sorte tracé d'avance. Il était seul à improviser son rôle, tandis que les autres savaient probablement le leur. Sa raison se perdait en cherchant à sonder les motifs de cette puissance occulte qui l'avait porté

par degrés à ce faite d'où une seule imprudence pouvait le précipiter dans l'abîme. Lorsqu'il y pensait, il lui venait une sorte de vertige, et il cherchait à l'oublier pour jouir seulement du présent.

Il reçut le lendemain matin une seconde lettre et un énorme paquet.

« Mon cher Frédéric, je n'ai que des éloges à te faire. Tu as réussi, mais il ne faut pas s'endormir dans le succès. Tu as soulevé bien des haines. Grossestein demandait la main de Constance de Rosenheim ; il ne te pardonnera ni ton haute rivalité, ni ta nomination. C'est un homme dangereux. Sois toujours armé et tâche de sortir seul le moins possible.

« Par conséquent, je te conseille de réunir tes anciens amis. Donne-leur à boire et à jouer ; fais de la dépense et du luxe. Il faut avoir un domestique en livrée et une voiture. Va trouver Mullberger et demande lui 1000 florins. Il te les donnera.

« Tu as parfaitement commencé avec la margrave Constance, fais en sorte qu'elle puisse croire que tu consentirais à jouer auprès d'elle le rôle de Ludolph, avec les agréments de la jeunesse de plus.

« D'un autre côté, il faut plaquer au prince. Je l'envoie une instruction complète pour remplir ta place de conseiller inspecteur. Les endroits marqués en rouge sont ceux qu'il importera d'étudier le plus. Le prince s'est fort occupé de ces détails ; ce sont ses propres opinions qui s'y trouvent consignées, et pour lesquelles il a rencontré de l'opposition dans le dernier inspecteur. Preñte-toi bien de ces maximes, et débite-les lui avec assurance. Il te sera charmé... Au reste, je me suis déjà aperçu que je pouvais m'en fier à la sagacité de ton jugement et à la promptitude de ton esprit. Par conséquent, ceci te suffira pour en tirer parti.

« Je t'écrit au verso la réception du prince. — Compte sur moi.

M. C. R. »

Cette lettre fit réfléchir Frédéric : « Sois armé ! ne sois pas seul !... Diable ! pensa-t-il. Il me semble qu'il aurait dû m'envoyer en même temps un talisman pour me rendre invulnérable, ou tout au moins une fiole du baume de Fies à bras... Peste ! cela se gâte ! Je vais suivre son conseil et me constituer une garde d'étudiants, tout en étudiant cet énorme cahier. »

Après cette réflexion, il sortit pour aller chez le banquier Mullberger, qui connaissait déjà sa nomination, et qui lui compta gracieusement 1000 florins, par avance, dit-il en riant, sur le premier quartier de ses appointements. Muni de cet argent, il reprit le chemin de l'hôtel du Lion d'Or.

VI.

Frédéric se hâta de suivre les instructions de son magicien, dont il reconnaissait toute la justesse. Il prit pour domestique un pauvre diable qu'il avait connu pendant sa vie d'étudiant, et dont il avait apprécié l'intelligence et l'activité, le revêtit d'une élégante livrée, et l'installa dans ses fonctions ; il s'entendait avec un carrossier pour la location d'un joli équipage sur lequel il fit peindre les armes de Neuberg, et si vit désormais en état de se présenter décentement à la cour. Après ces premiers soins, il se disposait à retourner à l'Université pour y retrouver ses anciens amis, lorsque l'hôte l'arrêta et le prit en particulier.

« Parlez-moi, monsieur le baron... Je crains peut-être d'être indiscret ; mais je dois vous prévenir. Vous êtes jeune, beau, élégant ; n'avez-vous pas quelque jaloux, quelque rival, quelque ennemi ? »

« Pourquoi, mon cher monsieur Liebmann ? »

« Il me semble que vous êtes épié. Des hommes de mauvaise mine rôdent autour de l'hôtel... On a fait des questions... »

« Diable ! murmura Frédéric.

« J'ai fait répondre en conséquence. Mais je vous engage à bien être sur vos gardes, à ne sortir que bien armé. Il est si facile de snuler une querelle, et de donner quelque mauvais coup... Seriez-vous, en effet, conseiller inspecteur ? »

« Oui, M. Liebmann, je viens d'être nommé.

« Ah ! je vous félicite, monsieur le baron... Alors c'était bien de vous qu'il s'agissait. Soyez prudent, je vous en prie ; croyez-en mon expérience... Vous êtes sûr de votre nouveau domestique ? »

« Oh ! très-sûr. Je le connais depuis que je suis à l'Université.

« Tant mieux. Dans tous les cas, je le surveillerai.

« Vous remercie de votre intérêt et de vos bons avis, monsieur Liebmann. »

Cette conversation donna encore fort à penser à Frédéric. Il se rendit aussitôt à la taverne où se tenait d'habitude la réunion de ses anciens camarades. A peine fut-il entré qu'il avisa de loin Ludwig atablé avec un individu dont la tournure lui inspira quelque défiance. Il approcha lentement et sans bruit, de manière à entendre la conversation sans être vu.

« Frédéric de Neuberg ! dit Ludwig de sa grosse voix ; bon ! vous le connaissez ? j'en suis charmé pour vous. Charmant garçon, ma foi !... à sa santé ! »

« Il fut joliment son chemin... et vite ! dit l'individu.

« Ah ! bon ! dit Ludwig partant d'un brouyant éclat de rire. Un peu qu'il le fait vite ! S'il marche toujours d-puis qu'il est en route, il est loin ! »

« Loin ? par exemple ! Je lui ai donné une poignée de main pas plus tard qu'hier.

« De la confusion, mon cher. J'ai bu avec lui le coup du départ la semaine dernière. Il filait son neud rapidement, malgré qu'il était d'un lit de bourse.

« Ah ! ah ! Il aura probablement trouvé en chemin quel- qu'un qui l'en aura guéri. Il était lié, n'est-ce pas, avec quel certain Rosenheim ?... »

« Connais pas d'étudiant de ce nom, dit Ludwig.

« Ce n'est pas un étudiant !... »

« Non, c'est un comte ! interrompit brusquement Frédéric posant la main sur l'épaule de l'individu. Parbleu, mon-

sieur, il paraît que vous vous intéressez singulièrement à ma conduite et à mes affaires!

— Tiens! c'est Frédéric... s'écria Ludwig, saisi de surprise. Quant à l'autre individu, sa surdité fut encore plus grande, et il tressaillit comme pris en flagrant délit.

« Vive Dieu, monsieur! vous faites un vilain métier! » reprit Frédéric avec menace. Amoi, Ludwig! à moi, camarades! voici un espion!

— Un espion! cria Ludwig avec fureur; un espion!... j'ai bu avec un monchar! j'ai trinqué avec un monchar! ah bien! canaille! tiens! trinquons encore une fois!

Et en prononçant ce mot amical, il lui lança son verre à la tête.

Aux cris de Ludwig tous les étudiants qui se trouvaient dans la salle se levèrent en tumulte.

« Un espion! un monchar! un monchar!!! »

Ce mot terrible circula en un moment.

« Fermez les portes! fermez les portes! » cria-t-on de toutes parts.

Et une vingtaine de jeunes gens se précipitèrent sur le pauvre diable, qui, tout tremblant, cherchait à se blottir sous la table. Mais la main robuste de Ludwig le saisit par le collet, et le ramena au milieu de la salle.

« Un moment! un moment! » cria Frédéric. Amis! de la modération; ce monsieur fait un sale métier, c'est vrai... eh bien! je propose de le laver!

— Viva! viva! crièrent les étudiants; à l'eau! à l'eau!

— Tous les méchants sont buveurs d'eau
Dieu l'a prouvé par le déluge!

chanta Ludwig de sa voix de stentor; et tenant toujours par le collet le pauvre diable accroupi, il le tira jusque dans la cour au milieu de la foule et des huées des écoliers, qui le poussaient à grands coups de pied. Puis, il fut jeté dans l'auge sous la pompe, et pendant qu'il y était maintenu par des bras vigoureux, on lui pompa tant et plus sur la tête. Lorsqu'on le lâcha, et qu'il prit la fuite, on le reconnut jusque dans la rue en lui lançant des seaux d'eau par les fenêtres. Depuis longtemps la taverna n'avait été si pareille faite.

« Assez d'eau comme cela, » cria Frédéric; du vin, du vin, morbleu! et j'érige! » — Il jeta sur la table une poignée de florins. — Ludwig faillit en tomber à la renverse.

« De l'argent! de l'argent! qu'est-ce que cela, Frédéric? — Rien de plus simple, camarades, dit le jeune homme debout, au milieu du silence général. Quand je vous ai quittés l'autre soir, vous m'avez souhaité un héritage?

— Et tu l'as fait? cria Ludwig; oh! cette chance!

— Non pas, mais quelque chose d'analogue. J'ai rencontré un ancêtre ami de ma famille qui m'a volontairement appuyé, et tel que vous me voyez, je suis aujourd'hui conseiller inspecteur des domaines!

— Brt, boum! boum! brt brt... boum! psim psim boum! lit aussitôt Ludwig contrefaisant à la fois avec le même talent les détonations d'un feu d'artifice et les roulements d'une grosse caisse avec accompagnement de cymbales. — Conseiller! Conseiller! viens que je t'embrasse!

— Oh! conseiller! mais toujours étudiant par le cœur! Vive l'Université!

Ce fut un chorus universel. A la vue des écus, les garçons avaient redoubé d'activité. La table s'était couverte de bouteilles comme par enchantement, et elles disparurent de même.

« Mais je dois vous dire aussi, chers amis, que les grands ont leurs péris... Nous avons tous vu cela dans ce poësson d'Horace:

Suomos ferunt

Fulmina montes!

— C'est juste! cria Ludwig.

— Eh bien! j'ai des envieux...

— Pas possible! un si bon camarade!

— Des ennemis...

— Pas possible! tu si brave garçon!

— Jen connais qui voudraient me voir à six pieds sous terre...

— Canailles!

— Et qui seraient bien capables de m'y mettre.

— Brigands!

— Si un beau jour vous ne me voyez pas le matin...

— Ah! par exemple!

— C'est qu'on m'aura assassiné la veille!

— Ventrèble!

Et tous se levèrent... au moins tous ceux qui pouvaient encore se tenir debout.

« Je comptais sur vous pour me venger! » ajouta Frédéric avec une pose dramatique.

— A la vie! à la mort! répétèrent les étudiants avec un enthousiasme impossible à décrire.

— Du vin! » cria Frédéric en se rassurant.

On apporta une nouvelle armée de bouteilles.

FABRE D'OLIVET.

(La suite à un prochain numéro.)

Chronique musicale.

Le seul événement musical de la semaine est la reprise du *Maçon*, à l'Opéra-Comique.

Le *Maçon* est un ouvrage de la jeunesse de M. Scribe et de la jeune maturité de M. Auber. Il fut représenté pour la première fois le 5 mai 1825. Il eut à cette époque un grand succès, qui fut effacé pourtant, six ou sept mois après, par l'immense succès de la *Dame blanche*.

On connaît le sujet du *Maçon*, qui, dit-on, est historique. L'aventure réelle, — si elle l'est, — est beaucoup plus ter-

rible que la fable de M. Scribe. On prétend qu'en 1805 un maçon fut accablé un soir, aux Champs-Élysées, par trois hommes, dont l'obscurité l'empêcha de distinguer les traits. Ils lui demandèrent s'il voulait les suivre pour exécuter immédiatement un travail pressé, lui promettant vingt-cinq francs pour salaire. Une condition indispensable était qu'il se lassât bander les yeux. L'ouvrier consentit à tout.

Ils le firent monter dans une voiture, et s'y placèrent auprès de lui. La voiture partit avec une grande vitesse et roula sur le pavé devant près d'une lieue; puis elle prit un chemin de traverse; elle s'arrêta enfin. Le maçon fut introduit, toujours les yeux bandés, dans une habitation où on le fit longuement aller et venir, monter et descendre, sans doute afin qu'il lui fût impossible de reconnaître plus tard le chemin qu'il y aurait parcouru.

Quand on lui ôta son bandeau, il se trouva dans une salle basse éclairée par des bougies. Dans un des murs de cette salle avait été pratiquée une niche destinée sans doute à recevoir une statue. Après de la niche il y avait des pierres et des murs. Bientôt il vit entrer plusieurs hommes, masqués et enveloppés de grands manteaux noirs. Ils entraînèrent avec violence une femme jeune et belle, dont les vêtements étaient en désordre, les cheveux épars et les yeux en larmes.

Elle se jeta à genoux et implora ses bourreaux dans les termes les plus propres à exciter leur pitié. Mais ils ne répondirent qu'en secouant la tête. Elle s'adressa surtout à l'un d'eux, dont les cheveux gris annonçaient qu'il était plus âgé que les autres. Elle embrassa ses genoux en sanglotant et en criant miséricorde. Pour toute réponse il fit un signe, et les autres masqués s'emparèrent de l'infortunée, malgré ses cris et sa résistance, la mirent dans la niche, et l'y assujétirent avec des cordes. Après qu'il l'homme aux cheveux gris commanda au maçon de murer la niche.

Saisi d'horreur, l'artisan s'y refusa. Tous l'entourèrent, tirèrent de dessous leurs manteaux des poignards, et lui déclarèrent, avec force imprécations, qu'il allait périr, s'il n'obéissait pas à l'instant même. Dans le cas contraire on lui promit double salaire.

Le pauvre homme se mit bien malgré lui à son horrible tâche. De temps en temps il s'arrêta et demandait grâce; mais aussitôt les masqués levaient leurs poignards. Quand il eut fini, l'homme aux cheveux gris lui mit cinquante napoléons dans la main; on lui rebanda les yeux, on le fit remonter en voiture, et on le ramena dans les Champs-Élysées, à l'endroit même on l'avait pris.

Le jour allait paraître. Après quelques instants de réflexion, notre maçon imagina d'aller demander audience au général Jaquin, alors gouverneur de Paris, et qui demeurait place Louis XV, à l'hôtel du *Garde-Meuble*. Il parvint à se faire introduire, et conta de point en point son aventure au général, qui, d'abord, refusa de le croire, mais dont les doutes s'évanouirent à la vue des cinquante napoléons. La police, mise en campagne, lit, pendant quelques semaines, des recherches les plus minutieuses. On interrogea les maîtres d'hôtels garnis, les loueurs de chevaux et de voitures, les commis des barrières; on fouilla toutes les maisons de campagne des environs de Paris, et l'on ne put rien découvrir.

L'honorable sir Georges Agar Ellis, qui a publié en Angleterre un récit de cette épouvantable histoire, assure la tenir du général Hubot, qui était en 1805, aide de camp du gouverneur de Paris, quoiqu'il en soit le fils. M. Scribe a vu, avec raison, la source d'un grand intérêt dramatique. Mais M. Scribe est, on le sait, un peu étranger, amateur du paradoxe, et qui ne fait rien comme tout le monde. Un autre en aurait tiré un drame terrible à faire dresser les cheveux sur la tête, à monter de larmes tout le septième arrondissement. M. Scribe en a fait une comédie simple, gracieuse, très-gaie par moments, spirituelle toujours; enfin, il a su servir à M. Auber et à l'Opéra-Comique ce qui pouvait le mieux convenir à leur goût et à leur tempérament.

La partition de M. Auber contient beaucoup de mélodies gracieuses et de détails piquants. On connaît la ronde du *bon ouvrier*, dont le refrain:

Du courage! du courage!

Les amis sont toujours là,

se reproduit dans toutes les situations importantes de la pièce, à peu près comme la chanson de Blond dans *Richard Cœur-de-Lion*. Cet air a joui d'une vogue trop populaire, les orgues de Barbarie l'ont trop souvent et trop longuement répété à tous les coins de rue pour que nous nous en souvenions en ce moment. Le duo du premier acte: *Je n'en suis pas*, etc., n'a peut-être pas une grande valeur mélodique, mais il est, au coup et adresse, et spirituellement en scène. Tout le premier acte et tout le troisième, où l'on ne voit guère sur le théâtre que des ouvriers, est écrit d'un style simple et populaire, et forme un heureux contraste avec le second, où figurent des personnages d'une classe supérieure, et qui se passe dans l'hôtel où la terrible catastrophe doit s'accomplir. Le chœur des odalisques qui ouvre ce second acte, et le chant grec d'Ima, est très-élégant, et respire une volupté tout orientale. L'air de Zobéide: *A chaque instant sur son passage il se trouvait*, est plein de passion, ainsi que la petite romance de Léon: *Elle va venir*. Le duo de ce personnage avec Imma est moins expressif peut-être. Quant au duo des deux ouvriers, il a le même mérite que celui du premier acte: une habile mise en scène.

Le troisième acte est charmant d'un bout à l'autre, et le duo célèbre: *Allons encore madame Bertrand*, à enlevé tous les cœurs. On ne saurait mettre dans la musique plus de vivacité, de gaieté, de finesse et d'esprit. Ce duo a l'avantage assez rare à l'Opéra-Comique: c'est qu'il est parfaitement exécuté par Mlle Darcier et Mlle Prévost. Enfin, dans cette musique du *Maçon*, qui date de vingt années, il n'y a pas un seul morceau qui ait vieilli, et ce qui joue encore vient d'avoir autant de succès qu'à sa première apparition.

— Une jeune personne qui, l'année dernière, a remporté au Conservatoire le premier prix de chant, a débuté derniè-

rement à l'Opéra-Comique. A l'école, l'on décerne les prix, et très-justement, au travail et à l'habileté; mais, au théâtre, il ne suffit pas de savoir chanter; il faut encore avoir de la voix. Malheureusement, la voix de Mlle David est un peu faible, un peu grêle, et ne répond pas toujours à sa bonne volonté. Son exécution est correcte et souvent élégante; elle a de la grâce et de la finesse; elle est sûre de réussir dans les salons; elle réussira difficilement au théâtre.

— Un autre débutant s'est fait entendre à l'Académie royale de musique: c'est M. Obin. C'est un jeune homme d'une belle venue. Sa voix est forte et sonore, il sait s'en servir et vocifère avec une légèreté remarquable. Il a du style et du goût; tout, chez lui, atteste des études bien dirigées. Le jour où il a fait son premier début, dans le rôle de Brabantio, d'*Othello*, il eût été difficile de découvrir en lui ces précieuses qualités. La peur, cette terrible ennemie des chanteurs, et surtout des chanteurs qui débutent, l'avait pris à la gorge, et la peur lâche rarement sa proie, quand elle la tient bien. Tout ce qu'on pouvait dire, après cette première épreuve, c'est que M. Obin était la basse-taille la plus effrayée qu'on eût, de mémoire d'homme, entendue à l'Opéra. Mais depuis, M. Obin a pris, dans le *Conte d'Ory*, une éclatante revanche, et s'est montré aussi brave qu'il avait d'abord été poltron. Donc, les rivaux de M. Obin n'ont plus qu'à se bien tenir. Ce jeune homme qui a pu surmonter une aussi terrible peur est, en vérité, capable de tout. Que ne vaincra-t-il point, ayant su se vaincre lui-même?

Nous n'avons d'ailleurs rien à dire de l'Opéra, sinon qu'on y répète *Marie Stuart* avec une très-grande activité. Autrefois, un opéra en cinq actes se répétait pendant six mois, neuf mois, souvent même pendant une année; maintenant, un trimestre y suffit. Ce que c'est que la volonté d'un homme!

Le Théâtre-Italien passe du *Barbier* à *Sémiramis*, et de *Lucie de Lamermoor* à *Du Pasquale*. On nous avait annoncé une chose assez originale, c'était une traduction italienne de l'opéra allemand de M. Conradin-Kreutzer intitulé: *Nachtlinger in Granada*, en français: *Une nuit à Grenade*. Nous avons entendu cet ouvrage en 1842, assez médiocrement chanté par madame Schumann et M. Pösch, et nous ne sommes pas surpris que l'agrément d'être exécuté par M. Ronconi et madame Persiani ait alléché M. Conradin-Kreutzer. Les Chanteurs italiens ont toujours peur de s'enrouer en chantant de la musique allemande, et malgré toute la bonne volonté du directeur, il est fort à craindre que M. Kreutzer n'eh soit pour ses frais de voyage et de traduction.

Et cependant quel est ce bruit si lointain, mais si éclatant, que nous ne savons quel mystérieux écho vient d'apporter jusqu'à notre oreille? Ce sont des cris, des vivats, des applaudissements sans fin. Cela semble venir du pôle, et des confins de l'Asie. En effet ce sont des acclamations russes: il n'y a que des mains moscovites qui s'éparpillent si peu, et qui frappent aussi fort.

Le théâtre impérial de Moscou, nous écrit-on, a ouvert par la *Lucrèce Borgia*, de M. Donizetti. La représentation a été des plus brillantes. La salle tout entière a applaudi avec passion. Trois morceaux ont été redemandés, et Salmi a été rappelé dix fois dans le cours de la soirée.

À Saint-Petersbourg, c'est encore bien autre chose, ma foi! il y a le pleut des bouquets, des couronnes, des bijoux, des scapels et surtout des roupiés; là, les chanteurs inquiets reçoivent quelquefois l'élan de leur génie, de peur que la salle durasse par la monotonie des applaudissements, ne s'écarte enfin sur leur tête. Mais, à quels sont ces virtuoses? Tamburini! Rubini! Pauline Viardot! Une cantatrice à laquelle nous avons rendu justice l'hiver passé, joint avec eux de la faveur publique. C'est madame Castellani, qu'on a applaudi le jour de l'ouverture du théâtre, dans *Lucie Lamermoor*. Après elle madame Viardot s'est fait entendre dans la *Somnambule*. A son entrée en scène, dit notre correspondant, — l'*Illustration* a des correspondants partout, — elle a été saluée d'applaudissements si vifs et d'acclamations si prolongées, qu'elle s'est attendrie jusqu'aux larmes. Mais l'amour de l'art a bientôt surmonté cette émotion, et la cantatrice a si bien répondu à l'enthousiasme qui l'avait accueillie, qu'il y a eu vingt rappels dans la soirée. Que sont nos froides représentations de la salle Ventard, au prix de cette ardeur hyperboréenne? C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la chaleur. La semaine suivante, madame Viardot a joué pour la première fois le rôle d'*Adina* dans *l'Élissire d'Amore*, et elle y a obtenu un succès si grand encore.

L'Abbe du Nord publie un tel récit de ce triomphe, que nous n'osons le rapporter sans la crainte d'être taxé d'exagération. A la fin de la représentation, mille des spectateurs attendaient madame Viardot sur la place du théâtre pour l'applaudir encore. — Les journaux russes appellent la jeune cantatrice des *Délices de Saint-Petersbourg*.

Association belge philanthropique

DES FRÈRES D'ARMES DE L'EMPIRE FRANÇAIS,

INSTITUÉE A BRUXELLES LE 12 JUILLET 1858.

Le sentiment de notre gloire nationale n'est pas éteint, Dieu merci! dans les cœurs français. Que les vertus politiques s'altèrent, que la ferveur des esprits et des âmes se tourne vers les intérêts privés, que l'indifférence en matière politique s'accroisse peu à peu les sources du patriotisme, il nous reste encore, pour nous raviver, pour nous redonner le feu du citoyen, pour nous rendre une fois vraiment français le sentiment de la gloire nationale, le souvenir de nos grandes batailles, le nom de Napoléon! A ce nom, les plus froids, les plus détachés de la classe publique, sentent quelque chose battre dans leur poitrine: ce nom semble celui même de la patrie, de la patrie victorieuse et triomphante, celui de la France mise par dessus le reste des nations! Ce



(Un général.)



(Dragon républicain.)

nom, mieux qu'autrefois la présence de Louis XIV, suffirait à mettre tout Paris en armes, si le pays était menacé, si l'on appelait à sa défense les petits-enfants de Marengo et de Wagram!

Unissons-nous donc de cœur à l'association glorieuse de nos

frères d'armes de la Belgique! La Belgique a été vingt ans française, vingt ans de victoires et de triomphes; elle a été française, au plus beau temps de notre histoire, elle nous a aidés de son bras à conquérir cette gloire incomparable de la République et de l'Empire, elle a scellé de son sang sa fraternité avec nous, et notre soleil d'Austerlitz est aussi le sien. Jusqu'au dernier jour, elle a combattu dans nos rangs; puis, violemment arrachée du tronc de sa mère-patrie, elle nous est restée fidèle par le cœur, française encore après en

uniforme, pieuses reliques, vivant souvenir des immortelles campagnes, tout auprès de l'image de l'Empereur! Longtemps on parlera de lui, en Belgique, comme en France; longtemps les vétérans belges, comme les nôtres nomment Ney, Murat, Desaix, nommeront dans leurs récits, Vandamme, Du-



(Dragon de l'Empire, compagnie d'élite.)



(Un vieux grenadier.)

avoir perdu le nom. C'est la Belgique, ne l'oubliez pas, qui recueillit Lamarque, Canbacères, Dronet, Lavalette, Boulay, Exelmans, Alix et les autres vaincus de Waterloo. C'est elle qui offrit à tous ces nobles proscrits un asile, une autre patrie, et du pain, qui n'était point celui de l'étranger.

Aujourd'hui encore, plus d'un salere d'honneur est perdu aux innombrables enfumées des chaudières belges, plus d'un vieux ruban rouge, terni par les années, brille sur la blouse du paysan brabançon. Le vieux soldat a gardé précieusement là-bas, comme chez nous, les débris de son ancien



(Tambour-major républicain.)

monceau, Evers, les frères Duvivier, Guigny, ce vaillant lussard que l'Empereur appelait *le brave*; de Latontaine, colonel à vingt-sept ans, et tant d'autres enfants de la Belgique, qui ont paru avec honneur sur les grands champs de bataille et

marché à la victoire du même pas que les plus glorieux enfants de la France.

En 1858, à Bruxelles, quelques-uns de ces vieux soldats conçurent l'idée d'une association napoléonienne. Un projet

fut dressé, discuté; et de nombreuses voix répondirent à ce glorieux et touchant appel. Le baron de Stassart, sénateur, distingué jadis par l'Empereur et décoré de sa main, sentit battre encore, lui, ces grands souvenirs; il aida de tout son



(M. le baron de Stassart.)



Cortège du 5 mai.

crédit, de toute la popularité de son nom l'œuvre de l'association, et en accepta la présidence d'honneur, qui lui fut conférée par plus de trois cent-cinquante vieux soldats de la République et de l'Empire.

La première séance, dans laquelle l'association se constitua eut lieu le 12 juillet 1858. Un vaste local avait été loué pour

les réunions des nouveaux associés: on l'orna de trophées et d'emblèmes qui rappelaient la grande époque. Au-dessus du bureau des membres du conseil d'administration, plane un aigle d'or, sur une palme, ses vastes ailes déployées, et la tête tournée vers la couronne impériale, qui est suspendue dans l'air, au milieu d'une brillante auréole: au-dessous,

dans un cadre magnifique, l'image de Napoléon! C'est la gravure, grande comme nature, d'un beau portrait de l'Empereur par David. L'attitude en est gracieuse et douce, le regard plein de sérénité et la bouche semble sourire à ces vieux et fideles compagnons d'armes, réunis en son nom et en sa mémoire.



(Souvenirs de Wagram.)



(Dercume à Waterloo.)

Sur les murs de la salle sont gravées les deux inscriptions qui suivent:

Testament de l'Empereur.

He Sainte-Hélène (Longwood),
Ce jour'hui 15 avril 1821.

« Ceci est mon testament ou acte de ma dernière volonté :

CHAP. 5. — Je lègue mon domaine privé, moitié aux officiers et soldats qui restent des armées françaises qui ont combattu depuis 1792 jusqu'en 1815 pour la gloire et l'indépendance de la nation.

« La répartition en sera faite au prorata de leurs services d'activité,

NAPOLÉON. »

Colicelle de l'Empereur.

He Sainte-Hélène (Longwood),
Ce jour'hui 24 avril 1821.

« Ceci est mon colicelle ou acte de ma dernière volonté :
« Sur la liquidation de ma liste civile, je dispose de deux millions, et sur ces deux millions, je lègue :

« § 21. — Pour être répartis entre les proscrits qui errent

en pays étrangers, français ou belges, etc., cent mille francs.

NAPOLEON. »

L'aigle de France se croise derrière le portrait avec le drapeau national, aux couleurs brabançonnnes. Le buste du roi Léopold orné d'un des panneaux de la salle où sont attachés les portraits de Kleber, Desaix, Lannes, Eugène, Duroc, Moutbron, Lasalle, Cambrière, Dronet, Petit, Cantaincourt, Exelmaus, Bertrand, Moutholon.... — On y voit aussi sur un socle, et couronné d'immortelles, le buste de Béranger, le chanteur de la Grande Armée.

Voici le serment que prêtent les frères d'armes de l'association :

- « Je jure sur l'honneur et sur les cendres de l'empereur Napoléon union et fraternité à tous mes anciens frères d'armes, membres de la Société ;
- « Je jure de maintenir les statuts par tous les moyens légaux, comme loi de notre association.
- « Je promets sur l'honneur de ne m'en écarter jamais. »

La déclaration de principes est plus touchante encore, et nous voudrions pouvoir la citer tout au long :

« HONNEUR, FIDÉLITÉ, FRATERNITÉ.

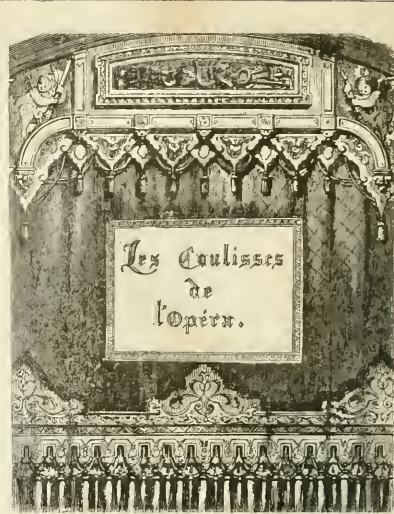
- « Art. 1er. — Tu honoreras la mémoire de l'Empereur ;
- « Tu ne feras rien qui puisse la blesser ;
- « Tu penseras à lui, ses cendres te seront chères ;
- « Tu respecteras les anciennes couleurs ;

- « Tu salueras ton vieil aigle ;
- « Tu l'inclineras devant ton vieux drapeau..... »

Le but de l'association est tout philanthropique. Sur une caisse, entretenue par le prix des entrées et une rétribution mensuelle, des secours sont donnés aux vieux soldats nécessiteux, qui les lassent ou non partie de l'association. Un médecin distingué, attaché à la Société, donne gratuitement ses soins sur la réquisition du conseil d'administration ; les frais des médicaments sont supportés par la caisse.

Au 15 août, jour anniversaire de la fête de l'Empereur, un banquet, suivi d'un bal, réunit tous les membres de la confrérie napoléonienne. Le cinq mai est aussi une solennité pour ces vieux soldats. Un service est célébré, tous les membres s'y rendent, en corps, tambours en tête, l'aigle garnie d'un long crêpe de deuil. Sur le passage du cortège, les postes prennent les armes, la foule se range avec respect, et se découvre devant ces glorieux débris de la vieille armée. Dans l'église est dressé un haut catafalque, que surmontent le petit chapeau, l'épée et le grand cordon de la Légion d'honneur. Autour du cercueil sont attachées des plaques funéraires portant les noms des frères d'armes qui sont morts dans l'année.

Ainsi le culte des souvenirs s'associe à la fraternité et la religion de la gloire passée au soulagement des misères présentes. Le nom de Napoléon décore cette œuvre de charité, le front de l'aumône est couronné des palmes d'Austerlitz, et c'est en mémoire des champs de bataille que les frères d'armes pratiquent la philanthropie. Touchante alliance des



Quelle que soit l'opinion des grandes voix de la littérature sur le genre lyrique, qui ne réussissent qu'à ennuier La Bruyère, et que, si parfait qu'il fut, l'abbé Desfontaines appelait un monstre, le théâtre lyrique n'en a pas moins fourni, jusqu'à nos jours, une belle et brillante carrière, parce que, comme le dit Voltaire, on est dans le pays des fées. Aussi, quelque infiniment petit que soit le nombre des bons opéras, le théâtre où l'on chante et danse a-t-il toujours été le rendez-vous du monde élégant de toutes les époques, et les hommes à la mode ont toujours regardé comme une faveur inappréciable, la permission de pénétrer dans le sanctuaire de l'Opéra et d'approcher les reines de la danse et de l'harmonie.

D'abord le foyer des actrices était ouvert à tout le monde ; c'était le moyen le plus sûr de lui enlever en peu de temps tout ce qu'il pouvait avoir de séduisant. Aussi, à mon avis, l'arrêt de 1776, qui ferma les portes du temple de Terpsichore, comme on disait alors, ne fut-il pas seulement rendu par intérêt pour la morale publique, mais encore pour sauvegarder le prix de l'Opéra.

Depuis ce temps, le théâtre ne fut plus accessible qu'aux abonnés à l'année, aux étrangers de distinction, aux personnes d'un rang élevé et aux privilégiés de l'administration ; et, certes, le soleil de la rampe, s'il pouvait parler, raconterait bien des chroniques piquantes sur toute cette hiérarchie galante qu'il a vue passer :

- Le pelt-maitre de la régence, ce charmant étourdi ;
- Le merveilleux de la république, le plus ridicule de tous ;
- Le traîneur de sabre de l'Empire, le plus pressé ;
- Enfin, toute cette génération de fats, le beau, le dandy, le roné, le fashionable et le lion, comme il s'intitule aujourd'hui.

Mais, pour grand qu'il soit, le lion ne présente plus qu'une image décolorée de cette grande famille. C'est bien encore le même cachet d'afféterie et le même cynisme de mœurs ; mais son afféterie, grâce à l'anglomanie qui court, n'a plus rien de cette gracieuse étourderie qui faisait pardonner tant de choses aux adorables fats de cet Œil-de-Bœuf, dont le club des jockeys n'est qu'un assez méchante parodie.

Quoi qu'il en soit, cette éternelle identité des siècles galants, sous le rapport des bonnes mœurs, a de tous temps nécessité, relativement à l'Opéra, des mesures municipales sans lesquelles la commune lyrique eût pu devenir d'assez mauvais exemple d'une part, et de l'autre n'aurait pas vécu longtemps en bonne paix.

La surveillance de l'Opéra fut d'abord attribuée aux gentilshommes de la chambre, sous la haute police du secrétaire d'Etat au département de Paris ; à ceux-ci succédèrent, en 1776, six commissaires nommés par le roi ; en 1790, cette autorité passa dans les mains de la municipalité, et, après avoir appartenu pendant un an aux actuels eux-mêmes, fut départie, en 1794, à une direction de gens de lettres nommés par le ministre de l'intérieur.

Qui ne verrait, dans cette dernière direction, un prélude à la commission des auteurs dramatiques de nos jours ? Tousjours est-il qu'aujourd'hui ces littérateurs-rois essayèrent sans doute d'abuser de leur autorité et de s'ériger en dictateurs, car bientôt, au mois de finimare an 11, un arrêté des consuls plaça ces directeurs eux-mêmes sous la direction municipale de l'un des préfets du gouvernement. Avec l'empire la surintendance de l'Opéra échoit au premier chambellan de S. M. l'empereur et roi, et enfin aujourd'hui à un fonctionnaire public connu sous le nom de commissaire du roi près le théâtre de l'Académie royale de musique.

Mais, malgré toutes ces précautions administratives, il court et à toujours couru d'assez méchants bruits sur le compte des mœurs théâtrales, et surtout des mœurs lyriques. Nous ne pouvons entrer ici dans des considérations éthiques, dont le Turcaret de Lesage n'est pas tant une utopie que l'on pourrait s'imaginer ; mais, malgré cela, et d'aucuns diraient plutôt à cause de cela, les coulisses de l'Opéra ont conservé pour le profane vulgaire un tel attrait de curiosité, que nos lecteurs, nous le croyons, n'y jetteront peut-être pas sans quelque intérêt un coup d'œil rapide par le coin du rideau que nous allons soulever devant eux.



sentiments les plus opposés, accord pour le bien des idées les plus contraires, fier et triste spectacle d'un dévouement inaltérable et d'une fidélité de cœur que nous ne connaissons plus ! Précieux modèle pour ceux qui aiment leur pays et qui ne rougissent point encore des vertus patriotiques !

L'association de Bruxelles a porté son fruit : toutes les villes importantes de la Belgique voulurent imiter l'exemple de la capitale : Gand, Anvers, Malines, Tirlemont, Bruges, Audenarde, Mons, etc., etc., voulurent avoir chacune son association napoléonienne. L'Allemagne rhénane se laissa gagner elle-même par cette pieuse contagion, et bientôt Mayence, Cologne, Coblenz, Trèves, eurent aussi leur société de frères d'armes. Partout la protection accordée par le gouvernement à ces sortes de confréries, leur a donné un caractère de légalité qui les rend, si le se peut, plus respectables encore. Elles se réunissent silencieusement, sans bruit, sans trouble ; l'ordre et la décence la plus parfaite ne cessent point de régner durant les séances, on ne s'agit là que de souvenirs et de regrets ; 1792-1815, entre ces deux dates se trouve contenue toute la politique des frères d'armes ; et maintenant, que pourraient-ils espérer du temps présent ? quelle ambition pourraient-ils avoir dans l'avenir ? Tous leurs desirs, tous leurs vœux ne sont-ils pas enfermés, depuis longtemps déjà, dans la tombe du fils de Napoléon, vers lequel ils tournent, en un moment, leurs regards fidèles ?... Ils serrent leurs rangs, ils se rapprochent, pour pleurer ceux qui partent tous les jours. Las Caze, Larrey, Cambrière ; hor, Brigneville et Lafitte, ce grand citoyen, honoré de l'estime de l'Empereur !

Qu'il nous soit permis, en terminant cette notice, de tracer en quelques lignes la biographie militaire du doyen d'âge de l'association de Bruxelles. On aurait peine à trouver dans les

fastes de l'Empire, une existence aussi vaillamment remplie, aussi glorieuse, aussi pure, aussi irréprochable.

Pierre-Joseph Dereune, né à Mons, était, avant la révolution, au service de l'Autriche. La république arrive, l'Europe entière marche contre la France, les Autrichiens menacent Valenciennes, Dereune déserte pour passer du côté de la liberté et du patriotisme. Incorporé dans les dragons, il fait les campagnes du Rhin et les premières d'Italie, obtient le grade de maréchal-des-logis, est bloqué dans une petite ville, se met, malgré ses blessures, à la tête d'une centaine de cavaliers déterminés, fond sur les assiégés et rentre dans la place avec douze pièces de campagne. Ce brillant fait d'armes est récompensé par un sabre d'honneur.

Sans-officier en Egypte et à Marengo, Dereune reçoit au camp de Bologne une des premières croix que l'empereur distribua à ses soldats ; il part avec le grade de sous-lieutenant pour Austerlitz, assiste à toutes nos grandes journées, et paie chacun de ses grades de son sang. — En Espagne, il commandait la compagnie d'élite du 206 dragons, quand il reçut l'ordre de partir pour la Russie. 1815 et 1814 le vident, à la tête de son invincible escadron, charger l'ennemi depuis Presde-jusqu'à Monteban. Les cent jours arrivent, Dereune reprend ses armes, revient commander son escadron ; il combat à Ligny, il combat à Waterloo ; ce fut là sa dernière bataille ; au moment où il chargeait avec l'impétueux Kellermann, un Ecossais lui fracassa la mâchoire, d'un coup de fer tre à bout portant.

Retré dans ses foyers, le brave soldat vit tranquille, honore, aimé de tous, entouré d'estime et de considération. En décembre 1840, il sortit de sa modeste retraite, pour aller à Paris, avec une députation de frères d'armes, assister à la translation du corps de l'Empereur.

Dans le langage du monde, on donne le nom de coulisses, par extension, à tout ce qui s'étend derrière le rideau; dans le dialecte du théâtre, ce mot a une signification beaucoup plus restreinte. Les machinistes appellent coulisses les différents intervalles qui séparent l'une de l'autre les parties successives des décorations latérales; c'est aussi ce qu'on nomme les *rues du théâtre*. Aussi, les coulisses, qui, pour nous, représentent l'ensemble du monde d'outre-toutle, ne sont-elles, au point de vue du théâtre, qu'une subdivision tout à fait secondaire.

Quant à sa division générale, le théâtre de l'Opéra comprend trois grandes régions distinctes : les *dessus*, le *plancher scénique* et les *dessous*, que nous allons décrire le plus rapidement possible, mais décrire cependant, ainsi que les principaux mystères de la machine théâtrale; car le monde matériel de l'Opéra n'est peut-être pas moins curieux, et à coup sûr beaucoup plus connu.

Les *dessus*. — Les dessus ou cintres, d'où l'on règle toutes les toiles de décoration, sont au nombre de trois qui, considérés isolément, portent encore le nom de *points*. Ces points, construits à claire-voie (d'où vient qu'on les appelle aussi les *grils*), sont suspendus d'étage en étage par de grands étriers de bois solidement fixés aux solives, et garnis de garde-fous pour la sécurité des ouvriers. Le second et le troisième, qui n'offrent rien de bien remarquable, portent les machines destinées à enlever les pièces de grandes dimensions, tels que les toits, les plafonds, etc.; mais le plus important de tous est le premier pont ou grand-gril, qui, seul, fait le tour de la scène, et dont les divers treillis correspondent chacun à l'un des plans du théâtre. C'est lui véritablement qu'on commence à entrer dans ce pandémonium étrange qu'on appelle le monde des machinistes.

Le grand-gril est véritablement l'Olympe de l'Opéra; car c'est lui qui porte en contre-bas les longues toiles peintes, autrement dit les bandes d'air destinées à représenter le ciel bleu, les nuages, comme le savetier d'une chanson bien connue, de porter la toile dans son tablier, ainsi que tout le système planétaire. Le système planétaire de l'Opéra n'est pas aussi compliqué qu'on pourrait bien se l'imaginer. D'abord, à l'Opéra, il n'y a point de soleil; le soleil, c'est tout ce qu'on veut; la rampe, les quinquets, les bees de gaz, et même l'Alambic chargé de tourner les clefs du jour, lequel, à la rigueur, pourrait passer pour l'Apollon du théâtre; le soleil, c'est tout, donc ce n'est rien. Il n'y a point de soleil, il y a le jour. Quant à la nuit, un demi-tour de ciel donne au conduit du gaz, un quart de conversion imprimé aux lumières des coulisses, un voile de mousseline bleue étendu devant la rampe, des verres de couleur aux quinquets; tels sont les moyens ordinaires employés pour produire les divers effets d'obscurité. Enfin, pour ce qui est des constellations réelles, la lune n'est autre chose qu'un papier léger convenablement éclairé, et les étoiles se représentent à l'aide de morceaux de verre blancs taillés à facettes, qui, en brisant la lumière du quinquet placé derrière chacun d'eux, imitent avec une rare perfection la clarté tremblotante des astres.

Les dessous. — Les dessous sont destinés à recevoir cette partie de décoration qu'on appelle les *fermes*, et dont nous parlerons plus tard. Ils sont au nombre de trois, comme les dessus, et présentent avec ceux-ci de grandes analogies. Seulement l'aspect en a je ne sais quoi de fruste et de fineste, et, à mesure qu'on y descend, on se sent froter jusqu'au cœur, comme lorsqu'on s'aventure sous les arceaux humides de quelque antique manoir resté debout depuis les croisades. Les divers planchers, supportés par des parrains de pierre qui occupent toute la profondeur du théâtre, sont traversés dans toute leur longueur par des rainures destinées à laisser passer les décorations qu'on monte des dessous.

C'est dans le premier dessous, comme on sait, que s'engouffrent les diables de l'Opéra; voici comment s'opère cette manœuvre : à l'instant donné, Bertram (je choisis Bertram) se place sur la trappe en avertisant, par un coup de talon, le machiniste du dessous, qui se met aussitôt à faire tourner un levier où s'enroule une corde attachée à l'anneau de la trappe; la trappe s'abaisse, Bertram s'abîme; un machiniste chargé d'arceau, ou, d'autres fois, agitant simplement une torche pleine de résine, imite les flammes de l'enfer, tandis qu'une planche de la largeur de la trappe, glisse horizontalement et referme l'ouverture du plancher. Tout cela s'exécute avec une rapidité incroyable; et, pour peu que la trappe descendante viant quelque jour à éprouver un instant de retard, l'acteur s'enfonce méfamment glougloutant par la planche transversale. Je m'étonne que cela ne soit pas encore arrivé.

Le *plancher scénique*. — Le plancher scénique de l'Opéra occupe une superficie de 80 pieds carrés; il est entièrement mobile, composé de pièces et de morceaux qui se déplacent et s'adaptent à volonté, exactement comme les divers compartiments d'un jeu de patience. Cette disposition est extrêmement heureuse, et les plus beaux effets en sont le résultat. En élevant certaines parties du plancher, on exhausse certaines autres, on produit des accidents de terrain qui ajoutent beaucoup de vérité et de pittoresque à l'illusion des points de vue. Tout le monde se rappelle, à ce sujet, la décoration du cinquième acte de *la Juvive*, qui est assurément l'une des plus belles qu'il y ait à l'Opéra. Les côtés latéraux du plancher sont seuls clovés à demeure; tous deux sont coupés horizontalement par onze plans parallèles formés par la réunion de vingt-quatre rainures disposées deux à deux, et par lesquelles s'élèvent ou descendent les fermes de décorations.

Le long de chaque muraille sont établies des cloisons à claire-voie qui reçoivent, case par case, les châssis de chaque décoration. Entre ces cloisons, on trouve des caisses longues et étroites que, dans le langage de l'Opéra, on appelle les *cheminées*. Ces cheminées, qui s'enfoncent dans les dessous et se perdent dans les cintres, comme ce chène de la fable

..... De qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts;

ces cheminées, formées de madriers de sapin et fixées aux murs par des équerres de fer, sont destinées à recevoir et à conduire les divers écheveaux de cette multitude incalculable de cordages, véritables muscles de ce grand squelette de charpentiers qu'on appelle un théâtre.

Enfin, de chaque côté de la scène, en deçà de la rampe de lumières, et derrière le rideau, s'élèvent en poteries deux piles de quatre petites loges qui font partie du domaine privé de la couronne directrice, laquelle en dispose selon son bon plaisir en faveur des féaux et bien-aimés sujets de sa bonne ville de carton peint.

Les *loges, cour et jardin*. — En faisant la description topographique de la scène, nous avons omis de dire que chaque côté du théâtre porte, à l'Opéra, un point particulier : celui de gauche (à droite des spectateurs), s'appelle le *côté cour*, et l'autre le *côté jardin*.

Ces dénominations bizarres n'ont plus aucun sens aujourd'hui; mais voici l'origine.

Avant la révolution, pour se mieux comprendre, les machinistes avaient cherché à donner un nom distinct aux deux côtés du théâtre, et comme la loge du roi se trouvait à droite et celle de la reine à gauche, ils n'avaient rien pu imaginer de mieux que d'appeler le côté droit, *côté du roi*, et le côté gauche, *côté de la reine*. Sur ces entrefaits, arriva la révolution de 1789 : plus de roi, plus de reine, partant, plus de côté du roi, plus de côté de la reine. Comment faire? Comme la loge du roi se trouvait du côté des Tuileries, et celle de la reine du côté de la cour du Carrousel, le machiniste de ce théâtre, lorsqu'il fut l'ouvrier, initia fort ingénieusement le côté du roi, *côté jardin*, et le côté de la reine, *côté cour*. Ainsi fit-il, et aussitôt les machinistes de tous les autres théâtres d'adopter avec enthousiasme des variantes aussi libérales, bien que, à vrai dire, il n'y eût chez eux ni la trace d'une cour ni l'ombre d'un jardin. Quoi qu'il en soit, les nouveaux noms prévalurent, et, aujourd'hui encore, les machinistes de l'Opéra appellent, de la meilleure foi du monde, côté cour la droite des spectateurs, et côté jardin la droite des acteurs.

Il suit de là qu'il est à quoi nous en voudrions venir, que les petites loges à regard placées sur le théâtre même se nomment, selon leur situation, les unes *loges cour* et les autres *loges jardin*.

Ces petites loges, si enviées du spectateur de la salle, en ce qu'elles donnent accès dans les coulisses de l'Opéra, sont, comme nous l'avons dit, la propriété exclusive du directeur, qui, après s'en être réservé une pour lui-même et deux pour ses idées, a réparti les autres, tant aux premiers sujets qu'aux maîtres de chant et de ballet. La loge du directeur, située à droite des spectateurs, au rez-de-chaussée du côté cour, est disposée en salon, tendue de damas rouge, munie de stores et ornée de glaces comme le boudoir d'une petite maîtresse. C'est là que ce roi lyrique, flanqué des premiers gentilshommes de l'Etat, vient de temps à autre surveiller par lui-même son peuple harmonieux, témoignant son blâme par un regard et son approbation par un geste; et il est facile de savoir que le directeur est dans sa loge, rien qu'un surcroît de dignité des comparaisons naïves et à l'air pudique du corps de ballet.

Maintenant, que nos lecteurs ont pu se faire une idée superficielle de la géographie de l'Opéra, nous allons, si leur agrée, en étudier la nature et les habitudes. L'éclairage joue un grand rôle dans le monde dramatique, et surtout à l'Opéra. L'imitation de la plupart des phénomènes naturels repose, en effet, sur les jeux de la lumière, corroborés par certains accessoires dont nous allons traiter en peu de mots, afin de pouvoir faire tenir le plus dans le moins possible.

La lumière du soleil, dont il sied de parler en premier lieu, est dans toute la nature feinte ce qu'il y a de plus facile à produire. Les clefs du gaz, qu'il suffit de tourner plus ou moins, représentent, en effet, avec beaucoup de vérité les divers degrés périodiques du jour, et surtout la lumière vive et sans mélange du soleil au zénith. Cependant l'aurore et la nuit exigent les concours de quelques autres moyens.

Pour imiter l'aurore, dit un des bons auteurs qui ont écrit sur cette matière, il faut que la décoration du fond soit composée de deux parties séparées, dont l'une sera une longue toile, sur laquelle seront peintes les diverses nuances successives de couleur que l'on remarque dans le ciel lorsque l'aurore commence à paraître. Cette toile sera enveloppée en partie sur un cylindre qui, en se développant avec beaucoup de lenteur, présentera tour à tour toutes les nuances de couleur. La seconde partie sera un châssis dont le contour découpé se détachera sur la toile du fond que nous venons d'indiquer; ce châssis représentera un paysage ou d'autres objets quelconques.

À cela, l'auteur ajoute une manœuvre de quinquets assez ingénieuse; mais aujourd'hui, il suffit simplement de *lâcher* plus ou moins de gaz, de telle façon que la lumière concorde en quelque sorte toujours avec les nuances successives de la toile du fond.

Quant à la nuit, elle s'opère par les moyens exactement opposés : au lieu d'ouvrir peu à peu le gaz, on le ferme peu à peu; au lieu de cette longue toile colorée de tout à l'heure, c'est un voile de mousseline blanche que l'on étend devant la rampe; enfin, on adapte aux lampes des coulisses des verres de couleurs qui reproduisent admirablement les diverses nuances du crépuscule; de plus la lumière doucement azurée du clair de lune jusqu'à un ciel étoilé des nuits d'été.

Pour ce qui est des autres effets de lumière, comme, par exemple, la représentation de quelque paysage fantastique, d'un paradis, d'un élysée, ou de toute autre rayonnante idéalité, telle que la mirabolante oasis qui termine le premier acte du ballet de *la Peri*, ces choses surannées et de mauvais goût sont ordinairement placées derrière un fin rideau de gaze qui lénifie de son mieux les reflets dorés des

verres jaunes adaptés aux quinquets. C'est précisément pour cela que nous nous élevons contre ces fantaisies plus dignes d'un fabricant de mauvais kaléïdoscopes que d'un peintre décorateur. Si l'exécution présentait de grandes difficultés ou exigeait des études profondes, nous serions des premiers à nous intéresser à ces tours de force; mais représenter facilement des choses adouces, cela ne se peut supporter. La science de la décoration théâtrale n'est pas une chose grave vouée à la sérieuse et savante imitation de la nature, et tout ce qui tend à la détourner de sa nouvelle voie pour la ramener aux extravagances de son berceau est une absurdité et un contre-sens.

Puisque nous en sommes sur ce sujet, continuons d'expliquer quelques autres éléments principaux de l'architecture feinte.

Le susurrement du vent s'imité, à l'Opéra, au moyen de longues règles de bois très-minces que les machinistes relient par une corde et font rapidement tourner dans les coulisses.

Pour représenter la lumière vive et instantanée de l'éclair, on jette à plusieurs reprises sur la flamme d'un flambeau des poignées d'arceau ou de colophane pulvérisée.

Cependant un ouvrier suspend horizontalement, soit un grand châssis de toile, soit une grosse caisse, et, avec le mouvement précepté de ses doigts, imite avec beaucoup de vérité le lointain roulement du tonnerre, ou, selon l'occurrence, celui du canon fendant à d'autres machinistes, placés dans les cintres, tirant à la fois de longues cordes ou sont enfilées plusieurs rondelles de toile qu'ils font vibrer soudainement en les agitant de temps à autre, et qu'ils laissent tomber tout à coup avec un bruit effroyable sur le plancher lorsque la foudre est censée élater.

De petites pierres, remuées dans une espèce de vanne, imitent parfaitement la crépitation de la pluie; mais le phénomène de la neige est reproduit d'une manière plus effective par de petits morceaux de papier blanc ou d'ouate qu'on jette à foison du haut du théâtre; le vent qui vient des coulisses leur imprime une oscillation pleine de vérité, comme tout le monde a pu en juger dans le magnifique décor de *Guilto et Ginevra*.

Pour imiter un incendie, dit l'auteur que nous avons déjà cité, on fait une partie de la décoration de manière qu'elle puisse facilement se décomposer en morceaux. Des ouvriers placés derrière la décoration produisent, en agitant de grands récipients autour desquelles est disposé un récipient rempli de colophane pulvérisée ou d'une autre poussière qui soit extrêmement inflammable; d'autres ouvriers poussent par derrière, avec des bâtons, les pièces mobiles, qui, en tombant, découvrent le foyer de l'incendie, représenté par une toile fine, tendue entre deux cintres, que l'on fait tourner à l'aide d'une manivelle. La toile est demi-transparente, ses couleurs imitent celles de la flamme, elle est parsemée de cliquant et de traces dorées, et derrière on place des lampes à reverberé qui donnent une forte lumière. On a soin de tenir les autres parties de la scène dans l'obscurité.

Ces toiles sans fin jouent un très-grand rôle dans l'architecture feinte : elles servent encore à représenter les torrents, la mer, etc.

Les torrents, les fontaines, les courants d'eau, les cascades, lorsqu'on ne se sert pas d'eau véritable, comme dans *Guillaume Tell*, dans *Freyshütz* et dans la plupart de nos opéras d'aujourd'hui, sont imités à l'aide de ces toiles qui sont tendues d'une couleur bleu-clair et parsemées de cliquant et de traces argentées.

Quant à la mise en scène de la mer, elle est un peu plus compliquée. « Le mouvement des vagues, » dit encore notre auteur, que nous ne citons que d'une manière intermittente, d'abord parce que, depuis lui, bien des choses ont changé, et qu'ensuite il avait le but d'enseigner ce que nous avons tout simplement le désir de raconter : « le mouvement des vagues est ordinairement représenté par des colonnes de mer. On appelle ainsi des tambours fort longs, construits à peu près comme les bluitors des boulangers. Ces tambours ont la forme d'une colonne torse, sont peints de manière à imiter les vagues, et parsemés de traces argentées. Ils sont soutenus horizontalement par des fermes (1), sur lesquelles reposent leurs tourillons munis de manivelles, que des hommes font tourner.

« Lorsqu'on veut représenter la mer, on fait monter de dessous le théâtre un certain nombre de fermes chargées de colonnes de mer; lorsqu'elles sont à la hauteur convenable, des ouvriers font mouvoir les manivelles de ces colonnes de mer qui, en tournant, font bien l'effet des vagues.

« Dans le cas où des vaisseaux doivent paraître et se mouvoir sur cette mer artificielle, on dispose d'autres fermes entre celles qui soutiennent les colonnes de mer; celles-là ont, à leur partie supérieure, un petit plancher ondulé sur lequel on fait glisser des châssis peints qui représentent des vaisseaux.

« Ce qui est de représenter une tempête, durant laquelle la mer s'élève, s'agit violemment, change de couleur, puis se calme et reprend son premier état? On disposera sous le théâtre des colonnes de mer dont les sinusités et les couleurs seront différentes. L'on fera d'abord monter les colonnes qui ont de petites sinusités et des couleurs claires, et on fera tourner ces colonnes avec lenteur; puis on élèvera celles qui ont des ondulations plus fortes et des couleurs plus brunes; on leur communiquera un mouvement plus vil; on redescendra ensuite celles-ci pour faire place aux premières.

Cette description est exacte; cependant, aujourd'hui, au lieu de colonnes de mer, on emploie plus fréquemment des

(1) On appelle *ferme*, dans toutes les circonstances, une décoration qui, au lieu de descendre du cintre ou de rouler par les coulisses, s'élève du dessous.

toiles teintes des mêmes couleurs, que des machinistes, échelonnés tout le long des coulisses, secouent à tour de bras, comme la fameuse couverture sur laquelle la patience de don Sancho Pança fut soumise naguère à une si rude épreuve. D'autres fois encore, ces toiles sont fixées à demeure, et alors des hommes s'accroupissent dessous, et, au moyen de toutes sortes de haut le corps, impriment à la prétendue mer ses prétendues ondulations.

Telles sont, en bien peu de mots, les principes fondamentaux de la science d'imitation; les autres décorations s'y rattachent facilement. Mais toute cette description, fût-elle mille fois plus exacte, ne suffirait point encore à donner la moindre idée de ce que sont les coulisses de l'Opéra. Ce qu'il faut retracer maintenant, c'est ce mouvement tumultueux, cette agitation étrange, bizarre, tantôt laborieuse, tantôt rouçolante, ici élégante, distinguée, gracieuse, là un peu détraillée, un peu cynique. Il faut, à peine le rideau baissé, vous montrer tous ces machinistes se ruant sur le théâtre, les cheveux épars, les bras nus, la poitrine ruisselante de sueur, pour détruire un monde entier, une nature entière, et y substituer tout à coup, comme par quelque enchantement, une nature nouvelle, un monde nouveau.

Entendez-vous ces cris étranges qui, du haut du ciel, répondent à d'autres cris qui sortent des entrailles de la terre? Voyez-vous ces châteaux, ces forêts, ces montagnes et toute cette nature nomade qui passe dans les airs, au-dessus de vos têtes, comme une caravane d'hirondelles? Et puis, au milieu de tout ce bruit, de tout ce mouvement, de toute cette pérégrination d'un monde, avez-vous vu grouiller cette étrange population si pleine de poésie et de contrastes, où le machiniste, grossier comme la prose, heurte la poétesse Giselle, où la blonde tachee d'huile frôle l'habit noir, chef-d'œuvre d'Humann ou de Chevreuil, où le soulier ferré écrase insolètement la pantoufle de satin et la botte vernie? Avez-vous vu, côte à côte, ces hideuses vieilles qu'on appelle les mères d'actrices et ces jeunes, sveltes, blanches et charmantes filles de la danse, accompagnées de cet être singulier qu'on appelle un danseur? Avez-vous entendu la raque et dure voix des ouvriers et le gazouille-



Vue extérieure de l'Académie royale de Musique (Opéra).

ment perlé des petites coryphées? Avez-vous vu la marche rhumatismale du lion sur le retour et le trot menu des rats, sautillant gaiement, de çà et de là, charmantes

Tel est le pays, tels sont les habitants de l'Opéra; mais, hélas! pauvre Cinéas, dans ce lieu-là j'aurais grand'peur pour toi; peur, non-seulement pour ton âme immortelle, qui se damnerait bien certainement, mais peur aussi, ô philosophe!

pour ton pauvre corps! car, si, comme Byron l'affirme, l'enfer n'est pavé que de bonnes intentions, l'Opéra, lui, n'est planchéié que de mauvais vouloirs et d'infâmes trahisons.

En effet, que la retraite d'un rideau, s'éclapant des mains de l'ouvrier des cintres, vienne vous bâtonner de sa perche et faire coïncider votre clapeau avec vos épaules, que votre came à pomme d'or profite de l'occasion pour glisser à travers une coulisse, et s'en aller visiter un peu le troisième dessous; que toute une famille de quinquets éplorés se prenne à fondre en larmes sur votre habit le plus neuf; qu'un garçon de théâtre pervers vienne traîtreusement arrasser les plis-bandes de votre pantalon ou les fleurs de votre gilet; que vous vous fouliez le pied dans un trappillon et le poignet dans une coulisse en décrivant toutes les figures géométriques imaginables; que le fonet d'une guinde de rappel vienne en sifflant vous cingler la figure; qu'une forêt s'abatte sur vos épaules; qu'un château s'éroule sur votre personnage; qu'un



Le Petit maître de la Régence.)



Le Merveilleux de la République.)



Le Traîneur de sabre de l'Empire.)



Le Lion de 1844.)

petites fleurs dans leur immense calice de gaze blanche? Rangez-vous! l'acte est fini; rangez-vous! elles vont passer l'une après l'autre, toutes ces reines de la danse et de l'harmonie!



Un habitué de l'Opéra.)



Dans la coulisse)



Une victime de Guillaume Tell.)



(Profil de danseuse.)

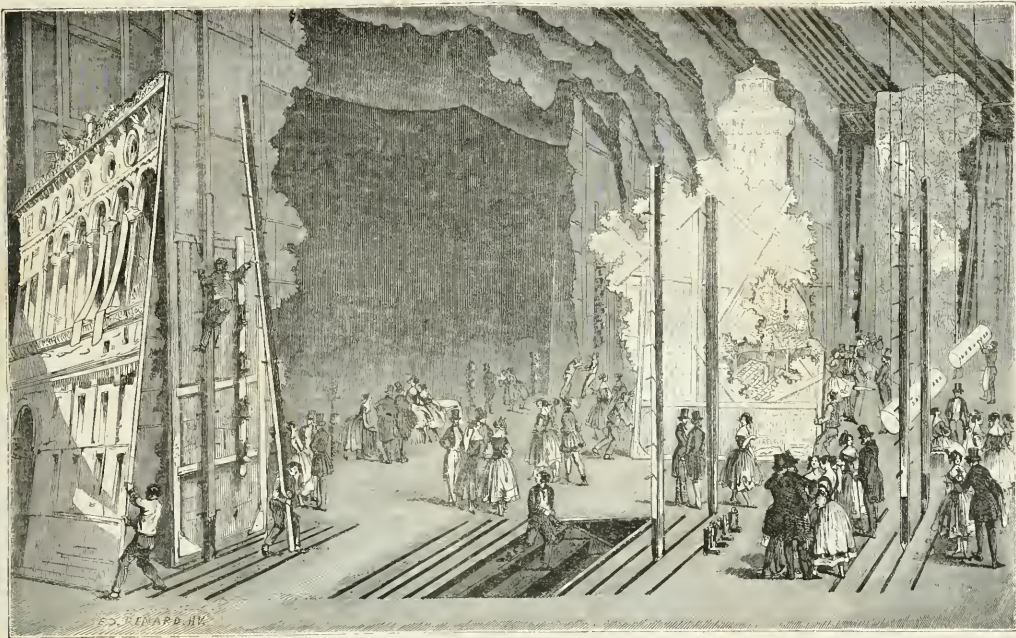


(Profil de danseur.)

comparses inexpérimentés vous clone sa flèche dans l'épigastre; qu'une trappe vous engloutisse subitement, ou, enfin, qu'une ferme, s'élevant tout à coup entre vos deux genoux et vous transportant dans les dessus, vous fasse subir les dangereux honneurs de l'apothéose.



Une Bayadère lorgnant le public.)



(Vue générale des coulisses de l'Opéra.)



(Une disparition.)



(Une apparition.)

Qu'imagerai-je encore? Ce sont là, en vérité, les moindres périls qui vous attendent dans les coulisses de l'Opéra, et c'est par là que nous finirons ce petit aperçu, selon la règle invariable des deux grands fabulistes grec et latin qui réservent toujours la morale pour la fin et écrivent au bas de chaque apologue ces mots bien connus :

O μὴ τις δῖται στί.



(Un enlèvement.)

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

Chez PAULIN, rue Richelieu, 60.

COURS SPÉCIAL DE DESSIN

A l'usage des Aspirants aux Écoles royales Polytechnique, de Saint-Cyr et de la Marine;

PAR ALPHONSE DULONG,

Professeur et Maître aux Écoles royales des Ponts et Chaussées et Polytechnique.

19 planches in-folio et 2 feuilles de texte. — Prix, 15 fr.

50 centimes la livraison.

EUGÈNE SUE

Publié en 80 livraisons.

LE JUIF ERRANT ILLUSTRÉ PAR GAVARNI

Chaque livraison de 16 pages grand in-8° sera accompagnée, outre un grand nombre de Dessins dans le texte, d'une grande Gravure imprimée sur feuillet séparé.

L'intérieur de la couverture des livraisons contiendra, sous le titre de TABLETTES DU JUIF ERRANT :

1° Des recherches sur la tradition du *Juif errant*, avec les anciennes légendes; — 2° La bibliographie des ouvrages dont le *Juif errant* a fourni le sujet; — 3° Le recueil des faits contemporains qui offrent de l'analogie avec les récits et les peintures de M. Eugène Sue; — 4° Les attaques contre son livre avec les réponses; — 5° Les apologues; — 6° La correspondance; — 7° des Anecdotes; — 8° de curieux *errata* des contrefaçons belges, etc.

En Vente : — la 5^e livraison, chez PAULIN, éditeur, rue Richelieu, 60.

Pour paraître incessamment, rue Richelieu, 60, chez J.-J. DUBOCHET et C^e, éditeurs des *Voyages en Zigzag*, par M. TOPFFER.

NOUVELLES GENEVOISES, PAR R. TOPFFER,

ILLUSTRÉES D'APRÈS LES DESSINS DE L'AUTEUR.

160 Gravures dans le texte et 40 Gravures hors du texte.

1 vol. in-8 grand-raisin. — 12 fr. 50 c.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ÉGLISE DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

Accompagnée de Gravures tirées du journal *L'Illustration*.

In-4° de 24 pages avec 8 magnifiques gravures sur bois représentant : 1° une vue extérieure de l'église; — 2° la vue intérieure; — 3° les détails les plus intéressants et les plus curieux de ce monument.

Au Bureau de *L'Illustration*. — Prix, 50 centimes. — Grand papier, 1 franc.

LIBRAIRIE DUBOCHET ET C^e,
RUE RICHELIEU, 60.

LE THÉÂTRE DES LATINS, avec la traduction en français, faisant partie de la Collection des auteurs latins publiée en 25 volumes grand in-8, sous la direction de M. NISARD, 4 grand vol. in-8. 15 fr.

PATRIA — LA FRANCE ANCIENNE ET MODERNE, ou Collection encyclopédique de tous les faits relatifs à l'histoire intellectuelle et physique de la France et de ses colonies; par les auteurs du *Milieu de l'Époque*. — Un très-fort volume format in-8 anglais d'environ 2 600 colonnes, orné de figures sur bois et de cartes colorées.

L'ATELIER, organe spécial de la classe laborieuse, rédigé par des ouvriers exclusivement.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE NOVEMBRE. — Organisation du travail (1^{er} article). — Lettre de M. Ledru-Rollin. — Notre procès. — Mémoire de M. de Bourgoing (2^e article). — Lettre de M. Schœlcher. — Lutte du travail contre le capital. — Le patronage en Prusse. — Exécution de la loi sur le travail des enfants. — VARIÉTÉS. La poche du pauvre. — Faits divers.

Chaque numéro contient 52 colonnes in-4°. On s'abonne rue Pavée-Saint-André-des-Arts, 41. — Paris : au an, 4 fr.; 6 mois, 2 fr.; 5 mois 1 fr. — Départements : 5 fr.

LIBRAIRIE PAULIN,
RUE RICHELIEU, 60.

DE LA MISÈRE DES CLASSES LABO-RIEUSES EN ANGLETERRE ET EN FRANCE, de la nature de la misère, de son existence, de ses effets, de ses causes et de l'insuffisance des remèdes qu'on lui a opposés jusqu'ici, avec l'indication des moyens propres à en affaiblir les sociétés; par EUG. BURET, 2 vol. in-8. 45 fr.

RUE TARANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Mé-

decine, de BOYER, seul successeur des ci-devant Carmes de chausses de la rue de Vaugirard, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. Boyer la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le *mal de mer*. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'au n. 14, repète 14 fois sur la devanture, M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

GRANDES CHASSES DE HOMBOURG

(Près de Franefort-sur-le-Mein.)

Le CASINO DE HOMBOURG est le seul établissement des bords du Rhin ouvert toute l'année. Le grand nombre de voyageurs d'élite qui y ont fait retenir des logements, et le luge des préparatifs de l'administration, annoncent une saison d'hiver plus brillante que jamais.

Les étrangers reçoivent des permis pour les **GRANDES CHASSES** qui ont lieu deux fois la semaine dans **20,000 HECTARES**, TANT EN PLAINES QU'EN FORÊTS, dans lesquelles abondent le gros et le petit gibier.

BALS, CONCERTS, FÊTES DE TOUS GENRES ROULETTE et **TRENTE-ET-QUARANTE**, depuis onze heures du matin jusqu'à onze du soir.

Salons pour les **JEUX DE COMMERCE**.

SALLE DE CONCERT, SALON DE CONVERSATION.

CASINO, décoré par les principaux artistes d'Italie.

CABINET DE LECTURE, avec les Journaux, Revues et Publications périodiques de l'Europe (LECTURES GRATIS).

CAFÉ RESTAURANT, TABLE D'HÔTE à LA FRANÇAISE, tous les jours à 5 heures.

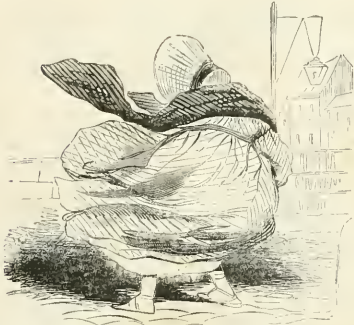
La **VILLE DE HOMBOURG** est remplie de **NOMBREUX HOTELS** et d'**APPARTEMENTS MEUBLÉS** avec le **LUXE** et le **CONFORTABLE** de LONDRES et de PARIS, à des **PRIX TRÈS MODÉRÉS**.

Près de 100,000 Voyageurs ont visité Hombourg cette année.

Toutes les heures, des **VOITURES** partent de **FRANCFORT** pour **HOMBOURG**, et vice versa. Le trajet entre ces deux villes se fait en **UNE HEURE UN QUART**. — On se rend de **PARIS A HOMBOURG** en **42 HEURES**, par **MAYENCE** et **FRANCFORT**. — **DEUX HEURES UN QUART** suffisent pour aller de **HOMBOURG** à **MAYENCE**.

La Géométrie pittoresque, par MM. Letuaire et Cham.

(Suite et fin. — Voir t. IV, p. 436.)



(Surface convexe.)



(Ellipse.)



(Curviligne convexe.)



(Ovale.)



(Triangle.)



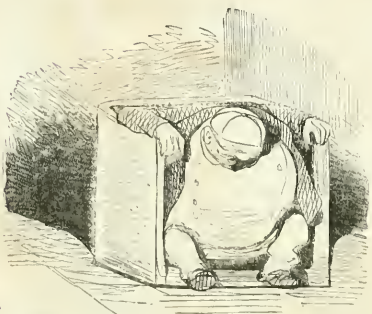
(Polygone irrégulier.)



(Losange.)



(Angle aigu.)



(Cube.)



(Angle obtus.)

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Il y a des héros en mal comme en bien, Cartouche et Mandrin l'ont prouvé.



On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostinof-Dvar, 22. — F. BELLIZARD et C^e, éditeurs de la *Revue étrangère*, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DEROS, libraires.

JACQUES DUBOCHET.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N^o 91. VOL. IV. — SAMEDI 25 NOVEMBRE 1844.
 Boreau, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dep. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 32 f.
 — l'Etranger. — 10 f. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. Vue générale de la Havane. — Les Producteurs et les Consommateurs. — Courrier de Paris. Grande Chasse à courre dans la forêt de Compiègne. — La Malle de l'Inde. Malte, Alexandrie, Aïef, Boulak, Hôtel dans le Désert, Suez, Hôtel Washorn à Suez. — Les Talismans; Nouvelle par M. Fabre d'Olivet, (Suite.) Chap. VI et VII. — Un Voyage au tout cours à travers la France et la Navarre; Roman par M. A. Aubert. Chapitres XVIII et XIX. Quatre Gravures par Bertall. — Les Pelotres Etrangères. Ecole genevoise, par M. Louis Delatre. Une Noce Villageoise, par M. Topffer; Un Chalet dans les Alpes, par M. Diday; Vue du Lac de Brienz, par M. Diday. — Correspondance. — Des Applications vulgaires de la Science Heraldique. Quarante-trois Gravures. — Inauguration de la statue de Goethe à Francfort. Statue et quatre bas-reliefs. — Bulletin Bibliographique. — Annonces. — Ohio, Arkansas et Missouri. — Modes. Deux Gravures. — Rébus.

Histoire de la Semaine.

Les correspondances de l'extérieur sont remplies, cette semaine, de récits affligeants, de désastres nouveaux, causés par les ouragans et les inondations, et de détails plus amples sur les malheurs dont la première nouvelle nous était déjà parvenue. Les lettres de la Havane sont déchirantes par le tableau qu'elles tracent de la situation où se trouve la population de cette colonie, à la suite du fléau qui a fait tant de victimes et amoncelé tant de ruines. Rien ne se répare, rien ne pourra se réparer de longtemps, faute de bras, et, cependant, édifices publics et maisons particulières, tout ce qui n'a pas été détruit complètement, se trouve gravement endommagé. La journée d'un ouvrier employé aux réparations se paie, dit un correspondant du *Times*, cinq à six dollars (de 25 à 50 fr.).

Ce même ouragan s'est fait sentir sur toute l'étendue des côtes d'Amérique, où il a causé de grands ravages. Il a sévi dans les parages de Philadelphie et porté la destruction et la mort dans la ville de Buffalo, sur le lac Érié, sur le lac Ontario, sur le fleuve Saint-Laurent, et jusqu'à Montréal et à Québec. C'est le 19 octobre qu'il a éclaté sur Buffalo, qu'il a inondé en très-grande partie en poussant sur elle les flots du lac Érié. Cent maisons au moins ont été détruites, et le 21 on avait déjà retiré de leurs décombres plus de cinquante cadavres. — En Toscane et dans l'île de Corse, le commencement du mois de novembre a été marqué aussi par des débordements de rivières et de torrents qui ont tranché les routes, entraîné les ponts et ruiné les populations; l'humanité aussi a eu ses malheurs à déplorer: l'Arno a charrié au milieu de débris de toute espèce, parmi des chevaux attelés et des bestiaux entraînés, des cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants.

Quoique l'intérieur nous fournisse assez peu de faits, oc-



(Vue générale de la Havane, prise de Regla, route de Guanabacoa.)

cupons-nous-en pour détourner nos yeux et notre pensée de ces tableaux déchirants.

Fera-t-on des pairs, ou non? Cette question, qui d'abord n'en était pas une, car la liste était toute dressée, et les bienheureux élus faisaient déjà leurs visites de remerciements et recevaient des compliments de congratulation; cette question vient, au dernier moment, d'être résolue négativement. On a calculé que la somme des satisfactions ne saurait, tout compte fait, égalier celle des mécomptes, qu'on s'attirerait dix rancunes sourdes et prolongées pour une reconnais-

sance de courte durée peut-être, et la proportion n'a pas paru égale; elle a paru dangereuse à la veille surtout de la réunion des Chambres, et alors qu'on n'avait plus le temps nécessaire pour calmer les irritations et panser les blessures. Messieurs les aspirants au Luxembourg ont donc été invités à repasser.

Plus heureux, les candidats à l'école spéciale militaire ont enfin vu paraître la liste d'admission. Nous avons déjà dit combien les examens avaient été remarquables cette année. Toutefois, les dispositions intérieures de l'école n'ont permis

d'admettre que les 501 premiers numéros de la liste dressée par les examinateurs. On s'attend à une trentaine de vacanciers parmi ces 501 appelés, et sans nul doute, leurs remplaçants seront désignés uniquement par leurs numéros venant immédiatement à la suite, et non, comme on en a exprimé la crainte, par la faveur et le bon plaisir des bureaux.

Ceux-ci sont parvenus à faire prévaloir et triompher leur système d'exclusions pour l'école polytechnique. Les élèves licenciés ont été convoqués par lettres à se présenter pour subir leurs examens. Dix-sept d'entre eux, quatorze de la première

division et trois de la deuxième, n'ont pas reçu cette convocation et se voient par conséquent fermer les carrières qui vent s'ouvrir pour leurs camarades. Ainsi, les bords, s'il y en a, ont été communs; le traitement sera différent. Cette mesure à laquelle, jusqu'au dernier moment, on se refusait à croire, a fait naître la plus pénible émotion parmi les élèves les mieux partagés. Ils ont pris la résolution de se soumettre aux examens, mais ont laissé entrevoir la résolution de ne point assister à un baccalauréat différent de celui de leurs camarades qui se trouvent frappés en dehors de toute équité et des ordonnances constitutionnelles de l'école. — On se rappelle du reste que la désorganisation de cet établissement a en pour cause première la présentation faite par l'Académie des sciences et le conseil d'instruction de l'école, pour les fonctions d'examinateur, d'un candidat qui avait le malheur de n'être pas dans les bonnes grâces des bureaux, M. Lamé. Il arrive aujourd'hui une chose qui mérite d'être signalée. Le conseil de perfectionnement, établi sur de nouvelles bases et chargé d'exercer le droit de présentation en remplacement de l'Institut et du conseil d'instruction, a commencé par former une commission composée de cinq membres de l'Institut pour examiner les titres des candidats, et il vient de présenter, en tête de la liste qu'il a dressée, le nom de M. Lamé. Cette résolution a, dit-on, été prise à la majorité de vingt voix contre une. A qui servent donc tous les coups qu'on a frappés, si l'on en arrive de nouveau à ce résultat? Ne va-t-il pas falloir recourir à son tour le conseil de perfectionnement?

On a beaucoup répété, du reste, qu'une occasion prochaine se présenterait et serait saisie de revenir sur les actes de sévérité auxquels on n'a pas laissé aller, ne sachant comment sortir de la situation faite où l'on s'était engagé. Au retour de M. le duc d'Anjou de Naples, son mariage doit être célébré par des fêtes de cour dont les préparatifs se font déjà au château de Fontainebleau; la rentrée en grâce des dix-sept exclus serait prononcée à cette époque. On va même jusqu'à dire que, malgré quelques objections mises en avant par des formalistes, il serait pris en même temps une mesure toujours sûre d'être bien accueillie chez nous : une amnistie générale serait prononcée. Des membres du cabinet voudraient, pour donner leur acquiescement à cette proposition de certains autres de leurs collègues, qu'une demande en grâce fût signée par quelques-uns des principaux prisonniers qui en doivent profiter. Nous inviterons ces ministres à prendre conseil, pour la mesure qu'ils ont à proposer au roi des Français, de la situation où se trouve le roi de Prusse. Ce monarque s'ingénie à découvrir une issue à la position où le place l'obstination de Tsché. Il ne veut, à aucun prix, que ce malheureux soit exécuté; mais les démachés que le ministère fait faire tous les matins auprès du condamné pour l'engager à solliciter une commutation de peine ou à se pourvoir en appel sont constamment repoussés par un refus formel. « Héuez-moi, dit-il; compezo-moi en morceaux si cela vous fait plaisir; vous êtes les plus forts, et je suis votre victime. Vous pouvez faire de moi ce que vous voulez; mais mon âme, je vous défie de la faire voler. » — « Quoi? qu'il arrive, dit le prince de son côté, je ne souffrirai jamais que le sang coule pour venger une offense qui n'est exclusivement personnelle. » Dans un des derniers conseils des ministres tenus sous la présidence du roi, Sa Majesté prussienne donna même à entendre, non sans manifester quelque humeur, qu'un besoin elle serait disposée à faire grâce pieuse et entière. Aussitôt tous les ministres se récrièrent et firent observer au roi qu'une telle mesure serait dangereuse en ce qu'elle servirait à encourager les ennemis de Sa Majesté. « Soit, » a répondu le roi; mais sachez, messieurs, que si nous ne trouvons pas un moyen pour nous débarrasser de cet individu, je me verrai réduit à faire ce que fit Bernadotte il y a une dizaine d'années. » Ce que fit le roi Charles-Vie, le voici : il accorda une amnistie générale, pour sauver la vie à un homme condamné à mort pour délit politique, et qui, comme Tsché, refusait obstinément de solliciter sa grâce. Un journal d'opposition, intitulé *la Feuille du Soir*, comptant alors parmi ses rédacteurs un ancien chef de l'industrie M. Lindemann, actuellement directeur du second théâtre de Stockholm. M. Lindemann, dans un feuilleton signé par lui, critiqua vivement l'administration du théâtre royal de Stockholm, et lui reprocha le gaspillage de la subvention que l'État lui payait. Ce théâtre se trouvant dans les attributions personnelles du roi, le reproche de gaspillage fut regardé, aux termes d'une très-ancienne loi, comme un crime de lèse-majesté. Le ministère publia fit donc arrêter M. Lindemann et le traduisit devant la cour royale de Stockholm. La cour royale déclara M. Lindemann coupable du crime de lèse-majesté, et le condamna à avoir la tête tranchée. M. Lindemann, lorsqu'on lui notifia son arrêt, ne mourut, répondit qu'il y acquiesçait. Le gouvernement fit les plus grands efforts pour l'engager à se pourvoir en grâce. On lui permit de lui commuer sa peine en une simple détention, puis de lui faire remise pleine et entière de la peine encourue, avec réhabilitation complète; mais M. Lindemann ne voulut rien entendre et déclara que jamais il ne signerait de supplice en grâce. On ouvrit les portes de sa prison, et on lui déclara que s'il n'acceptait aucune poursuite on serait fait comte. M. Lindemann répondit qu'il ne se désolait point par une lieue faite. Alors le gouvernement, qui ne voulait pas s'écarter de l'usage immémorial de n'accorder ni commutation de peine, ni grâce sans une demande formelle du condamné, fut recueilli à une ruse bien pardonnable en pareil cas. Un beau matin, il fit annoncer à M. Lindemann que son exécution aurait lieu dans l'après-midi, et lui envoya un prêtre pour le préparer à la mort. M. Lindemann recut avec le plus grand recueillement les consolations de la religion, et se déclara prêt à mourir. Ce dernier moyen employé pour vaincre l'obstination du condamné ayant échoué, le roi, sur la proposition inamuable du conseil des ministres, accorda alors une amnistie générale à tous les condamnés politiques, et en vertu de cet acte M. Lindemann fut conduit de sa prison dans la rue, où on le laissa

en pleine liberté. Cette amnistie ne profita qu'à trois personnes, y compris M. Lindemann, car il n'existait que deux autres condamnés politiques; c'étaient deux anciens officiers qui depuis vingt ans s'étaient réfugiés en Prusse et en Autriche. La publication de cette amnistie a coûté à l'État plus de 200,000 rixdalers (500,000 fr.); car, selon l'usage en Suède, il a fallu faire cette publication sur les places publiques de toutes les villes, par des hérauts d'armes à cheval en grand costume, précédés par des musiciens à cheval et escortés par de forts détachements de cavalerie.

Les affaires de l'est de l'Algérie se sont heureusement terminées. Le gouvernement général a frappé vite et ferme, et le barbare a promptement amené les soumissions. Les Flissas-el-Barraï ont fait la leur pleine et entière et apporté un premier à-compte sur la contribution dont ils ont été frappés. Des Kabyles influents qui s'étaient tenus à distance sont venus demander l'amn. Les Beni-Dynal ont également envoyé solliciter leur pardon. M. le maréchal Bugeaud vient passer en France un congé qu'il a obtenu. M. le lieutenant général de Lamoricière est chargé par intérim du gouvernement général, comme le plus ancien officier de son grade en Algérie.

On a reçu, par les Etats-Unis, des nouvelles de Popipi (île de Taïti), du 6 juin. La plus parfaite tranquillité y régnait; la garnison travaillait avec la plus grande activité aux fortifications de la ville. Les insurgés n'avaient pas déposé les armes; mais encore sous le coup de la terreur que leur avait inspiré le massacre de Mahanui, ils n'osaient plus faire un pas en dehors de leurs retranchements. La reine Pomaré était toujours en rade, à bord du cutter le *Basilik*.

Le *Diário do Governo* de Lisbonne vient de publier la convention signée entre la France et le Portugal, relative au transport par mer, tant des correspondances échangées entre lesdits Etats, que des voyageurs, etc. Cette convention, faite à Lisbonne le 19 juin dernier et ratifiée par le roi le 16 septembre, contient 54 articles et porte qu'il y aura, au moyen des paquebots à vapeur appartenant à la marine française, un échange périodique et régulier des correspondances entre le Portugal et la France pour les lettres, échantillons de marchandises, journaux et imprimés quelconques originaux des deux Etats et des pays qui emprunteront leur intermédiaire ou qui sont à destination de ces pays. Ces correspondances seront échangées par les bureaux de poste de Lisbonne, Fayal et Madré pour le Portugal, et de Paris, Nantes, Gorée, Fernambouc, Rio-Janeiro, Montevideo et Buenos-Ayres pour la France. Nos bâtimens partiront de Saint-Nazaire.

On a, par l'Allemagne, des nouvelles de Constantinople du 5 octobre. Les nouvelles de Syrie du 25 sont loin d'être satisfaisantes. Des troubles sérieux ont éclaté dans cette contrée, et les Anisures se luttent avec leurs montagnards. L'émir Hadjar a reçu ordre de se porter sur Latakia. La flotte turque a quitté Beyrouth; elle doit être maintenant de retour à Constantinople. Deux vaisseaux turcs seulement sont restés sur la côte de Syrie. Le brick de guerre français *l'Albatre* a accompagné la flotte turque pour la surveiller, dit le *Journal de France*, et s'aussurs sans doute qu'elle ne se rendait pas à Tunis. Ce journal imprime ces derniers mots en caractères italiques.

La partie de l'île de Saint-Domingue qui forme la république Dominicaine marche vers sa constitution définitive; elle a assemblé ses constituants, choisis parmi tout ce qu'elle a d'hommes éclairés et intelligents. Deux déterminations qui auront de graves conséquences, ont été prises par elle. La première autorise les émigrations dans la colonie; on sait que la charité d'Haïti les interdit formellement. La seconde déclare libre tout esclave qui aura touché le sol de la république; elle a été prise à la suite d'une évacuation d'esclaves de Porto-Rico arrivés à Santo-Domingo. Le gouvernement était assés disposé à accorder leur extradition au gouvernement espagnol; mais le peuple dominicain a manifesté une opinion contraire, avec tant d'énergie, qu'il a la lui plier devant elle. On assure que c'est tout projet de demander à la France son protecteur et son abandon. Des troupes ont même occupé Samana, le point qu'on disait destiné à une garnison française.

Les griefs de la France contre le Mexique viennent encore de s'accroître. L'alcade du port de Mazatlan avait fait arrêter un matelot que l'on conduisit à la caserne pour y être détenu. Des qu'il y fut arrivé, le commandant lui demanda de quelle nation il était et dès qu'il apprit qu'il était Français, il lui fit appliquer deux cents coups de bâton. L'alcade, dans un rapport à son gouvernement, ajoute en parlant du prisonnier: « On connaît sur sa personne des attentats que la dévotion empêche de spécifier. Ces faits, qui discréditent à un si haut degré la nation mexicaine, exigent, ajoute lui-même ce fonctionnaire, un châtiment exemplaire. » Néanmoins, il paraît que le gouvernement mexicain se montre disposé à traiter très-naturellement la conduite du commandant. Le consul de France à Tlaxcala interrompit toutes relations diplomatiques avec les autorités de la ville, et à immédiatement adressé un rapport à l'ambassadeur de France à Mexico.

Dans l'Amérique du Nord, l'élection du président cause une immense agitation. D'après les calculs les plus récents, on donnerait 116 voix pour la présidence à M. Polk, candidat des démocrates, et s'est prononcée pour l'annexion du Texas, et 125 voix à M. Clay, candidat des whigs; mais on ne connaissait pas encore le résultat des votes de l'Etat de New-York. L'importe 56 votants qui décideront du résultat.

En Espagne, on croit toujours devoir découvrir une conspiration par jour. — Primi est malade dans sa prison. On poursuit l'instruction nouvelle; on ne prétend plus à sa tête, on se contenterait de la faulx de la déporter. — *L'Eco del Comercio* rappelle que depuis un an gémissent en prison le propriétaire de ce journal et le rédacteur Antonio Meca, et personne ne connaît leur sort. Il en est de même de don Lorenzo Galvo y Mateo, ancien député aux cortès. Mais les cortès sont uniquement occupées à démolir la constitution, et elles choisent ce moment pour défendre la liberté individuelle; ce singulier anachronisme. — Qu'loques correspondances ont formellement annoncé pour le mois de mai prochain la publi-

cation du mariage de la reine Isabelle avec le comte de Trapani, frère du roi de Naples, né le 15 août 1827. Le pape a déjà, dit-on, accordé les dispenses nécessaires, et cette alliance, jointe à la réforme monarchique de la constitution et un concordat apostolique avec la cour de Rome, entraînerait la reconnaissance de la part de l'Autriche et du pape de la dynastie de la fille de Ferdinand VII.

On signe dans plusieurs villes de nos départements des pétitions pour l'organisation du travail. En Silésie on paraît moins croire à la nécessité d'une réforme dans ce sens; c'est celle d'une répression sévère. Le tribunal de Breslau, saisi l'affaire des troubles des ouvriers hessands, dans le mois de juillet dernier, a condamné quatre-vingt-sept individus à différentes peines. Il a infligé celles de la réclusion et de la détention pour plusieurs années aux accusés les plus compromis. Tout-fois le roi de Prusse, par une lettre rendue publique, vient d'annoncer l'intention de s'associer aux efforts qui seront tentés pour l'amélioration de la situation des travailleurs.

Il vient de paraître une consultation sur une question qui intéresse à un haut point presque toute la population parisienne, c'est celle de la légalité du péage des ports d'Austerlitz, de la Cité et des Arts. Elle est signée de M. P. Royer-Collard, Marie, Duvergier, Bethmont, Pinard et autres membres du barreau. MM. de Vatnueil et Philippe Dupin y ont adhéré. Tous sont d'accord sur ce point, que la perception du péage est illégale. Des citoyens, se dévouant aux intérêts de la ville, ont assigné l'administration de ces ports devant l'autorité judiciaire, pour faire prononcer par celle-ci sur l'illégalité qu'ils lui défèrent.

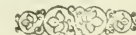
Le projet de restauration du château de Blois et la conversion des bâtimens de François I^{er} en musée sont résolus par l'Etat et approuvés par le conseil municipal de Blois. La dépense totale s'éleva au chiffre de 700,000 fr. La ville y contribuera pour une somme de 45,000 fr.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres a voulu donner vendredi de la semaine dernière un successeur à M. Fauriel. Quatre candidats se présentaient : M. Auguis, M. Laboulaye, M. de la Sausseye et M. Sédillot. On a procédé à dix tours de scrutin, mais chacun des concurrents a si bien su conserver les chances qui s'étaient, dès le premier tour, prononcées en sa faveur, que l'on n'a pu arriver à aucun résultat. Celui de tous qui a été le plus exaltamment partagé de même aux dix tours, est M. Auguis; il n'a pas obtenu une seule voix; voici la part de ses autres. 1^{er} tour, M. Laboulaye 16 voix, M. de la Sausseye 15, M. Sédillot 5. — 2^e et 3^e tours, M. Laboulaye 16 voix, M. de la Sausseye 15, M. Sédillot 5. — 4^e tour, M. Laboulaye 16 voix, M. de la Sausseye 14, M. Sédillot 5. — 5^e tour, M. Laboulaye 17 voix, M. de la Sausseye 14, M. Sédillot 5. — 6^e, 7^e, 8^e et 9^e tours, M. Laboulaye 17 voix, M. de la Sausseye 15, M. Sédillot 5. L'élection a été remise à deux mois, époque à laquelle la mort d'un académicien survenue ces jours-ci, permettra de donner entrée aux deux concurrents les plus voisins du chiffre de la majorité voulue.

Trois bateaux à vapeur viennent d'éclater, et ces explosions ont fait de trop nombreuses victimes. — Le bateau à vapeur *Lucy-Walker* avait quitté Louville pour la Nouvelle-Orléans, ayant à bord beaucoup de passagers. A quatre milles au-dessous de New-Albany, un rouage s'est dérangé dans la machine, une explosion ne tarda pas à avoir lieu; elle lança dans les airs, avec un bruit affreux, une partie du pont. Le bateau à vapeur *Gopher*, qui se trouvait près du théâtre de l'accident, s'est empressé de donner des secours. Le *Calumet* se trouvait les dix mètres avant pris feu. On dit que soixante ou quatre-vingt personnes ont péri dans la flammes ou dans l'eau. Une négligence impardonnable est la cause de cette catastrophe. On n'a pu reconnaître les cadavres mutilés des victimes. Le corps du général Pégam n'est pas encore retrouvé. Les habitants de New-Albany ont montré un zèle et une hospitalité qui sont au-dessus de tout éloge. La conscription régnait dans cette ville; on ont été arrêtés les corps des victimes. Les places publiques ont été fermées, les pavillons abaissés au signe de consternation. Les fragments des chaudières qui ont éclaté en mille pièces ont été lancés à de grandes distances. — A la sortie du port de Marseille, un paquebot espagnol, *El segundo Gaditano*, a vu, par une manœuvre mal exécutée, une de ses chaudières éclater et lui faire quatre chauffeurs. Le reste de l'équipage et les passagers n'ont pas été atteints. — Enfin, à Liverpool, le *Gipsy-Queen*, à sa rentrée d'une course d'essai, a fait entendre une explosion terrible, par suite de laquelle sept personnes ont perdu la vie. Parmi elles, était M. Jacob Smith, chef de la maison qui avait construit ce steamer, un des fondateurs du chemin de fer atmosphérique de Dorkley. C'était plus particulièrement sous la direction de ce maître y maître que le chemin nouveau avait été exécuté, et que l'efficacité du principe atmosphérique avait été éprouvée.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres a perdu en ses membres M. Mollevaut, dont la grande littérature et scientifique était plus volontiers que consistant. — M. Jacques Pinet, ancien député de B-gerac à l'Assemblée législative et à la Convention nationale, est mort dans cette ville, à l'âge de quatre-vingt-onze ans. — M. Talhs-Anz, premier vicere général de M. l'archevêque de Paris, a chaudière de Notre-Dame, et ancien directeur du collège Stanislas, est également de terminer sa carrière dans sa quatre-vingt-onzième année.

Après quelques hésitations sur la fixation du jour d'ouverture, les Chambres viennent d'être convoquées pour le 26 décembre.



Les Producteurs et les Consommateurs.

Une chose digne de remarque en France, c'est que, dans toutes les lois, les ordonnances, les discussions qui se rapportent à l'économie sociale du pays ou à ses grands intérêts matériels, il y est constamment et exclusivement question des producteurs. On ne peut se figurer tout ce que la presse, les chambres et le gouvernement lui-même ont de sollicitude pour cette classe, assésment fort estimable de citoyens, mais qui, cependant, n'est qu'une fraction fort minime à côté d'une classe bien plus nombreuse, celle des consommateurs. Ceux-ci sont les idiots, les parias de la législation économique, toujours sacrifiés aux exigences ou à l'insatiable cupidité des premiers. Un pareil état de choses, bien qu'il semble exorbitant au premier coup d'œil, est cependant tout naturel quand on examine d'un peu près notre situation. Le producteur est presque toujours un être multiple, par ou député; membre d'un conseil général ou d'un conseil d'arrondissement, des chambres de commerce, des comités consultatifs, etc. Quant au consommateur, est-ce vraiment la peine de s'en occuper? La plupart du temps, il n'est pas même électeur.

Il semble, en vérité, que toutes les fois que le gouvernement touche à nos tarifs de douanes, ce soit pour proclamer qu'il n'y a ni moude quedes producteurs de bois, de fer, de tissus de lin, de laine ou de coton, et que le pauvre peletierement de trente-cinq millions de consommateurs, qui paie toujours et à tout le monde, qui, en définitive, fait vivre les producteurs et leurs protégés, est si peu de chose que c'est à peine si les argus de la rue de Valenciennes sont aperçus de son existence.

Il y a quelques mois, le ministère a fait imprimer à l'imprimerie royale et publier un énorme volume in-folio pompeusement intitulé : *Tarif officiel des douanes de France*, et qui est destiné à grossir encore dans ses prochaines éditions. Car il est bien bon que l'on sache que nous avons la prétention de faire entrer dans notre tarif tous les produits possibles des cinq parties du monde. Cette énorme nomenclature n'a toujours rappelé malgré moi une magnifique pharmacopée allemande que je vis un jour à Leipzig, et qui contenait la liste de toutes les substances employées par la médecine homœopathique. Cette pharmacopée en était à son onzième volume n° 8. Je ne désespère pas qu'un jour, le progrès aidant, elle ne soit qu'un Almanach en comparaison du tarif officiel des douanes de France.

Ce tarif, du reste, si soigneusement élaboré et si nouvellement paru, a déjà perdu sa qualification d'officiel depuis la publication d'une récente ordonnance qui a modifié plusieurs de ses dispositions. C'est sur cette ordonnance que nous allons nous arrêter quelques instants.

Avant d'arriver aux machines et mécaniques en faveur desquelles elle a été spécialement rendue, disons quelques mots des autres objets auxquels elle s'applique.

Parlons d'abord des diminutions. Ce sera bientôt fait. Elles concernent surtout les bois d'ébénisterie venant de la Guyane française et du Sénégal, et les crins bruts, concessions insignifiantes et placées en tête du tarif comme pour dissimuler les augmentations qui suivent. Veut-on savoir, en effet, quel est pour ces objets le chiffre de notre commerce? Ouvrons le dernier compte rendu des douanes, celui qui se rapporte à l'année 1842. Nous y verrons que cette année nous avons importé du Sénégal, 58,787 kil. de bois d'ébénisterie, d'une valeur de 20,579 fr., et mis en consommation, 60,704 kil., valant 21,246 fr. de la Guyane française, nous en avons importé 957,772 kil., valant 555,524 fr. et mis en consommation seulement 691,278 kil. valant 241,612 fr. Au lieu de 10 fr. par tonneau ils ne paieront plus à l'avenir que 5 fr. Les crins bruts se trouvent dans le même cas : ils paieront à l'avenir 1 fr. par 100 kil. au lieu de 2 fr. quand ils seront importés par navires français. Ce produit nous vient principalement de l'Uruguay et du Rio de la Plata. En 1842 nos importations se sont élevées à 1,419,570 kil. d'une valeur de 1,311,150 fr.

Il est vraiment bien dommage que les marchands de bois de noyer et les ébénistes vendeurs de crins n'aient pas demandé à être protégés, car on aurait sans doute fait pour eux comme pour les liniers, qui ont obtenu, par l'élevation du tarif, la prohibition réelle des lils et tissus de phoranthum texas, de bananier, d'abaca, qui entrait au droit de 56 fr. les 100 kil., et qui, dorénavant, paieront 60, 77, 90 et 120 fr., c'est-à-dire aussi cher que les divers lils et tissus de lin auxquels ils ne sauraient, du reste, être comparés par la qualité.

Mais ce sont surtout les constructeurs de machines, qui, pour ne servir de leur propre langue, ont été protégés d'une manière efficace. Il fallait en effet, ainsi que l'a dit M. Guin Grédaire, garantir infailliblement à nos constructeurs la protection qui leur était due. Ainsi, nous sommes bien et dûment avertis, voilà un droit nouveau créé par la loi que de M. le ministre du commerce, le droit des constructeurs de nous vendre de mauvaises machines d'un prix ce qu'il est coûteux, et sans que nous puissions nous fournir ailleurs.

Le droit sur les machines se percevait autrefois ad valorem; aujourd'hui elles sont taxées au poids. Ce nouveau mode représente environ le tiers de la valeur de l'objet. Prenons pour exemple les locomotives sans tenders, qui sont assujetties au droit de 65 fr. par 100 kil.; les tenders n'ont à supporter que 45 fr.

C'est donc, pour les locomotives, un droit de 650 fr. par tonneau. Or, une locomotive pèse habituellement de 15 à 14 tonnes; en prenant ce dernier chiffre, c'est un droit de 9,100 fr. Il faut encore comprendre le fret, qui, de Londres à Paris, ne va pas à moins de 50 fr. par tonneau, ou, pour 14 tonnes, 560 fr.; c'est-à-dire près de 10,000 fr. pour une machine qui coûte de 55 à 56,000 fr.; encore omissions nous

le décade indispensable, qui à lui seul monte à 910 fr. En vérité, il fallait beaucoup mieux avoir la franchise de la prohibition. Toutes les autres machines sont traitées de la même manière, et paient des droits qui varient de 20 à 80 fr. par 100 kilogrammes.

On reconnaît comme nous, en passant, que c'est un assez singulier système que celui qui taxe les machines et les mécaniques d'après leur poids; car en général ce qui cause leur cher, c'est le mérite des petites pièces, le travail des petits engrenages, et en tout, des objets qui ont le plus de valeur et qui ont le moins, tandis que les grosses pièces, les plus imposées naturellement par le tarif au poids, sont précisément celles qui exigent le moins de travail et de précision.

Mais ce n'est pas tout. Les producteurs n'ont pas voulu se plaindre à demi. Ils ont fait écrire dans l'ordonnance que les déclarations relatives aux machines et mécaniques seraient, *après l'acquiescement des droits*, soumises au comité consultatif des arts et manufactures, pour être contrôlées par lui quant à la nature de l'objet déclaré. Or, veut-on savoir quelle est la composition de ce comité? Il se compose de six membres, parmi lesquels on compte entre autres un fabricant de céréales et deux chimistes parisiens; celui de tous qui semblait offrir le plus de garantie par ses connaissances spéciales est un conseiller de Cour royale! Enfin, puisqu'il faut aller jusqu'au bout, disons qu'on ne s'est pas arrêté à ce luxe de précautions au point de restrictions. Il est en outre ordonné que les déclarations indiquent la nature et l'espèce des machines ou parties de machines, leur provenance, leur destination, leur poids et leur valeur.

Et que, subsidiairement, il sera prouvé à l'appui de ces déclarations :

1° Un inventaire explicatif des objets auxquels elles se rapportent, lequel inventaire spécifiera le nombre, la destination et le poids par nature de métaux des pièces importantes;

2° Un plan sur échelle représentant par des nuances distinctes les différents métaux dont seront composées les machines ou parties de machines;

Et enfin les importateurs seront tenus de souscrire une soumission *cautionnée* de payer le supplément de droit qui pourra résulter du contrôle exercé par le comité consultatif des arts et manufactures.

À voir cette exubérance de formalités presque prohibitives, il semblerait que la France serait inondée de machines étrangères. Voyons donc pour quelle somme il en est entré en 1842. Ouvrons le compte rendu de l'administration des douanes, page 210, article *Machines et Mécaniques*, nous y voyons que, cette année, la France a reçu d'une part pour 527,836 fr. de pompes à vapeur, et pour 2,589,975 fr. d'autres machines et mécaniques, en tout pour 2,617,801 fr., sur lesquels il a été mis en consommation pour 2,269,128 fr.; 2,269,128 fr. sur 8,600,000 fr., qui forment le chiffre des importations du commerce spécial, c'est-à-dire 1/4 du chiffre total de nos importations ou plutôt de notre consommation!

Encore si en augmentant, en exagérant le droit sur les produits fabriqués, on l'avait diminuée sur les matières premières, le mal aurait été atténué; mais le gouvernement, d'une, violé par quelques grands producteurs, s'est bien garde d'avoir cette bonne pensée. Il a été plus loin que les constructeurs eux-mêmes, qui demandaient à lutter à conditions égales avec l'industrie étrangère; lui, il n'a même pas rendu la lutte possible, et pourtant les vœux de l'industrie n'allaient pas plus loin. « Nous voulons bien de la liberté, disaient les constructeurs de Rouen dans une pétition rapportée le 15 avril dernier à la chambre des députés, mais qu'on nous laisse acheter nos fers, nos laines, nos aciers, nos charbons, nos oturs le voudrions, et sans les frapper d'aucun droit. Peut-être alors pourrions-nous prouver que les constructeurs français ne sont pas arrêtés, et que s'ils redoutent les produits anglais, ce n'est pas sur le terrain du travail, mais à cause de la basse prix auquel les constructeurs anglais obtiennent leurs matières premières. »

Au lieu d'écouter ce langage aussi logique que raisonnable, on a préféré détruire toute concurrence, ôter à l'industrie son plus puissant aiguillon, son moyen le plus actif de perfectionnement, et ensuite on s'étonnera que nous ne faisons pas de chemins de fer, ou que nos petits troncous nous reviennent si cher, que même avec des tarifs suffisamment rémunérateurs, ils n'offrent encore qu'un assez mauvais placement.

Courier de Paris.

Il faut avouer, quoi qu'on en dise, que le monde est une invention bien monotone. Il y a des gens qui ont la prétention de faire du nouveau, non-seulement tous les ans, mais tous les mois, mais à tous les jours, et à l'heure, mais à toutes les minutes. Je ne parle pas des écrivains, des artistes ou romanciers qui ne font que rammer à tout bon considérer, des opinions et des systèmes que l'on trouverait, si l'on cherchait bien, sous la couverture de s manuscrits vermoulu et des livres vieillards; j'entends parler aussi de cette rare nouveauté, perpétuellement établie devant sa propre image, qui s'ingénie sincèrement qu'elle ne fait rien, qu'elle ne dit rien de ce qu'on a dit et fait depuis que le monde existe, et que c'est à elle seulement que commence l'ère des nez au milieu du visage. Entendez-les! Ils s'exaltent à chaque chose, à chaque mot. S'ils aperçoivent un bâton flottant sur l'eau, une monnaie qui vient se poser sur le menton d'un pauvre homme, un chien et un chat qui se battent, un moulin qui pile un épi dans une grille de lils, aussitôt nos

gens de s'écrier : C'est moi! c'est étonnant! on n'a jamais vu cela! dans quel siècle vivons-nous? La vérité est qu'on a tout dit, qu'on a tout fait, qu'on a tout vu, et que les hommes d'aujourd'hui ne font que retourner les vieux habits de leurs pères, qui les avaient eux-mêmes reçus tout rapés de leurs pères, et ainsi de père en fils jusqu'à la fin du monde, que Dieu veuille amener bientôt pour faire du nouveau. Encore serait-ce du nouveau?

Ainsi donc, mes amis et frères lecteurs, soyez indulgents et ne me livrez pas à M. le procureur du roi, sous prétexte que je ne vous sers que du vieux; vieux mais, vieux contents, y illes nouvelles, vieilles phrases, vieilles pointes, que voulez-vous donc qu'on vous donne? qu'y a-t-il de tout frais? L'esprit de ces messieurs, la vertu de ces dames, la moralité de nos hommes d'Etat, le beurre et les œufs de nos laitiers, le poisson de nos restaurateurs, l'indépendance de nos députés, le teint de nos danseuses, les bifreks de la rue de l'Arbre-Sec, les scrupules du cinq pour cent? c'est du rance.

Je vous parlerais bien des inondations qui ravagent le midi de la France, l'ouest, l'est et le nord, enlèvent les maisons, asphyxient les gens, ravagent les plaines; mais la belle invention que la pluie! Est-ce d'aujourd'hui que les fleuves s'enflent, grossissent, débordent, et les catracas du ciel sont-elles nées d'hier? Allez le demander à Noé, à Deucalion, à Pyrrha, à Cuvier, aux cinq ou six déluges qui ont noyé le monde au berceau, ce qui ne l'a pas empêché de survenir.

Vous raconterai-je la mort fatale de Dambrière, un honnête libraire que vous avez dû voir au milieu du passage Vivienne, allant et venant dans sa boutique, pour faire fête aux passants et les alercher par les traits de son catalogue et les charmes de ses reines? Eh bien! oui, le pauvre homme est mort, et mort d'un coup de couteau, assassiné, frappé au cœur, enlevé à sa femme et à ses enfants qui lui faisaient vivre; assassiné pour quoi? pour cinquante centimes! par qui? par une jeune femme coiffée d'un tendre chapeau rose, gantée, vernie, et qui menait par la main un enfant blond et souriant.

Elle passe, elle et l'enfant, devant le magasin de Dambrière, escamele un almanach de cinquante centimes et s'esquive. Dambrière la voit, l'arrête, la mène chez le commissaire de police, et c'est là que le chapeau rose frappe le pauvre homme mortellement d'un couteau-poignard, et l'étend à la terre à la place.

Certes, dites-vous, voilà qui est curieux et rare; tuer un homme pour un almanach! et ce chapeau rose qui cache un couteau-poignard! et cette petite main délicatement enfilée dans un gant paille, qui, pour une bagatelle, se plonge sans façon dans le sang humain! Vit-on jamais rien de pareil? Il est vrai, cela est tout neuf; le meurtre n'est guère inventé que depuis Cain, fils du premier homme. La couleur du chapeau n'y fait rien.

Mais enfin, vous avez une grande nouvelle! Nous avons des princesses et nous allons en marier encore un. M. le duc d'Orléans est parti de Toulouse sur un élégant vaisseau orné du pavot conjugal et chargé de dithyrambes; les lots le caressent et portent le jeune époux à la jeune épouse; si nous étions encore au temps de Galatée, elle glisserait, à la tête du navire, sur sa couche légère, et lui tracerait sa route dans les eaux; ses nymphes s'ébattaient autour d'elle, les lumides dieux de la mer sembleraient de la trompe marine, tandis qu'une nuée de petits Cupidons se groupant dans l'air, et battant de l'aile, agiteraient le bandeau nuptial, ou croqueraient la flèche, au dard amoureux, sur l'arc flexible.

Mais depuis les noces de ce grand prince et de cette illustre princesse qui se marient si magnifiquement du côté de l'Orléans, tout juste trente ans après la création du monde, combien de princesses sont nées, et combien ont épousé des princesses! Les princesses ne sont donc pas une nouveauté, et les princesses qui se marient encore moins. Vous aimez beau dire qu'aujourd'hui les noces de princesses et de princesses ne se pratiquent pas comme autrefois, et surtout comme au temps de la reine de Saba; les diamants et les perles ne ruissellent plus dans les palais et dans les temples; on ne dresse plus des tables aussi vastes que le royaume, et la nation tout entière, hommes, femmes, enfants et vieillards, n'ont pas d'écœur autour d'un festin monstrueux, et violer des comtes infaisables à la santé et au bonheur de la princesse et du prince.

Non, certes, et vous avez raison; les princesses d'aujourd'hui font leurs fiançailles et signent au contrat avec la plus entière simplicité; on dresse le repas de noces pour les amis, parents et connaissances tout au plus, et on n'invite pas même le peuple à ramasser les miettes. Mais qu'invoite la forme! le fond est toujours le même; or, dans les noces qui vont se célébrer, il n'y a au fond que deux choses parfaitement connues depuis que le monde est monde, un prince et une princesse, une princesse qui épouse un prince, et réciproquement.

Eh bien! cherchons le nouveau ailleurs, puisque ici il nous fait défaut. Allons au spectacle, par exemple, dans les quinze ou vingt théâtres qui déclament, dansent, chantent et hurlent pour le plus grand agrément des douze arrondissements de la bonne ville de Paris; c'est là que le nouveau ne saurait nous manquer; c'est là qu'on en veut magasin; là qu'on en fabrique sans relâche, à profusion, avec excès. On trouve tout en le nouveau, s'il n'était pas dans ces manufactures. Ne lit-on pas tous les matins sur leurs affiches: aujourd'hui première représentation de "tragédie nouvelle, de..."; comédie nouvelle, de...; drame nouveau, de...; vaudeville nouveau, de...; ballet nouveau, de...; opéra nouveau. Grâce au ciel donc, nous voici délivrés des habits vieux galons, et nous allons faire peu venir; prenons nos billets et entrons.

Quatre théâtres, cette semaine, ont donné quatre pièces nouvelles; le Gymnase, le Palais-Royal, l'Odéon et le théâtre des Variétés. Dieu, que de bonheurs à la fois, et comment ne pas succomber à l'excès du plaisir que vont nous causer du même coup tant de surprises nouvelles.

Dans le vaudeville nouveau du Gymnase, au voit ce qui suit: un jeune homme est épris d'une jeune femme; il lui écrit des lettres ardentes, il lui demande des rendez-vous; en un

mot, il fait tout ce qui est indispensable pour se faire aimer. Un tiers survient; ce tiers n'entend pas que le jeune homme aime la jeune femme, qu'il lui écrit des lettres et lui donne des rendez-vous. De là une petite guerre entre l'amoureux et le tiers récalcitrant; laquelle se termine par la défaite de l'un et la victoire de l'autre: l'amoureux épouse celle qu'il aime.

N'êtes-vous pas charmé de la nouveauté de ce petit morceau? — Le vaudeville du Palais-Royal est encore bien plus neuf, ma foi!

Une jeune fille aime un jeune homme; un oncle n'entend pas de cette oreille-là, et met, comme on dit, des bâtons dans les roues de ces amours. La jeune fille persiste, l'oncle résiste; de là une petite guerre entre l'amoureux et l'oncle récalcitrant, laquelle se termine par la victoire de l'un et la défaite de l'autre. La jeune fille épouse celui qu'elle aime. Savez-vous rien de plus nouveau au monde que ce vaudeville nouveau du Palais-Royal, si ce n'est peut-être le vaudeville nouveau du théâtre des Variétés. Un jeune homme aime une jeune fille; une autre jeune fille veut être aimée du jeune homme, et met des bâtons dans les roues de ses amours. Le jeune homme persiste, la jeune fille insiste; de là une petite guerre entre la jeune fille et le jeune homme; petite guerre qui finit par la défaite de l'une et la victoire de l'autre. Le jeune homme épouse celle qu'il aime.

Mais c'est surtout dans la tragédie nouvelle, représentée à l'Odéon, que le nouveau éclate dans toute sa splendeur. Le neuf de là-haut n'est que de la vraie friperie en comparaison de cette nouveauté sans pareille. Ecoutez plutôt et de toutes vos oreilles.

Un jeune prince aime une jeune princesse; le père du jeune prince ne veut pas entendre parler de cet amour; de là une horrible guerre entre le père et le fils, avec assaiement de révolte et de coups de poignards, tels que la tragédie le comporte; laquelle guerre terrible s'achève par la défaite du père et le triomphe du fils. Le jeune prince épouse celle qu'il aime.

Après ces quatre pièces d'une invention si neuve, et d'une exécution non moins neuve que l'invention, je serais bien venu, vraiment, de me plaindre que le monde est un vieux bouhomme, chauve, couvert de rides et sans dents, qui ne fait que marcher dans les ornières en marmottant la même chanson.

Mais c'est peu de la nouveauté des pièces; il faut voir la nouveauté des salles et des acteurs: de vieilles salles sombres, enfumées, aux banquettes rapées, aux dossiers maculés, au plafond noirci par le bistre, aux quinquets exhalant une odeur de vieille huile ou de vieux gaz, aux murs recouverts d'un vieux papier où s'est annoncée, jour par jour, la vieille empreinte des vieux gants et des vieilles mains des spectateurs jeunes ou vieux.

Quant aux acteurs, et surtout aux actrices, quoi de plus neuf? toujours le même sourire, toujours le même geste,

toujours la même charge, toujours la même larme, toujours le même rire, toujours le même sifflet, toujours le même bravo, toujours le même esprit, toujours la même bêtise.

Une fois qu'on est dans le nouveau, on n'en sort plus. Si donc, je veux disais un mot de la forêt de Compiègne: par Jupiter! c'est là une découverte! une forêt qu'on n'a jamais vue, qu'on ne verra jamais, dont personne n'a parlé avant moi, une forêt vierge, s'il en fut! Or, il s'est passé dernièrement dans cette forêt incroyable, inimaginable, dont le nom n'était pas encore venu à vos oreilles, il s'est passé un événement sans exemple. Tout à coup, à peine l'Aurore aux doigts de rose avait ouvert les portes de l'Orient, pour nous servir d'une métaphore aussi neuve et aussi peu connue que la forêt de Compiègne, le bruit du cor s'est fait entendre et le pas des chevaux:

Hô! chasseur, que l'on s'apprête;
Du cor n'entends-tu pas le son,
Tonton, tonton, tontaine, tonton,
Allons piquer le cerf en tête,
A travers taillis et buisson,
Tonton, tontaine, tonton.

Donc, c'est d'une chasse qu'il s'agit, et d'une chasse au cor, la chasse des princes et des gens comme il faut. Il y avait des princes en effet à cette fête matinale, et même des princesses: M. de Joinville, M. de Montpensier, M. de Nemours et M. le duc d'Anmale, à cheval, éperonnés, court vêtus, cravache en main, coutelas à la ceinture; madame la duchesse de Nemours en amazone, madame la princesse de Joinville en calèche; madame la duchesse d'Anmale n'était pas encore là, mais elle est en route, et les chasses au cor ne sont pas abolies. A la suite ou autour de cet escadron de jeunes princesses et de princes, les aides de camp, les dames d'honneur, tout un état-major d'allestes plus ou moins allemandes, prussiennes, espagnoles et sérénissimes, allant, courant, venant, caracolant, à travers les allées de la forêt jonchées de feuilles mélancoliques que le vent mortel de novembre avait détachées de l'arbre et éa et là dispersées.

Les piqueurs ont mis les liemiers sous la trace du cerf; ils tiennent la piste et s'élancent à la bataille; beau cerf, à toi! voici l'ennemi! Que peux-tu faire contre cette meute hâlante et féroce? Ce n'est pas le courage qui te manque; et j'ai vu plus d'un de tes frères infortunés se retourner fierement contre la bande assassine, et d'un coup désespéré de son front armé de ramées, frapper les plus acharnés et rougir sa mort de leur sang; mais toi, pauvre condamné, crois-moi, fais au plus vite! tu n'as pas trop de toute la rapidité de tes pieds agiles; emploie la ruse puisque tu as la force contre toi; pars comme une flèche, traverse les plus épais halliers; glisse-toi dans les sentiers inextricables, tâche de le faire un rempart de branches entrelacées et d'épines; va, viens, trompe-les par la tactique de tes fuites et de tes retours, égare-les dans le labyrinthe de tes pas multipliés et confus; et



(Grande Chasse au cor dans la forêt de Compiègne.)

si le bois te trahit, si tu n'as plus d'autre asile que la plaine, franchis la colline, traverse les rivières, saute par-dessus les torrents, escalade les rochers escarpés... Que n'as-tu regardé, ô pauvre fugitif! tu serais déjà dans ton terrier.

Mais non! l'inhumaine fauconne a sonné; les chasseurs ont poussé un cri de victoire, et l'écho répète le terrible *halali!* Le cerf, hâlétant, épuisé, hors d'haleine, s'arrête, s'agenouille et tombe; il est vaincu, mais vaincu avec honneur; il meurt, mais noblement, et tournant son œil doux et attristé vers ses bois, sa patrie et ses amours, qu'il ne reverra plus, il s'aban-

donne héroïquement à la rage de ses bourreaux tout ruisselants des ardeurs de la lutte. On a rapporté pour trophée de cette guerre à court, livrée dans la forêt de Compiègne, un cerf dix cors porté bas par les chiens après quatre heures de combat.

A la bonne heure!... mais il y a longtemps que Nemrod en a porté bas bien d'autres.

Maintenant quelles nouvelles vous donnerai-je? n'ai-je pas épuisé la nouveauté. Ne vous ai-je pas parlé d'hommes et d'anguisses, d'acteurs et de tragédies, de princes et de mariage, de chasse

et de chiens, de forêts et de vaudevilles; c'est du tout neuf, trouvé d'hier, né de la veille, à l'heure même où je parle. Qu'attendez-vous? qu'exigez-vous? En vérité, j'ai épuisé mon sac aux nouveautés; mais non, je me trompe; je suis encore quelque chose au fond, quelque chose qui est d'une plus étonnante nouveauté que tout ce qui précède, et qui va bien vous surprendre:

La pluie tombe, le jour est sombre, les brouillards voilent le ciel, il fait nuit à cinq heures, et nous sommes au mois de novembre.

La Malte de l'Inde.



(Malte.)



(Alexandrie.)



(Grand Hôtel dans le Désert.)



(Suez.)

Il y a dix ans, six mois au moins étaient nécessaires pour aller de Paris ou de Londres dans l'Inde. Aujourd'hui un mois suffit. Dans un avenir peu éloigné, quand la France possédera enfin ses grandes lignes de chemins de fer, quand

les services actuels auront été perfectionnés, les voyageurs et les lettres feront encore une économie de plusieurs jours sur ce court espace de temps. Mais pour abréger par la vitesse la distance qui sépare les capitales de la France et de l'Angleterre de Bombay, de Calcutta ou de Canton, est-il réellement utile d'établir, comme le demande M. Waghorn à Mehemet-Ali, un chemin de fer du Caire à Suez?

Chaque mois un bateau à vapeur de la Compagnie péninsulaire et orientale part de Londres chargé de passagers et de dépêches. Après avoir touché à Gibraltar, ce steamer prend à Malte une seconde voile qui, partie de Londres cinq jours



(Aftch. — Egypte.)

plus tard, a traversé la France de Calais à Marseille, et a été transportée de Marseille à Malte par un bateau à vapeur. Débarqués à Alexandrie, les passagers et les courtiers se reu-



(Boulak, port du Caire.)

dant à Aftch par le canal de Mahomédié, remontent le Nil jusqu'à Boulak, gagnent le Caire, et, ne prenant dans cette ville que quelques heures de repos, se mettent immédiate-



(Hôtel de M. Waghorn, à Suez.)

ment en route pour Suez. Ce trajet se fait de la manière suivante.

Une compagnie, protégée et subventionnée par le pacha, et connue sous le nom de *Compagnie égyptienne de transit*, a succédé aux entreprises séparées de M. Waghorn et de M. Hill, et elle a établi un service de voitures à deux roues et à quatre chevaux, traversant le désert, ordinairement en vingt-quatre heures. La distance qui sépare le Caire de Suez est d'environ vingt-neuf lieues. C'est un désert aride et sablonneux; cependant la route dans plus des quatre cinquièmes de son développement est assez ferme, les voitures roulent avec une facilité remarquable sur ce terrain empierre par la nature. L'entreprise de M. Hill avait établi à la distance de trois à quatre lieues l'une de l'autre des maisons de relais pour les chevaux et des auberges pour les voyageurs. La com-

pagne actuelle du transit en a hérité. Ces maisons sont au nombre de sept, et sont désignées par de simples numéros d'ordre, comptés à partir du Caire. Les numéros 1, 2, 3 et 7 ne sont que des écuries, contenant chacune de douze à seize chevaux, que l'on y amène du Caire, au moment où les voyageurs arrivent d'Alexandrie. Les numéros 2 et 6 ont, à côté des écuries, une salle à manger et une cuisine; les passagers y déjeunent ou y dînent, selon l'heure de leur arrivée. Le numéro 4 seul est une espèce d'hôtel où les voyageurs peuvent trouver une nourriture et un gîte en même temps que les chevaux. Une ligne télégraphique a été établie pour communiquer entre les chevaux postaux les voitures. Ce service est certainement compliqué et dispendieux : tout, jusqu'à l'eau pour l'usage des hommes et des bêtes, y est transporté par des caravanes du Caire; aussi les frais de ce passage sont très-considérables. Le prix d'une place est de 12 livres sterling, c'est-à-dire de plus de 500 fr. la nourriture comprise. Il faut dire cependant que les voitures sont du plus mauvais modèle; ce sont des espèces de chars-à-bœufs, ou plutôt des tombereaux fixés sur des ressorts très-peu élastiques; aussi les voyageurs, après ce trajet de vingt-quatre heures, sont-ils brisés de fatigue.

A Suez, passagers et dépêches sont embarqués sur des bateaux à vapeur qui se rendent à Bombay en 13 ou 16 jours. Les départs et les arrivées ont une grande régularité; la force de chaque bateau à vapeur est si bien connue qu'on peut calculer avec exactitude l'heure à laquelle il atteindra le terme de son voyage. Pendant la mousson, le trajet du Caire à Suez exige 25 jours au lieu de 15. On fait toujours du charbon à Aden.

Ainsi on peut aller maintenant :

De Londres à Paris en	1 jour.
De Paris à Marseille en	5 jours.
De Marseille à Malte en	4 —
De Malte à Alexandrie en	4 —
D'Alexandrie à Suez en	5 —
De Suez à Bombay en	15 —
Total	50 jours.

Pour les lettres de Calcutta, il faut ajouter 15 jours, pour celles de Madras 7, pour celles de Pondichéry 8. Enfin, deux jours seront facilement gagnés dès que Calais et Marseille communiqueront ensemble par le chemin de fer que la France construit en ce moment.

Combien de temps économiserait-on en établissant un chemin de fer du Caire à Suez? 15 heures au plus.

Or, nous le répétons, serait-il raisonnable d'établir dans un désert, où son entretien coûterait autant que sa construction, un chemin de fer dont l'exploitation n'aurait d'autre résultat que de faire gagner 15 heures sur 50 jours aux voyageurs et aux dépêches de l'Angleterre?

Loin de là, favorable, dans *leur intérêt* bien entendu, toutes les nations de l'Europe doivent s'opposer à la réalisation d'un pareil projet.

L'Angleterre ne demande à construire ce chemin de fer que pour s'en emparer et en jouir exclusivement. Elle seule en profiterait d'ailleurs, alors même qu'elle ne s'en réserverait pas le monopole; enfin l'histoire des cent dernières années n'a que trop de fois prouvé au monde entier quelles conséquences funestes ont toujours pour les peuples assez faibles pour les accepter, les prétendus bienfaits du cabinet de Saint-James. Ceux qu'il se contente de protéger, il les asservit; ceux qu'il civilise, il les décline par le poison ou par le fer.

Non, l'Europe ne peut pas laisser construire sur l'isthme de Suez, par l'Angleterre, un chemin de fer qui causerait un préjudice immense à toutes les autres nations du globe, et menacerait d'une ruine certaine l'indépendance de l'Égypte; elle doit au contraire y croquer à frais communs un canal qui permettra à tous les navires, quel que soit leur pavillon, de passer de la mer Rouge dans la Méditerranée sans doubler le cap de Bonne-Espérance. Le percement de l'isthme de Suez comme celui de l'isthme de Panama, est une de ces entreprises gigantesques, mais possibles, qui immortalisent un siècle, et qui sont exécutées par *eux seuls*.

Le canal de l'isthme de Suez n'est pas une utopie. Il a existé jadis. Rendu impraticable à plusieurs reprises soit par les sables qui le comblaient sans qu'on s'occupât de le curer, soit par la jalousie des Arabes, aux chameaux desquels il faisait concurrence, et qui, du temps de Volney, retrinrent de leur droit d'escorte une redevance de 500,000 fr., il a été rétabli ou refait plusieurs fois, et c'est toujours la direction du Caire à Suez qu'il a suivie. Mais ce canal avait un inconvénient extrême. S'alimentant des eaux du Nil, il ne pouvait servir que dans la saison des débordements de ce fleuve; six mois par an la navigation y était suspendue. En outre, pour maintenir toute l'année les relations entre la Méditerranée et la mer Rouge par cette voie, il faudrait non-seulement assurer au canal du Caire à Suez un grand approvisionnement d'eau toute l'année par des réservoirs ou par des machines hydrauliques, mais encore ménager artificiellement une navigation bonne toute l'année du Caire à Alexandrie, car pendant quatre ou cinq mois au moins, le Nil n'est plus accessible qu'à des barques légères.

Or, il est, à ce qu'il paraît, un moyen de percer l'isthme de Suez de part en part sans subir le long détour du Caire et la dépense énorme d'une grande navigation artificielle entre le Caire et Alexandrie; c'est de l'attaquer là précisément où il est le plus étroit, de Suez à la plage de Fannam, sur le bord de la Méditerranée, où s'élevait jadis Peluze, et où l'on n'aperçoit plus aujourd'hui que le misérable village de Thynch. Tout y conviendrait à établir un canal. La distance est courte; de Suez à Thynch, à vol d'oiseau, il n'y a que 120 kilomètres; encore sur cet espace trouve-t-on le bassin des lacs Amers, long de 60 kilomètres, où le lit du canal est déjà tout natu-

rellement creusé, et le lac Menzelah, dont on pourrait se servir aussi en le creusant. Le sol est nivelé à ce point que de Suez à Peluze on n'aperçoit pas une élévation de plus d'un mètre au-dessus de la mer; de Suez, où on se plus de 11 mètres au-dessus de la Méditerranée. Thynch, enfin la mer Rouge à Suez étant plus élevée de 8 mètres au moins que la Méditerranée, le canal s'alimenterait facilement des eaux de la mer Rouge.

L'existence d'une ancienne route marine sur l'isthme même et en ligne directe ne peut plus former l'objet d'un doute. Elle résulte d'une reconnaissance officielle, authentique, scientifique. Serait-il possible de la rétablir aujourd'hui? La question mérite d'être étudiée. L'état des lieux a subi des modifications profondes. Les lacs Amers sont en partie desséchés, le port de Peluze est comblé, et on courait constant amène des sables sur cette plage. Mais la science n'a-t-elle donc fait aucun progrès depuis l'époque où Alexandre a foalé, à l'occident des villes du Nil, un mouillage sûr et profond? Établir un port là où la nature s'est refusée à en creuser un, et le maintenir en dépit des causes naturelles d'envasement, est un de ces problèmes qui ont cessé d'effrayer l'art moderne. Espérons donc que les quatre grandes puissances de l'Europe se remuèrent afin de déjouer cette nouvelle intrigue de l'Angleterre, et que, dans ce cas elles ne s'entendront pas pour le percement à frais communs de l'isthme de Suez, le pacte d'Égypte exploiera les dernières années de son règne à commencer où à terminer, même avec ses propres ressources, ce grand travail d'utilité universelle auquel il a déjà songé, et qui, assurément au nom de Mehemet-Ali une glorieuse immortalité.

Les Talismans.

NOUVELLE.

(Voir tome IV, pages 406, 418, 458 et 466.)

Aussitôt que Frédéric put se dérober aux ovations bachiques que lui décernait l'enthousiasme de ses anciens conscrits, il sortit de la taverne après avoir donné rendez-vous à Ludwig pour le soir même à l'hôtel du *lion d'Or*. Il avait d'ailleurs résolu de profiter de cet incident inattendu pour intimider ses adversaires, et il s'empressa d'écrire à M. Grossenstein le petit billet suivant :

« Le possesseur du Cachet prévient M. le baron qu'il est inutile d'employer contre lui les manœuvres auxquelles on paraît avoir recours. Il est parfaitement informé, et en mesure de faire repentir M. le baron et ses acolytes de leurs hostilités ouvertes ou cachées. Il s'est contenté de punir légèrement les subalternes qu'on emploie contre lui, afin de les dégoûter de ce métier; mais il informe M. le baron qu'à la première tentative il saura s'en prendre au véritable auteur, et le châtier en conséquence.

« MENS CONSCIA RECTI. »

La nouvelle de la scène dont la taverne avait été le théâtre était déjà parvenue à M. de Grossenstein. Cette lettre acheva de le troubler, et un effroyable jurément lui échappa.

« Qu'est-ce donc que cet homme-là ! murmura-t-il. Et il l'arpenait son cabinet avec fureur, lor qu'un petit page à la livrée de la margrave lui apporta ce billet :

« J'ai vu le démon et j'ai longtemps causé avec lui. Il paraît fort dangereux, mais sociable. Un traité de paix me paraît possible, et plus sûr que la guerre. Venez en causer. »

— Anala pourrait avoir raison, dit Grossenstein; reste à savoir quelles seraient les conditions... Il est vrai qu'au bout de quelque temps on trouverait moyen sans doute de se liquider à peu de frais. Nous verrons!... Bernell!

— Excellence!

— Je vais chez la margrave. Vous m'y enverrez chercher au besoin.

De son côté, Frédéric redoublait d'activité. La lutte était engagée; et il la voyait tellement périlleuse qu'il n'avait pas trop de toute sa prévoyance et de toutes ses ressources. Il s'était déjà pénétré de ses fonctions, et il résolut d'en prendre possession dès le moment même. Il monta dans son équipage, fit une tournée générale, se fit reconnaître de tous ses subalternes, les flotta de ses connaissances spéciales, de son aptitude, de son affabilité. En somme, le nouvel inspecteur réussit partout. Il ne négligea pas davantage les intrigues de cour. Profitant d'une circonstance de ses fonctions, il se rendit au palais, et en entraînant le secrétaire intime, en lui montrant une déférence, et en même temps une expérience des affaires de sa gestion qui charmèrent ce personnage.

« En vérité, monsieur de Neuberg, lui dit-il, vous me surprenez tellement, s'il faut tous parler avec toute franchise, je n'ai jamais pas attendu d'un homme de votre âge cette confiance, ce four vous êtes resté étranger... Je vous suis personnellement beaucoup de gré des renseignements particuliers que vous venez de me donner... Jusqu'à présent, c'était un malheur, l'administration s'est, s'il faut le dire, un peu trop éloignée de la personne même de Son Altesse, et nous en savions bien peu de chose; il a dû en résulter beaucoup d'abus... Le prince sera vivement touché de votre zèle; j'en suis certain. Il est revenu de sa maison de classe, ce matin seulement. Je vais travailler avec lui, et j'aurai soin de l'en entretenir d'une manière toute particulière... Je compte toujours que vous serez présenté demain soir, n'est-ce pas ?

— Je me réjouirai sur vos convenances... quel que soit d'ailleurs mon empressement...

— Mais sans doute, sans doute! à revoir, monsieur le baron! à revoir... et à demain!

Le secrétaire lui donna une affectueuse poignée de main, et le conduisit jusqu'à l'antichambre.

Frédéric n'aurait fait sans doute du succès de ses mesures à l'hôtel du Lion d'Or. Il y trouva Ludwig déjà très-inquiet, disant-il, et qui aurait organisé une émeute d'étudiants si son ami ne fut rentré. Mais il y trouva en même temps une nouvelle missive de son inconnu; et le contenu en était tellement effrayant qu'il ne sut que penser. Cette lettre lui ordonnait seulement deux baguettes :

1° Le soir de sa réception, et en présence même de Son Altesse... donner une paire de soufflets au chevalier Ludolph, favori du prince;

2° De demander à la margrave Amalia, favorite du prince, un rendez-vous secret, dans sa chambre à coucher, à minuit!

A cela étaient joints les talismans nécessaires, une bagne d'or sur laquelle était gravé le nom d'Amalia, etc., etc.

On conçoit qu'il eût pu se faire les fariboles de l'étudiant en goguette, et qu'il y répondit encore moins.

VII.

Au moment où Frédéric, en grande tenue de cour, montait dans son élégant équipage pour se rendre à la réception du prince, Phéle lui remit un paquet peu volumineux, mais assez lourd. Il l'ouvrit précipitamment et y trouva trois rouleaux de pièces d'or et un billet.

« Mon cher Frédéric, j'avais oublié de te dire que le prince aime que l'on joue gros jeu, que l'on perde et que l'on gagne avec indifférence. C'est sa seule marque d'un caractère libéral et désintéressé. Joue beaucoup; perds, gagne et n'oublie toujours. Il s'en apercevra et l'en saura gré.

« N'oublie pas Ludolph et Amalia. — La partie est engagée, mon enfant. Il faut frapper vite et fort, ou tu es perdu. « Tu as affaire à des démons; mais à diable, diable et demi. « Sois sûr du succès si tu suis mes instructions... Au reste, je suis sans inquiétude. Le passé avec moi te répond de l'avenir. Ton courage et ton sang-froid suffiront contre Ludolph, et le souvenir de Constance contre Amalia.

M. C. R. »

Frédéric monta en voiture et roula rapidement jusqu'au palais. La réunion était nombreuse et brillante. Lorsqu'on annonça le baron Frédéric de Neuberg, conseiller inspecteur des domaines, il se fit un mouvement général de curiosité, et tous les yeux se tournèrent vers le nouvel arrivant.

L'impression fut vive. Frédéric était charmant. Evidemment il échouait les plus brillants chevaliers du salon. Toutes les dames furent immédiatement de cet avis; les hommes haussèrent les épaules.

« Conseiller inspecteur! murmura-t-on. C'est une dérision! Quoi, ce blanc bec, ce bambin, ce mignon de bonjour!... A qui donc pensait M. de Grossenstein?

— C'est singulier! dirent quelques dames. — Pourquoi donc n'a-t-on pas encore vu M. le baron de Neuberg? mais il est charmant, ma chère! c'est une véritable bonne fortune pour la société. M. de Grossenstein a la main heureuse quel-quefois.

Au reste, Frédéric profita de ses avantages. Après une poignée de main affectueuse donnée au secrétaire intime, il se dirigea adoucement vers la margrave, qui tenait le haut bout du salon, et, peignant sans ménagement la cour qui l'entourait, il la salua en souriant.

« Mon premier soin, madame, lui dit-il, est de venir vous présenter mon hommage... Le temps m'a paru si long depuis la dernière fois que j'ai eu le bonheur de vous voir, qu'il m'était impossible d'attendre une minute de plus.

— En vérité, monsieur le baron! je vous en suis réellement beaucoup de gré... en admettant, toutefois, que vous soyez sincère.

— Mais, je n'admets pas que vous en puissiez douter, répondit Frédéric avec assurance.

— Vraiment! vous avez une modestie charmante. Vous n'admirez pas qu'on doute de votre sincérité! c'est un peu fort.

— Comment! mais ce n'est pas cela... c'est de vous, madame, qu'il est question. Qui pourrait douter qu'après vous avoir vu une première fois, on n'attendît avec impatience le bonheur de vous revoir une seconde ?

Le compliment était trop bien amené et trop inattendu pour ne pas produire beaucoup d'effet. Certainement on eût vu Amalia rougir si elle eût pu se rougir encore et si son rouge n'eût pas mis un invincible obstacle. Elle se contenta de répondre du regard, et, dès ce premier trait, toute la cour qui l'entourait sentit la valeur du nouvel arrivant. Les plus renommés et les plus favoris pâlirent.

La conversation continua quelque temps sur ce ton avec la même aisance et le même éclat pour Frédéric. Le baron de Grossenstein entra dans l'intervalle; mais le jeune conseiller, avec cet aplomb qui double les succès parce qu'il effraie les adversaires, parut à peine faire attention à l'arrivée du tout-puissant ministre. Il continua de monopoliser la sultane et de dominer le cercle.

« Mon cher ami, dit un vieux courtisan en s'écartant et en frappant sur l'épaule d'un de ses voisins, voici le soleil levant. » Et un signe indiqua Frédéric.

« D'où diable se leve-t-il? quel est son horizon ?

— Ma foi, ni vu, ni connu. Mais c'est tout un avenir.

— A propos! dit le secrétaire intime, s'adressant à Frédéric, — jouez-vous ?

— Toujours! répondit le jeune homme, et beaucoup.

— Eh bien, les parties s'organisent...

— Bon!... mais je compte toujours sur votre bienveillance...

— Soyez tranquille. Ne bougez qu'au moment où je vous avertirai. Je viendrai vous chercher quand Son Altesse voudra vous voir. Je lui ai parlé de vous, et... soyez tranquille!

Ceci fut dit avec un serrement de main et un regard d'intelligence. Frédéric s'assit à une table de jeu, et bientôt la valeur de ses enjeux terrifia ses partisans. A ce moment le prince entra, et, selon son habitude, défendit qu'on se levât et qu'on interrompît les parties commencées. Il se pro-

mena d'un air aussi affable qu'indolent dans le salon, jeta on dit à droite et à gauche, et s'arrêta auprès de quelques tables.

Frédéric jouait avec un bonheur insolent, et son plaisir redoublait à repêcher sur le tapis l'or qu'il venait de gagner tendait la place difficile à tenir. Le prince, qui suivait la partie de loin, y prenait intérêt et souriait. — Frédéric venait de gagner. — Double! dit-il d'un air indifférent. — Tenez-vous! — Non! répondit son adversaire en se levant avec un dépit mal contenu. Un autre prit la place et gagna la première partie.

« Double! dit Frédéric du même ton, — et il perdit. — Double!... et il perdit encore. — Eh bien... double! continua-t-il d'un ton léger. Cela finira par se balancer. » Cete fois, en effet, il gagna. Son adversaire n'osa risquer une nouvelle chance et se leva. Il eut un moment d'hésitation parmi les assistants pour le remplacer. Cependant l'un d'eux se décida.

« Ah ça! dit Frédéric on riant, — seul contre tous!... Je fais donc l'office de banquier? »
Le mot parut original au prince, qui se mit à rire.
« Je viens vous relever, dit le secrétaire en riant aussi. Son Altesse demande à vous parler. »

Frédéric suivit le secrétaire qui le conduisit vers le prince, dans le coin réservé auprès de la cheminée. Son Altesse, déjà si bien prévenue en sa faveur, accueillit ses premières phrases avec une bienveillance marquée. Bientôt elle parut prendre un intérêt encore plus vif à la conversation. Frédéric, en la remerciant de sa bonté, avait commencé à lui faire part de ses vues sur les fonctions qu'il avait à remplir. La discussion s'anima; le prince approuvait toujours et suggérait des idées que Frédéric développait aussitôt en faisant ressortir leur sagesse, en citant des exemples où leur application eût été fort utile. Tout à coup le prince l'interrompit :

« Mais, baron, lui dit-il presque fâché, comment, il y a donc vingt années que vous remplissez les fonctions d'inspecteur? — Altesse, répartit Frédéric en souriant et avec une inclination pleine de respect, excusez-moi, je n'ai que vingt-deux ans. »

Le prince se mit à rire, et lui frappa sur l'épaule.
« En effet, dit-il, je m'étais trompé, et je vous faisais au reste un compliment peu flatteur. Je voulais dire qu'il y a vingt ans que vous auriez dû l'être... Tout irait mieux dans le pays. »

Cette phrase, dite haut, fut parfaitement entendue dans le salon, et produisit une immense sensation. Tous les yeux se tournèrent vers Frédéric.

« Mais, reprit le prince, chaque chose a son tour; nous parlerons d'affaires. Maintenez l'un pue, et je ne vous en privez plus longtemps le salon... de son banquier? »

« Tenez, Ludolph, dit le prince un moment après, je ne connais ici qu'un jeuneur digne de vous; c'est M. de Neuberg. Vous pourriez faire de belles parties. »

Ludolph comprit l'ordre, et, de l'air important qui ne le quittait jamais, il vint s'asseoir à la table de Frédéric. Le jeune homme l'ent à peine vu, qu'il sentit son cœur se serrer au souvenir de ce qu'il avait à faire; mais cette émotion ne fut que d'un moment; il se remit aussitôt. Lorsque Ludolph fut assis, il fit le geste de se lever.

« Est-ce que vous voulez jouer avec moi, monsieur... Ludolph? dit-il en appuyant avec une intention marquée sur la suppression de la noble particule, et en jetant sur son partenaire un regard méprisant.

— Eh bien! mais, sans doute! reprit Ludolph d'un ton mêlé de surprise et de morgue.
— Ah! » fit Frédéric en se laissant retomber sur son siège avec dédain.

Ces mots et ces mouvements n'avaient pas échappé au prince. Il parut fort étonné, et regarda de bon les deux adversaires. Frédéric battait les cartes; il en donna à Frédéric.

« Fi donc! dit le jeune homme en les jetant sur le tapis; je ne joue plus avec colles-ci. »

Tous les spectateurs se levèrent comme d'une secousse électrique.

« Comment! comment! monsieur! dit Ludolph en balbutiant se levant à demi.
— Fi donc! répéta Frédéric. Le cœur me soulève rien que de me voir en face de vous... Otez-vous de ma table. » Et du gant qu'il tenait à la main il fappa Ludolph à la figure.

« Monsieur!... s'écria Ludolph en se levant avec un mouvement terrible. Si je n'étais tel!... »

— Ah!... grand Dieu! répondit Frédéric, vous me l'avez fait oublier! » Et il s'avancé rapidement vers le prince, qui était resté immobile à regarder la scène.

« Altesse! dit-il d'une voix émue et en mettant un genou en terre, j'implore mon pardon pour m'être laissé emporter de votre présence, et vous avoir ainsi manqué de respect... Mais n'oubliez pas de supposer que cet infâme oserait... »

— Infâme!... mou-tier! » interrompit le prince avec vivacité. Frédéric se releva et prit d'un ton surpris :

— De quel non plus je me servir, Altesse, pour un homme (fêti) par la justice, et qui porte encore sur l'épaule la marque de son infamie? »

Le prince tressaillit et fit un pas vers Frédéric.
« Monsieur! monsieur le baron, que dites-vous? — Rien que de bien facile à vérifier... Si je me trompe, je consens... »

Ludolph était tombé évanoui.
« Qu'on l'emporte! dit le prince d'une voix tremblante. Loupeslein! adressez-le à son secrétaire intime, accompagnez-le et venez-m'en parler aussitôt. Messieurs, continua-t-il à haute voix, la soirée est terminée. Quant à vous, monsieur le conseiller, dit-il avec agitation en se tournant vers Frédéric, vous venez bien me trouver demain à mon petit lever... Je verrai alors si je dois vous pardonner. »

Il fit un geste d'adieu à Frédéric, qui mit un genou en terre pour prendre congé, et qui se reira au milieu du tumulte. Chacun s'empressait de lui faire place avec un respect craint, comme s'il eût été un ange exterminateur. Le jeune homme traversa légèrement la foule, et montant dans sa voiture, regagna rapidement son hôtel.

FABRE D'OLIVET.

(La suite à un autre numéro.)

Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre.

RÉCIT PHILOSOPHIQUE, SENTIMENTAL ET PITTORESQUE.

(Voir tome III, pages 249, 265, 309, 375, 389, et tome IV, pages 21, 43, 55, 85, 101, 157, 161, 184.)

CHAPITRE XVIII.

UN RÉCIT EN ACTION, QUI SE TERMINE PAR LA CATASTROPHE DU COÛTEUR.

Le lecteur va peut-être s'étonner, — judicieusement, — de voir le beau Robnard sortir tout à coup de la ligne de conduite calme et réservée qu'il s'était efforcé de garder jusque-là, malgré son propre goût pour le fracas, vis à vis de l'indolente et silencieuse Mathilde. Mais il faut que l'on sache que le baronnet avait sur le sexe certaines opinions semi-philosophiques, qui servaient à expliquer, à justifier même l'insubordination bruyante du récit que nous allons l'entendre faire tout à l'heure. A savoir, monsieur Othon professait publiquement que depuis Eve, leur grand mère, les femmes ont toujours conservé l'âme noble à l'endroit du badinage et de la calandredaine, le rire prodigieux chez elles, disait-il, un chatouillement universel, on ne peut plus agréable, et dont les hommes ne connaissent point tout le plaisir. Donc, un cœur jovial était, suivant lui, le mieux fait pour plaire à une dame sensée et sensible, et l'homme divertissante lui semblait le moyen le plus sûr de séduire et subjuguier toute à femme fine bien organisée.

Appuyé sur ces belles prémisses, M. de la Ville-joyeuse entonnait son récit, et ne doutait point qu'il ne produisit en effet de l'effet sur cette belle paresseuse, que tous ses avantages extérieurs, toute la richesse de sa barbe, toute l'opulence de son port avaient jusque là laissée singulièrement insensible. — J'oubliais de vous dire que Mathilde n'avait pu refuser de prendre le bras du baronnet, tant celui-ci avait mis d'abord d'empressément à le lui offrir; Othon se currait donc gaillardement, faisait son double menton, s'arrondissait en marchant, et, à chaque instant, se remettait au pas avec la belle indolente qui n'avancait guère. Madame Pinchon et l'abbé Ponceau cheminaient tout doucement par derrière, en causant du bon soleil et du bon vin de l'année de la comète.

« Ma foi! la meilleure farce que j'ai jamais faite, ce fut au château de ce diable de Marvillet! — Ainsi débattait Othon, et sans autre préambule, dans son fameux récit, destiné à chatouiller la paresse de Mathilde. A ceci, l'amaillade demoiselle pâlit quelque peu, fit une jolie petite moue et jeta, en arrière, un regard de résignation désolee sur madame Pinchon et monsieur l'abbé, comme pour implorer leur assistance.

— Oui, la meilleure farce que j'ai jamais faite, mademoiselle, ce fut au château de ce diable de Marvillet... une satanée farce, à laquelle je me délie bien de penser sans rire!

En effet, il éraclait.

— Il faut vous dire, mademoiselle, que ce diable de Marvillet aime à rire comme un et porte une petite loupe à trois-douzième sur la tête, ce qui fait, mademoiselle, que, quand on est avec ce diable de Marvillet, ma foi! on ne peut pas s'empêcher d'être d'une belle humeur et de se taper sur le ventre à la ronde... »

Ce disant, Othon joignait sur lui-même le geste aux paroles.

— Or donc, Marvillet... ayant envoyé pour le quart d'heure sa femme à tous les diables, pardon mademoiselle, et fait maison nette, nous invita un tas, pour ouvrir la chasse sur ses lauzernes. Bien! nous étions là vingt-cinq gaillards de l'Orléans tous taillés comme moi, farçons... et vigoureux en chair! Il fallait voir!... tra la tra la tra la la! C'est et c'est! Ne tire pas sur ma loupe, s'écriait cet endiable de Marvillet, qui tache toujours de faire rire les gens, pour qu'ils ne votent pas lever le lièvre; — parbleu! m'écriais-je, Marvillet, je n'ai jamais vu, parmi les gens de ma connaissance, un plus beau dix cors que toi... pardon mademoiselle. Nous chassons donc, comme de vrais diables, bon!

En achevant ces mots, Othon soufflait dans son poing fermé, comme dans sa trompe de chasse, et sonnait l'air de la royale: tra la tra la tra la la! Mademoiselle Mathilde le regardait avec de grands yeux où se peignait la surprise mêlée à l'effroi; puis elle retournait encore la tête en arrière, pour implorer de nouveau sa mère. Le baronnet, s'animant par son propre récit, haussait terriblement la voix et doublait le pas.

— Vous allez rire, mademoiselle! vous allez rire! Nous rentrons à la brune; on nous sert un souper de chasseurs; et de la nourriture et de la boisson de quoi tuer vingt-cinq troupiers! On mange, on boit, on rit, on crie, on chante, on se

tutoie! bon! Marvillet se gausse de moi à cause d'un perdreau qu'il dit que j'ai manqué quoique je sois sûr que le particulier ne s'en porte pas mieux pour cela. — Oh! oh! j'ai répondu à Marvillet, j'ai la vue blesse moi, il faudra maintenant que je chassé à la loupe? bon! on se ferd de rire et la servante en devient hydrogène... pardon mademoiselle... à présent voici la farce, une satanée farce, la meilleure que j'ai jamais faite.

— Nous gaillards s'en vont se coucher; de s'étaient entre dix ou douze vus et fermaient déjà les yeux à force d'avoir bu. *Bonsoir! les amis, bonsoir!* (ces trois mots du récit de M. Othon étaient chantés) bonsoir, les amis, bonsoir! Il faut que vous sachiez, mademoiselle, que la bâtisse de Marvillet, ce qu'il appelle son château, est en longueur; de sorte que toutes les chambres s'ouvrent, des deux côtés, sur un grand corridor. Bon! Je fais semblant de taper de l'œil, mais comme cet enragé de Marvillet m'avait mis en farce, je pense, sans rien dire, à jouer quelque bon tour de ma façon... il me vient une idée, oh! mais une idée... vous allez rire, mademoiselle, la meilleure idée en farce que j'ai jamais eue, je peux m'en vanter!

— Il y avait une heure déjà que toute la compagnie était au chenal, pardon! et déjà le corridor était plein d'un bruit terrible de roulements, qui annonçait que mes *troubadours* ne faisaient point de vers en ce moment... eh! eh!... je descends à pas de loup, avec mon idée... mon idée de farce... Je reveille le garde, je charge à sel mon fusil, lui, le sien, et nous allons faire sortir la mente, vingt bâtes fortes en voix s'il en fut. *Hup! là! l'Yauat! Yauat!* Nous montons l'escalier à petit galop de classe...

M. Othon pénétrait sous lui, en courbant les jambes, pour imiter le petit galop en question; mademoiselle Mathilde souffrait le martyre d'être ainsi secouée par la cavalcade si-noisive du baronnet; heureusement madame Pinchon et l'abbé se rapprochaient.

— Tous ensemble, les liètes, le garde et votre serviteur, mademoiselle: Yauat! Yauat! — Nous entrons dans le corridor: le garde donne de la trompe comme un forcené, et moi je crie de toutes mes forces: Yauat! Yauat! Pile! Pile!

M. Othon, toujours racontant, commençait à crier. Mathilde essayait de dégager tout doucement son bras passé dans celui de ce terrible homme.

— Voilà les chiens qui se précipitent comme des furieux, dans le corridor, en hurlant, aboyant, jappant... Oua... oua houa! Yauat! Yauat! Le cor allait toujours son train... avec cela qu'il faisait tout comme terre dans ce diable de corridor... pif! pan! Je lâche mes deux coups de fusil, qui font un vacarme d'enfer! Yauat! Yauat! Bon! Toutes les portes s'ouvrent en sursaut; et voici nos gaillards en chemise, pardon mademoiselle, en bunnets de coton, chandelles à la main, et avec des nimes... ah! ah! j'aurais voulu que vous les visiez! des nimes vertes! pâles! rouges! Yauat! Yauat! Je prends l'air fier fusil et mets en route...

Ce disant, emporté par son récit, M. Othon lâche le bras de Mathilde, qui recule avec effroi, et fait devant lui avec ses deux mains le signe d'un fusil mis en joue.

— Pif! pan! pile! pile! apporte! Les chiens sautent aux jambes de nos gaillards, qui hurlent à leur tour, et je passe comme un trait devant les portes, en tapant sur les ventres en chemise de droite et de gauche: ah! ah! ah! pan! pan! pan!

Othon tapait en effet de droite et de gauche; heureusement Mathilde n'était plus à sa portée.

— Tout à coup, au milieu de ma course, vlan! vlan! deux coups de pied atroces qui m'arrivent par derrière, et puis deux autres encore plus cinglés, vlan! vlan!

M. Othon venait de s'élaner pour pantonner dans l'air ces fameux coups de pied qu'il avait reçus d'une façon si vigoureuse et si piquante; par malheur son talon glissa sur l'herbe, et il tomba tout de son long à la renverse. Ylan!

Cette chute inopinée était faite pour rebriber ses esprits de la grande exaltation où le récit de sa fameuse farce l'avait mis, et qui était comme un oubli de la terre entière. Il se redressa sur ses mains d'un air assez penaud, et dit: — Je suis en route... les deux dames et l'abbé qui s'avancèrent tranquillement, à quinze pas au moins en arrière de l'endroit où il s'était étalé, et qui, sans paraître prendre garde à son sinistre, s'entretenaient avec une politesse pacifique. Le petit Van lui-même, comme s'il ne daignait pas se moquer du baronnet répandu sur l'herbe, feignait de regarder autre chose. Othon se releva tout à fait, mit ses deux mains dans ses poches, et continua à marcher devant, tout seul, en sifflant l'air du *Postillon de Lonjumeau*.

Nous ne devons pourtant pas cacher à nos lecteurs que le superbe baronnet cachait un violent dépit sous ces apparences insouciantes et dédaigneuses... « Bégueule, va! se disait-il à part lui, elle m'a pas à une seule fois! Décidément, ce n'est pas une femme ça! » Il fit claquer ses lèvres en signe de dégoût, et laissa les épaules.

Mais quel dommage que cette chute malencontreuse soit venue interrompre ce hardi contour juste au plus bel endroit de son récit, à l'instant où le plus pathétique de son époque, à ce moment où l'on comparait si bien un feuillet en renvoyant au prochain numéro l'âme du lecteur, et tout à la fois de ces deux temps de pied dans le derrière, toute bourreille du désir de connaître par qui bien ils pouvaient avoir été si à propos lancés le long de M. Robnard! — Eh bien! cher lecteur, nous en usons charitablement avec vous, et nous vous dirons, sous le sceau du secret bien entendu, que ce formidable donneur de coups de pied par derrière n'était autre que ce diable de Marvillet, et nous vous apprendrons encore qu'à peine les susdits coups de pied eurent-ils été domés, nos vingt gaillards chasseurs, s'élançant de leurs portes respectives, dans leur costume de nuit très-incomplet et très-incolérent, tombèrent à bras raccourcis sur ce bon plaisant de Robnard, lequel résista bellement, mais finit par être roué de coups... quoique ce fut là et que ce soit encore la meilleure farce qu'il ait jamais faite.

CHAPITRE XIX.

OU L'AUTEUR ET LE HÉROS DE CE LIVRE TOMBENT DANS DES RÉFLEXIONS FAITES POUR PLAIRE AUX PHILOSOPHES, AUX AMOUREUX ET AUX PERSONNES BORGNES.

Ai-je, chétif content, le bonheur insigne d'être lu par quelques amoureux ? J'en doute fort : d'ordinaire, les amoureux ne sont pas grands lecteurs ; ils ont bien assez des affaires de leur propre cœur pour remplir tous les instants de leur journée. Le sentiment de la vie, quand on aime, a une telle douceur et une telle plénitude, qu'il faudrait en vérité être bien fou pour ne pas vouloir le goûter uniquement, et le roman qui se passe alors au dedans de nous vaut mieux, j'imagine, que les plus belles, les plus gaillardes et les plus tendres histoires racontées dans les livres. Ne lisez donc



Othon se releva tout à fait, mit ses deux mains dans ses poches, et continua à marcher devant, tout seul, en sifflant l'air du *Postillon de Longjumeau*.

point, vous tous, amoureux et amoureuses, je ne vous en voudrai certainement pas, quoique, hélas ! je sois auteur de mon métier ; je vous défendrai même au besoin, car je sais qu'un jour vous vous remettrez bien à lire, et qu'alors vous serez d'excellents lecteurs, d'autant que vous aurez mieux aimé.

Mais, enfin, il se peut qu'au moins je sois lu par des amants de l'autre jour, des amoureux de l'an passé, et alors j'ai grand peur que ces aimables personnes, se ressouvenant des habitudes de leur ancienne tendresse, trouvent fort extraordinaire, fort invraisemblable ou fort inconvenant que mon héros, le jeune Oscar, si vivement épris, avant son départ, de la peinture de mademoiselle Hermance, la jolie Marcellaïse, ne lui ait pas donné un seul souvenir depuis que



(Oui, la meilleure arcé que j'ai jamais faite, mademoiselle ; ce fut au château de ce diable de Marville.)



(Oscar tira de son portefeuille le médaillon conjugal, et le regarda avec une complaisance marquée.)

vous sommes en route. — Voyez, me dira-t-on, voyez ce libertin insigne de Faublas ! toujours dans l'ornière de l'infidélité, toujours dans le bourbier de la perdition ! mais au moins s'écrie-t-il à chaque page : « Sophie ! ma Sophie ! » tandis que votre Oscar ! dur Oscar ! pas un mot, pas un souf : « O Hermance ! »

J'avoue que je suis fort embarrassé de justifier mon personnage et ami, et je ne vois qu'une excuse — détestable encore — à son incroyablement froidure : c'est que, se rendant à Marseille pour épouser cette jolie personne, il ne s'embarrassa pas de pousser des soupirs préventifs, et se rappela toujours cette sage maxime : « Quand on est marié, c'est pour longtemps. »

Pourtant, comme madame des Villiers venait de s'enfuir derrière les arbres du verger, après les étranges paroles qu'elle avait dites à notre héros, si vous vous le rappelez, le jeune Oscar, ému apparemment par cette sorte de vision fé-



(Nos chasseurs, s'élançant de leurs portes respectives, dans leur costume de nuit très-incomplet et très-inconvenant, tomberent à bras raccourcis sur ce bon plaisant de Robnard.)

minie, douloureuse et passionnée, s'appuya contre le tronc d'un vieux châtaignier, demeura pensif un instant, puis tira de son portefeuille le fameux médaillon conjugal, et le regarda avec une complaisance marquée. — Je ne sais comment cela se faisait, mais Hermance, telle qu'elle était peinte, avait dans le sourire, dans le regard, un air de ressemblance avec la belle Mathilde, et, quoique Oscar n'eût vu qu'une seule fois encore cette aimable demoiselle, il fut vivement frappé du rapport qui existait entre ces deux charmants visages. Jugez à cela que Mathilde, l'indolente, avait plutôt l'air d'une parfaite peinture que celui d'une personne vivante, et vous concevrez que sa ressemblance pût être grande avec le portrait du médaillon.

(La suite à un prochain numéro.)

ALBERT AUBERT.

Les Peintres étrangers. — École genevoise : les Paysagistes.

Peu de villes en Europe ont été plus décriées par les touristes que la cité genevoise. Presque tous les voyageurs qui l'ont visitée en ont dit du mal. Ils se sont plu à la représenter comme une ville ennuyeuse et ennuyée, ennemie de tous les arts d'imagination et exclusivement vouée au culte de la matière et de l'argent. « Sa population, nous ont-ils dit, ne se compose guère que de banquiers et d'horlogers, les uns occupés à compter leurs écus, les autres à fabriquer des montres. Nulle part on ne voit plus d'aisance, mais nulle part aussi cette aisance n'est accompagnée de plus d'avarice, d'égoïsme et de petitesse d'esprit. Autefois on a vu les marchands de Florence aimer et encourager les arts ; les aristocrates genevois ne les comprennent



Une nuée villegénoise, par M. Topffer.

pas et les dédaignent. » Mais le grand cheval de bataille des detracteurs de Genève, c'était le calvinisme. Ils affirmaient que cette religion était mortelle au génie, et que jamais un grand artiste ne sortirait de son sein. « Calvin, en protestant contre Rome, disaient-ils, a protesté non seulement contre le catholicisme, mais aussi contre l'art ; car le catholicisme et l'art sont deux choses inséparables, et là où l'on proscrieut l'une, on proscrieut l'autre. »

Les faits n'ont pas tardé à donner un éclatant démenti à ces assertions. Dans cette ville frappée d'anathème par nos faiseurs de théorie, s'est élevée tout à coup une légion d'artistes éminents en tout genre. Pradier, Chaponnière, figurent parmi les meilleurs sculpteurs de notre époque ; Cabine, Dudaï, Hornung,

Lugardon, occupent un rang distingué parmi les peintres.

Ce n'est guère que depuis 1859 que l'école genevoise fait parler d'elle. Le public parisien fut pris au dépourvu ; la critique fut surprise ; elle n'eut pas le temps de crier à l'invasion étrangère ; l'étranger était dans nos murs ; il avait forcé les portes du Louvre et y régnait en vainqueur. Les honneurs de cette exposition furent tous pour Genève. Tout Paris courut admirer les portraits d'Hornung, les pâtres de Lugardon, mais surtout les paysages de Calame et de Diday. Calame nous révélait un génie vaste et original comme la nature que ses pinceaux reproduisent, et bien supérieur à tous les talents éclos dans les ateliers de la grand-ville ; car son atelier à lui, ce sont les Alpes. Il arrivait escorté de ses magnifiques sapins, de ses torrents, de ses montagnes, comme un roi du désert. Les partisans de la vieille école classique durent rendre les armes à ce conquérant ; le public applaudit et le porta en triomphe.

Genève, ville protestante et capitale d'un très-petit capton, n'était pas un lieu favorable au développement de la peinture historique et religieuse ; mais elle réunissait toutes les conditions voulues pour devenir le berceau d'une école de paysage. Située à deux pas des neiges éternelles, au bord d'un

lac aussi bleu et aussi gracieusement encadré que le golfe de Naples, il fallait qu'elle donnât à cette nature sublime des interprètes capables de la comprendre et dignes de la tra-

Les paysagistes de Genève forment donc une école à part qui ne ressemble en rien aux autres ; ils exploitent les sites sauvages et romantiques de la Suisse ; les montagnes, les glaciers, les rocs de granit, les sapins, les mousses, les lichens, voilà leurs matériaux. Jusqu'en 1853, époque des grands succès de Calame, les scènes grandioses des hautes Alpes avaient été jugées inaccessibles à la peinture malgré les essais déjà très-remarquables de MM. Meuron et Diday, et les vives instances de Topffer fils, qui, dans plusieurs articles sur cette importante question, démontraient la possibilité de fixer sur la toile les beautés de la Suisse alpestre, et poussait de toutes ses forces les peintres suisses vers ces régions élevées où ils devaient découvrir un nouvel univers artistique. Mais les peintres reculaient devant les difficultés d'une pareille entreprise. Enfin un homme vint qui fut comme le Chateaubriand de cet autre nouveau monde : Calame inaugura la Suisse alpestre et ses sapins au sein du Louvre même. Dès lors la question fut tranchée. Qu'on ne vienne donc plus parler aux paysagistes genevois du mérite exclusif des gracieuses lignes des horizons italiens, des élégantes fabriques de la Toscane, des ruines romaines de la campagne de Rome. Ils ne veulent pas répudier leur patrie ;



(Un chalet dans les Alp. s., par M. Diday.)

lacs. Le paysage alpestre était un fruit naturel du terroir genevois, comme la statuaire classique est un produit indigène du beau climat de la Grèce.

exclusif des gracieuses lignes des horizons italiens, des élégantes fabriques de la Toscane, des ruines romaines de la campagne de Rome. Ils ne veulent pas répudier leur patrie ;



(Vue du lac de Brienz, par M. Diday.)

ils ont dit comme Béranger : « Soyons de notre pays. » De là cette école si profondément originale, si vraiment suisse, qui a reculé les bornes du possible en peinture, et qui nous a

donné du nouveau quand nous commençons à croire qu'il n'y en avait plus au monde. Cette révolution, accomplie par Calame, avait été préparée

par les travaux de Diday, son maître, de M. Meuron de Neuchâtel et de M. Topffer père, le doyen des artistes genevois vivants.

M. Topffer est peintre de genre et paysagiste. Il termine glorieusement la série des peintres de l'ancienne école genevoise, et forme l'anneau intermédiaire entre celle-ci et la nouvelle école.

Le pinceau de M. Topffer père, aussi spirituel que la plume de M. Topffer fils, a délicieusement peint les scènes et les lieux que, plus tard, l'auteur du *Voyage en Zoeyga* devait si éloquentement décrire. Il n'a pas été chercher ses modèles dans les hautes régions de la société, ni même dans les régions moyennes; il aime le peuple; c'est le peuple qu'il a représenté, mais le peuple bon, pacifique, honnête, propre, jovial; il a transporté sur la toile, avec un rare mérite d'exécution, toutes les scènes de la vie agreste, les noces villageoises, les danses champêtres, les foires de campagne, les sorties de messe; il a illustré, comme on dit aujourd'hui, les populations rurales de la Savoie avec leurs costumes pittoresques, leurs allures naïves, leurs physionomies pleines d'expression. Il a su rester fidèle à la vérité, sans jamais devenir sec ni trivial; il est plutôt tombé dans le détail contraire, et on pourrait dire quelquefois des yeux de M. Topffer comme des bergers de Fontenelle, qu'ils montrent trop d'esprit. Aucune manie de mœurs, aucun détail de costume, n'échappe à l'œil vigilant de cet observateur fin et attentif. Il ne donne rien au hasard; il ne sacrifie rien au désir de faire vite; il n'a qu'un but : c'est de faire bien; et, ce but, il l'atteint presque toujours. Dans ses compositions, comme dans un drame bien ordonné, chaque personnage joue un rôle utile, à un caractère particulier. Londres possède de grands tableaux de M. Topffer, des classes, des marchés, des foires, où les figures se pressent par centaines, sans qu'il en résulte aucune confusion. Vous connaissez, sans doute, la charmante épée bourgeoise de Goethe, *Hermann et Dorothée*; les tableaux de genre de M. Topffer me l'ont souvent rappelée. La vie commune y est traitée avec une délicatesse qui l'embellit et la colore; point de grands éclats, point de grands coups de théâtre, mais des scènes simples, tranquilles, qui captivent d'autant mieux l'attention qu'elles visent moins à l'effet. Une poésie vraie et sérieuse, une chaleur tempérée, y circulent, et vous pénètrent peu à peu de leurs douces émanations. En sortant de là, vous vous sentez rafraîchi et fortifié.

Nous venons d'apprécier M. Topffer comme peintre de genre; étudions-le maintenant dans son talent de paysagiste. Il ne s'est jamais écarté de ce que son fils appelle la *zone basse* de la Savoie; il a peint les coteaux, les monts aux boisées, mais jamais les hautes Alpes. Les arbres ont tous ses soins, tout son amour; il les dessine et les peint avec une perfection toute flamande; son feuillage gracieux, jamais magnifié, se détache ou se divise en élégantes masses ou l'air et la lumière se jouent en liberté. Les chênes, les ames, les noyers, les saules, tous les arbres enfin, à l'exception du sapin, isolés ou réunis en bouquets, orientés ses paysages.

Ses premiers plans, composés de buissons, de rochers, de gazons fleuris, présentent une fraîcheur de touche, une étincelle de détails, qu'on ne rencontre pas souvent dans les travaux des peintres d'aujourd'hui. Mais ce qui surtout distingue les paysages de M. Topffer de ceux de l'école actuelle, c'est qu'ils ne sont jamais vides de figures; c'est que la nature aimée n'est jamais sacrifiée à la nature inanimée; au bord de ses rivières, à l'entrée de ses forêts, dans ses chemins creux, il y a toujours quelque groupe d'hommes ou d'animaux subtilement exécuté. M. Topffer excelle aussi dans les paysages d'hiver; ses vues d'hiver sont si spécialement comme à Van der Meer les clairs de lune. Personne encore, si ce n'est quelques Flamands, n'a si mieux que l'artiste genevois rendu avec le pinceau les effets de cette saison si triste, où la nature est comme paralysée; personne n'a montré une plus parfaite intelligence des diverses tonalités de la neige, avec ou sans soleil, et n'a mieux représenté les terrains glacés, l'air froid, le jour couleur de plomb, les arbres, les buissons dépourvus de feuillage et ternistes de givre.

Après avoir proclamé les belles qualités des ouvrages de M. Topffer, je dois, pour remplir dignement ma tâche de critique impartial, en signaler aussi les défauts. Quel artiste peut se flatter d'en être exempt? M. Topffer a les siens comme tout le monde; ses tableaux, irréprochables quant au dessin, laissent souvent beaucoup à désirer sous le rapport de la couleur; le coloris en est quelquefois terne et froid, et les figures manquent de relief et de modelé; quelques-uns ressemblent plutôt à d'admirables lavés qu'à des peintures à l'huile.

Sous l'empire, M. Topffer a beaucoup travaillé pour la famille impériale, et c'est comme peintre de genre qu'il gagnait les grandes médailles d'or aux expositions du Louvre. Josephine, qui avait pour son tableau une prédilection toute particulière, voulait l'offrir en France; mais ses relations de famille, ses souvenirs d'enfance, ses habitudes d'artiste, le retiennent dans sa patrie natale, où, presque orthographe, il pratique encore aujourd'hui son art. Son exemple et ses conseils n'ont pas contribué à former les peintres auxquels l'école genevoise doit son lustre et sa gloire. Diday, Calame, Lugardon lui-même, ont souvent reçu de ce peintre, aussi habile comme théoricien que comme praticien, des directions utiles, des enseignements précieux sur les procédés du dessin et de la peinture; et c'est à son école, comme il le dit quelque part, que son fils a appris à sentir, à observer et à décrire la nature.

M. Topffer est le dernier peintre des plaines et des coteaux aisés; homme sociable avant tout, il ne sait pas vivre séparé de ses semblables; la solitude l'effraie; il est le représentant d'une époque plus facile, où l'artiste aimait le monde et les plaisirs, et ne s'éloignait jamais des terrains élevés. Aujourd'hui, comme Manfred, nous aimons le désert; nous faisons de préférence la nature sauvage et désolée; nous faisons le bruit des villes; nous chérissons Dion ou les hautains ne sont pas M. Diday, est le premier maître qui ait traité, à Genève, le paysage alpestre.

M. Diday, simple de cœur, sans ambition et sans orgueil,

peu jaloux de primer sur les autres par la supériorité du génie, ni par celle de la fortune, satisfait des succès qu'il obtient en Suisse, indifférent au blâme et aux éloges des journaux, n'aurait probablement jamais exposé à Paris, s'il n'y avait été poussé par l'exemple de son élève Calame.

Dès 1852, Diday peignait les Alpes et en particulier le mont Blanc. En 1853, il exposa à Genève son *Chalet*, humble retraite du père suspendue sur l'abîme et entourée de sapins.

Il a répété plusieurs fois le Giessbach, le Reichenbach et les autres cascades de l'Oberland; ses vues des lacs de la Suisse jouissent d'une célébrité méritée. Son tableau intitulé *le Soir au bord du Lac*, a inspiré quelques strophes qui rendent très-bien le charme poétique de cette composition; les voici :

Salut, beau lac! toujours, sur ta rive choisée,
Pour s'abreuvier de poésie
Mon âme fatiguée arrête son essor;
Comme la tourterelle aux pieds d'ambre et de rose,
Pour étancher sa soif, se pose
Sur l'aube d'une coupe d'or.

Des troupes d'errantes nacelles
Deja viennent former leurs ailes
A l'ombre des forêts qui couronnent les eaux;
Comme à l'heure où le jour à nos yeux se derobe
Les cygnes à la blanche robe
Se cachent sous de verts roseaux.

Plus loin, c'est un esquif qui vogue solitaire,
Qui semble vouloir luir tous les bruits de la terre;
Peut-être deux amants s'y bercent à l'écart...
La nuit va les voler des ombres de son char...
Mais pres de celle qu'un amour
La nuit paraît souvent plus belle que l'aurore;
Plus ils seront heureux, plus ils reviendront tard.

Un autre esquif couché sur le sable des plages
Semble se délasser de ses fontains vogages;
A ses pieds, le nocher allume un feu vermeil;
Du bitume odorant la vapeur enflamme.

Monte en gurlandes de fumée
Et de la nef inutile embamme le sommeil;
Telle quand le min d ses feux nous arrose,
Une jeune et blanche beauté
Sur la pourpre et les fleurs leve la volupté,
Et sur sa tête qu'elle repose
L'encens verse et termine un nuage argente.

Près de la grève on court la vague fugitive
L'humble pêcheur recule ses filets déchirés,
Comme un voit l'araignée active
Renouer ses réseaux qu'un souffle a séparés.

Debout sur un rocil où de sauvages herbes
Retombent en liane ou s'éclairent en gerbes,
Le petit bachelier, arme d'un long roseau,
Jette dans le flot pur une amorce perdue,
Et le poisson turc de sa demeure humide
Palpite au bout du fil tel qu'un léger fuseau.

J'entends du nautonnier la chanson triste et douce,
Et le bruit des râteaux qui tintent sur la mousse,
Et les soupirs du lac qui tremble sur le bord,
Et je vois sur la vague un dernier rayon d'or.
Comme on voit un dernier sourire
Aux lèvres de l'enfant qui doucement s'endort.

Noble fruit, ô Diday! de ton art, de tes veilles!
J'ai cru voir la nature, et c'était un tableau!
Et ce ciel, et cette onde, et toutes ces merveilles,
Sont écloses de ton pinceau.

En 1859, Diday exposa en même temps que Calame; la commission du jury lui décerna une médaille d'or de première classe, et le roi acheta son tableau, le *Soir dans la Vallée*, et le créa chevalier de la Légion d'honneur.

A la dernière exposition de Genève, on a beaucoup admiré son orage dans une forêt de chênes, qu'il a intitulé, on ne sait trop pourquoi, *le Chêne et le Roseau*. Cette grande toile est pleine d'énergie et de tonnerre; elle rappelle la manière large et puissante de Salvator Rosa.

On reproche généralement à Diday un faire un peu trop conventionnel, une touche négligée, un dessin peu correct. Mais ces défauts sont amplement rachetés par beaucoup de poésie dans la composition, par une parlante entente du clair-obscur, par un coloris riche, éclatant, local.

Madame de Staël a dit que le genre n'a pas de sexe; on pourrait dire aussi qu'il n'a pas de maître. Diday s'est formé lui-même et sans autre secours que quelques conseils reçus de droite et de gauche; il n'est élève de personne, il est ce que les Grecs appelaient *an autodidaktos*. Calame a pris pendant deux ans des leçons régulières chez Diday, ce qui l'a mis à même de surpasser son maître. En effet, Calame est parvenu à se créer un style à lui, sans toutefois sortir des modèles exploités par Diday. Il a peint, lui aussi, les montagnes, les torrents, les sapins, mais avec plus de sentiment, avec plus de vérité et de vigueur. Il s'est élancé plus loin que son maître dans les régions alpestres et dans le domaine de l'art. Il a abordé les cimes les plus inaccessibles; il les a vues et peintes de près. Aussi avait-il, aussi riche que la nature, son genre ne répète jamais les mêmes formes; rien dans ses ouvrages ne rappelle le *cheque* ni le *métier*.

LOUIS DELATTRE.

(La suite à un prochain numéro.)

Correspondance.

A M. J. M. D. B., à Bruxelles. — Nous avons retiré votre lettre du 19. Mille remerciements. En échange de vos problèmes, nous vous adressons celui-ci qui n'est pas neuf : — Quatre personnes, ayant joint ensemble toute la nuit, se retirèrent le matin ayant gagné chacune 10 francs.

A M. J. A., à Beaugency. — Votre dessin est à la gravure. La chose ne nous a pas semblée très-pressante, mais elle sera faite comme vous le desirez.

A M. J. J., à Ancers. — Votre offre est acceptée avec reconnaissance.

A un abonné, à Paris. — Vous parlez au nom de nos abonnés, monsieur; nous ne pouvons accepter vos avis que comme l'expression de votre sentiment personnel. Nous avons recueilli des jugements bien différents des vôtres, et vous nous permettez de préférer ceux qui sont d'accord avec notre propre goût.

A M. P. de B., à Alby. — Impossible, monsieur. Nous le regrettons sincèrement à cause de la façon obligée dont vous demandez cette insertion.

A M. N., à Paris. — Nous avons connu un contrefacteur belge de livres français qui traitait fort mal les contrefacteurs des mêmes livres qui habitent la Suisse.

A M. J. J., à Gand. — C'est notre plus constante préoccupation; nous en avons compris l'importance.

Des Applications vulgaires de la science héraldique.

Constatons d'abord une chose : simultanéité de l'invention des écussons et renouveau de la peinture. Lorsque les croisés lancèrent l'Europe chrétienne sur la Palestine, les barons durent adopter des figures et des couleurs bien distinctes pour rallier dans la mêlée les vassaux autour de leurs bannières. Ce ne fut donc point, comme le dit Boileau avec un dédain peu motivé,

... un esprit fécond en rêveries
Qui créa le blason avec les armoiries;

ce fut la nécessité. Du Cange, Ménéstrier, l'abbé Le Laboureur en tombent d'accord. Ces respectables érudits fixent l'origine de nos armoiries à la deuxième croisade, parce que, en effet, plusieurs héros de la première, traînés entre autres, n'en eurent pas; ils éclaircissent toutes les questions d'histoire et de généalogie qui se rapportent à leur sujet; mais ils négligent tout ce qui a rapport aux origines de la peinture d'armoiries.

Voici comment l'idée première de cet art dut venir aux croisés.

De arrosières et massives ébauches d'architecture, des verres colorés apportés du fond de l'Asie depuis le temps de Charles le Chauve, enfin quelques églises; voilà ce qu'ils laissent derrière eux pour se rendre à l'art. Une fois arrivés en Orient, tout les étonna, tout les éblouit. Les merveilles des belles époques n'existaient plus cependant; elles avaient été systématiquement détruites par quelques stupides Césarès. Les œuvres du Bas-Empire avaient seules survécu. Dans la peinture, c'étaient des figures grossièrement enluminées sur fond d'or, comme on en voit encore en Russie et dans les pays de religion grecque. Ces ébauches barbares furent pour les croisés une révélation de l'art, et à la vérité, c'est, en fait d'art, ce qu'il y avait alors de plus avancé. Ils rapportèrent en Occident ces petites verres peintes en grand nombre, sur bois de cèdre, par les artistes byzantins, d'après un type convenu : — il nous en reste encore beaucoup de cette origine, — les pieux guerriers en firent des images sacrées, et les nommèrent *evierges de saint Luc*.



En Syrie, dans le Liban, à Chypre et dans les îles où la domination vénitienne importa la religion latine en détruisant la religion grecque, cette croyance naïve existe depuis les temps des croisades. Les chrétiens d'Orient s'en sont tenus à la lettre de la tradition, et regardent positivement saint Luc comme l'auteur de toutes les vierges byzantines d'une certaine époque. Chaque monastère prétend posséder le véritable panneau de cèdre sorti de l'atelier du saint artiste, qui se trouve ainsi à la tête d'un œuvre bien autrement nombreux que le plus fécond de ses profanes confrères. Père peintre la lumière dans cette question embrouillée, rendre à chacun ce qui lui appartient est une entreprise qui nous semble digne de tenter l'antiquaire le plus érudit et le plus aventureux.

La peinture moderne a donc aussi son âge héroïque, ses temps fabuleux, où l'on voit, entourée d'une auréole, rayonner la figure de saint Luc. Autour d'elle, s'agite dans l'ombre une foule de peintres sans nom, qui n'inventèrent rien, qui n'améliorèrent rien, qui se bornèrent à copier avec une fidélité chloïse un type ramassé parmi les débris de la barbarie du Bas-Empire. Le clamp de l'art avait été ravagé par le christianisme, qui devait plus tard y récolter de si belles moissons; il restait en jachères depuis plusieurs siècles; saint Luc y jeta la première semence.

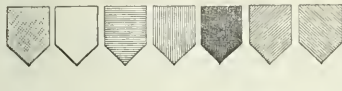
Dans les essais de l'école byzantine était le germe, développé peu de temps après par Cimabue, de la peinture moderne, dont le blason fut une des premières expressions.

La peinture et le blason furent quelque temps au même degré de perfection ou plutôt d'imperfection. Tous deux se composèrent d'abord des plus simples éléments: couleurs grossières, crues, sans mélange, le *sinople* ou vert, seul excepté; tous deux se partageant le monde. Dans la société féodale, il n'y avait alors et il n'y eut longtemps après que la religion et la guerre; la peinture prit le ciel et le personnel ecclésiastique, le blason prit la guerre.

Dans l'origine, à l'imitation des Byzantins, l'usage fut d'employer les métaux dans la peinture. Les métaux servaient à décolorer les personnages et à donner de la valeur aux tons. Giotto sortit le premier de cette ornière; l'art avec lui tendit à se compléter et exprima mieux la nature. Mais le blason était fixé déjà; il garda tous les caractères de son origine et toutes ses premières loies. Et cela se conçoit.

Son objet, tout spécial, n'est nullement l'imitation de la nature; il s'agit au contraire de fantaisies et des monstres créés par lui-même. Le blason est une langue emblématique autant qu'une peinture, et nous le trouvons, en ce sens, employé à l'illustration des plus anciens monuments de l'homme, en Egypte, en Chine et dans l'Indoustan, à des époques dont on a peine à mesurer l'éloignement. Mais nous nous occupons ici seulement des legs nombreux faits par l'art héraldique du moyen âge à nos usages vulgaires.

Pour l'intelligence des figures qui vont suivre, disons qu'en gravure les métaux s'expriment: l'or par un fond pointillé, et l'argent par l'absence de tous points et de toutes lignes, et les couleurs: l'azur, par des lignes horizontales; le gueules, ou rouge, par des lignes perpendiculaires; le sable, ou noir par des lignes croisées à angle droit; le sinople ou vert par des lignes abaissées de l'angle droit supérieur de l'écu, à l'angle gauche inférieur; et enfin le pourpre par des lignes abaissées de l'angle gauche supérieur à l'angle droit inférieur.



Le sujet qui nous fournit la plus ample moisson, c'est cette décoration extérieure des maisons qui a gardé le nom d'*enseignes*. En les examinant, on est amené à formuler cette règle: « Toutes les enseignes sont concues d'après les préceptes du blason. » Ainsi celles si nombreuses du *Lion d'or* ou du *Lion d'argent* représentent toujours ce lion sur fond d'azur, de sable ou de gueules.



Si c'est un lion de gueules ou d'azur, il sera sur fond d'or ou d'argent.



La même règle subsistera pour la croix de Lorraine;



On pour celle de Saint-André, très-commune à la porte des hôtelleries de Bourgogne.



Si c'est un haste de saint, il sera ordinairement sur fond d'or.

Les pièces retracées sur les enseignes sont absolument les mêmes que celles des écussons. Dans les provinces éloignées, plus fréquemment qu'à Paris, on trouve cette figure: Aux Trois Mores;

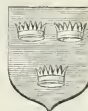


Et celles-ci encore: Aux Trois Columbas;



Aux Trois Couronnes.

Les trois couronnes d'or à l'antique en champ d'azur sont les armes des anciens rois Scandinaves, qui réunissaient sous leur sceptre le Danemark, la Suède et la Norvège. Il faut bien voir dans cette singulière enseigne un legs des croisades, qui amenèrent dans nos régions tempérées les princes des contrées les plus reculées de l'Europe.



Il en est de même des *Quatre Bœufs*, qui rappellent les armes de la maison de Foix, et attirent les marchands de bestiaux au retour du marché, alors que leur sacoché bien arrondie peut fournir à de copieuses libations.

Le *Coq Hardi* et probablement les *Trois Pigeons* sont des amorces tendues aux marchands de volailles. C'est un spectacle toujours palpitant d'intérêt pour le paysan que ce terrible lion, aux traits presque humains, qui rugit et se débat en vain, dompté, presque déchiré par un oiseau de basse-cour. Ne croyait-on pas fermement au moyen âge que le chant du coq faisait fuir le lion? De vaincre à mesure en fuite, il n'y a qu'un pas; l'imagination des peintres populaires l'a franchi.

A la Tour d'Argent. Le blason avec son langage concis et pittoresque exprimera ainsi cette figure: *Une tour crénelée d'argent, assurée et maçonnée de sable, en champ de même.*



Au Grand Cerf. Evidemment l'enseigne du *Grand Cerf* est le résultat d'un progrès de l'art. Nul doute qu'elle n'ait remplacé une simple ramure de cerf prise elle-même comme un équivalent du vulgaire *bouclon*.

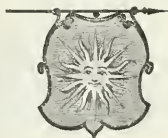
Ailleurs, c'est un bras d'or en champ de sable, couleur prodiguée. On pourrait exprimer cette figure avec exactitude en la blasonnant ainsi: *de sable au dextro chere d'or, mouvant d'un angle de même.*



Le Cheval Blanc est toujours le *cheval gai*, animé de gueules;



Le Soleil est aussi employé très-souvent avec des rayons flamboyants. C'est la figure connue dans le blason sous le nom d'*ombre de soleil*. Les *imagiers* lui donnent ordinairement une figure masculine et joviale.



Le Croissant. Pour l'astronome de village, le croissant est un astre au profil humain, qui regarde peu la terre, dont il ne s'inquiète pas; mais sourit pendant la nuit aux étoiles semées dans le firmament.

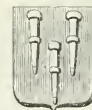


La Tempête est rendue avec la même exactitude. On pourrait la blasonner ainsi: *d'argent à une tête de carnation, mouvant du chef de l'écu à senestre, projetant un soufflé de sable qui chasse une nuée de même.*

La Tempête est le rendez-vous des buveurs intrépides. Quand ils se remettent en route après une trop longue station, ils sont assaillis par des coups de vents; ils courent des bordées comme un navire battu par le gros temps.



La Cloche, toujours exprimée comme dans les armoiries, est d'argent, battillée de sable, cerclée et bouclée de même.



Tous les corps de métiers empruntent à l'art héraldique leurs emblèmes. Aux portes des auberges, aux halles des voyageurs, on verra des bouillons;

Des coquilles de pèlerins;



On des gourdes: à la place des gourdes, on trouve souvent une répétition de ce tableau d'Horace Vernet, qui représente Napoléon buvant à la gourde que lui a prêtée un de ses grenadiers, en lui disant: « Après vous, sire! »

Chez les maréchaux, ce seront des fers à cheval;



Chez les orfèvres, des mains: les *mains* se trouvaient dans les écussons de plusieurs de nos anciennes familles de robe, entre autres des Potier de Nortou. Aujourd'hui, surmontées d'un chef d'argent, chargées de trois molettes de sable, elles forment les armoiries de M. Octave Rouillé, marquis de Boissy, pair de France;

On des maillets rappelant les armes de Mailly.



Les vanniers et les tonneliers feront peindre des *doublures* semblables à celles des Renty de Picardie;

D'autres prendront pour enseigne l'image d'un saint; les charpentiers adopteront saint Joseph, les charcutiers saint Antoine;





Pour que rien ne manque au pittoresque de cette sorte de peinture, on voit souvent à la porte d'une hôtellerie l'image imparfaite de la chose renommée du pays : un pont céleste ;

Un coteau fameux par ses vins ou rude à graver. La montagne, ordinairement dorée du haut en bas, attire les enfants de l'Auvergne et du Vivarais, qui se rappellent le soleil levant derrière les sommets du mont Dore. Quand les pentes sont plus douces, alors c'est tout simplement la Côte d'or. Cette figure séduisante, qui promet au consommateur le produit des crûs de la haute Bourgogne, est irrésistible. L'adage, *A bon vin point d'enseigne*, fut certainement formulé pour la première fois par un anbergiste qui n'avait pas assez de jugement pour sentir toute l'éloquence de certaines images, ou qui manquait d'imagination pour en inventer.



Ou même la flèche de la cathédrale.



A côté de ces images simples, on en trouve qui renferment des jeux de mots, comme les *armes parlantes* du blason. Tels sont celles-ci : *Au Cygne de la Croix* ;

Au Puits sans Vin ; le *puissant vin* a des clarmes ; cependant les forts consommateurs de spiritueux donneront toujours la préférence au *saint-esprit* ;



ou *Au Bon coing*, calembour classique qu'on trouve à chaque carrefour, et qu'on pourrait blasonner : *d'azur au coing d'or, tigé et feuillé de même*.

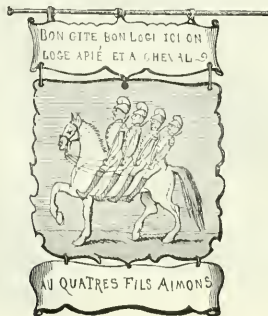


Quelquefois, toujours comme en blason, le jeu de mots cache une pensée philosophique. Telle est cette figure : *A la Bonne Femme* ; c'est une femme sans tête.



La peinture héraldique vulgaire a traité quelquefois des sujets plus compliqués, et alors elle a reproduit les personnages des romans et des traditions du moyen âge, *Melusine*, par exemple, la mystérieuse magicienne, bien facile à reconnaître à son baquet et à son miroir ;

On les *Quatre Fils Aymon*, habillés en carabiniers, avec pantalon à arance.

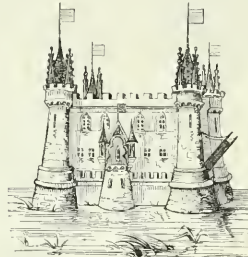


On se rappelle don Quichotte décrivant à Sancho, dans un style qui n'est nullement comique, les enseignes qu'il croit voir flotter au-dessus d'un troupeau de moutons qu'il prend pour l'armée des Maures ; ou Le Tasse distinguant par les bannières les troupes de l'armée des Croisés rangés en bataille ; ou Walter Scott, et autre poète épique, désignant par le même moyen chaque clan des montagnards de l'Ecosse. C'est le côté héroïque des armoiries. Leur côté vulgaire, nous le trouvons dans ces enseignes où le vieil esprit gaulois se montre avec ses erreurs, son ignorance et sa philosophie.

Toutes ces enseignes sont de véritables écussons. Les règles héraldiques y sont observées, notamment la règle, si sage et si artistique, qui défend de mettre *metal sur metal et couleur sur couleur*. Elles renouent sur un personnel fixe de figures exécutées dans un certain sentiment traditionnel ; en un mot, ces enseignes sont du blason. Cela à quelque chose de bonhomme, de facilement intelligible pour les gens simples. Des maisons de commerce, parmi les plus anciennes et les plus renommées, persistent à s'en illustrer, et les amateurs du pittoresque doivent désirer que cet usage se perpétue. Les tableaux que l'on substitue quelquefois aux enseignes ne remplissent pas le but. Avec leurs nuances gradées et fondues, ils ne se voient pas de loin, comportent des sujets multiples, par là même longs à saisir, et ils s'altèrent facilement à l'air.

Passons à une seconde application usuelle des signes héraldiques.

Logique en tout, le moyen âge établissait des marques distinctives même pour les maisons. L'état politique et social du moyen âge étant l'état de guerre, tout château devenait une tente sur laquelle le seigneur arborait ses couleurs. Si le seigneur était banneret, il avait droit de porter girouette carée en forme de bannière ;



S'il était bachelier ou simple écuyer, il ne pouvait arborer qu'une cornette.



Les maisons des bourgeois et vilains ne pouvaient pas plus se parer de girouettes que leurs propriétaires de velours, d'hermine ou de menu vair. Cette prohibition était sévère dans quelques provinces, comme le témoignent des décisions qui nous sont restées des juriconsultes Salsvaing, La Peyrère et Chambolles. Le seul usage qui rappelle encore ces anciens usages, consignés par une dame de la cour de Philippe le Bon duc de Bourgogne, dans un manuscrit sous ce titre : *Les Honneurs de la Cour*, c'est celui d'après lequel le châtelein de nos jours annonce sa présence en faisant hisser à son paratonnerre un pavillon brodé à ses armes.



Par cela même que le moyen âge était l'état de guerre et le manoir une tente, les vassaux du seigneur étaient des soldats vêtus d'un uniforme présentant la répétition plus ou moins exacte, plus ou moins soignée des couleurs et des figures que le maître portait sur ses habits ; ainsi les gens d'Albret étaient tout vêtus de rouge.



Ceux de Goutaut-Biron, premiers barons du Périgord, portaient des habits mi-partie jaune et rouge sur la jaquette, mi-partie rouge et jaune sur le haut de chausses.



Ceux de Lusignan étaient bariolés d'argent et d'azur avec un lion de gueules brochant sur le tout.

De là sont venues les livrées ; toute livrée rationnelle doit être conçue d'après ces principes.

Les uniformes de nos troupes ont la même origine. C'était quelque chose de bien bizarre que l'armée de la vieille France, alors que les uniformes se classaient par compagnies et que chaque compagnie obéissait à son seigneur, qui avait le titre de capitaine. Richelieu, avant Louis XIV, agrandit tout cela : des capitaines de cent hommes d'armes, il fit des colonels ; les compagnies s'enlèrent en régiments auxquels il donna les noms des provinces ou ceux de leurs propriétaires ; alors on vit les régiments de Bourgogne, du Vexin, ceux d'Aignillon, de Puylaurens, etc. ; mais dans le principe, ces régiments portaient, en même temps que ces noms d'hommes ou de provinces, les couleurs héraldiques de ces mêmes noms. Les uniformes ne s'expliqueraient pas autrement.

En Angleterre, où tant de vieilles choses sont encore debout, et où le fond des uniformes de l'armée est rouge comme l'écusson national, notre règle trouve de nombreuses applications. Chaque clan écossais, chaque famille, on le sait, a ses couleurs particulières ; ce n'est pas tout ; — et ici nous entrons plus avant dans les usages héraldiques, — les régiments des highlanders font marcher des ours à leur tête ; le régiment des highlanders de la garde, plus riche que les autres, se fait précéder d'un éléphant.

On se rappelle qu'au moyen âge l'homme d'armes, *miles*, avait des *tenants* ou poursuivants d'armes, souvent vêtus de peaux de bêtes et chargés de manèges qui exagèrent leur taille. Ces sortes de valets, peints de chaque côté de l'écusson qu'ils semblent garder, sont appelés *supports*.

Souvent aussi ils étaient vêtus d'une manière bizarre. Les tambours et les trompettes anglais portent une casaque en soie jaune ou rouge, avec des crêvés. Ils ont des gants de cuir noir verni ; le gonfanon national pend à leur instrument ; leurs chevaux sont toujours blancs, pie ou à robe mouchetée, afin que tout les distingue du régiment auquel ils sont attachés.

Du reste, même chez nous, du temps de l'empire, les régiments avaient à leur tête des tambours et des cymbaliers noirs, habillés à l'orientale. Les régiments d'élite chébraient exprès des mains pour en composer leur musique. Comment ne pas reconnaître dans ce personnel bariolé et bizarre attaché au régiment sans en faire partie les successeurs des anciens *tenants*? Vêtus comme eux, ils sont comme eux inviolables. Le droit de la guerre protège en quelque sorte les tambours et les trompettes ; ils vont sans danger au milieu des ennemis porter les défis et les messages.

Cette origine est évidente ; l'éléphant des highlanders de la garde n'est point, comme on pourrait le croire, une fantaisie d'un régiment millionnaire, c'est une interprétation savante du tambour-major.

Du reste, tout cela s'efface, et le numéro tend à se substituer à toutes les distinctions.

Il fut un temps où les évêques avaient une maison quasi-princière. Leurs officiers, tels que majordomes, chambellans, échansons, étaient vêtus de leurs couleurs. La loge mi-partie de nos bedeaux de paroisse n'est-elle pas évidemment un reste de cet usage ?

On voit, par ces exemples, que nous pourrions multiplier encore, quelle large place les choses héraldiques ont eue et ont encore dans les usages vulgaires.

Inauguration de la Statue de Goëthe, à Francfort.

Nous nous sommes bornés à mentionner, dans une de nos dernières Histoires de la semaine, la cérémonie qui a eu lieu pour l'inauguration de la statue de Goëthe. C'est le 25 octobre que cette solennité a mis sur pied la population entière de Francfort-sur-le-Mein. Mais avant les élan d'enthousiasme que l'image de l'homme illustre a fait naître dans cette ville, elle avait déjà reçu les hommages et électrisé l'enthousiasme de toutes les cités qu'elle avait eu à traverser pour être conduite de l'atelier de l'artiste au piédestal sur lequel elle devait être dressée. Partout elle avait été accueillie par des cérémonies, par des fêtes où, comme toujours, en Allemagne, l'imposant se marie à la naïveté. Les fonctionnaires les plus élevés, les premiers magistrats, les corps militaires, des groupes d'enfants lui ont servi de cortège, au milieu des populations accourues pour la saluer de ses acclamations.

Le 28 août 1749, est né dans cette maison Jean Wolfgang Goëthe, telle était l'inscription qui se lisait en lettres d'or sur une plaque de marbre, posée le 25, dès le matin, sur la façade de l'habitation où recut le jour le chef et le créateur de l'école littéraire allemande. C'est là que ses premières études furent dirigées par son père, jurisconsulte distingué, vers la science du droit, à laquelle il était destiné; c'est là enfin qu'à peine âgé de quatorze ans, il ressentit les atteintes de sa première passion, à la réalité, à la profondeur de laquelle il faut bien croire, puisque celui qui l'a conçue a dit, au bout de sa longue carrière, en parlant de ce qu'il ressentait à cette époque: « Jamais, dirait ma vie entière, je n'ai éprouvé de pareils transports, une pareille exaltation. » Il quitta jeune Francfort pour aller étudier, d'abord à Leipsick, ensuite à Strasbourg, et pour aller plus tard à Wetzlar, se former à l'application pratique des principes de la jurisprudence. Mais ces villes ne lui firent pas plus oublier sa patrie que le Digeste ne remplaçait dans son cœur le culte des lettres et des arts.

Où! il a bien droit aux hommages de toutes les populations germaniques! La moitié du dix-huitième siècle s'était écoulée, que les Allemands n'avaient point encore à proprement parler de littérature. A l'époque où il entra dans le monde, l'Allemagne essayait, il est vrai, à ne plus se borner à imiter péniblement ou même à traduire servilement les auteurs étrangers; elle avait déjà vu les succès de Gessner, elle pouvait se glorifier des noms de Wieland et de Klopstock, mais il est constant que l'Allemagne, malgré l'éclat de ces deux grands écrivains, dont l'un s'était montré nourri de l'antiquité et de la littérature française, dont l'autre avait la forte nature des poètes dont l'Angleterre s'honore, restait encore sans littérature qui lui fût propre. Parmi les obstacles qui semblaient devoir empêcher de prendre son essor, Schiller a indiqué au premier rang l'influence de Frédéric. « On a vu, a-t-il dit, la poésie, dédaignée par le plus grand des fils de la patrie, par Frédéric, s'éloigner du trône qui ne la protégeait pas; mais elle osa se dire Allemande, mais elle se sentit liée de créer elle-même sa gloire. Les chants des bardes germaniques retentirent sur le sommet des montagnes, se précipitèrent comme un torrent dans les vallées. Le poète indépendant ne reconnut pour loi que les impressions de son âme, et pour souverain que son génie. » Lessing entreprit de démontrer aux Allemands que, tant qu'ils continueront à prendre les étrangers pour modèles, ils ne parviendront jamais à s'élever. Mais les productions littéraires de Lessing lui-même, quelque estimables qu'elles fussent ailleurs, ne créaient pas cette ère nouvelle



à laquelle il appelait sa patrie: c'était à Goëthe qu'il était réservé de l'ouvrir.

Revenu à Francfort dès que son amour pour les lettres, reconnu le plus fort, eut fait renoncer à la condamner à une autre carrière, Goëthe y composa et y publia ses premiers ouvrages. *Les Souffrances du jeune Werther* achevèrent d'attirer l'attention sur lui, et le prince de Saxe-Weimar, ayant fait à Francfort un voyage, peu de temps après la publication de ce roman, voulut y voir Goëthe, et emporta de sa personne et de sa conversation une impression telle que, dès qu'il eut pris les rênes du gouvernement, en 1776, son premier soin fut de l'appeler auprès de lui. C'est à Weimar que Goëthe a vécu, a brillé de tout son éclat, a vu, durant plus d'un demi-siècle, les étrangers le visiter; c'est là aussi que, grandissant en influence et en dignités, il a constamment employé son crédit et son pouvoir à favoriser la littérature, les sciences et les arts, et à attirer les hommes de mérite, ce qui avait valu à Weimar le surnom d'*Athènes germanique*.

Il n'y a pas eu, depuis Voltaire, un écrivain dont l'existence ait été aussi brillante que la sienne, qui ait été l'objet d'autant d'empressement et d'hommages. L'admiration des Allemands pour tout ce qui sortit de sa plume alla jusqu'à la superstition, et madame de Staël a dit « qu'ils croiraient voir de l'esprit dans une adresse de lettre que Goëthe aurait écrite. » Napoléon, qui n'était pas aveugle dans ses admirations, lors de son séjour à Erfurth, en 1808, eut avec Goëthe une conversation fort longue et fort animée, à la fin de laquelle il détacha de sa boutonnière la croix de la Légion d'honneur, et la fixa sur la poitrine du poète.

De son vivant même, sa ville natale avait formé le projet de lui rendre l'hommage que sa mémoire vient de recevoir aujourd'hui. Toutes les cités allemandes s'y sont associées par leurs offrandes et beaucoup par les députations qu'elles ont envoyées au jour de la solennité. L'ami intime de Goëthe, M. le chancelier de Muller, était venu de Weimar pour y assister, et cette circonstance a augmenté encore l'émotion de la foule. Vers onze heures, le 25 octobre, un immense cortège s'est dirigé, musique en tête, vers la tribune construite pour cette cérémonie. Les balcons, les fenêtres les plus élevées, les toits eux-mêmes étaient encombrés de spectateurs, et les flots de la population s'entraouvaient avec peine pour faire place au cortège. Dans l'enceinte ménagée autour du monument voilé, encastrée par des drapeaux, par des guirlandes de fleurs, virent prendre place le sénat de la ville, les bourgmestres, le corps diplomatique. Arrivé là, le cortège exécuta une cantate; puis un échevin remit au bourgmestre un acte par lequel le comité de souscription faisait hommage à la ville natale de Goëthe de sa statue. Cette déclaration avait été portée processionnellement sur un coussin de velours par cinq jeunes enfants. La toile qui couvrait la statue tomba enfin au bruit d'unanimes applaudissements. C'était dans ce moment un hommage rendu à la fois à l'écrivain illustre dont elle reproduisait les traits et au grand artiste dont elle est l'œuvre.

Schwantaler, au ciseau duquel elle est due, n'avait pu aller assister à son triomphe. Sa statue a été unanimement admirée: elle unit la noblesse à la simplicité; elle est en même temps antique et originale; c'est bien là comme Goëthe voulait être représenté.

Quatre bas-reliefs décorent le piédestal de cette œuvre colossale. Ce sont des allégories dans lesquelles figurent des personnages des œuvres principales de chacun des genres que le grand poète a abordés: l'Épopée, la Tragédie, la Poésie lyrique et la Poème pastoral.

La veille on avait représenté au théâtre *Goetz de Berlinchingen*. La salle avait retenti d'applaudissements et d'acclamations.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

ALMANACH DE L'ILLUSTRATION POUR 18452^e ANNÉE.

52 pages d'impression illustrées de belles et grandes gravures sur bois.

60 centimes.

Frontispice. — Dessins allégoriques des douze mois de l'année; 12 belles gravures. — Les signes du zodiaque travestis: 12 petites gravures comiques. — Marche de concertis — Avec-vous en la lune? — Un beau tambour-major. — Hannequin, vole, vole. — Un danseur très-fort. — Une dame bien portante. — Une

sentinelle perdue — Les canotiers de la Seine — Une moissonneuse. — Danseurs des îles Marquises. — Un chasseur content — Mentor et Télémaque. — Passer sur un pont sans payer. — Les négres sont des hommes. — Des patineurs en chambre. — Cinq grandes gravures représentant les faits principaux de l'année historique.

— Quinze grandes gravures illustrent une nouvelle initiation le 18 novembre. — Exposition de 1844, avec gravures. — Rebus, etc. — Calendrier. — Ephémérides. — Prédications certaines pour tous les mois de l'année. — Histoire de 1844. — Roman illustré, etc. — Au bureau de l'Illustration, et chez Pagnerre, rue de Seine, 11.

PAULIN, éditeur, rue Richelieu, 60.

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET D'ÉRUDITS.

LA BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, VARIÉTÉS CURIEUSES ET AMUSANTES DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

SE COMPOSERA DE 10 VOLUMES IN-18 DONT VOICI LES TITRES :

1. Curiosités littéraires. — 2. Curiosités bibliographiques. — 3. Curiosités biographiques. — 4. Curiosités historiques. — 5. Curiosités des Origines et des Inventions. — 6. Curiosités des Beaux-Arts et de l'Archéologie. — 7. Curiosités militaires. — 8. Curiosités philologiques. — 9. Curiosités des Traditions, Mœurs, Usages, etc. — 10. Curiosités anecdotes.

En Vente : — Tome 1^{er}. — CURIOSITÉS LITTÉRAIRES. — Prix, 3 fr.

50 centimes la livraison.

EUGÈNE SUE

Publié en 80 livraisons.

LE JUIF ERRANT ILLUSTRÉ PAR GAVARNIEn Vente : — la 4^e livraison, chez PAULIN, éditeur, rue Richelieu, 60.Pour paraître incessamment, rue Richelieu, 60, chez J.-J. DUBOCHET et C^e, éditeurs des Voyages en Zigzag, par M. TOPFFER.**NOUVELLES GENEVOISES, PAR R. TOPFFER,**

ILLUSTRÉS D'APRÈS LES DESSINS DE L'AUTEUR.

160 Gravures dans le texte et 40 Gravures hors du texte.

1 vol. in-8 grand-rain. — 12 fr. 50 c.

DESCRIPTION DE LA NOUVELLE ÉGLISE DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

Accompagnée de Gravures tirées du journal l'Illustration.

In-4^o de 24 pages avec 8 magnifiques gravures sur bois représentant : 1^o une vue extérieure de l'église; — 2^o la vue intérieure; — 3^o les détails les plus intéressants et les plus curieux de ce monument.

Au Bureau de l'Illustration. — Prix, 50 centimes. — Grand papier, 1 franc.

Maison AUMOITE aîné, AUMOITE fils, successeur, GRAVEUR HÉRALDIQUE.

Cachets. — Pierres fines. 5, RUE YVIERNE. — PARIS. Timbres secs et humides. Vaiselle. — Boutons de Livrés. — Impressions en tous genres. — Adresses. — Bilets de Visite.



BREVETS DANS LA GRANDE-BRETAGNE ET L'IRLANDE.

LES INVENTEURS sont informés que toutes espèces de renoncements au sujet des brevets et des garanties offertes aux inventions nouvelles dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, peuvent être obtenus gratis par lettres affranchies, adressées à ALEX. PRINCE, Office for Patents of Invention, 14, Lincoln Inn Fields, Londres.

RUE TARANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MÉLISE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Mé-

decine, de BOYER, seul successeur des ci-devant Carmes deschassés de la rue de Valenciennes, successeurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. BOYER la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui se s'adresse qu'an n. 14, repete 14 fois sur la devanture, M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

GRANDES CHASSES DE HOMBOURG
(Près de Francfort-sur-le-Mein.)

Le CASINO DE HOMBOURG est le seul établissement des bords du Rhin ouvert toute l'année. Le grand nombre de voyageurs d'élite qui y ont fait retenir des logements, et le luxe des préparatifs de l'administration, annoncent une saison d'hiver plus brillante que jamais.

Les étrangers reçoivent des permis pour les **GRANDES CHASSES** qui ont lieu deux fois la semaine dans **20,000 HECTARES**, TANT EN PLAINES QU'EN FORÊTS, dans lesquelles abondent le gros et le petit gibier.

BALS, CONCERTS, FÊTES DE TOUS GENRES.
ROULETTE et **TRENTE-ET-QUARANTE**, depuis onze heures du matin jusqu'à onze du soir.

Salons pour les **JEUX DE COMMERCE.****SALLE DE CONCERT, SALON DE CONVERSATION.**

CASINO, décoré par les principaux artistes d'Italie.
CABINET DE LECTURE, avec les Journaux, Revues et Publications périodiques de l'Europe (LECTURES GRATIS).

CAFÉ RESTAURANT. TABLE D'HÔTE à LA FRANÇAISE, tous les jours à 5 heures.

La **VILLE DE HOMBOURG** est remplie de **NOMBREUX HOTELS** et d'**APPARTEMENTS MEUBLÉS** avec le **LUXE** et le **CONFORTABLE** de LONDRES et de PARIS, à des **PRIX TRÈS MODÉRÉS.**

Près de 100,000 Voyageurs ont visité Hombourg cette année.Toutes les heures, des **VOITURES** partent de **FRANCFORT** pour **HOMBOURG**, et vice versa. Le trajet entre ces deux villes se fait en **UNE HEURE UN QUART**. — On se rend de **PARIS A HOMBOURG** en **42 HEURES**, par **MAYENCE** et **FRANCFORT**. — **DEUX HEURES UN QUART** suffisent pour aller de **HOMBOURG** à **MAYENCE**.

Ohio, Missouri, Arkansas.



Jamais le palais enchanté de Philippe n'avait mieux mérité son nom. On croit rêver, en effet, en admirant les merveilleux tours de force que font chaque soir devant de nombreux spectateurs étonnés et ravis, les jeunes Américains, Ohio, Missouri, Arkansas, nous à jamais célèbres dans les annales de la grande famille des saltimbanques. Les lutteurs anglais, M. Risley et ses deux fils, que tout Paris s'est procuré le plaisir d'applaudir cet été au Cirque des Champs-Élysées et au théâtre de la Porte-Saint-Martin, étaient moins souples, moins agiles, moins forts que ces enfants du désert. Une fois encore, tout Paris viendra assister à une soirée orientale de l'habile prestidigitateur du boulevard Bonne-Nouvelle. Mais jusques à quand l'autorité infériorité de pareils spectacles ? Ne comprendra-t-elle jamais qu'elle devrait prendre sous sa protection tous ces enfants, dont d'avis spéculateurs compromettent dès leur bas âge la moralité ou l'existence, pour procurer à la foule blasée des émotions que ne lui donnent malheureusement plus les chefs-d'œuvre de notre théâtre national. Ce n'est plus à l'esprit mais aux sens qu'on s'adresse. Ne construit-on pas dans les Champs-Élysées et à Châteaufort une hippodrome et une nymphaeum.



Modes.

Les bals vont bientôt commencer; déjà quelques salons s'ouvrent; aussi, quelles préoccupations de toilettes! Les costumes simples du matin ont tous à peu près le même aspect, mais ceux du soir demandent plus d'indépendance, d'originalité, et, si nous osions dire, plus de poésie. Est-il, en effet, rien qui rappelle mieux les filles de l'air ou les féeriques habitantes des lacs et des rivières, que toutes les femmes en robes légères, couronnées de fleurs, ou étincelantes de bijoux?

On conservera encore cet hiver les robes à double et triple jupes; mais ces jupes seront plus courtes. Les robes de ville sont également moins longues que l'année dernière. Restent donc les robes de petites soirées ou de dîner, qui doivent, dit-on, demeurer longues. Cependant nous croyons la chose impossible, parce qu'on danse aussi bien avec les robes simples de flans, pékin, etc., qu'avec les robes de tulle ou de crêpe, destinées seulement aux grands bals. Or, comme il est bien évident que la polka et la mazourka ont une influence directe sur le plus ou le moins de longueur des jupes, elles doivent donc toutes se raccourcir, quitte à rester longues seulement pour les femmes qui ne dansent pas.

Cependant, le favori de la mode, a composé une valse de mazourka qui fait tourner toutes les jeunes fêtes. La nuit, on rêve valse et quadrilles de mazourka, et, le jour, on soumet ses pieds à l'habile professeur, qui, en peu de leçons, les rend d'une agilité merveilleuse. Aussi croyons-nous que la mazourka triomphera de son aînée, et la fera oublier cet hiver.



Pendant qu'on s'occupe ici de toilettes de bals et de mazourka, quelques dames retardataires habitent encore les châteaux, s'amuse à chasser, et font, dans cet exercice, provision de santé pour les longues nuits qu'elles doivent passer dans les fêtes. Le costume de chasse adopté par ces dames à été, cette année, celui du style Louis XIII: le tinte gris et les manches à revers.

Pour costume de ville, on porte toutes espèces de manches, mais elles sont presque justes, et seulement ouvertes du bas; l'ornement, pour ces robes simples, est la passementerie et le velours, le velours posé en plusieurs rangs autour de la jupe ou en tablier, avec boutons de passementerie de chaque côté; telle est la garniture de la robe représentée plus bas. Le chapeau, en velours gros bleu, est orné de rubans et de dentelle noire. Cet ornement est assez généralement en faveur pour les chapeaux négligés du matin. Alexandrine et Beaudrant réservent toutes leurs coiffures innovatrices pour les coiffures du soir; aussi, quels jolis bonnets, petits bords, turbans, resilles, coiffure polonaise, espagnole, naissent sous leurs doigts, et vont faire sensation à l'Opéra et aux Italiens!

On pourra juger de l'aspect général de la mode à l'entrée de cette saison, par la toilette que fait une femme élégante dans un jour. En se levant, elle revêt une robe de chambre et cachemire grise, bleue ou verte, garnie, au bord de la jupe, des manches et des puchés, en plénière de même nuance; son bonnet est en mousseline brodée, il est orné de rubans de tulle, et son col est en batiste de fil, piqué au bord: c'est le petit col cavalier. A ses pieds sont des pantoufles en soie piquée, appelées domi-lettes. A midi, la robe de chambre est remplacée par une redingote en aigle ou glazée, ornée de revers en velours, ou d'un quadrille de passementerie; un chapeau de velours de trois nuances gradues, telles que gros bleu foncé ou gros vert, orné d'une plume nuance comme le velours du chapeau; un châle de cachemire carré, ou une pelisse de velours noir, complète le costume de promenade. L'heure du dîner venue, elle aura un bonnet de blonde très-léger, orné de fleurs; une robe demi-colletole, en cœur et à revers, en lampe de couleur claire, qui sera garnie de ruban plissé, posé en tablier sur le devant de la jupe et au bord des revers du corsage et des manches, lesquelles sont demi-longues, et ont au bord une assez grande dentelle pour garnir l'avant-bras; une grande pelermine-écharpe en her-

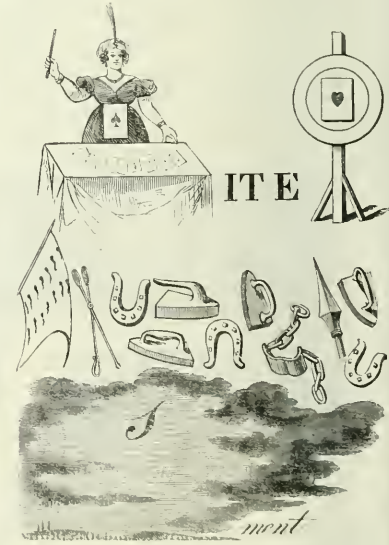


mine sera posée sur ses épaules, et l'abritera contre le froid, dont son fichu de mousseline, à devant et col richement brodés, ne saurait la garantir. Si c'est son jour de logé à l'Opéra ou aux Italiens, la robe sera décolletée et la draperie avec échelle de bijoux au corsage, ou bien garnie de dentelle et à double rang de dentelle en berthe, fermée devant par des arceaux de rubans, des fleurs ou des bijoux. Une pelisse de satin bleu, rose ou blanche, bordée de dentelle en revers ou simplement piquée, sera ajoutée pour l'entrée et la sortie du théâtre. Mais cette dernière parure du soir peut, ainsi que nous l'avons déjà dit, varier à l'infini. Le bonnet peut être remplacé par un turban, une coiffure grecque, espagnole, une simple barbe de dentelle avec une rose de côté, une guirlande de fleurs, de feuilles de chêne ou de serpentine.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

L'homme ridicule s'attire dans ce temps-ci beaucoup d'épigrammes.



On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Libraire-éditeur, COMMISSIONNAIRE officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Imériale, Gostom-Dvor, 22. — F. BELLEZARD et Co, éditeurs de la Revue étrangère, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

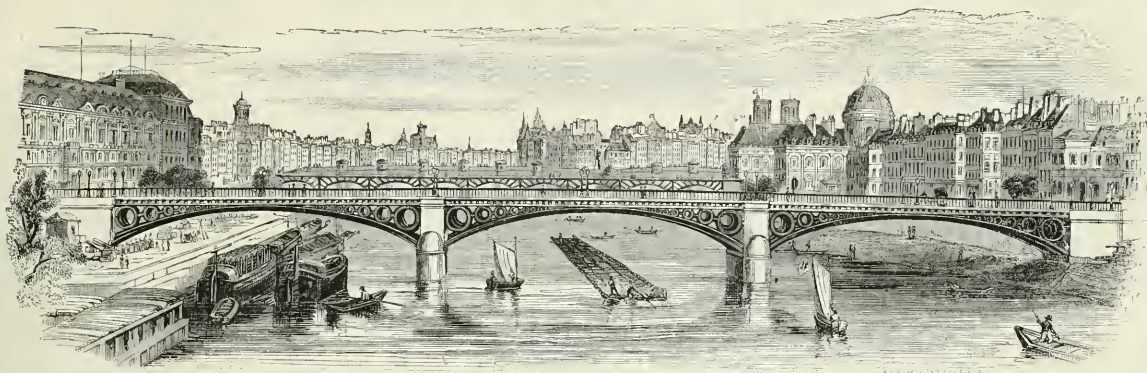
A ALGER, chez BASTIDE et chez DEBOS, Libraires.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAME ET Co, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle fr., 2 f. 75 c.

N^o 92. Vol. IV. — SAMEDI 30 NOVEMBRE 1844.
Bureaux, rue Bâthellen, 60.

Ab. pour les Dep. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 32 f.
— l'Etranger. — 40 f. — 90 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. Mise à l'eau de la frigate la *Poursuivante*. — Courrier de Paris. — Théâtres. Une Femme de Quarante ans (François). Un Jour de Liberté (Vandeville). La Dame de Saint-Tropez (Porte-Saint-Martin). Iwan le Moujik (Gymnase). Une Scène d'Iwan le Moujik; une Scène de la Dame de Saint-Tropez; un Dîner de Saint-Hubert. — Développement de l'Institution des Salles d'Asile. Etablissement de Crèches pour les enfants pauvres. Le cavalier Ferrandi Sporti; l'inauguration d'une Crèche. — Revue critique des Travaux Publiques exécutés à Paris. — Les Étudiants allemands. Souvenirs d'un touriste. Costumes de l'Étudiant en voyage, au cours et à la salle d'armes; la Nace; le Duel; la Promenade en traineau. — Les Talismans; Nouvelle par M. Fabre d'Olivet. (Suite.) Chap. VIII. — Poètes contemporains. Charles Poncey. Partrait. — Cent Proverbes, par Grandville. Sept Gravures par Grandville. — Bulletin Bibliographique. — Annonces. — Une Partie en quatre points; Caricature par Cham. — Eboulement de Montmartre. Une Gravure. — Rebuts.

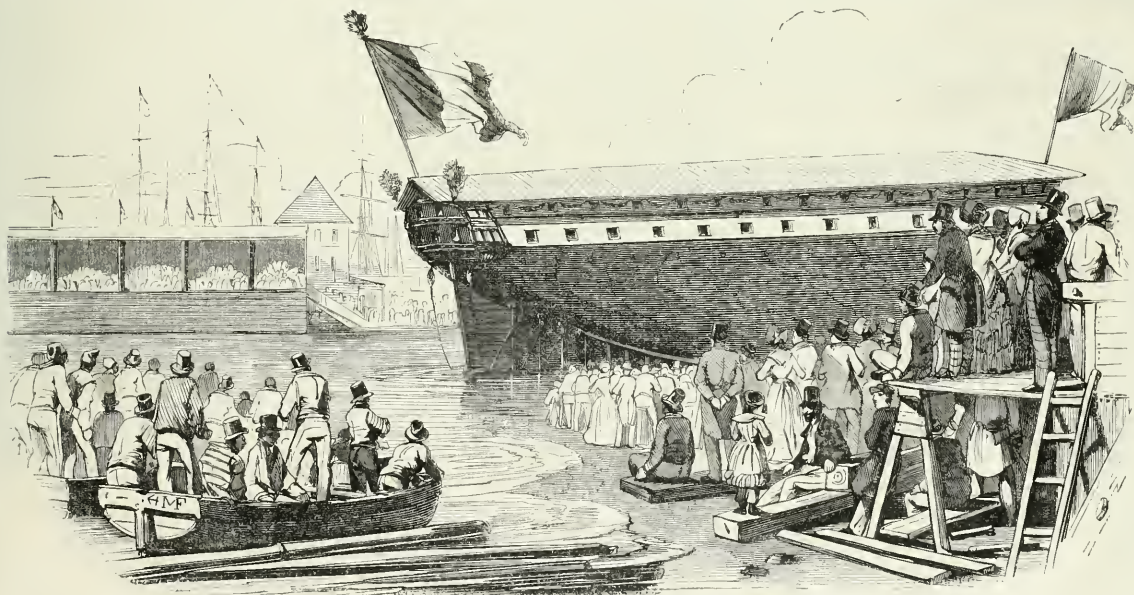
Histoire de la Semaine.

Les mesures annoncées pour l'époque des fêtes qui seront données au palais de Fontainebleau à l'occasion du mariage de M. le duc d'Anmale font attendre impatiemment le retour de ce prince et de la jeune princesse qu'il nous ramènera de Naples. C'est le 17 qu'il s'est embarqué à Toulon sur le *Gamer*, avec son frère, M. le prince de Joinville. Le 16, ils avaient assisté dans le port, au milieu d'un concours considérable de curieux, à la mise à l'eau de la *Poursuivante*, frégate de second rang de 52 canons. Cette opération a parfaitement réussi.

La veille de ce spectacle imposant, Toulon en avait eu un autre fort pénible. Le conseil de guerre maritime avait eu à prononcer sur le sort du lieutenant de vaisseau Besson, commandant le bâtiment à vapeur le *Groenland*, dont nous avons

dit et fait voir la perte sur la côte du Maroc. Deux questions ont été posées; la première, « M. Besson a-t-il perdu volontairement le navire qu'il commandait? » a été résolue négativement à l'unanimité. La seconde, « La perte résulte-t-elle de l'incapacité du commandant? » a été résolue négativement aussi, mais à la simple majorité de faveur, c'est-à-dire à quatre voix contre quatre. En conséquence, l'acquiescement du lieutenant de vaisseau Besson a été prononcé.

A Reims, ce n'était point un conseil de guerre, mais un collège électoral qui avait à prononcer son jugement. La lutte était entre le bâtonnier des avocats de Paris, M. Chaix-d'Est-Ange, qui avait déjà été chargé du mandat des électeurs de cet arrondissement, et M. Léon Faucher, que ses travaux d'économie politique et un fort bon livre sur les grands centres manufacturiers de la Grande-Bretagne recommandaient auprès d'une population tout industrielle comme celle de Reims. Les réunions préparatoires ont présenté un véritable intérêt; le résultat a paru incertain jusqu'au dernier moment;



(Mise à l'eau, à Toulon, de la *Poursuivante*, frégate de second rang, de cinquante-deux canons, par M. Morel-Fatio, d'après un dessin de M. Lctuaire.)

mais les adversaires de l'Université ayant estimé que M. Chaix-d'Est-Ange était moins éloigné que M. Léon Faucher de partager leurs antipathies, ont donné leurs voix au premier, qui l'a emporté.

Cette même question de l'enseignement secondaire a été aussi une de celles qui ont le plus vivement préoccupé le conseil général de la Seine dans sa session de 1843, ouverte et close dans la première quinzaine de ce mois. Mais les représentants cantonnaux de la Seine ont formellement exprimé une opinion toute contraire à celle des électeurs qui ont fait l'ap-

point de la majorité de M. Chaix-d'Est-Ange. Ils ont donné une approbation entière et motivée au rapport de la commission de la chambre des députés et ont demandé avec instance que la loi fut votée et promulguée dans le cours de la prochaine session législative. Le même conseil a encore émis des vœux parmi lesquels nous citerons particulièrement ceux qui tendent à l'embellissement de Paris. Ainsi la suppression du hallage à l'aide de chevaux sur les bords et les quais de la Seine; — le déplorable état dans lequel se trouve la visibilité de la cour du Louvre et de la place du Carrousel, théâtres

chaque jour d'accidents cruels, — ont successivement appelé l'attention du conseil. Il a même, à ce dernier sujet, pris une délibération qui met tout à fait en demeure l'administration compétente, jusqu'ici sourde à toute réclamation, et qui la placerait dans une situation aussi peu acceptable vis-à-vis de la population qu'insoutenable devant les tribunaux, si elle ne prenait enfin le parti de s'exécuter. — Certains empiètements tentés sur le jardin du Luxembourg n'ont pas plus trouvé grâce aux yeux du conseil, il a émis le vœu que les plans adoptés pour la clôture du Luxembourg par une grille

sur la longueur de la rue de Valenciennes, fussent maintenus; qu'aucune des constructions qui existent, de ce côté, sur la rive ne fût conservée; que le public se vît rendre l'usage des passages qui lui ont été concédés précédemment, et que les parties distraites du jardin pour certaines destinations particulières lui fussent restituées. — La question du prolongement de la voie n'a point été soulevée, et M. le préfet de la Seine a regu de lui la mission de se concerter avec MM. les ministres de l'Intérieur et des travaux publics pour qu'on ne percevât aucune taxe de péage qui ne soit régulièrement et légalement établie, et pour que promptement soit rendue à qui de droit. — Quant à la question de la réforme des prisons, il a déclaré que depuis quatre années que le système cellulaire est mis à l'épreuve, sous les yeux du conseil général, à la maison des jeunes détenus, il a pu en apprécier les bons effets sous tous les rapports; qu'en conséquence, il persiste avec conviction dans les motifs qui ont dicté ses précédentes délibérations et émet le vœu que le gouvernement continue l'œuvre qu'il a commencée, et insiste auprès des deux chambres législatives pour la généralisation du système cellulaire français, qui concilie, à son sens, la stricte de la société avec tous les adoucissements que réclame l'humanité.

M. le ministre de l'Intérieur a exposé au roi, dans un rapport sur l'application de l'électricité à la télégraphie, que l'avis d'une commission nommée par lui est que ce nouveau système de transmission pourrait assurer à la correspondance télégraphique une promptitude et une régularité qu'elle n'a pu jusqu'à présent obtenir; que l'administration doit faire procéder à un essai sur une ligne de chemin de fer, et que cet essai est d'autant plus urgent, qu'un projet de loi ayant été présenté dans la dernière session pour l'établissement de nouvelles lignes télégraphiques, il est nécessaire de savoir quel système devra être appliqué. Une ordonnance royale a approuvé la proposition du rapport, c'est-à-dire l'essai de la télégraphie électrique sur une ligne dont la longueur sera d'un mois 12 myriamètres, et a ouvert au ministre, à cet effet, un crédit provisoire de 210,000 francs.

Il est venu cette semaine quelques nouvelles de Taïti, mais par la voie de l'Angleterre; c'est assez dire qu'elles sont dénaturées par de dégoûtantes colomnes. Cette fois les insultes ne s'adressent pas seulement à nos officiers, elles sont aussi dirigées contre leurs femmes. — On a écrit de Valparaiso, sous la date du 18 août, qu'un navire français, parti de Taïti dans les premiers jours du mois de juillet, y avait apporté la nouvelle que le gouverneur Bruat, informé qu'un certain nombre de naturels du sud de l'île s'étaient réunis et insurgés, avait cru devoir marcher sur eux, les avait attaqués à Rapape, le 50 juin, et les avait complètement battus et dispersés. On a dit aussi que la reine Pomaré avait quitté la baie de Papeï, et que la frégate anglaise *Eschgard* avait transportée à l'île de Bolabala. Mais on assure que le ministère a reçu des dépêches plus récentes qui annoncent qu'on avait déclaré à Taïti l'abandon de la souveraineté de l'île par la France; la restauration de la reine Pomaré et du protectorat s'était accomplie au milieu du déconfortement des Français et de symptômes non équivoques parmi les insulaires et les missionnaires anglais; enfin la situation paraissait tellement ardue, que des complications graves pouvaient en sortir d'un jour à l'autre. — Un journal avait annoncé qu'une lettre de M. Paniral Dupetit-Thouars avait été reçue, dans laquelle il disait que la nouvelle de son désaveu lui était parvenue, et qu'il avait le choix entre revenir en France directement, ou n'y revenir que dans deux années environ, après avoir accompli un grand voyage, ce dernier parti était celui auquel il s'était arrêté. Ce qui paraît être plus exact que cette lettre prétendue, c'est que l'amiral a bien reçu la signification de son désaveu, mais qu'elle était accompagnée de l'ordre de se rendre dans les mers de la Chine, et qu'il n'avait pas d'autre parti à prendre que celui d'obéir ou de déserteur son poste, c'est-à-dire de s'exposer à être rayé des contrôles. Il a dû obtempérer à ces instructions.

Le gouvernement mexicain paraît enfin déterminé à sévir contre l'officier qui a fait subir, à Mazatlan, à un Français l'indigne traitement dont nous avons parlé dans notre dernier bulletin.

On lit dans le *Morning Herald* : « Il paraît que le baron de Langsdorf, l'envoyé spécial de la France au Brésil, n'a pas plus réussi que M. Ellis, notre plénipotentiaire, à renouer le traité de commerce expiré. La liaison de famille formée par la maison royale de France avec la cour du Brésil n'a pas aplani la voie pour les produits français. »

On sait que le général Santa-Cruz, ancien président des républiques confédérées de Bolivie et du Bas-Pérou, avait débarqué au Pérou, comptant se rendre à Bolivie, où son parti devait prendre les armes aussitôt qu'il paraîtrait et le remettre à la tête des affaires. Mais avant son arrivée, la conspiration a été découverte par le général président actuel. Les principaux conspirateurs, proches parents de Santa-Cruz, ont été pris et mis à mort. Heureusement pour ce dernier et pour ses quelques amis, ils ont été faits prisonniers par Vivanco, président du Pérou, sans doute pour les empêcher d'être massacrés en Bolivie. Il paraît que Santa-Cruz a été livré par la haute suprême de Moquegua (Pérou), où il avait été retenu prisonnier, au commandant du vaisseau de guerre *Le Chilé*. Il a été transporté sur ce navire au Chili, et conduit sous bonne escorte à la forteresse de Chillan. Le gouvernement de l'Equateur a protesté contre la captivité de Santa-Cruz, dont il demande la mise en liberté.

En Espagne, tous les jours on apprend l'arrestation ou l'exil d'un homme portant ombraige au prétendu parti modéré. — Les nouvelles de mises en état de siège arrivent aussi de toutes parts. — Il est facile de comprendre qu'un milieu d'événements de ce genre, personne ne regarde faire les cortès, et qu'elles peuvent à leur aise signer la constitution de 1837 sur le patron qu'on leur a donné. — La sentence de Prim est prononcée. Après une délibération qui a duré toute une nuit, le conseil de guerre l'a condamnée à six ans de dé-

tenition dans un château fort. Cette sentence a excité un dégoût général, car en présence de toutes les accusations auxquelles celle-ci est générale, c'était la mort qui lui fallait prononcer s'il était coupable. Mais on ne pouvait arriver à prononcer sans juger la moindre participation de sa part à aucun projet d'attentat, et l'on a été forcé d'accepter de leur lieble complaisance ce qu'elle a consenti à accorder. Ses coaccusés subirent quatre ans de la même peine. Ce jugement doit être révisé par le tribunal suprême de guerre et marine. — Zurbarán a levé l'étendard de la révolte au nom de la constitution. On a plus d'une fois en huit jours annoncé la complète déroute de sa bande et sa fuite, mais il ne semble pas disposé à quitter aussi promptement la partie, et les montagns du pays basque le soustrairont aux poursuites des troupes de Narvaez. — La police parisienne paraît ne pas vouloir prendre parti entre ces deux lutteurs; car quelques chapeliers des boulevards et du quartier du Palais-Royal, dans l'espérance, sans doute, de faire mieux quelque chose de semblable à la vogue des Bolivar et des Morillo, avait exposé ces jours derniers à leurs montres des charoils de deux formes nouvelles et différentes, avec des étiquettes portant: *Chapeaux Zurbarano, chapeaux Narvaez*, ont reçu l'ordre de faire disparaître étiquettes et chapeaux.

C'est par l'Angleterre qu'on a reçu quelques détails sur la convention modèle que la France vient de signer avec le Portugal. Le prix de la taxe, dit le *Times*, est fort raisonnable et bien au-dessous de celui de notre correspondance avec la Péninsule, surtout pour les journaux. — L'administration des postes françaises ne prélèvera que 3 centimes par journal, tandis qu'en Angleterre on paie 2 pences (4 sous). Les Français possèdent plus loin leur liberté, car ils transporteront les journaux portugais d'un port portugais à l'autre, au Brésil et même dans l'Amérique du Sud pour 2 c. 1/2, et dans l'Amérique du Nord pour 3 c. Il y aura dans les îles de Madère et de Fayal des dépôts de charbon et de provisions pour les passagers.

Le commerce anglais et américain commence à se diriger vers les ports nouvellement ouverts en Chine par le traité de Nankin. D'après les dernières nouvelles de Changhai, les prix offerts pour les cotonnades et les métaux sont supérieurs aux prix de Canton. La valeur officielle des importations anglaises dans les trois mois qui ont fini le 31 mars dernier, est de 315,468 piastres d'Espagne (plus de trois millions de francs); les exportations n'ont atteint dans la même période que 106,640 piastres (environ 600,000 fr.). Il reste à être soldé en Chine. Les principes mêmes anglais ont été admettent, en Angleterre, ont envoyé leurs agents pour résider à Changhai, et on s'attend à voir bon nombre de cargaisons expédiées de ce port, soit directement pour l'Angleterre, soit à Hong-Kong, en retour des consignations. Le premier navire qui a chargé à Changhai directement pour l'Europe, se nomme *Helene-Stewart*, il porte du thé et quelques ballots de soie, le premier qui a chargé à Ning-po est le *Nautilus*. Le dernier des cinq ports dont l'ouverture a été stipulée dans le traité, le port de Ton-leou-fou, vient de recevoir un consul britannique, M. Lay, arrivé à bord d'un bateau à vapeur *le Spiefeld*. On croit que le coton et les cotonnades y trouveront un débit assez facile. Le retour consistera probablement en thé, vers. Des navires espagnols de Manille sont allés dernièrement visiter Amoy; ils y portent du riz et prennent en retour du caupire et du thé. Comme on le voit, le commerce sur la côte de Chine prend beaucoup d'activité. Le plus grand obstacle à son développement est jusqu'à présent le manque d'articles pour cargaisons de retour.

On a fait, le 15, une expérience des bombes inventées par le capitaine Norton, dans le port de Portsmouth, en présence de plusieurs ingénieurs et officiers généraux et supérieurs d'artillerie. Sur 25 bombes, 17 ont porté dans une carcasse de navire posée à 1,400 mètres. D'après les officiers présents, c'est le projectile le plus destructeur qui ait été inventé jusqu'à ce jour.

A Limerick, en Irlande, viennent d'avoir lieu des processions et des meetings qui ont égalé en concours de population et en enthousiasme les solennités les plus imposantes auxquelles l'association eût donné lieu jusque-là. O'Connell s'y est montré aussi vig et aussi balide que jamais. Il a toujours en le soin de parler à l'Irlande tout entière, sans distinction de croyance religieuse. Au banquet de Limerick, le président ayant porté un toast aux martyrs de l'Irlande, M. Steele y a répondu en ces termes : « Quelles grâces ont été nos souffrances, nous sommes prêts à en endurer de nouvelles; et, je le dis hautement en mon nom et au nom de mes co-martyrs, s'il avait plu à notre auguste chef O'Connell, cédant à sa juste indignation, préférer au rôle de régénérateur moral celui de Washington de l'Irlande, s'il nous eût ordonné de nous sacrifier sur le champ de bataille, au lieu d'aller en prison, nous aurions obéi! » Une voix de tonnerre qui part d'un des coins de la salle : « Et les hommes de Limerick, croyez-le bien, ne vous laisseraient pas seuls! »

Une autre voix : « Vous auriez des millions de bras avec vous! O'Connell a été obligé de modérer cet enthousiasme en criant lui-même avec force : « A Cordre! à l'ordre! à l'ordre! O'Connell a fait entendre d'un balcon, avec cette fréquence qui lui est propre, une allusion dont nous extravayons quelques passages : « On dit que nul n'est prophète dans son pays; cela ne m'a pas empêché de recevoir ici un accueil qui a dépassé toutes mes espérances; et croyez bien que la reconnaissance qui fait battre mon cœur n'a rien de personnel; ce n'est pas pour moi que je vous remercie, mais pour l'Irlande, à qui chacun de vous est prêt à donner sa vie s'il en était besoin. (Acclamations.) Comme moi, mes amis, vous êtes déterminés à soutenir la chère patrie, à défendre la liberté de l'Irlande à réclamer le rappel, à demander l'Irlande enfin pour les Irlandais. (Applaudissements.) — Je désire l'Ecosse pour les Ecossois, le pays de Galles pour les Gallois, et je désire aussi de tout mon cœur l'Angleterre pour les Anglais! Eh bien! c'est à cause de ma fidélité à ce principe, qu'ils m'ont enlevé au cachot des félons, qu'ils m'ont

jeté en prison pour cent jours (Murmures contre les persécutions d'O'Connell), ce qui ne m'empêche pas d'être aujourd'hui aussi vaillant que jamais. (Rires et applaudissements.) — Je n'ai pas besoin de vous dire qu'ils n'avaient pas plus le droit de me mettre en prison, que j'en aurais le droit moi-même d'y mettre mes juges, et je pense qu'il serait superflu et fastidieux de vous énumérer toutes les illégalités flagrantes qui ont entouré ce procès inique. (Les murmures continuent.) Je n'aurais commis aucun crime; tout mon crime était d'aider l'Irlande. (Applaudissements.) Si c'est là un crime renvoyez-moi aux carrières, car j'aime l'Irlande autant que je l'ai jamais aimée. » (Applaudissements.)

Les états suédois se sont réunis de nouveau le 11 novembre, à Stockholm. Le roi leur a fait annoncer qu'il sanctionnait tous les changements qui ont été opérés dans leur constitution pendant la présente session. Il résulte de ces modifications : 1° que la diète sera convoquée tous les trois ans; 2° que le gouvernement ne pourra plus supprimer les journaux qui contrediraient des articles qui ne lui conviendraient pas. Le lendemain, les ministres ont soumis aux états trois propositions qui ont pour objet de modifier la constitution. Il s'agit notamment de donner aux aeteurs d'ouvrages étrangers une plus grande garantie contre la contrefaçon, mais il faudra pour cela que les sujets suédois jouissent du même avantage à l'étranger.

La *Gazette universelle Allemande* parle d'un nouveau mouvement parmi les classes ouvrières de la Silésie prussienne. L'affaire a paru assez sérieuse pour que des troupes avec des canons aient été envoyées dans cette direction.

Des lettres de Démétrius annoncent qu'un quartier tout entier de la colonie était en flammes au départ du courrier. Le feu a été mis par les nouveaux affranchis, irrités d'une taxe d'octroi imposée sur les bananes par le collecteur de ce district. Le 16 octobre l'incendie a commencé, il durait encore le 19. Cinq habitations d'une immense étendue étaient déjà dévorées; les flammes allaient attaquer la sixième. La *Gazette Royale* dit que la pluie seule, si elle venait à tomber, pourrait venir à bout d'un pareil fléau; malheureusement le temps était fort sec. Personne ne prévoyait donc où s'arrêterait la destruction. — Un déplorable accident, qui a causé la mort de plusieurs voyageurs et d'engrenement blessé une foule d'autres, est arrivé sur le chemin de fer de Midland, par suite de la rencontre du convoi de Londres avec celui de Derby.

Le curé Métrio, qui a rendu son nom si célèbre comme chef de partisans en Espagne, dans l'armée de la foi, est mort à Alençon. — Un membre de la chambre des députés, M. Hallez, récemment fait comte, et auquel était promise la pairie, vient de mourir des suites d'une chute. — Les arts ont perdu le peintre Mauzaisse, mort à soixante ans.

Courrier de Paris.

Voiez un peu si, dans ce monde, on doit compter sur quelque chose! Les gazettes, comme on disait au bon temps, et l'Observateur, faisant grand bruit d'une certaine éclipse de lune dont ils nous promettaient l'agrément et la récréation pour le 24 novembre présent mois; les flâneurs, les désœuvrés, les académiciens, les savants, les illustres qui ont le nez braqué sur les astres, les marchands de lunettes, les loueurs de télescopes, les gastronomes, en un mot, comme dit ma portière, se frottaient déjà les mains de curiosité et de plaisir; les joueurs de dominos interrompent leur partie de double-six, les rentiers suspendant à moitié chemin de leur nez la prise de tabac sortie de sa prison d'écale, les nouvelles s'arrêtant tout à coup au beau milieu d'un fait Paris, d'un procès de cour d'assises, d'un *pronunciamento* ou d'un *bando* venus du Haut-Aragon ou de la Navarre, les marchands sur le seuil de leur boutique, les hommes d'enfants essayant le nez du marmot, le garde national en faction causant avec le tambour, le cocher de fiacre échangeant un dialogue avec le cocher de cabriolet, tous les gens qui n'ont rien à dire s'écriant : « Eh bien! savez-vous? nous allons avoir une éclipse de lune! — Bah! en êtes-vous bien sûr? — Parole d'honneur. — J'irai voir ça. — C'est pas mal çaressant! — Et puis madame Bobichard, mon épouse, adore les éclipses. — Fameuse plume lune que madame Bobichard! présentez-lui donc mes respects. — Comment va la vôtre? — Quoi? va lune? — Non, madame votre épouse. — Pas mal; un peu lunatique. — Venez-lui li déposer mes hommages. — Elle y sera très-sensible, cette chère bébée. — Vous êtes encore dans la lune de miel, vous; eh! eh! eh! — Mais-z-oui. — Moi, n, i, ni, c'est fini; éclipse totale! — Très-bien! — Bravo! — Oh! oh! Eh! ah! ah! — Vive la Charte!

An clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Tribes-moi ta plume
Pour écrire

Al ça! mais, est-ce que l'Observateur et les télescopes sont *fichu* de nous? — Le v'a venu c' fameux 24 novembre; on va, on vient, on glisse le nez sur sa porte, on se tortille le cou, on se met la tête à l'envers, on écarquille les yeux. — Eh bien! c'est l'éclipse! — Arrive donc, lune, mes amours! — Petite chérie. — Astre des nuits! — On-que tu le foudres donc! — Tiens! c'te bêtise! — Pas pus de lune et d'éclipse que dessus la main! — Ohé! enfonce l'Observateur, Zut!

Telle est l'histoire authentique de l'éclipse de lune du 24 novembre 1844, racontée en style fort peu académique par deux philosophes en blouse et désappointés, qui avaient compté sur la lune.

La vérité est que le ciel, sombre, maussade, couvert de nuages, a vué, caché, enveloppé la lune sans que l'œil le plus clairvoyant, sans que la lunette la mieux braquée, aient

pu seulement saisir au passage le plus petit rayon de son disque d'argent. Or, point de lune visible, point d'éclipse; c'est mot pour mot la situation du civet qui exige absolument la comparaison d'un lièvre; ou bien ignorez-vous la toile qui refuse de se lever, tout juste au moment de commencer la pièce. Dans cette conjoncture, l'éclipse tant prévue s'est passée dans la coiffure, et le soleil lui seul pourrait nous en donner des nouvelles. Mais il ne se dérangera pas pour si peu; ce n'est pas dans ses moeurs.

La parrie joue en ce moment, pour beaucoup de citoyens plus ou moins français, le rôle que remplissait, dimanche dernier, l'éclipse de lune. Un grand nombre d'aspirants tendaient la main pour la saisir et vêtir leur vanité du froc aristocratique; le ministère avait fait des promesses; des listes avaient été dressées; plus d'un amour-propre se rengorgeait, plus d'un orgueil se pavait, plus d'une ambition marchait déjà d'un pas relevé et faisait sonner sa sonnette; mais... votre serviteur! La lune, c'est-à-dire la parrie ne vient pas; les soucis ministériels la retiennent encore dans la coulisse; l'ordonnance est en suspens, et les brevets sont éclipés; aussi rencontre-t-on sur les escaliers, dans les antichambes ministérielles, aux alentours du palais des Tuileries, des figures fort tristes et non moins allongées; ce sont des pairs déçus, ce sont des incertitudes du ministère obligent à rengainer leur satisfaction indéfiniment. Mais, patience, messieurs! la lune n'est pas abolie, et la parrie non plus, et nous aurons encore agréablement de voir, un jour ou l'autre, des nominations de pairs de France et des éclipses de lune.

Si vous demandez la cause de cette décoloration de pairs en expectative, on vous répondra que le nombre des aspirants et des solliciteurs est si considérable, que le ministère a peur de méconter les uns en nommant les autres. C'est, dit-on, une véritable fourmilière de candidats; les avenues qui conduisent au fauteuil de pair de France sont aussi encombrées aujourd'hui que celles de l'école de droit et de l'école de médecine; on croirait qu'il s'agit d'une place de surintendant à la mairie ou de petit clerc d'avoué, que les premiers venus se disputent. Ne serait-il pas temps d'y prendre garde?

Si le ministère recule devant ce qu'on appelle une *fourmilière* de pairs (le mot est passé de la pâtisserie dans la politique), il se décidera, du moins, à en nommer trois ou quatre pour s'entretenir la main; ceux-là seront des pairs nommés... au détail. Parmi ces quatre ou cinq élus, on cite M. Victor Hugo, et déjà un journal entonne un *Hozanna* en l'honneur de cette nomination, et représente M. Victor Hugo comme le futur Jupiter tonnant de la politique; dans son admiration, il s'oublie jusqu'à sacrifier M. de Lamartine à son dieu, et à le servir tout cru sur ses autels, lui, son éloquence et sa gloire, pâture légale à M. Victor Hugo transformé en Jupiter politique. Ces dévotions ne sont que plaisants, malgré le sérieux qu'on s'efforce de leur donner. M. Victor Hugo a envie d'être pair de France. Eh bien! soit; il faut passer leurs fantaisies aux poètes et aux écrivains. Pour nous, en vérité, nous aimons mieux... que M. Victor Hugo restât tout simplement poète. C'est là sa parrie; mais, enfin, puisqu'il veut l'autre et entre dans la politique, nous croyons devoir annoncer d'avance que Richelieu et Napoléon peuvent dormir en paix dans leur tombe, sans redouter la concurrence; la politique de M. Victor Hugo ne ressemble pas à sa littérature; soyez-en sûrs, elle ne mangera personne.

La cour d'assises nous a donné encore un douloureux, un épouvantable spectacle: un jeune homme de vingt-huit ans, chétif et pâle, a paru sur le banc sinistre, pour rendre compte à la justice humaine d'un horrible crime, en attendant le jugement de Dieu. Il se nomme Chevreuil; c'est l'homme qui se présenta tout à coup, il y a quelques mois, au commissaire de police, en disant ces mots: «A je viens de tuer une femme,» et du même pas, avec le même sang-froid, conduisit les agents qui le suivirent, jusqu'à une chétive mansarde. Là, on trouva une jeune fille inanimée et gisante; quand on vouta la regarder, un cri d'épouvante s'échappa de toutes les poitrines. La visage était enveloppé d'un masque noir... d'un masque de poix que l'assassin avait préparé à l'avance sur le feu, avant d'aller à l'assaut.

C'était sa maîtresse; elle était âgée de dix ans! Chevreuil a voulu faire croire à un complot de suicide mutuel; à l'entendre, il aurait accompli sur la pauvre fille la première moitié de ce pacte terrible, et le courage lui aurait ensuite manqué pour achever l'autre moitié sur lui-même; mais les faits ont démenti ce sombre roman, et il en est résulté la preuve que Chevreuil avait satisfait, par ce crime inouï, une de ces passions homicides et féroces auxquelles on refuserait de croire, si malheureusement les tribunaux et la barrière Saint-Jacques n'en attestaient trop souvent la lugubre et sanglante réalité.

La lépre de la vanité littéraire et de l'orgueil, dont on a reconnu depuis quelques années la trace et les ravages dans plus d'un assassin, devait à Chevreuil, qui n'était qu'un simple artisan. On a trouvé dans sa chambre les drames et les romans les plus violents, les plus monstrueux, l'épître de la littérature française. C'est par ces lectures que Chevreuil nourrissait sans doute les noires hallucinations de son cerveau. Il faisait assis des vers, et, par un contraste effrayant, dans ses vers on s'élève au-dessus de lui, le plus innocent de nos compositeurs d'abbis n'aurait pu rêver de mettre en musique. — Chevreuil a été condamné à la peine de mort.

Quand on apprend ces condamnations, quand on lit le récit des crimes qui les ont attirés sur la tête des coupables, on fait des vœux pour le succès d'une association philanthropique qu'un citoyen de Berlin, M. Urban, vient de fonder; les membres de cette association se sont engagés à contribuer de tous leurs moyens, de tous leurs efforts, à l'amélioration de l'homme intérieur; c'est là, comme on dit, mettre le doigt dans la plaie. Il est évident, en effet, que lorsque l'intérieur de l'homme sera complètement amélioré et assaini; lorsqu'il n'y aura plus la moindre ordure dans cet intérieur d'où vient tout le mal, l'extérieur ira tout seul, et ne produira que des violettes et des roses. Nous aurons l'âge d'or.

M. Urban a réuni dernièrement à Berlin, dans un vaste local, tous ces honorables poursuivants de la perfection humaine; dans cette séance, qui était la première de l'association; on a dû débattre d'abord les points délicats et les questions fondamentales; M. Urban présidait et donnait tour à tour la parole aux orateurs.

Bientôt, la discussion est devenue si vive et si consciencieuse, qu'à la moitié du second discours, les plus violentes apostrophes ont couru d'un bout de la salle à l'autre, et qu'on moula d'une demi-heure l'assemblée tantôt en ses querelles; dès mots on a passé aux faits, et les poings ont lui par s'en mêler. Après quoi, plusieurs apôtres de l'amélioration de l'homme intérieur, portant des marques extérieures de leur conviction, sont allés se faire penser chez l'apothicaire voisin.

On ne saurait concevoir de trop hautes espérances, pour l'éducation de l'homme intérieur, de ce premier et admirable essai d'amélioration morale, qui n'a peut-être qu'un tort, celui de rappeler un peu trop la fameuse séance de la société de tempérance de Londres, où la plupart des membres arrivèrent à moitié ivres; le propre des philosophes et des philanthropes est de prêcher d'exemple.

En attendant que la société de l'homme intérieur envoie ses apôtres et ses coups de poing à Paris pour nous achever, nous allons bientôt recevoir la visite des chefs arabes arrivés à Marseille, à la suite de M. le maréchal Bugeaud. Avant huit jours, ils figureront dans quelque avant-scène du Théâtre-Italien ou de l'Opéra, le forçan à l'œil, une canne de Verdier à la main, un frac de Blin sur le dos; en revanche, si nous leur donnons nos modes, ils nous passeront peut-être les leurs... et ne serons pas surpris de voir nos lions se promener sur le boulevard Italien; coiffés du bonnet, armés du yatagan, chaussés d'une paire de babouches, et entrant au café de Paris pour y manger leur plat de couscous; on appelle cela pousser à la civilisation et à la fraternité des peuples; n'est-ce pas là plutôt en encourageant la caricature?

A tout prendre, les chefs arabes sont d'excellents gens, si on s'en rapporte aux discours qu'ils tiennent ou qu'on leur fait tenir dans les banquets marseillais qui se sont dressés de toutes parts à l'arrivée de M. le maréchal Bugeaud et de ses compagnons kabyles et berbères. Chaque mot de ces allocutions, en forme de toasts, contient un compliment délicat au maréchal, à la ville de Marseille, à la France. Vous verrez que ces prétendus sauvages nous donneront ici des leçons de savoir-vivre et de politesse, et que ce sera vous, mes tres-chers Parisiens, qui aurez l'air d'être des Kabyles.

M. le préfet de police vient de rendre un nouvel arrêté concernant les voitures de toute espèce. M. le préfet de police exige que chaque voiture porte une plaque de cuivre ou de fer-blanc où seront inscrits le nom, la demeure et la profession du propriétaire. On ne saurait trop louer cette prévoyance de M. le préfet, qui veut ainsi faciliter aux honnêtes piétons écrasés sous les roues on sous les pas des chevaux, le moyen de reconnaître d'un coup d'œil, quel est l'excellent Parisien qui a gratifié de cette recreation. La mesure est sage surtout pour les calèches rapides et les cabriolets de ces messieurs qui avaient le plus souvent l'extrême sensibilité de disparaître après avoir estropié ou tué leur homme, sans qu'il fut possible d'y rien voir. Peut-être l'estropié y verra-t-il mieux maintenant et l'estropié aussi.

Mais les malencontreux cochers ne sont pas l'espèce la plus dangereuse; il y en a d'autres que M. le préfet de police devrait s'efforcer de faire reconnaître du premier coup d'œil aux parties intéressées, le menteur, les larcin, les faussaires, les hypocrites, les envieux, les calomniateurs, les spoliateurs, les âmes éhébères, les mauvais citoyens, les vendeurs du Temple, les trafiquants d'opinions, les politiciens à triple et quadruple face et le reste. C'est à ceux-là qu'il serait urgent de donner des plaques. Vous verrez qu'on ne le fera pas.

Il y a des gens qui ont des passions singulières; toutes les passions ne le sont-elles pas? Je connais un homme très-homme à la passion des pipes; il a des pipes de toutes les formes et de tous les pays, de toutes les espèces et de toutes les religions. S'il savait qu'il y a au bout du monde une pipe qui manque à sa collection, il partirait sur-le-champ, sans se donner même le temps d'embrasser sa maîtresse et ses ans.

Un autre a la manie des pendules; il les accable; il les entasse; c'est un navant, un membre de plusieurs académies, et quand vous entrez chez lui, vous le prendriez pour un horloger; tout y come tout y tute. Quand cet homme mourra, il aura passé le plus beau temps de sa vie à acheter, à remonter et à régler des pendules; c'est du reste l'habitude de Paris qui est le plus embarrassé de vous dire exactement l'heure qu'il est, attendu que les pendules sont comme les médecins, et que plus on en a, moins elles sont d'accord.

Je connais aussi un furieux de tabatières; il n'en dort pas; il en perd le boire et le manger, et y fera passer son patrimoine et celui de ses enfants, si le régime du tabac ne passe point, ce qui ne paraît pas près d'arriver.

Il est parti d'hier soir pour Rome; que diable va-t-il faire à Rome? Baiser la main du pape? Pas le moins du monde; si la forme de la main du pape de tabacière, à la bonne lecture! il y a longtemps que ça serait fait.

Il va à Rome pour assister à la vente après-décès du cardinal Gonsalvi. Cet illustre cardinal laisse une collection de tabatières sans pareilles; on fera la vente dans le courant de janvier, et mon amateur est parti dix-huit mois d'avance pour y aller fouer son nez. Il y a entre autres, une tabatière que le cardinal reçut de l'Empereur, dans le temps où il représentait le pape à Paris. Cette tabatière est en verre et d'un travail admirable; mais ce qui vaut mieux qu'une once de Virginie, elle est entourée de diamants estimés 50 à 40,000 fr.

« Quel bon tabac, monsieur le cardinal, vous aviez là dans votre tabatière! »

Et toi, mon cœur de tabatières, que le bon Dieu te bénisse!

Théâtres.

Une femme de quarante ans, comédie en trois actes et en vers. (THÉÂTRE-FRANÇAIS). — *Un jour de liberté*. (THÉÂTRE DU VAUDEVILLE). — *La dame de Saint-Tropez*. (PORTES-SAINTE-MARTIN). — *Itan le motjick*. (GYMNASE). — *Un diable de Saint-Rubert*.

M. Mazère, dans le *Jeune mari*, avait déjà présenté le tableau comique d'un jeune homme de vingt-cinq ans et d'une femme bien loin de son printemps, s'avant deux de se s'imir par le bien conjugal, et se disant bientôt par incompatibilité de goûts, d'âge et d'humeur. M. Galoppe d'Onquaire, auteur de la comédie nouvelle dont nous allons vous dire un mot, ne s'est point laissé intimidier par cette prise de possession de son devancier: il a osé à son tour, montrer les inconvénients et les dangers d'un *jeune*, comme dit l'Opéra-Comique, peu compatible sous le rapport de l'âge; en un mot, M. Galoppe revient sur un texte très-souvent exploité par les vaudevilles et les chansons.

Il fait des époux assortis
Dans les lieux du mariage;
Vieilles femmes, jeunes maris
Ne font jamais bon ménage.
On ne voit pas le papillon
Sur la fleur qui se décolore
Rose qui meurt rède au bouton,

les *Baisers de l'amant de Flore*. Ainsi chantait, je crois, M. Dupaty. M. Galoppe d'Onquaire est tout à fait de cette opinion; sa comédie en donne la preuve. J'ajouterai même que M. d'Onquaire pousse la démonstration jusqu'à semer aussi dans ses vers la rose et le bouton et les ailes de papillon, avec une prodigalité qui révèle en lui un esprit un peu trop bucolique. La comédie ne s'accorde que médiocrement de ces airs de galoubet.

Du reste, M. Galoppe va moins loin que M. Mazères: celui-ci, sans ménagement aucun, embêgne son jeune mari d'une femme de cinquante ans; M. Galoppe le dote purement et simplement d'un estimable objet qui n'en a que quarante. C'est un bénéfice tout net de dix années; pourtant, je sais des philosophes qui assurent qu'une femme de cinquante ans bien constatée est préférable à la femme otrode de quarante printemps. Avec la femme de cinquante ans, il n'y a plus moyen de s'y tromper; le fait est flagrant; on peut agir en conscience; la femme de quarante ans, au contraire, se trompe elle-même et peut vous tromper chez son *heure* qu'il est à la pendule de sa jeunesse, comme dirait un néo-romantique, et c'est là le diable! Il est difficile de s'en tirer.

M. de Sully, le jeune mari de M. Galoppe, en prend d'abord son parti très-honorablement. On dit-je il est ravi d'être propriétaire d'une femme de quarante ans et lui trouve toutes sortes de charmes et d'agrément, excepté, l'imagine, l'agrément d'être née quinze ans plus tard et le charme des vingt-cinq ans.

Il est vrai que M. de Sully a contracté cette passion quadrangulaire à la campagne, où madame de Sully l'avait emmené pour passer la lune de miel. A la campagne, au roncement des tourterelles, au murmure des ruisseaux, on est bien faible, surtout quand il n'y a pas la des yeux et une taille de vingt ans pour faire contraste. La femme de quarante ans qui emmènerait son mari dans une île déserte serait parfaitement jeune.

Enfin, ils reviennent à Paris; et c'est à Paris que la lune de miel commence à tourner à l'aigre. Le jeune mari veut courir le bal, l'Opéra, se divertir en un mot, et la femme de quarante ans ne le veut pas; elle entend que son mari vive au coin du foyer conjugal; c'est là qu'est le vrai bonheur. Je crois qu'il y a M. Galoppe se trompe sur les véritables penchants de la femme de quarante ans: ladite femme épousant un jeune mari ne craint pas de le faire voir; elle s'en pare au contraire et le première volontiers partout, comme un certificat de jeunesse. Et puis, la femme de quarante ans n'a pas si grand peur de l'Opéra et du bal: la plupart y montrent leurs bras, leurs épaules, tout ce qu'il est permis de montrer, avec une ardeur, un aplomb, une confiance, que n'ont pas les jeunes femmes. Mais revenons à M. et à madame de Sully.

Ce premier dissentiment se dissipe bientôt; le jeune mari se soumet, et les voici tous deux qui recourent de montrer, cependant un incident grave se présente et va tout braver. Madame de Sully est mère du lit de son premier mari; l'enfant n'est plus un enfant; Hortense a dix-huit ans. Madame de Sully n'a pas l'air de se douter de cette ancienne maternité; elle a relégué Hortense à la campagne, afin de dissimuler ces dix-huit ans qui démontrent ses quarante.

Mais ces choses-là ne se cachent pas longtemps; un ami de Sully, M. d'Ornay, demande la petite en mariage. De Sully le veut bien, et, comme tout à l'heure, madame de Sully ne le veut pas. De là, querelle, bourrasque, tempête; la guerre conjugale s'allume de nouveau et va si loin, qu'on n'y voit pas d'autre remède qu'une bonne séparation. L'acte est dressé.

Le signera-t-on? Oui, sans doute, répond madame de Sully avec emportement; la femme de quarante ans est d'autant plus résolue à recourir à cette extrémité, qu'elle soupçonne que son mari vient d'introduire une maîtresse au domicile conjugal. En effet, une jeune fille s'est enfuie dans le cabinet voisin, à l'approche de madame de Sully qui l'a entrevue. Quelle est cette femme? c'est affreux! c'est abominable! In-

grat ! perdue ! traitre ! et toutes les agréables épithètes à l'usage des femmes jalouses et furieuses.

Eh bien ! je me vengerai ! et notre Hermione s'élançe, ouvre la porte, en criant : « Sortez, madame. » Quelqu'un sort, en effet. Mais voyez la surprise et la confusion de la femme de quarante ans : c'est sa propre fille que madame de Silly avait pris pour une rivale, sa fille obligée de se cacher aux yeux de sa mère. La leçon est forte, madame de Silly confesse son erreur et sa faute ; M. de Silly pardonne et on marie la jeune Hortense.

On voit que cette comédie n'est pas très-neuve au fond, et que la plupart des situations sont connues ; aussi est-ce surtout par la forme qu'elle a réussi. M. Galoppe a de l'esprit ; il tourne le vers avec facilité et surtout avec élégance ; mais on peut lui reprocher les défauts de ses qualités, c'est-à-dire la recherche, la manière, l'affecterie, et un peu chant trop vite pour les alexandrins émaillés de fleurs. Gentil-Bernard n'est pas un bon modèle à suivre en fait de comédie.

Le succès n'en a pas moins été très-vif. Regnier a mis dans un rôle de vieux valet un ton de bonhomie caustique tout à fait spirituel et plaisant. Madame Volvys a le tort de croire qu'une femme de quarante ans doit avoir la rudesse et l'allure cassante d'un grandier de la garde.

Il y avait longtemps que madame Ancelet gardait le silence ; elle vient de reprendre la parole, et il en est résulté un drame mêlé de chants et intitulé : *Un Jour de Liberté*.

Le sujet est emprunté au *Dernier Oblat*, un des écrits les plus remarquables de madame Charles Reybaud.

Il s'agit, dans le drame de madame Ancelet, comme dans le roman de madame Reybaud, d'un jeune gentilhomme enfermé dans un cloître par son père, qui doute de la légitimité de sa naissance. Arnaud de Teligny échappe à la surveillance des moines, et cherche un refuge dans un château habité par un ange, comme il le dit, c'est-à-dire par une jolie femme au cœur romanesque.

Il va sans dire que la châteline et le jeune fugitif s'aiment bien vite. Leurs amours prospèrent et se passent en doux regards et en tendres soupirs, jusqu'au moment où les gens du roi viennent arrêter le jeune rélaps. Alors le ciel s'assombrit ; pleurs, désespoir et le reste ! rien ne manque à cette dernière partie de l'aventure. Il ne faut rien moins que l'intervention de Louis XIV pour dénouer cette situation douloureuse. Le grand roi intervient donc, relève le jeune réfractaire de ses vœux, et voilà nos deux amants parfaitement heureux.

Il y a de jolis mots, de jolies scènes dans ce vaudeville sentimental, et surtout un second acte qui fut bien pour racheter le troisième ; mais le tout est un peu languissant, suivant la méthode de madame Ancelet. Le succès ne m'a pas paru joliment douteux. Trois ou quatre jolies femmes, de jolis décors et de jolis costumes ne lui nuisent pas.

Pour le coup, nous avons affaire à un mélodrame terrible et qui donne le frisson. On y trouve à profusion tous les éléments qui composent le mélodrame par sang, l'innocence et le crime, le malheur et la vertu ; ajoutez un empoisonnement qui se continue pendant deux actes consécutifs, sans repos, sans relâche.

L'innocente se nomme Claire d'Arhelle ; elle épouse malgré elle un riche armateur, du nom de Georges, et cependant Claire aime son cousin ; mais il s'agit de l'honneur et de la fortune de son père, et l'héroïque jeune fille se résigne et se sacrifie. Georges épouse sa femme à Saint-Tropez, au milieu de ses chantiers et de sa rude vie. Cette existence ne va guère à la jeune femme, qui a des goûts élégants ; aussi est-elle triste, pas du tout heureuse, et songe-t-elle quelque-

fois à son cousin, mais en honnête femme, et en gardant sa vertu.

Un méchant drôle, parent de Georges, machine alors contre elle un abominable complot. Par ce mariage de Georges, il a perdu son héritage, fortune magnifique, sur lequel il comptait pour lui et les siens. Il faut donc qu'il ruine la pauvre femme dans l'esprit et dans la confiance de son mari. Une lettre dérobée lui en fournit les moyens. Cette lettre

ne veut pas que d'autres lui donnent des soins ? Tout le monde l'accuse ; Georges lui-même est convaincu de son crime. Elle a beau pleurer, se désespérer, protester de son innocence, personne n'y croit. Le véritable empoisonneur se cache dans l'ombre, et trouve à chaque pas, à chaque instant, le moyen d'empoisonner, sans être vu, les potions que Claire apporte à son mari.

Comme il faut que tout bon mélodrame finisse par le châtiement du crime, voici, après des scènes terribles, comment le crime est découvert.

Georges sent sa dernière heure qui approche ; à ce moment suprême, le doute nait dans son âme ; il s'est levé et s'est assis à son bureau pour modifier le testament qu'il a fait en faveur de son infâme parent. Le voilà tenant la plume et sur le point d'écrire : tout à coup, dans la glace qu'il a devant lui, il aperçoit le monstre qui vient de trahir son amour de sa poche le poison, et l'a glissé dans la potion préparée par Claire ; puis le bandit vient droit à Georges et lui offre l'humide boisson. « Ah ! s'écrie le malheureux agissant, c'est donc lui ! » et, recouvrant un instant sa force, il saisit son bourreau, et renverse le breuvage fatal. A ces cris on accourt, et l'empoisonneur n'a plus d'autre ressource, pour se dérober au supplice, que de se jeter par la fenêtre. Georges, en expirant, proclame l'innocence de sa femme, et tout le monde s'agenouille en la béni-

issant. Les trois premiers actes de ce drame n'ont rien de très-original et innocente Claire avec violence, et fait en faveur du scélérat un testament qui lui livre toute sa fortune, un ou deux millions, pas davantage. C'est alors que le traître a recours au poison pour entrer

maître assure le succès de vogue. Au Gymnase, nous avons eu Iwan le moujik. Cet Iwan est un brave garçon très-gai et très-chantant qui va se marier avec sa chère Olga. Un grand seigneur russe vient à passer avec madame la comtesse sa femme. Madame trouve non Iwan de son goût, quoique

payan, et le lorgne avec une certaine satisfaction. « Il est vraiment très-bien », dit-elle. Sur quoi il conte et la comtesse emmène Iwan à la cour. Là on en fait un grand chanteur, le premier ténor de Sa Majesté l'empereur. Mais Iwan s'ennuie, Iwan regrette Olga, et un beau matin il quitte comte, empereur, cour et comtesse, s'enfuit avec Olga bras dessus bras dessous, et passe en France, où il chahutera du moins en liberté. Nous l'attendons l'année prochaine à l'Opéra-Comique.

M. Achard et mademoiselle Fargueil ont fait applaudir Olga et Iwan. Les auteurs sont MM. Cogniard.

— Cependant on donnait ailleurs un autre spectacle, une représentation beaucoup plus nourrissante que tous ces vaudevilles, ces drames et ces comédies.

C'était à l'occasion de la Saint-Hubert, la fête des chasseurs. Et qui avait le droit de faire le saut, si ce n'est le *Journal des Chasseurs* ; si spirituellement dirigé par M. Léon Bertrand ? Un banquet avait été préparé en conséquence ; Vefour prêtait ses salons ; les plus illustres Nemrods de Paris et des départements avaient souscrit ; ils étaient là tous, fourchette en main, ayant provisoirement déposé leur tonnerre. La table était magnifiquement servie ; sur un surtout splendide s'élevaient les mets les plus variés, les plus rares et les vins exquis. Le nombre prodigieux des potages, des relevés, des entrées, des rôtis, des entremets et la saif de cette grande et vigoureuse nation des chasseurs. An milieu, figurait triomphalement un admirable cerf monté par M. Perrot, préparateur au Jardin des Plantes, et provenant de la collection de M. Léon Bertrand.

Après avoir admiré ce magnifique quadrupède empaillé, les



(Iwan le moujik (Gymnase), Iwan, Achard. — Olga, mademoiselle Fargueil. — La comtesse, madame Lambquin.)



(La Dame de Saint-Tropez (Porte-Saint-Martin). — Georges, Frédéric Lemaître. — Antoine Caussade, Jemma.)

plus tôt en possession et se délivrer de Georges. Celui-ci tombe malade, et chaque jour son mal augmente ; les médecins devinent enfin que Georges meurt dévoré par un poison lent. Mais qui a versé le poison ? qui le donne ainsi au mourant goutte à goutte ? Ce ne peut être que Claire. N'est-ce pas elle qui veille continuellement au chevet du malade ? elle qui



(Un Dîner de Saint-Hubert chez Vefour.)

convives se sont précipités avec ardeur sur les bipèdes volatiles et poissons qui ne l'étaient pas du tout et les ont dépecés et dévorés avec un appétit digne de saint Hubert en personne.

De charmants couplets, chantés par M. Bertrand, auteur de la musique et des paroles, ont terminé la fête avec accompagnement d'éclatantes fanfares.

O grand saint Hubert, priez pour nous! Qu'il est joutourissant, grand saint, d'assister à vos fêtes!

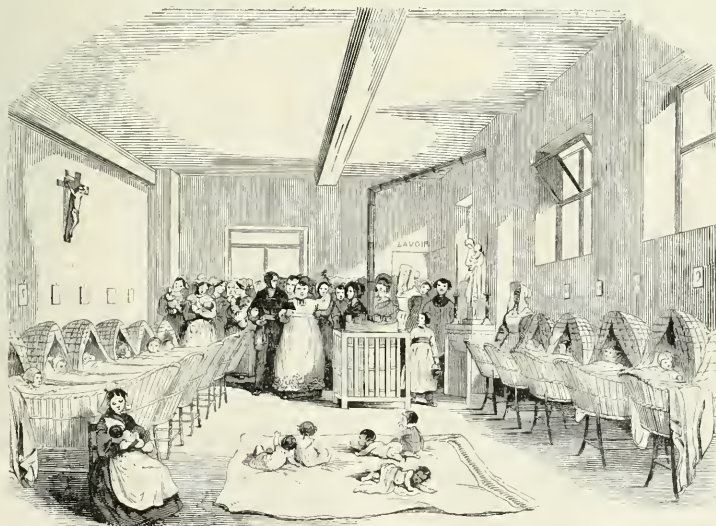
Développement de l'Institution des Salles d'Asile.

ÉTABLISSEMENT DE CRÈCHES POUR LES ENFANTS PAUVRES.

Il est des sujets sur lesquels nous croirons pouvoir revenir, des institutions sur lesquelles nous ne craignons pas de rap-

peler l'attention de nos lecteurs quand nous aurons à en constater les bienfaits nouveaux et l'extension. Nous avons, dans

notre troisième volume (pages 198 et 215), consacré deux articles aux Salles d'Asile. Qu'il nous soit permis aujourd'hui



(Crèche pour les enfants pauvres ouverte à Chailiot.)



(Portrait du chevalier Aporti, fondateur des Salles d'Asile en Italie.)

de rendre compte d'un établissement qui en est l'utile complément, l'indispensable préface.

Aux termes des règlements des Salles d'Asile, les enfants, pour y être admis, doivent avoir atteint l'âge de deux ans.

Des personnes bienfaitrices du premier arrondissement de Paris ont été frappées de la situation cruelle où se trouve une

peuvr femme, mère d'un enfant trop jeune pour être admis, appelée, par son travail, hors de chez elle, et se sont associées à un projet dont a été le généreux et actif promoteur M. Marbeau, adjoint au maire de cet arrondissement. Une pauvre mère qui va travailler hors de son logis confie son enfant aux soins d'une servante, pauvre comme elle, et sur son modique salaire de 1 fr. 50 c. au plus, est forcée de prélever 70 ou 75 c. pour rémunérer cette garde. Quand cette mère a obtenu, comme son salaire n'y suffirait plus, elle est obligée de les abandonner à tous les dangers qui entourent un âge si tendre. Ils souffrent, ils crient pendant qu'elle travaille au loin pour eux, ou bien encore ils sont confiés aux soins inépuables de frères et sœurs un peu plus âgés qu'eux, enfants mal élevés, que cette occupation, à laquelle ils sont impréparés, empêche d'aller recevoir les leçons de l'école ou les conseils d'un maître d'apprentissage.

Le sentiment maternel succombe trop souvent dans ces luttes contre la misère. De là l'accroissement du nombre des enfants trouvés; quand il est le plus fort, l'insuffisance des soins payés par de si lourds sacrifices, l'appauvrissement du lait de la mère par suite des privations qu'elle s'impose et des inquiétudes continuelles qu'elle éprouve, l'air vicié que les enfants respirent chez les servantes, produisent la plupart de ces estropiés et de ces rachitiques, si nombreux dans la classe indigente. C'est à cet malheureux état de choses que des âmes charitables ont voulu porter remède, ce sont ces déplorables conséquences qu'elles ont voulu conjurer. La mission qu'elles se sont donnée, l'état lui-même ne peut tarder à l'accepter; l'humanité, la religion, l'intérêt public demandent qu'on vienne au secours de ces pauvres mères au secours de ces malheureux enfants. Il importe au bien public que la société, seconde mère des citoyens, veuille sur tous les infortunés; il importe que ceux-ci soient témoins de ses efforts pour les retirer du gouffre de la misère et pour empêcher leurs enfants d'y tomber. L'inculture et la haine du travail doivent être les seules causes d'indignité.

Les résultats de la mesure proposée et dont la bienfaisance privée vient d'entreprendre l'épreuve sur une échelle réduite peuvent donc être immenses: diminution probable du nombre des enfants trouvés; — diminution certaine de la mortalité qui frappe ce premier âge; — accroissement et amélioration du travail des pauvres mères; — liberté recadue aux enfants plus âgés de suivre l'école ou de se rendre à l'atelier; tels sont les avantages immédiats de la mesure aussitôt qu'elle aura pris l'accroissement désirable. Le nombre des menages inscrits aux bureaux de bienfaisance devra diminuer aussi quand les mères auront la liberté de leurs bras et de leur temps; plus tard les asiles, les écoles verront moins d'enfants infortunés ou mal sains; plus tard enfin les conseils de révision auront moins de conscrits à réformer. Un bon principe amène de bonnes conséquences: l'amélioration physique de la race humaine pourra contribuer à l'amélioration morale des classes laborieuses qui doivent à tant de fatigues occuper la sollicitude, nous ne dirons pas seulement des amis de l'humanité, mais des hommes d'Etat qui comprennent leurs devoirs et ont la prévision de l'avenir.

On vient donc de fonder à Chaillot, dans la partie la plus nécessaire du premier arrondissement, une crèche pour les enfants pauvres au-dessous de deux ans. Dans un local très-modeste mais propre et sain, dont l'aménagement se compose de berceaux, la mère peut déposer son enfant le matin dès cinq heures et demie; elle vient, si elle est encore nourrice, l'allaiter aux heures des repas, et le reprend chaque soir à huit heures. L'enfant sevré à son petit panier comme l'enfant de l'asile. De berceuses prennent soin des enfants sous la direction de sœurs de charité et sous la surveillance des dames inspectrices de la salle d'asile. — Un médecin visite la crèche tous les jours. — Un thermomètre sert à régler la température convenable.

Pour faire admettre un ou deux enfants, une mère n'aura qu'à justifier de sa pauvreté, de la nécessité où elle est d'aller travailler hors de chez elle. — Elle paiera 20 centimes par jour pour les berceuses, et s'engagera à venir allaiter l'enfant, ou à garnir son panier, s'il est sevré. Enfin elle le gardera chez elle les dimanches et jours de fête. De ces conditions, quelques personnes proposaient de supprimer celle de la rétribution, mais on n'a cru nécessaire, sans expérience ultérieure, pour mieux assurer et maintenir plus intact le lien sacré de la maternité.

Des dons de charité ont permis d'ouvrir ce premier établissement. D'ici au 1^{er} janvier la liste des fondateurs demeurera ouverte, et nul doute que de nombreuses adhésions ne viennent la grossir et permettre de donner à cette bonne œuvre toute sa portée, de lui faire rendre, dans le premier arrondissement, tous les services qu'elle peut rendre (1). Les autres arrondissements ne tarderont sans doute pas à suivre cet exemple.

C'est le jeudi 14 de ce mois que la bénédiction a été donnée, en présence du comité et des fonctionnaires municipaux, par M. le curé de Saint-Pierre-de-Chaillot, à cette Crèche, où déjà se trouvaient réunis six petits enfants admis à profiter des bienfaits de cette institution qui trouvera partout des sympathies, parce qu'elle répond à un besoin réel, et complète l'ensemble de soins que la société doit à l'enfant du pauvre honnête et laborieux.

Nous avons dit le développement que les salles d'asile ont reçu en France, nous venons de faire connaître l'utilité complètement qu'on entreprend de leur donner; constatons maintenant les progrès que fait aujourd'hui dans une voie

analogue un royaume qui poursuit administrativement des réformes dignes d'éloges. Le Piémont, dans lequel le roi Charles-Albert vient, par lettres patentes, de supprimer les maîtrises et corporations d'arts et métiers, en permettant à chacun, dans toute l'étendue des Etats sardes, le libre exercice de son industrie; le Piémont, dont le système décimal est aussi tout récemment devenu la mesure commune et obligatoire; le Piémont montre pour l'enseignement des classes pauvres une sollicitude qui mérite qu'on la signale. Ce royaume se distinguait déjà par des hôpitaux et des établissements de charité qui sont à criser encore chez nous, tel qu'un hôpital orthopédique et un dispensaire ophthalmique; il n'avait pas été le dernier, grâce aux soins d'hommes de bien et de lumières éminentes, MM. Farina, Boncompagni et quelques autres à nous imiter dans la fondation des Salles d'Asile; mais l'enseignement des écoles y laissait fort à désirer, et l'aridité des méthodes employées y était presque aussi repulsive pour les jeunes intelligences que la brutalité des châtiements qui étaient infligés. Les efforts d'un homme de bien, sa persévérance sont arrivés à amener une véritable révolution scolaire. M. Troja, que nous aurions dû nommer déjà plus haut, a conçu et proposé une méthode aussi claire que pratique, et un système complet d'éducation primaire aussi rationnelle que facile à appliquer. Par arrêté du 10 juillet dernier, une école normale a été fondée pour former des instituteurs qui enseignent d'après ces principes. M. Aporfi, de Crémone, dont le nom a toujours été attaché, en Italie, comme ceux de MM. Lambruschini et Paravicini, à toutes les fondations utiles à la science et à l'humanité, a été désigné par le roi pour diriger cette école. Le cours du chevalier Aporfi a été suivi avec un empressement qu'une foule de personnes distinguées et que les hommes les plus élevés en dignité ont partagé avec les aspirants-instituteurs, et avec un éclat que l'expression de la satisfaction du roi est encore venue relever. Au milieu de ce triomphe, la reconnaissance publique n'a pas perdu de vue le professeur Troja, et a su reporter vers lui une part de l'enthousiasme qu'il fait naître son habile interprète.

Avant de terminer cet article, nous devons mentionner une méthode fort ingénieuse pour familiariser avec la connaissance du dessin les enfants des Salles d'Asile, méthode soumise en ce moment au comité central d'instruction primaire. Son auteur, M. Ed. Renard, ex-professeur au lycée et à l'école des arts et métiers de Menars, s'est proposé pour but d'imprimer dans la mémoire de l'enfance les premières figures de la géométrie élémentaire, par la sensation que peut causer leur application sur une foule d'objets pleins d'arrangements pour elle; — d'encourager l'habitude de la comparaison; — de provoquer l'envie de reproduire.

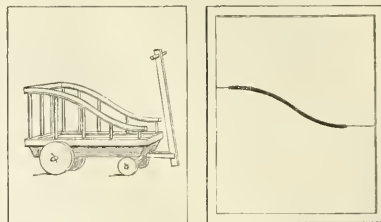
Le nombre des Salles d'Asile de Paris est de vingt-cinq. M. Renard propose de doter chacune d'elles d'une cassette renfermant vingt figures. Chaque cassette renfermerait des figures différentes, et il pourrait par conséquent s'établir entre les salles, des échanges et un renouvellement périodique, qui permettraient de varier continuellement les figures placées sous les yeux des enfants.

Ces figures, qui reproduisent des objets usuels, tels que des joujoux, des ustensiles de ménage, des outils, sont peintes à l'huile sur des planchettes. — (Fig. 2.)

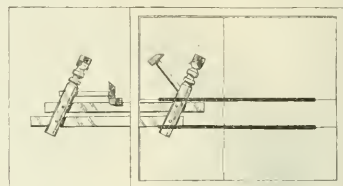
Chacune de ces planchettes, successivement glissée dans une rainure et présentée à l'attention des enfants, est ensuite recouverte d'un cadre à jour qui contient le principe géométrique dont la figure peinte est l'application. — (Fig. 3 et 4.)

Lorsque cette application a pu être comprise par les enfants, on retire la planchette contenant l'image peinte qu'on remplace par un fond blanc sur lequel se détache alors en noir le principe géométrique.

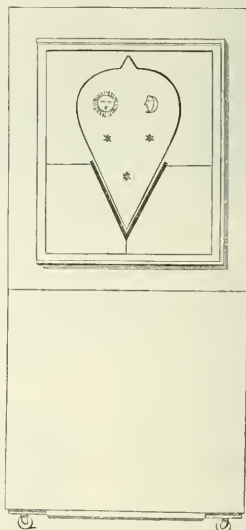
Cette méthode nous a paru devoir être à la pratique simple et attachante. Nous croyons qu'elle varierait avec avantage les exercices auxquels on fait se livrer les jeunes enfants.



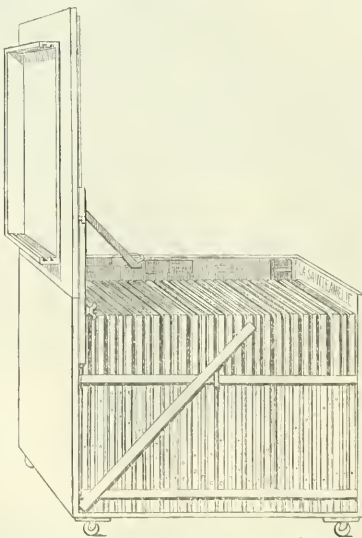
(Fig. 2. — Image et principe.)



(Fig. 3. — Image et principe.)



(Fig. 4. — Image et principe.)



(Fig. 1. — Caisse Sauter-Amélie, de l'invention de M. Renard.)

Revue critique des Travaux exécutés dans Paris.

CHAMPS-ÉLYSÉES, PLACE DE LA CONCORDE, etc., etc.

S'il fallait ajouter foi à tout ce qui se dit et s'écrit depuis quelque temps sur les embellissements de Paris, Paris serait sans contredit la ville modèle, la ville par excellence, n'ayant plus rien à envier à aucune ville du monde, et dans laquelle, conséquemment, il ne resterait que très-peu de choses à faire pour la rendre parfaite; mais malheureusement il n'en est pas ainsi, et, malgré tous les efforts plus ou moins heureux qui ont été faits pour opérer sa transformation, Paris conserve encore la plupart de ses vices originaires, et son train dont vont les choses et de la manière dont elles sont dirigées, il faudra encore bien du temps pour que Paris puisse seulement aller de pair avec certains quartiers de Londres ou certaines villes de Hollande et d'Allemagne. Aussi, tout en reconnaissant qu'on a déjà fait beaucoup, est-il permis d'être frappé de tout ce qui ne se fait pas, ou, ce qui est pis encore, de ce qui se fait mal.

Pour prendre Paris par son plus beau côté, transportons-nous d'abord aux Champs-Élysées. Autrefois, on y admirait cette magnifique allée d'arbres séculaires; aujourd'hui, il est vrai, on y trouve des chemins d'asphalte et des candélabres de gaz, mais les arbres meurent et disparaissent tous les uns après les autres; comment n'en serait-il pas ainsi, quand deux constructions nécessaires aux illuminations, l'éclat de quelques lanterneaux qui ne durent qu'une soirée pendant que nous doucement de cette belle végétation? Les accidents qui ont trop souvent signalé les fêtes publiques devraient bien faire comprendre que ces fêtes doivent être tôt ou tard reportées au

(1) On peut adresser les dons à madame Garnier, inspectrice de l'asile, rue de Chaillot, 52, trésorière de la Crèche; M. le curé de Saint-Pierre-de-Chaillot; M. F. Marbeau, adjoint au maire du premier arrondissement, rue Joubert, 47; M. Prillieux, vice-président du bureau de bienfaisance, rue de la Ville-Éclairée, 44; M. Franckhiser, directeur de Saint-Terrine, administrateur du bureau de bienfaisance; M. le docteur Canuet, inspecteur des écoles primaires du premier arrondissement, rue de Mirameau, 12.

mètres sur le versant opposé, nous nous mîmes à l'abri du vent. — L'orage avait passé, mais la tempête continuait. Assis sur nos sacs, enfoncés dans la neige jusqu'à mi-jambe, nous déjeunâmes. Notre appétit constristait notre guide, l'héritier présomptif de nos provisions. Le thermomètre devait marquer cinq ou six degrés au-dessous de zéro; nous étions mouillés, jusqu'aux os, de sueur et de pluie, et cependant

dans les vallées inférieures, et nous eûmes le bonheur de l'arrêter au passage, en enfonçant nos bâtons ferrés dans la neige; car c'était...

C'était, pourriez-vous le croire? un étudiant allemand, tel que vous le représentez dans son costume de voyage le portrait ci-joint.

ment glissa sur la neige et disparut dans le brouillard aux yeux de ses compagnons épouvantés. Il n'avait aucun mal. Nos deux troupes furent bientôt réunies. M. de Châteaubriand l'a dit: « Rien ne prépare deux âmes à l'amitié comme la ressemblance des destinées, surtout quand ces destinées ne sont pas heureuses. » La journée ne s'était pas écoulée que tous, Allemands, Français et Suisses, nous ne formions



(Étudiant allemand, costume des cours.)



(Étudiant allemand, costume de voyage.)



(Étudiant allemand, costume de la salle d'armes.)

nous dévorions d'énormes tranches de jambon cru ou de fromage de Gruyères avec autant d'avidité et de satisfaction que si, mollement étendus sur un excellent fauteuil, au coin d'un bon feu, les pieds dans des pantoufles fourrées et le corps à l'aise dans une robe de chambre ouatée, nous eussions savouré *langsam*, comme eût dit le capitaine,

Où allait-il ainsi? me demanderez-vous. A cette question il eût été fort embarrassé de répondre, car il ne le savait pas lui-même. D'où venait-il au moins? eeci je puis vous l'apprendre. Aussi curieux que nous, il était parti le matin, avec deux guides et trois amis, d'un chalet où ils avaient passé la nuit, pour jouir du spectacle sublime d'un lever du soleil sur le sommet du *Sentis*. — Trampés comme nous par de fausses apparences de beau temps, ils gravirent la cime la plus haute; mais l'orage les priva du plaisir qu'ils s'étaient promis. Ils redescendaient tranquillement quand, le pied lui ayant manqué, celui que nous venions d'arrêter si heurté-

plus qu'un seul peuple, buvant du lait dans la même terrine, dans les chalets de la *Seealp*, au bord du charmant petit lac de ce nom. Le soir, quand nous soupâmes au *Weissbad*, notre attachement était devenu de l'intimité. Aussi n'eus-je pas de peine d'obtenir de mes nouveaux amis les renseignements que je désirais posséder sur les *bürsche*, ou étudiants allemands, pendant qu'un jeune artiste de talent qui se trouvait au *Weissbad*, M. Cosmann, me composait tout exprès pour *l'Illustration*, d'après leurs récits, les charmants dessins si bien mis sur bois par M. Valentin.

Un étudiant allemand s'appelle un *bürsch*. Ce mot veut-il dire jeune garçon, bon enfant ou boursier? La question est controversée: la résoudre qui vaudra. Quelle que soit l'étymologie de son nom, le *bürsch* a les défauts et les qualités de son âge et de sa profession. Comme tous les jeunes gens de tous les pays, il préfère souvent le plaisir à l'étude; il aime les querelles et le tapage; il a mauvais ton, mais, ainsi qu'il le proclame dans un de ses *lieder favoris*: Valleri, Valleri! il est bon, fier, brave, humain, généreux, franc, dévoué, patriote, et tôt ou tard il se corrige de ses défauts pour faire, avec ses qualités qu'il conserve soigneusement, le bonheur de sa famille et de ses amis. A quoi bon le peindre sous ces divers aspects? A quelque nation qu'ils appartiennent, tous les étudiants lui ressemblent. Et qui ne connaît des étudiants?

Ce qui distingue le *bürsch* du *bou-singot* ou de l'*ocotian*, en d'autres termes, l'Allemand du Français et de l'Anglais, ce

Notre faim assouvie, nous songâmes à contempler l'admirable panorama que le voyageur découvre du sommet du *Sentis*, et dont l'*Itinéraire* d'Adolphe Joanne, notre guide chef, nous faisait une intéressante description; mais force nous fut de nous contenter de notre lecture. Nous ne voyions rien que des nuages. Au-dessous et au-dessus de nous montait et descendait, avec une inclinaison de 45 degrés, une immense flaque de neige parfaitement unie et blanche. Nous n'en apercevions ni le commencement ni la fin. Tout à coup une petite tache noire, sortie du brouillard supérieur, se mit à rouler, avec une vitesse croissante sur ce beau tapis; à ce moment il nous sembla avoir entendu un cri. Était-ce un rocher, un ours ou un mouton? Nous figurions. Mais nous nous élançâmes au même moment, le guide et moi, vers cet objet extraordinaire qui descendait si rapidement, malgré la tempête,



LENTIN

(La *noce des bürsche*, d'après un dessin de M. Cosmann.)

sont certaines habitudes excentriques encore peu connues, malgré quelques révélations récentes, et que les gravures ci-jointes feront mieux connaître que les plus longues ou les plus spirituelles descriptions.

D'abord le *bursch* ne s'habilille pas comme le *philistin*. Les costumes de l'étudiant, car il en a trois, diffèrent de ceux du bourgeois; vous les voyez, qu'ai-je besoin de vous les décrire?

Ensuite la vie ordinaire du *bursch* est ainsi réglée :

Le matin à huit heures, à son réveil, il prend son café; il fume une pipe de tabac.

À huit heures et demie il se bat en duel.

À neuf heures il panse ses blessures ou il joutit des plaisirs enivrants de la victoire.

À neuf heures et demie il fume une pipe de tabac.

À dix heures il se rend au cours ou il va se promener.

À onze heures il fume une pipe de tabac.

À midi il dîne.

De une heure à six heures il fume cinq pipes de tabac et il va rendre une visite à sa bien-aimée.

À six heures il s'enferme dans son *kneip*, où il boit, fume et chante jusqu'à minuit, heure à laquelle il regagne son domicile ou s'y fait reporter s'il est incapable de se diriger seul et de se tenir debout sur ses jambes.

Le principal défaut du *bursch* est, comme on le voit, d'être conservateur. Tout marche autour de lui, seul il refuse d'avancer : il conserve religieusement une foule de vieilles coutumes dont il devrait rougir : il se croirait déshonoré si tous les jours il se privait de l'ennui de se battre en duel pour rire, de fumer salement tant de grammes de mauvais tabac, d'avaler d'une manière dégoutante tant de litres de mauvaise bière, de

porter des habits ridicules et de courtiser des femmes indignes de son affection! Pourquoi donc n'a-t-il pas au moins l'esprit de faire des cigarettes, de boire du champagne glacé, de se vêtir avec élégance, et de développer son

ou devient, sinon brave, du moins adroit; mais comment expliquer, comment excuser les *duels de bière*, également réglés par un code? comment ne pas reculer de pitié et de dégoût à la porte de ces tavernes (*kneip*), où des jeunes gens

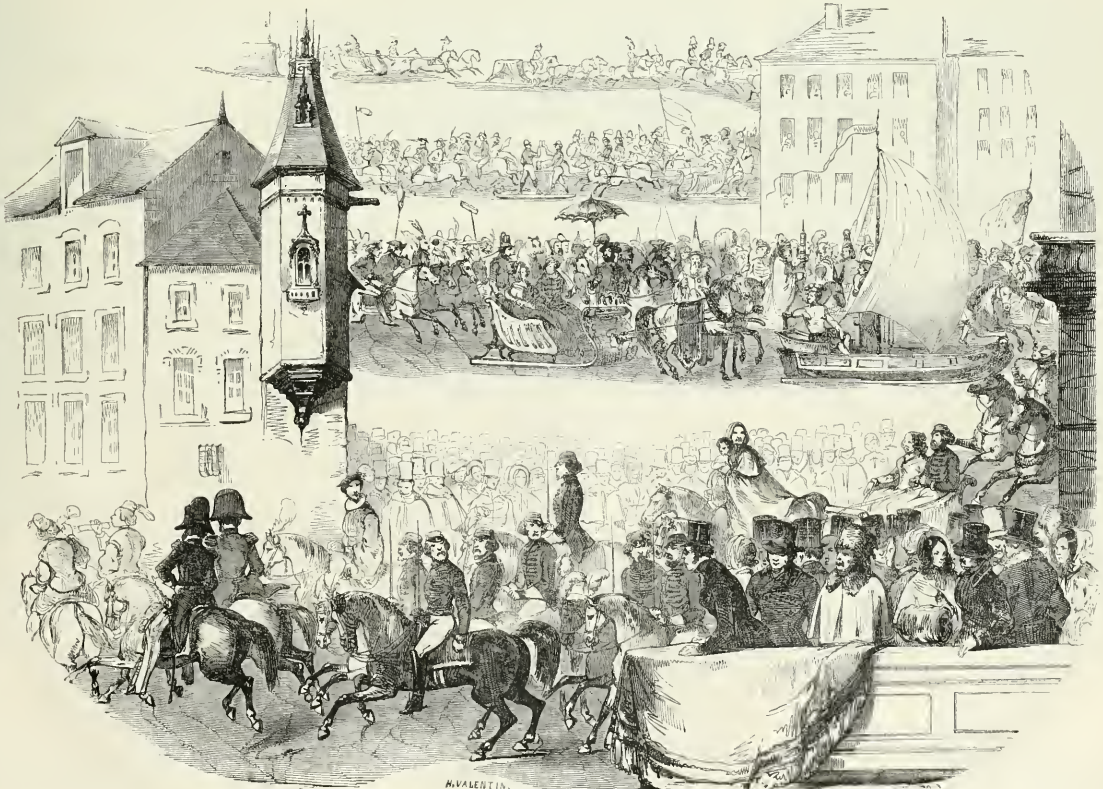
intelligence et son cœur dans une société choisie? Pourquoi toutes ces stupides et honteuses traditions le trouvent-elles encore si fidèle? Quel triste emploi les insensés font des plus belles années de leur jeunesse!

Le duel des *bürsche* n'est qu'une sottise comédie. Ils se battent sans motif et ne se tuent jamais; à peine même s'ils s'égatignent. Cette sorte de caricature des tournois d'autrefois dure un quart d'heure, ni plus ni moins; le temps est fixé. Les deux combattants, vêtus du costume que nous avons déjà représenté, et armés de rapières allégués des deux côtés, ferraillent donc pendant quinze minutes sans cause et sans passion; ainsi ont-ils grand soin de ne se faire aucune blessure grave. Ces prudentes démonstrations, je ne dirai pas de courage, mais d'adresse, ont pour témoins, selon les règles établies, deux seconds, un médecin, un juge du combat et un *bursch* spécialement chargé d'annoncer que le temps accordé par l'usage est écoulé. On les appelle les *chargés*, et ils portent sur leur casquette les couleurs de leur *chore*, ou association. Les autres spectateurs volontaires sont, ou des *senioren* (anciens), ou des *juniores* (nouveaux venus).

Que ces fanfaronnades ridicules amusent les *bürsche*, nous le comprenons encore. D'ailleurs, de pareils exercices ont toujours pour résultat de développer les muscles de ceux qui s'y livrent habituellement. A



(Un duel d'étudiants all'ands, d'après un dessin de M. Cossmann.)



(Promenade des étudiants en traineau, d'après un dessin de M. Cossmann.)

de bonne foi, instruits, et doués, pour la plupart, d'éminentes qualités, luttent ensemble à qui consommera la plus grande quantité de bière et de tabac, sans perdre aucun pendant la raison. Toutes les réunions d'étudiants n'en pas, il est vrai, le même but. Souvent ils ne s'assemblent que pour faire ce qu'ils appellent la *noce*, c'est-à-dire chanter des airs latins ou allemands, en fustant et en buvant : *Vivaldiallerallera; Cramambuli; Bring nüt blut der Edlen reben; Gaudemus igitur; vas ist de deutschen vaterland*, etc. Quand on chante l'air du *Landesvater*, un *senior* monté sur la table percée sa casquette avec son épée; et tous les anciens détraisaient de la même manière leur couvre-chef, et les *fuechs*, ou nouveaux, triquant ensemble, jurent de commettre un jour de semblables délits et d'être jusqu'à leur mort « de braves et dignes bourgeois. »

Surtout de ce *bourg*, comme dit je ne sais quel acteur dans je ne sais quelle pièce. Allons respirer un peu d'air frais ; ces drapeaux assourdis, cette fumée sulfureuse. Le mois de janvier touche à sa fin ; la terre est couverte d'une épaisse couche de neige durcie par le froid. Tous les habitants de la ville se promènent dans les rues ou regardent par leurs fenêtres ; chacun semble attendre avec impatience... une *schlittenfahrt* privée, une procession en traîneaux. Ces sont des étudiants plus sensés qui se procurent à grands frais le double plaisir de faire voir aux philistins de riches costumes de fantaisie, et de galoper sur la neige en tête à tête avec une jeune et jolie femme. Du reste, les promenades en traîneaux se terminent toujours par une *comers* dans la meilleure auberge d'un village voisin. Depuis la fondation des universités, les *barsche* ont toujours formé entre eux des associations particulières qui, réunies, composent la *barschen schaft*, ou la société des *barsche*. Chaque société s'appelle *chore*. Une *comers* est une fête extraordinaire donnée, soit par tous les membres d'un *chore*, soit par l'*allegierne*, ou l'assemblée générale de tous les chœurs d'une université. Chaque *chore* se gouverne d'après ses propres lois, et nomme lui-même ses chefs ; il a de plus ses couleurs, son signe de ralliement, sa *maison d'honneur*, c'est-à-dire sa salle de duel, et son *faep*. Aussi arrive-t-il souvent que deux chœurs se battent en duel. Un *chore* *barsch* a un chien, qui lui sert pour ainsi dire de domestique ; le matin il lui apporte, dans son lit, sa pipe et ses pantoufles ; le soir il le ramène au logis s'il a été vainqueur dans un duel de bière ; souvent même alors il agit le cordon de la sonnette de la maison pour lui faire ouvrir la porte. Deux *barsche* se querellent-ils, leurs chiens se montrent aussitôt les dents. On a vu quelques-uns de ces lidèles amant se battre en duel en même temps que leurs maîtres, mais sérieusement, et s'élançant l'un contre l'autre avec une telle fureur qu'il devenait difficile de les séparer.

Quand un *barsch* meurt à l'université, ses camarades lui font parfois de magnifiques funérailles qui offrent quelques scènes caractéristiques. Sur le cercueil sont déposés, à mi-hauteur de guirlandes de fleurs, la casquette, les gants et l'épée du défunt ; derrière le char funéraire, traîné par quatre ou six chévrons, marchent des pleureurs à gages portant des torches. En général ce sont les domestiques des étudiants qui remplissent ce triste rôle. Les *barsche* viennent ensuite en grande foule, précédés par un ou deux de leurs professeurs qui portent aussi des torches. Des musiciens vêtus de noir jouent des instruments. Du cinquième, le cortège se rend sur la place de l'université. Chaque étudiant fait brûler et éteindre sa torche dans le lieu même où le jeune homme dont la torche vient de recevoir la déposition mortelle avait allumé le flambeau de ses connaissances et fermé ses yeux à la lumière du jour. Les musiciens jouent alors des airs joyeux, et la gaieté remplace la tristesse sur toutes les physionomies. Pendant que toutes les torches, réunies en tas au milieu de la place, brûlent lentement, les *barsche* forment un cercle autour de ce foyer funéraire, entonnant en chœur une hymne pour le maintien de leurs franchises académiques. Ce chant terminé, un *senior* s'avance dans le cercle, et agit son épée comme pour porter un défi. « *Etzinge le feu*, » s'écrient tous les étudiants en agitant leurs rapières au-dessus de leurs têtes ; et, jetant de l'eau sur les torches à demi brûlées, ils se dispersent en courant dans toutes les directions.

Le lendemain la tempête n'étant pas encore apaisée, je partis pour Appenzel, malgré la pluie, avec mes anciens et mes nouveaux compagnons. Chargé de solder le compte de la veille, je sortis le dernier de l'auberge du Weissbad. En franchissant le seuil de la porte, mes regards s'arrêtèrent sur une affiche allemande ainsi conçue :

« I. Les douze commandements de l'aubergiste :
 « Tu n'embrancheras pas la femme de ton hôte. »
 Je continuai ma lecture, quand mes compagnons m'appelèrent avec des cris d'innatence. Il fallut partir ; seulement je pris le nom de l'imprimeur de Saint-Gall, des presses dignes étaient sortis, les douze commandements de l'aubergiste. Mais j'y suis bien cherché, je ne trouvais pas de Saint-Gall un seul exemplaire de cette curieuse affiche. Ceux de mes lecteurs qui iraient au Weissbad, — c'est une retraite fort agréable du canton d'Appenzel, — sont instamment priés d'envoyer à M. le directeur de *L'illustration*, rue Richelieu, 60, une copie des douze commandements de l'aubergiste, accompagnant par ce commandement :
 « Tu n'embrancheras pas la femme de ton hôte. »

Les Talismans.

NOUVELLE.

(Voir tome IV, pages 106, 118, 158, 166 et 182.)

VIII.

Le prince se promenait en long et en large dans son cabinet avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle, et Frédéric,

debout, dans une attitude respectueuse, attendait qu'il voulût bien lui adresser la parole, tandis que le secrétaire tenait les papiers entre ses mains.

« C'est incroyable ! c'est incroyable ! murmura le prince. Avoir été ainsi joué, trompé, trahi !... et moi, qui avais admis cet homme-là dans ma confiance !... Voyons, Loupstein, c'est bien le jugement ? »

« C'est une grosse authenticité délivrée par le greffier du parlement de Paris. La peine est dix ans de fers sur les galères du roi, la dégradation, la marque... »

« Bon Dieu ! bon Dieu !... et pour quel motif encore ! Pour vol et faux !... C'est incroyable, incroyable !... Mais c'est Grossenstein qui l'avait placé auprès de moi... Comment Grossenstein ignorait-il cela ? Je ne suis donc entouré que d'incapables ou de fripons, de galériens !... A qui se fier, bon Dieu ! »

Et le prince continuait avec emportement sa marche précipitée dans le cabinet ; puis il s'arrêta tout à coup :

« Mais vous, monsieur le baron, qui avez ces pièces entre les mains, comment les avez-vous ? Dans quel but vous les étiez-vous procurés ? et puisque par la date de leur délivrance elles sont déjà anciennes, comment ne les avez-vous pas montrées plus tôt ? Comment avez-vous pu me laisser un jour de plus duper de cet homme ? »

« Prince, répondit Frédéric d'un ton respectueux et ferme, il y a bien peu de temps que je suis un serviteur de Votre Altesse. Il y a quelques jours encore, moi, jeune homme inconnu, m'aurait-il été possible de l'approcher pour une aussi grave accusation ? Et savais-je d'ailleurs que l'homme adans dans la confiance de mon souverain était ce même Ludolph qui... Ah ! prince, pouvais-je le soupçonner avant de l'avoir vu ? Et certes, j'espère que Votre Altesse me rendra cette justice, qu'après l'avoir entrevu, je n'ai pas attendu une heure, une seconde, et qu'au risque même de perdre ce que j'ai de plus cher au monde, cette précieuse bienveillance que vous m'avez témoignée, je n'ai pas hésité un instant... j'ai frappé l'imposteur, et je lui ai enlevé ce masque sous lequel il avait su dérober votre faveur ! »

Le prince garda un moment le silence.

« Cela est vrai, monsieur, et si vrai, que j'avais l'intention de vous le reprocher... C'a été un scandale public, etc... Mais je n'en parlerai plus, puisque je vois que vous y avez rendu part d'avance. Vous m'avez rendu service, monsieur, un véritable service ; mais il est cruel, et vous me l'avez cruellement rendu. »

Le prince fit encore quelques pas et s'arrêta de nouveau.

« Cependant, soyez persuadé, monsieur le baron, que je ne l'oublierai pas. J'ai déjà su et j'ai déjà vu par quel zèle vous apportiez dans l'exercice de vos fonctions, et avec quelle remarquable intelligence vous en aviez saisi le véritable caractère... Ne remerciez pas, je vous rends justice, et j'aime à dire ce que je pense. Le service que vous m'avez rendu montre jusqu'à quel point vous êtes attaché à ma personne, et si, dans l'ardeur de votre jeunesse, vous me l'avez rendu avec une précipitation et une publicité fâcheuses, je ne puis au fond vous en vouloir... Vous m'avez servi, et en me servant on ne sert pas un ingrat. Adieu, monsieur ! je vous mandrai par Loupstein quand je voudrai vous parler. »

Il lui tendit la main ; Frédéric mit un genou en terre, la baisa respectueusement et sortit.

Il descendit le petit escalier qui conduisait à la porte secrète du cabinet où il avait été introduit, lorsqu'un petit page, qui semblait l'attendre là, l'arrêta au passage.

Monsieur le baron est invité à se promener ce soir, à neuf heures, seul, au parc, lui dit-il.

« Bon ! et de la part de qui ?
 — D'une dame qui veut parler à M. le baron.
 — Elle ne dit pas son nom ?
 — Ce serait indiscret.
 — Bien ! j'y serai... si j'y pense à temps. Adieu ! » Et il acheva de descendre.

Il pensa que ce rendez-vous lui était donné par la margrave, sur laquelle la chute de Ludolph avait dû produire un effet terrible. Il hésita d'abord pour savoir s'il devait l'accepter. Les recommandations sinistres de son ami inconnu et de l'hôte lui revenaient à l'esprit, et il craignait quelque embûche. Il résolut d'être armé et accompagné. Ludwig et deux robustes camarades lui parurent très-propres à remplir ce dessein. Il venait de les prévenir et les avait invités à dîner à son hôtel, lorsqu'en entrant il trouva ce billet.

« Bravo, Frédéric ! j'éprouvais avec toi toutes les formules de l'éloge.

« Je n'ai qu'un conseil à te donner : ne jette pas le comte de Rosenheim. Le bonheur véritable est là. Je te conseille de lui confier la position au palais et les tentatives d'Amalia pour noter une intrigue avec toi. Il pourrait l'apprendre d'un autre côté, et ton silence, mal interprété, le perdrait sans retour auprès de Constance et de lui. Parle-lui sans réserve, — excepté de moi, bien entendu, — et demande lui ses avis : c'est un homme de bon conseil.

« N'oublie pas mes instructions pour Amalia. Songe que tu as affaire à une femme... c'est-à-dire à un être vivant fois plus habile, plus souple et plus dangereux que tous les Ludolph et les Grossenstein réunis.

« Ton ami, M. C. R. »

Frédéric suivit ce conseil, et courut chez le comte de Rosenheim. Celui-ci se leva dès qu'il l'aperçut.

« Eh ! honneur donc, professeur de géants, dompteur de monstres ! Parbleu ! vous avez fait un fameux tapage, et on n'entend plus parler que de vous... Il est vrai qu'on ne vous voit guère, par compensation.

« Ce n'est pas faute de désirer le contraire ; mais... »

« Oui, oui, les grands, les honnêtes, la cour... Je comprends cela. Constance prétendait même que la margrave y était au moins pour moitié.

— Ah ! mademoiselle, vous n'avez pas pu dire cela et encore moins le penser !

« Pourquoi donc, monsieur ?
 — Comment, pourquoi ? dit Frédéric avec l'expression d'un profond étonnement. Parce que ce serait tout simplement une atroce erreur ; pour moi d'abord, et ensuite pour la margrave elle-même, à laquelle je reconnais bien l'âge requis pour être ma mère, mais aucune des qualités nécessaires pour mériter cette affection filiale que vous ne soupçonneriez pour elle. »

« Cette plaisanterie lui beaucoup rire le comte et Constance elle-même ; en sorte que les deux jeunes gens parurent réconciliés. — Constance quitta le salon un instant après, et Frédéric saisit ce moment pour confier à M. de Rosenheim les avances d'Amalia, et la nécessité où il se trouvait, dans sa difficile position, de paraître les accueillir au moins pour quelque temps.

« Diable ! diable ! dit le comte. Ah ! mon cher enfant, dans quel pas êtes-vous tombé ! quelle infernale Babylone ! Vous me demandez mes conseils ; mais, franchement, vous avez jusqu'à navigé avec tant d'adresse et de bonheur, que je vous crois beaucoup plus capable que moi de bien vous conduire entre ces écueils. Écoutez, cependant... Mon avis est que vous paraissez accepter les offres d'Amalia... Forcez-la de vous recevoir dans son appartement au palais... compromettez-la pour la dominer et achever de rompre la ligne qui veut vous perdre. Après avoir obtenu ce rendez-vous, venez me le dire ; nous réfléchirons ensemble sur la conduite à tenir dans cette circonstance. »

Constance rentra, et la conversation roula sur un autre sujet. Frédéric la termina pour rejoindre ses étudiants gardés du corps, et courir à son rendez-vous.

Lorsqu'il fut parvenu au parc, et qu'il y eut fait un tour, il vit, à quelque distance, une calèche qu'il reconnut pour appartenir à la margrave. Alors il descendit et se dirigea vers les charnières, en priant ses camarades de se tenir à portée. Amalia arriva de son côté avec une femme de chambre, qui resta derrière elle à quelques pas.

Frédéric, en voyant Amalia s'avancer à travers les charnières, ne put se défendre d'une espèce d'admiration. Cette femme était réellement bien belle. Les grâces de sa démarche, la noblesse de sa taille, l'élegance de ses manières, lui prêtaient un charme puissant. Elle avait épuisé toutes les ressources de l'art et de la toilette, et dans la demi-obscurité du parc, l'éclat de ses yeux et de son teint, la régularité de ses traits, achevaient la plus séduisante illusion. Frédéric comprit alors toute la justesse des recommandations de son ami inconnu : il avait là un adversaire plus redoutable que Ludolph. Alors, comme second talisman, il évoqua le souvenir de Constance pour se protéger contre ses atâques.

Arrivée auprès de Frédéric, qui restait immobile et muet, elle s'arrêta avec un mouvement d'indécision et de crainte.

« Est-ce vous, monsieur de Neuberg ? dit-elle d'une voix tremblante.

« Oui, madame, répondit Frédéric. Je vous attendais. » Le ton calme et résolu du jeune homme parut faire sur elle une impression pénible. Elle resta un moment en silence, et reprit avec émotion :

« Oui... je vous ai prié de venir... Eh bien ! au moment de venir moi-même, de me rendre à cet entretien que j'avais provoqué... j'ai hésité... j'ai été sur le point... Ahn Dieu ! que penseriez-vous de moi ? »

« Elle s'arrêta de nouveau. Le son de sa voix avait quelque chose de si doux et de si flatteur, que Frédéric hésita et ne trouva rien à répondre.

« Je ne doute pas, continua-t-elle avec une émotion croissante, qu'on ne m'ait calomniée auprès de vous... j'ai tant d'ennemis ! Et comment n'en aurais-je pas ?... Ils ont vu déjà peut-être enroulé parmi eux... Cependant j'attacherais tant de prix à votre estime... à votre amitié ! Mais comment me justifier comment vous voir et vous parler sans contrainte, sans les soupçons indiscrets ou malveillants, sans ce babilage de salanterie qui dit si peu de chose ?... Il n'y avait qu'un moyen... je vous remercie de l'avoir acceptée ; cette bienveillance est pour moi d'un heureux augure, et vous voyez vous-même quel état mon désir, puisque j'ai osé la première tenter un semblable démarche. »

Certainement Frédéric se sentait ébranlé. Le son harmonieux de ces douces paroles, l'expression brillante et concentrée des regards qu'elle reposait sur lui, exerçaient un séduction inévitable. Il recula d'un pas pour reprendre un peu de sang-froid et d'empire sur lui-même.

« Quoi ! reprit-elle, vous ne me répondez rien ?
 — Parce que je n'ai rien à répondre, Amalia ! je crois que vous vous trompez... Ce que vous me dites là est inutile. »

« Inutile ! Je ne vous comprends pas.
 — Je vais me faire comprendre ! dit Frédéric vivement en lui saisissant la main. Je pensais que vous me connaissiez mieux... ou plutôt que je m'étais jusqu'à présent mieux fait connaître. Ne perdons pas un temps précieux. Amalia ! où voulez-vous en venir ? »

Le ton ferme et décidé de cette phrase et le regard perçant dont elle fut accompagnée paraissent faire sur la margrave une vive impression.

« Frédéric ! dit-elle d'une voix étouffée, avec un mouvement de crainte involontaire, en cherchant à retirer sa main. — Eh bien ! oui, je suis Frédéric, et vous êtes Amalia... Ensuite... Je sais à qui je parle et ce que je veux ! Vous savez ce que je puis... et ce que je peux vouloir !
 — Non, non ! répondit-elle, je l'ignore !
 — Eh bien ! je vais vous l'apprendre ! interrompit vivement le jeune homme en l'entraînant à lui. Vous savez comment j'ai traité Ludolph ?
 — Oui !...
 — Croyez-vous qu'après avoir écrasé ce rival, je ne puisse pas autre chose ?
 — Quoi ! Frédéric !... Frédéric !... Sans doute vous ne pourriez pas... je ne vous pas... »

— Assez ! interrompit-il de nouveau en la serrant fortement contre lui, et en lui présentant la bague en or que lui avait remise l'inconnu. — Connaissez-vous ceci ?
— Ah ! lui la margrave avec un indicible mouvement de terreur. — Frédéric ! Frédéric !... Comment avez-vous ceci ?...
Quel est, Vons ?... ?

— Assez ! reprit Frédéric. Maintenant, Amalia, vous savez ce que je veux... Vous comprenez ce que je veux ?
— Ah ! mon Dieu !... répliqua la margrave dans un trouble inexprimable, que sais-je ?... que puis-je penser ?... Je suis... Oh ! Frédéric ! quel homme êtes-vous donc ?
— Pen inoprit ! mais écoutez-moi bien, Amalia ; je vous que vous savez à moi, que vous n'avez pas d'autre volonté que la mienne ! J'entends que vous me soyez soumise sans réflexion et sans réserve, ou je vous perdrai sans miséricorde et sans retour !
— Frédéric !

— Pas de détours, pas de ruses inutiles. Je ne suis pas homme à me payer de subterfuges, à hésiter à reculer. J'ai parlé, tout est dit. Je veux un gage qui m'assure à jamais de votre obéissance, de votre discrétion, de votre dévouement... Amalia ! nous signerons notre traité d'alliance dans votre appartement même, au palais !... Donnez-moi la clef qu'avait Ludolph !

— Frédéric ! avez-pitié de moi ! songez...
— Bien ! répéta le jeune homme avec force. Ah ! vous étiez venue ici pour me tromper, n'est-ce pas ? pour faire un traité à votre avantage, et me livrer pieds et poings liés à vos complices ! Mais non ! non ! Ici, comme partout, à moi la force et l'empire absolu ! Ici, c'est moi qui commande ; je ne transige pas, j'ordonne ! Un rendez-vous dans votre boudoir, à minuit... et la clef de Ludolph !

Amalia resta un moment palpitante et comme fascinée.
« La clef ! répéta Frédéric avec force, je la veux. »
Le geste impérieux du jeune homme, l'expression ardente et passionnée de ses regards, achevèrent de vaincre la margrave.
« Frédéric ! s'écria-t-elle, mon noble, mon audacieux Frédéric ! Dieu ! que tu es beau !... Tiens !... la voilà. »

— Et quand ?
— Quand tu voudras.
— Le prince va demain à sa maison de chasse. Je serai chez toi à minuit.
— S'il veut m'emmener ?
— Tu seras malade.
— Mais...
— Je le veux !

— Tu es un tyran ! dit-elle avec une sorte de délire ; mais maintenant je te pardonne tout ! »
Et elle lui passa les bras autour du cou. Frédéric se dégagea vivement.
« A demain... minuit ! » Et il s'éloigna d'un pas rapide, tandis que la margrave regardait sa voiture.

« Peste ! dit Ludwig en riant, lorsque Frédéric rejoignit ses camarades, nous connaissons maintenant l'ancien ami de la famille ; un vieux boullonne, bien cassé... Eh ! eh ! nous venons de le voir sortir de la charmille et monter dans sa calèche... Ouais !... ce que c'est que d'être joli garçon ! »
Frédéric était morne et troublé.

« Pardon, mes amis, dit-il ; je vais entrer un moment chez le comte de Rosenheim. »
FABRE D'OLIVET.

(La suite à un prochain numéro.)

Poètes contemporains.

CHARLES PONCY.

La biographie de Charles Poncy n'est pas longue. Né de parents pauvres en 1821, il vécut jusqu'à neuf ans dans les rues ou sur le port de Toulon ; pendant quelques mois seulement il garda, avec d'autres enfants de son âge, un petit troupeau au prix de 1 fr. par mois pour chaque tête.

« Dans le plâtre, dans l'eau, dans la chaux qu'elle allume,
La misère, à dix ans, tout châtif m'a jeté, »
nous apprend-il dans un sonnet du *Chantier*. — A douze ans, au temps de sa première communion, il entra à l'école nationale, qu'il quitta bientôt pour aller recevoir une instruction très-déterminée, pendant un an et demi, chez les frères de la doctrine chrétienne. Enfin il passa quelques mois à l'école communale supérieure. Telles furent ses études. Au sortir de l'école communale, il se fit filon.

Mais Charles Poncy était né poète. Sa bibliothèque se composait d'une collection de *Magasin pittoresque*, des *tragédies de Racine* et des *Fables de La Fontaine*. Le *Magasin pittoresque* agrandit le cercle un peu étroit de ses connaissances. Racine et La Fontaine lui apprirent à parler la langue dans laquelle il éprouvait le besoin d'exprimer ses pensées. Chaque soir, après avoir déposé la truelle, il prenait un livre et une plume ; et il s'instruisait et écrivait tout à tour.

« Le jour je suis un travailleur, le soir je suis poète ;
Mes jours sont au travail et mes soirs sont à vous.
Ouvrier tout le jour, ma pensée est muette ;
Poète tout le soir, je chante à vos genoux, »

écrivait-il à une jeune fille qu'il aimait et qu'il a eu le bonheur d'épouser.

Il aimait son état, il l'avoue souvent dans ses poésies nouvelles.

« Que nous sommes heureux d'être ouvriers ! la vie
A pour nous des douceurs que plus d'un prince envie.
Le matin, sur les toits, avec les gais oiseaux,
Nous chantons le soleil qui sort du sein des eaux,
Où, submergé vers tout d'une nuée de lumière,
Change en corniches d'or leurs corniches de pierre,
Et semble recueillir, de ses rayons benis,
La tuile, fraîche égide ou s'abrite les nids.

Nous guetons les beautés dont l'âme et la fenêtre
Semblent s'ouvrir au jour qui vient de naître ;
Et, de l'aube à la nuit, l'aile de nos refrains
Emporte dans son vol nos maux et nos chagrins.

Instruisons-nous, les maux sont fils de l'ignorance ;
Travillons, le travail donne l'indépendance.
Amis, je ne suis pas un de ces fous enroués,
Qui précèdent le labour avec les bras croisés ;
Moi travail me nourrit, et moi plus noble coge,
C'est le bruit sourd que fait ma truelle dans l'auge.

Oh ! j'aime mon état, je l'aime avec ferveur ;
Tout autre m'écarte, car mon esprit rêveur
Ne connaît rien de beau, d'étrange,
Comme de voir passer les oiseaux et l'éclair
Au-dessus de ces toits lâchés si haut dans l'air
Que l'homme s'y croit près d'être ange !

Ah ! salut à ces toits toujours purs et déserts,
Où le poète entend d'inévitables concerts,
Où son front s'embrase et s'inspire !
Apportés par les vents, les vers mélodieux
Qui content de son cœur semblent tomber des cieux,
Échos de l'éternelle lyre ! »

Rarement son sort lui attrache une plainte ; l'hiver même,
« L'hiver, bien que le sang jaillisse de ses doigts,
Que ses pieds soient glacés par le givre des toits,
Il boit ses outils et ses obscurs destins. »

S'il exprime par hasard un désir, c'est rarement pour lui
seul qu'il parle ; c'est pour ses frères malheureux, pour tous
ces ouvriers dont il partage les rudes travaux... Et alors
même son état lui inspire les plus ingénieuses et les plus
nobles pensées. Les stances suivantes sont empruntées à la
pièce du *Chantier* intitulée : *Aux maçons* :

« Éblouis nos marteaux pour raser trois maisons ;
Du travail tout l'hiver, du travail aux maçons !
Oh ! si nos jours sont froids et sombres,
Nous nous réchaufferons par un chant fraternel,
Et nos bras lanceront aux nuages du ciel
D'autres nuages de décombres.

Après avoir construit des demeures pour tous,
Si, nous pouvions, amis, bâtir un toit pour nous !
Si nous étions propriétaires,
D'un petit coin des champs qu'au loin nous découvrons,
Pour voir grandir nos fils, pour reposer nos fronts,
Que nous serions heureux, mes frères !

Et puis, si nous pouvions saper comme ces murs
Les hideux préjugés et les vices impurs ;
Si nos efforts pouvaient détruire
Cette société de sublimés fous,
Architectes divins, chèrement à grands coups,
Et, sur leurs plans, la reconstruire ! »

En 1831, M. François Arago, se trouvant à Toulon, entendit parler du poète maçon. Il lui quelques-unes de ses premières pièces de vers, y découvrit les germes d'un grand talent, et à son retour à Paris, il adressa à M. Louis Viardot, qui venait de fonder la *Revue indépendante*, une *Marine* de Charles Poncy. L'année suivante, M. Ortolan, professeur de l'école de droit, publia sous ce titre : *Marines*, un recueil des vers de son jeune compatriote, dont le nom avait acquis à Paris comme à Toulon une réputation méritée. Enfin, cette année même, M. Perrault a édité (1) le *Chantier*, poésies nouvelles, par Charles Poncy, auxquelles nous avons emprunté les vers qui précèdent. Ce volume commence par une admirable préface de George Sand sur la poésie des prolétaires. L'illustre écrivain apprécie aussi le talent de Poncy. « En restant fidèle au genre descriptif, qui est une des faces les plus riches et les plus vigoureuses de son talent, Poncy a su faire planer sur tous ses tableaux une idée forte et une émotion profonde... Dans son premier recueil, qu'il appelle déjà les essais de sa jeunesse, on ne sentait pas toujours assez, sous ce miroir ardent et limpide de sa description, la vie intime et mûle du poète. La pensée a grandi chez lui depuis ; et le talent, en se séparant, en devenant un peu plus sobre, n'a pas encore assez perdu peut-être de sa fougue et de sa prodigalité. Ses tableaux sont parfois encore un peu trop éblouissants... Mais nous serions bien surpris si une telle imagination avait déjà perdu, à vingt-deux ans, cette exubérance magnifique qui signale le début des maîtres... Au reste, il y aurait pédantisme à s'arrêter plus longtemps sur ces critiques. Malgré tout notre désir d'être sévère envers ce noble enfant, comme on doit l'être envers tout cœur dont on a le droit d'attendre et d'exiger beaucoup, nous sommes réduits au silence par les ressources étonnantes de son talent national... »

La meilleure pièce du *Chantier* est adressée à Béranger, qui y a répondu par une lettre en prose, dont le dernier paragraphe se termine ainsi : « Se faire de la littérature un poste pour désertir son métier, c'est faire croire qu'on méprise la classe dans laquelle on est né, c'est ne plus vouloir être peuple ; et ce peuple, comment le relèvera-t-on si, dès qu'on s'en distingue par quelque rare talent, on se hâte de s'en séparer ? Si cela vous est possible, mon enfant, restez maçon sans rien négliger pour devenir grand poète. Sachez que toute ma vie j'ai regretté d'avoir été forcé par mes parents de quitter la profession d'imprimeur ; cet état eût assuré mon indépendance, et il faut être indépendant pour être poète. »

Ces sages conseils ont été suivis. Charles Poncy est resté maçon et poète. Il a dit à ses compagnons :

Amis, jusques au bout je suivrai ma carrière,
Et, soit que je gemisse au front de froidier,
Soit que le soleil d'aout me bâte à sa lumière,
Vous entendrez toujours, ainsi qu'une prière,
Les benedictions du poète-ouvrier.

(1) Un volume in-18. 5 fr. 50.

Il ne désire même pas sortir de sa ville natale, qu'il n'a jamais quittée. Il a dit à ses compatriotes :

Faire aux champs du labour fleurir la poésie,
Travailler et chanter, voilà toute ma vie ;
Et, sous notre beau ciel vuire avec vous toujours,
Voilà tous mes souhaits, voilà tous mes amours.

Tout en démolissant et en construisant des maisons, il acheva son éducation. M. le ministre de l'instruction publique lui a envoyé une petite bibliothèque ; l'illustration partage maintenant, dans son modeste asile, la prédilection dont jouissait seul autrefois le *Magasin pittoresque*, et tandis qu'un de ses anciens maîtres, de dessin à l'école gratuite, M. Lelieur, dessinait son portrait sur notre demande, il dédiait à nos graveurs, MM. Best et Lelour, la pièce suivante, qui est inédite, et qui brillera au premier rang parmi les chefs-d'œuvre de son futur volume.

A. M. Best, graveur de l'ILLUSTRATION.

Toulon, 1^{er} novembre 1844.

I.
J'ai visité, monsieur, nos superbes vaisseaux
Que l'Afrique à berrés dans l'azur de ses eaux ;
J'ai touché leurs nobles humières,
Leurs flammes où le combat grondait les bruits confus,
Et leurs goules de fer dormant sur les allats,
Chaudes des batailles dernières.
Nos modestes berts m'ont, de leur propre voix,
Pour vous être transus, raconté leurs exploits
Sur le pont que la mer arrose ;
Et leurs cours généraux, à l'indigne ouvert,
M'excusent d'avoir si mal traduit en vers
Ce qu'ils m'ont si bien dit en prose.

II.
L'aurore du quinze août, de ce beau jour d'été,
Que l'Église et l'armée ensemble ont tant fête,
Illuminait déjà des splendeurs africaines
Les sables étalants des plages marocaines.
Le soleil qui pourtrait la blanche Mogador
Transformait son flot en promontoire d'or,
Et semblait, sous les pas de l'escadre française,
Souléver lentement une lonie de brasse.
Les musulmans guerriers débout, près tin croissant,
En voyant les flots teints d'une couleur de sang,
Croyaient qu'incendiés par le divin prophète,
Nos vaisseaux éclairaient eux-mêmes leur défaite,
Et que ces mers de feu, basses de nos succès,
Pour les ancêtres s'ouvraient sous les Français.
Car, quelques jours avant, nos prolans intraites
Avaient du vieux Tanger devoré les entrailles
Et sapé ses remparts, où, les nuits d'ouragan,
Les naufrages voyaient luire le yatagan !

Tout à coup, un écho vint de ces collines,
Nids de l'Arabe libre et des races félines,
Aux vaisseaux qui vogaient à l'ombre des pavots,
Fit entendre ces cris chantés par mille voix :
« Tressaille de bonheur, notre auguste patrie !
L'Afrique à deux genoux et la face incurvée,
L'Afrique devant toi prosterner son front noir,
Son invincible orgueil rôt de desespoir,
Et les braves soldats que ton grand peuple enfante
Ici, comme partout, le rendent triomphants,
Nous avons debû l'emir traître et cruel,
Les Beaux de ce sol, les flammes de ce ciel ;
Notre courage augmente avec notre souffrance.
Hier, quand le canon chanta : Vive la France,
Vingt mille cavaliers, de colères embrasés,
Ont volé contre nous... et s'y sont écrasés.

Ici, la royauté quatorze ans exercée
Est, par le monde entier, à jamais consacrée ;
Le passé s'est noyé sous les flots de l'Isli,
Et dans son propre sang l'Arabe enseveli
A vu, le même jour, et sa haine et son glaive
Tous deux brisés devant l'avenir qui se lève.
Un cri d'enthousiasme éclata sur ces bords ;
Le canon s'ébranla dans l'ombre des sabords,
Le drapeau du combat ondoya sous l'aiguillon ;
Et soudain les boulets du royal capitaine
Sur les mers de Souvarh gravèrent le cartel
Que naguère ils avaient inscrit sur le Sparte !

Forts comme le lion, prompts comme la gazelle,
Nos robustes marins rivalisent de zèle,
Veulent qu'avant le soir leurs frères de l'Isi
Sachent que de Souvarh le port est aboli,
Et que, du haut des mâts, dans les monts, sous la tente,
Tout célèbre à la fois leur victoire éclatante,
Nos canonniers font tous des miracles de tir,
Et n'ajustent jamais un mur sans l'engloutir.
L'Arabe, que sert mal son œil d'effroi livide,
Lance un boulet anglais qui se perd dans le vide ;
Le peuple crié fuit ; les échos du désert
Répètent des canons le foudroyant concert,
Et la mort se promène, implacable et fatale,
Sur ces riches débris qu'au loin la guerre étale.

A midi, de ces forts aux créneaux dentelés,
Les feux étaient éteints, les murs démantelés ;
Le sable immaculé, les promontoirs sombres
Étaient souillés partout de sang et de décombres,
Et le soleil couvrait sous sa prunelle d'or
Le pavillon français flottant sur Mogador !

III.

Et maintenant, monsieur, que la paix est conclue
Et que le monde entier de ses chants la salue,
Ne vous semble-t-il pas que la France devrait
Couronner dignement cette grande épopée
Que ses canons et son épée
Semblent n'entraîner qu'à regret?

Il est de grands devoirs que la victoire impose
Lorsqu'après le combat le soldat se repose,
Et que dans le fourreau dort le glaive d'acier,
La prevoynante main du labourer astarte,
Dans les flancs féconds de la terre,
Doit semer le grain nourricier.

Après que les canons, volcans des batteries,
Ont broyé les cités de vétuste pourries,
L'ouvrier créateur sans retard doit venir
S'inspirer des besoins des siècles qui vont luire,
Et sur les noirs débris construire
L'édifice de l'avenir.

Eh bien! notre patrie, heureuse en toute chose,
Pent et doit accomplir ce travail grandiose.
Dieu l'a touchée au front, son front a resplendi,
Et l'Arabe qui vient s'abriter sous son ciel
Veut encore retrouver en elle
La France de *Donaberd!*

Pour peupler le désert, ce domaine ditigre,
Chaque jour de la France une famille émigre.
Le peuple, dont l'instinct devine l'avenir,
Par le chemin des mers, à flots pressés arrive
Sur cette glorieuse rive
Que la main de Dieu va bénir.

Et puisqu'à ce travail le peuple se dévoue,
Que des dangers qu'il offre on riant il se joue,
Il faut que le pouvoir s'applique à féconder
Le germe radieux qu'en son sein Dieu dépose,

Et que, dans l'œuvre qu'il s'impose,
Tout concoure à le seconder.
Et ses plaines, qu'hier ravageait sa bravoure
Mûrissent les doux fruits que la levre savoure;



(Po. rait de Poney, par M. Letauère.)

Ces marais, réservoirs d'aériens poisons,
Ou depuis six mille ans pullulent les reptiles,
Deviendront tous des champs fertiles
Couronnés de blâmes moissons.

Et l'étréote *Gourbi* dont la laideur contraste
Avec l'éclat d'un sol aussi riche que vaste,
Fera place aux hameaux que les braves émigrants,
Pour modérer l'ardeur des brûlantes journées,
A leurs familles fortunées
Èleveront sous des palmiers.

Et l'Arabe à l'abri verra sa tête nue,
Quand le vent du désert soulevé au loin la nue
Qui recèle la mort semblable à nos brûlots;
Et sa voix bénira l'auguste Providence
Quand des blés la sainte abondance
Regorgera de ses silôts.

La ténébreuse Afrique au souffle de l'Europe
Eclairé devant nous la nuit qui l'enveloppe,
Et, prête à recevoir les sneurs et le soc,
Veut, contre les bienfaits d'une culture stable,
Échanger son berruons de salte
Dechire par l'ardent siroc.

Quand la France aura fait nue nouvelle France
De cette heureuse terre où nait tant d'espérance,
Ses sours, les nations, à ses efforts vainqueurs
N'en contesteront plus l'immortelle conquête,
Et Dieu, par qui tout se complète,
Y rejoindra tous les cœurs.

Et pour éterniser cette œuvre magnifique,
Le ciel inclandescent qui brille sur l'Afrique
Y fera resplendir en traits de flamme et d'or,
Tant sur les sables blancs que sur les roches noires,
Cette trinité de victoires:
Isli, Tanger et Mogador!...

CHARLES PONCY.

Cent Proverbes, par Grandville (1),

ET PAR TROIS TÊTES DANS UN BONNET.



(Quand tu es pressé, habille-toi lentement.)

Depuis leur naissance, c'est-à-dire depuis la création du monde, les proverbes ont eu de grandes destinées. Mais l'an du Christ 1844 devait leur être singulièrement favorable. En cette année-là, le sort leur réservait la gloire d'être illustrés par Grandville. Quelle plus belle et plus durable consécration pouvaient-ils désirer? S'ils ne sont pas contents, qu'ils se résignent; ils trouveront en eux-mêmes les leçons dont ils ont besoin.

La fécondité de Grandville ne vous semble-t-elle pas merveilleuse? En quelques années, que de chefs-d'œuvre il a produits! *Les Fables de La Fontaine*, *les Aventures de Robinson*, *les Voyages de Gulliver*, *les Scenes de la vie privée et publique des animaux*, *les Petites Misères de la vie humaine*,



(Quand un moine demande pour Dieu, il demande pour deux.)

l'Autre Monde. On a peine à comprendre, en vérité, qu'un seul homme ait pu faire en aussi peu de temps une telle dépense d'esprit, d'imagination et de talent! Avec quelle sagacité, avec quel bonheur il sait rendre les pensées de La Fontaine, de de Fœ, de Swift et d'Old-Nick! Qu'il se montre ingénieux et hardi dans ses créations, quand il invente un monde qui n'existe pas, ou quand il peint et ridiculise, sous des figures d'animaux, les hommes et les choses de son temps! Sublimés caricatures qui vivront aussi longtemps que les satires de Juvénal et les comédies de Molière!

Les *Cent Proverbes* ajouteront encore à la réputation de Grandville. Les échantillons dont nous ornons aujourd'hui ces deux pages, suffiront pour justifier cette assertion et nous dispensent de tout éloge. Mais ce que nos abonnés ne devineraient point ou admirant ces charmants dessins, c'est que l'ouvrage dont ils font partie est un magnifique volume imprimé avec luxe sur du beau papier. En outre, cinquante des proverbes représentés par Grandville, forment les sujets de cinquante petites saynètes ou nouvelles racontées par

trois hommes d'esprit qui se sont cachés dans un seul et même bonnet. Nous ne souleverons pas ce spirituel voile des trois écrivains anonymes, mais les nombreux souscripteurs des *Cent Proverbes* auront certainement reconnu que M. Fournier a su choisir des plumes exercées et habiles. Parmi les plus spirituelles fantaisies de cette trinité littéraire, nous recommandons surtout la lecture de: *Ne crachez pas dans les puits, vous portez en boire l'eau*; *A colombe soule cerises branches*; *Un pied vaut mieux que deux échasses*. Comme on fait son lit on se couche; *La pelle ne doit pas se moquer du fourgon*.... etc. Si jamais livre eut pour but et pour résultat de mêler l'utile au doux, le plaisant au sérieux, c'est sans contredit celui qui a pour titre: *Les Cent proverbes* par Grandville et par trois têtes dans un bonnet. A le regarder ou à le lire on est sûr de s'instruire en s'amusant.



(Souvent qui va chercher de la laine revient tondu.)

1. Un beau volume in-8.—Chez Fournier, libraire-éditeur.— Prix: 45 francs.



A bon chat bon rat.)



(Bonjour, lunettes, adieu fillettes.)



(Ce qui vient de la flûte, s'en retourne au tambour.)



(Ce que fait la louve plaît au loup.)

Bulletin bibliographique.

Cours d'agriculture, par M. DE GASPARIN, pair de France, membre de l'Académie des sciences, etc. Au bureau de la Maison Rustique, quai Malaquais, 19.

L'agriculture emprunte ses principes, ses méthodes, ses procédés, aux sciences pures, telles que la mécanique, la météorologie, la chimie et l'économie domestique. Aussi change-t-elle pour ainsi dire de face en même temps que les sciences dont elle est tributaire. Celles-ci ne sauraient faire un pas qu'elle n'en ressent le contre-coup. Mais l'agriculture, le propriétaire ne peut pas se tenir au courant des progrès de ces sciences collatérales. Les travaux d'exploitation rurale absorbent tout son temps, toutes ses facultés. De la part d'ouvriers, à la fois pratiques et scientifiques qui résument l'ensemble des connaissances nécessaires à l'agriculture, véritables codes contenant l'ensemble des lois qui doivent régir une bonne exploitation, et épargner au cultivateur les tâtonnements du doute et de l'incertitude.

Comme savant, comme praticien, M. de Gasparin était naturellement appelé à écrire un cours d'agriculture, et les deux volumes qu'il vient de faire paraître suffiront pour montrer qu'il a rendu un véritable service à son pays; car le bonheur et la grandeur de la France dépendent de la prospérité de son agriculture, et non des progrès de son industrie. Quand le vertige qui s'est emparé de toutes les têtes se sera dissipé, on verra que l'amélioration et la culture d'un pays fertile, soumis de climats divers et fécondé par des bras intelligents est notre véritable vocation. L'industrie concentrerait de plus en plus la richesse entre les mains des spéculateurs, tandis que le reste de la nation se débattait dans un paupérisme incurable. Au lieu de paysans propriétaires appliquant leurs facultés intellectuelles et physiques à l'amélioration de leur condition, on aurait des millions d'ouvriers, ou plutôt de mécaniciens vivants mis au service de ces machines gigantesques qui, chaque jour, empiètent sur eux, et finissent par faire la besogne toutes seules.

Le premier volume du Cours d'agriculture traite de l'agronomie. C'est la science de la terre dans ses rapports avec ses produits. La première section est consacrée aux parties consubstantielles des terrains agricoles. Les plantes puisant dans le sol une partie de leur nourriture, on comprend l'importance de cette étude. Non content d'indiquer la nature de ces substances, M. de Gasparin quantifie relatives, les reconnaître et de déterminer leur dosage l'auteur, ainsi l'on trouve l'indication des procédés pour l'eau. L'auteur examine ensuite les propriétés agricoles du silice, du carbonate de chaux, de la marne, de la magnésie, du plâtre, de l'oxyde de fer, du sulfate de fer, du manganèse, des phosphates, de la potasse, de la soude, du carbone, de l'eau, de l'azote, de l'ammoniaque et des nitrates.

Après avoir ainsi traité la composition chimique des terres, de son influence sur la végétation, M. de Gasparin arrive à parler de leurs propriétés physiques. Cette recherche n'est pas sans importance que la précédente; en effet, si des esprits chez lesquels le sens pratique obscurcit parfois l'esprit se livre à une science que la science chimique du sol fusent une des nécessités de l'agriculture, personne n'a jamais contesté qu'il y a ténacité du sol, sa cohésion, la propriété qu'il a de retenir et de laisser passer l'humidité, la rapidité avec laquelle il se dessèche ou s'imbibe l'oxygène ou le chaleur, soient des conditions indispensables à la culture. M. de Gasparin fait ressortir avec raison un élément trop négligé, celui de la couleur. Une terre blanche s'échauffe peu pendant la nuit et se refroidit peu pendant la nuit. La même terre, quand elle est se refroidit aussi beaucoup pendant le jour et se refroidit aussi beaucoup pendant la nuit. Des expériences positives ont fait voir à l'auteur que ces thermomètres étant placés pendant le jour sur deux terres de même nature, mais dont l'une est noire à la surface et l'autre blanche, le thermomètre placé sur la première marquait en général 7° à 8° de plus qu'il ne marquait sur la seconde. Cette différence est beaucoup plus grande que celle qu'on observe entre un sol et deux terres de nature différente et de même couleur. Ces considérations sont très-importantes; ainsi, sur les bords de ruisseaux blancs, les raisins noirs, qui ont besoin de plus de chaleur que les raisins blancs, ne réussissent pas sur les terrains blancs, et l'on ne s'échauffait pas, les habitants des montagnes ne peuvent pas pousser aussi haut la culture des céréales et de la vigne; mais la chaleur moyenne de la terre près de sa surface est plus élevée que dans les parties supérieures de la terre, et la chaleur moyenne de la terre près de sa surface est plus élevée que dans les parties supérieures de la terre, et la chaleur moyenne de la terre près de sa surface est plus élevée que dans les parties supérieures de la terre.

La terre arable est la propriété du sous-sol géologique, des terrains de transport qui le recouvrent et des détritus végétaux et animaux produits sur place ou amenés par les eaux et les vents; la partie géologique de la France donnerait donc une idée très-générale de ce genre de culture. M. de Gasparin en a vu les détails importants sur la formation des terrains et du sol, et des détails importants sur leur classification, et se livre à ce sujet de recherches historiques qui montrent combien ce sujet présente pour l'avenir, à cause des nombreux points de vue sous lesquels on peut l'envisager. On arrive à un résultat satisfaisant, l'analyse des familles naturelles, et s'est appuyé sur le principe de la classification des caractères; il arrive ainsi à distinguer les terrains reflétant l'élement calcaire, ceux qui sont siliceux ou argileux, les argilles et les terrains.

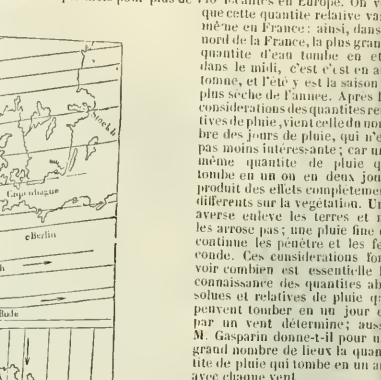
La sixième partie du premier volume est consacrée à l'appréciation de la valeur des terres, sujet de la plus haute importance, puisqu'il forme la base de la répartition de l'impôt territorial. Ce problème difficile a fixé l'attention des agriculteurs et des économistes, et on peut voir, dans l'ouvrage que nous analysons, combien sont nombreux et variés les éléments qui peuvent contribuer à sa solution.

La septième partie traite des amendements ou des moyens d'améliorer le sol. En première ligne, nous trouvons les irrigations, dont l'auteur a pu parler mieux que personne, puisque ses propriétés territoriales se trouvent dans le midi de la France, hors de toute portée pour les cultures de qualité intrinsèque. Il fait voir qu'en employant les eaux d'une source de qualité intrinsèque, on fait le plus souvent un mauvais calcul, et que désormais, quand les

chemins de fer seront les voies de communication naturelles, les rivières devront être employées à la fertilisation des terres environnantes.

L'étude des engrais est précédée d'un exposé de l'alimentation végétale, qui seule fournit des données exactes sur les principes avec lesquels la terre doit être amendée. L'auteur examine une à une toutes les substances qui ont été considérées comme engrais, et en rangeant sous les chefs suivants: engrais contenant de l'azote, du carbone, des alcalis minéraux, des sulfates ou de la chaux; puis il indique les règles à suivre pour l'emploi de ces fumiers dans les cultures du froment, de la betterave, de l'olivier, de la vigne, des prairies, de la luzerne, de la garance, dans les terres sèches et les terrains humides.

le cultivateur qui n'a souhaité pouvoir répartir à son gré le plus dans les diverses saisons, et dont les récoltes ont souffert d'un manque de distribution auquel la culture la plus intelligente n'aurait su accommoder. Cette distribution est donc beaucoup plus importante que la quantité absolue. En effet, plus on se rapproche de l'équateur, et plus en général la quantité absolue de pluie est considérable; mais elle ne nous apprend rien sur les effets de la pluie, c'est ainsi qu'il tombe abondamment de pluie à La Havane, et cependant on ne saurait établir aucune analogie entre les productions des deux pays. Dans un immense tableau, M. de Gasparin indique la quantité de pluie qui tombe dans chaque mois pour plus de 140 localités en Europe. On voit que la quantité relative varie beaucoup en France, et dans le nord de la France, la plus grande quantité d'eau tombe en été dans le midi, c'est-à-dire en été, et l'éclaircie est la saison la plus sèche de l'année. Après les considérations des quantités relatives de pluie, vient celle du nombre des jours de pluie, qui n'est pas moins intéressante; car un même nombre de pluie qui tombe en un ou en deux jours produit des effets complètement différents sur la végétation. Une averse enlève les terres et les arrose pas; une pluie fine et continue les pénètre et les féconde. Ces considérations font voir combien est essentielle la connaissance des quantités absolues et relatives de pluie qu'il peut tomber en un jour et par un vent déterminé; aussi M. de Gasparin donne-t-il pour un grand nombre de localités la quantité de pluie qui tombe en un an avec chaque vent.



Carte indiquant la direction moyenne des vents dominants en Europe

Pour toute la partie du Cours d'agriculture que nous venons d'analyser, l'auteur avait, sinon des modèles à suivre, du moins des devanciers, ce que les Allemands appellent avec beaucoup de raison *Vorbereitung*. Pour les trois quarts du second volume, qui traite de la météorologie agricole, tout était à créer, et l'auteur son *Historie Naturelle de la France*, Bâle, est peut-être le premier qui ait saisi le lien qui unit la météorologie avec la botanique et l'agriculture. Arthur Young signale les limites des principales cultures de la France; M. de Humboldt généralisa l'Europe et de l'Amérique. Ces travaux préparèrent l'avènement de la météorologie agricole, qui est une science moderne. Après avoir parlé des principes fixes et des éléments variables de l'atmosphère, l'auteur traite de la chaleur; il donne quelques exemples de maxima de température, sans insister beaucoup sur les effets d'une trop forte chaleur sur les végétaux. Il entre, au contraire, dans des détails plus circonstanciés sur les effets des basses températures, leur influence sur la végétation et l'épaisseur de la couche de terre gelée. Il aborde ensuite un sujet qui ne l'avait pas été avant lui, c'est l'étude de la chaleur solaire sous le point de vue agricole, et fait voir que les plantes doivent avoir un supplément de chaleur qui est, à deux heures de l'après-midi, de 5° à Paris, et de 15° à Orléans. Dans les Alpes, l'échauffement des plantes est très-considérable, compare à celui de l'air, et explique la végétation si riche et si variée des hautes cimes. Cette étude est si importante que Beaumont de Felice se demandait quelle somme de degrés était nécessaire pour faire mûrir le blé. En comparant des observations faites à Orléans, à Paris et à Lyon en Laponie, l'auteur prouve que le blé a besoin de 1528° de chaleur pour mûrir. Arrive ensuite l'importante considération de l'humidité atmosphérique, sujet difficile, dont les bases n'ont pas été bien établies, et qui nécessite toute l'attention des agriculteurs; mais ceux-ci n'ont pas l'air de s'occuper beaucoup de la quantité relative d'humidité dans l'air; ils doivent aussi avoir regard à l'évaporation; car c'est de la quantité d'humidité qui reste dans la terre que la plante profite, et non pas de celle qui s'évapore; or, l'évaporation à Orléans, enlève à la terre 0,61, et à Orléans 0,80 de la pluie tombe. Ces recherches conduisent naturellement à l'examen de la rose, sur laquelle les physiciens manquent encore de données suffisantes, et des anémomètres, qui sont variables de formes et de densité rendent si difficiles à étudier, si l'on veut se faire une idée de leur rôle comme écrans interposés entre le soleil et nous.

Parmi tous ces sujets, il en est un que l'auteur a traité avec une prédilection qui se conçoit aisément; c'est celui de la direction des vents en Europe et de la distribution de la pluie dans les divers saisons. En effet, pour quiconque a étudié pratiquement l'atmosphère et les dispensateurs de la pluie, les tyrans de pluie et de la sécheresse. M. de Gasparin s'est donc livré à un grand travail sur la direction moyenne des vents en Europe. Le résultat général de ces recherches, c'est que dans le nord de l'Europe, jusqu'au 50° de latitude environ, la direction du vent est l'ouest-nord-ouest. Mais le grand désert de l'Asie, dont l'étendue est égale à deux fois celle de l'Amérique, est un foyer de chaleur qui détermine l'ailloy de l'air refroidi par les Alpes; ce foyer de chaleur détermine la prédominance des vents de nord dans le midi de la France, en Espagne et en Italie. Cette direction des vents, jointe à l'influence de la latitude, rend très-bien compte des caractères distincts des différents climats de l'Europe occidentale; elle explique pourquoi, dans chacun de ces climats, la pluie est distribuée d'une manière différente dans les diverses saisons. Ce sujet, sur lequel M. de Gasparin attirera le premier l'attention en 1828, est d'une importance majeure en agriculture. Quel est

Un dernier chapitre est consacré à la météorologie ou à l'art de prévoir le temps. Tout le monde sait combien la prévision du temps est importante pour l'agriculteur. Le succès de la récolte est en partie subordonnée au temps qu'il fait pendant qu'on la recueille. Aussi, l'auteur se livre à une discussion sur ces questions sans se laisser influencer par les préjugés des ignorants et le scepticisme des savants. Malheureusement les instruments qu'on ne nous donne que des indications sur les changements de la couche d'air dans laquelle ils sont plongés, nous manquons des données les plus essentielles pour prévoir le temps; c'est dans les régions supérieures de l'atmosphère que les révolutions météorologiques qui se accomplissent dans toute sa hauteur; ainsi les probabilités ne sont que dans assez fortes pour pouvoir servir de règle de conduite. Toutefois, des observations entreprises dans ce but augmentent sans cesse le volume de la science. Les derniers tiers du second volume traitent de l'architecture rurale. Nous sentons trop vivement l'insuffisance de cette rapide et de préceptes que nous donnons dans ces deux volumes, pour ne pas engager fortement les agriculteurs à recourir au livre lui-même; il est évidemment le tableau le plus complet de l'état actuel des connaissances agricoles, et l'auteur a rassemblé tout ce que ses prédécesseurs avaient dit, et ce qu'il espérait à confirmer, ainsi qu'il y a ajouté les résultats de ses propres recherches en agroteologie, en météorologie et en agriculture pratique.

Un dernier chapitre est consacré à la météorologie ou à l'art de prévoir le temps. Tout le monde sait combien la prévision du temps est importante pour l'agriculteur. Le succès de la récolte est en partie subordonnée au temps qu'il fait pendant qu'on la recueille. Aussi, l'auteur se livre à une discussion sur ces questions sans se laisser influencer par les préjugés des ignorants et le scepticisme des savants. Malheureusement les instruments qu'on ne nous donne que des indications sur les changements de la couche d'air dans laquelle ils sont plongés, nous manquons des données les plus essentielles pour prévoir le temps; c'est dans les régions supérieures de l'atmosphère que les révolutions météorologiques qui se accomplissent dans toute sa hauteur; ainsi les probabilités ne sont que dans assez fortes pour pouvoir servir de règle de conduite. Toutefois, des observations entreprises dans ce but augmentent sans cesse le volume de la science. Les derniers tiers du second volume traitent de l'architecture rurale. Nous sentons trop vivement l'insuffisance de cette rapide et de préceptes que nous donnons dans ces deux volumes, pour ne pas engager fortement les agriculteurs à recourir au livre lui-même; il est évidemment le tableau le plus complet de l'état actuel des connaissances agricoles, et l'auteur a rassemblé tout ce que ses prédécesseurs avaient dit, et ce qu'il espérait à confirmer, ainsi qu'il y a ajouté les résultats de ses propres recherches en agroteologie, en météorologie et en agriculture pratique.

Clt. M.
Histoire de Dix Ans, 1850-1850, par M. LOUIS BLANC. 1^{re} à 1^{re} éditions, t. V, vol. in-8°, 4 fr. — Paris, 1844. — Pagnerre.

Ainsi les quatre premiers volumes ont en déjà quatre éditions. Un pareil fait est plus éloquent que tous les panegyriques. Disons donc seulement que ce cinquième volume rennît les nombreuses qualités qui ont valu à ce livre tant de succès et si solide fortune. M. Louis Blanc est toujours un habile écrivain; il resume et il met en scène avec un art parfait tous les événements qu'il raconte; mais il ne deviendra réellement un historien plus haut dans le passé, son *Histoire de Dix Ans*, son grand ouvrage remarquable des meilleurs articles publiés, de 1850 à 1850, dans les meilleurs journaux de l'opposition dynastique, republicaine ou communiste. Il nous est interdit d'apprécier à leur juste valeur, dans ce bulletin, elle ne nous offre que des éloges. L'histoire, au point de vue littéraire, elle ne nous offre que des éloges. L'histoire est clair, vigoureux. A des descriptions, à des récits de détails, à des portraits; les périodes sont habilement articulées. En un mot, la mise en scène ne laisse rien à désirer.

Quant au drame, dont le dénouement est encore un mystère, il est triste et sombre, mais plein d'intérêt. — Le procès de Fieschi, dans ce bulletin, elle ne nous offre que des éloges. L'histoire, au point de vue littéraire, elle ne nous offre que des éloges. L'histoire est clair, vigoureux. A des descriptions, à des récits de détails, à des portraits; les périodes sont habilement articulées. En un mot, la mise en scène ne laisse rien à désirer. Quant au drame, dont le dénouement est encore un mystère, il est triste et sombre, mais plein d'intérêt. — Le procès de Fieschi, dans ce bulletin, elle ne nous offre que des éloges. L'histoire, au point de vue littéraire, elle ne nous offre que des éloges. L'histoire est clair, vigoureux. A des descriptions, à des récits de détails, à des portraits; les périodes sont habilement articulées. En un mot, la mise en scène ne laisse rien à désirer.

geois, se termine ainsi: « Notre repas est celui de l'empirement... Mais, ainsi qu'il arrive dans les empires qui pendent, nous en sommes venus à prendre pour des gages de durée, pour des promesses de bonheur l'envolement des âmes et l'abaissement du caractère. Dix ans de paix nous ont plus brisés que n'eût fait un demi-siècle de guerres, et nous ne nous en apercevons seulement pas! Dieu nous garde, pourtant, de désespérer de notre

pay... Si la bourgeoisie est noblement inspirée, elle peut tout pour la régénération de la France... Pour nous, nous n'avons cesse de nourrir, et nous chérissons cette virile espérance; elle nous a soutenus dans une œuvre si remplie de tristesse et si amère. En traçant le tableau de tant de malheurs, nous nous disions qu'ils n'étaient pas irréparables; que pour y mettre un terme il fallait se résigner à la douleur d'en connaître les causes

et l'étendue; qu'un jour viendrait où cesserait la longue folie de nos querelles intestines; qu'à nos déchirements succéderait la fratricide, source de toute force durable et de toute justice; que la France, enfin, reprendrait, dans l'intérêt de la civilisation et pour le salut des peuples opprimés, son influence sur les affaires du monde. Nous n'aurons pas écrit ce livre s'il n'avait dû être que l'raison funèbre de la patrie. »

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

Nouvelles éditions en vente :

HISTOIRE POPULAIRE

ANECDOTIQUE ET PICTORESQUE DE

NAPOLEON ET LA GRANDE ARMÉE

Par Émile MARCO DE SAINT-HILAIRE.

Illustrée de plus de 200 dessins de JULES DAVID.

52 livraisons à 50 c. — Prix du vol. : 16 fr.

LES RUES DE PARIS,

PARIS ANCIEN ET MODERNE.

ORIGINE, HISTOIRE, MONUMENTS, MOEURS, CHRONIQUES

Ouvrage

rédigé par l'élite de la littérature contemporaine,

Illustré de 300 dessins.

50 livraisons à 50 c. — Prix des 2 vol. : 24 fr.

Ouvrages édités par P. BOIZARD et G. KUGELMANN.

MYSTÈRES DE L'INQUISITION,

ET AUTRES SOCIÉTÉS SECRÈTES D'ESPAGNE,

PAR M. V. FÉRÉAL,

AVEC NOTES HISTORIQUES ET UNE INTRODUCTION

De M. MANUEL DE CUENDIAS,

CONTENANT DES EXTRAITS D'UNE LETTRE RELATIVE A CET OUVRAGE,

Par M. Edgard Quinet.

Illustrés de 200 dessins par les artistes les plus distingués.

50 LIVRAISONS A 50 CENTIMES. — LES PREMIÈRES LIVRAISONS SONT EN VENTE.

Se vendent à Paris, chez P. BOIZARD, successeur de G. KUGELMANN, éditeur, rue Jacob, 25, et chez tous les Libraires de France et de l'Étranger.

Ouvrages terminés :

LES ENVIRONS DE PARIS

HISTOIRE, PAYSAGE, MONUMENTS, MOEURS, TRADITION
Ouvrage rédigé par l'élite de la littérature contemporaine, sous la direction de Ch. NOBLET et L. LURINE. Illustré de 200 dessins. — Prix du volume : 15 francs.

LA MORALE EN ACTION

OU LES BONS EXEMPLES,

Ouvrage exécuté par MM. B. DELESSEZ et le baron de GERANNO.

Illustré de 120 dessins de JULES DAVID.

Prix du volume : 16 fr.

HISTOIRE DE NAPOLEON

RACONTÉE AUX ENFANTS PETITS ET GRANDS.

Par L. LURINE

Illustré de 126 dessins — Prix du volume : 5 fr.

Mise en vente de la 5^e Livraison.

EUGÈNE SUE.
LE
JUIF
ERRANT
ILLUSTRÉ PAR
GAVARNI
80 LIVRAISONS A 50c
PAULIN
RUE RICHELIEU, 60



LORGNETTE-CLÉMENTINE

Cette nouvelle lorgnette-jumelle, brevetée d'invention, réunit divers perfectionnements qui lui ont mérité l'avantage d'être présentée à l'Académie des sciences. Sa construction, sous une forme élégante et gracieuse, remplit les meilleures conditions optiques. A l'aide d'un mécanisme simple et ingénieux, elle recrée sur elle-même de manière à devenir très-portative, sans en excepter les plus grands diamètres, dont la supériorité est un fait acquis et incontestable, puisque seuls ils offrent à la fois grossissement et clarté. Elle se vend à Paris, chez LEBEBOURS, opticien de l'Observatoire royal et de la marine, place du Pont-Neuf, 15; VILAEKOENIG, fabricant breveté, opticien de S. M. l'Empereur du Brésil et de la princesse Clémentine, rue des Gravilliers, 7, et chez les principaux opticiens.

CERCLE VALOIS,

SALONS LITTÉRAIRES,

Palais-Royal, 156, au premier, sur le jardin, et rue de Valois, 17.

Bibliothèque de 52,000 volumes d'ouvrages

choisis, toutes les brochures et nouveautés aussitôt leur mise en vente.

Journaux français de Paris, des départements et de l'étranger.

Ces salons viennent d'être réparés et augmentés d'un nombre considérable d'ouvrages.

Pour paraître incessamment, rue Richelieu, 61, chez J.-J. DUBOCHET et C^e, éditeurs des Voyages en Zigzag, par M. TOPFFER.

NOUVELLES GENEVOISES, PAR R. TOPFFER,

ILLUSTRÉES D'APRÈS LES DESSINS DE L'AUTEUR.

160 Gravures dans le texte et 40 Gravures hors du texte.

1 vol. in-8 grand-raisin. — 12 fr. 50 c.

Maison Aumoite aîné, ALMOITE BIS, successeur, GRAVEUR HERALDIQUE,

Cachets. — Pierres fines.

5, RUE VIVIENNE. — PARIS.

Timbres secrets et humides.

Vaisselle. — Boutons de Livrées. — Impressions en tous genres. — Adresses. — BILLETS DE VISITE.

BREVETÉES
LAMPES
A
BACILLAIRE
ET
LANTERNE
DE TOILES
VOILÉES
POUR
TOUS LES VOYAGES
DE 14 R. ET
DES
ASTAIBLES
A
L'ÉTRANGER
BREVETÉES
JOANNE & C^e Rue S^e Noye, N^o 63. à Paris

BREVETS DANS LA GRANDE-BRETAGNE ET L'IRLANDE.

LES INVENTEURS sont informés que toutes les espèces de renseignements au sujet des brevets et des garanties offertes aux inventions nouvelles dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, peuvent être obtenus gratis par lettres affranchies, adressées à ALEX. PRINCE, Office for Patents of Invention, 14, Lincoln Inn Fields, Londres.

RUE TABANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Mé-

decine, de BOYER, seul successeur des ci-devant Carmes d'habitants de la rue de Vaugirard, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. BOYER la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissant la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelquefois de sûr qui ne s'adresse qu'au O. 14, répété 14 fois sur la devanture, M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

ALMANACH DE L'ILLUSTRATION POUR 1845

2^e ANNÉE.

32 pages d'impression illustrées de belles et grandes gravures sur bois.

60 centimes.

Frontispice. — Dessins allégoriques des douze mois de l'année; 12 belles gravures. — Les signes du zodiaque travestis; 12 petites gravures comiques. — Marche de conquêtes. — Les cours de la lune. — Un beau tambour-major. — Honneton, vole, vole, vole. — Un danseur très-fort. — Une dame bien portante. — Une

sentinelle perdue. — Les canotiers de la Seine. — Une moissonneuse. — Dîneurs des Mergues. — Un chasseur content. — Mentir et Folie. — Passer sur un pont sans payer. — Les âges sont des hommes. — Des politiciens en chambre. — Cinq grandes gravures représentant les faits principaux de l'année historique.

— Quinze grandes gravures illustrant une nouvelle intitulée Le 18 novembre. — Exposition de 1814, avec gravures. — Robus, etc. — Calendrier. — Éphémérides. — Profections certaines pour tous les mois de l'année. — Histoire de 1814. — Roman illustré, etc. — Au bureau de l'Illustration, et chez Pagnerre, rue de Seine, 14.

PAULIN, éditeur, rue Richelieu, 60.

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET D'ÉRUDITS.

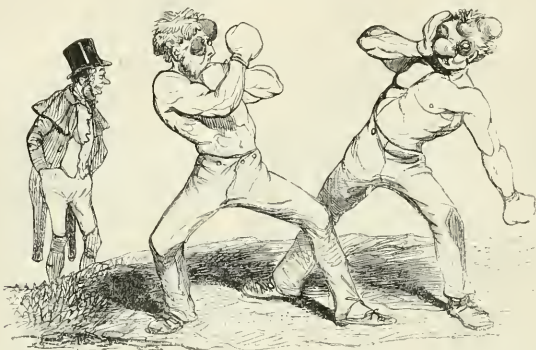
LA BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, VARIÉTÉS CURIEUSES ET AMUSANTES DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

SE COMPOSERA DE 10 VOLUMES IN-18 DONT VOICI LES TITRES :

- 1. Curiosités littéraires. — 2. Curiosités bibliographiques. — 5. Curiosités biographiques. — 4. Curiosités historiques. — 5. Curiosités des Origines et des Inventions. — 6. Curiosités des Beaux Arts et de l'Archéologie. — 8. Curiosités philologiques. — 9. Curiosités des Traditions, Mœurs, Usages, etc. — 10. Curiosités anecdotiques.

En vente : — Tome 1^{er}. — CURIOSITÉS LITTÉRAIRES. — Prix, 3 fr.

Caricature par Cham.



(Partie en quatre points.)

Éboulement de Montmartre.

En ce moment où l'exploitation de la pierre à plâtre est sur le point de cesser dans son antique berceau de la butte Montmartre, il ne sera pas sans intérêt de consigner dans l'illustration quelques détails sur l'état de ce monticule, sur les dangers d'éboulement qu'il peut encore présenter en quelques points et sur les travaux qui s'y exécutent dans le but de donner à la partie du sol excavé par les carrières, sinon sa solidité primitive, du moins une stabilité suffisante pour y asseoir sans danger des constructions quelconques.

Ces détails serviront d'ailleurs à éclairer une foule de personnes sur la véritable valeur des préjugés et des terreurs

qui agitent leurs esprits et qui tendent à jeter sur les propriétés de Montmartre une défaveur imméritée.

En attendant que nous ayons pu compléter la série des renseignements authentiques que nous possédons déjà sur ce sujet intéressant, nous allons donner la relation de l'événement qui vient de jeter l'effroi dans la commune de Montmartre et dont les journaux ont rendu un compte plus ou moins inexact.

Sur le flanc oriental de la butte existaient antrefois de vastes carrières de plâtre exploitées souterrainement et dont le front formait en ce point un escarpement fort élevé.



Lors de leur abandon, il y a une dizaine d'années, les vides de ces cavages ont été à peu près comblés et des débris glaiseux provenant des couches de recouvrement ont été amoncelés sur leurs bouches, de telle sorte qu'il s'y est formé un talus assez rapide, sur lequel on n'apercevait plus trace de cavage et qui n'a pas tardé à se couvrir de végétation. — Le pied de ce talus reposait sur un terrain anciennement excavé, dit-on, par un deuxième étage de carrière et n'était pas équilibré de plusieurs maisons situées à l'extrémité de la rue Saint-André, près de la chaussée de Clignancourt.

Toute cette masse de débris, détrempée peu à peu par les influences atmosphériques, et en dernier lieu, détremcée par

des pluies incessantes et des sources intérieures, était pour ainsi dire suspendue sur un plan incliné dans un état d'équilibre que la plus petite cause devait rompre. C'est en effet ce qui est arrivé dans la nuit du 18 au 19 courant.

Vers deux heures du matin un assez grand bruit se fit entendre du côté de la montagne, des foudres à plâtre et des hangars, situés en avant des habitations, s'écroulèrent avec fracas; l'un des habitants, éveillé tout d'abord, dit-on, par les hurlements d'un chien, se hâta de donner l'alarme à ses voisins qui, heureusement, ouvrent le temps de se mettre en sûreté. Bientôt après, une énorme masse de terre en mouvement atteignit les premières maisons, en détruisit deux

et s'arrêta contre une troisième, qu'elle ébranla fortement.

Lorsque le jour vint éclairer cette scène de destruction, on vit que la couche de débris glaiseux anciennement amoncelés en pente contre la montagne avait glissé tout entière sur une longueur de près de 300 mètres. Une masse de terre considérable, détachée du haut de la butte, s'était jointe à cette avalanche dont la surface présentait partout l'image du plus affreux chaos.

Ce vaste éboulement peut s'être fait spontanément, comme cela arrive tous les jours dans les terrains argileux. Il peut aussi avoir été provoqué soit par la chute d'une portion de la crête de la montagne, soit par une impulsion donnée au pied du talus, à la suite de quelque effondrement dans l'ancien cavage inférieur. C'est une question dont la solution revient à messieurs les ingénieurs des mines, qui doivent s'en occuper en ce moment.

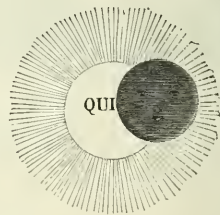
Quoi qu'il en soit, cet événement, grave sans doute, est tout à fait local, et ne doit en aucune façon donner sujet d'épouvante pour les autres quartiers de Montmartre, particulièrement pour ceux qui ne sont pas excavés, et qui sont par conséquent dans les meilleures conditions de solidité, quant aux cantons fouillés par les carrières, lesquels forment une fraction minime du territoire de la commune, ils sont l'objet non-seulement de la sollicitude de l'administration, mais encore des spéculations de l'industrie privée qui est déjà parvenue à donner au versant méridional (côté de Paris) une complète stabilité. C'est ce qu'est venu constater M. le préfet de la Seine dans une visite qu'il a faite sur les lieux dimanche dernier; c'est ce que nous expliquerons dans un prochain article.

Disons, en terminant, que M. le maire de Montmartre a montré, dans cette grave circonstance, un zèle et un dévouement remarquables. Disons encore que M. le baron Feutrier, pair de France, propriétaire d'une partie de terrains éboulés, s'est empressé de mettre à la disposition de M. le maire une somme de 1,000 fr. pour faire face aux besoins les plus pressants des pauvres familles qui ont été si brusquement chassées de leurs demeures.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

La sensibilité et la sensiblerie diffèrent essentiellement.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 4, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; GOSTINOU-DVOR, 22. — F. BELLAZARD et C^e, éditeurs de la *Revue étrangère*, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, libraires.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE et C^e, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 5 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N^o 95. VOL. IV. — SAMEDI 7 DÉCEMBRE 1844.
 Bureau, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dep. — 5 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 32 f.
 — l'Étranger. — 40 f. — 30 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Élection du Président des États-Unis. *M. James-Knox Polk; Meeting à la Tammany-Hall. — Courrier de Paris. — Histoire de la Semaine. Exécution en Espagne; Vue de la Solfatara. — Tu Voyage au long cours à travers la France et la Navarre; Roma, par M. A. Aubert. Chapitres XIX et XX. Six Gravures par Bertall. — Les Talismans; Nouvelle, par M. Fabre d'Olivet. (Suite.) Chap. IX et X. — Les Peintres Étrangers. Ecole Genevoise, par M. Louis Delaire. Les Paysages. (Suite.) les Peintres de Portraits, les Peintres de Genre et les Peintres d'Histoire. Trois Paysages, par Calame; Un Paysage, par Comdel; Deux Tableaux, par Lugardon. — Académie des Sciences. Compte rendu des 2^e et 3^e trimestres de 1844. Sciences Mathématiques. — La Tonnerrière mécanique. — La Connaissance du Temps. Seize Cartouches par Cham. — Voyage autour du Monde par Jacques Arago. Cinq Gravures. — Bulletin Bibliographique. — Annonces. — Allégorie du Mois de Décembre. Le Capitaine. — Modes Deux Gravures. — Rébus.*

Élection du Président des États-Unis.

M. JAMES-KNOX POLK.

Le nombre des électeurs présidentiels des États-Unis est de 273. Au départ du steamer *Hibernia*, qui a quitté New-



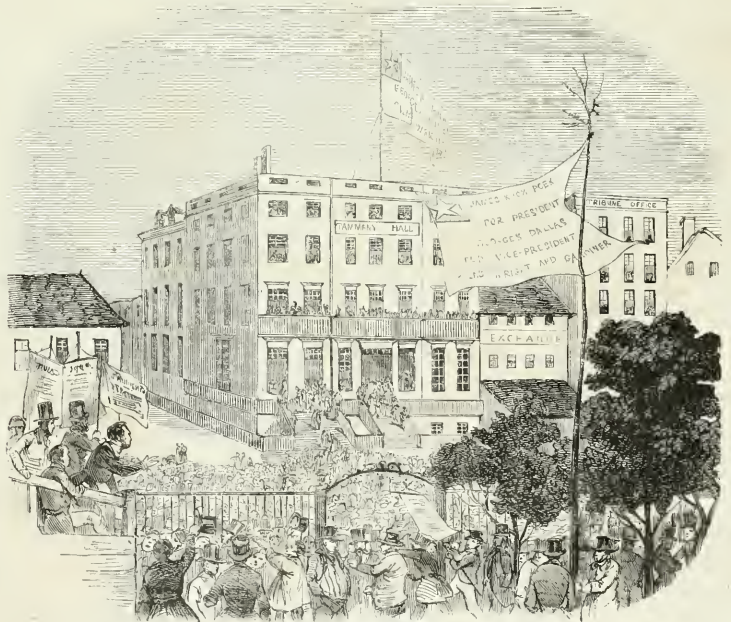
(Portrait de James-Knox Polk, président des États-Unis.)

York le 19 novembre et qui est arrivé à Liverpool dans la nuit du jeudi 28 au vendredi 29, c'est-à-dire après une tra-

versée de dix jours, sur ces 273 électeurs, 159 avaient déjà voté pour M. James-Knox Polk et 92 seulement pour son adversaire, M. Clay; 19 votes n'étaient pas encore connus. Au moment où nous écrivons, M. James-Knox Polk est donc, sans aucun doute, proclamé PRÉSIDENT DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE. Par le navire qui a apporté en Europe ces importantes nouvelles, *l'Illustration* a reçu de son correspondant de New-York, M. B. R., le portrait du nouveau président, une scène des élections et la courte biographie suivante qu'elle se hâte de publier avec ces deux dessins.

Deux adversaires principaux se disputaient cette année la succession de M. Tyler. Celui qui a échoué, M. Clay (Voir le n^o 2 de *l'Illustration*, tome I.), représentait le parti *whig*. Celui qui l'a emporté, M. James-Knox Polk, était le candidat du parti démocratique ou *locofoco* (1).

La carrière politique de M. Polk a commencé il y a vingt et un ans. En 1825, il fut nommé représentant de son comté natal, celui de Maury (Tennessee), à la législature d'Etat à Washington. Pour triompher dans ce premier combat il eut à vaincre une opposition formidable, mais il l'emporta sur son adversaire à une forte majorité. Pendant deux années consécutives il siégea dans cette assemblée, où il fit remarquer de brillantes et solides qualités. En 1824, il eut l'honneur de tirer son ami, le général Jackson, de sa retraite pour lui ouvrir les portes du sénat. Tout en s'occupant ainsi des intérêts généraux de l'Union, il ne négligea pas les intérêts particuliers de son comté. M. Polk se montra déjà ce qu'il s'est toujours montré depuis, doué de cette habileté qui n'est pas l'art de tromper mais la connaissance profonde des hommes et des choses, ferme dans ses principes, incapable de



(Meeting à la Tammany-Hall.)

(1) Whig est un mot saxon qui signifie *fait aigre*. *Locofoco* est le nom donné par un fabricant à des ailettes chimiques. Un soir le parti démocratique s'était réuni à la Tammany-Hall; le gaz s'éteignait tout à coup et l'assemblée demeura plongée dans une profonde obscurité. Le président, ayant agité sa sonnette pour obtenir un moment de silence, demanda gravement un *locofoco*. Cet incident fournit aux whigs un texte inépuisable de jeux de mots, et, depuis, le parti démocratique a été appelé par eux *locofoco*. Mai, des savants ont donné, des mots *whig* et *locofoco*, l'ex-

plication suivante. A les en croire, whig se compose des initiales de la devise de Cromwell.

We Hope in God. (Nous espérons en Dieu.)

Et *locofoco* est formé par les initiales de la traduction anglaise d'une devise latine dont Tacite orne l'écusson d'un de ses héros romains, et qui signifie :

Love Of Country, Our Favorite, Our Calling Onward.
 (Amour de la patrie, notre favorite, qui nous appelle en avant.)

transiger avec ses devoirs, dévoué aux idées de réforme et de progrès, prêt à se sacrifier pour défendre, en cas de danger, les droits, la liberté et l'indépendance de ses concitoyens ; en un mot, le modèle accompli du citoyen d'une république.

En 1825, dès que M. Polk eut atteint l'âge de trente ans, ses compatriotes le chargèrent de les représenter au congrès. Cette fois encore la lutte fut vive : M. Polk avait pour candidats le nombre auquel il succédait et deux autres candidats riches et populaires. Comme il paraissait plus jeune qu'il ne l'était, ses adversaires le traitèrent d'enfant. Mais d'après un ancien usage du Tennesse, il rendit des visites à tous les électeurs, et, dissipant sans peine les préventions répandues contre lui, il obtint une majorité de plus de 1,600 voix.

Un moment où M. Polk entra à la chambre des représentants, au mois de décembre 1825, John Quincy Adams, qui venait d'être élu président, adressait au congrès son premier message. Le manifeste de la nouvelle administration souleva une violente opposition. M. Polk avait signalé avec énergie son caractère fédéral, mais son début au congrès, n'ôtait rien, à proprement parler, qu'un mois de mars de l'année suivante. Il fut des plus heureux. Dans son discours, qui produisit une impression profonde, il demanda l'abrogation de la loi qui attribuait, dans certains cas, au congrès l'élection du président; plus tard il combattit avec autant de force et de talent les prétentions exorbitantes de la banque des États-Unis, qui avait presque levé l'étendard de la révolte contre le gouvernement, et celles du président Quincy Adams, qui voulait s'arroger le droit de créer seul des ambassades et des missions.

Aussi, à dater de cette époque, M. Polk devint-il un des chefs principaux du parti démocratique. Il présida des commissions importantes ; il fut nommé tour à tour membre de divers comités, gouverneur de son comté, etc., et dans toutes les circonstances où il se trouva placé, il demeura fidèle aux opinions qui lui avaient valu les suffrages de ses concitoyens.

En 1827, M. Polk, après avoir vainement essayé de faire nommer président le général Harrison, se rendit en Europe, chargé d'une mission secrète. Son voyage dura deux ans et demi. S'étant embarqué en Espagne, il fit voile pour l'Amérique du Sud, et il y séjourna jusqu'en 1830. Pendant cette longue absence, M. Tyler avait succédé à M. Van Buren. A peine de retour dans le Tennesse, M. Polk fut nommé membre du sénat.

Cette vie simple, mais dévouée, désintéressée, sans tache, vient d'être récompensée par le plus grand honneur que puisse recevoir un citoyen des États-Unis. M. Polk est nommé président. Cette fois encore le parti démocratique l'emporte sur le parti whig. Espérons qu'il saura faire un sage et glorieux usage de sa victoire. La modération et la fermeté de son nouveau chef en sont déjà de sûrs garants. Mais il est impossible de prévoir dès aujourd'hui les conséquences prochaines d'un pareil événement, car, à l'extérieur, M. Polk s'est prononcé pour l'annexion du Texas et l'occupation de l'Irlande.

Mais peut-être l'élection n'avait-elle plus disputée aux États-Unis. Partout des clubs s'étaient formés, des meetings se tenaient dans de vastes locaux ou en plein air. Mais c'est à New-York que se sont passées les scènes les plus caractéristiques et les plus animées. Chaque soir, les whigs se réunissaient à la *National-Hall*, et les démocrates à la *Tammany-Hall*, que représente notre dessin. Là, les orateurs les plus éloquentes des deux partis haranguaient les nombreux auditeurs qui se pressaient autour des *hustings* pour les siffler ou pour les applaudir. Puis d'immenses processions parcourent les rues avec des bannières et des drapeaux couverts des plus bizarres devises, des peintures les plus extravagantes pour attirer l'attention des spectateurs sur le nom de leurs candidats privilégiés. Souvent des injures s'échangeaient entre les *whigs* et les *locofocos* : plus d'une fois des rixes ont eu lieu où le sang a coulé. Mais l'élection est terminée, et le premier navire qui arrivera en Europe nous apportera sans doute avec la nouvelle de la nomination de M. Polk celle du rétablissement de l'ordre et d'un élargement grave dans la politique intérieure et extérieure des États-Unis.

Courrier de Paris.

Paris a en le frisson toute la semaine; je ne parle pas de la neige qui tombe en abondance depuis quelques jours et du brouillard glacé qui l'accompagne. Qu'y a-t-il de plus vulgaire et de plus naturel que de frissonner quand il gèle? c'est là *b* c des gens qui grelottent. Par ces mots, à Paris a en le frisson! Je l'entends dire que Paris a en peur. Comment, peut-être? Paris si brave, et si intrépide et insouciant Paris, qui se jette à la tête des brigandages et des canons, sans y regarder, pour peu que la fantasia lui vienne! Oui, vraiment, ce n'est pas Paris que vous dites là.

La vérité est qu'il y a de quoi avoir peur. On est brave contre le danger qu'on voit en face et qui vous arrive à découvert; mais quand on sait que le piège est traîtreusement caché dans l'ombre, que l'ennemi se dérobe dans la nuit, que le plomb ou l'acier vous attendent au coin des rues pour vous envoyer *ad patres* inopinément, les plus vaillants hésitent, avancent avec précaution, regardent de tous côtés et ressentent un certain battement de cœur.

La peur que Paris a éprouvée depuis huit jours, est précisément une peur de cette espèce. Et d'où cette peur venait-elle? demandez-le à Fourrier et à Teppaz, les chefs de la bande de *Ferrière* que la cour d'assises vient de condamner; ils étaient quinze sur les bancs, quinze voleurs et assassins de nuit, véritable bataillon infernal qui se répandait dans la ville aussitôt que les rues devenaient désertes, que les lumières

pres s'éteignaient aux vitres des maisons, que le sommeil et le silence régnaient dans l'étendue, et qu'il ne restait plus sur la voie publique que des citoyens attardés.

Malléu à vous si, pour une heure de trop donnée au monde et au plaisir, si, pour un rêve de poète, entrepris au clair de la lune, vous tombez dans quelque rue équivoque et sombre; tout à coup trois ou quatre bandits, sortant ténébreusement des coins obscurs, vous arrêtent au passage et vous demandent la bourse ou la vie, à la manière des voleurs classiques; et pour peu qu'il vous arrive de faire bonne contenance et de vous débattre, trois ou quatre coups de couteau vous prouvent, par raison démonstrative, qu'il n'est pas prudent de raisonner avec les voleurs, tandis que, d'autre part, vous autre main scélérate, vous saisissant par le cou, serait horriblement le nez de votre cravate, ou à défaut de votre cravate, vous faisant un *tournoi* d'une corde ou d'un mouchoir, afin de vous ôter l'encre et le moyen d'appeler à l'aide. Ce dernier accessoire du poignard avait goûté aux différentes qualifications de cette bande d'assassins, le nom de bande des *étrangleurs*.

Ces étrangleurs ont exercé audacieusement et pratiqué le crime pendant longtemps, avant de tomber aux mains de la justice. Le nombre de leurs victimes est considérable : les uns ont succombé, et plus d'un cadavre a disparu dans les eaux lugubres du canal Saint-Martin; les autres n'ont échappé qu'avec d'horribles blessures, perdant leurs mœurs, leur bourse, leur portefeuille, à défaut de leur vie. Il est arrivé deux fois à un de ces assassins, — les débats l'ont constaté, — de rapporter de ses criminelles expéditions un vieux chapeau et un vieux parapluie pour tout bénéfice, et pour ce vieux chapeau, pour ce vieux parapluie il avait frappé ou tué deux hommes!

Vous comprenez maintenant comment les révélations de cet épouvantable procès qui a démontré l'existence, au milieu de Paris, d'une association de voleurs de grand chemin, a pu semer l'alarme. Les mœurs recommandant à leurs fils de ne pas s'aventurer dans les quartiers déserts, les femmes soupçonnaient leurs maris ou leurs amants de rentrer de bonne heure; et une quantité d'insoucients Parisiens qui, la veille, passaient partout sans y prendre garde, ont, toute cette semaine, établi leur itinéraire, au risque des longs détours, dans les rues les plus vastes et les plus éclairées, évitant les coins ténébreux et suspects, allant d'un pas rapide, le long des maisons, jetant à droite et à gauche un regard vigilant, comme une patrouille en exercice, et se tenant bienôtés jusqu'au menton, pour donner moins de prise aux détresseurs de nuit, et pouvoir, au besoin, glisser d'entre leur mains. Il est très-certain que cette situation est favorable au commerce des cannes de sûreté et à la hausse des pistolets de poche.

Qui qu'il en soit, il résulte de ces aventures une sollicitude naturelle; on se demande de tous côtés si l'administration publique, si la police parisienne n'a ni négligences ni faiblesses à se reprocher; on s'informe si les moyens de surveillance et de défense, destinés à mettre en sûreté la vie des citoyens, sont assez nombreux ou mis en œuvre avec une vigueur suffisante et une suffisante habileté. La police, répond-on, est l'argus au cent yeux, et ses yeux sont journellement ouverts; mais si ce n'est pas assez de cent, il faut en avoir mille et encore davantage; avez des yeux partout, dans les corridors suspects, dans les longues les plus secrètes; qu'ils voient clair dans la plus profonde nuit des allées tortueuses; qu'ils pénètrent derrière ces horribles portes des receptacles inondés s'embusquent le voleur et l'assassin; qu'ils soient présents à tous leurs concubinaires diaboliques, à leurs sombres orgies; qu'ils les suivent pas à pas, un à un, de pavé en pavé, et qu'un bras criminel ne puisse se lever pour commettre un larcin ou un meurtre, sans que la justice, voyant par un de ces yeux innombrables, n'arrive aussitôt et n'arrête la main qui va dévaliser ou qui va tuer.

C'est en pareil cas qu'il serait bon de ne pas arriver trop tard et d'agir préventivement; mais malheureusement la meilleure justice humaine ne peut voir que par ses yeux terrestres, et voilà comment il arrive qu'elle ne peut tout voir, que souvent même elle n'y voit pas, et que la plupart du temps, quand elle y voit le plus, elle est encore obligée de mettre des lunettes; ce qui donne confiance aux larcins, comme vous en avez la preuve, et rend les bandits si dispos.

Il faut rendre cependant hommage même aux yeux insuffisants, quand ils font ce qu'ils peuvent. Or, il est évident que la police de sûreté fait ce qu'elle peut; mais qu'elle ne peut pas tout faire. Son activité est particulièrement méritée depuis quelque temps; de nombreuses associations de malfaiteurs sont tombées dans ses filets; si beaucoup ont passé par les mailles, quoi d'étonnant? Le pêcheur le plus habile dépeuple-t-il les rivières et les fleuves d'un coup de main?

Après la bande des *étrangleurs*, cinq autres catégories vont se succéder en cour d'assises, toutes cinq aussi nombreuses et aussi maléfiques que celles dont les tribunaux ont déboulé les crimes depuis un an; les chefs des trois premières se feront connaître à l'audience et donneront sans doute au procès l'éclat de leur nom, comme il est advenu à la bande dite *Courvoisier*, à la bande *Teppaz*, etc. Les deux autres bandes sont déjà qualifiées d'un mot générique que les gazettes judiciaires ont publié: l'une s'appelle la bande des *Aucvergats*, l'autre la bande des *endormeurs*. Celle-ci se compose de ces bandits, grands entrepreneurs de mixtions fimeuses, qui habitent les cabarets et les barrières et jettent dans le verre des ouvriers attardés et à demi ivres quelque substance somnifère qui engourdit les victimes et permet de les dépouiller sans résistance.

Ce sont là des endormeurs coupables au premier chef; mais que d'autres on rencontre et on tolère partout, et pour lesquels malheureusement, la cour d'assises se déclarerait incomplète: la pléiade des orateurs parlementaires, les méchants romanciers, les auteurs de médiocres comédies, les avocats en général, les professeurs en particulier, les hommes d'État qui vous distillent le poison de leurs doctrines et de leurs exemples, les secrétaires perpétuels d'académies

plus ou moins françaises, qui vous versent goutte à goutte l'ennui de leurs périodes! Que d'endormeurs!

Da reste, bâtons-nous de le reconnaître, s'il y a des bêtes féroces à deux pieds et sans plumes, qui passent leur temps à inventer les plus horribles gnet-apens pour nuire à l'espèce humaine, il y a, Dieu merci, une quantité d'humains beaucoup plus humains, dont les heures sont employées à procurer le bien d'autrui tout en faisant le leur, et à nous fournir les moyens de mener le plus possible vie qui dure. Je parlerai peut-être un autre jour de tous les jupules et de toutes les pâtes pectorales qui se fabriquent et se propagent à travers le monde, dans l'intention évidemment méritoire, et philanthropique, de détruire radicalement les rhumes de cerveau qui enlèvent tous les ans à leurs familles éplorées plus d'un citoyen illustre, plus d'un époux, plus d'un homme de génie et plus d'un allumeur de réverbères; je m'abandonnerai également de rendre actuellement hommage à la poudre dentifrice qui permet à tant de mâchoires de prolonger leur existence si utile à la patrie; l'amélioration que je veux signaler, le bienfait dont j'ai hâte de faire honneur à l'inventeur, le voici en deux, trois, quatre, cinq ou six mots: « Les messageries royales ont trouvé un appareil qui fera les délices du voyageur pendant l'hiver, et lui tiendra les pieds chauds. »

Ceci est un fait que j'ai lu dans les *Débats*, journal officiel : les dernières voitures parties l'autre jour de la rue Notre-Dame-des-Victoires et de la rue de Grenelle-Saint-Honoré, les *Rogales* et les *Laiffite*, s'étaient munies de cet appareil chauffant, et les renseignements qui arrivent de tous les points de la France et de l'étranger, s'accordent à dire que l'essai a parfaitement réussi. Pas un pied de voyageur n'est arrivé à sa destination avec un refroidissement; pas un ortel n'a contracté en route la plus modeste engelure.

Quant à l'espèce et à la forme de cet appareil, que Dieu bénisse, comme je n'ai pas encore pu vérifier la chose, il me l'est impossible. L'heure n'est ni de vous en donner une description exacte, et de vous mettre, comme on dit, le doigt dessus. L'administration des messageries a-t-elle le moyen de placer un pied dans la *rotonde*, des bouches de chaleur dans l'intérieur, dans le coupé une cheminée et une voie de bois? c'est ce que je vous dirai plus tard; toujours est-il qu'elles ont trouvé la recette d'empêcher désormais les coursiers de grande route en plein hiver de se morfondre et de souffler... dans leurs pieds.

Avoir froid aux pieds, n'est-ce pas une des situations les plus affligeantes qui soient réservées à l'homme sur la terre. Être en diligence et avoir chaud aux pieds au 1^{er} janvier, n'est-ce pas l'idéal du bien-être?

Une invention plus désirable encore, et qui ne manquera pas tôt ou tard pas de nous arriver, le progrès de l'industrie aidant, ce serait que les condormeurs pussent fabriquer des sonniers et des boîtes dont la sentelle contiendrait un calorifère. Je ne serais pas étonné de voir, demain matin à mon réveil une affiche monstre, placardée sur les murs, et annonçant que la chose est faite.

Mais puisque nous sommes sur ces hautes questions d'utilité pratique et d'agrément individuel, me serait-il donc pas possible de découvrir un autolite souverain pour détruire les nez rouges. Le moment serait favorable et bien choisi, car l'hiver s'annonce bien et ne plait pas; or, on sait que les nez rouges fleurissent particulièrement en cette saison, et diaprés peu agréablement le manteau blanc de janvier, et mois adécents.

Je ne soulaipe pas, je ne demande pas, je n'implore pas cette découverte pour moi-même; j'ai le nez extrêmement blanc et sans la moindre nuance écarlate; ce n'est en vérité, ni l'intérêt personnel qui me font parler; et mon rôle n'est pas celui du renard qui a perdu sa queue; je demande l'antécissement total des nez rouges, dans l'intérêt des porteurs de cet objet peu présentable, qui seraient certainement ravés de trouver une bonne occasion de s'en débarrasser; et puis enfin, par un sentiment tout à fait délicat et pétique, comme ami des arts et du beau dans l'humanité.

C'est un fait, vraiment, qu'un souffle de la bise, et quand l'hiver la glace, l'humanité perd cent pour cent et devient partementaire laide : elle jaunit, elle blémit, elle se transist, se rabougrit, se retrécit, et grille; et, l'humanité grelottante est le spectacle le plus désastreux qu'il soit donné de contempler; c'est alors, c'est sous le souffle glacé de l'autan que les nez rougissent, non pas de honte, mais de froid.

Au moment où je vous parle, Paris est défiguré; on n'y rencontre que des nez rouges; j'avoue qu'ils y mettent de la pudeur et qu'ils dissimulent de leur mieux ce déplorable inconvénient social; les uns se fontent dans les plis d'un manteau, les autres s'enfouissent dans les profondeurs du paletot dont ils ont relevé le collet comme un mur d'enceinte; il en est des plus indignes, qui se couvrent de leurs mouchoirs, heureux quand le nez ne passe pas à travers; les plus lues s'enveloppent des contours moelleux d'un *cache-nez*; car on a inventé le *cache-nez*, tant la chose est devenue embarrassante, tant on en a compris la gravité... Ahons, vilain Paris, vœux-lui *cache-nez* ne!

On m'augme pas combien ces débuts de l'hiver auxquels les nez ne sont pas encore fâchés arrêtent de passions massantes et empêchent de mariages ébauchés; que de nez rouges, mais ne s'étaient pas soupçonnés au mois d'octobre, se reconstruisent au coin des rues, quand décembre est venu, reculent épouvantés, et rompent le lendemain à l'heure maternelle, je ne savais pas que vous fussiez doué de cet agrément particulier. Merci! — Monsieur, allez mettre votre nez autre part.

Voici une méprise qui n'est pas agréable pour celui qui en a été l'objet. — Un jeune homme — c'est encore une histoire de bande — a été attaqué à l'une des barrières de Paris; il était nu profond, et notre homme cheminait tranquillement et gagnait la grande route; tout à coup, il s'est arrêté par un accout, saisi au collet et blessé d'un coup de pistolet à bout portant, mais qui heureusement n'est pas mortel. Il tombe sur le coup; l'assassin s'approche de lui et le regarde

à la hauteur d'une lanterne sourde. « Ah ! mon Dieu ! s'écriait-il, je me suis trompé ! » et il s'enfuit. On ne dit pas s'il a ajouté : « Je vous demande bien pardon ! » et si l'autre lui a répondu : « Il n'y a pas de quoi. »

La huitaine qui arrive sera fertile en nouveautés dramatiques. Au Théâtre-Italien, nous aurons le début de la troupe anglaise dirigée par le célèbre Macready, au Théâtre-Français, le *Guerrero*, drame en cinq actes de M. Ernest Legrand; puis, à l'Académie royale de Musique, le *Notre-Dame des Alpes*, dont M. Stoltz, à la tête de la *Notre-Dame des Alpes*, dont M. Léon Gozlan accepte la responsabilité. Le feuilleton n'a plus qu'à monter sur ses grands chevaux; il aura de quoi trotter!

Histoire de la Semaine.

Un événement a, cette semaine, dominé tous les autres : c'est la lueur nouvelle, la recrudescence de barbarie avec laquelle le gouvernement espagnol a poursuivi sa route dans la voie de sang qu'il s'était déjà tracée. Un des fils de Zurbaron, jeune homme de vingt-trois ans, avait été déterminé par son père à le suivre dans sa levée de boucliers. Benito Zurbaron était marié; sa jeune femme, effrayée du parti qu'il avait pris sans la consulter, obtint de son oncle, Juan Martiñez, homme étranger aux luttes des partis, qui courait le rejoindre, lui peindre son désespoir et le ramener auprès d'elle. Juan Martiñez avait, lui aussi, son but, Benito s'était séparé de son père, quand l'ordre et le neveu furent saisis et arrêtés avec quelques autres hommes qui se trouvaient dans la même situation. On les conduisit à Logrono, et le général Oribe, qui, par suite des ordres qu'il avait précédemment reçus de faire exécuter les prisonniers s'en leur laisser plus de temps qu'il ne leur en fallait pour se reconcilier avec Dieu, avait d'abord ordonné leur exécution immédiate, instruit des circonstances que nous venons de rapporter, l'ajourna ensuite pour demander de nouvelles instructions à Madrid. La réponse à cette demande ne s'est pas fait attendre; elle a été : la destitution du général Oribe, — l'ordre de dresser une enquête sur sa conduite pour lui faire expier ce coupable mouvement d'humanité, — et l'exécution immédiate, et sans jugement, des prisonniers. Le 25 novembre au matin, Benito Zurbaron, Juan Martiñez et trois autres de leurs compagnons ont été fusillés par derrière. Si nous sommes condamnés à raconter de telles horreurs, nous avons au moins la satisfaction d'avoir à ajouter qu'il ne s'est pas élevé et n'a vu seule voix qui n'ait, à cette occasion, élevé et n'a vu seulement espagnol au ban de l'humanité. Une famille amie de notre missionnaire, à laquelle les sympathies de celui-ci avaient imposé plus d'une fois jusqu'ici un silence indulgent, et souvent même des éloges pour le cabinet de Madrid, le *Journal des Débats*, chez lequel ces nouvelles n'ont laissé place qu'à la plus vive indignation, n'a pris conseil que de ce sentiment et s'est écrit : « Certes nous n'avions pas une bien grande confiance dans le gouvernement de l'Espagne; mais nous étions loin d'attendre de pareilles énormités, même d'un pouvoir dirigé par le général Narvaez. Sout-ce là les hommes qui déclamaient comme un crime l'exécution du malheureux Diégo Léon, qui devaient ouvrir pour leur pays une nouvelle ère de réconciliation et de paix, et qui devaient élargir le champ des discussions politiques? Aujourd'hui plus que jamais nous nous félicitons d'avoir refusé toute adhésion aux actes de ce gouvernement de soldat qui se livre de lui-même à la réprobation universelle. » Il ne se trouvera pas, nous en sommes sûrs, un honnête homme qui désavoue ce langage. — Toutes les autres nouvelles d'Espagne, à moins nécessairement paraître pâlées après celle-ci, toutelois elles s'harmonisent fort bien avec elle. Le conseil de révision a prononcé la sentence prononcée contre le général Prim. — Huit autres généraux sont expulsés de Madrid. *El Catalo* cite parmi eux don Nicolas Isidoro, don Juan Van Halen et don Pedro Clacón. *El Tiempo* ajoute à ces noms ceux de Ferraz, de Camba, de Le Bron, de Grasser, et du brigadier Montero, ce qui complète la liste des huit exilés. On avait annoncé que le général Aroz avait été arrêté à Cadix, sans une accusation de complot; mais jusqu'ici rien n'avait annoncé qu'il eût été mis en jugement. Aurait-il été jugé secrètement, ou bien agit-on à son égard comme on l'a fait pour le fils de Zurbaron? *El Clamor publico* annonce que l'ordre a été envoyé à Cadix de faire fusiller le général Aroz; ce journal ajoute que deux artilleurs qui l'ont dénoncé doivent subir la même peine, si le conseil le décide ainsi. — Après de pareils bulletins, qui aurait la froide curiosité de s'occuper des cortès, autour desquelles ces fusillades retentissent sans les ébranler? Narvaez y a pris la parole pour leur donner l'assurance que l'insurrection ne devait pas empêcher le moindre intérêt de cœur et sans y être contraint qu'on recourait à toutes ces atrocités. Puis la discussion sur la réforme de la constitution a été poursuivie, et, contrairement à l'opinion de députés qui demandaient que des conditions fussent imposées à l'électeur et non pas à l'éligible, 85 voix contre 75 ont adopté un amendement de M. Collantes, portant que nul ne pourra être élu à la chambre des députés s'il ne justifie d'un revenu de 10,000 réaux (2,500 fr.) en biens fonds. Ce vote a fait une certaine sensation dans la chambre élective, dont la moitié des membres actuels, fonctionnaires ou hommes de lettres, ne pourrait satisfaire à cette condition, et par conséquent être réélu.

Les journaux de Naples renferment des détails sur la célébration du mariage de M. le duc d'Anjou et de la princesse de Salerne, qui a eu lieu le 25, comme nous l'avons annoncé. Deux fêtes ont été données le 27 par le roi, le 29 à l'Académie royale, le 30 chez l'ambassadeur de France. Le départ des princes français et de la jeune princesse paraissait fixé au 2 décembre. Des brillantes réceptions les atten-

dent à Marseille et à Lyon. Les journaux de ces deux villes ont annoncé déjà le programme.

Rien autre chose à mentionner chez nous que la conclusion assez inattendue du projet longuement débattu d'une femme de mérit. De tous ces noms discutés, introduits, retranchés, rétablis, un seul est demeuré en définitive, et c'est celui de M. le comte Jaubert. C'est un choix fort honorable, et qui à cela de particulier qu'il porte sur un homme qui n'aura pas fait un pas pour entrer au Luxembourg, dont les portes s'ouvrent devant lui, tandis qu'elles demeurent fermées des candidats qui s'étaient donné beaucoup de mouvement et avaient fait beaucoup de bruit, croyant sans doute à l'applicabilité en toute circonstance du saint précepte : « Frappez, et il vous sera ouvert. »

Une colonne sous les ordres de M. le général Korte vient de faire une razzia considérable sur les Ouled-Ali-Ben-Hamed, fraction des Agad; 25,000 moutons, 400 chameaux, 500 ânes, poulains, etc., etc., un grand nombre de chevaux qu'on s'est tombés en train de voler. Nous avons fait également 156 prisonniers.

Encore des nouvelles de Taïti, et toujours par les journaux anglais. *The Times* a dit : « Nous avons reçu des nouvelles de ce lieu par les États-Unis. Elles vont jusqu'au 15 juillet. Il paraît, d'après un rapport du capitaine du baliseur *Martha*, qui est arrivé dans l'île de Rhodes, que, le 20 juin, un corps d'indigènes s'était rassemblé à la pointe de Vénus, et que le gouverneur Bruat avait marché contre eux à la tête de 400 hommes. Les indigènes, étant avisés de sa marche, se mirent en embuscade, laissèrent passer le principal corps de troupes, et tirèrent sur l'arrière-garde. M. Keen, un des missionnaires, qui se promenait devant la mission anglaise, a été tué par une balle. Si mort est généralement regrettée; M. Keen était arrivé tout récemment; c'était un des hommes les plus instruits, les plus vénérés de la mission. La collision a eu lieu au nord de la baie de Papéti. On ne connaît point le chiffre des pertes du côté des naturels. Les Français ont eu 5 tués et 3 blessés. Presque en même temps, et au sud, une autre collision avait lieu. Là, les naturels ont été mis en déroute. Les Français ont eu 3 hommes tués et 7 blessés. La perte des naturels est inconnue. Le jour suivant, les Taïtiens avancèrent sur la ville et incendièrent le bâtiment de la mission française et la chapelle. En outre des escarmouches, il a été impossible de déterminer la perte des Taïtiens; mais on a pu constater l'enlèvement de leurs morts pendant la nuit, et l'on ne trouve sur le champ de bataille que ceux qui sont morts par un coup de baïonnette. Les naturels ont saisi trois Français, qu'ils ont mis à mort, en leur faisant souffrir des tourments atroces. M. Richmond, qui avait quitté Taïti le 15 juillet, rapporte que quelques jours avant de mettre à la voile, il avait appris que les troupes françaises et les naturels s'étaient de nouveau rencontrés, et que les Taïtiens avaient eu de leur côté un grand nombre de morts. Les Français se fortifient dans l'île. Les missionnaires anglais s'en vont, et la confusion règne parmi les habitants. — Le vaisseau français la *Bourbonnaise* s'est perdu à Taïti sur le Middle-Ground. Le vaisseau et la cargaison ont été perdus; rien n'a été sauvé que l'équipage. » Un organe du ministère, en reproduisant cette lettre du *Times*, dont les renseignements ne vont que jusqu'au 15 juillet, et ont sans doute grand besoin de contrôle, a ajouté que le gouvernement a des nouvelles de Taïti jusqu'au 18 août. Comment alors ne les donne-t-il pas? Comment fait-il à ces familles sans renseignement actuel sur le sort de leurs enfants, et abandonne-t-il à la presse anglaise le soin de faire à la juste indignation du pays? Nous avons déjà avoué que nous avons bien de la peine à le comprendre.

Le parlement anglais vient d'être, comme de coutume, prorogé au mois de février. Il se réunira le 4 pour l'expédition des affaires. — *The Morning-Post* nous présente le Louis XVII dont nous avons déjà eu occasion de parler d'après les journaux de Londres, comme ayant inventé mieux que la poudre. Une seconde série d'expériences de sa découverte vient d'avoir lieu à Moulgrave-House-Fulham pour faire apprécier les instruments de destruction qu'il a imaginés. Tous les essais ont, dit cette feuille, parfaitement réussi, et ont prouvé que l'inventeur dispose d'une puissance bien supérieure à celle de la poudre à canon. Selon l'auteur, sa composition qui revient à un prix bien plus bas que celui de la poudre, est à celle-ci, quant à la force, comme 150 est à 1. C'est bien fort! — Les Anglais ont déclaré le blocus du port de Saint-Jean-de-Nicaragua, et, à cette occasion, ils se sont portés en face des Français à d'intolérables violences. Le capitaine Bachelot du navire *l'Ankora* a adressé à M. de Lafayette, consul de France à la Nouvelle-Grenade, une longue lettre de protestation.

Le gouverneur général du Canada a convoqué pour le 18 novembre l'Assemblée législative. On dit que les nouvelles élections ont donné une majorité qui appuiera les propositions du gouvernement. Les faits ne tarderont pas à nous apprendre si, comme le prétendent les journaux anglais, le parti libéral est tombé en minorité.

Pendant qu'un prêtre catholique exaltait dernièrement à Trèves, à l'aide d'une relique d'une authenticité plus ou moins incontestable, le sentiment religieux des populations rhénanes, un faux prophète prouvait, en Amérique, qu'on s'entend aussi au merveilleux. Voici en effet ce que l'on écrit de New-York : « Depuis quelque temps il s'est formé une secte d'enthousiastes qui a recruté de nombreux néophytes dans nos grandes villes de l'Est; cette nouvelle Église obéit aux inspirations d'un longuex prédicateur nommé Miller. Or, il prophétisa le mois dernier que le jour du second avènement, il viendrait avec les siens devant le monde pour préparer à comparait devant le Seigneur, car l'Éternel lui avait dit que le 25 octobre, tout ce qui n'aurait pas été dévoré par les flammes pour accomplir le traité conclu entre Dieu et Abraham après le déluge. Alors on vit éclore une terrible désolation parmi les pauvres crédules. A Baltimore et à Boston l'autorité civile dut leur interdire par force l'entrée de leurs églises, car leurs cris plaintifs et leurs lamentations commençaient à jeter la ter-

reur dans tous les quartiers voisins. Dans la soirée du 22, des troupes nombreuses de militaires sortirent de la ville vêtus de longues tuniques blanches qu'ils appelaient leur robe d'ascension; ils allaient faire en pleine campagne leurs adieux à leur vie. Pendant quatre jours, ils restèrent inébranlables dans leur foi, errant au clair de la lune à travers les bois ou sur le bord de la rivière, oubliant leurs familles et leurs enfants, qui auraient péri de faim sans l'assistance de charitables voisins. Quelques-uns des plus fanatiques n'eurent pas la patience d'attendre l'événement qui devait signaler la fin du monde, et ils se suicidèrent parce que l'incendie général n'éclata pas assez vite. On en cite un qui se précipita dans la catastrophe du Niagara; parmi les autres, beaucoup ne purent résister à la torture morale que leur esprit avait supportée trop longtemps; ils sont devenus fous et l'on désespère de pouvoir les rappeler à la raison. »

On apprend, par la voie des États-Unis, que l'ordre et la tranquillité repaissaient à Haïti. L'autorité du président Guérrier exerçait, partout, une salutaire influence. Tous les fugitifs, ou émigrés du Sud, renaissent successivement dans leurs foyers.

Un avis reçu de Cuba, également par la voie des États-Unis, évalue à 50 millions les dommages que l'ouragan du 5 au 6 octobre a causés dans l'île. Un des paquebots à vapeur transatlantiques, dans son voyage de retour de la Havane aux îles Bahama, rapporte qu'il a passé, en mer, à côté de quinze bâtiments tous chavirés et la quille en l'air, par suite de ce même ouragan.

Les nouvelles de Montevideo, qui vont jusqu'au 25 septembre, sont moins pénibles que celles qui étaient précédemment parvenues. La discussion de notre chambre des députés y était parvenue et y avait soutenu le moral des Français qui se trouvent sur ces bords. Dans la journée du 9 septembre, 80 hommes, parmi lesquels se trouvaient plusieurs nationaux montés sur les chevaux des chefs de la garnison de Montevideo, ont surpris toute la garde de l'armée assés-gente. Ils se sont précipités sur l'ennemi avec tant d'impétuosité qu'ils n'ont pas tardé à prendre la fuite. Le résultat de cette affaire a été : 60 hommes tués, 19 prisonniers, 270 chevaux et une grande quantité de munitions, d'armes et de carabines. Le 18, une faible escadrille, commandée par Garibaldi, est sortie par le plus grand canal; les navires de Brown ont aussitôt pris la fuite, et on ne les a plus revus. Le blocus n'existait plus de fait. Le général Paz était parti de Rio-Janeiro le 5 septembre, avec 200,000 piastres fortes en espèces. Le 9, il était arrivé à Sainte-Catherine avec quatre pièces d'artillerie, et aussitôt avec beaucoup d'effets d'équipement, d'habillement et de munitions. Le 14, il avait passé par Laguna, se rendant à San-Francisco; là il avait pris encore six pièces de canon. Les officiers argentins qui étaient partis avec lui de Montevideo l'avaient rejoint en cette ville. A peine le général Paz a-t-il mis le pied sur le territoire de Corrientes, que partout, jusque dans les plus petits villages, on témoignait la joie générale par des sérénades, des illuminations et des feux de joie. C'est Paz lui-même qui nous donne ces détails dans les lettres reçues de lui à Montevideo le 25 septembre.

Suivant les mêmes nouvelles, par un décret que l'on dit être du 2 septembre, mais que nous aurions besoin de voir avant d'être de toute confiance à son authenticité, Rosas aurait de l'arche M. Thiers *savage unitaire*, aurait défendu à tous ses nationaux de tracer ou même de prononcer son nom, et aurait enfin ordonné de livrer aux flammes ses ouvrages portant ou ils pourraient être saisis dans la confédération argentine.

Voici ce que nous lisons dans le *Morning-Chronicle*, qui fut en 1840 l'ardent approbateur des intrigues de lord Ponsomby et de la politique de lord Palmerston. « Les lettres que nous recevons du Liban nous apprennent que ce pays est proie à la guerre civile. Les montagnards assiégés Jérusalem. Le gouverneur a déclaré aux consuls étrangers qu'il ne pouvait plus répondre de leur sûreté. Voici du reste la situation de la Syrie telle que l'expose une lettre de Beyrout, 5 novembre, publiée par la *Gazette d'Augsbourg* : « L'État Pa-chà a convoqué les procureurs des chrétiens des districts neutres et leur a déclaré que la Porte Ottomane leur accorderait toutes les facilités désirables, mais qu'elle ne reviendrait point sur les résolutions par elle adoptées relativement à la juridiction. Ils leur a ensuite accordé un délai de dix jours pour informer les chrétiens de cette détermination de la Porte-Ottomane. On pense que les chrétiens ne se soumettront pas à la juridiction des Druses et qu'ils émigreront ou qu'ils prient la Porte-Ottomane de leur donner un pacha, attendu que non-seulement les Druses refusent de leur payer l'indemnité qu'ils leur doivent, mais gardent leurs biens sans que le haecumak druse puisse ou veuille les forcer à les rendre. Le parti Tokan et celui d'Abd-el-Hadi sont toujours en armes dans le district de Naplouse. Une haine terrible les divise. Les partisans d'Abd-el-Hadi se sont fortifiés à Arrola. A Abee-Gosieh, près de Jérusalem, le gouverneur de Jaffa, son frère, gouverneur de Led, et deux autres personnes ont été tués par les habitants de ces localités. Des troupes sont parties de Beyrout pour Jaffa et Jérusalem. La province de Haouran est sans cesse infestée par des nomades nomades. »

Le ministre turc anglais, Rifat-Pacha, ministre des affaires étrangères, a été remplacé par Chekib-Effendi, ancien ambassadeur à Londres. L'ambassadeur turc actuel à Vienne est appelé à remplacer Chekib dans le conseil supérieur de la guerre.

Les journaux de Hollande nous ont apporté une nouvelle grave. La première chambre des états généraux, à rejeter pour la seconde fois le projet d'adresse en réponse au discours du trône que la deuxième chambre avait soumis à son approbation. Il ne sera pas fait cette année de réponse au discours de la couronne. Le paragraphe deux fois repoussé par la première chambre avait trait à la nécessité de réviser la constitution. La première chambre, sans le vouloir assurément, a démontré l'urgence de réviser l'article portant que deux

chambres qui discutent, l'une publiquement, l'autre secrètement, et qui, par conséquent, ne peuvent ni s'entendre ni se concerter, doivent cependant présenter une seule et même adresse.

Dans l'assemblée des états de Danemark à Roeskild, le conseiller de justice, M. Ursing, a fait une motion tendante à prier le roi de Danemark, duc de Holstein et Schleswig, d'incorporer pour l'unité du pays ces deux duchés au royaume de Danemark. Cette proposition fut adoptée à une grande majorité, et le commissaire royal, M. le ministre d'Etat privé d'Oersfeld, a déclaré qu'il appuierait particulièrement cette proposition auprès du roi. Par suite de cela, plusieurs villes du duché de Holstein, qui fait partie de la confédération germanique, ont envoyé des adresses aux états de Holstein pour engager ceux-ci à défendre les droits du pays contre les provocations de l'assemblée des états du Danemark, et la déclaration du commissaire royal. Parmi ces adresses, celle de la ville de Kiel se distingue tout particulièrement et forme tout un mémoire consultatif sur la question en litige. Elle a été rédigée par le professeur Drayson et signée par quatre-vingts personnes les plus influentes et les plus considérées du duché.

« En attendant la révision des lois pénales militaires, le roi de Danemark vient de rendre une ordonnance qui modifie les peines corporelles et a pour objet d'en prévenir les abus. Cette ordonnance abroge la peine des coups de bâton. En cas d'infraction à la discipline par les soldats, on leur infligera la peine de coups de plat de sabre sur le dos. Dans d'autres cas, la peine consistera dans l'application de coups de verge, mais jusqu'à concurrence de 25 seulement. L'ordonnance contient d'autres dispositions concernant les peines à infliger aux sous-officiers et aux soldats. »

Le *Journal de Francfort* publie une nouvelle qui a produit, dit-il, une grande sensation. Il s'agit de la succession au trône de Danemark. Aux termes de la loi, la naissance de tout enfant ayant droit au trône doit être officiellement déclarée par

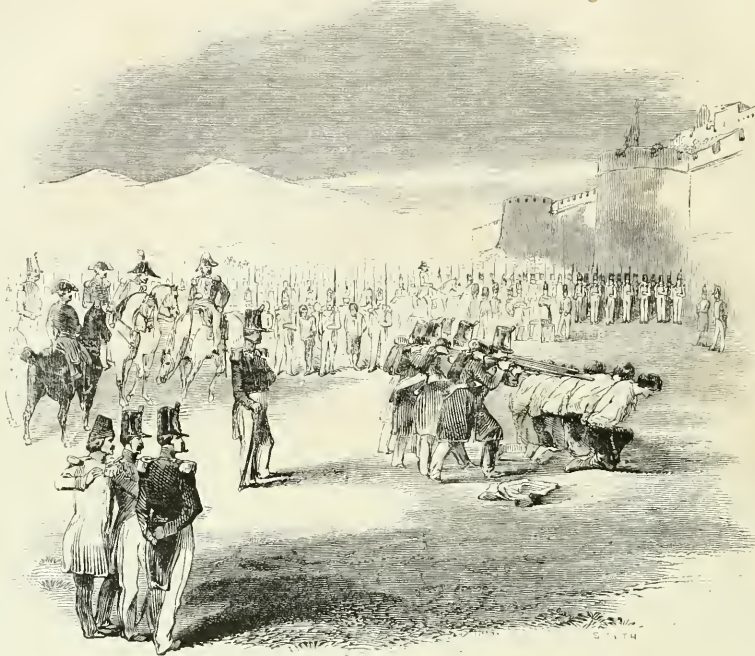
ses parents sous peine de perdre son droit. Maintenant on apprend que le landgrave Guillaume de Hesse, père du prince Frédéric de Hesse, a négligé, lors de la naissance de ses enfants de faire la déclaration officielle qui lui était imposée pour assurer leur droit au trône de Danemark, tandis que le

mark, le plus proche cognat habile à succéder à la couronne. Cette affaire, ajoute le *Journal allemand de Francfort*, est de la plus haute importance, car si les membres de la famille de Hesse sont exclus de la succession au trône de Danemark par les lois du pays, ils peuvent encore moins succéder dans les

duchés sur lesquels leur naissance ne leur donne aucun droit. Cela mettrait un terme à toute difficulté concernant les duchés, car le duc d'Augustenbourg succéderait au trône de Danemark dans la ligne paternelle et aux duchés dans la ligne maternelle, en sorte que le royaume de Danemark ne courrait pas le risque d'être divisé. — En vérité les princes semblent aujourd'hui bien négligents à l'endroit de l'état civil de leurs enfants. En Angleterre, les naissances des princes de la famille royale ne sont pas inscrites, comme en France, sur un registre particulier. L'acte de naissance du dernier fils de la reine a été inscrit, dimanche 24 novembre, sur les registres d'une petite paroisse voisine de Windsor, car le château n'est pas compris dans la circonscription de la ville, et comme on avait laissé passer six semaines depuis la naissance, le père a eu à payer une amende de 7 shillings 6 deniers.

La *Gazette de Berlin* signale la manière dont a fini la diète de Presbourg en Hongrie. Le représentant de l'empereur, le vieil archiduc Charles, en entrant dans la salle des séances, a été reçu avec acclamations par les magnats; mais la majorité des députés de la seconde chambre ne s'est pas même découverte; et lorsque l'archiduc voulut parler, il en fut empêché par un bruit assourdissant. Alors l'archiduc, conduit par son frère et vivement ému, quitta la salle.

M. le ministre de l'intérieur a définitivement traité avec la compagnie de Rouen pour l'emploi du télégraphe électrique. Le gouvernement se charge de tous les frais. La compagnie aura un fil particulier dont elle pourra se servir pour les besoins de sa propre exploitation. Cette faculté, dit-on, ne lui a pas été concédée sans difficulté, le gouvernement voulant monopoliser ce mode de communication comme il monop-



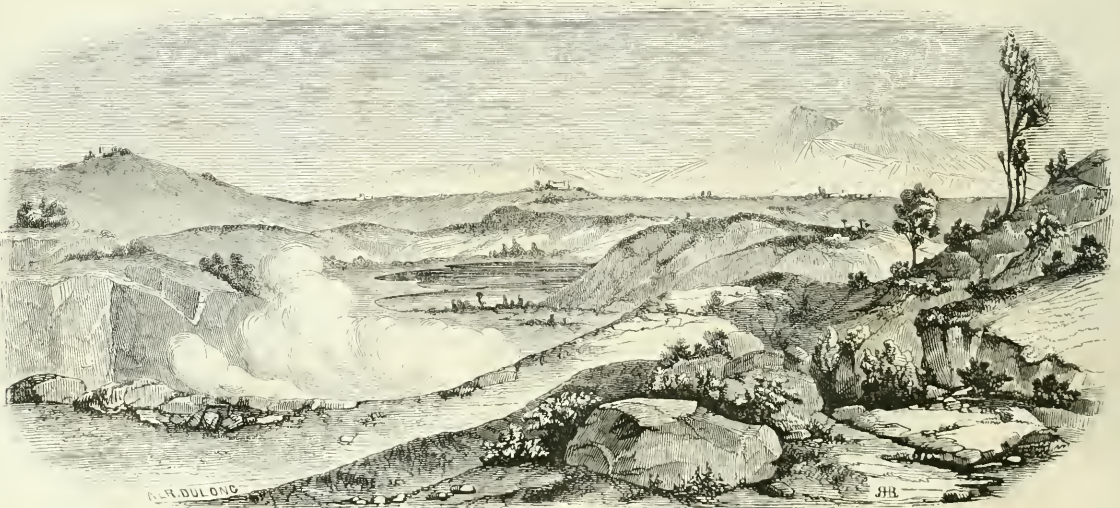
(Exécution en Espagne.)

duc d'Augustenbourg a eu soin de notifier officiellement la naissance de ses enfants. Ainsi les droits du prince Frédéric de Hesse et de ses sœurs au trône de Danemark doivent être considérés comme éteints, et le duc d'Augustenbourg, en cas d'extinction de la ligne masculine des rois de Dane-

mark, le plus proche cognat habile à succéder à la couronne. Cette affaire, ajoute le *Journal allemand de Francfort*, est de la plus haute importance, car si les membres de la famille de Hesse sont exclus de la succession au trône de Danemark par les lois du pays, ils peuvent encore moins succéder dans les duchés sur lesquels leur naissance ne leur donne aucun droit. Cela mettrait un terme à toute difficulté concernant les duchés, car le duc d'Augustenbourg succéderait au trône de Danemark dans la ligne paternelle et aux duchés dans la ligne maternelle, en sorte que le royaume de Danemark ne courrait pas le risque d'être divisé. — En vérité les princes semblent aujourd'hui bien négligents à l'endroit de l'état civil de leurs enfants. En Angleterre, les naissances des princes de la famille royale ne sont pas inscrites, comme en France, sur un registre particulier. L'acte de naissance du dernier fils de la reine a été inscrit, dimanche 24 novembre, sur les registres d'une petite paroisse voisine de Windsor, car le château n'est pas compris dans la circonscription de la ville, et comme on avait laissé passer six semaines depuis la naissance, le père a eu à payer une amende de 7 shillings 6 deniers.

La *Gazette de Berlin* signale la manière dont a fini la diète de Presbourg en Hongrie. Le représentant de l'empereur, le vieil archiduc Charles, en entrant dans la salle des séances, a été reçu avec acclamations par les magnats; mais la majorité des députés de la seconde chambre ne s'est pas même découverte; et lorsque l'archiduc voulut parler, il en fut empêché par un bruit assourdissant. Alors l'archiduc, conduit par son frère et vivement ému, quitta la salle.

M. le ministre de l'intérieur a définitivement traité avec la compagnie de Rouen pour l'emploi du télégraphe électrique. Le gouvernement se charge de tous les frais. La compagnie aura un fil particulier dont elle pourra se servir pour les besoins de sa propre exploitation. Cette faculté, dit-on, ne lui a pas été concédée sans difficulté, le gouvernement voulant monopoliser ce mode de communication comme il monop-



(Le volcan de Solfatara Deux-Siciles), par M. Dulond, d'après un dessin original.

lise le système actuel de télégraphie.

Des lettres de Naples du mois dernier portaient : « Le fameux volcan éteint de la vallée de Solfatara, près Pouzzole, royaume des Deux-Siciles, dont la dernière éruption a eu lieu en 1198, et qui, en 1307, au dire de divers écrivains contemporains, a fait jaillir de son cratère d'énormes quantités d'eau bouillante, reproduit depuis quelques jours ce der-

nier phénomène, qui a été précédé d'une émission de vapeurs sulfureuses très-chaudes. L'eau thermale que vomit actuellement ce volcan est fortement chargée de soufre; elle sort de la partie orientale du cratère par intervalles et en forme de jets dont la hauteur atteint de quinze à vingt pieds. »

Encore un affreux malheur occasionné par une explosion

du grisou dans une fosse au charbon des environs de Meath. Elle a coûté la vie à cinquante ouvriers, et les eaux ayant fait irruption dans les galeries, on n'avait pu retirer que quatre cadavres.

L'ancien landammann Emmanuel de Fellenberg, fondateur de l'Institut agronomique à Hallwil, est mort le 21 novembre à l'âge soixante-treize ans.

Voyage au long cours à travers la France et le Navarre.

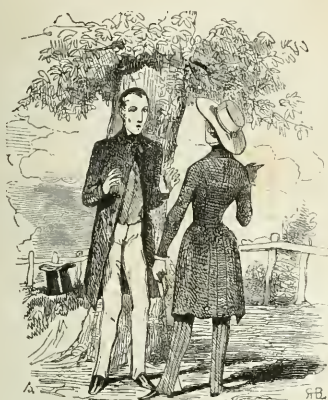
ALCIT PHILOSOPHIQUE, SENTIMENTAL ET PITTORESQUE.

(Voir tome III, pages 249, 265, 509, 575, 589, et tome IV, pages 21, 45, 53, 85, 101, 159, 149 et 185.)

DU CHAPITRE XIX (Suite).

Mais au lieu de se reporter, par la vue des traits de sa fiancée, au but de son voyage, comme il aurait été bienséant, Oscar se perdit en toutes sortes de réflexions sentimentales que lui suggérait cette singulière ressemblance dont nous parlions.

Ne l'avez-vous jamais éprouvé, ami lecteur, n'est-il pas bien doux d'avoir dans une seule peinture l'expression réunie de deux jolies figures, la grâce de deux beaux sourires, la douceur de deux charmants regards ? En baissant un peu la vue, c'était Mathilde ; en la relevant, ce redevenait Hérnance. Hérnance avait ravi la première les yeux d'Oscar,



(Partons, lui dit-elle; on doit être à notre poursuite.)

mais à ce portrait séducteur venait s'ajouter encore l'enchantement des traits de Mathilde. Le teint était le même, les cheveux du même blond cendré, le front d'une pareille pureté, et les roses des lèvres avaient un égal incarnat.

Oscar se frotta les yeux, de peur d'être dupe de quelque illusion d'optique; mais, il n'y avait point à en douter, on aurait dit deux sœurs qui auraient posé devant le même peintre, toutes deux à la fois, afin que de leurs deux visages il n'en fût qu'un seul, où la grâce de l'une et celle de l'autre fussent mêlées et comme fondues ensemble.

Notre héros, après avoir jubi d'abord de la double beauté de cet unique portrait, se sentit pris tout à coup de l'envie de

se moquer de son propre plaisir; car la pointe d'ironie qui était dans son caractère avait le défaut de se faire toujours sentir au moment même où l'on avait le moins besoin d'elle.

« Oh! oh! se disait notre voyageur, il faudra, quand je serai de retour à Paris, que je me fasse faire une de ces jolies peintures, sur papier cannelé, où l'on voit d'un côté des plus une belle négresse, de l'autre une bergère des Alpes, et, au milieu la colonne Vendôme! Certainement je me donnerai, de cette façon, de grandes joissances; j'aurai soin surtout de regarder le papier dans les plis intermédiaires, où la ber-



Oh! les carmes maudits! un surtout qui avait été officier, un bel homme à de larges épaules, une barbe noire, une tête de taureau!

gère des Alpes commence à devenir colonne Vendôme, et où la colonne tourne à la belle négresse. Que de sensations mixtes! que d'étranges intersections dans le plaisir de mes yeux et les sentiments de mon cœur!

Oscar reprit son médaillon, le considérant de nouveau avec une extrême attention. Cette fois, il regardait particulièrement les yeux du portrait, des yeux d'un bleu tendre, si bien pointés, qu'on aurait dit qu'ils voyaient. Oscar les admirait de tout son cœur; même il les trouvait si beaux, si dignes d'être contemplés et aimés, qu'il lui vint dans l'idée, — ce jour-là je ne sais quelle lubie lui dérangeait l'esprit, — que chacun de ces yeux bleu-serait plus admirable et plus charmant encore s'il était seul... parce qu'alors il n'aurait pas son pareil dans le monde entier.

Et, là-dessus, Oscar couvrant successivement l'un des deux yeux du portrait, se mettait à considérer l'autre avec un redoublement de tendresse, comme étant l'*œil sans pareil!* Je crois même qu'il aurait fini — tant son esprit se tournait à l'envers — par éborgner l'aimable miniature, pour flatter sa sottise mania du moment, lorsqu'il sentit tout à coup une main se poser vivement sur son épaule, et n'eut que le temps de cachier le médaillon dans la poche de son gilet.

Il se détourna et aperçut madame des Villiers, costumée en homme, tout en noir. Sa figure, à demi cachée sous un chapeau de paille à larges bords, la taille serrée par une redingote qui se bouffonnait sous son menton, les pieds dans de charmantes et fines bottes, et tenant à la main un petit jonc à tête d'or. Comme il la regardait avec de grands yeux stupéfaits,

« Partons, lui dit-elle, on doit être à notre poursuite; et puisque nous avons fui une fois, n'ayons pas ce surcroît de honte de nous laisser prendre.

- Partir?... et où allons-nous aller, mon Dieu?
- Venez, je vous conduirai; ne perdons pas de temps; d'un moment à l'autre les gendarmes peuvent être ici.
- Partir! sans prendre congé de monsieur votre mari?
- C'est inutile, il jure. Venez. »



Ils avaient toujours de jolies croix d'or à donner aux filles coquettees.)

Ce disant, elle lui saisit le bras; et, moitié de bon gré, moitié de mauvais, Oscar se mit à marcher, maudissant plus que jamais la sottise aventurière qu'il avait commise, mais ne se souciait pas de retomber aux mains de MM. de la gendarmerie, qu'il croyait à ses trousses.

Ils sortirent par la petite porte du verger, et commencèrent résolument à marcher dans la plaine, en tirant du côté des bois.

Deux heures après leur départ, madame Pinchon et sa fille, l'abbé Ponceau, monsieur Robinard et le petit Van faisaient leur entrée dans le château. Ils n'y trouvèrent que les deux frères des Villiers plongés dans une partie de cartes. On ne savait quelle route avaient prise les fugitifs; et la nuit qui



(Et il étale sa richesse. La femme ouvre de grands yeux... L'or était là sur cette table, en tas; elle se réjouit, non pas pour son mari, mais pour le moine.)



(Il avait fait des vœux au diable...)



(Elle voit devant elle, çans l'oublier, un fantôme de moue tout blanc.)

CHAPITRE XX.

LE CARME ET LE TRÉSOR. — CONTE DE REVENANT.

tomait empêchait qu'on ne se mit à leur recherche. Je vous laisse à penser l'inquiétude qui s'empara de tout le monde.

M. Robinard, voyant le trouble où l'on était, s'offrit généreusement à se mettre en route; il sella la vieille jument du marquis, prit avec lui le petit Van, qui devait blâmer la trace de son maître; et, jurant qu'il serait de retour cette nuit même avec les deux nyards, il prit le trot au petit bonheur. C'est-à-dire du côté précisément opposé à la route que suivait Oscar en compagnie de madame des Villiers.

Le jeune Oscar, à avoué, par la suite, qu'il n'était point insensible, malgré les ennuis de son aventure, au plaisir de donner le bras à la châtelaine, fort jolies sous son grand chapeau de paille et très-agréablement prise dans ses vêtements

d'hommes. Ils marchaient donc lestement tous les deux dans la grande plaine, en devisant de choses et d'autres, pour abrégier la longueur du chemin; et comme Oscar se permit de temps en temps quelques bons mots, dans le genre modéré, il fut à même de remarquer que *Lélio* (c'était le nom romanesque que madame des Villiers avait pris en même temps que son nouveau costume) il était convenu qu'Oscar ne l'appellerait plus autrement), Lélio avait un petit rire argentin qui ne manquait pas d'agrément. Cependant, ils avaient beau

faire diligence, ils n'arrivaient à rien; l'horizon demeurait nu, sans que quelques ardores raboteuses semées de loin en loin sur la laide dépeuplée; les regards, aussi loin qu'ils pouvaient s'étendre, l'apercevaient que le ciel gris et l'herbe jaunâtre. Peu à peu la conversation tomba d'elle-même; nos deux voyageurs marchaient sans plus rien dire, assez inquiets de savoir où ils pourraient s'abriter pendant la nuit. Déjà le jour baissait rapidement; un vent froid s'éleva sur la plaine désolée et poussa dans le ciel de gros nuages noirs, qui augmentaient encore l'obscurité du soir. Oscar et sa compagne avaient grand-peine à suivre le petit sentier battu au milieu des herbes, et, quand l'obscurité fut complète, à chaque instant ils étaient obligés de s'arrêter, enfonçant jusqu'à la cheville dans ce sol humide et marécageux. Cette immense solitude, ce silence profond, rompu seulement par les gémissements du vent, ces gros nuages, au milieu desquels semblait courir le disque blême de la lune, tout contribuait à faire naître dans l'âme des deux fugitifs une impression lugubre dont ils avaient grand-peine à se défendre. Léo se serrait contre Oscar en marchant, mais Oscar ne pensait plus guère à goûter ce rapprochement.

Ils touchèrent tout à coup auprès des ruines d'une ancienne abbaye, brûlée pendant la révolution; la lumière livide de la lune éclairait à demi les dalles brisées du cloître, de grandes herbes qui avaient poussé entre les pierres, sur le reste des murs, trissonnaient au soufflé du vent; quelques voûtes étaient encore debout et remplies de ténébriques affreuses. Une secrète horreur enveloppait tous ces débris, et les deux voyageurs s'arrêtèrent ensemble, comme glacés d'une vague épouvante. Cependant Oscar chassant cette première impression, proposa à voix basse à sa compagne de chercher un abri parmi ces ruines; le temps se couvrait de plus en plus, et il était à craindre d'être surpris par l'orage au milieu du désert et de la nuit. Mais Léo pâlit à ces mots et l'entraîna, lui disant d'une voix étouffée: *Il y recient.*

Oscar songea-t-il à l'étrange contraste que cette superstitieuse faisait dans l'esprit fort de l'Amazonie, avec l'audace ordinaire de ses pensées de femme libre? Ou plutôt, par l'effet de l'heure et du lieu où il était, trouvait-il tout naturels ces mots, si singuliers pourtant, dans la bouche de Léo, *Il y recient!*

Par bonheur, ils aperçurent à quelque distance une petite lumière, masquée jusqu'alors aux yeux par les ruines de l'abbaye, et ils se mirent à courir dans cette direction.

Dans une maison à demi écroulée, une vieille femme chauve, ridée, livide, filait au rouet, assise devant une pauvre cheminée où brûlaient tristement quelques morceaux de tourbe; une fumée infecte remplissait la chambre. Le vent, qui s'était décliné avec violence, faisait craquer les planches mal jointes de la cabane, et les gouttes de pluie ruisselaient de toutes parts par les trous et les fentes du toit. La vieille filait toujours; elle souriait affreusement et hochait la tête, lorsque les efforts de l'orage, en redoublant, menaçaient de jeter à bas la pauvre maison. « Maison maudite! gronnait-elle entre ses dents; il n'en restera pas pierre sur pierre. »

Assis sur deux escabeaux aux deux coins de la cheminée, nos deux fugitifs écoutaient avec angoisse les paroles de la vieille et son terrible récit, auquel se mêlait le bruit de l'aiguillon; elle filait toujours, et la leur rougeâtre de la tourbe, se projetant sur son visage décliné, en augmentait encore la sinistre laideur.

« Il y a déjà longtemps de cela, disait-elle d'une voix sourde, big longtemps; ma nièce-grand n'était pas plus haute que cette table que vous voyez. C'était à l'époque où il y avait encore des charmes dans l'abbaye qui est là-bas en ruine, des charmes déchaussés, qui faisaient, disait-on, grande bobème dans leur couvent, et mangeaient le meilleur du pays en légumes et en poissons. On ne les aimait guère à la ronde; mais on les craignait, à cause de l'assistance que leur prêtait en toute occasion monseigneur de Bourges. Et puis, ils avaient toujours de jolies croix d'or à donner aux filles coquettes... et Dieu sait s'il y en a par ici! Joignez à cela que ces moines avaient les mains blanches, à cause de leur fanéantisme. Jésus! que de filles et de femmes ont été séduites par là et perdues! »

« Oh! les charmes maudits! un surtout qui avait été officier, un bel homme; de larges épaules, une barbe noire, une tête de taureau, et avec cela une voix très-douce quand il parlait aux femmes des pauvres gens. Le monstre! On a su depuis qu'il n'était fait moine que parce qu'il ne croyait plus à rien; mais on n'a pu en rien savoir. N. S., il avait l'air de vous le verrez. À l'heure qu'il est, il grince des dents comme un charogné, au fond de la marmitte d'enfer, le brigand! »

En disant ces mots, la vieille se signait dévotement.

« La maison où nous sommes était alors occupée... »

Oscar et Léo ressuscitèrent et regardèrent autour d'eux avec effroi. La lumière vacillante de la résine faisait mourir dans le fond de la chambre des ombres étranges, et l'on entendait au dehors un bruit sinistre, semblable à des hurlements éoloïques.

« La maison où nous sommes était alors occupée par un pauvre trappeur, qui s'en allait par les campagnes à la chasse des tautpes. Ce brave homme, qui avait beaucoup de religion, après avoir longtemps vécu dans la misère, fut enfin récompensé de sa dévotion par le bon Dieu. Un jour qu'il creusait une trappe pour prendre les lièvres, il trouva un trésor. Le voilà lui-même joyeux, qui s'en revient chez lui, portant dans son sac, au lieu de niulots et de tautpes, des boisseaux de pièces d'or. « Réjouis-toi, dit-il à sa femme, en entrant, nous ne serons plus malheureux. » Et il était si riche, qu'il avait même un coffre de grand bois... L'or était là sur cette table, en tant que ce réjoui non par son mari, mais pour le moine, frère Antoine, qui lui avait fait croire qu'il avait de l'amour pour elle. »

« Elle court au convent, et dit au frère: « Embrasse-moi, mon mari a trouvé un trésor, et si tu veux, je le donnerai. » La pauvre malheureuse, elle lui disait cela, afin qu'il l'aimât mieux; mais lui, sans seulement l'embrasser, comme elle le

demandait, vient à la cabane, prend le trésor, et dit qu'il va le cacher en un lieu sûr. »

« Le trappeur reutra chez lui; la femme fait semblant de sangloter et de s'arracher les cheveux, comme si l'on eût volé le trésor; alors le mari, qui aimait mieux sa femme que son argent, essaie de la consoler. « J'en trouverai un autre, disait-il le brave homme; femme, j'en trouverai un autre, ne pleure plus; tu sais bien que quand on a trouvé un trésor, on en trouve toujours d'autres! »

« Cependant, le frère avait enfoui l'or sous une grosse pierre qui était au fond d'un ruisseau, là-bas, à main gauche dans la plaine. Cela fait, il rentre tout joyeux au couvent, mange beaucoup, boit encore plus, tombe malade dans la nuit et meurt, par la permission de Dieu, qui l'avait vu faire son mauvais coup. — Une semaine, un mois se passent; la femme apprend que le frère est mort; elle tombe dans le chagrin; et le mari, croyant qu'elle pense toujours au trésor, lui promettrait de plus belle de lui trouver un autre. Enfin, une nuit, qu'il faisait un temps affreux, comme à présent, le mari et la femme étièrent couchés là où vous voyez qu'est mon lit... »

Les deux voyageurs tournèrent tous deux la tête vers le fond de la chambre, où était le grabat de la vieille.

« Comme la pêcheuse dormait, elle se sent tirée tout à coup par les pieds; elle se réveille, et voit devant elle, dans l'ombre, un fantôme de moine tout blanc; c'était le frère, qui revenait de chez les morts. »

« — Lève-toi, lui dit-il tout bas à l'oreille, et suis-moi, je te montrerai où j'ai mis le trésor de ton mari. »

« La femme se met à trembler de tout son corps, sans rien répondre. »

« — Ne me reconnais-tu pas? je suis le frère Antoine, qui ai péché avec toi. »

« En même temps, son capuchon, tombant sur ses épaules, laisse voir la figure du trappé, dont les vers avaient déjà mangé les joues. »

« — Allons, lève-toi; il faut que tu rendes ce trésor à ton mari, pour que mon âme soit moins en peine. Lève-toi, femme, et suis-moi! »

« Il la tirait toujours par les pieds, mais elle, se cachant la figure dans les draps, et se cramponnant au bois du lit, se mourait de peur, sans pouvoir faire un seul mouvement. Même elle était tellement glacée par l'épouvante, que le froid de ses membres réveilla son mari couché à côté d'elle. »

« Ainsi, pendant six nuits de suite, le moine blanc revenait la tirer par les pieds, et lui dire à l'oreille: « Lève-toi! il faut que tu rendes cet or maudit! »

« — Laisse-moi, lui répondait-elle, va-t'en, je ferai dire des messes pour toi. »

« — Non, non, le trésor! »

« — Dis-moi où il est, j'irai le prendre. »

« — Non, il faut que tu viennes avec moi cette nuit; je te montrerai l'endroit. »

« La malheureuse aurait bien voulu faire le signe de la croix pour chasser le revenant; mais, Dieu qu'elle avait si souvent offensé, ne permettait pas apparemment qu'elle le fit. Car ses mains étaient comme douées sur sa poitrine. Enfin, parce qu'elle refusait toujours de se lever, le moine éleva la voix, comme s'il eût été encore vivant, et dit tout haut qu'il révélerait son mari, pour lui apprendre où il avait mis son trésor. L'homme se réveilla en effet, mais il ne vit point l'ombre, et sa femme lui dit que c'était elle qui l'avait appelé, croyant qu'on frappait à la porte. Il se leva, ouvrit la porte et ne vit rien. Cependant, les mots qu'il avait entendus à moitié dans son sommeil lui donnèrent des soupçons; il ne dit rien; mais la nuit suivante, il fait semblant de dormir et prie l'oreille. Voilà l'ombre qui revient, et le mari l'entend dire à sa femme: « Une dernière fois, veux-tu te lever? »

« — Me laisseras-tu en paix, si je te suis? »

« — Je te laisserai en paix, quand tu auras rendu à ton mari le trésor que nous lui avons volé. »

« La pauvre femme se lève donc tout docement; ses membres tremblaient, ses dents claquaient; elle pouvait à peine se soutenir. Le mari se leva aussi lui; prend sa hache, et, sans bruit, il marche par derrière elle, le long du ruisseau, et faisant un orage épouvantable; des éclairs, des coups de tonnerre, comme si le monde allait finir. »

« Arrivé à certains coudes que fait le ruisseau, le revenant s'arrête. « C'est là, dit-il, penche-toi et lève cette grosse pierre. »

« La malheureuse se penche sur l'eau; mais elle entend un petit bruit derrière elle, se retourne, et, à la lueur d'un éclair, elle voit son mari dont les yeux brillent comme des charbons. A peine à-t-elle le temps de jeter un cri; déjà elle tombe dans l'eau, la tête fendue d'un coup de hache. »

« Le moine pousse un de ces éclats de rire comme en font les damnés et disparaît. Le lendemain on retrouva le corps de la femme, les cheveux dans l'eau, toute rongie de son sang. Quant au mari, on n'en a plus entendu parler; il avait pris son trésor, et, après s'être confessé au prieur, à qui il conta toute l'histoire, il était parti pour la terre sainte, d'où il n'est jamais revenu. »

Oscar et Léo écoutaient la bouche béante, le cœur serré, l'haleine suspendue, l'affreux récit de la vieille, qui filait toujours et souriait de temps en temps d'une façon hideuse, hochant son front chauve, où se reflétait la lueur rouge du foyer.

Tout à coup, un éclair brilla à travers la fenêtre et les parois mal jointes de la cabane; le roulement du tonnerre se fit entendre; puis trois coups furent frappés à la porte. La vieille se leva et, se ressuscitant; les deux voyageurs, immobiles s'écrièrent tout à la fois d'une voix qui sortait de leur gorge, et d'un moment de silence épouvantable.

Alors la porte s'ouvrit lentement, et l'on vit paraître sur le seuil un moine blanc, de haute taille, la tête couverte d'un capuchon.

Le spectre poussa un éclat de rire satanique, et Léo s'évanouit.

(La suite à un autre numéro.) ALBERT ALBERT.

Les Talismans.

NOUVELLE.

(Voir tome IV, pages 406, 418, 438, 466 et 202.)

IX.

Grossenstein marchait en long et en large dans son cabinet avec impatience. Il était soucieux, et ses regards prenaient par intervalles une expression farouche. Tantôt son pas se précipitait, tantôt il se ralentissait sous l'influence de ses pensées.

« Ludolph arrêté! murmura-t-il; enfoncé au donjon!... S'il parlait!... Il est vrai qu'il n'a aucun intérêt à m'accuser, à me perdre... Mais ce Frédéric! ce diable incarné, quel est-il? d'où vient-il? comment peut-il avoir su!... »

« A ce moment l'on frappa à la petite porte du cabinet. Le baron ouvrit, et un page entra. C'était celui qui avait donné à Frédéric le rendez-vous de la margrave. »

« Ah! c'est vous, Franz! eh bien, mon garçon? — Eh bien, monsieur le baron, j'ai donné à M. de Neuberg le rendez-vous que madame lui avait indiqué; mais madame n'a pas jugé à propos de m'emmener avec elle au parc. »

« Diable! fit le baron. — Alors, je suis parti à peu près en même temps que la calèche, j'ai couru et je suis arrivé à temps. J'ai vu madame passer derrière les charmes, et M. de Neuberg l'y rejoindre. Ils ont parlé assez longtemps, et se sont embrassés se séparant. »

« Ah! et puis? — Et puis ils sont remontés chacun dans leur voiture, et madame est rentrée seule au palais; elle a passé la soirée avec son Altesse; ensuite je n'ai entendu parler de rien. »

M. de Grossenstein se mit à son bureau, écrivit quelques mots sur un papier, et le donna au jeune page.

« Passe avec ceci à la caisse de Bernhard, et reviens ce soir. — Merci, excellence! »

Le page sortit.

Le baron, lorsqu'il fut seul, se leva vivement avec une exclamation énergique.

« Ah! ils se sont vus! ils sont d'accord!... et Amalia qui me dit au contraire... Elle veut donc me tromper? elle m'a bandé pour ce nouveau venu!... Comment me débarrasser de... »

On frappa de nouveau. Le baron courut à la porte. C'était une jeune femme.

« C'est vous, Mathilde? Vous êtes bien aimable, mon enfant. Qu'y a-t-il de nouveau? »

La lueur de chambre paraissait assez émue.

« Beau coup, monsieur le baron. — Quoi donc? »

« J'ai accompagné madame hier soir dans une promenade aux charmes... »

« Elle y avait donné rendez-vous à M. de Neuberg, interrompit le baron avec sang-froid; ils se sont convenus, ils se sont embrassés... Ensuite? »

Mathilde parut assez surprise.

« Cela est très-étrange, monsieur le baron; vous êtes bien informé. Cependant j'étais seule avec madame... et, il est singulier que vous sachiez si bien ce qui s'est passé! Mais savez-vous aussi que madame a donné rendez-vous à M. de Neuberg, ce soir, à minuit, dans son houdoir? »

« Ce soir! à minuit!... et si le prince... »

« Madame fent une indisposition pour ne pas l'accompagner. M. de Neuberg a la passe-partout des passages. »

« Ah!... ainsi c'est une affaire arrangée! M. de Neuberg remplace Ludolph... Peste, Amalia n'a pas attendu longtemps... merci, ma chère Mathilde! Tenez... prenez ceci... et revenez ce soir... il y a plus à balancer, continua-t-il lorsqu'il fut seul; cet infâme démon manœuvre avec tant de succès et si vite, qu'il est impossible de savoir où il s'arrête. C'est fini! il a effrayé ou séduit Amalia; je ne puis plus compter sur elle... Désormais elle est avec lui contre moi... eh bien!... »

Et il fit un geste menaçant dont son regard fauve couvrait le sein.

« Ah! si l'instigateur du crime, ce soir... à minuit!... si je profitais de ce moment... Diable! il est toujours accompagné maintenant de trois ou quatre breuteurs étudiants... Déjà Neipperg m'a prévenu qu'il avait trois estafiers armés jusqu'aux dents qui ne le perdrait pas de vue... Il prendra certainement plus de précautions encore ce soir... si l'embûche échouait! ce serait terrible! — Ma foi, tant pis! Amalia me trahit... eh bien! je le perdrai tous deux! »

« A peine eut-il prononcé ce mot qu'il sonna: — Bernell!... je vais chez son Altesse. »

Dès les premiers mots du baron, le prince bondit sur son fauteuil.

« Grossenstein! s'écria-t-il; que me dites-vous là? ce n'est pas possible! — Altesse, vous m'en voyez encore saisi d'horreur... mais j'ai cru qu'il était de mon devoir... »

« Amalia! interrompit le prince... se levant brusquement et faisant quelques pas avec agitation; M. de Neuberg!... lui que je croyais, encore tout à l'heure, le... Monsieur de Grossenstein! savez-vous des nouvelles? »

« Malheureusement, Altesse! répondit Grossenstein d'un ton pénètre, j'ai vu... Si vous saviez combien j'ai hésité avant de vous porter cette hideuse nouvelle!... mais... »

« Vous vous êtes trompé sans doute! Non! je ne puis supposer... »

« Hlas! fit Grossenstein avec un soupir; il ne serait que trop facile à Votre Altesse d'avoir les mêmes preuves que

moi, Madame de Zell doit feindre une indisposition pour se dispenser de suivre Son Altesse à sa maison de classe. En même temps elle a donné à M. de Neuberg les clefs d'un passage secret qui conduit jusqu'à son boudoir. Et elle l'attend là, ce soir même, à minuit.

— Ce soir!... à minuit! répéta le prince avec une sorte d'acablement, et il reboussa sur son fauteuil. Eh bien! dit-il après un moment et avec un vif mouvement de colère, il faut... — Et il s'arrêta.

— Son Altesse a des ordres à me donner? demanda précipitamment Grossenstein.

— Non!... il y a peut-être dans tout cela erreur, méprise... Je ne veux pas condamner sans être convaincu, punir sans être certain de la faute. J'y avais réfléchi! c'est bien, Grossenstein; je vous remercie, mon ami!... j'ai besoin d'être seul.

Le comédien du geste le baron, qui parut assez désappointé, et il resta un moment à réfléchir.

Pendant ce temps la margrave était à sa toilette; on annonça mademoiselle Justine. Analia lui sourit, et l'accueillit avec beaucoup de bonté.

« Bonjour, mignonne! » lui dit-elle.

Justine était en effet excessivement petite, brune, délicate et parfaitement laide. Mais ses petits yeux vifs annonçaient une finesse et une pénétration peu communes. Elle resta seule avec Analia.

« Eh bien! lui demanda la margrave.

— M. de Grossenstein est venu chez nous ce soir. Mais, vrai, il n'a plus la tête à lui, je pense; il n'a fait que martotter toute la soirée entre ses dents, et il ne rêvait que d'un Frédéric quelconque, en sorte que madame en était aux champs, à cause de... vous savez? »

Analia partit d'un éclat de rire, et Justine fit chorus.

« Nous étions à nous creuser le cerveau pour savoir ce que pouvait signifier ce Frédéric! le narré qui c'est tout simple un nouveau favori de Son Altesse... et si je connais bien le cher baron, il ne songerait ni plus ni moins qu'à le faire assassiner.

— Ah! s'écria la margrave en tressaillant; quelle horreur! Frédéric!

— Ma foi, il y pense; j'en suis sûre.

— Mon Dieu! ce Grossenstein est un monstre!... un assassin! c'est affreux!

À ce moment des pas légers et précipités se firent entendre, et Mathilde parut.

« Son Altesse! » dit-elle.

La margrave tressaillit, et Justine s'éclipsa.

Le prince entra; il paraissait rêveur, mais calme. Il s'assit près de la toilette.

« Eh bien, chère amie, dit-il, on me prévient que vous êtes souffrante? »

— Malheureusement, mon prince. J'étais indisposée hier soir, et je n'ai pu dormir de la nuit; je ne sais ce que j'ai, mais... »

Le prince se pencha vers elle et lui prit la main en la regardant fixement.

« C'est vrai, dit-il après un moment; vous paraîsez bien agitée. Ainsi... vous ne pourriez m'accompagner aujourd'hui? »

— Quel! vous partez? »

— Mais, non! C'était convenu, vous savez? je vous en ai parlé hier soir. Il est vrai que vous n'étiez pas déjà très-bien... cependant j'avais encore espéré votre compagnie... mais si vous souffrez? je comprends que vous hésitez à vous exposer à cette fatigue. Je compte faire une classe aux flambeaux, et je passerai la nuit là-bas. — Ainsi, j'aurai de vos nouvelles demain matin? »

— Les bonis de Votre Altesse me confondent. Je suis réellement désolée d'être privée de vous accompagner aujourd'hui et de partager vos amusements... mais j'ai la fièvre, je crois.

— Je le crois aussi; vous avez le pouls très-ému... Soignez-vous, mon ange; consultez Beruhim. Au reste, j'espère que cela ne sera rien. Au revoir! — Il lui serra affectueusement la main et sortit.

« Justine est-elle partie? demanda la margrave avec agitation.

— Non, madame, dit Justine en riant et reparaissant comme un luthin. Je m'étais cachée.

— Eh bien, mignonne, quel pensait que fera Grossenstein? »

— Ma foi je n'en sais rien. Il est dans une rage et une perplexité extrêmes, c'est évident; il n'a pas encore de parti pris. La catastrophe du chevalier Ludolph l'a tout à fait démonté, et il ne paraît avoir des cauchemars de gèneres et de donjon. C'en est pitoyable. Madame m'a dit qu'elle avait été tout le temps dans les trances; elle craignait une apoplexie, et le fait est qu'il avait le sang dans la tête et dans les yeux. Définitivement, le pauvre homme est frappé; il démenage; il ne fera plus que des sottises, et j'ai conseillé madame à-dessus. Si on ne le perd pas, il se perdra lui-même; il a la vertige.

« C'est vrai, mignonne, c'est vrai; mais il faut avouer aussi qu'il y a dans tout cela je ne sais quoi d'étrange et d'inattendu qui peut faire tourner la tête... Vous ce pauvre Ludolph! quelle chute! et puis... ce n'est pas tout!... il y a des choses... Enfin! c'est insupportable et c'est effrayant! Le tout est de conserver son sang-froid, et de savoir se rattraper aux branches.

— Merci! interrompit Justine en riant; il faudrait qu'elles fussent bien fortes pour que le gros baron ne les fit pas casser!

Analia partit d'un rire à cette image grotesque.

« Bravo! dit-elle; mais, pour moi, je ne suis pas encore si lourde, Dieu merci, et ma foi, je le laisserai se noyer tout seul. »

X.

Une seule bougie brûlait dans le riche boudoir de la margrave. Analia était seule, à demi étendue sur un sofa. Le luxe le plus simple et le plus élégant avait présidé à sa toilette de nuit. Et ainsi, au milieu de ces gazes transparentes,

de ces blanches dentelles, qui laissaient scintiller par intervalles l'or des bracelets qui serraient ses bras nus, et du collier qui entourait ses belles épaules, éclairée par cette douce et faible lumière qui ne lui envoyait que des rayons tremblants et fugitifs, elle apparaissait comme une voluptueuse et séduisante vision.

Elle semblait attendre avec anxiété. De temps en temps, elle relevait la tête, et se penchait comme pour écouter. Minuit venait de sonner. Un profond silence régnait autour d'elle... et elle n'entendait que le léger frôlement de la soie qui frémissait à chacun de ses mouvements; alors elle se reposait en arrière en reposant son front sur sa main avec un geste d'inquiétude.

Enfin, un bruit léger se fit entendre. Elle tressaillit et se leva sur son séant. Une petite porte cachée dans la boiserie venait de s'ouvrir, et un homme était entré.

« Frédéric! dit-elle vivement; et, s'élançant aussitôt vers lui, elle l'enlaça de ses bras et se pencha sur son cou avec une sorte d'ivresse. Mon Frédéric! merci d'être venu! Je l'attendais... et je craignais! Je craignais quelque piège, quelque embûche, quelque surprise... Mais tu es bravé le danger! Te voilà! Tu es toujours le même, mon intrépide, mon audacieux démon! mon maître, mon tyran! »

Frédéric resta debout, immobile et en silence; puis il se dégagea doucement de cette étreinte passionnée, et parcourut Analia d'un regard pénétrant et sévère.

« Madame, lui dit-il d'un ton calme et froid, vous êtes bien belle... et bien paree! J'en fais l'aveu... recevez-en mes félicitations. Mais... vous vous êtes trompée sans doute, et pour recevoir la visite que je devais vous faire, vous n'avez pas besoin de cette élégante toilette. Vous vous êtes trompée... et je vous plains. »

La margrave recula quelques pas.

« Quel! Frédéric!... que voulez-vous dire? répondit-elle d'une voix palpitante d'émotion et de surprise.

— Sans doute! vous vous êtes trompée! Vous avez cru peut-être que, venant ici comme luthin, je viendrais pour l'imiter? Madame, vous vous êtes méprise! Et, entre cet infame et moi, vous deviez faire quelque différence!

— Frédéric! s'écria la margrave, terrifiée de ce ton et de ces reproches inattendus. Pour Dieu, que signifient ces paroles?... Mais non, je le vois; tu veux le faire encore un jeu de mon effroi, et...

— Un jeu, Analia! non. Je vous apporte des paroles sérieuses et graves. Quant à votre effroi... oui, vous pouvez, vous devez trembler! Vous devez trembler devant moi, qui connais vos fautes... et qui ai reçu la mission de les punir!

— Frédéric!... Frédéric!...

— Un moment, Analia! ne m'interromps pas encore. Est-ce la crainte seule qui te pousse à me prier? Ou bien est-ce au moins un élan de repentir? Cet anneau, cet anneau, malheureuse! ne le rappelle-t-il pas celui que tu as traîné, que tu as vu, dont tu as tiré l'honneur et la vie, dont tu as bu le sang pour l'amour d'un infâme!

— Oh! épargne-moi! Je...

— Ce n'est pas tout! Cette clef... cette clef que tu m'as donnée... N'est-ce pas ce Ludolph, cet ignoble gâcheron qu'elle conduisit auprès de toi? Et tu souhaitais ainsi ce palais où tu trouvais une royale hospitalité; tu trahissais cette noble confiance du prince qui t'honorait de son amour! ingrate! infidèle!... et pour un forçat!

— Frédéric! épargne-moi, je t'en prie!... veux-tu me voir à tes genoux? Que cela te suffise... Au nom du ciel, ne me perds pas!

— Oui, je veux te voir à mes genoux, toi qui as cru que je prendrais l'indigne héritage d'un Ludolph; qui as cru que je pourrais trahir le prince qui m'a nommé son ami, pour satisfaire ton désir de courtisane... Analia! demande-moi pardon d'avoir osé me soupçonner capable de cette lâcheté!

— Eh bien, pardon! pardon mille fois!... Que veux-tu de plus? Mon Dieu, j'avais pu penser...

— Oui, je veux quelque chose de plus. Écoute-moi bien. Tu as commis des crimes indignes! Tu as trahi ton premier époux; tu as vu l'innocent; tu t'es joué de ton bienfaiteur... Je sais tout cela... j'en ai les preuves entre les mains... Je devrais t'en punir!... Ne trembles pas; écoute. Tu es belle encore; tu es séduisante comme une fée. Le prince t'aime... il te veut, car il ne te connaît pas; il a été trompé, et il croit telle qu'il te voit. Pour lui, la compagnie est une douce habitude. C'est un plaisir de chaque jour que rien ne remplacerait peut-être. En te dévoilant, en te faisant punir, je lui porterais un coup terrible... Je n'ose la faire. Déjà j'ai frémé en frappant cet infâme Ludolph. Je ne recommencerais pas aujourd'hui pour lui donner une douleur plus sensible encore... Non! j'ai l'âme toujours, sans le connaître... Et toi, Analia, aime-le comme il mérite de l'être. Songe que je serai là, toujours là, le bras levé pour te confondre! ou plutôt, non, je te veux trembler et pleurer... Je ne veux plus te menacer... Je te prie à mon tour... Tu te repens sans doute? Analia! promets-moi de racheter le passé, et de faire qu'un jour, en voyant le bonheur du prince et le tien, je puisse me féliciter de mon ouvrage, et recevoir ton amitié comme gage de repentir pour les fautes, et d'oubli pour ce terrible passé dont je suis l'image vivante à tes yeux.

« Frédéric! Frédéric! balbutiait Analia palpitante à ses genoux, tu es mon ange sauveur! je te jure!... »

À ce moment un bruit effrayant se fit entendre, la porte s'ouvrit avec fracas, et le prince parut sur le seuil.

« C'est inutile! dit-il d'une voix forte; c'en est trop, madame! »

Analia poussa un cri affreux, et resta pâle, immobile, pétrifiée comme une statue de marbre.

« Madame, reprit le prince d'un ton calme et bref, vous ne méritez ni colère, ni regret. Sortez d'ici. Une voiture vous attend en bas. — Qu'on l'emène. »

Deux femmes entrèrent, prirent Analia toujours immobile

et à genoux, et l'emportèrent hors du cabinet, sans qu'elle eût pu prononcer une parole. Le prince resta seul en face de Frédéric; deux gardes, portant des flambeaux, étaient debout à la porte.

Le prince fit encore un pas, tandis qu'il le parcourait des yeux. Frédéric était resté immobile et pâle, mais calme, et il supporta sans se troubler ce regard pénétrant.

« Monsieur de Neuberg, dit enfin le prince, j'avoue qu'en venant ici, je ne m'attendais pas à cela; c'est vous!... vous qui... Certes, je ne m'attendais pas!

— Prince, répondit Frédéric d'une voix altérée mais ferme; peut-être paraîtrait-il difficile de me justifier... les apparences me condamnent sans doute... mais...

— Vous justifier! s'écria le prince. Mon ami!... j'ai tout entendu!

Et s'avancant vivement vers lui, il lui tendit les mains. Frédéric, surpris, hors de lui, voulut les saisir pour les porter à ses lèvres; mais cette nouvelle émotion, après une aussi terrible anxiété, était trop vive. Il sentit son sang refluer vers son cœur, sa tête tourna, et il s'affaissa sur le tapis.

« O mon Dieu! s'écria le prince se précipitant vers lui; Frédéric!... il s'évanouit!... Du secours! vite, du secours!

— Altesse! balbutia Frédéric; quelle bonté! Ce n'est rien... Je... je voudrais vous remercier...

— Toi, mon ami, qui tout à l'heure plaidais si bien pour mon repos et mon bonheur! c'est moi qui dois te remercier, au contraire...

« Aux cris du prince, on était accouru, et on releva Frédéric, qui se remit promptement.

« Mon ami, répétait le prince, maintenant vous ne me quitterez plus. Cette dernière épreuve achevée de me convaincre de votre dévouement et de votre affection... Mais il faut quitter ce lieu qui ne peut que rappeler de pénibles souvenirs. Adieu, mon ami. Songez que je veux vous voir demain. »

Après ces mots, le prince s'éloigna. Il regagnait son appartement lorsqu'il rencontra Loupette.

« Altesse, dit le secrétaire intime, pardonnez-moi si je viens vous troubler de votre retour; mais le comte de Rosenheim est dans mon cabinet, qui n'a supplié au nom de Dieu et de la religion, au nom de votre sûreté personnelle, de lui procurer un moment d'audience.

— Rosenheim! dit le prince. Eh bien! faites-le entrer. Je veux bien le recevoir un moment. »

Le comte fut introduit presque aussitôt. Il était pâle, et paraissait en proie à la plus vive émotion. Il portait à la main des papiers volumineux.

« Altesse, dit-il d'une voix tremblante, je compte sur votre inépuisable bonté pour excuser une démarche aussi étrange, aussi importune... Je freinis en pensant qu'un grand malheur peut être arrivé, et qu'un jeune homme innocent, Frédéric de Neuberg...

— Quel? interrompit le prince; que craignez-vous pour Neuberg?

— Ah! Dieu soit loué! s'écria le comte. Altesse, le ton de vos paroles me rassure. Votre retour précipité, le bruit inaccoutumé qui avait eu lieu au palais, m'avait fait craindre que ce trop confiant jeune homme ne fût tombé dans un piège qui lui avait été tendu.

— Non, non, interrompit de nouveau le prince, soyez sans inquiétude; j'ai connu tout ce que la conduite de M. de Neuberg révélait de véritable attachement pour ma personne, et j'ai fait d'instinct pour M. de Neuberg, que je vous sais gré, monsieur le comte, de l'affection que vous paraîsez lui porter... C'est un titre à la mienne.

— Ce serait un grand bonheur pour moi, prince, de la mériter. Si je suis assez heureux pour cela, je ne pourrais trop vous en témoigner ma reconnaissance... Maintenant que ma juste inquiétude est apaisée, permettez que je me retire, en vous...

— Comment, monsieur le comte, vous aviez d'abord parlé de craintes pour ma sûreté personnelle, de piège tendu. Expliquez-moi cela! quels sont ces papiers que vous avez entre les mains?

— Altesse, ces papiers auraient pu peut-être servir à la justification de M. de Neuberg et à la confusion de ses ennemis... mais maintenant...

— Qu'importe! il est d'autant plus nécessaire que je les voie.

— Altesse!

— Monsieur le comte, votre refus m'étonne. Donnez-moi ces papiers.

— Altesse, je ne puis résister à vos ordres... Les voici. Mais comme ils ne m'appartenaient pas personnellement, je vous prierais de vouloir bien vous souvenir que j'obéis à vos commandements en les déposant entre vos mains. Si vous aviez besoin d'autres explications, je pense que M. de Neuberg pourrait vous les donner.

Il suffit, monsieur le comte. Soyez persuadé que je n'oublierai aucune des circonstances de cet incident... et je vous suis personnellement gré, je vous le répète, de l'empressement que vous avez mis à venir m'éclairer dans un moment difficile. Je vous suis trop rarement à la cour, pour n'être pas touché de cette sollicitude pour un homme aussi dévoué à ma personne que M. Frédéric de Neuberg.

— Votre Altesse peut se souvenir des causes malheureuses qui ont amené ma retraite, dit M. de Rosenheim en s'inclinant; mais elles n'ont jamais altéré le profond sentiment que j'avais conservé pour mon souverain, et l'occasion seule m'a fait défaut pour le montrer.

— Eh bien! monsieur le comte, dit le prince en souriant, j'espère que nous serons plus heureux pour l'avenir. Adieu!

Il lui fit un geste affable de congé, et le comte se retira.

TABRE D'OLIVET.

(La fin à un prochain numéro.)

Les Peintres étrangers. — École genevoise.

Deuxième article. — Voir tome IV, page 184.)

LES PAYSAGISTES.

J'ai encore quelques mots à dire sur les ouvrages de M. Diday. Dans l'article précédent j'ai exposé l'ensemble de ses travaux; j'ai mentionné quelques-unes de ses plus belles compositions. Qu'on me permette d'ajouter ici quelques détails sur deux grands paysages qu'il est sur le point de terminer et qui mettront le sceau à sa réputation de peintre-poète des Alpes.

J'ai dit que Diday a le premier frayé la voie du paysage alpestre : le premier il a escaladé les rochers sauvages de la Savoie et de la Suisse pour les reproduire tout éblouissants de lumière ou tout chargés d'orages sur des toiles colossales.

Les deux tableaux dont j'ai à rendre compte présentent des sites à peu près analogues; mais avec des accidents, des effets, des contrastes qui les distinguent et les différencient d'une manière caractéristique. L'un nous offre une vallée bouleversée par les eaux et par les avalanches; une montagne vient de s'écrouler; ses rochers ou, en d'autres termes, ses membres déchirés gisent épars sur les pentes de droite; des milliers de ruisseaux jaillissent de ses flancs comme le sang qui jaillit d'une blessure. La moitié d'une forêt a été abattue, un chalet est écrasé, un pâtre est tué. Au fond, une montagne, ceinte d'un diadème de glace et enveloppée d'un manteau de nuages, semble la divinité des ouragans et des tempêtes. Une clarté sinistre et blafarde éclaire à regret cette scène épouvantable et sublime.

Le second tableau en est quelque sorte le correctif du précédent; celui-ci est le symbole de la dévastation et de la mort; l'autre est l'emblème de la tranquillité, du calme, du silence. Aucun bruit ne s'y fait entendre, excepté le murmure

monotone et plaintif d'une cascade qui tombe d'une montagne granitique dont le soleil couchant dore les plus hautes sommités. Au pied de cette montagne s'étend un petit lac, uni comme un miroir; l'ombre de la nuit l'enveloppe déjà; l'image vaporeuse des rochers sombres est le seul objet qui se reflète dans ses eaux; sur ses bords ne croissent ni arbres ni buissons; à peine une herbe courte les tapisse, pelouse semée de plantes alpines où viennent pâturer les chamois. Deux ou trois de ces jolis animaux se promènent en toute sé-

ce tableau; il vous inspire plus de calme, plus de douce rêverie que ne pourrait le faire la nature elle-même; c'est là la poésie; c'est là le comble de l'art!

La grande réputation de Calame date de 1859; un tableau suffit pour la fonder; depuis lors elle n'a fait que s'accroître, et, comme tous les jours cet artiste fait de nouveaux progrès, il ne tardera pas à mériter d'être proclamé le premier des paysagistes vivants.

Je ne m'arrêterai pas à décrire sa fameuse forêt de la Haudeck, elle est trop connue et a été trop souvent reproduite par le burin et par la lithographie, pour qu'il soit besoin d'en rappeler ici les incontestables beautés. Je ne suivrai pas non plus M. Calame dans la longue série de chefs-d'œuvre qu'il a successivement livrés à l'admiration du public français, anglais ou allemand; je me bornerai à quelques détails sur les trois compositions que l'illustre artiste a bien voulu dessiner lui-même pour *l'Illustration*. La première représente une forêt de chênes avec une mare d'eau sur le devant, dans laquelle se reflètent les derniers feux du soleil qui vient de se coucher derrière les collines de l'horizon. Le fragment de ciel qu'on entrevoit au fond à travers les branches brille des plus belles teintes d'or et de pourpre, et contraste agréablement avec la fraîcheur et l'ombre qui règnent sur le premier plan.

Le second dessin représente un orage violent dans une des plaines boisées qui avoisinent les Alpes. À droite, des arbres vigoureux, des chênes robustes luttent péniblement contre la tourmente; leurs branches, courbées par le vent, gémissent sous l'effort de la tempête; la pluie tombe par torrents,

et les chameaux eux-mêmes semblent n'avoir jamais pénétré. Vis-à-vis du soleil qui se couche, on voit dans le lointain azure, la lune qui se lève toute blanche et à demi voilée de quelques légères vapeurs. — On s'arrête avec délices devant



Une Forêt de Chênes, par Calame.)



Un Orage dans les Alpes, par Calame.)



Un Moine exhortant un condamné au repentir, par M. Lugardon.)

et les herbes, couchées à terre, sont noyées dans des flots d'eau; l'air est sombre et pesant, les montagnes se cabrent avec les nuages; tout l'aspect du paysage est étrange et sinistre, éclairé seulement par un nuage blanc mat, et semble déserté à jamais de la lumière du soleil. L'ensemble du tableau est d'un effet saisissant, et, suivant un journal

qui en rendit compte à l'époque où il fut exposé à Paris, dans le Salon de 1859, l'effet produit par ce tableau n'avait été représenté sur une toile.

Autant le sujet qui précède est triste et sinistre, autant celui qui suit est gai et riant. C'est une vallée des Hautes Alpes, toute plongée dans l'ombre, mais éclairée par

de hautes sommets glacés où le soleil couchant réfracte ses derniers rayons comme dans un prisme éteint. Tout le bas du tableau est sombre, tout le haut est lumineux. Ceux qui ont vu ce magnifique effet dans la nature pourront à peine croire que le pinceau soit parvenu à le rendre avec fidélité; c'est pourtant ce que Calame a fait avec

une perfection qu'aucun autre artiste n'a jamais surpassée. Diday et Calame ont fondé à Genève une école de paysage qui com-
 te une foule d'élèves et d'imitateurs. Parmi eux nous distinguons M. Guigon, auteur de plusieurs vues des lacs d'Italie, d'une exécution extrêmement soignée et pleines de charme poétique; mademoiselle Dupau, qui cherche à s'a-



(Une vallée des hautes Alpes, par Calame.)



(Le Christ en croix, par M. Lugardon.)

franchir du joug de l'imitation, et qui rappelle avec bonheur quelques-unes des qualités de Claude Lorrain; M. George, élève de Diday, dont il est quelquefois l'émule, et enfin M. Coindet, auteur d'une *Vue de la Dent du Midi* et d'une *Tour de Martigny*, tableaux qui ont fait sensation à la dernière exposition de Genève.

On peut dire des paysagistes genevois en général, ce qu'on a dit d'un de leurs chefs en particulier (1). On s'arrête devant leurs tableaux avec surprise, on suit curieusement le détail; l'ensemble flatte, mais l'idéal en est trop souvent absent. Ils visent trop à l'empreinte réelle des choses; leurs œuvres tiennent du daguerrétype; la vérité n'y reçoit pas suffisamment sa transformation poétique. Pour être vrai dans l'art, il faut savoir mentir à la nature telle que la voient les yeux ordinaires; l'art, comme la poésie, veut une imitation libre et récréatrice.

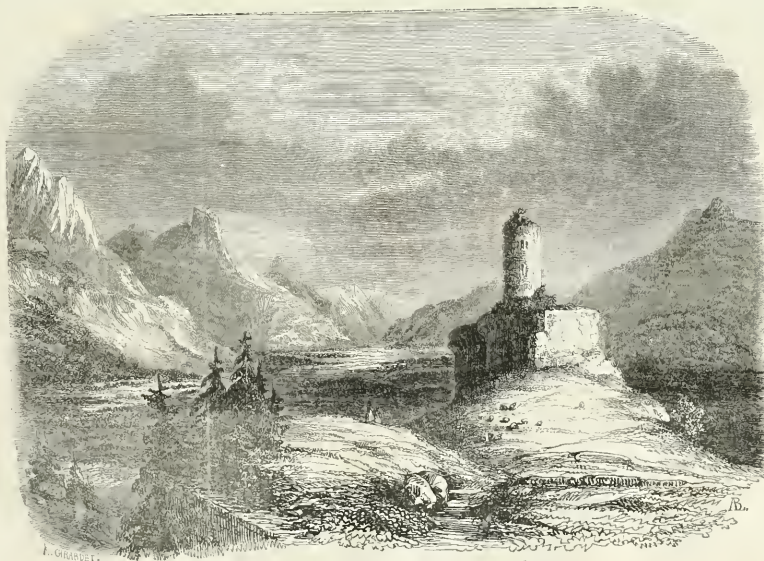
LES PEINTRES DE PORTRAITS, LES PEINTRES DE GENRE ET LES PEINTRES D'HISTOIRE.

En cette même année de 1857, année de gloire et de tromphes pour les peintres de Genève, on voyait au Louvre, dans le salon Carré, vis-à-vis de la porte d'entrée, un portrait d'homme d'une telle vérité, d'une telle vigueur, que les visiteurs de l'exposition se demandaient avec étonnement s'en était pas une tête vivante qui s'était mise à ce cadre comme on

se met à une fenêtre pour voir passer la foule. Ce portrait merveilleux et presque parlant était celui de l'artiste même

assez décrit par les grands et les petits journaux pour avoir laissé quelque trace dans la mémoire du public parisien. On se souvient d'Horning et de l'éclatant succès de son portrait; on se souvient aussi de l'insuccès non moins éclatant de tous les tableaux du même peintre qui suivirent celui-là et qui minèrent petit à petit et finirent par renverser totalement une réputation si brillamment et si soudainement élevée. Il y avait en engoînement; il devait avoir réaction. L'opinion publique a ses marées comme l'Océan; ce qui est venu avec le flux s'en va presque toujours quand le reflux arrive. On se révolte presque toujours contre les dieux qu'on s'est faits de ses propres mains et on les brise; l'idole que vous voyez aujourd'hui sur l'autel, entourée d'adorateurs, dormira demain triste et seule dans la poussière, soyez-en sûr.

Quoi qu'il en soit, le portrait d'Horning eut la vogue, et cette vogue était méritée. Jamais on n'avait vu tant de largeur de touche une à tant de finesse; une si savante entente des masses jointe à une si minutieuse et si parfaite exécution des détails. Les cheveux et les poils de la barbe étaient comptés, et, chose étonnante, cette extrême exactitude n'avait rien de sec ni de dur et ne nuisait pas à l'effet de l'ensemble. Vu de près, ce portrait commandait l'admiration par



(La tour de Martigny, par M. Coindet.)

la délicatesse de la touche et du dessin; regardé à distance, il était saisissant d'énergie et d'expression. Il rappelait, à bien des égards, le magnifique portrait d'Albert Durer, qui

qui l'avait exécuté, M. Horning, de Genève, dont le nom figurait alors pour la première fois sur le livret du Musée. Ce non, on ne l'a sans doute pas oublié; il a été assez proné et

(1) Voir le Temps, 26 mars 1859.

orne la pinacothèque de Munich, travail exquis où se trouvent réunies toute la finesse d'une miniature et toute la vigueur d'une peinture à fresque.

On pourra contester la supériorité d'Hornung comme peintre de genre, mais on ne pourra lui refuser la palme comme peintre de portraits. C'est ce que la dernière exposition de Genève a démontré jusqu'à l'évidence. Le portrait de madame H. a enlevé tous les suffrages, c'est une femme âgée avec un simple bonnet de dentelle sur la tête et des yeux ni-voilés par les plus des paupières (à dit un journal), mais dans les yeux perçus un regard plein de feu et de vie, un regard qui vous suit partout, qui pénètre jusqu'au fond de votre âme et qui n'en sort plus. Le dessin est soigné au dernier point; le coloris est harmonieux, suave, charmant. Il semble, à voir ce portrait si vrai, si naturel qu'il a dû coûter peu de peine à l'artiste, qu'il a été fait d'un seul jet et comme d'inspiration. Aucun détail n'est oublié, mais aucun n'est exagéré. C'est l'Hornung d'un homme de goût et d'esprit qui possède une profonde connaissance des procédés de l'art.

Amant passionné du vrai, Hornung lui a quelquefois sacrifié le beau. La réalité, c'est la prose de la peinture; l'idéal en est la poésie. Hornung peint trop souvent en prose. Remarque que les peintres les plus généralement compris et admirés sont ceux qui ont répandu le plus d'idéal dans leurs ouvrages; les peintres qui caquetent la nature comme Denner sont relégués au dernier rang et considérés plutôt comme des ouvriers que comme des artistes. Ce que nous demandons à l'artiste, ce n'est pas de nous donner le feu sacré des objets qu'il a vus, mais de rendre l'impression que ce feu sacré a exercée sur son âme. Les tableaux de l'Espagnol Murillo à ses exécutifs, les plus beaux de genre représentant des marchands de fruits, des savetiers, des mendicants en plein air ou dans leurs bouges; mais il s'est attaché surtout à reproduire le côté poétique de ces personnes; il les a entourés de toutes les splendeurs du soleil espagnol, il les a drapés pittoresquement, il leur a prêté une physiologie fortement caractérisée; il les a peints à grands traits, sans recherche et sans minutie. Hornung a traité des sujets analogues d'après le procédé qui lui avait si bien réussi dans ses portraits. Là échoué, et cela devant être. Quel plaisir voulez-vous que je trouve à voir *daquerétotypes* sur la toile de petits yeux tout noirs de suie, tout déguenillés et couverts enfin de toutes les marques de la plus hideuse misère. Le fini extrême, qui était un mérite dans les portraits, devient ici un défaut grave, car il sert à mettre en relief une foule de détails que l'artiste aurait dû voler. Les *Petits Sauvages* d'Hornung, répudiés par les artistes, se sont réfugiés dans les rangs de la bourgeoisie, où ils ont reçu le plus favorable accueil. Reproduits par la lithographie, ils se sont vendus, dit-on, à plus de trente mille exemplaires, succès qui ne se trouve que dans les tableaux clairs, mais les plus triviales ont leur public comme les livres les plus grossiers ont leurs lecteurs.

Il n'en est pas de même artistiquement. Ce qui est tombé si bas en traitant des sujets vulgaires, s'est élevé à une certaine hauteur dans un genre beaucoup plus difficile et auquel il ne paraissait pas appelé par la nature de son talent. Deux tableaux historiques d'Hornung, *Catherine de Médicis recevant la tête de Coligny*, et *la Visite de Jarel à Calvin*, exposés à Genève et à Londres, ont obtenu dans chacune de ces villes les honneurs de l'apothéose. Ce ne sont pas des chefs-d'œuvre, tant s'en faut, mais ce sont des travaux qui renferment assez de beautés pour justifier, en partie du moins, l'enthousiasme dont ils ont été l'objet. Le premier de ces tableaux nous offre la régente de France assise devant une table au moment où un soldat lui présente la tête du vénérable aïeul; le soldat détourne les yeux avec horreur; la reine regarde avec attention, avec indifférence, et comme accoutumée à de pareils présents. — Le second des deux tableaux historiques d'Hornung, qui mérite une mention particulière, a été fait, à ce qu'on prétend, d'après une esquisse faite à Paris par son aïeul le sculpteur Clapponnière, à qui l'art de l'Étoile doit un de ses plus beaux chefs-d'œuvre, et que la mort nous a enlevé à la fleur de l'âge. La composition est bonne et l'exécution excellente; les têtes des deux réformateurs sont peintes avec une perfection dignes des meilleurs maîtres de l'école flamande, Van Dyck, Rembrandt ou Van der Werf.

Hornung est le meilleur coloriste de l'école genevoise; Lugardon en est le meilleur dessinateur. Si un vif sentiment du beau idéal, une grande entente de la composition jointe à la correction du dessin et à une connaissance approfondie de la science anatomique, sont des qualités suffisantes pour constituer un grand peintre, Lugardon en est un; ses tableaux de genre et ses toiles historiques ou religieuses en font foi. Le *Moine exhortant un criminel à la repentance* est une belle et touchante pensée, une scène profondément émouvante et dramatique.

Le prisonnier est doublement condamné par la justice divine et par la justice humaine, et ne semble nullement effrayé de cette double mort qu'il attend. Le moine en est effrayé pour lui, il voudrait le sauver, il le supplie, et son âme est déchirée et le sauveur de l'âme, sinon de l'échafaud; mais le criminel enduret est aussi indifférent à la mort de l'âme qu'à celle du corps, et brave également la loi des hommes et la loi de Dieu. Le moine touche son épaule comme il voudrait pouvoir toucher son cœur, et supplie le Seigneur de le convertir. Le pieux solitaire lève avec ferveur ses yeux vers le ciel; le malheureux tourne les siens vers la terre, où il va bientôt disparaître. Il espère trouver là l'oubli, le repos, le néant... le néant, son seul dieu, son dernier vœu, sa dernière espérance.

Mais l'œuvre capitale de M. Lugardon, c'est son *Christ en croix*, qui a figuré à l'exposition de Genève de l'année dernière, et qui orne maintenant celle du Louvre. Le fils de Marie est déjà expiré; son beau front penché sur son épaule n'exprime plus ni souffrances ni combats; les tortures de l'agonie sont passées et ont fait place à un calme céleste; Christ a déjà cessé d'être homme, il commence à devenir Dieu; la vie a quitté son corps; mais ce corps n'est pas voté à la corruption comme celui des hommes; une sérénité divine rayonne sur son front, et déjà sa couronne d'épines se change en

brillante auréole. La résurrection va triompher de la mort. Mais la mère du supplicé, ignorante du miracle qui doit s'opérer, s'abandonne à une douleur sans bornes; elle tombe agouillonnée au pied de la croix, et l'enbrasse d'une étreinte aussi forte que si ce bois insensible était son fils. Cependant cette douleur immense est calme et résignée; Marie comprend la nécessité du sacrifice qui vient d'être consommé. Un ciel sombre comme le cercueil pèse sur cette scène lugubre, et on augmente l'horreur. Sur les escarpements de la montagne les exécuteurs du supplice descendent lentement, comme des ombres, et bientôt disparaissent tout à fait. Ils dirigent leurs pas vers la cité coupable qu'on entrait dans le fond plus pâle et plus livide que le corps du Juste qu'elle a immolé.

Le Christ de M. Lugardon est une œuvre profondément étudiée, un tableau savant, comme ceux de M. Ingres; le fait d'en avoir comparé aux tableaux religieux d'Overbeck; mais s'il leur ressemble, c'est plutôt par l'énergie du sentiment religieux et par la naïveté de l'expression que par l'exécution, qui, est tout à fait dans le style du seizième siècle, tandis qu'Overbeck va chercher ses modèles parmi les peintres antérieurs même à Léonard de Vinci.

D'anciens eussent voulu sur la figure du Christ une lumière plus chaude, plus extraordinaire. Le moine, au moment de sa mort, se voila de ténèbres, mais c'étaient des ténèbres rouges, enflammées comme on n'en avait jamais vu auparavant, comme on n'en a plus vu depuis. Elles envelopperent toute chose excepté le corps du Sauveur, qui resta seul lumineux au milieu de l'obscurité universelle, comme pour rendre le crime des Juifs visible à toute la terre. Cette idée paraît sans doute étrange à quelques-uns, mais elle est symbolique, et, à ce titre, elle peut être soumise à M. Lugardon dont le tableau est avant tout un symbole et un emblème. On a reproché aux bras du Christ leur position horizontale et leur extrême tension qu'on a trouvée peu naturelle dans une figure dont les genoux ploient et dont le corps s'affaisse; mais, encore une fois, M. Lugardon n'a pas voulu représenter un homme succombant à sa douleur, mais un Dieu triomphant de la mort et déjà à moitié transfiguré. L'artiste genevois a peint un mystère et non un trait d'histoire. Son Calvaire est déjà un Thabor.

M. Lugardon est, à ma connaissance, le premier artiste genevois qui ait traité des sujets religieux. Pour suivre cette carrière dans un pays protestant, il faut, indépendamment du talent, beaucoup de courage et d'abnégation, un grand amour de l'art et un grand mépris des richesses, car un tableau religieux n'est bien à sa place que dans une église, et les églises réformées n'admettent ni tableaux ni statues.

Ainsi, le peintre religieux risque de garder ses compositions pour lui et d'avoir travaillé en pure perte. Dans ce même pays la peinture élevée ne trouve pas d'asile ou repose sa tête, la peinture vulgaire est partout fêtée et bien accueillie. C'est, je l'avoue, un triste état de choses que celui qui pour résultat d'encourager les talents secondaires au détriment des autres. Mais il faut espérer, et il y a tout lieu de croire, que le moment n'est pas loin où le rigorisme étroit des premiers réformateurs fera place à des vues plus larges et où l'art idéal forcera la consigne et pénétrera en vainqueur dans l'enceinte des temples protestants.

Il s'est formé à Genève, sous l'aile de M. Lugardon, un noyau de jeunes artistes qui l'hâtent de tous leurs efforts l'époque de cette heureuse révolution.

M. Claris se distingue dans la peinture religieuse; M. Barthélémy Meni dans la peinture historique.

Parmi les élèves d'Hornung, quelques-uns aussi méritent d'être cités; ce sont: MM. D'Albert Durand, Straub et Favat.

LOTIS DELATRE.

Académie des Sciences.

COMPTE RENDU DES 2^e ET 5^e TRIMESTRES DE 1844.

Sciences mathématiques.

Le semestre dont nous avons à entretenir aujourd'hui nos lecteurs est un des plus féconds en mémoires remarquables, en découvertes importantes, en applications de toutes sortes du génie et de l'intelligence de l'homme aux mathématiques les plus ardues et aux difficultés les plus heureusement vaincues. Ce que nous avons surtout constaté avec bonheur, c'est que la phalange des jeunes savants va chaque jour se recrutant, et qu'une bonne part des intéressantes communications de ce semestre est due à cette infatigable cohorte, qui à devant les yeux la perspective du fauconnier académique, et ne s'arrêtera que quand elle y sera installée, ou même beaucoup plus tard, à l'exemple de leurs devanciers, les illustres membres de cette compagnie savante. Une remarque encore : c'est que les sciences chimiques, physiques et naturelles, ont un bien plus grand nombre d'adeptes que les sciences mathématiques pures et appliquées. Ces dernières, à part deux ou trois jeunes néophytes, ont pour principal représentant l'infatigable M. Cauchy, et après lui M. Binet. Nous allons du reste passer une revue sommaire de ces différents travaux.

Sciences mathématiques pures. — Nous venons de dire, un des plus ardents mathématiciens, un des géomètres les plus infatigables de l'Académie, est M. Cauchy. Son bagage est considérable, et à chaque séance il arrive chargé de plusieurs mémoires tout hérissés d'érudit, dont les titres seuls tiendraient une colonne de notre journal. Dans cet immense travail de tous les jours, de toutes les heures, qui rejouit les esprits de ceux qui aiment la science pour la science en elle-

même, nous regrettons, nous qui l'aimons, non pas en théorie seulement, mais en application, nous regrettons, disons-nous, de ne pas voir le savant descendre des hauteurs auxquelles peu d'hommes peuvent atteindre, pour entrer dans le champ de l'application. Or, à part quelques mémoires sur l'Astronomie, M. Cauchy n'a produit que des théories isolées, sans lien apparent, et qui ne peuvent former, quant à présent au moins, un corps complet destiné à faire faire un pas à la science. — M. Liouville a continué à l'Académie des remarques relatives l'1^e et des classes très-étendues de quantités dont la valeur n'est ni rationnelle ni même réductible à des fractions algébriques; ainsi il a démontré rigoureusement que la valeur de certaines fractions continues n'est racine d'aucune équation algébrique. — Newton, cet admirable génie, auquel les sciences doivent tant de belles découvertes, avait démontré que l'action exercée sur un point extérieur par une sphère recouverte uniformément de molécules matérielles, agissant chacune en raison inverse du carré des distances, est égale à celle que produiraient les mêmes molécules réunies au centre de la sphère. On reconnaît là l'énoncé d'un théorème sur lequel se basent les grandes lois d'attraction, et par suite tout le système du monde. Newton était arrivé à sa démonstration par la méthode synthétique, et M. Liouville, en la traduisant en calcul, en a déduit un théorème nouveau sur une classe d'intégrales, et il a été conduit à cette conséquence, qu'elle renferme implicitement la transformation remarquable par laquelle on réduit une fonction elliptique d'un certain module à une autre d'un module qui se trouve dans un rapport donné avec le premier.

Sciences mathématiques appliquées. — Probabilités. On sait que le calcul des probabilités a pour objet, en termes généraux, de déterminer quelles sont les chances pour qu'un événement arrive plutôt que tel autre, dans une série déterminée d'épreuves. Pour mieux préciser, nous emprunterons au *Dictionnaire mathématique de l'Encyclopédie* de D'Alembert l'énoncé de la question suivante : « Pierre tient huit cartes dans ses mains, qui sont un as, un deux, un trois, un quatre, un cinq, un six, un sept et un huit, qu'il a mêlées; Paul parie que, les tirant l'une après l'autre, il les donnera à mesure que lui les tirera; on demande combien Pierre doit parier contre un, que Paul ne réussira pas dans son entreprise. » Le calcul indique que la mise de Paul doit être 10520^e de celle de Pierre, c'est-à-dire, pour rendre les chances égales, Paul doit parier 1 franc, et Pierre 40520 francs. D'Alembert, dans des questions analogues, a donné des solutions manifestement inexactes, dont M. Binet, dans un mémoire fort remarquable sur les probabilités, a relevé les erreurs.

Il faut remarquer que dans la théorie des probabilités, comme dans celle des nombres entiers, il arrive que les problèmes les plus simples donnent ouverture à des questions qui offrent aux analystes d'âpres difficultés. Jacques Bernoulli a le premier trouvé un théorème capital dans la doctrine des chances, en cherchant à déterminer le caractère de la plus haute probabilité qui doive se présenter dans une longue suite d'épreuves répétées entre deux joueurs dont les chances sont supposées constantes à chaque épreuve; mais il a fallu le concours des efforts successifs de Moivre et de Laplace, et après eux de Poisson, pour parvenir à l'expression complète des éléments et des conséquences qui découlent naturellement de ce théorème. La proposition de Bernoulli prouve que l'indice de la plus haute probabilité, dans les répétitions très-nombreuses des épreuves à chances constantes, est proportionnel au grand nombre des répétitions de l'épreuve. Dans le problème que s'est posé M. Binet, et où il s'agissait de déterminer, dans une série d'épreuves à chances variables, l'indice de la plus haute probabilité, il a trouvé, au moyen d'une analyse excessivement délicate, que cet indice est fourni par le logarithme hyperbolique du nombre des répétitions, au lieu d'être proportionnel à ce nombre partagé selon le rapport constant des probabilités de l'épreuve simple.

Etoiles filantes. — On sait qu'à certaines époques de l'année reviennent périodiquement les phénomènes connus sous le nom d'étoiles filantes; tous les ans l'Académie est saisie des observations faites sur différents points du globe, et bientôt nous l'espérons, la masse des documents ainsi transmis permettra aux savants d'expliquer complètement ce phénomène. M. Quetelet a envoyé à M. Arago une série d'observations faites à Bruxelles, à Gand et à Bruges. Ces météores ont paru le 9 août en plus grande quantité que l'année précédente. Ainsi, à Bruxelles, la moyenne a été de 52 par heure; à Gand, de 26;3; et à Bruges, de 96 également par heure. Leur direction générale annonçait un point d'irradiation, et pour tous elle était du nord-est au sud-ouest.

Sciences physiques.

Force élastique de la vapeur aqueuse. — Le jeune physicien auquel on doit déjà tant de beaux travaux sur la théorie de la chaleur, M. Regnault, a présenté à l'Académie le résultat d'expériences nombreuses qu'il a faites pour déterminer les tensions de la vapeur aqueuse entre les limites de moins 50 et de plus 150 degrés. Ces expériences, dit le nom d'étoiles filantes, ont été faites à l'Académie, et ont été publiées dans le *Compte rendu* de l'Académie, sous le titre de *Recherches sur la force élastique de la vapeur aqueuse*. M. Regnault a fait connaître cette première partie de son travail sans décrire les méthodes très-variées auxquelles il a été obligé d'avoir recours. Les nombres qui résultent de seize séries d'observations donnent une tension de 27 centièmes de millimètres pour une température de moins 52^e, 81, et un cent-

sion de 5560 millimètres pour une température de 148.25. On peut obtenir des déterminations très-précises de la force élastique de la vapeur d'eau pour des températures peu inférieures à 100 degrés, en observant la température de l'ébullition de l'eau à différentes stations, en s'élevant sur une haute montagne.

Telles sont les recherches auxquelles sont livrés MM. Peltier et Bravais, pendant leur voyage dans les Alpes en 1842. Pour éviter l'erreur du déplacement du zéro, ils conservaient l'eau et le thermomètre à la température de l'eau bouillante pendant tout le temps de l'expérience. L'appareil dont ils se servaient, et qui est à peu près semblable à celui que M. Regnault employa dans ses expériences sur la dilatation des gaz, consiste en un cylindre en fer-blanc de 189 millimètres de diamètre et de 168 millimètres de hauteur. Ce cylindre était surmonté d'une cheminée cylindrique à double enveloppe, dans laquelle on faisait circuler la vapeur d'eau. L'enveloppe intérieure avait un diamètre de 69 millimètres et une hauteur de 448 millimètres; les dimensions de l'enveloppe extérieure étaient respectivement de 93 et 180 millimètres; un conduit droit, long de deux décimètres, était placé au bas de cette cheminée et servait à conduire la vapeur au dehors. On chauffait l'eau placée dans le cylindre avec une lampe à esprit de vin; enfin le thermomètre était placé verticalement dans la cheminée, sans toucher l'eau, mais enveloppé de tous côtés par la vapeur d'eau. Les observations faites par MM. Peltier et Bravais forment quatre groupes dont nous ne donnerons pas les chiffres, mais qui, malheureusement, présentent des différences assez grandes avec ceux qu'on peut déduire des expériences de M. Regnault; nous disons malheureusement, car ces physiciens, exacts et adroits observateurs, avaient pris toutes les précautions possibles pour éviter toutes les causes d'erreur. M. Peltier, dans une note qu'il a lue plus tard à l'Académie, a cru pouvoir attribuer ces anomalies au mode même d'expérimentation, à celui qui consiste à prendre sa pression dans l'atmosphère même, à des hauteurs différentes et conséquemment sous des influences météorologiques qui peuvent être très-diverses et dont on est tout à fait à l'abri dans les expériences de cabinet.

Intensité de la lumière émise par le charbon dans l'expérience de Davy. — Si nous nous arrêtons un instant sur les recherches de MM. Fizeau et Foucault, c'est que ces physiciens sont les premiers qui, pour comparer l'intensité des quantités de lumière versées par deux sources lumineuses différentes, ont eu recours aux propriétés chimiques de la lumière, application des procédés photographiques indiquée, il y a quelques années déjà, par M. Arago. Le premier principe, base de ces expériences, c'est que, si l'on expose une couche sensible à l'influence de l'image formée par un objet lumineux au foyer d'une lentille, le degré d'altération qu'elle subit dépend du temps d'exposition et de l'intensité de l'image focale; de plus, si, dans deux expériences, le temps et l'intensité focale restent constants, le degré d'altération sera le même; si le temps étant le même, on obtient le même degré d'altération, l'intensité focale est la même. En partant de ces principes, les deux physiciens ont choisi pour couche sensible l'iodure d'argent de M. Daguerre et pour point fixe qui permette d'étudier les degrés d'altération, celui auquel cette couche commence à condenser la vapeur de mercure: c'est le point auquel commence à naître l'image photographique.

Les expériences étaient faites de manière à ce que la source lumineuse n'agit sur la plaque que pendant un temps compté avec soin: de plus, en déplaçant un peu l'axe de l'instrument, on déplaçait l'image même formée par la source lumineuse au foyer de la lentille de la chambre obscure dans le plan focal. On avait ainsi une série d'images pour chaque source lumineuse; savoir: le soleil, les charbons incandescents d'une pile, un fragment de chaux placé dans la flamme du chalumeau à gaz oxygène et hydrogène. La lumière du soleil, étant représentée par 1000 le 2 avril au onze heures quinze minutes, par un temps d'une pureté remarquable, n'a plus été que 751 le 20 septembre à deux heures par un ciel d'un bleu pâle. La pile de Bunzen, de 46 couples, a donné pour intensité 273 avec des éléments simples et 583 avec des couples à grande surface. Quant à la chaux, elle n'a donné que 6,85. Ainsi les intensités de la chaux et du soleil sont comme 1 est à 146, et celle de la chaux et du charbon, comme 1 à 56 dans un cas, et comme 1 à 54, 5 dans l'autre.

Tonnellerie Mécanique.

La production du vin en France s'élevant, année moyenne, au chiffre énorme de plus de 58 millions d'hectolitres, il faut environ 10 millions de fûtaux ou tonneaux de toute espèce pour le contenir. La difficulté de se procurer rapidement un nombre suffisant de tonneaux dans les contrées riches en vignobles, lorsque l'on est assuré que la récolte sera abondante, a fait rechercher s'il ne serait point possible de faire des tonneaux par des procédés mécaniques qui pourraient les livrer rapidement et à bas prix. Bien des tentatives ont été faites; mais, il faut le dire, les conditions du programme sont si difficiles à remplir, que ce n'est que depuis un très-petit nombre d'années que l'on a pu atteindre le but désiré.

Voici les conditions auxquelles l'inventeur a dû satisfaire: 1° Employer du bois fendu ou scié dans la direction de son fil, courbé et quelqu'fois même tordu; 2° faire un joint parfait pour que les pièces ne puissent permettre au liquide de couler; 3° faire le jable ou sa rainure sur la pièce montée, et non sur les douves séparément.

En un mot, il fallait couper le travail à la main des ouvriers, car ce travail est fondé sur l'expérience de bien des siècles.

Toutes les conditions qui viennent d'être signalées sont de

première nécessité, et l'opinion des propriétaires de vignes qui ne veulent point employer le bois scié par les procédés ordinaires est parfaitement bien fondée. En effet, si le fil du bois est tranché par la scie, c'est-à-dire si les fibres végétales ne se continuent pas sans interruption depuis une extrémité de la douve jusqu'à l'autre opposée; celle-ci est perméable au liquide, et la laisse suinter par ses pores, mis à nu, et par une évaporation continue, quoique peu sensible en apparence, le vin diminue en quantité notable et en qualité; mais c'est là le moindre des défauts de ces douves, elles sont fragiles et peuvent casser ou au moins céder, soit en montant les pièces, soit en les reliant lorsqu'elles sont pleines, et dans ce dernier cas, il peut en résulter des pertes considérables.

Il est sans doute inutile d'attirer l'attention sur la perfection que doit présenter le joint des tonneaux; car il suffit de penser que ces vases, destinés à contenir des liquides précieux, ne sont fermés que par le simple rapprochement des pièces qui les forment.

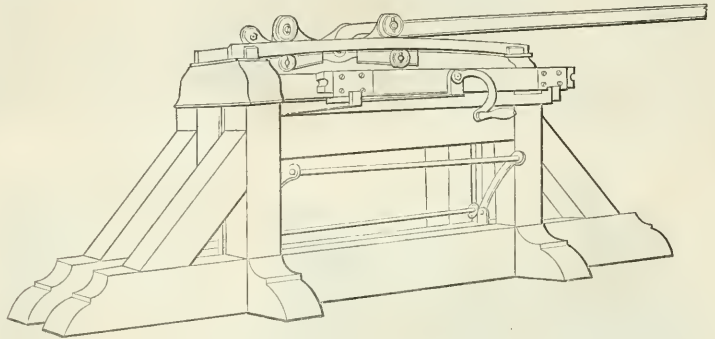
Plusieurs inventeurs ont pensé que le jable et sa rainure pouvaient être taillés sur des douves séparées, et qu'en les faisant parfaitement conformes les unes aux autres, on pourrait les assembler assez régulièrement pour imiter, au moins dans ses résultats, le travail à la main qui est fait lorsque la pièce est montée; mais c'est là une grande erreur, toutes les douves n'ont pas la même résistance; il en est qui, sous la même pression, se courbent plus les unes que les autres; il en est même qui sont inégalement flexibles dans leur longueur,

ce qui fait qu'elles présentent une courbure variable après avoir été pliées. Il résulte de là que le jable est inégal, et le pis de tout, que sa rainure ne se rapporte pas bien, et que les pièces faites par ce procédé laissent couler les liquides.

Il est évident que les inconvénients qui viennent d'être signalés sont on ne peut pas plus graves, et qu'ils ont pu même faire naître l'opinion que l'on ne pourrait pas fabriquer de bonne tonnellerie par des procédés mécaniques; cependant tous ces inconvénients ont été levés, et M. Baudrimont est parvenu à disposer des machines qui ont fonctionné industriellement, de manière à ne rien laisser à désirer, et même à surpasser de beaucoup le travail ordinaire. Aussi, pour atteindre ce but, tous ses efforts ont-ils été dirigés de manière à copier exactement le travail à la main, non pas seulement dans ses résultats, mais même dans la manière d'opérer.

Tous les bois français étant fendus, et par conséquent très-souvent courbés ou tordus, toutes les machines sont disposées pour les travailler, quelle que soit leur forme, et elles le font avec une rapidité et une précision qui ne laissent rien à désirer. Les bois étrangers, étant en partie fendus et taillés à la hache, sont soumis à l'action de scies particulières qui les débitent exactement dans leur fil, quelle que soit leur forme, et beaucoup mieux que les ouvriers ne peuvent le faire à la main.

Une des machines taille le joint de plusieurs douves à la fois, et elle le fait à l'aide de planes ou de robots tout particuliers, à deux fers opposés, qui les coupent toujours dans la direction du fil du bois sans pouvoir jamais le faire céder.



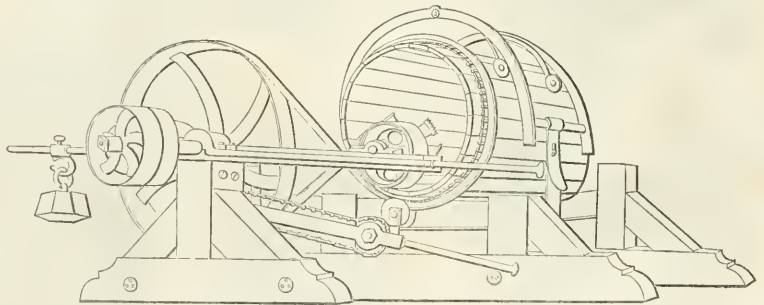
Lorsque l'on examine un tonneau, on est immédiatement porté à penser que les joints des douves doivent être taillés dans la direction d'un plan méridien passant par son axe, et que le joint doit être d'autant plus parfait que les bords de deux douves opposées s'appliquent dans toute leur épaisseur; mais c'est là une grave erreur dans laquelle sont tombés quelques auteurs de systèmes de tonnellerie mécanique, erreur qu'ils ont même fait breveter. Si l'on exigeait que leurs machines travaillaient dans cette condition, ils ne feraient pas un seul tonneau qui pût conserver du liquide.

Le plan parallèle aux joints des douves ne doit pas passer par l'axe du tonneau, mais en dehors de cet axe, de manière que celles-ci ne se touchent que par leur bord interne; il en résulte que ce bord, d'une faible épaisseur, cède facilement à la pression, et que l'écrasement qui en est la suite corrige les défauts de forme, les accidents et l'élasticité. Les machi-

nes dont nous nous occupons ici atteignent ce but à volonté.

Les douves sont *dolées* ou taillées en *roue* par une machine qui agit avec une rapidité surprenante: il suffit de les lui présenter; elle les entraîne, et, après quelques instants, elles sortent toutes fabriquées du côté opposé. Ce résultat est obtenu à l'aide de robots ou de planes circulaires qui, tournant avec une grande rapidité, attaquent le bois dans le sens qui convient à la direction de ses fibres, et lui donnent la forme convenable.

La machine à jabler est une des plus intéressantes, car elle a pris de vaincre une des plus grandes difficultés de la fabrication: elle rogne les pièces, taille le jable et fait sa rainure dans le même temps. De plus, elle opère sur le tonneau monté, et quelle que soit l'irrégularité de sa courbure, elle le fait toujours d'une manière convenable. Nous donnons ici un dessin de cette machine qui permettra de la comprendre.



Le tonneau est placé sur une espèce de chantier, et pendant qu'il fait une révolution sur lui-même, un robot, d'une forme particulière, et armé de scies, donne le résultat désiré. La machine est tellement combinée, que tous les mouvements qu'elle exécute sont indépendants, quoiqu'ils soient déterminés par un moulin unique. À l'aide de cette combinaison, on peut empêcher le tonneau de tourner, sans que pour cela le robot jableur cesse de travailler.

Le système mécanique dont il est ici question comprend une machine réellement surprenante. Elle taille, rabote et

rogne un fond des deux côtés à la fois, de telle manière qu'il se trouve terminé en un instant.

Un tonneau fabriqué par ce système de machines a été admis à la dernière exposition, et a pu être apprécié par les connaisseurs.

Depuis ce temps, M. Baudrimont a fait construire les principales machines de son système, qu'il garde à Paris, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 10, pour qu'elles puissent servir à la démonstration.

Ce sont ces machines qui ont été figurées dans cet article.

La connaissance du temps, caricatures par Cham.



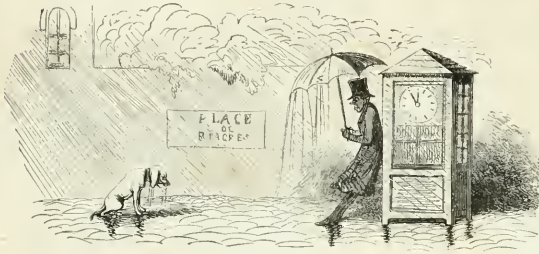
(Signes de beau temps.)



(Signes de sécheresse.)



(Signes d'humidité.)



(Signes de pluie.)



(Signes d'orage.)



(Signes de froid.)



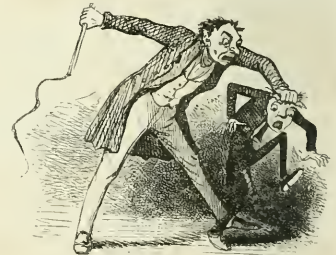
(Signes de verglas.)



(Signe de glace.)



(Signe d'une forte gelée.)



(Signe d'une dégelée.)



(Gréon tombe en Gascogne.)



(L'été il faut se mettre à l'ombre, comme ceci, et non comme cela.)



(L'hiver il faut s'envelopper dans une fourrure, comme ceci, et non com me cela.)



(Le 21 décembre, la lune manque d'attraper le soleil.)

Souvenirs d'un Aveugle.

VOYAGE ATOUR DU MONDE PAR JACQUES ARAGO (I).

Cet ouvrage n'est pas nouveau; la première édition, publiée il y a trois ou quatre ans, en quatre volumes, a déjà fait le tour du monde. En France, on n'en trouvait plus un seul exemplaire quand M. Lebrun a eu l'heureuse idée de le réimprimer en deux volumes, avec un compte rendu de M. Janin auquel nous empruntons l'éloge suivant : « Ce qui me plaît dans tout ce voyage, c'est qu'il s'agit de la contemplation d'un esprit prime-sautier, c'est que c'est là tout à fait un tour du monde comme peut et doit le faire un poète, c'est qu'en tout ceci la science de la terre et de la mer, science devenue vulgaire comme l'a, b, c, cède le pas à la fantaisie, cette rare et bonne fortune des jeunes gens, des amoureux et des poètes. La fantaisie est le capitaine de ce voyage au tour du monde. Elle commande aux vents et aux orages; elle dit l'heure du départ, l'heure de l'arrivée, le temps du séjour. Une fois lâchée, gare à vous, qui que vous soyez, sauvages ou civilisés, blancs ou bruns, cuivrés ou noirs, maîtres ou



Baptême sous la ligne.)

esclaves, marins ou piétons; vous appartenez à cette grande dame qu'on appelle la poésie. . . . Ce voyage est tout rempli de variété, d'intérêt, de passions infinies, d'incidents inattendus. Le dialogue, la narration, la description, le drame, la poésie, l'histoire se donnent la main dans cette vaste arène, qui est le monde entier. . . . Et si vous saviez quelle force d'âme il a fallu à ce pauvre homme pour se souvenir pendant deux longs volumes de tous les éblouissements de sa jeunesse! Si vous saviez quel est le grand mérite d'avoir retrouvé dans sa tête, dans son cœur, l'éclat azuré de la mer, l'éclat brûlant des cieux, l'éclat volé du rivage! Si vous saviez que ce vaste regard qui embrassait tant de choses s'est éteint à tout jamais peut-être. Si vous saviez que c'est maintenant à tâtons, appuyé sur le bras d'un ami, un bâton à la main, à la suite de quelque caniche fidèle, que cet ardent amoureux de toutes les beautés de la terre et du ciel, est obligé de parcourir de nouveau ce bel univers dans lequel il marchait d'un

pas si ferme, d'un regard si net et si sûr! Si vous saviez ce que cela doit être, deux volumes de paysages copiés d'après nature par un aveugle, deux volumes de souvenirs éclatants qu'il faut se rappeler, plongé dans une nuit profonde, deux volumes des heureuses et poétiques misères de la jeunesse, quand on est devenu un homme marchant à tâtons dans le vide! certes, vous resteriez étonnés comme je l'ai été moi-même, de la grâce limpide, de la parfaite et excellente méthode, du style animé, de la vive passion, de l'intérêt tout puissant de ce livre. »

D'autres éloges que nous ne pouvons pas emprunter à M. Jules Janin, ce sont ceux dont nous semblons dignes les nouvelles gravures qui ornent cette seconde édition du *Voyage autour du Monde*. Pour les louer, il nous suffira d'en montrer quelques échantillons pris au hasard. Les deux volumes ne contiennent pas moins de 25 grandes planches tirées à



Exercices d'un salumbanque de l'Océanie.)



(Le Piterboh.)



Rencontre de Rouvière et d'un lion, au cap de Bonne-Espérance.)



(Un Jongleur des lies Sandwich.)

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

Pour paraître prochainement.

L'ILLUSTRATION publiera incessamment, outre les articles et les dessins dont les exemplaires de chaque jour fournissent le sujet, des notices et des suites de gravures, d'art la liste suivante indiquant le charme et l'intérêt. — Un roman dessiné, intitulé : HISTOIRE DE M. CRYPTOGAME, par l'auteur des *Aventures de M. Jobot*; — LES BOUTEVARDS DE PARIS, dessinés par M. RENARD, texte par l'auteur des *Promenades de Paris*, articles récemment publiés

dans *l'Illustration*; — LES QUAIS DE PARIS, dessinés par MM. RENARD, GARNIER, VALENTIN, FOREST, etc.; — LES BARRIÈRES DE PARIS, dessinés par divers; — SOUVENIRS DE HOLLANDE, texte et dessins par HENRI MONNIER; — LES HÔTELS REMARQUABLES ET LES GALERIES PARTICULIÈRES, à PARIS; — MOEURS DE LA BASSE-BRETAGNE, dessinés par M. JULES NOEL, texte par M. KERAMRIN; — LA MAZURKA, musique, avec toutes les figures de cette danse dessinées sur les

indications de M. CORALI; — LES GRANDES ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS DE FRANCE; — DES DESSINS DE MM. GRANDVILLE, GAVARNI, BERTAL, GRAY, RICHARD, etc.; — REVUE ILLUSTRÉE DE L'EXPOSITION; — MUSÉES ET GALERIES ÉTRANGÈRES; — REVUE ILLUSTRÉE DES THÉÂTRES; — SCÈNES DE MOEURS EN FRANCE et à l'ÉTRANGER; — ROMAN, par madame PAULINE VIARDOT; — PORTRAITS DES PERSONNAGES CÉLÈBRES; — CARICATURES, MODES, COIFFURES, ETC.

OUVERTURE DE LA GALERIE BOSSANGE. --- LIBRAIRIE J.-J. DUBOCHET ET C^e,

RUE RICHELIEU, 60.

LIVRES D'ETRENNES. — RELIURES. — CARTONNAGES. — LIVRES ILLUSTRÉS. — ALBUMS.

Collection de *l'Illustration*, 5 volumes in-folio cartonnés. — *Voyage en Zeylan*, texte et dessins par H. Topffer. — *Le Jardin des Plantes*, par M. Boissier. — *Don Quichotte*, illustré par Tony Johannot. — *Molière*, illustré par le menu. — *Fables de Florian*, illustrées par Grandville. — *Histoire de Napoléon*, par Laurent,

illustrée par Horace Vernet. — *Costumes militaires de la République et de l'Empire*, dessinés par Hippolyte Bellangé. — *Gil Blas*, illustré par Gypoux. — *Les Époniques*, illustrées par Théophile Fragonard. — *Aventures de Jean-Paul Choppart*, par Louis Desnoyers, illustrées par Geyard Signin et Frédéric Goupil. —

Un Million de Faits, aide-mémoire universel. — *Enseignement élémentaire universel*. — *Biographie portative universelle*. — *Œuvres complètes de Balzac*, illustrées. — *Aventures de M. Bossange*, album, par Cham.

NOUVELLES GENEVOISES, PAR R. TOPFFER,

ILLUSTRÉES D'APRÈS LES DESSINS DE L'AUTEUR.

160 Gravures dans le texte et 40 Gravures hors du texte.

1 vol. in-8 grand-rain. — 12 fr. 50 c.

PAULIN, éditeur, rue Richelieu, 60.

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET D'ÉRUDITS.

LA BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, VARIÉTÉS CURIEUSES ET AMUSANTES DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

SE COMPOSERA DE 10 VOLUMES IN-18 DONT VOICI LES TITRES :

1. Curiosités littéraires.
2. Curiosités bibliographiques.
3. Curiosités biographiques.
4. Curiosités historiques.
5. Curiosités des Origines et des Inventions.
6. Curiosités des Beaux-Arts et de l'Archéologie.
7. Curiosités militaires.
8. Curiosités philologiques.
9. Curiosités des Traditions, Mœurs, Usages, etc.
10. Curiosités anecdotiques.

En Vente : — Tome 1^{er}. — CURIOSITÉS LITTÉRAIRES. — Prix, 3 fr.

J.-J. DUBOCHET ET C^e, éditeurs du *Million de Faits*, de la *Collection complète des Auteurs latins* et de *l'Illustration*, rue Richelieu, 60.

EN VENTE :

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, OU ENCYCLOPÉDIE DE LA JEUNESSE.

Ouvrage également utile aux Jeunes Gens, aux Mères de Famille, à toutes les personnes qui s'occupent d'Éducation, et aux Gens du Monde;

Par MM. ANDRIEU DE BRIOUDE, docteur en médecine, L. BAUDET, ancien professeur au Collège Stanislas, et une Société de Savants et de Littérateurs.

MATIÈRES TRAITÉES DANS CE VOLUME : Grammaire. — Langue française. — Littérature. — Rhétorique. — Poésie. — Éloquence. — Philologie. — Arithmétique. — Algèbre, Géométrie, Mécanique. — Physique. — Chimie. — Recréa-

tions scientifiques. — Astronomie, Météorologie. — Histoire naturelle en général. — Géologie. — Minéralogie. — Botanique. — Zoologie. — Anatomie. — Physiologie. — Hygiène privée. — Hygiène publique. — Médecine. — Chirurgie.

— Géographie. — Histoire. — Chronologie. — Biographie. — Archéologie. — Numismatique. — Basile. — Religion. — Philosophie. — Morale. — Mythologie. — Sciences occultes. — Législation. — Du Gouvernement et de ses formes.

— Économie politique. — Agriculture. — Horticulture. — Art militaire. — Marine. — Impérialisme. — Musique. — Dessin. — Peinture, Sculpture, Gravure et Lithographie. — Architecture. — Éducation. — Réflexions sur le choix d'un état.

Un seul volume, format du *Million de Faits*, imprimé en caractères très-lisibles, contenant la matière de six volumes ordinaires et enrichi de 400 petites Gravures servant d'explication au texte. — Prix broché : 10 fr.; élégamment cartonné à l'Anglaise, 11 fr. 50 c.

BIOGRAPHIE PORTATIVE UNIVERSELLE

(contenant SIX MILLE NOMS de plus que les Biographies les plus considérables)

SUIVIE D'UNE TABLE CHRONOLOGIQUE ET ALPHABÉTIQUE OU SE TROUVENT RÉPARTIS, EN 54 CLASSES, LES NOMS MENTIONNÉS DANS L'OUVRAGE;

Un volume in-12 de plus de 4,000 pages, format du *Million de Faits*, contenant la matière de 12 volumes ordinaires.

Prix, 12 fr. broché; 15 fr. 50 richement cartonné à l'Anglaise.

Mise en vente de la 6^e Livraison.



EUGÈNE SUE
LE
JUIF
ERRANT
ILLUSTRÉ PAR
GAVARNI
80 LIVRAISONS À 50^c
PAULIN
RUE RICHELIEU, 60

AVIS À MM. LES VOYAGEURS.

HOTEL ANDERSON, 161, Fleet-Street, à Londres, établi depuis cent ans. Francis Clonow, successeur de Harding, s'empresse d'informer MM. les voyageurs qu'il vient de joindre au susdit hôtel plusieurs chambres particulières. Le service des diners, qui dure depuis midi jusqu'à sept heures, comprend tous les mets de la saison. Vins de première qualité. Prix du dîner, 1 shilling et au-dessus. Déguster à la fourchette, 1 shilling 5 den. Logement, 10 shillings 6 den. par semaine. On y est admis à toute heure de la nuit.

BREVETS DANS LA GRANDE-BRETAGNE ET L'IRLANDE.

LES INVENTEURS sont informés que toute espèce de renseignements au sujet des brevets et des garanties offertes aux inventions nouvelles dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, peuvent être obtenus gratis par lettres affranchies, adressées à ALEX. FRANCE, Office for Patents of Invention, 14, Lincoln's Inn Fields, Londres.

RUE TARANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de Boyer, seul successeur des ci-devant Carmes dechaussés de la rue de Vaugirard, possesseurs de son secret depuis 1650 maintenant et depuis 1769.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. Boyer la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissant la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'au n. 14, répété 14 fois sur la devanture, M. Boyer étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

Allégorie du Mois de Décembre. — Le Capricorne.



Modes.

Ne semblerait-il pas, à voir la variété des manteaux, pardessus et pelisses qui changent de nom et de forme tous les jours, qu'on abandonne les châles? Le châle, l'enveloppe classique, le rêve de toute jeune fille qui entend toujours mêler le mot de mariage à celui de cachemire; le châle, qui se drape si noblement sur les épaules d'une femme élégante; mais non, ce châle n'a rien perdu

de la cachemire et la fourrure peuvent s'appeler les classiques de la parure. La fourrure, en effet, revient chaque année au premier jour de froid; cet hiver elle paraît en hermine et martre sous la forme de pélerine-écharpe, c'est-à-dire taillée arrondie derrière, comme nos mantelets, et à longs pans carrés devant, comme nos écharpes.

On porte beaucoup moins de manchons; les pelisses, crispées, pardessus ayant des manches, le manchon est devenu presque inutile. Mais tous les manteaux de velours sont garnis d'une bordure de martre ou d'hermine, qui se retrouve aussi au bas des manches. La fourrure de cygne ne s'emploie que pour garniture de sorties de bals et spectacles; sa grande légèreté la rend très-agréable pour ces sortes de vêtements, qui ne doivent pas froisser la toilette qu'ils abritent.

Les Italiens et l'Opéra sont l'occasion de quelques coiffures nouvelles et de robes *simples*, quoiqu'elles soient ornées de riches dentelles; mais on est convenu d'appeler simples les robes sans garnitures de fleurs, de frange ou de dentelle d'or. Ainsi une robe de lampas ou de damas qui n'aura que des montants de dentelle d'Angleterre ou de point d'Aleçon, une berthe à deux rangs en pareille dentelle sera une robe simple. Les robes brochées pompadour, les brochées or et soie rentrent dans la hiérarchie des grandes parures, car elles sont ornées presque toujours de blonde, de fleurs, d'effilés d'or ou d'argent et de dentelle d'or.

En toilette de ville, nous avons les robes garnies en tablier ou sur les côtes, et la robe amazone boutonnée depuis le haut du corsage jusqu'au bas de la jupe par de petits boutons d'or ou d'argent émailé, ou simplement d'acier. On préfère ce genre de robes, sans basques, comme celle-ci.

Le chapeau de velours d'une seule couleur, mais en plusieurs nuances fondues, et la plume nue de même fait un joli ensemble de toilette négligée. Pour le matin, Alexandrine garnit aussi beaucoup de chapeaux avec de la dentelle noire, simplicité charmante, qui porte ce cachet de bon goût qu'elle sait imprimer à tout. Aux parures du soir: turbans, coiffures espagnoles, bonnets délicieusement chiffonnés en blanches, rubans et fleurs.

Nous avons déjà dit quelles étaient les premières créations de l'hiver: les pelisses, les manteaux, les garnitures de robes de villes et de soirées. Aussi, nous nous bornerons à donner des ensembles de toilettes, qui montreront l'aspect général de la mode.

Toilette du matin: robe de chambre en flanelle écossaise double de satin et pique, avec garniture de velours, revers devant, aux manches et aux poches; petit bonnet en mousseline brodée au plumet, garni de laine et de petits choux de rubans de satin; chemisette à petit col pique, et sous-manches en batiste; mouchoir brodé au point de chaînette en couleur. Toilette de promenade: redingote de damas à corsage tres-montant, garni,

ainsi que la jupe, d'un plissé de ruban à pli contraire; manche presque juste, ouverte du bas, et à petits revers brodés de rubans; manteau de velours noir, garni en martre en larges bandes sur les devants, et col formant deux pélerines arrondies; sac brodé en soutache, soie et or avec glands algériens.

Toilettes de soirée ou théâtre: robe de satin garnie de grands montants de point d'Aleçon ou d'Angleterre; corsage drapé et en pointe, manches très-courtes, garnies de dentelle; turban de velours à fond resille d'or ou d'argent, ou bonnet de blondes orné de fleurs.



Robe de pekin garnie de deux volants découpés en dents arrondies, bordée d'effilés de soie, berthe d'étoffe bordée d'effilés.

Robe de moire blanche, ornée de doubles biais semblables, posés en tablier et arrondis en demi-cercle, avec un nœud de ruban de chaque côté; corsage drapé; manches courtes, avec revers bordés de biais d'étoffes; couronne de liserons ou de feuilles de chêne en velours; gants boutonnés sans garnitures; bijoux au corsage et bracelets anciens.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Tel brille au second rang si s'éclipse au premier.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, Libraire-éditeur, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostinoff-Dvor, 22. — F. BEUZZARD et C^o, éditeurs de la *Revue étrangère*, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOIS, libraires.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE et C^o, rue Damiette, 2.

de sa vogue ni des brillantes qualités qui l'ont fait rechercher; il est encore le complément indispensable de la grande parure ou du négligé. Le châle long aux grandes et riches bordures, et le châle carré, fard noir, gros vert, orange ou blanc; ce dernier genre, léger et commode en demi-toilette, c'est-à-dire le plus utile. Jamais les dessins des châles cachemires n'ont été aussi riches qu'à présent. Le temps est bien loin où leur principal mérite consistait dans une grande finesse et une grande légèreté de dessin, et lorsqu'on pouvait affirmer qu'ils passeraient dans une lagne.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 50 f.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N^o 94. VOL. IV. — SAMEDI 14 DÉCEMBRE 1844.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 53 f.
 — l'Étranger. — 40 L. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Taïti. *Le Mari de la reine Pomaré; Chef Taïtien; Maison de M. Pritchard.* — *Courrier de Paris.* — *Histoire de la Semaine. Vue de Macao; Débarquement de M. Lagrené, ambassadeur de France, à Macao; Portrait de M. Coletti.* — *Théâtres et Chronique Musicale. Une Scène de Rebecca (Gymnase); une Scène de Wallace (Opéra-Comique).* — *Pêche de la Baleine. Profil d'une Baleine; Attaque d'une Baleine; Baleine harponnée et remorquée; Dépèchement d'une Baleine; Instruments de Pêche.* — *Les Taïtiens; Nouvelle, par M. Fabre d'Olivet. (Suite et fin.)* — *Recherches sur l'Épouge d'eau douce. (4^e article.) Trente-huit Gravures.* — *Bulletin Bibliographique.* — *Annales.* — *La plus belle Bétique de l'Europe. Talisman de Charlemagne. Une Gravure.* — *Météorologie. Mois de Novembre 1844.* — *L'Oracis de tous les temps.* — *Rébus.*

Taïti.

On a reçu cette semaine des nouvelles de Taïti, non pas récentes que celles que nous avons analysées dans notre dernier numéro, mais plus détaillées, plus propres à bien établir que la résistance des indigènes ne leur a été inspirée que par les suggestions et les intrigues des Anglais. C'est encore par la presse opposante de Paris que ces documents nouveaux, empruntés à *l'Océanie*, feuille fondée par le gouverneur Bruat, ont été reproduits.

Nous citerons textuellement une espèce de procès-verbal d'une réunion de chefs taïtiens chez le gouverneur Bruat.



(Le mari de la reine Pomaré.)



Chief taïtien.



(Maison de M. Pritchard à Taïti, d'après un dessin publié dans l'Atlas pittoresque du Voyage au pôle sud, de Dumont d'Urville (Casimir Gide, éditeur.)

Le langage de ces orateurs guerriers, la sagesse des vieillards, l'impétuosité des hommes jeunes, tout y rappelle les conférences des héros d'Iliade.

« Tous les chefs de l'île de Moréa, Taviri et plusieurs autres, représentant quatre districts, — Tairabou, Taï et les chefs de Papara et ses dépendances, tous les chefs enfin de la portion de Taïti, depuis Pava jusqu'à la pointe de Vénus, invités par M. le gouverneur à venir à Papéiti célébrer la fête de Louis-Philippe, ont tenu des assemblées les 1^{er}, 2, 5 et 4 mai. Ces assemblées ont eu lieu à l'hôtel du gouvernement; elles avaient pour objet les affaires politiques du pays.

« Le 1^{er} mai, vers onze heures du matin, dans la pensée seulement de complimenter M. le gouverneur, à l'occasion de la fête du 1^{er} mai, tous ces chefs se rendront à son hôtel. La présentation achevée, ils se mirent à causer des affaires de Taïti. M. le gouverneur les engagea alors à s'occuper immédiatement des moyens qu'ils croiraient devoir proposer pour rétablir l'ordre et la paix.

« Aussitôt la séance s'ouvrit par la nomination de trois orateurs du gouvernement, personnalités chargées de parler au nom du gouvernement dans toutes les occasions importantes. « MARÉ, orateur de Papéiti, prit ensuite la parole. D'un ton solennel, il dépeignit les maux qui affligeaient Taïti, par suite de l'obscuration d'un parti qui, trompé par les promesses des Anglais; refusait de reconnaître le gouvernement français. Que fallait-il faire, dit-il, pour arrêter ou porter remède à ces maux? En réponse, il lut un écrit dans lequel était exposée toute la conduite du gouvernement français depuis son établissement, et qui offrait, à l'occasion du 1^{er} mai, un pardon complet aux insurgés qui déposeraient les armes.

« Un chef de Moréa, nommé PÉE, répond le premier à Maré. Il reproche au gouvernement son humanité, en prétendant que si l'on avait suivi les coutumes de Taïti, c'est-à-dire si l'on avait poursuivi les ennemis et exterminé leurs femmes et leurs enfants, la paix régnerait aujourd'hui.

« UTOPI, vieillard prudent, blâme les paroles de Pée et fait l'éloge de la conduite du gouvernement français, dont il admire la sagesse. C'est, dit-il, dans un esprit de paix qu'il faut parler.

« OUI, s'écrie TATI, chef de Papara, nous sommes ici pour aviser aux moyens d'amener la paix; mais est-ce par des paroles que nous y arriverons? J'ai réfléchi à ce sujet, et je crois que le gouvernement est en droit d'attendre de nous des actes. Pour moi, je déclare que, bien que nous soyons « peu nombreux à Papara, nous sommes prêts à l'aider de nos bras. »

« Ton discours, Tati, n'est ni juste, ni opportun, reprend le vieil Utopi. Tu veux la guerre et tu nous demande la paix. Je propose d'envoyer des messagers de paix aux insurgés campés à Mahina. »

« HIRITI se lève alors. Les paroles de cet homme, très-remarquable pour le pays, sont brèves et tranchantes. « Des messagers de paix! mais à quoi bon? dit-il. La cause de la guerre n'est pas à Mahina, elle est là! s'écrie-t-il en montrant du doigt le ketch anglais, là où se trouve la reine. A Mahina, vous n'obtiendrez que des braves de la part des insurgés. Remontez à la cause, vous arriverez après. »

« L'assemblée convient cependant, après une longue discussion sur la véritable cause de la guerre, que des messagers de paix seront envoyés aux insurgés. Après la nomination des messagers, qui se fait d'après les anciens usages de Taïti, la séance est levée, et les messagers désignés se mettent en route pour le camp de Mahina.

« Le lendemain, à dix heures du matin, tous les chefs étaient réunis au gouvernement pour entendre le rapport des messagers.

« L'orateur MEIA vint annoncer à M. le gouverneur que les messagers étaient de retour de Mahina, et prêts à rendre compte de leur mission.

« Le principal d'entre eux prit la parole en ces termes : « Louis-Philippe, gouverneur Bruat, et vous, chefs de Moréa et de Taïti, écoutez : Nous avons quitté Papéiti très-tard; j'étais prêt de m'endormir quand nous sommes arrivés à Mahina. Les chefs et le peuple se sont cependant assombrés anxieux. C'est moi qui le premier leur ai parlé; je leur ai dit que ma mission auprès d'eux était de leur offrir, au nom de Louis-Philippe, de son gouverneur Bruat, et des chefs de Taïti, Tairabou et Moréa, la paix et le pardon.

« Papa se leva, et après nous avoir annoncé qu'il parlait au nom de tous, il dit que lui aussi désirait la paix; seulement, nous demanda-t-il, Pomaré est-elle à terre? Son oreiller est-il placé et son lit dressé à terre? Je lui répondis qu'elle était toujours à bord du navire anglais.

« Papa se leva de nouveau. Puisque Pomaré n'est pas à terre, nous aussi nous continuerons notre travail (la guerre). »

« Après Meia, un autre messager se lève et dit qu'après la réponse de Papa, il ajouta que Louis-Philippe, le gouverneur et les chefs voulaient qu'en preuve de paix, ils frottassent chacun chez eux, qu'ils fussent soumis aux lois et à l'autorité, qu'ils envoyassent leurs enfants à l'école, et qu'ils observassent la religion. Papa ne répondit point.

« Ce rapport fait, M. le gouverneur dit à l'assemblée, par la bouche de Maré, qu'il avait prévu cette réponse des insurgés, et qu'il ne devait plus être question de discuter la paix; que, pour lui, il n'y avait plus d'alternative, qu'il fallait se battre. Toutefois, il demandait aux chefs leur opinion.

« IRATI dit qu'on s'est trop occupé des insurgés, qu'il n'y a rien à attendre d'eux, qu'il ne faut plus parler, mais agir.

« TAAMA : « Ne soyons point pressés, examinons encore. C'est Pomaré qui est la cause du sang versé. Allons la tronçonner; ne lui épargions pas les reproches sur son manque de courage; nous en avons le droit de venir à terre; si elle refuse, c'est toute la responsabilité qui pèsera sur elle. »

« Une discussion s'engage à ce sujet. On convient qu'on ira solliciter Pomaré et sa famille. Des chefs sont délégués à ce sujet.

« Vendredi dernier, 5 mai, M. Malmanche, chef d'état-major et aide de camp de M. le gouverneur, se rendit à bord du ketch anglais le *Basilio*, pour demander au capitaine l'autorisation de laisser le chef de Moréa (Eimés), parler avec l'ex-reine Pomaré des affaires du pays.

« A son arrivée à bord, M. Malmanche ne fut pas reçu par un officier, ainsi que l'usage prescrit de le faire; ce ne fut qu'après avoir demandé à s'entretenir avec le capitaine ou avec un officier du navire que M. Malmanche a pu s'acquitter de la mission dont il était chargé.

« M. Hunt, le capitaine, était absent. L'officier qui était à bord dit ne pouvoir prendre sur lui d'accorder l'autorisation sollicitée par les chefs. M. Malmanche descendit alors du *Basilio* et se rendit à terre, chez le capitaine, qui n'objecta aucune difficulté à ce que les chefs de Moréa communiquassent avec leur ancienne reine; il remit à M. Malmanche un billet portant ordre à son second de laisser monter ses chefs; mais, s'étant ravisé, M. Hunt accourut à bord de son navire, où il arriva en même temps que M. Malmanche.

« Son premier soin fut d'imposer silence d'un ton de colère au chef qui avait commencé d'entretenir la reine. — Ne parlez pas, s'écria-t-il, fervez! — S'avancant ensuite vers l'extrême et avec beaucoup d'irrévérence, « N'est-ce pas, Pomaré, lui dit-il, n'est-ce pas qu'il faut écrire? »

« Pomaré tenait la tête baissée; elle ne comprenait rien sans doute à ce que lui disait M. Hunt, car il lui parlait en anglais, et elle ne sait que le taïtien. Comme il avait besoin d'un interprète, M. Hunt chercha de tous les côtés; puis, apercevant le mari de la reine, qui se tenait à l'écart, il le prit par le collet et lui dit avec humeur : « Venez; vous comprenez assez l'anglais pour dire à ces chefs que je ne veux pas qu'ils parlent à la reine; je veux qu'ils écrivent. » Le mari de la reine exécuta cet ordre de très-mauvaise grâce, et fut ensuite reprendre sa place.

« Malgré l'intimation du capitaine, les chefs lançaient toujours quelques paroles à Pomaré, et comme M. Malmanche causait avec M. Hunt et que la conversation était animée, la reine put répondre, mais toujours avec un sentiment de crainte, et ayant l'air d'en quêter la permission. M. Malmanche interrogea alors un des chefs qui parle un peu anglais. Celui-ci lui répondit que Pomaré voulait bien aller à terre, mais qu'elle désirait recevoir une lettre signée de tous les chefs, par laquelle ils lui conseilleraient de prendre cette détermination. A ces mots, les chefs firent savoir à Pomaré qu'ils allaient descendre et signer la lettre désirée.

« En quittant le *Basilio*, le chef de Moréa tendit la main au capitaine Hunt. Celui-ci la prit; puis, s'apercevant de ce qu'il venait de faire, probablement par mégarde, il s'écria : « Comment ai-je pu serrez la main d'un rascol de la sorte? »

« Pendant cette visite à bord du *ketch*, vinté qui n'a pas duré moins d'une heure, la conversation entre M. Malmanche et le capitaine a roulé sur divers sujets; mais le capitaine Hunt a souvent répété que si Pomaré n'était pas depuis longtemps à terre, c'est qu'elle craignait d'être mise aux fers.

« Mais si réellement elle éprouve cette crainte, dit M. Malmanche, vous pourriez la détronquer, car vous savez fort bien que depuis que Papéiti appartient à la France, mille femmes n'ont été mises aux fers. — Je vous demande pardon, reprit le capitaine Hunt; j'ai vu, moi, de mes propres yeux, ni de vos officiers de police prendre une femme par le bras et lui dire : « Allons, en prison, tu es Pomaré! » M. Malmanche aussitôt coupé court à cette conversation en disant : « Je suis trop gentleman pour vous donner un démenti. » Il lui demanda ensuite, sous forme de curiosité, quels motifs avaient pu l'empêcher de visiter le 1^{er} mai, jour de la fête du roi Louis-Philippe.

« M. Hunt répondit que, ne reconnaissant pas la prise de possession de l'île de Taïti, il était de son devoir de ne faire aucune manifestation pour la fête du roi des Français.

« Le lendemain, 5, d'après la demande faite la veille par Pomaré, M. Malmanche se rendit de nouveau, et avec les mêmes chefs indiens, à bord du ketch anglais.

« En arrivant sur le pont, il trouva le capitaine Hunt en uniforme. Les salutations faites, M. Malmanche lui dit qu'il venait chercher Pomaré; que, d'après ce qu'elle avait annoncé la veille, il ne mettait plus de doute à sa détermination, puisque tous les chefs réunis la priaient de se rendre parmi eux, et qu'en outre il était porteur d'une lettre de M. le gouverneur qui rassurait Pomaré sur les craintes qu'elle avait d'être mise aux fers. M. Hunt, contre son ordinaire, paraissait fort calme; il répondit avec beaucoup de sang-froid : « Mais je ne puis pas laisser descendre Pomaré sans une demande écrite de M. le gouverneur. — J'ai cette demande, reprit M. Malmanche. — Oh! en ce cas, poursuivit M. Hunt, rien ne s'oppose à son débarquement. » M. Malmanche remit alors la lettre de M. le gouverneur au capitaine anglais, qui parut en être fort aise.

« Pendant ce dialogue, Pomaré était accroupie sur une natte, à la manière des naturels; elle semblait lire ce que les chefs venaient de lui donner. Comme le temps s'écoulait, et que les chefs ne parlaient pas, M. Malmanche dit au capitaine anglais : « Mais que fait donc la reine? quelle est sa réponse? Celui-ci s'approcha d'elle, prit une lettre placée près de là, et la remit à Pomaré. Ne sachant point ce c'était la réponse qu'on devait lui donner, M. Malmanche ne fit pas grande attention à cela. Comme il voulait enfin connaître la décision de Pomaré, il réitéra sa demande. Cette fois la reine présenta à M. Malmanche le pli qu'elle venait de recevoir des mains du capitaine anglais un moment auparavant.

« S'adressant au capitaine Hunt, M. Malmanche reprit alors : « Cette lettre n'est pas écrite en réponse à celle que je viens d'apporter. »

« M. Hunt soutint le contraire; M. Malmanche reprit alors : « La reine Pomaré n'est pas libre; vous la tenez au secret. » Après ces paroles, il prit M. Salomon, parent de Pomaré, qui lui servait d'interprète, et demanda à la reine si le gouverneur, accordant ce que contenait le lettre qu'elle venait de lui remettre, elle consentait à descendre à terre. Pomaré

n'osa jamais répondre; le capitaine du ketch la faisait trembler. M. Malmanche en fit l'observation. « Si vous voulez, lui dit le capitaine anglais, je vais tourner le dos, et vous verrez qu'elle ne répondra pas davantage. — Oui, répartit M. Malmanche, pas plus qu'elle n'a écrit, car je jure que j'ai eu continuellement l'œil sur elle, et qu'elle n'a pas écrit un seul mot en réponse aux lettres que viennent de lui remettre les chefs. — Je n'en sais rien, dit le capitaine. — C'est vous qui poursuivit M. Malmanche, qui menez la reine; c'est vous qui avez écrit la lettre. Vous lui dictez toutes vos intentions. J'informerai le gouvernement que Pomaré n'est pas libre et votre bord. — Je conviens que je lui donne des conseils; c'est même mon devoir, car c'est une pauvre femme qui ne comprend rien. »

« La-dessus M. Malmanche descendit dans son canot en emportant la prétendue lettre de Pomaré, et adressant ces paroles au capitaine du ketch : « Puisque Pomaré est une pauvre femme qui est obligée de prendre vos conseils, tous les malheurs survenus et tout le sang versé à Taïti ne peuvent lui être attribués; mais seulement à M. Hunt, capitaine du *Basilio*. »

« M. Hunt, voulut répondre, mais M. Malmanche fit pousser son canot.

« Le 4 mai, à 11 heures et demie, après le retour des chefs du ketch, la séance s'ouvre de nouveau. Le chef Tairapa dit :

« Louis-Philippe, notre gouverneur, vous les chefs de Moréa et Taïti, voici ce que j'ai à vous dire. Nous sommes allés à bord du navire anglais nous avons remis votre lettre et la nôtre à Pomaré. Aussitôt un pli écrit et cacheté d'avance nous a été donné comme contenant la réponse. « Pomaré n'a pas voulu répondre à nos questions; seulement elle nous a dit : Pourquoi me tourmenter, vous autres chefs, laissez-moi tranquille. »

« A présent, dit MARÉ, pour le gouverneur, vous voilà convaincus, chefs, de l'inutilité de ces démarches; j'ai toujours pensé que Pomaré serait obstinée, mais j'ai agi comme vous le désiriez; j'ai usé de tous les moyens possibles pour éviter l'effusion du sang; je n'ai pas été écouté; vous-mêmes n'avez pas mieux réussi. A présent tout est fini, et nous sommes à la veille d'un grand jour; c'est à quoi je vous engage de penser. Rédécidez-vous, bien, et donnez-moi votre avis. »

« FEE, le chef de Moréa, s'écrie : « Puisque Pomaré rejette nos prières, qu'elle soit désormais comme une étrangère à Taïti; tous, nous sommes Français et nous ne connaissons que le roi Louis-Philippe; il nous soutiendra; de notre côté, nous serons toujours avec vous, gouverneur; et notre pensée, à tous, est la même. Les huit districts de Moréa sont toujours avec le gouvernement français. »

« ARALM, autre chef de Moréa : « Maintenant, Louis-Philippe, et vous, Bruat, soyez les soutiens de ceux qui veulent la paix. Dites au roi Louis-Philippe qu'il a les moyens de ramener l'ordre ici et que nous lui demandons qu'il les mette en œuvre. A vous le peuple de Moréa et de Taïti. « Pomaré est sans pitié pour nos maux; nous ne la connaissons plus, nous ne pouvons pas à la fois appartenir à l'Angleterre et à la France, et nous voyons la France. »

« HIRITI, grand chef de Taïti : « Je suis heureux que Pomaré nous ait repoussés; laissons-la, nous avons notre roi Louis-Philippe. Pensons au grand jour que Bruat nous annonce; faisons les préparatifs afin d'être sur pied quand « il nous appellera. Gouverneur, ne vous occupez plus de Pomaré. »

« M. le gouverneur répond à Hiriti qu'il avait dû éprouver tous les moyens de conciliation, qu'il l'avait fait; mais que Pomaré avait fait preuve d'un manque de cœur.

« HIRITI : « Ce qu'elle désire, c'est la guerre; elle n'est dominée que par l'orgueil et la vengeance. Retournons chez nous pour nous préparer au grand jour. »

« Plusieurs chefs s'expriment dans le même sens. Enfin l'assemblée demande que la paix lui soit donnée au nom de Louis-Philippe, à la manière du pays.

« M. le gouverneur charge Maré de donner la paix au nom du roi des Français. Ce chef se lève alors, et, s'adressant tour à tour à tous les chefs de districts, il leur offre la paix en s'exprimant ainsi (pour Taïti) :

« Taï et le Tera ma (tous les districts de sa dépendance), de Vaima jusqu'à l'Éra ma, toi et tous ceux qui vivent sur ces terres, recevez la paix que je vous offre au nom de Louis-Philippe et de Bruat; jouissez-en; recevez les lois, la religion; envoyez vos enfants aux écoles; cultivez vos terres; restez paisibles et punissez ceux qui occasionneront des désordres; ceux qui agissent contre les lois, punissez-les. Voici la paix; c'est Louis-Philippe qui vous la donne; prenez-la et jouissez-en. »

« Après cette cérémonie répétée pour chaque district, Maré a clos l'assemblée par ces paroles :

« Amis, puisse Dieu vous protéger. Respectez le gouvernement de votre roi Louis-Philippe, qui, ainsi que son gouverneur, vient d'être accordé ce que vous désirez. « Puisque Dieu vous soutient dans vos bonnes intentions et à faire que vous soyez en sûreté chez vous! »

« Aujourd'hui les chefs sont tous au sein de leurs familles dans leurs districts. »

Courrier de Paris.

Voici un temps après et rigide qui fait refluer à Paris les derniers amateurs de bucoliques et d'églésques, qui tentent encore bon dans leur fraîche maison, ces climats, ou dans leur respectable chalet, et ne veulent pas, à toute force, reculer vers la ville, devant le mois de décembre in-terminable. Le rûle nous les a traités comme bombardés dans leur retranchement, à coup de givre et de glaçons; il leur a lancé une blanche mitraille de boues de neige; il a introduit dans la

place, par les interstices des portes et fenêtres, les vents hyperboëens qui font grogoler les plus intrépides; et ainsi attaqués de tous côtés, traqués, transis, gelés, nos entées, nos luxurieux de campagne se sont enfin décidés à battre en retraite, et à livrer leurs pores déserts et leurs mornes habitations à cet ennemi redoutable et sinistre, l'hyver!

De puis donc vous amenez à nos lecteurs, qu'à l'heure où les figures vives arrivent toutes noires écloses, Paris sera au grand complet, c'est-à-dire qu'il aura réuni tous ses enfants égarés par monts et par vaux; les gros rentiers qui, tous les ans, passent sous le platane et sous la treille la saison printanière, comme disent les poètes de la rue Saint-Denis; la fleur du faubourg Saint-Germain, depuis la duchesse douairière jusqu'à la jeune marquise, depuis le baron jusqu'à l'alsace, qui vont chercher, d'avril à décembre, sous les tourelles du castel héraïdique, des illusions contre le présent dans les souvenirs et les images qui restent du passé; les touristes de toutes les espèces, à savoir ceux qui courent les pays étrangers, sans trop comprendre pourquoi, si ce n'est qu'on y bâille et qu'on s'y ennuit tout aussi bien qu'ailleurs; ceux encore que la curiosité emporte au loin, et le désir de connaître; ceux qui courent, sans but arrêté, au-devant de l'imprévu et de l'aventure; les poètes en un mot, les riches vagabonds, les artistes fantasques et les heureux faïnéants, tout ce qu'il y a de plus Parisien à Paris.

Y ajouteront les messieurs de la chambre des pairs et messieurs de la chambre des députés; que l'ordonnance de convocation force de reprendre garnison, les uns dans leurs noirs hôtels de la rue de l'Université, les autres dans les hôtels garnis de la Chaussée-d'Antin et du quartier du Palais-Royal. Si la chambre élective sent toujours un peu sa province, si la chambre haute est en général sérieuse, couverte de rhumatismes et peut ingambe, toutes deux ont des filles lestes et souriantes, des femmes élégantes et moidaines qui dansent la polka volontiers, et contribuent à ramener la vie dans ce Paris à demi mort et abandonné pendant la saison des eaux et de la villégiature. Il va sans dire que je ne parle ici que du Paris créé et mis au monde pour dire des riens sur un divan ou sur une causeuse, pendant tout le jour, et pour danser toute la nuit. Ce n'est pas le plus utile et le plus vertueux sans doute, mais c'est le plus joli Paris, j'allais dire le plus plaisant.

De toutes parts éclatent les symptômes de cette résurrection parisienne. Le spectacle du monde élégant et frivole va recommencer, spectacle plus comique que tragique; plus plein de vanités que de plaisirs, de fantaisie que de passion, de sottise que de mépris, de courtoisie que d'amour de amis et de la première soirée de madame A. B. C. D. — Etiez-vous du premier front de madame E. F. G. ? — Madame I. K. L. M. a repris ses lundis. — Madame N. O. P. Q. vient d'inaugurer ses charmants petits soupers. — On commence à danser chez madame R. S. T. — Comment ne vous a-t-on pas vu à la matinée de madame U. V. X. Y. ? — Ronconi chantera vendredi chez madame Y. Z. — Y serez-vous ?

Voilà ce qui se dit de plus important, à l'heure qu'il est, du boudoir au salon, des premières loges au balcon du Théâtre-Italien. C'est le signal de la grande guerre qui recommence, le début des hostilités, la ritournelle qui annonce le lever du rideau.

Tandis qu'en effet la nature prend le dentil et se désole, le monde parisien, qui est l'antipode de la nature, se pare gaiement et sourit; le printemps de Paris, c'est l'hiver; le mois de janvier est son véritable mois de mai; le parquet du salon, sa pelouse et sa prairie; il y voit éclore les fleurs qui naissent d'elles-mêmes de cette terre moidaine; le sourire de la coquette, l'innocence des demoiselles à marier, la discrétion des femmes, la pureté des sermons, le mouvement des amants, l'élégance modestes de nos mesures, la bonne foi des blogs, la candeur des années, le pur émail des dents, la nouveauté de ces petits cœurs, les roses de ces jolis visages, la blancheur de ce sein palpitant, l'ébène de ces longs cheveux, leurs de commande, fleurs de fabrique, leurs artificielles.

Je sais des femmes jeunes ou d'âge raisonnable peu importées, boutons éclos ou fruits en pleine maturité, qui rêvent déjà de polka sur leur chevet de malades, et à peine échapées d'une atteinte quasi-mortelle, combinent les nuances de leur prochaine toilette de bal et s'occupent de chiffons et de robes, encore pâles et élançantes des douleurs qu'elles ont subies. C'est là le courage des femmes, mais surtout celui des Parisiennes. La vraie Parisienne est semblable à ces héros stoïques qui se font porter expirant à la tribune ou sur le champ de bataille, aux heures décisives et fatales qui exigent ou le secours de leur parole lourde-puissante et de leur vote souverain ou la suprême autorité de leur présence. Il s'agit pour eux de défendre ou de sauver la patrie; pour la Parisienne, il s'agit avant tout d'aller au bal, et volontiers, elle s'y ferait porter sur le brancard de Tancredi mourant, plutôt que de manquer une mazurka, dût la contredanse finir par un de profundis.

Nous aurons la danse bourgeoise, la danse financière, la danse aristocratique, comme de coutume; mais ce n'est pas assez et ce n'est pas tout: les bals publics s'apprennent à entrer en joie, en délire, en fureur, à côté des trépannements guidés du bal privé. On n'attend pas que le carnaval ait agité ses grelots et hurlé de sa conque assourdissante, pour prendre le masque et se ruer dans l'infurnal galop du Robert-Macaire et du débardeur; laissez donc! est-ce qu'on croit encore à l'autorité du calendrier, et ne faisons-nous pas, si tel est notre bon plaisir, un mardi gras du carême ?

Musard est le grand régulateur de la morale publique. Voyez-le qui s'agit sur son archet souverain, monte sur son trône et appelle ses disciples débraillés à l'étude du *can-can*, cette science suprême du dix-neuvième siècle; c'est le 13 décembre que le bal masqué commence à l'Opéra, sous le commandement fantastique de ce grand philosophe. Dès les premières, les comtes marchands, les millionnaires et médecins, les clercs d'avoués, ces messieurs de la jeunesse durcie, ces demoiselles des petits théâtres et des environs de Notre-Dame-

de-Lorette, les avocats stagiaires et les illustres Gaudissart sont à la recherche des oripeaux burlesques, des costumes baroques, des chapeaux diaboliques, des gilettes montonnées, des nez effroyables; car la maison de l'Opéra, trousseuse, des nez effroyables; car la maison de l'Opéra, qui a un mot par lui pour marâtre, à sa naissance, la poudre, le parfum, la soie, le velours, le pied mignon, le fin sourire, la main gantée, la causerie aimable, la galanterie précieuse, est devenu parfaitement grossier, tapageur et brutal, suivant fidèlement en cela la doctrine romantique qui adopte le grotesque et l'ignoble avec amour.

Paris se divertira, comme vous voyez, et n'engendrera pas l'ennui pendant la saison triste et rigoureuse. Qu'il s'amuse! je ne demande pas mieux, mais est-ce le tout Paris? n'y a-t-il pas un peu plus loin, hors de ces salons voluptueux, hors de ces orgies carnavalesques de M. Musard, n'y a-t-il pas un autre Paris, pâle, malade, transi, mourant de froid et de faim? oui, dansez, messieurs et mesdames; oui, abandonnez-vous à vos mollesses insouciantes, au délire de vos joies désordonnées; oui, jetez l'or à pleines mains pour satisfaire vos fantaisies, votre vanité, votre orgueil, et vos vices; vous avez raison.

J'aperçois cependant sur ces grabats, dans ces mansardes, les ouvriers sans travail et dévorés par le fièvre, des vieillards nus et décharnés; j'entends le sanglot des pères sans pain et sans feu, et les criés petits enfants qui cherchent en vain à se réchauffer et à se nourrir dans le sein appauvri des mères.

Il est vrai que nous sommes humains et que nous avons une administration pleine de philanthropie et de prévoyance; je le cite dans un journal: «L'ordre a été donné de retirer des bassins des Tuileries les petits poissons rouges afin de les préserver du froid.» Certes, voilà qui fait honneur à la sensibilité de notre temps; pourvu toutefois que, sous prétexte de préserver du froid les petits poissons rouges, les gros brochets blancs ne les aient pas fait frire! cela s'est vu de plus d'un pêcheur humanitaire et de plus d'un philanthrope.

Je reconnais, avec la bonne foi qui me caractérise, que les bureaux de bienfaisance rédigent des circulaires pour frapper à la porte du cœur des heureux et des riches, et les implorer en faveur du malheureux et du pauvre; d'autres part de âmes véritablement humaines réunissent les efforts de leur charité individuelle à ces tentatives de charité publique. Mais leur voix est-elle suffisamment entendue? Le cœur de la plupart des riches n'est-il pas fondé par le froid, le froid en métal, ou enroulé dans leur collier-fort à triple et quadruple serrure, cadenas et inaccessible. Vous donc qui avez un manteau, ce serait trop de ce que vous demandez de le donner tout entier, comme saint Martin, au pauvre grelottant de froid; mais quand vous en détournez de votre corps un petit coin, pour couvrir la misère de l'indigent! quel grand bien vous lui feriez, et cela vous ferait-il si grand mal? Et vous qui succomez sous le poids des pelisses et des fourrures, vous qui êtes renbourrés de quatre ou cinq manteaux dont vous ne savez que faire, comment ne songez-vous jamais à ceux qui n'en ont point?

Nous avons annoncé l'autre jour la proclamation apparition devant la cour d'assises d'une bande de malfaiteurs, insignifiante sous le titre de bande des *Auvergnats*. Les inscriptions du parquet du procureur du roi et de la salle des Pas-Perdus ont révélé d'avance la cause qui a mis les *Auvergnats* aux mains de la justice; il ne s'agit pas précisément de bandits qui vous attaquent à domicile et par escalade ou s'embaquent au coin des rues pour vous dépouiller et vous tuer, en cas que vous teniez plus à votre bourse qu'à votre vie, ce qui pourrait arriver au frère Grandjean ou à Harpoon. Les *Auvergnats* sont des hommes, des négociants, patentés sans doute, qui devaient inscrire en grosses lettres sur la façade de leur demeure et pincer en affiches sur les grands murs de la ville: *Astouier un tel et compagnie*.

Savez-vous quelle marchandise débitaient ces messieurs, et sur quelles dentées ils spéculaient? A peine le croirez-vous, quand je vous l'aurai dit: ils fabriquaient, c'est là le mot, des hommes destinés à passer devant les conseils de révision à la place des véritables conscrits, et à les faire exempter du service en exhibant des infirmités graves. C'était tout simplement un faux par substitution de personne. Mais qu'est-ce qu'un faux dans ce grand siècle d'industrie? Nos gens poussaient bien plus loin encore le génie des affaires. Comme, après tout, on ne trouve pas des infirmités sérieuses autant que les conseils de révision en veulent, ces hommes spéculateurs n'en inventaient pas, mais en étaient: ils s'adressaient à la misère de quelques pauvres diables sans feu ni lieu, qui consentaient à subir des mutilations honnêtes. Le tarif était coté très-bas: pour 100 francs, on avait 30 francs, la marchandise se vendait à Harpoon, ou comparé quel-que chose avec un mâtin et sous le risque de la contrefaçon; après quoi on l'exposait à l'examen. Cet abominable trafic a été enfin découvert, et les marchands auront bientôt à répondre devant la justice de la qualité de leur marchandise.

Fourquoy s'étonner si fort? Quand l'argent est tout, quand l'argent est roi, quand l'argent est Dieu et partout adoré comme tel, on doit trouver à foison des âmes viles, cupides et capables de tenter toutes les spéculations lucratives, même les plus déshonorantes, même les plus cruelles, pour peu qu'ils y trouvent une chance d'avoir aussi leur part de royauté métallique, et d'arriver à l'apothéose.

Mercredi dernier, 11 décembre 1844, l'église Saint-Vincent-de-Paul, voilée de deuil, a reçu sous ses voiles et vu s'agenouiller au pied de son autel, dans un silence douloureux, dans un morne recueillement, des femmes en deuil, des jeunes gens, des vieillards; ils étaient nombreux, ils étaient recueillis, ils s'abîmaient tous possédés par un profond regret et par un profond souvenir; pendant le prêtre disait les prières des morts, et l'orgue nébuleuse lui répondait de sa voix plaintive.

Quel mort pleurait-on? A quelle tombe allait ce encre mêlé aux hymnes funèbres? Pourquoi cette grande tristesse

parmi tous ces hommes, qu'on reconnaissait, pour la plupart, comme appartenant aux lettres, à la science, aux arts, à la poésie?

La veille, nous avions tout reçu sous pli encadré de noir, ces simples mots qui en disent plus dans leur triste simplicité que nous n'en pourrions dire:

«Vous êtes prie d'assister à la messe du bout de l'an qui sera célébrée le mercredi 11 décembre, en l'église Saint-Vincent-de-Paul, pour le repos de l'âme de Casimir Delavigne.»

O pieux! ô noble poète, toi dont le vers a toujours été chaste et pur, toi qui, vivant, n'as jamais somilé, comme tant d'autres, ta blanche robe dans le limon flétri, toi qui n'as jamais sacrifié aux faux dieux et n'as chanté que les vertus, la liberté et la France; oui, Casimir Delavigne, ton âme goûte le repos et la douceur de la paix éternelle et sereine!

Histoire de la Semaine.

Tout a dormi cette semaine, et l'armée, et les vents et Neptune; ce qui ne vent pas dire, n'en déplaise au confident d'Agamemnon, que nos soldats en Algérie, nos marins dans nos différentes expéditions, n'auront pas eu à donner de nouvelles preuves de leur courage, mais tout simplement que les derniers courriers de l'extérieur ont été sans nouvelles, et qu'à l'intérieur on se prépare silencieusement à la session qui va bientôt s'ouvrir.

On a reçu touteboite de Macao avis de l'arrivée dans ce port de notre ambassade en Chine. La frégate la *Sirène* et sa conserve la *Victorieuse* ont mouillé en rade le 15 août; ces deux bâtiments portaient M. de Lagrègne et les personnes attachées à sa mission. La frégate la *Céopâtre*, montée par M. le contre-amiral Gécile, avait été au-devant de nos envoyés. La journée du 14 a été consacrée aux préparatifs de la réception qui devait leur être faite, et le 15 à onze heures du matin, les canots de la division, commandés chacun par des officiers en grande tenue sont venus rendre le personnel de la légation à bord de la *Sirène*. Si la rade de Macao n'est pas belle, maritamment parlant, si elle ne présente aucun abri sûr, si elle est peu profonde, ce qui force les grands bâtiments à mouiller plus de deux lieues au large, du moins elle présente dans sa vaste circonférence, bien dessinée par des collines et des îlots aux formes les plus variées, un coup d'œil très-pittoresque. Cette escadrière d'embarcations rangées en bataille, chargées de brillants uniformes et saluées sur leur passage par l'artillerie des bâtiments en rade lui donnait une animation et une vie toutes nouvelles. Quand la botte à été sur le pont d'accueillir la terre, les batteries portugaises ont annoncé l'arrivée de l'envoyé du gouvernement français par une salve de dix-sept coups de canon, qui ont été rendus par la *Céopâtre*. Une foule considérable stationnant sur le quai de la *Praya-Grande*, mais les autorités chinoises n'avaient pas donné signe de vie. Elles avaient seulement envoyé de Canton un mandarin chargé de recueillir toutes les nouvelles. Les émissions de ce personnage circulaient au grand nombre dans la foule accumulée devant le M. de Lagrègne, et racontées qu'ils ont remarqué avec le plus grande satisfaction qu'en sortant de son canot M. de Lagrègne a pour la première fois touché la terre de Chine du pied droit! Heureux augure pour la réussite des affaires dont il est chargé; la fortune doit le protéger! Le bruit courait d'ailleurs que les autorités de Canton avaient déjà reçu de leur gouvernement les instructions et les pouvoirs nécessaires pour négocier avec l'envoyé français.

A Paris, un événement financier a défrayé la semaine: l'emprunt a été adjugé. Le vœu exprimé par la chambre des députés, que M. le ministre des finances ne perdît pas de vue les avantages de souscriptions individuelles, avait fait concevoir à beaucoup de rentiers et de petits capitalistes l'espoir d'être admis à prendre part à cette opération. Mais depuis plus d'un mois on était informé que les compagnies seraient seules admises. Dès ce moment, une lutte s'est engagée à la bourse entre les petits capitalistes, qui, pour se venger d'être déçus, voulaient du moins que les banquiers qui se trouvaient adjudicataires payassent la route à un prix élevé, et ceux-ci, qui, pour obtenir à un chiffre moindre, cherchaient à peser sur le cours de tout leur fonds et de toutes leurs forces. La victoire est demeurée aux petits capitalistes et l'on a vu la rente, en un mois seulement et alors que le marché allait être chargé de rentes nouvelles pour un capital de 200 millions, augmenter de trois francs. Deux compagnies seulement se sont présentées. Elles avaient été au moment de se retirer, mais une transaction proposée par la compagnie Rothschild à la compagnie Hottinger ayant été repoussée d'abord, puis trop tardivement acceptée, le trésor s'est trouvé profiter de ce que ce congrès de rois de la finance n'avait pu s'entendre. L'emprunt a été adjugé à 84 fr. 75 c. L'emprunt de 150 millions, négocié en 1841, s'était fait à 78 fr. 32 c. et demi. La hausse a continué sur tous les fonds; aujourd'hui, en effet, toute lutte a cessé, et les petits rentiers comme les grands jouent tout intérêt à ce que nos valeurs publiques prennent un niveau plus en rapport avec le cours des bonnes valeurs étrangères que l'incertitude de la question de conversion les empêchera seule d'attendre.

Que la constitution espagnole de 1837 vienne d'être renversée par un tel vote contre elle, nous en serions aisément notre fait, bien persuadés que tout ce qui se vote en ce moment à Madrid aura un régime bien autrement court encore; mais ce qu'on n'attend pas sans frémir, ce sont les horreurs sanglantes commises par le cabinet terroriste de Narvaez et de Martinez de la Rosa. Chaque courrier nous apporte des détails d'un crime nouveau. Avec d'autres hommes, on pourrait s'étonner que la mère du général Prim n'ait pu obtenir que son fils, dont la santé est sérieusement affectée, soit envoyé à la Havane ou à Porto-Rico, au lieu d'être dirigé sur les îles Mariannes, dans l'Océan Pacifique; mais les cruautés

de ce genre sont bien innocentes à côté des monstruosités dont Logrono, par exemple, continue à être le théâtre. Un second fils de Zurbano, Feliciano Zurbano, le capitaine Baltanas et un troisième officier y ont été fusillés, sans jugement, le 28 novembre. La maison de campagne du général Zurbano a été rasée jusqu'à ses fondements; les meubles ont été incendiés, et le bétail qui se trouvait dans les étables et dans les prés a été tué. Si la France et l'Angleterre rappelaient leurs ambassadeurs de Madrid, il n'es'élèverait à coup sûr, des deux côtés de la Manche, que des voix pour applaudir à cette déclaration d'indignité.

La Grèce vient de traverser une crise politique qui, pour un moment, a menacé l'existence du ministère, en ébranlant l'union de MM. Coletti et Metaxas. Cette crise a été déterminée surtout par un article de M. Duvergier de Hauranne, publié dans une de nos revues et reproduit par le *Moniteur*

grec. Les éloges qui y sont donnés à la politique de M. Coletti et l'appréciation sévère, mais juste, des vices du parti

napiste, ont soulevé un orage au sein de la coalition qui soutient le cabinet actuel. Chez les fauteurs de la faction russe autochtone, les Soutzos et les Zographos, il y a eu une explosion de plainte et de colère. M. Metaxas a donc été sommé, par une partie de ceux dont il est le chef nominal, de rompre avec son collègue. Après s'être expliqué avec celui-ci, il a annoncé sa ferme intention de ne pas s'en détacher, et force a été aux mécontents de prendre leur parti. L'agitation des esprits a été beaucoup accrue encore par un autre événement dont M. Coletti a toute l'initiative : c'est la nomination, comme inspecteur de l'armée, du général Grivas, qui avait été en butte, comme nous l'avons dit, aux maladroites persécutions du cabinet précédent. Somme toute, le cabinet possède aujourd'hui une incontestable majorité, et M. Coletti personnellement paraît maître de la situation.

La condamnation de Tschesch à périr par la hache ayant



Vue de Macao. — Chine.



(Débarquement de M. Lagrence, ambassadeur de France, à Macao, par M. A. Borget.)

été prononcée en seconde instance, le roi de Prusse a déclaré qu'il laissait à son successeur le soin de faire exécuter la sentence. C'est faire grâce de la vie au condamné, qui sera transféré dans la citadelle de Magdebourg, pour y finir ses jours comme prisonnier d'Etat.

Les Marseillais ont eu un moment la crainte de partager le mécompte que les Toulonnais ont tout récemment éprouvé. Ils avaient fait de brillants préparatifs pour le débarquement de la duchesse d'Aniane; mais le mauvais temps a forcé la jeune princesse à débarquer avec son mari à Toulon. Elle s'est immédiatement rendue par la voie de terre à Marseille, et pour que le programme eût raison, elle a consenti à monter à son arrivée dans un canot, et à utiliser ainsi les préparatifs faits pour son arrivée par mer. On lui a fait un brillant accueil. — La cour est rentrée aux Tuileries pour l'y recevoir. — On attend toujours la publication des ordonnances annoncées comme devant paraître à l'occasion de cette solennité de famille.

Pendant que le maréchal Bugeaud triomphe à Excideuil, le ministère, dit-on, prépare l'ordonnance qui le nomme à la pairie et l'ordre de son départ pour l'Afrique, où il serait de retour avant les discussions relatives au dernier traité avec le Maroc.

L'Académie des sciences avait à pourvoir au remplacement dans son sein de Geoffroy Saint-Hilaire. Elle s'est réunie

lundi pour cette élection. Cinquante-trois membres étaient présents; M. Valenciennes a réuni 53 voix, M. Duvernoy 17, et M. Dujardin 5. En conséquence, M. Valenciennes a été proclamé membre de l'Institut.

Un incendie effrayant a éclaté rue Cadet. Des valeurs mobilières considérables ont été anéanties. Elles étaient assurées. Mais des malheurs bien autrement déplorable ont été causés par la chute d'un immense pan de murailles. Des sapeurs-pompiers qui avaient la comme toujours prodigieuse preuve de leur admirable dévouement et de leur généreux courage, ont été atteints par les décombres. Un de ces braves soldats a succombé; dix autres ont été plus ou moins grièvement blessés. Cet affreux sinistre a fourni également à des citoyens de toutes les classes l'occasion d'exposer leurs jours pour sauver ceux des personnes dont l'existence était menacée par l'incendie. La reconnaissance publique a particulièrement recueilli les noms du commissaire de police de cette section, M. Yun; du curé de Notre-Dame de Lorette, qui s'était déjà fait distinguer par son courageux dévouement à l'incendie de la rue Neuve-Coguenard; et de mademoiselle Guynard, directrice de l'école primaire du quartier.

Le lieutenant général Bro a terminé une carrière qu'il avait vouée tout entière au service du pays et à de généreux efforts pour la liberté.



(M. Coletti, ministre grec.)

Théâtres et Chronique musicale.

Chamboran (THÉÂTRE DES VARIÉTÉS); *Rebecca* (THÉÂTRE DU GYMNASÉ).

Qui n'a pas entendu parler de l'illustre régiment des Hussards de Chamboran, tous galants, tous flamants, tous vaillants, grands pourfendeurs de cœurs, vainqueurs sur toute la ligne, en pays de Cythère; inallieur au village où Chamboran campait! gare à la ville où il tenait garnison! à peine avaient retenti le galop de son cheval et la fanfare de sa trompette, que le feu prenait partout; c'était un incendie général au quel les plus sages elles-mêmes et les plus habiles ne pouvaient échapper sans un peu sentir le roussi. Et quel désespoir, quand Chamboran émergeait et allait planter ailleurs ses myrtes et ses lauriers! que d'Ariennes gémissantes sous la forme d'une modiste ou d'une couturière! que d'harmonies abandonnées.

Ne vous étonnez donc pas si M. le capitaine Félix, du régiment de Chamboran, a emporté de vive force, du premier coup d'aile, le cœur de mademoiselle Céline; Chamboran en fait-il jamais d'autres? Volontiers le colonel en ritait, si la donzelle n'était pas sa nièce; or, en oncle scrupuleux, il fait mettre le séducteur aux arrêts.

Il arrive par un de ces hasards qui produit les Menèches, que le capitaine a pour soldat un brave nommé Machefer, lequel lui ressemble comme une goutte d'eau sa sœur; qui voit, qui entend l'un, croit voir et entendre l'autre. Ces miracles de ressemblance sont faits tout exprès pour la plus grande commodité de MM. les vaudevillistes, et cette fois particulièrement pour l'usage de MM. Siraudin et Leven, auteurs de *Chamboran*.

Machefer, en effet, endosse l'uniforme de son capitaine et se met à sa place, tandis que l'autre va courir les champs tout à son aise.

Je vous à votre air que déjà vous soupçonnez ce qui arrive; le colonel, dites-vous, prend Machefer pour son varrien de capitaine, et veut l'obliger à épouser sa nièce; de son côté, la nièce traite le même Machefer avec une passion que le passé justifie; Machefer s'accommoderait de la nièce, mais non pas pour l'épouser; le tour serait pendable, s'il venait à être découvert; et puis, que dirait le capitaine?

Eh bien! vous avez deviné juste; tout le comique de ce vaudeville, si comique il y a, repose sur les embarras et les terreurs que cause à Machefer sa position équivoque et son rôle d'emprunt. L'imbroglio se complique d'un duel et d'une condamnation à mort. Vous voyez qu'il est grand temps que le capitaine revienne et tire Machefer de ces fils embrouillés du quinproquo où le pauvre diable s'empêtre et trébuche de plus en plus. Ainsi fait-il, et la paix se rétablit entre le colonel et le capitaine, par le mariage légal de mademoiselle Céline; quant à Machefer, il reçoit, pour récompense de son dévouement à son chef et pour baume à ses inquiétudes, le grade éminent de brigadier. — Les méprises par ressemblance réussissent toujours, souvent même sans trop d'esprit... et c'est tout justement ici le cas.

Le Gymnase a décidément reconquis M. Scribe, le Prince de son bon temps; M. Scribe redevint, M. Scribe est jeune, M. Scribe n'a que vingt cinq ans; son esprit a un rare privilège, celui de revenir sur ses pas, et de recommencer ses caprices juvéniles et ses fantaisies adolescentes.



(Théâtre du Gymnase. — Rebecca, deuxième acte: Pallavicini, M. Julien Deschamps. — Pepito, M. Geoffroy. — Rebecca, Mlle Rose Cheri. — Janina, Mlle Desirée.)

Depuis que M. Scribe a rebroussé chemin vers le vaudeville, ses premières amours, il a donné, de septembre à décembre, trois preuves successives de ce rapetissement quelque peu miraculeux: *Les Méprises* et *Babiole* et *Joblot* sont les deux premières; *Rebecca* est la troisième. L'une n'a pas moins réussi que l'autre, et toutes trois rappellent les meilleurs jours de l'académicien vaudevilliste.

celets étincelants, ces riches colliers passent des mains de la jeune fille au bras, au front, aux épaules de quelque grande dame de la cour, à qui Pallavicini plait ou veut plaire.

Cependant, que fait Rebecca? Elle aime secrètement Pallavicini qui ne pense pas à elle, et elle l'aime de tout son cœur. Tandis qu'elle soupire en pure perte, avec la résignation d'une âme mélancolique et vertueuse, le marquis s'engage dans une conspiration libérale, et le voici en prison. Qui viendra à son aide? les duchesses et les baronnes qu'il adorerait? Non pas; elles l'abandonnent avec la fortune. C'est Rebecca qui arrive, mais sans rien dire, mais sans se faire voir, mais sans trahir son amour. Elle gagne les gardiens du prisonnier; déjà la porte de la prison est près de s'ouvrir, quand arrive l'ordre du prince de fusiller Pallavicini à l'instant même. Lui, supporte cette nouvelle avec gaieté et se prépare à la mort avec indifférence; mais Rebecca, comment vous peindre ses angoisses?

Avant de mourir, Pallavicini veut rendre un service à un de ses amis, le jeune chevalier Ascanio: ce jeune galant aime, Rebecca et s'en croit aimé — vous savez comme il se trompe! — la mère d'Ascanio, qui est une donataire à cheval sur sa noblesse, refuse son consentement à cet amour, que l'honnête Ascanio veut honnêtement satisfaire par un mariage! La fille d'un bijoutier, il donc!

« Mon cher Ascanio, dit la marquise de Pallavicini; dans une heure je serai morte; or, je vais épouser Rebecca pour te faire plaisir, et je ferai ainsi de Rebecca une veuve. Tu m'en te refusera-t-elle la marquise de Pallavicini! quant au reste, tu peux compter sur ma loyauté; je traiterai Rebecca comme une sœur.

Le pacte est conclu et le mariage aussi. Rebecca est en effet marquise de Pallavicini, de nom seulement. Jugez de sa joie; elle se croit véritablement choisie et épousée par amour.

Une révolution subite fait de ce mari de passage, un mari véritable et sérieux; cette révolution porte Pallavicini de l'échafaud aux honneurs; il devient premier ministre.

Que faire maintenant de cette Rebecca? A peine s'il l'a regardée; il ne la connaît pas, et la prend pour une petite marchande bien ignorante et bien ridicule. Aussi n'a-t-il rien de plus pressé que de demander à qui de droit, un acte de divorce. D'ailleurs, ne faut-il pas qu'il tienne parole au jeune Ascanio? Quel n'est pas le désespoir et la surprise du marquis, quand il reconnaît son erreur. Rebecca a tous les charmes du corps, toutes les grâces de l'esprit, tous les trésors de l'âme, et de plus une naïveté, une candeur, richesses bien rares et bien faites pour étonner et éveiller le cœur d'un marquis, peu habitué à de telles rencontres. Avec quelle joie charmante, Rebecca se livre à son bonheur qu'elle ne croit pas si près de finir! Pallavicini devient éperdument amoureux, mais il écrit Ascanio aimé, et d'ailleurs la demande du divorce est signée et aux mains des magistrats. Quel coup de foudre quand la nouvelle en arrive à Rebecca! Quel triste réveil après des rêves si doux! Quoi! Pallavicini l'a trompée à ce point! Mais



(Wallace, troisième acte: Madame Thillon, Hélène. — M. Hermann Léon, lord Arthur.)

Rebecca est une naïve et tendre petite fille: elle a dix-huit ans au plus et un père joyeux. Un certain marquis Pallavicini, très-aimable et très-agréable garçon, fréquente souvent le magasin de bijouterie, non pour les beaux yeux de Rebecca, auxquels il ne prend pas garde, mais pour les riches parures qu'elle vend: ces écrins magnifiques, ces bra-

ceaux magnifiques, ces écrins magnifiques, ces bra-

Rebecca est fière; elle signifiera divorce par fierté; ce n'est pas une de ces femmes qui veulent vous contraindre et vous imposer leur amour.

Le cloquin de Pallavicini n'est pas moins grand; à l'amour vient se joindre la reconnaissance et l'admiration; il apprend en effet la tendresse que Rebecca nourrit pour lui, secrètement et élastiquement; il sait par quels sacrifices elle a veillé sur lui et cherché à le sauver tandis que la mort le menaçait. C'en est fait, Pallavicini n'hésite plus; il va se déclarer, revendiquer Rebecca pour en faire tout à fait sa femme; mais, hélas! l'acte de divorce arrive revêtu de toutes les formalités nécessaires. Pallavicini déclare qu'il n'y surviva pas. A quoi bon la vie si Rebecca ne peut être à lui?

Rebecca sourit, semble prendre plaisir à l'expression de ce désespoir et de cette ardente passion; puis enfin, convaincue de l'amour de Pallavicini, elle s'approche et lui dit: « Le divorce est prononcé parce que je suis juive; mais dès le premier jour où je t'ai vu, dès que je t'ai aimé, j'ai abjuré et me suis faite chrétienne! »

Ainsi la cause du divorce cessant, le divorce tombe de lui-même, Pallavicini et Rebecca sont époux définitivement et parfaitement heureux, le Gynusane obtient un succès et M. Serbie a fait une charmante pièce, pleine de scènes fines, de mots spirituels et jonée de la plus gracieuse et de la plus piquante façon par mesdemoiselles Rose Chéri et Désirée.

OPÉRA-COMIQUE.

Reprise de Wallace, opéra de Catel.

C'est un petit événement que cette reprise. La pièce a été retouchée par M. de Saint-Georges, et la partition par M. Boulanger, dit-on. Elle l'avait été, il y a douze ou quinze ans, par M. Rifant. A quoi bon toutes ces retouches? Si l'ouvrage est bon, jouez-le tel qu'il est; si l'ouvrage est mauvais, laissez-le dans son tombeau. On galvanise un mort, mais on ne le ressuscite pas.

Catel était de son vivant un des plus savants professeurs du Conservatoire. Sa musique est essentiellement de la musique de professeur, correcte, pure, élégante et froide. Il y a dans Wallace quelques airs assez heureusement trouvés, entre autres la ballade *Lein du naville de la guerre*, qui avait eu du succès autrefois, et qui est restée dans la mémoire de tout le monde; mais ces airs mêmes n'ont pas produit, à beaucoup près, l'effet qu'on en avait attendu. Il est vrai de dire que M. Chollet, qui joue aujourd'hui le rôle de Wallace, est arrivé à l'âge où un chanteur doit se taire, et où il ne lui reste plus qu'à dire, comme les vieillards de Sparte: « Nous avons été jadis jeunes, vaillants et hardis. »

Il y a du mérite dans les morceaux de M. Boulanger, mais ils font, avec le reste de l'ouvrage, une disparité choquante. Ils nuisent à la musique de Catel, et la musique de Catel leur nuit. Il y a entre le style de l'un et de l'autre une trop grande différence et un contraste trop violent.

M. de Saint-Georges a mis dans son travail plus d'adresse, d'esprit et de goût qu'il n'en faitait pour faire réussir une pièce imaginée par M. de Saint-Georges. Mais il n'y a guère son œuvre, quand il en a reconnu les défauts. Voici, en peu de mots, le sujet et les principales situations de cet opéra, tel qu'il est aujourd'hui.

Les Anglais dominent en Écosse et sont en possession de la forteresse de Stirling, qui commande le pays. Le roi Robert Bruce habite cette forteresse, où il ne s'agit guère qu'aux plaisirs et à l'amour. C'est la fille du gouverneur anglais qui aime d'amour extrême. Les Écossais sont peu édifiés de cette manière légère dont Robert Bruce prend son parti sur les malheurs de sa patrie, et se montrent assez disposés à lui choisir un remplaçant. Ils ont pour cela jeté les yeux sur Wallace, qui s'est revêtu le premier contre la domination anglaise, et fait la guerre pour son propre compte, en attendant le jour où il pourra la faire pour le compte de son souverain et de son pays.

On sait l'histoire de Wallace et la cause première de son insurrection. Un farouche Anglais, comme dit le livret, avait profité de son absence pour s'introduire chez lui, et tenté d'obtenir par force de sa femme ce qu'il n'avait pu obtenir autrement. Wallace, à son retour, avait trouvé sa femme morte, et avait juré de la venger. Et il faut lui rendre justice; il tua bien des Anglais dans le cours de sa vie.

Wallace ne veut pas de la royauté, mais il désirerait fort que Robert se comportât d'une manière un peu plus convenable et plus patriotique. Comme il sait chanter et jouer du psalmodier, il imagine un stratagème auquel peu de guerriers auraient eu recours à sa place. Il se déguise en ménestrel, se présente au château de Stirling, et exécute devant le roi une chanson militaire qui fait sur lui le même effet que la vue des armes sur le jeune Achille. Cependant au seul nom de Wallace et de sa femme, prononcé au hasard ou à dessein par un idiot qui se trouve là, le gouverneur pâlit et se trouble; Wallace, qui cherche partout le ravisseur inconnu de sa femme, chante à ce gouverneur l'histoire de son propre crime, et le jette par ce récit dans un état si violent qu'il ne lui reste plus aucun doute. Le criminel est là. Il tire son poignard, il le va frapper; mais l'arrêt. Pourquoi? C'est ce que nous n'avons pu imaginer, car cet idiot prétendait être très-bron en fait d'homme, et détectés les Anglais plus qu'un homme d'Écosse. Mais dans la scène est bien trouvée, et fait de l'effet.

Wallace s'échappe ensuite et va rejoindre les siens, puis tous ensemble se laissent prendre et amener à Stirling. Ils savent apparemment qu'on ne les gardera pas très-sévèrement. C'est un moyen ingénieux qu'ils ont imaginé pour s'emparer de la citadelle. A peine arrivés, en effet, ils s'arment en claquant un grand chœur que les Anglais n'entendent pas. Robert Bruce est venu le joindre. Il les guidera; il donnera le signal en frappant sur son bouclier. Mais un obstacle qui n'a pas prévu se présente: c'est son amante, la

filles du gouverneur, laquelle a reçu du ciel de merveilleuses oreilles que le reste de la garnison. Elle ne veut pas qu'on tue son père; elle arrête Robert; elle le prie, elle le conjure en pleurant. Mais Robert, intrépidité et inflexible, donne héroïquement le signal convenu et laisse là sa maîtresse évanouie. A la vérité, il est bien sûr de la retrouver quand il sera maître du château.

Son père, le gouverneur, trouve la pauvre Héloïse couchée sur un banc et à moitié morte, quand le sort du combat le ramène de ce côté-là. Il est battu, comme de raison, et Wallace va lui payer sa dette, c'est-à-dire lui allonger une grande estocade en pleine poitrine, quand Héloïse, — si elle s'appelle autrement, que M. de Saint-Georges nous le pardonne — se relève, se jette entre les deux ennemis, et fait si bien que tout s'arrange à l'amiable. Nous croyons cependant qu'on ne s'enrâmerait pas.

Ce dénouement est heureux, mais peu satisfaisant. Tout le monde s'en va en regrettant que le coquin de gouverneur en soit quitte à si bon marché. On aurait eu tant de plaisir à lui voir rendre, en mourant, sa vilaine âme! Hélas! il n'y a pas de bonheur parfait en ce monde, ni de rose sans épines, ni de dénouement qui ne laisse rien à désirer!

SALLE DES CONCERTS DU CONSERVATOIRE.

M. Georges Kastner vient de faire exécuter, dans la salle du Conservatoire, la moitié à peu près d'un grand ouvrage dont il est l'auteur. Cet ouvrage est intitulé *le Dernier Roi de Juda*, opéra biblique en deux actes et en huit tableaux. Si vous demandez un quel ouvrage biblique diffère d'un opéra ordinaire, nous aurons quelque peine à vous répondre. C'est un opéra dont le sujet est pris dans la Bible, assurément. Racine a intitulé *Esther* et *Athalie* ses tragédies tirées de l'Écriture sainte. Bible dont la même chose en moins de mots. Si le but de l'auteur a été uniquement d'indiquer à quelle source il avait puisé son sujet, cette précaution n'était pas, ce semble, très-nécessaire; s'il a voulu annoncer ainsi qu'il avait répandu sur son œuvre une teinte sévère et mystique, et qu'il s'y était interdit la peinture des passions profanes, comme Racine dans *Athalie*, il a eu tort, car, dans sa pièce, le roi juif, amoureux d'une fille juive, a pour rival le roi d'Assyrie; il devient fou parce qu'on lui fait croire que cette fille l'a trahi pour Nabuchodonosor; il recouvre la raison quand il la retrouve; il fait une sortie contre les Assyriens qui assiègent la ville de Jérusalem, et se laisse prendre; Jémina (c'est le nom de sa maîtresse) imagine, pour le délivrer, un procédé que j'aurais de la peine à vous expliquer décevant, si vous ne connaissiez déjà l'histoire de ce pauvre Holoferne, si méchamment mis à mort par Judith; mais elle a à pas assez de sang-froid pour mener à bien ce projet sanguinaire. Heureusement que Nabuchodonosor est avant tout un grand philosophe. Touché de cet amour et de ce dévouement, il étouffe sa flamme, pardonne à Jémina, rend à Sédécias son royaume, et dit aux deux amants: *Croissez et multipliez*, ce qui ne les empêche pas de périr, tous deux victimes des perfidies de la reine mère. Tout ce scénario est assez profane, et on ne saurait l'accuser de tourner à l'oratoire.

M. Maurice Bourges,crivain spirituel, et en même temps musicien très-distingué, ne s'y était point proposé un autre but que de réunir dans un même cadre des scènes dont la couleur fut très-variée, et qui offrissent de grandes ressources au compositeur. Considéré sous ce point de vue, son travail ne mérite que des éloges. Il a fait un excellent livret, et ses vers ont un avantage que n'ont pas habituellement les vers des opéras français: c'est d'être scandés avec une régularité parfaite, et de se prêter à tous les besoins de la mélodie.

Après tout, la partition du *Dernier Roi de Juda* n'a été exécutée que par fragments, et dépourvue du prestige théâtral. C'est un concert dont nous avons à rendre compte, et non une représentation dramatique. Laissons donc de côté le poète, et occupons-nous du musicien.

M. Kastner s'était déjà fait connaître par des ouvrages théoriques d'un grand mérite, et par un opéra-comique en deux actes qui a été représenté il y a trois ans. On avait remarqué dans cet ouvrage des idées heureuses, une instrumentation habile, et un talent d'harmoniste très-distingué.

La partition du *Dernier Roi de Juda* brille par les mêmes qualités. On y a pu signaler, au passage, des mélodies charmantes et des motifs très-heureusement trouvés. Bien que l'auteur ait déjà mis au jour un traité d'harmonie, de contrepoint et de fugue, il n'a en garde de faire de la musique de professeur; il y a dans la sienne autant d'imagination que de science. Il a su d'ailleurs y prendre tous les tons, et passer du grave au doux, et du plaisant au sévère, selon la situation. Quelques morceaux ont un caractère majestueux et noble, et une grande élévation; d'autres sont pleins de fraîcheur et de grâce. Leur principal défaut... — ou n'y a-t-il pas de défaut?... — c'est d'être presque tous un peu trop longuement développés. M. Kastner a beaucoup d'idées; il est jeune, et l'expérience ne lui a pas encore enseigné à se délier de son abondance. Cette abondance est quelquefois une faculté dangereuse; il faut qu'un artiste sache mesurer tout-solennement ses propres forces, mais aussi celles de ses auditeurs. Un motif original, une modulation piquante, un dessin d'accompagnement heureusement imaginé, font éprouver une sensation de délicatesse; mais toute sensation trop souvent répétée, ou trop longuement prolongée, s'affaiblit par degrés et s'étonne; telle est la faiblesse de notre nature, qu'elle se lasse même du plaisir. Certains morceaux de la nouvelle partition de M. Kastner ont produit à leur début un effet très-satisfaisant, lequel nous a paru s'amoindrir par leur durée; si l'on avait pu les applaudir plus tôt, les applaudissements auraient été beaucoup plus vifs.

L'instrumentation de M. Kastner est riche, claire, vigoureuse et pleine d'éclat. Il sait employer habilement toutes les forces de l'orchestre, les résumés, les diviser, les grouper, et

assigner un rôle particulier aux diverses sonorités qu'il renferme. Son ouverture est très-brillante, et conclut par une prouesse majestueuse qui a produit le plus grand effet. Après cette ouverture, on a particulièrement remarqué un air que chante le prophète Jérémie, et dont l'accompagnement est très-pittoresque, et contraste de la façon la plus piquante avec la gravité du chant vocal; puis une jolie mélodie chantée par Sédécias, un chœur de femmes esclaves, une romance dite par Jémina, un très-beau quatuor vocal, et enfin une autre romance dans laquelle le roi Sédécias, devant son se plaint d'abord de ses infortunes. Celle-ci est vraiment délicieuse. Fallait oublier un chœur guerrier plein de mouvement, d'énergie et de feu, qui à clos cette séance de la manière la plus brillante.

A M. Kastner a succédé M. Félicien David. Son concert a eu lieu dimanche dernier.

M. David a fait entendre des morceaux de diverse nature, romances, chœurs, symphonies, musique vocale et instrumentale, musique sérieuse et musique légère. Sa tentative a eu le plus heureux résultat et le succès le plus brillant. M. Félicien David réunit toutes les qualités qui font le compositeur distingué, une mélodie facile et bien rythmée, une harmonie claire, naturelle et jamais commune; une instrumentation habile et pleine d'effets, de l'originalité sans affectation et sans efforts. Sa barcarole, que M. Dupont a chantée avec un goût parfait, est un petit morceau plein de fraîcheur et de grâce. Les *Hirondelles*, autre mélodie qui a été dite par M. Hermann-Léon, jouissent aux mêmes qualités des effets neufs et très-piquants. Le *Chybock* est plutôt remarquable par l'accompagnement que par le chant, ce qui est un tort. Le *Four des morts* et le *Sonnet de Paris* nous ont paru (surtout le premier de ces deux morceaux), un peu monotones. Mais avec un homme du mérite de M. David, il convient de réserver son jugement sur des choses qui peut-être n'ont manqué leur effet que parce qu'on les entendait pour la première fois.

La partie la plus importante de ce concert était un ouvrage d'une conception très-originale et tout à fait neuve, moitié chant, moitié symphonie, intitulé *le Désert*. C'est la surtout que M. David a déployé les rares qualités qu'il a reçues de la nature. Une marche dont le motif est très-heureux et très-habilement travaillé, une tempête d'un admirable effet, et quelques airs recueillis par l'auteur en Égypte et en Syrie, et qu'il a mis en œuvre avec une grande habileté, ont enlevé tous les suffrages. Nous espérons que M. David nous procurera de nouveau l'occasion d'entendre et d'apprécier avec plus de détails cette œuvre remarquable, qui promet à la France un compositeur de plus.

Nous nous occupons rarement du Théâtre-Italien, et pour cause. Le répertoire de cette année est la reproduction exacte du répertoire de l'an passé. Lisez donc, si vous le voulez, nos chroniques musicales de l'année dernière; nous n'avons rien à y ajouter. On a repris dernièrement le *Contadino Feltre*, ou Ronconi a remplacé Frédéric Lablache. Il y a été ce qu'il est partout, plein d'esprit, de gaieté et de verve; mais il avait été de lui madame Manara, qui était tout.

On a repris également le *Pirate*, de Bellini, qui n'avait pas été joué depuis que Rubini a quitté la France. Il y a dans cet opéra deux airs délicieux, que M. Mario a chantés délicieusement. Quant à Fornasari, sa voix est si chevrotante, son goût si hasardeux, son exécution si incertaine, que, lorsqu'on l'a vu tomber par terre, percé d'un grand coup d'épée, tout le monde a dit: « C'est bien fait. »

Pêche de la Baleine.

1.

Le capitaine du cotre de guerre français le *Favoni*, bâtiment destiné, pendant la campagne dernière, à la protection de la pêche de la morue sur la côte d'Irlande, M. d'Estremont de Mancois, lieutenant de vaisseau, adresse au ministre de la marine un rapport dont l'extrait suivant a été communiqué aux chambres de commerce de nos ports marchands.

« J'ai rencontré, cette année (1845), dit-il, une immense quantité de baleines franches sur les côtes est et nord de l'Islande. C'est surtout par le travers des bates de Sandrig, Nord-Fiord, Mio-Fiord et Sedim-Fiord, sur la côte est, et de celle d'Od-Fiord, sur la côte nord, que nous les avons aperçues en plus grand nombre. Au mois de juillet, particulièrement, elles venaient par troupes le long des côtes, près de terre, et jusqu'au fond des baies les mieux fermées.

« Je n'ai jamais rencontré qu'un fort petit nombre de ces poissons dans les mêmes parages, lors de mes trois dernières campagnes. L'année dernière seulement j'en avais aperçu quelques-uns; mais, cette année, la prodigieuse quantité que nous en avons remarquée me persuade que c'est une migration nouvelle et générale que je viens de vous signaler. « Quelle est la loi des migrations de la baleine? Après avoir fréquenté certains parages pendant des siècles, pourquoi s'en éloigne-t-elle pour n'y plus revenir? Qui dira la cause de son retour périodique en des lieux déterminés? Comment expliquerai-je son absence ou sa fuite, son irrégularité ou la régularité de ses habitudes nomades? »

Si le naturaliste seul était intéressé à la solution de ces questions, — malgré tout le cas que nous faisons des savants, — nous ne prendrions qu'un médiocre souci de ces inquiétudes scientifiques, et nous lui répondrions comme les Rôchémens de Berlinge :

L'Hirondelle.
D'où vous vient-elle?

« Un de ces messieurs fait tomber de la lune les hirondelles, les cigognes et autres oiseaux de passage. Pourquoi l'un de

ses collègues ne ferait-il pas descendre les baleines de la queue de quelque comète? Ces hypothèses sont innocentes et récréatives; elles échappent aux jois de septembre, leurs auteurs ne risquent pas d'être condamnés pour diffamation; ils ont donc le clamp libre : — qu'ils s'amuse!

Mais il est autrement important de savoir l'histoire des cétaqués que celle des plumeuses voyageurs. — Ceux-ci, nous les attendons au besoin, si tant est que besoin en soit; — ceux-là nous les relançons à la voile et à la rame, au péril de la vie, en dépit des tempêtes et des calmes, des courants et des banquises, jusque dans ces déserts glacés qui bornent le monde, comme a dit un académicien; nous les cherchons et nous les chassons avec une héroïque persévérance, car, à tout prix, il nous faut leur huile et leurs fanons.

Il est prouvé par l'expérience que la baleine peut vivre sous toutes les zones; on la rencontre, en effet, dans les régions tropicales, sur les côtes d'Afrique et de Brésil, dans le golfe de Panama et sur les rives de l'Arabo-Héræuse; on la rencontre sous la ligne équinoxiale, comme par exemple aux îles Gallapagos, de même qu'au milieu des glaces polaires, par delà le 86° de latitude N., et au sud du cap Horn et des îles Malouines. Autrement elle se trouvait en abondance dans nos mers; des troupes de baleines peuplaient le golfe de Gascogne et même la Méditerranée.

Il est certain encore que la baleine est nomade: ainsi celles de l'hémisphère austral fréquentent les diverses baies de la côte occidentale d'Afrique, du cap de Bonne-Espérance, à 10° de latitude S., ou environ. Elles y séjournent depuis le mois de juin jusqu'au mois de septembre, et y mettent bas; après quoi, elles se dirigeraient à l'est vers les îles Tristan da Cunha, les côtes du Paraguay et la Patagonie.

Mais la chasse appuyée par les pêcheurs à ces grands cétaqués a été cause de nombreux changements dans leurs habitudes de stations; il y a des siècles que les baleines ont abandonné la Méditerranée, bien qu'elles y apparaissent incontestablement, comme nous l'apprennent Plutarque, Pline et plusieurs autres auteurs anciens. Les petites espèces de cétaqués étaient même à cette époque l'objet d'une pêche assez importante dans les mers de la Grèce.

Plus tard, aux douzième et treizième siècles de notre ère, les marins basques se livraient fort activement à la pêche des baleines; mais comme elles s'éloignaient de plus en plus du littoral, les hardis navigateurs s'attachèrent à trouver leur retraite. Ils les poursuivirent à travers l'Océan, arrivèrent, dit-on, jusqu'au Canada, rencontrèrent, chacun faisant, les bancs de Terre-Nevé, et s'adonnèrent depuis lors à la pêche de la morue. C'est même à ces diverses circonstances que l'on doit attribuer la fable qui circula peu après la mort de Christophe Colomb, relativement à un pilote biscayen qui aurait eu, selon Fernand Lopez de Gomara, l'honneur de la priorité de la découverte des Indes occidentales. Nous n'avons pas mission de nous occuper ici de cette grande question historique.

La baleine, traquée sur toutes les mers, a presque entièrement perdu, dans notre hémisphère surtout, ses points de repaire. Ses pérégrinations n'ont plus leur régularité d'autrefois; ses instincts, plus développés que ceux de nos autres poissons voyageurs, lui ont servi de guide contre les dangers que la mer présente périodiquement dans tels ou tels parages. Le égard des mers fut l'homme, son persévérant. Il cherche un abri dans les glaces du Nord et du Sud; et puis, relançant jusque dans ces régions inhabitables, il reparait dans des zones moins glaciales. Ainsi le théâtre des pêches a-t-il très-souvent changé et dans des espaces de temps fort courts.

Les Hollandais, ayant organisé la pêche de la baleine sur une grande échelle, formèrent vers le milieu du dix-septième siècle des établissements permanents au Spitzberg. Les crises et les bavres d'une terre presque inconnue de nos jours, étaient alors annuellement sillonnées par trois ou quatre cents navires baleiniers. La baie de Groenhave ou *Groene-haven*, suivant les vieilles cartes du *Grand illuminateur flambeau de la mer*, le large canal de l'Ysoud, les côtes de l'île de Voerland et la rade de Smeerenberg devinrent le centre d'un mouvement extraordinaire pendant la saison de la pêche. Le village de Smeerenberg, qui empruntait son nom du verbe *smeeren*, fondre, était, à 11 degrés du pôle, un lieu où l'on trouvait tant d'objets de luxe, de distraction et de plaisirs qu'à Amsterdam. La capitale de la Province-Unie. Mais l'éloignement progressif de la baleine, la guerre maritime, les terribles incursions de Jean Bart, et celles de Duguay-Trouin forcèrent les Hollandais à abandonner une factorerie dont il serait difficile d'assigner exactement aujourd'hui la situation topographique.

Il y a vingt-cinq ans, la côte orientale du Groënland était estimée par les baleiniers anglaise comme une excellente station de pêche; à présent les bâtiments traversent sans s'y arrêter les mêmes parages et vont chercher ailleurs le nomade cétaqué qui doit leur remplir de ses dépouilles.

L'on a dit avec raison que, pendant l'hiver, les baleines disparaissent d'ailleurs des rivages convulsés par les glaces, et que, quittant le voisinage des pôles, elles se rapprochent des zones tempérées. L'on comprend en effet, que, gênées dans les banquises, elles fument des lieux où elles risquent d'être étouffées par les couches de glaces qui les priveraient de la respiration de l'air atmosphérique sous lequel elles ne peuvent vivre. Mais du moment que l'on manque de données suffisamment précises sur leurs directions migratoires, il est facile de mener de quel intérêt sont les rapports semblables à celui de M. d'Estromont de Maucroix. Les baleiniers guidés par de vaines indications mettent sous voiles, ceux-ci pour les régions boréales, ceux-là pour les mers australes où se portent actuellement les principaux efforts de nos compatriotes.

II.

Il n'est personne qui ne sache que la baleine est le plus grand des animaux de la création.

La baleine franche, classée la première dans l'espèce, n'a

pas moins de quarante, soixante et même cent pieds de long. On a dit en avoir vu de cent trente et de deux cents pieds; les amis du merveilleux ont poussé l'exagération plus loin, mais on nous permettra de passer sous silence leurs fabuleux récits.

La tête de la baleine franche égale à peu près le quart de sa longueur totale; deux canaux ou évents, qui partent du fond de la bouche et se rendent au sommet du crâne, servent à l'animal pour respirer et rejeter l'eau entrée dans sa gueule lorsqu'il a plongé. On aperçoit de plus de deux lieues cette double colonne d'eau, haine parfois de vingt pieds au-dessus du niveau de la mer; les vagues alors s'empresment de signaler une baleine, et le navire met le cap dans sa direction.

Mais poursuivons d'abord la description du monstre marin qui nous occupe.

L'ouverture de la bouche de la baleine franche est tellement grande qu'elle pourrait livrer passage à un homme. Sa mâchoire supérieure est garnie des deux côtés de quatre à cinq cents fanons, lames parallèles et flexibles qui sont hachées dans le commerce sous le nom vulgaire de *baleine*. Chaque fanon entre par un bout dans la genève, la traverse et pénètre jusqu'à l'os longitudinal; mais comme une frange de crins attachés au bord concave du fanon sont au dehors des lèvres, on appelle encore fort improprement *barbes* ces grandes lames qui enveloppent la place des dents dont la baleine est dépourvue. Aussi n'exerce-t-elle aucun travail de mastication. Elle se nourrit de très-petites proies, des moindres poissons et surtout de mollusques.

La nature a donné à la baleine des ossements d'une structure et d'une force proportionnées à sa masse, non point composés d'arêtes jointes les unes aux autres par des membranes, mais formés d'os articulés comme ceux de la main et des doigts de l'homme. Une queue gigantesque disposée horizontalement et non verticalement ainsi que la queue des poissons ordinaires, complète l'appareil locomoteur de la baleine. La couche énorme de graisse qui enveloppe le monstrueux cétaqué, allège beaucoup le volume de son corps, et tient l'eau à une distance convenable du sang qui, sans cela, pourrait se refroidir. Elle sert aussi à conserver la chaleur naturelle de l'animal.

Le cachalot macrocéphale, moins fort que la baleine franche, quoique souvent plus gros, mais toujours moins gros, est peut-être encore plus recherché par les pêcheurs. Il diffère considérablement de la baleine franche; nous nous bornerons à dire que sa mâchoire inférieure est garnie de dents coniques et un peu recourbées qui ont à l'extérieur la couleur et la dureté de l'ivoire, mais qui dépourvues de leur émail sont plus tendres et moins blanches. Le marin, qui utilise toutes les parties du cachalot, en fait le plus grand cas.

Les baleiniers estiment beaucoup moins la baleine à bosse et la baleine à aileron ou baleinoptère gibbar, car ces dernières espèces produisent infiniment moins d'huile que les baleines franches et les cachalots. Toutefois on ne dédaigne pas, en guise de passe-temps et à défaut de mieux, le souffleur, qui n'est qu'un animal qui quinze à vingt pieds de long sur sept ou huit de circonférence; mais ce dernier cétaqué fournit un fort baril d'huile d'excellente qualité.

Nous avons cru nécessaire de donner ces rapides détails sur les animaux marins qui sont l'objet de la pêche avant de parler de la pêche elle-même, ainsi qu'il nous est d'abord semblé indispensable de faire connaître l'emploi ultérieur des dépouilles de la baleine, afin d'intéresser à notre sujet tous nos lecteurs et surtout nos lecteurs. Nous terminerons ces préliminaires par la citation de la note suivante empruntée à l'un de nos devanciers :

« Pendant longtemps on a cru qu'il n'existait qu'une seule espèce de baleine franche, et l'on est resté dans cette erreur jusqu'au moment où M. Delalande, apportant au Muséum d'histoire naturelle le squelette complet d'un de ces animaux pris dans les environs du cap de Bonne-Espérance, a fourni à M. Cuvier l'occasion d'apercevoir les différences très-notables qui existent entre la baleine du Sud et celle du Nord.

« Les traits de dissemblance consistent principalement, pour ce qui concerne la charpente osseuse, dans la soudure des sept vertèbres cervicales, et dans deux paires de côtes de plus.

« La baleine australe a la tête beaucoup plus déprimée que celle du Nord; ses narces ou perforations sont aussi plus longues et plus pointues; les lobes de sa queue sont moins échancrés; les baleines du Nord ont à la représentation comme un sillon plus profond et plus étroit que la baleine arctique, ses dimensions ordinaires étant de quarante à cinquante pieds.

« D'après cela, l'équateur formerait en quelque sorte la ligne de démarcation entre les domaines de la baleine du Nord et ceux de la baleine du Sud. Mais on conçoit qu'aucune des observations relatives au géant des mers ne peut être d'une exactitude rigoureuse.

Restons désormais dans le champ des faits pratiques.

III.

Le bâtiment destiné à la pêche de la baleine, est généralement un grand trois-mâts de quatre ou cinq cents tonneaux, équipé, approvisionné avec soin, et disposé de manière à pouvoir braver les mers orageuses et les glaces des régions polaires. Il est monté d'une trentaine d'hommes qui remplissent à bord une foule de fonctions distinctes. Parfois le navire a deux capitaines; le capitaine de route qui commande en chef et le capitaine du bâtiment aux lieux où l'on doit stationner successivement; le capitaine de pêche qui dirige toutes les opérations relatives à la prise et au dépouillage de la baleine. Mais on pressent les inconvénients attachés à cette division de pouvoirs provenant, dans l'origine, de la nécessité d'emprunter aux nations étrangères, des hommes déjà formés aux rudes travaux qui sont l'objet de l'expédition. Aujourd'hui que notre apprentissage est fait, les deux autorités se confondent le plus souvent en une seule personne, ce qui met fin à des rivalités incessantes, à des conflits, à des luttes

intestines d'où naissent de fréquents et déplorables désordres.

Quatre ou cinq officiers, y compris le maître de manœuvre, un chirurgien qui a rang d'officier, un charpentier habile, deux tonneliers, un forgeron, un cuisinier et un maître d'hôtel pour l'état-major, un coq ou cuisinier de l'équipage et dix-huit ou vingt matelots composent le personnel. Mais parmi ces derniers, il y a encore des attributions diverses. Chaque navire est muni de six ou sept pirogues-baleinières, légères embarcations spécialement construites pour la pêche, et chacune de ces pirogues, commandée par un officier qui prend le titre de *chef*, est montée en outre par un *harponneur*, homme d'élite qui passe bien avant les simples matelots.

Dès qu'on a pris la mer, on établit un rôle de pêche; le chef, le harponneur et les quatre autres rameurs de chaque baleinière sont désignés tour à tour. Ensuite, tout harponneur reçoit vingt harpons, six lances, deux pelles tranchantes, un hachet, deux couteaux d'embarcation, une grande provision de manches de harpons, de lances et de pelles, et une quantité suffisante de ligne ou merru cordage d'un usage indispensable.

Puis, tout en faisant route vers les parages où l'on va chercher la baleine, l'équipage se livre sans relâche à une multitude de travaux préparatoires et principalement à l'installation des pirogues dont chacun s'occupe avec une fraternelle sollicitude.

La pirogue-baleinière est le premier des instruments du bord, c'est elle qui décidera de la victoire; il faut qu'elle vole comme la flèche. On l'espalme, on la grée de ses appareils, on la dispose pour la chasse et pour le combat. Rien de plus gracieux que ses formes fines, vives, élancées, rien de plus marin que ses proportions: 25 ou 26 pieds de long, 4 pieds 10 pouces de large, 10 pouces de creux sous les bancs de nage. En guise de gouvernail, elle a un aviron de queue long de 21 ou 22 pieds qui manie le chef de pirogue; les cinq rames de travers ont 16 ou 17 pieds de longueur; toutes sont de qualité supérieure et garnies au portage soit de cuivre, soit de basane, suivant le poste qui leur est dévolu.

On a en soin d'embarquer à bord tout ce qui sera nécessaire à la réparation des baleinières; et le charpentier aura fort à travailler pour les entretenir en bon état durant le cours entier de la campagne.

Après la pirogue, le harpon joue le rôle le plus important; nous ne pouvons nous dispenser de donner ici sa description détaillée. — C'est un dard en fer, formant un angle obtus d'environ 120 degrés, dont les côtés tranchants ont trois pouces de hauteur; nous ne connaissons pas d'arme plus effilée ni plus terrible. Le troisième côté du triangle, appelé d'environ six lignes, tient par le milieu à une branche en fer d'une extrême souplesse, dans laquelle s'embote la manche en bois qui sert à lancer le harpon. Le métal doit être assez malléable pour se tordre en tous sens et ne jamais rompre; il faut qu'en quelques coups de maillet on puisse le redresser, lors même qu'il aurait pris la courbure d'un tire-Louche.

Mais il est temps enfin de nous transporter dans les parages où l'on espère rencontrer la baleine. Tous les esprits ne sont tendus que vers un seul et même objet; on attend l'ennemi; on le guette; on veille. Les vigies se succèdent et rivalisent d'attention. Tout à coup une voix a crié: *BALÈNE! Right a'he, she blows!* (Baleine franche, elle souffle!) Un tonitruo effroyable suit ce signal, les marins se précipitent vers les pirogues, chacun vole à son poste, les baleinières descendent à la mer, les chefs sont aux avirons de gouverne, les harponneurs à l'avant disposant leur arme redoutable tout en lançant leurs avirons, les rameurs à leurs bancs, et la flottille appuie la chasse au monstrueux cétaqué.

Hommeur à qui qui arrive le premier! si la baleine dort, quel silence! si elle fait, quelle ardeur!

On approche; l'officier dirige la pirogue, le harponneur brandit son javolet, au commandement du chef, le harpon fend l'air et frappe. Attention à bien gouverner!

L'animal blessé donne de furieux coups de queue et de narces, il se débat avec rage. — Malheur à l'embarcation qu'il touche, elle est brisée. Mais voyez l'étrange vitesse avec laquelle fuit le monstre marin, entraînant après lui la baleinière victorieuse. Car au harpon est fixée une longue ligne qui file en remorquant la pirogue. Tour à tour la baleine plonge et remonte à la surface de la mer toute de son sang; enfin, épuisée, halelante, elle reparait pour rendre le dernier soupir.

C'est alors que l'officier accoste la poupe de son canot contre la poitrine de la victime agonisante, et l'achève en plongeant dans la partie extérieure qui correspond aux pommements, une longue lance à main aiguisée de tous côtés. Poussez au large! Poussez vite, braves baleiniers, car les convulsions de la mort ne sont pas moins à craindre que la force colossale de la vie du monstre qui maintenant soufflé des jets de sang par ses narces. La baleine roule en tout sens sa masse effrayante, elle se défilait, et parfois cette scène de carnage se prolonge pendant des heures entières.

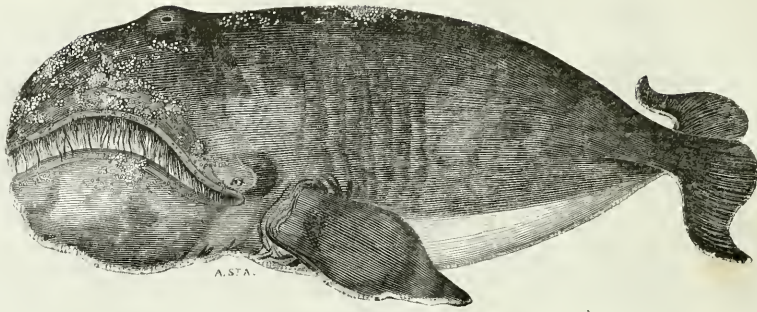
Pour hâter l'instant de sa mort, l'homme risque encore à porter de nombreux coups de harpons, de lance ou de pelle tranchante à ciel ouvert furieux. Toutefois ce dernier instrument sert surtout à modérer la vitesse de l'animal pendant sa fuite. Le harponneur s'efforce à plusieurs reprises de l'en frapper à la jonction de la queue avec le corps, et s'il parvient ainsi à atteindre vigoureusement l'un des gros vaisseaux sanguins, la marche du cétaqué se trouve instantanément ralentie de près de moitié.

Faut-il entrer dans le détail des dangers que courent les frères pirogues qui combattent le géant marin? Faut-il représenter l'effroi épouvantable d'un coup de queue qui tombe sur une baleinière, ou les hommes qui elle touche, brise et coule l'embarcation? On a l'exemple d'un canot tout équipé qui fut entraîné au fond de la mer et disparut avec tous les gens qui le montaient. On a celui d'une autre embarcation lancée en l'air pour s'être trouvée au-dessus de la baleine au moment où elle remonta à fleur d'eau. Il est bien rare que la

campagne d'un baleinier ne soit point marquée par plusieurs événements tragiques. Les harponneurs placés à l'avant courent surtout de grands dangers. Les rameurs et le chef sont eux-mêmes assez fréquemment jetés à la mer. Si l'on ajoute à cela les périls ordinaires de la navigation, et ceux auxquels les frêles canots sont exposés par le fait seul du mauvais temps, qui n'arrête guère les travaux; si l'on se rend bien compte des dures fatigues du marin pendant tout le temps de l'expédition, on concevra une juste admiration pour son ardeur infatigable, pour son sang-froid mêlé d'enthousiasme, pour sa bravoure pratique, incessam-

ment mise à l'épreuve et qui ne fait jamais défaut.

A ce moment suprême de l'agonie du cétacé qui se tord en hurlant, vomit le sang et l'écumine par ses évents et ses blessures, et fait autour de lui une tempête de lames courtes, clapoteuses et tourbillonnantes, à ce moment où il est si difficile de se mettre en garde contre les bonds irréguliers de la victime; pas une parole de crainte, pas une pensée de fuite; les hardis pêcheurs, les yeux fixés sur leur proie, ne songent qu'à sa conquête; ils s'exposent avec une audace sans égale pour la rendre infatigable. Ils savent que parfois la baleine déjà harponnée s'est sauvée par sa vitesse en courant droit



(Profil d'une baleine.)



(Attaque d'une baleine.)



(Baleine harponnée et remorquée.)

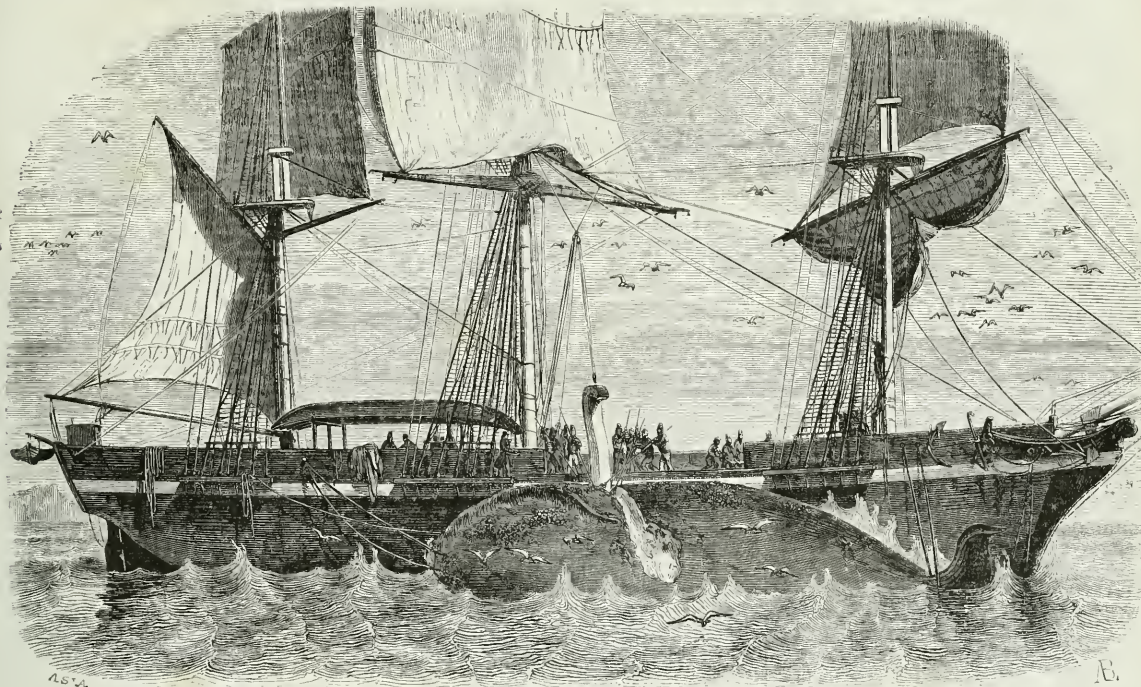
du côté du vent; ils ne redoutent qu'une seule chose, c'est qu'elle leur échappe.

Enfin, le cétacé rend son dernier souffle; des houras prolongés partent de toutes les pirogues, et les gens du bord y

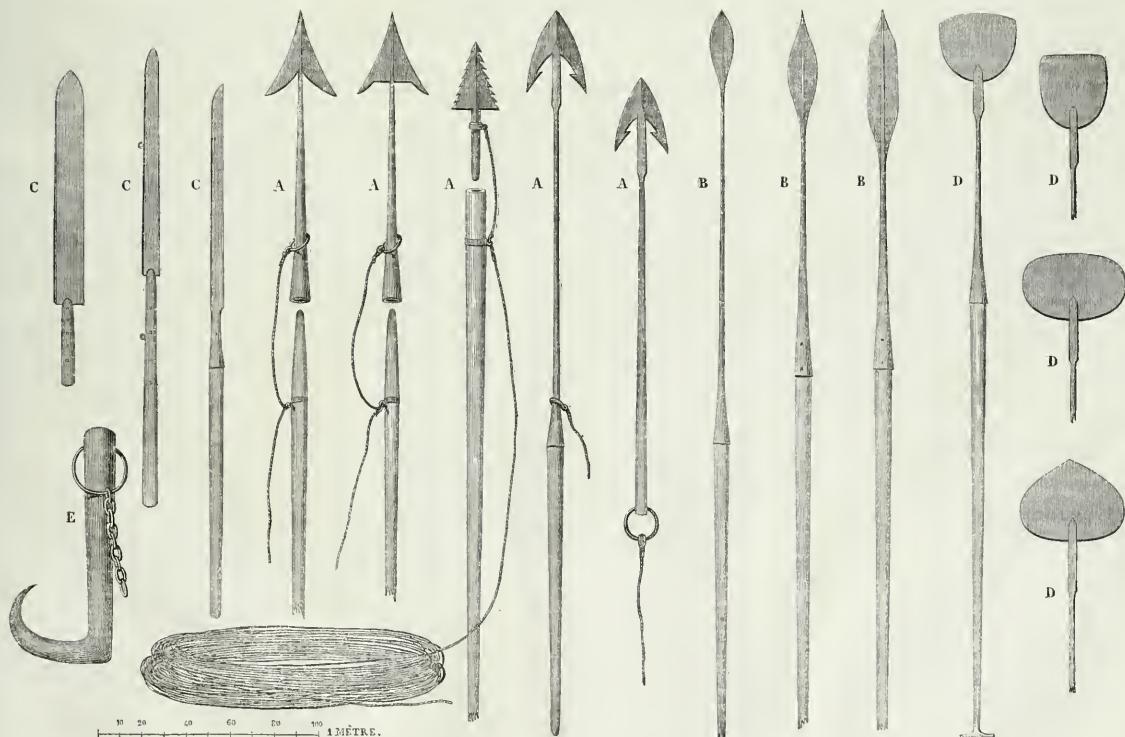
répondent par d'autres houras; car le navire s'est rapproché autant qu'il l'a pu du théâtre de la lutte, si toutefois c'est au large qu'elle s'est engagée.

Lorsqu'au contraire le bâtiment resté à l'ancre dans quel-

que baie n'a fait qu'observer de loin les mouvements des baleines, les pirogues seules partent pour la pêche. L'unique différence qui en résulte après la prise du monstre marin est le plus ou moins long trajet qu'ont à faire les embarcations



[(Dépeçement d'une baleine.)



(Instruments dont on se sert pour la pêche de la baleine : A, harpons; — B, lances; — C, couteaux; — D, pelles tranchantes; E, croc.)

pour le ramener le long du navire. Elles se mettent en file pour le remorquer, et ce n'est pas sans beaucoup de fatigues qu'on arrive au terme de la course.

Aussitôt un autre labeur commence. Les pirogues sont relaissées; la baleine est accostée et solidement amarrée par la queue au moyen d'une chaîne; c'est à tribord qu'on élève

ordinairement son vaste corps, qui dépasse en longueur la moitié du bâtiment. Si l'on est sous voiles, on serre la majeure partie de la voi-

lire, et l'on reste seulement soutenu par les huniers durant l'opération du dépeçement. Il est inutile de dire qu'à l'ancre on a bien plus de facilités pour ces nouveaux travaux, qui ne sont pas sans dangers; car les lourds appareils qu'on manie peuvent céder, les épais blocs de grappe arrachés du corps de la baleine peuvent se décrocher, et, dans leur chute, écraser les gens de l'équipage, et, enfin, l'on doit craindre le feu qui convertit en huile les volumineuses trauches enlevées successivement.

Ce dernier péril avait même tellement frappé les Hollandais, qu'ils se contentaient d'emmagasiner la graisse, en se réservant de la faire fondre à terre; mais les Français, ainsi que les premiers pêcheurs basques, fondent à mesure, ce qui fournit des huiles d'une qualité supérieure.

La baleine est donc amarée le long du bord; il s'agit à cette heure de procéder au dépeçement. Des palans sont frappés au bout des verges, le guideau est garni, des pelles à dépeçer, tranchantes seulement par une de leurs faces, sont distribuées aux travailleurs. Un homme descend sur la baleine flottante, et entoure l'un des ailerons de l'animal avec une chaîne, terminée à chaque extrémité par des anneaux de grandeurs différentes qui bouclent l'un dans l'autre, étreignent fortement la nageoire, et sont ensuite attachés aux appareils de poulie qui pendent au-dessous de la vergue. En même temps les pelles sont mises en mouvement à l'aide de longs manches que les dépeçeurs placés à bord font agir avec ensemble. Le guideau est viré; une large tranche de lard s'élève avec le premier aileron. Le corps de la baleine tourne maintenant sur lui-même comme une bobine que l'on dévide. A peine la longue tranche est-elle rendue à la hauteur de la vergue, qu'on accroche un autre appareil en bas; puis on coupe la partie déjà hissée; on l'amène à bord, tout en hissant une seconde tranche. Une activité croissante règne sur le pont, jusqu'à ce que le corps entier soit entièrement dépeçé de sa graisse.

Reste la tête, qu'il faut alors détacher du tronc. La bache à la main, quelques hommes vont essayer de l'isoler de la carcasse. On les gigantesques, qu'on doit couper ou rompre dans toute son épaisseur, est l'obstacle qui complique cette opération, rendue souvent très-dangereuse par la grosse mer. Mais l'adresse et le courage des baleiniers triomphent toujours des difficultés. Les appareils sont immédiatement appliqués à la monstrueuse mâchoire, qu'on hisse tout entière à bord, afin d'en arracher les fûtons.

Quant à la carcasse, elle est abandonnée aux requins et aux oiseaux de proie, qui se la partagent avec une égale voracité.

Le lard est étendu dans l'entre-pont par couches ou planches de trois pieds et demi environ de largeur et de dix à quatorze pouces d'épaisseur sur dix-huit à vingt pieds de long. On le coupe aussitôt en morceaux, qui seront jetés dans de vastes chaudières établies au pied du mât de misaine. La nuit est employée à la fonte du lard; les fourneaux sont chauffés à l'aide des scraps ou cretons, encore imprégnés d'huile; des flammes colorées de mille teintes fantastiques s'élèvent de l'avant du navire. Autour de ces ardentes laïnes de feu passent les baleiniers, noirs de fumée, semblables aux démons faisant leur sabbat. Le navire dirige sous ses voiles hautes; l'obscurité est profonde au large; c'est un étrange tableau, en vérité, que celui de cette fournaise flottante qui vague à l'aventure pendant que les hommes allument la brasse et chantent quelque joyeuse chanson du gaillard d'avant.

Après l'opération de la fonte, on amène dans la cale les barils d'huile qu'elle a produits; les caisses de tête qui contenaient auparavant de l'eau douce, sont remplies d'huile de baleine; les marins seront rationnés jusqu'à la fin de la campagne. Peu importe; ils se rejouissent, surtout si la prise a été vraiment fructueuse.

Pour remplir d'huile la cale d'un bâtiment baleinier de capacité ordinaire, il ne faut pas moins de trente baleines. Mais souvent on n'a pu en prendre dans une saison que la moitié ou le quart du nombre exigé; le navire a besoin de vivres et d'appareils; il entre en relâche dans quelque port des mers du Sud, où pour se procurer ce qui lui manque, il se voit obligé de vendre une partie de son huile. Aussitôt travaillés se prolongent-ils quelquefois pendant deux et trois années.

Mais, par compensation, qu'il est beau le jour du départ définitif, quand la cale bordée d'huile, de blanc et de fanons, on met le cap sur la France! Et qu'il est encore plus beau le jour de l'entrée au port! Et pourtant alors que de larmes versées. La mère de Jean Patru morte à bord; elle demande son fils:

— Il est mort écrasé par une planche de lard qui s'est décrochée du palan. C'était la quinzième baleine; voici de ça dix-huit mois passés.

La femme de Thomas le harponneur s'en retourne avec une réponse à peu près semblable: — Le pauvre homme a été balayé par la queue de la vingtième.

Faut-il ajouter que les enfants de maître Simon ne l'ont plus retrouvé à bord? — Oui, car il est bon de dire que les pauvres baleiniers ont aussitôt fait entre eux une collecte en faveur des malheureux orphelins.

Le baleinier est un matelot, et comme tel, il a toutes les qualités et tous les défauts de ce brave enfant de la mer, que nous nous réservons de peindre plus complètement au fur et à mesure que les circonstances nous en fourniront l'occasion.

Pour aujourd'hui nous terminerons en enregistrant les paroles d'un officier baleinier, qui s'exprime en ces termes: « La pêche de la baleine, dont les développements ont été fort rapides au Havre et à Nantes particulièrement, en est arrivée chez nous à un état de prospérité qui nous affaiblit de l'espace de temps dont le gouvernement français avait cru devoir entourer sa nation naissante. Nagnère encore tributaire de l'étranger pour une partie de nos besoins en huile et en blanc de baleine, comme nous l'avions été pour la formation de quelques-uns de nos praticiens, nous sommes heureusement aujourd'hui en état de nous suffire à nous-mêmes. En enrichissant notre commerce, la pêche de la baleine four-

nira à la marine française une jeunesse forte et courageuse, qui l'aspect constant des dangers qui entourent son apprentissage rendrait plus habiles au besoin pour faire la guerre à nos ennemis. »

G. DE LA LANDELLE.

Les Talismans.

NOUVELLE.

(Voir tome IV, pages 406, 418, 456, 202 et 214.)

XI.

Grossenstein, enfermé dans son cabinet, s'agitait avec une inquiétude inexprimable, et semblait un animal féroce emprisonné dans sa cage. Enfin, la porte s'ouvrit, et Franz parut. La figure bouleversée du jeune page parut faire sur lui une agréable impression; il s'avança impétueusement.

« Eh bien, qu'y a-t-il? — Une bombe, Excellence! dit le page d'un air accablé; une bombe inattendue, étonnante! Le prince est arrivé tout à coup à minuit; nous le pensions bien lui, occupé tout bonement à classer le cerf dans ses bois... et boum! il entre dans le boudoir sans dire gare, et nous surprend dans les bras de M. de Neuberg! — Bon! s'écria Grossenstein avec un mouvement de joie. — Comment, bon! répondit Franz assez surpris, et qui, dans son étonnement, s'émancipait presque jusqu'à la familiarité. Le fait n'a pas semblé bon le moins du monde à Son Altesse, car il nous a fait jeter dehors, empaqueter dans une voiture, et conduire à Rosheim, où, chaque nuit avec soin, nous aurons tout le temps de ramener les douceurs de notre dernier rendez-vous.

— A Rosheim! allons... c'est indulgent. La résidence est fort agréable... Il aurait pu arriver plus. — Et l'Adonis? le beau Frédéric? — Oh! pour celui-là, c'est fabuleux! vrai, cela passe tout ce qu'on peut avoir vu, entendu et même oui dire.

« Eh bien? — Son Altesse s'est jetée dans ses bras, la nommée son ami, son cher ami!... l'ami de la maison, parbleu, c'est connu... Et comme l'homme, trop ému, s'est trouvé mal, j'ai cru que le prince en tomberait de son côté en syncope. Il a crié, il est évanoui; il a fallu des odeurs, des siels, des vinaigres. J'ai cru qu'il renverserait le palais. Enfin, Dieu merci, le mignon a rouvert l'œil; alors, la patrie a été sauvée, et le prince s'est retiré parfaitement satisfait. — Le baron ecoula ce récit les yeux et la bouche démesurément ouverts, plongé dans une incroyable stupefaction.

« Franz! s'écria-t-il enfin, balbutiant et avec une sorte de tremblement nerveux; êtes-vous fou? — Non, certes, reprit le page; mais, ma foi, Excellence, je suis sur le point de le devenir. C'est la maladie de la maison.

— Voyons! voyons! réponds!... M. de Neuberg?... — M. de Neuberg a été félicité, remercié, embrassé par Son Altesse. Il est remonté en voiture, et dans ce moment rentre à son hôtel. »

Grossenstein fit entendre une sorte de mugissement étouffé, bondit, et rebroussa sur son fauteuil. Puis il se releva avec un mouvement terrible: « C'est impossible! — Non, mais c'est incroyable, reprit Franz avec sang-froid, et cependant cela est. Je l'ai vu et entendu, nous l'avons tous vu et entendu! Moi, je n'ai qu'un mot à dire pour expliquer l'histoire. Ce gaillard est sorcier et a en poche un talisman qui fait croire au prince tout ce qu'il veut. »

Grossenstein avait appuyé sa tête sur ses mains.

« Echappé! murmura-t-il; sauvé de ce danger! c'est fini; rien ne peut l'arrêter maintenant. Il brise tout, écrase tout! Hier, Ludolph; aujourd'hui, Amalia. Demain... Ah! si j'attendais demain, je suis perdu!... Mais que faire? l'amadouer, lui proposer un partage?... De quoi? Il est maître de tout, et se tira de mes offres... Eh bien, puisqu'il a entamé la partie, jouons comme lui! donnons toujours... et va tout! »

Il releva la tête. « Franz! vous êtes sûr que M. de Neuberg a regagné son hôtel? »

— Oui, Excellence, sûr comme moi-même, bien que je ne sache trop maintenant si j'existe, attendu le caractère éminemment fantastique de tout ce que j'ai vu. »

Grossenstein se mit à son bureau, et écrivit quelques lignes.

« Bien! vous allez rejoindre Neipperg... vous lui direz de prendre une voiture aux ordres du prince, dix hommes sûrs, et un poul qui a cheval... Il faut absolument que j'apperce un cachet sur le papier qu'il t'enverra... Voilà un mot qui ordonne l'arrestation immédiate de M. de Neuberg. Il faudra l'envoyer sans bruit ni scandale. Vous conduirez M. de Neuberg dans la maison de Nundorf... vous savez? et l'on y gardera jusqu'à son arrivée. Tenez, il y a 3,000 florins pour vous, et 3,000 pour Neipperg, si vous faites la classe avec intelligence et promptitude.

— Suffit, Excellence; je tiens les 3,000 florins; et lui aussi.

— Vous viendrez me rendre réponse.

— Soyez tranquille, Excellence! et le Franz sortit rapidement.

Grossenstein resta encore un moment à réfléchir. « C'est cela, murmura-t-il; c'est la seule planche de salut. Une fois maître de lui, il faudra qu'il me livre tout ce qu'il a sur nous compte, pour racheter sa vie... et puis ensuite, je serai sans crainte du passé... et... nous verrons! »

Pendant que Grossenstein roulait ces projets sinistres, Frédéric, rentré en effet dans son hôtel, avait cédé à la fatigue causée par tant d'émotions diverses, et prenait quelques instants de repos. Au point du jour, il ouvrit les yeux, et vit, auprès de son lit, l'inconnu, tel qu'il était lorsqu'il l'avait rencontré pour la première fois à la taverne. Il tressailla vivement, et se leva sur son séant avec un mouvement de sur-

prise, qui n'était pas sans quelque terreur. L'inconnu sourit et s'écria:

— Tu me reconnais, Frédéric? et je vois que tu ne l'attendais pas tout à fait à ma visite... Mais je supprime tout préambule. Les moments sont précieux. Le prince va probablement te mander auprès de lui, et j'ai beaucoup d'explications à te donner.

— Je vous les aurais demandées moi-même, dit Frédéric précipitamment. Les événements dont j'ai été la cause et le témoin me paraissent si surprenants, je comprends si peu les moyens que vous avez employés, que cette influence mystérieuse me...

— Eh bien, écoute; et cette mystérieuse influence te paraîtra suffisamment justifiée. Tu sauras d'abord que je n'appelle le comte... de Rosenheim.

— Le comte! s'écria Frédéric vivement.

— Oui, reprit l'inconnu avec un sourire. Je suis le frère aîné de Rosenheim, et l'oncle de Constance. Tu comprends maintenant qu'il ne m'a pas été difficile de te faire admettre dans la maison, et que la vertu du talisman était convenue entre nous.

— O monsieur! interrompit Frédéric avec effusion, et en lui présentant les mains. Comment ai-je mérité?... — Tu vas le savoir, reprit Rosenheim avec une sorte d'attendrissement. Tu vas savoir pourquoi il en est devenu mon enfant d'adoption, et celui en qui j'ai mis maintenant toutes mes affections et toutes mes espérances.

Il y a près de vingt-quatre ans, Frédéric, j'étais jeune, possédant un beau nom, et une assez belle fortune comme aîné de la famille de Rosenheim. Je rencontrai ta mère, qui s'appelait alors Sophie Ralph... et je l'aimai passionnément. Elle m'aima aussi... au moins je le crus, et je fermai le projet de l'épouser. Mais ta mère, belle, spirituelle et sage, n'avait ni noblesse, ni fortune. Mon amour contraignit vivement les projets de ma famille; elle mit tout en usage pour me séparer de Sophie, ruses, menaces, calomnies, tout fut employé... et malheureusement, on réussit. Sophie épousa ton père, le baron de Neuberg, et moi, j'épousai... Amalia de Zelt!

Amalia! s'écria Frédéric.

— L'ancien que je t'ai remis est celui qui servit à cette union, reprit Rosenheim d'un ton plus sombre. Amalia était fort jeune, fort riche et remarquablement belle. C'était pour moi une alliance avantageuse... au moins ma famille le pensait ainsi.

Mais, dès les premiers temps, notre union ne fut point heureuse. Je n'aimais pas Amalia; elle ne m'aimait pas davantage. Je ne sus que plus tard les motifs secrets qui avaient précipité son consentement. Emu, fatigué de mon intérieur, je cherchai des distractions au dehors. Je me jetai dans la politique. Je rêvai l'émancipation de l'Allemagne; nous eûmes des projets, des réunions... Grossenstein embrassa nos vœux avec ardeur.

— Grossenstein!

— Lui-même. Pour éviter la surveillance de la police, nous avions pris une devise commune: c'était la mienneté.

MENS GOSCIA RECTI, répondant aux trois initiales de mon nom, Maurice Charles Rosenheim. Nos plans étaient définitivement arrêtés, lorsqu'un matin je fus saisi dans mon lit, garrotté et jeté en prison. Je parvins à m'évader; mais mon procès se poursuivait rapidement. Je fus condamné à mort, et exécuté en effigie. Je m'étais réfugié en Angleterre, et de là en Amérique.

— Mais... et Grossenstein?

— J'appris plus tard, mon cher enfant, que Grossenstein était entré dans notre association avec des projets bien différents des nôtres. Il était tout simplement l'âme damnée du frère cadet de ton prince actuel, qui eût voulu détrôner son père et dés hériter son frère... Au milieu de ces beaux projets, le prince mourut tout à coup d'une indigestion... Grossenstein, terrifié, craignant d'être découvert, prit les devants. Les républicains furent écrasés; mais, lui, devint ministre du prince que son lot avait été de dépouiller en le faisant interdire comme idiot.

— Le scélérat! s'écria Frédéric.

— Il n'était pas seul dans cette trahison! reprit Rosenheim d'une voix altérée; Amalia y était de moitié. Malgré notre froideur réciproque, Amalia avait deviné, avait eu connaissance de nos projets; elle en profita pour se débarrasser de moi, et redevenir libre. Lorsque je l'eus épousée... je puis le dire, Frédéric, — elle pensait qu'un époux était indispensable pour couvrir une intrigue dont elle redoutait les suites. Ludolph...

— Ludolph!

— Oui, ton enfant; mais elle ignorait alors, je le crois, j'en suis même certain, à quel infamie elle s'était abandonnée. Ludolph avait servi en France, où, par suite de son excellent conduite, il avait été condamné à dix ans de fers. Échappé des galères du roi, il vint vivre et s'occuper de rapines. Beau, hardi, séduisant, il séduisit Amalia... et, je l'épousai. Elle n'avait pas renoncé à son beau cavalier, et lorsque, trahi, dénoncé, condamné, je l'eus laissée libre, maîtresse des secrets de Grossenstein, elle lui imposa Ludolph. Mais, à son tour, elle s'était donnée un maître. Favorite du prince, il lui fallut compter avec son complot, et son ancien amant. Il en résulta cette association malheureuse, ce trio dépravé, qui exploita l'État de concert. Maîtres réciproquement de leurs secrets, nous ne pouvions les dévoiler sans se perdre eux-mêmes, ils préférèrent s'entendre, et ne s'entendirent que trop bien.

— Oblige de fuir, de dérober ma tête au bourreau, d'errer d'un exil en exil, je n'appris que peu à peu les événements qui suivirent ma condamnation, et je ne pus croire que l'homme en si criminel secrets dont je viens de te donner une idée. Je ne renouai pas à la vengeance. Pendant mon séjour en France, je me procurai les preuves de l'infamie de Ludolph; j'avais conservé celles de la conspiration de Grossenstein. Mais, frappé d'une condamnation, obligé de me cacher, com-

ment attaquer une si formidable coalition? J'ai pensé à toi, Frédéric. Tu m'as cherché comme fils de ma Sophie, de la seule femme que j'aime... Tu as bien justifié depuis l'opinion que j'avais conçue de ton courage, de ton intelligence et de ton cœur. Je résolus de rester inconnu, afin d'éviter toute dénonciation, et pouvoir combiner à l'aise toutes mes démarches. Mon frère, Liebmann et Mullberger mes anciens amis, demeurés fidèles, furent seuls dans le secret. Tu sais avec quel succès nos coups ont été portés. J'attends en ce moment le résultat du dernier et du plus rude de tous. Le prince a maintenant entre les mains les preuves de la trahison de Grossenstein et des projets qu'il avait formés contre toi-même. Je les ai réservés comme dernière défense; et la crainte que je courrais hier de voir le prince rentrer furieusement au palais pendant ton entrevue avec Amalia m'en a fait précipiter la remise. Il t'en parlera sans doute... La confiance du prince en toi est sans bornes. Fais-en sortir la condamnation de Grossenstein, et les reproches dans ma patrie pour mes vieux jours auprès de mon fils adoptif.

En terminant, Rosenheim tendit ses bras à Frédéric, qui s'y jeta avec transport. — En ce moment Liebmann entra vivement.

« Monsieur de Neuberg, dit-il; il y a en bas une voiture à la livrée du prince avec des pages. Ou vient vous chercher pour affaire urgente. Un page voulait monter pour vous prier de descendre; mais je l'ai retenu en bas afin de vous avertir.

— Adieu, Frédéric, dit Rosenheim. Voici le dernier moment! Maintenant tu es initié. Il est fâcheux que tu n'aies pu lire ces papiers à l'avance... Mais il suffit que tu en connaisses le sujet pour éclairer le prince: va!... et que le ciel te conduise!... Adieu. »

Et il disparut avec Liebmann. Un moment après Franz entra. « Je vous demande pardon de vous déranger de si bonne heure, Excellence, dit le jeune page; mais j'ai reçu l'ordre de hâter votre départ autant que possible. Il s'agit d'affaires politiques de la plus haute importance, et il paraît que votre présence est indispensable.

— Je suis prêt à vous suivre, répondit Frédéric. — Mais, ajouta-t-il en examinant Franz, n'est-ce pas vous qui étiez au service de madame de Zelt?

— Ouf! pensa le page. Diable d'homme! quelle mémoire! — Au service de madame Zelt? reprit-il tout haut d'un air surpris. Pardon, Excellence, je suis page... — M. de Neuberg n'est pas probablement au fait du service intérieur du palais... Je ne suis par conséquent au service de personne. Je fais mon tour de semaine, suivant l'ordre.

— Ah!... bien, dit Frédéric; je suis prêt: partons. — Veuillez passer, Excellence, dit Franz; les carrosses et la livrée sont restés au delà de la grande porte: l'étiquette ne leur permet pas d'entrer dans un hôtel.

— C'est bien... Rodolphe! cria-t-il à son domestique, donnez-moi mon épée; prenez votre canne; vous monterez derrière le carrosse.

— Ah! pensa Franz. — Pardon, Excellence: l'usage ne permet pas que la livrée du prince...

— Peu m'importe, interrompit Frédéric avec hauteur. J'ai mes raisons pour qu'il en soit ainsi.

Franz ne répondit rien, et il descendit avec Frédéric et Rodolphe. Il prit un flambeau des mains d'un des valets en livrée qui attendaient dans le vestibule et passa devant pour éclairer; il fit un signe et échangea quelques paroles avec l'un d'eux.

« M. de Neuberg, dit-il à haute voix, exige que son domestique monte derrière le carrosse.

— C'est bien! dit le valet; on lui fera place. »

Frédéric arriva auprès du carrosse. Deux valets ouvrirent la portière, baissèrent le marche-pied et se découvrirent; mais au moment où il allait monter, il recula :

« Qu'est-ce que cela! dit-il. — Il y a déjà quelqu'un dans la voiture! »

Il allait à peine prononcé cette parole, que chacun des valets lui saisit un bras, tandis qu'un troisième lui arracha son épée. Au même instant Rodolphe était terrassé et désarmé.

« Monsieur de Neuberg! dit Neipperg s'avancant; je vous arrête au nom du prince: voilà l'ordre!

— Moi! s'écria Frédéric en se débattant: c'est une trahison! »

Mais il fut en un instant renversé, garrotté et jeté dans la voiture qui partit au galop.

XII.

« Eh bien! dit Grossenstein pâle et tremblant comme s'il eût eu la fièvre.

— C'est fait, Excellence, répondit Franz; mais sans peine; car ce diable d'homme est prudent et résisté comme un démon. Mais enfin, je l'ai circonvenu, et il a été enlevé.

— Ah! fit Grossenstein en soufflant avec bruit: maintenant, nous allons voir!... Et il se précipita.

A ce moment la porte du cabinet s'ouvrit, et Loupstein entra. Grossenstein fit un geste de dépit, puis s'avança d'un air amiable vers le secrétaire intime.

— Ah, c'est vous, monsieur de Loupstein? qu'est-ce qui me procure le plaisir de votre visite?

— Une mission pénible à remplir, monsieur le baron. J'ai l'ordre de vous arrêter... et je viens l'exécuter; veuillez me suivre.

— M'arrêter!... — Et Grossenstein recula de deux pas; ses jambes fléchirent sous lui, et il fut obligé de s'asseoir.

« M. de Neuberg a remis au prince des pièces qui vous accusent de haute trahison. J'ai ordre de ne pas vous laisser un seul instant; j'ai ordre de mettre les scellés sur vos papiers et sur votre cabinet. Je vais y procéder immédiatement en votre présence. D'après la volonté du prince, j'ai arrêté également votre secrétaire Bernell. Son Altesse a fait interroger Ludolph, et vous serez probablement confrontés ce soir... Je vais poser le cachet du prince sur ce tiroir... »

En même temps des gardes entrèrent et garnirent le cabinet. Les scellés furent apposés en un instant. — « Maintenant, monsieur le baron, dit Loupstein, marchons! »

Grossenstein se leva, livide et chancelant. On fut obligé de le soutenir en sortant du cabinet.

« Ouais, dit Franz, lorsqu'il lut dans le vestibule: tout ceci me paraît singulièrement se gêner. Diable! voici le ministre par terre!... L'ordre que j'ai exécuté ce matin pourrait bien devenir maisin pour ma petite personne, et d'un moment à l'autre il serait possible que ma tête ne fût pas aussi solide sur mes men épaules que je pourrais le désirer. — Il faut aviser à cela, Franz mon ami! »

Il suivit M. de Loupstein, et lorsque tout fut terminé à l'hôtel de Grossenstein, il s'approcha de lui. — « Excellence! lui dit-il en le tirant à l'écart: j'ai une révélation à vous faire.

— Laquelle?

— Ce matin, M. de Grossenstein m'a remis ce mandat d'arrêt au nom de Son Altesse, avec ordre de l'exécuter immédiatement. J'ai obéi d'abord, ne pouvant faire autrement; mais je crois devoir vous en prévenir.

— M. de Neuberg! s'écria Loupstein jetant un coup d'œil sur le mandat. — Ah ventre! lui fit son bien de m'en prévenir, mon garçon, car sans cela tu courrais grand risque... Vite, page, vite: courons le tirer de prison; bon Dieu! si le prince le savait! »

Le prince le savait déjà. — Rodolphe, échappé aux satellites de Grossenstein, avait porté la nouvelle de l'enlèvement de Frédéric à l'hôtel de Rosenheim; et, sans perdre de temps, MM. de Rosenheim avaient été se jeter aux pieds du prince pour lui demander justice.

« M. de Neuberg arrêté, enlevé de chez lui; s'écria le prince avec une exaspération effrayante: infâme Grossenstein! Qu'on aille dire aussitôt à ce misérable que si, dans une heure, M. de Neuberg n'est pas rendu dans mon cabinet, dans une heure je le fais décapiter! »

Mais au même moment Loupstein entra.

« Asses! s'écria-t-il avec joie; soyez sans inquiétude. — Voici M. de Neuberg! »

— Ah! Dieu soit loué! s'écria le prince tendant les bras vers Frédéric. Venez, venez mon ami! — Ainsi le dernier service que vous m'avez rendu en dévoiant l'infâme traître qui avait résolu de me faire enfermer comme idiot, a falli vous coûter la vie!... Mais je vous tiens enfin! — Et maintenant, mon ami, soyez bien persuadé d'une chose, c'est que nous ne nous quitterons plus.

Le prince tint parole. Frédéric fut aussitôt installé au palais... Et quelques jours après, Constance de Rosenheim y vint habiter comme baronne de Neuberg.

« Vous m'avez donné un talisman de plus, dit un jour Frédéric à son inconnu devenu son oncle et son père adoptif, c'est celui du bonheur.

— Tu l'as déjà en toi-même, mon ami, dit Rosenheim, et tu l'as déjà toi-même dans la taverne. La vertu de ceux que je t'ai donnés était dans le passé de nos ennemis; et ils pouvaient tous se traduire par un seul mot: la conscience!

D. FABRE-D'OLIVET.

Recherches sur l'Éponge d'eau douce.

(Premier article.)

En faisant connaître à nos lecteurs le petit animal remarquable par sa très-grande énergie de reproduction qui lui a fait donner le nom d'hydre (Voyez n° 55, vol. III, p. 45), nous avons pris l'engagement de leur donner un aperçu de l'histoire naturelle, non moins curieuse, d'un corps organisé qui, de même que l'hydre, vient d'être illustré dans une série de mémoires également couronnés par l'Académie des sciences (1).

Tout le monde sait que dans la série hiérarchique des êtres créés, on passe successivement de l'homme à la bête, de la bête à la plante et de la plante au corps brut. Tous les naturalistes, depuis Aristote et Linné jusqu'à nos jours, étudient l'ordre des créations suivant une progression décroissante ou croissante. Cette étude qui doit être faite suivant les affinités des corps naturels, présente d'abord des difficultés énormes en raison de la multiplicité des détails et de l'immensité de l'ensemble. Néanmoins, le perfectionnement des moyens d'observation et d'expérimentation, joint aux progrès de la philosophie des sciences naturelles, permet de plus en plus à l'esprit humain de faire de nouvelles conquêtes. Mais au fur et à mesure que nous progressons dans les détails, le champ à parcourir dans ces sciences s'agrandit, leur horizon s'étend, et l'esprit humain se voit forcé de se placer à un point de vue plus élevé pour qu'il lui devienne possible d'embrasser tous les faits en cherchant à les approfondir autant qu'il lui est permis de le faire. C'est dans ce but, qu'acceptant les notions pratiques d'individualité spécifique ou non spécifique, le naturaliste doit distribuer tous les corps naturels en deux grands régnes, celui des corps bruts et celui des corps organisés, et qu'il divise ensuite le règne organique ou des êtres vivants en deux autres régnes, savoir: le règne animal et le règne végétal.

Il n'a été donné à l'homme d'observer que les animaux et les végétaux du corps brut sidéral ou du globe terrestre qu'il habite; et il ne peut faire autre chose que des conjectures à l'égard des autres êtres vivants qui peuplent les mondes ou autres corps bruts sidéraux qui gravitent autour de la terre. Le champ de l'observation qui lui paraissait infini, se trouve

(1) Ce travail qui a obtenu le prix Montyon au concours de physiologie expérimentale pour l'année 1852, a paru et se vend à la librairie d'Arthur Bertrand, éditeur, rue Haute-fenne, 25, à Paris, sous le titre de *Recherches sur l'Hydre et l'Éponge d'eau douce, pour servir à l'histoire naturelle des Polypaires et des Spongiaires*, etc., par L. Laurent.

ainsi resserré et restreint à la surface et à la mince épaisseur de l'écorce du monde où il a été forcé de séjourner. Mais ce champ, tout restreint qu'il est, présente encore une étendue très-vaste, et les objets innombrables qui le remplissent y sont harmonisés et hiérarchisés de manière à exciter dans l'esprit l'idée d'une coordination et surtout d'une sorte de subordination qui fournit à la philosophie naturelle les notions de série, de méthode, ou mieux la série naturelle cachée sur les faits de la création en procédant de l'homme à la bête, puis de la bête à la plante, et enfin de la plante au corps brut. Il y a donc une échelle de corps naturels distribuée en trois principaux régnes, savoir: l'animal, le végétal et le sidéral. Telles sont les distinctions établies par l'auteur des recherches sur l'éponge d'eau douce, qu'il a choisie pour type de toutes les autres espèces d'éponges marines. Toutes les espèces d'éponges, qui ne forment d'abord qu'un seul genre du temps de Linné, ont été élevées au rang de sous-règne, sous le nom d'*animaux amorphozoaires*, c'est-à-dire dépourvus de forme, par M. de Blauville, M. Grant, en Angleterre, s'étant occupé avec succès de la physiologie de ces singuliers corps organisés. M. Dutrochet, en France, avait étudié l'éponge d'eau douce et l'avait rangée parmi les végétaux. Ce qu'avait fait également M. Gervais, enfin, MM. Tuin et Dujardin avaient tenté de déterminer le genre d'individualité et le degré d'animalité de la spongie, car c'est ainsi que Lamarck a nommé l'éponge d'eau douce dont il espérait qu'on découvrirait un jour les petits polypes.

La science en était là, lorsque l'auteur des nouvelles recherches s'est mis à l'œuvre pour vérifier les assertions contradictoires de ses contemporains et pour essayer de traiter ce point très-difficile de l'histoire naturelle des corps organisés. Ce sujet intéresse à la fois les gens du monde et les naturalistes. Les premiers seront bien aises de savoir si les espèces d'éponges employées pour l'usage domestique ou pour la toilette sont définitivement des animaux ou des végétaux, et les naturalistes, avant de lire le travail couronné par l'Académie des sciences de Paris, apprendront de nous comment un observateur patient a pu parvenir à traiter avec toutes les précautions convenables, les trois principaux points les plus intéressants de l'histoire naturelle de l'éponge d'eau douce, de manière à jeter une vive lumière non-seulement sur la marche des études à faire sur tous les spongiaires et tous les zoophytes, mais encore sur l'ordre sévère qu'il est urgent d'adopter en histoire naturelle générale et particu-

lière, si l'on veut s'épargner les nombreuses erreurs qui entravent si souvent le progrès des sciences d'observation.

Nous ne pouvons nous dispenser ici de signaler à nos lecteurs le procédé à la fois pratique et logique que l'auteur a suivi pour réussir dans ses recherches spéciales, et pour essayer d'ouvrir aux sciences naturelles une voie plus sûre, plus large et plus conforme au véritable esprit du progrès possible.

Il est bon de savoir préalablement ce qu'il est si difficile de déterminer le genre et le degré d'individualité spécifique de la très-grande majorité des animaux plus ou moins rapprochés ou éloignés de l'homme, il n'en est pas de même à l'égard des zoophytes plus ou moins voisins des végétaux. Il est facile de s'assurer que, nonobstant la multiplication de l'hydre ou polype d'eau douce au moyen de fragments très-petits qui sont des sortes de boutures animales, ce polype présente néanmoins une individualité simple, isolée, agame, c'est-à-dire sans sexe et encore parfaitement distincte. On a pu constater de même que des mollusques très-inférieurs et un très-grand nombre de polypes offrent plusieurs sortes d'individualités réunies et sous-distinctes que l'auteur caractérise sous les noms d'*individualités adagrées*, d'*individualités agrégées* et d'*individualités agglomérées*.

Pour bien comprendre ce qu'est une éponge considérée comme un corps organisé de nature animale contestée, et très-voisin des végétaux, il était indispensable de savoir préalablement quel est le genre ou le degré de son individualité spécifique. Lorsqu'on réfléchit que M. Grant, qui a consacré cinq années pour arriver à des résultats physiologiques sans nul doute intéressants, n'a point songé cependant à poser et à attaquer les questions importantes dont la solution est immédiatement attendue, on devra savoir gré à l'observateur français de s'en être préoccupé très-particulièrement, et surtout d'avoir procédé de manière à les résoudre en n'y consacrant que deux années d'observations et d'expériences.

L'illustre Lamarck, dont les études sur les animaux invertébrés ont été si profitables à cette branche de la zoologie, avait rangé les éponges dans le groupe des polypes à polypier et les caractérisait sous le nom de *Polypes empâtés*, ce qui, d'après sa manière de voir, indique assez bien que les individus ou les petits polypes auraient disparu dans la substance pulpeuse qui constitue la masse de ces prétendus polypiers. Mais les petits polypes des éponges empâtées dans une pulpe charnue n'avaient pu être démontrés par MM. Audouin et Edwards dans leurs recherches faites aux lies Saussey, Enli-

MM. Turpin et Dujardin avaient cru pouvoir considérer des parcelles très-petites du tissu de l'éponge d'eau douce comme les véritables animaux si longtemps et si infructueusement cherchés. Ils en ont même donné les figures. D'après leur détermination, ces prétendus animaux ne seraient pas des polypes et ressembleraient aux animaux microscopiques amorphes ou à formes changeantes et que pour cette raison on nomme *amibes* ou *prêtres*. Mais, ainsi que l'a démontré l'auteur des nouvelles recherches, la question du degré d'individualité et d'animalité de l'éponge d'eau douce prise pour type des *spongiarées*, ne peut et ne doit point être constatée en érasant entre deux lames de verre une portion de spongyille, puisque l'écrasement détruit l'individualité et ne produit que des lambeaux ou des parcelles encore vivantes et susceptibles de mouvements obscurs et lents.

Pour tenter d'arriver à une démonstration définitive, il fallait se résigner à faire patiemment l'histoire exacte du développement complet de ce singulier corps organisé, en l'observant depuis l'origine de ses corps reproducteurs jusqu'à sa mort et en constatant les divers genres et degrés de mouvement spontané des individus qui se séparent d'une mère. Il fallait encore en démontrer les degrés d'individualité et surtout d'animalité toujours contestée, et enfin comment se forment dans les rivières ou dans les lacs, les masses amorphes et de grandeur très-variable auxquelles on donne le nom de spongyille ou éponge d'eau douce. Il est bien entendu que l'importance de l'étude de ce corps organisé repose sur la convenance de le choisir comme le type le plus favorable aux recherches qui peuvent amener la solution des questions agitées depuis si longtemps.

Voici maintenant le procédé à la fois logique et pratique suivi dans l'étude de l'histoire du développement complet de l'éponge d'eau douce ou spongyille : 1° S'attacher à ne point prendre une partie pour un tout ou un individu, à ne point considérer des individus comme des parties, c'est-à-dire à ne point commettre l'erreur de considérer une association d'individus comme un seul individu ; c'était là en effet une première pierre d'achoppement contre laquelle il fallait éviter d'aller se heurter. Ce procédé purement logique a en effet une



valeur incontestable usuellement et philosophiquement parlant ; 2° n'avoir pas d'idée préconçue, et se laisser inspirer par les faits en observant l'objet en question depuis son origine jusqu'à son dernier moment de son existence, est sans contredit le procédé pratique le plus convenable dans les sciences d'observation.

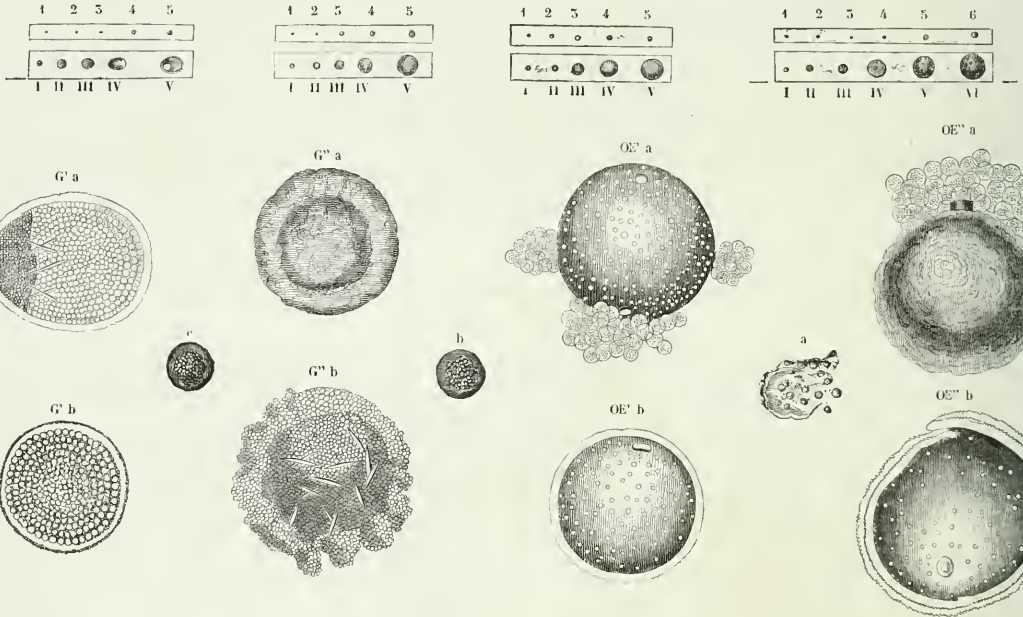
Le lecteur voudra bien nous pardonner d'avoir tant insisté sur tous les préliminaires que nous avons dû lui présenter pour lui bien faire comprendre toutes les difficultés du genre de recherches dont nous allons lui rendre un compte succinct. Les principaux détails des faits que nous lui ferons connaître piqueront et satisferont sans nul doute sa curiosité ; mais nous avons dû le préparer à en sentir toute l'importance, puisqu'il s'agit en même temps de l'une des questions les plus ardues de la physiologie comparée, c'est-à-dire des limites de l'animalité et de la végétabilité des êtres doués de vie.

Jetons maintenant un simple coup d'œil sur les deux premières figures dont l'une, la première A, représente une éponge d'eau douce de moyenne grandeur vue en dessus, et dont l'autre B la montre vue en dessous, c'est-à-dire du côté par lequel elle était fixée sur un corps sous-fluvial. C'est sous cet aspect général que se présente le plus ordinairement ce corps organisé, qui est cependant de forme et de grandeur très-variables, et tous les échantillons d'éponge d'eau douce qui figurent dans les masses de zoologie sont en effet des masses polymorphes dont l'origine et la formation étaient restées presque entièrement inconnues jusqu'à ce jour.

Contentons-nous de ce premier aspect pour le moment, et suivons maintenant l'auteur des nouvelles recherches dans l'histoire des corps reproducteurs de la spongyille qui forme le sujet de son premier mémoire.

On connaissait déjà 1° les corps *oviformes*, ainsi nommés par M. Dutrochet, et regardés comme des *sporanges* par M. Gervais, et 2° les *propagules*, qui avaient été vus par MM. André Ziouksi et Bory-Saint-Vincent. Les corps oviformes avaient été aussi décrits par MM. Raspail et Turpin ; mais la véritable nature de ces deux premières sortes de corps reproducteurs n'était point encore déterminée d'après des observations et des expériences directes, ce dont il fallait d'abord s'occuper, et c'est pendant cette première partie de ces recherches que M. Laurent fit la découverte de deux nouvelles sortes de corps également destinés à la reproduction de l'éponge d'eau douce, et constata en outre que cette éponge se multiplie aussi quelquefois naturellement par division, et qu'on peut la faire aussi se reproduire expérimentalement par scissiparité artificielle, c'est-à-dire en la coupant en plusieurs morceaux qui prennent la forme irrégulière caractéristique de nouveaux individus.

On sait en général que quelque nombreux que soient les divers modes de reproduction des corps organisés, animaux ou végétaux, on les réduit à trois principaux connus sous les noms d'*oviparité*, de *gemmaiparité* et de *fixiparité*, ce qui veut dire que les êtres vivants se multiplient par trois sortes de corps reproducteurs connus sous les noms usuels d'œufs ou ovules, de bourgeons ou gemmes, et de fragments ou



hontures. Il fallait donc, en étudiant la reproduction de la spongyille, déterminer si les diverses sortes de corps destinés à sa propagation rentrent dans les trois catégories établies par les physiologistes.

Ne devant point entrer ici dans les détails des observations dirigées vers ce but, nous nous bornerons à dire simplement que l'auteur des recherches a d'abord constaté que la spongyille ne se reproduit en effet que sous les trois principaux modes connus, mais qu'elle offre deux sortes de corps oviformes ou œufs, et deux sortes de corps gemmaiformes, gemmes ou bourgeons, et qu'en outre elle se multiplie quelquefois, mais rarement, par division.

Nous avons déjà vu que le polype d'eau douce se reproduit aussi de ces trois manières ; mais ici se présente le fait très-remarquable, que chacun des trois principaux modes de reproduction est en quelque sorte double. Ce fait n'est pourtant pas unique d'abord dans le règne animal, puisqu'on sait, d'après les observations de M. Strauss-Durkeim, qu'un petit crustacé très-commun à Paris, et connu sous le nom de *daphnia pulex*, ou puce d'eau, produit deux sortes d'œufs bien distinctes, et nous verrons plus tard que les végétaux donnent lieu à des distinctions semblables.

Parmi tous les corps reproducteurs de la spongyille, le plus important à connaître et à mettre en première ligne est sans contredit la première sorte de corps gemmaiforme. Ce corps est certainement un bourgeon ou gemme formé dans l'im-

mité du tissu de la mère, et se transforme en un embryon de forme ellipsoïde qui se meut et nage pendant cinq à six jours au moyen de cils vibratiles dont il est entièrement recouvert (V. la fig. G^a). Ce qui le différencie des embryons de certaines plantes connues sous le nom d'algues, qui sont également garnis de cils vibratiles, mais dont les mouvements de translation ne durent que très-peu de temps (une heure ou deux). Nous verrons plus tard quelle est l'importance de l'étude de cette première sorte de corps reproducteurs de la spongyille, qui est semblable aux gemmes libres et ciliés des éponges marines, découvertes par M. Grant. Ces gemmes d'embryons ciliés sont les plus faciles à trouver, et on les observe au printemps et pendant la belle saison, et on peut en recueillir un très-grand nombre ; mais il n'en est pas de même à l'égard de la deuxième sorte de bourgeons ou gemmes découverts par l'auteur, parce que ces derniers sont en général peu nombreux et ne se développent qu'au moment où la mère qui les produit se meurt. C'est ce qui la fait regarder comme une sorte de cayeu. Cette deuxième sorte de bourgeon de la spongyille est fixe, non cilié, et se développe sur le cadavre spiculaire de la mère, qui semble ainsi ressusciter après sa mort (V. la figure G^b).

Après l'étude des bourgeons vient celle des œufs ou corps oviformes. De même que dans l'Hydre, ces œufs, composés d'une coque solide et d'une substance homogène glaboulineuse, sont des ovules simples, univésiculaires, comme le sont aussi

les ovules des vers parenchymateux ; on retrouve donc ici le même caractère de simplification dans l'ovule qui se retrouve dans un grand nombre d'organismes animaux inférieurs.

Les deux sortes de corps oviformes que produit la spongyille ont la même composition à l'intérieur, et ne présentent des différences que dans leur coque et dans l'époque de leur production et de leur éclosion.

Les premiers sont les œufs printaniers ou de première saison, qui sont produits de bonne heure et qui éclosent pendant la même saison chaude. Ces œufs sont jaunes, paraissent criblés de trous, et n'offrent pour la sortie du corps embryonnaire qu'une ouverture en général non disposée en goulot ; quelquefois même la substance embryonnaire en sort par deux ou trois ouvertures latérales, en outre de celle qui fait l'office d'un goulot. (V. fig. OE^a.)

La deuxième sorte d'œufs de la spongyille est de couleur marron plus ou moins foncé, pourvue d'un goulot très-distinct pour la sortie du corps embryonnaire. Elle est produite en arrière-saison, c'est-à-dire en septembre, octobre et novembre, et les nouveaux individus qui en proviendront n'éclosent qu'au printemps suivant. Ce sont donc réellement des œufs d'arrière-saison ou automnaux. (V. fig. OE^b.)

Les quatre premières sortes de corps reproducteurs de la spongyille sont ici indiquées par des figures qui les représentent à leur état parfait comme corps reproducteur. Mais attendu qu'il fallait assister à l'origine ou à l'apparition pre-

mière et à la formation successive de chacune de ces sortes de corps destinés à la reproduction, il a été utile, après avoir fait cette étude, de représenter les divers aspects sous lesquels se présentent les deux sortes de gemmes et les deux sortes d'œufs, et c'est ce qui a été fait au moyen des figures placées au-dessus des figures de chaque sorte de ces corps reproducteurs. Les chiffres 1, 2, 3, 4, 3, désignent la série des temps de la formation de ces corps et l'accroissement successif de leur grandeur naturelle, tandis que les chiffres romains I, II, III, IV, V, indiquent les mêmes objets simplement grossis à la loupe.

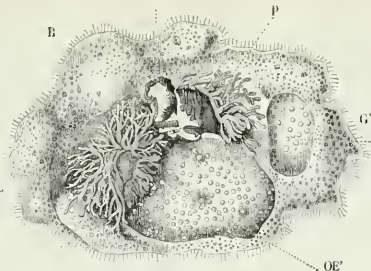
Pour justifier les distinctions établies dans les corps reproducteurs de la spongie, il était indispensable de saisir et de fixer les particularités sur lesquelles elles sont fondées. Les quatre figures qui font la série horizontale inférieure du carré iconographique ont traité ces particularités (p. 256).

La première figure ou G^b représente un embryon gemmaire cilié vu en dessus et observé sous le microscope composé (grossissement de 500 diamètres) au moment où il tourne sur lui-même au moyen de ses cils et où il cherche à se fixer après s'être promené pendant cinq ou six jours ainsi que nous l'avons déjà dit.

La deuxième figure G^b est celle d'un embryon gemmaire non cilié et toujours fixé sur le corps de sa mère, qui est ici représenté au moment où il vient d'être écrasé sous le compresseur, pour y constater, sous le microscope composé, sa véritable nature spongiaire; ce qu'indiquent son tissu et les spicules ou acicules siliceux qu'on y trouve toujours, de même que dans les embryons gemmaires ciliés.

Les deux figures suivantes représentent l'aspect des coques des deux sortes de corps oviformes. OE^b est celle de la coque d'un œuf de première saison et OE^a d'un œuf d'arrière-saison. Ces coques sont vues par leur face interne pour montrer les points dont elles sont parsemées et l'orifice interne de l'ouverture qui livre passage au corps embryonnaire. On voit sur la tranche de section de ces deux coques le nombre des cochlées dont elles sont composées.

Il fallait enfin s'assurer si chacun des grands globules dont est formée la substance embryonnaire qui sort des œufs se



séparerait de ses semblables, se disséminerait comme une spore végétale et deviendrait enfin un embryon semblable à ceux qui sont ciliés, libres et vagants. Cette partie des recherches sur la spongie était un point fort important à traiter, puisqu'il s'agissait de savoir si les œufs de l'éponge d'eau douce étaient ou n'étaient pas des *sporanges*, c'est-à-dire des coques ou capsules remplies de *spores* ou *sporules*, qui sont les graines des végétaux cryptogames et agames. Les trois figures a, b, c (p. 256), représentent l'une (a) un de ces globules non mûrs; l'autre (b), le même, tendant à la maturité; et le troisième (c), le même encore, devenu mûr et glutineux. En dernier résultat ces globules ne se séparent jamais et ne sont que les éléments du corps embryonnaire des spongies provenant d'œufs. Ce sont donc réellement pas des spores ou sporules semblables à celles des algues.

Nous allons maintenant esquisser les résultats inconnus jusqu'à ce jour de l'étude comparative des embryons provenant des deux sortes de gemmes et des deux sortes d'œufs.

Ces résultats sont en quelque sorte formulés au moyen des figures renfermées dans le deuxième carré (p. 257).

Les quatre premières représentent les embryons placés sur des lames de verre pour être étudiés et vus sous le microscope.

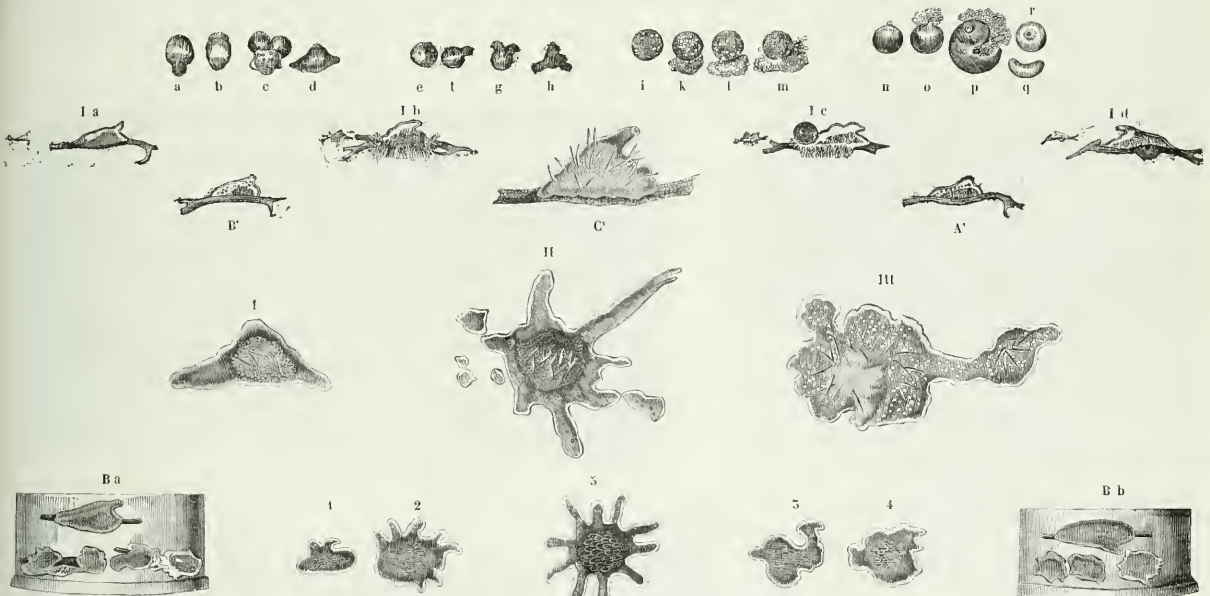
Les figures a, b, c, sont celles de trois embryons ciliés placés dans une goutte d'eau et vus au moment où ils perdent leur forme ellipsoïde et où ils étalent leurs expansions protéiformes pour se fixer. C'est à partir de ce moment qu'ils perdent leurs cils pour toujours. La figure d est celle d'un embryon cilié retenu malgré lui dans le tissu spiculaire du corps de sa mère et étalant des prolongements pour se fixer.

Les séries a-pecks sous lesquelles se présentent sous le microscope les embryons non ciliés ou fixes sont rendus par les figures e, f, g, h.

Ces mêmes aspects étudiés sur les corps embryonnaires sortant des œufs de première saison sont représentés par les figures i, k, l, m.

Enfin, la forme sous laquelle se montre le corps embryonnaire sortant par le gonol d'un œuf d'arrière-saison ayant été représentée par la figure OE^a de l'autre carré; on n'a figuré en n, o, p, q, r que quelques particularités intéressantes relatives à ces œufs d'arrière-saison. Les figures n et o sont deux de ces œufs à l'état normal dont l'un (o) fait sortir sa substance embryonnaire; p est un autre œuf en partie vide dont on a brisé la coque sous le compresseur et dans l'intérieur duquel on a trouvé exceptionnellement des spicules siliceuses; q et r sont deux aspects d'un même œuf desséché vu de face en q et de profil en r.

Après avoir indiqué les formes diverses et irrégulières sous lesquelles se montrent les spongies qui passent de l'état d'embryon à la vie indépendante, il nous reste à décrire les formes successives qu'elles doivent revêtir pour arriver à leur état. Ici l'auteur des nouvelles recherches signale un résultat fort important et qu'il n'a pu obtenir qu'au moyen d'observations et d'expériences comparatives très-nombreuses. Ce résultat consiste en ce que, quelle que soit leur provenance de l'une des quatre sortes de corps reproducteurs mentionnés ci-dessus, toutes les spongies jeunes se ressem-



blent et ne tardent pas à prendre la forme d'individus spongiaires à l'état parfait alors même que leur taille est encore très-petite et qu'ils sont à peine visibles à l'œil nu. Les figures 1^a et 1^b représentent deux individus provenant des deux sortes de gemmes, et celles 1^c, 1^d deux autres individus qui sont produits par les deux sortes d'œufs. Les grands individus naturels sont placés à côté de ces quatre figures d'individus spongiaires dont trois, 1^b, 1^c, 1^d, sont fixés, le premier, sur le cadavre spiculaire de la mère, les deux autres à côté de l'œuf d'où ils sont sortis, tandis que l'individu la provenant d'un gemme libre et cilié s'est séparé du corps de la mère, va ordinairement se fixer au loin et n'est retenu que quelquefois et toujours accidentellement dans le réseau spiculaire de la mère qui se meurt.

Nous venons de dire que les individus spongiaires provenant de l'une des quatre sortes de corps reproducteurs mentionnés revêtent assez rapidement la forme irrégulière de leur état parfait. Mais, avant d'y arriver, ils présentent les deux aspects exprimés par les figures A^a et B^a. Dans la première, l'individu spongiaire très-jeune offre une saillie en forme de mamelon; dans la deuxième, ce mamelon est devenu plus saillant et sur le point d'être percé à son sommet. Enfin, la figure C^a représente un de ces individus vu au microscope et dont le mamelon prolongé en tube est percé d'une ouverture bien apparente. Nous verrons plus tard ce que deviennent ces jeunes spongies après qu'elles ont ainsi revêtu des formes irrégulières, mais déterminables et dont il fallait

trouver la raison physiologique, ce qui n'avait point encore été fait jusqu'à ce jour.

Cette raison physiologique qui sert à expliquer maintenant l'irrégularité des formes des individus spongiaires très-jeunes est la nature de leur tissu homogène et globuleux qui se meurt et s'étale sous forme de prolongements très-irréguliers, desquels même il se détache des parcelles de ce tissu vivant. La figure I est celle d'un de ces individus qui n'offre que trois prolongements et qui n'avait pas encore acquis son tube excreteur. La figure II nous en présente un deuxième observé encore avant l'apparition de ce tube, mais étalé en plusieurs prolongements plus ou moins longs, desquels se sont détachés des parcelles. Ces parcelles changent lentement de formes, et on les voit marcher et parcourir environ un millimètre en cinquante-quatre minutes. Tout cela se passe sous le microscope composé de deux à trois cents diamètres. Les figures 1, 2, 3, 4, 5 sont les divers aspects sous lesquels se présentent les parcelles détachées des prolongements des très-jeunes spongies. Tout en s'étalant ainsi, un individu spongiaire arrive à revêtir la forme irrégulière d'une petite masse surmontée par un mamelon prolongé en tube, c'est ce qu'on voit dans la figure III qui montre que la substance charnue globuleuse s'est développée dans les prolongements.

Tels sont les premiers phénomènes physiologiques qu'on peut observer sur les spongies très-jeunes qui proviennent principalement des gemmes ciliées et libres.

Pour compléter l'étude de la reproduction de ce corps organique, il fallait s'assurer s'il se multipliait aussi par division ou par bouture. La spongie a présentée à l'auteur de ces recherches des cas dans lesquels elle se reproduit évidemment par division naturelle, c'est-à-dire par scissiparité ou fissiparité. On peut d'abord considérer comme une multiplication de ce genre le détachement des parcelles du tissu des très jeunes spongies, en admettant que les parcelles ou boutures microscopiques deviennent de nouveaux individus entiers, ce qui arrive quelquefois. On voit aussi des individus spongiaires adultes se couper naturellement en deux ou trois portions dont une seule conserve le tube, tandis que celles qui n'en ont pas se développent et en acquièrent un. La figure B^a représente une spongie adulte placée dans un bocal, qui s'est coupée naturellement en deux portions. Lorsqu'on coupe expérimentalement les spongies adultes en deux ou plusieurs fragments, on les voit de même continuer de vivre et reproduire le tube qui sert à reconnaître qu'elles ont acquis la forme caractéristique des individus spongiaires isolés.

Mais cette grande question du genre d'individualité spécifique de la spongie n'est encore ici que posée et simplement abordée, et nous aurons à rendre un compte succinct des résultats des expériences au moyen desquelles l'auteur de ces nouvelles recherches a essayé de la démontrer et de la mettre dans son jour. C'est ce que nous ferons dans un prochain article.

Bulletin bibliographique.

Les Réformateurs avant la Réforme, quinzième siècle, Jean Hus et le Concile de Constance, par EMILE BONNECHOSE, 2 vol. in-8. — Paris, 1853, Cherbuliez et Renouard, 10 francs.

Mettre un terme au schisme qui désolait l'Église, extirper l'hérésie, unir l'Église et la réforme, telles étaient les grandes tâches imposées aux princes, aux papes et aux docteurs de l'Europe réunis à Constance en concile général. Quand ils se séparèrent, le 22 avril 1418, après trois ans et demi de travaux, quels résultats avaient-ils obtenus ?

Le schisme était formé ; mais pour attendre ce but, le concile avait renversé l'édifice catholique d'Hildebrand, car il décrétait que la puissance des conciles était supérieure à celle des papes. En outre, il ne substituait rien à ce pouvoir monarchique spirituel qu'il tentait de détruire et qu'il ne faisait ainsi qu'aïr.

Deuxes plus nobles victimes de la cruauté et de la folie humaines, Jean Hus et Jérôme de Prague, avaient été brûlés vivants; les restes de Wicliffe, leur maître, déterrés et livrés aux flammes. Mais de ces lâches pillés me étincelle qui alluma en Bohême un incendie que des torrents de sang ne purent éteindre, et dont les dernières heures furent pour ainsi dire l'aurore de la réforme de Luther. On a pu s'étonner de voir, dans ce touchant, celui de la mort sublime de Jean Hus, cette éblouissante protestation de la liberté et l'individualité humaine contre toutes les autorités constituées, cette victoire inimitable de la conscience sur la force. Si le sacerdoce et l'empire condamnerent Jean Hus à être brûlé, ils ne purent pas triompher de sa pensée; sa pensée se conserva dans le limon, ses idées ont mûri et porté leurs fruits.

Le schisme, il est vrai, fut en peu éteint, mais l'Église resta desmaie, et les nouveaux troubles qui éclatèrent presque aussitôt, prouvèrent au contraire que le concile avait jeté les germes d'une division plus profonde et plus durable que celle qu'il avait éteinte.

Quant aux réformes, la plupart avortèrent. Les vices reconnus par tous dans la discipline et les mœurs furent faiblement réprimés, et les pouvoirs dont l'abus avait causé tant de scandale et excité tant de plaintes, recurent presque tous des actes du concile une consécration nouvelle, aucune restriction ne fut apportée à l'emploi des indulgences, des excommunications, de l'exécration; le clergé conserva le droit de gouverner pour son compte, d'employer les censures de l'Église à l'appui de sa puissance terrestre, et d'appeler le bras séculier en aide à ses décisions spirituelles; il n'acceptait aucun frein pour son autorité, aucune limite pour ses richesses.

L'histoire du Concile de Constance forme le sujet principal du nouvel ouvrage que vient de publier M. Emile Bonnechose, sous ce titre : *Les Réformateurs avant la Réforme*. L'ambition de cette intéressante étude s'y montre tout à la fois un esprit aussi intelligent que laborieux et un cerveau distingué; mais nous ne lisons pas seulement sa science et son style; la pensée nationale qui l'inspire, à tout instant, nous sympathise. — M. Emile Bonnechose n'est ni catholique routinier, ni protestant; il est chrétien. La liberté de conscience, vaine à ses yeux, et il y reste toujours fidèle. Convaincu que cette liberté n'est pas encore cette dans nos cœurs comme dans nos lois, il a cru devoir appeler l'attention sur un homme d'ancienne Église, mais d'ancienne foi et en droit de gouverner comme n'importe lequel d'entre nous, mais qui appartenait à toutes celles qui reposent sur la foi en l'Évangile et sur le respect du droit de la conscience; cet homme est Jean Hus, ajoute-t-il, lui-même que l'on n'a enseigné par sa vie et par sa mort que, sans la sincérité du cœur, sans l'obéissance aux convictions et le courage de les proférer, il n'y a ni vraie religion, ni liberté.

Un point de vue historique, le livre des *Réformateurs avant la Réforme* est destiné à faire connaître et apprécier le grand mouvement religieux qui a précédé d'un siècle la réforme en Europe. Il embrasse la période des 70 années écoulées depuis l'origine du grand mouvement de Luther, jusqu'à la fin de la guerre des hussites, vers le milieu du quinzième siècle. L'auteur y expose les principaux doctrines qui ont partagé l'Europe durant cette époque mémorable, il étudie les hommes illustres qui les ont produites ou défendues. Il rappelle les fameuses querelles du schisme, la lutte des papes entre eux, celle de l'empereur, des rois et des conciles contre les papes, les entreprises de l'Église gallicane, les révoltes des évêques, les ordres religieux sévères et quelque temps victorieux des hommes qui les représentent l'une et l'autre contre les partisans de l'omnipotence papale, et les scènes à jamais déplorablement succombent les grands docteurs de la Bohême. Aux débats théologiques se mêlent alors la Bannière des hussites et le choc des armes. Aux combats de la parole, le fer et l'arc vont succéder ceux du glaive; aux hommes de science et de piété, aux Hús, aux Gerson, aux d'Ally, les hommes de guerre et de sang, les Ziska et les Procope.

« Les fureurs des hommes apportent leurs leçons avec elles, dit M. Emile Bonnechose en terminant ce court résumé de son ouvrage, à voir les excès commis par les débauchés, les tyrans, les pouvoirs, on apprécie le temps où ceux-ci sont contenus par des freins salutaires; à lire les affreuses batailles dans lesquelles les Hussites ont trop vengé leur maître, on reconnaît que les hommes peuvent abuser des plus nobles principes, mais que les grandes idées ne s'écroulent pas avec les corps dans la cendre des bûches. Après tant de scènes terribles, quelques pages sont consacrées à l'Église des Moraves ou des frères de Bohême, qui, eux aussi, furent les disciples de Hús, et qui ont montré comment Dieu sait tirer le bien du mal, et faire sortir la lumière et la vie des ténèbres et de la destruction. »

« Les fragments saints, extraits de la conclusion, montrent, mieux que nos analyses et nos réflexions, dans quel sage esprit est écrit ce livre. »

« Aujourd'hui nous commençons une autre époque : le monde chrétien entre dans une crise nouvelle dont le récit religieux qui se déclare est le prélude. Jamais le clergé romain n'a été mieux discipliné, jamais il n'a mieux aimé ses sous un discipline unique, un commandement à seul; toutefois, il a plus sujet de craindre que d'espérer; il comprend le péril, et son discipline même trahit ses alarmes. Le sacerdoce ressaisit difficilement l'empire. Il s'agite avec bruit; mais, au milieu même des centres catholiques, il s'agite seul, la société laïque presque tout entière fait silence; une voix s'élève au milieu d'un jeton son cri de guerre; le clergé sentent sa propre cause plus que celle du genre humain et de l'Évangile éternel. »

« Pour dominer longtemps le présent, il faut avoir l'instinct de l'avenir; pour conduire le monde, il faut le connaître; il faut

posséder, avec la force qui civilise, l'intelligence qui améliore. Le sacerdoce a rempli jadis cette mission glorieuse, mais il a cessé de comprendre le siècle dont il n'est plus compris; il a dans sa lutte l'Europe une solidarité éternelle entre lui et les hommes d'un pays, d'un peuple, d'un âge, que ne sais pas bien de quelle association irrémédiable entre sa cause et toutes ces causes perdus; l'autorité enfin sur laquelle l'Église romaine repose fait de nous pour de conquêtes : il y a discipline et obéissance dans les rangs du clergé, il y a partout ailleurs, dans les intelligences, désordre et anarchie. Le monde catholique est brisé en un travail d'un ordre nouveau; il s'agit de trouver un remède qui mette fin à un doloureux antagonisme en conciliant davantage la foi et la raison. »

« Déjà partout croît et s'enracine le principe de la liberté de conscience, qui porte on ses flans la liberté d'examen et de culte; dans les pays où la superstition a le plus d'empire, on baguette encore, cette liberté de conscience, et elle a déjà amené la grande voix qui mène à l'impie, elle est reconnue comme un droit; elle est tolérée dans ces mêmes on le sacerdoce règne sans partage : on la haït et on la craint, mais on n'ose ouvertement la proscrire, parce qu'elle est forte, et ses plus nobles ennemis ne se déclarent pas. »

« On préchant l'aveugle obéissance, on se pique de respecter la liberté, on a horreur de la violence, on profane les hauts et les bas de chair impuissant pour contraire l'esprit; les fils des croisés vantent la piété ardeur des aïeux, mais ils cachent un cœur de leurs sombres armures, ils n'ont avoué pas toutes les tentes; près du sang indigne qui colore, il y a du sang qui soûle, — du sang d'homme. »

« La liberté de conscience, à vaincu : semblable à une mer immense qui gronde et monte toujours, elle a grandi, elle a gagné jusqu'à un pied de ce Vatican dont les foudres s'arrêtent impuissamment devant elle. »

« Ainsi l'empire le grand principe pour lequel Jean Hus a offert et donné sa vie précieuse, vaincu, chrétien, qui reproche et flétrit tout effort brutal de la chair sur l'esprit, qui admet et sanctionne comme un droit sacré, en tout être pensant, la résistance du sens intime à toute influence extérieure avant que la conviction soit formée; venue qui a fait la gloire de la première Église, et qui ont trop méconnu ceux dont les pères nous ont transmis elle, vient d'être vaincue, sur laquelle reposent les fondements du monde, et dont le triomphe rappelle cette parole du grand martyr de la Bohême : « Le poutle, les prêtres et les pharisiens ont jadis contournée la vérité; ils l'ont courbée, ils l'ont ensévelé; mais elle, sortant du tombeau, les a vaincus tous ! »

Histoire des Sciences naturelles depuis leur origine jusqu'à nos jours, chez tous les peuples connus, commencée au collège de France par GEORGES CUVIER, et complétée par T. MAGDELEINE DE SAINT-AGY. Troisième partie, contenant la fin de la deuxième moitié du dix-huitième siècle et une partie du dix-neuvième. Tome cinquième complémentaire. — Paris, 1853, 1 vol. in-8. Fortin-Masson et comp. 55 fr. les cinq volumes.

« Avant de quitter la plume, dit, en terminant ce cinquième volume, M. T. Magdeleine de Saint-Agy, je crois devoir remercier que le premier volume de cet ouvrage, une partie du troisième, le quatrième et le cinquième sont mon travail personnel. Des sténographes ont recueilli le deuxième et une partie du troisième; mais ils les ont recueillis si inexactement, j'ai été obligé de les remettre si profondément, et il y est resté si peu des phrases prononcées par le célèbre professeur dont le nom est associé au sien sur le titre de cette histoire, que la botane indigne d'en prendre aussi toute la responsabilité vis-à-vis du monde savant. »

« Au début de ce volume, M. T. Magdeleine de Saint-Agy reprend l'histoire de la chimie où il l'avait laissée à la fin du volume II. A. Magdeleine de Saint-Agy, je crois devoir remercier que le premier volume de cet ouvrage, une partie du troisième, le quatrième et le cinquième sont mon travail personnel. Des sténographes ont recueilli le deuxième et une partie du troisième; mais ils les ont recueillis si inexactement, j'ai été obligé de les remettre si profondément, et il y est resté si peu des phrases prononcées par le célèbre professeur dont le nom est associé au sien sur le titre de cette histoire, que la botane indigne d'en prendre aussi toute la responsabilité vis-à-vis du monde savant. »

« L'histoire de la chimie terminée, M. T. Magdeleine de Saint-Agy reprend celle de la physiologie pendant la dernière moitié du dix-huitième siècle. Dans cette branche des sciences naturelles, Bichat a pour professeurs Lavoisier, Crawford, Goodwyn, Berzelius et Spallanzani. Ses ouvrages, quelque incomplets qu'ils soient demeurés, forment dans l'histoire de la physiologie une époque non moins remarquable que celle formée par ses ouvrages de Haller vers le milieu du dix-huitième siècle. Pour compléter cette histoire, M. T. Magdeleine de Saint-Agy traite du galvanisme, et il expose quelques découvertes de physiologie parvenues à nos jours. »

« Avant de passer à la zoologie, à la botanique, à la géologie, M. T. Magdeleine de Saint-Agy résume les principales découvertes de ses grands voyages scientifiques exécutés par diverses nations pendant la deuxième moitié du dix-huitième siècle. Des Darnois et des Antrichères, Niebuhr, Forskahl, Fabricius Othón, Jacquin, Banks, Forster, Pallas, Falk, Kochenstedt, etc. Parmi ces voyageurs particuliers dont s'occupe ensuite M. T. Magdeleine de Saint-Agy, nous citerons Thunberg, Marsden, Sparrman, Levaillant et Bruce, Lerneby, Audlet, Sonnini, Bartram et Schaeffer. »

« L'histoire de la zoologie remplit un tiers environ de ce volume. Ici nous nous occupons de la classification des animaux, des oiseaux et des découvertes de Bernoni, Buffon, Zinn, Linné, Humboldt, de Paww, Latham, Blumenbach; pour l'histoire naturelle de l'homme, de Reimarus; de Lerox et de Dupont de Nemours pour l'instinct et l'intelligence des animaux. M. T. Magdeleine de Saint-Agy ne se contente plus alors d'être un historien, il devient un philosophe sur la question de l'instinct des animaux (page 220). Nous ne discuterons pas cette hypothèse, car elle est, en lui-même qu'elle admet de nombreuses objections. Passant alors à d'autres généralités relatives aux règnes animal et végétal, M. T. Magdeleine de Saint-Agy expose rapidement les améliorations que subit la distribution générale des animaux et des plantes. »

« A l'analyse de ces travaux généraux en zoologie et en botanique succède celle de nombreux travaux particuliers, tous conformes à la méthode de Linné, puisque cette méthode n'a été

échangé qu'à la fin du dix-huitième siècle. Ces travaux sont ceux de Brisson, Thomas Pennant, Schreber, Erxleben, Buddhaert, Pallas, Storr, Buffon, Lesmann, Laurent, Schneider, Schöeller, Gouan, Block, Bonpland, Laeepède, de Géer, Schirach, Smeathman, Fabricius, Goodfry, Adanson, Muller, Dicquemare, Brugnière, de Lamarck, Lamonroix, etc. »

« La botanique n'est pas moins riche en célébrités que la zoologie. On ne connaît les découvertes de Desfontaines, Broussonet, Hedwig, Goertner, Dulacel, et les Flores de Jacquin, Scopoli, Allioni, Pallas, Bulliard, Villars, de Candolle, Edwards, Lherminier, de Gussone. »

« Enfin la minéralogie et la géologie doivent aussi d'importants progrès à Kirwan, Haüy, Werner, Rome de Lisle, Gahn, Soldani, Moll, de Saussure et Deluc. »

« Le dernier chapitre de ce volume, intitulé : *De la Philosophie de la Nature en Allemagne et en France*, contient, outre l'analyse de ce système de philosophie, une longue dissertation sur les divers auteurs qui se sont appliqués à l'étude philosophique du système ossen. »

« Puis-je, dans mes derniers volumes surtout, dit M. T. Magdeleine de Saint-Agy, avoir déduit quelques erreurs et établi quelques vérités utiles aux sciences dont je me suis fait l'histoire, en suivant les principes d'un homme qui a dominé l'Europe savante pendant la plus grande partie de sa laborieuse existence? Mon dessein est de publier l'histoire des sciences naturelles pendant la première moitié du dix-neuvième siècle; mais je ne puis encore indiquer l'époque précise de cette publication. »

« M. T. Magdeleine de Saint-Agy nous permettrait-il de lui donner quelques conseils. Si l'on publie, ainsi qu'il l'a annoncé, un sixième volume, qui corrige les défauts de son style et qui l'adopte une autre méthode, c'est-à-dire qu'on lui cite tant et tant de noms, il résulterait un peu plus clairement un nombre plus considérable d'ides ou de faits. »

Mémoires, Souvenirs et Anecdotes; par M. le comte de Segur. Cinquième édition, 2 vol. in-18. — Paris, Didier. 5 fr 30 le volume.

« La forme de cet ouvrage a un peu vieilli, mais le fond gagne avec les années une importance nouvelle. Aussi l'édition populaire que l'on publie aujourd'hui M. Didier est-elle destinée à un succès plus grand que celui des quatre éditions précédentes. Si M. le comte de Segur a trop souvent regardé, tantôt à travers le prisme du bonheur, tantôt à travers le crêpe de l'infortune, il a vu beaucoup de choses et beaucoup d'hommes, puisque le hasard l'a fait successivement colonel, officier général, navigateur, fils de ministre, ambassadeur, négociant, courtois, prisonnier, cultivateur, soldat, écrivain, poète, auteur dramatique, collaborateur de journaux, publiciste, historien, député, conseiller d'Etat, sénateur, académicien et pair de France. « Ma position, écrivait-il au début de ses mémoires, ma naissance, mes liaisons d'amitié et de parenté avec toutes les personnes marquantes de la cour de Louis XV et de Louis XVI; le ministère de mon père; mes voyages en Amérique; mes négociations en Russie et en Prusse; l'avantage d'avoir connu, sous des rapports d'affaires et de société, Catherine II, Frédéric-Grand, Potemkin, Joseph II, Gustave II, Washington, Kosciuszko, La Fayette, Nassau, Mirabeau, Napoléon, ainsi que les chefs des partis aristocratiques et démocratiques, et les plus illustres écrivains de mon temps; tout ce que j'ai vu, fait, éprouvé et souffert pendant la révolution; ces alternatives bizarres de bonheur et de malheur, de crédit et de disgrâce, de jouissances et de proscriptions, d'opulence et de pauvreté, tous les états différents que le sort m'a fait subir, tout ce que j'ai vu, fait, éprouvé et souffert pendant ma vie pourrait être pitoyable et intéressant. »

« Cette esquisse, on le sait, précède par quelques souvenirs de jeunesse ce qui compose seulement, outre le tableau des mœurs et des opinions de la cour et de Paris, telles que M. de Segur les a vues au moment où il est entré dans le monde, de la partie de ses *Mémoires ou Souvenirs et Anecdotes* relative à son voyage d'Amérique et à sa mission en Russie. « Le grand succès qu'il eut obtenu, a dit M. Sainte-Beuve dans une notice sur M. de Segur, fut de le tenter à une contribution que tous désiraient; ce fut peut-être pour lui un acte de lâcheté, car il n'aurait pu résister à ce qui restait pour son compte aux années brillantes et sans mélange. Ce fut à coup sûr une noble action que de se résigner à quelques instances plus pressantes; le libraire-éditeur ne lui demandait qu'un volume qui eût été utile à la France. En France, on ne peut que le louer à ce qu'il le permettait alors les ressources pécuniaires de la librairie et le concert merveilleux de l'intérêt public; trente billets de 4,000 fr. le jour de la remise du manuscrit. M. de Segur n'aurait-il pas noté que : « Je dois tout à l'Empereur, disant-il dans l'intimité; moi qui je me joins à du bien personnel à en dire, il y aurait d'autres qui seraient mal interprétés, et qui pourraient actuellement servir d'armes à ses ennemis, et tourner contre sa renommée. — Oh! plus tard, je ne dis pas. »

« Les *Mémoires, Souvenirs et Anecdotes* du comte de Segur sont un des livres les plus curieux et les plus instructifs que l'on puisse lire sur les dernières années du dix-huitième siècle. Nous devons remercier M. le comte de Segur de nous avoir fait une édition à bon marché. »

Correspondance.

A. M. A. — Mille remerciements. Tout est bon, et nous en ferons notre profit.

A. M. B. — Ne prenez pas la peine de nous envoyer votre manuscrit. Nous n'en saurions que faire. Quant à votre romance, nous la tenons à votre disposition. *Captives* ne rime pas avec *dévotés*, et nous ne pouvons pas nous résoudre à écrire *captives*.

A. M. II. à Chinn. — Vos observations sont aimables, monsieur; mais une augmentation de prix serait mal reçue. Veuillez, monsieur, nous continuer votre bienveillance, et nous adresser, si l'occasion s'en présente, les communications relatives à votre compte.

A. M. II. à Paris. — Nous avons reçu vos vers sur M. B.; l'illustration ne publie point de satires, c'est un recueil qui ne voit jamais manquer de modération ni de bienveillance; mais vos vers sont si remarquables, votre mépris tombe si juste et s'exprime d'une manière si spirituelle, que nous vous engageons à ne pas vous adresser à la revue en question.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

OUVERTURE DE LA GALERIE BOSSANGE. --- LIBRAIRIE J.-J. DUBOCHET ET C.,

RUE RICHELIEU, 60.

LIVRES D'ETRENNES. — RELIURES. — CARTONNAGES. — LIVRES ILLUSTRÉS. — ALBUMS.

Collection de l'Illustration, 5 volumes in-folio cartonnés. — *Voyage en Zanzibar*, texte et dessins par M. Topffer. — *Le Jardin des Plantes*, par M. Bataud. — *Dou Quichotte*, illustré par Tony Johannot. — *Molière*, illustré par le même. — *Fables de Florian*, illustrées par Grandville. — *Histoire de Napoléon*, par Laurent,

illustrée par Horax Vernet. — *Costumes militaires de la République et de l'Empire*, dessins par Hippolyte Bellangé. — *Gil Blas*, illustré par G. Goussier. — *Les Ecrouilles*, illustrées par Théophile Fragonard. — *Aventures de Jean-Paul Choppard*, par Louis Desmoyers, illustrées par Gérard Seguin et Frédéric Goupil. —

Un Million de Faits, aide-mémoire universel. — *Enseignement élémentaire universel*. — *Biographie portative universelle*. — *Oeuvres complètes de Balzac*, illustrées. — *Aventures de M. Boniface*, album, par Cham. — *Chefs-d'œuvre poétiques des Dames françaises*, un beau volume, richement cartonné.

NOUVELLES GENEVOISES, PAR R. TOPFFER,

ILLUSTRÉES D'APRÈS LES DESSINS DE L'AUTEUR.

160 Gravures dans le texte et 40 Gravures hors du texte.

1 vol. in-8 grand-raisin. — 12 fr. 50 c.

PAULIN, éditeur, rue Richelieu, 60.

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET D'ÉRUDITS.

LA BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, VARIÉTÉS CURIEUSES ET AMUSANTES DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

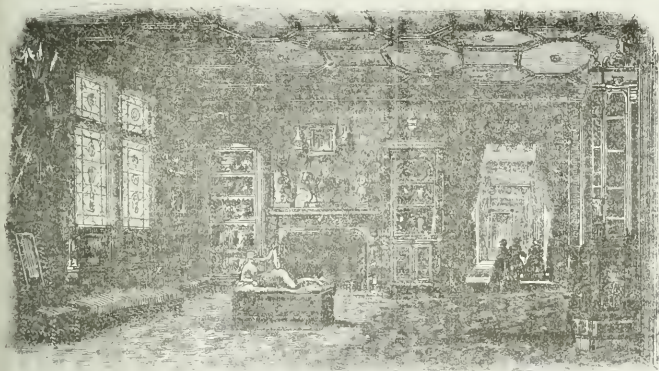
SE COMPOSERA DE 10 VOLUMES IN-18 DONT VOICI LES TITRES :

- 1. Curiosités littéraires. — 2. Curiosités bibliographiques. — 3. Curiosités biographiques. — 4. Curiosités historiques. — 5. Curiosités des Origines et des Inventions. — 6. Curiosités des Beaux-Arts et de l'Archeologie. — 7. Curiosités philologiques. — 8. Curiosités philologiques. — 9. Curiosités des Traditions, Mœurs, Usages, etc. — 10. Curiosités anecdotiques.

En Vente : — Tome 1^{er}. — CURIOSITÉS LITTÉRAIRES. — Prix, 3 fr.

SALONS D'EXPOSITION DE MM. SUSSE FRÈRES,

PLACE DE LA BOURSE, 51, ET RUE DE LA BOURSE, 2.



LE LEXAONORAMA est une charmante nouveauté dédiée aux jeunes gens des deux sexes et qui vient de paraître, ces jours-ci, dans les salons de MM. ALPHONSE GIROUX et C^o, rue du Coug-Saint-Honoré, 7. Ce jeu, propre à former le goût des adolescents pour toute espèce de décoration intérieure et extérieure, ne sera pas dédaigné des grandes personnes, qui y puiseront un agréable délassement. C'est une espèce de petit théâtre garni de miroirs qui réfléchissent les accessoires variés dont on compose un site qu'on se plaît à composer, et qui peut se reproduire sous mille formes différentes.

Mise en vente de la 7^e Livraison.

EUGÈNE SUE.
LE
JUIF
ERRANT
ILLUSTRÉ PAR
GAVARNI
80 LIVRAISONS A 50 C.
PAULIN
RUE RICHELIEU, 60



LORNETTE-CLÉMENTINE

Cette nouvelle lorgnette-jumelle, brevetée d'invention, réunit divers perfectionnements qui lui ont mérité l'avantage d'être présentée à l'Académie des sciences. Sa construction, sous une forme élégante et gracieuse, remplit les meilleures conditions d'optique. A l'aide d'un mécanisme simple et ingénieux, elle rentre sur elle-même de manière à devenir transportable, sans en excepter les plus grands diamètres, dont la supériorité est si bien acquise et incontestable, puisque seuls ils offrent à la fois grossissement et clarté. Elle se vend à Paris, chez **LESÈGOURS**, opticien de l'Observatoire royal et de la marine, place du Pont-Neuf, 15; **VILAR-KOENIG**, fabricant breveté, opticien de S. M. l'empereur du Brésil et de la princesse Clémentine, rue des Gravilliers, 7, et chez les principaux opticiens.

RUE TARANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MELISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, seul successeur des ci-devant Capucins de la rue de Valenciennes, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789. Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. BOYER la pro-

priété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

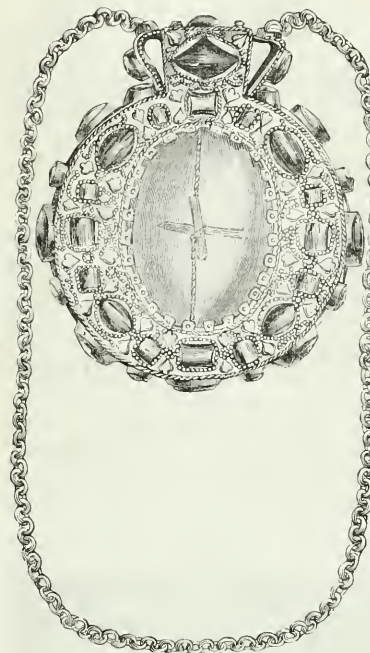
Ecrire par la poste ou envoyer quelconqu'un de nos prospectus à M. BOYER, au n. 14, répété 14 fois sur la devanture, M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

ETRENNES MUSICALES POUR 1845.
ILLUSTRÉ PAR
MM. GRENIER, DAVID, P. SORBIER,
Avec couverture très-riche par MAILLET.
L. CLAPISSON CHEZ
M^o CENDRIER
N^o 1,
Rue du Faub. Poissonnière.

ALBUM
DE TOUS LES
VAINQUEURS
DE LA GUERRE
DE 1815
A 1845
PAR
JOHNE & C^o, Rue St. Noyé, n^o 83, à Paris

La plus belle Relique de l'Europe.

TALISMAN DE CHARLEMAGNE.



Le dessin ci-dessus représente, dans sa grandeur naturelle, un objet d'un immense intérêt, sous le rapport archéologique, comme sous le rapport religieux.

C'est le talisman que Charlemagne porta constamment sur lui, qui fut trouvé pendu à son cou quand on ouvrit son sépulture en 1166, et qui fut donné à l'empereur Napoléon par le clergé d'Aix-la-Chapelle, le 25 thermidor an XII.

Ce talisman est un reliquaire en or, rond, incrusté à la surface de pierres précieuses et dont le milieu est composé de deux saphirs bruts superposés qui renferment un morceau de la vraie croix. Dans l'intérieur du cercle en or, il y a également plusieurs reliques apportées de la terre sainte.

Voici maintenant l'historique de ce précieux objet.

À la fin du huitième siècle, il n'y avait dans le monde que deux grands souverains, Charlemagne et Haroun-al-Raschid, si connu dans l'histoire réelle comme dans l'histoire fabuleuse. Ces deux souverains s'envoyèrent mutuellement des ambassadeurs; et le calife, pour se rendre agréable au grand promoteur du christianisme, envoya à Charlemagne les clefs du saint sépulture, l'étendard de Jérusalem, emblème de souveraineté, et qui fut l'origine du droit qu'avaient les successeurs de Charlemagne pour la possession du tombeau de Notre-Seigneur.

En même temps, c'est-à-dire en 797, Haroun-al-Raschid engagea le patriarche de Jérusalem à envoyer un moine du mont Olivet avec diverses reliques de la terre sainte, parmi lesquelles se trouvait ce talisman. On lit dans *Marini Sancti secreta fidelium crucis*, liv. 5, part. 5, chap. 6 et 7, qu'on donna à Charlemagne un morceau de la croix et de la couronne de Notre-Seigneur; le saint snaire, la chemise de la sainte Vierge, les langes de Notre-Seigneur, le bras de saint Simon et les clefs du saint sépulture.

Des fragments de ces objets étaient enfermés dans une espèce de poire que Charlemagne portait au cou, in *pera portavit ad collum*.

Ces reliques, transportées à Aix-la-Chapelle, firent une foule de miracles. « Elles guérirent, suivant la même chronique, un grand nombre d'aveugles, douze démonsiaques, huit lépreux, quinze paralysiques, quatorze boiteux, trente manchots, cinquante-deux bossus et caducs; et alors on proclama par tout le monde qu'on vint à Aix-la-Chapelle aux îdes de juin. Le pape Léon s'y rendit, et l'archevêque Turpin et Théophile Antiochiens et beaucoup d'autres évêques et abbés; et même un mort fut ressuscité. »

Ces reliques, qui existent encore à Aix-la-Chapelle, furent, tous les sept ans, depuis cette époque, montrées aux fidèles avec une grande ostentation. Mais le talisman de Charlemagne resta dans son tombeau jusqu'à ce qu'on l'ouvrit, en 1166. Ce grand homme porta ce reliquaire au cou dix-sept ans, depuis 797 jusqu'à 814, qui fut l'année de sa mort. Il le portait donc lorsqu'il fut, en 800, couronné empereur d'Occident, et qu'il arracha l'Italie à la suprématie de l'empire grec; et le portait lorsque, rappelé vers le Nord, il fut obligé de renouveler, contre les Danois et les Normands, la guerre

qu'il avait heureusement terminée contre les Saxons, et qui préserva l'Europe d'une nouvelle invasion de barbares. Il la portait en 810, lorsque, à Aix-la-Chapelle, en assemblée générale, il fit élire son fils Louis comme successeur à l'empire, qui comprenait toute la France et la Belgique, l'Espagne jusqu'à l'Èbre, toute l'Allemagne jusqu'à l'Elbe, toute l'Italie jusqu'aux Calabres, toute la Dalmatie, la Croatie, la Liburnie et la Syrie, une partie de la Hongrie et de la Bohême, et la Corse, la Sardaigne et les îles Baïares. Il le portait lorsque, assis à Narbonne sur le rivage de la mer, et voyant des vaines normandes qui s'enfuyaient à l'horizon, il s'écria les larmes aux yeux : « De ce côté viendront les ennemis de mon empire; et mes successeurs se seront peut-être pas assez puissants pour résister à leurs attaques. »

Mille ans s'étaient écoulés, et cet alman, qui avait si longtemps reposé sur le cœur du fondateur de notre civilisation occidentale, devenant la propriété d'un autre Charlemagne.

L'empereur Napoléon ayant fait rendre à la ville d'Aix-la-Chapelle, en 1804, les reliques qui avaient été enlevées pendant la révolution, le clergé de cette ville lui fit cadeau du talisman dont nous venons de parler, et qui est aujourd'hui la propriété du prince Napoléon-Louis. L'attestation de l'évêque d'Aix-la-Chapelle contient les paroles suivantes : « La guerre, qui a obligé de sauver ces reliques en pays étranger, a privé la ville d'Aix-la-Chapelle de l'ostentation qui aurait dû se faire en 1797; mais l'empereur ayant bien voulu faire rendre à la cathédrale d'Aix-la-Chapelle le dépôt qui renfermait ces reliques, nous avons repris cette année, qui est l'année septenaire, l'usage de les exposer en public. »

Le petit reliquaire rond, en or pur, dont le brouillard renferme des reliques, et les grandes pierres du milieu renferment une petite croix faite du bois de la sainte croix, a été trouvé au cou de saint Charlemagne lorsque son corps a été exhumé de son sépulture en 1166, et l'histoire, avec la tradition, nous apprend que Charlemagne avait coutume de porter sur lui ces mêmes reliques dans les combats. »

Aix-la-Chapelle, le 25 thermidor an XII.

† MARC ANTOINE,

évêque d'Aix-la-Chapelle.

Il est vraiment curieux de penser au sort de ce talisman. Il signale, pour ainsi dire, l'origine des croisades; car il fut offert avec les clefs du saint sépulture et l'hommage d'Haroun-al-Raschid, sur lequel tous les rois de France appuyèrent leurs prétentions sur la terre sainte et leurs droits pour la protection des chrétiens en Orient.

Après avoir reposé trois cents ans dans le sépulture du grand homme, il en fut tiré au douzième siècle pour servir pendant sept cents ans à l'édification des fidèles; puis enfin il vint en la possession du plus grand homme des temps modernes, et aujourd'hui il se trouve au château de Ham, dans une prison!!!

Observations Météorologiques

FAITES A L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

NOVEMBRE. — 1844.

Jours du mois.	Hauteur du Baromètre réduit au 0 de 5 millim.		Températures extrêmes de la journée.		Températures moyennes calculées.	Etat du ciel à midi.	Vents à midi.	
	Minimum.	Maximum.	Minimum.	Maximum.			Direction.	Force.
1	752,18	5,0	11,0	8,1	Couvert, pluie fine.	E.		
2	751,87	7,7	15,0	10,3	Couvert.	S. E.		
3	758,16	4,5	10,2	7,2	Couvert.	S. O.		
4	742,06	4,5	7,0	6,2	Pluie fine.	O. S. O.		
5	755,84	6,8	7,9	7,5	Couvert, bruine.	S. S. O.		
6	742,08	5,7	9,9	6,8	Couvert, éclaircies.	S. S. O.		
7	744,62	5,6	11,0	8,5	Couvert.	S. S. E.		
8	756,86	7,8	15,0	10,4	Couvert.	S. S. E.		
9	756,66	7,8	11,1	9,4	Couvert, éclaircies.	S. S. E.		
10	740,61	6,4	11,9	9,0	Couvert, pluie.	S. fort.		
11	743,69	5,8	9,0	6,4	Couvert.	S. O.		
12	749,16	3,9	15,3	8,7	Couvert.	S. O. très-viol.		
13	755,17	11,0	15,0	13,0	Pluie.	S. O.		
14	762,55	11,5	14,2	12,7	Couvert.	S. O.		
15	764,88	7,0	11,8	9,1	Vapeurs.	S. O.		
16	767,63	7,5	11,8	9,6	Couvert.	S. O.		
17	766,86	40,5	12,2	11,3	Couvert, pluie fine.	O. S. O.		
18	765,45	9,5	11,7	10,5	Couvert.	S. E.		
19	765,96	8,0	9,0	8,5	Couvert.	S. E.		
20	765,50	4,9	8,0	6,9	Couvert.	S. O.		
21	765,00	5,5	10,1	7,8	Brouillard.	S. O.		
22	761,00	5,5	7,1	5,2	Couvert.	N. E.		
23	759,39	2,2	6,4	4,1	Brouillard, nuages.	N. N. E.		
24	755,27	4,0	2,8	4,9	Couvert, brouillard.	S. O.		
25	758,58	2,5	5,4	5,9	Couvert.	O. S. O.		
26	765,43	1,5	6,4	5,8	Très-nuageux.	O. S. O.		
27	767,02	2,5	1,7	0,5	Brouillard très-épais.	O. S. O.		
28	761,45	0,5	0,4	0,1	Couvert, brouillard.	S. E.		
29	757,21	0,4	2,7	1,1	Couvert, léger brouillard.	S. E.		
30	757,52	+0,5	4,9	1,2	Couvert.	N. N. E.		
Moyennes	755,51	5,1	8,9	6,9	Pluie dans la cour, 6 c. 691 Pluie sur la terrasse, 5 c. 980			

L'Oracle de tous les temps.

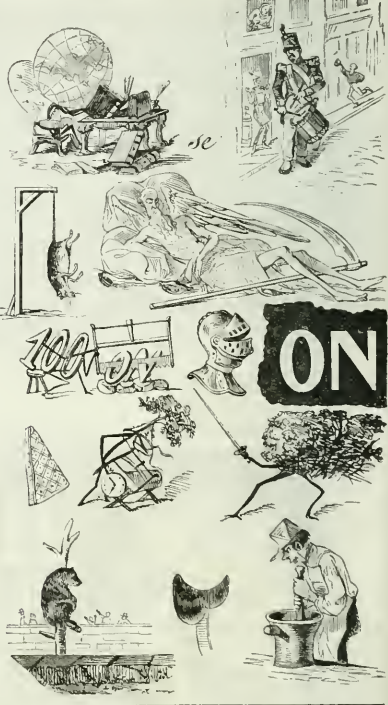
Si mademoiselle Lenormand n'était pas morte, le jeu nouveau dont M. Tarin est l'inventeur (1), mettrait immédiatement un terme à son existence... de vieille sorcière. En voyant apparaître l'Oracle de tous les Temps, les héritières de la sibylle impériale ont dû trembler d'horreur et d'épouvante. Qui se décide à maintenant à se compromettre dans leurs saies et à égarer tant d'âmes? D'ailleurs que de femmes mariées ou à marier n'osent pas ou ne pouvaient pas aller les consulter en secret? Desormais, grâce à l'ingénieuse idée de M. Tarin, l'avenir ne sera plus un mystère pour personne. Comment cela? me demanderez-vous, que faut-il faire pour connaître l'avenir? acheter un Oracle de tous les Temps et lui souffler au nez. Rien de plus simple, rien de moins. En effet l'Oracle de tous les temps est un petit magicien en fer blanc peint, bien autrement fort en matière de prédictions que mademoiselle Lenormand et consorts. Il porte dans sa main gauche une roue qui tourne au plus léger souffle et autour de laquelle sont inscrits vingt numéros. De sa main droite il tient un bâton enroulé dont l'extrémité supérieure désigne toujours un de ces vingt numéros. Vous soufflez, la roue du destin tourne, se ralentit, s'arrête, et le bâton de l'Oracle vous apprend que votre sort est irrévocablement fixé; il marque le numéro dix-huit. Ouvrez maintenant le bel album, dont la dedication est un rebas digne de l'Illustration. — Vingt-quatre pages illustrées de jolies gravures sur bois sont couvertes de vingt réponses sur vingt-quatre sujets différents. — Supposons, par exemple, que vous desiriez savoir, vous, monsieur, comment sera votre femme, et vous, mademoiselle, comment sera votre mari? Vous cherchez la réponse au numéro dix-huit des pages 5 et 4, et vous apprenez que votre femme sera fort riche, mais rien de plus; que votre mari sera somnolent et caustique, et qu'un petard le rendra borgne... Heureusement pour vous, l'Oracle de M. Tarin est tout aussi favorable que tous les autres diseurs de bonnes fortunes; seulement il a plus d'intelligence et plus d'esprit; il peut le consulter à toute heure, en tout lieu; au lieu de se cacher honteusement dans une obscure mansarde d'une rue solitaire, il a l'ambition légitime de brüler et de bayer, comme cadeau d'étranges, sur les tables de tous les salons. A tous ces titres, il mérite donc d'être préféré à ses rivaux. Consultez-le et vous en serez content. Puisse-t-il rendre le calme et l'espoir à quelques bonnes âmes malheureuses, et corriger les méchants et les hypocrites en leur inspirant un étroit salutaire!

(1) Rue Saint-Honoré, 335 bis, 10, 12 et 15 francs.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Les daguerrétypes font tort aux peintres de portraits.



ON s'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 4, Finch Lane Cornhill.
A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostinoff-Dvor, 22. — F. BELLIZARD et Co, éditeurs de la Revue étrangère, au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DEBOS, libraires.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAFARGE et Co, rue Daniette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 5 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 50 f.
Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75.

N^o 95. Vol. IV. — SAMEDI 21 DÉCEMBRE 1844.
Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dep. — 5 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 52 f.
— l'Étranger. — 40 f. — 80 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. *Portrait de Kryloff, poète russe; Portraits de quatre chefs Arabes. — Académie des Sciences. Compte rendu des 2^e et 3^e trimestres de 1843. — La Chasse aux Maures. Une Macreuse; Chasse aux Maures par M. Loubon. — La Mazourka, musique de M. A. Kontski, dessin de M. Valentin. — Revue critique des Travaux Publiés exécutés à Paris (Suite et fin.) — Chronique Musicale. Académie royale de Musique. Marie Suard. — Concert de Paris. Une Promenade extraordinaire aux Champs-Élysées. — Le Foyer des Artistes au Théâtre-Français, par M. R. Vieux Tableau représentant les anciens Acteurs; Vue intérieure du Foyer des Artistes au Théâtre-Français; Bustes de mesdemoiselles Soirval, Clairon et Dumesnil. — Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre; Roma, par M. A. Aubert. Chapitre XXI. Une Gravure par Bertall. — Nouvelles Genevoises. Quinze Gravures par M. Topffer. — Bulletin Bibliographique. — Annonces. — Modes. Six Gravures. — Problème d'Échecs. — Rébus.*

Histoire de la Semaine.

Le mouvement commence à revenir dans le corps politique. La salle des conférences de la chambre des députés est déjà fréquentée; les questions de personnes s'agitent en attendant qu'elles se posent; chacun dit ses répugnances ou ses sympathies pour tel ou tel candidat à la présidence: M. Dupin met une sourdine à ses réparties, de peur de blesser un incertain, et M. Sauzet est encore plus inoffensif que d'ordinaire. Quand on voit deux aspirants au fauteuil qui sont aussi sages, il est pénible de ne pouvoir faire qu'un heureux. La chambre des pairs, qui n'a point de tels embarras, de-



(Kryloff, poète russe.)

mandera néanmoins au ciel des inspirations pour la session qui va s'ouvrir. Une messe du Saint-Esprit sera célébrée au Luxembourg le 27, avant la séance. La nouvelle chapelle, dont M. l'archevêque de Paris doit faire la consécration ce jour-là, est située au rez-de-chaussée, sous l'ancienne galerie de Rubens et à la suite des appartements de Marie de Médicis, dont elle n'est séparée que par l'ancienne chapelle et le salon du Livre-d'Or. On y arrive par deux portes qui ouvrent sous le guichet du levant. La nouvelle chapelle a trente mètres à peu près de longueur; elle est cintrée; quatre croisées prennent jour sur la grande cour. L'autel est placé à l'extrémité opposée aux deux entrées; derrière l'autel, un passage est utilement ménagé pour aller à la sacristie et à la salle d'attente des mariages. Au-dessus de l'autel, M. Abel de Pujol a peint, avec sa facilité ordinaire, un sujet religieux. Les quatre peintures de la voûte de la nef et les huit *pendentifs*, sont dues au pinceau de M. Vachelet. Les quatre tableaux qui remplissent les fausses baies sur le mur opposé aux croisées, sont de M. Gigoux. Ils représentent divers traits des vies de saint Louis et de saint Philippe. Les ornements de l'orgue, placé au bas de la nef, entre les deux portes, sont de M. Klamann. Un magnifique groupe en marbre, par M. Jaley, va être placé dans une niche au-dessous de l'orgue.

Le ministre se met en route. *Le Monteur* a publié cette semaine le traité conclu le 10 septembre avec le Maroc, et dont les ratifications avaient été échangées le 26 octobre dernier. Ce traité n'a subi aucune modification depuis le projet dont nous avons donné l'analyse; seulement trois mois à peu près s'étant écoulés, on comprend mieux que les stipulations de l'article 1, dirigées contre Abd-el-Kader n'ont aucune portée sérieuse, et que, par conséquent, le but de la guerre n'a pas été atteint. Il est fâcheux qu'on ait justifié ainsi le dire des journaux anglais, qui avaient eu l'obligence de nous prévenir qu'on n'insisterait pas sur l'exécution de cet article.

Si nous devons renoncer à l'espoir de voir, de quelque



(Sid-Ali-ben-ba-Ahmed, khalifah d'une partie des tribus qui environnent Consantine.)

Mohammed-ben-Ahmed-el-Mokrani, fils du khalifah de la Medjana.

Bou-Roubi-ben-el-Cherzou, lieutenant de spahis, et kaid du Sahel de Philippeville.

Taklar-beg-Touani, lieutenant de spahis et kaid des Aïmer-Gharaba.)

temps, Abd-el-Kader visiter la France, nous avons du moins la satisfaction de posséder en ce moment à Paris des chefs arabes, nos alliés, qui sont venus contempler cette civilisation qu'il est de notre devoir de naturaliser en Afrique. Ces hôtes de la France sont : Sid-el-Kharobi, ex-ministre d'Abd-el-Kader, Sid-Ali, khalfidji de Constantine, chef de la Légion d'honneur ; Sid-Bou-Lakhrasse, nouveau duick El-Araïe, dit Serpent du Désert, chevalier de la Légion d'honneur ; Mohamed-Ben-Améd, fils du khalfidji de Medjana ; Ahmed, fils d'un commandant arabe ; Bou-Roubi, lieutenant de spahis, caid de Philipppeville, chevalier de la Légion d'honneur ; Sid-el-Chadi, caid de Constantine, Ben-Ouami, lieutenant de spahis, caid de Sidj, chevalier de la Légion d'honneur. Après avoir été fêtes à Marseille, ils sont allés visiter nos places fortes de l'Est et sont descendus à Paris le jeudi soir, 12, où le ministre de la guerre leur avait fait préparer des logements chauds et confortables place de la Madeleine, 25. Nos artistes ont été admis auprès d'eux, et ont pu reproduire les traits des principaux de ces nouveaux amis de la France.

M. le duc d'Aumale et sa jeune épouse sont arrivés à Paris au travers des fêtes, des arcs de triomphe, des députations et des harangues. On ne parle encore que des promotions faites dans la Légion d'honneur à l'occasion de ce mariage ; mais, de l'annuité annoncée, *le Moniteur* n'a rien dit jusqu'à ce jour. Tout au contraire : les journaux nous ont appris qu'un écrivain qui avait été condamné à une peine fort sévère, six mois de prison et à une amende énorme, pour un ouvrage intitulé : *Calicute des Religions*, est retenu après l'expiration de sa peine, parce qu'il ne peut verser 2,115 fr., montant de l'amende et des frais. Si le refus persiste, M. Tessier-Michel devra faire encore une année de prison pour rachat de sa dette : c'était cette astronomie qu'il devait recouvrer sa liberté ; on l'a écondu pour l'amende. — Pour l'école polytechnique, même retard, même injustice. Les examens se poursuivent paisiblement ; mais n'importe aucun des dix-sept élèves compris dans la liste déserte, dit-on, pour une proscriptio, n'a été convoqué. L'incertitude des familles devient plus cruelle chaque jour, et les sacrifices que plusieurs d'entre elles sont forcées de s'imposer, par suite de la prolongation de cet état de choses, sont au-dessus de leurs forces. — Voilà pour l'école licenciée. Pour l'école réorganisée les choses ne se passent pas d'une façon plus satisfaisante. En la reconstruisant, le ministre de la guerre nomma un nouveau conseil de perfectionnement des études, composé des professeurs et des officiers de l'école. La place de professeur de physique était vacante : le conseil présenta, pour la remplir, en première ligne M. Bravais, à la majorité de 16 voix contre 9 données à M. Lechevalier. Les seize voix étaient celles des savants, les neuf celles des militaires. Un hivernage scientifique en Lapone, trois voyages dans les Alpes, une ascension au mont Blanc, de nombreux mémoires de physique, de mathématiques et d'astronomie, dont plusieurs ont été insérés dans les recueils des savants étrangers de l'Institut, tels sont les titres scientifiques de M. Bravais. Ceux de M. Lechevalier sont... d'être capitaine d'armement de la place de Paris, et mari de la cousine de M. Montalivet. Pour quiconque sait comment les choses se passent dans les bureaux, le résultat ne pouvait être douteux : c'est M. Lechevalier qui a été nommé.

Le gouvernement mexicain a fait justice. L'attentat commis à Mazatlan sur un de nos compatriotes, M. Alexandre Farières, a été suivi du châtiment sévère du coupable. Le capitaine Traena a été condamné à la dégradation et à huit années de galères.

Il faut convenir que le régime des lois est encore mieux établi dans l'ancienne Amérique espagnole que dans son ancienne métropole. A toutes les cruautés extra-judiciaires, extra-légales que nous avons déjà eu à enregistrer, chaque jour est venu en ajouter de nouvelles. Le 7, on a fusillé à Anso, près de notre frontière, douze malheureux habitants du pays, comme compromis dans la dernière rébellion du Haut-Aragon. — A Huesca, deux autres ont été tombés sous les balivernes de ces ordres des ministres de l'innocente Isabelle. On ne dit pas qu'elles eussent passé devant un conseil de guerre. — A Valence, le capitaine Morata et le sous-lieutenant Morali ont été fusillés également, en vertu d'un jugement de la commission militaire. — On écrit de Ténérif, qu'un ordre parvenu aux autorités a déterminé la mise en état de siège de toute cette province. — Plusieurs habitants notables d'Alicante viennent d'être arrêtés préventivement par suite d'ordres émanés de haut lieu. En outre, le colonel Infante a été arrêté à San-Roque. L'ordre avait été donné de se saisir également du général Nogueras et du général Castaneda. Ce dernier, qui était à Torre-la-Vega, a eu le temps de prendre la fuite. En un mot, les actes de barbarie et de proscriptio se succèdent sans interruption. Il n'est pas une seule portion de la péninsule où la tyrannie ne s'exerce avec un redoublement de fureur. — Un journal de Madrid du 9, le *Castellano*, rapporte que la veille on a amené dans cette capitale, sur un chariot, les cadavres de six criminels qui, dans une lutte engagée à coups de fusil avec la garde civile, avaient été tués. On se commente cette lutte s'est-elle engagée ? Qu'étaient-ils que ces criminels ? C'est ce que le journal ne dit pas. Les cadavres ont été exposés dans la chapelle de l'hôpital général.

Mais une circonstance qui, à coup sûr, n'en vaut pas la peine, a servi de prétexte à des feuilles françaises, qui avaient précédemment qualifié comme ils le méritent, les actes du gouvernement espagnol, pour célébrer sa clémence et le déclarer rentré dans la voie de l'humanité. On en jugera ; voici les faits : le colonel don Mariano Rengifo, don Pedro Garcia, ex-capitaine au provincial de Saragose, le chirurgien Manuel Arilla et trente autres accusés avaient été traduits le 2 décembre devant le conseil de guerre de Madrid, présidé par le général Cordova ; après la lecture de l'acte d'accusation qui a pris deux séances et les défenseurs entendus, le conseil a prononcé la peine de mort contre les trois accusés que nous venons de nommer et contre deux autres, don Salda-

go Alonso Cordero, ancien député aux cortès et un des grands capitalistes de Madrid et M. Alonso Guillon ; deux autres accusés ont été condamnés aux travaux forcés à temps, et les autres ont été renvoyés. Le 7, le conseil supérieur a admis le pourvoi des accusés en déclarant que le procès était du ressort de la juridiction ordinaire. Cependant le 8 le capitaine général Mazarédo, sans égard pour l'arrêt de la cour de justice, a approuvé le jugement du conseil de guerre. Le 9, le père d'un des condamnés à mort, Antonio Arilla, est parvenu à présenter une requête à la reine pour demander la grâce de son fils. Malgré cette requête faite dans les termes les plus touchants, le colonel Rengifo et ses compagnons d'infortune, furent mis en chapele le 10 pour être fusillés le lendemain. Le même jour quelques membres du corps diplomatique, cédant aux supplications de plusieurs hommes considérables, sont intervenus auprès du gouvernement pour éviter une nouvelle effusion de sang. M. Bresson s'est occupé de cette affaire ; ses démarches ont été couronnées de succès. Voilà donc des hommes condamnés comme progressistes déterminés, dont le jugement est cassé par le conseil suprême, qui déclare l'incompétence du conseil de guerre. On se dispose à les fusiller néanmoins, et parce que cette monstruosité n'est pas poussée jusqu'au bout, le journal ministériel français, dont nous aimons l'autre jour à citer les paroles, croit devoir aujourd'hui entonner ce panegyrique : « Cet acte de clémence et de générosité royale fait honneur au gouvernement espagnol. C'est, dans les circonstances actuelles et dans l'état de troubles où se trouve encore l'Espagne, une preuve de courage et en même temps une preuve de force. De tels actes font plus pour assurer la durée d'un gouvernement et le démentement de condamner, et nous espérons qu'ils ne sont que l'augure d'une politique réellement humaine et libérale. » C'est en vérité un retour affligeant, et l'humanité de l'organe de notre cabinet se satisfait à trop bon marché. Au lieu de se livrer à cet égoïsme, il aurait dû apprendre à ses lecteurs que le général Ferraz, président du conseil suprême, venait d'être destitué.

Le conflit survenu dernièrement entre les deux chambres des états généraux de Hollande, à propos de la présentation de l'adresse, a déterminé plusieurs membres de la deuxième chambre à proposer une réforme de la loi fondamentale. Parmi les changements proposés par le projet de révision, se trouveraient : 1° un ministère responsable ; 2° des élections directes ; 3° le droit, pour la couronne, de dissoudre la seconde chambre ; 4° des modifications à apporter dans l'institution de la première chambre. On assure, en outre, que l'on a cherché à fortifier encore la garantie accordée par la loi fondamentale à l'enseignement public, à la liberté des cultes, ainsi qu'à l'égalité de toutes les communions religieuses.

La chambre des représentants de Belgique a commencé la discussion sur le projet de sanction du traité de commerce conclue avec l'Union des douanes allemandes. Le projet paraît devoir rencontrer une assez vive opposition. M. Nolthomb, ministre de l'intérieur, n'a pas dissimulé que cet arrangement ferait pencher la Belgique du côté de l'Allemagne, plutôt que du côté de la France. L'esprit des traités qui avaient voulu établir la neutralité du nouvel Etat sera ainsi méconnu, et la France, tristement reconquise des sacrifices qu'elle a faits pour sortir la Belgique des dangers où la plaçait sa lutte avec la Hollande. M. Nolthomb a déclaré que le cabinet dût il fait partie n'avait reçu à ce sujet ni protestation écrite, ni protestation verbale du cabinet français. Il paraît qu'une mission toute récente, donnée par notre ministre à M. Dellandis, et dont on croyait devoir rattacher l'objet à ce même traité, n'avait point but que d'insignifiantes modifications de tarifs.

Les nouvelles de Prusse ont offert cette semaine beaucoup d'intérêt. Un journal grave, qui ne recherche pas les premiers aventuriers et ne cultive pas le puff politique, s'est déclaré en position de garantir dans les termes suivants, et avec des réserves qui y ont été fait, que voici : « Le roi de Prusse a pris définitivement la résolution de donner une constitution à son royaume ; non — seulement cette résolution est prise, mais elle a été communiquée aux diverses chancelleries de l'Europe ; et l'œuvre n'est pas en projet seulement, elle est toute prête ; les bases de la constitution sont arrêtées ; il ne reste plus qu'à la promulguer et à la mettre en exercice. Voilà dans quelques limites le fait nous a été affirmé, et nous le croyons hors de doute. Ainsi, nous ne savons pas combien de temps l'exécution de la pensée royale sera retardée ; nous ne savons pas jusqu'à quel point pourront agir sur ce monarque les observations de la Russie et de l'Autriche ; nous ne savons pas, enfin, si une objection qui se présente, celle de la différence des nationalités entre la Prusse proprement dite, la province rhénane et le duché de Posen, sera jugée assez décisive pour commander encore un ajournement ; ce que nous regardons dès à présent comme certain, c'est la résolution prise et la communication officielle ou officieuse qui vient d'en être faite aux cabinets européens. » A Breslau, le curé Rogo, prêtre catholique, qui avait publié des lettres dans lesquelles il parlait en termes qui ont paru irrévérencieux de la sainte robe de Trèves, et des pèlerins qui allaient à l'objet, a été destitué et excommunié par le chapitre des chanoines de Slesie. — Après le tableau que *l'Illustration* a tracé des mœurs des étudiants allemands, nous devons enregistrer l'extrait suivant d'une lettre de Königsberg (Prusse), datée du 5 décembre : « Les étudiants de l'université de Heidelberg, dans le grand-duché de Bade, viennent d'abolir l'usage du duel, et de décider que dorénavant ils feraient juger les différends qui pourraient s'élever entre eux par un jury d'honneur composé de dix de leurs pairs, élus par les deux adversaires. Cet exemple a été sur-le-champ imité par les étudiants de Königsberg. »

A Saint-Paul-le-Gauthier (Sartre), le 11 de ce mois, seize enfants de cette commune ont eu l'impression de passer, en revenant de l'école, sur la petite rivière qui coule près de ce bourg. La glace, trop peu forte pour les soutenir, s'est bri-

sée sous leurs pas, et tous les seize ont été engloutis. Malgré les secours qui ont été apportés à ces malheureux enfants, cinq seulement d'entre eux ont pu être retirés vivants ; les onze autres étaient morts.

A Lyon, le tablier d'une passerelle s'est ébranlé au moment où on terminait l'épreuve qui devait précéder l'ouverture de ce pont à la circulation publique. On estime qu'une vingtaine d'ouvriers ont été entraînés et ont disparu dans le fleuve. Dix seulement ont été sauvés.

La Russie vient de rendre avec solennité les derniers devoirs à un de ses poètes les plus illustres. Le fabuliste Kryloff, qui était placé sans contestation au sommet du Parnasse moscovite, est mort à Saint-Petersbourg, âgé de soixante-dix-sept ans. On a public, en 1823, à Paris, deux volumes de fables extraites de son recueil et imitées en vers français par nos poètes les plus distingués. L'emotio en fait précéder cette traduction d'une introduction où le mérite de l'original était justement apprécié. L'empereur Nicolas a voulu donner à sa mémoire un témoignage particulier de considération. Le czar a assisté à ses obsèques, où il est inutile de dire que se pressait l'élite de la population. Une nombreuse réunion de grands dignitaires de l'Etat, de savants, de littérateurs, remplissait l'église de Saint-Isaac de Dalnait, à l'Aniraout, où son éminence Justin, vicaire de la métropole, récitait les prières des morts. Le cercueil fut ensuite emporté de l'église et déposé sur le char funéraire par des généraux et d'autres hauts fonctionnaires, parmi lesquels on remarquait MM. le général de cavalerie, aide-de-camp — général comte Orloff, le général d'infanterie Skobeleff, le lieutenant-général Wachtangout, le général-major Rostovskoff, exécuteur testamentaire de l'illustre défunt, etc. Des étudiants de l'Université entouraient le char, soutenaient le dais et portaient les décorations. Une foule immense suivit le cortège jusqu'au monastère de Saint-Alexandre-Nevisky, où le service funèbre a été célébré par Son Eminence Antoine, métropolitain de Novogorod, de Saint-Petersbourg, d'Esthonia et de Finlande, assisté de Leurs Eminences Justin, vicaire de la métropole, et Athanasie, évêque de Vimsa. Les restes mortels de Kryloff ont été inhumés près de la tombe de son ami N. Gneditch, traducteur de *l'Iliade* d'Homère. Jusqu'à ses derniers moments, Kryloff avait exprimé le vœu qu'un exemplaire de ses fables fut envoyé à tous ceux qui garderaient souvenir de lui. Les exemplaires expédiés sont reliés en blanc avec une bordure noire, et au-dessus du titre, on lit ces mots : « Souvenir d'Iwan Andrejewitch, conformément à son souhait. »

Académie des Sciences.

COMPTE RENDU DES 2^E ET 5^E TRIMESTRES DE 1844.

(Suite. Voir t. IV, page 218.)

Sciences physiques.

Comète. — M. Faye a découvert, le 22 novembre 1845 une comète ; et comme pour toutes les comètes nouvelles, on a cherché, en déterminant ses éléments, d'abord si elle ne constituait pas la réapparition d'une comète disparue depuis longues années, ou d'un astre dont les éléments n'avaient pas été complètement calculés jadis. Ainsi M. Valz écrit à M. Arago, pour lui annoncer que la comète de M. Faye n'est autre, d'après ses calculs, que celle de 1770, que Jupiter nous avait enlevée en 1779, et qu'il nous rendrait de nouveau, ainsi qu'il était déjà arrivé en 1767. Le calcul indique qu'elle doit repaître en 1831, et c'est alors seulement qu'on pourra avoir la preuve certaine du fait avancé par M. Valz. Il paraît probable, d'après M. Valz, que Jupiter est destiné à jouer un rôle fort important dans la transformation des orbites cométaires, son influence s'étendant même sur d'autres comètes qui, après avoir éprouvé des perturbations de la part de Mercure et de la Terre, sembleraient être vouées à la domination de Jupiter dans un avenir éloigné. Ce sont les comètes connues sous le nom de comètes de trois ans et de six ans, dont l'orbite actuelle a été déterminée, pour la première, par l'influence de Mercure, et pour la seconde par celle de la Terre. Quoi qu'il en soit de ces perturbations et de leurs causes, M. Valz n'a pas été le seul à supposer que Jupiter avait une influence énorme sur l'orbite de la comète de M. Faye ; ainsi M. Leverrier a fait des recherches toutes semblables à celles de l'astronome de Marseille, et M. Faye lui-même a dit que sa comète avait été dérangée par Jupiter, comme la fameuse comète de 1770.

Optique appliquée. — Une des grandes difficultés des observations astronomiques consiste dans l'imperfection des instruments d'optique. Les dimensions des lunettes étaient restées jusqu'à ce jour par l'impossibilité où l'on était de trouver les masses de verres nécessaires à l'exécution des grandes lunettes achromatiques projetées. M. Boutemps, directeur de la verrerie de Choisy-le-Rei, semble avoir résolu cet important problème, et il en a offert le résultat au bureau des Longitudes à des prix d'une modicité presque incroyable. Ainsi, il propose de fournir des disques de flintglass, pour l'unite, de 55 centimètres d'ouverture, pesant 10 kil., à raison de 10 francs. Un disque de crownglass, de la même dimension, ne coûterait que 650 francs. En somme, les deux disques ensemble coûteraient mille francs. Un disque semblable était évalué jadis quarante mille francs. Des disques d'un mètre de diamètre ne coûteraient que cinq mille francs. Voilà, nous ne craignons pas de le dire, un des plus admirables résultats de l'industrie moderne, et notre Observatoire doit, avant peu, dépasser en approvisionnement d'instruments les Observatoires les mieux montés, y compris celui qui est dû à la munificence de l'empereur de Russie.

Notre intention était de présenter une analyse rapide de quelques autres beaux mémoires sur les phénomènes physi-

ques, notamment sur l'acoustique, par M. Feraud, sur le rayonnement de la chaleur, par MM. de la Provostaye et sur le mouvement des corps dans ce milieu, par M. Berzélius. Mais l'espace nous empêcherait de parler de tant d'autres matières qui doivent trouver place dans ce compte rendu, et nous sommes obligés, bien à regret, de mentionner seulement par leurs titres ces remarquables mémoires.

Sciences chimiques.

Nouvelles combinaisons de l'indigo. — M. Ang. Laurent est un rude joueur, qui n'abandonne jamais le champ de bataille, où il soutient les idées nouvelles et lumineuses qu'il émet sur les principes de la chimie et qui, exposé aux critiques et même aux railleries, lutte et attend que la lumière se fasse sur ses adversaires. Telle est sa position dans le combat qu'il livre en ce moment à Berzélius. Ce que nous aimons dans M. Laurent, c'est, si nous pouvons nous exprimer ainsi, ses principes philosophiques en matière de chimie, c'est qu'il pénètre avant dans la matière et ne s'arrête pas aux surfaces et aux formes; pour comprendre toute l'importance de la question, il ne s'agit pas de savoir, dit M. Laurent, si tel corps a de l'analogie avec tel autre, si le chloro doit être placé à côté de l'hydrogène (ce que je rejette complètement), mais bien de savoir si les chimistes doivent continuer à s'appuyer sur les théories de M. Berzélius, si les propriétés des corps composés dépendent seulement de l'état électro-positif et négatif de leurs composants, de savoir en un mot si dans les corps bruts, comme dans les arts, le nombre, l'arrangement et l'arrangement ne sont pas aussi, si ce n'est plus importants qu'en matière. La question ainsi posée, M. Laurent présente la proposition suivante, que nul n'a ni trouvée ni démontrée avant lui : « Quoiqu'il n'y ait pas la plus légère analogie entre le chloro et l'hydrogène, quoique l'un de ces corps soit éminemment positif et l'autre négatif, on peut néanmoins les introduire indifféremment l'un ou l'autre, dans un grand nombre de composés, sans altérer sensiblement les propriétés fondamentales physiques et chimiques de ces composés; d'où il résulte que le nombre, l'arrangement et la forme sont, dans certains cas, plus essentiels que la matière. » Pour démontrer cette proposition, M. Laurent a présenté à l'Académie un tableau où ces nouveaux composés et ces nouvelles réactions portant sur diverses combinaisons de l'indigo chlorés ou non chlorés, mettent en relief la vérité de son énoncé.

Poudre inexplosible. — On connaît le danger qu'il y a à conserver de grandes quantités de poudres de guerre. Jusque-là présent, l'administration a mis tous ses soins à éloigner les causes qui pourraient produire l'inflammation, mais ces précautions n'ont pas toujours été suffisantes. Ce n'est que de nos jours qu'on a osé à nouveau rechercher les moyens de diminuer, s'il était possible, l'effet même de l'inflammation. Ainsi, en 1840, M. Piolet, dans un mémoire présenté à l'Académie, donna le moyen de ralentir considérablement l'inflammation des masses de poudre, en mêlant les grains avec le pistier, ou avec l'un de ses composants, trituré très-fine. L'explosion est alors transformée en une combustion successive qui n'offre plus les dangers que cet agent énergétique présente actuellement dans sa conservation. M. Fadiéol, professeur de chimie à l'école spéciale d'Artillerie de Saint-Petersbourg, a entrepris une série d'expériences basées sur l'observation de M. Piolet. Les conditions qu'il s'est imposées sont : 1° de pouvoir séparer la substance pulvérulente par un simple tamisage, sans que la qualité de la poudre fût altérée par la présence d'une petite partie de cette substance additionnelle restée après le tamisage; 2° de se procurer cette substance à un prix modique. Le mélange auquel s'arrêta le savant professeur fut du *carbo-graphite*, c'est-à-dire un mélange de charbon de bois et de graphite bien mélangés. Il est arrivé à brûler une masse de mélange de poudre et de *carbo-graphite*, entassée et comprimée dans un baril du grandeur de ceux qui servent à conserver la poudre dans les magasins russes et qui peuvent contenir 40 à 50 kilogrammes de poudre en grains. Un baril qui contient 49 kilogrammes de poudre sans mélange, n'en peut contenir que 55 avec le mélange après la pression. Ainsi disposé, M. Fadiéol y mit le feu, et le mélange entier mit 75 secondes à brûler sans détonation et sans que le baril fût endommagé. Nous ne nous arrêterons pas sur les différentes expériences comparatives auxquelles se livra le professeur. Nous dirons seulement que pour quelques-unes faites dans les mêmes circonstances que celles de M. Piolet à Metz, les résultats ont été identiques. Nous recommandons cette matière aux méditations des hommes de guerre qui doivent avoir à cœur de prévenir le retour des affreuses catastrophes causées par les explosions des poudrières.

Recherches sur les types chimiques. — Deux hypothèses ont été émises par Lavoisier et Davy sur la constitution réelle des acides et des sels. Pour Lavoisier un acide est une combinaison résultant de l'union de deux composés binaires qui sont, d'une part, de l'eau, de l'autre, une combinaison oxygénée, regardée par ce chimiste comme le véritable acide anhydride. Si l'on met l'acide hydraté en présence d'une base, l'eau est éliminée et se trouve remplacée par cette dernière. Le composé ainsi formé est un sel. Le sel neutre ne diffère-t-il alors de l'acide hydraté que par la substitution d'une molécule d'un oxyde à une molécule d'eau. Mais plus tard, on découvrit des combinaisons formées d'un radical et d'hydrogène et fonctionnant à la manière des acides. De là les *acides et les hydracides*. Davy essaya de ramener ces deux classes à un même type. Pour lui, les acides furent des hydracides comparables à l'acide chlorhydrique. La formation des sels n'était plus qu'un phénomène de substitution d'une molécule d'un corps quelconque à une molécule d'hydrogène. M. Dumas, donnant de l'étendue aux idées de Davy, proposa de considérer certains radicaux comme de véritables types, dans lesquels on peut remplacer certains éléments par d'autres, sans en changer les propriétés fondamentales. M. Cahours a entrepris sur l'acide salicylique des recherches analogues à celles de M. Dumas. Il a prouvé par des expériences nombreuses que cet acide est monobasique ou, pour

mieux dire un acide uni-moléculaire, et que c'est un véritable type qui peut échanger l'équivalent d'hydrogène, contre l'équivalent soit de métal simple, soit d'un métal composé, en fournissant une série de composés dans lesquels les propriétés fondamentales sont conservées.

M. Millon a, de son côté, fait des recherches sur la constitution chimique des acides et des bases qui l'ont amené à ce résultat remarquable : 1° que certaines bases s'accompagnent d'un ou de plusieurs équivalents d'eau qu'elles tendent à conserver toujours, même après leur combinaison avec les acides; 2° que plusieurs équivalents d'un même oxyde pouvaient s'ajouter l'un à l'autre, se superposer en quelque sorte et se comporter ensuite, dans les combinaisons qu'ils contractent, comme un seul équivalent.

Géologie et Minéralogie.

Charbons produits par voie ignée à l'époque houillère. — M. Daubrée a examiné dans le terrain houiller de Strarbrück une substance noire et libreuse qui a la plus grande analogie avec le charbon résultant de la calcination du bois. Les fragments de cette substance sont, les uns, d'un noir pur, à fibres très-fines, et ne diffèrent, dans leurs caractères physiques, du charbon de bois tendre que par une très-grande friabilité; les autres, plus tenaces et plus denses que le charbon de bois, d'un noir peu foncé, mais qui cependant se rapprochent du charbon végétal ordinaire par une structure libreuse bien prononcée et par la forme anguleuse de leurs contours. Après une analyse patiente et savante de ces fragments, M. Daubrée est amené à conclure que ces substances n'ont aucune ressemblance avec les produits de la calcination de houilles ou de lignites que la pénétration des roches ignées dans ces conches de combustible et à fréquemment formées, qu'elles sont plutôt semblables aux variétés de combustibles connues sous le nom de charbon fossile, d'anthracite fibreuse des terrains houillers de la Saxe, de la Bohême, de la Silésie, etc., et que c'est une nouvelle preuve d'ancienneté qui aurait carbonisé certains massifs d'arbres des forêts houillères, causés, soit par la foudre, soit par des interruptions de roches ignées.

M. Dupont, ingénieur des mines, a présenté à l'Académie des considérations sur les phénomènes diuviens qu'il a observés dans l'Arizée et dans quelques vallées voisines.

M. Birat a communiqué un mémoire sur les gîtes métallifères de l'Allemagne, ce pays si riche en métaux. Nous ne pouvons qu'indiquer les titres de ces mémoires.

Mécanique appliquée.

Armes et balistique. — Nous avons mentionné dans notre compte rendu de l'Exposition des produits de l'Industrie (tom III, page 285) le procédé inventé par MM. Renette et Gastine pour confectionner les canons des fusils, et qui consiste à les composer de deux tubes triangulaires roulés ensemble et superposés de façon à ce que le sommet du triangle d'un des tubes coincide avec le rencontre des arêtes de la base de l'autre. M. Séguier a appelé l'attention de l'Académie sur ce procédé, et a rendu compte de quelques expériences auxquelles il s'est livré sur les canons ainsi fabriqués. Ces résultats étant les mêmes que ceux que nous avons signalés, nous n'y reviendrons pas ici.

Barrages mobiles. — M. Sartoris a présenté à l'Académie, sur le patronage de M. Mary, ingénieur en chef des eaux de Paris, un nouveau système de barrage mobile, tel que la manœuvre en est excessivement simple, et peut se faire en très-peu de temps. C'est un barrage à bateau-vanne, et que l'inventeur propose d'appliquer au barrage du petit bras de la Seine en aval du pont Neuf. Déjà en 1826, M. Mary en a fait l'essai à Saint-Vallery-Sourde, et cela avec un plein succès.

M. Thiéard, ingénieur en chef des ponts et chaussées, a, de son côté, présenté à l'Académie le système que tout le monde a pu voir à l'Exposition de cette année, et sur lequel une commission de l'Institut, qui avait M. Arago pour rapporteur, a fait un rapport très-favorable.

Sciences économiques.

Répression des crimes. — M. Cauchy est descendu des hauteurs scientifiques où il se plaît à se tenir, pour entretenir l'Académie d'une question éminemment philanthropique. Appelé à faire partie du jury près la Cour d'assises de la Seine, ce savant a concouru à la rédaction d'une note que les jurés adressent au ministre de la justice sur l'urgence nécessaire d'une réforme dans le mode actuel de répression des délits et des crimes. Les moyens indiqués par cette note sont : 1° procurer aux enfants des classes pauvres, et surtout à ceux qui, élevés dans la misère et dans le vice, deviennent plus tard le fléau de la société, la bonne éducation dont ils sont généralement privés; 2° soustraire les prévenus et les condamnés aux leçons du crime qu'ils reçoivent dans les prisons; 3° faciliter la réforme des condamnés par l'éducation dans les prisons; 4° prendre des mesures telles que, parmi les coupables, ceux qui rentrent dans la société ne soient pas considérés et ne se considèrent pas eux-mêmes comme des ennemis de la société. On voit que cette note aborde les questions les plus graves, les plus élevées et les plus ardues. M. Cauchy a joint des considérations sur le développement de l'esprit et le but, et s'il n'a pas donné les moyens d'arriver sûrement à la solution de ces diverses questions, au moins il a contribué à les élucider.

Assainissement des égouts. — M. Siret, qui a déjà proposé la désinfection des fossés d'égout au moyen d'une poudre, et dont le procédé a été l'objet d'un rapport favorable, propose aujourd'hui d'ajouter à l'assainissement des égouts le moyen proposé, en modifiant pourtant la composition de la poudre désinfectante. Ainsi, pour 500 mètres d'égout, il emploie 75 kilogrammes d'une poudre formée de sulfate de fer, de sulfate de zinc, de charbon végétal, sulfate de chaux dans des proportions définies. Il en forme une pâte qu'il place

à l'entrée de l'égout, et qui, dissoute peu à peu par l'eau, désinfecte entièrement les eaux de l'égout.

Nous ne terminerions pas notre compte rendu sans annoncer par anticipation à nos lecteurs que la place laissée vacante par la mort de M. d'Arctet dans la section de chimie a été donnée à M. Ballard, en concurrence avec M. Frémy, qui a réuni 26 voix contre les 28 de l'heureux candidat.

La Chose aux Macreuses.

L'origine des macreuses a été longtemps un mystère pour les naturalistes; de là une foule de conjectures et d'assertions merveilleuses qu'ils ont hardiment jetées dans leurs écrits pour remplir les lacunes de leur science. En effet, avant qu'on se fût avisé de pousser jusque dans les hautes terres du Groenland, où ces oiseaux s'accouplent et nichent, on n'avait pu parvenir à connaître leur mode de reproduction, bien qu'on les vit, tous les ans, aux approches de l'hiver, se réunir par troupes innombrables sur les côtes d'Ecosse, d'Angleterre et de France.

Les ornithologistes avaient fait de vaines recherches pour découvrir leurs œufs ou leurs nids; ils avaient désigné des macreuses femelles sans trouver dans leurs entrailles un œuf quelconque de ce genre. Un homme d'avancer leur ignorance, ils mirent cette oiseau hors la loi de la nature et donnèrent à son origine mille causes suppositives.

Les uns, et entre autres, Beudant, Sealigner, Bartholin, prétendent que la macreuse naissait d'un coquillage très-commun dans les mers du Nord et connu des naturalistes sous le nom de conque anatifère ou coquillage porte-canard. Sa forme est celle d'un champignon; il s'attache à la carène des navires, à des pièces de bois pourri qui flottent dans la mer, et, de préférence, au bois de sapin, ce qui le fait nommer par les matelots *sapinette*. Bartholin affirme fort sévèrement qu'il a vu à Naples un oiseau semblable à un canard dans une de ces coquilles; et Sealigner rapporte qu'il en fut présenté une pareille à François I^{er}.

D'autres savants, tels que Fulgense, duc de Gènes, le cardinal Jacobus, Vincent de Beauvais, le père Briète, sont d'avis qu'il y a dans les Orcales un arbre miraculeux dont le fruit a la forme d'un canard; que ce fruit, arrivé à sa maturité, se détache de la branche et qu'il devient poisson s'il tombe dans l'eau et oiseau s'il tombe à terre.

Beudant et Torquemada, religieux espagnol, observe fort judicieusement, ce propos que cet arbre étonnant ne doit pas être seul de son espèce, attendu le nombre considérable des macreuses.

Hector Boetius, qui écrivait vers la fin du quinzième siècle, dit qu'il y a sa seier une pièce de bois tirée de la mer, et qu'il y trouve une multitude de vers dont quelques-uns étaient recouverts de plumes; il conclut de là que la macreuse n'a d'autre origine que ce ver.

Kircherus est celui qui a fait le plus de concessions à la nature et à la vraisemblance. Il veut bien admettre que ces oiseaux pondent sur des plages fort avancées dans le Nord; mais il ajoute que leurs œufs, poussés par la violence des vents, se brisent, se mêlent aux glaces, s'attachent aux arbres et aux débris des navires et produisent ces vers emphiques dont naissent les macreuses.

Enfin, Tiburnus parle d'un certain théologien lyonnais, nommé Octavian, qui jurait sur l'Evangile avoir vu et touché un de ces oiseaux qui commencent à se former de champignons venus sur des débris pourris de navires.

Du Bartas, poète français du dix-septième siècle, qui a fait une parodie des *Metamorphoses d'Ovide*, ne pouvait omettre de parler de ces *stratourdes transformations*; c'était un sujet trop convenable à son poème; aussi n'a-t-il garde de oublier :

J'entends l'arbre aujourd'hui en intume évaner
Dont le feuillage épars par les soupirs du vent
Est metamorphosé, d'une vertu féconde,
Sur terre en vray oryxéon, en vray poissons dans l'onde.

Bien, non content d'avoir influé en chose espère
Une engendrante force, il lit, par sa sagesse,
Que, sans nul Venus, des corps inanimés,
Mains parfaits animaux, car les insectes vivants,
Ainsi sous son Boye, se forment et rampantes
Tardif vu de oiseaux qu'on appelle araignées
Qui sont fils, comme on dit, de certains arbrisseaux
Que leur feuille féconde anime dans les canaux.
Ainsi le vieil faguet d'une barque se change,
En des canards volants! — O changeant étrange!
Même corps fut déjà arbre vert, puis vaisseau,
Naguère champignon et maintenant oiseau!

Après avoir jeté le schisme parmi les savants, cet innocent oiseau faillit faire naître ainsi des dissentiments dans le sein de l'Eglise. L'origine tout exceptionnelle de la macreuse, et l'opinion erronée qui prétendait que son sang était froid comme celui du poisson, avaient porté quelques écrivains à se permettre l'usage à leurs ouailles dans les jours d'abstinence. Mais le pape Innocent III, dans son concile général de Latran, sur la fin du douzième siècle, donna contre cette licence et déclara que cet oiseau, quelle que fût son origine et la qualité de son sang, devait être compris dans les défenses de l'Eglise : « Vendredi chair ne mangeras. »

Aujourd'hui la macreuse est tolérée sur la table des fidèles tous les jours indistinctement. Et, dans la fait, sa chair noire et dure, et surtout une saveur de poisson cru qu'elle conserve malgré la cuisson, en font un mets peu propre à favoriser le pèché de gourmandise.

Enfin, la vérité vint élever des pages de l'histoire naturelle toutes ces puérides créations de l'ignorance. Ce fut le Hollandais Gerard de Veer qui, au retour de sa troisième navigation dans le Nord (1396), montra, pour la première fois aux yeux des savants confondus, des œufs et des nids de

macreuse. Voici comment il s'exprime dans la relation de son voyage, après avoir énuméré les erreurs des naturalistes :

« Ici appert maintenant le contraire : ce n'est donc pas merveille que jusqu'à présent on n'a pas su en où ils pouvaient leurs œufs, vu que personne qu'on sache ait été sous la hauteur du 80° degré et que la terre n'a été connue en ce lieu, et encore moins que les roiteaux (1) y couvent leurs petits. » C'est donc sous le 80° degré de latitude nord, dans un pays couvert de glace que ces oiseaux s'accouplent et bâtissent leurs nids. Aux approches de l'hiver ils viennent s'abriter sur des côtes plus tempérées. Leur nombre est si grand qu'ils forment, le long des rivages qui leur servent de refuge, de larges et longues bandes noires qu'on aperçoit d'une distance de plusieurs lieues.

La taille et la forme de la macreuse la rendent assez semblable au canard commun. Ses plumes sont noires et tellement lisses et serrées qu'elles possèdent une impénétrabilité complète et ne sont nullement mouillées après un long séjour dans l'eau. La macreuse a les pattes noires et les doigts unis par une membrane fine et mince d'une délicatesse extrême. Le mâle se distingue par la couleur foncée de son plumage et par deux petits tubercules jaunes placés à la base supérieure du bec, qui est moins aplati que celui du canard. Quand la femelle est jeune, elle est entièrement grise ; elle a été regardée longtemps comme une espèce particulière que l'on désignait par le nom de *grisette* ; mais cette erreur a été reconnue.

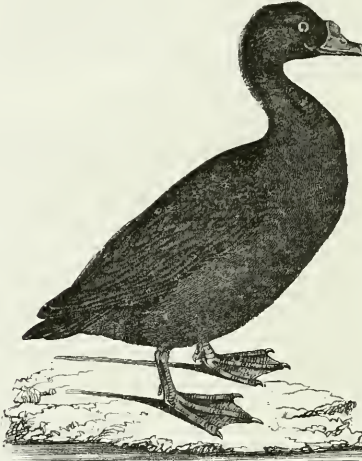
Les macreuses se nourrissent de petits poissons et d'un coquillage appelé *raimeau* par les pêcheurs de la côte de Picardie, où il abonde. Elles plongent quelquefois à une profondeur de cinquante pieds pour saisir leur nourriture. Il suffit qu'un individu de la troupe donne l'exemple pour que tous les autres l'imitent et disparaissent sous l'eau. On reconnaît par là les bancs de vaineaux. Quand le reflux les a mis à découvert, les pêcheurs tendent, à deux pieds au-dessus de ces coquillages, de grandes nappes de filets. Le retour de la marée ramène les macreuses sur le piège. La troupe plonge sans défiance et s'embarasse dans les mailles ; celles qui passent sous le filet sont prises également en voulant remonter. Dès que la mer s'est retirée, on va compter les victimes, dont le nombre s'élève souvent à plus de douze cents.

Il y a des troupes de macreuses qui, plus frileuses que les autres, descendent chercher un abri contre les rigueurs du froid jusque sur les côtes de la Provence ; elles choisissent de préférence les étangs pour y établir leurs quartiers d'hiver. L'étang de Berre, petite ville située à huit lieues de Marseille, est renommé, dans le midi de la France, pour la

(1) C'est le nom que les Hollandais donnent à la macreuse à cause d'un cri *rot, rot, rot*, qu'elle jette en prenant son vol.

chasse dont il est le théâtre, chaque année, aux approches de la Noël. Ici les malheureuses macreuses n'ont point à craindre les filets sous-marins, car il n'y a pas de marée ; mais elles périssent par le plomb.

Il faut une armée de chasseurs pour exécuter cette chasse. Si une barque isolée veut essayer de les approcher, elles



(Macreuse.)

s'envolent avant d'être à la portée du fusil, et fuient toujours par petites volées, sans qu'on puisse jamais les atteindre. Une nombreuse réunion est nécessaire, et c'est ce qui a lieu, ainsi qu'on va le voir.

Vers le milieu du mois de décembre, les autorités municipales de Berre font connaître par une affiche officielle, pla-

cardée dans tout le département des Bouches-du-Rhône le jour fixé pour la chasse générale des macreuses ; c'est ordinairement le 25 du mois. La veille de ce jour, on voit affluer dans la petite ville de joyeuses caravanes de chasseurs venant de Marseille, d'Aix, d'Arles, de Salons, de Lambesc, de Saint-Méry ; les uns dans d'élégants équipages, d'autres dans de modestes carioles, dans des charrettes ; quelques intrépides font dix ou quinze lieues à pied pour se trouver au rendez-vous.

Chacun est armé de plusieurs fusils et de copieuses munitions de chasse.

C'est jour de fête, jour de bruit et de vie pour la pauvre ville ; ce jour-là elle oublie ses salines et son morne silence : elle se fait grande ville pour quarante-huit heures. Elle ouvre toutes ses auberges, toutes ses maisons, toutes ses étables, toutes ses granges pour loger les hôtes nombreux qui lui surviennent. Elle égorge tous ses moutons, elle tord le cou à tous ses poulets pour assouvir tous ces appétits aiguisés par le voyage.

Pendant que la ville est ainsi affairée, l'étang est sillonné d'une multitude de barques venues des Marignans, d'Arles, de Saint-Chamas pour la grande battue du lendemain. Le soir on dine comme on peut. Ceux qui ont en la bonne fortune de se procurer une pailleuse s'estiment fort heureux ; les autres s'accommodent, sans se plaindre, d'un banc, d'une table, d'une chaise ou d'une litière dans une grange. La nuit est bientôt passée. La veillee se prolonge jusqu'à deux ou trois heures ; on rit, on joue, on fume, on chante, et l'on doit être sur pied avant le jour. Encore est-il rare que le sommeil remplace ces courts instants qu'on lui accorde ; les chiens de l'endroit, peu habitués à ce surcroît de population, et peu satisfaits d'ailleurs d'avoir cédé leurs lits de paille à l'hospitalité, témoignent leur humeur, et se vengent en hurlant dans les rues de la façon la moins soporifique du monde.

Enfin, le matin arrive, à la satisfaction générale : le rivage se couvre de chasseurs qui se hâtent de prendre place dans les bateaux qu'ils ont retenus la veille. Ces bateaux, appelés *bettes*, sont plats et étroits ; ils contiennent deux rameurs et quatre chasseurs ; ils ont à la poupe un petit pavillon tricolore dérivé par l'autorité municipale moyennant un modique tribut. Quand tout le monde est embarqué, la flotte se range en bataille ; les *bettes* se placent à trois mètres l'une de l'autre, de manière à former une ligne qui s'étend à perte de vue d'une rive à la rive opposée. Les cloches de la ville donnent alors le signal du départ, et la flotte s'avance en bon ordre vers l'anse de la Tête-Noire, où l'on aperçoit de loin des milliers de macreuses. Elles se trouvent ainsi encerchées d'un côté par le bord de l'étang, qu'elles ne dépassent jamais, et de l'autre, par la ligne des bateaux qui s'avance et se resserre de plus en plus. Quelques coups de fusil les font lever. Au lieu de chercher un refuge dans les champs, elles



(La chasse aux macreuses, par M. Loubon.)

ont une telle antipathie pour la terre, qu'elles préfèrent venir passer par-dessus la flotte pour aller se poser sur une autre partie de l'étang ; mais la plupart périssent dans ce court trajet. Leur vol est lourd et bas ; elles ont à essayer un feu de file des plus meurtriers. Souvent dix ou quinze coups de fusil sont tirés sur la même macreuse. C'est alors à qui l'emporte. Les bateliers font force de rames vers la macreuse morte qui flotte sur l'eau ; ils tiennent à honneur de ne pas céder, ils se

prennent à l'abordage, et tandis qu'ils échangent des injures et des coups d'aviron, un bateau se glisse en silence et s'empare de l'objet en litige : C'est la fable des *Deux Voleurs et l'Âne*. Une fois la macreuse hors de l'eau, quel que soit celui qui se l'est appropriée, la rixe cesse et l'on va reprendre son rang dans la ligne. Quelques bateaux restent derrière et se contentent de glaner les blessés, ce ne sont pas les moins bien partagés.

Après cette battue, qui dure toute la matinée, on en fait le soir une seconde dans l'anse de Marignane, où se sont réfugiées les macreuses échappées au premier feu. Celles qui se sauvent de ce dernier carnage se dispersent sur l'étang ou sur le bord de la mer, et quand le printemps les rappelle dans leurs régions glaciales, elles reviennent leurs pertes par de nombreuses couvées qui doivent fournir des victimes aux massacreurs du prochain hiver.



LA FROMENADE.

LES GRÂCES.

LE TOUR SUR PLACE.

Allegro con fuoco.

PIANO.

Musical score for piano, consisting of ten systems of staves. The score includes various musical notations such as treble and bass clefs, time signatures, and dynamic markings like *glissando*, *ff*, and *p*. The piece concludes with first and second endings, both marked *glissando*.

A la fin, et puis au signe.

glissando.

ff

glissando.

Revue critique des Travaux exécutés dans Paris.

CHAMPS-ÉLYSÉES, PLACE DE LA CONCORDE, etc., etc.

(Voir t. IV, p. 158. — Suite et fin.)

Nous ne saurions appeler trop sérieusement l'attention du conseil municipal sur la nécessité d'aplanir tous les obstacles qui s'opposent à la fusion de la rive gauche et de la rive droite; le seul moyen d'atteindre ce but, c'est d'avoir, avant tout, la suppression du piédestal des ponts (1). L'ouverture de nouvelles voies de communication, les anciennes rendues plus faciles, comme, par exemple, le débouchement de la rue de Seine, en opérant la démolition de ces monstrueux pavillons de l'Institut, véritables hors-d'œuvre qui font du quai Malaquais une espèce d'impasse. Le pont des Arts devrait aussi être remplacé par un large pont de pierre, digne des monuments environnants, etc., etc.

On se préoccupe beaucoup depuis quelque temps du déplacement de Paris. Nous avouons que, pour notre part, nous ne comprenons rien aux craintes manifestées à cet égard, et que nous comprendrions encore moins les efforts qui seraient faits pour s'y opposer. En effet, quoi de plus naturel? La population augmente, le commerce s'étend, l'industrie se développe, le centre de la ville se trouve nécessairement ce lui des affaires; les bourgeois, forcés de céder la place aux industriels, cherchent à se réfugier dans les extrémités de la ville où l'on peut se loger moins cherement et où ils trouvent au moins, comme débouchement de la distance, de l'espace, de l'air et de la propriété, avantages qu'on chercherait vainement dans les quartiers du centre. Que la ville d'ailleurs essaye, par des améliorations bien entendues, à réduire la population dans le centre de Paris, rien de mieux; mais si elle n'y parvient pas, c'est qu'il y a une force de choses qui s'y oppose. Il faut bien cependant admettre qu'une population tout entière à l'instinct de son bien-être, et le mieux, ce nous semble, est de la laisser se diriger à son gré. Les omnibus n'ont-ils pas contribué à changer les habitudes parisiennes? Bientôt peut-être le centre de la ville sera, comme à Londres, uniquement consacré au commerce et aux affaires, et les gros marchands eux-mêmes finiront par avoir leur maison des champs; ce ne sera certes pas grand dommage, car il est assez d'envisager ces malheureux qui sont réduits à vivre dans ces quartiers du centre dont les rues et les cours étroits ne reçoivent jamais un rayon de soleil. Pourquoi donc ne voulez-vous pas que Paris se déplace quand il se trouve mal et qu'il s'agrandisse quand il se trouve trop à l'étroit? Qu'avez-vous fait d'ailleurs pour le retour?

Si nous voulions poursuivre cette revue des prétendus embellissements de Paris, nous reprocherions encore à l'administration l'incertitude et les modifications continuelles qu'elle apporte soit dans les nivellements, soit dans les fixations de la largeur des trottoirs. Partout on reconnaît ce même système de tâtonnement qui force à faire et défaire constamment; tantôt on nous déchausse votre maison, tantôt on vous l'enlève; tel trottoir a été commencé d'après une certaine largeur, l'année d'après il est établi d'après une autre. On s'est plaint avec raison du peu de largeur de certains trottoirs; voici que, par une ridicule exagération, on la triple dans la rue Saint-Honoré aux dépens de la chaussée qui, ainsi diminuée, deviendra très-incommode pour le stationnement et la circulation des voitures. Sur les quais, sur la place de la Bourse, où ils pourraient être très-inconvenients deux fois plus larges, ils restent étroits. Y a-t-il rien ensuite de plus incommode et de plus dangereux que ces trottoirs interrompus? Quand donc se décidera-t-on à rendre un arrêté qui force les propriétaires à les terminer? L'Etat, la liste civile, les hospices et toutes les administrations publiques ne devraient-ils pas donner l'exemple?

Nous ne pouvons que féliciter l'administration municipale de faire planter des arbres de tous côtés, c'est un moyen d'assainissement et un motif d'agrément; mais malheureusement ces arbres sont dans de telles conditions qu'ils ne pousseront pas. Autrefois il y avait à Paris des boulevards; bientôt ils n'existeront plus que de nom. La révolution de juillet avait cependant respecté leurs plus beaux arbres; maintenant ils disparaissent chaque jour. Des qu'on bâtit une maison neuve, on est sûr que les arbres qui masquent la vue seront remplacés par des espèces de manches à balais qu'on fait ensuite mourir s'ils s'avisent de produire le moindre feuillage. Il y a cependant longtemps qu'on a reconnu que pour sauver les arbres des boulevards il fallait sacrifier le second rang qui avoisine les maisons; ces arbres sont effectivement plantés beaucoup trop près et par cela même très-incommodes pour les habitants; les propriétaires, se faisant peu scrupule de s'en débarrasser, profitent de l'occasion pour faire disparaître en même temps ceux de la chaussée. Si, au contraire, on supprimait ce second rang d'arbres, il est bien certain que ce serait enrichir les propriétaires et les habitants à la conservation du premier; autrement, en supprimant celui-ci, ils finiront par se trouver dans une large rue et non plus sur un boulevard.

Puisque nous sommes sur les boulevards, nous ne pouvons nous dispenser de parler de ces espèces de colonnes-afilées

qui ont une autre destination fort peu cachée et dont l'effet est de créer de chaque côté un ruisseau infect et une perspective fort peu agréable pour les équipages qui parcourent la chaussée. Il faut croire cependant que l'auteur de cet embellissement d'un nouveau genre eût complétement sur le succès de son invention, car on vient de multiplier ces monuments particuliers sur tous les quais, etc. Nous ne désespérons pas de voir bientôt des colonnes du même genre le long de l'avenue des Champs-Élysées; mais comment s'étonnerait-on quand on voit les zébrés du Louvre et des Toileries transformés en cloaques infects? C'est une honte que cette impudescence avec laquelle on encourage les mauvaises habitudes parisiennes au lieu de les combattre; il n'y a pas un coin de boutique qui ne soit approprié à ce même usage. Les personnes qui ont été à Londres savent combien on y diffère de manière de voir à cet égard.

Nous n'en finirions pas si nous voulions examiner en détail tout ce qui s'exécute dans Paris par les soins de l'autorité municipale. Nous faudrait-il, par exemple, admettre avec tant d'autres l'emploi qui a été fait de nos derniers publics pour élever ce vaste Hôtel-de-Ville dans lequel les appartements de fêtes et de réception occupent les trois quarts, et les bureaux, tant bien que mal, le quatrième? Demandez à messieurs les employés ce qu'ils pensent de la manière dont on les a installés. Le prélet peut-il vraiment être satisfait de ces salons qui ressemblent à ceux d'un restaurateur, et se commandent tous les ans des autres sans qu'il y ait le moindre dégagement? Pourquoi donc n'avoir pas suivi le style de l'ancienne salle qui est si noble et si sévère, et comment s'att-on pu mutiler sans scrupule cet ancien édifice, si intéressant sous tous les rapports?

Que de questions n'aurions-nous pas à adresser encore à l'administration municipale! nous lui demanderions, par exemple, pourquoi elle ne protège pas la face nord de Notre-Dame par une grille qui eût préservé les précieuses bas-reliefs qui la décorent des mutilations qu'ils ont subies et qui surabondent chaque jour? Combien de temps encore laissera-t-on subsister cet horrible abreuvoir du Pont Neuf, ce réceptacle d'amonnoies qui interrompt la ligne des quais. Pourquoi ne s'occupe-t-on pas de débarrasser les monuments des ignobles échoppes qui les déshonorent? En décidant en principe l'isolement des églises, on devrait Paris de nouveaux monuments qui, la plupart, sont inconnus parce qu'ils sont obstrués de constructions particulières. Qu'on s'imagine, par exemple, l'effet que ferait le chevet de Saint-Étienne s'il était dégagé des constructions qui y sont adossées.

Quand s'occupera-t-on enfin d'améliorer la navigation de la Seine dans son cours? Quand commencera-t-on ce Palais-de-Justice dont on parle depuis si longtemps et dont, en attendant, on réduit le périmètre par le percement d'une rue inutile, véritable impasse qui créera un très-vain voisinage pour un édifice public? Quand donc enfin la ville renoncera-t-elle à cette ridicule économie, économique de bouts de chandelles qui consiste à faire éteindre la moitié des becs de gaz, non pas à la faire éteindre, mais quand on suppose qu'elle doit éclairer? Puisque provisoirement il y a, comment n'a-t-on pas eu l'idée de semer provisoirement en gazon ces ignobles carrés de boue qui occupent la moitié de la surface du Carrousel? Voilà bien des questions et mille autres qui attendent une réponse!

Les chemins de fer doivent nécessairement amener à Paris toute la population de la France. Que Paris se fasse donc aussi beau que possible pour la recevoir! Paris coûte assez à la province pour que celle-ci ait droit d'être exigeante; et si l'on veut que Paris justifie sa réputation, il reste encore beaucoup à faire; mais il importe de procéder avec ensemble et méthode. On a vu ce qu'on pouvait attendre d'un conseil municipal éhété; chacun de ses membres, nous en sommes persuadés, est pénétré des meilleures intentions; mais peut-être sont-ils arrêtés par un esprit de parcimonie souvent mal compris. Espérons toutefois que, pénétrés de la haute et importante mission qui leur est confiée, ils accompliront avec succès la tâche qui leur est entreprise, celle de l'amélioration, de l'assainissement et de l'embellissement de Paris, de manière à ce que cette ville puisse réellement mériter le titre de première ville du monde.

Chronique musicale.

Marie Stuart, opéra en cinq actes, paroles de M. Théodore AXEL, musique de M. NIEMCEWICZ, divertissement de M. CORALLI, décors de MM. SÉCHAN, DIEFFERLE, DESPLECHIN, PHILASTRE et CAMBON.

Ceci n'a rien de commun avec ces opéras vulgaires, fabriqués à l'ancienne mode, où l'on adopte un sujet, on en développe, et où l'on résout au dernier acte la question que l'on a posée au premier; si bien que l'ouvrage est un de l'exposition jusqu'au dénouement. *Nous avons changé tout cela*, comme dit Sganarelle, et nous allons aujourd'hui chercher un modèle dans les *Pygmales*.

La, souvent, le héros d'un spectacle grossier, Enfant au premier acte, est barbon au dernier.

Cependant, comme nous tenons surtout à être justes, nous reconnaissons volontiers que l'auteur de *Marie Stuart* ne nous a fait assister ni à la naissance de son héros, ni à son baptême, ni à sa première communion, ni à son premier mariage, qu'on lui fait contracter à l'âge de six ans, et que, si sa majesté, qui a en toute sa vie assez mauvaise tête, s'est mise quelquefois dans le cas d'avoir le tonet pour son bien, le public de l'Opéra n'en a rien vu. A l'époque où commencent la pièce de M. Théodore Axel, [s'il est permis d'appeler pièce ce qui n'est réellement qu'une chronique dialoguée]

la reine d'Ecosse était pour jamais à l'abri de ces petits désagréments auxquels l'enlance est sujette. Elle avait dix-huit ans, et, déjà veuve de son premier mari, le roi François-II, elle quittait ce *pleasant pays de France*, auquel, en s'embarquant, elle adressa ces mélancoliques adieux que vous connaissez sans doute.

Donc le premier acte se passe à Calais, au moment du départ. On y voit l'ignare épouse de Marie tous ou presque tous ceux qui eurent depuis quelque influence sur sa destinée; d'abord son frère naturel, que le hystre appelle Murray, et qui devrait appeler lord Jacques Stuart, puis Darnley, Bothwell, Morton, Rutliven, Douglas, etc. Ils sont venus au-devant de leur reine, afin d'escorter sa traversée et son entrée dans Edimbourg. Cela n'est guère d'accord avec l'histoire, qui rapporte que rien n'avait été préparé en Ecosse pour la recevoir, et que elle pleura à la vue des misérables roques qui introduisirent dans sa capitale son triste équipage. Mais enfin il n'est pas défendu aux poètes d'imaginer, et d'ailleurs il est reconnu depuis longtemps que rien n'est plus fabuleux que les drames et les romans dits historiques.

Lord Darnley habitait alors l'Angleterre, où il était né, ce qui ne l'empêche pas de se trouver à Calais, où il voit avec les autres. Murray lui fait déjà quelques ouvertures matrimoniales. Et cependant la reine court les aventures *incognito*, et Bothwell, la veille, à *l'aube du jour et au lever du soleil*, — nous citons le texte, — s'est trouvé, en passant, dans le cas de la secourir *contre quelques malfaiteurs*. Bothwell en est devenu subitement amoureux, mais il ne sait pas que c'est la reine. Il ne la reconnaît même pas, un moment après, quand elle vient sans appareil se promener sur le port, — la royauté citoyenne n'était pourtant pas encore inventée! — et se présentant à elle avec une assurance modeste, il lui fait galamment sa déclaration. La reine ne s'en fâche pas... Hélas! pour être reine on n'en est pas moins femme, et quelle femme lui fut plus complètement femme que Marie Stuart?

Voilà donc la partie engagée, qui va se jouer à bâtons rompus pendant vingt-sept ans. Bothwell est amoureux de Marie et lui a dit. Marie n'a répondu qu'en coquetant et d'une manière évasive; elle n'a si dit oui, mais elle n'a pas dit non, et Bothwell espère. — A-t-il si grand tort?

Oui, sans doute, il a tort, puisqu'au deuxième acte il se trouve que c'est Darnley qui est le mari de la reine, comme Murray le lui avait prouvé. Ce Darnley n'est qu'un chenapan, et le fait d'un autre sottise que de châtier et de boire; de plus, c'est un brutal accablé, car sur son seul mot, sur une accusation calomnieuse dont l'auteur est un moine, il se prend à une jalousie furieuse contre un pauvre diable qui n'est que le secrétaire de Marie et son maître à chanter. Si tous les mariés étaient comme ce Darnley, que deviendraient les professeurs de musique, je vous le demande? Darnley invoque le secours de ses amis, qui se précipitent en armes dans l'appartement de Marie et poignardent le pauvre musicien sous ses yeux. C'est bien dommage, assurément. C'était un homme de talent que cet Italien, et un compositeur remarquable; s'il existait aujourd'hui, l'Académie royale de musique serait peut-être moins dépourvue, et trouverait enfin ce qu'elle cherche depuis si longtemps, des mélodies originales, de l'harmonie savante sans pédantisme, et naturellement distinguée.

Et cependant que fait Bothwell? Peu de chose, en vérité. C'est un mais qui ne connaît pas le prix du temps. Il prend de David des leguns de chant, et chante une villanelle que son maître a composée. Après tout, la villanelle est charmante, comme nous le dirons tout à l'heure.

Au troisième acte on s'occupe encore d'assassiner quelqu'un. A vrai dire l'assassinat est le fond de ce triste sujet, comme en Angleterre *goddam* est le fond de la bougie. Cette fois c'est de Darnley qu'il s'agit. Murray, Bothwell, Alhol, Douglas, tous les grands seigneurs de l'Ecosse sont réunis dans un salon de Holyrood et conspirent... — Quoi! dans le palais même de la reine? — Mieux que cela, dans son appartement. Ce lieu leur a paru plus convenable que tout autre. Cela vous paraît passablement étrange et compromettant pour Marie Stuart? Vous avez raison, mais la chose est ainsi, et nous n'y pouvons que faire.

Ils sont là quarante à conspirer, et certes, ils le font à voix haute et intelligible. — Mais, dit Bothwell, quels sont vos projets, vos plans, votre espérance? A quoi Murray répond avec le plus grand sang-froid :

Comme tous les tyrans Darnley craint les complots. Du château neuf, toujours armé par sa défense, Le salpêtre entasse rempli les noirs caveaux; La poudre en sortira cette nuit, et la flamme Sur et discret avertit l'âme juste fleurie, Sous les drapeaux fumants cressera l'indigne Au nom du ciel! vengeur.

Comme vous voyez, rien n'est plus ancien que l'invention des machines infernales. Cela date de 1567. Rien de nouveau sous le soleil, comme dit Salomon. Saint-Régent et Fieschi n'ont été que des plagiaires.

Bothwell n'est qu'un faux-frère; il est entré dans la conjuration pour la déjouer. Il demande une audience à la reine, et lui apprend ce qui se prépare. Mais au lieu de prévenir le crime (ce qui serait bien facile) il n'a eu qu'à faire sortir Darnley du château neuf, Mariesse n'est à part d'annoncer. Marie a des hallucinations et des attaques de nerfs, puis elle se donne, au milieu de sa cour et en habit de gala, le divertissement d'un ballet *librique*, et ne peut la salle du bal qu'après avoir entendu le bruit de l'explosion et vu de ses yeux la lucur de l'incendie. Pour le coup, il nous semble que M. Théodore Axel a crié Marie Stuart, et nous réclamons pour sa mémoire. Elle fut sans doute bien faible, bien légère, mais elle était incapable d'un aussi épouvantable sang-froid.

Au quatrième acte, elle est prisonnière au château de Lochleven, et c'est bien fait. Mais elle n'a point épousé Bothwell, comme dans l'histoire. Trois membres du conseil de régence viennent lui demander son abdication. Elle refuse. Rutliven

lui prend le poignet et veut la faire signer de force... Vous avez lu l'Abbe de Walter Scott; vous avez vu jouer Henri III au Théâtre-Français, et vous ne connaissez déjà que trop cette scène. Après avoir signé, Marie s'échappe. Ou va-t-elle? que fait-elle? On n'en sait rien. La toile tombe après que Bothwell lui a châtiné :

Auguste prisonnière,
Dieu, sous votre bannière,
Saura dans les combats
Guider nos bras.

Mais il paraît que Dieu n'est pas aussi habile que Bothwell l'a cru, car, lorsque le rideau se relève, Marie est à Fotheringay, prisonnière d'Elisabeth. Vous avez vu la Schiller aussi bien que Walter Scott; vous avez vu représenter la tragédie de M. Lebrun, comme le drame de M. Dumas, et il est inutile que nous vous racontions la rencontre des deux reines, leur duel à coups de langue, la condamnation de Marie et sa fun lamentable. Tout cela est connu; tout cela est trop connu. Il en est des Stuarts comme des Atrides. Au théâtre

La race des Stuarts ne finira jamais.

Toutes les scènes du boulevard ont eu leur Marie Stuart, comme le Théâtre-Français l'Opéra a voulu avoir aussi la sienne. L'Opéra est un grand seigneur, et a le moyen de satisfaire ses fantaisies. Il a voulu l'avoir; il l'a; il est content; nous aurions bien mauvaise grâce à ne pas l'être.

Et après tout, qu'avons-nous à dire? (Qu'une action dramatique qui court à travers champs sur un espace de deux cents lieues, qui dure vingt-sept ans, et où chaque acte, renfermant un épisode différent, est, comme dit Boileau, une pièce entière, ne saurait exciter un intérêt bien vif? On nous répondrait que ce sont là de vieilles idées classiques passées de mode depuis longtemps. Il faut savoir être de son siècle, et, puisque nous vivons dans le siècle des opéras froids et ennuyeux, sachons nous ennuier décentement, et prenons notre mal en patience.

Après tout, personne n'est obligé d'aller à l'Opéra, et il y a toujours moyen de se divertir quelque part. Et peut-on trouver hors de chez soi, ce qu'à chez soi, un feu pétillant, une bonne robe de chambre, des pantoufles fourrées et un bonnet de coton? Voilà, ce nous semble, par là bise qui souffle, et la neige qui tombe, et les légers maigrements qui descendent sur la rivière, voilà les seuls biens à envier. — *Bonne chaudière et du gel*, y écrit Voltaire, mod judicieux et profond, et qui suffit à faire voir combien le philosophe de l'éternité était un grand philosophe. — Eh bien! nous l'attestons sur notre honneur de critique, vous trouveriez difficilement quelque chose de plus froid que les amours de cette reine, qui ne sait défendre ni ses amis ni elle-même, et de ce Bothwell, qui passe sa vie à être témoin des malheurs de sa maîtresse sans en prévenir ou en empêcher un seul.

La musique de M. Niedermeyer n'est pas malheureusement de nature à fondre cette glace. La température en est aussi très-basse, et un thermomètre que vous mettriez en contact avec cette partition de *Marie Stuart* descendrait subitement à zéro. Il s'y trouverait pourtant deux morceaux qui s'élèvent de beaucoup au-dessus du niveau ordinaire: c'est la romance de Marie Stuart: *Allien plaisant pays de France*, et une villanelle à quatre voix. La romance est d'une rare élégance. La villanelle est un morceau charmant dans toutes ses parties, et que les compositeurs les plus renommés de ce temps-ci ne désavoueraient pas. Ces deux morceaux sont attribués à David Rizzio, et c'est ce qui tout à l'heure nous faisait regretter si amèrement la mort violente et prématurée de ce mélodieux bonhomme d'Etat. David Rizzio était vraiment un musicien de génie.

M. Niedermeyer, qui sans doute n'a pas été étranger à l'arrangement de ces deux morceaux, s'en est acquitté habilement et avec goût. Ce sont là ses deux qualités les plus remarquables, et on les retrouve dans les autres parties de son œuvre. Mais à quoi servent le talent et l'habileté, si l'on n'y joint un peu d'imagination? Sous ce rapport M. Niedermeyer ne paraît pas très-riche, et c'est ce qui nous dispense d'entrer en de grands détails sur sa partition. Sa musique est très-bien faite, voilà tout ce que nous pouvons dire à sa louange.

Il y a, au troisième acte, un divertissement chorégraphique où brille peu d'invention, et dont le spectacle est assez mesquin. C'est un ballet persan, et l'on a jugé à propos de donner à mesdames du corps de ballet des robes rayées horizontalement. C'est sans doute par quelque grand principe de la couleur locale; le zébre est un animal ce n'est pas un vain. Les décors sont fort beaux, comme de coutume, mais peu variés. En revanche, les costumes de madame Stoltz, qui joue le rôle de Marie Stuart, le sont beaucoup; elle change sept fois de robe de l'exposition au dénouement. Il faut donc modifier légèrement ce que nous avons dit touchant le peu d'intérêt de cet ouvrage: il doit en avoir beaucoup pour les courtisanes.

Il est fâcheux que madame Stoltz ne change pas de coiffures comme de robes. La vérité historique est-elle donc à l'Opéra quelque chose de si respectable que la coquette d'une femme doive lui être sacrifiée? Il est certain que la coiffure dite à *la Marie Stuart* ne va pas du tout à madame Stoltz. Il y a d'ailleurs dans les gestes et la démarche de cette cantatrice un apprêt et une raideur qui conviennent mal au personnage de Marie Stuart, laquelle était, selon les historiens, toute spontanément, toute élégante et toute gracieuse. Elle exécute d'ailleurs assez bien les passages de son immense rôle qui demandent l'attention; mais elle n'a ni la vocalisation habile de madame Dorus, ou de mademoiselle Nao, ni la sensibilité passionnée de M. Gardou.

On était fort impatient de voir et d'entendre ce jeune homme, dont le public s'est tant occupé depuis quelques mois. Il est grand, bien tourné, et sa figure est la plus agréable du monde. Sa voix est un ténor aigu. Il moule aussi haut qu'on peut monter. (Nous parlons des sons de poitrine.) Il a

une charmante qualité de son, un timbre à la fois doux et énergique; son chant est très-expressif, son style simple, mais plein d'élégance. Sa prononciation est d'une netteté admirable et d'une pureté merveilleuse, quand on réfléchit qu'il n'est à Paris que depuis quatre mois. Son succès a été grand et légitime, bien qu'il ait encore, comme acteur et comme chanteur, beaucoup à apprendre. Mais l'art est le domaine de l'imagination: ce qu'on possède n'y vaut jamais ce qu'on espère.

Courrier de Paris.

Notre Courrier de Paris reçoit à l'instant du Courrier de Turin une lettre pleine d'élégance et d'enthousiasme sur mademoiselle Fanny Elssler, qui vient de faire déguster les charmes de sa calèche à la capitale des Etats sardes en général, et à MM. les officiers des régiments royal-cavalerie et gardes royaux en particulier; notre galant confrère nous prie de faire part à nos lecteurs parisiens du triomphe de la célèbre danseuse, et de la satisfaction de MM. les gardes royaux et du royal-cavalerie. Nous ne demandons pas mieux; bien qu'elle nous ait quittés et trahis depuis longtemps, l'ingrâte! bien qu'elle ait porté ailleurs, du nouveau monde à l'ancien monde, son sourire, ses grâces, ses pointes adorables, ses piroquettes, son jété-battu et son rond de jambe irrésistible, nous n'oublierons pas que mademoiselle Fanny Elssler a été longtemps Parisienne, et que c'est Paris qui a donné la dernière, la suprême sanction à sa gloire, et tressé sa plus belle couronne, celle qui devait en faire fleurir tant d'autres. Nous avons la mémoire des... jambes. D'ailleurs, de courrier à courrier, il n'y a que le pas d'un cheval, et il est bon de se faire de temps en temps de ces petits cadeaux qui confortent l'âme, de vais donc chanter la divine Elssler sur le mode piémontais, intimentement convaincu que dans une occasion analogue, non très-cher et très-inconnu correspondant vaudra bien de rendre la pareille, et consacrer une ode ou un dithyrambe au premier jarret, au premier entrecôte qui viendra se jeter au-devant de moi et me mettre en dérive: je prierais seulement mon aimable débiteur de vouloir bien, un jour ou l'autre, dans cinquante ans au plus tard, me confier son nom, afin que si la fantaisie me vient de lui réclamer le paiement de la dette Elssler qu'il va contracter tout à l'heure envers moi, je ne sois pas exposé à mettre sur la lettre que j'expédierai à cette occasion: à monsieur, monsieur... Prénomons anonyme, à Turin.

C'est au théâtre de Carignan que mademoiselle Fanny Elssler a exercé sa magie et conquis tous les cœurs: nous n'y étions pas, malheureusement, pour constater le fait, mais la lettre de Turin nous l'atteste; et quelle attestation plus véridique et plus digne de foi que ce certificat écrit et paraphé sur les lieux mêmes du triomphe; c'est de l'eau qui vient de la source.

Notre correspondant nous affirme que la séduisante Fanny a excité « un enthousiasme difficile à décrire. » Nous le croyons sans peine, et nous sommes ravis de voir que l'enthousiasme difficile à décrire « dont les feuilletons de Paris font si fréquemment et si magnifique usage, a franchi les Alpes, se propage, et fait des élèves et des prosélytes.

Comment Fanny Elssler a-t-elle éveillé cet enthousiasme que nous ne décrirons pas, puisque la description en est impossible, de l'aven de mon correspondant et du mien? D'ailleurs, le moyen est bon pour économiser de l'encre, et l'économie fait les bonnes maisons.

Oh! mon Dieu! mademoiselle Elssler s'y est prise à Turin comme elle s'y prenait à Paris, par les mêmes procédés. Je la vois d'ici: elle s'est moultue, puis elle a souri de ses lèvres de sirène et de ses blanches dents; elle a mis en mouvement, ses bras, ses jambes, sa tête, tout son corps, avec une grâce de véritable fille d'Eve, son oeil lançant un regard agaçant, son jarret provoquant, sa taille pleine de damonneton jetait un défi que les cœurs froids comme le sommet du mont Blanc lui-même n'aurait pas osé prendre fait. Voilà ce qu'était Fanny Elssler à Paris, et ce qu'elle est encore à Turin, sans doute, bien que cinq à six printemps de plus aient passé sur sa couronne. Mais les danseuses ne sont-elles pas toujours au bout de nuit?

Elle a joué et dans deux ballets: *Giselle*, que nous connaissons bien, et les *Missions d'un jeune peintre*, dont nous n'avons jamais entendu parler, œuvre de terreur, j'imagine. Je ne permettrais seulement de faire observer que ce titre est un peu long, et doit obstruer l'affiche.

Cent représentations n'auraient pas lassé Turin, non plus que le royal-cavalerie; jugez quelles émotions ont dû produire les cinq représentations que Fanny Elssler a seulement données. Aux deux dernières, et ici nous volons notre correspondant, « Fanny Elssler a été écarasée sous un tonnerre d'applaudissements, de cris frénétiques, sous une averse de sonnets, d'odes, d'épigrammes, de portraits, de couronnes, de bagues, de bracelets, de diadèmes, etc., etc., etc. »

Mais à la représentation d'adieux, ce fut bien une autre fête: l'opéra d'il signor Fioravanti fils en sent quelque chose; le public ne rêvait qu'Elssler, n'espérait qu'Elssler, n'attendait, ne voulait qu'Elssler. « Dans son agitation, dans son exaltation, dans sa joie, dans son impatience, » il siffla sans pitié les chanteurs et les violons de Fioravanti en déroute, et ricana au nez de tout ce qui n'était pas Elssler et Fanny.

Les régiments royal-cavalerie et gardes royaux reconnaissant lui ont donné un magnifique concert à l'hôtel Feder; que vous dirais-je? Turin n'était pas reconnaissant, Turin, ordinairement raisonnable, et sérieux ne se contentait plus: « C'était du délire, de la fureur, une fièvre chaude.

« Vous devriez servir. »

Nous ajouterons que Fanny Elssler a donné raison à tant d'enthousiasme, en consacrant le produit d'une de ces brillantes et lucratives soirées au bénéfice des pauvres et des asiles de

mendicité. Voilà qui est bien; dansez, amusez-vous, trompé-chez-vous, belles, mais songez qu'ailleurs il y a des malheureux qui souffrent et des jambes qui n'ont guère le cœur à l'entrechat.

C'est bien le cas ici d'annoncer la fondation qui vient de se faire à Paris, d'une caisse de secours pour les artistes, peintres, sculpteurs, dessinateurs, etc. Déjà les artistes musiciens et dramatiques avaient donné l'exemple de cette association fraternelle et prévoyante qui assure une aide aux faibles qui commencent, et protègent, contre l'abandon et le besoin, ceux qui n'ont pas eu la bonne chance et qui finissent par une vieillesse inquiète et menacée. Les artistes, Dieu le sait, ont le cœur généreux; ils prêtent volontiers aux autres les trésors de leur talent et de leur art; Fanny Elssler le prouve tous les soirs; mais ils ne songent pas assez à eux; il est bon qu'il se soit trouvé dans ce monde de l'imagination, des esprits prudents et sensés qui ont enfin pensé à mettre de la sagesse et de la prévoyance en commun, pour servir au besoin à ceux qui n'en auront pas.

Paris, dans un temps, a été anglais par ses modes, par ses bottes, par son cirage, par la coupe de ses habits, par la forme de son chapeau: est-ce qu'il aurait envie de devenir un peu russe, russe du côté de l'écurie et du carrossier?

Pendant les grands froids de cette semaine hyperboréenne que le dégel vient de mettre à mort, si vous avez mis le pied aux Champs-Élysées, peut-être un moment vous seriez-vous cru, non pas voisin de la Chambre des Députés et de la Madeleine, mais aux environs de Moscou, de Saint-Petersbourg ou de Novogorod. La neige glacée offrait de toutes parts une surface polie, éclatante, solide et d'une blancheur éblouissante. Sur ce blanc miroir couraient d'un pied rapide de prompts attelages, qui faisaient glisser après eux d'élegants traîneurs; c'était une vue du Nord dans toute sa vérité, et il ne lui manquait pas même les vastes fourrures, les chapeaux, et les maîtres s'envolant comme de vrais Norvégiens. On a distingué parmi ces conteurs à glace plusieurs gentilshommes des bords de la Néva, mais aussi beaucoup d'excellents marchands enrichis et les financiers parisiens qui n'étaient pas fâchés de saisir cette occasion de se donner des apparences et des airs de prince russe.

Avions-nous tort d'annoncer la chute prochaine de la polka et le règne de la mazurka élevant son trône sur les ruines de sa rivale. La polka a duré toute une année; c'est beaucoup plus que ne vivent les roses. Combien la mazurka vivra-t-elle? ce qu'a vécu la polka, sans doute: toujours est-il qu'elle est décidément la plus forte et prend possession de l'empire.

La preuve de sa grandeur future et de son pouvoir naissant, c'est qu'on l'imprime toute vive et qu'on lui dédie des brochures avec accompagnement de prose admirative et d'illustrations où toutes les poses, toutes les grâces, tous les charmes de la conquérante sont décrits, tracés, exposés aux yeux, par un crayon élégant et facile, afin de mieux les tenter et de ne l'en laisser échapper aucun.

Tai la preuve dans la main, car je suis un courrier servilement au service de vos avances. Voici le titre du manifeste de *la Mazurka*, par MM. Auguste Perroux et Adrien Robert: chorégraphie d'après MM. Coralli et Elie, premiers sujets de l'Académie royale de Musique; illustrations de M. Saint-Germain; musique de M. Burgmüller.

Eh bien! qu'en dites-vous? est-ce la une proclamation en règle? et la mazurka a-t-elle d'assez nombreux et d'assez glorieux adhérents? MM. Coralli et Elie, de l'Académie royale de Musique! Quoi de mieux? Et la polka, rien qu'à ces noms fameux dans le ballet et la danse, ne doit-elle pas déjà perdre bagage, battre en retraite, et songer à assurer ses papiers.

Voyez comme ils la traitent!... On s'est trompé en disant que la mazurka était une seconde édition de la polka: si donc! ce sont deux danses essentiellement distinctes et qui n'ont aucun rapport entre elles; la mazurka est le dernier mot d'une réaction, d'une révolution dansante, dont la polka était à peine la première lettre. « Du train dont allait la danse, et juste ciel! c'était un pauvre train que celui-là, son avenir semblait perdu; la polka a voulu faire quelque chose, mais elle n'a fait qu'être sa voisine; elle ne voulait: on est même donné qu'elle ait fait un peu de bruit. La mazurka seule achèvera le grand œuvre. Il ne faut pas désespérer de la société!

Non, certes, et je suis de l'avis du grand novateur qui a écrit ces lignes admirables et d'un sentiment à nous à bas la polka qui se serait éteint comme tous les parvenus, sous sa couronne usurpée. La polka. Ah bien oui! Cela est bon pour les cuisiniers et les tambours-majors. Vive la mazurka!

MM. Perroux et Robert écrivent l'histoire de la mazurka, MM. Elie et Coralli en exposent les règles, en déduisent les principes, principes anxyiels M. Goulou, cet autre grand nom chorégraphique, le premier maître de danse de Londres, a dans son dernier voyage à Paris, daigné donner son approbation souveraine; l'auteur de la charmante musique du ballet de *Giselle* et de la *Perle*, M. Burgmüller ajoute à la démonstration théorique, la valse et le quadrille notés qui donnent à la mazurka sa réalité et met la pratique en face de la théorie; le crayon de M. Saint-Germain montre la mazurka à l'œuvre sous les traits de nos blanches parties, satinées, fleuries, et de nos cheveux frisés, pompadour, vernis, en lacs de soie, en gants blancs et en moustaches? Que vous faut-il de plus? Le livre n'est-il pas complet? Le bon droit de la mazurka ne saute-t-il pas à toutes les jambes et à tous les yeux? Viva! l'ère de la mazurka commence! Paris se réjouit, et la France est sauvée!

Au moment où tout sourit, où tout est en danse, on annonce deux grands malheurs: le chemin de fer de Versailles (rive gauche) vient d'être le théâtre d'un nouvel accident; un conducteur de wagon a été tué sur le coup, et cinq voyageurs sont plus ou moins blessés. — On disait antérieurement, par une sorte de proverbe populaire: « Passer l'année à gauche. » On dit maintenant: « Aller à Versailles par la rive gauche. » — En même temps le feu prenait à l'église Saint-Eustache

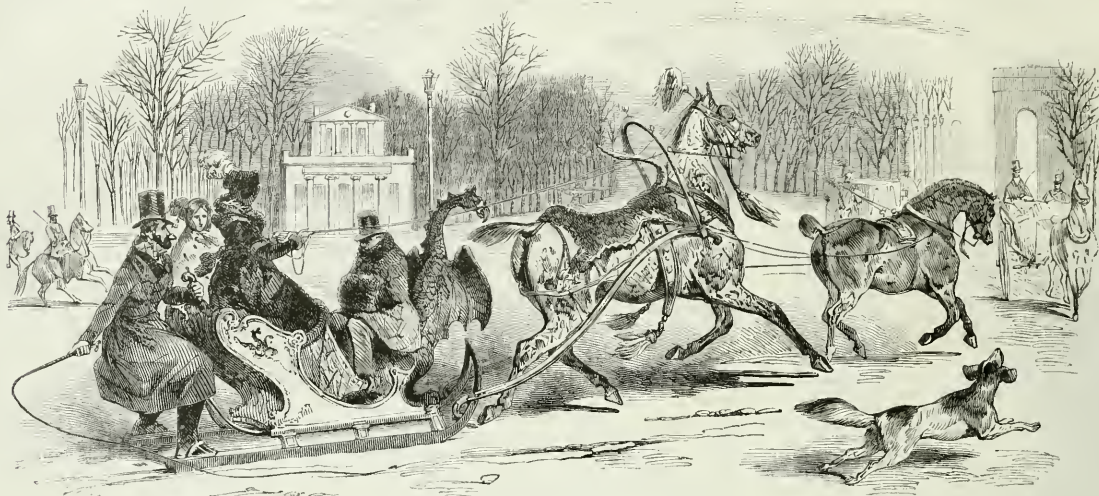
et dévorait un orgue magnifique, ouvrage rare qui avait été inauguré tout récemment. Le feu a pris dans la journée; vers neuf heures du soir les pompes jouaient encore et l'on continuait d'amener de l'eau des fontaines voisines. Les environs de l'église offrent le spectacle tumultueux et lugubre qui accompagne toutes ces catastrophes terribles; des heurs

sinistres éclatent à travers les vitraux, et les pompiers luttent contre la flamme dévorante avec leur héroïsme accoutumé. Ils étaient maîtres du feu vers le milieu de la nuit.

N'oubliez pas Frédéric Bérat, notre gracieux et charmant compositeur de romances, qui vient de faire paraître son nouvel album, délicieux présent qui l'offre chaque année aux

doigts délicats qui courent sur le piano, aux voix tendres qui aiment les fines et naïves mélodies.

Nous invitons les personnes qui voudraient à la fois faire œuvre de bienfaisance, et se procurer des objets délicieux à



(Promenade en traîneau aux Champs-Élysées.)

donner en étrennes, à se rendre le vendredi 27 et le samedi 28 du courant dans les salons de madame Audré, rue des Petites-Ecuries, n° 40. Elles y trouveront une société d'élite venue en foule pour prendre part, soit comme acheteurs soit comme vendeurs, à la vente pour l'instruction primaire pro-

testante qui doit y avoir lieu par les soins et sous le patronage des dames les plus distinguées du monde protestant de Paris. Objets d'art, produits de l'industrie, travaux d'aiguille, livres choisis, mille belles et jolies choses y provoqueront les assistants à de bonnes actions et à d'excellentes affaires.

Cette vente annuelle a donné, l'année dernière, les plus beaux résultats en faveur de l'œuvre qu'elle est destinée à soutenir. Les circonstances présentes ne sont pas de nature à refroidir le zèle de ceux qui s'y intéressent ou qui s'y dévouent.

Le Foyer du Théâtre-Français.



(Molière. — Poisson. — Jodelot. — Le Malamore. — Scaramouche. — Gaultier-Garguille. — Gros-Guillaume. — Brigueille. — Le Docteur. — Pantalou. — Arlequin. — Turlupin. — Mezzetin. — Guillot-Gorju. — Gros-René.)

(Ancien tableau qui faisait partie de la collection du cardinal de Luynes, archevêque de Sens, et qui orne aujourd'hui le foyer des artistes au Théâtre-Français. — Dans un cartouche peint dans la partie supérieure du tableau, on lit : Farceurs français et italiens depuis souzanne ans et plus; peint en 1671.)

Nous ne sommes pas de ces grands discoureurs et de ces grands brailleurs, comme dit Molière, qui reviennent à tout propos au deluge et, pour visiter un petit coin de terre, entreprennent le tour du monde et remontent le courant de

l'histoire universelle; nous ne ferons donc pas l'histoire générale du Théâtre-Français, sous prétexte de parler de son foyer. Que les gros mangeurs de longues digressions en prennent leur parti; nous allons entrer le plus vite possible dans

la salle de la rue de Richelieu, sans trop nous arrêter, d'étapes en étapes, dans les endroits différents où le théâtre prit successivement domicile, à commencer par son berceau, jusqu'à nos jours qui ressemblent, sans épigramme, à ses jours de



(Vue intérieure du foyer des artistes au Théâtre-Français.)



Mademoiselle Sanval.



(Mademoiselle Clairon.



(Mademoiselle Dumesnil.)

vieillesse. Surtout, par exemple, sans plus de cérémonie, par-dessus la salle de l'hôpital de la Trinité, rue Saint-Denis, où les confrères de la Passion s'établirent en l'an 1302, par privilège exclusif et lettres patentes, et jouèrent les *Mystères*, ce premier hégémonie burlesque de l'enfant encore dans ses langages.

Laissons la Hôtel de Bourgogne, où s'exercèrent d'abord Jodelle, Laperuze, Garnier, Hurly, Flaminie aux huit cents tragédies, Racan, Theophrast, Mayret, Gouland, en attendant Corneille et Molière; que faire aujourd'hui dans la salle du Marais, dans l'hôtel Bourbon, au palais Cardinal, rue Michel-le-Comte, où différents troupes de comédiens tentèrent, à différentes époques, des établissements plus ou moins durables? Je sauterai cependant en passant, le Jeu-de-Paume de la Croix-Blanche, car Molière, tout jeune encore et ignoré, y parut un instant, avant de commencer sa vie nomade, à travers la France, et de se préparer ainsi à être bientôt le grand Poète de Molière que vous connaissez; ou sait que ce fut dans la salle du petit Bourbon, et plus tard, dans la magnifique salle construite au Palais-Royal, par Richelieu, pour les représentations de la détestable tragédie de *Mirame*, que Molière donna à peu près tous ses chefs-d'œuvre.

La rue Mazarine, le Jeu-de-Paume de l'Écluse, la salle des Tuileries, il n'est que j'oublie, abrégant tout à tour des conditions de temps et de lieux, lesquels, après tant d'allées et venues, tant d'émigrations, de transmutations et de transfusions, devinrent enfin peu à peu messieurs les comédiens ordinaires du roi; mais nous voilà bien loin des *Mystères* et de l'hôpital de la Trinité: en 1782, nous retrouvons le Théâtre-Français au faubourg Saint-Germain, à la place où est encore aujourd'hui l'Odéon, et ainsi nous arrivons à la rue de Richelieu, où Mouton vint fonder sa colonie, un an après la clôture de la salle du faubourg Saint-Germain, avec les débris de la troupe licenciée, réunis à d'autres comédiens çà et là dispersés.

Cette première prise de possession ne fut pour ainsi dire qu'un campement; les comédiens français subirent encore plus d'une vicissitude, et le vent de la dispersion souffla de nouveau sur eux, avec la tempête révolutionnaire: on sait que quelques-uns allèrent jouer la comédie sous les verrous, ou pour mieux dire, la tragédie, après la bourrasque. Une association des Alecte, des Mascarille, des Glitandre et des Burillus, mis en liberté, rentra sur les domaines de la rue Richelieu, tandis que l'autre moitié allèrent avec la troupe de Feytaud; le corps était dénombré, la tête était ici, les jambes étaient là-bas, sans compter le théâtre Louvois, qui possédait Larive, Saint-Pris, Saint-Phil, Naudet, Dupont, mesdames Thénard, Joly, Fleury et Mézeray.

Cette espèce d'écartèlement du Théâtre-Français, qu'on ne passe le mot, se prolongea à travers l'incendie de l'Odéon du 28 ventose an VII, et quelques autres accidents que nous passons sous silence. Ce ne fut guère, si je ne me trompe, que par la toute-puissante volonté de l'empereur que les comédiens français, divisés en deux troupes distinctes, firent un établissement fixe et stable, ceux-ci dans la salle de la rue de Richelieu, où nous les voyons aujourd'hui; ceux-là sous la direction de Picard, dans la salle de l'Odéon, où ils ont duré tant qu'ont duré l'empereur et l'impératrice, leur patronne pour y reparaître depuis et y disparaître plus d'une fois, comme des ombres chinoises. Il va sans dire que le théâtre Richelieu était la capitale de l'art dramatique, et l'Odéon la petite ville.

La salle occupée, à l'heure où nous écrivons, par messieurs les comédiens ordinaires du roi, fut bâtie, par un duc d'Orléans; elle appartient à cette famille autrefois princière, actuellement royale; et les acteurs du Théâtre-Français, s'il faut appeler les choses par leur véritable nom, sont maintenant propriétaires locataires ordinaires du roi que nous connaissons. Mais arrivons au fait de notre époque, comme dit Perrin-Dandin à l'Intime.

En inscrivant ces mots en tête de la présente prose: *Foyer du Théâtre-Français*, nous n'avons pas entendu parler de ce foyer ouvert à tout venant, où le public se promène dans les entrées, au milieu de deux haies en marbre formées par les images de nos hommes de génie et de nos hommes d'esprit dramatique, depuis le buste de Corneille, bonhomme sublime, jusqu'au buste d'Andréux, malin bonhomme; c'est du foyer des acteurs qu'il s'agit ici, lieu privilégié, lieu d'asile, véritable tabernacle tragico-comique où ne sont admis que les desservants de l'autel et les initiés.

Ce foyer a aussi ses variations: celui de la monarchie de juillet n'est pas celui de l'empire; le premier, — j'en parle par tradition, — avait quelque chose de vraiment impérial; il était vaste, splendide, superbe, et dominait orgueilleusement, par ses tentes souveraines, l'élegant jardin du Palais-Royal, et les riches galeries qui le ceignent comme d'une couronne d'incrustations d'or et de diamants. Le second, c'est-à-dire le foyer actuel, le foyer de juillet, est une salle d'une étendue modérée, d'un bon aspect, sans doute, d'une certaine richesse même, mais de cette richesse qui sent plutôt la haute bourgeoisie que la royauté. Où vient cette différence? est-ce la faute des temps et de la diversité des couronnes? Un élève de Greuzet, de Verno de Michélet y verrait un symbole. Nous n'y voyons, nous, qu'un fait de modernité qui s'explique tout naturellement, comme tous les mystères qui sentent la truelle. En 1823, le duc d'Orléans, aujourd'hui roi, fut obligé de dépenser les comédiens français du foyer napoléonien, le tout pour cause d'utilité, comme disent les commissaires-voies; il s'agissait d'ajouter un prolongement à la galerie d'Orléans, dite galerie Vitrolle: M. Fontaine se mit à l'œuvre, et donna aux acteurs, en dédommagement du magnifique foyer que la galerie a dévoré, le foyer plus modeste qu'ils occupent maintenant. Celui-là est bien d'avoir les douceurs de l'autre; et pour donner une idée de ses vices, en attendant que nous parlions de ses vertus, il suffit de dire qu'il a vu sur une de ces rues noires, longues et peu dotées qui entourent le

Palais-Royal. Aussi, Célimène et Araminte, Damiis et Clitandre n'ouvrent-ils jamais les fenêtres; si, par hasard, quelque butor les ouvre, — hé! hé! Marton! hé! Lisette! eh! Frontin, Pasquin, Bourguignon! ô! Mascarille! un balcon des sels!

Le foyer inférieur de la Comédie-Française, sous l'ancienne royauté, était un brillant salon où les cervains les plus célèbres, des hommes d'un esprit supérieur, les grands seigneurs à belles manières, venaient fraterniser en quelque sorte, coquet, minauder, soupiner, parler d'art et de mesure avec les jolies actrices, les actrices renommées, les actrices adorées et les illustres comédiens. Il fallait voir le maréchal de Rochefort, arriver avec ses grands airs de roué, batailler sur le repertoire, comme il avait battus à Fontenoy, et enlever le cœur de ces dames comme un port Mahon. Marquis et ducs s'élevaient entre les bras des vastes fauteuils dorés, et rompaient des lances pour Dumèsnil ou pour Clairon; tandis que les comédiens allaient et venaient tête haute, au milieu de tous ces gentilshommes, en ce moment leurs egards, et portaient fièrement l'habit français et l'épée horizontale. Poudres, en dentelles, en vertugadin, ces dames ou ces demoiselles se laissaient adorer. C'était le beau temps, au Fort-Lévy, vers 1800, les temps où Dumèsnil demandait à son parrain d'un ton royal: *Quelle heure est-il?* A. A. qui le parrain répondait avec une profonde révérence: *« Je l'ignore... sireigneur! »*

L'empire restait ces mœurs littéraires et aristocratiques du foyer du Théâtre-Français, comme il avait ressuscité de l'ancien régime, tant d'autres choses qu'on croyait à tout jamais ensevelies sous les ruines; ce fut encore une époque brillante, quoique se décolorant, pour ce lieu d'amable et spirituelle causerie: Chénier y venait quelquefois, bien que d'humeur sombre; l'apre et caustique Arnault, Legouvé, Cohn d'Harville, Lemercier, Duca, et un peu plus tard, Etienne, Dupaty, Jouy, Roger, Greuze de Lesser et d'autres qui, tant bien que mal, touchaient avec eux au sceptre tragique ou comique. Pour rendre la résurrection plus vraisemblable, le passé avait conservé et transmis au présent, les Lauraguais, les Choiseul-Stamville, les Segur, les Ximenes, la partit vœux, mais gardant encore, dans l'âge sexagénaire, cette fleur d'humeur, cette politesse un peu railleuse, ce don de s'occuper des tiens avec l'impair, de dire des impertinences avec une grâce qui désarmait, marque caractéristique de la noblesse lettrée du dix-huitième siècle. Ainsi le duc de Mantes, Ximenes, se demandant, comme s'il allait à l'Opéra de Brul, disait au jeune Favon-Lorvain, qui venait de Paris *Omnia*: « Vous faites des tragédies, monsieur, n'est-ce pas? J'ai connu M. de Voltaire; il faisait des tragédies aussi, mais il ne les faisait pas comme vous. » Ou bien c'était le duc de Lauraguais qui se tournant en souriant vers Baptiste cadet, qui jouait les comiques mais: « Que vous êtes bien partagé, lui disait-il; vous avez la figure belle, les mains bêtes, les pieds bêtes; de la tête aux pieds, vous êtes fait pour jouer les bêtes. »

Il faut se garder d'oublier M. Fulchiron, qui frappait aux portes de la scène avec quatre ou cinq tragédies dans sa poche, à peu près dans le même temps, dit-on, et qui, en attendant qu'on le jouât (ou ne l'a jamais joué), faisait les délices du foyer; cet honorable représentant du Rhône, qui siège aujourd'hui à la Chambre, en plein centre, et y conserve le plus qu'il peut sa gravité et celle de ses collègues, M. Fulchiron en un mot, était la coqueluche de ces dames et la joie de ces messieurs, qu'il divertissait par la léonéité de ses traits plaisants et de ses bons mots. En voici un échantillon: il y avait là un ami des comédiens, un habitué des plus obscurs, appelé Mignolet, bonhomme crêté et ouvert de tous côtés aux mystifications. Un jour, M. Fulchiron lui dit d'un air grave: « Vous ne savez pas la grande nouvelle, Mignolet? — Non, Fulchiron, les fainéantais viennent d'adresser une requête au ministre de l'intérieur, tendant à ce qu'il lui plaise faire immédiatement *interdire* sur ordre les portes Saint-Martin et Saint-Denis, qui sont glaciales, et enlèvent Paris pendant l'hiver. » Et Mignolet le cria.

Congy complétait cette collection d'originaux; ses deux passions principales étaient de rimer la romance et de pêcher à la ligne; aussi l'avait-on surnommé Desmarthes de l'ascot. Plus d'un de ces surnoms que les comédiens échangeaient entre eux et leurs intimes, caractérisaient admirablement son homme; par exemple, Lafon, le tragique, dont le talent semblait avoir été trempé dans la Garonne, était appelé Achille de Trougnac. N'est-ce pas là cet excellent Lafon tout entier?

En 1825, après l'invasion de la galerie d'Orléans, les habitudes du foyer impérial se groupèrent dans le nouveau; mais les rangs s'étaient éclaircis; s'ils avaient recruté quelques talents nouveaux comme Casimir Delavigne, Viennet, Delaville, etc., ils avaient fait des pertes irréparables; la plupart des gentilshommes étaient partis pour aller voir la pièce qui se joue dans l'autre monde, et personne ne pouvait remplacer ces types déjà rares, aujourd'hui entièrement perdus. Cependant, ces demoiselles de la Comédie avaient encore des affections dorées et des équipages. L'antour-propre du foyer était saint, quoique déclinant de jour en jour.

La révolution de juillet lui a fait tort, il faut bien le dire; et, passant de plus en plus à la bourgeoisie, le romantisme et le journalisme lui ont porté le dernier coup. L'un en allant et l'autre en attirant des laines et des discordes littéraires, qui n'ont plus permis à deux auteurs, à un critique et à un comédien de se trouver face à face sans avoir envie de s'arracher les yeux. Nous parlerons peut-être de cela plus tard.

Entrons dans le foyer, il est temps, et examinons ce qu'il est, ce qu'il possède et quel air il a.

La salle, nous l'avons dit, est d'un aspect et d'une étendue convenables, mais sans majesté; elle offre un parallélogramme parfait, si le souvenir de mes yeux est bon. Sans parler des fauteuils, des banquettes, des pendules, des consoles et de tout ce qui est d'usage matériel, des bustes, des tableaux lui servent de principal ornement: la plupart, si

ce n'est pas tous, représentent on l'image des plus illustres acteurs ou des souvenirs de l'histoire du Théâtre-Français. Les bustes sont peu nombreux; il y en a huit: aux quatre coins de la salle, *Larive*, mademoiselle *Dumèsnil*, mesdemoiselles *Saint-André* et *Saint-André*; au milieu, de deux côtés de la pendule, mademoiselle *Clairon* et mademoiselle *Dangeville*; au-dessus de la pendule, Molière, qui domine tous les autres et semble le regarder de son oeil profond et les surveiller de son mélancolique sourire. Sous la cheminée, le buste du roi, selon le regne et la dynastie; aujourd'hui c'est celui de Louis-Philippe.

Ce buste de mademoiselle Clairon est-il le même que la fère et célèbre tragédienne montrait à quelqu'un, en s'écriant dans un moment de naturel et de franchise qu'elle n'a pas toujours gardés dans ses mémoires, où elle se décerne en platement l'aurole de vierge et martyre: « Monsieur vous voyez là le portrait d'une demoiselle qui s'est bien dit vertue. »

La renommée de mademoiselle Clairon et de mademoiselle Dumèsnil, justifiée et au delà ce marbre qui consacre leur souvenir; c'est le paiement de leur talent et de leur gloire. On comprend moins le même honneur rendu aux deux demoiselles Saint-André, qui ne furent, si je ne me trompe, qu'un tout au plus d'un méchant. Quant à mademoiselle Dumèsnil et à mademoiselle Clairon, leur rivalité ne les rendit pas moins fainéantes que leur génie tragique. La lutte fut entre elles d'autant plus vive et ardente, qu'elles avaient conquis l'admiration et l'enthousiasme par des qualités dramatiques si opposées, que, leur camp était bien séparé et bien distinct, en leurs partisans ne pouvaient les confondre et aller dans l'un en croyant entrer dans l'autre.

Dorat a ainsi caractérisé la première dans son poème de la *Declamation*:

Dumèsnil est son nom; l'amour et la fureur,
Toutes les passions fermentent dans son cœur.
Son geste est un éclair; ses yeux lancent la foudre.

Ce poète-mousquetaire a dit de Clairon, avec moins d'enthousiasme et d'un ton qui mêle la critique à l'éloge:

Accent, geste, silhouette, elle a tout combiné.
Le spectateur admire et n'est point entraîné;
De sa silhouette elle n'a point la flamme;
Quel ouvrage magnifique, quelle noble fierté;
Tout, jusqu'à l'air, chez elle a de la vérité.

L'art, en effet, dominait chez Clairon; la nature inspira tout Dumèsnil; ses yeux répandaient de véritables larmes sur la Harpe.

Voici un trait qui achèvera de faire comprendre la différence du caractère de ces deux rivales, et la puissance qu'Dumèsnil puisait en elle-même, dans la naturelle émotion d'un an, indépendamment de tout appareil et de toute illusion scénique.

C'était pour le déhât de Larive; il s'agissait de mettre en scène le *Comte d'Essex*, où devait paraître le débutant Mademoiselle Clairon et mademoiselle Dumèsnil, toutes deux alors retirées du théâtre, assistaient à la première répétition à laquelle avait été admis un grand nombre de curieux et particulièrement des dames de la cour. Mademoiselle Clairon arriva avec fracas dans sa loge, étalant une véritable parure de reine et gardant encore les lires attitudes de Roxane et d'Hermione. Dans une loge voisine se tenait, sans façon, une femme vêtue d'un simple casquin; c'était Merope, Clytemnestre, Sémiamis, Chlopière, je veux dire mademoiselle Dumèsnil! Ces messieurs et ces dames s'exclamèrent sur l'élégance et la majesté de Clairon, et se moquèrent plus ou moins haut, du casquin de Dumèsnil. Mademoiselle Clairon eut le mauvais goût de laisser échapper un éclat de rire. Tout à coup, voit mademoiselle Dumèsnil qui sort de sa loge monte sur le théâtre, à côté de Larive, et se mit à réciter à des voix principales de la tragédie, celui d'Elisabeth. Tel furent l'accent et la vérité tragique dont elle l'aima, que les rieurs eux-mêmes firent et pleurèrent. Personne ne vit plus le casquin.

Nous sommes en plein dix-huitième siècle, dans toute l'éclat de la tragédie; nous fréquentons Lekain, Dumèsnil, Lecouvreur, Clairon, et voici une vieille peinture qui nous fait reculer en arrière et remonter à leurs aïeux, même aux moins nobles et aux moins respectés. Ce vénérable tableau, suspendu à un des pans de mur du foyer, porte la date de 1671; il a été acquis, par les comédiens acteurs, d'un habitant de la ville de Sens. Dans un cartouche peint dans la partie supérieure du tableau, on lit: *Farceurs français et italiens, depuis 60 ans et plus* (1671).

Regardez ces nez monstrueux, ces coiffures baroques, ces costumes grotesques; voyez là-haut ce personnage épaissi et empesé; c'est Turpin, Gros-Guillaume, Gaultier Garquille, Guilloit Gorju, etc. Ces grands comédiens de théâtre, qui mirent d'abord leur belle humeur et leurs faces au service des opérateurs du pont Neuf, et, un lieu de la rue de Thespis, se labouraient de farine: Turpin a l'honneur d'avoir donné le jour à un substantif qui lui survit tout bravement son rang dans le *Dictionnaire de l'Académie* et s'applique encore aujourd'hui à une quantité de baléons politiques et littéraires, ce qui prouve que les turpins pullulent énormément, sont éternels, et avec eux les turpinades. Gaultier-Garquille et Gros-Guillaume ses confrères étaient de si plaisants drôles, que le cardinal de Richelieu leur appelait de temps en temps, pour se distraire des têtes qu'il faisait couper.

Tel est dans l'hôtel de Bourgogne
Gros-Guillaume et sa troupe
Entouré comme un moine.
Son minois et sa rhétorique
Vaut les bons mots de Regnier
Contre l'honneur mélancolique.

Le matamore ou le capitain représente le Tranche-Montagne, le capitaine Fracasse... de la vieille comédie; il pourfendait l'univers de sa rapière, avalait les fleuves pour se rafraîchir, ne faisant qu'une boucheée des trônes, des princesses, des rois, des empires, et particulièrement du sophie de Perse.

Un peu plus loin, vous reconnaissez Arlequin, Pantalou, le docteur Mezzetin, Scaramouche, Briguelle, ces serviteurs plaisants de la comédie au macaroni.

Mais dans le coin du tableau, quel est cet homme attentif et debout, vêtu d'un simple pourpoint, d'un modeste haut-de-chausses, coiffé d'un large feutre? Est-ce un homme? est-ce un Dieu? c'est Molière! A son attitude sérieuse, à son regard fixe et profond, il est aisé de voir qu'il a milieu de tous ces *burlesques* qui l'entourent, il cherche, il entrevoit, il devine la véritable comédie, et que d'un coup de son génie divin, il va la faire sortir du chaos. Ces masques burlesques tombent et sa voix toute-puissante; ces inodieux lazzi, cette langue des tréteaux disparaît au contact de sa baguette magique et souveraine, et la comédie va naître, la comédie philosophique, la comédie de mœurs et de caractères, parlant sa belle langue énergique et colorée, et réfléchissant l'humanité dans son miroir. O prodige! derrière Gautérgarçulle et Turlupin, Pantalou et Scaramouche, j'aperçois Alceste, Célimène, Henriette, Clitandre, Agnès, Cléante, Philaminte, Tartuffe, Dorine, Orgon, que sais-je? tous les admirables enfants du génie de Molière, sérieux et plaisants, éloquent et spirituels, risibles et sublimes, mais toujours naturels, toujours fidèles à l'humaine vérité.

Ce Crispin placé devant Molière, affublé du chapeau rond, de la frasse, du jauslaucours noir, de la courte basque, de la ceinture de cuir jaune relevée par une boucle de cuivre, de l'épée, de la botte, du manteau noir à l'espagnole, c'est Raymond Poisson, l'admirable Crispin, Poisson n'était pas seulement un bon comédien, mais un homme très-agréable et de beaucoup d'esprit; Louis XIV aimait et lui donna de fréquentes marques de sa libéralité. On a écrit onze pièces pour le théâtre. Le nom de Poisson se perpétua longtemps de père en fils, à la Comédie française, et ainsi, trois ou quatre comédies de Raymond lui survécurent et restèrent comme on dit, au répertoire; dévouement des enfants pour l'aîné. Il ne faut pas oublier Jodelot, qui complète le tableau et se tient en vedette derrière le dos de Molière. Jodelot commença par prendre sa part de la farce improvisée en plein-vent, avec Gros-Guillaume et les autres, et finit en comédien, sur le théâtre du Marais, où il entra en 1610, et plus tard à l'hôtel de Bourgogne. La naïveté de son jeu, le naturel de son débit, lui firent une si grande renommée dans le comique, que Scarron donna le nom de Jodelot à deux de ses pièces: *Jodelot Maître et Valet, Jodelot Duelliste*. L'acteur Jodelot y excellait. Le Cliton dit *Menteur* fut aussi un de ses meilleurs rôles.

Ici gît qui de Jodelot
Joua cinquante ans le rolet,
Et qui fut de même farine
Gros-Guillaume et Jean-Farine.
Hormis qu'il parlait mieux du nez
Que ses fils deux enfants.
La mort vient de ravir cet homme de théâtre,
Et nous avons archi-plaisant, cet homme archi-folâtre.

Nous avons nommé Molière, nous avons nommé Corneille; ces deux grands noms nous ramènent, par un retour naturel, à leurs illustres interprètes dont les images peuplent et glorifient le foyer actuel du Théâtre-Français. Ceux dont nous allons parler sont reproduits, non par le ciseau, mais par la palette; mais lequel choisir? lequel nommer le premier? Marie Desmares de Champmeslé m'aime d'abord; Champmeslé, doux nom, tendrement murmuré par Racine; Champmeslé, qui lui pleurent tous les beaux yeux de la cour de Louis XIV, c'est-à-dire les plus beaux yeux du monde; Champmeslé, qui toucha les cœurs les plus héroïques, des cœurs qui se nomment Turenne et Condé! — *Bertrande, Attolite, Iphigénie, Phèdre, Monime*, mélodie, amour et beaux vers, voilà la Champmeslé; Racine l'aime et l'inspire, et La Fontaine lui dit:

Est-il quelqu'un que votre voix n'enchaîne?
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante?
Une autre enfin allant si droit au cœur?

Voici enfin Lefain, l'impétueux Lefain, le tendre et terrible Orosmane:

Je ne suis point jaloux... si je l'étais jamais!

Mademoiselle Raucourt, sombre Cléopâtre préparant froidement la coupe et le poison; le noble Brizard, don Diègue, Oédipe, le roi Léar, le vieil Horace, Zopire; Brizard, dont le bon et tendre Ducis a dit, en faisant son éloge lui-même: « Nos deux années s'étaient unies par la poésie; je ne pus songer sans attendrissement à notre Oédipe, à notre roi Léar. »

Mais pourquoi cette tristesse et ces pleurs? Ne voyez pas Bazucourt, et Prévêlle, et Dugazon, ces grands maîtres du rôle? A moi, Pasquin, Crispin, Frontin, Mascarielle, Hector, Labeur, Figaro, mettez en débrouille ces passions sanguinaires et farouches où se complait la tragédie, que la gaieté éclate, que le trait comique, vil, mordant, acéré, arrive droit aux larmes les plus noires et les plus tenaces, et les convertisse en hilarité irrésistible, en rire épanoui!

Ce magnifique portrait de Larghière représente mademoiselle Duclou, qui disputa le prix des larmes à mademoiselle de Champmeslé elle-même.

Ah! que j'aime à te voir, en amant-abusé,
Le visage noyé de pleurs.
Hors l'infélexible cœur du pareur Thésée,
Toucher, capoter tous les cours!

La-bas, c'est Grandmesnil, l'Argan par excellence; l'Apré

Damas, un peu redomont; madame Thénard, le type de la dame Pernelle, que Tartuffe aimait tant; ici madame Thénard, — elle vit encore, — est en poudre et en panier, et lance à Pyrrhus le courroux d'Hermione. Avant d'être madame Pernelle et madame Jourdan tout court, madame Thénard avait, en effet, haïté les palais et fréquenté les rois.

Le beau, l'orgueilleux Baron, l'élève de Molière, se pavane et se carre en fait héros tragique; c'est le grand Baron qui disait modestement de lui-même: « Tous les cent ans on peut voir un César, mais il en faut deux mille pour produire un Baron, et depuis Rossignol, je ne connais que moi. »

Hamlet pleure sur l'urne qui renferme les cendres de son père. Hamlet, c'est Talma! Qui dirais-je? Nommé Talma, il est-ce pas tant dire? Il y a des noms qui, à eux seuls, sont plus éloquent que des volumes.

J'aperçois Fleury, le dernier des gentilshommes; après lui, le Théâtre-Français tomba de plus en plus dans la fureur. O Moncade, ô charmant insolent, où es-tu? — Les deux Baptiste, l'aîné et le cadet, non loin de la Julie madame Vestris et de l'agréable mademoiselle Desmares. — Mademoiselle Mars, qui semble, comme Fleury, avoir emporté avec elle le secret de cet esprit subtil, de cette grâce du monde exquis, de cet art supérieur des temps aristocratiques de la comédie. — Quoi! une simple gravure entourée d'un simple cadre pour un tel nom et pour un tel talent? Allons! vite, messieurs les comédiens français, faites venir le sculpteur renommé pour tailler la statue.

Je retrouve mademoiselle Dumesnil et Molière, celui-ci en costume romain, lui, si bien Gaulois et si bonne race; tout à l'heure nous saluons Molière et Dumesnil en marbre; ici nous les létons en peinture: ce n'est pas trop des deux, pour Molière surtout.

Mes yeux me trompent-ils? Pourquoi mademoiselle Leconteur manque-t-elle à cette liste éclatante? pourquoi Mole, pourquoi tant d'autres illustres qu'il me serait facile de nommer? où est Mouroux, par exemple, mademoiselle Coutat, mademoiselle Duchesnois? — Est-ce indifférence de la part de messieurs les comédiens français? ou bien est-il difficile, est-il impossible de remplir ces vides regrettables et de retrouver les traits des illustres comédiens encore si voisins de nous? — Je ne parle que des morts; quant aux vivants, ils pensent sans doute à leur future apothéose, et Dieu merci, par le temps qui court, la couleur et le marbre ne manquent pas.

Ainsi messieurs les sociétaires actuels du Théâtre-Français, quand ils viennent s'asseoir et se distraire dans leur foyer, sont de toutes parts entourés des images de leurs glorieux devanciers, qui semblent leur dire comment on acquiert le talent et la gloire, les excès et les préceptes d'exemple. C'est là le bison, l'écusson, l'arbre héraldique du Théâtre-Français.

Puis d'un derrière de ces artistes célèbres, bien que les pessimistes trouvent plaisir à dire le contraire, plus d'un de leurs petits-fils, qui tiennent l'halicé aujourd'hui, ne sont pas indignes de l'héritage; nous ne les nommons point, de peur d'ailleur ceux qui se trouveraient excusés de la liste; mais le lecteur les devinera aisément.

Il y a là, des comédiens qui ne sont pas moins spirituels et instruits que leurs devanciers, des comédiennes non moins piquantes et non moins jolies: — un foyer qui remplit encore mademoiselle Rachel, mademoiselle Flessy, madame Volny, Mlle Doze, Mlle Brohan, mademoiselle Detain, mademoiselle Phalan, etc., n'est pas un foyer si dépourvu de grâce, de jeunesse et d'agrément, un foyer si fort à plaindre! Les marquis y viennent plus, cela est vrai; les équipages ne stationnent plus à la porte, les diamants n'y entrent guère; ces dames s'en vont en citadine et plus souvent en soquées et en parapluie; peut-être est-ce leur côté faible; cependant un grand moraliste n'a-t-il pas dit que la vertu allait à pied? La vertu les sauve donc!

On cause encore, au foyer du Théâtre Français, sans compter ces dames, avec finesse, avec esprit, MM. Régular, Samson, Provost, Geoffroy, Leger, etc., sont là pour le dire. Quelques intimes des *tertiaires* ou de simples mortels, se mêlent à ces conversations où la médiancée ne fait pas défaut, et de temps en temps un peu de chronique scandaleuse, mais qui l'art a aussi sa part et son tour.

Un Orgon joue aux dames avec Mahomet, et ne fut ainsi que changer de Tartuffe; là, Scapin traite une haute question de littérature dramatique avec Orosmane; Philaminte, descendant de ses hauteurs, échange un lazzi avec Brid'oison, tandis que Oreste badine avec Hermione, et lance un gros caillou à Pyrrhus, en attendant le coup de poignard qu'il lui donnera tout à l'heure sur la scène.

L'avertisseur appelle Oreste en chef, et Oreste est obligé d'abandonner sa partie de trictrac ou de laisser un bon mot en suspens pour rentrer bien vite dans la coulisse, assasiner le roi d'Épire et exhaler ses fureurs:

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes?

L'avertisseur est un homme terrible, comme vous voyez; c'est lui qui met brusquement le nez à la porte du foyer et rappelle à celui-ci et à celle-là, que le public attend, que son tour d'entrer en scène est venu, qu'il est temps que M. Goyon, par exemple, cesse d'être M. Goyon pour redevenir Polyphonte. L'avertisseur est même nommé Morgnet.

Le foyer du Théâtre-Français n'est donc plus le foyer de M. le maréchal de Richelieu, mais il n'a pas tout à fait perdu son bâton de maréchal.

R.

Un voyage au long cours à travers la France et la Navarre.

RECIT PHILOSOPHIQUE, SENTIMENTAL ET PITTORESQUE.

(Voir t. III, p. 249, 265, 569, 575, 598, et t. IV, p. 21, 43, 55, 85, 101, 159, 165, 185 et 215.)

CHAPITRE XXI.

OU M. OTHON ROBINARD FAIT DES PRODIGES DE VALEUR.

Nous avons laissé le superbe baronnet à califourchon sur la vieille jument du marquis des Villiers, et nous alla à la recherche des deux fugitifs, le compagnon du petit Van, notre ami. Comme il tombait précisément le dos à ceux qui il croyait poursuivre, le lecteur juge bien qu'il ne les rattrouva pas. Aussi jurait-il à part lui, comme un damné. La pluie tombait par torrents, et la vieille jument n'avancait presque plus.

« Quel chien de temps! et dire que je n'ai pas d'éperons pour lui crever le ventre à ce vieux cheval de bronze. Hu donc! bon! le voilà qui s'arrête... Je ne ferai pas de fable là-dessus, sacrebleu! »

Transporté de fureur, M. Othon descend de dessus le cheval, sur la croupe duquel le petit Van dormait fort tranquillement, malgré la pluie: « Ah! gredu, nous allons voir si tu marcheras! » Sur ce, il lance un fort coup de pied dans le derrière de la jument, qui part au grand galop.

Othon demeure stupide du bel effet de sa ruade; puis se met à courir après la bête; mais celle-ci, ne se souciant plus de recouvrer d'aussi énergiques remontrances, retrouve son ancienne célérité, galope à travers champs, et laisse son cavalier fort penaud, à un beau morceau de la pluie et de la nuit, par une pluie battante, mêlée de grêle.

Le pauvre petit Van avait été emporté en croupe; il était destitué, lui aussi, comme nous verrons bientôt, à d'étonnantes aventures.

Othon marcha plus de deux heures encore, avant d'arriver à une grande auberge dont il avait aperçu de loin briller les lumières, et qui était pleine, à ce moment, d'éclats de rire et de chansons joyeuses.

« C'est une noce, » lui dit l'aubergiste, qui avait un bonnet attaché par-dessus son bonnet de coton.

« Une noce! ça me connaît! » répond M. Robinard, déjà ramifié et séché par cette seule idée de paraître à son avantage devant une nouvelle marie. Il saisit donc sa trompe de classe, et, paraissant sur le seuil de la chambre où se célébrait le festin, il sonne une courbe au cerf, spirituelle épigramme en musique, à l'adresse de ce pauvre époux de récente formation. — Tous les regards des convives se tournent vers le nouveau venu, qui sonait si bellement, le poing sur la hanche; et voilà soudain Othon qui laisse tomber sa trompe, au milieu de son balail, en s'écriant: « Ah! mille tonnerres! Ah! mille dieux! »

D'un coup de poing qu'il donne en même temps sur la table, il renverse les verres, les bouteilles, les plats et les assiettes, et met toute la noce sans dessus dessous.

A savoir, le marié était précisément ce fils Bouchard qui avait appelé *craquelin* M. Robinard, alors que celui-ci se trouvait renfermé dans l'armoire, et qui l'avait ensuite fait jeter dans le fossé par ses valets de ferme. Othon, vu le connaissance pour pour en douter, conservait depuis ce jour une mortelle rancune contre le Bouchard, et s'il n'avait pas encore vengé son affront, c'est que le meunier se tenait prudemment hors de la portée de ce vaillant. Mais le drable avait décidé que la partie n'en resterait pas là, et ce fut lui sans doute qui, dans cette nuit noire, guida les pas du baronnet vers l'auberge, où les deux ennemis devaient se trouver en face l'un de l'autre, à plus de vingt lieues du théâtre primitif de leur querelle.

« Ah! *craquelin*, s'écriait M. Othon, pourpre et rutilant de fureur, tu ne m'as donc pas invité à la noce? »

Et, ce disant, il défonça la table à un second coup de poing plus formidable encore que le premier. Les femmes poussaient des cris affreux, et tous les hommes de la noce se jetaient à l'envers sur l'insolent trouble-fête. Mais Othon, méprisant les horons qu'on lui adressait de droite et de gauche, coups de poing et de chaises, mêlés d'une grosse pluie de bouteilles, fendait la presse acharnée de ses ennemis, tirait droit aux deux Bouchard, qui se tenaient l'un à côté de l'autre, et déployait sur le père et le fils une furie herculéenne qui tenait du prodige; on aurait entendu de la cour le bruit de ses coups de poing, si la chambre n'eût pas été remplie par le vacarme du combat.

Le père Bouchard était déjà par terre, et le fils commençait à hecler, lorsque Othon, qui se sentait harcelé par derrière, lança, pour se dégager, une grande ruade, dont fut renversée la table, avec toutes ses chandeliers. Au milieu de l'obscurité, la meise devint affreuse; Othon, certain de ne frapper que sur des ennemis, tapait à l'aventure; mais les gens de la noce se travaillaient les uns les autres, sans savoir au juste si leurs pignuolades allaient à leur véritable adresse.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et la scène s'éclaira; l'hôte arrivait tout tremblant, chancelant en main; avec lui, l'on voit se dessiner sur le seuil deux formes athlétiques coiffées de bonnets de coton.

Le chandelier de l'aubergiste illuminait un pitoyable spectacle: des femmes échouées, évanouies; des nez cassés, des faces déchirées, des yeux pochés, des débris de toutes sortes, des ruisseaux de vin et de sang; et, au milieu de ce carnage, M. Othon Robinard de la Villeroieuse, les habits en lambeaux, la barbe à moitié arrachée, l'œil droit rouge et noir, le front saignant, les poings écorchés et la mine fracassante. L'arrivée des lumières avait fait cesser un instant le combat; mais Othon, reconnaissant dans les deux colosses, qui paraissaient alors sur le seuil de la porte, les deux héros du Nord avec les-



quels nous l'avons vu fraternisant près de Montlbery, s'écrie tout de suite : « A moi, les vieux ! » et là-dessus, le voilà qui achève de défoncer la poitrine du fils Bouchard.

Les hercules, rendons-leur cette justice, réveillés par le fracas, étaient descendus pour mettre le holà, rôle que leur force supérieure leur permettait de jouer avec une véritable autorité ; mais, voyant Othon, leur connaissance, tout seul au milieu de cette bataille, ils retournèrent leurs manches et se mirent à opérer en sa faveur une prodigieuse diversion. Ils y allaient, les gaillards, comme sur leur dynamomètre, et ils enfonçaient, sur les épaules des gens de la noce, huit cents à chaque coup de poing. De son côté, Othon, se sentant secondé, faisait des promesses dignes de mémoire. Même il donna un coup qui vint qu'on le raconte, et qui transporta d'admiration les Alcides, juges excellents en cette matière.

Deux forts lurons lui tenaient tête par devant, et le bouffraient vigoureusement, tandis qu'un troisième lui décochait par derrière une grêle de coups de pieds ferrés. La position se prolongeant, Othon réunit toutes ses forces, boudinait l'air, retombe à poings fermés sur la tête de ses deux assaillants de front qui s'écroulent ; et par derrière, envuie son talon et pleine face à son donneur de coups de pieds. Mais, épuisé lui-même



(Il se met à courir après la bête ; mais celle-ci retrouve son ancienne célérité, galopé à travers champs.)

par cet effort surhumain, il tombe à la renverse sur le mont de ses ennemis vaincus, et là, il aurait été tué, si les deux hercules ne l'avaient couvert de leurs corps inextinguibles. Repoussés avec des pertes affreuses, les gens de la noce commencent à perdre courage et à s'aourtir ; l'un des Alcides soulève vigoureusement Othon sur ses épaules, tandis que l'autre lui frane le passage de deux volées de coup de poing les plus belles de la partie, après l'incomparable coup trip de M. Robnard. Ainsi et triomphants, ils font leur retraite, laissant l'ennemi compter ses pertes sur le champ de bataille.

Othon garda le lit avec force compresses et saignues, tous jours protégé, veillé, médicalement par ses deux invincibles. — La justice s'en mêla bien un peu, mais comme après tout il n'y avait là que des horions et des menétrisures, elle jugea la chose vénielle et ferma les yeux, par respect pour les usages du pays ; quant aux Bouchard, ils jurèrent éfi oyablement qu'ils se vengeraient, ce dont le vainqueur ne fit que rire.

ALBERT AUBERT.

(La suite à un prochain numéro.)

Les Nouvelles Genevoises

ILLUSTRÉES D'APRÈS LES DESSINS DE L'AUTEUR (1).



(Le neveu de l'oncle Tom.)

Les Nouvelles Genevoises ont paru pour la première fois en France il y a trois ou quatre ans. A peine publiées elles ont



(Les ruses d'un prisonnier.)

obtenu le succès qu'elles méritaient. M. Topffer eut la même destinée que MM. Pousard ou Félicien David. Inconnu la veille, — bien qu'apprécié à sa juste valeur par quelques amis, — il devint célèbre le lendemain. Disciple du comte de Maistre, il avait égalé, si ce n'est surpassé, son maître. C'était un observateur fin et profond, un écrivain chaste et original ; il savait faire rire ou pleurer tour à tour ses lecteurs, il les amusait et les émuait avec des récits aussi simples que ceux de la Nouvelle Héloïse ou de Paul et Virginie. Tandis que la littérature française s'abandonnait sans pitié aux plus honteuses débauches des sens, il peignait d'après nature le cœur humain, cet intéressant modèle dont on ne reproduira jamais tous les aspects. La plupart des romans publiés à cette époque sont tombés aujourd'hui dans l'oubli, et les Nouvelles Genevoises vivront aussi longtemps que notre langue.

La nouvelle édition de ce charmant ouvrage que vient de publier M. Dubochet n'est pas, comme on pourrait le croire, une réimpression. Si on y cherche vainement le Presbytère, qui doit former la première partie d'un roman de mœurs dont la publication est prochaine, elle contient de plus que les éditions précédentes Elisa et Widmer, nouvelle publiée dans la Bibliothèque Bleue, et une autre nouvellement inédite intitulée : les Deux Scheidegg. Mais ce qui lui donne



(Promenade sur un livre d'un hanocton qui vient de se baigner dans une crottoire.)

un intérêt tout particulier, ce qui en fait pour ainsi dire un ouvrage nouveau, c'est une collection de dessins que M. Topffer



(Rencontre fâcheuse du neveu de l'oncle Tom avec une belle dame dans l'atelier d'un peintre.)

fer a composés lui-même et dont nous avons le bonheur d'offrir quelques curieux échantillons à nos abonnés. Le livre



(Le neveu de l'oncle Tom et M. Ratin.)

est jugé maintenant, nous n'apprenions rien à personne, vantant ses rares et nombreuses qualités ; après avoir je



(Rêveur.)

(Amoureux.)

les yeux sur les gravures ci-jointes, qui pourrait douter que le crayon a été le digne émule de la plume, que le dessinateur a droit aux succès mérités de l'écrivain.

Voici d'abord le gentil petit neveu de l'oncle Tom, coulant dans une paix profonde les riants loisirs de sa première adolescence, vivant peu avec son maître Ratin, plus avec lui-même, beaucoup avec Eucharis, avec Galatée, avec Estelle tout. A ce nez surmonté d'un verru vous reconnaîtrez sans doute le noble M. Ratin, insensible comme tous les hommes affligés d'une verrue occulte visible. Et ce nom de Ratin vous rappelle toute la première partie de la Bibliothé que de mon oncle ; comment le gentil neveu de l'oncle Tom fit une tache sur le livre et répondit que le chat était se coupable ; comment, enfermé par son odieux maître, il hissa avec sa casquette des petits gâteaux tout chauds ; comment à la suite d'une promenade sur les bords du lac il s'unit dans l'atelier d'un peintre sur les épaules d'une belle dame qui roula par terre avec lui ; comment il devint amoureux et amoureux, et enfin comment, s'étant évadé de sa prison, il alla manœuvrer un morceau de pain noir à l'ombre de beaux arbres sur les bords du lac de Genève.

Vous savez aussi comment Jules fu



Une rivière au bord du lac de Genève

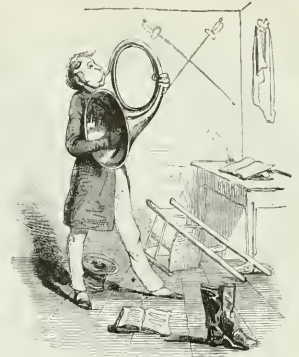
(1) Un magnifique vol. grand in-8. Paris Dubochet, éditeur, 60, rue Richelieu, 42 f. 50 cent.



(Un locataire du premier.)



(Un locataire du deuxième.)

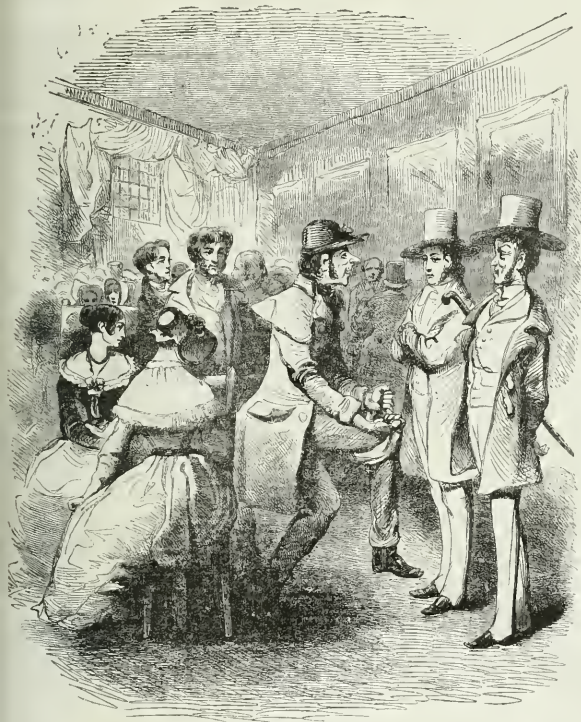


(Un locataire du troisième.)

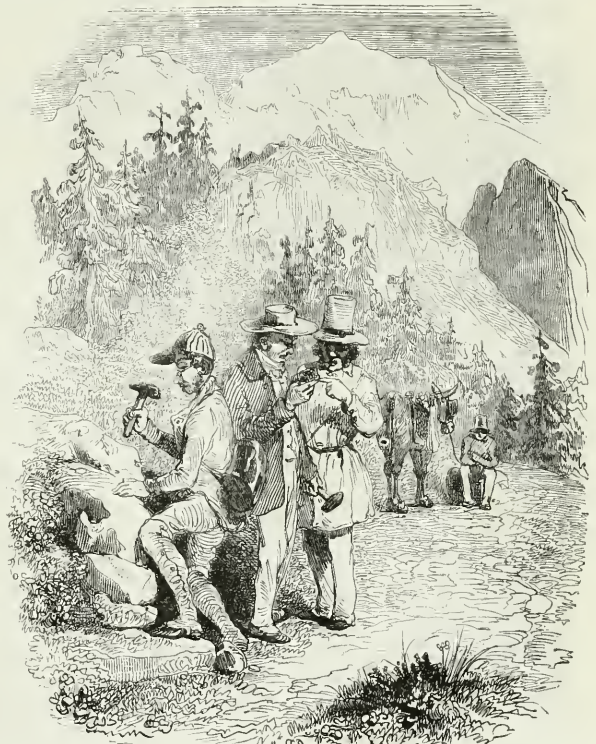
ramené à son oncle, qui lui pardonna et le maria à la jeune fille qu'il aimait et dont il était aimé. Je ne vous montrerai pas les touchants épisodes de ces deux grands événements.

J'aime mieux vous faire voir trois des principaux locataires de la maison de l'oncle Tom. 1° Un régéant retiré, vieux bon-homme, tout occupé de manger agréablement une paie morte

gagnée par quarante années de travaux; 2° un octogénaire bourru, morose, voyant à toute chose la décadence de l'État et la ruine des mœurs, aux maisons reblanchies, aux murs re-



(Je ne connais pas vos, noisier, et je défende vos de paaler à moi, quand je dise rien à vos.)



(C'étaient des géologues.)



(Promenade nocturne d'un poltron.)

crépis, aux chapeaux ronds, à la rareté des cadenettes et surtout à la jeunesse des jeunes gens; 3° un étudiant domant du cur et étudiant le droit romain.

Les deux grandes gravures qui viennent ensuite vous représentent deux scènes à comprendre sans explication. Des géologues qui cassent et examinent des pierres, et un honnête homme ennuieux, qui veut lutter avec tous les fouristes à l'imitation des bergers de l'Oberland. Des Anglais



(Halte d'un poltron.)

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

J.-J. DUBOCHET ET C^{IE}

Éditeurs de la

COLLECTION DES AUTEURS LATINS, ANCIENNE GALERIE BOSSANGE, RUE RICHELIEU, 60.

LIVRES ILLUSTRÉS.

COLLECTION DE L'ILLUSTRATION, 3 vol. 63 »	60 cahiers, brochés 48 fr. reliés.....
VOYAGES EN ZIGZAG, texte et dessins par M. TOFFI, 16 »	1 vol., broché.....
LE JARDIN DES PLANTES, par M. BOITARD, 16 »	1 magnifique vol.....
Le même ouvrage, dessins coloriés, 44 gravures à 30 »	30 »
DON QUICHOTTE, traduit par L. VIARDOT, 800 des- 30 »	30 »
ins par L. JOHANNOU, 2 gros volumes.....	20 »
Le même ouvrage en 1 seul volume, 100 gravures à 20 »	20 »
MOLIÈRE, avec 800 dessins par T. JOHANNOU, 1 seul vol. 30 »	30 »
Le même ouvrage, édition princeps en 2 volumes.....	13 »
GIL BLAS avec 600 dessins par GAGOUX, 1 vol.....	12 50
TABLES DE ZORIAN, illustrées par GRANDVILLE, 1 beau volume in-8.....	7 50
AVENTURES DE JEAN-PAUL CHOPPARD, par L. DESNOYERS, illustrées par GÉRARD SEGUIN et 5 »	5 »
FRÉDÉRIC GOEPLI, 1 vol.....	5 »
AVENTURES DE M. BONIFACE, album comique 5 »	5 »
par CHAM.....	
CHEFS-D'ŒUVRE poétiques des dames françaises, 1 vol. carton.....	

ÉTRENNES

NOUVELLES GÉNOISES

PAR H. TOPPÉER

ILLUSTRÉES D'APRÈS LES DESSINS DE L'AUTEUR

160 gravures dans le texte et 40 gravures hors du texte.

1 vol. grand in-8. 12 fr. 50 c.

LIVRES ILLUSTRÉS.

HISTOIRE DE L'EMPEREUR NAPOLEON, par M. LAURENT DE L'ARCHELE, avec 600 dessins par HURACE 20 »	VENETI, vol. gr. in-8.....
Le même ouvrage avec les costumes militaires coloriés, 25 »	25 »
LETTRES ET UNIFORMES MILITAIRES de la Ré- 15 »	publicque et de l'Empire, par BELLENGE; 50 grands des- 15 »
sinis coloriés avec le plus grand soin, avec texte, 1 beau v. 18 »	volume.....
LES ÉVANGILES, illustrés par Th. FRAGONARD, 1 beau 50 »	volume.....
Le même ouvrage avec 40 gravures coloriées et 46 gravu- 13 50	res sur acier, 40 gravures.....
UN MILLION DE FAITS, aide-mémoire universel, 11 50	1 vol. contenant la matière de 15 volumes ordinaires, 12 fr. cartonné.....
ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVER- 11 50	SEL, même format. Broché 10 fr. cartonné.....
BIOGRAPHIE PORTATIVE UNIVERSELLE, 13 50	même format. Broché 12 fr. cartonné.....
ŒUVRES COMPLÈTES DE BERNARD PA- 3 50	LISSY, 4 vol.....
ŒUVRES COMPLÈTES DE BALZAC, illustrées, 5 »	chaque vol.....

AVIS. On peut avoir TOUS ces ouvrages en reliures pleines, demi-reliures, cartonnages anglais très-solides et très-ornés. — Le prix des reliures varie suivant la qualité; mais elles sont fournies au plus juste prix. — Toute demande montant à 100 fr. sera expédiée franco pour toute la France.

LA PRESSE paraît depuis le 1^{er} Décembre dans le grand format des Débats. Par l'augmentation de son format, et ses nouvelles conditions d'abonnement (40 fr. pour Paris, 48 fr. pour les départements), LA PRESSE a l'avantage:

Sur le Journal des Débats — A FORMAT ÉGAL — de ne coûter, au lieu de 80 fr., que 48 et 10 fr.

Sur le Siècle, le Constitutionnel, etc. — A PRIX ÉGAL — de donner une feuille presque double les leurs, imprimée en CARACTÈRES PLUS GROS, et par conséquent PLUS LISIBLES, et, enfin, le publier, avec beaucoup plus d'étendue, un feuillet quotidien, le compte rendu des Chambres, les nouvelles et faits divers, les Tribunaux, les nouvelles Intérieures et Étrangères, etc., etc.

LA PRESSE a commencé le 5 Décembre la publication des PAYSANS, scène de la vie de campagne, en huit volumes, par M. de BALZAC.

Dans le courant de Décembre, et immédiatement après la première partie des PAYSANS, — LA PRESSE publiera la REINE MARGOT, roman, par M. ALEXANDRE DUMAS.

TOUTES LES PERSONNES QUI S'ABONNERONT À LA PRESSE À PARTIR DU 1^{er} ET 15 JANVIER, recevront sans frais tous les feuillets des PAYSANS, par M. de BALZAC, et de LA REINE MARGOT, par M. ALEXANDRE DUMAS, QUI ARRIVENT PAR AVANT LE JOUR DE LEUR SOUSCRIPTION.

Indiquer, en souscrivant, qu'il s'agit d'un abonnement nouveau, et non d'un renouvellement.

Mise en vente de la 5^e Livraison.



EUGÈNE SUE
LE
JUIF
ERRANT
ILLUSTRÉ PAR
GAVARNI
80 LIVRAISONS A 50c
PAULIN
RUE RICHELIEU, 60

ÉTRENNES.—ARTHUR BERTRAND, rue Haute-Feuille, 25, à Paris.

PLUS DE LARMES! — LECTURE SANS ÉPELLATION

QUADRILLE DES ENFANTS

SYSTÈME NOUVEAU DE LECTURE avec lequel tout enfant de quatre à cinq ans peut être mis en état de lire dans toutes sortes de livres en quatre ou cinq mois, par BERTRAND; nouvelle édition augmentée de Contes et d'Histoires, par mesdames de GENES, DEFRÉNOY, de BEAUFORT-D'HARVILLE, de MONTOLIEU et HANNAH MORE, ornée de figures et de vignettes, et accompagnée d'une belle note contenant 84 fiches, avec figures coloriées. — Volume in-8, grand papier. (Il y a des exemplaires reliés) — Prix: 15 fr.

ÉTRENNES Librairie ARTHUR BERTRAND, rue Haute-Feuille, 25. ÉTRENNES

1843 LE ROBINSON SUISSE 1843

OU JOURNAL D'UN PÈRE DE FAMILLE NAUFRAGÉ AVEC SES ENFANTS; par madame la baronne ISABELLE DE MONTOLIEU. — Nouvelle et SEULE ÉDITION COMPLÈTE, ornée de dix planches gravées et de la carte de l'île Deserte. — 2 vol. in-12, format Clairpierre. — Prix: 7 fr.

RUE TARANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MELISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOVEA, seul successeur des ci-devant Carmes déchaussés de la rue de Valenciennes, possesseurs de son secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. BOYER la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissant la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'à M. D. 14, répété 14 fois sur la devanure, M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

BREVETS DANS LA GRANDE-BRETAGNE ET L'IRLANDE.

LES INVENTEURS sont informés que toute espèce de renseignements sur sujet des brevets et des garanties offertes aux inventions nouvelles dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, peuvent être obtenus gratis par lettres affranchies, adressées à ALEX. FRANK, Office for Patents of Invention, 44, Lincolns Inn Fields, Londres.

PUBLICATIONS MUSICALES CHEZ COLOMBIER, ÉDITEUR, RUE VIVIENNE, N° 6. — GRAND ABONNEMENT DE LECTURE MUSICALE.

Romances nouvelles.

PAUL HENRION, *Tourmentez-vous bien*. Chansonnette. — *Banquier du Retour*. Romance. — *CHÉRIE! le Tuteur*. Scène pour voix de basse. — *Joli Dénoué*. Chansonnette. — *Pavée Enfant*. Romance. — *La F^e Romance*. — *AUTHIER, le Pastouin du roi*. Scène p. v. de baryton. — *ELLIANE, le Retour du captif*. Scène pour contralto. — *Mère, recueille*. Scène pour contralto. — *L'Écousse est ma patrie*. Romance. — Prix pour le piano, 2 fr.; guitare, 1 fr.

ALBUM DE PAUL HENRION

Deux Langages. Chansonnette. — *Ma Mère en Chantant!*. Romance. — *Le même Chéain*. Chansonnette. *En Parlant de lui*. Romance. — *Moi! je suis bien embarrassé*. Chansonnette. *Fille de Dadaïre*. Romance dramatique. — *Je suis Inzazone!*. Chansonnette. — *Dins*

na Pauvre! l'illage. Simple histoire. — *Ne pars point, mon Fils!* Romance. — *La Peur en chantant*. Duetto. — Paroles de MM E. BARVÉAU, ERN. AUBIN et ELIE SALVAGE. Dessins de L. DAVID. Prix net: 12 fr.

ON TROUVE AU MÊME MAGASIN UN GRAND ASSORTIMENT D'ALBUMS POUR LE JOUR DE L'AN.

LES BOUTONS D'OR, album des jolies pianistes, par A. LECARENTEYER et G. REDLER. Orné de jolies lithographies et d'une belle reliure. 12 fr. net. — LES SOIRÉES PARISIENNES, Album de quadrilles et de valses, par LECARENTEYER, N. LOUIS, DEMOY et REDLER. Orné de jolies lithographies et richement relié. Net. 12 fr. — J. HENZ Op. 12. *L'Originale*, nouvelle grande valse brillante pour le piano. Prix: 7 fr. 50. — BEETHOVEN, op. 60. Trois grandes sonates concertantes, piano et violon, avec violoncelle, au libitum, inédites en France. Prix: 9 fr.

PAULIN, éditeur, rue Richelieu, 60.

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET D'ÉRUDITS

LA BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, VARIÉTÉS CURIEUSES ET AMUSANTES DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

SE COMPOSERA DE 10 VOLUMES IN-18 DONT VOICI LES TITRES :

1. Curiosités littéraires. — 2. Curiosités bibliographiques. — 3. Curiosités biographiques. — 4. Curiosités historiques. — 5. Curiosités des Origines et des Inventions. — 6. Curiosités des Beaux-Arts et de l'Archéologie. — 7. Curiosités militaires. — 8. Curiosités philologiques. — 9. Curiosités des Traditions, Mœurs, Usages, etc. — 10. Curiosités anecdotiques.

En Vente: — Tome 1^{er}. — CURIOSITÉS LITTÉRAIRES. — Prix, 3 fr.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 5 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 50 f.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N^o 96. VOL. IV. — SAMEDI 28 DÉCEMBRE 1844.
 Bazarin, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dep. — 5 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 52 f.
 — l'Étranger. — 10 f. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. Incendie des Orgues de Saint-Eustache. — Le Zollverein. — Courrier de Paris. Macready, rôle d'Otello; Miss Helen Faucit, rôle de Desdemona; Clara Webster, danseuse de Drury-Lane; Une Scène d'un Conte de Fées (Ambigu-Comique). — Séance d'ouverture de la Chambre des Députés. Vue de la salle des Conférences. — La Légende du Juif errant. — Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre; Roman, par M. A. Aubert. Chapitres XXII et XXIII. — La Pête de Noël, Les Pifferari et la Befana à Rome; l'Arbre de Noël et les Chanteurs nocturnes en Allemagne. — Projet d'agrandissement des Halles de Paris. Plan des nouvelles Halles. — Publications illustrées. Seize Gravures. — Bulletin Bibliographique. — Annonces. — Modes. Bijoux. Deux Gravures. — Correspondance. — Impressions de Voyage de MM. Boufface et Clopinet, par Cham. — Rébus.

M. le maréchal Bugaud. Qu'au lendemain d'une grande victoire parlementaire remportée au Luxembourg, où, du reste, les victoires sont assez faciles au ministère, M. le chancelier eût été fait duc, la mesure eût été justifiée aux yeux de cer-

tains critiques. Mais en pleine paix de tribune, on a en plus de peine à la comprendre. On a dit, du reste, à ce sujet, que la pensée de cette mesure n'était pas nouvelle; qu'il y a trois ans déjà, le ministre dirigeant actuel chargea un maréchal-

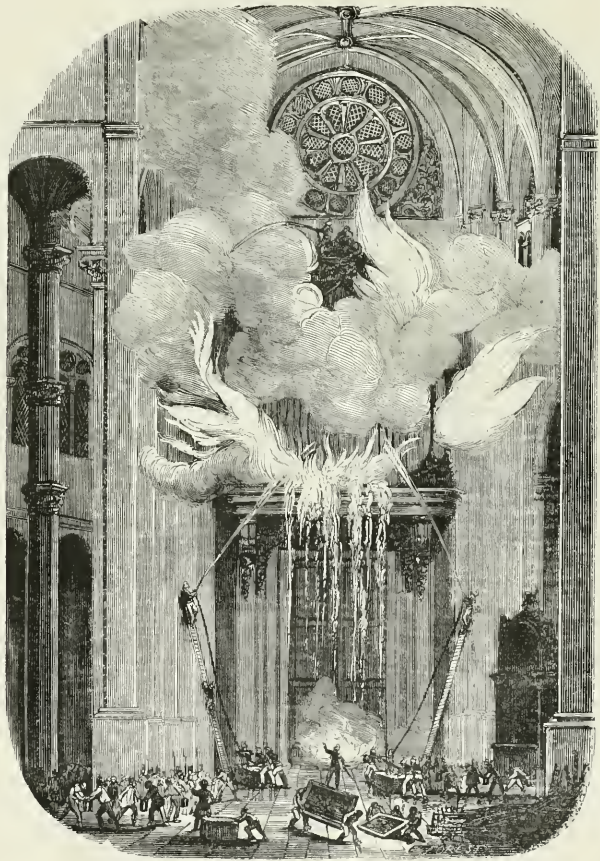
Histoire de la Semaine.

La semaine n'a été marquée que par un seul événement dont l'*Illustration* parle plus loin : l'ouverture des clambres; aussi, faute d'aliment, l'attention publique s'est-elle encore occupée des événements de la semaine précédente. — La foule a visité Saint-Eustache, où le service divin a été repris. Les orateurs n'y manquaient pas pour faire aux curieux un tableau exact de la scène d'incendie; ce qui nous a paru non moins attachant, c'est le récit suivant des circonstances qui l'ont causé. La maison Daublaine-Collinet avait fait réparer cet instrument, le plus magnifique et le plus complet qui existât en Europe, avec le plus grand soin, et y appliquant un procédé nouveau ayant pour objet d'adoucir les touches et de les rendre aussi faciles que celles d'un piano. L'inventeur de ce procédé, M. Baker, contre-maître de la maison Daublaine, avait suivi les travaux de l'orgue avec la passion d'un artiste. Il tenait surtout à son parfait état d'accord et d'harmonie aux jours de grande solennité. Comme il visitait l'instrument pour la fête prochaine de Noël, il aperçut quelque dérangement dans le mécanisme; afin d'y remédier, il se plaça au milieu et dans l'intérieur même de l'instrument, et dans un espace tellement étroit, qu'il ne pouvait travailler qu'à peu près couché. Là, obligé de poser sa chandelle pour se servir de ses deux mains, le mouvement qu'il fit en tirant un ressort, la renversa, et elle roula jusqu'au fond du mécanisme. Effrayé du danger, il appela à son aide le souffleur, qui, par malheur, avait été remplacé ce jour-là par le donneur d'eau bénite, homme âgé, infirme, incapable de lui prêter la moindre assistance, et ce fut en vain qu'il le supplia d'aller chercher un peu d'eau. Alors, dans l'impossibilité d'obtenir un secours immédiat, il brisa la partie du mécanisme qui lui faisait obstacle pour ressaisir sa chandelle, qui avait déjà communiqué le feu aux bascules et vergettes. Il pouvait à peine les atteindre, et il essaya vainement de se rendre maître du feu en les couvrant de son foulard, malgré les flammes qui lui brûlaient les mains; le feu déborda bientôt de toutes parts. Forcé alors de s'éloigner pour sa propre sûreté, avant de descendre, il cria au feu du haut de la tribune. On sait le reste.

On a continué également à s'entretenir d'une collation de titre que le *Moniteur* de la semaine dernière annonçait au moment où nous mettions sous presse. M. Pasquier a été fait duc : le duc Pasquier ! Pour les personnes qui admettent les titres, la victoire d'Isly expliquait celui qui a été accordé à

député, qu'on se proposait de revêtir de ce même manant ducal, d'aller sonder les dispositions à cet égard de MM. Pasquier, Gérard et Molé, qu'on voulait comprendre dans la même promotion. M. Molé avait répondu qu'il avait l'amour-propre de cruire que le nom de ses pères sonnait aussi haut que quel-

que autre nom qu'on y pût ajouter, et que, quant à un titre, il préférerait celui de comte, conféré par Napoléon, à celui de duc, proposé par M. Guizot. M. le maréchal Gérard aurait témoigné le même éloignement et manifesté la même résolution; M. Pasquier seul se serait montré sensible à l'ouver-



Incendie des orgues de Saint-Eustache, le lundi 16 décembre 1844.)

ture. Tout avait été ajourné depuis lors, car on s'était fatigué de vaincre ces résistances, et on attendait de finir par trouver pour le maréchal chargé de cette mission, un titre de ducé que ces états de services militaires ne fournissaient pas couramment. Les tentatives n'ayant donné aucune de ces satisfactions essentielles, l'on a fini par être naturellement tenu de donner du moins à M. Pasquier ce qu'on lui avait offert et ce qu'il avait depuis longtemps accepté.

Le ministère, auquel elle est imposée, par un article spécial du budget de l'an dernier, l'obligation d'arrêter une organisation administrative pour les employés des différents départements ministériels avant le 1^{er} janvier 1845, a fait paraître cette semaine celle des ministères de l'Intérieur, du commerce, des travaux publics, de l'Instruction publique et des finances. Déjà deux ordonnances spéciales avaient statué sur les ministères des affaires étrangères et de la guerre; et qu'il ne reste donc celles qui concernent la justice et la marine, et qui devront paraître sous peu de jours. La Chambre, par cette exigence, a voulu mettre fin à la mobilité des cadres administratifs, prévenir des avancements scandaleux, et donner aux ministres eux-mêmes un point d'appui contre des prétentions quelquefois aussi exorbitantes qu'insatiables.

Tout est tranquille en ce qui concerne l'Algérie. On est, toutefois, exige toujours une surveillance active et continue. Le journal *L'Argence* a donné dans son dernier numéro, une lettre qu'il nous communique d'autres correspondances: « Je viens d'apprendre une nouvelle assez grave: Abd-el-Kader n'a pas quitté le Maroc, ainsi qu'on l'avait annoncé, et toutes les tribus situées entre Fez et notre frontière sont en pleine insurrection contre l'empereur. Cette nouvelle nous a été donnée comme officielle. Si donc, comme cela est probable, Abd-el-Kader est l'auteur de ce mouvement insurrectionnel, notre bataille d'Isly aura eu pour résultat d'affaiblir l'empereur et de faciliter la tâche de l'émir, s'il veut supplanter Muley-Abd-er-Rahman. On suppose, vu la mauvaise saison et l'insuffisance de ses moyens de transport et la situation précaire de son autorité, qu'Abd-el-Kader nous laissera tranquilles jusqu'au printemps. »

M. le préfet de la Seine a présenté cette semaine à la réunion des notables commerçants assemblés pour procéder à des élections de la chambre du commerce, une rapide statistique résumant les principaux faits accomplis dans l'administration de la capitale, ou relatifs au mouvement général des transactions. Si la consommation a augmenté à peu près stationnairement, les exportations ont repris plus d'importance. Elles ont été, pour les onze premiers mois de cette année, de 58,972,194 fr., au lieu de 117,409,102 fr., chiffre acquis au 1^{er} décembre 1845; l'amélioration s'élève donc à 21,502,702 fr. Elle porte principalement sur les tissus de soie et sur la soierie, sur les tissus de laine, la bonneterie et les tissus de coton. — M. de Rambuteau est entré dans quelques détails relatifs à l'Instruction primaire. Le nombre des enfants qui profitent des écoles de la ville s'élève à 59,678. Le conseil général vient de voter de nouveaux fonds pour construire des salles d'asile et des maisons d'école, et principalement pour l'établissement des classes à l'usage des enfants employés dans les manufactures. — Fallu M. de Rambuteau a annoncé qu'un local se trouvait affecté au Palais-de-Justice à l'établissement d'un conseil de prud'hommes pour les métaux. Ce sera un premier essai du tribunal de paix de l'industrie dans la capitale. Le conseil d'Etat a récemment émis une opinion favorable, et l'on n'attend plus que l'ordonnance royale.

Un grand banquet a eu lieu le 15 à Waterloo en Irlande, en l'honneur du rappel. Le discours d'O'Connell est tout entier dans ce passage: « L'Angleterre n'a fait qu'un printemps dernier un accueil que je serais mérité d'oublier; mais l'Angleterre distingue toujours profondément ses affaires des nôtres. Si des Anglais eussent subi le traitement judiciaire que nous avons éprouvé, nous amis et moi, l'Angleterre se serait levée comme un seul homme, car les Anglais reconnaissent qu'on est injuste envers nous, ils blâment l'injustice de leur gouvernement, mais ils ne s'occupent pas de le forcer d'être juste envers nous, parce qu'ils ne nous craignent pas, retenus que nous sommes dans les chaînes de l'Union. Eh bien! ces chaînes, nous les briserons, car il est impossible que l'Angleterre, obligée de se mêler à toutes les querelles du monde, n'ait pas, d'ici à quelque temps, une méchante affaire sur les bras; alors les Anglais, qui auront besoin de notre coopération, apprendront à nous craindre, car il y a en Irlande 900,000 hommes capables de porter les armes, et la justice nous sera rendue. Toute la question, pour nous, consiste à rester sans cesse à continuer de tenir le gouvernement anglais en échec mais à continuer de tenir le gouvernement anglais en échec par l'agitation; le but est de le faire attendre si nous ne manquent ni de nous mesurer avec ni de fermer. Hourra pour le rappel! » Et mille voix de répondre: Hourra pour le rappel! Hourra pour O'Connell!

Tschack a été exécuté. Il est mort avec un rare sang-froid. « Nous nous reverrons, Bertha, » a-t-il à sa fille en se séparant d'elle. Pendant la route, il fumait tranquillement un cigare. Il paraît que cette exécution et les circonstances assez étranges qui l'ont précédée ont causé une sensation pénible à Berlin. Le long intervalle qui s'était écoulé depuis l'attente avait naturellement accablé l'idée d'un dénouement plus favorable au condamné. Mais sont venus des incidents singuliers qui ont été diversement commentés par l'opinion publique. Tous ces commentaires s'accroissent sur un point: à savoir que le roi a espéré jusqu'à la fin trouver un prétexte pour faire grâce de la vie au condamné. Vainement par les instances de ses ministres, il ne se décida à signer l'arrêt de mort; mais son émotion était si vive, qu'après l'avoir fait, il tomba dans un abattement profond et versa des larmes abondantes. En signant, il y mit une condition, c'est que M. de Kleist, son lieutenant, porteur de la grâce pour le cas où il n'est pas le premier président de la chambre de justice, assisterait l'exécution, porteur de la grâce pour le cas où Tschack, au dernier moment, viendrait à donner quel-

qu'il est sur la route de Berlin à Spandau, où Tschack devait être conduit et où l'échafaud devait être dressé, pour aller passer quatre jours à Postdam. De son côté, Tschack, prévenu depuis deux jours, était resté sourd à toutes les exhortations. Le docteur Gerlach, chapelain de la cour, lui ayant encore été envoyé le dernier soir, Tschack le repoussa en persistant à se glorifier de son crime et à refuser les secours de la religion. A Spandau, au moment suprême, M. de Kleist l'interpella une dernière fois, et lui demanda si, en présence de l'éternité, il n'éprouvait pas quelque repentir. Il répondit, plus résolument que jamais, non, et qu'il avait fait un contraire une grande action. Il commença un discours, mais il n'eut pas le temps de l'achever. Il était alors sept heures et demie; deux ou trois cents personnes tout au plus étaient sur la place.

M. le curé Jean Ronze, auteur de la lettre sur le pélérinage de Trèves, récemment excommunié, vient de recevoir un magnifique goblet en argent et deux grands médaillons que lui ont fait remettre les bourgeois d'Hamبور. La ville d'Altona lui a envoyé une adresse de félicitations.

On s'occupe beaucoup en Allemagne de la profession de foi de la commune de Schneidewitz, qui vient de paraître à Leipzig. Cette commune veut rester catholique, mais se séparer de Rome, et, par exemple, admettre le mariage des prêtres. Cette tendance schismatique gagne chaque jour du terrain en Allemagne.

On lit dans la *Gazette de Silésie*: « Nous apprenons de source certaine que le gouvernement autrichien vient d'engager M. le duc de Boudéaux à ne plus s'occuper de politique dans ses Etats de Bohême, où il se trouve en ce moment sous prétexte de faire de l'agriculture. »

Les astrologues avaient prédit qu'il y aurait un changement de règne en Perse au mois d'août, et toutes les affaires avaient été interrompues; mais octobre étant arrivé sans que ce changement se soit réalisé, les affaires ont repris leur cours, et les négociations ont recommencé leurs opérations. — A la fin d'octobre, le shah était à Schemrah, résidence située au nord du Téhéran. Le colonel Shea, ministre anglais, le comte de Moden, ministre russe, et M. de Sartiges, envoyé extraordinaire de France, sont campés dans le voisinage, sous de belles tentes; ils visitent fréquemment le shah et son grand vizir, Hadji-Mirsa-Agasi, tout-puissant et d'une avarice ordinaire; cet homme n'a que deux passions, désaisirier et fonder des éaouos. Toutes les semaines on fond un canon de 12 ou de 24, et le grand vizir est toujours présent. Cette manie coûte au gouvernement des sommes énormes. Le shah ne fait pas d'observations; il a pour son vizir, qui l'a élevé et qu'il croit un saint, la vénération la plus profonde, Mohammed-Shah n'a que 58 ans, mais c'est un homme usé par les débâcles. La luxure, la gourmandise, on pourrait presque dire la glotonnerie, et le couple qui l'a fait sans cesse de ses diamants, voilà les principales occupations du shah; il aime beaucoup les exécutions, et surtout il assiste à l'opération de la hystéromie; il lui plaît aussi fort souvent d'alléger son cœur par les oreilles des contamines. Hadji-Mirsa-Agasi donne le shah de Perse, comme Riza-Pacha donne le faible Abdul-Medjid à Constantinople.

Le bateau à vapeur *Polygotton*, arrivé de Bornéo à Singapore, y a apporté les détails de la dernière expédition que la corvette anglaise *la Dido* a entreprise contre les pirates de cette île. La campagne a duré trois semaines, depuis le 5 août jusqu'au 28 du même mois. Après trois engagements successifs, les Anglais ont triomphé de la résistance des pirates, et leur ont donné une sévère leçon, mais non sans avoir éprouvé des pertes assez sérieuses. Voici la substance du récit qu'en donne un témoin oculaire. « Nous avons éprouvé une grande résistance de la part des pirates, mais néanmoins nous sommes parvenus à détruire cinq villes fortifiées qui leur servaient de repaire après leurs brigandages. Après être débarqués à Sakanan, où nous avons livré un engagement assez meurtrier, nous avons pénétré dans l'intérieur, chassant devant nous les habitants effrayés qui fuyaient, nous nous sommes dressés de fréquentes embuscades. Leur perte a été considérable: elle se monte au moins à 1 ou 2 mille hommes; nous avons brûlé un grand nombre de leurs barques, ainsi que tous leurs *prazos*; nous nous sommes emparés de 70 canons et de 52 blessés; mais parmi les premiers, il faut malheureusement comprendre M. Wade, premier lieutenant de la *Dido*. On doit en cette occasion les plus grands éloges au capitaine Keppel, qui, ainsi que tous ses officiers, a dirigé la manœuvre avec le plus grand sang-froid et une rare hardiesse. Le feu a toujours été bien nourri, et lui-même il a tué de sa main plus de trente indigènes. »

La papeterie de MM. Brise et C^o, à La Villette, établissement considérable qui occupait plus de cent cinquante ouvriers, est devenue, dans la nuit du 21 au 22, la proie des flammes. A trois heures et demie du matin, deux ouvrières étaient occupées à réparer le feu des machines à papier. L'une de ces deux ouvrières était placée sur le feutre et l'autre au-dessous. Cette dernière, nommée Endoxie Auzou, qui le chapeau du cylindre encore brûlant incommodait, avait placé sous elle, pour s'en garantir, quelques débris de papier; la chandelle qu'elle avait pour s'éclairer communiqua le feu à ces papiers, qui enflammèrent complètement toute la machine. Le cadavre de la malheureuse Endoxie fut retiré des flammes, et il ne resta d'elle que le cœur seul écarté demeuré intact. Mais ce n'est pas le seul malheur personnel que l'on ait à déplorer. Pendant les travaux, six personnes sont tombées dans le canal; quatre ont été sauvées, deux ont péri: le caporal Noireau, du 2^e bataillon, 2^e compagnie, du 74^e de ligne, et le fusilier Louquin, du 2^e bataillon, 2^e compagnie, tous deux morts victimes de leur dévouement. En ce moment, il ne reste plus de cette fabrique que des ruines fumantes.

M. Auguste, député des Deux-Sèvres et l'un des conservateurs de la bibliothèque Mazarine, est mort dans sa cinquante-

neuvième année. — M. Galle, un de nos plus célèbres graveurs de médailles, membre de l'Institut (Académie des Beaux-Arts), a terminé à quatre-vingt-cinq ans une carrière bien remplie. — Les Invalides ont aussi perdu un de leurs doyens, Pierre Monnier, brave soldat, qui avait fait toutes les guerres de la république et de l'empire. Pierre Monnier avait reçu sur les diverses parties du corps vingt-trois balles qui avaient plus ou moins pénétré dans les chairs, et quinze déchirures d'armes blanches.

Le Zollverein.

Frappée depuis longtemps du morcellement politique de l'Allemagne et des inconvénients graves qu'il présentait au développement de sa prospérité commerciale, la Prusse songeait à créer une unité germanique dont elle put être la tête, et dont la réalisation put permettre à l'Allemagne d'être, sous sa direction, une politique et une influence indépendantes. Forcée de respecter l'œuvre des traités de Vienne et les nouvelles divisions territoriales qui constituent à elle la confédération de cette époque, ce qu'on appelle aujourd'hui la confédération germanique, la Prusse, en rattachant à elle la majeure partie de l'Allemagne par le lien des intérêts matériels, a voulu, pour ainsi dire, en faire la capitale morale. A-t-elle réussi? C'est ce que le présent a déjà commencé à nous apprendre. L'avant nous devolera ce que nous ne pouvons encore savoir des vues ultérieures du cabinet prussien.

Toujours est-il qu'aujourd'hui la fédération douanière connue sous le nom de *Zollverein* est une puissance importante, et qui, chaque jour, prend plus de consistance et de développement.

La Prusse commença par améliorer sa législation intérieure; elle fit plusieurs réformes utiles, et chercha avant tout à se créer un système commercial qui lui fût propre, et dont plus tard elle put proposer l'adoption aux Etats qui voudraient se confédérer avec elle. C'est dans ce but qu'elle promulgua la loi du 26 mai 1818, qui déclarait, entre autres dispositions, que tous les produits étrangers, naturels ou fabriqués, pouvaient être librement importés, consommés, expédiés en transit dans toute l'étendue de la monarchie, et que tous les produits indigènes, naturels ou fabriqués, pouvaient être portés également en toute liberté; mais pour obtenir sur tout son territoire et la plus grande uniformité possible, il fallut recourir à l'application partout la législation nouvelle, il fallut recourir à elle les enclaves appartenant aux petits souverains ses voisins, tels que les princes de Schwarzbourg-Sondershausen et de Schwarzbourg-Rudolstadt, le grand duc de Saxe-Weimar, le duc d'Anhalt-Bernbourg, le grand duc de Mecklenbourg-Schwierin, le duc d'Anhalt-Dessau. Ces traités successifs, qui, de 1819 à 1826, occupèrent pendant près de dix ans la diplomatie prussienne, furent enfin conclus, non sans quelques difficultés, et permirent à la Prusse d'appliquer à tous les pays associés une législation commerciale uniforme.

La Prusse et les enclaves appartenant aux Etats que nous venons de nommer, ne formèrent plus, commercialement parlant, qu'un seul et même territoire. Les droits d'entrée, de sortie et de transit perçus aux frontières de l'association tombaient dans une caisse commune. Pour le partage des revenus, on prit pour base la population des pays enclavés et celle des provinces prussiennes orientales ou occidentales qui se rattachaient à l'une ou à l'autre de ces deux grandes divisions. Tous les trois ans, la somme à percevoir par chaque Etat devait être déterminée dans des délibérations communes, et d'après les relevés officiels de leur population respective.

C'est, posé, disons quelques mots du tarif prussien, qui devint plus tard celui de l'association tout entière. Sans entrer ici dans des détails de nomenclature que ne comporte point ce rapide exposé, nous dirons qu'un lien de présenter, comme la plupart des tarifs des autres nations, et notamment comme le tarif français, une liste de tous les produits des divers régimes de la nature, le tarif prussien offre de grandes divisions sous lesquelles sont rangés les produits d'origine anglaise, ou appartenant par la similitude de leur emploi, à une même catégorie. Ainsi, la première division comprend les produits exotiques qui n'ont que peu ou point de similitude dans l'association; la seconde, les objets de consommation qui ont leurs similitudes dans l'union, et sont susceptibles de faire concurrence aux produits indigènes; la troisième, les matières nécessaires à l'industrie; la quatrième, les produits manufacturés, et la cinquième enfin un petit nombre d'objets sans importance.

Bien que, pour la perception des droits, on admit quelquefois comme unité la mesure ou la pièce, le tarif prussien fit généralement abstraction de la valeur, pour ne considérer que le poids. Dans le principe, la moyenne du droit était d'un demi-cent (1,87 1/2) par quintal prussien (environ 50 kilogrammes). Dans le but de s'éclaircir par des observations de l'expérience, et de modifier, s'il était nécessaire, les tarifications reconnues nuisibles, il fut stipulé que le tarif serait révisé tous les trois ans. Le tarif actuel est éventuel, à partir du 1^{er} janvier 1845, pour les années 1845, 1844 et 1845.

Cette nouvelle législation douanière était, comme on le voit, fort modérée dans ses exigences. Mais, à cette époque, c'était un véritable événement; c'était la liberté commerciale proclamée en face des mesures restrictives adoptées et suivies avec tant de rigueur par la plupart des Etats modernes, et surtout par la France, au sujet de laquelle on a dit assez plaisamment qu'il serait plus facile de faire passer un câble par le trou d'une aiguille, qu'une aiguille à travers ses frontières. Le sel, resté avant comme après, un monopole de l'Etat, et les cartes à jouer, furent les deux seules prohibitions insérées au tarif allemand.

Quoi qu'il en soit, et malgré les sinistres prédictions de ceux qui regardaient cette législation comme une œuvre téméraire, les résultats ne tardèrent pas à prouver en sa faveur. L'industrie allemande prit des développements inconnus jus-

qu' alors, et des adhésions nombreuses et successives viennent peu à peu réunir dans une même association commerciale la majeure partie des Etats de l'Allemagne.

Le Zollverein s'étend aujourd'hui dans la direction du nord-est à l'ouest, de Memel à Archa-Chapelle, et dans celle du nord au sud, depuis Stralsund jusqu'aux frontières autrichiennes derrière Munich. Il est borné à l'est par la Russie et la Pologne, au sud par l'Autriche et la Suisse, à l'ouest par la France, au nord-ouest par la Belgique et la Hollande, et au nord enfin, par le Hanovre et les autres Etats de l'Allemagne qui ne font point encore partie de l'association. Sa superficie totale est aujourd'hui au moins de 8,592 milles carrés, et sa population de plus de 27 millions et demi d'habitants.

Quant au partage des revenus entre les divers Etats associés, il a eu lieu de la manière suivante pour l'année 1845. Le tableau qu'on va lire indique les droits d'entrée perçus en 1845 par chaque Etat, et sa part dans le revenu net des douanes.

Noms des Etats.	Droits d'entrée.	Revenu net.
Prusse.	17,501,639 thal.	12,765,542 th.
Bavière.	4,767,120 —	5,398,027
Saxe.	4,975,059 —	4,454,727
Wurtemberg.	457,181 —	1,400,580
Bad.	1,081,697 —	1,054,130
Hesse-Electorale.	482,586 —	577,744
Grand duché de Hesse.	442,912 —	675,028
Etats réunis de Thuringe.	567,488 —	800,470
Duché de Nassau.	36,116 —	527,530
Ville de Francfort.	916,254 —	202,870
Duché de Brunswick.	354,567 —	150,542
Grand D. de Luxembourg.	105,311 —	144,085

25,565,770 thal. 25,121,524 th.
95,121,000 fr. 86,705,000 fr.

Les frais de douane et de perception à la charge du Zollverein ont été en 1845 de 2,244,446 écus, soit 8,416,000 fr., ou un peu moins de 10 0/0. Dans le principe, ils s'élevaient élevés jusqu'à 14 0/0.

Par tête d'habitant, les recettes effectuées par le Zollverein ont donné, de 1854 à 1845, savoir :

Années.	F.	C.	Population servant de base à la répartition.
1854	1	94	25,478,120
1853	2	27	25,478,120
1852	5	56	25,150,216
1851	5	50	25,150,216
1850	5	57	26,048,970
1849	5	65	26,048,970
1848	5	75	26,048,970
1847	5	71	27,192,116
1846	5	83	27,378,578
1845	5	41	27,625,818

Il nous reste actuellement à dire quelques mots des relations commerciales de la France avec le Zollverein. Nous empruntons le tableau suivant où elles se trouvent consignées au Bulletin du ministère du commerce, qui nous a déjà fourni quelques-uns des documents qui précèdent.

IMPORTATIONS DU ZOLLVEREIN EN FRANCE.		
Année.	Commerce général.	Commerce spécial.
1858	73,475,000	47,520,000
1859	68,728,000	45,490,000
1840	75,592,000	47,981,000
1841	82,562,000	52,134,000
1842	81,844,000	59,580,000

EXPORTATIONS DE FRANCE DANS LE ZOLLVEREIN.		
1858	57,890,000	47,222,000
1859	49,851,000	45,004,000
1840	57,708,000	48,662,000
1841	51,525,000	47,997,000
1842	54,194,000	49,521,000

Le chiffre des affaires faites annuellement par le Zollverein, importations et exportations comprises, s'élève, en moyenne, à 1,400 millions; il représente ainsi à peu près les deux tiers du commerce français. On peut aussi tirer de ces chiffres un autre enseignement. En rapprochant le chiffre des sommes perçues de celui des importations, qui monte environ à 700 millions de francs, on reconnaîtra que le tarif de l'association ne dépasse pas en moyenne 12 0/0.

Le Zollverein a aujourd'hui des traités de commerce avec presque toutes les puissances. Maintenant il se prépare habilement par des traités de navigation à l'époque où son pavillon pourra paraître avec avantage sur les mers. Le jour, en effet, n'est pas éloigné où les parties de l'Allemagne qui ne font pas encore partie de l'Union seront forcées de s'y réunir. Le Zollverein sera alors assis à la fois sur la mer Baltique et sur la mer du Nord. Le Rhin lui sert merveilleusement pour ses débouchés commerciaux, et son récent traité avec la Belgique vient de donner à son pavillon une position avantageuse dans les bouches de l'Escaut.

Le Zollverein ainsi constitué sera alors une association formidable, douée d'une grande puissance de production, au sein de laquelle les capitaux seront abondants, le travail facile, l'industrie sûre d'elle-même, les débouchés avantageux, et qui sera en mesure de faire sur les marchés du monde une redoutable concurrence aux puissances commerçantes des deux continents.

Courrier de Paris.

Nous touchons à des jours charmants et festives, adorés et maudits, délicieux et exécrables, au premiers jours de l'an. Les femmes, les petites filles, les écoliers sont dans la

joie, dans le ravissement, dans le délire. Oh! le beau jour! disent-ils, oh! l'agréable journée, ah! le jour très et quatre fois béni! Les marchands de bonbons, les débitants de maisons ruinées, les fleuristes, les bijoutiers, les magasins de pompes et de polichinelles, les portiers, les employés, les cuisiniers, les femmes de ménage, les aspirants à la croix d'honneur, les danseuses de toute espèce, les tambours de la légion, les garçons de café, les porteurs d'eau, le fillon, la future de monsieur, le petit bonhomme, la nourrice, la dame de compagnie qui n'a habité qu'une fois. — Que vous drâtes-tu toute la nation de ceux qui recourent et qui prennent, court, sans gambaie, se froite les mains, fredonne, s'épanouit, fait des rêves couleur de rose, à l'approche de cette journée où la ville est divisée en deux camps bien distincts: les bourgeois et les victimes.

Dans ces bourreux il y en a d'atroces et que le diable semble avoir inventés et créés tout exprès: c'est l'âpre et l'évitable couvee de corbeaux avides que le premier de l'an fait éclore autour de tout infortuné qui a le malheur d'avoir le moindre habit un peu propre et a peu près des talons à ses bottes. Des le matin ils croissent, ils pèlent à votre porte, ils frappent à coups de bec redoublés, et vous avez beau faire, il faut qu'ils dépecent et emportent votre bourse en lambeaux. Le 1^{er} janvier autorise une espèce de mendicité à domicile qui s'étend d'année en année davantage, et que M. le préfet de police ferait bien de réprimer, comme l'autre, dans l'intérêt de la sécurité et du repos des citoyens. Ne pourrait-on pas établir des dépôts où l'on retiendrait, pendant les trois ou quatre premiers semaines de l'année, par mesure de tranquillité publique et avec la ration convenable, tous les mendicants s'insubordonnant au coin de votre poche, dès que la Saint-Sylvestre a sonné?

Et remarquez bien que, pour la plupart, ce sont d'atroces gredins qui ont passé leur temps à vous rendre, pendant toute l'année, la vie affreusement dure: c'est votre portier qui ronle tranquillement et vous laisse carillonner à tue-tête ou assommer la porte à coups de marteau, tous les soirs, pendant trois quarts d'heure, par une pluie battante ou par un froid de Laponie; c'est le garçon de votre bottier qui vous a tenu les pieds dans un étau et les talons à la torture, de décembre à janvier, empoisonnant votre malheureuse existence de cors et de durillons; c'est votre blanchisseuse qui a passé les trois cent soixante-cinq jours de l'année qui vient de finir, à martyriser vos gilets de piqué blanc et à mettre vos chemises de fine baptiste en charpie; c'est le garçon de café qui vous a sans relâche abreuvé de chicorée, de bière rance et de prétendus œufs frais de Lyon; le garçon de votre marchand de vin qui vous a noyé dans le bois de campêche et dans la litharge; le garçon de votre restaurateur qui a mis quotidiennement votre estomac à régime des poudres légères, des sauces inexplorables et des hochets tendres comme des œufs de soldiers; et voilà ceux qui tiennent pour souhaiter une bonne année en vous tendant la main. Derision! Mais le plus exécrable de tous, le plus digne d'être recommandé aux Euménides, c'est à coup sûr le tambour de la garde nationale. Quoi, scélérat! tu n'es bon qu'à me servir le plus malaisant breuvage qu'on puisse administrer à un honnête homme qui n'a jamais fait de mal à personne, un billet de garde! Quoi, monstre! profitant de la manière la plus mesquine, de l'invention du sergent-major, tu viens me transformer en tourlourou, tu m'afflubes du *coupe-chou* et de la *clarinette*, tu m'introduis dans un moule de drap blanc à collet rouge qui m'étrangle, me suffoque et me prive du manège agréable de mes bras et de ma personne; tu me donnes l'air d'un automate surmonté d'un slako; tu fais de moi un grotesque que les petits garçons regardent passer dans la rue en criant: *Ohé! c'est tète!* tu me distilles, dans une décoction de fictions et de patrouilles, l'engehure, le rhume de cerveau, l'éternuement, la toux, la fluxion de poitrine, sans compter la conversation, l'esprit et les bons mots de mes braves compagnons d'armes; et puis, viens ensuite, d'un air bonhomme, solliciter ton amorce, avec la promesse de la continuation de ton respect et de tes bons services pour l'année suivante. Mort et damnation! N'inventera-t-on jamais une poudre contre le sergent-major et les tambours? il y en a bien pour l'extirpation des cors.

Nous venons de parler de l'espèce atroce que le jour de l'an amène de pied en cap, et pousse à l'invasion du domicile et à la rapine, parlons un peu de l'espèce agréable, de la jolie espèce: ce sont les charmants petits enfants, blonds et roses, qui vous ont fait danser toute l'année, criant à tue-tête, pleurant, estropiant, vous meublant, cassant vos glaces et brisant vos porcelaines. O chers petits! délicieuse engeance! tu auras du bon! tu l'as bien mérité, va! Puis viennent ces demoiselles et ces dames, tendres cœurs dont vous avez été dupes ou martyrs, et qui se moqueront de vous tout à l'heure, quand vous aurez dépêché entre leurs blanches mains votre présent de bonne année et tourné les talons.

Mais il n'y a plus moyen de l'éviter; le mal se développe; les symptômes s'aggravent, le flot grossit, la digue va se rompre: elle est rompue et le jour de l'an nous inonde de tous côtés, charriant à sa suite le torrent annuel de ses recommandations postiches, de ses tendresses intéressées, de ses étonnantes flatteries, de ses politesses forcées, de ses prodigieuses désespérances, de ses sourires au sucre, enveloppés d'ennuis comme le bonbon de sa pillule.

Tout dénonce le jour de l'an: votre domestique est d'un zèle que vous ne lui avez jamais vu; les commes redoublent d'amabilité; les demoiselles de comptoir sont métamorphosées en sœurs, les marchands en chefs et les maîtresses de boutique ont quadruplé leur grâce, leur politesse et le prix de leurs marchandises; la foule des curieux, race économe, la foule des acheteurs, race résignée, se ruent dans les magasins en renou et s'y font égarer avec un héroïsme qui vaut le dévouement de Curtius. Ne voyez-vous pas déjà, de rue en rue, ces victimes du jour de l'an; ils vont, ils viennent, ils frisent le pavé, ils se glissent le long des moralités, chargés de la dime, de l'impôt, de la dépolluie opime que l'amié,

la zakaterie, l'amour, la vanité, la mode, l'habitude, la crédulité, l'espérance, le je ne sais comment, le je ne sais pourquoi, prélèvent sur leur gousset. La ville est peuplée de ce moment de gens affairés, égarés, effarés. Oh! vont-ils ainsi? pourquoi ce grand trouble? quelle est la cause de cette agitation? s'agit-il de sauver la France? Il s'agit de cornets de bonbons, de sabres de bois et de pistolets de paille: voilà pourquoi Paris est sens dessus dessous et perd la tête.

Le jour de l'an est un grand railleur; si vous saviez les beaux charges qu'il fait à l'humanité, et comme il persécuté de ridicule l'espèce humaine, qui n'est déjà que trop plaisante dans son état naturel. Il n'y a rien de plus risible et de plus burlesque au monde qu'un victime du 1^{er} janvier allant distribuer ses faveurs à ces dames et à ces petits messieurs. Celui-ci porte sous ses bras et à chaque main, des sacs, des boîtes, des cornets de sucristes ornés du ruban rose classique qui lui donne l'air d'un parrain au moment du baptême ou d'une boutique de confiseur ambulante. Ce vénérable personnage qui le suit est armé jusqu'aux dents, d'un chapeau chinois, d'un tambour, d'un canon de bois, d'un régiment de soldats de plomb, d'un cheval de carton qui caracolé dans sa poche et d'un carlin de même métal qui jappe sous son habit. Et quel air attristé, appréché, gêné, guindé, dégingandé! Quoi! est-ce pour cela que l'homme est inventé? Est-ce bien l'homme fait à l'image de Dieu?

(La suite au premier jour de l'an prochain.)

Paris a reçu la visite d'une troupe d'acteurs anglais: M. Macready est leur chef; miss Helen Faucit, jeune actrice aimée en Angleterre, accompagne M. Macready, qui cautionne de sa vieille réputation, et de sa réputation de son temps.

M. Macready, en effet, jout depuis longtemps de sa célébrité; il a cinquante-trois ans aujourd'hui; miss Faucit n'a que vingt ans; elle commence la sienne.

Keen, Kemble, Macready, tels sont les trois grands tragédiens contemporains qui se sont partagé les braves de l'Angleterre: Keen est mort, et Kemble a fui, je crois, comme Keen; M. Macready est donc resté seul maître du champ de bataille.

C'est un homme de haute taille, et fort maigre; ce n'est pas à lui qu'il faut demander des formes dans le genre de l'Hercule de Farnèse, ou seulement de l'Antinoüs; la personne de M. Macready n'a rien qui appartienne à l'art plastique; le corps est grêle, et comme on lui tout d'une venue; le visage n'a pas cette majesté d'expression, et ce caractère de beauté tragique qui se faisait voir pour exemple, et charnait dans M. Talma; il est fatigué, croulé, labouré, *marré* dans M. Macready; il semble que beaucoup de veilles peuplées, de labeurs profonds, d'inquiétudes peut-être, ont passé par lui.

Le visage de M. Macready ne ment pas; sa vie a été laborieuse et agitée. M. Macready s'est de tout temps livré à son art avec un dévouement et une ténacité qui ont dû finir par donner au corps et à la physionomie ces signes de lassitude des revers de fortune, des préoccupations d'affaires périlleuses ont dû en agrandir les traces: M. Macready, enporté par son amour pour la poésie dramatique, ne s'était pas contenté de sa grande réputation de tragédien; il avait voulu être directeur de théâtre, c'est-à-dire être libre de donner aux œuvres du grand poète, son dieu et celui de l'Angleterre, toute la splendeur matérielle dont il le jugeait digne; quant au reste, son talent en répondait; comme acteur, M. Macready continua glorieusement sa tâche; mais comme directeur, son dévouement le trompa; il ne trouva point dans le public de Londres une ardeur égale à la sienne et qui put le récompenser, l'indemniser des immenses sacrifices qu'il faisait chaque jour. Toutes ses ressources s'y perdirent. M. Macready, s'exilant de l'Angleterre, alla chercher en Amérique les moyens de relever l'éclat de sa fortune abattue: l'Amérique lui tint compte d'avoir pensé à elle; M. Macready en est revenu plus applaudi que jamais, et sa ruine complètement reniée. On le dit riche maintenant.

Il a reçu à Paris le plus honorable et le plus sympathique accueil. Si l'homme semblez, le talent ne l'est pas; ce talent, et toute sa résolution et toute sa vigueur; *Othello* l'a prouvé et *Virginia* aussi, deux rôles dans lesquels M. Macready s'est successivement montré. Cependant, le talent de M. Macready est moins un talent spontané qu'un talent étudié; l'art y domine beaucoup plus que l'inspiration. M. Macready n'a pas de ces élans soudains et irrésistibles qui vous saisissent malgré vous; sa passion ne jette pas de ces mots enflammés qui arrivent au cœur et à l'âme; mais il est si subtil, si exercé, si savant dans l'art des nuances et des contrastes, il pénètre profondément, par l'esprit, dans le caractère du personnage qu'il représente et dans ses mouvements divers, qu'il arrive, à force d'habitude, d'étude et d'intelligence, à des effets puissants et même à une sensibilité qui n'est pas la vraie vraie, mais qui lui ressemble beaucoup. Le rôle du pale et triste Hamlet, par sa nature rêveuse, curieuse, railleuse, raisonneuse, convient particulièrement à exercer cette intelligence; et, en effet, M. Macready a réussi plus complètement dans *Hamlet* que dans *Othello*. Son jeu, sa voix, son accent ont d'ailleurs quelque chose d'âme et d'un peu *féroc*, qu'on me passe le mot, ce qui forme un contraste original avec la modération du geste, le goût un peu trop apprêté des attitudes, et mêlé en quelque sorte, à toute cette science étudiée de l'artiste, je ne sais quelle saveur sauvage.

Il n'y a ni appétit ni science dans miss Helen Faucit: le naturel, la naïveté, une sorte de laisser-aller doux et tendre, si on peut ainsi dire, voilà miss Faucit. Voilà tout son art, toute son adresse: elle aime, elle sourit, elle souffre, elle se noie dans l'onde de ses longs cheveux châtain et dans les larmes de ses yeux; elle marche, elle s'arrête, elle tombe, elle vit, elle meurt; avec un abandon et une grâce ingénue qui ont un charme particulier: ce sont là ses armes, armées qui ne sont pas les moins sûres. C'est ainsi que miss Faucit plaît sans être précisément jolie, et séduit sans avoir l'air d'y songer.

Miss Faucit et M. Macready donneront à Paris douze représentations; nous sommes à la cinquième. On va les voir,

mais on n'y va pas en foule. C'est plutôt une affaire de curiosité érudite que de plaisir; il n'y a guère que les lettrés ou les Parisiens qui ont la prétention de savoir l'anglais ou voulant s'en donner l'air, qui suivent ces re-

maine; ce vaudeville a pour titre: *Péché et Pénitence*. Il s'agit d'un séducteur, d'un mauvais sujet qui devient mari, et craint à son tour d'être la proie et la victime des mauvais sujets et des séducteurs; sorte d'application de la peine du

effet sur la corde, et semble avoir des ailes. Trois équilibristes accompagnent M. Harvey: Ohio, Missouri et Arkansas; c'est de l'Amérique toute pure; Ohio et ses deux enfants, deux charmants petits boushombres, font des pro-



(M. Macready, rôle d'Otello.)



(Miss Clara Webster, danseuse de Drury-Lane.)



(Miss Helen Faucit, rôle de D. Sénona.)

présentations avec une sorte d'intérêt et d'assiduité; pour les autres, ils s'en soucient peu; et d'ailleurs, dans le théâtre et dans les acteurs anglais, je parle des chefs-d'œuvre eux-mêmes et des acteurs les plus habiles, il y a toujours lards et de viande crue, qui n'excite que médiocrement le palais plus délicat de nos vrais Parisiens.

Puisque nous sommes en Angleterre, parlons de miss Clara Webster, une charmante danseuse; mais ce n'est plus aux vivants que nous nous adressons, c'est aux morts; ce n'est pas une couronne de fraîches roses qu'il faut tresser, mais une couronne de ces pâles fleurs qu'aiment les tombeaux. Miss Clara Webster est cette jeune, belle, adorée et malheureuse Clara qui vient de finir si tragiquement à Drury-Lane; elle jouait, ou plutôt elle dansait un de ces rôles charmants, quelquefois de péri ou de désesse légère; riante, bondissante, insouciant, faisant pirouetter sa jeunesse et sa grâce, comme si elles ne devaient jamais finir. Clara Webster est tout à coup environnée d'une flamme dévorante; sa robe de gaze avait pris feu à la rampe; quel effort! L'infortunée pousse des cris, s'élance à travers le théâtre; mais l'horrible ennemi qui s'attache à elle, redouble de violence et s'alimente par l'effort même qu'elle fait pour le fuir et par la rapidité de sa course. On arrive enfin, mais on arrive trop tard. La flamme avait dévoré toute cette jeunesse, toute cette beauté, ces blonds cheveux, ces joues roses, ce corps adoré; miss Clara Webster n'était plus!

Quant à nos théâtres, ils ont fait maigre chère: un vaudeville de M. Hippolyte Leroux, voilà tout le menu de la se-

tation avec assaisonnement de couplets. La pièce ne peut pas être prise pour un chef-d'œuvre; mais elle est assez gaie; or, l'auteur n'ayant pas commis un bien gros péché, le parterre ne l'a pas mis en pénitence.

Diablo! j'allais oublier le principal, M. Harvey Leach et

diges d'équilibre à vous faire venir la chair de poule; mais, après tout, ces gnomes brillants de paillettes, forts et souples comme de l'acier, ont tant d'adresse et d'aplomb, que la chair de poule s'en va presque aussi vite qu'elle est venue; on n'est plus qu'au plaisir de ces exercices gracieux et hardis. Le tout est encastré dans la pièce que vous savez: un vieil animal, maussade, stupide et cautionné par un vain génie, poursuit deux jeunes cœurs amoureux que protège une charmante fée. Il y a un moment où ce butor de Kerkaradee attaque la fée et croit en triompher; mais, grâce à Dieu, il est mis dans une complète déroute, et c'est nous qui triomphons, nous jeunes gens amoureux.

Faisons par une œuvre de charité: c'est la bonne manière de finir toutes choses, même un courrier frivole. Vendredi 27 et samedi 28 décembre, un des beaux hôtels de la rue des Petites-Ecuries s'était converti en bazar. Pourquoi tous ces produits élégants ou utiles, établis de toutes parts? J'ouï venir cet empressément désintéressé de ceux qui vendent, et cette ardeur de ceux qui achètent? C'est que vendeurs et acheteurs sont de compléité, et s'entendent. Achetez, vendez, ne disputez pas sur le prix. La récolte a été belle; elle est destinée, par la société d'encouragement, à soutenir, à alimenter l'instruction primaire dans les écoles protestantes de France. Voilà qui est bien; c'est la nourriture spirituelle et morale que vous préparez ainsi pour les enfants qui sem-

blaient destinés à rester pauvres de savoir parce qu'ils étaient pauvres d'argent. Oui, tous, protestants ou catholiques, républicains les torts du hasard, et partageons avec nos frères moins heureux que nous, les trésors de l'éducation.



(Une scène d'un Conte de Fées. — Théâtre de l'Ambigu-Comique.)

ses jeunes Américains, qui s'étonnent, par des tours d'agilité et d'audace prodigieuse les gourmets du théâtre de l'Ambigu-Comique. M. Harvey Leach est un nain; sa petite taille et sa légèreté l'ont fait surnommer l'Oiseau-Mouche; il vole en

Séance d'ouverture de la Chambre des Députés.

LA SALLE DES CONFÉRENCES.

La session de la chambre des députés pour 1844 vient de s'ouvrir. Le roi s'est rendu à cette solennité et y a été reçu dans le cérémonial habituel. Le ministère a mis dans la bouche de S. M. un discours qui n'a pas tranché sur les précédentes harangues de la couronne. Nous aurons toutefois à y revenir lors de la discussion de l'adresse devant servir de réponse à ce discours.

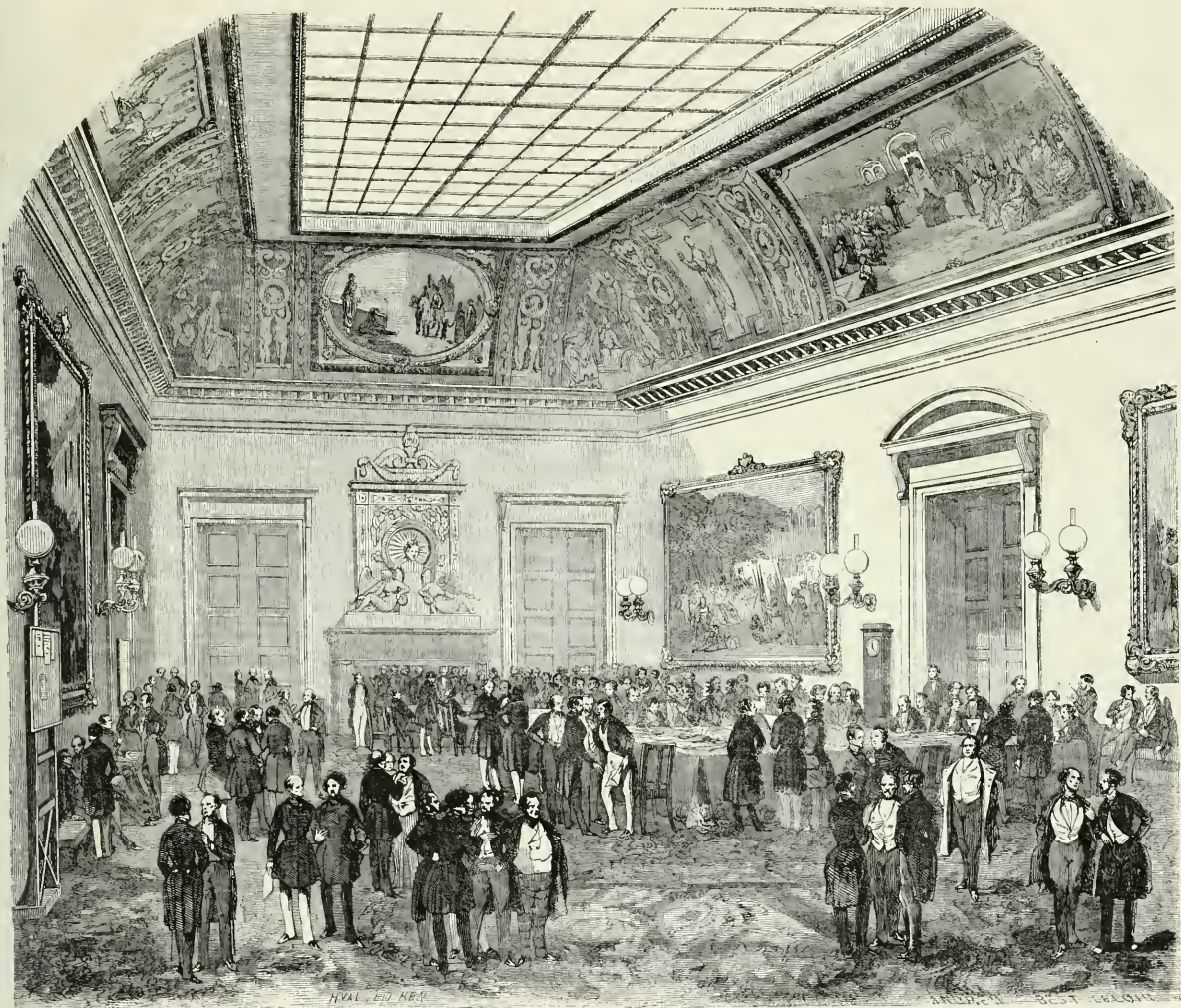
Cette séance d'ouverture n'a offert de particulier que la présence du roi des Belges, pour qui une espèce de trône avait été préparé, et celle de madame la duchesse d'Annam, vers laquelle tous les regards se sont portés avec curiosité.

L'illustration, ayant donné l'aspect de la salle de nos représentants dans un de ces jours d'apparat, a pensé qu'elle devait aujourd'hui reproduire une salle adjacente récemment décorée, la *salle des conférences*.

On ne confère-t-on pas à la Chambre? On confère dans la salle des séances pendant la lecture du procès-verbal et pendant les discours de la plupart des députés; — on confère dans l'hémicycle, dans les couloirs intérieurs et extérieurs, dans le salon du roi, dans la salle de marbre, à la bibliothèque, à la buvette, au vestiaire. Il n'est pas de réduit sombre et de coin obscur où l'éloquence des ministres ou le zèle de

leurs agents ne rencoigne un député incertain, pour éclairer sa religion. Mais si l'on confère partout, il est cependant une salle où l'on se chauffe, où l'on se promène, où l'on peut écrire à ses commettants et lire les journaux tout aussi bien qu'à la bibliothèque, et c'est cette salle, où l'on ne se dit guère que ce qu'on veut bien laisser entendre de tout le monde qu'on appelle la *salle des conférences*.

C'est là que la veille de la séance d'ouverture s'est fait, cette année comme toutes les années précédentes, le tirage de la grande députation chargée d'aller recevoir le roi, et celui des billets pour la séance royale. Il est bon que les élec-



(La salle des conférences, au palais de la Chambre des Députés.)

teurs exigeants et les Parisiens importuns s'achent bien qu'il ne revient pas de droit à chaque député un billet dont il puisse disposer pour la grande séance. Un tirage s'opère dans le but de distribuer, par la voie du sort, le nombre de billets affectés à la Chambre; et le président d'âge, remplaçant l'éternel enfant de l'ancienne loterie, tire successivement de l'urne les noms des élus, et les fait proclamer par les huisiers. Mais comme la veille de la séance royale, bon nombre de députés sont encore en mille-poste, en wagon, ou même dans leurs foyers, la déclaration est prononcée contre les absents, et leurs dépositions deviennent la récompense de ceux de leurs collègues qui ont eu moins de bonheur en jeu, mais plus d'exactitude. L'intrigue peut triompher pendant le cours des sessions, mais le premier jour la vertu est presque toujours récompensée.

La salle des conférences n'était naguère ornée que par une statue d'Henri IV, la *Mort de Socrate*, de David, le *Jacques Molé*, de Vincent, et les *Bourgeois de Calais*, de Schelfer, sujets assez peu appropriés à cette collocation. Elle vient d'être

te décorée avec ensemble. La vaste cheminée vert-de-mer qui est placée à une de ses extrémités a reçu deux statues acrochées de M. Moine, dont nous avons déjà parlé t. III, p. 25. Tout le surplus de son intelligente décoration est l'œuvre de M. Heim.

L'artiste a pensé, avec raison, qu'il convenait que les peintures rappelaient l'origine des plus importantes et des plus utiles institutions. Ainsi, dans un grand tableau, Louis le Grand, près duquel on remarque l'abbé Sager et les deux Garlande, ses ministres, préside, dans une assemblée d'évêques, de comtes et de barons de Paris, à la rédaction des ordonnances sur l'affranchissement des communes. — Un autre représente Louis XII présidant une des premières séances de la Chambre des députés. — Ces deux pages personnifient, pour ainsi dire, l'établissement de la liberté civile et l'ordre introduit dans les finances du royaume.

Dans un tableau rond, Charlemagne, entouré des évêques et des princes de sa cour, fait lire devant le peuple les capitulaires, origine première de la législation française. — Dans

un autre, le peuple applaudit à la publication des sages ordonnances par les moines saint Louis vient éclairer son siècle et faire poindre l'aurore de la civilisation. Dans le fond de ce tableau on aperçoit les monuments du vieux Paris, et saint Louis placé sur un balcon voisin de la Sainte-Chapelle.

Des figures peintes sur fond d'or représentent la *Prudence* et la *Justice*, qui doivent inspirer les travaux des législateurs, la *Vigilance* et la *Force*, qui assurent l'exécution des lois.

Dans des médaillons soutenus par des génies exécutés en grisaille, se trouvent les portraits des plus illustres légistes et des ministres qui ont le mieux mérité de la patrie, tels que *Lhopital*, *Montesquieu*, *Sager*, *Sully*, *Colbert*, etc.

Dans les angles, huit figures allégoriques : *l'Agriculture*, *les Arts*, *les Sciences*, *l'Industrie*, *le Commerce*, *la Marine*, *la Paix* et *la Guerre*, représentent les grands intérêts auxquels les législateurs ont à veiller pour assurer la prospérité de l'État.

Des écussons placés près de ces figures portent pour inscriptions les mots : *Cole* *Napoleon*. — *Charte de 1830*.

les jetées par dessus les épaules, le ventre à terre, sautillant et gémouillant à la façon des *clowns* olympiques, et réchant avec le nez ces pompeux alexandrins :

Où, puisque je retrouve un toit, une chandelle,
Ma fortune va prendre une face nouvelle.

Quant à la robe de moine dont il était si ingénuement vêtu, elle lui servait à jouer tout à tour Pierre l'Herminie, Polyeucte et Angelo, Tyrano de Padoue; et, quant à son rire satanique, il l'avait emprunté aux acteurs illustres et *faustes* du boulevard Saint-Martin. Mais l'un et l'autre lui étaient aussi d'un bon usage dans la vie privée, le froc lui tenant lieu de paltofit de voyage, et le rire infernal lui permettant d'exprimer sa joie d'une manière pittoresque.

Lélio n'avait pas encore repris connaissance, que l'on entendait à la porte des éclats de voix; et, déjà, descendant pêle-mêle de la charrette dramatique messieurs et mesdames de la *comédie*, coiffés de casques, turbans, chapeaux gris, cornettes, bibis, pantalons, bolivards, casquettes de toile, — maussades de mokassins, colthurnes, brodequins, vieilles bottes, souliers à la polonoise, souliers à talons rouges, souliers articulés, — accoutrés de pourpoints, haut-de-chausses, vestes à la française, carricks, jaquettes romaines, plaids égyptiens, manteaux à l'espagnole, etc., etc., le tout mouillé, froissé, mouillé, abréuvé, *victimé* par cette grosse pluie d'orage qui battait la plaine depuis deux heures d'horloge.

« Or çà », cria le chef suprême, directeur-premier-rôle, M. César Fieramosque, en se remettant sur ses jambes, or çà, mes petits, approchez-vous et chauffez-vous, vous et vos effets... Pardon, la compagnie. »

Lélio, grâce aux soups expressés d'Oscar, avait enfin rouvert les yeux, et, mal remis encore de l'effroi pour qu'il avait eu, promenant ses regards étonnés et effrayés sur l'étrange assemblage de ces figures bizarres et de ces accoutréments baroques, qui se pressaient autour du feu. — La vieille tremblait encore de tous ses membres, et multipliait les signes de croix, pour conjurer cette foule de démons, dont sa pauvre mesure se trouvait possédée.

« Par la messe ! dit M. César, voici un feu qui déballe... Milleliens, va me chercher le tabouret... le vieux. »

Milleliens, — page fort rapicé, — sortit et alla prendre sur la charrette l'infortuné tabouret, que détruisit d'un coup de pied le terrible Fieramosque, et qu'il jeta dans la cheminée pour alimenter un peu la flamme indigente de la tourlie, qui faisait semblant de brûler. — Puis, on tira du coffre-fort une belle cruche d'eau-de-vie, que l'on vida tout entière dans une casserole.

« Éloignez le gaz ! » s'écria M. César.

La chandelle de résine fut éteinte, et les flammes bleues de la casserole éclairèrent d'une hueur livide comédiens et comédiennes, assis en cercle, par terre, autour du précieux incendie.

M. César Fieramosque alimentait cependant le feu de la cheminée; et il y jeta le soufflet de la vieille, en lui appliquant à propos ce vers d'*Andronaque* :

Bribe de plus de feux que je n'en allumai.

C'était un homme consommé dans les choses de la vie, que M. César Fieramosque; incessamment traversé par les coups de la fortune, il fit voir, dès le sortir du berceau, une âme supérieure à toutes les malices du sort, à tous les obstacles qui lui suscitait journallement sa fâcheuse étoile, et nous pouvions dire de lui, sans craindre d'être taxé d'hyperbole, qu'il avait montré, dans tout le cours orageux de sa vie, plus de fertilité d'esprit qu'il n'en faut pour être empereur, plus de finesse d'odorat que n'en ont les cannibales de l'Amérique, plus de longueur de vue que n'en posséderent jamais Herschell et son fameux télescope.

Son père lui enseigna d'abord la dislocation des membres et la désarticulation des jointures.

« Bien ! lui disait-il, quand le malheureux enfant se plait en deus, renversant sa tête jusqu'à ses talons : — bien ! avec cela tu ne mourras jamais de faim ! »

Ainsi s'écolèrent ses premières années, en veste à paillettes, plus souvent sur la tête que sur les pieds, et couronnant, chaque soir, la pyramide humaine que formaient son père et son oncle, superposés gigantesquement l'un par dessus les épaules de l'autre, et César par dessus tout, un pied en l'air, une main sur son cœur, l'autre sur sa botte par où venait des baisers au public, le pauvre enfant !

Plus tard, la barbe lui venant, et la fameuse lui conservant toujours le ventre creux, César se reconnut un jour possesseur de belles notes intestinales, et le voilà qui laisse la corde roide pour des exercices moins périlleux et plus flatteurs pour l'esprit. — En 1812, l'empereur Napoléon passant à Valenciennes, sur le renom que César s'était fait dans cette ville, voulut avoir un échantillon de son aimable talent, et nous pouvons affirmer que l'artiste chatouilla le cœur du grand homme autant que son organe, car il avait toujours su appliquer la ventriloquie à la morale, et n'était point de ceux qui croient sottement avoir fait merveille, lorsqu'ils ont dit bon jour avec la voix d'en haut, bon soir avec celle du milieu et que Dieu vous bénisse avec celle d'en bas. Voulang donc flatter d'une façon délicate le héros du jour, César se lança dans le genre ingénieux du dialogue des morts, et il éblouit avec feu Alexandre et feu Annibal une conversation à trois voix, dans laquelle il leur démontra stratégiquement qu'ils n'étaient que des sergents-majors à côté du vainqueur d'Austerlitz.

... Mais, hélas ! depuis que la fortune permettait à l'héroïque César de dîner à peu près tous les jours, César dinait trop; il mangeait pour se rattraper de la famine du temps passé, il mangeait aussi par provision du temps à venir, sur lequel on sait que le sage est accoutumé de ne point compter; et il advint un jour que César, à la suite d'une indigestion méritée, ayant perdu ses plus belles notes abdominales, le

public siffla outrageusement le ventriloque, sous le prétexte plausible qu'il ne ventriloquait plus.

Alors César, redoublant d'industrie pour forcer le sort à la clemence, se tourna résolument vers l'art dramatique, et il apporta sur la *haute scène*, outre les qualités nécessaires au comédien, les beaux restes des deux talents de sa jeunesse, acrobate et ventriloque. Dieu sait le magique parti qu'il savait tirer encore de ces facultés accessoires dans les moments de presse, il jouait la *comédie* à lui tout seul, avant à son service trois voix, dont une douce et flûte pour les rôles de femme, une cassée et chevrotante pour les vieillards aux poutres du tambour, et la sienne pour tout le reste.

Un jour, il jouait, si j'ai bonne mémoire, *la Tour de Nesle*, devant le public difficile de Toulouse; couché sur la paille du cachot, monsieur Bourdin défilait son terrible chapelet aux pieds de Marguerite de Bourgogne, estimable demoiselle berrichonne, tombée, depuis ce temps, dans les rôles indécentes de *femme barbare* et le public bâillait, grommelait, et déjà même un vicieux trognon de pomme venait d'entrer en scène. « Diable ! se dit César, frappons le grand coup. » Aussitôt il jette ses jambes sur ses épaules comme tout à l'heure nous l'avons vu faire, et se met à sautiller, le ventre à terre, le long de la rampe, en continuant à réciter son rôle : « C'était une noble tête de vieillard, l'assassin la revit plus d'une fois dans ses rêves ! » Marguerite le suivait, toute éperdue, sur la scène; mais un rien immense s'éleva dans la salle; du parterre jusqu'au paradis on se tenait les côtes, on se tordait, on se détraquait; l'on riait tant enlin et si fort, que, pour prévenir les accidents et les convulsions, la police fut obligée de faire baisser la toile.

Et tel était César; il affectait en jouant de s'essuyer violemment la bouche avec la largeur de sa main, comme fait Frédéric, d'aspirer l'air de ses narines ouvertes, à l'instar du grand Bogue, de secouer son menton dans sa barbe, selon M. Ligier. D'ailleurs, à l'entendre, il avait enseigné le *qu'en dis-tu* de Manlius, à Talma; le *sortez*, de Roxane, à mademoiselle Rachel, et, qui plus est, l'exercice du sabre à Murat, ce sabreur supérieur. Au demeurant, un brave homme, sachant le prix des choses, conservateur par opinion quoiqu'il n'eût rien à conserver, élevant ses enfants dans la crainte de Dieu et la pratique de la tempérance, et ne parlant jamais de M. Eugène Scribe, de l'*Académie française*, sans ôter son chapeau.

Il y avait de bons jours, mais il y en avait aussi de bien mauvais; le public lançait parfois des gros sons sur la scène, — ces soirs-là on soupait; — souvent aussi le parterre faisait pleuvoir des trognons, — ces soirs-là on soupait encore. — Mais quand il lançait les banquettes... hélas ! rentre dans son intérieur, César se voyait investi par quatre ou cinq marmots qui dépendaient à manger.

« Et tel était César ! s'écriait César de sa grosse voix, vous faites un million de voix; vous pérez tous sur Péchafaud !... et allez vous coucher ! »

Mais sa vie publique était encore plus tourmentée. Un soir, à l'instar même d'entrer en scène, la troupe lui avait dépeché le *traître*, un mangeur féroce, toujours inassouvi.

« Monsieur le directeur, lui dit ce personnage d'un ton fort calme, mes camarades et moi nous vous faisons voir que nous ne pouvons jouer ce soir.

— Et pourquoi, grands dieux ?

— Parce que, monsieur le directeur, nous n'avons point mangé depuis hier midi.

— Imposteur !

— C'est la pure vérité, monsieur le directeur; moi qui vous parle, je ne me soutiens qu'à l'aide de petits verres. »

César donna ce qui lui restait, fit apporter des pommes de terre sur la scène, et ses acteurs se mirent à manger devant le public, qui eut la bonhomie de croire que c'était dans la pièce.

Quel homme que César ! Ce fut lui qui inventa — et que n'a-t-il pas inventé ! — les manchettes, jabots, et cols de papier; ce fut lui qui entra un jour sur la scène, en bras de chemise, au moment où le texte de commentaire explicatif : « Ciel ! on vient de me voler mon habit noir ! » Ce fut encore lui qui, jouant le rôle de Mithridate, et se sentant une envie démesurée de prendre une prise de tabac, osa intercaler dans le fameux discours *Je fais*, etc., les deux vers de Thomas Corneille,

... Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale,

Le tabac est divin, et à rien qui l'équale.

(*Il prise.*)

... Non, prince, ce n'est point au bout de l'univers

Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers...

lui qui, manquant de jeune première, osa suppléer son rôle par celui d'un vieux domestique fidèle; lui qui imagina de jouer *Robert le Diable*, au moins la musique, et le *Misanthrope* en prose, pour la *communauté de MM. les étrangers résidant en cette ville*; lui qui annonçait sur son affiche *Athalie, réduite en deux actes par l'auteur lui-même*; lui, toujours lui qui s'ingénia, pour économiser l'éclairage, de jouer toutes les pièces dans l'obscurité, sous prétexte qu'il était *probable qu'elles se passaient de nuit*.

Mais le public avait mal récompensé ce génie inventif; César s'était vu, selon le caractère, les habitudes et le tempérament des différentes parties de France et de Navarre, lui, sifflé, lapidé; il avait senti pleuvoir sur lui les pommes cuites et crues, les noix, les navets, les pierres, les gros sons et les banquettes, sans compter les projectiles innombrables. Mais, toujours patient, ferme, invincible, il avait soutenu l'orage avec une intrépidité digne du double non qu'il portait; César Fieramosque ! toujours il avait tenu tête aux furies du public, la mine froide, le geste inébranlable; et si, quand il étendait la main, la tempête venait à éclater, César demeurait la main étendue jusqu'à ce que la bourrasque se fût calmée.

Aussi soulevait-il les épaules d'indignation quand on

lui parlait de Napoléon sur le pont d'Arcole. « J'aurais bien voulu le voir, disait-il, devant mon public ! »

En un mot, dans tous les temps présents, passés et futurs, il n'y a, et il n'y aura jamais qu'un seul comédien comparable, de loin encore, à Fieramosque; c'est le célèbre La Rancune du *Roman comique*. Aussi je soupçonne que l'un pouvait bien être l'arrière-neveu de l'autre.

« J'ai joué une pièce moi seul, dit le vieux héros de Searrou, et j'ai fait en même temps le roi, le traître et l'ambassadeur. Je parlais en fausset quand je faisais la reine; je parlais du nez pour l'ambassadeur, et moi toujours vers ma couronne que je posais sur une chaise; et, pour le roi, je reprenais mon siège, ma couronne et ma gravité, et grossissais à peu ma voix. »

Mais César, à l'aide de la ventriloquie, avait, comme je l'ai dit, singulièrement perfectionné ce soliloque à trois voix...

Au moment donc où nous en sommes de cette véridique histoire, notre Talma ambulait voyant un rayon de fortune meilleure luire sur sa tête d'ja chauve; il était, depuis un an, à la tête d'une troupe à peu près complète, et commençait à connaître les charmes de ce qu'on appelle la *recette*, si longtemps chimérique pour le pauvre diable.

Il se rendait avec les siens de Châteauneux à la petite ville de Gen, pour y jouer la *comédie*, lorsqu'il fut surpris en rase campagne par cette épouvantable tempête, qui le força, comme nous l'avons vu, à se réfugier dans la vieille mesure on venait de se conter la formidable histoire du carme et du trésor.

CHAPITRE XXIII.

UNE REPRÉSENTATION DE ROMÉO ET JULIETTE. — TRAGÉDIE ANGLAISE TRADUITE EN FRANÇAIS PAR L'AUTEUR LUCIÈME.

Pendant que les comédiens buvaient, chantaient, blaïblaïent, Oscar soulevait avec sa compagnie de voyage un dialogue assez animé.

« l'arblut ! s'écria Fieramosque au premier mot que lui toucha notre jeune fugitif, parlent ! soyez les bienvenus... Justement, nous marquons depuis hier d'un jeune-premier et d'une amoureuxse... Charles nous a été ravi par une princesse russe, follement éprise des manières superbes qu'il avait contractées chez nous; et quant à Phrasie... ma foi ! je vous avouerai qu'un pair de France l'a fait mystérieusement enlever, parce que son bota de fils menaçait de commettre pour elle des fredaines... que je n'eusse point tolérées... je vous prie de le croire, moi cher... Oh ! l'amour ! Venus tout entière à sa proie attachée ! quoi ! »

La vérité était que le jeune-premier avait quitté la troupe à Châteauneux, pour épouser une venue chorolatière; et quant à l'amoureuxse, la justice avait l'indiscrétion de s'occuper d'elle assez activement, je ne sais pour quelle affaire galante où M. le commissaire prétendait voir, bien à tort sans doute, une légère nuance d'escroquerie.

« Parbleu ! ajoutait César, vous n'allez parfaitement... chantez-vous un peu, seulement ? vous comprenez... les rôles d'amour, on chantoit toujours.

— Mais je chantonne.

— Et votre camarade?... Fort gentil, ma foi; pas plus de barbe que sur la main... Quand il aura la robe de Phrasie, tous les godaillieux en raffoleront... Faut-il dire ! nous aurons la une amoureuxse d'une vertu féroce... Allons, voilà qui est convenu... Eh ! vous autres, en route.

Partons, partons,
Mettons-nous en voyage.

Allons, Milleliens, embrasse-moi de ma part cette dame vénérable, qui nous a si aimablement reçus.

D'Allor! les chemins sont ouverts!
Suyvez-moi! suivez-moi!

ALBERT ALBERT.

(La suite à un prochain numéro.)

La Fête de Noël.

Voici le saint tam, me fraire,
Que le bon Jésus

Au monde vit pour l'affaire

De note salut, me fraire,

De note salut.

Voici le saint temps, mes freres,

Que le bon Jésus

Au monde vit pour l'affaire

De note salut,

De note salut, mes freres,

De note salut.

Noël veus j'ai pour moi si fort

Qu'il lui lai lui croi de retor.

Més bairai s'étant que lui suche

Lo pissera de promes, de maron;

Le grand pain, c'a qu'il ai son m'epulche;

Po recire tantu mon chaudiéron.

Noël veius; nous avons retio si fort

Qu'à la fin le voici de retor.

Mes marmittes s'attendant que la suche

Leur pissera des pronoux, des marons;

Le grand pain, c'est qu'il faut que je m'epulche,

Pour recire tantu mon chaudiéron, me confesser.

Ces stances des *noël* du poète populaire bourguignon La Monnoye pourraient, cette semaine, servir de texte aux sermons de tous les prédicateurs : je les prendrai, moi, pour l'épigraphe de mon article. Si je m'épluche, si j'écarte mon chaulon, j'obéirai au proverbe bien connu : « Il faut laver son linge sale en famille. » Je ne conseillerai même pas à me fraire de songer à l'affaire de leur salut, car je croirais leur faire injure en leur donnant un pareil avis. Je ne veux m'occuper que des *marmal* qui s'étale aux présents de la suche.

L'anniversaire de la naissance du Christ est la plus grande fête du monde chrétien, mais qui le célèbre dignement? Ceux-ci pratiquent les cérémonies de leur culte, ceux-là se réunissent pour manger, boire ou danser; mais où sont les disciples du Maître? qui songe à faire germer et mûrir ces vérités sublimes que le Fils de Dieu a révélées à l'humanité? Non, il ne nous suffit pas d'entourer des hymnes de reconnaissance et d'amour dans les temples consacrés à l'Éternel, ou de prendre part à des fêtes mondaines. Nous avons d'autres devoirs à remplir. Tous les hommes sont-ils donc égaux et frères? L'égoïsme, l'antagonisme et le privilège ne règnent-ils pas encore sur cette terre à la place des vertus dont, il y a dix-huit siècles, le Messie annonçait l'avènement futur? Combien la charité, la fraternité et l'égalité comptent-elles parmi nous de sujets fidèles et dévoués. Si dans leurs luttes incessantes contre les vices qu'elles combattent, la force brutale ou le nombre doit l'emporter sur le droit, que le jour de leur triomphe est encore éloigné! Mais aussi personne ne leur prête un secours nécessaire. Sous ce rapport, le pro-

testantisme mérite les mêmes reproches que le catholicisme. L'entente cordiale règne entre la France et l'Angleterre. Les

Chez les peuples du Nord, dans la Suède, par exemple, la fête de Noël est du moins une véritable fête de famille. Il faut voir une des habitations de paysan, dit M. X. Marmier (1), quand vient la fête de Noël, la plus grande fête de Suède. A cette époque solennelle, les parents, les amis ont coutume de se réunir, à quelque distance qu'ils se trouvent l'un de l'autre. Plusieurs jours d'avance, la maîtresse de maison a brassé elle-même la bière de choix qu'on appelle *juld* (bière de Noël); elle a pétri les gâteaux d'orge et de froment, et assaisonné avec habileté le cochon de lait, que, par un usage traditionnel, on sert pour cette joyeuse fête chez la plupart des paysans. La maison est nettoyée avec soin et ornée avec une rustique simplicité; le plancher, parsemé de petites branches de sapin qui répandent une fraîche odeur, chaque meuble frotté, poli, luisant, et la grande table du ménage convertie d'une nappe rude, mais très-propre. Entre les doubles fenêtres, dont peu de maisons en Suède sont dépourvues, on place, sur des flocons de laine blanche, des fleurs artificielles, comme pour associer les riantes couleurs du printemps au pâle aspect de l'hiver; et tout autour des portes, le long des murailles, on suspend symétriquement de vertes guirlandes et des rameaux de sapin.



(Pifferari, à Rome, la semaine de Noël.)

rievillons de Paris sont aussi blâmables que les *christmas* ou *carol-parties* de Londres; les messes de Notre-Dame aussi insultantes que les services de Saint-Paul!

dans la cour : avant qu'ils soient là, on a entendu le cri d'une

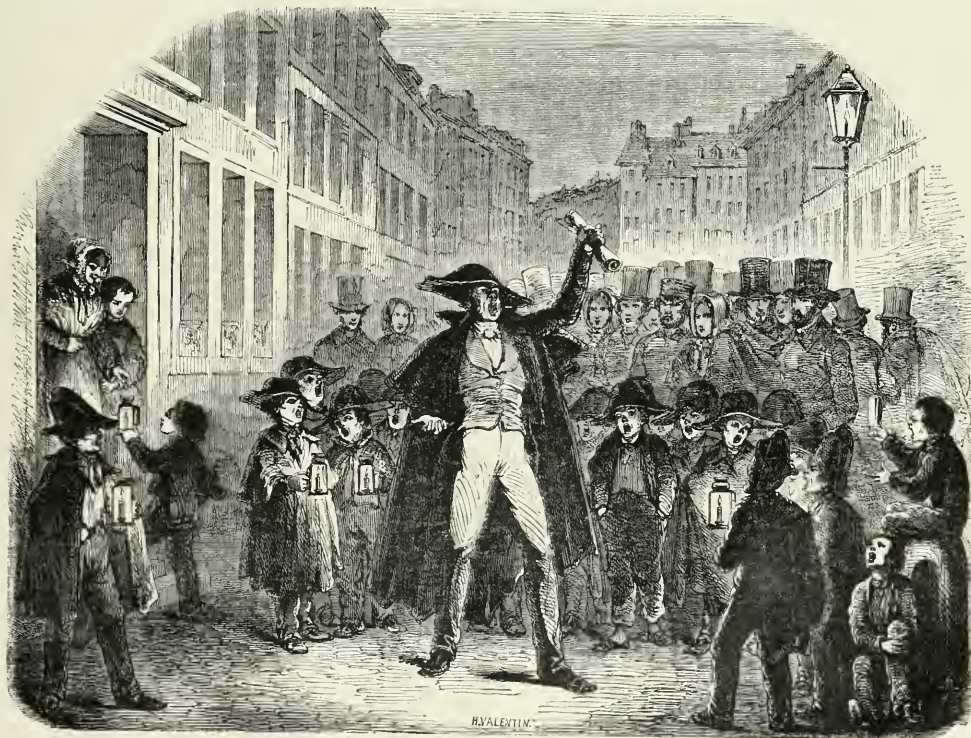
(1) Voyage en Scandinavie et en Laponie, t. 1^{er}.



(La Befana dans la boutique d'un confiseur, à Rome, la veille de Noël.)



(Le Christbaum, ou l'arbre de Noël, en Allemagne, d'après un dessin de M. Cossmann.)



(Chanteurs d'hymnes la veille de Noël, en Allemagne, d'après un dessin de M. Cossmann.)

voix amie; et, sous un épais bonnet de fourrures, entre les larges replis d'un manteau de peau d'ours, on distingue des yeux, des traits connus. On accourt, on s'embrasse; c'est un frère marié à quelque vingtaine de heures de là, et qui anime avec lui toute sa famille; c'est un enfant chéri qui arrive du gymnase ou de l'Université, avec un honorable certificat de ses maîtres et un congé de quelques jours; c'est un ami qu'on n'avait pas vu depuis longtemps et qui vient célébrer, avec ses amis, l'heureuse fête de Noël. Le maître de la maison conduit avec courtoisie ses hôtes près du large poêle où pète un grand feu de branches de bois; la maîtresse de maison va, vient autour d'eux, désireuse de nouvelles, plus désireuse encore de prévenir leurs besoins. Tant s'arrêtaient auprès d'eux et les interrogeant sur tout ce qui s'est arrivé depuis qu'elle ne les a vus, puis courant à une armoire et disposant devant ses chers convives le knackbrod fraîchement pétri et le flacon d'eau-de-vie foisonnant, et puis le dîner commença, dîner simple et rustique, mais animé par de joyeux propos et des chants populaires dont la musique et les paroles se transmettent de génération en génération. La fête dure plusieurs jours; les convives s'en vont l'un après l'autre, lamentant et le regret; puis les braves habitants du Gard retombent dans leur isolement.

En Allemagne, les *Wächtern* ou la Noël est la fête de ces petits enfants que le Christ aimait et qu'il priait ses disciples de laisser venir à lui, car le royaume des cieux appartient à ceux qui leur ressemblent. Les parents y prennent part; mais les *kinler* y jouent le rôle principal; c'est pour eux que l'arbre de Noël a été dressé dans un lieu secret, illuminé, chargé de bonbons et de joujoux. Aussi la veille de Noël s'appelle-t-elle *der glückliche abend*, l'heureuse soirée. En effet, tous les enfants de l'Allemagne, riches et pauvres, ont leur *Christbaum*. Les cadeaux qu'ils reçoivent varient d'importance et de valeur, selon la fortune de leur famille, mais ils éprouvent tous la même surprise et la même joie. A défaut d'autre, l'égalité du bonheur règne parmi eux.

Selon une croyance populaire, le Christ accorde une place dans le royaume des cieux à tous les enfants qui n'ont pas eu leur arbre de Noël. Dans une de ses plus belles compositions, le poète Rückert raconte ainsi cette vieille tradition nationale :

Es laßt ein fremdes Kind
Am abend vor Weihnachten
Durch eine stadt geschwind
Die lichter zu betrachten
Die angezündet sind.

Un enfant étranger paraît rapidement les rues d'une ville, le soir de la veille de Noël, pour contempler les lumières qui brillent.

Il s'arrête devant chaque maison, il voit les appartements éclairés où s'élevaient des arbres garnis de bonbons. Le malheur le poursuit partout.

L'enfant verse des larmes, et s'écrie : « Tous les autres enfants ont aujourd'hui un petit arbre illuminé qui fait son bonheur. Pour moi seul il n'est aucune joie.

« Lorsque je m'assérais à la table paternelle, au milieu de mes frères et de mes sœurs, une lumière brillait aussi pour moi. Mais ici, je suis oublié sur cette terre étrangère.

« Aucune porte ne s'ouvrira—celle devant moi? ne me donnera-t-elle pas une petite place dans toutes ces maisons? n'y a-t-il pas pour moi un tout petit coin, si petit qu'il soit? »

« Aucune porte ne s'ouvrira-t-elle devant moi? Je ne demande rien; je veux seulement rassasier mes yeux du spectacle d'une fête de Noël étrangère. »

Il frappe à toutes les portes, aux fenêtres et aux volets; mais personne ne veut lui ouvrir et le prier d'entrer; les habitants de ces maisons sont sourds.

Chaque père songe à ses enfants; la mère leur distribue ses présents; elle ne pense pas à autre chose; personne ne s'occupe du petit enfant.

« O cher et saint Christ! s'écrie-t-il, je n'ai ni père, ni mère; j'ai tu n'as pas mon père et ma mère, ni moi-même, ni conseil; car ici tout le monde m'oublie. »

L'enfant frotte ses mains; elles sont glacées par le froid; il grotte dans ses habits; il s'arrête dans une ruelle étroite; et l'arme ses regards vers le ciel.

Alors s'approche de lui, précède d'une lumière, un autre enfant, vêtu d'une robe blanche. Comme sa voix lui semble douce quand il l'entend lui parler ici :

« Je suis le Christ saint, j'ai été jadis un petit enfant, comme tu es un enfant aujourd'hui; je ne t'oublierai pas, moi, si tout le monde t'abandonne.

« Pour moi, tous les hommes sont égaux; j'accorde ma protection à ceux qui l'implorent sur les chemins comme dans les salons.

« Pauvre enfant étranger, je te donnerai dans cette ruelle un arbre de Noël si éclatant, que ceux qui brillent dans l'intérieur des maisons ne pourront pas l'égalier en beauté. »

Alors l'enfant Christ se jette dans les bras du ciel, et apparaît à l'enfant étranger un arbre de Noël, garni d'une multitude de branches, et étincelant d'étoiles.

S'éloignant, et pourtant si rapprochées, comme ces lumières brillantes! Quelle émotion éprouva l'enfant étranger lorsqu'il aperçut son arbre de Noël!

Il crut qu'il faisait son songe. De petits anges descendus sur les branches de l'arbre, lui tendaient les mains, et l'attirèrent vers eux au milieu de cet océan de lumières.

L'enfant étranger est retourné près de son Christ saint, dans sa patrie. Les douleurs qu'il avait souffertes sur la terre, ils les oublièrent facilement au ciel.

Mais descendons du ciel sur la terre, abattions-nous en Allemagne, où vous le désirez, à Mannheim ou à Linz, sur les bords du Danube comme sur les bords du Rhin, dans un palais ou dans une chaumière, partout nous serons témoins des mêmes scènes. C'est la veille de Noël, l'heureuse soirée... La nuit est sombre, mais toutes les maisons s'illuminent; les cloches sonnent à grandes volées, et les enfants se font battre leur cœur à l'unisson; on n'attend plus personne; tous les membres de la famille se rendent processionnellement à la porte du salon fermée à clef depuis plusieurs jours; le silence est aussi profond que l'obscurité; chacun retient même sa respiration... Tout à coup, à un signal donné, la

porte s'ouvre, et au fond du salon, sur une table chargée de cadeaux de toute espèce, apparaît l'arbre du Christ, le *Christbaum*, jeune sapin dont chaque branche porte une bougie et des bonbons ou des joujoux. Je renonce à décrire le tumulte qui succède au silence, la pantomime bruyante des enfants, la joie calme et muette, mais non moins vive, de leurs parents...

Ce ne sont pas seulement les enfants qui reçoivent des cadeaux la veille de Noël; la femme en donne à son mari, le mari à sa femme; les sœurs et les frères se font des surprises mutuelles; les domestiques ne sont pas oubliés; enfin, si un étranger est admis à la cérémonie du *Christbaum*, le père ou la mère de famille ne manque jamais de lui offrir un présent qui lui en rappelle le souvenir.

La fête de Noël offre encore en Allemagne une particularité caractéristique : les enfants pauvres de certaines villes se réunissent sous la conduite d'un maître de chant, et, chaque soir, durant les quinze jours qui précèdent la *Weihnachten*, ils se promènent dans les rues en chantant en chœur des hymnes touchantes. Le plus jeune de la troupe va de porte en porte, agitant une tire-tout et demandant pour lui et pour ses compagnons une offrande, qui leur est rarement refusée. Cette coutume se retrouve également en Italie. A Rome, des *Pifferari* ou montagnards des Abruzzes et de la Calabre, viennent, chaque année, vers les fêtes de Noël, solliciter les aumônes des fidèles, en chantant devant les maisons des airs populaires qu'ils accompagnent avec leurs instruments rustiques assez semblables à un hautbois.

En Italie, la *befana* remplace, dans quelques familles, le *Christbaum*. La *befana* est une grande poupee (un homme ou une femme jeune souvent ce rôle) qui est censée descendre par la cheminée à l'heure de la naissance du Christ, pour distribuer aux enfants des punitions ou des récompenses. Aussi, à l'approche de Noël, les confiseurs et les marchands de jouets d'enfants ont-ils l'habitude de placer une *befana* au milieu des nervilles et des sucreries de leur étalage. On a soin de la vêtir de noir et de lui barbouiller de suie le visage pour indiquer qu'elle est descendue par la cheminée. Elle tient à la main une lettre qu'un enfant est censé lui avoir écrite afin d'en obtenir son cadeau du *natale*. Les bas qu'elle porte sur son bras sont ceux qui, placés sous le manteau de la cheminée, ont reçu les présents que le Christ envoie aux enfants sages; enfin, la longue canne qu'elle agit est destinée à chasser les enfants dont la conduite n'a pas satisfait leurs parents.

Respectons, conservons ces anciens usages de nos pères; mais, tous les répétions, n'y a-t-il pas autre chose à faire! Quand pensons-nous enfin à célébrer plus dignement encore l'anniversaire de la naissance du Christ? Quand la clarté, la fraternité, l'égalité, remplaceront-elles enfin sur la terre l'égoïsme, l'antagonisme et le privilège? Quand ce vœu de La Munnoye sera-t-il exaucé?

Aïvé den simple monteie,
Ça livre de pain,
Aï lesseu de la guenele
Qui meureu de faim.
En bel andoué de sa vie,
Ç'a qu'à taule ein jour,
Aï changé l'ea de brechie
Au vie de Madou.

Ma le pu gran de service
Sero que Jesu
Ene boie lu changisse
No vice au vatu.

Avee deux simples moult-fles,
Cinq livres de pain,
Il Jesu rassasia cinq mille bouches
Qui mouraient de faim.

Un bel endroit de sa vie,
Fut qu'à table on jour,
Il changea l'eau de pot
En vin de Madou.

Mais le plus grand des services
Serait que Jesu
Fût bonne fois changés
Nos vices en vertus.

Projet d'agrandissement des Halles de Paris.

Avant nulmi, des charrettes sans nombre viennent prendre la queue aux principales barrières de Paris, dont l'entrée leur est interdite avant cette heure. A nulmi somant, les putes s'ouvrent pour elles, et ces longs convois se dirigent vers les halles, sur le carreau desquelles elles déposent des morceaux de légumes, de poissons, d'œufs, de beurre, de fromages, etc., etc. C'est le tribut quotidien des vergers, des étangs, des basses-cours de vingt lieues à la ronde. Jardinières, fermiers, pêcheurs, pourvoyeurs de toute espèce, se mêlent aussitôt en rapport avec les facteurs préposés par l'administration; des lots sont formés, des mises à prix fixées, des enchères établies, et les denrées passent des mains des pourvoyeurs en la possession des revendeurs. Les halles du centre sont, la nuit, et à partir d'un moment dont une cloche sonne la vente, le marché d'approvisionnement des marchés de consommation de Paris, du marché Saint-Honoré, du marché Saint-Germain, du marché de la Madeleine, de tous enfin, le matin, au son de la même cloche, elles cessent d'être halles d'approvisionnement, pour devenir uniquement marché central, et les marchands au détail viennent occuper les lieux que les pourvoyeurs de Paris et les marchands-acheteurs de tous les quartiers doivent vider et leur laisser libres.

Paris consommateur ne se donne guère du spectacle qu'au jour, la nuit, ce carrousel des halles et des rues adjacentes, on l'entend, la belle étoile, mais l'hiver, par la pluie, le vent ou la neige, on s'agite, on crie, on se presse, on se heurte, on jure, on vend et on achète. Un débat qui est survenu dernièrement entre l'administration municipale et des propriétaires locataires des Petits-Piliers des halles, situés en face de la hall aux Poissons, expropriés pour faire place à la dernière section de la rue Rambuteau, est venu révéler aux Parisiens qu'il passait la nuit dans leur lit quelques-unes des scènes de ce Paris qui veille. Ces Petits-Piliers, pour justifier le chiffre de l'indemnité qu'ils réclamaient, établissent qu'ils donnaient successivement et sans interruption asile à une population commerciale flottante, apportant son trafic, sa marchandise et son tribut déplaçant ceux qui avant elle avaient pu pour occuper momentanément le terrain, et bien! remplacé à son tour l'exploitation d'une autre industrie; ainsi, au moment où les halles commencent à être fréquentées, le feu s'allume sous d'innombrables fourneaux dans lesquelles se prépare un café dont les réclamants déclarent ne pas garantir la saveur, mais qui est fort estimé des marchands, des jardiniers et des cultivateurs qui peuplent les halles. Le temps s'écoulant, vers l'heure où le chaland va s'approvisionner, les limonadiers et les restaurateurs ambulants se retirent; la place restée libre entre les Piliers est occupée par les marchands de beurre et de fromage. Les mannes remplies de poissons y trouvent aussi un passage hospitalier; enfin, des petits mercier remplacent par leur humble industrie la vente en gros de œufs, vende considérable, immense dans certaines nuits; car, par exemple, dans chacun des jours de la semaine sainte Paris voit consommer plus de deux millions cinq cent mille œufs, tirés, les plus gros de la Normandie, les autres de la Beauce, et les plus petits de la Picardie.

Ce qui se passe aux Petits-Piliers se produit au même moment sur tous les points de cet immense rassemblement. Le matin, quand tout Paris se lève, il n'en reste plus qu'un moment encore considérable de voitures qui partent de ce centre pour regagner à vide les barrières, ou pour se rendre aux autres marchés ou aux boutiques des détaillants, dont elles transportent l'approvisionnement et les acquisitions. C'est mouvement, qui survit aux transactions de la nuit, est gêné et compliqué par les calculateurs des voitures et des paniers qui commentent leur journée, quand les autres finissent leur nuit de travail; et de ce concours, de ce conflit, résultent des dangers véritables, des accidents nombreux dans ce centre rétréci de mouvement et dans les quartiers adjacents. Comment en pourrait-il être autrement? Des calculs administratifs ont établi que le service des halles exige trente-cinq mille mètres de superficie, et aujourd'hui, par l'insuffisance de terrain, la moitié de cet espace indispensable est prise sur les rues voisines, rues étroites et tortueuses.

C'est à cet état de choses que l'on se détermine à porter remède : des halles nouvelles sont projetées avec des pare-voies, des abris couverts pour les hommes et pour les denrées, des caves immenses pour réserves, de trottoirs pour la circulation, des abords faciles pour tous les services, de l'espace, de l'air, des arbres et des eaux vives et jaillissantes.

Suivant le plan conçu par la préfecture, plan dont l'exécution coûterait, d'après les devis préparatoires, environ vingt-cinq millions, au moyen de l'acquisition et de la démolition de cent cinquante-sept maisons, les halles reconstruites et agrandies embrasseraient tout l'espace compris entre la rue du Four-Saint-Honoré à l'ouest, la rue de la Lingerie à l'est, la rue Truand-Saint-Eustache, faisant suite à la rue Rambuteau au nord, et les rues des Deux-Léves, du Contrat-Société et de la Petite-Frèrie au sud. L'axe première de ce plan est, dit-on, de l'Empereur, qui aurait en occasion de faire connaître sa pensée à ce sujet dans une visite à la lanterne du dôme de la Halle au Blé. Est-ce véritablement pour rendre César ce qui lui appartient qu'il faut remonter à Napoléon l'honneur ou la responsabilité de ce plan? ou bien a-t-on pensé que le prestige de ce nom et l'autorité du génie feraient mettre bas les armes à la critique? Quoi qu'il en soit de l'origine de ce plan, le voici :

Le vaste parallélogramme dont nous venons de dire les limites serait divisé en huit corps de halles couverts, la Halle aux Draps, maintenant dans son état actuel, formerait le neuvième, et le Marché des Innocents, reconstruit et relié à tout le reste, le dixième. Le parallélogramme serait traversé de l'est à l'ouest par une grande voie de communication de quinze mètres de largeur, partant de la Halle au Blé et aboutissant, en droite ligne, à la rue de la Gossonnerie qui serait élargie dans les mêmes proportions. Des trottoirs bitumés pour les piétons occuperaient les deux côtés de cette grande rue, le milieu serait couvert en une avoûte plantée d'arbres. Derrière au sud la rue des Provaires et la rue de la Tonnelrière seraient percées à trente mètres; elles auraient deux avenues d'arbres. Enfin chacun des côtés du grand parallélogramme serait également bitumé et planté d'arbres. Toutes ces avenues et plantations serviraient la nuit pour la vente en gros des légumes et de la verdure, comme cela se pratique maintenant sur le pavé des rues qui avoisinent les halles. Un grand nombre de bornes-fontaines fourniraient en abondance l'eau nécessaire à l'entretien de la propreté et de la salubrité.

Aux abords des halles de grands travaux de percement d'élargissement et d'alignement seraient entrepris. Nous venons de dire qu'une percée serait pratiquée de la Halle au Blé à la rue du Four; l'église Saint-Eustache serait isolée au nord jusqu'à la rue du Jour, c'est-à-dire que tout le côté est de cette rue tomberait sous le marteau; la rue Montmartre serait percée à quinze mètres jusqu'à la rue des Fossés-Montmartre; l'angle formé par les rues Montmartre et Montmartre serait coupé jusqu'à l'alignement du côté du nord de la rue de la Grande-Truanderie, dont la largeur serait portée à quinze mètres. La démolition de tous les bâtiments compris entre la rue de la Lingerie et la rue du Four et la suppression des Piliers des halles permettrait de continuer la rue

de Rambuteau jusqu'à la rue Coquillière; une rue nouvelle de dix mètres de large serait percée en prolongement de la place du parvis Saint-Étienne jusque dans la rue Jean-Jacques-Rousseau, ou elle se raccorderait avec la rue Verdet. À l'est, la rue des Prêcheurs conduisant à la rue Saint-Denis serait portée à la même largeur que les rues aux Fers et de la Cossonnerie. Du nord au sud et de l'est à l'ouest les rues de la Lingerie, des Deux-Écus, du Contrat-Social et de la Petite-Frèterie seraient portées à vingt-cinq mètres, toujours avec une avenue d'arbres au milieu.

Les huit corps de halles compris dans le grand parallélogramme recevraient les destinations indiquées au plan gravé que nous joignons ici. On voit qu'en additionnant l'espace intérieur de chacun d'eux on arrive au chiffre de 20,291 mètres, non compris les rues et voies de communications intérieures.

Dans l'origine, on s'était proposé de découvrir les halles jusqu'à la rue Saint-Denis, faisant disparaître, de cette manière, les trois patés de maisons compris entre la rue de Rambuteau et la rue aux Fers; c'était, dit-on, le plan de Napoléon, mais la valeur considérable des immeubles dans ce quartier commercial a fait reculer devant l'exécution de cette partie du projet, à laquelle on a suppléé par l'élargissement des rues des Prêcheurs et de la Cossonnerie.

Voilà, dans son ensemble, le plan que l'administration municipale demande l'autorisation d'exécuter, et qui, nous le répétons, coûtera, d'après les devis préparatoires, et sans l'imprévu qu'il faut toujours prévoir, vingt-deux millions.

Que la dépense nous soit démontrée bien entendue, qu'il soit établi que nul autre plan ne saurait mieux répondre aux besoins des services des halles et de la circulation et rendre plus facile l'action de la surveillance de l'administration, et, quelque élevé que puisse paraître le chiffre mis en avant, fut-il plus élevé encore, nous y applaudissons.

Mais, nous devons le dire, ce plan a trouvé des censeurs. On a fait à l'administration et l'on a reproduit au conseil, son juge, des objections dont les plus graves sont celles-ci :

Vos calculs et vos axes établissent qu'il faut au service des halles une superficie de 56,000 mètres de terrain. Dans l'état actuel il vous faut recourir aux rues adjacentes, que vous obstruez. A peu de chose près vous vous trouveriez dans la même situation avec vos halles projetées qui ne comprendront que 20,291 mètres. Nous savons bien que les rues et voies de communication intérieures ne sont pas comprises dans ce chiffre, mais en vérité est-il possible de les y comprendre? Quand vous aurez par ces affluents immenses et nouveaux tels que la rue de Rambuteau et la nouvelle rue donnant rue Jean-Jacques-Rousseau, augmenté encore dans une proportion énorme le nombre des voitures et des piétons qui prennent de tant de quartiers différents la rue des Prouvaires pour se rendre au Pont Neuf, est-il possible de rien enlever à cette circulation et ne devez-vous pas vous demander si les élargissements que vous projetez lui suffiront, plutôt que de vous flatter qu'ils prouderont au service des halles? Nous savons bien qu'on répond à cela que le service d'approvisionnement devra se terminer le matin en quelque sorte au moment où

geant les rues Saint-Martin et Saint-Denis d'une grande partie de leur circulation, leur permettant d'y satisfaire sans encombrement, assainir un quartier plus immonde peut-être encore que celui de la Cité, un amas de rues inconnues de nos lecteurs, et dont le plupart n'ont pas deux mètres de large. Nous ne savons si les deux premières parties de ce projet, bien utiles si l'on consulte le plan de Paris, recevront jamais leur exécution, mais nous allons dire quelques mots de la troisième qui peut se détacher quant à présent du projet d'ensemble de M. Meynadier et qui comprend les halles telles qu'il les conçoit.

La vaste rue qu'il ouvre dans l'axe du Pont au Change et qu'on pourrait ne conduire que jusqu'à la rue Aubry-le-Boucher, élargie, serait flanquée des deux côtés des corps de halles qui y trouveraient un double emplacement de 30 mille mètres au total. On comprend quelles facilités offrirait à l'arrivage des approvisionnements la Seine et la ligne des quais. L'intérieur de Paris, les rues aujourd'hui traversées et encombrées par ces convois, en seraient complètement dégagés. Suivant les calculs de M. Meynadier, si l'on ajoute aux vingt-deux millions, que la ville s'approprie à dépenses, les sommes énormes que lui procurerait l'aliénation du marché de la Vallée, de la Halle aux Huîtres, du marché des Prouvaires, enfin de tous les emplacements d'approvisionnement rendus inutiles par l'adoption de son projet, on se trouverait sans excédant de dépense, peut-être même avec des bénéfices d'avenir, avoir créé un grand établissement, imposant par son ensemble, par ses abords, par son unité, avoir assaini une notable partie du vieux Paris et posé la pierre d'attente d'un système général d'une exécution plus expéditive et, nous le répétons, moins onéreuse, que des élargissements locaux, insuffisants et interminables.

Le conseil municipal va avoir à délibérer sur le projet de l'administration. Il se croira tenu, nous n'en doutons pas, de prêter attention à celui que M. Meynadier y expose.

Publications illustrées.

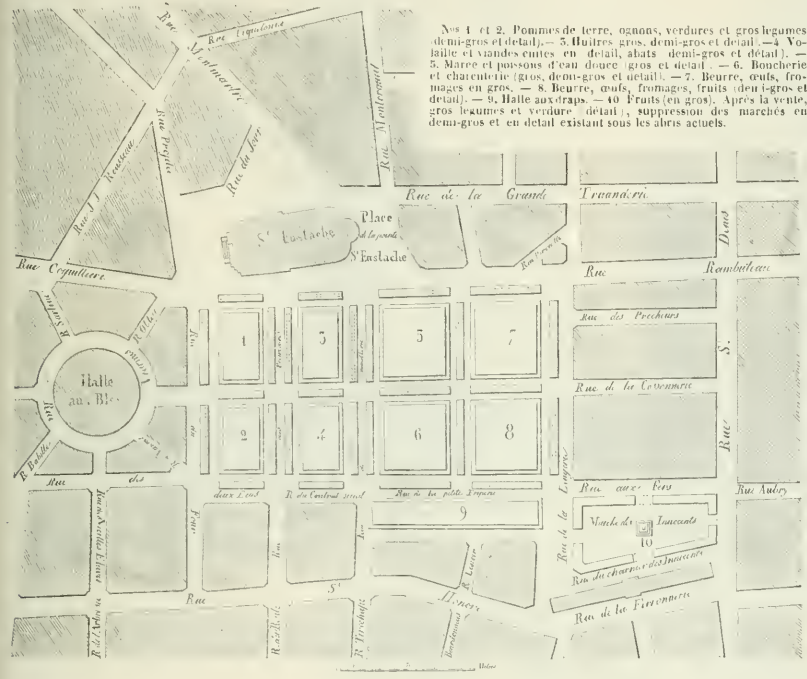
Les succès toujours croissants des livres illustrés feront, cette année encore, mentir les sinistres prédictions de leurs ennemis. Certains écrivains à l'esprit faux, étroit, et jaloux, persistent à soutenir une lutte inutile contre les images. A les en croire, cette mode, qui ne peut pas durer, cause un tort incalculable à la littérature. Pourquoi se donneraient-ils la peine d'écrire un bon livre? Ils chercheraient vainement un éditeur et des acheteurs s'ils ne le faisaient pas illustrer, et ils ont horreur des illustrations. Prétendez-moi : éraintes chimériques! Qu'il paraisse un de ces chefs-d'œuvre qui datent dans l'histoire d'une littérature, et alors même que son éditeur ne l'ornera pas d'images, il se vendra à un plus grand nombre d'exemplaires que le plus magnifique de tous les livres illustrés. Ceci n'est point une hypothèse : *l'histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers, dont les premiers volumes vont bientôt être mis en vente sans aucune gravure, compte déjà près de 50,000 souscripteurs. Est-il beaucoup d'ouvrages illustrés qui, après plusieurs années de règne, aient atteint à un chiffre aussi élevé!

Declarez une guerre acharnée aux illustrations indignes de votre approbation, rien de plus juste. Moi aussi je deteste les dessins mal composés, mal exécutés, mal gravés; mais quand ils réunissent toutes les qualités désirables, pourquoi les repousser avec tant de dédain? On s'en sert utilement, on s'en sert simplement agréablement. C'est tantôt la vérité, tantôt la fantaisie qui leur a donné naissance : à ces deux titres ils ont droit, s'ils sont bons, à un égal succès. Quoi! vous déclamez contre la décadence de la littérature parce qu'un dessinateur habile vous montrera dans de bons livres d'histoire, de géographie ou de sciences, un costume, un monument, une plante, un phénomène dont la description, si claire qu'elle fût, ne vous aurait jamais donné une idée aussi nette? Est-ce sérieusement que vous posez des cris de désespoir parce que, dans un ouvrage d'imagination, un véritable artiste réalise sous vos yeux les rêves de l'écrivain, parce que Grandville met en scène les animaux des fables ou les nains de Lilliput en les géants de Balaubazou.

L'année 1844 ne s'est pas laissée effrayer par ces déclamations absurdes ou intéressées : elle a produit un plus grand nombre de livres illustrés que l'année 1845. Quelques-uns de ses enfants ont rendu l'âme en nous-saisant, ou sont venus au monde avec une si faible constitution, qu'ils mourront bientôt; mais la plupart, au contraire, paraissent vigoureux, bien portants, et assurés d'un long et brillant avenir!

M. Dubochet n'a publié cette année qu'un seul volume, dont nous avons montré divers échantillons dans notre dernier numéro, les *Nouvelles genevoises*, de M. Topffer, livre charmant, écrit et illustré par la même main; mais la galerie de *l'Illustration* (rue Richelieu), où M. Dubochet a transféré sa librairie de la rue de Seine, étale derrière les glaces de ses montres ou sur les riches tapis de ses tables les plus beaux livres illustrés qui aient paru en France jusqu'à ce jour : *l'histoire de Napoléon*, par Horace Vernet; les *Fables de Florian*, par Grandville; les *Voyages en Zigzag*, par M. Topffer; les *Évangiles*, le *Jardin des Plantes* et les trois premiers volumes de *l'Illustration*.

M. Fournier offre aussi aux amateurs deux nouveaux ouvrages que nous avons déjà en plusieurs fois l'occasion de leur recommander. Aux anciens chefs-d'œuvre de Grandville, aux *Fables de La Fontaine*, aux *Voyages de Gallivier*, aux *Aventures de Robinson*, aux *Petites Diverses de la Vie* et à *l'histoire de la Chine ouverte*, par Old Nook et A. Barget, et les *Cent Proverbes*, par Grandville et par trois lettres dans un bonnet. *Le Diable à Paris*, qui nous prête encore aujourd'hui deux charmantes scènes de mœurs, n'est pas inconnu de nos abonnés. Il compte, sans aucun doute, parmi eux, un grand nombre de souscripteurs, et il a déjà fait sur ces pages deux apparitions fort agréables. M. Hietzel est, en ce moment, le



Nos 1 et 2. Pommes de terre, oignons, légumes et gros légumes demi-gros et détail. — 3. Halle et viandes en détail, abats demi-gros et détail. — 4. Volaille et poissons d'eau douce gros et détail. — 5. Boucherie et charcuterie (gros, demi-gros et détail). — 6. Beurre, œufs, fromages en gros. — 7. Beurre, œufs, fromages, fruits demi-gros et détail. — 8. Halle aux légumes. — 9. Fruits en gros. — 10. Après la vente des gros légumes et légumes, détail, suppression des marchés en demi-gros et en détail existant sous les arbres actuels.

Nos 1, 1,484m. — 2, 1,161m. — 3, 1,184m. — 4, 1,215m. — 5, 2,494m. — 6, 2,200m. — 7, 2,494m. — 8, 2,256m. — 9, 5,500m. — Total, 20,291m.

la circulation commence, que par conséquent ils se succéderont et ne se croiseront pas; alors même qu'il nous serait possible d'espérer que l'approvisionnement sera en toute saison terminé d'aussi bonne heure, nous ferions observer que la vente au détail, que le marché central amène à son tour une population immense, et que cette population s'engouffrant dans ces rues intérieures avec la population circulaire considérablement accrue verra sa sûreté compromise et compromettra celle des passants par de continus et inévitables accidents.

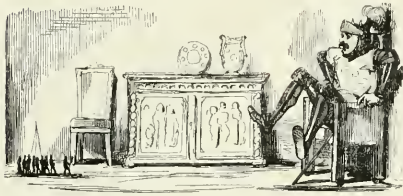
Une autre objection nous paraît digne aussi d'attention. On se décide à faire un grand sacrifice pour ce service des halles, et on laisse en dehors la halle à la volaille, que des Grands-Augustins, et l'on édifie, rue Montorgueil, une halle toute spéciale aux huîtres, qui cependant ont une place indiquée dans le plan que nous reproduisons. A coup sûr, s'il était un but principal qu'on se fût proposé, c'était de centraliser complètement l'approvisionnement de Paris, c'était de faire que le pourvoyeur n'eût pas, pour se défaire des denrées qu'il apporte, à parcourir plusieurs quartiers différents, et que le marchand acquiescent n'eût pas, de son côté, pour compléter ses emplettes, à se livrer aux mêmes péripéties. Ce qui était un avantage pour les administrés en était un non moins grand pour l'administration. La concentration de son personnel, de sa surveillance qui elle continuera à diviser, qu'elle divisera plus encore que par le passé, alourdira son budget et ôtera à son action de son unité et de sa force. En réunissant tout dans un même emplacement elle eût pu tout embrasser. Mais cet emplacement, demandait nécessairement à être plus grand pour contenir deux halles de plus, puisque avec deux halles de moins il sera déjà trop exigü, de l'aveu même de l'administration.

C'est à cette insuffisance que s'est proposé de parer, c'est

à l'ensemble de ces besoins que s'est efforcé de donner une satisfaction complète, l'auteur d'un projet dont il nous reste à dire quelques mots.

M. Meynadier a publié en 1845 un fort bon livre intitulé : *Paris sous le point de vue pittoresque et monumental, ou Éléments d'un plan général d'ensemble de ses travaux d'art et d'utilité publique*. Dans ce volume, où l'auteur s'est efforcé de démontrer l'indispensable nécessité de coordonner les projets des travaux que la ville se propose d'exécuter prochainement avec les travaux qu'elle aura à exécuter plus tard, il a consacré un chapitre aux halles, développé par lui dans une publication encore plus récente.

M. Meynadier, qui pense avec raison, selon nous, que la création de grandes voies par mode d'élargissement des rues existantes est une façon de procéder intermédiaire et en même temps très-couteuse pour la ville, qu'il acquiescent ainsi des terrains qu'en les payant sur le pied énorme de terrains de façade, lui propose de tracer les voies que réclame la circulation au travers des massifs de maisons, comme on l'a fait pour la rue de Rambuteau, et comme on pourrait le faire à moindre frais encore avec quelques changements à la loi d'expropriation qui ferait prolifier l'administration municipale de la plus value que donne aux propriétés les travaux entrepris par elle. M. Meynadier voudrait qu'une grande rue conduisît de l'Arsenal à la place de la Bourse, qu'une autre partît de l'angle nord-est du Louvre pour aller à Ménilmontant, et qu'une troisième et vaste rue, percée entre les rues Saint-Denis et Saint-Martin s'ouvrît place du Châtelet et aboutît au boulevard Saint-Denis. Ces trois rues se rencontreraient à la hauteur à peu près de la Cour Batave, où elles formeraient un vaste rond-point. Les deux premières relieraient au centre de Paris des quartiers qui ne peuvent communiquer avec lui que par des détours sans nombre; la troisième, en déchar-



(Le chevalier Hans défié par les nains)



(Le chevalier Hans relevant le gant du roi des nains.)



(Le chevalier Hans vaincu demandant pardon au roi des nains.)



Encore une nuit blanche que tu me fais passer, Phémie. — Eh bien ! et moi, donc ? — Toi, Phémie, c'est pour ton plaisir. — Eh bien ! et toi ? est-ce que ce n'est pas pour mon plaisir aussi ? bête. (Le Diable à Paris.)



Voyons, Beannuet... nous avons donc encore été frappé dans ce que nous avons de plus chair ? (Le Diable à Paris.)

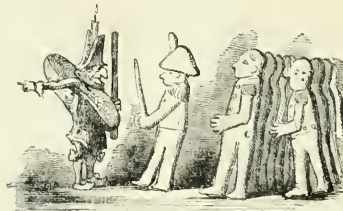


(Casse-Noisette.)



(La plus fidèle alliée de Casse-Noisette.)

plus actif, le plus entreprenant de tous les éditeurs. Il s'adresse à tous les âges, à toutes les classes, à tous les goûts : aux gens du monde, il offre *Le Diable à Paris*, et les *Sœurs de la Vie publique et privée des Animaux* ; aux dévots, *Les Eglises de Paris* ; aux jeunes gens studieux, *l'Histoire des Français*, par Lavallée ; aux enfants, *Tom Pouce*, *la Bouillie de la Comtesse Berthe*, *l'Histoire d'un Casse-noisette* ; à tout le monde,



(Un détachement de l'armée de Casse-noisette.)



(Combat de Casse-Noisette et des souris.)



Marie défendant Casse-Noisette contre les attaques du roi des souris.)

les deux ouvrages les plus remarquables qu'ait produits la rêverie allemande et le positivisme britannique, Werther, et le *Ficaire de Wakefield*, illustrés par de magnifiques gravures sur acier et à l'eau forte, d'après les dessins de Tony Johannot.

Le Diable à Paris, qui ignore ? est un tableau de Paris au dix-neuvième siècle. Gavarni, Bertall et Champin y ont ex-



(Défuite et arrestation de Casse-Noisette.)



FISAN

O Penguilly

(Lorient. — La Bretagne, Coquebert, éditeur.)



O Penguilly

BENARD

(Fouesnant. — La Bretagne, Coquebert, éditeur.)

posé, Gavarni 100 grands dessins, les Oraisons funèbres, les Gens de Paris, les Hommes et Femmes de plume, Théâtres, en Carnaval, Paris aux Champs, les Parisiens de Paris, Présentations, etc.; Bertall, 500 petites vignettes qui font la joie de tous les connaisseurs; Champin, de petites vues ravissantes des promenades de Paris. Les auteurs du texte, MM. Lavallée, Stahl, George Sand, Léon Gozlan, de Balzac, Méry, Alph. Karr, Alfred de Musset, y rappellent et y apprennent au lecteur une foule de choses qu'il ignorait ou qu'il avait oubliées. Désormais il ne sera plus permis de ne pas savoir comment Paris a été créé et mis au monde, ce que c'est qu'une Parisienne, comment on se

salue à Paris, ce qu'est le monde à Paris, etc., etc.

Dans le Magasin des Enfants, MM. Stahl, Alexandre Dumas et Nodier, ont été illustrés par MM. Bertall et Touy Johannot. Je ne puis malheureusement vous montrer que deux ou trois épisodes de ces grandes épopées dont M. Alexandre Dumas s'est fait l'homme, et Bertall l'Apelles. Le chevalier Hans n'a pas voulu donner aux paysans de Rosenberg de la bouillie que leur avait promise autrefois la comtesse Berthe. Pour le punir, une armée de nains vient l'attaquer dans sa chambre, et leur roi jette son gant, en signe de défi, aux pieds du chevalier. Hans regarde ce gant avec dédain, et se rit



D.P. BÉRENGER-RICHAUD

(Un Blanc.)



(Les Sorneurs. — La Bretagne, par Père-Chi y Aier; Coquebert, éditeur.)



(Un Bleu.)

des ennemis de son ennemi; mais bientôt il est obligé de se jeter à genoux et de demander grâce, ce qui prouve qu'il ne faut jamais manquer à sa parole. Dans ce nouveau coup de fées, si le vice est puni, la vertu reçoit sa récompense. Hermann de Rosenberg épouse Hilda de Eisenfeld, et, tant que le château resta debout, ses descendants donneront généreusement, et sans interruption, tous les ans, au 1^{er} mai, aux paysans de Rosenberg et des environs, la bouillie de la cantinelle Berthe.

J'espère que l'Histoire du Casse-noisette a un dénouement aussi heureux et aussi moral; mais je ne puis l'affirmer. Tout ce que je sais, c'est que Casse-noisette, persécuté par la princesse des souris, trouve dans une charmante petite fille une alliée dévouée. Malgré ce puissant secours, malgré l'assistance que lui prêtent Poichinelle et les pains d'épave, il perd une première bataille, et il est fait prisonnier. Je n'en sais pas davantage. Cette curieuse histoire m'a vivement intéressé, et j'attends la dernière livraison avec une vive impatience pour savoir si le ciel a exaucé ma prière. Depuis trois jours je fais des vœux en faveur du triomphe de Casse-noisette; mais, que l'infortuné succombe ou qu'il triomphe, le succès d'un héros ne semble assurément (1).

La magnifique volume qui vient de terminer M. Coquebert, la Bretagne ancienne et moderne (2), a droit à un examen sérieux et réfléchi. Nous accorderons prochainement à l'œuvre consciencieuse de M. l'abbé Chevalier l'attention dont elle nous paraît digne. Ce n'est point le travail littéraire, mais le travail artistique que nous essayons d'apprécier dans cette rapide revue des publications illustrées. Qu'il nous suffise de dire que la Bretagne ancienne et moderne est divisée en deux parties, comme son titre l'indique. La première comprend toutes les luttes politiques de la Bretagne indépendante contre les Romains, contre les Francs, contre les Normands, contre les Français jusqu'à la réunion à la couronne de France. La seconde embrasse les luttes religieuses et morales de la Bretagne française pendant sa longue incorporation à la monarchie, le soulèvement de la ligue, la promulgation de l'édit de Nantes, les troubles administratifs sous Louis XIV et Louis XV, la révolution de 89 et les guerres de l'Ouest. M. l'abbé Chevalier a su produire de tous les travaux de ses devanciers et de ses contemporains, et il a donné avec talent un résumé clair et net de tout ce que la Bretagne sait d'elle-même jusqu'à ce jour. Pour compléter cet important ouvrage, que nous nous réservons de juger plus tard, il lui reste encore à décrire toutes les curiosités historiques, pittoresques et morales que renferment les 1444 communes de la Bretagne. Nous ne saurions trop l'engager à développer, dans un second volume, les intéressants sujets qu'il s'est contenté d'esquisser à grands traits dans son vingtième et dernier chapitre.

Les illustrations de la Bretagne ancienne et moderne sont réellement splendides. Elles se composent d'un portrait de M. de Châteaubriand, de deux cartes géographiques, d'une planche de monnaies, de six planches d'armoiries bretonnes, de vingt gravures sur acier, de douze grandes gravures sur bois tirées à part, et de deux cents gravures sur bois imprimées dans le texte. Tous ces dessins ont été composés expressément par deux jeunes artistes bretons dont la réputation est déjà faite : MM. Ad. Leloux et O. Pengilly ont donné dans ce bel ouvrage des preuves nombreuses et éclatantes de leur talent. Les costumes sont dessinés avec une élégance qui n'exclut pas la vérité; les types reproduits avec un rare bonheur; les scènes conçues et exécutées avec une habileté que possèdent seuls les grands maîtres. Si MM. A. Leloux et O. Pengilly persévéraient dans la voie où ils se sont engagés, ils feront un jour honneur à l'école française. Les livres illustrés n'auraient-ils autre résultat que d'habituer nos jeunes artistes à composer des tableaux, à ce titre seul ils mériteraient nos éloges et nos encouragements.

La Bretagne de M. Coquebert a une rivale : la Bretagne de M. Bourdin (5). Rivale est un mot impropre; ces deux ouvrages traitent du même sujet, mais ils ne se font pas concurrence, parce qu'ils ne se ressemblent nullement. Je préfère la Bretagne de M. Coquebert, mais celle de M. Bourdin aura aussi ses panegyristes. Comme la Normandie, qui date de l'année dernière, et dont une nouvelle édition vient de paraître, elle est écrite par M. Jules Janin, de ce style tout particulier, mais vif, piquant, que vous connaissez tous; elle a pour illustrateurs, qu'on nous permette ce mot, MM. Belangé, Gignon, Guéin, Ischey, Morel-Falgu, J. Noël, A. Rouazec, Saint-Germain, Fortin et Daubigny; elle a pour sous-titres : Histoire, Paysages, Monuments. Outre un grand nombre de gravures sur bois, elle est ornée de cartes, du portrait de M. de Châteaubriand, d'armoiries colorées, et de gravures sur acier. Pour son coup d'essai, en fait de publications illustrées, M. Coquebert s'est illustré par un coup de maître.

Ses pareils à deux fois ne se font pas connaître.

Mais M. Bourdin n'en est pas à son coup d'essai. Pour lui, Charlet a orné de 500 dessins le Mémorial de Sainte-Hélène; Tony Johannot a enrichi de ses plus charmantes vignettes trois chefs-d'œuvre : le Diable boiteux, le Voyage sentimental et Monon Lescaud.

De la Bretagne, revenons à Paris. Si curieuse que soit la Bretagne, les rues et les environs de Paris ont aussi leurs charmes. L'année dernière, M. Boizard nous avait fait voir et connaître les rues les plus intéressantes de la grande capitale du monde civilisé; cette année il nous montre et nous explique ses Environs (4). Qui pourrait résister au désir de

visiter, sous la conduite de ciceroni aussi instruits que spirituels, cette ceinture de palais et de châteaux dont Paris est entouré? Versailles, Montmorency, Chantilly, Sceaux, Compègne, la Malmaison, Marfontaine, Ermenonville, Port-Royal, Rambouillet, Meudon, Fontainebleau, Saint-Germain, que de délicieux paysages, que d'objets d'art vous avez à vous faire admirer! que de scènes dramatiques ou plaisantes vous pourriez raconter! Pour révéler tous ses mystères, pour reproduire toutes ses richesses, toutes vos beautés, il faudrait dix volumes comme celui que vous a consacré M. Boizard; mais vos nombreux admirateurs trouveront cependant, dans les Environs de Paris, ce que vous leur avez offert de plus curieux, comme actualités ou comme souvenirs.

Quand l'hiver sera passé, si vous avez le bonheur d'aller visiter les environs de Paris, emportez, avec l'ouvrage de MM. Louis Lamine, Janin, Cozian, Etienne Arago, etc., pour la relecture dans quelque fort royal, l'édition illustrée de la Nouvelle Héloïse (1). Tout en admirant comme moi les beaux dessins qu'il ont répandus à profusion MM. Tony Johannot, Baron, Karl Girardet, Camille Rogier, Lepoittevin, Emile Watier, vous relirez quelques pages de ce livre immortel, et bientôt vous oublierez tout, les environs de Paris, les illustrations de T. Johannot, vous vous oublierez vous-même pour ne plus songer qu'à Saint-Preux et à Julie. Vous vous demanderez pourquoi en France on perd l'habitude d'écrire avec le cœur. Les ouvrages de pure imagination piquent notre curiosité et excitent nos passions; mais les livres où le sentiment domine ont souvent pour résultat de nous rendre meilleurs... Pourquoi donc n'y reviendrions-nous pas? Nous devons remercier M. Barbier, l'heureux éditeur de la Nouvelle Héloïse illustrée d'avoir su résister au goût fâcheux de notre époque. C'est une bonne action dont il a d'ailleurs été récompensé par un succès qui est comme le signe infaillible d'une réaction prochaine.

Il nous reste un dernier livre à recommander à nos abonnés, et c'est le plus richement illustré de tous ceux que nous venons de passer en revue : Les Beautés de l'Opéra! Quel titre heureux et piquant, et comme M. Giraldon s'en sert bien! Ce royal keepsake formera deux volumes. Le premier est complet; il comprend Gisèle, le Barbier de Séville, le Diable Boiteux, les Huguenots, la Norma, Ondine, Don Juan, la Sylphide et la Juive. — En tête de chaque livraison, un magnifique portrait gravé sur acier attire d'abord l'admiration du spectateur. Carlotta Grisi, madame Persiani, Fanny Elssler, madame Dorus, madame Nallan, mademoiselle Grisi, mademoiselle Cerrito, mademoiselle Sontag, mademoiselle Tagliotti, mademoiselle Falcon, apparaissent aussi tour à tour à ses regards charmés. Mais s'il parcourt le texte, s'il lit les analyses des opéras et des ballets dans lesquels ces cantatrices et ces danseuses célèbres ont remporté leurs plus éclatants triomphes, il se croit transporté de nouveau à l'Opéra, à l'Opéra italien ou au Théâtre Royal de Londres. Les scènes les plus dramatiques, les décorations les plus originales, sont reproduites sous ses yeux dans de charmantes gravures sur bois, et lui rappellent les plus agréables souvenirs qu'il aient laissés dans sa mémoire les chefs-d'œuvre de la musique, de la danse et de la peinture. M. Giraldon a déployé un tel luxe dans cette publication, qu'il a fait entourer chaque page d'ornements variés imprimés en couleurs différentes : les uns noirs, les autres bleus, ceux-ci verts, ceux-là violets... Il n'a qu'un seul tort à se reprocher, c'est d'avoir demandé plusieurs dessins à des artistes anglais. Il a appris, aux dépens d'une seule livraison, qu'il aurait mieux fait de rester toujours fidèle aux talents éprouvés de ses compatriotes.

Quelles conclusions tirer de cet examen comparé de toutes les publications illustrées de l'année 1843? C'est que la librairie parisienne marche dans une voie d'amélioration et de prospérité, que les livres deviennent, si ce n'est meilleurs, du moins de plus en plus beaux et de plus en plus recherchés, et que l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et l'Amérique sont encore dans cette branche, si importante de l'industrie, bien inférieurs, sous tous les rapports, à la France!

Bulletin bibliographique.

Catalogue d'une collection de lettres autographes, dont la vente aura lieu le 5 février 1843 et jours suivants, maison Sylvestre. — Paris, 1843, in-8. Charon.

Nous avons, l'an dernier, rendu compte de deux curieux catalogues publiés par ce même libraire. Un de ces inventaires de raretés mises en vente renfermait, on se le rappelle, une précieuse quittance de Molière, que nous avons signalée comme ayant appartenu à la Bibliothèque Royale, et on était sorti, nous demandions comment. On se pose cette question en ce moment devant la justice; nous la laisserons prononcer. Ce qui n'est pas douteux, c'est à quel point il faut des détenteurs; aussi ne nous expliquons-nous pas le ton de mauvaise humeur avec lequel ils parlent de la poursuite de M. le directeur de la Bibliothèque, pour suite qui est le seul moyen offert d'arriver à découvrir le coupable, s'il y en a un. Mais qu'on n'ait, dans la préface du Catalogue que nous annonçons, en devoir citer notre nom, avec l'aveu clair du reste, à l'occasion de ce dernier, nous laisserons faire à la Cour royale, nous bornant à dire que M. Naudef, qu'il obtienne une enquête judiciaire ou qu'il voie repousser sa demande, aura fait ce qu'il devait faire, ce qu'on aurait dû faire plus tôt.

Le catalogue de la vente annoncée ne renferme pas moins de mille objets que ses aînés. Toutefois, si les précieux analyses importants des personnages historiques et littéraires les plus importants, il faut que ces pièces en elles-mêmes soient moins piquantes ou qu'on se montre plus réservé, pour nous laisser plus de surprises, car les extraits qu'on en donne ne présentent pas tout l'intérêt qu'offraient les extraits des précédents catalogues.

(1) Deux vol. in-8^e. Barbier, éditeur. 25 fr.

Cependant, si plus d'espace nous était réservé ici, nous pourrions faire passer sous les yeux de nos lecteurs un assez grand nombre encore de citations piquantes de documents déjà anciens et de documents presque contemporains. Nous nous bornerons à un récapitulatif de quelques-uns seulement.

C'est d'abord Descartes. L'illustre philosophe écrit, le 19 janvier 1642, au reverend père Mersenne. Il se plaint du peu de franchise des jésuites dans la conduite qu'ils tiennent à son égard, et il voit bien qu'ils ne veulent pas la paix. « Aussi, ajouta-t-il, ne suis-je pas résolu de taire ce qui se passera entre eux et moi. Vous pouvez en leur donnant parole que je n'ai aucun dessein d'écriture contre eux, c'est-à-dire d'user d'injures et de calomnies pour tacher de les discréditer, ainsi que le père Bourdin a eu devant fait contre moi. »

Puis vient Diderot, philosophe d'un tout autre ton, recommandant à Garrick, par une lettre sans date, une pièce de Fénelonnet de Balbâtre (que les auteurs du Catalogue appellent Fénelonnet-Falabrète).

« Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si l'on s'est permis de mettre sur la scène les prières, les Ma..., leurs ministres, ou un « Monsieur et très honoré Roscius, c'est moi qui ai donné au poète qui vous écrit un coin de mon lue, le conseil de travailler plutôt pour le théâtre de Londres que pour le nôtre. Il est jeune, mais il a l'âme haute, et il pense que si

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

J. J. DUBOCHET ET C^{IE}

Éditeurs de la

COLLECTION DES AUTEURS LATINS, ANCIENNE GALERIE BOSSANGE, RUE RICHELIEU, 60.

LIBRES ILLUSTRÉS.

COLLECTION DE L'ILLUSTRATION, 3 vol. in-folio, brochés 48 fr. reliés.....	63 »
VOYAGES EN ZIGZAG, texte et dessins par M. TOFFER, broché.....	16 »
LE JARDIN DES PLANTES, par M. BOITARD, 1 magnifique vol.....	16 »
Le même ouvrage, dessins coloriés, 64 livraisons a.....	20 »
DON QUICHOTTE, traduit par L. VIARDOT, 800 dessins par T. JOHANNOT, 2 gros volumes.....	30 »
Le même ouvrage en un seul volume, 100 livraisons.....	20 »
MOLIERE, avec 800 dessins par T. JOHANNOT, 1 seul vol.....	20 »
Le même ouvrage, édition princeps en 2 volumes.....	30 »
GIL BLAS, avec 600 dessins par GILLOUX, 1 vol.....	15 »
FABLES DE FLORIAN, illustrées par GRANDVILLE, 1 beau volume in-8.....	12 50
AVENTURES DE JEAN-PAUL CHOPPART, par L. DESVOSGES, illustrées par GÉRARD SEGGIN et FRÉDÉRIC GOUPIL, 1 vol.....	7 50
AVENTURES DE M. BOMFACÉ, album comique par CHAM.....	5 »
CHEFS-D'ŒUVRE poétiques des dames françaises, 1 vol. cartonné.....	5 »

ÉTRENNES

NOUVELLES GENEVOISES

PAR R. TOFFER

ILLUSTRÉES D'APRÈS LES DESSINS DE L'AUTEUR

160 gravures dans le texte et 40 gravures hors du texte.

1 vol. grand in-8. 12 fr. 50 c.

LIBRES ILLUSTRÉS.

HISTOIRE DE L'EMPEREUR NAPOLEON, par M. LAURENT de l'Archeve, avec 500 dessins par HORACE VERNEI, vol. gr. in-8.....	20 »
Le même ouvrage avec les costumes militaires coloriés.....	25 »
TYPES ET UNIFORMES MILITAIRES de la République et de l'Empire, par BELANGE; 50 grands dessins coloriés avec le plus grand soin, avec texte, 1 beau v.....	15 »
LES ÉVANGILES, illustrés par TH. FRAGONARD, 1 beau volume.....	18 »
Le même ouvrage avec frontispices coloriés et 16 gravures sur acier, 30 livraisons.....	50 »
UN MILLION DE FAITS, aide-mémoire universel, 1 vol. contenant la matière de 15 volumes ordinaires, br., 12 fr. cartonné.....	13 50
ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, même format. Broché 10 fr. cartonné.....	11 50
BIOGRAPHIE PORTATIVE UNIVERSELLE, même format. Broché, 12 fr. cartonné.....	13 50
ŒUVRES COMPLÈTES DE BERNARD PALISSY, 1 vol.....	3 50
ŒUVRES COMPLÈTES DE BALZAC, illustrées, chaque vol.....	5 »

AVIS. On peut avoir TOUS ces ouvrages en reliures pleines, demi-reliures, cartonnages anglais très-solides et très-ornés. — Le prix des reliures varie suivant la qualité; mais elles sont fournies au plus juste prix. — Toute demande montant à 100 fr. sera expédiée franco pour toute la France.

Maison de Commission CHAMEROT, libraire co-éditeur des **CODES FRANÇAIS**, annotés par MM. TEULET, D'AVILLIERS et SÉLICY, quai des Augustins, 35.

HISTOIRE UNIVERSELLE

Par MM. DUMONT, BURETTE et GAILLARDIN, professeurs à l'Académie de Paris, et MAGIN, recteur de l'Académie de Nancy.

15 volumes in-18. — Prix de chaque volume : 5 fr. 50 cent. — Chaque partie se vend séparément.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE ROLLIN

7 forts volumes in-8 à deux colonnes et Atlas. — Prix : 70 fr. — On vend séparément l'ATLAS et l'ALBUM, avec portrait. — Prix : 15 fr.

ÉTUDES D'HISTOIRE ET DE BIOGRAPHIE, par M. Bazin, 1 volume in-8. Prix : 7 fr.

HISTOIRE DE FRANCE

PAR A. BAZIN,

Ouvrage qui a obtenu le deuxième prix fondé par le baron GOBERT. — 6 volumes in-8. — Prix : 42 fr.

HISTOIRE DE FRANCE

SOUS LE MINISTÈRE DU CARDINAL DE MAZARIN

PAR M. A. BAZIN,

Ouvrage faisant suite à l'Histoire de France sous Louis XIII. 2 vol. in-8. Prix : 14 fr.

Mise en vente de la 3^e Livraison.



EUGÈNE SUE
LE
JUIF
ERRANT
ILLUSTRÉ PAR
GAVARNI
80 LIVRAISONS À 50¢
PAULIN
RUE RICHELIEU N. 60

LIBRAIRIE PAULIN,
RUE RICHELIEU, 60.

OURS COMPLET DE MÉTÉOROLOGIE, par C. L.-F. KAWTZ, professeur à l'Université de Halle, traduit et annoté par Ch. MARTINS, docteur en sciences et professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris; ouvrage complet de tous les travaux des météorologistes français, suivi d'un appendice contenant la représentation graphique des tableaux météorologiques, par L. LALANNE, ingénieur des Ponts et Chaussées. 4 vol. in-12, format du *Million de faits*, avec 10 gravures sur acier, 115 tableaux numériques, etc. 8 fr.

ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE de la Suisse, du Jura français, de Baden-Baden et de la forêt Noire, de la Chartreuse de Grenoble et des Eaux d'Aix, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamouny, du grand Saint-Bernard et du Mont-Rose; avec une carte routière imprimée sur toile, les armes de la confédération suisse et des vingt-deux cantons, et deux gravures des vues de la chaîne du Mont-Blanc et des Alpes bernoises; par ADOLPHE JOANNE. 4 vol. in-18 c. contenant la matière de cinq volumes in-8 ordinaires. Prix, broché, 40 fr. 50; relié, 42 fr.

MANUEL DE L'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE chez tous les peuples, et particulièrement de l'architecture en France au moyen âge, avec 200 gravures dans le texte, 2 volumes. 40 fr. 50

RUE TARANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MELISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYER, seul successeur des ci-devant Carmes dechausses de la rue de Valenciennes, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. BOYER la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui de s'adresse qu'au n. 14, répété 44 fois sur la devanture, M. BOYER étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

ALBUM ÉTRENNES MUSICALES POUR 1845.
ILLUSTRÉ PAR MM. GRENIER, DAVID, F. SORRIEU, L. CLAPISSON, CHEZ M^{me} CENDRIER, N^o 1, Rue de Paub. Poussoinier.
ÉDITEUR du Traité d'accompagnement de V. DOUBLIN, adopté dans les classes d'Harmonie au Conservatoire; de la Bibliothèque du Jeune Pianiste, par H. SCHUNK, et de la célèbre Valse Viennoise variée par HENRI HEZ.

ALBUM LAMPES
BREVETÉES
DE TOUS LES PAYS
POUR VOUS EN FAIRE
UN SEUL
DE 1^{re} ET 2^{de} CLASSE
ASTÉRIQUES
3^{de} CLASSE
GOUVERNEMENT
NORMANDE & Co. N^o 60, A PARIS

PAULIN, éditeur, rue Richelieu, 60.

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET D'ÉRUDITS

LA BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, VARIÉTÉS CURIEUSES ET AMUSANTES DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

SE COMPOSERA DE 10 VOLUMES EN 18 OONT VOICI LES TITRES :

1. Curiosités littéraires. — 2. Curiosités bibliographiques. — 3. Curiosités biographiques. — 4. Curiosités historiques. — 5. Curiosités des Origines et des Inventions. — 6. Curiosités des Beaux-Arts et de l'Archéologie. — 7. Curiosités militaires. — 8. Curiosités philologiques. — 9. Curiosités des Traditions, Mœurs, Usages, etc. — 10. Curiosités anecdotiques.

En Vente : — Tome 1^{er}. — CURIOSITÉS LITTÉRAIRES. — Prix, 3 fr.

Pour paraître prochainement.

L'ILLUSTRATION publiera incessamment, outre les articles et les dessins dont les événements de chaque jour fournissent le sujet, des notices et des suites de gravures, d'un la liste suivante indique le charme et l'intérêt. Un roman dessiné, intitulé *HISTOIRE DE M. CRYPTOGAME*, par l'auteur des *Aventures de M. Jabot*; — Les *Boulevards de Paris*, dessinaés par M. RENAUD, texte par l'auteur des *Promenades de Paris*, articles récemment publiés

dans *l'Illustration*; — Les *Quais de Paris*, dessinaés par MM. RENAUD, CHAMPON, VALENTIN, FOREST, etc.; — Les *Barrières de Paris*, dessinaés par DUPON; — *SAUVAGES DE HOLLANDE*, texte et dessins par HENRI MONNIER; — Les *Hôtels remarquables et les Galeries particulières*, A Paris; — *Mœurs de la Basse-Bretagne*, dessinaés par M. JULES NOEL, texte par M. KERAMBRUN; — Les *Grands Établissements industriels de France*; — Des dessins de

MM. GRANDVILLE, GAVARNI, BERTALL, CHAM, RICHARD, etc., etc.; — *REVUE ILLUSTRÉE DE L'EXPOSITION*; — *MISÈRES* et *GALERIES BRAYANNES*; — *REVUE ILLUSTRÉE DES THÉÂTRES*; — *SCÈNES DE NOËLS* en FROIDY et à FLAYBRET; — *ROMANCI*, par madame PAULINE VIARDOT; — *PORTRAITS DES PERSONNAGES CÉLÈBRES*; — *CARICATURES, MÔDES, COURSES, REBUS*, etc.

Modes.

Nous laisserons de côté, pour aujourd'hui seulement, les chapeaux, les coiffures, les robes de bal, et tout le léger cortège de la mode, pour nous occuper des bijoux, en tête desquels nous placerons les bijoux en orfèvrerie.

Et, d'ailleurs, ces objets sont très-recherchés en ce moment où leur mode sert dans l'intérêt des étrennes.

Très-heureux sera celui qui, recevant un présent pour la nouvelle année, pourra suspendre à sa montre une chaîne aussi délicatement travaillée que celle représentée dans notre gravure.

Mais celui qui recevrait un furet de chasse ou une canne ayant pour tête une pomme de cette richesse, serait, on en conviendra, le plus heureux des chasseurs ou des promeneurs élégants.

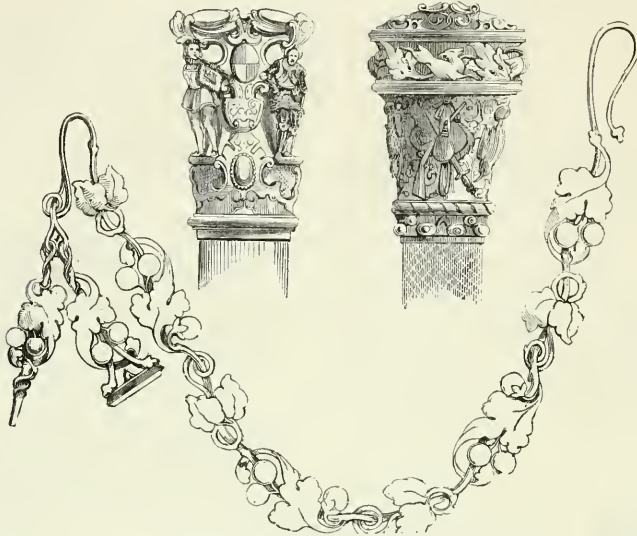
La maison Morel et compagnie, qui s'est fait remarquer, à la

dernière exposition, par des travaux d'orfèvrerie tout artistiques, nous fait retrouver dans ces petits bijoux le même sentiment des arts, et surtout une grande finesse d'exécution.

En bijoux modernes, on a fait beaucoup de bracelets en or émaillé. Ce genre peut se porter le matin, en toilette de promenade ou de visites. Leur forme diffère peu. Ils sont presque toujours plats et figurent souvent un ruban tordu avec son nœud, un serpent ou un cercle couvert d'ornements.

En voici un sorti des ateliers de MM. Froment-Meurice, qui nous a paru, par sa forme et son travail élégant, mériter les honneurs de la gravure. Ainsi ayons-nous fait. Et comme ces deux mignonnes épingles n'avaient pas moins de mérite, elles ont dû subir le même sort.

La mode des bijoux, et surtout des bracelets, est plus que ja-

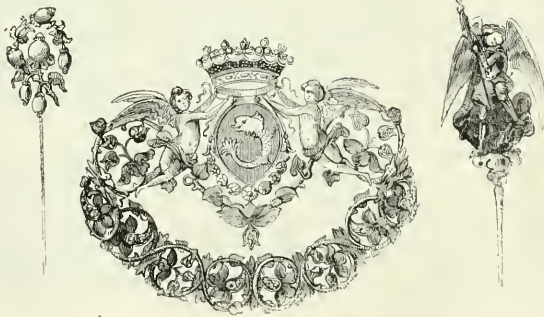


(Chaîne, pommes de canne et de furet, des ateliers de Morel et Comp., orfèvres.)

mais en faveur. Il n'est pas rare de voir porter cinq bracelets à un bras et deux et trois à l'autre, ce qui fait de sept à huit. On varie les bijoux modernes avec les anciens; ainsi un bracelet moderne en or avec pierre de couleur, soit émeraude, soit rubis ira très-bien à côté d'un bracelet de coques de perles entourées de marcassite. Un bracelet composé de fleurs en marcassite fera

ressortir un bracelet d'or mat. Il en est de même pour les épingles qui servent à la coiffure; leur mélange est non-seulement toléré, mais il est en grande vogue.

Les vieux bijoux auront certainement autant de succès pour les cadeaux de la nouvelle année que les bijoux modernes. On aime les premiers, parce qu'on ne peut leur assigner une valeur



(Bracelets et Épingles, par Froment-Meurice.)

positive, car leur mérite consiste principalement dans le choix éclairé qu'on en sait faire. Il en est de même pour ces bijoux que pour les objets de curiosité: chaque amateur croit toujours avoir fait un marché excellent, une trouvaille!

Ce qu'on ne saurait contester, c'est la finesse et la délicatesse exquises des anciennes peintures sur émail. Nous avons vu d'anciennes châtelaines, avec petits cartels en émail, entourés de

marcassite, dont rien ne saurait exprimer la grâce et l'effet.

Bijoux anciens, bijoux modernes, saluons avec joie le retour de leur mode; rien n'est plus élégant que la bijouterie! Une jolie main ornée de jolies bagues est encore plus jolte; une jolie oreille à laquelle est suspendue une pierre précieuse n'en paraîtra que plus belle.

heur; plus malheureux que M. Boniface, M. Clopinet ne peut pas, pour son bonheur, attendre cette Amérique du Sud, objet de ses espérances et de ses desirs. — Les ressemblances ne sont pas moins nombreuses que les dissemblances. Ainsi que M. Boniface, M. Clopinet est une victime innocente et persécutée du mauvais génie des voyageurs, et comme celles de M. Boniface, toutes les aventures tragi-comiques de M. Clopinet ont été racontées au crayon par le spirituel caricaturiste qui persiste à se cacher sous le nom du premier fils de Noé.

S'il à quelques défauts faciles à corriger, M. Cham est doué d'éminentes qualités qu'il ne perdra jamais. J'admets avec vous qu'il ne modère pas toujours assez les dans de son inspiration; je lui reprochera même, si vous le voulez, de donner parfois à ses personnages des figures peu agréables et des formes trop capricieuses; mais aussi, qu'il a d'esprit et de verve! Comme il sait observer et surtout comme il sait faire rire... Quel est celui l'entre vous, si triste ou si morose qu'il fit, qui a pu garder son sérieux en contemplant les petits bonheurs et les petites misères des bains de mer, de la chasse et des vendanges!

Que ne pouvons-nous vous les montrer aussi, les terribles et diaboliques aventures de M. Boniface et de M. Clopinet, elles feraient sur vous le même effet. Ce sont de ces choses étonnantes, fabuleuses, qui peuvent se dessiner, mais qui ne se racontent pas. Aussi, faisons-nous des vœux pour que votre mari, votre femme, votre père ou vos enfants, vos cousins ou vos amis vous offrent, en cadeau d'étrennes au jour de l'an prochain, avec les souhaits d'usage, les Impressions de voyage de M. Boniface et le Voyage de Paris dans l'Amérique du Sud de M. Clopinet. — Puissent seulement les donateurs faire sans accident fâcheux le voyage de la place de la Bourse ou de la rue Richelieu, et ne pas fournir à Cham le sujet d'un nouvel album comique pour l'année 1846!

Correspondance.

M. Hornung, peintre distingué de l'école genevoise, se plaint d'un passage qui le concerne dans l'article sur les peintres de Genève, publié dans le numéro 95 de l'Illustration. La Visite de Farel à Calvin, un des meilleurs ouvrages de M. Hornung, a été fait, à ce qu'on prétend, d'après une esquisse légère à Hornung, par son ami, le sculpteur Chaponnier, etc. C'est le passage de l'article qui donne lieu à la réclamation. « Si je baisse, dit M. Hornung, chacun libre de prononcer sur mon talent, je ne concède à personne le droit de toucher à mon honneur, et je dois donner un démenti formel à cette imposture. » M. Hornung ajoute qu'il tient à l'estime de nos lecteurs comme homme, s'il doit renoncer à leurs suffrages, comme artiste. L'article même dont il se plaint, témoigne qu'il a droit à cette estime autant qu'à ces suffrages.

A.M.F.R., à Candé. — Nous visons effectivement, monsieur, au but que vous signalez; mais nous ne pouvons oublier que les goûts sont divers, et qu'il faut plaire à tous. Votre approbation et vos encouragements nous seront toujours précieux. A nos Abonnés, en Suisse. — Nous regrettons, madame, de ne pouvoir donner place à l'éloge de M. de C. Nous avons déjà dit plusieurs fois le motif qui ne nous permet pas d'accueillir les demandes de ce genre.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

Le Juif errant, illustré par Gavarni, se vend en diable.)



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Imériale; Gostinoui-Dvor, 22 — F. BELLARDI et C^e, éditeur de la Revue étrangère au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, libraires.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE et C^e, rue Damiette, 2

Les Impressions de voyage de M. Boniface et le Voyage de M. Clopinet se ressemblent et diffèrent sous plusieurs rapports. M. Boniface est plus petit que M. Clopinet, mais il coûte moins cher (5 francs au lieu de 8). M. Clopinet a pour édi-

teur M. Aubert; c'est à la librairie Dulciet et Paulin que se vend M. Boniface. — Les Impressions sont gravées sur bois, le Voyage est lithographié; enfin, M. Boniface, plus heureux que M. Clopinet, visite l'Angleterre pour son mal-

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



A. JURET DEL. L. LEGRAS.

Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N^o 97. VOL. IV. — SAMEDI 4 JANVIER 1843.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 33 f.
 — l'Étranger. — 10 f. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Les Chefs Arabes. Portrait de M. Léon Roches; El-Lokhdar-ben-Ouani; Portrait de Sid-el-Hady-Mohammed-ben-Mokhtar-ben-el-Kharoubi. — Histoire de la Semaine. — Chronique Musicale. Portrait de M. Félicien David. — La Sottitude. Romance; paroles de M. Turquet, musique de madame P. Viardot. — Courrier de Paris. Carier luttant avec son tigre et traité par son lion. — Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre; Roman, par M. A. Aubert. Chapitre XXIII. (Suite). — Dernier Voyage de Dumont-d'Urville. Vue du détroit de Magellan; Potogon et Patagon; Chef Patagon en costume de guerre; Camp de Potogon au Havre Ferbet; Coup de vent; Chasse aux Phoques; L'Australie prise dans les glaces; Vue de la terre Louis-Philippe; Beaux-Arts. Peinture religieuse. — Recherches sur l'éponge d'eau douce. (2^e article.) Vingt-quatre Gravures. — Bulletin Bibliographique. — Annonces. — Caricature de Cham. — Souscription nationale pour un chemin de fer de Paris à Astrakan. — Nécrologie. Portrait de Galle. — Modes. Une Gravure. — Rébus.

Les Chefs Arabes.

Le 12 décembre 1844, à huit heures du soir, sont arrivés à Paris, par les messageries royales, huit chefs arabes, accompagnés d'une dizaine de secrétaires (khodja) ou serviteurs. D'après les ordres de M. le ministre de la guerre, des appartements confortables avaient été préparés pour les recevoir dans une maison de la place de la Madeleine, n^o 25, et ils y sont traités, comme pendant tout le cours de leur voyage, aux frais de l'Etat. Tous en effet ont, à des titres divers, des droits réels à la généreuse hospitalité de la France, par les services qu'ils lui ont déjà rendus ou qu'ils sont appelés à lui rendre.



(M. Léon Roches, interprète principal de l'armée d'Afrique, ancien secrétaire d'Ab-el-Kader.)

L'Illustration a publié, dans son numéro 95 (tome IV, page 241), les portraits de quatre d'entre eux, portraits pour lesquels, sans tenir compte des vieux préjugés de l'orthodoxie musulmane, ils ont complaisamment consenti à poser chez un de nos collaborateurs, le lendemain même de leur arrivée. Nous en publions aujourd'hui deux autres, dont la suite de cet article permettra à nos lecteurs d'apprécier lo mérité et l'intérêt.

Depuis la prise d'Alger, des personnages algériens sont venus en assez grand nombre visiter la France et Paris. Le gouvernement, dans un intérêt politique, a constamment favorisé ces voyages, qu'il regarde avec raison comme un des plus puissants moyens d'influence et d'action sur les populations indigènes. Déterminer l'Arabe à quitter sa tente, le faire assise, malgré ses antipathies religieuses, au foyer des *roumi* (chrétiens), étaler à ses yeux le spectacle de nos richesses nationales, l'initier en quelque sorte à notre grandeur et aux merveilles de notre civilisation, n'est-ce pas le convaincre de l'inutilité de la lutte soutenue contre la France, et ainsi consolider notre œuvre de domination en Algérie?

Le premier Algérien qui mit le pied sur la terre de France fut le souverain même de cette régence barbaresque, qui paya de la perte de ses Etats l'injurieux coup de chasse-mouches appliqué sur la face de notre consul Deval. Installé avec deux serviteurs pour toute suite, à l'hôtel de Londres, place Vendôme, vers le milieu de juin 1851, Hussein-Dey, après un séjour de trois mois, quitta la capitale et regagna Livourne, d'où il ne tarda pas à s'embarquer pour Alexandrie d'Égypte : il mourut dans cette dernière ville l'année suivante.

A peine Hussein était-il sorti de Paris, qu'y entrèrent deux de ses anciens sujets : le koutougli Ben-Mustapha-Pacha, fils d'un ancien bey d'Alger, assassiné, suivant un usage assez fréquent, par la milice turque, et le Maure Mustapha-Ben-Omar, alors bey *in-partibus* de Titteri; Omar avait été investi par le général en chef Clauzel de ce commandement qu'il n'avait pu



(El-Lakhdar-ben-Ouani, kaid des Ammer.)



(Sid-el-Hady-Mohammed-ben-Mokhtar-ben-el-Kharoubi, ancien premier ministre d'Ab-el-Kader.)

conservé. Hocus l'un et l'autre avec distinction, Mustapha-Pacha et Ben-Omar retournèrent à Alger avec la décoration de la Légion d'honneur sur leur poitrine. Ils furent les deux premiers musulmans auxquels cette décoration fut accordée. Ben-Omar est revenu à Paris en 1844.

A l'ex-bey de Titteri et un fils du dit Mustapha succéda dans la capitale, en 1875, le Maure Hamdan-Ben-Ami-Sekka, enlevé par M. de Bourmont à un commerce d'épiceries-épices-florissant, qu'il quitta pour le poste militaire d'Agla des Arabes de la Méridja. Avec les indénités qu'il obtint pour l'exercice de ses éphémères fonctions, Hamdan eut en un an de Paris une jeune modeste de la rue Neuve-Vivienne, mademoiselle Victoire Zabel, qu'il avait, au mois de juin 1854, épousée en légitime mariage devant M. le maire du deuxième arrondissement.

Les témoins du futur étaient deux Algériens, l'un, Sid-Hamdan-Ben-Omar-Khodja, ancien envoyé du duc de Rovery auprès du bey de Constantine, Hadj-Ahmed, et auteur d'un aperçu historique et statistique sur la régence d'Alger; l'autre témoin était Ahmed-Abouderbah, qui le premier vint en 1850 dans le camp français, et négocia la capitulation d'Alger. Homme d'un esprit cultivé, d'une très-vieille expérience, connaissant parfaitement la France, Abouderbah avait été nommé, en 1855, devant la grande commission d'Afrique. Il repartit à Paris en 1858, comme l'un des trois envoyés d'Abd-el-Kader, et s'est depuis lors établi à Marseille, où il s'occupe avec succès d'affaires commerciales.

Après l'expédition de Constantine du mois de novembre 1856, Paris reçut la visite du jeune et intrépide conquérant de Bone, de celui qui, avec le capitaine d'artillerie d'Armandy et une poignée de braves, s'était emparé, en octobre 1852, de la Kasbah de cette ville, restée désormais en notre pouvoir. Ce brillant cavalier, que le merveilleux de ses aventures tunisiennes et le nombre de ses promesses ont rendu célèbre sous le nom de Jusuf (Voy. 1. 1^{er}, p. 124), fut, pendant deux ou trois mois, le lion de tous les salons parisiens. Les billets aimés et les visites voilées assiégerent sa demeure de la rue Saint-Lazare, où notre grand peintre Horace Vernet lui rendait l'hospitalité qu'il en avait reçue à Bone. Le colonel Jusuf, qui est en ce moment à Paris, où il était revenu une dernière fois en 1840, commande aujourd'hui tout le corps des spahis d'Afrique.

Une année environ après le traité de la Tafna, au mois d'avril 1858, maréchal de avenue Chambray, aux Champs-Élysées, servit d'habitation aux trois envoyés d'Abd-el-Kader. L'un, l'Arabe Mouloud-Ben-Arach, le diplomate favori de l'émir, avait déjà, en 1854, conclu en son nom un traité avec le général Desmichels; le deuxième était le Maure Abouderbah, dont nous venons de parler; enfin le troisième, le juif Ben-Durand, fournisseur et trésorier de l'émir, gros homme en costume turc, au teint grêlé, à la main gaillarde et rubiconde, avait ravitaillé, moyennant finances, la garnison française bloquée à Tlemcen.

Les envoyés d'Abd-el-Kader furent bientôt remplacés par l'ancien bey de Tlemcen, Mustapha-Ben-Moukaleh, l'un des collecteurs de la contribution levée sur cette ville, et dont le produit «brûlait les doigts» de M. le comte Jaubert, alors député, et le dernier nommé des pairs de France, par l'ami de Moukaleh, le cheikh Abd-el-Kader-Ben-Daoud, et par le célèbre agha des Douairs et des Zanâes d'Oran, le vieux général Mustapha-Ben-Ismael, dont *l'Illustration* a raconté la vie et la fin glorieuses. (1. 1^{er}, pag. 255.)

Six Constantinis, jeunes pour la plupart, passèrent deux mois à Paris en 1859. Voici leurs noms: Ahmed-Khodja, kaid d'une tribu; El-Amri, kaid des Barrania; des Drid et des Oul-el-Schah; Mohammed-Ben-el-Hamedani; fils de notre khalfah de Ferdjouah; Malek, fils de Cheik-El-El-Djam (kaid de la région) de la province de Constantine; Saleh, kaid des Ouled Abd-el-Nour, et cousin du suivant; enfin Saad-Ben-Ba-Almed, fils du kaid, auquel d'un khalfah Sid-Ali, et agha de son père, qui est à présent à Paris.

Inspirés à Paris-n'avait comblé au nombre de ses visiteurs algériens aucune femme arabe, lorsqu'en 1842 Sid-Aicha vint solliciter la grâce de son mari, Ahmed-Ben-el-Hamedani, ex-khaliha de Ferdjouah, condamné à vingt ans de détention pour avoir entretenu des intelligences avec l'ennemi. Aicha était une jeune femme de taille moyenne, au corps svelte et cambré, aux grands yeux noirs, aux lèvres rouges comme du corail, au teint coloré, à la chevelure brune. Un léger tazar sur les joues donnait à son visage une expression gracieuse et riante. Ses vêtements de velours, de soie et d'or étaient de coupe orientale. Elle réussit à obtenir la grâce de son mari, vieillard septuagénaire, et visita avec lui les lieux publics, sans être voilée. Nous l'avons ainsi rencontrée au Jardin-des-Plantes, au musée de Versailles, et au Tapis-Vert, qu'elle essaya, en riant, de parcourir, les yeux baissés, dans toute sa longueur, comme une vraie provinciale.

Les chefs arabes, qui sont actuellement nos hôtes, sont arrivés à Marseille, le 18 novembre, avec M. le maréchal Bugeaud, sur la frégate à vapeur le *Montecchia*. Admis aux fêtes destinées à célébrer la présence du gouverneur général de l'Algérie, ils ont continué leur voyage à travers la France, en passant par Beaune, d'où ils sont allés à Nîmes par le chemin de fer. A leur retour, ils ont remonté le Rhône par bateau à vapeur jusqu'à Lyon. De cette ville, ils se sont dirigés sur Moulins; puis sur Paris, par Strasbourg, Metz et Nancy. Chemin faisant, ils ont visité les principaux établissements industriels et militaires, les fabriques, arsenaux, fonderies, les cathédrales et les églises, fémignant partout une admiration sentie pour nos arts et la puissance de notre nation.

Depuis leur arrivée à Paris, après avoir été admis à dîner chez le roi et chez M. le ministre de la guerre, ils ont visité le Jardin-des-Plantes, les Invalides, la bibliothèque royale, la Madeleine, le Panthéon, Notre-Dame, le Val-de-Grâce, l'usine à gaz du faubourg Poissonnière, le Diorama, le Cirque-Olympique, Philippe, la Gaîté, l'Ambigu-Comique. Ils ont as-

sisté, le 25 décembre, à Vincennes, aux manœuvres d'une batterie d'artillerie attelée; le 26, à la séance royale d'ouverture des Chambres; le 29, au concert oriental donné dans la salle des Italiens par M. Edictor David, et, les premiers, ils ont donné le signal des bravos après le chant du Muezzin, que, par une attention toute française, l'assemblée a fait répéter en leur honneur.

Ces musulmans, dévoués aux intérêts de notre patrie, et compromis aux yeux de leurs coreligionnaires pour avoir embrassé notre cause, méritent la réception qui leur est faite.

Sid-Ali-Ben-Ba-Almed, khalfah d'une partie des tribus qui environnent Constantine, et officier de la Légion d'honneur, est un homme intelligent et actif, dont le concours nous a été souvent utile, et qui, le lendemain de la prise de Constantine, est venu calmer les inquiétudes de l'administration, en lui amenant un convoi de trois cents bœufs.

El-Khalhar-Ben-Onani est kaid des Ammer; cet officier de spahis, un des cavaliers les plus habiles et les plus remarquables dans les exercices de la *fantasia*, a été blessé maintes fois à notre service, et décoré sur le champ de bataille.

Décoré comme lui, Bou-Ionbi-Ben-El-Cheggi, d'une famille considérée, est un autre officier de spahis, à la bravoure duquel nous devons le salut d'un de nos capitaines d'état-major, M. Fournier.

Si-Mohamed-el-Cheidi, kadi du bureau arabe de Constantine, est un des hommes les plus instruits de l'Algérie; il sait la géographie et l'histoire; il a composé plusieurs traités de théologie et de législation, et a même réussi dans quelques poésies gracieuses.

Mohammed-Ben-Ahmed-El-Mokrani, fils de notre khalfah de la Medjana; Sid-Ahmed-Ben-Mokran, marabout, fils du khalfah d'El-Kantra, installé lors de l'expédition de Biskra; Bou-Lakras-Ben-Garah, neveu de notre cheik-el-arab et décoré de la Légion d'honneur; tous trois jeunes gens de 18 à 22 ans, appartiennent aux grandes et anciennes familles de la province de Constantine, qui, de temps immémorial, gouvernent la Medjana, le Ziban et le Hodna.

Sid-El-Hadj-Mohammed-Ben-Mokhtar-Ben-El-Kharoubi a été longtemps premier ministre d'Abd-el-Kader.

M. Léon Roches, interprète principal de l'armée d'Afrique, auquel est adjoinct un interprète de l'état-major général, M. Pascal Tubiana, a été spécialement chargé par M. le maréchal Bugeaud de l'importante mission de rendre le voyage des chefs algériens aussi profitable à la France qu'à eux-mêmes. Nul n'était plus capable de s'acquitter avec succès de cette tâche délicate, grâce à la connaissance qu'il possède à fond des mœurs et des usages arabes.

M. Léon Roches, né le 27 septembre 1809, à Grenoble, où il a étudié le droit, arriva à la fin de 1852 à Alger, et fut en 1855 nommé interprète assermenté. Les millions de son père, ruiné par des opérations commerciales, le déterminèrent, immédiatement après le traité de la Tafna, à quitter Alger et à se rendre auprès d'Abd-el-Kader. Mais au moment même où il mettait ce projet à exécution, M. Roches écrivit à M. le capitaine Daumas, alors résident français à Mascara, une lettre dans laquelle il lui annonçait qu'il ne demurerait auprès de l'émir qu'aussi longtemps que celui-ci resterait en paix avec la France. Sa venue, d'abord mal accueillie par Abd-el-Kader, excita des soupçons qui le firent exiler pendant quatre mois à Tlemcen. Une première tentative pour sortir de cette captivité échoua et il fut repris, dans sa fuite, par l'agha des Beni-Ammer. Une deuxième fut plus heureuse, et il arriva à Médéah, auprès d'Abd-el-Kader. — M. Roches, parti de Bonfankim, équipé et armé, avait été complètement dépourvu, dès qu'il eut mis le pied sur le territoire soumis à la domination de l'émir. Parvenu presque de vive force jusqu'à Médéah, il lui reprocha, en termes très-vifs, les mauvais traitements auxquels il avait été exposé, et l'émir, touché sans doute de la franchise comme de la fermeté du langage de M. Roches, lui promit de réparer les maux qu'il avait soufferts et lui annonça qu'il ne le quitterait plus. Il lui fit, en effet, rendre tout ce qui lui avait été pris, et d'ès ce moment, M. Roches est toujours resté près de l'émir, manquant avec lui et conduisant en voyage dans sa propre tente. C'est ainsi qu'il l'a accompagné dans l'expédition de l'Est, contre les Koulabes et de l'Oued-Zeitoun, et au siège d'Am-Madhi, contre Teldji, entreprise accomplie par Abd-el-Kader dans le double but de ne pas laisser un compétiteur derrière lui dans le désert, et de s'éloigner des Français, afin d'avoir, dans cet éloignement même, un prétexte pour ne pas satisfaire à leurs réclamations contre l'exécution des clauses du traité de la Tafna.

Monloub-Ben-Arach, à son retour de France, avait signé à Alger, le 1 juillet 1858, avec M. le maréchal Valée, une convention complémentaire au traité concernant la délimitation du territoire. Afin d'obtenir la ratification de cette convention par Abd-el-Kader, M. le colonel de Salles se rendit auprès de lui et de Bel-Khorchafa, sous Miliana. Cette conférence ne fut pas le résultat désiré, et le colonel ayant déclaré que le refus de l'émir entraînerait la guerre, celui-ci regarda dès lors la guerre comme inévitable et certaine, bien qu'il désirât la paix, de même que tous ses khalfahs, sans que cependant aucun d'eux eût avoué ouvertement ses dispositions pacifiques. M. Roches chercha à détourner Abd-el-Kader de la guerre à laquelle il se préparait, et le prévint qu'un cas de rupture il se séparerait de lui et retournerait auprès des Français.

Dans les trois mois qui précédèrent la reprise des hostilités, M. Roches, qui avait constamment refusé de contracter mariage avec une musulmane, fut contraint d'épouser la fille de l'ancien gouverneur de Médéah. Il était établi à Tagdelmit, et dirigeait les travaux des ouvriers amenés de France par Monloub-Ben-Arach, sans recevoir d'autres appointements d'Abd-el-Kader, que tout juste ce qui lui était nécessaire pour s'alimenter. L'immence de la guerre ne lui permit pas de rester plus longtemps au milieu de nos camps. Après plusieurs jours de lutte morale et de combats intérieurs, il

prit le parti de se rendre à Oran, non sans éprouver une profonde douleur d'abandonner Abd-el-Kader, qui l'avait tout son long traité comme un frère et un fils, et de se séparer de sa femme, qu'il avait dit moins la certitude de ne pas laisser mère, ni éloignée de sa famille au milieu de laquelle elle vivait.

Ant de huit jours jours de marche et à la suite de dangers de toute nature, M. Roches arriva à Oran, le 25 octobre 1859, avec un seul domestique français et 600. pour toute fortune. La venue du mulet monté par son domestique lui procura quelques ressources indispensables. D'Oran, il écrivit à Abd-el-Kader, en lui adressant copie d'une lettre de son père qui, justement tourmenté sur la déplorable position que la guerre allait faire à son fils, allait, dans l'égarement de son désespoir, jusqu'à le menacer d'un suicide s'il tardait à revenir à Alger. M. Roches rendit en même temps ses comptes à l'émir, lui envoya l'acte de répudiation de sa femme, et lui donna encore une fois les conseils pacifiques qu'il n'avait pas cessé de lui répéter pendant son séjour auprès de lui.

M. Roches arriva à Alger avec l'intention de s'en éloigner au plus tôt; mais la position fâcheuse de son père l'y retint et, ne lui permettant pas d'entrer dans les rangs de l'armée, lui fit un devoir filial d'accepter l'emploi d'interprète. Appelé à Paris, sous le ministère du 1^{er} mars, il remit à M. Thiers, sur la situation de l'Algérie, un mémoire dont les événements ont de tous points, confirmés l'exactitude.

En 1841, M. Roches, pour échapper aux embarras d'une position difficile, entroit, avec l'autorisation de son gouverneur général, le voyage de la Mecque. Il alla ensuite à Rome et envoya de cette ville sa démission d'interprète, son intention étant de renoncer complètement au monde. Les instances de ses amis le détournèrent de ce projet et le ramènèrent à Alger. Il y reprit ses fonctions, concourut activement à toutes les expéditions, se signala dans toutes les affaires auxquelles il assista, et obtint successivement, par ses brillants services, le grade d'interprète principal et la décoration de la Légion d'honneur. La part active qu'il a prise à la bataille d'Isly lui a valu cette mention si honorable de M. le maréchal Bugeaud: « Mon interprète principal, M. Roches, a su distinguer en toute occasion de guerre, pour laquelle la nature l'a fait ».

M. Roches conserve pour Abd-el-Kader des sentiments de vive gratitude et d'affection profonde, et, avec la permission du maréchal-gouverneur, il a fait ce qu'il a pu pour ramener l'émir dans une meilleure voie. Pendant les deux années qu'il a passées dans son intimité (et il est le seul Français auquel cette faveur exceptionnelle ait été faite), il a tenu note, jour par jour, de tous les faits dont il a été le témoin et souvent l'auteur. Tous les matériaux de ses mémoires sont réunis; mais, malgré l'actualité d'une semblable publication, il a cru prudent et convenable de l'ajourner à l'époque où les circonstances politiques lui permettraient tout dire en pleine et entière liberté.

Chez Abd-el-Kader, M. Léon Roches a été très-lié avec Ben-el-Kharoubi, premier khodja (secrétaire) ou premier ministre de l'émir. Originaire d'une famille de marabouts et de chérifs de Tunis et ancien khodja des bays d'Oran, Ben-el-Kharoubi n'a pas moins de finesse que d'instruction et de savoir-vivre. Agé d'environ cinquante ans, sa taille est élevée sur son air noble, son port majestueux, ses manières dignes, ses formes polies. Il a la barbe rare, la peau fine et excessivement blanche, les yeux ardents. Ami du luxe, il n'échappait pas sans regrets, contre la rude vie des camps, la mollesse et les loisirs de son ancienne charge. Plus administrateur que guerrier, quoiqu'il soit cavalier consommé, c'est lui qui faisait toute la correspondance politique et diplomatique d'Abd-el-Kader. Il lui a toujours donné de bons conseils pour le maintien ou le rétablissement de la paix. Nommé khalfah de Ziban, il a dirigé les combats de Sid-Rached et de Maassan. Une grande partie de sa famille fut prise à la Zmalah et envoyée prisonnière à l'île Sainte-Marguerite. Les liens de famille, très-forts chez les Arabes, le sont encore plus chez kharoubi. A la faveur de ce sentiment, M. Roches se mit en relations avec lui, et enfin, grâce à l'intermédiaire du colonel Jusuf et du colonel Melliss, Bel-Kharoubi vint faire sa soumission à Tivet, en août 1845. Homme sérieux, ne prenant aucune détermination qu'après y avoir mûrement réfléchi, il conserve pour Abd-el-Kader un vif attachement et le plus profond respect.

Tout ce que Bel-Kharoubi voit en France le frappe d'étonnement, et, plus expansif que ne le sont généralement les Arabes, il donne, avec une naïveté enfantine, un libre cours à son admiration. « Mon Dieu! s'écrie-t-il souvent, si Abd-el-Kader avait vu tout cela! Quel malheur de n'avoir que deux yeux pour voir tout de belles choses! » Comme un regret d'avoir vu qu'il n'y avait rien de plus à voir pendant l'hiver: « Si nous étions arrivés dans une autre saison, répond-il, nous ne voudrions plus nous en aller. » A une personne qui lui montrait les deux rangées de candélabres éclairés au gaz dans le grand avenue des Champs-Élysées, il dit: « Vous faites descendre les étoiles sur la terre. » A la vue des portraits de la salle des Maréchaux, aux Tuileries, il s'est écrié: « Sachez mourir, si tu veux vivre! »

Bel-Kharoubi écrit le journal de son voyage et y consigne toutes ses observations. Puisse ce mémorial être quelque jour publié! Il contribuerait certainement à dissiper les prévention hostiles et fanatiques des Arabes contre la France.

Histoire de la Semaine.

Les premiers scrutins de la chambre des députés qui, dans les précédentes sessions, ne tranchèrent guère que des questions d'amours-propres, ont été cette année au moment de francher la question de cabinet. M. Dupin aîné, désigné par une fraction du parti conservateur, aux yeux de laquelle la

marque du ministère devient compromettante, a été opposé, par la présidence, à M. Sazet, qui soutenaient fermement les ministres et ceux de leurs amis qui leur sont demeurés fidèles. M. Sazet ne l'a emporté qu'un second tour de scrutin, à une faible majorité et par l'accession inattendue du parti légitimiste et de députés radicaux qui ont déclaré que, pour eux, après une chambre dans leurs opinions, ce qu'ils préféreraient, c'était une chambre mal présidée. — La lutte pour les vice-présidents a été encore plus acharnée et plus significative. L'an dernier, deux tours de scrutins avaient suffi pour la nomination de ces membres du bureau : tous quatre étaient conservateurs. Cette année, dès le premier tour, M. Dufaure, candidat de l'opposition, a obtenu la majorité, et les deux conservateurs qui ont été nommés en même temps que lui ont été choisis parmi ceux qui, dans plusieurs circonstances, s'étaient trouvés en dissidence avec le cabinet sur des questions graves, MM. de Salvandy et Bigon. Quant au choix du quatrième, bien que la Chambre eût à se prononcer sur une candidature bien significative, celle de M. Billault, et que le ministère ne lui eût opposé qu'un candidat qui n'aurait pour beaucoup plus dévoué à M. Molé qu'à M. Guizot, M. de Bellevue, il n'a pas fallu moins de trois scrutins pour obtenir une majorité imperceptible. Au premier tour, M. de Bellevue a obtenu 150 voix, M. Billault 146; au second, ce dernier en a compté 150, et son concurrent n'en a plus eu que 145. Ni l'un ni l'autre n'ayant atteint la majorité, un ajournement de quarante-huit heures a été prononcé, et, du samedi au lundi, le temps a été employé à battre le rappel pour les retardataires peu éloignés de Paris, et à déclarer, dans les journaux ministériels, qu'il serait impossible de voir, dans le choix de M. Billault, qui a constamment fait à M. Guizot et à sa politique extérieure une guerre si acharnée et quelquefois si acerbe, autre chose qu'une manifestation hostile. Malgré ces efforts, malgré cette déclaration, malgré l'impossibilité où l'on avait mis M. de Bellevue de voter pour M. Billault en l'opposant à ce candidat; le député de la Loire-Inférieure a encore réuni 168 suffrages; M. de Bellevue, en ayant obtenu 172, a été nommé. Encore une victoire pareille et nous sommes perdus, disaient hâtivement les députés radicaux, partie finie, partie gagnée. Ce qui a pour résultat le découragement dans leurs rangs. Ce message à l'ennemi d'hommes qui n'écourent sans doute, dans les questions de principes, que leur conscience, mais qui croient pouvoir céder à de hautes influences quand il ne s'agit que de questions de personnes. — La Chambre a renommé les secrétaires qu'elle s'était déjà donnée à la dernière session. Mais ce scrutin a encore offert cela de particulier que le candidat de l'opposition, M. Lacrosse, a obtenu le plus de suffrages (192), et que M. Havin, autre candidat de la gauche, a encore réuni 162 voix, c'est-à-dire six de moins seulement que M. Billault ne venait d'en obtenir dans un sens politique.

La situation est donc tout à coup devenue bien difficile pour le cabinet; un triste événement l'a aggravée encore. M. Villeman a été subitement atteint d'une maladie grave, et ses médecins ont déclaré que son état ne pouvait offrir de chances de guérison qu'à la condition de l'éloignement complet et immédiat du malade, de débats et d'affaires qui ont épuisé sa santé. Le portefeuille de l'Instruction publique a été vainement proposé à M. de Salvandy et à M. de Montaut, et l'impossibilité de se compléter immédiatement, impossible, probablement, a déterminé le cabinet à investir M. le ministre des travaux publics de l'intérim du ministère vacant.

A l'heure où nous mettons sous presse les bureaux de la Chambre nomment leurs commissaires pour l'adresse, et si ces désignations sont encore, comme on s'y attend, le produit d'un accord entre les sections de gauche et les dissidents du centre, nul doute que le cabinet n'en reçoive une atteinte qui l'ébranlerait profondément. — La discussion de l'adresse prendra, on le comprend, de ces combinaisons, une gravité que la vie tranquille des entre-sessions ne pouvait faire pressager au ministère. L'arrivée de M. l'amiral Dupetit-Thouars et des nouvelles récentes de Taïti fourniront aux adversaires de la politique extérieure de M. Guizot l'occasion toute naturelle de faire juger enfin, par le grand jury parlementaire, cette affaire, dont jusque ici on avait obtenu l'ajournement en la déclarant insuffisamment instruite. L'amiral, attendu à Cherbourg, a débarqué le 26 décembre à Brest. Il n'a pas tardé à faire route pour Paris. Quant aux nouvelles de Taïti, elles nous apprennent les tristes conséquences des intrigues des agents anglais et des lâches concessions qu'ils ont consenties à M. le capitaine Hunt avant qu'il n'ait fomenté l'insurrection qui nécessita le sanglant combat de Mahanua, qui ensuite il avait refusé de laisser descendre la reine à terre, mesure qui eût mis fin à tous les troubles, et que, pour achever son œuvre, il envoya de la poudre et des armes aux insurgés. Ces manœuvres ont porté leurs fruits. De nouveaux combats sont, comme des correspondances l'avaient fait savoir, devenus nécessaires. Le journal *Océanie*, du 7 août, publie les rapports détaillés de deux nouvelles affaires où nos troupes ont été engagées. Nos marins et nos soldats se sont conduits avec leur intrépidité accoutumée. Les positions de l'ennemi ont été, dans les deux combats, enlevées à la baïonnette. Ceux des Indiens sur l'esprit desquels les suggestions anglaises n'avaient pu exercer d'influence, ont combattu vaillamment dans nos rangs. Les femmes de quelques-uns d'entre eux ont fait aussi preuve de courage. — Le numéro de *Océanie*, du 14 juillet, publie en post-scriptum les lignes suivantes :

« Au moment où nous venons de mettre sous presse la première et la dernière page du journal, le *Carysfort*, commandé par S. M. britannique, commandé par lord Paullet, se présentait devant les récifs qui ferment la rade de Papeïti. Le *Carysfort*, sans entrer, a salué le guidon de commandement. La frégate *l'Iranie* a rendu le salut. M. le gouverneur a en même temps reçu la visite de lord Paullet. Cette corvette a apporté des lettres particulières de France, arrivées par la

voie de Panama, qui vont jusqu'à la date du 26 février; mais pas une seule dépêche à l'adresse de M. le gouverneur, ni un seul journal. Seulement M. le gouverneur a reçu une lettre d'un officier commandant un des navires de S. M. Louis-Philippe, en station dans les mers du Sud, qui lui annonce qu'un journal français arrivé à Valparaiso donnait la nouvelle que *l'Elisabeth*, navire baleinier parti de Taïti dans la première quinzaine de novembre dernier, emportant les dépêches qui informaient le gouvernement de S. M. des motifs qui avaient forcé M. l'amiral Dupetit-Thouars de transformer le protectorat de Taïti en une prise de possession de l'île, avait effectué sa traversée de Papeïti au Havre en 93 jours. Ce même journal, à la date du 29 février, disait qu'après la réception des dépêches dont nous venons de parler, S. M. avait déclaré ne pas accepter la prise de possession et s'en tenir au protectorat dans toute son étendue. Nous le répétons, M. le gouverneur n'a reçu aucune dépêche du gouvernement; cependant, après lecture faite de la lettre qui lui était écrite de Valparaiso, il s'est empressé d'envoyer son chef d'état-major à bord du *Ketch* anglais le *Basilie*, avec ordre de remettre à Pomaré une lettre par laquelle il lui faisait connaître la situation des choses et l'engagement à descendre à terre. Cette lettre a été traduite à Pomaré en présence de M. le chef d'état-major du gouverneur et de MM. les commandants des navires de S. M. britannique le *Carysfort* et le *Basilie*. Pomaré a répondu qu'elle ne descendrait pas à Taïti, et qu'elle irait attendre à Borabora la conclusion des affaires. L'empressement de M. le gouverneur, dans cette circonstance, est une preuve nouvelle de la bonne foi qui préside à tous les actes de son gouvernement. L'Europe saura bientôt, en voyant les rapports officiels qui ont été adressés de Taïti depuis le mois de novembre dernier, que rien n'a été fait ici qui n'y ait eu nécessité absolue de le faire. » Que doit être devenue la position après que l'on aura connu les nouvelles d'Europe? Une lettre particulière de Papeïti de la même date ne le fait que trop pressentir : « Nous nous trouvons dans la situation la plus critique. Les manœuvres des Anglais ont enfin complètement atteint leur but. Il n'y a pas plus de sûreté pour les propriétés que pour la vie des Français établis dans la colonie; il n'y en a pas même pour les troupes expéditionnaires. Les choses en sont venues à ce point que la population française de Papeïti est entièrement massacrée le 50 juin, si le retour providentiel d'une partie de nos forces dans cette ville ne l'avait préservée. On est sûr qu'il y eût continué. Le découragement est extrême, et, malgré l'incomparable fermeté d'âme du gouverneur, tous les yeux sont tournés vers les navires de la rade, dernière espérance de nos compatriotes. Cet état de choses est dû incontestablement aux Anglais, qui excitent les sauvages, leur fournissent de la poudre, des armes et dirigent leurs attaques. Mais il est aussi le résultat de la violence du refus que le roi aurait fait de reconnaître la prise de possession de cette île. Rien n'égale notre abattement, si ce n'est la joie insolente des Anglais... Voilà cependant le fruit d'héroïques efforts! Voilà ce que nous a valu le sang dont 117 de nos soldats ont arrosé cette terre ! »

Sir Henry Pottinger, le négociateur du traité avec la Chine, poursuit sa marche triomphale à travers les cités commerçantes de l'Angleterre. Manchester vient de le fêter comme soldat et comme diplomate. Sir Henry Pottinger a rappelé qu'il n'avait pas traité avec la Chine pour l'Angleterre seulement, mais que le traité ouvrait la Chine au commerce des autres nations. Il estime que 20 à 150 millions, et non pas à 550 millions, le nombre des consommateurs offre le céleste empire, et il trouve avec raison que c'est là un vaste marché ouvert à l'industrie européenne. La question est de savoir, a-t-il dit, comment la Chine pourra payer ce qu'elle ne demanderait pas mieux que de consommer. Le temps, a-t-il ajouté, pourra seul résoudre cette question; cette énorme population pourra trouver des ressources aujourd'hui latentes encore à l'état de germe.

Les nouvelles d'Espagne ont été, cette semaine, un peu moins couleur de sang; mais une feuille de Madrid a eu le courage de dresser le bilan de toutes les exécutions qui ont, pour le ministère Narvaez et Martinez de la Rosa, rempli l'an de grâce 1844, et l'on est forcé de convenir qu'il n'a pas perdu son temps. Le chiffre s'élevait à 214.

Aujourd'hui un temps d'arrêt semble marqué; aussi M. Martinez de la Rosa, à qui sans doute cette inaction pèse, songe-t-il à quitter le portefeuille de l'intérieur pour venir reprendre son poste d'ambassadeur à Paris.

La session des cortès de Portugal a été close le 14 à Lisbonne d'une façon brillante. L'événement le plus remarquable à offrir rien de saillant. L'événement le plus remarquable à constater en Portugal est la hausse et l'extraction ordinaire des fonds publics. Les 3 0/0 qui fléchit, il y a deux mois, à 49 et 50, et la semaine dernière à 61, sont montés en quelques jours à plus de 70; la veille du départ du *Montrouze*, bâtiment qui a apporté ces nouvelles en Angleterre, ils étaient à 72, et le mouvement de hausse ne semblait pas encore devoir s'arrêter. Les journaux anglais traitent d'aveugle et d'irréfléchi cette confiance dans le ministère Costa-Cabral, qui n'a pas leurs sympathies, et ils prédisent une réaction prochaine.

La malle du Levant a apporté des lettres d'Alexandrie, du 7; d'Athènes, du 10; et de Constantinople, du 12 décembre. Les différends qui ont éclaté entre le divan et sir Stratford-Canning ne sont pas encore aplanis, mais les rapports sont devenus plus faciles. En Grèce les Chambres continuaient leurs interminables discussions sur la vérification des élections. A Alexandrie, l'agent des postes anglaises, M. Burnes, en est encore aux espérances pour l'affaire du transit, mais l'absence d'un représentant de la France pourrait en faire des réalités, surtout s'il est vrai que les négociations soient reprises entre le pachà et l'ancienne compagnie anglaise qui avait demandé la concession d'un chemin de fer pour traverser l'Égypte de Suez au Caïre.

On écrit de Christiania (Norvège), le 10 décembre, que

peu de jours auparavant un tremblement de terre très-fort avait été ressentit simultanément dans les villes de Kongsvinger et d'Eideslog (province de Christiania). Les vitres de presque toutes les maisons ont été cassées, un grand nombre de meubles ont été déplacés, brisés et renversés, et même plusieurs bâtiments isolés, tels que des granges, des étables, des bangars, etc., se sont écroulés. Ce phénomène a duré quatre-vingt-quinze secondes, et il a été accompagné d'un bruit sourd, semblable à celui que fait le feu qui consume la saule dans l'intérieur d'un tuyau de cheminée. — La lettre ajoutée : « Les tremblements de terre, en général, sont extrêmement rares dans nos climats, et celui dont il s'agit a encore offert cela de remarquable, qu'il est arrivé par un temps tout à fait serein, par un froid de 52 degrés de Réaumur, et qu'il n'a pas atteint l'espace qui sépare Kongsvinger d'Eideslog, lequel cependant n'est que d'environ 5 milles, ou 11 lieues et demie de France. »

Le lieutenant général baron Vincent, qui commandait à Rambouillet les troupes royales contre lesquelles se portèrent, au commencement d'août 1850, les volontaires parisiens, vient de mourir à Paris, âgé de soixante-trois ans. — Les chefs de partisans qui ont acquis le plus de renom dans les anciennes guerres civiles de l'Espagne descendent l'un après l'autre dans la tombe. Il y a peu de temps, nous enregistrons la mort du curé Méryu; nous avons aujourd'hui à annoncer que le général Jurgin, plus connu sous son surnom d'*El Pastor*, vient également de mourir à Vittoria.

Chronique musicale.

CONCERTS.

Parlons avant tout de celui de M. Félicien David. Nous avons rendu pleine justice au talent de ce jeune artiste, et aux remarquables qualités qui brillent dans sa poésie symphonique intitulée *le Désert*. D'autres ont été plus vite et plus loin que nous. À les entendre, M. David était un Mossé envoyé par le ciel pour régénérer l'art musical, et tous les compositeurs allaient disparaître à son approche comme les étoiles à l'approche du soleil. Haydn et Mozart n'étaient plus, après de M. David, que de vives radoteuses; Beethoven seul était de force à soutenir la lutte. L'auteur de *Gaillaume Tell* n'avait également rien à craindre. Quant à Bellini, quant à MM. Amber, Halevy, Donizetti, Meyerbeer, ils étaient supprimés du coup, et plongés à perpétuité dans l'abîme de l'oubli. Rien n'est plus dangereux qu'un maladroit ami, dit La Fontaine.

Le concert de dimanche dernier a calmé cette fièvre et a fait rentrer dans son lit ce torrent d'exagérations.

Remettez-vous, messieurs, d'une alarme si chaude.

La Juive et le *Domino noir* existent encore, et *Robert-le-Diable* n'est pas complètement palvérisé. On jouera encore quelquefois les symphonies d'Haydn, et l'on représentera *Don Juan*, quand on lui trouvera des interprètes.

Le concert de M. David débutait par deux ouvrages qu'on n'avait pas entendus dans le premier. C'était d'abord une symphonie, puis une romance. La symphonie a été trouvée généralement médiocre. Les deux premiers morceaux sont monotones, décolorés, froids. De temps en temps il y a perçé quelques détails ingénieux; mais le travail harmonique en est faible, et la mélodie peu accoutumée. L'idée de *Chybank*, le troisième morceau a plus de relief. Le motif principal est quant à l'auteur le présentive bien, le thème plusieurs fois avec bonheur, et en tire ce et là des développements très-agréables. Ce dernier morceau a été applaudi et méritait de l'être. Il fut dit bien plus encore s'il avait été annoncé par de moins bruyantes fanfares.

Hâtons-nous d'ajouter que M. David n'a été pour rien dans tout ce fracas. C'est un artiste modeste et consciencieux, qui travaille ses ouvrages et non sa renommée; l'engouement tapageur dont il a été l'objet l'a plus surpris que flatté, et ne peut rien ôter à son mérite.

La mélodie intitulée *l'Oubli*, le second morceau nouveau du concert, n'est qu'un morceau d'assez agréable, et n'a rien d'extraordinaire. Quant à la *Danse des Astres*, aux *Hirondelles*, au *Chybank*, au *Sommeil de Paris*, nous n'avons rien à ajouter à ce que nous en avons dit après le premier concert. Si l'effet en a été moins vif cette fois, cela tient l'1° à la grandeur de la salle du Théâtre-Italien, 2° à l'infirmité de l'exécution de M. Pouchard, qui remplaçait MM. Alexis Dupont et Hermann-Léon, savoir, mais les *Hirondelles*, de *goût* et d'intelligence, 5° enfin, à ce qu'on s'attendait trop à des choses extraordinaires. Nombre de gens avaient ingénument pris au mot la réclame, et se sont crus mystifiés.

Quant à la symphonie du *Désert*, elle a produit son effet, et nous n'avons rien à retracer de tout ce que nous en avons dit. C'est une œuvre remarquable, poétique, inspirée, pleine de génie. L'auditoire, qui avait accueilli assez froidement la première partie du concert, a bien pris sa revanche à la seconde, et l'a applaudie avec un juste enthousiasme.

Nous voilà dans la saison des concerts. Chanteurs et instrumentistes, chacun est sous les armes, et plusieurs ont déjà commencé la campagne. Parmi les plus remarquables, il faut placer mademoiselle Jenny-Vény. C'est la fille de M. Vény, l'habile professeur de haut-bois, l'artiste éloquent et suave qui est si connu des habitués de l'Opéra et du Conservatoire. Avoir le jeune et frais petit visage de mademoiselle Vény, ou n'imaginerait guère la nature de son talent. Ce talent est savant, exact, consciencieux, sévère. N'attendez de mademoiselle Vény ni fausses notes, ni airs variés, ni aucune de ces compositions sans genre que notre époque d'affaissement veut colorer en si grand nombre, moins vulgaires qu'elle emploie trop souvent le charlatanisme des artistes pour émerveiller la foule, et faire applaudir les sottis. Si vous avez du goût pour ces tristes œuvres, pour ce genre

hâtard, mademoiselle Vény n'est pas votre fait : vous n'êtes pas digne de l'entendre. Mais si vous savez comprendre la véritable musique, celle qui a été écrite par les grands maîtres, celle qui brille à la fois par la pensée et par la facture, celle qui a pour but, non d'étonner les oreilles, mais de charmer l'imagination et de toucher le cœur, adressez-vous à mademoiselle Vény : personne ne peut vous jouer mieux qu'elle une sonate d'Haydn ou de Mozart, ou un trio de Beethoven, et vous cherchiez en vain une exécution plus exacte, plus délicate, plus énergique, jointe à une expression plus juste et à un sentiment plus fin.

Et si vous obtenez cette faveur si recherchée de pouvoir écouter mademoiselle Vény, vous entendrez par la même occasion le hautbois de M. Vény, la flûte de M. Dorus et la voix de mademoiselle Rossignon. Or, vous savez ce que c'est que M. Vény et M. Dorus : c'est l'art élevé au plus haut degré de la perfection. Et, quant à mademoiselle Rossignon, c'est une voix charmante, dirigée avec une méthode parfaite et un goût exquis. — Rien que cela ? — Pas davantage.

— Il pleut des albums, et le jour de l'an en consomment presque autant que de dragées. M. Labarre n'en a pas fait cette année, et les gens de goût se consoleraient difficilement de ce silence, si M. Clapissou n'était venu remplacer M. Labarre. M. Clapissou n'a pas seulement la faculté de trouver une mélodie agréable et expressive, il sait lui donner une forme régulière, et en augmenter la valeur par un accompagnement ingénieux et savant. M. Clapissou est à la fois un mélodiste fécond et un habile harmoniste. *La Cloche du Soir, la Fanfante du Canton, le Laurier-Rose, le Fiol de Charles VII, Rendez-moi mon Cœur, Ma Fille Rose, Pensez à moi*, sont des compositions très-variées d'intention et de



(M. Félicien David, d'après un dessin de M. Gossmann.)

style, mais qui ont toutes une valeur égale et un mérite très-distingué.

Le bruit des triomphes de madame Viardot franchit les montagnes, les fleuves et les mers, et retentit jusqu'à nous. Elle a joué dernièrement le grand rôle de *Norma* avec un succès complet et tout à fait décisif. On sait combien ce personnage de *Norma* exige de qualités. Bien peu de cantatrices y ont réussi jusqu'à présent. On ne peut guère citer que madame Pasta, madame Malibran, et, en dernier lieu, mademoiselle Grisi. Lutter contre de tels souvenirs était une entreprise hardie et périlleuse. Madame Viardot y a réussi : au delà des espérances même de ses admirateurs les plus passionnés. Elle a fait voir aux dilettanti de Saint-Petersbourg, — heureux dilettanti ! — une *Norma* toute nouvelle. Ce n'était plus une femme irascible et violente, dont la colère s'exhalait en cris immodérés et en gestes frénétiques : c'était une femme tendre et modeste, même dans ses plus vifs transports ; mère, amante et amie héroïque, et qui chantait avec son âme cette musique divinement inspirée, où Bellini a mis son âme tout entière. Le succès de la cantatrice a été immense. L'émotion était générale dans l'auditoire, et il y avait des larmes dans tous les yeux. Madame Viardot a été rappelée dix fois pendant la représentation, et, chose incroyable ! seize fois après la chute du rideau.

Ainsi cette incomparable artiste réunit les qualités les plus opposées, chante *Norma* après *l'Elisir*, et soutient sans fléchir ce double labeur, qui est porté à Paris par madame Persiani et mademoiselle Grisi. Chez qui trouverait-on à la fois tant d'énergie et tant de grâce, et les dons les plus précieux et les plus variés du genre bonite et du genre tragique réunis et portés à un si haut degré de perfection ?

LA SOLITUDE.

PAROLES

DE

M. ED. TURQUETY.

MUSIQUE

DE

MAD. PAULINE VIARDOT

Adantino.

CHANT.

La prime - vé - re mou - ran - - - te As - pi - rait la brise er - - ran - - - te

PIANO.

Et le printemps de re - tour Ber - - - çait d'un souf - fle de ro - - se Le nid où l'oi - seau re - - po - - so Quand je vins rêver d'a -

mour Et l'image ac - cou - tu - mé - - - e De ma jeune bien - ai -

troussés de passants, et leur donner, en quelque sorte, un allié et un complice. Cependant les larrons, qui comptaient sur ce secours plein de ténérès, ont été déçus dans leur espérance scélérate : le brouillard avait fait son métier avec électricité de conscience ; il s'était enlevé avec un maraudeur de nuit noir, épais, impénétrable, qu'il n'était pas possible de faire un pas dans la rue sans avoir sa hauteur contre les murs, sans risquer de se rompre le cou. On n'y voyait guère ; les voitures qui montaient sur le dos à tout propos sans qu'on pût le soupçonner ; et comme, Dieu merci, la race maudite n'a pas plus que la race des hommes gens de bon de voir clair en de par-elles ténérès, elle n'a pu travailler à son aise, comme ils disent dans leur abominable argot.

Le gibier, d'ailleurs, était resté au gîte et ne battait pas la campagne ; que pouvaient faire les chasseurs ? Le Parisien ne s'aventure pas ainsi dans les profondeurs du chaos ; il aime assez à savoir où il met le pied, où il va et d'où il vient ; aussi s'était-il prudemment enfermé dans sa maison pendant ces nuits atroces, pendant ces nuits de Quinze-Vingt, et, prenant son parti avec résignation, il avait renoncé à toute excursion extérieure, au spectacle, au bal et à cette *fièvre* de rues en rues, de passages ou passages et de boutiques en boutiques, qui est la vie du Parisien désolé et noctambule. Paris s'est tenu très-prudemment au coin de son feu pendant tout le sombre règne de ce brouillard noir, s'éparpillant par là une quantité de rhumes de cerveau et d'écoulements.

Quand je dis Paris, j'excepte les étrangers Parisiens qui ne peuvent s'empêcher de mettre le nez dehors, dit le ciel s'écroutler sur leur tête, dit le terre s'entrouvrir sous leurs pas payé par payé. Vous savez qu'il y a des intrépides que rien n'arrête, si vous leur dites : « Ne passez pas sur ce pont, il est miné, » ils y passeront à coup sûr. « Ne montez pas à cette échelle, elle se brisera ! » ils y grimperont avec l'ardeur de l'écuriel. Cette espèce fait les imprudents, et les imprudents sont proches parents des braves et des héros qui se jettent à la queue du canon et enlèvent une redoute à la baionnette.

Donc, un assez bon nombre de vaillants Parisiens ont fait très-peu de cas de l'exemple que leur donnaient leurs frères, leurs prudens voisins, tapés dans leur fauteuil et dans leurs pantoufles, tandis que la ville était enveloppée de ces ténérès plus profondes que la plus épouvantable nuit du Ténéré, et ils ont audacieusement entrepris, à travers les places publiques, les rues et les carrefours, leur vagabondage accoutumé. Quelques-uns ont payé leur tout aventureux par des accidents plus ou moins graves ; il y a eu des jambes cassées, des bras démis, des côtes enfoncées, soit par des chutes précipitées, soit par des rencontres et des chocs violents, soit par la complixion du fiacre et du cabriolet qui se jetait à la tête l'un de l'autre, et tombait, comme on dit, les quatre fers en l'air. Ce sont là les accidents tragiques : les communs, Dieu en soit loué, ont été les plus nombreux ; ainsi, plus d'un homme citoyen, croyant entrer dans sa maison patriliciale, s'est engagé dans un établissement d'une sainteté équivoque : on se mettait en route pour la Bastille, et, après une course balante, on se trouvait à la barrière de l'Étoile. Demandez-vous la route du Pantheon ? on vous mettait, de la meilleure foi du monde, sur le chemin des Invalides. Un monsieur a tourné pendant trois ou quatre heures autour de la colonne de Juillet, s'imaginant gagner l'Hôtel-de-Ville par la rue Saint-Antoine ; il trouvait seulement que la rue s'était de beaucoup allongée. Un ouvrier, persuadé qu'il était arrivé chez lui et qu'il montait à sa mansarde par son escalier étroit et malaisé, a été tout surpris, en y regardant de plus près, de se trouver à cheval sur le cheval de bronze du petit Neuf, à côté d'Henri IV.

Le ne vous raconterai pas les singulières confusions qui se faisaient à chaque pas, et tous ces passants déorientés qui donnaient tête baissée dans les vitres des boutiques, se précipitent au collet et cherchant un appui, tombaient dans les bras l'un de l'autre ; ou, par un conflit malentendu, allaient mesurer le pavé, chacun de son côté ; les pieds hésitaient, les mains et les bras étaient tendus comme ceux de l'aveugle qui, privé de son caniche fidèle, cherche à se diriger dans le vague et dans l'espace ; plus d'un cil, venant étourdiment à la rencontre d'un poing, s'est trouvé aux prises avec un doigt malencontreux : on n'entendait partout que des ho! et des ohé ! — Monsieur, vous avez manqué de me crever un œil ! — monsieur, vous m'écrasez le pied ! — monsieur, vous êtes sur mon dos ! — et les chapeaux qui tombaient de tous côtés, et les cheveux qui s'abattaient, et les pans d'habits qu'on s'arrachait en se relevant aux branches ; c'était une véritable Babel de choses, d'humains et d'animaux. Il était temps que la lumière revint ; et, grâce au ciel, la lumière est enfin revenue ; Paris a recouvré la vue. Que de mariés cependant, que d'amants, que de politiques, que de grands et que de petits sont restés aveugles !

Quant aux malheureux en question, à ces frères Bohémiens dont les familles et l'andance criminelle qu'on craintait les citoyens, il faut reconnaître que, depuis que l'alarme a été donnée, la police a redoublé de zèle et les pourchasse à outrance ; elle sonde avec précaution les cabarets de la ville et de la banlieue, abominables cavernes souillées de la tonte espère, lie de sang et lie de vin, où les bandits se retrouvent, ourdisent leurs complots sanguinaires et viennent en dévorer le salaire honteux et sanglant en hideuses orgies ; elle fait des invasions soudaines et décisives dans les infâmes maisons où ils trouvent pour complices ces créatures déçues que le vice a jetées en pâture au vice et au crime. Des arrestations nombreuses ont eu lieu depuis quinze jours, et la Conciergerie et la Force ont considérablement augmenté le nombre de leurs hôtes farouches. Aussi Parisier commencent-ils à dormir un peu plus en repos, et à ne plus voir un voleur ou un assassin dans tout homme citoyen qui va son chemin, le plus innocemment et avec la plus grande candeur du monde. L'impunité publique en était venue à un tel point, en effet, que deux bons citoyens, deux bourgeois parfaits, deux pères de famille, doués de toutes les vertus qui consti-

tuent cette classe vénérable de la société, ne pouvaient se rencontrer au coin d'une rue, dès que la première heure de la nuit avait sonné, sans lever la canne l'un sur l'autre et se mettre en garde de s'assommer réciproquement.

— Les chefs arabes qui ont accompagné en France M. le maréchal Bugeaud, et sont actuellement à Paris, obtiennent le plus grand succès ; c'est le joujou à la mode ; il n'y a rien dans le magasin de curiosités de Suisse qui les égale et qui les vaille. Ces fils du désert demeurent sur la place de la Madeleine ; depuis qu'ils y ont planté leur tente, la foule des curieux s'assemble tous les jours et stationne à leur porte, l'œil au guet et les bras ballants ; par là hasard, l'un d'eux veut prendre l'air et met le nez à la fenêtre ; si on aperçoit le burlesque de celui-ci, le cafan de celui-là, le yatagan de l'un, la tunée du chibouze que l'autre exhale en fumant, alors c'est une grande joie ; la foule des badauds est heureuse, elle se rejoint, elle se félicite, elle bat des mains et raconte de toutes parts, avec un sourire de satisfaction, à ses amis et à ses parents, qu'elle vient de voir Abd-el-Kader et de visiter l'Arabe.

— Vont-ils dans leurs voitures, à travers la ville, les passants s'arrêtent ébahis, et le gamin de Paris court, ventre à terre, devant, derrière, à côté des chevaux ; que vous dirai-je ? Les chefs arabes sont les vrais lions du moment, la seule pièce nouvelle qui intéresse le public et l'émeuve.

Pour eux, ils ont fait beaucoup moins étonnés de notre monde et de notre civilisation qu'ils ne lui causent d'étonnement ; ils regardent tout ce qui se passe autour d'eux, avec une apparence de sang-froid qui pourrait faire croire que ce sont des Arabes de la Pointe-Saint-Eustache ; mais il n'en est rien ; ce sont des Arabes bon teint ; je vous les garantis.

Le bal de l'Opéra les a charmés ; leur éducation a été assez brillante, tout sauvages qu'ils en suppose, pour leur faire sentir la grandeur de M. Musard, les liesses de la ronde infernale, les délicatesses du *cancan* ; ils ont assisté au premier bal, et ils ont bien promis d'y revenir ; en effet, ce n'est pas une institution qui lui suffit d'examiner à la légère et en passant ; il faut que les grands chefs l'étudient à loisir et profondément dans tous ses secrets, dans toutes ses nuances, de façon à pouvoir en faire jour leurs compatriotes et à battre, suivant les règles, une salle de bal masqué au milieu du désert, pour y faire fleurir toutes les espèces de danses *prohibées* que se dansent à Paris, tandis que le sergent de ville clique de l'air. Heureuse Arabie qui va bienôt à son tour danser comme un dindon et à son tour être !

Il est très-probable, il est même certain que le coucousson sera entraîné dans cette grande révolution arabe, et détrôné par la diade aux truffes et le plumpudding à la chipolata. MM. les Arabes qui nous honorent en ce moment de leur présence ont tâté des sautes du *Bucher de Cancale*, et qu'on me passe cette expression enfantine, ils s'en fêlent encore les doigts ; ces rôtis délicieux et cuits à point, ces condiments exquis, ces entremets à se dévorer le pouce jusqu'au coude, ont paru faire une vive impression sur l'imagination de leur estomac ; la liqueur veloutée qui nûrt sur les riches coteaux de la Côte-d'Or, le vin d'Al aux jets pétillants et joyeux, ont achevé de les convaincre et de les rattacher aux couleurs françaises, y compris la couleur de nos vins. Que nous sommes maladroits ! ce n'était pas des millions et des hommes qu'il fallait dépenser pour soumettre ces liers enfants de l'Atlas ; ce n'était pas du sang, de l'or et du fer, que nous envoyions M. Cancale avec son armée de cuisiniers et de marmitons, nous aurions triomphé en moins de temps et avec moins de souffrances et de dangers ; sans doute Abd-el-Kader lui-même aurait échangé son yatagan contre une *flûte d'Al*, et jouerait sur cet instrument des airs plus agréables.

Le ne saurais passer sous silence une mort notable : le défunt est pendant n'était ni prince, ni pacha, ni député, ni académicien, ni millionnaire, tout ce que vous voudrez ; son nom est tout bourgeois ; il s'appelait Domicile ; quant à sa profession, rien de plus désintéressé et de plus modeste ; Domicile était facteur à la petite poste, il n'avait jamais été autre chose ; enfant, jeune homme, il avait porté des lettres ; homme mûr, il en portait ; vieillard, il en portait encore. Sa première lettre, il la distribuée sous Louis XVI, sa dernière lettre il la distribuait sous Louis-Philippe d'Orléans, il n'y a pas plus de huit jours de cela. Vous voyez maintenant quelle est l'importance de l'homme dont j'ose entreprendre en ce moment l'oraison funèbre. Les affaires de toute la France ont passé évidemment entre ses mains, monarchie, république, empire, restauration, royauté dite citoyenne, il a tout mis et tout porté sous son bras, dans son petit sac aux lettres ; que de secrets terribles, que de trahisons cachées, que de complots inconnus qui pourraient se faire une idée de la diversité, de l'ardeur, de la violence, de la gravité, des intérêts et des passions que Domicile a tenu ainsi dans sa poche, pendant plus de soixante ans, sans s'en apercevoir, sans s'en douter, sans en être ému, sans songer un seul instant qu'il avait tous les jours sous enveloppe, le mot des énigmes sombres, des entreprises redoutables, des fortunes et des ruines, des amours et des haines, des crimes et des vertus. Domicile est mort à soixante-dix-huit ans, sans avoir rien connu de cette immense et redoutable correspondance qui commençait à lui, pour aboutir à tous les coins de la France, de l'Europe et du monde, rien, si ce n'est le nom, le pays, la rue et le numéro inscrits sur l'adresse. Aussi Domicile est-il mort tranquille, souriant et la conscience en repos, comme tous ceux qui ont le bonheur de n'avoir jamais rien connu de ce monde au delà de l'enveloppe.

Madame la duchesse d'Anmale est déjà entrée dans le monde de Paris. Elle a paru plusieurs fois en public, et surtout au spectacle ; on l'a vue à l'Opéra ; elle assistait à la représentation de rentrée de Mlle Rachel ; et l'autre jour encore, elle a donné, par un bravo discret, son approbation à l'admirable symphonie de M. Félicien David, exécutée au Théâtre-Italien. Madame la duchesse d'Anmale est de taille moyenne, d'un blond tendre. Elle a tout à la fois un air sérieux et lin qui ne messied pas à une princesse ; l'expression de sa physionomie annonce un peu de préoccupation et de tristesse ; n'est-ce pas

notre brouillard qui en est cause ? et la jeune princesse ne dit-elle point, par cet air distrait, qu'il y a quelque part une flûte et un ciel toujours illuminé de soleil. Mais ce souvenir d'azur passera comme passent tous les souvenirs, et madame la duchesse d'Anmale finira par aimer notre ciel gris, qui a aussi son printemps, sans compter la fleur de l'esprit et du plaisir qui se sème à Paris et fleurit en tout temps.

— L'illustre Carter est de retour à Paris avec son académie d'animaux féroces ; il y a là des académiciens des plus rigoureux : le tigre, la lièvre, le chacal et autres littérateurs à poil ; c'est au Cirque-Olympique que M. Carter tient ses séances, et vous pourriez y voir entraîné sur son char comme un vrai Bacchus, par son lion favori et luttant corps à corps avec son tigre bien-aimé. Ces messieurs sont très-gentils les jours où ils ne mordent pas.

Un voyage au long cours à travers la France et la Navarre.

RECIT PHILOSOPHIQUE, SENTIMENTAL ET PITTORESQUE.

(VOIR L. III, p. 219, 205, 309, 577, 589, et t. IV, p. 21, 43, 53, 85, 101, 139, 143, 185, 245, 251 et 262.)

CHAPITRE XXIII. (Suite.)

Lélio témoignait une visible répugnance à s'enrôler parmi ces saltinbanques, et l'agréable perspective de la robe à Phrasie n'était pas propre à faire céder son dégoût, quoique Oscar lui représentât que quelques jours de société avec les comédiens dépestaient sans doute toutes les poursuites dirigées contre eux ; mais, en arrivant à Gien, Lélio fut enfin décidé par cette phrase qu'il lut dans le journal du département : « Les deux malfaiteurs arrêtés hier près de Saint-Pierre ont forcé la porte de leur prison et se sont enfuis. La gendarmerie est sur leur trace, et l'on espère les ressaisir. »

Cette malheureuse phrase avait été imprimée avant que le procureur du roi, éclairé, comme nous l'avons dit, par madame Pinchon, n'eût donné l'ordre d'arrêter les poursuites commencées, et nos deux fugitifs, qui ne savaient point qu'on avait arrangé l'affaire, se perdirent tout plus que jamais, par cette phrase du journal, que toute la brigade était à leur trousser.

Entrée des comédiens dans la petite ville de Gien fut un événement considérable, et jamais peut-être, depuis le passage de la Paëlle en 1450, on n'avait vu un concours de gens aussi nombreux dans la grand-rue que celui qui s'y fit alors au-devant de la charrette dramatique qui traînait César et sa fortune. L'adroit Fieramosca, à peine descendu dans l'auberge, eut soin de parler à plusieurs reprises des charmes incomparables et de la vertu inexpugnable de la belle Doriska (c'était ainsi que poétiquement il baptisait Lélio), sa première amoureuse ; c'en fut assez pour mettre toutes les cervelles à l'envers et le feu à toutes les poudres.

M. le maire se vit aussitôt sollicité de toutes parts d'octroyer aux comédiens la permission *civile* et *militaire*. Le bonhomme était bien un peu gogai ; mais il ne crut pas devoir résister à l'empressement général de ses administrés, et profitant d'ailleurs de l'absence de M. le sous-préfet, personnage qu'il redoutait fort, il accorda.

Le théâtre fut dressé, en deux heures, dans une vieille église des Jacobins, qui servait de grenier à la commune. Les fous ayant été vendus, elle se trouva libre en ce moment, et il n'y eut qu'à installer l'estrade à un bout, les bancs et les chaises à l'autre. Cela fait, il s'agissait d'annoncer le spectacle et de composer l'affiche. César, interrogeant ses nombreux artistes, faillit se trouver penaud en reconnaissant qu'Oscar et Lélio ne connaissaient pas même le plus petit vanilleville de M. Eugène Scribe, de l'Académie française, pas même le plus petit mélodrame de feu Victor Ducange. « Alons, disait le grand homme en soupirant, nous allons donc jeter *Ebroin, tragédie-fierre* de M. et madame Ancelot.

— Mais nous n'en savons pas un mot, dit Oscar.

— Et par bien ! je l'espère bien ; mais je joue Ebroin, quand mes acteurs ne savent pas leurs rôles... vous comprenez... nous jurons cela à l'aveuglette, une partie de colin-maillard, qu'on m'a mêlé de sauts de carpes et de dialogues du ventre. Allez, habillez-vous, jouez de votre côté tout ce qu'il vous plaira ; droit votre chemin sans vous occuper des autres... entrez, sortez comme il vous semblera bon ; seulement criez fort, et tirez de temps en temps un coup de pistolet, cela porte sur les nerfs des dames et fait un excellent effet... Alons, chaudi ! servez-nous la tragédie-fierre de M. et madame Ancelot, futurs académiciens français à l'époque où se passa l'histoire que nous contons, l'honorable couple sus-nommé ayant déjà à l'immortel fauteur où nous le voyons enfin doucement assés !

— Voilà qui est bien ! dit Oscar ; j'ai là dans ma poche un petit volume de Shakspeare ; je lirai, sans qu'on s'en aperçoive, le rôle de Roméo.

— *Roméo et Juliette* ! s'écria César ; *Roméo et Juliette* de l'immortel M. Ducis, de l'Académie française.

— Non, de Shakspeare... un poète anglais, monsieur César.

— Anglais ! ah ! très-bien ! Quel dommage que mon père, au lieu de me casser les reins dans mon enfance ne m'ait pas fait apprendre ce bel idiome ; nous aurions joué cela à nous trois... en anglais pur sang. Goddam ! quel succès ! Mais enfin... il faut bien se contenter de ce qu'on a. Allez, costumez-vous avec ce que vous trouverez de plus rouge dans le coffre ; moi je vais annoncer *Roméo et Juliette*... Ne savez pas embarrassés, vous dis-je ; je suis quelques vers de la pièce de l'immortel M. Ducis, et MilleDieux, non page, a joué l'An passé Roméo dans le drame de l'immortel M. Frédéric Soulié ;

vous verrez, nous entendrez tout cela si bien, si dru, que la ville de Gien n'y verra que... de Français... Mais surtout, mon cher Juliette, ajouta-t-il en se tournant vers Lélio, tenez-moi ferme sur les doigts des grands dadas qui s'en vont frapper autour de vos charmes, et quand ils deviendront trop pressés, jetez-leur le décor sur la tête.»

Sur ce, M. le directeur sortit, laissant nos deux jeunes premiers lire au moins leurs rôles avant de les jouer; pour lui, il venait déjà de composer l'affiche monstrueuse en écriture mouillée, et il l'avait placardée à la porte de l'auberge. Milledieux tambourinait vigoureusement pour alécher le public gobelaffiche :

« *Romeo et Juliette*, tragédie anglaise, traduite en français par l'auteur lui-même; cinq actes et un tableau, entremêlés de chaussonnets, agréments de ventriloquie, scènes de carpe, et stances dédiées à l'immortel M. Eugène Scribe, de l'Académie française.

« M. César Fioramosco remplit le rôle de Montaigne, qu'il a créé avec tant de distinction sur tous les théâtres de Paris. — M. Oscar celui de Roméo, dans lequel il a eu l'honneur d'être redemandé par le public éclairé de toutes les capitales; — et la belle Doriska, celui de Juliette, où ses charmes l'ont depuis longtemps rendue proverbiale.

« Le prix des places ne sera pas augmenté: 1 fr. les premières, 50 cent. les secondes.

« A 7 h. Il ne sera absolument rien reçu en nature, telles que valables, denrées, vieilles culottes, ou actions sur le bitume. —

Quand tout le monde fut entré, M. César quitta le bureau de recette, poste qu'il ne confiait jamais à autrui; et pour faire prendre patience au public, il descendit à l'orchestre composé jusque-là de Milledieux et de son tambour, et se mit à donner la *Marseillaise* sur la clarinette.

Enfin les deux courtes-pointes qui servaient de rideau se tirèrent et le spectacle commença.

Drapé dans un manteau orange, César Montaigne, suivi de son confident, qui n'osait faire un mouvement parce que son costume était notablement percé, César Montaigne se livrait à toute sa lame contre Capulet, et proférait des exclamations mi-prose, mi-vers, selon qu'il se rapportait ou non les alexandrins de Ducis: « Ah! les gredins, les scélérats, les canailles, que le tonnerre les écrase! que la peste les serre!... »

Pour tous les Capulets, c'est, invente un supplice. —
 Oui les comprenez tous, dit mon douleur poissin; —
 Que ta fureur sur eux, servant mon desespoir...

servant mon desespoir... Mais je m'emporte, Phénix, et la colère est le fort du faible... »

« Tiens, c'est en vers! s'écria le plus lettré de l'assemblée, qui avait fait sa quatrième.

— En prose, s'il vous plaît, répliqua le clerc d'huissier.

— Vers de douze syllabes, monsieur.

— Prose d'autant de syllabes que vous voudrez, monsieur... »

La querelle s'allait envenimer, mais Juliette parut, et l'on ne pensa plus qu'à l'applaudir. De gros bouquets tombaient déjà sur la scène, lancés par les verts-galans des premières. — Elle était charmante ainsi; les cheveux bouclés autour de la tête, les bras à demi nus (l'indécence en était la robe de Phrasie, que Lélio avait dû encore singulièrement rouler), rosigissant et les yeux timidement baissés. — Il ne faisait dans la salle un tel concert de bravos que Juliette n'avait pas d'autres fans à faire que de se laisser voir; elle remait les lèvres, et on l'applaudissait à tout rompre.

Entre le beau Romeo, — mi-partie rouge, mi-partie bleue, des pieds jusqu'au cou, — en costume de page moyen âge, avec la rapière au côté. Notre ami Oscar avait parfaitement sous cet oripeau, qui lui prenait juste la taille, quelque agrément, car les dames firent entendre un murmure des plus flatteurs :

« Roméo. — Lève-toi! soleil de beauté, tu l'éclat delalaine jalouse, déjà malade et pâle de te voir... Ah, c'est ma dame, oui, ce sont mes amours; ah! si elle pouvait savoir que je lui ai vu d'ohés!... Vousz comme elle appuie sa joue sur sa main. — Oh! je ne suis-je un gant placé sur cette main, pour toucher cette joue? »

Juliette. — Ah! merci de moi!... La nuit étend son masque sur mon visage, sans quoi ce que tu viens de me dire colorerait devant toi mes joues de la rougeur qui convient à une jeune fille... »

Mais tandis qu'elle parlait ainsi, les yeux d'Oscar s'attachaient sur les biens si finement qu'elle rosigissait en effet, comme elle le disait, et paraissait plus belle encore aux regards de Roméo.

« Roméo. — Ah! tes yeux sont pour moi bien plus dangereux que les épis de tes parents. Donne-moi seulement un doux regard, et je m'en suis à l'épave de leur colère.

Juliette. — M'ames-tu! Je sais que tu vas me répondre, et j'en recevrai la parole. Cher Roméo! si tu m'aimes, dis-le moi d'un cœur sincère... En vérité, belle Montaigne, je m'abandonne trop à ma tendresse; mais, crois-moi, beau cavalier, tu me trouveras plus fidèle que celles qui ont plus que moi l'art de se déguiser... »

« Parbleu! se disait César, qui se tenait dans la coulisse, voilà un jouvenceau qui connaît les femmes... Oh! diable va-t-il chercher ces soupirs et ces intonations flûtées? Bravo! succès colossal! »

Oscar ne pouvait plus détacher ses yeux de Juliette; le tendre sourire qu'elle avait sur ses lèvres, la beauté mélancolique de ses regards levés vers le ciel, la douceur amoureuse de sa voix, tout contribuant à troubler le cœur de Roméo; il onbâit Juliette pour penser à madame des Vilhers, vaine de belle, telle qu'il avait aperçue dans le verger du château; et, chose étonnante! lui qui trouvait maintenant, à elle aussi, comme à sa sœur Mathilde, je ne sais quel touchant rapport de physiognomie avec ce médaillon, l'objet de ses plus

chères pensées. Ne songeait donc plus au reste du monde quand Juliette lui jura qu'elle lui serait fidèle, il lui prit la main; deux larmes brillèrent dans ses yeux, et il demeura muet à force d'émotion.

« Diable! il paraît que la mémoire lui manque; fichtre! Va-t-il rester court en aussi beau chemin? » Ce disant, César se précipita sur la scène, roulant après lui les pas de son confident percé au conde.

« Ah! misérable! je te surprends avec la fille de mon ennemi, une fille de rien... sans éducation, sans délicatesse. Crains mon courroux! traîne-le.

Quoi! tu n'es point saisi du transport qui m'agite! L'aspect d'un Capulet n'a donc rien qui t'irrite? Comme un autre homme entends-tu peux l'envisager.

— Vous voyez bien que c'est en vers, monsieur de la Vergère-Noire, s'écria l'ancien élève de quatrième.

— Vous êtes un sot; laissez-moi tranquille, » répondit le clerc d'huissier.

A peine ces paroles eurent-elles été prononcées, vlan! un énorme soufflet tomba sur la joue de l'insolent, lequel se leva et riposta à poings fermés; les amis s'en mêlèrent et les coups gagnèrent de proche en proche. On cria, on hurle, on renverse les chaises; les dames s'évanouissent au milieu des combattants; pour les séparer, Milledieux tape sur son tambour comme un enragé, croyant par ce vacarme rétablir la paix, et César se livre au saut de carpe sur le devant de la scène afin que la curiosité vienne opérer une salutaire diversion à la guerre civile; mais tentes ces peines, sont perdues, et la mêlée se fait de plus en plus inextinguible, jusqu'à ce que les gardiens en-trent pour sommer le public d'évacuer la salle. — Respect à la force armée; mais la bataille va continuer dans la rue.

Ainsi et malencontreusement se termine cette fastueuse représentation, commencée sous de si brillants auspices. Pourtant, la recette ayant été honorable, M. César se proposait de donner le lendemain une seconde représentation de *Romeo et Juliette*. Mais M. le sous-préfet, arrivé dans la nuit, se transporte immédiatement chez M. le maire, lui reproche durement d'avoir autorisé un spectacle réprouvé par les honnêtes mœurs et la religion; et, s'appuyant en outre sur le désordre de la ville, il a bientôt décidé M. le maire à révoquer son autorisation.

M. César Fioramosco eut l'imprudence de dire partout que la belle Doriska avait reçu dans la soirée une myriade de lettres, poudlets et billets doux, de quoi en remplir toute une malle. — Ordre lui fut signifié, à lui et aux siens, de déménager dans les vingt-quatre heures, sous prétexte qu'il attendait au mors pursés de la ville de Gien (1).

ALBERT AUBERT.

(La suite à un prochain numéro.)

Bernier Voyage de Dumont-d'Urville.

Ce voyage est déjà ancien, et ses principaux résultats sont connus. Parties de Toulon, le 7 septembre 1857, les corvettes *l'Astrolabe* et la *Zélie* y rentraient le 9 novembre 1860, y ramenant, après trente-huit mois d'absence, leur colonie flottante de marins, de dessinateurs et de naturalistes. A peine furent-elles de retour, l'auteur du *Voyage pittoresque autour du monde* résumait ainsi les travaux de leur campagne au pôle sud et dans l'Océanie: « Deux croisières au pôle, l'une sur les traces de Weddell, l'autre dans une direction plus nouvelle et plus féconde, une exploration presque simultanée de quatre grands archipels polynésiens, Nooka-Hiva, Tonga-Tabou, Tati, la Nouvelle-Zélande; une étude hydrographique poursuivie, au milieu de dangers infinis, sur tous les points douteux de l'Océanie occidentale, aux nouvelles Hébrides, aux îles Salomon, Hogoleu et Pelew, le long de la Nouvelle-Guinée et de la Louisiade, comme dans les labyrinthes du détroit de Torres; une vérification attentive des positions les plus essentielles de l'archipel asiatique; trois découvertes importantes; une expédition heureuse contre un chef sauvage coupable du massacre d'un équipage français; une riche collection d'objets d'histoire naturelle et des observations précieuses à l'appui; voilà une réputation incomplète des fruits de ce long voyage et des travaux de ceux qui ont figuré activement dans ce long itinéraire. »

Mais si les faits principaux de la dernière expédition des corvettes *l'Astrolabe* et la *Zélie* ont été depuis longtemps livrés à la connaissance du public par les rapports sommaires de Dumont-d'Urville au ministre et par les inscriptions légittimes de quelques-uns de ses compagnons, les détails sont encore pour la plupart inédits. Sur les dix volumes qui doivent composer la relation du voyage, six seulement ont paru. En outre, les éditeurs de cet important ouvrage (2), MM. Gide et

(1) Nous n'avons pas besoin d'avertir nos lecteurs que nous voulons éviter jusqu'à l'ombre des personnalités, et que nous donnerons à dessin, durant tout le cours de ce voyage, les aventures et les portraits. (*Note de l'auteur.*)

(2) *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie*, sur les corvettes *l'Astrolabe* et la *Zélie*, exécuté par ordre du roi, pendant les années 1857, 1858, 1859 et 1860, sous le commandement de M. J. Dumont-d'Urville, capitaine de vaisseau; 35 volumes grand in-8°, imprimés sur beau papier grand raisin, et publiés par les soins de MM. Gide et Bachevalier, auteurs d'un ouvrage en 529 planches in-folio, sur trois-beau grand papier demi-jésus, avec 16 gravures de 6 ou 5 planches, et 64 cartes hydrographiques, sur grand aigle velin.

DIVISION DE L'OUVRAGE.

Histoire du voyage, par M. Dumont-d'Urville, 10 volumes et un

compagne, publié, avec cette relation, un magnifique atlas de 200 planches lithographiques. Sur notre demande, ils nous ont spécialement autorisés à en reproduire sur bois les dessins les plus intéressants. Fidèle à sa devise, l'ACTUALITÉ, *l'Illustration* s'est empressée de profiter d'une pareille bonne fortune. Désormais nous exploiterons plus activement que par le passé cette branche importante de notre spécialité. Nos contenus de résumer les découvertes ou les observations nouvelles des grandes expéditions maritimes et continentales, nous montrerons les côtes les plus curieuses, les types les plus bizarres, les scènes les plus caractéristiques et les voyageurs et les marins les plus intrépidés auront rapporté une représentation non moins exacte que leur description.

Le dernier voyage de Dumont-d'Urville se divise en trois grandes parties qui formeront chacune le sujet d'un article illustré.

- 1° Exploration du détroit de Magellan et découverte des terres Louis-Philippe;
- 2° Exploration de l'Océanie;
- 3° Second voyage au pôle sud et découverte de la terre Adélie.

Parties de Rio-Janeiro le 14 novembre 1857, les deux corvettes *l'Astrolabe* et la *Zélie* arrivaient, le 12 décembre, à l'entrée du détroit de Magellan, et, le 15, elles jetaient l'ancre dans le port Fanning.

Dans son projet de campagne tel qu'il l'avait conçu et proposé au ministre, l'exploration du détroit de Magellan devait servir de prélude aux travaux que Dumont-d'Urville voulait exécuter dans l'Océanie. A durant mes voyages précédents, dit-il, j'ai vu la fortune ne m'avait donné les moyens de visiter les rives de ce fameux canal, et je tenais beaucoup à satisfaire ma curiosité. Je conviens fort loyalement qu'après les travaux continus et consciencieux du capitaine King, nos résultats, sous le rapport hydrographique, n'auraient été que d'un intérêt secondaire; mais dans toutes les parties de l'histoire naturelle quelle récolte curieuse et tout à fait neuve! Quelle brillante scène d'observation s'ouvrirait à nos investigations!

« Ces espérances ne devaient pas se réaliser; des retards, dont on aurait tort de l'accuser, forcèrent M. Dumont-d'Urville à ne consacrer que vingt-sept jours à l'exploration du détroit. C'était beaucoup déjà; mais ce n'était point assez. Ses anciennes cartes furent rectifiées sur plusieurs points à l'aide de relevements précis; mais un tiers au moins du détroit resta inexploré. On recueillit une foule de documents et de matériaux en tout genre d'un grand intérêt pour les sciences. Malheureusement on ne fit pas tout ce qu'on aurait pu faire; si trois mois entiers eussent été, comme le portait le projet primitif, consacrés à ces importants travaux.

Du port Fanning les corvettes se dirigèrent vers la partie occidentale du détroit. Elles doublèrent le cap Forward, « sont surcouchées en forme de cône arrondi au sommet, qui s'élève en pente très-rapide, du sein même de l'onde, à une prodigieuse hauteur, et qui est pourtant dominé par des pics aigus, décapés, convertis de neige éternelle... Sur toute la bande du sud qui appartient à la terre de Feu, les terres, encorbé bien plus accidentées, présentent les formes les plus étranges; ce sont tour à tour des pyramides aigües, des dômes plus arrondis, des clochers ou des mamelles réunies deux à deux. D'autres fois des chicanes à trois pointes, et souvent enfin des dentelles profondes et continues; tout cela entrecoupé de ravins très-profonds. Les sommets sont couverts de neige plus épaisse, et la végétation, plus rabougrie, y prend une teinte triste et jaunâtre, tour à tour semblable à celle des feuilles mortes... Quand on contemple ces merveilleux accidents du sol, l'imagination se reporte involontairement à l'une de ces révolutions du globe dont les puissants efforts durent morceler la pointe méridionale de l'Amérique, et lui donner la forme de cet archipel compacte qui a reçu la nom de terre de Feu. Mais quel feu latent n'ait en œuvre pour opérer ces résultats? le feu, Feu, ou un simple déplacement des pôles?... Jusqu'à présent la question n'a pas été résolue... »

Atlas pittoresque, publié sous la direction de M. le baron Taylor, contenant 200 planches lithographiques par MM. Bayot, Bichoups, Blanchard, Eug. Cécil, Guinand, de Laplante, Emile Lassalle, Mayer, Salabrier, etc., d'après les dessins de M. Moujil et Le Breton, tirés sur papier de Chine ou en couleur, et 40 cartes dressées par M. Vincendon-Dumoulin, ingénieur hydrographe de l'expédition, 40 livraisons.

Zoologie, par MM. Hombron et Jacquinot, chirurgiens de l'expédition, 6 volumes et un atlas publié sous la direction de M. Borronce, contenant 150 planches gravées, tirées en couleur et soigneusement retouchées au burin, 40 livraisons.

Minéralogie et géologie, par M. Vincendon-Dumoulin, les collections de MM. Hombron et Jacquinot; la planétologie, par MM. Hombron et Jacquinot, médecins de l'expédition; 4 volumes et un atlas, publiés sous la direction de M. Borronce, contenant 80 planches; 15 livraisons.

Anthropologie et physiologie humaine, par M. Dumoutier; 2 volumes et un atlas composé de 40 planches, lithographiques par M. Joubert, d'après des images daguerriennes exécutées par M. Bisson, sous la direction de M. Dumoutier; 10 livraisons.

Minéralogie et géologie, d'après les matériaux recueillis par M. Hombron, 2 volumes et un atlas composé de 20 planches lithographiques; 4 livraisons.

Minéralogie et géologie, par M. Dumont-d'Urville; 4 volumes et des tableaux comparatifs; 4 livraisons.

Physique, par MM. Vincendon-Dumoulin et Couvent-Desbuis; 4 volumes avec des planches, savoir: route des corvettes et observations faites à la mer, 2 volumes; observations faites à terre et considérations générales, 2 volumes.

Hydrographie, par M. Vincendon-Dumoulin; 2 volumes avec des planches, savoir: Observations chronométriques et Théorie nouvelle du levage sous voiles, 1 volume; Description des côtes et instructions nautiques, 4 volume.

L'Hydrographie sera complétée par un atlas composé de 14 cartes nouvelles, sur papier grand-aigle velin, qui formera environ 10 livraisons.

Prix pour les souscripteurs à tout l'ouvrage: chaque volume, 6 fr.; chaque livraison de planches, 12 fr. 50 c. Chaque partie se vend séparément.



(Vue de l'entrée du détroit de Magellan, prise du port Famine.)



Patagon.)



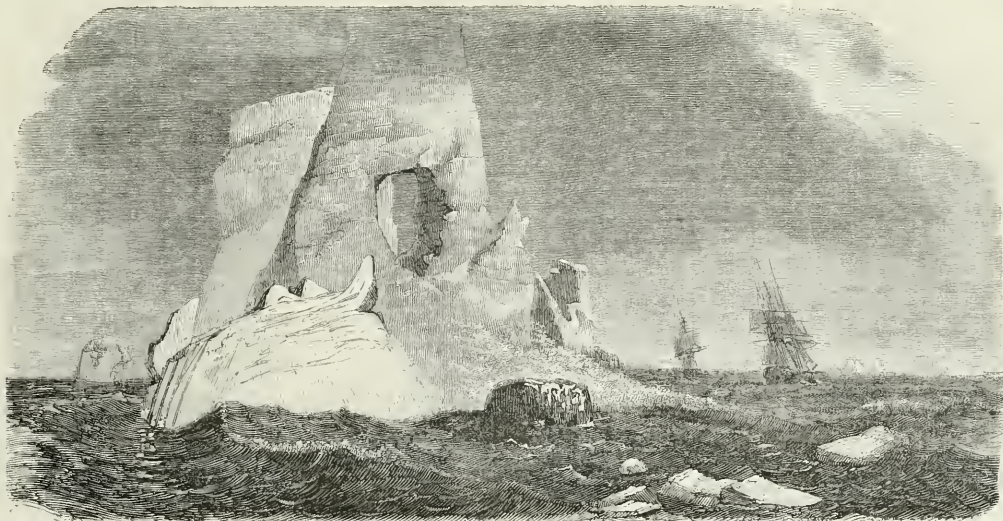
(Kongre, chef patagon, en costume de guerrier.)



(Patagone.)



(Camp des Patagons, au havre Peckett.)



(Coup de vent sous les îles Powell.)



(Corvettes prises dans l'intérieur de la banquise.)



(Chasse aux phoques.)



(Vue de la terre Louis-Philippe, découverte par Dumont-d'Urville.)

La dernière relâche eut lieu au large Peckett. Ce fut là qu'on vit pour la première fois des Patagons. Les observations faites par Dumont-d'Urville auront pour résultat de détruire les préjugés que les anciens voyageurs avaient répandus en Europe sur la taille, le caractère et les mœurs de cette nation sauvage, et que la relation de M. Alcide d'Orbigny avait déjà singulièrement ébranlés et affaiblis.

« Leur taille moyenne paraît être, dit-il, de 1 m., 752; l'un d'eux avait 1 m., 760; mais ils sont larges de carrure. Sans être notablement musculux, leurs membres sont gros, arrondis, potelés, bien proportionnés, avec les extrémités d'une petitesse remarquable pour des sauvages aussi mal vêtus. Leur peau est lisse, douce, et simplement olivâtre, plus encore par malpropreté et exposition habituelle à l'air, que par leur complexion naturelle. Leurs cheveux sont noirs, les yeux, peu épaiss, pendants par derrière, et très-réunis sur le front par un bandeau. Leur figure est ouverte, très-large dans sa partie inférieure, et rétrécie au sommet; car le front est singulièrement bas, étroit, et fuyant en arrière. Leur physionomie est habituellement calme et sans expression, seulement animée quelquefois par un sourire bonasse, qui semble annoncer la douceur de caractère de ces hommes. Les yeux étirés, allongés et peu ouverts, rappellent à l'instant le type mongol; les pommettes sont assez saillantes, le nez écaré, plutôt petit que grand, la bouche ouverte, ainsi que le menton; un peu de barbe ni de poils; attitude généralement molle, indolente et paresseuse; rien n'annonce en eux la vigueur, la souplesse et l'agilité, et à les voir assis, debout ou en marche, on les prendrait plutôt pour les femmes d'un sérail d'Orient que pour des sauvages aussi rapprochés de l'état de nature.

« Leur vêtement national est un large manteau en peaux de guanacos, de renards et de tigres sauvages, proprement tannées et soigneusement cousues ensemble. Il en est même dont le revers est décoré de dessins imprimés d'une manière curieuse. Par-dessus ils portent une espèce de tunique, par leur ceinture autour des reins. L'un d'eux, sous son manteau, avait un ajustement complet d'Européen; habit, veste, gilet, pantalon et bonnet de police, rien n'y manquait que la chaussure. »

Le 5 janvier 1858, M. Dumont-d'Urville descendit à terre avec le capitaine Jacquot, devant le camp des Patagons. Ce camp était tout simplement composé de tentes de peaux soutenues sur des pièces de bois au nombre de trente ou quarante, et placées sur deux rangs; chaque tente paraissait destinée à loger une famille, c'est-à-dire le père, la mère et les enfants. « Ceux-ci, dit le commandant de l'*Astrolabe*, sont assez nombreux, paisibles, gais, peu turbulents, et déjà remarquables par l'éclaircissement de leur face... »

« Le long des pieux qui soutiennent les tentes sont suspendus des morceaux de chair de *guanaco*. Ils se contentaient de la présenter quelques moments au feu, puis ils la croquaient à belles dents, à demi crue, avec des patelles qu'ils faisaient aussi rôtir un instant sur le brasier. Les femmes et les enfants avalaient en outre avidement les bœufs ronds d'un petit *empeleur* rampant, et les rendaient ensuite presque sans le digérer, comme l'attestent leurs excréments. C'est le cas de le faire observer que ces gens sont très-salés à cet égard, car ils ne se donnent même pas la peine de s'occuper de leurs tentes pour satisfaire le premier besoin de la nature... Hommes et femmes passent leur temps nonchalamment étendus sur leurs peaux, au milieu de leurs chiens et de leurs chevaux. Un de leurs passe-temps favoris est de chercher la vermine dont ils sont abondamment pourvus pour s'en régaler. Ils redoutent tellement la moindre marche à pied, que pour aller chercher des coquilles au rivage, à peine éloigné de cinquante ou soixante pas, ils montent à cheval. »

« A la prière de Dumont-d'Urville, Kongre, le chef de cette tribu, revêtit son costume de guerre. « C'est un casque en cuir fortifié par des plaques d'airain, bombé et surmonté par un beau cimier en plumes de coq, et une tunique en cuir de bœuf très-épais, teint en rouge et bariolée de bandes longitudinales jaunes; enfin, un long cimeterre à double tranchant; puis il se posa, tandis que MM. Goupil, Roquemaurol et Marescot, s'efforçaient d'en faire un croquis. Sous ce costume, le pauvre homme était loin d'avoir un air belliqueux, car il semblait au contraire honteux et confus, et ne savait quelle attitude prendre; mais, de sa part, cette complaisance décelait un esprit plus éclairé et plus confiant que chez ses compatriotes. Celui-ci refusant à tout prix de laisser prendre leur portrait, dans la crainte de quelque sortilège de notre part... »

« En quittant le détroit de Magellan, l'*Astrolabe* et la *Zélee* firent voile au sud. La tâche imposée à Dumont-d'Urville avait pour objet spécial de s'assurer jusqu'à quel point il serait possible de suivre la route indiquée par Weddell vers le pôle austral, bien plutôt que de chercher de nouvelles terres. Le chiffre de 72° 15' donné par Weddell, adms comme authentique, il ne s'agissait plus que de vérifier jusqu'où l'on pourrait pénétrer au delà de cette latitude, et selon les expressions du commandant de l'expédition, « le tout devait se réduire à une affaire de vigilance, d'audace et de persévérance. »

Le 15 janvier, on aperçut pour la première fois des fragments de glaçons de 5 à 4 mètres d'élevation, gros comme des chapeaux, reflétant parfois une couleur terne et blafarde, semblable aux heures fantastiques du gaz hydrogène en combustion. On était alors par 59° 30' de latitude sud. A ce spectacle inutile les matelots parurent éprouver une certaine inquiétude. « C'était, en effet, le signal d'un formidable ennemi qui s'allait combattre, le lendemain, ces masses flottantes augmentèrent de nombre et de volume, et le 22 par 65° environ une banquise ou barrière de glaçons solide arrêtait la marche des deux corvettes. A cette rencontre inattendue, Dumont-d'Urville fut d'abord arrêté, et y fut tout de suite, dit-il, le renversement de toutes ses espérances, l'incertitude des récits de Weddell, et le tableau redoutable des fatigues et des dangers que nous allions être forcés de braver pour établir jusqu'à l'évidence l'impossibilité de pénétrer aussi loin qu'on put s'y attendre. » Mais le premier moment

passé, il ne songea plus qu'à la direction qu'il avait à prendre. Il suivit l'acore des glaces en poussant à l'est, afin d'explorer les divers points où Weddell avait dit passer, et vérifier s'il ne trouverait pas quelque part un canal praticable.

Tandis qu'ils côtoyaient cette muraille infranchissable, les deux équipages eurent le loisir de contempler le merveilleux spectacle qu'ils avaient sous les yeux. « Sévère et grandiose au delà de toute expression (t. II, p. 48), tout en élevant l'imagination, il remplit le cœur d'un sentiment d'épouvante involontaire; nulle part l'homme n'éprouve plus vivement la conviction de son impuissance... C'est un monde nouveau, dont l'image se déploie à ses regards, mais un monde inertes, lugubre et silencieux, où tout le monstre de l'émoussissement de ses facultés. Là, s'il avait le malheur de rester abandonné à lui-même, nulle ressource, nulle consolation, nulle étincelle d'espérance ne pourraient adoucir ses derniers moments... Jusqu'aux bornes de l'horizon, à l'est comme à l'ouest, s'étendait une plaine immense de blocs de glace de toutes les formes, entassées et confusément enchevêtrées les uns dans les autres, à peu près comme on les observe sur la surface d'un grand fleuve. Quand arriva le moment de la débâcle, leur hauteur moyenne ne dépassait guère 4 à 5 mètres, mais sur cette plaine glacée surgissaient çà et là des blocs bien plus considérables, dont quelques-uns atteignaient 50 et 60 mètres d'élevation, et des dimensions proportionnées. Ceux-là semblaient être les grands édifices d'une ville de marbre blanc ou d'albâtre... La teinte habituelle de ces glaces est grisâtre, par l'effet d'une brume presque permanente. Mais s'il arrive qu'elle vienne à disparaître, et que les rayons du soleil puissent éclairer la scène, alors il en résulte des effets d'optique vraiment merveilleux. On dirait d'une grande cité se montrant au milieu des frimas avec ses maisons, ses palais, ses fortifications et ses clochers... Le silence le plus profond règne au milieu de ces plaines glacées, et la vie n'y est plus représentée que par quelques pétrels volageant sans bruit, ou par quelques baleines dont le souffle sourd et lugubre vient seul rompre par intervalles cette désolante monotonie. »

Après avoir dépassé le méridien ou Weddell, en 1828, on avait trouvé la mer libre, et croisé sa route, Dumont-d'Urville vira de bord, et se dirigea au nord sur les îles New-South-Orkney. Hésitant dans le voisinage plusieurs coups de vent qui lui causèrent les plus grands inquiétudes; mais il ne put y aborder. Retournant alors au N.-E., il revint jusqu'à 58° 4' de latitude, se dirigea au S., et retrouva la banquise par 62° de latitude. Un passage semblait s'ouvrir aux deux corvettes. Elles s'y élancèrent résolument, le 4 février 1858, espérant trouver la mer libre de l'autre côté. Entrées dans un bassin intérieur, elles avaient jeté l'ancre. « Est-ce qu'il y a un port ici près? demanda un jeune novice de la *Zélee*. Je ne croyais pas qu'il y eût des habitants au travers des glaces. »

Les seuls habitants de ces tristes solitudes étaient des phoques du genre *Stenorynchus*. Ces stupides animaux restaient le plus souvent couchés à plat sur la surface polaire des glaces. On eût dit alors d'énormes sauteuses couchées contre les glaces. « Ordinairement, dit Dumont-d'Urville, ils nous laissent passer près d'eux sans daigner faire un mouvement, ou bien ils se contentaient de tourner languissamment la tête vers nos navires, en les considérant d'un oeil passif et indifférent. » Les équipages ne tardèrent pas à aller s'exercer contre ces étranges animaux.

« Ce n'était cependant pas le moment de songer à de pareilles distractions. A peine entrées dans ce bassin, les corvettes y avaient été enroulées. L'étroit canal qui leur avait livré passage s'était refermé derrière elles. Il faut lire dans le second volume de la relation du voyage, le chapitre XIII intitulé: « Entrée et séjour dans la banquise. » Cinq jours se passèrent dans les plus mortelles angoisses. Plusieurs tentatives avaient échoué. Enfin, profitant d'une circonstance favorable, le capitaine donna l'ordre d'appareiller. Aussitôt les quarres furent rentrées et les voiles larguées; après un quart d'heure d'hésitation, la corvette s'élança brusquement et parvint du premier bond une ou deux encablures, en brisant violemment toutes les glaces dans son passage, puis s'arrêta soudain devant un bloc plus volumineux. Alors il fallut avoir recours aux grelins et au cabestan pour doubler l'obstacle. C'est ainsi que sa course entière s'accomplit au travers de l'espace de trois milles environ que nous eûmes à parcourir pour rallier les bords de la banquise. C'était un spectacle vraiment curieux que celui de cette marche incertaine et saccadée de l'*Astrolabe*. Le plus souvent arrêtée tout à coup, à la suite d'un de ses élan, par des glaces trop compactes, on la voyait tanguer et embarder durant quelques secondes, puis ayant trouvé un vide, s'élever de nouveau par cette nouvelle ouverture. En ces moments, on eût dit un animal intelligent qui, forcé de s'échapper au travers d'une baie épaisse, ayant d'abord cherché à droite et à gauche, puis ayant trouvé l'endroit propice, aurait continué sa course... Nous fûmes heureusement débarrassés des dernières glaces de la banquise, nous nous lançâmes vers la pleine mer, où nos corvettes purent évoluer en tout sens, libres et légères comme les poissons d'un lac en sortant des joncs et des roseaux qui les ont longtemps tenus captifs. D'un mouvement spontané, nos matelots s'écrièrent: Enfin, nous voilà sauvés, nous sommes revenus sur le liquide! La *Zélee* avait été délivrée cinq minutes avant nous. »

Une fois sorti de la banquise, Dumont-d'Urville en continua l'exploration. Mais bientôt la continuité du mauvais temps, l'intensité du froid, les nuits desquelles de longues brumes et la neige pressée continuelles, l'avertirent qu'il était temps de renoncer à ce genre de navigation. Aussi, dès qu'il eut coupé les méridiens de 55 ou 54° à l'ouest de Paris, par lesquels Weddell avait dit commencer sa fameuse pointe, il dut se replier vers l'ouest, il termina sa campagne par un essai de reconnaissance sur les îles New-South-Shetland.

A cette reconnaissance succéda une découverte importante.

En s'avantant vers le S.-O., l'*Astrolabe* reconnut des terres qui n'étaient marquées sur aucune carte. Elles s'étendaient de l'E. à l'O.-S.-O. dans le S.-O. Elles sont divisées en trois parties qui semblent être autant d'îles, puis à l'E. elles ne forment plus qu'une seule côte basse, uniforme, entièrement couverte de neige, à l'exception de quelques pointes ou rochers mis à nu. « Je donnai le nom de Louis-Philippe à la grande terre qui s'étendait indéfiniment dans le S.-O., dit Dumont-d'Urville, pour consacrer le nom du roi qui avait eu la première idée des recherches vers le pôle austral; la côte basse qui s'étendait dans l'est fut appelée terre de Jonville. Ensuite, l'île haute, qui semblait occuper la moitié du canal laissé entre les deux grandes terres, reçut le nom de la Rosalie, du ministre qui avait accueilli mes projets, et ses anses profondes furent nommées campagne. Elle fut prise, enfin, une vaste ouverture qui séparait la terre de Louis-Philippe de la terre de la Trinité, fut baptisée canal d'Orléans. »

Cependant, le scorbut faisait parmi les équipages fatigués d'explorations sauvages. Dumont-d'Urville dut songer à rallier un port du Chili. Le 6 avril 1858, l'*Astrolabe* et la *Zélee* jetèrent l'ancre à Talcahuano, où nous ions prochainement mettre à la voile pour l'Océanie.

Quels étaient les résultats de cette première campagne? Elle avait échoué tout à fait quant au but, sans doute principal et presque spécial qu'on lui avait assigné. Loin de dépasser, loin d'atteindre même les traces de Weddell, Dumont-d'Urville s'était vu arrêté constamment par une banquise solide et impénétrable, des le parallèle de 64° et 68° de latitude australe. Trois fois il avait essayé de pénétrer dans cette banquise, deux fois il s'en était dégagé sans peine, mais la troisième fois il s'était retenu bloqué et il avait fallu y périr. Partout où Weddell avait trouvé le passage libre, la banquise l'empêcha de passer. Toutefois, il avait complété l'exploration des îles Orkney et Shetland, découvert la terre Louis-Philippe et recueilli un grand nombre d'observations du plus haut intérêt pour la physique, le magnétisme, la météorologie et l'histoire naturelle. Enfin, s'il avait eu moins de bonheur que Weddell, il avait montré encore plus d'habileté et de courage que cet heureux navigateur, et il s'était montré dans toutes les circonstances difficiles le digne successeur des plus illustres marins de la France.

Beaux-Arts.

PEINTURE RELIGIEUSE.

Ce qui caractérise notre époque, c'est son extrême activité et son universelle aptitude. Sans autre passion que celle du bien-être et du luxe, elle est livrée à toute l'ardeur de l'industrialisme. Les entreprises les plus vastes, celles qui n'auraient été accueillies il y a quelques années que par le sourire et l'incrédulité, se réalisent de nos jours; les capitaux vraiment fabuleux y accourent. L'industrie privée fait évoluer les millions avec un sang-froid aussi solide que le budget de l'Etat lui-même. Il en résulte une lutte acharnée et de tous les instants de tous cotés, *Chacun pour soi* est le cri de guerre de toute cette milice marchant à la crèche. Le conflit des intérêts matériels, la fièvre des spéculations, tout acquis de si grands développements, qu'il semble qu'ils devraient absorber à eux seuls toutes les ressources, toute la sève de la nation. Il n'en est rien, ils altèrent ses mœurs, ils dégradent son caractère, mais ils ne font pas, et on la retrouve avec toute sa puissance, toute sa vitalité, sur un autre champ de bataille.

Il faut la paix à cette société avide de jouissances, pour qu'elle puisse cueillir et consommer sans trouble les fruits et les trésors qu'elle sait si bien faire porter et rendre à la terre. La conservation de la paix, c'est là son plus ardent désir. Ici le gouvernement, qui la réfléchit encore plus qu'il ne la guide, s'unit à elle dans un merveilleux accord, et cette conservation de la paix est son unique système dans la politique extérieure. Cependant au milieu de cette ère pacifique, nous trouvons le moyen de faire une guerre continue, depuis bientôt quinze ans, au fond des déserts de l'Afrique, d'où le bruit de nos canons n'a qu'un retentissement lointain et affaibli pour l'Europe, comme ces jeunes gens qui, aimant à faire des armes, ont une salle isolée, de peur d'incommoder leurs voisins. Outre cela, nous achevons une des plus gigantesques machines de guerre que l'on ait jamais exécutées, celle des fortifications qui enveloppent Paris, œuvre colossale, que l'Empire, tout frémissant d'inspirations belliqueuses, n'osa pas aborder.

D'autre part, l'indifférence religieuse qui s'est infiltrée dans toutes les classes a été consacrée comme un principe législatif et inscrite dans la constitution qui nous régit. Et partant cependant les vieilles cathédrales se restaurent à grands frais; les églises anciennes s'embellissent, et de nouvelles sont ouvertes au culte, et cela dans une proportion qui dépasse de beaucoup tout ce que la Restauration a tenté en ce genre, malgré ses tendances religieuses avouées et conscientes.

L'inconséquence se rencontre souvent dans les détails, mais les principes bons ou mauvais qui gouvernent cette société sont uniformes; on entre eux une certaine solidarité. En industrie, c'est la libre concurrence; dans la philosophie et dans les arts, c'est l'éclectisme; dans la politique, c'est le juste-milieu. Cette unité devrait communiquer une force redoutable à la société qu'elle anime, et la pousser énergiquement vers le but, qu'il lui soit, qu'elle se proposerait d'atteindre. Pourquoi n'en est-il rien? pourquoi l'époque dans laquelle nous vivons est-elle sans relief et décolorée, sans direction générale élevée? Cela ne tient-il pas à l'action dissonnante de ces principes mêmes, qui, au lieu de sympathiser les cœurs et les intelligences, les attédisent et les endorment, les chervent par le scepticisme et les livrent à la dé-

faillance au milieu du roulis de leurs perpétuelles contradictions. Les nobles instincts et les sentiments généreux cèdent de jour en jour la place aux calculs de l'égoïsme. Sans ferme croyance, on vient de s'appuyer les âmes, et dans l'absence momentanée de ces commotions électriques qui rétrécissent les caractères, la société s'abandonne à une indifférence de plus en plus profonde. Elle prête à peine aujourd'hui une attention distraite à ces débats politiques qui la passionnent autrefois, et elle se détourne avec une sorte de dégoût de ces hites mesquines et sans intérêt auxquelles est venu aboutir l'antagonisme de ses institutions. Dans le sommeil des faits, dans l'alanguissement de sa pensée, elle se laisse aller à une pente fatale et mortelle. Sa susceptibilité, gardienne si ombrageuse d'ordinaire de l'honneur national, semble même finir par s'accoutumer à le voir impunément compromis par les incertitudes, les réticences, les désaveux et les concessions d'une diplomatie sans initiative, sans dignité et sans grandeur : en un mot, elle semble sur le point d'abdicquer.

Elle précipite l'essor de son industrialisme; mais les brillantes questions d'avenir qu'il soulève, elle abandonne aux rêveurs obscurs le soin de les résoudre par des utopies qui n'ont que ses dédains, et, fermant obstinément les yeux aux orages qui s'accroissent à l'horizon, elle dévore le présent.

Elle est assés riche pour passer la gloire qui lui arrive, mais bientôt elle sera plus assés libérale pour acheter celle qui est à acquérir.

En majeure partie incrédule ou indifférente, elle couvre tous les cultes de sa tolérance, et sa vague religiosité s'abrite dans le temple chrétien plus par respect des traditions du passé que par élan de ferveur et de conviction. Elle pourrait dire avec saint Paul :

« Non manentem habemus hic civitatem, sed futuram in-
quiriturum. »

Enfin elle aime l'art; elle en a même une intelligence plus nette et plus étendue qu'à aucune autre époque. Mais son amour n'est plus un culte, c'est un luxe, un passe-temps. D'ailleurs la foule s'est précipitée dans le sanctuaire, et les choses sacrées sont passées des mains des pontifes à celles des profanes. La lyre d'Orphée, le pinneau d'Apelles, et même le ride ciseau de Phidias, sont devenus des hochets de jeunes filles. Cette vulgarisation de l'art doit avoir pour résultat de former et de répandre le goût; mais s'il y gagne du côté de la critique, il y perd du côté de l'enthousiasme, et l'enthousiasme c'est sa force, c'est sa vie!

Dans de telles conditions, il est difficile pour une société ainsi faite de trop occupée des choses de la terre pour penser à celles du ciel, quel peut être l'avenir de l'art dans ses rapports avec le christianisme? La grande peinture religieuse est-elle encore possible? Et si elle l'est, n'est-ce pas la tâche la plus difficile et la plus ingrate? Comment passionner-elle l'artiste, puisqu'il sait qu'il aura beau l'embrasser avec ardeur et conscience, il ne lui est plus donné de passionner le public pour elle. L'insouciance de celui-ci ne doit-elle pas glacer d'avance son pinneau? D'ailleurs la plupart du temps la foi lui manque à lui-même. Comment ferait-il entendre au monde l'écho de ces mélodies célestes qui n'arrivent plus jusqu'à lui. Je sais bien que la sensibilité, qui est un don de sa nature, peut, jusqu'à un certain point, suppléer à la foi qui lui manque; j'en citerai même un exemple bien remarquable, car il appartient à un âge religieux et c'est celui d'un peintre à qui l'on va demander aujourd'hui les inspirations que le siècle refuse, je veux parler de Pietro Vannucci dit le Pérugin. Certes l'âme la plus ascétique ne peut que rêver avec amour devant ses compositions l'aïeux on règne une si gracieuse quiétude. En les contemplant, la pensée se reporte involontairement à l'époque encore pleine de croyance, on elles furent conçues, et l'on se dit que ces douces heures, à qui il est si difficile d'écrire aujourd'hui, naissent alors tout naturellement à la lumière de la foi qui vivifiait toutes les âmes et que le Pérugin, pour faire une telle peinture, n'avait qu'à s'interroger et à se traduire lui-même. Cependant il n'en est rien. Vasari nous apprend qu'il ne croyait pas aux dogmes du christianisme, et qu'il repoussait même la croyance à l'immortalité de l'âme. Mais qu'il importe cette discordance purement individuel? Le milieu dans lequel il respirait lui apportait de toutes parts des émanations religieuses; partout il rencontrait la pompe du culte, la majesté de l'Église, encore toute-puissante; partout autour de lui il pouvait surprendre, sur les traits de ceux qui souffrent ou de ceux qui sont affligés, dans les pieuses figures des vieillards, dans les innocents regards des vierges, le sublime transfiguration de la prière, le rayonnement céleste de la foi et de l'espérance. La foi n'est peut-être qu'une force de plus pour l'artiste; ce dont il a besoin, c'est plus encore de la foi des autres que de la sienne propre; l'éloquence ne pousse que la moitié de sa force dans l'enthousiasme de celui qui parle, ce qui pousse l'autre dans l'enthousiasme de ceux qui écoutent.

En présence de l'incrédulité du siècle et de la tiédeur du petit nombre de ceux qui croient, que peuvent faire aujourd'hui les artistes désireux d'étendre à leurs œuvres le caractère religieux qu'elles doivent revêtir? A quelle source doivent-ils chercher l'inspiration divine, lorsque autour d'eux les âmes sont froides, et lorsque la maison du Seigneur n'est plus l'asile de tous, lorsque les signes sacrés de la vénération des peuples n'ont plus en francher le seuil, lorsque le saint vultu se glisse incognito jusqu'aux lits des moribonds? Ils doivent jeter leurs regards en arrière et se reprendre avec amour à ce passé tout pénétré de christianisme, à ce temps où l'Église renfermait dans son sein, la religion, la politique et l'art; où le peuple venait y chercher, outre la manne qui nourrit la faim qu'il a du ciel, la splendeur des fêtes, les chants et les parfums, la richesse des costumes, l'éclat des pierres et des métaux, en un mot l'enchantement d'un spectacle.

Les peintres modernes, et particulièrement la nouvelle école allemande, qui ont fait ce retour au passé, ne l'ont pas fait à moitié; ils ont reculé jusqu'aux premiers peintres de la

renaissance. Dans les compositions de Raphaël l'inspiration religieuse a déjà perdu son orthodoxie; le paganisme de la forme est venu en altérer la pureté. Cette direction nouvelle de l'art, rebornant en arrière, est loquée au point de vue chrétien, mais elle est faussée au point de vue artistique. Il retrouvera peut-être cette effluve céleste qui respire dans les œuvres de cette époque, le suave parfum qui s'en exhale, mais il perd son individualité et sa force; il s'effraie les progrès; il se prive des moyens acquis pour s'élever à une forme nouvelle; et en cherchant à ressusciter un passé dont la société moderne n'a plus l'intelligence, il s'isole et reste sans action sur elle. Que doit-il donc faire? Notre époque demande à l'artiste des poèmes sacrés et ne lui fournit plus d'inspiration. Il remonte à la source la plus pure; et quand il pense y avoir retrempe et rajouté sa pensée, la société, qui ne se reconnaît plus, crie à l'archaïsme, à la pauvreté des moyens. Comment la peinture religieuse échappera-t-elle à ce double écueil? est-elle donc enfermée dans une route sans issue? Avant de répondre à cette question, arrêtons-nous un instant pour chercher la cause de quelques préférences passagèrement manifestées par le goût moderne et lui demander le secret de ses affinités.

Au milieu de son indifférence incontestable, le public a cependant quelquefois adopté des tableaux dont le sujet était religieux, et ne veut pas parler de ceux qu'on voit soulevés de questions et de rivalités d'écoles, mais de ceux qui excitent son intérêt parce qu'ils s'adressent à des sentiments si faciles à émouvoir, ou parce qu'ils répondaient aux préoccupations et aux pensées du siècle. Un exemple me fera mieux comprendre. M. Decaisne, en 1856, exposa un tableau intitulé l'Ange gardien, actuellement à Luxembourg, représentant un enfant auxjones, véritablement digne de ce bon sommeil de l'enfance, avec sa jeune mère accoudée près de son berceau, et dont les yeux appesantis viennent de se fermer. Pendant cette suspension de la vigilance maternelle, un ange veille et le remplace. Son air est doux, grave et recueilli. Il ne lève pas les yeux au ciel, il ne les abaisse ni sur l'enfant, ni sur la mère; il regarde droit devant lui dans l'espace, il est à son poste. Cette gracieuse composition a eu du succès, et elle devait en avoir. Elle parlait le langage d'une riante mythologie, et non celui d'une religion austère. Elle entretenait les mères de ces mystérieuses espérances que la crédulité des âges faisait autrefois planer sur les berceaux des petits enfants, et dont les yeux trouvaient naturellement dans la crédulité de leurs cœurs, et elles n'existaient déjà dans la tradition. Le peintre avait exercé toute la sagesse que son talent; cependant, s'il avait captivé l'intérêt, il le devait à un tableau de genre, et non à un œuvre grave et élevée. Il était descendu au niveau de son public, au lieu de chercher à s'élever dans des hauteurs où celui-ci n'aurait pas été suivi. Pourquoi, en effet, engager une lutte inutile? À défaut de la gloire il reste la popularité. Mais quand, au lieu de la patrie ou de l'Église, cette autre patrie céleste, c'est la bourgeoisie qui la dispense, l'art, même dans sa forme patriotique ou religieuse, devient bourgeois; il se ferme aux grandes pensées et aux vastes horizons. — Dans un autre ordre d'idées, un tableau que tout le monde se rappelle, et qui est la plus belle composition religieuse moderne, le Christ au milieu des affligés, de M. Ary Scheffer, malgré l'élevation de pensées dans laquelle il a été conçu, a eu une grande popularité. Il se rattache, par son côté extérieur, à toutes les sympathies du moment; il redressait la plante de l'homme soumise à l'esclavage, du nègre que la politique travaille encore à affranchir, du Grec à qui elle a laissé reprendre son indépendance, du Polonais, qui après la lutte dernière de son agonie elle a lâchement laissé retomber sous les poids de ses lers, des travailleurs enfin que la civilisation égarée, mais ne renonce pas, sur son côté idéal et idéal il réfléchissait sur le sort de nos frères. Outre la mère pleurant sur son enfant mort qu'elle dépose aux pieds du Christ, elle le peute à l'âme déchirée, et y a encore là des figures sans nom, de pâles visages de femme qui tradissent des secrètes blessures, ou de mortelles tristesses... Tous s'adressent au Christ pour avoir des consolations. Lui aussi il porte des stigmates anglaux sur son corps et sur ses mains; lui aussi il a souffert... et il oppose une céleste résignation à ses douleurs. Là a des regards d'amour pour toute cette foule d'affligés, à qui il ouvre ses bras; mais je crois y lire qu'il n'a pas de consolations pour leurs maux, et qu'à l'égard des plantes éternelles il ne peut opposer que son impuissance, mais sainte compassion. Le rêve trépassé de Jean-Paul a passé par là! Cette œuvre si remarquable est bien plus une conception philosophique qu'une œuvre vraiment chrétienne. Je crois que M. Scheffer, par le côté rêveur de son talent, par son génie tout intellectuel, entre dans une voie nouvelle ouverte à l'avenir de la peinture. Mais je ne crois pas que le tableau du Christ au milieu des affligés est œuvre lui-même une à la peinture religieuse au moyen de ces idées philosophiques et progressives du siècle. Or, pour qu'il y eût sûreté pour l'art dans cette carrière, il faudrait que la religion du christianisme fut susceptible de se transformer ainsi elle-même; alors elle le raviverait et l'enfermerait avec elle; mais comme cette transformation est contraire à son essence, l'art, qui voudra prendre son vol au souffle des brises nouvelles, lui deviendra étranger, et elle le repoussera; celui qui lui restera fidèle, elle l'étouffera dans son immobilité!

Dans tout cela, bien entendu, la peinture officielle, l'art bourgeois, sont mis hors de cause. Je parle de l'art libre et indépendant, qui s'efforce d'élever son style et son expression pour arriver à l'idéal. Au-dessous de lui, et à des degrés inégaux, il y a place pour les talents les plus divers; mais, en dehors de lui, un peintre, même avec de précieuses qualités, n'est qu'un *imagier* plus ou moins habile.

Une objection sera peut-être faite. — Vous cherchez, me dira-t-on, bien des mystères à des choses bien simples en elles-mêmes, et vous exagérez à plaisir les difficultés. On n'a besoin de la peinture que pour bien composer un tableau de sainteté, d'avoir en lui la foi religieuse, et surtout, d'êtes-

vous, de s'appuyer sur celle des autres. Depuis la renaissance, presque tous les peintres n'ont-ils pas traité des sujets mythologiques? Or, ni eux ni le public n'avaient foi dans la mythologie. — Je n'ai qu'une réponse : Oui, vous avez raison, la foi est inutile au peintre, si vous voulez réduire aux proportions de la peinture mythologique l'action à produire par la peinture religieuse. A mon point de vue, sa mission est plus grande, et c'est justement parce qu'elle n'a plus aujourd'hui pour le plus grand nombre, qu'une valeur mythologique, qu'elle exerce une si faible action sur les âmes. Quand elle sera devenue telle pour tous, elle cessera d'exister.

Dans un prochain article, nous passerons en revue quelques ouvrages de peinture murale exécutés récemment dans plusieurs églises de Paris.

Recherches sur l'Éponge d'eau douce.

Deuxième article. Voir, tome IV, page 256.

Après avoir fait connaître les trois principaux modes de reproduction de l'éponge d'eau douce, il fallait s'enquérir du genre d'individualité propre à ce corps organisé. Pour bien déterminer si les individus spongiaires qui proviennent des diverses sortes de corps reproducteurs précédemment étudiés sont ou ne sont pas susceptibles de se transformer en masses de forme et de taille très-irrégulières, il fallait encore s'assujettir à constater d'abord leur par, ce, ensuite jour par jour, et cela, pendant plusieurs mois, ce que deviennent les embryons de cette espèce d'éponge en prenant toutes les précautions convenables pour les isoler complètement. C'est ce que l'auteur de ces Recherches a dû faire; mais nous ne devons nous borner qu'à indiquer ici les principaux points de ce genre d'expériences qui ont spécialement trait aux individus provenant de bourgeons ou germes et à ceux qui sont des croûtes.

Pour bien comprendre toute l'importance de ces Recherches sur le degré d'individualité de l'éponge d'eau douce, il faut savoir que les naturalistes s'attachent à représenter les espèces zoologiques par le nombre d'individus rigoureusement nécessaire pour la propagation. Ce nombre, qui forme un exemplaire ou un spécimen des espèces animales, est ordinairement de deux individus, l'un mâle et l'autre femelle à l'égard de la très-grande majorité des animaux. Mais, pour un certain nombre d'espèces, le spécimen doit comprendre, outre le mâle et la femelle, un troisième individu appelé neutre ouvrier, et quelquefois un quatrième qui est un neutre soldat. Toutes ces espèces ont été appelées par l'auteur *polygynes* et subdivisées, en *diogynes*, *triogynes* et *tétragynes*, selon que leur spécimen exige deux, trois ou quatre individus pour les représenter exactement dans les musées zoologiques. Lorsqu'un seul individu se suffit à lui-même pour se reproduire, l'espèce est dite *monogène*, et, dans ces cas, l'individu réunit encore les deux sexes plus ou moins développés, ou bien n'offre plus aucun vestige de sexualité. Enfin, et aux espèces *monogènes*, on trouve d'autres espèces chez lesquelles les individus, quoique en offrant les deux sexes réels, sont des hermaphrodites insuffisants, parce que la conformation sexuelle est exigée pour la propagation. Ces espèces, dont le spécimen exige à la rigueur deux individus, ressemblent, sous ce rapport, aux espèces *diogynes*, et, sous un autre, aux espèces *monogènes* à sexes réunis dans un seul individu. C'est pourquoi l'auteur des Recherches les a nommées *espèces amphigènes*.

Lorsqu'on constate en zoologie ces trois principales sortes d'espèces animales, il faut, suivant l'auteur, reconnaître que leur individualité, nettement spécifique, est toujours *distincte et isolée*. Vient ensuite d'autres espèces animales chez lesquelles l'individualité n'est plus que *subdistincte*, parce que les individus sont réunis, soit après s'être soudés par des points plus ou moins étendus de leur peau, soit parce qu'ils se sont développés sous une seule et même peau dans un seul œuf, soit enfin parce que leur peau et leurs organes intérieurs sont continus à une partie commune, vivante et de forme variable. Ce sont les trois principales sortes d'individualités réunies dans des espèces qui l'auteur a proposé de désigner sous les noms d'*isogènes*, *aggrégés* et *agglomérés*. Il est important de bien reconnaître, dans ces trois sortes, que les individus sont encore distincts, nonobstant leur soudure, et leur continuité au moyen d'une peau commune ou forme de sac, ou d'une peau prolongée en une masse charnue, vivante et de forme diverse.

Après les espèces animales dont l'individualité est très-distincte et isolée, et celles où elle est réunie et subdistincte, viennent enfin, toujours suivant l'auteur de ces Recherches, celles dans lesquelles l'individualité, d'abord isolée et distincte, tend à se souder et à se confondre entièrement avec ses semblables, ce que permet la grande simplicité de leur organisation et la mollesse de leur tissu homogène. Il propose de désigner ce troisième genre et ce faible degré d'individualité animale sous le nom d'*individualité admissitive*, pour signifier qu'elle tend à devenir confuse et à ne pouvoir plus être distinguée dans la masse charnue et homogène qui résulte de la gèle d'un nombre plus ou moins considérable d'individus primitivement isolés. Cette masse animale, qui est une sorte de monstruosité viable, semble alors être un seul individu gigantesque. C'est ce genre et ce faible degré d'individualité animale que présente l'éponge d'eau douce, et probablement toutes les autres espèces d'éponges; et tel est le résultat, encore ignoré jusqu'à ce jour, auquel est parvenu l'investigateur récemment couronné par l'Académie des sciences.

Il nous faut maintenant exposer en peu de mots les principales observations, les expériences, et en outre les études comparatives au moyen desquelles ce résultat important a pu être obtenu et démontré en produisant les faits naturels et en s'aidant des figures qui en fixent les principaux aspects et le souvent après qu'on a bien vu.

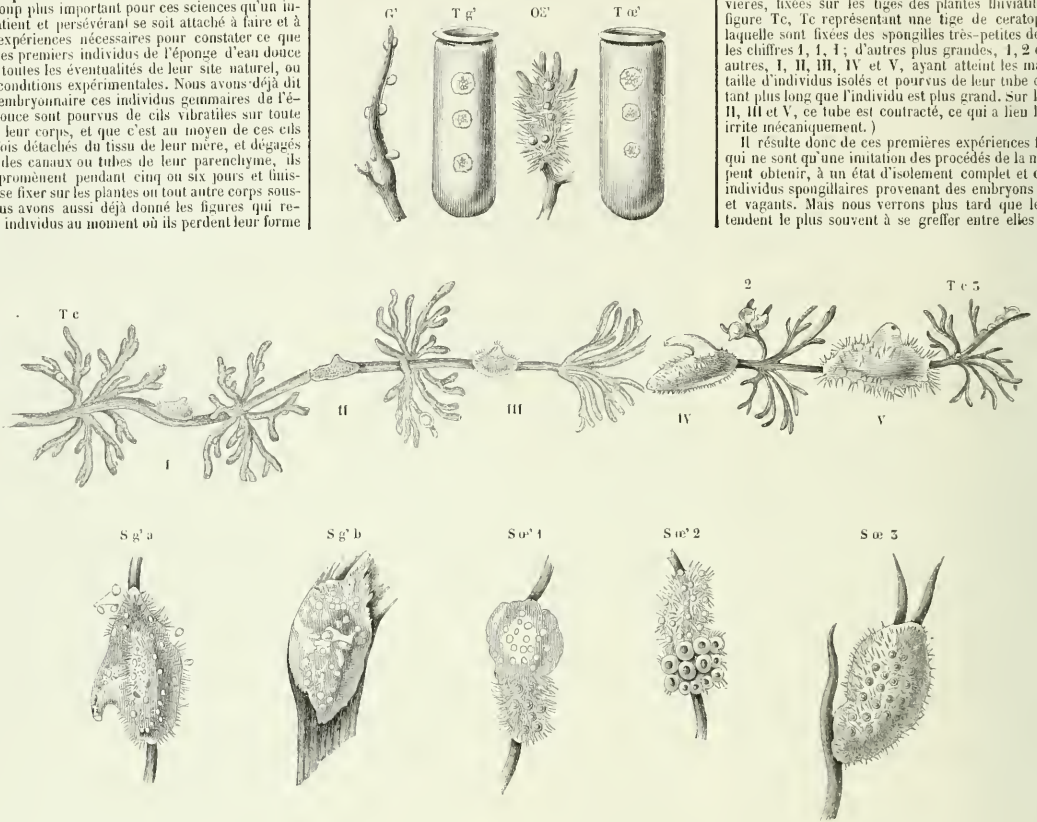
L'auteur des Nouvelles Recherches a vu l'éponge d'eau douce ou spongille se reproduire en première saison au moyen d'une première sorte de bourgeons ou gemmes, et également d'une première sorte d'œufs ou corps oviformes.

Les premiers individus spongillaires, c'est-à-dire ceux provenant de la première sorte de bourgeons sont ceux dont l'observation est à la fois la plus curieuse et la plus facile, parce qu'on peut s'en procurer un très-grand nombre, et c'est avec raison que MM. Andrzioński et Bory-Saint-Vincent ont dit que le tissu des spongilles mères en est comme farci. Il est heureux et important pour les sciences zoologiques que l'observation de cette première sorte d'individus spongillaires soit facile à faire en raison du nombre prodigieux qu'on en peut recueillir; mais il est encore plus heureux et beaucoup plus important pour ces sciences qu'un investigateur patient et persévérant se soit attaché à faire et à instituer les expériences nécessaires pour constater ce que deviendront ces premiers individus de l'éponge d'eau douce abandonnés à toutes les éventualités de leur site naturel, ou soumis à des conditions expérimentales. Nous avons déjà dit qu'à leur état embryonnaire ces individus gemmaires de l'éponge d'eau douce sont pourvus de cils vibratiles sur toute la périphérie de leur corps, et que c'est au moyen de ces cils qu'étant une fois détachés du tissu de leur mère, et dégagés des arêtes et des canaux ou tubes de leur parenchyme, ils marchent, se promènent pendant cinq ou six jours et buisent enfin par se fixer sur les plantes ou tout autre corps sous-fluviaux. Nous avons aussi déjà donné les figures qui représentent ces individus au moment où ils perdent leur forme

ellipsoïde et leurs cils en se fixant pour toujours à des corps solides et quelquefois à la surface de l'eau. Tout cela se passe dans les rivières ou dans les étangs, au delà de la portée de la vue ordinaire, en raison de la petitesse de ces individus, qui sont alors à peine visibles à l'œil nu. L'observateur qui, préoccupé de l'importance de l'étude de l'individualité spécifique des animaux, s'attachait à savoir ce que devenaient ces individus spongillaires vagants, avait souvent recueilli des tiges de cérotaphyllum sur lesquelles se trouvaient des corps blanchâtres de diverses grandeurs, et presque tous pourvus d'un tube transparent. Il soupçonna que ces corps n'étaient que des individus spongillaires de divers âges, et qui, jusqu'au moment où il les recueillait, étaient restés complètement isolés. Pour vérifier ce soupçon, il plaça dans un vase plat contenant de l'eau très-propre et très-limpide un grand nombre de jeunes spongilles encore à l'état d'embryons ciliés, libres et vagants. Il en mit aussi quelques-uns dans un tube en verre, afin de pouvoir les observer com-

modément à la loupe. Il constata d'abord que les individus spongillaires mis dans le vase plat cherchaient, après quelques jours, à se fixer sur les feuilles ou sur les tiges de cérotaphyllum qu'il avait placées à cet effet dans l'eau du vase plat. La figure G' représente sept individus au moment où ils tournent autour d'une feuille de cette plante pour s'y fixer. La figure Tg' est celle du tube dans lequel on avait mis trois autres jeunes individus spongillaires libres, qui ont fini par se fixer aux parois de ce tube de verre, à travers lequel on peut voir ces individus qui se sont déformés et élargis en se fixant et en parlant les cils vibratiles, seuls organes de leur mouvement ambulatoire. Cette première étude, jointe à l'observation de ce que deviennent les individus renfermés dans le vase plat, et si se fixant soit à la surface des parois internes de ce vase, soit sur les divers points des tiges et des feuilles de cérotaphyllum qu'il contenait, permit de constater que les individus se présentaient, après s'être fixés, sous les mêmes aspects de formes irrégulières et de taille variée, et étaient tous pourvus d'un tube transparent ouvert à son extrémité, absolument comme les spongilles qu'on trouve dans les rivières, fixées sur les tiges des plantes fluviales. (Voir la figure Tc, Tc représentant une tige de cérotaphyllum sur laquelle sont fixées des spongilles très-petites désignées par les chiffres 1, 1, 1; d'autres plus grandes, 1, 2 et 5, et cinq autres, 1, II, III, IV et V, ayant atteint les maxima de la taille d'individus isolés et pourvus de leur tube ouvert d'autant plus long que l'individu est plus grand. Sur les individus II, III et V, ce tube est contracté, ce qui a lieu lorsqu'on les irrite mécaniquement.)

Il résulte donc de ces premières expériences fort simples, qui ne sont qu'une imitation des procédés de la nature, qu'on peut obtenir, à un état d'isolement complet et continu, des individus spongillaires provenant des embryons ciliés libres et vagants. Mais nous verrons plus tard que les spongilles tendent le plus souvent à se greffer entre elles et à se con-



fondre en une seule individualité sur laquelle les individus primitifs ne peuvent plus être distingués. Mais il ne faudrait point croire que les très-jeunes spongilles, encore pourvues de leurs cils vibratiles ambulatoires, peuvent toujours se détacher de leur mère, et contribuer ainsi, en se disséminant, à la propagation de l'espèce. Il arrive aussi plusieurs fois que quelques-unes de ces jeunes spongilles sont retenues malgré elles dans la charpente spiculaire de leur mère, morte d'atrophie; et dans ce cas l'individu, qui malgré ses mouvements n'a pu parvenir à s'en dégager, finit par se fixer sur les faisceaux spiculaires de cette charpente; et lorsque le nombre de ces individus ainsi retenus est assez grand, le corps de la spongille mère semble avoir ressuscité. C'est ce que montre la figure Sg'b, qui contraste avec la figure Sg'a. Cette dernière montre une spongille bien vivante produisant des embryons ciliés qui s'en détachent et vaguent autour d'elle, tandis que l'individu Sg'b, fixé sur une feuille morte, est lui-même mourant, et reconvert par l'amas confus des embryons ciliés retenus et greffés entre eux sur le corps même de leur mère.

Ainsi se trouve déjà réalisée cette tendance à l'individualité confuse, même dans les spongilles qui peuvent cependant se développer souvent à l'état d'individus isolés et distincts. Mais cette tendance devient plus manifeste lorsqu'on passe à l'étude des corps oviformes, ou œufs de première saison.

On peut recueillir d'abord quelques spongilles qui ne produisent en première saison que quelques œufs très-espacés (v. fig. (B)). Lorsqu'on en détache un ou deux, et qu'on les place dans un tube de verre plein d'eau toujours très-propre, on peut en observer à la loupe le corps embryonnaire blanchâtre qui en sort ordinairement pendant le cours de la même saison. La substance embryonnaire est le plus souvent placée

au-dessous de la coque de l'œuf d'où elle sort; et l'on voit que cette sorte d'individu spongillaire, isolé expérimentalement, ne joint d'aucun mouvement de locomotion ambulatoire, et se fixe de suite à la paroi du tube de verre. La coque de l'œuf se détache quelquefois de l'individu fixé, comme on le voit dans la figure Te'. On peut ainsi obtenir des individus isolés provenant des œufs de première saison, et il n'y a plus qu'à savoir les faire vivre dans cet état d'isolement. Mais il arrive le plus souvent que les spongilles qui se propagent par des œufs au printemps qu'on en est en produisant un nombre considérable. Dans ce cas, les œufs étant très-rapprochés et même pressés les uns sur les autres, on doit s'attendre, d'après la tendance à la greffe déjà indiquée, à ce que les corps embryonnaires qui en sortent et qui sont toujours fixés ne seront isolés que très-peu de temps, et se grefferont, se confondront, en se soudant de très-bonne heure en raison de la multiplicité de leurs points de contact. Les trois figures So'1, So'2 et So'3 expriment les aspects divers des œufs de première saison et de deux individus qui en sortent et ne tardent pas à se confondre avec leurs voisins.

La première ou So'1 est un fragment de cérotaphyllum portant un individu dont la moitié supérieure, encore vivante, produit des corps oviformes jaunes, non encore à l'état parfait d'œuf, tandis que la moitié inférieure, réduite à la charpente spiculaire par l'épissément du tissu vivant, offre à découvert des corps oviformes à leur état parfait.

La figure So'2 représente un autre individu entièrement réduit à sa charpente spiculaire dont la moitié supérieure offre seize corps oviformes jaunes arrivés à leur état parfait d'œuf, mais ne rejetant point encore leur substance embryonnaire. Sur la moitié inférieure du calvaire spiculaire de cette spongille on voit deux œufs de première saison qui, de jaunes qu'ils étaient, sont devenus graduellement verdâtres

pendant qu'il en sort au-dessous de leur coque des corps embryonnaires amorphes blancs, mous et glutineux.

Enfin la troisième figure ou So'3 est une autre feuille de plante aquatique sur laquelle était fixé un individu spongillaire qui, ayant été réduit à sa charpente spiculaire par l'atrophie graduelle de son tissu vivant au fur et à mesure qu'il se reproduisait par des corps oviformes jaunes, a paru avoir ressuscité. Cette apparence de resurrection était due à ce qu'une nouvelle substance blanche et glutineuse se formait au-dessous des corps oviformes jaunes devenus bruns-verdâtres. Cette nouvelle substance n'était réellement autre chose que l'amas général de tous les corps embryonnaires sortis de ces œufs. Ces œufs, de première sorte, sont ceux qu'on trouve le plus fréquemment surtout dans les masses spongillaires, et qui ont été décrits et figurés les premiers.

Les observations faites sur les embryons ciliés retenus dans la charpente de leur mère, et celles que fournit l'étude des corps embryonnaires sortis des œufs de première saison, confirment donc la tendance à la fusion des individus spongillaires et la réalisation de cette tendance dont les conditions physiologiques et biologiques sont faciles à saisir et à apprécier. Mais jusqu'ici les faits recueillis n'ont trait qu'aux individus de l'éponge douce provenant des corps reproducteurs de première saison, gemmes ou œufs. Il fallait donc s'enquérir encore des individus provenant des œufs d'arrière-saison d'abord, et ensuite de ceux nés à l'état de gemme fixes et non ciliés.

La même étude expérimentale a fourni des résultats identiques qui n'ont été obtenus qu'avec beaucoup de peine en raison de ce que ces deux autres sortes de corps reproducteurs se trouvent moins fréquemment, et de ce que les phénomènes de leur développement plus tardif s'accomplissent plus lentement.

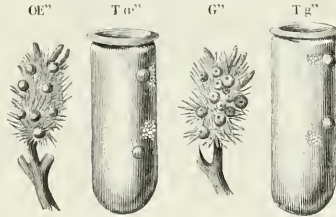
Les difficultés, beaucoup plus grandes dans cette deuxième série d'observations, n'ont cependant point découragé l'auteur de ces recherches, qui, par sa persévérance, est enfin parvenu à forcer la nature à lui dévoiler les faits cachés que l'induction permettait de prévoir, et dont la démonstration était exigée par les besoins de la science. On pourra juger du soin qu'il a mis à mettre en lumière toute une série de faits jusqu'ici inconnus, qui devaient confirmer et compléter ceux très-peu connus, qui ont été exposés ci-dessus. C'est dans les nouveaux mémoires sur l'éponge d'eau douce qu'il faut aller lire les détails scientifiques dont nous faisons grâce à nos lecteurs. Nous présenterons plus tard sur la forme littéraire et sur le caractère scientifique de ce travail des réflexions critiques, après que nous en aurons développé tout l'ensemble.

On reconnaîtra que nous pouvons supprimer ici tous les détails dans lesquels un investigateur doit entrer, et qu'il nous suffit de donner l'explication des figures suivantes, au moyen desquelles les résultats cherchés et obtenus ont été formulés avec une précision suffisante.

En effet, la figure OE" représente une spongyille fixée sur une feuille de cérotaphyllum qui a produit quelques œufs d'arrière-saison. Ces œufs sont ordinairement plus nombreux et plus serrés contre la surface du corps fluviatile, auquel adhère la spongyille mère. On peut détacher plus facilement ces œufs lorsqu'ils sont ainsi espacés, ce qui n'arrive que très-rarement. Quoiqu'il en soit, on peut en placer un certain nombre dans des tubes pleins d'eau couverts horizontalement d'abord. Ces œufs ne doivent être mis qu'au moment où leur substance embryonnaire commence à sortir par le goulot. La figure TO" représente un de ces tubes renfermant deux corps oviformes d'arrière-saison, lesquels est sorti le corps embryonnaire qui peut former un individu spongyillaire entièrement semblable à ceux sortis des œufs de première saison, avec cette différence que la substance embryonnaire recouvre en partie la coque de l'œuf à l'entour

du goulot, et n'adhère point primitivement aux parois du tube; tandis que nous avons vu l'inverse avoir lieu à l'égard des embryons sortis des œufs de première saison.

La série des cinq figures Sœ" 1, Sœ" 2, Sœ" 3, Sœ" 4 et Sœ" 5 représente les faits relatifs à la formation des corps oviformes d'arrière-saison produits par des spongyilles fixées autour des tiges de plantes aquatiques, ce qu'on voit en Sœ" 4, où ces œufs ne sont pas encore arrivés à leur état parfait, et sont encore blanchâtres ou jaunâtres. Ces œufs, arrivés à cet état et devenus de couleur orangé-marron, offrent l'orifice de leur goulot, formé par une membrane blanche, ce qu'on voit dans la figure Sœ" 2. Dans la figure Sœ" 3, on voit sortir d'une agglomération d'œufs de cette même sorte la substance embryonnaire amorphe et blanchâtre qui pourrait former des individus isolés, si chaque corps embryonnaire ne touchait pas ceux qui l'entourent, et n'était pas exposé à s'agglutiner et à se greffer pour constituer une seule masse. La figure Sœ" 4 représente plusieurs de ces corps embryonnaires déjà réunis en trois anses blanchâtres qui recouvrent entièrement les coques des œufs d'où ils sont sortis.



Ces trois petits amas d'individus, confondus en un seul, sont chacun pourvus de leur tube excréteur. On voit, dans cette même figure Sœ" 4, que plusieurs œufs sont encore entiers, et non vides de la substance qui doit en sortir ultérieurement, et que quatre corps embryonnaires amorphes sortent par le goulot des coques qui les contenaient. Enfin, la figure Sœ" 5 montre l'aspect d'une agglomération serrée de corps oviformes, toujours d'arrière-saison, entièrement recouverte par une couche blanchâtre pourvue de trois grands tubes excréteurs, et de cinq autres manelous qui tendaient à devenir des tubes semblables. L'amas de substance blanche qui recouvre tous les œufs dont elle est sortie résulte évidemment de la greffe de tous les embryons spongyillaires, qui, fortement pressés les uns contre les autres, sont forcés de s'agglutiner, et ne présentent plus que quelques indices de la multiplicité des individus isolés primitivement. La tendance à la soudure, à la fusion et à la confusion des individus spongyillaires, se manifeste ici encore de meilleure heure, et l'individualité adindistincte ou confuse est encore évidemment le caractère des spongyilles ainsi formées.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à mentionner la formation d'autres spongyilles qui résultent également de la greffe et de la fusion de jeunes individus provenant de gemmes caeux. Nous avons déjà dit que cette deuxième sorte de gemmes ne se formait qu'au moment où la mère se meurt sans s'être reproduite par œufs ou par gemmes ciliés. Nous savons également que les gemmes caeux ne se détachent jamais du corps de leur mère, sur lequel ils sont toujours fixés. La série des figures G", Tg", Sg" a, Sg" b a trait à cette deuxième sorte de gemmes, qui d'abord espacées comme on le voit en G", et dans le tube Tg", ainsi que dans la figure Sg" b, sont encore petits et isolés. Mais on voit aussi sur le corps d'autres spongyilles mourantes, un nombre plus ou moins considérable de ces gemmes caeux toujours fixes, dont les uns, encore petits, se présentent sous forme de tubercules



isolés, tandis que ceux qui croissent graduellement s'étendent sous forme d'une lame blanche, à bords irréguliers. Ces bords, rencontrant bientôt ceux des autres gemmes caeux qui croissent, s'agglutinent, se greffent et se confondent. On peut voir dans la figure Sg" a les divers aspects sous lesquels se présentent les gemmes caeux, qui auraient pu former des individus distincts, s'ils avaient été isolés dans un tube, et qui n'ont abouti, comme les autres individus spongyillaires, provenant des trois autres sortes de corps reproducteurs précédemment décrits, qu'à former une spongyille nouvelle dans laquelle on finit par ne plus découvrir aucun indice ou vestige des individus primitivement distincts. Ainsi se trouve encore constatée, à l'égard des spongyilles provenant de gemmes caeux, leur tendance à la confusion des individus, et par conséquent l'individualité adindistincte est ensuite confondue.

On pourrait donc reconnaître avec l'auteur de ces Recherches que, quelle que soit l'origine des spongyilles ou éponges d'eau douce, elles tendent en général à perdre leur individualité primitivement distincte, et à se constituer en masses amorphes. Le résultat de ces études est, comme on le voit, une déduction d'observations et d'expériences en nombre suffisant pour permettre de lui assigner un caractère scientifique. En effet, l'observateur voit poindre chaque sorte de corps reproducteur de l'éponge d'eau douce, le suit jusqu'à son état parfait d'œuf, s'attache ensuite à étudier le développement embryonnaire, et ce n'est qu'après qu'il a vu naître, c'est-à-dire sortir des coques et se détacher de la mère le nouvel individu alors parfaitement distinct et isolé, qu'il se détermine à constater le genre de l'individualité de la spongyille, et sa grande tendance à se fondre avec ses semblables, de manière à ne pouvoir plus en être distinguée.

Ce serait donc dans le corps reproducteur et dans l'embryon qu'au point de vue de l'histoire naturelle, à la fois théorique et pratique, qu'il faudrait aller chercher l'origine de l'individualité. Mais dès cette origine l'individualité pourrait bien être multiple comme dans les végétaux, et chaque grand globe du tissu des embryons spongyillaires aurait pu être considéré comme le véritable individu spongyillaire qui serait dans ce cas microscopique. L'auteur des Nouvelles Recherches a très-bien compris que cela pourrait être, d'autant plus que quelques naturalistes, peut-être influencés par les vues hypothétiques de Lamarck au sujet des prétendus polypes des éponges, avaient cru devoir proposer cette interprétation. La série des figures la, lb, lc donne l'explication de la manière dont ces naturalistes ont interprété l'individualité de l'éponge douce.

En la sont deux figures empruntées à M. Raspail, dont l'une (l) est un lambeau de tissu d'une spongyille, et dont l'autre (l') est la forme idéale de l'un des prétendus polypes de la spongyille dont l'agglomération constituerait le corps organisé. Les deux figures en lb sont deux aspects de fragments du tissu animal d'une spongyille décrits et figurés par M. Felix Dujardin comme étant les individus spongyillaires agglomérés pour constituer un seul individu composé.

Enfin on voit en lc quatre autres aspects de fragments du tissu de la spongyille, figurés par M. Turpin comme étant également les individus très-nombreux dont se composerait une spongyille.

D'après ces aspects, ces prétendus individus spongyillaires dont on ne peut constater les formes irrégulières que sous le microscope, présenteraient sur leurs bords des expansions larges et des filaments en forme de fouet; et, sous ces deux rapports, ils ressembleraient à des infusoires microscopiques

connus sous les noms de monades et de amibes ou protées.

L'auteur des Nouvelles Recherches a d'abord constaté que l'éponge d'eau douce, de même que tous les spongyillaires par analogie, ne sont pas des agglomérations de polypes sous la forme donnée par M. Raspail. Il a ensuite cherché à se rendre compte de l'interprétation de MM. Dujardin et Turpin qui est au fond la même que celle de M. Raspail, avec cette différence que ce ne sont plus des polypes, mais bien des infusoires semblables à des protées dont l'agglomération formerait une spongyille.

En comparant de plus en plus une spongyille adulte, il a reconnu qu'au moyen de la pression graduelle on écrase et on déchire son tissu et qu'on le réduit (V. fig. 1) en globules, les uns très-petits, nageant dans un liquide transparent, les autres plus grands, groupés entre eux ou isolés qui présentent des expansions polytômes. Mais s'il est déterminé à regarder tous ces globules, petits, grands ou moyens, comme des fragments du tissu animal spongyillaire et comparables seulement aux parcelles du tissu des autres animaux qui, offrant également des expansions et des cils vibratiles, peuvent exécuter des mouvements de locomotion. Or les fragments, les parcelles microscopiques des tissus des animaux supérieurs ne peuvent et ne doivent être envisagés que comme des particules; ce ne sont point de véritables bouts d'individus.

Au reste, la démonstration du genre et du degré de l'individualité de l'éponge douce devant être complétée par l'étude de la formation des masses spongyillaires et par celle de la structure anatomique de l'éponge d'eau, nous renvoyons ce complément au prochain article.

(La suite à un prochain numéro.)

Caricature par Chan.



(Souscription nationale pour un chemin de fer de Paris à Astrakan.)

Galle.

Nous nous sommes bornés, dans notre dernier numéro, à annoncer la mort d'un artiste distingué, d'un des membres les plus dignes de la section de gravure à l'Académie des beaux-arts. Nous pensons devoir aujourd'hui reproduire les traits de Galle, et donner quelques détails sur sa carrière et ses travaux.



Galle, qui est mort à Paris à quatre-vingt-cinq ans, était né à Saint-Etienne. Le graveur dont il reçoit les leçons ne lui apprit de son art que ce qu'il en fallait savoir pour graver des ornements sur des platines et des garnitures de fusils de chasse à la manufacture d'armes de cette ville. Galle se consacra longtemps à ces modestes travaux : mais, après s'être distingué, il voulut et sut s'élever à la gravure en médailles. Il partagea avec M. Andrieux, mort en 1822, les honneurs de cet art, et acquit même le renom de savoir joindre à un fini tout aussi précieux que celui de son rival une exécution d'une sévérité plus irréprochable. La collection historique des médailles du consulat, celles de l'empire surtout renferment un grand nombre de morceaux dus au burin de Galle. On cite comme les plus remarquables la médaille de Napoléon, médaille de trente lignes ; celles de la bataille d'Iéna et de la prise de Vienne, toutes remarquables par la pureté, la finesse et la recherche du travail. — Depuis cette époque, l'artiste avait exécuté, entre autres travaux remarquables, la médaille du peintre David. — Il avait été constamment chargé de travaux par le gouvernement, et avait exécuté la gravure du timbre national.

Modern.

Les réceptions au château à l'occasion du jour de l'an commencent la série des belles toilettes de la saison des fêtes. Pour

cette solennité, on a fait faire beaucoup de robes de damas, de satin et de broché pompadour, qui, presque toutes avaient pour ornements la dentelle, soit posée autour de la jupe en volants, soit en tablier ou sur les côtes. Ces costumes, toujours assez riches, sont plus que tous autres inspirés, tantôt par le grand siècle de Louis XIV, tantôt par la grâce plus coquette du siècle de la Régence et de Louis XV.



Pour les robes de bals, il n'en est pas de même, ce sont presque toutes créations modernes, excepté la tunique, mais il est vrai qu'elle nous vient d'un temps si éloigné de nos jours qu'on peut l'accepter pour nouvelle. D'ailleurs, à quoi ressembler, je vous prie, une robe à deux jupes, dont la seconde est ouverte et retenue de chaque côté par la garniture qui est un ruban croisé, ayant dessus un bouton de tulle illusion blanc et une blonde de soie large de quatre ou cinq doigts, posés d'un côté avec des nœuds de rubans qui la fixent et forment tablier ? Ce n'est certainement pas l'ancienne tunique. Si les Romains et les Grecs avaient eu un journal des *Modes Romaines*, comme nous avons aujourd'hui l'éminent journal des *Modes Parisiennes*, nous serions livrés sur cette question. Les belles dames de cette époque connaissent-elles la blonde et le ruban de satin ? ce dont il nous est permis de douter, car il n'est jamais question que des tuniques de lin ou de fine laine.

Une jolie robe de crêpe très-simple, vraie robe de jeune personne, à sa jupe toute couverte de trois larges de trois doigts es-

pacés d'une distance égale à la largeur des plis ; son corsage juste est à pointe avec une hermine de crêpe bordé de biais de tulle ou crêpe, et souvent même toute couverte de biais.

On fait pour petites soirées des robes garnies de cinq et même sept rangs de volants de rubans, plissés au bord, à taya simple. La hermine de ces robes peut se porter en étoffe bordée de rubans ou en dentelle, mais alors il faut qu'un très-petit ruban plissé par le milieu soit posé en haut de la berthe.

Pour toilette de ville, on emploie beaucoup des damas de couleurs foncées ; ces robes se garnissent de velours ou de passementerie, du velours en large revers ou en plusieurs bandes séparées au milieu par des boutons en possession de très-ouvrés. Ainsi est ornée la robe d'intérieur dont nous donnons le modèle.

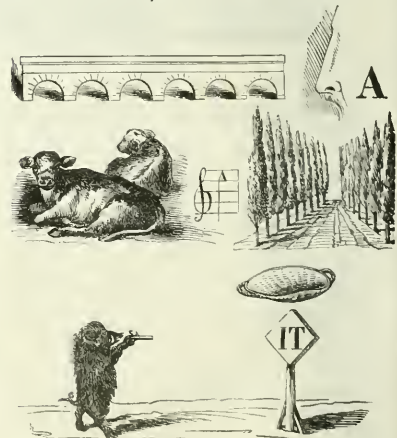
Les manches sont droites et ouvertes en dehors.

Si l'on veut ajouter à ce costume un chapeau de velours orné de dentelles noires et un manteau de velours grenat doublé de satin blanc avec col et montants de louture de martre, on aura une petite toilette de promenade de très-bon goût.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

L'opium nuit à la santé.



On s'abonne chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 4, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Imperiale; Gostinnoi-Dvor, 22 — F. BELLIZARD et C^o, éditeur de la *Revue étrangère* au pont de Police, maison de l'Eglise hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS libraires.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMÉ et C^o, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N^o 98. VOL. IV. — SAMEDI 11 JANVIER 1843.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dep. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 32 f.
 — l'Étranger. — 10 f. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. Florence; Vue du Pont de Perro, après la dernière inondation. — Caisse de retraite des Instituteurs communaux. — Académie des Sciences. Comptes rendus des 2^e et 3^e trimestres de 1841. — Théâtres. Une Scène de Guerrero. — Courrier de Paris. Le Lion du consulat de Suède à Alger; Neuf Gravures du Diable à Paris. — Chronique Musicale. — Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre; Roman, par M. A. Aubert. Chapitre XXIV. — Mœurs et Coutumes de la Basse-Bretagne. (1^{er} article.) Les Amoureux; le Discours; le Festin; le Baptême. — Les Carillons. Contes du nouvel an, par Charles Dickens. — Beaux-Arts. Peintures murales et décorations artistiques de quelques églises de Paris. Sept Gravures. — Bulletin Bibliographique. — Annonces. — Les Rois, caricatures par Cham. Six Gravures. — Échecs. — Rébus.

Histoire de la Semaine.

Les nominations faites dans les bureaux de la chambre des députés pour la commission de l'adresse ont trompé les prévisions qui avaient fait naître et la quasi-majorité de M. Billault pour la vice-présidence, et la coalition entre l'opposi-

tion et une partie mécontente de l'opinion conservatrice, qui avait amené ce premier résultat. Cet accord contre le ministère ne s'est maintenu que dans un seul bureau, et là il a assuré le triomphe des coalisés. M. Saint-Marc Girardin a été nommé par les adversaires de la politique extérieure du cabinet, à quelque nuance qu'ils appartenissent. Mais dans les autres bureaux, soit que les nouveaux opposants ne fussent pas tous bien déterminés, soit que l'hostilité en face et autour d'une table leur ait semblé trop rude à l'égard de leurs amis de la veille, et qu'ils aient réservé leurs boules et leur opposition pour le scrutin, soit enfin qu'une haute influence, qu'on regardait tout au moins comme indifférente au débat, ait emporté la balance en penchant du côté du cabinet, celui-ci a obtenu sept commissaires sur neuf. Le projet d'adresse lui sera donc favorable. En sera-t-il de même du débat et du scrutin?

M. le ministre des finances a présenté le projet de budget pour l'exercice 1846, offrant un excédant de recettes de 5,519,416 francs. L'année dernière déjà, le budget de 1845 avait été soumis aux Chambres avec un excédant actif. Mais la commission du budget avait, en le rectifiant, donné au travail ministériel un résultat tout autre, mais plus vrai : le budget de 1845, sortant de ses maux, présentait un déficit. Elle ne s'était pas trompée, car M. Lacave-Laplagne, en apportant le projet du budget pour 1846, a reconnu que le budget de 1845 subirait dans ses ressources une insuffisance qu'il estime dès à présent à 14 millions. Or cette déclaration est faite le jour même où l'exercice 1845 commence, c'est-à-dire alors que le jeu des crédits supplémentaires est à peine ouvert, et qu'aucune de ces nombreuses éventualités qui gros-

sissent chaque année nos dépenses n'est encore entrée dans les calculs. L'histoire de 1845 sera donc encore celle de 1846. — Les journaux hollandais nous ont appris que le budget du royaume venait d'être présenté à la seconde chambre des états-généraux. Grâce à diverses économies, et surtout à une réduction des intérêts de la dette publique, le budget néerlandais paraît enfin sérieusement rétabli sur un pied normal et satisfaisant. Le ministre, porteur de ce précieux document, s'est rendu aux états-généraux dans un carrosse de la cour, escorté d'un détachement de cavalerie. Un budget en équilibre méritait bien en effet un tel honneur. Puisse-t-on le voir rendre quelque jour au ministre des finances de France; mais puisse-t-il le devoir à autre chose qu'à des chiffres adroitement groupés!

Le traité de paix avec le Maroc et les affaires de Taïti s'annoncent devoir être les actes contre lesquels dirigeront le plus vivement leurs attaques l'ancienne et la nouvelle opposition. L'arrivée à Paris de M. Du Petit-Thouars, auquel on supposait le désir assez naturel de se laver du blâme déversé sur lui, avait vivement excité la curiosité publique. Elle paraît avoir été trompée. Le changement d'air semble agir de la même façon sur tous les officiers qui reviennent de l'Océanie. Les médecins du lieutenant Reine lui avaient, pendant la session dernière, prescrit le silence et l'isolement. Le même régime a été jugé nécessaire pour M. l'amiral Du Petit-Thouars.

Le *Moniteur* a enfin publié l'ordonnance royale qui organise à Paris un conseil de prud'hommes pour la section des métaux. Dans le rapport au roi qui précède l'ordonnance, M. le ministre du commerce reconnaît lui-même que cette



Florence. — Vue du pont de Perro, après la dernière inondation.)

création n'est pas de nature à satisfaire complètement ceux qui veulent une application sincère et large du principe de cette juridiction dans la capitale. Il comprend qu'il ne s'agit là que d'un simple essai, d'une expérience sur une échelle réduite. Nous acceptons à ce titre les dispositions de l'ordonnance, car nous sommes convaincu que les avantages de l'institution ne tarderont pas à dissiper les préventions singulières que celle-ci a excités; nous sommes convaincu que cet essai, accompli à Paris, vaudra mieux pour la réforme des vices et des lacunes que peut présenter encore la législation des peul'hommes, que les discussions les plus longues et les plus animées.

Le discours d'ouverture de nos Chambres ne doit pas détourner toute l'attention du message que le président des États-Unis, dont les fonctions vont bientôt expirer, a envoyé au congrès le 7 du mois dernier. M. Tyler n'a rien négligé pour étayer le plus possible la politique des États-Unis dans les questions de l'Illinois et du Texas, que le président Polk est appelé à résoudre. Il s'est particulièrement étendu sur cette dernière, et a longuement énuméré tous les motifs qui ont fait désirer l'annexion et tous les avantages qui résulteraient de cette mesure pour les États-Unis et qui la légitiment en droit, en morale et en politique. Il ne semble redouter aucune opposition de la part de la législature; il présente l'élection de M. Polk comme la preuve que le pays veut l'annexion, à l'admet pas que le Mexique puisse sérieusement s'y opposer, et ajoute, quant aux dispositions des autres gouvernements à cette occasion : « Une guerre est déplorable en tout état de choses, et aucun pays ne la désire moins que les États-Unis; mais si, pour conserver la paix, nous devons renoncer au droit de traiter sur notre propre continent, avec un Etat indépendant, sur les matières d'intérêt réciproque, et cela sur la simple et insolente prétention d'une tierce puissance de contrôler le libre arbitre du gouvernement avec lequel nous traitons, tout devoués que nous soyons à la paix, et quel que soit notre désir d'entretenir des relations amicales avec le monde entier, nous préférons certainement à déclarer que les États-Unis ont le droit de subir toutes les conséquences plutôt que de se soumettre à telles conditions. » Ceci, on le voit, est parlementaire clair. L'Angleterre n'est pas moins bien avertie par ce qui dit le président sortant à l'occasion des discussions relatives au droit de visite.

Les journaux anglais ont publié d'un autre côté des nouvelles du Mexique, qui, fort graves en elles-mêmes, prennent un nouveau degré d'importance des dispositions annoncées de l'Union américaine. Une insurrection a éclaté contre Santa-Anna; près de la moitié de l'armée se serait révoltée et déclarée contre lui. Le général Paredes s'est mis à la tête du mouvement et a publiquement dénoncé Santa-Anna. Il fonde ses principaux griefs sur la désorganisation de l'armée, la dilapidation des finances, le désordre qui existe dans l'administration, toutes les violations de la loi commises par le dictateur, et enfin sur les invasions du Texas, non pour l'expédition en elle-même, mais à cause de la maladresse avec laquelle toute l'entreprise a été conduite. Il termine son manifeste en demandant que tous les actes de Santa-Anna, depuis le 16 octobre dernier, jusqu'à la fin de 1845, soient soumis à l'examen du congrès, et que pendant ce examen Santa-Anna soit suspendu des glorieuses fonctions de premier magistrat de la république. De son côté, Santa-Anna a adressé, le 9 novembre, à l'armée, une proclamation dans laquelle il annonce qu'il va marcher contre les rebelles. La guerre civile regne donc au Mexique. Cinq départements, Jalisco, Aguascalientes, Queretaro, San-Luis-Potosi et Zacatecas, se sont ouvertement déclarés contre le président. Enfin, au sud du Mexique, le général Alvarès s'est mis à la tête d'une autre insurrection, et s'est fait en croire les nouvelles reçues jusqu'à ce jour, la désaffection gagnerait de toutes parts, au point que Santa-Anna, obligé, à ce que l'on assure, de chercher un refuge à Vera-Cruz, aura peut-être vu se lever contre lui les portes de cette cité. Toutefois le *Standard* cite des lettres particulières qui portent que Santa-Anna pourrait bien avoir excité lui-même ce mouvement, et tout le profiterait pour se faire élire président à vie. Nous devons ajouter que d'autres lettres supposent que Santa-Anna est d'accord avec l'Angleterre, qui lui facilitera tous les moyens de s'emparer de la dictature. Quel qu'il en soit au fond, le Mexique est dans l'anarchie, et l'Amérique du Nord ne paraît pas en voie de transiger avec lui avec ses protecteurs avoués ou secrets. Aussi déjà le *Times* a-t-il eu des doutes de nous appeler à une croisade, veut bien nous prévenir que la conduite de la France à l'égard du Texas pourrait bien ne pas paraître claire. Ce journal, parlant de la déclaration faite par notre roi à l'ambassadeur américain, que la France ne prendrait pas à aucune mesure qui pût embarrasser les États-Unis, déclaration rapportée dans le message, donne clairement à entendre qu'il faut la rendre inutile, en usant de l'immunité à l'égard de notre gouvernement.

Après les journaux apportés par les plus récents arrivages de l'Inde, les troubles continuent dans le pays des Malabrates du Sud, et y acquièrent une gravité inattendue. Ils avaient d'abord éclaté, comme nous l'avons annoncé, dans les États du rajah de Kolapour. Le rajah est un enfant; le gouvernement du pays s'exerce par le ministre Daji-Punt, appuyé par la toute-puissance de la Compagnie, dont il était l'agent politique. Les exactions de toute nature et des mesures fiscales très-onéreuses ont lié entre le mécontentement d'abord, et puis une rébellion ouverte. Cette contrée est montagneuse; le peuple a des inclinations guerrières et une vieille habitude du pillage. Les principales hauteurs sont couronnées de forts que les habitants des campagnes environnantes sont obligés de défendre; c'est à cette condition qu'ils possèdent leurs terres; ils trouvent d'ailleurs dans ces fortifications un gage de sécurité. Le ministre a tenté de les dépouiller et de démanteler les forts. L'insurrection éclata, lui victorieuse, et s'empara du ministre et du jeune rajah lui-même à Kolapour. Le gouvernement de Bombay envoya alors des troupes sous le commandement du général Delamotte, qui investit et

prit d'assaut un fort nommé Samangour. Mais le châtiement, plus sévère que juste, infligé à la garnison de cette forteresse, était loin d'avoir résolu la question. Il y avait encore au moins des insurgés cing à six forts dont plusieurs étaient toujours accessibles; ce celui qui venait d'être pris. Le gouvernement de Bombay avait envoyé à Kolapour le colonel Outram, militaire diplomate qui s'est rendu célèbre dans les affaires du Sud. Le colonel avait entamé des pourparlers avec les insurgés pour arriver à une pacification complète du pays. Il espérait réussir, lorsque de nouveaux troubles éclatèrent dans le Sawant-Warri, contrée voisine de Kolapour et faisant partie de la province de Bidjapour, qui s'étend du sud au nord, depuis l'établissement portugais de Goa jusqu'à la possession anglaise de Malwan. De nouvelles troupes furent expédiées de Bombay; le colonel Outram fut remplacé et remplacé comme agent politique par le colonel Evans. Celui-ci, en se rendant à sa nouvelle destination, tomba dans un guet-apens et fut fait prisonnier par les insurgés, et enfermé dans un fort voisin de Kolapour. En attendant, les troupes de la Compagnie, sous le général Delamotte et le colonel Wallace, continuèrent à poursuivre les indigènes. Le fort de Badaghor, mieux fortifié qu'un autre, celui de Samangour est tombé au pouvoir des Anglais le 10 novembre. Cependant la désaffection et le choléra accroissent les difficultés. On s'attendait le départ de plusieurs régiments européens qui allaient retourner en Angleterre. On s'attend à des combats sérieux et à une résistance prolongée. Dans le Sud, les maladies sévissent avec une intensité nouvelle. A Shikarpour, sur quarante cents hommes de garnison, il y en a environ huit cents hors de service; à Salkar, sur neuf cents, on compte à peine soixante-dix hommes valides.

On lit dans le *British Indian gentlemen's Gazette* du 15 novembre : « Parmi les passagers qui sont arrivés hier par le *Earl Grey*, on remarquait l'évêque d'Agra avec un secrétaire et huit prêtres, dont cinq sont français. Il y avait aussi seize sœurs de charité, dont trois sont françaises et trois sont anglaises. Ces sœurs, qui toutes paraissent fort jeunes, sont destinées aux missions de Lahore et aux provinces du nord-ouest. »

Des nouvelles de Chine sont également arrivées. Le commerce s'étend, et les Européens commencent à trouver un accès plus bienveillant auprès des habitants du céleste empire. M. de la Gaze dite toujours à Macao, négociant avec le commissaire impérial Kiang, le négociant français demandait, dit-on, à aller à Péking. Quelques personnes doutaient qu'il obtint cette concession; toutefois, *the Friend of China* dit : « Son Excellence, dit-on, insistera sur une visite à Péking, et nous ne voyons pas qu'elle puisse lui être refusée, si nous examinons les arguments importants qui l'ont amenée ici, nous en examinons de six vaisseaux de guerre. » Les nouvelles de Canton, disent les journaux de Bombay, ne sont pas satisfaisantes. Sur l'emplacement des anciens comptoirs on élevait de nouveaux bâtiments. La population s'est rassemblée; elle a affiché des placards dans lesquels elle menaçait de tuer les entrepreneurs, s'ils continuaient les travaux. Il y a des forces navales américaines et françaises considérables dans le fleuve; ces forces seront toutes prêtes à agir en cas de besoin. — Dernièrement, dit la *Gazette de Péking*, le feu a éclaté dans une des villes impériales, et a dévoré seize corps de bâtiments. Il paraît qu'un vieillard qui avait à fumer sa pipe a causé ce désastre en laissant tomber un charbon allumé sur le parquet. Toutefois, ajoute la *Gazette*, l'empereur, en considération, de plusieurs circonstances, est disposé à se montrer méricordieux, et à ne pas punir selon toute la rigueur des lois.

Les dix-huit provinces qui forment l'empire chinois proprement dit, acquittent, en impôt foncier, une somme qui s'élève à 464 millions de francs. La contribution de guerre payée à l'Angleterre a été répartie entre les dix-huit provinces, dans la proportion de la contribution foncière payée par chacune d'elles. Voici le montant de cet impôt par province : Petcheli, 51,556,000 fr.; Nanking, 95,864,000 fr.; Kiangsi, 29,952,000 fr.; Tsché-Kiang, 46,848,000 fr.; Fokien, 18,728,000 fr.; Hupe, 16,728,000 fr.; Bukang, 15,240,000 fr.; Honan, 45,208,000 fr.; Schansi, 50,504,000 fr.; Schantung, 50,752,000 fr.; Schensi, 24,556,000 fr.; Kansu, 4,504,000 fr.; Setchschen, 7,744,000 fr.; Kuangtong, 17,141,000 fr.; Koangsi, 6,552,000 fr.; Junnan, 5,448,000 fr.; Kheitscheu, 1,480,000 fr. Avec la guerre l'impôt foncier se s'élève qu'à la somme de 150 millions. L'ensemble des revenus de toute nature des dix-huit provinces qui forment l'empire chinois proprement dit ou l'empire central, est évalué par les Chinois eux-mêmes à la somme de 1,556,000,000 fr.

Le conseil municipal de la Seine a voté plusieurs commandes importantes pour des vitraux, nous destinés à plusieurs églises de Paris. Jusqu'ici le fond général a fait à Paris les églises était partagé en trois chapitres; la peinture, la sculpture et les vitraux. Le conseil a modifié ce chapitre du budget en allouant un fonds spécial pour les vitraux, et en maintenant intact le crédit de 60,000 fr. Les vitraux commandes sont destinés au pourtour du rez-de-clausée à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois; à la verrière du transept du midi à l'église Saint-Eustache; à restaurer les anciennes verrières de l'église Saint-Gervais et à compléter les nouvelles; à poser huit verrières dans le chœur de l'église Saint-Laurent. Tout cela coûtera 68,000 francs et devra être terminé en trois ans; c'est donc un supplément annuel de 25,000 francs environ que la munificence éclairée du conseil municipal ajoute au budget des beaux-arts.

L'Académie française vient enfin de se décider à recevoir M. Saut-Marc Girardin le 16 janvier, M. Mérimée, le 16 février; M. Sainte-Beuve, le 27 février. M. Hugo recevra M. Saint-Marc Girardin et Sainte-Beuve; M. Etienne recevra M. Mérimée.

Nous avons dit, dans un de nos précédents numéros, les malheurs causés en Toscane, à Florence même, par le débordement de l'Arno. Nous recevons aujourd'hui un dessin qui reproduit une des scènes de désolation.

Un journal s'est livré à un travail de récapitulation sur les lables mortuaires de 1845. Il a trouvé dans ce relevé nécrologique : Onze personnages appartenant à des maisons souveraines; quatre cardinaux; douze archevêques ou évêques; dont six prêtres français; douze pairs, dont deux démissionnaires en 1850; onze députés; six lieutenants généraux; vingt-trois maréchaux de camp; six capitaines de vaisseau; douze hommes de lettres marquants; un acteur et quatre actrices appartenant aux diverses scènes parisiennes.

Il faut ajouter à ce total les pertes locales récentes que vient de faire, la peinture, de madame Handeboust-Lesot, une des femmes qui s'y sont le plus distinguées, et l'art dramatique, de madame Belmont, qui a laissé un souvenir charmant aux vieux habitués du Vaudeville et de l'Opéra-Comique, et qui s'est retirée de la scène, il y a près de vingt ans, pour devenir la compagne d'un bon et spirituel académicien.

Caisse de retraite des Instituteurs communaux.

La loi du 28 juin 1855, qui a organisé l'instruction primaire, a songé aux moyens de pourvoir à l'existence des instituteurs communaux lorsque l'âge ou les infirmités les empêcheraient de remplir leur honorable et fatigant ministère. L'article 15 de cette loi a décidé qu'il serait créé des caisses spéciales de prévoyance, ou seraient déposées des retenues faites par l'administration sur le traitement des instituteurs. Ces retenues, portant intérêts cumulés, seraient rendues aux dépositaires au moment où ils abandonneraient leurs fonctions.

Ces caisses ont été organisées par trois ordonnances royales consécutives, en date des 15 février 1858 et 7 février 1845. Elles sont spéciales pour chaque département, dirigées par les inspecteurs primaires, et administrées par un conseil de surveillance, qui est présidé par le préfet et le recteur de l'Académie, et composé de membres du conseil général et d'instituteurs communaux délégués à cet effet. Elles reçoivent les retenues fixées par la loi à un vingtième du traitement fixe. Ces retenues, centralisées par la recette générale du département, sont déposées à la caisse des dépôts et consignations, qui tient compte d'un intérêt invariable de 4 pour 100 par an, capitalisé semestriellement.

Cette combinaison, que la loi jougait sans doute suffisante pour assurer le sort des anciens instituteurs communaux, est aujourd'hui manifestement démentie par les faits. Il est démontré que ce mode ne peut procurer aux instituteurs forcés de renoncer à leurs fonctions aucune ressource sérieuse contre des besoins réels. Il est facile d'en donner la preuve en examinant la situation de ces caisses et les résultats qu'on a obtenus depuis dix ans qu'elles fonctionnent.

Au 51 décembre 1842, époque du relevé général fait par le ministère, le capital total des 86 caisses était de 2,949,595 fr. 61 c.

Ce capital était réparti entre 50,684 instituteurs; ce qui mettait la proportion moyenne du capital appartenant à chaque instituteur à 96 fr. 25 c. — On conçoit évidemment que cette moyenne varie ensuite pour chaque département. Il en est de même de la dépense moyenne de 50 fr., et de 35 départements où elle n'atteint pas cette somme de 96 fr., qui ne s'obtient que grâce à la richesse de quelques départements privilégiés.

En bien même dans ces départements privilégiés, la situation de ces caisses ne peut fournir des ressources réelles aux instituteurs communaux. Nous prendrons pour exemple la caisse d'épargne du département de la Seine, dont le conseil de surveillance vient de faire son rapport semestriel, et qui se trouve dans un état de prospérité remarquable, due aux mesures bienveillantes pour les instituteurs qui ont été prises par le conseil municipal de Paris.

D'après les prescriptions de la loi et des ordonnances réglementaires, la retenue opérée doit être le vingtième du traitement fixe, en dehors de la rétribution payée par les élèves. Mais les écoles parisiennes sont entièrement gratuites, et le traitement des instituteurs est payé intégralement par la caisse municipale. En conséquence, une délibération du conseil a déterminé la portion de ce traitement, qui représenterait le *traitement fixe*, sur lequel le conseil de traitement, et bien fixation, qui a servi de base aux retenues opérées, est bien supérieure à celle de la plupart des autres départements. En outre, de nouvelles ressources sont venues accroître la portion résultant pour la caisse de cette première disposition. Le conseil municipal, en augmentant progressivement, suivant leur temps de service, les appointements des instituteurs, a décidé que la moitié de ces augmentations successives serait déposée à la caisse de prévoyance, en accroissement des retenues ordinaires.

Malgré cette mesure prise en dehors des prescriptions réglementaires de la loi, chaque instituteur ne se trouve posséder qu'un pécule insignifiant. Voici en effet la marche progressive de cette caisse depuis 1840 :

Capital et intérêts capitalisés...	au 1 ^{er} janvier 1840.	17,706 fr. 72 c.
	au 1 ^{er} janvier 1841.	20,757 56
	au 1 ^{er} janvier 1842.	24,157 98
	au 1 ^{er} janvier 1843.	29,500 50
	au 1 ^{er} janvier 1844.	35,519 44
	au 1 ^{er} juillet 1844.	41,965 71

Le nombre des instituteurs, parties prenantes, était, au 1^{er} juillet, de 201.

La moyenne de la somme appartenant à chaque instituteur était donc de 206 fr. environ.

L'instituteur annuel appartenant le capital le plus élevé n'est autre que pour 1,277 fr. — Il y en a qui ne possèdent que quelques centimes.

Et cependant la caisse de la Seine est dans un état de prospérité exceptionnelle! La caisse la plus riche après celle de la Seine, celle des Bouches-du-Rhône, ne donne que 188 fr. par la moyenne. Celle de la Loire-Inférieure, qui vient à troisième, 145 fr., et la quatrième par ordre de richesse, 150 fr. seulement!

Encore ces moyennes générales ne donnent-elles pas la situation réelle de la masse des instituteurs dans chaque département. On conçoit, en effet, qu'un seul chiffre exceptionnel comme celui de 4,277 fr., par exemple, dans la caisse de la Seine, suffit pour grossir immédiatement la moyenne au delà de la vérité positive. Or, si nous prenons le chiffre moyen des remboursements opérés chaque année, et c'est une base plus certaine, puisque la caisse est établie pour assurer des ressources aux instituteurs qui se retirent, nous arrivons aux résultats suivants :

Moyenne des remboursements effectués en 1841 par la caisse de la Seine : 61 fr.

Moyenne des remboursements effectués en 1842 par la caisse de la Seine : 54 fr.

Moyenne des remboursements effectués en 1845 par la caisse de la Seine : 78 fr.

Ainsi, pour le département de la Seine, la moyenne annuelle de la retraite d'un instituteur communal est de soixante-trois-vingt francs en capital. Est-ce là le ven de la loi? Et vous-avez vu que la caisse de la Seine est dans une situation de prospérité exceptionnelle. Ce qui le prouve encore plus, c'est que la moyenne des remboursements faits pendant les mêmes années à des instituteurs des autres départements n'est que de quarante-neuf francs... en capital!

Dans les prévisions du législateur, l'insuffisance des ressources ordinaires des caisses devait être comblée par des donations ou legs, mais cette espérance ne paraît pas s'être réalisée : 25 départements seulement ont reçu des dons de la bienfaisance privée, et ces dons sont minimes. Il en est qui ne montent qu'à 500 fr., comme dans la Moselle, et le revenu à 4,000 fr. cette somme doit être répartie entre 620 instituteurs; et de 100 fr., comme dans l'Aude et Saône-et-Loire, où il existe 558 et 445 instituteurs. En réalité, cette somme est insignifiante.

Il résulte évidemment, de ces observations et de ces calculs, que le ven de la loi de 1845, qui était d'assurer des moyens d'existence aux instituteurs communaux après la cessation de leurs fonctions, n'a pas été et ne peut être rempli par l'organisation actuelle des caisses de prévoyance. Pour atteindre ce but, il faudrait :

Où bien que l'Etat intervint pour assurer l'existence des vieux instituteurs;

Où bien, ce qui serait plus facile et plus rationnel, puisque, par l'allocation d'un traitement fixe sur les fonds administratifs, les instituteurs communaux ont été placés dans la catégorie des fonctionnaires administratifs, que les caisses de prévoyance fussent transformées en véritables caisses de retraite, suivant les règlements ordinaires, et de manière à se suffire à elles-mêmes, pour donner aux instituteurs une retraite assurée au prorata de leur traitement et après le temps voulu d'exercice.

Académie des Sciences.

COMPTE RENDU DES 2^e ET 5^e TRIMESTRES DE 1844.

(Suite. Voir t. IV, page 242.)

Sciences naturelles et météorologie.

Sur les transformations des appendices dans les articulés., par M. Brullé. — Dans les plantes, tous les organes, tels que les feuilles, le calice, la corolle, les étamines et le pistil ne sont qu'un même organe diversement modifié; il en est de même dans les articulés (crustacés, annélides, insectes et mollusques). Ainsi, dans ces animaux, les pattes, les antennes, les pièces et les diverses parties de la mâchoire ne sont qu'un seul et même organe diversement modifié. M. Brullé établit en outre deux lois relatives à leur développement: 1^o les appendices se modifient par les progrès de l'âge chez un même individu, comme ils semblent se modifier par les progrès de l'organisation dans des individus d'espèces différentes; 2^o les appendices se montrent d'abord plutôt sur un articulé, que leur structure doit être plus complexe, ou autrement, qu'ils paraissent d'autant plus tard qu'ils ont moins de transformations à subir. Souvent aussi l'on voit se développer d'une manière accidentelle sur un insecte une disposition qui est l'état normal chez les crustacés. Telle est la division des pattes et des antennes.

Sur les cédrars de l'Atlas, et l'emploi de leur bois dans les constructions maritimes d'Alger., par M. Bory de Saint-Vincent. — C'est à M. le capitaine Durieu qu'on doit cette reconnaissance botanique; il se rendit au printemps de 1844, par Blida dans l'Atlas. Au pied de cette chaîne, il trouva des oranges qui servaient de clôture à des champs de Hesperides, des sentinaux qui réalisent la fable du Jardin des Hespérides, des arbres fruitiers et des vignes cultivés et taillés comme dans le Périgord. Les raisins de ce pays alimenteront à l'avenir le marché d'Alger. Ces cultures cessent à une hauteur de 700 à 800 mètres environ. Puis apparaissent des forêts de chênes à glands doux. Bientôt M. Durieu vit un premier cèdre au feuillage argenté, dont le vaste tronç avait sept mètres de circonférence et se divisait, à deux mètres du sol, en cinq

grosses branches. Sa flèche avait une hauteur de 40 mètres. En s'élevant plus haut, M. Durieu trouva encore des flèches de neige, et il se décida à passer sur le revers méridional où les cédres forment une forêt non interrompue. Dans les ravins, ils acquièrent une taille gigantesque et résistent aux coups de vent furieux qui assaillent fréquemment ce versant de l'Atlas. Plusieurs sont encore debout quoique charbonnés par ces incendies qu'allument en automne les pirates barbares de ces contrées. Un grand nombre aussi ont été abattus par les montagnards pour fournir des bois de construction aux habitants de Blida. Ainsi, tout conspire à la destruction de ces arbres séculaires, et ils disparaissent de l'Atlas si l'administration ne s'empresse de prendre des mesures pour leur conservation.

En temps de la domination turque, le bois de cèdre était employé à Alger comme bois de construction, avec les troncs de certains genévriers (*Juniperus phoenicea*, *J. oxycedrus*), qui viennent assez gros dans les cotes de certains points de la côte. Ils servaient surtout d'arc-boutant entre les maisons d'un côté l'autre de la rue, précaution indispensable dans un pays exposé à de fréquents tremblements de terre.

Sur l'ancienneté de l'usage du cidre en Normandie., lettre de M. Girardin à M. de Gasparin. — L'abbé Rozier prétend que l'introduction du cidre en Normandie date du treizième ou du quatorzième siècle, et qu'avant cette époque, la bière était la boisson la plus généralement répandue. Dans les villes et dans les campagnes il y avait des brasseries; on en connaît plusieurs très-anciennes, une entre autres à Lillebonne. En 1158, il est aussi question des brasseries de Rouen. Les actes de Dieppe citent la bière parmi les boissons que les pêcheurs emportaient à la mer. Toutefois, le cidre n'était pas inconnu avant le treizième siècle. Dès 887, sainte Radegonde, reine de France, buvait journellement du poiré, boisson faite avec la poire. Au huitième siècle, Charlemagne ordonna, dans les fameux capitulaires de villis, que l'on entreprenne sur ses terres des gens sachant fabriquer des boissons faites avec des pommes, des poires et autres fruits. Des titres non moins respectables font mention des allées de pommiers qui entouraient en 892 l'antique abbaye de Saint-Wandrille que les Normands détruisirent en fondant en comble à cette époque. Par un titre de 1185, les religieux de Jumièges reçoivent une donation en pommes pour faire le cidre nécessaire à leur consommation. Dans un poème écrit par Guillaume Lebreton, chapelain de Philippe-Auguste, et qui avait suivi ce prince à la conquête de la Normandie, en 1205 à 1204, on trouve les deux vers suivants :

Non tu in autumni rubet Aleta tempore pomis,
Unde liquor solet siceram sibi Neustria gratum.

C'est avec la pomme que produit le pays d'Ange que la Neustrie fait faire le cidre, boisson qu'elle aime. Enfin, Nuel a trouvé qu'il était question de cidre dans l'énumération des marchandises qui remontaient la Seine en 1513, et qu'en 1497 cette boisson était vendue à Paris chez les marchands de vin.

Sur les conséquences qui paraissent devoir résulter de la comparaison des températures observées en divers lieux de la terre par M. Petit. — En comparant la marche de la température à Paris et à Toulouse pendant les années 1850 à 1845, M. Petit a été frappé de voir qu'elle était la même dans ces deux villes. Ainsi, en moyenne, le thermomètre de Paris est toujours plus bas que celui de Toulouse, et tous deux montent et descendent ensemble. Les minima se correspondent comme les maxima. Au commencement d'août et de novembre, il y a dans les deux villes une élévation de température très-notable, et M. Petit rappelle à ce sujet l'observation faite par M. Erman, que ces élévations de température coïncident avec les deux époques des apparitions d'étoiles filantes. Ces astéroïdes, en enveloppant la terre, s'opposeraient au rayonnement de cette planète vers les espaces célestes. Nous donnons ici en regard les moyennes mensuelles de Paris et de Toulouse pour chacun des mois de l'année, déduites des années 1850 à 1845.

	Paris.	Toulouse.	Paris.	Toulouse.	
Janvier...	29,39	49,14	Juillet....	186,03	206,28
Février...	36,36	66,80	Août.....	196,37	216,91
Mars....	66,97	96,12	Septembre...	169,98	189,59
Avril....	106,31	116,50	Octobre...	106,27	136,50
Mai.....	119,91	166,52	Novembre...	78,17	99,07
Juin.....	176,14	206,94	Décembre...	39,47	56,67
			Année....	106,92	136,88

Fait intéressant pour la théorie de la grêle., communiqué par M. Espy. — En 1808, un ouragan remarquable par sa violence et par son étendue ravagea l'Etat de Tennessee. Il avait pris naissance près la ville de Kingston et s'étendit jusqu'aux montagnes qui séparent le Tennessee de la Caroline du Nord. Il avait commencé vers midi et finit vers trois heures environ. La vitesse était de trente milles à l'heure. Dans la partie septentrionale de son trajet, il tomba beaucoup de grêle et de pluie, et, chose remarquable! il tomba en même temps des feuilles vertes et des branches qu'il avait arrachées auparavant, et qui étaient toutes recouvertes d'une couche épaisse de glace. Tous ces corps emportés par le vent étaient devenus les noyaux d'autant de grêlons.

(La suite à un prochain numéro.)

Théâtres.

Guerrero, drame en cinq actes et en vers; par M. ERNEST LÉGOUVÉ (THÉÂTRE-FRANÇAIS); *Madame de Cérigny* (THÉÂTRE DU GYMNASE).

Guerrero est un surnom; il signifie le guerrier; le vaillant d'Avales l'a reçu de la reconnaissance et de l'admiration des Mexicains, pour la liberté desquels il combat contre la tyrannie espagnole. Guerrero est un héros, un foudre de guerre; il a jeté l'épouvante dans le cœur de l'Espagne; et le Mexique attend de lui sa délivrance.

Comment l'Espagnol aura-t-il le raison d'un si redoutable adversaire? Les uns sont d'avis de s'en débarrasser par l'assassinat; les autres par la force; don Lopès propose la ruse; Guerrero est épris de la beauté de dona Isabelle, fille du noble Lépou; et il en est aimé; par cet amour on peut le gagner à l'Espagnol; et l'enlever à la cause de la liberté mexicaine. Don Lopès va donc trouver Guerrero et lui propose cette alliance; mais Guerrero, tout soldat qu'il est, ne se laisse pas prendre au piège, il accepte Isabelle, qui se donne à lui avec joie, et le mariage accompli, notre héros déclare qu'il n'en continuera pas moins à se battre à outrance contre l'Espagne et à tenter la délivrance du Mexique.

Don Lopès a une revanche à prendre, et il la prend en faisant arrêter le père de Guerrero, et en le jetant au fond d'un cachot; maintenant, si Guerrero accomplit sa menace, s'il soulève le nouveau Mexique, la tête de son père paiera pour son audace et sa révolte; retenu par l'amour lila, sacrifiant la liberté de son pays à la vie de son père, Guerrero se retire dans la vie champêtre, avec sa femme Isabelle et ses fils qui lui est né. Cependant la passion de la guerre le sollicite dans sa retraite; l'oisiveté lui pèse; il tressaille au bruit des armes. Ses nuits sont pleines de combats et de rêves de gloire; son sang bouillonne; il ne peut plus endurer cette existence oisive; c'est à ce moment que don Lopès se représente à lui. Il vient pour exciter cette passion de la guerre qui s'est rallumée dans le cœur de Guerrero et pour en profiter. Lopès offre à Guerrero le commandement général des armées d'Espagne. — D'abord Guerrero refuse avec indignation; c'est une trahison qu'on lui propose. Don Lopès, faisant dévier ses scrupules, lui fait voir qu'il ne s'agit pas de tourner ses armes contre le Mexique, mais de venir en Espagne combattre Napoléon et le vaincre; un tel adversaire, une telle victoire promise exaltent l'imagination de Guerrero et il succombe. En vain Isabelle veut le retour; il le veut parti.

Après quinze ans, il revient au Mexique, suivi de sa femme et de son fils devenu jeune homme. Guerrero revient victorieux; il est le plus puissant et le plus illustre des Espagnols. Mais l'abandon qu'il a fait de ses frères mexicains vit au fond de leur cœur et y entretient le désir de la vengeance, et Guerrero lui-même en a gardé le remords. Aussi n'arrive-t-il dans son pays qu'avec la pensée de racheter sa faute, et de se réhabiliter en donnant la liberté au Mexique. Malheureusement la fortune tourna tout à coup contre lui. Son fils, insulté par un Mexicain qui l'appelle fils de traître, se venge en tuant pour venger l'honneur de son père; mais, par les exhortations qui précèdent ce combat singulier, il apprend qu'en effet ce père n'est pas le brave Espagnol qu'il croyait, mais un Mexicain royaliste. C'est pen d'ailleurs à rougir devant son fils, il fait que Guerrero rougisait devant son vieux père. Le vieillard, soitant tout à coup de sa prison après quinze ans, et voyant son fils clamant de croix et portant toutes les marques du commandement suprême, croit qu'il doit toute cette splendeur à ses victoires contre l'Espagne; quelle n'est pas son indignation quand il apprend que c'est par l'Espagne et non contre elle que Guerrero a conquis ses titres et sa puissance. Il le repousse comme un fils indigne, comme un mauvais Mexicain.

Cependant la guerre entre le Mexique et l'Espagne s'est rallumée. L'Espagne demande la paix, le Mexique veut bien l'accorder, mais à condition qu'on lui livrera Guerrero. L'Espagne refuse, le Mexique persiste; la guerre va recommencer. Alors Guerrero, comme un héros antique, se livre lui-même aux Mexicains et marche à la mort. Ce dévouement lui rend l'estime de sa femme, l'estime de ses fils, la bénédiction de son père et l'admiration universelle. Guerrero ne so pas un héros nommé roi du Mexique et de l'Espagne.

Le drame est du genre héroïque; excepté don Lopès, tous les personnages y vivent dans la sphère des vertus les plus sévères, et de l'abnégation. Guerrero lui-même s'exagère sa faute et l'expie bien au delà de ce qu'elle mérité; la grande erreur de ce drame, en effet, est de n'avoir pas donné une cause assez convaincante de cette prétendue trahison de Guerrero envers son pays. Il résulte de cette tension continue et de cette exagération des sentiments, dont il faut accuser d'ailleurs le genre héroïque plus que l'auteur, une certaine monotonie dans les effets, et une absence trop fréquente de contrastes et de nuances; on aurait aussi bien des impossibilités à signaler, et des non-sens que l'imagination même la plus libre n'a pas le droit de pousser aussi loin; mais des scènes intéressantes, des situations fortes, un constant appel aux nobles pensées et aux généreux sentiments, un style négal, mais vigoureux souvent et éloquent quelquefois, toutes ces qualités si bien fautes pour constituer des défauts même graves, même nombreux, ont, gagnés la victoire et donné à M. Legouvé un succès dont il peut se honorer.

Mademoiselle Plessis, un peu troublée, a trop négligé dans ses sanglots les douleurs d'Isabelle; M. Guyon et M. Beauvallet sont de vrais Mexicains; sauvages du désert. Leur déclamation formidable ferait tressaillir et remplir la vaste étendue du désert; je vous demande si elle remplit la salle du Théâtre-Français et fait trembler l'écho modestement caché dans le coin de quelque colonne voisine. — Pourquoi à ce nom de madame de Cérigny, ces airs mystérieux, ce coup d'œil équivoque, ce sourire railleur, ces réticences suspectes, ces mots dits tout bas à l'oreille? Cérigny n'est-il pas un non

comme il y en a tant? Pour moi, je n'y trouve rien à redire; Cérigny ou un autre, peu m'importe.

On n'est pas de mon avis aux eaux de Bade: l'arrivée de M. et de madame de Cérigny y produit l'effet d'une de ces étiennes compromettantes dont tout le monde sait le fin mot, mais que personne n'ose expliquer à haute voix, de peur de causer du scandale aux moins pudibonds. J'avouerai humblement que je ne pensais pas que Bade fût prude à ce point; pour peu qu'on l'ait fréquentée, on trouvera que cette susceptibilité virgine est un pur don qu'il tient de l'imagination de MM. Bayard et Regnault, et qu'en réalité Bade vit très-volontiers de chronique scandaleuse; les plus grosses charades ne lui font pas peur; il en crie le mot avec joie par-dessus les toits, et fraternise ensuite avec les pêcheurs les plus avérés.

On ne crie pas dans la comédie de MM. Bayard et Regnault, on chuchote des que ce nom de madame de Cérigny est prononcé: « Ah! dit celui-ci d'un ton moqueur, madame de Cérigny! et il appuie sur le mot madame avec une affectation qui donnerait des soupçons au plus crédule et mettrait le plus indifférent en frais de curiosité. — Madame de Cérigny! reprend celui-là en souriant de cet imperceptible sourire qui trahit la satisfaction d'un vainqueur ruminant le souvenir des conquêtes passées, madame de Cérigny? je ne connais que cela! »

Cependant, si M. de Cérigny témoigne le désir d'être admis dans la haute société que les beaux jours amènent à Bade, de tous les coins de l'Europe; s'il demande à produire sa femme au bal privilégié: « Oui, sans doute, lui dit-on, vous nous admettrons avec plaisir... vous!... vous!... mais... mais... — Quoi? — Mais madame de Cérigny!

— Qu'est-ce? pense à part lui le mari: à qui en veut-on! que signifie ce logogriphe? suis-je dans le pays des sphinx! » Un jeune Parisien en vacances venu pour s'ébattre aux

voilà? dit Gustave. — Me voilà! — Que viens-tu faire à Bade! — Oh! mon ami, une femme charmante, une femme parfaite, un ange que j'aime, que je suis partout, que j'adore et à qui je n'ose le dire. — Son nom? — Madame de Cérigny. — Madame de Cérigny, un ange? pauvre Ernest! » Et Gustave d'éclater de rire au nez du *pastor fido* ébahi.

Une explication de Gustave et d'Ernest donne bientôt le mot de toutes ces énigmes: madame de Cérigny est une aimable grisette, pas davantage; elle prend le nom de dame, comme tant d'autres, pour se donner une contenance; et M. de Cérigny le lui permet, encore comme tant d'autres: aussi voici mon Ernest qui, de timide qu'il était, devient un effronté compère; il traite madame de Cérigny à la lussarde; celle-ci a beau se fâcher, s'indigner, appeler à l'aide, aller jusqu'aux larmes.

On se trompe cependant: madame de Cérigny n'est pas ce que cet étourdi de Gustave pensait: c'est une honnête femme, s'il en fut; tous les sacrements y ont passé; mais M. de Cérigny, étant garçon, en avertisse la maladresse de voyager avec une maîtresse, et de la faire passer pour sa femme; cette maîtresse a essuyé depuis, sous ce nom d'emprunt, plus d'une aventure scandaleuse; et maintenant voici qu'on prend la véritable madame de Cérigny pour cette aventurière. Cérigny es tainsi puni de sa légèreté par l'insulte que subit sa femme, par sa propre jalousie et par le scandale qui en résulte. Il va sans dire que l'innocence et l'authenticité de la vraie madame de Cérigny éclatent au dénoûment, et que sa légitimité triomphe.

Le sujet était scabreux; il a été traité avec beaucoup d'esprit, de gaieté et de goût par MM. Bayard et Regnault.



(Théâtre-Français. — Guerrero, par M. E. Legouvé. — Guerrero, Beauvallet. — Isabelle, mademoiselle Plessis.)

eaux de Bade, M. Ernest, avocat par métier, tendre et amoureux par nature, rencontre son ami Gustave: « Te

Courrier de Paris.

Enfin nous en sommes quittes: le premier jour de l'an a vécu; il est déjà enterré depuis plus de huit jours; les bons sont dévorés, les poupées brisées, les baisers refroidis, les sourires rengainés, les serments oubliés; Paris est rentré dans sa vie de tous les jours et a repris ses habitudes: on ne s'embrasse plus à tout bout de champ; on ne se démanche plus le bras à force de furieuses poignées de main; on ne se nitraille plus, d'une extrémité de la ville à l'autre, par défroiables décharges, à bout portant, de protestations, de compliments et de boîtes de chocolat; les amitiés et les amours sont revenues à leur température naturelle; les petites jalouses et les grosses jalouses, un moment irritées par cette journée de tendresse et de réconciliation universelle, ont recommencé le lendemain avec un ardeur recrudescente, comme l'eau retenue par un obstacle s'élançait tout à coup plus rapide et plus furieuse.

L'autre jour, nous avons esquissé quelques-unes des physionomies que fait naître ce jour mémorable; nous avons raconté quelques-unes de ses douleurs et de ses joies; notre spirituel ami Bertall en faisait autant de son côté, et voici sept à huit types qui sont tombés de son crayon comique et que nous sommes très-henreux de recueillir avec tout le soin et toute l'hospitalité qui leur sont dus.

Voici d'abord un intérieur de famille au premier jour de l'an; la scène se passe chez d'honnêtes bourgeois, et le jour commence à naître; c'est estimable monsieur au front clair et, c'est respectable dame en coiffe de nuit, que vous voyez réunis et adossés au même oreiller, sont deux époux légitimes et parfaitement assortis; l'agrément de leur profil et la beauté de leurs formes vous l'affestent; ils dormaient d'un paisible sommeil, de ce sommeil profond qui couronne quelques années de concile nuptiale, quand un bruit assaut; agréable surprise! c'était madame leur fille, heureu-

sement veuve depuis un an, qui venait leur souhaiter la bonne année avec accompagnement de deux rejets, charnants

pliment filial écrit de la main de Titi en lettres majuscules et à peu près conçu en ces termes: « Cher papa et chère maman, permettez qu'en ce jour votre petit Titi vous offre ses vœux et son amour. »

L'ainé, celui qui dans son ardeur de bonne année, a oublié ses pantoufles et se tient sur ses talons pour ne pas s'embrasser par la plante des pieds, Eugène qui la portière appelle, M. Ugene, présent avec un certain orgueil à ses deux esthétiques ascendants le produit de son talent dans l'art du dessin; Eugène sera évidemment plus qu'un Raphaël; à son âge, Raphaël ne faisait pas des bonches des nez et des yeux de ce calibre-là quant à la mère de ces jeunes phénomènes vivants, nous aurions désiré voir l'émotion qui se peint dans tous ses traits en ce jour solennel, mais elle n'a pas jugé à propos de nous montrer son visage.

Je vous recommande l'attitude héroïque de ces deux braves de la garde citoyenne en route pour aller porter au château l'hommage de leur dévouement belliqueux: « Messieurs, c'est toujours avec un nouveau plaisir. »

Quand il a rendu à son prince ce qu'il lui doit, le héros se dépouille de son air sabreur, suspend au porte-manteau le casque et l'épée, rentre modestement dans son paletot, se coiffe du feutre mou, s'arme de son hanbou pouff, tout glayé, lèche le gilet blanc, et redonne purement et simplement l'excellent oncle que vous voyez, le meilleur des oncles, l'oncle chargé et surchargé de pochettes, de boîtes de bonbons, de lanternes magiques, de boîtes de bonbons, de chevaux de bois à l'usage de ses nièces et de ses neveux bien-aimés.

Je vous ai fait tout récemment ma profession de foi sur le tambour de la garde nationale, le déclarant l'invention la plus malaisante des temps modernes; mon amour pour ce bipède atroce s'est emporté jusqu'à souhaiter qu'on le mit à



(Said, lion du consulat de Suède, à Alger.)

plus malaisante des temps modernes; mon amour pour ce bipède atroce s'est emporté jusqu'à souhaiter qu'on le mit à

plus malaisante des temps modernes; mon amour pour ce bipède atroce s'est emporté jusqu'à souhaiter qu'on le mit à

égime de la mort aux rats, pour en finir : eh bien ! ce vœu, un peu vif, je l'avoue, cette horreur du tambour, publiquement déclarée et distribuée avec l'illustration à Paris et dans le monde entier, n'a pas empêché cet assassin exécrable qui se cache sous le nom de tambour de ma légion, de donner à ma porte, et de se présenter chez moi le premier de l'an avec ce nez canoté, cette attitude innocente dont il assainit ses billets de garde, pour me les faire avaler, et que Bertall a sassis sur le fait. — J'avant pas à ce moment de mort aux rats sous la main pour me délivrer de ce dangereux animal, je lui ai donné tout sous ; et voilà comme on encourage le crime... et les imbours !

Dieu veuille qu'il soit heurté et détruit, en descendant l'escalier, par cette grosse et robuste cuisinière qui s'est passée de tous ses atours, et s'en va, de son pied épaté, chez les fournisseurs, le boucher, le boulanger, l'épicer, la fruitière, leur souhaitant une bonne année, une bonne santé, le paradis à la fin de leurs jours, et en recevoir l'étréme an-

nuelle, prime d'encouragement qui la sollicite à leur continuer sa pratique, et à compter avec ses maîtres avec le même scrupule et la même fidélité.

Bertall a très-bien compris que l'espèce sur laquelle le

jour de l'an opérât les plus étonnantes et les plus rapides métamorphoses était l'espèce des portiers et des portières. Il nous montrera le portier une autre fois ; mais que dites-vous de la portière ? ne la reconnaissez-vous pas ? Ce n'est pas l'épouse du concierge qui tire fièrement le cordon au faubourg Saint Germain ou à la Chaussée-d'Antin, et se donne des airs de duchesse ou de femme de banquier ; c'est la portière classique, l'antique portière du Palais, que les révolutions n'ont pas changée, et qui est restée immuable, dans sa loze obscure, au milieu du bouleversement universel des conditions, des gouvernements, des institutions et des mœurs.

L'épouse du concierge sourit toute l'année ; c'est tout à fait une femme du grand monde. La vraie portière, qui ne sait pas dissimuler, la portière d'autrefois, dont Bertall a encore retrouvé un exemplaire, ne sourit qu'une fois l'an, au 1^{er} janvier ; le reste de l'année, du 2 janvier au 31 décembre, elle est maussade et renchignée, et grogne perpétuellement sous sa coiffe et dans sa barbe. Mais, au 1^{er} janvier, quelle séduisante



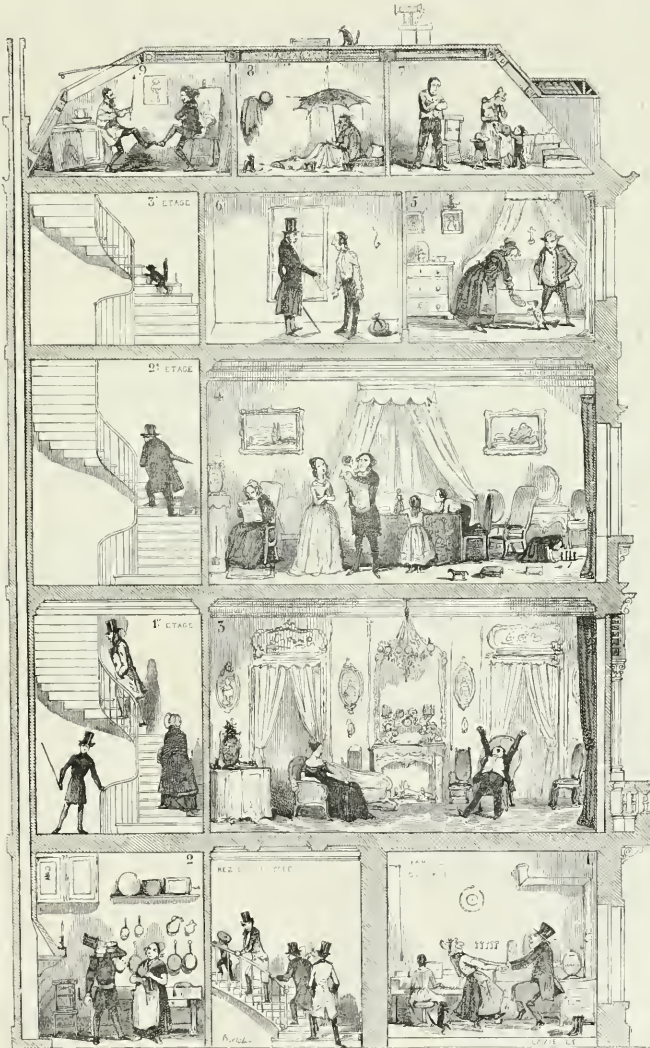
(Les surprises du nouvel an.)



Le meilleur des oncles.



(Un jeune homme lancé qui va porter ses cartes.)



(Coupe d'une maison parisienne le 1^{er} janvier 1844. — Cinq étages du monde parisien.)

Vignettes extraites du DIABLE A PARIS (2^e série), publiée par Hetzel.



(Visites au château.)



(Vue prise sur une portière pendant l'année.)



(Vue prise sur une portière. Fin décembre.)



(Visite obligée aux fournisseurs.)



« C'est le tambour de votre compagnie, Monsieur, qui a cédé de vous la sauterie bonne... et ureuse. »

sirène ! et comme son œil, son nez, sa bouche, s'entendent pour exciter le locataire, par une aménité inaccoutumée, à délier les cordons de sa bourse, ou à mettre les mains au gousset : bon moment pour être agréé par ce vieux cerbere, qui

a rentré sa défense et n'aboie pas ce jour-là. Aussi ce petit jeune homme qui trotte là-bas, se sert à lui-même de commissionnaire, et porte des cartes, de sa propre main, à ses amis et connaissances, est-il sûr de recevoir un accueil

des plus séduisants de la portière du 1^{er} de l'an, et d'avoir sa part de la gratification extraordinaire de son sourire ; mais qu'il ne s'avise pas de repasser le lendemain !

Le spirituel et charmant *Diable à Paris*, le plus char-

mant et le plus spirituel des diables, a bien voulu nous faire cadeau, pour nos épreuves, de cette maison à cinq étages que vous pouvez toucher du doigt et des yeux. Notre aimable diable est assez riche de son esprit et de ses trésors de toute espèce, pour prêter ainsi quelque chose à ses amis, d'autant plus que nous sommes bien en état de le lui rendre.

En sa qualité de cousin germain d'Asmodée, qui enlevait les toits des maisons de Madrid, et en livrait les secrets intérieurs à l'œil curieux de son frère, le diable mis à nu son monde par M. Hetzel, et enveloppé dans une layette de fine prose et de dessins exquis, ne s'arrête pas à la muraille, mais nous introduit dans la maison, où nous faisons connaissance avec les différentes espèces qui l'habitent.

L'espece varie suivant l'étage, et les mœurs à l'unisson. Au rez-de-chaussée on est sans façon et d'assez bonne humeur ; la cuisinière, la même sans doute que nous avons rencontrée là-haut, y soigne le chasseur d'Afrique, le préféré de son cœur, et arrose ses lauriers du premier bouillon de l'amour ou d'un verre de bourgogne, dont le porteur d'eau fournit le remplaçant. Le concubinage s'épanouit et danse une mazurka avec son épouse, tandis que mademoiselle leur fille joue sa sonate ou étudie son nocturne, talent de société qui doit la mener tout droit à épouser un vieil huissier ruiné, ou à être figurante à l'Ambigu-Comique, au lieu de tirer honnêtement le cordon, comme ses aïeux.

Au premier étage, on baille sur le veulours et sur la soie. C'est là vieille morale du lambris, du le. Au second, on est moins riche et plus éveillé. La mère s'occupe de ses enfants, le père fait sauter le marmot dans ses bras, et se mire dans son miroir ; la belle-sœur lit innocemment le journal au coin du feu ; cependant le petit garçon et la petite fille s'amuse à la poupée, dans l'attente la plus cordiale. J'aperçois un quatrième rejeton de cette race de bons bourgeois, qui s'est mis à quatre pattes comme un haricot, et joue aux quilles avec toute la candeur du premier âge. Il est impossible d'être plus confit en vertus et en bonheur que ce second étage. Je vous prie de croire cependant que tous les seconds étages ne ressemblent pas à celui-ci ; le bonheur et le malheur habitent un peu partout, en haut et en bas.

Au troisième étage, tout change ; voici un débiteur visé par un huissier ; il n'a plus à lui offrir que les quatre murs de son appartement pour solide total de sa créance. Tout à côté un bon rentier et sa gouvernante, donnent la pâtée à leur caniche, autre image du vrai bonheur.

Dans les mansardes, un pauvre diable vient de battre sa femme et ses enfants pour toute nourriture, afin de leur apprendre à vivre ; un philosophe, du genre peut-être, met son nez à l'abri d'un voile, et se livre, par une fautive niche au toit qui s'est mis en communication trop directe avec les catacixtes du ciel ; et enfin un futur Apelles et un Praxitèle furtif battent la sonnette et font ainsi des économies de bois et de pincettes.

L'escalier lui-même est plein d'enseignements. Le lion et la lionne descendant de leur équipage, montent à l'étage des bâilleurs ; le riche et prudent bourgeois, le parapluie sous le bras, va visiter les habitants du second ; mais à compter du troisième au cinquième, la solitude commence, les amis diminuent ; les visites deviennent rares, et le chat peut, sans être dérangé dans ses opérations militaires, se glisser à pas de loup, de marche en marche, et lupper la première souris qui se rencontre.

Vous voyez, par cet échantillon, que le *Diable à Paris* ne recherche pas, comme cela arrive de temps en temps à son confrère Asmodée de Madrid, les passions furieuses et les drames sanglants ; il ne l'imite que dans son goût pour les tableaux comiques, les contrastes piquants et l'observation spirituelle et plaisante des ridicules, des vices et des mœurs ; dans cette peinture pleine d'intérêt et de charme, il est bien le plus agréable, le plus amusant, le plus ingénieux, le plus brillant, le plus fécond, le plus malin diable qui soit venu de l'enfer depuis longtemps pour récréer les pauvres humains en se moquant d'eux-mêmes à leur nez, au lieu de les cuire dans les vieilles marmites de Satan, comme le faisaient autrefois les anciens diables qui n'étaient pas amusants du tout. — Le second volume du *Diable à Paris*, que continue M. Hetzel, ne fera que confirmer le succès immense, universel, obtenu par les adorables diableries du premier volume, qu'on s'arrache de tous côtés.

Nous recevons d'Alger de curieux détails sur un lion parfaitement civilisé et plein de talents d'agrément ; non-seulement on nous donne les renseignements les plus authentiques et les plus aimables sur le naturel et l'éducation de ce quadrupède distingué, mais on nous parle de la délicatesse jusqu'à nous envoyer son portrait, le lion lui-même n'ayant pu nous être adressé sous enveloppe sans quelque difficulté. *L'Illustration* se hâte, avec tout le plaisir et toute la reconnaissance que mérite un pareil présent, de communiquer à ses lecteurs l'image de ce lion sans pareil, qui pourrait bien empêcher de dormir le lion de M. Carter et M. Carter lui-même ; *L'Illustration* est heureuse de faire d'avoir été choisie la première pour introduire dans le monde cet intéressant animal et lui donner accès dans la société parisienne ; si, comme il est arrivé pour certain prince, à certaine princesse d'un conte de fée, quelque lionne de la Chaussée-d'Antin devient amoureuse de notre lion sur la vue de son portrait seulement, la lionne pourrait s'adresser à nous sans crainte ; nous tâcherions d'arranger l'affaire à la satisfaction des deux familles.

Il se nomme Saïd ; il est de la plus haute noblesse de lions, et descend de la grande race de Numidie ; sa robe, couleur fauve, est diaprée de pois d'obène ; les dos surtout est admirablement tacheté et moucheté ; ses oreilles, sa queue, ses griffes sont d'un beau noir de velours ; des mouchetures d'un brun foncé, se marient, se fondant, parcourent ses deux jambes de haut en bas et arrivent jusqu'aux pattes par des anneaux gradées ; deux signes bruns, placés obliquement à l'angle intérieur des paupières et affectant la forme d'une olive allongée, lui donnent un certain air coquet qui tempère à ravir sa fierté. Voilà certes un admirable lion.

Saïd naquit dans les montagnes de Biskara ; mais il ne resta pas longtemps dans son bercail ; à trois mois il vint à Alger ; c'était ce envie précoce de voyager et de connaître ? on lui fit le pris dans une chasse où dans une *tazza* ? Nos maîtres de lumières sur ce point de son histoire. Quoiqu'il en soit, il fut admis à trois mois au vice-consulat de Suède, et c'est là qu'il fit son éducation avec un succès qui ne saurait manquer de donner aux lions encore inconnus une haute opinion de la civilisation européenne.

L'appartement que Saïd occupe dans la maison du consul est situé dans la cour intérieure du premier étage, à côté de la salle à manger ; situation excellente, surtout pour un lion de bon appétit. En outre, Saïd y trouve l'avantage de voir passer sans cesse les nombreux visiteurs qui entrent dans la maison, ce qui lui procure un spectacle récréatif, et peut lui servir plus tard à rédiger le résultat moral de ses observations, pour peu qu'il soit philosophe, ce dont je ne doute pas, et que la fantaisie lui vienne, dans sa vieillesse, d'écrire ses mémoires.

Tout le monde aime Saïd, et tout le monde le caresse ; et comme c'est un lion qui sait vivre, Saïd répond à ces politesses et à ces douceurs avec une grâce et un à-propos qui lui font le plus grand honneur. Cependant, comme lions les autres bien placés, il met des avances dans les marques de sa reconnaissance ou de son attention ; et sait à très-bien distinguer les vrais amis de ses simples curieux ou des étrangers ; il est tendre avec les premiers, il n'est que convenable avec les seconds. Il a même des moments de réserve et de froidure complète pour ceux qu'il n'aime pas ou qu'il voit pour la première fois ; mais il ne se laisse jamais aller jusqu'à l'impolitesse, et personne ne peut se plaindre d'en avoir reçu le moindre... ou coup de griffe.

Saïd a un faible pour les jolies femmes ; un jour, à la suite d'un pari, une jeune femme, dont le consul appréciait l'esprit et la grâce, monta d'un pied lesté sur le dos de Saïd, comme une charmante amazone sur son alezan, et piqua des deux ; une autre jolie femme servait d'éuyer et de menin ; Saïd se laissa faire et fournit sa carrière de la meilleure volonté du monde et avec une soumission à laquelle sa face guerrière et sa cririère de roi des forêts donnaient un prix inexprimable. Cependant Saïd n'est pas lion à se laisser limer les dents comme ce lion amoureux de La Fontaine. C'est dans le rôle de coursier docile que nous présentons Saïd à l'admiration de nos lecteurs.

On cite de lui un trait qui prouve qu'il en remontrait au lion d'Androcles pour l'esprit et la reconnaissance. Un jour, son maître M. D... s'apercevant qu'il était souffrant et mélancolique, s'approcha de lui avec une inquiétude bien naturelle à l'égard d'un lion si complètement orné de vertus et de qualités ; quelques gouttes de sang se laissaient voir sur la lèvre inférieure de Saïd ; à peine M. D... eut-il avancé le bras, que Saïd ouvrit la gueule de lui-même, et M. D... y plongeant la main intrépidement, en ramena une énorme sangsue qui s'était logée, — le lion n'a jamais pu dire comment, et ne le dirait probablement jamais, — dans un des sillons horizontaux et rugueux du gosier.

Saïd avait supporté l'opération avec héroïsme ; quand elle fut achevée, il vida tout d'un trait une vaste cuvette remplie d'eau fraîche, se mit à regarder alternativement son maître et la sangsue son ennemi, gisant sur les dalles de marbre et rendant tout le sang dont elle s'était gorgée. — Une minute après, Saïd était d'une humeur charmante.

On ne reprocherait pas à Saïd d'être sur sa bouche ; il ne mange que trois fois par jour, ce n'est pas trop pour un tel personnage ; un lion comme il l'est et qui a de l'éducation ne saurait faire moins de cuisine sans léser. En revanche, Saïd boit souvent et beaucoup, douze ou quinze fois par jour, nous ne voulons pas dire par là que ce soit un ivrogne. Il est très-recherché de sa personne, et se laisse volontiers brosser et peigner, mais il n'a pas encore touché l'oxyde, à l'exemple des lions de l'Opéra de criser sa moustache, de porter des gants pallés, des bottes vertes, un canot de Verdier et un longnon à l'œil gauche. Cela viendra peut-être.

Chronique musicale.

OPÉRA-ITALIEN. — Reprise de *Beatrice di Tenda*. — Débuts de M. Ojeda.

Cet ouvrage, que l'administration du Théâtre-Italien vient, on ne sait pourquoi, de remettre au répertoire, avait été joué il y a quelques années, et n'avait obtenu aucun succès. M. Vatel a pensé avec raison qu'on avait toujours le droit d'appeler d'un jugement de première instance dont on n'était pas satisfait ; mais ses clients n'ont pas été plus heureux devant le second degré de juridiction que devant le premier. *Beatrice di Tenda* a été reconnue tout d'une voix l'une des plus ennuyeuses Italiennes qu'il jamais pu mettre au monde un compositeur paresseux, distrait, trop pressé ou épuisé. *Beatrice* a été déboutée de son appel, et condamnée à l'amende et aux dépens. C'est bien fait.

L'histoire de cette pauvre *Beatrice* ressemble fort à celle d'Anne de Boleyn, de lamentable mémoire. Il est vrai qu'elle ne fut que duchesse de Milan, tandis que l'autre était reine d'Angleterre ; mais toutes les inégarités physiques, morales, sociales et politiques disparaissent devant le bourreau. Comme Henri VIII, le duc Visconti fait couper le cou à sa femme, afin d'en pouvoir épouser une autre. Ce moyen-là n'est pas très-délicat, mais il est sûr et pérennitaire, et c'est pour cela sans doute que ces messieurs l'ont employé de préférence.

Visconti a d'ailleurs tout l'avantage dans cette lutte d'atrocités. Il accense sa femme d'adultère, comme Henri VIII ; il la fait juger, condamner et exécuter, comme Henri VIII ;

mais il lui fait d'abord donner la question, plaisir délicat auquel le roi d'Angleterre n'a pas songé.

Beatrice di Tenda est probablement la plus faible partition de Bellini à coup sûr, c'est la plus négligée de toutes celles qui ont été exécutées en France. Cela est vague, monotone, traînant, pâle et inanimé. Le *quintetto* du second acte (scène du jugement, se termine par une strette dont le motif principal est superbe et produit un grand effet, mais c'est le seul éclair de génie qui brille dans cet ouvrage. Il n'y a dans les airs ni invention, ni expression, ni facture. Les morceaux d'ensemble sont ajustés avec une maladresse inconcevable chez un Italien. Les chœurs et l'orchestre ne peuvent être comparés qu'à des mendians espagnols qui étalent sans vergogne leur honteuse misère. Il est à croire que Bellini, dont l'imagination n'était pas *primesautière*, n'a pas eu le temps nécessaire pour écrire sa partition, — ou bien qu'il était malade à l'écrivain, — ou bien encore... Mais, quelque explication que l'on donne du fait, le fait est acquis à la cause, et la cause est jugée.

Madame Persiani chante le rôle de *Beatrice* avec sa correction accoutumée, sans certains passages qui ne sont pas dans sa voix, et qui ne seraient probablement dans la voix de madame Persiani, quant à son débit, elle est gracieuse, spirituelle, mais complètement dépourvue de passion et de force tragique. *Caique suum*, comme disent les pédants.

On en peut dire autant de M. Ronconi, comédien aimant *buffe* plein de mouvement et de verve, et tragédien plus ordinaire. Il chante avec beaucoup de grâce l'air du premier acte, et celui du second acte avec énergie. Il ajoute souvent à cette grâce et à cette énergie des intonations douces... (hélas ! elles ne le sont même pas toujours !) qui et diminuent un peu la valeur. Rien n'est parfait en ce monde pas même les barytons.

Pas même les ténors, et M. Ojeda en est la preuve. M. Ojeda est jeune, il a la figure assez distinguée, et de plus il est Espagnol, comme l'était Garcia ; mais il n'a pas la voix de Garcia ni son habileté de chanteur, ni son merveilleux talent dramatique. Les Espagnols se suivent et ne se ressemblent pas. Cependant M. Ojeda n'est pas tout à fait sans mérite ; sa voix est faible, mais agréable ; il dit avec grâce les phrases gracieuses ; il vocalise très-proprement. Si M. Ojeda est venu prendre la place de M. Corelli, les abonnés du Théâtre-Italien auraient fait une excellente affaire et gagné, au bas mot vingt-cinq pour cent.

Mais, si de ce côté ils sont en bénédiction, d'autre part ils sont bien en perte. Pourquoi leur avoir donné madame Manara. Quel bizarre plaisir M. Vatel peut-il trouver à placer un débile sur au milieu des étoiles brillantes qui ornent son firmament ?

OPÉRA-COMIQUE. *Le Guittarero*.

Le jour même où l'Opéra-Italien reprenait *Beatrice di Tenda*, l'Opéra-Comique reprenait le *Guittarero*, œuvre de M. M. Scribe et Halévy, jouée il y a quatre ans, et qui avait depuis longtemps disparu du répertoire. Il y a dans la pièce des situations intéressantes et quelques jolies scènes, et dans la partition des morceaux agréables, que M. Roger chante fort bien. C'est madame Casimir qui remplit dans cet ouvrage l'emploi important de *prima donna* ; madame Casimir a une très-belle voix, malgré trois notes fêlées ; elle a pas besoin de se faire si mince pour qu'on l'écoute avec plaisir.

Un jeune artiste assez distingué, M. Espinasse, vient de faire entendre à l'Académie royale de musique, dans le rôle de Raoul des *Haquenots*. C'était, comme vous le voyez, un grand affaire, et M. Espinasse est de ces gens qui aborde franchement les difficultés, et attaque le taureau par l'cornes. Le taureau a été abattu, et nous ne pensons pas qu'il puisse rencontrer beaucoup d'adilles plus vigoureux que M. Espinasse. Il crie assez fort que M. Duprez... Hélas ! plus fort encore peut-être. Ce qui est du moins incontestable, c'est que la voix de M. Espinasse n'a encore rien perdu de sa clarté et de sa fraîcheur juvénile. Je ne sais pas ces *gran coups d'épée*, disait madame de Sévigné. Nous, au contraire nous n'aimons pas trop ces grands coups de gosier. Mais, cela pris, M. Espinasse nous paraît mériter des éloges et beaucoup d'estime. Sa voix est étendue et d'une sonorité agréable il a de l'expression... (il ne crie pas toujours) ; il montre son vent de l'intelligence ; il chante et joue son rôle en homme qui s'en est rendu compte et qui sait ce qu'il fait. Enfin, M. Espinasse renouvait à crier et se bornait à chanter tout bonnement, nous ne voyons pas, en vérité, pourquoi il le répéterait pas, avec le temps, un de nos chanteurs les plus distingués.

Un voyage au long cours à travers la France et la Navarre.

RECIT PHILOSOPHIQUE, SENTIMENTAL ET PITTORESQUE.

(Voir t. III, p. 219, 263, 309, 373, 389, et t. IV, p. 21, 45, 53, 85, 103, 119, 165, 215, 231, 292 et 278.)

CHAPITRE XXIV.

M. LE SOUS-PRÉFET. — LE FILS DE BONNE MAISON. — CARACTÈRE.

Mais nous ne quitterons point la ville de Giens sans avoir montré à notre lecteur la figure capitale de la localité, et

de M. le sous-préfet, fonctionnaire austère et pieux, âgé au plus de vingt-six ans. Le jeune Oscar avait entendu parler de lui à Paris, et comme il lisait beaucoup les classiques, il a essayé de tracer, pour embellir notre histoire, le caractère du personnage administratif, en usant des anciens noms de La Bruyère. Nous oisons donc à nos lecteurs ce petit morceau de prose en guise d'intermède littéraire, pour les reposer de scènes violentes qui ont si fort troublé les derniers chapitres de notre pittoresque récit.

ELIAS, FILS DE BONNE MAISON.

Le LION. — Je prononce à regret ce nom, que l'on ne trouve plus désormais que dans la bouche de quelques badauds, atardés devant la mode d'autant, — le lion pulule sur nos boulevards, trompant encore dans les coulisses de nos théâtres chantants et dansants; mais le lion n'est qu'un sot, qui devient chaque jour de pire compagnie; et, sous la superbe crière, l'oreille traîssait à si fort percer, qu'on se demande à présent comment une si belle oreille se pouvait dissimuler sous la peau léonine.

Les beaux fils se sont débroués aussitôt qu'ils entendirent brairer en leur société, et sous leur brillante enveloppe, les marchands de honte, les chers d'avoués et les racoleurs enfilés. — Je ne parle point de nos gens de loi, qui, tout à fait ennemis des préjugés, et repoussés une fois encore par l'esprit passe noblesse, n'ont pas dédaigné de rivaliser avec les Montmorency du logron, les Lauzun de la barbe retroussée et les Saint-Gorges du pantalon à carreaux.

Elias a les cheveux blonds, négligemment bouclés autour de sa tête, la figure si bien et si franchement rasée, qu'on la croirait encore imberbe; la mise simple, le linge éblouissant de blancheur et les mains comme son linge. Elias est une fine fleur de notre belle jeunesse; il est le printemps de notre amée, et je sais une aimable chanoinesse qui ne l'appelle jamais que l'Espoir. — En conscience, la politesse est une royauté qui vaut bien celle de la chartre, et je ne sais pourquoi la bonne compagnie ne nommerait pas ses héritiers du nom même que le château donne à ses pressants.

Elias est le dernier rejeton de sa famille et se sent transmis l'une à l'autre l'héritage divin de la beauté, de la grâce et de l'esprit poète. Écoutez-le parler, et vous serez persuadé que ce timbre délicat et mignard, qui cette langue classique, câline et quelque peu précieuse, que cet accord féminin au mot avec les voix et son aveu la poésie, ne saurait appartenir qu'au fils, poils-fils et arrière-neveu de chanoinesses.

Ce sont les femmes qui l'ont élevé, doucement, gracieusement; ce sont elles qui lui ont appris à soulever, à parler, à marcher et à mourir; puis, l'enfant est passé aux mains des prêtres, tout imprégné encore des parfums du boudoir, il s'est vu transporter dans la serre-claude de la scierie, où l'on marche doux, où l'on parle doux, où l'on respire une atmosphère tiède mêlée d'encens.

Les bateleurs cassent les membres à leurs enfants, afin de les rendre souples comme une anguille. Je me garderais bien de dire que les prêtres sont des bateleurs; mais, à coup sûr, leurs disciples nous font voir, par le monde, une si merveilleuse souplesse de reins, une si prodigieuse facilité à se couber, que je suis toujours tenté de croire qu'on leur a utilement cassé quelque chose quand ils étaient tout petits encore et maléfiés.

Outi, Elias est bien nommé l'Espoir, l'Espoir de notre temps et de notre pays. Voyez-le parmi ces jeunes sœurs, qui anticipent sur leurs cheveux blancs, et, gravement assis sur des bancs, ne trouvent point de distraction plus chère, en leur priant, que de singer tout son aveu la poésie, du Palais-Bourbon. Elias est un vingt-deux ans assis au centre — il y a dix ans que la noble famille d'Elias est ralliée; — Elias est au centre, jeune homme, que vous diriez doux et bénigne, galant et courtisé, mais contre laquelle viennent se briser, étonnés de sa durée, les nobles flans de ces autres cœurs, qui sont encore jeunes et qui s'enlaminent pour le progrès de notre pauvre monde. — Que si vous descendiez, à mes petits dantons, dans le cœur bien repêché de votre blond collègue, assurément vous seriez surpris d'y trouver, sous une cendre épaisse d'égoïsme, un feu plus âcre que le vôtre; Elias brûle pour ce qu'il nomme la conservation; et c'en est fait de nous puisque les passions froides de l'intérêt insinuent à présent les enthousiasmes dont la sente liberté avait eu jusqu'à la pure et claire espérance possession.

Mais Elias est poète, — qui le croirait? — il fait de petits vers doux, dont comme sa parole et sa manière, j'allais dire doux comme ses cheveux; et ces strophes aimables, inspirées par la tendresse d'une âme pieuse, ou bien par la prière d'une âme tendre, — comme il vous plaira, — font la joie des âmes dévotes, qui de s'écouter elles-mêmes, et les mains jointes, ont l'abdoume, et les yeux à visage ouvert. « Les Paures, tel est le titre, admirable comme on voit, pour un poète centenaire, qui donne de grand cœur un souper et quelques sous aux pauvres, je me trompe pas paures, mais qui se fait tout pieux quand on lui dit qu'il faudrait essayer de diminuer le nombre des indigents.

Que deviendraient les bonnes âmes, que vous le demande, s'il n'y avait plus de pauvres? et que deviendraient surtout ces messieurs de la bienfaisance? — Et! membres de la gauche, vous êtes des anarchistes et des monstres; car vous voulez abolir la charité qui fait bellement vivre tant de gens charitables!

« Elias! un jour, je ne sais quel poète de province se met à pousser les hauts cris et prétend que tout le sucre et tout le miel poétique d'Elias lui appartient, à lui, l'abbé bourgeois. La chanoinesse pâlit, car elle a ces précieux vers sur son album, signés de la main de l'Espoir, et, hier encore, elle a dérangé le cœur en les relisant.

« Ses yeux traîssent, Elias est en plus d'un bon lieu parlé avec une sucrée tristesse de la difficulté de faire son salut dans cette vie périlleuse, se voit, à vingt-cinq ans, ré-

compensé par une sous-préfecture, des sentiments religieux qu'il exprime d'une voix si octueuse et si pénétrée. — Et la chanoinesse dit tout haut qu'elle entreferme avec Elias une correspondance suivie, ne voulant pas laisser le cher Espoir sans guide dans cette carrière épineuse du télégraphe. — Il ira loin, Dieu l'aider.

ALBERT-AUBERT.

(La suite à un prochain numéro.)

Mœurs et coutumes de la Basse-Bretagne.

(Premier article.)

De toutes les provinces de la France, la Bretagne est, sans contredit, celle qui a conservé le plus vivement l'enjeu antique de son caractère national. La royauté encore le moyen d'être en contact avec ses croyances ardoles, avec ses fêtes et ses pittoresques costumes. Les souvenirs de la féodalité, éteinte en principe, mais toujours vivante dans plusieurs coutumes locales, y subsistent à côté des traditions naïves des premiers âges de l'Église. Et même, sans pousser l'examen bien loin, on y découvrirait sans peine, sous plusieurs usages populaires, la trace d'une civilisation antérieure au christianisme lui-même. Le menhir druidique, surmonté de sa croix de pierre, que vous voyez s'élever tout à coup au milieu d'une bruyère ou dans le carrefour d'une forêt, c'est l'emblème de cette terre de Bretagne où toutes les traditions subsistent, mêlées et confondues; où l'histoire des deux îleuls, de Merlin et de Lanuel, se marie avec la légende miraculeuse des saints, avec la croyance aux azens intermédiaires introduite par le sabbatisme. Si le progrès est lent, si la civilisation avance d'un pied boiteux, rien du moins ne s'efface sur cette terre de granit. De l'ensemble de ces traditions diverses, apportées par tant de peuples, par tant de civilisations successives, se sont formées ces mœurs pittoresques, ces coutumes bizarres qui régnaient encore aujourd'hui dans cette Armorique, mais isolée du reste du monde par sa position géographique, que par son idome et ses répugnances nationales.

Le paysan breton est vil, impressionnable, intelligent; on en fait aisément un bon soldat et un excellent marin. Cependant il a toujours l'air un peu dépaycé loin de cette rive contrée qu'il aime jusqu'à l'adoration. Ce n'est qu'un milieu de ses laudes et au murmure de ses grèves qu'il se montre dans toute l'énergie de son caractère actif et passionné. Naturellement gai, plein d'insouciance, il recherche avec habileté tout ce qui est spectacle et fête. Plus sa vie est laborieusement dure, laborieuse, monotone, et plus il cherche à y échapper par la turbulence de ses jeux, par la poésie de ses fêtes.

Toutes les grandes circonstances de la vie, — tristes ou gaies, noces ou funérailles, — servent de prétexte à ses réjouissances. Il en est de même des principales époques de l'année.

Les fêtes les plus gaies, les plus riantes, sont celles qu'on appelle les printemps. Alors pas un dimanche sans qu'il y ait à faire quelque pèlerinage, à fêter quelque saint national, dont le nom est inscrit au calendrier et dont la chapelle rustique s'élève quelque part dans le voisinage avec sa ceinture de vieux chênes. Femmes, enfants, vieillards, malades, tout le monde se rend à la fête. C'est là que les jeunes filles viennent étaler leurs parures aux couleurs voyantes et trancées; c'est là que les jeunes gens, la plume de paon roulée autour de leur large chapeau, viennent faire assaut de galanterie et de beaux compliments. — L'amour est en général une chose assez simple et même assez insipide parmi les populations grossières de la campagne. C'est plutôt un instinct qu'un sentiment. Mais il est relevé en Bretagne par certains usages qui contrastent d'une manière remarquable avec le prosaïsme qu'il affecte dans d'autres contrées, plus avancées cependant sous bien des rapports. Chaque évêché, chaque paroisse même a ses coutumes particulières. Ainsi, il est certains cantons du Léonais où le galant doit s'approcher d'une jeune fille sans lui adresser la parole. Après l'avoir saluée, il prend le cordon de son tablier et commence à le rouler entre ses doigts; si la jeune fille l'interrompt et lui retire son cordon, c'est mauvais signe, et il peut alors chercher fortune d'un autre côté. Mais si au contraire on lui permet de le rouler en entier, il peut se regarder non pas sûr de sa conquête, mais certain d'être agréé pour un des danseurs de la journée. En effet, une jeune fille, pourpun qu'elle soit joye et d'une famille aisée, ne croyez pas qu'elle s'en retourne contente de la fête, si elle n'a, pour la conclusion, une demi-douzaine au moins de ses galants. Tous ces amoureux lui font une riante escorte, vivent entre eux dans la meilleure intelligence du monde et devisent ou chantent joyeusement tout le long du chemin. Le père de la jeune fille leur fait un accueil hospitalier; il s'avance jusqu'au seuil pour les recevoir, et la table est mise pour leur faire honneur. On leur sert ce qu'il y a de meilleur dans la maison: des crêpes, du lard salé et du cidre en abondance. Cependant la jeune fille ne tarde pas à s'esquiver, et sous prétexte de se débarrasser de ses habits de fête, elle se retire dans une chambre à l'écart. Les jeunes gens viennent pour l'entretenir les uns après les autres, dans l'ordre suivant. Lequel ils ont été agréés pour danser. En général la jeune fille ne montre, dans cette circonstance, ni amour ni préférence pour aucun de ses galants. Elle les reçoit tous avec affabilité, mais aussi avec une grande réserve. Le fête-fête dure plus ou moins longtemps, selon que les coutumes sont nommées; car sans une impolitesse, dont il n'est guère d'exemple, il

faudra, avant la nuit close, que chacun ait eu son tour et son quart d'heure d'intérieur.

Au reste, ces coutumes ne tirent pas à conséquence; elles sont regardées comme de simples civilités, et il est assez rarement question de mariage. Après plusieurs années d'assiduités, on ne se croit pas plus engagé de part et d'autre, qu'on ne le serait dans le monde après quelques contredanses. Bien souvent même on voit des jeunes filles dont les baus sont publiés se laisser encore reconduire par leurs galants. Dans ce cas, le fiancé n'est ni mieux ni plus mal traité que les autres, s'il se trouve à faire partie de l'escorte de sa future, et il n'aurait pour un galant ridicule, pour un jaloux insupportable, s'il en témoignait le moindre ombrage, le moindre mécontentement.

Cependant, lorsque les parents sont d'accord, lorsque le mariage est définitivement arrêté, la fiancée fait choix d'une fille d'honneur parmi ses parentes ou ses plus intimes amies; le futur choisit aussi son garçon d'honneur comme l'entend. Alors on s'en va pendant quinze jours, le garçon d'honneur et la fiancée d'un côté, le futur et la fille d'honneur de l'autre, inviter à la noce toute la famille. Car, en une circonstance si solennelle, personne n'est oublié et quelque position de fortune qu'il se trouve, or il n'y a peut-être pas de pays au monde où l'esprit de famille soit aussi vivace qu'en Bretagne. Peu importe le degré de la parenté; dans ce pays on est parent par tradition. On dirait, en effet, que les familles, en se mariant, y ont conservé ces habitudes hospitalières et bienveillantes qui unissent jadis les membres du clan et de la tribu antiques. Aussi le nombre de gens montés à un bien vite, et il n'est pas extraordinaire de compter aux noces des riches fermiers, plusieurs centaines et même un millier de parents.

Le dimanche qui précède la noce est consacré par un usage assez singulier: tous ceux qui ont accepté l'invitation envoient un présent aux jeunes fiancés par un de leurs valets de ferme, qu'ils ont soin de faire habiller de manière à donner une haute idée de leur magnificence. Ces présents sont quelquefois d'une assez grande valeur; mais pourtant le cadeau se borne presque toujours à quelques ustensiles de ménage ou à des comestibles pour le jour de la noce.

La noce a lieu presque toujours le mardi, et autant que possible, dans la maison de la fiancée. Cette condition est même nécessaire pour la bonne ordonnance de la fête. Les jeunes gens se réunissent de bonne heure dans le village le plus voisin, où le futur leur a donné rendez-vous.

Assistés qu'ils sont en nombre, ils se mettent en marche, et se dirigent vers la maison de la marée, précédés par un orchestre composé d'un *baton*, d'une *marle* et d'un *tambour*. La table est dans le réfectoire, les cours et les portes sont closes, et, bien que l'air à battre, la grande et tous les alentours de la ferme témoignent assez, par les préparatifs dont ils sont remplis, que la fête est vivement attendue, un homme s'avance sur le seuil de la porte, une baguette de genêt à la main, et, adressant à tout ce monde un beau discours rimé, il indique la route du château voisin, où, assure-t-il, une si élégante société sera la bien-venue à cause de ses beaux habits.

Comme on a prévu le cas, le fiancé a aussi amené son *ri-meur*, qui, pour l'ordinaire, est tout simplement le tailleur du village. Celui-ci répond à son rival vers pour vers, compliment pour compliment. « Cette maison, dit-il, est justement le palais que nous cherchions. Nous savons qu'elle renferme une fleur plus brillante que le soleil. Ne la dérobez pas plus longtemps à nos regards, car c'est pour la chercher que nous sommes venus. »

Alors le premier *ri-meur* va chercher dans l'intérieur de la maison une femme très-vieille qu'il leur présente, en la tenant par la main.

« Voici, dit-il, la seule fleur que nous possédions ici. Vous ne pouvez pas braver gens et de bons chrétiens, et nous sommes heureux de vous la offrir, si c'est pour ses beaux yeux que vous avez fait le voyage. »

— Certes, répond l'autre *ri-meur*, voilà une personne bien respectable; mais il me semble que le temps des fêtes est passé pour elle. Nous ne découvrons pas du mérite des cheveux blancs, surtout quand ils ont blanchi dans l'honnêteté; mais, pour le moment, nous cherchons autre chose. La jeune fille que nous demandons a pour le moins trois fois moins d'âge que celle-ci; il est bien facile de la reconnaître à l'éclat qui répand sa beauté sans pareille. »

Après la vieille femme, le *ri-meur* amène un enfant au maillot, puis une veuve, puis une femme mariée, puis la fille d'honneur elle-même; mais son adversaire trouve toujours d'excellentes raisons pour le récuser sans blesser leur amour-propre, jusqu'à ce que la jeune mariée apparaisse enfin, brillante sous ses habits de noce.

Assistés d'assemblée entre dans la maison, le *ri-meur* se met à genoux, dit un *Pater* pour les vivants et un *De profundis* pour les morts, puis il demande pour le jour de la bénédiction de la famille. Alors la scène, tout à l'heure si joyeuse, prend un caractère plus touchant; quelquefois même le *ri-meur* est interrompu par les larmes et les sanglots, tant il est vrai qu'il y a toujours quelque chose de solennel et de triste au fond de toutes les joies et de toutes les fêtes!

Dans certaines localités l'usage veut, au moment de partir pour l'église, que la mère coupe avec des ciseaux un bout de la ceinture de la mariée: « Ma fille, lui dit-elle, le lien qui nous unissait est rompu désormais, et je cède à un autre l'autorité que Dieu m'avait donnée sur vous. Ma maison ne sera plus votre maison tant que vous serez heureuse; car, si le malheur vous visite, une mère est toujours une mère et ses bras sont toujours ouverts à ses enfants. Comme vous j'aurais aussi quitté ma mère pour suivre un homme; ainsi vos enfants vous quitteront un jour: c'est la loi. Lorsque les oiseaux ont grandi, le nid maternel ne peut plus les contenir. Que le Seigneur Dieu vous bénisse et vous accorde autant de consolations qu'il lui en a en sa conscience! »

Le cortège prend ensuite le chemin du village. Mais à tout

moment il est arrêté dans sa marche par des bandes de mendiants qui, grimpés sur les farlus qui bordent la route, harcèlent le passage au moyen d'une ronce armée de tous ses piquants, qu'ils balançaient à la hauteur des visages. C'est le garçon d'honneur qui est chargé de faire tomber cette barrière importune, ce qui se fait en jetant aux mendiants quelques menues pièces de monnaie. Celui-ci s'exécute de bonne grâce et souvent avec générosité. Mais quand la route est longue, ces entraves sont tellement nombreuses que les fonctions de garçon d'honneur ne laissent pas que d'avoir leur côté désagréable.

Après la cérémonie religieuse a lieu le festin, qui est une des choses les plus merveilleuses du monde. Rien ne peut donner une idée de cette multitude de convives de tout âge, de tout sexe, qui forment un coup d'œil vivant, bariolé, confus, qui semble défilier le crayon de l'artiste comme la plume de l'écrivain.

Des le jour précédent des tables ont été dressées sous des tentes et des cuisines improvisées en plein air. Toutes les voisines, toutes les invitées qui ont quelques prétentions à l'art culinaire, sont venues depuis le matin offrir leurs conseils et leurs services. C'est un plaisir de les voir, dans l'atmosphère enflammée des brassiers, surveiller les quartiers de bœuf et les innombrables vailles qui courent dans de vastes chaudières. Cependant quelque soit leur zèle, il en est bien peu qui ne désertent leur poste, lorsque la fusillade et le son lointain et criard du *limou* annoncent l'arrivée du cortège.

Les nouveaux époux marchent en tête, précédés par les menestriers et les joueurs de bâton qui ouvrent triomphalement la marche. Les pères et mères, les parents et marraignes des mariés viennent ensuite. Les autres convives suivent sans ordre, pêle-mêle, chacun dans le costume de son canton, les uns à pied, les autres à cheval; le plus souvent il y a deux individus sur la même bête : un homme à cheval sur le traversin rembourré qui sert de selle, et une femme qui se tient par derrière, assise sur la croupe. Il n'est pas rare non plus de voir des ânes chargés de paniers ou sont entassés de petits enfants qui viennent assister à la noce et dont les fêtes étonnées et réjouies, qui dépassent à peine les bords de leur tribune d'osier, ajoutent encore à l'effet pittoresque de ce tableau champêtre.

Les mendiants ferment la marche; car eux aussi ils sont venus par centaines pour prendre leur part des reliés du festin.

Après un moment de confusion, occasionnée par l'arrivée de tant de monde, on se met à table. Les tables, composées



Les Amoureux, d'après un dessin de M. Jules Noël.)



Le Discours, d'après un dessin de M. Jules Noël.)

de planches solidement appuyées contre des pieux fichés en terre, sont très-basses et très-étroites. Les bancs qui servent de siège sont construits de la même façon, et ils sont tellement élevés par rapport à la table, que vous auriez votre genou entre votre assiette et vous, si, dans une noce vraiment brabanne, vous deviez vous servir de ce meuble; mais le luxe n'y est pas encore poussé jusque-là. Le potage se mange à la gamelle et les autres mets sur le pouce. Quant au liquide, il est servi dans des *pickets* en terre grossière, et on boit dans une tasse commune à cinq ou six personnes. On regarde même comme une civilité de présenter à son voisin la tasse où l'on a déjà bu, pour qu'il achève de la vider, et un refus, en pareil cas, vous ferait regarder comme un homme grossier et mal-appris.

Quant au repas lui-même, s'il n'offre pas dans les mets un grand luxe et une grande variété, il présente une abondance et une profusion qui rappellent les célèbres noces de Gamache. Le jeune marié et les gens de la maison ne cessent de circuler autour des tables, prévenant tous les besoins et pressant chacun à bien faire. Ils ne prennent guère d'autre part au festin que les compliments qu'ils reçoivent et les tasses de cidre qu'ils sont obligés d'accepter par complaisance et qui finissent quelquefois par leur alourdir singulièrement la tête et les jambes.

Après chaque service la musique se fait entendre, et tout le monde se leve de table; les uns se mettent à luter, les autres à danser; les plus officieux aident à recueillir les restes des plats, qu'on va porter aux mendiants dont les groupes déguenillés stationnent dans un champ voisin, comme un camp de Bohémiens. On se remet ensuite à table, puis on retourne au bal, puis à la table encore, et on continue de la sorte jusqu'à ce que la nuit soit venue avertir les convives qu'il est temps de songer à la retraite.

Alors les rangs s'éclaircissent peu à peu, et bientôt le garçon d'honneur et la fille d'honneur sont les seuls étrangers qui restent de toute cette fête; en effet, ceux-ci doivent se retirer les derniers. Dans quelques endroits même, ils veillent pendant toute la nuit dans la chambre des deux époux, afin que ceux-ci soient encore dignes le lendemain de se mêler aux jeux et aux danses des jeunes garçons et des jeunes filles. — Ici, ils se tiendront au pied du lit nuptial, une chandelle allumée à la main, et ne se retireront que lorsque la flamme leur sera descendue jusqu'aux doigts. — Ailleurs le garçon d'honneur doit, pendant toute la nuit, jeter des noi-



(Le Festin, d'après un dessin de M. Jules Noël.)

settes au nouvel époux, qui les casse et les fait manger à sa femme. Il est encore bien d'autres coutumes bizarres et singulières; mais nous les passerons sous silence; nous craignons que leur malicieuse naïveté, qui la-bas fait seulement sourire des hommes purs, des hommes aux mœurs austères, ne blesse ici l'oreille timorée de quelque lecteur.

Au reste, toutes ces coutumes varient suivant les localités, se modifiant même avec temps, et il serait impossible d'en présenter un tableau général et complet. Ainsi, par exemple, à l'île aux Moines, c'est le monde renversé: là ce sont les jeunes filles qui font les premières avances; ce sont elles qui vont faire des propositions de mariage et des déclarations d'amour.

Les fêtes auxquelles la noce donne lieu durent trois jours, jusqu'au vendredi. Alors la jeune femme embrasse ses camarades de jeunesse, et leur dit adieu comme si elle ne devait plus les revoir. Et en effet, à dater de leur mariage, une nouvelle vie commence pour les femmes de la Bretagne; vie triste et monotone, désormais sans plaisirs et sans fêtes: autant les jeunes filles sont libres, autant les femmes sont esclaves et assujetties. Dans certains cantons, et principalement dans le Léonais, la femme mariée qui porterait les paroles de la jeune fille, et danserait dans une fête, serait montré au doigt et perdue dans l'opinion. Leur unique affaire doit être désormais le soin de leur ménage, leur seule jouissance dans la paix du foyer domestique.

Il survient cependant dans la vie de ces mères de famille de rares événements qui mêlent quelques joies à cette vie monotone, et appellent sur elles une tendre sollicitude: c'est lorsqu'elles deviennent mères. Alors la ferme prend encore un aspect joyeux; le pas de la porte est couvert de feuillage, et le *binou* fait entendre ces airs si doux qui rappellent tous les rêves de la jeunesse. La cérémonie du baptême est une grande fête pour toute la maison. Ce jour-là, la charrie-



Le Baptême, d'après un dessin de M. Jules Noël.

pose sous le hangar, et les beufs restent dans leur étable, où ils ont double ration d'avoine, afin de partager les joies de la famille dont ils ont partagé les travaux.

Les fonctions de parrain et de marraine sont assez recherchées; cependant elles ne laissent pas que d'être un peu onéreuses. Ceux-ci doivent supporter tous les frais de la journée; les usages les obligent même à se montrer généreux envers les sœurs de cloches, envers le prêtre, et aussi les ménestriers qui forment leur escorte. En sortant de l'église après la cérémonie, ils sont encore assaillis par une nuée d'enfants et de mendiants. — La mendicité, c'est la plaie profonde de la Bretagne, — qui vient souhaiter au nouveau-né toutes sortes de prospérités, et la convenance veut qu'ils reconnaissent ces vœux en jetant des poignées de gros sous, qui deviennent la proie, non pas des nâres besogneux, mais des plus agiles.

Dependant, à la nouvelle de son heureuse délivrance, toutes les commères du voisinage se hâtent d'accourir à la maison de l'accouchée. Elles apportent ce qu'elles ont de plus exquis, et font même chercher à la ville prochaine des présents dignes d'être offerts à la mère du petit chrétien que le bon Dieu vient d'envoyer de son paradis pour augmenter le nombre des fidèles, pour nous exprimer avec leur langage poétique et rempli de figures.

La soirée se prolonge en festins dans la chambre même de la malade. Il faut qu'elle mange de tous les mets qu'on lui a envoyés, qu'elle goûte à toutes les fruits dont on lui a fait présent, qu'elle réponde aux mille bustes que l'on porte à sa santé, ainsi qu'aux mille questions qui lui sont faites. C'est là sans doute une rude corvée, et qui pourrait être mortelle; mais une constitution robuste la préserve d'ordinaire des accidents fâcheux que pourrait lui attirer une fête si déplacée, fête bruyante et joyeuse, hélas! et trop souvent poussée jusqu'à l'ivresse.

Les Carillons.

CONTES DU NOUVEL AN,

PAR CHARLES DICKENS.

(Imité de l'anglais.)

Parmi mes lecteurs, il en est peu qui consentiraient à dormir dans une église, je m'en dis pas le jour, par un temps chaud, à l'heure du sermon (cela s'est vu), mais pendant la nuit, dans une solitude complète. Cette vérité, je suis prêt à la soutenir contre tous ceux d'entre eux qui la nieraient, à la condition qu'une nuit d'hiver sombre et orageuse, si viendront seuls à un rendez-vous que je leur donnerai dans un vieux cimetière, devant la porte d'une vieille église, et que si cette argumentation est nécessaire, j'aurai le droit de les enfermer jusqu'au matin dans l'intérieur de l'église.

C'est une triste chose en effet que d'entendre, la nuit, le vent errer et gémir autour d'un pareil édifice, essayer d'ouvrir avec ses mains invisibles les portes et les fenêtres, et chercher partout une fente par laquelle il puisse entrer. Ses tentatives sont-elles vaincs, il continue à fuir, aussitôt, comme un insecte qui ne sait ce qu'il veut, il désire sortir, il se plaint d'être enlaidi; non content de se promener sous les ailes, de glisser autour des colonnes, de tenter de jouer de l'orgue, il s'élance jusqu'à la voûte et il s'efforce de faire éclater la charpente en morceaux, puis il se laisse retomber sur les dalles avec des accents de désespoir, et il revient en grondant sous les bas-côtés, où rasant soigneusement les marbreux, il semble lire à voix basse les inscriptions gravées sur les tombeaux... Les yeux lui arrachent des éclats de rire perçants, les autres des gémissements lamentables... Oh! Dieu nous préserve d'une pareille expérience, nous tous qui passons la soirée dans un excellent fauteuil au coin d'un bon feu! Il a une voix si effrayante le vent de minuit, quand il chahute dans l'intérieur d'une église.

Qu'est-ce donc dans le clocher? je vous le demande. Au haut du clocher la tempête mugit et siffle avec furor; rien ne l'empêche d'y venir en tout temps, à toute heure, faire tout le bruit qu'elle peut... Or c'est dans le clocher d'une vieille église que se trouvaient les carillons dont je veux vous parler.

C'étaient de vieux carillons, vous pouvez m'en croire. Il y a plusieurs siècles, des évêques avaient baptisé ces cloches, mais tant de jours s'étaient écoulés depuis celui de leur baptême, que le registre où leurs noms avaient été inscrits n'existait plus, et que personne ne savait leur nom. Jadis elles avaient eu leur parrain, leur marraine et un service d'argent. Le temps enleva leurs parrain et marraine; Henri VIII fit fondre leur argenterie, et maintenant elles pendent sans nom et sans argenterie dans la tour de l'église.

Elles ne sont pas muettes cependant; loin de là, elles ont des voix claires, fortes, éclatantes, ces cloches; on les entend à une grande distance sous le vent; mais elles étaient trop vigoureuses et trop indépendantes pour se soumettre à tous les caprices du vent. Dans leur lit inaccessible avec lui, la victoire leur restait presque toujours. Avait-elles résolu, une nuit d'orage, de parvenir jusqu'aux oreilles d'une pauvre mère veillant un enfant malade, ou d'une femme abandonnée dont le mari était au mer, elles triomphaient du plus fort de tous les vents d'ouest; « elles n'avaient qu'à le vouloir », comme disait Toby Veck, car bien que tous ceux qui le connaissaient préférassent l'appeler Trotty Veck, son véritable nom était Toby, et personne ne pouvait le changer sans un acte spécial du parlement. Comment il avait été baptisé également dans son enfance comme les cloches, mais avec moins de solennité et de réjoinsance publique.

Quant à moi je partage l'opinion de Toby Veck, car je suis sûr qu'il entend toutes les occasions désirables pour s'en tourner une qui soit exacte et positive; tout ce que dit Toby Veck, je le répète. Or, je prends ma position à côté de Toby Veck, bien qu'il se tînt debout toute la journée (c'était une rude fatigue) sur le perron extérieur de la porte de l'église; car Toby Veck était un commissionnaire qui attendait toujours à cette place l'ouvrage qu'on lui donnerait lui confier.

C'était une place, Toby Veck le savait par expérience, où il ne faisait pas bon attendre pendant l'hiver. On y avait toujours la peau grêlée, le nez violet, les yeux rouges, les pieds glacés, la machoire agitée d'un tremblement convulsif. Le vent débouchait violemment de l'angle du mur, surtout le vent d'est, comme s'il fut accouru tout exprès des confins de la terre pour souffler sur Toby. Parfois même il arrivait plus vite qu'il n'était attendu. S'élançant à l'improviste, il dépassait Toby et il tournait rapidement le tour de lui; à l'instant, on eût dit qu'il s'était dit: « Comment il est fat! » alors, le petit tablier blanc de Toby se relevait par-dessus sa tête, sa faible petite canne paraissait s'efforcer vainement de se rampropper à sa main, ses jambes s'écroulaient, et lui-même tout courbé, se tournant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, était tellement assailli, soufflé, tiré, défilé, poussé, retourné, soulevé par le vent, que sa résistance paraissait un miracle. A chaque minute on se demandait comment son redoutable ennemi ne l'emportait pas ainsi qu'une colonie de grenouilles ou d'escargots, pour le faire tomber dans une averse, au grand étonnement des indigènes, sur quelque contrée barbare de ce bas-monde où les commissionnaires sont inconnus.

Après tout, malgré leurs nombreux inconvénients, les jours de vent étaient pour Toby des jours de fête. Alors il lui semblait qu'il n'attendait pas aussi longtemps l'occasion de gagner une pièce de six pence, car il passait plusieurs heures à lutter contre l'élément fougueux, et quand il avait fait, quand il était abattu, ces combats raillaient son courage. Une forte gelée ou une averse de neige étaient aussi des événements qui paraissaient lui faire du bien. Il serait, il est vrai, bien difficile d'analyser le bien-être qu'il en retirait.

Les temps humides, voilà ce qu'il redoutait par dessus tout.

Cette humidité froide, noire, visqueuse qui l'enveloppait comme un grand manteau de brouillard, le seul inconvénient qu'il possédait Toby, le seul qu'il se fût volontiers dispensé de porter. Un temps humide, quand la pluie descendait des nuages, lente, épaisse, continue, quand la rue était, aussi que sa gorge, remplie de brouillard, quand des parapluies, passant et repassant devant lui, lançaient en se heurtant sur sa tête des éclaboussures douloureuses, quand les gouttières voisinaient avec fracas des torrents d'eau, quand l'humidité condensée le long de toutes les pierres saillantes de l'église tombait goutte à goutte sur Toby, transformant en fumier le bouchon de paille qu'il avait placé sur ses pieds, ces jours étaient pour Toby des jours d'épreuves; alors on le voyait jetant de tous côtés des regards scrutateurs hors de l'espèce de grotte qu'il s'était faite dans un angle de la muraille, abri tellement insuffisant, que pendant l'été, l'ombre qu'il formait sur le pavé brûlant n'avait pas l'épaisseur d'un gros bouton de voyage. Alors sa figure s'allongea et prenait une expression désolée. De temps en temps, il sortait pour se réchauffer en prenant un peu d'exercice, et il traitait devant la façade de l'église, il allait d'une extrémité à l'autre une douzaine de fois, sa figure s'épanouissant de nouveau, et il retournait moins triste à sa niche.

Le trot était son pas ordinaire. Aussi l'avaient-ils surnommé Trotty. Peut-être eût-il été plus vite s'il se fut contenté de marcher; mais l'empêcher de trotter, c'était été le condamner à une mort prématurée. Cette habitude entraîna après elle de nombreux inconvénients. Mais, bien qu'il lui petit, chétif et maigre, il avait la force d'un hercule pour soutenir ses bonnes intentions. Il aimait à gagner son argent. Il se plaisait à croire — Toby était très-pauvre et ne pouvait pas se décider facilement à se priver d'un plaisir — qu'il valait son pesant de sel. Avant-il reçu pour le prix de sa course un schilling ou une pièce de 18 pence, son courage, toujours grand, grandissait encore. Dès qu'il trotait, il sonnait les plus agiles employés des postes de lui céder la place, fermement convaincu que dans l'ordre naturel des choses, il devait inévitablement les attendre et les renverser; et bien qu'il n'en eût pas fait souvent l'expérience, il avait de plus la conviction qu'il était capable de porter tout ce qu'un homme pouvait soulever.

Ainsi, même lorsqu'il sortait de sa niche pour se réchauffer par un temps humide, Toby trotait. Tout en fustant, avec ses souliers percés, une ligne courbe de pas informes dans la boue, tout en soufflant sur ses mains glacées et les frottant l'une contre l'autre, car elles étaient mal défendues contre les attaques incessantes du froid par une paire de vieux gants de laine grise qui offraient au pouce seul un appartement séparé, et une pièce commune aux quatre autres doigts; Toby, ses genoux inclinés en avant, et sa canne sous le bras, trotait encore. Quand il allait jusqu'au milieu de la rue pour contempler le ballet où sonnaient les carillons, Toby trotait toujours.

Il faisait cette dernière excursion plusieurs fois par jour, car les carillons lui tenaient compagnie. Dès qu'il entendait leur voix, il éprouvait le désir de voir leur demeure. Il pensait à la force qui les mettait en mouvement, aux marteaux qui les frappaient. Peut-être s'intéressait-il surtout à ces cloches parce qu'il y avait entre elles et lui plusieurs points de ressemblance. Elles restaient suspendues au haut de la tour par tous les temps, exposées aux injures continues de la pluie et du vent; de toutes les maisons qu'elles dominaient, elles ne voyaient que les façades. Jamais elles ne s'approchaient des feux flamboyants dont la lueur éclairait les vitres des fenêtres on dont la fumée s'échappait par les cheminées; elles ne goûtaient aucune de toutes ces bonnes choses que des cuisiniers prodigieux venaient à chaque instant du jour recevoir à la porte de la rue, de mains des fourmis-seurs. Des visages humains apparaissaient et disparaissaient à un grand nombre de fenêtres. Tantôt de visages, de jeunes visages, des visages agréables; tantôt, au contraire, de laides, vieilles et maussades figures. Mais bien qu'il eût souvent fait des conjectures sur tous ces petits riens, tandis qu'il attendait de l'ouvrage dans la rue, Toby ignorait, tout autant que les cloches, d'où venaient ces visages, où ils allaient, et quand il voyait leurs lèvres se mouvoir, il ne savait pas si pendant toute l'année elles laissaient éclapper un seul mot benevoilà pour lui.

Toby n'était pas un castiste. Il ne se rendait pas plus compte de ses impressions ou de ses sentiments que de sa digestion. Il aimait les carillons, mais lui eût été fort embarrassé d'expliquer pourquoi et comment leur simple connaissance était devenue de l'intimité. Le mot amour n'est peut-être pas exact. Sans doute il avait pour eux une vive affection, mais ils lui inspiraient une certaine crainte respectueuse. Non, ce n'était si simple, qu'il leur attribuait un caractère étrange et solennel. Leur existence avait quelque chose de mystérieux, on les entendait souvent et on ne les voyait jamais; elles étaient si hautes, si éloignées d'un vulgaire, elles avaient des accents si doux et si profonds! Quelquefois, lorsqu'il regardait les sombres fenêtres de la tour, il s'attendait, pour ainsi dire, à se voir appelé par quelque chose qu'il ne pouvait pas définir, qui ne ressemblait en rien à une cloche, ce qui résonnait si souvent dans les carillons; car Toby repoussait avec une vive indignation une colonie répandue par quelques méchantes langues. Il se refusait de croire que les cloches pussent avoir le moindre rapport avec les esprits du mal. En un mot, elles résonnaient souvent dans ses oreilles, elles occupaient non moins souvent ses pensées, et il jamais elles ne perdaient la bonne opinion qu'il avait d'elles. Plus d'une fois il se donna un torticolis si violent en contemplant la bouche toute ouverte le clocher où elles étaient suspendues, qu'il se vit forcé, pour le guérir, de se livrer à un ou deux très-suspenseux entretiens.

Il est un jour, un jour, quand le dernier coup de midi vient expirer lentement à son oreille.

« L'heure du dîner, dit Toby en trottant devant l'église, ah! » Le nez et les paupières de Toby étaient fort rouges; il chahutait les yeux, il enfouissait sa tête dans ses épaules, les articulations de ses jambes ne fonctionnaient qu'avec peine; évidemment il avait très-froid.

« L'heure du dîner, répéta-t-il en frappant son cou avec le gant de sa main droite, comme pour le punir d'avoir froid. — Ah! ah! ah! ah! »

Il trotta en silence pendant une ou deux minutes après cette exclamation. « Il n'est rien!... » s'écria-t-il tout à coup; puis il s'arrêta court. Sa figure exprimait un vil infirmité et une certaine inquiétude. Il sentit son nez avec sa main d'une extrémité à l'autre. Cette opération fut bientôt terminée, car son nez n'était ni long ni gros.

« J'avais cru qu'il était parti, se dit-il en reprenant son trot. Il est en bon état cependant. A vrai dire, je ne pourrais pas trop le blâmer s'il s'en allait: il a un dur service à faire durant les temps froids et peu de récompenses à attendre, car je ne prends pas de tabac. C'est une pauvre créature cruellement éprouvée dans les circonstances les plus favorables; et car, si par hasard, ce qui d'ailleurs arrive rarement, il arrive en passant un fumet agréable, cette odeur s'échappe des mets d'un dîner sortant de la boutique d'un boulanger et auquel son maître ne doit pas toucher. »

Cette réflexion lui en rappela une autre qu'il n'avait pas terminée.

« Il n'est rien, reprit-il, qui revienne plus régulièrement que l'heure du dîner, et rien qui revienne moins régulièrement que le dîner. Voilà la grande différence qui distingue ces deux choses. J'ai eu de la peine à la trouver. Peut-être un journaliste ou un membre du parlement m'achèteraient-ils cette observation. »

Toby plaisantait, car il secoua gravement la tête en se moquant lui-même de sa plaisanterie.

« Mon Dieu, dit-il, les journaux sont remplis d'observations semblables; le parlement en retient. Voici le journal de la semaine dernière; et, tirant de sa poche un journal fort sale, il l'éloigna de lui toute la longueur de son bras, il est plein d'observations! J'aime autant que tout autre de mes semblables à connaître les nouvelles, ajouta-t-il en plantant ce journal dans un format plus petit et en le remettant dans sa poche, mais c'est presque malgré moi que je lie maintenant les nouvelles publiques; elles m'effraient presque. Je ne sais pas où nous allons tous, nous autres pauvres gens! Plaise à Dieu que la nouvelle année voie notre condition s'améliorer! — Pourquoi, mon père? » dit une voix douce près de lui.

Mais Toby n'entendait pas cette voix. Continuant à trotter, il se parlait à lui-même.

« Il semble, dit-il, que nous soyons incapables de marcher droit, de faire ce qui est droit, d'être redressés. Je n'ai pas beaucoup étudié dans mon enfance, et j'ignore si nous avons ou si nous n'avons pas quelque mission à remplir sur cette terre. Parfois je pense que nous en avons une; d'autres fois je crois que nous devons être considérés comme des intrus. Souvent je suis tellement embarrassé, que je ne sais même pas si nous avons en nous quelque chose de bon, ou si nous sommes très méchants. On dirait que nous commettons des actions abominables et que nous causons de grands troubles aux autres classes. On se plaint toujours de nous; on prend toutes sortes de précautions contre nous. D'une manière ou d'une autre, nous remplissons les journaux. Une nouvelle année!... la plupart du temps, je puis supporter autant de misères que tout autre de mes semblables, plus que beaucoup de gens, car je suis aussi fort qu'un lion, et tous les hommes n'ont pas ma force. Mais supposons que nous n'ayons réellement aucun droit à une nouvelle année: supposons que nous soyons réellement des intrus... »

« Pourquoi, mon père? dit la douce voix qui avait déjà parlé. Cette fois Toby entendit; il tressaillit, s'arrêta et, diminuant la portée de sa vue, occupé alors à chercher dans le cœur de l'année prochaine quelque adoucissement à ses maux, il se trouva face à face avec sa propre fille, contemplant fixement ses yeux.

Ces yeux étaient brillants... Un monde entier eût pu s'y plonger tout entier sans en trouver le fond... D'un noir d'ébène, ils réfléchissaient admirablement les yeux qui les regardaient. Leur éclat d'avait rien d'éblouissant ou de factice; c'était une lumière claire, calme, honnête, patiente. Leur sincérité égalait leur beauté... Ils languaient toujours des rayons d'espérance, d'une espérance si jeune et fraîche, d'une espérance si pleine de vigueur, de vie, de force et de splendeur, que, malgré les vingt années de travail et de privauté qu'ils avaient déjà contemplées, ils paraient, par un seul regard, au cœur de Trotty Veck et lui dirent: « Je pense que nous avons quelque chose à faire ici? »

Trotty embrassa les lèvres qui appartenaient à ces yeux et serra entre ses deux mains cette figure fraîche et épanouie. « Comment, c'est toi petite, dit-il? Qui y a-t-il donc? Je ne t'attendais pas aujourd'hui, Meg. »

« Et moi, je ne comptais pas venir, répondit la jeune fille en secouant la tête et en souriant; mais me voici et je viens pas seule; je ne suis pas seule... »

« Venez-tu dire, remarqua Trotty qui jetait un regard curieux sur un panier fermé que portait sa fille, veux-tu dire que tu... »

« Sentez-le, cher père, répondit Meg. Je ne vous réponds que cela, sentez-le. »

Trotty s'apprêta à ouvrir brusquement le panier; mais elle avait gaieusement la main pour arrêter celle de son père.

« Non, non, non, dit-elle avec la joie d'un enfant; modérez-vous un peu... Laissez-moi soulever seulement le couvercle... un tout peu... peu. Vous savez... ajouta-t-elle, en mettant d'accord ses paroles et ses actions avec la plus expresse gentillesse et en prenant une voix plus douce, comme si elle eût cru qu'on vit l'entendre dans l'intérieur du panier, et... »

« Comment! qu'y a-t-il? »

Toby, approchant son nez le plus près possible de l'ouverture, aspira fortement l'odeur qui s'en exhalait.

« Comment! c'est chaud, s'écria-t-il dans un transport de joie.

— C'est brûlant, s'écria Meg à son tour ! Ha ! ha ! ha ! c'est brûlant.

— Ha ! ha ! ha !... répéta Toby en sautant en l'air... c'est brûlant.

— Mais qu'est-ce que c'est ? — Voyons, ne l'avez-vous pas deviné ? Il faut que vous le deviniez. Je ne le sortirai pas du panier que vous n'avez deviné. — Ne soyez donc pas si pressé ! attendez une minute ! — Tenez, je lève un peu plus haut le couvercle — Maintenant, devinez ?

Meg avait grand peur qu'il devinât juste trop tôt. Tout en lui présentant le panier, elle se reculait, elle courbait ses gracieuses épaules, elle hochait une de ses oreilles avec sa main qui restait libre, comme si cette précaution eût dû empêcher Toby de prononcer ce mot qu'elle redoutait d'entendre, et ses lèvres entr'ouvertes laissaient échapper de doux éclats de rire.

Cependant Toby, appuyant ses mains sur ses genoux, avait penché sa tête sur le panier, et aspiré de nouveau les parfums qui s'en exhalèrent. Sa figure fanée s'épanouissait à vue d'œil, comme une fleur ramassée par un rayon de soleil.

— Ah ! dit-il c'est quelque chose de bien délicat ; ce sont des pieds de mouton, n'est-ce pas ?

La joie de Meg n'eut plus de bornes. Il ne pouvait pas être plus loin de la vérité.

— Du foie ? ajouta Toby en se parlant à lui-même ; non, l'odeur est trop douce. Des pieds de cochon de lait ? non, l'odeur est trop forte. Ce ne sont pas des saucisses. J'en suis sûr. Je vais le dire ce que c'est : c'est du boudin.

— Non, ce n'est pas du boudin, répondit Meg, de plus en plus ravie. Ce n'est pas du boudin.

— A quoi donc pensais-je ? s'écria Toby, qui se redressa autant qu'il le put. J'oublierai bientôt mon propre nom. Ce sont des tripes.

C'étaient des tripes, et Meg, au comble de la joie, lui affirma que dans une demi-minute il pourrait dire qu'il n'en avait jamais mangé de meilleures cuites à l'étuvé.

— Maintenant, père, dit Meg en ouvrant vivement le panier, je vais mettre le couvercle, car j'ai apporté les tripes dans une casserole, et j'ai enveloppé cette casserole dans un mouchoir de poche. Une fois dans l'année, il n'est permis de faire la fête ; si je veux éteindre mon mouchoir de poche comme une nappe et l'appeler une nappe, aucune loi ne m'en empêche, n'est-ce pas, père ?

— Je n'en connais pas, ma chère enfant ; mais il y a toujours quelque loi qu'on ignore !

— Et vous savez, père, ce que disait le journal l'autre jour. Le juge avait déclaré que nous autres pauvres gens, nous sommes censés connaître toutes les lois. Ah ! ah !... quelle erreur ! On nous accorde, à ce qu'il paraît, une fautive intelligence.

— Oh, chère, et ils aimeraient bien tendrement celui d'entre nous qui les connaîtrait toutes. Celui-là gagnerait une belle fortune, et il deviendrait populaire parmi les bourgeois du voisinage.

— Si son diable sentait aussi bien que le vôtre, il le mangerait avec apprêt, dit Meg d'un ton piteux. Dépechez-vous ; car j'ai assés des pommes de terres chaudes et une demi-piute de bière, fraîchement tirée. Oh, voulez-vous dîner, mon père ? sur la borne ou sur les marches ? Cher père, comme nous faisons les choses grandement ! Nous avons deux places au choix !

— Les marches de l'escalier aujourd'hui, ma petite, dit Troty, les marches par un temps sec ; par un temps humide, les bornes. Les marches sont plus commodes en tout temps, parce qu'on peut s'asseoir, mais quand il pleut ou quand il fait du brouillard, elles causent des douleurs rhumatismales.

— Alors ici ! s'écria Meg en frappant ses mains l'une contre l'autre, après quelques secondes d'agitation ; alors, tout est prêt ! voyez quelle bonne mine cela vous a ! Tenez, père, venez.

Depuis qu'il avait deviné ce que contenait le panier, Troty était resté debout, visiblement absorbé par quelque pensée secrète. Il avait oublié les tripes pour ne plus voir que sa fille, pour ne plus songer qu'à elle, mais évidemment l'avenir le préoccupait beaucoup plus que le présent. Il ne la voyait pas, il ni songeait pas, telle qu'elle se tenait en ce moment devant lui, son imagination la lui représentait dans une phase importante de son existence future. Rappelé par son invitation joyeuse au sentiment du présent, il releva fièrement sa tête, qu'il s'apprêtait déjà à secouer tristement, et trouva auprès de Meg. Au moment où il s'arrêta pour s'asseoir, les carillons sonnèrent.

— Amen ! dit Troty en ôtant son chapeau, et en levant les yeux vers les carillons.

— Vous dites amen aux cloches, mon père ? demanda Meg.

(La suite à un prochain numéro).

Beaux-Arts.

PEINTURES MURALES ET DÉCORATIONS ARTISTIQUES DE QUELQUES ÉGLISES DE PARIS.

Au milieu des circonstances défavorables que je signalais dernièrement, il faut savoir gré aux artistes qui acceptent, de notre temps, l'ingrate mission de décorer les églises de peintures religieuses. Il y a de leur part un certain courage à braver l'insouciance d'un public ou incrédule ou distraité.

Comme si ce n'était pas assez de cette lutte contre les causes générales, l'administration les engage maladroïtement dans une autre lutte, où ils doivent se nuire mutuellement. Le plus souvent elle réunit au hasard dans une église des peintures sans liens d'école et du talent le plus divers, et les oppose,

comme dans une lice, l'un à l'autre. N'étant subordonné à aucune direction unique, chacun vient avec sa libre conception, idéale ou matérielle, charge sa palette de tons vigoureux ou légers, harmonieux ou criards, et fait avec abandon feu de toutes ses batteries, jusqu'à ce que, le combat terminé et les toiles abattues, il apprenne si son pavillon triomphe ou est submergé. Or, quels que soient les vainqueurs, il y a toujours une grande perte à déplorer, c'est celle de l'harmonie du monument à décorer : elle est toujours et inévitablement sacrifiée.

L'édifice parisien semble entrer dans une meilleure voie. Elle a cherché à mettre plus d'ensemble dans les peintures murales dont elle vient de doter trois chapelles de l'église de Saint-Merri.

Ces trois chapelles font suite à une première tout à fait discordante avec elles ; et ce n'est pas la faute de M. Lepaulle, qui y a peint un grand sujet ; saint Vincent de Paul esclave conversant les indigènes ; car il est venu le premier, et ce sont les autres qui ne l'ont pas suivi. Son tableau est de 1840. Sur la muraille en face, en 1841, il a peint un autre saint Vincent de Paul, cette fois-ci tout seul, entouré d'une girlande de feuilles formant bordure, le tout se détachant sur un fond gris uni, vrai papier de tenture. Je m'imagine qu'au lieu de laisser cette muraille blanche à la chaux, on a voulu la décorer en y faisant le moins de dépense possible. Si cela est, c'est un mauvais cadeau que le ministère ou la préfecture aurait fait là à M. Lepaulle. Il est vrai qu'il leur a bien rendu.

La chapelle la plus éloignée de celle-ci a été peinte par M. Lehmann. A droite est représentée la descente de l'Esprit saint sur les apôtres, réunis dans un temple magnifique, où trône le Dieu de Dieu, quoique les Actes des apôtres disent simplement : *Domum ubi erant sedentes*. La partie de la scène qui se passe dans le ciel est médiocre, mais en vérité la pauvreté du symbole cause ici l'impuissance de l'artiste. Pourquoi le ciel est-il attentif ? Pourquoi ces légions d'anges, d'archanges et de séraphims accourent-elles de sa profondeur infime ? C'est pour voir passer une colombe. L'autre partie de la scène est plus satisfaisante. Une sainte terreur plane sur les apôtres, et il y a dans la tête de la Vierge une grande élévation morale. Un reproche à faire à cette composition, c'est celui de la symétrie systématique des groupes. Les apôtres sont distribués en couronne autour de la Vierge avec la même régularité que les clous dorés le sont sur une reliure gothique d'antiphonaire. Cette combinaison arithmétique est sans doute commode ; en fournissant le plan, elle dispense de le chercher ; mais elle supprime la spontanéité de l'artiste pour le soumettre à une sorte de travail de marqueterie. Dans une composition qui fait face à celle-ci, M. Lehmann a tiré très-bon parti de la surface, éclaircie, amolli par l'emplacement d'un confessionnal. A droite et à gauche d'un petit autel, sur lequel est l'évangile, il a groupé avec beaucoup de goût quatre figures destinées à personnifier d'un côté la confession, de l'autre l'absolution. La perspective est bien sentie et traitée avec des tons fins et légers. Toute cette peinture de M. Lehmann est d'un effet tranquille, bien que lumineuse, et plus colorée que celle de la chapelle suivante, peinte par M. A. Duval. Celle-ci est consacrée à la fois à sainte Philomène et au nouveau système de peinture renouvelée par l'archaïsme, dont j'ai parlé dans un précédent article. Nous sommes ici dans la treizième et le quatorzième siècles. Partant de cette donnée, que le christianisme est venu spiritualiser la matière, M. A. Duval l'a tenue, l'ambiguë autant qu'il est en lui, et ne pouvant la nier, il la mutilé : des trois dimensions de l'étendue, il en supprime une, la profondeur. Conséquent avec lui-même, il supprime aussi les jeux de l'ombre et de la lumière. Il se résigne à laisser aux objets leurs couleurs propres, mais dans ses tableaux les corps semblent lumineux par eux-mêmes, et non par la clarté aérienne réfléchie. Il sent bien qu'un rayonnement de soleil tombe au milieu de tous ces fantômes les dispersant, ou les ferait vivre. Aussi il étend sur toute une teinte pâle, blafarde et uniforme. Il écrit le mouvement presque avec autant de soin que la lumière, le mouvement est la vie. Reste l'expression. Est-ce donc là que se réfugie le talent de M. A. Duval ? pas davantage. L'expression, c'est l'individualité humaine. C'est encore la vie sous une autre face. Et cependant ce n'est pas là une œuvre sans nom ; c'est une œuvre conçue dans un système qu'on peut blâmer et repenser, mais qui, par le talent du peintre, a une incontestable valeur. Quel est donc son mérite ? c'est celui de la parfaite harmonie de l'ensemble, de l'unité d'effet, du calme qui ressort de la simplicité des moyens, et surtout de l'impression mystique et triste qui résulte de ce consensus général. Les deux compartiments supérieurs, représentant sainte Philomène jugée par le Christ et admise par la Vierge dans le chœur des vierges martyres, semblent des copies de Giotto et de Fra Angelico. M. A. Duval aurait bien dû ne pas leur emprunter cet or dont ils rehaussent leur figures, et dont la profusion gâte, à mon avis, les saines compositions du peintre de Fiesole. Au-dessous de ces deux petits compartiments sont deux grands sujets. Dans l'un, la sainte refuse la couronne que Duchéon lui présente. Il accepte le martyre plutôt que de sacrifier aux faux dieux. Dans l'autre, deux anges la reçoivent au moment où elle vient d'être présentée à un pont. Ici le peintre a poussé trop loin la crante de la vérité dans les détails. Cette onde inanimée n'est ni de l'eau ni de la glace, et l'image du pont, qui devrait s'y réfléchir comme dans un miroir, n'obtient dans cette ombre de rivière qu'une ombre de reflet. Dans un petit tableau de dessus d'autel, deux anges visitent la sainte dans sa prison et versent du baume sur ses plaies. En le regardant de près, on peut apprécier la finesse de la peinture de M. A. Duval, et voir combien son dessin est pur et serré. Malheureusement les détails, délicats et peu accusés, disparaissent quand on est au point de vue.

Un procédé de pinceau tout à fait différent signale les peintures de la dernière chapelle, quoique M. Chassériau y ait aussi maintenu sa couleur dans des tons sourds et grisâtres. Une des faces de cette peinture murale, consacrée à sainte Marie l'Égyptienne, est reproduite ici. Comme cette sainte est sans doute connue de bien peu de lecteurs, voici, pour faire très au instant à la critique, la légende curieuse de sa vie : « Il y avait une fois en Palestine un moine d'une grande piété, nommé Zozime. Il cherchait partout des exemples pour le guider dans la voie de la perfection, et pour en trouver il s'enfuya un jour dans le désert. Ce n'était pas une épigramme contre les frères de son monastère, le saint homme en était incapable, mais il espérait rencontrer quelque ermite plus parlant qu'eux et que lui. S'étant arrêté le vingtième jour, à midi, pour se reposer un peu, il vit tout à coup apparaître devant lui un ange au corps noirci par le soleil, avec des cheveux courts et blancs comme de la laine. C'était une femme qui se mit à lui. Zozime la prit pour quelque anachète et la poursuivit, lui criant de s'arrêter et lui demandant sa bénédiction. « Je suis une femme, lui répondit l'étrangère, et je ne puis vous parler, parce que je suis nue ; jetez-moi donc votre manteau. » Zozime lui jeta son manteau, et ils s'en retournèrent ensemble. Elle lui raconta qu'ayant quitté ses parents à douze ans pour se retirer à Alexandrie, pendant dix-sept ans elle s'y abandonna gratuitement aux libertins. « Un jour, étant sur le port, dit-elle, je vis des personnes qui s'embarquaient pour Jérusalem ; je m'embarquai avec elles et me plongeai dans les plus affreux désordres durant le voyage. Arrivée à Jérusalem, le jour de la fête de l'Exaltation de la sainte croix, je voulus entrer avec la foule dans l'église ; mais, repoussée par une force invisible, je fus amenée pour la première fois à songer à l'abomination de ma vie passée ; je pleurai amèrement, et je me mis à implorer une image de la Vierge. Après cette prière, j'entraînai facilement dans l'église. Frappée de l'incompréhensible miséricorde de Dieu, je me prostrai par terre, j'arrosai le pavé de mes larmes, et, obéissant à une voix d'en haut, je me retirai au désert, où, depuis quarante-sept ans, j'ai vécu d'herbes et de fruits secs. J'eus beaucoup à souffrir de la chaleur et du froid, après que mes habits eurent été usés. Quelquefois je me trouvais si mal que je n'avais pas la force de me soulever. » Zozime lui demanda si elle avait encore eu des combats intérieurs à livrer. *Anche questi santi non curiosi ?* Le saint homme étant d'un âge à avoir plus rien à apprendre sur la manière dont s'apaisent les révoltes de la chair, cette curiosité ne le mettait guère, ce me semble, sur la voie de cette lueur perfection qu'il était venu chercher au désert. Quoiqu'il en soit, la sainte lui répondit que, pendant dix-sept ans en core, elle avait continuellement éprouvé de violentes tentations. Il lui revenait sans cesse des souvenirs des bons peuples sœurs qu'elle avait faits dans sa jeunesse, des vins parfumés qu'elle aimait tant, et de bien d'autres choses qu'elle aimait davantage. La mortification et la prière avaient fait rentrer le calme dans son âme. Suivant la prière de la sainte, Zozime, le jeudi saint de l'année suivante, lui apporta le corps d'un jeune homme qui avait été tué au désert, et qui était entré dans le désert pour s'échapper avec elle, arrivé au lieu désigné, il la trouva morte. Or, bien qu'elle en eût annoncé un lion qui creusa une fosse où Zozime enterra la sainte, après quoi il retourna dans son monastère et raconta toutes les merveilles dont il avait été témoin. »

Revenons à l'église de Saint-Merri. La muraille de droite de la chapelle peinte par M. Chassériau est divisée en trois compartiments. Dans celui d'en haut, Zozime communique la sainte ; un des arbres, placé dans la ligne de prolongement du corps de celle-ci, fait un singulier effet ; au premier abord on pourrait la prendre pour Baucis qui se change en tilleul. Dans celui d'en bas, à l'exception de la tête de Zozime, le reste n'est guère qu'une ébauche. Dans la composition principale, M. Chassériau a fait preuve de tact en isolant la nouvelle convertie ; il s'est rappelé que tout à l'heure encore ce n'était qu'une misérable pécheresse ; mais il paraît l'avoir oubliée en l'accotant avec une telle familiarité contre l'autel et l'image de la sainte Vierge, qui vient de lui ouvrir la voie de la rédemption ; cela manque de vérité. Il y avait un sujet de tête d'expression : une figure belle, mais flétrie par le vice et illuminée pour la première fois par l'amour qui sanctifie. C'est une étude que M. Chassériau ne s'est pas posée. Les deux figures du premier plan sont bien conçues ; quant aux deux juifs qui sont de l'autre côté, on ne sait d'où ils sortent. L'image de la madone, toute dorée, jette un éclat qui nuit au tableau ; elle fait l'effet d'une lanterne qui laisse dans l'obscurité celui qui la porte. Le talent de M. Chassériau semble s'être trouvé à l'éroit dans ces petits compartiments. Ce n'est pas un peintre amoureux des détails ; il faut de plus vastes pages à son pinceau.

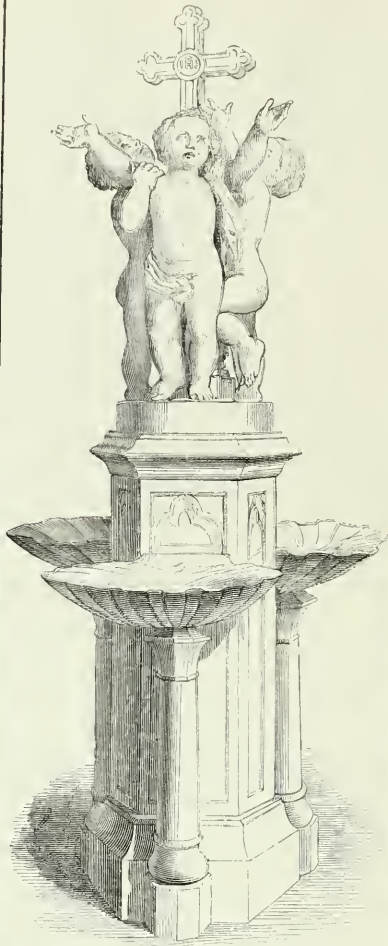
Avant de passer à Saint-Germain-l'Auxerrois, nous parlerons d'un tableau de M. Decaise, placé dans une chapelle de l'église Saint-Denis-du-Saint-Sacrement, et dont le sujet est Jésus-Christ appelant à lui ses petits enfants. Reconnaissons-le, il y a une difficulté inhérente à toutes les compositions où Jésus-Christ doit être représenté au milieu de ses disciples. D'abord ils sont douze, puis ils doivent avoir un type commun de physiognomie comme juifs, et une égale simplicité de costume, en leur qualité de pauvres artisans ; et plus, ils sont tous, à l'égard de leur divin maître, dans une même disposition d'admiration exaltée. Tirez donc bon parti de douze comparses engagés dans de telles conditions d'individualité. Si, pour donner un peu de variété à votre composition, vous y introduisez de nouveaux personnages, autre difficulté s'ils sont nombreux, votre toile sera encombrée ; s'ils sont rares, ou bien ils se différencieront et distrairont l'attention, ou bien ils se confondront avec les apôtres, et alors on demandera pourquoi, au lieu de douze disciples, vous en avez mis treize ou quatorze. Vous voilà tombé dans l'histoire du menuier avec son fils et l'âne. Pour couper court à ces difficultés, si j'étais peintre, toutes les fois que la présence des douze apôtres ne serait pas absolument exigée, je n'en mettrais qu'une partie en scène, et je laisserais l'autre dans la

coulisse. Je choisais parmi eux saint Pierre d'abord, parce qu'au milieu d'une religion naissante, qui ordonne à celui qui a reçu un soufflet de tendre l'autre joue, il a conservé sa rudesse, et que c'est une figure énergique à opposer aux autres, que celle de l'homme peu endurant qui coupa l'oreille à Malchus, le serviteur du grand-prêtre. Pour un maître d'armes, ce serait un coup de maladroit, mais c'est passablement gaillard pour le prince des apôtres d'une religion de paix. Avec saint Pierre, saint Jean, le disciple bien-aimé, auxquels j'ajouterais Simon, Jacques le Mineur et Juda, surnommé Thaddée, parce qu'ils sont les cousins germains de Jésus-Christ; et même, si on le désirait, saint Philippe, par défiance d'actualité. Quant aux six autres, je les enverrais promener par la Palestine, pour ne donner de l'air. M. Decaise n'a pas pris ces libres coudées : il a admis les douze disciples, et les a placés en arrière-plan, six à droite, six à gauche. Des quatre mères, deux également sont à droite, deux à gauche; deux sont debout, deux sont agenouillées. Ces deux dernières sont en regard l'une de l'autre, et se font pendant comme ces figures parallèles placées sur des piédestaux à une entrée de parc. Cette symétrie contribue à la tranquillité de l'effet général, et laisse l'attention se porter sur les figures principales, groupées d'une manière plus indépendante. C'est là un des mérites du tableau de M. Decaise; j'aurais seulement désiré qu'il y arrivât par des moyens moins transparents et mieux étudiés.

Saint-Germain-l'Auxerrois est une église dont la révolution de Juillet a fort bien fait les affaires; elle y a fait rennetre plus de vitres qu'elles n'en avait cassé. Tout le monde se rap-

centre qui dessine les deux petites voûtes du fond; puis, peignant des deux côtés une draperie blanche à ramages d'or, on l'a suspendue à cet arceau, on l'a abaissée pour l'engager

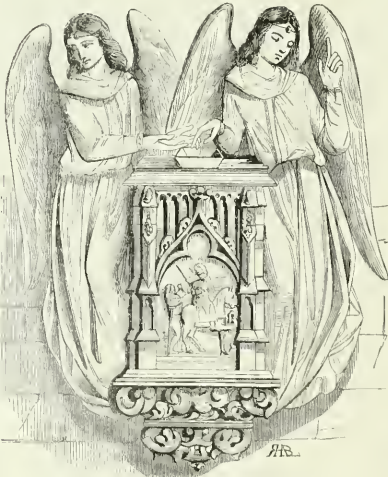
sa composition. Ses personnages ondulent en passant sur les nervures du plein-cintre, qui viennent mourir dans la paroi du mur. A l'aspect de cette singulière disposition, j'accusais d'abord l'architecte qui avait si mal préparé le logis pour le peintre son confrère. J'ai appris qu'il n'est pas responsable de toute cette ornementation; mais j'aurais dû le soupçonner à l'avance. En effet, quel peintre accepterait de pareilles conditions; celui que l'architecte voudrait condamner à peindre sur un fond aussi bizarre se révolterait; il se battrait à l'épée, au sabre, au pistolet, avant de consentir jamais à emprisonner ses figures, gens et bêtes, dans les mailles de ce réseau d'or, et à les jeter en pure perte au fond de ce trou, où on ne saurait les voir. Si c'est le peintre qui l'a voulu ainsi, oh! alors, c'est le cas de dire qu'il ne faut pas disputer des goûts. La teinte générale de toute cette chapelle est jaunâtre, affadissante au dernier point. Je ne parle pas des fresques, qu'on distingue à peine. Un groupe de la Vierge près du corps des fils est assez bon; le corps du Christ est bien étudié; mais la misérable tenture à ramages d'or, qu'on retrouve jusque dans l'étable, derrière le bœuf et l'âne, gêne tout et empêche de voir. Au-dessus de l'autel est un tableau à trois compartiments; au milieu, un Christ en croix mal dessiné; à sa droite, l'Eglise sous la figure d'une femme richement vêtue, tenant une croix d'or, portant la tiare pontificale, et se portant elle-même sous la forme d'une petite maison ayant un clocher, avec cette inscription: *Sic Christus dilexit ecclesiam*. A gauche est une femme pauvrement vêtue, portant les tables de Moïse et s'appuyant sur un bâton qui se brise, avec cette autre inscription: *Reprobatio synagoge propter infirmitatem*. Tout cela me paraît très-peu évangélique. Entre



(Baptistère en marbre blanc, sculpté d'après une composition de madame de Lutzmarne, par M. Jouffroy, à Saint-Germain-l'Auxerrois.)



(Sainte Geneviève, par M. Gigoux, à Saint-Germain-l'Auxerrois.)



(Fontaine en fonte de fer à Saint-Germain-l'Auxerrois.)

dans le plein-cintre, relevée ensuite, répétée sur elle-même à l'angle aigu des deux murs, et elle est allée finir près de l'autel. C'est sur cette draperie que l'artiste a consenti à étendre

procles parents on ne devrait pas se faire de ces vilains tours.

Si de cette chapelle blafarde nous passons à celle de M. Gigoux, nous nous trouvons dans un extrême opposé. Au-dessus de ses tableaux les murs sont chargés d'arabesques se détachant en or sur un fond rouge, si éclatant que quatre petits médaillons où sont représentés différents traits de la vie de sainte Geneviève sont à peine apercevables. Deux de ces petits médaillons sont reproduits ici, ainsi qu'une des grandes peintures murales. En voyant pour la première fois ceci-ci, je fus un peu dérouter; j'avais lu dans la vie de sainte Geneviève, écrite, dit-on, dix-huit ans après sa mort, qu'elle avait sept ans lorsque saint Germain, d'Auxerre, et saint Loup, de Troyes, qui allaient combattre l'hérésie de Pélagé dans la Grande-Bretagne, vinrent coucher à Nanterre. La foule alla au-devant d'eux, et ses parents la présentèrent à saint Germain, qui la consacra à Dieu. Cet âge de sept ans ne concordait guère avec le tableau de M. Gigoux, et pourtant j'avais consulté la meilleure édition de sa vie, revue sur neuf manuscrits et donnée, en 1687, par le P. Charpentier, chanoine régulier de Sainte-Geneviève. Je n'avais pas eu de chance; au lieu de la bonne édition j'aurais dû consulter la mauvaise, et j'y aurais sans doute vu que la sainte avait dix-neuf ans au lieu de sept lorsque cela arriva. En moins c'est ainsi que l'artiste l'a entendu, et comme probablement il aura bien pris ses informations, j'aime mieux m'en rapporter à lui que d'aller feuilleter les 55 vol. in-f° de l'effroyable collection des Bollandistes, pour y découvrir cette mauvaise version que j'aurais peut-être encore la maladresse de ne pas y rencontrer. Dans tout cela, il n'y a pas de difficulté, la seule véritable c'est de voir les tableaux de cette chapelle, ainsi que ceux de toutes les chapelles latérales en général. Mais ici la difficulté tient tout à la fois et à la clarté douteuse répandue par les vitraux et aux tons noirs qui dominent dans les deux grandes peintures murales. Le prêtre seul les peut voir de l'autel; mais en dehors de



(Sainte Geneviève visitant les prisonniers, par M. Gigoux, à Saint-Germain-l'Auxerrois.)

pelle son état d'abandon sous la restauration, quoique ce fût l'église de la cour, celle où Charles X venait communier et suivre la procession, et où toutes les pompes de la monarchie et de l'église semblaient se donner rendez-vous à de certaines fêtes de l'année. Les murs extérieurs étaient transformés en un véritable bazar. Dans la rue des Prêtres c'était la boutique d'un chaudronnier; puis venait l'étalage d'un marchand d'estampes, dont les Danaë et les Léda protégeaient au moins pendant le jour, contre les insultes des passants, le temple chrétien qu'elles leur abandonnaient le soir, quand venait l'heure pour elles de rentrer dans les cartons. La façade surtout était misérablement masquée par de sordides maisons-messes et d'ignobles appentis qui abritaient toutes sortes de commerces plus ou moins honnêtes. Elle est aujourd'hui restaurée, et cette restauration a été faite avec goût. Elle s'est étendue à l'intérieur; mais là elle a eu dans la peinture une alliée incommode. A voir l'harmonie que l'architecture seule a répandue sur la façade, on peut présumer que seule elle eût continué son œuvre au dedans aussi bien qu'au dehors; mais la peinture est une muse indépendante et si libre allure, et il n'y a pas une entente tres-cordiale entre elle et sa sœur, plus grave et plus méthodique. Aussi, Dieu sait à quel travestissement est destinée cette église hybride, où les ogives gothiques du chœur s'appuient sur des colonnes d'un style grec bâtarde, dont les chapiteaux sont parés, comme des bucheaux, de couronnes de feuillage. Dans un an ou deux, pour peu que cela continue, M. le curé, en montrant son église aux curieux, pourra leur dire: *Aimez-vous la peinture? on en a mis partout.* — Elle s'ajuste parfois assez mal; par exemple, il y a derrière le maître-autel une chapelle plus large au fond qu'à l'entrée, et ayant deux enfoncements voûtés, propres seulement à servir de niches à des statues, mais qui tel on a titillés autrement. D'abord on a commencé par dessiner à l'entrée, à droite et à gauche, un arceau irrégulier qui n'est ni un arc surbaissé, ni une ogive, ni un angle de fronton, et cela pour faire pendant au plein-

la grille on a beau se pencher et se placer dans l'angle des colonnes, on en perd toujours une partie. Les deux tableaux de M. Gigoux paraissent facilement compris et facilement peints. Il y a de jolis détails dans celui qui représente sainte Geneviève sur les murs de Paris assiégé, rendant la confiance aux soldats qui les garnissent. Des femmes animées par son exemple donnent autour d'elle des soins aux blessés. Un groupe de deux jeunes femmes soutenant un soldat frappé à mort est un peu trop serré dans l'angle du tableau, mais il est assez pittoresque; faibles et délicates, comme elles le paraissent, elles ont là un rude fardeau à porter, et M. Gigoux aurait dû ménager le poids à leur gentillesse. Dans celui qui fait le sujet de la vignette, sainte Geneviève et saint Germain, peints en lumière, se trouvent près de la croisée, tandis que tous les personnages en arrière-plan, peints avec des tons lourds et sombres, forment une tache noire qui s'étend sur le reste du tableau et que le manque de clarté de la chapelle exagère encore.

Plusieurs autres peintures sont en cours d'exécution dans l'intérieur de Saint-Germain-l'Auxerrois; les vieilles tapisseries qui les masquent au public y forment en ce moment une exhibition très-peu catholique. Un jeune guerrier aux genoux de l'Amour et entouré de Nymphes séduisantes est, le sujet, sinon le plus orthodoxe, du moins celui qui choque le moins parmi ceux de ces tapisseries. Dans les autres ce ne sont que gens jouant aux cartes, faunes et satyres en goguette, vieillards à cheveux blancs comme la neige glissant leurs doigts libertins dans le corsage des jeunes femmes, etc. Je signale particulièrement à l'attention de M. le curé un groupe de trois

petits enfants nus dont l'un éteint des tisons de la manière la plus indécente. Cette polissonnerie appelée de sa part la même sévérité que son prédécesseur exerça sur le vitrail de sainte Marie l'Égyptienne. Pour quatre malheureux bouts de

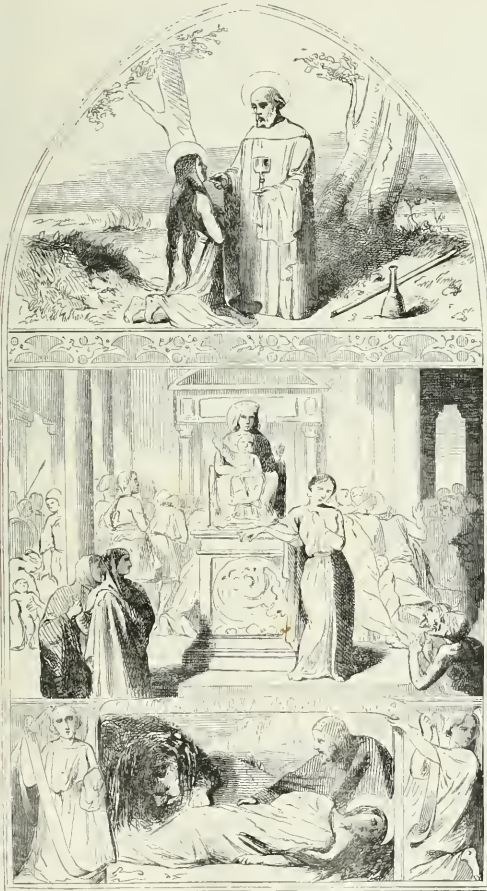
Dans toutes les églises un tronc est placé à chaque porte principale, pour rappeler à ceux qui entrent pour prier, qu'outre la prière, l'aumône aussi est une vertu. C'est presque toujours un coffret de bois uni, dont la simplicité est en rapport avec l'humble vertu qu'il sollicite. L'église de Saint-Germain y a mis plus de coquetterie. Pres de la sacristie il y en a un en mosaïque donné par madame J. M., et comme s'il ne se recommandait pas assez par lui-même, au-dessus on a peint à fresque une énorme figure du Christ tendant les mains avec un geste forcé et ayant à ses pieds cette inscription: *Donnez, et il vous sera donné.* — Près de l'entrée de la rue des Prêtres, il y en a un autre d'un joli dessin gothique. C'est un petit coffret 'en fonte, à droite et à gauche duquel deux anges invitant à l'aumône sont gracieusement ajustés. Ils tiennent l'un et l'autre leurs regards détournés de l'ouverture du tronc, comme pour ne pas humilier l'obole de la veuve. Il y a dans ce petit bas-relief du tact, du goût et du sentiment religieux. Le rude métal a eu beau s'assouplir, je doute que dans ce siècle de fer les deux anges que l'on s'efforce de faire de bien grosses recettes; c'est pour cela qu'on leur adjoint de temps en temps de jolies quêtuses, ayant une bourse dorée à la main et accompagnées d'un musicien en habit noir et à chaîne d'argent, doué d'une voix claire et sonore. Dans le champ de l'ogive, l'homme à cheval qui, dans la vignette, a l'air de tenir un archet et un violon, est saint Martin, qui divise avec son épée son manteau pour en donner un morceau à un indigent. Dans l'original, il coupe son manteau plus bas, et il en coupe si peu qu'évi-



Jesus-Christ appelant à lui les petits enfants, par M. Decaisne, à Saint-Denis-du-Saint-Sacrement.)

tapis dont on avait besoin, il est impossible d'avoir fait un choix moins convenable, et probablement on doit trouver facilement dans les magasins de l'église des tentures plus édifiantes que celles-ci.

qui, dans la vignette, a l'air de tenir un archet et un violon, est saint Martin, qui divise avec son épée son manteau pour en donner un morceau à un indigent. Dans l'original, il coupe son manteau plus bas, et il en coupe si peu qu'évi-



(Sainte Marie-l'Égyptienne, par M. Chasseriau, à l'église Saint-Merri.)



(Saint Germain enseignant à Dieu sainte Geneviève, par M. Gigoux, à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois.)

demment le pauvre diable aura à peine de quoi s'en faire une paire de parements. Du reste, qu'il en coupe peu ou beaucoup, je ne sais ce qu'il signifie sur ce tronc qui n'est pas destiné aux pauvres; suivant l'inscription qui le surmonte, il l'est à l'entretien de l'église. Il semble, à voir les sommes

considérables qu'on y consacre depuis quelques années, que cet entretien n'ait pas besoin d'être mis sous les auspices de cette charmante intercession.

C'est aussi à Saint-Germain-l'Auxerrois que doit être placé le baptistère surmonté de ce joli groupe d'enfants, exécuté

en marbre par M. Jouffroy, d'après les dessins de madame de Lamartine, et que tout le monde a admiré à la dernière exposition au Louvre. Il est impossible de rendre avec plus de grâce cette initiation de l'innocence à la vie religieuse.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le journal.

En vente chez J.-J. DUBOCHET et Cie, rue Richelieu, 60. Le 22^e volume de la COLLECTION DES AUTEURS LATINS, avec la TRADUCTION EN FRANÇAIS,

Publiée sous la direction de M. NISARD, Professeur d'éloquence latine au Collège de France. — Ce volume contient :

SUÉTONE, HISTOIRE AUGUSTE, EUTROPE,

RECUEIL DES HISTORIENS DE LA ROMÉ IMPÉRIALE.

Texte et traduction en français. — Prix : 13 fr. 50 c. séparément, et 12 fr. dix Souscripteurs à la Collection complète.

AUTEURS PUBLIÉS :

Ovide, 1 v. — Horace, Juvénal, Perse, Sulpicia, Phèdre, Catulle, Tibulle, Martial, Manilius, P. SYPHUS, 1 v. — Suetone, Historia

— Cicéron, 5 v. — Tacite, 1 v. — Tite-Live, 2 v. — Corn. Népos, Quinte-Curce, Justin, Val. Maxime, 1 v. — Salluste, J. César, Yell. Paternulus, Florus, 1 v. — Sénèque, 4 v. — Pétrone, Apulée, Aulu-Gelle, 1 v. — Quantilien, Plinius le J., 1 v. — Lucrèce,

Virgile, V. Flaccus, 1 v. — Plaute, Térence, Sénèque le tr., 1 v. — Caton, Varron, Columelle, Palladius, 1 v. — Suetone, Historia Augusta, Eutrope, 1 v. — Macrobie, Varron (de lingua latina), Pomponius Mela, 1 v.

A PUBLIER ET SOUS PRESSE :

Pline l'Ancien, 2 vol. — Ammien-Marcellin, Jornandès, 1 vol. — Vitruve, Celse, 1 vol. — Choix d'auteurs de la latinité chrétienne, 1 vol.



LORGNETTE-CLÉMENTINE

Cette nouvelle lorgnette-jumelle réunit divers perfectionnements qui lui ont mérité l'avantage de être présentée à l'Académie des Sciences. Sa construction, sous une forme élégante et gracieuse, remplit les meilleures conditions d'optique. A l'aide d'un mécanisme simple et ingénieux, elle rentre sur elle-même de manière à devenir très-portative, sans en excepter les plus grands diamètres, dont la supériorité est un fait acquis et incontestable, puisque sous ils offrent à la fois grossissement et clarté. Elle se vend à Paris, chez **LEEBOURS**, opticien de l'Observatoire royal et de la marine, place du Pont-Neuf, 15; **THEZARD**, Palais-Royal, galerie Valois 141; **VILAKOENIG**, fabricant, breveté opticien de S. M. l'empereur du Brésil et de la princesse Clémentine, rue des Gravilliers, 7, et chez principaux opticiens.

RUE TARANNE, 44, A PARIS.

EAU DE MÉLISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de **BOYER**, seul successeur des ci-devant Carmes dechassés de la rue de Vaugirard, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

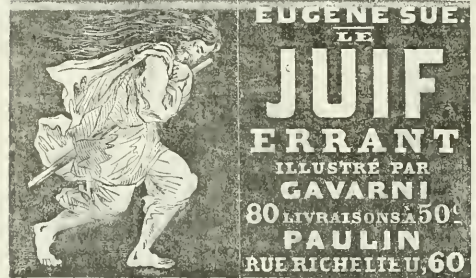
Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. **BOYER** la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelque'un de ces écus qui ne s'adresse qu'au n. 14, répété 14 fois sur la devanture, M. **BOYER** étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

BREVETS DANS LA GRANDE-BRETAGNE ET L'IRLANDE.

LES INVENTEURS sont informés que toute espèce de renseignements au sujet des brevets et des garanties offertes aux inventions nouvelles dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, peuvent être obtenus gratis par lettres adressées, adressées à **ALEX. FRANK**, Office for Patents of Invention, 14, Lincoln's Inn Fields, Londres.

Mise en vente de la 11^e Livraison.



AVIS A MM. LES VOYAGEURS.

HOTEL ANDERSON, 464, Fleet-Street, à Londres, établi depuis cent ans. **François Clonow**, successeur de **Harding**, s'empresse d'informer MM. les voyageurs qu'il vient de joindre au susdit hôtel plusieurs chambres par-

ticulières. Le service des diners, qui dure depuis midi jusqu'à sept heures, comprend tous les mets de la saison. Vins de première qualité. Prix du dîner, 1 shilling et au-dessus. Déjeuners à la fourchette, 1 shilling 5 den. Logement, 10 shillings 6 den. par semaine. On y est admis à toute heure de la nuit.

EN VENTE CHEZ J.-J. DUBOCHET :

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, OU ENCYCLOPÉDIE DE LA JEUNESSE.

Ouvrage également utile aux Jeunes Gens, aux Mères de Famille, à toutes les personnes qui s'occupent d'Éducation, et aux Gens du Monde;

Par MM. **ANDRIEU DE BRIOUDE**, docteur en médecine, **L. BAUDET**, ancien professeur au Collège Stanislas, et une Société de Savants et de Littérateurs.

MATIÈRES TRAITÉES DANS CE VOLUME : Grammaire. — Langue française. — Littérature. — Rhetorique. — Poésie. — Eloquence. — Philologie. — Arithmétique. — Algèbre, Géométrie, Mécanique. — Physique. — Chimie. — Recréa-

tions scientifiques. — Astronomie, Météorologie. — Histoire naturelle en général. — Géologie. — Minéralogie. — Botanique. — Zoologie. — Anatomie. — Physiologie. — Hygiène privée. — Hygiène publique. — Médecine. — Chirurgie.

— Géographie. — Histoire. — Chronologie. — Biographie. — Archéologie. — Nomenclature. — Éléments de Religion. — Philosophie. — Morale. — Mythologie. — Sciences occultes. — Législation. — Du Gouvernement et de ses tor-

mes. — Économie politique. — Agriculture. — Horticulture. — Art militaire. — Marine. — Imprimerie. — Musique. — Dessin. — Peinture, Sculpture, Gravure et Lithographie. — Architecture. — Éducation. — Réflexions sur le choix d'un état.

Un seul volume, format du *Million de Faits*, imprimé en caractères très-lisibles, contenant la matière de six volumes ordinaires et enrichi de 400 petites Gravures servant d'explication au texte. — Prix broché : 10 fr. ; élégamment cartonné à l'anglaise, 11 fr. 50 c.

PAULIN, éditeur du *Manuel de Philosophie moderne*, par M. Ch. Renouvier, 4 fort volume in-18, 5 fr. 50 c., rue Richelieu, 60.

MANUEL DE PHILOSOPHIE ANCIENNE

Par M. CH. RENOUVIER, auteur du *Manuel de Philosophie moderne*. — 2 vol. in-18, 7 fr.

LIVRE I^{er}. — Introduction. — Notions préliminaires relatives à l'histoire générale des idées. — Des Origines de la philosophie grecque. LIVRE III. — Première période de la philosophie ancienne. — Formation spontanée de la philosophie.

LIVRE IV. — Conclusion de la première période de la philosophie. — Opposition. — Luttes. — Destruction des anciennes doctrines. — Réforme de la Méthode. LIVRE V. — Renouveau et fondation réfléchie de la philosophie. — Philosophie au siècle de Platon.

LIVRE VI. — Deuxième période de la philosophie ancienne. — Essais de constitution définitive de la Doctrine. — Eclecticisme. LIVRE VII. — Fin de la philosophie rationnelle.

PAULIN, éditeur, rue Richelieu, 60.

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET D'ÉRUDITS

LA BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, VARIÉTÉS CURIEUSES ET AMUSANTES DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

SE COMPOSERA DE 10 VOLUMES IN-18 DONT VOICI LES TITRES :

1. Curiosités littéraires. — 2. Curiosités bibliographiques. — 3. Curiosités biographiques. — 4. Curiosités historiques. — 5. Curiosités des Origines et des Inventions. — 6. Curiosités des Beaux-Arts et de l'Archéologie. — 7. Curiosités philologiques. — 8. Curiosités philosophiques. — 9. Curiosités des Traditions, Mœurs, Usages, etc. — 10. Curiosités anecdotiques.

En Vente : — Tome 1^{er}. — CURIOSITÉS LITTÉRAIRES. — Prix, 3 fr.

Pour paraître prochainement.

L'ILLUSTRATION publiera incessamment, outre les articles et les dessins dont les événements de chaque jour fournissent le sujet, des notices et des suites de gravures, dont la liste suivante indique le charme et l'intérêt : Un roman dessiné, intitulé *HISTOIRE DE M. CRYPTOGAME*, par l'auteur des *Aventures de M. Jabot*; — LES BOULEVARDS DE PARIS, dessinés par M. RENARD, texte par l'auteur des *Promenades de Paris*, articles récemment publiés

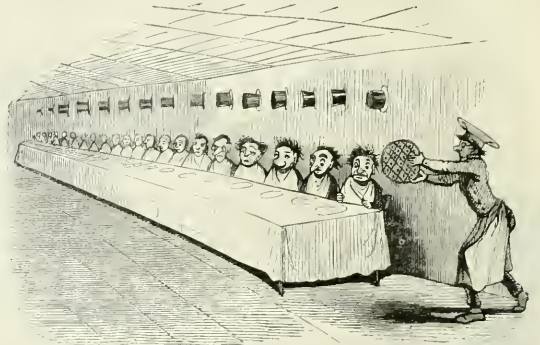
dans *l'Illustration*; — LES QUAIS DE PARIS, dessinés par MM. RENARD, CHAMPS, VALENTIN, FOREST, etc.; — LES BARBES DE PARIS, dessinés par divers; — SOUVENIRS DE HOLLANDE, texte et dessins par HENRI MONNER; — LES HOTELS REMARQUABLES ET LES GALERIES PARTICULIÈRES, A PARIS; — MŒURS DE LA BASSE-BRETAGNE, dessinés par M. JULES NOEL, texte par M. KERAMBRUN; — LES GRANDS ÉTABLISSEMENTS INDUSTRIELS DE FRANCE; — Des dessins de

MM. GRANDVILLE, GAVARNI, BERTALL, COAM, RICHARD, etc., etc.; — REÇU ILLUSTRÉ DE L'EXPOSITION; — MISES ET GALERIES ÉTRANGÈRES; — REÇU ILLUSTRÉ DES THÉÂTRES; — SCÈNES DE MŒURS EN FRANCE et à l'ÉTRANGER; — PORTRAITS DES PERSONNAGES CÉLÈBRES; — CARICATURES, MŒDES, COURSES, REBUS, etc.

Les Rois, caricatures par Cham.



(Enlèvement d'une royauté.)



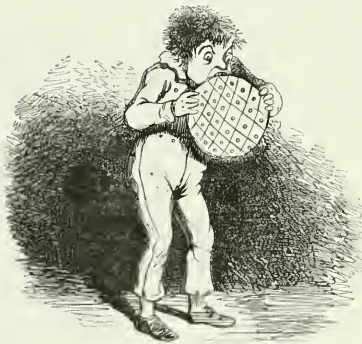
(Des prétendants à la royauté.)



(Insignes de la royauté.)



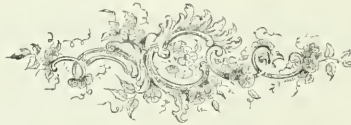
(Une royauté qui chancelle.)



(Un usurpateur.)



(Un faiseur de rois.)



Echecs.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 44, CONTENU DANS LA QUATRE-VINGT-QUINZIÈME LIVRAISON.

BLANCS.

- 1. ♔ G 2 - D 5 +
- 2. ♘ G 7 - G 8 +
- 3. ♙ G 8 - A 8 +

NOIRS.

- 1. ♚ E 6 - D 5 :
- 2. ♛ D 5 - C 6.
- 3. Mat.

N° 45.

Fin de partie de M. S.... avec M. W....

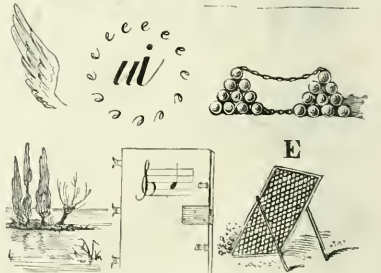
LES BLANCS GAGNENT FACILEMENT.

	A	B	C	D	E	F	G	H
8		♔	♖		♗			
7		♘	♙					
6		♙						
5						♘		
4		♙		♗				
3		♙		♔		♙		
2	♙							♔
1						♚		♛

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

Si vous tenez à vos amis, allez les visiter souvent.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Imériale; Gostinor-Dvor, 22 — F. BEAUZARD et C^e, éditeur de la Revue étrangère au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, libraires.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE ET C^e, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N^o 99. VOL. IV. — SAMEDI 18 JANVIER 1845.
 Bureaux, rue Richelieu, 66.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 32 f.
 — L'Étranger. — 40 f. — 80 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Orateurs parlementaires. M. Billault. *Portrait de M. Billault. — Académie des Sciences.* Compte rendu des 28 et 30 trimestres de 1844. — *Courrier de Paris.* Les Chefs arabes au bal de l'Opéra, par Bertall. — *Histoire de la semaine.* *Portrait de Weber; Inhumation des restes mortels de Weber; Nouveau Pont de Saint-Denis; Vue d'Astoria; Carte de l'Océan. — L'Océan. — Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre; Roman,* par M. A. Aubert. Chapitre XXV. — *Souvenirs de la Hollande,* par Henri Monnier. *Vue de la Bourse d'Amsterdam; Matelots hollandais; Écoles des Orphelins et des Orphelines à Amsterdam; Pêcheur et femme de pêcheur hollandais. — Les Carillons.* Contes du nouvel an, par Charles Dickens. (2^e partie). — *Neuvaine de sainte Geneviève. Deux Gravures,* par M. Dulog. *Embellissements de la province. La Salle de Spectacle et le Passage Pommeroye de Nantes. — Bulletin Bibliographique. Deux Gravures. — Annonces. — Nécrologie.* Madame Haudebourt-Lescot. *Portrait de madame Haudebourt-Lescot. — Météorologie.* Mois de Décembre 1844. — *Rebus.*

prit d'application éclaté de toutes parts dans ses écrits comme dans ses actes.

Il venait d'avoir trente ans quand arrivèrent les élections générales de 1837; trois collèges le portèrent à la fois. En son premier tour de scrutin, à Nantes et à Ancenis, il allait l'être également à un deuxième scrutin à Paumbeuf, quand la nouvelle de sa double élection vint changer le vote. Ce triple honneur, rendu à un jeune homme qui n'avait pas encore débuté dans la vie politique, est un exemple bien rare dans la vie publique. Nous ne pouvons nous empêcher d'emprunter à un journal breton les lignes suivantes, écrites en 1857, à l'occasion des élections :

« M. Billault a pour lui une vie sans tache; tous ses anté-

cédents ne laissent pas un reproche réel contre son passé. C'est par l'admirable talent qui le place, de l'avenue de tous ses confrères, à la tête du barreau de Nantes, c'est par la pureté de ses mœurs, c'est par ces vertus de famille qui sont encore respectées dans le monde, c'est par l'intégrité honorable de son caractère en tout et partout, c'est par des qualités de cœur qui lui ont fait des amis dévoués, que M. Billault s'est acquis l'estime de ses concitoyens. En politique, il n'est pas de ceux qui se sacrifient à un parti, quelle que soit la popularité de ce parti; à des hommes, quelle que soit l'autorité de leur nom; à un gouvernement, quelle que soit sa puissance : son dévouement est acquis à la France. »

Arrivé sur le nouveau théâtre qu'il avait sans doute long-

Orateurs parlementaires.

M. BILLAULT.

L'attention publique est en ce moment fixée sur M. Billault. Le scrutin de la vice-présidence, où son nom a failli donner à l'opposition la victoire, l'intérêt qu'excellent sa jeunesse et son talent, le souvenir des luttes où il a combattu au premier rang, peut-être même les illusions qui suivent l'homme qui s'élève, toutes ces causes ont grandi sa renommée en attachant des espérances à son avenir. C'est donc par ce nom que *L'Illustration* commencera la galerie des célébrités parlementaires qu'elle se propose de publier.

Comment M. Billault, qui, en 1857, à peine encore âgé de trente ans, entra pour la première fois à la chambre, obscur et inconnu, a-t-il en si peu d'années franchi tant d'obstacles, surmonté tant de rivalités, et conquis l'une des premières places? Quels efforts, quels travaux lui ont valu cette rapide fortune? Quels degrés a-t-il parcourus? Voilà l'étude que nous voulons faire. Il est toujours curieux de rechercher les premières tentatives, d'épier les premiers pas des hommes qui sont devenus célèbres; cette recherche acquiert un nouvel intérêt quand ces hommes sont mêlés à l'avenir de leur pays.

M. Adolphe Billault est né en Bretagne, il n'avait pas vingt ans quand, après avoir terminé son droit à Rennes, il vint, en 1823, exercer auprès du tribunal de Nantes la profession d'avocat. Son talent le plaça promptement à la tête du barreau, dont, quelques années après, il était devenu le bâtonnier.

Jusqu'en 1850 il ne s'occupa que de sa profession; mais à cette époque une ère nouvelle commença pour lui comme pour la France.

Il semble que dès cette époque, pressentant son avenir, il se soit fait un plan d'études qu'il a suivi avec une rare persévérance. Ce plan était de parcourir tous les degrés de l'administration publique, pour en connaître les ressorts. Il fut successivement élu membre du conseil municipal à 23 ans, et, deux ans après, membre du conseil général, et prit à leurs travaux la part la plus active. En même temps il publiait plusieurs écrits : 1^o les *Recherches historiques sur les voies de transport*; 2^o les *Considérations sur l'organisation de la commune en France*; 3^o *De l'Éducation en France, et de ce qu'il devrait être pour satisfaire aux besoins du pays.* Ces brochures, écrites avec autant d'élégance que de netteté, abondent en idées ingénieuses et libérales, et surtout en vues pratiques. Il semble que leur auteur ne soit animé que d'une seule pensée, c'est de faire descendre les principes des hauteurs de la théorie pour les faire entrer dans les faits. L'es-

temps rêvé, il eut à vaincre de nombreux obstacles. C'est une tâche difficile pour le nouveau député, surtout quand il arrive jeune, et sans être précédé d'un nom imposant; c'est une tâche difficile que de conquérir la tribune. Que d'efforts pénibles et de laborieuses tentatives! Ce n'est pas assez que d'être armé d'une parole facile, d'une intelligence prompte et éclairée, car il ne suffit pas de parler, il faut être écouté. La Charte donne au député le droit d'occuper la tribune, mais elle a omis de prescrire à la Chambre, comme sanction, la patience; or la Chambre n'écoute pas aisément, et, il faut le dire, très-souvent elle est excusable. Il faut savoir ne parler que des choses qu'on sait, et surtout attendre une occasion opportune d'en parler.

Nous assistâmes au début de M. Billault; il ne fut pas hennireux. La forme un peu déclamatoire de son débit, quelques habitudes du barreau qu'il n'avait pas assez oubliées, nuisaient à son effet. La tribune, à moins qu'elle ne soit agitée par les passions politiques, n'admet qu'une discussion simple et logique; elle abhorre la déclamation, les phrases ambitieuses, les périodes abondantes. Mais le jeune orateur ne fut pas découragé; il se transforma. Son talent souple et fécond lui fournit toutes les armes qui lui devenaient nécessaires pour les joûtes nouvelles auxquelles il se préparait. Il sut oublier la langue et les formes du Palais; il s'initia au style simple, concis et énergique de l'homme public.

On distingue à la Chambre les hommes spéciaux et les



M. Billault.

hommes politiques. Les premiers ne sont écoutés qu'à la condition qu'ils se renferment dans les limites du terrain qui leur appartient, à la condition qu'ils apporteront à la discussion le tribut de leurs études spéciales. Le plus grand nombre des hommes distingués de la Chambre appartient à cette classe.

Le droit d'être écouté sur les matières politiques n'est accordé qu'à quelques orateurs. Il faut, pour le conquérir, être le représentant reconnu d'un parti ou exercer l'influence d'un talent de premier ordre. Et, en effet, dans les questions de politique générale, les liens communs des orateurs de second ordre prolongent les discussions, mais ne les avancent pas. La solution ne se prépare que quand les chefs qui ont reçu une mission générale, ou qui la prennent de la supériorité de leur talent, indiquent à l'assemblée la voie qu'elle doit parcourir.

M. Billault commença par être un homme spécial; mais il est remarquable que ce n'est point la spécialité du droit que lui, nourri de législation et de jurisprudence, a choisie. Il porta ses vues plus haut et plus loin. Les besoins du pays appelaient la double extension de ses relations commerciales et de ses travaux publics. L'avenir pacifique de la France, sa prospérité, sa grandeur sont au fond de ces questions. Le jeune député s'empara de ces questions comme d'un légitime héritage. Frappé de la ruine de plusieurs de nos industries, et de l'invasion sans réciprocité dont nos marchés de trente millions de consommateurs se trouvaient menacés, il s'occupa d'étudier la source du mal pour la signaler. L'insuffisance de nos voies de communication appela son attention sérieuse. Dès 1858, il est nommé membre et secrétaire de la grande commission chargée de la question des chemins de fer. En 1859, deux autres commissions lui confiaient leurs rapports; il avait déjà conquis droit de cité dans ces matières. La même pensée présida aux actes de sa vie politique. Lorsque l'administration du 12 mai se forma, l'honorable M. Teste, ministre de la justice, lui proposa le secrétariat général de ce ministère. Il refusa sans hésiter. Que lui eût servi de s'occuper du personnel de la magistrature? Son ambition avait un autre but. Il crut devoir, au contraire, accepter les fonctions de sous-secrétaire d'Etat du commerce sous le ministère du 1^{er} mars. Ces fonctions lui donnaient une occasion précieuse de compléter ses études, de vérifier les faits, d'entrer dans la pratique des affaires et d'éprouver les théories que les esprits élevés se forment à l'avance. Il fut chargé de préparer et de rédiger le traité avec la Hollande, et donna sa démission lorsque le 1^{er} mars se retira.

C'est vers cette époque que sa position à la Chambre commença de changer de face. Absorbé jusque-là dans des questions spéciales, il hasardait rarement quelques pas sur le domaine brulant des discussions politiques. Les uns l'accordaient à ses discours qu'une médiocre attention, d'autres lui déniaient même le privilège de se mêler à ces débats. Il s'affranchit tout à coup de cette réserve dans la discussion de l'adresse de 1844; sa parole sut commander le silence, et à partir de ce jour, il prit rang parmi les orateurs politiques de la Chambre.

Il ne fallait à M. Billault qu'une occasion solennelle de se révéler complètement. Cette occasion se présenta en 1842. On se souvient que ce fut lui qui souleva les deux questions qui, à cette époque, agitaient vivement la Chambre et le pays. Nous voulons parler de la rédaction des listes du jury et du droit de visite. Nous n'avons point à redire les orages que ces deux discussions provoquèrent et les évolutions qui surent suspendre les effets. Mais les deux discours prononcés par M. Billault le classèrent parmi les orateurs de premier ordre. Sa parole ébranla la Chambre et ébranla le pays lui-même, et le mouvement qu'il sut produire fut tel qu'il n'a pas encore cessé. Ces discours sont restés les actes d'accusation les plus énergiques que l'opposition ait formulés contre l'administration. Soit qu'il fût les manœuvres qui auraient présidé à la formation des juges du pays, soit qu'il dénonçât les outrages prodigués par le droit de visite au pavillon français, la discussion, sérieuse et grave, prend un caractère de fermeté, de dignité et de puissance qui doit appartenir à ces grandes questions et lève quelquefois, sans déclamation et par l'inspiration même du sujet, jusqu'à la plus haute éloquence.

La Chambre fut divisée. Aux élections générales qui suivirent, l'un des arrondissements les plus riches et les plus éclairés de Paris le choisit pour son candidat, quoiqu'un autre collègue lui assurât l'unanimité de ses suffrages. Il fut élu député du troisième arrondissement au premier tour de scrutin, et à une assez forte majorité, bien que l'esprit de ce collège eût été jusque-là douteux. Ce que le troisième arrondissement voulait honorer dans le choix de M. Billault, c'est surtout la probité politique. M. Billault se crut enchaîné par les liens qui l'attachaient aux électeurs d'Anceins. Peut-être ne comprit-il pas tout ce qu'il y avait d'intérêt pour lui de représenter l'un des arrondissements les plus commerçants de la capitale; mais son erreur, dans tous les cas, n'eût rien au caractère de la manifestation dont il fut l'objet.

A partir de ce moment, M. Billault est devenu un des orateurs éminents de l'opposition. Toujours le premier sur la brèche, infatigable dans ses laborieuses investigations, infatigable dans sa parole vive, alerte et saisissante, riche de faits, de recherches, de rapprochements curieux, d'arguments nouveaux, il a soutenu presque à lui seul le combat. Confiant dans ses forces, et soutenu par elles grandissemment à mesure qu'il entra plus avant dans la lutte, il a porté ses coups à la tête même de l'administration; il a pris M. Guizot corps à corps, et après l'avoir forcé à se défendre, il a fini par l'ébranler.

Amiral Lalande, sentant les approches de la mort, ne voulut pas que les fruits de son expérience fussent perdus pour le pays. Il voulut parler encore à la France et la servir du fond de son tombeau. Ce fut à M. Billault qu'il légua cette sainte mission. M. Billault justifia complètement le choix de l'illustre amiral : sa parole, habituellement si limpide, si nette et d'une animation si soutenue, fut empreinte d'une

émotion austère et communicative, pendant qu'il développait les idées du célèbre marin. C'était un spectacle nouveau et touchant que celui des deux hommes, l'un mort et déjà glorieux, l'autre plein d'avenir et qui rêve la gloire, parlant à la France par la même bouche, et lui donnant à la fois du haut de la tribune et du fond de la tombe un solennel avertissement.

Après avoir expliqué comment M. Billault est arrivé à la position qu'il occupe aujourd'hui, il nous reste à apprécier son talent. Ses caractères distincts sont la clarté, la précision, la vigueur de la logique. Aucun orateur ne possède une habileté d'élocution plus grande; jamais une hésitation ni embarras sa pensée; le mot propre arrive toujours. Une méthode rigoureuse préside à ses discours et les illumine d'une merveilleuse clarté. Tous les arguments sont enchaînés à leur place et puisent une nouvelle force dans leur enchaînement même. Tous les faits sont classés avec soin. L'orateur, dès le début, montre ouvertement son but et y marche rapidement, sûr de l'atteindre à travers une suite de raisonnements serrés, pressants, liés les uns aux autres et qui enveloppent peu à peu son adversaire d'une invincible chaîne. Mais cette trame logique de ses pensées n'exclut ni l'animation ni les mouvements de sa parole; il porte sur tous les points une discussion aussi vive qu'elle est nette, aussi chaleureuse qu'elle est précise, et réunit aux mérites d'une savante étude la variété et la finesse d'une élocution improvisation. Quelquefois, il s'élève aux plus hautes considérations, soit qu'il s'attache à des théories vives, soit qu'il jette les accents d'une généreuse indignation. Mais il s'arrête peu, en général, aux expositions théoriques. Donné d'un sens éminemment pratique, précis, nerveux, nourri de faits et de choses, dédaigneux des digressions et des formes oratoires, marchant droit à l'enemi comme un soldat au pas de charge, et renversant en passant tout ce qui fait obstacle à sa course, il va droit à but sans digression et sans détour. Un certain qui, assurément, n'est pas l'ami politique de M. Billault, mais qui sait apprécier le talent dans tous les rangs, a tracé ces lignes qui peignent si merveilleusement et les caractères généraux de sa parole. « D'autres établissent dans le débat un tournoi magnifique; ils ont de grandes lances, de superbes montures, et ils se précipitent dans l'arène avec l'ardeur, l'éclat, le brillant courage des anciens paladins. M. Billault a d'autres formes, plus modestes en apparence, plus dangereuses assurément pour l'ennemi. Il a son fer aiguë, sa bonne lame de Toledo; il pousse son homme, lui ferme toute issue, lui tient sans cesse la pointe au corps, et s'il ne le tue pas, lui fait les plus vives, les plus profondes blessures. »

Le pénétrant et judicieux Timon avait bien apprécié M. Billault lorsqu'il l'a désigné, dans ses Etudes oratoires, comme la noble espérance de la tribune.

Académie des Sciences.

COMPTE RENDU DES 2^e ET 5^e TRIMESTRES DE 1844.

(Suite. Voir t. IV, page 291.)

Sciences naturelles et météorologie.

Rapport de M. Gasparin sur un mémoire de M. Fuster, intitulé : Du climat de la France. — M. Fuster avait voulu établir dans un mémoire, que, du neuvième au seizième siècle, les étés étaient plus chauds qu'actuellement, et qu'ils se sont refroidis depuis. L'examina quelle était à cette époque la limite de la vigne, et trouvant qu'elle existait alors en Normandie, en Bretagne et en Picardie, il en conclut qu'antretels les étés de ces provinces étaient plus chauds qu'aujourd'hui.

Mais, la culture d'une plante n'est pas seulement fonction du climat, elle dépend encore d'une foule d'éléments politiques et commerciaux, qui se modifient profondément dans la série des siècles. Aux temps reculés dont nous parlons, la terre était moins divisée et à un prix relativement moins élevé qu'elle ne l'est actuellement. Le propriétaire était plus souvent un convent ou le seigneur de l'endroit. Possesseur d'une grande étendue de terrain, il en consacrait une partie à la culture de la vigne. La vendange était précieuse; elle ne réussissait peut-être que tous les cinq ou six ans, mais peu lui importait; habituellement il récoltait une boisson acide qui lui laissait à ses vassaux, et tous les cinq ou six ans il obtenait un vin passable qu'il gardait pour lui. Ajoutez à cela que les canaux n'existaient pas; les routes étaient mauvaises et peu nombreuses, les moyens de transport lents, difficiles et coûteux, et l'art de conserver les vins moins avancé qu'il ne l'est aujourd'hui. Il en résulte que le pauvre cultivateur avait intérêt à planter en vignes une partie de son héritage. Ce qui existait alors se voit encore aujourd'hui. La vigne est cultivée en petit en Danemark, aux environs de Kongsberg et même à Meniel, où l'on se contente de vendanger tous les six ou sept ans.

Remarquons aussi que cette culture reconnaît souvent pour cause le voisinage d'une grande ville. Croit-on que les cotons d'Argenteuil, de Pierrefitte et de Suresne seraient cotés de vignes s'ils ne se trouvaient pas dans le voisinage de Paris? Il est évident que la présence d'une nombreuse population d'ouvriers, qui ne peuvent payer un vin renchéri par le prix de transport est la cause unique de la présence de ces vignes sous un ciel qui n'est pas fait pour elles. Cela est si vrai que dans le département de la Seine, sur 1,000 hectares, il y en a 62 consacrés à la culture de la vigne, et dans celui de Seine-et-Oise seulement 25. (Carte de la culture de la vigne. Y. Audouin, *Monographie de la Pyrale*.) J'en dirai autant des vignobles d'Orléans, dont l'existence tient uniquement à ce que leurs produits servent à faire des vins composés, que le voisinage de Paris permet de placer avantageusement. Combien ces raisons sont encore plus valables si nous avons égard aux dros d'entre eux, qui, pesant également sur le vin ordinaire et

sur les vins fins, empêchent d'ajouter le coût du transport au prix toujours trop élevé des qualités médiocres. Tout ceci nous explique pourquoi la vigne est cultivée aux environs de Paris, et même de Berlin et de Dresde. Dire que les étés de la Picardie sont devenus plus froids parce que l'on y cultive plus la vigne, c'est comme si l'on affirmait que ceux de Paris se sont amoindris, puisque l'on y plante le murier comme en Vivarais, et que ceux de la Flandre sont devenus très-chauds depuis qu'on y recolle du tabac comme à la Havane et en Virginie. Maintenant que les voies de communication sont plus nombreuses, les moyens de transport plus faciles, le paysan de la Bretagne, de la Picardie et de la Normandie, le plante plus de vignes, mais sème du blé et préfère une récolte sûre à un produit incertain et de mauvaise qualité.

Un autre argument de M. Fuster se tire de la qualité des vins. On invoque toujours à ce sujet le fiasco intitulé *la Bataille des vins*, de Henri d'Andely, conteur du treizième siècle.

Le gentil roi Philippe fait paraître les vins devant lui; il a pour conseiller « un prêtre anglais, son chapelain et cervelle un peu folle, qui, l'étoile au cou, se chargea d'un examen préliminaire.

« D'abord se présentèrent Beauvais, Etampes et Châlons; mais à peine les eut-il vus que, les excommuniant aussitôt, il les classa honteusement de la salle et leur défendit d'entrer jamais où se trouveraient d'honnêtes gens. Ce début sévère lui telle impression sur ceux du Mans et de Tours, qu'ils tournèrent d'effroi (il est vrai qu'on était en été), et se sauvèrent sans attendre leur jugement. Il en fut de même d'Argence (entre Lisieux et Caen), de Rennes et de Chambray d'un seul regard que le chapelain par hasard jeta de leur côté se suffit pour les déconcerter. Ils s'enfuyèrent aussitôt, et ils furent bien. S'ils eussent tardé plus longtemps, je ne sais trop ce qu'il leur serait arrivé.

« La salle un peu débarrassée de cette canaille, il n'y resta que ce qui était bon, car le prêtre ne voulait pas même souffrir le médiocre. Clermont et Beauvoisin parurent donc, et ils furent reçus d'une manière distinguée. Enhardi par cet accueil favorable, Argenteuil s'avança d'un air de confiance, et se donna sans rougir pour valoir mieux que tous ses rivaux; mais Pierrelite, rabattant avec les termes qui lui convenaient l'orgueil d'une prétention pareille, prétendit à son tour mériter la préférence, et appela en témoignage Marl, Montmorency et Deuil, ses voisins... Les autres vins qui se présentent sont ou célèbres encore aujourd'hui, ou sont originaires du centre et du midi de la France. Après les avoir goûtés, le chapelain « trouvant alors que le vin valait un peu mieux que la cervoise de sa patrie, jeta cette chandelle à terre, et excommunia toute boisson faite en Flandre, en Angleterre et par l'Alsace. »

On ne peut découvrir qu'il soit fort singulier de voir les vins des environs de Paris se présenter dans un concours où la bonne qualité est la seule condition de rigueur. Toutefois il s'en faut que le prix leur soit adonné, et le spirituel conteur dit assez bien entre autres choses cette prétention lui paraissant déraisonnable quand il dit que le vin d'Argenteuil se donne sans rougir pour valoir mieux que tous ses rivaux.

Il me reste à combattre un dernier argument qui est souvent cité, et qui serait d'une grande force s'il ne reposait sur une confusion de noms. On dit vulgairement que Henri IV buvait avec les huîtres du vin de Suresne, près Paris. On ne saurait admettre que Henri IV allât choisir précisément cette détestable boisson, et on devait supposer que ce vin était meilleur alors qu'il ne l'est aujourd'hui. Mais M. Rey, membre de la Société des Antiquaires, a fait connaître une note de la *Bibliographie agronomique* de Musset-Patuaï, qui est ainsi conçue : « Il y a aux environs de Vendôme, dans l'ancien patrimoine de Henri IV, une espèce de raisin que dans le pays on nomme *Suren*. Il produit un vin blanc très-agréable à boire, et que les gourmets conservent avec soin, parce qu'il devient meilleur en vieillissant. Henri IV faisait venir de ce vin à la cour, et le trouvait très-bon. C'en fut assez pour qu'il parût excellent aux courtisans, et l'on but pendant son règne du vin de Suren. Il existe encore, près de Vendôme, un vignoble de vigne qu'on appelle la *Chârae* de Henri IV. Louis XIII d'aurait pas pour ce vin la préférence de son père, ce vin passa de mode, etc. » Ainsi cet argument si souvent invoqué se trouve réduit à néant.

Mais son mémoire, M. Fuster avait parlé de l'époque des vendanges, qui, disait-il, était autrefois moins reculée. Mais M. Gasparin fait voir que, d'après Goltz, la vendange, à Montmorency, s'est faite, de 1767 à 1814, à deux époques variant entre le 10 septembre et le 19 octobre. Si donc on trouve dans de vieux documents quelques dates de vendanges antérieures au commencement d'octobre, on ne doit nullement en conclure que les étés fussent autrefois plus chauds qu'ils ne le sont aujourd'hui. Le savant rapporteur combat ainsi successivement tous les arguments tirés de la culture de la vigne, des céréales, de l'olivier et enfin de l'orange.

Pendant le dix-septième siècle, dit M. Fuster, les environs de Perpignan, Aix, Marseille, Saint-Chamans, portaient force oranges, citronniers et palmiers, et il conclut de leur disparition que le climat de la Provence et du Roussillon s'est refroidi. Il invoque en fait ce qui est en parlant ainsi, M. Fuster suppose que les hivers étaient moins froids ou les étés plus chauds qu'ils ne le sont actuellement, ou bien que ces saisons se sont déteintes toutes deux à la fois.

Examinons d'abord les hivers. La plus robuste des variétés d'orangers, le *citrus aurantium*, peut par un froid de 10° cent. au-dessous de zéro, cependant la souche ne meurt pas. En 1856, un admirateur à Hyères un pied qui, en seize ans, avait repoussé deux branches, dont l'une avait 60 cent., l'autre 46 cent. de circonférence. La hauteur de l'arbre était de 6 mètres, et quinze ans après avoir été recépé il avait porté 1,200 oranges. Les oranges n'avaient pas péri depuis 1789; on voit donc que l'on peut cultiver ces arbres en France; même à la condition de les perdre tous les trente ans environ. La question est seulement de savoir si cette culture est

avantageuse. Je me demande alors si les hivers rigoureux sont plus communs en Provence que dans le bassin d'Hyères. J'examine le climat de Marseille, où l'orange est cultivé et où il ne gèle plus, et je trouve, d'après les excellentes observations de M. Valz, que de 1825 à 1842 le thermomètre n'est descendu qu'une fois à — 10°. De 1840 à 1820 il n'a atteint jamais un degré aussi bas, car en 1800 il marqua seulement — 8°; mais en 1820 on l'a vu à — 17°. Par conséquent, depuis le commencement du siècle, les oranges de Marseille auraient gelé deux ou trois fois. Ceux d'Hyères ont péri une fois seulement, voilà toute la différence.

Les hivers étaient-ils moins rigoureux dans le dix-septième siècle? Les observations thermométriques n'étant pas connues à cette époque, nous sommes forcés d'avoir recours à d'autres renseignements. On accordera, je pense, que les oranges ne devaient pas résister à un froid aussi intense pour faire geler un fleuve aussi rapide que le Rhône ou tuer les oliviers. Eh bien! les charrettes ont passé le Rhône sur la glace en 1605; en 1621, l'Adriatique fut prise; en 1658, l'eau du port de Marseille était gelée autour des galères. Les oliviers ont péri par le froid en 1601, 1638, 1659 et 1680. Ainsi, dans le dix-septième siècle, les oranges ont dû succomber au froid sept fois au moins. Pendant le dix-huitième siècle, les oranges seraient morts en 1709, 1740, 1768, 1776, 1789 et 1799. Ces arbres sont donc condamnés à périr environ tous les dix-sept ans aux environs de Marseille, et c'est pour cela qu'on ne les cultive plus. Conclusion: il est possible que l'orange fut assez commune en Provence et en Ligurie au seizième et au dix-septième siècles, mais sa disparition ne prouve point que les hivers soient devenus plus rigoureux.

Soutiendrait-on que les étés étaient autrefois plus chauds qu'ils ne le sont aujourd'hui! mais ici nous ferons remarquer que l'orange n'a pas besoin d'un été chaud pour mûrir; ce qui le prouve, c'est que la moyenne des mois de juin, juillet et août est de 22°,5 à Nice, et 22°,9 à Rome; à Marseille, elle est de 21°; chaleur très-suffisante, puisque la moyenne de l'été à Lisbonne est sensiblement de 21°; celle de Laguna (Ténériffe), 20°,2; et celle de Fouchal (Madère), 21°1 (Kaenzig, Cours complet de Métréologie, p. 176). Ainsi donc les étés actuels de Marseille sont assez chauds pour mûrir les oranges, et la disparition de cette culture ne saurait prouver qu'ils aient été plus chauds dans les siècles antérieurs. Ce qui importe pour la culture de l'orange, c'est surtout que l'hiver soit doux, car cet arbre n'existe point à Venise, Milan, Pavie, Vérone, Turin et Bologne, quoique la température estivale de toutes ces villes soit supérieure à celle de Nice; uniquement parce que les hivers sont plus froids que ceux de Nice, et même de Marseille et de Toulon.

En résumé, on voit que l'existence de l'orange dans la Provence, au seizième et dix-septième siècles, ne prouve pas que son climat se soit détérioré; elle prouve seulement que les communications étant devenues plus faciles, les transports moins coûteux, cette culture n'a pu soutenir la concurrence des autres points de la Méditerranée, où le climat permet de se livrer à la production de l'orange. Nous le croyons d'autant plus que le même phénomène aura probablement lieu d'ici à quelque temps tout le long de la côte, à Hyères, Nice, Menton et Vintimille, où l'orange est encore cultivée, et cet exemple fait voir combien sont complexes les causes qui influent sur la disparition d'une culture. Autrefois les oranges de ce pays avaient un débit avantageux à cause de la proximité de la France et de l'Allemagne. Il y avait profit à les transporter dans le Nord; car le trajet était court et prompt, un petit nombre seulement de fruits se gâtaient en route. Depuis la multiplication des bateaux à vapeur, cet avantage n'existe plus, car ils vont chercher les oranges en Sicile, à Malte, aux Baléares et en Portugal, et les transports sont tellement réduits. Aussi, en 1845, les mille oranges valent-il 5 francs à Menton. Les jardiniers de ce pays ne cultivent donc plus l'orange pour son fruit, mais seulement pour sa fleur. Si l'eau distillée de ces fleurs ne les indemnise pas des frais que nécessitent ces coûteux vergers, ils les arracheront pour les remplacer par des oliviers, et dans quelques siècles on pourrait conclure à tort de cette disparition que le climat de la Ligurie s'est détérioré avec le temps.

De tous ces faits, M. Gasparin conclut qu'on ne possède aucune preuve que le climat de la France ait changé depuis les temps historiques.

Courrier de Paris.

On danse partout, et Paris n'est plus qu'un danseur. La politique parlementaire, qui se reposait depuis six mois, s'est remise en danse, et le bal a recommencé l'autre jour entre M. Guizot et le comte Molé; l'avant-deux a été divisé en deux parts; tout annonce pour la session une contradiction à grand orchestre; c'est la France qui, suivant l'habitude, péra les violons.

On ne danse pas encore chez M. le duc de Nemours, mais on y dansera bientôt; en attendant la danse, on y chante; quand le prince aura suffisamment fait chanter son monde, il lui dira: «Eh bien! dansez maintenant.»

La cour aussi va entrer en danse, ou plutôt elle y est déjà. S. M. Louis-Philippe donne le bal. Le zèle dynastique des marchands de modes, qui s'étaient légèrement ralenti depuis deux ans que les Tuileries ne dansaient plus, se rallume et flambe avec une ardeur recrudescée; les couturières, qui penchaient vers Godwin, vont revenir peu à peu à la branche cadette.

La cour est prise cependant d'un goût de récréation et de plaisir qui fait sensation; on ne l'avait jamais vu d'humeur si gaie et si dansante. Pendant le séjour du roi à Saint-Cloud, ce n'était que spectacles et collations, comme on di-

sait au bon temps de Louis XIV; et depuis que Sa Majesté a repris aux Tuileries sa station d'hiver, les divertissements continuent. Nous aurions un roi de vingt ans, que nous ne serions pas d'humeur plus folâtre.

On a dansé chez M. de Rambuteau, et on y dansera encore: M. de Rambuteau donnera quatre grands bals pendant l'hiver. A la bonne heure! voilà ce qui s'appelle danser! Aussi le projet de la Seine est-il bûni entre tous ceux qui cultivent et font prospérer la contradiction.

On danse chez madame la comtesse Pozzo di Borgo; on danse chez M. d'Appony; on danse chez M. de Brignoles, ambassadeur de Sardaigne; on danse chez M. le prince de Ligne, ambassadeur de Belgique; on danse chez l'ambassadeur d'Autriche; on danse chez l'ambassadeur du roi de Prusse; toute la diplomatie danse. Le fils du prince régnant de Monaco, qui vient d'arriver à Paris, annonce son bal pour la semaine prochaine; je n'ai pas besoin de dire quelle espèce de danse sera la reine de la fête:

A la Monaco,
L'on chasse, l'on déchasse;
A la Monaco,
L'on chasse comme il faut.

La rime n'est pas riche, comme dit Alceste; mais on n'en danse que mieux.

Tous nos ministres avaient donné le bal l'hiver dernier à leurs amis et leurs amis, on ne sait pas encore s'ils feront de même cet hiver; c'est le prochain comité, et le vote sur l'adresse qui décideront si leurs Excellences auront ou non le cœur à la danse. L'opposition cependant se flatte de les faire bientôt danser.

Avec la royauté, la diplomatie et la politique, la finance a ouvert ses salles de danse. L'emprunt, le chemin de fer, le trois et le cinq ont déjà fait leurs invitations: «Il y aura un violon.» M. de Rothschild dansera, et toute la banque en fera autant; puis les petits banquiers, les petits marchands, les carottiers de la coulisse et les prêteurs à la petite semaine imiteront les gros bonnets et se mettront en danse. Le barreau, le notariat, l'étude d'avoué, l'hussier, le rentier, le mercier, le pair de France, le miroirier, le carrossier, le député, le bimbelotier, la droguerie, la fruitière, la blanchisseuse et la baronne auront leurs fêtes dansantes; si bien qu'avant huit jours Paris tout entier ne sera plus qu'une queue du chat sans fin et une polka immense.

Les cliets arabes ne l'échapperont pas; on les fera danser bon gré malgré: déjà M. de Rambuteau les a mis en appétit; ces nobles fils du désert assistaient au premier bal de la préfecture, et paraissaient y prendre goût; malheureusement pour M. de Rambuteau, ils avaient vu et le vote sur l'adresse d'éducation, par lequel le bal masque de l'Opéra, qui leur avait appris par raisonnement démonstrative toutes les finesses de nos danses nationales; on ne s'étonnera donc pas qu'après avoir commencé par ce cours de danse transcendante, ils aient trouvé le bal de la préfecture un peu terne. «C'est très-bien, a dit Mohammed-Ismaël-Ahoul-Medjid-Ben-Arachi, qui possède à fond la langue française; c'est très-bien, mais ce n'est pas tout à fait assez décolleté.» On voit que l'Arabie a de grandes dispositions et profite promptement des admirables exemples de civilisation que Paris lui offre de tous côtés. Je ne serais pas étonné qu'avant un mois MM. les chefs arabes n'écrivissent eux-mêmes par mademoiselle Déjazet un vaudeville gaillard, et ne fissent une concurrence victorieuse à MM. Carmauche, Mélesville, Bayard, Duvert et Lauzanze.

L'accueil que leur a fait le bal de l'Opéra a dû leur aller au cœur; en effet, il est impossible de recevoir d'illustres étrangers avec une grâce plus parfaite, comme le prouve la peinture réelle et exacte que nous mettons sous les yeux de notre lecteur, de l'entree des chefs arabes et du bal de l'Opéra; c'est un tableau touchant, et l'hospitalité pratiquée par le décorateur, les Arabes en ont emporté le souvenir avec eux et le transmettront à leurs fils, qui le raconteront à leurs petits-fils, sous la tente, pendant les longs ennemis de la caravane, à travers le désert; et ainsi le débarder et le titi prendront place dans les légendes de l'Arabie, et peut-être finiront-ils par être adorés comme à Paris, sous l'invocation de saint Musard.

Tandis qu'on danse et qu'on s'amuse de si grand cœur à Paris et en Arabie, la cour d'assises fonctionne toujours; une nouvelle bande d'industriels s'écrit depuis quelques jours sur ses bancs, et y donne un spectacle auquel les précédentes représentations dont nous avons rendu compte, n'ont rien de son intérêt et de sa singularité; et en effet, dans ce long drame de bandits qui se déroule, depuis un an, devant la justice, et à peu près de mois en mois, chaque acte, qui est une pièce entière, a son caractère particulier et sa physiognomie; le crime est varié dans ses combinaisons, les figures ne se ressemblent pas et évitent de tomber dans la monotonie.

La journée qui a comparu le mois dernier devant les juges se composait de hideux malfaiteurs sortis des entrailles les plus immondes, et portant, sur leur visage et dans leur costume, les marques de la dégradation de leur âme et de l'horrible vie qu'ils pratiquaient; ceux-ci, tout au contraire, sont des hommes qui passaient pour des gens comme il faut. Les uns sont vêtus avec une sorte d'élégance, les autres s'expriment avec un choix de mots et une facilité qui annoncent une certaine éducation; il y en a un, Emile Masson, qui a commencé sa vie par des études libérales, et se défend avec l'adresse, l'à-propos et un bonheur d'expression que ne désavouerait pas un avocat en crédit. C'est que, pour la plupart, ces malfaiteurs ne sont point partis de l'ignorance, de l'abrutissement et de la misère pour aller au crime, comme ceux qui les avaient précédés à cette place redoutable où le juge leur demande compte aujourd'hui de leur vie perdue; ils avaient assez d'éducation et d'intelligence pour distinguer le bien du mal; ils avaient assez de ressources honnêtes pour se défendre contre les tentations coupables. Mais le vice les conduisit à un désordre, et le désordre a fait le reste. — Cette bande, à cause

de la supériorité de ses manières sur les autres bandes de malfaiteurs, à cause des apparences mondaines qui la distinguent de la plupart des habitudes de cour d'assises, est appelée la bande des habits noirs. C'est une sorte d'aristocratie dans le vol.

Pernet et Mack en sont les deux personnages principaux. Pernet est le dénonciateur, c'est lui qui a mis la justice sur la piste de ses complices. Pernet a toutes les manières d'un homme qui a vécu dans le monde; quand M. le président l'interroge, il se lève avec l'aplomb et l'assurance d'un dis-simulé habitué à manier la parole, prend des poses et frappe sur la barre par un geste animé, à la manière des orateurs de tribune. Pernet ne dissimule rien; il raconte sa vie et celle de ses complices avec une clarté, une précision, un amour de la description et du détail qui ne laissent rien à désirer; on dirait qu'il prend plaisir à s'écouler lui-même, et que, comme un vieux guerrier, tombé aux mains de l'ennemi, terrassé et vaincu, sentant que tout est fini pour lui, il se complait à redire ses campagnes passées, pour se consoler de ses défaites présentes. Voici du reste un échantillon du style cynique de Pernet et de la manière dont il fait lui-même son épique: «En 1821, nous fréquentions, dit-il, Mack, les autres et moi, une maison de jeu, un bouge tenu par madame Hambourg, lieu hanté par tout ce qui y avait des- cendeurs, de voleurs et de volentes à Paris.

Une vie ainsi commencée en 1821, qui doit-elle être en 1847? Aussi Pernet, à compter de ce horrible début, accumule-t-il vol sur vol, débûche sur débûche, honte sur honte; il se vante d'être l'inventeur du vol appelé le *charriage* (le vol à l'américaine), et pris s'en faut qu'il se plaigne de ce que des malfaîtres lui ont sur son brevet d'invention pour le compromettre... «Le *charriage*, s'écrie-t-il, était bon de mon temps, mais on l'a bien gâté depuis; c'est un genre à peu près usé.»

Mack, cependant, s'associa à Pernet. «Je veux faire des affaires avec toi, lui dit-il dans un jour d'expansion et de confiance; mais je te prévins, moi, que je ne fais que des vols *mitris*,» Mack, en effet, était la forte tête de l'association, la tête pensante. Il méritait avec profondeur et exécution avec habileté; aussi jouissait-il d'une excellente réputation, et Pernet en conclut qu'il pouvait travailler en conscience avec lui.

Il y avait un père Rivoiron qui était chargé de chercher les affaires, une sorte de commis voyageur; et il y avait une vieille femme, Marie-Magdeleine, qui tenait l'emploi de *linter*, et suivait à la trace le gibier qu'on traquait; ce qu'on voulait dévaliser, — Pernet répondait au substitut du procureur du roi qui le mettre en contradiction sur une date: «Mon Dieu, monsieur le procureur du roi, j'ai fait comme tant d'autres *négoçiants*, je n'ai pas porté exactement toutes mes affaires sur mes livres.»

Mack est un homme de haute taille; il est entièrement vêtu de noir, comme un magistrat. Mack était très-commun dans le commerce des modes; il a exploité plusieurs établissements de ce genre: l'un à l'hôtel Meurice, l'autre dans la rue Vivienne. Mack a indiqué la plupart des vols qui ont été exécutés par sa bande. Il ne ménageait pas plus ses amis que les étrangers: plusieurs négociants en soierie, avec lesquels il était en relation pour son commerce de modes, ont été dépouillés par lui ou sur son ordre. Mack, du reste, était un homme à vastes entreprises; il avait détourné Pernet du *charriage* en lui disant que c'était trop peu de chose pour un homme tel que lui; il lui apprit à travailler en grand. Plusieurs des vols commis par Mack sont très-considerables: le principal, celui dont M. Tugot, joaillier au Palais-Royal, fut victime il y a six ans, s'éleva à la somme de 155,000 francs. Mack, pour sa part de *général en chef*, en eut pour 10,000 francs. Vient ensuite des années dramatiques: il y eut pour 20,000, de 50,000 fr.

Nous ne passerons pas plus loin le récit de ces infamies. Le dégoût nous gagne, et nous n'aimons pas rester longtemps dans cette atmosphère pestilentielle et fétide. D'ailleurs, de détails en détails, de peintures en peintures, nous finirions par arriver à ces plies repoussantes que révèlent tous les procès de ce genre, à ces abominables spéculations sur les passions les plus honteuses: cloaque infect où la justice doit plonger le regard, parce que la justice, pour trouver la vérité, est obligée de tout entendre, de tout voir et de suivre le crime dans ses replis les plus tortueux et les plus immondes. Mais nous, à qui ce terrible devoir n'est point imposé, nous détournons les yeux et nous nous taisons.

Que sont les comédies et les drames *inventés* à côté de ces comédies et de ces drames réels que la cour d'assises représente tous les jours. Aussi nous garderons-nous bien de mettre *Ines*, drame en cinq actes, joué l'autre jour à l'Odéon, en comparaison avec ce drame de la *bande des habits noirs*. Il est clair que tout le désavantage serait de son côté. Ines, en effet, n'offre rien qui ne soit connu depuis longtemps dans les annales dramatiques; Ines est une femme jalouse; quoi de plus ordinaire? Sa jalousie la pousse à la vengeance contre son mari; quoi de plus vulgaire? Elle surprend des lettres qui compromettent la vie de l'infidèle, et ces lettres elle les livre à son ennemi mortel; quel drame et quel mélodrame n'en a pas fait cent fois autant? L'ennemi mortel profite de la circonstance pour perdre le pauvre diable de mari; quoi de plus prévu? On l'arrête, on le juge, on le condamne à mort; quoi de plus simple? La femme jalouse se repent; quoi de moins vu? On court après la grâce du condamné; quoi de plus vieux? La grâce arrive trop tard, et le mari est décapité; qui ne sait cela depuis longtemps?

L'auteur est M. Carlos d'Algarra, un jeune Espagnol réfugié; ou plutôt M. Carlos d'Algarra est ici moins auteur que traducteur; l'ouvrage est réellement de Navarrete, jeune écrivain dramatique de vingt-huit ans, dont la fécondité obtient des succès en Espagne; M. Carlos d'Algarra n'a guère fait que traduire la chose en français un peu espagnol; et l'auteur de son mieux pour notre patrie. M. Carlos d'Algarra a aussi; comme il est réfugié et que ce drame, moitié Navarrete et moitié d'Algarra, offre quelques scènes vives et dramatiques, le public à bien fait de donner son bravo hospitalier.

L'Académie française aura en fort à faire pour le début de l'année; la réception de M. Saint-Marc Girardin a eu lieu avant hier; nous en rendrons compte dans le prochain numéro; MM. Mérimée et Sainte-Beuve viendront peu de temps après M. Saint-Marc, au mois de février, s'asseoir dans le sacré cénacle. Voilà qui est bien; trois académiciens en-



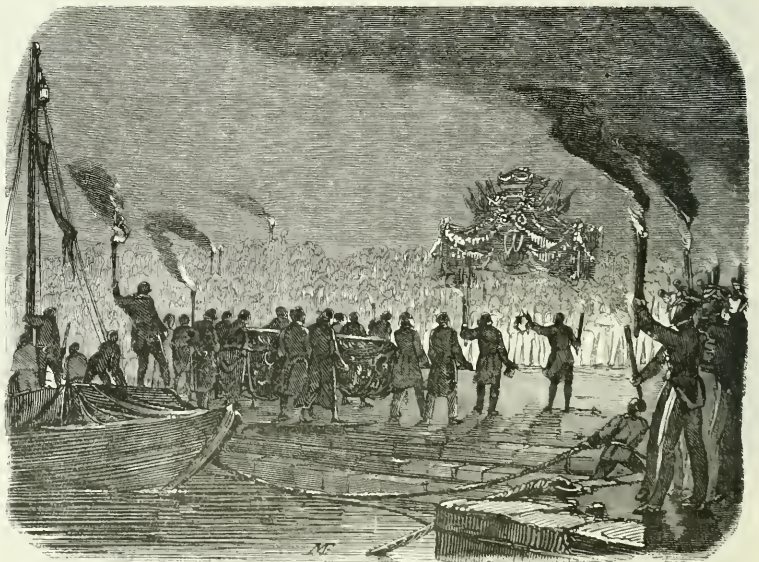
Les chefs arabes au bal masqué de l'Opéra, par Bertall.)

trent; mais quand en sortira-t-il? Je vois d'ici une foule de poètes et de prosateurs affamés qui frot le pied de grue sur le pont des Arts, et regardent du côté de l'Académie, si la portes s'entr'ouvre enfin pour laisser passer un immortel mort, | donner aux vivants qui attendent le plaisir d'entrer et d'avoir, à leur tour, leur part de la même immortalité.

Histoire de la Semaine.



(Charles-Marie de Weber.)



(exécution des restes de ... 41 décembre 1814.)

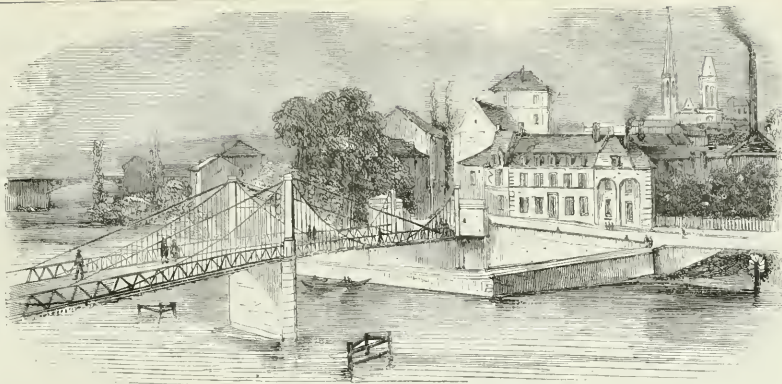
Le budget, le projet de loi des crédits supplémentaires et complémentaires, un autre projet sur les caisses d'épargne, | dont nous aurons occasion de reparler, et enfin la proposition d'une pension de 45,000 fr. à accorder à M. Villemain, | pension qui serait réversible sur sa femme et sur ses enfants, | voilà ce qui a déjà été livré à l'examen, et à l'étude, de la

chambre des députés et ce qui deviendra plus tard l'objet de ses discussions. Bien qu'on annonce que le ministère ne se propose pas de surcharger et de prolonger la session, la Chambre, pour peu qu'elle tienne à mener à fin ce qui se trouve déjà à son ordre du jour, ne retournera pas faire ses jours de bonne heure. Dans la séance du 9, sur la provocation d'un de ses membres, elle a ordonné la reprise de vingt-huit projets ou propositions demeurés à l'état de rapport à la fin de la session dernière. En voici la liste :

— Projet de loi relatif aux pensions de retraite ; — Projet de loi relatif au conseil d'Etat ; — Proposition relative à la falsification des vins ; — Projet de loi relatif à la police des théâtres ; — Proposition relative aux irrigations ; — Projet de loi relatif au rachat des actions de jouissance des canaux ; — Projet de loi relatif aux douanes des Antilles ; — Projet de loi portant règlement des comptes de 1842 ; — Projet de loi sur les douanes ; — Projet de loi relatif au sucre indigène ; — Projet de loi relatif à l'enseignement secondaire ; — Projet de loi relatif à la police des chemins de fer ; — Projet de loi relatif à la police du roulage ; — Deux projets de loi relatifs à l'achèvement de divers édifices publics ; — Projet de loi relatif à des travaux à exécuter dans le palais de la Chambre ; — Projet de loi relatif à la translation du ministère des affaires étrangères ; — Projet de loi relatif à l'établissement d'une nouvelle ligne télégraphique ; — Projet de loi relatif aux pêches maritimes ; — Projet de loi relatif à l'octroi de la Rochelle ; — Proposition relative aux centres du général Bertrand ; — Proposition tendante à assurer la liberté des votes dans les élections ; — Proposition relative à la taxe des lettres ; — Proposition relative à la suppression du timbre sur les journaux ; — Proposition relative aux conditions d'admission et d'avancement dans les fonctions publiques ; — Proposition relative au domicile politique.

La Chambre déterminera plus tard l'ordre de discussion de ces différents projets. Aujourd'hui, elle étudie les communications, plus ou moins complètes, qui lui ont été faites sur les affaires de Taïti et du Maroc ; elle assiste avec curiosité à la discussion de l'adresse à la chambre des pairs, et elle se prépare à discuter bientôt la sienne.

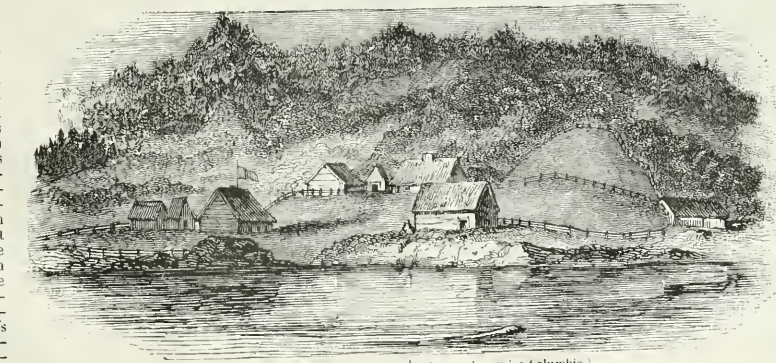
Le Luxembourg a cette semaine attiré, absorbé toute l'attention publique. Mis en demeure, par des organes peu mesurés du cabinet, d'exprimer son dissentiment ou d'accepter la responsabilité d'une opposition sourde qu'on taxait d'intrigue, M. le comte Molé a pris la parole au milieu du religieux silence de l'Assemblée, qui plus d'une fois l'a interrompu par des murmures d'approbation. Il a caractérisé la politique de M. le ministre des affaires étrangères, qui, selon lui est « partout et toujours une politique à outrance, à outrance même dans ses faiblesses. » Le mot a obtenu une faveur dont la manifestation n'a point échappé à M. Guizot, et sa réplique a été empreinte de dépit et de mépris. Il a même emprunté à Alcibiade une de ses tirades, mais la réminiscence et l'a-propos ont excité des murmures assez vifs pour la chambre, habituellement si calme, du Luxembourg. — Chacun comprenait



(Nouveau pont suspendu construit à File Saint-Denis.)



(Carte de l'Oregon.)



(Astoria, factorerie américaine sur la rivière Columbia.)

que ce n'était pas chez elle que la question soulevée devait aboutir ; mais la déclaration de M. Molé aura du retentissement et pourra amener un résultat dans une autre enceinte. Les conservateurs incécutés, ceux qui regardent la marche du ministère comme compromettante et périlleuse, ont, depuis le discours de M. Molé, un chef déclaré et une sorte de formule à laquelle ils n'ont plus qu'à adhérer. L'amendement que l'opposition de la chambre des députés doit chercher à introduire dans le projet d'adresse de M. Hébert, est aujourd'hui tout trouvé. Dans huit jours la tribune et les scrutins du Palais-Bourbon nous en auront appris davantage.

Le mariage de M. le duc d'Annam a valu lundi de la semaine dernière un congé aux élèves des collèges royaux, mais on ne dit pas qu'il ait attiré, sur les élèves non rappelés de l'ancienne école polytechnique, la justice qu'attendait l'opinion publique. Les examens des élèves qui composent, à l'époque du licenciement, la plus ancienne promotion de l'école, sont terminés depuis quelques jours, et, bien que la répartition des jeunes gens entre les différents services publics n'ait pas encore été faite, déjà leurs numéros de classement leur sont officiellement communiqués. Le classement des nouveaux ne se fera pas longtemps attendre. Ainsi, la prescription portée contre dix-sept élèves de l'école, quatorze anciens et trois nouveaux, cette prescription à laquelle nous avions toujours refusé de croire, prend tous les caractères d'une mesure irrévocable. Les élèves désignés, il y a quelques semaines, par la presse, n'ont pas reçu de lettres de rappel, n'ont point passé d'examen, n'en pourraient passer sans retarder le classement de leurs camarades d'une manière indéfinie, et rien ne porte à croire que le pouvoir ait l'intention de suppléer aux examens de ces jeunes gens par leurs notes antérieures, ou de réparer par toute autre voie l'injustice commise à leur égard. La mesure dans laquelle le gouvernement persiste à être improuvé généralement ; la chambre des pairs, elle-même, par l'organe de MM. de Montalivet, Charles Dupin et Pelet (de la Lozère), a fait valoir ce nouvel argument contre la politique à outrance.

Le 10, le 11 et le 12 de ce mois, des troubles se sont manifestés à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr. Sur la proposition du conseil de discipline, le ministre a ordonné que cinq élèves seraient exclus de l'école et dirigés sur les corps de l'armée pour lesquels ils ont contracté des engagements volontaires.

Les nouvelles d'Afrique offrent peu d'intérêt. Toutefois, au départ du dernier courrier, on disait à Oran que le brave trompette Escoffier, que sa générosité et sa bravoure ont deux fois fait tomber au pouvoir de l'ennemi, avait été remis par l'autorité marocaine entre les mains de M. le consul de France à Tanger.

Une lettre particulière donne de curieux détails que nous croyons devoir transcrire sur l'entrevue de M. de Lagrenée, à Macao, avec le vice-roi de Canton et les mandarins chinois et sur le festin donné par le commissaire impérial à l'ambassade française :

« Ki-ing, commissaire impérial, vice-roi de Canton,

prince et parent de l'empereur, est arrivé à Macao le 29 septembre dans l'après-midi; il s'est reposé le 30, puis est venu le lendemain, en grand pompe, faire sa visite à l'ambassadeur de France, chez lequel il s'était fait précéder le veille par son portrait de grandeur naturelle. Son cortège était ouvert par cent cinquante lanciers à pied, et fermé par deux cavaliers maitoucheux armés d'arcs et de sabres, mais fort mal montés. Nous étions tous en grand uniforme, par un chapeau de 72 degrés. Dans cette première entrevue, les témoignages de considération et d'amitié ont été échangés à profusion. King et M. de Lagrègne se sont embrassés plusieurs fois.

« Le surlendemain (5 octobre), à une heure de l'après-midi, nous sommes allés rendre au commissaire impérial la visite dont nous avons honorés. King-éng était logé dans la pagode du village de Wanghia, à une petite distance de Macao. Outre le personnel de l'ambassade au grand complet, M. de Lagrègne avait admis dans son cortège une douzaine d'officiers de la flotte française. Nous étions tous en chaises à porteurs. Après des compliments réciproques, King a pris M. de Lagrègne par la main, et nous sommes tous entrés dans une salle à manger où nous attendait un festin splendide, servi dans le goût chinois, au milieu de fleurs et de feuillages. L'ordonnateur de ce banquet avait eu l'attention de faire placer des fourchettes et des cuillers à côté des baguettes chinoises; mais, en hommes de savoir-vivre, nous nous sommes à peu près exclusivement servis de baguettes. Les vins de Champanne, de Roussillon, de Porto, Madère, circulaient sur la table. On a débüté par des sucreries, puis on a servi à chaque convive un gâteau ayant la forme de quatre moles chinoises, signifiant : Amitié de dix mille ans entre la France et la Chine. Ce souhait a été accueilli par des applaudissements. C'est alors que l'on a commencé à porter des *santes*; elles se succédaient de façon à menacer sérieusement les notes. King-éng avait à sa gauche M. de Lagrègne, à sa droite M. le contre-amiral Cécile. Houen, trésorier général de la province de Canton et mandarin de première classe, était assis à gauche de l'ambassadeur; trois autres mandarins avaient pris place à table : Ton-In, un des quarante académiciens de Péking; Tchao, gros et grand maitouche de la tournée d'un brigadier de la garde municipale et sous-préfet de Canton; Panthim-chen-tin-oua, mandarin honoraire, fils d'un ancien marchand hong de Canton, qui lui a laissé des richesses immenses. Je me trouvais placé entre ces deux derniers. Quant à l'académicien, il était placé à l'autre extrémité de la table, et il s'y enivrait bien pour exciter à boire, que vers le milieu du dîner il était ivre, et qu'on dut l'emporter. Cet épisode a donné lieu à une foule de scènes des plus grotesques. King-éng très-expressif, il provoquait à notre M. de Lagrègne; puis, quand il avait vu son verre, il le renversait pour montrer qu'il avait tout bu, et l'égoûtait dans les verres de ses voisins, qui en faisaient à leur tour tant. Une grande politesse chez les Chinois, c'est de prendre sur la table un morceau entre les deux baguettes nationales, et de le mettre dans la bouche de la personne que l'on tient à honorer. King-éng le fit à plusieurs reprises à M. de Lagrègne et à l'amiral Cécile; mon voisin, le Maitouche, me donna aussi ce témoignage de considération et d'amitié. On a servi, dans le courant du repas, des nids d'hirondelles, des vers de mer, des ailurons de requin, des holoturies, des champignons aux croûtes, etc., toutes fort bonnes choses, je suis assuré, assaisonnées du porto et du champagne, que nos hôtes nous servaient avec l'empressement le plus engageant. Mon voisin le Maitouche me montrait incessamment son verre plein et vide en signe de provocation; aussi, de jaune qu'il est dans son état naturel, son teint avait pris une couleur enroulée des plus rouges. Avant de nous lever de table, on a vu venir aux protestations de la plus vive amitié. « La Chine et la France ne font plus qu'un ! » s'est écrié King-éng. Enfin, après quatre heures de rasades, on s'est séparé enchantés les uns des autres. Nous sommes rentrés à Macao. « Nous partons dans deux jours pour Batavia, mais nous comptons être de retour ici dans le courant du mois d'avril. C'est seulement à cette époque que l'on pourra donner la dernière main au traité. Tout porte à espérer qu'il sera avantageux pour notre commerce. Les dispositions du gouvernement chinois sont excellentes. »

Les difficultés entre les Etats-Unis et l'Angleterre deviennent de jour en jour plus grandes. Cette dernière puissance avait demandé trois choses à M. Tyler : la concession du droit de visite réciproque, et elle a été refusée; — la cession de la partie contestée du territoire de l'Oregon, et nous dirons plus loin, dans ce même numéro, comment la question vient d'être brusquement tranchée en sens contraire; — et enfin le refus de recevoir le Texas dans l'union américaine, ce que M. Tyler vient de saisir le congrès de la proposition qu'il nous a faite. Un autre point sur lequel les deux nations affirment, avec une persistance remarquable, que lord Gwensley a posé à notre cabinet, en demandant une réponse par *oui* ou *non*, par *non*, la question très-précise que voici : « Ouï ou non, le gouvernement français cherche-t-il à secourir l'Angleterre pour maintenir le *statu quo* dans le Texas, tandis qu'en réalité il donne, par l'organe du roi, au ministre américain, l'assurance que jamais il ne fera les moindres démarches hostiles, ou ne donnera le moindre sujet de mécontentement aux Etats-Unis ? » A quoi le Times ajoute : « Cette question place le gouvernement français dans la désagréable nécessité de donner des explications qui ne peuvent satisfaire toutes les parties intéressées. Informations prises, la duplicité ne peut être attribuée à un instant au cabinet français. » Cette mérovaire institution prouve que la visite à Windsor est loin d'avoir produit tout l'effet qu'on en attendait.

Un nouvel arrive de New-York a apporté des détails sur une lutte terrible entre des propriétaires d'esclaves du Kentucky et des abolitionnistes de l'Etat d'Ohio. Des nègres du Kentucky se rendent actuellement au Canada, ou passent par l'Etat de l'Ohio, où leur fuite est favorisée par des abolitionnistes. Plusieurs propriétaires ayant appris que des es-

claves fugitifs avaient été recueillis par MM. King et Robert Miller, du comté de Brown (Ohio), près de Georges-Town, allèrent faire une visite domiciliaire chez M. Robert Miller. Ils trouvèrent dans sa maison deux nègres; ceux-ci tentèrent de fuir à l'instant même. M. Miller voulut favoriser leur fuite, mais il fut jeté par terre et frappé de plusieurs coups de poing; il perdit la vie à l'instant même. On mit les fers aux pieds des nègres. De là les propriétaires se rendirent à la maison de M. King, mais ils y rencontrèrent quatre ou cinq hommes armés, qui déclarèrent qu'ils ne souffriraient point une visite domiciliaire. Aussitôt un combat acharné s'engagea; un fils du colonel Tovers fut tué. King, au moment où il rechargeait des armes dans l'intérieur de la maison, fut frappé d'une balle qui traversa la fenêtre de la chambre où il se trouvait. Le shérif survint avec la force armée, s'interposa et fit arrêter les meneurs. Mais une autre troupe de Kentuckiens étant arrivée, une lutte plus sanglante encore commença; un nègre fut pendu pour avoir résisté à un frère du colonel Tovers qui l'avait arrêté. Les maisons de Miller et de King furent incendiées. Ils se rendirent ensuite chez M. Gilliland, l'archevêque du séminaire de sa famille, le frappèrent à coups redoublés et le laissèrent pour mort. Le soir même on a porté ces nouvelles à aussi répandu un bruit que l'*Herald* s'est empressé de recueillir. Les Français, suivant cette rumeur, auraient pris possession des îles Wallace et Fortuna.

Le revenu anglais a éprouvé, pendant l'année qui se termine au 3 janvier 1845, un mouvement ascensionnel assez rapide que pendant le précédent exercice. Le revenu total de l'année s'est élevé à 51,255,558 livres sterling. Il n'avait été en 1843 que de 50,071,945 livres sterling. Différence en plus, pour la seconde année, 1,165,595 livres sterling. Les chapitres qui ont le plus contribué à ces augmentations sont les douanes (1,505,435 liv.), l'accise (565,501) et le timbre (183,255). Nous ferons surtout remarquer une augmentation de 85,000 liv. dans le produit des postes, circonstance qui justifie de plus en plus la mesure de l'abaissement de la taxe des lettres. L'accroissement du produit des douanes indique d'une part une nouvelle activité dans les transactions commerciales, et de l'autre il est la conséquence de la réduction des droits sur un grand nombre de productions étrangères. Ainsi le traitement égalitaire justifié par les modifications que nous avons introduites dans le tarif anglais. Les progrès de l'agriculture se montrent également dans les résultats financiers de l'année qui vient d'expirer. Le général Paredes, qui vient de lever l'étendard au Mexique contre Santa-Anna, est un homme de cinquante ans, brave et populaire. Il a commencé par suspendre la perception de l'impôt ayant pour objet de faire face à la guerre contre le Texas, et cette mesure a été fort bien accueillie. Paredes a vingt-cinq mille hommes et cinq petites pièces de canon, mais mille hommes seulement sont de vieux soldats. Santa-Anna en a le quart à peu près, mais plus aguerri, et il a trente pièces d'artillerie. La question est de savoir si, au moment de la lutte, ses soldats resteront fidèles. On en doute, dit-on, d'après les propos que tiennent les soldats et les officiers. Si Paredes triomphe, on croit que Lucas Alamán, ancien ministre, fort estimé, et qui est si bien connu en Europe, sera nommé président. Dans ce cas Santa-Anna ne serait pas trop à plaindre, car il pourrait se retirer en Europe avec une fortune que l'on évalue à 25 ou 50 millions de francs. Les dernières nouvelles sont de Vera-Cruz, le 1^{er} décembre. Le général Quijano avait comprimé un commencement de révolte qui s'était manifesté dans cette ville.

Voici un échantillon de la justice d'un respect des lois qui fait régner en Espagne le ministre Narvaez et Martinez de la Rosa. Il s'agit d'un officier supérieur qui a conquis tous ses grades sur les champs de bataille. Arrêté suivant à être pris contre lui. « Attendu qu'il résulte de plusieurs communications envoyées par le consul espagnol de Trieste sur l'étrange conduite du brigadier Meunier, que celui-ci, ayant obtenu la permission de se rendre aux bains de Hadelberg en Autriche, a voyagé avec un passe-port anglais, et s'est rendu à Milan, Venise, etc., sans se présenter aux agents diplomatiques de S. M.; Attendu enfin que, dans ses conversations privées (en ses conversations privées) et par les nouvelles qu'il a repandues, il s'est exprimé comme un ennemi du gouvernement espagnol; S. M. a ordonné que ledit brigadier sera retranché de la liste des officiers de l'armée, — privé de son emploi, de ses honneurs et décorations, — que déiense absolue lui sera faite soit de rentrer en Espagne, soit d'habiter aucune de nos possessions coloniales. »

Le général Zurbano est en Portugal, où il n'a pu pénétrer que dans les derniers jours de décembre. Des retraites sûres lui ont été données, et il s'est retiré par des chemins sûrs. Un envoyé de l'Espagne, M. d'Abrantes, paraît avoir réussi en Angleterre dans la mission qu'il avait reçue de son gouvernement d'intéresser le cabinet de Saint-James aux malheureuses populations de la Plata. Le Times donne à penser que l'Angleterre va prendre l'initiative pour réprimer les atrocités de Rosas, pour mettre un terme à toutes ses violations du droit des gens, et pour rendre enfin quelque sécurité sur les rives de la Plata, au commerce européen. Ce journal résume ainsi l'administration de Rosas : « Depuis l'avènement de Rosas, le nombre des victimes qui ont péri, tant par le poison que par le fer, le feu et divers autres moyens, s'est élevé à 5,883. Le seigneur Indarte en donne le détail dans les Tables de sang (Tables de sang). Quinze mille prisonniers ont, en outre, été égorgés à la suite des combats livrés dans cette longue guerre civile. Un des premiers actes de Rosas, lorsqu'il prit possession du pouvoir en 1836, a été le massacre de cent Indiens amenés des Pampas. Pour inspirer plus de terreur aux populations de Buenos-Ayres, il les fit fusiller par douzaines devant la multitude assemblée. Leurs chefs furent condamnés à la caserne, et on leur coupa la gorge. Chaque jour amenait une nouvelle atrocité dans ce carnage de sang. Voici encore deux exemples choisis entre mille. Un témoin appelé José Ramos a affirmé, après avoir fait serment devant douze commissaires assemblés à Montevideo, que tandis qu'il

se trouvait dans l'armée de Rosas, il a vu de ses propres yeux bon nombre de prisonniers mutilés avant leur exécution, et qu'il a connu un Anglais appelé Williams, assassiné avec sa femme et son enfant de sept ans. De pareils massacres étaient fréquents pendant la guerre. Rosas a adopté le mot de *Resoluto* comme une sorte d'ordre, qu'il donne à ses agents spéciaux, les *Masacradores*. Lorsqu'il s'agit d'expédier des victimes. Quand il était prononcé, on liait aux victimes les mains derrière le dos; on leur coupait ensuite la gorge au milieu des chants entonnés par les bourreaux. Les plus féroces prétextes amenaient ces atrocités. »

On écrit d'Albènes, 26 décembre : « La chambre a enfin terminé la vérification des pouvoirs, qui a duré quatre mois. L'élection du général Lontas à Egine et celle de Maurocordato faite par l'Université ont été déclarées nulles. Ainsi l'ancien président du conseil, qui a fait tant d'efforts pour rassembler un congrès dans son sens, n'y trouve même pas un siège. Le remplacement du général Church comme inspecteur de l'armée par le général Crivas, poursuivi sous l'administration de Maurocordato, fait toujours grande sensation. Les Anglais ont été exaspérés. Le bruit que sir Ed. Lyons aurait rompu toute communication avec le gouvernement et se serait embarqué pour Malte ne mérite aucune foi. »

Des lettres annoncent que de nouveaux désordres ont éclaté entre les Druses et les Maronites. Le 14 décembre au soir a eu lieu à Dresde (Saxe), l'inhumation des restes mortels de l'illustre Charles-Marie de Weber. Le cercueil, recouvert d'un velours noir, sur lequel étaient brodées des couronnes de lauriers en argent et en soie verte, arriva le matin de Magdebourg par le chemin de fer, et fut déposé dans l'une des salles de l'embarcadere de ce railway. A huit heures du soir, il fut transporté, par un bateau éclairé de nombreux falots et orné de draperies noires et de trophées de musique, à la rive droite de l'Elbe. A l'endroit où il devait être débarqué se trouvaient cent fantassins de la garde royale, tous munis de flambeaux, qui formaient la haie en hémicycle. Dans l'espace intérieur de ce demi-cercle vint se placer tous les membres de la chapelle-musique du roi, ceux des orchestres des deux théâtres et environ trois cents artistes et dilettanti des deux sexes; parmi lesquels se trouvaient plusieurs Beethoven, de Lappack et de Sien, un grand maître d'école et un compositeur de laurier à la main. A un signal donné, le directeur de la chapelle-musique du roi et vingt autres artistes et amateurs se rendirent à bord du bateau et enlevèrent le cercueil, qu'ils portèrent au milieu de l'hémicycle et déposèrent sur un magnifique catafalque. Alors quatre cent cinquante chanteurs et instrumentistes exécutèrent une hymne funèbre de M. le docteur Reissiger, maître de musique par M. Wagener, élève de Meyerbeer et maître de la chapelle du théâtre royal de l'Opéra allemand de Dresde. Après ce morceau, qui produisit un effet imposant, on plaça le cercueil sur le char funèbre, orné de trophées lyriques, et le convoi se mit en marche au son des cloches de toutes les églises. Voici l'ordre de la procession : Le corps de musique de tous les régiments en garnison à Dresde, exécutant alternativement deux marches funèbres, composées sur des motifs de Weber par M. Wagener; les artistes de la chapelle-musique du roi, ayant en tête leurs chefs, le char funèbre, les artistes et dilettanti qui avaient exécuté l'hymne, et un grand nombre d'autres amis et admirateurs du défunt, marchant deux à deux et chacun muni d'un cierge; un détachement de cavalerie qui fermait le convoi; sur les deux côtés de celui-ci marchaient les militaires qui avaient formé l'hémicycle eux-mêmes, avec des cierges. Ainsi, le cercueil a été conduit à la chapelle catholique, attaché au grand cimetière, et après un service célébré dans ce temple, les restes de Weber ont été enterrés à ce cimetière, à côté de ceux de son fils aîné, mort il y a environ cinq ans. Lorsque la fosse fut comblée, les assistants y déposèrent les couronnes de laurier qu'ils portaient. Toutes les maisons des rues par lesquelles le convoi a passé étaient illuminées au moyen de bougies placées à toutes les fenêtres. Une foule immense était sur pied pour voir les funérailles du grand artiste, qui se sont accomplies avec le plus grand ordre et dans le plus profond recueillement. Le lendemain soir, on a donné au théâtre royal de l'Opéra allemand le *Freyshut*, et ensuite l'*Hymne funèbre* de MM. Reissiger et Wagener. Les artistes du chant étaient vêtus d'habits de deuil pendant l'exécution de cette œuvre.

Le Saint-Denis, qui était, naguère encore, le but et le théâtre des pèlerinages et des ébats du Parisien qui, le dimanche, voulait se livrer à l'exercice du canot et à la paisible distraction de la pêche, l'île Saint-Denis a été récemment réunie aux deux rives de la Seine par deux ponts de bois et de fer, sur lesquels on a élevé des passerelles qui ont permis de faire toute sorte de constructions et de bâtir des fermes. Une route départementale aboutissant à ces points vient de compléter le travail, et de convertir l'île Saint-Denis en une voie encore assez pittoresque et fort utile.

Il y a trois départements en France où le salaire des instituteurs, en y comprenant la rétribution mensuelle des élèves, ne s'élève pas à 80 centimes par jour : ce sont les départements des Basses-Alpes, de la Lozère, des Basses-Pyrénées. Dans ce dernier même, la moyenne des traitements est à peine de 75 centimes. Le gouvernement dépense davantage pour les forçats, puisqu'en dix années (d'après la statistique récemment publiée par le ministre de l'agriculture et du commerce), de 1835 à 1842, les frais ont été de 2,004,000 francs pour dix mille neuf cent quatre-vingt-troize forçats, c'est-à-dire de 82 centimes par jour pour chacun d'eux.

Le *Courier de la Drôme* nous apprend que la statue de Champeillon est sur son piedestal. Toutefois la cérémonie d'inauguration n'aura pas lieu avant le 24 mai, jour de la naissance du général républicain.

M. le baron Portal, ministre de la marine sous la restauration, meurt de la chambre des pairs, vient de mourir dans un âge très-avancé. — Le conservateur des Arts-et-Métiers a perdu un de ses professeurs, M. Oscar Leclerc-Thouin, et la peinture a vu s'éteindre son doyen sans doute, M. Bolly père, mort à quatre-vingt-dix-huit ans.

L'ORÉDON.

Le territoire de l'Orédon est situé à l'ouest des montagnes Rocheuses, qui forment les limites de l'Amérique du Nord. Il est borné au nord par les possessions britanniques et américaines, au sud par le Mexique, et à l'ouest par l'Océan Pacifique. Il s'étend du 42° au 57° degré de latitude nord, et du 107° au 150° degré de longitude ouest. Sa superficie est de plus de quatre cents kilomètres carrés.

Outre les montagnes Rocheuses, qui forment, comme nous l'avons dit, la limite orientale de ce pays, une autre chaîne de montagnes élevées et couronnées de neiges éternelles, s'étend encore entre la chaîne des Rocheuses et l'Océan Pacifique. C'est là que se trouvent les cascades de l'Orédon ou de la Colombie, rivière à cent bras, qui compte environ treize cents kilomètres de longueur, et dont la source est située dans les montagnes Rocheuses, à moins de deux kilomètres de celle du Missouri.

Le climat de ce territoire est très-agréable; les vents de l'ouest qui y arrivent y sont assainis par l'étendue de mer qu'ils ont à traverser; ceux du nord sont interceptés par les montagnes. L'hiver, quelquefois sévère, plus souvent pluvieux, y est court; le printemps y est précoce. Le sol, surtout celui des contrées qui avoisinent les rivières, est très-fertile, ou du moins est très-susceptible de le devenir, car les Indiens se bornent à y récolter quelques racines qui croissent naturellement, et qu'ils mangent avec le saumon, produit habituel de leurs pêches, ou avec le produit des chasses auxquelles ils se livrent, quelquefois incendiant un bois de hautes bruyères ou une forêt de pins pour en faire sortir tout le gibier.

Le nombre des Indiens des différentes tribus s'élève à environ 140,000. Ils ont les traits communs à cette race de sauvages, et leurs mœurs se ressemblent de cet état. Les tribus se surprennent entre elles et se massacrent avec une épouvantable cruauté. Leurs habitudes intérieures sont néanmoins assez douces, et ils ne se laissent aller que très-rarement à la tentation de tuer un blanc. Plusieurs tentatives de civilisation ont été faites, mais toujours sans succès.

Ce pays fut découvert par les Espagnols. En 1794 le capitaine Gray, de Boston, le visita et lui donna le nom de Colombie, qui était celui de son vaisseau. En 1803, Lewis et Clarke descendirent la rivière depuis les Montagnes jusqu'à l'Océan Pacifique, et passèrent l'hiver sur ses bords. En 1811 un établissement marchand fut formé par des Américains à Astoria, près de l'embouchure de la rivière. Le capitaine Belcher, dans son ouvrage intitulé *Narrator of the Voyage of H. M. S. Sulphur*, parle assez récemment, dit que cette colonie a perdu presque toute son importance depuis que la compagnie de la baie d'Hudson s'en est chargée, parce qu'elle a transporté l'établissement principal au Fort Vancouver. Une maison de très-médiocre apparence, deux ou trois cabanes de Canadiens, qui sont à la suite de six ou huit, et une branche de pin surmontée d'un pavillon rouge, voilà maintenant ce qui constitue le fort George, ou Astoria.

Les États-Unis réclament la possession de la portion du territoire comprise entre le 42° et le 49° degré de latitude nord, et depuis l'Océan Pacifique jusqu'à un territoire américain, à l'est des montagnes Rocheuses. Cette partie du pays est fertile; elle a sur un point 700 miles anglais de largeur, et 500 sur un autre, en tout 200,000,000 acres de terre.

Depuis un certain temps déjà des émigrations de citoyens des États-Unis avaient eu lieu sur le territoire contesté. M. Tyler dit même à ce sujet dans son dernier message : « Je crois devoir appeler l'attention du congrès sur la nécessité d'encourager et de faciliter les émigrations vers ce territoire. Il faudrait, sur toutes choses, établir de distance en distance des points fortifiés qui donneraient de la sécurité à nos conceptions lorsqu'il s'agirait d'habiter ces fertiles contrées à l'embouchure de la rivière Columbia, et rendre, par conséquent, plus favorable pour nous qu'elle ne l'a été jusqu'à présent, l'occupation simultanée du territoire par les Anglais et les Américains, telle qu'elle existe provisoirement. Il y aurait lieu aussi de mettre les citoyens américains, établis à l'Orédon, sous la protection des lois de leur pays, comme les Anglais sont eux-mêmes protégés par leurs lois. Quel que soit l'état actuel des négociations, toutes ces mesures me paraissent urgentes. » En effet, un bill avait été présenté à la chambre des représentants pour l'extension de la juridiction des États-Unis sur le territoire de l'Orédon; il avait été admis à la discussion par 129 voix contre 58; son adoption à la Chambre n'était pas douteuse; elle pouvait être plus incertaine au sénat; mais une émigration nombreuse et nouvelle est venue faire cesser ces incertitudes en occupant la contrée en litige.

L'établissement des émigrés américains dans l'Orédon, est d'autant plus significatif que leur premier soin a été d'y assécher une administration régulière. Ils ont élu des officiers municipaux, ils ont constitué des tribunaux et nommé une commission chargée de valider leurs titres à la possession des terres qu'ils désiraient. Cependant, grâce à eux, la population du territoire contesté, s'élève aujourd'hui à plus de deux mille individus, tous sujets des États de l'Union, élevés dans l'amour des institutions américaines. Ils ont fondé des villes; ils élèvent des troupes nombreuses, et déjà, ils voient affluer dans leur colonie les provisions et les marchandises de toute espèce. Ainsi, tandis que la question de la propriété du territoire se discute entre les deux gouvernements, celui des États-Unis entre de fait en possession, et si la lutte s'engageait, entre les forces dont il dispose, il trouverait encore des colons qui défendraient au besoin leur nationalité.

Un voyage au long cours à travers la France et la Navarre.

RÉCIT PHILOSOPHIQUE, SENTIMENTAL ET PITTORESQUE.

(Voir t. III, p. 249, 263, 309, 375, 390, et t. IV, p. 21, 43, 55, 65, 101, 159, 149, 185, 215, 251, 262, 278 et 291.)

CHAPITRE XXV.

AVENTURES ROMANESQUES DU PETIT VAN, POUR FAIRE SUITE A L'HISTOIRE DES CHIENS CÉLÈBRES.

Que n'ai-je aujourd'hui la fine plume de l'aimable Stahl, afin de décrire les mouvements d'une âme canine, déchirée par l'infortune? Que ne puis-je, doté de ce gracieux talent de faire parler les bêtes, vous montrer aussi, moi, mon petit Van peint par lui-même? Mais, hélas!

Ce n'est pas la science d'un jour.

Et j'imagine qu'il faut avoir écouté d'une maîtresse oreille les discours des hommes avant d'entreprendre de donner la parole à un petit *King-Charles*, et bien longtemps étudié l'artifice de nos langues parjures avant de changer contre le mensonge articulé, syllabique et phonétique, les sincères jappements de la gentille bête, *scandion notorum*. — Puis, le danger ne serait-il pas de sacrifier au plaisir d'une fiction cette belle couleur véridique qui a, jusqu'ici, distingué et, j'ose le dire, animé les aventures romantiques de notre jeune Oscar? — Continuons donc, s'il vous plaît, notre rôle modestement d'historien, et ne laissons point à l'envie la joie malicieuse de pouvoir dire de notre récit que les bêtes y perdent.

Or, vous vous rappelez, *amis lecteurs*, — et, Dieu merci, le sort plus que prospère de *l'Illustration* et le spirituel crayon de notre compagnon de voyage nous autorisent bien à employer cette forme abrutissante du pluriel, — vous vous rappelez que M. Othon Robinard de la Villejoysienne avait réglé d'un fort coup de pied sa vieille monture, afin de lui imprimer une docilité plus grande, la bête parut tout d'un trait, au nez de son cavalier démonté, et emporta en croupe notre petit Van, tout engourdi par l'effet du froid et celui du sommeil. La nuit était d'un noir d'enfer; la pluie, ou plutôt les nuages tombaient tout d'une pièce sur la triste plaine; le vent, tant il avait de violence, semblait s'engouffrer je ne sais où, et se briser contre je ne sais quel obstacle, quoique la lande immense fut ouverte de toutes parts, dans une étendue de plusieurs lieues. — Le galop inopiné de la vieille jument imprima une rude secousse au petit chien; instinctivement il s'élança à la crinière de la bête galopante, et s'y cramponna de son museau, hurlant avec douleur, à cause de l'abandon où il se trouvait sur le dos escarpé de la furibonde jument, que l'ouragan semblait éperonner sans cesse de son souffle impétueux. Elle baissait la tête, foncât devant elle, et chargeait avec force contre son diable, et se signa.

Quelqu'un la vit passer comme un diable, et se signa. — Enfin, à bout d'huile, elle ébranlée, son petit cavalier d'un bond se jette à terre, et s'enfuit à toutes pattes au hasard, devant lui, emporté à son tour par la peur. — Longtemps il court... Au matin il débouche sur une route, et, machinalement, il se met à la suivre, l'oreille basse et crottée, le nez en terre, le ventre fangeux, les poils collés sur le dos, et le cœur gros, hélas!

Enfin, après quelques heures, comme la pauvre bête approchait, sans le savoir, de la campagne de Tours, et qu'à demi morte d'épuisement elle se traînait misérablement sur les pierres du chemin, voici venir devant elle un grand homme, à figure rebatbarvite, menant en laisse trois ou quatre doguins de poil et de taille divers, mais qui avaient tous la mine de pauvres hères, plus morts que vivs, et ne portaient guère que leur pierre peau sur leurs os. Vous eussiez dit autant de victimes derrière leur bourreau, ainsi la vue de ces malheureuses bêtes étiolées peut-être pour inspirer de la confiance au petit Van. Donc, ramenant ses forces et serrant sa queue entre ses jambes, il filait court le long du fossé, pour la éviter la rencontre, lorsque le vilain homme pousse un cri, jette la laisse de ses doguins, s'élança sur notre pauvre égaré, l'attrape en deux enjambées, et malgré ses bras, sa résistance, vous l'attache fort et ferme en compagnie des autres; puis il rebrousse chemin et se met à marcher du côté de la ville, se retournant de temps en temps pour jeter sur sa capture des regards de grande satisfaction.

Ce terrible homme, cet impudent ravisseur, qui se nommait... — Mais qu'importe? Son nom était aussi laid que lui, et ne vaut pas qu'on l'écrive. — Ce terrible homme, ancien tondeur et coupeur *va-t-en-celle* et *sa femme aussi*, ex-négociant-consultant du pont Neuf à Paris, après avoir longtemps exercé ses cruels ciseaux sur les chiens et sur les chats de la capitale, mu peut-être par un sentiment *philocynique*, s'était expatrié sur les bords de la Loire, et avait fondé, dans le faubourg de Tours, un grand hôpital pour cent cinquante chiens malades; il se disait passé maître dans la science des chiens malades; il se disait passés maîtres dans la science des chiens canines, offrait des certificats remarquables, et rivalisant avec la médecine humaine, ordonnait guérir les chiens de toute maladie, hormis de la mort. Quel spectacle, hélas! pour notre petit Van, qui n'avait encore eu devant les yeux que des objets agréables; quel spectacle lorsqu'il entra dans cet infect hôpital, hideux rendez-vous de toutes les infirmités, de tous les maux, de toutes les souffrances de son espèce! Ici, un basset qui a perdu la raison, et qui tourne sans cesse sur lui-même comme un tonon d'Allemagne; là, une levrette qui se meurt de la poitrine; plus loin, un danois qui se consume dans les convulsions du poison Lafarge et compagnie; à droite, un épagneul galetux; à gauche, un carlin qui fait ses dents, avec force gemissements; partout enfin,

partout des plaies, des douleurs, des agonies! Impoyable nature!... Car je ne serai jamais de l'avis de ceux qui refusent une âme aux bêtes, et je ne donnerai point un coup de pied à un chien, en disant, comme le père Malebranchette : « Ne savez-vous pas que cela ne sent point? »

Or, ce grand médecin de l'espèce canine avait reçu, quelques jours auparavant des mains d'un vieil et riche Anglais, domicilié à Tours, un petit *King-Charles* qui se mourait de consommation, au grand deuil de son maître; à première vue, notre homme, alléché par la promesse d'un belle récompense, jura ses grands dieux qu'il guérirait la bête, seulement qu'il empêcha point celle-ci de dépasser le lendemain même entre les mains de son maître. Voilà, comme vous le voyez, ce grand docteur fort pondé; il n'ose encore approcher la fatale nouvelle au maître du d'infant, et tout soucieux, il s'en va sur la route faire prendre l'air à quelques-uns de ses convalescents. Mais vient à passer le petit Van... O bonheur inespéré! ô coup de botine! Figurez-vous tout le portrait du trépassé! la vivante image du mort, à moins que ce ne soit son ombre! même poil, même nez, mêmes oreilles, mêmes taches feu, même jabot de soies blanches sur une pareille robe noire-jai! Plus vous le tourez et le retournez, et plus la ressemblance vous frappe et vous confond!

Le petit Van est lavé, brosse, peigné; un lui met au cou le collier de feu son sosie; et maintenant, avant de le rendre à l'Anglais, il ne reste plus qu'à lui inculquer les talents dont fut orné le défunt *King-Charles*, en lui ressuscitant. Mais ce n'était pas là une mince affaire, si, d'une part, vous considérez que le mort était un abrégé des talents de société, et de l'autre, vous vous rappelez que le petit Van ne savait faire qu'une chose, aimer son maître! Notez encore que le trépassé avait une vertu inconsolable, après de laquelle le petit Van allait avoir illégalement à tenir un poste légitime. Nelly, la gentille Nelly, si vive et si preste dans le pas de deux, Nelly, dont les yeux brillants et le petit charmant museau essent deux idées à un *King-Charles*, plus Hollandais encore que M. Mackot notre chaste Van.

Sir Henri Nackson, après avoir épuisé toutes les joies du monde britannique, groupé dans les meetings, battu cent mille Chinois, vendu des Bibles, et perfectionné le pudding, s'était enfin senti fatigué de tout ce bruit errand que fait en tournant sur le monde l'immense manivelle anglaise, et, comme il était de sa nature silencieux et timide, il voulait, avant de mourir, goûter essentiellement le silence et l'immobilité. Il s'en vint donc dans la Touraine, pays renommé entre tous pour la double placidité de son ciel et de ses mœurs, pacifique contrée, purgée de toute humeur malicieuse, comme l'indique assez son fruit éminemment, le pruneau! Au fond d'un jardin bien clos et bien touffu, sir Henri établit sa demeure, séjour d'une paix profonde, d'un calme inaltérable, d'un silence de son... — Tous les jours, à la même heure, le vieil Anglais, suivi de ses deux *King-Charles*, les seuls compagnons de son exil et silencieux comme leur maître, se rendait au bord de la Loire; et là, sur un banc placé à l'ombre des peupliers, il s'asseyait, les yeux tournés vers la rivière, dont les bords tranquilles présentaient une nappe d'eau monotone et sereine. Longtemps, les lèvres closes, les yeux fixes, longtemps il demeurait absorbé dans cette pacifique contemplation, accroissant pour ainsi dire la placidité de son être de toute celle de la nature, et sentant au dedans de lui sa vie couler à flots égaux, comme coule l'heureux fleuve à travers le jardin de la France. Puis, il tirait de sa poche un petit papier blanc, le dépliait lentement, y prenait un pruneau de Tours soigneusement enveloppé, le portait à ses lèvres avec une sorte de recueillement, le savourait lentement, le tournait et le retournait dans sa bouche, levait au ciel ses yeux satisfaits, remettait dans sa poche le papier blanc repêché, et reprenait le chemin de sa demeure.

Lorsque le petit Van, grâce à sa rare intelligence, et grâce aussi aux stimulants coups de fouet du vilain vétérinaire, eut appris tant bien que mal à danser le pas de deux, à donner la patouille, à marcher l'heure, à faire le beau, à présenter la patte, etc., etc., son éducateur le mit hardiment sous le bras et s'en vint chez le vieux gentleman, dont l'existence avait contracté une ride depuis la maladie de son bien-aimé *King-Charles*. Voici donc le petit Van qui fait son entrée sous le nom, qui ne lui appartient point de Noll, Noll le défunt, Noll l'entré. À sa vue, le front de sir Henri rougit et pâlit; une lame brille au coin de son œil, mais sa bouche demeure muette. La gentille Nelly caresse le nouveau venu avec des transports silencieux... O curer perdue du sexe! L'intrus se laisse faire. Miss Nelly entre en danse, et le petit Van se met aussitôt à faire sa partie nième qu'on n'eût osé l'espérer. Décidément, une autre lame nait dans l'ombre du gentleman; déjà le secrétaire est ouvert, déjà brille la bank-note, récompense promise au lui guérisseur...

Mais tout à coup, ô malheur! le petit Van, au beau milieu de la danse, aperçoit sur le guéridon... le dirai-je?... le journal cheri de son maître, *l'Illustration*, que sir Henri affectionnait aussi à cause de sa prose sage et débonnaire. La pauvre bête avait la mémoire du cœur; elle s'était souvenue que cette feuille bien connue et bien-aimée, posée comme autrefois la patte sur le bienheureux rébus, et se répand en joyeux jappements qui mettent en fuite le silence et la paix de toute la maison. Sir Henri se leva verdissant, le vétérinaire soupçonne qu'il va Coupin!... Avec ce seul mot, une grêle de coups de canie tombe dru et serré sur les épaules du perfide médecin, qui s'enfuit à toutes jambes, tandis que le petit Van, sans qu'on le voie, se dérobe de son côté, et enfie certaine venelle écartée.

Les deux *King-Charles* de sir Henri étaient muets! Inestimable rareté pour le silencieux gentleman, incomparable qualité pour ce sage à lèvres closes, qui haïssait mortellement le bavardage des humains et le fracas du monde!

ALBERT-AUBERT.

(La fin à un prochain numéro.)

Souvenirs de la Hollande.

AU DOCTEUR MOREL, A LYON.

Trouvez-vous au Havre de Grèce, par une belle journée de printemps, bien déterminé à ne faire œuvre de vos dix doigts, vous serez saisi du désir d'aborder tous les bâtiments en partance pour les États-Unis, la Martinique, la Guadeloupe, la Havane, le Pérou, la Suède, la Norvège, Hambourg, Pétersbourg, Magdebourg, Nottingham, Birmingham, Amsterdam

ou Rotterdam. C'est ce qui nous arriva l'an dernier ; mais il fallait faire un choix, c'était chose difficile, nous ne savions auquel donner la préférence ; le temps s'écoulait, les vaisseaux filaient, et, bien décidés que nous étions à filer aussi, nous avisâmes un pauvre petit bâtiment bien modeste, bien simple et bien propre ; il n'y avait plus à choisir : nous montâmes

à son bord ; il nous mena tout droit à Rotterdam. « Va pour la Hollande, dis-je à mon compagnon. — Et pourquoi pas, répliqua-t-il, la traversée est si courte, le pays si peu connu et si digne de l'être ? »

Il avait raison ! Le beau mérite, ma foi, d'aller en Italie ! Qui ne l'a visitée, racontée ou dessinée ? Tout le monde y va,



(Vue de la Bourse d'Amsterdam.)

tout le monde ira ; et, chose singulière ! ceux qui n'y ont pas été la connaissent mieux que les autres. Demandez à l'un de ceux-là où est situé tel palais de Rome, de Naples ou de Florence, il vous l'indiquera au plus tôt, comme le premier enfant de Paris pourrait vous enseigner les boulevards ou le pont Neuf.

Peu de touristes se sont aventurés dans ce pays, et ceux qui se sont procuré ce plaisir l'ont payé si cher qu'ils n'ont pas toujours été très-justes dans l'appréciation qu'ils en ont faite. Aussi devons-nous, par provision, prévenir ceux des nôtres qui seraient tentés de faire cette promenade, de ne pas s'embarquer sans biscuit, sans avoir les poches pleines d'espèces sonnantes ou, mieux encore, de bon papier sur les meilleures maisons de l'endroit. Si jamais voyageur fut étreint d'importance, c'est bien là ; nous en parlons sagement, nous le fumes et de belle sorte.

On parle de la cherté des choses en Angleterre ; mais, comparée à la Hollande, on y vit pour rien. Ce serait Londres qu'il faudrait choisir pour s'y retirer, s'il n'y avait plus que ces deux pays au monde. On ne peut se faire une idée de ce qu'il en coûte pour être mal traité dans les principales villes de cet intéressant pays. Mal traité ne tire pas ici à conséquence ; les Hollandais ne sont pas un peuple barbare, c'est un peuple qui connaît le prix des choses et la valeur de l'argent... Nous voulons simplement mettre en garde ceux de nos compatriotes ou autres qui, par goût, par état ou par devoir, seraient tentés d'aller vérifier l'exactitude de nos assertions. Nous leur recommandons particulièrement messieurs de la douane, les hôteliers, les préposés aux messageries et les patrons des barques.

Les comptes ainsi réglés, les Hollandais sont, au demeurant, gens fort intéressés, fort industriels, très-peu communicatifs, fort adroits et très-spirituels. Pour nous qui ne les connaissons que d'après les tableaux des Teniers, des

Ostade, des Steen, Brawer, Bega et tant d'autres, nous avons été surpris en les voyant si différents de ce que nous imaginions, les femmes, celles de la Frise surtout, nous les trouvâmes tout bonnement charmantes.

Sous prétexte qu'il était trop tard, MM. les préposés ne voulurent pas prendre la peine de visiter nos bagages, ce qui leur aurait pris bien peu de temps ; ils nous invitèrent,

qu'elle contenait étaient aussi partis tout seuls sans qu'il nous fût possible de les rattraper ; ce qui restait ne valant pas la peine d'être ramassé, nous ne le ramassâmes point.

Il y avait avec nous, sous plus qu'il avait deux langues

les hargards de la douane, un individu aussi gros que long, qui parlait beaucoup et d'autant à sa disposition ; ce messieur nous représenta, ce que nous savions déjà, qu'il était presque impossible de voyager sans éprouver quelque ennui, que celui qui nous arrivait était de beaucoup préférable à une jambe cassée, ce que nos Prud'hommes disent aussi ; que, d'ailleurs, MM. les préposés de la douane rotterdamoise étaient tous gens parfaitement élevés, très-comme il faut et choisis parmi ce qu'il y a de mieux. Nous ne restâmes pas assez longtemps dans la société de ces messieurs pour vérifier le fait dans toute son étendue ; quant à leur politesse, qu'il lui somber bien haut, nous ne fumes nullement de son avis, dans l'ignorance sans doute où nous étions des belles manières du pays. Nous ne voulûmes pas, toutefois, prendre congé de cet original sans le coucher sur notre album, nous réservant d'en faire, en temps et lieu, une exhibition publique.

Les hôtels, dans toutes les villes, ont beaucoup de rapports avec les vaisseaux. Les chambres sont divisées comme celles d'un navire, aussi vastes et aussi commodées. Vous avez l'agrément d'être toujours en société. Les cloisons et les planchers sont si minces, qu'ils vous tiennent au courant de tout ce qui se passe en haut, en bas, autour de vous ; c'est charmant. Nous avions au-dessus de nos têtes un individu

auquel l'exercice était certainement recommandé ; aussi passait-il la majeure partie des jours et des nuits à se promener en long et en large dans sa chambre.

Après de nous, des commis-voyageurs genevois, qui nous eussent appris bien vite le cours des montres et des horloges, si cela nous eût tentés le moins de monde. De l'autre côté



(Matelots hollandais.)

fort peu poliment, à revenir le lendemain les reprendre, ce que nous ne manquâmes pas de faire. Une de nos caisses s'était brisée toute seule en déballant ; cet accident aurait pu tout aussi bien nous arriver dans le trajet de Paris à Pontoise, où les choses se brisent également toutes seules ; mais, par un hasard bien singulier, les objets de quelque

une jeune dame anglaise qui s'était fait enlever, et qui ne devait pas grandement se féliciter du choix qu'elle avait fait de son ravisseur.

Nous aurions désiré nous trouver en Hollande avec des Hollandais : le hasard nous lit loger chez un Italien ; tout le temps de notre séjour à Rotterdam, nous n'avons rencontré que des Russes, des Allemands, beaucoup d'Israélites des Suisses et des Français. Il y avait là un de nos compatriotes qui faisait les délices de la table d'hôte par ses bons mots et son adresse. C'était un jeune homme adorable qui voyageait pour la quincaillerie ; il possédait un talent extraordinaire pour faire revenir dans la poche de son gilet une pièce de monnaie placée sur l'extrémité de sa botte, lançant la pièce au plafond et la faisant retomber à la place d'où il l'avait tirée. Nous vîmes rarement plus de modestie unie à plus de goût et de gentillesse.

Rotterdam est une des villes les plus importantes de la Hollande. Les étrangers qui la visitent ne la quittent pas sans parcourir les musées on se réunissent les matelots de tous les

pays. Là s'exécutent des danses comme on n'en voit nulle part, d'un laisser-aller, d'un burlesque et d'une originalité inouis. C'est le *decalleté* poussé jusque dans ses dernières limites. Il faut aussi donner un coup d'œil au fronton du Palais-de-Justice, seul et unique en son genre. Jamais Grandville, Croysland et Daumier n'ont imaginé des bon-hommes plus drôles ni plus amusants : c'est à mourir de rire. Nous avons demandé le nom du coupable ; on nous a répondu que c'était un sculpteur. La chose est possible, mais elle n'est pas croyable.

On peut, à Rotterdam, se faire une idée de la puissance, de l'activité et du génie du peuple hollandais. Il n'y a pas un seul propriétaire de ces belles maisons qui bordent les canaux traversant la ville, qui n'envoie tous les jours des bâtiments dans les quatre parties du monde. A toute heure, le chemin est intercepté par un pont qui se lève sous vos pieds pour livrer passage à un vaisseau revenant du cap Horn ou de Batavia, et qui rentre chez lui comme s'il était parti de la



(École des Orphelins, à Amsterdam.)



(École des Orphelins, à Amsterdam.)



(Pêcheur hollandais.)

veille. Ces gens-là s'en vont faire le tour du monde avec autant de facilité que nous allons de Paris à Saint-Cloud. Le Hollandais peut être classé dans la famille des amphibies.

Las de ne pouvoir rencontrer des Hollandais à Rotterdam, nous abandonnâmes la ville un beau jour, et la voiture publique nous mena, par une belle route construite en briques, comme toutes celles du pays, à La Haye, puis à Amsterdam, la capitale du royaume des Pays-Bas.

La Haye, la résidence du roi et où siègent les autorités du pays, est une assez jolie ville, bien tenue, toute mignonne ; assez triste pendant l'absence de ses angustes hôtes, elle ne présente rien de bien remarquable. Le palais du roi, l'habitation du prince d'Orange, le théâtre, sont des monuments fort ordinaires ; au Musée de La Haye sont rassemblés les chefs-d'œuvre de l'école hollandaise et l'œuvre capitale de Paul Potter, que nous avons possédée au musée du Louvre. La Haye rappelle aux Parisiens le faubourg Saint-Germain et le Luxembourg ; c'est aussi là qu'habitent les représentants de l'aristocratie du pays. Les indigènes font un grand cloge du bois qui entoure une partie de la ville, et que nous avons trouvé fort ordinaire ; c'est un bois, un joli bois, si vous voulez, mais rien de plus. La route de La Haye à Amsterdam est des plus pittoresques et des plus variées ; c'est un grand parc qui commence aux portes de la ville, dont les allées sont semées de fleurs, de villes et de villages, avec des canaux, des bateaux et des troupeaux. Nous arrivâmes à Harlem un dimanche, jour de kermesse ou fête de l'endroit ; il nous semblait nous promener au milieu d'une de ces fêtes comme le peignait Teniers ; rien n'y manquait, depuis les grands seigneurs jusqu'aux buveurs se dérobant sous la table à la curiosité des passants. La Hollande est peut-être de tous les pays de l'Europe celui où les traditions et les costumes se sont le plus



(Femme de pêcheur hollandais.)

conservés. Toutefois nous pûmes voir déjà quelques manches à gignots et des boîtes à revets et à la Souvarov; nous verrons apparaître dans quelque vingtaine d'années les manches plates et les pantalons à sous-pieds; mais la majeure partie de la classe laborieuse, c'est de celle-là que nous voulons parler, porte enroulé, le dimanche, le chapeau tromblon, l'habit à queue de morne, la culotte courte, le col de chemise encadrant la figure du propriétaire, et les boucles d'argent d'une grandeur démesurée sur le soulier; les femmes et les filles des provinces, celles de la Frise principalement, leurs belles dentelles, leurs pliques d'or et d'argent sur les tempes et leurs petites nœuds qui renferment parfois de certains petits pieds qu'enveniment les petites maîtresses de la capitale des beaux-arts et de la civilisation.

Après avoir parcouru avec un intérêt toujours croissant la route si variée de la Haye à Amsterdam, nous arrivâmes à la tombée de la nuit dans cette ville, qui semble trop petite cent fois pour contenir tous ses habitants. Là, comme à Rotterdam, nous eûmes encore des myriades d'étrangers, grande quantité d'Israélites, qui y ont fait élection de domicile et qui se sont exclusivement appropriés certains commerces; ils habitent un quartier à part et sont tout à fait chez eux. Ils possèdent les syntagmes magnifiques, et beaucoup d'entre eux des fortunes colossales.

Le musée d'Amsterdam rivalise de rareté et d'intérêt avec celui de La Haye. C'est là que brille dans toute sa gloire la *Route de nuit*, de Rembrandt, et l'admirable tableau de Vander Helst, la merveille de l'école, disent les Hollandais, représentant un repas donné par les officiers d'une compagnie de la garde civique d'Amsterdam, commandée par le capitaine Wits, en commémoration de la paix conclue à Munster en 1648. Ce tableau immense est un des plus beaux que nous ayons jamais vus; ce musée possède encore un des chefs-d'œuvre de Gérard Dou, son *Écote à la fermière*. Le maître assis à son pupitre réprimant un écolier qui va se retirer, une jeune fille rieuse sa leçon; près d'elle un sablier et la chandelle qui éclaire ce groupe; sur la droite une autre jeune fille debout tenant une chandelle; au bas du tableau, une lanterne à feuilles de corne, entrouverte, produit des effets de demi-teinte surprenants.

Une des choses qui nous frappèrent le plus à Amsterdam est sans contredit l'école des orphelins, où sont admis les enfants des deux sexes avec les costumes tout à fait d'un autre âge; on est saisi de surprise à la vue de ces petits bonshommes coupés en deux par du rouge et du noir et conduits à la messe par des messieurs qui ont aussi un air tout particulier, l'air que nous avons voulu reproduire ici. Ce personnage est accompagné de M. son fils, et le tout est croqué d'après nature. Les jeunes filles, coupées en deux comme les garçons, ne sont pas moins originalement vêtues; cette institution d'orphelins est une des plus belles dont s'enorgueillisse avec raison la Hollande, assez portée d'ailleurs à s'enorgueillir de tout ce qui lui appartient.

HENRY MONSIEUR.

Les Carillons.

CONTE DU NOUVEL AN, PAR CHARLES DICKENS.

IMITE DE L'ANGLAIS.

(Suite. — V. I, IV, p. 528.)

— Les cloches ont sonné comme pour dire mon *Benedicite*, reprit Troty en s'asseyant; elles me diraient un *bon Benedicite*, j'en suis sûr, si elles pouvaient. Elles me disent toujours des choses affectueuses et consolantes.

— Les cloches vous parlent, mon père? répliqua Meg en riant, tandis qu'elle posait devant lui la casserole remplie de tripes, un couteau et une fourchette; les cloches vous parlent?

— Je le crois, ma petite, dit Troty qui ataquait avec vigueur son dîner. — Et où est la différence? si je les entends, peu importe qu'elles soient maquettes ou douées du don de la parole. Chère enfant, que de fois, ajouta-t-il en s'animant et en montrant la tour avec sa fourchette, que de fois je les ai entendues me dire: — Toby Veck, Toby Veck, ayez du courage! Toby Veck, Toby Veck, ayez du courage! — Un million de fois! plus!

— Moi, jamais.

— Quand les temps sont durs, très-durs, aussi durs que possible, alors elles me disent: — Toby Veck, Toby Veck, l'ouvrage va venir! Toby Veck, Toby Veck, l'ouvrage va venir, Toby!

— Et l'ouvrage vient à la fin, mon père? demanda Meg d'une voix mélancolique.

— Toujours, répondit Toby, bien qu'il sût le contraire; jamais il ne manque.

Durant cette conversation, Troty n'avait pas cessé de savourer les mets délicieux que sa fille venait de lui servir. Il tranchait, mangeait et buvait; il allait des tripes aux pommes de terre, et des pommes de terre à la bière, avec un ardeur qui ne se ralentissait point. Tout à coup il regarda dans la rue pour voir si personne ne réclamait ses services; et ses regards, en revenant à sa place, rencontrèrent Meg. A-sise devant son père, les bras croisés, la jeune fille n'était occupée qu'à le contempler avec un sourire de bonheur.

« Comment s'écria-t-elle en baissant son couteau et sa fourchette, ma colonie! Meg, tu ne me dis pas que je suis une bête brute? »

— Mon père!...

— Je suis là, assis, me bourrant et me gorgeant de nourriture, et toi...

— Mangez sans remords; j'ai déjà dîné.

— Erreur! Deux dîners dans un jour! est-ce possible? Je crois plutôt qu'il y aura deux jours de l'an le même jour que j'ai eu une tête d'or toute ma vie.

— J'ai déjà dîné, mon père, répondit Meg en se rapprochant de lui; et, si vous continuez à manger, je vous dirai où et comment, et, de plus, bien d'autres choses.

Toby paraissait encore incrédule; mais, fixant sur lui ses beaux yeux d'azur, et posant sa main sur son épaule, elle lui fit signe de manger son dîner pendant qu'il était chaud. Troty reprit donc sa fourchette et son couteau, et se remit de nouveau à l'œuvre; seulement il se dépêchait moins, et il se contentait la tête comme s'il n'eût pas été content de lui.

« J'ai dîné, mon père, dit Meg après une courte pause, avec... avec Richard... Il dîna de bonne heure, et comme il a apporté son dîner à l'heure de sa visite, nous... l'avons mangé. »

Troty but un peu de bière, essaya ses lèvres l'une contre l'autre, et s'écria: « Oh!... » parez que sa fille s'arrêtait.

Meg continua: « Richard dit, mon père... » mais elle s'interrompit de nouveau.

« Qu'a dit Richard, Meg? demanda Toby.

— Richard dit, mon père... » — Nouvelle pause.

« Richard ne parlait pas vite, dit Toby.

Meg osa enfin lever ses yeux et parler; mais sa voix tremblait. « Richard m'a dit: Une autre année vient de s'écouler... pourquoi attendrions-nous encore? Nous ne serons jamais dans une meilleure position: nous sommes pauvres maintenant, et nous serons toujours pauvres; mais aussi nous sommes jeunes et nous deviendrons bientôt vieux sans nous en douter. Si nous attendons jusqu'à ce que nous voyions notre chemin bien tracé devant nous, ce chemin sera un sentier étroit et battu... le chemin ordinaire... la tombe... »

Un homme plus résolu que Troty Veck eût eu besoin de tout son courage pour oser nier une pareille vérité. — Il ne répondit rien.

« C'est bien dur, allez, mon père! de vieillir et de mourir seuls, et de penser que nous eussions pu nous rendre heureux et nous aider l'un et l'autre. C'est dur de s'aimer pendant toute sa vie, et de se désoler de voir celui qu'on aime travailler, changer, vieillir, blanchir, sans pouvoir partager ses plaisirs et ses peines. Si je l'oubliais, et si je ne l'oubliais pas, oh! mon cher père, ce serait bien dur encore d'avoir eu un cœur plein d'amour, et de l'avoir desséché lentement, goutte à goutte, sans conserver au moins le souvenir d'un moment heureux qui puisse me soutenir plus tard, me consoler et me rendre meilleure. »

Troty ne disait mot et ne bougeait pas. Après avoir essayé ses yeux, Meg continua moins tristement, c'est-à-dire d'une voix entrecoupée de rires et de sanglots.

« Voilà ce qu'a dit Richard, mon père: il a de l'ouvrage assure pour longtemps. Je l'aime depuis trois ans, depuis plus de trois ans, mais il l'ignore. Il veut m'épouser le premier jour de l'an, le meilleur et le plus heureux jour de l'année, un jour qui porte bonheur. Le delà est comte, mais je n'ai pas d'affaires d'intérêt à régler ni de robes de nocce à faire comme les grandes dames, n'est-ce pas, mon père? Il m'a parlé avec tant de bonté, de douceur et d'empressement, que je lui ai promis de venir vous faire part de ses propositions. On m'avait payé ce matin le prix de mon travail, je ne m'attendais pas, certes, à un pareil bonheur, et comme vous aviez fait maigre chère toute la semaine, j'ai voulu que ce jour fût un jour aussi bien-être et aussi heureux pour vous que pour moi, et je vous ai préparé ce petit régal qui devait vous causer une agréable surprise.

— Et il le laisse se refroidir sur les marches, » dit une autre voix.

Cette voix était celle de Richard. L'amoureux de Meg s'était approché sans être vu, et il se tenait debout devant le père et la fille. Sa figure avait la couleur du fer que son bras musculeux frappait chaque jour d'un lourd marteau. C'était un beau jeune homme, bien fait, robustement constitué; ses yeux brillaient d'un éclat comparable à celui des débris de charbons embrasés qui tombent d'une fournaise ardente. Ses cheveux noirs luisaient rarement sur ses tempes bronzées, et un gracieux sourire contractait ses lèvres d'un beau rouge.

« Il le laisse refroidir sur les marches, répéta-t-il. Meg ne sait pas ce qu'il aime. »

Troty, tout action et enthousiasme, saisit alors la main de Richard, et il s'appretait à lui parler quand la porte de la maison s'ouvrit tout à coup, un laquais qui sortait faiblement marcher sur les tripes.

« Hors d'ici s'écria-t-il; vous êtes toujours sur ces marches. Ne pouvez-vous pas aller quelquefois embrasser les escaliers des voisins? Voulez-vous ou ne voulez-vous pas laisser le passage libre? »

Cette dernière question devenait inutile, car le passage était déjà libre.

« Qu'y a-t-il, qu'y a-t-il, » demanda le gentleman pour lequel la porte s'était ouverte; et en disant ces mots il s'avança sur le seuil en sautillant comme peut sautiller au sortir de sa maison un homme sur le retour, chassé de bottes qui craquent, orné d'une chaîne d'or et converti de linge blanc, sans rien perdre de sa dignité, mais en prouvant au contraire par sa seule démarche que des affaires importantes l'appellent ailleurs: « Qu'y a-t-il? qu'y a-t-il? »

— Il faut toujours vous supplier, dit le laquais d'un ton emphatique à Troty Veck, de débarrasser ces marches; pourquoi ne les débarrasser-elles pas? Ne pouvez-vous pas les débarrasser? »

— Paix! lui dit son maître; il le fera! il le fera! — Hola! commissaire, ajouta-t-il en appelant Troty Veck d'un signe de tête, venez-tu! Qu'est-ce cela? votre dîner? — Oui, monsieur, répondit Toby en le repoussant derrière lui dans un coin.

— Ne le laissez pas là, s'écria le gentleman, apportez-le moi! — Ainsi, c'est votre dîner? »

— Oui, monsieur, répéta Troty en contemplant les yeux fixes et l'eau à la bouche, le morceau de tripe qu'il avait gardé pour son dessert et que ce monsieur regardait de tous côtés à l'extrémité de la fourchette.

Deux autres gentlemen accompagnaient celui qui exami-

nait avec tant d'attention les restes du dîner de Troty Veck. L'un avait l'âme aussi petite et aussi basse que le corps; sa figure ne quittait jamais son expression relougnée; ses mains restaient toujours plongées dans les larges poches d'un pantalon trop étroit; il se levait et se brossait rarement. — L'autre, grand, bien fait, robustement constitué, portait une cravate blanche et un habit bleu avec des boutons de métal poli; il avait le visage très-coloré; à la voir on eût dit que sa tête eût accaparé beaucoup plus de sang qu'elle ne devait en contenir, ce qui servirait peut-être à expliquer pourquoi il avait le cœur si froid.

Celui qui tenait la fourchette appela le premier de ses deux compagnons du nom de Filer, et ils se rapprochèrent l'un de l'autre. M. Filer avait la vue très-courte, il fut obligé d'approcher son horrible figure si près du morceau de tripe pour voir ce que c'était, que Toby tressaillit d'épouvante. Mais M. Filer ne le mangea pas.

« C'est une espèce de viande animale, allemand, » dit Filer, en faisant de petits trous avec un porte-crayon, « que les classes ouvrières de ce pays désignent ordinairement sous le nom de tripes. »

L'allemand sourit et cita de l'imit, car c'était un joyeux compère M. l'allemand Cluzet et un im matois aussi! un esprit pénétrant! il compréna tout! on ne pouvait jamais le tromper! il savait lire au fond de tous les cœurs!

« Mais qui mange des tripes? ajouta M. Filer, en jetant autour de lui un regard d'intelligence. La tripe est, sans aucune exception, le mets le moins économique et le moins profitable que les marchés de ce pays puissent offrir aux consommateurs. Un kilogramme de tripes perd en cuisant, — des expériences incontestables l'ont prouvé, — les sept huitièmes d'un kilogramme de plus qu'un kilo, de toute autre substance animale. La tripe coûte plus cher, à proprement parler, que l'animal récolté en terre chaude. Prenez le chiffre total des animaux tués durant le cours d'une année, calculez approximativement la quantité de tripes que les entrailles de ces animaux bien exploités peuvent fournir, et vous trouverez que, si on les fait bouillir, ces tripes subissent une diminution qui suffirait pour nourrir une garnison de cinq cents hommes pendant cinq mois de trente et un jour chacun et un mois de février. Que de bien perdu! que de bien perdu! »

Troty restait debout, glace de surprise et d'horreur; ses jambes tremblaient sous lui. Il n'eût pas été plus troublé s'il eût effectivement fait mourir de faim une garnison de cinq cents hommes.

« Qui mange des tripes, » demanda M. Filer avec chaleur; qui mange des tripes? »

Troty fit un humble salut.

« Vous en mangez, vous en mangez! — ajouta M. Filer, alors je vous apprendrai une vérité que vous ignorez sans doute. Ces tripes, dont vous rassassiez, vous les arrachez, mon ami, à la bouche de la veuve et de l'orphelin. — Je ne le pense pas, monsieur, dit Troty d'une voix faible, j'ai jamais mieux nourri de faim.

— Admettez, dit M. Filer, divisez la quantité totale des tripes d'une année, mettez par le nombre connu des veuves et des orphelins, et vous obtiendrez, pour chaque bouche, un peu plus d'un gramme de tripes; il n'en reste pas un centigramme pour cet homme, par conséquent c'est un voleur. »

Ces calculs atterrément tement Troty, qu'il vit sans aucune peine l'allemand aviser ce morceau qu'il couvait des yeux pour son dessert. — Il se sentit comme soulagé d'un grand poids.

« Eh! que dites-vous de tout ceci? demanda l'allemand, d'un ton plaisant, au gentleman qui avait la figure rouge et l'habit bleu, vous venez d'entendre l'ami Filer; qu'avez-vous à dire? »

« Que puis-je dire, répliqua celui auquel il s'adressait! — Qu'y a-t-il à dire! Qui peut s'intéresser à un homme de cette espèce, — il parlait de Troty, — dans une époque aussi dégoûtée que la nôtre. — Regardez-le! Quel être! Parlez-moi du bon vieux temps, du grand vieux temps!... Alors les paysans étaient robustes! Alors il y avait de tout. Aujourd'hui, il n'y a rien! — Ah! répéta-t-il en poussant un profond soupir, le bon vieux temps! le bon vieux temps! »

Ce gentleman ne spécifia pas l'époque particulière à laquelle il faisait allusion. — Et il ne dit pas s'il en voulait surtout à l'époque actuelle, pour n'avoir rien produit de très-remarquable en lui donnant la vie.

« Le bon vieux temps! le bon vieux temps! — répétait-il toujours; quelle époque que cette époque! Il n'y a que celle-là! Regardez les collections de costumes, et voyez ce qu'était un commissaire durant le bon vieux temps de l'Angleterre.

— Il n'avait, même dans les circonstances les plus favorables, ni une chemise sur son dos, ni des bas à ses pieds, répondit M. Filer, et souvent il ne trouvait pas, dans toute l'Angleterre, un légume à manger, dit M. Filer, je puis le prouver. »

Mais le gentleman, à la figure rouge, ne répondit rien. Seulement il continua à célébrer les louanges du bon vieux temps, du grand vieux temps.

Toby ne savait trop que croire, ni penser; la seule chose qui lui parut positive c'est que ses tristes pressentiments du matin et de bien d'autres matinées étaient fondés. « Non, non se dit-il avec désespoir! nous ne pouvons ni marcher droit, ni faire ce qui est droit. — Il n'y a rien de bon en nous, nous sommes tous méchants et maudits. »

Mais Troty avait eu un cœur de père qui s'était glissé sous sa robe et en avait des prescriptions de ce décret. Il ne put supporter l'idée que des gentlemen aussi sensés vissent troubler par leurs sinistres prédictions la courte joie de sa fille; — pature Meg, penta-t-il! — Dieu lui épargne un pareil chagrin! Elle ne connaîtra que trop tôt l'avenir qui lui est réservé.

Il fit donc signe au jeune forgeron de l'emmener, mais Richard était absorbé par la conversation qu'il avait tout bas avec elle à une faible distance; il comprit les regards inquiets

de Troty, quand l'alderman Cote venait également d'en saisir le sens. L'alderman Cote n'avait pas encore parlé. C'était un philosophe pratique, — très pratique, — et comme il le voulait pas perdre une partie de son auditoire, il se leva. « Vous ne l'ignorez point, dit-il, à ses amis, avec un sourire présumptueux qui lui était habituel, je vais toujours droit au but. Je ne fais pas de théories; vous allez me voir à l'œuvre. — Pour s'entendre avec ces sortes de gens, il ne s'agit que de les comprendre et de leur parler leur langue. — Commissaires, ne me dites jamais que vous n'avez pas toujours de quoi manger, et d'excellents mets encore. J'ai goûté votre tripe; — aussi n'espérez plus me flouer; — vous comprenez ce que flouer veut dire. Eh! c'est le mot propre, n'est-ce pas? »

C'était un homme admirable que l'alderman Cote, dans ses rapports avec les gens du peuple! Jamais il ne se fâchait. Il était toujours à son aise, toujours affable, toujours plaisant.

« Vous devez l'avouer, mon ami, on fait chaque jour une foule de fables ridicules sur la misère, — la durée des temps. — C'est encore une expression consacrée. Je vous mettre enfin un terme à cet abus... Rien n'est plus facile, ajouta-t-il, en se tournant vers ses amis, il suffit de savoir s'y prendre. »

Troty saisit la main de Meg et la plaça sous son bras. Il semblait le plus savant de ce qu'il faisait.

« Votre fille! hein! » dit l'alderman, en lui tapant familièrement sous le menton.

Il était toujours affable avec les classes ouvrières M. l'alderman Cote. Il connaissait tout ce qui pouvait leur plaire; il n'avait aucun orgueil.

« Ou est sa mère? demanda ce digne gentleman.

— Elle est morte, répondit Toby. — Sa mère montait du linge; et, après avoir donné le jour à sa fille, elle retourna au ciel.

— Ce n'est pas pour y monter du linge, je suppose, fit observer plaisamment l'alderman.

— Et vous lui faites la cour? ajouta-t-il, en s'adressant au jeune Jorgeron.

— Oui, répondit Richard avec vivacité, car il fut piqué par cette question, et nous devons nous marier le premier jour de l'an.

« Qu'allez-vous faire? s'écria Filer d'un ton aigre, vous mariez! »

— Pourquoi non, dit Richard, nous y pensons très-sérieusement, monsieur. Nous sommes pressés comme vous le voyez, car nous craignons qu'on n'y mette bon ordre.

— Il s'écria Filer en geignant, empêchez-les de se marier, alderman, et vous ferez une bonne action, Grand Dieu! quelle ignorance des premiers principes de l'économie politique! Quelle improyance! Leur misère n'est-elle déjà pas assez grande? Regardez ce couple, regardez-le.

Les deux jeunes gens méritaient en effet d'être regardés. A les voir on reconnaissait sans peine qu'un bon mariage était facté le plus raisonnable auquel ils pussent songer.

« Un homme aura beau vivre aussi longtemps que Mathusalem, s'écria Filer, consacrer toute sa vie à l'amélioration du sort des classes ouvrières, en passer des faits sur des chiffres, il mourra sans avoir même l'espérance de persuader à ces sortes de gens que le mariage n'est pas leur affaire, qu'ils n'y ont aucun droit, et qu'ils auraient dû même ne pas naître. Ces vérités qu'ils ignorent, n'ont les commissaires, nous, nous les avons prouvées depuis longtemps par des calculs mathématiques.

Vivement préoccupé, M. l'alderman Cote avait appuyé l'index de sa main droite sur le côté droit de son nez, comme pour dire à ses deux auditeurs, et il appela Meg à lui. « Venez-ici, ma fille, » lui dit-il.

Richard sentait depuis quelques minutes le sang lui monter à la tête; il n'était nullement disposé à la laisser obéir; il se contentait cependant; et s'avancant en même temps que Meg, il se plaça debout à son côté. Troty tenait encore la main de sa fille sous son bras, mais il présentait sur tous ces visages des regards aussi égarés que s'il eût fait un rêve.

« Maintenant, ma fille, dit l'alderman avec sa délicatesse et son aisance habituelles, je vais vous donner un quelques mots un bon conseil; c'est mon devoir de vous donner des conseils, vous le savez, parce que je suis un juge; vous savez que je suis un juge. »

Meg répondit timidement oui, mais qui ignorait que l'alderman Cote fût un juge? C'était un juge toujours si bon, si actif; il brillait d'un si vil éclat aux yeux du public, l'alderman Cote!

« Vous allez vous marier, dites-vous? continua-t-il, c'est une pensée indélicatesse, qui ne sied pas à une personne de votre sexe, oubliez-la. Lorsque vous serez mariée, vous vous querez-elle avec votre mari; vous serez mariée, vous vous querez-elle avec le crève-vous pas, mais cela sera, parce que la misère. Peut-être ne le crève-vous pas, mais cela sera, parce que je vous le dis. Écoutez maintenant l'avertissement charitable que je vous donne: j'ai pris la résolution de débarrasser la société de toutes les femmes mariées qui sont réduites à la misère, aussi prenez garde de comparaître jamais devant moi; vous avez des enfants, des petits garçons; quand ils grandiront, ces petits mauvais sujets courront dans les rues sans bas et sans souliers; écoutez, ma jeune amie, je les enverrai tous en prison, car je suis décidé de débarrasser la société des enfants qui n'ont ni bas, ni souliers. Peut-être, votre mari mourra jeune (cela est très-vraisemblable); il vous laissera veuve, avec un enfant en bas âge, alors vous serez chassée, par votre propriétaire, de votre domicile, et vous errerez çà et là dans les rues; ne venez pas alors errer dans le quartier soumis à ma juridiction, car je suis décidé à débarrasser la société de toutes les femmes vagabondes; ne peinez pas que vous pourriez me faire admettre, comme des circonstances atténuantes, toute maladie ou tous enfants, car je veux débarrasser la société de tous les malades et de tous les enfants en bas âge; et si, dans un moment de désespoir ou d'ingratitude, vous êtes assez impie pour tenter frauduleusement de vous bayer ou de vous pendre, je vous en avertis, je n'aurai aucune pitié de vous, car j'ai pris le parti de mettre un terme

à la manie du suicide. Il n'est aucun abus, ajouta-t-il en soupirant, décidé de débarrasser la société, que le suicide. Ainsi donc, n'essayez pas d'un pareil remède, c'est la phrase consacrée, n'est-ce pas? Ah! ah! maintenant nous nous comprenons parfaitement.

Toby ne savait s'il devait se réjouir ou s'affliger de voir Meg paître et laisser tomber la main de son fiancé.

« Quant à vous, lourde bête, dit l'alderman, en se retournant vers le jeune forgeron avec encore plus de bonne humeur et d'urbanité, à quoi pensez-vous? Quel besoin avez-vous de vous marier, imbécile? Si j'étais beau, jeune, grand, bien fait comme vous, je rougirais d'avoir assez peu de caractère pour m'accrocher aux cordons du tablier d'une femme. Comment? mais cette jeune fille sera vieille avant que vous ayez atteint l'âge mûr, et vous ferez alors une jolie figure avec une femme âgée, couverte de haillons et une bande d'enfants criards, qui vous sui vent partout où vous irez. »

« Oh! comme il savait bien railler les gens du peuple, M. l'alderman Cote.

« Allons, continuez votre chemin, dit l'alderman, et repentez-vous. Ne soyez pas assez fou pour vous marier le jour de l'an; au jour de l'an prochain, vous auriez, croyez-moi, changé tout à fait d'opinion. Un jeune et joli garçon comme vous yerra bientôt toutes les filles à ses trousses. Allez. »

Il s'en allaient en effet; ils ne se donnaient pas le bras; ils ne se tenaient pas par la main; ils n'échangeaient pas de doux et de brillants regards; ils versaient des larmes abondantes; ils marchaient la tête basse et la physionomie bouleversée. Étaient-ce ces mêmes cœurs qui, quelques instants auparavant, avaient animé le cœur abattu du vieux Toby? Non, non, l'alderman (Dieu le bénisse) en avait débarrassés.

« Puisque vous êtes là, dit l'alderman à Toby, vous porterez une lettre pour moi. Marchez-vous vite? Vous êtes vieux. »

Toby, qui avait suivi Meg des yeux, comme un homme hébété, se retourna pour répondre d'une voix basse qu'il marchait très-vite et qu'il était très-fort.

« Quel âge avez-vous? demanda l'alderman.

— Plus de soixante ans, monsieur, dit Toby.

« Oh! s'écria tout à coup M. Filer, comme si sa patience eût été à bout, cet homme a dépassé de beaucoup l'âge de la vie moyenne. C'était réellement pousser les choses un peu trop loin.

« Je pense que je suis un intrus, monsieur, dit Toby, j'en dois encore ce matin. Oh! Dieu me protège! »

L'alderman l'interrompit en tirant une lettre de sa poche et en la remettant, et il s'apprêta à lui donner un shilling. Mais M. Filer fit remarquer à Toby qu'il privait un certain nombre de pauvres d'un certain nombre de pièces de monnaie. Il n'eut donc que six pence, et il se trouva fort heureux de les obtenir.

L'alderman avait pris ses deux amis sous le bras et il s'éloigna la tête haute; tout à coup il revint sur ses pas comme s'il eût oublié quelque chose.

« Commissaire, dit-il?

— Monsieur, répondit Toby.

— Veillez bien sur votre fille; elle est trop jolie.

— Elle aura probablement volé sa beauté et sa bonté à cinq cents femmes, se dit Toby à lui-même, en contemplant les six pence qu'il tenait à la main, et en pensant aux tripes. Cela ne m'honorerait pas. C'est horrible.

— Elle est trop jolie, brave homme, répéta l'alderman.

Selon toute probabilité elle ne deviendra rien de bon, cela est facile à voir, songez à ce que je vous dis; veillez sur elle. »

En achevant ces mots, il partit avec ses amis.

« Partout le mal, dit Toby en joignant les mains, nous sommes né méchants; nous nous contentons de faire le mal. »

Tandis qu'il prononçait ces paroles, les canchons retentirent à ses oreilles. Leur ton, forte, pleine, sonore n'avait pour lui aucune parole d'encouragement, aucune.

« Leur ton est changé, s'écria le pauvre vieillard en les écoutant, ils ne me parlent plus de nos ténérances. Pourquoi m'en parleraient-ils? Je n'ai rien à faire avec l'année qui va venir ni avec celle qui s'en va; il ne me reste plus qu'à mourir. »

Dependant les cloches faisaient retentir l'air de leurs modulations éclatantes. Débarrasser la société, débarrasser la société, les bons vieux temps, les bons vieux temps! Les faits et les chiffres, les faits et les chiffres! Si elles disaient quelque chose, voilà ce qu'elles disaient à Toby.

Il lui semblait que sa tête allait éclater. Pour l'empêcher de se fendre, il la serra fortement entre ses mains. Ce mouvement vint à propos; car, sentant dans une de ses mains la lettre de l'alderman, il se rappela ainsi sa commission, prit machinalement son allure ordinaire et partit au trot.

(La suite à un prochain numéro.)

Neuvaine de Saint-Genèveve.

La construction de Saint-Étienne ne remonte qu'au seizième siècle; le chœur fut bâti en 1557, la nef peu d'années après, le jubé en 1600. Le grand portail, orné de quatre colonnes d'ordre composite, supportant un fronton lui élevé, ainsi que le petit portail, en 1610 et 1617. Marguerite de Valois en fit les frais, et en posa la première pierre.

Ce monument, l'un des plus curieux édifices où le style de la renaissance se trouve mélangé avec l'architecture gothique ou ogivale, renferme, outre les sépultures célèbres de *Lesueur*, de *Pascal*, de *Racine*, etc., celle de saint-Genèveve. Le tombeau de la patronne de Paris est le bat d'un pèlerinage qui dure tout l'année, mais qui a lieu plus particulièrement qu'il l'est en douze janvier. Pendant cette neuvaine, la place qui s'étend entre le Panthéon, le collège Henri IV, l'église Saint-Étienne et la rue de la Montagne, est constamment couverte d'une foule de boutiques grossièrement établies, dans lesquelles on vend aux nombreux pèlerins des bouquets bé-

nits, des chapeteaux, des livres, des images, des petites statuettes, des médailles, etc. On se dirait transporté au delà des croisades, ou à cent lieues de Paris, aux abords d'une de ces chapelles renommées qu'assiégeaient les malades abandonnés des médecins, ou les marins saisis des tempêtes.

Le nombre des pèlerins, quand le temps et les chemins ne sont pas trop mauvais, est très-considérable. Les exercices de la neuvaine sont réglés à l'avance et consignés sur une affiche qui indique les jours et les heures où tel prédicateur prêchera, où telle paroisse de la ville ou de la campagne accomplira son pèlerinage. Des sermons, des processions, des stations au tombeau de la sainte se succèdent pour ainsi dire sans interruption depuis le matin jusqu'au soir. Il n'y a pas encore longtemps, les offices se prolongeaient assez avant dans la nuit, parce que diverses paroisses de Paris ne venaient qu'à sept heures du soir: M. le curé actuel de Saint-Étienne a compris qu'une pareille heure ne cadrait plus avec les nouvelles habitudes du monde, et le voyage pieux des pèlerins de Paris se fait pendant le jour, sans appareil, sans heure réglée à l'avance, selon les convenances de chacun.

Les trousses des ouvriers, où la religion ne paraît pas cependant en grand honneur, ont aussi conservé pour sainte-Genèveve une dévotion toute particulière. On a dû, afin d'éviter les encombrements, fixer un jour pour chaque canton: les paysans viennent les uns après les autres en voiture. Ces singuliers équipages abondent dans la cour du presbytère de Saint-Étienne, situé rue Descartes, derrière l'église. Curieux spectacle de voir de grosses charrettes couvertes de toiles, des coucous, des tapissières, de mauvaises diligences, des omnibus, etc., remplis, chargés de pèlerins valides ou invalides de tout sexe et de tout âge! Il faut assister au débarquement pour s'en faire une idée. C'est une arche de Noé remplie d'enfants de chœur avec sottes courtes, ceintures détrempées, calottes endommagées; des gros chautres à la voie raugue, à la figure emhinnée; des hurriféraires aux gants déchirés et aux mains sales. Cela mêlé de croix, de gonpillons, de serpents, de hallebardes, d'encensoirs, qui se croisent, qui se heurtent, qui se disputent les honneurs du pas, et les domestiques du curé de Saint-Étienne vont arriver toute cette cohue avec une sorte d'effroi; car, le pèlerinage fini, il faut héberger tout l'état-major des pèlerins. Durant la neuvaine tout entière, la table reste constamment ouverte pour les curés et les vicaires, les vices chautres, les enfants de chœur, les bedaux, les sauteurs, tous ceux qui de près ou de loin aident aux cérémonies. On dit que cela est fort convenable; on dit qu'à la fin du neuvième jour, la bourse et la cave de M. le curé sont également à sec, les domestiques sur les dents, et que lui-même, à force de voir manger ces grands appétits de la campagne, ne sait comment retrouver le sien pendant un mois ou deux.

Ces choses se passent dans l'intérieur du presbytère de Saint-Étienne, bâti et habité jadis par le duc d'Orléans, fils du régent, que le dégoût du monde porta, vers la fin de sa vie, à se faire génovelain. En ce temps là, l'ordre de Sainte-Genèveve comptait neuf cents maisons en France, et nommait à cinq cents cures. — L'objet principal de Saint-Genèveve était la chasse qui renfermait les reliques de la patronne de Paris.

Clovis, après avoir défait Alaric II à Vouillé, voulut fonder une basilique sous le vocable des apôtres saint Pierre et saint Paul. Arrivé au point culminant de Paris, sur le sommet de la montagne du Palais des Thermes, au milieu des vignobles qui en couvraient les flancs, le conquérant lança sa hache droit devant lui, afin qu'on pût un jour mesurer la force de son bras à la longueur de l'édifice. Sainte-Genèveve fut infortunée dans la chapelle souterraine de l'église des apôtres: on éleva sur sa tombe un petit édifice en bois, autour duquel des cierges brûlaient sans cesse. Saint Éloi décora ce monument de rinceaux d'or et d'argent; mais, vers 845, les religieux de Sainte-Genèveve, obligés de fuir devant les Normands, emportèrent les ornements de la sainte dans une simple cassette, où ils furent laissés. Ce coffre, qu'on couvrit de quelques feuilles d'argent et qu'on décora de divers ornements, devint la chasse qui servit plusieurs fois dans les processions publiques, notamment sous Louis VI, à l'occasion de la maladie des *Ardeuts dieu du sacré*. Plus tard, l'orfèvre Bonnard, chargé de construire un nouveau reliquaire avec les dons venus de toute la France, employa pour des ornements tout le quart et demi d'or; la translation solennelle eut lieu le 28 octobre 1212. La nouvelle chasse offrait les formes d'une cathédrale gothique construite en argent avec des ornements d'or ou rehaussé de pierres précieuses. Le cardinal de La Roche-Moucault fit dans la suite placer sur le sommet de la chasse un bouquet de diamants donné par *Marie de Médicis*, et une couronne de diamants offerte par *Marie-Élisabeth d'Orléans*, reine douairière d'Espagne. La chasse était supportée par quatre statues de vierges plus grandes que nature. Pour descendre ces reliques, il fallut un ordre exprès du roi et un arrêté du parlement; le droit de les porter appartenait exclusivement à une confrérie de bourgeois. La chasse sortit solennellement en 1625, 1652, 1675, 1691, 1709 et 1725; elle fut enfin enlevée et fondue en 1795, par ordre du gouvernement.

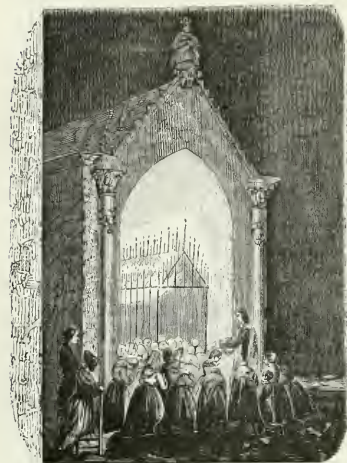
Il ne reste plus aujourd'hui que le tombeau de la sainte, rétabli en 1805, dans une chapelle latérale, à droite de l'église Saint-Étienne-du-Mont. Des cierges innombrables brûlent alentour; les murs sont tapissés d'ex-voto; plusieurs prêtres ne suffisent pas à rendre le nombre de pèlerins qui passent devant le tombeau pendant la neuvaine.

Qu'étaient donc la sainte à laquelle les populations montrent tant de confiance après tant de siècles? Une simple fille née à Nanterre vers l'an 322. Fixée à Paris, elle y donna l'exemple de toutes les vertus, et rendit un peuple de signalés services, notamment dans deux occasions. Attila, furcé par Attilus de lever le siège d'Orléans, marchait sur Paris; les habitants, effrayés, voulaient abandonner la ville; Genèveve se présen-

pile au milieu d'eux, les ramène, leur montre combien il se-rait lâche de fuir au moment du danger, les conjure de tenir

courageuse fille, et Attila, sans oser s'approcher de leurs murs, va se faire battre par Mérovée dans les plaines de Châlons-sur-Marne. Vers l'an 450, Paris, après un long siège, fut pris et désolé par une famine épouvantable; tous les habitants priaient. Genevieve seule ne se laisse point abattre; elle

s'embarque sur la Seine, va de ville en ville, et revient bientôt avec douze grands bateaux de blé qu'elle fait distribuer aux pauvres. C'est ainsi que Genevieve eut l'honneur, par son courage, sa présence d'esprit et sa charité, de sauver Paris deux fois, en le délivrant d'une horrible famine,



(Tombeau de sainte Genevieve.)

ferme, et leur promet que l'ennemi, les voyant prêts à la défense, n'osera pas même les attaquer. Les Parisiens écoutent la



(La Nevaine de sainte Genevieve.)

ce grand fleau de la terre, et du farouche Attila, ce terrible fleau de Dieu.

Il y a tantôt quatorze siècles que la vierge de Nanterre empêcha la ruine de Paris, les Parisiens n'ont cessé depuis lors d'invoquer leur patronne, et de rendre hommage à son glo-

rieux tombeau. Les trônes s'ébranlent, les dynasties se proscrirent; les révolutions se succèdent; le souvenir du peuple est fidèle à ses bienfaiteurs; La neuvaine de sainte Genevieve est un des monuments impérissables de la reconnaissance populaire.

Embellissements de la Province.

LA SALLE DE SPECTACLE ET LE PASSAGE POMMERAÏE DE NANTES.

En général, la province a une à imiter Paris; elle se fait même gloire d'en être le relief et l'écho. Malheureusement elle lui prend ses vices ou ses modes ridicules avec autant d'empressement et plus de succès que ses vertus et ses utiles découvertes. Cette sage maxime des Femmes savantes devrait toujours être présente à sa mémoire :

Quand sur une personne on prétend se régler, C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler; Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle, Ma sœur, que de tonner et de cracher comme elle.

Aussi Paris a-t-il la vanité de se croire très-supérieur à la province. Ses airs dédaigneux font quelquefois sourire de pitié les gens sensés! Pourquoi donc est-il si fier? ne devrait-il pas, au contraire, à chaque minute du jour et de la nuit, rougir de ses sottises? Dans les arts, par exemple, que de bévues il a commises depuis quelques années. D'ailleurs n'est-ce pas la province qui lui envoie ses meilleurs peintres, ses plus habiles sculpteurs, ses plus célèbres architectes! — En vérité un provincial, homme d'esprit, qui viendrait tout exprès à Paris pour se moquer de lui, aurait beau jeu. Le récit de ses impressions de voyage dans la capitale du monde civilisé offrirait une lecture aussi instructive qu'intéressante. Paris n'est assez longtemps moqué de la province; il est temps qu'à son tour la province se moque de Paris.

Quelques villes déjà ont tenté de secouer le joug de la métropole. Elles ne se contentent pas d'imiter Paris, elles rivalisent avec lui de luxe, de goût et d'élégance: l'industrie, le commerce, la littérature, les arts ne peuvent que gagner à cette lutte qui se prépare entre Paris et les grandes capitales des départements: Lyon, Bordeaux, Marseille, Nantes, Lille, Strasbourg, Metz, Dijon, etc. Simple spectatrice du combat, l'Illustration gardera une



(Vue intérieure du passage Pommeraye, à Nantes, d'après une lithographie publiée par M. Mellinet et M. Sobry, éditeurs à Nantes.)

si icte neutralité. Elle n'a de préférence marquée ni pour Paris ni pour la province; elle se bornera à célébrer et à représenter les plus glorieux exploits des principaux cham-

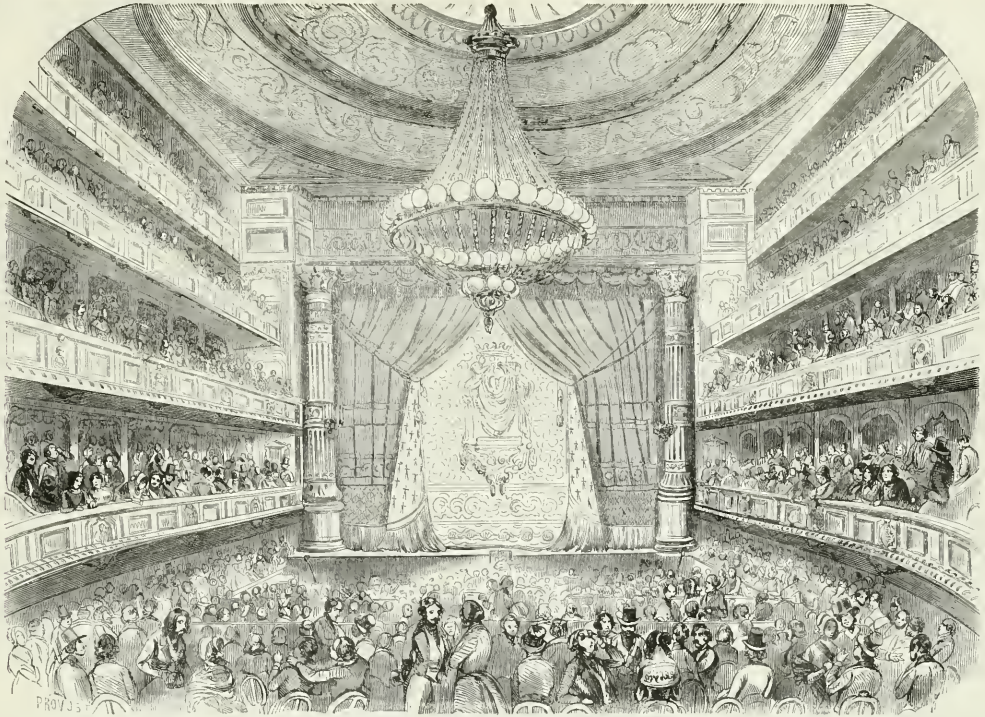
pions; elle fournira ainsi au public, juge du combat, les moyens de se former une opinion exacte, et de décerner en connaissance de cause le prix de la victoire.

Parmi toutes ses rivales, c'est Nantes qui descendra la première dans la lice. Cette belle ville s'embellit chaque jour: partout s'élevent de nouvelles constructions, des quartiers entiers, qui feraient honneur à la ville neuve comprise entre la Madeleine, le faubourg du Roule et le parc de Monceaux. Sa salle de spectacle, la salle Grasin, construite vers la fin du siècle dernier, vient de subir une heureuse et importante transformation: MM. l'industre et Gambon l'ont restaurée d'après les projets de M. Driollet, architecte de la ville. Cette vieille et incommodable salle provisoire de l'Académie royale de Musique, dont la mort naturelle ou accidentelle se fait si longtemps attendre, peut-elle se comparer à cette gracieuse et coquette salle Grasin, où M. Jules Noël a dessiné d'après nature l'élite de la population bretonne.

Mais le plus bel embellissement de Nantes, c'est le passage Pommeraye, construit il y a dix-huit mois, par MM. H. Durand-Gasselien et Buron aîné. Ce passage lie les deux établissements les plus importants pour le commerce, la Bourse et la Poste.

« Cette communication, disait le Breton à l'époque de l'inauguration du passage Pommeraye, ne pouvait s'établir que par un escalier, et cette prolongation de magasins, appuyés sur les divers degrés, semblait présenter un tableau irrégulier, aussi peu favorable aux acheteurs qu'aux vendeurs; ce n'eût été qu'une allée de traverse.

« MM. Durand-Gasselien et Buron, en combinant le passage Pommeraye sur trois niveaux ayant leurs records sur trois rues, ont trouvé le moyen de multiplier le nombre des magasins et des établissements divers, avec un égal accès pour le public, sans rompre l'ensemble de l'édifice, dans le mélange

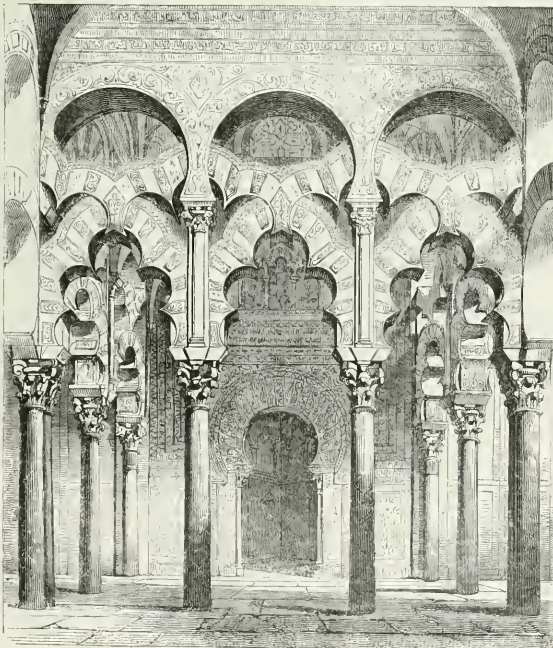


(Vue intérieure de la salle de spectacle de Nantes.)

heureux de toutes ses parties, isolées pour leurs destinations | lien commun, quoique l'aspect se modifie à chaque pas, selon | nombreuses glaces qui ajoutent une sorte de séduction ma-
privées, mais qui se retrouvent sans cesse en accord par un | le point d'où l'on regarde, et se multiplie dans les reflets de | gique à la décoration générale. »

Bulletin Bibliographique.

Histoire de l'Art monumental dans l'antiquité et au moyen âge, suivie d'un Traité de la Peinture sur Verre; par M. L. BATAISSIER, auteur des Éléments d'Archéologie rationnelle. 1 vol. grand in-8°, 64 livraisons à 25 centimes. — Paris, 1853. Furne.



(Mosquée de Cordoue.)



(Pus de Cluny. — Maisons des onzième et douzième siècles.)

Il y a quatre ou cinq ans, M. L. Bataissier publia, sous le titre d'*Éléments d'archéologie nationale*, un ouvrage entièrement neuf, qui lui valut les éloges et les encouragements de la presse

entière. Le succès fut aussi grand qu'il était mérité. L'édition épuisée, l'heureux auteur songea naturellement à faire réimprimer son livre, mais il conçut alors le projet de l'agrandir et de

le développer, tout en corrigeant quelques erreurs échappées à un premier travail. Des études nouvelles lui permirent de transformer les *Éléments d'archéologie nationale* en une *Histoire de*

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

NOUVEAU COURS D'ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE*

A L'USAGE DES INSTITUTIONS ET DES PENSIONS DE GARÇONS ET DE FILLES,

Par G. BELEZE, chef d'Institution à Paris, Chaussée-d'Antin.

Le Cours complet d'Enseignement élémentaire se composera de dix-huit volumes; quinze sont publiés.

- | | | | |
|---|---|--|--|
| <p>LIVRE DE LECTURE COURANTE, contenant un recueil de faits instructifs et intéressants, avec des conseils sur les principaux devoirs des enfants; par M. G. BELEZE. In-18. (Sans presse.) Cartonné. 4 fr. 50</p> <p>EXERCICES DE MÉMOIRE ET DE STYLE, recueil de morceaux choisis des meilleurs poètes et prosateurs français, à la portée des enfants, avec des notes explicatives; par M. G. BELEZE; deuxième édition. In-18. Cartonné. 4 fr. 50</p> <p>GRAMMAIRE FRANÇAISE, selon les principes de l'Académie, suivie de notions d'analyse grammaticale et logique, avec Questionnaires; par M. G. BELEZE; troisième édition; ouvrage autorisé par l'Université. In-18. Cartonné. 4 fr. 50</p> <p>EXERCICES FRANÇAIS, gradués sur toutes les parties de la Grammaire; par M. G. BELEZE; troisième édition; ouvrage autorisé par l'Université. In-18. Cartonné. 4 fr. 50</p> | <p>PETIT DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, rédigé selon l'orthographe de l'Académie et contenant tous les mots usuels, etc.; par M. G. BELEZE. In-18. (Sans presse.) Cart. L'HISTOIRE NATURELLE MISE A LA PORTÉE DES ENFANTS, avec Questionnaires; par M. G. BELEZE; quatrième édition; ouvrage autorisé par l'Université. In-18, avec figures. Cartonné. 4 fr. 50</p> <p>LA GÉOGRAPHIE MISE A LA PORTÉE DES ENFANTS, avec notions de géographie historique ancienne et moderne et Questionnaires; par M. G. BELEZE; troisième édition; ouvrage autorisé par l'Université. In 18, avec planisphère. Cartonné. 4 fr. 50</p> <p>ATLAS ÉLÉMENTAIRE DE GÉOGRAPHIE MODERNE, composé de dix cartes gravées sur acier et colorées avec soin: Cosmographie et Géographie physique, Planisphère, Europe, Asie, Afrique, Amérique septentrionale, Amérique méridionale, Océanie, France</p> | <p>physique, France politique; par M. G. BELEZE; ouvrage autorisé par l'Université. In-1. Cartonné. 5 fr. 50</p> <p>L'HISTOIRE DE FRANCE MISE A LA PORTÉE DES ENFANTS, avec Questionnaires; par M. G. BELEZE; troisième édition; ouvrage autorisé par l'Université. In-18, avec une carte comparative de la France. Cartonné. 4 fr. 50</p> <p>L'HISTOIRE ANCIENNE MISE A LA PORTÉE DES ENFANTS, avec Questionnaires; par M. G. BELEZE; troisième édition; ouvrage autorisé par l'Université. In-18, avec une carte de l'histoire ancienne. Cartonné. 4 fr. 50</p> <p>L'HISTOIRE SAINTÉ MISE A LA PORTÉE DES ENFANTS, suite de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ et d'un Précis de l'établissement du Christianisme, avec Questionnaires; par M. G. BELEZE; cinquième édition; ouvrage approuvé par monseigneur l'archevêque de Paris et par l'Université. In-18, avec</p> | <p>une carte de la Terre-Sainte. Cart., 4 fr. 50</p> <p>L'HISTOIRE ROMAINE MISE A LA PORTÉE DES ENFANTS, avec Questionnaires; par M. G. BELEZE. In-18. Cartonné. 4 fr. 50</p> <p>L'HISTOIRE DU MOYEN ÂGE MISE A LA PORTÉE DES ENFANTS, avec Questionnaires; par M. G. BELEZE. In-18. Cart., 4 fr. 50</p> <p>L'HISTOIRE MODERNE MISE A LA PORTÉE DES ENFANTS, avec Questionnaires; par M. G. BELEZE; ouvrage autorisé par l'Université. In-18. Cartonné. 4 fr. 50</p> <p>LA MYTHOLOGIE MISE A LA PORTÉE DES ENFANTS, expliquée par l'histoire, et suivie des mœurs, usages et coutumes des peuples anciens, avec Questionnaires; par M. G. BELEZE. In-18. Cartonné. 4 fr. 50</p> <p>L'ARITHMÉTIQUE MISE A LA PORTÉE DES ENFANTS, avec exercices de calcul, problèmes et Questionnaires; par M. G. BELEZE. In-18, avec les figures des poids et mesures. Cartonné. 4 fr. 50</p> |
|---|---|--|--|

Le Petit Cours se compose de quatre volumes.

- | | | |
|---|---|---|
| <p>SYLLABAIRE ET PREMIÈRES LECTURES, composées de récits amusants et de conseils aux enfants; par M. G. BELEZE; ouvrage autorisé par l'Université. In-18. Cartonné, 75 c.</p> <p>ABRÉGÉ DE LA GRAMMAIRE FRANÇAISE, autorisée par l'Université, pour le premier âge, avec Questionnaires et exercices élémentaires; par M. G. BELEZE. In-18. Cartonné, 75 c.</p> <p>ABRÉGÉ DE LA GÉOGRAPHIE MODERNE, autorisée par l'Université, pour le premier âge, avec Questionnaires; par M. G. BELEZE. In-18. Cartonné, 75 c.</p> | <p>MÉTHODE D'ÉCRITURE, instruction, modèles, transparents, par M. G. BELEZE; deuxième édition, enrichie de nouveaux modèles gravés avec soin; ouvrage autorisé par l'Université. Cahiers in-4. 75 c.</p> <p>Les planches de la Méthode d'Écriture se vendent séparément:</p> | <p>Modèle d'Exercices gradués, le cent, 6 fr. — Modèle d'Écriture en gros, le cent, 6 fr. — Modèle d'Écriture en fin, le cent, 6 fr. — Transparent en gros et en fin, le cent, 5 fr. — Transparent en moyen, le cent, 5 fr.</p> |
|---|---|---|

* On peut voir l'application de ce Cours tous les jours, de dix heures à une heure, à l'Institution BELEZE et MORIN, rue Caumartin, 50, Chaussée-d'Antin.

Librairie classique de JULES DELALAIN, rue des Mathurins-Saint-Jacques, 5, à Paris.

Comptoir des Imprimeurs-unis (COMMON et Compagnie), 45, quai Malaquais.

LE MONDE DES ENFANTS

REVUE ENCYCLOPÉDIQUE ILLUSTRÉE DE LA JEUNESSE, RÉUNIE À LA REVUE DES ENFANTS.

APPROUVÉE PAR LE CONSEIL ROYAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, ET AUTORISÉE À ÊTRE DONNÉE EN LECTURE DANS TOUTS LES ÉTABLISSEMENTS D'ÉDUCATION.

Sous la direction de M. Alexandre SAILLET.

- | | | | |
|---|---|---|--|
| <p>PRINCIPAUX COLLABORATEURS: MM. A. de Lamartine, Victor Hugo, N.-A. de Salvandy, E. de Girardin, Nisard, Ach. Comte, Jules Janin, A. Damas, J. Le Fèvre, F. Deschamps, Alvarès Levy, Victor Bureau, Borel-d'Hauterive, Delahaye, J. Morand, Mesdames E. de Girardin, A. Comte, L. Collet, Ancelet, A. Segalas,</p> | <p>A. Tastu, Desbordes-Valmore, etc., etc., etc. Le premier numéro, qui est en vente, contient une Lettre introductive de M. A. de LAMARTINE, et un Texte spécial de M. N.-A. de SALVANDY. Le Journal paraît le 10, le 20 et le 30 de chaque mois, format grand in-8, jésus veau. — Chaque numéro contient 16 pages de texte à deux co-</p> | <p>lumes, 12 ou 15 vignettes sur bois, lettres ornées, cul-de-lampe, une belle lithographie de tache, etc.; en outre, tous les mois, une gravure de modes et un patron de modes, ou un modèle de tapisserie.</p> <p>PAIX DE L'ABONNEMENT: Six mois, 41 francs; couleur, 17 francs. — Un an, 20 francs; couleur,</p> | <p>58 francs. — 2 francs en sus pour la province. Chaque année formera deux beaux volumes contenant les illustrations et la matière de douze volumes ordinaires.</p> <p>On s'abonne également chez tous les libraires et directeurs de postes de la France et de l'Étranger.</p> |
|---|---|---|--|

Mise en vente de la 12^e Livraison.



EUGÈNE SUE
LE
JUIF
ERRANT
ILLUSTRÉ PAR
GAVARNI
80 LIVRAISONS A 50¢
PAULIN
RUE RICHELIEU 60

80 MORCEAUX DE MUSIQUE sont donnés gratis en prenant un abonnement d'un an, à partir du 1^{er} janvier, au MONDE MUSICAL, journal de musique, parais-mut tous les jeudis. — Paris, 13 fr. Province, 18 fr.

Tout de suite en abonnement, 2 beaux Albums, — dans l'année, 52 Morceaux de Musique pour le chant et pour le piano.

ALBUM DE CHANT, 12 morceaux, par MM. Masini, Boïeldieu, Berlioz, A. Morel, Tadolini, Thys, A. Batta, Gabussi, Massé, de Platon, Donizetti, Schubert.

ALBUM DE PIANO, 15 morceaux, par MM. Schubert, H. Herz, Liszt, Thalberg, E. Prudent, Musard, Burgmüller, L. Messenaëckers,

de Konzky, G. Daniele, Billard, L. Batta, J. Herz, X. Louis, Julien.

Ces deux Albums sont ornés de titres lithographiques. Chaque album recevra quatre dix entrées pour les Concerts donnés par le *Monde musical*. Le premier aura lieu le 26 courant, dans la salle Herz. On y entendra le célèbre violoncelliste Alexandre Batta, madame Sabatier, etc.

Les abonnés de province recevront en fr. vier, en échange des billets de concert, plusieurs morceaux pour le chant ou le piano.

Ce journal publie en ce moment *Orphée Godecau à la recherche d'une position musicale*, roman en quatre parties par Alberic Széco,



LORNETTE-CLÉMENTINE

Cette nouvelle lorgnette-jeune réunît divers perfectionnements qui lui ont mérité l'avantage d'être présentée à l'Académie des sciences. Sa construction, sous une forme élégante et gracieuse, remplit les meilleures conditions d'optique. A l'aide d'un mécanisme simple et ingénieux, elle rentre sur elle-même de manière à devenir transportable, sans en excepter les plus grands diamètres, dont la supériorité est un fait acquis et incontestable, puisque seuls ils offrent à la fois grossissement et clarté. Elle se vend à Paris, chez **LEZÉBOURG**, opticien de l'Observatoire royal et de la marine, place du Pont-Neuf, 45; **THEZARD**, Palais Royal, galerie Valois 141; **VILAKOENIG**, fabricant, breveté opticien de S. M. l'empereur du Brésil et de la princesse Clémentine, rue des Gravilliers, 7, et les chez principaux opticiens.

L'ATELIER, organe spécial de la classe laborieuse, rédigé par des ouvriers exclusivement.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE JANVIER. — De l'organisation du travail (2^e article). — Simple question à George Sand. — M. de Lamartine économiste. — Des ateliers de travail. — Revue de

l'année 1844. — Ordonnance d'établissement d'un conseil de prud'hommes à Paris. — Faits divers.

Chaque numéro contient 52 colonnes in-4.

On s'abonne rue Pavée-Saint-André-des-Arts, 41. — Paris: un an, 4 fr.; 6 mois, 2 fr.; 3 mois 1 fr. — Départements: 5 fr.

de l'atelier des Petits Mystères de l'Opéra. — Nota. Les abonnés du 1^{er} janvier 1845 recevront en supplément les premiers chapitres d'Orphée Godecau.

On s'abonne à Paris, chez **Bernard Latte**, éditeur de musique, 2, boulevard des Italiens. (Envoyer franco un bon de 18 francs sur la poste, ou sur une maison de Paris, et on recevra franc tout ce qui est annoncé.)

RUE TABARNE, 14, A PARIS.

Eau de Mélisse des Carmes, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYEZ, seul successeur des ci-devant Carmes déchaussés de la rue de Vaugirard, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 4789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consentent à M. BOYEZ la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Ecrire par la poste en envoyant quelque chose sûr qui ne s'adresse qu'au n. 14, répété 14 fois sur la devaature, M. BOYEZ étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

Nécrologie.

MADAME HAUDEBOURT-LESCOT.



C'est avec un vif sentiment de regret que nous annonçons la mort inattendue et prématurée de madame Haudebourg-Lescot, et ce sentiment sera sans doute partagé par tous ceux de nos lecteurs qui ont vu les tableaux pleins de grâce de cette artiste célèbre, dont le talent aimable et spirituel a jeté un si vif éclat sur notre nouvelle peinture de genre.

La réputation brillante et légitime que s'était acquise madame Haudebourg-Lescot, le mérite de ses nombreuses productions, nous engageant à lui consacrer ici un dernier souvenir. Les artistes qui, comme elle, savent allier, au talent et à la réputation, toute l'élégance de la femme du monde, et toutes les vertus de l'épouse et de la mère de famille, sont assez rares pour avoir droit à un juste tribut d'estime et d'éloges. L'influence incontestable qu'elle semble d'ailleurs avoir exercée sur la direction et la forme de l'art à une certaine époque, influence que l'on n'a peut-être pas encore assez remarquée, nous paraît devoir être l'objet d'un examen sérieux, et d'une étude qui ne sera peut-être pas sans intérêt, et comme souvenir historique d'une époque encore bien près de nous, mais que cependant nous avons presque oubliée comme si elle était déjà bien loin.

Madame Haudebourg-Lescot, qui vient de s'éteindre en quelques heures le deuxième jour de cette année, n'était pas d'un âge avancé. Née le 14 décembre 1784, elle venait de terminer sa cinquante-neuvième année. Dès sa première jeunesse elle avait été célèbre. Parvenue à l'âge de 14 ou 15 ans, elle entra dans le monde et devint une femme à la mode. Le nom de mademoiselle Lescot était connu partout. Les grâces de sa danse, talent alors fort recherché, l'avaient fait briller dans les salons, et lui avaient valu une de ces réputations, comme on ne s'en fait plus de nos jours, qui sont ordinairement enviées, désirées, mais dont elle se souciait fort peu. Nous lui avons souvent entendu dire qu'au sortir de ces soirées brillantes où elle avait été admirée, encescée, elle revenait bien tranquille et bien soumise au coin du foyer maternel, et n'avait pas de plus grand plaisir que de jouer à la poupée comme une petite fille. Quelques-uns des élégants de cette époque, qui subsistent encore et là, se souviennent des tromphes de mademoiselle Lescot et de l'encens brûlé en son honneur dans les salons du directeur et du consulat.

Mais pour le public, la seconde réputation a totalement détruit et fait oublier la première, de même qu'elle-même l'avait complètement oubliée.

Le génie de l'art, la vocation du peintre, ne se révélèrent que plus tard, et pour ainsi dire tout à coup. Mademoiselle Lescot avait 25 ans, lorsque ne pouvant plus y résister, elle partit pour Rome et ne connut plus que ses pinceaux. C'était en 1807. Trois ans après, son talent avait pris toute sa maturité, tout son éclat. Son début fut salué par des applaudissements d'autant plus vifs que son nom et sa réputation de grâce et d'élégance étaient encore présents à tous les esprits : — « Ma chère amie, lui écrivait le célèbre Grétry, vous avez bien fait de faire passer dans vos mémoires le talent que vous avez dans vos pieds. » Ce jugement de Grétry, devait sans contredit être confirmé par tout le monde.

Mademoiselle Lescot envoya de Rome, dès 1809, un tableau de genre, les *Charlatans*, qui est actuellement la propriété du roi et se trouve au château de Neuilly; en 1810, une *Prédication dans l'Eglise Saint-Laurant*, dont le succès fut encore plus grand; et en 1812, le *Baiserment des prêtres de saint Pierre*, qui est au musée du Luxembourg, et qui mit le sceau à sa réputation. Ce sont en effet des œuvres de maître, et l'on s'écouille lorsqu'on les voit, en songeant qu'ils sont l'œuvre d'une jeune femme de 26 ans.

Remarquons en passant que ces tableaux, signés *Hortense*

Lescot, sont signés d'un nom qui n'était pas le sien. Elle s'appelait *Fiel*. Mais c'était un hommage d'estime et d'affection pour le second mari de sa mère, qui lui portait une tendresse paternelle, auquel elle rendait un amour tout filial. — « Je serais trop heureuse, lui avais-je entendu dire en parlant de son père adoptif, — je serais trop heureuse de donner quelque célébrité à son nom : le plaisir qu'il y trouve ne serait que la récompense de ce que je lui dois. »

Mademoiselle Lescot revint à Paris en 1814. Sa réputation n'avait pu grandir; mais, à partir de ce moment, ses nombreuses productions la popularisèrent. Ses tableaux, que les amateurs les plus éclairés se disputaient à l'envi, qui ornaient les galeries du Luxembourg et les galeries particulières de MM. de Sommariva et de Pastoret, etc., furent reproduits par la gravure et se répandirent partout. Mademoiselle Lescot se maria en 1820. Elle épousa M. Haudebourg, architecte distingué, auquel la ville de Paris doit un grand nombre de constructions particulières et d'édifices publics, et qui joignait à un goût éclairé un vif enthousiasme pour l'art. Une pareille union ne pouvait ralentir les pinceaux de l'artiste. Nous ne pourrions faire ici la longue énumération de ses ouvrages. Chaque exposition du Louvre eut un grand nombre de tableaux qui obtenaient aussitôt un succès universel. Qui ne connaît son *Ecce homo public* (1817), son *Marchand de tisanne* (1819), son *Marchand de toile* (1822), sa *Danse du Salvatore*, sa *Servante grondée* (1824), etc., et toutes ses gracieuses réminiscences italiennes? Puis, dans un genre plus touchant, le *Condanné* (1819), la *Mère malade*, la *Dame de charité* (1822), la *jeune Mourante* (1824), etc., etc.

Ce qui distinguait surtout le talent de cette artiste, c'était une composition pleine d'esprit et de grâce, et en même temps un coloris d'un éclat, d'une vérité remarquables. Tout paraissait auprès de ces petites toiles pétillantes, empreintes d'un cachet tellement original qu'après en avoir vu une seule on était sûr de reconnaître toutes les autres, et de signaler tous les enfants de la même main.

Ce talent original exerça sur le goût public un vif ascendant. Jusqu'alors, et sous la direction de David, toutes les préoccupations s'étaient portées vers les grandes toiles, vers la peinture historique, vers le portrait monumental. La route que suivit mademoiselle Lescot était toute différente et toute nouvelle. Le charme que l'on trouve dans ces gracieux petits cadres étincelants de couleur et d'esprit attirait la foule, qui désertait les grandes pages mythologiques inaccessibles aux fortunes médiocres, aux salons retirés, et qui n'étaient plus en harmonie avec une société renouée. Ces petites toiles firent pénétrer le goût et le culte de l'art dans ces intérieurs modestes qui n'avaient pu jusqu'alors s'élever à lui, et qui s'élevaient à l'ailleurs des poses plus qu'académiques et des nudités de la haute école. Le fait féminin, la spirituelle et décente gaieté, la séduisante poésie qui inspiraient chacune des œuvres de la femme artiste, lui méritèrent toutes les sympathies et tous les applaudissements. Elle avait montré la route, et ses succès firent qu'on l'y suivit. Elle était seule au début; maintenant qu'elle est devenue la peinture dite héroïque? Et quelle fortune n'a pas faite la peinture dite de genre, qui semblait morte avec Greuze, que madame Haudebourg-Lescot a si bien ressuscitée et qui regne aujourd'hui presque sans partage?

Il faut dire aussi que madame Haudebourg joignait à l'influence de l'artiste toute l'influence de la femme du monde. Son salon était aussi célèbre que son atelier. Ce salon, — où se réunissaient toutes les réputations artistiques, littéraires, aristocratiques, où nous avons vu Talma rencontrer Scarron et Rossini, Horace Vernet, Granet, Picot, Drolling, David d'Angers fraterniser avec tout ce que la cour et la ville comptent de plus noble et de plus brillant, — était un rendez-vous d'élite où l'on ambitionnait d'être admis.

En même temps, si c'était une faveur de paraître dans son salon, c'était une mode de passer dans son atelier à titre d'élève. Les grandes dames, les reines de la mode et du bon ton, voulaient ajouter à leur élégance la charme poétique des arts, et elles s'adressaient en foule à madame Haudebourg. L'atelier de ses élèves était comme le lendemain de ses bals. Madame la comtesse de Barante, madame la marquise d'Andilly, madame la comtesse d'Aigremont, mademoiselle Pellapra, comtesse de Brigade, princesse de Chimay, lady Maria Murray, madame la comtesse de Vetry, mesdemoiselles de Rambuteau, madame la comtesse de Mesgrigny et madame la baronne de Rocca, mademoiselle de Ségur, etc., etc., se succédaient à l'envi, et venaient commencer des études que, si nous devons l'avouer, beaucoup n'acheveront pas.

Mais il faut le dire aussi : parmi ces élèves que la mode amenait sous la direction de madame Haudebourg, il se trouva de véritables artistes qui surent profiter de ses enseignements. Nous devons mentionner en première ligne madame de Heiran, dont le talent avait pris un essor si remarquable et qu'une mort prématurée et bien regrettable est venue ravir fort tôt à sa réputation, mesdames Atah Vercollier et B. Collin, mesdemoiselles Anic, Serret et Fabre d'Olivet, dont chaque exposition montre les charmants tableaux si bien goûtés du public. Ces artistes distingués prouvent combien les leçons de madame Haudebourg avaient été comprises, et que ses élèves ont suivi le mouvement qu'elle avait imprimé.

Dans quelques années l'affaiblissement de sa santé avait engagé madame Haudebourg à ralentir ses travaux, et à se renfermer de plus en plus dans le cercle de sa famille et de ses intimes amis. Cependant elle n'avait pas abandonné ses pinceaux, et elle les tenait encore pour ainsi dire lorsqu'elle fut enlevée, tout à coup, laissant achever le tableau auquel elle travaillait la veille.

Nous pouvons dire que la douleur de sa perte, terrible pour sa famille et ses amis, a été vivement ressentie par tous ceux qui l'ont connue. A tout l'éclat de la réputation et de l'esprit, madame Haudebourg savait joindre cette grâce charmante et cette amabilité de ton et de manières que donne l'usage du monde, et cette précieuse modestie que donne la conscience d'un véritable talent. — Ensuite, et ce qui est plus encore

peut-être, un fonds inépuisable de délicatesse et de bonté, une douceur infinie de caractère qui charmait et surprenait sans cesse ceux mêmes qui la connaissaient le mieux. — Puis enfin, toutes ces vertus modestes et calmes qui commandent le respect, et qui sont plus précieuses sans doute que la réputation et le talent.

F. D'O.

Observations météorologiques

FAITES A L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

1841. — DÉCEMBRE.

JOURS DU MOIS.	HAUTEUR DU BAROMÈTRE à 0 mètre, à 5 heures.		TEMPÉRATURES extrêmes de la journée.		MÉTÈRES EN 24 HEURES.	ÉTAT DU CIEL.	VENTS.
	Minimum.	Maximum.	Minimum.	Maximum.			
1	759,60	0-6	+ 0-3	- 0-1		Couvert, il est tombé 45m de neige.	O. N. O.
2	758,45	5,0	0,0	4,4		Couvert. Il neige un peu; il est tombé 55m de neige depuis hier.	S. S. E. N. N. E.
3	754,95	5,5	0,4	1,8		Couvert.	S. E. E.
4	759,64	4,1	0,7	2,2		Brouillard, vapeurs.	N. E.
5	758,67	6,8	2,4	4,5		Couvert, brouillard.	N. E.
6	762,14	5,3	1,2	5,5		Brouillard à l'horiz.	N. E.
7	762,99	7,8	3,8	5,7		Vapeurs.	N. E.
8	756,48	8,1	4,7	6,5		Couvert.	N. N. E.
9	757,51	6,5	5,0	5,7		Couvert. Il tombe depuis hier 50m de neige.	N. O.
10	756,70	5,8	5,7	4,7		Couvert.	N. O.
11	756,02	7,2	4,5	5,8		Couvert, neige fine.	O. S. O.
12	757,63	5,2	1,9	4,6		Couvert.	N. N. O.
13	743,36	6,0	4,1	5,0		Couvert.	E. S. E.
14	743,58	6,4	1,6	2,2		Brouillard très-épais.	E. E.
15	745,90	6,5	2,9	1,5		Couvert.	S. E. E.
16	744,09	2,0	5,2	5,7		Couvert, brouillard.	S. E.
17	743,18	5,5	5,0	4,4		Brouillard humide.	N. E.
18	749,24	2,5	9,0	5,8		Très-neigeux.	S. E.
19	756,29	0,5	4,9	2,5		Couvert.	N. E.
20	750,65	2,0	2,9	2,5		Couvert, pluie fine.	N. E.
21	760,54	1,1	2,9	2,0		Couvert.	E. N. E.
22	758,99	1,0	0,9	1,0		Couvert.	N. E.
23	762,85	1,4	0,9	1,1		Couvert, flocons de neige.	N. O.
24	761,84	0,5	0,0	0,2		Couvert.	N. E.
25	765,01	5,4	5,0	0,1		Couvert.	E. N. E.
26	760,63	5,8	0,9	1,4		Brouillard très-épais.	Calme.
27	759,97	5,0	1,5	0,9		Neigeux.	S. E.
28	759,17	0,9	6,8	4,0		Vapeurs.	S. E.
29	757,51	5,0	7,2	6,1		Couvert, pluie fine.	S. S. E.
30	754,90	2,8	6,9	4,9		Couvert, brouillard.	S. S. E.
31	757,12	5,0	5,0	4,0		Couvert.	N. E.
Moyen	756,06	- 2,2	+ 2,2	- 4,1		Pluie dans la cour, 2 c. 112 Pluie sur la terrasse, 1 c. 472	

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

Polk a été élu président des États-Unis, il l'a emporté sur Clay.



ON s'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostin-Dvor, 22 — F. BELIZARD et C^o, éditeur de la *Revue étrangère* au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, libraires.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE et C^o, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 50 f.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N^o 100. VOL. IV. — SAMEDI 23 JANVIER 1843.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dép. — 5 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 52 f.
 — l'Étranger. — 10 f. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Académie française. Réception de M. Saint-Marc Girardin. *Portraits de MM. Saint-Marc Girardin et Victor Hugo.* — **Le Texas.** — **Les Conseils de Prud'hommes à Paris.** — **Courcier de Paris.** *Six Gravures, par Goussier; la Girafe.* — **Chronique Musicale.** *Concert donné par M. Berlioz dans la salle du Cirque-Olympique.* — **Un Voyage au long cours à travers la France et la Navarre;** **Roman,** par M. A. Aubert. Chapitre XXVI et dernier. — **De l'Industrie des Maraîchers.** Nouveau châssis en fer à l'usage de l'horticulture. — **Théâtres.** *Les Danseuses Viennoises; le Pas des Fleurs; l'Allemande et la Hongroise; une Scène de Boquillon à la recherche d'un père.* — **Histoire de la Kemaine.** *Portrait du général Pareüs; Cours de M. Arago; Médaille offerte à M. Arago.* — **Louis de Clouvenez.** Nouvelle par M. Eugène de La Chaux. (1^{re} partie.) — **Les Aventures de M. Cryptogame,** par l'auteur de M. Jabot, de M. Vieux-Bois, de M. Grépin, du docteur Festus. *Dix-huit Gravures.* (1^{re} partie.) — **Bulletin Bibliographique.** — **Vente de Tableaux de la Collection Truinet.** — **Annales.** — **Acrologie.** Le baron Portal. *Portrait.* — **Projet d'une Salle de l'Opéra,** par M. H. Horeau. *Deux Gravures.* — **Rebus.**

Académie française.

M. SAINT-MARC GIRARDIN. — M. VICTOR HUGO.

L'auditoire était illustre et charmant, comme l'a dit M. Victor Hugo; les notabilités politiques, les célébrités littéraires semblaient s'être donné rendez-vous, jeudi dernier, dans l'enceinte de l'Académie; et avec elles était aussi accourue, en belle toilette, cette société élégante qui est de toutes les fêtes, de toutes les solennités, ornement naturel de tout spectacle, curieuse de voir, curieuse d'être vue, occupant et charmant nos yeux tandis que ces discours solennels se prononçaient pour le plaisir de nos oreilles. — Cette fois la séance avait encore un attrait de plus qu'à l'ordinaire, et la curiosité était piquée au vif : d'abord les noms des orateurs, populaires tous les deux quoiqu'à divers degrés et à divers titres : M. Saint-Marc Girardin, le récipiendaire, et M. Victor Hugo, désigné par le sort pour lui répondre; puis, le dirai-je? le grain de malice ne manquait pas non plus pour assaisonner cette réception académique, et les plus sérieux comme les plus légers, les graves parlementaires aussi bien que les amables personnes de l'auditoire, tous, à leur insu

peut-être, se promettaient bien le plaisir délicat que donne l'épigramme fine, courtoise, poliment aiguisée et civilement décochée.

M. Saint-Marc Girardin, chacun le sait, professe avec éclat dans sa chaire de Sorbonne, il professe la littérature française, et fait un cours de critique comparée, ingénieux, spirituel, fort goûté de la jeunesse des écoles; or, ces bruyants applaudissements ne sont pas sans avoir retenti jusqu'aux oreilles de M. Hugo, et il est permis de croire qu'ils n'ont été rien moins qu'agréables au poète, vu qu'ils étaient souvent excités aux dépens d'*Hernani*, de *Marion de Lorme*, de *Lucrèce Borgia*, et des autres pièces de la façon de M. Hugo. Disons, pourtant, à la louange de M. Saint-Marc Girardin, que s'il s'est quelquefois prêté un peu trop complaisamment à l'épigramme, jamais du moins il n'est sorti des bornes de la critique, jamais il n'a dépassé surtout les limites de la convenance; le professeur a même plus d'une fois et au plus fort de sa polémique fait ses réserves admiratives en faveur du grand talent qu'il se mêlait de critiquer; évidemment le génie de M. Victor Hugo n'était point en cause, mais seulement quelques-unes de ses œuvres ou plutôt encore quelques-uns de ses procédés de style et de composition dramatique. M. Saint-Marc Girardin



(M. Victor Hugo.)



(M. Saint-Marc Girardin.)

a appelé lui-même la critique « l'art difficile d'employer le bon ton à défendre le bon goût, » et nous devons lui rendre ce témoignage que ses leçons en Sorbonne nous ont précisément offert le vrai modèle de cet art difficile; toujours, se- lon le conseil d'un autre esprit distingué de notre temps, toujours il a su conserver « l'agrément même dans la justice; »

et ce n'est pas là, j'imagine, son moindre titre à l'immortel faucon, l'Académie étant fondée pour être le sanctuaire des lettres polies.

Mais on sait que les poètes ont une extrême irritabilité d'a-mour-propre; la moindre critique les offense, la plus obscure les blesse; que sera-ce d'un critique applaudi? M. Saint-Marc Girardin avait en son honneur, par esprit de convenance et peut-être aussi de conciliation, de terminer son discours en protestant de nouveau de son libéralisme littéraire: « Chargé, disait-il, de diriger la marche encore incertaine de tant de jeunes esprits, c'est vers l'antiquité ou vers le dix-septième siècle que j'aime à les conduire comme vers le modeste qui trompe le moins. Mais nous saluons les modernes en passant, et nous y revenons avec empressement quand nous avons touché le but et affirmé notre jugement. Dans nos écoles, messieurs, nous croyons à la gloire littéraire du dix-neuvième, et nous en sommes fiers, nous admirons beaucoup et nous espérons beaucoup... »

Par malheur, ces précautions, polies et sincères sans doute, se sont trouvées inutiles; elles auraient désarmé tout autre. M. Hugo est demeuré inflexible dans son ressentiment, et nous avons à regretter des paroles, surtout dans une bouche aussi illustre, des paroles sans exemple encore à l'Académie.

Lorsqu'il advenait, comme aujourd'hui, que le sort eût la malice de désigner pour répondre à un nouvel élu quel qu'un de ses ennemis littéraires ou politiques, cet ennemi savait tout sur ses passions personnelles. Il savait répondre au récipiendaire non pas en son propre nom, mais au nom de l'Académie même, cette région serene, cette sphere des idées pures, comme l'a si bien dit lui-même M. Hugo, en l'oubliant deux minutes après. Une fois seulement il arriva qu'un académicien, M. de Chateaubriand succédant à l'homme qui lui avait le plus intimement au monde, Marie-Joseph Clérier, ne put réprimer son immitié dans l'éloge qu'il devait faire de son prédécesseur; l'Académie dut s'opposer à ce que le discours fut prononcé. — Aussi, disons-le, c'était pour nous comme une violation des mœurs académiques, comme un oubli reprochable d'une tradition, déjà vieille, de convenance et d'urbanité littéraire que ces paroles de M. Hugo, dans sa réponse au professeur qui avait critiqué ses œuvres: « Dans cette position nouvelle, votre horizon, monsieur, s'agrandira. Vous embraserez d'un coup d'œil à la fois plus ferme et plus étendu de vastes espaces. A mesure que le point de vue se hausse, la pensée monte. De nouvelles perspectives, dont peut-être vous serez surpris vous-même, s'ouvriront à votre regard. » — Suit une longue leçon sur la manière dont on doit entendre et pratiquer l'enseignement à une époque aussi grande, aussi avancée que la nôtre; une leçon de professeur adressée à un professeur!

Quelques-uns pourtant ont soutenu que M. Hugo était dans son droit et qu'il avait raison de se faire justice par ses mains; mais l'Académie, messieurs? oubliez-vous donc qu'ici les noms s'effacent, et que vous n'êtes plus M. tel, mais un académicien, c'est-à-dire un héritier direct de nos grands poètes et grands prosateurs, un descendant de ces illustres génies, tout paré de la gloire qu'ils lui ont léguée, et recevant, encore en leur nom, ce nouvel élu, qui a été écarté digne de venir s'asseoir sur les bancs immortels. Qu'à quel affaire ici, je vous le demande, le nom propre, la passion personnelle, la préoccupation egoïste?

Nous regretterions toujours que M. Hugo ait donné à son discours cette couleur de mercenaire tout près d'être offensante, — d'autant que les idées élevées, les belles phrases, les sentiments généreux ne manquent pas dans la réponse de l'illustre poète; tout cela suffisait bien sans doute pour faire la fortune de ce discours, et certainement il n'était pas besoin d'y ajouter cette pointe de dépit et de rancune, mal dissimulée sous la pompe et la fierté des paroles.

En revanche, nous louerions sans restriction le discours de M. Saint-Marc Girardin, écrit avec une élégance spirituelle, une vivacité de bon goût, une légèreté, une finesse vraiment charmantes; à coup sûr ce discours est un titre de plus que son nouvel académicien s'est donné tout de suite au faucon dont il allait prendre possession.

Il s'agissait de louer feu Campenon, dont M. Saint-Marc tenait la place par droit d'élection; or, comme on l'a bien dit, Campenon n'a pas laissé une de ces renommées qui embarrassent la modestie du successeur; mais, si un côté, il vous met à l'aise, de l'autre, il vous gêne singulièrement dans vos fonctions de panégyristes et vous condamne, malgré vous, à parler de Castor et de Pollux. C'est ce que M. Saint-Marc Girardin a fait adroitement et en déguisant le plus possible la détresse du sujet. Campenon avait été journaliste pendant la révolution; — ici naturellement l'éloge de Castor, je vous dire celui du journalisme; — M. Saint-Marc Girardin, l'un des enfants les plus distingués et les plus heureux de la presse, avait bien le droit de payer un tribut d'hommages à son excellent père. — Campenon fut aussi universitaire, quelque peu, par bénéfice impérial; bien! voici la place trouvée pour les louanges de Pollux, c'est-à-dire pour celles de cette pauvre Université si violente par son Rodin et les Nui-Moulin de France et de Navarre. Professeur illustre, M. Saint-Marc Girardin a su défendre avec chaleur, avec conviction, je dirai presque avec piété, le corps enseignant dont il se glorifie de faire partie, et nous reprochons ici avec plaisir quelques-unes de ces excellentes paroles, unanimement applaudies par l'auditoire: « Le but que Napoléon, son fondateur, avait marqué à l'Université est simple et élevé comme saint, parmi les pensées de l'Empereur, toutes celles dont la grandeur a été prouvée par la durée: former une jeunesse qui aime l'ordre et le travail, et, pour cela, s'appuyer d'abord sur l'heureuse influence de la famille, ne jamais séparer les enfants ni de leurs parents, ni de leur temps, soit par la règle, soit surtout par les idées; mais à l'influence de la famille et de la société joindre l'habitude de la discipline et du devoir, mêler, dans une juste proportion, l'éducation publique et l'éducation domestique, voilà la mission de l'Université! voilà l'Université telle que son fondateur l'avait conçue, et telle surtout que

Tout fait le cours des ans et les conseils de la raison publique. »

Ne croyez pas, d'ailleurs, que ces éloquents digressions aient nu à l'éloge de Campenon; rarement, au contraire, académicien avait obtenu une aussi complète oraison funèbre. M. Girardin, exultant avec religion jusqu'aux plus petits vers de son prédécesseur, a remis en lumière ce talent un peu effacé au jour d'hui, talent doux et délicat formé à l'école de Delille, adonné au genre descriptif et cultivant aussi l'épique. *La Maison des Champs, l'Enfant prodige* et les *Mémoires sur Dacis*, tel est le plus net du bagage littéraire de Campenon. Recré du monde depuis plus de vingt ans, et forcé de donner désormais tous ses soins à sa santé vacillante, Campenon préparait, dans ses loisirs poétiques, une sorte d'héroïde sur le Tasse et sur Eléonore, qui demeure malheureusement inachevée. — Tous ces écrits se distinguent par cette pureté élégante de style, par cette douceur gracieuse de sentiments et d'idées que l'on voit briller aussi à un plus haut degré sans doute dans les poèmes de Delille et dans ceux de Millevoye. Partout on y retrouve sous le poète l'homme aimable, ingénieux, l'homme de goût et de cœur qui sut, sinon atteindre une renommée éclatante, au moins conquérir d'illustres amitiés, le charme glorieux de sa vieillesse, et aujourd'hui encore, le plus bel honneur de son nom.

M. Hugo a voulu ajouter, lui aussi, quelques mots à la notice si justement louangeuse que venait de tracer le récipiendaire; il a trouvé de belles paroles pour louer à son tour l'honorable écrivain que l'Académie vient de perdre; ce remarquable élogé de son caractère: « Rien ne dépassait l'excellence de son esprit si ce n'est l'excellence de son cœur; il avait le goût de l'admiration; il recherchait les grandes amitiés littéraires et s'y plaisait. Le ciel ne lui avait donné ce sans doute la splendeur du génie, mais il lui avait donné ce qui l'accompagne presque toujours, ce qui en tient lieu quelquefois, la dignité de l'âme. M. Campenon était sans envie devant les grandes intelligences comme sans ambition devant les grandes destinées; il était, chose admirable et rare, du petit nombre de ces hommes du second rang qui aiment ceux du premier. »

Maintenant, le mois prochain, nous aurons encore deux intéressantes réceptions dont nous tiendrons nos lecteurs au courant: d'abord, celle de M. Mérimée, auquel répondra M. Etienne; c'est le faucon de Charles Nodier; puis, quelques jours après, celle de M. Sainte-Beuve, succédant à Casimir Delavigne, et reçu, aussi lui, par M. Victor Hugo.

Le Texas.

La question brièvement exposé dans notre dernier numéro les avens du territoire de l'Orégon, qui divise les Etats-Unis et l'Angleterre. Aujourd'hui également nous ferons rapidement connaître la question de l'annexion du Texas, qui ne menace pas moins les relations pacifiques des deux puissances.

Le Texas est un vaste territoire qui s'étend de la Sabine, à l'est, jusqu'au Rio-de-la-Nueches, à l'ouest, et de la rivière Rouge, un des affluents du Mississippi, au nord, jusqu'au golfe du Mexique. La Sabine le sépare de la Louisiane; la rivière Rouge de l'Arkansas; les montagnes de Saint-Saba des Indiens indépendants; le Texas touche, vers l'ouest et le sud, aux établissements mexicains de Coahuila et du Nouveau-Santander. Evaluée fort diversement et, selon le besoin de la cause de chacun, augmentée ou diminuée avec exagération, l'étendue de ce territoire, suivant l'appréciation la plus vraisemblable, est de cent cinquante lieues du nord-est au sud-ouest et de quatre-vingt lieues de large, c'est-à-dire d'un tiers environ de la superficie de la France. Le terrain y est fertile. Celi des côtes, qui, sur un développement de cent cinquante lieues, offrent au commerce plusieurs ports naturels comme Galveston et San-Luis, est très-propre à la culture du riz, de la canne et du coton; par la température brillante qui y règne. Dans la partie centrale, la terre, vierge encore, porte la végétation la plus vigoureuse et promet de riches récoltes de maïs et de tabac. La partie supérieure, c'est-à-dire le point le plus éloigné de la mer, forme un vaste plateau d'où découlent en grand nombre des rivières fort considérables, le Brazo, le Guadalupe, le San-Jacinto, le Natchez, l'Arroyo, toutes navigables, jusqu'à vingt lieues, quelques-unes jusqu'à quatre-vingt lieues dans les terres. Là il neige fréquemment l'hiver, et le sol ainsi que le climat se rapprochent de ceux des Etats du milieu de l'Union. Les montagnes du nord-ouest, qui sont un démemberement des montagnes du Mexique, présentent des mines assez riches d'or, d'argent et de fer. Somme toute, et sans admettre les exagérations des récits que font, pour abuser les familles de colons, les spéculateurs en terres, le Texas est un pays fertile qui, remis aux mains de la race active et industrieuse qui peuple l'Union, parviendrait promptement à la richesse et à la plus grande prospérité.

Le Texas était autrefois compris dans l'immense étendue de terrain dont la France réclame la propriété sous le nom de Louisiane; car du reste il n'y eut jamais de délimitation de territoire entre les possessions espagnoles et françaises. Lorsque la France vendit la Louisiane à l'Union, elle lui transmit donc les droits qu'elle pouvait avoir sur l'Union tout au Texas actuel; mais postérieurement, lorsque l'Espagne, en 1819, céda les Florides à l'Union, celle-ci, malgré les efforts de M. Clay, renoua formellement à toute prétention sur toute la contrée située à l'ouest de la Sabine, qui fut prise comme limite. On ne tarda pas à se repentir d'être demeuré sourd aux observations de M. Clay; on chercha d'être, mais vainement, à racheter ce qu'on avait abandonné; enfin en 1850, la *Gazette de l'Arkansas*, à l'occasion de ces tentatives impuissantes de rachat, imprima ce qui suit: « D'après les informations puisées à une source qui mérite la plus haute

confiance, il paraîtrait que nous ne devons plus nourrir l'espoir d'acquiescer le Texas tant qu'un parti mieux disposé pour les Etats-Unis en dominera pas au Mexique, ou peut-être tant que le Texas ne recouvrera point le joug du gouvernement mexicain, ce qu'il fera, sans doute, dès qu'il aura un prétexte raisonnable pour en agir ainsi? » Plus tard on a vu la même insinuation, la confidence de ce qui était prémedité dès lors et de ce qui a été fait depuis. Un des plus chauds partisans du président Jackson, Samuel Houston, qui avait été gouverneur du Texas et représentant de ce Etat au congrès, abandonnant sa qualité de citoyen américain, se rendit au Texas, où il fut suivi par un certain nombre d'imitateurs du même parti. Bienôt l'agitation se manifesta, elle alla croissant, elle ne pouvait pas s'arrêter. Les Etats-Unis voulurent voir si ces manifestations n'avaient pas fait revenir le Mexique de son éloignement pour la cession de cette contrée; ils le trouvèrent plus formel que jamais dans ses refus. Ils s'avisèrent alors de contester la délimitation, découvrirent une autre rivière également appelée Sabine après de Lorédo et prétendirent que ce devait être celle-là dont on avait entendu parler dans le traité. Toutes ces arguties ayant été repoussées, le Texas fut excité à la révolte contre le Mexique et une manifestation armée des Etats-Unis sur leur extrême frontière soutint le moral des insurgés, imposa à l'armée mexicaine et aida à la déclaration d'indépendance du Texas qui fut bientôt reconnue par le gouvernement de l'Union.

La question de l'annexion du Texas à ses adversaires et ses partisans au congrès. L'Union se divise en deux grandes sections, les Etats libres et les Etats à esclaves; les premiers, commerçants et manufacturiers, et situés au nord; les autres, centrés au sud, adonnés à la culture du tabac, du riz et du coton, et défendant le principe même de l'esclavage, parce que, sous leur climat, la trop grande chaleur et la nature même de leurs cultures ne permettent guère qu'aux nègres de travailler la terre, et parce que d'ailleurs le blanc ne travaille pas là où le travail est la marque de la servitude. Les intérêts différents ou plutôt opposés des deux natures d'Etats rendent grave toute annexion, parce qu'elle vient nécessairement changer dans le congrès et dans la lutte constante des intérêts le rapport des forces respectives; aussi la réunion du Texas à elle-même est bien vivement débattue, et est-elle revenue plus vivement que jamais en discussion toutes les fois qu'il s'est agi d'élections présidentielles.

M. Tyler, dont les éminentes fonctions vont prochainement expirer, semble vouloir consacrer l'annexion du Texas avant la fin de sa magistrature. Nous avons dit, dans notre avant-dernier numéro, en quels termes pressants il a engagé le congrès, dans son message d'ouverture de la session, à ne tenir compte ni des objections du Mexique, ni des dispositions que pourrait montrer à cette occasion des puissances étrangères. Depuis lors la situation s'est encore aggravée. Le gouvernement mexicain s'était préparé à reconquérir le Texas. Le ministre américain à Mexico lui a signifié que, la question de l'annexion étant actuellement soumise au peuple américain, toute tentative du Mexique sur le Texas serait considérée comme une offense. Ce singulier *casus belli* a été répondu vivement par le ministre mexicain, qui, récriminant très-amèrement contre les Etats-Unis, a rappelé toutes les intrigues au moyen desquelles le gouvernement de l'Union a détaché le Texas du Mexique. L'envoyé, M. Shannon, a répliqué au ministre mexicain, M. Rejon, par une dépêche qui se termine ainsi:

« Le gouvernement des Etats-Unis trouve sa propre justification dans la pureté, l'intégrité et la fidélité qui ont caractérisé sa brillante carrière nationale, et qui commandent la confiance et le respect du monde civilisé. Si le gouvernement du Mexique constitue une exception à cette vérité, le gouvernement des Etats-Unis, auquel le soussigné soumettra les notes de Son Excellence don Rejon, sachant ce qui est dû à son propre caractère, peut corriger et corrigera l'opinion erronée qu'a malheureusement le Mexique, par des moyens plus efficaces que ne le seraient toutes les rélutions écrites que pourrait opposer le soussigné aux calomnies émises et répétées dans les notes de don Rejon. »

Après avoir lancé cette note, M. Shannon a expédié un de ses attachés à Washington. Le président Tyler a résolu de profiter de ce délai irritant pour chercher à soulever l'opinion publique et porter l'annexion. Il vient donc d'adresser au congrès un nouveau message, tout spécial, recommandant l'annexion immédiate, dût la guerre être immédiate-ment déclarée. Le congrès, qui ne semble pas partager cette impatience, au lieu de s'occuper aussitôt de la question, a renvoyé l'examen du nouveau message au comité des affaires étrangères.

Les feuilles américaines et les feuilles anglaises débattent fort contradictoirement quels sont dans cette question les engagements et quelle sera l'attitude de la France. Selon les uns, notre gouvernement aurait promis au gouvernement des Etats-Unis de rester neutre et indifférent; — selon les autres, il aurait promis au gouvernement anglais de joindre ses protestations aux siennes contre l'annexion. De ces affirmations contraires quelle est la vraie? Un journal de Londres n'a pas craint d'imprimer qu'elles l'étaient l'une et l'autre.

Les Conseils de Prud'hommes à Paris.

Dans le vieux langage français, on appelait autrefois prud'hommes des hommes sages, de bon conseil. Depuis, ce mot est entré dans le langage législatif pour signifier un tribunal spécial, une juridiction paternelle et de famille, où des juges élus par leurs pairs prononcent gratuitement, ou avec des frais excessivement minimes, sur les contestations qui peuvent s'élever entre les ouvriers et les fabricants. Ces tribunaux particuliers ont reçu le nom de Conseils de prud'

hommes. On pense que l'origine de cette institution remonte aux jurés-marchands, qui, dans les anciennes corporations, jugeaient les différends. Toujours est-il que le plus ancien tribunal connu sous cette dénomination remonte au quinzième siècle, et à l'année 1452, où, sous le bon roi René, furent établis les prud'hommes pêcheurs de Marseille, qui connaissent des cas de pêche, et dont les membres étaient plus par les pêcheurs. Ces prud'hommes pêcheurs existent encore à Marseille. Dans une circonstance récente, lors de l'arrivée en France de la duchesse d'Aumale, nous les avons vus, revêtus de leur costume pittoresque, venir présenter en corps leurs hommages à la jeune princesse. Plusieurs siècles s'écoulèrent ensuite sans qu'on entendit parler des conseils de prud'hommes. Ce ne fut qu'en 1806, le 18 mars, qu'il fut organisé un à Lyon pour juger par voie de conciliation les petits différends qui s'élevaient tous les jours, soit entre les fabricants et les ouvriers, soit entre les chefs d'atelier et des compagnons ou des apprentis. Il était tout naturel, en effet, que ce fût dans une ville comme Lyon, où l'industrie est soumise à une organisation toute spéciale et à des usages particuliers, qu'une semblable institution prit naissance. En effet, dans l'industrie de la soie, on ne connaît pas généralement comme dans celle des filés et des cotons, le régime de la manufacture. La matière première, c'est-à-dire la soie, est donnée à l'ouvrier, qui doit rendre un négociant, en échange d'un salaire convenu, une quantité déterminée d'étoffe. L'ouvrier est également propriétaire de ses métiers, qu'il dirige, entretient, répare à sa fantaisie, et selon ce qu'il croit le plus utile à ses intérêts. Avec une pareille organisation, qui concilie des deux parts l'indépendance réciproque du maître et de l'ouvrier, qui, à l'obéissance qui règne dans une manufacture, substitue de libres conventions qui se débattent et se modifient à chaque instant, il devait nécessairement surgir à tout moment de petits froissements, de petites discussions d'un intérêt fort minime, il est vrai, mais qui auraient été interminables si elles n'avaient pu être examinées et vidées par un juge amiable, et qui, en même temps, à raison même de leur peu d'importance, n'auraient pu supporter les frais et les lenteurs de la justice ordinaire.

C'est pour statuer sur ces légères contestations qu'on a été institué les prud'hommes, ces amiables compositeurs des différends de l'industrie. Les avantages en ont été tellement reconnus, qu'aujourd'hui soixante-cinq de nos cités industrielles sont dotées de cette précieuse institution. Paris seul avait été exclu jusqu'à ce jour du bénéfice de cette législation paternelle; et cependant quelle ville mérite aujourd'hui, plus que la capitale de la France, le nom de cité industrielle? Toutes les industries, même celles qui, à cause de sa situation topographique, semblaient devoir lui être sius étrangères, comme, par exemple, la construction des navires en fer et celle des machines de navigation, n'y sont-elles pas représentées, quelques-unes même sur une grande échelle? Une ville enfin dont les exportations en douane se sont élevées, pour les onze premiers mois de 1844, à la somme de 158,972,194 francs, n'est-elle pas une cité industrielle de premier ordre? Et cependant, jusqu'à ce jour, on avait oublié de la doter de ce tribunal de paix, qui, par ses conciliantes efforts, contribue si bien à assaier sur des bases équitables l'organisation des différentes industries.

Examinons actuellement en quelques mots quelles sont les attributions de ces conseils de prud'hommes, les droits qui leur sont départis, la manière dont ils doivent fonctionner.

Le but principal est, comme nous l'avons dit plus haut, la conciliation. A cet effet, le tribunal ou plutôt le bureau particulier, formé d'un fabricant et d'un ouvrier, est pour ainsi dire en permanence. Il existe en outre un bureau général composé de plusieurs membres, dont le nombre varie suivant les localités. Celui-ci n'a à juger que les contestations qui n'ont pu être éteintes par l'intervention du bureau particulier, et c'est le plus petit nombre. Enfin l'appel des jugements rendus par le bureau général est porté devant le tribunal de commerce, mais il n'a lieu que dans des cas infiniment rares. On en jugera par la statistique suivante : sur 155,750 affaires soumises aux conseils de prud'hommes dans l'espace de neuf années, 128,519 ont été amiablement conciliées par le bureau particulier; les jugements rendus sur les autres n'ont été frappés d'appel que dans 155 cas; c'est à peu près un sur mille.

Le ministère des hommes de loi, dans toute la généralité du mot, n'est point admis devant les conseils de prud'hommes. Ainsi on n'y voit ni avocats, ni agréés, ni huissiers; les parties comparant en personne, et ne peuvent se faire remplacer que dans les cas d'absence ou de maladie constatées; encore le remplaçant doit être exclusivement un patron marchand ou fabricant. Les frais de procédure se réduisent ainsi à un chiffre tout à fait insignifiant.

Jusqu'à concurrence de cent francs ils ont le droit de juger et dernier ressort.

Quand on pense que les évaluations les plus modérées portent à trois cents millions par an le chiffre des sommes que doivent en France l'administration de la justice et les frais judiciaires, on songe avec effroi à cette lourde dime prélevée sur le temps, la fortune et l'industrie des citoyens, et on apprécie d'autant mieux les bienfaits d'une magistrature aussi économique que celle des prud'hommes.

D'autres attributions leur sont aussi conférées, tant par la loi de 1806 que par les décrets de 1809 et 1810; et nous espérons que, loin de les restreindre, l'organisation nouvelle ne fera que les développer, afin de naturaliser ainsi parmi nous, suivant une expression heureuse, un véritable ministère public de l'industrie. Les prud'hommes doivent encore veiller à la régularité et à la conservation des marques de fabrique, et sont en outre autorisés à recueillir des notions statistiques sur les métiers, les divers centres d'industrie. Comme on peut le prévoir déjà, en regardant devant soi l'existence des prud'hommes, elle paraît devenir une utile auxiliaire pour l'exécution de la loi qui règle le travail des enfants dans les manufactures.

Ceci posé, disons quelques mots de l'ordonnance du 29 décembre dernier, qui institue à Paris un conseil de prud'hommes. Nous disons un conseil parce qu'il ne s'agit pour le moment que de faire une expérience sur l'industrie des métaux. A cet effet cinq catégories distinctes sont créées; la première comprend les océaniciens, constructeurs de machines, fondeurs, fabricants de grosse chaudronnerie, serruriers et carrossiers; la seconde, les orfèvres, fabricants de plaqués, bijoutiers; la troisième, les fabricants d'instruments de précision, d'optique, de musique et d'horlogerie; la quatrième, les fabricants de bronze, ciseleurs, dorateurs, estampeurs, lampistes, ferblantiers; enfin la cinquième, les fabricants d'armes, d'instruments de chirurgie, et les couteliers.

Chaque catégorie nommera séparément ses représentants, savoir :

La première,	4 fabricant,	1 ouvrier.
La seconde,	2 id.	2 id.
La troisième,	2 id.	2 id.
La quatrième,	2 id.	1 id.
La cinquième,	1 id.	1 id.

En tout, 15 membres, parmi lesquels 8 maîtres et 7 ouvriers. De plus, à ces 15 titulaires sont adjoints 10 suppléants, par proportion égale entre les maîtres et les ouvriers. La durée de leurs fonctions est de trois ans.

Le nouveau tribunal doit être installé dans une des dépendances du Palais-de-Justice. Le conseil municipal a voté provisoirement une somme de 18,000 fr. pour l'appropriation du local. Espérons que ces travaux promptement achevés mettront l'institution nouvelle en état de bienfot fonctionner à Paris.

Nous aurions encore d'autres vœux à former; c'est que l'administration voulût bien s'entourer, pour l'expérience qu'elle va tenter, de toutes les lumières, afin de la rendre plus désirable et plus concluante. Or nous craignons presque qu'elle ne cherche à les étouffer; car, si nous sommes bien informés, ne se serait-on pas trop préoccupé de la formation du corps électoral, formation qu'on aurait confiée au bureau de la garde nationale, et non comme on devait s'y attendre au bureau du commerce? A quoi bon en effet, aller chercher les considérations politiques, quand il ne s'agit que de rendre entre fabricants et ouvriers, et aux moindres frais possibles, bonne et prompte justice?

Depuis 1819, c'est-à-dire depuis vingt-cinq ans, on songe à constituer à Paris un conseil de prud'hommes; il semblerait donc que l'on peut aujourd'hui l'instituer sans être accusé de trop de précipitation.



Le bal de l'Opéra est en pleine activité; il bruit, il tonne, il roule, il mugit; on voit qu'il sait très-bien que les nuits lui sont complètes, et que, cette année, il n'a pas longtemps à vivre. En effet, le carnaval, grand père de ces nuits échelonnées, sera bientôt enterré. Le mardi 4 février prochain, on prononcera son oraison funèbre au milieu des derniers cris de la bacchanale; ainsi se plaint-on partout de la rapidité de cette vie et de cette joie éphémère; et, comme a dit Béranger d'un vieux carnaval aussi rapide que celui-ci,

On cria à la ville, à la cour :
Ah! qu'il est court! ah! qu'il est court!

Courte et bonne, voilà, cette année, la maxime du bal de l'Opéra, et il en use amplement, comme ces pauciers qui, au lieu de songer à leur salut en sentant la mort plus proche, ne font que redoubler de fureur et se donner davantage.

Le bal de l'Opéra est une des vieilles institutions parisiennes qui sont devenues le plus méconnaissables et ont changé tout à fait de physionomie. Je voudrais bien que, par une de ces évocations surannées, elles ne se présentent que dans les romans et les fables fantastiques, dans les mémoires et dans le royaume des fées, ou qu'elles fissent revivre aujourd'hui une de ces marques blanches, muriquées, mochetées, un de ces centistes-hommes à manchettes, qui ont présidé à la fondation du bal de l'Opéra, sous l'inspiration de notre aïeul monseigneur d'Orléans, régent de France, et qu'on les jetât sans préparation au milieu du terrible *tohu-bohu* qui a remplacé ces fêtes nocturnes inaugurées par les habits à paillettes, les mouches, la soie, la poudre, le traître sourire, l'œilade coquette, les propos mystérieux et doux, le parfum, le vice palant et le libertinage à belles manières. Bon Dieu! que deviendraient-ils? que penseraient-ils? Ouï ouï? ou se caclier? Que de maux de cœur! que de crises de nerfs! que d'évanouissements!

Nous donnons ici un échantillon de cette grande métamorphose du bal de l'Opéra, ou plutôt c'est l'image du bal lui-même, résumée dans la personne de ce personnage bizarre et manié que nous mettons sous les yeux, cher lecteur. Voici-le en ce qui va sur les brisées de la pomme de terre; ce gouffre entr'ouvert qui a pu autrefois s'appeler une botte!

ces lèvres pendantes, ces yeux lubriques, ces dents de brochet, ce front sarrasique coiffé d'un coquet échelonné? Voici la coupe huppelante débraillée, ses bûtes à revers au bout de ces jansons et de ces cuisses nues, cette cravate en lambeau, ce gilet cousu d'échelles d'huitres, ces maux provoquant la terre et le ciel, cette bouteille vide, — armoire du carnaval, — c'est le bal masqué d'aujourd'hui, ce sont ses justes folles, avinées, diaboliques, goguenardes, que M. Eugène Sue a si admirablement représentées, dans son *Juif errant*, sous le nom de Nini-Moulin.

Nini-Moulin même la route infernale; Nini-Moulin conduit à l'assaut l'armée des danseurs hurlants et des danseuses échelonnées, faite tout entière à son image. C'est au plus fort de l'action que Nini-Moulin s'engage; il roule, il galope, il mugit avec la trombe que l'orchestre de Musard soulève. Nini-Moulin triomphe sur toute la ligne.

Le foyer de l'Opéra a cependant gardé quelques apparences des doctrines passées, tandis que l'intérieur de la salle est tout à fait abandonné à la *nouvelle école* et aux exploits des Nini-Moulin. Dans le foyer on cherche encore à se donner certains airs mystérieux et coquets; il y a toujours là des hommes qui ont la prétention de mener des *intrigues* des Gélados, jeunes ou vieux, qui s'efforcent de se faire *intriguer*, et cherchent partout des aventures merveilleuses, des conquêtes de duchesses, qu'ils finissent par ne jamais trouver. Cependant le débardeur a droit de cité dans ce foyer, qui s'avise d'affecter encore des manières de foyer comme il faut, et si vous faisiez tomber tous ces masques et tous ces capuchons qui cachent ces visages, vous verriez de quelle étoffe sont faites aujourd'hui les processions qui embellissent le foyer du bal de l'Opéra, et à quel ton se cotent les marquis.

Le débardeur est une jolie invention, je l'avoue; Gavarni, d'ailleurs, l'a popularisée. Que dites-vous de ces deux débardeurs occupés à terminer leur toilette pour aller au bal de l'Opéra? N'est-ce pas que cela est à la fois déléuré et gracieux? ces petits minois féminins encadrés dans les flots blancs d'une longue perrière poudrée; ces bottes sveltes et cambrées, mises en relief par une écharpe flottante; ce large pantalon de velours à bandes d'or ou d'argent, qui dessine le contour d'une cuisse souple et agile; ce pied relevé par un bas de soie à jour et complètement enfoncé dans un fin soulier vert qui félicite une boucle de diamant écarlate; en vérité, cela ne réconcilie-t-il pas avec le bal de l'Opéra? Et il faut voir comme le débardeur entend la danse, non pas la danse curagée et vaine de Nini-Moulin, mais la danse d'Ève damnée.

Tandis que le débardeur, de son pied lesté, se glisse à travers la foule et se mêle aux plus joyeux desservants du dieu Carnaval, les simples mortels qui sont vus là sans déguisement et à visage découvert, sur les traditions de Lovelace qu'ils ont reçues de leurs pères, sur les beaux récits que les romans leur ont contés des merveilleuses rencontres et aventures dont le bal de l'Opéra foisonne; toute l'espèce des lions déseuvrés, des lions crédules, des petits jeunes gens fraîchement émancipés, des étudiants en médecine qui courent après leur idéal, des provinciaux qui comptent épouser des princesses de Tébisonne, — les demoiselles qui espèrent un mylord ou un prince russe, les romanesques qui médisent des enlèvements, les prodiges qui ont lu quelque part qu'on trouve à chaque pas, au bal de l'Opéra, des filles de millionnaire à séduire; tous ceux-là se promènent de long en large au foyer, dans les corridors, regardant les passants sous le menton, mettant le nez sous vitres des loges et attendant que *Plutus*, le dieu des héritages, ou le petit *Capido*, avec son flambeau et son carquois leur disent : Hé-là-là, voici ton affaire; tu vas être riche; tu vas être aimé.

Mais savez-vous quel est aujourd'hui le dénouement ordinaire de tous ces rêves des *Mille* et *une Nuits*? je vais vous en donner quelques exemples.

Le monsieur, vu par le dos seulement, qui s'appuie nonchalamment contre la muraille, son chapeau sur la tête, le poing sur la hanche et qui prête l'oreille aux paroles d'un petit dommo noir de tourner très-fine et assez tentante, devinez ce qu'il est? garçon de café du Palais-Royal; il est tout de noir habillé comme un diplomate; il a pris des airs magnifiques qu'il a calqués exactement sur un membre du corps diplomatique auquel il versait tous les matins le café au lait, si bien que le petit dommo croit avoir affaire à un ambassadeur. De son côté, le prétendu ambassadeur est séduit par le satin, la voix douce, le pied mignon, la petite main gantée qui lui parle; ce ne peut être qu'une comtesse du faubourg Saint-Germain, pense-t-il, et déjà il projette de la séduire et de s'allier par là au Montmorency, et sait même si elle n'est pas cousine de l'empereur d'Autriche! Mais quelle sera tout d'un coup leur surprise et leur déconvenue à tous deux quand la comtesse sera de sa voisine la marchande de modes, qui rôtie par là, que M. l'ambassadeur débouche toute la journée des bouteilles de bière et de ses petits verres à vingt centimes, tandis que, de son côté, M. l'ambassadeur apprendra que sa comtesse est blanchisseuse de fin à Batignolles.

Plus loin, apercevez-vous cet homme mûr qui cherche à se donner des airs folâtres en plaçant crânement son feutre sur l'oreille? Un masque féminin le prend amoureusement sous le bras, et lui glisse à voix basse une de ces déclarations galantes dont les Christophe Colomb des bals de l'Opéra sont si avides, et qu'ils poursuivent à travers les flots amantés de la foule; notre homme est attentif; à son écot plein de jubilation, à son nez japonais, à sa levre qui savoure, vous devinez qu'il but sa conquête et s'enivre d'elle. Quelle bonne fortune! La jeune femme, timide et haletante, se penche vers lui; elle ose à peine parler; son cœur bat; sa voix tend; et ce que c'est que la force de la passion triomphante de la pudeur... C'est un mystère! S'écrie notre compère ravi!... C'est un ligature de l'Ami-à-Comme, répond une voix qui se perd aussitôt dans la foule.

Le plus compromis cependant et le plus à plaindre, c'est ce petit jeune homme, le cou serré dans sa cravate comme dans

un carcan, fraîchement coiffé, frisé, onct, pommadé, et faisant courir sur son menton et sur sa levre pénétré un poil naissant, une *barbiche*. Il est tout frais émoulu du collège; il y a six mois à peine qu'il fait encore sa philosophie; c'est pour l'achever qu'il est venu au bal de l'Opéra; Dieu! quelles délices il s'y promet! va-t-il en rouer de ces femmes! et, en effet, à peine a-t-il mis le pied dans cet Eldorado, qu' aussitôt une taille légère se détache d'un groupe de dominos élégants, et vient droit à lui; Anacharsis frémit de tout son corps en sentant le bras de l'inconnue mystérieuse se poser sur le sien; un riche domino de satin dessine les formes agréables de la belle aux cheveux blonds (elle a des cheveux blonds); elle parle, et l'oreille d'Anacharsis savoure avide-

pendant, de jouer le rôle de la Chercheuse d'esprit; elle ne sait rien; elle ne comprend rien; tout cela est un logographe pour elle; heureux Anacharsis!

queur triomphant ou voisin du triomphe; cependant il y a une récompense qu'il sollicite, un dernier bonheur qu'il exige, visage charmant dont il n'a pu que deviner les grâces sous le masque jaloux qu'elle lui cache; c'est de contempler ces jolis yeux qui doivent lancer des flammes, ces lèvres d'où sont parties tant de paroles enivrantes. « Non, monsieur, je ne veux pas me démasquer; je ne me démasquerai pas! de grâce, n'insistez pas; finissez! » Mais Anacharsis est devenu pressant, éloquent, attendrissant... On a beau faire; il faut céder... on cède! Le masque tombe, la vieille reste, et la beauté s'évanouit. C'était une Anaryllis de cinquante à cinquante-cinq ans, en effet, qui avait profité des licences du bal de l'Opéra pour revenir



(Avant le bal.)



(Nuit-Mouche.)



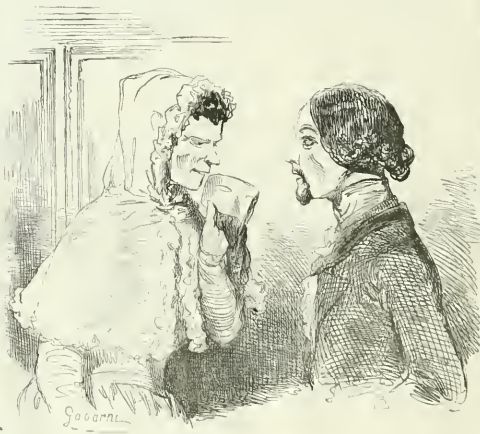
(Commencement de l'intrigue.)

ment le son argentin de sa voix enfantine; car on dirait d'une petite pensionnaire, tant elle a la voix douce. On cause, on s'écarte de la multitude, on va chercher les petits coins silencieux et déserts, on s'égarer. Anacharsis reste toute la nuit aux pieds de sa beauté, déployant toutes les ardeurs d'un jeune philosophe qui va prendre sa première inscrip-

à son printemps et à la saison des roses. Je ne vous parlerai point de l'effroi d'Anacharsis au spectacle de ce nez pointu, de ce front ridé, de ces petits yeux fauves, de ce menton décharné, de cette bouche édentée, de ces Jones caves, de ces cheveux blonds pris au magasin, de tout ce qui complète enfin une beauté de grand'mère.



(Su tes de l'intrigue.)



(Déroulement de l'intrigue.)



(Consolidions.)

tion à l'école de droit; il roiguit, il soupire, il pousse des hélas! à ébranler la salle; son œil l'amboue, son sang bout; elle

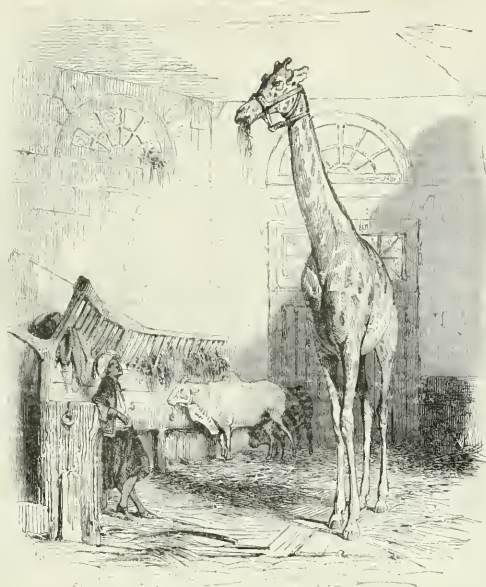
Je ne sais pas ce qu'ils se sont dit tout à coup; mais Anacharsis est rayonnant; il a tout à fait l'air satisfait d'un van-

Ceci vous prouve que le parti le plus prudent à prendre, quand on va au bal de l'Opéra, c'est de se mettre dans une

loge avec un masque de son choix, et dont on connaît parfaitement le visage, pour éviter toute disgrâce, et de contempler du haut de sa grandeur cette comédie de fous ou de dupes qui se joue au-dessous de vous.

— Les acteurs anglais ont terminé leurs représentations; la dernière a eu lieu samedi, au théâtre de l'Opéra-Comique; M. Macready et miss Faucitt ont emporté à Londres le souvenir reconnaissant de l'hospitalité toute gracieuse que Paris leur a faite; les braves, les éloges ne leur ont pas manqué; peut-être même la galanterie française a-t-elle été plus loin dans le compliment, que le talent réel des artistes anglais ne l'exigeait; mais en fait de politesse et de bonne hospitalité, il vaut toujours mieux aller au delà que de rester en deçà. Quoi qu'il en soit, miss Faucitt est une artiste remarquable, et Macready a bien aussi son mérite: c'est un homme intelligent, soigneux des détails, d'une diction savante, d'une expérience exercée; mais nous nions que ce soit un acteur de génie, comme quelques-uns l'ont écrit; et quand on se rappelle Talma, on sent l'immensité qui sépare Flabille M. Macready de l'artiste de génie.

Le roi l'a voulu voir, comme dit La Fontaine dans sa fable du *Singe et le Léopard*, et il l'a vu; S. M. a paru satisfait. L'Angleterre, comme on sait, est la bien venue aux Tuileries; comme marque de la satisfaction royale, M. Mitchell, directeur de la troupe, a reçu de la gratitude de Louis-Philippe une tabatière d'or: en vérité, on ne pouvait faire le même don à Macready et à miss Faucitt: imaginez lady Macbeth et Othello armés, chacun, d'une tabatière; le roi a très-bien compris le péril, et il leur a fait remettre, à Macready un pignard enrichi de diamants, à miss Faucitt un riche bracelet. Si Othello et Macbeth veulent



(La Girafe, morte, le 15 janvier 1818, au Jardin des Plantes, à Paris.)

prendre une prise, dans l'entr'acte, ils s'adresseront à la tabatière de M. Mitchell. Ah! pehnt! Les chefs arabes en ont assez comme cela, et sont repartis

rent; c'est un deuil universel parmi les hôtes du jardin des Plantes. On dit même, on dit qu'on a vu l'Hyène et le chacal, — ô prodige! — essayer une larme.

pour l'Algérie le 25 du présent mois. Qu'Allah les conduise, et que le roster de leurs prospérités soit toujours fleuri!
— Nous recevons une triste nouvelle, et nous l'annoncerons avec tous les ménagements qu'elle exige, pour ne pas causer aux âmes sensibles une trop vive émotion; préparez-vous donc, ô vous tous qui ne lirez, à recevoir un coup terrible; que vos cœurs s'attendent à tressaillir, vos yeux à verser des larmes. — La... Faut-il parler?... la girafe... Achevons-nous?... La girafe du jardin des Plantes est morte. Jelez un cri funèbre, orfraises de la ménagerie! tigres et lions soyez attendris!

C'était cette belle et gigantesque girafe qui était venue, du fond du désert, pour s'abriter au milieu de notre civilisation, avec sa haute taille et son œil si mélancolique et si doux: elle y a vécu quinze ans avec résignation, mais sans pouvoir oublier complètement son ciel natal et son désert. On voyait, à son regard toujours triste et languissant, qu'elle aurait mieux aimé vivre inconnue et brouter en liberté la feuille de l'arbre sauvage.

Tout ce qui peut cependant charmer les amis de l'exotisme et flatter sa vanité, la girafe l'avait obtenu; des poètes l'ont chantée, des académiciens lui ont adressé des lettres; la foule l'admirait toute la semaine et encore le dimanche; elle a eu l'affection des bonnes d'enfants, l'admiration du *Jean Jean*, la tendresse des petits garçons. « Allons voir la girafe! » a été longtemps le cri universel.

Maintenant elle n'est plus! La mort n'a pas plus respecté cette grandeur qu'elle n'en a respecté tant d'autres; elle n'est plus! et le marmot, la nourrice, le soldat, le rentier la pleurent; c'est un deuil universel parmi les hôtes du jardin des Plantes. On dit même, on dit qu'on a vu l'Hyène et le chacal, — ô prodige! — essayer une larme.

Chronique musicale.

Grand Concert des Champs-Élysées. — Concert du Conservatoire. — Concert de M. RICHARD MULLER. — THÉÂTRE-ITALIEN: la *Rinegata*, — *Don Giovanni*.



(Concert donné par M. Berlioz dans la salle du Cirque-Olympique, aux Champs-Élysées.)

C'est un infatigable athlète que M. Berlioz, et un compréhensif ténor. Une entreprise n'est pas encore menée à bien, quoiqu'il en rêve un autre, et il ne se reposa des fati-

gures d'un combat qu'en dressant le plan d'une bataille. Je gagerais que l'éti dernier, pendant qu'il dirigeait l'exécution du « Grand Festival de l'Industrie, » il prenait déjà ses

mesures pour la « Grand Fête musicale » qui vient d'avoir lieu. En effet, quelle distance y a-t-il du lieu où était campée

L'an passé l'industrie nationale au Cirque des Champs-Élysées! Quelques pas à peine : rien que la grande allée à traverser? En attendant la salle de concert que certains journaux ont conseillé à l'administration municipale de faire construire, — conseiller n'est pas payer, — M. Berlioz trouvait là une salle de concert toute faite, décorée avec une magnificence pleine de goût, et dont les vastes proportions étaient tout à fait en rapport avec ces immenses déplacements de forces sonores et leur met son plaisir et sa gloire.

Il est certain que le Cirque des Champs-Élysées s'est trouvé beaucoup plus favorable à la musique que cette incommodable et infirme baraque où fut donné le *Festival industriel*. Plus d'angles retraits, plus de toiles assourdissantes, une grandeur raisonnable, une coupole arrondie, sous laquelle les vibrations harmoniques se propageaient par un mouvement égal et régulier... La musique était là dans ses conditions normales, et les trois cent cinquante exécutants de dimanche dernier ont produit deux fois plus d'effet que les neuf cent cinquante de l'an passé.

De tous les morceaux qui ont été exécutés dans ce concert, un seul était nouveau. C'est une ouverture intitulée : *Ouverture de la Tour de Nice*, sans doute parce que M. Berlioz l'a composée dans cette ville, où il a fait récemment un voyage. C'est une composition extrêmement originale, pleine d'effets fantastiques et de caprices bizarres. On dirait un conte d'Hoffmann. Cela vous jette dans un malaise indéfinissable; cela vous tonne comme un mauvais rêve, et remplit votre imagination d'images étranges et terribles. Assurément cette tour de Nice est habitée aujourd'hui par des centaines de hiboux et d'araignées, et les fossés qui l'entourent sont remplis de couleuvres et de crapauds. Peut-être a-t-elle servi de retraite à des brigands ou de forteresse à quelque tyran du moyen âge; peut-être quelque prisonnier illustre, quelque belle innocente et persécutée y out-il exprimé dans les angoisses de la fam, ou sous les fer des bourreaux. Vous pouvez tout supposer et tout croire quand vous entendez ces violons qui grincent, ces haut-bois qui croassent, ces clarinettes qui gémissent, ces basses qui grondent, ces trombones qui râlent. *L'Ouverture de la Tour de Nice* est l'ouvrage le plus étrange et le plus curieux peut-être qu'ait jamais enfanté l'imagination d'un musicien.

L'ouverture du *Carnaval romain*, très-originale aussi, est cependant beaucoup moins bizarre. *L'Illustration* l'a analysée l'année dernière, et n'a plus à y revenir. Elle a produit son effet accoutumé, et l'auditoire l'a vigoureusement applaudie. Le *Dies ira* a eu pareille fortune. *Au tuba mirum*, l'explosion successive des trompettes et trombones placés aux quatre points cardinaux... de l'orchestre a fait trembler la vaste salle sur ses larges fondements; elle ne s'est pas écroulée cependant, et cela fait honneur à l'architecte qui l'a bâtie. Je voudrais savoir le nom de cet architecte, afin de le recommander aux propriétaires qui aiment les constructions solides. Hyperbole et plaisanterie à part, le *tuba mirum* de M. Berlioz est un morceau qui atteste une grande puissance, et qu'on ne peut entendre sans être violemment ému.

Le cheur du sommeil, d'Alty, œuvre célèbre de Piccini, est très-expressif; il persuade le sommeil, comme dit Virgile : *suaudet cadentia sidera somnus*. Piccini n'est-il pas effectivement un astrologue?

Madame Eugénie Garcia a exécuté avec un goût exquis, un style pur et sévère, beaucoup d'intelligence et d'expression, d'admirables scènes d'*Alceste*, qui malheureusement ne sauraient se passer de l'action dramatique. Madame Garcia y a fait un grand effet : quel effet n'eût-elle pas produit, si elle avait dit cette puissante musique en costume et sur la scène, et si elle avait pu compléter son chant par l'accompagnement indispensable de son geste et de sa physiognomie!

M. Ponchard a fort bien dit la grande scène d'*Orphée*, et l'on n'a que des éloges à adresser à MM. Haumann et Hallé, qui ont exécuté, le premier un air vierge de sa composition, le second, ce beau concerto en *mi bémol* qui est la composition de Bethoven. Les jure persuadé que M. Haumann aime beaucoup sa musique; je le lui pardonne, à condition qu'il ne banonnera d'aimer celle de Bethoven.

Chacun, dit-on, a son goût sur la terre, Et le meilleur est celui que l'on a.

Les concerts du Conservatoire viennent de recommencer. C'est toujours cet incomparable orchestre, conduit comme de coutume par M. Habeneck. On a exécuté dans la première séance la symphonie de M. Mendelssohn qui avait été essayée l'année dernière, et la symphonie en *ut majeur* de Beethoven. C'est la première que ce grand homme ait publiée. Il y suit assez fidèlement la route frayée par ses prédécesseurs; mais y a présent déjà le génie vigoureux et hardi qui devait bientôt produire la symphonie pastorage. On a fort applaudi, dans ce concert, un jeune violoniste allemand, M. Moerer, qui a de brillantes qualités, un style excellent, et une exécution très-labile.

M. Richard Mulder a donné aussi un concert fort intéressant, dont toute la musique était de sa composition. M. Mulder est un harmoniste très-distingué, chez qui l'étude sévère de l'art du contre-point n'a pas empêché l'imagination et l'insouciance de la mélodie. La plupart des morceaux qu'il a fait exécuter ont obtenu un succès très-honorable. On a particulièrement applaudi une scène avec chœurs d'un fort beau style, et un *motet* dont le caractère grave et religieux et la savante harmonie ont vivement frappé l'auditoire.

On s'est ce que la *Rinegata*, qui vient d'être représentée au Théâtre-Italien? C'est l'opéra de M. Donizetti intitulé *Lucrèce Borgia*, sous lequel on a, tant bien que mal, ajouté une pièce nouvelle. Le public a paru regretter l'ancienne, et le public en a raison. Mais que voulez-vous? M. Victor Hugo, dont le librettiste italien avait mité d'un peu trop près le drame, a réclamé la propriété de ses combinaisons scéniques, et a défendu à M. Vatel, de par la loi, le roi, et justice, de faire représenter *Lucrèce Borgia* sur son théâtre. Cet homme

assurément n'aime pas la musique. Et voilà la partition de M. Donizetti flambée, comme dit Fizaro, parce que M. Hugo a imaginé qu'elle lui *faisait du tort!* L'art n'est plus qu'un négoce, hélas! et l'on ne tardera pas sans doute à faire payer patente aux poètes, comme aux marchands de cirage. Cela ne serait qu'un bien, juste, en vérité!

Bourgeoisement Molère est tombé dans le domaine public, et nous pouvons élever *Don Juan* tout à notre aise, sans craindre de voir arriver l'huissier. Nous avons eu ce bonheur lundi dernier... bonheur empoisonné, comme tous ceux qu'on goûte en ce monde. Madame Persiani était mal en voix. « L'homme, a dit M. de Bonald, est une intelligence servie par des organes, » et le monde philosophique a applaudi à cette belle définition. Eh bien! dimanche dernier, l'intelligence de madame Persiani était très-mal servie par ses organes; elle voulait et ne pouvait pas. Ce que c'est que de nous!

Madame Grisi a quelques beaux morceaux dans le rôle de douña Anna; mais elle ne le comprend pas dans son ensemble; elle n'y met pas la réserve, la dignité, l'élevation et la touchante mélancolie dont Mozart a empreint toutes les phrases qui doivent passer par sa bouche. Quant à madame Manara, quant à M. Corelli... Ecartons ces tristes souvenirs! M. Fornasari essayait pour la première fois le rôle de don Juan... Il en avait pris le costume, dans lequel il se pavait. Ah! si le vrai don Juan, échappé des enfers, avait passé par là! Lecteur, vous avez vu jouer *Picaras* et *Diégo*, et vous pouvez imaginer quelle eût été l'aventure de M. Fornasari.

Un voyage au long cours à travers la France et la Navarre.

RÉCIT PHILOSOPHIQUE, SENTIMENTAL ET PITTORESQUE.

(Voir t. III, p. 249, 263, 309, 373, 389, et t. IV, p. 21, 45, 53, 85, 101, 139, 149, 185, 215, 251, 262, 278, 294 et 314.)

CHAPITRE XXVI.

TENDRESSES D'AUTREFOIS. — LE CHATEAU DE LA VALLIÈRE.

Ne voyant pas revenir le fier Othon, qui leur avait promis merveilles, les dames Pinchon, que l'impétuosité dévorait, s'étaient mises en route sur je ne sais quels indices malassurés; et, toujours en compagnie de M. Fabbé, elles poussaient en avant, à la recherche de nos deux fugitifs; mais, au lieu de remonter du côté de Gen, où étaient Oscar et Famazone, elles battaient la Touraine jusqu'à Château-La-Vallière, où le mauvais temps les força d'arrêter dans la méchante auberge du bourg.

L'indolente Mathilde, le chagrin faisant sur elle le même effet que la fatigue, somnolait, la tête appuyée sur le bord du lit, tandis que madame Pinchon et M. Fabbé, le front tristement collé aux carreaux de la fenêtre, regardaient tomber la pluie sur les grands bois qui bordent l'horizon. « Ce sont les bois de La Vallière! Et enfin le bon abbé en soupirent. »

À ce nom, toute la tendresse de sa mémoire sembla se réveiller, et, sûr d'être écouté par la sensible madame Pinchon, il se laissait aller à l'aimable mélancolie du souvenir.

« Louise-Françoise de La Vallière, sœur de la Miséricorde... »

Lecteur, je vous en prie, n'allez point juger ce récit trop mondain pour le sévère habit que porte M. Fabbé, ou, plutôt que d'accuser le plus excellent et le plus digne de mes personnages, accusez-moi, s'il vous plaît, moi-même, de m'être mis une fois à sa place, et d'avoir prêté à cette bouche dévote des paroles qui seraient mieux à mes lèvres profanes... Mais enfin que devenait un auteur, si jamais il ne pouvait mettre son petit mot dans les contes qu'il fait? « Louise-Françoise de La Vallière, sœur de la Miséricorde, avait le teint beau, les cheveux blancs, le sourire charmant, les yeux bleus et le regard doux et tendre, mais vuie par une aimable modestie. On ne la voyait point sans l'aimer, tant il y avait de charme répandu sur toute sa personne, et ce vers de La Fontaine :

« Et la grâce plus belle encor que la beauté »

semble avoir été fait pour elle. Elle avait une taille fine, un maintien plein de douceur; elle boitait légèrement, mais, disent les contemporains, cela ne lui allait pas mal. La sensibilité de son cœur, peinte sur sa figure, lui donnait une expression touchante qui vous charmait d'abord, un air de mélancolie qui venait du sentiment même de la trop grande tendresse de son âme « si tendre, disait d'elle madame de Sévigné, et si honnête de l'être. »

« Avant que le roi ne la vit, elle était aimée éperdument par un lieutenant aux gardes françaises. De retour de l'armée, le malheureux jeune homme courut à l'appartement de Louise, voyant des visages importants et nouveaux, est positivement refusé, sort la rage dans le cœur. Un ami lui apprend que Louise aime le roi. « Ah! s'écrie-t-il, tout est perdu pour moi! » Et il se perce de son épée.

« Louise de La Vallière avait été placée en qualité de fille d'honneur auprès d'Henriette d'Angleterre; là le roi la vit et l'aima. Il trouva en elle une âme toute pleine pur lui d'une admiration tendre, d'un amour respectueux; mais elle se cachait à elle-même ses propres sentiments, quoique la force lui manquait pour les combattre. La jeunesse du roi, sa beauté et sa gloire, aux yeux de Louise, le mettaient au-dessus du reste des hommes; mais elle aimait Louis plus encore que le roi; et elle aimait sans ambition, et semblait plus attentive même à l'aimer qu'à lui plaire. » Depuis, a-t-on dit,

qu'elle eut tâté des amours du roi, toute renfermée en elle-même et dans sa passion, elle ne voulut plus voir ses anciens amis, ni même en entendre parler, uniquement occupée de sa tendresse qui lui tenait lieu de tout... Elle voulait toujours voir son amant, on songer à lui sans être distraite par des complicités indifférentes. « Et lorsqu'on dit paraitra la fière Montespan, chacun donna un regret à cette petite violette qui se cachait sous l'herbe, et qui était honteuse d'être maîtresse, d'être mère, d'être duchesse. »

« Longtemps elle avait combattu ou essayé de combattre; elle préférait l'honneur à toutes choses; Louis la trouvait toujours les yeux baignés de larmes, et quand on prononçait de son nom le nom de la reine, elle se sentait prise d'une mortelle confusion. Le roi fut sensible à la douceur d'être aimé uniquement pour lui; Louise l'avait attaché par sa tendresse si vraie plus encore que par les grâces de sa personne, et son amour restait le sentiment le plus frais, le plus jeune, le plus charmant aussi qu'une femme lui dit jamais faire éprouver.

« Louise déroba donc à toute la cour son bonheur et sa honte; pendant deux ans, elle fut l'objet caché de tous les amusements et de toutes les fêtes. Un jeune valet de chambre du roi composa plusieurs récits qu'on mêlait à des danses; ces récits exprimaient avec mystère le secret des deux amants, qui cessa bientôt d'être un secret; leurs yeux se cherchèrent et se rencontrèrent sans cesse; Louise ne voyait que le roi; Louis, parmi toutes ces femmes brillantes de la cour, ne regardait que celle qu'il aimait.

« Bussy raconte que madame Henriette ayant aimé Louise à Versailles, le roi, sans se soucier de ce qu'on en pourrait dire, fit à la princesse cette incivilité, de la laisser à la pluie qui survint dans ce temps-là, pour donner la main à La Vallière, à laquelle il couvrit la tête de son chapeau.

« Une nuit le bruit se répand au Louvre que Louise vient d'accoucher; aimant mieux mourir que de laisser soupçonner sa faiblesse, Louise se lève, s'habille, et reçoit la reine qui, pour aller à la messe, était obligée de passer par son appartement.

« Mais le roi ne s'accommodait pas paremment de tant de réserve; et, par des lettres patentes, il érigea publiquement en duché la terre de Vaujour qui était aux La Vallière. Le préambule de ces lettres patentes semble avoir été écrit de la main même du roi, et marque la tendresse d'un amant envers sa maîtresse : « Les bienfaits que les rois exercent dans leurs États étant la marque extérieure du mérite de ceux qui les reçoivent et le plus glorieux éloge des sujets qui en sont honorés, nous avons cru ne pouvoir mieux exprimer dans la *public* estime toute particulière que nous faisons de notre très-chère, bien-aimée et très-fidèle Louise Françoise de La Vallière, qu'en lui conférant les plus beaux titres d'honneur qu'une affection très-singulière, excitée dans notre cœur par une infinité de rares perfections, nous a inspirée depuis quelques années en sa faveur, et quoique sa modestie se soit souvent opposée au désir que nous avons de l'élever dans un rang proportionné à notre estime et à ses bonnes qualités, néanmoins l'affection que nous avons pour elle... etc. »

« Lorsqu'elle reçut cette honneur, et lorsque ses enfants furent légitimés, Louise fut désespérée; car elle avait cru que personne ne devait connaître sa maternité. Aussi commença-t-elle dès lors à avoir le goût de la pénitence, et faisant un retour sur elle-même, elle s'enlitta une première fois, au couvent de Sainte-Marie, à Chaillet; mais un regard de Louis, un sourire de ce maître adroit ébranlant ses plus fermes résolutions; elle se laissa ramener sans résistance, et reprit des chaînes qui se resserrèrent bien davantage.

« Cependant, le roi lui fit par se laisser de cette tendresse si douce, de cet amour modeste, de cette pure passion, de ce bonheur égal jusqu'à la tristesse, de ces beaux yeux et de ces belles larmes. Madame de Montespan prenait sur lui un empressement singulier; mais il aimait encore Louise, et la nouvelle maîtresse, ne pouvant faire renvoyer l'ancienne, consentit à vivre avec sa rivale, ayant la même table et presque la même maison. Louise aurait dû fuir alors, et chercher la consolation dans une paisse retraite; mais elle ne pouvait encore se résoudre à ne plus voir celui qu'elle aimait; madame de Montespan l'abreuvait d'humiliations et d'outrages; mais un mot du roi effaçait tous les chagrins de Louise. Un jour pourtant elle se plaignit, et, à la froideur des réponses de Louis, elle put connaître toute l'étendue de sa perie; ce fut alors qu'elle lui envoya ce sonnet si touchant, si tendre encore en sa mélancolique résignation :

Tout se détruit, tout passe, et le cœur le plus tendre Ne peut d'un même objet se contenter toujours; Le passé n'a point vu d'éternelles amours, Et les siècles futurs n'en doivent pas attendre.

La constance a des fois grand non veut pas entendre. Des desirs d'un grand roi rien n'arrête le cours; C'est qui plait aujourd'hui déplaît en peu de jours, C'est la inégalité ne saurait se comprendre.

Louis, tous ces défauts font tort à vos vertus. Vous m'avez aimé autrefois... et vous ne m'aimez plus! Mes sentiments hélas! différent bien des vôtres.

Amour, à qui je dois tout mon mal et mon bien. Que ne lui donniez-vous un cœur comme le mien? Ou que n'avez-vous fait le mien comme les autres?

« Louise était restée à la cour par pénitence et pour assister au triomphe de sa rivale; elle voulait sacrifier à Dieu la cause même de ses torts, et croyait faire d'autant mieux que la pénitence viendrait de l'endroit où elle avait péché. Mais enfin, il fallut céder, elle écrivit adieu au roi, et le vit une dernière fois. Tous deux ils pleurèrent abondamment, ils pleurèrent sur leurs années passées, sur leurs serments d'autrefois, sur leur bonheur qui n'était plus déjà qu'un souvenir. Puis, l'heure vint de se séparer, et bientôt l'on apprit que Louise, sœur de la Miséricorde, venait d'entrer aux Carmélites. Mais l'amour de Louis lutait encore dans son âme contre l'amour

de Dieu. « De sens, écrivait-elle à un ami, que malgré la grandeur de mes fautes que j'ai présentes à tout moment, j'aimerais plus de part à moi sacrifiée que l'obligation de faire pénitence. » On avait voulu la détourner de s'enfermer dans un cloître; mais la résolution de Louise était bien prise, et à ceux qui lui parlaient des austérités de la pénitence, elle répondait tristement : « Quand j'aurai de la peine aux Carmélites, je me souviendrai de ce que ces gens-là m'ont fait souffrir ! » (en parlant de madame de Montespan et du roi).

« Alors commencent les rigueurs du cloître, les larmes du repentir, les amerturnes de l'expiration; plus elle a goûté de bonheur dans son péché, et plus Louise veut maintenant être malheureuse. Sans regret elle s'enferme sous le voile cette beauté pleine de charme; elle veut éteindre les douces flammes de ses yeux, elle veut courber vers la tombe ce front où le chagrin à la pas encore imprimé un rideau. Elle professe ses vœux, est-à-dire qu'elle descend vivante dans le cercueil, et elle entend sur sa tête les foudres de cette voix sublime, habituée à réentendre sur les débris des grands hommes humains : « O âme ! s'écrie Bossuet en regardant Louise, vous connaissez et vous aimez c'est là ce que vous avez de plus essentiel, et c'est par là que vous ressembliez à votre auteur, qui n'est que connaissance et qu'amour. » Jugez quelle émotion, ce mot, ce seul mot d'amour, quelle émotion poignante il devait jeter dans le cœur de la pénitente. Tous les regards étaient fixés sur elle; et, quand elle prononça ses vœux, on se levait pour la mieux voir : « Elle lit cette action, dit madame de Sévigné, comme toutes les autres de sa vie, d'une manière noble et toute charnante. Elle était d'une beauté qui surprenait tout le monde. » Une autre dame racontait plus tard qu'elle l'avait vue dans les dernières années de sa vie, et qu'elle l'avait entendue, avec un son de voix qui allait jusqu'au cœur, disant des choses admirables de son état et du bonheur dont elle jouissait déjà, malgré les duretés de la pénitence.

« Dans le silence rigoureux du cloître, seule devant Dieu, que se passait-il au fond de son cœur? quels soupçons s'en échappaient malgré elle? quelles larmes venaient baigner ses joues amaigries par les mortifications de son repentir? et la vue du ciel suffisait-elle à satisfaire cette grande tendresse qui l'avait perdue et qui l'avait faite si heureuse? — Elle lutait de toutes ses forces, elle lutait contre ses souvenirs plus que contre ses remords; et sa pénitence, par sa rigueur même, semblait presque un suicide : elle passa trois ans entiers, ne voulant boire par jour qu'un demi-verre d'eau; et ainsi elle se consumait perpétuellement dans les ardeurs de la souffrance. « Je ne suis occupée, disait-elle, que de satisfaire à la justice de Dieu. »

« L'agonie fut longue et douloureuse; le chagrin, et mieux encore, le cloître, avaient amené de bonne heure les infirmités et les maladies, et ce corps si charmant se flétrissait et périsait en détail. Elle mourut, oubliée de Louis, oubliée de ceux qui avaient vu son bonheur; elle mourut les yeux levés vers le ciel, et la douleur que l'on y voyait peinte remettait à mémoire les paroles que la pénitente avait dites à la reine : « Non, je ne suis pas aise, mais je suis contente. » « Et maintenant elle repose sous une chapelle mortuaire, dernier reste des Carmélites au fond d'un faubourg de Paris; elle y dort au milieu des roses, comme si le ciel avait béni la tombe de la douce répénitente; Paris a respecté le saint enclos, et sur cette terre sacrée, il a planté ses fleurs les plus belles et les plus suaves; des myriades de rosiers entourent la chapelle funèbre, et l'âme de sœur Louise respire dans le parfum de toutes ces roses!... »

Ainsi contait M. l'abbé, pour faire pleurer madame Pinchon, ou ainsi je compte moi-même, cher lecteur, pour révéler dans votre âme l'écho de ces tendresses d'autrefois, pour rendre plus douce votre mélancolie, si vous êtes triste, pour vous faire penser à vos belles amours, si vous avez aimé; pour mêler à vos chers souvenirs celui d'un cœur charmant de temps passés... Tout d'ailleurs n'est-il pas épisode dans la vie, et s'il est vrai que la vie ressemble à un voyage, un voyage ne ressemble-t-il pas aussi à la vie? Laissez-moi donc vous mener par tous sentiers, sans trop vous inquiéter de la ligne droite; sivez-moi d'un pas docile, sans murmurer des mille détours de nos voyageurs, ni des méandres infinis de mon récit : et quand nous n'arriverons pas, qu'importe ?

Mais, au moins, vous laisserai-je un moment de repos. Le bel Othon est au lit avec force compresses; Oscar et sa compagne repassent leurs rôles de Roméo et Juliette; les dames Pinchon et l'abbé ont fait halte dans une chambre d'auberge, et le petit Van s'est au hasard les bords fleuris de la Loire, nous... posons la plume, tirons un trait, et allons cultiver nos amis, sans penser aux fatigues ni aux peines que nous préparons les grandes aventures de notre tome deuxième... à qui Dieu prête vie!

ALBERT-ALBERT.

(Fin du premier volume.)

De l'Industrie des Maraîchers.

NOUVEAUX CHASSIS EN FER À L'USAGE DE L'HORTICULTURE.

Les arbres dépouillés de leurs feuilles élèvent pitoyablement en l'air leurs bras décharnés, les maraîchers sont occupés à couvrir leurs artilchamps pour les préserver des rigueurs de l'hiver; point de verdure, point de sève, point de végétation. Combien d'erreurs ce long sommeil qui désole les poètes, mais bien plus encore les gourmets? Car l'été, en faisant place à l'hiver, a emporté avec lui ces succulentes primeurs, ces fruits savoureux qui faisaient leurs délices; ils se demandent alors en gémissant combien de temps

doit durer cet effroyable jeûne, et si l'art ne viendra pas, à force d'efforts et d'ingénieuses combinaisons, remplir vide laissé par le sommeil de la nature dans leurs estomacs impatients.

Hérousement pour eux, l'industrie veille au milieu de l'engourdissement général, car c'est à l'industrie qu'il est donné aujourd'hui de résoudre tous les problèmes. Or, peut-on donner un autre nom que celui d'industrie à cette labile culture maraîchère qui, dans quelques centaines d'hectares répandus autour de la capitale, sait créer annuellement pour 15 millions de produits, qui appelle à son aide tous les secrets de la science et de la mécanique, et pousse la témérité jusqu'à créer, pour ainsi dire, des saisons artificielles.

Que de trésors aussi retirés en ce moment dans ces maisons ingénieuses qu'on appelle des serres-chaudes, et dans lesquelles on a si habilement ménagé l'air, la lumière, et une chaleur lentement progressive! Quelques-unes sont, dans leur genre, de véritables palais. Les serres du jardin des Plantes, celles de M. de Rothschild, celles encore qu'avait établies feu le financier Boursault, ont depuis longtemps épuisé toutes les formules de l'éloge, et même de l'admiration.

Nous ne parlerons donc pas de ces constructions somptueuses que tout le monde connaît, et qui, dit-on, peuvent être, par leur luxe et leur prix, considérées comme exceptions, mais pour leur nous étendre un peu plus longuement sur les serres de la petite propriété, celles qui sont le plus répandues dans les plus petits jardins, et chez les plus humbles maraîchers, c'est-à-dire sur ces couches de terre recouvertes d'un châssis vitré, sous lesquelles on fait pousser les primeurs et les fruits hâtifs, et dont le nombre, autour de Paris, peut, sans exagération, être porté au delà de cinq cent mille; nombre prodigieux en effet, et qui ne s'explique que par le voisinage d'une ville comme Paris, où tout se fait sur des proportions colossales.

La description et l'examen des châssis actuels nous conduira naturellement à les comparer avec d'autres analogues d'une invention récente et qui, par les perfectionnements qui viennent d'y être apportés, peuvent exercer une énorme influence sur l'avenir de l'industrie maraîchère.

On nomme, en horticulture, châssis, une clôture vitrée qui abrite les plantes ou les arbrisseaux contre l'air extérieur en leur laissant la jouissance de la lumière. Ceux dont on se sert habituellement aujourd'hui sont généralement en bois, ainsi que leurs cadres. Sans parler ici de la place qu'ils occupent sur le terrain, et de l'espace nécessaire pour les remettre après les avoir démontés, de leur poids et de la difficulté de les manœuvrer, les châssis en bois sont sujets en outre à de nombreux inconvénients. Faits presque toujours de bois commun provenant de vieilles clôtures ou de déchargement de bateaux, ils se gercent, se fendillent et occasionnent ainsi une déperdition de chaleur souvent mortelle aux plantes. D'autres fois, le bois travaillé et brisé le verre au bout de quelque temps, et les réparations continuelles deviennent les vides avec du mastic, recouvrir le tout d'un enduit gras, et entretenir le châssis au moyen de couches de peinture fréquemment renouvelées. Enfin, un laps de dix années est le terme le plus long qu'on puisse assigner à leur durée.

Les châssis nouveaux, dont nous nous occupons ici, sont de l'invention de Mlle Lefebvre; ils sont en fer sur cadres en tôle. Cette disposition permet une clôture hermétique sans déperdition de chaleur et ne laisse pas craindre que les verres se brisent, car le métal ne joue pas, et est moins sensible que le bois aux influences atmosphériques. Une petite crémaillère qui a reçu le nom d'aerette peut y donner de l'air à volonté, et en ne mettant pas de cloison intérieure, tout un rang de châssis peut se communiquer et permettre ainsi la culture des plantes qui traient. La chaleur se concentre et s'équilibre, et active ainsi la végétation. Des plantes soumises à ce régime fleurissent et mûrissent plus tôt; considération importante, si l'on pense que le temps est le plus précieux des capitaux, et que c'est surtout en fait de primeurs qu'il importe de devancer ses rivaux sur le marché. Les planches se démontent avec facilité, économisent environ un dixième de l'espace occupé par les châssis en bois, et tandis que ceux-ci, devenus vieux, ne sont plus qu'un poids mort, les châssis nouveaux, avariés ou hors de service par suite d'accidents, conservent encore une valeur quelconque à titre de vieux métal.

Nous n'en dirons pas davantage pour signaler la supériorité de ces châssis en fer sur les châssis en bois. Nous n'ajouterons plus que quelques mots sur quelques-uns des perfectionnements que la science et l'avenir réservent à ce genre d'industrie. On sait aujourd'hui que des verres de telle ou telle couleur décomposent plus ou moins les rayons solaires. Ainsi, les uns ont la faculté de concentrer la chaleur, les autres la projettent au dehors, adoucissent ou diminuent plus ou moins son action. C'est posé, il est dès lors évident que chaque couleur, chaque nuance a son emploi et son effet sur la végétation, et qu'il est ainsi facile d'appliquer à chaque plante la nuance qui sera la plus favorable au développement de sa croissance. Cette découverte habilement dirigée, promet d'immenses résultats. L'entomologie, qui n'a rien dit jusqu'à ce jour, pourra peut-être l'étudier de son côté sous le point de vue de l'existence ou de la destruction d'une foule d'insectes nuisibles. Alors l'industrie maraîchère et celle des horticulteurs, sagement guidée par les indications de la science, ne livrera plus rien au hasard, travaillera sur des données certaines, et attendra une prospérité qu'il est possible de prévoir, mais à laquelle on ne pourrait, sans craindre de se tromper, assigner des limites positives.

Théâtres.

Les petites danseuses allemandes (THÉÂTRE DE L'OPÉRA). —

Boquillon à la recherche d'un père (THÉÂTRE DES VARIÉTÉS). —

Les Trois Loges (THÉÂTRE DU VAUDEVILLE). —

Forte-Spada (THÉÂTRE DE LA GAITE).

L'Académie royale de musique a représenté, cette semaine, la *Julie Fille de Gamé* et le *Diable amoureux*, ballets-pantomimes en trois actes. Parbleu! s'écrie-t-on, voilà de belles nouveautés! à quoi bon nous parler de ces ballets que l'Opéra danse et redanse depuis trois ou quatre ans? N'avez-vous pas, monsieur, quelque bouquet moins fané et plus frais à nous offrir? — Patience, aim lecteur, ne le fâchez pas tout rouge; attends un peu et garde-toi de juger les choses sur l'étiquette; souvent une vieille enseigna cache des denrées succulentes et qu'on ne soupçonnait pas; tel est l'emploi que remplissent depuis huit jours, à l'Opéra, le *Diable amoureux* et la *Julie Fille de Gamé*. Entrez dans ce grand magasin de ronds de jambas et de piquettes, et vous verrez que je vous dis la vérité pure.

Une petite armée de petites danseuses récemment arrivées à Paris donne, en effet, aux deux ballets en question, une fraîcheur, un attrait de nouveauté, un parfum de jeunesse qu'ils avaient perdus depuis longtemps. Ces danseuses allemandes sont au nombre de trente-six; elles ont pour général en chef madame Weiss, maîtresse des ballets au théâtre de la Josephstadt à Vienne.

Tous ces anges sautillants, hauts comme ma botte, n'affligent pas le regard par leur aspect maladif et étioilé, comme la plupart de ces avortons martyrs qui sortent de nos académies de danse et étalent tristement, sur la scène de l'Opéra, leur enfance avortée; tout au contraire, ils ont des petits visages heureux et souriants, des petits bras potelés, des petites poitrines *adem*, et des joues rondes comme des pommes; on devine que madame Weiss ne leur a pas donné seulement des coups de martinet pour toute nourriture, régime trop généralement pratiqué par les mamans de nos petites danseuses, régime économique dans le fond, mais peu nourrissant dans la forme.

Nos petits chérubins allemands exécutent trois danses principales: la première est la danse hongroise. La moitié de la troupe, habillée en hommes, sert de cavalier à l'autre. Il faut les voir, chassés de la butte hongroise, de la colline collante aux mille broderies qui serpentent, et de la veste charnarrée; comme ils font vaillamment sonner l'épéon au tintement argentin! comme ils balancent, d'un air créant, le bonnet de lulan qui colle leurs têtes enfantines et riantes! quelle hardiesse! quelle prestesse! quelle allure résolue et mutine! quelle netteté dans la mesure! quelle franchise d'exécution et quelle grâce énergique! c'est un spectacle tout à fait aimable et intéressant. Les deux capitaines qui commandent ces deux escadrons de Hongroises et de Hongrois danseurs, se sont signalés dans les pas qu'ils ont exécutés en *solo*, montrant ainsi qu'ils ne devaient pas leurs grades à la faveur, mais qu'ils méritaient vraiment le commandement.

Voici maintenant mes vaillants Hongrois qui déposent épéons, bottes, air créant et bonnet martial; les voici tous dans leur état naturel, redevenus des petites filles fraîches, coquettes, pimpantes, parées de robes de satin rose. Ainsi après la danse hongroise, nous avons l'allemande; l'allemande se compose, comme on sait, de rondes et de valse qui s'enchaînent, s'enlacent, se compliquent, se mêlent et se dénouent; nos trente-six petites filles sont ravissantes à voir s'engageant, se perdant et se retrouvant dans les milins détours de ce gracieux labyrinthe. Il y a un moment où vous ne voyez plus qu'un tourbillon de six roses, de chéris flottantes, de rubans aux vives couleurs, voltigeant de toutes parts; puis, tout à coup, le tourbillon se dissipe, et, à une mesure donnée, tout se retrouve en place, avec une rapidité merveilleuse et une incroyable précision. On dirait que ces trente-six fillettes ont obéi en même temps à l'impulsion de quelque baguette magique dont on ne voyait pas la fée. A ce spectacle, l'enthousiasme a dépassé toutes les ardeurs connues, et ces trente-six *marmottes*, redemandées par la salle entière, sont venues faire trente-six saluts au parterre, pour marque de leur gratitude.

Car ce n'était rien encore; pour dernière admiration, les élèves de madame Weiss vous ménageaient le pas des fleurs. Pour le coup, ceci tient du prodige. Ce ne sont pas de ces fades danseuses comme nous en avons tant, qui se guident froidement et bêtement sur des guirlandes de roses ainsi postiches que leur vertu, et sortant du magasin de papiers peints; c'est une véritable nuée de petits oiseaux semillants, bondissants, gazouillants, becquetants, coquetants, qui courent, sautillent, voltigent à travers des brèches, des guirlandes, des entonnoirs, des réseaux, des arabesques de fleurs; confusion charmante, ravissante mêlée, où, par une habileté rare dans les passes et dans les figures, l'ordre règne au milieu du plus délicieux désordre.

On applaudit à outrance, avec passion, avec fureur, après que ces mirimides ont terminé leurs prodigieux exercices, et sont rentrés dans la coulisse; alors, au bruit de ces sèves enthousiastes, ils reviennent, ils reparaissent pour témoigner de nouveau au parterre qu'ils reçoivent ses bravos toujours et toujours avec un nouveau plaisir, comme disent les harangues officielles; et avec eux sort de la coulisse, pour s'associer à ces témoignages de reconnaissance, une bonne grosse femme, une véritable Allemande, espèce de mère Gigone qui n'a pas pondit toute cette couvée, sans doute, mais qui lui a donné l'éducation et la becquée; et, en effet, c'est madame Joséphine Weiss.

— Boquillon est un vieux garçon, et Boquillon s'en vante: il

s'en vante à sa femme de chambre madame Grincheard, il s'en vante à ses amis, il s'en vante à tout le monde. Personne n'est plus heureux que Boquillon, et ce bonheur il le doit... au célibat. Après cette profession de foi céliataire, Boquillon entre dans sa chambre à coucher, le tout pour mettre son onnet de nuit et s'endormir du sommeil du juste. Mais tout à coup, Boquillon pousse un cri désespéré, et revient tout en tremblant. Qu'y a-t-il donc? A-t-on voulu assassiner Boquillon? Quelque frère et ami de la bande des escarpes et des habits noirs s'est-il glissé sous sa couquette ou derrière les rideaux de son lit? Ah! c'est bien pis que cela! Imaginez tout ce qu'on peut inventer de plus affreux, de plus terrible, de plus épouvantable pour un céliataire... Boquillon a trouvé, attendu sans façon sur son lit... Quoi donc?... Oh ciel! oh Dieu!... Mais quoi, encore?... Un... un... un enfant! Oui, un véritable marmot en chair et en os, un bambin qui vient de naître, et qui à peine a tété sa première goutte.

Voilà Boquillon furieux. D'où cela vient-il? qui s'est per-



(Académie royale de musique. — Les Danseuses viennoises. — Le pas des fleurs.

et qu'un vieux barbon millionnaire la convoite.

Dans la seconde loge, mademoiselle Colombe débute, et nous assistons de ce jour mémorable : les iniquités du père, les agitations de la mère, les palpitations de la débutante, les adorations de l'amant, les émotons du directeur. D'abord mademoiselle Colombe va aux nues, puis, par une revanche du barbon, qu'elle a repoussé, mademoiselle Colombe finit par être sifflée, ce qui lui procure une légère atteinte de folie, et nous conduit dans la troisième loge, c'est-à-dire dans une maison d'aliénés.

Heureusement que la folie de mademoiselle Colombe n'est qu'une plaisanterie; elle en est bien vite quitte, et ne s'en sert plus que pour bernier le vieux fou dont elle a eu à se plaindre, et lui faire administrer desouches.

Si ce vaudeville n'est pas neuf, il est amusant.

Diab! gardons-nous de plaisanter; nous avons affaire à un rude gaillard, à Forte-Spada, capitaine de conductieri; Forte-Spada s'appelait autrefois Landi; mais Landi, trompé



(Danseuses viennoises. — L'allemande.)

N'êtes-vous pas le père que je cherche? Vous sentez tout le danger de ces demandes à brûle-pourpoint, et de ces visites domiciliaires : Boquillon sème le désordre et la confusion partout où il passe : grâce à lui, les femmes, les maris, les demoiselles, les amants, les maîtresses sont sens dessus dessous; le mari soupçonne sa femme de cet enfantillage, la femme son mari, et ainsi du reste; il y a surtoit un moment où Boquillon tombe au milieu d'un magasin de modes avec son terrible point d'interrogation, et excite une véritable émeute contre laquelle il lutte vaillamment, comme un grenadier de la vieille garde, armé... d'un riflard.

Que vous dirai-je? Boquillon s'est donné beaucoup de peine pour trouver au bon ce qui était bien près de lui, et c'est là la morale de la fable; le père de l'enfant, en effet, est tout simplement le neveu de Boquillon, qui avait jure à propos de mettre son fruit sous la protection et l'invocation de son oncle. Le tout finit par un mariage qui légitime la chose.

Il se fait beaucoup de bruit et de tumulte dans cette odyssee, dont Boquillon est l'Ulysse, odyssee bouffonne et amusante qui a complètement réussi; Bouffé joue le rôle de Boquillon et s'y remue excessivement, beaucoup trop, ce me semble; mais enfin c'est Bouffé. Ce mot-là veut tout dire; les acteurs en crédit ont des privilèges que n'ont pas les autres; on leur fait souvent un mérite de leurs défauts mêmes. Les auteurs sont MM. Bayard et Dumanoir.

— MM. Clairville et Hostein ont mis au monde les Trois Loges, avec une espèce de succès. La première loge est une loge de portier; la seconde, une loge d'actrice; la troisième, une loge de fous; dans la première loge, mademoiselle Co-



(Danseuses viennoises. — La hongroise.)

mis cette horreur? Défense de déposer ici des enfants. Mais enfin, comment faire? Jetterai-on le marmot dans la rue? Le mettra-t-on aux Enfants-trouvés? C'est d'abord la première pensée de Boquillon : la première colère ne raisonne pas; puis peu à peu Boquillon s'apaise, car il a l'âme tendre au fond, quoique vieux céliataire. Il pourroit donc au plus pressé, et se munir d'une nourrice. Mais ce n'est pas assez d'une nourrice; Boquillon a résolu de découvrir le père de l'enfant, et, plein de cette pensée charitable, il se met en voyage à la recherche d'un père. Qui indiquera à Boquillon le père marâtre qui a donné le jour à cette pauvre petite créature, et s'en est débarrassé tout honnêtement sur le dos de Boquillon?

Notre héros, digne d'être chanté par un plus grand poète, déploie un dévouement et une ardeur héroïques dans cette navigation orageuse à la recherche d'un père; ni les bourrasques, ni les disgrâces, ni les coups de pied, ni les coups de poing ne l'arrêtent; il frappe à toutes les portes, il arrête tous les passants, il entre dans toutes les maisons, et s'écrie :



(Théâtre des Variétés. — Boquillon à la recherche d'un père. — Mile Valence. — Bouffé. — Mile Bligny. — Mile Fiore.)

lombe, fille de portier, joue du piano, chante, et se prépare à un début à l'Opéra, tandis qu'un jeune médecin adore,

des situations fortes et intéressantes où la main exercée de l'auteur, M. Felicien Malleville, s'est fait reconnaître.

Histoire de la Semaine.

La discussion de l'adresse de la chambre des pairs a rempli toute la semaine dernière, et c'est à grand'peine que M. le chancelier a obtenu, le samedi, la clôture de la discussion et le scrutin. Il s'est trouvé 135 boules dans l'urne, et, dans le nombre, 59 boules noires, chiffre d'opposition qui ne s'était jamais produit jusque-là dans les votes d'adresses de la Chambre du Luxembourg.

Lundi ont commencé les débats à la chambre des députés. La discussion générale, le premier jour, été froide et traînante, mais, dès le lendemain, l'animation a gagné les orateurs et l'auditoire. A l'heure où nous écrivons, la lutte est toujours engagée, et comme nous ne pourrions en faire connaître ni toutes les phases, ni le résultat, nous en apurornerons le récit.

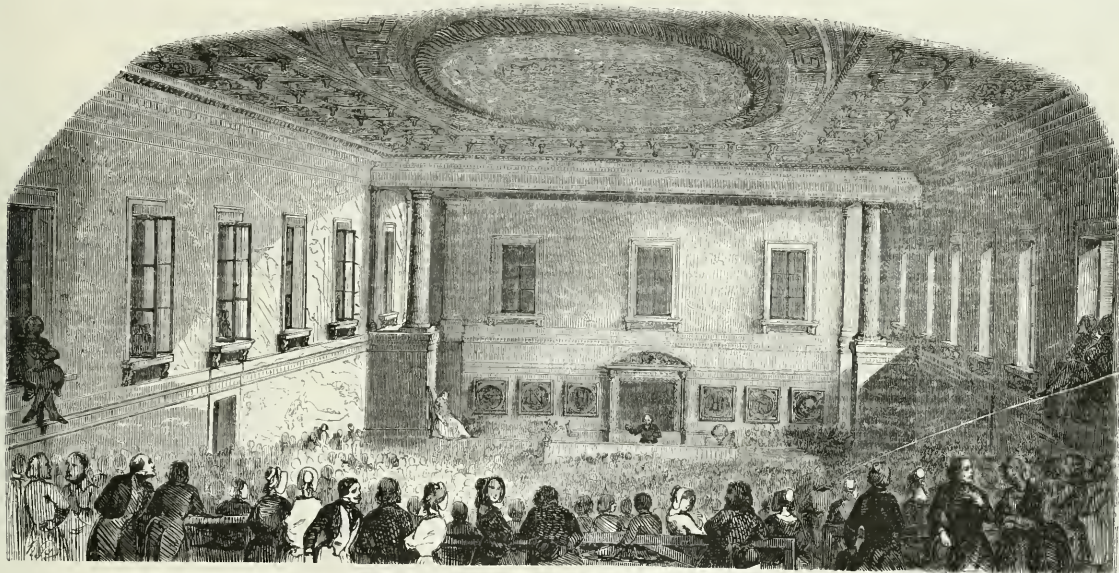
On sait qu'au moment où M. l'amiral Du Petit-Thouars fut frappé d'un blâme et d'un désaveu, une souscription fut ouverte pour lui offrir une épée d'honneur. Déjà ce marin avait vu, en 1854, la chambre de commerce de Bordeaux lui décerner le même honneur en témoignage de sa noble et courageuse conduite dans la défense du commerce français à Lima, sous le fort de Callao. La commission instituée pour recueillir les fonds de la souscription nouvelle et en régler l'emploi, après avoir arrêté ses comptes et ses états, qui donnent pour produit une somme de plus de 50,000 francs, et qui établissent que 175,000 personnes environ ont pris part à cette manifestation, a pensé qu'elle devait s'entendre avec l'amiral Du Petit-Thouars. Elle a consigné dans un procès-verbal, communiqué à tous les journaux, les circonstances et le résultat de cette entrevue. « Après avoir exprimé à l'amiral, est-il dit dans ce document, le sens de la manifestation que nous avons cru devoir résumer dans sa personne, parce que lui seul avait été l'objet d'un désaveu accompagné de colomnies, nous lui avons demandé s'il accepterait l'épée d'honneur, ou si la commission devait faire un autre emploi des fonds.

L'amiral Du Petit-Thouars, qui avait éprouvé, en nous recevant, une émotion qu'il n'a point dissimulée, nous a dit qu'il était profondément touché de notre démarche; qu'il sentait

vivement tout ce qu'elle avait d'honorable pour sa personne, et que l'approbation de ses concitoyens était assurément l'ambition la plus légitime et la récompense la plus douce pour tout homme appelé au service de la patrie. Mais il nous a priés de considérer que les devoirs impérieux de la discipline ne lui permettaient ni de s'expliquer sur une manifestation politique, ni de recevoir, sans l'autorisation de ses chefs hiérarchiques, un témoignage public d'approbation. Nous avons dû respecter une détermination appuyée sur des motifs où l'amiral Du Petit-Thouars croyait sa position militaire engagée; nous ne saurions d'ailleurs, sans abuser, rapporter ici les conversations toutes confidentielles dans lesquelles il nous a été donné de connaître les véritables et si honorables sentiments de l'amiral. Mais nous pouvons dire que, toujours préoccupé du sort des braves auxquels il a commandé, il nous a parlé avec un vif intérêt de tous ceux qui avaient succombé dans l'expédition de Taïti. Nous lui avons alors demandé quelle serait sa pensée sur l'emploi des fonds des souscripteurs, et il nous a répondu qu'il ne croyait pas se faire illusion en pensant que l'hommage dont il avait été l'objet s'adressait à tous les marins qui avaient dignement servi dans ces mers lointaines, et qu'assurément on répondrait aux vœux des souscripteurs en affectant le produit de la souscription à secourir soit les marins blessés, soit les femmes et les enfants de ceux qui sont morts. Nous regrettons de ne pouvoir être plus explicites dans un rapport destiné à la publicité; mais nous croyons pouvoir vous affirmer, messieurs, que la mission dont nous avons été chargés n'a donné lieu que la conviction profonde que l'opinion publique ne s'est pas trompée en voulant honorer un officier général dévoué à la gloire de son pays, ennemi déterminé de l'étranger, jaloux de notre influence, qui pigne du nom qu'il porte, et bien résolu à ne rien faire qui le puisse ternir. » La commission a, en conséquence, déclaré la souscription close, et décidé



(Le général mexicain Paredés.)



(Cours de M. Arago, à l'Observatoire de Paris.)

que les sommes recueillies seraient affectées à des secours en faveur des marins blessés ou des veuves et des enfants des marins morts à Taïti.

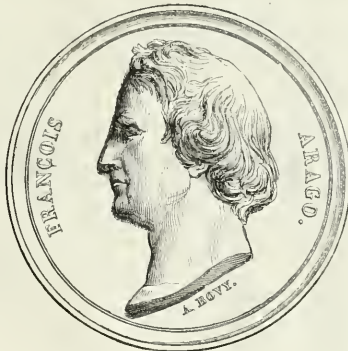
S'il n'est pas permis à notre amiral d'accepter une récompense, le gouvernement anglais ne se fait faute d'en décerner à M. Pritchard. Cet intéressant indemnisé fait voile, à l'heure qu'il est, vers les îles des Navigateurs, poste beaucoup plus important que celui qu'il a occupé près de la reine Pomaré. Et, de peur que quel- que esprit peu clairvoyant ne suppose là quelque disgrâce, le *Globe* anglais a le soin de nous dire : « La nomination de M. Pritchard à un autre poste ne doit fournir matière à aucune réflexion sur sa conduite passée; au contraire. Les îles des Navigateurs ont trois fois autant de population que les îles de la Société et les Géorgiennes, et comme évidemment les Français ont fait sur l'archipel entier, c'est payer un juste tribut à la fermeté et à

la droiture de M. Pritchard, que de l'envoyer dans une contrée où, à une époque que nous ne pouvons guère fixer, ses qualités seront rendues nécessaires par les agressions pro-

ne voulut pas lui livrer la marchandise en question à moins qu'il ne fournit caution. M. Cabel, homme de couleur et négociant, répondit pour M. Ingram et donna son aval de

lectrices de la France. Nous savons qu'il quitte l'Angleterre, déterminé à suivre exactement la même ligne de conduite qui l'a rendu si gênant pour les instruments français de la propagande. M. Pritchard, ajoute le même journal, est chargé de la confiance pleine et entière de lord Aberdeen, qui a pris toutes les mesures nécessaires pour accélérer le voyage de M. Pritchard, de manière à montrer l'importance qu'on attache à sa prompte arrivée à son lieu de destination. »

Magnames allées, voilà de tes coups! En voici encore un autre: il y a quelque temps, le gouverneur par intérim de Sainte-Marie-de-Bathurst était un M. Ingram. Ce monsieur étant venu à Gorse, eut le désir d'acheter une certaine quantité de marchandises d'une valeur peu considérable. On



garantie à la traite souscrite par lui. La traite, à l'échéance, ne fut pas payée par M. Ingram, et M. Cabeiul fut forcé de s'exécuter. Il écrivit aussitôt à M. Ingram pour réclamer la somme avancée par lui; mais l'Anglais trouva la lettre trop sèche et pas assez respectueuse. Il répondit comme peut le faire un débiteur de mauvaise humeur et qui croit que ses fonctions le dispensent non-seulement de remplir ses engagements, mais encore de garder les lois de la politesse. Si l'ensuivit donc une correspondance assez agitée entre M. Ingram et M. Cabeiul, et les choses en étaient là lorsque le *Curieuse* se présenta en rivière de Gambie. M. Cabeiul est propriétaire pour la plus grande partie de ce navire. M. Ingram, qui ne l'ignorait pas, donna ordre aussitôt de saisir la *Curieuse*, ce qui fut fait. On dépêcha tous les matins que le montaient, et y eurent d'abord le commandant. On vendit la *Curieuse* sous prétexte que ses dispositions intérieures dénotaient des habités de traite des nègres, et l'on fit en jugement le capitaine. Ce qui fut clairement en évidence tout ce qu'il y a eu d'odieux dans cette affaire, où toutes les règles ont été méconnées, c'est que ce marin vint d'être acquitté par la cour d'assises de Bathurst.

Le *Moniteur* a publié les états comparatifs, pour 1844 et pour les deux années antérieures, des impôts et revenus indirects; 1844 a produit 787 millions 867,000 fr.; c'est 25 millions 291,000 fr. de plus qu'en 1843, et 36 millions 607,000 fr. de plus qu'en 1842. Les branches de l'impôt qui ont fourni les plus forts excédents, comparativement à 1843, sont : les droits d'enregistrement, de greffe, d'hypothèque, 6 millions et demi; les droits sur les sucres coloniaux, 4 millions 127,000 fr.; les domages, 3 millions 171,000 fr.; les tabacs, 3 millions 78,000 fr.; les sels (rayon frontière), 2 millions 92,000 fr.; le sucre indigène, 1 million 628,000 fr.; la taxe des lettres, 1 million 207,000 fr.; le sucre étranger, 963,000 fr.; les boissons, 871,000 fr., etc. Malheureusement il y a une progression beaucoup plus rapide que celle de ces revenus, c'est la progression des excédents de dépenses et des crédits de toute nature auxquels ils donnent lieu. La loi de finances du 24 juillet 1843 a réglé le chiffre du budget ordinaire de 1844 à la somme de 4 milliard 271 millions 828,000 fr., et le service extraordinaire des travaux publics s'élevait à 117 millions 580,000 fr.; total des crédits accordés régulièrement pour le budget de 1844 : 1 milliard 589 millions 208,000 fr. Ce chiffre n'a pas été respecté le moins du monde, et, à l'heure où nous écrivons, les dépenses totales de l'exercice de 1844 s'élevaient à 4 milliard 496 millions 479,000 fr.; ce qui donne pour la part des crédits supplémentaires et extraordinaires, demandés depuis le vote de la loi de finances, un excédant de cent sept millions deux cent soixante-onze mille francs. Ces chiffres constatent la situation actuelle; ils seront certainement plus considérables encore à la clôture définitive de l'exercice, c'est-à-dire au 1^{er} novembre prochain.

Les nouvelles de l'Algérie reprennent quelque intérêt. On annonce que le commissaire impérial du Maroc, chargé de s'entendre avec le général Delarue pour la délimitation des territoires, attend à Ouedha l'arrivée de cet officier général, et que l'empereur paraît personnellement assez bien disposé; mais l'anarchie gagne du terrain, et dans ce moment, trois provinces du Maroc sont en pleine insurrection. Il faut ajouter que dans les autres contrées, l'autorité d'Abd-el-Rahman n'est que nominale, et que son fils aîné, sur lequel on comptait le plus pour relever cette autorité, est complètement déconsidéré aux yeux des populations depuis sa défaite d'Isly. Le discrédit dans lequel ce prince est tombé fait douter qu'il puisse succéder à son père. Abd-el-Kader se prépare pour toutes les éventualités. Il est parti, malgré toutes les précautions prises par l'autorité française, à appeler à lui plusieurs fractions des tribus campées sur la frontière. On croit maintenant l'émir à la tête de 900 à 1,000 cavaliers. Le général Cavaignac s'est rapproché de la frontière avec les troupes de la subdivision de Tlemcen, afin de surveiller les mouvements des populations, et une colonne mobile vient d'être organisée à Oran pour se porter vivement, si les circonstances l'exigent, dans la direction de l'ennemi. — L'effectif de nos troupes en Algérie s'établit de la manière suivante en ce moment : Division d'Alger, 57,000 hommes; division d'Oran, 29,500; division de Constantine, 24,500; ce qui donne, officiers compris, un total de 91,000 hommes. Mais sur ce nombre 15,000 sont en congé ou dans les hôpitaux; restent donc 78,000 hommes. L'effectif des chevaux est de 16,000, celles des mulets de 5,000.

On écrit de Tunis : « Le bey paraît être en ce moment bien disposé pour la France; il a accueilli avec faveur les premières communications qu'a eues avec lui M. Delaporte, qui gère par intérim le consulat de France, et il vient d'accorder un témoignage de haute gratitude à l'officier français chargé de l'instruction de ses troupes, M. le lieutenant-colonel Lavelaine-Mauberge. Au retour d'une expédition qu'il avait rendue inutile la soumission anticipée de quelques tribus du Djérid, le bey, émerveillé des progrès qu'avait faits son armée sous la direction de M. Lavelaine, détacha par un mouvement spontané le sabre qui pendait à sa ceinture, et l'offrit au colonel français, en accompagnant ce présent de paroles pleines d'effusion. La poignée et le fourreau de ce sabre sont en or massif, la lame est un *karosera* d'une valeur inestimable et telle que les sultans seuls possèdent des armes de ce genre. Aussi n'en font-ils cadeau qu'aux personnages les plus éminents. »

Une lettre du 3 octobre donne sur notre expédition de Chine quelques détails dont nous extrayons les passages suivants : « Nous avons passé trois semaines à Singapour. Peu de jours après notre départ de Singapour, un accident assez fâcheux est arrivé à bord. On avait embarqué un serpent constrictor; cet animal brisa un soir sa cage et jeta tout l'équipage dans la consternation. Après bien des recherches, on trouva le serpent dans les batteries, qui furent aussitôt éclairées par des fanoux. Le reptile était dans un hamac. Un attaché de l'ambassade le saisit couragement, le souleva

et lui brisa la tête sur un canon. Au même instant, arriva M. Raymond, armé d'un sabre; au lieu de frapper le serpent déjà sans vie, il assena plusieurs coups sur les poignets du jeune homme qui s'était dévoué dans l'intérêt de tous. Quand M. Raymond vit les résultats de sa méprise, il tomba évanoui. Les blessures de l'attaché n'offrent au reste pas de gravité.

« Nous avons visité la fabrique, d'écigarettes de Manille; elle occupe huit mille femmes. Un ouvrier habile peut faire mille cigarettes par jour. Cinq à six cents hommes sont employés à faire des cigarettes. Quinze jours après notre arrivée à Macao, le bâtiment à vapeur l'*Archimède* s'est réuni à nous pour nous aider à remonter la rivière du Tigre; à Boca Tigris (embouchure de la rivière de Canton), nous avons trouvé une frégate américaine qui tient la station des mers du Chine. Pendant notre séjour à Boca Tigris deux autres navires de guerre y sont arrivés, l'*Alémène* et la *Sabine*. L'*Alémène* venait de faire une course de cinq mois dans l'archipel Tshouan. Cette campagne a été fort curieuse. On a visité des régions peu connues, telles que les lies Leon-Tschou, et le pavillon français paraissait pour la première fois la *Syrie* repart pour la France, où elle arrivera vers le mois de février. Voici ce qu'on dit de notre mission : Dans un mois et demi, le traité à conclure sera signé; et des attachés le portera en France par la voie de Suez, pour le soumettre à la ratification du gouvernement; pendant ce temps, l'ambassadeur ira visiter Batavia. A son retour, et après avoir reçu le traité, il prendra, avec sa famille, passage sur la *Cléopâtre*, pour revenir en France. »

Un incident très-peu parlementaire a troublé, le 9, la séance à la chambre des députés espagnole. M. Arana, ancien ambassadeur, et personnage fort influent, assistait à la séance, dans la tribune du sénat, qui se trouve de plain-pied avec la salle des séances, lorsque tout à coup un jeune député, M. Rios-Rosas, s'approcha et le frappa à la joue sans autre explication. Il s'agit d'un duel au sabre. M. Arana a été atteint au bras et à la tête, mais peu dangereusement. Pendant que cette rencontre avait lieu, le fils de M. Arana, lieutenant de cavalerie, âgé de 17 ans, apprenant ce qui se passait, courait à la recherche de M. Rios-Rosas; mais lorsqu'il put le joindre, le duel était terminé. Dès qu'il l'aperçut, il s'élança vers lui et lui appliqua deux soufflets, en s'écriant : « L'affront fait à mon père est vengé et je suis à votre disposition. » Un nouveau rendez-vous fut pris pour le lendemain; mais l'autorité était prévenue. M. Arana a été mis aux arrêts forcés par le ministre de la guerre. Toutefois, le colonel du régiment dans lequel sert ce jeune homme, et qui était le témoin de M. Arana père, a fait savoir à M. Rios-Rosas qu'il pouvait choisir un adversaire parmi tous les officiers de son régiment, lui compris. L'affaire a été enfin arrangée. Mais tout ce qu'on a pu tirer de M. Rios-Rosas, c'est qu'il en est pur tant aux violences dont il s'est rendu coupable envers M. Arana, il avait cédé à un mouvement irrésistible qui n'était pas le premier chez lui, car pareille chose lui était déjà arrivée à Séville et avait été également suivie d'un duel.

Le ministre des finances d'Espagne, M. Mou, vient de présenter aux Cortes le premier budget général et régulier de ce pays. Les recettes sont portées pour 1 milliard 250 millions, 655,585 réaux, et les dépenses pour 1 milliard, 206 millions, 922,688 réaux. L'article 2 du projet du budget qui intéresse surtout les porteurs de titres de la dette espagnole, est ainsi conçu : « Le gouvernement est autorisé à procéder au règlement de la dette de l'Etat, tant intérieure qu'extérieure, et à faire face, d'après ce règlement, aux intérêts qui ne sont pas compris dans le budget des dépenses de 1845, au moyen de l'excédant des produits des recettes et contributions publiques, et d'une augmentation convenable (prudencia) de ces contributions. Il rendra compte aux Cortes de l'usage qu'il aura fait de cette autorisation. »

On a reçu des nouvelles de Lisbonne du 8. Les Chambres ont été ouvertes le 2 par un commissaire royal; la reine n'a pu faire elle-même l'ouverture de la session à cause de son état très-avancé de grossesse. M. Gorgojo Henriques, l'ancien président, a été réélu, et son élection a reçu l'approbation de la reine. Les premières séances ont été consacrées à des formalités préliminaires, les débats n'avaient pas encore commencé.

La révolution du Mexique, provoquée par le général Paredes, a fait d'immenses progrès d'après les nouvelles venues au Havre par la voie des Etats-Unis et allant jusqu'au 12 décembre. Canalizo, créature de Santa-Anna, et président par intérim, avait, le 2 décembre, pour frapper un grand coup, prononcé la clôture de la session du congrès et déclaré Santa-Anna dictateur. Pendant quelques jours cette violation de la constitution ne produisit aucun effet apparent à Mexico, mais la nouvelle en étant arrivée à Puebla, le commandant en chef de ce département se prononça immédiatement contre le dictateur; enfin, le 6, la garnison et le peuple de la capitale sortirent eux-mêmes de leur torpeur apparente : ils s'emparèrent de Canalizo et de ses ministres et les emprisonnèrent, firent rassembler le congrès et nommèrent président le général Herrera, président du conseil du gouvernement. On nomma aussitôt un ministère dont l'autorité fut immédiatement reconnue à Vera-Cruz. Il est composé comme suit : MM. Joaquin Herrera, président du conseil et chargé temporairement du pouvoir exécutif; Gonzaga Cuevas, ministre des relations étrangères, de l'Etat et de la police; Mariano Riva Palacio, ministre de la justice, de l'instruction publique et de l'industrie; Pedro J. Echeverria, ministre des finances; Pedro Garcia Conde, ministre de la guerre. Déjà, aux dernières dates, les départements de Puebla et de Vera-Cruz avaient donné leur assentement au nouveau gouvernement, et l'on ne doutait pas de nombreux adhésions n'en ont rassés ces nominations faites par le peuple. Quant à Santa-Anna, il est toujours à Queretaro avec quelques troupes, dont une partie, dit-on, menaçait déjà de le quitter pour se ranger sous le drapeau du nouveau gouvernement. Ses chances de reprendre le pouvoir étaient à peu près nulles. Le nouveau ministre de la guerre lui a enjoint l'ordre de quitter son commandement, le président de la république (il est toujours

le président constitutionnel) ne pouvant, suivant les lois de l'Etat, être à la tête de l'armée. S'il refuse, il deviendra traître et rebelle, parce que le nouveau gouvernement est bien et dûment constitué à Vera-Cruz; s'il obéit, il cesse d'être des troupes, et alors il s'expose à la vengeance de ses ennemis. Sa position, on le voit, est extrêmement critique.

M. Arago a ouvert son cours jeudi dernier, à l'Observatoire, au milieu d'un auditoire immense dont il a constamment captivé l'attention et souvent excité l'enthousiasme. En 1845, les nombreux auditeurs de l'illustre académicien lui ont fait frapper une médaille. Nous la reproduisons aujourd'hui. L'illustration aura à revenir sur ces savantes leçons.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a pourvu au remplacement de MM. Faugier et Mollevaut. Le nombre de votants était de 54. Au premier scrutin, M. Edmond Laboulaye a obtenu 28 voix, et a été proclamé. Au second scrutin, M. de La Saussaye ayant réuni 22 suffrages, a été également élu.

Le 25 novembre, le feu a pris à bord du brick de l'Etat le *Zebre*, stationné au Sénégal. On a aussitôt commencé à sortir les poudres, et essayé de le conduire sur la plage, mais inutilement; car le navire, étant sabordé, touchait au fond. Les commandants ont fait charger le pont avec du sable, et condamner les ouvertures jusqu'au 29, jour où on les a dégagées, non sans inquiétude, en raison de 150 oub chargés qui étaient enfermés dans une saute d'où on n'avait pu les sortir, le feu interceptant les communications. Plusieurs cloisons; plusieurs hommes de l'équipage ont été blessés; l'un d'eux a même succombé. On s'est aussitôt occupé de réparer le navire.

La mort a frappé plusieurs membres de nos anciennes assemblées législatives. M. Castaing, du conseil des Cinq-Cents, ancien inspecteur des forêts, a terminé une carrière affligée par un drame judiciaire que son nom rappelle, et dans lequel son fils fut acteur. — M. Ladréy de La Charrière, ancien député de l'Arche sous la restauration, et M. Charles Bernard, député du Nord à la même époque, sont également décédés. — La littérature dramatique a perdu un de ses plus féconds auteurs, M. Théodore Barthe.

Louis de Glenvezec.

NOUVELLE.

I.

Le touriste qui se rend de Quimperlé, la patrie de l'illustre du Comédic, à Concarneau, la ville des pêcheurs, ne rencontre pas sur sa route de fréquents motifs d'admiration. Le paysage calme, silencieux, mélancolique, ne prend jamais, comme en Normandie ou en Touraine, ces attitudes coquettes qui provoquent le regard et arrachent des exclamations passionnées. La laide austère couverte de bruyères et d'ajoncs, des champs de seigle ou de sarrasin quelquefois plantés de pommiers, çà et là des bouquets de pins maritimes; à l'horizon, la nappe majestueuse de l'Océan dont les barques aux voiles blanches semblent voguer au milieu des arbres, voilà le pays tel qu'il se présente d'abord aux yeux du voyageur. Mais si on quitte le grand chemin, si on pénètre dans un de ces sentiers encaissés, qui, d'ombrage en ombrage, vous conduisent jusque sur le rivage de la mer, on découvre mille beautés inconnues. La solitude se révèle à vous sous de nouveaux aspects pleins de charmes et de mystères.

Les habitants de la contrée, riches ou pauvres, se sont en quelque sorte accommodés à cette *sauvagerie* de la nature. Au lieu de construire leurs habitations sur le bord de la route, ils les ont soigneusement enfoncées au sein des terres, multipliant encore aux alentours, comme des remparts de verdure, les abris de bêtes, de sapins et de châtaigniers. Ils ont ainsi volontairement sacrifié les avantages des transports, des communications faciles; ils ont ainsi renoncé à un des mille spectacles de la civilisation; mais en revanche ils ont échappé à l'odieuse curiosité des commis-voyageurs. Ils peuvent mener en paix la vie pastorale des anciens jours, sans être jamais entravés d'un spectateur ennuyé ou indifférent. Ils vivent, travaillent et meurent à huis-clos, pour ainsi dire, sevrés des lumières de notre siècle, obstinément groupés dans le boulogne comme dans le cimetière, autour du clocher de leurs églises.

Le château de Glenvezec occupe l'extrémité d'une de ces paisibles retraites. Bâti sur un rocher, il domine à la fois la pleine mer et une petite baie que les flots ont creusée dans les sables du rivage; mais dans toutes les autres directions il se cache, comme un nid de tourterelles, dans la sombre épaisseur des feuillages. Quoique situé à moins d'une lieue de la route, on ne peut l'apercevoir; le toit pointu de ses tours se confond parmi les cimes de gigantesques châtaigniers. Rien n'égale la tranquillité de cette maison assise entre la solitude des bords et la tranquillité de l'Océan. Du côté de la mer, on n'entend que le gémissement des vagues, le cri sinistre des goélands, et parfois le canon de détresse autour des rochers qui défendent l'abord de ces côtes périlleuses; du côté de la terre, l'oreille ne recueille d'autre bruit que le chant des oiseaux nichés dans les grands chênes du parc, ou la clochette des troupeaux parqués dans les lointains pâturages.

Pour pénétrer dans la cour, on traverse un portail à plein-cintre mené dans une tour qui sert de colombier. En face, vous trouvez une vaste pelouse ombragée par quelques sapins; à gauche est le jardin; puis le verger; à droite se dresse fièrement une futaie séculaire qui descend jusque sur les rives de la baie. Cette riche plantation est percée d'allées larges et régulières, à toute heure, en toute saison remplies d'ombre et de silence.

Autour du château règne une terrasse sablée qui se rétrécit considérablement du côté de la mer, et ne laisse plus qu'un espace assez semblable aux remparts des villes fortifiées. A l'extrémité de cette plate-forme, que protège un mur

à hauteur d'appui, s'élevait une sorte d'escalier pratiqué dans la roe, à l'aide du pic et de la mine, et conduisant au rivage par une pente effrayante. Une petite grille défend l'entrée de ce passage dangereux, appelé par les habitants du pays l'escalier du Diable. Pendant le jour, des hommes exercés, des enfants même, peuvent sans trop d'inexpérience suivre cette voie, la plus courte de toutes, pour aller du château au bord de l'Océan; mais la nuit il faudrait être ivre ou fou pour tenter l'escalade. La plus légère hésitation, le moindre faux pas, vous précipiterait dans les flots qui viennent battre contre les rochers loquants la mer est haute. Autrefois cette esplanade avait été plantée, mais le vent qui souffle durant les tempêtes d'équinoxe avait peu à peu dévoré les jeunes arbres. Il n'était resté, à l'époque où cette histoire commença, qu'un figuier rabougri et deux pins dont les cunées, tourmentées par les orages, s'étaient fraternellement entrelacées comme pour se défendre l'une l'autre, et formaient une sorte de berceau naturel.

En 1795, par une belle et calme soirée d'automne, deux personnes se promenaient sur cette terrasse. Ces deux personnes, dont l'une était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, et l'autre une femme à peine sortie de l'adolescence, paraissaient en proie à de vives préoccupations. Elles parcouraient la plate-forme d'un pas brusque et agité, le front soucieux, le regard pensif. Insensibles à la beauté du spectacle qui s'offrait à leurs yeux, elles n'accordaient aucune attention à un magnifique coucher de soleil qui enveloppait la mer comme d'un voile de feu, et qui répandait sur les arbres, déjà jaunissants, des teintes d'une richesse extraordinaire. La nappe verte de l'Océan était rayonnante de sérénité. Des bateaux pêcheurs naissaient à chaque instant à l'horizon, avec leurs voiles blanches ou rouges, accrochant par bandes au milieu des sillons de lumière que projetait l'astre à son déclin, puis s'enfuyaient joyeusement vers le port de Concarneau, comme des oiseaux qui reviennent à leur nid.

Plus loin, des hirondelles de mer rasaient les flots assoupis en poussant les grands cris mélancoliques dont les marins aiment tant la sauvagerie harmonieuse.

Le jeune homme était vêtu d'habits de voyage, mais la simplicité de ses vêtements n'empêchait pas de remarquer sa taille bien prise et sa tournure distinguée. Le large chapeau de feutre noir qui couvrait sa tête ne pouvait pas non plus dérober au regard les traits pleins de noblesse de son visage. La jeune femme qui marchait à côté de lui réalisait un type des plus charmants de son sexe. Il était impossible de voir sans admiration l'ovale parfait de sa figure, l'arc délicat et fier de ses sourcils, ses lèvres encadrées imprégnées de la fraîcheur juvénile que l'âge enlève si vite, son teint nuancé de ces couleurs rosées qui sont vives et qui ne sont pas dures, le tout encadré dans l'or pâle de ses magnifiques cheveux blonds. Elle était déjà revêtue de toute la grâce voluptueuse qui environne les toutes jeunes femmes, et elle n'avait pas encore perdu les charmes mystérieux de la jeune fille. Ses traits, remplis de douceur et de bienveillance, eussent pu même sembler enfantine, si ses yeux bleus, dans le chaud rayon qui s'y dardait, n'avaient exprimé la résolution qui appartient à un âge plus avancé. C'est qu'à ces temps de rudes épreuves, l'expérience vieillissait l'âme avant de flétrir le visage.

Le sable de la terrasse criait sous leurs pieds, les goélands pataquaient non loin d'eux avec de grands bruits d'ailes, le château se remplissait d'un mouvement inaccoutumé, et cependant rien ne pouvait les arracher à leur taciturnité. Il était évident que ces deux êtres agitaient ce moment dans leur esprit de solennelles pensées.

Tout à coup, une jolie paysanne parut sur le seuil d'une porte qui s'ouvrait sur la terrasse; elle portait dans ses bras un enfant de trois ans.

À cette vue, la jeune femme sortit brusquement de son rêve, entraîna son compagnon en lui prenant la main, courut vers son fils et le couvrit d'embrassements mêlés de larmes. Le jeune homme, à son tour, caressa l'enfant qui le regardait avec une sorte de surprise. Cependant ensuite triste et pensif, il resta debout dans une attitude pleine de désespoir.

La jeune femme congédia son enfant avec un baiser; puis, attirant son mari sous le berceau formé par les deux pins entrelacés, elle lui dit en le faisant asseoir à côté d'elle :

« Quoi ! Louis, toujours cet air effrayé décoloré ! N'ai-je donc pas aussi besoin de résignation, moi ? L'heure de ton départ approche; au nom de cet enfant chéri, notre unique bonheur, notre unique espérance, ramène-toi. »

Le jeune homme pressa dans ses mains la main blanche et fraîche de sa compagne.

« Je n'hésite plus, Jeanne; ma résolution est maintenant irrévocable, je suis décidé à partir. Mais, au moment de nous séparer, comment veux-tu que je n'aie pas le cœur déchiré ? Je vais laisser ici le berceau de mon fils et celle avec qui je devais passer une vie tranquille... Oh ! quand reviendrai-je ? quand reverrai-je ce toit paisible, cette terrasse solitaire, ce figuier, ces pins qui nous abritent comme ils ont abrité mon père ?... Jamais, peut-être ! Et puis, repris-il avec un redoublement de désespoir, comment me consolerais-tu de te laisser seule ici, ma pauvre Jeanne, ange d'innocence. Quel sera ton sort si les démons qui nous poursuivent ne respectent pas ton isolement ? si le secours qui m'a été promis n'est point efficace, qui te protégera ? »

« Le château-là retourna sa main de celle de son mari, puis, l'élevant au ciel avec un geste plein de foi et d'enthousiasme religieux : « Dieu, » répondit-elle.

II.

Le baron Louis de Glenezven appartenait à une famille noble de la Bretagne. Il resta orphelin de bonne heure, ayant perdu, à des intervalles très-rapprochés, son père, tué par un boulet à la bataille d'Ouessant, et sa mère, morte d'une maladie de langueur. A peine sorti du collège, il entra, comme

tous ses ancêtres, dans la marine royale. Quelques années après, il avait obtenu le commandement d'une frégate. Ce jeune officier, d'une bravoure déjà éprouvée dans plusieurs combats contre les Anglais, semblait destiné à une haute fortune, lorsque la révolution éclata. On sait quel désordre l'émigration jeta au milieu des flottes françaises, qui se trouvaient tout à coup pressées entièrement privées de chefs. Le baron de Glenezven ne laissait pas les idées nouvelles, son noble cœur applaudissait même secrètement aux efforts du tiers état, mais il était sous le joug des préjugés de sa famille. Il ne voulait pas, comme la plupart de ses amis, faire ce qu'ils appelaient la promenade de Goblentz, mais il quitta le service et se retira dans son château. Là, il essaya toutes les misères de l'oisiveté. Dévoré d'ennui, il allait s'embarquer pour l'Amérique, afin d'y chercher des fatigues et des périls, lorsqu'il rencontra par hasard, dans un château voisin, mademoiselle Jeanne de Loquequer, unique enfant du comte de Loquequer, ex-colonel d'un régiment de cavalerie. Cette âme, avide d'émotions, s'éprit aussitôt de la belle jeune fille, qui, de son côté, ne fut pas insensible à son amour. Il demanda sa main qu'il eut le bonheur d'obtenir. Son existence alors changea entièrement de face; il oublia facilement le passé, ses illusions perdues, sa carrière à jamais brisée, la chute même de ses généreuses espérances, pour ne plus songer qu'à aux saintes joies du mariage. Il entraîna sa jeune femme dans son nid de granit, au milieu de ses grands arbres séculaires, et il commença une nouvelle vie. L'orage qui grondait sur la France venait expirer à la lisière de ses bois silencieux. Pendant trois années, ils vécurent au sein d'un délicieux repos, bientôt embellis par la présence d'un enfant.

L'heureux couple aurait peut-être traversé sans douleur l'époque la plus désastreuse de la révolution, grâce à ce complet isolement du monde, si un malheur terrible n'était pas venu fondre sur eux, comme une tempête, et détruire inopinément toute leur félicité. Un soir, un message vint apporter au baron une lettre de Nantes. Cette lettre était du comte de Loquequer, arrêté comme suspect et emprisonné. Il priait son gendre de venir le trouver et donnait sa bénédiction à sa fille, qu'il se espérait plus revoir. Sans perdre un seul instant, M. de Glenezven monta à cheval et partit seul malgré les vives instances de sa femme qui le suppliait de l'accompagner avec lui. Arrivé à Nantes, il se rendit à la prison de la ville. Il demanda à voir son beau-père au premier geôlier qu'il rencontra; mais il n'obtint que de grossiers refus. On avait donné l'ordre de ne pas laisser communiquer les prisonniers avec les habitants.

Comme il se retirait, le désespoir au cœur, il fut accosté par un homme de haute taille, aux cheveux noirs aplatis sur les tempes, au teint olivâtre, aux gestes brusques et saccadés.

« Que peut-on faire pour ton service, citoyen ? » dit l'étranger d'un voix rauque.

M. de Glenezven, arraché par cette apostrophe à ses douloureuses préoccupations, n'éprouva aucun sentiment de méfiance, il envisagea au contraire cette rencontre comme une bonne fortune du hasard dont il fallait profiter avec empressement.

« Vous êtes bien bon de vous intéresser à mes affaires, monsieur, répondit le baron, et je vous remercie de tout mon cœur, mais il est douteux que vous puissiez m'être utile. »

« Qui sait ? répliqua l'inconnu en fixant sur son interlocuteur ses petits yeux inégaux, qui saut ? aujourd'hui moins que jamais, il ne faut se fier à l'habit. Les plus poissants ne sont pas les mieux vêtus. »

M. de Glenezven ne fit pas grande attention à cette phrase prononcée avec quelque aigreur. Il vivait si loin des hommes depuis son mariage, qu'il était tout à fait ignorant des mœurs et des usages nouveaux; il attribua à une légère susceptibilité d'amour-propre la remarque de son officieux ami, et, pour réparer la faute de politesse qu'il craignait d'avoir commise, il s'pressa de répondre : « Je vous en supplie, monsieur, ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles, je ne nie point que vous ayez la volonté et le pouvoir de me rendre service; je dis seulement que, dans la circonstance particulière où je me trouve, il est à craindre que votre crédit ne soit pas à la hauteur de votre obligeance. Je désirerais voir un prisonnier. »

« N'est-ce que cela, citoyen; mais c'est une bagatelle, et tu ne pouvais mieux t'adresser, car je suis un employé supérieur des prisons. »

« Alors, que le nom de Dieu soit béni ! » s'écria le jeune baron en prenant le bras de sa nouvelle connaissance et en l'entraînant à l'écart pour lui raconter avec réserve, mais sans détours, les maux qui le venaient à Nantes.

Le récit achevé, l'inconnu demeura quelques instants en silence. Il paraissait réfléchir.

« Tu as du bonheur, dit-il enfin d'une voix où perçait une imperceptible ironie, car personne dans cette ville n'est aussi bien que moi en position de te faciliter une entrevue avec ton beau-père. Maintenant, dis-moi ton nom afin que je puisse l'inscrire sur un laissez-passer. »

« Louis de Glenezven, ancien officier de marine, aujourd'hui retiré au château de Glenezven, près de Quimperlé. »

« C'est bien, c'est bien, voilà des détails plus que je n'en demande. » Puis l'employé des prisons s'éloigna de quelques pas, tira de sa poche un portefeuille de maroquin rouge, aracha une page blanche et se mit à griffonner quelques lignes au crayon.

« Voilà ton affaire, jeune homme. Avec ce petit morceau de papier, tu pénétreras dans la prison. Le premier geôlier à qui tu le montreras, te conduira ensuite auprès du citoyen Loquequer. Adieu et bonne chance. »

Enchanté d'avoir obtenu ce premier succès, M. de Glenezven songea à profiter des honorables dispositions du fonctionnaire public. Voir M. de Loquequer, c'était quelque chose, mais il fallait surtout l'arracher à l'implacable tribunal qui allait l'appeler devant lui.

« Je vous remercie mille fois de vos bons procédés à mon

égard, s'écria le jeune homme avec un élan de sincère reconnaissance. Ayez la certitude que vous n'oublierez pas un ingrat et que je conserverai toute ma vie le souvenir de votre généreuse conduite. A votre tour, veuillez m'apprendre votre nom. »

« Mon nom, dit l'inconnu d'un air railleur, il est inutile que je te l'apprenne. Tu le sauras plus tard si tu es encore besoin de moi. D'ailleurs, on me trouve presque toujours à la prison. Encore une fois, adieu, citoyen. »

M. de Glenezven ne voulut pas insister, respectant la réserve de son bienfaiteur comme le scrupule d'un noble cœur. Il craignait aussi de compromettre l'avenir en se montrant importun sans nécessité. Avant de se séparer de l'inconnu, il lui tendit la main avec effusion; mais celui-ci feignit de ne pas apercevoir ce geste amical auquel il ne répondit pas. Il salua de la tête et s'éloigna.

Muni du laissez-passer, le baron retourna aussitôt à la prison; il allait franchir le seuil de la porte redoutée, au milieu d'une nuée de gendarmes et de gendarmes à la mine farouche, lorsqu'il entendit prononcer son nom dans la rue.

Il revint sur ses pas et aperçut un marin qui accourait à toutes jambes.

Le nouveau venu était un jeune homme de trente ans environ, petit, mais robuste, au teint brun, à la physionomie pleine de franchise et de loyauté. Ses yeux noirs bien fendus étaient parlants, ils exprimaient une rare énergie jointe à toutes les nobles qualités du cœur. Quoique sa tournure révélât des habitudes peu aristocratiques, il avait dans tous ses mouvements une certaine grâce, une certaine aisance qui révélait beaucoup de distinction naturelle.

« Comme te voilà grand, Glenezven, s'écria le jeune marin en arrivant, il faut parodiez avoir passé dix années ensemble entre les quatre murailles d'une classe, en face du même pédagogue éructant grec et latin, pour se reconnaître encore après tant de métamorphoses. Sais-tu que tu flais d'un joli façon, tout à l'heure. Je ne suis pas si loin voir, moi, car je cours après toi depuis dix minutes, et j'ai cru que je ne pourrais jamais l'atteindre. Ouf, je suis essoufflé. »

Le marin souleva le grand chapeau qui couvrait ses cheveux d'un noir de jais et s'essuya le front. M. de Glenezven avait reconnu un de ses anciens camarades de collège, Charles Le Groix, fils d'un armateur de Saint-Malo; il se jeta à son cou et l'embrassa comme un embrasse-toujours ses amis d'enfance, avec une véritable effusion de cœur.

« Où allais-tu donc ainsi, reprit le jeune marin, j'espère que tu n'as personne qui te soit cher dans ces infâmes cachots dont il ne sort plus que des cadavres. Oh ! si tu savais comme moi tout ce qui se passe dans cette grande maison noire qui nous regarde d'un air sinistre. C'est une horreur ! Mais, dis-moi, aurais-tu la curiosité d'y pénétrer ? »

« Hélas ! je vais y aller un parent, presque un père, M. de Loquequer, dont j'ai épousé la fille. »

« Comment tu es épousé la charmante mademoiselle de Loquequer ! Elle était bien belle quand elle vint, il y a quatre ans, passer la saison du carnaval à Nantes. Tous les hommes étaient amoureux d'elle; mais s'il y eut beaucoup d'appelés, il ne devait y avoir qu'un élu, Louis de Glenezven. Tu peux, ma foi, le vanter de posséder la perle de la Bretagne. »

« Et toi, dit le baron, n'es-tu pas marié ? »

« Oh ! moi, je suis marié en troisième noce à la plus jolie corvette qui soit jamais sortie du port de Saint-Malo, une corvette qui porte un aimable nom : la *Panthere*, et qui a déjà lancé plus d'un caducée assésse au Ançlais. Vingt-cinq canons de six, mon cher, cela fait du bruit quand elle jette haut, je te la montrerai. Elle est enrade à Paimbœuf. »

M. de Glenezven poussa un soupir : « Charles ne me parle pas trop de gondron et d'eau salée, car tu renouvelleras d'anciens chagrins. Ne sais-tu pas qu'en 1789 j'étais encore capitaine de frégate, tandis qu'aujourd'hui je regarde, les bras croisés, passer les navires des autres ? »

« Et pourquoi as-tu quitté la mer ? Ah ! toi, affaire d'opinion, tu as eu tort, Louis, car les gens de cœur ont plus que jamais de la besogne en France. Mais au moins tu n'as pas émigré comme les autres. Comment tous ces jeunes gens ne comprennent-ils pas que blanc ou tricolore, notre drapeau est toujours le drapeau de la France. »

« Et tu commandes une corvette, je n'avais pas entendu dire que tu fusasses dans la marine ? »

« Voilà mon histoire en deux mots. Je suis républicain comme toi tu es royaliste. J'angé envie d'occuper mes bras au service de mon pays, je suis allé à l'Océan. J'allai trouver mon père, et je lui demandai de me donner de l'ouvrage. Il m'entendit avec un de ses amis qui commandait un corsaire à bord d'un navire en m'embarquant assésse aux Ançlais. J'allai trois fois aux Indes avec le même capitaine, nous fîmes de bonnes prises, nous nous battimes souvent, enfin, je pris un jour un méfier, si bien qu'aujourd'hui je monte un navire qui m'appartient et qui fais la course pour mon propre compte. »

« Comment, tu es corsaire ! s'écria M. de Glenezven. »

« Ja suis corsaire, répondit Le Groix. C'est un joli état pour les gens qui n'ont point de paresse. Je pars dans quelques jours, et situ n'avais pas une aussi jolie femme, je l'engagerais à t'accompagner; nous irions courir le monde ensemble. »

Ainsi causant, les deux amis entrèrent en se donnant le bras dans la grande prison de Nantes. On les laissa passer sans difficulté. Les gendarmes, coiffés du bonnet rouge et vêtus de sales carmagnoles, se rangeaient sur leur passage en murmurant d'une voix presque obsequieuse : « Bonjour, citoyen Le Groix. »

« Tu vois ces dogues à la gueule ensanglantée, disait tout bas le jeune marin à son ami, eh bien, ils me dévoreraient s'ils possédaient quoiqu'ils me voient souvent ici en compagnie du représentant, mais ils ont peur de moi parce que je n'ai pas peur d'eux. Ces gens-là tiennent la main qui les dédie et mordent celle qui les caresse, ils sont comme les loups, qui ne se jettent que sur ceux qui tombent. »

Les deux amis pénétrèrent dans un long corridor sur lequel s'ouvraient les différents cachots. Un geôlier d'une taille

gigantesque, aux épaules trapues, au sourire méchant, aux yeux ternes et hagards vint au-devant d'eux, en secouant d'un air farouche le trossseau de clés qu'il tenait à la main. M. de Glenvezec s'arrêta inquiet et presque effrayé à la vue de ce colosse hideux, vrai type de bonnetaire ivre.

« Point de faiblesse ici, murmura tout bas Le Groix, ou nous sommes perdus. »

Quand ils eurent rejoint le formidable géolier, le jeune corsaire l'arrêta en lui posant la main sur l'épaule.

« Tu as la mine d'un bon homme, dit-il au géant qui attachait sur lui un regard d'oiseau de proie, et je suis sûr que tu vas me rendre le petit service que j'ai à te demander. — C'est selon, répondit le guichetier, en caressant sa barbe rousse.

— Il s'agit de peu de chose, mon ami, nous désirerions voir un prisonnier, le citoyen Loquequer, ne pourras-tu pas nous mener auprès de lui ?

— Le citoyen Loquequer; un ci-devant, n'est-ce pas... petit comme ça. Il baissa sa main à la hauteur de son genou. Maigre, ridé comme une vieille femme...

— Oui, oui, eh bien! s'écrièrent les deux amis avec une impatience anxiété.

— Eh bien, vous ne le verrez pas!

— Et pourquoi ne le verrons-nous pas?

— Pourquoi cela, mes petits, eh bien donc! parce que je crois que, depuis hier, il a pris domicile au château d'Aux (la Loire); ah! c'est là, citoyen, qu'on mange du bon poisson. »

Le baron frissonna de la tête aux pieds et se reprocha amèrement d'être arrivé vingt-quatre heures trop tard.

Son compagnon ne se contenta pas de cette réponse féroce: « Tu mens, dit Le Groix avec audace au géolier. Le citoyen Loquequer n'a pas été noyé, il est vivant derrière une de ces portes d'enfer. Je veux le voir.

— Ah! tu veux, mignon, répéta le géant en reculant de quelques pas et en se posant dans l'attitude du combat.

— Ecoute, l'ami, ne fais pas le matamore. J'ai vu des diables plus noirs que toi; si tu n'échaules la tête, foi de corsaire, je te ferai passer un long quart d'heure. Tiens, prends cette pièce d'or et en avant!

— A la bonne heure donc! en voilà un de sans-culotte. Ça jase sans se gêner. Mais j'aime les corsaires, moi, ce sont de bons b..... et qui ont de bonnes dents! »

A la grande surprise de M. de Glenvezec, le géolier prit la pièce d'or, la mit tranquillement dans la poche de sa carmagnole, puis s'avança vers la porte d'un cliquet qu'il ouvrit en disant:

« Entrez, les amis, et faites vite, car je suis pressé. »

EUGÈNE DE LACHAUX.

(La suite à un prochain numéro.)

HISTOIRE DE M. CRYPTOGAME,

PAR L'AUTEUR DE M. VIEUX-BOIS, DE M. JABOT, DE M. CRÉPIN, DU DOCTEUR FESTUS.

(Première partie.)



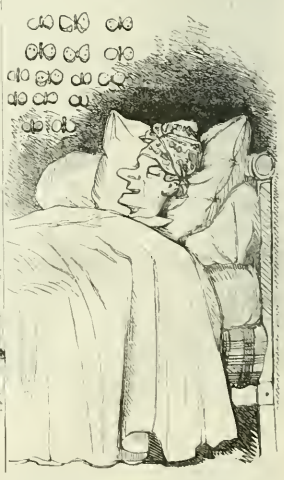
Agé de 55 ans, M. Cryptogame a toujours le même penchant pour l'histoire naturelle.



Quand il a pris un papillon, M. Cryptogame le pique à son chapeau.



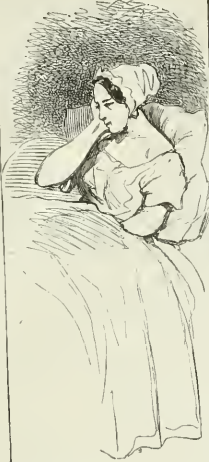
Le soir il le dépique de son chapeau pour le repiquer dans sa collection.



Après quoi il va se coucher, et il rêve avec d'heures des contrées entières où les papillons sont tout paqués.



Pendant que M. Cryptogame rêve papillons, Elvire, âgée de 36 ans, rêve avec délices de son union prochaine avec le cheri de son cœur.



Mais l'aurore lui est faite, parce qu'elle ramène la réalité, qui est si inférieure aux rêves.)



Au fond, M. Cryptogame est plus naturalisé encore que vraiment passionné.



Son style est froid comme une étiquette.



Et l'heure de la promenade matinale a déjà sonnée qu'il ne paraît point encore.



Effectivement, levé un peu tard, M. Cryptogame s'habille sans hâte.



Et l'idée de la promenade matinale le porte à songer.



Il se demande s'il est bien propre à faire le bonheur d'Elvire.



Et, secondement, si Elvire est bien propre à faire le sien.



Puis il lui vient à l'esprit des hallucinations de départ secret, d'exil volontaire, de papillons exotiques.



Sur quoi, M. Cryptogame s'habille, prend sa coiffe, et écrit la lettre d'éternel adieu, qui sera remise à Elvire après son départ.



Ou frappe à la porte, et M. Cryptogame à l'imprudence de crier qu'il n'y est pas.



En sorte qu'Elvire enfonce la porte, et surprend les projets de son amant.

(La suite à un prochain numéro.)

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

Chez GUSTAVE BARBA, 34, rue Mazarine.

LUCIE HARDINGE NOUVEAU ROMAN DE F. COOPER

Traduit de l'anglais par M. E. de LABEDOLLIÈRE, continuateur de la traduction DEFALCONPRET, 2 volumes in-8. — Prix : 15 francs.

Nouvelle édition pour les Cabinets de Lecture des

OEUVRES COMPLÈTES DE CH. PAUL DE KOCK

60 pour cent de remise accordée aux propriétaires de cabinets de lecture qui souscriront aux OEuvres complètes avant le 1^{er} avril 1845. 5 FR. NET LE VOLUME IN-8. Cette nouvelle édition faite spécialement pour les cabinets de lecture, est imprimée sous le format in-8^o en caractère cicéro. Chaque roman formera une livraison de volumes in-8. Il paraît une livraison tous les quinze jours, à partir du 15 janvier 1845

J.-J. DUBOCHET & Compagnie, éditeurs, rue Richelieu, 60.

COLLECTION COMPLÈTE DES AUTEURS LATINS

PUBLIÉE AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS SOUS LA DIRECTION DE M. NISARD

Professeur d'Éloquence latine au Collège de France.

27 volumes grand in-8, de 45 à 55 feuilles, contenant la matière de 200 volumes des autres éditions.

LE PRIX DE CHAQUE VOLUME VARIE DE 12 à 15 FR., SELON LE NOMBRE DE FEUILLES. — TOUTS LES VOLUMES SE VENDENT SÉPARÉMENT.

POÈTES.

Plaute, Térence, Sénèque le Tragique, 4 vol. — Lucrèce, Virgile, Valérius Flaccus, 1 vol. — Ovide, 1 vol. — Horace, Juvenal, Perse, Sulpicia, Phédre, Catulle, Tibulle, Propertius, Gallus, Publius Syrus, 1 vol. — Stace, Martial, Lucilius Junior, Rutilius Namantianus, Gratius Faliscus, Nemesianus et Calpurnius, 1 vol. — Lucain, Silius Italicus, Claudien, 4 vol.

PROSAUTEURS.

Cicéron, 5 vol. — Tacite, 1 vol. — Tite-Live, 2 vol. — Sénèque le Philosophe, 1 vol. — Cornelius Nepos, Quinte-Curce, Justin, Valère-Maxime, Julius Obsequens, 4 vol. — Quintilien, Pline le Jeune, 1 vol. — Pétrone, Apulée, Aulu-Gelle, 1 vol. — Caton, Varron (*de Re rustica*), Columelle, Palladius, 1 vol. — Plinius l'ancien, 2 vol. — Suetone, Historia Augusta, Eutrope, 1 vol. — Ammien Marcellin, Jornandès, 1 vol. — Salluste, J. César, V. Paterculus, Florus, 4 vol. — Macrobe, Varron (*de Lingua Latina*), Pomponius Mela, 1 vol. — Celse, Vitruve, 1 vol. Choix de Prosateurs et de Poètes de la latinité chrétienne, 1 vol.

Pour les personnes qui souscriront d'avance à la collection complète, le prix de l'abonnement est de 324 fr.

La souscription à la collection complète s'effectue en adressant aux éditeurs la somme de 524 fr., soit en argent, soit en billets, payables en 1845 et 1846, sauf convention particulière entre les éditeurs et les souscripteurs

LA COLLECTION SERA COMPLÈTEMENT TERMINÉE EN 1845.

Depuis huit années que cette collection est en cours d'exécution, il a paru vingt-deux volumes, qui comprennent, entre autres ouvrages, tous ceux que l'on qualifie plus particulièrement de classiques.

Quelques-uns de ces volumes forment des recueils où l'on a réuni méthodiquement et par ordre chronologique, les auteurs qui ont écrit dans des genres ou traité des matières analogues. Ainsi, un de ces volumes comprend *Saluste, César, Velleius Paterculus* et *Florus*, qui racontent tout ce qui s'est écoulé d'événements dans l'histoire de Rome, depuis l'époque où finissent les récits mutilés de Tite-Live jusqu'aux Annales de Tacite.

Un autre réunit *Horace, Juvenal, Perse, Sulpicia, toute la satire romaine; Catulle, Tibulle, Propertius, Gallus, toute la poésie élégiaque ou érotique; le fabuliste de Rome, Phédre; le poète gréco-romain, Publius Syrus; c'est un cinquième de la poésie latine en un seul volume.*

Dans un autre, sont rassemblés les épiques dont les sujets sont romains, *Lucain, Silius Italicus, Claudien,*

Dans un autre, *Virgile*, qui représente la perfection de l'épopée et de la poésie latines, est placé entre *Lucrèce*, qui en représente la jeunesse vigoureuse, et *Valérius Flaccus*, qui en marque la décadence.

Un autre, récemment publié, comprend tout le théâtre, *Plaute, Térence, Sénèque le Tragique.*

Un autre, toute l'agronomie, *Caton, Varron, Columelle, Palladius.*

Un autre, les romans, *Pétrone, Apulée, auxquels on a joint Aulu-Gelle.*

Un autre, les auteurs qui ont traité de l'histoire générale, ou de la morale, *Cornélius Népos, Quinte-Curce, Justin, Valère-Maxime.*

Un autre, deux auteurs contemporains et amis, dont un enseignait l'oratoire, et dont l'autre le pratiquait, *Quintilien et Plinius le Jeune.*

Dans un autre, on a groupé autour de *Stace* et de *Martial*, deux poètes rapprochés par les mêmes lieux, la plupart des diatribes, l'astronomie de *Manilius*, les volcans de *Lucilius Junior*, la chasse de *Gratius Faliscus* et de

Némésion, les voyages de *Rutilius Namantianus*, etc.

Dans un autre, on comprend la première partie du recueil des historiens postérieurs à Tacite, *Suetone*, les auteurs de l'*Historia Augusta, Eutrope.*

Dans un autre, on a rassemblé deux géographes, *Varron* et *Macrobe*, et un géographe, *Pomponius Mela.*

Nous ne parlons pas des auteurs publiés à part, et qui forment à eux seuls un recueil: *Tite-Live*, en deux volumes; *Cicéron*, en cinq volumes; *Sénèque le Philosophe, Tacite, Ovide*, lesquels forment chacun un volume. Il n'en reste rien à publier.

Cinq volumes resteront à paraître dans le cours de l'année 1845, et compléteront la collection. Un volume contiendra la seconde partie des historiens postérieurs à Tacite, *Ammien Marcellin, Jornandès*, et quelques abrégés, *Plinius l'ancien* formera deux volumes, dont nous devons la traduction à M. Littré, membre de l'Institut. Un volume se composera d'un choix d'ouvrages ou fragments d'ouvrages d'au-

teurs chrétiens en prose et en vers, dont les sujets touchent à l'histoire de l'antiquité latine. Un autre réunira les œuvres du seul historien de la médecine et du plus grand architecte de Rome, *Celse et Vitruve.*

Ces deux derniers volumes portent à vingt-sept le nombre total des volumes dont se composera la collection.

La simple indication des matières de ces deux volumes justifie une addition rendue d'ailleurs nécessaire par l'impossibilité de les faire entrer dans les autres volumes, sans donner à ceux-ci les proportions d'un dictionnaire. Personne, parmi nos souscripteurs, ne nous conseillera de retrancher de la collection, pour rester fidèles au chiffre primitivement annoncé, des ouvrages d'un si grand intérêt, et qui ont été érogés d'ailleurs dans le prospectus. Nous serions bien plus blâmés de cette omission, que nous ne le serons de n'avoir pas pu, au début d'une si vaste entreprise, calculer, à deux volumes près, combien deux cents volumes ordinaires pouvaient former de volumes de notre collection.

SOUS PRESSE :

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA COLLECTION DES AUTEURS LATINS, publiés avec la traduction en français, sous la direction de M. Nisard, professeur d'éloquence latine au Collège de France. 25 VOLUMES IN-18 sur Jésus, magnifique édition à 2 fr. 50 cent. le vol.

La Collection des Auteurs latins comprenant tous les écrivains dont nous venons de donner plus haut la liste, est un monument que les savants et les hommes d'études sérieuses peuvent seuls apprécier dans son imposant et volumineux ensemble. Les gens du monde, les jeunes gens, ceux auxquels les occupations de la vie

ne permettent pas les longues études, et qui ne veulent pourtant pas rester étrangers au culte des sciences latines, approuveront le choix que nous voulons faire dans cette collection, pour en composer un recueil à leur usage. Nous ne tarderons pas à publier le titre des chefs-d'œuvre dont se composera cette nouvelle publication.

Nous voulons le faire à loisir, pour nous décider avec connaissance de cause et donner les motifs de notre préférence. Nous ne risquons pas de nous tromper, ni d'être obligés de revenir sur un premier choix en annonçant des ouvrages dont nous n'avons pas pu, au début d'une si vaste entreprise, calculer, à deux volumes près, combien deux cents volumes ordinaires pouvaient former de volumes de notre collection.

Ces volumes sont sous presse. On verra bientôt que nous avons eu en vue d'unir, dans cette nouvelle entreprise, le bon choix des auteurs et des ouvrages, la parfaite correction des textes, le mérite des traductions, le luxe typographique et le bon marché. J.-J. DUBOCHET ET C^o.

Mise en vente de la 13^e Livraison.

EUGÈNE SUE
LE
JUIF
ERRANT
ILLUSTRÉ PAR
GAVARNI
80 LIVRAISONS A 50^c
PAULIN
RUE RICHELIEU N. 60



BREVETS DANS LA GRANDE-BRETAGNE ET L'IRLANDE.

LES INVENTEURS sont informés que toute espèce de renseignements sur le sujet des brevets et des garanties offertes aux inventions nouvelles dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, peuvent être obtenus gratis par lettres affranchies, adressées à ALEX. PRINCE, Office for Patents of Invention, 44, Lincoln's Inn Fields, Londres.

LITRES SUR LA CHIMIE, considérée dans ses rapports avec l'industrie, l'agriculture et la physiologie, par JUSTUS LIEBIG, professeur de chimie à l'Université de Giessen, membre correspondant de l'Institut de France, de la Société royale de Londres, des Académies de Berlin, de Saint-Petersbourg, etc., etc., traduites de l'allemand, sur la deuxième édition, par F. BERTHÉLÉMY et E. DUBREUIL-HELIOT, docteurs en médecine de la Faculté de Paris; avec une préface de l'auteur, Paris, Paul Masgana, 42, galerie de l'Odéon; J.-B. Baillière, 17, rue de l'École-de-Médecine, éditeurs, 1845.

RUE TARANNE, 14, A PARIS.

EAU DE MELISSE DES CARMES, autorisée par le Gouvernement et la Faculté de Médecine, de BOYEN, seul successeur des cédants Carmes dechausses de la rue de Valenciennes, possesseurs de ce secret depuis 1650 maintenant et depuis 1789.

Divers jugements et arrêts obtenus contre des contrefacteurs consacrent à M. BOYEN la propriété exclusive de cette Eau si précieuse contre l'apoplexie, les palpitations, les maux d'estomac et autres maladies, notamment le mal de mer. Ces jugements et arrêts, et la Faculté de Médecine, en reconnaissent la supériorité sur celles vendues par les pharmaciens.

Écrire par la poste ou envoyer quelqu'un de sûr qui ne s'adresse qu'au n. 14, répété 14 fois sur la devanture. M. BOYEN étant en instance contre de nouveaux contrefacteurs, ses voisins.

Nécrologie.

M. LE BARON PORTAL.

Le baron Portal, qui vient de mourir pair de France et grand-officier de la Légion d'honneur, n'avait été investi, sous l'empire, que de fonctions peu éclatantes. Sa plus importante mission fut d'accompagner à Bordeaux, en décembre 1815, M. le comte Garnier, sénateur, afin de secourir les mesures de salut public que nécessitait la gravité des circonstances.

Après la première restauration, en 1814, M. Portal fut nommé, par Louis XVIII, maître des requêtes au conseil d'Etat. Il s'y fit distinguer par son aptitude aux matières administratives, par ses vues d'organisation. Quelques années plus tard, quand se forma un cabinet dont les débuts ne furent pas hostiles à la liberté, M. Portal fut appelé à en faire partie comme ministre de la marine et des colonies. Notre état naval avait été sacrifié par les Bourbons, à leur premier retour; sa renaissance date véritablement du ministère de M. Portal. C'est lui qui présenta ce budget en vertu duquel la France devait toujours avoir, à l'état normal, quarante vaisseaux et cinquante frégates. Il avait compris ce que nos amiraux-ministres feignent de ne pas comprendre, c'est qu'en n'entretenant que vingt à vingt-deux vaisseaux à flot, la France se condamne volontairement à n'être qu'une puissance maritime de second ordre. Conséquent avec lui-même, il a protesté contre l'ordonnance de 1837, dont M. Tupinier, qui ne fut qu'un instant ministre de la marine, a démontré de son côté les dangers.

Le plus éloquent digne de M. Portal est la haine qu'il avait inspirée aux Anglais; ce sont les diatribes et les accusations que leurs journaux ont dirigées contre lui. L'importance des mesures prescrites par lui ne leur avait point échappé; aussi le traitèrent-ils de marchand de nègres, comme ils appellent

combattre. Des difficultés en apparence insurmontables surgissent sur chaque point important. Ou sera placée cette salle nouvelle? que sera-t-elle? qui la construira? qui la dirigera? Graves questions qui admettent d'innombrables solutions.

Parmi les projets récemment soumis à l'examen des autorités compétentes, nous avons remarqué celui de M. Hector Horeau, architecte. L'Opéra de M. Horeau, dont nous donnons la vue extérieure et les plans, nous paraît réunir en effet de grands avantages qui feront peut-être pencher la balance en sa faveur. Nous ne voulons pas toutefois entrer ici dans une discussion inutile; nous nous bornons à mettre sous les yeux du public une partie de l'exposé de M. Hector Horeau, afin qu'il puisse juger en connaissance de cause.

L'Opéra proposé serait placé dans un quartier qui n'a pas d'édifice public, sur la ligne des boulevards. Il serait isolé de toutes parts: au sud, par le boulevard des Italiens, à l'est, par la rue Grange-Batelière, au nord, par le prolongement de la rue Grange-Batelière devant le bâtiment de la mairie, à l'ouest, par la rue Chanchat continuée jusqu'au boulevard, à travers le théâtre actuel, en longeant la galerie ouest du passage de l'Opéra.

Pour obtenir cet emplacement, qui aurait 60 mètres sur 150 de profondeur (Notre-Dame a 32 mètres sur 152), on n'a qu'une seule propriété à acquérir, celle placée à l'angle du boulevard et de la rue Grange-Batelière, qui n'est heureusement couverte que de mauvaises constructions et qui est destinée à être vendue.

L'édifice proposé se compose de quatre parties bien distinctes: d'un foyer salle de concert, de la salle, du théâtre, de l'administration et de ses dépendances. Ces diverses parties sont reliées entre elles par des galeries, des vestibules et des escaliers. Au rez-de-chaussée le monument se compose, du côté du boulevard, d'un vaste portique circulaire dissimulant l'angle du boulevard des Italiens et du boulevard Montmartre; ce portique offre un accès et des issues faciles aux piétons; il communique avec les galeries qui enveloppent tout l'édifice, près desquelles les voitures peuvent arriver à couvert de quelque côté qu'elles se présentent; ces galeries offrent un abri à toute heure du jour et de la nuit; elles sont animées par d'élégants magasins qui produiraient un précieux revenu, et détruiraient le triste aspect reproché avec raison à nos édifices publics.

Le portique circulaire donne ensuite accès à un vestibule central, en communication avec le café du théâtre, avec le corps de garde, le dépôt, les escaliers secondaires, avec les galeries latérales, enfin avec les deux grands escaliers conduisant à la salle et au foyer; de plus, des entrées et issues indépendantes ont été ménagées aux différents escaliers desservant à volonté tout ou partie des galeries de la salle.



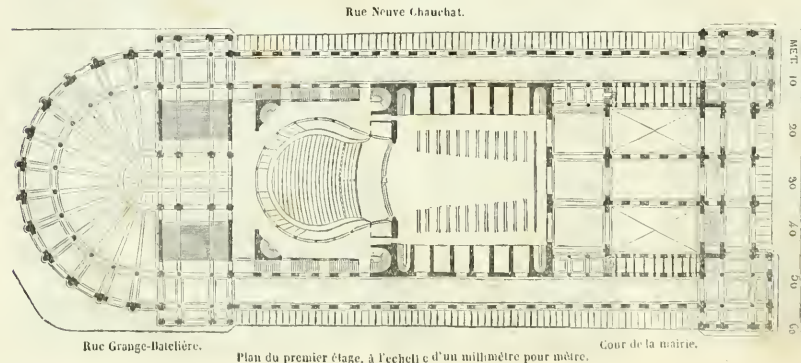
aujourd'hui de ce nom quiconque ne souscrit pas au droit de visite, et se montre soucieux des intérêts de notre flotte et de la dignité de notre pavillon.

La restauration avait appelé M. le baron Portal, après son ministère, un conseil privé et à la chambre des pairs. La révolution de juillet l'avait maintenu au Luxembourg.

Projet d'Opéra pour la ville de Paris.

PROPOSÉ PAR M. H. HOREAU, ARCHITECTE.

La salle de l'Opéra actuelle, salle provisoire, comme chacun sait, est condamnée à une ruine imminente. Qu'elle



Plan du premier étage, à l'échelle d'un millimètre pour mètre.



Au premier étage, on trouve un foyer pouvant servir de salle de concert ou de salle pour des réunions nombreuses. De ce foyer on peut voir dans tous les coins de la salle. Les quatre-zièmes loges sont au niveau de la tribune du foyer, éclairée, sur le boulevard, par les croisées d'attique. Le foyer communique en outre, par les centres, ou par les galeries latérales, avec la salle, avec le théâtre et l'administration.

Le théâtre, plus vaste que le théâtre actuel, pourrait encore être agrandi pour les points de vues étendus, par les magasins de décors et par les foyers d'acteurs avec lesquels il est en contact. Dans l'administration, faisant suite au théâtre, on trouve tout ce que nécessite le service du grand Opéra, notamment des entrées particulières pour acteurs, décors et grands objets; enfin des ouvertures ont été observées pour que l'on puisse voir clair dans toutes les parties de l'édifice sans le secours d'une lumière artificielle.

Pour les bals et fêtes, des dispositions ont été prises dans le but de relier, en quelques minutes, la salle au théâtre et ouvrir une large baie du foyer à la salle, de telle sorte que l'on puisse bien voir toute l'étendue, toute la profondeur de l'édifice; enfin, pour les fêtes extraordinaires, l'administration pourrait céder tout son premier étage dans lequel il n'y aurait que des cloisons mobiles, ce qui donnerait une surface totale d'environ 9,000 mètres, permettant de recevoir facilement douze mille personnes. Si même on voulait conserver la possibilité de donner l'attique pour les fêtes, on pourrait recevoir jusqu'à quinze ou seize mille personnes.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Qui compte sur les souliers d'un mort va longtemps pieds nus.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.
A SAINT-PÉTERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostinovi-Dvor, 22. — F. BELLIZARD et C^e, éditeur de la Revue étrangère au pont de Police, maison de l'Église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DENOS, libraires.

JACQUES DUROCHET.

Tire à la presse mécanique de LACRAMPE ET C^e, rue Damielle, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 5 mois, 3 f. — 6 mois, 4 f. — Un an, 50 f.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 3 f. 75 c.

N^o 101. VOL. IV. — SAMEDI 1^{er} FÉVRIER 1845.
 Bureaux, rue Richelieu, 69.

Ab. pour les Dep. — 5 mois, 3 f. — 6 mois, 4 f. — Un an, 50 f.
 — l'Etranger. — 10 f. — 30 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. *Portrait de M. Odilon Barrot. — Le Nouveau Passage du Sund. Carte du Sund. — Le Carnaval de Cologne. Trois Gravures. — Théâtres. Une Scène d'un Bal d'Enfants. — Chronique Musicale. — Téléphonie, ou Télégraphie acoustique. Trois Gravures. — Courrier de Paris. Le Père Goriot; une Louve blanche; Angus; Dîner offert aux Chefs arabes dans l'atelier d'Horace Vernet; Horace Vernet et ses Chefs arabes fumant le tabacouch. — Louis de Groenewez. Nouvelle par M. Eugène de La Chaux. (2^e partie.) — Impression de Voyage d'un provincial à Paris. (1^{er} article.) — Histoire de M. Crispinoane, par l'auteur de M. Jabot, de M. Vieux-Bois, de M. Crépin, du docteur Festus. Vingt Gravures. (2^e partie.) — Bulletin Bibliographique. — Annonces. — Voitures nouvelles. — Aérologie. M. Azais. Buste de M. Azais. — Modes. Une Gravure. — Rêbus.*

Histoire de la Semaine.

Nous avions raison de croire, au moment où notre dernier bulletin a été mis sous presse, que la discussion de l'adresse, tout animée qu'elle fût déjà, n'était pas encore arrivée à causer toutes les émotions dont elle était grosse. Nous en avons ajourné le récit et nous nous en félicitons, car aujourd'hui nous pouvons, mieux qu'avant le résultat, insister sur les circonstances qui l'ont amené.

Le débat n'avait offert le premier jour qu'un médiocre intérêt, non pas que des hommes d'un vrai talent n'y eussent pris part; car MM. G. de Beaumont, de Tocqueville et Marie s'étaient succédé à la tribune; mais la direction qu'ils avaient essayé d'imprimer à la discussion était peut-être trop éloignée; ils avaient donné une trop grande part aux généralités. Avec les orateurs ministériels entendus le même jour, MM. Liadières et de Gasparin, la discussion, au contraire, ne s'était pas élevée au-dessus des questions de personnes.

Mais le lendemain, un discours de M. de Peyramont a amené M. Thiers à la tribune. Jamais cet orateur ne s'était montré plus abondant, plus incisif, plus labile. Il avait, dès le début, très-nettement décliné toute prétention à la succession ministérielle; il en est résulté, pour sa discussion, une grande liberté en même temps qu'une grande autorité; il a très-ardemment défendu l'alliance avec l'Angleterre; et, après avoir ainsi désintéressé les esprits timides sur lesquels pouvait agir la crainte d'une rupture, il a passé en revue toute la politique extérieure du cabinet dans ses rapports directs ou indirects avec l'Angleterre et appelé tout l'effort des partis parlementaires sur l'examen et le jugement des trois questions de la guerre et du traité du Maroc, du désaveu d'Aubigny et de l'indemnité Pritchard, et enfin du droit de visite et de l'état des négociations. M. le ministre des affaires étrangères a senti le besoin de chercher à détruire l'effet que ce discours avait produit sur l'assemblée. Son discours a été réservé, un peu froid. L'orateur s'est tenu dans les généralités, et l'on a pensé qu'il voulait réserver les faits et les raisons sérieuses pour le moment où la lutte deviendrait corps à corps et où le vote sur lequel il fallait chercher à agir serait plus prochain.

Le mercredi, comme la veille, deux orateurs ont encore rempli la séance. Ce jour-là c'était le tour de M. Dupin, qui est venu prêter son organe aux griefs politiques d'une partie des conservateurs contre le ministère. Son débit, qui est quelquefois chaleureux et ardent, était ce jour-là grave et contenu. Il a dit de ses sailles, le mordant de ses reproches ressortait d'une façon plus piquante encore par ce contraste. Il n'a loué le ministre que d'une seule chose, c'est de paraître ne pas reculer devant la responsabilité de ses actes, d'avoir la fierté de ses fautes, et d'en venir demander à la Chambre l'éclatante approbation. M. Hébert, rapporteur de la commission, qui lui a répondu, n'a pas soutenu cette préten-

tion attribuée au ministère, et il a fait entendre que celui-ci se contenterait d'une approbation sans éclat.

L'événement du lendemain a été un discours de M. Billault, l'un des prétendants, assurait-on, à la succession ministérielle. M. le ministre de l'intérieur, dont la facile abondance plaît assez aux oreilles ministérielles, a cru indispensable de chercher à détruire les impressions que la Chambre venait de recevoir. Y est-il parvenu? L'opposition ne l'a pas pensé, car, contrairement au droit que lui donnait le règlement, contrairement à l'usage, elle n'a vu nul inconvénient à laisser voter immédiatement après le discours du ministre. Un amendement de M. Carné, qui avait le tort, aux yeux des conserva-

teurs dissidents, d'être trop général et de faire peser le blâme, le reproche de faiblesse jusque sur des actes auxquels ils s'étaient associés par des votes antérieurs; cet amendement, sur le premier paragraphe, a été mis aux voix et repoussé par 223 boules contre 197. C'était une différence de 28 voix, une majorité de 15 voix en faveur du ministère.

Le lendemain, la Chambre, après l'adoption du paragraphe préambule, avait à se prononcer sur le traité de Tanger. M. Gustave de Beaumont, par un amendement, proposait de supprimer l'approbation de cet acte diplomatique et de conserver uniquement l'éloge de nos armées et de leurs chefs. Il a essayé de démontrer que la convention était nulle, que



M. Odilon Barrot.

les stipulations en étaient puériles, inefficaces. Son discours a amené M. le maréchal Bugeaud à la tribune. Mais M. le maréchal, au lieu de dire ce qu'il soit du traité, a dit ce que tout le monde sait du soldat d'Afrique. M. Saint-Marc Girardin a succédé au maréchal, et n'a cherché, comme il l'a dit en commençant son discours, souvent interrompu par les centres, ni à exagérer, ni à restreindre le dissentiment qui le séparait de ses amis. L'amendement de M. Gustave de Beaumont, mis aux voix à la fin de cette séance, n'a été rejeté qu'après une première épreuve déclarée douteuse.

Samedi c'était le désaveu d'Aubigny et l'indemnité Pritchard qui étaient en délibération. M. Léon de Malleville, au-

teur d'un amendement qui renfermait un blâme de cette négociation, M. de Peyramont, M. Odilon Barrot, M. Guizot, M. Dufaure se sont succédé à la tribune. M. Dufaure, a été, comme toujours, logique et pressant, M. Guizot d'une habileté et d'un art dont il n'avait jamais donné de plus grandes preuves, M. de Malleville a été spirituel, et M. de Peyramont abondant; mais le plus grand effet a été produit par M. Odilon Barrot qui s'est élevé aux plus nobles mouvements de l'éloquence et a fait entendre cet accent qui vient de la conscience et qui retentit jusqu'au fond des âmes. Toute la discussion de ce jour avait, on le voit, offert le plus grand intérêt, mais l'événement de la séance a été le vote. La Chambre était

nombreuse et les rangs pressés. Le public des tribunes, penché sur l'assemblée, épiait tous les mouvements de la Chambre et attendait avec une indécise émotion le dénouement de ce drame. Enfin le président met au voix l'amendement; la gauche, le centre gauche, la droite, une partie du centre droit et quelques députés épars sur les bancs du centre se lèvent à la fois; à la contre-épreuve une vingtaine de députés des bancs ministériels restent assis et refusent leur adhésion au cabinet qu'ils n'ont cependant pas voulu condamner. La majorité semble acquiesce à l'amendement au vote de l'opposition; toutefois l'opposition est accueillie par les réclamations de l'opposition. On renouvelle l'épreuve au milieu d'un religieux silence. L'un des secrétaires, le seul que l'opposition compte au bureau, déclare l'amendement adopté. M. le président consulte les autres et prononce le rejet de l'amendement. A ce moment éclatent une scène, un tumulte, une tempête que nous cherchions vainement à rendre et que M. le président n'a pas cherché, lui, à conjurer. De tous côtés on se récrie, on proteste, on accuse, non pas sans doute la bonne foi du bureau, mais sa clairvoyance et son appréciation. On veut s'adresser au président, mais M. Sautet, plus heureux que Romulus, avait comme lui pourtant disparu pendant l'orage, sans mettre au vote le paragraphe, sans fixer l'ordre du jour, sans lever la séance. L'Assemblée, toujours en proie à la même agitation, demeura longtemps à se séparer; mais enfin on évacua la salle et l'on mit ainsi à cette séance où le ministère semblait emporter la partie.

Lundi donc, sans contester l'exactitude du procès-verbal, rédigé de façon à sauver l'exactitude de chacun, même celui de l'acte président, sans reprocher les erreurs qu'on croyait avoir été commises, M. Billault est venu à l'ouverture de la séance, proposer le rejet du paragraphe du projet d'adresse, dans lequel la commission proposait à la chambre d'approuver la négociation de Taïti. Avec son habileté nettement, M. Billault a dégagé la question de toute équivoque, et a demandé qu'il n'y en eût dans le vote de tous et de chacun, ni pour les ministres qu'il s'agissait de juger, ni pour les électeurs qui seraient bientôt jugés à leur tour. M. le ministre des travaux publics a remplacé l'orateur à la tribune, et, tout en protestant contre l'intimidation électorale, a emprunté quelques mouvements oratoires à l'intimidation de la rupture avec l'Angleterre. M. Odilon Barrot a déclaré qu'il estimait assez la Chambre pour penser qu'il n'était pas besoin de faire peser aucune crainte sur la conscience de ses membres. « Arrière donc », s'est-il écrié, les menaces de toute espèce! nous sommes des gens d'honneur, libres; mettons la main sur notre conscience, et disons en face du pays qui nous regarde et de l'Europe attentive, si nous sommes convaincus que la guerre imminente dans laquelle nous nous engageons à 4,000 heures de notre protection aurait eu lieu non pas sans l'influence, mais sans les menées et sans les provocations d'un homme; disons si équitablement et dignement, étant convaincus que cet homme est l'auteur et le provocateur de cette guerre, nous pourrions lui accorder solennellement une indemnité. Voilà la seule question. » La Chambre a donné son assentiment à cette position de la question. On a passé immédiatement au vote, et l'annonce faite par le président que le scrutin secret était réouvert par vingt membres ministériels, a trompé l'attente de la Chambre et excitée une vive surprise. Enfin le résultat a été proclamé; sur 418 votants, le ministère a obtenu 5 voix de plus que la stricte majorité (215 contre 205).

À la suite de ce vote, l'opposition, regardant la succession ministérielle comme en quelque sorte ouverte, a successivement retiré tous les amendements présentés sur les paragraphes subséquents, et le projet d'adresse a été voté par 216 boules blanches seulement. Quelques boules noires ont complété le nombre voulu pour la légalité de l'opération. La presque totalité des membres de l'opposition n'a pas voté. Les journaux du ministère ont reconnu le lendemain que c'était la un échec; mais ils ont déclaré en même temps qu'après délibération et par raison d'Etat les membres du cabinet n'étaient déterminés à ne pas résigner leurs portefeuilles. Ce parti n'est pas sans courage; car il est évident que l'existence leur sera plus que jamais pénible, que la vie sera pour eux un combat de tous les jours.

On s'explique qu'un milieu de tant et de si grandes préoccupations, alors que l'Europe était attentive et avait les yeux sur nous, nous ayons, nous, peu détourné les regards vers l'étranger.

La presse anglaise, qui avait applaudi au premier avantage de notre cabinet, déplore aujourd'hui sa défaite; elle est aussi insolente pour M. Guizot que pour l'opposition. Attention, pour connaître la pensée officielle de nos voisins, l'ouverture prochaine de leur parlement.

Les avis du Maroc que l'on reçoit par l'Espagne confirment ceux que fournissent les correspondances de l'Algérie. Nous lisons dans *l'Heraldo* : « Les nouvelles du Maroc, reçues à Gibraltar, sont déplorable. L'anarchie règne dans une grande partie de l'empire. Les Kabyles ont mis au pillage plusieurs villes. La paix conclue avec la France a contribué à affaiblir la puissance d'Abderhahman, que l'on a présenté aux yeux des fanatiques comme incapable de défendre sur le champ de bataille la cause de l'islamisme et l'indépendance de la patrie. Il est probable qu'Abd-el-Kader, aussi sage que vaillant, n'est pas étranger à ces combustions. »

Le 28 décembre dernier, il s'est passé dans le faubourg de Péra à Constantinople un événement qui avait produit une grande sensation. Un Français avait été poursuivi par des soldats turcs jusque dans l'intérieur de l'hôtel de l'ambassade. Il fallut une réparation éclatante. Immédiatement des déclarations furent faites auprès de la Porte. Chéikh-Effendi s'empressa d'envoyer le premier interprète du divan chez le chargé d'affaires de France, pour lui faire ses excuses et lui témoigner ses regrets pour ce qui s'était passé. D'un autre côté, Riza-Pacha quitta aussitôt le conseil, où il se trouvait,

se rendit à Tophané, fit retenir le capitaine, le dégrada, après lui avoir adressé de dures réprimandes, le mit aux arrêts, et envoya un de ses aides de camp chez M. de Botenval, pour l'informer de ce qui avait été fait. La satisfaction fut jugée suffisante, et l'affaire a été terminée le même jour. — On écrit de Constantinople, 8 janvier : « Méhémet-Ali vient de conclure avec M. Bourne, agent du post-office d'Angleterre, une convention concernant le passage des voyageurs et des lettres d'Angleterre par l'Égypte. Cette convention est soumise à la ratification du post-office, sa durée sera de cinq ans, à dater du mois de mai 1845. La maille anglaise ira en 38 heures d'Alexandrie à Suez, et en 52 heures de Suez à Alexandrie. On paiera 40 piastres (un peu plus de 10 fr.) pour une livre de papier anglais. L'administration égyptienne se chargera du transport des voyageurs. Elle se réserve le monopole du transport entre le Caire et Suez. Méhémet-Ali prétend qu'il épargnera ainsi aux voyageurs les peines qu'ils éprouveraient s'ils étaient obligés de traverser le désert. Les droits de transit par cette voie de communication seront de un demi pour cent *ad valorem*, au lieu de trois pour cent, comme en 1838. » Ainsi seraient déjouées les combinaisons des Anglais pour s'emparer de la route et du transit à travers l'isthme de Suez.

Notre gouvernement a fait dire qu'il avait des nouvelles de Taïti du 20 août; mais il n'a rien publié. Le *Morning Chronicle* cite, d'après le *Mercury de Leeds*, une lettre de cette date que nous reproduisons. Sans doute on doit faire, en la lisant, toutes réserves; mais il est clair néanmoins que la situation de nos marins, dans ces lies, est déplorable. Le Taïti, 20 août 1845. La frégate anglaise la *Thalia*, à l'ancre ici, il y a environ huit jours, le capitaine général anglais, pour entendre quelques-unes des plaintes des Anglais contre les Français. A peu près vers l'époque de l'arrivée de la *Thalia*, les Français proposèrent aux naturels de faire la paix jusqu'à l'arrivée des nouveaux d'Europe, ce qui fut accepté par les Taïtiens. Aujourd'hui les Français ont capturé un bateau taïtien qui venait de Morea. Les chefs ont envoyé des lettres où ils annoncent qu'à moins que le bateau et les hommes d'équipage ne soient rendus, ils considéreront le traité de paix comme rompu. Je pense vraiment qu'ils ont l'intention d'agir comme ils l'ont annoncé, car tous les Taïtiens, hommes, femmes, enfants, sont absents depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit, ce qui est un grave symptôme de guerre. Dans les divers engagements que les Français ont eus avec les Taïtiens, ils ont perdu, tant pour les hommes tués sur le champ de bataille que pour ceux qui sont morts depuis de leurs blessures, environ 200 hommes; les Taïtiens en ont perdu à peu près autant; mais je crois fermement que le chiffre est encore le plus fort du côté des Français. C'est une guerre horrible; on ne fait point de quartier ni d'un côté ni de l'autre. Tout homme blessé est froidement achevé à coup de baïonnette. Un certain nombre de missionnaires meurt à la suite d'un ou à quelques jours pour Valparaiso, d'où ils se rendront en Angleterre. Je suis vraiment fâché de leur départ; ce sont de bons et dignes disciples de Jésus-Christ. Nous déplorons tout amèrement la mort de ce bon ministre, M. McKean; c'était un chrétien sous tous les rapports; il fut tué dans sa veranda (la galerie extérieure de sa maison) en présence de plusieurs de ses frères missionnaires.

Nous ne parlerions pas de l'Espagne si nous n'avions qu'à dire que le sénat vient définitivement de voter à 74 voix contre 12 le bouleversement de sa constitution. Mais nous avons à annoncer un nouvel assassinat. Zurbano, qu'on avait dit réfugié en Portugal, a été découvert dans une retraite aux environs de Logrono. Arrêté le 19, il a été fusillé le 21, SANS JUGEMENT. Son beau-frère, Cayetano Muro, ancien chef d'escadron, qui se tenait caché avec lui, a été tué roide d'un coup de fusil, au moment où il cherchait à s'évader par une fenêtre, de leur retraite. — Les antécédents de Zurbano étaient plus romanesques qu'éducatifs. Fils d'un honnête labourer de Barea, non loin de Logrono, il fut d'abord destiné par sa famille à l'état ecclésiastique; dégoûté bientôt d'étude; peit en harmonie avec ses goûts et son caractère, il se maria très-jeune et prit à ferme une très-grande étendue de terres à Barea; mais, ennuyé de ce genre de vie passible autant qu'il l'avait été du sémaphore, il se fit contrebandier; de contrebandier, il devint voleur, et fut condamné à mort par contumace. La guerre civile avait éclaté sur ces entreffaites, il proposa à quelques habitants carlistes de Logrono un plan pour faire sauter la poudrière de cette ville, et pour livrer la place aux troupes de Zumalacaregui; puis tenant entre ses mains les fils de toute cette trame qu'il avait lui-même ourdie, il s'en fut à dénoncer au gouverneur civil qu'il instruisait de noms des conspirateurs dont quelques-uns payèrent de leur vie leur imprudence; quant à Zurbano, grâce pour cette infamie, il forma une petite bande sous la protection de M. Pita-Pizarro, et commença contre les carlistes ces excursions audacieuses qu'il ont élevés dans la suite aux plus hauts grades dans l'armée, et ont fini par la catastrophe inouïe qui vient de l'envelopper avec toute sa famille.

S'il faut en croire une correspondance du *Courrier des Etats-Unis*, Santa-Anna aurait pris le parti de diriger sur Mexico un détachement de ses forces pour y rétablir son autorité; mais ce détachement, en approchant de la capitale, se serait déclaré en faveur du nouvel ordre de choses. « Ainsi, ajoute la correspondance que nous venons de citer, les probabilités sont presque toutes contre Santa-Anna; trop d'ennemis le menacent pour qu'il puisse en tromper à moins d'un miracle. Mais les miracles, qui consistent dans la versatilité des hommes et des opinions, sont fréquents dans l'histoire du Mexique. Si celui-là s'opérait, Santa-Anna en tirerait bon profit. Il ne sortirait de la situation où il est placé que fugitif, perdu, ou dictateur et presque roi. » — D'après des nouvelles en date de Washington, 1^{er} janvier, Santa-Anna est perdu. Les trois grandes villes du Mexique, Vera-Cruz, Puebla et Mexico, se sont prononcées contre lui. L'opinion générale aux Etats-Unis est que la chute de Santa-Anna fe-

rait cesser toutes les difficultés qui s'opposent à l'annexion du Texas, la France ne pouvant, dans cette question, faire cause commune avec l'Angleterre.

On a reçu des nouvelles de Montevideo. Un mouvement a eu lieu dans cette ville. Le but était de créer une sorte de dictature militaire en faveur du ministre de la guerre, M. Pacheco, qui, dit-on, eût ouvert les portes de Montevideo à l'armée des Buenos-Ayriens, et livré cette malheureuse ville aux massacres précédés par la Moschona sous l'inspiration de Rosas. Cette trahison a été heureusement déjouée. Les auteurs du mouvement ont été obligés de quitter Montevideo. La tranquillité est rétablie, et le salut de la ville est toujours confié au dévouement et au courage de la légion française. Les nouvelles de Buenos-Ayres vont jusqu'au 10. Elles apprennent qu'un convoi, destiné pour le Paraguay, et navigant sous pavillon argentin, a été capturé par le gouvernement de Corrientes, dans le fleuve du Parana. Toutes les marchandises ont été confisquées, sauf ce que l'on pourra prouver légalement appartenir à des étrangers. La plupart de ces marchandises sont de fabrication anglaise, et leur valeur s'élève à 500,000 piastres fortes (2,500,000 francs). Près d'un dixième appartenait à un des principaux spéculateurs de Buenos-Ayres. Le contre-coup de cet événement sera vivement ressenti par quelques maisons d'Angleterre, car presque toutes ces marchandises avaient été achetées à crédit.

Une lettre, écrite de l'île Bourbon au *Courrier de Nantes*, donne l'explication suivante du blocus de Madagascar par les Anglais : « Le prétexte est une injure faite à un missionnaire irlandais par l'objet; la vraie cause est le désir de contrebalancer sinon de détruire l'influence française dans ces contrées. Pour tous ceux qui réfléchissent, ce blocus n'est qu'un moyen d'obtenir des autorités du pays un traité de commerce, et enfin, ce qui est plus probable, d'obtenir de gré ou de force une concession de terrain qui leur servira de point de départ pour établir leur domination exclusive sur l'île entière, à l'exception cependant de deux ou trois petits trous fort malsains que nous possédons à quelque distance de l'île, et qu'on ne nous disputera pas. » Toutefois une autre lettre donne une version différente sur l'insulte que les Anglais veulent venger, et dont la victime ne serait plus un missionnaire, mais bien un capitaine de leur marine marchande.

La Société d'encouragement, qui a vivement ressenti la perte que les sciences et l'industrie ont faite récemment dans la personne de M. d'Arcet, voulant honorer la mémoire d'un de ses membres les plus zélés, qui, pendant quarante ans, s'est associé à ses travaux, a émis le vœu qu'un monument lui fut érigé pour rappeler les services rendus par lui aux arts et à l'humanité. On sait en effet par combien d'importantes découvertes, de procédés utiles, M. d'Arcet a enrichi le domaine de l'industrie et amélioré la condition de certaines professions industrielles. La Société d'encouragement s'est inscrite pour 1000 francs en tête de cette liste, ou voudrait figurer tous les industriels comme tous les artisans dont l'industrie chimiste a assuré la fortune ou l'existence.

A son retour d'Alger, la frégate à vapeur *Orénoque*, entrée le 22 à Toulon, avait à bord 926 passagers militaires. Pendant toute la traversée d'Alger à Toulon, *Orénoque* a essuyé un temps très-mauvais; mer excessivement grosse et vent impétueux. Le 20, la houle était énorme, et les passagers si nombreux que la frégate transportait, au lieu de se tenir dans la batterie, où ils n'auraient couru aucun danger, se trouvaient sur le pont, et plusieurs s'étaient réfugiés dans les tambours pour être à l'abri des lames; ordre fut donné par le commandant de les faire retirer de ce refuge peu sûr, mais malheureusement quelques-uns ne tirèrent aucun compte de cet ordre, et, cinq minutes après, une forte lame ayant enlevé violemment le plancher d'un tambour, quatre soldats congédiés qui y étaient enfermés, furent emportés en même temps et disparurent dans les flots, où ils ont trouvé la mort qu'ils avaient été assez heureux de ne pas rencontrer sur la terre africaine. *Orénoque* flotta alors dix-neuf. On ne pouvait songer à leur porter secours.

La chambre des pairs vient encore de perdre un de ses membres, M. Humbolt-Conté, beau-père de M. le baron Thénard. — Nous consacrons, sur notre dernière page, quelques lignes nécrologiques à M. Azais, qui a également terminé sa carrière.

Le nouveau passage du Sund.

Il n'est pas de navigateur qui ne connaisse, et malheureusement pour lui, le passage du Sund. Tout près d'Elseuer, ou mieux Helsingor, ville d'environ 7,000 âmes, située à l'extrémité de l'île de Zealand, et vis-à-vis la province suédoise de Scanie, par 56° 2' 17" de latitude nord, et 10° 18' de long. est, est le fameux château de Kronborg, qui commande l'entrée de la Baltique, et partant le détroit du Sund, passage nécessaire entre la Baltique et la mer du Nord. Le détroit, qui a 9 milles de longueur, n'a vis-à-vis d'Helsingborg que tout au plus un demi-mille. Tous les bâtiments marchands, à l'entrée et à la sortie, sont obligés de saluer le château de Kronborg en abaissant leurs voiles, et aucun d'eux ne peut passer le Sund sans prendre des expéditions à Elseuer et payer le droit de passage, conformément aux conditions des traités conclus à cet effet entre le Danemark et les différentes puissances européennes. Quelle est l'origine de ce droit? On prétend la trouver dans une ancienne convention du roi de Danemark avec les villes hanséatiques, convention par laquelle le premier s'engageait à faire élever des phares et des balises tout le long du Cattégat, et les autres, à payer

des droits pour l'entretien de ces constructions. On trouve aussi un traité conclu à ce sujet avec l'Angleterre, qui commençait déjà à jouer son rôle de puissance maritime, et qui remonte à l'année 1450. Quant à la quotité du droit, elle a varié à différentes époques. Pour ce qui est du droit lui-même, il se paie par toutes les puissances, mais seulement pour les navires marchands; les bâtiments de guerre en sont exempts.

Inutile de reproduire ici les dispositions de l'ordonnance danoise sur la manière de saluer en abaissant les voiles. Qu'il nous suffise de dire que ce droit est à la fois, fort onéreux pour les puissances et très-lucratif pour le Danemark, bien qu'encore le tarif ait subi quelques modifications avantageuses par suite de l'ordonnance du 25 mars 1856. Il forme encore environ le septième de ses revenus, évalués approximativement à 14 millions d'écus de batave.

Pour qu'on puisse se faire une idée de ces revenus, il est bon de connaître le nombre des navires qui passent annuellement du détroit du Sund. Nous avons sous les yeux un tableau emprunté au bulletin du ministère de l'Agriculture et du commerce, et qui contient le nombre exact des navires qui ont passé le détroit de 1851 à 1842 inclusivement. Il résulte de ce document, que pendant cette période de 12 années, le Sund a été passé par 77,636 navires venant de la mer du Nord, soit en moyenne annuellement par 6,471; et par 78,817 venant de la Baltique, dont la moyenne annuelle donne 6,568. La moyenne, tant pour les entrées que pour les sorties, a donc été annuellement de 15,039. Sans parler ici des navires danois et de ceux qui appartiennent à la Suède, nous constaterons pour cette même période de 12 années le passage de 47,065 navires anglais, de 28,051 navires prussiens, de 8,920 navires mecklenbourgeois, de 6,500 navires hanovriens, etc.

La Prusse alone figure sur cette liste que pour un total de 2,427 bâtiments.

Si, dans cette période duodécennale, le pavillon anglais entre dans l'ensemble pour la proportion énorme de 27 0/0, le pavillon prussien figure pour 18 0/0. Si nous considérons les entrées et les sorties sous un autre point de vue, et faisons la différence entre les navires chargés et les navires sur lest, nous trouverons que le pavillon prussien s'est trouvé dans une position proportionnellement aussi favorable que le pavillon britannique. En effet, tandis que pour le pavillon anglais les navires chargés figurent pour 72 0/0, et ceux sur

lest pour 28 0/0; pour le pavillon prussien, nous trouvons à peu près les mêmes chiffres: 75 0/0, pour les navires chargés, et 27 0/0, pour les navires sur lest.

En 1845, nous constaterons des faits analogues: sur 14,940 navires qui ont passé le Sund, nous comptons 3,518 bâtiments anglais, et 2,597 bâtiments prussiens.

Nous croyons inutile de donner ici le tarif des droits du Sund. Nous nous bornerons à dire que ce tarif, dit de Christianople, a été établi en 1645. Par suite de ce tarif, les marchandises non dénommées devaient acquitter 1 0/0 de leur valeur au lieu de leur provenance, lorsque les navires appartenaient à des nations privilégiées. Mais le prix des marchandises et le cours des changes ayant subi des variations notables depuis l'époque à laquelle remontent ces fixations, la proportion de 1 0/0 s'est trouvée de beaucoup dépassée.

Par suite des réclamations des puissances intéressées, un nouvel arrangement a été conclu à Londres le 4 juin 1841, et est exécutoire pour dix ans à partir du 13 juin de la même année.

Toutefois, malgré cette diminution apportée dans les droits du Sund, ils ne laissent pas que de peser encore assez lourdement sur les marines étrangères. Ainsi, pour ne parler ici que de la France, dont les transports ne peuvent se comparer à ceux effectués par les navires prussiens, et surtout par les navires anglais, elle a acquitté à Elsenaur, en 1841 pour 139,110 fr. de droits, en 1842 pour 166,468 fr. 52 c.

De tous les faits que nous venons d'énumérer, et des chiffres que nous venons de citer, il résulte cette conclusion bien évidente, que parmi les navires, qui, chaque année, passent le Sund, le pavillon anglais occupe le premier rang, le pavillon prussien le second. Sans parler ici de l'Angleterre, qui compense facilement les charges qu'elle acquitte par l'immensité de son commerce et la multiplicité de ses opérations, il est incontestable que dans cette répartition des droits, c'est la Prusse qui supporte les frais les plus considérables, et contribue le plus à l'augmentation des recettes danoises du Danemark. Elle paie 1 fr. 1/4 0/0, tandis que les nations privilégiées, les Anglais, les Français, les Hollandais et les Suédois, ne paient que 1 0/0. Les capitaines hollandais jouissent de plus du privilège de n'avoir qu'à exhiber leurs papiers. Il n'est donc pas étonnant que cette puissance, qui a déjà donné tant de preuves de sa sollicitude pour les intérêts germaniques, ait songé depuis longtemps à exécuter son commerce d'un tribut dont elle ne peut refuser ouverte-

Le Carnaval à Cologne.

SOUVENIRS D'UN TOURISTE.

L'année 1844 a été plus heureuse que l'année 1843: elle a possédé un dimanche gras; or, le dimanche gras 18 février 1844, un convoi du chemin de fer d'Aix-La-Chapelle m'amena à Cologne, où m'appelaient certaines affaires dont le récit serait aussi fatigant à écrire qu'à lire.

J'avais déjà rendu plusieurs visites à Cologne, pendant l'été et pendant l'automne, en remontant ou en descendant le Rhin, en allant en Suisse ou en Hollande, mais c'était la première fois que je la voyais pendant l'hiver. Des que les dernières feuilles sont tombées, les touristes qui ont l'habitude de sortir de leurs confortables domiciles s'enlèvent bien vite du côté de l'Italie, de l'Espagne ou de la Grèce. Le Nord, c'est-à-dire le froid, les effraie. Ils vont chercher à Naples, à Athènes ou à Grenade, les plus doux climats de l'Europe. Je ne leur en fais pas un crime; mais pourtant quelques-uns d'entre eux n'auraient-ils pas dû s'exposer une ou deux semaines aux intempéries de l'atmosphère, toujours moins dures qu'ils ne le sont redoutent, pour observer et peindre, durant la saison d'hiver, les mœurs et les coutumes encore si peu connues des populations qui vivent au delà du Rhin. (Que de descriptions ne possédons-nous pas, par exemple, du carnaval de Venise ou de celui de Rome? Qui a jamais entendu parler du carnaval de Cologne? Moi-même, qui suis très-curieux, ignorerais encore son existence, si la nécessité ne m'eût pas conduit dans cette vieille cité romaine, Franque et allemande, le dimanche gras 18 février 1844.

Arrivé le matin, j'avais terminé mes affaires avant le soir; je me disposais à repartir, quand je rencontrai un jeune officier prussien récemment marié à une aimable Française que j'avais vue souvent à Paris l'hiver précédent.

« Vous ici? » s'écria-t-il en me serrant la main.
« Moi-même, » répondis-je en rougissant, car je me sentais coupable. Toutefois l'habitude du monde me permit d'ajouter presque immédiatement, avec un sang-froid admirable: « J'allais chez vous. »

Cela n'était pas vrai; mais la politesse, si souvent unanime conseillère, ne m'obligeait-elle pas à faire ce mensonge?

Ma faute reçut aussitôt son châtiment. Il me fallut accepter une invitation pressante, renoncer au départ, et passer à Cologne deux autres journées que l'amabilité de mes hôtes et les plaisirs du carnaval rendirent fort agréables. La peine était aussi douce que le délit avait été léger.

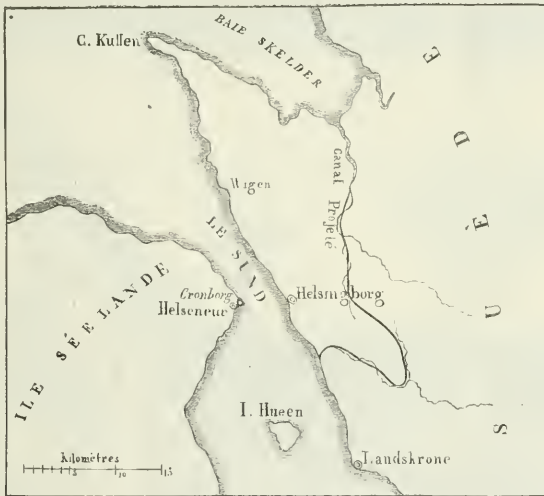
Si je voulais traduire littéralement une petite brochure que j'ai achetée le lendemain, intitulée: *Koln's Carnival, wie er war, ist, und sein wird. Weisgebade für die kölnner und alle Freunde von Volks-festen. Der carnaval de Cologne tel qu'il était, tel qu'il est et tel qu'il sera, dédié aux habitants de Cologne et à tous les amateurs de fêtes populaires*, je pourrais faire preuve d'une érudition étonnante, mais très-certainement je caserais à la majorité de mes lecteurs beaucoup plus d'ennui que je ne m'apprends à leur en causer. Quant à moi, je ne connais pas de paragrâmes aussi effrayants que ceux qui commencent par ces mots: « L'origine de cette institution... de cette ville... de cette coutume, se perd dans la nuit des temps. » Ces paroles menaçantes évoquent devant moi une si longue série de Germains, de Romains, de Barbares, de Burgaves, de Serfs, etc., etc., que, fermant les yeux, je m'endors sur-le-champ pour ne me réveiller qu'au moment où le savant historien arrive enfin à la révolution française.

Le carnaval régnait donc à Cologne de temps immémorial, lorsque l'arrivée des Français le détrôna. Vingt-cinq années s'écoulèrent sans que les *kolner* osassent rétablir le culte détruit de cette divinité de leurs ancêtres. Plusieurs tentatives avortèrent. Enfin l'année 1825 vit s'accomplir un des plus grands événements de l'histoire de Cologne. Comme le phénix, le carnaval sortit de ses cendres plus jeune, plus vivace, plus brillant, plus enjoué, plus spirituel, plus bruyant, plus adonné, qu'il ne se l'avait été au plus beau temps de sa splendeur passée. Depuis 1825 jusqu'en 1844, époque à laquelle j'ai eu le plaisir de le voir, toutes ses qualités ont pris des développements fauleux.

Le carnaval de Cologne ne ressemble en rien à ses plus illustres rivaux. Ce qui lui donne surtout un caractère tout particulier, ce sont ses préparatifs... Dès qu'une année a sonné la dernière seconde de la dernière minute de sa dernière heure, les habitants de Cologne ne perdent pas leur temps à pleurer sa mort. Au lieu de se désoler, ils chantent et rient. Qu'il ait été triste ou gai, ils oublient le passé pour ne plus songer qu'au présent et à l'avenir. Leur bien-aimé carnaval surtout occupe la majeure partie de leurs pensées. Les *kolner*, comme ils s'appellent, aiment à mener joyeuse vie. Sous le spécieux prétexte de se faire des politesses, ils s'offrent les uns aux autres quatre ou cinq repas par jour, entremêlés de quatre ou cinq déjeuners, gobelets ou soupers, pendant lesquels ils régalent leur estomac d'une quantité merveilleuse de bonnes grosses ou petites choses. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. Je reviens à mes masques.

Dès le premier jour de l'an, le comité se forme; neuf membres le composent. — Il se divise en plusieurs comités particuliers: comité littéraire, comité des décorations, comité des bals, des farces, des masques, des processions, etc. — Les travaux commencent, importants travaux, qui occupent dès lors un nombre considérable de têtes et de bras, et auxquels le président de la société du Carnaval imprime chaque jour une impulsion nouvelle.

Bientôt les sociétés s'assemblent. Leurs réunions avaient lieu jadis dans une maison de la Sternengasse, no 10, où naquit Rubens et où mourut Marie de Médicis; mais cet intéressant local historique devenait insuffisant pour contenir la foule toujours croissante des *carnavalfreunde*, ou amis du carnaval. — Aujourd'hui l'association tient ses séances dans la grande et la plus belle salle de Cologne, au Donhof. —



(Carte du Sund.)

ment le paiement, puisque cette obligation repose sur des traités librement consentis.

La Prusse alone, avec cette adresse qui lui est habituelle, a songé à tonner la difficulté. Il fallut intéresser à la fois au succès de son entreprise l'Angleterre, qui, à cause de l'étendue de son commerce, paie au droit du Sund les sommes les plus considérables, et la Suède, qui se souvient encore qu'en 1643, à la paix de Bromsebro, elle avait obtenu l'exemption de tout péage pour ses vaisseaux, et qu'elle n'a perdu cet avantage que depuis 1720. Ainsi, on a d'abord mis en avant le projet d'une ligne de paquebots à vapeur entre Hull (Angleterre) et Stettin (Prusse) en passant par Gothenbourg (Suède). Mais ce projet cache une autre opération, qui aurait pour résultat d'échapper à la nécessité de payer les droits du Sund.

Un peu au nord d'Helsingborg, sur la côte suédoise, est une petite baie dans laquelle se jette un petit fleuve; au sud d'Helsingborg, il y a un autre petit fleuve qui se jette également dans le Sund. On rendrait ces deux fleuves navigables, et on les joindrait par un canal. Ensuite, on éviterait de passer à Elsenaur, où se percevaient les droits du Sund.

Le gouvernement suédois a, dit-on, déclaré qu'il était disposé à seconder ce projet, et qu'il ne percevrait point de droits. D'après cette assurance, et sur le rapport du ministre

des affaires étrangères à Berlin, le gouvernement prussien a expédié sur les lieux un de ses agents, M. Lorentz, lui a donné 500 thalers (1,875 fr.) pour les frais de voyage, et a mis à sa disposition 2,000 autres thalers, (7,500 fr.) pour faire les travaux de nivellement sur la côte de Scanie. M. Lorentz a aussi mission de demander une concession pour un temps limité. Le dessin que nous donnons ici indique la direction nouvelle qui serait suivie à l'avenir par les navires, qui échapperaient ainsi au passage du Déroit.

Il est probable, d'après ces préparatifs, que les travaux de nivellement ne tarderont pas à commencer, et si, comme nous avons tout lieu de l'espérer, cette opération est couronnée de succès, la navigation de la Baltique ne subira plus le grave préjudice que fait peser sur elle la perception des droits du Sund.

En présence de la réalisation imminente de ce projet, le Danemark n'aurait d'autre parti à prendre que d'abolir complètement les droits qu'il prélève aujourd'hui. Y consentirait-il? C'est douteux. Peut-être, comme tous les gouvernements de ce monde, croit-il que l'impôt est chose sacrée et qui ne doit périr qu'à la dernière extrémité, et attendrait-il l'ouverture du canal pour supprimer alors officiellement un droit qui, dès lors, sera par le fait aboli; cette hypothèse est la plus probable.



(Aide-mémoire des réunions des amis du Carnaval, à Cologne.)

Cette salle est divisée, décorée, etc., comme la repré-
sente le dessin allemand que l'illustration s'est procuré
de montrer à ses chers abonnés.

Ce fut là que me mena mon hôte le soir du
dimanche gras de l'année 1844.

Je n'ai pas besoin, puisque vous le voyez, de
vous décrire l'aspect général de la salle et des
personnages qui la remplissent. Quelques mots
d'explication me semblent cependant néces-
saires. Tous les membres de l'association por-
tent sur leur tête un bonnet dont les couleurs
étaient jadis celles de la ville (blanc et rouge)
et sont actuellement celles de la folie (or et vert);
aussi les appelle-t-on des *kerppler*, du nom de
leur coiffure (kappen).

La tribune du milieu est occupée par le
président; derrière ce digne chef de l'associa-
tion, s'élançe au travers de la tapisserie le
Pégase du Carnaval. Au-dessus de sa tête, le
Temps attise le feu d'un réchaud pour faire
monter le thermomètre. — L'estrade du haut
renferme un orchestre qui exécute des airs
composés tout exprès pour ces fêtes carna-
valesques. — A la droite du président est la tri-
bune des orateurs, la *bütt*, comme on dit à
Cologne. — A sa gauche, celle des *directeurs*
de la partie musicale.

Me demanderez-vous ce que font ces cin-
quante sociétaires réunis? Ils rient, boivent,
chantent, écoutent ou interrompent de la mu-
sique ou des discours, gesticulent, se démen-
tent, rient jusqu'aux larmes, et paraissent si
satisfaits de tout ce bruit et de tout ce mou-
vement, qu'il faudrait être bien misanthrope
pour ne pas prendre plaisir à les contempler.
— Bonnes grosses figures allemandes épanouies
par un rire si franc, si contagieux, et animées
par ce tumulte joyeux, vous resterez éternelle-
ment gravées dans ma mémoire. Cela fait tant
de bien quand on voit des hommes vraiment
heureux! — A vrai dire, je ne connaissais pas
la cause de leur bonheur. On m'a affirmé, et
je le crois, que les *Kärner* sont les plus intel-
ligents et les plus spirituels de tous les Alle-
mands! Pourquoi non? Mais dans ces circon-
stances solennelles, ils se servent d'un patois
que ne comprennent même pas les habitants
des villes voisines; comment un étranger
pourrait-il les entendre? A en juger toutefois
par les explosions incessantes de leur hila-
rité, ceux d'entre eux qui se trouvaient réunis
au Dombhof devaient faire de telles dépen-
ses d'esprit, que l'imagination la plus hardie
n'oserait pas les concevoir.

Leur gaieté est communicative. D'abord
je gardai mon sérieux et jetai un regard de
pitié sur toutes ces folies, puis je lus par
piété sur et par applaudir comme mon hôte et mes voisins.

Le président, M. Fontaine, était le héros de la fête; aussi

disait-on de lui que c'était *die wahre Kölner sprudelnde*
Quelle des Witzes; la véritable source jaillissante de l'esprit

nedix, Breuer, Hlinsberg... Que la postérité conserve leurs
noms, car, durant cette soirée mémorable, ils ont obtenu
des succès oratoires qui eussent enviés
démétrius et Cicéron.

Le lendemain et les jours suivants eurent
lieu des bals et des processions dont je fis le
témoin. Le sujet de la procession varie chaque
année. En général, le comité fut représenter
un grand événement historique. Cette année
elle avait choisi l'ouverture de la diète tenue
en 1505, à Cologne, par l'empereur Maximilien.
Que de phrases je fabriquerais, si j'étais
un disciple de M. Théophile Gautier, sur les
costumes, leurs couleurs, leurs tailles, leurs
étoffes, leurs bijoux, etc. J'aime mieux vous
apprendre simplement qu'ils étaient tous
exactes, frais et élégants. Quant au cortège,
je ne puis mieux le décrire qu'en emprun-
tant au programme l'énumération suivante:

Deux hérants; musique; le serf de Colo-
gne; l'écuier de la ville; des chevaliers, sa-
voir, le grand maître de l'ordre teutonique,
un chevalier de l'ordre, le comte de Habs-
bourg, le comte de Reineck, Overstolz, Von
Gryn; les envoyés de Milan et de Venise;
Idel Fritz de Zollern; deux écuyers avec des
banderoles et des armes; le comte Philippe
de Hanau; le margrave Joachim de Brande-
bourg; le duc Frédéric de Saxe (ces trois
personnages avec leurs écuyers); le comte
palatin du Rhin; le président du carnaval;
musique; le héraut impérial; des gardes du
corps des hallebardiers; l'Empereur sur un
cheval blanc; archers; des pages; le duc de
Clèves et le duc de Juliers, avec les étendars
impériaux; les fous de la cour; l'impératrice;
les dames d'honneur; chanteurs et pages; les
bourgmestres de Cologne; les tonneliers avec
la coupe d'honneur; les chevaux de l'empereur.

Ce cortège moyen âge défilait malheureuse-
ment devant des maisons de construction mo-
dernes, et au milieu d'une population vaine à
la mode actuelle. Je remarquai même un comte
de l'empire qui fumait gravement un cigare.

A part ces anachronismes, tous les acteurs
jouèrent parfaitement leur rôle, et la fête
fut magnifique. Les réunions qui l'avaient
précédée et le bal qui la suivit me semblent
si dignes de mon admiration, que je fis le
vœu, non-seulement de réhabilitier, à la pre-
mière occasion, le carnaval de Cologne, mais
d'engager tous mes compatriotes, tous les
étrangers, à aller admirer à leur tour ce rival
du carnaval de Venise et du carnaval de Rome,
et que tandis que l'*Eisenbahn* n'emportait
rapidement vers Aix-la-Chapelle, je pour-
rais longtemps en moi-même ce vieux cri du moyen âge, qui
retentissait encore à mes oreilles: *Alaa! Korb!*



(Le Président de la Société du Carnaval, à Cologne.)

de Cologne. Parmi les orateurs, je ne dirai pas les plus éla-
quents, mais les plus malins, on me cita MM. Wengler, R. Be

si longtemps en moi-même ce vieux cri du moyen âge, qui
retentissait encore à mes oreilles: *Alaa! Korb!*

Théâtres.

Une bonne Réputation, comédie en un acte, de M. AUGUSTE ARNOULD (THÉÂTRE-FRANÇAIS). — *Le Bal d'enfants*, vaudeville de MM. DUMAHOIR et DENNERY (GYMNASÉ).

C'est un pesant fardeau qu'un
nom trop tôt fameux.

a dit le poète : il paraît qu'une
bonne réputation a aussi ses
inconvenients; je vais vous les
prouver tout à l'heure.

M. Bonnet a la meilleure ré-
putation du monde : on vante
partout la douceur de son car-
actère, l'agrément de son es-
prit, la noblesse de ses senti-
ments, la sûreté de son com-
merce, l'excellence de son édu-
cation; c'est un homme dé-
voué, un ami pleuré de zèle,
d'une clarté rare, d'une bon-
té sans pareille. Qui croirait
qu'avec tant de vertus et de
qualités Bonnet puisse éprou-
ver quelque ennui et quelque
désagrément? ne doit-il pas
jouir d'un bonheur parfait, puis-
qu'il s'est concilié l'acclamation uni-
verselle?

Et bien! point du tout; la
bonté de Bonnet tourne contre
lui-même, et on se fait une ar-
me de sa bonne réputation pour
abuser de lui; ainsi un escroc
se réfugie chez Bonnet et en
obtient un reçu de deux cent
mille francs, sous le prétexte
d'un dépôt de même somme que
Bonnet prend de confiance,
et que sa bonté ne se donne
même pas la peine de vérifier;
il va sans dire que la cassette
est vide, et que les écus cou-
rent les champs; d'autre part, c'est un parent de province
qui expédie par la diligence ses deux enfants, et les met sur



Une scène d'Un Bal d'Enfants. — Gymnase.)

les bras de Perrot, qu'ils égareront et les pourrira; il est si
bon! Que vous dirai-je? ce pauvre Bonnet est ainsi, à plus-

Quant à l'intrigue de la pièce, elle n'est pas très-compli-
quée, mais elle est parfaitement gaie, et s'adapte très-plai-

sieurs reprises, victime de sa
bonne réputation; puis enfin,
il s'en tire, et finit par é-
pouser, non sans peine, une
jeune femme qu'il aime, et
à qui il n'osait pas avouer son
amour, tant il est timide et
bon.

Il y a un sujet dans cette
comédie; mais une exposition
trop longue en a émoussé l'effet
comique et atténué le succès.
Cependant quelques mots et
quelques scènes ont excité le
rire; Sanson et mademoiselle
Plessy ont fait le reste.

On rit ainsi *Bal d'enfant*;
mais on rit de grand cœur, et
la critique n'a rien de mieux
à faire que d'imiter le per-
terre, et de se laisser aller à
la même hilarité; c'est, en ef-
fet, un tableau tout à fait gra-
cieux et charmant que ce bal
d'enfants.

Il y a là des petits barbins
et des petites filles, du moins
le plus éveillé et de la plus ai-
mable tournure. Ces messieurs
et ces dames se donnent le
bal masqué; voyez-les les ha-
billés en sultanes, en *mamlouks*,
en tures, en postillons de Lon-
gumeau, en diables; que
vous dirai-je? C'est un ple-
nière charmant de costumes
variés, et de danseurs et de
danseuses hauts comme ma
botte.

samment à cette danse de marmots. Il s'agit d'un lieutenant de Hussards, nommé Toto, qui, par un quiproquo burlesque, reçoit pour ce bal d'enfants le billet d'invitation destiné à son petit frère : il arrive donc au bal ; jaugez du rôle qu'il peut jouer dans cette fourmilière de Lilliputiens ; pour se distraire, mon hussard m'édite un enlèvement contre la demoiselle de la maison, beauté noble et âgée de dix-huit ans ; mais, par un autre quiproquo, c'est la petite sœur de cinq ans qu'il enlève, et ainsi du reste : notre hussard a pardessus et le marché des entretiens particuliers avec les *mondards*, et singulièrement avec le postillon de Longjumeau, enfant terrible que Gavarni reconnaîtrait pour un des siens. Le tout finit par un mariage et par des bravos joyeux. Achard est un excellent Toto.

Chronique musicale.

OPÉRA-COMIQUE. — Reprise de *Cendrillon*. — Le *Stabat de Rossini* à l'Opéra. — *CONSERVATOIRE.* — Un *Hymne de BETHOVEN*. — M. Hermann-Léon. — Madame Wartel.

Cendrillon est, dit-on, le plus grand succès que l'Opéra-Comique ait jamais obtenu. Les représentations de cet ouvrage se suivent par centaines, et presque sans interruption, pendant plusieurs années. Tous les théâtres de province imitent celui de Paris, et tous obtiennent d'aussi heureux résultats. Ce fut une vogue inouïe, qui alla jusqu'à la fureur ; et tout le bruit qui accompagne en ce moment le nom de M. Félicien David n'est que *science*, comme dit Hamlet, si on le compare au bruit qui se fit alors. « Que voulez-vous ? Cela se passait vers l'an 1810, et l'on disait tout bas que le dieu de cette époque, — qui n'avait plus, hélas ! que trois ans à être dieu, — avait distingué l'actrice qui remplissait le rôle de Cendrillon. Tout bon Français se croyait donc obligé en conscience d'aller applaudir cette heureuse mortelle. Et voilà comment M. Étienne et Nicolo, lorsqu'ils y pensaient le moins devinrent tout à coup deux grands hommes, l'un portant l'autre, et madame Saint-Aubin portant l'un et l'autre. *Habetis sua fata libelli!*... Ce qui veut dire, mesdames, que le succès d'un opéra-comique dépend beaucoup du hasard.

Je doute fort que *Cendrillon* ait aujourd'hui la même fortune qui aurait assez de pouvoir pour renouveler ce prodige ? Il n'y a plus de dieux par le temps qui court, et les rois citoyens et constitutionnels ne s'intéressent guère qu'à la comédie qui se joue au Palais-Bourbon. La Cendrillon qui leur tient au cœur, c'est M. Sanzet. Ah ! tout s'est bien perfectionné en France, depuis trente années !

Le lecteur n'attend pas sans doute que je lui raconte l'histoire de Cendrillon. Ce serait l'insulter, et je ne veux pas m'attirer sur les bras de méchantes affaires. S'il n'a pas vu jouer la pièce de Nicolo (ce dont je le félicite, cela prouve qu'il est jeune), il a vu du moins celle de Rossini, et, dans tous les cas, n'a-t-il pas lu le conte de merveilleux spirituel, et très-amusant ; et, s'il a été jadis le favori du public, du moins l'un ne peut en dire ce qu'on disait de Versailles : *C'est un favori sans mérité*. Il s'y trouve des scènes ingénieuses et des motifs piquants. L'intrigue n'a rien de commun avec ces échecs embrouillés que nos dramaturges d'aujourd'hui dévident si péniblement, et qui exigent du spectateur une attention si soutenue et de si rudes efforts d'intelligence : l'action est simple et claire, elle coule devant vous tout naturellement, comme l'eau coule dans la rivière, et vous pouvez admirer les cheveux blancs et les blanches épaules de votre voisine, sans risquer pour cela de ne plus rien comprendre à toutes les scènes qui suivront. M. Scribe est un tyran qui ne vous laisse ni paix ni trêve, et qui vous punit d'un moment de distraction par une heure d'ennui. Mais M. Étienne a l'humeur plus facile et le caractère mieux fait, et il y a des accommodements avec lui comme avec le ciel.

Et Nicolo donc ! Y a-t-il rien de plus simple, de plus facile, de moins fatigant à écouter, de plus aimable que la musique de Nicolo ? Il semble que ce musicien et ce poète, Nicolo et M. Étienne, eussent été faits l'un pour l'autre, comme de nos jours M. Scribe et M. Aubert. N'attendez pas de Nicolo de grands effets ni de mouvements passionnés ; il n'en feroit pas, et d'ailleurs qu'il en ferait ! dans les pièces de M. Étienne. Mais si le style amouillé et le grand fracas des partitions modernes ne vous a pas trop durci le tympan, si vous êtes encore accessible aux sensations douces, si vous savez jouir d'un plaisir modéré, mais délicat, Nicolo sera votre homme, que si vous éprouverez le besoin de vous reposer de ces violents ébranlements que produisent quelquefois les sublimes éblouissements de Rossini et de Beethoven.

Il y a dans *Cendrillon* des phrases agréables, des motifs piquants et spirituels. La romance de l'héroïne : *Je suis modeste et soumise* est très-naïve, et d'une charmante simplicité. Celle qui chante le prince au second acte est mélodieuse, élégante, et pleine de sensibilité. Le trio par où commence l'ouvrage, bien qu'il ne renferme pas d'idées qui aient une grande valeur, se sauve par des détails heureusement trouvés et la chanson de Cendrillon s'y ajuste avec le chant de ses deux sœurs d'une manière assez originale. Il y a des intentions d'un excellent comique, au second acte, dans le duo des deux sœurs de Cendrillon.

Tout cela, malheureusement, est trop méchamment chanté. Mademoiselle Barbier est une élue et gracieuse actrice, dotée d'une voix fraîche, pure et fort agréable. Elle dit fort bien son rôle ; mais ce n'est la chante-t-elle pas un peu trop naïvement ? La simplicité est un défaut à peine précevable ; l'exces de la simplicité est un défaut, comme tous les excès.

Madame Casimir, à de grandes préférences de cantatrice... s'il est dans l'esprit de son rôle de gazouiller sans correction et sans goût, elle mérite tous les applaudissements qu'elle a obtenus. C'est un fait constant que l'exécution de

madame Casimir est en grande faveur auprès du parterre de l'Opéra-Comique.

L'administration de ce théâtre a d'ailleurs traité Nicolo avec tous les égards qui étaient dus à sa mémoire. Elle n'a épargné ni les sons, ni l'argent. Les costumes sont très-riches, et les décorations magnifiques, la dernière surtout, qui représente le palais du roi, illuminé pour la cérémonie de son mariage. Vous n'avez jamais vu tant de lampions, et vous n'êtes pas sans doute de ces dilettanti jansénistes qui prétendent que le plaisir des yeux nuit à celui des oreilles. Je soutiens, moi, qu'il l'augmente, et que deux plaisirs valent mieux qu'un.

— Le même jour et à la même heure où Cendrillon faisait sa rentrée dans le monde, on exécutait à l'Opéra le *Stabat* de Rossini. *L'Illustration* n'ayant pas reçu du ciel deux heureux, mais très-rare, d'être en plusieurs lieux à la fois, on ne peut vous rendre compte que par oui-dire de cette exécution. On assure qu'elle a été correcte, mais froide et décolorée, que les *solos*, le *duo* et les *deux quatuors* n'ont pas produit autant d'effet qu'ils en produisaient autrefois au Théâtre-Italien ; on ajoute que l'orchestre et les chœurs, au contraire, ont manqué de nouveauté et de précision, et qu'un ensemble admirable. Tel est le résumé succinct du succès qu'on nous a fait. Est-il exact ? nous n'osons le garantir ; mais nous avouons qu'il nous paraît assez vraisemblable.

— Le second concert du Conservatoire a été plein d'intérêt. On y a entendu un hymne de Beethoven, inconnu à Paris jusqu'à présent. Ce morceau a produit peu d'effet. Mais quand on condamne Beethoven trop vite, on s'expose à de grands mécomptes. Pour vous dire notre opinion sur cet ouvrage, nous attendrions, si vous voulez bien le permettre, que nous en ayons une. Mais nous pouvons vous dire tout de suite que M. Hermann-Léon, l'habile chanteur de l'Opéra-Comique, a dit, dans cette séance, un air très-curieux du vieux Lullu avec beaucoup d'intelligence, d'expression et de style, et que madame Wartel y a fait applaudir, dans un concerto de Mozart, la correction, la netteté et l'éclat de son exécution. Et si l'on ajoute que madame Wartel est aussi bonne à voir qu'à entendre, qu'avez-vous à dire ?

À propos du Conservatoire, on nous annonce une heureuse nouvelle. M. Habeneck a permis à madame Bockhabe de s'y faire entendre. — Dimanche dernier, madame Bockhabe a chanté, au concert de l'Athénée, de l'allemand et de l'italien ; elle y a été applaudie comme elle le sera au Conservatoire.

Téléphonie ou Télégraphie acoustique.
INVENTÉE PAR F. SUDRE.

La première idée de la langue musicale est née en 1817. Le but de M. Sudre a été de trouver un idiomme universel et qui pût fournir aux hommes de tous les pays le moyen de se communiquer leurs pensées, abstraction faite de leurs idiomes respectifs ; en un mot, une langue qui ne fût point soumise aux changements que le temps apporte aux autres langues. Réduite à ses seuls termes, la question n'intéresse pas seulement, et dans des limites restreintes, un coin de terre ou un peuple ; elle interesse l'humanité tout entière.

L'inventeur a demandé cette langue à la musique qui, reposant sur une base mathématique, retient un caractère d'immuableté. Des lors la nouvelle langue a eu pour alphabet les sept notes reconnues par tous les peuples civilisés comme l'expression de toute mélodie et de toute harmonie. Elle a eu ses parties du discours soumises à des lois particulières, remplissant une fonction déterminée, ses signes orthographiques qui modifiaient la valeur, le sens et la portée des termes ; sa syntaxe qui règle la construction des mots et des phrases. En soumettant de la sorte ces sept signes représentatifs aux principes d'une grammaire spéciale, on parvient sans peine à exprimer toute espèce d'idées.

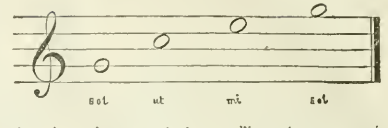
Articulée sur un instrument quelconque, la langue musicale transmet l'idée par les sons. L'instrument fait défaut, reste l'articulation *voale*. De cette manière, elle permet à des hommes de nations diverses de se comprendre, de suivre facilement un entretien, et elle se place comme intermédiaire entre leurs idiomes respectifs.

Ce n'est là pourtant qu'une des faces de son utilité ; s'agit-il d'entrer en communication avec un sourd-muet ? Le secours du *geste* est invoqué. Le même système de notation s'applique à l'aide des doigts de la main. En pareil cas, on a encore la transmission de la pensée par *écrit*, et trois lignes parallèles, sur lesquelles s'échelonnent méthodiquement les signes adoptés par l'inventeur, suffisent pour toutes les combinaisons imaginables.

Le tact supplée à tous les autres moyens de transmission, lorsqu'on veut communiquer avec un aveugle.

Ainsi la langue musicale peut s'appliquer, suivant les circonstances, à l'aide des sons, de la voix, du geste, de l'écriture et du tact ; et, comme dans ces multiples applications, il sert toujours les mêmes principes, les mêmes règles qui servent de guide, les mêmes caractères, au nombre de sept, qui sont mis en œuvre comme auxiliaires, il suit de là que la langue musicale peut devenir universelle sans perdre un instant son caractère de certitude, de fixité, d'immuableté. C'est à ces titres qu'elle constitue une découverte de la plus haute importance.

La téléphonie est le corollaire de la langue musicale. Elle s'applique à transmettre les sons au loin, et remplace avec une évidente supériorité, pour les armées de terre et de mer, les télégraphes et tous les signaux en usage ; car elle peut être employée la nuit comme le jour, dans tous les temps ; et, à l'aide de trois notes seulement, traduire dix-sept cent quinze ordres, tandis que les signaux de nuit adoptés pour les flottes n'en communiquent que cent soixante. On n'emploie pour cela que les trois notes de l'accord parfait, en y ajoutant l'octave ;



La science s'est emparée de toute l'invention et a examiné la langue musicale dans ses applications générales. Trois commissions de l'Institut de France ont adopté ce système universel de communication comme un progrès réel, comme un moyen nouveau d'écrire et de parler.

La guerre et la marine n'ont pris du système que ce qui est applicable à leurs besoins, c'est-à-dire la téléphonie ou télégraphie acoustique.

Un grand nombre de commissions des deux armées ont tout à tout examiné l'invention de M. Sudre, et déclaré qu'elle devait être avantagusement utilisée. Nous ne nous arrêtons qu'au rapport fait en 1845 par une commission d'officiers généraux, parce que ce rapport fait très-bien connaître toutes les ressources de la téléphonie. En voici les conclusions :

« La téléphonie étant du nombre de ces inventions qui, toutes fondées qu'elles sont sur des principes d'une grande simplicité, ont besoin néanmoins d'être soumises à de grandes épreuves pour convaincre de leur utilité et de la possibilité d'en faire une application avantagieuse à un service spécial, la commission a pensé que, pour l'objet qu'elle avait à remplir, il était nécessaire qu'elle fit exécuter une série d'expériences propres à constater que ce moyen de correspondance satisfait aux conditions indispensables pour transmettre, d'une manière prompte et secrète, des ordres ou avis à des distances éloignées.

« En conséquence, après avoir entendu M. Sudre dans l'exposé théorique de son système et les éclaircissements qu'il y a joints quant à la facilité d'initier une personne intelligente à la connaissance de la langue musicale, et de dresser promptement des clairons de régiment à la transmission des sons téléphoniques, la commission spéciale a fait exécuter en sa présence des expériences en grand.

« Vingt clairons d'infanterie se sont trouvés en état d'exécuter les transmissions après une instruction de quinze ou vingt leçons.

« Répartis, au moment de l'expérience, en trois divisions mobiles, indépendamment d'une section restée près de la commission, chacune de ces divisions mises en mouvement, s'est dirigée sur le poste respectif qui lui a été indiqué par un signal donné par M. Sudre, lequel a montré ensuite qu'à l'aide de signaux réglementaires, particuliers à chacune de ces divisions, il peut à volonté interroger celle d'entre elles à laquelle il a des ordres à communiquer sans que les autres y répondent, bien qu'elles entendent le même signal.

« Et enfin, durant les expériences, la répétition des sons téléphoniques des ordres transmis est venue constamment de la division que la commission voulait interroger.

« Une personne initiée à la langue musicale était placée dans l'enceinte du Champ-de-Mars, pour traduire en langage ordinaire chaque dépêche téléphonique aussitôt que la répétition était faite par les clairons correspondants. Elle faisait remettre immédiatement le résultat de son travail à la commission qui a été généralement satisfaite des expériences dans lesquelles des ordres prévus et *imprévus* ont été transmis. Ces derniers contenaient des noms de lieux qui ont été traduits fidèlement.

« Dans une autre séance, tenue au ministère de la guerre, la commission a soumis à de nouvelles épreuves la méthode de correspondance téléphonique par des expériences de transmissions d'ordres *imprévus* renfermant des noms propres. Elle a voulu avoir aussi un exemple de la facilité qu'offre le moyen employé par M. Sudre pour traduire en langage musical un ordre exprimé en langage ordinaire, et réciproquement.

Ces diverses épreuves ont eu un plein succès.

Enfin, la commission ayant désiré que l'inventeur lui donnât les moyens de reconnaître, par un exemple pratique, que sa méthode peut être apprise avec facilité, un officier d'artillerie, qui n'avait reçu, le jour précédent, qu'une leçon de trois quarts d'heure, a déclaré être en état de traduire en langage ordinaire une correspondance écrite en langage musical ou transmis par le clairon.

Trois expériences de correspondance téléphonique ont eu lieu dans cette séance : l'une relative à un ordre *prévu*, l'autre à un ordre *imprévu*, et la troisième concernant une transmission opérée en changeant la clef des signes.

Cet officier, dans chacune des trois expériences, a donné, sans la moindre hésitation, la traduction exacte en langage ordinaire de la dépêche transmise par le clairon.

Après ces épreuves, la commission s'est trouvée suffisamment éclairée sur le système de cette correspondance.

Ce système repose entièrement sur l'acoustique, c'est-à-dire le son dans toute sa pureté, ce qui contribue à rendre la méthode simple, claire et facile dans son application.

Il s'exécute par le clairon, à l'aide de quatre sons séparés par de grands intervalles qui en rendent la perception facile même aux personnes qui n'ont aucune notion de musique.

Des perfectionnements nombreux l'ont assésimilé à la *télégraphie visuelle*, lui donnant la faculté d'exprimer toutes les idées, y compris les sons propres et les noms de villes.

La sûreté dans la transmission des sons est assurée par le retour des mêmes sons rendus par le clairon correspondant.

S'il se commet une erreur dans cette répétition des sons, le clairon qui a transmis donne aussitôt au correspondant une *fanfare* d'avertissement, qu'il fait suivre immédiatement des sons qui n'avaient pas été fidèlement répétés.

Dans la *télégraphie acoustique*, de même que dans la *télégraphie visuelle*, sauf les signaux réglementaires, les clairons stationnaires n'ont aucune connaissance de la valeur des sons qu'ils transmettent.

Enfin, la faculté de pouvoir changer à volonté la clef des signes garantissant suffisamment le secret des dépêches.

D'après cet examen approfondi, la commission spéciale reconnaît que ce système peut être utilisé avantageusement dans le service ordinaire des troupes comme dans les opérations d'une armée en campagne.

Que ce moyen de communication est d'une exécution facile pour les soldats destinés à transmettre les signaux acoustiques, et d'une plus grande facilité encore pour les officiers chargés de les interpréter.

Qu'en adoptant pour le service de l'armée, on n'a point un personnel à former ni un appareil nouveau à créer, puisque les hommes et les instruments à employer existent déjà dans les régiments.

La commission soumet donc au maréchal ministre de la guerre les propositions suivantes :

- 1° Que la *téléphonie* soit pratiquée pour le service de l'armée;
- 2° Qu'une école ayant pour objet l'enseignement pratique de ce moyen de correspondance, pour tous les clairons de régiments, soit créée sous la direction de M. Sudre;

3° Qu'il soit accordé à l'inventeur de la *lanque musicale* et de la *téléphonie* une récompense de la même nature que celles qui sont accordées aux auteurs des découvertes importantes, pour la cession qu'ils en font au gouvernement.

Une dernière épreuve, celle qui devait être la plus solennelle, puis-je le dire, eut lieu sur une plus vaste échelle, à été tentée, il y a quelques mois, au camp de Metz.

Quatre-vingt-quatre clairons avaient été instruits; M. le duc de Nemours a pu se convaincre de la précision mathématique de la méthode Sudre, par les ordres qu'il a fait transmettre de son quartier général de Bucly à Meseleuves, quartier général du baron Aclard.

Voici quelques-uns de ces ordres :

« Envoyer une reconnaissance à la droite du camp, pour observer l'ennemi qui a pris position au village de Verdy.

« Etablir des communications entre la division Aclard et celle du général Duhot. »

Les clairons ont souvent cerné Metz, et les ordres communiqués à droite revenaient par la gauche, après avoir parcouru

qu'ils ont reçu, et les fêtes qu'on leur a dédiées. Je ne parle pas seulement des tabatières d'or, des tabatières enrichies de diamants, dont le royauté de jadis a comblé le nez africain des Arabes reconnaissants; j'en jette aussi par là les festins et les rauts préparés pour leurs menus plaisirs: parmi les agréables Français qui se sont distingués par cette dernière sorte d'hospitalité, on cite M. Horace Vernet. C'est à Versailles que l'illustre artiste a couronné les nobles chefs; l'entrevue à ce lieu l'a faite à été célébrée dans l'atelier même où brillent pincen du peintre de nos victoires passées et de nos victoires présentes, se joue sur la toile avec autant de facilité que d'éclat. Cet atelier est d'ailleurs un lieu célèbre; le 25 juin 1789 y a inscrit sa date immortelle et son impérissable souvenir. L'ombre de Mirabeau, de Bailly, de tous les illustres citoyens qui assistèrent la France à son réveil, y plane glorieusement, et il semble qu'on se entende résonner encore l'écho du patriotique serment... le serment du Jeu-de-Panne! Là, en effet, M. Horace a planté son chevalet, cet étendard du peintre; là, il a composé, depuis quelques années, ses peintures pittoresques et animées; là, il a achevé en ce moment la *Prise de la Smala*, toile gigantesque qui sera l'étonnement et la merveille du prochain salon.

Dans cet immense atelier, M. Horace Vernet, par un raffinement d'hospitalité, avait fait dresser une véritable tente arabe, pour recevoir ses hôtes; rien n'y manquait; ni le moelleux divan, ni la dépouille du lion et du tigre étendue sur le sol et le diaprant de ses couleurs fauves; des selles magnifiques, richement brodées, le yatagan, le poignard aux étonnantes ciselures, le pistolet, le fusil damasquiné; des faisceaux d'armes arabes, persanes, circassiennes; des sabres turcs à la lame recourbée, toute une panoplie orientale étincelait au milieu des longues pipes au bouquet d'ambre et de corail; et cependant, le labac exquis, le tomback odorant, mêlaient leur parfum vigoureux au doux parfum du moka. Près de la tente, un magnifique cheval arabe, aux reins sauplés, à la jambe fine, aux jarrets flexibles, à l'œil plein de feu, frappait le sol de son pied impatient, agitait les flots ondoyants de sa longue crinière, et de temps en temps semblait saluer par ses hennissements joyeux, les hôtes nés sous le même ciel que lui. Il ne manquait que le soleil d'Afrique et l'azur enflammé de son ciel, pour que l'illusion fût complète; mais le soleil était remplacé par un poêle ardent, et l'azur africain par les pâles lueurs d'un jour nébuleux, d'un jour parisien.

C'était véritablement un spectacle poétique et charmant: les Arabes, ravis de cette ingénieuse surprise, remerciaient avec une gravité gracieuse M. Horace Vernet, qui leur répondait en leur présentant le *tomback* allumé, tandis que la main blanche et fine de madame Vernet leur versait le café de l'hospitalité. Cependant, la foule se venait aux portes, et les regards curieux cherchaient à saisir quelques traits de cette scène pittoresque. Le jeune neveu du chef d'El-Arab attirait surtout l'attention par son élégance et sa beauté, et le nom de Youssouf, l'indiaque spahi, était répété partout. Mais quoi, non, brave Youssouf, est-ce bien vous qui vous débitez sous cette simple redingote de drap noir sortie des fabriques de Louviers et de Sedan? où est votre fier turban et votre veste d'or, et votre ceinture de cachemire, et votre pantalon flottant? C'en est fait, Youssouf, vous êtes tout à fait Parisien; nous ne nous en plaignons pas.

Le repas fut digne du reste, un véritable repas africain: le couscoussou, le pilau, un agneau tout entier, rôté à la manière arabe; les convives acronpis, croisant les jambes, se livrant à la fraternité et à la joie du festin, et, en vrais enfants du désert, dépeçant les viandes avec leurs doigts, et se les partageant en frères. Quelques mets français avaient cependant pénétré dans la place, le pâté de foies gras, par exemple, ce produit de la haute civilisation culinaire. L'Arabie l'accueillit avec courtoisie, et l'avalait de même. Beau spectacle que cette entente cordiale du pâté de foies gras et du couscoussou! spectacle fécond pour l'avenir!

Après le repas, on procéda aux ablutions, et puis tous les convives, Arabes et Français, s'étendirent nonchalamment sur les divans, sur les tapis, sur les nattes, et se mirent à fumer le narguilé.

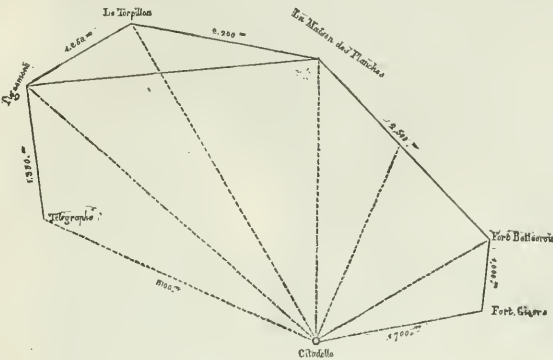
Maintenant, passons à d'autres personnages illustres: ceux dont nous allons parler sont d'une autre espèce, de l'espèce quadrupède; mais ils n'en méritent que plus d'estime et de considération. L'un d'eux est à la veille d'arriver à la royauté; dans trois jours il sera roi: « Tu seras roi, Macheul! » comme disent les sorcières de Shakespeare. — Royauté éphémère, royauté de quelques heures, suivie de l'immolation et de la mort! On voit qu'il s'agit de ce gros monarque de carnaval qui passe en un instant de l'étable à la souveraineté des rues, et de la souveraineté aux abattoirs: vous avez nommé le bœuf-gras.

A tous ceux qui pourraient suspecter l'origine princière de ce monarque du plus grand poids, aux ennemis secrets qui en veulent à sa dignité et cherchent à la dénigrer, nous avons heureusement à opposer une réponse victorieuse qui fera taire la calomnie des factions éclairées; c'est un certificat authentique et revêtu de toutes les formalités nécessaires, par lequel la haute naissance, la légitimité du bœuf-gras, et ses droits au trône carnavalesque, sont attestés de la manière la plus convaincante. Voici cette pièce historique que nous avons fait déposer dans nos archives:

« Nous soussigné, maire de la commune de Vutot, canton de Cambremer, arrondissement de Pont-à-Evêque, département du Calvados, certifiant que le sieur Cornet (ils, Charles), domicilié dans ladite commune, est bien réellement propriétaire d'un bœuf dont le signalement suit, qu'il possède ledit animal depuis dix-huit mois, et qu'il se propose de le présenter au concours pour les primes qui seront décernées le 25 janvier 1845, sur le marché de Poissy.

« Fait en la commune de Vutot, et scellé de nos armes.

« C. COLLEVILLE, maire. »



tous les postes qui entouraient la ville. Ainsi, partant de la citadelle et passant par le fort Gisors, ils revenaient à la citadelle, par le télégraphe, avec une très-grande rapidité.

Il a été prouvé par là qu'un général assiégé pouvait, de nuit et de jour, donner des ordres à toutes ses divisions, quoiqu'il en fût séparé par des obstacles, tels que lacs, fleuves, montagnes, etc., etc.

L'application de la téléphonie à la marine est tout aussi opportune et tout aussi facile. On emploie en mer trois genres de signaux: les pavillons, le canon et les fanaux. Dans un combat, le canon est impraticable, la fumée empêche même le système des fanaux, à plus forte raison celui des pavillons. Il est donc nécessaire de remplacer ces modes vicieux de

communication par un mode complet d'une application plus générale. La marine, elle aussi, approuve l'invention de la télégraphie acoustique, en exprimant le désir d'avoir un instrument plus sonore que le clairon. M. Sudre s'est empressé de faire fabriquer l'instrument dont nous donnons le dessin, et qu'il a nommé *téléphone*.

Cet instrument, à air comprimé, est une sorte d'aphorisme qu'on fait jouer à l'aide d'un clavier, et qui porte le son à une distance prodigieuse.

Le levier sert à comprimer l'air, et des espèces de tuyaux, partant du clavier et disposés sur les parois cylindriques de l'instrument, produisent les quatre sons nécessaires à la transmission des ordres.



Courrier de Paris.

Ils sont partis! et nous leur avons adressé nos adieux, l'autre jour, en leur envoyant toutes les bénédictions d'Allah! mais ils laisseront un long souvenir de leur passage et de leur séjour à Paris. La curiosité a été si vivement excitée par ces illustres Arabes, qu'elle survit à leur départ, bien que depuis plus de huit jours ils aient pris la diligence de Marseille. — L'Afrique en diligence! — Le Parisien, ébahi, s'arrête encore et s'assemble devant l'hôtel qu'ils occupaient sur la place de

la Madeleine, regardant de tous ses yeux, si l'Arabie ne mettra point le nez à la fenêtre. Cet entêtement expose tous les tures qui sortent du bal de l'Opéra à être pris pour des enfants du désert et pour d'anciens aides de camp d'Abd-el-Kader.

Ceux qu'on a pu convaincre que les chefs arabes avaient bien réellement déguerpé, se consolent de ne plus les voir, en racontant les merveilles de leur voyage en France et l'accueil

Ainsi, il n'y a plus à en douter, les origines du personnage sont parfaitement éclaircies et attestées: le royal bœuf a eu, pendant dix-huit mois, M. Cornet fils (Charles) pour conseiller privé et pour gouverneur; c'est M. Cornet fils qui l'a nourri amplement et élevé pour les magnifiques destinées qui l'attendent; mais comme nous ne vivons plus dans les temps de la royauté pure, et qu'on ne passe pas bœuf-gras tout simplement par droit de naissance, mais bien par sa propre vertu et sa propre graisse, sa majesté paraîtra au concours: ce sera un bœuf-gras élu; tel est le sens évident du certificat délivré par M. le maire de Vutoit, canton de Cambremer, arrondissement de Pont-l'Évêque, département du Calvados; peut-être cependant y pourrât-on relever une expression un peu hasardée et un peu crue; M. le maire, en parlant de l'honorable candidat, le qualifie d'*animal*. Qu'est-ce que cela prouve, après tout? Que M. le maire est franc et ne connaît pas le langage des cours.

Continuons cet examen intéressant et ne laissons rien à répliquer aux envieux et aux esprits défilants; l'acte de naissance de l'animal, comme dit M. le maire de Vutoit, et son signalement acheveront la démonstration.

Il est né le 8 mars 1859; par conséquent il a près de six ans, ou plutôt il les aurait dans un mois, si on lui permettait de vivre; mais les bœufs-gras sont mortels aussi bien que les maigres, et même davantage!

Sa taille est royale, son poids est comme sa taille; et si ce n'était pas un excellent prince, il peserait horriblement sur ses sujets. Il est revêtu d'une magnifique robe orangemarron diaprée de blanc sur les côtés; sa contenance se compose de deux cornes fermées et relevées aux extrémités; à son front une blanche étoile. Voilà un fort beau bœuf, n'est-ce pas? et je vois à votre mine que vous en mangeriez volontiers un bifteck, septembriseurs! Quant à l'illustration de sa race, il ne laisse rien à désirer: il est de la race cotentine, c'est comme si on disait mérovingienne.

Je n'ai pas besoin de dire que tant d'emboupoint, de grandeur, de telles cornes, et une telle étoile ne pouvaient échouer devant l'assemblée des électeurs; aussi a-t-il été élu bœuf-gras à l'unanimité; il regnera jusqu'au mercredi des cendres, sous le nom de *Père Goriot 1^{er}*; on croit que ce nom lui a été donné à cause de ses vertus de famille, et sans doute parce qu'il aura toujours eu, pour les gémissements de ses filles, des entrailles de père et même des faiblesses.

Comme il s'attend à une mort inévitable et prochaine, et qu'il s'y résigne en stoïcien, son testament est déjà fait: il demande, par une disposition particulière, qu'on veuille bien se servir de lui pour reconnaître l'envoi magnanime que le bœuf anglais, *Albert's Angus*, a récemment fait à la France, d'un émirne bifteck pris sur sa personne. Le *Père Goriot* désire qu'anssiôt après sa mort, ses exécuteurs testamentaires envoient, en retour de ce fameux bifteck reçu par S. M. Louis-Philippe, son propre bifteck à la reine Victoria.

Cette réciprocité de bifteck à quelque chose de fraternel et de nourrissant tout ensemble; elle ne peut qu'exercer une heureuse influence en deçà et au delà de la

connaissance et à l'admiration des cuisiniers anglo-français.

Notre courrier ressemblera cette semaine à un sucursal du jardin des plantes; à peine échaappons-nous au pied de bœuf, que nous tombons dans la gueule d'une louve. Cette louve n'entretient aucune correspondance avec l'Angleterre, elle n'en a reçu aucun bifteck, et ne lui rendra aucune espèce de culotte: c'est une louve à l'état de nature, une louve sauvage qui n'entend rien à ces égards de la haute diplomatie, et se soucie fort peu de vivre dans l'entente cordiale; pourvu qu'elle bappe les brebis au passage, qu'elle dévore les agneaux à belles dents, quand elle a faim, il ne lui en faut pas davantage; elle se passe fort bien de faire alliance avec les louves ses voisines.

Notre louve s'était depuis longtemps emparée de la forêt

de Fontainebleau et y exerçait son gouvernement personnel sans contrôle, sans charte, sans liste civile; tout ce qu'elle rencontrait de chair fraîche, tout ce qui tombait sous sa griffe et sous sa dent, lui appartenait par droit de conquête, et sa voracité en disposait souverainement; si bien que ses cruautés et ses rapines l'avaient rendue redoutable; le peuple des moutons craignait ses excursions soudaines, dont il avait été trop souvent la victime, et les pasteurs de troupeaux ne passaient jamais sur la lisière de la forêt, sans redoubler de vigilance, sans donner l'éveil à leurs chiens placés à l'avant-garde et à l'arrière-garde, et sans leur crier: «*Hola! hé! gare à la louve!*»

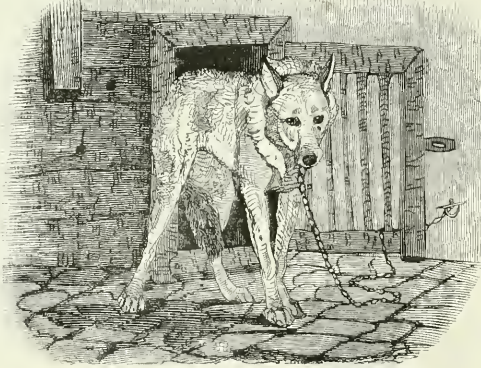
Un jour, — toutes les sanglantes tyrannies ont leur heure, — les hommes et les chiens s'entendirent pour attaquer dans son royaume d'épines et de rocs, le terrible ennemi qui leur enlevait si effrontément les gigots de mouton qu'ils comptaient mettre en broche, et les os qu'ils espéraient ronger. Les voici donc qui se mettent en campagne; quant aux moutons, ils se résolurent à la plus stricte neutralité, sachant bien qu'ils n'avaient rien à gagner ni de l'un ni de l'autre côté: être rôtis ici, ou mangés tout crus là-bas, qu'importe en effet?

Le combat fut livré et soutenu avec courage, avec habileté, avec fureur des deux parts; la meute et les chasseurs épuisèrent tout leur savoir et toutes leurs ruses; de son côté, la louve se défendit le plus longtemps et du mieux qu'elle put. Mais enfin, elle tomba dans un piège et se laissa prendre au moment où elle se croyait définitivement sauvée.

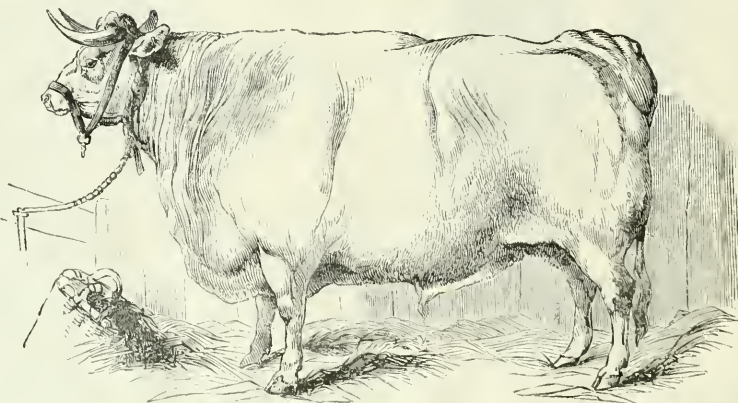
Dans l'emportement de la victoire, un des chasseurs allait l'immoler aux mânes de tant de brebis et d'agneaux qui criaient vengeance, quand tout à coup, frappé de la rareté de cette louve vaincue, il s'arrêta et rengaina. C'était une louve comme on n'en voit pas en effet, comme on n'en a peut-être jamais vu; et sa moindre singularité est d'être une louve blanche; elle fut ainsi son salut non à la blancheur de son âme, mais à la blancheur de sa peau; garrulote, puis emprisonnée dans une cage de fer, elle a été envoyée peu de temps après au jardin des plantes, dont elle va augmenter la société féroce; les curieux peuvent l'y voir dès aujourd'hui; nous en



(Le Père Goriot, bœuf-gras élevé par M. Cornet.)



(Louve blanche prise dans la forêt de Fontainebleau.)



(Albert's Angus, bœuf anglais (premier prix).)

Manche; aussi croyons-nous devoir réunir ici l'image du *Père Goriot* et de l'*Albert's Angus*, et les offrir à la re-

donnons ci-joint le portrait ressemblant pour les aider à la reconnaître; MM. les professeurs du jardin des plantes l'ont

recueillie avec le plus vif enthousiasme, comme il convenait de faire pour une louve phénomènes.

Il s'agit de savoir maintenant d'où lui vient sa couleur blanche; et les gens compétents en cette matière commen-



M. Horace Vernet et les chefs arabes fumant le tabac (bouch)

cent à se disputer sur cette question. On craint même que la querelle ne s'envenime, et que, semant la discorde jusque dans l'Académie des sciences, elle n'y soulevé une guerre intestine. D'où vient cette blancheur de la louve? lui est-elle naturelle? autrement dit, cette louve extraordinaire est-elle née blanche, comme le Vaudeville est né malin? ou bien, a-t-elle blanchi sans le vouloir et sans le savoir, par une cause soudaine, par un accident fortuit? Ce n'est pas la vieillesse qui l'a rendue blanche; car c'est une louve dans son printemps. Serait-ce donc des chagrins domestiques? aurait-elle été trahie par le loup qu'elle aimait? serait-ce à des revers de fortune, à quelques pertes considérables dans ses spéculations sur les moutons? ou bien le souvenir de ses crimes en est-il cause? est-ce le remords qui l'a fait blanchir? — Abîme profond, inexplicable énigme où l'œil



(Dîner offert aux chefs arabes par M. Horace Vernet, dans son atelier.)

s'égare et se perd! Quoi qu'il en soit, la louve est blanche et non pas noire, voilà le fait.

— Les Tuileries continuent à se divertir et à passer l'hiver

donné mercredi dernier madame la princesse Czartoriska, dans ses splendides salons de l'hôtel Lambert, au profit de la Pologne souffrante et exilée.

dans les bals, dans les spectacles et dans les concerts. A la dernière soirée de M. de Nemours, des fragments de la symphonie du *Desert*, de M. Félicien David, ont été exécutés sous le commandement de M. Anber, notre gracieux et fécond compositeur; madame la duchesse de Nemours a paru charmée; M. le duc lui-même s'est montré ravi. Chez le roi, le Théâtre-Italien a représenté *Don Pasquale*; le jeudi suivant, c'était le tour de l'Académie royale de musique, de la *Muette de Portici* et des petites danses allemandes; enfin aujourd'hui samedi tout éclate, tout brille et tout danse chez M. le duc de Nemours. A la bonne heure! mais n'oublions pas les bals qui ont un but utile et charitable, et, à ce titre, rappelons le bal magnifique qu'a

Louis de Glenvenez.

NOUVELLE.

(Voir tome IV, page 330.)

Charles Le Groix, quoique habitué à exercer son hommes grossiers l'empire de son intelligente énergie, avait été étonné de son prompt succès. Il craignait une embûche, le géôlier pouvant tirer les verrous sur eux des qu'ils auraient pénétré dans le cachot. Il fit signe à son ami d'entrer, et il resta sur le seuil.

Le baron s'avança lentement dans la prison, à peine éclairée par une lucarne grillée. Un silence lugubre régnait autour lui. Au fur et à mesure que ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité, il entrevoyait vaguement, sur le lit de paille qui recouvrait le sol humide, des hommes, des femmes, des enfants couchés jête-nête et presque sans vêtements. Les uns gardaient une immobilité effrayante, les autres se remuaient avec lenteur comme des serpents engourdis par le froid. De temps en temps, un soupir, un sanglot, un juron venait frapper les oreilles; mais ces témoignages douloureux de la vie s'éteignaient aussitôt.

« Le citoyen Locoquer est-il ici? dit-il enfin d'une voix tremblante d'émotion.
— Oui, répondit sur-le-champ une douce voix de femme; mais il est mort. »

M. de Glenvenez suivit la direction du son de voix qui venait de se faire entendre, et à la faveur du faible rayon de lumière qui filtrait à travers les barreaux de la lucarne, il aperçut une femme jeune et belle, dont les cheveux étaient répandus en désordre sur ses épaules nues. A côté d'elle, il vit avec horreur un corps roide et sans mouvement... c'était celui du comte de Locoquer.

Le baron s'agenouilla devant le cadavre de son beau-père, le cœur rempli d'une amère douleur; la jeune femme le regardait avec surprise.

« Quoi, s'écria-t-il, en se relevant tout à coup avec une explosion d'indignation, on a osé laisser périr sans secours une créature humaine! »

La jeune femme leva silencieusement son doigt à la hauteur de ses lèvres frétries, comme pour imposer silence à ces cris insensés; puis elle montra d'un signe rapide les prisonniers immobiles sur la paille. M. de Glenvenez, dont les yeux s'étaient habitués aux ténèbres, reconnut avec étonnement que dans cette chambre sépulcrale les vivants d'étaient peut-être pas en majorité.

Alors il s'enfuit, entraînant son ami qui causait familièrement avec le cerbere de ce Tartare.

« Capitaine, cria derrière eux le colosse à la barbe rouge, n'oubliez pas ta promesse de m'embarquer sur la *Panthere*; j'en ai assez de la terre-ferme. Pough! ça sent le renfermé. »

— D'un tiers j'ai fait un lion, dit en sortant le corsaire à son ami, ce géôlier est taillé sur le patron d'un bon matelot, je l'emmenai avec moi; je ne m'attendais guère à cette recrudescence.

Quand les deux jeunes gens furent dans la rue, le baron raconta tout ce qu'il venait de voir. M. Le Groix secoua tristement la tête, mais ne manifesta aucun étonnement; il était aguerri à ces affreux spectacles.

Arrivés sur la place de la cathédrale, les camarades entrèrent dans un café.

Ils s'assirent devant une petite table isolée, puis se racontèrent à voix basse, pleins d'écoulement et de confiance l'un pour l'autre, les principaux événements de leur vie, rattachant sans cesse le présent à leurs doux souvenirs d'enfance.

— A propos, dit le corsaire, interrompant subitement le récit d'une de ses courses aux Antilles, tu ne m'as pas dit comment tu comptais l'y prendre pour pénétrer dans la prison. Sais-tu que sans mon intervention tu aurais été consigné à la porte? — Je ne serais servi de ce papier, dit Louis de Glenvenez en tirant de sa poche le laissez-passer qui lui avait été remis par l'inconnu.

— Voyons, dit négligemment le jeune marin.

Le Groix n'eut pas plutôt jeté un coup d'œil sur les deux lignes d'écriture tracées au crayon, qu'il tressaillit:

« Connais-tu l'homme qui t'a donné ce papier? »

— Je ne sais même pas son nom.

— Il était grand, n'est-ce pas? des cheveux noirs et plats; l'œil petit, inquiet, le teint plombé.

— Oui, ce portrait est assez ressemblant.

— Et tu as dit ton nom à cet inconnu?

— Quel motif aurai-je de me cacher? Mes intentions étaient pures, je pouvais les avouer sans crainte.

— Tu lui as indiqué le lieu de ta résidence, tu as nommé le château de Glenvenez?

— Certainement, mais à quoi bon toutes ces questions?

— A quoi bon toutes ces questions, malheureusement! Mais tu es perdu, mille fois perdu. Oh! j'avais je ne sais quel pressentiment de ce malheur. Sais-tu bien infortuné, qu'au moment où en se levant brusquement et en frappant du pied; sais-tu bien comment s'appelle ton confident, le confident de tes peines et de tes espérances.

— Non, parle, car tu m'effraies, murmura M. de Glenvenez devenu pâle.

— Eh bien, il s'appelle Carrier. Ne voilà-t-il pas un joli nom à prononcer devant ta femme. Ah! méchant démon, il a flairé en toi un aristocrate, et il t'a donné un passe-port qui devait le conduire au galop dans la Loire. Sans notre miraculeuse rencontre, tu occuperais à cette heure la place de ton beau-père. On l'aurait laissé entrer dans la prison comme dans une soucière, mais tu n'en serais plus sorti que pour aller te baigner dans le levure mandit, ou bien tu aurais été guillotiné, mitraillé, que sais-je? Tu es perdu par ta faute, car tu es un grand lion d'avoir ainsi livré ton nom à un passant.

Allons, reprit-il après une pause solennelle, tu n'as plus un seul moment à perdre; il faut fuir. Les émissaires de

Carrier sont peut-être déjà sur la route de ton château. La vie de ta femme est aussi en danger. Partons.

L'œil du corsaire était brillant d'ardeur. Le péri qui venait de naître d'une manière imprévue donnait à sa figure une rare expression d'audace et d'énergie.

« Ne précipitons rien cependant, et nous réussirons peut-être à conjurer l'orage qui gronde sur ta tête. Pars sans attendre un moment de plus; va dire adieu à madame de Glenvenez, et attends-moi. »

« Avant de te rejoindre je vais aller trouver un des mes meilleurs amis, un vrai républicain comme il y en a encore, terrible aux traites et aux lâches, mais bon aux innocents et aux faibles. Je lui dirai tout; son cœur généreux suscitera, j'en suis sûr, les moyens de nous assister. Il couvrira ta maison de sa secrète protection. Mais toi, fils de suspect et noble, on ne peut te sauver qu'en te faisant sortir de France. Apres-demain, 18 octobre, la *Panthere* mettra à la voile pour aller recueillir l'ami de son maître. Dans la nuit suivante, si le vent est favorable, je jeterai l'ancre à une demi-lieue de te donner; une chaloupe ira ensuite jusqu'à Glenvenez. Je ne pourrai pas tirer le canon pour t'avertir de mon arrivée, car j'attirerais à moi quelque volée d'habits rouges, mais j'allumerai des feux sur mon navire. Adieu, sans exact. »

Les deux jeunes gens s'embrassèrent. Le marin courut sur la place du département où demeurait son ami, le personnage qui devait protéger madame de Glenvenez. Le baron monta à cheval et s'éloigna de Nantes au galop.

III.

Jeanne accueillit les tristes nouvelles que lui apportait son mari avec une sainte résignation. Elle comprit nettement qu'il n'y avait pas d'autre chance de salut que celle du départ de M. de Glenvenez. S'exiler avec lui, c'eût été mettre en danger l'existence et la fortune de son enfant; le retenir auprès d'elle, c'eût été compromettre à la fois la sécurité de tous. Elle prit son parti avec une fermeté d'âme qui n'appartenait qu'à l'amour et à la pitié. Les femmes d'ailleurs déploient souvent de l'héroïsme là où les hommes ne montrent que du courage.

Après avoir donné des larmes silencieuses à la mémoire de son père, après avoir dépouillé ses gais vêtements de jeune mariée pour revêtir des habits de deuil, elle revint auprès de son époux, pâle et morne, mais le regard paisible et assuré.

M. de Glenvenez avait éprouvé, lui, de cruelles hésitations; outre la difficulté qu'il trouvait dans l'accomplissement du sacrifice, il répugnait à un parti qui lui paraissait lâche et indigne de son caractère. « Quoi, disait-il, j'ai mis ma tête à l'abri des orages, j'ai couru les mers comme un vagabond sans cour, lorsqu'à mon foyer, ceux que j'ai juré de défendre seront assaillis par les tempêtes. Que diront les émissaires de Carrier, lorsqu'un lieu de me rencontrer au seuil de ma porte, offrant ma poitrine à leur premier coup, ainsi qu'une sentinelle dévouée, ils ne trouveront, sous le toit de mes pères qu'une femme et un enfant abandonnés; ils diront que je me suis enfié devant eux et que j'ai eu peur. »

— Ami, répondit madame de Glenvenez, ils diront que tu es parti pour épargner à ceux que tu aimes la honte de leurs insultes, ils diront que tu as obéi à la loi impérieuse de la nécessité. D'ailleurs, que nous importent leurs paroles; nous sommes ici les seuls juges de notre cause. Eh bien! en face de ce berceau, je t'adjure de quitter la France et de t'en aller beaucoup, afin de n'être pas tenté d'y revenir avant le temps marqué. Mes pressentiments m'assurent que je trouverai dans ma faiblesse et dans l'innocence de notre enfant, une sauvegarde que nous ne rencontrerions, ni dans ta force, ni dans ton courage. »

Le baron lutta quelque temps encore avec ses nobles scrupules et ses inquiétudes, mais il finit par céder devant la raison énergique de sa femme; il consentit à se réfugier sur la *Panthere*.

Madame de Glenvenez venait de lui arracher cette promesse, pour elle si grosse d'ennuis et de périls, au moment où nous avons commencé ce récit.

Assis sous les pins de la terrasse, les deux jeunes époux, épuisés par les combats de leur cœur, retombèrent dans un morne silence. Leur tristesse devenait plus sombre au fur et à mesure que le jour disparaissait. Leurs yeux erraient vaguement sur la nappe immense de la mer dont les flots perdaient leurs belles nuances d'émeraude pour s'imprégner des teintes grisâtres du soir. Un bruissement s'élevait du sein des vagues, comme un léger usage, et montait lentement vers le ciel.

« Reurons, dit enfin la jeune femme en s'arrachant brusquement à ses songes mélancoliques; l'heure s'avance, et nous n'avons pas encore achevé tous nos préparatifs. »

M. et madame de Glenvenez quittèrent la terrasse, où flottaient déjà les brumes de la nuit, et se retirèrent dans le salon du château.

Un bon feu de charbon, bûrre de pommes de pin, flamboyait dans la cheminée, répandant dans toute la chambre une leur joyeuse qui se mirait dans les dorures des meubles, et caressait capricieusement les fantastiques personnages des tentures suspendues aux murailles. Un épais tapis de Perse, acheté dans ses voyages par l'ancien capitaine de frégate, amortissait le bruit des pas, et interceptait les courants d'air, tandis que de grands rideaux de damas rouge retombaient en plus somptueux devant les fenêtres. La vue de ce salon ne rappelait que des idées de félicité domestique. C'était un véritable nid d'amoureux.

La baronne s'assit sur un fauteuil placé au coin de la cheminée, et attira à elle un petit coffre rempli de lettres, qu'elle se mit à brüler. Un après l'autre, en essayant quelquefois à la dérober une larme qui se faisait jour entre ses paupières. Elle détruisait ainsi courageusement les traces du passé, afin de ne pas compromettre sa famille.

M. de Glenvenez, debout devant une table; s'occupait ma-

chinallement à jeter dans une valise des hardes entassées auprès de lui.

Une charmante petite pendule rocaille, donnée à mademoiselle de Locoquer par sa grand'mère, à l'époque de son mariage, sonna neuf heures. Les deux époux tressaillèrent en même temps en entendant cette voix, dorénavant sévère, qu'ils n'avaient plus entendue depuis longtemps. Leurs regards se rencontrèrent dans une pensée pleine de mélancolie, mais ils se turent et reprirent le cours de leurs occupations.

Longtemps après, vers onze heures, M. et madame de Glenvenez, qui avaient achevé leur tâche, étaient assis à côté l'un de l'autre devant la cheminée. Leurs yeux étaient fixés sur l'âtre du foyer. Un tison venait de rouler à leurs pieds; ce tison, presque entièrement noir, était cependant peintillé çà et là de quelques étincelles qui, après avoir brillé d'un vif éclat, se mouraient tout à tour. Il ne resta bientôt plus sur toute la surface du bois noirci qu'une petite parcelle de feu, semblable à un diamant enclassé dans l'ébène. Le charbon allumé s'obscissait mille vicissitudes; tantôt on aurait dit qu'il allait s'échapper complètement, tantôt il s'éclaircissait à vue d'œil. A plusieurs reprises, il projeta autour de lui de légères étincelles, comme s'il eût voulu conquérir le tison tout entier; mais à chaque nouvel effort il perdit de son éclat. Tout à coup il lança une vive lueur, et s'éteignit.

Les deux époux jetèrent un cri involontaire. Sans se communiquer leur pensée, ils avaient attaché une idée superstitieuse à ce tison. La dernière étincelle, qui avait tant lutté, tant combattu pour vivre, c'était leur dernière espérance, et elle venait de disparaître!

Ils se comprirent, tant leurs âmes vibraient à l'unisson; ils ressentirent une mortelle douleur; mais cette fois encore, ils eurent le courage de se taire.

« Non sommes fons, dit seulement la baronne en se levant avec une sorte d'élan convulsif. Louis, nous devrions apercevoir les signaux de la *Panthere*, car la nuit s'avance... »

M. de Glenvenez, muet et brisé, alla ouvrir une fenêtre qui donnait sur la mer. La nuit était sombre, quoique paisible. On ne voyait plus le site au alentours. La lune, qui apparaissait quelquefois au milieu des nuages, jetait par intervalles des clartés sinistres qui allaient se perdre dans les massifs du parc, où l'œil entrevoyait, comme des géants en sentinelle, quelques vieux chênes à demi dépouillés, mais loin de rappeler la lumière, ces vagues échappées ne servaient qu'à constater pour ainsi dire les ténèbres et la solitude. La brisa soufflait avec une ironie lugubre à travers les arbres, et soulevait par moments de légers tourbillons de feuilles mortes.

Dans la direction de l'Océan, on n'entendait que le cri de quelques oiseaux et le mugissement des vagues; du côté de la grande route, au fond du paysage enseveli dans l'ombre, l'oreille recueillait, comme le souffle irrégulier d'une poitrine oppressée, le bruit tantôt affaibli, tantôt grandissant, mais continu, d'une cascade lointaine.

La mer était haute, car le baron entendait distinctement le clapotement des flots sur les assises granitiques de l'escalier du Diable.

« Si les vents sont bons, comme ils me le paraissent, dit le jeune homme, la *Panthere* doit déjà dormir sur ses ancres, non loin d'ici. Jeanne, n'entends-tu pas un bruit de rames? »

Madame de Glenvenez écouta attentivement, puis elle secoua la tête. « Non! mais il me semble que j'entends marcher dans le parc, du côté de la route. »

Elle achevait ces mots, lorsqu'une vive lueur se détacha du fond de l'horizon, et monta glorieusement vers le ciel.

« Le signal! le signal! » s'écrièrent en même temps les deux époux.

Le corsaire avait tenu parole. Après avoir jeté l'ancre à une demi-lieue du château, il s'était empressé de mettre une embarcation à la mer; il eût bien désiré pouvoir aller chercher lui-même son ami; mais sur ces côtes périlleuses et dans ces temps de guerre acharnée avec les Anglais, aucune considération n'aurait décidé un capitaine à quitter son navire.

Cependant, tandis que le ciel s'illumina de quart d'heure en quart d'heure de la vive clarté des fusées, cinq hommes marchaient en silence au fond du parc, et s'approchaient du portail d'entrée. Un de ces étrangers portait une lanterne sourde, à l'aide de laquelle on pouvait voir briller les armes de ses compagnons.

« Au diable le reverber! dit l'un de ces hommes à celui qui marchait le premier; il nous éclaire si bien, qu'on n'y voit goutte, et qu'on se trebuché à chaque pas. »

— Non! dit un autre; nous approchons de nos colombes, car voici le pigeonier.

— Silence! dit une voix impérieuse.

M. et madame de Glenvenez s'étaient rendus dans la chambre où dormait leur enfant. La petite créature reposait dans un calme délicieux qui avait quelque chose de céleste. Ses bras délicats, étendus sur la soie blanche qui enveloppait son berceau, s'agitèrent doucement comme pour embrasser le cou de sa mère. Un rêve voltigeait sur ses lèvres humides, qu'il eût ouvert de temps en temps pour sourire.

Le baron se pencha sur son fils et le baisa tendrement au front.

L'enfant s'éveilla légèrement, changea de position, poussa un doux soupir, et se rendormit de son sommeil d'ange.

Alors le pauvre père se hâta de fuir.

Avant de quitter la maison de ses pères, M. de Glenvenez fit ses adieux à ses domestiques en pleurs. Plusieurs d'entre eux avaient soigné son enfance; tous l'aimaient comme un bon et généreux maître.

Il descendit ensuite sur la terrasse avec madame de Glenvenez, gagna la fontaine, et se dirigea vers la baie où le canot de la *Panthere* devait l'attendre.

Les jeunes gens n'avaient pas fait cinquante pas lorsqu'ils virent venir à eux du fond de la cour d'enceinte une lumière voilée. Ils entendirent en même temps des voix d'hommes qui chuchotaient tout bas.

Ils s'arrêtèrent derrière un sapin dont les grandes bran-

Histoire de M. Cryptogame.

PAR L'AUTEUR DE M. VILUX-BOIS, DE M. JAROT, DE M. CRÉPIN ET DU DOCTEUR FESTUS.

(Deuxième partie.)



Les premiers moments d'explications sont bien pénibles pour M. Cryptogame.



Mais, mis au pied du mur, il déclare renoncer à ses projets.



Elvire accorde une promenade de réconciliation.



Pour distraire son amant, Elvire lui chante le grand air de *Dédé*.



M. Cryptogame prend le thé sans aucun plaisir.



Sur la fin du repas, Elvire demande en rougissant qu'on fixe un jour; M. Cryptogame fixe le jour, et demande pourquoi faire.



Ce qu'il risque d'amener une crise.



Ce pendant Elvire, en curée seule, prépare pour jeudi ses attements et essaie sa couronne d'épouse.



De son côté, M. Cryptogame, demeuré seul, va s'accrotter, ferme sa porte, et part murmurant pour Maricette.



À peine hors des murs, M. Cryptogame éprouve un attachement inexprimable.



A Nantua, il fait trois fois le tour du lac à la poursuite d'un manteau royal.



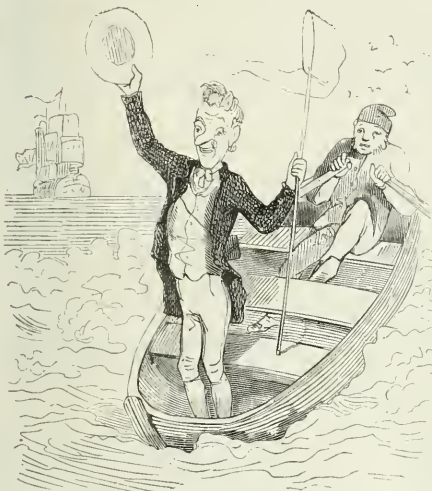
A Avignon, il manque une phalène et attrape un chat-huant.



A Arles, il manque un Apollon et n'attrape pas un spaux.



Mais, à Marseille, il attrape une dame et ne manque pas un factumaire.



Dès le lendemain, M. Cryptogame dit adieu aux rivages de l'Europe, et s'embarque pour le nouveau monde.



Arrive sur le vaisseau, il s'approche avec bonté d'une dame au désespoir.



C'est Elvire!... M. Cryptogame trouve que sa situation change du tout au tout, et il regrette presque l'ancien monde.



Néanmoins, pour écarter la crainte, il proteste de son amour et de l'innocuité de ses intentions.



En sorte qu'Elvire lui fait écrire le tout sur papier timbré dont elle s'est pourvue.



Elvire, satisfaite, redevient intéressante et tendre. (La suite à un prochain numéro.)

Bulletin bibliographique.

Lettres sur la Chimie, considérée dans ses rapports avec l'industrie, l'agriculture et la physiologie; par JUSTUS LIEBIG, professeur de chimie à l'université de Giessen, etc.; tradites de l'allemand sur la deuxième édition, par MM. F. BERTET-DUPINCY et E. DUBREUIL-HELIAN, docteurs en médecine de la Faculté de Paris; avec une préface de l'auteur. 1 vol. in-18. — Paris, 1843. Paul Masgana, J.-B. Baillière, éditeurs. 5 fr. 50.

Les Lettres sur la Chimie ont été publiées, pour la première fois, dans la Gazette générale d'Angsborg. A peine couramment parus, elles attirèrent l'attention du monde savant. M. G. E. Bruin en traduisit vingt et une en italien. La traduction anglaise des douze premières (Familiar Letters on Chemistry) eut, en l'espace de deux années, plusieurs éditions. Reimprimée en Amérique, elle s'y vendit à 40,000 exemplaires. Aussi la Quarterly Review s'écriait-elle, en terminant une analyse de cet ouvrage: « Un jour le statiste du professeur allemand sera couronné dans toutes les fêtes champêtres comme celle de Triptolème. » Au mois de juillet 1841, M. Justus Liebig a publié, à Giessen, une édition complète de toutes les lettres. Cette édition nouvelle de vingt-six lettres est celle qui est insérée dans la Gazette générale d'Angsborg. C'est cette édition que MM. F. Bertet-Dupincy et E. Dubreuil-Hélian, docteurs en médecine de la Faculté de Paris, viennent de traduire. Leur traduction, qui a paru cette semaine chez MM. Masgana et Baillière, et qui forme un joli volume in-18 (prix et format des volumes de la Bibliothèque Charpentier), est, en France, ce que l'ouvrage et ses précédentes traductions en ont obtenu déjà en Allemagne, en Angleterre, en Amérique et en Italie.

« Ces lettres, dit M. Justus Liebig dans sa préface, ont pour but d'appeler l'attention des gens éclairés sur l'état de la chimie, et de la pénétrer de son importance, de leur faire connaître les progrès dont elle s'occupe, et la part qui revient à cette science dans les progrès accomplis par l'industrie, la mécanique, la physique, l'agriculture et la physiologie.

« A proprement parler, ces lettres sont écrites pour les gens du monde que n'éclairait pas l'examen des questions les plus importantes et les plus curieuses de la science, lorsqu'elle se présente en résultat d'observations. Pour cette classe de lecteurs, qui ne saurait trouver aucun charme à la forme appelée populaire, expression sous laquelle on a l'habitude de désigner l'expression triviale de la science descendue de ses hauteurs afin de s'adapter aux intelligences vulgaires, l'étude de la nature a cela de propre que tous ses détails, son esprit bien fait, étranger à la science, que pour le savant lui-même. Le seul avantage que ce dernier ait sur l'autre, c'est de connaître les moyens par lesquels leurs acquisitions s'est faite; mais, en revanche, le savant a, en général, une profonde indifférence pour les applications utiles de la science.

« Ce qui donne surtout à ces Lettres sur la Chimie une valeur inappréciable, c'est que tout en instruisant ses lecteurs, M. Justus Liebig les fait penser. L'auteur ne préoccupe plus encore que le passé et le présent. Non content de résumer les découvertes de la science à laquelle il a consacré sa vie, il découvre souvent des horizons nouveaux que les intelligences les plus élevées n'avaient pas su apercevoir avant lui; il s'avance avec autant de confiance à pénétrer dans les mystères d'une voie nouvelle qu'il doit infailliblement le conduire à de brillants résultats; il prouve, en un mot, que « la chimie envisagée comme science indépendante, offre un des moyens les plus puissants d'élever les esprits, et que son étude est utile, non-seulement en ce qu'elle sert les intérêts matériels de l'humanité, mais encore en ce qu'elle contribue à l'éducation nouvelle. Elle met dans les mains de la création qui nous entoure, et auxquels se lieut de la manière la plus intime notre existence, notre conservation et notre développement.

« Comme la graine se détache du fruit mûr, il y a soixante ans, la chimie se sépara de la physique pour former une science indépendante. Avec Cavendish, Priestley, Lavoisier, elle commença une ère nouvelle. Elle marcha dans la voie de la terminologie, et bientôt prépara le sol sur lequel la science devait se développer et mûrir.

« Le point de départ fut, comme on sait, une théorie, en apparence fort simple, de la combustion. Nous savons maintenant, par les résultats qu'elle a produits, quels services, quels bienfaits cette théorie a rendus à la science. Depuis la découverte de l'oxygène, le monde civilisé a éprouvé une révolution dans ses mœurs et dans ses habitudes. A cette découverte se rattache la connaissance de la composition de l'atmosphère, de l'œuvre solide de notre planète, de l'eau, et de leur influence sur la vie des plantes et des animaux; l'exploitation avantageuse d'industries et de fabrications sans nombre. L'extraction des métaux, s'y lieut de la manière la plus étroite. On peut dire que le bien-être matériel des nations lui doit les progrès immenses qu'il a faits depuis lors, et que la puissance de l'homme en a été augmentée.

« Chacune des découvertes ultérieures de la chimie a eu pour résultat des effets qui aboutissent à ce qu'on appelle, dans les lois, de quelque nature qu'elle soit, apporte un bienfait aux peuples, accroît la somme de leur force et de leur prospérité. »

Pour donner une idée de l'intérêt et de l'importance des Lettres sur la Chimie, un exemple est-il nécessaire? ouvrons le volume au hasard, à la lettre di-septième, intitulée: Rapports de la chimie avec la physiologie.

« Un des faits les plus remarquables de notre époque, nous apprend M. Justus Liebig, c'est l'alliance qui s'est opérée entre la chimie et la physiologie; alliance qui a jeté une lumière nouvelle et inattendue sur les phénomènes vitaux dont les animaux et les végétaux sont le siège. Grâce à elle, nous savons actuellement à quel point les substances qui nous servent de nourriture et d'aliments à l'homme doivent se diviser en deux classes: la première comprend toutes les substances qui servent à la nutrition proprement dite et à la reproduction; la deuxième comprend celles qui jouent un rôle tout différent dans l'organisme animal.

« Les premières conditions du maintien de la vie animale sont l'introduction, dans l'organisme, de substances alimentaires et l'absorption de l'oxygène contenu dans l'air atmosphérique. A chaque instant de la vie de l'homme, ses organes respiratoires absorbent l'oxygène, et l'acte de la respiration ne cesse qu'à l'instant où il meurt.

« Comme aucune portion de l'oxygène absorbé n'est rejetée de l'économie sous une autre forme que sous celle d'une combinaison carbonée ou hydrogène; comme, en outre, chez un individu à l'état normal, le carbone et l'hydrogène éliminés sont

remplacés par le carbone et l'hydrogène que contiennent les aliments ingérés, il est évident que la quantité d'aliments nécessaires à la conservation intégrale de l'organisme animal doit être en rapport avec la quantité d'oxygène absorbé. Lorsque, dans un même espace de temps, deux animaux absorbent par la peau et les poumons des quantités inégales d'oxygène, ils consomment des quantités différentes des mêmes aliments, et ces dernières sont proportionnelles aux quantités d'oxygène absorbé.

« La consommation d'oxygène qui a lieu dans un temps donné peut s'exprimer par le nombre des inspirations. Il est clair que chez un seul et même animal, la quantité d'aliments qui lui est nécessaire doit varier avec la force et la fréquence des mouvements respiratoires. C'est pourquoi dans l'enfance, ou, comme chacun sait, les organes respiratoires sont beaucoup plus actifs que dans les autres âges de la vie, on a besoin de faire des repas plus fréquents, et l'on consomme proportionnellement plus d'aliments; aussi l'enfant supporte-t-il la faim bien moins facilement que l'adulte. Un oiseau privé de nourriture ne vit pas au delà de trois jours. Au contraire, un serpent qui, place sous un cloche pendant une heure, absorbe la même quantité d'oxygène pour produire une quantité appréciable d'acide carbonique, peut vivre trois mois et plus sans prendre aucune espèce de nourriture. La fréquence de la respiration est moindre chez l'individu qui reste en repos que chez celui qui se livre au travail ou qui fait beaucoup d'exercice. La quantité d'aliments nécessaire dans l'un et l'autre cas est la même, mais elle est plus grande dans le premier.

« Un homme qui mange beaucoup doit faire beaucoup d'exercice, sans quoi la quantité d'oxygène qu'il absorbera dans l'état de repos sera insuffisante. De même, un individu dont les organes digestifs sont faibles ne doit pas se livrer à un exercice trop actif, parce que l'exercice l'oblige à prendre une quantité considérable de nourriture, ce qui serait incompatible avec l'état de ses organes.

« Mais la quantité d'oxygène qu'un animal absorbe par la voie pulmonaire ne dépend pas uniquement du nombre des inspirations, elle dépend encore de la température de l'air respire et de la pression atmosphérique. Il faut donc que nous prenions, selon que nous sommes dans les climats chauds ou dans les climats froids, plus ou moins considérable, c'est-à-dire proportionnelle à l'oxygène absorbé. Ainsi les habitants de la Suède consomment une plus grande masse d'aliments que ceux de la Sicile. C'est également pour cela que, dans nos climats, nous consommons un huitième de plus de nourriture en hiver qu'en été.

« Au reste, les habitants des pays chauds et des pays froids consomment des poids égaux d'aliments, la sagesse influe à pourvu à ce que la quantité de carbone qu'ils contiennent reste toujours proportionnelle à celle de l'oxygène absorbé. En effet, les productions des contrées méridionales renferment moins de carbone que celles du Nord. Ainsi les fruits des régions tropicales renferment moins de carbone que ceux du nord, et de plus, ce sont les habitants des régions polaires font leur nourriture un centième soixante-cinq à quatre-vingts pour cent.

« C'est pour cela que la sobriété est une vertu facile dans les pays chauds, et que, sous l'équateur, l'on peut supporter longtemps une abstinence complète; mais l'action combinée du froid et de la faim empêche rapidement l'organisme animal. »

La Bible en Espagne; par GEORGES BORROW. Ouvrage traduit de l'anglais sur la troisième édition. 2 vol. in-8. — Paris, 1843. Amyot, 15 fr.

L'Espagnol se vante d'être le *christianisme vieillot*, le chrétien primitif. Dans son opinion, sa religion, la *fé*, la foi, est la seule qui reste pure de tout alliage. Rien n'est plus vrai cependant. Si diligentes que soient leurs mœurs, leurs coutumes, leurs passions, leur langue, un seul lien unit, au contraire, les nombreux provinces de l'Espagne: tous leurs habitants sont également bigotes et superstitieux. L'Écriture, ce livre qui, dans les autres pays, est le fondement de la religion, est en Espagne, est immuable. M. Borrow a tort et raison tout à la fois. Si, par ce mot fanatisme, il entend une soumission absolue à la cour de Rome, il a raison; il a tort si, dans sa pensée, il le traduit par les notions bigotisme et superstition. En effet, l'existence de la Bible est entièrement en ligne avec les trois quarts de la population de la Péninsule. Les prêtres, qui ont écrit les livres saints, sermons, en citent même des passages apocryphes. Le peuple espagnol apprend à connaître sa religion dans des légendes de moines et dans des vies de saints. Ainsi chaque province, chaque ville, chaque village, a son patron, sa relique, sa châsse, qui fait des miracles. Sous ce rapport, l'Espagne est plus ultracatholique que l'Espagne elle-même. La Bible n'est pas l'intérêt, et, au delà des Pyrénées, on ne la connaît que par de non.

Pénétré de ces vérités, la société bibliophile de Londres résolut, en 1853, d'envoyer, en Espagne, un agent intelligent et dévoué, chargé d'y faire imprimer les saintes Écritures et de les répandre ensuite dans le pays. Elle confia en conséquence cette mission difficile à M. George Borrow, qui l'accepta. Le séjour de M. Borrow dans la Péninsule dura cinq années. A son retour, en 1841, il publia un premier ouvrage intitulé *the Gypsies of Spain*, les Bohémiens d'Espagne, qui obtint un immense succès. L'année suivante, il se décida à écrire *the Bible in Spain*, la Bible en Espagne, et ce fut le résultat de ses voyages, de ses observations, de ses emprisonnements durant les cinq années qu'il avait passées dans ce pays. Ce second ouvrage fut encore mieux accueilli que le premier. Plusieurs éditions s'épuisèrent en quelques mois à Londres et à Philadelphie. La *Revue britannique*, et intéressant recueilli, dont l'abbé directeur de M. Amyot. Fichot augmente encore la vogue de vingt années, s'empresse d'en traduire les passages les plus originaux. Ses nombreux lecteurs partagent l'opinion unanime de la presse et du public de l'Angleterre et de l'Amérique. Mais la *Revue britannique* n'avait publié qu'une moitié de ce curieux ouvrage. M. Amyot a eu l'heureuse idée de le faire traduire en entier. C'est cette édition dont nous annonçons aujourd'hui le succès.

« Que ce titre, *la Bible en Espagne*, n'éclaircisse pas les lecteurs français. M. Borrow ne ressemble nullement à M. Pritchard. Ce n'est pas un prédicateur-négociant qui fait en vieux temps un emphyème commerce de consciences et de vices habits. C'est un touriste, instruit, amable, spirituel, joyeux, toujours à la recherche d'aventures et d'étonnantes, et trouvant parfois un peu plus qu'il ne cherche peut-être; il le nie, mais ne l'croit pas. « Si la curiosité ou le désir de passer agréablement quelques années de sa vie, n'eût fait entreprendre ce voyage, dit-il dans sa préface, je n'eusse jamais songé à communiquer au public le récit de mes aventures; mais la pensée d'aller parcourir un pays étranger, de visiter les lieux où se sont passés les faits destinés à composer un livre de voyages, m'a jamais abandonné mon esprit. La mission spéciale qui m'amenait en Espagne m'a conduit à y mener une vie aventureuse, souvent herissée de difficultés.

« J'ai dû entrer en relation avec toutes les classes de la société, et je me suis alternativement trouvé dans les positions les plus étranges et les plus critiques; c'est pourquoi cet ouvrage peut être regardé comme un recueil de détails sur les mœurs et les usages de la première fois, à ce que je crois, quelques détails sur les travaux que les missionnaires ont entrepris dans la Péninsule.

« Ce voyage, il est vrai, contient de nombreux détails qui n'ont aucun rapport avec la mission religieuse; mais il serait superflu de me justifier à cet égard. J'en ai tenu moi-même sur l'Espagne jusqu'à ce jour, c'est parce que je les ai rencontrés à chaque pas dans mes nombreuses excursions, et qu'en les omettant, j'eusse fait disparaître toute la variété de mes récits. »

Cette humilité est sincère, mais elle nous paraît exagérée. M. G. Borrow aura beau faire, il ne parviendra pas à tromper la critique et le public sur la valeur de son livre. Si la Bible en Espagne est un des ouvrages les plus remarquables qui aient paru durant ces dernières années, ce n'est pas parce qu'elle nous donne pour la première fois « quelques détails sur les travaux que les missionnaires ont entrepris dans la Péninsule, son mérite et son succès tiennent à d'autres causes. M. G. Borrow parle toutes les langues et y figure avec une supériorité, même les dialectes des Bohémiens; en outre, rien ne lui fait peur; ni les prières, ni les souffrances, ni les dangers ne l'arrêtent. Il a donc vu pendant cinq années l'Espagne comme personne, pas même les Espagnols, ne l'avaient vu avant lui; il a vécu tout à tour avec les plus hautes et avec les plus basses classes de la société; il a ressenti de près toutes les misères de la chaumière, d'un repaire de voleurs ou de Bohémiens dans une prison. En un mot, il nous a révélés les véritables mystères de l'Espagne, non pas tels qu'il les a rêvés, mais tels qu'ils sont. Le tabac saisissant qu'il en trace n'est pas un caprice de son imagination; il l'a vu de près, nature, et la parfaite ressemblance de tous les personnages qu'il figure est l'âme de ses tableaux et de ses qualités.

« Un pareil ouvrage ne peut pas plus s'analyser que le *Don Quichotte* ou le *Gil Blas*, auxquels on le compare, non sans raison. Le défaut d'espace nous empêche malheureusement d'en reproduire dans ces colonnes quelques fragments qui pourraient donner une idée de sa piquante originalité. Ce qui nous console, c'est qu'il nous a probablement fait voir bientôt un aussi grand nombre de lecteurs que *l'Illustration*. »

Les Deux Anges, poème, suivi de pièces diverses; par PIERRE DUPONT. Ouvrage couronné par l'Académie française. — 1 vol. in-8. — 1814. Provis. Lebeau. — Paris. Librairie, 5 fr.

Ce volume nous vient de Provins. Il a été écrit en prose sur les bords de cette douce Vouzige, qu'a si bien chantée Hégesippe Moreau. Comme l'auteur du *Mystère*, M. Pierre Dupont est un des disciples d'André Chénier, et il cherche à imiter d'anciens maîtres; mais c'est dans l'élegie pastorale qu'il tire le meilleur parti des heureuses qualités poétiques dont la nature l'a doté. M. P. Dupont s'élève, dès son début, au-dessus de cette foule de versificateurs plus ou moins habiles, qui sous le poids de la fatale manie de faire imprimer ce qu'ils ont écrit possèdent de bons disciples d'André Chénier, et qui, au lieu de relever le beau d'exprimer en vers ses pensées ou ses sentiments, ses compositions sont aussi remarquables par la forme que par le fond. Qu'il se garde surtout de s'imposer l'obligation, toujours si pénible, de traiter un sujet donné; il ne renoncera jamais ni à ce lorsqu'il s'abandonnera complètement à son inspiration.

Tout d'abord, M. Pierre Dupont se met à rêver et à écrire ses rêveries. Nature, la conception all'atteindre. M. P. Lebrun vit ses premiers essais; il ouvrit une souscription en sa faveur, et bientôt le jeune poète, qui n'était pas en pour la guerre, libère par ses compatriotes du service militaire, put s'écrier dans une hymne de reconnaissance :

Au bord de la Vouzige il est un pâturage
Où de hautes prairies répandent leur ombrage,
Où l'on entend le bruit monotone et réel
D'un moulin à vent qui tourne et qui se lie.
On a recueilli les des épis pour sa gerbe.
J'y mène souvent mes brebis, et sur l'herbe,
A l'heure où le jour baisse et touche à son déclin,
Je m'écarterai mon chaume ou au bras de ce moulin;
J'appellerai sur lui ces nocturnes génies
Qui causent des maisons les noires ombres,
Qui, doucement, nous font entendre que nous dormons,
Et pour qu'ils aient parfois rêvé de ce que nous aimons.
Et j'ai d'autrefois rêvé au haut de la colline,
D'être un jour un de ces peuples, quand le soleil decline,
La ville de Thibault noyée en un flot d'air;
Et, levant les mains, je veux venir en aide
J'appellerai sur elle et sur ceux qui l'habitent
Les anges du Seigneur dont les ailes brillent,
Pour qu'ils versent un jour leurs dons sur cette Ode
Où l'on conserve un culte à l'hospitalité.
Que ne m'est-il donné de franchir les distances!
Je m'écarterai de mon chaume, j'y viendrai,
L'homme qui me dispute à mon arrêt fatal,
Et rend l'humble berger à son chaume natal.

L'Académie française a ratifié le jugement porté par M. Pierre Lebrun et par les habitants de Provins sur le talent de M. Pierre Dupont; elle a couronné l'auteur derrière le recueil de ses premières poésies. Ce volume se compose de deux parties distinctes. Un certain nombre de pièces diverses, des élégies, des douze, des épiques, des madrigaux, des sonnets, des romances, et remplissent la seconde moitié. Il commence par un poème intitulé *les Deux Anges*, dont l'auteur a fait, dans sa préface, l'analyse suivante, que nous lui empruntons :

« Le poète, dit-il, est la peinture d'un bon et d'un mauvais ange se disputant un enfant de génie depuis le berceau jusqu'à l'âge mûr.

« La naissance de l'enfant, l'éducation maternelle, l'éducation du presbytère, l'ébauche d'une figure de jeune fille appelée Marie, le départ du presbytère, remplissent le premier chant.

« L'entrée à Paris, les illusions et les désillusions du jeune homme, les séductions d'une femme du monde, appelée Ève, les confidences d'un mortel à un ange, remplissent le second chant.

« Dans le troisième chant, le jeune homme revient à ses premiers sentiments; il va se retrancher dans la solitude; la nature développe en lui le sens poétique; il revient au presbytère; la figure de Marie réparaît.

« Le héros du poème, Emmanuel, est un personnage de fantaisie.

« Marie et Ève sont deux types de femmes opposés qui personnifient le bon et le mauvais génie.

« Le vicillard et Martine sont peints d'après nature. »

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

L'ODONTINE ET L'ÉLIXIR ODONTALGIQUE

Composés par un de nos premiers chimistes, ont une supériorité manifeste sur les autres dentifrices. Toutes les personnes qui tiennent à la conservation de leurs dents en font usage. — AU DÉPOT GÉNÉRAL rue Jacob, 19, à Paris, et chez FAGUER, parfumeur, rue Richelieu, 95; dans toutes les villes, chez les principaux parfumeurs.

Librairie horticole de H. COUSIN, 21, rue Jacob, éditeur de l'ICONOGRAPHIE DU GENRE CAMELIA, publiée en 150 livraisons; cet ouvrage est terminé et coûte 450 fr.; de l'HERBIER GÉNÉRAL DE L'AMATEUR, ou Flore des Serres et Jardins de l'Europe, 156 livraisons sont en vente, et coûtent 1 fr. 75 cent. la livraison; de l'HORTICULTEUR UNIVERSEL, Journal général des Jardiniers et des Amateurs. Prix de l'abonnement: 28 fr. par an.

CENTURIE DES PLUS BELLES ROSES

Choisies dans toutes les Tribus du genre Rosier

Peintes d'après nature et sur plantes vivantes empruntées aux plus riches collections, par ANNICA BRICOGNE, gravées en taille-douce par Vistro, imprimées en couleur et retouchées au pinceau avec le plus grand soin. Ouvrage accompagné d'un texte descriptif de toutes les variétés connues, avec l'indication des caractères par lesquels chacune se rapproche ou s'éloigne de la variété figure, servant de point de comparaison.

Par VICTOR PAQUET, rédacteur en chef du Journal d'Horticulture pratique

Paraissant deux fois par mois avec planches. Prix: 6 fr. par an.

Cette Centurie sera publiée en 50 livraisons, composées de deux planches, avec texte sur beau papier vélin, petit in-folio. La LIVRAISON SPÉCIMEN est en vente. — Le prix de la livraison est fixé à 2 fr. 50 cent. pour les personnes qui auront souscrit AVANT LE PREMIER MAI 1815: passe cette époque, le prix sera porté à 5 fr. la livraison. On souscrit, sans rien payer d'avance, à la LIBRAIRIE HORTICOLE, rue Jacob, 21; et chez les principaux libraires de province et de l'étranger.

OUVRAGES TERMINÉS DE LA MÊME LIBRAIRIE :

ALMANACH HORTICOLE pour 1815. 75 c.
ALMANACH HORTICOLE pour 1814. 75 c.
ESSAIS SUR LA CULTURE GÉNÉRALE DES PLANTES BULBEUSES, vulgairement appelées Oignons à fleurs, par Ch. LEMAIRE. 1 vol. in-12. 5 fr. 50
MANUEL PRATIQUE DU JARDINAGE, ouvrage spécialement destiné aux amateurs d'horticulture, par M. COURTOIS-GÉRARD, deuxième édition, revue et augmentée. 1 vol. in-12 avec planches. 5 fr.
MANUEL PRATIQUE DE CULTURE MARAÎCHÈRE, etc., par M. COURTOIS-GÉRARD, 1 vol. in-12 avec planches. 5 fr. 50

MANUEL DE L'AMATEUR DES CACTÉES, comprenant l'histoire, la culture, la multiplication, la liste et la description des espèces cultivées dans les jardins d'Europe, par Ch. LEMAIRE. 1 vol. in-12. 5 fr.
MONOGRAPHIE DU GENRE CAMELIA, par l'abbé Berlese, troisième édition. 1 vol. in-8, avec planches. 5 fr.
MONOGRAPHIE DU GENRE OEULETT, et principalement de Feillet Bismant. Par le baron de Passerat. 1 vol. in-12. 2 fr. 50
LA POMME FRANÇAISE, ou les arbres fruitiers taillés et cultivés d'après la fructification et la végétation particulières à chaque espèce,

par le comte LEBLIEU (de Ville-sur-Arc). deuxième édition, 1 vol. in-8 avec pl. 8 fr.
THÉORIE DE L'HORTICULTURE, par M. JOUR LESLEY, Ph. D. J. R. S.; traduit de l'anglais. Beau vol. in-8 avec planches. 9 fr.
TRAITÉ DE LA CONSERVATION DES FRUITS, et des meilleures espèces à faire entrer dans un jardin; par VICTOR PAQUET. 2 fr. 50
TRAITÉ COMPLET DE LA CULTURE DES GÉNÉRALIUM (Polargonium), des Calceolaires, des Verveines et des Géméraires, par MM. CHATELIER et Ch. LEMAIRE; 1 vol. in-8. 2 fr. 50
TRAITÉ SPÉCIAL ET DIDACTIQUE DU DALLIA, par M. PIROLE, 2 vol. gr. in-12. 4 fr.

TRAITÉ COMPLET DE LA CULTURE DES MELONS, par M. LOISEL, deuxième édition. 1 vol. grand in-12. 2 fr.
TRAITÉ PRATIQUE POUR LA CULTURE DES PLANTES DE TERRE DE BRUYÈRE, et généralement de tous les végétaux de la nature, des genres Erica, Epacris, Azalea, Buddlejandra, Camelia, Kalmia, Andromeda, etc. par M. V. PAQUET, Jardinier. 1 vol. in-12. 5 fr. 50
TRAITÉ DES PLANTES FOURRAGÈRES, ou Flore des prairies naturelles et artificielles de la France; H. LECOQ, professeur d'histoire naturelle, 4 vol. in-8 de plus de 600 pages. 7 fr.

CAUVILLE frères, éditeurs, quai des Augustins, 7.

LA FAMILLE D'ORLÉANS PAR CHARLES MARCHAL

Un volume in-8. — Prix: 5 fr.

PAULIN, éditeur du Manuel de Philosophie moderne, par M. Ch. Renouvier,

1 fort volume in-18, 5 fr. 50 c., rue Richelieu, 60.

MANUEL DE PHILOSOPHIE ANCIENNE

Par M. CH. RENOUVIER, auteur du Manuel de Philosophie moderne. — 2 vol. in-18, 7 fr.

LIVRE I^{er}. — Introduction. — Notions préliminaires relatives à l'histoire générale des idées.
LIVRE II. — Des Origines et de la philosophie grecque.
LIVRE III. — Première période de la philosophie ancienne. — Formation spontanée de la philosophie.

LIVRE IV. — Conclusion de la première période de la philosophie. — Opposition. — Luttes. — Destruction des anciennes doctrines. — Réforme de la Méthode.
LIVRE V. — Renouveau et formation réfléchie de la philosophie. — Philosophie au siècle de Platon.

LIVRE VI. — Deuxième période de la philosophie ancienne. — Essais de constitution définitive de la Doctrine. — Eclectisme.
LIVRE VII. — Fin de la philosophie rationnelle.

Mise en vente de la 14^e Livraison.



EUGÈNE SUE.
LE
**JUIF
ERRANT**
ILLUSTRÉ PAR
GAVARNI
80 LIVRAISONS À 50 C.
PAULIN
RUE RICHELIEU, 60.

LORGNETTE-CLÉMENTINE

Cette nouvelle lorgnette-jumelle réunit divers perfectionnements qui lui ont mérité l'avantage d'être présentée à l'Académie des sciences. Sa construction, sous une forme élégante et gracieuse, remplit les meilleures rentes sur elle-même de manière à devenir très-portative, sans en excepter les plus grands diamètres, dont la supériorité est un fait acquis et incontestable, puisque seuls ils offrent à la fois grossissement et clarté. Elle se vend à Paris, chez LEREBOURS, opticien de l'Observatoire royal et de la marine, place du Pont-Neuf, 15; THEZARD, Palais-Royal, galerie Valois 141; VILKOVIC, fabricant, breveté opticien de S. M. l'Empereur du Brésil et de la princesse Clémentine, rue des Gravilliers, 7, et les cinq principaux opticiens.

Abonnements gratuits

A TOUS LES JOURNAUX.

ABONNEMENTS GRATUITS DE TROIS MOIS.

En souscrivant à la collection de l'un des trois recueils suivants, au prix ci-dessous fixé :

LE MAGASIN LITTÉRAIRE, 7 forts volumes, prix, 42 fr.
LES MILLE ET UN ROMANS, 7 gros volumes, prix, 55 fr.
BIBLIOTHÈQUE DES FEUILLETONS, 8 volumes, prix, 25 fr.

ON RECEVRA, EN OBTI, à titre de prime gratuite, PENDANT TROIS MOIS, un des journaux suivants, au choix: *l'Estafette*, *le Courrier français*, *la Presse*, *le Siècle*, *le Constitutionnel*, *le Globe*, *la Patrie*, *le National*, *le Commerce*, *la Reforme*, *la Démocratie pacifique*, *la Nation*, *l'Univers*, *le Droit*, *la Revue de Paris*, *l'Illustration*.

ABONNEMENTS GRATUITS D'UN AN.

En souscrivant à la collection des trois recueils (22 volumes), prix, 100 fr. on recevra, en outre, à titre de prime gratuite, PENDANT UN AN, un des journaux désignés ci-dessus, ou pendant six mois seulement, *la Gazette des Tribunaux* ou *le Journal des Débats*.

Les 22 volumes composant cette collection contiennent la matière de plus de 500 vol. in-8^o ordinaires, et renferment environ 700 ROMANS complets, nouvelles et feuilletons, par M. LANGE SUE, Victor Hugo, Frédéric Soulié, de Balzac, Voltaire, Eugène Scobie, Alexandre Dumas, Méry, Charles de Bernard, Alphonse Karr, Leon Gozlan, Hippolyte de Latouche, Paul Féval, etc.

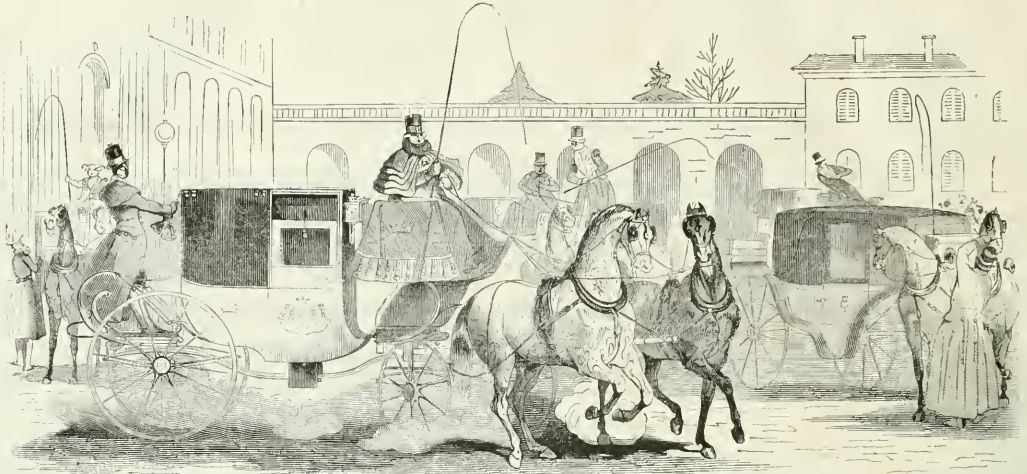
Tous les ouvrages formant l'objet de la présente souscription, ainsi que la quittance du journal choisi, seront immédiatement remis aux souscripteurs de Paris, ou expédiés à ceux de province par le roulage ou les messageries. (Port à leur charge.)

On souscrit, à Paris, chez MM. BOULÉ et C^o, au bureau de *l'Estafette*, rue Coq-Hueton, 5, et en province, chez tous les libraires, directeurs des postes et des messageries.

CADRAN-MARQUE destiné à remplacer aux TOUS les manières de marquer. — Chez M. GIBERT, négociant, rue Thevenot, 6. Cette invention, d'une simplicité remarquable, prendra sa place sur toutes les tables de jeu;

elle n'a pas seulement l'avantage d'être commode, elle offre aussi une sûreté que les jetons et les cartes découpées n'offrent qu'à la condition d'être employées par des joueurs de bonne foi. Prix, 2 fr., et 4 fr. la boîte de deux cadrans.

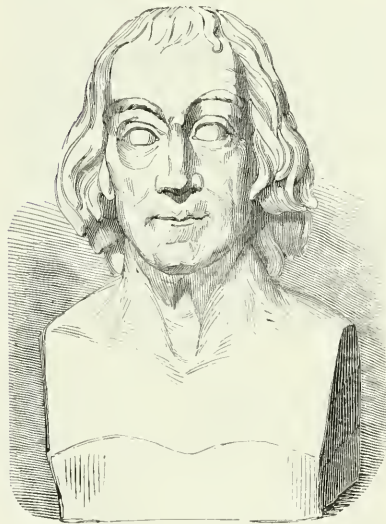
Coupé, Calèche, Works - Berlins.



Nécrologie.

M. AZAIS.

M. Azaïs a publié un grand nombre d'ouvrages, dont les titres seul-ement nous feraient, si nous les transcrivions, dépasser les limites de l'espace qui nous est accordé. Son *Explication universelle* est l'œuvre à laquelle il attachait le plus de prix, celle qui résume toutes les autres. Il la professa à l'Athénée. Il la professa aussi devant des auditeurs assez nombreux dans le jardin de la petite habitation où il s'était retiré près du Luxembourg, et où il a terminé paisiblement sa carrière dans sa soixante-dix-neuvième année.



(M. Azaïs, d'après le buste de M. Mathieu Meunier.)

La mort vient de frapper un homme auquel une théorie plus consolante que neuve, un talent distingué d'exposition, quelques adeptes et des critiques fort amusantes ont valu et donné de la célébrité. Beaucoup ont parlé de M. Azaïs et de ses œuvres, mais beaucoup aussi ne les ont connues que par les articles qu'Hoffmann et Colnet ont dévoilés contre l'auteur dans le *Journal des Débats* et dans la *Gazette de France*.

M. Azaïs était né le 1^{er} mars 1766. Fils d'un artiste, il fut élevé à Sarzeau et devint docteur. Secrétaire particulier d'un évêque, il embrassa avec ardeur la cause de la révolution des qu'il elle éclata. Poursuivi plus tard pour l'avoir abandonnée, il trouva, dans sa proscription, une hospitalité généreuse chez des sœurs de charité de Tarches. C'est dans cette retraite qu'il conçut et coordonna cette *Théorie des Compensations* qu'il ne publia que plus tard. Quelques critiques lui en démentent la conception première et ne voulurent voir dans sa théorie que le *Systeme de la balance universelle* d'Antoine Lasalle. Ils s'exercèrent aussi à trouver dans la vie de l'auteur, dans les louanges données par lui à l'Empire, plus dans son dévouement à un ministère de la restauration, l'application de son système, la pratique de sa philosophie. Ce qui prôta à ces rapprochements, c'est que M. Azaïs fut précisément chargé d'opérer en faveur du ministère Descazes qu'on appelait le *ministère de bascule*, et qu'on appela, par suite de ce concours, le *ministère des compensations*.

On porte le matin beaucoup de pardessus à collet et à manches; ils sont assez généralement en soie, onatés et piqués; souvent aussi on les garnit d'une bande de fourrure tel que celui-ci.

Modes.



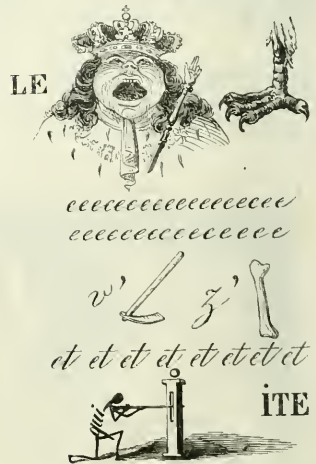
Il se fait encore bon nombre de crispins, mais ils ont alors moins d'ampleur du bas que ceux de l'année dernière. Cette forme est la plus convenable pour employer le velours. Le kazavka, élégant et confortable vêtement d'intérieur, se porte aussi pour sortir le spectacle et promenades en voiture; pour la

chambre, on les aime en cachemire doublé de soie et onaté; pour la promenade et le spectacle, ils se font en velours brodé d'hermine.

La forme des chapeaux varie peu: ils sont toujours assez fermes pour le négligé et un peu moins pour parure du soir. C'est le velours avec plume, le satin couvert de dentelle et toujours la dentelle sur tous les objets de la parure; il est vrai que cela donne de suite un cachet de distinction; aussi nous sommes loin de blâmer la profusion avec laquelle on l'emploie. Nous n'avons aujourd'hui que les cachemires et la dentelle pour signe de séparation entre la petite et la grande élégance: c'est, en un mot, l'aristocratie des chiffons.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS:
Qui trop embrasse mal étreint.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.
A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostinov-Dvor, 22 — F. BELLIZARD et C^o, éditeur de la *Revue étrangère* au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, libraires.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LAGRANGE et C^o, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 30 f.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 3 f. 75 c.

N^o 102. Vol. IV. — SAMEDI 8 FÉVRIER 1845.
 Bureaux, rue Richelieu, 66.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 32 f.
 — l'Étranger. — 40 f. — 30 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Courrier de Paris. Bal donné à l'hôtel Lambert, le 29 janvier 1845, par la princesse Czartoriska. — Les Compagnies de Chemins de fer. — Histoire de la semaine. Ouverture du Parlement anglais, le 4 février 1845; Exécution de Martin Turbano; Portrait de M. l'abbé Couquerou; Portrait de M. de Salverny. — Théâtres. Dernier tableau des Tullimens. — Les Carillons. Contes du nouvel an, par Charles Dickens. (Suite et fin.) — Mœurs et Coutumes de la Basse-Bretagne. (2^e article.) La Course; la Lutte; la Bénédiction des Barques; le Pèlerinage, par M. Jules Nod. — Louis de Gennevex. Nouvelle, par M. Eugène de Lachaux. (5^e partie.) — Beaux-Arts. Découverte d'une tête d'une statue du Parthenon, par Phidias. Une Gravure. — Approvisionnement et consommation de la Glace à Paris. Une Gravure. — Une Larne. Romance; paroles de M. A. musique de M. A. de Koniski. — Bulletin Bibliographique. — Annonces. — Deux Caricatures par Cham. Économie domestique; Une Visite à des Automates. — Modes. Une Gravure. — Rébus.

Courrier de Paris.

Nous écrivons en plein carnaval, et notre courrier pourrait être daté du bal de l'Opéra; le dimanche, le lundi et le mardi gras ont mis toute la ville à l'envers; le mercredi des cendres est arrivé fort à propos pour ramener l'abstinence et permettre à ces jambes harassées, à ces visages abîmés, à ces gosiers éraillés, à ces corps éreintés de se reposer et de se refaire un peu. Il y a des gens, et en grand nombre, que ces jours et ces nuits de bacchanale amusent et font rire; pour moi, je l'avouerai, rien ne me semble plus triste et plus répugnant; voir l'espèce humaine, l'homme qui se prétend fait à l'image de Dieu, entrer en une telle frénésie, gesticuler à la façon des damnés, hurler comme des portefaix ivres, s'étaler horriblement dans les mascarades les plus grossières, sous les costumes les plus sales et les plus difformes, je n'y saurais trouver aucun plaisir.

Ce n'est pas que je ressente de la haine contre le carnaval; ce que je lui reproche aujourd'hui, c'est moins son existence même que la manière dont il l'exerce; si, comme dans son bon temps, il contraignait les rues en costumes élégants, s'il cachait son visage sous un masque spirituel, s'il employait le mystère de son incognito en vives satires, en railleries piquantes, — fussent-elles percer leur homme d'outre en outre, — on se mettrait du côté de la bande joyeuse, et l'on lirait de sa joie. Mais le carnaval d'aujourd'hui est un vieux libéral blasé; il a perdu toute sa verve naturelle et se plonge, pour y suppléer dans la tumulte et la violence de la plus brutale orgie. Ne vous adressez plus à lui, pour échanger une mitraille de vives ripostes, chargées et bourrées de poivre et de sel; le carnaval est muet, il ne parle plus, il n'a plus d'idées, plus d'esprit, plus d'épices; il ne sait que se mouvoir violemment et pousser des cris furieux, à la manière des brutes.

Je sais bien que le carnaval n'a jamais été parfaitement dé-



(Bal donné à l'hôtel Lambert, le 25 janvier 1845, par la princesse Czartoriska.)

licat; ce n'est pas sa vocation, et la déesse Gaudriole ne l'a point inventé dans ce but; Jérôme Vadé fut un de ses meilleurs compères, et nous n'irons pas étudier l'Esprit raffiné et le bon goût dans son catéchisme; mais si le carnaval, nourri à cette école, avait le propos plus que le geste effronté, si l'effrot n'est pas le moins comique de son descendant, son petit fils actuel, qui ne trouve pas dans sa brutale cervelle le moindre petit ou gros mot pour rire, toute la science de ce carnaval dégénéré consiste dans la férocité de ses mouvements et le désordre de ses danses furibondes; c'est de la matière enragée, et voilà tout.

« Aussi a-t-il l'habitude de se faire voir publiquement et de mettre au grand jour l'impudence de son audace et de son esprit; le carnaval est court plus la ville; il a cessé d'être nomade et d'égarer les rues par ces caravanes animées, par ces drapeaux flottants et ces costumes aux mille couleurs; les badauds de Paris et de province qui s'éveillent de bon matin, le mardi gras, et se pressent en troupes innombrables, sur les boulevards et dans les grandes voies publiques, pour y voir passer le carnaval, suivant l'usage antique et solennel, sont complètement dupes de leur curiosité et de leur empressement matinal; ils cherchent le carnaval partout, et ils ne le trouvent nulle part; car peut-on appeler carnaval quelques ignobles caricatures ou lanternes, barbouillées de suie et de boue, qui traînent de rues en rues leurs hideuses personnes, au milieu des juués; si deux ou trois farces chargés de masques d'un étage un peu moins bas, viennent à passer, c'est un grand hasard et une grande merveille. Si bien que les curieux désappointés en sont réduits à regarder les passants sous le nez et à se servir ainsi les uns aux autres de masques et de mascarades.

Le carnaval d'aujourd'hui présente à la nuit et se réserve pour les ténébreux; mille lieux nocturnes lui sont ouverts, et il s'y précipite furieusement dès que minuit a sonné, heure des sarabandes diaboliques. Il faut le voir alors, sous le feu des lustres étincelants, au bruit tumultueux des orchestres et des fanfares sataniques, se ruër, s'emporter, se renverser, se rouler, s'écraser, au milieu des tourbillons d'une poussière enflammée et de l'épouvantable bruissement des danses échevelées et des cris sauvages. Le lendemain, les yeux caves, les cheveux en désordre, les pâles joues, les poitrines balatantes, les voix rauques, les regards éteints, les visages hideux et lugubres, attestent combien le carnaval est une invention agréable et divertissante, sans compter les maladies pulmonaires qu'il développe, les fièvres qu'il fait éclore, les inflammations qu'il procure, et le surcroît de clientèle qu'il envoie au Père-Lachaise.

De toutes les anciennes autorités, de toutes les vieilles puissances, de toutes les antiques gloires du carnaval, une seule est restée immuable et debout; c'est le bœuf-gras; il est vrai que ce n'est pas la moins considérable; le peuple a du moins cette consolation, dans cette grande ruine du carnaval ambulante, de pouvoir contempler encore son monarque; les siècles, les révolutions politiques, les métamorphoses des royaumes, des religions, des philosophes, ont respecté le bœuf-gras, et ne l'ont ni ébraté ni atteint; et si l'on voulait bien comparer le passé au présent, et remonter aux origines, on trouverait certainement que le Père Goriot d'aujourd'hui ressemble, comme deux gouttes de lait, au bœuf Apis, son grand aïeul égyptien, qui, comme lui, était promené dans les rues au milieu des acclamations.

Le Père Goriot s'est donc promené par la ville, suivant la coutume et la tradition de ses illustres ancêtres; la foule en pressée et émue se précipitait de tous côtés pour le voir de l'auguste présence de ce quadrupède renommé, de ce roi populaire.

« C'est à dix heures et demie précises, — l'exactitude est la politique des bœufs-gras, — que sa grosseur est sortie de son palais dit des abattoirs, palais souvent enflammé; le voyageur superbe allait d'un pas lent et solennel, comme il sied à quelqu'un de son espèce qui va souffrir aux hommages de la foule. On a cru remarquer, cependant, à son œil pensif, à sa tête inclinée, qu'il prévoyait que ce grand jour de triomphe serait suivi d'un terrible lendemain.

Tout bœuf-gras est un animal bien élevé, tout bœuf-gras a la mémoire du cœur; le Père Goriot en est la preuve; en bœuf reconnaissant, il s'est rendu par le faubourg Saint-Honoré, par les rues Castiglione et de Rivoli, place de la Concorde, etc. etc., chez M. Cornet, à qui il doit la nourriture et l'éducation; nous l'avons dit l'autre jour, M. Cornet est le précepteur qui a fortifié le Père Goriot du suc des gras pâturages et des bonnes doctrines; on a vu, — l'histoire le prouve, — plus d'un élève couronné inconnu et oublié son gouverneur; ainsi, Néron se conduisit fort mal à l'égard de Sénèque, et de Burrhus; tel n'est point Père Goriot, et M. Cornet s'est senti ému jusqu'aux larmes de ce souvenir du Père Goriot dans ses grandours, et de sa visite délicate.

M. Rolland aïeul, rue Saint-Honoré, n° 565, a été également visité par le puissant personnage. M. Rolland joue, depuis plusieurs années, un grand rôle, le premier rôle, dans cette solennité bovine, et il en a le droit plus que personne; M. Rolland est boucher. En cette qualité, il ordonne la fête et conduit le cortège; on peut dire qu'il cumule à la fois les fonctions de maître des cérémonies du bœuf-gras, et celles de son premier écuver cavalcadour, qui fuit, hélas! par être un écuver trauciant. M. Rolland s'est distingué cette année par la magnificence du cortège dont il a dressé l'ordre, la marche et la physionomie, avec un soin et un dévouement qui rappellent les époques les plus glorieuses.

Son avant garde se composait d'un escadron de gardes municipaux, réalisant pour la milice fois cette pensée profonde de je ne sais plus quel philosophe de l'antiquité: « il n'est pas de bonne fête sans gendarmes. » Le gendarme, en effet, survit sous l'habit de garde municipal, autrement dit le garde municipal n'est qu'un gendarme perfectionné.

Deux lérauts d'armes, en grand costume, ouvraient le cortège; un tambour-major équipé à la mode du siècle de

Louis XIV, et trente-cinq tambours purs et simples, sonnent par trente-deux musiciens du 1^{er} léger, battaient au cliamp et s'émançaient en toutes sortes de roulements et de clarinettes.

M. Rolland lui-même venait ensuite, avec M. Cornet; puis, tous les grands dignitaires de la boucherie, depuis l'inspecteur général jusqu'aux simples bouchers richement enharnachés.

Plusieurs souverains, morts depuis longtemps, avaient daigné quitter l'autre monde pour honorer la cérémonie de leur auguste présence; de nobles étrangers, de tous les pays et de tous les siècles, s'étaient mis en route, à travers les âges, dans la même intention; et on remarquait particulièrement Louis XIII et son fils Louis XIV, deux mandarins, l'empereur de Maroc, qui n'est pas celui de la bataille d'Isly, François I^{er}, Henri III, le prévôt de Paris, le duc de Bourgogne, le duc de Lorraine, Charles V, dit le Sage, et une armée de chevaliers, de pages, d'écuyers, de valets, de nègres et de Turcs de toute espèce.

Père Goriot aurait pu se réjouir de cet empressement que tant de monarques célèbres, et tant d'illustres gentilshommes mettaient à le suivre, et à lui former cortège, si, par une attention de boucher, qui n'ôttera personne, M. Rolland n'avait placé, de chaque côté de l'illustre bœuf, deux lieutenants, quatre sacrificateurs et Calélas le grand prêtre au couteau armé; c'est là la morale de la chose.

Le Temps, ou le vieux Saturne, traîné sur un char recouvert de velours cramoisi, accablé de fleurs, en regardant de temps en temps les sacrificateurs d'en bas, nous semblerait dire: Bœuf et hommes, nous n'avons qu'un temps à vivre. Sur le même char près de lui, Cupidon soufflait dans ses doigts, image véridique de ce siècle fertile en amoureux transis, tandis que Jupiter, Hercule, Apollon, Mercure, Minerve, Vénus, Cérès, tout l'Olympe païen grouillait, battait la semelle, avait l'onglée et le nez rouge; je vous dis que les dieux s'en vont.

Lundi a été un jour de repos; Père Goriot est resté chez lui, aux abattoirs; il y a eu ce jour-là la grande réception. Nous ne publierons pas les discours, par discrétion et de peur de compromettre la politique du gouvernement...

La nuit venue, Père Goriot à souppé amplement, on arrait cru qu'il tenait à vivre; puis les divertissements ont commencé, et se sont prolongés jusqu'au lendemain; on a joué au pied de bœuf.

Mardi était le terrible jour, le jour suprême, le dernier jour de puissance; en se levant, Père Goriot a dû chanter, comme ce troubadour d'opéra-comique:

Mais en tout, même en amour,
C'est beaucoup d'avoir un jour, (bis)

Père Goriot, après avoir parcouru, pour la dernière fois, avec un profond soupir, la ville qu'il ne devait plus revoir, l'infortuné! Père Goriot, dis-je, à lui son règne par la plus belle récompense qu'il peut désirer dans un moment si critique: il a été reçu aux Tuileries et chez M. le préfet de la Seine.

Après quoi, qu'aurait-il fait plus longtemps sur cette terre, dont il venait d'épuiser en un instant toutes les joies et toutes les grandeurs? Père Goriot, de retour aux abattoirs, s'est donc livré à la mort, avec résignation et même avec reconnaissance; il était las de se promener et de vivre; il était rassasié!!!

Maintenant tout est dit, le carnaval a fait sa clôture, et les bals publics ont cessé; M. le préfet de police prononce son veto et le date du mercredi des cendres; c'est précisément l'époque où le bal particulier prend son temps pour accorder son violon, inviter ses convives et prendre ses ébats; annoncer le bal, donner des fêtes pendant le carnaval, c'est mauvais genre; la fine fleur de l'aristocratie et la riche bourgeoisie se conservent pour les jours maigres; le gras est vulgaire; il n'y a que les gens de rien qui dansent gras. La fête donnée à l'hôtel Lambert, a eu lieu sur la frontière, entre le carnaval et le carême; d'ailleurs, elle n'avait pas, comme les autres, un simple but de plaisir; il s'agissait d'infortunes à consoler en dansant; cette fête à la fois charitable et splendide a laissé dans la mémoire des élus qui en ont pu y assister, un souvenir de luxe, de beauté, de grâce, de séduction et de magnificence, dont aucune autre nuit ne saurait approcher; les plus belles femmes, les plus charmants cavaliers, les diamants, les fleurs, les ravissantes harmonies, des gerbes de lumière jaillissant de tous côtés, des forêts d'arbustes enflammés, la valse et la polka tourbillonnant et s'enivrant l'une par l'autre, voilà cette nuit magnifique et charmante. Une tente élégante dressée, au milieu d'une cour, s'élevait d'étage en étage; on dansait partout, du haut en bas, tandis qu'un délirant orchestre, plaçant sur toutes ces danses, semait dans l'air ses vives harmonies.

Pendant ces derniers jours de carnaval, les théâtres ont regorgé; tous les collèges, tous les pensionnats, toutes les mairies, tous les petits garçons, toutes les petites filles étaient en l'air; courant ici et courant là, s'enfuyant dans les loges, dressant l'oreille pour écouter et regardant de tous leurs yeux. Rien de plus curieux et de plus charmant que de voir la joie de ce public muet, et en particulier en ce qui concerne les présents; le public ordinaire est en général un public blasé; il ne s'amuse guère que du bruit des lèvres, même ceux qui s'amuse le plus; mais cette multitude d'écoliers émancipés pour un jour joint au moins de sa liberté, rit à gorge déployée, et se pâme d'aise au moindre geste et au moindre mot; c'est une arme à détente facile qui prend feu et part, sans qu'on ait besoin pour ainsi dire de toucher à la gâchette. Aussi les vieux ou les blasés qui ne s'amuse plus tourmentés suivent le regard vers ces temps où leur rate s'épanouissait avec cette facilité et cet abandon; alors ils se regardent tristement et se disent, comme s'ils parlaient d'une image confuse, d'un souvenir qu'ils ont de la peine à ressaisir: « te rappelles-tu, quand nous riions de si bon cœur? »

Les Compagnies de chemins de fer.

Nous ne nous proposons aujourd'hui ni de faire ressortir les avantages et la puissance de l'association des capitaux, ni de signaler quelques abus auxquels elle peut donner lieu quand elle n'est pas sagement réfléchie ou suffisamment réglementée; nous voulons seulement présenter dans son ensemble le tableau des compagnies en instance pour obtenir des concessions dans le cours de la présente session. Une feuille spéciale, le *Journal des Chemins de fer*, a déjà essayé, il y a quinze jours, de donner cette liste; mais, incomplète au moment où il l'a dressée, elle l'est devenue bien plus encore chaque matin. C'est du reste ce qui arrivera également à notre travail; quand il paraîtra, il y aura déjà plus d'une lacune à y remplir, car à tout moment la trompette sonne, et des caisses nouvelles s'ouvrent pour de nouvelles souscriptions.

Sans désignation de lignes.

Société des chemins de fer. — Marquis de la Rochejaquelein président. . . . millions **200**

Ligne de Paris à Lyon.

Great Paris and Lyon railway. — Parker et Smith **200**
Ch. Lafitte, Blout et compagnie 62 1/2
Calon jeune 62 1/2
Compagnie d'Orléans et de l'Union 62 1/2
Souscription nationale du journal l'Audience. 63

Ligne du Nord.

Ch. Lafitte, Blout et compagnie 150
Rothschild et compagnie 150
Hottinguer et François Durand 150

Ligne de Paris à Strasbourg.

Ganneron 90
Hainguerlot 90

Ligne de Lyon à Avignon.

Leconte Des Arts et compagnie 80
Talabot 80
Berton 58
Société méridionale 80

Ligne de Tours à Nantes.

Carrette et Mignot 50
Mackenzie et compagnie 60
Blacque, Certain, Drouillard 50
De Sparre et compagnie 50
Laurent, Luzarche et compagnie 60
Jacques Lefèvre et compagnie 50

Ligne de Paris à Saint-Quentin.

Kysaus Junior et compagnie 53
Carrette et Mignot 53

Ligne de Paris à Caen.

Ch. Lafitte, Blout et compagnie 60

Ligne de Paris à Dieppe.

Ch. Lafitte, Blout et compagnie 12 1/2
Scott 15
Seillière et compagnie 12 1/2

Ligne de Bordeaux à Toulouse.

Mackenzie, Patterson et compagnie 75
Ezeplata et compagnie (Rothschild, banquier) 75

2,220 1/2

Nous voilà arrivés au chiffre total de deux milliards deux cent vingt millions et demi. On peut estimer que le dixième de cette somme, c'est-à-dire deux cent vingt-deux millions, sont déjà fournis ou vont l'être par les souscripteurs empressés. L'évaluation n'a rien d'exagéré, car quelques compagnies font appel d'un cinquième du montant des actions.

Histoire de la Semaine.

La lutte des partis devient de jour en jour plus acharnée dans la Chambre; la polémique des feuilles qui leur servent d'organes n'a jamais été plus vive. *L'Illustration*, qui n'a entrepris que d'enregistrer tous les faits, tous les événements, se gardera bien de se mêler aux combats qui les précèdent. Elle peut avoir au fond du cœur ses préférences et former des vœux secrets pour tels principes, mais elle s'efforcera toujours de rendre ses colonnes impassibles comme l'histoire et ses crayons impartiaux et fidèles comme le daguerréotype. Qu'elle ait à apprécier un orateur de la droite, du centre ou de la gauche, c'est au point de vue littéraire, oratoire, qu'elle le jugera uniquement; qu'elle ait à reproduire ses traits, elle ne cherchera ni l'idéal, ni le grotesque; mais la ressemblance.

Nous avons dit le parti que le ministère, après le vote sur l'adresse, avait immédiatement pris de garder le pouvoir. La réunion des conservateurs, rassemblés chez Lemourelay, sous la présidence de M. Harthmann, a voulu que, du moins, si cette résolution était antérieure à toute démarche de sa part, elle reçût, d'une manifestation solennelle, l'approbation de ses membres. Une députation a donc été envoyée à M. le maréchal président du conseil, pour engager le cabinet à persévérer dans ce parti et pour lui garantir l'adhésion persévérante des 215. Le ministère, cette détermination prise, a reconnu la nécessité de se compléter et de pourvoir au remplacement de M. Villemain. M. de Salvandy, dont le nom a été fréquemment cité à l'occasion de la dernière lutte et du recensement des votes, M. de Salvandy, qui avait précédé M. Villemain à l'Instruction publique, a été choisi pour lui succéder. Il est immédiatement entré en fonctions.

En même temps que le *Moniteur* annonçait cette nomination, il rendait publique la destitution de deux fonctionnaires, l'un pair de France, l'autre député, dont le vote, dans la discussion de l'adresse de l'une et de l'autre chambre, n'avait pas été favorable à la politique du ministère. M. de Saint-

Priest, ministre de France à Copenhague, et M. Drouin de l'Inis, directeur au ministère des affaires étrangères, se sont vu donner des successeurs. Cette mesure a causé dans le monde politique et dans la chambre des députés une très-vive sensation. M. Lherbette a voulu en faire l'objet d'une interpellation immédiate, mais on est tombé d'accord d'ajourner ce débat, à coup sûr irritant, à la discussion toute prochaine de la proposition relative aux conditions d'admission et d'avancement des fonctionnaires publics.

La chambre, du reste, a cherché à se remettre des émotions qu'elle venait d'éprouver et à se préparer à en pouvoir supporter de nouvelles, en ne discutant que des projets de loi qui étaient de nature à lui rendre le calme. C'était un projet sur l'octroi de La Rochelle, un autre sur des édifices publics, la fixation des comptes de 1812, une loi sur la police des chemins de fer, enfin d'autres lois sur des constructions à faire au palais de la chambre des députés, à celui des archives et à d'autres monuments publics, débats qui ne demandent de notre part qu'une mention.

Trois élections ont été faites récemment par des collèges de l'Aude, des Deux-Sèvres et de l'Aveyron. Un député, nommé fonctionnaire et comparissant à ce titre devant ses électeurs, M. Peyre, a été réélu. — M. Horace Demarçay, fils du général de ce nom qui s'engagea sur les bords de l'opposition avant et après la révolution de juillet, a été envoyé à la chambre pour remplacer feu M. Auguis, qui s'essayait à gauche et y était avec le centre. — Enfin les électeurs de Rhodéz ont donné pour successeur à M. Monseignat, député conservateur démissionnaire, M. Michel Chevalier, qui précédemment avait vainement frappé à la porte de plusieurs autres collèges, mais auquel le premier arrondissement de l'Aveyron a enfin ouvert la sienne.

Cette modification notable s'est manifestée dans l'état de M. Villeman, ou plutôt son rétablissement peut être regardé comme complet. On a cité deux lettres de lui, adressées l'une à M. le grand référendaire, l'autre à M. le président du conseil des ministres. Dans la première, l'ancien ministre fait allusion à sa démission, qu'on s'est peut-être, dit-il, hâté d'accepter. Dans la seconde, il témoigne sa reconnaissance pour le sentiment qui a accueilli, dans la chambre et au dehors, la proposition d'une pension destinée à venir au secours de sa famille; mais il exprime le désir de voir retirer cette proposition, sa fortune, sans être considérable, mettant sa femme et ses filles à l'abri du besoin, et lui n'ayant pas renoncé encore au noble espoir de leur être utile. Ces lettres ont été, dit-on, communiquées aux commissaires pour l'examen du projet de loi. Quelques-uns d'entre eux n'ont pas trouvé naturel qu'on refusât une pension.

Le parlement anglais a été ouvert, mardi dernier, par la reine, qui une cour brillante avait accompagnée à cette solennité. Nous rendrons compte de son discours, et de l'effet qu'il a produit dans la presse anglaise, dans notre bulletin prochain.

Cette ouverture se serait faite sans fait notable, être sans la conduite d'un évènement tout à fait inattendu, qui semble devoir amener des modifications importantes dans le personnel du ministère anglais. Ces changements ont été causés ou précipités par la mort du père de lord Elliot, qui, en appelant celui-ci à la pairie, le force à abandonner le poste de secrétaire d'État pour l'Irlande, à quoi être rempli par un membre de la chambre des communes. Sir Thomas Fremantle, ministre de la guerre, a été appelé à le remplacer. Mais ce qui a causé le plus de sensation, c'est la retraite de M. Gladstone, qui a saisi cette occasion de donner sa démission des fonctions de ministre du commerce. Cette retraite est envisagée comme une grande perte pour l'administration de sir Robert Peel. Le premier ministre perd en lui son bras droit dans toutes les affaires commerciales, et en même temps celui des membres du cabinet qui amortissait le plus le mauvais vouloir du parti ecclésiastique. M. Gladstone est remplacé au bureau du commerce par le comte de Dalhousie, un jeune homme de trente-deux ans, qui, depuis deux ans qu'il est entré dans l'administration, y a donné des preuves de capacité. Le ministère de la guerre a été donné à M. Sydney Herbert, qui est le grand ami aimé et considéré par l'administration de sir Robert Peel. M. Sydney Herbert est le comte de Lincoln, président du bureau des eaux et forêts, y aurait été entré dans le cabinet. On sait qu'en Angleterre l'administration entière se compose d'une vingtaine de personnes, dont seulement la moitié fait partie du conseil.

Une place importante est, dit-on, réservée à M. Cardwell, un homme nouveau qui s'est signalé à l'attention du public et du gouvernement par plusieurs discours annonçant un talent remarquable de parole. Tous ces nouveaux membres de l'administration sont jeunes, actifs, laborieux, et se conforment sans doute parfaitement à sir Robert Peel; néanmoins aucun d'eux n'est de force à combler le vide laissé par M. Gladstone. — Nous trouvons dans l'*Historical Register* les lignes suivantes, qui méritent à coup sûr d'être reproduites : « Nos lecteurs n'apprendront pas sans quelque surprise que S. G. le duc de Wellington s'est fort occupé dernièrement d'un plan ingénieux de fortification pour la ville de Londres. Son plan consiste, dit-on, persuadée qu'à la mort du roi de France, il y a beaucoup de raisons de craindre qu'une guerre éclate avec un royaume voisin dont les tendances bellicques ont été récemment les expressions en termes peu mesurés. M. Sydney Herbert est le comte de Lincoln, président du bureau des eaux et forêts, y aurait été entré dans le cabinet. On sait qu'en Angleterre l'administration entière se compose d'une vingtaine de personnes, dont seulement la moitié fait partie du conseil.

« La Belgique a pensé avoir, elle aussi, sa crise ministérielle. M. Osy, député de l'opposition, avait proposé à la chambre des représentants un projet d'adresse au roi ainsi conçu : « Sire, dans la situation actuelle des affaires, la chambre des représentants, pleine de confiance dans la couronne, croit accomplir un des devoirs de son mandat en faisant respectueusement connaître à Votre Majesté que la marche du ministère, dans différentes circonstances, et notamment lors de la discussion de la loi sur le jury d'examen, et autres faits qui se sont passés dans le comité secret, ne lui permet pas de

croire qu'il puisse continuer sans danger d'administrer les affaires de l'État. Elle supplie Votre Majesté de prendre en sérieuse considération une position qui ne saurait se prolonger sans compromettre la dignité du pouvoir. » Après neuf jours de débats, il y a eu vote sur la question : Y a-t-il lieu de présenter une adresse à la couronne? 89 députés ont répondu à l'appel nominal; — 65 membres ont répondu non; — 22 membres ont répondu oui; — 2 se sont abstenus. « Ce résultat n'a surpris personne dans la Chambre, dit l'*Indépendant*, et cela a causé la moindre sensation; il était prévu depuis plusieurs jours; mais nous aurons à chercher quelle est en réalité sa valeur morale. Il nous faut tout d'abord admettre que M. Devaux a parfaitement tracé la situation en disant à la majorité : « Nous avons voulu mettre le ministère en faillite; vous voulez lui accorder un sursis; nous voulons le tuer, vous le condamnez à mourir de ses blessures à l'hôpital. »

Nous avons dit que Zurbarano avait été fusillé le 21. Les feuilles du ministère de Madrid du 22 ont annoncé que le cabinet avait ce jour même expédié l'ordre de surseoir à l'exécution. C'était là une atroce comédie; car le ministère, qui avait destitué le général Oribe pour s'être permis de le consulter sur la convenance de l'exécution immédiate du fils de Zurbarano, savait bien que déjà, quand il jouait la clémence, le père était assassiné. Cela était si inévitable, que le commandant général de Logrono a cru devoir s'excuser, dans son rapport, de n'avoir pas fait fusiller le captif vingt-quatre heures plus tôt; mais il avait voulu, dit-il, pour l'exemple, donner à l'exécution toute la publicité et toute la solennité possibles. « Dans tous les cas, dit un organe du cabinet de Madrid, il n'aura pas dépendu du gouvernement que le général Zurbarano ne fut point fusillé; sa valeur morale, il nous faut tout d'abord admettre que M. Devaux a parfaitement tracé la situation en disant à la majorité : « Nous avons voulu mettre le ministère en faillite; vous voulez lui accorder un sursis; nous voulons le tuer, vous le condamnez à mourir de ses blessures à l'hôpital. »

« Nous avons dit que Zurbarano avait été fusillé le 21. Les feuilles du ministère de Madrid du 22 ont annoncé que le cabinet avait ce jour même expédié l'ordre de surseoir à l'exécution. C'était là une atroce comédie; car le ministère, qui avait destitué le général Oribe pour s'être permis de le consulter sur la convenance de l'exécution immédiate du fils de Zurbarano, savait bien que déjà, quand il jouait la clémence, le père était assassiné. Cela était si inévitable, que le commandant général de Logrono a cru devoir s'excuser, dans son rapport, de n'avoir pas fait fusiller le captif vingt-quatre heures plus tôt; mais il avait voulu, dit-il, pour l'exemple, donner à l'exécution toute la publicité et toute la solennité possibles. « Dans tous les cas, dit un organe du cabinet de Madrid, il n'aura pas dépendu du gouvernement que le général Zurbarano ne fut point fusillé; sa valeur morale, il nous faut tout d'abord admettre que M. Devaux a parfaitement tracé la situation en disant à la majorité : « Nous avons voulu mettre le ministère en faillite; vous voulez lui accorder un sursis; nous voulons le tuer, vous le condamnez à mourir de ses blessures à l'hôpital. »

« Dans tous les cas, dit un organe du cabinet de Madrid, il n'aura pas dépendu du gouvernement que le général Zurbarano ne fut point fusillé; sa valeur morale, il nous faut tout d'abord admettre que M. Devaux a parfaitement tracé la situation en disant à la majorité : « Nous avons voulu mettre le ministère en faillite; vous voulez lui accorder un sursis; nous voulons le tuer, vous le condamnez à mourir de ses blessures à l'hôpital. »

rués, toutes les boutiques et les portes des maisons étaient fermées. L'épouse de Zurbarano avait tout disposé pour que les funérailles eussent lieu le 25. Tout était prêt à l'église de la Colegiata, où s'élevait un somptueux catafalque et où s'étaient rendus un grand nombre d'amis du général, lorsqu'on apprit que le chef politique avait donné l'ordre d'empêcher la cérémonie des funérailles.

« Le paquebot de Liverpool a apporté des nouvelles de Montevideo du 21 novembre, et l'explication du mouvement qui a fait éclater dans cette ville. La station navale brésilienne qui croise sur ces bords est commandée par l'amiral Grifield. Un matelot appartenant à cette escadre descendit à terre et s'engagea dans la légion italienne. Quelques jours après, il disparut de la ville et fut déclaré déserteur. A son retour à Montevideo, il fut arrêté et emprisonné. L'amiral brésilien le réclama comme appartenant à son escadre; refus de Pacheco, ministre de la guerre, de rendre un homme qu'il voulait faire juger comme déserteur. L'amiral menaça de le faire enlever de vive force. C'est alors que Pacheco monta sur quelques embarcations et voulut braver l'amiral Grifield. Cependant l'affaire s'arrangea par l'intervention du ministre des affaires étrangères de Montevideo, et le marin brésilien fut rendu à son amiral. A cette nouvelle, Pacheco revint à terre et déclara en termes très-vifs qu'il donnait sa démission de ministre de la guerre. Son frère et un de ses amis prirent son parti et essayèrent de rattacher à lui une partie de la garnison; ils s'adressèrent aux officiers de la légion française; mais ce fut inutilement, et le landemarin Pacheco s'embarqua avec son frère pour Rio-Janeiro à bord du brick français le *d'Assis*. Ainsi cet événement n'a pas troublé un seul instant la tranquillité à Montevideo, le général Bauza a été immédiatement nommé ministre de la guerre, et le colonel Flores, commandant d'armes avec des pouvoirs extraordinaires, qu'il n'a conservés que pendant trois jours. Les légions française et italienne, parfaitement d'accord, sont restées sans les armes pendant quarante-huit heures. Oribe, général de Rosas, avait été instruit de cet événement par un de ses amis qui se trouvait à bord de la frégate française, l'*Utalante*; il voulut en profiter pour opérer un mouvement dans la ville; mais ce projet fut découvert, et à la date du 21 on venait d'arrêter plusieurs personnes accusées d'avoir voulu livrer Montevideo à l'ennemi. Tout le monde se réjouissait de voir une trahison qui pouvait compromettre si gravement le sort de la place heureusement déjouée, grâce surtout à la fermeté et à la loyauté du brave colonel Thiébaud. La situation de Montevideo continue d'être excellente, et la ville est maintenant approvisionnée par les bâtiments neutres, surtout par les nord-américains. — On écrit de Barcelone au *Phare des Pyrénées*, en date du 25 janvier : « Les négociants espagnols établis à Montevideo témoignent à leurs correspondants de Barcelone leur reconnaissance de l'activité avec laquelle l'amiral Lainez a protégé les Espagnols. On peut juger par la de la manière dont est appréciée à Montevideo la conduite de cet officier général. »

« Les journaux des États-Unis nous apportent quelques détails nouveaux sur la révolution qui s'opère au Mexique. La très-grande majorité des députés et le sénat tout entier se sont prononcés contre Santa-Anna, et toute la partie riche, influente et éclairée de la population, s'est ralliée autour des hommes honorables qui composent le nouveau gouvernement. Le parti libéral tout entier s'est déclaré pour lui, et il a trouvé également l'appui le plus pressé dans le clergé. Le congrès a mis Santa-Anna hors la loi s'il ne déposait son commandement, et il exige, avant de rien statuer sur l'ancien président, la restitution de douze millions de piastres qu'on l'accuse d'avoir dilapidés. Santa-Anna était toujours à Queretaro, fort incertain sur ce qu'il devait faire. Son armée était diminuée chaque jour par la désertion, et les progrès rapides de l'insurrection semblaient devoir lui enlever bientôt tout moyen d'échapper par la fuite. S'il parvient à quitter le Mexique, il se rendra sans doute à Cuba, où ses vingt millions de fortune lui permettront de continuer ses dépenses militaires. Un journal de Washington, le *Madisonian*, annonce tout-à-fait un peu prématurément, que Santa-Anna a été abandonné par ses troupes, et que le congrès l'a banni du Mexique. »

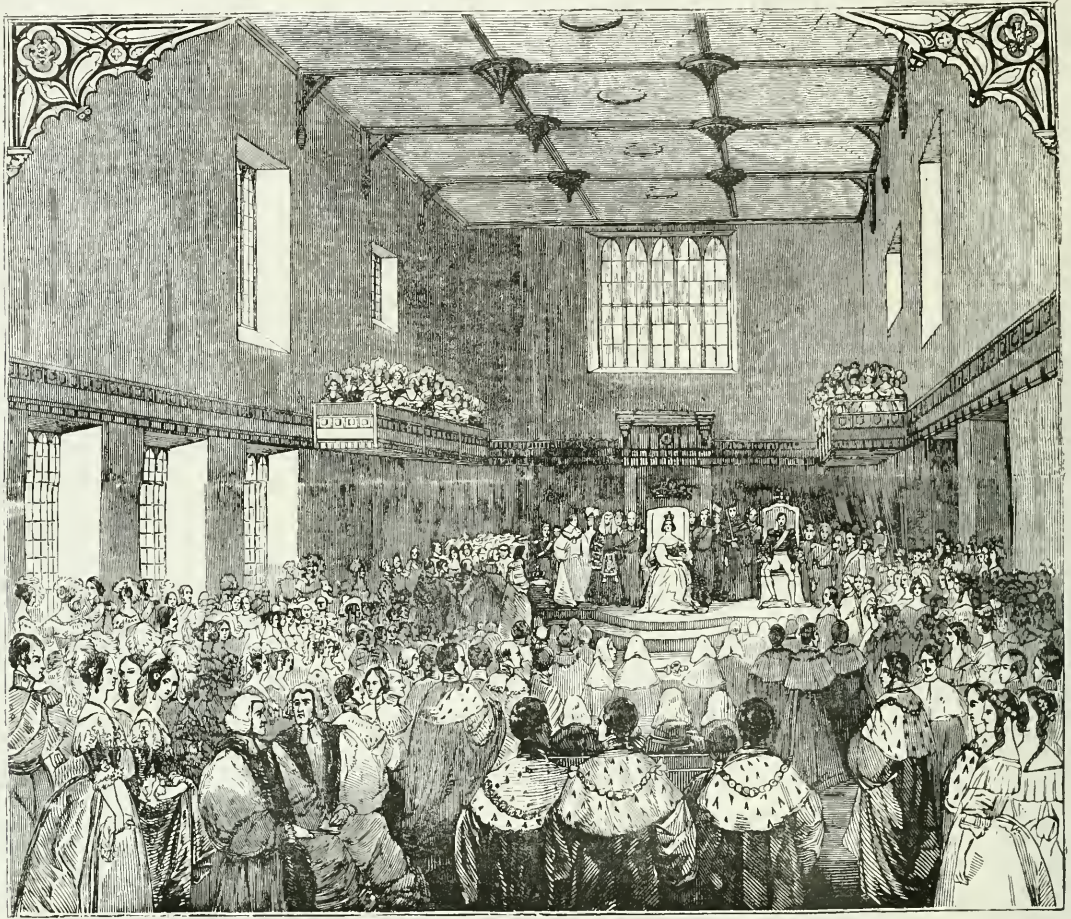
« Le président des États-Unis, M. Tyler, avait fait connaître dans son message l'intention d'établir une grande ligne de paquebots à vapeur entre New-York et certains ports de l'Europe. Il paraît que le choix du gouvernement américain vient de tomber sur le port d'Anvers. Des ouvertures faites récemment à ce sujet au ministère belge par le président américain auraient été accueillies avec un vif empressement, et les deux pays seraient sur le point de conclure une convention postale que remplacerait bientôt un traité de commerce en bonne forme. Ceci, ce nous semble, mériterait toute l'attention de nos ministres. »

« Une lettre de Cayenne annonce que, sur l'appel, l'agent anglais chargé de suivre et d'éclaircir l'affaire du *Morabout* a soulevé un nouvel incident de procédure : il a récusé tous les membres de la cour royale de Cayenne qui avaient fait partie de la chambre des mises en accusation, et concouru, par suite, à l'arrêt de renvoi prononcé en 1841 en faveur du *Jacobin*; et a demandé que les juges qui ont été nommés par suite de cet arrêt ne se soient pas trouvés que deux conseillers dont les esprits la récusation n'ait pas porté, et qui, par suite, l'affaire n'a pu être jugée, puisque la cour n'était plus en nombre, soit pour statuer au fond, soit même pour prononcer sur les récusations. »

« Le roi de Bavière a adressé une lettre à l'archevêque de Wuzbourg, en réponse à son compliment à Sa Majesté, à l'occasion du nouvel an, dans laquelle nous remarquons le passage suivant sur la tolérance : « Ma volonté est que toute exagération, en ce qui regarde l'Église, soit évitée. L'exagération produit un effet diamétralement opposé à celui qu'on se propose, et elle fournit seulement des armes aux adversaires. »

« L'empereur d'Autriche vient de gracier un grand nombre de personnes accusées de crime de haute trahison,

contre lesquelles la peine de mort ou d'autres peines avaient été prononcées. Parmi les personnes qui viennent d'être à l'objet de cet acte de clémence, huit avaient été condamnées à la peine de mort. Cette peine est commuée en une réclusion temporaire. Les autres condamnés ont été entièrement graciés.

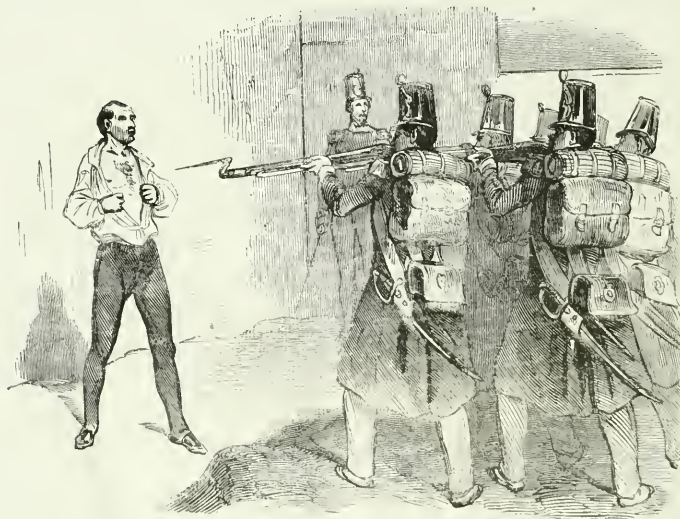


(Ouverture du Parlement anglais, le 4 février 1843, par la reine Victoria.)

On écrit de Stockholm, 17 janvier : « Le 1^{er} février, le roi et le prince royal partirent pour la Norvège, où leur couronnement doit avoir lieu, comme il a été célébré ici; la reine et les jeunes princesses et princesses ne les suivront que deux jours après. La suite de LL. MM. n'est pas très-nombreuse. — Le baron de Paykull avait fait la motion d'acheter aux frais de l'Etat une ancienne propriété de l'illustre Linnée, près d'Upsal; mais l'ordre de la noblesse ne l'a pas approuvée.

Des feuilles françaises avaient annoncé que des négociations avaient été ouvertes par le prince de Monaco, pour la cession de sa principauté, avec l'empereur d'Autriche, selon les uns, avec le roi de Sardaigne, selon les autres; et même avec un banquier célèbre, au dire de plusieurs. La nouvelle est aujourd'hui démentie.

Le *Moniteur* publie, sous le titre *Administration des Douanes*, le tableau comparatif des principales marchandises importées en France pendant les années 1844, 1845 et 1842, avec l'indication des droits perçus et des quantités qui existaient en entrepôt à la fin de décembre. Il résulte de ce tableau que les droits perçus se sont élevés, en 1842, à 157,454,505 fr.; en 1845, à 145,034,705 fr.; et en 1844, à 151,517,509 fr. Il y



(Exécution de Zerbano.)

a donc eu augmentation successive. La perception a porté principalement sur les sucres des colonies françaises, qui ont payé en 1842, 56,254,988 fr.; en 1845, 57,159,840 fr.; en 1844, 41,524,185 fr. Le café est la marchandise qui a produit ensuite le plus de droits: les droits sur le café ont été de 14,405,919 en 1842; de 15,857,629 fr. en 1845, et de 14,748,917 fr. en 1844. Puis viennent, dans un ordre décroissant de produits, le coton et laine (de 12 à 15,000,000 dans chacune des trois années), les laines en masse (de 8410 millions), l'huile d'olive (de 739 millions), les sucres étrangers (de 6 à 7 millions), les fils de lin et de chanvre (de 4 à 5 millions), la houille (de 5 à 4 millions), les toiles de lin et de chanvre, et la foute brute (de 2 à 3 millions), le suif brut et le saindoux (1 million environ), etc. Les céréales, qui n'avaient donné que 2,651,948 fr. de droits en 1842, ont donné en 1845, 9,456,569 fr., et en 1844, 9,634,275 fr. Les marchandises comprises en bloc et non dénommées au tableau y entrent pour une somme de 25 à 24,000,000 de fr. On comptait principalement dans les entrepôts, à la fin de 1844, 218,639 quintaux métriques de céréales dont 197,805 dans le seul port de Marseille et 217,567 quintaux métriques de sucres des colonies françaises (il y en avait 247,062 en 1845, et 281,784 en 1842); 124,698 quintaux métriques d'huile d'olive, 110,097

quintaux métriques de coton et laine, 96,316 quintaux métriques de café, 88,377 quintaux métriques de fonte brute, et 53,792 quintaux métriques de sucres étrangers (il y en avait 90,075 en 1845, et 105,211 en 1842).

*. Nous avons consacré un article à l'établissement de la crèche de Chaillot. Un sermon vient d'être prononcé en faveur de cette bonne œuvre, par M. l'abbé Coquerneau, chanoine de Saint-Denis, aumônier de la *Belle-Poule*, quand elle alla à Sainte-Hélène examiner et recueillir les restes de Napoléon. Le renom du prédicateur avait attiré un grand concours de fidèles, et sa touchante éloquence a su provoquer des dons abondants.



(M. l'abbé Coquerneau.)

*. Un grave accident est arrivé sur le chemin de fer de Manchester à Leeds, à la station de Manchester. Quelques instants avant le départ du premier convoi pour Leeds, la locomotive qui devait le traîner a fait explosion. Trois hommes, le mécanicien et le chauffeur, qui étaient occupés à mettre en ordre la locomotive, et un inspecteur, ont été tués sur le coup; quatre ouvriers ont été grièvement blessés. La machine, en

sautant, a traversé le toit du hangar sous lequel elle était placée et qui est d'une hauteur de 60 pieds; elle a enlevé plus de vingt toises de ce toit; des débris ont été jetés jusqu'à plus de cent toises de distance. Jusqu'à présent on ignore la cause de ce déplorable accident.

*. Les journaux anglais publient les détails horribles du naufrage du brick américain *Gazelle*, allant de Bangor (Etats-Unis) à Port-au-Prince. Le 12 décembre, ce navire fit naufrage sur un rocher. Trois hommes trouvèrent la mort dans les flots; le reste de l'équipage s'accrocha à ce qui restait du bâtiment, et y resta pendant vingt-quatre jours en proie à des souffrances atroces, par suite de l'absence d'eau potable. Neuf vaisseaux passèrent près d'eux sans leur porter secours; deux hommes se tenaient constamment dans la mer, occupés à faire des signaux de détresse. Leurs provisions étaient quelques os de bœuf et des coquilles de lard que ces malheureux suçaient tour à tour. Enfin, le 6 janvier, ils furent recueillis par le capitaine Théobald, du bâtiment américain *Tamerline*, qui les conduisit à Liverpool. L'aspect de ces malheureux était horrible; leurs vêtements tombaient en lambeaux; leur barbe longue et en désordre et leurs corps amaigris les faisaient ressembler à des statues de marbre plutôt qu'à des créatures humaines.

*. La *Gazette* du *Simphon* annonce qu'un incendie affreux a consumé plus de 250 maisons dans le riche village de Luc. Tous les bâtiments construits en bois sont devenus la proie des flammes, à l'exception de douze, séparés du corps de

village par un petit ruisseau. Le presbytère, la maison commune, sont en cendres. L'église a été aussi fortement endommagée, et le corps de l'édifice est tellement calciné, qu'on présume qu'il ne pourra plus servir. Les trois clochers ont été fondus avant même que les flammes eussent atteint la flèche du clocher, telle était l'intensité de l'incendie et l'action du feu. Le chiffre des dommages, qu'on ne peut encore évaluer qu'approximativement, s'éleva à plus de 100,000 fr. de Suisse. Les autres localités de la vallée ont envoyé à Luc 14 mulets chargés de denrées et autres objets.

L'Académie royale des Beaux-Arts a procédé à l'élection d'un membre de la section de gravure, en remplacement de M. Galle, décédé. Les candidats étaient MM. Domard, Gayraud, Gatteaux, Depaulis, Desbœufs (qui s'est ultérieurement désisté), Barre, Bovy et Meunet. Le nombre des votants était de 57, la majorité de 19 voix. Au premier tour de scrutin, M. Domard a obtenu 7 voix; M. Gayraud, 9; M. Gatteaux, 15; M. Depaulis, 4; M. Barre, 4. Ce scrutin et les six qui ont suivi n'ont point amené de résultat. Au huitième tour, les votants étaient au nombre de 58; la majorité était de 20 voix. M. Domard a obtenu 15 voix; M. Gayraud, 4; M. Gatteaux, 21. M. Gatteaux, ayant obtenu la majorité des suffrages, a été proclamé membre de l'Académie des Beaux-Arts.



(M. de Salvandy, ministre de l'instruction publique.)

*. M. Charles de Bouteiller, ancien député sous la restauration, vient de mourir à Nantes. — M. Enouf, député de la Manche, dont le mandat ne fut pas renouvelé aux élections dernières, est mort également cette semaine.

Théâtres.

AMBIGU-COMIQUE : *Les Talismans*, drame fantastique en seize tableaux, de M. FRÉDÉRIC SOULIÉ.

C'est un duel d'ange et de démon qui se disputent une pauvre âme humaine; celui-là veut la conquérir pour le ciel, celui-ci veut la donner à l'enfer; le bon ange s'est fait homme

ruiné, désespéré, sans ressources; il ne lui manque plus que le suicide, et il s'y prépare; le pistolet est chargé. Cabestan se réjouit; Cabestan croit tenir l'âme de Clinton et la porter

geance. Cependant Cabestan et Cavalier se rencontrent, se reconnaissent et se provoquent; Cavalier promet au diable Cabestan de lui couper les griffes; Cabestan jure qu'il traitera l'ange Cavalier comme un drôle, et en aura raison.

pour mieux surveiller le pauvre mortel qu'il veut sauver; le diable a fait de même, pour mieux le perdre; l'un s'appelle Cavalier, l'autre Cabestan; quant au personnage qui est l'objet de ce litige diabolique et céleste, il se nomme Gaspard Clinton.

Le drame commence en Normandie, sur le bord de la mer, dans le château d'un terrible fier-à-bras du nom de Forback; ce Forback a été tout ce que vous voudrez, vagabond, voleur, corsaire, assassin; et maintenant il est millionnaire. Le bandit jure et blasphème tout le long du jour : tête et massere! mille millions de tonnerre! sang et mitraille! exécution et carnage! tels sont les fleurs de rhétorique dont il sème ses discours.

Il a une fille appelée Méta, trésor de vertus, ou plutôt Méta est sa fille supposée; il l'avolee je ne sais où, après avoir égorgé père et mère. C'est de Méta que Gaspard Clinton est amoureux; c'est par elle qu'il est adoré; mais le démon fait si bien, que Clinton se croit méprisé par Méta et qu'il entre dans un furieux désespoir, et médite de se venger.

Il part pour Paris; à Paris son bon et son mauvais ange l'accompagnent, l'un le tirant à droite vers le bien, l'autre le tirant à gauche et le poussant au mal. Dans cette première rencontre, Cavalier a les dessous, et Cabestan triomphe; voyez en effet Clinton se livrant au jeu et à l'orgie; il est

à Belzébuth; mais Cavalier intervient à propos, endort Clinton, et pendant son sommeil enlève le pistolet; à son réveil, Clinton n'a plus envie de se tuer, et ne songe qu'à sa ven-

geance. Le combat entre Oromaze et Arimane se renoue avec une nouvelle ardeur; ils suivent parallèlement Clinton partout où sa fortune l'entraîne, au bal de la Grande-Chaumière où il s'enivre, chez un vieux sorcier de juif auquel il veut d'abord ses habits, seule ressource qui lui reste, et après ses habits, son âme qu'il traque contre trois ou quatre talismans merveilleux qui lui donneront le pouvoir et la force.

Voilà donc Clinton pourvu d'une boragnette qui rapproche les distances les plus immenses et voit à travers les maisons; *item* d'un tapis enchanté qui le transporte au bout du monde, si tel est son bon plaisir; *item* d'une rose dont le parfum enivre les plus rebelles et les oblige à aimer; vous êtes trop savants, chers lecteurs, vous connaissez trop bien la *Bibliothèque bleue* pour ne pas deviner que Clinton emploie ses talismans à poursuivre Méta; à outrance; avec sa boragnette il pénètre, d'un coup d'œil, dans les plus secrets mystères de sa chambre à coucher; avec son précieux tapis, il se transporte en une minute près d'elle; avec sa rose, il lui tourne la tête et la décide à une fuite et à un enlèvement.

Je n'ai pas besoin de vous dire que Cabestan était le damné juif de tout à l'heure; mais en revanche, Cavalier ne se fait pas faute de transformations et de métamorphoses pour neu-



(Ambigu-Comique. — *Les Talismans*, dernier tableau.)

à Belzébuth; mais Cavalier intervient à propos, endort Clinton, et pendant son sommeil enlève le pistolet; à son réveil, Clinton n'a plus envie de se tuer, et ne songe qu'à sa ven-

traher les efforts de Cabestan, et lui tenir tête. Le diable revêtit la figure d'un juif? le bon ange se change en Auvergnat? Prend-il le nom et le visage de M. de Fouborgade pour envelopper Méta? anssiôt Cavalier devient un nègre du plus beau noir; et ainsi de suite pendant ces seize tableaux d'aboliques, amphigoniques et fantasmagoriques, les métamorphoses d'Orvide ne sont pas variées et plus rapides; elles sont plus poétiques, je l'avoue; mais que ferait de cette élégante poésie le théâtre de l'Ambigu-Comique? Il lui faut de gros événements, de grosses surprises, de grosses métamorphoses, et M. Frédéric Soulié ne les lui épargne pas: tantôt c'est Cavalier qui endosse la veste d'un garçon de café, l'uniforme d'un gendarme ou d'un sergent de ville, la blouse d'un conducteur de diligences; tantôt c'est Cabestan qui fait homme de bourse, portier, maçon, postillon, dandy, voleur, que sais-je? c'est une transformation universelle.

Au milieu de ces changements de figures, de costumes, de pays et de noms, Clinton continue à se laisser aller d'un côté et de l'autre, faisant le bien quelquefois, mais surtout le mal; irritant, gesticulant, allant, venant, provoqué, provoquant, criant, battant, tuant, menant, en un mot, une vie infernale. Il va sans dire que c'est surtout Forback, le massacreur, qu'il rencontre sur sa route, et avec qui il dégaîne, ici, dans un palais, là, en rase campagne; plus loin, en diligence, ou bien dans une forêt, au milieu d'une troupe de bandits. Ce n'est pas tout; après nous avoir montré le ciel et la terre, M. Frédéric Soulié nous mène dans le royaume de Belzébuth. Figurez-vous bien que le diable de M. Soulié n'est pas ce diable dont on vous fait peur, orné de griffes, de cornes et sentant le roussi; M. Frédéric Soulié en fait un diplomate cravaté, bardé de croix, verrou, pommade, le lorgnon à l'œil, et ainsi nous assistons aux secrets de son gouvernement, et nous voyons son ministère en exercice.

Cependant tout finit dans ce monde, même les drames en seize tableaux, même les drames de M. Frédéric Soulié; il s'agit d'un moment où Clinton et Forback se promènent défilamment corps à corps, et se battent à outrance. Un des talismans a rendu Clinton invulnérable, et c'est Forback qui est blessé à mort. Ainsi le diable est digne de ses propres ruses, puisqu'il a donné le talisman. Excellente morale! En même temps, tandis que Forback est étendu sur le champ de bataille, sans mouvement et presque sans vie, Cavalier, pour achever la conversion de Clinton, d'homme redevenant ange, et procure à son protégé une vue de l'enfer où les diables et les damnés sont frottés pe-le-mêle. Clinton n'en demande pas davantage et se corrige complètement; il n'aime pas le rôle. Méta devient la récompense de ce repentir, et les noces se font au milieu des cris de Vive Méta! Vive Clinton! Après quoi, le diable déconduit retourne en enfer la queue basse, et l'ange regagne le ciel.

Il ne faut pas chicaner le drame fantastique et lui demander un peu de raison et de sens commun; ce n'est pas pour cela qu'il est inventé; mais du bruit, de l'éclat, des changements à vue, des invraisemblances et des impossibilités prodigieuses, voilà son affaire, et les *Trois Talismans* en sont amplement ornés. C'est tout ce qu'il faut, plus qu'il ne faut pour un succès d'Ambigu-Comique.

Les Carillons.

CONTE DU NOUVEL AN, PAR CHARLES DICKENS.

IMITÉ DE L'ANGLAIS (1).

(Voir tome IV, p. 298 et 341.)

Toby Veck était parti au trot. Ou allait-il? Chez un grand homme du grand district de la ville. La profonde tristesse qui l'accablait ne l'empêchait pas de soutenir son allure ordinaire. Il arriva au trot jusqu'à la porte de sir Joseph Bowley, membre du parlement, auquel était adressée la lettre de M. l'alderman Cate. On l'introduisit dans une vaste bibliothèque où se trouvaient déjà trois personnes: une grande dame à l'air hautain, un secrétaire fort humble, vêtu de noir, occupé à écrire sous sa dictée, et un gentleman qui se demandait encore à sir plus fier et plus important que sa noble moitié. C'était sir Joseph Bowley. Cet honorable membre du parlement avait déposé sa canne et son chapeau sur une table. Il marchait de long en large, une main dans son gilet, et de temps en temps il jetait un regard complaisant sur son portrait peint en pied, suspendu au haut de la cheminée.

Toby remit à M. Fish, le secrétaire, avec les marques du plus profond respect, la lettre de M. l'alderman Cate. « N'avez-vous aucune réclamation à me faire? » lui demanda sir Joseph Bowley. Je régle régulièrement mes comptes à la fin de chaque année.

— Aucune? » répondit Toby.

Sir Joseph Bowley n'était pas seulement un homme rangé, c'était l'homme du métier. Il ne demandait pas d'autre titre. Il le proclamait lui-même. Il ne se contentait même pas d'être l'ami du pauvre, il voulait être son père.

« Mon brave homme, dit-il à Toby, ne vous précépez de rien; je songerai à ce qu'il vous faut; je sais ce qui vous convient; je serai toujours un père pour vous. Toutefois, conformez-vous aux volontés de la Providence; ne vivez pas pour boire et pour manger; comprenez la dignité du travail; allez à tête haute respirer l'air pur du matin, etc., arrêtez-vous là. Soyez sobre, soumis, respectueux, toujours prêt à vous sacrifier aux autres. Apprenez à votre famille à se contenter de peu, payez régulièrement votre loyer, tenez exactement tous vos engagements, et vous trouverez toujours en moi un ami, un père. Oui, je suis l'ami et le père du pauvre, continuait-il après une courte pause. Au commencement de chaque année je porterai un toast à sa santé; une fois chaque année

je lui adresserai un discours touchant; une fois dans sa vie il recevra peut-être en public, en présence de la bourgeoisie un léger don de son ami; et quand, n'étant plus soutenu par ces stimulants ni par la dignité du travail, il aura le bonheur de descendre dans la tombe, je serai, aux mêmes conditions, l'ami et le père de ses enfants.»

Toby était profondément ému; il se sentait comme soulagé d'un grand poids.

« Oh! sir Joseph, vous avez une famille reconnaissante, s'écria sa femme.

— Madame, s'écria sir Joseph avec une pose et une voix majestueuse, l'ingratitude est le vice de cette classe. Je n'attends pas d'autre récompense.

« Hélas! pensa Toby, nous sommes tous méchants; rien ne peut nous toucher.»

Cependant sir Joseph avait ouvert la lettre de M. l'alderman Cate. Son honorable ami lui demandait s'il lui serait agréable d'être débarrassé d'un individu nommé Will Fern. « Très-agréable! » s'écria milady Bowley; c'est le plus mauvais de tous les pauvres. Il a commis un vol, je l'espère? »

— Non, répondit sir Joseph en achevant la lettre de l'alderman Cate; mais il s'en fait de pen. Il était venu à Londres chercher de l'ouvrage (c'est l'histoire qu'il raconte); les policemen l'ont arrêté la nuit, coincé sous un bangard; ils l'ont conduit en prison, et il a comparu le lendemain au bureau de police, devant l'alderman. L'alderman fit remarquer avec beaucoup de sens qu'il est résolu à débarrasser la société de ces sortes de gens; et si cela m'est agréable, il sera heureux de commencer par Will Fern.

« Qu'il serve d'exemple aux autres, » dit alors milady Bowley. L'arrêt ainsi prononcé, sir Joseph dicta à M. Fish sa réponse à la lettre de l'alderman. « Will Fern, lui disait-il, est animé d'un esprit de trouble et de révolte. Il ne croit point que de lui d'être heureux; mais il n'écoute aucun conseil. Il s'est toujours opposé à nos plans... S'il n'aurait de nouveau comme vagabond. C'est un véritable service que vous rendez à la société. Son juste châtiment sera peut-être un exemple salutaire dans un pays où de semblables leçons deviennent de plus en plus nécessaires.»

La lettre écrite et cachetée, Trotty s'avança pour la prendre.

« Arrêtez, lui dit sir Joseph.

— Arrêtez, répéta M. Fish.

— Vous avez entendu peut-être, continua sir Joseph, quelques-unes des réflexions que je viens de faire sur les devoirs qu'impose à chacun de nous le renouvellement de l'année; vous savez que je remplis exactement ces devoirs, et qu'à cette époque je régle tous mes comptes. Mon ami, mettez la main sur la conscience, et dites-moi si vous vous êtes également bien préparé à commencer l'année qui va venir.»

A cette question, Toby tressaillit, et jetant sur son interlocuteur un regard qui sollicitait d'avance un pardon indulgent, « Je crains, monsieur, lui dit-il, d'être en arrière avec mes créanciers.

— En arrière avec vos créanciers! répéta sir Joseph Bowley en accentuant fortement ces mots.

— Je le crains, dit Toby d'une voix faible; je dois dix ou douze shellings à mistress Chickensalcker.

— A mistress Chickensalcker? répéta sir Joseph sur le même ton.

— Une épicière, monsieur, dit Toby. Je dois aussi une partie de mon loyer, mais peu de chose. Mieux vaudrait, je le sais, ne rien devoir; mais c'est la nécessité qui m'a obligé à faire ces dettes.»

Sir Joseph regarda alternativement sa femme, M. Fish et Trotty, puis faisant avec ses deux mains un geste de désespoir, il s'écria :

« Comment un homme, même parmi cette race imprévoyante et incorrigible, un vieillard, un homme qui a des cheveux gris, peut-il commencer une nouvelle année avec des dettes! Comment peut-il se coucher le soir sur son lit, et se lever le matin, etc... Portez cette lettre, portez cette lettre, ajouta-t-il en s'interrompant et en tournant le dos à Toby.

— Je désirerais de grand cœur qu'il en fût autrement, dit Toby, qui essayait encore de s'excuser; mais la nécessité... »

— Portez cette lettre, » s'écria une troisième fois sir Joseph; et, non content de lui répéter cet ordre comme un écho, M. Fish montra du doigt la porte au pauvre commissionnaire. Toby prit donc la lettre, salua et sortit. A peine dans la rue, il entra dans sa tête son vieux chapeau usé pour cacher aux regards des passants le chagrin qu'il éprouvait. Il ne leva pas même les yeux vers le clocher où étaient ses bien-aimés carillons, quand il passa devant l'église en rapportant la lettre à M. l'alderman Cate, tant il craignait qu'ils ne lui disent : « Amis et pères, pères et amis.»

Sa commission remplie, Toby se dirigea du côté de son domicile. La nuit était venue; il n'avait pas relevé son chapeau, et il trotta toujours. Tout à coup il se heurta contre un individu qui marchait dans un sens opposé. Le choc fut si violent, qu'il perdit presque l'équilibre, et sauta en chancelant au milieu de la rue.

« Je vous demande pardon, monsieur, dit-il; j'espère que je ne vous ai pas fait mal.

L'individu auquel il adressait cette question avait la taille et la vigueur d'un Hercule. Il crut d'abord que ce petit vieillard frêle et délicat voulait plaisanter à ses dépens; mais après l'avoir regardé fixement, il se convainquit de sa bonne foi.

« Non, non ami, lui répondit-il, vous ne m'avez pas fait mal.

— Ni à l'enfant non plus? je l'espère, dit Toby.

— Ni à l'enfant non plus, répliqua cet homme. Je vous remercie cordialement.

En disant ces mots, il contempla une petite fille qui lui portait endormie sur ses bras, et éclatant son visage sous les pans d'un vieux manchon de poche qui lui servait de cravate, il s'éloigna à pas lents.

L'accent avec lequel il avait prononcé ces mots: Je vous remercie cordialement, pénétra jusqu'au fond du cœur de Toby. Cet homme paraissait si abattu, si fatigué, si dénué

de toutes ressources, qu'il devait éprouver un certain soulagement à trouver l'occasion d'adresser un remerciement à l'un de ses semblables, si faible que fût la dette de reconnaissance qu'il eût contractée. Toby resta immobile à sa place, le suivant des yeux. Il avait peine à se soutenir; il était vêtu de haillons; un mauvais chapeau recouvrait sa tête; les semelles de ses souliers avaient fait un si long service, qu'elles ne garantissaient plus ses pieds du contact de la boue; mais Toby voyait surtout les bras de la petite fille qui entourait son cou.

Avant de disparaître dans les ténèbres, cet homme s'arrêta, jeta autour de lui un regard incertain, fit plusieurs pas en avant, s'arrêta et se retourna à nouveau, puis s'avança résolument vers Toby, qui, de son côté, marcha à sa rencontre.

« Pourriez-vous m'indiquer la maison de M. l'alderman Cate? » demanda l'étranger à Toby.

— Elle est tout près d'ici, répondit Toby; je vais vous y conduire. Mais, ajouta-t-il comme frappé d'une idée subite, ne vous nommez-vous pas Fern? Will Fern? »

— Oui, mais qui peut vous avoir instruit...? »

— Alors, au nom du ciel, n'allez pas chez cet homme; il veut débarrasser de vous la société et sir Joseph Bowley. Vous je vous dirai tout. N'allez pas chez lui.»

Will Fern fut bientôt tout ce que savait Toby. Ce récit achevé, il raconta à son tour son histoire. Il n'eut pas de peine à se justifier des nombreux crimes dont l'alderman Cate et sir Joseph Bowley l'avaient accusé. Autant Toby avait d'abord été ingrat et pareux, autant, après l'avoir entendu, il admira son courage, sa résignation, sa reconnaissance pour ceux qui lui faisaient réellement du bien. « Je n'ai jamais refusé l'ouvrage qu'on m'a offert, s'écria Will Fern; jamais, si dur et si peu lucratif qu'il fût; mais quand mon salaire devient insuffisant pour mes besoins, quand, après avoir travaillé quinze heures par jour, je n'ai pas gagné de quoi paier ma femme, n'ai-je pas le droit d'essayer d'améliorer ma position? Je ne suis pas un méchant, je ne veux de mal à personne; tout ce que je demande, c'est de pouvoir vivre. Cette grâce m'est refusée. Il y en a beaucoup d'autres qui souffrent et meurent comme moi; il y en a des centaines et des milliers.»

Toby secoua tristement la tête en signe d'assentiment. Il ne pouvait pas dire le contraire.

« Que M. l'alderman Cate, continua Will Fern, me fasse jeter dans une prison, payé m'importe. Si je tiens encore à ma liberté, c'est pour cette enfant.

— Elle est jolie, dit Toby.

— Pourquoi? ajouta Will Fern; J'y ai souvent songé.

— Votre femme vit-elle encore? lui demanda Toby.

— Je n'ai jamais été marié, répliqua-t-il; c'est l'enfant de mon frère; une pauvre orpheline. Elle a neuf ans. Vous ne le croirez pas, car elle est très-fatiguée. Ils l'avaient enfermée dans une prison, qu'ils appellent l'Union, à vingt-huit milles de la demeure de ses parents. Déjà, sous le prétexte d'en prendre soin, ils s'étaient permis d'emprisonner mon vieux père lorsqu'il ne put plus travailler, bien qu'il ne leur causât aucun embarras. Mais je la retirai de cet établissement charitable, et elle ne m'a pas quitté depuis. Sa mère avait autrefois une amie à Londres. Nous sommes venus la chercher, et y chercher de l'ouvrage aussi. Hélas! c'est une bien grande ville... J'ignore votre nom; mais je vous ai ouvert mon cœur; car je vous dois de la reconnaissance. Je veux suivre votre avis; je n'ai pas la cheez ce... »

— Juge? lui dit Toby.

— Oui, continua Will Fern; c'est le nom qu'on lui donne. Demain nous irons chercher fortune ailleurs. Bonne nuit. Une bonne nuit.

— Arrêtez! s'écria Toby en saisissant vivement sa main; arrêtez. La nouvelle année ne me portera pas bonheur, si nous nous séparons ainsi; la nouvelle année ne me portera pas bonheur, si je vous laisse partir vous et votre enfant, sans savoir où vous allez, sans être sûr que vous trouverez un asile. Venez chez moi. Je suis pauvre et j'ai un pauvre domicile; mais je puis vous donner l'hospitalité pour une nuit. Venez chez moi; je porterai l'enfant, ajouta-t-il en la prenant sur ses bras. Charmante créature. Elle pèseait vingt livres plus que je ne m'en apercevais pas. Dites-moi si je ne marche pas trop vite pour vous. Je marche toujours très-vite. Elle est très-légère... légère comme une plume... plus légère que mon plumet! » Sa langue trottait toujours, car il avait les yeux humides et il ne voulait pas laisser à son compagnon le temps de placer un mot. « Nous sommes ici, et nous allons là. Tournez à droite, oncle Will; prenez le passage à gauche... Nous sommes ici, et nous allons là... Arrêtez-vous devant la porte noire sur laquelle sont inscrits ces mots: T. VECK, commissionnaire. Nous sommes arrivés, ma chère Meg, et nous venons vous surprendre.»

En disant ces mots, Toby, hors d'haleme, déposait l'enfant devant sa fille, au milieu de la chambre. La pauvre petite Lilian regarda fixement la figure de Meg. Elle n'y vit rien qui lui pût causer la plus légère crainte; tous ses traits, au contraire, lui inspiraient une confiance illimitée; aussi n'hésita-t-elle point à se précipiter dans ses bras.

« Voilà du feu, oncle Will, disait Toby; réchauffez-vous. Ohi est la bouillotte, Meg, ma chère fille où est la bouillotte? »

Tandis qu'il cherchait la bouillotte pour la mettre sur le feu, Meg avait assis la petite fille dans l'endroit le plus chaud de la chambre, et, s'agenouillant devant elle, lui ôta ses souliers pour sécher ses pieds mouillés. A leur arrivée, Trotty avait vu des larmes dans ses yeux; maintenant elle souriait, en regardant son père, si agréablement et si gaie, qu'il se sentit tenté de lui donner sa bénédiction.

« Petites petites pieds! disait-elle; comme ils sont froids? »

— Oh! ils sont chauds maintenant, s'écria l'enfant.

— Non, non, non, répliqua Meg, je ne les ai pas encore assez frottés. Lorsqu'ils seront assez chauffés, je péguerai vos cheveux, je laverai votre figure, et vous redevenez gaie, fraîche, heureuse.»

L'enfant sanglotait de bonheur. Elle passa un de ses

(1) *Erratum.* Page 344. A la dernière ligne de la 1^{re} colonne, au lieu de tête d'or, lisez pièce d'or.

c'est un assaut de force, de ruses et de souplesse; un combat plein d'acharnement et de passion. De tous les côtés s'élevaient les cris des assistants qui interpellent les lutteurs par leur nom, leur rappelant qu'ils ont à soutenir l'honneur de leur paroisse, la gloire et la réputation de leur village. Bientôt les habits en lambeaux ne tardent pas à jucher le sol, et alors on voit sur les épaules nues des athlètes l'empreinte rouge des mains acharnées et des meurtrissures saignantes. La lutte dure souvent près d'une heure, car, pour que la victoire soit complète, il faut que l'un des combattants soit parvenu à fléchir son rival deux fois sur le dos, de manière à lui faire toucher le sol avec les deux épaules. Lorsque les applaudissements du public ont salué le vainqueur, celui-ci prend par une de ses cornes le bélier, qui est le prix de sa victoire, et, précédé par les ménestriers, il fait trois fois le tour de la lice en l'élevant au-dessus de sa tête pour le faire voir au public.

Il y a des luttes où l'on compte plus de cent lutteurs. Beaucoup font ce rude métier par spéculation, mais il y a cependant de riches fermiers qui entrent dans l'arène pour les seules émotions de la lutte, pour les seuls plaisirs de la victoire.

Malgré l'enthousiasme farouche, malgré la passion effrénée qui éclatent dans toutes ces courses, dans toutes ces luttes, et qu'il est impossible d'exprimer, nous trouvons cependant dans les cérémonies religieuses particulières à cette contrée, quelque chose de plus poétique encore et de plus caractéristique. En effet, c'est surtout par la foi religieuse, quelque peu empreinte des traditions du druidisme, que cette antique province se distingue aujourd'hui du reste de la France.

Les pèlerinages sont nombreux en Bretagne, et c'est par troupes de vingt ou trente personnes que l'on se rend dans ces lieux entourés par les fidèles d'un respect et d'une véné-



La Course.)



La Lutte.

ration incroyables. Il y en a qui vont les pieds nus; quelques-uns même, se traînant sur les genoux, mettent des mois entiers à accomplir leur voyage. Avant de partir, chaque troupe se choisit un chef. Celui-ci règle les étapes, conduit la marche et entonne les pieux cantiques que l'on chante le long du chemin. C'est une chose touchante que de voir cette pieuse caravane, le chapelet d'une main, le bâton de couvrier dans l'autre, s'avancer grave et recueilli dans la poussière de la route et sous l'ardente chaleur du jour. Aussitôt qu'ils aperçoivent la chapelle qui est le terme de leur course, ils s'arrêtent, se précipitent la face contre terre, et se mettent à

prier à haute voix.

Les Pardons ou fêtes patronales qui donnent lieu à ces pèlerinages sont toujours accompagnées de processions qui se font quelquefois la nuit et aux flambeaux. A Guingamp, on compte chaque année plus de six mille pèlerins qui, un cierge à la main, suivent la procession nocturne qui se fait à travers les rues illuminées de la ville. Au milieu du cortège s'avancent des jeunes filles vêtues de blanc portant des madones, des marins, pieds nus, soutenant sur un brancard un navire semblable à celui sur lequel ils ont sans doute échoué au milieu de la tempête. Ces petits navires, chefs-d'œuvre de patience, sont quelquefois armés de leurs canons, et les pèlerins s'arrêtent de temps en temps pour charger leurs canons en miniature et faire feu de toutes leurs batteries. Ce sont là, je l'avoue, des cérémonies bien futiles, bien ridicules, peut-être; mais il y a au fond de ces pratiques une piété si naïve et si sincère, que, tout en riant, vous avez de la peine à retenir une larme prête à tomber de votre paupière émue. Il faut avouer cependant qu'entre tous ces pèlerinages il y en a de bien ridicules par les cérémonies qu'il y ont lieu, aussi bien que par les motifs qui y attirent les fidèles. Ainsi, grâce à saint Guignolé, il n'y a pas de femmes



La Bénédiction des Barques.)

stériles; — les vaches qui ont été à la fête de saint Derbot ont du lait en abondance; — saint Antoine et saint Clair guérissent les clous; — saint Eloi, les chevaux; — saint Loup, les aliénés. Il n'y a pas jusqu'aux pourceux qui n'aient leur patron dans le ciel et des lieux où on les mène en pèlerinage.

A Saint-Sylvestre, dans les Côtes-du-Nord, il y a, entre autres, un usage des plus singuliers: le deuxième dimanche de juillet, les paysans s'y rendent en foule de tous les côtés, de la Cornouaille et du Haut-Léon surtout. Avant la cérémonie, des délégués choisis par les pèlerins eux-mêmes se rendent à la sacristie, et conviennent avec le curé du prix des bannières et de la croix d'argent. Le tout est payé généreusement. La procession commence en bon ordre; mais à peine est-elle arrivée auprès d'un petit ruisseau, sur la lisière du bois, qu'une grande rumeur s'élève parmi les pèlerins, les bâtons nouveaux s'élèvent au-dessus des têtes, et ce cri étrange: « *Sant Gêlvestrar bihan ac an divoar glas déan!* (Saint Sylvestre le petit qui a des jambes vertes!) » se fait entendre de tous les côtés. Aussitôt la foule s'agite, on se presse, on se pousse, on se frappe: c'est une véritable bataille. Croix, bannières, tout est brisé; car de cette croix, de ces bannières, il faut, au risque d'être assommé, que chacun emporte son morceau, attendu que sans cela il courrait grand danger d'avoir une mauvaise récolte de blé noir.

Il y a longtemps qu'on s'est efforcé d'abolir ces usages barbares et meurtriers; mais ils ont résisté à tout. Quand les curés refusaient de faire la procession, les paysans la faisaient eux-mêmes, et les curés seuls y perdaient leur part des riches offrandes que les pèlerins ont coutume de faire. Une fois on



(Le Pèlerinage.)

s'avisa d'un autre expédient: et l'on envoya une brigade de gendarmes. Mais que voulez-vous que fissent cinq ou six hommes contre une armée de fanatiques? Ils essayèrent cependant de faire leur devoir, mais ils furent bientôt repoussés, chassés au milieu des luées et d'une grêle de pierres.

Certains lieux de pèlerinage renferment des oracles qui sont consultés avec empressement par les jeunes filles. D'après le bruit que fait un *sou marqué* en tombant dans le tronc de saint Mathurin de Moncontour, on sait, à n'en pas douter, si les amoureux sont fidèles, si leurs promesses sont sincères. — La fontaine de Notre-Dame-du-Folgoët n'a pas une vertu moins extraordinaire. On y jette une épinette, et l'épingle fatidique, en tombant sur la pointe, sur la tête ou sur le côté, apprend à la jeune fille crédule, si elle se mariera bientôt, plus tard, ou bien si, fatal présage! elle doit descendre dans la tombe avec la blanche couronne des vierges.

Au reste, on attribue généralement aux fontaines des vertus mystérieuses, et celles qui se trouvent dans le voisinage des chapelles passent pour guérir de toute sorte de maux. On y suspend des images et des croix, et quelquefois les jeunes mariées y jettent même leurs bagues et leurs bijoux, pour chasser l'esprit de jalousie qui a pénétré dans leur ménage. La fontaine de Saint-Jean-du-Doigt jouit encore d'une grande réputation pour les ophthalmies, et le torrent qui jaillit d'un rocher auprès de la petite chapelle de Saint-Laurent guérit radicalement de leurs rhumatismes les plus invétérés, ceux qui viennent s'exposer pendant quelques secondes sous cette gerbe éblouissante qui se préci-

pite d'une hauteur de vingt pieds. Après de toutes ces fontaines, on fait des ablutions, on dit des prières, et on en emporte religieusement de l'eau dans des fioles en verre, afin de s'en servir dans l'occasion.

Mais la plus belle, sans contredit, et la plus pittoresque de toutes les cérémonies religieuses qui sont particulières à la Bretagne, est la bénédiction de la mer. Elle a lieu sur les côtes méridionales de la Bretagne, avant la pêche de ces sardines que le ciel envoie chaque année, comme une manne précieuse, aux pauvres pêcheurs de ces côtes désolées.

Des milliers de bateaux sont employés à cette pêche, depuis l'anse de Camarel jusqu'à Helle-Isle-en-Mer. Donnerez à lui seul fournir plus de douze cents bateaux, et chaque bateau, quand la journée est bonne, prend de trente à quarante mille de ces petits poissons, qu'on sale et qu'on transporte dans tous les pays du monde. Aussitôt que l'on a aperçu en pleine mer le premier banc de sardines, tous les bateaux de la même banne se réunissent. Sur quatre de ces bateaux dont on a retiré les mâts, on étend des planches soigneusement attachées, on y dresse ensuite un autel, élevé sur des gradins et ombragé par un pavillon de soie. Tous les autres bateaux sont à l'ancre, rangés en ordre autour de cet autel flottant. Ils sont parés de tous leurs drapeaux; et des flammeaux rouges, bleus, jaunes, verts, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, se jouent dans les mâts et dans les cordages. La proue est couronnée de fleurs et de feuillage, les filets sont rangés sur l'arrière, et toute cette brave population de marins, femmes, enfants, vieillards, est agenouillée dans ces bateaux bercés par la vague. Le silence religieux de tout ce peuple qui prie est à peine interrompu par le léger murmure de cette mer si belle, mais si inconstante et qui traite si souvent ceux qui se confient à ses caprices. Cependant le prêtre, portant les vases sacrés, arrive sur une barque aux voiles blanches, dont les rameurs portent aussi des habits blancs; il monte à l'autel, et la messe est chantée au milieu de la mer. La messe finie, le prêtre s'agenouille sur les gradins, au pied de l'autel, et de là, en vue de tout ce monde, il bénit les bateaux, il bénit les filets, il bénit la mer, et demande au ciel pour ces pêcheurs une pêche heureuse et abondante. — Un cri d'enthousiasme et d'espérance s'échappe aussitôt de toutes les poitrines à la fois, et fait retentir au loin les grottes du rivage. Aussitôt les ancres sont levées, au milieu d'une agitation pleine de vie, et tous ces bateaux, se poussant, se hâtant, gagnent le port à la voile ou à la rame avec une joyeuse confusion. On dirait que, maintenant qu'elles sont bénies, toutes ces barques, plus dociles et plus légères, ne redoutent plus les furiers de la tempête, ni les incertances de la fortune.

On a peine à s'imaginer que ces hommes que l'on vient de voir faire preuve de tant de foi soient les mêmes qui pillent et égorgent encore les naufragés que la tempête pousse sur leurs rivages. Il en est cependant ainsi. Ils employaient même autrefois d'abominables ruses pour provoquer les sinistres. Un des expédients le plus en usage était celui-ci : ils attachaient un falot ou une lanterne à la tête d'une vache dont ils avaient auparavant lié une des jambes; ils la promenaient ensuite le long de la grève à la marche irrégulière de l'animal imprévu au fanal un balancement semblable au tangage d'un navire à la voile, et les vaisseaux qui passaient en pleine mer, trompés par ce faux signal, venaient, en courant de toutes leurs voiles, faire cote sur cette place inhospitalière.

Il y avait, au reste, au fond de cette coutume inhumaine, je ne sais quel reste de superstition qui provenait d'une source impure et païenne. Ces hommes, en agissant ainsi, croyaient faire un acte religieux. « Dieu, disent-ils, est le maître, et il ne faut pas s'opposer à ses décrets. Il est impossible que le mal arrive à ceux qu'il protège, et si ces hommes font naufrage, c'est qu'ils sont maudits du ciel... Soyons donc des instruments de ses vengeances. En avant! et part égale dans les épreuves! A nous le butin! les hommes à la mer!... »

Tel était leur cri, telle était leur croyance barbare. Le revenu de ces épreuves sanglantes formait même, dans le moyen âge, le plus clair des revenus des chefs de ce pays. Un comte de Léon avait coutume de dire qu'il avait dans ses domaines une pierre — il voulait dire un écueil, — qui valait à lui seul tous les joyaux d'une couronne royale.

Les mœurs cependant se sont bien adoucies; si l'on pille encore, on ne massacre plus; et même on a vu naguère les habitants de l'île de Sein, que leur férocité avait fait appeler les *démons de la mer*, exposer leur vie pour sauver l'équipage d'un navire engagé dans leurs brisants, et le recueillir avec une hospitalité généreuse dans cette île désolée exposée à toutes les températures dont le climat est encore plus insupportable que les habitants.

Louis de Glenvez.

NOUVELLE.

(Voir tome IV, pages 530 et 536.)

— Une lettre de France! s'écria le jeune Européen en tressaillant de joie; une lettre de France! Eh! pourquoi ne me l'avez-vous pas dit sur-le-champ! Hétons-nous!

Quand ils furent arrivés dans la pièce principale de la case, les nègres allèrent une lampe et se retirèrent. Alors le baron, demeuré seul, déchiffra la lettre qui venait de lui être remise. Son visage, d'abord rayonnant d'une joyeuse espérance, n'exprimait plus, quand il eut jeté un coup d'œil sur l'écriture, que de l'impatience et de la courroux. C'est qu'un lieu d'avoir été écrite, comme il l'espérait, par la jeune châtelaine de Glenvez, sous ce toit autour duquel ses pensées vol-

teigeaient sans cesse comme des oiseaux familiers, elle avait été tracée à bord de la *Panthere*, dans la rade de Saint-Malo.

Louis approcha la lampe et commença sa lecture. On n'entendit plus bientôt dans la chambre que le bourdonnement régulier des mouches derrière les moustiquaires en gaze.

CHARLES LE GROIX A LOUIS DE GLENVEZ.

Rade de Saint-Malo. A bord de la *Panthere*, le 10 janvier 1755.

« Demain, mon cher Louis, nous mettons à la voile pour l'Île-de-France; mais, comme avant d'arriver au pays de Paul et Virginie, la *Panthere* aura encore bien des bords à faire sur les flots, je confie cette lettre à un capitaine de mes amis qui se rend directement à Port-Louis. Dieu veuille qu'en route les Anglais ne la décahètent pas de corps de canon.

Depuis ce triste jour où je t'ai laissé seul dans ton exil au bord de la rivière Noire, au milieu d'un joli jardin à l'africaine, avec deux braves esclaves dont l'une me paraissait aussi blanche que leur corps était noir, j'ai bien marché, j'ai bien couru. Après l'avoir quitté, nous dirigeai sur l'Inde, où on m'avait signalé plusieurs îlottes chargées de marchandises précieuses. Fais d'abord comme la plupart des joueurs : une foule de chances heureuses. Je m'emparai, à la hauteur des îles Maldives, de deux goélettes abondamment pourvues de dollars et de sterling. L'une amena son pavillon du premier coup, la pauvre, comme une blanche brebis qui elle était; l'autre essaya de montrer les dents et de nous égarer avec quelques petits canons qu'elle cachait sous sa robe, mais nous la fimes tarte assez lestement; quand nous abordâmes, Ivon, le gélier de Nantes, un de nos meilleurs matelots, comme tu sais, mais un peu *dogue* de sa nature, et aimant toujours le rouge, sang ou vin d'importe, reçut un coup de sabre sur l'épaule qui lui fit une entaille à y fourrer le bras. Il devint d'autant plus furieux qu'il eut honte d'avoir attrapé cette grosse ecchymose à une si petite affaire et d'une main de domestique. Le drôle attendit patiemment que le carrosse anglais eût passé dans nos magasins et que nous fussions prêts à continuer notre route, puis, sans me rien dire, il alla faire une profonde aux environs de la sainte-Barbe. Nous venions de nous éloigner au restaurant généralement la goélette dépourvue de son équipage, lorsqu'une détonation épouvantable se fit entendre. Nous regardâmes derrière nous. Les malheureux petit navire venait de sauter en l'air. C'était cet infernal Ivon qui avait allumé une mèche mise en communication avec les poudres du bâtiment. Je me fêchai quand je sus qu'il était l'auteur de cette brutale plaisanterie, puis je lui pardonnai en songeant qu'il n'est pas juste de demander aux bêtes de proie un empêchement de fourterelles. D'ailleurs, c'est surtout à bord d'un corsaire qu'il faut avoir sans cesse à la bouche l'adage terrible : « A la guerre comme à la guerre. »

« En vue de Ceylan, nous essayâmes une tempête épouvantable qui dura trois jours et trois nuits.

« Des lamies monstrueuses montaient sur notre pont et se retiraient en important chaque fois des hommes dans l'abîme. Nous nous crûmes voués au naufrage, et nous fîmes tous la prière suprême, dont l'ardeur à parfois dissipé les orages. Ivon, debout au pied du mât de misaine, déroula entre ses mains les grains d'un chapelet béni en invoquant Notre-Dame d'Auray. Il pérait paraitement dompté. Je leignis de ne pas remarquer cet anéantissement de son courage, car je t'écris ceci, il ne m'eût peut-être pas pardonné d'avoir été témoin de sa faiblesse.

« Nous n'étions pas remis de nos fatigues, et la mer s'agitait encore dans ses profondeurs, lorsque le vizig signala le navire. C'était une frégate anglaise. Nous essayâmes de lui en ennemi trois fois plus que nous, mais les vents étaient contraires. Nous ne pûmes éviter le combat. Il fut terrible, mon cher Louis, et celui qui fut pris part lors de notre traversée, ne fut qu'un jeu d'enfant, en comparaison. Ton pauvre camarade de collège reçut dans la cuisse une balle qui s'y creusa un vilain trou.

« Cependant, nos vingt-quatre canons gazouillèrent si à propos, que notre adversaire se dégoûta tout à coup de leur ramage. Il nous quitta au moment où nous nous y attendions le moins et s'éloigna à toutes voiles dans la direction du Bengale. Nous eûmes encore quelques aventures de mer qu'il serait trop long de te raconter. Tu sauras tout quand je t'aurai dit en deux mots qu'après une absence de quatorze mois, la *Panthere* vint mouiller dans la rade de Saint-Malo, rapportant beaucoup d'or en échange de ses pertes et de ses blessures. Aujourd'hui elle va repartir sur l'Océan, y plus belle, plus brillante que jamais. Un repos de deux mois a suffi pour lui rendre sa couleur et la santé. Elle a changé de robe et de coiffure, mais la tête du désert rehit toujours à sa poupe avec sa riche fourrure fauve parsemée de taches noires.

« C'est assez, c'est trop parler de moi, de mes courses et de ma corvette, cher Louis, il est temps d'aborder un sujet bien plus intéressant pour toi. C'est donc de madame de Glenvez que tu m'as chargé d'aller voir, de ton petit Olivier et de ton manoir solitaire. Tu me pardonneras facilement, j'espère, le verbiage auquel je vais me livrer, puisqu'il aura pour but de l'initier aux plus petits détails de ton intérieur.

« Huit jours après mon arrivée à Saint-Malo, je me mis en route pour aller à Glenvez. J'y arrivai un dimanche matin, au milieu d'un tourbillon de neige comme tu n'en as sans doute jamais vu aux environs du Morue-aux-Cocots. Les paysans qui se rendaient à l'église du bourg, ressemblaient à des personnages de marbre blanc ou à des blocs de sel, à ton choix. Quant à moi, lorsque je passai sous la tourelle de ton château, je devais de bien remonter à cette statue du festin de Berre qui nous fit autrefois tant de peur au théâtre.

« Le feu accablait dans la cour par deux grands chiens qui ne cessèrent d'aboyer qu'après m'avoir vu entrer dans la mar-

son. Sur le seuil de la porte, je trouvai un domestique aux cheveux grisonnants, qui me reçut avec la mine grave habituelle à nos compatriotes. Le lui dis mon nom et le but de mon voyage, en lui demandant à être introduit auprès de la femme. Il secoua la tête et me répondit que madame la baronne ne pouvait recevoir personne. J'insistai, on persista dans le même refus. Alors je me fêchai et je criai de toutes mes forces que j'étais ton meilleur ami et que le diable en personne ne pourrait pas m'empêcher de voir madame de Glenvez. Le bruit de ma voix, exagéré par moi-même avec intention, attira bientôt deux ou trois autres domestiques d'une figure aussi sérieuse, aussi solennelle, que se joignirent à leur camarade pour m'écouter avec politesse. « J'allais me retirer furieux d'une réception aussi inattendue, lorsqu'un haut de l'escalier, entre les deux barreaux de fer d'une rampe, je vis apparaître un visage enfantin. Grâce au portrait que tu m'en avais fait, je reconnus sur-le-champ ton fils, ton bien-aimé Olivier. Il était frais comme un bouton de rose. Je l'appelai pour lui faire quelque caresse. Il me regarda attentivement, puis se mit à descendre l'escalier en hésitant sur chaque marche. Les domestiques, rangés autour de moi, n'avaient rien perdu de leur air rebattu; leur physionomie, au contraire, paraissait se rembrunir au fur et à mesure que l'enfant s'approchait de moi.

« J'allai au-devant de l'aimable petite créature, et la soulevant dans mes bras, je lui donnai trois gros baisers, deux de la part et un pour moi. Il paraissait étonné et un peu honteux, mais il avait sur les lèvres et dans les yeux un sourire plein de gentillesse.

« Olivier, lui dis-je en le retenant sur mon sein, Olivier, je ne suis donc pas voir votre mère?

« — Oh! non, me répondit-il avec vivacité, car elle dort! »

« J'allais poursuivre mes questions, lorsque celui de ses serviteurs à qui j'avais adressé la parole en arrivant, s'avança avec un air d'extrême inquiétude et commanda à l'enfant d'une voix assez sévère de remonter auprès de sa nourrice.

« Olivier fixa sur moi son oeil bleu et doux et me dit : « Adieu, monsieur, vous voyez bien qu'il faut que je m'en aille. »

« — Adieu, mon enfant, adieu. Vous direz à madame de Glenvez, qu'un ami de votre père est venu la voir, et que n'ayant pu arriver jusqu'à elle, il reviendra bientôt. »

« — Oui, répondit l'enfant, je lui dirai cela quand elle sera éveillée. »

« Il mit un doigt sur ses lèvres comme pour faire respecter le secret de sa mère et renonça à l'escalier.

« Puisque je ne puis pas espérer de voir madame la baronne aujourd'hui, dis-je à eux domestiques, je reviendrai demain.

« — C'est inutile, madame, en nous donnant l'ordre de ne point recevoir de visite, n'a fait aucune exception de jour ou de personne. »

« Je me retirai contrarié mais non point découragé de ces refus. J'allai tranquillement m'établir dans un village voisin, afin d'y attendre une occasion favorable. Dans le pays, en parlait beaucoup de la retraite profonde où vivait madame de Glenvez, et on l'attribuait généralement à la réserve qui lui était commandée comme femme et comme épouse d'émigré. Son nom d'ailleurs était entouré d'amour et de vénération; quoique invisible, elle veillait comme une providence sur toutes les misères de la contrée. Son éloge était dans toutes les bouches, quoique sa personne fût éloignée de tous les yeux.

« Plusieurs fois, je me présentai au château, m'exposant dans l'excès de mon zèle à paraître importun, mais toutes mes tentatives d'escalade demeurèrent sans succès. On ne me permit même plus de voir Olivier.

« J'ai cependant passé bien des heures dans ton parc solitaire, au milieu de ces belles futaies silencieuses, sur la terrasse, en vue de cet immense Océan qui divise mais ne sépare pas nos cœurs dévoués. J'ai jamais à parcourir les alentours de la demeure, ne me lassant pas d'espérer que le retentissement de mes pas attirerait l'invisible châtelaine; une fenêtre s'ouvrait-elle à l'étage supérieur, un léger bruit de voix se faisait-il entendre dans les corridors intérieurs, le sable fin des allées venait-il à crier doucement sous un pied furtif, je courrais après le fantôme, mais je ne rencontrais jamais qu'un désenchantement. Sais-tu que pour une imagination plus poétique que la mienne, la retraite de madame de Glenvez aurait un prestige dangereux. Je ne surpris maintes fois à m'irriter des obstacles qu'on me suscitait et à vouloir risquer l'assaut comme un vrai chevalier des anciens jours. Peut-être, me disais-je gaiement dans ces accès de fièvre romantique, est-elle prisonnière de quelque géant et attend-elle mon arrivée pour sortir de sa prison; peut-être est-elle au pouvoir d'un cruel enchanteur qui la retient sous le charme en marmottant du matin au soir des paroles magiques. Puis, au moment le plus beau de mon rêve, à l'endroit le plus pathétique de mes discours, lorsque je me sentais le cœur plein de braverie, survient un de tes domestiques, grave taciturne, qui me priait d'une voix respectueuse de me retirer. Mon sang de corsaire bouillonnait dans mes veines... mais je finissais toujours par obéir avec docilité.

« Les grands mystères du château de Glenvez te sont expliqués sans aucun doute dans les lettres de la baronne. Tu sais mieux que moi, à cette heure, pourquoi la charmante fête de mon conte ne se montre pas à tes amis les plus chers. Je n'ajoute donc rien de plus à ce sujet, mais je t'envoie ce bouton de fleur d'orange cueilli dans la serre du château. Je suis sûr que ces parfums de la patrie te paraîtront plus suaves, après un voyage de quatre mille lieues, que ceux des beaux orangers de l'Île-de-France. Je dois te dire, en finissant ce long récit, que ton parc est parfaitement entretenu. Le sable est souvent renouvelé dans les allées, la terrasse est peignée comme à Versailles, et quand le soleil vient à lurer sur la retraite, les pelouses et les massifs d'arbres verts ont des aspects charmants. Oeil bleu de la châtelaine dont encore se réjouit dans ce doux spectacle.

« En quittant pour la dernière fois Genève, je me suis arrêté devant un banc de bois peint en vert qui est placé à gauche de la grande allée qui traverse la forêt. Sur ce banc, il y avait un jouet d'enfant et un ruban de velours noir. Je l'envoie ces souvenirs de la femme et de ton enfant.

« Adieu, mon cher Louis, dans cinq ou six mois je serai, je l'espère, de retour à l'île-de-France. Toutefois, je compte, chemin faisant, essayer les nouvelles grilles de la *Panthere*. Prie Dieu afin que le léopard les trouve plus pointues que les siennes.

« Allons, vis d'espérance et de joie. Grâce à la chute de Robespierre, avant la fin de l'année, tu seras assis dans ton manoir, au coin de ton feu, entre ta femme et ton fils.

« CHARLES LE GROIX. »

Quand il eut achevé cette lettre, M. de Glenvezec demeura quelques instants immobile, comme frappé de surprise et de douleur, et froissa machinalement dans ses doigts le ruban et le jouet qui accompagnaient la lettre, passa la main sur son front, et tomba dans une douloureuse rêverie.

Au lieu de dissiper les inquiétudes de son ami, Charles Le Groix venait de lui donner plus de force encore et plus de fondement. En effet, depuis l'époque de son arrivée, le baron n'avait reçu que trois fois des nouvelles de Bretagne. Dans sa première lettre, Jeanne avait raconté les déchirements de son cœur et les scènes que présageait l'invasion nocturne des émissaires de Carrier. Le château avait été mis en sequestre et placé, selon le langage de l'époque, sous la main de la nation. On avait inventorié les objets précieux qui s'y trouvaient, les meubles, les bijoux, l'argenterie, les livres; puis, grâce au protecteur qui veillait attentivement sur madame de Glenvezec, on l'avait établie gardienne de toutes choses sous la seule condition de ne rien détourner. Dans ses dernières lettres, la jeune femme ne parlait plus que de son intérieur calme et paisible, quoique profondément attristé par l'absence du chef de la maison. Elle entraînait dans mille détails sur l'éducation de son fils, sur ses penchants, sur ses jeux, sur ses premières études. Elle enivrait son mari des plus douces espérances en lui faisant entendre le terme prochain de son exil.

Tout à coup, elle se tint d'un silence mystérieux; il y avait plus d'une année que le baron n'avait reçu de ses nouvelles.

Dans les premiers temps, l'exilé s'était épuisé en conjectures ingénieuses pour expliquer la cessation de cette correspondance qui lui était si nécessaire: une lettre qui s'égare, une maladie qui survient, un vaisseau qui fait naufrage; à quatre mille lieues de distance, il fait si peu de chose pour détourner une lettre de sa voie. Mais quand il eut employé les ressources de son esprit à former des suppositions plus ou moins spécieuses, il resta en face de la réalité, peu à peu dépourvu de tous ses voiles. Alors il cessa d'espérer, d'attendre avec patience; et se livra au désespoir.

« Pourquoi, se disait-il comme autrui, ai-je été assez insensé pour m'éloigner de ma famille, pour consentir à ce partage inégal entre nous, de la sécurité pour moi et du péril pour eux. Mon poste d'honneur était à Genève, je ne devais pas partir; non, je ne devais pas; j'ai manqué aux devoirs d'un honnête homme, et voilà pourquoi Dieu me frappe au cœur. »

A lors il s'abandonnait à des accès d'une tristesse silencieuse; sortant de sa case au lever du soleil, il errait jusqu'au soir dans les forêts du voisinage, sans prendre aucun souci de sa nourriture et des dangers auxquels il s'exposait en visitant ces bois fréquentés par les nègres marrons. Sans l'intervention de ses deux esclaves, Vesper et Ebène, qui le suivaient loin avec une vigilance pleine de dévouement, il se fût souvent égaré dans l'île, il eût souffert de la faim et de la soif.

Il se trouvait dans cette terrible situation d'esprit lorsqu'arriva la lettre du jeune corsaire. Hélas! elle n'était point faite pour calmer l'agitation de son esprit. Pourquoi ce mystère autour de sa femme et de son fils? pourquoi cette retraite frouche ou persone n'a le droit de pénétrer? pourquoi ces serviteurs attentifs à retenu sur le seuil de la porte un ami envoyé par leur maître? pourquoi ces visages ténébreux et mornes, ces fronts sévères et soucieux en présence d'un enfant naïf? Les nouvelles d'Europe ne firent donc qu'accroître ses perplexités; le pressentiment d'un malheur encore caché, mais prêt à faire explosion, vint mêler au doute qui le tourmentait quelque chose de plus âcre et de plus poignant.

Le lendemain, il reprit le cours de ses promenades solitaires, mais avec un redoublement de sauvagerie; ses deux nègres, qui l'accompagnaient comme un père parce qu'il les traitait avec bonté, le virent devenir de plus en plus sombre, de plus en plus impatient.

Un soir, quelques mois après avoir reçu la lettre de son ami Charles Le Groix, le baron revenait d'une course lointaine, Ebène et Vesper marchaient derrière lui en causant à voix basse; on n'entendait dans la campagne déserte d'autre bruit que le mugissement lointain des flots sur le rivage; le couciant était rayé de grandes bandes rouges, nuancées sur leur bord de teintes légères de vert et de bleu céleste qui présageaient pour le lendemain une belle journée; l'air, rafraîchi par une brise descendue des montagnes, avait cessé d'être brûlant; toute la nature semblait se recueillir dans un silence voluptueux pour savourer les délices d'une magnifique nuit d'été.

M. de Glenvezec venait de s'enager dans un sentier bordé de ruchers et ombragé par quelques bouquets d'orangers, lorsqu'Ebène, s'arrêtant subitement, l'appela à voix basse, et lui fit signe de ralentir sa marche; en même temps il lui montra, dans la direction de la case et sur le bord de la rivière Noire, plusieurs torches allumées.

« Maître, dit le Malabare, vous pas aller en avant. Nègres marrons là-bas qui tueraient vous. Moi y courir avec Vesper. »

Les deux nègres marchèrent les premiers; mais le baron, assez indifférent au danger, les suivit de près.

Quand la petite troupe arriva à quelque distance de la case, elle vit les lumières aller et venir comme si on les agitaient avec intention; puis elle entendit le son de plusieurs voix.

« Pas des nègres marrons, dit Vesper, mais des hommes d'Europe. »

— Oui, s'écria Ebène, eux des Français: moi les reconnaître à leurs joyeux éclats de rire. »

Ils n'avaient pas fait deux cents pas lorsqu'une voix retentissante arriva à leurs oreilles. M. de Glenvezec reconnut aussitôt Ivon, le matelot de la *Panthere*. Son cœur battit avec force à cet accent bien connu de la patrie; il courut au-devant de ses compatriotes.

Sur le seuil de sa porte, il trouva le corsaire et une troupe de matelots qui portaient des torches de bois de ronde et qui couraient au tour de sa case comme des sauvages.

Ivon, désigné pour servir de guide, clama grimé sur le toit de la case. A la lueur des lanternes, on voyait sa taille athlétique se dessiner dans l'azur foncé du ciel. Louis de Glenvezec et Charles Le Groix se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent avec effusion. Le jeune marin trouva son ami bien changé; mais il se rassura en songeant que le mal du pays comme le mal de mer est facile à guérir. Si l'odeur des cliamps et des prairies rend la santé au pauvre voyageur longtemps ballotté sur les flots, il ne faut, pour rappeler l'exilé à des sentiments de bonheur, que la vue de son clocher natal et du seuil de sa porte. Il ne s'affligea donc pas outre mesure.

« Sois tranquille, dit-il, je ne te laisserai pas languir dans ce pays de sages et de perroquets; le temps de reprendre haleine, et nous partons pour la France. La *Panthere* a des pieds qui valent des ailes. »

M. de Glenvezec conduisit le corsaire dans sa case, après avoir laissé à ses nègres l'ordre de faire boire les matelots.

Le Groix avait beaucoup de choses à raconter à son ami, car depuis son départ de Saint-Malo, il avait encore couru de grands dangers; mais, cette fois, il avait été heureux jusqu'au bout. Il racontait au Port-Louis, ce malheureux des corsaires français, de nombreux prises faites sur les Anglais, et il n'avait à déplorer que la perte de deux hommes de son équipage.

Le baron, après avoir écouté avec quelque distraction les nouvelles aventures de la *Panthere*, saisit le premier instant favorable pour changer le cours de la conversation, et pour interroger le voyageur sur son excursion au château de Glenvezec.

« Ah! oui, tu as raison, s'écria Charles, de me rappeler ma déconfiture. Sais-tu qu'il est peu flatteur de se voir ainsi fermer la porte au nez. Que diable, pour être corsaire, je ne suis pas aussi noir que Satan, et je crois savoir comment on parle à une jolie femme. Ces belîtres m'ont pris sans doute pour un aventurier, et ils n'ont pas voulu exposer leur maîtresse à la sottise visite d'un inconnu. Mais, en définitive, tu dois avoir eût le ciel du mystère; il est temps de me la donner. Je tiens à savoir pourquoi la femme m'a aussi obstinément refusé l'entrée du château... Mais qu'as-tu donc, Louis, tu pâlis? »

— Oh! non, je suis dévoré d'inquiétude. Madame de Glenvezec ne m'a pas écrit depuis quinze mois; j'ignore ce qu'elle est devenue, je suis resté entièrement étranger à sa destinée. Dans la lettre que tu m'as écrite de Saint-Malo, tu me supposais initié aux étranges secrets que tu n'as pu pénétrer. Eh bien! non, je ne sais rien, absolument rien. »

Le baron pencha sa tête sur sa poitrine et garda le silence.

« Ah! bah! s'écria Le Groix après un moment de réflexion, une âme bien trempée comme la tienne ne doit pas ainsi prendre les choses. Du courage, Louis, du courage. Une lettre ne franchit pas comme un boulet les quatre mille cinq cents lieues qui séparent les côtes de la Bretagne du rivage de l'île-de-France. Sans parler des baleines et des requins qui peuvent croquer le facteur en route, nous devons aussi tenir compte de ces damnés habits rouges qui rôdent autour de nos vaisseaux comme des bandes de crocodiles. Les billets doux de la baronne ont été confisqués en route, voilà tout. D'ailleurs, que nous importe l'écriture pourvu que la main nous reste. »

M. de Glenvezec secoua la tête avec découragement.

« Mais en supposant que les lettres ont été toutes interceptées, pourquoi n'irait-on pas jusqu'à recevoir au château? quel peut être le motif de cette austère réclusion? »

— Que sais-je, moi! Peut-être, comme je te le disais, un cruel enchantement qui la tient enlêchée dans un cercle magique en attendant son retour; ou bien de la coquetterie, ou bien de la sauvagerie, ou bien... Qui peut prévoir tous les caprices d'une châteline ostive et enluttée. La tête d'une femme n'est-elle pas comme un kaléidoscope où les fantaisies de toutes couleurs se succèdent sans interruption? »

Après une conversation qui se prolongea assez avant dans la nuit, les deux amis se séparèrent. M. de Glenvezec n'était plus encore tranquille sur le compte des habitants de son manoir; mais, grâce à l'influence des raisonnements du corsaire, il sentit que son cœur n'était pas entièrement fermé aux douces espérances.

EUGÈNE DE LACHAUX.

(La fin à un prochain numéro.)

Beaux-Arts.

DECOUVERTE D'UNE TÊTE D'UNE STATUE DU PARTHÉNON

PAR PHIDIAS.

L'article qu'on va lire a paru dans la *Constitutionnel*. Nous l'empruntons à ce journal, en y ajoutant un dessin que nous devons à l'obligeance de M. le comte de Laborde.

« Nous annonçons une heureuse nouvelle aux artistes et aux antiquaires. Un précieux fragment d'une des principales statues du Parthénon, une tête de Phidias, était à Paris; elle appartenait à un Français, à un homme de goût et de savoir. Elle est restée point à vendre, et par conséquent elle ne passera pas la mer pour aller s'enfouir dans quelque château inaccessible de l'Angleterre.

« C'est à Venise que M. le comte de Laborde, son heureux propriétaire, on a fait la découverte à la fin de l'année dernière. Occupé depuis longtemps d'un travail sur le Parthénon, il s'était attaché à recueillir des renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les marbres rapportés par lord Elgin, et tout récemment, au Parthénon, il s'était attaché à recueillir les renseignements précis sur tous les admirables fragments dispersés aujourd'hui dans Athènes jusqu'à Copenhague. Il sut que ce tête de déesse provenant du Parthénon se trouvait à Venise depuis les campagnes de Morosini en Grèce. Après avoir étudié en Angleterre les mar

du sol. Peut-être ces trous ont-ils été faits pour recevoir quelque chose offrande. Si l'on rapproche de ces pendants d'oreilles, cet autre fait, que les statues du Parthenon sont terminées du côté où elles étaient appliquées au tympan du fronton, on aura lieu de penser qu'elles ont été exposées dans une exhibition publique, pour être examinées de près, avant d'être élevées à la place pour laquelle elles étaient destinées.

Une circonstance ajoute encore du prix au fragment de M. de Laborde. En 1674, M. le marquis de Nontel, ambassadeur de France à Constantinople, fit dessiner les statues des deux frontons du Parthenon, par Carrey, élève de Lebrun. Il y avait alors dix-huit statues ayant



leurs têtes. Primitivement, il y en avait quarante-huit. Aujourd'hui, une statue seulement, le Thésée, rapportée à Londres par lord Elgin, a conservé sa tête, et parmi les nombreux fragments découverts dans les fouilles récentes de l'Acropole, une seule tête provenant de l'un des frontons s'est retrouvée; ces deux têtes sont horriblement mutilées. Celle de la Victoire est, au contraire, d'une conservation remarquable, surtout si l'on se rappelle l'horrible chute qu'elle a faite par la maladresse des ouvriers de Morosini. Espérons que ses pérégrinations sont terminées, et que si elle sort du cabinet de M. de Laborde, ce ne sera que pour entrer dans une de nos collections nationales. P. M. BUREL.

Approvisionnement et Consommation de la Glace à Paris.

Boire frais a été de tout temps une des grandes préoccupations des vrais gastronomes...

... Pour comble de disgrâce, Par le chaud qu'il faisait, nous n'avions point de glace! Pas de glace, bon Dieu! dans le fort de l'été!

g'écrie Boileau, dans sa satire, et cette exclamation profondément sentie n'est que l'écho des lamentations et des jubiliations de tous les siècles.

Seulement le mode a changé. Autrefois, pour rafraîchir leur boisson, les anciens se contentaient d'y jeter de la neige. C'était l'enfance de la gastronomie. On n'obtenait la fraîcheur

qu'au détriment de la saveur, et ce mélange de vin et de neige fondue ne devait produire qu'une softte boisson, qu'une mauséabonde abondance. Mieux avisés, nous rafraîchissons les liquides par le contact seul, sans le mélange de la glace.

Aussi la conservation et la vente de la glace sont devenues un commerce considérable, qui tend à prendre chaque jour une plus grande extension. Elle ne sert pas seulement à la boisson : on l'emploie encore comme agent de conservation pour une foule de comestibles que la chaleur tend à détériorer, et comme agent thérapeutique dans les maladies. Sans compter les maisons particulières qui consomment de la glace pour leur usage privé, on peut évaluer à quatre cent

cinquante, pour Paris, le nombre des limonadiers, glaciers, marchands de comestibles, fruitiers, etc., qui emploient ou débient cette denrée. La consommation annuelle de la capitale est de 12 à 15 millions de kilogrammes.

On conçoit que pour emmagasiner cette masse, il faut des entrepôts considérables. Indépendamment des glaciers organisés dans les divers établissements de limonadiers, etc., il existe de grands magasins généraux situés aux abords de Paris. Le plus considérable est la glacière Saint-Onen. Cette glacière consiste en un puits de 10 mètres de profondeur et de 55 mètres de diamètre. Elle livre à la consommation par-



risienne 6 millions de kilogrammes par an, au prix moyen de 13 à 20 c. environ le kilogramme. Deux autres glaciers considérables sont situés, l'une à Gontilly, près des étangs connus des Parisiens sous le nom de la Glacière; l'autre, à La Villette, près du canal. Ces deux établissements en livrent près de 6 millions de kilogrammes, et le reste est fourni par des prises ou plutôt par des pêches faites sur divers points, tels que les bassins des Tuileries, dont on assure que la liste civile vend la glace, de même qu'elle vend la fleur de ses oranges; tels encore que les étangs de Montmorency, le canal Saint-Martin, etc.

Cette pêche de glace, à laquelle on se livre avec activité pendant la saison rigoureuse, présente un coup d'œil animé et pittoresque. Les blocs de glace, saisis sur la surface de l'eau avec de longs crochets, enlevés avec adresse, jetés sur la rive,

sont entassés dans des tombereaux. Souvent le glaçon rebelle résiste au crochet, se dérobe, plonge et reparaît triomphant plus loin. Quelquefois le pêcheur risque d'aller retrouver le glaçon, à la grande jubilation des curieux qui, les mains dans les poches, et le nez dans leur collet, font cercle au bord des bassins pour épier les accidents, et s'en amuser malgré le vent et le froid aux pieds.

Mais dans les livers trop doux, la récolte de la glace pouvant manquer, on a cherché les moyens de la fabriquer artificiellement. On avait organisé dans ce but un système de fabrication à Saint-Onen. Les procédés employés étaient ceux d'évaporation. L'eau, amenée par des pompes au sommet de gradins en charpente, descendait en cascades par nappes minces, et, coulant lentement dans de vastes bassins isolés du sol, achevait de se congeler. On a obtenu de cette manière

des masses considérables de glace lorsque la température atmosphérique était à quelques degrés au-dessus de zéro. En outre, on a tenté d'augmenter la puissance congélatrice par des agents chimiques, et par l'addition d'autres matières, telles que le salpêtre ou même simplement le sel marin. Enfin, dans des livers où la glace manqua complètement, on fut obligé d'en aller chercher jusqu'en Norvège sur des bâtiments du Haivre.

Les Américains se livrent depuis quelque temps à ce commerce, qui devient très-lucratif. Ils ont trouvé le moyen de remplacer le lest de leurs vaisseaux par des blocs de glace coupés avec une parfaite régularité, arriés avec soin, et enveloppés de sciure de bois, de paille, et de poussière de charbon. Ils transportent la glace de cette manière dans l'Amérique du Sud, dans nos colonies des Antilles, où ils la vendent à un prix fort élevé.

UNE LARME

ROMANCE

Paroles de M. A. — Musique de M. Antoine de Kontski.

PIANO.

Andante. $\text{\textcircled{S}}$ FIN.

CHANT.

p

U - - - ne lar - - me si - len - ci - - eu - - se De la jeu - - ne fil - le ri -

agitato.

eu - se Est a - gré - able à l'É - ter - nel Elle ar - rive à lui la pre - - mière A - vant les

mo - - - ren - - do.

vœux de la pri - è - - re Et le pur en - cens de l'au - tel Et le pur en - cens de l'au - tel.

2^e COUPLÉT.

p *agitato.* *f*

Car si la bien - fai - san - te ro - - sé - e D'u - - ne tige à de - mi bri - sé - e Fat re -

naï - tre tou - tes les fleurs U - ne larme est aus - si puis - - san - - te Et d'u - ne pauvre à - me souf -

fran - te El - - le peut cal - mer les dou - - leurs El - - le peut cal - - mer les dou - - leurs.

3^e COUPLÉT.

p *agitato.* *f* *p*

Cœurs sé - - pa - rés par la dis - tan - ce Cœurs pleins d'a - mour et de coos - tan - - ce Lais - sez la

plain - te et les son - pirs Par fois par fois au mi - li - eu d'u - ne fé - te Pleu - rez pleu - rez u - ne lar - me se -

cré - te Est le meil - - leur des sou - - ve - - nirs Est le meil - - leur des sou - - ve - - nirs.

Procédés d'E. DUBOIS.

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

Chez J.-J. DUBOCHET, éditeur du Voyage en Zigzag, des Nouvelles Génoises, du Million de Fuits, 60, rue Richelieu.

ABONNEMENT.

PARIS.....	3 mois.....	8 f.
	6 mois.....	16
	1 an.....	30
DEPARTEMENT.....	3 mois.....	9
	6 mois.....	17
	1 an.....	32
ÉTRANGER.....	3 mois.....	10
	6 mois.....	20
	1 an.....	40



PRIX DE VENTE.

Un nu mero, 75 centimes.
 La livraison mensuelle, brochée, avec une belle couverture, 2 fr. 75 cent.
 Le volume ou semestre broché, 40 fr.
 Chaque numéro gâté ou égaré pourra toujours se remplacer.

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS EN 16 PAGES IN-FOLIO MAGNIFIQUEMENT IMPRIMÉS

ORNÉ DE GRAVURES SUR TOUS LES SUJETS ACTUELS

NOUVELLES POLITIQUES	TRAVAUX PUBLICS	COMPOSITIONS MUSICALES	COSTUMES
FÊTES ET CÉRÉMONIES PUBLIQUES	MANUFACTURES	TABLEAUX DE MOEURS	MODES
PORTRAITS DES PERSONNAGES CÉLÈBRES	DÉCOUVERTES SCIENTIFIQUES	SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE	CARICATURES
INVENTIONS INDUSTRIELLES	VUES PITTORESQUES	SCÈNES DE THÉÂTRES	PROBLÈMES D'ÉCHECS
PROCÈS CRIMINELS ET CORRECTIONNELS	CARTES GÉOGRAPHIQUES	DÉCORS	RÉBUS
ROMANS ET NOUVELLES	AMUSEMENTS DES SCIENCES	MONUMENTS	ETC., ETC.

Sur tous ces sujets si divers l'illustration a publié plus de 4,000 gravures de toute dimension.

LA COLLECTION SE COMPOSERA

Au premier Mars prochain, de quatre beaux volumes in-folio avec titres, préface et tables des matières. — Cette collection se vend au prix de l'abonnement, soit : 16 fr., le volume broché ; 52 fr., les deux volumes ou l'année complète ; et 64 fr. les quatre volumes formant la collection jusqu'au 1^{er} mars 1845. — Il faut ajouter 5 fr. par volume pour le recevoir cartonné à l'anglaise, avec élégance et solidité. — Il n'est pas un événement, de quelque importance, arrive en France, en Europe et dans le monde entier, qui n'ait fourni sa page à l'illustration, pas un personnage paraissant sur le théâtre du monde avec quelque éclat, qui n'ait sa notice et son portrait dans ce recueil. L'illustration est un véritable annuaire universel où tous les faits contemporains se trouvent reproduits avec le double mérite de la parole et du dessin, se motivant et s'éclairant l'un l'autre.

L'ANNÉE 1845 CONTIENDRA

Outre les sujets ordinaires, plusieurs séries dont quelques-unes sont déjà commencées, entre autres, un roman en images, sous le titre d' *Aventures de M. Cryptogame*, par l'auteur de plusieurs recueils de ce genre qui sont célèbres : *M. Jabot*, *M. Vieux-Bois*, *M. Crépin*, le *docteur Festus*, etc. — Un choix des tableaux les plus remarquables de la prochaine exposition. Cette revue du Salon commencera par le tableau de la *Snala*, de M. Horace Vernet ; la gravure sera la plus grande gravure sur bois qu'on ait exécutée en France. — Les Boulevards de Paris ; — les Barrières de Paris ; — les belles Maisons de Paris ; — les grands Etablissements industriels de France ; — Deux belles gravures tirées de l' *Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers ; — etc., etc. — Les portraits des principaux orateurs dans les deux Chambres, etc.

SOUS PRESSE :

CHEFS-D'ŒUVRE DE LA COLLECTION DES AUTEURS LATINS, publiés avec la traduction en français, sous la direction de M. NISARD, professeur d'éloquence latine au Collège de France. 25 VOLUMES IN-18 sur Jésus, magnifique édition à 2 fr. 50 cent. le vol.

La Collection des Auteurs latins comprend, sans exception, tous les écrivains de la latinité, est un monument que les savants et les hommes d'études sérieux peuvent seuls apprécier dans son imposant et volumineux ensemble. Les gens du monde, les jeunes gens, ceux auxquels les occupations de la vie ne permet-

tent pas les longues études, et qui ne veulent pourtant pas rester étrangers au culte des muses latines, apprécieront le choix que nous voulons faire dans cette collection, pour en composer un recueil à leur usage. Nous ne tarderons pas à publier le titre des chefs-d'œuvre dont se composera cette nouvelle publication.

Nous voulons le faire à loisir, pour nous décider avec connaissance de cause et donner les motifs de notre préférence. Nous ne risquons pas de nous tromper, ni d'être obligés de revenir sur un premier choix en annonçant des auteurs tels que *Tacite*, *Plin l'Ancien*, *Horace*, *Virgile*, *le Théâtre des Latins*, *Salluste*,

César, les *Œuvres choisies de Cicéron*. Ces volumes sont sous presse. On verra bientôt que nous avons eu en vue d'unir, dans cette nouvelle entreprise, le bon choix des auteurs et des ouvrages, la parfaite correction des textes, le mérite des traductions, le luxe typographique et le bon marché. J.-J. DUBOCHET et C.

F. PRÉVOST, éditeur, rue Jacob, 48. — Même maison, rue des Grès-Sorbonne, 17. — Dans les départements, chez tous les correspondants du Comptoir central de la Librairie.

ENCYCLOPÉDIE POPULAIRE

Répertoire des connaissances humaines, à la portée de toutes les classes,

Par une société de savants, de littérateurs, d'artistes, de manufacturiers et de commerçants, sous la direction de Auguste Savagner.

15 forts volumes in-8 à deux colonnes avec figures dans le texte.

20 livraisons forment 1 vol.
 PRIX : 6 FRANCS.
 Cartonné, couverture imprimée,
 PRIX : 6 FR. 50 CENT.

En vente le tome 1^{er}.

15 FORTS VOLUMES IN-8 A DEUX COLONNES, avec figures dans le texte.

UNE OU DEUX PAR SEMAINE. La 23^e livr. est en vente.

PRIX : 30 CENTIMES.

En vente le tome 1^{er}.

EN VENTE, à la librairie de MADAME VEUVE MAIRENYON, quai Conti, 15, à Paris.

NOTIONS GÉNÉRALES ET ÉLÉMENTAIRES DU DROIT FRANÇAIS, à l'usage des femmes, avec une table interrogative en forme de dictionnaire ; par M. B. DE BEAUPRE, avocat à la Cour royale de Paris, docteur en droit. — 1 vol. in-12, prix, 5 fr. 50
 « Il serait bon que les femmes sussent quelque chose des principales règles de justice. » FENELON. *Instruction des femmes sur leurs devoirs.*

BREVETS DANS LA GRANDE-BRETAGNE ET L'IRLANDE.

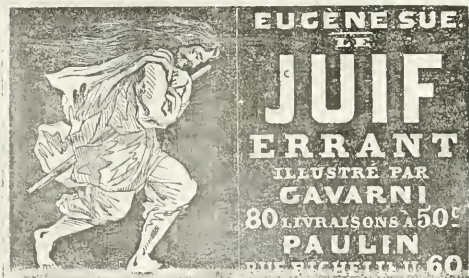
LES INVENTEURS sont informés, que toute espèce de renseignements au sujet des brevets et des garanties offertes aux inventions nouvelles dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, peuvent être obtenus gratis par lettres affranchies, adressées à ALEX. FRANGE, Office for Patents of Invention, 14, Lincoln's Inn Fields, Londres.

LIBRAIRIE PAULIN, RUE RICHELIEU, 60.

ITINÉRAIRE DESCRIPTIF ET HISTORIQUE de la Suisse, du Jura français, de Baden-Baden et de la forêt Noire, de la Chartreuse de Grenoble et des Eaux d'Aix, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamouny, du grand Saint-Bernard et du Mont-Rose ; avec une carte routière imprimée sur toile, les armées de la confédération suisse et des vingt-deux cantons, et deux grandes vues de la chaîne du Mont-Blanc et des Alpes bernoises ; par ADOLPHE JOANNE. 1 vol. in-18 contenant la matière de cinq volumes in-8 ordinaires. Prix, broché, 10 fr. 50 ; relié, 12 fr.

MANUEL DE L'HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE chez tous les peuples, et particulièrement de l'architecture en France au moyen-âge, avec 200 gravures dans le texte, 2 volumes. 10 fr. 50

Mise en vente de la 15^e livraison.



Caricatures par Cham.



Économie domestique.



(Une visite à des Automates)

Modes.

Le carnaval est fini, et pourtant ce n'est encore que bals, fêtes et parures. Aussi ne s'occupe-t-on que des toilettes de soirées, en attendant les premiers rayons du soleil printanier, qui nous fera songer aux parures de Longchamp.

Une jolie nouveauté s'est révélée dans les derniers bals; c'est la robe brodée de petits pois d'or ou de vermillon, et semée

d'étoiles d'or et d'argent. Ces robes, généralement, sont en crêpe et faites en tunique non ouverte du devant; la seconde jupe de dessous peut n'être pas brodée.

Les bijoux, les couronnes d'épis de diamants, les bandeaux de pierres et les feuillages de velours montés sur tiges d'argent ou d'or, sont les coiffures qui complètent ce genre de toilettes.



Les bouquets de corsages ou de jupes, les guirlandes de feuillage tout or ou tout argent, sont aussi en grande faveur.

Il y a toujours beaucoup de robes de tulle ou de crêpe à double jupe; très-peu sont ouvertes devant. Lorsque la seconde jupe est ouverte, c'est sur le côté gauche, où elle est attachée par deux ou trois bouquets de fleurs; souvent aussi elle est ouverte en deux parties et forme tablier, relevé de chaque côté par des bouquets, au nombre de deux ou trois.

Les robes à une seule jupe sont garnies de bouillons de tulle couvrant les trois quarts de la jupe, ou bien cinq bouillons sont posés de chaque côté des devants, tournant en spirales et formant

tablier. Dans chaque tournant est un bouquet de fleurs ou simplement un nœud de ruban.

Pour les soirées non dansantes, les concerts, on garnit presque toutes les robes avec de la dentelle, à trois ou cinq rangs de volants, ou sur le devant et les côtés.

Les robes de velours se portent unies, ou bien elles sont richement ornées de bijoux. Une robe de velours grenat sera ouverte de côté sur une sous-jupe ou une bande satin blanc et retenue en draperie par des agrafes en pierres de couleurs ou en diamant.

Une assez jolie garniture pour une robe de soie, noire, da-

mas ou pékin satiné, se compose d'un bouillon de satin, large de plus d'une main, posé de chaque côté de la robe, et traversé de distance en distance par un ruban plié et fixé au milieu du bouillon par un nœud de ruban, dans lequel on peut mettre des fleurs ou des boutons en diamants ou pierres; ces nœuds sont au nombre de cinq et diminuent de volume vers la taille.

On pose cette année beaucoup de fleurs sur les étoffes lourdes; une robe garnie de dentelle en tablier a souvent de chaque côté trois bouquets de fleurs.

Les modes d'hommes varient peu, et pour voir quelques changements, il nous faudra attendre aussi les premières belles journées du printemps. Il faut à présent nous en tenir aux habits à longues et larges basques, élégants comme l'habit d'Humann représenté ici. Les habits noirs ont souvent les collets et les revers en soie. On voit quelques pantalons sans sous-pieds, mais seulement aux personnes qui ne dansent pas.

Dans les grandes soirées, l'habit d'Humann est accompagné d'un gilet et d'une cravate blanche.

Pour les visites du jour, on adopte les redingotes noires ou couleurs bronzées, avec les revers et collets en soie, des gilets de cachemire à fleurs ou en velours, des pantalons bleus ou gris. Les pardessus bleus sont très-foncés. Les chapeaux sont bas de forme et un peu ballonnés.

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS :

Le Palais-Royal sert de rendez-vous aux étrangers qui visitent Paris.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 1, Finch Lane Cornhill.
A SAINT-PELERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostinói-Dvor, 22 — F. BELLAZARD et C^e, éditeurs de la Revue étrangère au pont de Police, maison de l'église hollandaise.
A ALGER, chez BASTIDE et chez DUROS, libraires.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de FACAMPY ET C^e, rue Damiette, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 5 mois, 3 f. — 6 mois, 16 f. — Un an, 50 f.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 f. 75 c.

N^o 105. VOL. IV. — SAMEDI 15 FÉVRIER 1845.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dép. — 5 mois, 9 f. — 6 mois, 17 f. — Un an, 53 f.
 — l'Étranger. — 10 f. — 20 f. — 40 f.

SOMMAIRE.

Académie française. Réception de M. Mérimée. *Portraits de MM. Etienne et Mérimée.* — *Histoire de la Semaine.* — *Courrier de Paris.* *Mazurka dansé chez M. Lacave-Laplagne, ministre des finances; Halle aux Huitres.* — *Théâtres. Une Scène de Lady Seymour.* — *Chronique Musicale.* — *De la Réforme Postale.* — *Les Promenades de Paris.* III. Les Boulevards (3^e série.) *Vue à vol d'oiseau de la place de la Concorde jusqu'à la Madeleine; les Boulevards (côté droit) de la Madeleine à la rue du Helder.* — *Louis de Glenvez.* Nouvelle, par M. Eugène de Lachaux. (Suite et fin.) — *Histoire de M. Cryptogame,* par l'auteur de M. Jahot, de M. Vieux-Bois, de M. Crépin, du docteur Fesius. (5^e série.) *Yingt-quatre Gravures.* — *Bulletin Bibliographique.* — *Annales.* — *Indiens sauvages des forêts vierges du Brésil. Deux Gravures.* — *Correspondance.* — *Observations météorologiques.* Mois de Janvier. — *Rébus.*

Académie française.

RÉCEPTION DE M. MÉRIMÉE.

La dernière séance avait été quelque peu belliqueuse; cette fois-ci, on s'attendait à une solennité toute pacifique, et le seul appât littéraire, le seul espoir d'entendre deux bons discours, avait attiré à l'Institut une société certainement illustre et charmante, comme celle d'il y a quinze jours. Les séances académiques, jadis de véritables fêtes pour la bonne compagnie, semblent redevenir maintenant à la mode; l'enceinte du pavillon des Quatre-Nations est si favorablement disposé pour voir et être vu, la clarté qui vient d'en haut y jette un si beau jour sur les toilettes, en fait si bien ressortir et briller les couleurs, que les personnes élégantes commencent à goûter le lieu, à s'y complaire, à s'y trouver à leur gré. Une chose encore maigre, pourtant, à ces bril-

lantes réunions; le croirait-on? Ce sont les habits brodés de vert, l'uniforme immortel, vulgairement la graine d'épinards; et messieurs des cinq Académies, sans songer au magnifique aspect qu'ils offriraient, tous vêtus de leur costume, nous viennent, à de rares exceptions près, en *bicets*, excuser le mot; de sorte que les quelques habits verts, clairsemés sur cette masse noire, vous ont un air dépareillé vraiment péjorable à voir. Les nouveaux tabillés, je veux dire les nouveaux reçus, se font bien, d'abord, une loi ou un plaisir de porter leur costume, tout frais encore, mais bientôt ils le suspendent au clou, sans plus y penser... Parlez-moi de M. Pasquier! voilà un bon et pur académicien, fidèle à la verdure, comme il l'est à la smarre-puce, selon les moments et les lieux!

Le récipiendaire, c'était M. Prosper Mérimée, l'heureux auteur de *Colomba*, du théâtre de *Clara Gazul*, du *Vase étrusque*, de la *Chronique de Charles IX*, et d'autres œuvres encore que je n'ai pas besoin de nommer, parce que tout le monde les a lues et goûtées. Esprit fin, délicat, exquis, et



M. Etienne.)



M. Mérimée.)

joignant à ces rares qualités une sûreté de goût, une discrétion de manière, une sobriété de style dont on chercherait inutilement des exemples dans le reste de notre littérature contemporaine, plutôt surabondante et flottante, sans compter les intempérants. — M. Mérimée semble se rattacher d'instinct à ces modèles purement classiques, à ces sages écrivains du temps passé qui délibéraient avant d'écrire, et délibéraient encore après avoir écrit, effaçant, corrigeant, et, selon le précepte, vingt fois sur le métier remettant leur ou-

vrage. Assez d'autres sans lui se sont chargés de pousser hardiment notre langue, notre poésie dans les lois nouvelles; M. Mérimée s'est réservé, selon son goût, les œuvres exclusivement d'art, et l'on pourrait le nommer un écrivain de *plaisance*: il plaît, il charme plutôt qu'il ne touche et ne transporte, il nous mène doucement plutôt qu'il ne nous entraîne de vive force, et si son talent ne maîtrise pas le cœur, on peut dire que c'est une fête véritable pour l'esprit. — Ses ouvrages, comme l'a si bien exprimé M. Etienne, ne sont, ni d'un enthousiaste,

ni d'un moraliste chagrin; il n'a de goût ni pour l'hyperbole, ni pour l'anathème; sa philosophie tolérante se résigne à accepter l'homme tel qu'il est, et sous ses ingénieuses satires perce plutôt le sourire de la moquerie que l'expression de la colère et du mépris.

Avec une pareille méthode, avec de semblables qualités, est-il surprenant que M. Mérimée ait échappé jusqu'ici aux rigueurs de la critique, que pour lui les plus sévères se soient adoucies, que les moins louangeurs aient trouvé des

éloges? Ces excellentes habitudes de composition et de style n'ont, en effet, que ce seul défaut, qu'on est naturellement porté à les outrer un peu, par l'aine des procédés contraires; et ce n'est pas sur ce qu'il a fait qu'on peut reprendre M. Mérimée, mais sur ce qu'il n'a pas osé faire, refusant de s'avancer même jusqu'à la limite de son genre, de peur sans doute de le dépasser, peut-être trop sobre par crainte de l'infatigabilité, peut-être trop réservé par horreur de l'exubérance. C'est l'histoire de ce célèbre évêque d'Italie qui passa quarante ans à composer un demi-volume, écrivait à peu près de la même façon que M. Mérimée, et les meilleurs du moyen âge, deux pas en avant et un en arrière, et toujours ainsi, jusqu'à Jérusalem.

Les avantages et les inconvénients, j'ose le dire, du procédé littéraire de M. Mérimée se montrent avec une égale clarté dans les discours qu'il vient de prononcer à l'Académie. Le récipiendaire avait, selon l'usage, à faire l'éloge de son prédécesseur. — La critique n'avait pas attendu jusqu'à ce jour pour discuter les titres de l'auteur de *Tribby*, de *Jean Soubir*, etc.; les esprits les plus fins, les plus délicats, les plus graves aussi s'étaient ingénies à analyser, à caractériser ce talent si souple, si richement nuancé, si fertile et si varié dans ses aspects. — Précurseur de l'école moderne, Nodier est pourtant, aussi lui, disciple des maîtres classiques : « Partisan déclaré de l'innovation, il s'arrêta devant la langue de Pascal et de Bossuet, et ne cessa de la regarder comme l'arche sainte, à laquelle il est défendu de toucher. Dans ses conceptions, il la poussa peut-être quelquefois la hardiesse jusqu'à la bizarrerie; mais il régla toujours son style sur les meilleurs modèles; sa phrase demeure claire, et, harmonieuse. *Suzanna*, le plus étrange de ses récits fantastiques, semble le rêve d'un seigneur, raconté par un poète de la Grèce. » Cultivant tour à tour et avec une égale passion l'histoire naturelle et la poésie, la linguistique et le roman, la bibliographie et la critique, Nodier appartenait à toutes ces études la même ardeur, la même puissance, et sur chacun de ces points divers, il se portait successivement avec tout son génie, je veux dire avec tout son style.

M. Mérimée n'est point homme à subtiliser, à raffiner sur le talent d'autrui, comme fait, par exemple, M. Sainte-Beuve; il s'est donc ici borné, selon sa méthode littéraire, à caractériser par des traits généraux la manière et le style de Charles Nodier; et, comme s'il eût préféré l'homme à l'écrivain, il a donné dans son discours la plus grande place à la biographie. Chacun connaît le rare et charmant talent de conteur que possède M. Mérimée, nous ne pouvons donc pas nous plaindre de la voir ainsi prendre ses avantages, aimant mieux raconter la vie de Nodier que discuter la valeur de ses ouvrages, et cette préférence nous a valu des pages vives, spirituelles, animées d'un enjouement aimable, quoique peut-être et parfois la pointe de raillerie fine et délicate de Clara Gazal peyât un peu trop sensiblement sur le tonne bigoteuse. Mais, comme je disais, le défaut de la méthode de M. Mérimée, sous ce rapport, est, avec tout le respect que nous professons pour l'illustre récipiendaire, nous nous permettons de lui reprocher de n'avoir peut-être pas assez explicitement montré le rôle littéraire de G. Nodier. — La question était assez dangereuse à traiter; l'Académie, comme on sait, est maintenant conquise par ceux qu'elle a longtemps proscrits, les choix nouveaux viennent renforcer chaque jour les *modernes* dans l'enceinte jadis possédée par les ennemis de romantisme; comment donc, sans blesser on les uns ou les autres, déterminer la position précise de Charles Nodier, que réclame l'un et l'autre camp? M. Mérimée a prudemment tourné la question, et s'est borné là-dessus à des demi-mots, à des reticences, à des sous-entendus : « Cet homme, qui occupa une place si particulière dans la littérature contemporaine, a-t-il fait tout ce qu'il pouvait faire? Quand on relit ces vers charmants, échappés, pour ainsi dire, à sa première jeunesse, on se demande comment s'est faite cette voix harmonieuse, qui nous eût rendu peut-être André Chénier. Quand on admire cette prose savante où l'art des mots et des tournures n'ôte rien à l'élegante facilité du langage, on regrette qu'un si merveilleux instrument n'ait pas été employé à des œuvres plus sérieuses; on voudrait qu'il eût moins sacrifié à des goûts factifs, et, si j'ose m'exprimer ainsi, à des notes littéraires... » Il ne suffit pas, à dit La Rochefoucauld, d'avoir de grandes qualités, il faut en avoir l'économie. » Cette économie a manqué peut-être à M. Nodier. Esclave du caprice, souvent pressé par la nécessité, il travaillait au jour le jour... Je m'arrête, messieurs, car je n'aperçois que je fais plutôt la critique de mon temps que celle des écrits de M. Nodier. »

M. Etienne recevait M. Mérimée et devait lui répondre; mais l'honorable académicien, à peine relevé de maladie, avait été forcé de céder le fauteuil à M. Molé, et, pour son discours, il s'était reposé sur M. Viennet du soin de le prononcer. M. Viennet est, comme on sait, le lecteur le plus sonore, le mieux accentué de l'Institut, et, quand il lui s'apologues, il sait les lire de façon à ce qu'on n'en laisse point échapper une syllabe; aussi, quoique l'œuvre perde toujours un peu à ne pas être déclamée par l'auteur lui-même, cette fois, cependant, l'organe de M. Viennet semblait un avantage de plus pour la prose élégante et nombreuse de M. Etienne.

L'éloge de Charles Nodier se trouvait on ne peut mieux placé entre les mains de son élu, car M. Etienne s'est acquitté de ce dernier devoir avec une pleine attention, et l'attachement de ses regrets a été partagé par tous les auditeurs, lorsque, rappelant la bonté de cœur de Nodier, et la lire et trait touchant de ses souvenirs personnels : « Et moi-même, menacé alors d'une persécution, que le désir d'honorer sa mémoire peut seul me rappeler, je le vois accourir, et il m'adresse ces mots que je n'ai jamais oubliés : « Dieu vient de m'accorder un nouvel enfant, je pourrais lui assurer un haut patronage; je viens le placer sous celui d'un malheureux; je vous prie de lui donner votre nom. »

On s'attend bien que M. Etienne ne doit pas être aussi réservé que M. Mérimée, lorsqu'il touche le point délicat du romantisme; au contraire, il semble redoublé de cœur de purger la mémoire de son aîné de tout soupçon d'hérésie littéraire, et, après avoir rappelé la variabilité extrême du talent de Nodier, qui se passionnait à la fois pour les objets les plus opposés : « Cette contradiction apparente, ajoute-t-il, — et ici le voix de M. Viennet s'élève et se hausse orgueilleusement, — lui a fait attribuer des doctrines qui n'ont pas les siennes; mais si l'importance à quelquelques arraché à sa complaisance, tant soit peu railleuses, ces signes d'une équivoque approbation, ses propres exemples, ses plus sérieux écrits témoignent hautement de son respect pour la langue du génie. » — Patience, patience! la prochaine séance doit être partagée entre M. Sainte-Beuve et M. Victor Hugo; j'imagine que les battus d'aujourd'hui prendront une belle revanche... à moins qu'ils ne passent tout leur temps, ce qui se pourrait bien, à se battre l'un l'autre, — sur le dos de Casimir Delavigne, le mort qu'il faudra louer.

Mais, une fois l'éloge de Nodier achevé, il restait à faire celui de M. Mérimée; et là encore naturellement, M. Etienne trouva l'occasion de placer une nouvelle épigramme contre ces pauvres modernes : « Je rappelle ainsi, monsieur, tous vos titres; mais puis-je en omettre un qui vous assurez des droits aux préférences de l'Académie : c'est le naturel, c'est la clarté du style, la clarté sur tout, qui disparaît de plus en plus des écrits de notre temps, et qu'il nous appartient de remettre en honneur. Epris, comme tant d'autres, de la nouveauté, vous ne l'avez point cherchée dans la bizarrerie; vous avez le secret d'être original sans cesser d'être vrai; chez vous, la pensée n'a rien de vulgaire; vous ne recourez pas, pour la revêtir d'un faux air, de grandeur, à l'éclat des mots et au luxe des métaphores. »

Maintenant donc, nous voici remis au 27 de ce mois, dans quinze jours environ. Après la séance classique, nous aurons la séance romantique, et, malgré notre respect pour la science romanesque, et, malgré notre respect pour le projet de loi sur les fonds secrets, et à cela que le ministère était tout décidé à réengager, dans la discussion à laquelle ce projet donnerait lieu, la lutte politique, dont le résultat au jour précédent paraît peu décisif; il a annoncé que, si le cabinet avait cru, à la suite du vote sur l'adresse, pouvoir demeurer, il était bien déterminé à prendre le parti contraire, si la Chambre ne lui donnait pas un vote plus significatif d'adhésion.

Histoire de la Semaine.

La Chambre, depuis douze jours, n'a vu se reproduire une grande lutte politique, mais elle s'est ressentie des secousses de la dernière, et plus d'un avortement s'en est suivi. On avait cependant évité un conflit nouveau, en faisant choix pour la vice-présidence, laissée vacante par l'élevation de M. de Salvandy au ministère, de M. Lepelletier d'Aulnay que l'opposition pouvait réclamer comme sien, parce qu'il s'était refusé à voter le paragraphe de l'adresse sur l'Alaïre de Taïti, mais que le ministre pouvait en même temps ne pas regarder comme lui-même hostile, parce qu'il s'était abstenu à l'occasion de l'amendement Malleville. Des bulletins de la gauche, de la droite, du centre ont donc couronné ce choix, qui a ainsi réuni 256 voix sur 527 votants.

On avait encore pris les mêmes précautions, en ajournant, jeudi de la semaine dernière, et jusqu'à la discussion des fonds secrets, les interpellations annoncées pour ce jour-là, sur les destitutions de MM. de Saint-Priest et Drouyn de L'Huis. Mais tous ces efforts tentés, pour faire à la Chambre le temps de se remettre, tous ces engagements, que ce silence observé aussi religieusement que dans la chambre d'un malade, n'ont pu la faire entrer en pleine convalescence. La proposition présentée par MM. d'Haussonville, de Salme, Saint-Marc Girardin, de Sainte-Aulaire et de Gasparin, relative aux conditions d'admission et d'avancement dans les fonctions publiques, en a été la première victime. Cette proposition avait le tort de ne pas donner de garanties suffisantes aux fonctionnaires, mais elle imposait aussi quelques restrictions à l'arbitraire. Elle voulait : 1° Que l'aptitude des candidats aux emplois rétribués par l'Etat fut constatée, soit par un concours, soit par un examen subi à la sortie d'une école spéciale, soit par un diplôme obtenu dans une des facultés ;

2° que des ordonnances ministérielles, publiquement rendues, déterminassent la hiérarchie des emplois dans chacune des branches de l'administration ; 3° que nul ne pût être admis dans un grade supérieur du service public, avant d'avoir rempli, pendant un temps fixé, le grade immédiatement inférieur, et d'être compris sur une liste de présentation ; 4° que certains fonctionnaires déterminés pussent être nommés pour un certain nombre d'années en dehors des règles prescrites ; 5° que certaines fonctions, telles que celles de ministre, d'ambassadeur, etc., fussent en dehors de la loi prescrite ; 6° que toutes les nominations, faites par ordonnances royales ou arrêtés ministériels, fussent insérées dans l'*Annuaire*. La troisième des dispositions que nous venons d'énumérer, ayant été adoptée par la Chambre, malgré l'opposition de M. le ministre de l'Intérieur, le cabinet est devenu contraire au projet; et au vote définitif, sur 515 votants, 156 se sont prononcés pour l'adoption, mais 457 pour le rejet, et la proposition a ainsi succombé sous une majorité d'une demi-voix. — Le lendemain, cette demi-voix est passée à l'opposition qui, dans la discussion de la proposition de M. de Saint-Priest, sur l'abaissement du tarif des lettres, avait, malgré les efforts de M. le ministre des finances, fait prévaloir, par voie d'amendement, l'établissement d'une taxe unique de 20 centimes pour toutes les lettres, et cela par 150 voix contre 129. — Mais le samedi, l'ensemble de la réforme postale a été rejeté par l'absence de majorité, et le vote du partage exact des voix de l'opposition et du ministère, 176 voix contre 170. On a dit, à cette occasion, que le thermomètre ministériel, après avoir subi quelques légères variations, se trouvait remonté à zéro. Une semblable situation peut prêter aux faiseurs de mots de la Chambre; mais elle est triste, mais elle deviendrait déplorable, si une ma-

rité réelle et persistante ne se prononçait pas enfin, dans un sens ou dans un autre, et ne donnait force au ministère actuel ou à l'autre cabinet.

La Chambre, dans cette même semaine, avait adopté sans discussion la proposition dont elle avait été saisie, l'année dernière, par l'honorable colonel de Briquerville. La commission avait introduit une modification importante dans le projet; elle avait pensé que les restes du maréchal Duroc, qui fut aussi l'ami de Napoléon, devaient être associés aux honneurs rendus aux défunts du général Bertrand, et la Chambre a ouvert la sépulture des Invalides, après du tonbeau de l'Empereur, à ces deux illustres maréchaux du palais. — La Chambre avait encore autorisée la lecture de trois propositions de M. Duvergier de Hauranne, ainsi conçues : « Il sera formé une commission de neuf membres chargée de substituer, dans le règlement de la chambre des députés, le vote public au vote par vote de scrutin secret, et d'organiser le nouveau mode de procéder ; » la seconde de M. Heger (du Loire), tendante à modifier les articles du code d'instruction criminelle, qui intéressent plus particulièrement les garanties de la liberté individuelle; la troisième de M. Isambert, sur la responsabilité des ministres et des agents du gouvernement. — Lundi M. Duvergier de Hauranne a fait entendre les développements de sa proposition. Il l'appuyée par de nobles considérations. « Qu'on n'essaie pas, a-t-il dit en terminant, de couvrir le vote secret des grands motifs d'impartialité, d'indépendance, de conscience; ces mots et ces sentiments nous sont communs à tous; mais je ne crois pas que, pour être impartial, indépendant, consciencieux, il faille se cacher. Dans ce moment, il ne s'agit que de savoir si, plus d'un demi-siècle après notre révolution, nous avons les mœurs d'un peuple libre ou les mœurs d'un peuple d'États-français. La Chambre le décidera en se prononçant sur ma proposition. » La proposition a été prise en considération et renvoyée aux bureaux. — Dans la même séance, M. le ministre de l'Intérieur est venu présenter le projet de loi sur les fonds secrets, et à cela que le ministère était tout décidé à réengager, dans la discussion à laquelle ce projet donnerait lieu, la lutte politique, dont le résultat au jour précédent paraît peu décisif; il a annoncé que, si le cabinet avait cru, à la suite du vote sur l'adresse, pouvoir demeurer, il était bien déterminé à prendre le parti contraire, si la Chambre ne lui donnait pas un vote plus significatif d'adhésion.

Enfin, M. le président du conseil est venu lire une ordonnance du roi prononçant le retrait du projet de loi proposant le vote d'une pension à M. Villeman. Cette ordonnance a été motivée sur le refus persévérant de cet ancien ministre. Un journal a publié à cette occasion les lignes suivantes : « Nous avons recueilli de la bouche d'un ami de M. Villeman, qui s'est longuement entretenu avec lui, les détails les plus intéressants sur sa position. Jamais l'illustre académicien n'a eu l'esprit à la fois plus incertain et plus prompt. Il parle avec calme de sa maladie, comme le pourrait faire un étranger. Il dit, d'une manière aussi vraie que touchante, que s'il n'eût pas été seul dans sa maison et livré à des travaux sans relâche, jamais cette maladie n'eût éclaté. Il aurait eu besoin de repos, d'une sageuse... personne n'était là pour l'en avertir. Les symptômes étaient pourtant si gênants : un jour le sang lui avait jailli par les oreilles. Loin de repos, faite de soins; la fièvre est venue et a été déjà soulagée. — Quoi de surprenant? — Et c'est pendant qu'il était dans cet état, c'est-à-dire quand personne n'eût pu honorablement accepter de lui un engagement de 10 francs, que le mot de démission, recueilli à la hâte, avait été porté au roi, et suivi aussitôt de l'ordonnance qui déclarait son poste vacant! Sans doute, il avait eu des heures de fièvre, de délire; il s'était imaginé que les jesuites le poursuivaient; il avait cru à des menaces contre lui; et il avait cru avec exagération, « car, a-t-il ajouté, il y avait dans tout cela un fond de vérité, et peut-être n'aurait-on pas été fâché du prétexte qui s'offrait de se débarrasser à la fois du projet de loi sur l'enseignement et du ministre qui l'avait présenté. » — « Au reste, a-t-il repris avec un fin sourire, je me propose d'écrire un mémoire sur l'utilité des *fevers cérébrales* dans les crises ministérielles. »

* La Chambre des pairs n'a vu ses séances remplies que par des débats de peu d'intérêt. Une proposition de M. le comte Daru a seule attiré l'attention publique. Elle a pour but de prévenir les abus qui peuvent naître de l'organisation des compagnies sans nombre qui se proposent moins la confection des chemins de fer que l'agiotage sur les actions. Nous reviendrons sur la mesure provoquée, et nous dirons en même temps combien de centaines de millions sont à ajouter au tableau que nous avons donné dans notre dernier numéro, et que plusieurs journaux ont reproduit.

* On se montre fort attentif à la lutte électorale qui se prépare à Metz. Il s'agit de la réélection de M. Portalans, nommé lieutenant général. Les journaux de la localité font voir dans le renouvellement ou dans le retrait du mandat de ce député la sanction ou l'infirmité par les électeurs du vote de l'indemnité Fritchard.

* Tant que cet intéressant indémis est resté en Angleterre, il s'est condamné au silence, parce que le gouvernement l'avait averti que s'il portait dans les meetings des missionnaires quelque motion ou quelque propos d'une nature compromettante, il l'obligerait peut-être le nouveau consulat qui lui avait été promis. Qu'a fait le digne homme pendant ses loisirs et son silence forcé? Il a composé clandestinement un petit livre contenant le récit de ses faits et gestes, récit d'un si long que l'on pense bien que la France n'est pas épargnée. Trois jours après son départ, le livre était publié à Londres. Pour son début, Fritchard compare l'arrivée des Français dans l'île de Taïti à l'invasion d'une troupe de porcs dans un jardin sans de fleurs.

* Le bruit s'était répandu que le ministère avait reçu de faits nouveaux de Taïti. Un journal ministériel a démenti les feuilles qui l'avaient reproduit. Le *Liverpool-Times* donne toutefois d'assez tristes détails; voici ce qu'on y lit : « Nous

avons eu hier une entrevue avec le révérend M. Howes, un des missionnaires de la société des missions de Londres, qui vient d'arriver à Liverpool, directement de Taïti. Il a quitté l'île le 27, et nous avons par lui des détails sur l'état présent de Taïti et des autres îles de la Société. Toute la population de Taïti et des autres îles dont les Français réclament la possession est en armes contre eux, et ils n'occupent Taïti que de la petite portion de territoire qu'ils occupaient à Taïti même. Ils ne pouvaient s'écarter d'un mille de Papeïti sans être attaqués par les naturels, qui étaient déterminés à résister jusqu'au dernier. La force totale des Français consiste en 1,000 hommes, et les naturels à Taïti et dans les îles voisines sont au nombre de 4 ou 5,000 hommes armés et déterminés, résolus à combattre jusqu'à la mort. Déjà 200 Français ont succombé en attaquant les fortes positions prises par les naturels, dont 100 environ ont aussi perdu la vie. La reine Pomaré ne veut rien traiter ni rien avoir à faire avec les Français; elle a rejoint ses sujets dans une des îles voisines, et elle est déterminée à vivre ou à mourir en reine.

* Le traité de commerce qui se négociait entre la France et la Chine a été signé, le 24 octobre, à Wampoa, à bord de l'Archimède. — Le bruit de la mort de l'empereur de Chine avait couru à Canton; il ne s'est pas confirmé. Le commerce était un peu en stagnation. L'accumulation des thés à Canton dépasse tous les besoins d'exportation, et quant aux articles importés il n'y a aucun débouché. Les créanciers et l'opium, qui trouvent un débouché facile. La vigilance de la police chinoise a été excitée par la découverte d'une bande de misérables appartenant à la terrible association du *Triad*. Les membres de cette association ne reconnaissent aucun gouvernement et aucune loi. Sixante-dix de ces misérables ont été pris, après une vigoureuse résistance; on les avait surpris plongés à demi dans l'ivresse extatique de l'opium, en compagnie de quelques femmes de mauvaise vie. Les documents qu'on a saisis sur eux jetteront quelque jour sur cette ténébreuse et formidable association. — La garnison de Hong-Kong est décimée par les maladies. Le nombre des morts a été de cent cinquante dans une courte période.

* On sait que l'expédition faite par la France en 1851 et 1852 pour la délivrance de la Belgique, envahie par les forces hollandaises, nous a coûté quinze millions environ, qu'il était assez naturel que nous regardassions comme une créance sur l'Etat auquel nous avions rendu ce dispendieux service. Depuis quelque temps la presse belge avait un ton de débiteur récalcitraire; cette mauvaise disposition vient d'être formellement exprimée à la tribune du sénat. M. Nothomb, interpellé, le 4 février, par M. Dumont-Dumortier, au sujet des réclamations de la France, s'est borné à répondre que le gouvernement belge n'avait jamais reconnu cette prétendue créance et qu'il continuerait à la désigner comme il l'avait fait dès 1851 et 1852. L'Angleterre, a ajouté le ministre, n'a réclamé aucune indemnité pour la part qu'elle a prise à l'intervention armée qui a eu lieu pendant ces deux années, en bloquant les ports de la Hollande.

* Nous avons annoncé et même reproduit l'ouverture de la session du parlement anglais. Ce qui a dû frapper nos hommes politiques dans le discours de la reine, c'est le soin que ses ministres ont eu de montrer l'Angleterre à même de choisir entre l'alliance avec la Russie et l'alliance avec la France. La discussion de l'adresse en réponse à ce discours, à laquelle ont pris part dans la chambre des communes lord John Russell et le vicomte Palmerston, a été fort peu animée, car l'opposition, comme le ministère, a paru trouver très-satisfaisants pour l'Angleterre les concessions obtenues de la France dans la négociation de Taïti. Quant au droit de visite et aux conférences nouvelles auxquelles lord Palmerston a fait allusion, on annonce le départ de Paris pour Londres de M. le duc de Broglie, qui va rejoindre en Angleterre le docteur Lushington, nommé comme lui commissaire, pour chercher une solution. On est assez porté à croire que le ministère anglais renoncera au droit de visite, et il pourra obtenir quelques concessions nouvelles. L'une au moins de nos contentions, c'est-à-dire une immédiate évacuation. L'autre, au-delà de l'Amérique, c'est-à-dire une intervention, d'abord diplomatique, de la France contre les Etats-Unis dans l'affaire du Texas.

* Nos voisins qui, comme nous l'avons dit, songent à fortifier Londres, ne perdent pas de vue un instant le développement de leur marine et la mise en état de leurs côtes. Le *Times* vient de publier l'article suivant : « Nous qui avons fait un grand usage de la vapeur dans la marine, oublierions-nous que l'on peut s'en servir contre nous? On n'oserait vraiment supposer que l'indifférence soit possible sur ce point important, si l'on ne savait qu'il y a six années il a été fait un rapport à cet égard, et que depuis le ministre Pitt jusqu'au duc de Wellington, le lord gardien des cinq ports n'a pas pu même obtenir que Douvres fut mis en état de défense! Si la guerre éclatait entre la France et l'Angleterre, nous aurions à faire à une marine telle que la France n'en a point eue depuis la bataille de Trafalgar, et de plus l'ennemi pourrait employer certains moyens pour diriger des opérations clandestines sur les côtes qui n'ont été découvertes que quelques années après la paix. Non contenté d'avoir augmenté le nombre de ses vaisseaux, amélioré les équipages et donné une excellente éducation à ses officiers, la France a réalisé le grand objet de son ambition depuis plus d'un siècle, en fortifiant Cherbourg. Ajoutons que tout récemment on a proposé d'établir un port semblable près de Boulogne. En appelant l'attention du public sur ce point, nous croyons avoir contribué à assurer l'exécution des mesures essentielles que recommandent les commissaires des ports. »

* Dans un meeting qui a eu lieu à Dublin le 5 de ce mois, O'Connell a fait connaître le rapport du comité chargé de faire une enquête sur la question de la présence des membres irlandais dans le parlement. Le comité a décidé à l'unanimité que, tout espoir étant perdu de trouver auprès des Chambres faveur ou appui pour l'Irlande, les députés de ce pays feraient beaucoup mieux de siéger dans Conciliation-

Hall que dans Westminster. Le rapport sera soumis par M. O'Brien à l'adoption de l'association du rappel. O'Connell s'est associé à ses conclusions, et a déclaré que, pour sa part, « il ne veut plus aller au parlement. »

* Les nouvelles de l'Inde apportées par la dernière maille ne sont pas favorables. Dans l'Afghanistan, une épidémie affreuse s'est déclarée au mois de novembre. A Caboul, selon l'opinion orientale d'un correspondant indigène, « les vivants ne suffisent plus pour enterrer les morts. » Plusieurs membres de la famille de Dost-Mahomed sont tombés victimes de cette maladie, dont on ne précise pas la nature. Il est probable que ce n'est autre chose que le choléra. Le pays des Mabrattes du Sud continue à être le théâtre d'une lutte active. Il y a mille morts, dans le nombre desquels on compte près de la moitié de soldats européens, occupent toujours les Etats du raja de Kolapour et la contrée de Sawant Warri. Les rapports des généraux commandant sous les ordres du général de division Delamotte donnent des détails sur la prise successive des forteresses de Ponalla, de l'Awangir, de Rouzga et de Sawalghar. A la prise du premier de ces forts, l'armée de la compagnie eut à déplorer la perte du lieutenant-colonel Hickey, dont les deux jambes ont été emportées par un boulet. L'attaque a duré deux jours, et ce n'est qu'après l'ouverture d'une brèche que ce fort a été emporté d'assaut le 1^{er} décembre. C'est dans ce fort de Ponalla que se trouvait emprisonné l'indien Ovars, qui avait été nommé agent politique de la compagnie dans le pays de Kolapour, et dont nous avions annoncé la capture un mois auparavant. Les assiégés avaient voulu envoyer le colonel auprès du commandant des forces d'attaque, pour agir comme médiateur. Il paraît que l'offre avait été repoussée par le prisonnier, il a été relâché sans condition, mais non sans opposition d'un parti assez nombreux qui voulait le mettre à mort. L'assaut a été habilement conduit, et les cipayes ont rivalisé de bravoure avec les soldats anglais. La défense présentait aussi un caractère assez énergique. Un feu bien nourri a été dirigé des murailles, et de gros blocs de pierre lancés sur la pente escarpée de la montagne couronnée par la forteresse, précipitaient un grand nombre de soldats dans les ravins qui entouraient sa base. Enfin, après une heure d'assaut, la forteresse se rendit; environ 2,000 prisonniers sont tombés au pouvoir du vainqueur, qui compte trois morts et cinquante et quelques blessés. A l'attaque du fort de Rouzga, il fallut faire taire le feu de deux mortiers; mais, après un premier assaut, suspendu par la nuit, on trouva le lendemain la place évacuée. A Sawalghar, la principale difficulté que l'on avait à vaincre était un passage étroit sur la crête d'un rocher large à peine de cinq pieds, avec des précipices de plus de mille pieds de profondeur de chaque côté. Deux cents hommes résolus

avaient par, dit-on, défendre ce passage contre une armée de dix mille Indiens; heureusement pour l'armée assaillante, ces hommes ne se trouvant pas là. Le Sindhi, qui se fertilité a fait comparer à l'Egypte dans une proclamation de lord Ellenborough, devient un véritable tombeau pour l'armée anglaise. Il y a eu encore 5,000 hommes dans les hôpitaux. Le 78^e régiment a perdu 200 hommes, femmes et enfants, dans l'espace de trois mois, et il n'y a pas douze hommes de ce régiment qui n'aient été à l'hôpital.

* D'après les correspondances de Londres, voici en quoi consistent les mesures concertées entre la France, l'Angleterre et le Brésil pour ramener enfin la paix sur les rives de la Plata : la nomination serait faite à Rosas au nom des trois puissances d'avoir à rappeler l'armée qui assiege Montevideo; en cas de refus, l'escadrière Buenos-ayrienne sera saisie et l'île Martin-Garcia occupée. On avisera ensuite s'il y a lieu à prendre d'autres et plus décisives mesures. Nous nous félicitons sincèrement de cette détermination.

* Une lettre de Washington expose la situation avec beaucoup de clarté : d'opinion générale est que l'annexion du Texas sera prononcée durant la session actuelle du congrès. M. Douglas, de l'Etat d'Illinois, qui au surnommé le « serpent », O'Connell, a émis à cet effet au congrès une loi qui obliendra l'assentiment de toutes les fractions du parti démocratique. — Le *Globe*, journal de Washington et organe du sénateur Benton, de Missoury, qui, dans la dernière session, avait combattu avec énergie tout projet d'annexion, se prononce maintenant en faveur de cette mesure. L'allure ne tardera pas à recevoir une solution. Si néanmoins le sénat rejetait la proposition, car la chambre des représentants l'adopterait certainement, M. Polk conquerrait probablement sur-le-champ, après son avènement à la présidence, une session extraordinaire ou les membres nouvellement élus pourraient faire triompher le vœu du peuple tel qu'il s'est manifesté aux dernières élections. Il est question d'un changement de cabinet : M. Calhoun, secrétaire des affaires extérieures; Mason, ministre de la marine, et Bibb, secrétaire du trésor, resteraient probablement à leur poste, si toutefois la nouvelle administration ne devient pas radicale, mais très-modérée. M. Everett ne sera pas rappelé de Londres aussi longtemps que M. Calhoun conservera son portefeuille.

M. King, le représentant américain à Paris, appartient, comme ancien sénateur d'Alabama, au parti du président élu, et est un homme d'Etat si distingué qu'il ne faut pas même penser à son rappel. Les ministres à Saint-Pétersbourg et à Vienne seront seuls rappelés. Le premier sera remplacé par un homme dont les principes sont plus en harmonie avec ceux de l'administration nouvelle, et le colonel Todd, notre représentant à Vienne, sera rappelé parce qu'il est partisan et ami de M. Daniel Webster et, comme tel, diamétralement opposé au parti qui gouverne. Du reste, il n'y aura pas beaucoup d'autres changements. Le tarif subira peu de modifications dans le courant de l'année prochaine.

* Les journaux et les lettres d'Athènes nous arrivent jour par jour. La chambre grecque, nous disant l'exemple, après deux jours de débats très-animés, a adopté le vote public à 75 voix contre 14. Les bases du règlement de l'Assemblée sont du reste celles du règlement de la chambre des députés de France. La division de la chambre en bu-

reaux remplace le système des commissions. — Le 13, dans la soirée, le bruit se répandit, à Athènes, que le gouvernement avait découvert une conspiration des poudres pour faire sauter les deux chambres du parlement. C'était une fausse alarme. Le fait est que le général Kalkris, quand il fut chargé de veiller sur l'Assemblée nationale, lors d'un événement du 4 août, fit apporter du magasin à poudre des cartouches, et les y déposa dans une cave du palais National; ensuite on oublia de les retirer. A cela il faut ajouter que le gouvernement avait envoyé dans les provinces plusieurs sous-officiers qui se réunissaient en clubs où ils exaltaient leur mécontentement.

* On écrivait de Constantinople le 12 janvier : « Aujourd'hui, le sultan a paru subitement à la Porte-Ottomane, et lorsqu'il a vu tous les ministres et grands dignitaires réunis autour de lui, il leur a adressé en termes énergiques des reproches sur leur négligence, leur insouciance et leur incurie. Ensuite il a été donné lecture par ordre de S. H. d'un hattî-shérif qui enjoint aux ministres et aux fonctionnaires d'administrer avec zèle les affaires du pays, de faire prévaloir la justice et de seconder surtout avec plus d'énergie les efforts de S. H. pour réorganiser les institutions publiques. — Le hattî-shérif ordonne en outre l'établissement de nouvelles écoles dans la capitale et dans les provinces et d'un hôpital où les malades seront reçus sans distinction de nationalité.

Le sultan a profité de l'absence de Hija pour prendre cette résolution, et comme S. H. a paru dans le divan sans être accompagné de Hija, on en tire un heureux présage pour l'avenir. Tout-fois on ne sait ce qui a donné lieu à la détermination du sultan. — Le 9, les représentants des trois puissances qui ont signé le traité de Londres ont eu une conférence à l'ambassade anglaise, dans laquelle les affaires de la Syrie ont fait le sujet de la délibération. La Porte attache aussi une grande importance à cette question. »

* Nous avons cette semaine, à enregistrer la mort de M. le vice-amiral Emeriau, pair de France; — de M. de Consergues, député sous la restauration et pair de la promotion de Charles X, éliminé à la révolution de juillet; — de M. le comte Roland d'Erceville, député à la même époque; — de M. Lefebvre, doyen des receveurs généraux, et qui laissa dans le département de la Meurthe le souvenir d'une active bienfaisance; — et enfin, la mort de M. Pierrot, proviseur du collège Louis-le-Grand, qui avait su élever cet établissement au premier rang des maisons d'éducation de l'Etat.

Courier de Paris.

Je vous demande bien pardon de vous parler encore de bal et de danse. Mais ce qui parle-t-on, si vous plait, dans la saison des fleurs? De violettes et de roses. Le bal et la danse sont les fleurs de l'hiver, fleurs que le plaisir fait éclore en serre chaude. On a donc dansé, ou dansé et on dansera tout le long de la semaine, et la semaine prochaine encore, et encore la semaine suivante, jusqu'aux premiers jours du jולי mois de mai, qui licenciera danseurs et danseuses, et les enverra en semestre.

Nous avons eu vingt bals magnifiques ou charmants depuis quelques jours, et s'il fallait en faire la description à la façon d'Homère, l'illustration tout entière n'y suffirait pas. D'ailleurs, tous les bals du grand monde se ressemblent; qui a vu l'un a vu l'autre. La variété, l'imprévu, l'inconnu, ne se rencontrent que dans les bals populaires; c'est là que les visages, et les tournures, et la joie, se diversifient à l'infini. Dans les bals aristocratiques, au contraire, c'est toujours le même empis, le même vernis, le même sourire, les mêmes allocutions, le même pas, le même geste, les mêmes paroles, et, pour ainsi dire les mêmes noms et les mêmes figures. Le populaire est infini; c'est un vaste océan où les flots annoncés vont, viennent, disparaissent et se renouvellent sans cesse. Ce qu'on appelle le monde, au contraire, n'est qu'une sorte d'écueil étroit circonscrit à un certain clochis de privilèges et d'hérissements le droit de pénétrer, ce qui donne aux personnes et aux allures la monotonie et la ressemblance de la famille et de la caste. Si on ne voyait de Paris que les bals du grand monde, on ne supposerait jamais qu'on habite cette ville immense, ce vaste kaléidoscope où les couleurs et les points de vue les plus variés miroitent et éblouissent les yeux. C'est toujours madame ***, ou mademoiselle ***, ou M. ***, qui sortent d'ici pour entrer là; et le grand monde ne se compose, en définitive, que de quelques douzaines de corps mâles et femelles qu'on retrouve partout, dans toutes les soirées, dans toutes les danses, semblables à ces comparses d'opéra, à ces soldats de mélodrame ou de tragédie, qui sortent par une porte, rentrent par une autre, se déboulent, se déboulent, se multiplient pour dissimuler leur petit nombre et simuler la multitude.

Il résulte de tout ceci que parler d'un bal, c'est parler de tous les bals, et que le silhouette d'un seul bal fait le portrait de tous les autres. Lequel choisir cependant? L'illustration nous mettra-t-elle sous les yeux le bal de la liste civile, qui a rapporté une recette de 51,000 francs aux yeux secs de la vieille monarchie détrônée? Tout-à-fait cela ne servirait rien. Il offre en effet l'éclat d'un bal à armées, et la variété d'un bal public. D'une main il danse encore avec les grandes fidélités du faubourg Saint-Germain, et de l'autre avec la sensibilité universelle du quartier Notre-Dame-de-Lorette; c'est le mélange de deux espèces de charités.

Faut-il vous donner la récréation du bal d'enfants dont M. de Montalivet a réjoui son salon? Des valzures de trois pieds, des polkauses liliputiennes, des mazuristes hauts comme ma botte. Mais à quoi bon, et qui y a-t-il de si nouveau? Tous les bals ne sont-ils pas des bals d'enfants? et parce que ces messieurs ont de la barbe, et que ces dames prennent des airs triomphants, ne sont-ils pas restés aux bagatelles, tout comme les marmots du bal de M. de Montalivet? Cherchez bien, et vous trouverez que ces grands messieurs

et ces grandes dames jouent encore, dans quelque coin, avec le matin ou la journée.

L'Illustration se décide pour le bal du ministère des finances, présidé par le ministre en personne, M. Lacave-Laplagne. Plus de deux mille personnes assistaient à cette splendide soirée. La banque, la haute finance et la politique y étaient particulièrement représentées, et répondaient ainsi au double caractère de l'Amphitryon, qui tient à la fois de l'homme politique par la voix qu'il donne dans les conseils de l'Etat, et de l'homme financier, par la clef d'or qu'il cache au fond de son portefeuille.

A minuit, le bal s'est ouvert : huit couples de danseurs élégamment vêtus du costume honnois et polonois, ont exécuté une mazurka; Cellarius, le César de la mazurka, avait dessiné les pas, et conduit de sa personne ce quadrille pittoresque et animé. Les cavaliers étaient jeunes et vifs, les danseuses charmantes et légères; que fallait-il de plus? Cellarius et son élégante armée polonoise ont causé la sensation la plus vive et la plus agréable. On a battu des mains en leur honneur, malgré l'étiquette ministérielle. Des costumes de fantaisie d'un goût recherché égayaient les salons et leur donnaient un aspect riant et de belle humeur que n'ont pas d'habitude les salons de MM. les ministres.

Le souper a été des plus savoureux et des plus nourrissants; la danse et la politique, la valse et la finance s'y trouvaient attablées dans une satisfaction générale et un appétit réciproque. Les mets succulents et les vins exquis s'étaient dans une vaste salle à manger en stuc blanc, qui reflétait les feux des lustres et des bougies, à la flamme étincelante.

Toute cette foule ravie, quoique harassée de plaisirs, s'est retirée bien avant dans la nuit en disant : « Nous avons vraiment là un excellent ministre des finances ! » Tout le monde est ministériel en sortant de souper chez un ministre; mais le lendemain, et la digestion faite, l'estomac à jeun reprend sa fierté et son indépendance. C'est une recette excellente que plus d'un honorable de l'une et l'autre Chambre emploie pour souper souvent.

Le crime et le vol chômaient depuis quelques semaines; mais voici que nous y revenons; ces vacances-là, malheureusement, sont de courte durée; la police correctionnelle s'est occupée d'une association d'escroquerie qui a causé de la rumeur du côté du boulevard Italien et de la Chaussée-

d'Antin; les accusés sont en effet des hommes dits hommes comme il faut, de jeunes gens d'un certain air, d'une certaine élégance, que vous reconnaîtrez pour les avoir vu flânant souvent dans le passage de l'Opéra à un ciacare à la bouche, ou dînant au café Anglais avec l'appétit d'une conscience tranquille. Ces consciences sont cependant soupçonnées d'avoir aimé la carte biseauté, et acquis, au jeu, une de ces expériences, de ces habiletés dans lesquelles le procureur du roi a la manie d'intervenir. Ces messieurs appellent cela avoir du bonheur au jeu; il y a longtemps qu'on a prétendu que la parole avait été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. Du bonheur au jeu, c'est bien ce que disent ces habiles entrepreneurs de parties suspectes; mais au fond de l'âme, est-ce bien ce qu'ils pensent?

Il paraît que cette espèce d'industrie, la plus lâche de toutes et la plus honteuse, s'est propagée de la manière la plus effrayante; il y a une foule de Guzman d'Alfarache qui circulent sur le pavé de Paris, avec des tournures d'honnêtes gens, se glissent dans les salons, chevauchent au bois, et s'étaient à l'Opéra et aux bouffes; vous les prendriez pour quelque fils de bonne maison ou pour quelque prince russe qui jouit agréablement de sa noblesse et de ses revenus; mais si vous allez chercher au fond de leurs poches leur généalogie et l'inscription de leurs rentes, vous découvrirez quoi? un jeu de cartes biseauté!

Quant à la cour d'assises, la police vient de lui faire une ample provision; c'est samedi dernier, vers neuf heures du soir, que la capture s'est faite; l'ordre avait été donné; le pays ennemi qu'on suspectait et qu'on voulait surprendre, était situé sur le boulevard du Temple; on le désignait sous le double nom de *Caveau* et d'estaminet Picard; figurez-vous un de ces bouges mal éclairés par quelques noirs quinquets, où des figures pâles, des corps amaigris, des bras armés d'une queue de billard encrassée, se pressent autour d'un tapis maculé et joint au noble jeu de la poule, se rafraîchissant dans les entrées d'un verre d'horrible eau-de-vie. Ils étaient là, deux cent quatre-vingt-dix-sept, tous vêtus de blouses et de bougerons; joues creusées, regards fauves, fronts sillonnés par la débauche, figures usées et flétries avant l'âge, que vous rencontrez dans les rues sombres et tortueuses, que vous envoyotez, en passant, sur le seuil des cabarets et des noires allées, et qui vous causent une émotion sinistre.

Les rangs de cette bande affreuse étaient si pressés, que les agents de police arrivant tout à coup et à l'improviste, ne purent d'abord pénétrer jusqu'à eux; ils remplirent le sombre estaminet et obstruèrent la porte; enfin le commissaire de police se hasarda dans cet horrible pandémonium, et fit voir son écharpe; à ce signe, qui leur révélait la nature de la visite qu'on venait leur rendre, les deux cent quatre-vingt-dix-sept bohémiens restèrent immobiles et muets, comme s'ils n'eussent été qu'un seul homme; pas un ne tenta de résister; et cependant tous étaient des forçats libérés, des repris de justice, ou des criminels que la vindicte publique n'était pas encore parvenue à saisir; quelques-uns portaient des armes cachées et des instruments de vol.

Les procès-verbaux d'arrestation se sont prolongés jusqu'à deux heures du matin; et c'est alors seulement que les deux cent quatre-vingt-dix-sept, passant par pelotons aux mains de la garde municipale, se sont mis en marche pour la préfecture de police; voilà des titres de chapitre pour la *Gazette des Tribunaux*; et les lecteurs avides de fausses clefs, d'escalades, de guet-apens nocturnes, de serrures brisées, de sang et d'assassins, sont dans la plus vive attente; deux cent quatre-vingt-dix-sept du même coup! cela leur promet de l'agrément. — Cependant Fourier, le chef des escroques,



Costumes du quadrille de Mazurka dansé chez M. Lacave-Laplagne, ministre des finances.

le complice de Teppas, portait le même jour sa tête sur l'échafaud; il est mort avec quelque fermeté, mais en prononçant ces horribles mots : « Avant de mourir, je maudis mon père et ma mère ! » Paroles affreuses, qui révèlent la cause première de bien des crimes; combien de ces hommes, en effet, échapperaient à la vie damnée, s'ils avaient eu près d'eux, dès leur enfance, une voix qui surveillât leurs bons instincts et réprimât les mauvais, et faisant descendre les lumières de l'éducation dans leur âme, pût les avertir et les détourner du mal, en leur apprenant à comprendre et à aimer le bien. Mais ce refuge leur a manqué; et quand sur le bord de l'échafaud, sous le couteau sanglant, ils maudissent, comme Fourier, leur père et leur mère, la société qui se venge d'eux ne doit-elle pas sentir un tressaillement au fond de ses entrailles? N'est-elle pas, en effet, cette marâtre qui laisse errer au hasard tant de ses enfants malheureux et sans appui? N'est-elle pas ce complice père qui les abandonne dans la nuit ténébreuse de l'âme, en proie aux grossiers appétits d'une brutale alliance, sans jamais chercher un remède à cette gangrène de la misère et de l'ignorance, qui les corrompt et les dévore?

En attendant que la bande du *Caveau* et d'estaminet Picard, paraisse à son tour sur les bancs de la cour d'assises et y joue son rôle, on y voit figurer la bande Mallet, dont la criminelle histoire se compose de meurtres et de vols nombreux;

les affiliés sont au nombre de dix-sept; à leur tête figure Mallet. Cet homme, déjà condamné à une peine infamante, s'est décidé à des révélations, et ces révélations ont amené la capture et le jugement de ses derniers complices; c'est à Mallet que pourrait s'appliquer ces vers du poète :

Et ne devrait-on pas à des signes certains
Reconnaître le cœur des perdus humains ?

Mallet, en effet, a tout à fait l'air d'un honnête homme; son air a de la douceur et de la bonhomie; il est vrai que Mallet a longtemps profité du bénéfice de ces apparences d'honnêteté; longtemps tapissier dans la rue de Surènes, il s'était fait une clientèle nombreuse, et avec la clientèle était venue la bonne réputation : On disait dans tout le quartier : « Vous connaissez Mallet ? — Si je connais Mallet ! c'est le meilleur des hommes et le plus vertueux des tapissiers. » La confiance publique s'était tellement engeuée de Mallet, qu'un beau jour on l'avait élu, presque à l'unanimité, capitaine de la garde nationale. Ainsi, Mallet portait l'épaulette, paradait aux Tuileries, dînait à l'état-major, les jours de garde, à côté de M. le général commandant ou chef Jacqueminot; et, sans doute on lui ménageait la surprise de quelque brevet de la Légion d'honneur, quand tout à coup, derrière l'honnête Mallet, on

à découvrit un affreux bandit qui ordonnait le vol et le meurtre et en recelait les produits à son bénéfice; depuis que j'ai lu cette histoire de Mallet, je me défile de tous les capitaines, et tous les tapissiers me sont suspects.

— Nous avons raconté, il y a quelque temps, le pari fait par un habitué du café de Paris, qui s'engagea, moyennant un fort enjeu, à aller de la rue Laflitte à la barrière de l'Étoile, les yeux bandés et sans y voir; il posséda bien jusqu'à la place Louis XV; mais, arrivé au milieu de cette immense étendue où il n'avait plus les murailles et les maisons pour se guider, il s'égarait, perdit son sang-froid et son pari.

Voici un jeu d'une autre espèce : l'autre soir, un jeune homme élégant, suivi d'une foule nombreuse, parcourait les galeries du Palais-Royal, et s'arrêtait à chaque magasin, demandant : « Monsieur, voulez-vous vendre votre fonds ! » Les boutiquiers finirent par se lasser de cette demande monotone, et la garde survint : « C'est un fou, » disait-on; ce n'était point un fou, mais simplement un habitué de chez Véry, qui, après boire, avait parié 50 louis qu'il trouverait le tour en question.

Si ce sont là les espérances et les passe-temps actuels de la jeunesse française, il faut désespérer de son esprit.

La halle aux huîtres a été inaugurée le 10 de ce mois, rue Montorgueil. L'Illustration, s'empressant d'en régaler ses abonnés.



(Halle aux Huîtres, inaugurée le 10 février; Rue Montorgueil)

Théâtres.

PORTE-SAINT-MARTIN. — *Lady Seymour*, drame en cinq actes et en prose, de M. Charles DUYEVRIER.

Arthur Seymour, fils de lady Seymour, est sur le point d'épouser miss Cockburn, fille du riche banquier Cockburn. Le notaire est mandé; les amis et les témoins sont prêts. Je vous laisse à penser la joie de ces deux jeunes gens qui s'aiment, et la satisfaction de lady Seymour, qui place tout son bonheur dans le bonheur de son fils. Ainsi, tout le monde est heureux dans la maison des Seymour et des Cockburn, et tout y sourit.

Tout à coup, au milieu de cette satisfaction générale, — l'orage trouble souvent l'azur du plus beau ciel, — une catastrophe imprévue assombrit ces destinées si riantes, rompt ce mariage sur lequel reposent tant d'espérances, et jette la désolation dans le cœur de lady Seymour et de son fils. Un homme cause tout ce désastre. Cet homme se nomme le colonel Perkins; il est froid, sec et lugubre.

« Vous ne vous mariez pas, dit-il à Arthur en se promenant seul à seul avec lui. — Pourquoi donc ? réplique le jeune Seymour d'un air inquiet. — Pourquoi ? c'est que vous portez un nom et un titre qui ne sont pas les vôtres; c'est que vous n'êtes pas le fils de lord Seymour, mais un bâtard. Voici une lettre, signée de votre mère, qui avoue sa faute et le crime de votre naissance; voici le testament de lord Seymour, qui vous a désavoué et déshérité à son lit de mort. » Alors l'impitoyable Perkins raconte au malheureux Arthur, pâle et désolé, comment un homme fut surpris caché dans la chambre de sa mère, et sur lui une lettre d'amour. Lord Seymour se battit avec le séducteur; mais le soupçon et la jalousie restèrent au fond de son âme; l'fortuné mourut de chagrin en frappant de déchéance l'enfant qu'il regardait comme le fruit de l'adultère.

« Maintenant, ajoute Perkins, je ne profiterai pas des preuves que je possède pour vous déshonorer publiquement, pour vous dépouiller de votre nom; mais le porterez jusqu'à votre mort, et vous continuerez à être pour tout le monde le fils de lord Seymour; mais vous ne vous mariez jamais. Il est juste que je garde pour mes enfants, héritiers directs des Seymour, après vous, cet héritage qui doit leur revenir légitimement. »

Ainsi parle Perkins, et Arthur est au désespoir. Ce n'est pas son propre danger qui l'afflige; il n'est occupé que d'un seul intérêt: l'honneur de sa mère. Il croit à cet honneur, malgré les affirmations de Perkins, et les preuves matérielles qu'il donne à l'appui; il y croit, et se consacrera désormais à découvrir la calomnie, et quel est cet homme qui a servi à

s'accuser elle-même d'un crime... qu'elle n'a jamais commis. Alors cette mère et ce fils désolés réunissent leur indignation et leur vertu pour démasquer la trahison, pour faire naître la lumière dans ce noir abîme de ténèbres où la calomnie veut les entraîner tous les deux et les engloutir.

Cependant une voix mystérieuse, dans les profondeurs de la nuit, a crié ces mots aux oreilles de lady Seymour épouvantée: « Que ton fils ne cherche point à découvrir le mystère de sa naissance: il y va de sa vie! » Lady Seymour a tressailli; elle appelle au secours et veut détourner ses fils de sa périlleuse recherche; mais chez Arthur le sentiment de l'honneur de son nom et l'amour filial parlent plus haut que l'intérêt de sa sûreté et de son salut; il va donc, intrépidement, et cherche, par tous les moyens possibles, à saisir la trace de l'énigme sombre qui l'environne.

Arthur poursuit ce secret à la piste jusques sur les marches du trône; il y a un moment où il soupçonne le roi lui-même d'être l'auteur de cette intrigue infâme et de ce noir mensonge; et sans plus de souci pour la majesté royale, en fils dévoué qui fait passer avant tout le droit et l'honneur de sa mère, il accuse hautement le roi; mais le roi, loin de s'indigner, s'explique et se disculpe en bon prince. Alors, du roi, les soupçons d'Arthur descendent jusqu'à Burnett, son premier ministre; il l'aïl sur lui, il le surveille, il s'attache à ses pas; enfin, dans les intrigues et les complications d'un bal masqué, Arthur croit avoir trouvé l'occasion tant désirée de découvrir les traites; il a vu une femme masquée, et vêtue d'un domino de satin blanc, se suspendre au bras de Burnett, le premier ministre, et lui jeter à l'oreille quelques mystérieuses paroles. Ces paroles, Arthur les a recueillies: « Je viens, a dit la voix, une voix de femme, vous parler de nos coupables amours et du crime que nous avons commis! » A ces mots, Arthur s'élançait et démasquait Burnett, aux yeux de la foule émue et surprise; qu'il alla à la femme, il fait aussi que son masque tombe. « Arrêtez, Arthur, s'écria alors cette femme en se démasquant elle-même, arrêtez, je suis votre mère! » Et, en effet, c'est bien lady Seymour; ainsi en croyant

(Porte-Saint-Martin. — *Lady Seymour*. Quatrième acte. Scène dernière. — Perkins, Raucourt — Arthur, Clérence. — Burnett, Jemma. — Lady Seymour, madame Dorval.)

compromettre la vertu de sa mère d'abord, et ensuite la légitimité de sa naissance, à lui Arthur Seymour!

Il commence par interroger lady Seymour, et ce que ce noble fils pressentait est la vérité même: sa mère est innocente; elle ne sait ni comment un homme a été surpris chez elle, ni par quelle fatalité inexplicable existe cet écrit où elle

compromettre la vertu de sa mère d'abord, et ensuite la légitimité de sa naissance, à lui Arthur Seymour!

avoir surpris les persécuteurs de sa mère, c'est sa mère elle-même qu'Arthur a surprise; et au moment où il croyait tenir la preuve de son innocence, il acquiert la preuve de son crime; nul doute maintenant, lady Seymour a manqué à sa parole; tout le monde en est convaincu, Arthur lui-même est forcé de condamner sa mère, et Perkins triomphe. L'effet de cette fatale certitude est si rapide et si vive sur le cœur d'Arthur, qu'il s'évanouit et tombe sans mouvement.

Vous le dirai-je cependant? lady Seymour est encore ici victime d'une nouvelle méprise; une ressemblance de costume et de masque l'ont fait prendre pour la femme mystérieuse qui avait dit à Burnett les paroles qu'Arthur avait entendues; et au moment où Arthur s'approchait de Burnett, cette femme s'était perdue dans la foule, tandis que par un hasard malheureux, lady Seymour avait pris sa place au premier ministre du péril qui environnait Arthur et lui demander de le protéger.

Mais maintenant comment dé tromper Arthur? comment dé tromper toute cette foule qui vient d'être témoin de la scène de tout à l'heure? comment vaincre l'obstination de Perkins, qui persiste de plus en plus à croire et à dire que lady Seymour est coupable? Heureusement que la Providence s'en mêle; autrement nous n'en sortirions pas. On découvre donc qu'un homme était présent, il y a vingt ans, et occupé à des travaux manuels dans la chambre de lady Seymour, quand l'inconnu, cause de tout le mal, s'y est introduit et caché; cet homme existe encore; on le fait venir; il cause, il avoue tout, et, grâce au ciel, l'innocence de lady Seymour et la légitimité d'Arthur éclatent dans tout leur lustre; l'inconnu était bien Burnett, en effet; et voici pour quel guet-apens il a compromis lady Seymour: Burnett était l'amant de lady Perkins, femme du colonel; sur le point d'être surpris par Perkins, il sauta par la fenêtre, se réfugia dans la chambre à coucher de lady Seymour, et là, lord Seymour, le trouva et le prit pour le séducteur de sa femme; Burnett le laissa dans son erreur, préférant déshonorer une femme qui lui était indifférente, plutôt que de perdre celle qu'il aimait. De là tout le mal; de là le duel; de là la jalouse de Seymour; de là son testament; de là sa mort; de là le désaveu qu'il a fait de son fils. Maintenant tout est éclairci; le roi, apprenant cette mauvaise action de son ministre, le frappe de disgrâce et d'exil, et Burnett s'agenouille aux pieds de lady Seymour, et lui demande pardon, tandis que lady Perkins, ne pouvant survivre à la découverte de son crime, se donne la mort; Perkins est ainsi tristement convaincu de la fausseté de ses accusations; et lady Seymour, complètement heureuse et réhabilitée, marie son fils à miss Cockburn. — J'oubliais de dire — chose importante — que la signature qui accusait lady Seymour lui avait été dérobée par son mari dans les combinaisons de sa vengeance; lady Seymour avait signé le fatal écrit sans le lire, ce qui est une grande légèreté pour une femme si intelligente et si grave.

Ce drame a complètement réussi; sans doute, il offre des complications exagérées et souvent obscures; mais du mouvement, des scènes intéressantes, et la noblesse des sentiments qui s'y fait remarquer, justifient les bravos qu'il a reçus. Il est d'ailleurs bien joué, surtout par madame Dorval, qui a rendu le rôle de lady Seymour avec beaucoup de sensibilité et de distinction. Les costumes et les décors sont brillants.

Chronique musicale.

— Vous chantez? J'en suis fort aise; Eh bien! dansez maintenant,

dit La Folléine, et ceci nous semble assez mal observé. N'est-ce pas justement le contraire que nous voyons tous les ans? On danse d'abord, et puis l'on chante. On danse jusqu'à la fin du carnaval, on chante pendant le carême. La musique est un plaisir calme, grave, recueilli et qui convient à merveille à ce saint temps de pénitence. Hélas! la musique n'est-elle pas quelquefois elle-même une pénitence suffisante pour laver bien des iniquités? Si M. les confesseurs, mieux instruits des choses de ce monde, s'avaient de condamner les pêcheurs, selon le plus ou moins de gravité des cas, à huit fantaisies de M... ou à douze airs variés de M..., ou à quinze romances de madame ...; ils opéreraient des conversions dont ils seraient étonnés eux-mêmes; les maladies morales plus invétérées, les plus rebelles ne résisteraient pas quinze jours à la vertu d'un pareil traitement.

Nous devons avouer que tous les compositeurs et tous les exécutants ne seraient pas aussi utiles à la morale. Il y en a que l'on peut-être sans effort et par conséquent sans vertu; il y en a que l'on n'entend qu'avec délices et qui jettent votre âme dans des extases que maint casuiste trouverait beaucoup trop voluptueuses. Il en est de la musique comme il en est de la langue au temps d'Ésope: c'est quelquefois ce qu'il y a de meilleur en ce monde et c'est souvent ce qu'il y a de pire.

Dans quelle catégorie faut-il ranger le duo de *Didon* qui a été exécuté dimanche dernier au Conservatoire et l'introduction d'*Orphée* qui a suivi presque immédiatement le duo de *Didon*? Dans la première, si nous en croyons les contemporains de Gluck et de Piccini; dans la seconde, assurément, si l'on s'en rapporte uniquement à l'effet que ces morceaux viennent de produire. On sait la rivalité qui existait jadis entre Piccini et Gluck, et toutes les querelles dont ces deux hommes furent le sujet ou le prétexte. La France entière, — la France *diletante* surtout, — était partagée en deux factions ennemies et acharnées; et il était rare que deux individus se rencontrassent aux abords de l'Opéra sans s'entretenir mutuellement sur leurs opinions. — Êtes-vous gluckiste,

monsieur, ou picciniste? — Non, monsieur, je suis ébéniste, répondit un jour très-naïvement un pauvre diable qui, par extraordinaire, n'allait à l'Opéra que pour écouter et se distraire. Mais tout le monde n'était pas aussi sage. Le sang, dit-on, coula plusieurs fois, et le gouvernement craignit un moment la guerre civile.

La société des concerts, — qui plaisante quelquefois, — a voulu faire juger ce grand procès par le public d'aujourd'hui: elle a fait comparaître Gluck et Piccini devant un auditoire étranger à toutes les passions que ces deux rivaux excitent. Le tribunal les a accueillis avec la même froideur et les a renvoyés *dos ados* et *depens compensés*, comme on dit au Palais-de-Justice. Ce que c'est pourtant que la gloire!

Le duo de *Didon*, il faut le dire, a paru extraordinairement fort maussade. *Euse* et son rival *Arbas* s'y querellent, s'y provoquent, s'y gromment d'une façon très-courtisane, et cette scène n'a inspiré au compositeur napolitain qu'une musique dure, violente, forcée, et, en définitive, très-peu mélodieuse. L'accompagnement en est bruyant et sourd et étouffe la voix. Il est évident que Piccini n'avait pas compté sur un orchestre aussi formidable que celui du Conservatoire, sur des violonistes aussi vigoureux, ni même, peut-être, sur des violons aussi sonores. Mais, tout cela admis, il n'en est pas moins évident que son chant et son accompagnement sont deux ennemis dont l'un doit étrangler l'autre; et, en pareil cas, c'est toujours le chanteur qui est victime, à moins que ce chanteur ne soit Lablache. Or, messieurs Mathien et Laget, l'Énée et l'Arbas du Conservatoire, ont de fort belles voix l'un et l'autre; mais la nature ne leur a point donné cette force herculéenne, cette sonorité terrible qui assureraient l'avantage à Lablache s'il lui prenait fantaisie de lutter, lui et tout seul, contre les neuf cent cinquante exécutants de M. Berlioz.

Le chœur d'*Orphée* :

Dans ce bois paisible et sombre,

à le caractère lugubre que demande la circonstance. Mais pour être lugubre, est-il donc absolument nécessaire d'être monotone! Le morceau de Gluck est infiniment moins varié que le *De Profundis*, mais, en revanche, il dure beaucoup plus longtemps. — C'est de la justesse d'expression, disent les admirateurs quand même de ce grand homme. La douleur est essentiellement monotone, et il n'y a qu'une manière de pleurer. Gluck tenait surtout à être vrai et s'inquiétait peu du reste. C'était le sage d'Horace, *justus ac tenax propositis*, incapable de faire des concessions et qui ne connaît jamais les capitulations de conscience. — Morbleu, messieurs, *fait de la vertu, pas trop n'en faut*. Le devoir de l'artiste est, avant tout, d'intéresser et de plaire; et, quand la vérité ennuie, elle a tort.

M. Roger a chanté la romance qui suit ce chœur, sans y mettre l'expression convenable et sans produire l'effet qu'on y produisait autrefois. La raison en est simple: depuis soixante ans de diapason est élevé d'un ton, et la musique, qui date de cette époque, se trouve souvent aujourd'hui hors de la portée des voix ordinaires. Il faut la transposer pour la rendre exécutable, et c'est de quoi l'on ne s'était pas avisé. — On ne s'avise jamais de tout.

Et puis, qu'importe ce léger inconvénient à côté des magnifiques compensations que la société des concerts offre à ses fidèles? Deux symphonies, l'une d'Haydn et l'autre de Beethoven, l'une vive, lesté, gracieuse, pimpante, avec un *andante* ravissant que le parterre a eu le bon goût de faire répéter, l'autre... l'autre était la symphonie en *la*. Si vous la connaissez vous n'avez pas besoin de commentaire, et si vous ne la connaissez pas, tous les commentaires du monde ne sauraient vous en donner une idée.

Et cependant tous les violons s'accordent, toutes les flûtes s'ajustent, tous les pianistes précèdent, toutes les chanteuses tonnent pour s'assurer qu'ils n'ont pas de chats. On nous menace, d'ici au printemps, de deux ou trois cents concerts. Nous serons à notre poste d'observateur, et vous recevrez, lecteur *diletante*, un bulletin très-exact de toutes ces batailles. Du moins vous aurez le nom de tous les vainqueurs. — Nous pardonneriez-vous si nous épargnions les vaincus?

Madame Aurélie Beausse est une assez belle personne qui vient de débiter à l'Académie royale de musique avec assez de bonheur. C'est dans le rôle de Valentine, des *Huguenots*, qu'elle s'est fait entendre. Ce rôle est très-court: deux duos et un petit trio, voilà tout. Madame Beausse a une voix très-faible et agréablement timbrée; mais la force lui manque pour l'emploi qu'elle a choisi. Elle fait de notes claires et pures, mais on n'augmente pas plus sa voix en criant qu'en augmentant sa taille en se haussant. Madame Beausse est une jolie femme, pourvue d'une jolie voix, comme mademoiselle Nau. Nous doutons qu'elle soit jamais autre chose.

Et nous ne voulons pas dire que madame Beausse sache aussi bien chanter que mademoiselle Nau.

Ce qu'on ne sait pas, ou a le droit de l'apprendre; et nous engageons madame Beausse à user de ce droit-là. Elle a d'ailleurs devant elle tout le temps nécessaire. En attendant, disons quelques mots de l'Opéra-Comique et de sa dernière exhibition.

Ce n'est plus, cette fois, d'une reprise que nous avons à vous rendre compte; l'Opéra-Comique s'est mis en frais, corbleu! il a taillé en pleine étoile et nous a donné du neuf, — une pièce en un acte, entièrement inédite, une partition dont l'auteur n'est pas mort! parole d'honneur!

Et la preuve, c'est que cet auteur est M. Clapissin, dont nous avons annoncé l'album, il n'y a pas deux mois, comme l'un des plus jolis recueils de romances que l'an 1844 ait fait éclore avant de mourir. Cette fois, M. Clapissin... mais, avant d'apprécier son œuvre, il faut dire quel sujet il a traité.

Voici le fait: Dans un château, — peu vous importe le nom

de ce château et sa position géographique? — habitent un oncle et une tante, lesquels ont une nièce à marier. — C'est là ce que vous appelez du neuf? — Patience! M. de Bonneville, l'oncle en question, veut marier cette nièce avec M. Rodolphe de Mirigny; mais mademoiselle Clémence n'aime pas M. Rodolphe: M. Fortuné lui plaît davantage. — Et c'est là ce que vous appelez du neuf? — Attendez donc! M. de Bonneville a découvert, dans les papiers de son grand-père, un opéra pastoral, contemporain du *Devin de village*; il veut à toute force que ce chef-d'œuvre soit exécuté. Et comme M. les directeurs de théâtres lyriques sont peu exacts dans ce qu'ils ont dit, il ne trouve rien de mieux que de l'exécuter lui-même. Il s'habille donc en bourgeois et madame de Bonneville en bergère. Tous deux se couvrent de satin, de fleurs et de rubans. Lubin soupçonne Nécette d'être un peu légère. Nécette accuse Lubin de cruauté, et lui reproche d'être un gros jaloux... — Mais arrivent successivement M. le président et madame la présidente, et M. le capitaine *Tempête*, et pendant ces exercices si propres à former l'esprit et le cœur, M. Fortuné enlève mademoiselle Clémence, et le grand-champêtre les ramène; et, comme M. de Bonneville est aussi volage qu'il est gros, et aussi entreprenant qu'il est volage, qu'il a adressé ses vœux au capitaine *Tempête*, (ce capitaine est une femme, ne vous déplaît-elle), et qu'il a la mauvaise habitude de faire ses déclarations d'amour par écrit, force lui est, à la fin, de consentir au bonheur de M. Fortuné, pour obtenir le silence du capitaine, et pour échapper au courroux de madame de Bonneville, qui entendrait difficilement raison sur ce point délicat.

Cela s'appelle les *Bergers-trumeaux*, parce que monsieur et madame de Bonneville y sont costumés comme ces bergers pomponnés et roses qui figurent si agréablement, encore aujourd'hui, sur les trumeaux de quelques vieux salons, décorés par M. Boucher du temps de madame de Pompadour et de M. Crébillon le fils.

Tout le parti *racco* de la partition, — nous voulons dire les scènes de la pastorale, — est traitée avec beaucoup de talent et d'esprit. Toutes les formules de la musique française d'avant Monstigny s'y retrouvent. On dirait que cela a été écrit par M. Mondouville. L'ouverture postiche qui précède la pastorale est charmante, et ne laisserait rien à désirer si elle finissait un peu plus tôt.

L'auteur a été moins bien inspiré peut-être dans la première moitié de son œuvre. C'est à la seconde, évidemment, qu'il a donné tous ses soins. C'était aussi la plus importante. Il n'a réussi à le mériter de réussir.

De la Réforme Postale.

Nous avons déjà, l'an dernier, exposé la question de la réforme postale et examiné la proposition de M. de Saint-Priest. Nous venons de dire, dans notre *Histoire de la Semaine*, que, reproduite cette année, elle avait été rejetée et malheureusement avec elle la disposition qu'y avait introduite, ou plutôt que lui avait substituée un premier vote de la Chambre. On ne saurait trop déplorer ce résultat, cet ajustement nouveau causé par un partage égal des voix. On a fait valoir, pour amener la Chambre à maintenir le *status quo*, le déficit considérable que la réforme radicale avait apporté en Angleterre dans le revenu de la poste, déficit qui, du reste, tend chaque jour à se combler... Mais ce que nous avons déjà montré et ce que les orateurs du gouvernement ont lui, c'est qu'il ne s'agissait pas en France d'abaïsser les tarifs lettres au neuvième de sa moyenne comme en Angleterre, mais à vingt centimes seulement, alors qu'aujourd'hui la moyenne est de quarante-cinq centimes. Nous sommes convaincus que si, au lieu de fixer la taxe uniforme à 10 centimes, l'Angleterre l'ait portée comme on le voulait chez nous à 20, le nombre des lettres, qui y a déjà plus que triplé, se fût accru dans une proportion peu différente, et que le revenu public, loin de diminuer, aurait pu recevoir un accroissement notable. En France, le nombre des lettres est annuellement de 118 à 120 millions. Mais on n'en compte que 55 millions qui soient taxés à plus de 20 centimes. Il suffirait donc, la commission l'a reconnu, que la circulation s'élevât dans cette catégorie à 143 millions, et pour toutes les catégories à 210 millions, c'est-à-dire qu'elle fût à peine doublée, pour que le revenu du trésor se maintint au même niveau. Or, ce résultat n'a rien de grandiose, et une expérience récente nous en a donné une aussi peu de chances défavorables, vaut bien que l'on se déide à le tenter.

Nous regretts, du reste, ont été partagés, et le *Journal des Débats*, en conservant sa ligne, en a exprimé que nous croyons devoir reproduire: « La réforme postale, a-t-il dit, a échoué devant la clauderie des députés; il lui a manqué une voix, une seule, pour réussir. Nous avions prévu ce résultat sans y croire; nous le regrettons sincèrement. Ainsi une législation que tout le monde reconnaît contraire au principe fondamental de l'égalité de l'impôt subsistera: une taxe excessive, exorbitante, nuisible au commerce et au développement des liens sociaux; une taxe dont les principes les plus inévitables d'une bonne économie publique condamnent l'élevation abusive et exagérée, continuera de peser sur le public. La Chambre l'a décidé. Voilà comme nous sommes en France: les hommes les plus timides du monde à l'endroit des changements utiles, les plus hardis et les plus téméraires à l'encontre des innovations vaines et dangereuses; de bon pour les révolutions, de mal pour les bonnes et sages réformes. Ce n'est pas ainsi que procède un peuple voisin, le peuple anglais, et que le parlement d'un autre peuple voisin, le peuple américain, ont résolu dans des conceptions plus sages. La taxe sur le feu n'a été abolie que parce que le rédit de 4 shillings à 1 shilling par livre. Le droit sur les vins est trop élevé, il est diminué de 50 pour 100. La taxe sur le café provoque de justes réclamations; elle subira

une réduction de près de 40 pour 100. Enfin il diminue dans la proportion de 9 à l'impôt des lettres, qui donne un revenu net de 40 à 45 millions; et au même moment il tire de ses coffres 300 millions pour indemniser les propriétaires des esclaves de ses colonies. Nous, nous discutons de longues années sur l'émancipation, sur la réforme postale et sur d'autres sujets plus ou moins dignes d'intérêt; nous faisons de très-bons discours, nous composons des livres meilleurs; mais quand il s'agit d'entreprendre, nous manquons de cœur et d'haleine.»

Les Promenades de Paris.

Troisième article. — Voir les Tuileries et le Luxembourg, tome IV, pages 40 et 119.)

LES BOLLVARDS.

1.

Les plus belles capitales de l'Europe empruntent, selon nous, le principal charme de leur physionomie à leurs jardins et à leurs promenades. Que serait Londres sans ses squares aux pelouses appesanties, sans ses grands parcs aux horizons champêtres? Que deviendrait Saint-Petersbourg si on supprimait la délicieuse perspective Newski? Vienne, si on effaçait les nobles ombrages du Prater? Berlin, si on arrachait les majestueux tilleuls du Lustgarten? Madrid, si les maçons envahissaient les magnifiques avenues du Prado? Sévres d'air, de lumière, de verdure, ces modernes Babylones n'offriraient plus au regard qu'un méas aspect, plein de monotonie et d'ennui. Ne serait-ce pas alors l'insipide uniformité du désert, moins la touffe de palmiers et la fontaine cachée sous l'herbe, moins la rafraîchissante oasis.

Les jardins, les avenues aux belles lignes d'arbres font si bien partie de l'existence d'une grande cité, que partout ces aimables lieux de repos et de distraction se sont revêtus d'une sorte de nationalité. Ils participent, du soin de leur riant immobilité, aux goûts, aux habitudes, à la constitution politique même du peuple qui les fréquente. Ainsi, tandis que Saint-Petersbourg, Vienne, Berlin, ont conservé à leurs promenades la régularité qui sied aux monarchies absolues; tandis que Londres a maintenu dans ses siennes une majesté exclusive ou une élégance étudiée conforme à ses mœurs encore si profondément aristocratiques; Paris, la ville de l'égalité, la ville démocratique par excellence, a voulu avoir dans son enceinte une promenade qui représentât, qui servît les besoins de la foule, et qui appartint toute à tous. Respectueux envers de vieux souvenirs, il laissa subsister l'œuvre du passé, les Tuileries, le Palais-Royal, le Luxembourg; mais, en même temps, il créa avec amour la véritable promenade de l'avenir, le véritable jardin de la nation émancipée, les Boulevards!

N'en doutez pas, c'est sous l'influence féconde de la révolution, c'est sous le souffle puissant de 1789 qu'une allée, encore à peine tracée au milieu des ruines, sur un sol inégal et encombré, est sortie tout à coup du chaos comme à la voix d'un dieu, se transformant au point d'être ce que nous la voyons aujourd'hui, la plus belle, la plus riche, la plus animée, la plus originale de toutes les promenades du monde civilisé. Oui, nous le croyons, et si on y réfléchit attentivement, on verra qu'il n'y a rien de paradoxal dans notre assertion: pour que le boulevard prit aussi vite son développement grandiose, il a fallu qu'à ses deux extrémités opposées, la Bastille s'écroulât en poussière et le palais Bourbon devint le libre parlement de France.

Sans ces deux grands faits décisifs de notre histoire, les boulevards ne seraient pas devenus la terre neutre où fraternisent, dans une commune indépendance, toutes les classes de la société, le brillant théâtre où apparaissent liées à jamais les vies aux autres, par des liens indissolubles, toutes les industries et toutes les élégances; ils seraient restés ce qu'ils étaient quand on les appelait le cours, un rendez-vous banal pour les riches oisifs et pour les pauvres désœuvrés. Quoi qu'il en soit, ces boulevards, dont la jouissance nous est aujourd'hui si précieuse, ces boulevards, qui, après avoir été si hospitaliers envers notre enfance, deviendront un jour si propices à notre vieillesse, n'existent réellement, comme nous allons essayer de le démontrer, que depuis la révolution.

Le 16 juin 1670, le conseil d'Etat ordonna l'ouverture du boulevard, depuis la porte Saint-Denis jusqu'à la Bastille, sur l'emplacement à peu près occupé jadis par la vieille muraille qui Étienne Marcel et Hugues Aubriot, ces deux cours éternels, avaient élevée en face des Anglais. L'avenue devait être composée de trois rangées d'arbres, l'allée du milieu avait trente-deux mètres de largeur, et les contre-allées environ six mètres. Un an plus tard, le 17 mars 1671, un second arrêt décida la continuation des travaux à partir de la porte Saint-Denis jusqu'à la nouvelle porte Saint-Honoré située entre la rue et le faubourg de ce nom. Les ordonnances du 4 novembre 1684 et du 7 avril 1685, qui autorisaient la démolition de l'ancienne porte du Temple, l'aplanissement des buttes, et l'enlèvement des terres complétaient l'ensemble des opérations à exécuter. La grande ligne des boulevards fut ainsi déterminée.

Cette époque, tout le pays situé au nord du boulevard appelé aussi le cours des remparts était vide et désert. Au milieu des terres labourables, des prairies, des marais, des jardins, l'œil ne découvrait que l'ancien bourg de la Ville-Évêque, la vieille église de la Madeleine, quelques vastes monastères, quelques fermes isolées. Le grand étroit menagé dans l'ancien lit du ruisseau de Ménilmontant, décolorait son ruban noir à travers tous ces terrains avant d'aller se vider dans la Seine au-dessous de Chaillot.

La partie méridionale, qui pénétrait dans la ville, n'était guère moins solitaire, quoique, à différentes époques, plusieurs grands seigneurs y fussent venus chercher un abri

pour leurs complots ou du mystère pour leurs amours. Les quartiers qui touchaient au Marais, ayant été plus anciennement compris dans l'enceinte de Paris, étaient cependant plus peuplés que ceux qui s'étendaient jusqu'au Louvre et jusqu'aux Tuileries.

Les boulevards ne furent donc, sous Louis XIV, leur créateur, qu'une vaste promenade plantée de jeunes arbres et offrant aux Parisiens la double perspective de la ville et de la campagne, un cours où, à défaut d'ombre et de verdure, on était sûr de trouver du silence et de l'isolement.

Au début de leur excursion, les promeneurs apercevaient, à travers les vagues espaces qui formaient aujourd'hui la place de la Concorde, la porte de la Conférence, située au bord de la rivière, à l'extrémité du quai des Tuileries. Au terme de leur course, ils voyaient se dresser dans les airs les vieilles tours de la Bastille.

Ces deux monuments éveillèrent dès de nombreux souvenirs. La porte, bête sous François I^{er} et appelée dans l'origine porte Neuve, venait d'être rétablie sous son nouveau nom à l'occasion de ce fameux traité des Pyrénées, qui donna une femme au roi de France. La forteresse, qui avait englouti les victimes de l'implacable Richelieu, et qui allait dévorer celles de ses successeurs, évoquait dans l'esprit la mémoire de toutes les injustices, de toutes les violences, de toutes les ingratitude des règnes précédents. Elevée, par un prévôt de Paris, dans le but patriotique de protéger les habitants de la capitale contre l'invasion de l'ennemi, elle était devenue pour eux, entre les mains du despotisme, une éternelle menace et un éternel danger.

Pendant le trajet, les passants rencontraient successivement sur leur droite quelques-unes des anciennes portes de la ville, la porte Saint-Honoré, gros pavillon d'ardoises rétabli par Louis XIII; la porte Gailion qui, environnée de granges et de maisons rustiques, s'élevait sur des terrains en culture et conduisit, jusqu'en 1667, à cette étrange butte Saint-Roch que dominait deux monts à vent; la porte Richelieu située dans la rue de ce nom près de la rue Feytaud, la porte Montmartre qui s'élevait dans l'angle compris entre les beaux magasins de la ville de Paris et la rue des Jeûnettes; la porte Saint-Louis placée à l'entrée de la rue du Pont-aux-Choux; la porte Saint-Antoine, sur laquelle rayonnait le soleil emblématique du fils d'Anne d'Autriche, soleil dont l'aube et le midi furent si éclatants, mais dont le déclin fut si morne et si velouté; sur leur gauche ils laissaient tour à tour les deux nouvelles portes Saint-Denis et Saint-Martin, deux arcs de triomphe où la jeune figure de Louis XIV s'encadrait encore et non sans gloire, puis la porte du Temple reconstruite à l'entrée du faubourg afin de dégager la ligne des boulevards.

Les espaces revêtus d'herbes et sillonnés de petits sentiers qui, depuis la rue Royale jusqu'à la rue Saint-Martin, séparaient le cours de toutes ces anciennes portes, indiquaient au premier coup d'œil le nouvel accroissement de Paris. A la hauteur du couvent des Filles-du-Calvaire, la chaussée du boulevard cessait d'être complètement isolée, parce qu'elle aboutissait exactement à l'enceinte tracée sous Louis XIII et parce qu'elle se reliait à la ville au moyen des vastes jardins d'hôtels et de monastères qui occupaient presque entièrement cette partie du Marais.

Les boulevards du Temple, des Filles-du-Calvaire, de Beaumarchais, qui sont aujourd'hui les plus abandonnés de tous, étaient dans les plus fréquentés; les grands seigneurs et les grandes dames du Marais y venaient étaler leur luxe et leurs belles manières. Le carrosse de madame de Sévigné y rencontra plus d'une fois la chaise à porteurs de Ninon de Lenclos.

En jetant les yeux sur un plan de cette époque, on est surpris de voir combien les nobles et les moines tenaient de place sous le soleil parisien; sans quitter les abords du boulevard, on côtoyait les murailles silencieuses de plusieurs grands couvents, tels que ceux des filles de la Conception, des Capucines, des filles du Calvaire, ce qui n'empêchait pas d'apercevoir au second plan les Mimmes, les filles de la Croix, les Feuillants, les Capucins, etc., et d'avoir en perspective dans la campagne, au milieu des vastes marais qui bornaient la ville au nord, les sœurs de la Charité, les Recollets, les Annocciades, les Hospitalières.

La noblesse avait partagé avec les moines et les religieux cette part du lion taillée sur le sol de la capitale. Depuis la porte Saint-Honoré jusqu'à la porte Saint-Denis, elle avait peuplé les grands hôtels de la rue de Chevreuse, de Grancey, de Grammont, de Richelieu, tandis qu'aux environs de la place Vendôme et de la place des Victoires, le long des Tuileries, une foule d'autres hôtels décorés d'arcs nus éclatants, formaient une sorte d'importante arrière-garde. Quand on avait dépassé la porte Saint-Denis, puis l'historique enclos du Temple, on ne tardait pas à rencontrer les calmes et sévères demeures de la magistrature, les hôtels de Tresmes, de Vitry, l'hôtel Boucherat, où vécurent ce savant homme à qui Louis XIV put dire avec sincérité: « Acceptez, monsieur, la dignité de chancelier qui vous est offerte, car elle n'eût pas été pour vous si un autre l'eût mieux méritée, » et non loin de là le noble hôtel de Lamignon, cet autre grand magistrat qui eut l'honneur d'être l'ami et l'hôte d'Étienne de La Fontaine, des Boileau, des Molière.

On le voit, si ce léger aperçu l'inique suffisamment, du côté de Paris, les boulevards étaient alors bordés de telle façon qu'il n'y avait pas moyen d'y aller à l'éclair et de la gaieté de la vie. Le silence, à l'instinct que les aristocrates répandaient à plaisir autour d'eux, devait y rétrécir sans partage jusqu'au jour où le cours étoigné qu'on le peuple, pour en prendre possession, sortait, fourmière irrésistible, de la vieille enceinte de François I^{er}.

De l'autre côté du cours, du côté de la campagne, l'imagination se fatigue à comprendre le vide immense que le temps a rempli. Il serait plus facile de se représenter une ville créée dans l'espace par un coup de baguette que d'ou-

blier un instant tout ce monde bruyant qui s'agitait au nord du boulevard, pour y retrouver le désert d'autrefois.

Au temps où nous avons commencé nos recherches, c'est-à-dire vers l'origine de la promenade dont nous essayons de raconter l'histoire, toute la partie occidentale des boulevards était en culture. A vingt pas de la chaussée, l'ancien boulevard pénétrait en plein champ, et trouvait à son gré le sentier aux marges vertes, la glèbe convertie d'épis, le buisson d'ambépine en fleur, l'arbre discret et hospitalier, *decia rura*.

Pour rompre la monotonie de cette vaste étendue de terres labourables s'élevaient à l'ouest le vieux bourg de la Ville-Évêque, où les chefs de l'église métropolitaine avaient une maison de plaisance et une riche ferme; l'ancienne chapelle de la Madeleine, construite sous Charles VIII, rebâtie en 1629, sous les auspices de mademoiselle de Montpensier, qui en posa la première pierre; la chapelle des Porcherons, qui porte aujourd'hui, avec une grâce trop mondaine peut-être, le doux nom de Notre-Dame-de-Lorette; le château du Cœq, situé dans un terrain qu'occupe la rue Saint-Lazare, à peu près en face la rue de Cléry; la petite chapelle Sainte-Anne, bâtie en 1637, et détruite au commencement du règne de Louis XV; puis enfin le village des Porcherons, agglomération de chaumières où venaient s'abriter les jardiniers et les laboureurs d'alentour. Nous n'oublions pas de mentionner, comme un naïf souvenir propre à faire naître le rêve, la loge isolée du garde-chasse, qui veillait, par l'ordre du roi, à la conservation des hévres et des perdreaux de ce territoire. Nous dirons encore, pour en finir vite avec cette loquace poésies des contrastes, que sur un plan contemporain, on voit passer dans le marais des Porcherons deux chartrons attelés chacune de quatre chevaux, et conduites par des paysans en justaucorps. L'une mord le sucrier précisément à l'endroit où débute le chemin de fer de Versailles; l'autre enfonce bravement ses sillons en plein faubourg Saint-Honoré. Entre les deux cultivateurs est ligurée une bergère debout, au milieu d'un troupeau de brebis et flânant avec gravité sa longue quenouille. Sainte Geneviève, rustique et chaste patronne de notre nouvelle Babylone, est-ce la votre dernière apparition?

Après le groupe des Porcherons venaient la Grange-Batelière, vieille maison de ferme qui, avec ses vastes dépendances, avait appartenu aux évêques. Il y avait là autrefois, dit-on, trente arpents de grasses prairies où paissaient les vaches du mévayer, et où parfois les Parisiens emmenaient ses livraient à des batailles pour rire (1) et à mille jeux d'adresse. Ce toit champêtre, qui abritait les gerbes et les foins de monseigneur, avait peut-être recueilli Jeanne-d'Arc gravement blessée au siège de Paris, comme la Grange-des-Maturlins avait recueilli ses soldats repoussés par les Anglais, maîtres de la ville. La Grange-Batelière, située à peu près sur l'emplacement de la mairie du deuxième arrondissement, était déjà entourée de quelques maisons qui formeront plus tard la partie de la rue Grange-Batelière qui débouche dans le faubourg Montmartre. L'autre partie, aboutissant au boulevard, ne fut ouverte qu'en 1707.

Plus loin, quelques perspectives des rues futures s'entr'ouvraient sur la nouvelle promenade. Les grands faubourgs commençaient à naître et à se peupler. Sans parler du faubourg Montmartre et du faubourg Poissonnière, dont les éléments furent lentement à se développer, on rencontrait le faubourg Saint-Denis, la chaussée, la grande rue Saint-Denis, comme on disait anciennement, qui introduisait dans leur bonne capitale les rois et les reines de France, puis le faubourg Saint-Martin, appelé d'abord faubourg Saint-Laurent, à cause de l'église de ce nom et du marché voisin où se tenait, durant trois mois, du 1^{er} juillet au 5 septembre, une foire célèbre, puis le faubourg du Temple, où la Courtille et les cabarets allaient bientôt attirer tous les nobles débauchés de la régence, puis le quartier Popincourt, dans une maison duquel Louis XIV, enfant, se retira pour voir sa cousine de Montpensier l'offrir sur ses trompes les canons de la Bastille, puis enfin le faubourg Saint-Antoine, ce Vésuve révolutionnaire qui depuis trois siècles a lancé tant de laves.

Voilà donc ce qu'étaient le boulevard et ses environs sous le règne de Louis XIV, une avenue silencieuse entre deux solitudes, celle des jardins et celle des champs. Voyons maintenant ce qu'ils devinrent sous la régence, sous Louis XV et sous Louis XVI; voyons les progrès qui s'opèrent dans l'espace de cent années. Si nous ne nous trompons pas, tout en reconnaissant que Paris aspirait déjà à s'élargir au nord, on ne tardera pas à s'apercevoir qu'un obstacle insurmontable s'opposait au développement définitif; on comprendra que, comme nous l'avons dit, les boulevards ne pouvaient être enfants, dans toute leur beauté originale, que par la révolution.

En effet, vers 1780, les abords méridionaux du cours n'avaient subi aucun changement radical. Les terrains disponibles qu'avait créés l'établissement de la chaussée du rempart, entre la rue Saint-Denis et la rue Royale, avaient été aussitôt occupés par les maîtres de l'époque, par les grands seigneurs et par les religieux. De nouveaux hôtels, de nouvelles maisons de dévotion étaient sortis de terre comme pour fortifier encore la ceinture d'habitants qui défendait l'approche de l'avenue. Les splendides demeures des courtisans du jour étaient venues s'élever avec celles des courtisans du temps passé. Les jeunes adorateurs de la Parabole, de la Pampalour, de la Dalary se mêlaient ainsi aux vieux esclaves de la Maitenance. Les Luxembourg, les d'Uzèz, les Choiseul, les Grammont, les Richelieu avaient envahi l'espace qui sépare la rue Saint-Fiacre de la rue Saint-Honoré. C'est à peine si on remarquait dans l'intervalle, parmi quelques habitations bourgeoises, la jolie maison de Regnard, le seul porte qu'il y

(1) Cette localité, qui a coup sûr ne devait rien aux bateliers, emprunta son nom, à ce que disent incertainement les auteurs, aux joutes, aux combats qui s'y livraient, *grangis batelliers*, grange de la batellerie, ou grange batelière.

engendrer la finance; cette maison était bâtie à peu près sur l'emplacement qu'occupe le café Cardinal, en face de la Grange-Batelière, découverte par le percement de la rue.

En se rapprochant de la Bastille, c'était encore le même entourage et la même physionomie qu'au dix-septième siècle. La haute magistrature s'était maintenue, comme dans un retranchement, sur le sol où elle s'était établie. Le boulevard du Temple était entièrement bordé par les jardins du couvent des Filles-du-Sauveur et par ceux de l'hôtel de l'Hôpital; le boule-

vard des Filles-du-Calvaire côtoyait l'enclos de ces religieuses et les charmilles de M^l de Harlay et d'Ecquevilly. Immédiatement après s'élevait l'hôtel du chancelier Voisins, situé entre la rue Saint-Claude et la rue du Pont-aux-Choux. A partir de la rue Neuve-Saint-Gilles jusqu'à la rue Saint-Antoine tout l'espace était occupé, au centre, par la place Royale où se pressaient en foule les présidents à mortier, les conseillers au parlement, les avocats généraux; à l'ouest, par les Mini- mes et les Hospitalières, et au sud par les somptueuses resi-

dences des Guéméné, des Turgot, des Nicolai. Quand on arrivait à la hauteur du château de la Bastille on voyait se continuer, jusque dans les profondeurs de la rue Saint-Antoine, une interminable série d'hôtels et de monastères. Dans ce seul quartier on comptait cinq communautés d'hommes, quatre communautés de filles, neuf couvents et quatre maisons hospitalières.

Cela est évident, de ce côté du boulevard la place était prise à jamais. Le peuple n'avait que faire sur ces terrains



(Vue, à vol d'oiseau, de la place de la Concorde, prise du pont de la Concorde.)

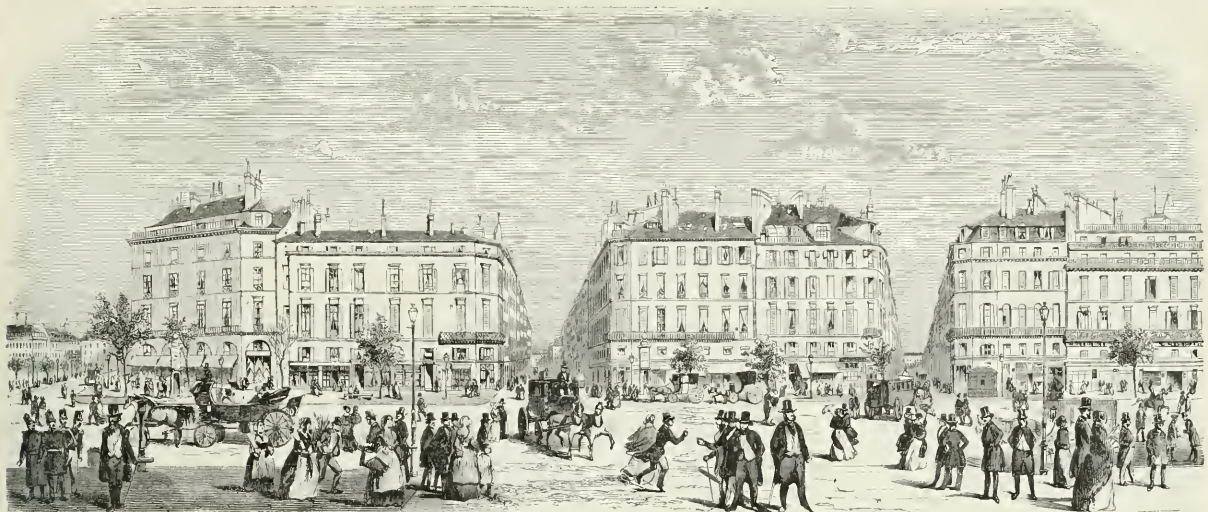
privilegiés où vivaient dans un parfait accord les officiers du roi et les serviteurs de Dieu. Il n'essaya donc pas d'attenter aux droits acquis, mais il commença ailleurs ses conquêtes. Enjambant la ligne méridionale du boulevard, il laissa, comme des enfants perdus sur les terres vierges qui le bornaient au nord, une nombreuse armée de fourisseurs, de traitants, d'actrices, de danseuses, d'ivrognes et de philosophes.

Celui-ci, qui était fermier général ou mississippien, se hâta

de faire bâtir d'étréclantes villas; celui-là, qui aimait le vin à bon marché, multipliait les cabarets; l'un demandant à son aumône, qu'il fût prince ou financier, quelque *sejour* isolé, quelque réduit discret et voluptueux; l'autre commandait à ses architectes un temple ou un théâtre. Derrière mademoiselle Guinard, la belle et spirituelle danseuse, accourait le maréchal de Soubise; le comte d'Artois suivait, sans trop craindre le scandale, la trace légère de mademoiselle Duthe;

le public s'empressait autour de mademoiselle Dervieux. Grâce à ce bourdonnant essaim de nouveaux venus, grâce à ces hommes dorés ou titrés, grâce à ces gentilshommes amoureux, grâce surtout à ces charmantes aieules de nos jeunes lorettes, le marais des Porcherons se couvrit, comme par enchantement, de riantes guinguettes, de petites maisons ou de magnifiques palais. Bientôt une foule de rues, la rue Clancheraine, la rue de Provence, la rue Joubert, la rue Neuve-

LES BOULEVARDS, CÔTÉ DROIT, — PREMIÈRE SÉRIE : DE LA MADELEINE A LA BASTILLE.



(Place de la Madeleine.)

(Rue de la Ferme-des-Mathurins.)

Rue Godot.)



Rue de Séze.)

(Rue Caumartin.)



(Hôtel d'Omond.)

(Rue de la Chaussée-d'Antin.)

(Rue du Helder.)

des-Mathurins, la rue Caumartin, etc., s'ouvrirent pour obéir au mouvement secret de la population. Bâties les volutes armées, les laquais glorieux et les prisonniers exotiques et râlants, les badauds, les lâcheurs, les gens de lettres franchement le Rubicon du boulevard. Le prince des cabarettiers, Ramponneau, M. Saint-Généard de Ramponneau, comme disait Voltaire, occupera les belles dames vœues et les gardes françaises, les courtisanes et les filles d'Opéra; Au loin, Salé, Nicolet, ces grands directeurs de petits théâtres, y virent préparer le terrain à Bobèche et à Galmadré, deux immortelles renommées contemporaines. Les chaussées du cours s'aménèrent; elles n'étaient encore, il est vrai, qu'un bout de promenade; mais elles révélèrent à chaque pas le prochain avènement d'un autre état de choses. L'impulsion était donnée, le germe fécond était déposé dans le sol, il ne s'agissait plus que de laisser faire le temps et les révolutions.

Le temps substituait partout où il le peut les bâtisses au cordon de pierres de taille qui contraignait de la Madeleine à la Bastille le long des jardins et des rues basses; il coubla, déblaya, nivela les champs limitrophes, enfilait maisons sur maisons, étages sur étages, puis se reposa. La révolution vint alors, comme Hercule, mettre la dernière main à l'œuvre ébauchée en dispersant les moines et les nobles. L'obstacle d'hôtels et de manoirs qui barrait son passage s'évanouit comme une vaine décoration de théâtre. Les deux flancs de l'avenue ouverte par Louis XIV, se trouvèrent tout à coup dégagés. Une nouvelle ville, un nouveau monde allié naïf, car les boulevards étaient libres.

Nous aurons occasion de revenir, dans le cours de ce travail, sur une foule de détails que nous n'avons fait qu'effleurer en passant. Après avoir essayé de vous raconter l'histoire du boulevard et les premiers aspects, nous tâcherons de vous peindre sa nouvelle et définitive physionomie.

Nous dirons, pour résumer ce coup d'œil général, que la promenade dont nous occupons a subi, comme tout ce qui doit exister longtemps, les diverses phases de la vie; qu'elle naquit, en 1670, d'un arrêt de Colbert, qu'elle commença à croître vers 1740, qu'elle se développa avec énergie en 1789, mais qu'elle ne se forma complètement qu'après 1850.

Nous pourrions encore, en finissant, mettre sous vos yeux quelques chiffres statistiques, vous dire par exemple que les boulevards ont, en longueur, une étendue de plus d'une lieue ou 4 800 mètres; qu'ils offrent une superficie totale de 580,853 m. 13 c.; qu'ils consomment par an plus de 40,000 pavés et qu'ils sont au-dessus du niveau de la mer à une hauteur qui varie de 40 à 50 mètres; mais dans quel embarras ne nous metriez-vous pas, si vous nous répondiez, comme certain membre de l'Institut: La statistique, monsieur, la statistique, elle en a toujours menti depuis qu'elle est au monde!

II.

L'ARC DE TRIOMPHE, L'AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, LA PLACE DE LA CONCORDE, LE BOULEVARD DE LA MADELEINE.

Si le Français, si le Parisien a, comme le lui attribue la chanson, le droit d'être fier en contemplant la colonne Vendôme, n'a-t-il pas encore plus le droit d'être orgueilleux en regardant l'arc de l'Étoile. Le bronze de Napoléon, tout pétri de victoires, rappelle sans doute de grands souvenirs, mais il rappelle en même temps les jours douloureux où des mains ennies vinrent, en renversant la statue de l'Empereur, lui enlever son plus beau prestige. L'arc de l'Étoile au contraire n'a subi aucun de ces outrages; son marbre, vierge de toute souillure, décrit dans les airs une courbe harmonieuse laquelle les nations vaincues ont trouvé leurs Foncheurs Caudines. C'est la page où les noms de nos illustres soldats sont inscrits en lettres imprissables; c'est la table des matières de notre livre de gloire.

Et puis, lors même que cette porte grandiose ne nous retracerait pas de si beaux triomphes, n'a-t-elle pas encore à vos yeux le mérite d'être la seule qui vous introduise avec dignité dans la grande ville. N'est-elle pas l'unique monument qui dise au voyageur, sans qu'il puisse s'y tromper, lorsque son cœur palpite, lorsque son regard fouille avidement l'horizon: voici Paris, voici le splendide objet de tes desirs et de tes rêves.

En effet, nous ne croyons pas qu'en aucun lieu du monde, que dans aucune capitale européenne, on puisse jouir d'une vue comparable à celle qui s'offre à vous lorsque, sortant de l'avenue des Champs-Élysées, vous arrivez sur la place de la Concorde. On est accablé à la fois par le spectacle de toutes les grandeurs de la civilisation, par le luxe des arts et de l'industrie, et par les imposants souvenirs de l'histoire.

L'étranger se demande ce qu'il doit admirer le plus, ou de cette place toute moderne, ou de ce lieu si sérieusement consacré dans le passé. Il regarde Baillon des Pharaons et il pense à l'éclatant de Louis XVI; il écoute le grésillement de l'eau que lancent à ses pieds les deux marais des fontaines, et en même temps son oreille se pèle pour recueillir les rumeurs qui circulent autour du palais Bourbon, le bruit qui passe du bruit en Europe et qui tième attentifs l'esprit et le cœur des peuples.

Quelle destinée que celle de cette place. La voyez-vous d'abord peuplée d'humides cabanes qu'environnent des champs et des prés, coupée dans quelques-unes de ses parties par la grille du cours de la Reine où Marie de Médicis va se distraire de sa mélancolie jalouse; la voyez-vous ensuite solitaire et déserte, abandonnée aux rêveurs et aux amoureux; aucun chemin ne la relie au château des Tuileries, où les rois ne peuvent arriver qu'en entrant par la porte Saint-Honoré ou par la porte de la Conférence; on la néglige comme le jardin du prépuce, comme l'héritage du pauvre; c'est à peine si quelque passant la traverse d'un pas rapide pour se rendre au pont Royal, ce pont que le maréchal de Camille avait visité tous les jours; y jour d'un coup d'œil qu'il trouvait le

plus beau du monde. Ici c'est un champ en culture, là c'est une garetine. En vérité, Paris n'a que faire de cet emplacement excentrique, de ce coin de terre isolé. Cependant, il arrive qu'un jour, en 1748, certain prévôt des marchands qui avait oublié les fières traditions d'Etienne Marcel imagine de commander à Bouchardon, l'habile sculpteur, une statue de Louis XV. Le bronze achevé, on cherche un endroit propice où le puisse exposer aux yeux de la foule. Le roi alors offre glamment les terrains qui lui appartiennent derrière son jardin des Tuileries. On les accepte avec attendrissement; on dresse dans les airs l'image équestre que soutiennent quatre figures de vertus, parmi lesquelles ne se trouvait malheureusement pas la chasteté (1), et voilà la place Louis XV tirée de sa vieille obscurité. Louis XVI, voulant honorer la mémoire de son aïeul, fit entourer l'œuvre de Bouchardon d'une riche balustrade de marbre blanc et d'un pavé de mosaïque.

— Vint la révolution qui accepta le cadre, mais qui brisa le portrait pour y substituer cette colossale image de la liberté que madame Roland apostropha en vain avant de mourir. On sait le reste, on sait que, sous l'Empire, la place en question s'appela place de la Concorde, et qu'elle reprit, sous la restauration, le nom de place Louis XV, pour le perdre de nouveau après 1850. Il est à croire qu'elle ne subira plus d'autre baptême.

Mais hâtons-nous d'arriver à la Madeleine, dont nous apercevons d'ici les somptueuses colonnes. Sortons vite de la rue Royale, large trait d'union qui joint les Champs-Élysées aux boulevards, et commençons enfin notre promenade et nos observations.

L'église de la Madeleine fut commencée en 1764; mais elle ne fut livrée au culte catholique qu'en 1842. Dans ce long intervalle de soixante-dix-huit années elle fut soumise au caprice de plusieurs architectes qui, dédaignant une critique stérile, n'hésitèrent pas à anéantir les travaux de leurs prédécesseurs. C'est ainsi que le sieur Couture fit bravement démolir toutes les constructions déjà élevées par Constant d'Ivry à une hauteur de plus de cinq mètres. Il n'épargna rien, dans son zèle jaloux, ni les murailles, ni les colonnes, ni les chapelles. Les Parisiens purent jour du triste spectacle de la ruine d'un monument qui n'avait pas encore existé.

En 1806, M. Vignon, architecte choisi par l'Empereur, reprit les travaux interrompus en 1790. Il dut encore une fois adopter de nouveaux plans, pour se conformer à la destination nouvelle de l'édifice qui était chargé de terminer.

Mais, en 1813, il fallut rayonner au revers granitose de Napoléon. La gloire n'avait désormais plus besoin d'un logis à Paris. En dépit de ses formes pieuses, en dépit des paroles solennelles de l'Empereur, le temple dédié à la grande armée redevint une église paroissiale.

Acceptons cet arrêt de la destinée. Dieu n'a pas voulu qu'une divinité orgueilleuse vint usurper sa demeure. Saillons donc, en passant, la Madeleine élevée jusqu'à pleurer aux pieds du Christ debout au milieu du fronton de M. Lemaire, et demandons tout bas à la blonde pécheresse de vouloir bien, par ses prières, conjurer ce démon qui nous crie: *Vae impio!*

Il ne faut pas s'éloigner beaucoup du magnifique péripète dont les colonnes corinthiennes sont comme les premières bornes du boulevard, pour rencontrer aussitôt un des plus attrayants spectacles de Paris, un marché aux fleurs. Il n'y a au monde que cette grande ville où puissent se satisfaire à la fois, dans un espace aussi borné, les appétits du corps et les délicates exigences de l'âme. En sortant de la belle halle, si propre et si bien garnie, qui s'ouvre à la fois sur la place de la Madeleine et sur la rue Castellane, on se trouve, deux fois par semaine, les mardis et les vendredis, au milieu d'un parterre assainé des plus doux parfums et des plus riches couleurs de nos jardins. Là s'en vient, comme à un rendez-vous poétique, les existences diverses qui s'éloignent à l'ombre de ces hautes maisons aux balcons dorés, le serrurier au maintien discret et furtif, l'artiste à l'œil pensif, le renlier au visage souriant et fleuri; puis les pupilles *indivualités* de l'autre sexe: la femme du monde, dont le langage à la fois bref et éloquent révèle des habitudes de commandement tempétes; la lorette, qui est venue récemment se mettre sous la protection de la sainte dont elle imitera peut-être un jour le repentir, mais dont elle suit en ce moment la trace périlleuse; la petite marchande; l'ouvrière qui, sans participer aux recherches aristocratiques de ses voisines, conserve intact, comme un instinct de son sexe, le noble amour des choses élégantes. Tout ce monde arrive péle-mêle sur l'asphalte jonché de fleurs. A celui-ci, donnez ce simple myrte, cet orange qui répandra dans sa cellule une odeur religieuse; à celui-là, les tonifies éclatantes dont sa palette va reproduire l'harmonie; à l'une, la botte diaprée de mille nuances savantes; à l'autre, quelque héliotrope à l'arome voluptueux. Si grand que soit le nombre des acheteurs, il restera toujours bien, sovev-en sur, quelque rosier du B-nagale, quelque pot de violettes, emblèmes d'une grâce vœule, pour l'humble et boumte fiè du peuple.

Nous n'outrons pas la place de la Madeleine sans jeter un coup d'œil sur ce haut 22, où France a laboré pendant près de deux mois les huit chefs arabes. Ces hommes d'une autre civilisation ont été, durant leur séjour à Paris, un véritable amusement pour la population du quartier. On ne se lassait pas de voir paraître et disparaître, dans le cadre étroit de leurs fenêtres, ces figures énigmatiques, ces yeux étincelants, ces fronts enveloppés à demi dans les plus de leurs bur-nous. Pour cette portion des maîtres de l'Algérie qui habite le voisinage de la place, c'était une porte ouverte sur l'Afrique, une pupille échappée de vue sur le désert.

La rue Tronchet mérite aussi qu'on ne s'en éloigne pas sans regret. Elle offre une superbe issue à ce fleuve humain des poètes satiriques. Nous avons remarqué ces deux vers:

(1) Cette statue de Louis XV éveilla, non sans raison, la verve des poètes satiriques. Nous avons remarqué ces deux vers:

O la belle statue, ô le beau piédestal!
Les vertus sont à pied, le vice est à cheval!

qui roule sans cesse sur les boulevards dont elle est un des plus magnifiques affluents. Les élégantes maisons sculptées qui s'y trouvent la signalent encore aux regards. Nous serai-tons permis de dire que c'est dans cette rue que demeure le prêtre illustre qui a écrit les *Paroles d'un Croquant*, le philosophe en qui s'opère la rare alliance du style le plus éclatant et de la pensée la plus anstère?

De la Madeleine à la rue de la Chaussée-d'Antin, le boulevard offre un aspect que nous ne croyons pas définitif. Quand les belles constructions de la rue Basse-du-Rempart seront achevées, beaucoup de contrastes qui existent aujourd'hui ne tarderont pas à disparaître. Tout d'ailleurs indique que ces parages sont uniquement consacrés au luxe heuroux et oisif, tout, depuis ces longues avenues où filent les chevaux de selle, où courent pèle-mêle les grognons et le jockeys à l'accent britannique; depuis ces grands magasins encombrés d'objets précieux par la forme et par la matière, de meubles de Boile, de vases, de bronzes ciselés par nos premiers artistes, jusqu'à ces nobles hôtels de Summariva et d'Osmond. Le premier abrita longtemps un des plus beaux marbres de Canova; le second est, dit-on, l'asile d'une fortune princière. Il n'est pas sans intérêt d'examiner qui ne se puisse contenter dans cette rue Basse-du-Rempart. Il y a, pour les douz-tières, d'admirables petits Jean-Charles aux larges oreilles, au poil soyeux, pour les peintres de l'école de Decamps, d'affreux singes à l'œil méchant, au geste lubrique; pour les ultra-romantiques, il y a une me... vous ne le deviez pas... des chonnettes et des liboux. Oui, dans une cage abritée sous un rideau de laine, j'ai vu colporter plusieurs couples de ces horribles bêtes. Avis aux amateurs d'oiseux rares.

Le boulevard de la Madeleine, isolé comme il est des maisons et des boutiques, ne participe pas encore au mouvement du boulevard des Italiens. Le matin et le soir il est comme un passage silencieux et désert; il ne s'anime un peu que vers le milieu du jour. Aux époques des grandes fêtes, aux jours gras, au 1^{er} mai, il devient cependant bruyant et populux, parce qu'il mène et ramène les effrayantes foules qu'attirent Longchamp et les Jeux d'artifice. Plus tard, quand les jeunes arbres qui le bordent auront épaissi leurs ombrages, quand les habitations limitrophes seront achevés et peuplés, il est probable qu'il sera la promenade à la mode, et qu'il remplacera le boulevard de Gand.

Arrêtons-nous, pour aujourd'hui, devant ce nouveau boulevard qui commence après le café Foy. Ne nous retons cependant pas sans rappeler aux promeneurs que les deux maisons situées à l'angle de la rue Caumartin et à l'angle de la rue de la Chaussée-d'Antin, ont été habitées par deux hôtes dont le nom résume toute une époque. Dans la première, Mirabeau, ce grand type révolutionnaire, est mort mystérieusement; mademoiselle Guimard, de l'Opéra, cette libre, spirituelle et généreuse maîtresse du prince de Soubise, vœut dans la seconde d'une vie pleine de bruit et de volupté. Entre l'hôtel du tribunal et le temple de Terpsichore il n'y a que quelques pas, et cependant il y a un abîme. — La vieille société du dix-huitième siècle, en effet, s'éroulait sous les pieds aériens de la danseuse, tandis que le monde nouveau du dix-neuvième se levait à la voix puissante de l'orateur.

Louis de Genvez.

NOUVELLE.

(Fin. — Voir tome IV, pages 530, 548 et 562.)

V.

Cinq mois plus tard, par une froide soirée d'hiver, un léger navire, armé de vingt-quatre canons et portant à ses deux extrémités une panthère sculptée, s'avancait à toutes voiles vers les côtes de la Bretagne.

Le vent soufflait avec violence, le ciel se chargeait de nuages menaçants, et la mer, déjà noire comme de l'encre, commençait à s'agiter dans ses profondeurs. Des aléons, ces hirondelles de l'Océan qui prophétisent la tempête aux matelots, comme leurs serous nous annoncent la pluie et les orages, rasèrent silencieusement les flots, trempant de temps en temps dans l'écume leurs ailes agiles. Des manches de velours, beaux oiseaux aux ailes blanches, frangées de noir, accouraient de tous les points de l'horizon pour se réfugier à l'abri des rochers.

Tout présageait une de ces bourrasques souvent terribles que les marins appellent un grain, et cependant le pont du vaisseau était chargé d'une foule joyeuse. C'est qu'on approchait du port, c'est que la vie venait de jeter au milieu de ces hommes depuis si longtemps cloignés de leurs familles, depuis si longtemps privés de toutes les jouissances du cœur et de la vie, ce cri qui remue si profondément les marins, en quelque lieu qu'il retentisse: Terre, terre à bâbord!

Tous les yeux, ardemment fixés sur l'horizon, surveillaient avec une impatience fiévreuse le point noir qui émergeait du sein de la mer, car, ce point noir, c'était à la fois la patrie, la famille, la sécurité et le repos.

Les matelots s'étaient revêtus de leurs plus beaux habits. De tous côtés, on s'entretenait du retour, du port où l'on allait aborder, du pays où l'on se retirerait ensuite, des personnes qu'on allait revoir après une aussi longue absence. Les uns nommaient une mère, une femme, une sœur, une maîtresse; les autres parlaient d'un père, d'un frère ou d'un ami. Tous les cœurs s'épanouissaient à l'approche de ce rivage bien-aimé de la France.

Un seul homme ne semblait pas partager cette ivresse universelle. C'était un passager, c'était Louis de Genvez. Il

maréchal à grands pas sur le pont en causant avec son ami Le Groix; mais ses yeux, lorsqu'ils interrogeaient l'horizon, paraissaient disposés à se remplir de larmes; son front était pâle et soucieux.

« A mesure qu'il s'approche de cette terre si désirée, disait-il au corsaire, il me semble que ma tristesse redouble. La joie même de ces braves gens me fait peur. Je ne comprends pas qu'un homme ose concevoir tant d'espérance après tant d'illusions déçues. Hélas! parmi tous les noms que ces matelots ont nommés, combien y en a-t-il qui ne répoussent pas à l'appel. Les voyageurs ont tout à redouter à l'heure du retour, la mort, l'oubli, l'indifférence.

— Certes, dit Le Groix, tu es un de ceux qui ont le moins à craindre de ce côté: madame de Glenvezec est jeune, et son cœur n'a pas cessé de l'appartenir. Ingrat, tu veux te faire plaindre, et cependant partout tu ne rencontreras que des enivreurs. Tu possèdes la plus jolie femme de notre province, l'épouse la plus aimante, la plus dévouée. Tu es riche, puisque ses biens ont été sauvés; tu vas être libre et tranquille, puisque le gouvernement l'a assurée de sa protection. Que te faut-il donc encore?

— La certitude que toute cette félicité dont tu me traces le tableau n'est pas une vaine chimère, la certitude qu'elle n'est pas un rêve qui va se dissiper pour me laisser sous le coup d'un triste réveil.

— Pour avoir cette assurance qui te manque seule, tu l'as vu, il ne te faut plus que quelques heures de patience. Mais, dit le capitaine de la Panthere en fixant ses yeux dans la direction où devait apparaître la terre, où sommes-nous?

On aperçut au loin un chasse-mariné dont le vent tourmentait les voiles rouges, et qui paraissait se hâter de fuir.

On s'approcha de lui, puis on le héla.

« Holà! les amis, où sommes-nous? » cria le corsaire en usant de son porte-voix.

Le patron du petit bâtiment, vieillard chauve et basané, se haussa sur ses pieds, puis, mettant ses deux mains autour de sa bouche pour concentrer le son, il répondit:

« He de Glénan. »

M. de Glenvezec tressaillit: il n'était plus qu'à quelques lieues de son château.

Après avoir entendu la réponse du chasse-mariné, Le Groix grimpait dans les haubans, et demeura quelques instants attentif et silencieux, observant le ciel, la mer et la côte qui commençait à se dessiner aux regards.

Il revint ensuite auprès de M. de Glenvezec.

« Ami, lui dit-il, je crois que nous allons avoir du gros temps, et que nous ne pourrions pas arriver à Lorient avant la nuit. Je vais donner l'ordre de jeter l'ancre: demain nous entrerons au port.

— Ce sera plus prudent, Charles. Quant à moi, je n'ai plus qu'un service à solliciter de ton infépuisable amitié: c'est de me confier une chaloupe et quelques hommes pour gagner le rivage. Passer toute une nuit aussi près de Glenvezec sans essayer d'y arriver, c'est impossible. Tu me comprends, ami?

— Oui; mais ces parages, tu le sais mieux que moi, sont dangereux, et la mer est houleuse.

Le baron sourit avec mélancolie.

« Rassure-toi sur mon compte, répondit-il; j'ai assez éprouvé les flots pour n'avoir point peur de leur menace. Ce côté à tête avec l'Océan me rappellera, au contraire, les plus vives jouissances de ma jeunesse. D'ailleurs, vois-tu, l'inquiétude n'est là, dans mon cœur, comme un ver qui me ronge. Il faut que je m'en aille.

« Va donc, et que Dieu te serve de guide, » dit Le Groix, trop habitué lui-même à braver le danger pour insister davantage.

Il alla donner l'ordre de mettre la chaloupe à la mer, et désigna quelques hommes courageux et adroits pour accompagner son ami. Ivon fut choisi le premier.

Quant tout fut prêt, les deux jeunes gens se séparèrent.

« Adieu, se dirent-ils, et au revoir dans huit jours, au château de Glenvezec. »

La chaloupe s'éloigna de la corvette comme un enfant qui quitte sa mère. Ivon se mit au gouvernail, tandis que les autres matelots travaillaient à la manœuvre. Quant à Louis de Glenvezec, il s'enveloppa dans son manteau et s'assit sur une banquette.

Lorsque l'embarcation eut dépassé l'île de Glénan et s'approcha de la côte, le vent redoubla de fureur. Les vagues se dressaient sous la frêle chaloupe et l'emportaient avec elles. Le ciel était sombre, lorsqu'il fut de temps en temps illuminé par des éclairs. On entendait dans le lointain le mugissement de la mer contre les rochers de la pointe du Pouldu.

Tout le monde était silencieux à bord du bateau. La nuit et l'approche de la tempête rendaient sérieux ces hommes ordinairement gais et intrépides. Ivon avait seul ouvert la bouche pour raconter en peu de mots un épisode de sa vie de géolier, et pour dire qu'il aimerait mieux périr dans l'Océan que dans la Loire, parce qu'il lui paraissait plus glorieux d'être manqué par les requins que par les brochets.

M. de Glenvezec sortit bientôt de ses méditations, et commanda la manœuvre avec le sang-froid et l'aplomb qui appartenaient à un ancien officier de marine.

Il avait si souvent parcouru, dans des parties de plaisir, les parages où il se trouvait, qu'il se dirigea sans trop de difficulté au sein des ténèbres.

Bientôt, au moment où la chaloupe se soulevait sous une vague énorme, il entendit dans la brume une petite lumière qui brillait comme une étoile voilée par de légers nuages, et qui nait en même temps le clapotement des eaux contre les rochers.

Une émotion indéfinissable inonda son âme et le fit chanceler. Il s'assit en comprimant avec la main les battements de

son cœur éperdu. L'exilé touchait au port, car les flots dont il entendait le mugissement rapproché baignaient le rivage de Glenvezec, et la petite lumière qui scintillait dans le brouillard éclairait l'appartement solitaire de sa femme.

« Elle est là! elle est là! » se dit-il avec des transports insensés. Elle m'attend. Mon Dieu, ne me laissez pas périr dans l'exéc de ma joie.

Cependant la chaloupe ne trouvait pas un endroit sûr où aborder. La mer était si houleuse que le baron n'osait s'approcher de la côte dans la crainte de s'échouer contre quelque rocher. La nuit ne lui permettait pas non plus de découvrir l'entrée de la baie, où il eût trouvé un refuge. Il resta quatre heures dans le même état, n'ayant guère, courant d'éternelles bordées. La petite lumière qui brillait aux fenêtres du château semblait, par son immobilité, le provoquer à de nouveaux efforts.

Enfin, à la faveur d'un éclair, il reconnut un bouquet de sapin qui se dressait à l'entrée de la baie où il s'était embarqué à l'époque de son départ pour l'Île-de-France. Il donna l'ordre à Ivon de gouverner de ce côté; mais le matelot, glacé de terreur, n'obéit pas à ses ordres, et lui montra du doigt en criant à voix basse: « L'ancre, l'ancre! » une ombre qui semblait glisser sur les flots.

Les autres matelots jetèrent le même cri en donnant les mêmes marques d'épouvante.

« Etes-vous fous ou lâches, s'écria M. de Glenvezec; que voulez-vous dire avec votre ancre? »

— Quoi! n'avez-vous pas vu le spectre avant-coureur de la mort? s'écria Ivon en faisant de nombreux signes de croix. N'entendez-vous pas des voix lamentables qui pleurent dans les rochers?

— J'ai vu un poisson, marseillais ou goëland, qui filait entre les vagues. Voilà tout. Quant aux voix que vous entendez, ce n'est rien autre chose que le bruit de la mer qui monte au milieu des écueils, ou qui se brise sur les marches de l'escalier du Diable.

En effet, la chaloupe ne se trouvait plus qu'à quelques portées de fusil de ce passage ainsi appelé, nous l'avons dit en commençant cette histoire, à cause de sa forme bizarre et des dangers qu'auraient couru ceux qui eussent été assez hardis pour essayer de s'y engager pendant la nuit.

Les matelots gardèrent le silence. Ivon se remit à la barre.

Mais tout à coup, à la lueur d'un éclair, Louis de Glenvezec vit lui-même une ombre qui éclairait les marches de l'escalier. Cette ombre s'arrêta à chaque assise et semblait lutter contre le vent qui soufflait avec force sur ces masses granitiques.

« Voyez-vous, voyez-vous l'ancre? s'écrièrent tous les matelots à la fois.

— As-tu vu ses yeux rouges qui brillent sous son capuchon? dit un marin.

— As-tu vu son corps velu sous son linceul noir? dit un autre.

— On dit, murmura Ivon, que l'ancre n'a point de dents, mais qu'il suce le sang des naufragés. C'est l'ancre qui reçoit les matelots dans ses bras lorsqu'ils tombent à la mer. On assure qu'il a le don de prolonger leur vie, et qu'il en profite pour les faire souffrir.

— Silence, dit M. de Glenvezec; vous êtes tous des poltrons; l'ancre, c'est un contrebandier.

Le baron avait-il deviné la vérité? C'est ce qu'il ne sut jamais lui-même. Quoi qu'il en soit, comme son explication ne manquait pas de vraisemblance, les matelots parurent l'accepter sans résistance.

Une demi-heure après, la chaloupe vint s'échouer dans les sables de la baie.

M. de Glenvezec sauta sur le rivage, et s'élança vers le château.

Le vieux manoir était enseveli dans les ténèbres. On ne distinguait aux alentours que les fûts des sapins isolés au milieu desquels le vent de mer s'engouffrait avec de lugubres murmures. Quand l'exilé sortit de la futaie et entra dans l'enceinte, un chien de garde accourut en aboyant; mais l'intelligent animal n'eut pas plutôt flairé le maître, absent depuis trois années, qu'il se fit aussitôt, et le suivit avec mille caresses.

Avant de frapper à la porte de sa maison, le baron voulut en faire le tour; il parcourut, à la lueur de l'orage qui venait de se déclarer dans toute sa force, la pelouse et les allées. Il vint ensuite sur la terrasse.

Il s'assit, le cœur palpitant, sur le banc où il avait coutume de venir se reposer avec sa femme durant les belles soirées d'été; il reconnut le liquisier, les deux pins entrelacés, toutes ces images familières de sa retraite. La mer se brisait sous ses yeux avec rage; mais maintenant que lui importait la colère de l'Océan! Il touchait la terre natale, il était rentré dans le nid paternel. Tout ce qui l'entourait lui était doux et proche. D'un coup d'œil rapide il embrassa les années de son exil, ses ionnes voyages, ses fatigues, ses épreuves, ses ennemis, les tempêtes, les combats, et il savoura dans ce souvenir poétique la joie de recommencer une nouvelle vie.

À la fenêtre du premier étage, à cette fenêtre qui avait si souvent servi d'encadrement au couple amoureux, il vit la petite lumière briller d'un éclat plus vif.

« Elle est donc là, éveillée en endormie, mais désormais tout à moi. Voici le berceau d'Olivier. Comme je vais la trouver plus belle après cette longue séparation. Cher enfant, combien il me paraîtra grand. Non, je ne veux pas m'emparer trop vite de ce bonheur qui est sous ma main: je veux attendre que mon cœur ait cessé de bondir dans ma poitrine. Je veux qu'en se levant, lorsque le jour va naître, elle me voie agenouillé sur cette terrasse et lui tendant les bras. »

M. de Glenvezec avait oublié tous ses anciens tourments. D'avant cette maison silencieuse dont la lumière du premier étage était comme l'âme, il se sentait apaisé et consolé.

« Oh! mon Dieu, mon Dieu! s'écria-t-il en revenant à grands pas vers la porte d'entrée, et en se baissant pour apaiser ses lèvres sur le granit du seuil; mon Dieu, je vous remercie. Cette minute bénié rachèterait mille années de souffrances. »

Il leva la main vers la cloche, puis il hésita comme un enfant.

« Non, je troublerais mon paisible sommeil, » se dit-il. Mais il ne put contenir plus longtemps son impatience, et il sonna.

Le bruit de la cloche éveilla dans le château silencieux les échos endormis; le son, se prolongeant de corridor en corridor, alla expirer dans un lointain mystérieux. Un chien aboya dans l'intérieur, puis tout rebomba dans le silence.

Le baron, qui était en proie à une exaltation qui ressemblait à de l'ivresse, attendit impatiemment que quelqu'un vint répondre à son appel.

Au bout de cinq minutes, une fenêtre s'ouvrit lentement et sans bruit.

« Qui est-là? cria une voix que le baron reconnut aussitôt.

— C'est moi, répondit-il à voix basse; c'est moi, Daniel, c'est moi, mon ami; c'est ton maître, Louis de Glenvezec.

— M. le baron! dit la voix qui se brisa aussitôt dans un sanglot. Oh! Jésus, mon Dieu!

La porte s'ouvrit aussitôt et se reforma sur le châte lain. Le chien, demeuré en dehors, fit alors entendre un long hurlement.

Le domestique ne disait mot; mais si M. de Glenvezec avait pu voir sa figure à la clarté de la lanterne qu'il tenait à la main, il eût été frappé de sa pâleur.

« Daniel, mon ami, mène-moi vite à la chambre de la baronne. Elle dort, sans doute.

— Oui, elle dort, répondit le vieux serviteur sans interrompre sa marche.

— Et Olivier, se porte-t-il bien; a-t-il grandi? Pense-t-il quelquefois à son pauvre père?

— M. Olivier est un enfant charmant, monsieur le baron; il sera la consolation de votre vie.

— Comme tu dis cela d'un ton lugubre, Daniel.

— Cependant M. de Glenvezec était arrivé devant la chambre à coucher de sa femme; il lit le geste de frapper à la porte.

« Je vais l'éveiller, mais elle me pardonnera, n'est-ce pas, Daniel? Un pauvre exilé mérite quelque indulgence. »

Il frappa; mais on ne répondit pas. Il recommença, même silence.

Étonné et inquiet, M. de Glenvezec se tourna alors vers son domestique. Le pauvre homme avait pose sa lanterne à terre, et il cachait sa figure entre ses mains.

« Que voulez-vous dire ces larmes, Daniel, parle? Quelque nouveau malheur me menace-t-il encore? Madame de Glenvezec n'est-elle pas ici? »

Daniel éclata en ions sanglots.

Alors l'exilé ouvrit brusquement la porte de la chambre.

Un cerge était allumé sur une table placée à côté d'un lit. Sur le lit, une femme était étendue sous un voile; son visage était d'un pâleur mortelle, et ses traits avaient la solemnelle immobilité de la mort.

Le baron s'approcha du cadavre, et poussa un cri horrible.

« Morte!

— Oui, monsieur le baron, morte depuis plus de deux ans. Le corps a été embaumé par le médecin du château, M. Sanvot; l'âme est au ciel.

— Mais pourquoi ne m'en avoir pas appris?

— Madame, avant d'expirer, à exécuté de nous le serment de cacher sa mort au monde entier, afin de ne pas compromettre la fortune et la vie de son enfant.

— Où est-il? où est Olivier? dit l'exilé, devenu aussi pâle que la morte.

— Ici, monsieur le baron, ici.

Daniel conduisit son maître dans un vaste cabinet attenant à la chambre à coucher, et s'arrêta auprès d'un petit lit placé auprès d'un autre lit de plus grande dimension.

Là, Olivier dormait paisiblement à côté de sa nourrice.

« Mon enfant! mon enfant! s'écria le baron en s'inclinant sur son fils et en le couvrant de baisers passionnés, tu n'as donc plus de mère? »

Olivier ouvrit de grands yeux surpris; puis, sans reconnaître son père, il souleva son petit doigt en disant comme autrefois au corsaire:

« Chut, elle dort. »

Histoire de M. Cryptogame,

PAR L'AUTEUR DE M. VIEUX-BOIS, DE M. JABOT, DE M. CRÉPIN, DU DOCTEUR FESTUS, ETC.
(Troisième partie.)



Elvire fait admirer à son amant l'aspre brillant du jour. — Son amant le trouve rond comme un fromage et agréable comme une lactine.



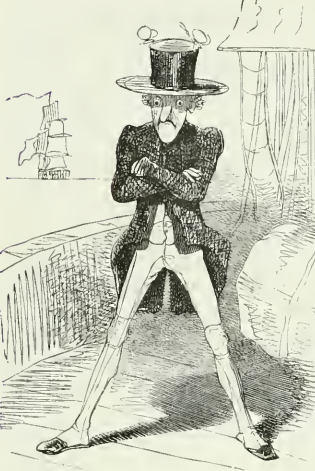
Elle trouve l'amour inlini comme l'Océan. — Il trouve l'Océan fastidieux comme l'amour.



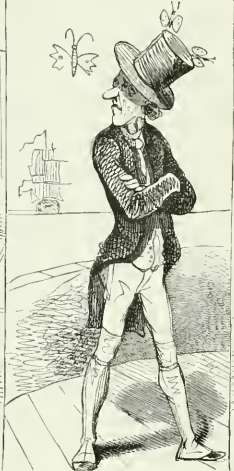
Et pour distraire le choisi de son cœur, elle met en train un gai coin-maillard.



Quand vient le tour d'Elvire, M. Cryptogame monte doucement sur le pont.



Où il se met à sonder la profondeur de sa situation.



Et il se refuse à répondre aux agaceries d'une superbe amputée.



Tout son avenir est brisé.



Pendant, après avoir cherché pendant deux heures, Elvire abaisse le bandeau; et s'apercevant qu'elle est seule, elle s'élance sur le pont.



De son côté, M. Cryptogame, s'apercevant qu'il n'est plus seul, saute à la mer.



Elvire saute après le choisi de son cœur.



Le capitaine saute pour sauver Elvire.



L'équipage saute pour sauver le capitaine.



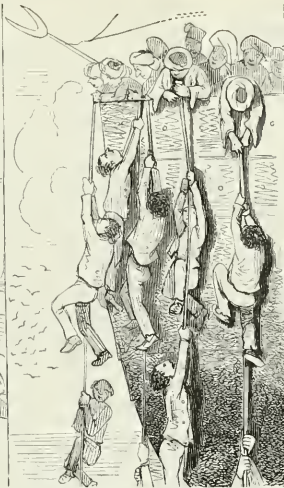
Les animaux domestiques sautent pour suivre leurs maîtres.



Les rats sautent par esprit d'imitation.



Et un brick algérien, ayant fait force de voiles, s'empare du vaisseau demeuré vide.



Les Maures, une fois maîtres du vaisseau, se hâtent de repêcher l'équipage pour en tirer rançon.



Voyant qu'on repêche Elvire, M. Cryptogame lâche de n'être pas repêché.



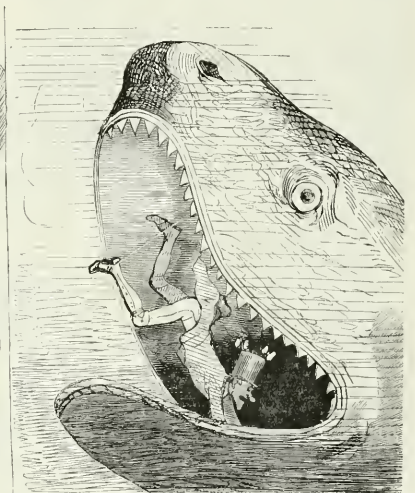
Mais il boit deux tonnes d'onde amère avant d'atteindre à un flot qui est en vue.



Par malheur, l'flot, qui est très-chatouilleux, éprouve d'énormes tressaillements.



Puis il replonge.



Puis, d'une Louhée, il avale M. Cryptogame.



Parvenu heureusement dans la halleine, M. Cryptogame y lutte contre le courant digestif.



Et après s'être un peu affirmé, il est bien agréablement surpris en voyant, à deux pas de lui, un monsieur qui pêche à la ligne dans le courant.



Chacun se conte ses aventures, et le monsieur expose comme quoi, douillé depuis trois mois sur une fausse côte, il cherche à repêcher sa perruque.

(La suite au prochain numéro.)

Les **ANDRONES** de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

Les **ROMANCES DÉTACHÉES** DE L'ALBUM DE F. MASINI, qui obtiennent déjà de si grands succès dans toutes les soirées musicales, et qui sont adoptées par nos premiers chanteurs, viennent de paraître. Titres de ces romances : — *La Fleur qu'il m'a donnée*, — *le Refrain de la Fileuse*, — *Douter de sa raison*, — *les Amoureux de Village*, — *un Vieux Soldat*, — *L'Appui du Roseau*, — *la Belle Véronaise*, — *Dis-moi qu'ils ont menti*, — *le Rossignol du Foyer*, — *Endormez-vous, mon cœur*, — *les Belles Nuits d'Été*, — nocturne à deux voix égales, — *Au Ritzage, bon Ménage*, duoïtino pour ténor et baryton. — Chez l'éditeur, J. MEISSONNIER, 22, rue Dauphine, et chez tous les marchands de musique. **QUADRILLES A GRAND SUCCÈS.** — **MUSARD**, les *Diables de l'Opéra*, — **A. MUSARD** fils, la *Tulipe orangeuse*, quadrilles de carnaval. — **J.-B. TROBECQUE**, la *Sainte-Cécile*, — **ARTUS**, le *Miracle des Roses*, quadrilles de salon.

A. APPERT, éditeur, passage du Caire, 34; Comptoir des Imprimeurs-Unis; DENTU, libraire, Palais-Royal; et chez tous les Libraires.

RÉFORME ET LIGUE UNIVERSITAIRES

Réponse aux CINQ QUESTIONS de M. THIERS, avec des ÉTUDES CRITIQUES sur la discussion de la Chambre des Pairs; par M. GASC fils, chef d'institution. — Pour faire suite aux *Études historiques et critiques sur l'Instruction secondaire*, du même auteur (1844). — Un beau volume in-8. — Prix : 7 fr.

F. PRÉVOST, éditeur, rue Jacob, 43. — Même maison, rue des Grès-Sorbonne, 17. — Dans les départements, chez tous les correspondants du Comptoir central de la Librairie.

15 forts volumes in-8 à deux colonnes avec figures dans le texte.
20 livraisons forment 1 vol.

PRIX : 6 FRANCS.
Cartonné, couverture imprimée,

PRIX : 6 FR. 50 CENT.

En vente le tome 1^{er}.

ENCYCLOPÉDIE POPULAIRE

Répertoire des connaissances humaines, à la portée de toutes les classes,

Par une société de savants, de littérateurs, d'artistes, de manufacturiers et de commerçants, sous la direction de

Auguste Savagner.

15 FORTS VOLUMES IN-8 A DEUX COLONNES. avec figures dans le texte.

UNE OU DEUX PAR SEMAINE

La 26^e livr. est en vente.

PRIX : 30 CENTIMES.

En vente le tome 1^{er}.

L'ODONTINE ET L'ÉLIXIR ODONTALGIQUE

Composés par un de nos premiers chimistes, ont une supériorité manifeste sur les autres dentifrices. Toutes les personnes qui tiennent à la conservation de leurs dents en font usage. — AU DÉPOT GÉNÉRAL rue Jacob, 19, à Paris, et chez FAGUER, parfumeur, rue Richelieu, 95; dans toutes les villes, chez les principaux parfumeurs.

Mise en vente de la 16^e Livraison.



AVIS. AU BON PASTEUR, rue Saint-Honoré, 167 et 169, et rue du Coq, 10. Maison spéciale d'habillement à prix fixe invariable. Toutes les marchandises, soit en pièces, soit confectionnées, sont marquées en chiffres connus, au comptant, sans rabais ni escompte. Cette maison, dont la réputation est si bien acquise par sa belle confection et par la coupe élégante de tous ses vêtements, vient de faire confectionner un grand choix d'habits, tout ce qu'il y a de mieux, pour soirées, bal, visite ou départ précipité, au prix de 60 à 80 fr. pantalons noirs, de satin et casimir de sédan, au prix de 22 à 55 fr. Un choix considérable de gilets brochés, depuis 25 jusqu'à 40 fr. Les vêtements faits sur mesure se paient en plus des prix livrés; habits redingotes et paletots, 5 fr.; pantalons et gilets, 2 fr. L'immense clientèle du BON PASTEUR a engagé le chef de l'établissement à avoir des coupeurs spéciaux, seul moyen d'obtenir dans la coupe élégance et perfection.

AVIS. Le CHOCOLAT MENIER, comme tout produit avantageusement connu, a excité l'avidité de quelques contrefacteurs; sa forme particulière, ses enveloppes, ont été copiées, et les médailles dont il est revêtu ont été remplacées par des dessins auxquels on s'est efforcé de donner la même apparence. Je dois prouvenir le public contre cette fraude. Mon nom est sur les tablettes du CHOCOLAT MENIER aussi bien que sur les étiquettes, et l'effigie des médailles qui y figurent est le fac-similé de celles qui m'ont été décernées à trois reprises différentes par le ROI et LA SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT. Ces récompenses honorables m'autorisent à faire distinguer le CHOCOLAT MENIER de tous les autres. L'auteur qui combinez-on des appareils que je possède dans mon usine de NOISIEL, et l'économie d'un moteur hydraulique, m'a été mise à même de donner à cette fabrication un développement qu'elle n'avait jamais atteint. Ce CHOCOLAT, par le seul fait de ses qualités et de son prix modéré, obtient aujourd'hui un débit annuel de plus de 500 milliers, et s'est acquis une réputation méritée. DÉPÔT principal, PASSAGE CHOISEUL, 21, et chez MM. les pharmaciens et épiciers de Paris et de toute la France.

L'agrandissement du format de la PRESSE lui permet de réaliser les nombreuses améliorations depuis longtemps réclamées par le public, et notamment de publier avec tous les développements convenables, les comptes rendus des séances des deux chambres; ainsi le nombre de ses abonnés a-t-il, depuis cette importante amélioration, augmenté d'une manière considérable; le tirage, au 15 février, dépassait 22,000 exemplaires.

Les nouveaux abonnés qui se feront inscrire à la PRESSE avant le 15 mars, recevront, sans augmentation de prix et sans frais :

Tous les feuilletons des trois premiers volumes de LA REINE MARGOT, roman en 6

volumes, par M. ALEXANDRE DUMAS, et tous ceux des volumes suivants publiés antérieurement au jour de la souscription.

Tous les feuilletons des deux derniers volumes DES PAYSANS, par M. DE BALZAC. CETTE FAVEUR SERA TRES-PROCHAÎNEMENT SUPPRIMÉE.

On s'abonne en adressant un mandat à l'Administration, 151, rue Montmartre, à Paris, et chez les Libraires, Directeurs des Postes et des Messageries, au prix de 14 francs pour trois mois; 26 francs pour six mois, et 48 francs à l'année pour les départements.

Indiquer qu'il s'agit d'un abonnement nouveau et non d'un renouvellement.

PAULIN, éditeur, rue Richelieu, 60.

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET D'ÉRUDITS

LA BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, VARIÉTÉS CURIEUSES ET AMUSANTES DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS,

SE COMPOSERA DE 10 VOLUMES IN-18 DONT VOICI LES TITRES :

1. Curiosités littéraires.
2. Curiosités bibliographiques.
3. Curiosités biographiques.
4. Curiosités historiques.
5. Curiosités des Origines et des Inventions.
6. Curiosités des Beaux-Arts et de l'Archéologie.
7. Curiosités militaires.
8. Curiosités philologiques.
9. Curiosités des Traditions, Mœurs, Usages, etc.
10. Curiosités anecdotiques.

En Vente : — Tome 1^{er}. — **CURIOSITÉS LITTÉRAIRES.** — Prix, 3 fr.



LORNETTE-CLÉMENTINE

Cette nouvelle lorgnette-jumelle réunit divers perfectionnements qui lui ont mérité l'avantage d'être présentée à l'Académie des sciences. Sa construction, sous une forme élégante et gracieuse, remplit les meilleures conditions d'optique. A l'aide d'un mécanisme simple et ingénieux, elle rentre sur elle-même de manière à devenir très-portative, sans en excepter les plus grands diamètres, dont la supériorité est un fait acquis et incontestable, puisque seuls ils offrent à la fois grossissement et clarté. Elle se vend à Paris, chez **LEREBOURS**, opticien de l'Observatoire royal et de la marine, place du Pont-Neuf, 15; **ZELZARD**, Palais-Royal, galerie Valois 141; **VILAKOEMIG**, fabricant, breveté opticien de S. M. l'Empereur du Brésil et de la princesse Clémentine, rue des Gravilliers, 7, et les chez principaux opticiens.

Chez PAULIN, rue Richelieu, 60.

COURS SPÉCIAL DE DESSIN

A l'usage des Aspirants aux Écoles royales Polytechnique, de Saint-Cyr et de la Marine;

PAR ALPHONSE DULONG,

Professeur et Maître aux Écoles royales des Ponts et Chaussées et Polytechnique.

19 planches in-folio et 2 feuilles de texte. — Prix, 15 fr.

EN VENTE CHEZ J.-J. DUBOCHET :

ENSEIGNEMENT ÉLÉMENTAIRE UNIVERSEL, ou ENCYCLOPÉDIE DE LA JEUNESSE.

Ouvrage également utile aux Jeunes Gens, aux Mères de Famille, à toutes les personnes qui s'occupent d'Éducation, et aux Gens du Monde;

Par MM. ANDRIEU DE BRIOUDE, docteur en médecine, L. BAUDET, ancien professeur au collège Stanislas, et une Société de Savants et de Littérateurs.

MATIÈRES TRAITÉES DANS CE VOLUME : Grammaire. — Langue française. — Littérature. — Rhétorique. — Poésie. — Éloquence. — Philologie. — Arithmétique. — Algèbre, Géométrie, Mécanique. — Physique. — Chimie. — Recreations

sciences. — Astronomie, Météorologie. — Histoire naturelle en général. — Géologie. — Minéralogie. — Botanique. — Zoologie. — Anatomie. — Physiologie. — Hygiène privées. — Hygiène publique. — Médecine. — Chirurgie.

— Géographie. — Histoire. — Chronologie. — Biographie. — Archéologie. — Numismatique. — Basou. — Religion. — Philosophie. — Morale. — Mythologie. — Sciences occultes. — Législation. — Du Gouvernement et de ses formes.

— Économie politique. — Agriculture. — Horticulture. — Art militaire. — Marine — Impression. — Musique. — Dessin. — Peinture. — Sculpture. — Gravure et Lithographie. — Architecture. — Éducation. — Réflexions sur le choix d'un état.

Un seul volume, format du *Million de Faits*, imprimé en caractères très-lisibles, contenant la matière de six volumes ordinaires et enrichi de 400 petites Gravures.

servant d'explication au texte. — Prix broché : 10 fr.; élégamment cartonné à l'anglaise, 11 fr. 50 c.

Indiens sauvages des forêts vierges du Brésil.

Deux sauvages à Paris, n'est-ce pas chose assez rare pour que nous en parlions? car ce sont deux sauvages véritables. Aussi regrettons-nous de ne pouvoir leur consacrer un article assez long pour raconter tout ce que nous avons appris des mœurs et des habitudes de la tribu à laquelle ils appar-



Manuel, sauvage brésilien.

tiennent. Voici donc, en peu de mots, l'histoire de ces singuliers voyageurs : Un Français, M. Porte, pendant un assez long séjour dans le Brésil, eut souvent l'occasion de rencontrer des tribus d'Indiens nomades, fuyant sans cesse la civilisation, et considérant comme ennemi tout ce qui est étranger à leur race. Le désir de s'instruire entraîna d'abord M. Porte à s'exiler pendant assez longtemps parmi ces sau-



(Marie, sauvage brésilienne.)

vages, et les observations curieuses qu'il fit, lui donnèrent l'idée de conduire deux de ces individus à Paris, afin de les livrer à l'étude des savants. Nous ne dirons pas quelles ont été les difficultés qu'il rencontra auprès du chef de la tribu d'abord, de la part des autorités brésiliennes ensuite, car l'exportation des Indiens est interdite par une loi. Le fait est que l'intérêt de la science, si bien compris par M. Porte, fut si habilement présenté, qu'il put réaliser son projet.

De nouvelles difficultés l'attendaient, et ce n'est que par sa patiente persévérance que M. Porte parvint à les surmonter. Il fallut amener ces Indiens jusqu'à Paris, en ayant soin d'éviter pendant tout le voyage ces relations incessantes et inévitables

qui auraient pu modifier leurs habitudes ou leurs idées, en un mot, les amener sauvages comme ils l'étaient dans leurs forêts. Ce but a été complètement atteint; ils refusèrent d'abord les vêtements qu'on voulut leur donner pour le déshabiller, et l'instinct d'imitation les engagea seul à s'en couvrir; on ne put cependant pas parvenir à leur faire mettre de souliers; ils jetèrent à la mer ceux qu'on leur donna; et ce n'est pas pendant peu qu'ils ont consenti à s'en servir.

Ces deux Indiens appartiennent à une tribu autrefois nombreuse et puissante, celle des Bolocoudos, qui se rencontre près de Minas Geraes, Espirito-Santo et Bahia, depuis le Rio Pardo jusqu'au Rio Doce, entre les 15 et 19° degrés de latitude et les 42 et 45° de longitude. Pour ne parler que de nos deux voyageurs, nous dirons que l'homme, auquel on a donné le nom de Manuel, est âgé d'environ dix-sept ans; il n'est pas positivement laid, mais son regard est faux, il n'a pas de sourcils, ses oreilles sont pendantes et traversées par un disque de bois de trois pouces de diamètre; ses cheveux sont épais, gros et lisses, et on remarque facilement chez lui, un mélange de profonde tristesse et d'apathie. Il accorde difficilement la parole. La femme a été appelée Marie, elle est âgée de seize ans, petite, assez grosse et plus laide que l'homme; sa levre inférieure était portée en avant par un disque de bois qui la traversait, mais pendant le voyage, elle s'est détachée, et les lambeaux de sa bouche la rendaient hideuse; elle s'est soumise sans difficulté à une opération qui la prive de l'ornement des femmes de son pays. Elle paraît supporter à regret la robe qui la couvre; sa démarche est grotesque, et son corps se jette désagréablement à droite et à gauche à chaque pas qu'elle fait. Son caractère est gai, elle rit et parle sans cesse et pour le moindre motif; elle ne peut pas cacher le plaisir qu'elle éprouve quand on s'occupe d'elle et l'on remarque chez elle l'instinct de la coquetterie. Elle supporte difficilement une contrainte, et il y a fort peu de temps qu'elle a voulu, dans un moment de colère, frapper M. Porte avec une flèche, parce qu'il refusait de la faire sortir. Nous avons pu voir ces deux Indiens chez M. le docteur Chenu, à Passy, où ils ont passé une journée entière. Ce qui les a plus étonnés que tout ce qu'on leur avait fait voir jusque-là, c'est la manière de classer au chien d'arrêter et l'effet instantané d'un coup de fusil; cette distraction, que leur a donnée M. Chenu dans le parc de M. Delessert, a été plus goûtée par eux qu'un ballet de l'Opéra. D'après ce qu'assure M. Porte, ces Indiens n'ont aucune religion, aucune idée de la divinité, et l'on ne remarque chez eux aucun signe d'adoration. Un fait dont nous avons été témoin vient à l'appui de cette assertion : madame Chenu, voulant profiter de leur visite pour éveiller en eux une idée religieuse qui lui laissait quelque espoir de développement, offrit à Marie une petite vierge sculptée en ivoire, et lui fit dire par M. Porte, pour matérialiser sa pensée, que cette image représentait la Mère de Dieu, l'auteur de tout ce qu'elle voyait, et qu'elle l'engageait à l'implorer chaque jour, mais surtout lorsqu'elle serait souffrante, « on lorsqu'elle éprouverait quelque chagrin; Marie ne saisit pas de suite ce qu'on voulait lui dire; cependant on lui répéta plusieurs fois, et elle parut comprendre. Aussitôt elle prononça quelques paroles, et, tenant la Vierge dans ses mains, s'arrêta un instant, et la rendit vivement, en disant à M. Porte : « Vous ne trompez, j'ai mal à la gorge, j'ai demandé de n'avoir plus mal, et je souffre toujours. » Elle consentit cependant bientôt après à garder cette vierge comme souvenir. Cette réponse ne prouve pas qu'il y ait chez les Indiens du Brésil absence complète d'idée religieuse, car on doit supposer qu'ils croient que l'âme survit au corps, puisqu'ils prêtent aux morts une partie des besoins qu'ils avaient pendant leur vie, et qu'ils l'enterrent pas leurs parents sans mettre quelques aliments de leur goût dans la tombe; ils croient aussi à la métépsychose, et supposent que le tigre, qui les attaque, contient une âme, qui a pris cette forme pour se venger d'une offense, dont elle a été victime lorsqu'elle était dans le corps d'un homme. Un rapport scientifique doit être fait sur ces Indiens, et nous pensons que, quand même leur voyage ne présenterait aucune observation réellement utile à la science, on n'oublierait pas le zèle et le dévouement de M. Porte qui, à part les frais de ce voyage, a dû éprouver tous les ennemis et tous les dégoûts de la mission dont il s'est chargé, dans la seule intention de faire connaître une race qui disparaît et ne laissera bientôt plus de traces.

Correspondance.

A. M. A. H. — Cela serait peut-être piquant pour vous, monsieur, et pour les personnes de votre société; mais un journal est fait pour tous ceux qui peuvent le lire.

A. M. — Il y a des événements qui se reproduisent tous les ans et toujours de la même manière; quand on les a décrits une fois, on ne peut plus y revenir. Cela n'est pas nécessaire d'ailleurs, car la matière ne manque pas, et on a vu que l'embaras du choix. Nous tiendrons grand compte de vos conseils.

A. n. anonyme. — Nous avons souvent répondu à des demandes concernant les livres, titres et convertitures; nous ne les fournissons qu'à ceux qui font collection du journal, et qui nous en adressent la demande en renouvelant leur abonnement. Ce sont des compléments que nous ne devons pas, mais que nous fournissons volontiers quand nous pouvons croire qu'ils doivent servir.

A. M. A. P., à Genève. — Votre manuscrit est à votre disposition.

A. M. V. B. C. — Envoyez, messieurs, votre article; nous en jugerons, et tentons notre possible pour vous être agréables, mais nous la réserve d'être également agréables à tous nos lecteurs.

A. M. à Edimbourg. — Mille remerciements, monsieur; notre cadre n'admettrait pas ce que vous voulez bien nous proposer.

M. l' — A Pâques. — Pourquoi pas à la Trinité?

Observations Météorologiques

FAITES A L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

JANVIER. — 1845.

Jours du mois.	Hauteur du baromètre réduite à la température de 0° à midi.		Températures extrêmes de la journée.		Température moyenne calculée.	Etat du ciel à midi.	Vents à midi.
	mm	mm	Minimum.	Maximum.			
1	758,45	+2,0	4,97	3,94	Covert, léger brouillard.	N. E.	
2	758,08	0,1	2,4	4,0	Covert, averse.	N. E.	
3	757,59	-0,5	2,6	0,9	Beau ciel.	N. E.	
4	762,70	-1,0	4,0	4,5	Beau.	N. N. O.	
5	765,47	+2,4	6,9	4,5	Nuageux.	O. N. O.	
6	764,13	+0,6	+5,9	2,2	Eclaircies.	S. E.	
7	764,86	-2,0	+7	+4,5	Covert.	N. O.	
8	762,52	-1,9	+0,6	0,6	Brouillard.	E.	
9	760,27	-1,9	4,0	-1,4	Covert.	E.	
10	760,50	+5,9	+4,0	0,4	Beau ciel.	E.	
11	756,49	+1,0	8,5	4,8	Covert.	S. S. E.	
12	755,56	4,0	8,0	6,0	Covert, pluie.	S. S. E.	
13	755,29	5,0	6,9	4,5	Covert, pluie.	S. S. E.	
14	754,67	+2,5	5,7	4,0	Covert.	S. S. E.	
15	754,28	-1,0	5,7	4,4	Covert.	S. S. E.	
16	758,50	+0,5	4,0	2,5	Covert.	S. S. E.	
17	761,76	-0,5	0,8	0,4	Covert.	S. E.	
18	757,57	-1,0	6,5	2,8	Covert.	S. E.	
19	754,47	+2,5	7,4	4,7	Covert, éclaircies.	S. O.	
20	755,92	5,0	4,9	4,0	Covert, averse.	N. O.	
21	759,67	2,0	5,0	5,5	Très-nuageux.	N. N. O.	
22	765,85	0,0	+2,0	1,0	Covert.	N. E.	
23	762,28	-1,2	0,9	4,0	Covert.	S. S. E.	
24	752,85	-1,2	5,5	2,2	Nuageux.	S. S. O.	
25	764,59	+2,8	7,0	4,9	Beau, nuages.	O. N. O.	
26	760,65	3,2	9,0	6,3	Nuageux.	O. O.	
27	754,58	-1,9	5,9	5,5	Beau.	S. O. fort.	
28	755,04	0,6	2,5	4,6	Covert.	S. O.	
29	750,75	+0,8	5,1	2,0	Covert, neige.	O. O.	
30	759,94	-1,2	2,8	0,8	Covert, neige.	O. S. O.	
31	710,95	-0,2	2,9	1,5	Beau, nuages.	O. S. O.	
Moyenne	754,65	+0,3	4,5	2,5	Pluie dans la cour, 5 cent. 073 Pluie sur la terrasse, 4 cent. 007		

Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Où trouver une morale plus pure que celle de l'Évangile.



OX S'ARONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du Comptoir central de la Librairie.

A LONDRES, chez J. THOMAS, 4, Finch Lane Cornhill.

A SAINT-PETERSBURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissionnaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-impériale; Gostinoff-Dvor, 22 — F. BELLUZARD et C^o, éditeurs de la Revue étrangère au pont de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DUBOS, libraires.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRAMPE et C^o, rue Danielle, 2.

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 5 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N^o 104. VOL. IV. — SAMEDI 22 FÉVRIER 1845.
 Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dep. — 5 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'Étranger. — 10 — 20 fr. — 40

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. *Une Vue de Mexico.* — Des Opérations de la Banque de France en 1844. — Les Bureaucrates en 1845. *Quatre Gravures par Henri Monnier.* — Impressions de Voyage d'un provincial à Paris. (2^e article.) *Les quatre bas-reliefs de l'Arc de Triomphe, par Freeman.* — Chronique Musicale. — Les Compagnies des chemins de fer. — Courrier de Paris. *Trois Vues de l'Archevêché de Bourges; Arrestation de 297 voleurs dans les tapis-francs du boulevard du Temple; Organisation d'un service de sauvetage par les chiens de Terre-Neuve.* — Très-sotte histoire d'un homme d'esprit, par Albert Aubert. — Des Irrigations. — Histoire de M. Cryptogame, par l'auteur de M. Jabot, de M. Vieux-Bois, de M. Crepin, du docteur Festus. (4^e serie.) *Vingt Gravures.* — Bulletin Bibliographique. — Annonces. — Le Vase Portland. *Trois Gravures.* — Un Pacl de la saison. — Rébus.

Histoire de la Semaine.

C'est une tâche assez ingrate que d'avoir à raconter ce qui s'est dit, à la Chambre, des irrigations et du rachat des actions de jouissance sur les canaux, à un lecteur qui est tout oreilles pour la discussion des fonds secrets, et qui attend avec anxiété, en ce moment, le résultat d'un scrutin décisif. Si nous savions prédire l'avenir, la curiosité ferait faire cercle autour de nous; mais nous n'avons qu'à rappeler le passé. Nous serons brefs.

Après avoir adopté un projet de loi modifiant le tarif de donanes de nos colonies des Antilles, la Chambre s'est occupée de la proposition par laquelle M. d'Angeville demandait que les travaux d'irrigation de propriétés rurales entrepris soit collectivement, soit individuellement, pussent être déclarés d'utilité publique. Nous consacrons à ce sujet un article spécial qu'on trouvera dans ce numéro. — Samedi dernier, la Chambre a entendu le développement de M. Roger

(du Loiret) sur sa proposition relative à la liberté individuelle, et l'a prise en considération. — Lundi, la proposition de M. Isambert sur la responsabilité des agents du pouvoir a été moins heureuse. — À l'ouverture de cette même séance, M. le garde des sceaux a présenté un projet de loi tendant à appliquer les excédants disponibles qui, chaque année, à partir de 1846, pourraient ressortir des recettes et dépenses de la Légion d'honneur, au service d'une allocation annuelle et supplémentaire de 100 francs aux légionnaires décorés avant le 6 avril 1814. — Mardi ont commencé les débats du projet sur le rachat des actions de jouissance des canaux. Nous reviendrons sur cette discussion.

Pendant que, dans notre chambre des députés, on provoquait vainement des réformes auxquelles le ministère eût devoir s'opposer presque systématiquement, il s'engage, dans le parlement anglais, une lutte toute contraire. Une partie de l'opposition y défend le revenu et le maintien des impôts existants. Lord J. Russell et lord Howick ont annoncé qu'ils combattiraient le plan de sir Robert Peel, et spécialement dans les parties relatives à l'abaissement des droits sur les sucres. La



(Une rue de Mexico, pendant la dernière révolution.)

réduction de cette taxe produira en effet, la première année, en supposant une consommation stationnaire, un vide d'environ 1,500,000 livres dans les caisses publiques. Le droit actuel sur le sucre des colonies anglaises est de 25 schellings 5 deniers, et celui sur les sucres étrangers de 35 schellings et 9 deniers. Le ministre propose de réduire le premier à 14 schel-

lings 4 deniers, le sucre de l'Inde excepté, et le second à 25 schellings 4 deniers. C'est une réforme radicale dans la législation sur les sucres. Les droits sur les colons seront également réduits dans l'intérêt de la fabrication, et surtout de l'exportation des tissus, la perte du trésor sera moins sensible. Dans l'état actuel des choses, le droit sur le coton

brut varie de 9 à 12 pour 100 de la valeur, selon que le prix de la marchandise est plus ou moins élevé. En d'autres termes, le droit fixe est de 5 seizièmes de penny par livre. Sir Robert Peel en propose la suppression totale, quoiqu'elle dût causer une perte de 17 millions de francs au trésor. Parmi les autres réductions impopulaires proposées, il faut

remarque la sup pression du droit sur les propriétés vendues à l'enchère, et l'abolition de la taxe sur le verre. L'affranchissement de ces deux articles enlèverait au trésor 24 millions de francs; ce qui donne, avec les déficits qu'on éprouverait sur le sucre et le coton, une somme de 74 millions de francs. Mais dans l'opinion du premier ministre de la Grande-Bretagne, cette perte, de même que celle qui résulterait de la réduction des autres droits, ne serait que temporaire, et il pense que l'équilibre se rétablirait au bout de trois ans par l'activité nouvelle que la réforme imprimerait aux transactions industrielles et commerciales, activité qui augmenterait essentiellement certains revenus fiscaux. Aussi n'a-t-il demandé le maintien de la taxe sur le revenu que pour une nouvelle période triennale, au bout de laquelle elle sera entièrement supprimée. Ce plan est vaste et hardi, et comme les effets de la première réforme conçue par sir Robert Peel ont répondu à ses prévisions, il est possible que le parlement adopte les nouvelles modifications qu'il propose. L'industrie ramportera ainsi une victoire sur la propriété territoriale; mais pour cela le chef du cabinet est obligé de faire violence à son propre parti. Réussira-t-il ?

*. *The Times* a publié la correspondance échangée entre les gouvernements anglais et français au sujet de la commission spéciale du droit de visite. La proclamation se compose de trois pièces : 1° Une lettre de lord Aberdeen à lord Cowley; 2° une dépêche de M. Guizot à M. de Sainte-Aulaire; 3° une lettre de lord Cowley à lord Aberdeen. La suggestion primitive est émanée de M. le ministre des affaires étrangères de France, comme l'avait déjà dit sir Robert Peel à la chambre des communes. En accordant à la demande du gouvernement français, lord Aberdeen, dans sa dépêche à l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, exprime très positivement qu'il doit être nettement entendu que l'objet de la commission n'est pas d'annoncer les traités relatifs au droit de visite, mais de constater la possibilité de prendre des mesures qui les remplaceraient avantageusement. Il insiste aussi sur le choix du commissaire français et semble dicter au gouvernement les conditions que son mandataire doit réunir.

*. On trouve dans les journaux anglais des extraits de l'*Océanie*, feuille française de Taïti. On lisait dans le numéro du 15 septembre : « Le mardi 12 de ce mois, le chef Tricouï a donné une fête aux naturels à Papeïti. La salle du banquet était recouverte par des cocotiers revêtus de leur feuillage, au milieu duquel circulaient des guirlandes de roses de la Chine. Deux lignes de nattes de cocotier, placées sur le sol dans toute sa longueur, servaient de table. On y avait servi en abondance des oranges, des noix de cocos, des fruits de l'arbre à pin et des cochons. De grands vases remplis de lait de cocotier circulaient par intervalles. On comptait 600 Indiens, hommes et femmes, à cette fête. Les hommes s'étaient accroupis sur les nattes; mais les femmes se tenaient éloignées et réunies loin des hommes. Le gouvernement, qui avait été invité par le chef Tricouï, est venu à la fête accompagné d'un nombreux état-major. Tout le monde s'est levé à son arrivée. Le siège de terre qui résérait était une sorte de petit trône élevé de trois à quatre pieds. L'orateur du gouvernement, l'Indien Maré, était assis en face de lui, au milieu de ce salon improvisé. Le consul-général anglais Miller et d'autres officiers anglais étaient présents à ce festival. Après le dîner, qui a été très-gai, le gouverneur a dit qu'il attendait l'*Uramé*. Cette nouvelle a été reçue avec des applaudissements. A sept heures, tout le monde s'est retiré. » On lisait dans la même feuille, à la date du camp de Pouanava du 15 : « On assure, et les naturels le disent eux-mêmes, que depuis une visite faite aux insurgés de Pouanava par les officiers de la frégate anglaise *Thalia*, une série de protestations contre le protectorat de la France, dans lesquelles ils se déclarent partisans de l'Angleterre, ont été préparées et mises en circulation. On ajoute qu'on a demandé aux Indiens qu'ils donnaient leur adhésion à ces actes, et que cette demande a été accompagnée de menaces envers ceux qui se refuseraient à s'inscrire. » A ces nouvelles il faut ajouter la perte du bâtiment de guerre français la *Cléonante*, qui a sombré à Taravao, le 8 septembre. — On écrivait de Valparaiso le 9 novembre que la frégate française la *Virginie*, portant le pavillon de l'amiral Hamelin, était arrivée la veille dans la baie, où se trouvaient déjà quatre autres bâtiments de guerre français, le *Rhin*, la *Boussade* et la *Lamproie*. On disait que l'amiral français devait repartir sous peu de jours pour Taïti, et qu'il avait à bord de la *Virginie* des présents pour Pomaré.

*. Le bruit s'est répandu cette semaine, d'après des correspondances anglaises, que la France venait de s'emparer de l'île de Sokotra, située à l'entrée du golfe Arabique, sur la route de l'Inde, du Cap, de Madagascar, de Maurice et de Bourbon, et qui a environ 100 kilomètres dans sa plus grande longueur, de l'est à l'ouest, sur 50 de largeur. Les Anglais jurent, en 1856, un poste sur cette terre arabe; mais cet établissement n'est pas de suite. L'Angleterre active et prévoyante découvrit bientôt Aden, et s'en empara. La nouvelle de l'occupation par nos armes de cette position dans les mers arabiques a besoin de confirmation. Peut-être n'a-t-elle plus naissance que dans la surprise que les Anglais eux-mêmes doivent éprouver de ce que nous les laissons jauger seuls la nouvelle route des pays orientaux.

*. On a reçu de Mexico la traduction du traité conclu entre les plénipotentiaires chinois et M. de Lagrange. Par ce traité, les navires français seront admis dans les ports de Canton, Amoy, Foo-Tchéou, Hankow, et Chang-Hai, aux mêmes conditions que ceux d'Angleterre et des Etats-Unis. Le contingent français pourra aussi des mêmes avantages qui seraient être accordés dans la suite à toute autre nation. M. de Lagrange a obtenu en outre une diminution de 4 fr. 25 c. par pécun (120 livres) pour les cubs de groble, de 4 fr. sur les vins en bouteille, de 2 fr. 25 c. sur les vins en cercle du poids de 120 livres. Tels sont en masse les avantages obtenus par notre ambassade. Il reste maintenant un point à éclaircir; l'art. 53 du traité dit que la France ne pourra se prévaloir d'aucune des clauses comprises dans tous les traités conclus

antérieurement avec les autres nations et non-transcrits dans son traité particulier. Il semble, d'après cette restriction, que notre commerce n'est pas traité dans les ports chinois sur un pied de parfaite égalité avec l'Angleterre et les Etats-Unis. Serait-ce à ces résultats qu'aurait abouti une pompeuse ambassade? On se rappelle que M. Dubois de Janigny en avait obtenu de beaucoup plus satisfaisants quand le ministre prit le parti de le désavouer.

*. Depuis plusieurs mois la Suisse est en proie à une agitation croissante occasionnée par le décret du gouvernement de Lucerne, qui confie à une compagnie de Jésus l'éducation de la jeunesse dans cet Etat. Lucerne, canton catholique, et souverain pour tout ce qui regarde ses affaires intérieures, en appelant les jésuites, n'a fait que suivre l'exemple des cantons de Fribourg, du Valais et de Schwitz, où les jésuites ont des établissements anciens et florissants. Mais Lucerne, le plus important des cantons catholiques, et qui est avec Berne et Zurich l'un des cantons directeurs de la confédération, n'a pu prendre une mesure aussi grave sans que toute la Suisse, et en particulier la Suisse protestante, s'en soit vivement préoccupée. Une insurrection mal conçue et mal conduite a d'abord éclaté contre le gouvernement de Lucerne, qui réussit aisément à la comprimer; les insurgés se composaient des Lucernois dissidents joints à des volontaires venus des cantons voisins. A partir de ce moment de nombreuses réunions populaires se sont formées dans la plupart des cantons réformés, et d'énergiques protestations ont été faites et signées contre l'existence des jésuites en Suisse. Les gouvernements cantonaux eux-mêmes ont été entraînés dans ce mouvement. Toutefois on a différé sur les moyens à employer: les uns ont demandé qu'on se bornât à des représentations amiables; les autres ont réclamé des mesures de coercition. Le gouvernement de Berne a pris l'initiative des propositions extrêmes, et il a envoyé dans les cantons des commissaires spéciaux à l'effet de préparer une majorité salissante pour faire prononcer par la diète l'expulsion des jésuites. Les gouvernements de Zurich et de Vaud, persuadés que les mesures coercitives sont contraires au droit de souveraineté cantonale ainsi qu'au pacte fédéral, et désireux surtout de prévenir une guerre civile, s'étaient d'abord prononcés pour l'emploi des moyens de persuasion; mais ils ont été maîtrisés par des volontés plus fortes qu'en Zurich, par décision légale des représentants du pays, dans le canton de Vaud, par la manifestation du vœu populaire exprimé par 52 mille pétitionnaires, et s'il faut en croire des bruits un peu vagues à la vérité, par une levée en masse qui aurait contraint le gouvernement à abdiquer. Jusqu'à ce moment, dans les manifestations hostiles aux jésuites rien d'irrégulier et de contraire aux lois ne s'était passé et Suisse sans l'insurrection de Lucerne. Il semblerait d'après ce qu'on rapporte aujourd'hui qu'il n'en est plus ainsi dans le canton de Vaud. Le grand conseil de cet Etat, réuni à l'effet de nommer des députés à la diète extraordinaire appelée à se prononcer dans la question qui agit aux Suisses, avait délibéré « les instructions à peu près conformes aux propositions du gouvernement. Il avait décidé qu'une invitation amiable et pressante serait adressée à l'Etat de Lucerne pour l'engager à retirer son décret relatif à l'introduction des jésuites, se réservant d'ailleurs de prendre un parti dans le cas où la réponse de Lucerne ne serait pas satisfaisante. Il paraît qu'à la suite de cette décision, qui ne satisfaisait pas les passions surexcitées, des signaux ont été allumés pour appeler à Lausanne les populations riveraines du lac. Le gouvernement a essayé de maintenir l'ordre par des proclamations et en mettant des troupes sous les armes. Ce s'est-il passé depuis ce moment? les détails officiels nous manquent; on sait seulement que le gouvernement a abdiqué et qu'un gouvernement provisoire a été installé à sa place.

*. Les dernières nouvelles des Etats-Unis par la voie d'Angleterre sont parvenues en onze jours et demi à Liverpool. La chambre des représentants a adopté, à la majorité de 120 voix contre 98 le bill de M. Brown, portant que le congrès consent à ce que le territoire constituant la république du Texas, ou appartenant légalement à cette république, devienne un nouvel Etat sous le nom d'Etat du Texas, avec une forme de gouvernement républicain à adopter par le peuple de ladite république, qui ébra à cet effet des députés, lesquels se réuniront, avec le consentement du gouvernement actuel, pour que le nouvel Etat puisse être admis parmi ceux de l'Union. Une clause importante du bill est celle qui autorise le maintien et l'établissement de l'esclavage dans tout le territoire situé au sud de 36° 50' de latitude nord. Il reste à savoir maintenant quel sort attend ce bill au sénat. La chambre des représentants a continué de s'occuper de la question de l'Oregon. Un bill a été proposé pour déclarer que tout le territoire situé à l'ouest des montagnes Rocheuses, jusqu'à 54° 49' de latitude au nord, et jusqu'à 42° au sud appartient aux Etats-Unis et sera, à l'avenir, organisé en territoire de l'Union avec un gouvernement particulier. Une bonne portion du territoire compris entre ces limites fait partie du territoire contesté qu'occupent conjointement les gouvernements anglais et américain. Co. bill, s'il passait, dépasserait donc sans plus de formalité l'Angleterre. — M. Mac-Nulty, premier clerc ou agent comptable du congrès américain, vient d'y laisser un déficit de 60,000 dollars (500,000 francs). M. Mac-Nulty, ayant été trésorier, a été membre de la chambre comme représentant de l'Ohio; mais il a cessé d'y siéger depuis quelques années. Il aurait eu, d'après le *Courrier des Etats-Unis*, auquel nous empruntons ces détails, six détracteurs, dont les trois premiers auraient, comme lui, délaissé leur partie des fonds destinés à des dépenses parlementaires: quatre voleurs sur sept trésoriers! « La chambre, dit le *Courrier*, n'a vraiment pas la main heureuse! »

avec ses trésors, que l'on évaluait à 500,000 piastres (5 millions de francs). Ses troupes l'ayant successivement abandonné pour passer au général Paredés, qui l'avait toujours suivi à distance sans chercher à engager un combat devenu inutile, Santa-Anna n'était plus accompagné que de trois cents cavaliers dévoués. Le prochain courrier nous apprendra s'il a pu s'échapper. En attendant, le corps diplomatique, ayant à sa tête le baron Alvey de Girey, ambassadeur français, est venu, le 17 janvier, offrir ses félicitations au général Herrero, nommé, comme on sait, président provisoire. Les rapports diplomatiques sont maintenant établis sur le pied d'une extrême franchise et d'un bon vouloir réciproque, et tout porte à croire que les difficultés qui se sont élevées entre le Mexique et les puissances étrangères se termineront à la satisfaction générale.

*. Un brick de guerre est parti d'Angleterre le 11 février, pour faire cesser immédiatement le blocus de Montevideo. C'est la première démarche arrêtée par le ministre anglais, M. Ouseley, porteur d'ordres plus circonstanciés, s'est embarqué depuis à Falmouth, sur le *Firebird*. Ce bateau à vapeur ne devra mettre que trente-cinq jours pour aller à Montevideo.

*. A Madrid, la chambre des députés, réunie en comité secret, a entendu la demande d'expulsion formée par sept de ses membres, sur la dénonciation d'un aide de camp du général Narvaez, contre un député, M. Quintillana de Montoya, de Séville, accusé d'avoir dérobé des pièces d'argenterie à un bal donné par le général-ministre. On s'est refusé à entendre l'inculpé, malgré sa demande, et son exclusion a été prononcée. — Le ministre des finances a déclaré au sénat que prochainement lui serait présentée pour restituer au clergé ses biens non vendus. L'annonce de cette mesure a causé beaucoup d'émoi dans la presse, dans le public, et même dans les chambres. — On lit dans une lettre d'Algésiras du 29 janvier : « Dans la matinée d'hier, il s'est passé un événement aussi scandaleux et aussi déshonorant pour notre pavillon que le fut la perte de la golette *Rayo*, coulée bas par la batterie de Gibraltar. Le vapeur de guerre *Girona*, qui, dit-on, venait de réparer ses échouures à Malaga, rencontra, près de Gibraltar, une flottille garde-côtes qui avait éprouvé des avaries, et la remorqua jusqu'à l'ancre de ce port; mais comme cette manœuvre l'obligea de passer en face des batteries de la pointe d'Europe et sous leur feu, il entendit qu'on le hélait de la place, et il répondit en lançant le pavillon espagnol, les banderoles du mât de misaine et même un autre pavillon à la poupe. Mais toutes ces démonstrations n'empêchèrent pas que les Anglais ne lui envoyassent plusieurs boulets, ce qui l'obligea à faire route vers la pointe del Carrero, où il était encore atteint par les boulets, qui sans doute étaient tirés avec les nouvelles pièces de canon de 80. » Les Cortes se sont occupées, dans la séance du 6, de cette nouvelle insulte au pavillon espagnol.

*. Des lettres de Tanger portent que les escadilles de Suède et de Danemark, mouillées dans la baie de Tanger, ne tardent pas à commencer les hostilités contre le Maroc, si le gouvernement de ce pays ne donne pas une réponse formelle à leurs réclamaions. Voilà donc une fois que les représentants de ces deux puissances ont entamé des négociations, dans le but de faire abolir le tribut que, par des traités antérieurs, la Suède et le Danemark se sont engagés à payer à l'empereur du Maroc. Celui-ci n'a fait encore que des réponses évasives, espérant peut-être, par de longues délais, laisser les agents de ces deux pays et leur faire abandonner leurs prétentions.

*. Dans un conseil des ministres tenu à Stockholm, le 28 janvier, sous la présidence du roi Oscar 1^{er}, il a été question pour la première fois depuis l'avènement de ce prince au trône, d'arrêter prochainement la peine capitale. Le ministre de la justice, M. le baron de Nadenfalk, soumit à S. M. des arrêtés prononçant cette peine contre trente et un individus, et il proposa au roi d'accorder à vingt-quatre d'entre eux une commutation de peine, et d'ordonner que les arrêts fussent exécutés selon leur forme et teneur à l'égard des sept autres. Oscar 1^{er}, qui, comme on le sait, est partisan de l'abolition de la peine de mort, et qui n'a consenti à conserver cette pénalité dans le nouveau code pénal que sur l'avis unanime de ses ministres et de son conseil d'Etat, et encore en la restreignant à un très-petit nombre de cas, a commué la peine de mort, prononcée contre vingt-huit des condamnés, en celle des travaux forcés ou de la réclusion à perpétuité ou à temps, et a ordonné que seulement les trois autres subiraient leur supplice.

*. M. l'archevêque de Lyon vient de publier un mandement portant condamnation d'un livre intitulé : *Manuel du droit public ecclésiastique français*, par M. Dupin, et d'un écrit du même auteur intitulé : *Refutation des assertions de M. le comte de Montalembert, dans son manifeste catholique*. — Le mandement de M. l'archevêque de Lyon vient d'être déferé au conseil d'Etat.

*. On parle d'une assez singulière contestation. Les fameuses paroles : *La garde meurt et ne se rend pas!* sont attribuées par quelques historiens contemporains au général Cambronne, et par d'autres au général Michel, tué à Waterloo à la tête d'un régiment de la garde impériale. La veuve et les fils du général Michel contestent à la ville de Nantes le droit de faire graver ces paroles historiques sur le monument qu'elle élève à Cambronne. La réclamation a déjà été portée devant M. le ministre de l'intérieur.

*. La souscription pour l'érection d'une statue de Parmentier à Montdidier se poursuit avec succès dans plusieurs départements. Dans celui de Maine-et-Loire la reconnaissance publique a été provoquée par une excellente notice de M. de Falloux, lue à la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers.

*. Un des survivants de cette génération éternelle qui a accompli notre première révolution, Lakanal, de la Convention nationale, doyen de l'Institut, vient de mourir. Il avait été le sauveur de plusieurs savants en 1795. Il jura le plus et le plus actif dans l'organisation des grandes institutions scientifiques dont s'enorgueillit notre pays. Il a contribué à la fondation de l'Institut et de l'Ecole normale. Professeur à l'âge

où on est encore élève, il n'oublia jamais les intérêts de l'enseignement. Au moment où l'Institut se trouva organisé, Lakanal fut nommé membre de l'Académie des sciences morales et politiques. Quand l'empire s'écroula, les mauvais jours arrivèrent pour lui ; si on vit forcé de fuir la France et d'aller, comme tant d'autres, chercher un refuge en Amérique. C'est là qu'il vivait encore en 1850. Il habitait la Louisiane, où il était président de l'université ; il aurait consenti peut-être à ne pas quitter cette terre hospitalière : mais lorsqu'il apprit que l'Académie des sciences morales venait de lui restituer solennellement son fauteuil, il crut de son devoir de tout abandonner pour répondre à un appel qui n'était qu'une juste réparation. Depuis cette époque, il ne manquait pas une seule séance, et les étrangers qui y étaient admis pouvaient difficilement croire que cet homme vert et droit, aux cheveux abondants et noirs, avait assisté et pris part aux événements qui ont changé la face de la France il y a plus d'un demi-siècle. C'est au sortir de l'Académie qu'il fut atteint du froid glacial contre lequel sa vieillesse n'a pas eu le pouvoir de lutter. Il a succombé avec ce calme de l'âme qui est l'indice des fortes natures. Il est mort pauvre, laissant une femme et un jeune enfant auquel sans doute la tutelle de l'État ne manquera pas.

Des opérations de la Banque de France en 1844.

L'attention publique a été occupée cette semaine par un document financier fort important : le rapport de M. le gouverneur de la Banque de France. Les opérations de cette grande institution ont notablement diminué pendant l'année 1844. En 1845, la Banque avait escompté pour 771 millions et demi de valeurs, ce qui était déjà fort au-dessous de l'escompte de 1842, qui avait atteint 914 millions. En 1844, elle n'a escompté que pour 749 millions : ce dernier chiffre est, comme on voit, d'environ 200 millions inférieur à celui de 1842. Naturellement les produits ont dû se ressentir de la diminution des opérations. Aussi depuis deux ans, les dividendes ont-ils fléchi de 29 fr. par action. En 1842, ils avaient été de 156 fr. ; ils n'ont été en 1844, que de 107 fr. M. le gouverneur de la Banque et M. Odier, l'un des censeurs, expliquent ce mouvement rétrograde par diverses causes. La principale consisterait dans l'affluence extraordinaire de capitaux qui, depuis quelque temps, se sont portés vers Paris. Beaucoup de transactions paraissent avoir été faites au comptant ; le recours au crédit aurait ainsi été moins général, et, en outre, une certaine masse de numéraire, attendant un placement définitif, soit dans les chemins de fer, soit dans l'emprunt, aurait été consacrée à l'escompte. De là concurrence plus active de la part des banquiers, qui prennent le papier à un taux plus bas que la Banque.

Aujourd'hui encore, comme la semaine dernière, à l'occasion de la question postale, nous retrouvons le *Journal des Débats* provoquant une réforme, et nous le laissons parler : « La diminution continue des affaires de la Banque à Paris, depuis 1842, a soulevé une question : « Evidemment, a-t-on dit, les transactions commerciales éprouvent, à Paris, un accroissement rapide ; nous n'en voulons d'autre preuve que le service des encaissements et des virements effectués gratuitement par la Banque pour le compte du commerce. Le mouvement des espèces, billets et virements a été, à la Banque, en 1844 de 11 milliards 259 millions ; c'est, en sus de l'exercice 1845, 1 milliard 241 millions. Si donc la Banque a moins d'affaires, ou ne peut l'attribuer qu'à l'élevation du taux de son escompte, qui oblige le commerce à s'adresser ailleurs. Ainsi il faut que la Banque de France suive l'exemple donné par la Banque de Lyon, et que de 4 elle abaisse son escompte à 3. » L'un des censeurs, M. Odier, combat cette opinion dans son rapport. Quelque considération qu'il s'attache au nom de M. Odier, les raisons qu'il allègue ne paraissent pas décisives. Il n'y a rien d'absolu dans le taux de l'intérêt. Il n'y a point de taux d'intérêt qu'on puisse appeler normal, si ce n'est pour un court intervalle de temps. L'un des symptômes de l'avancement commercial d'un peuple consiste dans l'abaissement du taux de l'intérêt. Le taux de 4 0/0 a pu être libéral de 1820 à 1840 ; en 1845, il est possible qu'il soit devenu exagéré. C'est ce que nous saurons bien d'ici à peu de temps. Si, pendant deux ou trois exercices encore, les escomptes de la Banque à Paris, au lieu de se relever, persistent à décroître, malgré les efforts de la Banque pour attirer à elle les moindres espèces, force sera bien à la Banque de reconnaître que les escompteurs particuliers lui font une concurrence contre laquelle elle ne peut lutter que par un abaissement de son taux d'escompte. Elle retrouverait alors par l'accroissement de ses escomptes ce qu'elle aurait perdu par la diminution du taux.

« L'un des côtés faibles de la banque, c'est l'exigence de sa circulation. A Paris elle a en mouvement en émission une valeur de 249 millions en billets ; c'est assez peu, et pourtant il y a progrès, car la moyenne de 1845 n'était que de 250 millions. Mais la situation des comptoirs est sous ce rapport au-dessous de ce qui est croyable. Tous réunis, ils n'ont eu qu'une circulation de 6 millions et demi. On ne se rend pas compte d'un chiffre aussi modique en un pays où la circulation absorbe en espèces métalliques une somme de trois milliards. Les banques départementales établies au nombre de neuf, à Bordeaux, à Rouen, à Nantes, à Lyon, à Marseille, au Havre, à Lille, à Toulouse, à Orléans, ont une circulation de 74 millions ; c'est douze fois celle des comptoirs, quoique leurs escomptes ne surpassent ceux des mêmes comptoirs que dans les rapports de 594 à 522, ou de 5 à 5. La seule banque de Bordeaux atteint le triple de la circulation de toutes les succursales ensemble. Quand avec 226 millions d'écus en caisse, une banque n'a de billets que pour 249 millions, on peut dire d'elle qu'elle n'ajoute rien au capital circulant du

pays, qui sert d'instrument aux échanges. L'un des principaux services des institutions de crédit, cependant, réside dans la puissance qu'elles ont de multiplier pour ainsi dire le capital de roulement du pays, au moyen des billets qu'elles ajoutent au numéraire, billets qui ne représentent aucun capital absorbé, puisque c'est du papier, tandis qu'un écu vaut exactement la somme qu'il représente. Pour exprimer la même chose d'autres termes, l'un des modes principaux de l'utilité des banques consiste en ce qu'elles dispensent le pays de l'obligation de conserver une partie assez considérable de la richesse générale en espèces métalliques, forme sous laquelle un capital demeure stérile pour la production proprement dite. La France est, sous ce rapport, celui de tous les Etats qui a le plus à attendre, car c'est celui qui a proportionnellement le plus de numéraire. Elle en a un grand excès. Ce n'est point exagérer que de dire qu'elle en a un milliard de trop. Si la banque de France émettait des billets de 100 francs, et si, au moins dans les chefs-lieux, ses billets étaient acceptés en paiement de l'impôt, ainsi qu'on le pratique, en vertu de la loi, dans la Grande-Bretagne tout entière, on obtiendrait à cet égard une amélioration très-marquée, sans compromettre en rien la sécurité des transactions ni les intérêts du trésor. »

Les Bureaucrates en 1845.

Dans le bon vieux temps, quand un honnête père de famille ne savait que faire de son fils, il en faisait un abbé. Maintenant, quand on ne sait où placer un jeune homme, on en fait un employé. Après avoir, pendant dix ans, au collège, traduit en français épiques, la fondation de Rome, la mort de Tarquin, la bataille de Pharsale ; après avoir vécu tous les jours d'une vie commune avec César, Charlemagne, Mahomet et Louis XIV ; après avoir rêvé tout à tour un bénéfice de son amour-propre, le royaume, l'empire ou la dictature, nouvel écure, notre jeune bachelier se voit réduit à accepter pour secrete une plume d'oie, pour rouvrir un espace de six pieds carrés, et pour courir dans un garçon de bureau.

La chute est terrible ! Mais que voulez-vous ? En burinant des lettres majuscules et en déployant tout son luxe de calligraphie pendant six heures d'orloge, il parvient à grignoter quelques miettes du budget. Il paie son pain quotidien avec un rapport au roi, et son tailleur avec un règlement quelconque copié de sa plus belle main. Cependant, il n'arrive pas du premier coup à transformer son encrier en Paotole administratif. Il lui faut subir les dures épreuves d'un apprentissage. Lorsque vous voyez un brave garçon au cœur de l'hiver, sortir de chez un boulangier avec deux flûtes, dont les têtes indécrites passent à travers les poches de son paletot, vous pouvez dire, sans crainte de vous tromper, que c'est un surintendant. Après avoir, pendant dix ans, au collège, traduit de ses collègues rétribués, attend quelquefois trois ans et même plus, que la main écaillée vienne enfin tomber dans le déser de sa bourse. Ce jour me lui arrive, il se dépouille peu à peu de ses formes humbles et respectueuses. Il vient un peu plus tard, s'en va un peu plus tôt. C'est juste, il est payé.

Pendant longtemps, le métier d'employé fut chose, sinon brillante, du moins assez commode. En hiver, la neige, la glace et la froide bise étaient des motifs plausibles pour ne pas quitter le coin d'un bon feu, en compagnie d'un roman nouveau ou d'un ancien ami. Au printemps, les doux rayons du soleil de mai, les plaisirs de l'équitation, les parties de campagne vous enlevaient la plus grande partie de votre temps. En été, comment rester dans un bureau, véritable étuve où l'on étouffait de chaleur. Aussitôt arrivé, on songeait déjà au départ. Enfin, en automne, on obtenait un congé de deux mois pour se reposer des fatigues de l'année. Certes, ce train habituel n'avait rien de bien dur ni de bien assujettissant. Et cependant, des plaintes réitérées sur l'exigence des traitements se faisaient entendre de tous côtés. Ce bruit s'éleva d'abord en rasant le sol, puis s'agrandissant de jour en jour, alla frapper la porte d'un certain général député. Le chef de ces huissiers la lui ouvrit avec l'urbanité qui le caractérise. Une fois dans la salle des Pas-Perdus, nos honorables en eurent les oreilles assourdies. En effet, plus d'un touchant tableau leur fut mis sous les yeux. Là, c'était un pauvre jeune homme forcé de manger, de se vêtir et de se loger avec 600 fr. Plus loin, c'était un père de famille, qui n'avait, pour élever ses enfants, que des appointements de 1200 fr. La Chambre s'émut à l'aspect de cette position précaire, et consentit à voter pour les différents ministères une allocation de fonds qui serait appliquée à parler le traitement des employés. Bientôt cette espérance devint un fait. Les colonnes officielles du *Moniteur* enregistrèrent la munificence de MM. les députés. Il ne fut plus question que de l'organisation des ministères. Chacun convoitait en silence une part au gâteau. Enfin, vers les derniers mois de l'an de grâce 1844, les ordonnances parurent. Les employés ne se contentèrent plus de joie. Mais, une épée de Damocles, invisible jusque-là, était pendue sur leurs têtes, c'était la feuille de présence !... Le nouveau règlement ne tarda pas à circuler dans les bureaux. L'expectation fut à son comble. Il existait un bon lit tendu à son poste à neuf heures du matin ! « A neuf heures, le maître se demeure au delà de la Bastille !... » disait-il, « le maître fait au moins cinq quarts d'heure pour venir de chez moi au ministère, » s'écriait l'autre. Les ministres firent la sourde oreille. Que faire ? Résister !... mais les dispositions du règlement étaient bien explicites. Une première absence valait la réprimande ; la réprimande ! ce n'était rien ; quelle bagatelle ! mais la seconde inexactitude emportait avec elle une exclusion à tout avancement dans l'année ! Diabole ! Cela devenait un peu plus sensible !... Enfin, la troisième absence vous faisait rayé des cadres !... Maledette !... La résistance était donc tout à fait impossible ! Aussi, bon gré malgré, il fallut obéir. Les habitudes paisibles de l'employé étaient boulever-

sées de fond en comble ! Les hommes mariés furent obligés de désertir la couche nuptiale dès le chant du coq. La jeune garde, composée des fashionables de la bureaucratie, après avoir passé la nuit au bal ou au concert, dort encore à huit heures, quand la voix d'un portier vient la rappeler au sentiment de ses devoirs. Vite, on saute à bas du lit ! on se rase à moitié, on se peigne sommairement, on déjeune en poste, et l'on part ventre à terre ! Les lords des ministères vers neuf heures du matin, offrent l'aspect d'une cour de clocher. Les gros bonnets en retard, embarrasés du poids de leur ventre et de leurs jambes sont déjà tout essouffés. Ils s'essuient le front et prennent un temps d'arrêt !... puis se remettent à courir. Le surintendant, léger de forme et d'espèces, rivalise d'agilité avec un lucuphale de cabriolet-régie. Enfin on arrive ; on monte les degrés quatre à quatre. Il est encore temps. Une invasion a lieu dans le bureau de la feuille de présence. Le chef est là debout, qui considère d'un air protecteur la vile plèbe qui s'empresse autour de lui. Une des plus vieilles cariatides du ministère, pauvre père de famille en bonnet de soie noire et en chaousons de lisière, s'achemine vers son pupitre après avoir posé son paraphe. Il manque un nom !... C'est celui d'un attaché. On appelle attaché un jeune dandy en gants blancs et en bottes vernies qui écrit ses rédactions avec son cure-dent du café de Paris. La brigade des attachés est une pépinière de sous-préfets, de receveurs particuliers, de substitués de procureur du roi... futurs. Enfin, le chef s'écrie d'une voix grave : « M. Alfred a probablement dansé la polka cette nuit !... Il ne viendra pas ! qu'il se plaigne ensuite de ne s'être pas montré. » Cela dit, il sonne le garçon de bureau pour emporter la feuille. La porte s'ouvre. C'est Alfred dans tout l'éclat d'une toilette de bal. Il sort d'un raout diplomatique et ne s'est pas touché. « Vous arrivez bien tard, monsieur, s'écrie le Jupiter de l'Olympe administratif. — On accorde partout le quart d'heure de grâce, » répond Alfred. Il signe après s'être dérangé, puis reprend son chapeau et se dirige vers la porte. « On donc allez-vous ? lui dit-on. — Je m'en vais me coucher, reprend le jeune attaché ; j'ai un cabriolet qui m'attend en bas. »

Le lendemain, Alfred arriva le premier. Garçon de bureau, surintendants et rédacteurs, le suivirent de près. On attendit dix minutes ; une demi-heure, me heure, pas de chef ! Enfin il parut pâle comme un mort ; ses dents claquaient, et son œil égaré semblait craindre un danger imminent. Qu'étaient-ils donc arrivés, chacun s'adressait cette question tout bas. Alfred, en sa qualité de jeune fou, rompit le premier le silence... « Eh bien ! monsieur, à chacun son tour à être en retard, à ce qu'il paraît !... Il est vrai qu'il faut tant de broillard ; vous avez peut-être fait fausse route ? — Si ce n'est que ça, murmura le chef, mais j'ai été attaqué !... attaqué par deux horribles escarpes !... Figuriez-vous qu'ayant beaucoup à travailler, je m'en venais ici de meilleure heure que d'habitude, quand tout à coup deux bandits se jetèrent sur moi, en me demandant la bourse ou la vie ; leurs poignards étaient levés ; j'ai donc fait contre fortune bon court... J'ai donné ma bourse. — On voit bien, s'écria Alfred, que messieurs les escarpes ont lu la nouvelle ordonnance : il y est dit qu'on ne procèdera que par voie d'extinction ; et les saillards ont pris la chose à la lettre. » Un rire général accueillit la plaisanterie de l'attaché. Le chef furieux s'enferma dans son cabinet en montrant le broillard, les escarpes et les ministères.

Après la signature de la feuille de présence, l'employé éprouve le besoin de réparer ses forces épuisées par une course récente. Les bouillons circulent alors dans les corridors ; bouillon fantastique dont l'origine douteuse est un mystère. Les pauvres pluminés, faiblement rétribués, sont bien obligés de déjeuner selon leurs moyens. Aussi vous les voyez attablés devant une tasse avec des mouillettes dans chaque main ; une expression de profonde tristesse est empreinte sur tous leurs traits ; ils se reportent mentalement au festin splendide de Balthazar, aux fantaisies gastronomiques de Luculle, puis échantillant de ses impressions plus récentes, ils se rappellent les perfrans grillés qu'ils ont vus, en passant, étalés chez Zola. Cette aviation leur rend le cœur gros, mais leur estomac n'en reste pas moins vide. Alors, pour donner un peu plus de consistance à ce maigre repas, ils boivent un grand verre d'eau claire et se remettent au travail.

Toutefois, ces pauvres pluminés, quelque minime que soit leur salaire, sont sûrs tous les 51 du mois, de palper, en espèces sonnantes, le fruit de leur exactitude. Mais il est une classe à part, classe essentiellement à plaindre, c'est celle des aspirants. Le surintendant au moins, s'il n'est pas payé, a sa lettre officielle de nomination dans sa poche ; il a la conviction de prendre un jour racine dans la terre privilégiée du budget. Ce qui peut arriver peut-être demain, peut-être dans un an ; cela ne dépend que d'un trait de plume. Mais l'aspirant, au contraire, est comme l'oiseau sur la branche ; son entrée définitive dépend d'un concours. Chaque matin, en déposant son chapeau, il s'informe si la lettre d'examen est arrivée. Il demande à ses frères collègues sur qui roulera cette épreuve ; on l'effraie à plaisir en exagérant le nombre des matières et la sévérité des juges. Il est déjà tout bonnéversé ; rentré chez lui, il consigne ses amis à la porte, passe une robe de chambre, tire deux cravates verrouillées, et le voilà, sa tête dans les deux mains, repassant ses études classiques. Il se met à glace sur la syntaxe de Lhomond, résout tous les théorèmes de Legendre, et fait des narrations françaises à faire pâlir le Recueil de Noël et Chapsal. Peu à peu la confiance lui revient. Enfin il reçoit sa lettre de convocation. C'est donc demain à 10 heures qu'il paraîtra devant ce terrible aréopage ; il prend à peine le temps de diner, puis il rentre à son domicile, travaille jusqu'à deux heures du matin et se couche ; mais le sommeil lui obstinément son chevet, le terrible épreuve du lendemain est là, qui se dresse devant lui avec son imposant appareil. Voyant qu'il ne peut porter l'œil, il sème une livre, allume un bougeoir, et va carillonner à la ferme d'un ami qui demeure sur le même carré que lui ;

Le Pylade sante à bas de son lit ; à la vue de son Oreste,

aussi vaguement vêtue, il ne peut retenir un éclat de rire : « Ah ça, dit-il, est-ce que tu serais somnambule? — Ah! bien oui!... J'ai bien le temps de songer à ça, » reprend l'as-

pirant. Il entraîne son ami chez lui, lui met un livre entre les mains, et s'écrie en s'asseyant : « Fais-moi faire une dictée. » La dictée finie, on attaque les mathématiques. De là on

passé à l'histoire, à la géographie ; le partier, qui entre à six heures du matin, trouve nos deux amis en train de se débiter les départements de France. Bouches-du-Rhône, Mar-



(L'examen préparatoire.)



(Surnuméraire se rendant à son bureau.)

seille; Calvados, Caen; le Pipelet, tout étonné, redescend les degrés, persuadé que ses deux locataires, s'ils ne sont pas fous, sont bien près de le devenir. Enfin notre jeune aspirant

répond à la satisfaction générale de ses chefs, il est nommé surnuméraire, et aura le droit de travailler deux ans au moins sans rien toucher.

En somme, en isolant la nouvelle organisation de toute idée conique, et en la considérant sous son côté sérieux, nous croyons que c'est une heureuse initiative. On augmente le



(La feuille de présence.)



(Le déjeuner.)

traitement des employés, on est donc en droit de leur demander plus de travail et d'exactitude. Et certes le pays ne regrettera jamais des fonds qui seront appliqués à rémuné-

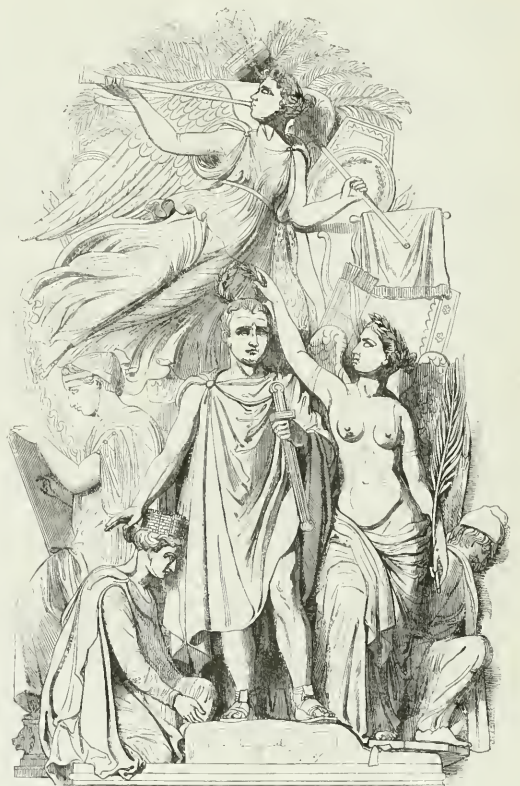
rer de longs et loyaux services, et à faire entrer un peu plus d'aisance dans d'honnêtes familles. Il y a tant de pauvres filles qui n'ont d'espérance de dot que dans les économies

faites sur les appointements de leurs pères! Il y a tant de mères qui ne vivent qu'avec les faibles émoluments de leurs fils.

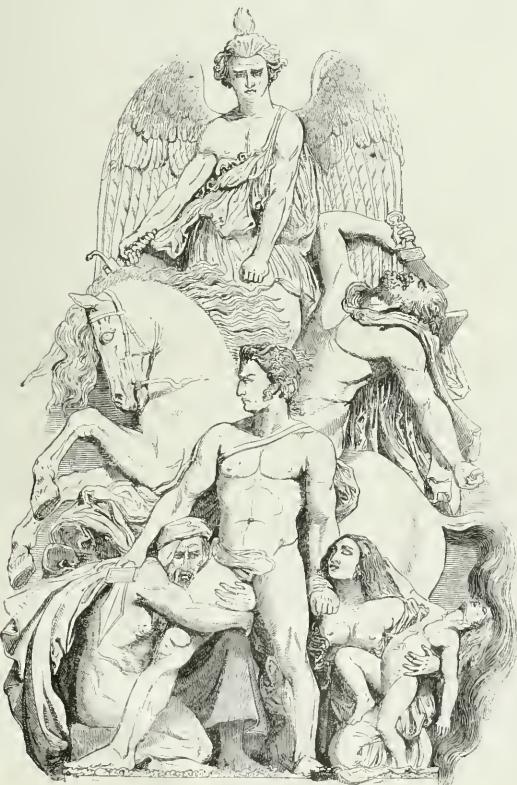
IMPRESSIONS DE VOYAGE D'UN PROVINCIAL A PARIS. — ARC DE TRIOMPHE DE LA BARRIÈRE DE L'ÉTOILE. — DEUXIÈME PARTIE. — VOYEZ P. 347.



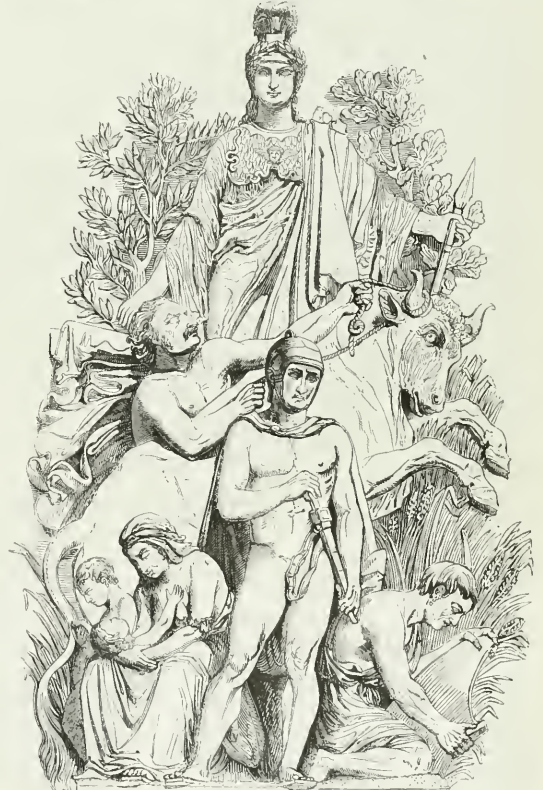
(Le Depart (1792), côté de Paris.)



(Le Triomphe (1810), côté de Paris.)



(La Resistance (1814), côté de Neuilly.)



(La Paix (1819), côté de Neuilly.)

nées à la campagne prochaine; on n'aura mis que cinquante-six ans à les achever. Elles doivent être couronnées par les deux statues de Philippe-Auguste et de saint Louis, deux noms glorieux que j'accepte. Lorsque Louis XIII, ce roi sans tête et sans cœur, a une statue equestre dans un des plus beaux squares de la ville, il y aurait mauvaise grâce à dispenser la place au monarque qui a créé le royaume de France par la force d'assimilation de son épée, et au roi législateur, son père-fils. Seulement, en raison de la manie qui m'est particulière, j'aimerais mieux les rencontrer ailleurs que de les voir là au premier. Probablement l'emplacement choisi pour cette petite leçon d'histoire à l'usage des rouliers et des conducteurs d'omnibus qui fréquentent la barrière a été motivé par le voisinage de Vincennes, où le nom de saint Louis est encore populaire, parce qu'il y est à jamais associé au souvenir du chéne sous lequel il rendait la justice. Ce qui prouve, le chéne n'y étant plus, que le peuple, outre la mémoire de l'imagination, a aussi celle du cœur. Si cette dernière n'est pas plus riche, c'est que ses gouvernants ne lui ont guère donné l'occasion de l'exercer.

On ne peut pas encore complètement juger de l'effet à distance que produiront ces deux colonnes, à cause des échafaudages qui les enveloppent; mais quand on s'en approche, on remarque avec étonnement qu'au lieu de reposer sur une base semblable à celle de la pyramide des colonnes, celles-ci naissent du quadruple accouplement des toitures de quatre petites maisons basses à frontons triangulaires, percées de portes et fenêtres, et adossées entre elles de manière à former une croix. La sécurité est, sinon la plus poétique, du moins la première des impressions que l'architecture doit faire éprouver. Or, ici on éprouve une impression contraire: ces quatre petites maisons épaisses et trapues font peine à voir sous la masse qu'elles semblent s'efforcer de porter. L'ensemble de ces colonnes, surtout en ce moment, avec leurs étages de charpentes, donne moins l'idée d'un monument stable que celle de quelque appareil consacré à faire de gigantesques expériences sur la résistance et l'écrasement des matériaux de construction. Aussi, malgré ma raquette contre le commis de la barrière, qui bien souvent, lorsque je revenais le soir de la campagne, interrompait brutalement la douce sonnerie à laquelle me disposait la voiture, en me portant au yeux son odieuse lanterne, je ne pouvais m'empêcher d'être saisi de pitié pour le malheureux, en songeant qu'il passerait sa vie sous cette effroyable machine. Le supplice de Danocles n'était, qu'un enfantillage auprès de celui-là.

Chronique musicale.

Ce que nous avions prévu et annoncé se réalise. Il est venu, ce temps des géloulées musicales, où tous les images qui passent sur l'horizon renferment dans leurs flancs des accords de septième diminuée, où la base résonne sur le Parisien, émerveillé comme l'eau qu'il secoue aveugle un chéne noué, plus de doubles croches que de gouttes de pluie et de flocons de neige. Les chrysothèmes enfants d'Éole s'entraînent toujours de la même cavure quand ils s'élançaient sur la mer. Mais la tempête musicale fond sur Paris de trois ou quatre points opposés. Tantôt elle gronde rue du Mail ou rue de la Victoire; tantôt elle se concentre aux Champs-Élysées; souvent elle menace la ville épouvantée du haut des cimes sourcilieuses de Rochechouart, que les chevaux de cabriolet n'abandonnent jamais qu'en frémissant. Quelquefois même elle tonne partout en même temps, et cela fait un bruit bruyant, je vous assure! Que diriez-vous, naïfs et paisibles habitants de la province, si nous arrivait une fois d'être assailli par un aussi formidable ouragan?

Dimanche dernier, par exemple, à deux heures de relevé, les violons, les basses, les flûtes, les hautbois, etc., prenaient la en même temps rue du Mail, rue Rochechouart et au Cirque-Olympique, que M. Paul Czuzet a cédé momentanément à M. Berlioz. Comment l'Illustration s'y est-elle prise pour savoir ce qui se passait au même moment dans trois endroits si éloignés l'un de l'autre? Était-elle partout à la fois? Avoir-elle choisi un point central d'où elle pût tout observer et tout entendre? M. Biot a-t-il inventé à son usage un télescope acoustique et des formules algébriques pour calculer les sons, comme quand ils de la masse et la distance, ces points lumineux qui peuplent le firmament? L'Illustration ne vous dira pas son secret; mais vous allez voir, par son fidèle récit, jusqu'où elle porte le dévouement à son devoir et le désir de vous satisfaire.

La deuxième grande fête musicale a aussi attiré beaucoup plus d'auditeurs que la première. Cependant le temps était menaçant, et les routes peu sûres, et l'on pouvait craindre que plus d'un amateur ne reculat devant les dangers de ce lointain voyage. Mais le dilettantisme brave tout. L'hiver, pour lui, n'a point de glaces; il se rit du vent et de la neige, et court sur les verglas d'un pas agile et assuré. A la tête l'affiche annonçait qu'on exécuterait le *Désert*, et quel appartement musical ne se sentirait pas alléché par l'odeur d'un aussi grand morceau? Le *Désert* n'a pourtant pas produit cette fois autant d'effet qu'au Théâtre-Italien ou dans la salle du Conservatoire. Tout Enthousiasme a été pour le *Dies iræ* de M. Berlioz, et son terrible *Tuba mirum*. Après la formidable explosion de ce dernier morceau, l'admiration publique a fait explosion à son tour. Les applaudissements, les trépidations, les acclamations ont éclaté avec fureur, et les douze trombones, et les quatre ondulés, et les huit timbales, et les deux grosses caisses de l'orchestre ont été forcés de s'avouer vaincus. Jamais M. Berlioz n'avait obtenu un plus grand triomphe.

Et cependant des flots d'harmonie jaillissaient d'un des plus beaux pianos de M. Pleyel, sous les doigts agiles et dé-

licats de mademoiselle Vény. Comment faites-vous donc, mademoiselle, pour unir ainsi la vigueur et la grâce, la sagesse et la fougue, pour avoir à la fois tant de charme et tant d'éclat? Mademoiselle Vény a exécuté de la manière la plus brillante une grande polonaise de Bertini, et le *Tremolo* de M. Thalberg; mais c'est dans le célèbre trio en *Ut mineur* de Beethoven qu'elle a déployé ses qualités les plus remarquables; c'est là qu'on a pu apprécier sa précision, sa netteté, son style élégant et simple, son expression, ses fines nuances, sa profonde intelligence des intentions du maître, et ce mouvement, cette verde, ce feu qu'il faut avoir pour être digne d'exécuter Beethoven. Mademoiselle Jenny Vény a été très-habilement secondée dans ce trio par MM. Alard et Chevillard. Son concert offert d'ailleurs la réunion des artistes les plus distingués. Mademoiselle Dubré, MM. Gertrud, Octave et Saint-Denis, s'y sont fait applaudir tout à tour; et pouvons-nous oublier la voix de mademoiselle Rossignol, le hautbois de M. Vény, père de la bénéficiaire, et la flûte de M. Dorus, et la clarinette de M. Klöse?

Encore une pianiste fort distinguée! c'est mademoiselle Mercier-Porte, qui à l'on avec beaucoup d'éclat le grand concerto de Weber, et à qui l'on ne peut contester un rang très-honoré parmi les artistes d'aujourd'hui. M. Léopold de Meyer, pianiste de Sa Majesté l'empereur d'Autriche, a bien aussi son mérite, mais ce mérite est purement mécanique. Il nous étonne prodigieusement, et nous touche peu. M. Léopold de Meyer exécute les triales, les arpeggs, les gammes roulantes, les phrases en tierces et en sixtes avec une netteté merveilleuse, et il y a des moments où il fait entendre tout cela à la fois, si bien qu'on jurerait que quatre mains pour le moins travaillent sur son clavier. Sous le rapport du mécanisme instrumental, M. de Meyer pourrait lutter avantageusement avec les plus habiles et les plus renommés, avec Doehler et Prudent, avec Thalberg, avec le grand Liszt lui-même! Mais il manque à cette prestidivination surprenante ce qui pourrait lui donner du prix, l'intelligence, le goût, un sentiment musical délicat et distingué. M. de Meyer a donné son concert tout seul et sans aide, comme Prudent et comme Liszt; il a exécuté successivement huit morceaux de sa composition; il s'est lassé avant d'avoir lassé son auditoire. Le courage est si commun en France!

N'oublions pas M. Hermann-Léon, par qui nous avons entendu ci-devant dernièrement une composition très-distinguée de M. Ymeux, intitulée: le *Lérite*. Ce morceau est très-expressif, et brille à la fois par un excellent style mélodique et par de belles harmonies. M. Hermann-Léon y produit beaucoup d'effet. Mais aussi quelle bonne fortune pour un compositeur que d'être chanté par M. Hermann-Léon!

Mademoiselle Döckholtz, dont nous avons déjà parlé, justifie tous nos éloges et réalise toutes nos espérances. On ne saurait avoir une voix plus sonore, plus richement timbrée, plus sympathique, une exécution plus correcte et un style plus pur. Nous l'avons entendue au concert de M. Moerer, ce jeune violoniste berlinois dont nous avons déjà raconté le brillant succès au premier concert du Conservatoire. Sa belle qualité de son, son jeu large, hardi et expressif lui ont mérité de nouveau l'estime des connaisseurs et les applaudissements de tout le monde.

Les Compagnies de Chemins de fer.

Depuis le relevé que nous avons donné, dans notre avant-dernier numéro, des compagnies, les unes se proposant sérieusement la confection d'un chemin et l'exploitation d'une ligne, les autres ne voulant que la confection d'actions et l'exploitation du public, il s'est encore organisé un certain nombre de sociétés nouvelles.

Nous en ébions restés au chiffre de deux milliards deux cent vingt millions et demi (1). Enregistrons les enlèvements nouveaux.

Compagnie dite des mairies de Paris. Millions.	150
<i>Ligne de Lyon.</i>	
Compagnie Baudrand et Ganneron.	160
<i>Ligne de Strasbourg.</i>	
Compagnie George Ogle de Londres.	60
<i>Ligne de Paris à Dieppe.</i>	
Compagnie de Sparre.	12
<i>Ligne de Nevers à Clermont et à Roanne.</i>	
Compagnie Lavigentier.	63
<i>Ligne de Dijon à Malthouse.</i>	
Compagnie Allegri.	63
<i>Ligne de Versailles à Chartres.</i>	
Compagnies des chemins de Versailles.	12

522

(1) Nous avions, il est vrai, porté, à tort, à 90 millions le capital de la compagnie Ganneron, pour Strasbourg, qui n'est que de 63 millions; à 55 millions celui de la compagnie Carrette et Miquet, pour Saint-Quentin, qui n'est que de 30; mais nous n'avions, d'un autre côté, porté que pour 75 millions la compagnie Ezpeleta, de Bordeaux à Cette, qui en appelle 120. Nous aurions donc, si nous changions notre chiffre, à le grossir; mais maintenant. On peut aujourd'hui négliger les millions, comme en d'autres temps, les centimes.

Ce sont donc cinq cent vingt-deux nouveaux millions à ajouter à deux milliards deux cent vingt millions et demi on au total, deux milliards sept cent quarante-deux millions et demi. Mais comme nous aurons au premier jour à y ajouter encore un chemin de Bordeaux à Bayonne de 50 millions, un autre de Marseille à Toulon également de 50 millions; un d'Alger à Blidah, de 12 millions, et de Stora à Philippeville, de 2 millions et demi; des chemins de Reims à la frontière belge, de Sarrebruck à Sarrebourg, et des embranchements d'Hazebrouck, d'Elbeuf et de Louviers, nous devons espérer que nous atteindrons prochainement le chiffre de TROIS MILLIARDS. C'est vraiment consolant!

Un journal spécial, à la loyauté duquel nous nous empressons de rendre justice, le *Journal des Chemins de fer*, dans la sincérité des vœux qu'il forme pour que l'industrie, aux développements de laquelle il s'est consacré, ne soit pas livrée à de certains chevaliers, espère qu'il y aura à rabattre de ce chiffre, parce que des compagnies qu'il indique ne doivent jamais, selon lui, arriver à réunir leur capital, si le public n'a pas perdu toute sollicitude de ses intérêts. Nous craignons bien que le *Journal des Chemins de fer* n'ait trop bonne opinion de la perspicacité des capitalistes petits et grands qui courent après les gros bénéfices, et que ce ne soit pas faute d'avoir encaissé que certains administrateurs ne fassent pas le chemin annoncé par eux et prennent celui de la frontière.

La proposition de M. Daru à la chambre des pairs ne remédie aux inconvénients que nous avons signalés qu'en supprimant la concurrence elle-même. Il eût fallu la réglementer; M. Daru la rend impossible. Dans l'article premier de sa proposition, il interdit, sous les peines portées par l'art. 419 du Code pénal, d'ouvrir et de recevoir des souscriptions pour l'exécution partielle ou intégrale d'un chemin de fer avant la promulgation de la loi ordonnant la mise en adjudication ou la concession directe des travaux de ce chemin. Ce serait rendre le champ libre aux grandes puissances financières et les débarrasser de la concurrence des petits capitaux, qui n'arrivent plus le temps de se réunir et de se grouper. Mais néanmoins, nous l'espérons, il sortira quelque chose du débat que cette proposition imparfaite a provoqué, car chacun sent, suivant l'expression de M. Teste, qu'il y a quelque chose à faire. M. le ministre des travaux publics veut de l'essayer en présentant le projet de loi relatif au chemin du Nord et à l'embranchement de Saint-Quentin. Mais les mesures qu'il propose ne seront applicables qu'à ces deux chemins; elles tarderont beaucoup encore à avoir force de loi. Il faut donc nécessairement prendre une mesure législative générale qui puisse être promptement votée, promulguée et appliquée.

Courrier de Paris.

Arnal est un grand sorcier: il a si bien fait qu'on n'a sifflé qu'à demi une vaudeville intitulée *Mystères de ma Femme*. Au premier acte, l'auteur nous montre un mari dans toute la confiance du bonheur conjugal et savourant les douceurs de la lune de miel: tous ses vœux sont comblés. Robinot est devenu légitime propriétaire d'une femme: demoiseille, il le croit; orphelin, il en est persuadé; fidèle, il n'en doute pas; Robinot n'en demandait pas davantage: il a toujours en effet professé cette maxime fondamentale, que la meilleure dot qu'une femme puisse apporter à son adorable mari est de n'avoir aucune espèce de parent, même au degré le plus issu de zéramin. Ce qu'un homme, en style vulgaire, les douceurs de la famille, représente un véritable enfer dans l'opinion de Robinot: La belle-mère vous tourmente, le beau-père vous assomme, le beau-frère vous emprunte votre argent, l'oncle ne vous laisse que les plons de votre poulet, le petit-cousin courtoise votre femme; et vous êtes dévoré de tout façon par les malheureux collatéraux jusqu'à la plus imperceptible génération. Telle est l'opinion de Robinot, et il se frotte les mains d'être à l'abri de ces marainguins et de ces moustiques qu'on appelle les parents de ma femme.

Mais voyez un peu: à peine le mariage est-il fait, que d'affreux mystères se découvrent. Madame s'est donnée pour orphelin afin d'enlancer Robinot dans les lieux de l'hyménée, et elle est cousine d'oncles, de tantes, de petits cousins et de mère. M. Robinot la croyait demoiseille, et Dieu sait qu'elle est veuve de deux maris et que deux enfants de l'un et de l'autre sexe, témoignent de sa candeur. Robinot comptait sur sa fidélité, et elle donne des rendez-vous à un marin très-barbu. La morale de la chose, c'est qu'il vaut mieux prendre une femme ornée de tous ses parents que d'en choisir une qui n'en a pas, attendu qu'elle lui vaut toujours par en avoir. Dans le premier cas, on sait ce qu'on prend; dans le second, on ne sait pas ce qu'on peut prendre.

Autre espèce de mystère: une affiche vous annonce une pièce nouvelle; vous vous hâtez, croyant savourer une œuvre spirituelle, ingénieuse, intéressante, nouvelle en un mot, et vous n'avez qu'une vieilleries assez peu récréative. Que de Robinot y sont pris et s'y laisseront encore prendre?

— Comment l'archevêché de Bourges est-il tombé tout à coup au milieu du *Courrier de Paris*. Bourges n'est-il plus dans Bourges, et Paris n'en a-t-il fait qu'une bouclée? ou par un coup de baguette magique, quelque sorcier de nos amis a-t-il mis l'archevêché de Bourges dans la poche de notre courrier sans qu'il s'en aperçût? toujours est-il que l'y voilà et que nous l'y laissons. Expliquera qui pourra ce mélange de Paris et de Bourges. Les miracles s'expliquent-ils?

On sait que c'est à Bourges que s'est réfugiée la royauté de don Carlos, après sa défaite en Espagne. Quand les infants arrivèrent dans la ville, M. le préfet du département, com-

prenant très-bien qu'on ne pouvait pas traiter une royauté exilée et petite-fille de Louis XIV, comme le premier voyageur venu, se trouva d'abord fort embarrassé de lui donner une demeure qui convînt à son illustration et à son malheur. Fort heureusement, le propriétaire d'un hôtel appelé l'hôtel Panette vint à son secours, et offrit ledit hôtel pour servir d'abri à don Carlos et à sa fortune. Mais comme ce monsieur était propriétaire beaucoup plus que carliste et apostolique, il demanda un salaire, — je veux dire un prix considérable, — pour abriter le malheur. M. le préfet, craignant d'être obligé de laisser bivouaquer trop longtemps les infants à la belle étoile, accepta ces offres onéreuses, et la légitimité se logea à l'hôtel Panette. L'affaire fut bonne pour le propriétaire, qui, par le bénéfice seul de ce loyer, encaissa quatre



(Vue extérieure de l'archevêché de Bourges.)



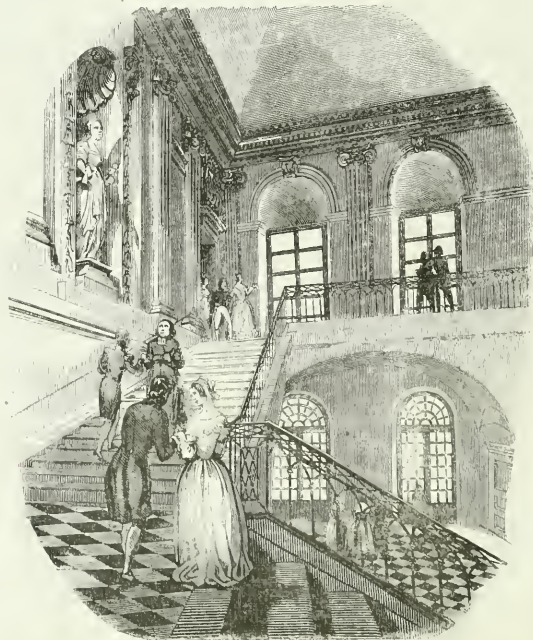
(Vue de l'hôtel de l'archevêché et de la cathédrale de Bourges, du côté du jardin.)

nommes. Mais par quoi remplacer l'hôtel Panette? Mais où trouver une demeure royale pour don Carlos? M. le préfet se serait peut-être décidé à en faire bâtir une de ses propres deniers, — les préfets n'en font jamais d'autres, — quand fort heureusement monseigneur l'archevêque de Bourges est venu à son aide, et a très-généreusement offert la moitié de son palais épiscopal, à l'exemple de saint Martin, qui donna, je crois, son manteau tout entier. Aujourd'hui donc les princes vont habiter l'archevêché; l'hôtel Panette devient vacant et veut de ses illustres hôtes. Avis aux royautés qui sentent qu'elles ont un logement.

Don Carlos n'a certes point perdu au change: l'archevêché, sa demeure prochaine, est situé à côté de la magnifique cathédrale de Saint-Etienne; quatre allées d'arbres l'en séparent seulement. Ainsi le prince n'aura qu'un pas à faire pour aller prier, dans le sanctuaire, le Dieu qui console les grandeurs déclinées, et ôte à son gré ou donne les couronnes.

C'est d'ailleurs un bâtiment considérable, mais construit à différentes époques: la partie la plus ancienne a vue, sur un beau jardin, par dix-neuf fenêtres qui se présentent et se reproduisent d'étage en étage; le jardin a été, dit-on, fait sur les dessins de LeNôtre; c'est de ce côté qu'habitent les princes; c'est dans ce jardin qu'ils vont promener leurs rêves et leurs espérances d'exilés; Boileau trouvait ses rimes au détour d'une charnière; il n'est pas probable que don Carlos y retrouve la royauté.

M. de Phélippan, un des anciens et illustres archevêques de Bourges, a fait bâtir la seconde partie; ce côté est le plus magnifique et celui qui occupe aujourd'hui



Escalier du palais de l'archevêché, à Bourges.

fois la valeur de son immeuble. Il est clair que M. le préfet aurait mieux fait de l'acheter, mais les préfets pensent-ils à tout? et d'ailleurs l'hôtel Panette, qui voulait bien se louer, aurait-il consenti à se rendre.

Il faut dire aussi, à l'honneur de la prévoyance de M. le préfet, qu'il était intimement persuadé, quand il fit l'affaire, que don Carlos ne tarderait pas à rentrer en Espagne et à triompher, et qu'ainsi le budget de l'Etat en serait quitte pour deux ou trois termes de plus ou de moins soldés à l'hôtel Panette. Mais l'Espagne a refusé de se faire complice de ce beau plan de finances: elle a laissé don Carlos se morfondre à Bourges, pendant des années, au fond de l'hôtel Panette, ce qui enfin donna à penser à M. le préfet, qui résolut de trancher la question dans le vif et de faire des éco-

M. l'archevêque actuel; ce n'est pas la première fois que l'église est mieux logée que le roi. Une chapelle admirable et un escalier splendide sont les principaux ornements qui excitent l'attention dans cette portion du palais où M. l'archevêque réside.

Les infants d'ailleurs n'ont qu'à se louer de l'hospitalité que M. l'archevêque leur a préparée, et de la part qu'il leur a faite. Les appartements sont vastes et meublés avec goût; le premier étage, occupé par les trois princes, reçoit le jour par trente et une fenêtres; ils ont aussi un escalier d'honneur et une chapelle; le reste du bâtiment est habité par leur suite. Les sous les plus délicats ont été prodigués à cette habitation destinée aux royaux exilés; rien n'y manque de ce qui peut leur en rendre le séjour agréable; M. l'archevêque a poussé les grâces de l'hospitalité, jusqu'à la minutie du détail le plus choche; il y a tout mis en un mot, excepté la chose principale, le meuble sans lequel les autres ne sont rien, le trône de toutes les Espagnes.

Nous avons parlé, dans notre dernier *Courrier*, des arrestations curieuses, pratiquées par M. le commissaire de police, sur le boulevard du Temple, dans deux repaires horribles, appelés l'estaminet Picard et le rendez-vous du Cirque; mais l'illustration est scrupuleuse; elle ne se contente pas de la parole et tient à convaincre ses lecteurs en leur mettant sous les yeux le fait lui-même. Voici donc la représentation exacte, et prise sur les lieux mêmes, de cette mémorable journée où le sergent de ville et le garde municipal ont pris et surpris 247 prisonniers d'un seul coup de filet. Examinez un peu ces visages effarés, ces casquettes et

ces bourgeons, ces yeux bagards; voyez la noble attitude de M. le commissaire de police, et le poignet vertueux de messieurs les gendarmes. Dans ces cent quatre-vingt-dix-sept bohémien, un seul honnête homme s'était fourvoyé; je ne sais si

l'illustration l'a représenté dans le fac simile de cette scène de voleurs; mais si vous découvrez par hasard dans un coin une figure innocente, ce doit être la sienne; ce pauvre homme venait de son village à Paris, pour y acheter deux chevaux,

et il était entré, avec sa candeur champêtre, dans le bouge Picard, pour s'y rafraîchir purement et simplement d'un verre de bonne bière de mars; en se croyant dans un café, il était tombé dans une caverne de bandits; très-probablement sa



(Arrestation de 297 voleurs, dans les tapis-francs du boulevard du Temple.)

VALENTIN.

candeur lui aurait coûté une bourse bien garnie qu'il avait dans sa poche, si la Providence, sous la forme du commissaire de police, n'était pas survenue à temps pour l'empêcher

chien de Terre-Neuve échaie dans tout son lustre; que d'honnêtes gens n'a-t-il pas repêchés au fond des fleuves et des torrents? Il est vrai que son humanité repêche les hommes et

revient? Le chien de Terre-Neuve n'est pas moins célèbre par les factions éminemment philanthropiques qu'il remplit dans les glaces et dans la neige; allez au Saint-Bernard, vous

trouverez une foule d'honnêtes chiens qui méritent, sous ce point de vue, le prix Mondivon, cent fois plus que les hiboux auxquel l'Académie le décerne tous les ans. Ces preuves si multipliées et si mémorables du courage, de l'intelligence et de l'humanité de MM. les chiens de Terre-Neuve, ont déterminé M. le préfet de police à en faire venir une colonie à Paris, et à l'établir sur les bords de la Seine, depuis Charenton jusqu'au pont d'Iéna, pour retirer de l'eau les pauvres mortels qui y tombent par négarde, ou qui s'y précipitent volontairement, pour aller chercher un dénouement au drame de la vie. En ce moment, ces philanthropes à quatre pattes, et couverts de poils, font leur éducation; des professeurs habiles les habituent à manœuvrer dans la Seine et à faire sentinelle de tous côtes, toujours prêts à se jeter à la nage au premier corps flottant qui passe ou qui se débat dans les

flots; il va sans dire que leur éducation ne sera pas longue; le chien de Terre-Neuve est plein de dispositions naturelles; son instinct est son meilleur maître; donc avant peu de

flots; il va sans dire que leur éducation ne sera pas longue; le chien de Terre-Neuve est plein de dispositions naturelles; son instinct est son meilleur maître; donc avant peu de



Organisation d'un service de sauvetage par les chiens de Terre-Neuve, sur les bords de la Seine.)

de tous côtes, toujours prêts à se jeter à la nage au premier corps flottant qui passe ou qui se débat dans les flots; il va sans dire que leur éducation ne sera pas longue; le chien de Terre-Neuve est plein de dispositions naturelles; son instinct est son meilleur maître; donc avant peu de

flots; il va sans dire que leur éducation ne sera pas longue; le chien de Terre-Neuve est plein de dispositions naturelles; son instinct est son meilleur maître; donc avant peu de

flots; il va sans dire que leur éducation ne sera pas longue; le chien de Terre-Neuve est plein de dispositions naturelles; son instinct est son meilleur maître; donc avant peu de

temps — si ce n'est déjà fait — nous aurons tout le long de la Seine, des chiens paraitement dressés, qui se feront un plaisir de venir à notre aide, si, par hasard, nous nous voyons; plutôt que de manquer à leur vocation, ils nous jetteront à l'eau pour avoir la satisfaction de nous en retirer; nous verrons que, dans cette bonne ville de Paris, on ne pourra plus même se noyer.

Le mois de janvier a été d'un appétit vorace : Paris a mangé et bu d'une manière effrayante; il a dépensé de 74 valeurs, de 572 hœufs, de 1,142 veaux, de 2,719 moutons, le montant de sa carte du mois de janvier de l'année dernière; on attribue ce surcroît de beefsteak et de côtelettes au progrès que fait chaque année le carnaval; en janvier 1843, on s'est d'autant plus livré à la cuisine, que le carnaval était fort court et qu'on s'est hâté de vivre. Mais que deviendront-nous, si cette glotonnerie carnavalesque ne s'arrête pas? Il est évident que Paris ira par vider son garde-manger en un seul mois, et qu'il sera réduit à jeûner le reste de l'année. Se figure-t-on un pareil massacre, et les vaches, les veaux, les hœufs et les moutons d'auraient ils le pain du droit de réclamer une réforme et de demander qu'on leur donne au moins le temps de naître, de grandir et de mourir; mais nous sommes dans un temps où les appétits n'entendent pas de cette oreille-là; tout le monde veut manger vite et manger beaucoup de beefsteak. Quant à la nourriture de l'âme, on s'en occupe moins. Cela s'appelle de la viande creuse.

Voici quelques nouvelles de théâtre; pourquoi pas? Madame Thillon a rompu avec l'Opéra comique; madame Thillon retourne à sa source, si on peut ainsi dire, c'est-à-dire qu'elle retourne à Londres, où elle est née; madame Thillon a contracté avec l'Angleterre un magnifique engagement. Ce départ contrarie beaucoup un de nos plus gracieux et de nos plus célèbres compositeurs d'opéra-comique, qui aimait à faire de la musique pour madame Thillon et à la chanter avec elle.

Mademoiselle Déjazet débute le 20 du présent mois au théâtre des Variétés; si toutefois mademoiselle Déjazet est encore à son début, ce qui paraît vraisemblable. — Le Théâtre-Français annonce une comédie en cinq actes et une tragédie de même longueur, et madame Weiss, l'institutrice des petites danseuses allemandes, vient d'être engagée à l'Opéra, pour dresser un peu à l'obéissance passive nos danseuses françaises, qui sont fort indisciplinées. Voilà!

Très-sotte histoire d'un homme d'esprit.

Cydias (1) était un homme d'esprit...

Qu'est-ce proprement qu'un homme d'esprit, ou plutôt qu'est-ce que l'esprit même? Les plus habiles se verraient embarrassés, je crois, de répondre à une semblable question; peut-être liraient-ils peut-être déclarer indéchiffrable ce *je ne sais quoi* dont nous avons, pourtant, l'idée si claire et si nette, et qui nous arrive point de la confondre avec ce qui n'est pas lui, et que nous faisons pour une sottise tout essai de le confondre. Est-ce le *modus vivendi* des Latins ou le *honoris* des Anglais? D'ominions-nous l'esprit, comme on a fait, et l'en ferait qui ne brille que d'une lueur factice, une partie de l'intelligence plus curieuse que savante, plus subtile qu'assurée, plus aigüe que profonde, une certaine finesse vaporeuse, d'autant plus sujette à s'évanouir, qu'elle est plus délicate et plus épurée, sans autre consistance que la vivacité d'humeur, sans autre savoir que la savoir des acides?... L'appellons-nous, d'après Jean-Baptiste, le sel de la raison, ou la raison assainée?

L'esprit est-il bon, ou bien est-il mauvais? Devons-nous le louer? Devons-nous le condamner? Le louer? autant vaudrait louer la beauté de ce qu'elle est belle. Le condamner? c'est là une tâche difficile, et l'on ne peut guère s'en tirer qu'avec le secours de celui même que l'on s'efforce de décrier. Les boutades n'ont pas manqué pourtant à ce que je ne sais qui orgueilleux, laissant toujours la vérité pour le mensonge, triomphant que ce qu'on doit savoir, ne sachant que ce qu'on doit ignorer... Les gens d'esprit, nous dit-on encore, ne braquent le langage que sur un seul côté, laissant tous les autres dans l'ombre, et ordinairement ce côté est une pointe, un angle sur lequel ils font briller l'esprit avec d'autant plus de facilité, qu'ils s'éloignent davantage des grandes faces sous lesquelles le bon sens a coutume de considérer les choses... Ils ne vont que par sottises, figurant la danse de caractère, etc., etc. Et bien d'autres reproches qui auraient une grande autorité si, comme le disait le poète Chaulieu, ils ne tiraient précisément leur force de celui-là même auquel ils sont adressés :

Espirit, que je hais et qu'on aime,

Avec douteur je m'aperçoi,

Pour écrire contre toi-même,

Qu'on ne peut se passer de toi (2).

Se moquer des gens d'esprit, c'est, au dire de La Bruyère, le privilège des sots. Et pourtant l'esprit à ses excès et ses misères, comme les choses les meilleures et les plus belles de ce monde. Aimable de sa nature, il afflige souvent les cœurs je ne dirai pas chagrins, mais sérieux et recueillis, et l'on peut douter qu'il donne toujours à ceux qui le possèdent la satisfaction solide que procurent certaines qualités moins lumineuses en apparence et moins enviées de ceux qui ne les ont point. Au milieu du dix-huitième siècle, à cette époque même où l'esprit, se substituant à la vertu véritable, illustrait la première place dans la société comme dans les lettres, et semblait partout régner en maître, une plainte éloquentes s'élevait contre cette domination universelle; Vauvenargues,

joignant la simplicité du cœur à la raison la plus ferme et la plus noble, était peut-être le seul de son temps qui sût le droit d'écrire ces lignes sévères : « Fatigué de l'esprit qui on veut mettre dans les moindres choses, je dis en moi-même : Si je pouvais rencontrer un homme qui n'eût point d'esprit, et avec lequel il n'en fallût point avoir, un homme ingénu et modeste, qui parlât seulement pour se faire entendre et pour exprimer les sentiments de son cœur, un homme qui n'eût que de la raison et un peu de naturel, avec lequel ardeur je courrais me débarrasser dans son entretien du jargon et des épigrammes du reste des hommes? (1) »

La simple histoire que nous allons conter montrera les pires effets que l'esprit peut avoir lorsqu'il n'est pas réglé par une saine discipline, et qu'au lieu de le tourner vers un but profitable et sérieux, on le laisse se consumer lui-même en une stérile éclat et une vaine vivacité.

L'esprit est un don précieux, et l'on peut dire de lui comme de la fortune, « qu'il vend ce qu'on croit qu'il donne. » Cydias était un homme d'esprit... — L'épigramme et la vive malice de son jeune âge avaient eu bonne heure annoncé ce qu'il était, et si déjà on ne l'appelait point un enfant d'esprit, du moins s'accordait-on à dire que l'enfant ne pouvait manquer de faire un homme d'esprit. On riait de ses sottises, on provoquait ses plaisantes réparties, on applaudissait à sa témérité malicieuse, et lorsqu'un dessert il avait, devant les amis de la famille, rencontré quelques traits heureux, quelques mots bien assésés, quelque moté piquante, les plus vieux et les plus sages se levaient pour venir l'embrasser, et juraient à sa mère que l'enfant irait aussi loin que Voltaire. Ainsi l'élevait-on dans la complaisance de cet esprit naissant, dans l'orgueil de cette vive frivolité qui semblait l'élever au-dessus de son âge. — Et déjà pourtant la misère secrète de cette brillante qualité se faisait sentir; tandis que les autres enfants se distinguaient l'un par son application, l'autre par sa douceur et sa docilité, un troisième par la précocité de son jugement et celle de son cœur, Cydias demeurait un garçon d'esprit, ni plus ni moins, négligeant le travail parce qu'il se voyait plus recherché que les disciples studieux, et méprisant déjà ses camarades à proportion de la facilité avec laquelle ils riaient de ses plaisanteries.

Il ne connut point ces honnes amitiés de collège qui sont les meilleures de toutes, qu'on n'en diss, parce qu'il les gardait en méprisant cette heureuse familiarité qui n'appartient qu'à l'enfance, et aussi parce qu'en elle semble demeurer, comme une fraîche odeur de notre-père-temps, comme la première jeunesse de notre cœur et de notre esprit, et la première allégresse des tendres affections. Cydias ne voulait point choisir un ami entre ses camarades, un ami avec lequel il eût causé bonnement, simplement, sans esprit, dans ces éternelles promenades le long du mur, à l'heure amicale des récréations. Non, il préférait s'asseoir sur un banc, entouré d'un cercle de ceux qui l'aimaient à cause qu'il les faisait rire, et qui le laissaient seul, seul avec la joie de son esprit, assis qu'une partie de balle les appelait à un plaisir plus solide.

Ses maîtres le redoutaient comme un satirique, et durement ils se vengèrent des surnoms plaisants qu'il leur appliquait, des imitations ridicules qu'il faisait de leurs personnes et de leurs manières. La vanité de Cydias s'enflait de ces persécutions, et son jeune esprit, sentant la force de ses armes, devenait chaque jour plus haïnant. — Déjà aussi cet esprit occupait toute sa pensée, faisant tout son souci, toute son étude, remplissant même ses rêves; et Cydias tombait dans le défaut ordinaire des gens de son espèce qui veulent ajouter, par le secours de l'art, à la richesse de la nature, et s'efforcent en toute occasion de faire d'abord les affaires de leur esprit, oubliant le bon précepte de Gresset :

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

Ses études terminées, il vint à Paris pour y suivre les cours de l'école de droit. Paris l'attira, Paris, où l'esprit, dit-on, court les rues, Paris où semblent s'être donné rendez-vous tous les gens d'esprit du monde, Paris qui est assez riche d'esprit pour en défrayer non-seulement la province, mais l'Europe entière. Dans Paris, un homme d'esprit peut toujours de l'air. A quoi plutôt ne doit-il pas prétendre? Toutes les places, toutes les distinctions ne lui sont-elles pas à la-vance et de tout assurées? — Telles étaient les chimères brillantes qui séduisaient l'espoir de Cydias et des siens; son père le voyait partir, avec orgueil, pour les hautes destinées qui l'attendaient, et sa mère, femme simple de cœur, n'osait pleurer au départ triomphant de ce futur par de France.

Cydias, en arrivant dans la grande ville, se trouva d'abord réduit à un isolement qui l'étraya; seul, sans amis, sans relations, il avait peur que dans cet abandon qui semblait se faire autour de lui, la pointe luisante de son esprit ne vint à se rouiller, comme la clef d'un appartement désert; la solitude rendait sa vivacité languissante et attristait la gaieté de son humeur. L'homme d'esprit ne peut vivre que dans l'espece, et, au rebours du sage, il a besoin des autres à tout heure de la journée. — Cydias rechercha avidement la jeunesse qui l'entourait, et dans les premières heures de ce rapprochement, l'attendait un inconnu, un crève-cœur, auquel personne, dans sa province, ne l'avait préparé.

C'est une des pauvretés de l'esprit d'être tellement inhérent aux lieux qu'on habite et aux personnes qu'on fréquente, qu'une fois sorti de ce cercle familier, non-seulement il perd tout son sel et toute sa gaieté, mais devient à prime intelligible pour ceux qui n'y sont point des longtempis initiés.

L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre.

Lorsque Cydias parut dans les réunions de jeunes gens, dans les lieux publics que hantent les écoles, et qu'il se hâta à élever la voix, comme il y était accoutumé, on le regarda avec de grands yeux, on haussa les épaules, et il put

entendre de plusieurs bouches sortir ces terribles mots : « Méchant plaisant! » — Cydias s'était bien préparé à une effrayante rivalité, à une concurrence redoublée; il savait qu'il tomberait d'abord sous ce niveau terrible d'égalité qui place partout ces nombreux esprits qui peuplent la grande ville, et même il avait la confiance de devenir à la longue *primus inter pares*, le premier entre ses pairs. Mais se voir rejété tout d'un coup de cette brillante compagnie où il voulait entrer, se voir exclu, sans appui, du cercle où il avait jusqu'alors vécu sans gêne, ce fut là un amer désenchantement. Il en vint à douter de son esprit, à maudire ceux qui l'avaient élevé dans la foi de cette qualité qui lui manquait; et il voulait déjà repartir pour sa province.

L'orgueil le fuit. — Il se resigna au rôle de personnage muet, et se fit l'auditeur assidu de ceux qui avaient l'attention de la foule; il étudia par tout et avec constance cet esprit parisien qui lui était inconnu; il suivit les théâtres, les journaux, les estampes, les conférences; que sais-je encore?

— Et son astre éclipsé brilla de nouveau sur l'horizon.

Les deux qualités qui le saisirent d'abord, et qu'il s'assimila les premières dans cette étude qu'il fit de l'esprit parisien, ce furent, sous l'influence du monde libéral qu'il fréquentait dans le quartier des étudiants, la plaisanterie licencieuse et la goguenarderie éhémère. Combien de beaux esprits de nos écoles devaient leur renom à la veuve de leurs quolibets grivois et de leurs chansons éhémères! J'en appelle au souvenir de tous ceux qui ont passé par cette existence de bas peuple et d'estamé; la gaieté de leur jeunesse ne ressemblait-elle pas en eux comme un sale refrain mérité de gros rires et de fumée de tabac? Et si de l'esprit qu'ils avaient alors l'on retranchait l'obscurité, n'atténuerait-on pas singulièrement la somme de leurs plaisanteries et de leurs bons mots? — La goguenarderie est un mal plus étendu encore, et dans tout Paris, si l'on en excepte la meilleure compagnie, les bons plaisants ne sont que des goguenards impropriaux, tournant en dérision tout ce qui est honnête, moral, et sacrifiant à leur ironie toutes choses graves, sérieuses et dignes de respect. — Licence et goguenarderie se resument d'ailleurs en ce mot trivial de *blague*, qui semble appartenir exclusivement à Paris et avoir berité en partie de l'ancienne gasconade.

Cydias fut bientôt passé maître en ce double genre d'esprit dont nous parlons : l'impudeur et l'ironie ne lui devinrent aisément familières, et, grâce à sa gaieté naturelle, il leur donna un tour comique qui les assainait merveilleusement. — Puis il avait trouvé commodément de se moquer de tout, et sans pitié il avait jeté le léger bagage de religion et de morale que son éducation toute spirituelle lui avait encore laissé. Désormais à ses yeux le monde ne se composait que de trois classes de personnes : les plaisants, les rieurs et les ridicules; les notions du bien et du mal s'élaçaient chaque jour de son cœur sous celles du risible; toutes choses, même les plus desolées, lui apparaissaient par un côté plaisant qui lui suggérait une abondance de railleries amusantes; et volontiers il aurait dit comme Cléon, dans la comédie du *Méchant* :

Tout le monde est méchant et personne ne l'est;

On reçoit et l'on rend, on est à peu près quitte.

Parlez-vous des propos? Comme il n'est ni merite,

Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,

Que rien n'est vrai sur rien, qu'importe ce qu'on dit?

Si vous parlez de sottises, l'insouciant m'écoute,

Et je le vois dans le font que des plaisanteries...

L'agrement couvre tout, il rend tout légitime;

Aujourd'hui dans le monde, on ne connaît qu'un crime,

C'est l'ennui; pour le fuir, tous les moyens sont bons;

Il gagerait bientôt les meilleurs maîtres,

Si l'on s'aimait si fort l'insouciant m'écoute.

Par les conventions, les torts, le ridicule;

Au reste, chacun paraît et fait comme il l'entend,

Tout est allé, tout est bien, tout le monde est content.

Cydias devint le plaisant de son quartier, comme il avait été celui de son collège; partout on l'étais son esprit, on invitait sa gaieté, on choyait ses saillies et ses épigrammes; il était le boute-en-train nécessaire de toutes les parties, le dessert obligé de toutes les orgies. « Allons, Cydias, fais-nous rire! » Et Cydias pouvait dire, comme le Falstaff de Shakespeare : « Nous-seulement je suis facétieux, moi; mais c'est encore moi qui suis la cause de tout l'esprit que peuvent avoir les autres. »

Ainsi se passait sa jeunesse, dans le vin et le gros esprit; cependant ses études de droit se faisaient légèrement comme celles du collège, il devenait plutôt qu'il n'apprenait; confiant en sa facilité, et méprisant toujours le travail et le travailleur, son intelligence semblait être capable de l'esprit, la science le rebutait et l'ennuyait. De même son caractère tournait exclusivement à l'esprit; il se contentait, et il n'avait été ni bon ni mauvais, mais seulement espèce, homme, il se voyait condamné à n'être rien que spirituel; jamais, en parlant de lui, on n'ajoutait à son honni une autre qualité que celle d'homme d'esprit, si ce n'est pourtant celle de bon enfant, ce qui voulait dire qu'il faisait rire les autres. — Et toujours il demeurait sans amis, sa frivolité éloignait les nôtres, ses railleries effrayaient les autres, et lui-même se montrant prêt, en toute occasion, à sacrifier son meilleur camarade au plaisir de dire un bon mot qui eût applaudi le plus d'un mois.

Cydias sentit enfin qu'il prenait de l'âge; il était des longtempis reçu avec, et son père lui demandait sans cesse de réaliser les espérances que toute sa famille avait placées sur sa tête. D'autre part, Cydias se dégoutait du monde licencieux et de la mauvaise compagnie où il avait vécu jusqu'alors; sa gaieté de jeunesse se tarissait, et son esprit voulait de nouveaux aliments; il préférait donc désormais brûler sur un plus beau théâtre, et, avec envie, il regardait ces salons dorés, refuge de la conversation polie, de la cuisine élégante et de l'esprit raffiné. Faire sourire les femmes à la mode, diriger le front grave des jeunes prenters de la fashion, n'est-ce pas

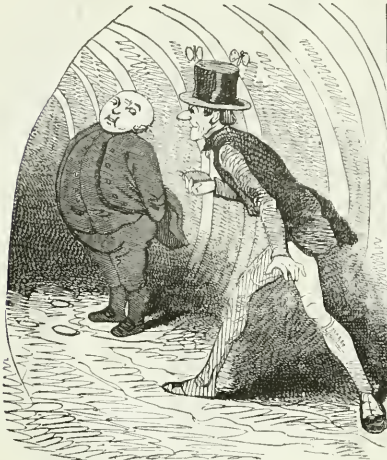
(1) A Assagnez est statuaire, Hégon fondeur, Eschine fondeur, et Cydias bon esprit, c'est sa profession. — LA BRUYÈRE, De la société et de la conversation.

(2) Chaulieu, l. 1^{re}, Ode contre l'esprit.

(1) Vauvenargues, l. III, Sur le caractère des différents peuples.

Histoire de M. Cryptogame,

PAR L'AUTEUR DE M. VIEUX-BOIS, DE M. JABOT, DE M. CRÉPIN, DU DOCTEUR FESTUS, ETC. (QUATRIÈME PARTIE.)



Entre les repas de la balne, les deux amis descendent sur les floes digestifs, où ils jouent au palet avec des coquilles d'huîtres.



Mais quand viennent les repas de la balne, les deux amis remoncent bien vite dans leurs domiciles respectifs.



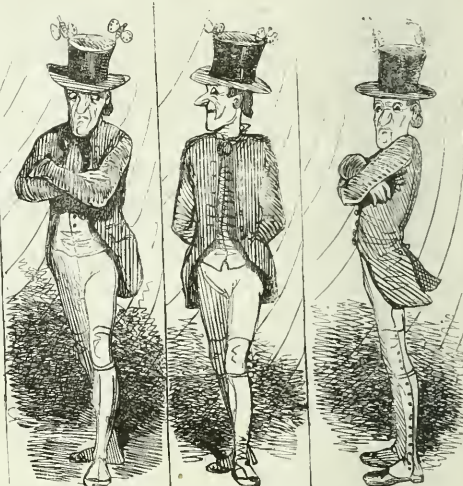
Pendant le courant digestif amène, un beau matin, un maire et son adjoint, un météorier et un Provençal d'une beauté extraordinaire.



Grâce à cette reine, le séjour de la balne devient presque agréable : car, pendant que le maire et son adjoint continuent leur aventure à l'ami de M. Cryptogame, d'une part M. Cryptogame s'prend de la belle Provençale, tandis que, d'autre part, le météorier joue du violon.



La nuit venue, M. Cryptogame propose à la belle Provençale de partager avec lui le domicile de sa fausse cote, et tout le reste n'est plus que doux transport et long enivrement.



Dès le lendemain, M. Cryptogame se demande si, après tout, ses engagements auprès d'Elvire ont quelque valeur.

Et si, au surplus, il est bien probable qu'il la revoye jamais.

Où qu'il la revoye pure et respectée au sortir de ces Algériens.



Et, ayant pris son parti, M. Cryptogame vient prier le maire de vouloir bien l'unir à la choisie de son cœur.



Dès ce jour même, à midi moins un quart, M. Cryptogame est uni à la choisie de son cœur, en présence de tout le public de la balne.



Et aussitôt la cérémonie terminée, M. Cryptogame envoie le météorier, et donne un grand bal de nocces à sa belle Provençale.



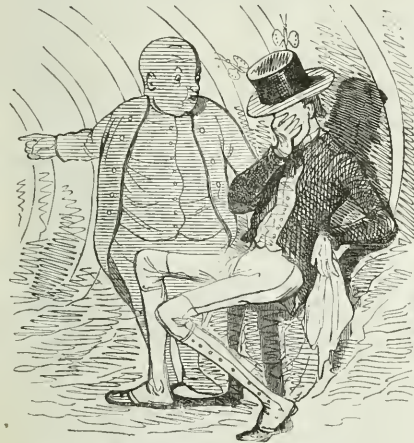
Par malheur le bal de nocés donne un vaste mal de cœur à la baleine, en telle sorte que le courant digestif commence à remonter.



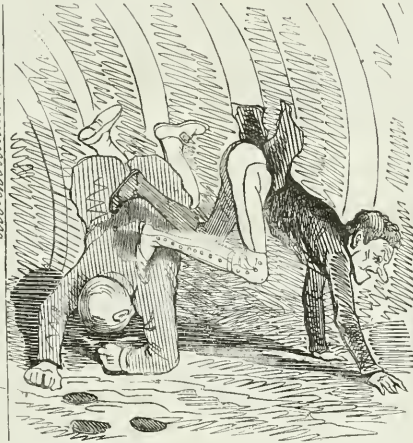
Et que la baleine rejette les deux tiers de ses aliments.



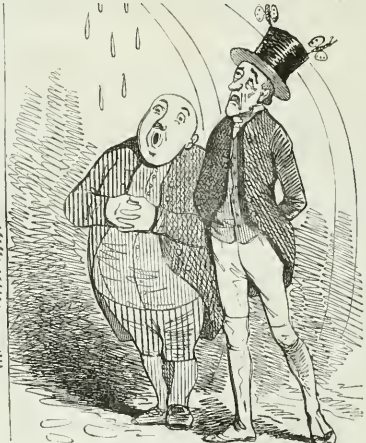
Heureusement le maire et son adjoint, le ménétrier et la belle Provençale sont recueillis par un canot que le Vesuzero, brick napolitain, envoie à leur secours.



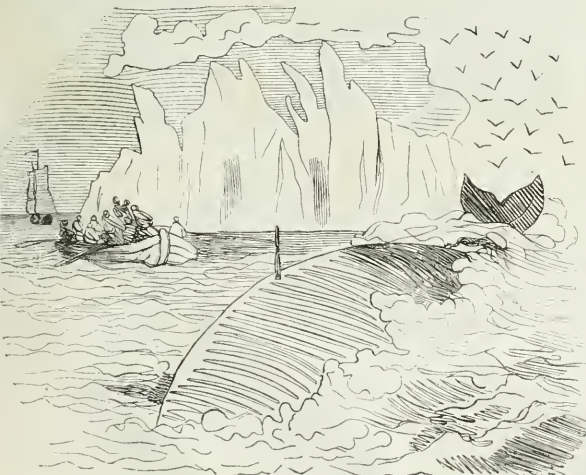
M. Cryptogame, demeuré seul avec son ami, ne se console pas de n'avoir pas été compris dans l'indigestion de la baleine; c'est pourquoi son ami lui propose une partie palet.



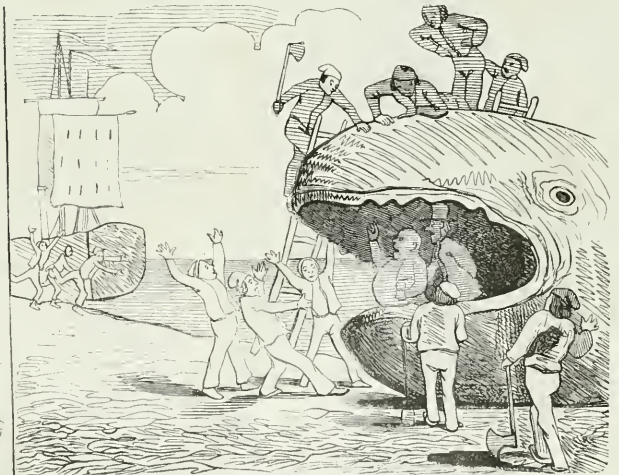
Pendant que les deux amis jouent au palet, la baleine donne un coup de reins qui les fait trebucher.



C'est du sang qui dégoutte du plafond. L'ami de M. Cryptogame n'y comprend rien.



Cependant, au dehors, les baleiniers tirent, tirent.



Et la baleine ayant été amenée, ils sont bien étonnés d'en voir sortir deux particuliers très-bien mis.

(La suite au prochain numéro.)

Les Annonces de L'ILLUSTRATION coûtent 90 centimes la ligne. — Elles ne peuvent être imprimées que suivant le mode et avec les caractères adoptés par le Journal.

F. PRÉVOST, éditeur, rue Jacob, 43. — Même maison, rue des Grès-Sorbonne, 17. — Dans les départements, chez tous les correspondants du Comptoir central de la Librairie.

15 forts volumes in-8 à deux colonnes avec figures dans le texte.

20 livraisons forment 1 vol.

PRIX : 6 FRANCS.
Cartonné, couverture imprimée,

PRIX : 6 FR. 50 CENT.

En vente le tome 1^{er}.

ENCYCLOPÉDIE POPULAIRE

Répertoire des connaissances humaines, à la portée de toutes les classes,

Par une société de savants, de littérateurs, d'artistes, de manufacturiers et de commerçants, sous la direction de

Auguste Savagner.

15 FORTS VOLUMES IN-8 A DEUX COLONNES, avec figures dans le texte.

UNE OU DEUX PAR SEMAINE
La 22^e livr. est en vente.

PRIX : 30 CENTIMES.

En vente le tome 1^{er}.

L'ODONTINE ET L'ÉLIXIR ODONTALGIQUE

Composés par un de nos premiers chimistes, ont une supériorité manifeste sur les autres dentifrices. Toutes les personnes qui tiennent à la conservation de leurs dents en font usage. — AU DÉPOT GÉNÉRAL rue Jacob, 19, à Paris, et chez FAGUER, parfumeur, rue Richelieu, 95; dans toutes les villes, chez les principaux parfumeurs.

JOURNAL DES CHEMINS DE FER

(FRENCH RAILWAY JOURNAL. — FRANZOSISCHE EISENBahn-ZEITUNG.)

QUATRIÈME ANNÉE

BUREAUX : 95, RUE RICHELIEU, A PARIS.

SAISON D'HIVER DE HOMBORG

(Près de Francfort-sur-le-Mein.)

Le CASINO de HOMBORG, décoré avec le plus grand LUXE, est le seul Établissement des bords du Rhin ouvert toute l'année.

BALS, CONCERTS, FÊTES DE TOUS GENRES.

Jeux de ROULETTE et de TRENTE-ET-QUARANTE, depuis onze heures du matin jusqu'à onze heures du soir.

Salons pour les JEUX DE COMMERCE.

SALLE DE CONCERT, SALON DE CONVERSATION.

CABINET DE LECTURE, avec les Journaux, Revues et Publications périodiques de l'Europe (LECTURE GRATIS).

Toutes les heures des VOITURES partent de FRANCFORT pour HOMBORG, et vice versa. Le trajet entre ces deux villes se fait en UNE HEURE UN QUART. — On se rend de PARIS à HOMBORG en 42 HEURES, par MAYENCE et FRANCFORT. — DEUX HEURES UN QUART suffisent pour aller de HOMBORG à MAYENCE.

CAFÉ RESTAURANT, Table d'hôte à la FRANÇAISE, tous les jours à 5 heures.

Le grand nombre d'ÉTRANGERS DE DISTINCTION qui sont accourus à HOMBORG de toutes les parties de l'Europe et les plaisirs de toute espèce qui se succèdent sans interruption, rendent la Saison d'hiver aussi brillante que la Saison d'été.

La VILLE DE HOMBORG est remplie de NOMBREUX HÔTELS et d'APPARTEMENTS MEUBLÉS avec le LUXE et le CONFORTABLE de LONDRES et de PARIS, à des PRIX TRÈS MODÉRÉS.

Mise en vente de la 1^{re} Livraison.



EUGÈNE SUE
LE
JUIF
ERRANT
ILLUSTRÉ PAR
GAVARNI
80 LIVRAISONS A 50^c
PAULIN
RUE RICHELIEU N° 60

COLLÈGE HERALDIQUE DE FRANCE.

Travaux de Genealogistes. rue des MOULINS, 10 A PARIS, près de pas. Choiseul.

Souscription aux ARCHIVES NOBILIAIRES Un vol. gr. in-8, avec pl. colorées; AU LIVRE D'OR de la NOBLESSE de FRANCE, 1 v. gr. in-8; LA TRIPLE ET FAUXTE SCIENCE DES ARMOIRIES, 2 vol. in-4, 15,000 Armoiries et 4,000 Emblèmes colorés.

Le COLLÈGE HERALDIQUE, fondé, depuis plusieurs années, dans le but d'établir une autorité compétente pour la constatation des GENEALOGIES, peut donc fournir aux anciennes familles des TITRES et des renseignements qu'elles n'ont pas, et à celles qui ont tenu par un lien quelconque à la noblesse, les moyens de reconstituer leur état NOBILIAIRE, et leurs ARMOIRIES. S'ADRESSER, de 1 heure à 5, à M. DEMAGNY, secrétaire-généraliste de l'Ordre de MALTE.

Le CHOCOLAT MENIER, comme tout produit avantagieusement connu, a excité la cupidité des contrefacteurs. Sa forme particulière et ses enveloppes ont été copiées, et les MÉDAILLES dont il est revêtu ont été remplacées par des dessins auxquels on s'est efforcé de donner la même apparence. Les amateurs de cet excellent produit voudront bien exiger que le nom MENIER soit sur les étiquettes et sur les tablettes.

Dépôt, passage Choiseul, 21, et chez un grand nombre de pharmaciens et d'épiciers de Paris et de toute la France.

L'agrandissement du format de la presse lui permet de réaliser les nombreuses améliorations depuis longtemps réclamées par le public, et notamment de publier avec tous les développements convenables, les comptes rendus des séances des deux Chambres; ainsi le nombre de ses abonnés a-t-il, depuis cette importante amélioration, augmenté d'une manière considérable; le tirage, au 15 février, dépassait 22,000 exemplaires.

Les nouveaux abonnés qui se feront inscrire à la presse avant le 15 mars, recevront, sans augmentation de prix et sans frais:

Tous les feuillets des trois premiers volumes de LA REINE MARGOT, roman en 6 volumes, par M. ALEXANDRE DUMAS, et tous ceux des volumes suivants publiés antérieurement au jour de la souscription.

Tous les feuillets des deux derniers volumes DES PAYSANS, par M. DE BALZAC. CETTE FAVEUR SERA TRÈS-PROCHAINEMENT SUPPRIMÉE.

On s'abonne en adressant un mandat à l'Administration, 451, rue Montmartre, à Paris, et chez les Libraires, Directeurs des Postes et des Messageries, au prix de 14 francs pour trois mois; 26 francs pour six mois, et 48 francs à l'année pour les départements.

Indiquer qu'il s'agit d'un abonnement annuel et non d'un renouvellement.

MYSTÈRES de L'INQUISITION



ILLUSTRÉS de 200 DESSINS
50 Livraisons à 30^c
ÉDITEUR P. BOUZARD
ÉDITEUR RUE JACOB 25

La 22^e livraison est en vente.

La nature des MYSTÈRES DE L'INQUISITION recommandait cette publication à l'attention générale; et aux qualités d'un sujet si saisissant, on joint le mérite d'une exécution active, libérale et brillante; un succès toujours croissant a justement récompensé ces efforts.

AVIS. AU BON PASTEUR, rue Saint-Honoré, 467 et 161, et rue du Coq, 40. Maison spéciale d'habillement à prix fixe invariable. Toutes les marchandises, soit en pièces, soit confectionnées, sont métrées en chiffres connus, au comptant, sans rabais ni escompte. Cette maison, dont la réputation est si bien acquise par sa belle collection et par la coupe élégante de tous ses vêtements, vient de faire confectionner un grand choix d'habit, tout ce qu'il y a de mieux, pour cirées, bal, visite ou départ précipité, au prix de 60 à 80 fr.; pantalons noirs, de satin et

casimir de Sedan, au prix de 22 à 55 fr. Un choix considérable de gilets brodés, depuis 25 jusqu'à 40 fr. Les vêtements faits sur mesure se paient, en plus des prix fixes: habits, redingotes et pantalons, 5 fr.; pantalons et gilets, 2 fr. L'immense clientèle du BON PASTEUR a engagé le chef de l'établissement à avoir des coupeurs spéciaux, seul moyen d'obtenir dans la coupe élégance et perfection.

Le Vase Portland.

Les antiquaires anglais sont au désespoir : le célèbre vase *Portland* vient d'être brisé par un malheureux qui a lancé contre le précieux et fragile monument un morceau de granit qu'il avait pris sur les rayons du musée. La douleur nationale se traduit, comme tout se traduit en Angleterre, en une évaluation de 2,000 guinées, prix de son acquisition, a dit l'avocat du musée. Nous ne discuterons pas l'exactitude du chiffre, mais nous voulons donner aux lecteurs de *L'Illustration* une idée exacte du vase dont la perte est racontée par tous les organes de la presse avec plus ou moins d'inexactitude.

Le fond est de verre, d'un bleu très-foncé, sur lequel se détache en bas-relief de biscuit blanc. Les figures ont été travaillées comme celles des canées de pierres dures, et les traces de l'outil se voient en maint endroit. Le sujet que représente ce bas-relief est double : d'un côté on voit les noms de Thétis et de Pélée; et de l'autre, une femme couchée, que les archéologues anglais n'avaient pas su reconnaître, et dans laquelle un membre de l'Institut de France, M. Lenormant, a distingué avec raison une Ariane abandonnée. Le style des figures est loin d'être irréprochable, et sous ce rapport, quelques fragments d'un vase de même nature qui existent à la bibliothèque royale de Paris, sont infiniment supérieurs.

Trouvé au XVII^e siècle, à deux milles de Rome, sur la route qui conduit à Frascati, lorsque l'on ouvrit un sarcophage de marbre que l'on venait de découvrir sous le *monte del Grano*, ce vase fut d'abord déposé au palais *Barberini*. On attribuait à Alexandre Sévère le sarcophage, qui présente la plus grande analogie avec celui qui a été envoyé de Salonique à Paris, l'année dernière, et dont *L'Illustration* a publié le dessin (voyez T. I, pag. 289) ; Visconti a démontré que c'était une erreur et que le tombeau ne pouvait être que celui d'un riche particulier mort au commencement du III^e siècle. Sir William Hamilton acheta à Rome le vase *Barberini*, et le vendit, il y a environ cinquante ans, à la duchesse de Port-

land. En 1810, le duc de Portland déposa au musée britannique le monument auquel s'était attaché en quelque sorte le nom de sa famille; on sait qu'un grand nombre d'Anglais ont déposé dans leur musée national des collections d'antiquités, ou d'histoire naturelle, qui ne cessent pas pour cela de leur appartenir, et dont l'administration est confiée à une commission de *Trustees* qui en répondent.

L'auteur de ce délit est un jeune homme. Il fut arrêté immédiatement; mais, traduit devant le magistrat de Bow-Street, il refusa de faire connaître son nom et de répondre. L'embaras du juge était extrême, quand une femme qui se trouvait par hasard dans la salle d'audience s'avança et déclara

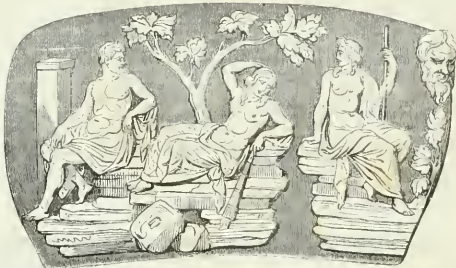
Le peu d'argent que je possédais touchait à sa fin; j'ai bu du punch et des liqueurs pour m'étourdir. Je suis entré au musée britannique par désespoir. La malheureuse idée m'est venue de me faire mettre en prison, afin d'y trouver le pain et l'eau nécessaires à mon existence. J'ai pris sur un des rayons un morceau de granit et l'ai lancé de toutes mes forces sur un châssis de verre, croyant ne faire qu'un dégât de peu d'importance; je ne croyais pas atteindre le vase antique, lequel a été réquiel en mille morceaux. Vous voyez un homme désolé et auquel on ne saurait infliger un châtiement trop sévère.

M. Bodkin, avocat : J'ai l'honneur de me présenter pour MM. les fidèles commissaires (*trustees*) administrateurs du musée britannique. Le vase ne leur appartenait pas; il était demeuré la propriété de M. le duc de Portland, qui avait cru devoir l'exposer aux regards des antiquaires. Ils sont responsables envers M. le duc de cet objet, qui a coûté, dit-on, 2,000 guinées (33,000 fr.), payées à la famille *Barberini* de Rome. Le châssis de verre sur lequel le vase était placé appartient à l'administration. Sa valeur est de trois livres sterling (75 fr.).

Par une bizarrerie de nos lois, la simple destruction d'objets mobiliers appartenant à autrui n'est punie que d'une amende égale à la valeur de l'objet détruit, et qui, dans aucun cas, ne peut excéder cinq livres sterling (125 fr.).

M. Jardine, magistrat : L'insuffisance déplorable de nos lois pénales me détermine à ne point statuer sur ce qui concerne le vase précieux de Portland; mais j'appliquera la loi dans toute sa rigueur à l'égard du châssis brisé. Je condamne donc le prisonnier, ici présent, à une amende de 5 livres sterling; et s'il ne peut les payer, il restera détenu pendant deux mois dans la maison de correction, où on l'emploiera aux travaux les plus pénibles.

Les journaux anglais annoncent qu'un anonyme a envoyé le montant de l'amende à laquelle avait été condamné le délinquant, qui devra, par conséquent, être mis sur-le-champ en liberté.



qu'elle tenait un hôtel et que le prévenu était venu occuper une chambre chez elle, prenant le nom de William Lloyd, se disant Irlandais et peintre décorateur chargé de travaux pour Covent-Barden et d'autres théâtres. Cet incident fit remettre l'affaire, pour donner à la justice le temps de contrôler l'exactitude de cette déclaration. — Le 12 février, le coupable a été amené pour la seconde fois devant le juge. Il a déclaré que son nom était un nom d'emprunt, et qu'il ne ferait pas connaître le véritable par égard pour sa famille; il a ajouté en fondant en larmes : « Je n'ai agi par les conseils de personne.

cerne le vase précieux de Portland; mais j'appliquera la loi dans toute sa rigueur à l'égard du châssis brisé. Je condamne donc le prisonnier, ici présent, à une amende de 5 livres sterling; et s'il ne peut les payer, il restera détenu pendant deux mois dans la maison de correction, où on l'emploiera aux travaux les plus pénibles.

Les journaux anglais annoncent qu'un anonyme a envoyé le montant de l'amende à laquelle avait été condamné le délinquant, qui devra, par conséquent, être mis sur-le-champ en liberté.

Un Pari de la saison : Jeune homme descendant la Seine sur un glaçon.



Rébus.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Cornelle et Racine sont encore les maîtres de la scène tragique.



ON S'ABONNE chez les Directeurs des postes et des messageries, chez tous les Libraires, et en particulier chez tous les Correspondants du *Comptoir central de la Librairie*.

A LONDRES, chez J. TROUSS, A, Finch Lane Cornhill.
A SAINT-PETERSBOURG, chez J. ISSAKOFF, libraire-éditeur, commissaire officiel de toutes les bibliothèques des régiments de la Garde-Imériale; Gostinoï-Dvor, 22. — F. BELLIZARD et C^e, éditeurs de la *Revue étrangère* au point de Police, maison de l'église hollandaise.

A ALGER, chez BASTIDE et chez DEBOS, libraires.

JACQUES DUBOCHET.

Tiré à la presse mécanique de LACRABRE ET C^e, rue Damiette, 2.

INDEX

TABLE DES GRAVURES DU TOMÉ QUATRIÈME

BEAUX-ARTS.

Ancien tableau qui faisait partie de la collection du duc de Luynes, archevêque de Sens, et qui orne aujourd'hui le foyer des artistes au Théâtre-Français.	218
Baptistère en marbre blanc, sculpté d'après une composition de madame de Lamartine, par M. Jouffroy, à Saint-Germain-l'Auxerrois.	300
Bas-reliefs décorant le piédestal de la statue de Goethe.	189
Bas-reliefs de l'Arc de Triomphe. — Quatre gravures, par Freemann.	389
Diorama — Vue de la ville d'Henoch. — Premier tableau du Déluge, par M. Bouton.	92
Dumont d'Urville (statue de).	128
Envois de Rome. — Premier prix de sculpture, remporté par M. Lequesne.	92
— Premier prix de peinture, remporté par M. Barrias.	93
— Second prix de peinture, remporté par M. Lempveu.	1d.
Jésus-Christ appelant à lui les petits enfants, par M. Decaisne, à Saint-Denis-du-Sacrament.	301
Goethe (statue de).	189
Peintres étrangers (les). — Ecole genevoise : — Les Paysagistes. — Une Nuce villageoise, par M. Topffer.	181
— Un Chalet dans les Alpes, par M. Bouday.	185
— Vue du lac de Brienz, par M. Diday.	1d.
— Une Forêt de Clènes, par Calame.	216
— Un orage dans les Alpes, par Calame.	1d.
— Un Monne exhortant un condanne au repentir, par M. Lugardon.	1d.
— Une Vallée des Hautes-Alpes, par Calame.	217
— Le Christ en croix, par M. Lugardon.	1d.
— La Tour de Matigny, par M. Coindet.	1d.
Portland (le Vase).	400
Reliure de missel exécutée par M. Gruel.	93
Sainte Geneviève visitant les prisonniers, par M. Gigoux, à Saint-Germain-l'Auxerrois.	300
Sainte Geneviève, par M. Gigoux, à Saint-Germain-l'Auxerrois.	1d.

Sainte Marie l'Egyptienne, par M. Chassefin, à l'église Saint-Merri.	301
Saint Germain consacrant à Dieu sainte Geneviève, par M. Gigoux, à Saint-Germain-l'Auxerrois.	1d.
Tête d'une statue du Parthénon, par Phidias.	364
Tronc en fonte de fer à Saint-Germain-l'Auxerrois.	300

CARTES ET PLANS.

Carte indiquant la direction moyenne des vents dominants en Europe.	206
Ordre général de combat du corps d'opération de la frontière du Maroc, à la bataille d'Isly.	7
Oregon (carte de l').	309
Plan des nouvelles halles.	267
Projet d'Opéra pour la ville de Paris, proposé par M. H. Horeau, architecte. — Plan du premier étage, à l'échelle d'un millimètre pour mètre.	336
Soud (carte du).	339

CARICATURES.

A propos des Vendanges, par Cham. — Dix-huit gravures.	88-89
Artistes (les) du Théâtre-Italien traversant la Manche.	68
Bains (les) de mer belges, par Richard. — Quatorze gravures.	60-61
Chasses (les), par Cham. — Dix-neuf gravures.	21-25
Connaissance (la) du temps, par Cham. — Seize gravures.	220
Economie animale, par Cham.	160
Economie domestique, par Cham.	368
Geometrie pittoresque, par MM Letuaire et Cham. — Aingt-trois gravures.	136-137
Petites mises (les) de la Chasse et du Bain, Partie en quatre points, par Cham.	208
Petites mises (les) de la Chasse et du Bain, aux environs d'Alger, par Cham.	128
Retrouve (la), par Grandville.	152
Rois (les) par Cham. — Six gravures.	304

Scènes de l'Algérie. — Quatre gravures.	20
Souscription nationale pour un chemin de fer de Paris à Astrakan, par Cham.	228
Une Visite à des automates, par Cham.	368

FLEURONS, CULS-DE-LAMPE, ORNEMENTS.

Bibliographie (en tête de la).	62-286
Courrier de Paris (en tête du).	10-323
Histoire de la Semaine (en tête de l').	34
Théâtres (en tête des).	19
Titre de la romance intitulée : <i>la Solitude</i> .	276
Vignettes et Fleurons divers.	2-34-39-110-158

MÉCANIQUES, MACHINES.

Chemins de fer atmosphériques. — Système de M. Chamery. — Fig. 1.	90
— Coupe transversale. — Fig. 2.	1d.
— Coupe et elevation du tube aspirateur et de son robinet. — Fig. 3 et 4.	1d.
— Coupe et elevation du tube renouveau et de sa soupape longitudinale. — Fig. 5.	1d.
— Système anglais. — Fig. 1.	134
— Système Hallette. — Fig. 2.	1d.
— Système Hallette. — Fig. 3.	1d.
— Disposition générale du système Hallette. — Fig. 4.	1d.
— Locomotive à air comprimé de M. Andrand. — Fig. 5.	103
Lactomètre et Lactoscope du docteur Donné. — Deux figures.	103
Nouveau pont suspendu construit à l'île Saint-Denis. — Fig. 1.	309
Presse mécanique servant à imprimer l'Iustration.	96
Système de construction en bois et en fer pour la Pointe-à-Pitre.	80
Tonnellerie mécanique. — Deux figures.	219
Travaux publics. — Sur quelques nouveaux systèmes de ponts. Fig. 1. — Pont des culées de Peacock, suivant le système de M. Towu.	22
— Fig. 2. — Pile et Charpente qui la surmontent.	21
— Fig. 3. — Charpente sur une des culées.	22

— Fig. 4. — Coupe en travers du pont à treillis.	23
— Fig. 5. — Plan de la charpente à la partie supérieure des treillis.	1d.
— Fig. 6. — Plan de la charpente à la partie inférieure des treillis.	1d.
— Fig. 7. — Passerelle sous-tendue de M. Arnon.	1d.
— Fig. 1. — Pont en fer forgé et en fonte, suivant le système Neville. — Elevation d'une travée.	75
— Fig. 2. — Detail d'assemblage des pièces d'une ferme du système Neville.	1d.
— Fig. 3. — Coupe en travers d'un pont avec deux fermes doubles, suivant le système Neville.	1d.
— Fig. 4. — Plan d'une ferme double, suivant le système Neville.	1d.

MÉDAILLES.

Arago (médaillon dédiée à M.) par les auditeurs de son cours d'astronomie.	329
--	-----

MODES.

Bracelets et épingles, par Froment-Meurice.	272
Chaîne, pommes de canne et de foug, des ateliers de Morel et Co, orfèvres.	1d.
Coiffures. — Six dessins.	256
Costume d'homme de Humann.	16
Costumes militaires.	96
Toilette de femme, costume de chasse.	16
Toilette de campagne.	61
Toilette de ville.	96
Toilette de jeune fille.	1d.
Toilette de ville.	160
Toilettes d'hiver. — Deux dessins.	192
Toilettes d'hiver. — Deux dessins.	224
Toilette de ville.	288
Toilette de ville.	332
Toilette d'homme et de femme.	368

PORTRAITS.

Aporti (le chevalier), fondateur des Salles d'Asile en Italie.	197
--	-----

INDEX.

Azals (M.), d'après le buste de M. Mathieu	352	Opéra-Comique. — <i>Waltow</i> , troisième acte :	229	Chasse (la) aux Macreuses, par M. Loubon.	242	Maison au naqui Ignace Loyola.	133
Boucher (M.)	352	— <i>M. Hermann-Léon</i> ; lord Arthur,	229	Chasse aux Phoques.	281	Marins de la marine royale du temps de Du	52
Barrot (M. Odilon)	307	— <i>M. Hermann-Léon</i> , par M. Loubon.	229	Chasse aux Phoques, au bal masqué de l'Opéra,	281	Costume du temps de	52
Billaud (M.)	335	Opéra. — Les <i>Danses viennoises</i> . — Le	328	par Bertall.	281	Matelots dieppois. — Costume du temps de	Id.
Chef taïtien	225	pas des fleurs.	328	Cipayes des présidences de Bombay, Madras	84	Du Quesne.	Id.
Chefs arabes (portraits de quatre)	245	— L'Allemagne.	Id.	et Bengale.	84	Matelots polonais. — Costume du temps de	Id.
Chiquet (mademoiselle)	259	La honroise.	Id.	Conférences (la salle des), au palais de la	261	Du Quesne.	Id.
Collet (M.), mine et geste.	282	Palais-Royal. — <i>Elaboration</i> , deuxième	111	Conférences des Députés.	261	Matelots hollandais.	312
Couperon (M. l'abbé)	357	acte : Félix, M. Ravet, Dunois, M. Le-	111	Concert donné par M. Berlioz dans la salle	261	— Le tour sur place.	215
David (M. Félicien), d'après un dessin de	276	mande; Rouget, M. Grassot; Anita, ma-	111	du Cirque-Olympique, aux Champs-	261	Mazinga à la Tammany-Hall.	209
M. Gossmann.	276	dame Grassot.	111	Elyses.	325	Mise à l'eau, à Toulon, de la frégate (<i>la Pour-</i>	193
Derome (le commandant Pierre-Joseph)	170	Porte-Saint-Martin. — <i>La Dame de Saint-</i>	111	Corps d'opérations de la Moselle. — Quatre	50-57	<i>Sainte</i> .	193
Desmoulin (madame) et de Pollicier.	274	Troisville. — <i>Elaboration</i> , deuxième	111	Corfée (maître des condamnés à mort, à	161	Mous et contumes de la Basse-Bretagne	296
El-Likhadar-ben-Ouani, kaid des Annam.	289	acte : Antoine Cassade, Jemma, ma-	196	Barcelone.	161	— Les Annamites, d'après un dessin de	296
Eienne (M.)	369	dame; Rouget, M. Grassot; Anita, ma-	196	Corvettes prises dans l'intérieur de la ban-	281	M. Jules Noël.	296
Galle.	288	dame Duvenger; madame Benoît, ma-	373	quise.	281	— Le Discours, d'après un dessin de M. Jules	Id.
Girard (le père), cordelier de Fribourg.	5	dame Grassot.	373	Costumes du quadrille de mazurka, danse	372	Noël.	Id.
Girardin (M. Saint-Marc)	321	Représentation théâtrale donnée par ma-	85	vois M. Lacaze-Laplagne, ministre des	372	— Le Festin, d'après un dessin de M. Jules	297
Hardinge (Sir), nouveau gouverneur gé-	320	demoiselle Dupont au profit de l'école de	85	finances.	4	— Le Baptême, d'après un dessin de M. Jules	297
Haudechout-Lescot (madame)	84	Morsang-sur-Seine.	85	Cours de vœux à Rouen.	4	Noël.	Id.
Haydn.	148	Théâtre-Français. — <i>Le Tisserand de Ségo-</i>	163	Couronnement du roi de Suède, Oscar Ier,	100	— La Course.	360
Hugo (M. Victor)	121	vienne, deuxième acte : Fernand Rainières,	163	dans l'église de Stockholm, le 28 sep-	100	— La Lutte.	Id.
Kryloff, poète russe.	245	Hediger, lord Julian; Mallard; Théodora,	163	tembre 1844.	100	— La Bénédiction des Barques.	361
Mamel, sauvage.	384	— Une scène de Guerrero; Guerrero,	163	Cours et cellules construites à Bictre en	125	— Le Bénédiction des Barques.	Id.
Mari (le) de la reine Pomaré.	221	Beauvillat; Isabelle, mademoiselle	292	Coulisses de l'Opéra (les). — Vignette de	170	Morok, du <i>Jaiferrand</i> , par Gavarai.	Id.
Marie, sauvage brésilienne.	381	Plessis.	292	titre.	170	Nevoima (la) de Sainte-Genève.	316
Mérimée (M.)	369	Variétés. — Dernière scène de <i>Monsei-</i>	117	— Le Petit maître de la Régence.	172	Noël (la fête de). — Pifferari, à Rome, la se-	261
Morris (le colonel)	333	gneur, M. Lafont; La-	117	— Le Mercenaire de la République.	Id.	semaine de Noël.	261
Muhy-Abd-el-Kahman (l'empereur), par	309	l'abbé; M. Péry; Fideline, madame	117	— Le Traineur de sabre de l'Empire.	Id.	— La Bafana dans la boutique d'un confiseur.	Id.
M. Eugène Delacroix.	273	Bressan; Antoinette, mademoiselle Pé-	117	— Le Traineur de sabre de l'Empire.	Id.	— Les Annamites, d'après un dessin de	296
Parades (le general mexicain)	329	tron. — <i>Bouillon à la recherche d'un père</i> : ma-	328	— Les Coulisses de l'Opéra.	Id.	— Le Christbaum, ou l'arbre de Noël, en	Id.
Patagon.	230	dame; Isabelle, mademoiselle	328	— Dans la coulisse.	Id.	Allemagne, d'après un dessin de M.	265
Patagonne.	Id.	Bligny; mademoiselle	260	— Une victime de Guillaume Tell.	Id.	Cossmann.	265
Ploik (James-Knox), président des États-	209	Webster (miss Clara), danseuse de Drury-	260	— Profil de danseuse.	173	— Chanteurs d'hymnes la veille de Noël, en	Id.
Unis.	209	Laue.	260	— Profil de danseur.	Id.	Allemagne, d'après un dessin de M.	Id.
Poncey (Charles), par M. Letourneur.	264	SCÈNES DES TRIBUNAUX.	293	— Vue d'un frère larguant le public, en	Id.	Nouveaux échantons (les) pour les lilles fu-	157
Portal (M. le baron)	336	Arrestation de 297 voleurs, dans les tapis-	293	vue générale des coulisses de l'Opéra.	Id.	rieuses, à la Salpêtrière.	157
Roche (M. Léon), interprète principal de	273	francs du boulevard du Temple.	293	— Une disparition.	Id.	Organisation d'un service de sauvetage par	333
l'armée d'Afrique, ancien secrétaire	273	TYPES ET SCÈNES POPULAIRES.	388	— Une apparition.	Id.	les chiens de Terre-Neuve, sur les bords	333
d'Abd-el-Kader.	273	Bureaux (les) en 1845. — Quatre gra-	388	— Un enlèvement.	Id.	de la Seine.	333
Roi (le) et la reine de Suède.	101	vures, par Henry Mounier.	388	Coup de vent sous les îles Powell.	281	Ouverture du Carnaval, le 17 février	356
Sainval (mademoiselle)	273	Études de Femours, par Gavarai.	45	de M. Arago, à l'Observatoire de Pa-	329	1845, par la reine Victoria.	356
Salandy (M. de), ministre de l'instruction	319	— Troisième série, quatre gravures.	45	ris.	329	Pêche de la balaine. — Profil d'une balaine.	332
publique.	319	— Retour de la Fête de Saint-Cloud, par Sé-	48	Coupe, calèche, works-berlines.	352	— Attaque d'une balaine.	Id.
Sid-el-Hadj-Mohammed-ben-Mokhtar-ben-	173	guezengens.	48	Crèche pour les enfants pauvres, ouverte à	197	Baleine harponnée et remorquée.	Id.
el-Kharouf, ancien premier ministre	273	Seces de carnaval. — Avant le bal.	324	Claidot.	197	Dépeçement d'une balaine.	233
Sont (M. le maréchal) due de Nemours.	173	— Nuit-Moulin.	Id.	Débarquement de M. Lagrenée, ambassa-	281	— Dépeçement d'une balaine.	233
Stassart (M. le baron de).	269	— Émouvement de l'intrigue.	Id.	de France, à Mexico, par M. A. Ge-	228	— Dépeçement d'une balaine.	Id.
Weber (Charles-Marie).	308	— Sûtes de carnaval.	Id.	Borget.	228	— Dépeçement d'une balaine.	Id.
Willack (Renald de).	16	— Dénouement de l'intrigue.	Id.	Diner offert aux chefs arabes par M. Hor-	343	Pêcheur hollandais.	Id.
PROBLÈMES DÉCIES.		— Consolations.	Id.	Veract, dans son atelier.	343	Père (incendie de), le 2 octobre 1844.	129
Problèmes d'échecs.	96-256-301	— Grande salle des amis du carnaval, à Co-	316	Éboulement de Montmartre.	208	Père Gerol (le), bouff gras élevé par M. Cor-	344
REBUS.		logne.	316	École pour les idiots, à Bictre.	157	net.	116
Rébus. I-6-32-58-61-90-96-112-128-144-160-176-		— Président (le) de la Société du carnaval,	341	École des Orphelins, à Amsterdam.	101	Préparatifs de la course, à Chantilly.	Id.
192-208-224-240-256-272-288-304-320-336-352-		— Sûtes de carnaval.	Id.	Embarquement de S. M. Louis-Philippe à	81	Promenades de Paris. — Les Tuileries. — Vue	40
368-384-400.		Un pari de la saison: Jeune homme desan-	400	Trepot, le 7 octobre 1844.	81	de Tuileries à vol d'oiseau.	40
SCÈNES DE L'ALGÈRE.		— Grande salle des amis du carnaval, à Co-	316	Entrée de Bictre.	124	— Promenade des Amoureux.	Id.
Bal (grand) donné dans le Collège d'Alger	65	— Président (le) de la Société du carnaval,	341	Etudiants allemands (les). — Etudiant alle-	200	— L'alle des Orangers.	Id.
en l'honneur du maréchal Bugeaud.	65	— Sûtes de carnaval.	Id.	Etudiant allemand, costume de voyage.	121	Joux des Enfants.	Id.
Bonheur de Mogador par les Français,	9	— Un pari de la saison: Jeune homme desan-	400	Etudiant allemand, costume de la salle	Id.	— Conversation sous les arbres.	Id.
le 15 août 1844.	9	dant la Seine sur un glaçon.	400	d'armes.	Id.	— Les poissons rouges.	Id.
Dellys (vue de), Alger, province de Con-	129	VARIÉTÉS.	344	— La noce des bûrsche, d'après un dessin	Id.	— La Petite-Provence.	Id.
stantine.	129	Albert's Angus, bœuf anglais (premier	344	de M. Gossmann.	Id.	— Le Luxembourg. — Les petits enfants.	120
Dépôt à l'Hôtel des Invalides des drapeaux	17	prix).	344	— Un duel d'opéra allemand, d'après un	201	Les Ecoiers.	Id.
pris à Mogador.	17	Applications (des) végétales de science	187-188	dessin de M. Gossmann.	201	— L'Étudiant en robe.	Id.
Echange des ratons (traité de paix	161	heraldique. — Quarante-deux figures.	187-188	— Promenade des étudiants en traineau,	Id.	— Les vieux époux.	Id.
entre la France et le Maroc, le 26 octobre	161	Approvisionnement et Consommation de la	361	d'après un dessin de M. Gossmann.	Id.	— Vue générale du Luxembourg à vol d'oi-	121
1844.	161	Glacé à Paris.	361	Exécution en Espagne.	212	seul.	121
Islly (bataille d').	76	Arrière de la ville de Dieppe.	52	Exécution de Zurbano.	356	— Les trois âges humains.	Id.
Mogador (vue de).	76	Ascension au mont Blanc. Maison de	68	Exécution de Zurbano, hollandais.	356	— Les Boulevards, côté droit. — Première	377
Mogador (vue de).	76	Jacques Balmat.	68	Figure allegorique de Septembre. — La	125	serie. — Trois gravures.	377
Mogador (vue de).	76	— Vue de la voûte du Glacier des Bossons,	Id.	Balace.	12	Promenade en traineau aux Champs-Ely-	248
— Vue extérieure de la Tente.	Id.	au mois d'août 1844.	Id.	D'Octobre. — Le Scorpion.	112	sees.	248
— Vue intérieure de la Tente.	Id.	— La Pierre-Pointue.	69	D'Octobre. — Le Scorpion.	112	— Histoire d'Opéra public vivante, proposé	336
— Instrument de musique, poignard et bou-	Id.	— Cascade du Pénit.	Id.	De Décembre. — Le Sagittaire.	117	par M. H. Moreau, architecte.	336
— Gibberet et sabre.	Id.	— Les Sorcas. — La Caravane montant sur	Id.	De Décembre. — Le Sagittaire.	117	— Les Diabli à Paris.	13
— Chapeau de chef arabe.	Id.	les Glaciers.	Id.	— Quatre figures.	198	— Douze gravures.	13
— Groupe de Drapeaux.	77	— Vue générale des rochers des Grands-	72	Girafe (la), morte le 15 janvier 1845, au Jar-	198	— Cent proverbes, par Grandville. — Sept	204-205
— Plan du Parasol.	Id.	Muets.	72	din-des-Plantes, à Paris.	325	gravures.	204-205
— Groupe de Drapeaux.	Id.	— Vue de la Tente à la première Ascension.	Id.	Goliath du <i>Jaiferrand</i> , type par Gavarai.	325	— <i>Fogge autour du Monde</i> . — Cinq gra-	204-205
— Détail des Drapeaux.	Id.	Intérieur de la Tente.	Id.	Gomer (le descendant du Libarante pour se	49	— Les Nouvelles genevoises. — Quatorze	252-253
— Profil du Parasol.	Id.	— Vue générale du Grand-Plateau.	73	rendre à Cherbourg.	49	gravures.	252-253
— Détail des Drapeaux.	Id.	— Vue de Chamounix et du Mont-Blanc.	Id.	Grœnland (perte de la frégate à vapeur le)	37	— La Bouillie de la Comtesse Berthe. —	268
SCÈNES DRAMATIQUES.		Association belge philanthropique des frères	125	sur les côtes du Maroc.	37	Trois gravures.	268
Ambigu-Comique. — Une scène d'Un Conte	260	de l'Empire français, institué	125	Heburak, le Sogent-Legun, hongrois.	37	— Histoire d'un Casso-voilette. — Six gra-	268
de Fées.	260	à Bruxelles, le 12 juillet 1838. — Un	125	Historie de M. Grypoteau. — Première	37	vures.	Id.
— Les Têtes-mortes, dernier tableau.	357	general.	168	— Dix-huit gravures.	332-333	— Le Bretagne. — Cinq gravures.	269
Cirque-Olympique.	277	Honneur et Fidélité.	168	— Deuxième partie. — Vingt gravures.	348-349	— Le Diabli à Paris. — Neuf gravures.	293
— Ballet des Grosses-Têtes.	117	— Dragon républicain.	Id.	Troisième partie. — Vingt-quatre gra-	380-381	— Histoire de l'Art monumental dans l'an-	216
— Carter traîne dans un char triomphal par	277	— Dragon de l'Empire, compagnie d'élite.	Id.	— Quatrième partie. — Dix-neuf gra-	396-97	tiqité et au moyen âge. — Deux gra-	317
un lion.	277	— Tambour-major républicain.	Id.	— Cinquième partie. — Dix-neuf gra-	396-97	vures.	317
— Carter lutant contre un tigre.	Id.	— Cortège du 5 mai.	169	Horace Vernet (M.) et les chefs arabes fumant	345	Puits de grand, à bicyclette.	124
Duport (mademoiselle), rôle de Dorine, dans	85	— Souvenirs de Wagram.	Id.	le taboucho.	345	Quartier de Sures, à Bictre.	156
le <i>Tartuffe</i> , d'après la statue de M. Guar-	85	— Dérivée à Waterloo.	Id.	Impôt sur les chiens.	141	Quelques châcés en Russie. — Quatre gra-	156
riani fils.	85	Ateliers de travail des aliénés à Bictre.	125	— Réception du roi Louis-Philippe par la reine	12	vures.	12
Faucit (miss Helon), rôle de Desdemona.	260	de crevettes.	125	Windor, le mardi 8 octobre 1844.	97	— Recherches sur l'éponge d'eau douce. —	236-237
Gymnase. — Les Trois Pêches du Diable.	37	— Intérieur de l'atelier de M. Mozin.	4	Première partie. — Cinquante figu-	236-237	res.	236-237
— Mademoiselle Desirée, rôles de	37	Trouville.	4	— Deuxième partie. — Vingt-cinq gra-	281-285	— Histoire d'Opéra public vivante, proposé	336
Niobe, de Sizerin et de Pollicier.	37	— Pêches d'équilles.	Id.	— Troisième partie. — Vingt-cinq gra-	281-285	par M. H. Moreau, architecte.	336
— Leon le Maréchal. — Iwan, Achard, Olga,	196	— Vue du bureau de M. Mozin, à Trouville.	5	— Quatrième partie. — Dix-neuf gra-	396-97	— Les Diabli à Paris.	13
mademoiselle Farquard; la comtesse,	196	— Pêches d'équilles.	Id.	— Cinquième partie. — Dix-neuf gra-	396-97	— Douze gravures.	13
madame Lamboin.	196	— Vue de Chamounix et du Mont-Blanc.	Id.	— Sixième partie. — Dix-neuf gra-	396-97	— Cent proverbes, par Grandville. — Sept	204-205
— Rebecca, deuxième acte : Pallavicini, M.	196	Association belge philanthropique des frères	125	— Septième partie. — Dix-neuf gra-	396-97	gravures.	204-205
Jules Deschamps; M. M. Geof-	196	de l'Empire français, institué	125	— Huitième partie. — Dix-neuf gra-	396-97	— <i>Fogge autour du Monde</i> . — Cinq gra-	204-205
roy; Rebecca, mademoiselle Rose	196	à Bruxelles, le 12 juillet 1838. — Un	125	— Neuvième partie. — Dix-neuf gra-	396-97	— Les Nouvelles genevoises. — Quatorze	252-253
Chéri; Janina, mademoiselle Desirée.	196	general.	168	— Dixième partie. — Dix-neuf gra-	396-97	gravures.	252-253
— Une scène d'Un Bal d'Enfants.	314	Honneur et Fidélité.	168	— Onzième partie. — Dix-neuf gra-	396-97	— La Bouillie de la Comtesse Berthe. —	268
Macready (M.), rôle d'Otello.	260	— Dragon républicain.	Id.	— Douzième partie. — Dix-neuf gra-	396-97	Trois gravures.	268
Ohio, Missouri, Arkansas.	180	— Dragon de l'Empire, compagnie d'élite.	Id.	— Treizième partie. — Dix-neuf gra-	396-97	— Histoire d'un Casso-voilette. — Six gra-	268

INDEX.

vendue par M. F. Sudre. — Trois figures 312-313	312-313	Astoria, factorerie américaine fondée sur la	309	Florence. — Vue du pont de Perro après la	289	Palais du gouverneur général de l'Inde, à	80
Tombereau de sainte Geneviève.	316	rivière Columbia.	309	dernière inondation.	289	Calcutta.	80
Un Voyage au long cours à travers la France	41	Bilbao (vue de).	133	Foyer (vue intérieure du) des artistes au	219	Palais royal de Stockholm (vue du).	105
— Chap. XIII. — Chap. XI. — Cinq grav.	41	Boulaï, port du Caire.	181	Théâtre-Français.	219	Père-Lachaise (vue générale du).	132
— Chap. XIV. — Cinq gravures.	53	Bourse de Londres (facade de la nouvelle),	145	Grand Hôtel dans le Desert.	181	Pointe-à-Pître (vue de la), telle qu'elle est	80
— Chap. XV. — Une gravure.	101	inaugurée le 28 octobre 1844.	145	Halle aux Huîtres, inaugurée le 10 février,	373	actuellement.	80
— Chap. XVI. — Six gravures.	119	Bourges (vue extérieure de l'archevê-	392	rue Montorgueil.	373	Pommeraye (vue intérieure du passage),	116
— Chap. XVII et XIX. — Quatre gravures.	184	ché de).	392	route de Guanabacoa.	177	à Nantes.	816
— Chap. XX. — Six gravures.	213	— Vue de l'hôtel de l'archevêché et de la	141.	Hôtel de M. Wagnon, à Suez.	181	Salpêtrière (vue générale des bâtiments nou-	157
— Chap. XXI. — Une gravure.	232	cathédrale, du côté du jardin.	141.	Hôtel-Philippe (vue de la terre), découverte	281	Salle de spectacle de Nantes (vue inté-	317
Un dîner de Saint-Hubert chez Vétour	197	Bourse d'Amsterdam (vue de la).	148	par Dumont d'Urville.	281	rieure de la).	317
Une visite de S. M. Louis-Philippe à l'ate-	117	Cette (vue de) pendant la tempête.	148	Macao (vue de). — Chine.	228	saint-Berg (le château de), à Saint-Amand.	1
lier d'Horace Vernet.	117	Cité Trévisse.	32	Magellan (vue de l'entrée du détroit de),	280	Suez.	181
		Concorde (vue à vol d'oiseau de la place de	376	prise du port Famuse.	280	Windor (le parc de).	104
		la), prise du pont de la Concorde.	376	Maison de M. Pritchard, à Taïti.	225	Windor (le château de).	105
		Covent londe par Ignace Loyola à Aspeytia,	163	Malte.	181	Windor (le château de) vu des bords de la	108
		son pays natal.	163	Mexico (vue rue de) pendant la dernière ré-	385	volution.	108
		Entrepôt (vue de), des sucres indigènes, à	135	Paris.	172	Windor (façade orientale du château de).	102
		Paris, quai Jemmapes.	181				

VEUS.

Afch. — Egypte.	181
Alexandrie.	181

TABLE DES ARTICLES.

Académie des Sciences. — Compte rendu des	321	Couilluses de l'Opéra (les).	170	La plus belle relique de l'Europe. — Talisman	240	<i>P. Améric du Sud</i> , par Cham.	278
travaux pendant les deuxième et troisième	291-296	<i>Dame de Saint-Tropez (la)</i> . — Port-Saint-	195	d' Charlemaigne.	240	— <i>Les Nouvelles Genevoises</i> illustrés d'a-	352
trimestres de l'année 1844. 150-218-242-291-296	291-296	Martin.	327	<i>Lady Seymour</i> . — Port-Saint-Martin.	373	pres des dessins de l'auteur.	329
Académie-Française — M. Saint-Marc Girardin.	321	Danseuses (les petites allemandes). — Opéra.	131	Legende (la) du Juif errant.	262	Quelques Chasses en Russie.	11
— M. Victor Hugo.	321	De la progression du produit de l'impôt in-	131	Louis de Glouvenez. — Nouvelle. 330-316-362-	262	<i>Rebecca</i> . — Gymnase.	229
— Réception de M. Mérimée.	369	direct.	131	<i>Madame de Cérigny</i> . — Gymnase.	378	Recherches sur l'éponge d'eau douce.	235-283
Architecture. — Le gnomo.	59	De l'industrie des Margelliers. — Nouveaux	327	Malle de l'Inde (la).	291	Reforme Postale (de la).	375
Album offert à la reine d'Angleterre.	82	châssis en fer à l'usage de l'horticulture.	327	Maroc. 6-33-75	228	Revue des Arts.	29-91
Amusements des Sciences.	64	Dernier voyage de Dumont d'Urville.	279	Marzuka, par M. Antoine de Koutski.	245	Revue critique des travaux exécutés dans	198-216
Approvisionnement de la ville de Paris.	29	Des aliénés dans nos hôpitaux, notamment à	12-153	Mezco (vue rue de) pendant la dernière ré-	385	Paris. — Champs-Élysées, place de la	108
Approvisionnement et Consommation de la	29	Bicêtre et à la Salpêtrière.	12-153	volution.	385	Concorde, etc.	198-216
glace à Paris.	29	Des Applications vulgaires de la science he-	156	Mémoires et contumes de la Basse-Bretagne.	308	Scellés (les). — Nouvelle.	10
Ascension au Mont-Blanc, par MM. Martins,	68	ralgique.	156	Mon voyage à Windor.	107	Séance annuelle de l'Académie française.	5
Bravais et Leprieux.	68	<i>Deux Filles à marier</i> . — Vandeville.	117	Mon voyage à Windor.	107	Séance d'ouverture de la Chambre des Dé-	261
Association belge philanthropique des frères	167	Developpement de l'Institution des salles	197	<i>Mon voyageur</i> . — Variétés.	117	putés. — La salle des Conférences.	261
d'armes de l'Empire français, instituée à	167	d'Asile. — Établissement de Crèches pour	208	Napoléon (le) de M. de Lacretelle, et le	222	<i>Si j'avais la Fortune</i> . — Romance. — Pa-	164
Bruxelles, le 12 juillet 1838.	167	les enfants pauvres.	197	Lacretelle de Napoléon.	222	rols et musique de M. Millet.	164
<i>Bachelier de Ségorie (le)</i> . — Odeon.	117	Ehoulement de Montmartre.	208	Necrologie. — Galle.	288	<i>Solitude (la)</i> . — Romance. — Musique de	261
<i>Bâtard du retour (le)</i> . — Romance. — Musi-	28	Echets. — Solution en vers du problème,	112	— Hauchoart-Lescol (madame).	326	madame Fanine Viarlot, paroles de	276
que de M. L. Clapison; paroles de M.	28	no 12, contenu dans la 79 ^e livraison.	112	— Portal (M. le baron).	336	M. Ed. Trupicquy.	276
Bressier.	28	Echets. — Solution en vers du problème,	112	— Azais (M.), d'après le buste de M. Ma-	332	Souvenirs de Hollande.	312
Bains de mer belges (les).	60	no 13, contenu dans la 87 ^e livraison.	112	blieu Meunier.	332	Sind (le nouveau passage du).	338
<i>Bal d'Enfants (le)</i> . — Gymnase.	314	Ecoles (les) communales de Paris en 1844.	27	Neuvaine de Sainte-Genève.	315	Taïti.	225
Banque de France (des opérations de la).	314	<i>Égypte (le conte d')</i> . — Odeon.	111	Noël (la Fête de).	263	Talisman (les). — Nouvelle. 106-118-138-166-	182-202-211-231
<i>Béarnais (le)</i> . — Théâtre-Français.	141	Élection du président des États-Unis. —	209	Nuées (les). — Odeon.	154	Observations météorologiques. 32-91-160-240-	320-384
Beaux-Arts. — Peinture religieuse.	282	M. James Knox Polk.	209	Ohio, Missouri, Arkansas.	192	Orateurs parlementaires. — M. Billaut.	305
— Peintures murales et décorations artisti-	299	Embellissements de la province. — La salle	316	Oregon (l').	314	<i>Orphelins d'Anvers (les)</i> . — Ambigu-Comi-	154
— Découverte d'une tête d'une statue du	299	Nantes.	316	Orphelins d'Anvers (les). — Ambigu-Comi-	154	<i>Othello</i> . — Opéra.	19
Pathemon, par Phidias.	363	Entrepôt réel des sucres indigènes à Paris.	165	Pêche de la Balaine.	230	Pêche de la Balaine.	230
<i>Boguilon à la recherche d'un père</i> . — Vari-	327	Etourneau (l'). — Palais-Royal.	111	Péniches étrangères (les). — Ecole genevoise.	184-216	Péniches étrangères (les). — Ecole genevoise.	184-216
étés.	327	Etourneau (l'). — Palais-Royal.	111	Perle de la fregat à vapeur le <i>Groënlând</i> , sur	37	Perle de la fregat à vapeur le <i>Groënlând</i> , sur	37
Bureaucrates (les) en 1845.	387	Etudiens allemands (les). — Souvenirs d'un	199	les côtes du Maroc.	37	Points contemporains. — Charles Poncey.	203
Cairca de retraite des instituteurs commu-	290	louriste.	199	Port de la fregat à vapeur le <i>Groënlând</i> , sur	37	Pointe-à-Pître (de la réedification de la).	80
naux.	290	<i>Fortes-Spala</i> . — Gaieté.	327	Port de la fregat à vapeur le <i>Groënlând</i> , sur	37	Un Voyage au long cours à travers la France	41
<i>Calypso ne pouvait se consoler</i> , etc. — Porte-	290	Foyer (le) du Théâtre-Français.	248	Perle de la fregat à vapeur le <i>Groënlând</i> , sur	37	— et la Navarre. 213-251-262-278-291-311-326	41
Saint-Martin.	290	Fragments du voyage d'un artiste en Es-	248	Perle de la fregat à vapeur le <i>Groënlând</i> , sur	37	Trouville (les Bains de mer de).	37
Carillons (les). — Contes du nouvel an, par	298-	paguero. — Théâtre-Français.	291	Perle de la fregat à vapeur le <i>Groënlând</i> , sur	37	Trouville (les Bains de mer de).	37
Charles Dickens. — Imité de l'anglais.	314-358	<i>Hérière (P)</i> , ou un <i>Coup de Partie</i> . —	19	Perle de la fregat à vapeur le <i>Groënlând</i> , sur	37	Trouville (les Bains de mer de).	37
Carnaval à Cologne (le). — Souvenirs d'un	339	Théâtre-Français.	19	Perle de la fregat à vapeur le <i>Groënlând</i> , sur	37	Trouville (les Bains de mer de).	37
tour.	339	Histoire de la semaine. 1-17-31-10-62-82-94-	213-129-145-161-177-193-211-227-231-257-274-	289-308-329-337-351-370-385	119-375	Produits (les) et des Consommateurs.	174
<i>Chamboran</i> . — Variétés.	229	Historie de M. Cryptogame, par l'auteur de	19	Project d'agrandissement des Halles de Pa-	268	Project d'agrandissement des Halles de Pa-	268
Chasse aux Macreuses (la).	213	M. Vieux-Bois, de M. Jabot de M. Crepin,	332-318-380-396	Portland (le Vase).	30	Portland (le Vase).	30
Chemins de fer atmosphériques.	90-134	Impressions de voyage d'un Provincial à	347-389	Portland (le Vase).	30	Portland (le Vase).	30
Chels Arabes (les).	273	Paris.	347-389	Portland (le Vase).	30	Portland (le Vase).	30
Chronique musicale. 54-82-106-115-147-167-	167	Inauguration de la statue de Du Quesne, à	51	Portland (le Vase).	30	Portland (le Vase).	30
229-216-275-291-325-312-374-394	167	Paris.	51	Portland (le Vase).	30	Portland (le Vase).	30
Cité Trévisse.	32	Inauguration de la statue de Dumont d'Ur-	51	Portland (le Vase).	30	Portland (le Vase).	30
Commerce et industrie du lait, à Paris.	103	ville.	129	Portland (le Vase).	30	Portland (le Vase).	30
Compagnies (les) de chemins de fer.	351-391	Inauguration de la statue de Goethe, à	188	Portland (le Vase).	30	Portland (le Vase).	30
Conseil de Prud'hommes, à Paris (les).	322	Frankfort.	129	Portland (le Vase).	30	Portland (le Vase).	30
Conseil-pondance. 18-96-112-128-144-186-238-	394	Indiens sauvages des forêts vierges du	384	Portland (le Vase).	30	Portland (le Vase).	30
273-394	394	Bresil.	384	Portland (le Vase).	30	Portland (le Vase).	30
Corps d'opérations de la Moselle.	55	Irrigations (des).	395	Portland (le Vase).	30	Portland (le Vase).	30
<i>Corde de pendu (la)</i> . — Cirque-Olympique.	117	de M. Monjick. — Gymnase.	193	Portland (le Vase).	30	Portland (le Vase).	30
Courrier de Paris. 3-19-38-50-67-98-115-131-	131	Jean Bullier.	112	Portland (le Vase).	30	Portland (le Vase).	30
151-162-179-191-210-226-247-259-277-292-307-	131			Portland (le Vase).	30	Portland (le Vase).	30
323-313-353-371-391	131			Portland (le Vase).	30	Portland (le Vase).	30
Courses de Chevaux à Ruten.	3			Portland (le Vase).	30	Portland (le Vase).	30
Courses de Chevaux. — Mezières-en-Brenne.	30			Portland (le Vase).	30	Portland (le Vase).	30

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Annuaire des voyages et de la géographie	232	Voyage dans l'Italie méridionale; par J.-C.	398	male, vice-consul de France à Bassora.	126	de vaisseau. — Histoire du voyage, Tome	190
Annuaire de l'année 1845, par une réunion de	232	Deuvième année.	398	— Deuxième partie.	126	VI.	190
géographes et de voyageurs, sous la	232	Fulchiron, député. Seconde édition, re-	62	Voyage au pôle sud et dans l'Océanie, sur	62	Voyage en Scandinavie, en Laponie, pen-	190
direction de M. Frédéric Lacroix.	232	vue et corrigée.	62	les corvettes <i>F. Astrolabe</i> et <i>la Zélée</i> , exé-	62	dant les années 1829 et 1830, sur	190
	232	Voyage dans l'Inde et dans le golfe Persi-	62	cute par ordre du roi, pendant les années	62	la corvette <i>la Recherche</i> , relation du	190
	232	que, par l'Égypte et la mer Rouge, par V.	62	1837, 1838, 1839, 1840, sous le coman-	62	voyage, par M. Xavier Marmier, Tome	190
	232	Fontamier, ancien élève de l'École Nor-	62	dement de Dumont d'Urville, capitaine	62	I ^{re}	190

HISTOIRE. — MÉMOIRES.

Événements de 1811. — Bataille de Paris. — Lettres du roi Joseph à l'Empereur, et de l'Empereur au roi Joseph, précédées et suivies de notes historiques, par un officier attaché à l'état-major du roi Joseph. 91

François I^{er} et la Renaissance, 1515-1545; par M. Capéguen. 254

Grégoire VII. — Saint François d'Assise. — Saint Thomas d'Aquin; par E.-J. Delachet. 110

histoire de la lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe, de ses causes et de ses effets, ou tableau de la domination des princes de Hohenstaufen dans le royaume des Deux-Siciles jusqu'à la mort de Conradin; par M. G. de Cherrier. T. II. 46

histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus, composée sur les documents inédits et authentiques; par J. Cretteau-Joly. — Tomes I et II. 158

histoire de Dix Ans, 1830-1840; par M. Louis Blanc. — Tome V. 206

histoire des deux Restaurations jusqu'à la chute de Charles X en 1830, précédée d'un Précis historique sur les Bourbons et le parti royaliste depuis la mort de Louis XVI; par Achille de Vaulabelle. — Tomes I et II. 286

histoire de l'Art monumental dans l'antiquité et au moyen âge, suivie d'un Traité de la Peinture sur Verre; par M. L. Batisier, auteur des Éléments d'archéologie nationale. 317

histoire de Bernadotte (Charles XIV Jean), roi de Suède et de Norvège; par M. B. Sarrans jeune. 334

Mémoires de Goëthe traduits par Henri Richelot, précédés d'une Introduction, et suivis des Pensées et Maximes de Goëthe, traduites par le même. 62

Mémoires, Souvenirs et Anecdotes; par M. le comte de Ségur. 238

Réformateurs (les) avant la Réforme, quinzième siècle, Jean Bus et le concile de Constance; par Emile de Bonnechose. 238

LÉGISLATION. — ÉCONOMIE POLITIQUE.

Annuaire de l'économie politique pour 1845. — Deuxième année. 286

Droit (le) commercial dans ses rapports avec le Droit des gens et le Droit civil; par M. G. Massé, avocat à la Cour royale de Paris. — Tome III. 334

Droit (le) civil explique suivant l'ordre des articles du Code. — Du prêt, du dépôt et du séquestre, des contrats aléatoires, commentaires des titres, X, XI et XII du

livre III du Code civil; par M. Troplong. 398

Traité des Brevets d'invention; par A.-G. Renouard, conseiller à la Cour de cassation; édition entièrement nouvelle. 110

LITTÉRATURE. — ROMANS. — CRITIQUE. — POÉSIE.

Almanach phalanstérien pour 1845. 222

Almanach dramatique, pittoresque, physiologique des écoles, ou Guide général des étudiants pour 1845. Id.

Annaux historiques (les); par Octave Fournier. Id.

Atelier (l'), organe spécial de la classe laborieuse, rédigé par des ouvriers exclusivement, journal mensuel. 318

Beautés de l'Opéra (les). 158

Bibliothèque de poche; par une Société de gens de lettres et d'étudiés. — Tome I. — Curiosités littéraires. 190

Bible en Espagne (la); par Georges Borrow. — Ouvrage traduit de l'anglais sur la troisième édition. 350

Catilia romantique; par G.-E. Guichard. 94

Catalogue des Curiosités bibliographiques, livres, documents, manuscrits, lettres, autographes, etc., recueillis par le bibliophile voyageur (huitième année). 174

Catalogue d'une collection de lettres autographes. 270

Cime ouverte (la); texte par Old-Nick, gravures par Auguste Bergeret. 158

Deux Anges (des), poème, suivi de pièces diverses; par Pierre Dupont. — Ouvrage couronné par l'Académie française. 350

Egmont (le comte d'), tragédie en trois actes et en vers; par A. Senti. 254

Ellen Middleton, traduit de l'anglais. 174

Épîtres et Satires, suivies d'un Précis historique sur la satire chez tous les peuples; par M. Viennez, de l'Académie française. 382

Esprit moral et poétique du dix-neuvième siècle; par Louis-Auguste Martin. 126

Espoir, poésies nouvelles; par M. T. Lechevalier. 398

Esquisse de la vie de Du Quesne; par P.-J. Férét. 110

Fleurs (les), rêve allégorique; par madame de Maugrard. 158

Forêt de Rennes (la); par Paul Féval (sir Francis Trollope). 254

Galerie des Contemporains illustres; par un Homme de Bien. — Tomes VI et VII. 302

Grands et petits hommes, coups de plume; par la princesse de La Tour du Lay. 31

Grotesques (les); par Théophile Gautier. 142

histoire de la littérature française; par M. D. Nisard. 398

Jacqueline Pascal; par M. V. Cousin. 286

Laure de Salmon; par M. Fabre d'Olivet, auteur du Chien de Jean de Nivelle. 318

Mandolines; par M. Eugène de Lontay. 270

Marrons (les); par M. L.-T. Houat (de l'île Bourbon). 14

Martyr calviniste (le); par M. de Balzac. 110

Nationales (les), poésies par M. Ernest Feytaud. 14

Naufrage de Manoel de Souza de Sepulveda et de dona Lianor de Sa, poème portugais de Hieronimo Corte-Real, traduit pour la première fois par Octave Fournier, auteur d'une traduction des Luslades. 14

Normandie (la) romanesque et merveilleuse, traditions, légendes et superstitions populaires de cette province; par madame Amélie Bosquet. 382

Notice sur la Vie et les Ouvrages de Milhomme, stableur. 286

Odes; par Evariste Boulay-Paty. 302

Œuvres complètes de M. Ladrès, conseiller d'Etat, membre de la Chambre des Députés. T. I. 16

Remarques sur la langue française au dix-neuvième siècle, sur le style et la composition littéraire; par M. Francis Wey. 366

Revue indépendante (la). 153

Romancero espagnol, ou Recueil des chants populaires de l'Espagne, romances historiques, chevaleresques et moroses. Traduction complète, avec une Introduction et des notes; par M. Damas-Hinard, traducteur des Chefs-d'œuvre du théâtre espagnol. 174

Satires et Poésies diverses; par M. E. Haag. 366

Voyage musical en Allemagne et en Italie. — Etudes sur Beethoven, Gluck et Weber, etc.; par Hector Berlioz. 14

PHILOSOPHIE. — MORALE. — ÉDUCATION.

Dictionnaire Latin-Français; par MM. L. Quicherat et A. Daveluy. 94

Du Point spirituel dans ses rapports avec l'Etat; depuis l'origine de la monarchie française jusqu'à la Révolution de 1830; par M. Filon. — Cours complet d'Éducation pour les filles. — Troisième édition (notions de philosophie, de droit et d'hygiène pratique); par MM. Thury, Grun et Bourdon. 126

Encyclopédie nouvelle, ou dictionnaire philosophique, scientifique, littéraire et industriel, offrant le tableau des connaissances humaines au dix-neuvième siècle; par une société de savants et de littérateurs; publiée sous la direction de MM. P. Leroux et J. Reynaud. 286

histoire de l'École d'Alexandrie; par M. Jules Simon, professeur agrégé à la Faculté des Lettres de Paris, maître de conférences et de Philosophie à l'École Normale. — T. I. 62

histoire de la vie et de la philosophie de Kant; par Auguste Sainies. 190

Manuel de philosophie ancienne; par M. Ch. Renouvier. 222

SCIENCES ET ARTS.

Buffon. Histoire de ses travaux et de ses idées; par M. P. Flourcns, membre de l'Académie française et secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. 302

Cabinet de l'Amateur et de l'Antiquaire (le), antique et numismatique, tableaux et estampes anciennes, objets d'art et de curiosité. — Première et deuxième années, 1842-1843. 318

Cours d'agriculture, par M. de Gasparin, pair de France, membre de l'Académie des Sciences. 206

Dictionnaire des Arts et Manufactures, Illustré de 2,000 gravures sur bois. 31

Études de l'Homme dans l'état de santé et dans l'état de maladie. 286

histoire des sciences naturelles, depuis leur origine jusqu'à nos jours, chez tous les peuples connus, commencée au Collège de France, par Georges Cuvier, et complétée par T. Magdeline de Saint-Azy. — Troisième partie, contenant la fin de la deuxième moitié du dix-huitième siècle, et une partie du dix-neuvième. — Tome V, complémentaire. 238

Lettres sur la chimie, considérées dans ses rapports avec l'industrie, l'agriculture et la physiologie; par Justus Liebig; traduites de l'allemand sur la deuxième édition; par MM. F. Bertet-Dupinoy et E. Daubreuil-Hellon, docteurs en médecine de la Faculté de Paris; avec une préface de l'auteur. 350

Musees d'Allemagne et de Russie (les), guide et memento de l'artiste et du voyageur, faisant suite aux Musees d'Italie, 1 vol.; aux Musees d'Espagne, d'Angleterre et de Belgique, 1 vol.; par Louis Vardot. 78

Musee botanique de M. Benjamin Delessert, notice sur les collections de plantes et la bibliothèque qui la composent; par M. A. Lasguez. 366

Principes de géologie, ou illustrations de cette science, empruntées aux changements que la terre et ses habitants ont subis; par Charles Lyell, esq., membre de la Société royale de Londres, ouvrage traduit de l'anglais sur la sixième édition, et sous les auspices de M. Arago, par madame Tullia Medici. — Première partie. 46

Sciences et travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques. Compte-rendu par MM. Charles Verge et Loiseau, sous la direction de M. Mignet, secrétaire perpétuel de l'Académie. — Tome VII. 398

Traité des Manipulations chimiques, ou Description raisonnée de toutes les opérations chimiques et des appareils dont elles nécessitent l'emploi, avec planches gravées et figures intercalées dans le texte; par Adolphe Bobierre, ex-préparateur de chimie à l'école supérieure de la ville de Paris. 14



